

PROUST
A LA
RECHERCHE
DU
TEMPS PERDU

BIBLIOTHÈQUE
DE LA PLÉIADE



*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1987.

MARCEL PROUST

*À la recherche
du temps perdu*

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE JEAN-YVES TADIÉ
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE FLORENCE CALLU, FRANCINE GOJON,
EUGÈNE NICOLE, PIERRE-LOUIS REY,
BRIAN ROGERS ET JO YOSHIDA

nrf

GALLIMARD

CE VOLUME CONTIENT :

Introduction générale, Chronologie
par Jean-Yves Tadié

Le Fonds Proust de la Bibliothèque nationale
par Florence Callu

Note sur la présente édition
par Jean-Yves Tadié

Du côté de chez Swann

Texte introduit par Pierre-Louis Rey et Jo Yoshida

COMBRAY

Texte présenté par Pierre-Louis Rey et Jo Yoshida,
établi et annoté par Francine Goujon
Relevé de variantes par Jo Yoshida

UN AMOUR DE SWANN

Texte présenté par Brian Rogers et Jean-Yves Tadié,
établi et annoté par Brian Rogers
Relevé de variantes par Brian Rogers

NOMS DE PAYS : LE NOM

Texte présenté par Pierre-Louis Rey et Jo Yoshida,
établi et annoté par Francine Goujon
Relevé de variantes par Jo Yoshida

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

Texte introduit par Pierre-Louis Rey

AUTOUR DE MME SWANN

Texte présenté, établi et annoté par Pierre-Louis Rey
Relevé de variantes par Pierre-Louis Rey

ESQUISSES

Du côté de chez Swann

COMBRAY

Texte établi par Jo Yoshida, relu par Eugène Nicole
et annoté par Jo Yoshida

Relevé de variantes par Jo Yoshida, relu par Eugène Nicole

UN AMOUR DE SWANN

Texte établi par Brian Rogers, relu par Francine Goujon
et annoté par Brian Rogers

Relevé de variantes par Brian Rogers, relu par Francine Goujon

NOMS DE PAYS : LE NOM

Texte établi par Jo Yoshida, relu par Eugène Nicole
et annoté par Jo Yoshida

Relevé de variantes par Jo Yoshida, relu par Eugène Nicole

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

AUTOUR DE MME SWANN

Texte établi et annoté par Pierre-Louis Rey

Relevé de variantes par Pierre-Louis Rey

Introductions,
Notices, Notes et variantes

Résumé

Table de concordance

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Écrire l'histoire d'À la recherche du temps perdu, c'est retracer les progrès d'une vocation. Aucun grand artiste, à l'époque moderne, n'a joui d'un bonheur constant, mais peu auront connu ces longues périodes de découragement, ces années de silence, ces hésitations sur la forme de l'œuvre à écrire, qui ne correspondaient pas à une égale maîtrise dans tous les genres, mais à un sentiment d'échec dans chacun : d'abandons en inachèvements, Marcel Proust, arrivé à l'âge de trente-huit ans, aura pu se croire un écrivain raté, et lorsque enfin se réveille en lui la merveilleuse source du langage qui ne se tarira plus, les éditeurs, un par un, refusent son œuvre ; celle-ci publiée, les critiques l'ignorent ou ne la comprennent pas. Une vocation est le contraire d'une carrière : l'auteur, qui avait terminé à vingt-trois ans, avec une précocité insolente, Les Plaisirs et les Jours, aurait pu, comme France, Barrès, Bourget, plus tard Mauriac, publier un livre par an, réussir sa vie, connaître la gloire que donnent les institutions. Or Proust, après des débuts prometteurs et une vie mondaine à succès, sombre dans la maladie, meurt jeune ; son grand roman, après vingt ans de silence à peine brisé par deux traductions et quelques articles, dont un tiers publiés posthumes, ne lui aura pas assuré cette carrière dont rêvaient ses parents, et que le professeur Adrien Proust avait, dans sa partie, proposée comme exemple.

Étudier Marcel Proust, sa vie, son œuvre, c'est rendre la relation entre ces deux mots ironique, puisque l'on suit la destruction d'un homme et la construction d'un livre, la métamorphose d'un homme en roman, et les transformations d'un seul roman, toujours plus autre et toujours plus lui-même. Dans la clandestinité, à force de silences publics et d'additions secrètes, s'est écrit le dernier grand rêve du XIX^e siècle et le premier roman moderne du XX^e. Proust s'était donné des maîtres impitoyables : non quelque gloire éphémère, quelque écrivain à succès des années 1900, dont les œuvres moisissent maintenant dans les boîtes des bouquinistes, et n'ont plus rien à nous dire, parce qu'elles ont tout dit à leurs lecteurs morts avec elles, mais Balzac, Saint-Simon, Baudelaire. Ils ont, comme lui, sacrifié leur vie, écrit la nuit, connu une gloire qui s'est accrue à mesure que l'on s'éloignait de leur mort, et pour un seul titre : *La Comédie humaine*, *les Mémoires*, *Les Fleurs du Mal*. C'est avec eux — et avec *les Mémoires d'outre-tombe* et *Mme de Sévigné* — que Proust dialogue, lui qui, mort après Jean Santeuil, aurait été l'égal d'Alain-Fournier. Les raisons de cette longue attente se trouvent dans la méthode de travail de Proust : d'un côté, le refus, la rature, l'inachèvement ; de l'autre, le recommencement, la reprise à un niveau supérieur, l'addition ; et, lorsqu'on croyait tout fini, le montage, le démontage, le remontage, des pages, des épisodes, des personnages. Cette impression que l'on peut toujours « aller plus loin » aura fait de l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* non pas un inspiré, mais le plus consciencieux et le plus acharné des artisans. Le lecteur, à son tour, a le sentiment, tandis que chez d'autres, tôt ou tard, tout tourne court, qu'on l'a conduit aussi loin, plaisir et connaissance mêlés, que possible.

Ce qui importe, c'est donc de montrer comment s'est constitué ce livre unique. À la recherche du temps perdu est la somme de ses états successifs, versions primitives, brouillons, notes éparses, livres sous le livre ; l'ouvrage récapitule aussi la tradition antérieure, de la Bible à Flaubert et à Tolstoï, et tous les genres littéraires. Enfin, il propose le rêve romantique et symboliste, qu'ont partagé Mallarmé et Wagner, d'une synthèse de tous les arts, peinture, musique, architecture. Ainsi naissent les œuvres qui échappent à leur temps, à leur pays, à leur auteur, et dont la gloire ne cesse de croître : on a longtemps dit que, si l'Angleterre

possédait Shakespeare, l'Allemagne Goethe, l'Italie Dante, la France n'avait personne qui les égalât. Le nombre des travaux qui lui sont consacrés donne à penser qu'elle a maintenant, qu'elle aura demain Marcel Proust.

Le premier ouvrage de celui-ci, *Les Plaisirs et les Jours*, qui paraît chez Calmann-Lévy en 1896, nous apprend beaucoup de la méthode de son auteur, et de ses thèmes. Bien que ce livre soit loin d'égaliser *À la recherche du temps perdu*, ou même Jean Santeuil, presque tout en est déjà là, à l'état de semence. Le premier trait à souligner est qu'il s'agit d'un recueil de textes divers, plus de cinquante. L'écrivain a trouvé dès sa jeunesse la manière d'écrire qu'il ne changera pas, et qui le rendra si heureux et si malheureux : par fragments, par morceaux très différents de longueur, de ton, de contenu. Certains avaient été publiés en revues ; de même, des extraits d'*À la recherche du temps perdu* paraîtront dans *Le Figaro*, dans *La Nouvelle Revue française*. Ces pages, Proust a mis longtemps à les écrire : il déclare les avoir commencées au lycée, à « quatorze ans¹ » ; si on l'en croit, il lui aura fallu dix ans. Jean Santeuil en demandera quatre, mais restera inachevé ; les travaux sur Ruskin occuperont six ans, *À la recherche du temps perdu*, finalement, quatorze. Le deuxième trait qui frappe, à la lecture des *Plaisirs et les Jours*, est la variété des techniques employées, puisque l'ouvrage contient sept nouvelles, des poèmes en prose et en vers, des pastiches, des portraits à la manière de La Bruyère et des réflexions morales à la manière de La Rochefoucauld, des descriptions isolées, transpositions d'art ou tableaux. La fiction, la critique sociale, la poésie se répartissent en fonction des formes utilisées.

Dans cet ouvrage de jeunesse, de nombreux thèmes, des situations, des personnages apparaissent pour la première fois, que Proust n'abandonnera plus, et que le lecteur retrouvera avec surprise dans *À la recherche du temps perdu* : peut-être n'y a-t-il rien que l'auteur ait laissé perdre ; même les textes non réunis dans *Les Plaisirs et les Jours* seront, nous le verrons, relus, replacés, récrits, dépassés, certes, mais aussi conservés. C'est ce

1. Lettre du 28 mai 1921 au capitaine Bugnet, *Bulletin de la Société des amis de Marcel Proust*, n° 3, 1953, p. 16.

qui explique que Proust, à partir de 1913, ait pu à la fois vanter et dénigrer son premier livre, et que certains lecteurs, comme André Gide, l'aient découvert avec admiration : « Quand je relis aujourd'hui *Les Plaisirs et les Jours*, les qualités de ce livre délicat, paru en 1896, me paraissent si éclatantes, que je m'étonne qu'on n'en ait pas été d'abord ébloui. Mais aujourd'hui notre œil est averti et tout ce que, depuis, nous pûmes admirer dans les livres récents de Marcel Proust, nous le reconnaissons ici où d'abord nous n'avions pas su le découvrir¹. » Les cinq nouvelles du recueil décrivent l'itinéraire d'un héros, ou d'une héroïne ; à cette forme, Proust est toujours resté fidèle. Dans « *La Mort de Baldassare Silvande* », le protagoniste apprend à mourir, inégal à sa vocation, mais envahi par les souvenirs qui auraient pu la nourrir : « Il revit sa mère quand elle l'embrassait en rentrant, puis quand elle le couchait le soir et réchauffait ses pieds dans ses mains, restant près de lui s'il ne pouvait pas s'endormir ; il se rappela son Robinson Crusoé et les soirées au jardin quand sa sœur chantait, les paroles de son précepteur qui prédisait qu'il serait un jour un grand musicien, et l'émotion de sa mère alors, qu'elle s'efforçait en vain de cacher. Maintenant il n'était plus temps de réaliser l'attente passionnée de sa mère et de sa sœur qu'il avait si cruellement trompée². » Nous retrouvons le même manque de volonté dans « *Violante, ou la Mondanité* » ; l'héroïne est écartée par la vie mondaine de « la source naturelle des vraies joies », et, comme, plus tard, la duchesse de Guermantes, elle perd, vieillie, la royauté mondaine que « presque encore enfant elle avait conquise³ ». La « *Mélancolique villégiature de Mme de Breyves* » raconte un « amour inexplicable » qui rythme toute la vie de cette femme « sur un mode d'angoisse⁴ » ; l'être aimé y est associé à une phrase des Maîtres chanteurs, que celle qui l'aime se joue au piano. L'amour non partagé, l'amour coupable, l'amour homosexuel enfin, est l'épreuve suprême, la seule initiation que retienne ce livre parcouru par le désir : c'est

1. André Gide, « En relisant *Les Plaisirs et les Jours* », *Hommage à Marcel Proust*, Gallimard, 1927 (réimpression du numéro spécial de *La Nouvelle Revue française*, 1^{er} janvier 1923), p. 110.

2. M. Proust, *Jean Santeuil*, précédé de *Les Plaisirs et les Jours*, édition établie par P. Clarac et Y. Sandre, Bibl. de la Pléiade, p. 27.

3. *Les Plaisirs et les Jours*, éd. citée, p. 37.

4. *Ibid.*, p. 78.

« La Confession d'une jeune fille » et « La Fin de la jalousie ». L'amour interdit, l'acte accompli sous les yeux de la mère qui en meurt, suivi du suicide de la jeune fille, ou bien la jalousie d'Honoré, qui annonce celle de Swann, et finit par une mort causée par un cheval, comme celle d'Albertine, montre que, si on superpose ces nouvelles, en y adjoignant « Avant la nuit », que Proust n'a pas retenu¹, on retrouve ces mêmes étapes : une enfance pure dont le souvenir reste présent, une souillure, une mère offensée, une mort. L'amour tuera aussi Albertine, la grand-mère, la princesse de Guermantes.

L'art, à cette époque, est un thème important, mais subordonné. Les portraits de peintres, de musiciens, la présence de Wagner et de Botticelli associés aux êtres aimés comme plus tard ce dernier à Odette, ne suffisent pas à inverser la hiérarchie qui fait de l'amour l'événement capital et la source unique du bonheur. Les Plaisirs et les Jours n'est pas un livre sur l'art, ni dont l'art soit le sujet. Il n'est pas non plus un livre sur la mémoire, quoiqu'il renferme de nombreux souvenirs, et que Proust unisse parfois l'art et la mémoire, lorsqu'il évoque, dans une phrase qui annonce la vie à Doncières du Côté de Guermantes, « la peinture hollandaise de notre mémoire² ». En revanche, les héros ont déjà de nombreux traits, accomplissent des actes, éprouvent des sensations que le Narrateur d'À la recherche du temps perdu reprendra à son compte : les rapports avec la mère, le drame du coucher, le manque de volonté, l'illusion de l'amour, l'utilité du chagrin, le regard des femmes, qui « promettent un amour que leur cœur ne tiendra pas³ », les paysages favoris, arbres ou mer, l'angoisse de la chambre d'hôtel, les crises d'« asthme nerveux⁴ » ; les lesbiennes annoncent Gomorrhe, alors qu'il n'y a pas d'homosexuel masculin dans ces nouvelles ; et Hippolyta Mme de Guermantes par « sa race sans doute issue d'une déesse et d'un oiseau⁵ » ; le sadomasochisme, dévolu plus tard à Charlus, se trouve dès « La Confession d'une jeune fille ».

1. Les Plaisirs et les Jours, éd. citée, p. 167-171 ; « Avant la nuit » a été publié dans *La Revue blanche* en décembre 1893.

2. Les Plaisirs et les Jours, éd. citée, p. 130.

3. Ibid., p. 125.

4. Ibid., éd. citée, p. 160.

5. Ibid., p. 43.

En 1893, Proust compose plusieurs textes qu'il ne recueillera pas dans *Les Plaisirs et les Jours*. Un roman par lettres, resté inédit et inachevé, en collaboration avec Louis de La Salle, Daniel Halévy et Fernand Gregh, où Proust rédige la partie d'une femme du monde amoureuse d'un sous-officier et utilisant les services du colonel de ce dernier. L'héroïne quitte Paris pour se « sentir au moins à l'abri contre des tentations folles », souffre du dépaysement qu'elle a « dans des lieux nouveaux, surtout dans un nouvel appartement, plus cruellement encore dans un lit nouveau » ; face à un « château fort en ruines », elle rêve à ses défunts seigneurs : « Quels crimes, quels vices héréditaires allaient-ils, de génération en génération, défendre, dans ce nid d'aigles, de toutes les curiosités, de toutes les haines, de toutes les violences. » Ce rêve de cruauté féodale sera donné à Charlus dans *Le Temps retrouvé*. L'héroïne est enfin une sorte de *Gilberte inversée*, ou de *Narrateur féminin* : « Je suis triste en souvenir du temps où, toute petite fille, je restais des heures à la fenêtre pour voir s'il ferait beau, si ma bonne m'emmènerait aux Champs-Élysées, où jouait avec moi le petit garçon que j'aimais autant que j'aimerai jamais dans toute ma vie. Le moindre nuage au ciel m'assombrissait. Quelques gouttes de pluie me tiraient des larmes des yeux. Chaque fois qu'il pleut, je prie pour toutes les petites filles amoureuses qui n'iront pas aux Champs-Élysées et qui souffriront sans qu'on le sache¹. » Quelques mois après la rédaction de cette œuvre inachevée, Proust publie dans *La Revue blanche* « *Avant la nuit* », qui contient une théorie de l'homosexualité. Refusant de blâmer des habitudes que Socrate « approuvait gaiement chez ses amis préférés », reconnaissant la supériorité de l'amour « fécond » sur « l'amour purement voluptueux », les personnages de ce très court récit, de cette confession, affirment qu'il n'y a pas « de hiérarchie entre les amours stériles » et qu'il n'est « pas plus immoral qu'une femme trouve du plaisir avec une autre femme plutôt qu'avec un être d'un autre sexe. La cause de cet amour est dans une altération nerveuse qui l'est trop exclusivement pour comporter un contenu moral² ». Dans *Sodome et Gomorrhe I*, Proust renoncera à la justification socratique, mais

1. *Le Monde*, 26 juillet 1985, p. 14.

2. *Les Plaisirs et les Jours*, éd. citée, p. 169.

non à la « disposition innée », ni à l'image, empruntée à Michelet, de la méduse : « La plupart des gens s'écartent avec dégoût de la méduse. Michelet, sensible à la délicatesse de leurs couleurs, les ramassait avec plaisir¹. » Cette phrase devient, dans *Sodome et Gomorrhe I*² : « Quand je ne suivais que mon instinct, la méduse me répugnait à Balbec ; mais si je savais la regarder, comme Michelet, du point de vue de l'histoire naturelle et de l'esthétique, je voyais une délicieuse girandole d'azur. » L'inversion trouve sa beauté dans le regard qu'on porte sur elle, et son origine dans une fatalité génétique. L'image de la méduse, comme tant d'autres que l'on découvre dans les œuvres de jeunesse avant de les relire dans *À la recherche du temps perdu*, comme la « princesse de Chine enfermée dans une bouteille » du roman par lettres, qui reparaît dans *Le Côté de Guermantes* et *La Prisonnière*, montre que, lorsque Proust a uni un thème à une image, une théorie à une métaphore, cette cellule initiale, il ne l'abandonne jamais.

Le troisième texte de 1893, non repris dans *Les Plaisirs et les Jours*, est *L'Indifférent*³. On y lit à la fois le récit d'une enfance, et l'histoire d'un amour, qui annonce « Un amour de Swann ». C'est pourquoi Proust, lorsqu'il écrit son grand roman, en 1910, recherche une copie imprimée de cette œuvre, dont il n'avait pas gardé le manuscrit. Cette enfance est dominée par une première crise d'asthme, qui montre le caractère autobiographique des écrits de cette période : « Un enfant qui depuis sa naissance respire sans y avoir jamais pris garde, ne sait pas combien l'air qui gonfle si doucement sa poitrine qu'il ne le remarque même pas, est essentiel à sa vie. Vient-il, pendant un accès de fièvre, dans une convulsion, à étouffer ? Dans l'effort désespéré de son être, c'est presque pour la vie qu'il lutte, c'est pour sa tranquillité perdue qu'il ne retrouvera qu'avec l'air duquel il ne la savait pas inséparable⁴. » Pour le reste, cette nouvelle est une esquisse d'« Un amour de Swann » ; l'héroïne prend pour maxime « Si je ne t'aime pas, tu m'aimes⁵ », porte des cattleyas.

1. *Les Plaisirs et les Jours*, éd. citée, p. 170.

2. Tome III de la présente édition.

3. Publié en mars 1896 dans *La Vie contemporaine*, retrouvé et réédité par Philip Kolb, Gallimard, 1978.

4. *L'Indifférent*, éd. citée, p. 42-43.

5. *Ibid.*, p. 41-42. Voir, dans le présent volume, la Notice d'« Un amour de Swann », p. 1180 et suiv.

Lorsque *Les Plaisirs et les Jours* paraissent, en 1896, Proust avait commencé *Jean Santeuil* depuis un an. Ce roman marque à la fois une étape importante de la carrière littéraire de son auteur, et un échec aux conséquences durables. L'étape, c'est le passage de la forme brève, portraits, caractères à la manière de *La Bruyère*, poèmes en prose, nouvelles, au genre romanesque, à un manuscrit de longueur considérable : sept cent quatre-vingts pages imprimées¹. Au moment où il lit les romans de Goethe et sa correspondance avec Schiller, Proust a voulu écrire un grand roman de formation, auquel le conduisait la structure des nouvelles des *Plaisirs et les Jours*, le voyage à travers la vie d'un héros central, dans lequel l'auteur puisse se cacher, puisque le récit est à la troisième personne, et se révéler, puisque l'enfant, le jeune homme, mène sa propre vie : « Puis-je appeler ce livre un roman ? C'est moins peut-être et bien plus, l'essence même de ma vie, recueillie sans y rien mêler, dans ces heures de déchirure où elle découle », dit le projet de préface inachevé que les éditeurs ont placé en tête du roman². La phrase suivante contient la raison principale de l'échec futur : « Ce livre n'a jamais été fait, il a été récolté. Et ce n'est pas une excuse pour ma paresse. » Cette récolte juxtapose un très grand nombre de morceaux distincts, rédigés tantôt sur des feuilles volantes, tantôt sur des pages de cahier³, et qu'il restait à monter, à organiser, à relier. Proust a lui-même paginé quelques chapitres, une centaine de pages de l'édition, qui ne se suivent pas. La plupart des titres de chapitres publiés ne sont pas de Proust, ni même le titre général, et nous verrons que les titres d'*À la recherche du temps perdu*, qui s'imposent maintenant avec tant d'évidence, seront l'objet d'une longue, hésitante et tardive quête. Ces fragments ont été classés, non par l'auteur, mais par les éditeurs, suivant deux principes : l'âge de Jean Santeuil et les thèmes traités. C'est ainsi que l'enfance, les lieux de séjour, Illiers, Beg-Meil, Réveillon, la ville de garnison, puis les événements politiques, le scandale Marie et l'affaire Dreyfus, la vie mondaine, l'amour, enfin la vieillesse

1. *Jean Santeuil* précédé de *Les Plaisirs et les Jours*, édition établie par Pierre Clarac avec la collaboration d'Yves Sandre, Bibl. de la Pléiade, 1971.

2. *Jean Santeuil*, éd. citée, p. 181.

3. M. Proust, *Correspondance*, texte établi, présenté et annoté par Philip Kolb, Plon, t. II, 1976, p. 124.

des parents regroupent les pages manuscrites de ce qui n'avait été qu'un brouillon, où des passages se chevauchent et se recopient, se contredisent et changent les noms de lieux et de personnages, comme, plus tard, dans les cahiers d'esquisses d'À la recherche du temps perdu.

En effet, à partir de 1908-1909, Proust reprend Jean Santeuil, le relit, le recopie même ; il n'y a donc pas lieu de s'étonner que des thèmes, des personnages, des scènes entières se retrouvent dans À la recherche du temps perdu. On en a dressé l'inventaire¹, et la présente édition les signale. Ce que l'auteur lui-même a appelé « premier chapitre », lequel est un prologue de roman classique, qui retrace les conditions ayant permis à deux amis de rencontrer l'écrivain C., auteur du manuscrit, fournit des indications précieuses sur la manière dont Proust écrit : « [...] des gouttes de pluie qui commençaient à tomber, un rayon de soleil qui reparaisait, suffisaient à lui rappeler des automnes pluvieux, des étés ensoleillés, des époques entières de sa vie, des heures obscures de son âme qui s'éclaircissaient alors, à l'enivrer de souvenir et de poésie. Alors, que de fois, cachés avec mon ami, nous l'avons aperçu. Il semblait regarder en face quelque chose qu'il ne comprenait pas bien. Et tout son corps par une suite de mouvements forts et délicats, surtout des mains qui se fermaient fortement pendant qu'il levait la tête, semblait imiter les efforts de sa pensée. Puis tout d'un coup il paraissait joyeux, prêt à écrire². » Le souvenir et la contemplation font naître le récit, comme, dans Du côté de chez Swann la petite madeleine et la rêverie devant les aubépines ; mais alors que dans cette dernière œuvre, elles sont intégrées à l'aventure du héros, et que leur sens caché n'est pleinement éclairé qu'au dénouement, ici, le sens en est donné d'emblée, toute l'esthétique de Jean Santeuil se trouve dans ces premières pages. Ainsi l'écrivain C. interrompt-il son récit par des réflexions « à la manière de certains romanciers anglais qu'il avait autrefois beaucoup aimés » ; ainsi affirme-t-il, comme Proust beaucoup plus tard, qu'il n'a « aucune invention » et ne peut écrire que « de ce qu'il avait personnellement senti³ ». Les questions

1. Mireille Marc-Lipiansky, *La Naissance du monde proustien dans « Jean Santeuil »*, Nizet, 1974.

2. *Jean Santeuil*, éd. citée, p. 186.

3. *Ibid.*, p. 190.

qui préoccupent alors Jean Santeuil, et qui, pense-t-il, demanderaient toute une vie pour être résolues, seront celles de Contre Sainte-Beuve et du Temps retrouvé : « [...] quels sont les rapports secrets, les métamorphoses nécessaires qui existent entre la vie d'un écrivain et son œuvre, entre la réalité et l'art, ou plutôt, comme nous pensions alors, entre les apparences de la vie et la réalité même qui en faisait le fond durable et que l'art a dégagée¹. » Ces remarques engendreront Bergotte, Elstir, Vinteuil, à propos desquels Proust distingue soigneusement la vie et l'œuvre, et leur esthétique, qui consiste toujours à rechercher l'essence sous l'apparence.

La biographie de Jean Santeuil, telle que Proust la raconte par le truchement de l'écrivain C., annonce celle du Narrateur d'À la recherche du temps perdu. La scène du baiser du soir, les jeux amoureux aux Champs-Élysées, les vacances à Illiers, les lectures, la lanterne magique, les promenades, la journée du dimanche, c'est déjà Du côté de chez Swann ; le séjour à Beg-Meil annonce le Balbec d'À l'ombre des jeunes filles en fleurs, son petit train celui de Sodome et Gomorrhe II. Le futur Côté de Guermantes est en germe dans la section consacrée aux Réveillon, dans les pages sur les villes de garnison, l'affaire Dreyfus, la vie mondaine de Jean. Dans ce livre, plus riche en portraits qu'en intrigues, plus statique que romanesque, les esquisses de personnages repris dans À la recherche du temps perdu abondent : le diplomate Duroc annonce Norpois², Bertrand de Réveillon Robert de Saint-Loup³, le « génial romancier Traves » Bergotte, Rustinlor Legrandin. Il arrive à Jean d'écrire : « Une fois devant son papier, il écrivait ce qu'il ne connaissait pas encore, ce qui l'invitait sous l'image où c'était caché (et qui n'était en quoi que ce soit un symbole) et non ce qui par raisonnement lui aurait paru intelligent et beau⁴. » Le secret de l'art est dans une impression que résume une image, non dans la puissance de raisonnement, ni dans l'intelligence : c'est déjà Contre Sainte-Beuve, et Proust déchiré entre la sensation et la réflexion, la poésie et l'abstraction. La section qui regroupe

1. Jean Santeuil, éd. citée, p. 190.

2. Ibid., p. 437-446.

3. Ibid., p. 447-455.

4. Ibid., p. 703.

les pages sur l'amour¹ sont un brouillon d'« Un amour de Swann », notamment la scène de la « petite phrase », ici de Saint-Saëns², la quête de la jalousie, les relations homosexuelles de l'héroïne. Le passage du temps se marque dans les morceaux consacrés à la vieillesse des parents de Jean Santeuil, vingt ans après le début du roman³, et par lesquels Proust semble avoir voulu plutôt conjurer la mort des siens qu'écrire un « bal de têtes », comme dans les cahiers qui préparent *Le Temps retrouvé*. Les extases de mémoire, aspect positif du temps retrouvé, figurent, notamment, lorsqu'une tempête à Réveillon rappelle la Bretagne, et révèle une réalité nouvelle, « réalité qui est celle que nous ne sentons pas pendant que nous vivons les moments, car nous les rapportons à un but égoïste, mais qui, dans ces brusques retours dans la mémoire désintéressée, nous fait flotter entre le présent et le passé dans leur essence commune, qui dans le présent nous a rappelé le passé, essence qui nous trouble en ce qu'elle est nous-même [...] »⁴.

En revanche certaines scènes ne seront pas reprises dans *À la recherche du temps perdu*. Ce sont les études de Jean au lycée Henri-IV et à l'École des sciences politiques, une scène violente entre Jean et ses parents, l'histoire directe de l'affaire Dreyfus et du procès Zola, qui figurent dans *Le Côté de Guermantes* par allusions, reflets, propos des personnages, rien de plus, certains lieux où Proust s'est rendu, comme Beg-Meil et les bords du lac Léman. On note qu'il s'agit toujours de scènes autobiographiques, non encore soumises au point de vue des personnages, à l'intrigue, à l'imaginaire d'une fiction. C'est l'une des raisons d'un grand abandon, celui de cette masse de pages : raconter sa vie, ses impressions, Proust, entre vingt-cinq et trente ans, le pouvait ; non leur donner une structure d'ensemble, un principe organisateur. Jean Santeuil n'est ni l'histoire d'une vie ressuscitée par la mémoire, ni celle d'une vocation : le souvenir et la littérature ne sont pas privilégiés ici, ils ne sont que des thèmes comme les autres.

1. Jean Santeuil, éd. citée, p. 745-853.

2. *Ibid.*, p. 842-844.

3. *Ibid.*, p. 864-879.

4. *Ibid.*, p. 537.

Une dernière raison explique l'inachèvement de Jean Santeuil. Il faut, pour la comprendre, relever, dans les phrases, dans le style de l'auteur, ses caractéristiques, parce que tous ces vides à combler, ces silences à meubler signalent le travail futur de Proust. On remarque d'abord les notes de placement, de mise en scène, témoignages de l'indécision : « À la fin de la scène de M. Worms. Si cela n'a pas trop l'air galerie de portraits à la suite les uns des autres », « Il faudrait dire avant [...] », « Tâcher d'opposer que [...] », « Peut-être faire précéder l'ivresse d'Honoré [...] », « Mettre la chose [...] dans le récit de la première journée de pluie aux Champs-Élysées », « Notes pour les commencements de l'amour¹ ». L'auteur hésite déjà sur la place des remarques, des épisodes dans la structure d'ensemble, parce qu'il rédige de courtes unités, quitte à esquisser parfois des canevas, comme celui qui s'inspire de L'Éducation sentimentale². Plus importants sont les fragments inachevés à la suite d'une censure morale, et qui s'interrompent sur une coupure étrange : « Il y a eu, avant, la vue par Jean chez Daltozzi de la photographie de sa mère. Un jour que Henri la lui montre ainsi dans la boue, il pense aux regards que sa mère laisserait tomber sur lui d'en haut. Elle ignore tout cela ! Et il se jure de ne jamais exposer sa mère à pareille contemplation³. » Proust ne développera cette scène que dans « Combray », en présentant Mlle Vinteuil et son amie. L'épisode érotique de la religieuse d'Anvers ne se termine pas : « Là était le secret maintenant inutile de ce avec quoi Dieu souffle une vie, avec des vices qui ne lui donneront chaque jour que moins de plaisirs, mais dont⁴... » Une visite dans une maison de passe se termine également sur l'évocation d'une religieuse, et des points de suspension⁵.

Certains mots provoquent l'interruption. D'abord « et⁶ ». Le tremplin, le rebondissement que Proust analysera en 1909 dans son étude sur Flaubert n'a pas fonctionné. Plus curieusement, c'est parfois le complément d'objet direct qui manque⁷. La dernière

1. Jean Santeuil, éd. citée, respectivement p. 443, 413, 423, 684, 674, 824.

2. *Ibid.*, p. 830.

3. *Ibid.*, p. 848.

4. *Ibid.*, p. 850.

5. *Ibid.*, p. 242.

6. *Ibid.*, p. 201, 245, 600, 659, 693, 878, par exemple.

7. *Ibid.*, p. 280.

phrase de l'édition est elle-même inachevée, alors qu'elle développe, ou ne réussit pas à développer, le thème de la mémoire. Ces interruptions à des moments cruciaux évoquent, dans le dernier roman, inachevé, de Henry James, *The Sense of the Past*, l'arrêt sur : « *Above all, I see []* ». Des thèmes provoquent également ces ruptures. Tantôt, l'accumulation des qualificatifs s'arrête¹, alors que son effet ironique sera poursuivi et atteint dans la recherche du temps perdu. L'analyse psychologique échoue ainsi, souvent ; à propos de l'intelligence des chefs militaires : « *Et il écoutait avec ravissement des détails comme ceux-ci : "Il ne []"* ». Le détail ne sera pas donné non plus dans *Le Côté de Guermantes I*, où ce texte est repris. Ou bien l'expression ne peut être précisée : « *Un violoncelle exprimait []* ». Parfois Proust s'arrête sur l'indication même de l'interruption : « *Comme un rêve [interrompu biffé]* ». Le rêve a fait reculer l'écrivain, qui a d'abord voulu l'interrompre, puis est resté sur l'interruption de l'interruption. De même, l'évocation de la paresse peut être fatale : « *son habituelle apathie []* ». Si on dresse l'inventaire des textes inachevés de Jean Santeuil, on rencontre d'abord les passages descriptifs : « *Il reconnut ce soleil dont on ne voyait pas la [forme biffé] [globe biffé], mais qui était caché* », particulièrement lorsque le paysage provoque une réminiscence : « *Il avait le sentiment d[]* », « *parfumée d'un souvenir []* », ou encore, comme « *si l'âme de ce temps flottait encore dans des jardins pareils, où à la même heure chaude les papillons se []* ». De nombreux exemples² dénotent un savoir absent, des lacunes dans la compétence et l'imagination de l'écrivain. D'autres textes inachevés sont esthétiques. Liés encore au souvenir : « *Il faut que longtemps après un hasard m'[]* » ; à la similitude : « *Il lui res<emble> []* » ; à la souffrance : « *des peines que []* ». Et surtout, le duc d'Étampes et son épouse, écoutant le quatuor de César Franck, y retrouvent le passé, quand l'audition

1. Jean Santeuil, éd. citée, p. 539.

2. *Ibid.*, p. 543.

3. *Ibid.*, p. 558.

4. *Ibid.*, p. 560 et n. 1.

5. *Ibid.*, p. 707.

6. *Ibid.*, p. 386 et n. 3.

7. *Ibid.*, p. 297, 353, 473.

8. *Ibid.*, p. 472, 531, 648, 634, 807.

9. *Ibid.*, p. 490, 200 (nous restituons le mot interrompu), 193.

s'interrompt, comme se suspend le récit des instants d'extase¹. Tout se passe comme si l'évocation de certains sujets arrêta la narration, heurtait un obstacle caché, rencontrait l'indicible. De ces blocages du langage et de la pensée, un roman inachevé, un manuscrit partiellement classé conservent la trace ; c'est ce même combat que l'écrivain mènera toute sa vie, dans toute son œuvre, jusqu'à ce qu'il ait pu remplir tous les blancs du langage.

En 1899, Proust abandonne pour l'essentiel Jean Santeuil et entreprend de traduire un ouvrage de John Ruskin, qu'il intitulerait La Bible d'Amiens, en le faisant précéder d'une étude. Le 5 décembre, dans une de ses rares confidences sur Jean Santeuil, il écrit à Marie Nordlinger, cousine anglaise de Reynaldo Hahn, qui l'aidera dans ses traductions : « Je travaille depuis très longtemps à un ouvrage de très longue haleine, mais sans rien achever. Et il y a des moments où je me demande si je ne ressemble pas au mari de Dorothea Brook dans Middlemarch et si je n'amasse pas des ruines. Depuis une quinzaine de jours je m'occupe à un petit travail absolument différent de ce que je fais généralement, à propos de Ruskin et de certaines cathédrales². » Cette lettre contient tout : l'annonce de Jean Santeuil abandonné, le début d'un nouveau travail, et la grande hantise de Marcel Proust ; M. Casaubon, dans le roman de George Eliot, compose comme lui, par morceaux, par fiches, en dresse l'inventaire sur un carnet, n'arrive à rien classer, et laisse à sa mort cet amas de ruines³. Dès l'origine, les recherches de Proust sur Ruskin lui associent les cathédrales, comme il est normal à propos d'un livre sur Amiens. Ce n'est pas Proust qui a introduit l'écrivain anglais en France, mais Robert de La Sizeranne dans son Ruskin et la religion de la beauté, paru en 1897 ; un passage, supprimé dans l'édition, de l'Introduction à La Bible d'Amiens en témoigne : « Ruskin à travers l'admirable livre de M. de La Sizeranne avait pris l'empire sur mon imagination des mains d'Emerson, de Flaubert ou de George Eliot, je ne sais plus, qui gouvernait alors depuis quelque temps

1. Jean Santeuil, éd. citée, p. 725, 870.

2. Correspondance, t. II, p. 377.

3. On comparera avec Jean Santeuil, éd. citée, p. 489 : « Dans notre travail en particulier, nous ressemblons tous un peu à M. Casaubon de Middlemarch qui avait travaillé toute sa vie pour une œuvre insignifiante et absurde. »

déjà. Un grand homme au moment où il a tout son pouvoir sur nous est comme un intermédiaire entre la réalité et nous¹. » Proust aura toujours besoin d'intercesseur, qu'on le mette sur la voie, mais alors il ira plus loin que personne. En recréant la pensée de Ruskin, il prendra pleinement conscience de la sienne propre, qu'il mettra au jour. C'est ainsi que la préface de *La Bible d'Amiens*, d'ailleurs constituée d'articles parus antérieurement, nouvel exemple de montage, après avoir suivi de près l'auteur, s'en détache, pour dénoncer, dans un « post-scriptum », l'idolâtrie ruskinienne, qui confond le beau et le vrai. On peut voir dans cette préface comme un petit roman intellectuel, puisque le premier chapitre, ou article, « Notre-Dame d'Amiens selon Ruskin », raconte un voyage de Proust à Amiens, que le second, « John Ruskin », traite de l'homme de génie, et que, de ce texte, émerge peu à peu l'esthétique personnelle de Proust, qui s'oppose alors à l'esthéticien britannique : « Non, je ne trouverai pas un tableau plus beau parce que l'artiste aura peint au premier plan une aubépine, bien que je ne connaisse rien de plus beau que l'aubépine, car je veux rester sincère et que je sais que la beauté d'un tableau ne dépend pas des choses qui y sont représentées². » Et, cependant, Proust, reprenant le récit de son itinéraire spirituel, parcouru grâce à Ruskin, montre comment celui-ci l'a aidé à comprendre, non seulement l'art gothique, mais l'Italie ; il évoque alors son voyage à Venise, qu'il attribuera au Narrateur dans *Albertine disparue*, et qui lui a permis de voir incarnées dans la pierre « les idées de Ruskin sur l'architecture domestique au Moyen Âge³ ».

On aperçoit les progrès accomplis depuis les premières œuvres ; Proust est en train de se donner, entre 1900 et 1905, date de l'achèvement de sa seconde traduction, l'esthétique qui s'approfondira, mais ne changera plus de principes. L'artiste apprend à voir le monde ; se passer de toute influence, c'est ne rencontrer que le vide. Le critique devient écrivain en se soumettant à une pensée et à un art extérieurs ; de même, « Le sujet du romancier, la vision du poète, la vérité du philosophe s'imposent à eux d'une

1. Contre Sainte-Beuve précédé de *Pastiches et mélanges* et suivi de *Essais et articles*, édition établie par P. Clarac avec la collaboration d'Y. Sandre, Bibl. de la Pléiade, 1971, p. 724.

2. *Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 137. Cette édition reprend le texte de l'Introduction de Proust à *La Bible d'Amiens* (Mercure de France, 1904).

3. *Ibid.*, p. 139.

façon presque nécessaire, extérieure pour ainsi dire à leur pensée. Et c'est en soumettant son esprit à rendre cette vision, à approcher de cette vérité, que l'artiste devient vraiment lui-même¹. » Proust et Ruskin, c'est la vie et la mort d'une passion, ressuscitée ensuite par la mémoire volontaire, dont l'Introduction à La Bible d'Amiens dénonce, justement parce qu'elle est volontaire, l'insuffisance. Une critique prospective verrait donc dans ce texte, et dans Ruskin devenu personnage de Proust, Elstir, Bergotte, l'église de Balbec, qui sera complétée et revue sous l'influence d'Émile Mâle, le voyage à Venise ; elle noterait que la plupart des œuvres gothiques et des tableaux italiens dont parle À la recherche du temps perdu avaient été d'abord commentés et reproduits par Ruskin, mais que l'érudition s'arrête là où commence la création romanesque : de ces œuvres, le sens est métamorphosé.

Deux ans plus tard, Sésame et les lys, dans sa préface, annonce le futur « Combray ». L'ouvrage de Ruskin porte sur la lecture. Proust y saisit l'occasion d'évoquer ses lectures d'enfant pendant les vacances, en améliorant des pages de Jean Santeuil ; les thèmes, l'usage de la première personne laissent pressentir Du côté de chez Swann. Si les vieux livres peuvent évoquer le passé, qui ressurgit au milieu du présent par un phénomène de mémoire involontaire, comme François le Champi dans Le Temps retrouvé, la lecture nous conduit au seuil de la vie spirituelle, mais ne la constitue pas. Cette préface, d'abord publiée par La Renaissance latine en juin 1905, reprise en volume en mai 1906, est republiée dans Pastiches et mélanges en 1919 sous le titre de « Journées de lecture² » ; c'est dire l'importance que son auteur lui attache. C'est aussi qu'il y a fait table rase du passé, et de Ruskin, à qui il dit adieu ; il faut choisir entre lire et écrire, entre les œuvres des autres et la sienne propre : « La puissance de notre sensibilité et de notre intelligence, nous ne pouvons la développer qu'en nous-mêmes, dans les profondeurs de notre vie spirituelle³. » Proust se renvoie à lui-même, c'est-à-dire à l'invention romanesque. L'évasion dans l'œuvre d'un autre a échoué à la fois et réussi, parce qu'elle lui a formé l'esprit, agrandi

1. *Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 140-141.

2. Titre conservé dans l'édition citée, p. 160.

3. *Ibid.*, p. 189.

la culture, puisque l'annotation de Ruskin témoigne d'un considérable effort de documentation, et enrichi le langage. La plume qui a commencé Jean Santeuil ne ressemble guère à celle qui trace les premières lignes de « Sur la lecture » : « Il n'y a peut-être pas de jours de notre enfance que nous ayons si pleinement vécus que ceux que nous avons cru laisser sans les vivre, ceux que nous avons passés avec un livre préféré¹. » La phrase suivante s'allonge jusqu'à occuper vingt-deux lignes, chargée de sensations disparues, d'images, et surtout construite, étagée en subordonnées et en coordonnées, suivant les règles de la phrase latine, de l'éloquence classique, et des grandes phrases d'À la recherche du temps perdu, ces phrases qui conduisent implacablement, mais sans fatigue, sur un grand escalier au sommet duquel on arrive, étonné et ravi, pour le coup d'œil final qui embrasse tout l'horizon.

Ruskin a donc, par action et réaction, fourni à Proust l'occasion de préciser l'esthétique qui lui manquait, et de nourrir cette bibliothèque que le moins collectionneur des hommes avait, non dans son appartement, mais dans son esprit. Ce travail laisse pressentir la structure d'À la Recherche du temps perdu, parce que Jean Santeuil apportait la fiction du roman personnel, les deux traductions, une partie de la pensée sur l'art que l'on retrouvera dans Le Temps retrouvé. Le besoin de recommencer un roman, Proust l'avait vivement ressenti en 1902, lorsqu'il écrivait à Antoine Bibesco : « Tout ce que je fais n'est pas du vrai travail, mais seulement de la documentation, de la traduction, etc. Cela suffit à réveiller ma soif de réalisations, sans naturellement l'assouvir en rien. Du moment que depuis cette longue torpeur j'ai pour la première fois tourné mon regard à l'intérieur, vers ma pensée, je sens tout le néant de ma vie, cent personnages de romans, mille idées me demandent de leur donner un corps comme ces ombres qui demandent dans L'Odyssée à Ulysse de leur faire boire un peu de sang pour les mener à la vie et que le héros écarte de son épée². » En cette période où Proust achevait La Bible d'Amiens, il semblait bien prêt à se remettre au roman. Il préfère ensuite s'occuper de Sésame et les lys, mais sa mère meurt le 26 septembre 1905. C'est alors le deuil, le silence,

1. Pastiches et mélanges, éd. citée, p. 160.

2. Correspondance, t. III, p. 196. Comparer avec la lettre de 1903, Pastiches et mélanges, éd. citée, p. 266, où Proust parle à sa mère de sa « vraie résurrection ».

une inaction à peine rompue par la correction de sa seconde traduction de Ruskin. D'un autre projet, qui annonce une scène capitale de *Du côté de chez Swann*, nous n'avons pour témoignage qu'une lettre, dont le contenu ressemble à la scène de Montjouvain, entre Mlle Vinteuil et son amie, et à « *La Confession d'une jeune fille* » des *Plaisirs et les Jours*. Il s'agit d'une pièce que Proust songe à écrire avec l'auteur de théâtre René Peter, son ami et celui de Debussy : un homme adore sa femme, mais, comme il est sadique, il « trouve plaisir à salir ses propres bons sentiments. Et finalement le sadique ayant toujours besoin de plus fort il en arrive à salir sa femme en parlant » à des prostituées, « à s'en faire dire du mal et à en dire (il est écœuré cinq minutes après). Pendant qu'il parle ainsi une fois sa femme entre dans la pièce sans qu'il l'entende, elle ne peut en croire ses oreilles et ses yeux, tombe. Puis elle quitte son mari. » Il se tue¹. C'est parce que Proust avait alors projeté de composer une pièce qu'il pourra écrire, dans *Du côté de chez Swann* : « c'est à la lumière de la rampe des théâtres du boulevard plutôt que sous la lampe d'une maison de campagne véritable qu'on peut voir une fille faire cracher une amie sur le portrait d'un père qui n'a vécu que pour elle ; et il n'y a guère que le sadisme qui donne un fondement dans la vie à l'esthétique du mélodrame². »

C'est aussi sous le signe du tragique et de l'interdiction que Proust, qui semble avoir cessé de composer depuis la mort de sa mère, recommence d'écrire, en janvier 1907 ; ce nouveau départ, c'est « *Sentiments filiaux d'un parricide* ». Pour la première fois, il donne à un texte une unité circulaire, parce que « ce mot de parricide qui avait ouvert l'article le refermait. Une sorte d'unité était imposée par là à l'article³ », écrit-il au directeur du *Figaro*, qui en a laissé couper le dernier paragraphe. Le mouvement de ces pages, écrites en quelques heures et d'autant plus révélatrices, est celui de la mémoire du narrateur, qui se souvient de ses parents et de la famille du parricide, Henri Van Blarenberghe, sous la forme qui sera celle par laquelle nous apparaîtront les personnages d'*À la recherche du temps perdu*, d'« instantanés ». Les yeux

1. *Correspondance*, t. VI, p. 216, lettre de septembre 1906 à R. Hahn.

2. *Du côté de chez Swann*, p. 161.

3. *Correspondance*, t. VII, p. 53, lettre à Gaston Calmette du 1^{er} février 1907.

de qui se souvient sont des « télescopes de l'invisible » : « On sent si bien, en voyant se bander pour le souvenir le regard, fatigué de tant d'adaptation à des temps si différents, souvent si lointains, le regard rouillé des vieillards, on sent si bien que sa trajectoire, traversant "l'ombre des jours"¹ vécus, va atterrir, à quelques pas devant eux, semble-t-il, en réalité à cinquante ou soixante ans en arrière. » C'est que ce regard, comme celui de la princesse Mathilde, que Proust évoque ici, « dans une activité de résurrection, joignait le présent au passé² ». Au geste du souvenir succède l'évocation d'un réveil, ce qui est le vrai départ proustien, si l'on songe à l'ouverture de *Du côté de chez Swann*, du *Côté de Guermantes*, de *La Prisonnière*. La lecture du *Figaro*, qui la suit, annonce à la fois celle de *Contre Sainte-Beuve* et d'*Albertine disparue*, et le plaisir que prend Mme Verdurin, pendant la guerre, à lire des catastrophes en mangeant un croissant. Découvrant le fait divers, Proust le lit à la lumière de la tragédie grecque, d'abord Ajax, puis Œdipe roi : l'assassin ayant, après son suicide, un œil arraché, l'écrivain y reconnaît « dans le geste le plus terrible que nous ait légué l'histoire de la souffrance humaine, l'œil même du malheureux Œdipe³ ». À l'époque de Freud, qu'il ne connaissait pas, Proust lit la réalité à la lumière du mythe, de la littérature, de l'érudition aussi, puisqu'il emprunte ses connaissances sur le parricide antique au *Cours de littérature dramatique* de Saint-Marc-Girardin : « J'ai voulu montrer dans quelle pure, dans quelle religieuse atmosphère de beauté morale eut lieu cette explosion de folie et de sang qui l'éclabousse sans parvenir à la souiller. J'ai voulu aérer la chambre du crime d'un souffle qui vint du ciel, montrer que ce fait divers était exactement un de ces drames grecs dont la représentation était presque une cérémonie religieuse [...] »⁴. Ayant déchiffré le monde à l'aide de Ruskin, puis de la tragédie, Proust aura encore besoin de Sainte-Beuve, de Balzac, de Baudelaire, de Flaubert, avant de lire, donc d'écrire, seul. Mais, par-delà le recours à la médiation littéraire, bien normale puisque

1. Titre d'un ouvrage de la comtesse de Noailles.

2. « Sentiments filiaux d'un parricide », *Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 152.

3. *Ibid.*, p. 156 ; comparer avec l'évocation de la fin du *Roi Lear* et des *Frères Karamazov*, *ibid.*, p. 157. Œdipe ne sera plus évoqué dans *À la recherche du temps perdu* qu'associé au baron de Charlus.

4. *Ibid.*, p. 157.

la littérature permet d'éclairer la nuit du monde et de l'âme, cet article révèle encore une réflexion sur la folie et la mort, auxquelles Proust ne peut croire « sans difficulté », et surtout, gardant l'essentiel pour la fin, une confession : « Au fond, nous vieillissons, nous tuons tout ce qui nous aime par les soucis que nous lui donnons, par l'inquiète tendresse elle-même que nous inspirons et mettons sans cesse en alarme¹. » La vision de la dégradation d'un « corps chéri », le sentiment de culpabilité, le désir de punition, dans Sodome et Gomorrhe, tout sera repris, à propos des rapports entre le Narrateur et sa grand-mère, qu'il se reprochera d'avoir fait mourir. C'est en 1907 que la structure encore littéraire des nouvelles des Plaisirs et les Jours a trouvé sa vérité humaine au prix d'une vision insupportable. La dialectique de la faute, de l'expiation, évoquée encore dans La Prisonnière à propos de Dostoïevski, et de la rédemption par la littérature va organiser l'existence morale du Narrateur, et le délivrer à la fin du sentiment terrible d'avoir tué sa grand-mère et Albertine.

Un apprentissage plus obscur s'était poursuivi depuis la jeunesse, sous la forme des notes de lecture, courts articles, études, que Proust avait publiés dans des journaux et des revues, ou gardés inédits². Certains sont des saluts adressés à des amis ou relations : Ganderax, Cholet, Saussine, Régnier, Lucien Daudet, Montesquiou, la comtesse de Noailles. Des extraits en resserviront, suivant la méthode exposée par Proust, à propos de la méduse de Michelet, dans « Sentiments filiaux d'un parricide » : « [...] on peut se demander si Michelet n'a pas fait qu'utiliser dans cette phrase un de ces "fonds de cuisine" que possèdent assez vite les grands écrivains et grâce à quoi ils sont assurés de pouvoir servir à l'improvisiste à leur clientèle le régal particulier qu'elle réclame d'eux³. » Proust n'a repris aucun de ces articles, en 1919, dans Pastiches et mélanges ; il leur attachait donc peu de prix. Il faut pourtant souligner l'importance des « salons parisiens » publiés dans Le Figaro entre 1903 et 1905, et qui décrivent ceux de la princesse Mathilde, de Madeleine Lemaire, de la princesse

1. « Sentiments filiaux d'un parricide », *Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 158-159.

2. Ils sont recueillis dans *Essais et articles*, éd. citée, p. 315-647.

3. *Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 157-158.

Edmond de Polignac¹, de la comtesse d'Haussonville, de la comtesse Potocka et de la comtesse de Guerne. Au-delà des ressemblances de détail, ce qui retient, c'est l'emploi d'une technique, qui sera celle d'« Un amour de Swann », du Côté de Guermantes, de Sodome et Gomorrhe, du Temps retrouvé, et de nombreuses matinées et soirées que contiennent les cahiers de brouillon et que Proust ne reprendra pas toutes dans la dernière version de son roman.

La fonction du salon est de réunir gens du monde, artistes, écrivains. Chacun d'eux a ses habitués, ses règles, ses passions, que Balzac avait montrés si bien que Proust le pastiche dans la page qui ouvre la description du salon Lemaire². C'est l'occasion pour le futur auteur du Côté de Guermantes de se défendre contre une accusation souvent reprise : « Un artiste ne doit servir que la vérité et n'avoir aucun respect pour le rang. Il doit simplement en tenir compte dans ses peintures, en tant qu'il est un principe de différenciation, comme par exemple la nationalité, la race, le milieu. Toute condition sociale a son intérêt et il peut être aussi curieux pour l'artiste de montrer les façons d'une reine, que les habitudes d'une couturière³. » « Le Salon de S.A.I. la princesse Mathilde » montre celle-ci telle que nous la reverrons dans À la recherche du temps perdu, avec sa simplicité, ses plaisanteries, ses amis écrivains, Mérimée, Flaubert, Goncourt, Sainte-Beuve, Musset, Taine, Renan, Heredia. Un incident entier, celui de la visite de Nicolas II, est repris dans À l'ombre des jeunes filles en fleurs⁴. Du « Salon de la princesse Edmond de Polignac », les funérailles du prince seront réutilisées pour celles de Robert de Saint-Loup⁵, la comtesse Greffulhe pour la duchesse de Guermantes, et comme elle comparée, par le truchement d'un vers des Trophées, à un oiseau⁶. C'est par l'évocation des Secrets de la princesse de Cadignan, une des œuvres de Balzac que Proust préfère, que commence « Le Salon de la comtesse Potocka », jointe à celle de La Chartreuse de Parme ; la comtesse descend d'Innocent XII, ce qui est l'occasion

1. Qui refusera à Proust, en 1918, l'autorisation de dédier *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* à la mémoire du prince (lettre inédite du 13 août 1919 à Mme Lemarié). Voir M. de Cossart, *The Food of Love*, Londres, Hamish Hamilton, 1978, p. 129-131.

2. *Essais et articles*, éd. citée, p. 457.

3. « Le Salon de S.A.I. la princesse Mathilde », *ibid.*, p. 451.

4. P. 533.

5. *Essais et articles*, éd. citée, p. 465 et *Le Temps retrouvé*, t. IV de la présente édition.

6. *Ibid.*, p. 468 et *Le Côté de Guermantes*, t. II de la présente édition, p. 361.

de citer Saint-Simon¹ : le personnage évoqué nous parvient enrobé, protégé par la littérature ; un degré de plus, et la littérature des autres deviendra celle de Proust, les personnages réels des chroniques, les héros imaginaires du roman.

Et non des Mémoires. Un article de mars 1907, « Journées de lecture² », rend compte d'une importante découverte de Proust : Les Récits d'une tante : Mémoires de la comtesse de Boigne, née d'Osmond (1781-1866), qui commencent de paraître. Outre la page sur le téléphone³, reprise dans Le Côté de Guermantes, mais qui provient de Jean Santeuil, on y rencontre une rêverie sur les noms, qui restituent tout le passé : « Passé très vaste, peut-être. J'aimerais à penser que ces noms qui ne sont venus jusqu'à nous qu'en de si rares exemplaires, grâce à l'attachement aux traditions qu'ont certaines familles, furent autrefois des noms très répandus, — noms de vilains aussi bien que de nobles, — et qu'ainsi, à travers les tableaux naïvement coloriés de lanterne magique que nous présentent ces noms, ce n'est pas seulement le puissant seigneur à la barbe bleue ou sœur Anne en sa tour que nous apercevons, mais aussi le paysan penché sur l'herbe qui verdoie et les hommes d'armes chevauchant sur les routes qui poudroient du XIII^e siècle⁴. » Une seconde étape, cependant, prive les noms de leur poésie, et c'est la rencontre des hommes et des lieux, qui ne s'en montrent pas dignes. C'est, déjà formée, la théorie des noms du Carnet de 1908, et d'À la recherche du temps perdu. Cependant, les Mémoires sont utiles, parce qu'ils donnent au présent un arrière-plan historique, « pont léger jeté du présent jusqu'à un passé déjà lointain, et qui unit, pour rendre plus vivante l'histoire, et presque historique la vie, la vie à l'histoire⁵ ». Si ce genre suscite la rêverie, puis la déçoit, et n'enferme que le temps prosaïque, on comprend que Proust ne soit pas mémorialiste, et se contente d'emprunter à Saint-Simon, à Mme de Boigne, à Mme de Rémusat, au comte d'Haussonville ce qu'ils peuvent lui donner : un matériel à traiter,

1. Dans l'édition Chérueil, que pratiquait Proust.

2. *Le Figaro*, 20 mars 1907 ; *Essais et articles*, éd. citée, p. 527-533, et, pour le passage coupé par *Le Figaro*, p. 924-929. Ce journal, écrit Proust à R. Hahn le 18 mars 1907, « a coupé tout le long passage pour lequel l'article était fait, la seule chose qui me plût » (*Correspondance*, t. VII, p. 110).

3. *Essais et articles*, éd. citée, p. 528-529.

4. *Ibid.*, p. 531.

5. *Ibid.*, p. 532.

du passé brut. Les pages coupées par *Le Figaro* prolongent la réflexion sur le sens de ce passé. Dans les *Mémoires*, aucun détail n'est futile, parce que, lorsqu'il s'agit de Thésée, de Sargon, d'Assourbanipal, ce sont ces détails qui survivent : « [...] M. Maspéro peut même nous donner les noms des lévriers que les piqueurs tiennent en laisse [...] ». » Proust lui-même emplira son œuvre de ces détails, modes, traits de la vie quotidienne, aux dépens de la grande histoire, celle des généraux, des rois, des batailles, parce que, de ces humbles, futiles, fragiles détails, aucun n'a péri. « Dans cette immense survie de tout ce qui parut à la surface de la terre² », les femmes du monde qui écrivent leurs *Mémoires* ont donc leur place. Les pages que Proust consacre, dans *Le Côté de Guermantes*, au salon et aux *Mémoires* de Mme de Villeparisis, se trouvent ici mot pour mot, ainsi que la philosophie de l'histoire qu'exprime cette section du récit. Mme de Boigne devient Mme de Villeparisis, à la fois parce que la qualité de leurs *Mémoires* trompe sur celle de leur salon, et parce qu'elles ont « une longue liaison avec un vieil homme d'État qui vient causer politique avec elles tous les soirs³ ». Enfin Mme de Boigne servira de modèle à l'imaginaire Mme de Beausegent, dont la grand-mère du Narrateur lit les *Mémoires*. Pour lui-même, Proust réserve Sainte-Beuve, qu'il cite souvent dans cet article, et Saint-Simon.

En cette année 1907, où Proust reprend une activité littéraire essentiellement consacrée à des articles, il passe l'été à visiter, après avoir pris les conseils d'Émile Mâle, des cathédrales, des abbayes, des églises, des villes anciennes : « Je suis allé à Caen, à Bayeux, à Balleroy, à Dives. J'irai à Jumièges si cela ne me fatigue pas trop, à Pont-Audemer, à Lisieux, à Saint-Georges-de-Boscherville, à Falaise, à Saint-Wandrille⁴. » C'est l'occasion de publier, dans *Le Figaro* du 19 novembre 1907, « Impressions de route en automobile ». Lorsqu'il reprend ces pages dans *Pastiches et mélanges*, Proust précise, à propos de celle sur les clochers de Caen, que « dans *Du côté de chez Swann* elle n'est que citée partiellement d'ailleurs, entre guillemets, comme un exemple de

1. *Essais et articles*, p. 925. Voir aussi *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 469.

2. *Essais et articles*, p. 926.

3. *Ibid.*, p. 929. M. de Norpois tient, auprès de Mme de Villeparisis, le rôle du chancelier Pasquier auprès de Mme de Boigne.

4. *Correspondance*, t. VII, p. 255-256, lettre d'août 1907 à Émile Mâle.

ce que j'écrivis dans mon enfance. Et dans le quatrième volume (non encore paru) de *À la recherche du temps perdu*, la publication dans *Le Figaro* de cette page remaniée est le sujet de presque tout un chapitre¹. » Proust évoque ici l'épisode des clochers de Martinville dans « *Combray*² » et, dans *Albertine disparue*, la lecture de l'article du *Figaro* ; en 1919, « le quatrième volume » désigne *Sodome et Gomorrhe II* et *Le Temps retrouvé*, qui seront divisés par la suite, lorsque *Sodome et Gomorrhe III* deviendra *La Prisonnière* et *Sodome et Gomorrhe IV*, *La Fugitive* puis *Albertine disparue*. On voit donc le destin de cette page, vouée à être republiée dans *À la recherche du temps perdu*, et dont la publication même devient à son tour un événement de la fiction. Entre-temps, *Contre Sainte-Beuve* aura été aussi l'histoire d'un article. De plus, « *Impressions de route en automobile* » est déjà imaginaire, puisqu'il commence par évoquer le retour chez les parents du Narrateur, alors que ceux de Marcel Proust sont déjà morts ; et il est encore de l'autobiographie, parce qu'il contient un portrait d'Agostinelli, et le présage, souvent cité, de sa mort : « [...] puisse le volant de direction du jeune mécanicien qui me conduit rester toujours le symbole de son talent plutôt que d'être la préfiguration de son supplice³ ! » Cet article transforme enfin la vie en œuvre d'art, puisque le « mécanicien » est assimilé aux statues des cathédrales, comme, plus tard, *Albertine* aux figures du porche de *Saint-André-des-Champs*, et que le son de la trompe de la voiture, qui annonce aux parents, que la mort a rendus imaginaires dans la rêverie pathétique de l'écrivain, le retour de leur fils, est comparé au chalumeau du pâtre dans *Tristan et Isolde*. Cette image, qui termine l'article, sera reprise dans *La Prisonnière* et chargée de tout le poids de l'esthétique, non seulement de Wagner, mais de Proust.

★

Les œuvres de jeunesse, les traductions, les articles mènent à cette année 1908 où tout change, parce que Proust revient au roman. Dès les premiers jours de janvier, il se prépare à écrire

1. *Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 64.

2. *Du côté de chez Swann*, p. 179-180.

3. *Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 67. *Albertine* au pianola sera comparée, elle aussi, à sainte Cécile, dans *La Prisonnière*.

un chapitre intitulé : « Robert et le chevreau, Maman part en voyage¹. » Presque simultanément, il entreprend une série de pastiches dont le sujet unique est l'affaire Lemoine, qui a éclaté le 9 janvier. Ces pastiches, publiés, pour la majorité, par *Le Figaro* entre le 22 février et le 21 mars, ont été repris en volume en 1919 ; Proust en résume alors le sujet dans une note : « On a peut-être oublié, depuis dix ans, que Lemoine ayant faussement prétendu avoir découvert le secret de la fabrication du diamant et ayant reçu, de ce chef, plus d'un million du président de la De Beers, Sir Julius Werner, fut ensuite, sur la plainte de celui-ci, condamné le 6 juillet 1909 à six ans de prison. Cette insignifiante affaire de police correctionnelle, mais qui passionnait alors l'opinion, fut choisie un soir par moi, tout à fait au hasard, comme thème unique de morceaux, où j'essayerais d'imiter la manière d'un certain nombre d'écrivains². » Depuis ses travaux sur Ruskin, Proust utilisait la lecture pour aborder le monde réel. Cette lecture devenait de plus en plus critique, à la fois parce que son caractère passif était dénoncé dans la préface de *Sésame et les lys*, et parce que les théories de Ruskin étaient réfutées par son traducteur. C'est donc autour de la critique de la lecture, et de la lecture critique, que les travaux de 1908 doivent être compris ; par eux, Proust se libère des auteurs qui l'obsèdent, non sans leur avoir arraché leurs secrets. Le pastiche reconstitue en le condensant ce qu'il a senti en lisant les œuvres de ses maîtres ; la critique analyse clairement la technique de ces écrivains, de sorte que pastiches et critique se complètent.

D'autre part, l'affaire Lemoine est un roman romanesque, et presque un roman policier, mais la fiction, telle que la présente Proust, en est à chaque fois inachevée, comme si la réalité, soumise à divers points de vue, n'apparaissait que par éclairs. L'ensemble, à l'ordre duquel Proust attachait une grande importance³, est divisé en huit parties, l'événement raconté par huit voix distinctes, celles de Balzac, Flaubert, Sainte-Beuve, Régner, Goncourt, Michelet, Faguet, Renan⁴, qui, chacune, relate un court instant,

1. Voir la *Correspondance*, t. VIII, p. 24-27 ; Ph. Kolb, « Le Mystère des gravures anglaises recherchées par Proust », *Mercur de France*, n° 327, 1^{er} août 1956, p. 750-755, et ce chapitre dans *Contre Sainte-Beuve*, éd. B. de Fallois, Gallimard, 1954, p. 293 et suiv.

2. *Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 7, note de Proust.

3. Voir la *Correspondance*, t. VIII, p. 58, lettre du 11 mars 1908 à F. Chevassu.

4. Le pastiche de Saint-Simon ne paraît qu'en 1919, ceux de Ruskin, Maeterlinck et Chateaubriand sont posthumes.

les textes ne se faisant pas vraiment suite¹. On retiendra de cette juxtaposition le mépris de Proust pour la ligne horizontale de l'intrigue : son contenu importe si peu qu'il reste inachevé. La forme visée par le pastiche, pièce, roman, feuilleton critique, histoire, l'est aussi. En 1908, même avec le support des écrivains qu'il reproduit tout en s'en moquant, Proust s'interrompt, laisse chacun de ces textes inachevé : se contente-t-il de l'impression produite ? Trouve-t-il le problème du discours insoluble ? Une description de l'œuvre devrait-elle être aussi longue que celle-ci ? Ce sont exactement les questions que va poser, cette même année, Contre Sainte-Beuve.

Les pastiches de 1908 annoncent encore À la recherche du temps perdu d'une autre manière : dans cette œuvre, Proust multipliera les pastiches, comme si le roman était raconté, un moment, par un autre écrivain. C'est la dissertation scolaire d'À l'ombre des jeunes filles en fleurs, les images du « nouvel écrivain » dans Le Côté de Guermantes, les notices nécrologiques, les chroniques de mode, les articles de journaux, tels, pendant la guerre, ceux des journaux suisses « où on voit en petits caractères : "La Guerre mondiale, les récents combats, un million de pertes" — et en caractères immenses qui font croire que c'est l'événement capital : "Un succès pour la maison Zeiler de Lausanne à l'exposition de Grenoble²." » Le pastiche le plus important est celui que Le Temps retrouvé consacre aux Goncourt, et qui confronte deux moments du temps, deux mondes, deux esthétiques, deux genres littéraires. Cette dernière rencontre n'est pas la moindre, puisqu'elle oppose le journal intime, dont Proust ne veut pas, au roman. Chaque pastiche présente le monde vu par qui n'est pas Proust, et prépare ainsi la grande récapitulation de toute la littérature classique qu'est À la recherche du temps perdu.

C'est le lieu d'indiquer un phénomène proche du pastiche, et qui concerne les personnages d'À la recherche du temps perdu. Proust en place qui, secrètement, comme la petite figure cachée de la cathédrale de Rouen³, reprennent, tel un pastiche ou, plutôt, un hommage, des héros d'écrivains qui l'ont précédé. Ainsi de

1. Proust ne racontera pas autrement l'affaire Dreyfus, ni la guerre de 1914, dans À la recherche du temps perdu.

2. Albertine disparue, t. IV de la présente édition.

3. Préface de La Bible d'Amiens, Pastiches et mélanges, éd. citée, p. 125.

la « femme abandonnée » de Balzac dans *Du côté de chez Swann*¹, dont l'histoire est résumée en un paragraphe, et qui apparaît ici comme figurante. Les *Guermantes* répètent les *Mortemart* de Saint-Simon, parce que le mémorialiste vantait leur esprit sans l'expliquer : « Agacé de voir Saint-Simon parler toujours du langage si particulier aux *Mortemart* sans jamais nous dire en quoi il consistait, j'ai voulu tenir le coup et essayer de faire un "esprit de *Guermantes*". Or, je n'ai pu trouver mon modèle que chez une femme non "née", Mme Straus, la veuve de Bizet². » De même, Norpois reprend le comte Mosca, Nissim Bernard Nucingen, la duchesse de *Guermantes* et ses robes la princesse de Cadignan. Si on y ajoute d'autres transformations, comme Anatole France devenu Bergotte, ou encore l'insertion de familiers auxquels Proust veut rendre hommage, Bertrand de Fénélon, Anna de Noailles, Céleste Albaret, ou la condensation d'ouvrages non cités, comme *L'Art religieux* du XIII^e siècle en France d'Émile Mâle³, mis dans la bouche d'Elstir à propos de l'église de Balbec, on aperçoit que ce roman récapitule non seulement la vie, mais la littérature et les autres arts. L'énorme système de citations, tantôt ironiques, tantôt sérieuses, du texte définitif, mais aussi des brouillons, complète cette synthèse, pour faire de l'œuvre la somme de celles qui l'ont précédée, une encyclopédie.

L'intermède des pastiches ne doit pas faire oublier la grande entreprise de l'année 1908. Trois ensembles de documents permettent de tenter une reconstitution de ce nouveau départ. Pour le premier groupe, il ne nous reste que le témoignage de Bernard de Fallois, qui, en 1954, dans son édition de *Contre Sainte-Beuve*, décrit ce dont il a disposé : ce groupe « se compose de soixante-quinze feuillets, de très grand format, et comprend six épisodes, qui seront tous repris dans la *Recherche* : ce sont la description de Venise, le séjour à Balbec, la rencontre des jeunes

1. P. 168. Voir aussi Ferragus. La fin du Colonel Chabert est résumée dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 474.

2. Correspondance générale de Marcel Proust, édition R. Proust et P. Brach, Plon, t. III, 1932, p. 85, lettre de novembre 1920 à Paul Souday.

3. Largement cité dans la préface à *La Bible d'Amiens*, le nom de Mâle n'apparaît plus dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

filles, le coucher de Combray, la poésie des noms et les deux côtés¹ ». De ces feuillets, actuellement disparus, Fallois a publié deux extraits, « Robert et le chevreau » et « Les hortensias normands² ». Mais Proust en avait dressé la liste dans un carnet, appelé *Carnet* de 1908, dont nous parlons plus loin ; les titres qu'il donne n'ont pas été repris par l'édition Fallois. Celle-ci ajoute cependant une précision importante : ces feuillets disparus sont de même format et de même écriture qu'une « étude d'une vingtaine de pages, qui est l'essai sur Sainte-Beuve³ ». Or, nous disposons, à la Bibliothèque nationale, de liasses de feuillets⁴, reliés, qui comprennent des notes critiques et projets pour *Contre Sainte-Beuve*. Il y a donc lieu de penser que Proust a rédigé à la suite les feuillets disparus et les premières pages de critique littéraire.

Le deuxième document est désigné sous le nom de « *Carnet* 1 » ou, depuis sa publication, de *Carnet* de 1908⁵, et comprend des notes de 1908-1909, deux fragments de 1910, et un de 1912. Il ne constitue pas un texte suivi, mais se compose de trois sortes d'indications : les premières concernent l'ouvrage en gestation, roman et étude sur Sainte-Beuve et d'autres écrivains ; les secondes sont des notes de lecture, principalement de Balzac, de Chateaubriand, de Barbey d'Aurevilly⁶ ; les troisièmes, de véritables brouillons, des paragraphes rédigés. Le travail du premier semestre de 1908 est résumé par la liste de « pages écrites » établie vers juillet : « Robert et le chevreau, Maman part en voyage. / Le côté de Villebon et le côté de Méséglise. / Le vice sseau et ouverture du visage. La déception qu'est une possession,

1. *Contre Sainte-Beuve*, éd. B. de Fallois, Gallimard, 1954, p. 14. Cette édition contient un montage d'une partie des brouillons de Proust rédigés en 1908-1909, mais n'est pas une édition critique. Celle de la Pléiade, due à P. Clarac, en reprend la partie de critique littéraire, en y ajoutant d'autres pages, qui ne font pas toutes partie du projet de *Contre Sainte-Beuve*.

2. *Contre Sainte-Beuve*, éd. B. de Fallois, p. 291-297 et p. 273-275. Le premier extrait a été daté de janvier 1908 par Ph. Kolb.

3. *Ibid.*, p. 14.

4. « Proust 45 » (Nouvelles acquisitions françaises, 16 636), feuillets 1 r^o à 31 v^o, publié par Clarac, *Contre Sainte-Beuve*, Bibl. de la Pléiade, 1971, p. 211-232. Pour un ordre raisonné de ces feuillets, voir Claudine Quémard, « En marge du travail de Proust sur Sainte-Beuve : tableau des correspondances entre les notes du carnet 1 et les fragments du volume 45 du fonds Proust », *Bulletin d'informations proustiennes*, n^o 6, automne 1977, p. 29-37.

5. M. Proust, *Le Carnet* de 1908, établi et présenté par Philip Kolb, Gallimard, 1976.

6. Maurice Bardèche, *Marcel Proust romancier*, Éd. Les Sept Couleurs, t. I, 1971, p. 168-176, a bien précisé, à la suite de Fallois, que ce carnet est un « journal de bord » du *Contre Sainte-Beuve*.

embrasser le visage. / Ma grand-mère au jardin, le dîner de M. de Bretteville, je monte, le visage de Maman alors et depuis dans mes rêves, je ne peux m'endormir, concessions, etc. / Les Castellane, les hortensias normands, les châtelains anglais, allemand ; la petite-fille de Louis-Philippe, Fantaisie, le visage maternel dans son petit-fils débauché. / Ce que m'ont appris le côté de Villebon et le côté de Méséglise¹. » Ces « pages écrites » correspondent à la description que Fallois donne des soixante-quinze feuillets maintenant disparus, à l'exception de Venise et de Balbec, que Proust ne signale pas ici. Mais ce sommaire esquisse bien un roman de l'enfance, de l'aristocratie, de la sexualité, et la division en deux côtés, qui organisera, plus tard, tout À la recherche du temps perdu. Un projet de « 2^e partie » prévoit une liaison amoureuse : « Dans la 2^e partie du roman la jeune fille sera ruinée, je l'entretiendrai sans chercher à la posséder par impuissance du bonheur². » De nombreuses notes concernent Cabourg, le désir de plusieurs jeunes filles : « Désir d'aimer flotte entre personnes qui se connaissent et qui se prêtent le charme mutuel d'être l'amie de celle qu'on aime et vice versa³ », le thème des chambres, le souvenir de Venise éclairé par une photographie du Repos de Saint-Marc de Ruskin : « Nous croyons le passé médiocre parce que nous le pensons mais le passé ce n'est pas cela, c'est telle inégalité des dalles du baptistère de Saint-Marc (photographie du Repos de Saint-Marc) à laquelle nous n'avions plus pensé, nous rendant le soleil aveuglant sur le canal⁴. » Aussi important, à la suite de cette phrase, et comme lié à la mémoire involontaire, le thème de la vocation littéraire apparaît, avec ses crises : « Peut-être dois-je bénir ma mauvaise santé, qui m'a appris, par le lest de la fatigue, l'immobilité, le silence, la possibilité de travailler. Les avertissements de mort. Bientôt tu ne pourras plus dire tout cela. La paresse ou le doute ou l'impuissance se réfugiant dans l'incertitude sur la forme d'art. Faut-il en faire un roman, une étude philosophique, suis-je romancier⁵ ? » Ces notes ne sont pas à comprendre comme celles

1. *Le Carnet de 1908*, éd. citée, p. 56.

2. *Ibid.*, p. 49.

3. *Ibid.*, p. 58.

4. *Ibid.*, p. 60.

5. *Ibid.*, p. 60-61.

d'un journal intime, mais comme une étape de la fiction. Nous en lisons le développement dans *Le Temps retrouvé*.

Il faut, pour étudier ces documents, et avant d'aborder le troisième groupe, composé de cahiers rédigés à partir de 1908, jeter un regard sur la correspondance, qui paraît en avance sur les brouillons dont nous disposons. Le 5 ou le 6 mai, en effet, Proust écrit une lettre à Louis d'Albufera, qui ne recouvre que partiellement les feuillets désignés en juillet sous le nom de « pages écrites » : « J'ai en train : / une étude sur la noblesse / un roman parisien / un essai sur Sainte-Beuve et Flaubert / un essai sur les Femmes / un essai sur la Pédérastie (pas facile à publier) / une étude sur les vitraux / une étude sur les pierres tombales / une étude sur le roman¹. » Cette liste ne signifie pas que Proust écrit neuf livres à la fois, ni même qu'il les a en projet, mais bien, suivant sa méthode de travail habituelle, qu'il rédige, ou a rédigé, neuf fragments, chapitres ou articles sur des sujets qui ne s'enchaînent pas encore, mais où des lecteurs peuvent, rétrospectivement, retrouver des thèmes importants de l'auteur, et, déjà, le projet d'essai sur Sainte-Beuve. Pendant la même période, il semble que Proust s'emploie autant à vivre qu'à écrire, à vivre pour écrire, à tenter diverses expériences, soit qu'il cherche à connaître un jeune télégraphiste², qu'il poursuive une jeune fille d'abord inconnue³ ou fréquente des jeunes gens à Cabourg. Après un arrêt momentané, c'est en novembre 1908, date capitale, que Proust recommence à rédiger pour ne plus s'arrêter. En effet, le 8 novembre, il écrit à l'un de ses meilleurs amis, Georges de Lauris, un éloge émouvant du travail : « Vous, vous avez la lumière, vous l'aurez de longues années, travaillez. Alors si la vie apporte des déboires on s'en console car la vraie vie est ailleurs, non pas dans la vie même, ni après, mais en dehors, si un terme qui tire son origine de l'espace a un sens en un monde qui en est affranchi⁴. » Et, au début de décembre : « Vous ai-je parlé d'une pensée de saint Jean : Travaillez pendant que vous avez encore la lumière. Comme je ne l'ai plus, je me mets au travail⁵. » Dans *Le Carnet* de 1908, c'est de novembre que Philip

1. *Correspondance*, t. VIII, p. 112-113.

2. *Ibid.*, p. 98 et 114, et *La Prisonnière*, t. III de la présente édition.

3. Voir la Notice sur *Sodome et Gomorrhe*, t. III de la présente édition.

4. *Correspondance*, t. VIII, p. 286. Voir « Proust 45 », f° 15 r°, *Contre Sainte-Beuve*, Bibl. de la Pléiade, p. 219, où figure la même idée.

5. *Correspondance*, t. VIII, p. 316.

Kolb date les notes prises en vue d'un essai critique sur Sainte-Beuve, notes développées dans les feuillets détachés reliés à la Bibliothèque nationale¹, compléments du carnet. Enfin, en décembre, Proust écrit à Lauris : « Est-ce que je peux vous demander un conseil ? Je vais écrire quelque chose sur Sainte-Beuve. J'ai en quelque sorte deux articles bâtis dans ma pensée (articles de revue). L'un est un article de forme classique, l'essai de Taine en moins bien. L'autre débiterait par le récit d'une matinée, Maman viendrait près de mon lit et je lui raconterais un article que je veux faire sur Sainte-Beuve. Et je le lui développerais. Qu'est-ce que vous trouvez le mieux² ? » À la même époque, il interroge semblablement la comtesse de Noailles, en parlant d'« étude », d'« essai »³. Connaissant les habitudes de Proust, on peut penser qu'il ne poserait pas la question s'il ne penchait pas vers la version romancée : des articles, tout le monde en a écrit, et lui-même ; mais un roman sur Sainte-Beuve serait une tentative originale, audacieuse, parce qu'il comprendrait une partie autobiographique, la présence maternelle, et une partie théorique. Aussi, lorsque Lauris lui répond par une lettre que nous n'avons pas, en lui conseillant sans doute l'article, qui paraît de bons sens, Proust écrit : « Merci pour votre conseil. C'est le bon. Mais le suivrais-je ? Peut-être pas, et pour une raison que sans doute vous approuverez. Ce qui est ennuyeux c'est que de nouveau je commence à oublier ce Sainte-Beuve qui est écrit dans ma tête et que je ne peux écrire sur le papier ne pouvant me lever. Et s'il faut le recommencer de tête une quatrième fois (car déjà l'année dernière) ce sera trop⁴. » L'allusion à l'année dernière pourrait renvoyer, soit à l'année scolaire précédente, donc au printemps 1908, soit, peut-être, à la lecture du *Figaro* du 7 juillet 1907, qui contenait un article de Paul Bourget, « Charles de Spoelberch de Lovenjoul », point de départ de remarques sur Sainte-Beuve⁵. D'autre part, Proust avoue ainsi avoir écrit plus qu'il ne l'avait d'abord dit, par modestie, politesse, goût du secret.

1. « Proust 45 » (N. a. fr. 16 636).

2. *Correspondance*, t. VIII, p. 320.

3. *Ibid.*, p. 320-321.

4. *Ibid.*, p. 323, lettre de la mi-décembre 1908.

5. *Contre Sainte-Beuve*, Bibl. de la Pléiade, p. 218-219. Cependant, nous ne possédons aucun papier qui puisse être daté de 1907 ; rien n'empêche, bien sûr, que Proust ait commencé de réfléchir à son projet sans le noter immédiatement.

Nous en arrivons au troisième groupe de documents sur le projet de *Contre Sainte-Beuve*. Il s'agit des cahiers¹, et c'est l'étape essentielle. Le jour, inconnu de nous, mais proche de la fin de 1908, où Proust a fait acheter des cahiers d'écolier², probablement par séries, puisqu'il lui en faudra dix pour *Contre Sainte-Beuve*, qu'il en reste quatre-vingt-quinze à la Bibliothèque nationale, et que Céleste Albaret dit en avoir, sur l'ordre de son maître, détruit trente-deux, ce jour-là, le travail de Proust a changé de nature. Lorsqu'il écrivait sur des feuillets, que leur contenu fût fictif ou critique, il était peu sûr de pouvoir continuer, d'avoir beaucoup à dire, de savoir comment organiser sa matière ; la masse des cahiers témoigne d'un programme de longue durée ou de grande étendue, et non d'un sentiment d'impuissance. L'ampleur du projet est associée à un retour à l'enfance : le plus grand auteur de notre temps, c'est, tout à coup, cet écolier qui écrit sur des cahiers, comme le voulaient jadis son père et sa mère. Jusqu'en août 1909, Proust en a ainsi rédigé dix. On a, en effet, longtemps pensé que ces cahiers étaient au nombre de sept ; on s'accorde maintenant³ à en compter dix. Notre édition, considérant que *Contre Sainte-Beuve* constitue une première version d'*À la recherche du temps perdu*, en publie de nombreux éléments dans la section de chaque volume intitulée « Esquisses ». L'ensemble comprend près de sept cents pages manuscrites, dont beaucoup se chevauchent, se reprennent, mais à aucun moment il ne s'agit d'une version linéaire, continue, définitive ; tout reste à l'état d'unités distinctes. Comment construire cet ensemble, si

1. Il y a actuellement, à la Bibliothèque nationale, quatre-vingt-quinze cahiers de Marcel Proust, contenant ce qui nous reste des premières versions et du manuscrit d'*À la recherche du temps perdu*. Il faut y ajouter des feuilles détachées, des « paperoles », des dactylographies, des épreuves. Notre étude de genèse nous conduit à citer ces documents, dont, d'autre part, la présente édition publie l'essentiel ; lorsqu'ils sont numérotés, nous en indiquons la référence. Voir aussi, dans ce volume, la Notice de Florence Callu sur le fonds Proust de la Bibliothèque nationale, p. CXLV.

2. « Les cahiers dans lesquels Marcel écrivait étaient les cahiers qu'on utilisait au lycée Condorcet [...] », indique Suzy Mante-Proust (Claude Francis et Fernande Gonthier, *Marcel Proust et les siens* suivi des *Souvenirs de S. Mante-Proust*, Plon, 1981, p. 207).

3. Après les travaux d'Henri Bonnet et de Maurice Bardèche, ce sont les recherches de Claudine Quémard qui ont permis un progrès remarquable dans le classement des cahiers « *Sainte-Beuve* ». Voir Cl. Quémard, « Autour de trois "avant-textes" de l'"Ouvverture" de la *Recherche* : nouvelles approches des problèmes du *Contre Sainte-Beuve* », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 3, 1976, et le n° 9 du même *Bulletin*, 1979, qui dresse l'inventaire des dix cahiers.

l'on écarte la reconstitution séduisante de Bernard de Fallois, et si l'on ne se contente pas des seules pages critiques isolées arbitrairement par Pierre Clarac dans son édition de 1971 ? La première méthode, fidèle au projet de Proust, respecte le mélange de roman et d'analyse critique, mais coupe ou mêle les textes, sans les donner tous ; la seconde, assez scrupuleuse dans l'établissement du texte, se réduit au projet d'essai.

En l'absence d'un texte suivi, il est prudent d'examiner la seule présentation en quelque sorte officielle que Proust ait donnée de cette œuvre, lorsqu'il la propose, à la mi-août 1909, à Alfred Vallette, directeur du Mercure de France : « Je termine un livre qui malgré son titre provisoire : "Contre Sainte-Beuve, Souvenir d'une matinée" est un véritable roman et extrêmement impudique en certaines parties. Un des principaux personnages est un homosexuel. [...] Le nom de Sainte-Beuve ne vient pas par hasard. Le livre finit bien par une longue conversation sur Sainte-Beuve et sur l'esthétique (si vous voulez, comme Sylvie finit par une étude sur les chansons populaires) et quand on aura fini le livre, on verra (je le voudrais) que tout le roman n'est que la mise en œuvre des principes d'art émis dans cette dernière partie, sorte de préface si vous voulez mise à la fin. [...] C'est un livre d'événements, de reflets d'événements les uns sur les autres à des années d'intervalle et cela ne peut paraître que par grandes tranches. Donc, pour me résumer, consentiriez-vous à me donner à partir du 1^e ou 15 octobre, trente (ou plus, ce qui serait mieux) pages du Mercure dans tous les numéros jusqu'à janvier, ce qui ferait à peu près 250 ou 300 pages de volume. La partie roman aurait ainsi paru. Resterait la longue causerie sur Sainte-Beuve, la critique, etc., qui ne paraîtrait que dans le volume, lequel aurait à peu près la longueur de La Double Maîtresse (425 pages) et paraîtrait chez vous si vous le vouliez¹. » Proust propose donc de juxtaposer la partie romanesque et la partie critique de l'œuvre, la fiction, qu'il caractérise par des personnages, des événements, un mélange de pureté et d'indécence, et l'essai, consacré à Sainte-Beuve et à la critique littéraire. Deux éléments capitaux sont d'autre part soulignés : les événements sont racontés

1. Lettre de M. Proust à A. Vallette, publiée par F. Callu, *Bulletin de la Bibliothèque nationale*, mars 1980, p. 12-14.

rétrospectivement, puisqu'un fait présent évoque un fait passé, et la conclusion esthétique découle normalement du récit, qui en est la mise en œuvre. Enfin, l'homosexualité s'affirme comme l'un des thèmes principaux de l'œuvre, que Proust signalera à tous ses éditeurs potentiels : il ne peut, en effet, concevoir que l'on refuse son livre pour d'autres raisons que pour son immoralité. Valette, en tout cas, qui avait déjà rejeté les pastiches et un recueil d'articles, refuse aussi, au bout de quelques jours et sans l'avoir lu, *Contre Sainte-Beuve*¹. En tout cas, sur le caractère romanesque, sur la structure temporelle qui juxtapose le présent et le passé, sur la nature de la conclusion, qui manquait à Jean Santeuil, Proust ne variera plus, ni sur la présence de Sodome. C'est à cause de ces découvertes que rien ne l'arrêtera, que sa certitude dominera les refus et la maladie. Il est donc nécessaire de résumer le contenu des cahiers consacrés au *Contre Sainte-Beuve*.

Proust ne compose que par morceaux, qui se chevauchent, se reprennent, se corrigent, se complètent. Aucun des dix cahiers « *Sainte-Beuve*² » ne forme un tout ; ni l'essai, ni le récit ne s'y trouvent complètement, mais des fragments de chacun des deux se juxtaposent : à titre d'exemple, indiquons que le Cahier 5 comprend successivement, si on l'ouvre à l'endroit, le pastiche de Régnier, un fragment sur le sommeil, une étude sur Sylvie, un portrait de Françoise, un portrait du « Comte » et de la « Comtesse », un fragment sur Gustave Moreau, des pages sur le voyage à Padoue et les fresques de Giotto, un portrait des Guermantes ; on lit à l'envers plusieurs fragments sur le sommeil, et quatre pages sur Françoise. Le lecteur, soucieux de connaître toute l'archéologie du texte, se reportera à la note sur « Le Fonds Proust de la Bibliothèque nationale », due à Florence Callu, qui suit cette Introduction générale, et aux Notices et Notes sur le texte qui ouvrent chaque section d'À la recherche du temps perdu. Pourtant, bien que Proust n'ait pas monté, comme l'on monte un film, ces divers morceaux, il aurait été prêt à le faire,

1. Voir la *Correspondance*, t. IX, p. 161.

2. Suivant la numérotation de la Bibliothèque nationale, les Cahiers 1 à 7, 31, 36 et 51 ; suivant le classement proposé par C. Quémard (*Bulletin d'informations proustiennes*, n° 3, 1976), 3, 2, 5, 1, 4, 31, 6, 7, 36 et 51 ; suivant J. Yoshida, 3, 2, 5, 1, 4, 31, 36, 7, 6 et 51.

si Vallette avait accepté son projet, et peut-être avait-il même commencé à rédiger une version ancienne de « Combray », puisqu'il indique au directeur du Mercure de France : « Je pourrais en quelques jours vous faire copier très lisiblement ou même à la machine, les cent premières pages¹. » La suite de la lettre nous apprend que les parties « immorales », qui se trouvent dans le Cahier 51, peuvent être copiées, mais que leur « texte n'est pas absolument définitif », ce qui veut dire qu'au moment où Proust a véritablement commencé d'écrire À la recherche du temps perdu, il n'a pas encore repris les pages sur l'inversion.

De ces centaines de pages se dégagent peu à peu des thèmes qui, confrontés au Carnet de 1908, à la correspondance, aux feuillets séparés, permettent de comprendre quelle eût été l'intrigue de Contre Sainte-Beuve. Un héros, qui dit « je », ne peut s'endormir et attend le matin, et sa mère. Il se souvient alors de deux endroits différents, de la campagne et de la mer, de Combray, lieu de son enfance, où il a vécu le drame du coucher et le plaisir des promenades de deux côtés opposés, où il a rencontré Swann, et de Querqueville, premier nom de Balbec, où il séjourne à l'hôtel avec sa grand-mère et Mme de Villeparisis, et se lie d'amitié avec Montargis, futur Saint-Loup. Au réveil, la mère du Narrateur lui apporte un journal où a paru un article de celui-ci. D'autre part, il entend les bruits de la rue, contemple les rayons du soleil sur le balcon. Il se rappelle le voyage qu'il a fait à Venise avec sa mère. Paris, où il vit maintenant, contient aussi le monde des Guermantes, qui sont liés à Balzac par la lecture qu'ils en font, et dont le Narrateur parle avec sa mère. Le héros est amoureux de la comtesse, qui habite au fond de la cour. Swann, lui, aime Sonia. On voit aussi passer des jeunes filles qui suscitent le désir, certaines plus précisément : la femme de chambre de la baronne de Picpus, Mlle de Quimperlé ou de Caudéran, une paysanne à Pinsonville. On voit aussi apparaître le clan Verdurin, qui comprend déjà un pianiste, un médecin, une cocotte. Le marquis de Guercy, futur Charlus, est « l'homosexuel » dont Proust a parlé à Vallette : il permet de découvrir la « race maudite » des invertis, à laquelle se joint le fleuriste Borniche, dont le marquis est amoureux. Le livre se

1. Lettre citée, Bulletin de la Bibliothèque nationale, p. 12-13.

serait terminé par la conversation avec la mère sur Sainte-Beuve et d'autres écrivains, dont Balzac, Baudelaire, Nerval ; cette conversation aurait également regroupé les textes esthétiques épars dans les dix cahiers. Mais, comme Sainte-Beuve ne devait figurer que dans la conclusion, on comprend que, si Proust reprend son projet au printemps ou à l'été 1909 pour écrire de manière continue le début de ce qui sera À la recherche du temps perdu, l'essai aura le temps de se disperser, de se volatiliser. Sainte-Beuve aura servi de repoussoir, de ce médiateur momentané dont Proust a toujours eu besoin, quitte à le combattre, puis à l'effacer, comme Ruskin a été effacé ; il a aussi été réparti entre plusieurs personnages du roman, Mme de Villeparisis, Bloch, M. de Norpois, dont le discours à Bloch sur l'affaire Dreyfus emploie les mêmes tours de style que le pastiche de Sainte-Beuve par Proust, le Narrateur même, lorsqu'il se montre curieux de la personne et de la vie des artistes. D'autres débris, ruines splendides, figureront dans les articles ou préfaces que Proust publie à la fin de sa vie : « À propos du "style" de Flaubert », « À propos de Baudelaire », préface à De David à Degas de Jacques-Émile Blanche et à Tendres stocks de Paul Morand¹. Enfin, À la recherche du temps perdu contient une quinzaine d'allusions directes au style, aux propos de Sainte-Beuve, à sa peinture des salons, que, contrairement à Proust, il ne rend pas différents les uns des autres. La référence la plus longue se trouve dans un épisode d'Albertine disparue qui provient directement du récit de 1908-1909, puisqu'il s'agit de la lecture par le Narrateur de son article dans Le Figaro, et du public des Lundis ; la faiblesse des articles de journaux est de dépendre de la réaction des lecteurs, et non seulement de la pensée de l'auteur : les lecteurs ne sont pas artistes. « Ainsi Sainte-Beuve, le lundi, pouvait se représenter Mme de Boigne dans son lit à hautes colonnes lisant son article du Constitutionnel, appréciant telle jolie phrase dans laquelle il s'était longtemps complu et qui ne serait peut-être jamais sortie de lui s'il n'avait jugé à propos d'en bourrer son feuilleton pour que le coup en portât plus loin². » Si ces pages d'Albertine

1. Ces articles sont réunis dans *Essais et articles*, éd. citée, p. 570-639.

2. *Albertine disparue*, t. IV de la présente édition. On trouvera dans *Contre Sainte-Beuve*, Bibl. de la Pléiade, p. 227, une première version de ce paragraphe, proche du texte final.

disparue ressuscitent la fiction initiale, la lecture d'un article, il ne faut pas oublier que celui-ci n'est plus consacré à l'auteur des *Lundis*. D'autres passages d'À la recherche du temps perdu, les divers récits, associés aux chambres et aux mouvements de la mémoire, correspondent aux premiers moments de Contre Sainte-Beuve, nous allons le voir. Enfin, la partie esthétique, celle que Proust voulait en tout cas laisser avant de mourir, comme en témoignent les premières lignes des fragments sur feuillets édités sous le titre, qui n'est pas de l'auteur, « La Méthode de Sainte-Beuve » : « Je suis arrivé à un moment où, si l'on veut, je me trouve dans telles circonstances où l'on peut craindre que les choses qu'on désirait le plus dire [...] on ne puisse plus tout d'un coup les dire¹. » Le projet esthétique est formulé ensuite, qui montre bien que Sainte-Beuve est déjà dépassé par le raisonnement : « Il me semble que j'aurais ainsi à dire sur Sainte-Beuve, et bientôt beaucoup plus à propos de lui que sur lui-même, des choses qui ont peut-être leur importance, qu'en montrant en quoi il a péché, à mon avis, comme écrivain et comme critique, j'arriverais peut-être à dire, sur ce que doit être la critique et sur ce qu'est l'art, quelques choses auxquelles j'ai souvent pensé² » ; cette partie esthétique se place principalement dans *Le Temps retrouvé*, développée, approfondie, méconnaissable ; elle se rencontre aussi dans les allusions à Balzac, à Baudelaire, qui parsèment À la recherche du temps perdu, et dans l'importante page de la dernière section, où le Narrateur cherche des garants, des parrains à son entreprise, et où il unit Chateaubriand, Nerval et Baudelaire dans l'usage de la réminiscence.

C'est la découverte de la réminiscence comme source de la littérature, de la juxtaposition entre un narrateur présent et un narrateur passé, comme contenu de l'œuvre d'art, puisqu'elle la raconte, et comme forme, puisque le souvenir donne à la narration sa liberté, qui permet à la partie romanesque de Contre Sainte-Beuve de commencer. On a montré au prix de quelle recherche laborieuse, après seize essais, seize fragments, Proust avait réussi à opposer « autrefois » à « aujourd'hui » : « Autrefois

1. Contre Sainte-Beuve, éd. citée, p. 219.

2. Ibid.

j'avais comme tout le monde la douceur de m'éveiller au milieu de la nuit¹. » Le narrateur d'aujourd'hui se souvient d'une étape intermédiaire où il se réveillait la nuit, au lieu, comme maintenant, de dormir le jour, et où, à la faveur de ces insomnies, il se rappelait des moments encore plus anciens, dans des chambres différentes. Cette triple structure sera celle de l'ouverture de « Combray », dont on discerne déjà le ton dans le Cahier 1, que Fallois a placé comme premier chapitre de son édition : « Au temps de cette matinée dont je veux fixer je ne sais pourquoi le souvenir, j'étais déjà malade, je <restais> levé toute la nuit, me couchais le matin et dormais le jour. Mais alors était encore très près de moi un temps que j'espérais voir revenir et qui aujourd'hui me semble avoir été vécu par une autre personne, où j'entrais <dans> mon lit à dix heures du soir, et avec quelques courts réveils dormais jusqu'au lendemain matin². » Les souvenirs successifs permettent d'annoncer les thèmes, les lieux, les temps du roman, et sont si abondants, si féconds, que, sous leur poids, Proust, reculant la partie critique à la fin, puis l'abandonnant momentanément, commence une rédaction suivie, sans doute au début de l'été 1909³. Cette rédaction n'est autre que celle d'une première version du roman proustien, que nous appellerons « roman de 1909 », et qui fait suite, sans transition, à Contre Sainte-Beuve, titre par lequel, jusqu'à la fin de l'année, Proust désigne encore son travail en cours.

Contre Sainte-Beuve comprend donc, selon l'ordre logique, mais aussi chronologique, trois moments : l'éveil du Narrateur ; le Narrateur, sa mère, et l'article ; la découverte du monde et des autres personnages ; cette dernière constitue une étape capitale, qui transforme le récit en roman, à partir du Cahier 5⁴. Les textes esthétiques non utilisés en cours de rédaction auraient pu être rassemblés dans la conclusion. Ces points étant acquis, il faut

1. Cahier 3, f° 182, Claudine Quémard, « Autour de trois "avant-textes" de l'"Ouvverture" de la Recherche [...] », art. cité, p. 9, et, dans ce volume, les Esquisses de « Combray », p. 633-639.

2. P. 644.

3. Dans le Cahier 8, qui contient, comme l'a noté C. Quémard, le premier tiers de « Combray » : « Ouvverture », « Combray I », début de « Combray II ». Combray I désigne Combray d'abord rappelé par la mémoire volontaire, Combray II par la mémoire involontaire. Ce Cahier est suivi d'un deuxième cahier de montage, le 12.

4. P. 640-643.

indiquer les personnages déjà présents dans cette première version de 1909 : le père, Françoise, les Guermantes, les jeunes filles, Juliot « le brodeur » ou Borniche le fleuriste, futur Jupien, Swann, Sonia, future Odette, les Verdurin et leur clan, la grand-mère, Mme de Villeparisis, son petit-neveu Jacques de Montargis et la maîtresse de celui-ci, la femme de chambre de la baronne de Picpus, Mlle de Penhoët ou de Caudéran ou de Quimperlé, qui deviendra Stermaria, Mlle de Forcheville, fille de Swann, le curé de Combray, M. de Guercy ou Gurcy, futur Charlus et la tante de Combray. C'est donc une partie de la Comédie humaine de Proust qui prend sa place dès Contre Sainte-Beuve : des constellations s'assemblent, le Narrateur, sa famille et Françoise, Swann, Odette et les Verdurin, Guercy, la comtesse de Guermantes et le reste des Guermantes, diverses jeunes filles. Le Narrateur, amoureux d'une jeune fille aux Champs-Élysées, de la comtesse de Guermantes, de femmes inconnues, passe d'un monde à l'autre. Les principaux lieux de l'action sont Paris, Combray, Querqueville, futur Balbec, une petite ville de garnison qui deviendra Doncières, Padoue, où le Narrateur va voir les fresques de Giotto, Venise. Peu de ces personnages disparaîtront : Reynaldo Hahn, qui chantait les chœurs d'Esther devant la famille du Narrateur, et un homosexuel campagnard, Hubert de Guerchy. En revanche, parmi les personnages principaux qui n'ont pas encore pris leur place, on notera : Legrandin, les Cambremer, Bloch, M. de Norpois, Albertine, Morel, et les personnages d'artistes, puisqu'il n'y a encore ni Vinteuil, ni Elstir, que Bergotte est à peine cité, que la Berma n'apparaît pas.

L'absence des personnages d'artistes dans Contre Sainte-Beuve peut-elle être expliquée ? Met-elle sur la voie d'un problème capital ? Il semble que ce soit par la présence, dans les cahiers « Sainte-Beuve », des développements consacrés aux écrivains réels, dans leur rapport avec le critique. Dans la « conversation avec Maman » qui aurait terminé l'ouvrage et devait le clore jusqu'à l'invention, au printemps 1910, du « bal de têtes » qui fait découvrir le vieillissement, le passage du temps, et à celle, en 1910-1911, de « l'adoration perpétuelle », conclusion esthétique nouvelle, apparaît d'abord Balzac, méconnu par Sainte-Beuve¹,

1. Contre Sainte-Beuve, éd. citée, p. 263-298.

puis Gérard de Nerval¹, et Baudelaire². Il est aisé de comprendre que ces grands écrivains, justement admirés par Proust, aient empêché de croître les êtres fictifs inventés par l'auteur. Ils auront, eux aussi, servi de médiateurs, de stade intermédiaire dans l'invention littéraire. Lorsque, par un mouvement parallèle, Proust aura créé ses personnages d'artistes, puis renoncé à l'essai critique qui devait terminer le roman en faveur de la « matinée chez la princesse de Guermantes », il sera libéré d'un double poids, celui du réel, et de l'abstrait. D'autant que les notes esthétiques des feuillets de 1908 et des cahiers Sainte-Beuve, peuvent être replacées, soit dans la nouvelle conclusion, beaucoup plus romanesque, soit dans la bouche de divers personnages, soit dans le commentaire continu de l'action par le Narrateur qui, se souvenant, explique, et dont le livre raconte la vocation. L'aspect polémique de *Contre Sainte-Beuve*, du « contre » initial, peut même être conservé, en plaçant dans la bouche de certains personnages des opinions contraires à celles de Proust : c'est l'une des fonctions de Bloch, de Norpois, de Brichtot, de Mme de Villeparisis. Presque tous les personnages, finalement, Françoise comprise, pourront, à mesure que la rédaction d'*À la recherche du temps perdu* progresse, être définis par rapport à l'art : ce mouvement, amorcé dans *Contre Sainte-Beuve* par la présentation des *Guermantes* comme lecteurs de Balzac, par celle de la mère du Narrateur s'entretenant de Sainte-Beuve avec son fils, se développera sans autre fin que la mort de Proust. Celui-ci n'aura pas le temps, en effet, d'intégrer à son roman l'ensemble des notes esthétiques qu'il a amassées, et dont nous donnerons, dans la présente édition, l'essentiel, ces mêmes notes que Proust réservait, en 1909, « pour la IV^e partie », « pour la dernière partie ».

Tout indique, depuis *Les Plaisirs et les Jours*, que Proust est porté, d'un côté, à l'abstraction, à la théorie, à la réflexion esthétique, philosophique et morale, et de l'autre, à la confession, à l'autobiographie. De cette dernière, *Contre Sainte-Beuve* garde encore le duo entre la mère et l'enfant, réalité, souvenir et fantasme, effort pour conjurer, deux ans après, la mort de Mme Proust. L'abstraction, qui entraîne les imitations de

1. *Contre Sainte-Beuve*, éd. citée, p. 233-242.

2. *Ibid.*, p. 243-256. P. Clarac y joint un texte du Cahier 29, « À ajouter à Flaubert », p. 299-302.

La Bruyère et de La Rochefoucauld dans Les Plaisirs et les Jours, les nombreuses sentences sur l'amour de Jean Santeuil, regroupées dans une section qui occupe une centaine de pages¹, trouve sa dernière expression dans le projet d'essai sur Sainte-Beuve. Le style abstrait y est beaucoup plus ferme que le style de l'analyse psychologique et poétique ; bien des textes doctrinaux d'À la recherche du temps perdu, et en particulier du Temps retrouvé², s'y trouvent, après avoir figuré, pour certains, dans les préfaces aux traductions de Ruskin et dans plusieurs articles. Revenant, à la fin de sa vie, sur sa carrière, Proust écrit à une vieille amie de sa mère avoir toujours été d'accord avec cette dernière sur ce point « que je n'aurais pu faire dans la vie qu'une chose, mais que nous placions tous deux si haut que c'était beaucoup dire, c'est : un excellent professeur. Et par conséquent l'estime des professeurs m'est très précieuse³ ». Proust pédagogue a gardé, comme souvent, le meilleur pour le Narrateur et le pire pour le professeur Brichot. Mais il ne l'a pu qu'en disséminant la critique littéraire, analyse de détail d'écrivains précis, et l'esthétique, réflexion générale sur l'art, dans tout le roman ; il n'y a pas lieu de séparer les deux démarches, critique et esthétique, puisqu'on les trouve mêlées, jusqu'au Temps retrouvé.

Avant de quitter Contre Sainte-Beuve et de montrer comment il se développe, à partir de l'été 1909, pour donner le roman qui sera À la recherche du temps perdu, il est nécessaire de signaler que la critique littéraire est absorbée d'une autre manière. Analysant Balzac, Baudelaire, Nerval, Flaubert, et ceci vaut aussi pour les pastiches, Proust en tire des conclusions pratiques, positives ou négatives. L'étude des textes de Contre Sainte-Beuve qu'il consacre à ces écrivains, résultat d'une relecture, puisque Proust les lisait depuis sa jeunesse, montre qu'il n'est pas un trait qu'il ait noté chez eux sans l'utiliser. La critique littéraire de Proust n'est pas celle d'un journaliste, mais d'un romancier, parce qu'elle définit un programme, et qu'il l'applique.

1. Jean Santeuil, éd. citée, p. 745-853.

2. Le Bulletin d'informations proustiennes n° 13, 1982, p. 46-47, donne un « Tableau des correspondances entre les papiers Sainte-Beuve, les premiers brouillons et les cahiers du Temps retrouvé ».

3. M. Proust, Lettres à Madame C, J. B. Janin, 1946, p. 205, lettre datée du 18 janvier 1921.

Le premier reproche que Proust fait à Balzac, c'est la vulgarité, qui met sur le même plan la vie et la littérature, l'ambition mondaine et l'ambition artistique ; elle a cependant pour conséquence la force de certains caractères : « Si l'on a beaucoup dit que les personnages étaient pour lui des êtres réels et qu'il discutait sérieusement si tel parti était meilleur pour Mlle de Grandlieu, pour Eugénie Grandet, on peut dire que sa vie était un roman qu'il construisait absolument de la même manière¹. » Si ces héros sont réels, ils ne sont pas plus que réels. Pour la même raison, Balzac, contrairement à Flaubert, n'a pas de style : les éléments n'en sont pas unifiés, « ce style ne suggère pas, ne reflète pas : il explique² », sans beauté ni harmonie. Par la description de ce que n'est pas la phrase de Balzac, on comprend ce que veut être celle de Proust, « faite d'une substance spéciale où doit s'abîmer et ne plus être reconnaissable tout ce qui fait l'objet de la conversation, du savoir, etc. [...] »³. Cependant, et Proust retiendra la leçon, lorsqu'il s'agit du langage des personnages, il laisse parler d'elle-même sa vérité, et sa différence.

On devine, par l'importance que Proust attache à la dernière scène des Illusions perdues, où il trouve, sous les mots, sous les gestes, des dessous « d'une profondeur admirable », une « psychologie si spéciale⁴ » qu'elle n'a jamais été employée par personne, que la leçon servira pour les grandes rencontres d'À la recherche du temps perdu, où Vautrin devient Charlus, et Lucien de Rubempré, tantôt le Narrateur, tantôt Jupien, tantôt Morel. C'est cette scène où Vautrin se souvient de Raftignac, que Proust appelle « La Tristesse d'Olympio de l'homosexualité⁵ ». Cet effet n'est possible que grâce au retour des personnages, procédé qu'À la recherche du temps perdu emploie aussi de section en section jusqu'à la récapitulation générale, à la rencontre finale de la matinée chez la princesse de Guermantes. Un seul cycle, comme Wagner, cité dans une page que La Prisonnière reprendra : « [...] les ajoutes, ces beautés rapportées, les rapports nouveaux aperçus brusquement par le génie entre les parties

1. Contre Sainte-Beuve, éd. citée, p. 266.

2. Ibid., p. 269.

3. Ibid., p. 271.

4. Ibid., p. 273.

5. Ibid., p. 274 ; Charlus parle de « Tristesse d'Olympio de la pédérastie » dans Sodome et Gomorrhe, t. III de la présente édition.

séparées de son œuvre qui se rejoignent, vivent et ne pourraient plus se séparer, ne sont-ce pas de ses plus belles intuitions¹ ? » Proust ne critique pas non plus, contrairement à Sainte-Beuve, le goût de Balzac pour les tableaux, la peinture, le fait qu'il conçoive « un art dans la forme d'un autre² » : À la recherche du temps perdu rivalise aussi avec la peinture, propose ses propres tableaux verbaux, et même son peintre, Elstir, et Proust va jusqu'à souhaiter qu'un littérateur traite « vingt fois, avec des lumières diverses, le même thème », en ayant « la sensation de faire quelque chose de profond, de subtil, de puissant, d'écrasant, d'original, de saisissant, comme les cinquante cathédrales ou les quarante nénuphars de Monet³ » ; ce qu'il fera lui-même, variant la lumière qui éclaire l'amour, la cruauté, la mort, les églises et les fleurs. Au passage, on notera que le Steinbock de La Cousine Bette, amateur d'art qui ne crée pas, préfigure Swann et Charlus.

Il s'agit donc d'une critique intérieure, où, par instants, Proust devient Balzac : « [...] il ne peut y avoir d'interprétation des chefs-d'œuvre du passé que si on les considère du point de vue de celui qui les écrivait, et non du dehors, à une distance respectueuse, avec une déférence académique⁴ » ; donc une critique attentive à la technique : « Bien montrer pour Balzac (Fille aux yeux d'or, Sarrazine, La Duchesse de Langeais, etc.) les lentes préparations, le sujet qu'on ligote peu à peu, puis l'étranglement foudroyant de la fin. Et aussi l'interpolation des temps (Duchesse de Langeais, Sarrazine), comme dans un terrain où les laves d'époques différentes sont mêlées⁵. » Comment ne pas reconnaître ici les retours en arrière constants, les fins dramatiques d'« Un amour de Swann », de Sodome et Gomorrhe, de La Prisonnière, le grand coup de théâtre final que constitue la dernière rencontre de Charlus, puis des autres personnages ? Le traitement du temps chez Balzac mène à celui de l'Histoire : « [...] quand l'intérêt du roman est épuisé, il recommence une vie nouvelle comme document d'historien⁶. » Proust multiplie de même les

1. Contre Sainte-Beuve, éd. citée, p. 274.

2. Ibid., p. 276.

3. Ibid.

4. Ibid., p. 278.

5. Ibid., p. 289.

6. Ibid., p. 290.

détails de mœurs, la manière de placer un chapeau, l'aspect des robes, l'usage d'inventions récentes, comme le téléphone ou l'avion, conscient que ces détails font l'Histoire, autant que les chefs d'État, les généraux et les batailles. Les aspects négatifs, au contraire, sont autant d'avertissements que Proust se donne à lui-même, soit que les personnages se ressemblent trop, ou que les ducs suscitent une admiration naïve, ou que les idées et les images ne soient pas « dissoutes » dans le style. Mais le Balzac de Proust n'est pas aussi négatif qu'on l'a dit : c'est qu'en dernier ressort, il est à prendre comme « un bloc dont on ne peut rien distraire », un « monde inchangeable¹ ». C'est un avis discret donné à ceux qui prétendent que l'on peut ouvrir et refermer. À la recherche du temps perdu n'importe où, en lire une page, ou des morceaux choisis.

À propos de Baudelaire, une fois critiquée l'attitude de Sainte-Beuve qui mêle la vie et l'œuvre, et celle de l'auteur des *Fleurs du Mal* qui se prête à ce jeu, Proust souligne d'abord le mélange de cruauté et de sensibilité qui permet au poète de présenter avec froideur des souffrances qu'il a pourtant ressenties : « Il a donné de ces visions qui, au fond, lui avaient fait mal, j'en suis sûr, un tableau si puissant, mais d'où toute expression de sensibilité est si absente, que des esprits purement ironiques et amoureux de couleur, des cœurs vraiment durs peuvent s'en délecter². » La sensibilité est donc subordonnée à la vérité, parce que l'art est « supérieur à la pitié individuelle³ ». Cette leçon est appliquée dans toutes les scènes cruelles d'À la recherche du temps perdu, depuis celles du cognac ou de Mlle Vinteuil dans « Combray », jusqu'à la mort de la grand-mère dans *Le Côté de Guermantes*, où les progrès de la maladie, de l'agonie, la décomposition d'un être aimé sont décrits avec une sensibilité contenue par la froideur médicale, et le pathétique rompu par les numéros comiques des médecins et du duc de Guermantes. Baudelaire dépasse l'émotion du contenu par la nouveauté formelle, et, comme Vinteuil, les trouve dans son propre monde intérieur, qui ne ressemble à aucun autre. Lire Baudelaire, c'est, « forme par forme », évoquer « ce pays de son génie, dont chaque

1. Contre Sainte-Beuve, éd. citée, p. 296.

2. Ibid., p. 251.

3. Ibid., p. 252.

poème n'est qu'un fragment et qui, dès qu'on le lit, se rejoint aux autres fragments que nous en connaissons¹ » ; lire, écrire, c'est tout un, puisque Proust compose par fragments qu'il fera se rejoindre, et que ses lecteurs sont invités à triompher de la discontinuité pour trouver l'unité de l'œuvre.

Lorsque Proust dresse la liste des vers des Fleurs du Mal qui pourraient être de Hugo, de Gautier, de Sully Prudhomme, de Racine, de Mallarmé, de Sainte-Beuve, de Nerval², c'est que Baudelaire récapitule la poésie française comme, pour Mme de Sévigné, Racine, Chateaubriand, Balzac, Stendhal, Flaubert, Baudelaire, Mallarmé, Saint-Simon, Les Mille et Une Nuits, le fera À la recherche du temps perdu. Et lorsque Proust évoque le « vers matrice » qui engendre, « tant il est général et nouveau », « mille autres vers³ », c'est que, pour lui aussi, l'œuvre comprend des phrases, des moments qui, toujours cités, repris, commentés, ne cesseront de féconder la lecture et l'écriture, de la madeleine aux aubépines, de la sonate de Vinteuil au septuor. Mais à Baudelaire, Proust prendra aussi des détails : l'allusion « à des œuvres d'art du Moyen Âge catholique, plus picturale qu'émue⁴ », la préférence pour la couleur rose, l'épisode du miroir qu'une amie apporte à Baudelaire moribond, repris par Françoise au cours de l'agonie de la grand-mère, Baudelaire luttant « toute sa vie contre le mépris de tous⁵ », comme M. Vinteuil. Enfin, la ressemblance des portraits de Hugo, Vigny, Leconte de Lisle avec celui de Baudelaire à la fin de sa vie met Proust sur la voie d'une loi importante d'À la recherche du temps perdu : tous les artistes ne font qu'un, depuis l'origine du monde, et leurs œuvres se rejoignent dans l'unité de notre lecture, qui les reçoit et s'y reconnaît⁶.

Un troisième texte commente Sylvie. Nerval est encore, au temps de Proust, un artiste méconnu, considéré comme un peintre de bergeries de style Marie-Antoinette. Derrière la folie de l'écrivain, on lira au contraire un « subjectivisme excessif », une « importance plus grande pour ainsi dire, attachée à un rêve,

1. Contre Sainte-Beuve, éd. citée, p. 255.

2. Ibid., p. 258-259.

3. Ibid., p. 258.

4. Ibid., p. 254.

5. Ibid., p. 261.

6. Ibid., p. 262.

à un souvenir, à la qualité personnelle de la sensation ». Nerval, décrivant sa maladie, est semblable à un artiste qui « noterait en s'endormant les états de conscience qui conduisent de la veille au sommeil, jusqu'au moment où le sommeil rend le dédoublement impossible ». Troisième élément proustien, Nerval n'a pas choisi un mode d'expression « déterminé », un genre fixe ; il crée « sa forme d'art en même temps que sa pensée », hésite entre plusieurs voies différentes¹. Quant au style, il ne peut nullement être considéré comme traditionnel, « bien français » : au moment où, dit Proust, une mode néo-classique s'oppose à la « logomachie abstraite régnante », la phrase pauvre ne représente pas une bonne solution, parce qu'il « n'est pas difficile de faire le chemin au pas de course si on commence avant de partir par jeter à la rivière tous les trésors qu'on était chargé d'apporter² ». Or Nerval exprime le contraire, puisqu'il cherche à « éclairer des nuances troubles, des lois profondes, des impressions presque insaisissables de l'âme humaine³ ». C'est la mission que *Le Temps retrouvé* assigne à l'écrivain, pris entre les lois et les impressions, et qui doit explorer la nuit de l'âme. Le plus important, sans doute, est, dans *Sylvie*, ce temps de rêve qui mêle le présent au passé, et que Proust citera encore comme exemple dans *Le Temps retrouvé*, en même temps que Baudelaire et Chateaubriand. Le même phénomène de superposition, ou de méprise à travers le temps, caractérise la rencontre des êtres, chez Nerval comme chez Proust, et celle des paysages. Mais la véritable parenté entre les deux auteurs réside dans la recherche de « ces mystérieuses lois de la pensée que j'ai souvent souhaité d'exprimer et que je trouve exprimées dans *Sylvie*⁴ », qui sont enfermées dans la sensation. Il ne suffit pas de dire ce qui les provoque, et il ne faut pas non plus, en analysant l'impression, « faire évanouir l'image et le tableau⁵ ». Cette alternative, l'atmosphère de rêve qui baigne *Sylvie* la dépasse, et les noms même des lieux nervaliens permettent de rêver, comme les « noms de pays » proustiens. Finalement l'héritage de Nerval, c'est l'invention d'un langage, qui préserve par miracle le lieu, l'objet du désir, le souvenir, et même le réel ; dans ce combat,

1. *Contre Sainte-Beuve*, éd. citée, p. 234-235.

2. *Ibid.*, p. 237.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 239.

5. *Ibid.*

les deux écrivains sont frères : « Mais Gérard allait revoir le Valois pour composer Sylvie ? Mais oui. La passion croit son objet réel, l'amant de rêve d'un pays veut le voir. Sans cela, ce ne serait pas sincère. Gérard est naïf et voyage. Marcel Prévost se dit : restons chez nous, c'est un rêve. Mais tout compte fait, il n'y a que l'inexprimable, que ce qu'on croyait ne pas réussir à faire entrer dans un livre qui y reste. C'est quelque chose de vague et d'obsédant comme le souvenir¹. » *Le Temps retrouvé*, dans sa conclusion, explique ce qu'est l'inexprimable : l'impression même dans sa racine personnelle.

Les textes que nous venons de commenter fournissent tous des allusions au style de Flaubert ; un cahier qui développe le Contre Sainte-Beuve contient des notes intitulées « À ajouter à Flaubert² ». Le style de ce dernier, que Proust a opposé à Balzac, annonce celui d'À la recherche du temps perdu, moins par ses réalisations que par ses principes. C'est, en effet, par la grammaire, par la syntaxe, que nous prenons un contact sensible avec une œuvre. Or, c'est dans la syntaxe de Flaubert que réside son originalité : « C'est un génie grammatical [...] il a la forme d'un passé défini, d'un pronom et d'un participe présent. » Une syntaxe nouvelle entraîne une « révolution de vision, de représentation du monde ». La phrase de Flaubert soumet les personnages à une vision passive des choses, saisis « non pas comme l'accessoire d'une histoire, mais dans la réalité de leur apparition [...]. Et même quand l'objet représenté est humain, comme il est connu comme un objet, ce qui en apparaît est décrit comme apparaissant, et non comme produit par la volonté³ ». L'histoire est alors transformée en tableau, ce qu'exprime l'imparfait ; les propos des personnages font aussi partie de ce tableau ; le résultat est un « style uni de porphyre sans un interstice, sans un ajoutage⁴ ». La leçon de Flaubert, telle que Proust la retient, est que la phrase change la vision du monde ; fiction, et même

1. *Contre Sainte-Beuve*, éd. citée, p. 241-242. Comparer avec *Le Temps retrouvé*, t. IV de la présente édition.

2. *Contre Sainte-Beuve*, p. 299-302. Cahier 29, f° 43-45. Voir « À propos du "style" de Flaubert », *La Nouvelle Revue française*, janvier 1920, qui développe longuement ces thèmes. Le texte de *Contre Sainte-Beuve* est du printemps 1909, avec une addition de 1910.

3. *Contre Sainte-Beuve*, p. 299.

4. *Ibid.*, p. 300.

grands procédés de narration, dépendent entièrement de la qualité du langage.



Depuis le printemps de 1909, Proust développe les cahiers « Sainte-Beuve », qui prennent l'allure, le ton, les proportions d'un véritable roman. La conclusion de celui-ci, une conversation critique, est déjà écrite, mais en morceaux. Fort de cette assurance, Proust commence par reprendre le début. On peut penser qu'à cette époque Proust complète la première série des dix cahiers « Sainte-Beuve » par d'autres¹ ; il développe le séjour à Combray, les vacances au bord de la mer, et la vie à Paris, autour de Swann, et multiplie les remarques esthétiques. Il faut concevoir la méthode de Proust, qui ne changera plus, comme celle d'un joueur d'échecs² qui poursuivrait plusieurs offensives à la fois. Il passe d'un thème à l'autre, d'un secteur à l'autre, d'une ville à l'autre, d'un groupe de personnages à un autre. Ce développement n'est jamais linéaire, au sens où un écrivain raconte une histoire du début à la fin ; au contraire, Proust reprend des cellules initiales, des unités réduites, pour les développer, les amplifier parfois considérablement, ou au contraire les supprimer. On voit ainsi disparaître un Swann amoureux des jeunes filles au bord de la mer. Le thème des deux côtés prend de l'ampleur, comme celui des aubépines, c'est-à-dire la structure binaire de l'œuvre, et l'expérience contemplative. Deux autres cahiers esquissent l'amour de Swann pour Odette et celui du Narrateur pour Gilberte. Vers cette même époque apparaît le personnage du peintre, encore sans nom, mais qui hante Proust depuis le Harrisson de Jean Santeuil ; le personnage du musicien reste également anonyme. Cette étape favorise Bergotte, qui permet de développer le thème de la lecture, rejoignant ainsi celle de George Sand. Cette dernière lecture est très importante dans le premier « Combray » ; une partie en émigrera, plus tard, vers Le Temps retrouvé. Proust, en effet,

1. C. Quémard, « Hypothèses sur le classement des premiers cahiers Swann », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 13, 1982. Voir surtout, dans le présent volume, les Notices sur « Combray » et sur « Autour de Mme Swann » (p. 1058-1068 et 1308-1315) et, dans le tome II de la présente édition, la Notice de « Noms de pays : le pays. »

2. Ou de dames, puisqu'il aimait y jouer.

surcharge ces premières rédactions de méditations esthétiques ; il s'apercevra ensuite, sans doute en 1910, qu'il vaut mieux en reporter la moitié à la fin : la question d'abord, la réponse beaucoup plus tard. Il en est de même pour les extases de mémoire, dont l'explication est reportée à la conclusion. Proust apprend, de mieux en mieux, à retarder ses effets, à ménager le suspens, à ne pas dire tout et tout de suite. Quant à Vinteuil, son destin est plus singulier encore, parce que ce personnage résulte de la fusion tardive de deux héros différents¹. Dans « Combray », un naturaliste du nom de Vington, dont l'œuvre géniale sera connue tardivement, éditée par cette même amie de Mlle Vington qui joue avec elle une scène sadique. Dans « Un amour de Swann », l'auteur de la sonate, qui était d'abord Saint-Saëns, est devenu l'imaginaire Berget. C'est en 1913, après la dactylographie du tome I du Temps perdu, titre que porte alors le premier volume, que Proust imagine d'unir les deux hommes en un seul, et d'éliminer le naturaliste, mais non son apparence biographique, au profit du musicien. Quelle meilleure manière de réfuter les théories de Sainte-Beuve que d'opposer, chez le même homme, le pauvre et malheureux professeur de piano et le créateur génial ? Proust renforce, d'autre part, sa conception du monde, qui oppose l'apparence à la réalité, l'illusion à la vérité. Enfin les scientifiques jouent un rôle quasi nul dans son œuvre, puisque les médecins n'y paraissent pas à leur avantage, de Cottard à Du Boulbon, du professeur C. à Dieulafoy ; un naturaliste important, mais isolé, aurait eu quelque chose d'illogique. Cet exemple ne doit pourtant pas tromper : parfois Proust unit, et parfois il sépare. L'épisode de François le Champi est divisé entre Du côté de chez Swann et Le Temps retrouvé, après avoir été rédigé d'un seul bloc² ; mais ce roman avait éclipsé un ensemble de romans de George Sand, en les concentrant et les symbolisant, puisque le sujet de cette œuvre renvoie aux relations, à Combray, entre l'enfant et sa mère ; lorsque François le Champi reparait dans Le Temps retrouvé, ce n'est nullement, il faut le signaler, par un effet autobiographique, puisque l'expérience de mémoire

1. Voir K. Yoshikawa, « Vinteuil, ou la Genèse du septuor », *Études proustiennes* III, Gallimard, 1979, p. 289-347.

2. Dans le Cahier 10, de l'automne 1909. Voir V. Rolloff, « François le Champi et le texte retrouvé », *Études proustiennes* III, éd. citée.

involontaire qu'il provoque a été causée en réalité par Le Repos de Saint-Marc de Ruskin.

Parmi les personnages que Proust invente à cette époque, celui de Maria, jeune fille qui intéresse, puis déçoit, le Narrateur : sous un autre prénom, elle deviendra l'un des principaux personnages du roman, Albertine¹. Cette héroïne, qui figure dans des cahiers de 1909 et 1910, n'aura pas attendu, pour exister, l'amour de Proust pour son chauffeur, puis secrétaire, Agostinelli. Un amour parisien, un amour au bord de la mer, cette forte opposition de structure, Proust en ressentait le besoin en dehors de toute rencontre vécue, parce que, pour lui, dans son roman, aimer une femme c'est aimer aussi l'horizon, le paysage, le milieu social qui l'environnent. Gilberte est inséparable de Combray et des Champs-Élysées, Maria de la mer et de la Hollande, Mme de Guermantes vient du fond de l'Histoire et des sommets de la société.

Ce qu'on appelle parfois le roman de 1909, bien qu'il n'en existe aucune version suivie et complète, se compose donc, à la fin de l'année, de très nombreux fragments, dont beaucoup se redoublent, et d'un début de version suivie². L'examen philologique des cahiers d'une part, les allusions de la correspondance de l'autre, le confirment. Les lettres sont, sauf celles qui sont adressées à des éditeurs, à lire avec prudence, parce que Proust y mêle, suivant les correspondants, l'extrême modestie, l'optimisme parfois excessif, l'ironie. Lorsqu'il se contente de dire à Lucien Daudet, en octobre 1909, qu'il a « commencé quelque chose » et va « vivre sous cloche jusqu'à ce que ce soit fini », et lui parle de sa « triste purée de "que", de phrases grises malgré tout ce que j'essaye d'y mettre³ », c'est l'humilité mêlée d'humour qui domine. Mais quand, deux semaines après, il laisse prévoir à Antoine Bibesco « l'achèvement d'un travail considérable⁴ » avant l'été prochain, il s'illusionne. L'ampleur de l'ouvrage, que vérifie le nombre des cahiers déjà écrits, est attestée par une lettre à son ami et homme d'affaires, Lionel Hauser, auquel il annonce « un ouvrage en

1. M. Bardèche, *Marcel Proust romancier*, Éd. Les Sept Couleurs, t. II, 1971, p. 31-32, est sans doute le premier à l'avoir montré.

2. Que Proust a fait dactylographier en trois exemplaires, comme l'a établi M. Wada, en novembre 1909. A. Wada, *L'Évolution de « Combray » depuis l'automne 1909*, thèse de 3^e cycle, Paris-Sorbonne, 1986.

3. *Correspondance*, t. IX, p. 200, lettre du 16 octobre 1909.

4. *Ibid.*, p. 203, lettre du 2 novembre 1909.

3 volumes (!) commencé, promis, pas prêt¹ ». Proust anticipe sur ce que sera le plan de l'œuvre en 1913 ; mais il est vrai qu'il espère alors publier dans *Le Figaro* son roman, et qu'il a établi, dans les *Cahiers* 8 et 12, la mise au net du début ; il la fait ensuite recopier dans trois *Cahiers*, 9, 10 et 63, puis dactylographier. Il peut donc indiquer à la fin du mois, à Lauris, avoir lu un début de deux cents pages à Reynaldo Hahn², et lui prêter les premiers cahiers de « *Combray* ». Une phrase montre que Proust est désormais parfaitement sûr de lui, de ses découvertes, de son originalité, de sorte qu'il pourra affronter les refus des éditeurs sinon sans tristesse, du moins avec confiance : « Ce que je demande c'est que vous ne racontiez pas le sujet, ni le titre, ni enfin rien qui puisse renseigner (cela n'intéresse d'ailleurs personne). Mais de plus je ne veux être ni pressé, ni tourmenté, ni deviné, ni copié, ni commenté, ni critiqué, ni débiné. Ce sera temps quand ma pensée aura fini son œuvre de laisser faire à la bêtise des autres³. » D'autre part, Proust signale déjà de nombreuses fautes introduites par les copistes et qu'il n'a pas corrigées : le souci de couvrir l'ensemble de la toile, d'aller sans cesse de l'avant, au prix d'inexactitudes matérielles qu'il laissera à d'autres le soin de revoir, c'est un trait constant de l'écrivain pressé par la maladie et l'inspiration, c'est aussi le supplice de ses éditeurs. Autant il met de soin à faire, défaire, refaire une phrase, autant, lorsqu'il la donne à copier, dactylographier, imprimer, ne conçoit-il pas que l'on ne soit pas capable de s'élever à la hauteur de son travail : l'édition doit suivre, comme l'intendance. Proust dicte ensuite son manuscrit à un secrétaire, qui lui-même en établit la dactylographie ou, s'il ne tape pas à la machine, le copie ou le lit à une dactylographe. Une lettre à un jeune homme qu'il songe à embaucher précise cette méthode, grosse de dangers : « Je termine un roman ou livre d'essais qui est une œuvre extrêmement considérable, au moins par sa folle longueur. Et j'avais l'intention de dicter à la sténographie ce qui n'est pas encore recopié. Je le lirais haut. La personne qui me

1. *Correspondance*, t. IX, p. 208, lettre de novembre 1909.

2. *Ibid.*, p. 218.

3. *Ibid.*, p. 225, lettre du début de décembre 1909. Dix ans plus tard, Proust recommandera à Gaston Gallimard de ne laisser lire à personne le manuscrit de *Sodome et Gomorrhe* I.

servirait de secrétaire le noterait à la sténographie. Et en mon absence elle transcrirait à la machine à écrire ce qu'elle aurait sténographié. Peut-être ne savez-vous ni la sténographie, ni écrire à la machine, dans ce cas notre tâche serait fort simplifiée. Car au lieu de vous dicter à la sténographie je vous dicterais à la plume ce qui est beaucoup plus long [...]. J'enverrai à une maison de dactylographie vos copies¹. » Parmi les secrétaires que Proust a ainsi employés, on note Constantin Ullmann, Albert Nahmias, Alfred Agostinelli, Henri Rochat, Georges Gabory² ; d'autres sont peut-être, encore, inconnus ; des domestiques comme Nicolas Cottin, Forssgren, Céleste Albaret, ont pu également prendre des notes. Les dactylographes étaient, eux, ou elles, non pas des amateurs, mais des professionnels, et nombreux : on en a signalé six pour *Le Temps perdu*, première moitié du roman en 1909-1912³. Proust a fait taper certaines parties de son texte, jusqu'au deuxième tiers d'« *Un amour de Swann* ». Des pages dactylographiées ont pu, à leur tour, être traitées comme des manuscrits, c'est-à-dire corrigées, déplacées, collées à des pages manuscrites. Mais, si l'on veut résumer la manière dont Proust travaille à la date à laquelle nous sommes parvenus, et quoique aucune règle ne soit pour lui absolue, on notera qu'après les cahiers composés de fragments, qui sont les premiers cahiers Sainte-Beuve, sont apparus pour la première fois en 1909 des cahiers continus, qui rassemblent les fragments, les organisent selon une intrigue, l'histoire d'un jeune homme qui, un jour, exposera son esthétisme. Ces cahiers continus sont repris par d'autres, également continus, mais postérieurs, constituant un manuscrit qui sert à établir une dactylographie, ou plusieurs. Mais, pendant que Proust rédige ces cahiers continus, sa pensée progresse dans d'autres cahiers de fragments, destinés aux parties suivantes du récit : il est juste de dire que des cahiers d'esquisses et des cahiers

1. *Correspondance*, t. X, p. 308, lettre de fin juin ou début juillet 1911. Il faudra l'insistance de Gaston Gallimard pour que *Le Côté de Guermantes* soit dactylographié, chez l'éditeur même, Proust était prêt à envoyer directement son manuscrit, comme il avait fait pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, à l'imprimeur.

2. Envoyé par Gaston Gallimard en janvier 1922, pour lire à Proust les épreuves de *Sodome et Gomorrhe II*.

3. Voir Robert Brydges, « Remarques sur le manuscrit et les dactylographies du *Temps perdu* », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 15, 1984 et « Analyse matérielle du manuscrit du *Temps perdu* », *ibid.*, n° 16, 1985.

de mise au net sont rédigés simultanément ; mais, bien entendu, il ne s'agit pas des mêmes sections du roman, parce que la démarche est toujours prospective, tournée vers l'avenir. Restent les additions : leur place est préparée, dans les cahiers d'esquisses, parce que seule la page de droite est d'abord écrite, celle de gauche restant vierge. Sur les dactylographies, Proust utilise l'envers des feuillets. M. Wada a établi que la dactylographie de « Combray » en 1909 avait fait l'objet de trois séries d'additions, en 1910, en 1911-1912 et en 1913. Il y aura aussi, à partir du Côté de Guermantes, entre 1917 et 1922, quatre cahiers d'additions brèves, sans texte suivi, et dont Proust a prévu la destination, sans avoir toujours le temps de les placer. Ainsi se présente la masse offerte au montage. La présence, à la Bibliothèque nationale, de volumes de feuilles volantes, manuscrites ou dactylographiées, et de nombreuses « paperoles », c'est-à-dire, dans le vocabulaire proustien, de feuilles de papier de format et de longueur variés, souvent collées les unes aux autres, certaines dépassant deux mètres, atteste que les versions un moment suivies ont été démontées. Les cahiers ont de nombreuses pages arrachées, qui ont été collées ailleurs, et jusque sur épreuves. Les lecteurs trouveront dans les Notes sur le texte toutes les indications nécessaires.



Ce système de rédaction, toujours en évolution, n'est pas sans conséquence sur l'invention des personnages. Les lieux, les événements même, ne gardent pas la même marque d'inachèvement que les héros. Si nombreux qu'ils soient, plus de cinq cents, ou peut-être à cause de ce nombre, à cause, à la fois, de leur mode de création, et de leur soumission aux impressions du Narrateur, certains garderont toujours le caractère incomplet de l'esquisse, et sa beauté fugitive. Dans le texte final, et surtout dans ses parties posthumes, le premier signe en est le nom incomplet : trente-quatre personnages s'appellent X dans À la recherche du temps perdu ; deux, Y ; quatorze, A ; deux, N ; un, Z. Il y a aussi des prénoms inachevés, comme celui du mystérieux A. J. Moreau¹. Dans les cahiers, certaines jeunes filles n'ont pas de nom, telle

1. Le Côté de Guermantes I, t. II de la présente édition, p. 336.

Mlle X, dans le *Cahier 12* de 1909, où l'on voit le Narrateur revenir au bord de la mer pour la retrouver. Beaucoup plus importante est Mlle de Stermaria, qui est Mlle de Quimperlé, puis de Caudéran, Quimperlé de nouveau, ou Penboët, dans six cahiers différents¹. Elle correspond au fantôme désiré d'une sylphide à la manière de Chateaubriand, au fantasme d'une jeune fille bretonne associée au brouillard, à la lande, dans un château qui serait un « *Guermantes breton*² ». Son prénom serait Viviane, qui évoque l'enchanteur Merlin et la forêt de Brocéliande. Mlle de Stermaria est liée à la Bretagne, parce que Proust associe toujours une femme à un lieu : tous deux disparaissent presque complètement de la version définitive, et la Bretagne devient l'île du bois de Boulogne dans la brume³.

Proche de cette aristocrate sensuelle, la femme de chambre de la baronne Putbus, d'abord appelée de Picpus. Deux esquisses principales, l'une de 1908-1909, l'autre de 1911⁴. Dans la première, l'intrigue se résume ainsi : le Narrateur songe à aller à Venise pour retrouver cette femme. Il se promène seul au Bois, trouve aux restaurants, qui avaient l'air breton quand il était amoureux de Mlle de Stermaria, une allure vénitienne. L'année suivante, l'héroïne a la figure brûlée dans l'incendie d'un paquebot, « *atroce à voir* ». Selon ses confidences, belle-sœur de Théodule, qui s'appelle finalement, dans « *Combray* », Théodore, elle a le même âge que le Narrateur, ils auraient pu coucher ensemble : « *Oubliant son visage, je me jetai sur elle et ce furent de violentes caresses que je sentais apprises à elle par des bergers, et où j'avais l'impression de ne plus être moi, d'être un jeune paysan qu'une paysanne plus hardie et déjà dessalée roule dans le foin.* » Elle n'aime que l'automobile ; sa tante est la mère du pianiste des Verdurin ; M. Verdurin a eu avec elle ce dialogue digne de Christophe : « *“Je m'appelle M. Verdurin. — Et moi, je m'appelle Mme Maudouillard [...]. Il a été cloué. Il n'a pas pipé de toute la soirée.”* » Suit une scène au restaurant, après

1. Voir *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, « *Noms de pays : le pays* », t. II de la présente édition, Esquisse XXXV, p. 906-910.

2. *Ibid.*, p. 907.

3. *Le Côté de Gueremantes II*, t II de la présente édition, p. 678.

4. Publiées respectivement dans *La Nouvelle Revue française* du 1^{er} février 1953 et dans M. Bardèche, *Marcel Proust romancier*, éd. citée, t. II, p. 393-395 ; extraits du *Cahier 36* et du *Cahier 50*.

laquelle le Narrateur quitte la femme de chambre et sa tante, et ne revoit jamais la « pauvre brûlée », qui lui écrit chaque année¹. Ces pages montrent Proust, certes séduit par le retour balzacien des personnages, puisque la femme de chambre vient de Combray, et connaît d'autres héros du roman, mais surtout obsédé par le thème de la « passante » baudelairienne, de ce poème dont il avait cité le dernier vers dans l'étude sur Baudelaire de Contre Sainte-Beuve : « Ô toi que j'eusse aimé, ô toi qui le savais². » C'est que la passante, si on la poursuit, déçoit, comme cette Mlle de Goyon, modèle de la « jeune fille aux roses rouges », que Proust pourchasse en 1909³. Dans la seconde esquisse, sans doute prévue dans la table des matières du Temps retrouvé annoncée dans Du côté de chez Swann sous le titre « Les Vices et les Vertus de Padoue et de Combray », la femme de chambre a été brûlée dans un incendie. Elle évoque « l'Impureté » de Giotto. Le Narrateur a rendez-vous avec elle dans la chapelle des Giotto à Padoue ; il se presse contre sa robe, tout en regardant les fresques. La conversation vient sur Pinsonville. Le héros éprouve alors un désir furieux ; ils vont dans une chambre d'hôtel après une marche délicieuse, « délices aussi solitaires que ceux qu'en quittant les Giotto du cabinet d'études, en regardant le clocher de Pinsonville, je goûtais dans le cabinet sentant l'iris [...] ». Il est passé à côté du bonheur, mais découvre que la réalité a été en accord avec ses rêves. Ils arrivent à l'hôtel, et ont une liaison.

Dans le Cahier 56, au folio 68 verso, Proust décide de répartir ce personnage : il devient Albertine pour la jalousie, Gilberte pour les « coucheries » dans le donjon de Combray avec d'autres enfants, Cottard et Odette pour les « mots d'amour bête », Albertine pour la « reconnaissance de la chair ». Ce personnage presque achevé a été démonté, rendu inexistant, restitué à l'état de fantôme.

Parmi les personnages inachevés, le plus fascinant est Albertine. Nous prendrons des indications dans trois inédits : si Albertine paraît avoir absorbé d'autres personnages, elle n'en est pas moins un être inachevé. Dans le Cahier 56⁴, c'est la fausse résurrection

1. Cahier 36, f° 1 r° et 9 v°.

2. Éd. citée, p. 258.

3. Voir, dans *Sodome et Gomorrhe*, t. III de la présente édition, la Notice et les Esquisses.

4. Des folios 102 à 105 recto ; voir *Albertine disparue*, t. IV de la présente édition, Esquisse VI.

d'Albertine. Le Narrateur se trouve à Venise, épris d'une jeune fille d'à peine dix-sept ans, un « Titien » ; il y reçoit une lettre de Mme Bontemps, devenue un télégramme dans Albertine disparue : « Mon cher ami je viens vous annoncer une nouvelle à peine croyable et pourtant parfaitement vraie. Vous savez qu'on n'avait jamais retrouvé le corps de ma petite Albertine. Elle était vivante ! Elle s'était enfuie parce qu'elle aimait quelqu'un. Elle est revenue hier. Vous pouvez vous imaginer nos transports. Elle est fiancée à un richissime Américain. Je crois pourtant que si vous consentiez à lui pardonner la peine qu'elle vous a faite et à reprendre l'ancien projet de mariage abandonné elle renoncerait à celui qu'elle a en vue. Mais il faudrait faire vite. Écrivez-moi tout de suite. Puisse cette lettre vous arriver, on me dit que vous êtes en Italie et je ne sais pas exactement votre adresse. » Et plus loin, au folio 105 : « Mme Bontemps, femme de l'ancien sous-secrétaire d'État aux postes qui donnait depuis quelque temps des signes de dérangement d'esprit, avait été arrêtée et internée, comme elle tirait des coups de revolver sur une personne qu'elle s'obstinait à prendre pour une nièce qu'elle avait perdue depuis plusieurs années, et que dans sa folie elle s'était imaginée rencontrer. La pauvre Albertine était bien morte. »

Une deuxième esquisse est une conversation entre le Narrateur et Andrée à propos de La Fille aux yeux d'or, de Balzac¹ : « Ne regardez pas ce que je viens de lire est très inconvenant. Cela s'appelle La Fille aux yeux d'or. — C'est admirable. — Ah ! vous le connaissez. Mais je ne crois pas que ce soit vrai. Je crois que ces femmes-là ne sont jalouses que des femmes. — Quelquefois, mais pour d'autres l'homme est l'ennemi, il est celui qui apporte la mauvaise caresse, la seule chose qu'elles ne peuvent pas donner. La réciproque du reste est vraie. J'ai des amis qui seront féroces si leur maîtresse avait un autre amant et qui restent indifférents si elle a des relations avec une femme. Moi, c'est le contraire. J'ai été très malheureux quand j'ai su que ma fiancée que j'aimais aimait un autre homme, mais cela ne m'a jamais causé la même souffrance que si elle aimait les femmes. — Cela vous est arrivé ? — Oui, pour une jeune fille que j'aimais. » Dans le reste du folio, la comparaison avec le roman de Balzac

1. Cahier 55, ff^{os} 91-93 r^o.

se poursuit : séquestre, filature, « je ne l'ai pas assassinée, mais j'aurais pu. » Le Narrateur montre alors à Gilberte une photo d'Albertine.

Dans la troisième esquisse, « Dernière conversation avec Andrée¹ », l'addition fait encore, paradoxalement, la preuve de l'inachèvement : parce qu'elle n'est pas intégrée, parce que d'autres sont toujours possibles, parce que Proust a une psychologie, une esthétique, une technique de la mise en perspective qui le lui permettent : « Capital. Ne pas oublier dans la dernière conversation avec Andrée, je dis (mais sans en croire un mot, comme on parle au hasard) : "Mais est-ce que Mme Bontemps avait des relations de ce genre avec sa nièce ?" Andrée ne parut nullement surprise d'une telle supposition et comme une chose toute naturelle me répondit : "À Incarville comme elles faisaient lit commun c'est bien probable, mais à Paris je ne crois vraiment pas. Non, à Balbec celle qui était tout à fait comme ça, c'était la femme du 1^{er} président." Et sur ce qu'à Incarville Mme Bontemps faisait peut-être avec sa nièce, Andrée me donna des précisions < atténuantes ? > selon elle parce que cela prouvait que cela se ramenait à peu de chose, mais d'une crudité qui me donna une impression de nouveauté aussi grande que si j'eusse abordé dans une île d'anthropophages. Car peu ou beaucoup c'était la même chose. [...] C'est cette imprévisibilité qui nous vaut la surprise des chefs-d'œuvre de demain que même en ne construisant pas sur le souvenir des chefs-d'œuvre d'hier nous n'avions pas imaginé. Dans le domaine de l'horreur j'avais une curiosité extrême de l'île anthropophagique si différente de ce que je me rappelais quand Mme Bontemps disait des choses si différentes et tout au plus, parlait d'Albertine comme d'une petite effrontée. Je ne connaissais donc rien de la vie et quand je n'étais pas là, Mme Bontemps devait être tout autre devant Andrée pour que celle-ci fit des suppositions pareilles avec tant de calme. Devant moi on avait toujours été convenable et mondainement bavard, je n'avais eu sur le bord < seulement > de l'île inconnue que les sourires et les grands cris de joie des anthropophages. » Au folio 23, se trouve une autre addition, pour la soirée chez la princesse de Guermantes

1. Cahier 60, ff^{os} 20-22. Voir *Albertine disparue*, t. IV de la présente édition, Esquisse VI.

de Sodome et Gomorrhe : Saint-Loup insinue qu'il aurait pu épouser Albertine.

Cette Albertine inachevée a pris la place d'une autre jeune fille, dont on a relevé la trace : il s'agit de Maria. On la trouve au bord de la mer, parmi les jeunes filles, ou dans la scène du lit et du baiser manqué¹ qui vient de Jean Santeuil. Elle est associée à la Hollande : le Narrateur rêve de se rendre chez Maria, dans sa petite maison hollandaise, évocation suggérée par un Rembrandt de la princesse de Guermantes appartenant aux Rothschild, amis de Proust². Or Albertine se rendra plusieurs fois aux Pays-Bas. Maria est absorbée par Albertine, comme le savant Vington et le musicien Berget par Vinteuil. Sous le dernier visage que nous révèle le dernier portrait, se lisent bien des traits effacés. On y joindra la jeune fille à la rose rouge, qui se trouve dans plusieurs cahiers pour *Le Côté de Guermantes* et *Sodome et Gomorrhe*³ ; le Narrateur la pourchasse de sorte qu'une intrigue aurait pu naître, si la rencontre de Gilberte prise pour une inconnue, et l'inversion d'Albertine, n'avaient rejeté ce fantôme dans les limbes des cahiers de brouillon. On pourrait aller jusqu'à dire que Proust s'est constitué, peu à peu, au fil des années, des pages, de l'inspiration, de son existence personnelle et de ses désirs, une réserve de personnages où il a puisé pour son texte définitif, celui que la publication ou la mort a rendu tel. Les hasards de l'invention romanesque rejoignent les lois de la psychologie : « Pour Albertine je n'avais même plus de doute, j'étais sûr que ç'aurait pu ne pas être elle que j'eusse aimée, que ç'eût pu être une autre. Il eût suffi pour cela que Mme de Stermaria, le soir où je devais dîner avec elle dans l'île du Bois, ne se fût pas décommandée. Il était encore temps alors, et ç'eût été pour Mme de Stermaria que se fût exercée cette activité de l'imagination qui nous fait extraire d'une femme une telle notion de l'individuel qu'elle nous paraît unique en soi et pour nous prédestinée et nécessaire⁴. »



1. Cahier 25.

2. Cahier 57.

3. Voir la Notice et les Esquisses de *Sodome et Gomorrhe*, t. III de la présente édition.

4. *Albertine disparue*, t. IV de la présente édition.

En 1910, année où Proust a beaucoup travaillé, mais peu fait de confidences sur son œuvre dans ses lettres, les cahiers qui concernent Swann, les jeunes filles, les Guermantes, ont progressé. C'est en 1911 qu'il convient de faire un nouveau point sur la genèse de l'œuvre : s'il y a un roman de 1909, il y a aussi un roman de 1911, semblable à une église dont les dimensions s'étendent avec le temps. Le manuscrit de « Combray », d'« Un amour de Swann », de « Noms de pays » est complet ; Proust dispose aussi d'une version du Côté de Guermantes, dans les Cahiers 39 à 43 et 49. Bergotte, Elstir ont pris leur place. En 1911, de nombreux brouillons pour le dernier volume, qui s'appellera Le Temps retrouvé : M. de Charlus et les Verdurin, la mort de la grand-mère — déplacée plus tard —, dans le Cahier 47 ; dans le Cahier 48, les intermittences du cœur, les « vices et vertus » de Padoue et de Combray ; dans le Cahier 50, Mme de Cambremer ; le mariage de Saint-Loup ; la conclusion du Temps perdu, c'est-à-dire les titres qui se retrouvent dans le « sommaire du 3^e volume » de l'édition de Du côté de chez Swann en 1913. Une version du roman est donc prête en 1911, qui pourrait occuper deux gros volumes, et non plus un seul, comme en 1909. Le premier est presque complètement dactylographié. Le second est à l'état de brouillons. C'est le premier volume que l'auteur va proposer en 1912 à l'éditeur Fasquelle. Cette dactylographie porte sur sa couverture : « Les intermittences du cœur, le temps perdu, 1^{re} partie » ; y figure pour la première fois, l'actuelle première phrase d'À la recherche du temps perdu : « Longtemps je me suis couché de bonne heure. »

Une véritable révolution dans la construction de l'œuvre s'est produite, qui concerne sa conclusion. Tout d'abord, la grand-mère est morte, et la scène a été travaillée dans plusieurs cahiers. Or, dans Contre Sainte-Beuve, la conclusion était une conversation avec la mère : on a avancé que, la grand-mère morte, il n'était plus possible de conclure de la même manière. C'est confondre la biographie et l'œuvre ; dans La Prisonnière, c'est encore la mère qui apporte au Narrateur son article ; et rien n'empêcherait une conversation littéraire ultérieure. En fait, Proust a découvert une autre façon de conclure. Si l'on

se reporte à la conclusion prévue dans le *Cahier 51*¹, il s'agit d'un « Bal de têtes », c'est-à-dire de la découverte que les personnages grîmés sont vieillis, de la découverte du temps négatif et destructeur. Une deuxième version, de 1910-1911, redonne dans le *Cahier 57* le « Bal de têtes » : « Si je connaissais presque tous les invités, je ne les reconnaissais que comme dans un rêve, ou dans un bal de "têtes", concluant sur une simple ressemblance à leur identité². » La troisième version sera celle du manuscrit du Temps retrouvé, établi pendant la guerre.

Le *Cahier 57* fait précéder le « Bal de têtes » d'une première partie, « L'Adoration perpétuelle », suite du *Cahier 58*. Cette première partie du « dernier chapitre », le temps retrouvé proprement dit, contient désormais l'esthétique jadis dévolue, au temps de Contre Sainte-Beuve, à une conversation, et maintenant devenue, de manière beaucoup plus romanesque, le résultat d'une expérience. L'instant éternel, le temps positif, le temps à l'état pur s'oppose ainsi au temps négatif, comme la jeunesse au vieillissement, comme Parsifal à Amfortas, puisque l'on jouait Parsifal dans le salon de la princesse de Guermantes. En effet, comme dans *Le Temps retrouvé*, le Narrateur, de retour à Paris après une longue absence, et en proie au doute sur sa vocation, a, dans l'hôtel de Guermantes, une série de révélations provoquées par la mémoire involontaire : « Non, le passé, le vrai, non, la vie n'était pas médiocre. Il fallait qu'elle fût bien belle pour que des sensations si humbles, pourvu qu'elle nous les ait fait éprouver, pour qu'un simple moment du passé m'eussent enivré d'une joie si confiante, d'une si irrésistible joie. [...] Un simple moment du passé ? Plus peut-être ; quelque chose qui était à la fois commun au présent <et> au passé³. » François le Champi, transféré pour moitié de « Combray », permet également de retrouver l'enfance. Dans le salon, on joue un acte de Parsifal, et le Narrateur entend « l'enchantement

1. Voir M. Proust, *Matinée chez la princesse de Guermantes*, *Cahiers du « Temps retrouvé »*, édition critique établie par H. Bonnet en collaboration avec B. Brun, Gallimard, 1982. Ceux-ci datent de 1909, mais d'autres chercheurs datent de 1910 la première version du « Bal de têtes ».

2. *Ibid.*, p. 189. *Cahier 57*, f° 41.

3. Marcel Proust, *Matinée chez la Princesse de Guermantes*, *Cahiers du « Temps retrouvé »*, éd. citée, p. 149. *Cahier 57* ; comparer avec *Le Temps retrouvé*, t. IV de la présente édition.

du *Vendredi saint* ». Wagner sera ensuite renvoyé à *La Prisonnière*, et remplacé par un morceau de musique anonyme ; *Vinteuil*, dont un quatuor devait être exécuté, est placé dans cette même section du roman. Le Narrateur définit, parce qu'il la découvre alors complètement, son esthétique future, qui se confond avec sa morale. Des passages sur Sainte-Beuve, sur Ruskin, sur Bergotte, seront supprimés du *Temps retrouvé*, mais l'ensemble en est déjà proche, alors que le « *Bal de têtes* » de 1911 est très différent de sa version finale, et plus bref. Ces développements d'août 1911 coïncident avec la mise au point de *Du côté de chez Swann*, et vérifient ce que Proust a toujours affirmé, que le début et la fin de son œuvre avaient été écrits simultanément. La genèse montre que corriger l'un, c'est corriger l'autre, par un phénomène de vases communicants : les souvenirs involontaires, les scènes musicales, plus généralement les réponses aux questions initiales se déplacent ainsi de « *Combray* » au *Temps retrouvé*, et, plus tard, lorsque les annexes de Sodome et Gomorrhe prennent forme, de celui-ci à *La Prisonnière*. Les cahiers pour la « *matinée chez la princesse de Guermantes* » montrent enfin qu'à la même époque, entre 1910 et août 1911, la partie plus abstraite, c'est-à-dire « *L'Adoration perpétuelle* », a un style ferme et quasi définitif : Proust y ajoutera de nombreuses remarques sur les pages de gauche, et dans le Cahier 74 qu'il appelle « *Babouche* », entré en 1985 à la Bibliothèque nationale, mais il corrigera peu. Le « *Bal de têtes* », au contraire, qui en est à sa deuxième version, après la première du Cahier 51, sera encore très amélioré dans le manuscrit final du *Temps retrouvé*.

Il en est de même du style. Aucun des cahiers de 1909-1911 ne contient de véritable dernière phrase. En 1910, dans le Cahier 51, on trouve : « Nous n'avons pas d'autre temps que celui que nous avons ainsi vécu et le jour où il s'écroule, nous nous écroulons avec lui » ; et, un peu plus loin, après une remarque mondaine, « Il est vrai ». Enfin, la partie de ce cahier consacrée au « *Marquis de Guercy (suite)* », à Guercy, futur Charlus, déchu : « Ses yeux tristes avaient un désagréable éclat, même l'air de dire je suis ce que je suis, et que vous ne savez pas¹. » En 1911, dans le Cahier 57 : « Hélas ! c'est au moment où avait tressailli

1. *Ibid.*, p. 37, 46, 66.

en moi, un plus profond moi-même et que j'avais seul à mettre à l'abri dans un livre qui vivrait après moi, que je sentais que pouvait d'un instant à l'autre¹ », phrase remplacée dans le manuscrit définitif par l'actuelle dernière phrase. Quant au Cahier 11, dont un fragment concerne la fin de l'œuvre, le texte est suspendu, encore une fois sur la sortie du Narrateur : « Je la quittai, je sortis². » Dans le Cahier XX et dernier du manuscrit définitif, un considérable travail stylistique a été effectué sur la dernière phrase. Si on examine celle-ci, seule sa fin peut être considérée comme achevée : situation symbolique ? Le début en est raturé. Les derniers mots, la clôture, ces derniers mots si importants, parce qu'ils reprennent le premier, « longtemps », et résument l'œuvre, on été placés d'abord : « Dans le temps. » On note le recul progressif de ces mots devant le développement du début et du centre de la phrase : dans la première version : « Du moins ne manquerais-je pas d'abord avant tout d'y décrire les hommes et / cela dût-il leur donner la forme d'êtres monstrueux et indéfiniment prolongés comme occupant une place infiniment plus considérable que celle si restreinte qui leur est réservée dans l'espace, une place dans le temps. » Dans la deuxième version : « Cela dût-il les faire ressembler à des êtres monstrueux / une place indéfiniment prolongée d'êtres hideux, comme occupant une place prolongée sans mesure dans le temps. » Dans la troisième version : « Une place si considérable à côté de celle si restreinte qui leur est réservée dans l'espace une place au contraire prolongée sans mesure / dans le temps. » Dans la quatrième version : « Puisqu'ils touchent simultanément comme des géants plongés dans les années à des époques vécues par eux, si distantes, entre lesquelles tant de jours sont venus se placer, — dans le temps. »

À quoi s'ajoute une autre question, celle du mot Fin. À la suite de quelle version a-t-il été placé ? Certainement avant la quatrième ; mais après la troisième. C'est lorsque Proust a réussi à insérer l'image des géants, qui aurait peut-être effacé les « êtres monstrueux », qu'il s'est arrêté ; c'est également parce qu'il était parvenu à la plénitude rythmique, et aussi à l'effet, analogue au silence d'une mesure, de l'unique — et non de deux, comme

1. *Matinée chez la princesse de Guermantes* [...], éd. citée, p. 234.

2. *Ibid.*, p. 240.

dans l'édition Clarac-Ferré — tiret qui précède « dans le temps¹ ».

Le roman de 1911 se compose donc d'une partie qui recouvre le futur Du côté de chez Swann et À l'ombre des jeunes filles en fleurs, mais sans Albertine ; d'une section mondaine, consacrée aux Guermantes, et homosexuelle, autour de Charlus, que traverse le Narrateur à la recherche, d'abord de Mme de Guermantes, puis d'une jeune fille à la rose rouge ; d'un voyage en Italie ; d'une conclusion enfin, que marquent d'abord le mariage de Saint-Loup, la déchéance du futur Charlus, puis la découverte de l'esthétique et du temps, dans la matinée chez la princesse de Guermantes. La manuscrit n'est prêt que jusqu'au voyage à Querquevillè-Balbec ; le reste, en brouillons déjà élaborés. Il faut maintenant examiner le destin que Proust souhaite réserver à cet ensemble, et dont témoigne la correspondance de 1912.

Au premier semestre de 1912, deux préoccupations essentielles, la fin de la dactylographie du manuscrit rédigé, et, ce que Proust n'avait jamais envisagé depuis l'abandon de Contre Sainte-Beuve, le choix d'un titre. L'écrivain commence à se rendre compte qu'un seul volume risque d'être insuffisant, ce qui pose la question des dimensions du premier tome, d'un titre général et de celui de chaque volume. Il écrit ainsi, en mars 1912, à Jean-Louis Vaudoyer : « Mon livre aura près de 8 ou 900 pages. Vous auriez décidé s'il fallait deux volumes, deux titres, mille choses² ! » et à Georges de Lauris : « Faut-il publier un volume de 8 à 900 pages ? Un ouvrage en deux volumes de 400 pages chacun ? Deux ouvrages de 400 pages chacun, ayant chacun un titre différent, sous un même titre général ; ceci me plaît moins mais est plus agréable aux éditeurs³. » À ce même correspondant, Proust parle de cinq parties, dont quatre dans le premier volume, mais n'indique pas les divisions du second. En avril ou mai, il en est à deux volumes de 700 pages chacun, pour lesquels il préfère, et il ne variera plus, un titre général et des titres particuliers, comme dans L'Histoire contemporaine, d'Anatole France⁴. Pour le titre général, il dresse une liste très fin de siècle, plus proche des Plaisirs et les Jours que d'À la recherche du temps perdu,

1. Voir J.-Y. Tadié, « Proust et l'inachèvement », *Le Manuscrit inachevé*, Éditions du C.N.R.S., 1986.

2. *Correspondance*, t. XI, p. 68.

3. *Ibid.*, p. 76.

4. *Ibid.*, p. 118-119.

mais marquée par l'obsession du passé : « Les Stalactites du passé / Devant quelques stalactites du passé / Devant quelques stalactites des jours écoulés / Reflets dans la patine / Ce qu'on voit dans les patines. / Les reflets du passé / Les jours attardés. Les rayons séculaires / Le visiteur du Passé. / Visite du passé qui s'attarde. / Le Passé prorogé. / Le passé tardif. / L'espérance du Passé. / Le Voyageur du Passé. / Les Reflets du temps. / Les Miroirs du Rêve¹. » Ce choix hétéroclite et décevant montre avec quel soin, quelle lenteur et quelle difficulté Proust est passé de mauvais à de beaux titres : eux aussi ont leur histoire, leurs esquisses, et nous parviennent chargés de virtualités qui n'ont pas pris forme.

En octobre 1912, Proust confie à Mme Straus avoir pensé pour le premier volume au « Temps perdu » et « pour le troisième » au « Temps retrouvé »². L'opposition que gardera le titre final est alors inventée, sans que le deuxième volume, que Proust ne souhaite pas, ait trouvé son intitulé : en effet, présentant à l'éditeur Fasquelle la dactylographie du premier volume, il lui parle de la deuxième partie, qui pourrait paraître en deux, ou un, volumes, et se trouve encore « en cahiers³ » : « Comme je crois que vous ne me permettriez pas de mettre "I" sur le premier volume, je donne au premier volume le titre Le Temps perdu. Si je peux faire tenir tout le reste en un seul volume je l'appellerai Le Temps retrouvé. Et au-dessus de ces titres particuliers j'inscrirai le titre général qui fait allusion dans le monde moral à une maladie du corps : Les Intermittences du cœur⁴. » On voit apparaître ici le titre que Proust gardera pendant un an, et placera finalement dans Sodome et Gomorrhe comme sous-titre de chapitre. Le premier volume se compose de trois parties : « Combray », « Un amour de Swann », « Noms de pays » ; cette dernière section comprend le voyage à Briquebec, ex-Querqueville et futur Balbec, mais non l'histoire d'amour au bord de la mer.

1. *Correspondance*, t. XI, p. 151, lettre du premier semestre de 1912 à R. Hahn.

2. *Ibid.*, p. 241.

3. *Ibid.*, p. 255, lettre du 28 octobre 1912.

4. *Ibid.*, p. 257. La même mention a été portée sur les « chemises » de la dactylographie. Voir M. Bardèche, *Marcel Proust romancier*, éd. citée, t. I, p. 238-240.

Écrivant à Gaston Gallimard peu après le 5 novembre 1912¹, Proust envisage d'abord deux volumes et lui pose des questions techniques, auxquelles l'éditeur répond en ces termes le 8 novembre : « 1° Nous pouvons faire des volumes d'environ 550 pages de 35 lignes et de 50 lettres à la ligne. Plusieurs romans ont déjà paru dans notre collection avec 33 lignes à la page. 2° Le volume pourrait être mis en vente en mars, peut-être 15 février en ce qui concerne la première partie, et en mai le reste. 3° Il me paraîtrait vraiment indiscret de ne pas vous reconnaître le droit de dédier votre ouvrage à qui vous souhaitez le faire. Encore une fois pardonnez-moi. Je serais vraiment contrarié que vous me considériez comme un éditeur. Et j'y insiste, je serai heureux de vous revoir et de m'excuser de vive voix, en même temps que de venir personnellement prendre cette dactylographie². » Répondant à cette lettre, Proust envisage trois volumes : « Par exemple titre général *Les Intermittences du cœur*. Premier volume, sous-titre : *Le Temps perdu*. Deuxième volume, sous-titre : *L'Adoration perpétuelle* (ou peut-être *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*). Troisième volume, sous-titre : *Le Temps retrouvé*³. » Alors que Proust pouvait penser paraître chez Gallimard, celui-ci s'est incliné, semble-t-il, devant la décision du comité de lecture de *La Nouvelle Revue française*, entraîné par Gide et suivi par Drouin, Schlumberger, Ruyters et Copeau⁴. Gaston Gallimard assurera plus tard à Proust n'avoir été pour rien dans cette décision, parce qu'il n'était pas alors le maître de sa maison d'édition.

Ce volume refusé par Fasquelle, Gallimard, Ollendorff, est publié, on le sait, à compte d'auteur par Bernard Grasset. C'est peu après la mi-mai 1913 qu'apparaît pour la première fois, à la place des *Intermittences du cœur* qui figure sur le premier jeu d'épreuves, et donc en cours de correction, le titre général que nous connaissons, joint au titre des tomes I et II dans une division provisoire en trois volumes : « Le livre s'appellera : Du côté

1. *Correspondance*, t. XI, p. 279.

2. Les lettres inédites de Gaston Gallimard que nous citons nous ont été aimablement communiquées par Mme Claude Mauriac.

3. *Correspondance*, t. XI, p. 286.

4. Voir A. Anglès, André Gide et le premier groupe de « *La Nouvelle Revue française* », Gallimard, t. II, 1986, p. 390-393.

de chez Swann pour le premier volume. Pour le second probablement : *Le Côté de Guermantes*. Le titre général des deux volumes : *À la recherche du temps perdu*¹. » C'est en février que Proust a proposé à Grasset de diviser les mille cinq cents pages de l'ensemble, calculées approximativement, puisque la moitié est encore en cahiers de brouillon, en trois volumes. Les deux derniers résulteraient de la division du second tome. En fait, le deuxième volume comprendra aussi la fin du tome I, jugé trop long, et sera composé sur épreuves, mais non publié, sous le titre *Le Côté de Guermantes*, en 1914. Mais pourquoi Proust a-t-il changé de titre général ? Il répond à la question dans cette même lettre à Grasset : « Ce changement vient de ce que dans l'intervalle j'ai vu annoncé un livre de M. Binet-Valmer intitulé *Le Cœur en désordre*. Or cela doit être une allusion au même état morbide qui caractérise les cœurs intermittents. Je réserverai à un simple chapitre du deuxième volume le titre : *Les Intermittences du cœur*². » Les raisons pour lesquelles Proust a choisi *À la recherche du temps perdu* plutôt qu'un autre titre, nous ne les connaissons pas : a-t-il songé à *La Recherche de l'Absolu* de Balzac ? La préposition *À* elle-même aurait pu ne pas être utilisée ; son emploi rare, mais heureux, donne à l'œuvre le mouvement d'un grand départ.

Du côté de chez Swann, titre du premier volume à paraître, s'est donc substitué au *Temps perdu*, malgré les conseils d'amis qui le trouvent « inconcevable tant c'est quelconque³ ». Proust répond en invoquant *Le Rouge et le Noir*, *Connaissance de l'Est*, *Les Nourritures terrestres*, *L'Annonce faite à Marie*, qui ne sont pas non plus des « titres poétiques⁴ ». Le titre doit refléter la simplicité du sujet et de la composition, non une fausse poésie : « Je vous ai dit, n'est-ce pas ? que Du côté de chez Swann était à cause des deux côtés qu'il y avait à Combray. Vous savez, on dit cela à la campagne : "Allez-vous du côté de chez M. Rostand ?" » C'est, finalement, un volume de 537 pages

1. *Correspondance*, t. XII, p. 176.

2. *Ibid.*, p. 177, peu après la mi-mai 1913. Une autre raison, indiquée à Copeau, a pu intervenir : le « jeu sur les mots » de ce nom de maladie, joint à celui du « temps perdu », pouvait donner une « impression de préciosité », *ibid.*, p. 245, lettre d'août 1913.

3. Lettre de Louis de Robert, juillet 1913, *ibid.*, p. 220 ; voir aussi p. 222.

4. *Ibid.*, p. 218.

5. *Ibid.*, p. 232, lettre de juillet 1913 à L. de Robert. Dans cette même lettre se trouve la suggestion de trois autres titres pour les trois volumes : *L'Âge des noms*, *L'Âge des mots*, *L'Âge des choses*.

qui sort en novembre 1913 ; Proust a donc dû reporter au début du deuxième volume ce qui devait être la fin de *Du côté de chez Swann*, « une bonne dizaine de placards¹ », et terminer par l'épisode du bois de Boulogne déserté, qui, auparavant, se trouvait plus loin. Un communiqué de Grasset présente ce volume comme le premier d'une « trilogie² ». La table de l'édition apporte des indications complémentaires sur le plan de cette trilogie : « Pour paraître en 1914 : *À la recherche du temps perdu* — *Le Côté de Guermantes* : / chez Mme Swann — *Noms de pays : le pays* — *Premiers crayons du baron de Charlus et de Robert de Saint-Loup* — *Noms de personnes : la duchesse de Guermantes* — *Le salon de Mme de Villeparisis* / *À la recherche du temps perdu* — *Le Temps retrouvé* : / *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* — *La princesse de Guermantes* — *M. de Charlus et les Verdurin* — *Mort de ma grand-mère* — *Les intermittences du cœur* — *Les « Vices et les Vertus » de Padoue et de Combray* — *Mme de Cambremer* — *Mariage de Robert de Saint-Loup* — *L'Adoration perpétuelle*. »

On note, dans ce plan que l'avenir rendra caduc, que le *Du côté de chez Swann* primitif, qui comprenait le premier séjour au bord de la mer, et servait d'ouverture à l'ensemble du roman, parce qu'il en présentait tous les personnages, se trouve amputé de « *Chez Mme Swann* » et de « *Noms de pays : le pays* », ainsi que des « *premiers crayons* » de Charlus et Saint-Loup. Ce qui deviendra en 1919 *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* se trouve donc mêlé au *Côté de Guermantes*³. Paradoxalement, les additions et les divisions rendront la structure plus solide. Certains chapitres du tome III, comme « *Padoue et Combray* » et « *Mme de Cambremer* » perdront de leur importance. Cette construction en trois parties, dont nous verrons qu'elle garde une logique, celle de ses titres, sera d'autre part bouleversée par

1. *Correspondance*, t. XII, p. 233, lettre de juillet 1913 à B. Grasset.

2. *Ibid.*, p. 281. Communiqué paru dans la *Bibliographie de la France* du 14 novembre 1913.

3. Au moment où *Du côté de chez Swann* paraît, et malgré cette table, Proust écrit à Robert de Flers que le tome II s'appellera « *Le Côté de Guermantes* ou peut-être *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* ou peut-être *Les Intermittences du cœur*. Le troisième : *Le Temps retrouvé* ou peut-être *L'Adoration perpétuelle* » (*Correspondance*, t. XII, p. 298) ; et p. 309 : « Le dernier volume s'appellera *Le Temps retrouvé*. Le second *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (ce n'est pas décidé). Une des parties s'appelle : *L'Adoration perpétuelle*. » (Lettres écrites entre le 8 et le 12 novembre 1913.)

l'introduction de deux épisodes capitaux, l'histoire d'Albertine, et la guerre de 1914-1918. Et le chapitre « À l'ombre des jeunes filles en fleurs », prévu pour le tome III, deviendra, joint à ceux qui proviennent de Du côté de chez Swann de 1912, un tome II à lui tout seul ; l'amour qu'il racontait en 1913 était, non pour Albertine, qui n'était pas inventée, mais pour Maria. Les événements que Proust vit entre juin 1913 et l'été 1914, puis la suspension, due à la guerre, de toute édition chez Grasset, vont modifier tous les plans établis, et doubler, de manière totalement imprévue, les dimensions de l'œuvre, qui passera de mille cinq cents à trois mille pages en huit ans. Proust commence à le pressentir, au milieu des chagrins, en décembre 1913 : « 1914 a été mis seulement, sur la demande de l'éditeur, pour amorcer une suite. Mais en admettant même que ma santé me permette de mettre au point tout cet ensemble, ce n'est pas avant trois ou quatre ans qu'il pourra être sur pied. Tout est écrit, mais tout est à reprendre¹. » Ainsi, une fois encore, c'est lorsque Proust croit être arrivé au but que tout s'effondre.



En 1914, le deuxième volume d'À la recherche du temps perdu s'appelle Le Côté de Guermantes. La table que nous avons citée, et les épreuves tirées chez Grasset, permettent d'en connaître exactement le contenu, très différent des volumes actuellement connus sous ce titre. Le début se passe encore « chez Mme Swann² », comme écrit alors Proust, et à Paris ; les chapitres « Noms de pays : le pays » et « Premiers crayons du baron de Charlus et de Robert de Saint-Loup » deviendront la seconde partie d'À l'ombre des jeunes filles en fleurs. Proust y racontait un premier séjour à Balbec, où tous les personnages actuellement connus sont en place, à l'exception des jeunes filles. C'est pourtant à cette époque que, dans ses cahiers, Proust modifie complètement la structure du séjour à Balbec, en y introduisant les jeunes filles, d'abord prévues pour un second séjour, et Albertine, qui vient

1. *Correspondance*, t. XII, p. 367, lettre du 8 décembre 1913 à André Beaunier.

2. Premier titre d'« Autour de Mme Swann ».

d'être inventée¹. Il a écrit, en effet, dès 1913, un « chapitre II / À l'ombre des jeunes filles en fleurs » dans le *Cahier 34*, destiné à suivre un chapitre I du Côté de Guermantes I où le Narrateur rend visite à Mme de Villeparisis et rencontre la duchesse de Guermantes. Enfin, un troisième séjour à Balbec est prévu pour le tome III, *Le Temps retrouvé* ; il en reste une trace, que l'on oublie souvent de prendre en compte, à la fin d'Albertine disparue : le Narrateur y rencontre Robert et Gilberte de Saint-Loup, Bloch, Aimé. En 1914, Proust développe considérablement les deux premiers séjours à Balbec aux dépens du troisième, et continuera à le faire jusqu'aux épreuves en vue de l'édition d'À l'ombre des jeunes filles en fleurs et de Sodome et Gomorrhe.

Pour revenir à ce tome II, *Le Côté de Guermantes*, mis sur épreuves en 1914, mais déjà dépassé par les brouillons, la partie véritablement consacrée aux Guermantes, et qui, dans la table de *Du côté de chez Swann*, est intitulée « Noms de personnes », pour ménager une opposition, un effet de symétrie avec « noms de pays », se compose de deux chapitres, « La Duchesse de Guermantes », « Le Salon de Mme de Villeparisis ». C'est en 1910-1911 que Proust a mis au net les cinq *Cahiers*, 39 à 43, qui donnent une première version suivie du Côté de Guermantes², en 1912-1913 qu'il en rédige le manuscrit dans les *Cahiers 34, 35, 44, 45*³, en 1912-1913, qu'il les fait dactylographier, en 1914 qu'on en arrive aux épreuves, qui correspondent environ à trois cents pages de l'édition de la *Pléiade*. Cette version, qui englobe *Le Côté de Guermantes I* et *Le Côté de Guermantes II*, relate successivement l'installation du Narrateur dans un nouvel appartement, voisin des Guermantes ; ses rêveries sur les noms ; la matinée chez Mme de Villeparisis ; les efforts du héros pour connaître la duchesse ; la soirée au théâtre ; le séjour dans une ville de garnison ; et, pour *Le Côté de Guermantes II*, la soirée chez Mme de Villeparisis, le dîner chez la duchesse de Guermantes, les considérations sur le salon Guermantes, la visite du Narrateur au duc et à la duchesse de Guermantes, l'incident des souliers rouges de la duchesse et,

1. Voir la Notice de « Noms de pays : le pays », t. II de la présente édition.

2. Voir la Notice du *Côté de Guermantes I*, t. II de la présente édition.

3. Le manuscrit est paginé jusqu'à la page 244.

anticipant sur ce qui deviendra le début du chapitre I de Sodome et Gomorrhe II, la soirée chez la princesse de Guermantes. Cet ensemble très cohérent ne pourra, faute de place, figurer en entier dans le tome II sur épreuves de 1914, qui s'arrête à la fin de la matinée chez Mme de Villeparisis, lorsque M. de Charlus prend un fiacre. En revanche, il y manque la maladie de la grand-mère, et Albertine. L'important est que ce Côté de Guermantes, entier ou divisé, raconte à la fois le passage du héros de l'adolescence à la jeunesse, son ascension sociale, puisqu'il s'introduit dans les cercles les plus élevés, les plus fermés de la haute société, et le prix qu'il paie pour ces conquêtes. C'est une double renonciation, en effet, à l'amour et à la vocation artistique, qui sanctionne cette promotion sociale. Le Narrateur ne peut être admis au royaume de la duchesse, qu'en renonçant, comme Alberich dans L'Or du Rhin, à l'aimer ; et, pour fréquenter le monde, il n'écrit plus. Mais la punition est plus sévère encore : approcher les Guermantes, c'est faire s'évanouir la poésie que contenait leur nom ; il en est des noms de personnes comme des noms de pays, et les choses démentent les rêves : Le Côté de Guermantes reprend Illusions perdues, comme Sodome et Gomorrhe reprend Splendeurs et misères des courtisanes. Les titres de livres, eux-mêmes, comme l'indiquent les brouillons non retenus sur Walter Scott dans le cahier 39, déçoivent lorsque le souvenir succède au rêve : « Et <ce> sera probablement mieux pour une des filles, ou Gilberte plus tard, ou un livre (a été inspiré par le titre : Chronique de la Canongate, Les Eaux de St-Ronan, Woodstock, Waverley, Peveril du Pic)¹. » L'étude des brouillons montre que les additions renforcent le sentiment de désillusion, qui naît à l'occasion de la rencontre de la duchesse de Guermantes, cette rencontre que Proust a eu beaucoup de mal à placer, la retardant sans cesse : mais ce retard a un double effet, technique et psychologique. Composée par grandes unités simples qui ont évolué d'abord séparément dans les cahiers, cette section du récit résulte donc d'un important travail d'assemblage, que Proust lui-même a souligné : « Par la logique naturelle, après avoir affronté à la poésie du nom du lieu Balbec la banalité du pays Balbec, il me fallait procéder de même pour le nom de personne

1. Cahier 39, f° 10 v°.

de *Germantes*. C'est ce qu'on nomme des livres peu composés ou pas composés du tout¹. » À la matière du livre, Proust a voulu donner une teinte plus proche de Balzac, par son ambition sociale, le nombre des personnages, les grandes scènes de repas et de salons, et de Dostoïevski, par la rectification des illusions et des croyances². Ce ton s'oppose à l'allure poétique, qui évoque Nerval, Baudelaire et Ruskin, du tome I, comme l'enfance à l'âge adulte.



L'édition de *Du côté de chez Swann* de 1913 annonce enfin un troisième, et dernier, volume : « *Le Temps retrouvé* ». Plusieurs cahiers, rédigés en 1910-1911, parfois à partir d'éléments plus anciens, en contiennent la matière, que l'on a recueillie dans la présente édition. Nous avons déjà parlé des Cahiers 58 et 57, qui relatent la matinée finale et la découverte du « temps retrouvé ». Les Cahiers 47, 48 et 50 contiennent des sections qui apparaîtront dans *Le Côté de Germantes II*, dans *Sodome et Gomorrhe* et dans *Albertine disparue*³. Pour Proust, un sommaire est l'inventaire des unités rédigées, mais non toujours montées dans une narration continue, dont il dispose en réserve, un inventaire cependant inachevé, incomplet, et qui ne donne pas le détail des scènes. « À l'ombre des jeunes filles en fleurs », le premier chapitre indiqué, renvoie au deuxième séjour à Balbec. « *La Princesse de Germantes* » pourrait correspondre à la réception chez la princesse, qui, née dans Contre Sainte-Beuve, se développe en 1910-1911 dans le Cahier 43, et trouvera sa place définitive dans le chapitre premier de *Sodome et Gomorrhe II*. Le titre « *M. de Charlus et les Verdurin* » est inspiré par une description du salon Verdurin, qui se trouve place Malesherbes, et par des réceptions que les anciens amis d'Odette

1. *Correspondance générale de Marcel Proust*, Plon, t. III, 1932, p. 305-306, lettre de décembre 1920 à L. Martin-Chauffier.

2. M. Proust, *Lettres à la N. R. F.*, Gallimard, 1932, p. 132 : « *Le Côté de Germantes* composé d'une façon — excusez le terme — plus Dostoïevski » et « Si *Le Côté de Germantes* était meilleur et digne d'une telle épigraphe, je lui appliquerais le vers de Baudelaire : "Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse". » (Lettre de novembre 1920 à Gaston Gallimard.)

3. Voir K. Yoshikawa, *Études sur la genèse de "La Prisonnière" d'après des brouillons inédits*, thèse pour le doctorat de 3^e cycle, université de Paris-Sorbonne, 1976, t.I, p. 20-34 (exemplaire dactylographié).

donnent à Ville-d'Avray, où l'on se rend par le train. Gurcy, futur Charlus, ami du « jeune pianiste », y est introduit. Cependant, « M. de Charlus et les Verdurin » ne rend nullement compte de la place considérable, par le nombre de pages et la signification, que tient déjà, à travers le personnage de Charlus, l'inversion dans les brouillons, alors même que Proust avait insisté, depuis sa lettre à Vallette de 1909, sur l'importance du personnage et du thème : « Un des principaux personnages est un homosexuel¹. » Il décrit longuement, à Fasquelle, autre éditeur pressenti, en octobre 1912, son personnage et ses aventures, en soulignant sa nouveauté², et, à Gallimard, il écrit quelques jours après : « Ce personnage est assez épars au milieu de parties absolument différentes pour que ce volume n'ait nullement un air de monographie spéciale [...]. Mais enfin on voit ce vieux monsieur lever un concierge et entretenir un pianiste³. » Ce que ne suggère donc pas le sommaire de 1913, mais qu'indique la correspondance et confirment les cahiers qui donneront naissance à Sodome et Gomorrhe, c'est la présence du trio Charlus-Jupien-Morel.

Un autre élément nourrit l'intrigue, qui n'apparaît pas dans ce sommaire, mais bien dans les Cahiers 36, 43 et 49, et c'est une autre poursuite amoureuse : le Narrateur est à la recherche d'une jeune fille aux roses rouges et de la femme de chambre de la baronne Putbus. Depuis 1908, il y a, au cœur de l'œuvre, et pour en nourrir l'intrigue centrale, la recherche d'une femme, et peut-être d'un amour. Mais, si l'on compare les brouillons que nous publions et la version définitive, où Albertine évince la jeune fille et la femme de chambre, on s'aperçoit que l'invention du personnage d'Albertine a comblé un vide immense, parce qu'à des amourettes sans conséquence, à des flirts passagers s'est substituée, violente, tragique, la grandeur d'une passion racinienne. Un thème nouveau s'y ajoutera, qui manquait dans les projets primitifs, mais non dans *Les Plaisirs et les Jours*, celui de l'homosexualité féminine : Gomorrhe fera réellement pendant à Sodome.

C'est donc, pour revenir à la table de la fin de 1913, sous le seul nom de M. de Charlus qu'il faut placer l'inventaire des

1. Correspondance, t. IX, p. 155.

2. Ibid., t. XI, p. 256.

3. Ibid., p. 287, lettre écrite peu après le 8 novembre 1912.

*cabiers consacrés, depuis 1908-1909, au thème de Sodome*¹. Dans les premières esquisses, c'est à l'Opéra, pendant l'exécution de la musique de Wagner, que le Narrateur découvre la vraie nature de Gurcy-Charlus. Cette découverte amène l'essai sur l'inversion qui figurait déjà dans *Contre Sainte-Beuve* et donnera *Sodome et Gomorrhe I*, « *La Race des tantes*² ». Viendraient ensuite la rencontre du concierge et la liaison avec le pianiste ; cette dernière commence, dans la première version, à la gare Saint-Lazare. Cependant, « *M. de Charlus et les Verdurin* » en 1913 est beaucoup moins « indécent » que ne le seront les grands développements dont Proust nourrira, gonflera le personnage pendant la guerre de 1914. Le chapitre suivant, « *Mort de ma grand-mère* », ouvre maintenant *Le Côté de Guermantes II*. Prévu dès *Contre Sainte-Beuve* et le *Carnet* de 1908, ce texte signifie la fin de l'enfance, la solitude face à la vie et à la mort, la disparition de Combray, mais le héros ne comprend pas tout de suite l'étendue de sa perte, dont la révélation fait l'objet du chapitre suivant, « *Les Intermittences du cœur* », si important que Proust avait voulu donner ce titre à l'ensemble de son œuvre. Le héros reprend, en effet, sa quête amoureuse, à la recherche de Mlle de Quimperlé, future Mme de Stermaria, d'une jeune fille, qui se révélera être Gilberte, et de la femme de chambre, qu'il poursuit en Italie.

« *Les Intermittences du cœur* » retracent, dans la version de 1912, des rêves que le Narrateur fait et qui ressuscitent sa grand-mère au cours de ce voyage en Italie. C'est en s'arrêtant, sur la route de Venise, dans une chambre d'hôtel à Milan que le jeune homme rêve à sa grand-mère, dans le *Cabier* 48, et, dans le *Cabier* 50, c'est dans le train au retour de Venise ; dans les brouillons, le Narrateur aura six songes en tout, à rapprocher de ceux du *Carnet* de 1908. Mais, comme le héros retrouve à Padoue la femme de chambre de la baronne Putbus, il y a un violent contraste entre les deux héroïnes, entre la conquête de l'une et la résurrection de l'autre. Les « *intermittences du cœur* », c'est la mémoire du corps, l'oubli suivi de retour brutal du passé, c'est le passé³ rendu sensible au cœur, mais, contrairement à Combray,

1. Voir la Notice de *Sodome et Gomorrhe*, t. III de la présente édition.

2. *Sodome et Gomorrhe*, t. III de la présente édition, Esquisse 1.

3. En mars 1913, Proust demande à Vaudoyer, s'il aimerait comme titre *Les Intermittences du Passé*. (*Correspondance*, t. XII, p. 114.)

sorti d'une tasse de thé, ce retour est douloureux : comme Ulysse aux enfers dans *L'Odyssée*, le héros voit sa mère ou sa grand-mère, mais sans pouvoir l'étreindre. À cette étape de l'œuvre, il la retrouve au moment où il l'a perdue pour toujours.

Dans le train, au retour de Venise, dans le même Cahier 50, le Narrateur prend connaissance de deux lettres : la première est le faire-part de mariage de Montargis, futur Saint-Loup, avec Mlle de Forcheville, et la seconde annonce le mariage du jeune Cambremer avec la fille de Jupien ; d'où les deux titres du sommaire, « *Mariage de Robert de Saint-Loup* » et « *Madame de Cambremer* ». Il ne s'agit que de sept pages¹, par lesquelles Proust commence à régler le compte de ses héros, comme dans un roman de Balzac. Viennent alors les Cahiers 58 et 57, qui constituent la conclusion du roman de 1911. Dans la version finale, « *Les Intermittences du cœur* » se situent lors du deuxième séjour à Balbec, et le voyage à Venise, dans *Albertine disparue*, où le souvenir de la grand-mère est remplacé par l'oubli d'*Albertine morte*. Dans la genèse comme dans la structure, en effet, ces deux figures féminines se correspondent, s'appellent, se repoussent, s'équilibrent : ainsi, dans *Sodome et Gomorrhe II*, « *Les Intermittences du cœur* » comprennent deux parties, consacrées à chacune des deux héroïnes. Enfin, *Albertine a*, on l'a vu, effacé la femme de chambre, qui constituait le sujet principal du chapitre « *Les Vices et les Vertus de Padoue et de Combray* ».



En 1914, nous avons un roman dont les deux tiers sont imprimés, un tiers déjà écrit depuis quelques années. Soudain, l'œuvre est bouleversée par l'invention de ce personnage dont nous avons dû souvent parler par anticipation, *Albertine*. En fait, son nom apparaît peut-être dès le mois de mai 1913², substitué à celui

1. Cahier 50, f° 34-40. Ces pages donneront naissance au chapitre IV et dernier d'*Albertine disparue*, dont on peut se demander s'il n'appartient pas déjà au *Temps retrouvé*, au moins pour les thèmes qu'il traite. D'autres indices matériels vont également dans le sens de cette hypothèse. Voir le tome IV de la présente édition.

2. Cahier 13, f° 28 r ; voir, dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, t. II de la présente édition, la Notice de « Noms de pays : le pays » et l'Esquisse XVII.

de Maria dans le second séjour à Balbec. Elle va, en effet, entraîner le développement d'À l'ombre des jeunes filles en fleurs, du Côté de Guermantes, par allusions, retouches, additions, qui restent d'ailleurs minimes, si on les compare aux dimensions que va prendre le cycle de Sodome et Gomorrhe dans ses quatre parties, dont La Prisonnière et Albertine disparue constituent les deux dernières. En huit ans, qui sont les dernières de la vie de Proust, l'œuvre double de volume, et passe de mille cinq cents à trois mille pages. On a vu que l'invention d'Albertine n'en est pas la seule cause ; la seconde en est la guerre de 1914 qui suspend toute publication chez Grasset, et fournit, d'autre part, au romancier, une matière nouvelle. Le Temps retrouvé ne devient pas un roman sur la guerre, mais la guerre entre dans ce roman.

On est donc obligé ici de faire intervenir la biographie de Marcel Proust. Si, pour le reste, une chronologie suffit, si toute la vie de l'auteur est présente dans l'œuvre, métamorphosée, recrée par le langage, c'est qu'aucun événement n'avait bouleversé la rédaction du roman ; la vie et l'œuvre évoluaient parallèlement. Tout à coup, à partir du jour de mai 1913 où Proust loge et prend comme secrétaire Alfred Agostinelli, elles deviennent perpendiculaires, la vie se met en travers de l'œuvre. De cette relation passionnée, de la fuite du jeune homme, le 1^{er} décembre 1913, de sa mort, le 30 mai 1914, des étapes de l'oubli ultérieur, nous ne saurons que la sécheresse d'un fait divers et ce que Proust lui-même, dans sa correspondance, en a dit. Il résume à Émile Straus l'aventure en ces termes : « L'an dernier, ayant perdu sa place, il était venu me demander de l'employer comme chauffeur, je ne pouvais faire tort à Albaret en le prenant. Je lui avais sans confiance proposé de me faire la dactylographie de mon livre. C'est alors que je l'ai découvert, que lui et sa femme sont devenus partie intégrante de mon existence. Hélas, j'ai le chagrin aujourd'hui de penser que s'il ne m'avait pas rencontré et n'avait pas gagné tant d'argent par moi, il n'aurait pas eu les moyens d'apprendre l'aviation¹. » En fait, des lettres de 1913 à Albert Nabias, par qui Proust songeait à faire suivre, puis à faire revenir, Agostinelli, montrent le romancier torturé par la jalousie, mais

1. Correspondance générale, Plon, t. VI, 1936, p. 242, lettre de juin 1914.

protestant de la pureté de ses sentiments : « Évitez de parler de mon secrétaire (ex-mécanicien). Les gens sont si stupides qu'ils pourraient voir là (comme ils ont vu dans notre amitié) quelque chose de pédérastique. Cela me serait bien égal pour moi, mais je serais navré de faire du tort à ce garçon¹. » Enfin, en octobre 1914, Proust écrit à Reynaldo Hahn : « J'aimais vraiment Alfred. Ce n'est pas assez de dire que je l'aimais, je l'adorais. Et je ne sais pourquoi j'écris cela au passé car je l'aime toujours². »

Certes, Alfred Agostinelli n'est pas le seul modèle d'Albertine, comme le confirme une note du *Cahier 57* : « Capitalissime : Quand je dis qu'Albertine, etc., ont posé pour moi, d'autres aussi dont je ne me souviens pas ; un livre est un grand cimetière où sur la plupart des tombes on ne peut plus lire les noms effacés. Parfois c'est le nom au contraire que je me rappelle, et la femme sans pouvoir me rappeler si quelque chose d'elle survit dans ces pages. Cette fille au charmant regard, aux paroles si douces, est-elle ici ? Et dans quelle partie ? Je ne sais plus³. » Pour le personnage de Maria, qui avait été inventé avant 1913, Proust a pu penser à d'autres amis, tel Bertrand de Fénélon⁴. Surtout, la structure littéraire précède la vie, qui vient la remplir, puisque, dès le *Carnet de 1908*, une seconde partie du roman était prévue, où le héros entreprendrait une jeune fille ruinée « sans jouir d'elle », « par impuissance d'être aimé⁵ » : symétrique et complémentaire d'« Un amour de Swann », il fallait « Un amour du Narrateur », dont Gilberte et la duchesse de Guermantes n'avaient donné qu'une esquisse. Il est tout à fait vain de se demander si Albertine ressemble à Agostinelli, si elle est un homme travesti, parce que le drame vécu par Proust a été ensuite intériorisé, analysé, reconstruit. Cette distance que la méditation prend par rapport à la réalité, à la biographie, c'est l'espace où joue l'imagination. L'effet qu'un homme réel a produit dans le cœur de Proust peut être ensuite attribué à une femme

1. *Correspondance*, éd. Kolb, t. XII, p. 249, lettre du 11 août 1913.

2. *Ibid.*, t. XIII, p. 311. Le même volume contient, p. 217, la seule lettre de Proust à Agostinelli qui nous soit parvenue, et dont de nombreux éléments sont insérés dans *Albertine disparue*.

3. *Matinée chez la princesse de Guermantes*, éd. citée, p. 326.

4. Voir la Notice de *La Prisonnière*, t. III de la présente édition.

5. *Carnet de 1908*, éd. citée, p. 50. Peu à peu, sera mise au point la structure qui lie une femme aimée à un lieu, à un artiste, à l'inspiration acceptée ou refusée.

imaginaire. Une femme ? La femme d'À la recherche du temps perdu, puisque le nom d'Albertine y est mentionné 2 360 fois, principalement dans À l'ombre des jeunes filles en fleurs, Sodome et Gomorrhe, La Prisonnière et Albertine disparue¹. Aucune héroïne n'en approche, aucun héros ; le Narrateur, seul, intervient plus souvent, mais parce que tout le roman est vu ou revu par lui, à la fois personnage et conteur. Proust a défini la fonction d'Albertine dans une lettre-dédicace de novembre 1915 à Mme Scheikevitch² : « J'aimerais mieux vous présenter les personnages que vous ne connaissez pas encore, celui surtout qui joue le plus grand rôle et amène la péripétie, Albertine », avant de résumer son rôle dans À l'ombre des jeunes filles en fleurs, La Prisonnière, Albertine disparue, dont les brouillons sont donc déjà rédigés à ce moment.

Une nouvelle série interfère donc avec celle qui était prête en 1911, qui donne naissance à ce que Proust appelle « l'épisode », c'est-à-dire toute l'histoire d'Albertine, dont le canevas est prêt en 1915. Cette rédaction est rendue possible par un autre élément tragique, la guerre de 1914, qui entraîne la fermeture temporaire des Éditions Grasset, où ne demeurent que deux employés³. Proust, sous le coup du chagrin, y voit une raison supplémentaire pour modifier les épreuves du tome II, Le Côté de Guermantes, qui ne paraîtra donc jamais sous cette forme. D'autre part, les Éditions de la N. R. F. souhaitant, depuis 1914, le publier, le romancier, très tenté, acceptera en 1916 les offres de Gaston Gallimard. L'une des raisons avancées sera la fermeture de Grasset, comme l'indique René Blum, qui intervient le 7 juillet 1916 auprès de l'éditeur de Du côté de chez Swann : « Votre maison est fermée, et la N. R. F. ne l'étant pas peut l'éditer assez rapidement. Il vous demande donc de lui permettre de reprendre — sans que cela vous fâche ou vous peine — sa promesse d'éditer chez vous les autres volumes et, par conséquent, de reprendre aussi le premier (dont

1. Respectivement 270, 444, 751, 731 fois ; 71 mentions dans *Le Côté de Guermantes*, 93 dans *Le Temps retrouvé*. Voir E. Brunet, *Le Vocabulaire de Proust*, Slatkine-Champion, 1983, t. III, p. 1528. La mère et la grand-mère réunies n'apparaissent que 1404 fois.

2. *Correspondance*, t. XIV, p. 281.

3. G. Boillat, *La Librairie Bernard Grasset et les lettres françaises*, Champion, 1974, p. 192.

il s'était d'ailleurs réservé la propriété)¹. » Il ne s'agit que d'un prétexte, car Proust préfère ne paraître qu'après la guerre, tout en souhaitant, il est vrai, commencer auparavant les travaux d'impression. Ainsi fut fait : Grasset accepte la rupture le 29 août 1916.

L'épisode d'Albertine commence d'être écrit dès 1913, et s'ouvre par son introduction au bord de la mer, à Balbec, puis à Paris, et ce sont les visites de la jeune fille qui prendront place dans *Le Côté de Guermantes II*. Le deuxième séjour à Balbec, de Sodome et Gomorrhe II, développe le thème d'abord dans deux cahiers de brouillon. Un récit primitif de *La Prisonnière* et de *La Fugitive* se trouve dans quatre autres cahiers², amplifié jusqu'en 1915. En 1916, Proust a décidé de composer un volume qu'il appelle *Sodome et Gomorrhe*, comme l'indique une lettre à Gaston Gallimard³. La répartition de la matière rassemblée dans les cahiers fait l'objet d'un manuscrit suivi en 1916, dans les *Cahiers I à VII pour Sodome et Gomorrhe*, et jusqu'en 1917 environ, dans les *Cahiers VIII à XII pour La Prisonnière*, et, pour *La Fugitive*⁴, dans les *Cahiers XIII à XV* : la même démarche que pour les sections précédentes a consisté à rédiger des fragments, à les assembler, à les désunir pour les monter autrement ; ainsi la matinée qui ouvre *La Prisonnière* se présente dans plusieurs versions différentes. Le découpage d'un texte permet de renforcer la structure de l'œuvre, en répétant des thèmes, en avançant par annonces et reprises. Le développement d'un personnage, comme celui de Morel dans *Sodome et Gomorrhe* après 1915, renforce sa symétrie avec *Albertine*. C'est pourquoi, le manuscrit mis au net, Proust ne s'arrête pas, et les additions se multiplient, dans les *Cahiers* 59 à 62 et 74, sur les

1. G. Boillat, *La Librairie Bernard Grasset et les lettres françaises*, ouvr. cité, p. 283.

2. Cahiers numérotés par Proust V (53 à la B.N.), VI (73), VII (55), VIII (56, pour *La Fugitive*) et qui se superposent à la couche des Cahiers 54 et « Dux » (71). L'épisode d'Albertine aura donc deux versions successives, en 1914 et 1915. C'est après la publication de *La Fugitive* de Tagore en 1922 que Proust a changé son titre en *Albertine disparue*.

3. *Correspondance*, t. XV, p. 130. Dans cette importante lettre des archives Paulhan, se trouve la seule version connue de nous, et antérieure à 1918, de ce titre, que Proust dit inspiré par le vers de Vigny qu'il place en épigraphe à *Sodome et Gomorrhe I*.

4. Lorsqu'il s'agit de la genèse, nous nous efforçons de conserver le premier titre voulu par Proust, lorsqu'il s'agit du texte publié, tel que nous pouvons le lire aujourd'hui, nous avons adopté le second titre, *Albertine disparue*, qui apparaît sur le Cahier 71, au folio 37 r^o.

dactylographies, les épreuves, celles du moins qu'il a pu revoir avant de mourir. Dans ces conditions, le manuscrit du *Temps retrouvé*, contenu dans les *Cahiers* XV à XX, et écrit de 1916 jusqu'en 1918 ou 1919, est le moins achevé de tous, puisque Proust s'est arrêté, dans ses révisions, à *La Fugitive*. Le chapitre sur la guerre était déjà écrit en 1916¹, mais des additions peuvent être datées de 1918, par les articles de journaux auxquels elles se réfèrent. Beaucoup figurent dans le *Cahier* 74, que l'auteur appelle « Babouche ».

Pour résumer l'intervention d'Albertine dans l'œuvre, on peut dire que, jusqu'à *Sodome et Gomorrhe*, Proust introduit ce personnage parmi des sections, des chapitres, déjà écrits et construits, des récits qui auraient pu être lus, et qui parfois avaient été dactylographiés et imprimés sans lui. Dans *Le Côté de Guermantes* II, quelques pages, consacrées à des visites, une promenade au Bois, un baiser, retouchent l'image déjà introduite à Balbec, et le baiser accordé s'oppose au baiser refusé du Grand Hôtel. Dans *Sodome et Gomorrhe* II, une visite à Paris est placée après la soirée chez la princesse de Guermantes déjà écrite ; c'est dans le chapitre II de ce livre que tout bascule, parce qu'une liaison jalouse commence entre le Narrateur et la jeune fille, dont le récit est interrompu par la soirée à la Raspelière chez les Verdurin. Cette soirée utilise des éléments de 1911, dans le *Cahier* 47, où les Verdurin reçoivent près de Paris, le *Cahier* 46, de 1914, et le *Cahier* 72, numéroté IV par Proust, qui lui fait suite. Le *Cahier* 53, numéroté V, contient « *Les Intermittences du cœur* II », symétriques des « *Intermittences du cœur* I », consacrées à la grand-mère : c'est dans le futur chapitre IV de *Sodome et Gomorrhe* II le moment où le Narrateur apprend qu'Albertine connaît Mlle Vinteuil et son amie, et que recouvre le sous-titre de la table des matières de *Sodome et Gomorrhe*, « *Désolation au lever du soleil* ». À partir de *La Prisonnière*, tout s'inverse : ce sont les morceaux déjà écrits qui prennent place dans l'histoire d'Albertine, jusqu'à la fin d'Albertine disparue. C'est ainsi que, dans *La Prisonnière*, les matinées, le thème récurrent du

1. Lettre citée à Gaston Gallimard de mai 1916, *Correspondance*, t. XV, p. 132. 1916 est la seconde date donnée par le récit du *Temps retrouvé*, la première étant 1914 ; à ces deux dates, le Narrateur fait un voyage à Paris.

réveil, qui est à l'origine de tout À la recherche du temps perdu, reprend d'anciennes ébauches de Contre Sainte-Beuve, puis des textes du Cahier 50 de 1910-1911 ; en revanche, pour l'essentiel, un récit continu se trouve dans les cahiers d'esquisses numérotées par Proust IV, V, VI, soit 72, 53, 73. L'exécution du septuor de Vinteuil, au cours de la soirée Verdurin, provient du Cahier 57, destiné au Temps retrouvé où, dans des pages de 1914, il est question d'un quatuor¹. Tout le reste semble nouveau. Dans *Albertine disparue*, tout ce qui concerne la fuite, la mort, l'oubli d'Albertine forme l'intrigue principale, et date de 1914, au plus tôt ; mais la lecture de l'article du *Figaro* remonte à « *Impressions de route en automobile* » de 1907, et à Contre Sainte-Beuve. Le voyage à Venise était prévu, nous l'avons vu, dans le roman de 1911 et l'héroïne en était la femme de chambre de la baronne Putbus. Mais le thème vénitien se rattache directement aux traductions de Ruskin et à *La Bible d'Amiens* : « [...] je partis pour Venise afin d'avoir pu, avant de mourir, approcher, toucher, voir incarnés, en des palais défaillants mais encore debout et roses, les idées de Ruskin sur l'architecture domestique au Moyen Âge². » Les mariages constituaient deux chapitres du roman de 1911, et le séjour à Tansonville chez Mme de Saint-Loup est annoncé dans les premières pages de *Du côté de chez Swann*.



Il faut maintenant en venir à la table de 1918³, qui donne un nouveau plan de l'œuvre à cette date, alors qu'elle était presque achevée, et que Proust disposait d'un manuscrit au net complet. À la recherche du temps perdu comprendra cinq volumes, dont deux, *Du côté de chez Swann* et *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* sont parus. Le tome III est *Le Côté de Guermantes*, donné, ainsi que les suivants, comme « sous presse » : « *Noms de personne : la duchesse de Guermantes*.

1. *Matinée chez la princesse de Guermantes*, p. 292-298. Parmi les compositeurs que Proust a pu connaître, seuls Beethoven et Saint-Saëns ont écrit un septuor.

2. « John Ruskin », *Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 139, texte publié en 1904 dans *La Bible d'Amiens*.

3. *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Gallimard, 1918, achevé d'imprimer daté du 30 novembre.

Saint-Loup à Doncières. Le salon de Mme de Villeparisis. Mort de ma grand-mère. Albertine reparaît. Dîner chez la duchesse de Guermantes. L'esprit des Guermantes. M. de Charlus continue à me déconcerter. Les souliers rouges de la duchesse¹. » Le tome IV est intitulé Sodome et Gomorrhe I et débordé largement le futur Sodome et Gomorrhe, qui ne comprendra plus que le premier chapitre : « Révélation soudaine de ce qu'est M. de Charlus. Soirée chez la princesse de Guermantes. Second séjour à Balbec. Les intermittences du cœur I. Je sens enfin que j'ai perdu ma grand-mère. M. de Charlus chez les Verdurin et dans le petit chemin de fer. Les intermittences du cœur II. Pourquoi je quitte brusquement Balbec, avec la volonté d'épouser Albertine. » Ce sommaire sera considérablement développé dans l'édition de 1921 et de 1922, mais ici il a le mérite de mieux faire ressortir l'opposition entre « Les Intermittences du cœur I », dues à la grand-mère, et « Les Intermittences du cœur II », provoquées par Albertine. La table de 1922 insiste, d'autre part, sur le caractère social, la comédie humaine de cette partie du roman, en présentant de nombreux noms de personnages secondaires, et reflète l'importance prise tardivement par le personnage de Morel : « Première esquisse du caractère étrange de Morel. »

Le plan de 1918 se termine par le tome V, « Sodome et Gomorrhe II. — Le Temps retrouvé » : « Vie en commun avec Albertine. Les Verdurin se brouillent avec M. de Charlus. Disparition d'Albertine. Le chagrin et l'oubli. Mlle de Forcheville. Exception à une règle. Séjour à Venise. Nouvel aspect de Robert de Saint-Loup. M. de Charlus pendant la guerre : ses opinions, ses plaisirs. Matinée chez la princesse de Guermantes. L'adoration perpétuelle. Le Temps retrouvé². » En 1920, l'édition du Côté de Guermantes I annonce que le tome IV comprendra Le Côté de Guermantes II et Sodome et Gomorrhe I ; rien n'est

1. La table de l'édition du *Côté de Guermantes* (1921) est légèrement différente. Un « chapitre premier » développe « Mort de ma grand-mère » : « Maladie de ma grand-mère. Maladie de Bergotte. Le duc et le médecin. Déclin de ma grand-mère. Sa mort. » Le chapitre II change « Albertine reparaît » en « Visite d'Albertine », « Dîner chez la duchesse de Guermantes » en « Perspective d'un riche mariage pour quelques amis de Saint-Loup » et « L'esprit des Guermantes devant la princesse de Parme ». La fin est presque semblable.

2. La *Prisonnière*, *Albertine disparue*, *Le Temps retrouvé*, sans doute parce que posthumes, ne comprennent aucune table des matières ; Proust est mort trop tôt pour en rédiger.

encore changé pour le tome V. Ce que confirme cette table, c'est d'abord que la structure de 1913 garde tout son sens : Sodome et Gomorrhe sort du Côté de Guermantes, par l'intermédiaire du personnage de Charlus. Et si À l'ombre des jeunes filles en fleurs est issu aussi du tome II de 1914 jamais paru, c'est que l'ouvrage annonce, par Albertine et Andrée, Gomorrhe. Sodome et Gomorrhe I, dans la table de 1918, mêle les sodomites de Paris et les gomorrhéennes de Balbec. Ensuite, on peut voir que ni les titres ni les volumes de La Prisonnière et de La Fugitive ou d'Albertine disparue n'existent ; ils constituent de simples chapitres de Sodome et Gomorrhe II, désignés par les sept premiers titres, jusqu'à « Nouvel aspect de Robert de Saint-Loup » : ce que confirmera la correspondance avec la N. R. F., où Proust, lorsqu'il se sera aperçu des proportions que le manuscrit et les additions atteignent, parlera de Sodome et Gomorrhe III : La Prisonnière et de Sodome et Gomorrhe IV : La Fugitive¹, puis, pour mieux lier le diptyque, de Sodome et Gomorrhe III, première et deuxième partie. Enfin, il n'y a pas de séparation marquée entre ces trois futures parties. Albertine disparue s'enchaînera donc légitimement sur la dernière phrase de La Prisonnière. Le début du Temps retrouvé est déterminé, non par le manuscrit, mais par la dactylographie d'Albertine disparue qui se trouve à la Bibliothèque nationale : là où elle s'arrête commence la dernière section de l'œuvre, ce qu'avait bien vu Robert Proust dans l'édition qu'il a donnée de ces deux textes, en 1925 et 1927. P. Clarac et A. Ferré, en 1954, placeront, à tort, cette coupure sept pages trop haut². Cette continuité garde la trace du vœu le plus cher à Proust, de n'avoir écrit qu'un seul livre. Peut-on aller jusqu'à dire que « Le Temps retrouvé commence, en réalité, avec La Prisonnière, parce que c'est à partir de La Prisonnière que le véritable visage des personnages se découvre³ » ? Albertine est,

1. Lettres à la N. R. F., éd. citée, p. 225, 24 ou 25 juin 1922. Titres confirmés par la dactylographie du manuscrit.

2. Sur les questions que posent le titre, l'établissement du texte, les divisions de La Fugitive-Albertine disparue, voir, dans le tome IV de la présente édition, la Notice de cette œuvre. Nous pouvons indiquer dès maintenant que le titre Albertine disparue se trouve, en tête d'une des versions primitives du départ d'Albertine, dans le Cahier 71, f° 37 r° (1914) ; il ne concernait alors qu'un épisode.

3. M. Bardèche, Marcel Proust romancier, éd. citée, t. II, p. 258.

en tout cas, la grande déesse du temps, et figure dans les nombreuses additions du *Cahier 57* qui préparent *Le Temps retrouvé* ; lorsque le Narrateur tire les leçons de son passé, la femme qu'il a aimée, puis oubliée, symbolise de nombreux aspects de son histoire ; elle est l'instrument d'une connaissance générale, l'équivalent du modèle pour un peintre : « Peut-être les êtres que nous connaissons, les sentiments que grâce à eux nous éprouvons sont-ils pour le psychologue ce que sont pour le peintre des modèles. Ils posent pour nous. Ils posent pour la souffrance, pour la jalousie, pour le bonheur¹. » *Albertine* est donc, comme *Venise*, ou la vie mondaine, un élément de la vocation², la dernière tentation, l'étape ultime sur le chemin de l'œuvre, le temps, non l'intemporel.

Dans ce sommaire du dernier volume, en 1918, la guerre ne figure que sous le titre : « M. de Charlus pendant la guerre : ses opinions, ses plaisirs. » Cette addition considérable est, comme l'amour pour *Albertine*, due aux événements extérieurs. Proust s'était toujours intéressé à la guerre, aux généraux, aux théories stratégiques : on le voit dans *Jean Santeuil*, que reprennent les conversations de garnison de *Doncières* ; dans les allusions à la guerre russo-japonaise, aux guerres balkaniques du *Côté de Guermantes* et du *Temps retrouvé*, à la guerre des Boers du *Côté de Guermantes* et de *Sodome et Gomorrhe* ; dans les lectures et les conversations personnelles, dont des amis ont gardé le souvenir³. Une grande partie de l'épisode de la guerre de 1914 a dû être écrite dès 1916, non seulement parce que 1914 et 1916 sont les deux dates mentionnées par Proust, de manière très inhabituelle de sa part, pour les deux retours du Narrateur à Paris pendant la guerre, mais aussi parce que Proust en parle à Gaston Gallimard dans une lettre du printemps 1916. Il y indique à son futur éditeur que les conversations stratégiques de *Doncières*, et même celles de *Françoise*, l'ont « amené à faire à la fin du livre un raccord, à introduire non pas la guerre même, mais quelques-uns de ses épisodes, et M. de Charlus trouve d'ailleurs son compte dans ce Paris bigarré de militaires comme une ville de *Carpaccio*. Tout cela, ai-je besoin de le dire, n'a

1. Addition du *Cahier 57*, *Matinée chez la princesse de Guermantes*, éd. citée, p. 371.

2. *Ibid.*, p. 391.

3. Robert de Billy, Marcel Proust, *Lettres et conversations*, Éd. des Portiques, 1930 ; Paul Morand, *Journal d'un attaché d'ambassade, 1916-1917*, La Table ronde, 1949.

rien d'antimilitariste, tout au contraire. Mais les journaux sont très bêtes (et fort maltraités dans mon livre). Ils peuvent crier¹. » Comme d'habitude, au récit se superposent des additions, contenues notamment dans le *Cahier 57* et dans le *Cahier 74* que Proust appelle « Babouche », mais réservées à l'analyse et aux conversations plus qu'à l'invention d'événements.

À l'égard de la guerre, Proust a précisé ses sentiments dans une lettre à la princesse Soutzo : « Elle est moins pour moi un objet (au sens philosophique du mot) qu'une substance interposée entre moi-même et les objets. Comme on aimait en Dieu, je vois dans la guerre [...]. Quant aux canons et aux gothas, je vous avouerai que je n'y ai jamais pensé une seconde ; j'ai peur de beaucoup de choses moins dangereuses — de souris par exemple — mais enfin n'ayant pas peur des bombardements et ignorant encore le chemin de ma cave (ce que les autres locataires ne me pardonnent pas), il y aurait affectation de ma part à feindre de les redouter². » Proust reprendra ainsi dans *Le Temps retrouvé* des bombardements décrits dans ses lettres³, et aussi des promenades : « Je sais que moi, deux ou trois jours avant la victoire de la Marne, quand on croyait le siège de Paris imminent, je me suis levé un soir, je suis sorti, par un clair de lune lucide, éclatant, réprobateur, serein, ironique et naturel, et en voyant cet immense Paris que je ne savais pas tant aimer, attendant dans son inutile beauté la ruée que rien ne semblait plus pouvoir empêcher, je n'ai pu m'empêcher de sangloter⁴. » Proust utilise en effet sa correspondance pour essayer sur les destinataires de ses lettres et sur lui-même certaines phrases déjà écrites dans son roman, ou qu'il va y écrire ; il a remarqué, dans le *Carnet de 1908*, le même trait à propos de Musset : « On sent dans sa vie, dans ses lettres comme dans un minéral où elle est à peine reconnaissable quelques linéaments de son œuvre, qui est la seule raison d'être de sa vie, ses amours qui n'existent que dans la

1. *Correspondance*, t. XV, p. 132.

2. P. Morand, *Le Visiteur du soir*, La Palatine, 1949, p. 82. On comparera avec *Le Temps retrouvé*, t. IV : « Il est faux de croire que l'échelle des craintes correspond à celle des dangers qui les inspirent. On peut avoir peur de ne pas dormir et nullement d'un duel sérieux, d'un rat et pas d'un lion. »

3. *Choix de lettres*, Plon, 1965, p. 231, début août 1917, et *Correspondance générale*, t. VI, Plon, 1936, p. 197, mars 1918.

4. *Correspondance*, t. XIV, lettre écrite peu après le 8 mars 1915 à Louis d'Albufera.

mesure où ils en sont les matériaux, qui tendent vers elle et ne resteront qu'en elle¹. »

La guerre fournit au romancier le décor poétique et métamorphosé de Paris menacé. Elle change aussi les individus, les situations mondaines, et transforme les nations en personnages de roman : si le romancier « est maître de la psychologie des individus, alors ces masses colossales d'individus conglomérés s'affrontant l'une l'autre prendront à ses yeux une beauté plus puissante que la lutte naissant seulement du conflit de deux caractères² ». Il faut avoir compris les individus pour comprendre les nations. En revanche, on ne trouvera dans *Le Temps retrouvé* ni des récits de bataille, ni l'histoire complète de la guerre. Le déroulement des événements est, comme dans le reste du roman, soumis à la perspective des personnages : c'est Françoise qui parle de la fixation des fronts. Les bellicistes, comme Brichot et Norpois, s'opposent aux pacifistes, comme Charlus ; Saint-Loup, qui révise les conceptions stratégiques qu'il avait développées à Doncières, est le héros de la guerre sans haine. Ce que nous indique le sommaire de 1918, c'est que la figure centrale de cet épisode est bien le baron de Charlus, « ses opinions », exposées dans de grands monologues délirants, « ses plaisirs », qui ne se limitent plus à la recherche de partenaires masculins, mais atteignent à une sorte de grandeur dans l'anormal : c'est la grande scène sadomasochiste qui se déroule dans la maison de passe de Jupien, pendant les bombardements. L'arrestation de Morel déserteur, qui dénonce Charlus et Argencourt, les élections gagnées par le Bloc national, et un paragraphe interrompu sur les émigrés russes terminent l'épisode. Enfin, la lecture quotidienne des journaux inspire à Proust les réflexions stratégiques qu'il place dans la bouche de ses personnages, et surtout du Narrateur et de Saint-Loup. Des ajouts manuscrits nous indiquent qu'il commente particulièrement les articles d'Henry Bidou dans *Le Journal des débats* jusqu'en 1918, par le même procédé qui lui fait donner à Elstir des remarques d'Émile Mâle. Des recettes de cuisine à l'horticulture, Proust a inclus dans son livre, de

1. *Le Carnet de 1908*, éd. citée, p. 45 ; voir aussi p. 59 : « Lettres de Chateaubriand à Charlotte utilisées pour les *Natchez* et paroles de Mme Michelet dites par Michelet dans sa conférence. »

2. *Le Temps retrouvé*, t. IV de la présente édition.

manière avouée lorsqu'il cite, de manière déguisée lorsqu'il ne mentionne pas le véritable auteur des réflexions reproduites, tous les domaines du savoir qu'il avait parcourus. De même que l'esthétique et l'histoire de l'art l'avaient introduit à l'art, de même les écrits sur la guerre le font à la guerre : il doit briser la toile intellectuelle de ses lectures pour retrouver le monde, « seulement pour s'exciter¹ ». La guerre, non comme science, mais comme art, rejoint tardivement la peinture, la musique, l'architecture : Proust s'intéresse moins aux fautes des généraux pendant la guerre, relevées par exemple par son ami Jean de Pierrefeu², qu'à la recherche d'une pensée créatrice derrière les hasards de la guerre : « Saint-Loup, dit un texte inédit du *Cahier 74* "Babouche", me fera l'éloge de Pétain qui a créé la guerre de cette guerre » ; Hindenburg, sur le front oriental, imite Napoléon. Mais il y a mieux ; le général invente comme Proust compose : « Un général est comme un écrivain qui veut faire une certaine pièce, un certain livre, et que le livre lui-même, avec les ressources inattendues qu'il révèle ici, l'impasse qu'il présente là, fait dévier extrêmement du plan préconçu³. » Tout parle toujours de littérature, tout fait œuvre.

D'une autre manière, la guerre permet à Proust de préciser les rapports entre la littérature, l'histoire, la politique, la société. La guerre a multiplié les ouvrages patriotiques, les théories sur l'art engagé ; lorsque Proust, en 1919, reçoit le prix Goncourt pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, une grande partie de la presse reprochera au jury de ne l'avoir pas donné aux Croix de bois de Dorgelès. L'auteur d'*À la recherche du temps perdu*, aussi réticent à l'égard de Romain Rolland que Maurice Barrès, s'en explique dans *Le Temps retrouvé* : « Dès le début de la guerre M. Barrès avait dit que l'artiste (en l'espèce Titien) doit avant tout servir la gloire de sa patrie. Mais il ne peut la servir qu'en étant artiste, c'est-à-dire qu'à condition, au moment où il étudie ces lois, institue ces expériences et fait ces découvertes aussi délicates que celles de la science, de ne pas penser à autre

1. *Carnet de 1908*, p. 63. Voir aussi p. 99 : « Je n'admets les autres que comme indicateurs, excitants » (1909), idée que Proust partage avec Emerson, longuement citée dans ce carnet, et source importante, avec Carlyle, de sa pensée.

2. J. de Pierrefeu, *Plutarque a menti*, Grasset, 1923.

3. *Le Temps retrouvé*, t. IV de la présente édition.

chose — fût-ce à la patrie — qu'à la vérité qui est devant lui¹. » C'est dire aussi que, si la guerre peut bouleverser la société, l'agitant, suivant une image chère à Proust, comme un kaléidoscope, elle ne peut, par une intervention étrangère à l'évolution artistique, modifier la littérature. Lorsque Barrès propose, de concert avec D'Annunzio, dans L'Écho de Paris, qu'on fasse une littérature qui ne peigne la France qu'« en beau », Proust considère qu'une pareille « folie » ne produirait qu'Hermann et Dorothée, et que, si l'on veut « renoncer aux erreurs de l'avant-guerre », on abolira ce que l'art avait de plus nouveau, les ballets russes par exemple². Ni le kaléidoscope, ni cet autre instrument auquel Proust se réfère, le télescope, ne permettent de voir tout en rose.



De 1919 à 1922, après la publication d'À l'ombre des jeunes filles en fleurs, Proust se consacre à la mise au point des tomes ultérieurs. Le Côté de Guermantes I, un volume, achevé d'imprimer le 17 août 1920, marque une étape importante, parce que Proust renonce à publier en une seule fois le reste de son roman. Le 25 avril 1919, il écrivait encore à Jacques Rivière : « Les autres volumes de À la recherche du temps perdu (Le Côté de Guermantes, Sodome et Gomorrhe, Le Temps retrouvé) paraîtront seulement quelques mois plus tard, mais tous à la fois³ » ; mais, à la fin de mars 1920, il annonce au directeur de La Nouvelle Revue française qu'il a « rebouleversé entièrement la matière de ce volume », puisqu'il doit, pour faire plaisir à son éditeur, se résigner à laisser paraître seule la première moitié du Côté de Guermantes, Le Côté de Guermantes I : « En effet, il y avait des "amorçages" dont on eût trouvé l'explication dans les volumes paraissant en même temps et qui perdaient tout sens [...] »⁴. C'est l'occasion, pour le romancier, de se justifier auprès de Gaston Gallimard : « Cher ami et éditeur,

1. Tome IV. Comparer avec *Matinée chez la princesse de Guermantes*, éd. citée, p. 299-300, 307-308, où Proust renvoie notamment à L'Écho de Paris de juin 1916 ; il s'agit d'additions au Cahier 57, plus longues que le texte manuscrit.

2. Notes du Cahier « Babouche », qui porte le numéro 74.

3. M. Proust-J. Rivière, *Correspondance*, Gallimard, 1976, p. 48.

4. *Ibid.*, p. 97.

vous paraissent me reprocher mon système de retouches, je reconnais qu'il complique tout [...]. Puisque vous avez la bonté de trouver dans mes livres quelque chose d'un peu riche qui vous plaît, dites-vous que cela est dû précisément à cette surnourriture que je leur réinfuse en vivant ce qui matériellement se traduit par ces ajoutages¹. »

Le Côté de Guermantes II paraît donc séparément, mais Proust y a adjoint Sodome et Gomorrhe I²; l'achevé d'imprimer est daté du 30 avril 1921. Les troisièmes épreuves corrigées sont le dernier jeu qui nous reste. Une lettre de janvier 1921 à Gaston Gallimard précise le nouveau plan de la fin de l'œuvre, qui ne variera plus : « Le Côté de Guermantes II remplira le premier volume et environ la moitié du second. La seconde moitié du second volume sera Sodome et Gomorrhe I. Après ce volume, dont la fin, du reste, sera annonciatrice de la suite, nous serons définitivement débarrassés des mondanités, lenteurs, etc. (dont l'utilité se comprendra d'ailleurs après coup) et Sodome II, Sodome III, Sodome IV et Le Temps retrouvé, quatre longs volumes qui se succéderont à intervalles assez espacés (si Dieu me prête vie) [...]³. » Cependant, en octobre 1921, Proust n'a pas fini de compléter Sodome et Gomorrhe II⁴, qu'il estime « le plus riche en faits psychologiques et romanesques⁵ » ; il prévoit d'« énormes remaniements » qui en augmenteront infiniment « la valeur littéraire⁶ », auxquels il travaille tout le temps, d'où deux volumes au lieu d'un. C'est au début de décembre qu'il remet la dactylographie corrigée, et l'ouvrage est achevé d'imprimer, en trois volumes, en avril 1922, le dernier du vivant de Proust. À partir de décembre 1921, Proust, selon ses déclarations, se remet à Sodome et Gomorrhe III, c'est-à-dire à La Prisonnière, qu'il considère encore comme « un volume bref et d'action dramatique⁷ ». Au début de juillet 1922, il considère que, pour les deux dernières parties, l'ensemble de

1. *Lettres à la N. R. F.*, éd. citée, p. 115, lettre de mai 1919.

2. Gaston Gallimard s'est inquiété de ces reprises de titres identiques : « Mais ne craignez-vous pas que le lecteur s'embrouille dans les titres, et surtout à partir de maintenant où les mêmes titres appartiendront à des tomes différents ? » (Lettre inédite du 24 janvier 1921, appartenant à Mme Claude Mauriac.)

3. *Lettres à la N. R. F.*, p. 136 ; voir aussi p. 147.

4. *Ibid.*, p. 153.

5. *Ibid.*, p. 158.

6. *Ibid.*, p. 171.

7. *Ibid.*, p. 178.

Sodome et Gomorrhe III et IV qui est maintenant Sodome III en deux parties, « il y a encore à faire¹ », parce qu'il ne veut pas livrer du « travail bâclé ». Il compte, en effet, « remanier fort » les premières épreuves de *La Prisonnière* ; lorsqu'il meurt, il est parvenu à la page 136 de la troisième dactylographie de celle-ci. Ces étapes concrètes permettent de percevoir le travail considérable accompli au-delà du manuscrit, sur les dactylographies et les différents jeux d'épreuves, non seulement parce que Proust corrige à la lecture de ces documents, au gré de son inspiration, mais parce qu'il prépare sur des cahiers ou des feuilles détachées les additions à insérer. L'exemple le plus célèbre en est celui de la mort de Bergotte, fragment rédigé après une visite de mai 1921 à l'exposition hollandaise du musée du Jeu de paume et inséré dans la troisième dactylographie de *La Prisonnière*² après avoir été noté dans le *Cahier* 62. C'est dire l'importance de ces ajouts, et le regret que l'on peut éprouver de les savoir à jamais interrompus. En revanche, il ne faut pas commettre l'erreur de croire que Proust a voulu écrire un livre impossible à terminer, aléatoire, à plusieurs combinaisons, comme le « Livre » de Mallarmé. Il a accepté que des volumes parussent de son vivant, contrairement à Roger Martin du Gard pour *Maumort*. C'est dire que les possibilités de déplacement, de retouches, d'additions, se limitaient d'autant plus que l'on avançait dans la publication et qu'en 1922, seuls *La Prisonnière*, *Albertine* disparue et *Le Temps retrouvé* étaient encore modifiables. C'est donc la mort prématurée de Proust qui entraîne la mobilité des brouillons, mais non de tous. C'est pourquoi nous ne dirons pas que « nous voyons dans ces réorganisations perpétuelles une des raisons les plus profondes pour lesquelles l'écrivain n'a cessé d'écrire qu'au moment de sa mort, et par conséquent la preuve que la Recherche reste inachevée et inachevable³ ». À ce compte, Proust n'aurait jamais rien publié, et À la recherche du temps perdu serait un nouveau Jean Santeuil. Or, au début de novembre 1922, dans une de ses dernières lettres, il mentionne à Gaston Gallimard

1. *Ibid.*, p. 234.

2. *La Prisonnière*, éd. Milly, Flammarion, 1984, p. 40.

3. K. Yoshikawa, « Vinteuil, ou la Genèse du septuor », *Études proustiennes III*, Gallimard, 1979, p. 312.

« La Prisonnière (prête mais à faire relire)¹ », comme s'il savait qu'il ne pourrait plus jamais rien relire lui-même, mais que son œuvre n'en serait pas moins prête, elle qui portait, depuis le printemps 1922, le mot fin à la dernière ligne du manuscrit du Temps retrouvé.

Pendant cette période, qui suit l'achèvement du manuscrit, Proust occupe une grande partie de son temps à des additions. C'est ainsi que, pour Sodome et Gomorrhe, dont on peut penser que le manuscrit a été terminé et le titre trouvé en 1916², le début de Sodome et Gomorrhe I a été remanié, et la fin rajoutée. La première partie de la soirée chez la princesse de Guermantes a été complètement réorganisée, notamment à l'occasion de sa publication sous le titre « Jalousie » dans Les Œuvres libres, en novembre 1921. Dans le second séjour à Balbec, Proust ajoute sur manuscrit les aventures de Nissim Bernard. Les réflexions sur le sommeil du chapitre III se substituent sur la dactylographie à un rêve concernant la grand-mère. La comparaison entre Brichot et Swann ne subsiste qu'à l'état de vestige. Dans le chapitre IV, la description du lever du soleil provient du premier séjour à Balbec, et c'est un exemple de ces déplacements que Proust opère sans cesse. L'évolution que semblent marquer les additions, lorsqu'il s'agit de personnages, conduit à souligner la comédie balzacienne. C'est l'introduction de nouveaux personnages, comme, dans la soirée chez la princesse, Mme de Citri, l'ambassadrice de Turquie, « trois dames charmantes », qui proviennent des Cahiers d'additions 62 et 60, écrits de 1919 à 1921. Le langage des personnages, leurs particularités, leurs tics, sont développés sur la dactylographie. Le thème de l'inversion reçoit des variations multiples, par l'intermédiaire des citations de Racine, qui servent à décrire Vaugoubert, Nissim Bernard et Charlus. La liaison entre le prince de Guermantes et Morel figure sur une paperole. Le philosophe norvégien rencontré chez les

1. *Lettres à la N. R. F.*, éd. citée, p. 273 ; la dernière ligne est : « Lettre suivra quand pourrai. » Cette lettre annonce l'envoi d'une dactylographie de *La Prisonnière*, à partir de laquelle des épreuves seraient faites, que l'auteur corrigerait. Gaston Gallimard répond ainsi, le 7 novembre 1922 : « J'ai bien reçu votre manuscrit. Je l'envoie de suite à la composition. Je vous enverrai les épreuves dès que je les aurai. » (Lettre inédite, appartenant à Mme Claude Mauriac.)

2. Voir la Notice de *Sodome et Gomorrhe*, t. III de la présente édition, et A. Winton, *Proust's Additions*, Cambridge University Press, 1977.

*Verdurin est une invention tardive*¹. Morel devient un personnage de premier plan, dont Proust précise la fonction dans son article « À propos de Baudelaire », publié par La Nouvelle Revue française en juin 1921 : « Cette "liaison" entre Sodome et Gomorrhe que dans les dernières parties de mon ouvrage [...] j'ai confiée à une brute, Charles Morel (ce sont du reste les brutes à qui ce rôle est d'habitude départi), il semble que Baudelaire s'y soit de lui-même "affecté" d'une façon toute privilégiée. Ce rôle, combien il eût été intéressant de savoir pourquoi Baudelaire l'avait choisi, comment il l'avait rempli. Ce qui est compréhensible chez Charles Morel reste profondément mystérieux chez l'auteur des *Fleurs du Mal*. » Tout se passe alors comme si, de même que Mme de Villeparisis a réincarné Sainte-Beuve et Mme de Boigne, Morel, artiste lui aussi, avait fini par ressembler à Baudelaire tel que Proust l'imaginait, c'est-à-dire inverti, mais fasciné par l'homosexualité féminine³, comme l'auteur des *Plaisirs* et les *Jours*. Étudiant l'ensemble de ces additions tardives, on a pu en dégager les principaux thèmes, les effets dramatiques, comiques, intellectuels, sensoriels, et montrer qu'elles ne concernent pas seulement les traits de caractère et la société, mais aussi les images poétiques⁴. De véritables poèmes en prose, mot que Proust emploie dans sa correspondance pour désigner les extraits qu'il donne à La Nouvelle Revue française, apparaissent ainsi tardivement, comme le sommeil d'Albertine dans La Prisonnière, ou la page d'Albertine disparue qui suit la mort de la jeune fille. « Que le jour est lent à mourir par ces soirs démesurés de l'été ! » Jusqu'au bout, l'intelligence, l'humour, la poésie vont de pair ; jusqu'au bout, les additions, par leurs effets d'anticipation et de reprise, de retour en arrière, renforcent la structure d'ensemble. L'intérêt, l'importance des cahiers d'additions est aussi de contenir des notes que Proust n'a pas voulu, mais aussi n'a pas pu, insérer ; telle cette page sur la pitié, proche de Dostoïevski, inspirée au Narrateur par la cruauté de Morel à l'égard de

1. Voir M. Proust-J. Rivière, *Correspondance*, éd. citée p. 213 : il s'agit en réalité du Suédois Algol Ruhe : « J'espère que cet éminent Suédois ne se reconnaîtra en rien dans le philosophe norvégien de *Sodome II*, mais j'en tremble. » (Lettre du 29 ou du 30 novembre 1921.)

2. *Essais et articles*, éd. citée, p. 633.

3. Propos rapporté par Gide, *Journal*, 14 mai 1921, Gallimard, 1939, p. 692.

4. A. Winton, *Proust's Additions*, éd. citée, p. 67-123.

Charlus, et qui se termine sur ces mots : « Il arrive parfois que ce ne sont pas des Morel qui sont sans pitié, mais des hommes honnêtes, justes, punissant le mal, indifférents aux souffrances qu'ils causent à celui qu'ils jugent manquant de probité ou d'honneur. Mais la pitié ne se soucie plus de ce qu'un homme a pu faire de mal, dès qu'il souffre moralement. Elle déteste le juge qui sait sans en être troublé qu'il aggrave des crises cardiaques, et s'agenouille en pleurant devant la pâleur anxieuse du prévaricateur¹. »



Les dernières années de la vie de Proust le montrent en même temps préoccupé par la diffusion de son œuvre, la publicité qu'on en fait, les comptes rendus des critiques. La correspondance de cette époque en témoigne : Proust se lie avec de jeunes écrivains qui ont loué ses premiers volumes, en veut aux autres, accable Jacques Rivière de reproches, lorsqu'il trouve que La Nouvelle Revue française ne lui consacre pas assez de place ou d'articles. L'approche de la mort semble soudain lui donner la crainte de rester inconnu, ou le désir bien légitime de voir reconnu son art : ainsi s'expliquent tant de lettres écrites, tant de temps dépensé, à convaincre Paul Souday ou Jacques Boulenger, Binet-Valmer ou Pierrefeu. Une lettre de septembre 1922 à Gaston Gallimard résume ces inquiétudes : « Des amis m'écrivent n'avoir pu trouver nulle part ni Guermantes I, ni, ce qui est plus inouï, le tome II de Sodome [...]. Ces deux ouvrages, dont le dernier est si récent, seraient donc épuisés ? Je vous demande de faire diligence, cette carence m'étant extrêmement défavorable. D'autres que moi, et je m'en réjouis, ont la jouissance de l'univers. Je n'ai plus ni le mouvement, ni la parole, ni la pensée, ni le simple bien-être de ne pas souffrir. Ainsi, expulsé pour ainsi dire de moi-même, je me réfugie dans les tomes que je palpe à défaut de les lire, et j'ai, à leur égard, les précautions de la guêpe fouisseuse, sur laquelle Fabre a écrit les admirables pages citées par Metchnikoff et que vous connaissez certainement. Recroquevillé comme elle et

1. Cahier 59, f° 92-94 r° ; voir la lettre à J. Rivière d'avril 1919, *Correspondance*, éd. citée, p. 43.

privé de tout, je ne m'occupe plus que de leur fournir à travers le monde des esprits l'expansion qui m'est refusée¹. »

La publication d'extraits en revue, habitude prise depuis les extraits donnés au Figaro, et, si l'on remonte aux Plaisirs et les Jours, depuis Le Banquet et La Revue blanche, ne préoccupe pas moins Proust. C'est pour lui un moyen de faire connaître, et pour lui-même de lire, une partie de son œuvre encore inédite en volumes. On peut être surpris du soin avec lequel Proust discute avec Jacques Rivière des extraits à donner dans La Nouvelle Revue française, des pages qu'il refuse ou accepte de publier : huit numéros de cette revue ont donné des extraits d'À la recherche du temps perdu du vivant de son auteur. Il faut y ajouter les extraits insérés dans La Revue hebdomadaire, Les Œuvres libres, Intentions, Les Feuilles libres, Feuillet d'art, deux articles dans La Nouvelle Revue française et un dans La Revue de Paris. En général, les textes publiés par Proust ne sont jamais empruntés à la suite aux manuscrits inédits, mais constituent un montage de pages choisies. Voici, par exemple, comment Proust indique à Rivière ce qui doit être publié de Sodome et Gomorrhe II sous le titre « En tram jusqu'à la Raspelière² » : « Supprimez la visite Cambremer ; extrayez-en le savant Norvégien [...] ; extrayez-en également l'amateur de Le Sidaner ; il est très aisé de les mettre dans le petit tram. Extrayez-en enfin la salivation de la vieille Cambremer. Celle-là ne la mettez pas dans le petit tram, mais tout simplement au moment où les fidèles racontent dans le tram que le jeune ménage va dîner le soir même à la Raspelière [...]. De cette façon, vous aurez un tout cohérent, point éparpillé, qui me fait envie pour le volume, et qui ne dépassera pas les 46 pages que vous m'avez permises. » Parfois, au contraire, pressé par le directeur de La Nouvelle Revue française, Proust, très malade, explose : « Cher Jacques, pardonnez-moi. Mais on vous prend en haine quand on voit que la vie des autres, l'âme des autres n'existe pas pour vous, mais seulement dix lignes, quand même

1. *Lettres à la N. R. F.*, éd. citée, p. 269-270. Dans une lettre du même mois, Proust rapporte les propos de son frère Robert, qui n'a pu trouver *Sodome et Gomorrhe* dans aucune gare... (*Ibid.*, p. 249.)

2. M. Proust-J. Rivière, *Correspondance*, éd. citée, p. 205. *La Nouvelle Revue française*, décembre 1921.

elles seraient si mauvaises qu'elles détruiraient tout¹. » La leçon principale que l'on peut tirer de ces découpages et remontages, est l'importance extrême que Proust attache à la composition de ces textes en fonction de leur longueur, du public, de ce qu'il connaît déjà de son œuvre. Comme ils ont été écrits par fragments, parfois, comme dans les cahiers d'additions, très courts, ces montages soulignent la « souplesse² », la malléabilité de la matière disponible. Les Esquisses et les variantes de la présente édition feront apparaître un esprit sans cesse en expansion, toujours plus conscient, toujours plus complexe, face à un immense puzzle où la place des pièces n'apparaît d'abord pas, à un jeu d'échecs aux combinaisons infinies, à l'intérieur d'un grand cadre, carton ou échiquier, pourtant déterminé à l'avance.

Le soin maniaque que Proust apporte à composer les extraits qu'il publie en revue contraste avec la négligence dont il témoigne pour corriger ses épreuves. Il considère, en effet, celles-ci comme un simple manuscrit³, susceptible de recevoir d'énormes additions, des papiers collés. En revanche, le romancier pense qu'il ne lui revient pas de corriger les fautes matérielles, erreurs d'impression, ponctuation ; qu'il s'agisse de Grasset pour Du côté de chez Swann, ou de Gallimard pour le reste d'À la recherche du temps perdu, il ne varie pas, et ironise, dans une lettre à Rivière : « Vous me dites : "Je ne vous cacherai pas que le service des corrections de la N. R. F., etc." Mais, misérable, vous m'aviez caché qu'un tel service existât ! Son existence m'est révélée au moment où je ne peux m'en servir. Admirable organisme resté païen, il ne connaît pas le nom de Jésus-Christ qu'il s'obstine à écrire Désus, etc.⁴ » À propos de Sodome et Gomorrhe II, il indique que Gabory, chargé de la correction, a laissé toutes les coquilles⁵ et, résigné, il finit par penser que « les fautes sont si grossières que le lecteur rectifiera⁶ ». En fait, sa doctrine, dont toutes les éditions futures se ressentiront, il l'a précisée à Gaston

1. M. Proust-J. Rivière, *Correspondance*, éd. citée, p. 259, lettre du 25 octobre 1922.

2. J. Bersani, « Un découpage inédit de Proust », M. Proust-J. Rivière, *Correspondance*, éd. citée, p. 323.

3. Lettre à Rivière d'avril 1919 à propos du *Côté de Guermantes*, *ibid.*, p. 51.

4. *Ibid.*, p. 152, lettre du 6 janvier 1921.

5. *Ibid.*, p. 228, lettre de juin 1922. Voir aussi *Lettres à la N. R. F.*, p. 203.

6. *Lettres à la N. R. F.*, p. 206, lettre du 1^{er} février 1922.

Gallimard en mai 1919 : « Vous jouez sur les mots quand vous dites que vous êtes éditeur et non imprimeur. Car un éditeur a principalement parmi ses fonctions de faire imprimer ses livres. Admettons un instant que toutes les fautes soient de moi, il y a des correcteurs pour quelque chose¹. » Soucieux de l'ensemble, non du détail, de l'esprit, non de la lettre, Proust a toujours voulu être déchargé des aspects matériels de l'existence, y compris de l'existence littéraire ; la maladie a aggravé les choses : « Composer, pour moi, ce n'est rien. Mais rafistoler, rabouter, cela passe mon courage. Je sais bien que depuis quelque temps je laisse tomber les meilleures choses parce qu'il faudrait se reporter à, etc.² » Proust s'est occupé de l'essentiel ; aux éditeurs il laisse l'accessoire, c'est-à-dire une partition à interpréter : ce que feront Robert Proust et Jacques Rivière de 1923 à 1927, Pierre Clarac et André Ferré en 1954, et, la même année, Bernard de Fallois pour *Contre Sainte-Beuve*, partiellement repris en 1971 par Pierre Clarac et Yves Sandre. Ces erreurs de détail, ces hésitations sur le placement de certains textes, ces personnages qui meurent, puis reparaissent, marquent l'inachèvement de *La Prisonnière*, d'Albertine disparue, du Temps retrouvé. Mais si À la recherche du temps perdu est, dans les détails, inachevé, ce n'est nullement une œuvre incomplète.

Dans *La Prisonnière*, le Narrateur, se jouant à lui-même Vinteuil, puis Wagner, constate le caractère « toujours incomplet » de « toutes les grandes œuvres du XIX^e siècle ». Les plus grands écrivains de ce siècle « ont manqué leurs livres », mais il leur reste un mérite capital, qui rend leur œuvre belle et nouvelle, celui de l'avoir unifiée grâce à un regard rétrospectif. Cette unification tardive a constitué *La Comédie humaine*, *La Légende des siècles*, *La Bible de l'humanité*, *L'Anneau du Nibelung* ; elle ne doit pas être confondue avec « tant de systématisations d'écrivains médiocres qui, à grand renfort de titres et de sous-titres, se donnent l'apparence d'avoir poursuivi un seul et transcendant dessein³ », parce qu'elle est venue naturellement, par un développement qui est celui de la vie même. Alors, l'écrivain

1. *Ibid.*, p. 114 ; voir p. 123, où Proust indique que l'erratum d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* ajoute des erreurs, qu'il ne corrigera pas.

2. *Ibid.*, p. 154, lettre d'octobre 1921.

3. Proust vise ici Jean-Christophe de Romain Rolland.

peut « intégrer au reste » un « morceau composé à part », parce qu'il n'est pas « le développement artificiel d'une thèse ». Dans ces pages capitales, Proust définit son art poétique, autant que dans *Le Temps retrouvé*. Il conserve, en effet, cette beauté unique d'un cycle qui s'est accru, au fil des années, naturellement, sous le triple effet de l'expérience vécue, de la culture et de la méditation : un seul livre, qui s'est appelé *Les Plaisirs et les Jours*, ou *Jean Santeuil*, ou *Contre Sainte-Beuve*, ou *Les Intermittences du cœur*, ou *À la recherche du temps perdu*. Dès *Contre Sainte-Beuve*, l'œuvre est voulue comme refermée sur elle-même, de la lecture d'un article à la conversation finale sur la critique et la littérature. Mais elle n'est pas arbitraire, ni systématique, puisqu'elle ne cesse de s'accroître, d'annexer « la contemplation de la nature », l'action, des « individus qui ne sont pas que des noms de personnages »¹. Imaginant dès le départ d'accorder le chapitre initial au chapitre final, Proust évite le caractère incomplet qu'il reproche aux grandes œuvres du XIX^e siècle ; mais, livré à cette forme d'inspiration qu'est, pour lui, la descente sans fin dans la nuit de l'intériorité, dans la particularité d'une vision, dans la différence d'un langage, il échappe à la raideur et à l'esprit de système de Zola ou de Romain Rolland. Cette structure circulaire peut alors, sans changer de nature, échanger la conversation finale de *Contre Sainte-Beuve* contre la matinée chez la princesse de Guermantes. Elle peut même s'adapter au récit d'une vocation, à un personnage principal destiné à devenir écrivain ; aucune découverte d'ensemble ne la compromet, ni la rencontre d'Agostinelli, ni la Première Guerre mondiale. L'unité de la pensée inventive ressemble à celle que Proust avait notée en 1905 chez Ruskin : « Il passe d'une idée à l'autre sans aucun ordre apparent. Mais en réalité la fantaisie qui le mène suit ses affinités profondes qui lui imposent malgré lui une logique supérieure². » La fin de *Sésame et les lys* annonce celle du *Temps retrouvé* : « Si bien qu'à la fin il se trouve avoir obéi à une sorte de plan secret qui, dévoilé à la fin, impose rétrospectivement à l'ensemble une sorte d'ordre et le fait apercevoir

1. *La Prisonnière*, t. III de la présente édition.

2. *Sésame et les lys*, *Mercur* de France, 1906, p. 62-63.

magnifiquement étagé jusqu'à cette apothéose finale¹. » L'histoire des projets successifs, des versions étagées, des esquisses complétées et dépassées n'a eu d'autre but que de faire apercevoir cet ordre, ces étages, jusqu'à « l'apothéose finale », souhaitée en 1905 par un obscur traducteur, et réalisée en 1911 dans un cahier d'écopier par un romancier sans éditeur.

Mais Proust avait pris ses précautions, en parsemant le récit de signes, d'avertissements, de confessions discrètes, qui définissent sa manière d'écrire de façon aussi efficace qu'un avant-propos : il a préfacé Ruskin, non À la recherche du temps perdu, sans doute parce qu'une préface à son roman en eût détruit l'originalité principale, qui est de dévoiler peu à peu sa philosophie et son esthétique, de transformer la découverte du sens, du passé, de l'art, en aventures. S'il faut y insister, c'est que ces phrases de Proust énoncent autant de principes qui commandent la présente édition. D'abord le goût pour les inédits, inspiré par ce texte de Jean Santeuil : « Aujourd'hui sur un manuscrit, dans le feuilleton d'un journal, nous serions ravis de trouver quelques nouvelles pages de George Eliot ou d'Emerson² » ; pour l'amateur, rien de ce qui est tombé de la plume de Proust, surtout s'il s'agit de pages de roman, n'est indifférent. Que nous apportent les inédits ? La mort de Bergotte nous l'apprend de manière figurée. Dans le tableau de Vermeer que contemple l'écrivain agonisant, ce qui le retient surtout, c'est « la précieuse matière du tout petit pan de mur jaune³ ». Ce mot, « matière », est employé par Proust lorsqu'il s'agit, dans À l'ombre des jeunes filles en fleurs de peindre les soirées de Rivebelle. Le secret de la « matière » est dans la superposition de « plusieurs couches de couleur ». On ne saurait trop insister sur l'idée que le caractère précieux d'À la recherche du temps perdu provient de la superposition de

1. *Ibid.*, p. 62. La dernière phrase de cet ouvrage, note encore Proust, reprend les thèmes de la première en rappelant, « dans l'accord final la tonalité du début ». La dernière phrase du *Temps retrouvé* se termine sur le mot « temps », qui est dans « longtemps », premier mot de *Du côté de chez Swann*. Voir Ph. Kolb, « Proust et Ruskin », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, Les Belles-Lettres, 1960, p. 267-273.

2. Jean Santeuil, éd. citée, p. 368. Voir aussi la *Correspondance générale*, Plon, t. V, 1935, p. 64 : « Que dirait-on si un monsieur gardait pour lui, comme autographes, la correspondance de Voltaire et celle d'Emerson ? La collection privée doit se faire musée, faute de quoi elle frustre la collectivité. » (10 juillet 1919.)

3. *La Prisonnière*, t. III de la présente édition.

ses états successifs. D'une version à l'autre, d'une correction à l'autre, la page acquiert une profondeur, une transparence, un vernis dont le premier jet est dépourvu. Le grand artiste se soumet donc à des obligations qu'ignorent les médiocres, les écrivains à la mode et interchangeables ; il se croit « obligé de recommencer vingt fois un morceau dont l'admiration qu'il excitera importera peu à son corps mangé par les vers, comme le pan de mur jaune que peignit avec tant de science et de raffinement un artiste à jamais inconnu, à peine identifié sous le nom de Vermeer¹ ».

Vinteuil est, comme Bergotte, une figure allégorique de Proust. Dans *La Prisonnière*, où il éclipse Bergotte, le Narrateur écoute le septuor, chef-d'œuvre qui dépasse la sonate. Cette œuvre ne serait pas connue sans le travail de son éditeur, l'amie de Mlle Vinteuil. Vinteuil, à sa mort, n'a laissé que « d'indéchiffrables notations », la jeune femme a passé « des années à débrouiller le grimoire laissé par Vinteuil, en établissant la lecture certaine de ces hiéroglyphes inconnus », en dégagant « de papiers plus illisibles que des papyrus ponctués d'écriture cunéiforme, la formule éternellement vraie, à jamais féconde de cette joie inconnue, de l'espérance mystique de l'Ange écarlate du matin² ». Ainsi, « ce qu'elle avait permis, grâce à son labeur, qu'on connût de Vinteuil, c'était à vrai dire toute l'œuvre de Vinteuil³ ». Comme un appel discret, Proust qui, à mesure qu'il approche de la fin de son œuvre, approche encore plus vite de la fin de sa vie, introduit dans ses pages une allégorie, non seulement de sa manière d'écrire, non seulement de ses manuscrits condamnés à rester posthumes, mais aussi du travail de leur éditeur. Celui-ci est invité à déchiffrer les écrits inédits, à présenter ces couches successives qui, déployées, permettent de comprendre la composition de l'œuvre, la profondeur de sa matière. Ce qui la pénètre peu à peu, dans chaque mot,

1. *La Prisonnière*, t. III de la présente édition. Ce texte de 1921 est le dernier du Cahier 62 ; Proust l'a transposé, sans aucun changement important, dans la troisième dactylographie de *La Prisonnière*. En juillet 1921, il plaisante encore sur le malaise qui l'a frappé au mois de mai face au Vermeer, pour refuser une invitation ; il risquerait « d'être le lendemain matin dans les journaux le fait divers trivial de votre fête magnifique. "Hier pendant le discours de M. Berry, un certain M. Proust est tombé frappé de congestion." » *Correspondance générale*, Plon, t. V, 1935, p. 74.

2. *La Prisonnière*, t. III de la présente édition.

3. *Ibid.*

dans chaque phrase, c'est la vie même de l'artiste qu'il y « infuse » lentement¹.

L'esquisse, mot que Proust affectionnait, et qu'il emploie dans Le Temps retrouvé à propos des premières œuvres du Narrateur, désignera ici les versions des cahiers qui préparent le texte final, ou s'en distinguent. C'est que, comme celle du Port de Carque-thuit d'Elstir, elle fait mieux voir certains détails, explique parfois ce qui est redevenu implicite, constitue le discours préalable à un silence plus grand : « J'ai fait une petite esquisse où on voit bien mieux la cernure de la plage. Le tableau n'est pas trop mal, mais c'est autre chose². » L'atelier d'Elstir est, comme celui de Proust, tapissé de ces esquisses, traces de sa vie et de sa réflexion. L'atelier du souvenir lui est semblable, et il arrive que la première esquisse soit « la seule vraie, la seule faite d'après la vie³ », ou que le temps ressemble à « ces peintres qui gardent longtemps une œuvre et la complètent année par année⁴ ». L'œuvre, fille du temps, ne prend son relief que si l'on superpose ses différentes étapes, sa profondeur que si, du « plan d'ensemble », on descend dans la crypte de la cathédrale. C'est un grand privilège que d'assister à la naissance d'une œuvre. Les esquisses ne doivent donc pas être considérées comme figées, immobiles, mais lues comme par Swann écoutant les thèmes de la sonate de Vinteuil : « Swann écoutait tous les thèmes épars qui entreraient dans la composition de la phrase, comme les prémisses dans la conclusion nécessaire, il assistait à sa genèse⁵. » Alors, jetant sur l'ensemble des œuvres publiées et sur la masse plus considérable encore des pages inédites de Proust un regard « rétrospectif », semblable à celui que le romancier a lui-même jeté sur Les Plaisirs et les Jours, les préfaces aux œuvres de Ruskin, Jean Santeuil, Contre Sainte-Beuve, ses articles, ses brouillons, ses lettres, pour en composer À la recherche du temps perdu, le lecteur reconstruit l'œuvre, — dans le temps.

JEAN-YVES TADIÉ.

1. *Sodome et Gomorrhe II*, tome III de la présente édition, Esquisse v, « Réception chez la princesse de Guermantes ».

2. *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, t. II de la présente édition, p. 215.

3. *Le Côté de Guermantes I*, t. II de la présente édition, p. 360. Seul, M. de Norpois méprise les « esquisses », *ibid.*

4. *Le Temps retrouvé*, t. IV de la présente édition.

5. *Du côté de chez Swann*, p. 345.

CHRONOLOGIE

1589

Jehan Proust figure parmi les personnalités de la ville d'Illiers.

1621

Gilles Proust figure dans les archives de la ville d'Illiers, qui mentionnent, au cours du siècle, Robert, Simon, Michel et Claude Proust.

1796

Naissance d'Adolphe Crémieux (1796-1880), grand-oncle de la mère de Marcel Proust, homme politique important de la monarchie de Juillet, de la II^e et de la III^e République. On lui doit le décret qui donne la nationalité française aux juifs d'Algérie. Il sera président de l'Alliance israélite universelle, et aura droit à des funérailles nationales.

1801

Naissance à Illiers de François Valentin Proust (1801-1855), grand-père de Marcel Proust.

1808

Naissance de Catherine Virginie Torcheux, qui, en épousant le précédent, deviendra la grand-mère paternelle de Marcel Proust. Ils tiendront, à Illiers, l'épicerie Proust-Torcheux.

1814

Naissance à Paris de Nathé Weil, fils de Baruch Weil, porcelainier, dont la famille venait du Wurtemberg, et de Sarah Nathan. Futur grand-père maternel de Marcel Proust, Nathé Weil sera financier et commanditaire d'agent de change. Son frère, Louis, sera magistrat, puis financier.

1816

Naissance de Jules Amiot, oncle paternel par alliance de Marcel Proust.

1824

Naissance, à Paris, d'Adèle Berncastel, qui épousera Nathé Weil en 1845 et deviendra la grand-mère maternelle de Marcel Proust.

1834

Naissance à Illiers d'Adrien Proust, fils de François Valentin Proust et de Catherine Virginie Torcheux ; père de Marcel Proust.

1847

Mariage de Jules Amiot et d'Élisabeth Proust (1828-1886) ; cette dernière, sœur aînée d'Adrien, sera la tante de Marcel.

Naissance à Paris de Georges Weil, oncle maternel de Marcel Proust, qui habitera jusqu'à sa mort, en 1906, 102, boulevard Haussmann.

1849

Naissance à Paris de Jeanne-Clémence Weil, fille de Nathé Weil et d'Adèle Berncastel, mère de Marcel Proust.

1862

Adrien Proust soutient à Paris sa thèse de médecine, *Du pneumothorax essentiel sans perforation*.

1863

Le docteur Adrien Proust est nommé chef de clinique.

1866

Le docteur Adrien Proust est nommé agrégé ; il publie *Différentes formes de ramollissement du cerveau*.

1869

Le professeur Adrien Proust est chargé d'une mission officielle en Russie et en Perse, en vue d'établir un cordon sanitaire pour protéger l'Europe du choléra.

1870

Le 19 juillet, la France déclare la guerre à la Prusse et subit, le 2 septembre, la défaite de Sedan. La République est proclamée le 4 septembre.

Le 3 septembre, mariage d'Adrien Proust et de Jeanne Weil à Paris. Le jeune couple s'installe 8, rue Roy, dans le VIII^e arrondissement, près de l'église Saint-Augustin.

Le siège de Paris commence le 19 septembre et dure quatre mois.

1871

Paris capitule le 28 janvier. Du 18 mars au 28 mai, c'est l'insurrection de la Commune de Paris, suivie d'une terrible répression. Mme Proust, enceinte, a pu être troublée par les angoisses et les privations ; son mari la transporte au printemps à Auteuil, chez son oncle Louis Weil, 96, rue La Fontaine. Marcel Valentin Louis Eugène Georges Proust y naît le 10 juillet. L'enfant est très faible, et portera toute sa vie les marques de cette grossesse perturbée. On le baptise le 5 août à Saint-Louis d'Antin.

1873

Le 24 mai, naissance à Auteuil de Robert, frère de Marcel Proust. Le même jour, Thiers, président de la République, démissionne ; il est remplacé par Mac-Mahon. Le professeur et Mme Proust s'installent, le 1^{er} août, 9, boulevard Malesherbes ; dans cet appartement de six pièces, au premier étage, ils passeront vingt-sept ans. La maison d'Auteuil leur servira de résidence secondaire pendant vingt-cinq ans : « Cette maison que nous habitons avec mon oncle, à Auteuil au milieu d'un grand jardin qui fut coupé en deux par le percement de la rue (depuis l'avenue Mozart), était aussi dénuée de goût que possible. Pourtant je ne peux dire le plaisir que j'éprouvais quand, après avoir longé en

plein soleil, dans le parfum des tilleuls, la rue La Fontaine, je montais un instant dans ma chambre¹ [...]. » Les vacances de Pâques et celles d'été se passent à Illiers, chez les Amiot.

Adrien Proust publie *La Défense de l'Europe contre le choléra*.

1877

Le 16 mai, Mac-Mahon force le gouvernement à démissionner ; le duc de Broglie n'arrivant pas à imposer son gouvernement, la Chambre des députés est dissoute. Après les élections, Mac-Mahon se soumet.

1878

L'enfance de Martel Proust laisse peu de dates marquantes. En septembre, la famille passe ses vacances à Illiers ; l'incident de « Robert et le chevreau », qui figurera parmi les « pages écrites » du *Carnet de 1908*, et qui deviendra l'adieu aux aubépines de *Du côté de chez Swann*, s'est peut-être déroulé à cette date.

1879

Mac-Mahon démissionne en janvier ; Jules Grévy est élu président de la République. Le docteur Adrien Proust est élu à l'Académie de médecine. Marcel Proust lit *Le Merle blanc* de Musset, « lecture favorite de mon enfance », écrira-t-il à Henry Bordeaux².

1880

Mort de Mme Adolphe Crémieux, qui avait tenu un salon littéraire. Mort d'Adolphe Crémieux. Funérailles nationales de l'ancien ministre.

Le 1^{er} mai, Marcel Proust se casse le nez en jouant aux Champs-Élysées. La première lettre du jeune garçon, qui nous soit conservée, date du 5 septembre. Le 6, il part pour Dieppe.

1881

Au printemps, Marcel Proust a sa première crise d'asthme, en rentrant du bois de Boulogne. Il fréquente le cours Pape-

1. Préface à Jacques-Émile Blanche, *Propos de peintre – De David à Degas ; Contre Sainte-Beuve*, Bibl. de la Pléiade, p. 572-573.

2. H. Bordeaux, « Souvenirs sur Proust et Boylesve », *Les Œuvres libres*, juillet 1951.

Carpentier, comme son ami Jacques Bizet, fils du compositeur et de Geneviève Halévy, plus tard Mme Straus, qui deviendra la confidente de l'écrivain.

1882

En *octobre*, Marcel Proust entre en cinquième au lycée Fontanes, qui prendra le nom de Condorcet en janvier 1883.

1883

À la fin de l'année scolaire, Proust obtient quelques accessits, dont le cinquième en langue française. Le professeur Proust publie *Le Choléra — Étiologie et prophylaxie*. Son fils aîné entre en quatrième, où il a comme professeur de sciences naturelles M. Colomb, l'écrivain Christophe.

1884

Le professeur Proust est nommé inspecteur général des services sanitaires. Son fils est souvent absent du lycée ; il n'obtient, le 1^{er} août, qu'un accessit de sciences naturelles. Il est reçu au certificat d'études de grammaire, qui clôt alors la classe de quatrième des lycées, et comprend français, latin, grec, allemand, histoire romaine, géographie, sciences. En août, il prend des vacances à Houlgate, et entre en troisième au début d'*octobre*.

1885

Marcel Proust ne fréquente le lycée que quelques mois. En *septembre*, il prend des vacances à Salies-de-Béarn, puis entre en seconde. Son père est nommé professeur d'hygiène à la faculté de médecine de Paris. En *décembre*, l'adolescent quitte Condorcet, et n'y retournera plus de l'année scolaire. Son bulletin du premier trimestre indiquait : « Toujours absent. »

1886

Marcel Proust répond au questionnaire d'Antoinette Faure, et y marque ses préférences : ses compositeurs favoris sont Mozart et Gounod. Son idée du bonheur : « Vivre près de tous ceux que j'aime avec les charmes de la nature, une quantité de livres et de partitions, et pas loin un théâtre français. » Son idée du malheur est d'« être séparé de maman ». La faute pour laquelle il a le plus d'indulgence est « la vie privée des génies ». En mars, il rédige une narration sur Christophe Colomb,

« L'Éclipse », et, la même année, « Les Nuages¹ ». Il travaille à la maison.

Le 1^{er} juin, mort de Mme Jules Amiot, tante de Marcel Proust. Il prend, pour la dernière fois, des vacances à Illiers. Il y lit *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, d'Augustin Thierry, et, dans une lettre de 1888 à sa mère, parlera de « l'année d'Augustin Thierry ». En octobre, il redouble la seconde.

1887

À l'occasion d'une manifestation en faveur du général Boulanger le 14 juillet, Marcel Proust écrit que celui-ci est « très commun et un vulgaire batteur de grosse caisse », mais que l'enthousiasme qu'il provoque « remue dans le cœur tout ce qu'il y a de primitif, d'indompté, de belliqueux ». Il joue aux Champs-Élysées avec Marie de Bénardaky, « très jolie et de plus en plus exubérante² », et passe en juillet le concours général d'histoire, puis de grec, sans récompense. Il obtient quatre mentions à la distribution des prix de Condorcet, dont le second prix d'histoire et géographie, et entre en rhétorique le 3 octobre. Son professeur de français, M. Gauchier, écrit dans *La Revue blanche*.

En décembre, Jules Grévy démissionne ; Sadi Carnot le remplace.

1888

Les tendances littéraires et sentimentales de Proust se développent. Il lit Barrès, Renan, qui lui dédicacera, en janvier 1889, la *Vie de Jésus*, Leconte de Lisle, Pierre Loti. Il reçoit le prix d'honneur de français. Il écrit en classe à son ami Jacques Bizet : « Je trouve toujours triste de ne pas cueillir la fleur délicieuse, que bientôt nous ne pourrions plus cueillir. Car ce serait déjà le fruit... défendu³. » Daniel Halévy reçoit des confidences analogues : « J'ai des amis très intelligents et d'une grande délicatesse morale, je m'en flatte, qui une fois s'amuserent avec un ami... C'était le début de la jeunesse. Plus tard ils retournèrent aux femmes. [...] Ne me traite pas de pédéaste, cela me ferait de la peine. Moralement je tâche, ne fût-ce que par élégance, de rester pur⁴. » Une actrice, Louise Théo, dédicace sa photo par Nadar à Marcel ; elle était l'amie de son oncle. Proust

1. On trouvera l'ensemble de ces textes de jeunesse dans *Essais et articles*, éd. citée, p. 315-336.

2. Lettre du 15 juillet 1887 à Antoinette Faure, *Correspondance*, édition Ph. Kolb, t. I, p. 99.

3. *Ibid.*, p. 104.

4. *Ibid.*, p. 124.

héritera la collection de photos d'actrices réunie par son oncle ; il recherchera toute sa vie la photographie des femmes qu'il a connues, de ses amis, de sa famille, se les fera apporter par sa gouvernante pour les contempler.

En octobre, Marcel Proust entre en philosophie. Son professeur est Alphonse Darlu, « l'homme, dira-t-il, qui a eu le plus d'influence sur ma pensée », le M. Beulier de *Jean Santeuil*. Le lendemain de la rentrée, Marcel Proust lui écrit pour lui confier son mal moral, qui tient à un dédoublement perpétuel, et l'empêche même de trouver un « plaisir complet » aux « œuvres littéraires ». « Ce regard sans cesse ouvert sur sa vie intérieure » ne le quittera plus. Un livre que Proust citera dans *À la recherche du temps perdu*, la *Monadologie* de Leibniz, figure au programme.

Proust a « une passion platonique pour une courtisane célèbre¹ », Laure Hayman, modèle de Bourget pour *Gladys Harvey*, qu'elle lui dédicace : « À Marcel Proust / N'aimez pas une Gladys Harvey. » Il collabore à *La Revue verte*, puis à *La Revue lilas*, fondées avec des camarades de Condorcet, et écrit : « Considérant que *La Revue verte*... », « Le Ciel d'un violet sombre... », « Impressions de théâtre ». Il assiste, le 13 octobre, à une représentation d'*Athalie* à l'Odéon. Sa passion pour Racine ne se démentira pas.

1889

En mars, Mme François Proust, née Virginie Torcheux, grand-mère de Marcel Proust, meurt. Le 15 juillet, celui-ci devient bachelier ès lettres et reçoit le prix d'honneur de dissertation française. Il séjourne en septembre à Ostende, chez les Finaly. À l'automne, il est présenté à Anatole France et à sa grande amie, Mme Arman de Caillavet. Il lui avait écrit en mai : « Depuis quatre ans j'ai lu, relu jusqu'à les retenir par cœur, vos livres divins. » À l'occasion des élections, où la coalition des monarchistes et des boulangistes sera battue, dans une lettre du 13 septembre, Mme Proust témoigne des opinions politiques familiales en disant être, comme son fils, du grand parti « conservateur libéral intelligent² ».

Le 11 novembre, Marcel Proust s'engage pour un an de service militaire. Il est incorporé à Orléans comme soldat de deuxième classe. Son livret militaire nous apprend qu'il mesure 1,68 mètre. Il couche en ville, parce que ses crises d'asthme dérangent la caserne. En décembre, sa grand-mère maternelle tombe malade.

1. *Ibid.*, p. 119, lettre à R. Dreyfus, du 23 septembre 1888.

2. *Ibid.*, p. 134.

1890

Mme Nathé Weil, grand-mère maternelle de Marcel Proust, meurt le 3 janvier, atteinte d'une crise d'urémie. Proust continue son année de service militaire, se lie avec des officiers, dîne chez le préfet : « [...] tout concourt à faire aujourd'hui de cette époque de ma vie comme une suite, coupée de lacunes, il est vrai, de petits tableaux pleins de vérité heureuse et de charme sur lesquels le temps a répandu sa tristesse douce et sa poésie. » Les occupations plus réglées, « l'imagination moins asservie », les camarades paysans, tout lui plaît, confie-t-il dans *Les Plaisirs et les Jours*¹. En septembre, il est en permission à Cabourg, puis reprend son service jusqu'au 14 novembre, où il rentre à Paris et s'inscrit à la faculté de droit et à l'école libre des sciences politiques. Il y entendra les cours de Paul Desjardins, de Leroy-Beaulieu, d'Albert Sorel. Il a rencontré « deux fois » Maupassant, qu'il aime peu, mais recommande à son père le 23 septembre².

1891

Étudiant en droit, Marcel Proust assiste cependant à la reprise de *Germinie Lacerteux*, avec Réjane. Il dira avoir contracté, en l'entendant, « une tristesse récurrente³ ». En septembre, il se rend à Cabourg, en octobre à Trouville. À la rentrée, il continue les mêmes études de droit et de sciences politiques. Il rencontre Oscar Wilde, et Jacques-Émile Blanche, qui esquisse un portrait de Proust au crayon.

1892

Proust est garçon d'honneur au mariage de sa cousine, Louise Neuburger, avec Henri Bergson. Vers janvier, Proust fonde, avec ses amis Fernand Gregh, Robert Dreyfus, Louis de La Salle, Daniel Halévy et Jacques Bizet, la revue *Le Banquet* ; le premier numéro paraît en mars, et contient un article de Proust sur *Les Petits Souliers* de Louis Ganderax, futur directeur de la *Revue de Paris*. Dans le numéro d'avril, « Sens dessus dessous », « Cydalise », trois études. En mai, « L'Irréligion d'état », et de nouvelles études, portraits de Mme Straus et de la comtesse de Cheigné. *Littérature et critique* publie un compte

1. *Les Plaisirs et les Jours*, éd. citée, p. 130-131.

2. *Correspondance*, t. I, p. 161.

3. *Essais et articles*, éd. citée, p. 600-601.

rendu d'un *Voyage en Turquie* par le lieutenant de Cholet, que Proust avait connu à Orléans, et dont il gardait une photo dédicacée. En *juillet*, trois nouvelles études dans *Le Banquet*. En *novembre*, dans la même revue, « La Mer » et un compte rendu de *Tel qu'en songe* d'Henri de Régnier. Proust a rédigé « Histoire de la satire française », article qui paraîtra posthume, et répondit, vers cette époque, à un questionnaire de salon. Le principal trait de son caractère est « le besoin d'être aimé ». Il désire chez un homme « des charmes féminins », chez une femme « des vertus d'homme ». Son principal défaut est le manque de volonté. Son occupation préférée : « aimer ». Ses prosateurs : France et Loti, ses poètes, Vigny et Baudelaire, ses compositeurs, Beethoven, Wagner et Schumann¹.

En *juillet*, Jacques-Émile Blanche a achevé son fameux portrait de Marcel Proust.

1893

Dans le numéro de février du *Banquet*, Proust publie « La Conférence parlementaire de la rue Serpente », et la nouvelle « Violante, ou la Mondanité ». Il se lie avec Robert de Flers. *Le Banquet* cesse de paraître en *mars*. Le 13 *avril*, dans le salon de Madeleine Lemaire, Proust est présenté à Robert de Montesquiou ; le 1^{er} *juillet*, il rencontre la comtesse Greffulhe chez la princesse de Wagram et rédige peu après la nouvelle *L'Indifférent*, retrouvée et publiée par Ph. Kolb en 1978. En *juillet-août*, la *Revue blanche* publie plusieurs études de Proust². En *août*, Proust passe trois semaines à Saint-Moritz, avec Louis de La Salle. Il y rédige le début d'un roman par lettres, avec ce dernier, Daniel Halévy et Fernand Gregh, où il tient le rôle d'une femme du monde amoureuse d'un sous-officier. Il écrit « Mélancolique villégiature de Mme de Breyves » que la *Revue blanche* publie en *septembre*. Au début de ce mois, il est à Évian, où il écrit un article sur Montesquiou, puis à Trouville. En *octobre*, son ami Willie Heath meurt ; il lui dédiera *Les Plaisirs et les Jours*. Proust obtient la licence en droit, le 10 *octobre*, et fait un stage de quinze jours chez un avoué. La *Revue blanche* du 1^{er} *décembre* publie six études de Proust, dont « Avant la nuit », texte sur l'homosexualité féminine non repris dans *Les Plaisirs et les Jours*. En *décembre*, il commence à préparer une licence de lettres, et, poussé par son père à choisir une carrière, se résigne à celle de bibliothécaire.

1. *Ibid.*, p. 336-337.

2. *Les Plaisirs et les Jours*, éd. citée, p. 112-115, 119-121.

1894

Proust écrit des vers à Madeleine Lemaire, qui illustrera *Les Plaisirs et les Jours*, et publie le poème « Mensonges », avec une musique de Léon Delafosse, pianiste un temps favori de Montesquiou. En *mai-juin*, il compose, en vers, un portrait de Watteau. C'est sans doute le 22 *mai* que Proust rencontre Reynaldo Hahn pour la première fois ; à deux années de passion succédera une amitié fidèle. Le 30 *mai*, « Une fête littéraire à Versailles », que Proust décrit dans *Le Gaulois* du 31. En *août*, Proust compose le portrait en vers de Van Dyck, et part pour le château de Réveillon, chez Mme Lemaire ; il y retrouve Reynaldo Hahn, lit Tolstoï, et critique son *Esprit chrétien et le patriotisme*, qui vient d'être traduit. Il rédige « Mélomanie de Bouvard et Pécuchet ». En *septembre*, il se rend à Trouville, avec sa mère. Il témoigne de son admiration pour *Lohengrin*, et entend, le 12 *octobre*, à l'Opéra, *Otello* de Verdi.

Le 13 *octobre*, le capitaine Dreyfus est emprisonné.

1895

Le 5 *janvier*, le capitaine Dreyfus est dégradé ; le 15 *janvier*, le président de la République, Casimir-Périer, démissionne ; il est remplacé, le 17, par Félix Faure.

Proust lit Emerson avec enthousiasme ; ce penseur aura une influence considérable sur l'esthétique de Proust, ainsi que Carlyle, qu'il lit la même année. Il assiste à de nombreux spectacles : *Hernani* à la Comédie-Française, le 25 *février* ; *Dardanus*, de Rameau, chez la princesse de Polignac, le 23 *avril* ; *Tannhäuser* à l'Opéra, le 13 *mai* ; *Frédégonde*, de Guiraud et Saint-Saëns à l'Opéra, le 18 *décembre* ; et à plusieurs concerts. Proust précise sa pensée musicale : « L'essence de la musique, écrit-il à la fille de Madeleine Lemaire, le 20 *mai*¹, est de réveiller en nous ce fond mystérieux (et inexprimable à la littérature et en général à tous les modes d'expression finis, qui se servent ou de mots et par conséquent d'idées, choses déterminées, ou d'objets déterminés — peinture, sculpture) de notre âme, qui commence là où le fini et tous les arts qui ont pour objet le fini s'arrêtent, là où la science s'arrête, et qu'on peut appeler pour cela religieux. »

Le 27 *mars*, Proust est reçu à la licence ès lettres (philosophie). On le voit beaucoup dans le monde, chez les Daudet, chez Robert de Montesquiou, dans les salons à la mode, qu'il décrira plus

1. *Correspondance*, t. I, p. 388-389.

tard dans ses chroniques : Mme Aubernon, Mme Lemaire, la princesse Mathilde, la princesse de Polignac le reçoivent. Le 6 juin, il commence à travailler comme attaché non rétribué à la bibliothèque Mazarine, après avoir été reçu au concours correspondant. Désigné pour le dépôt légal, il se fait mettre en congé. En 1900, le congé, sans cesse renouvelé, deviendra définitif. Il passe ses vacances avec Reynaldo Hahn, en août à Dieppe, en septembre à Belle-Île, puis à Beg-Meil : ce séjour est raconté dans *Jean Santeuil*. C'est la fusion imaginaire d'Évian, de Beg-Meil et de Cabourg, qui donnera Balbec dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Proust y lit Carlyle, Balzac, *Par les champs et par les grèves* de Flaubert.

Ce séjour en Bretagne est capital, parce que Proust y commence *Jean Santeuil*, roman inachevé et posthume, mais largement repris dans *À la recherche du temps perdu*. Le 29 octobre, « La Mort de Baldassare Silvande » paraît dans la *Revue hebdomadaire*. À la fin de novembre, après une visite au Louvre, Proust rédige l'essai « Chardin et Rembrandt », qui paraîtra posthume, et, le 9 décembre, un compte rendu d'un concert où Saint-Saëns jouait Mozart. Le *Gaulois* contient, le 14 décembre, un autre article de lui sur Saint-Saëns. Le 31 décembre, *L'Année des poètes* publie trois « Portraits de peintres ».

1896

Le 31 janvier, Proust assiste à la première de *La Bonne Hélène*, de Jules Lemaître, dont il rédige un compte rendu, qui, comme une note de mars sur Jules Renard, sera publié après sa mort. En mars, la *Vie contemporaine* donne *L'Indifférent. Les Plaisirs et les Jours*, tirés d'abord sur épreuves, dont certaines portent le titre « Le Château du Réveillon », à partir de mars, paraissent en librairie le 12 juin : c'est Calmann-Lévy qui les édite, illustrés par Madeleine Lemaire, préfacés par Anatole France. Le 15 juillet, la *Revue blanche* publie « Contre l'obscurité ».

À la fin de juillet, Proust se fait photographe chez Otto, pour illustrer un article de Maurras sur *Les Plaisirs et les Jours*, qui paraît dans la *Revue encyclopédique* du 22 août.

Le 10 mai, le grand-oncle Louis Weil, propriétaire de la maison d'Auteuil, meurt d'une pneumonie ; le 30 juin, Nathé Weil, grand-père maternel de Proust, meurt à son tour. Proust se lie avec le jeune Lucien Daudet ; son amitié avec Reynaldo Hahn n'est plus que de l'amitié. Il passe, en août, plusieurs semaines au Mont-Dore, lit Dumas, Balzac, *Port-Royal* de Sainte-Beuve, *Les Confessions* de Rousseau ; il écrit à sa mère, le 16 septembre, qu'il a terminé « 110 grandes pages » de son roman. En octobre, à Fontainebleau avec Léon Daudet, il écrit une scène qu'il

reprenra souvent, celle du coup de téléphone à sa mère. Il lui réclame des volumes de Balzac, de Shakespeare, de Goethe et *Middlemarch* de George Eliot.

En octobre, Nicolas II et Alexandra font un voyage officiel en France, évoqué dans *À la recherche du temps perdu*.

Le 3 novembre, il écoute Jaurès à la Chambre parler du massacre des Arméniens ; il le peint dans *Jean Santeuil* sous le nom de Couzon. Le 10 novembre, *Le Matin* publie un fac-similé du bordereau de l'affaire Dreyfus.

1897

Proust publie dans la *Revue d'art dramatique* de janvier « Silhouette d'artiste ». Le 6 février, il se bat en duel avec Jean Lorrain, qui l'avait attaqué dans *Le Journal*, à propos de ses relations avec Lucien Daudet. En mars, la propriété d'Auteuil est vendue. Le 11 août, « Sur M. Alphonse Daudet » paraît dans *La Presse*. Il passe un mois avec sa mère à Kreuznach, en Rhénanie. Il lit Balzac, manifeste de l'intérêt pour *Les Frères Karamazov*, *La Vie de Samuel Johnson* de Boswell, Michelet, Dickens, dont il dit ne rien connaître. Il commence un chapitre de *Jean Santeuil* sur le duc de Réveillon.

Adrien Proust et Gilbert Ballet publient *L'Hygiène du neurasthénique*. Alphonse Daudet meurt le 16 décembre, et *La Presse* du 19 publie les « Adieux » de Proust. Celui-ci, qui continue à lire Balzac, découvre Ruskin en lisant *Ruskin et la religion de la beauté*, de Robert de La Sizeranne.

1898

Émile Zola publie « J'accuse » dans *L'Aurore*, le 13 janvier, après l'acquittement d'Esterhazy par le Conseil de guerre. Le 14, une pétition d'intellectuels demande, dans le même journal, la révision du procès de Dreyfus ; elle est signée par Marcel Proust, qui a obtenu la signature d'Anatole France. Le procès Zola s'ouvre, sur plainte du ministre de la Guerre, le 7 février, et dure jusqu'au 23. Proust y assiste, et le raconte dans *Jean Santeuil*.

Le 20 janvier, Proust publie dans la *Revue d'art dramatique* un article sur Robert de Flers.

En mars, première représentation, à l'Opéra-Comique, de *L'Île du rêve* de Reynaldo Hahn, que Proust cite dans *L'Indifférent* et dans *À la recherche du temps perdu*. En juillet, Mme Proust est opérée d'un cancer et reste plus de deux mois à la clinique. Le 30 août, le colonel Henry, après la découverte de son « faux », se suicide ; le général de Boisdeffre, chef d'état-major de l'armée, démissionne. L'Affaire, écrit alors Proust à Mme Straus, « de si

balzacienne [...] est devenue si shakespearienne avec l'accumulation de ses dénouements précipités¹ ».

Après un voyage à Trouville avec sa mère, Proust se rend à Amsterdam pour voir l'exposition Rembrandt, à laquelle il fait allusion dans un texte posthume. En novembre, il visite le musée Gustave Moreau, et rédige quelques pages sur ce peintre. Il signe une pétition en faveur du colonel Picquart, en prison depuis quatre mois ; il lit *L'Anneau d'améthyste* en feuilleton, et écrit à Massenet, le 8 décembre : « Vous êtes "si bon pour moi" que mon cœur s'est ouvert. »

1899

Cette année est capitale, parce que Proust abandonne à l'automne Jean Santeuil pour se consacrer à Ruskin.

Parmi les lectures de Proust on note *L'Art religieux du XIII^e siècle en France*, d'Émile Mâle ; Joubert, Mignet, une étude de Deschanel sur Mme de Staël, « pour mieux goûter Coppet », où il se rend en septembre ; Kipling. En juillet, il écrit une dédicace à Clément de Maugny qui marque la fin d'une amitié et fait allusion à « des orages qui ne reviendront plus », orages que décrivent *Les Plaisirs et les Jours*. Il passe la fin de l'été à Évian, rédige « Souvenirs de la mer devant le lac de Genève », des pages sur l'amour, la scène du baiser refusé, pour Jean Santeuil. Le 22 octobre, il écrit à sa mère : « Sois bien prudente si tu parles desirs matrimoniaux pour moi. »

Le 19 septembre et le 12 octobre, Proust publie dans *La Presse* « Lettres de Perse et d'ailleurs », dont il reprendra des passages dans *À la recherche du temps perdu*. C'est alors qu'il commence une étude sur Ruskin pour la *Revue de Paris*, et entreprend avec sa mère la traduction de *La Bible d'Amiens*.

1900

John Ruskin meurt à Londres, le 20 janvier. Proust compose alors une série d'articles qu'il reprendra en préface à sa traduction de *La Bible d'Amiens* : le 27 janvier, une notice nécrologique dans *La Chronique des arts et de la curiosité* ; le 13 février, dans *Le Figaro*, « Pèlerinages ruskiniens en France » ; en avril, « Ruskin à Notre-Dame d'Amiens » dans le *Mercure de France*, et, dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 1^{er} avril, une autre étude, dont la suite paraît le 1^{er} août.

À la fin d'avril, Proust part avec sa mère pour Venise, où il séjourne à l'hôtel de l'Europe. Il y retrouve Reynaldo Hahn et

1. *Correspondance*, t. II, p. 252.

la cousine de ce dernier, Marie Nordlinger, qui l'aide dans sa traduction. Il lit *Le Repos de Saint-Marc* de Ruskin, évoqué dans les brouillons du *Temps retrouvé* et va voir les fresques de Giotto à Padoue. En octobre, Proust revient seul à Venise, pendant que ses parents déménagent et s'installent 45, rue de Courcelles, au coin de la rue de Monceau, dans un appartement situé au deuxième étage, plus grand et plus confortable que celui du boulevard Malesherbes.

1901

Le 5 janvier, Proust publie dans la *Chronique des arts et de la curiosité* un compte rendu du *Pays des aromates*, de Robert de Montesquiou. Cette année est coupée de crises d'asthme. Proust termine pourtant sa traduction de *La Bible d'Amiens*, qu'il remet à la fin de l'année aux Éditions Ollendorff. Il se décrit, en janvier, à Constantin de Brancovan, « toujours malade, sans plaisirs, sans but, sans activité, sans ambition, avec ma vie finie devant moi, et le sentiment de la peine que je cause à mes parents ». Pendant l'été, il voit *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* de Dennery et Jules Verne, au Châtelet, et entend *Guillaume Tell* de Rossini à l'Opéra. Le 7 septembre, il se rend à Amiens et à Abbeville pour ses travaux. Son amitié pour le prince Antoine Bibesco se complète de celle qu'il voue à Bertrand de Fénélon.

1902

Proust reprend *Jean Santeuil* pour y écrire les pages consacrées à Mme Martial, à Mme Jacques de Réveillon, et à Bertrand de Réveillon. Le troisième texte, inspiré par Bertrand de Fénélon, sera repris pour Saint-Loup dans *À la recherche du temps perdu*.

Le 30 avril, première de *Pelléas et Mélisande* de Debussy, que Proust citera souvent, mais ne découvre vraiment qu'en 1911. En juin, il entend, sans doute, *Tristan et Isolde*, au Château d'eau, avec Litvine, sous la direction de Cortot. Il découvre Maeterlinck, grâce au *Temple enseveli*, prêté par Bibesco. Le 14 juillet, Charles Haas, modèle avoué de Swann, meurt ; Proust évoquera le tableau de Tissot qui le représente dans *La Prisonnière*. Il se rendra en septembre à Amboise, au château de Pray, chez les Daudet. En octobre, il entreprend un voyage avec Bertrand de Fénélon : Bruges, où il visite l'exposition de primitifs flamands, Anvers, Dordrecht, Rotterdam, Delft, Amsterdam, Haarlem pour voir les Hals qu'il évoquera dans *Le Côté de Guermantes II*, La Haye où il contemple la *Vue de Delft* de Vermeer, « le plus beau tableau du monde », écrira-t-il à Jean-Louis Vaudoyer le 2 mai 1921. Il a emporté *Les Maîtres d'autrefois* de Fromentin, et n'a pas été malade.

En septembre, Proust a remis *La Bible d'Amiens*, refusée par Ollendorff, au Mercure de France, qui accepte de la publier. Il dîne souvent chez la comtesse de Noailles, qu'il évoquera dans *À la recherche du temps perdu*. Bertrand de Fénélon, nommé à Constantinople, part le 8 décembre ; Proust l'accompagne à la gare ; il « passe des heures vraiment désespérées », confie-t-il à sa mère, allant jusqu'à piétiner, le 6, le chapeau de Fénélon, comme, dans *Le Côté de Guermantes*, le Narrateur mettra en pièces le chapeau de Charlus. Le 16, il assiste à la première de *La Carmélite* de Reynaldo Hahn. Le 20, il écrit une importante lettre à Bibesco sur sa vocation de romancier.

1903

Le 2 février, Proust est garçon d'honneur au mariage de son frère Robert avec Marthe Dubois-Amiot, à l'église Saint-Augustin. Le 15 février, *La Renaissance latine* publie des extraits de *La Bible d'Amiens*. Le 25, dans *Le Figaro*, Proust publie la première de ses chroniques sur les salons : « Un salon historique. Le salon de S. A. I. la princesse Mathilde » ; le 7 mars, dans la *Chronique des arts et de la curiosité*, un compte rendu d'une étude sur Ruskin par Marie de Bunsen : « Les citations de Ruskin y sont fort abondantes, et ainsi à chaque page un rayon du génie vient illuminer le texte du critique¹. » Le 9 mars, Proust parle à sa mère de sa « vraie résurrection », compromise par celle-ci lorsqu'elle exige qu'il se « remette au travail ». Le 2 avril, Proust assiste à la revue des Folies-Bergère, « ineptissime ». Le 21, il se rend à Laon, à Senlis, à Saint-Leu-d'Esserent. Le 11 mai, il publie dans *Le Figaro* « Le Salon de Mme Lemaire ». En juin, il écrit un « post-scriptum » à sa préface de *La Bible d'Amiens*, qui est une critique de « l'idolâtrie ».

Proust fréquente plusieurs jeunes aristocrates : le duc de Guiche, le prince Léon Radziwill, dont il écrit un portrait², Louis d'Albufera. Celui-ci a une liaison avec l'actrice Louise de Mornand, et Proust s'entremet, sans cesse et curieusement, entre eux. Le 31 août, sur la route d'Évian, il visite Avallon et Vézelay, et le 1^{er}, Dijon. Le 6 septembre, *Le Figaro* publie « Le Salon de la princesse de Polignac ». D'Évian, il se rend à Chamonix, sur la Mer de glace. En octobre, il visite l'église de Brou, et Beaune, en rentrant à Paris. La *Chronique des arts et de la curiosité* donne un compte rendu de « Dante Gabriel Rossetti et Elisabeth Siddal », rédigé par Proust.

1. *Essais et articles*, éd. citée, p. 456.

2. *Ibid.*, p. 474-477. Première publication en 1927.

Le 24 novembre, le professeur Adrien Proust est frappé d'une hémorragie cérébrale ; il meurt le 26 ; ses obsèques ont lieu le 28, avec les honneurs militaires. Proust en parlera dans *Le Temps retrouvé* : « Le fils d'un homme qui a rendu des services à la patrie [...], qui est resté maître de soi jusque-là, ne peut plus retenir ses larmes, car il vient de comprendre que ce qu'il entend c'est la musique d'un régiment qui s'associe à son deuil et rend honneur à la dépouille de son père. » Au début de décembre, Proust corrige les épreuves de *La Bible d'Amiens*. Des lettres à la comtesse de Noailles et à sa sœur témoignent de sa tendresse pour son père ; des notes inédites résument certaines de leurs conversations.

1904

Le 2 janvier, Proust publie dans la *Chronique des arts et de la curiosité* un compte rendu de *John Ruskin und sein Werk* par Charlotte Broicher ; il y cite Emerson, Carlyle, Goethe, Nietzsche, et évoque, en termes voilés, le mystère de Constantinople et la fin de son amitié pour Fénelon, « actuellement mort pour moi » ; la seconde partie de l'article porte donc sur les rapports entre un lieu et un être aimé, thème fondamental d'*À la recherche du temps perdu*. Le *Figaro* du 4 janvier contient « Le Salon de la comtesse d'Haussonville », qui évoque Mme de Staël et annonce celui des Guermantes. Le même journal publie le 18 janvier « Fête chez Montesquiou à Neuilly », racontée à la manière de Saint-Simon. En février, Proust prend des notes en vue d'éditer *Sésame et les lys* de Ruskin. *La Bible d'Amiens*, achevé d'imprimer du 15 février, paraît à la fin du mois, dédiée à la mémoire du professeur Proust. La *Chronique des arts et de la curiosité* publie le 23 avril « Une miniaturiste du second Empire : Mme Herbelin ». Le *Figaro* du 13 mai, « Le Salon de la comtesse Potocka », qui est, pour Proust, à la fois la princesse de Cadignan et la comtesse Pietranera. En juin, *Le Double Jardin* de Maeterlinck séduit Proust, qui le cite en note à *Sésame et les lys*. En août, Proust fait une croisière en yacht, le long des côtes bretonnes et normandes et à Guernesey ; il visite Dinan. La *Chronique des arts et de la curiosité* du 13 donne une note sur *L'Île et l'Empire de Grande-Bretagne* par Robert d'Humières, et Le *Figaro* du 16, « La Mort des cathédrales », publié au moment des débats sur la séparation de l'Église et de l'État. La Chambre commence à étudier en octobre un projet de loi sur ce sujet. *Gil Blas* publie, le 14 décembre, un compte rendu de Proust : « Étude sur Victor Hugo, par Fernand Gregh. »

Proust, malade, relit *L'Hygiène des asthmatiques* (1896) de Brissaud, qui ne le rassure guère¹. Il avait cependant écrit à

1. *Correspondance*, t. IV, p. 395 et n. 8, p. 397. Lettre du 16 décembre à Lucien Daudet.

Barrès, après avoir achevé ses travaux sur Ruskin, en mars : « J'essaierai de traduire ma pauvre âme à moi, si elle n'est pas morte dans l'intervalle¹. »

1905

Dans les premiers mois de cette année dramatique, Proust écrit la préface à *Sésame et les lys*, qui, par sa partie critique, annonce *Contre Sainte-Beuve*, et par ses souvenirs d'enfance, *Du côté de chez Swann*. La première partie de sa traduction paraît, sous le titre « Les Trésors des rois », dans *Les Arts de la vie* des 1^{er} mars, 15 avril et 15 mai. Le « Salon de la comtesse de Guerne » est publié dans *Le Figaro* du 7 mai. En juin, il rédige une note capitale pour l'épigraphe de *Sésame et les lys*², qui explique sa conception de la structure de l'œuvre littéraire. Le 15 juin, *La Renaissance latine* publie la préface de ce livre sous le titre « Sur la lecture ». Le même jour, Proust visite l'exposition Whistler. En août, *Les Arts de la vie* publient « Un professeur de beauté », article sur Montesquiou. Pendant l'été, Proust indique, dans une lettre à Bibesco, les noms éteints des *Mémoires* de Saint-Simon, à l'exception de ceux que Balzac a utilisés. Il lit un important article de Michel Bréal, « *L'Iliade* d'Homère : ses origines », dans la *Revue de Paris* du 15 juin, et s'en souviendra pour se moquer de ceux qui ne croient pas à l'unité de composition de cette œuvre. Il est particulièrement ému par *La Domination*, roman de la comtesse de Noailles, dont le héros suit un itinéraire sentimental, de la Hollande à Venise.

Au début de septembre, Proust accompagne sa mère à Évian. Deux heures après leur arrivée, elle tombe gravement malade : crise d'urémie, comme sa mère, et comme la grand-mère d'*À la recherche du temps perdu*. On la ramène à Paris. Mme Proust meurt de néphrite le 26 septembre à cinquante-sept ans. Les obsèques ont lieu le 28. Proust écrit des lettres tragiques : « Ma vie a désormais perdu son seul but, sa seule douceur, son seul amour, sa seule consolation³. » Il pense déménager, et entre vers le 3 décembre à la clinique du docteur Sollier, à Boulogne, « voulant faire ce que Maman aurait aimé, n'ayant plus d'autre but ici-bas », écrit-il à Mme Straus vers cette date.

1. *Ibid.*, p. 93.

2. *Sésame et les lys*, *Mercur* de France, 1906, p. 61-63.

3. *Correspondance*, t. V, p. 348, lettre à Montesquiou, de peu postérieure au 28 septembre.

1906

Dans cette année de deuil, peu d'événements connus. Vers le 25 janvier, Proust quitte la clinique du docteur Sollier. Ce séjour de six semaines sera dédoublé et considérablement amplifié dans *Le Temps retrouvé*. Rentré rue de Courcelles, il reste couché jusqu'en mars, corrige les épreuves de *Sésame et les lys*, dont il reçoit les exemplaires à la fin de mai : l'achevé d'imprimer est du 12 mai. Le 5 mai, la *Chronique des arts et de la curiosité* publie un compte rendu des *Pierres de Venise*, de Ruskin. Le 6 août, Proust s'installe à l'hôtel des Réservoirs à Versailles ; il y restera jusqu'à la fin de décembre. Le 23 août, Georges Weil, frère de Mme Proust, meurt d'urémie.

Parmi les amis de Proust, figure l'auteur de théâtre et ami de Debussy, René Peter ; Proust lui confie une « idée de pièce » qui rappelle la « Confession d'une jeune fille » et annonce la scène de Swann entre Mlle Vinteuil et son amie. Ce scénario figure dans une lettre à Reynaldo Hahn du 18 ou 19 septembre. Au début d'octobre, Proust loue l'appartement de son oncle Weil, 102, boulevard Haussmann, et s'y installe le 27 décembre : « C'est un appartement fort laid, dans la poussière, les arbres, tout ce que je fuis, que j'ai pris parce que c'est le seul que j'aie pu trouver que Maman connaissait [...] ». » Il s'intéresse à Emily Brontë, Thomas Hardy, achète *Les Matins à Florence* de Ruskin, lit Dumas, dont il commente la technique. Ainsi se termine une triste année, dont Proust dira en 1912 à René Peter : « Vous avez été si bon, si délicieux pour moi tout un automne, que Versailles me semble comme cette ville d'Is engloutie que Renan voyait remonter du fond attendri de sa mémoire : Ah ! Quand reflleuriront les roses de septembre ! »

1907

Durant cette année, sorte d'entraîne entre les œuvres de jeunesse et les débuts d'*À la recherche du temps perdu*, Proust recommence à écrire. À son retour de Versailles, il se dit « très malade ». *Le Figaro* publie, le 1^{er} février, « Sentiments filiaux d'un parricide », amputé par le journal d'une conclusion à laquelle Proust tenait particulièrement ; cet article a été inspiré par un fait divers : Henri Van Blarenberghe a tué sa mère et s'est suicidé. Proust invoque à son propos Œdipe et Oreste.

1. *Correspondance*, t. VI, p. 312, lettre du 8 décembre à Mme Gaston de Caillavet.

En février, il engage Nicolas Cottin comme valet de chambre. Il publie, le 9 mars, dans la *Chronique des arts et de la curiosité*, un compte rendu du *Gainsborough* de Gabriel Mourey. En mars, Proust écrit un long article sur *Les Éblouissements* de la comtesse de Noailles, publié par *Le Figaro* du 15 juin ; une page de cet article, coupée une fois de plus par le quotidien, sera reprise dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Le 20 mars, *Le Figaro* contient l'article sur les *Mémoires* de la comtesse de Boigne, « Journées de lecture ». Plusieurs passages s'en retrouvent dans *À la recherche du temps perdu* dont un passage coupé par le journal. La comtesse de Boigne a servi de modèle pour Mme de Beausergent et Mme de Villeparisis.

Proust est très lié avec le jeune Illan de Casa-Fuerte. Après la soirée du 11 avril chez la princesse de Polignac, où Reynaldo Hahn dirige son *Bal de Béatrice d'Este*, il écrit au compositeur : « Que tous les gens que j'ai connus ont vieilli. » En mai, il engage Céline, femme de Nicolas Cottin, et l'un des modèles de Françoise. Ne pouvant se rendre à l'exposition Gustave Moreau, il en fait acheter le catalogue. Le 7 juillet, *Le Figaro* publie un article de Paul Bourget, « Charles de Spoelberch de Lovenjoul », où l'auteur résume la méthode de Sainte-Beuve. Proust le citera¹. À la fin de juillet, Proust livre d'importantes remarques sur Balzac, dans sa correspondance, qui prépare ainsi son œuvre future. Le *Figaro* du 23 juillet contient un article de Proust, « Une grand-mère », où il affirme : « Rien ne dure, pas même la mort. »

Au début d'août, Proust part pour Cabourg, où il se rendra chaque année pendant sept ans. Après avoir consulté Émile Mâle, il visite Bayeux, Caen, Balleroy, Dives, Pont-Audemer. Il fréquente la bonne société de la côte, et fait la connaissance d'un jeune chauffeur de taxi, Alfred Agoſtinelli, qui le conduit en excursion et lui éclaire les monuments, la nuit, avec les phares de sa voiture. Il écrit, autour du 15 août, un texte, qui paraîtra après sa mort, sur Tolstoï et Shakespeare, où il évoque Sainte-Beuve, de même que dans deux lettres d'octobre à Robert Dreyfus. Il rentre à Paris au début d'octobre, par Évreux, Glisolles et Conches. Le 7 octobre, il va écouter Mayol, qu'il citera à plusieurs reprises dans *À la recherche du temps perdu*. Il s'intéresse à l'affaire Eulenburg ; ce prince allemand avait été accusé par un journaliste d'avoir entouré l'Empereur d'homosexuels. Le *Figaro* du 19 novembre publie, de Proust, « Impressions de route en automobile », dont il reprendra des passages dans *Du côté de chez Swann* et dans *La Prisonnière* ; il y fait le portrait d'Agoſtinelli, et prévoit sa fin tragique. Enfin, le 26 décembre, *Le Figaro* fait paraître sa notice nécrologique sur Gustave de Borda,

1. Contre Sainte-Beuve, éd. citée, p. 218, 219, 220 et n. 2 de la page 220.

escrireur célèbre, et témoin de Proust lors de son duel avec Jean Lorrain.

1908

Cette année voit naître deux œuvres, d'inégale importance, les pastiches et *Contre Sainte-Beuve*.

En janvier, Proust écrit « Robert et le chevreau, Maman part en voyage », premières pages d'un ensemble de soixante-quinze feuillets, actuellement disparus, dont il a fait l'inventaire dans un carnet appelé le *Carnet de 1908*. D'autre part, le 9, éclate l'affaire Lemoine, sujet des pastiches. Cet ingénieur avait persuadé le président de la De Beers qu'il avait découvert le secret de la fabrication des diamants, et lui avait extorqué soixante-quatre mille livres. Proust commence à écrire, dès janvier, ses pastiches. Mme Straus lui a donné cinq carnets ; sur quatre d'entre eux, il jette des notes en vue de son œuvre future. *Le Figaro* du 22 février publie, dans son supplément littéraire, les pastiches de Balzac, du *Journal* des Goncourt, de Michelet, de Faguet. Le 14 mars, ceux de Flaubert et de Sainte-Beuve. Le 21, celui de Renan. Des pastiches de Chateaubriand, de Ruskin resteront inédits. Celui de Saint-Simon ne paraîtra qu'en 1919.

Au printemps, Proust parle dans ses lettres de « quelque chose qu'il écrit », d'un « travail très important », d'un « roman parisien ». Il cherche à rencontrer Mlle de Goyon, qui le décevra. En mai, lettre capitale à Louis d'Albufera, où il décrit ses multiples projets. Le 12 juin, il assiste, chez la princesse de Polignac, à une fête « merveilleuse où tant de visages comiques faisaient une frise de grotesques incomparables¹ ».

Pendant l'été, les projets de rédaction semblent suspendus. Proust renouvelle le bail pour son appartement, et part le 18 juillet pour Cabourg. Le même mois, il rédige la liste capitale des « pages écrites » dans le *Carnet* dit « de 1908 ». Il se lie avec le jeune Marcel Plantevignes, joue au Casino, assiste à une séance de cinéma. *L'Intransigeant* publie un compte rendu du *Chemin mort* de Lucien Daudet, le 8 septembre. À la fin de septembre, il s'installe à l'hôtel des Réservoirs, à Versailles, et emploie Agostinelli. Dans plusieurs lettres de cette année, il proteste contre des accusations concernant ses mœurs, qui le font souffrir. En octobre, il semble recommencer à écrire, et rentre à Paris au début de novembre. Jusqu'à cette date, il a noté dans le *Carnet de 1908* des pages de remarques en vue d'un roman, des notes de lecture, des réflexions artistiques, qu'il développera sur des

1. *Correspondance*, t. VIII, p. 139, lettre du 12 juin à Mme de Caraman-Chimay.

feuillets séparés, maintenant connus sous le nom de « Proust 45¹ ».

En novembre, commencent les notes critiques du *Carnet de 1908* sur Sainte-Beuve. Le projet se précise en décembre : Proust hésite entre un essai et une conversation sur Sainte-Beuve avec sa mère. Il a fait racheter toute l'œuvre du critique, et relit le *Journal* des Goncourt et Saint-Simon, son « grand divertissement ». Il rédige à partir de cette date les premiers cahiers destinés à un *Contre Sainte-Beuve*, et notamment le premier d'entre eux, le Cahier 3², où figurent d'importantes pages sur la mémoire.

1909

Année très importante, où Proust passe d'un projet de livre sur Sainte-Beuve, critique et narratif, à un véritable roman. Très peu de publications, puisque Proust se consacre à ce travail essentiel.

En janvier, Proust est souffrant. Il emprunte *Port-Royal* à Lauris. En février, il oppose, dans son *Carnet*, *Sylvie* à *Colette Baudouche* de Barrès. Le 6 mars, *Le Figaro* publie un dernier pastiche, « L'Affaire Lemoine, par Henri de Régnier ». Proust voudrait réunir ses pastiches en volume ; ils sont refusés par le *Mercur* de France, Calmann-Lévy, Fasquelle. En mars, il rédige le prologue de *Contre Sainte-Beuve*, récit, dans le Cahier 1, qui fait suite aux Cahiers 3 et 2. Il raconte la matinée qui fait le sujet du livre dans les Cahiers 5 et 4. En mai, il interroge Georges de Lauris sur le nom de Guermantes. En juin, Proust transforme son récit en roman, dans le cahier 8, qui avait été précédé des Cahiers 31, 36, 7, 6, 51, puis dans la série des Cahiers 12, 25, 26, 32, 27, 29, 63, 68, 69, 22.

C'est donc un travail considérable qui mène à une lettre importante à l'éditeur Vallette, directeur du *Mercur* de France, à la mi-août. Proust y résume le contenu de son ouvrage, qu'il lui reste encore à rassembler, à construire. L'éditeur refuse *Contre Sainte-Beuve*. Proust songe au *Figaro*, qui refusera aussi. Le 15 août, l'écrivain est parti pour Cabourg. Le 16, il écrit à Mme Straus : « Je viens de commencer — et de finir — tout un long livre³. » Il entend un acte de *Werther* ; des tziganes lui jouent *Rêverie* de Reynaldo Hahn ; il en est ému aux larmes. Il fréquente des jeunes gens, puis rentre à Paris à la fin de septembre ou au début d'octobre. Il met alors au net, dans trois cahiers, le début de « Combray »

1. N. a. fr. 16636, ff^{os} 1 à 31, publiés dans *Contre Sainte-Beuve*, éd. citée, p. 211-232.

2. La numérotation des cahiers, qui ne correspond pas toujours à l'ordre de rédaction, est celle de la Bibliothèque nationale.

3. *Correspondance*, t. IX, p. 163.

jusqu'aux « deux côtés », non compris, et le fait dactylographier. Il rend *Port-Royal* à Lauris, ce qui marque bien qu'il a renoncé à Sainte-Beuve, et lui emprunte Mâle. De la fin 1908 à la fin 1909, Proust, passé d'un essai et récit à un roman, a donc rédigé vingt cahiers, qui traitent de Combray, d'un amour de Swann, d'un séjour au bord de la mer, à Querqueville, de Gilberte et sa mère. Certains cahiers sont composés d'esquisses diverses, d'autres les organisent et les mettent au net.

Il a lu *Matière et mémoire* de Bergson, qu'il annote dans le *Carnet de 1908* et les Cahiers 12 et 14, *La Bien-Aimée* de Thomas Hardy, et consulté le *Nouvel armorial du bibliophile*, de Guigard, où se trouvent les armes des Guermantes.

1910

Nouvelle année de travail intensif et de retraite relative.

Le 12 janvier, mort de Mme Arman de Caillavet, égérie d'Anatole France, et mère de Gaston de Caillavet, ami de Proust. Le *Figaro* publie les lettres de Musset à Aimée d'Alton, que Proust commente dans le *Carnet de 1908* et, plus tard, dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Il reçoit la photo de Jeanne Pouquet, épouse de Gaston de Caillavet, et demande celle de leur fille Simone. Le 28 janvier, l'inondation de la Seine atteint l'immeuble du boulevard Haussmann.

Au printemps, Proust va retirer le manuscrit de *Contre Sainte-Beuve* au *Figaro*, qui a refusé de le publier. Le 4 juin, il assiste à la première de la saison des ballets russes : *Shéhérazade* de Fokine, avec Nijinski et Karsavina. Il lit avec admiration un article de Vaudoyer sur ces ballets, dans la *Revue de Paris* du 15 juillet. Le 17 juillet, Proust part pour Cabourg avec son valet de chambre, Nicolas Cottin. En août, il songe à publier son œuvre dans la *Grande revue*.

Il fréquente depuis 1909 le jeune Albert Nahmias, qui lui sert de secrétaire. Le 21 septembre, Proust publie, dans *L'Intransigeant*, son seul article de l'année : « Autour d'un livre : *Le Prince des cravates* », recueil de nouvelles de Lucien Daudet. Proust rentre à Paris au début d'octobre. Il a fait insonoriser sa chambre avec du liège.

Cette année, il a relu et annoté *La Chartreuse de Parme*, lu et commenté *Les Yeux bleus* de Thomas Hardy. Ses travaux comprennent des compléments pour « Combray » et « Querqueville », dans les Cahiers 28, 14, 30 ; 37, 38 ; 13, 11 ; le manuscrit d'« Un amour de Swann », continué en 1911, celui d'« Autour de Mme Swann », dans les Cahiers 24, 20, 21¹. Une version du

1. Peut-être de 1911, comme « Un amour de Swann » et « Noms de pays : le pays ».

Côté de *Germantes* dans les Cahiers 39 à 43 et 49. Dans ces pages apparaissent les personnages de Bergotte, Elstir, Maria. Il a aussi rédigé, à l'envers du Cahier 51, une première version du « Bal de têtes », qui entraîne un changement de conclusion et la modification de la structure du roman, les passages esthétiques étant transférés à la fin du livre.

1911

Proust consacre cette année à achever la première version, après *Contre Sainte-Beuve*, de son roman. Naturellement certains cahiers ont pu être commencés en 1910 et terminés en 1911. Les brouillons du dernier volume se trouvent dans les Cahiers 47, 48, 50, 58, 57, 11 et 13. Les Cahiers 58 et 57 contiennent la « matinée chez la princesse de Guermantes », conclusion de l'œuvre.

Grâce au théâtrophone, qui retransmet les spectacles au téléphone, Proust entend le 20 février un acte des *Maîtres chanteurs*, et surtout, à partir du 21 février, *Pelléas et Mélisande*, qui lui procure une vive émotion, et qu'il cite souvent dans *À la recherche du temps perdu*. Il s'abonne à *La Nouvelle Revue française*. Le 21 mars, il assiste, au Châtelet, à la première du *Martyre de saint Sébastien*, de Debussy et D'Annunzio, qui le déçoit. Il rédige un pastiche du livret de *Pelléas et Mélisande*, qui paraîtra après sa mort. Au début d'avril, Proust commence à échanger d'importantes lettres avec Louis de Robert, qui s'entremet pour la publication d'*À la recherche du temps perdu*. Le 11 juillet, il part pour Cabourg, où il passe trois mois. Il y lit une série d'articles de Maeterlinck sur la mort, dans *Le Figaro*, du 1^{er} au 6 août, et précise dans une lettre à Lauris du 23 ou 24 août ses propres théories, qui vont à l'opposé. Il lui indique que la partie de son livre qu'il « fait transcrire » atteint huit cents pages.

À Cabourg, Proust emploie Nahmias comme secrétaire, et fait dactylographier la suite de son manuscrit par Miss Coecilia Hayward. Cette dactylographie, achevée, portera sur la couverture : « Les Intermittences du cœur, Le Temps perdu, 1^{re} partie. »

En décembre, Proust visite l'exposition de peinture chinoise de la galerie Durand-Ruel. Il perd de grosses sommes à la Bourse.

1912

Cette année est marquée par la mise au point de la première partie du *Temps perdu*, et par la recherche d'un éditeur.

Proust s'adresse d'abord, en octobre, à Fasquelle, à qui il envoie la dactylographie de son premier volume, intitulé « Le Temps

perdu ». Le second, écrit, mais en cahiers, s'appellerait « Le Temps retrouvé ». Le titre général est alors « Les Intermittences du cœur ». Cette dactylographie a été achevée en juin. Il s'adresse à Gaston Gallimard, le 2 novembre, et a fait joindre Jacques Copeau, par Bibesco. Les deux maisons refusent le manuscrit à la fin de l'année.

Le 21 mars, *Le Figaro* publie « Épines blanches, épines roses », extrait de « Combray » ; le 4 juin, « Rayon de soleil sur un balcon », récit fragmentaire de l'amour du Narrateur pour Gilberte ; le 3 septembre, « L'Église de village ».

Parti pour Cabourg le 7 août, Proust rentre à Paris au début d'octobre. Malgré le silence des éditeurs, Proust a commencé à mettre au net le manuscrit du *Côté de Guermantes*, dans les Cahiers 34, 35, 44, 45.

1913

Cette année se signale par la publication à compte d'auteur de *Du côté de chez Swann*, qui entraîne la transformation de l'ensemble d'*À la recherche du temps perdu*, et par le début d'une affection passionnée pour Alfred Agostinelli, qui transforme la vie de Proust.

Au début de l'année, un troisième éditeur, Ollendorff refuse le roman. À la mi-février, Proust demande à René Blum, ami de Grasset, de proposer son livre à cet éditeur, à compte d'auteur, en deux volumes, « de 650 pages environ chacun ». Le contrat est signé le 11 mars.

À la fin de janvier, Proust a passé « deux heures » devant le portail Sainte-Anne de Notre-Dame de Paris. Il a écouté au théâtrophone *Fervaal* de Vincent d'Indy, qu'il rapproche de la première sonate pour piano et violon de Fauré. Le 26 février, il entend à la Salle Pleyel le quatuor Capet jouer les quatuors 15, 16 et 17 de Beethoven. En mars, il réécoute au théâtrophone la *Symphonie pastorale*. Le 25, *Le Figaro* publie « Vacances de Pâques », extrait de *Du côté de chez Swann* et du *Côté de Guermantes*. Le 27 mars, le chauffeur de Proust, Odilon Albaret, épouse Céleste Gineste ; elle remplacera Céline Cottin, pendant la journée, à la fin de l'année, et ne quittera plus Proust jusqu'à la mort de ce dernier.

Les premiers placards de *Du côté de chez Swann* sont imprimés par Colin le 31 mars. Proust remanie les épreuves, cherche un titre général. C'est à la mi-mai qu'il adopte *À la recherche du temps perdu*. Les deuxièmes épreuves sont imprimées du 30 mai au 1^{er} septembre, les troisièmes du 31 juillet au 28 août, les quatrièmes et les cinquièmes du 13 au 27 octobre.

Au *printemps*, Proust envoie au *Temps* un compte rendu de *La Colline inspirée* de Barrès, qui ne paraîtra pas. Le 19 avril, il écoute Enesco jouer la *Sonate* de Franck. Le 15 mai, il assiste aux ballets russes, au théâtre des Champs-Élysées, ainsi que le 17, où Nijinski danse *L'Après-midi d'un faune*. Le 22 mai, il assiste à une représentation de *Boris Godounov* au théâtre des Champs-Élysées.

À la fin de mai, Proust accueille chez lui Agostinelli et sa compagne, Anna. Il engage le jeune homme comme secrétaire. Le 26 juillet, il part pour Cabourg avec le couple, mais, à la suite d'une excursion à Houlgate le 4 août, il rentre brusquement par le train avec le jeune homme, sans même repasser à son hôtel. Une crise analogue sera évoquée dans « Les Intermittences du cœur », chapitre de *Sodome et Gomorrhe II*.

Proust doit amputer son premier volume de deux chapitres, et changer la conclusion. *Du côté de chez Swann*, achevé d'imprimer le 8 novembre, sort en librairie le 14. Le 12 novembre, *Le Temps* publie une importante interview de Proust. Le 1^{er} décembre, Agostinelli, qui avait commencé d'apprendre à piloter des avions, à Buc, près de Paris, part pour Antibes. Proust, désespéré, envoie Albert Nahmias négociateur, contre argent, le retour du jeune homme ; ce dernier ne reviendra jamais. Le 21 décembre, *Le Miroir* publie une seconde interview de Proust.

Pendant cette année, Proust a fait dactylographier un deuxième volume, *Le Côté de Guermantes*, et a rédigé un deuxième séjour au bord de la mer, dans les Cahiers 34 et 33. La mise au point de *Du côté de chez Swann*, et la passion, l'ont, quant au reste, retenu. Enfin, c'est en 1913 que le prénom d'Albertine apparaît.

1914

Pendant cette année, Proust, qui prépare un deuxième volume, *Le Côté de Guermantes*, qui ne paraîtra jamais sous cette forme, est endeuillé par la mort d'Agostinelli et subit les conséquences de la guerre.

Les premiers mois de l'année se passent dans la souffrance de la séparation. À la fin de mars, Agostinelli s'inscrit à une école de pilotage près d'Antibes, sous le nom de Marcel Swann. Le 30 mai, volant au-dessus de la mer, il s'écrase à la surface de l'eau et, ne sachant pas nager, se noie. Le même jour, Proust lui avait écrit une longue lettre, la seule qui nous soit parvenue ; on y lit que Proust avait acheté un avion pour vingt-sept mille francs, et qu'il voulait y faire graver le sonnet du Cygne, de Mallarmé. Proust accueille la « veuve » quelques semaines à Paris. Il égale sa souffrance à celle que lui a causée la mort de sa mère. Cependant, à Cabourg, où il s'est rendu en septembre, il vit une « première étape de détachement », comme il l'écrit à Reynaldo Hahn, à la fin d'octobre.

Pendant le premier semestre, Proust a cependant beaucoup écrit. Il fonde le premier et le deuxième séjour à Balbec en un seul, et continue, sur les Cahiers 46 et 71, à préparer cet épisode. Il rédige un premier état de *La Prisonnière* dans le Cahier 71. Pendant l'été, sous le coup de la douleur, il écrit un premier jet de *La Fugitive* dans les Cahiers 54 et 71. Il emplit ses Carnets 2, 3 et 4 de notes et d'expressions destinées à des personnages. Dans les Carnets 3 et 4, il esquisse l'analyse d'un quatuor de Vinteuil, qu'il reprend dans le Cahier 57 pour *Le Temps retrouvé*, mais qui deviendra le septuor de *La Prisonnière*. Parallèlement, Proust s'occupe des épreuves de son tome II, *Le Côté de Guermantes*. Grasset a fait composer en 1913 des épreuves qui présentent Mme Swann à Paris et le premier séjour à Balbec sous le titre de « Noms de pays ». Le 6 juin, l'imprimeur achève un second jeu d'épreuves, qui correspond à un volume appelé *Le Côté des Guermantes*, et conduit jusqu'à la fin de la matinée chez Mme de Villeparisis. *La Nouvelle Revue française* du 1^{er} juin publie des pages du séjour à Balbec, et celle du 1^{er} juillet, des extraits du *Côté de Guermantes*, dont la maladie de la grand-mère.

En novembre, Proust relit l'*Histoire de l'affaire Dreyfus* de Joseph Reinach.

À la déclaration de guerre, Odilon Albaret, chauffeur et, deux semaines plus tard, Nicolas Cottin, valet de chambre, sont mobilisés. Proust demande à Céleste Albaret de s'installer chez lui. Il engage un premier valet, tout de suite mobilisé, puis un Suédois, Ernest Forssgren. Au début de septembre, il se promène la nuit dans Paris, par clair de lune. Il passe le reste du mois à Cabourg, pour la dernière fois. De retour à Paris, il se sépare de Forssgren, et du téléphone. Malade, réformé, il suit les nouvelles de la guerre dans de nombreux journaux. Il rédige des brouillons pour le personnage de Charlus dans le Cahier 54. Le 17 décembre, Bertrand de Fénélon est tué. Proust relit *La Bruyère*, à la fin de « cette affreuse année », où il ne publie rien, Grasset, mobilisé, ayant fermé sa maison d'édition.

1915

Durant cette année, Proust rédige sept cahiers pour *Sodome et Gomorrhe*, *La Prisonnière*, *La Fugitive*.

L'année commence, pour lui, par un autre deuil : la mort, le 13 janvier, de son ami Gaston de Caillavet, mari de son amie d'enfance Jeanne Pouquet. Il se lie avec Missia Edwards, qui deviendra Missia Sert. Au printemps, il relit le *Journal* des Goncourt, peut-être pour écrire le pastiche qui prendra place dans *Le Temps retrouvé*, et s'intéresse de nouveau à la princesse Mathilde. Il fait déposer, le 30 mai, une gerbe sur la tombe d'Agostinelli. En juin, il résume,

dans une lettre à Lucien Daudet, le mariage du jeune Cambremer. Il adresse à Léon Daudet un pastiche de Wagner. Il passe de nombreuses visites médicales, mais est toujours réformé. Pendant l'été, il travaille à *Sodome et Gomorrhe*. Au mois de novembre, il écrit une importante lettre-dédicace à Mme Scheikévitch, où il résume toute l'histoire d'Albertine à partir d'extraits des Cahiers 55 et 56. Il a introduit ce personnage dans le premier séjour à Balbec, puis dans *Sodome et Gomorrhe* pour le deuxième séjour ; il résume aussi, dans cette lettre, le début de *La Fugitive*, mais non le séjour à Venise. La structure du roman est bouleversée. La deuxième version de l'épisode d'Albertine, après celle de 1914, figure dans les Cahiers 46, 72, 53, 73, 55, 56.

1916

L'année 1916 est marquée par un changement d'éditeur, par la rédaction du manuscrit de *Sodome et Gomorrhe*, et, peut-être, de la fin d'*À la recherche du temps perdu*, par l'introduction de la guerre dans l'œuvre de Proust.

Le 25 février, Proust « fait la paix » avec Gide, qui avait refusé *Du côté de chez Swann* pour Gallimard. Celui-ci demande à Proust de publier le reste de son œuvre aux Éditions de la Nouvelle Revue française. Proust négocie alors avec René Blum et Bernard Grasset pour obtenir d'être libéré de son contrat avec cet éditeur. Le 9 août, Gaston Gallimard assure à Proust que Grasset n'a aucun droit de propriété sur son œuvre. Grasset, qui se soigne en Suisse, consent, le 29 août, jour où il écrit à Proust : « Je renonce à publier le second volume de *À la recherche du temps perdu*¹. » Proust, qui avait repris contact avec Gaston Gallimard au printemps, est alors libre de se faire éditer par lui. Gallimard conseille à Proust, le 15 septembre, d'écrire à Grasset « en supposant l'accord complet » et que « liberté entière lui est laissée ». Le 22 octobre, Gallimard conclut : « Vous pouvez donc m'envoyer quand vous voulez le commencement du manuscrit. »

Proust renouvelle également ses relations, se lie avec de jeunes écrivains : Cocteau, qu'il connaît depuis 1910, Lacretelle, et un précieux témoin, Paul Morand. Il recommence à sortir, au printemps, pour entendre à Versailles le nouvel opéra de Reynaldo Hahn, et chez la princesse de Polignac. En août, il dîne chez Larue, son restaurant préféré, avec celui du Ritz. Il fréquente la princesse Murat et la princesse Soutzo, amie de Morand.

En février, il a complété la peinture d'Albertine en introduisant dans son œuvre les tissus et les robes du couturier Fortuny, qui s'inspire de Venise et de Carpaccio. Il relit au printemps Tallemant

1. Correspondance, t.XV, p. 279.

des Réaux, qu'il cite dans *La Prisonnière*, et « Sinbad le marin » qu'il évoque dans les promenades nocturnes du *Temps retrouvé*. Il a trouvé le titre de *Sodome et Gomorrhe* et composé plusieurs épisodes qui se déroulent pendant la guerre, autour de M. de Charlus¹. Il complète sa documentation : Le Cuziat, ancien valet de Radziwill, qui tenait une « maison de bains », rue Godot-de-Mauroy, en ouvre une rue de l'Arcade. Proust lui donne quelques meubles. Cet homme sert à Proust d'informateur, et l'écrivain se rend parfois dans cette « maison ». Selon Céleste Albaret, « c'était le tableau de ce qu'il avait vu qui l'intéressait. Rien d'autre. » C'est ainsi qu'il avait regardé une scène de flagellation, « justement [...] parce qu'on ne peut l'inventer² ».

1917

Peu de lettres suivent un « triste premier janvier ». La rédaction des manuscrits progresse. Proust note aussi des additions sur certains cahiers, dont le 61.

Il sort plus souvent que l'année précédente, soit qu'il aille mieux, soit qu'il ait besoin de nourritures supplémentaires pour son œuvre. On le voit au début de l'année chez les Rothschild. Morand rend visite à Proust le 1^{er} février ; celui-ci lui raconte des anecdotes, qu'il introduit à la même époque dans son œuvre. Sa grande amitié de l'année est pour la princesse Soutzo, qui épousera plus tard Paul Morand. Le *Journal* de l'abbé Mugnier note plusieurs dîners où se trouve Proust, en avril, en juin, avec Cocteau, Morand, Pierre de Polignac, Mme de Cheigné. En mai, Proust travaille aux pages sur Dostoïevski de *La Prisonnière*. Le 28 juillet, son dîner au Ritz est suivi d'une alerte, qui évoque un tableau du Greco ; il l'intègre au *Temps retrouvé*.

Le 22 août, Emmanuel Bibesco se suicide à Londres, ce qui cause à Proust un « grand chagrin ». En octobre, Morand est nommé à l'ambassade de France à Rome.

Pendant deux jours de cette année, Proust est resté « comme mort », rapporte Céleste Albaret³. C'est la même année, par périodes successives, qu'il aurait fait détruire par sa gouvernante, raconte-t-elle, trente-deux cahiers d'une écriture très régulière, qui dataient d'avant 1914.

Gallimard imprime une nouvelle édition de *Du côté de chez Swann*, dont la publication sera retardée jusqu'en juin 1919. La

1. Lettre à Gaston Gallimard, entre le 15 et le 31 mai 1916, *Correspondance*, t. XV, p. 132.

2. C. Albaret, *Monsieur Proust*, Paris, Laffont, 1973, p. 235-241.

3. *Ibid.*, p. 333-338 : « Si j'avais tenu mon journal, comme m'y incitait M. Proust, je pourrais fixer la date exacte. »

principale correction concerne le déplacement de Combray, qui se trouvait près de Chartres en 1913, et qui est maintenant placé sur le front, entre Laon et Reims. En octobre, Proust reçoit les épreuves d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

Proust cherche, à la fin de l'année, à vendre une partie de ses meubles et de ses tapis, pour « secourir une grande infortune ».

1918

Pendant cette dernière année de guerre, Proust achève, pour l'essentiel, le manuscrit d'*À la recherche du temps perdu*, corrige les épreuves d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, et mène une vie sociale active.

Le 30 janvier, Proust est dans la rue, alors que les Allemands bombardent Paris¹ ; la scène est décrite dans *Le Temps retrouvé*. Il fréquente les Beaumont, Mme Rehbinder, Thérèse d'Hinnisdal, Élisabeth de Gramont, le duc de Guiche, Walter Berry, Mme de Ludre, la princesse Murat, Jean de Castellane, Mme Hennessy. Le 3 février, il rencontre François Mauriac pour la première fois. Il dîne le 5 chez Mme Alphonse Daudet, avec l'abbé Mugnier, la comtesse de Noailles, Francis Jammes, Lucien et Léon Daudet ; le 13 et le 27, il dîne chez la princesse Soutzo. Au début d'avril, il est frappé d'une légère aphasie et d'une paralysie faciale. Ces accidents de santé ont été transposés dans *Le Temps retrouvé*, pour montrer les périls qui menacent la vocation. Le 20 avril, Proust rédige sa célèbre dédicace à Jacques de Lacretelle, où il lui indique quelques « clés » de ses personnages².

En avril, arrive la suite des épreuves d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Proust parle alors de « cinq volumes » pour l'ensemble d'*À la recherche du temps perdu*. Il rédige, ainsi qu'en mai, la préface de *Propos de peintre — De David à Degas*, par Jacques-Émile Blanche, qui sera publiée en mars 1919. Au printemps, il prépare un volume de pastiches et d'articles³, en y adjoignant un pastiche de Saint-Simon, qu'il va écrire pendant l'été. Proust y fait figurer tous ses amis de la haute société, et reprend, à propos des Murat, le thème de la noblesse d'empire. Proust songe à dédicacer *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* à la mémoire du prince de Polignac ; la princesse refuse.

Gallimard rachète à Grasset les derniers invendus de *Du côté de chez Swann* pendant l'été ; ils sortiront sous couverture blanche.

1. 65 morts et 187 blessés. Voir Élisabeth Hausser, *Paris au jour le jour, 1900-1919*, Éd. de Minuit, 1968, p. 665.

2. *Essais et articles*, éd. citée, p. 564-566.

3. Contrat avec Gallimard daté du 23 juin 1918.

Au moment de l'armistice, Proust écrit à Mme Straus une lettre où il évoque Shakespeare et donne son avis sur la paix : « Je préfère à toutes les paix, celles qui ne laissent de rancune au cœur de personne. »

L'achèvement d'imprimer d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* est du 30 novembre : un volume de quatre cent quarante-trois pages. En décembre, Proust envisage six volumes pour l'ensemble d'*À la recherche du temps perdu*. Il prévoit un *Sodome et Gomorrhe* en trois parties. Quelques épreuves du *Côté de Guermantes* lui parviennent.

1919

Cette année, par la publication simultanée de trois volumes, et la consécration que lui apporte, dans une certaine mesure, le prix Goncourt, donne à Proust une compensation tardive.

C'est sans doute cette année que Proust recrute un dernier secrétaire, Henri Rochat. Celui-ci fait de la peinture, comme Albertine, joue aux dames, écrit quelques lettres sous la dictée de son patron.

Malheureusement, l'existence de Proust est bouleversée par un déménagement forcé : sa tante vend l'immeuble du 102, boulevard Haussmann à la banque Varin-Bernier. Proust s'installe le 30 mai au quatrième étage de l'hôtel particulier qu'occupe Réjane, rue Laurent-Pichat : « Le déménagement m'avait déjà aux trois quarts tué, la maison de Mme Réjane a consommé le dernier quart. Elle est à côté du Bois, ce qui m'a rendu l'asthme des foin », écrit-il à Mrs Schiff le 2 juillet.

La mise en vente d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* est retardée jusqu'à juin, *La Nouvelle Revue française* devant en donner des extraits dans son premier numéro d'une nouvelle série, le 1^{er} juin. Des extraits du *Côté de Guermantes* paraissent le 1^{er} juillet dans la même revue. À la fin de juin, *Pastiches et mélanges*, la réédition de *Du côté de chez Swann*, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* sortent en librairie. Proust accepte le morcellement du manuscrit et des épreuves Grasset non parues en 1914 d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* pour une édition de luxe tirée à cinquante exemplaires.

Proust, adversaire de tout nationalisme, est en désaccord avec le manifeste « Pour un parti de l'intelligence », que cinquante-quatre écrivains, dont Bourget, Ghéon, Halévy, Jammes, Maurras, Maritain, Vaudoyer, signent dans le supplément littéraire du *Figaro*, le 9 juillet.

Le 20 août, Gaston Gallimard insiste pour faire dactylographier les cahiers du *Côté de Guermantes*. En août également, Proust reçoit, envoyés par Jacques Tronche, des Éditions Gallimard, les « deux derniers Claudel » et les *Œuvres choisies* de Walt Whitman¹.

1. Lettre inédite de Jacques Tronche à Marcel Proust.

Le 1^{er} octobre, Proust s'installe 44, rue Hamelin, au cinquième étage, provisoirement, croit-il, dans un appartement de cinq pièces mais sans histoire, sans mémoire, loin du quartier de son enfance : « Mais pas une seule fois, dit Céleste Albaret, il ne s'est plaint à moi¹. »

En décembre, Proust envoie à Jacques Rivière son article « À propos du style de Flaubert ». Le 10 du mois, le prix Goncourt est attribué à Proust pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, par six voix contre quatre aux *Croix de bois* de Roland Dorgelès. De nombreux journaux attaquent le livre : ils auraient préféré voir couronner un ancien combattant. La vente est honnête, sans plus : le premier tirage a été de 3 300 exemplaires ; 6 600 sont tirés en novembre, autant en janvier et juillet 1920. Du côté de chez Swann a été tiré à 3 300 exemplaires en juin, et à 8 800 en novembre. Les *Croix de bois* ont atteint 85 000 exemplaires pendant le même temps. Au moment du prix, Proust ne veut recevoir aucun journaliste.

Proust a corrigé pendant l'année 1919 deux jeux d'épreuves du *Côté de Guermantes*, et continué à prendre des notes en vue d'additions, dans les Cahiers 60 et 61 ; il a écrit de nombreuses lettres à des critiques pour défendre son œuvre.

1920

Le 1^{er} janvier, *La Nouvelle Revue française* publie « À propos du style de Flaubert », article dont Proust détenait les éléments depuis 1909, où il répond à un texte de Thibaudet, « Une querelle littéraire sur le style de Flaubert », paru dans *La Nouvelle Revue française* de novembre 1919. Le même mois, il parle de Réjane dans *Comœdia* ; le 28 février, *L'Opinion* publie une réponse de Proust sur l'opportunité de regrouper dans une « tribune » quelques chefs-d'œuvre de la peinture française au Louvre. En mars, Proust écrit un article, qui paraîtra posthume, sur Léon Daudet. Le 20 mars, Pierre de Polignac se fiance avec Mlle de Valentinois, fille adoptive du prince de Monaco, ce qui entraîne une lettre ironique de Proust, et des passages satiriques dans *Le Côté de Guermantes*.

Le 14 avril, Gaston Gallimard confirme à Proust que l'imprimeur a imposé qu'une dactylographie fût réalisée afin de faciliter la composition des épreuves du *Côté de Guermantes*.

Le 4 mai, Proust assiste aux ballets russes à l'Opéra et, le 14 juin, à la répétition générale d'*Antoine et Cléopâtre*, traduit par Gide. À cette dernière soirée, il apprend la mort de Réjane et se précipite chez elle. Le 3 août, il répond à une enquête de

1. C. Albaret, ouvr. cité, p. 391.

L'Intransigeant sur le choix d'un métier manuel, le 28, sur les cabinets de lecture. Le 23 septembre, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur. Proust sait, cependant, que les gens qui le félicitent ne lisent pas ses livres. Le 30 septembre, il participe au jury Blumenthal qui décerne le prix à son ami et admirateur, Jacques Rivière, directeur de *La Nouvelle Revue française*.

À partir de 1920, Proust songe à l'Académie française : il s'en ouvre à Jacques Rivière à la fin de mai, et à Jacques Boulenger le 4 décembre.

Le Côté de Guermantes I, achevé d'imprimer du 17 août, est publié en octobre, en un volume ; un erratum a été envoyé à l'imprimeur le 23 septembre. Proust rédige une courte préface pour *Au royaume du bistouri*, recueil de dessins de Mme Clément de Maugny¹. *La Revue de Paris* du 15 novembre fait paraître « Pour un ami. Remarques sur le style », qui servira de préface, en 1921, au recueil de nouvelles de Paul Morand, *Tendres stocks*.

1921

Proust publie, pendant cette année, divers extraits de son œuvre inédite, dans des revues. Ainsi, *La Nouvelle Revue française* du 1^{er} janvier contient « Une agonie », c'est-à-dire la mort de la grand-mère ; la *Revue hebdomadaire* du 21, « Une soirée de brouillard » ; la *Nouvelle Revue française* du 1^{er} février, « Un baiser ». *La Renaissance* du 8 janvier contient une réponse écrite de Proust à une enquête d'Émile Henriot sur le classicisme et le romantisme.

Le 11 janvier, il prévoit de publier encore cinq volumes. En mai, Proust se rend à l'exposition hollandaise de l'Orangerie, pour revoir la *Vue de Delft* ; il y éprouve un malaise. *La Nouvelle Revue française* de juin publie son « À propos de Baudelaire ». Proust refuse, en revanche, d'écrire un « Dostoïevski » qui lui avait été demandé par Rivière.

Au printemps, Proust commence à corriger les épreuves de *Sodome et Gomorrhe II*, puis les abandonne et reprend la dactylographie. Il semble, en effet, qu'après de premières épreuves tirées à Bruges, Proust soit revenu à une dactylographie qu'il corrige, et d'après laquelle seront tirées en France de nouvelles épreuves, sur lesquelles Gaston Gallimard et Rivière reporteront les corrections.

Le 30 avril, *Le Côté de Guermantes II-Sodome et Gomorrhe I* est achevé d'imprimer, en un volume. À la sortie du livre, Albuféra et la comtesse de Chevigné, qui croient se reconnaître, respectivement en Robert de Saint-Loup et en la duchesse de

1. Clément de Maugny était un ami de jeunesse de Proust.

Guermantes, se brouillent avec Proust, qui doit également persuader Montesquiou qu'il n'est pas Charlus.

En juin, Henri Rochat, secrétaire de Proust, s'exile en Argentine. Le 16, Proust assiste au dîner donné par Mme Hennessy en l'honneur des fiançailles du duc de Marlborough et de Gladys Deacon. En septembre, plusieurs accidents de santé. En octobre, *La Nouvelle Revue française* publie « Les Intermittences du cœur » et, en décembre, « En tram jusqu'à la Raspelière ». En novembre, *Les Œuvres libres* donnent « Jalousie ». Le même mois, Proust remet à Gallimard le texte de *Sodome et Gomorrhe II*, dont la première partie est constituée par « Jalousie ». Proust présente alors *Sodome et Gomorrhe III* comme un « volume bref » : c'est dire l'extension que prendra *La Prisonnière* pendant la dernière année de la vie de Proust.

Proust termine l'année chez les Beaumont, « toute la nuit ».

1922

En ce début d'année Proust corrige les dernières épreuves de *Sodome et Gomorrhe II*.

La dernière année de la vie de Proust ne laisse nullement pressentir, à son début, la tragédie finale. Le 7 février, Proust dîne chez la princesse Soutzo, où il rencontre Maurice Martin du Gard. Le 26, les *Annales politiques et littéraires* publient une réponse de Proust à une enquête sur le roman d'aventures. À la fin de mars, il songe encore à « quelques petits ajoutages d'une ligne ou deux » pour *Sodome et Gomorrhe II* en cours d'impression. Yvonne Albaret, nièce de Céleste, est chargée de dactylographier *Sodome et Gomorrhe III-La Prisonnière* ; il y aura trois dactylographies, à cause de corrections successives. La troisième sera interrompue par la maladie.

Le 8 février, Rivière confirme à Proust qu'Aldous Huxley est le neveu du naturaliste, détail repris dans *Sodome et Gomorrhe II*, et lui fait envoyer *Ceux de Podlipnaïa*, roman de Théodore Rechetnikov.

Au début du printemps, reprenant le manuscrit du *Temps retrouvé*, Proust appelle Céleste et, raconte-t-elle, lui déclare : « Vous savez, il est arrivé une grande chose, cette nuit [...]. C'est une grande nouvelle. Cette nuit, j'ai mis le mot fin. » Il ajouta : « Maintenant, je peux mourir¹. »

L'achevé d'imprimer, après une deuxième composition sur la dactylographie remaniée, de *Sodome et Gomorrhe II* porte la date du 3 avril 1922. Le 1^{er} mai, Proust se brûle le tube digestif avec une dose trop forte d'adrénaline. Le 27 mai, *Le Gaulois* publie

1. C. Albaret, ouvr. cité, p. 403.

sa réponse à une enquête sur les Goncourt. Le 18 mai, Proust assiste au Ritz à un souper donné par ses amis anglais Schiff après la première de *Renard* de Stravinski : Diaghilev, Picasso, Stravinski, Joyce s'y trouvent ; dialogue glacial entre Proust et Joyce. En juin, dernière visite de Lucien Daudet. Le 21 juin, Gaston Gallimard assure que Georges Gabory ne conviendrait pas comme secrétaire à Proust, bien qu'il lui ait relu *Sodome et Gomorrhe II*. Le 15 juillet, Edmond Jaloux emmène Proust au *Bœuf sur le toit*, le cabaret à la mode.

Toute cette année, Proust est assailli de demandes d'articles, par un étrange retournement des choses. *La Renaissance* du 22 juillet publie sa réponse à une enquête sur « le renouvellement du style ». Le 14 août, sa dernière réponse à un journal, *L'Intransigeant*, « Et si le monde allait finir... Que feriez-vous ? »

En septembre, la santé de Proust se dégrade. Ses dernières notes sont portées sur le Cahier 59 ou concernent Albertine sur les dactylographies, notamment sur celles de *La Prisonnière*. Au début d'octobre, à une soirée chez les Beaumont, Proust attrape une bronchite. Il refuse d'écouter les conseils de son médecin, de s'alimenter, de se reposer. Le 25 octobre, il écrit à Rivière avoir « corrigé un livre entier pour Gaston¹ ». Au début de novembre, il écrit sa dernière lettre à Gaston Gallimard : « Je crois en ce moment que le plus urgent serait de vous livrer tous les livres. » Le 7 novembre, l'éditeur accuse réception de la dactylographie de *La Prisonnière*, qu'il envoie à composer chez l'imprimeur. La bronchite de Proust est suivie d'une pneumonie. Le 17 novembre, il se sent mieux. Le 18, il commence à délirer, voit « une grosse femme noire » ; à 3 heures il parle à son frère Robert ; à 4 heures et demie, il meurt. L'enterrement a lieu le 22 novembre.

La Nouvelle Revue française du 1^{er} novembre avait publié : « La regarder dormir. Mes réveils, extraits de *La Prisonnière* ».

Sodome et Gomorrhe III-La Prisonnière, 2 volumes. Achevé d'imprimer : 14 novembre.

1925

Albertine disparue, 2 volumes. Achevé d'imprimer : 3 novembre.

1927

Le Temps retrouvé, 2 volumes. Achevé d'imprimer : 22 septembre.
Chroniques, recueil d'articles réunis par Robert Proust et Gaston Gallimard.

1. Proust-Rivière, *Correspondance*, Gallimard, 1976, p. 259.

1935

Le 29 mai, mort de Robert Proust.

1952

Jean Santeuil, 3 volumes. Édité par Bernard de Fallois.

1954

Contre Sainte-Beuve, suivi de *Nouveaux mélanges*, édité par Bernard de Fallois:

À la recherche du temps perdu, édition établie et présentée par Pierre Clarac et André Ferré, Bibl. de la Pléiade, 3 volumes.

1971

Jean Santeuil, précédé de *Les Plaisirs et les Jours*, édition établie par Pierre Clarac avec la collaboration d'Yves Sandre, Bibl. de la Pléiade.

Contre Sainte-Beuve, précédé de *Pastiches et mélanges* et suivi de *Essais et articles*, édition établie par Pierre Clarac avec la collaboration d'Yves Sandre, Bibl. de la Pléiade.

1984

Le 18 avril, mort de Céleste Albaret qui avait dit de Proust :
« Je l'ai servi, subi et adoré ».

JEAN-YVES TADIÉ.

LE FONDS PROUST DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

HISTORIQUE DES MANUSCRITS

Lorsque Marcel Proust s'éteint le 18 novembre 1922, dans son appartement de la rue Hamelin, il laisse derrière lui une œuvre achevée, mais en partie inédite. Son héritier direct est son frère Robert, de deux ans son cadet. Éminent professeur à la faculté de médecine, ce dernier n'a pas été préparé pour autant à assumer la double responsabilité qui lui incombe désormais : préserver dans leur totalité les papiers du disparu et veiller à l'édition des derniers volumes d'*À la recherche du temps perdu*. Et pourtant, il va s'acquitter rapidement et avec rigueur de cette tâche nouvelle pour lui. Dès 1923, il fait paraître *La Prisonnière* dont Marcel Proust avait commencé de corriger la dactylographie. Il établit le texte d'*Albertine disparue* d'après la dactylographie et celui du *Temps retrouvé* d'après les derniers cahiers de mise au net qu'il fait dactylographier. Jacques Rivière, jusqu'à sa mort en 1925, et Jean Paulhan l'aident dans sa révision des épreuves et les deux dernières parties d'*À la recherche du temps perdu* paraissent en 1925 et en 1927. Il réunit sous le titre de *Chroniques* un choix d'articles que son frère avait publiés dans des quotidiens et dans des revues. Enfin, il lance en 1930 la *Correspondance générale de Marcel Proust* dont les cinq premiers volumes sortiront de son vivant.

Quand il disparaît prématurément en 1935, il laisse intact cet héritage prestigieux entre les mains de sa femme, née Marthe Dubois-Amyot, et de sa fille unique, Suzy. Au cours du règlement de sa succession, quelques pièces se trouvent malencontreusement distraites mais l'essentiel demeure. Suzy Mante va à son tour protéger l'œuvre de son oncle et conserver soigneusement ses

manuscripts. Elle achève la publication de la *Correspondance générale* et exhume des inédits qu'elle confie à Bernard de Fallois : *Jean Santeuil* paraît en 1952 et *Contre Sainte-Beuve* suivi de *Nouveaux mélanges*, en 1954. Cette même année, une réédition d'*À la recherche du temps perdu* voit le jour dans la Bibliothèque de la Pléiade, par les soins de Pierre Clarac et d'André Ferré. Suzy Mante favorise les travaux des chercheurs, mais craignant que le précieux dépôt qu'elle a recueilli ne soit dispersé après sa mort, elle décide de le céder à un établissement scientifique qualifié. Ayant reçu des propositions d'achat d'une grande université américaine, elle préfère traiter au dernier moment avec la Bibliothèque nationale. C'est ainsi qu'en 1962 les manuscrits de Marcel Proust entrèrent dans les collections du Département des manuscrits.

Le « fonds Marcel Proust » comprenait alors l'ensemble des œuvres de l'écrivain, qu'il s'agisse de ses écrits de jeunesse : *Les Plaisirs et les Jours*, *Jean Santeuil*, des traductions de Ruskin, des articles critiques, ou bien des innombrables manuscrits d'*À la recherche du temps perdu*, conservés sous forme de notes préparatoires, de cahiers de brouillon, de mises au net, de dactylographies et d'épreuves corrigées. Il a été l'objet de longues restaurations avant d'être classé méthodiquement et d'être répertorié sommairement dans les *Nouvelles acquisitions latines et françaises* du Département des manuscrits pendant les années 1972-1976¹.

En 1977, Suzy Mante proposa à la Bibliothèque nationale des documents proustiens qui étaient restés dans ses archives, mêlés à des papiers de famille. Une nouvelle acquisition fut alors négociée, qui portait essentiellement sur un important reliquat manuscrit d'*À la recherche du temps perdu* constitué par des feuilles volantes d'époques variées, sur un certain nombre de « pape-roles » qui s'étaient détachées des cahiers entrés précédemment et sur un petit lot de lettres adressées à Marcel Proust.

Un collectionneur qui avait acquis à la mort de Robert Proust treize cahiers de brouillon d'*À la recherche du temps perdu*, offrit en 1983 de les céder à la Bibliothèque nationale. Cette opération, considérée comme un complément capital de la série existante, put s'effectuer grâce à la procédure de la « dation en paiement » qui fut agréée par le Ministère des finances en 1984.

Tel est à ce jour le dernier état du fonds Proust qui représente, on peut l'espérer, la quasi-totalité des manuscrits de l'écrivain, si l'on excepte un carnet de notes préparatoires conservé dans une collection particulière et quelques fragments autographes devenus la propriété de la Bibliothèque de l'université d'Urbana

1. Paris, Bibliothèque nationale, 1978.

et publiés en partie par Philip Kolb dans *Marcel Proust-Textes retrouvés*¹.

INVENTAIRE DU FOND PROUST

ŒUVRES DIVERSES

Papiers scolaires². N. a. fr. 16611. Ff^{os} 1-30 : compositions françaises. Ff^{os} 31-37 : thèmes et versions latines. F^o 38 : citations d'auteurs grecs avec traduction. Ff^{os} 39-45 : notes de philosophie. Ff^{os} 46-48 : dissertation philosophique, corrigée par Alphonse Darlu. Ff^{os} 49-56 : Élie Rabier, *Leçons de philosophie*, Paris, 1884-1886, t. I, p. 449-464. Ff^{os} 57-73 : Blaise Pascal, *Pensées*, Paris, 1887 (Nouvelle bibliothèque populaire à 10 centimes, n^o 35). Exemplaire annoté. Ff^{os} 74-150 : notes de cours prises à l'École des sciences politiques et fragment de cours polycopié. 150 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

*Les Plaisirs et les Jours*³.

Manuscrit autographe. N. a. fr. 16612. 275 ff^{os} (ff^{os} 9/1 à 9/10 ajoutés grâce à un don récent) 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Dactylographie. N. a. fr. 16613. Jeu incomplet ayant servi à l'impression. 110 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Épreuves. N. a. fr. 16614. Ff^{os} 1-23 : seconde épreuve en placards, typographie G. Chamerot, 28 mars 1896. Ff^{os} 24-50 : première épreuve mise en page, typographie G. Chamerot, 15 avril 1896. Ff^{os} 51-80. Fragment des bonnes feuilles. 80 ff^{os} 510 × 370 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

*Jean Santeuil*⁴. N. a. fr. 16615-16616.

Manuscrit autographe. 2 volumes, 441 et 262 ff^{os} (folioté 442-703) 450 × 220 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

1. University of Illinois Press, Urbana, Chicago, Londres, 1968.

2. Édités partiellement par Pierre Clarac avec la collaboration d'Yves Sandre dans *Contre Sainte-Beuve* précédé de *Pastiches et mélanges* et suivi de *Essais et articles*, Bibl. de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1971, p. 315-332.

3. Édité par Pierre Clarac avec la collaboration d'Yves Sandre dans *Jean Santeuil* précédé de *Les Plaisirs et les Jours*, Bibl. de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1971.

4. *Jean Santeuil*, éd. citée.

La Bible d'Amiens. N. a. fr. 16617-16618.

La préface est de la main de Marcel Proust, le reste du manuscrit, qui porte des corrections et des notes abondantes de l'auteur, de celle de Mme Adrien Proust. 2 volumes 214 et 207 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Sésame et les lys.

Manuscrit autographe. N. a. fr. 16619. 66 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Dactylographie corrigée. N. a. fr. 16620. Jeu ayant servi à l'impression. 102 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Épreuves corrigées. N. a. fr. 16621. Ff^{os} 1-31 : « Sur la lecture », épreuve de l'article publié dans *La Renaissance latine*, 15 juin 1905, qui deviendra la préface de *Sésame et les lys*. Ff^{os} 32-204 : premières épreuves de *Sésame et les lys*, jeu complet. Ff^{os} 205-252 : secondes épreuves incomplètes. 253 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Cahiers de travail de Mme Adrien Proust

La Bible d'Amiens. N. a. fr. 16623.

Chap. II. Sur la couverture, titre de Proust : « Drachenfels ». 40 ff^{os} (ff^{os} 20-39 blancs) 210 × 150 mm. Cahier couverture beige.

Sésame et les lys. N. a. fr. 16624.

Titre sur la couverture de Mme Adrien Proust : « Sésame et les lys. 2^e cahier ». 50 ff^{os} 220 × 175 mm. Cahier couverture verte.

Sésame et les lys. N. a. fr. 16625.

Titre sur la couverture de Mme Adrien Proust : « Sésame et les lys. 4^e cahier ». 41 ff^{os} 210 × 150 mm. Cahier couverture beige.

Sésame et les lys. N. a. fr. 16626.

Titre sur la couverture de Mme Adrien Proust : « Sésame et les lys. 6^e cahier ». Aux folios 39 v^o – 40 v^o, « Henri, Rosalie, Françoise », fragment de saynète de la main de Marcel Proust. 40 ff^{os} (ff^{os} 28-38 blancs, 39 v^o – 40 v^o tête-bêche) 210 × 150 mm. Cahier couverture beige.

Mornings in Florence. N. a. fr. 16627.

Titre sur la couverture de la main de Mme Adrien Proust. Aux folios 37 v^o-50 v^o, notes de Marcel Proust et de sa mère. 50 ff^{os} (ff^{os} 15, 19-36 blancs, 37 v^o-50 v^o tête-bêche) 220 × 175 mm. Cahier couverture verte.

Deucalion. N. a. fr. 16628.

Notes de lecture de Proust sur les deux plats de la couverture. 14 pages 220 × 175 mm. Couverture illustrée avec légende : « Les Français virent une sentinelle qui montait la garde sur le rivage. »

Deucalion. N. a. fr. 16629.

Au folio 7, titre de Proust : « Sésame et les lys. 1^{re} conférence. Sésame. Des trésors des rois ». Notes de lecture de sa main sur les deux plats de la couverture. 14 ff^{os} (ff^{os} 8-13 blancs) 220 × 175 mm. Couverture illustrée avec légende : « La corde cassa et Racan roula dans les escaliers. »

Notes de Mme Adrien Proust relatives à Ruskin. N. a. fr. 16630.

Au folio 9, notes de Proust. 10 ff^{os} (f^o 8 blanc) 220 × 175 mm. Couverture illustrée avec légende : « Épisodes des guerres de la Révolution et du premier Empire. Carnot demande du service, la ville d'Anvers lui fut confiée. »

Notes de Mme Adrien Proust relatives à Ruskin. N. a. fr. 16631.

6 ff^{os} (ff^{os} 2-6 blancs) 220 × 175 mm. Couverture illustrée avec légende : « Épisodes des guerres de la Révolution et du premier Empire. La garde de l'Aigle. »

Dossier concernant les traductions de Ruskin. N. a. fr. 16622.

Ff^{os} 1-10 : notes de Proust. Ff^{os} 11-67 : traductions et copies de fragments divers par Mme Adrien Proust. Ff^{os} 68-101 : « Ruskin à N.D. d'Amiens ». Extrait du *Mercure de France*, avril 1900, corrigé par Proust. Ff^{os} 102-117 : « Sur la lecture », extrait de *La Renaissance latine*, 15 juin 1905, annoté par Reynaldo Hahn. Ff^{os} 118-143 : fragments d'épreuves corrigées de la traduction de *La Couronne d'olivier sauvage* et des *Sept lampes de l'architecture* de Ruskin par George Elwall. Ff^{os} 144-152 : Émile Mâle, *L'Art religieux du XIII^e siècle en France*, Paris, 1898, p. 131-146. 152 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

*Pastiches et mélanges*¹.

Manuscrit autographe. N. a. fr. 16632. Composé de feuilles

1. *Contre Sainte-Beuve* précédé de *Pastiches et mélanges* et suivi de *Essais et articles*, éd. citée.

volantes et de feuillets provenant de cahiers. 116 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Épreuves corrigées. N. a. fr. 16633. Ff^{os} 1-6 : *Pastiches*, articles découpés dans *Le Figaro* avec corrections et additions autographes. Ff^{os} 7-86 : *Journées de pèlerinage*, préface de *La Bible d'Amiens* revue et corrigée avant son insertion dans les *Mélanges*. Ff^{os} 87-95 : *Pastiches et mélanges*, placards corrigés. 95 ff^{os} 510 × 360 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Chroniques.

Manuscrit autographe. N. a. fr. 16634. Recueil d'articles de Proust parus isolément et publiés par Robert Proust¹. 249 ff^{os} 450 × 320 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Placards corrigés par Robert Proust. N. a. fr. 16635. 60 ff^{os} 510 × 360 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Articles critiques de Proust². N. a. fr. 16636.

Ff^{os} 32-137 : manuscrit autographe. Les folios 1-31 conservent des fragments du *Contre Sainte-Beuve*³. 137 ff^{os} 450 × 320 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

Contre Sainte-Beuve.

Carnet 1⁴. N. a. fr. 16637. Notes de lecture et notes préparatoires à l'essai sur Sainte-Beuve, consignées principalement en 1908. 60 ff^{os} 255 × 65 mm. Carnet de toile grise orné sur le plat supérieur d'une figurine représentant un grand jeune homme blond⁵. Dessins.

1. Marcel Proust, *Chroniques*, Paris, Gallimard, 1927.

2. Recueillis dans *Contre Sainte-Beuve* [...] suivi de *Essais et articles*, éd. citée.

3. Ce volume, qui avait reçu à son entrée à la Bibliothèque nationale une cote provisoire, Proust 45, regroupe notamment les fragments de *Contre Sainte-Beuve* et les articles publiés par Bernard de Fallois sous le titre *Contre Sainte-Beuve* suivi de *Nouveaux mélanges*, Paris, Gallimard, 1954.

4. Texte établi et présenté par Philip Kolb, *Le Carnet de 1908*, Cahiers Marcel Proust, nouvelle série, n° 8, Paris, Gallimard, 1976.

5. Ce carnet appartient à une série de cinq achetés chez Kirby Beard et offerts à Proust par Mme Straus en janvier 1908. La Bibliothèque nationale en possède quatre. Le cinquième, resté blanc, a appartenu à Céleste Albaret (lettre à Mme Straus, 2 février 1908, *Correspondance*, éd. Philip Kolb, Plon, t. VIII, p. 39, n. 2). Proust s'y réfère couramment dans ses brouillons et les distingue en affectant à chacun d'eux un vocable particulier. Le Carnet 1 est désigné « grand cahier Kerby [sic] Beard jeune homme » (voir le Carnet 4, f° 45 v°).

Fragments destinés à *Contre Sainte-Beuve*. N. a. fr. 16636. Textes rédigés sur des feuilles volantes à l'origine (ff^{os} 1-31) et reliés avec les articles critiques de Proust après leur arrivée à la Bibliothèque nationale¹. 137 ff^{os} 450 × 320 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Cahier 3. N. a. fr. 16643. Ff^{os} 1-33 : sommeils, journées et l'article dans *Le Figaro*. Ff^{os} 31 v^o-43 : conversation avec la mère. Ff^{os} 39-40 : Le rayon de soleil sur le balcon. Ff^{os} 43 v^o-50 : pastiche de Maeterlinck. 50 ff^{os} (ff^{os} 31 v^o-50 v^o tête-bêche) 220 × 175 mm. Cahier toile noire. Dessins.

Cahier 2. N. a. fr. 16642. Ff^{os} 1 v^o-5 v^o, 10 : « Pastiche (suite). L'Affaire Lemoine : VIII, par Henri de Régnier ». Ff^{os} 6-8 v^o, 19 v^o-25 v^o, 44 v^o : conversation avec la mère. Ff^{os} 10 v^o-16 v^o : « La Bénédiction du sanglier. Étude des fresques de Giotto représentant l'affaire Lemoine à l'usage des jeunes étudiants de Corpus Christi qui se soucient encore d'elle par John Ruskin. » Ff^{os} 26 v^o-41 : l'article dans *Le Figaro*. Sur la couverture, note autographe de Proust : « notamment l'article dans *Le Figaro* lu le matin. Mais c'est de l'autre côté de ce cahier ». Ff^{os} 42 v^o, 44 v^o-45 : notes. 45 ff^{os} (ff^{os} 9, 43 blancs, 16 v^o-44 v^o tête-bêche) 220 × 175 mm. Cahier toile grise.

Cahier 5. N. a. fr. 16645. Ff^{os} 2, 4-5 : « Pastiches de Buncht (suite). L'Affaire Lemoine VIII, par Henri de Régnier ». Ff^{os} 6-18 : Gérard de Nerval. Ff^{os} 20-39, 104-106 : esquisses de Françoise. Ff^{os} 39 v^o-45, 56-57 : les Guermantes. Ff^{os} 49-50 : Gustave Moreau. Ff^{os} 51-54 : note sur Padoue. F^o 107 : journées. Ff^{os} 109-114 : sommeils. 114 ff^{os} (ff^{os} 13, 19, 46-47, 55, 68-103 blancs, 104-115 tête-bêche) 220 × 175 mm. Cahier toile noire. Dessins.

Cahier 1. N. a. fr. 16641. Ff^{os} 1 v^o-13 : le rayon de soleil sur le balcon. Ff^{os} 18 v^o-33 : le Balzac de M. de Guermantes. Ff^{os} 33 v^o-54 : Sainte-Beuve et Balzac. Ff^{os} 57v^o-64 : chambres. Ff^{os} 65-71 v^o : sommeils. Sur la couverture, note autographe de Proust : « Charme du dehors devenu dedans. Le Balzac de M. de Guermantes. Le rayon de soleil sur la fenêtre (autre et importante version). Le jour gris de la P<rin>cesse de Guermantes. » Dans le cartouche central, initiales manuscrites « M. P. », 72 ff^{os} (ff^{os} 14-17, 72 blancs, 18 v^o-71 tête-bêche) 220 × 175 mm. Cahier toile grise. Dessins.

Cahier 4. N. a. fr. 16644. Ff^{os} 1 v^o-9, 18-22 : journées. Ff^{os} 9 v^o-18 : la comtesse. Ff^{os} 23-65 : Combray. Ff^{os} 49 v^o-52 : « Ajouter au Balzac de M. de Garmantes [*sic*] ». F^o 66 v^o : Sainte-Beuve et Balzac. Ff^{os} 66-67 : conclusion. Ff^{os} 68 v^o-69 :

1. Voir n. 2, p. CL.

conversation avec la mère. 71 ff^{os} (ff^{os} 65 v^o-70 v^o tête-bêche) 220 × 175 mm. Cahier moleskine noire. Dessins.

Cahier 31. N. a. fr. 16671. Ff^{os} 1-23 : Swann et les Verdurin. Ff^{os} 24-36 : séjour à la mer avec Mme de Villeparisis. Ff^{os} 37-71 : les Guermantes. 71 ff^{os} 220 × 170 mm. Cahier toile noire. Dessins.

Cahier 36. N. a. fr. 16676. Ff^{os} 1-10 : la femme de chambre de Mme Putbus. Ff^{os} 10-32, 50 v^o-52 : Swann et les Guermantes. Ff^{os} 32-41, 46-47, 53 v^o-67 v^o : rencontre du narrateur avec des jeunes filles, dont Mlle de Quimperlé. 67 ff^{os} (ff^{os} 43-45, 48-49 blancs, 53 v^o-67 v^o tête-bêche) 220 × 170 mm. Cahier toile noire.

Cahier 7. N. a. fr. 16647. Ff^{os} 1-14, 21-29 : Combray. Ff^{os} 15-20 : « Le petit noyau des Verdurin ». Ff^{os} 29-55 : le marquis de Guercy. Ff^{os} 56-71 : « Sainte-Beuve et Baudelaire ». 71 ff^{os} 220 × 175 mm. Cahier moleskine noire.

Cahier 6. N. a. fr. 16646. Ff^{os} 1 v^o-9, 43-53, 67 v^o-71 : Combray. Ff^{os} 10-15 : « Fin de Baudelaire ». Ff^{os} 16-29 : « Suite du Docteur Cottard ». Ff^{os} 29-32, 37-41 : « La race des tantes ». Ff^{os} 33-36 : Gérard de Nerval. Ff^{os} 63-66 v^o : jeunes filles. 72 ff^{os} (ff^{os} 18, 54-62, 72 blancs) 220 × 175 mm. Cahier toile noire. Dessins.

Cahier 51. N. a. fr. 16691. Premières esquisses du *Temps retrouvé*¹. Ff^{os} 1-22 v^o : « Le Marquis de Guercy (suite) ». Ff^{os} 55 v^o-68 v^o : soirée chez la princesse de Guermantes ; sa baignoire au théâtre. 69 ff^{os} (ff^{os} 23-54 blancs, 55 v^o-68 v^o tête-bêche) 220 × 170 mm. Cahier toile noire.

Roman de 1909-1911

Développement des cahiers du *Contre Sainte-Beuve*.

Cahier 8. N. a. fr. 16648. Rédaction suivie d'un premier état de Combray. 69 ff^{os} 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire.

Cahier 9. N. a. fr. 16649. Copie du cahier 8 avec nombreuses corrections et additions autographes. Au folio 1, titre de Proust : « 1^{er} cahier ». 93 ff^{os} 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire.

Cahier 10. N. a. fr. 16650. Suite de la copie du cahier 8 avec nombreuses corrections et additions autographes. Au folio 1, titre de Proust : « 2^e cahier ». 57 ff^{os} 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire.

Cahier 63². N. a. fr. 18313. Suite de la copie du cahier 8. Seuls

1. Voir Marcel Proust, *Matinée chez la princesse de Guermantes, cahiers du Temps retrouvé*, Paris, Gallimard, 1982. Les textes contenus dans le Cahier 51 ont été intégralement publiés, aux pages 13 à 74 de cet ouvrage, par Henri Bonnet avec la collaboration de Bernard Brun.

2. Ce Cahier est le premier de la série de treize entrée à la Bibliothèque nationale en 1984 (voir notre historique des manuscrits, p. CXLVI). Pour plus de commodité, ils ont été numérotés de 63 à 75, en tant que complément des soixante-deux cahiers existants, et cotés n. a. fr. 18313 à 18325.

les 5 premiers feuillets ne sont pas autographes. 66 ff^{os} (ff^{os} 64-66 blancs) 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire.

Cahier 12. N. a. fr. 16652. Ff^{os} 1-42, 74-110 : Combray. Ff^{os} 42 v^o-73, 111-124 : Querqueville. Ff^{os} 125-135 : vie mondaine et amoureuse de Swann. 140 ff^{os} (ff^{os} 136-137, 139-140 blancs, 138 v^o tête-bêche) 215 × 175 mm. Cahier cartonné jaune à dos rouge. Dessins.

Cahier 25. N. a. fr. 16665. Ff^{os} 2-12 : Combray. Ff^{os} 12 v^o-13 : « Tolstoï ». Ff^{os} 16 v^o-47 : Querqueville. 48 ff^{os} (ff^{os} 1, 14-15, 48 blancs, 16 v^o-47 tête-bêche) 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire.

Cahier 26. N. a. fr. 16666. Ff^{os} 1-21, 58-60 : Combray. Ff^{os} 22-25, 28-57 : Querqueville. Ff^{os} 25 v^o-27 : « Swann (c'est le vrai). » 60 ff^{os} 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire.

Cahier 27. N. a. fr. 16667. Ff^{os} 1-12, 22-26 v^o, 46-50 : Swann et le monde. Ff^{os} 13-21, 26-45, 51-84, 88 v^o-93 : Gilberte Swann. Ff^{os} 59-61 : « Querqueville ». Sur le plat supérieur de la couverture, note autographe : « Gilberte et aussi P < rin > cesse de Chemisey. P < rin > ce de Riquet. Progrès de la confiance de M^e Swann envers moi. Tziganes. Querqueville. Mlle Swann encore par l'autre bout. » 93 ff^{os} (ff^{os} 62-87 blancs, 88 v^o-93 tête-bêche) 220 × 175 mm. Cahier toile brune. Dessins.

Cahier 29. N. a. fr. 16669. Ff^{os} 1-16, 21-40 v^o : Querqueville. Ff^{os} 18-21 : « Les Maîtres sonneurs ». Ff^{os} 41-42, 47-51, 58-65 : « Ajouter à Bergotte ». Ff^{os} 43-45, 52 : « Ajouter à Flaubert ». Ff^{os} 53-57 : « Romain Rolland ». Ff^{os} 16 v^o-17, 66, 69-82 : Combray. Ff^{os} 46, 83-85 : maladie et mort de la grand-mère. Ff^{os} 67-68 : notes de critique littéraire. 88 ff^{os} (ff^{os} 86-88 blancs) 225 × 180 mm. Cahier couverture bibliophile à dos et coins bordeaux. Dessins.

Cahier 32. N. a. fr. 16672. Ff^{os} 1-68 v^o : Querqueville. F^o 69 : « Moréas ». 70 ff^{os} 220 × 170 mm. Cahier cartonné jaune. Dessin.

Cahier 28. N. a. fr. 16668. Ff^{os} 2-13, 16 v^o-20, 49 v^o-94 : Querqueville. Ff^{os} 14-16, 20-23, 37-41, 50 v^o-51 v^o : Combray. Ff^{os} 24-32 : les noms nobles. Ff^{os} 33-34 : « Pour la IV^e partie (critique). » Ff^{os} 35-36 : « Swann et la mélodie (quand il la ré-entendra). » Ff^{os} 41-45 : « Théâtre ». 94 ff^{os} (ff^{os} 46 blanc, 1, 47 v^o-94 tête-bêche) 220 × 175 mm. Cahier toile brune¹. Dessin.

Cahier 64 N. a. fr. 18314. Ff^{os} 2-10 : À propos de Baudelaire. Ff^{os} 22 v^o-134, 143-143 v^o, 165 v^o, 166 v^o-167 : Querqueville. Ff^{os} 134 v^o-136 v^o, 144, 146-163, 165 : Gilberte. Ff^{os} 1 v^o, 137 v^o-139 v^o : « Encore noms nobles. » Ff^{os} 141-142 v^o : « Les jours

1. Proust désigne ce cahier, ainsi que le n° 27, sous le nom « cahier brun rugueux ». (voir le Cahier 71, f^o. 48 v^o.)

saints et Florence. » F^o 168 : Dessin intitulé « Le char du soleil ». 168 ff^{os} (ff^{os} 11-21, 164 blancs, 133-168 tête-bêche) 220 × 170 mm. Cahier cartonné rouge.

Cahier 65. N. a. fr. 18315. F^o 1 : « Copie définitive du chapitre Querqueville. » Sur la couverture, note autographe : « Querqueville. » 65 ff^{os} (ff^{os} 61-65 tête-bêche) 220 × 170 mm. Cahier cartonné vert. Dessin.

Cahier 14. N. a. fr. 16654. Ff^{os} 2-4 v^o : « Pour la dernière partie (voir dans le cahier vert Querqueville certaines choses de France) ». Ff^{os} 5-7 : « À ajouter au chapitre sur la sonate de Saint-Saëns ». Ff^{os} 8-19 v^o, 35-59, 62-84 v^o : Combray. Ff^{os} 60-61 : « Jules Renard ». Ff^{os} 17-34, 85-97 : maladie et mort de la grand-mère. 97 ff^{os} 225 × 180 mm. Cahier toile noire.

Cahier 66. N. a. fr. 18316. Rédaction suivie sur Mme de Guermantes et le faubourg Saint-Germain. 50 ff^{os} 225 × 175 mm. Cahier orangé à figure centrale surmontée de la marque « Studio ».

Cahier 67. N. a. fr. 18317. Ff^{os} 1-32 : représentation de *Phèdre* par Sarah Bernhardt. Ff^{os} 35 v^o-40 v^o : la baignoire de la princesse Marie au théâtre où se produit Sarah Bernhardt vieillie. Ff^{os} 44 v^o-51 v^o : dîners en ville du narrateur faisant suite au dernier feuillet du cahier 66. 51 ff^{os} (ff^{os} 33-34 blancs, 35 v^o-51 v^o tête-bêche) 225 × 175 mm. Cahier bleu à figure centrale surmontée de la marque « Studio ».

Cahier 37. N. a. fr. 16677. Ff^{os} 1-3 : les demeures féeriques où est invité le narrateur. Ff^{os} 4-7 : Querqueville. 69 ff^{os} (ff^{os} 8-69 blancs) 220 × 170 mm. Cahier toile noire.

Cahier 30. N. a. fr. 16670. Ff^{os} 1 v^o-4 v^o, 19-21 : Mme de Guermantes. Ff^{os} 4-17 : la baignoire de la princesse de Guermantes. F^o 24-28, 33-39 : « Revenons au théâtre. » Ff^{os} 2-3, 40-43 : Combray. Ff^{os} 21 v^o-24, 43-46, 92 v^o-95 v^o : Querqueville. Ff^{os} 29-33 : « Lecture. » 96 ff^{os} (ff^{os} 18, 47, 49-91 blancs, 92 v^o 95 v^o tête-bêche) 220 × 270 mm. Cahier cartonné bleu foncé. Dessins.

Cahier 38. N. a. fr. 16678. Ff^{os} 1-8, 20-22 : Querqueville. Ff^{os} 9-12, 17-19 : « Intercalage à ajouter à ce qui différencie les périodes de la vie. » Ff^{os} 12-16 : « Dans la ville de Montargis. » Ff^{os} 24-25 : « À ajouter à Bergotte. » Ff^{os} 51 v^o-52 v^o : la loge de la princesse de Parme. Ff^{os} 67 v^o-68 v^o : Note sur les invertis. Au verso du feuillet de garde, de la main de Proust : « Mer ». 69 ff^{os} (ff^{os} 26-50, 53-66 blancs, 51-52, 67 v^o-68 v^o tête-bêche). 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire. Dessins.

Cahier 13. N. a. fr. 16653. Ff^{os} 1-9 : la comtesse et le nom de Guermantes. Ff^{os} 13-16 : « Encore des noms. » Ff^{os} 18-25 : l'oncle et la dame en rose. Ff^{os} 26-27, 65 v^o : la femme de chambre de Mme Putbus. F^o 28 : plan pour le second séjour à Balbec (addition postérieure). Ff^{os} 66 v^o-68 v^o : Querqueville. 69 ff^{os}

(ff^{os} 29-63 blancs, 64 v^o-68 v^o tête-bêche) 220 × 165 mm. Cahier cartonné jaune. Dessins.

Cahier 11. N. a. fr. 16651. Ff^{os} 1-4 : notations destinées au *Temps retrouvé*¹. Ff^{os} 7-19, 27-31 : Combray. Les folios 16-19 sont annotés par Albert Nahmias et ont servi pour l'établissement de la dactylographie². Ff^{os} 20-26 : la duchesse de Guermantes. Ff^{os} 32-37 : l'oncle et la dame en rose. 69 ff^{os} (ff^{os} 5-6, 38-68 blancs) 250 × 190 mm. Cahier toile noire.

Cahier 68. N. a. fr. 18318. Ensemble de fragments destinés à Combray. Ff^{os} 1-7 : les aubépines. Ff^{os} 8-27 : rencontre de Gilberte. Ff^{os} 28-38 : scène de sadisme à La Combe (Montjouvain). Ff^{os} 39-50 : après-midi de lecture. Ff^{os} 57-61 : rêveries sur Gilberte et Mme de Guermantes. 68 ff^{os} (ff^{os} 5, 51-56, 62-67 blancs, 68 tête-bêche) 250 × 195 mm. Cahier moleskine noire.

Constitution des séries romanesques

« Un amour de Swann » : manuscrit.

Cahier 22. N. a. fr. 16662. Version ancienne³, annotée et utilisée partiellement par Nahmias aux folios 1-4, lors du travail préparatoire à la dactylographie. 50 ff^{os} (f^o 50 blanc) 225 × 175 mm. Cahier rouge à figure centrale surmontée de la marque « Studio ». Dessin.

Cahier 69. N. a. fr. 18319. Rédaction du début différente des états postérieurs. 64 ff^{os} (ff^{os} 14-17 blancs ; 60 v^o-64 tête-bêche) 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire.

Cahier 15. N. a. fr. 16655. Manuscrit annoté par Nahmias. 51 pages (ff^{os} 20-51 blancs) 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire.

Cahier 16. N. a. fr. 16656. Manuscrit annoté par Nahmias. 13 ff^{os} 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire.

Cahier 17. N. a. fr. 16657. Manuscrit annoté par Nahmias qui donne des précisions sur le travail des dactylographes⁴. 66 ff^{os} (ff^{os} 16-66 blancs) 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire.

Cahier 18. N. a. fr. 16658. Manuscrit annoté par Nahmias.

1. Ce fragment a été publié dans *Matinée chez la princesse de Guermantes*, éd. citée, p. 235-240.

2. En marge du folio 19, Marcel Proust a écrit le mot « Fin ».

3. On y lit encore les noms de Jean et de Françoise, héros de *Jean Santeuil*, là où apparaissent ultérieurement ceux d'Odette et de Swann.

4. Dans la marge du folio 12, Nahmias, qui laisse souvent des messages, écrit : « Miss Coecilia Hayward est partie, mais j'ai demandé à M. Martinez l'adresse du papetier : c'est M. Bouteiller, 1, rue du 29-Juillet, Paris (papier à machine à écrire pour copies). C'est l'autre dactylographe qui a fait ces feuilles. »

44 ff^{os} (ff^{os} 27-44 blancs) 250 × 190 mm. Cahier toile noire. Dessin.

Cahier 19. N. a. fr. 16659. Manuscrit annoté par Nahmias. 68 ff^{os} (ff^{os} 30-68 blancs) 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire.

« Noms de pays ». « Autour de Mme Swann » : manuscrit.

Cahier 20. N. a. fr. 16660. Au f^o 1, titre de la main de Proust : « Troisième partie ». Manuscrit annoté par Nahmias qui le désigne comme le sixième de la série¹. 67 ff^{os} (f^o 62 blanc) 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire.

Cahier 21. N. a. fr. 16661. Manuscrit annoté par Nahmias. Mention autographe de Proust au folio 3 : « Suite à la p. 4 qui est dans le cahier 6 ». 66 ff^{os} (ff^{os} 59-60, 65-66 blancs) 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire. Dessins.

Cahier 24. N. a. fr. 16664. Ff^{os} 1-11 : fragments divers dont un sur la femme de chambre de Mme Putbus. Ff^{os} 13-65 : manuscrit annoté par Nahmias. Au folio 13, de la main de Proust : « Suite du cahier 6. » 65 ff^{os} (f^o 12 blanc) 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire. Dessin.

Cahier 23. N. a. fr. 16663. Ff^{os} 1-3 : « Femmes. Pour Maria quand je dis qu'elle est hollandaise. » Ff^{os} 3-7 : « Pour la femme de chambre de Mme Putbus. » Ff^{os} 8-18 : manuscrit annoté par Nahmias. 68 ff^{os} (ff^{os} 19-68 blancs) 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire.

Fragments du *Temps perdu*. N. a. fr. 16703.

Fragments autographes provenant de cahiers démontés ou écrits sur des feuilles volantes et copies, annotés par Nahmias à partir du folio 71. Ff^{os} 1-87 : Combray. Ff^{os} 88-188 : Un amour de Swann. Ff^{os} 189-208 : Noms de pays. 208 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Dactylographie de « Combray ».

Premier jeu corrigé ayant servi à l'impression, appelé primitivement par la B.N. « deuxième dactylographie² ». N. a. fr. 16733. Ff^{os} 1-200 (folioté par Proust « 1-156 ») : dactylographie de 1909. Ff^{os} 201-265 : dactylographies de 1911. Au folio 1, titre de la main de Proust : « Le Temps perdu. Première partie, Combray ». Au folio 265 « Fin de la 1^{re} partie. » 265 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

1. On lit, au verso du folio 17, cette note de Proust : « Cette page 18 une fois finie, les pages bleues sont finies. Il faut suivre sans laisser de blanc qu'un court alinéa aux pages 1, 2, 3 à l'encre qui sont au début du cahier 7. Après la page 3, la page 4 etc., se trouvent dans ce cahier-ci (le cahier 6) quelques pages après celles-ci (cinq ou six). »

2. Sur ces appellations, voir la Notice de « Combray », p. 1070-1071.

Deuxième jeu corrigé, appelé primitivement par la B.N. « première dactylographie ». N. a. fr. 16730. Au folio 1, titre manuscrit inscrit sur une chemise rose : « Marcel Proust. Les Intermittences du cœur. Le Temps perdu. 1^{re} partie. » 270 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Le Côté de Guermantes : brouillons.

Cahier 49. N. a. fr. 16689. Ff^{os} 1-46 : *Guermantes*. Ff^{os} 47-68 : M. de Guercy et la race maudite. 69 ff^{os} (f^o 69 blanc) 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire.

Cahier 39. N. a. fr. 16679. Sur la couverture, étiquette portant le numéro 1 et la mention de Proust : « IV^e partie ». 69 ff^{os} 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire.

Cahier 40. N. a. fr. 16680. Sur la couverture, étiquette portant le numéro 2 et la mention de Proust : « (IV^e partie) ». 69 ff^{os} 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire. Dessins.

Cahier 41. N. a. fr. 16681. Sur la couverture, étiquette portant le numéro 3 et la mention de Proust : « IV^e partie ». 67 ff^{os} 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire. Dessins.

Cahier 42. N. a. fr. 16682. Sur la couverture, étiquette déchirée portant le numéro 4. 68 ff^{os} (ff^{os} 53-68 blancs) 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire.

Cahier 43. N. a. fr. 16683. Sur la couverture, étiquette déchirée portant le numéro 5. 72 ff^{os} 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire.

Brouillons du dernier volume.

Cahier 58. N. a. fr. 16698. Matinée chez la princesse de Guermantes. Début de la version de décembre 1910. 70 ff^{os} (ff^{os} 25-70 blancs) 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire. Dessins.

Cahier 57. N. a. fr. 16697. Suite de la matinée chez la princesse de Guermantes, écrite en 1911 sur les rectos du cahier. Les versos sont occupés par les additions apportées par Proust en 1916-1917, en vue de la rédaction du *Temps retrouvé*. Sur la couverture, étiquette avec la mention : « Cahier IX¹ ». 75 pages 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire. Dessins.

Cahier 47. N. a. fr. 16687. Ff^{os} 1-35 : M. de Charlus et les Verdurin. Ff^{os} 35-69 : maladie et mort de la grand-mère. 69 ff^{os} 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire.

Cahier 48. N. a. fr. 16688. Ff^{os} 2-8 : mort de la grand-mère : suite du Cahier 47. Ff^{os} 8-40 : les intermittences du cœur.

1. Proust désigne ce cahier comme le « dernier cahier », car il devait primitivement contenir la dernière partie du roman. Il renvoie d'ailleurs constamment du Cahier 57 au Cahier 74 (voir p. CLXII) et vice versa.

Ff^{os} 40-65 : la femme de chambre de Mme Putbus à Venise. 65 ff^{os} 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire. Dessins.

Cahier 50. N. a. fr. 16690. Compléments apportés au Cahier 48. Ff^{os} 1-18 : séjour à Padoue avec la femme de chambre de Mme Putbus. Ff^{os} 18-65 : séjour à Venise avec la mère. 65 ff^{os} 250 × 190 mm. Cahier moleskine noire.

Mise au point des volumes à paraître chez Grasset

Dactylographie d'« Un amour de Swann ».

Premier jeu corrigé ayant servi à l'impression, appelé primitivement « deuxième dactylographie ». N. a. fr. 16734. Au folio 1, titre de la main de Proust : « Le Temps perdu. Deuxième partie. Un amour de Swann ». Au folio 198, de la main de Proust : « Fin de la 2^e Partie ». 198 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Deuxième jeu corrigé, appelé primitivement « première dactylographie ». N. a. fr. 16731. Au folio 1, titre inscrit sur une chemise rose : « Marcel Proust. Les Intermittences du cœur. Le Temps perdu. 2^e partie ». 200 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

« Noms de pays ». Premier séjour à Balbec : manuscrit.

Cahier 70. N. a. fr. 18320. Manuscrit annoté par Nahmias. 148 ff^{os} (ff^{os} 54-58, 147-148 blancs) 225 × 180 mm. Cahier couverture bibliophile à dos et coins rouges¹.

Copie d'Albert Nahmias. N. a. fr. 16704. Copie au crayon d'une grande partie du Cahier 70 sur du papier à en-tête du café de l'Univers à Mourmelon-le-Grand. Au folio 1, lettre de Nahmias à Miss Cœcilia Hayward, [début 1912]. 87 ff^{os} (f^o 87 blanc) 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Cahier 35. N. a. fr. 16675. Ff^{os} 2-57 : manuscrit annoté par Nahmias, faisant suite au Cahier 70. Au folio 57, de la main de Proust : « Fin », au crayon bleu². Ff^{os} 58-150 : manuscrit du *Côté de Guermantes*. 152 ff^{os} (ff^{os} 90-151 blancs) 225 × 170 mm. Cahier couverture bibliophile à dos et coins bruns.

Dactylographie de « Noms de pays ».

Premier jeu corrigé ayant servi pour l'impression, appelé primitivement « deuxième dactylographie ». N. a. fr. 16735. Au folio 1, titre de Proust : « Noms de pays ». 317 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Second jeu corrigé, appelé primitivement « première dactylographie ». N. a. fr. 16732. Au folio 1, titre inscrit sur une

1. Proust désigne ce cahier comme le « gros cahier rouge » (voir le Cahier 32, f^o 32 v^o).

2. Cette « Fin » correspond à la fin de la dactylographie de la 3^e partie du *Temps perdu*.

chemise rose : « Marcel Proust. Les Intermittences du cœur. Le Temps perdu. 3^e partie. » 317 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

. Reliquat des dactylographies du *Temps perdu*. N. a. fr. 16752. Ensemble de feuillets en partie corrigés, provenant essentiellement des dactylographies de « Combray », « Un amour de Swann » et « Noms de pays ». 333 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Le Côté de Guermantes : manuscrit.

Cahier 45. N. a. fr. 16685. 72 ff^{os} (f^o 8 blanc) 125 × 170 mm. Cahier couverture bibliophile à dos et coins bleus.

Cahier 34. N. a. fr. 16674. Ff^{os} 2-22 : *Guermantes*. Ff^{os} 24-54 : second séjour à Balbec. Au folio 24, titre de Proust : « Chapitre II : À l'ombre des jeunes filles en fleurs [*sic*]. » 54 ff^{os} 225 × 170 mm. Cahier couverture bibliophile à dos et coins verts.

Cahier 44. N. a. fr. 16686. 61 ff^{os} (ff^{os} 59-61 blancs) 225 × 170 mm. Cahier couverture bibliophile à dos et coins bleus. Dessin.

Cahier 33. N. a. fr. 16673. Second séjour à Balbec. Sur la couverture, note autographe : « Cahier Fridolin ». 61 ff^{os} (ff^{os} 13-58 blancs) 225 × 170 mm. Cahier couverture bibliophile à dos et coins verts.

Dactylographie du *Côté de Guermantes*.

Jeu corrigé ayant servi à l'impression. N. a. fr. 16736. Correspond aux placards 1 à 28 qui seront tirés par Grasset pour le second volume en 1914 (imprimeur Charles Colin à Mayenne). 311 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Publication de *Du côté de chez Swann*.

Placards corrigés. N. a. fr. 16753. Jeu incomplet, typographie Ch. Colin, Mayenne, 31 mars-11 juin 1913. Titre en tête du placard 1 : « Les Intermittences du cœur. Le Temps perdu. Première partie. » 98 ff^{os} 510 × 360 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Placards sans corrections. N. a. fr. 16754. Autre jeu complet, à l'exception du placard 1, comprenant les placards 2 à 95. 175 ff^{os} 510 × 360 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Secondes épreuves mises en pages corrigées. N. a. fr. 16755. Jeu incomplet, comprenant « Combray » et « Un amour de Swann », 30 mai-15 juillet 1913. 191 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Troisièmes épreuves mises en pages corrigées. N. a. fr. 16756. Jeu incomplet de « Combray » et de la première partie d'« Un amour de Swann », 9 août-1^{er} septembre 1913, paginé 287-478

par l'imprimeur et 479-509 par Proust qui a réutilisé à la suite des placards découpés. 124 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Troisièmes épreuves mises en pages non corrigées. N. a. fr. 16757. Jeu complet, 31 juillet-1^{er} septembre 1913, paginé 1-504. 253 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Quatrièmes et cinquièmes épreuves mises en pages. N. a. fr. 16758. Ff^{os} 1-122 : quatrièmes épreuves corrigées, jeu incomplet, 2-17 octobre 1913. Ff^{os} 123-147 : cinquièmes épreuves sans corrections, jeu incomplet, 27 octobre 1913. 147 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Bonnes feuilles. N. a. fr. 16777. Achievé d'imprimer : « Impr. Charles Colin, Mayenne, 8 novembre 1913 ». 523 ff^{os} 195 × 130 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Publication du second volume.

Le Côté des¹ Guermantes. N. a. fr. 16760. Placards corrigés 1-28, typographie Ch. Colin, Mayenne, 6-11 juin 1914. 58 ff^{os} 510 × 360 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Le Côté des¹ Guermantes. N. a. fr. 16761. Placards corrigés 29-66, 12-22 juin 1914. 78 ff^{os} 510 × 360 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Le grand développement du roman

Brouillons des différentes parties.

Cahier 71. N. a. fr. 18321. Ff^{os} 1-33, 57 v^o-72 : second séjour à Balbec. Ff^{os} 37-38 : *La Fugitive*², « Albertine disparue. / Son départ. » Ff^{os} 45 v^o-51, 73-105 : ébauches de *La Prisonnière*. Sur la couverture, note de Proust : « Dux ». 105 ff^{os} (ff^{os} 34-36, 39-44, 52-56, 70 blancs) 225 × 180 mm. Cahier couverture bibliophile à dos et coins violets.

Cahier 46. N. a. fr. 16686. Ff^{os} 2, 38-57 : visites d'Albertine destinées au *Côté de Guermantes*. Ff^{os} 57-101 : second séjour à Balbec. 101 ff^{os} (ff^{os} 3-37 blancs) 225 × 170 mm. Cahier couverture bibliophile à dos et coins orangés.

Cahier 54. N. a. fr. 16694. Ébauches destinées à *La Fugitive*. Sur la couverture, note de Proust : « Vénusté ». 106 ff^{os} 225 × 170 mm. Cahier couverture bibliophile à dos et coins verts.

1. *Sic*.

2. Nous appelons *La Fugitive* cette partie du roman lorsqu'elle est en gestation, et *Albertine disparue* le roman que Proust a laissé à sa mort, après avoir changé le titre *in extremis*, entre juillet et octobre 1922. C'est le titre *La Fugitive* qui figure dans l'*Inventaire sommaire* de la Bibliothèque nationale, conformément au choix fait par P. Clarac et A. Ferré dans la première édition de l'œuvre de la Pléiade.

Carnet 2. N. a. fr. 16638. Notes rédigées entre 1911 et 1915. 60 ff^{os} 255 × 65 mm. Carnet de toile grise orné sur le plat supérieur d'une figurine représentant une jeune fille blonde¹.

Carnet 3. N. a. fr. 16639. Notes rédigées pour la plupart en 1914, mais certaines sont de 1918. 51 ff^{os} 215 × 60 mm. Carnet de toile grise orné sur le plat supérieur d'une figurine représentant un homme brun en long pardessus².

Carnet 4. N. a. fr. 16640. Notes rédigées entre 1915 et 1917. 52 ff^{os} 190 × 45 mm. Carnet de toile grise orné sur le plat supérieur d'une figurine représentant le même jeune homme blond que sur le Carnet 1, dans un format plus petit.

Cahier 52. N. a. fr. 16692. Ff^{os} 2-4, 6-10, 15-22 : soirée chez la princesse de Guermantes. Ff^{os} 23-28 : fragment du pastiche de Saint-Simon. Sur la couverture, étiquette avec la mention de la main de Proust : « Cahier III *ter* (vient après le III *bis*). » 28 ff^{os} (ff^{os} 1, 5, 11-14 blancs) 225 × 175 mm. Cahier toile beige.

Cahier 72. N. a. fr. 18322. *Sodome et Gomorrhe* : soirée chez les Verdurin à La Raspelière et promenades avec Albertine à Balbec. Sur la couverture, étiquette avec la mention : « [Deuxième partie de l'épisode *biffé*]. Cahier n° IV ». 57 ff^{os} 215 × 170 mm. Cahier cartonné rouge. Dessin.

Cahier 53. N. a. fr. 16693. Ff^{os} 1-11 : *Sodome et Gomorrhe*, fin du second séjour à Balbec. Ff^{os} 12-54 : *La Prisonnière*. Sur la couverture, étiquette avec la mention : « [Deuxième partie de l'épisode *biffé*]. Cahier n° V ». 63 ff^{os} (ff^{os} 59-63 blancs) 215 × 170 mm. Cahier cartonné bleu clair.

Cahier 73. N. a. fr. 18323. Ensemble consacré à *La Prisonnière*. Sur la couverture, étiquette avec la mention biffée : « Deuxième partie de l'épisode. Cahier n° VI » et de la main de Proust : « brouillons ». 61 ff^{os} 225 × 180 mm. Cahier couverture bibliophile à dos et coins bordeaux.

Cahier 55. N. a. fr. 16695. Ff^{os} 9-45 : *La Prisonnière*. Ff^{os} 46-67, 83-87 : *La Fugitive*. Ff^{os} 69-78, 81-82, 90 v°-96 : Notes pour *Le Temps retrouvé*. Sur la couverture, étiquette avec la mention biffée : « Cahier n° VII » et de la main de Proust : « brouillons [(mais dans lequel sont intercalés des morceaux comme le pastiche des Goncourt qui viennent après) *biffé*] ». 96 ff^{os} (ff^{os} 1-8, 79-80, 88-89 blancs) 225 × 175 mm. Cahier couverture bibliophile à dos et coins bleus.

1. Ce carnet est désigné par Proust comme le « cahier Kerby jeune fille » (voir le Cahier 54, f° 99 v°).

2. Proust appelle ce carnet « cahier du grand bonhomme » (voir le Cahier 54, f° 29).

Cahier 56. N. a. fr. 16696. Ensemble consacré à *La Fugitive*, à l'exception des folios 57-66 qui contiennent un fragment du pastiche de Saint-Simon. Sur la couverture, étiquette avec la mention : « Cahier n° VIII » et de la main de Proust : « brouillons ». 138 ff^{os} (ff^{os} 67-96, 99-100, 106-115, 129-131, 134-138 blancs) 225 × 175 mm. Cahier toile grise.

Cahier 74. N. a. fr. 18324. Brouillons complémentaires du cahier 57. Ff^{os} 1-21 : matinée chez la princesse de Guermantes. Ff^{os} 22-30, 63 v^o-121 v^o, 125-129 v^o, 138, 140 v^o-146 v^o : *Le Temps retrouvé*. Sur le plat supérieur de la couverture, étiquette avec la mention : « Cahier n° VIII bis » et de la main de Proust : « Une chose à ajouter sur les rêves est dans ce cahier Babouches. [Khorsabad biffé]. Babouches. Une note pour le cahier d'épreuves sur les Verdurin pas encore chic (placée à la fin de ce cahier avant Odette et le duc de Guermantes). » Sur le plat intérieur, de la main de Proust « Babouche. Et dans babouche, plusieurs enclaves du dernier cahier noir Serviette qui finit le livre ; enclaves que je n'ai pas eu la place de mettre dans le dit cahier noir (où il y a Serviette dans la 1^{re} phrase). » 147 ff^{os} (ff^{os} 1-2, 31-62, 122-124, 130-137, 139, 147 blancs) 220 × 180 mm. Cahier cartonné jaune à dos bordeaux.

Mise au net du *Côté de Guermantes*¹.

Le Côté de Guermantes I et *Le Côté de Guermantes II*. N. a. fr. 16737. Divers états dactylographiés de la « mort de la grand-mère ». Ff^{os} 1-35 : dactylographie sans corrections, foliotée « 1-38 ». Ff^{os} 36-51 : dactylographie corrigée et foliotée par Proust « 16-31 ». Ff^{os} 59-98 : dactylographie corrigée et foliotée par Proust « 1-49 », ayant servi à la composition des placards de l'édition Gallimard. 103 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Le Côté de Guermantes II. N. a. fr. 16705. Au folio 1, note cancellée de la main de Céleste Albaret : « N. B. Après la fin de Balbec (c'est-à-dire ce qui vient de finir, très transformé) vient le 2^e cahier d'épreuves commençant par "À l'âge où les noms", comprenant le séjour à Paris, la soirée à l'Opéra-Comique, la fugue à Doncières, la visite chez Mme Villeparisis, puis les feuilles copiées à la machine sur la mort de ma grand-mère. Après la fin de la mort de ma grand-mère, le livre continue par ce qui se suit de ce cahier-ci. » Cahier folioté par Proust « 50-154 ». 106 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Le Côté de Guermantes II. N. a. fr. 16706. Cahier folioté par Proust « 155-263 ». 111 pages 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

1. La rédaction de cette version est assez difficile à dater. Néanmoins, la période qui s'étend de mars 1915 à mai 1916, proposée par Maurice Bardèche, semble une hypothèse à retenir. Voir M. Bardèche, *Marcel Proust romancier*, Paris, Les Sept Couleurs, t. II, p. 75.

Le Côté de Guermantes II. N. a. fr. 16707. Cahier folioté par Proust « 264-363 ». Au premier folio, titre de la main de Proust : « *Le Côté de Guermantes. Cahier IV et dernier.* » 101 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Mise au net d'*À la recherche du temps perdu* : de *Sodome et Gomorrhe* à la fin du *Temps retrouvé*.

Sodome et Gomorrhe. N. a. fr. 16708. Au folio 1, titre de Proust : « *À la recherche du temps perdu. Sodome et Gomorrhe I. Premier cahier.* ». Cahier folioté « 1-63 ». 1-61 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Sodome et Gomorrhe. N. a. fr. 16709. Sur la couverture, titre de Proust : « *À la recherche du temps perdu. Sodome et Gomorrhe (I). (Deuxième cahier).* ». Cahier folioté « 64-149 ». 86 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge (cahier toile grise¹).

Sodome et Gomorrhe. N. a. fr. 16710. Sur la couverture, titre de Proust : « *À la recherche du temps perdu. Sodome et Gomorrhe (I). (Troisième cahier).* ». Cahier folioté « 150-251 ». 105 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge (cahier couverture bibliophile à dos noir.)

Sodome et Gomorrhe. N. a. fr. 16711. Sur la couverture, titre de Proust : « *À la recherche du temps perdu. Sodome et Gomorrhe (I). (Quatrième cahier).* » Cahier folioté « 252-384 ». 141 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge (cahier couverture bibliophile à dos et coins bleus).

Sodome et Gomorrhe. N. a. fr. 16712. Sur la couverture, titre de Proust : « *À la recherche du temps perdu. Sodome et Gomorrhe (I). (Cinquième cahier).* ». Cahier folioté « 384-514 ». 138 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge (cahier couverture bibliophile à dos et coins rouges).

Sodome et Gomorrhe. N. a. fr. 16713. Sur la couverture, titre de Proust : « *À la recherche du temps perdu. Sodome et Gomorrhe (I). (Sixième cahier).* ». Cahier folioté « 515-624 ». 119 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge (cahier cartonné bleu).

Sodome et Gomorrhe. N. a. fr. 16714. Titre sur la couverture : « *À la recherche du temps perdu. Sodome et Gomorrhe (I). (Septième cahier).* ». Cahier folioté « 625-657 ». 70 ff^{os} (34-70 blancs) 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge (cahier couverture bibliophile à dos noir).

La Prisonnière. N. a. fr. 16715. Titre sur la couverture : « *Cahier VIII (avec lui commence le tome cinquième et dernier d'*À la**

1. Pour des raisons de conservation les vingt cahiers surchargés de paperoles ont dû être défaits et remontés sur onglets, en volumes. Mais les couvertures d'origine ont été conservées. Les étiquettes collées sur ces couvertures portent toutes des titres de la main de Proust

recherche du temps perdu, tome intitulé Sodome et Gomorrhe III. [Le Temps retrouvé *biffé*]. Au folio 1, « À la recherche du temps perdu. Tome cinquième et dernier. Sodome et Gomorrhe II. Le Temps retrouvé. » Cahier folioté « 1-61 ». 61 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge (cahier cartonné brun).

La Prisonnière. N. a. fr. 16716. Sur la couverture : « Cahier IX (suite du cahier VIII) ». Cahier folioté « 62-159 ». 103 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge (cahier couverture bibliophile à dos et coins mauves).

La Prisonnière. N. a. fr. 16717. Sur la couverture : « Cahier X ». Cahier folioté « 160-227 ». 68 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge (cahier cartonné bordeaux).

La Prisonnière. N. a. fr. 16718. Sur la couverture : « Cahier XI ». Cahier folioté d'une autre main « 1-125 ». 135 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge (cahier cartonné bleu à dos rouge).

La Prisonnière. La Fugitive. N. a. fr. 16719. Ff^{os} 1-12 : *La Prisonnière*. Ff^{os} 13-137 : *La Fugitive*. Sur la couverture : « Cahier XII ». Cahier folioté d'une autre main « 1-137 ». 137 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge (cahier cartonné jaune à dos brun.)

La Fugitive. N. a. fr. 16720. Sur la couverture : « Cahier XIII ». Cahier folioté d'une autre main « 1-107 ». 134 ff^{os} (ff^{os} 117-134 blancs) 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge (cahier cartonné jaune à dos rouge).

La Fugitive. N. a. fr. 16721. Sur la couverture : « Cahier XIV ». Cahier folioté d'une autre main « 1-123 ». 129 ff^{os} (ff^{os} 127-129 blancs) 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge (cahier cartonné bleu à dos bleu).

La Fugitive. Le Temps retrouvé. N. a. fr. 16722. Ff^{os} 1-69 : *La Fugitive*. Ff^{os} 69-115 : *Le Temps retrouvé*. Sur la couverture : « Cahier XV (Donnez-moi III et XIV) page 48 ». Cahier folioté d'une autre main « 1-110 ». 115 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge (cahier cartonné jaune à dos bordeaux).

Le Temps retrouvé. N. a. fr. 16723. Sur la couverture : « Cahier XVI ». Cahier folioté d'une autre main « 1-20 ». 21 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge (cahier cartonné bleu).

Le Temps retrouvé. N. a. fr. 16724. Sur la couverture : « Cahier XVII ». Cahier folioté d'une autre main « 1-57 ». 91 ff^{os} (59-91 blancs) 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge (cahier cartonné jaune à dos bordeaux.)

Le Temps retrouvé. N. a. fr. 16725. Sur la couverture : « Cahier XVIII ». Cahier folioté d'une autre main « 1-137 ». 137 ff^{os}

330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge (cahier cartonné jaune à dos brun).

Le Temps retrouvé. N. a. fr. 16726. Sur la couverture : « Cahier XIX ». Cahier folioté d'une autre main « 1-40 ». 140 ff^{os} (ff^{os} 43-140 blancs) 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge (cahier cartonné jaune à dos rouge).

Le Temps retrouvé. N. a. fr. 16727. Sur la couverture : « [Cahier XIX biffé]. Cahier XX (vingt) et dernier ». Cahier folioté d'une autre main « 1-121 ». Au bas du folio 125, de la main de Proust : « Fin ». 125 ff^{os} 330 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge (cahier cartonné bleu à dos bleu).

Additions aux cahiers et épreuves des dernières parties d'*À la recherche du temps perdu*.

Cahier 61. N. a. fr. 16701. Ajouts destinés principalement à *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*¹ et au *Côté de Guermantes*. 112 ff^{os} 215 × 170 mm. Cahier cartonné jaune à dos brun.

Cahier 75. N. a. fr. 18325. Ajouts destinés principalement au *Côté de Guermantes* et à *Sodome et Gomorrhe*. Aux folios 13-15^v, fragment d'article sur Léon Daudet et l'Action française. 16 ff^{os} (ff^{os} 13-15 v^o tête-bêche) 225 × 170 mm. Cahier gris-vert à encadrement noir et marque centrale « Omnium ».

Cahier 60. N. a. fr. 16700. Ajouts destinés principalement au *Côté de Guermantes* et à *Sodome et Gomorrhe*. Aux folios 61-62, copie de la main d'Henri Rochat² d'une lettre de Proust à Pierre de Polignac. 126 ff^{os} 215 × 170 mm. Cahier cartonné jaune à dos brun.

Cahier 62. N. a. fr. 16702. Ajouts destinés principalement à *Sodome et Gomorrhe* et à *La Prisonnière*. Aux folios 57-58, version définitive de la « mort de Bergotte ». 58 ff^{os} (f^o 1 blanc) 225 × 170 mm. Cahier cartonné toile grise. Dans le cartouche central, initiales manuscrites « M. P. ».

Cahier 59. N. a. fr. 16699. Ajouts destinés principalement à *Sodome et Gomorrhe*, *La Prisonnière*, *La Fugitive* et *Le Temps retrouvé*. 100 ff^{os} 225 × 175 mm. Cahier couverture bibliophile à dos et coins violets.

1. À ce jour, on ne connaît pas de mise au net ni de dactylographie corrigée d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Des fragments de manuscrits et de placards corrigés ont été montés en tête de chacun des cinquante exemplaires de l'édition de luxe tirée par la N. R. F. en 1920. Il convient toutefois de rappeler la présence d'un jeu d'épreuves corrigées, donné à la Bibliothèque nationale par Mme Mante-Proust en 1947 et déposé à la Réserve des imprimés, où il est conservé sous la cote Rés. m. Y². 824.

2. Henri Rochat était un Suisse, employé au Ritz et que Proust prit comme secrétaire de 1919 à 1921.

Fragments manuscrits d'*À la recherche du temps perdu*. N. a. fr. 16729.

Fragments des différentes parties de l'œuvre rédigés sur des feuilles volantes, à des dates indéterminées. Ff^{os} 1-62 : *Du côté de chez Swann*. Ff^{os} 63-91 : *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Ff^{os} 92-119 : *Le Côté de Guermantes*. Ff^{os} 120-131 : *Sodome et Gomorrhe*. Ff^{os} 132-139 : *La Prisonnière*. Ff^{os} 140-142 : *La Fugitive*. Ff^{os} 178-208 : copies essentiellement dues à Henri Rochat et à Céleste Albaret. 208 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge. Dessins.

Extraits d'*À la recherche du temps perdu* publiés dans des revues, de 1914 à 1925. N. a. fr. 16776.

Ff^{os} 1-35 : « À la recherche du temps perdu », *N. R. F.*, 1^{er} juillet 1914 ; épreuves corrigées. Ff^{os} 36-50 : « Les Intermittences du cœur », *N. R. F.*, 1^{er} octobre 1921 ; copie ayant servi à l'impression. Ff^{os} 51-59 : « En tram jusqu'à la Raspelière », *N. R. F.*, 1^{er} décembre 1921 ; dactylographie annotée par Jacques Rivière. Ff^{os} 60-152 : « Précaution inutile », *Les Œuvres libres*, n° 20, février 1923 ; placards découpés et corrigés par Robert Proust. Ff^{os} 153-158 : « Le Septuor de Vinteuil », *N. R. F.*, 1^{er} juin 1923 ; placards corrigés par Robert Proust. Ff^{os} 159-191 : « La Mort d'Albertine », *N. R. F.*, 1^{er} juin 1925 ; dactylographie et placards corrigés par Robert Proust. 191 ff^{os} 510 × 360 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Publication du *Côté de Guermantes*.

Placards corrigés du *Côté de Guermantes I*. N. a. fr. 16762. Jeu complet des placards 1 à 24, 8 décembre [1918]. 48 ff^{os} 510 × 360 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Le Côté de Guermantes II. Placards corrigés de la première et de la seconde épreuve. N. a. fr. 16763. Ff^{os} 1-44 : placards 25-46 de la première épreuve. Ff^{os} 45-46 : placard 36 de la première épreuve, corrigé par une autre main. Ff^{os} 47-58 : placards corrigés 25-30 de la seconde épreuve. Jeu incomplet. 58 ff^{os} 510 × 360 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Placards non corrigés de la seconde épreuve. N. a. fr. 16764. Placards 28-48. Jeu incomplet. 33 ff^{os} 510 × 360 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Placards corrigés de la troisième épreuve. N. a. fr. 16765. Placards 25-49. Jeu complet. 50 ff^{os} 510 × 360 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Publication de *Sodome et Gomorrhe*.

Dactylographies de *Sodome et Gomorrhe I et II*. N. a. fr. 16738. Ff^{os} 1-48 : *Sodome et Gomorrhe I* ; dactylographie non corrigée du

cahier I de la version définitive. Ff^{os} 49-76 : *Sodome et Gomorrhe I* ; dactylographie corrigée ayant servi à l'impression. Ff^{os} 77-178 : *Sodome et Gomorrhe II* ; dactylographie corrigée incomplète des cahiers II à VI. 178 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Dactylographie corrigée de *Sodome et Gomorrhe II*. Dactylographie du cahier IV. N. a. fr. 16739. 121 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Dactylographie du cahier V. N. a. fr. 16740. 124 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Dactylographie des cahiers VI et VII. N. a. fr. 16741. 116 ff^{os}. 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Jalousie. N. a. fr. 16728. Ff^{os} 1-144 : manuscrit autographe folioté par Proust « 1-144 », incomplet de la fin. Ff^{os} 145-210 : extrait de l'article publié dans *Les Œuvres libres*, n° 5, novembre 1921, p. 7-112, corrigé par Proust avant d'être utilisé pour le début de *Sodome et Gomorrhe II*. Au folio 1 : « [Une *biffé*] Jalousie [roman inédit *biffé*] par Marcel Proust — à composer immédiatement pour les Œuvres libres. Prendre grand soin du manuscrit qui devra nous être rendu », d'une écriture non identifiée. En dessous, note autographe de Proust : « N. B. J'ai supprimé les mots "Roman inédit". Il est parfaitement vrai que c'est inédit d'un bout à l'autre. Mais le mot roman ne s'applique pas bien, nouvelle un peu mieux, mais je préfère *Jalousie*, par Marcel Proust. Marcel Proust. » 210 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Épreuves de *Sodome et Gomorrhe II*. N. a. fr. 16766. Corrigées jusqu'au folio 40. 390 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Publication de *La Prisonnière*.

Première dactylographie. N. a. fr. 16742-16743. Le premier volume est folioté par Proust « 1-96 » et corrigé par lui jusqu'au folio 123. Au folio 1, titre de Proust : « Sodome et Gomorrhe III ». Le second volume ne porte aucune correction. 2 volumes, 209 et 241 ff^{os} 370 × 240 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Deuxième dactylographie. N. a. fr. 16744. Texte incomplet, en partie corrigé. Au folio 1, titre de Proust : « La Prisonnière, Sodome et Gomorrhe III ». 104 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Troisième dactylographie corrigée. N. a. fr. 16745-16747. Les deux premiers volumes sont corrigés par Proust. Titre de Proust au folio 1 du premier volume : « La Prisonnière (1^{re} partie de Sodome et Gomorrhe III) ». Le troisième volume est corrigé par Robert Proust. 3 volumes, 219, 237 et 239 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Placards corrigés par Robert Proust. N. a. fr. 16767. Ff^{os} 1-22 : notes de Robert Proust. Ff^{os} 23-144 : placards 1-61, impr. F. Paillart, Abbeville, 17 mai-18 juin 1923. 144 ff^{os} 510 × 360 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Placards et épreuves corrigés par Robert Proust. N. a. fr. 16768. Ff^{os} 1-22 : placards 62-71, F. Paillart, 3 juillet 1923. F^o 23 : maquette de la page de couverture. Ff^{os} 24-311 : épreuves mises en pages de la deuxième édition. Jeu complet. 311 ff^{os} 510 × 360 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Épreuves corrigées par Jacques Rivière. N. a. fr. 16769-16770. Autre jeu complet de la deuxième édition portant le bon à tirer de Jacques Rivière. 2 volumes, 280 et 224 pages 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Publication de *La Fugitive* devenue *Albertine disparue*.

Dactylographie corrigée par Robert Proust. N. a. fr. 16748-16749. Au folio 1 du premier volume, titre de la main de Robert Proust : « Albertine disparue. Chapitre I. Le Chagrin et l'Oubli ». Au folio 1 du second volume, titre de la main de Robert Proust : « Chapitre II. Mademoiselle de Forcheville ». 2 volumes, 256 et 234 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Placards corrigés par Jean Paulhan et Robert Proust. N. a. fr. 16771. F^o 1 : lettre de Jean Paulhan à Robert Proust. Ff^{os} 2-39 : observations de Jean Paulhan relatives aux placards de *La Fugitive*. Ff^{os} 40-125 : placards 1-41 corrigés par Robert Proust, F. Paillart, 9-25 juillet 1925. 125 ff^{os} 510 × 360 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Placards et épreuves corrigés par Robert Proust. N. a. fr. 16772. Seconds placards 1-41, F. Paillart, 24-29 septembre 1925. 80 pages 510 × 360 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Albertine disparue, Paris, N.R.F., 1925, N. a. fr., 16780-16781. Édition originale en deux volumes. Achevé d'imprimer du 30 novembre 1925. 2 volumes, 225 et 213 pages 195 × 130 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Publication du *Temps retrouvé*.

Dactylographie corrigée par Robert Proust. N. a. fr. 16750-16751. 2 volumes, 283 et 341 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Épreuves mises en pages non corrigées. N. a. fr. 16773-16774. Sur le premier volume : F. Paillart, 24-28 juin 1927. Sur le second volume : F. Paillart, 29 juin 1927. 2 volumes, 176 et 256 ff^{os} 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Signalons en outre la présence dans le fonds Proust de trois éditions postérieures aux originales :

Du côté de chez Swann, Paris, N.R.F., 1924. N. a. fr. 16778. 66^e édition, complète. 393 p. 195 × 130 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

À l'ombre des jeunes filles en fleurs, Paris, N.R.F., 1919. N. a. fr. 16779. Exemplaire corrigé, incomplet. 288 p. 195 × 130 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

Le Temps retrouvé, Paris, La Gerbe, 1931, N. a. fr. 16775. Exemplaire fragmentaire corrigé par Robert Proust. 96 p. 370 × 260 mm. Demi-reliure maroquin rouge.

FLORENCE CALLU.

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Cette édition d'*À la recherche du temps perdu* présente trois nouveautés capitales. Elle donne un texte définitif réétabli sur les manuscrits, dactylographies et épreuves, l'essentiel des textes inédits de Marcel Proust, et, sous forme de notes et de commentaires, la documentation la plus complète possible sur son roman.

Présentation générale.

L'abondance des inédits a conduit à présenter *À la recherche du temps perdu* en quatre volumes. Dans le tome I figurent *Du côté de chez Swann* et *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, première partie, « Autour de Mme Swann » : ce volume reconstitue donc le cycle complet des Swann. La seconde partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, « Noms de pays : le pays », et *Le Côté de Guermantes* se trouvent dans le tome II. Le tome III contient *Sodome et Gomorrhe* et *La Prisonnière*, le tome IV, *Albertine disparue* et *Le Temps retrouvé*. L'essentiel pour Proust, était, non pas la séparation en volumes différents, mais que l'on comprît bien qu'il s'agit d'un seul livre : il a été d'abord tenté de se contenter de numéros sans titres, ou bien, à l'opposé, de couper au milieu d'un développement, pour mieux marquer l'unité de l'œuvre.

Le nombre, l'originalité, l'importance des premières versions d'*À la recherche du temps perdu* a entraîné, pour chaque volume, une disposition spéciale : après le texte des sections du récit, on trouvera les Esquisses¹ de ces parties. À la fin du volume, comme il est d'usage dans la Bibliothèque de la Pléiade, Introductions, Notices, Notes sur le texte, variantes et notes. C'est ainsi que, pour le tome I, on peut lire successivement le texte définitif de *Du côté de chez Swann* et *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (première

1. On appellera Esquisses les brouillons, les premiers états, les premières versions d'un passage ayant une unité thématique.

partie), suivi des Esquisses qui s'y rapportent, numérotées en chiffres romains selon l'ordre de la narration, et, lorsque nous donnons plusieurs brouillons d'un seul passage, numérotées également, et à la suite, en chiffres arabes, selon l'ordre de la rédaction. Par exemple, Esquisse III.1 ; Esquisse XVIII.1, XVIII.2, XVIII.3.

Le texte définitif.

L'établissement du texte d'*À la recherche du temps perdu* présente des difficultés différentes, suivant qu'il s'agit des parties publiées avant la mort de Proust, jusqu'à *Sodome et Gomorrhe* compris, ou des parties posthumes, de *La Prisonnière* au *Temps retrouvé*. Pour les premières, le texte de base est le dernier revu par Proust, c'est-à-dire l'édition de la N. R. F. ; pour les secondes, les dactylographies de *La Prisonnière* et de *La Fugitive*, devenue *Albertine disparue*¹, le manuscrit du *Temps retrouvé*. Pierre Clarac et André Ferré ont accompli, en 1954, dans leur édition de la Pléiade, un remarquable travail de correction. Cependant, si, dans quelques cas, ils ont disposé de documents que nous n'avons pas eus, en revanche, nous avons eu accès à de nombreux états qu'ils n'ont pu consulter qu'incomplètement, ou pas du tout. Ils ont ainsi corrigé leur texte de manière régressive, sans pouvoir tenir compte des dernières corrections de Proust : c'est le cas de *Sodome et Gomorrhe*. La liste des documents utilisés sera donnée dans la Note sur le texte de chaque section. Nous avons pu améliorer le texte posthume, en rétablissant des corrections voulues par Proust, en insérant des passages laissés en notes par nos prédécesseurs : c'est là que le plus important était à faire. Pour la première partie d'*À la recherche du temps perdu*, à part quelques corrections de détail, fautes d'impression ou erreurs de lecture manifestes, l'essentiel portait, comme pour la seconde, sur la ponctuation et le découpage en alinéas. Par souci de clarté, en effet, on avait découpé les longs paragraphes du manuscrit proustien, dégagé les dialogues ; nous rétablissons en général, sauf obscurité trop grande, les seuls alinéas voulus par l'auteur. La ponctuation, d'ailleurs héritée des usages du XIX^e siècle, appelle des solutions voisines : Proust a souvent une ponctuation orale, respiratoire, et non pas hachée de signes. Une rédaction

1. La première mention de ce titre apparaît dans le Cahier 71, au folio 37 r^o : « Albertine disparue / Son départ » (1914). Voir, au tome IV de la présente édition, la Notice d'*Albertine disparue* et l'Esquisse 1 de ce texte : « Albertine disparue / Son départ ». Proust a dû changer le titre peu après la publication de *La Fugitive*, de Rabindranath Tagore (voir *Lettres à la N. R. F.*, Gallimard, 1932, p. 235, lettre à Gaston Gallimard du début de juillet 1922).

qui a duré jusqu'à quatorze ans, la maladie, la fatigue, la précipitation introduisent ensuite quelques incohérences : des pages très ponctuées s'opposent à d'autres, qui le sont peu. Nous nous efforçons de revenir à la ponctuation de Proust, quitte à introduire quelques aménagements, lorsque la compréhension risquait d'être compromise.

Pour l'orthographe, l'édition se conforme aux usages modernes : « grand-mère » et non « grand'mère », « Mme » et non « Me ». Il arrive à Proust d'orthographier de manière différente le même nom propre fictif : nous nous efforçons d'unifier, en choisissant l'orthographe la plus plausible. L'intention avérée de l'écrivain doit être respectée.

Cependant, les incohérences, ou inadvertances, dues dans les parties posthumes à la mort prématurée d'un auteur qui n'avait pas revu tout son texte, sont conservées : lorsqu'un personnage meurt deux fois, il ne nous est pas possible de choisir sans restauration abusive ; parfois, même, deux solutions différentes peuvent obéir, chacune, à une logique qui leur est propre : Proust avait besoin de faire parler de nouveau un héros disparu. Il en est de même pour les Esquisses et les variantes : on ne s'étonnera pas d'y trouver des incohérences de sens, de style, parfois de grammaire, des mots illisibles, des blancs laissés par l'auteur, le copiste, les dactylographes.

Les Esquisses.

Considérant *Contre Sainte-Beuve* comme une première version d'*À la recherche du temps perdu*, c'est à ce texte que nous sommes remontés. À cette version, d'autres ont succédé. C'est l'ensemble de ces premiers états que nous appelons Esquisses. Celles-ci sont pourvues d'un titre, qui, le plus souvent, est de l'éditeur, et donc mis entre crochets. Par exemple, Esquisse I, [Un nouveau Swann] ; un résumé en italique situe le texte, tantôt selon le mouvement de la création, tantôt, lorsque le récit est différent du texte définitif, selon l'ordre de l'histoire. Ces Esquisses sont accompagnées de variantes et de notes, en nombre limité, mais suffisantes pour en permettre la compréhension, suivant les deux axes, vertical de la genèse, horizontal de l'intrigue romanesque.

On ne pouvait tout donner. Les soixante-quinze cahiers de brouillons, et les vingt cahiers de mise au net, les feuilles volantes, les cartons de paperoles, les carnets, qui forment, avec les dactylographies et les épreuves, l'héritage de Proust, auraient demandé, s'il avait fallu tout publier, des volumes plus nombreux. Les lecteurs auraient, d'autre part, mal compris que l'on donnât seize versions d'un même passage. Il a donc fallu choisir : nos Notices décrivent l'ensemble des documents que les érudits

peuvent dépouiller, en retraçant le mouvement de la création proustienne depuis l'origine jusqu'au texte définitif. Le classement des brouillons s'est fait de façon différente ; partant du texte définitif, nous présentons les versions qui lui ont donné naissance¹. Si un même Cahier contient des pages destinées à « Combray » et d'autres à l'épisode du séjour au bord de mer, on trouve les unes dans les Esquisses de *Du côté de chez Swann*, les autres dans celles d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

Les versions éditées, les variantes retenues l'ont été suivant leur qualité, leur importance, leurs différences. Une page presque semblable à la page définitive a été sacrifiée à une page dont l'originalité éclate. De même, si plusieurs des Esquisses se ressemblent, nous en avons donné une seule. Il arrive, en effet, à Proust, notamment lorsqu'il met au net ses premiers brouillons, de se recopier. La transcription de ces documents, si elle ne falsifie, ni ne restaure abusivement le texte, a été simplifiée. Les additions sont intégrées au texte publié ; les ratures ne sont signalées que lorsqu'elles présentent une importance particulière : un nom propre par exemple. Le but est de rendre les Esquisses lisibles, sans trahir l'auteur. En revanche, la présentation de tous les phénomènes : ratures, additions placées de tout côté, collages, aboutirait à la photographie de manuscrits impubliables.

L'appareil critique.

Les Notices de chaque section d'*À la recherche du temps perdu* apportent les renseignements nécessaires à la compréhension à la fois des Esquisses, des variantes et du texte définitif. Elles développent l'œuvre sous notre regard, nous livrent sa technique, le mouvement même du roman, dont la genèse explique la structure. Les notes fournissent les renseignements documentaires indispensables : l'érudition de Proust, l'extrême abondance de ses citations, les détails historiques les rendent nécessaires. Il s'agit, d'autre part, comme on ne peut embrasser tout d'un seul coup d'œil, de pourvoir le lecteur d'une « mémoire improvisée », en lui signalant le retour d'un thème ou d'une image, un élément caché de l'architecture.

Une Notice sur le fonds Proust de la Bibliothèque nationale complète l'Introduction générale ; elle permet, notamment, d'éclaircir les références faites aux documents manuscrits. On trouvera un résumé des textes à la fin de chaque volume. Une Bibliographie générale figure dans le tome IV. Une Notice onomastique précède les index consacrés aux personnages, aux

1. Notre but n'est donc pas de permettre de lire les cahiers de brouillons de Proust, mais de retracer, textes à l'appui, la biographie de l'œuvre.

lieux, aux œuvres d'art, qu'ils se trouvent dans le texte définitif, dans les Esquisses, ou dans les variantes. Une table de concordance entre l'édition Clarac-Ferré de la Bibliothèque de la Pléiade et la nôtre figure à la fin de chaque volume.

Les variantes.

Suivant l'usage de la collection, les variantes représentent les corrections postérieures au manuscrit. Cependant, comme notre Introduction générale l'a montré, Proust n'a cessé de retravailler ses textes, transformant souvent dactylographies et épreuves en un nouveau manuscrit. Les lecteurs devront donc porter aux variantes une attention particulière ; elles contiennent des pages aussi importantes que les premières versions données dans la section consacrée aux Esquisses.

Il n'était pas possible de relever toutes les variantes. Cependant, à l'intérieur des plus importantes, nous avons pris soin de signaler ratures et additions : il est, en effet, important, de savoir que le nom de Vinteuil apparaît en addition sur une dactylographie de 1913. On trouvera dans chaque Note sur le texte une liste des sigles employés pour désigner les différents états dont nous relevons les leçons. La présentation des variantes est conforme au protocole de la collection :

Le deux-points (:) indique, à l'intérieur d'une variante, le passage à une leçon provenant d'un nouvel état différent du texte.

L'insertion d'une barre oblique (/) marque le passage à la ligne.

L'abréviation *add.* signale une addition, un passage ajouté, la mention *biffé* un passage supprimé ou remplacé, l'abréviation *corr.* un passage qui résulte de corrections.

L'abréviation *états ant.* désigne l'ensemble des états antérieurs à l'état qu'on va considérer.

Lorsque les derniers mots communs au texte définitif et à l'état dont nous rendons compte sont placés beaucoup plus haut que le mot qui porte l'appel de variante, nous les situons ; ainsi, on a, par exemple, « ce monde [*p. 499, 8^e ligne de la page*] mystérieux ».

On restitue entre crochets obliques les dernières lettres d'un mot inachevé ; on aurait, par exemple, « Guer < mantes > », si Proust n'avait écrit que les quatre premières lettres du mot. Lorsque la restitution est conjecturale, on fait suivre les lettres restituées d'un point d'interrogation. Si on ne peut sans imprudence restituer le mot, on laisse un blanc entre crochets obliques : < >.

Les passages rapportés du texte définitif sont reproduits intégralement quand ils sont très courts. Dans le cas contraire,

ils sont désignés par les premiers et les derniers mots séparés par des points de suspension entre crochets : [...]. Ces points de suspension entre crochets renvoient toujours au texte définitif : pour désigner un fragment identique à un passage précédemment relevé dans un autre état de la même variante mais différent du texte définitif, on note entre crochets les mots *comme dans* suivi du sigle de l'état précédemment rapporté : [*comme dans* épr. 3].

Les passages rapportés des différents états du texte de Proust sont imprimés en caractères romains. Les sigles, abréviations et commentaires de l'éditeur le sont en caractères italiques.

Particularités de présentation.

Nous nous sommes conformés au protocole typographique de la Bibliothèque de la Pléiade. Nous ne nous arrêterons donc que sur quelques points précis :

Dans les Esquisses et dans les variantes, tous les titres d'œuvres cités sont imprimés en italique, bien que Proust ne prenne que très rarement le soin de les souligner sur ses manuscrits.

Dans ses cahiers, Proust donne fréquemment, en marge, en interligne ou au sein même du texte, des indications de montage, comme, par exemple, « pourrait se mettre ailleurs », « mettre pendant cette soirée », etc. Nous avons reproduit ces « notes de régie » dans la section de chaque volume consacrée aux Esquisses, dans l'appareil critique lorsque nous n'avons pas pu les replacer en tête du passage qu'elles visaient, dans le texte même des Esquisses quand il a été possible de les insérer de façon certaine. Dans ce dernier cas, nous avons isolé ces notes du reste du texte en les plaçant entre deux petites étoiles noires. On aura, par exemple : *mettre ceci en son temps*.

Nous employons le sigle *CF* pour désigner l'édition de Pierre Clarac et André Ferré d'*À la recherche du temps perdu* dans la Bibliothèque de la Pléiade. Lorsqu'il était impossible de donner les références d'un texte d'après notre édition, nous avons renvoyé à l'édition Clarac et Ferré, sous la forme suivante : voir *CF*, t. III, p. 765.

Sauf avis contraire, les références à *Les Plaisirs et les Jours*, Jean Santeuil, *Contre Sainte-Beuve*, *Pastiches et mélanges*, *Essais et articles* renvoient aux éditions suivantes : *Jean Santeuil* précédé de *Les Plaisirs et les Jours*, édition établie par Pierre Clarac avec la collaboration d'Yves Sandre, Bibl. de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1971 ; *Contre Sainte-Beuve* précédé de *Pastiches et mélanges* et suivi de *Essais et articles*, édition établie par Pierre Clarac avec

la collaboration d'Yves Sandre, Bibl. de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1971.

★

Cette édition a été rendue possible grâce à la constitution d'un fonds Proust considérable à la Bibliothèque nationale. Nous voulons d'abord remercier son administrateur, M. André Miquel, les conservateurs en chef du Département des manuscrits, M. Roger Pierrot puis Mme Florence Callu, qui a en outre classé l'ensemble de ces documents, et tout le personnel de ce Département pour leur aide, leur amabilité, leur gentillesse. Nous remercions aussi tous ceux qui nous ont communiqué renseignements et autographes, notamment MM. et Mmes H. Bonnet, P. Brunel, J.-P. Dauphin, Gautherot, W. Hachez, P. Kolb, C. Mauriac, N. Mauriac, D. Mayer, J.-L. Mercié, M. Raimond, J. Robichez, J. Tulard. Quand nous avons « senti les mains paternelles tomber », *Bis patriae cecidere manus*, la présence de M. Pierre Buge nous a été particulièrement précieuse. Ses collaborateurs, enfin, ont su triompher de difficultés peu communes.

J.-Y. T.

DU CÔTÉ DE CHEZ SWANN

*À M. Gaston Calmette.
Comme un témoignage de profonde
et affectueuse reconnaissance¹.*

Première partie
COMBRAY

I

Longtemps¹, je me suis couché de bonne heure. Parfois^a, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : « Je m'endors. » Et, une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait ; je voulais poser le volume que je croyais avoir encore dans les mains et souffler ma lumière ; je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions avaient pris un tour un peu particulier ; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage : une église, un quatuor, la rivalité de François I^{er} et de Charles Quint². Cette croyance survivait pendant quelques secondes à mon réveil ; elle ne choquait pas ma raison mais pesait comme des écailles sur mes yeux et les empêchait de se rendre compte que le bougeoir n'était plus allumé. Puis elle commençait à me devenir inintelligible, comme après la métempsycose les pensées d'une existence antérieure ; le sujet du livre se détachait de moi, j'étais libre de m'y appliquer ou non ; aussitôt je recouvrais la vue et j'étais bien étonné de trouver autour de moi une obscurité, douce et reposante pour mes yeux, mais peut-être plus encore pour mon esprit, à qui elle apparaissait comme une chose sans cause, incompréhensible, comme une chose vraiment obscure. Je me demandais quelle heure^b il pouvait être ; j'entendais le sifflement des trains qui, plus ou moins éloigné, comme le chant d'un oiseau dans une forêt, relevant les distances, me décrivait l'étendue de la

campagne déserte où le voyageur se hâte vers la station prochaine ; et le petit chemin qu'il suit va être gravé dans son souvenir par l'excitation qu'il doit à des lieux nouveaux, à des actes inaccoutumés, à la causerie récente et aux adieux sous la lampe étrangère qui le suivent encore dans le silence de la nuit, à la douceur prochaine du retour.

J'appuyais tendrement^a mes joues contre les belles joues de l'oreiller qui, pleines et fraîches, sont comme les joues de notre enfance. Je frottais une allumette pour regarder ma montre. Bientôt minuit. C'est l'instant où le malade, qui a été obligé de partir en voyage et a dû coucher dans un hôtel inconnu, réveillé par une crise, se réjouit en apercevant sous la porte une raie de jour. Quel bonheur, c'est déjà le matin ! Dans un moment les domestiques seront levés, il pourra sonner, on viendra lui porter secours. L'espérance d'être soulagé lui donne du courage pour souffrir. Justement il a cru entendre des pas ; les pas se rapprochent, puis s'éloignent. Et la raie de jour qui était sous sa porte a disparu. C'est minuit ; on vient d'éteindre le gaz ; le dernier domestique est parti et il faudra rester toute la nuit à souffrir sans remède.

Je me rendormais, et parfois je n'avais plus que de courts réveils d'un instant, le temps d'entendre les craquements organiques des boiseries, d'ouvrir les yeux pour fixer le kaléidoscope de l'obscurité, de goûter grâce à une lueur momentanée de conscience le sommeil où étaient plongés les meubles, la chambre, le tout dont je n'étais qu'une petite partie et à l'insensibilité duquel je retournais vite m'unir. Ou bien en dormant j'avais rejoint sans effort un âge à jamais révolu de ma vie primitive, retrouvé telle de mes terreurs enfantines comme celle que mon grand-oncle me tirât par mes boucles et qu'avait dissipée le jour — date pour moi d'une ère nouvelle — où on les avait coupées. J'avais oublié cet événement pendant mon sommeil, j'en retrouvais le souvenir aussitôt que j'avais réussi à m'éveiller pour échapper aux mains de mon grand-oncle, mais par mesure de précaution j'entourais complètement ma tête de mon oreiller avant de retourner dans le monde des rêves.

Quelquefois^b, comme Ève naquit d'une côte d'Adam, une femme naissait pendant mon sommeil d'une fausse position de ma cuisse. Formée du plaisir que j'étais sur le point de goûter, je m'imaginai que c'était elle qui me

l'offrait. Mon corps qui sentait dans le sien ma propre chaleur voulait s'y rejoindre, je m'éveillais. Le reste des humains m'apparaissait comme bien lointain auprès de cette femme que j'avais quittée il y avait quelques moments à peine ; ma joue était chaude encore de son baiser, mon corps courbaturé par le poids de sa taille. Si, comme il arrivait^a quelquefois, elle avait les traits d'une femme que j'avais connue dans la vie, j'allais me donner tout entier à ce but : la retrouver, comme ceux qui partent en voyage pour voir de leurs yeux une cité désirée et s'imaginent qu'on peut goûter dans une réalité le charme du songe. Peu à peu son souvenir s'évanouissait, j'avais oublié la fille de mon rêve¹.

Un homme qui dort, tient en cercle autour de lui le fil des heures, l'ordre des années et des mondes. Il les consulte d'instinct en s'éveillant et y lit en une seconde le point de la terre qu'il occupe, le temps qui s'est écoulé jusqu'à son réveil ; mais leurs rangs peuvent se mêler, se rompre. Que vers le matin après quelque insomnie, le sommeil le prenne en train de lire, dans une posture trop différente de celle où il dort habituellement, il suffit de son bras soulevé pour arrêter et faire reculer le soleil², et à la première minute de son réveil, il ne saura plus l'heure, il estimera qu'il vient à peine de se coucher. Que s'il s'assoupit dans une position encore plus déplacée et divergente, par exemple après dîner assis dans un fauteuil, alors le bouleversement sera complet dans les mondes désorbités, le fauteuil magique le fera voyager à toute vitesse dans le temps et dans l'espace³, et au moment d'ouvrir les paupières, il se croira couché quelques mois plus tôt dans une autre contrée. Mais il suffisait^b que, dans mon lit même, mon sommeil fût profond et détendît entièrement mon esprit ; alors celui-ci lâchait le plan du lieu où je m'étais endormi, et quand je m'éveillais au milieu de la nuit, comme j'ignorais où je me trouvais, je ne savais même pas au premier instant qui j'étais ; j'avais seulement dans sa simplicité première, le sentiment de l'existence comme il peut frémir au fond d'un animal ; j'étais plus dénué que l'homme des cavernes ; mais alors le souvenir — non encore du lieu où j'étais, mais de quelques-uns de ceux que j'avais habités et où j'aurais pu être — venait à moi comme un secours d'en haut pour me tirer du néant d'où je n'aurais pu sortir tout seul ; je passais

en une seconde par-dessus des siècles de civilisation, et l'image confusément entrevue de lampes à pétrole, puis de chemises à col rabattu, recomposaient peu à peu les traits originaux de mon moi.

Peut-être l'immobilité^a des choses autour de nous leur est-elle imposée par notre certitude que ce sont elles et non pas d'autres, par l'immobilité de notre pensée en face d'elles. Toujours est-il que, quand je me réveillais ainsi, mon esprit s'agitait pour chercher, sans y réussir, à savoir où j'étais, tout tournait autour de moi dans l'obscurité, les choses, les pays, les années. Mon corps, trop engourdi pour remuer, cherchait, d'après la forme de sa fatigue, à repérer la position de ses membres pour en induire la direction du mur, la place des meubles, pour reconstruire et pour nommer la demeure où il se trouvait. Sa mémoire, la mémoire de ses côtes, de ses genoux, de ses épaules, lui présentait successivement plusieurs des chambres où il avait dormi, tandis qu'autour de lui les murs invisibles, changeant de place selon la forme de la pièce imaginée, tourbillonnaient dans les ténèbres. Et avant même que ma pensée, qui hésitait au seuil des temps et des formes, eût identifié le logis en rapprochant les circonstances, lui, — mon corps, — se rappelait pour chacun le genre du lit, la place des portes, la prise de jour des fenêtres, l'existence d'un couloir, avec la pensée que j'avais en m'y endormant et que je retrouvais au réveil. Mon côté ankylosé, cherchant à deviner son orientation, s'imaginait, par exemple, allongé face au mur dans un grand lit à baldaquin et aussitôt je me disais : « Tiens, j'ai fini par m'endormir quoique maman ne soit pas venue me dire bonsoir », j'étais à la campagne chez mon grand-père, mort depuis bien des années ; et mon corps, le côté sur lequel je reposais, gardiens fidèles d'un passé que mon esprit n'aurait jamais dû oublier, me rappelaient la flamme de la veilleuse de verre de Bohême, en forme d'urne, suspendue au plafond par des chaînettes, la cheminée en marbre de Sienne, dans ma chambre à coucher de Combray, chez mes grands-parents, en des jours lointains qu'en ce moment je me figurais actuels sans me les représenter exactement et que je reverrais mieux tout à l'heure quand je serais tout à fait éveillé.

Puis renaissait le souvenir d'une nouvelle attitude ; le mur filait dans une autre direction : j'étais dans ma chambre

chez Mme de Saint-Loup, à la campagne¹ ; mon Dieu ! il est au moins dix heures, on doit avoir fini de dîner ! J'aurai trop prolongé la sieste que je fais tous les soirs en rentrant de ma promenade avec Mme de Saint-Loup, avant d'endosser mon habit. Car bien des années ont passé depuis Combray, où, dans nos retours les plus tardifs, c'étaient les reflets rouges du couchant que je voyais sur le vitrage de ma fenêtre. C'est un autre genre de vie qu'on mène à Tansonville, chez Mme de Saint-Loup, un autre genre de plaisir que je trouve à ne sortir qu'à la nuit, à suivre au clair de lune ces chemins où je jouais jadis au soleil ; et la chambre où je me serai endormi au lieu de m'habiller pour le dîner, de loin je l'aperçois, quand nous rentrons, traversée par les feux de la lampe, seul phare dans la nuit.

Ces évocations² tournoyantes et confuses ne dureraient jamais que quelques secondes ; souvent, ma brève incertitude du lieu où je me trouvais ne distinguait pas mieux les unes des autres les diverses suppositions dont elle était faite, que nous n'isolons, en voyant un cheval courir, les positions successives que nous montre le kinétoscope. Mais j'avais revu tantôt l'une, tantôt l'autre, des chambres que j'avais habitées dans ma vie, et je finissais par me les rappeler toutes dans les longues rêveries qui suivaient mon réveil ; chambres d'hiver où quand on est couché, on se blottit la tête dans un nid qu'on se tresse avec les choses les plus disparates : un coin de l'oreiller, le haut des couvertures, un bout de châte, le bord du lit, et un numéro des *Débats roses*³, qu'on finit par cimenter ensemble selon la technique des oiseaux en s'y appuyant indéfiniment⁴ ; où, par un temps glacial le plaisir qu'on goûte est de se sentir séparé du dehors (comme l'hirondelle de mer qui a son nid au fond d'un souterrain dans la chaleur de la terre), et où, le feu étant entretenu toute la nuit dans la cheminée, on dort dans un grand manteau d'air chaud et fumeux, traversé des lueurs des tisons qui se rallument, sorte d'impalpable alcôve, de chaude caverne creusée au sein de la chambre même, zone ardente et mobile en ses contours thermiques, aérée de souffles qui nous rafraîchissent la figure et viennent des angles, des parties voisines de la fenêtre ou éloignées du foyer, et qui se sont refroidies ; — chambres d'été où l'on aime être uni à la nuit tiède, où le clair de lune appuyé aux volets

entrouverts, jette jusqu'au pied du lit son échelle enchantée, où on dort presque en plein air, comme la mésange balancée par la brise à la pointe d'un rayon' ; — parfois la chambre Louis XVI, si gaie que même le premier soir je n'y avais pas été trop malheureux et où les colonnettes qui soutenaient légèrement le plafond s'écartaient avec tant de grâce pour montrer et réserver la place du lit ; parfois au contraire celle, petite et si élevée de plafond, creusée en forme de pyramide dans la hauteur de deux étages et partiellement revêtue d'acajou, où dès la première seconde j'avais été intoxiqué moralement par l'odeur inconnue du vétiver, convaincu de l'hostilité des rideaux violets et de l'insolente indifférence de la pendule qui jacassait tout haut comme si je n'eusse pas été là ; — où une étrange et impitoyable glace à pieds quadrangulaire, barrant obliquement un des angles de la pièce, se creusait à vif dans la douce plénitude de mon champ visuel accoutumé un emplacement qui n'était pas prévu ; — où ma pensée, s'efforçant pendant des heures de se disloquer, de s'étirer en hauteur pour prendre exactement la forme de la chambre et arriver à remplir jusqu'en haut son gigantesque entonnoir, avait souffert bien de dures nuits, tandis que j'étais étendu dans mon lit, les yeux levés, l'oreille anxieuse, la narine rétive, le cœur battant : jusqu'à ce que l'habitude eût changé la couleur des rideaux, fait taire la pendule, enseigné la pitié à la glace oblique et cruelle, dissimulé, sinon chassé complètement, l'odeur du vétiver et notablement diminué la hauteur apparente du plafond. L'habitude ! aménageuse habile mais bien lente et qui commence par laisser souffrir notre esprit pendant des semaines dans une installation provisoire ; mais que malgré tout il est bien heureux de trouver, car sans l'habitude et réduit à ses seuls moyens il serait impuissant à nous rendre un logis habitable.

Certes, j'étais bien éveillé^a maintenant, mon corps avait viré une dernière fois et le bon ange de la certitude avait tout arrêté autour de moi, m'avait couché sous mes couvertures, dans ma chambre, et avait mis approximativement à leur place dans l'obscurité ma commode, mon bureau, ma cheminée, la fenêtre sur la rue et les deux portes. Mais j'avais beau savoir que je n'étais pas dans les demeures dont l'ignorance du réveil m'avait en un instant sinon présenté l'image distincte, du moins fait croire la

présence possible, le branle était donné à ma mémoire ; généralement je ne cherchais pas à me rendormir tout de suite ; je passais la plus grande partie de la nuit à me rappeler notre vie d'autrefois, à Combray chez ma grand-tante, à Balbec, à Paris, à Doncières, à Venise, ailleurs encore¹, à me rappeler les lieux, les personnes que j'y avais connues, ce que j'avais vu d'elles, ce qu'on m'en avait raconté.

À Combray², tous les jours dès la fin de l'après-midi, longtemps avant le moment où il faudrait me mettre au lit et rester, sans dormir, loin de ma mère et de ma grand-mère, ma chambre à coucher redevenait le point fixe et douloureux de mes préoccupations. On avait bien inventé, pour me distraire les soirs où on me trouvait l'air trop malheureux, de me donner une lanterne magique, dont, en attendant l'heure du dîner, on coiffait ma lampe ; et, à l'instar des premiers architectes et maîtres verriers de l'âge gothique, elle substituait à l'opacité des murs d'impalpables irisations, de surnaturelles apparitions multicolores, où des légendes étaient dépeintes comme dans un vitrail vacillant et momentané. Mais ma tristesse n'en était qu'accrue, parce que rien que le changement d'éclairage détruisait l'habitude que j'avais de ma chambre et grâce à quoi, sauf le supplice du coucher, elle m'était devenue supportable. Maintenant je ne la reconnaissais plus et j'y étais inquiet, comme dans une chambre d'hôtel ou de « chalet », où je fusse arrivé pour la première fois en descendant de chemin de fer.

Au pas saccadé de son cheval, Golo³, plein^a d'un affreux dessein, sortait de la petite forêt triangulaire qui veloutait d'un vert sombre la pente d'une colline, et s'avancait en tressautant vers le château de la pauvre Geneviève de Brabant⁴. Ce château était coupé selon une ligne courbe qui n'était autre que la limite d'un des ovales de verre ménagés dans le châssis qu'on glissait entre les coulisses de la lanterne. Ce n'était qu'un pan de château et il avait devant lui une lande où rêvait Geneviève qui portait une ceinture bleue. Le château et la lande étaient jaunes et je n'avais pas attendu de les voir pour connaître leur couleur car, avant les verres du châssis, la sonorité mordorée du nom de Brabant me l'avait montrée avec évidence. Golo s'arrêtait un instant pour écouter avec tristesse le boniment lu à haute voix par ma grand-tante

et qu'il^a avait l'air de comprendre parfaitement, conformant son attitude avec une docilité qui n'excluait pas une certaine majesté, aux indications du texte ; puis il s'éloignait du même pas saccadé. Et rien ne pouvait arrêter sa lente chevauchée. Si on bougeait la lanterne, je distinguais le cheval de Golo qui continuait à s'avancer sur les rideaux de la fenêtre, se bombant de leurs plis, descendant dans leurs fentes. Le corps de Golo lui-même, d'une essence aussi surnaturelle que celui de sa monture, s'arrangeait de tout obstacle matériel, de tout objet gênant qu'il rencontrait en le prenant comme ossature et en se le rendant intérieur, fût-ce le bouton de la porte sur lequel s'adaptait aussitôt et surnageait invinciblement sa robe rouge ou sa figure pâle toujours aussi noble et aussi mélancolique, mais qui ne laissait paraître aucun trouble de cette transvertébration.

Certes je leur trouvais du charme à ces brillantes projections qui semblaient émaner d'un passé mérovingien et promenaient autour de moi des reflets d'histoire si anciens. Mais je ne peux dire quel malaise me causait pourtant cette intrusion du mystère et de la beauté dans une chambre que j'avais fini par remplir de mon moi au point de ne pas faire plus attention à elle qu'à lui-même. L'influence anesthésiante de l'habitude ayant cessé, je me mettais à penser, à sentir, choses si tristes. Ce bouton de la porte de ma chambre, qui différait pour moi de tous les autres boutons de porte du monde en ceci qu'il semblait ouvrir tout seul, sans que j'eusse besoin de le tourner, tant le maniement m'en était devenu inconscient, le voilà qui servait maintenant de corps astral à Golo. Et dès qu'on sonnait le dîner, j'avais hâte de courir^b à la salle à manger où la grosse lampe de la suspension, ignorante de Golo et de Barbe-Bleue, et qui connaissait mes parents et le bœuf à la casserole, donnait sa lumière de tous les soirs ; et de tomber dans les bras de maman que les malheurs de Geneviève de Brabant me rendaient plus chère, tandis que les crimes de Golo me faisaient examiner ma propre conscience avec plus de scrupules.

Après^c le dîner, hélas, j'étais bientôt obligé de quitter maman qui restait à causer avec les autres, au jardin s'il faisait beau, dans le petit salon où tout le monde se retirait s'il faisait mauvais. Tout le monde, sauf ma grand-mère qui trouvait que « c'est une pitié de rester enfermé à la

campagne » et qui avait d'incessantes discussions avec mon père, les jours de trop grande pluie, parce qu'il m'envoyait lire dans ma chambre au lieu de rester dehors. « Ce n'est pas comme cela que vous le rendrez robuste et énergique, disait-elle tristement, surtout ce petit qui a tant besoin de prendre des forces et de la volonté. » Mon père haussait les épaules et il examinait le baromètre, car il aimait la météorologie, pendant que ma mère, évitant de faire du bruit pour ne pas le troubler, le regardait avec un respect attendri, mais pas trop fixement pour ne pas chercher à percer le mystère de ses supériorités. Mais ma grand-mère, elle, par tous les temps, même quand la pluie faisait rage et que Françoise avait précipitamment rentré les précieux fauteuils d'osier de peur qu'ils ne fussent mouillés, on la voyait dans le jardin vide et fouetté par l'averse, relevant ses mèches désordonnées et grises pour que son front s'imbibât mieux de la salubrité du vent et de la pluie. Elle disait : « Enfin, on respire ! » et parcourait les allées détrempées — trop symétriquement alignées à son gré par le nouveau jardinier dépourvu du sentiment de la nature et auquel mon père avait demandé depuis le matin si le temps s'arrangerait — de son petit pas enthousiaste et saccadé, réglé sur les mouvements divers qu'excitaient dans son âme l'ivresse de l'orage, la puissance de l'hygiène, la stupidité de mon éducation et la symétrie des jardins, plutôt que sur le désir inconnu d'elle d'éviter à sa jupe prune les taches de boue sous lesquelles elle disparaissait jusqu'à une hauteur qui était toujours pour sa femme de chambre un désespoir et un problème.

Quand ces tours de jardin de ma grand-mère avaient lieu après dîner, une chose avait le pouvoir de la faire rentrer^a : c'était — à un des moments où la révolution de sa promenade la ramenait périodiquement, comme un insecte, en face des lumières du petit salon où les liqueurs étaient servies sur la table à jeu — si ma grand-tante lui criait : « Bathilde ! viens donc empêcher ton mari de boire du cognac ! » Pour la taquiner, en effet (elle avait apporté dans la famille de mon père un esprit si différent que tout le monde la plaisantait et la tourmentait), comme les liqueurs étaient défendues à mon grand-père, ma grand-tante lui en faisait boire quelques gouttes. Ma pauvre grand-mère entraînait, priait ardemment son mari de ne pas goûter au cognac ; il se fâchait, buvait tout de même sa

gorgée, et ma grand-mère repartait, triste, découragée, souriante pourtant, car elle était si humble de cœur et si douce que sa tendresse pour les autres et le peu de cas qu'elle faisait de sa propre personne et de ses souffrances, se conciliaient dans son regard en un sourire où, contrairement à ce qu'on voit dans le visage de beaucoup d'humains, il n'y avait d'ironie que pour elle-même, et pour nous tous comme un baiser de ses yeux qui ne pouvaient voir ceux qu'elle chérissait sans les caresser passionnément du regard. Ce supplice que lui infligeait ma grand-tante, le spectacle des vaines prières de ma grand-mère et de sa faiblesse, vaincue d'avance, essayant inutilement d'ôter à mon grand-père le verre à liqueur, c'était de ces choses à la vue desquelles on s'habitue plus tard jusqu'à les considérer en riant et à prendre le parti du persécuteur assez résolument et gaiement pour se persuader à soi-même qu'il ne s'agit pas de persécution ; elles me causaient alors une telle horreur, que j'aurais aimé battre ma grand-tante. Mais dès que j'entendais : « Bathilde, viens donc empêcher ton mari de boire du cognac ! » déjà homme par la lâcheté, je faisais ce que nous faisons tous, une fois que nous sommes grands, quand il y a devant nous des souffrances et des injustices : je ne voulais pas les voir ; je montais sangloter tout en haut de la maison à côté de la salle d'études, sous les toits, dans une petite pièce sentant l'iris, et que parfumait aussi un cassis sauvage poussé au-dehors entre les pierres de la muraille et qui passait une branche de fleurs par la fenêtre entrouverte. Destinée à un usage plus spécial et plus vulgaire, cette pièce, d'où l'on voyait pendant le jour jusqu'au donjon de Roussainville-le-Pin, servit longtemps de refuge pour moi, sans doute parce qu'elle était la seule qu'il me fût permis de fermer à clef, à toutes celles de mes occupations qui réclamaient une inviolable solitude : la lecture, la rêverie, les larmes et la volupté. Hélas ! je ne savais pas^a que, bien plus tristement que les petits écarts de régime de son mari, mon manque de volonté, ma santé délicate, l'incertitude qu'ils projetaient sur mon avenir, préoccupaient ma grand-mère, au cours de ces déambulations incessantes, de l'après-midi et du soir, où on voyait passer et repasser, obliquement levé vers le ciel, son beau visage aux joues brunes et sillonnées, devenues au retour de l'âge presque mauves comme les labours à l'automne,

barrées, si elle sortait, par une voilette à demi relevée, et sur lesquelles, amené là par le froid ou quelque triste pensée, était toujours en train de sécher un pleur involontaire.

Ma¹ seule consolation, quand je montais me coucher, était que maman viendrait m'embrasser^a quand je serais dans mon lit. Mais ce bonsoir durait si peu de temps, elle redescendait si vite, que le moment où je l'entendais monter, puis où passait dans le couloir à double porte le bruit léger de sa robe de jardin en mousseline bleue, à laquelle pendaient de petits cordons de paille tressée, était pour moi un moment douloureux. Il annonçait celui qui allait le suivre, où elle m'aurait quitté, où elle serait redescendue. De sorte que ce bonsoir que j'aimais tant, j'en arrivais à souhaiter qu'il vînt le plus tard possible, à ce que se prolongeât le temps de répit où maman n'était pas encore venue. Quelquefois quand, après m'avoir embrassé, elle ouvrait la porte pour partir, je voulais la rappeler, lui dire « embrasse-moi une fois encore », mais je savais qu'aussitôt elle aurait son visage fâché, car la concession qu'elle faisait à ma tristesse et à mon agitation en montant m'embrasser, en m'apportant ce baiser de paix, agaçait mon père qui trouvait ces rites absurdes, et elle eût voulu tâcher de m'en faire perdre le besoin, l'habitude, bien loin de me laisser prendre celle de lui demander, quand elle était déjà sur le pas de la porte, un baiser de plus. Or la voir fâchée détruisait tout le calme qu'elle m'avait apporté un instant avant, quand elle avait penché vers mon lit sa figure aimante, et me l'avait tendue comme une hostie pour une communion de paix où mes lèvres puiseraient sa présence réelle et le pouvoir de m'endormir. Mais ces soirs-là^b, où maman en somme restait si peu de temps dans ma chambre, étaient doux encore en comparaison de ceux où il y avait du monde à dîner et où, à cause de cela, elle ne montait pas me dire bonsoir. Le monde² se bornait habituellement à M. Swann, qui, en dehors de quelques étrangers de passage, était à peu près la seule personne qui vînt chez nous à Combray^c, quelquefois pour dîner en voisin (plus rarement depuis qu'il avait fait ce mauvais mariage, parce que mes parents ne voulaient pas recevoir sa femme), quelquefois après le dîner, à l'improvisiste. Les soirs où, assis devant la maison sous le grand marronnier, autour de la table de fer, nous

entendions au bout du jardin, non pas le grelot profus et criard qui arrosait, qui étourdissait au passage de son bruit ferrugineux, intarissable et glacé, toute personne de la maison qui le déclenchait en entrant « sans sonner », mais le double tintement timide, ovale et doré de la clochette pour les étrangers, tout le monde aussitôt se demandait : « Une visite, qui cela peut-il être ? » mais on savait bien que cela ne pouvait être que M. Swann ; ma grand-tante parlant à haute voix, pour prêcher d'exemple, sur un ton qu'elle s'efforçait de rendre naturel, disait de ne pas chuchoter ainsi ; que rien n'est plus désobligeant pour une personne qui arrive et à qui cela fait croire qu'on est en train de dire des choses qu'elle ne doit pas entendre ; et on envoyait en éclaireur ma grand-mère, toujours heureuse d'avoir un prétexte pour faire un tour de jardin de plus, et qui en profitait pour arracher subrepticement au passage quelques tuteurs de rosiers afin de rendre aux roses un peu de naturel, comme une mère qui, pour les faire bouffer, passe la main dans les cheveux de son fils que le coiffeur a trop aplatis^a.

Nous restions tous suspendus aux nouvelles que ma grand-mère allait nous apporter de l'ennemi, comme si on eût pu hésiter entre un grand nombre possible d'assaillants, et bientôt après mon grand-père disait : « Je reconnais la voix de Swann. » On ne le reconnaissait en effet qu'à la voix, on distinguait mal son visage au nez busqué, aux yeux verts, sous un haut front entouré de cheveux blonds presque roux, coiffés à la Bressant¹, parce que nous gardions le moins de lumière possible au jardin pour ne pas attirer les moustiques et j'allais, sans en avoir l'air, dire qu'on apportât les sirops ; ma grand-mère attachait beaucoup d'importance, trouvant cela plus aimable, à ce qu'ils n'eussent pas l'air de figurer d'une façon exceptionnelle, et pour les visites seulement. M. Swann, quoique beaucoup plus jeune que lui^b, était très lié avec mon grand-père qui avait été un des meilleurs amis de son père, homme excellent mais singulier, chez qui, paraît-il, un rien suffisait parfois pour interrompre les élans du cœur, changer le cours de la pensée. J'entendais plusieurs fois par an mon grand-père raconter à table des anecdotes toujours les mêmes sur l'attitude qu'avait eue M. Swann le père, à la mort de sa femme qu'il avait veillée jour et nuit. Mon grand-père qui ne l'avait pas vu depuis

longtemps était accouru auprès de lui dans la propriété que les Swann possédaient aux environs de Combray, et avait réussi, pour qu'il n'assistât pas à la mise en bière, à lui faire quitter un moment, tout en pleurs, la chambre mortuaire. Ils firent quelques pas dans le parc où il y avait un peu de soleil. Tout d'un coup, M. Swann prenant mon grand-père par le bras, s'était écrié : « Ah ! mon vieil ami, quel bonheur de se promener ensemble par ce beau temps. Vous ne trouvez pas ça joli tous ces arbres, ces aubépines et mon étang dont vous ne m'avez jamais félicité ? Vous avez l'air comme un bonnet de nuit. Sentez-vous ce petit vent ? Ah ! on a beau dire, la vie a du bon tout de même, mon cher Amédée ! » Brusquement le souvenir de sa femme morte lui revint, et trouvant sans doute trop compliqué de chercher comment il avait pu à un pareil moment se laisser aller à un mouvement de joie, il se contenta, par un geste qui lui était familier chaque fois qu'une question ardue se présentait à son esprit, de passer la main sur son front, d'essuyer ses yeux et les verres de son lorgnon. Il ne put pourtant pas se consoler de la mort de sa femme, mais pendant les deux années qu'il lui survécut, il disait à mon grand-père : « C'est drôle, je pense très souvent à ma pauvre femme, mais je ne peux y penser beaucoup à la fois. » « Souvent, mais peu à la fois, comme le pauvre père Swann », était devenu une des phrases favorites de mon grand-père qui la prononçait à propos des choses les plus différentes. Il m'aurait paru que ce père de Swann était un monstre, si mon grand-père que je considérais comme meilleur juge et dont la sentence faisant jurisprudence pour moi, m'a souvent servi dans la suite à absoudre des fautes que j'aurais été enclin à condamner, ne s'était récrié : « Mais comment ? c'était un cœur d'or ! »

Pendant¹ bien des années, où pourtant, surtout avant son mariage, M. Swann, le fils, vint souvent les voir à Combray, ma grand-tante et mes grands-parents ne soupçonnèrent pas qu'il ne vivait plus du tout dans la société qu'avait fréquentée sa famille et que sous l'espèce d'incognito que lui faisait chez nous ce nom de Swann, ils hébergeaient — avec la parfaite innocence d'honnêtes hôteliers qui ont chez eux, sans le savoir, un célèbre brigand — un des membres les plus élégants du Jockey-Club², ami préféré du comte de Paris³ et du prince de Galles⁴, un des hommes les plus choyés de la haute société du faubourg Saint-Germain.

L'ignorance où nous étions de cette brillante vie mondaine que menait Swann tenait évidemment en partie à la réserve et à la discrétion de son caractère, mais aussi à ce que les bourgeois d'alors se faisaient de la société une idée un peu hindoue et la considéraient comme composée de castes fermées où chacun, dès sa naissance, se trouvait placé dans le rang qu'occupaient ses parents, et d'où rien, à moins des hasards d'une carrière exceptionnelle ou d'un mariage inespéré, ne pouvait vous tirer pour vous faire pénétrer dans une caste supérieure. M. Swann, le père, était agent de change ; le « fils Swann » se trouvait faire partie pour toute sa vie d'une caste où les fortunes, comme dans une catégorie de contribuables, variaient entre tel et tel revenu. On savait quelles avaient été les fréquentations de son père, on savait donc quelles étaient les siennes, avec quelles personnes il était « en situation » de frayer. S'il en connaissait d'autres, c'étaient relations de jeune homme sur lesquelles des amis anciens de sa famille, comme étaient mes parents, fermaient d'autant plus bienveillamment les yeux qu'il continuait, depuis qu'il était orphelin, à venir très fidèlement nous voir ; mais il y avait fort à parier que ces gens inconnus de nous qu'il voyait, étaient de ceux qu'il n'aurait pas osé saluer si, étant avec nous, il les avait rencontrés. Si l'on avait voulu à toute force appliquer à Swann un coefficient social qui lui fût personnel, entre les autres fils d'agents de situation égale à celle de ses parents, ce coefficient eût été pour lui un peu inférieur parce que, très simple de façons et ayant toujours eu une « toquade » d'objets anciens et de peinture, il demeurait maintenant dans un vieil hôtel où il entassait ses collections et que ma grand-mère rêvait de visiter, mais qui était situé quai d'Orléans, quartier que ma grand-tante trouvait infamant d'habiter. « Êtes-vous seulement connaisseur ? Je vous demande cela dans votre intérêt, parce que vous devez vous faire repasser des croûtes par les marchands », lui disait ma grand-tante ; elle ne lui supposait en effet aucune compétence et n'avait pas haute idée même au point de vue intellectuel d'un homme qui dans la conversation évitait les sujets sérieux et montrait une précision fort prosaïque non seulement quand il nous donnait, en entrant dans les moindres détails, des recettes de cuisine, mais même quand les sœurs de ma grand-mère parlaient de sujets artistiques. Provoqué

par elles à donner son avis, à exprimer son admiration pour un tableau, il gardait un silence presque désobligeant et se rattrapait en revanche s'il pouvait fournir sur le musée où il se trouvait, sur la date où il avait été peint, un renseignement matériel. Mais d'habitude il se contentait de chercher à nous amuser en racontant chaque fois une histoire nouvelle qui venait de lui arriver avec des gens choisis parmi ceux que nous connaissions, avec le pharmacien de Combray, avec notre cuisinière, avec notre cocher. Certes ces récits faisaient rire ma grand-tante, mais sans qu'elle distinguât bien si c'était à cause du rôle ridicule que s'y donnait toujours Swann ou de l'esprit qu'il mettait à les conter : « On peut dire que vous êtes un vrai type, monsieur Swann ! » Comme elle était la seule personne un peu vulgaire de notre famille, elle avait soin de faire remarquer aux étrangers, quand on parlait de Swann, qu'il aurait pu, s'il avait voulu, habiter boulevard Haussmann ou avenue de l'Opéra, qu'il était le fils de M. Swann qui avait dû laisser quatre ou cinq millions, mais que^a c'était sa fantaisie. Fantaisie qu'elle jugeait du reste devoir être si divertissante pour les autres, qu'à Paris, quand M. Swann venait le 1^{er} janvier lui apporter son sac de marrons glacés, elle ne manquait pas, s'il y avait du monde, de lui dire : « Eh bien ! Monsieur Swann, vous habitez toujours près de l'Entrepôt des vins, pour être sûr de ne pas manquer le train quand vous prenez le chemin de Lyon ? » Et elle regardait^b du coin de l'œil, par-dessus son lorgnon, les autres visiteurs.

Mais si l'on avait dit à ma grand-tante que ce Swann qui, en tant que fils Swann était parfaitement « qualifié » pour être reçu par toute la « belle bourgeoisie », par les notaires ou les avoués les plus estimés^c de Paris (privilège qu'il semblait laisser tomber un peu en quenouille), avait, comme en cachette, une vie toute différente ; qu'en sortant de chez nous, à Paris, après nous avoir dit qu'il rentrait se coucher, il rebroussait chemin à peine la rue tournée et se rendait dans tel salon que jamais l'œil d'aucun agent ou associé d'agent ne contempla, cela eût paru aussi extraordinaire à ma tante qu'aurait pu l'être pour une dame plus lettrée la pensée d'être personnellement liée avec Aristée^d dont elle aurait compris qu'il allait, après avoir causé avec elle, plonger au sein des royaumes de Thétis, dans un empire soustrait aux yeux des mortels et

où Virgile nous le montre reçu à bras ouverts ; ou — pour s'en tenir à une image qui avait plus de chance de lui venir à l'esprit, car elle l'avait vu peinte sur nos assiettes à petits fours de Combray — d'avoir eu à dîner Ali-Baba¹, lequel quand il se saura seul, pénétrera dans la caverne, éblouissante de trésors insoupçonnés.

Un jour qu'il était venu nous voir à Paris après dîner en s'excusant d'être en habit, Françoise ayant, après son départ, dit tenir du cocher qu'il avait dîné « chez une princesse », — « Oui, chez une princesse du demi-monde ! » avait répondu ma tante en haussant les épaules sans lever les yeux de sur son tricot, avec une ironie sereine.

Aussi, ma grand-tante en usait-elle cavalièrement avec lui. Comme elle croyait qu'il devait être flatté par nos invitations, elle trouvait tout naturel qu'il ne vînt pas nous voir l'été sans avoir à la main un panier de pêches ou de framboises de son jardin et que de chacun de ses voyages d'Italie il m'eût rapporté des photographies de chefs-d'œuvre.

On ne se gênait guère pour l'envoyer quérir dès qu'on avait besoin d'une recette de sauce gribiche ou de salade à l'ananas pour des grands dîners où on ne l'invitait pas^a, ne lui trouvant pas un prestige suffisant pour qu'on pût le servir à des étrangers qui venaient pour la première fois. Si la conversation tombait sur les princes de la Maison de France : « des gens que nous ne connaissons jamais ni vous ni moi et nous nous en passons, n'est-ce pas », disait ma grand-tante à Swann qui avait peut-être dans sa poche une lettre de Twickenham² ; elle lui faisait pousser le piano et tourner les pages les soirs où la sœur de ma grand-mère chantait, ayant pour manier cet être ailleurs si recherché, la naïve brusquerie d'un enfant qui joue avec un bibelot de collection sans plus de précautions qu'avec un objet bon marché. Sans doute le Swann que connurent à la même époque tant de clubmen était bien différent de celui que créait ma grand-tante, quand le soir, dans le petit jardin de Combray, après qu'avaient retenti les deux coups hésitants de la clochette, elle injectait et vivifiait de tout ce qu'elle savait sur la famille Swann, l'obscur et incertain personnage qui se détachait, suivi de ma grand-mère, sur un fond de ténèbres, et qu'on reconnaissait à la voix. Mais même au point de vue des plus insignifiantes choses de la vie, nous ne sommes pas un tout

matériellement constitué, identique pour tout le monde et dont chacun n'a qu'à aller prendre connaissance comme d'un cahier des charges ou d'un testament ; notre personnalité sociale est une création⁴ de la pensée des autres. Même l'acte si simple que nous appelons « voir une personne que nous connaissons » est en partie un acte intellectuel. Nous remplissons l'apparence physique de l'être que nous voyons de toutes les notions que nous avons sur lui, et dans l'aspect total que nous nous représentons, ces notions ont certainement la plus grande part. Elles finissent par gonfler si parfaitement les joues, par suivre en une adhérence si exacte la ligne du nez, elles se mêlent si bien de nuancer la sonorité de la voix comme si celle-ci n'était qu'une transparente enveloppe, que chaque fois que nous voyons ce visage et que nous entendons cette voix, ce sont ces notions que nous retrouvons, que nous écoutons. Sans doute, dans le Swann qu'ils s'étaient constitué, mes parents avaient omis par ignorance de faire entrer une foule de particularités de sa vie mondaine qui étaient cause que d'autres personnes, quand elles étaient en sa présence, voyaient les élégances régner dans son visage et s'arrêter à son nez busqué comme à leur frontière naturelle ; mais aussi ils avaient pu entasser dans ce visage désaffecté de son prestige, vacant et spacieux, au fond de ces yeux dépréciés, le vague et doux résidu — mi-mémoire, mi-oubli — des heures oisives passées ensemble après nos dîners hebdomadaires, autour de la table de jeu ou au jardin, durant notre vie de bon voisinage campagnard. L'enveloppe corporelle de notre ami en avait été si bien bourrée, ainsi que de quelques souvenirs relatifs à ses parents, que ce Swann-là était devenu un être complet et vivant, et que j'ai l'impression de quitter une personne pour aller vers une autre qui en est distincte, quand, dans ma mémoire, du Swann que j'ai connu plus tard avec exactitude je passe à ce premier Swann — à ce premier Swann dans lequel je retrouve les erreurs charmantes de ma jeunesse, et qui d'ailleurs ressemble moins à l'autre qu'aux personnes que j'ai connues à la même époque, comme s'il en était de notre vie ainsi que d'un musée où tous les portraits d'un même temps ont un air de famille, une même tonalité — à ce premier Swann rempli de loisir, parfumé par l'odeur du grand marronnier, des paniers de framboises et d'un brin d'estragon.

Pourtant un jour que ma grand-mère était allée demander un service à une dame qu'elle avait connue au Sacré-Cœur¹ (et avec laquelle, à cause de notre conception des castes elle n'avait pas voulu rester en relations malgré une sympathie réciproque), la marquise de Villeparisis de la célèbre famille de Bouillon², celle-ci lui avait dit : « Je crois que vous connaissez beaucoup M. Swann qui est un grand ami de mes neveux des Laumes. » Ma grand-mère était revenue de sa visite enthousiasmée par la maison qui donnait sur des jardins et où Mme de Villeparisis lui conseillait de louer, et aussi par un giletier et sa fille, qui avaient leur boutique dans la cour et chez qui elle était entrée demander qu'on fit un point à sa jupe qu'elle avait déchirée dans l'escalier. Ma grand-mère avait trouvé ces gens parfaits, elle déclarait que la petite était une perle et que le giletier était l'homme le plus distingué, le mieux qu'elle eût jamais vu. Car pour elle, la distinction était quelque chose d'absolument indépendant du rang social. Elle s'extasiait sur une réponse que le giletier lui avait faite, disant à maman : « Sévigné³ n'aurait pas mieux dit ! » et en revanche, d'un neveu de Mme de Villeparisis qu'elle avait rencontré chez elle : « Ah ! ma fille, comme il est commun⁴ ! »

Or le propos relatif à Swann avait eu pour effet, non pas de relever celui-ci dans l'esprit de ma grand-tante, mais d'y abaisser Mme de Villeparisis. Il semblait que la considération que, sur la foi de ma grand-mère, nous accordions à Mme de Villeparisis, lui créât un devoir de ne rien faire qui l'en rendît moins digne et auquel elle avait manqué en apprenant l'existence de Swann, en permettant à des parents à elle de le fréquenter. « Comment, elle connaît Swann ? Pour une personne que tu prétendais parente du maréchal de Mac-Mahon⁵ ! » Cette opinion de mes parents sur les relations de Swann leur parut ensuite confirmée par son mariage avec une femme de la pire société, presque une cocotte que, d'ailleurs il ne chercha jamais à présenter, continuant à venir seul chez nous, quoique de moins en moins, mais d'après laquelle ils crurent pouvoir juger — supposant que c'était là qu'il l'avait prise — le milieu, inconnu d'eux, qu'il fréquentait habituellement.

Mais une fois, mon grand-père lut dans un journal que M. Swann était un des plus fidèles habitués des déjeuners

du dimanche chez le duc de X..., dont le père et l'oncle avaient été les hommes d'État les plus en vue du règne de Louis-Philippe¹. Or mon grand-père était curieux de tous les petits faits qui pouvaient l'aider à entrer par la pensée dans la vie privée d'hommes comme Molé, comme le duc Pasquier, comme le duc de Broglie². Il fut enchanté d'apprendre que Swann fréquentait des gens qui les avaient connus. Ma grand-tante au contraire interpréta cette nouvelle dans un sens défavorable à Swann : quelqu'un qui choisissait ses fréquentations³ en dehors de la caste où il était né, en dehors de sa « classe » sociale, subissait à ses yeux un fâcheux déclassement. Il lui semblait qu'on renonçât d'un coup au fruit de toutes les belles relations avec des gens bien posés, qu'avaient honorablement entretenues et engrangées pour leurs enfants les familles prévoyantes (ma grand-tante avait même cessé de voir le fils d'un notaire de nos amis parce qu'il avait épousé une altesse et était par là descendu pour elle du rang respecté de fils de notaire à celui d'un de ces aventuriers, anciens valets de chambre ou garçons d'écurie, pour qui on raconte que les reines eurent parfois des bontés). Elle blâma le projet qu'avait mon grand-père d'interroger Swann, le soir prochain où il devait venir dîner, sur ces amis que nous lui découvriions. D'autre part les deux sœurs de ma grand-mère, vieilles filles qui avaient sa noble nature, mais non son esprit, déclarèrent ne pas comprendre le plaisir que leur beau-frère pouvait trouver à parler de niaiseries pareilles. C'étaient des personnes d'aspirations élevées et qui à cause de cela même étaient incapables de s'intéresser à ce qu'on appelle un potin, eût-il même un intérêt historique, et d'une façon générale à tout ce qui ne se rattachait pas directement à un objet esthétique ou vertueux. Le désintéressement de leur pensée était tel, à l'égard de tout ce qui, de près ou de loin semblait se rattacher à la vie mondaine, que leur sens auditif — ayant fini par comprendre son inutilité momentanée dès qu'à dîner la conversation prenait un ton frivole ou seulement terre à terre sans que ces deux vieilles demoiselles aient pu la ramener aux sujets qui leur étaient chers —, mettait alors au repos ses organes récepteurs et leur laissait subir un véritable commencement d'atrophie. Si alors mon grand-père avait besoin d'attirer l'attention des deux sœurs, il fallait qu'il eût recours à ces avertissements

physiques dont usent les médecins aliénistes à l'égard de certains maniaques de la distraction : coups frappés à plusieurs reprises sur un verre avec la lame d'un couteau, coïncidant avec une brusque interpellation de la voix et du regard, moyens violents que ces psychiatres transportent souvent dans les rapports courants avec des gens bien portants, soit par habitude professionnelle, soit qu'ils croient tout le monde un peu fou.

Elles furent plus intéressées quand la veille du jour où Swann devait venir dîner, et leur avait personnellement envoyé une caisse de vin d'Asti, ma tante, tenant un numéro du *Figaro* où à côté du nom d'un tableau qui était à une exposition de Corot, il y avait ces mots : « de la collection de M. Charles Swann », nous dit : « Vous avez vu que Swann a "les honneurs" du *Figaro* ? — Mais je vous ai toujours dit qu'il avait beaucoup de goût, dit ma grand-mère. — Naturellement toi, du moment qu'il s'agit d'être d'un autre avis que *nous* », répondit ma grand-tante qui sachant que ma grand-mère n'était jamais du même avis qu'elle, et n'étant pas bien sûre que ce fût à elle-même que nous donnions toujours raison, voulait nous arracher une condamnation en bloc des opinions de ma grand-mère contre lesquelles elle tâchait de nous solidariser de force avec les siennes. Mais nous restâmes silencieux. Les sœurs de ma grand-mère ayant manifesté l'intention de parler à Swann de ce mot du *Figaro*, ma grand-tante le leur déconseilla. Chaque fois qu'elle voyait aux autres un avantage si petit fût-il qu'elle n'avait pas, elle se persuadait que c'était non un avantage mais un mal et elle les plaignait pour ne pas avoir à les envier. « Je crois que vous ne lui feriez pas plaisir ; moi je sais bien que cela me serait très désagréable de voir mon nom imprimé tout vif comme cela dans le journal, et je ne serais pas flattée du tout qu'on m'en parlât. » Elle ne s'entêta pas d'ailleurs à persuader les sœurs de ma grand-mère ; car celles-ci par horreur de la vulgarité poussaient si loin l'art de dissimuler sous des périphrases ingénieuses une allusion personnelle qu'elle passait souvent inaperçue de celui même à qui elle s'adressait. Quant à ma mère elle ne pensait qu'à tâcher d'obtenir de mon père qu'il consentît à parler à Swann non de sa femme mais de sa fille qu'il adorait et à cause de laquelle disait-on il avait fini par faire ce mariage. « Tu pourrais ne lui dire qu'un mot, lui demander comment

elle va. Cela doit être si cruel pour lui. » Mais mon père se fâchait : « Mais non ! tu as des idées absurdes. Ce serait ridicule. »

Mais le seul d'entre nous pour qui la venue de Swann devint l'objet d'une préoccupation douloureuse, ce fut moi. C'est que les soirs où des étrangers, ou seulement M. Swann, étaient là, maman ne montait pas dans ma chambre. Je dînais avant tout le monde et je venais ensuite m'asseoir à table, jusqu'à huit heures où il était convenu que je devais monter ; ce baiser précieux et fragile que maman me confiait d'habitude dans mon lit au moment de m'endormir il me fallait le transporter de la salle à manger dans ma chambre et le garder pendant tout le temps que je me déshabillais, sans que se brisât sa douceur, sans que se répandît et s'évaporât sa vertu volatile et, justement ces soirs-là où j'aurais eu besoin de le recevoir avec plus de précaution, il fallait que je le prisse, que je le dérobasse brusquement, publiquement, sans même avoir le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour porter à ce que je faisais cette attention des maniaques qui s'efforcent de ne pas penser à autre chose pendant qu'ils ferment une porte, pour pouvoir, quand l'incertitude malade leur revient, lui opposer victorieusement le souvenir du moment où ils l'ont fermée. Nous étions tous au jardin quand retentirent les deux coups hésitants de la clochette. On savait que c'était Swann ; néanmoins tout le monde se regarda d'un air interrogateur et on envoya ma grand-mère en reconnaissance. « Pensez à le remercier intelligiblement de son vin, vous savez qu'il est délicieux et la caisse est énorme », recommanda mon grand-père à ses deux belles-sœurs. « Ne commencez pas à chuchoter, dit ma grand-tante. Comme c'est confortable d'arriver dans une maison où tout le monde parle bas ! — Ah ! voilà M. Swann. Nous allons lui demander s'il croit qu'il fera beau demain », dit mon père. Ma mère pensait qu'un mot d'elle effacerait toute la peine que dans notre famille on avait pu faire à Swann depuis son mariage. Elle trouva le moyen de l'emmener un peu à l'écart. Mais je la suivis ; je ne pouvais me décider à la quitter d'un pas en pensant que tout à l'heure il faudrait que je la laisse dans la salle à manger et que je remonte dans ma chambre sans avoir comme les autres soirs la consolation qu'elle vînt m'embrasser. « Voyons, monsieur Swann, lui dit-elle, parlez-

moi un peu de votre fille ; je suis sûre qu'elle a déjà le goût des belles œuvres comme son papa. — Mais venez donc vous asseoir avec nous tous sous la véranda », dit mon grand-père en s'approchant. Ma mère fut obligée de s'interrompre, mais elle tira de cette contrainte même une pensée délicate de plus, comme les bons poètes que la tyrannie de la rime force à trouver leurs plus grandes beautés : « Nous reparlerons d'elle quand nous serons tous les deux, dit-elle à mi-voix à Swann. Il n'y a qu'une maman qui soit digne de vous comprendre. Je suis sûre que la sienne serait de mon avis. » Nous nous assîmes tous autour de la table de fer. J'aurais voulu ne pas penser aux heures d'angoisse que je passerais ce soir seul dans ma chambre sans pouvoir m'endormir ; je tâchais de me persuader qu'elles n'avaient aucune importance, puisque je les aurais oubliées demain matin, de m'attacher à des idées d'avenir qui auraient dû me conduire comme sur un pont au-delà de l'abîme prochain qui m'effrayait. Mais mon esprit tendu par ma préoccupation, rendu convexe comme le regard que je dardais sur ma mère, ne se laissait pénétrer par aucune impression étrangère. Les pensées entraient bien en lui, mais à condition de laisser dehors tout élément de beauté ou simplement de drôlerie qui m'eût touché ou distrait. Comme un malade, grâce à un anesthésique, assiste avec une pleine lucidité à l'opération qu'on pratique sur lui, mais sans rien sentir, je pouvais me réciter des vers que j'aimais ou observer les efforts que mon grand-père faisait pour parler à Swann du duc d'Audiffret-Pasquier, sans que les premiers me fissent éprouver aucune émotion, les seconds aucune gaîté. Ces efforts furent infructueux. À peine mon grand-père eut-il posé à Swann une question relative à cet orateur qu'une des sœurs de ma grand-mère aux oreilles de qui cette question résonna comme un silence profond^a mais intempestif et qu'il était poli de rompre, interpella l'autre : « Imagine-toi, Céline, que j'ai fait la connaissance d'une jeune institutrice suédoise qui m'a donné sur les coopératives dans les pays scandinaves¹ des détails tout ce qu'il y a de plus intéressants. Il faudra qu'elle vienne dîner ici un soir. — Je crois bien ! répondit sa sœur Flora², mais je n'ai pas perdu mon temps non plus. J'ai rencontré chez M. Vinteuil un vieux savant qui connaît beaucoup Maubant³, et à qui Maubant a expliqué dans le plus grand

détail comment il s'y prend pour composer un rôle. C'est tout ce qu'il y a de plus intéressant. C'est un voisin de M. Vinteuil, je n'en savais rien ; et il est très aimable. — Il n'y a pas que M. Vinteuil qui ait des voisins aimables », s'écria ma tante Céline d'une voix que la timidité rendait forte et la préméditation, factice, tout en jetant sur Swann ce qu'elle appelait un regard significatif. En même temps ma tante Flora qui avait compris que cette phrase était le remerciement de Céline pour le vin d'Asti, regardait également Swann avec un air mêlé de congratulation et d'ironie, soit simplement pour souligner le trait d'esprit de sa sœur, soit qu'elle enviât Swann de l'avoir inspiré, soit qu'elle ne pût s'empêcher de se moquer de lui parce qu'elle le croyait sur la sellette. « Je crois qu'on pourra réussir à avoir ce monsieur à dîner, continua Flora ; quand on le met sur Maubant ou sur Mme Materna¹, il parle des heures sans s'arrêter. — Ce doit être délicieux », soupira mon grand-père dans l'esprit de qui la nature avait malheureusement aussi complètement omis d'inclure la possibilité de s'intéresser passionnément aux coopératives suédoises ou à la composition des rôles de Maubant, qu'elle avait oublié de fournir celui des sœurs de ma grand-mère du petit grain de sel qu'il faut ajouter soi-même pour y trouver quelque saveur, à un récit sur la vie intime de Molé ou du comte de Paris. « Tenez, dit Swann à mon grand-père, ce que je vais vous dire a plus de rapports que cela n'en a l'air avec ce que vous me demandiez, car sur certains points les choses n'ont pas énormément changé. Je relisais ce matin dans Saint-Simon² quelque chose qui vous aurait amusé. C'est dans le volume sur son ambassade d'Espagne³ ; ce n'est pas un des meilleurs, ce n'est guère qu'un journal, mais du moins un journal merveilleusement écrit, ce qui fait déjà une première différence avec les assommants journaux que nous nous croyons obligés de lire matin et soir. — Je ne suis pas de votre avis, il y a des jours où la lecture des journaux me semble fort agréable... », interrompit ma tante Flora, pour montrer qu'elle avait lu la phrase sur le Corot de Swann dans *Le Figaro*. « Quand ils parlent de choses ou de gens qui nous intéressent ! » enchérit ma tante Céline. « Je ne dis pas non, répondit Swann étonné. Ce que je reproche aux journaux c'est de nous faire faire attention tous les jours à des choses insignifiantes tandis

que nous lisons trois ou quatre fois dans notre vie les livres où il y a des choses essentielles. Du moment que nous déchirons fiévreusement chaque matin la bande du journal, alors on devrait changer les choses et mettre dans le journal, moi je ne sais pas, les... *Pensées* de Pascal ! (il détacha ce mot d'un ton d'emphase ironique pour ne pas avoir l'air pédant). Et c'est dans le volume doré sur tranches que nous n'ouvrons qu'une fois tous les dix ans », ajouta-t-il en témoignant pour les choses mondaines ce dédain qu'affectent certains hommes du monde, « que nous lirions que la reine de Grèce¹ est allée à Cannes ou que la princesse de Léon² a donné un bal costumé. Comme cela la juste proportion serait rétablie. » Mais regrettant de s'être laissé aller à parler même légèrement de choses sérieuses : « Nous avons une bien belle conversation, dit-il ironiquement, je ne sais pas pourquoi nous abordons ces "sommets" », et se tournant vers son grand-père : « Donc Saint-Simon raconte que Maulévrier³ avait eu l'audace⁴ de tendre la main à ses fils. Vous savez, c'est ce Maulévrier dont il dit : "Jamais je ne vis dans cette épaisse bouteille que de l'humeur, de la grossièreté et des sottises." — Épaisses ou non, je connais des bouteilles où il y a tout autre chose », dit vivement Flora, qui tenait à avoir remercié Swann elle aussi, car le présent de vin d'Asti s'adressait aux deux. Céline se mit à rire. Swann interloqué reprit : « "Je ne sais si ce fut ignorance ou panneau", écrit Saint-Simon, "il voulut donner la main à mes enfants. Je m'en aperçus assez tôt pour l'en empêcher⁴." » Mon grand-père s'extasiait déjà sur « ignorance ou panneau », mais Mlle Céline, chez qui le nom de Saint-Simon — un littérateur — avait empêché l'anesthésie complète des facultés auditives, s'indignait déjà : « Comment ? vous admirez cela ? Eh bien ! c'est du joli ! Mais qu'est-ce que cela peut vouloir dire ; est-ce qu'un homme n'est pas autant qu'un autre ? Qu'est-ce que cela peut faire qu'il soit duc ou cocher s'il a de l'intelligence et du cœur ? Il avait une belle manière d'élever ses enfants, votre Saint-Simon, s'il ne leur disait pas de donner la main à tous les honnêtes gens. Mais c'est abominable, tout simplement. Et vous osez citer cela ? » Et mon grand-père navré, sentant l'impossibilité, devant cette obstruction, de chercher à faire raconter à Swann, les histoires qui l'eussent amusé disait à voix basse à maman : « Rappelle-moi donc

le vers que tu m'as appris et qui me soulage tant dans ces moments-là. Ah ! oui ! : "Seigneur, que de vertus vous nous faites haïr !" Ah ! comme c'est bien ! »

Je ne quittais pas ma mère des yeux, je savais que quand on serait à table, on ne me permettrait pas de rester pendant toute la durée du dîner et que pour ne pas contrarier mon père, maman ne me laisserait pas l'embrasser à plusieurs reprises devant le monde, comme si ç'avait été dans ma chambre. Aussi je me promettais, dans la salle à manger, pendant qu'on commencerait à dîner et que je sentirais approcher l'heure, de faire d'avance de ce baiser qui serait si court et furtif, tout ce que j'en pouvais faire seul, de choisir avec mon regard la place de la joue que j'embrasserais, de préparer ma pensée pour pouvoir grâce à ce commencement mental de baiser consacrer toute la minute que m'accorderait maman à sentir sa joue contre mes lèvres, comme un peintre qui ne peut obtenir que de courtes séances de pose, prépare sa palette, et a fait d'avance de souvenir, d'après ses notes, tout ce pour quoi il pouvait à la rigueur se passer de la présence du modèle. Mais voici² qu'avant que le dîner fût sonné mon grand-père eut la férocité inconsciente de dire : « Le petit a l'air fatigué, il devrait monter se coucher. On dîne tard du reste ce soir. » Et mon père, qui ne gardait pas aussi scrupuleusement que ma grand-mère et que ma mère la foi des traités, dit : « Oui, allons, va te coucher. » Je voulus embrasser maman, à cet instant on entendit la cloche du dîner. « Mais non, voyons, laisse ta mère, vous vous êtes assez dit bonsoir comme cela, ces manifestations sont ridicules. Allons, monte ! » Et il me fallut partir sans viatique ; il me fallut monter chaque marche de l'escalier, comme dit l'expression populaire, à « contrecœur », montant contre mon cœur qui voulait retourner près de ma mère parce qu'elle ne lui avait pas, en m'embrassant, donné licence de me suivre. Cet escalier détesté^a où je m'engageais toujours si tristement, exhalait une odeur de vernis qui avait en quelque sorte absorbé, fixé, cette sorte particulière de chagrin que je ressentais chaque soir et la rendait peut-être plus cruelle encore pour ma sensibilité parce que sous cette forme olfactive mon intelligence n'en pouvait plus prendre sa part. Quand nous dormons et qu'une rage de dents n'est encore perçue par nous que comme une jeune fille que nous nous efforçons deux cents

fois de suite de tirer de l'eau ou que comme un vers de Molière que nous nous répétons^a sans arrêter, c'est un grand soulagement de nous réveiller et que notre intelligence puisse débarrasser l'idée de rage de dents, de tout déguisement héroïque ou cadencé. C'est l'inverse de ce soulagement que j'éprouvais quand mon chagrin de monter dans ma chambre entraînait en moi d'une façon infiniment plus rapide, presque instantanée, à la fois insidieuse et brusque, par l'inhalation — beaucoup plus toxique que la pénétration morale — de l'odeur de vernis particulière à cet escalier. Une fois dans ma chambre, il fallut boucher toutes les issues, fermer les volets, creuser mon propre tombeau, en défaisant mes couvertures, revêtir le suaire de ma chemise de nuit. Mais avant de m'ensevelir dans le lit de fer qu'on avait ajouté dans la chambre parce que j'avais trop chaud l'été sous les courtines de reps du grand lit, j'eus un mouvement de révolte, je voulus essayer d'une ruse de condamné. J'écrivis à ma mère en la suppliant de monter pour une chose grave que je ne pouvais lui dire dans ma lettre. Mon effroi était que Françoise, la cuisinière de ma tante qui était chargée de s'occuper de moi quand j'étais à Combray, refusât de porter mon mot. Je me doutais que pour elle, faire une commission à ma mère quand il y avait du monde lui paraîtrait aussi impossible que pour le portier d'un théâtre de remettre une lettre à un acteur pendant qu'il est en scène. Elle possédait^b à l'égard des choses qui peuvent ou ne peuvent pas se faire un code impérieux, abondant, subtil et intransigeant sur des distinctions insaisissables ou oiseuses (ce que lui donnait l'apparence de ces lois antiques qui, à côté de prescriptions féroces comme de massacrer les enfants à la mamelle, défendent avec une délicatesse exagérée de faire bouillir le chevreau dans le lait de sa mère, ou de manger dans un animal le nerf de la cuisse¹). Ce code, si l'on en jugeait par l'entêtement soudain qu'elle mettait à ne pas vouloir faire certaines commissions que nous lui donnions, semblait avoir prévu des complexités sociales et des raffinements mondains tels que rien dans l'entourage de Françoise et dans sa vie de domestique de village n'avait pu les lui suggérer ; et l'on était obligé de se dire qu'il y avait en elle un passé français très ancien, noble et mal compris, comme dans ces cités manufacturières où de vieux hôtels

témoignent qu'il y eut jadis une vie de cour, et où les ouvriers d'une usine de produits chimiques travaillent au milieu de délicates sculptures qui représentent le miracle de saint Théophile ou les quatre fils Aymon¹. Dans le cas particulier, l'article^a du code à cause duquel il était peu probable que sauf le cas d'incendie Françoise allât déranger maman en présence de M. Swann pour un aussi petit personnage que moi, exprimait simplement le respect qu'elle professait non seulement pour les parents — comme pour les morts, les prêtres et les rois — mais encore pour l'étranger à qui on donne l'hospitalité, respect qui m'aurait peut-être touché dans un livre mais qui m'irritait toujours dans sa bouche, à cause du ton grave et attendri qu'elle prenait pour en parler, et davantage ce soir où le caractère sacré qu'elle conférait au dîner avait pour effet qu'elle refuserait d'en troubler la cérémonie. Mais pour mettre une chance de mon côté, je n'hésitai pas^b à mentir et à lui dire que ce n'était pas du tout moi qui avais voulu écrire à maman, mais que c'était maman qui, en me quittant, m'avait recommandé de ne pas oublier de lui envoyer une réponse relativement à un objet qu'elle m'avait prié de chercher ; et elle serait certainement très fâchée si on ne lui remettait pas ce mot. Je pense que Françoise ne me crut pas, car, comme les hommes primitifs dont les sens étaient plus puissants que les nôtres, elle discernait immédiatement, à des signes insaisissables pour nous, toute vérité que nous voulions lui cacher ; elle regarda pendant cinq minutes l'enveloppe comme si l'examen du papier et l'aspect de l'écriture allaient la renseigner sur la nature du contenu ou lui apprendre à quel article de son code elle devait se référer. Puis elle sortit d'un air résigné qui semblait signifier : « C'est-il pas malheureux pour des parents d'avoir un enfant pareil ! » Elle revint au bout d'un moment me dire qu'on n'en était encore qu'à la glace, qu'il était impossible au maître d'hôtel de remettre la lettre en ce moment devant tout le monde, mais que, quand on serait aux rince-bouches², on trouverait le moyen de la faire passer à maman. Aussitôt mon anxiété tomba ; maintenant ce n'était plus comme tout à l'heure pour jusqu'à demain que j'avais quitté ma mère, puisque mon petit mot allait, la fâchant sans doute (et doublement parce que ce manège me rendrait ridicule aux yeux de Swann), me faire du moins entrer invisible et ravi dans

la même pièce qu'elle, allait lui parler de moi à l'oreille ; puisque cette salle à manger interdite, hostile, où, il y avait un instant encore, la glace elle-même — le « granité » — et les rince-bouche me semblaient recéler des plaisirs malfaisants et mortellement tristes parce que maman les goûtait loin de moi, s'ouvrait à moi et, comme un fruit devenu doux qui brise son enveloppe, allait faire jaillir, projeter jusqu'à mon cœur enivré l'attention de maman tandis qu'elle lirait mes lignes. Maintenant je n'étais plus séparé d'elle ; les barrières étaient tombées, un fil délicieux nous réunissait. Et puis, ce n'était pas tout : maman allait sans doute venir !

L'angoisse que je venais d'éprouver, je pensais que Swann s'en serait bien moqué s'il avait lu ma lettre et en avait deviné le but ; or, au contraire, comme je l'ai appris plus tard, une angoisse semblable fut le tourment de longues années de sa vie et personne, aussi bien que lui peut-être, n'aurait pu me comprendre ; lui, cette angoisse qu'il y a à sentir l'être qu'on aime dans un lieu de plaisir où l'on n'est pas, où l'on ne peut pas le rejoindre, c'est l'amour qui la lui a fait connaître, l'amour, auquel elle est en quelque sorte prédestinée, par lequel elle sera accaparée, spécialisée ; mais quand, comme pour moi, elle est entrée en nous avant qu'il ait encore fait son apparition dans notre vie, elle flotte en l'attendant, vague et libre, sans affectation déterminée, au service un jour d'un sentiment, le lendemain d'un autre, tantôt de la tendresse filiale ou de l'amitié pour un camarade. Et la joie avec laquelle je fis mon premier apprentissage quand Françoise revint me dire que ma lettre serait remise, Swann l'avait bien connue aussi cette joie trompeuse que nous donne quelque ami, quelque parent de la femme que nous aimons, quand arrivant à l'hôtel ou au théâtre où elle se trouve, pour quelque bal, redoute ou première où il va la retrouver, cet ami nous aperçoit errant dehors, attendant désespérément quelque occasion de communiquer avec elle. Il nous reconnaît, nous aborde familièrement, nous demande ce que nous faisons là. Et comme nous inventons que nous avons quelque chose d'urgent à dire à sa parente ou amie, il nous assure que rien n'est plus simple, nous fait entrer dans le vestibule et nous promet de nous l'envoyer avant cinq minutes. Que nous l'aimons — comme en ce moment j'aimais Françoise —, l'intermédiaire bien inten-

tionné qui d'un mot vient de nous rendre supportable, humaine et presque propice la fête inconcevable, infernale, au sein de laquelle nous croyions que des tourbillons ennemis, pervers et délicieux entraînaient loin de nous, la faisant rire de nous, celle que nous aimons. Si nous en jugeons par lui, le parent qui nous a accosté et qui est lui aussi un des initiés des cruels mystères, les autres invités de la fête ne doivent rien avoir de bien démoniaque. Ces heures inaccessibles et suppliciantes où elle allait goûter des plaisirs inconnus, voici que par une brèche inespérée nous y pénétrons ; voici qu'un des moments dont la succession les aurait composées, un moment aussi réel que les autres, même peut-être plus important pour nous, parce que notre maîtresse y est plus mêlée, nous nous le représentons, nous le possédons, nous y intervenons, nous l'avons créé presque : le moment où on va lui dire que nous sommes là, en bas. Et sans doute les autres moments de la fête ne devaient pas être d'une essence bien différente de celui-là, ne devaient rien avoir de plus délicieux et qui dût tant nous faire souffrir puisque l'ami bienveillant nous a dit : « Mais elle sera ravie de descendre ! Cela lui fera beaucoup plus de plaisir de causer avec vous que de s'ennuyer là-haut. » Hélas ! Swann en avait fait l'expérience, les bonnes intentions d'un tiers sont sans pouvoir sur une femme qui s'irrite de se sentir poursuivie jusque dans une fête par quelqu'un qu'elle n'aime pas. Souvent, l'ami redescend seul^a.

Ma mère ne vint pas, et sans ménagements pour mon amour-propre (engagé à ce que la fable de la recherche dont elle était censée m'avoir prié de lui dire le résultat ne fût pas démentie) me fit dire par Françoise ces mots : « Il n'y a pas de réponse » que depuis j'ai si souvent entendu des concierges de « palaces » ou des valets de pied de tripots, rapporter à quelque pauvre fille qui s'étonne : « Comment, il n'a rien dit, mais c'est impossible ! Vous avez pourtant bien remis ma lettre. C'est bien, je vais attendre encore. » Et — de même qu'elle assure invariablement n'avoir pas besoin du bec supplémentaire que le concierge veut allumer pour elle, et reste là, n'entendant plus que les rares propos sur le temps qu'il fait échangés entre le concierge et un chasseur qu'il envoie tout d'un coup en s'apercevant de l'heure, faire rafraîchir dans la glace la boisson d'un client — ayant décliné l'offre

de Françoise de me faire de la tisane ou de rester auprès de moi, je la laissai retourner à l'office, je me couchai et je fermai les yeux en tâchant de ne pas entendre la voix de mes parents qui prenaient le café au jardin. Mais au bout de quelques secondes^a, je sentis qu'en écrivant ce mot à maman, en m'approchant au risque de la fâcher, si près d'elle que j'avais cru toucher le moment de la revoir, je m'étais barré la possibilité de m'endormir sans l'avoir revue, et les battements de mon cœur, de minute en minute devenaient plus douloureux parce que j'augmentais mon agitation en me prêchant un calme qui était l'acceptation de mon infortune. Tout à coup mon anxiété tomba, une félicité m'envahit comme quand un médicament puissant commence à agir et nous enlève une douleur : je venais de prendre la résolution de ne plus essayer de m'endormir sans avoir revu maman, de l'embrasser coûte que coûte, bien que ce fût avec la certitude d'être ensuite fâché pour longtemps avec elle, quand elle remonterait se coucher. Le calme^b qui résultait de mes angoisses finies me mettait dans une allégresse extraordinaire, non moins que l'attente, la soif et la peur du danger. J'ouvris la fenêtre sans bruit et m'assis au pied de mon lit ; je ne faisais presque aucun mouvement afin qu'on ne m'entendît pas d'en bas. Dehors, les choses semblaient, elles aussi, figées en une muette attention à ne pas troubler le clair de lune, qui doublant et reculant chaque chose par l'extension devant elle de son reflet, plus dense et concret qu'elle-même, avait à la fois aminci et agrandi le paysage comme un plan replié jusque-là, qu'on développe. Ce qui avait besoin de bouger, quelque feuillage de marronnier, bougeait. Mais son frissonnement^c minutieux, total, exécuté jusque dans ses moindres nuances et ses dernières délicatesses, ne bavait pas sur le reste, ne se fondait pas avec lui, restait circonscrit. Exposés sur ce silence qui n'en absorbait rien, les bruits les plus éloignés, ceux qui devaient venir de jardins situés à l'autre bout de la ville, se percevaient détaillés avec un tel « fini » qu'ils semblaient ne devoir cet effet de lointain qu'à leur pianissimo, comme ces motifs en sourdine si bien exécutés par l'orchestre du Conservatoire que quoiqu'on n'en perde pas une note on croit les entendre cependant loin de la salle du concert et que tous les vieux abonnés — les sœurs de ma grand-mère aussi quand Swann leur avait donné

ses places — tendaient l'oreille comme s'ils avaient écouté les progrès lointains d'une armée en marche qui n'aurait pas encore tourné la rue de Trévis.

Je savais que le cas dans lequel je me mettais était de tous celui qui pouvait avoir pour moi, de la part de mes parents, les conséquences les plus graves, bien plus graves en vérité qu'un étranger n'aurait pu le supposer, de celles qu'il aurait cru que pouvaient produire seules des fautes vraiment honteuses. Mais dans l'éducation qu'on me donnait, l'ordre des fautes n'était pas le même que dans l'éducation des autres enfants et on m'avait habitué à placer avant toutes les autres (parce que sans doute il n'y en avait pas contre lesquelles j'eusse besoin d'être plus soigneusement gardé) celles dont je comprends maintenant que leur caractère commun est qu'on y tombe en cédant à une impulsion nerveuse. Mais alors on ne prononçait pas ce mot, on ne déclarait pas cette origine qui aurait pu me faire croire que j'étais excusable d'y succomber ou même peut-être incapable d'y résister. Mais je les reconnaissais bien à l'angoisse qui les précédait comme à la rigueur du châtiment qui les suivait ; et je savais que celle que je venais de commettre était de la même famille que d'autres pour lesquelles j'avais été sévèrement puni, quoique infiniment plus grave. Quand j'irais^a me mettre sur le chemin de ma mère au moment où elle monterait se coucher, et qu'elle verrait que j'étais resté levé pour lui redire bonsoir dans le couloir, on ne me laisserait plus rester à la maison, on me mettrait au collège le lendemain, c'était certain. Eh bien ! dussé-je me jeter par la fenêtre cinq minutes après, j'aimais encore mieux cela. Ce que je voulais maintenant c'était maman, c'était lui dire bonsoir, j'étais allé trop loin dans la voie qui menait à la réalisation de ce désir pour pouvoir rebrousser chemin.

J'entendis les pas de mes parents qui accompagnaient Swann ; et quand le grelot de la porte^b m'eut averti qu'il venait de partir, j'allai à la fenêtre. Maman demandait à mon père s'il avait trouvé la langouste bonne et si M. Swann avait repris de la glace au café et à la pistache. « Je l'ai trouvée bien quelconque, dit ma mère ; je crois que la prochaine fois il faudra essayer d'un autre parfum. — Je ne peux pas dire comme je trouve que Swann change, dit ma grand-tante, il est d'un vieux ! » Ma grand-tante avait tellement l'habitude de voir toujours en Swann un

même adolescent, qu'elle s'étonnait de le trouver tout à coup moins jeune que l'âge qu'elle continuait à lui donner. Et mes parents du reste commençaient à lui trouver cette vieillesse anormale, excessive, honteuse et méritée des célibataires, de tous ceux pour qui il semble que le grand jour qui n'a pas de lendemain soit plus long que pour les autres, parce que pour eux il est vide et que les moments s'y additionnent depuis le matin sans se diviser ensuite entre des enfants. « Je crois qu'il a beaucoup de soucis avec sa coquine de femme qui vit au su de tout Combray avec un certain monsieur de Charlus. C'est la fable de la ville. » Ma mère fit remarquer qu'il avait pourtant l'air bien moins triste depuis quelque temps. « Il fait aussi moins souvent ce geste qu'il a tout à fait comme son père de s'essuyer les yeux et de se passer la main sur le front. Moi je crois qu'au fond il n'aime plus cette femme. — Mais naturellement il ne l'aime plus, répondit mon grand-père. J'ai reçu de lui il y a déjà longtemps une lettre à ce sujet, à laquelle je me suis empressé de ne pas me conformer, et qui ne laisse aucun doute sur ses sentiments, au moins d'amour, pour sa femme. Hé bien ! vous voyez, vous ne l'avez pas remercié pour l'asti », ajouta mon grand-père en se tournant vers ses deux belles-sœurs. « Comment, nous ne l'avons pas remercié ? Je crois, entre nous, que je lui ai même tourné cela assez délicatement, répondit ma tante Flora. — Oui, tu as très bien arrangé cela : je t'ai admirée, dit ma tante Céline. — Mais toi tu as été très bien aussi. — Oui, j'étais assez fière de ma phrase sur les voisins aimables. — Comment, c'est cela que vous appelez remercier ! s'écria mon grand-père. J'ai bien entendu cela, mais du diable si j'ai cru que c'était pour Swann. Vous pouvez être sûres qu'il n'a rien compris. — Mais voyons, Swann n'est pas bête, je suis certaine qu'il a apprécié. Je ne pouvais cependant pas lui dire le nombre de bouteilles et le prix du vin ! » Mon père et ma mère restèrent seuls, et s'assirent un instant ; puis mon père dit : « Hé bien ! si tu veux, nous allons monter nous coucher. — Si tu veux, mon ami, bien que je n'aie pas l'ombre de sommeil ; ce n'est pas cette glace au café si anodine qui a pu pourtant me tenir si éveillée ; mais j'aperçois de la lumière dans l'office et puisque la pauvre Françoise m'a attendue, je vais lui demander de dégrafer mon corsage pendant que tu vas te déshabiller. » Et ma mère ouvrit la porte treillagée

du vestibule qui donnait sur l'escalier. Bientôt, je l'entendis qui montait fermer sa fenêtre. J'allai sans bruit dans le couloir ; mon cœur battait si fort que j'avais de la peine à avancer, mais du moins il ne battait plus d'anxiété, mais d'épouvante et de joie. Je vis dans la cage de l'escalier la lumière projetée par la bougie de maman. Puis je la vis elle-même ; je m'élançai. À la première seconde, elle me regarda avec étonnement, ne comprenant pas ce qui était arrivé. Puis sa figure prit une expression de colère, elle ne me disait même pas un mot, et en effet pour bien moins que cela on ne m'adressait plus la parole pendant plusieurs jours. Si maman m'avait dit un mot, ç'aurait été admettre qu'on pouvait me reparler et d'ailleurs cela peut-être m'eût paru plus terrible encore, comme un signe que devant la gravité du châtiment qui allait se préparer, le silence, la brouille, eussent été puérils. Une parole c'eût été le calme avec lequel on répond à un domestique quand on vient de décider de le renvoyer ; le baiser qu'on donne à un fils qu'on envoie s'engager alors qu'on le lui aurait refusé si on devait se contenter d'être fâché deux jours avec lui. Mais elle entendit mon père qui montait du cabinet de toilette où il était allé se déshabiller et, pour éviter la scène qu'il me ferait, elle me dit d'une voix entrecoupée par la colère : « Sauve-toi, sauve-toi, qu'au moins ton père ne t'ait pas vu ainsi attendant comme un fou ! » Mais je lui répétais : « Viens me dire bonsoir », terrifié en voyant que le reflet de la bougie de mon père s'élevait déjà sur le mur, mais aussi usant de son approche comme d'un moyen de chantage et espérant que maman, pour éviter que mon père me trouvât encore là si elle continuait à refuser, allait me dire : « Rentre dans ta chambre, je vais venir. » Il était trop tard, mon père était devant nous. Sans le vouloir, je murmurai ces mots que personne n'entendit : « Je suis perdu ! »

Il n'en fut pas ainsi. Mon père me refusait constamment des permissions qui m'avaient été consenties dans les pactes plus larges octroyés par ma mère et ma grand-mère parce qu'il ne se souciait pas des « principes » et qu'il n'y avait pas avec lui de « Droit des gens ». Pour une raison toute contingente, ou même sans raison, il me supprimait au dernier moment telle promenade si habituelle, si consacrée, qu'on ne pouvait m'en priver sans parjure, ou bien,

comme il avait encore fait ce soir, longtemps avant l'heure rituelle, il me disait : « Allons, monte te coucher, pas d'explication ! » Mais aussi, parce qu'il n'avait pas de principes (dans le sens de ma grand-mère), il n'avait pas à proprement parler d'intransigeance. Il me regarda un instant d'un air étonné et fâché, puis dès que maman lui eut expliqué en quelques mots embarrassés ce qui était arrivé, il lui dit : « Mais va donc avec lui, puisque tu disais justement que tu n'as pas envie de dormir, reste un peu dans sa chambre, moi je n'ai besoin de rien. — Mais, mon ami, répondit timidement ma mère, que j'aie envie ou non de dormir, ne change rien à la chose, on ne peut pas habituer cet enfant... — Mais il ne s'agit pas d'habituer, dit mon père en haussant les épaules, tu vois bien que ce petit a du chagrin, il a l'air désolé, cet enfant ; voyons, nous ne sommes pas des bourreaux ! Quand tu l'auras rendu malade, tu seras bien avancée ! Puisqu'il y a deux lits dans sa chambre, dis donc à Françoise de te préparer le grand lit et couche pour cette nuit auprès de lui. Allons, bonsoir, moi qui ne suis pas si nerveux que vous, je vais me coucher. »

On ne pouvait pas remercier mon père ; on l'eût agacé par ce qu'il appelait des sensibleries. Je restai sans oser faire un mouvement ; il était encore devant nous, grand, dans sa robe de nuit blanche sous le cachemire de l'Inde violet et rose qu'il nouait autour de sa tête depuis qu'il avait des névralgies, avec le geste d'Abraham dans la gravure d'après Benozzo Gozzoli¹ que m'avait donnée M. Swann^a, disant à Sarah qu'elle a à se départir du côté d'Isaac. Il y a bien des années de cela. La muraille de l'escalier, où je vis monter le reflet de sa bougie n'existe plus depuis longtemps². En moi aussi bien des choses ont été détruites que je croyais devoir durer toujours et de nouvelles se sont édifiées donnant naissance à des peines et à des joies nouvelles que je n'aurais pu prévoir alors, de même que les anciennes me sont devenues difficiles à comprendre. Il y a bien longtemps aussi que mon père a cessé de pouvoir dire à maman : « Va avec le petit. » La possibilité de telles heures ne renaîtra jamais pour moi. Mais depuis peu de temps, je recommence à très bien percevoir si je prête l'oreille, les sanglots que j'eus^b la force de contenir devant mon père et qui n'éclatèrent que quand je me retrouvai seul avec maman. En réalité ils n'ont jamais

cessé ; et c'est seulement parce que la vie se tait maintenant davantage autour de moi que je les entends de nouveau, comme ces cloches de couvents que couvrent si bien les bruits de la ville pendant le jour qu'on les croirait arrêtées mais qui se remettent à sonner dans le silence du soir.

Maman passa cette nuit-là dans ma chambre ; au moment où je venais de commettre une faute telle que je m'attendais à être obligé de quitter la maison, mes parents m'accordaient plus que je n'eusse jamais obtenu d'eux comme récompense d'une belle action. Même à l'heure où elle se manifestait par cette grâce, la conduite de mon père à mon égard gardait ce quelque chose d'arbitraire et d'immérité qui la caractérisait et qui tenait à ce que généralement elle résultait plutôt de convenances fortuites que d'un plan prémédité. Peut-être même que ce que j'appelais sa sévérité, quand il m'envoyait me coucher, méritait moins ce nom que celle de ma mère ou ma grand-mère, car sa nature, plus différente en certains points de la mienne que n'était la leur, n'avait probablement pas deviné jusqu'ici combien j'étais malheureux tous les soirs, ce que ma mère et ma grand-mère savaient bien ; mais elles m'aimaient assez pour ne pas consentir à m'épargner de la souffrance, elles voulaient m'apprendre à la dominer afin de diminuer ma sensibilité nerveuse et fortifier ma volonté. Pour mon père, dont l'affection pour moi était d'une autre sorte, je ne sais pas s'il aurait eu ce courage : pour une fois où il venait de comprendre que j'avais du chagrin, il avait dit à ma mère : « Va donc le consoler. » Maman resta cette nuit-là dans ma chambre et, comme pour ne gêner d'aucun remords ces heures si différentes de ce que j'avais eu le droit d'espérer, quand Françoise, comprenant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire en voyant maman assise près de moi, qui me tenait la main et me laissait pleurer sans me gronder, lui demanda : « Mais Madame, qu'a donc Monsieur à pleurer ainsi ? » maman lui répondit : « Mais il ne sait pas lui-même, Françoise, il est énervé ; préparez-moi vite le grand lit et montez vous coucher. » Ainsi, pour la première fois, ma tristesse n'était plus considérée comme une faute punissable mais comme un mal involontaire qu'on venait de reconnaître officiellement, comme un état nerveux dont je n'étais pas responsable ; j'avais le soulagement de n'avoir plus à mêler de scrupules à l'amertume de mes

larmes, je pouvais pleurer sans péché. Je n'étais pas non plus médiocrement fier vis-à-vis de Françoise de ce retour des choses humaines, qui, une heure après que maman avait refusé de monter dans ma chambre et m'avait fait dédaigneusement répondre que je devrais dormir, m'élevait à la dignité de grande personne et m'avait fait atteindre tout d'un coup à une sorte de puberté du chagrin, d'émancipation des larmes. J'aurais dû être heureux : je ne l'étais pas. Il me semblait que ma mère venait de me faire une première concession qui devait lui être douloureuse, que c'était une première abdication de sa part devant l'idéal qu'elle avait conçu pour moi, et que pour la première fois elle, si courageuse, s'avouait vaincue. Il me semblait que si je venais de remporter une victoire c'était contre elle, que j'avais réussi comme auraient pu faire la maladie, des chagrins, ou l'âge, à détendre sa volonté, à faire fléchir sa raison et que cette soirée commençait une ère, resterait comme une triste date. Si j'avais osé maintenant, j'aurais dit à maman : « Non je ne veux pas, ne couche pas ici. » Mais je connaissais la sagesse pratique, réaliste comme on dirait aujourd'hui, qui tempérait en elle la nature ardemment idéaliste de ma grand-mère, et je savais que, maintenant que le mal était fait, elle aimerait mieux m'en laisser du moins goûter le plaisir calmant et ne pas déranger mon père. Certes, le beau visage de ma mère brillait encore de jeunesse ce soir-là où elle me tenait si doucement les mains et cherchait à arrêter mes larmes ; mais justement il me semblait que cela n'aurait pas dû être, sa colère eût été moins triste pour moi que cette douceur nouvelle que n'avait pas connue mon enfance ; il me semblait que je venais d'une main impie et secrète de tracer dans son âme une première ride et d'y faire apparaître un premier cheveu blanc. Cette pensée redoubla mes sanglots et alors je vis maman, qui jamais ne se laissait aller à aucun attendrissement avec moi, être tout d'un coup gagnée par le mien et essayer de retenir une envie de pleurer. Comme elle sentit que je m'en étais aperçu, elle me dit en riant : « Voilà mon petit jaunet¹, mon petit serin, qui va rendre sa maman aussi bêtasse que lui, pour peu que cela continue. Voyons, puisque tu n'as pas sommeil ni ta maman non plus, ne restons pas à nous énerver, faisons quelque chose, prenons un de tes livres. » Mais je n'en avais pas là. « Est-ce que tu aurais moins de

plaisir si je sortais déjà les livres que ta grand-mère doit te donner pour ta fête ? Pense bien : tu ne seras pas déçu de ne rien avoir après-demain ? » J'étais au contraire enchanté et maman alla chercher un paquet de livres dont je ne pus deviner, à travers le papier qui les enveloppait, que la taille courte et large, mais qui, sous ce premier aspect, pourtant sommaire et voilé, éclipsaient déjà la boîte à couleurs du Jour de l'An et les vers à soie de l'an dernier. C'était *La Mare au Diable*, *François le Champi*, *La Petite Fadette* et *Les Maîtres sonneurs*. Ma grand-mère, ai-je su depuis, avait d'abord choisi les poésies de Musset, un volume de Rousseau et *Indiana*¹ ; car si elle jugeait les lectures futiles aussi malsaines que les bonbons et les pâtisseries, elle ne pensait pas que les grands souffles du génie eussent sur l'esprit même d'un enfant une influence plus dangereuse et moins vivifiante que sur son corps le grand air et le vent du large. Mais mon père l'ayant presque traitée de folle en apprenant les livres qu'elle voulait me donner, elle était retournée elle-même à Jouy-le-Vicomte chez le libraire pour que je ne risquasse pas de ne pas avoir mon cadeau (c'était un jour brûlant et elle était rentrée si souffrante que le médecin avait averti ma mère de ne pas la laisser se fatiguer ainsi) et elle s'était rabattue² sur les quatre romans champêtres de George Sand. « Ma fille, disait-elle à maman, je ne pourrais me décider à donner à cet enfant quelque chose de mal écrit. »

En réalité, elle ne se résignait jamais à rien acheter dont on ne pût tirer un profit intellectuel, et surtout celui que nous procurent les belles choses en nous apprenant à chercher notre plaisir ailleurs que dans les satisfactions du bien-être et de la vanité. Même quand elle avait à faire à quelqu'un un cadeau dit utile, quand elle avait à donner un fauteuil, des couverts, une canne, elle les cherchait « anciens », comme si leur longue désuétude ayant effacé leur caractère d'utilité, ils paraissaient plutôt disposés pour nous raconter la vie des hommes d'autrefois que pour servir aux besoins de la nôtre. Elle eût aimé que j'eusse dans ma chambre des photographies des monuments ou des paysages les plus beaux. Mais au moment d'en faire l'emplette, et bien que la chose représentée eût une valeur esthétique, elle trouvait que la vulgarité, l'utilité reprenaient trop vite leur place dans le mode mécanique de représentation, la photographie. Elle essayait de ruser et

sinon d'éliminer entièrement la banalité commerciale, du moins de la réduire, d'y substituer pour la plus grande partie de l'art encore, d'y introduire comme plusieurs « épaisseurs » d'art : au lieu de photographies de la Cathédrale de Chartres, des Grandes Eaux de Saint-Cloud, du Vésuve, elle se renseignait^a auprès de Swann si quelque grand peintre ne les avait pas représentés, et préférait me donner des photographies de la Cathédrale de Chartres par Corot¹, des Grandes Eaux de Saint-Cloud par Hubert Robert², du Vésuve par Turner^{b3}, ce qui faisait un degré d'art de plus. Mais si le photographe avait été écarté de la représentation du chef-d'œuvre ou de la nature et remplacé par un grand artiste, il reprenait ses droits pour reproduire cette interprétation même. Arrivée à l'échéance de la vulgarité, ma grand-mère tâchait de la reculer encore. Elle demandait à Swann si l'œuvre n'avait pas été gravée, préférant, quand c'était possible, des gravures anciennes et ayant encore un intérêt au-delà d'elles-mêmes, par exemple celles qui représentent un chef-d'œuvre dans un état où nous ne pouvons plus le voir aujourd'hui (comme la gravure de la *Cène* de Léonard avant sa dégradation, par Morghen⁴). Il faut dire que les résultats de cette manière de comprendre l'art de faire un cadeau ne furent pas toujours très brillants. L'idée que je pris de Venise d'après un dessin du Titien⁵ qui est censé avoir pour fond la lagune, était certainement beaucoup moins exacte^c que celle que m'eussent donnée de simples photographies. On ne pouvait plus faire le compte à la maison, quand ma grand-tante voulait dresser un réquisitoire contre ma grand-mère, des fauteuils offerts par elle à de jeunes fiancés ou à de vieux époux, qui, à la première^d tentative qu'on avait faite pour s'en servir, s'étaient immédiatement effondrés sous le poids d'un des destinataires. Mais ma grand-mère aurait cru mesquin de trop s'occuper de la solidité d'une boiserie où se distinguaient encore une fleurette, un sourire, quelquefois une belle imagination du passé. Même ce qui dans ces meubles répondait à un besoin, comme c'était d'une façon à laquelle nous ne sommes plus habitués, la charmait comme les vieilles manières de dire où nous voyons une métaphore, effacée, dans notre moderne langage, par l'usure de l'habitude. Or, justement, les romans champêtres de George Sand^e qu'elle me donnait pour ma fête, étaient

pleins ainsi qu'un mobilier ancien, d'expressions tombées en désuétude et redevenues imagées, comme on n'en trouve plus qu'à la campagne. Et ma grand-mère les avait achetés de préférence à d'autres comme elle eût loué plus volontiers une propriété où il y aurait eu un pigeonnier gothique ou quelque'une de ces vieilles choses qui exercent sur l'esprit une heureuse influence en lui donnant la nostalgie d'impossibles voyages dans le temps¹.

Maman s'assit à côté de mon lit ; elle avait pris *François le Champi*² à qui sa couverture rougeâtre et son titre incompréhensible, donnaient pour moi une personnalité distincte et un attrait mystérieux. Je n'avais jamais lu encore de vrais romans. J'avais entendu dire que George^a Sand était le type du romancier. Cela me disposait déjà à imaginer dans *François le Champi* quelque chose d'indéfinissable et de délicieux. Les procédés^b de narration destinés à exciter la curiosité ou l'attendrissement, certaines façons de dire qui éveillent l'inquiétude et la mélancolie, et qu'un lecteur un peu instruit reconnaît pour communs à beaucoup de romans, me paraissaient simplement — à moi qui considérais un livre nouveau non comme une chose ayant beaucoup de semblables, mais comme une personne unique, n'ayant de raison d'exister qu'en soi — une émanation^c troublante de l'essence particulière à *François le Champi*. Sous ces événements si journaliers, ces choses si communes, ces mots si courants, je sentais comme une intonation, une accentuation étrange. L'action s'engagea ; elle me parut d'autant plus obscure que dans ce temps-là, quand je lisais, je rêvassais souvent, pendant des pages entières, à tout autre chose. Et aux lacunes que cette distraction laissait dans le récit, s'ajoutait, quand c'était maman qui me lisait à haute voix, qu'elle passait toutes les scènes d'amour. Aussi tous les changements bizarres qui se produisent dans l'attitude respective de la meunière et de l'enfant et qui ne trouvent leur explication que dans les progrès d'un amour naissant me paraissaient empreints d'un profond mystère dont je me figurais volontiers que la source devait être dans ce nom inconnu et si doux de « Champi » qui mettait sur l'enfant, qui le portait sans que je susse pourquoi, sa couleur vive, empourprée et charmante. Si ma mère était^d une lectrice infidèle c'était aussi, pour les ouvrages où elle trouvait l'accent d'un sentiment vrai, une lectrice admirable par

le respect et la simplicité de l'interprétation, par la beauté et la douceur du son. Même dans la vie, quand c'étaient des êtres et non des œuvres d'art qui excitaient ainsi son attendrissement ou son admiration, c'était touchant de voir avec quelle déférence elle écartait de sa voix, de son geste, de ses propos, tel éclat de gaieté qui eût pu faire mal à cette mère qui avait autrefois perdu un enfant, tel rappel de fête, d'anniversaire, qui aurait pu faire penser ce vieillard à son grand âge, tel propos de ménage qui aurait paru fastidieux à ce jeune savant. De même, quand elle lisait la prose de George Sand, qui respire toujours cette bonté, cette distinction morale que maman avait appris de ma grand-mère à tenir pour supérieures à tout dans la vie, et que je ne devais lui apprendre que bien plus tard à ne pas tenir également pour supérieures à tout dans les livres, attentive à bannir de sa voix toute petitesse, toute affectation qui eût pu empêcher le flot puissant d'y être reçu, elle fournissait toute la tendresse naturelle, toute l'ample douceur qu'elles réclamaient à ces phrases qui semblaient écrites pour sa voix et qui pour ainsi dire tenaient tout entières dans le registre de sa sensibilité. Elle retrouvait^a pour les attaquer dans le ton qu'il faut, l'accent cordial qui leur préexiste et les dicta, mais que les mots n'indiquent pas ; grâce à lui elle amortissait au passage toute crudité dans les temps des verbes, donnait à l'imparfait et au passé défini la douceur qu'il y a dans la bonté, la mélancolie qu'il y a dans la tendresse, dirigeait la phrase qui finissait vers celle qui allait commencer, tantôt pressant, tantôt ralentissant la marche des syllabes pour les faire entrer, quoique leurs quantités fussent différentes, dans un rythme uniforme, elle insufflait à cette prose si commune une sorte de vie sentimentale et continue.

Mes remords étaient calmés, je me laissais aller à la douceur de cette nuit où j'avais ma mère auprès de moi. Je savais qu'une telle nuit ne pourrait se renouveler ; que le plus grand désir que j'eusse au monde, garder ma mère dans ma chambre pendant ces tristes heures nocturnes, était trop en opposition avec les nécessités de la vie et le vœu de tous, pour que l'accomplissement qu'on lui avait accordé ce soir pût être autre chose que factice et exceptionnel. Demain mes angoisses reprendraient et maman ne resterait pas là. Mais quand mes angoisses étaient calmées, je ne les comprenais plus ; puis demain

soir était encore lointain ; je me disais que j'aurais le temps d'aviser, bien que ce temps-là ne pût m'apporter aucun pouvoir de plus, puisqu'il s'agissait de choses qui ne dépendaient pas de ma volonté et que seul me faisait paraître plus évitables l'intervalle qui les séparait encore de moi.

C'est¹ ainsi que, pendant longtemps, quand, réveillé la nuit, je me ressouvenais de Combray, je n'en revis jamais que cette sorte de pan lumineux, découpé au milieu d'indistinctes ténèbres, pareil à ceux que l'embrasement d'un feu de Bengale ou quelque projection électrique éclairent et sectionnent dans un édifice dont les autres parties restent plongées dans la nuit : à la base assez large, le petit salon, la salle à manger, l'amorce de l'allée obscure par où arriverait M. Swann, l'auteur inconscient de mes tristesses, le vestibule où je m'acheminai vers la première marche de l'escalier, si cruel à monter, qui constituait à lui seul le tronc fort étroit de cette pyramide irrégulière ; et, au faite, ma chambre à coucher avec le petit couloir à porte vitrée pour l'entrée de maman ; en un mot, toujours vu à la même heure, isolé de tout ce qu'il pouvait y avoir autour, se détachant seul sur l'obscurité, le décor strictement nécessaire (comme celui qu'on voit indiqué en tête des vieilles pièces pour les représentations en province), au drame de mon déshabillage ; comme si Combray n'avait consisté qu'en deux étages reliés par un mince escalier, et comme s'il n'y avait jamais été que sept heures du soir. À vrai dire, j'aurais pu répondre à qui m'eût interrogé que Combray comprenait encore autre chose et existait à d'autres heures. Mais comme ce que je m'en serais rappelé m'eût été fourni seulement par la mémoire volontaire, la mémoire de l'intelligence, et comme les renseignements qu'elle donne sur le passé ne conservent rien de lui, je n'aurais jamais eu envie de songer à ce reste de Combray. Tout cela était en réalité mort pour moi.

Mort à jamais² ? C'était possible.

Il y a beaucoup^a de hasard en tout ceci, et un second hasard, celui de notre mort, souvent ne nous permet pas d'attendre longtemps les faveurs du premier.

Je trouve très raisonnable^b la croyance celtique que les âmes de ceux que nous avons perdus sont captives dans

quelque être inférieur, dans une bête, un végétal, une chose inanimée, perdues en effet pour nous jusqu'au jour, qui pour beaucoup ne vient jamais, où nous nous trouvons passer près de l'arbre, entrer en possession de l'objet qui est leur prison. Alors elles tressaillent, nous appellent, et sitôt que nous les avons reconnues, l'enchantement est brisé. Délivrées par nous, elles ont vaincu la mort et reviennent vivre avec nous¹.

Il en est ainsi de notre passé. C'est peine perdue que nous cherchions à l'évoquer, tous les efforts de notre intelligence sont inutiles. Il est caché hors de son domaine et de sa portée, en quelque objet matériel (en la sensation que nous donnerait cet objet matériel), que nous ne soupçonnons pas. Cet objet, il dépend du hasard que nous le rencontrions avant de mourir, ou que nous ne le rencontrions pas.

Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher, n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que

dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée, mais ne la connaît pas, et ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que je ne sais pas interpréter et que je veux au moins pouvoir lui redemander et retrouver intact, à ma disposition, tout à l'heure, pour un éclaircissement décisif. Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment ? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même ; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher ? pas seulement : créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière.

Et je recommence^a à me demander quel pouvait être cet état inconnu, qui n'apportait aucune preuve logique, mais l'évidence de sa félicité, de sa réalité devant laquelle les autres s'évanouissaient. Je veux essayer de le faire réapparaître. Je rétrograde par la pensée au moment où je pris la première cuillerée de thé. Je retrouve le même état, sans une clarté nouvelle. Je demande à mon esprit un effort de plus, de ramener encore une fois la sensation qui s'enfuit. Et, pour que rien ne brise l'élan dont il va tâcher de la ressaisir, j'écarte tout obstacle, toute idée étrangère, j'abrite mes oreilles et mon attention contre les bruits de la chambre voisine. Mais sentant mon esprit qui se fatigue sans réussir, je le force au contraire à prendre cette distraction que je lui refusais, à penser à autre chose, à se refaire avant une tentative suprême. Puis une deuxième fois, je fais le vide devant lui, je remets en face de lui la saveur encore récente de cette première gorgée et je sens tressaillir en moi quelque chose qui se déplace, voudrait s'élever, quelque chose qu'on aurait désancré, à une grande profondeur ; je ne sais ce que c'est, mais cela monte lentement ; j'éprouve la résistance et j'entends la rumeur des distances traversées.

Certes, ce qui palpite ainsi au fond de moi, ce doit être l'image, le souvenir visuel, qui, lié à cette saveur, tente de la suivre jusqu'à moi. Mais il se débat trop loin, trop confusément ; à peine si je perçois le reflet neutre où se

confond l'insaisissable tourbillon des couleurs remuées ; mais je ne peux distinguer la forme, lui demander, comme au seul interprète possible, de me traduire le témoignage de sa contemporaine, de son inséparable compagne, la saveur, lui demander de m'apprendre de quelle circonstance particulière, de quelle époque du passé il s'agit.

Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi ? Je ne sais. Maintenant je ne sens^a plus rien, il est arrêté, redescendu peut-être ; qui sait s'il remontera jamais de sa nuit ? Dix fois il me faut recommencer, me pencher vers lui. Et chaque fois la lâcheté qui nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre importante, m'a conseillé de laisser cela, de boire mon thé en pensant simplement à mes ennuis d'aujourd'hui, à mes désirs de demain qui se laissent remâcher sans peine.

Et tout d'un coup^b le souvenir m'est apparu. Ce goût c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté ; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents ; peut-être parce que de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé ; les formes — et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel, sous son plissage sévère et dévot — s'étaient abolies, ou, ensommeillées, avaient perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir¹.

Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon, donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce pan tronqué que seul j'avais revu jusque-là) ; et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier^a jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé.

II

Combray¹, de loin, à dix lieues à la ronde, vu du chemin de fer quand nous y arrivions la dernière semaine avant Pâques, ce n'était qu'une église résumant la ville, la représentant, parlant d'elle et pour elle aux lointains, et, quand on approchait, tenant serrés autour de sa haute mante sombre, en plein champ, contre le vent, comme une pastoure ses brebis, les dos laineux et gris des maisons rassemblées qu'un reste de remparts du Moyen Âge cernait çà et là d'un trait aussi parfaitement circulaire qu'une petite ville dans un tableau de primitif. À l'habiter, Combray était un peu triste, comme ses rues dont les maisons construites

en pierres noirâtres du pays, précédées de degrés extérieurs, coiffées de pignons qui rabattaient l'ombre devant elles, étaient assez obscures pour qu'il fallût dès que le jour commençait à tomber relever les rideaux dans les « salles » ; des rues aux graves noms de saints (desquels plusieurs se rattachaient à l'histoire des premiers seigneurs de Combray) : rue Saint-Hilaire, rue Saint-Jacques où était la maison de ma tante, rue Sainte-Hildegarde, où donnait la grille, et rue du Saint-Esprit sur laquelle s'ouvrait la petite porte latérale de son jardin¹ ; et ces rues de Combray existent dans une partie de ma mémoire si reculée, peinte de couleurs si différentes de celles qui maintenant revêtent pour moi le monde, qu'en vérité elles me paraissent toutes, et l'église qui les dominait sur la Place, plus irréelles encore que les projections de la lanterne magique ; et qu'à certains moments, il me semble que pouvoir encore traverser la rue Saint-Hilaire, pouvoir louer une chambre rue de l'Oiseau — à la vieille hôtellerie de l'Oiseau Flesché², des soupiraux de laquelle montait une odeur de cuisine qui s'élève encore par moments en moi aussi intermittente et aussi chaude — serait une entrée en contact avec l'Au-delà plus merveilleusement surnaturelle que de faire la connaissance de Golo et de causer avec Geneviève de Brabant.

La cousine³ de mon grand-père^a — ma grand-tante — chez qui nous habitions, était la mère de cette tante Léonie qui, depuis la mort de son mari, mon oncle Octave, n'avait plus voulu quitter, d'abord Combray, puis à Combray sa maison, puis sa chambre, puis son lit et ne « descendait » plus, toujours couchée dans un état incertain de chagrin, de débilité physique, de maladie, d'idée fixe et de dévotion. Son appartement particulier donnait sur la rue Saint-Jacques qui aboutissait beaucoup plus loin au Grand-Pré (par opposition au Petit-Pré, verdoyant au milieu de la ville, entre trois rues), et qui, unie, grisâtre, avec les trois hautes marches de grès presque devant chaque porte, semblait comme un défilé pratiqué par un tailleur d'images gothiques à même la pierre où il eût sculpté une crèche ou un calvaire. Ma tante n'habitait plus effectivement que deux chambres contiguës, restant l'après-midi dans l'une pendant qu'on aéraït l'autre. C'étaient de ces chambres^b de province qui — de même qu'en certains pays des parties entières de l'air ou de la

mer sont illuminées ou parfumées par des myriades de protozoaires que nous ne voyons pas¹ — nous enchantent des mille odeurs qu'y dégagent les vertus, la sagesse, les habitudes, toute une vie secrète, invisible, surabondante et morale que l'atmosphère y tient en suspens ; odeurs naturelles encore, certes, et couleur du temps comme celles de la campagne voisine, mais déjà casanières, humaines et renfermées, gelée exquise industrielle et limpide de tous les fruits de l'année qui ont quitté le verger pour l'armoire ; saisonnières, mais mobilières et domestiques, corrigeant le piquant de la gelée blanche par la douceur du pain chaud, oisives et ponctuelles comme une horloge de village, flâneuses et rangées, insoucieuses et prévoyantes, lingères, matinales, dévotes, heureuses d'une paix qui n'apporte qu'un surcroît d'anxiété et d'un prosaïsme qui sert de grand réservoir de poésie à celui qui les traverse sans y avoir vécu. L'air y était saturé de la fine fleur d'un silence si nourricier, si succulent que je ne m'y avançais qu'avec une sorte de gourmandise, surtout par ces premiers matins encore froids de la semaine de Pâques où je le goûtais mieux parce que je venais seulement d'arriver à Combray : avant que j'entrasse souhaiter le bonjour à ma tante on me faisait attendre un instant, dans la première pièce où le soleil, d'hiver encore, était venu se mettre au chaud devant le feu, déjà allumé entre les deux briques et qui badigeonnait toute la chambre d'une odeur de suie, en faisait comme un de ces grands « devants de four » de campagne, ou de ces manteaux de cheminée de châteaux, sous lesquels on souhaite que se déclarent dehors la pluie, la neige, même quelque catastrophe diluvienne pour ajouter au confort de la réclusion la poésie de l'hivernage ; je faisais quelques pas du prie-Dieu aux fauteuils en velours frappé, toujours revêtus d'un appui-tête au crochet ; et le feu cuisant comme une pâte les appétissantes odeurs dont l'air de la chambre était tout grumeleux et qu'avait déjà fait travailler et « lever » la fraîcheur humide et ensoleillée du matin, il les feuilletait, les dorait, les godait, les boursoufflait, en faisant un invisible et palpable gâteau provincial, un immense « chausson » où, à peine goûtés les arômes plus croustillants, plus fins, plus réputés, mais plus secs aussi du placard, de la commode, du papier à rames, je revenais toujours avec une convoitise inavouée m'engluer

dans l'odeur médiane, poisseuse, fade, indigeste et fruitée du couvre-lit à fleurs.

Dans la chambre voisine, j'entendais ma tante qui causait toute seule à mi-voix. Elle ne parlait jamais qu'assez bas parce qu'elle croyait avoir dans la tête quelque chose de cassé et de flottant qu'elle eût déplacé en parlant trop fort, mais elle ne restait jamais longtemps, même seule, sans dire quelque chose, parce qu'elle croyait que c'était salubre pour sa gorge et qu'en empêchant le sang de s'y arrêter, cela rendrait moins fréquents les étouffements et les angoisses dont elle souffrait ; puis, dans l'inertie absolue où elle vivait, elle prêtait à ses moindres sensations une importance extraordinaire ; elle les douait d'une motilité qui lui rendait difficile de les garder pour elle, et à défaut de confident à qui les communiquer, elle se les annonçait à elle-même, en un perpétuel monologue qui était sa seule forme d'activité. Malheureusement, ayant pris^a l'habitude de penser tout haut, elle ne faisait pas toujours attention à ce qu'il n'y eût personne dans la chambre voisine, et je l'entendais souvent se dire à elle-même : « Il faut que je me rappelle bien que je n'ai pas dormi » (car ne jamais dormir était sa grande prétention dont notre langage à tous gardait le respect et la trace : le matin Françoise ne venait pas « l'éveiller », mais « entrait » chez elle ; quand ma tante voulait faire un somme dans la journée, on disait qu'elle voulait « réfléchir » ou « reposer » ; et quand il lui arrivait de s'oublier en causant jusqu'à dire : « ce qui m'a réveillée » ou « j'ai rêvé que », elle rougissait et se reprenait au plus vite).

Au bout d'un moment, j'entrais l'embrasser ; Françoise faisait infuser son thé ; ou, si ma tante se sentait agitée, elle demandait à la place sa tisane et c'était moi qui étais chargé de faire tomber du sac de pharmacie dans une assiette la quantité de tilleul qu'il fallait mettre ensuite dans l'eau bouillante. Le dessèchement des tiges les avait incurvées en un capricieux treillage dans les entrelacs duquel s'ouvraient les fleurs pâles, comme si un peintre les eût arrangées, les eût fait poser de la façon la plus ornementale. Les feuilles, ayant perdu ou changé leur aspect, avaient l'air des choses les plus disparates, d'une aile transparente de mouche, de l'envers blanc d'une étiquette, d'un pétale de rose, mais qui eussent été empilées, concassées ou tressées comme dans la confection

d'un nid. Mille petits détails inutiles — charmante prodigalité du pharmacien — qu'on eût supprimés dans une préparation factice, me donnaient, comme un livre où on s'émerveille de rencontrer le nom d'une personne de connaissance, le plaisir de comprendre que c'était bien des tiges de vrais tilleuls, comme ceux que je voyais avenue de la Gare, modifiées, justement parce que c'étaient non des doubles, mais elles-mêmes et qu'elles avaient vieilli. Et chaque caractère nouveau n'y étant que la métamorphose d'un caractère ancien, dans de petites boules grises je reconnaissais les boutons verts qui ne sont pas venus à terme ; mais surtout l'éclat rose, lunaire et doux qui faisait se détacher les fleurs dans la forêt fragile des tiges où elles étaient suspendues comme de petites roses d'or — signe, comme la lueur qui révèle encore sur une muraille la place d'une fresque effacée, de la différence entre les parties de l'arbre qui avaient été « en couleur » et celles qui ne l'avaient pas été — me montrait que ces pétales étaient bien ceux qui avant de fleurir le sac de pharmacie avaient embaumé les soirs de printemps. Cette flamme rose de cierge, c'était leur couleur encore, mais à demi éteinte et assoupie dans cette vie diminuée qu'était la leur maintenant et qui est comme le crépuscule des fleurs. Bientôt ma tante pouvait tremper dans l'infusion bouillante dont elle savourait le goût de feuille morte ou de fleur fanée une petite madeleine dont elle me tendait un morceau quand il était suffisamment amolli.

D'un côté de son lit était une grande commode jaune en bois de citronnier et une table qui tenait à la fois de l'officine et du maître-autel, où, au-dessous d'une statuette de la Vierge et d'une bouteille de Vichy-Célestins, on trouvait des livres de messe et des ordonnances de médicaments, tout ce qu'il fallait pour suivre de son lit les offices et son régime, pour ne manquer l'heure ni de la pepsine, ni des Vêpres. De l'autre côté, son lit longeait la fenêtre, elle avait la rue^a sous les yeux et y lisait du matin au soir, pour se désennuyer, à la façon des princes persans¹, la chronique quotidienne mais immémoriale de Combray, qu'elle commentait ensuite avec Françoise.

Je n'étais pas avec ma tante depuis cinq minutes, qu'elle me renvoyait par peur que je la fatigue. Elle tendait à mes lèvres son triste front pâle et fade sur lequel, à cette heure matinale, elle n'avait pas encore arrangé ses faux cheveux,

où les vertèbres¹ transparaissaient comme les pointes d'une couronne d'épines ou les grains d'un rosaire, et elle me disait : « Allons, mon pauvre enfant, va-t'en, va te préparer pour la messe ; et si en bas tu rencontres Françoise, dis-lui de ne pas s'amuser trop longtemps avec vous, qu'elle monte bientôt voir si je n'ai besoin de rien. »

Françoise, en effet, qui était depuis des années à son service et ne se doutait pas alors qu'elle entrerait un jour tout à fait au nôtre délaissait un peu ma tante pendant les mois où nous étions là. Il y avait eu dans mon enfance, avant que nous allions à Combray, quand ma tante Léonie passait encore l'hiver à Paris chez sa mère, un temps où je connaissais si peu Françoise que, le 1^{er} janvier, avant d'entrer chez ma grand-tante, ma mère me mettait dans la main une pièce de cinq francs et me disait : « Surtout ne te trompe pas de personne. Attends pour donner que tu m'entendes dire : "Bonjour Françoise" ; en même temps je te toucherai légèrement le bras. » À peine arrivions-nous dans l'obscur antichambre de ma tante que nous apercevions dans l'ombre, sous les tuyaux d'un bonnet éblouissant, raide et fragile comme s'il avait été de sucre filé, les remous concentriques d'un sourire de reconnaissance anticipé. C'était Françoise, immobile et debout dans l'encadrement de la petite porte du corridor comme une statue de sainte dans sa niche. Quand on était un peu habitué à ces ténèbres de chapelle, on distinguait sur son visage l'amour désintéressé de l'humanité, le respect attendri pour les hautes classes qu'exaltait dans les meilleures régions de son cœur l'espoir des éternelles. Maman me pinçait le bras avec violence et disait d'une voix forte : « Bonjour, Françoise. » À ce signal mes doigts s'ouvraient et je lâchais la pièce qui trouvait pour la recevoir une main confuse, mais tendue. Mais depuis que nous allions à Combray je ne connaissais personne mieux que Françoise, nous étions ses préférés², elle avait pour nous, au moins pendant les premières années, avec autant de considération que pour ma tante, un goût plus vif, parce que nous ajoutions, au prestige de faire partie de la famille (elle avait pour les liens invisibles que noue entre les membres d'une famille la circulation d'un même sang, autant de respect qu'un tragique grec), le charme de n'être pas ses maîtres habituels. Aussi, avec quelle joie elle nous recevait, nous plaignant de n'avoir pas encore plus beau

temps, le jour de notre arrivée, la veille de Pâques, où souvent il faisait un vent glacial, quand maman^a lui demandait des nouvelles de sa fille et de ses neveux, si son petit-fils était gentil, ce qu'on comptait faire de lui, s'il ressemblerait à sa grand-mère.

Et quand il n'y avait plus de monde là, maman qui savait que Françoise pleurerait encore ses parents morts depuis des années, lui parlait d'eux avec douceur, lui demandait mille détails sur ce qu'avait été leur vie.

Elle avait deviné que Françoise^b n'aimait pas son gendre et qu'il lui gâtait le plaisir qu'elle avait à être avec sa fille, avec qui elle ne causait pas aussi librement quand il était là. Aussi, quand Françoise allait les voir, à quelques lieues de Combray, maman lui disait en souriant : « N'est-ce pas Françoise, si Julien a été obligé de s'absenter et si vous avez Marguerite à vous toute seule pour toute la journée, vous serez désolée, mais vous vous ferez une raison ? » Et Françoise disait en riant : « Madame sait tout ; Madame est pire que les rayons X (elle disait x avec une difficulté affectée et un sourire pour se railler elle-même, ignorante, d'employer ce terme savant), qu'on a fait^c venir pour Mme Octave et qui voient ce que vous avez dans le cœur¹ », et disparaissait, confuse qu'on s'occupât d'elle, peut-être pour qu'on ne la vît pas pleurer ; maman était la première personne qui lui donnât cette douce émotion de sentir que sa vie, ses bonheurs, ses chagrins de paysanne pouvaient présenter de l'intérêt, être un motif de joie ou de tristesse pour une autre qu'elle-même. Ma tante se résignait à se priver un peu d'elle pendant notre séjour, sachant combien ma mère appréciait le service de cette bonne si intelligente et active, qui était aussi belle dès cinq heures du matin dans sa cuisine, sous son bonnet dont le tuyautage éclatant et fixe avait l'air d'être en biscuit, que pour aller à la grand-messe ; qui faisait tout bien, travaillant comme un cheval, qu'elle fût bien portante ou non, mais sans bruit, sans avoir l'air de rien faire, la seule des bonnes de ma tante qui, quand maman demandait de l'eau chaude ou du café noir, les apportait vraiment bouillants ; elle était un de ces serviteurs qui, dans une maison, sont à la fois ceux qui déplaisent le plus au premier abord à un étranger, peut-être parce qu'ils ne prennent pas la peine de faire sa conquête et n'ont pas pour lui de prévenance, sachant très bien qu'ils n'ont aucun besoin de lui, qu'on cesserait

de le recevoir plutôt que de les renvoyer ; et qui sont en revanche ceux à qui tiennent le plus les maîtres qui ont éprouvé leurs capacités réelles, et ne se soucient pas de cet agrément superficiel, de ce bavardage servile qui fait favorablement impression à un visiteur, mais qui recouvre souvent une inéducable nullité.

Quand Françoise, après avoir veillé à ce que mes parents eussent tout ce qu'il leur fallait, remontait une première fois chez ma tante pour lui donner sa pepsine et lui demander ce qu'elle prendrait pour déjeuner, il était bien rare qu'il ne lui fallût pas donner déjà son avis ou fournir des explications sur quelque événement d'importance :

« Françoise, imaginez-vous que Mme Goupil est passée plus d'un quart d'heure en retard pour aller chercher sa sœur ; pour peu qu'elle s'attarde sur son chemin cela ne me surprendrait point qu'elle arrive après l'élévation.

— Hé ! il n'y aurait rien d'étonnant, répondait Françoise.

— Françoise, vous seriez venue cinq minutes plus tôt, vous auriez vu passer Mme Imbert qui tenait des asperges deux fois grosses comme celles de la mère Callot ; tâchez donc de savoir par sa bonne où elle les a eues. Vous qui, cette année, nous mettez des asperges à toutes les sauces, vous auriez pu en prendre de pareilles pour nos voyageurs.

— Il n'y aurait rien d'étonnant qu'elles viennent de chez M. le Curé, disait Françoise.

— Ah ! je vous crois bien, ma pauvre Françoise, répondait ma tante en haussant les épaules, chez M. le Curé ! Vous savez bien qu'il ne fait pousser que de méchantes petites asperges de rien. Je vous dis que celles-là étaient grosses comme le bras. Pas comme le vôtre, bien sûr, mais comme mon pauvre bras qui a encore tant maigri cette année.

« Françoise, vous n'avez pas entendu ce carillon qui m'a cassé la tête ?

— Non, madame Octave.

— Ah ! ma pauvre fille, il faut que vous l'ayez solide votre tête, vous pouvez remercier le Bon Dieu. C'était la Maguelone qui était venue chercher le doteur Piperaud. Il est ressorti tout de suite avec elle et ils ont tourné par la rue de l'Oiseau. Il faut qu'il y ait quelque enfant de malade.

— Eh ! là, mon Dieu, soupirait Françoise, qui ne pouvait pas entendre parler d'un malheur arrivé à un inconnu, même dans une partie du monde éloignée, sans commencer à gémir.

— Françoise, mais pour qui donc a-t-on sonné la cloche des morts ? Ah ! mon Dieu, ce sera pour Mme Rousseau. Voilà-t-il pas que j'avais oublié qu'elle a passé l'autre nuit. Ah ! il est temps que le Bon Dieu me rappelle, je ne sais plus ce que j'ai fait de ma tête depuis la mort de mon pauvre Octave. Mais je vous fais perdre votre temps, ma fille.

— Mais non, madame Octave, mon temps n'est pas si cher ; celui qui l'a fait ne nous l'a pas vendu. Je vas seulement voir si mon feu ne s'éteint pas. »

Ainsi Françoise et ma tante appréciaient-elles ensemble au cours de cette séance matinale, les premiers événements du jour. Mais quelquefois ces événements revêtaient un caractère si mystérieux et si grave que ma tante sentait qu'elle ne pourrait pas attendre le moment où Françoise monterait, et quatre coups de sonnette formidables retentissaient dans la maison.

« Mais, madame Octave, ce n'est pas encore l'heure de la pepsine, disait Françoise. Est-ce que vous vous êtes senti une faiblesse ? »

— Mais non, Françoise, disait ma tante, c'est-à-dire si, vous savez bien que maintenant les moments où je n'ai pas de faiblesse sont bien rares ; un jour je passerai comme Mme Rousseau sans avoir eu le temps de me reconnaître ; mais ce n'est pas pour cela que je sonne. Croyez-vous pas que je viens de voir comme je vous vois Mme Goupil avec une fillette que je ne connais point. Allez donc chercher deux sous de sel chez Camus. C'est bien rare si Théodore ne peut pas vous dire qui c'est.

— Mais ça sera la fille à M. Pupin », disait Françoise qui préférerait s'en tenir à une explication immédiate, ayant été déjà deux fois depuis le matin chez Camus.

« La fille à M. Pupin ! Oh ! je vous crois bien ma pauvre Françoise ! Avec cela que je ne l'aurais pas reconnue ! »

— Mais je ne veux pas dire la grande, madame Octave, je veux dire la gamine, celle qui est en pension à Jouy. Il me ressemble de l'avoir déjà vue ce matin.

— Ah ! à moins de ça, disait ma tante. Il faudrait qu'elle

soit venue pour les fêtes. C'est cela ! Il n'y a pas besoin de chercher, elle sera venue pour les fêtes. Mais alors nous pourrions bien voir tout à l'heure Mme Sazerat venir sonner chez sa sœur pour le déjeuner. Ce sera ça ! J'ai vu le petit de chez Galopin¹ qui passait avec une tarte ! Vous verrez que la tarte allait chez Mme Goupil.

— Dès l'instant que Mme Goupil a de la visite, madame Octave, vous n'allez pas tarder à voir tout son monde rentrer pour le déjeuner, car il commence à ne plus être de bonne heure », disait Françoise qui, pressée de redescendre s'occuper du déjeuner, n'était pas fâchée de laisser à ma tante cette distraction en perspective.

« Oh ! pas avant midi », répondait ma tante d'un ton résigné, tout en jetant sur la pendule un coup d'œil inquiet, mais furtif pour ne pas laisser voir qu'elle, qui avait renoncé à tout, trouvait pourtant, à apprendre que Mme Goupil avait à déjeuner, un plaisir aussi vif, et qui se ferait malheureusement attendre encore un peu plus d'une heure. « Et encore cela tombera pendant mon déjeuner ! » ajouta-t-elle à mi-voix pour elle-même. Son déjeuner lui était une distraction suffisante pour qu'elle n'en souhaitât pas une autre en même temps. « Vous n'oublierez pas au moins de me donner mes œufs à la crème dans une assiette plate ? » C'étaient les seules qui fussent ornées de sujets, et ma tante s'amusait à chaque repas à lire la légende de celle qu'on lui servait ce jour-là. Elle mettait ses lunettes, déchiffrait : Ali-Baba et les quarante voleurs, Aladin ou la Lampe merveilleuse², et disait en souriant : « Très bien, très bien »

« Je serais bien allée³ chez Camus... » disait Françoise en voyant que ma tante ne l'y enverrait plus.

« Mais non, ce n'est plus la peine, c'est sûrement Mlle Pupin. Ma pauvre Françoise, je regrette de vous avoir fait monter pour rien. »

Mais ma tante savait bien que ce n'était pas pour rien qu'elle avait sonné Françoise, car, à Combray, une personne « qu'on ne connaissait point » était un être aussi peu croyable qu'un dieu de la mythologie, et de fait on ne se souvenait pas que, chaque fois que s'était produite, dans la rue du Saint-Esprit ou sur la place, une de ces apparitions stupéfiantes, des recherches bien conduites n'eussent pas fini par réduire le personnage fabuleux aux proportions d'une « personne qu'on connaissait », soit

personnellement, soit abstraitement, dans son état civil, en tant qu'ayant tel degré de parenté avec des gens de Combray. C'était le fils de Mme Sauton qui rentrait du service, la nièce de l'abbé Perdreau qui sortait du couvent, le frère du curé, percepteur à Châteaudun qui venait de prendre sa retraite ou qui était venu passer les fêtes. On avait eu en les apercevant l'émotion de croire qu'il y avait à Combray des gens qu'on ne connaissait point simplement parce qu'on ne les avait pas reconnus ou identifiés tout de suite. Et pourtant, longtemps à l'avance, Mme Sauton et le curé avaient prévenu qu'ils attendaient leurs « voyageurs ». Quand le soir, je montais, en rentrant, raconter notre promenade à ma tante, si j'avais l'imprudence de lui dire que nous avions rencontré, près du Pont-Vieux, un homme que mon grand-père ne connaissait pas : « Un homme que grand-père ne connaissait point, s'écriait-elle. Ah ! je te crois bien ! » Néanmoins un peu émue de cette nouvelle, elle voulait en avoir le cœur net, mon grand-père était mandé. « Qui donc est-ce que vous avez rencontré près du Pont-Vieux, mon oncle ? un homme que vous ne connaissiez point ? — Mais si, répondait mon grand-père, c'était Prosper, le frère du jardinier de Mme Bouilleboeuf. — Ah ! bien », disait ma tante, tranquilisée et un peu rouge ; haussant les épaules avec un sourire ironique, elle ajoutait : « Aussi il me disait que vous aviez rencontré un homme que vous ne connaissiez point ! » Et on me recommandait d'être plus circonspect une autre fois et de ne plus agiter ainsi ma tante par des paroles irréfléchies. On connaissait^a tellement bien tout le monde, à Combray, bêtes et gens, que si ma tante avait vu par hasard passer un chien « qu'elle ne connaissait point », elle ne cessait d'y penser et de consacrer à ce fait incompréhensible ses talents d'induction et ses heures de liberté.

« Ce sera le chien de Mme Sazerat », disait Françoise, sans grande conviction, mais dans un but d'apaisement et pour que ma tante ne se « fende pas la tête ».

« Comme si je ne connaissais pas le chien de Mme Sazerat ! » répondait ma tante dont l'esprit critique n'admettait pas si facilement un fait.

« Ah ! ce sera le nouveau chien que M. Galopin a rapporté de Lisieux.

— Ah ! à moins de ça.

— Il paraît que c'est une bête bien affable », ajoutait Françoise qui tenait le renseignement de Théodore, « spirituelle comme une personne, toujours de bonne humeur, toujours aimable, toujours quelque chose de gracieux. C'est rare qu'une bête qui n'a que cet âge-là soit déjà si galante. Madame Octave, il va falloir que je vous quitte, je n'ai pas le temps de m'amuser, voilà bientôt dix heures, mon fourneau n'est seulement pas éclairé, et j'ai encore à plumer mes asperges.

— Comment, Françoise, encore des asperges ! mais c'est une vraie maladie d'asperges que vous avez cette année, vous allez en fatiguer nos Parisiens !

— Mais non, madame Octave, ils aiment bien ça. Ils rentreront de l'église avec de l'appétit et vous verrez qu'ils ne les mangeront pas avec le dos de la cuiller.

— Mais à l'église, ils doivent y être déjà ; vous ferez bien de ne pas perdre de temps. Allez surveiller votre déjeuner. »

Pendant que ma tante devisait ainsi avec Françoise, j'accompagnais mes parents à la messe. Que¹ je l'aimais, que je la revois bien, notre Église^a ! Son vieux porche par lequel nous entrions, noir, grêlé comme une écumoire, était dévié et profondément creusé aux angles (de même que le bénitier où il nous conduisait) comme si le doux effleurement des mantes des paysannes entrant à l'église et de leurs doigts timides prenant de l'eau bénite, pouvait, répété pendant des siècles, acquérir une force destructive, infléchir la pierre et l'entailler de sillons comme en trace la roue des carrioles dans la borne contre laquelle elle bute tous les jours. Ses² pierres tombales, sous lesquelles la noble poussière des abbés de Combray, enterrés là^b, faisait au chœur comme un pavage spirituel, n'étaient plus elles-mêmes de la matière inerte et dure, car le temps les avait rendues douces et fait couler comme du miel hors des limites de leur propre équarrissage qu'ici elles avaient dépassées d'un flot blond, entraînant à la dérive une majuscule gothique en fleurs, noyant les violettes blanches du marbre ; et en deçà desquelles, ailleurs, elles s'étaient résorbées, contractant encore l'elliptique inscription latine, introduisant un caprice de plus dans la disposition de ces caractères abrégés, rapprochant deux lettres d'un mot dont les autres avaient été démesurément distendues. Ses vitraux ne chatoyaient jamais tant que les jours où le soleil

se montrait peu, de sorte que fût-il gris dehors, on était sûr qu'il ferait beau dans l'église¹ ; l'un était rempli dans toute sa grandeur par un seul personnage pareil à un Roi de jeu de cartes, qui vivait là-haut, sous un dais architectural, entre ciel et terre (et dans le reflet oblique et bleu duquel, parfois les jours de semaine, à midi, quand il n'y a pas d'office — à l'un de ces rares moments où l'église aérée, vacante, plus humaine, luxueuse, avec du soleil sur son riche mobilier, avait l'air presque habitable comme le hall, de pierre sculptée et de verre peint, d'un hôtel de style Moyen Âge — on voyait s'agenouiller un instant Mme Sazerat, posant sur le prie-Dieu voisin un paquet tout ficelé de petits fours qu'elle venait de prendre chez le pâtissier d'en face et qu'elle allait rapporter pour le déjeuner) ; dans un autre une montagne^a de neige rose, au pied de laquelle se livrait un combat, semblait avoir givré à même la verrière qu'elle boursoufflait de son trouble grésil comme une vitre à laquelle il serait resté des flocons, mais des flocons éclairés par quelque aurore (par la même sans doute qui empourprait le retable de l'autel de tons si frais qu'ils semblaient plutôt posés là momentanément par une lueur du dehors prête à s'évanouir que par des couleurs attachées à jamais à la pierre²) ; et tous étaient si anciens qu'on voyait çà et là leur vieillesse argentée étinceler de la poussière des siècles et montrer brillante et usée jusqu'à la corde la trame de leur douce tapisserie³ de verre. Il y en avait un qui était un haut compartiment divisé en une centaine de petits vitraux rectangulaires où dominait le bleu, comme un grand jeu de cartes pareil à ceux qui devaient distraire le roi Charles VI⁴ ; mais soit qu'un rayon eût brillé, soit que mon regard en bougeant eût promené à travers la verrière tour à tour éteinte et rallumée, un mouvant et précieux incendie, l'instant d'après elle avait pris l'éclat changeant d'une traîne de paon, puis elle tremblait et ondulait en une pluie flamboyante et fantastique qui dégouttait du haut de la voûte sombre et rocheuse, le long des parois humides, comme si c'était dans la nef de quelque grotte irisée de sinueuses stalactites que je suivais mes parents, qui portaient leur paroissien ; un instant après les petits vitraux en losange avaient pris la transparence profonde, l'infrangible dureté de saphirs qui eussent été juxtaposés sur quelque immense pectoral, mais derrière

lesquels on sentait, plus aimé que toutes ces richesses, un sourire momentané de soleil ; il était aussi reconnaissable dans le flot bleu et doux dont il baignait les pierreries que sur le pavé de la place ou la paille du marché ; et, même à nos premiers dimanches quand nous étions arrivés avant Pâques, il me consolait que la terre fût encore nue et noire, en faisant épanouir, comme en un printemps historique et qui datait des successeurs de saint Louis, ce tapis éblouissant et doré de myosotis en verre.

Deux¹ tapisseries de haute lice représentaient le couronnement d'Esther² (la tradition voulait qu'on eût donné à Assuérus les traits d'un roi de France et à Esther ceux d'une dame de Guermantes dont il était amoureux) auxquelles leurs couleurs, en fondant, avaient ajouté une expression, un relief, un éclairage : un peu de rose flottait aux lèvres d'Esther au-delà du dessin de leur contour, le jaune de sa robe s'étalait si onctueusement, si grassement, qu'elle en prenait une sorte de consistance et s'enlevait vivement sur l'atmosphère refoulée ; et la verdure des arbres restée vive dans les parties basses du panneau de soie et de laine, mais ayant « passé » dans le haut, faisait se détacher en plus pâle, au-dessus des troncs foncés, les hautes branches jaunissantes, dorées et comme à demi effacées par la brusque et oblique illumination d'un soleil invisible. Tout cela et plus encore les objets précieux venus à l'église de personnages qui étaient pour moi presque des personnages de légende (la croix d'or travaillée disait-on par saint Éloi et donnée par Dagobert³, le tombeau des fils de Louis le Germanique⁴, en porphyre et en cuivre émaillé) à cause de quoi je m'avançais dans l'église, quand nous gagnions nos chaises, comme dans une vallée visitée des fées, où le paysan s'émerveille de voir dans un rocher, dans un arbre, dans une mare, la trace palpable de leur passage surnaturel, tout cela faisait d'elle pour moi quelque chose d'entièrement différent du reste de la ville : un édifice occupant, si l'on peut dire, un espace à quatre dimensions — la quatrième étant celle du Temps —, déployant à travers les siècles son vaisseau qui, de travée en travée, de chapelle en chapelle, semblait vaincre et franchir⁵ non pas seulement quelques mètres, mais des époques successives d'où il sortait victorieux ; dérochant le rude et farouche XI^e siècle dans l'épaisseur de ses murs, d'où il n'apparaissait avec ses lourds cintres bouchés et

aveuglés de grossiers moellons que par la profonde entaille que creusait près du porche l'escalier du clocher, et, même là, dissimulé par les gracieuses arcades gothiques qui se pressaient coquettement devant lui comme de plus grandes sœurs, pour le cacher aux étrangers, se placent en souriant devant un jeune frère rustre, grognon et mal vêtu ; élevant dans le ciel au-dessus de la Place, sa tour qui avait contemplé saint Louis et semblait le voir encore ; et s'enfonçant avec sa crypte dans une nuit mérovingienne où, nous guidant à tâtons sous la voûte obscure et puissamment nervurée comme la membrane d'une immense chauve-souris de pierre, Théodore et sa sœur nous éclairaient d'une bougie le tombeau de la petite fille de Sigebert¹, sur lequel une profonde valve — comme la trace d'un fossile — avait été creusée, disait-on, « par une lampe de cristal qui, le soir du meurtre de la princesse franque, s'était détachée d'elle-même des chaînes d'or où elle était suspendue à la place de l'actuelle abside, et, sans que le cristal se brisât, sans que la flamme s'éteignît, s'était enfoncée dans la pierre et l'avait fait mollement céder sous elle² ».

L'abside³ de l'église de Combray, peut-on vraiment en parler ? Elle était si grossière, si dénuée de beauté artistique et même d'élan religieux. Du dehors, comme le croisement des rues sur lequel elle donnait était en contrebas, sa grossière muraille s'exhaussait d'un soubassement en moellons nullement polis, hérissés de cailloux, et qui n'avait rien de particulièrement ecclésiastique, les verrières semblaient percées à une hauteur excessive, et le tout avait plus l'air d'un mur de prison que d'église. Et certes, plus tard, quand je me rappelais toutes les glorieuses absides que j'ai vues, il ne me serait jamais venu à la pensée de rapprocher d'elles l'abside de Combray. Seulement, un jour, au détour d'une petite rue provinciale, j'aperçus, en face du croisement de trois ruelles, une muraille fruste et surélevée, avec des verrières percées en haut et offrant le même aspect asymétrique que l'abside de Combray. Alors je ne me suis pas demandé comme à Chartres ou à Reims avec quelle puissance y était exprimé le sentiment religieux, mais je me suis involontairement écrié : « L'Église ! »

L'église ! Familière ; mitoyenne, rue Saint-Hilaire, où était sa porte nord, de ses deux voisines, la pharmacie de

M. Rapin et la maison de Mme Loiseau, qu'elle touchait sans aucune séparation ; simple citoyenne de Combray qui aurait pu avoir son numéro dans la rue si les rues de Combray avaient eu des numéros¹, et où il semble que le facteur aurait dû s'arrêter le matin quand il faisait sa distribution, avant d'entrer chez Mme Loiseau et en sortant de chez M. Rapin, il y avait pourtant entre elle et tout ce qui n'était pas elle une démarcation que mon esprit n'a jamais pu arriver à franchir. Mme Loiseau avait beau avoir à sa fenêtre des fuchsias, qui prenaient la mauvaise habitude de laisser leurs branches courir toujours partout tête baissée, et dont les fleurs n'avaient rien de plus pressé, quand elles étaient assez grandes, que d'aller rafraîchir leurs joues violettes et congestionnées contre la sombre façade de l'église, les fuchsias ne devenaient pas sacrés pour cela pour moi ; entre les fleurs et la pierre noircie sur laquelle elles s'appuyaient, si mes yeux ne percevaient pas d'intervalle, mon esprit réservait un abîme.

On reconnaissait le clocher^a de Saint-Hilaire² de bien loin, inscrivant sa figure inoubliable à l'horizon où Combray n'apparaissait pas encore ; quand du train qui, la semaine de Pâques, nous amenait de Paris, mon père l'apercevait qui filait tour à tour sur tous les sillons du ciel, faisant courir en tous sens son petit coq de fer, il nous disait : « Allons, prenez les couvertures, on est arrivé. » Et dans une des plus grandes promenades que nous faisions de Combray, il y avait un endroit où la route resserrée débouchait tout à coup sur un immense plateau fermé à l'horizon par des forêts déchiquetées que dépassait seule la fine pointe du clocher de Saint-Hilaire, mais si mince, si rose, qu'elle semblait seulement rayée sur le ciel par un ongle qui aurait voulu donner à ce paysage, à ce tableau rien que de nature, cette petite marque d'art, cette unique indication humaine. Quand on se rapprochait et qu'on pouvait apercevoir le reste de la tour carrée et à demi détruite qui, moins haute, subsistait à côté de lui, on était frappé surtout du ton rougeâtre et sombre des pierres ; et, par un matin brumeux d'automne, on aurait dit, s'élevant au-dessus du violet orageux des vignobles, une ruine de pourpre presque de la couleur de la vigne vierge.

Souvent sur la place, quand nous rentrions, ma grand-mère me faisait arrêter pour le regarder. Des fenêtres de sa tour, placées deux par deux les unes

au-dessus des autres, avec cette juste et originale proportion dans les distances qui ne donne pas de la beauté et de la dignité qu'aux visages humains, il lâchait, laissait tomber à intervalles réguliers des volées de corbeaux qui, pendant un moment, tournoyaient en criant, comme si les vieilles pierres qui les laissaient s'ébattre sans paraître les voir, devenues tout d'un coup inhabitables et dégageant un principe d'agitation infinie, les avaient frappés et repoussés. Puis, après avoir rayé en tous sens le velours violet de l'air du soir, brusquement calmés ils revenaient s'absorber dans la tour, de néfaste redevenue propice, quelques-uns posés çà et là, ne semblant pas bouger, mais happant peut-être quelque insecte, sur la pointe d'un clocheton, comme une mouette arrêtée avec l'immobilité d'un pêcheur à la crête d'une vague. Sans trop savoir pourquoi, ma grand-mère trouvait au clocher de Saint-Hilaire cette absence de vulgarité, de prétention, de mesquinerie, qui lui faisait aimer et croire riches d'une influence bienfaisante, la nature, quand la main de l'homme ne l'avait pas, comme faisait le jardinier de ma grand-tante, rapetissée, et les œuvres de génie. Et sans doute, toute partie de l'église qu'on apercevait la distinguait de tout autre édifice par une sorte de pensée qui lui était infuse, mais c'était dans son clocher qu'elle semblait prendre conscience d'elle-même, affirmer une existence individuelle et responsable. C'était lui qui parlait pour elle. Je¹ crois surtout que, confusément, ma grand-mère trouvait au clocher de Combray ce qui pour elle avait le plus de prix au monde, l'air naturel et l'air distingué. Ignorante en architecture, elle disait : « Mes enfants, moquez-vous de moi si vous voulez, il n'est peut-être pas beau dans les règles, mais sa vieille figure bizarre me plaît. Je suis sûre que s'il jouait du piano, il ne jouerait pas *sec*. » Et en le regardant, en suivant des yeux la douce tension, l'inclinaison fervente de ses pentes de pierre qui se rapprochaient en s'élevant comme des mains jointes qui prient, elle s'unissait si bien à l'effusion de la flèche, que son regard semblait s'élancer avec elle ; et en même temps elle souriait amicalement aux vieilles pierres usées dont le couchant n'éclairait plus que le faîte et qui, à partir du moment où elles entraient dans cette zone ensoleillée, adoucies par la lumière, paraissaient tout d'un coup montées bien plus haut, lointaines, comme un chant repris « en voix de tête » une octave au-dessus.

C'était le clocher de Saint-Hilaire^a qui donnait à toutes les occupations, à toutes les heures, à tous les points de vue de la ville, leur figure, leur couronnement, leur consécration. De ma chambre, je ne pouvais apercevoir que sa base qui avait été recouverte d'ardoises ; mais quand, le dimanche, je les voyais, par une chaude matinée d'été, flamboyer comme un soleil noir, je me disais : « Mon Dieu ! neuf heures ! il faut se préparer pour aller à la grand-messe si je veux avoir le temps d'aller embrasser tante Léonie avant », et je savais exactement la couleur qu'avait le soleil sur la place, la chaleur et la poussière du marché, l'ombre que faisait le store du magasin où maman entrerait peut-être avant la messe dans une odeur de toile écrue, faire emplette de quelque mouchoir que lui ferait montrer, en cambrant la taille, le patron qui, tout en se préparant à fermer, venait d'aller dans l'arrière-boutique passer sa veste du dimanche et se savonner les mains qu'il avait l'habitude, toutes les cinq minutes, même dans les circonstances les plus mélancoliques, de frotter l'une contre l'autre d'un air d'entreprise, de partie fine et de réussite.

Quand après la messe, on entrait dire à Théodore d'apporter une brioche plus grosse que d'habitude parce que nos cousins avaient profité du beau temps pour venir de Thiberzy déjeuner^b avec nous, on avait devant soi le clocher qui, doré et cuit lui-même comme une plus grande brioche bénie, avec des écailles et des égouttements gommeux de soleil, piquait sa pointe aiguë dans le ciel bleu. Et le soir, quand je rentrais de promenade et pensais au moment où il faudrait tout à l'heure dire bonsoir à ma mère et ne plus la voir, il était au contraire si doux, dans la journée finissante, qu'il avait l'air d'être posé et enfoncé comme un coussin de velours brun sur le ciel pâli qui avait cédé sous sa pression, s'était creusé légèrement pour lui faire sa place et refluit sur ses bords ; et les cris des oiseaux qui tournaient autour de lui semblaient accroître son silence, élaner encore sa flèche et lui donner quelque chose d'ineffable.

Même dans les courses qu'on avait à faire derrière l'église, là où on ne la voyait pas, tout semblait ordonné par rapport au clocher surgi ici ou là entre les maisons, peut-être plus émouvant encore quand il apparaissait ainsi sans l'église. Et certes, il y en a bien d'autres qui sont plus

beaux vus de cette façon, et j'ai dans mon souvenir des vignettes de clochers dépassant les toits, qui ont un autre caractère d'art que celles que composaient les tristes rues de Combray. Je n'oublierai jamais, dans une curieuse ville de Normandie voisine de Balbec¹, deux charmants hôtels du XVIII^e siècle, qui me sont à beaucoup d'égards chers et vénérables et entre lesquels, quand on la regarde du beau jardin qui descend des perrons vers la rivière, la flèche gothique d'une église qu'ils cachent s'élance, ayant l'air de terminer, de surmonter leurs façades, mais d'une matière si différente, si précieuse, si annelée, si rose, si vernie, qu'on voit bien qu'elle n'en fait pas plus partie que de deux beaux galets unis, entre lesquels elle est prise sur la plage, la flèche purpurine et crénelée de quelque coquillage fuselé en tourelle et glacé d'émail. Même à Paris, dans un des quartiers les plus laids de la ville, je sais une fenêtre où on voit après un premier, un second et même un troisième plan fait des toits amoncelés de plusieurs rues, une cloche violette, parfois rougeâtre, parfois aussi, dans les plus nobles « épreuves » qu'en tire l'atmosphère, d'un noir décanté de cendres, laquelle n'est autre que le dôme de Saint-Augustin et qui donne à cette vue de Paris le caractère de certaines vues de Rome par Piranesi². Mais comme dans aucune de ces petites gravures, avec quelque goût que ma mémoire ait pu les exécuter elle ne put mettre ce que j'avais perdu depuis longtemps, le sentiment qui nous fait non pas considérer une chose comme un spectacle, mais y croire comme en un être sans équivalent, aucune d'elles ne tient sous sa dépendance toute une partie profonde de ma vie, comme fait le souvenir de ces aspects du clocher de Combray dans les rues qui sont derrière l'église. Qu'on le vit à cinq heures, quand on allait chercher les lettres à la poste, à quelques maisons de soi, à gauche, surélevant brusquement d'une cime isolée la ligne de faite des toits ; que si, au contraire, on voulait entrer demander des nouvelles de Mme Sazerat, on suivit des yeux cette ligne redevenue basse après la descente de son autre versant en sachant qu'il faudrait tourner à la deuxième rue après le clocher ; soit qu'encore, poussant plus loin, si on allait à la gare, on le vit obliquement, montrant de profil des arêtes et des surfaces nouvelles comme un solide surpris à un moment inconnu de sa révolution ; ou que, des bords de la Vivonne, l'abside

musculeusement ramassée et remontée par la perspective semblât jaillir de l'effort que le clocher faisait pour lancer sa flèche au cœur du ciel : c'était toujours à lui qu'il fallait revenir, toujours lui qui dominait tout, sommant les maisons d'un pinacle inattendu, levé devant moi comme le doigt de Dieu dont le corps eût été caché dans la foule des humains sans que je le confondisse pour cela avec elle. Et aujourd'hui encore si, dans une grande ville de province ou dans un quartier de Paris que je connais mal, un passant qui m'a « mis dans mon chemin » me montre au loin, comme un point de repère, tel beffroi d'hôpital, tel clocher de couvent levant la pointe de son bonnet ecclésiastique au coin d'une rue que je dois prendre, pour peu que ma mémoire puisse obscurément lui trouver quelque trait de ressemblance avec la figure chère et disparue, le passant, s'il se retourne pour s'assurer que je ne m'égare pas, peut, à son étonnement, m'apercevoir qui, oublieux de la promenade entreprise ou de la course obligée, reste là, devant le clocher, pendant des heures, immobile, essayant de me souvenir, sentant au fond de moi des terres reconquises sur l'oubli qui s'assèchent et se rebâtissent ; et sans doute alors, et plus anxieusement que tout à l'heure quand je lui demandais de me renseigner, je cherche encore mon chemin, je tourne une rue... mais... c'est dans mon cœur...

En rentrant de la messe, nous rencontrions souvent M. Legrandin qui retenu à Paris par sa profession d'ingénieur, ne pouvait, en dehors des grandes vacances, venir à sa propriété de Combray que du samedi soir au lundi matin. C'était un de ces hommes qui, en dehors d'une carrière scientifique où ils ont d'ailleurs brillamment réussi, possèdent une culture toute différente, littéraire, artistique, que leur spécialisation professionnelle n'utilise pas et dont profite leur conversation. Plus lettrés que bien des littérateurs (nous ne savions pas à cette époque que M. Legrandin eût une certaine réputation comme écrivain et nous fûmes très étonnés de voir qu'un musicien célèbre avait composé une mélodie sur des vers de lui), doués de plus de « facilité » que bien des peintres, ils s'imaginent que la vie qu'ils mènent n'est pas celle qui leur aurait convenu et apportent à leurs occupations positives soit une insouciance mêlée de fantaisie, soit une application soutenue et hautaine, méprisante, amère et consciencieuse.

Grand, avec une belle tournure, un visage pensif et fin aux longues moustaches blondes, au regard bleu et désenchanté, d'une politesse raffinée, causeur comme nous n'en avions jamais entendu, il était aux yeux de ma famille qui le citait toujours en exemple, le type de l'homme d'élite, prenant la vie de la façon la plus noble et la plus délicate. Ma grand-mère lui reprochait seulement de parler un peu trop bien, un peu trop comme un livre, de ne pas avoir dans son langage le naturel qu'il y avait dans ses cravates lavallière toujours flottantes, dans son veston droit presque d'écolier. Elle s'étonnait aussi des tirades enflammées qu'il entamait souvent contre l'aristocratie, la vie mondaine, le snobisme, « certainement le péché auquel pense saint Paul quand il parle du péché pour lequel il n'y a pas de rémission¹ ».

L'ambition^a mondaine était un sentiment que ma grand-mère était si incapable de ressentir et presque de comprendre qu'il lui paraissait bien inutile de mettre tant d'ardeur à la flétrir. De plus elle ne trouvait pas de très bon goût que M. Legrandin dont la sœur était mariée près de Balbec avec un gentilhomme bas-normand se livrât à des attaques aussi violentes contre les nobles, allant jusqu'à reprocher à la Révolution de ne les avoir pas tous guillotines.

« Salut, amis ! nous disait-il en venant à notre rencontre. Vous êtes heureux d'habiter beaucoup ici ; demain il faudra que je rentre à Paris, dans ma niche.

« Oh ! ajoutait-il^b, avec ce sourire doucement ironique et déçu, un peu distrait, qui lui était particulier, certes il y a dans ma maison toutes les choses inutiles. Il n'y manque que le nécessaire, un grand morceau de ciel comme ici. Tâchez de garder toujours un morceau de ciel au-dessus de votre vie, petit garçon, ajoutait-il en se tournant vers moi. Vous avez une jolie âme, d'une qualité rare, une nature d'artiste, ne la laissez pas manquer de ce qu'il lui faut. »

Quand, à notre retour^c, ma tante nous faisait demander si Mme Goupil était arrivée en retard à la messe, nous étions incapables de la renseigner. En revanche nous ajoutions à son trouble en lui disant qu'un peintre travaillait dans l'église à copier le vitrail de Gilbert le Mauvais. François, envoyée aussitôt chez l'épicier, était revenue bredouille par la faute de l'absence de Théodore

à qui sa double profession de chantre ayant une part de l'entretien de l'église, et de garçon épicier donnait, avec des relations dans tous les mondes, un savoir universel.

« Ah ! soupirait ma tante, je voudrais que ce soit déjà l'heure d'Eulalie. Il n'y a vraiment qu'elle qui pourra me dire cela. »

Eulalie était une fille boiteuse, active et sourde qui s'était « retirée » après la mort de Mme de la Bretonnerie où elle avait été en place depuis son enfance et qui avait pris à côté de l'église une chambre, d'où elle descendait tout le temps soit aux offices, soit, en dehors des offices, dire une petite prière ou donner un coup de main à Théodore ; le reste du temps elle allait voir des personnes malades comme ma tante Léonie à qui elle racontait ce qui s'était passé à la messe ou aux vêpres. Elle ne dédaignait pas d'ajouter quelque casuel à la petite rente que lui servait la famille de ses anciens maîtres en allant de temps en temps visiter le linge du curé ou de quelque autre personnalité marquante du monde cléricale de Combray. Elle portait au-dessus d'une mante de drap noir un petit béguin blanc, presque de religieuse, et une maladie de peau donnait à une partie de ses joues et à son nez recourbé, les tons rose vif de la balsamine. Ses visites⁴ étaient la grande distraction de ma tante Léonie qui ne recevait plus guère personne d'autre, en dehors de M. le Curé. Ma tante avait peu à peu évincé tous les autres visiteurs parce qu'ils avaient le tort à ses yeux de rentrer tous dans l'une ou l'autre des deux catégories de gens qu'elle détestait. Les uns, les pires et dont elle s'était débarrassée les premiers, étaient ceux qui lui conseillaient de ne pas « s'écouter » et professaient, fût-ce négativement et en ne la manifestant que par certains silences de désapprobation ou par certains sourires de doute, la doctrine subversive qu'une petite promenade au soleil et un bon bifteck saignant (quand elle gardait quatorze heures sur l'estomac deux méchantes gorgées d'eau de Vichy !) lui feraient plus de bien que son lit et ses médecines. L'autre catégorie se composait des personnes qui avaient l'air de croire qu'elle était plus gravement malade qu'elle ne pensait, qu'elle était aussi gravement malade qu'elle le disait. Aussi, ceux qu'elle avait laissés monter après quelques hésitations et sur les officieuses instances de Françoise et qui, au cours de leur visite,

avaient montré combien ils étaient indignes de la faveur qu'on leur faisait en risquant timidement un : « Ne croyez-vous pas que si vous vous secouiez un peu par un beau temps », ou qui, au contraire, quand elle leur avait dit : « Je suis bien bas, bien bas, c'est la fin, mes pauvres amis », lui avaient répondu : « Ah ! quand on n'a pas la santé ! Mais vous pouvez durer encore comme ça », ceux-là, les uns comme les autres, étaient sûrs de ne plus jamais être reçus. Et si Françoise s'amusait de l'air épouvanté de ma tante quand de son lit elle avait aperçu dans la rue du Saint-Esprit une de ces personnes qui avait l'air de venir chez elle ou quand elle avait entendu un coup de sonnette, elle riait encore bien plus, et comme d'un bon tour, des ruses toujours victorieuses de ma tante pour arriver à les faire congédier et de leur mine déconfite en s'en retournant sans l'avoir vue, et, au fond admirait sa maîtresse qu'elle jugeait supérieure à tous ces gens puisqu'elle ne voulait pas les recevoir. En somme, ma tante^a exigeait à la fois qu'on l'approuvât dans son régime, qu'on la plaignît pour ses souffrances et qu'on la rassurât sur son avenir.

C'est à quoi Eulalie excellait. Ma tante pouvait lui dire vingt fois en une minute : « C'est la fin, ma pauvre Eulalie », vingt fois Eulalie répondait : « Connaissant votre maladie comme vous la connaissez, madame Octave, vous irez à cent ans, comme me disait hier encore Mme Sazerin. » (Une des plus fermes croyances d'Eulalie et que le nombre imposant des démentis apportés par l'expérience n'avait pas suffi à entamer, était que Mme Sazerat s'appelait Mme Sazerin.)

« Je ne demande pas à aller à cent ans », répondait ma tante qui préférait ne pas voir assigner à ses jours un terme précis.

Et comme Eulalie savait avec cela comme personne distraire ma tante sans la fatiguer, ses visites qui avaient lieu régulièrement tous les dimanches, sauf empêchement inopiné, étaient pour ma tante un plaisir dont la perspective l'entretenait ces jours-là dans un état agréable d'abord, mais bien vite douloureux comme une faim excessive, pour peu qu'Eulalie fût en retard. Trop prolongée, cette volupté d'attendre Eulalie tournait en supplice, ma tante ne cessait de regarder l'heure, bâillait, se sentait des faiblesses. Le coup de sonnette d'Eulalie,

s'il arrivait tout à la fin de la journée, quand elle ne l'espérait plus, la faisait presque se trouver mal. En¹ réalité, le dimanche, elle ne pensait qu'à cette visite et sitôt le déjeuner fini, Françoise avait hâte que nous quittions la salle à manger pour qu'elle pût monter « occuper » ma tante. Mais (surtout à partir du moment où les beaux jours s'installaient à Combray) il y avait bien longtemps que l'heure altière de midi, descendue de la tour de Saint-Hilaire qu'elle armoriait des douze fleurons momentanés de sa couronne sonore avait retenti autour de notre table, auprès du pain bénit venu lui aussi familièrement en sortant de l'église, quand nous étions encore assis devant les assiettes des *Mille et Une Nuits*, appesantis par la chaleur et surtout par le repas. Car², au fond permanent d'œufs, de côtelettes, de pommes de terre, de confitures, de biscuits, qu'elle ne nous annonçait même plus, Françoise ajoutait — selon les travaux des champs et des vergers, le fruit de la marée, les hasards du commerce, les politesses des voisins et son propre génie, et si bien que notre menu, comme ces quatre-feuilles³ qu'on sculptait au XIII^e siècle au portail des cathédrales, reflétait un peu le rythme des saisons et les épisodes de la vie : une barbue parce que la marchande lui en avait garanti la fraîcheur, une dinde parce qu'elle en avait vu une belle au marché de Roussainville-le-Pin⁴, des cardons à la moelle parce qu'elle ne nous en avait pas encore fait de cette manière-là, un gigot rôti parce que le grand air creuse et qu'il avait bien le temps de descendre d'ici sept heures, des épinards pour changer, des abricots parce que c'était encore une rareté, des groseilles parce que dans quinze jours il n'y en aurait plus, des framboises que M. Swann avait apportées exprès, des cerises, les premières qui vinssent du cerisier du jardin après deux ans qu'il n'en donnait plus, du fromage à la crème que j'aimais bien autrefois, un gâteau aux amandes parce qu'elle l'avait commandé la veille, une brioche parce que c'était notre tour de l'offrir. Quant tout cela était fini, composée expressément pour nous, mais dédiée plus spécialement à mon père qui était amateur, une crème au chocolat, inspiration, attention personnelle de Françoise, nous était offerte, fugitive et légère comme une œuvre de circonstance où elle avait mis tout son talent. Celui qui eût refusé d'en goûter en disant : « J'ai fini, je n'ai plus faim », se serait immédiate-

ment ravalé au rang de ces goujats qui, même dans le présent qu'un artiste leur fait d'une de ses œuvres, regardent au poids et à la matière alors que n'y valent que l'intention et la signature. Même en laisser une seule goutte dans le plat eût témoigné de la même impolitesse que se lever avant la fin du morceau au nez du compositeur.

Enfin ma mère me disait : « Voyons, ne reste pas ici indéfiniment, monte dans ta chambre si tu as trop chaud dehors, mais va d'abord prendre l'air un instant pour ne pas lire en sortant de table. » J'allais m'asseoir près de la pompe et de son auge, souvent ornée, comme un font gothique, d'une salamandre, qui sculptait sur la pierre fruste le relief mobile de son corps allégorique et fuselé, sur le banc sans dossier ombragé d'un lilas, dans ce petit coin du jardin qui s'ouvrait par une porte de service sur la rue du Saint-Esprit et de la terre peu soignée duquel s'élevait par deux degrés, en saillie de la maison, et comme une construction indépendante, l'arrière-cuisine. On apercevait son dallage rouge et luisant comme du porphyre. Elle avait moins l'air de l'ancre de Françoise que d'un petit temple à Vénus. Elle regorgeait des offrandes du crémier, du fruitier, de la marchande de légumes, venus parfois de hameaux assez lointains pour lui dédier les prémices de leurs champs. Et son faite était toujours couronné du roucoulement d'une colombe.

Autrefois², je ne m'attardais³ pas dans le bois consacré qui l'entourait, car, avant de monter lire, j'entrais dans le petit cabinet de repos que mon oncle Adolphe, un frère de mon grand-père, ancien militaire qui avait pris sa retraite comme commandant, occupait au rez-de-chaussée, et qui, même quand les fenêtres ouvertes laissaient entrer la chaleur, sinon les rayons du soleil qui atteignaient rarement jusque-là, dégageait inépuisablement cette odeur obscure et fraîche, à la fois forestière et Ancien Régime, qui fait rêver longuement les narines, quand on pénètre dans certains pavillons de chasse abandonnés. Mais depuis nombre d'années je n'entrais plus dans le cabinet de mon oncle Adolphe, ce dernier ne venant plus à Combray à cause d'une brouille qui était survenue entre lui et ma famille, par ma faute, dans les circonstances suivantes :

Une ou deux fois par mois, à Paris, on m'envoyait lui faire une visite, comme il finissait de déjeuner, en simple

vareuse, servi par son domestique en veste de travail de coutil rayé violet et blanc. Il se plaignait en ronchonnant que je n'étais pas venu depuis longtemps, qu'on l'abandonnait ; il m'offrait un massepain ou une mandarine, nous traversions un salon dans lequel on ne s'arrêtait jamais, où on ne faisait jamais de feu, dont les murs étaient ornés de moulures dorées, les plafonds peints d'un bleu qui prétendait imiter le ciel et les meubles capitonnés en satin comme chez mes grands-parents, mais jaune ; puis nous passions dans ce qu'il appelait son cabinet de « travail » aux murs duquel étaient accrochées de ces gravures représentant sur fond noir une déesse charnue et rose conduisant un char, montée sur un globe, ou une étoile au front, qu'on aimait sous le second Empire parce qu'on leur trouvait un air pompéien, puis qu'on détesta, et qu'on recommença à aimer pour une seule et même raison, malgré les autres qu'on donne et qui est qu'elles ont l'air second Empire. Et je restais avec mon oncle jusqu'à ce que son valet de chambre vînt lui demander, de la part du cocher, pour quelle heure celui-ci devait atteler. Mon oncle se plongeait alors dans une méditation qu'aurait craint de troubler d'un seul mouvement son valet de chambre émerveillé, et dont il attendait avec curiosité le résultat, toujours identique. Enfin, après une hésitation suprême mon oncle prononçait infailliblement ces mots : « Deux heures et quart », que le valet de chambre répétait avec étonnement, mais sans discuter : « Deux heures et quart ? bien... je vais le dire... »

À cette époque j'avais l'amour du théâtre, amour platonique, car mes parents ne m'avaient encore jamais permis d'y aller, et je me représentais d'une façon si peu exacte les plaisirs qu'on y goûtait que je n'étais pas éloigné de croire que chaque spectateur regardait comme dans un stéréoscope un décor qui n'était que pour lui, quoique semblable au millier d'autres que regardait, chacun pour soi, le reste des spectateurs.

Tous les matins je courais jusqu'à la colonne Morris pour voir les spectacles qu'elle annonçait. Rien n'était plus désintéressé et plus heureux que les rêves offerts à mon imagination par chaque pièce annoncée et qui étaient conditionnés à la fois par les images inséparables des mots qui en composaient le titre et aussi de la couleur des affiches encore humides et boursoufflées de colle sur

lesquelles il se détachait. Si ce n'est une de ces œuvres étranges comme *Le Testament de César Girodot* et *Œdipe-Roi* lesquelles s'inscrivaient, non sur l'affiche verte de l'Opéra-Comique, mais sur l'affiche lie de vin de la Comédie-Française, rien ne me paraissait plus différent de l'aigrette étincelante et blanche des *Diamants de la Couronne* que le satin lisse et mystérieux du *Domino Noir*¹, et, mes parents m'ayant dit que quand j'irais pour la première fois au théâtre j'aurais à choisir entre ces deux pièces, cherchant à approfondir successivement le titre de l'une et le titre de l'autre, puisque c'était tout ce que je connaissais d'elles, pour tâcher de saisir en chacun le plaisir qu'il me promettait et de le comparer à celui que recélait l'autre, j'arrivais à me représenter avec tant de force, d'une part une pièce éblouissante et fière, de l'autre une pièce douce et veloutée, que j'étais aussi incapable de décider laquelle aurait ma préférence, que si, pour le dessert, on m'avait donné à opter entre du riz à l'Impératrice et de la crème au chocolat.

Toutes mes conversations avec mes camarades portaient sur ces acteurs dont l'art, bien qu'il me fût encore inconnu, était la première forme, entre toutes celles qu'il revêt, sous laquelle se laissait pressentir par moi, l'Art. Entre la manière que l'un ou l'autre avait de débiter, de nuancer une tirade, les différences les plus minimes me semblaient avoir une importance incalculable. Et, d'après ce que l'on m'avait dit d'eux, je les classais par ordre de talent, dans des listes que je me récitais toute la journée, et qui avaient fini par durcir dans mon cerveau et par le gêner de leur inamovibilité.

Plus tard, quand je fus au collège, chaque fois que pendant les classes, je correspondais, aussitôt que le professeur avait la tête tournée, avec un nouvel ami, ma première question était toujours pour lui demander s'il était déjà allé au théâtre et s'il trouvait que le plus grand acteur était bien Got, le second Delaunay, etc. Et si, à son avis, Febvre ne venait qu'après Thiron, ou Delaunay qu'après Coquelin², la soudaine motilité que Coquelin, perdant la rigidité de la pierre, contractait dans mon esprit pour y passer au deuxième rang, et l'agilité miraculeuse, la féconde animation dont se voyait doué Delaunay pour reculer au quatrième, rendait la sensation du fleurissement et de la vie à mon cerveau assoupli et fertilisé.

Mais si les acteurs me préoccupaient ainsi, si la vue de Maubant sortant un après-midi du Théâtre-Français m'avait causé le saisissement et les souffrances de l'amour, combien le nom d'une étoile flamboyant à la porte d'un théâtre, combien, à la glace d'un coupé qui passait dans la rue avec ses chevaux fleuris de roses au frontail, la vue du visage d'une femme que je pensais être peut-être une actrice, laissait en moi un trouble plus prolongé, un effort impuissant et douloureux pour me représenter sa vie. Je classais par ordre de talent les plus illustres, Sarah Bernhardt, la Berma, Bartet, Madeleine Brohan, Jeanne Samary¹, mais toutes m'intéressaient. Or mon oncle en connaissait beaucoup et aussi des cocottes que je ne distinguais pas nettement des actrices. Il les recevait chez lui. Et si nous n'allions le voir qu'à certains jours c'est que, les autres jours, venaient des femmes avec lesquelles sa famille n'aurait pas pu se rencontrer, du moins à son avis à elle, car, pour mon oncle, au contraire, sa trop grande facilité à faire à de jolies veuves qui n'avaient peut-être jamais été mariées, à des comtesses de nom ronflant, qui n'était sans doute qu'un nom de guerre, la politesse de les présenter à ma grand-mère ou même à leur donner des bijoux de famille, l'avait déjà brouillé plus d'une fois avec mon grand-père. Souvent, à un nom d'actrice qui venait dans la conversation, j'entendais mon père dire à ma mère, en souriant : « Une amie de ton oncle » ; et je pensais que le stage que peut-être pendant des années des hommes importants faisaient inutilement à la porte de telle femme qui ne répondait pas à leurs lettres et les faisait chasser par le concierge de son hôtel, mon oncle aurait pu en dispenser un gamin comme moi en le présentant chez lui à l'actrice, inapprochable à tant d'autres, qui était pour lui une intime amie.

Aussi — sous le prétexte qu'une leçon qui avait été déplacée tombait maintenant si mal qu'elle m'avait empêché plusieurs fois et m'empêcherait encore de voir mon oncle — un jour, autre que celui qui était réservé aux visites que nous lui faisions, profitant de ce que mes parents avaient déjeuné de bonne heure, je sortis et au lieu d'aller regarder la colonne d'affiches, pour quoi on me laissait aller seul, je courus jusqu'à lui. Je remarquai devant sa porte une voiture attelée de deux chevaux qui avaient aux œillères un œillet rouge comme avait le cocher à sa

boutonnière. De l'escalier j'entendis un rire et une voix de femme, et dès que j'eus sonné, un silence, puis le bruit de portes qu'on fermait. Le valet de chambre vint ouvrir, et en me voyant parut embarrassé, me dit que mon oncle était très occupé, ne pourrait sans doute pas me recevoir et tandis qu'il allait pourtant le prévenir, la même voix que j'avais entendue disait : « Oh, si ! laisse-le entrer ; rien qu'une minute, cela m'amuserait tant. Sur la photographie qui est sur ton bureau, il ressemble tant à sa maman, ta nièce, dont la photographie est à côté de la sienne, n'est-ce pas ? Je voudrais le voir rien qu'un instant, ce gosse. »

J'entendis mon oncle grommeler, se fâcher, finalement le valet de chambre me fit entrer.

Sur la table, il y avait la même assiette de massepains que d'habitude ; mon oncle avait sa vareuse de tous les jours, mais en face de lui, en robe de soie rose avec un grand collier de perles au cou, était assise une jeune femme qui achevait de manger une mandarine. L'incertitude où j'étais s'il fallait lui dire madame ou mademoiselle me fit rougir et n'osant pas trop tourner les yeux de son côté de peur d'avoir à lui parler, j'allai embrasser mon oncle. Elle me regardait en souriant, mon oncle lui dit : « Mon neveu », sans lui dire mon nom, ni me dire le sien, sans doute parce que, depuis les difficultés qu'il avait eues avec mon grand-père, il tâchait autant que possible d'éviter tout trait d'union entre sa famille et ce genre de relations.

« Comme il ressemble à sa mère, dit-elle.

— Mais vous n'avez jamais vu ma nièce qu'en photographie, dit vivement mon oncle d'un ton bourru.

— Je vous demande pardon, mon cher ami, je l'ai croisée dans l'escalier l'année dernière quand vous avez été si malade. Il est vrai que je ne l'ai vue que le temps d'un éclair et que votre escalier est bien noir, mais cela m'a suffi pour l'admirer. Ce petit jeune homme a ses beaux yeux et aussi *ça* », dit-elle, en traçant avec son doigt une ligne sur le bas de son front. « Est-ce que madame votre nièce porte le même nom que vous, ami ? demanda-t-elle à mon oncle.

— Il ressemble surtout à son père », grogna mon oncle qui ne se souciait pas plus de faire des présentations à distance en disant le nom de maman que d'en faire de près. « C'est tout à fait son père et aussi ma pauvre mère.

— Je ne connais pas son père, dit la dame en rose avec une légère inclinaison de la tête, et je n'ai jamais connu votre pauvre mère, mon ami. Vous vous souvenez, c'est peu après votre grand chagrin que nous nous sommes connus. »

J'éprouvais une petite déception, car cette jeune dame ne différait pas des autres jolies femmes que j'avais vues quelquefois dans ma famille notamment de la fille d'un de nos cousins chez lequel j'allais tous les ans le premier janvier. Mieux habillée seulement, l'amie de mon oncle avait le même regard vif et bon, elle avait l'air aussi franc et aimant. Je ne lui trouvais rien de l'aspect théâtral que j'admirais dans les photographies d'actrices, ni de l'expression diabolique qui eût été en rapport avec la vie qu'elle devait mener. J'avais peine à croire que ce fût une cocotte et surtout je n'aurais pas cru que ce fût une cocotte chic si je n'avais pas vu la voiture à deux chevaux, la robe rose, le collier de perles, si je n'avais pas su que mon oncle n'en connaissait que de la plus haute volée. Mais je me demandais comment le millionnaire qui lui donnait sa voiture et son hôtel et ses bijoux pouvait avoir du plaisir à manger sa fortune pour une personne qui avait l'air si simple et comme il faut. Et pourtant en pensant à ce que devait être sa vie, l'immoralité m'en troublait peut-être plus que si elle avait été concrétisée devant moi en une apparence spéciale, — d'être ainsi invisible comme le secret de quelque roman, de quelque scandale qui avait fait sortir de chez ses parents bourgeois et voué à tout le monde, qui avait fait épanouir en beauté et haussé jusqu'au demi-monde et à la notoriété celle que ses jeux de physionomie, ses intonations de voix, pareils à tant d'autres que je connaissais déjà, me faisaient malgré moi considérer comme une jeune fille de bonne famille, qui n'était plus d'aucune famille.

On était passé dans le « cabinet de travail », et mon oncle, d'un air un peu gêné par ma présence, lui offrit des cigarettes.

« Non, dit-elle, cher, vous savez que je suis habituée à celles que le Grand-Duc m'envoie. Je lui ai dit que vous en étiez jaloux. » Et elle tira d'un étui des cigarettes couvertes d'inscriptions étrangères et dorées. « Mais si, reprit-elle tout d'un coup, je dois avoir rencontré chez vous le père de ce jeune homme. N'est-ce pas votre neveu ?

Comment ai-je pu l'oublier ? Il a été tellement bon, tellement exquis pour moi », dit-elle d'un air modeste et sensible. Mais en pensant à ce qu'avait pu être l'accueil rude qu'elle disait avoir trouvé exquis, de mon père, moi qui connaissais sa réserve et sa froideur, j'étais gêné, comme par une indélicatesse qu'il aurait commise, de cette inégalité entre la reconnaissance excessive qui lui était accordée et son amabilité insuffisante. Il m'a semblé plus tard que c'était un des côtés touchants du rôle de ces femmes oisives et studieuses qu'elles consacrent leur générosité, leur talent, un rêve disponible de beauté sentimentale — car, comme les artistes, elles ne le réalisent pas, ne le font pas entrer dans les cadres de l'existence commune — et un or qui leur coûte peu, à enrichir d'un sertissage précieux et fin la vie fruste et mal dégrossie des hommes. Comme celle-ci, dans le fumoir où mon oncle était en vareuse pour la recevoir, répandait son corps si doux, sa robe de soie rose, ses perles, l'élégance qui émane de l'amitié d'un grand-duc, de même elle avait pris quelque propos insignifiant de mon père, elle l'avait travaillé avec délicatesse, lui avait donné un tour, une appellation précieuse et y enchâssant un de ses regards d'une si belle eau, nuancé d'humilité et de gratitude, elle le rendait changé en un bijou artiste, en quelque chose de « tout à fait exquis ».

« Allons, voyons, il est l'heure que tu t'en ailles », me dit mon oncle.

Je me levai, j'avais une envie irrésistible de baiser la main de la dame en rose, mais il me semblait que c'eût été quelque chose d'audacieux comme un enlèvement. Mon cœur battait tandis que je me disais : « Faut-il le faire, faut-il ne pas le faire », puis je cessai de me demander ce qu'il fallait faire pour pouvoir faire quelque chose. Et d'un geste aveugle et insensé, dépouillé de toutes les raisons que je trouvais il y avait un moment en sa faveur, je portai à mes lèvres la main qu'elle me tendait.

« Comme il est gentil ! il est déjà galant, il a un petit œil pour les femmes : il tient de son oncle. Ce sera un parfait gentleman », ajouta-t-elle en serrant les dents pour donner à la phrase un accent légèrement britannique. « Est-ce qu'il ne pourrait pas venir une fois prendre *a cup of tea*, comme disent nos voisins les Anglais ; il n'aurait qu'à m'envoyer un "bleu" le matin. »

Je ne savais pas ce que c'était qu'un « bleu ». Je ne comprenais pas la moitié des mots que disait la dame, mais la crainte que n'y fût cachée quelque question à laquelle il eût été impoli de ne pas répondre, m'empêchait de cesser de les écouter avec attention, et j'en éprouvais une grande fatigue.

« Mais non, c'est impossible, dit mon oncle, en haussant les épaules, il est très tenu, il travaille beaucoup. Il a tous les prix à son cours », ajouta-t-il, à voix basse pour que je n'entende pas ce mensonge et que je n'y contredise pas. « Qui sait, ce sera peut-être un petit Victor Hugo, une espèce de Vulabellé¹, vous savez.

— J'adore les artistes, répondit la dame en rose, il n'y a qu'eux qui comprennent les femmes... Qu'eux et les êtres d'élite comme vous. Excusez mon ignorance, ami. Qui est Vulabellé ? Est-ce les volumes dorés qu'il y a dans la petite bibliothèque vitrée de votre boudoir ? Vous savez que vous m'avez promis de me les prêter, j'en aurai grand soin. »

Mon oncle qui détestait prêter ses livres ne répondit rien et me conduisit jusqu'à l'antichambre. Éperdu d'amour pour la dame en rose, je couvris de baisers fous les joues pleines de tabac de mon vieil oncle, et tandis qu'avec assez d'embarras il me laissait entendre sans oser me le dire ouvertement qu'il aimerait autant que je ne parlasse pas de cette visite à mes parents, je lui disais, les larmes aux yeux, que le souvenir de sa bonté était en moi si fort que je trouverais bien un jour le moyen de lui témoigner ma reconnaissance. Il était si fort en effet que deux heures plus tard, après quelques phrases mystérieuses et qui ne me parurent pas donner à mes parents une idée assez nette de la nouvelle importance dont j'étais doué, je trouvai plus explicite de leur raconter dans les moindres détails la visite que je venais de faire. Je ne croyais pas ainsi causer d'ennuis à mon oncle. Comment l'aurais-je cru, puisque je ne le désirais pas. Et je ne pouvais supposer que mes parents trouveraient du mal dans une visite où je n'en trouvais pas. N'arrive-t-il pas tous les jours qu'un ami nous demande de ne pas manquer de l'excuser auprès d'une femme à qui il a été empêché d'écrire, et que nous négligions de le faire jugeant que cette personne ne peut pas attacher d'importance à un silence qui n'en a pas pour nous. Je m'imaginais,

comme tout le monde, que le cerveau des autres était un réceptacle inerte et docile, sans pouvoir de réaction spécifique sur ce qu'on y introduisait ; et je ne doutais pas qu'en déposant dans celui de mes parents la nouvelle de la connaissance que mon oncle m'avait fait faire, je ne leur transmise en même temps comme je le souhaitais, le jugement bienveillant que je portais sur cette présentation. Mes parents malheureusement s'en remirent à des principes entièrement différents de ceux que je leur suggérais d'adopter, quand ils voulurent apprécier l'action de mon oncle. Mon père et mon grand-père eurent avec lui des explications violentes ; j'en fus indirectement informé. Quelques jours après, croisant dehors mon oncle qui passait en voiture découverte, je ressentis la douleur, la reconnaissance, le remords que j'aurais voulu lui exprimer. À côté de leur immensité, je trouvais qu'un coup de chapeau serait mesquin et pourrait faire supposer à mon oncle que je ne me croyais pas tenu envers lui à plus qu'à une banale politesse. Je résolus de m'abstenir de ce geste insuffisant et je détournai la tête. Mon oncle pensa que je suivais en cela les ordres de mes parents, il ne le leur pardonna pas, et il est mort bien des années après sans qu'aucun de nous l'ait jamais revu.

Aussi je n'entrais plus dans le cabinet de repos maintenant fermé, de mon oncle Adolphe et après m'être attardé aux abords de l'arrière-cuisine, quand Françoise, apparaissant sur le parvis, me disait : « Je vais laisser ma fille de cuisine servir le café et monter l'eau chaude, il faut que je me sauve chez Mme Octave », je me décidais à rentrer et montais directement lire chez moi¹. La fille de cuisine était une personne² morale, une institution permanente à qui des attributions invariables assuraient une sorte de continuité et d'identité, à travers la succession des formes passagères en lesquelles elle s'incarnait : car nous n'eûmes jamais la même deux ans de suite. L'année où nous mangeâmes tant d'asperges, la fille de cuisine habituellement chargée de les « plumer » était une pauvre créature malade, dans un état de grossesse déjà assez avancé quand nous arrivâmes à Pâques, et on s'étonnait même que Françoise lui laissât faire tant de courses et de besogne, car elle commençait à porter difficilement devant elle la mystérieuse corbeille, chaque jour plus remplie, dont on devinait sous ses amples sarraus la forme magnifique. Ceux-ci rappelaient les houpelandes

qui revêtent certaines des figures symboliques de Giotto¹ dont M. Swann m'avait donné des photographies. C'est lui-même qui nous l'avait fait remarquer et quand il nous demandait des nouvelles de la fille de cuisine il nous disait : « Comment va la Charité² de Giotto ? » D'ailleurs elle-même, la pauvre fille, engraisée par sa grosseur, jusqu'à la figure, jusqu'aux joues qui tombaient droites et carrées, ressemblait en effet assez à ces vierges, fortes et hommasses, matrones plutôt, dans lesquelles les vertus sont personnifiées à l'Arena. Et je me rends compte maintenant que ces Vertus et ces Vices de Padoue³ lui ressemblaient encore d'une autre manière. De même que l'image de cette fille était accrue par le symbole ajouté qu'elle portait devant son ventre, sans avoir l'air d'en comprendre le sens, sans que rien dans son visage en traduisît la beauté et l'esprit, comme un simple et pesant fardeau, de même c'est sans paraître s'en douter que la puissante ménagère qui est représentée à l'Arena au-dessous du nom « Caritas » et dont la reproduction était accrochée au mur de ma salle d'études, à Combray, incarne cette vertu, c'est sans qu'aucune pensée de charité semble avoir jamais pu être exprimée par son visage énergique et vulgaire. Par une belle invention du peintre elle foule aux pieds les trésors de la terre, mais absolument comme si elle piétinait des raisins pour en extraire le jus ou plutôt comme elle aurait monté sur des sacs pour se hausser ; et elle tend à Dieu son cœur enflammé, disons mieux, elle le lui « passe », comme une cuisinière passe un tire-bouchon par le soupirail de son sous-sol à quelqu'un qui le lui demande à la fenêtre du rez-de-chaussée⁴. L'Envie, elle, aurait eu davantage une certaine expression d'envie. Mais dans cette fresque-là encore, le symbole tient tant de place et est représenté comme si réel, le serpent qui siffle aux lèvres de l'Envie est si gros, il lui remplit si complètement sa bouche grande ouverte, que les muscles de sa figure sont distendus pour pouvoir le contenir, comme ceux d'un enfant qui gonfle un ballon avec son souffle, et que l'attention de l'Envie — et la nôtre du même coup — tout entière concentrée sur l'action de ses lèvres, n'a guère de temps à donner à d'envieuses pensées.

Malgré toute l'admiration que M. Swann professait pour ces figures de Giotto, je n'eus longtemps aucun plaisir à considérer dans notre salle d'études, où on avait accroché

les copies qu'il m'en avait rapportées, cette Charité sans charité, cette Envie qui avait l'air d'une planche illustrant seulement dans un livre de médecine la compression de la glotte ou de la luette par une tumeur de la langue ou par l'introduction de l'instrument de l'opérateur, une Justice, dont le visage grisâtre et mesquinement régulier était celui-là même qui, à Combray, caractérisait certaines jolies bourgeoises pieuses et sèches que je voyais à la messe et dont plusieurs étaient enrôlées d'avance dans les milices de réserve de l'Injustice. Mais plus tard j'ai compris que l'étrangeté saisissante, la beauté spéciale de ces fresques tenait à la grande place que le symbole y occupait, et que le fait qu'il fût représenté non comme un symbole puisque la pensée symbolisée n'était pas exprimée, mais comme réel, comme effectivement subi ou matériellement manié, donnait à la signification de l'œuvre quelque chose de plus littéral et de plus précis, à son enseignement quelque chose de plus concret et de plus frappant. Chez la pauvre fille de cuisine, elle aussi, l'attention n'était-elle pas sans cesse ramenée à son ventre par le poids qui le tirait ; et de même encore, bien souvent la pensée des agonisants est tournée vers le côté effectif, douloureux, obscur, viscéral, vers cet envers de la mort qui est précisément le côté qu'elle leur présente, qu'elle leur fait rudement sentir et qui ressemble beaucoup plus à un fardeau qui les écrase, à une difficulté de respirer, à un besoin de boire, qu'à ce que nous appelons l'idée de la mort.

Il fallait que ces Vertus⁴ et ces Vices de Padoue eussent en eux bien de la réalité puisqu'ils m'apparaissaient comme aussi vivants que la servante enceinte, et qu'elle-même ne me semblait pas beaucoup moins allégorique. Et peut-être cette non-participation (du moins apparente) de l'âme d'un être à la vertu qui agit par lui, a aussi en dehors de sa valeur esthétique une réalité sinon psychologique, au moins, comme on dit, physiognomonique. Quand, plus tard, j'ai eu l'occasion de rencontrer, au cours de ma vie, dans des couvents par exemple, des incarnations vraiment saintes de la charité active, elles avaient généralement un air allègre, positif, indifférent et brusque de chirurgien pressé, ce visage où ne se lit aucune commisération, aucun attendrissement devant la souffrance humaine, aucune crainte de la heurter, et qui est le visage sans douceur, le visage antipathique et sublime de la vraie bonté.

Pendant que la fille de cuisine — faisant briller involontairement la supériorité de Françoise, comme l'Erreur, par le contraste, rend plus éclatant le triomphe de la Vérité — servait du café qui, selon maman n'était que de l'eau chaude, et montait ensuite dans nos chambres de l'eau chaude qui était à peine tiède, je m'étais étendu sur mon lit¹, un livre à la main, dans ma chambre qui protégeait en tremblant sa fraîcheur transparente et fragile contre le soleil de l'après-midi derrière ses volets presque clos où un reflet de jour avait pourtant trouvé moyen de faire passer ses ailes jaunes, et restait immobile entre le bois et le vitrage, dans un coin, comme un papillon posé. Il² faisait à peine assez clair pour lire, et la sensation de la splendeur de la lumière ne m'était donnée que par les coups frappés dans la rue de la Cure par Camus (averti par Françoise que ma tante ne « reposait pas » et qu'on pouvait faire du bruit) contre des caisses poussiéreuses, mais qui, retentissant dans l'atmosphère sonore, spéciale aux temps chauds, semblaient faire voler au loin des astres écarlates ; et aussi par les mouches qui exécutaient devant moi, dans leur petit concert, comme la musique de chambre de l'été ; elle ne l'évoque pas à la façon d'un air de musique humaine, qui, entendu par hasard à la belle saison, vous la rappelle ensuite ; elle est unie à l'été par un lien plus nécessaire ; née des beaux jours, ne renaissant qu'avec eux, contenant un peu de leur essence, elle n'en réveille pas seulement l'image dans notre mémoire, elle en certifie le retour, la présence effective, ambiante, immédiatement accessible.

Cette obscure fraîcheur^a de ma chambre était au plein soleil de la rue, ce que l'ombre est au rayon, c'est-à-dire aussi lumineuse que lui, et offrait à mon imagination le spectacle total de l'été dont mes sens si j'avais été en promenade, n'auraient pu jouir que par morceaux ; et ainsi elle s'accordait bien à mon repos qui (grâce aux aventures racontées par mes livres et qui venaient l'émouvoir), supportait pareil au repos d'une main immobile au milieu d'une eau courante, le choc et l'animation d'un torrent d'activité.

Mais ma grand-mère, même si le temps trop chaud s'était gâté, si un orage ou seulement un grain était survenu, venait me supplier de sortir. Et ne voulant pas renoncer à ma lecture, j'allais du moins la continuer au jardin, sous

le marronnier, dans une petite guérite en sparterie et en toile au fond de laquelle j'étais assis et me croyais caché aux yeux des personnes qui pourraient venir faire visite à mes parents.

Et' ma pensée n'était-elle pas aussi comme une autre crèche au fond de laquelle je sentais que je restais enfoncé, même pour regarder ce qui se passait au-dehors ? Quand je voyais un objet extérieur, la conscience que je le voyais restait entre moi et lui, le bordait d'un mince liséré spirituel qui m'empêchait de jamais toucher directement sa matière ; elle se volatilisait en quelque sorte avant que je pris contact avec elle, comme un corps incandescent qu'on approche d'un objet mouillé ne touche pas son humidité parce qu'il se fait toujours précéder d'une zone d'évaporation. Dans l'espèce d'écran diapré d'états différents que, tandis que je lisais, déployait simultanément ma conscience, et qui allaient des aspirations les plus profondément cachées en moi-même jusqu'à la vision tout extérieure de l'horizon que j'avais, au bout du jardin, sous les yeux, ce qu'il y avait d'abord en moi, de plus intime, la poignée sans cesse en mouvement qui gouvernait le reste, c'était ma croyance en la richesse philosophique, en la beauté du livre que je lisais, et mon désir de me les approprier, quel que fût ce livre. Car, même si je l'avais acheté à Combray, en l'apercevant devant l'épicerie Borange, trop distante de la maison pour que Françoise pût s'y fournir comme chez Camus, mais mieux achalandée comme papeterie et librairie, retenu par des ficelles dans la mosaïque des brochures et des livraisons qui revêtaient les deux vantaux de sa porte plus mystérieuse, plus semée de pensées qu'une porte de cathédrale, c'est que je l'avais reconnu pour m'avoir été cité comme un ouvrage remarquable par le professeur ou le camarade qui me paraissait à cette époque détenir le secret de la vérité et de la beauté à demi pressenties, à demi incompréhensibles, dont la connaissance était le but vague mais permanent de ma pensée.

Après cette croyance" centrale qui, pendant ma lecture, exécutait d'incessants mouvements du dedans au dehors, vers la découverte de la vérité, venaient les émotions que me donnait l'action à laquelle je prenais part, car ces après-midi-là étaient plus remplis d'événements dramatiques que ne l'est souvent toute une vie. C'était les

événements qui survenaient dans le livre que je lisais ; il est vrai que les personnages qu'ils affectaient n'étaient pas « réels », comme disait Françoise. Mais tous les sentiments que nous font éprouver la joie ou l'infortune d'un personnage réel ne se produisent en nous que par l'intermédiaire d'une image de cette joie ou de cette infortune ; l'ingéniosité du premier romancier consista à comprendre que dans l'appareil de nos émotions, l'image étant le seul élément essentiel, la simplification qui consisterait à supprimer purement et simplement les personnages réels serait un perfectionnement décisif. Un 'être réel', si profondément que nous sympathisions avec lui, pour une grande part est perçu par nos sens, c'est-à-dire nous reste opaque, offre un poids mort que notre sensibilité ne peut soulever. Qu'un malheur le frappe, ce n'est qu'en une petite partie de la notion totale que nous avons de lui, que nous pourrions en être émus, bien plus, ce n'est qu'en une partie de la notion totale qu'il a de soi, qu'il pourra l'être lui-même. La trouvaille du romancier a été d'avoir l'idée de remplacer ces parties impénétrables à l'âme par une quantité égale de parties immatérielles, c'est-à-dire que notre âme peut s'assimiler. Qu'importe dès lors que les actions, les émotions de ces êtres d'un nouveau genre nous apparaissent comme vraies, puisque nous les avons faites nôtres, puisque c'est en nous qu'elles se produisent, qu'elles tiennent sous leur dépendance, tandis que nous tournons fiévreusement les pages du livre, la rapidité de notre respiration et l'intensité de notre regard. Et une fois que le romancier nous a mis dans cet état, où comme dans tous les états purement intérieurs, toute émotion est décuplée, où son livre va nous troubler à la façon d'un rêve mais d'un rêve plus clair que ceux que nous avons en dormant et dont le souvenir durera davantage, alors, voici qu'il déchaîne en nous pendant une heure tous les bonheurs et tous les malheurs possibles dont nous mettrions dans la vie des années à connaître quelques-uns, et dont les plus intenses ne nous seraient jamais révélés parce que la lenteur avec laquelle ils se produisent nous en ôte la perception ; (ainsi notre cœur change, dans la vie, et c'est la pire douleur ; mais nous ne la connaissons que dans la lecture, en imagination : dans la réalité il change, comme certains phénomènes de la nature se produisent, assez lentement pour que, si nous

pouvons constater successivement chacun de ses états différents, en revanche la sensation même du changement nous soit épargnée).

Déjà moins intérieur à mon corps que cette vie des personnages, venait ensuite, à demi projeté devant moi, le paysage où se déroulait l'action et qui exerçait sur ma pensée une bien plus grande influence que l'autre, que celui que j'avais sous les yeux quand je les levais du livre. C'est ainsi que pendant deux étés, dans la chaleur du jardin de Combray, j'ai eu, à cause du livre que je lisais alors, la nostalgie d'un pays montueux et fluvial, où je verrais beaucoup de scieries et où, au fond de l'eau claire, des morceaux de bois pourrissaient sous des touffes de cresson ; non loin montaient le long de murs bas, des grappes de fleurs violettes et rougeâtres. Et comme le rêve d'une femme qui m'aurait aimé était toujours présent à ma pensée, ces étés-là ce rêve fut imprégné de la fraîcheur des eaux courantes ; et quelle que fût la femme que j'évoquais, des grappes de fleurs violettes et rougeâtres s'élevaient aussitôt de chaque côté d'elle comme des couleurs complémentaires¹.

Ce n'était pas seulement parce qu'une image dont nous rêvons reste toujours marquée, s'embellit et bénéficie du reflet des couleurs étrangères qui par hasard l'entourent dans notre rêverie ; car ces paysages des livres que je lisais n'étaient pas pour moi que des paysages plus vivement représentés à mon imagination que ceux que Combray mettait sous mes yeux, mais qui eussent été analogues. Par le choix qu'en avait fait l'auteur, par la foi avec laquelle ma pensée allait au-devant de sa parole comme d'une révélation, ils me semblaient être — impression que ne me donnait guère le pays où je me trouvais, et surtout notre jardin, produit sans prestige de la correcte fantaisie du jardinier que méprisait ma grand-mère — une part véritable de la Nature elle-même, digne d'être étudiée et approfondie.

Si mes parents m'avaient permis, quand je lisais un livre, d'aller visiter la région qu'il décrivait, j'aurais cru faire un pas inestimable dans la conquête de la vérité. Car si on a la sensation d'être toujours entouré de son âme, ce n'est pas comme d'une prison immobile ; plutôt on est comme emporté avec elle dans un perpétuel élan pour la dépasser, pour atteindre à l'extérieur, avec une sorte de

découragement, en entendant toujours autour de soi cette sonorité identique qui n'est pas écho du dehors mais retentissement d'une vibration interne. On cherche à retrouver dans les choses, devenues par là précieuses, le reflet que notre âme a projeté sur elles, on est déçu en constatant qu'elles semblent dépourvues dans la nature, du charme qu'elles devaient, dans notre pensée, au voisinage de certaines idées ; parfois on convertit toutes les forces de cette âme en habileté, en splendeur pour agir sur des êtres dont nous sentons bien qu'ils sont situés en dehors de nous et que nous ne les atteindrons jamais. Aussi, si j'imaginai toujours autour de la femme que j'aimais, les lieux que je désirais le plus alors, si j'eusse voulu que ce fût elle qui me les fît visiter, qui m'ouvrît l'accès d'un monde inconnu, ce n'était pas par le hasard d'une simple association de pensée ; non, c'est que mes rêves de voyage et d'amour n'étaient que des moments — que je sépare artificiellement aujourd'hui comme si je pratiquais des sections à des hauteurs différentes d'un jet d'eau irisé et en apparence immobile — dans un même et inflexible jaillissement de toutes les forces de ma vie.

Enfin en continuant à suivre du dedans au dehors les états simultanément juxtaposés dans ma conscience, et avant d'arriver jusqu'à l'horizon réel qui les enveloppait, je trouve des plaisirs d'un autre genre, celui d'être bien assis, de sentir la bonne odeur de l'air, de ne pas être dérangé par une visite ; et, quand une heure sonnait au clocher de Saint-Hilaire, de voir tomber morceau par morceau ce qui de l'après-midi était déjà consommé, jusqu'à ce que j'entendisse le dernier coup qui me permettait de faire le total et après lequel le long silence qui le suivait semblait faire commencer dans le ciel bleu toute la partie qui m'était encore concédée pour lire jusqu'au bon dîner qu'apprêtait Françoise et qui me réconforterait des fatigues prises, pendant la lecture du livre, à la suite de son héros. Et à chaque heure il me semblait que c'était quelques instants seulement auparavant que la précédente avait sonné ; la plus récente venait s'inscrire tout près de l'autre dans le ciel et je ne pouvais croire que soixante minutes eussent tenu dans ce petit arc bleu qui était compris entre leurs deux marques d'or. Quelquefois même cette heure prématurée sonnait deux

coups de plus que la dernière ; il y en avait donc une que je n'avais pas entendue, quelque chose qui avait eu lieu n'avait pas eu lieu pour moi ; l'intérêt de la lecture, magique comme un profond sommeil, avait donné le change à mes oreilles hallucinées et effacé la cloche d'or sur la surface azurée du silence. Beaux après-midi du dimanche sous le marronnier du jardin de Combray, soigneusement vidés par moi des incidents médiocres de mon existence personnelle que j'y avais remplacés par une vie d'aventures et d'aspirations étranges au sein d'un pays arrosé d'eaux vives, vous m'évoquez encore cette vie quand je pense à vous et vous la contenez en effet pour l'avoir peu à peu contournée et enclose — tandis que je progressais dans ma lecture et que tombait la chaleur du jour — dans le cristal successif, lentement changeant et traversé de feuillages, de vos heures silencieuses, sonores, odorantes et limpides.

Quelquefois j'étais tiré de ma lecture, dès le milieu de l'après-midi, par la fille du jardinier, qui courait comme une folle, renversant sur son passage un oranger, se coupant un doigt, se cassant une dent et criant : « Les voilà, les voilà ! » pour que Françoise et moi nous accourions et ne manquions rien du spectacle. C'était les jours où, pour des manœuvres de garnison, la troupe traversait Combray, prenant généralement la rue Sainte-Hildegarde. Tandis que nos domestiques, assis en rang sur des chaises en dehors de la grille, regardaient les promeneurs dominicaux de Combray et se faisaient voir d'eux, la fille du jardinier par la fente que laissaient entre elles deux maisons lointaines de l'avenue de la Gare, avait aperçu l'éclat des casques. Les domestiques avaient rentré précipitamment leurs chaises, car quand les cuirassiers défilaient rue Sainte-Hildegarde, ils en remplissaient toute la largeur, et le galop des chevaux rasait les maisons, couvrant les trottoirs submergés comme des berges qui offrent un lit trop étroit à un torrent déchaîné.

« Pauvres enfants », disait Françoise à peine arrivée à la grille et déjà en larmes ; « pauvre jeunesse qui sera fauchée comme un pré ; rien que d'y penser j'en suis choquée », ajoutait-elle en mettant la main sur son cœur, là où elle avait reçu ce *choc*.

« C'est beau, n'est-ce pas, madame Françoise, de voir des jeunes gens qui ne tiennent pas à la vie ? » disait le jardinier pour la faire « monter ».

Il n'avait pas parlé en vain :

« De ne pas tenir à la vie ? Mais à quoi donc qu'il faut tenir, si ce n'est pas à la vie, le seul cadeau que le Bon Dieu ne fasse jamais deux fois. Hélas ! mon Dieu ! C'est pourtant vrai qu'ils n'y tiennent pas ! Je les ai vus en 70 ; ils n'ont plus peur de la mort, dans ces misérables guerres ; c'est ni plus ni moins des fous ; et puis ils ne valent plus la corde pour les pendre, ce n'est pas des hommes, c'est des lions. » (Pour Françoise la comparaison d'un homme à un lion, qu'elle prononçait li-on, n'avait rien de flatteur.)

La rue Sainte-Hildegarde tournait trop court pour qu'on pût voir venir de loin, et c'était par cette fente entre les deux maisons de l'avenue de la Gare qu'on apercevait toujours de nouveaux casques courant et brillant au soleil. Le jardinier aurait voulu savoir s'il y en avait encore beaucoup à passer, et il avait soif, car le soleil tapait. Alors tout d'un coup, sa fille s'élançant comme d'une place assiégée, faisait une sortie, atteignait l'angle de la rue, et après avoir bravé cent fois la mort, venait nous rapporter, avec une carafe de coco, la nouvelle qu'ils étaient bien un mille qui venaient sans arrêter, du côté de Thiberzy et de Méséglise. Françoise et le jardinier, réconciliés, discutaient sur la conduite à tenir en cas de guerre :

« Voyez-vous, Françoise, disait le jardinier, la révolution vaudrait mieux, parce que quand on la déclare il n'y a que ceux qui veulent partir qui y vont.

— Ah ! oui, au moins je comprends cela, c'est plus franc. »

Le jardinier croyait qu'à la déclaration de guerre on arrêta tous les chemins de fer.

« Pardi, pour pas qu'on se sauve », disait Françoise.

Et le jardinier : « Ah ! ils sont malins », car il n'admettait pas que la guerre ne fût pas une espèce de mauvais tour que l'État essayait de jouer au peuple et que, si on avait eu le moyen de le faire, il n'est pas une seule personne qui n'eût filé.

Mais Françoise se hâtait de rejoindre ma tante, je retournais à mon livre, les domestiques se réinstallaient devant la porte à regarder tomber la poussière et l'émotion qu'avaient soulevées les soldats. Longtemps après que l'accalmie était venue, un flot inaccoutumé de promeneurs noircissait encore les rues de Combray. Et devant chaque maison, même celles où ce n'était pas l'habitude, les

domestiques ou même les maîtres, assis et regardant, festonnaient le seuil d'un liséré capricieux et sombre comme celui des algues et des coquilles dont une forte marée laisse le crêpe et la broderie au rivage, après qu'elle s'est éloignée.

Sauf ces jours-là, je pouvais d'habitude, au contraire, lire tranquille. Mais l'interruption et le commentaire qui furent apportés une fois par une visite de Swann à la lecture que j'étais en train de faire du livre d'un auteur tout nouveau pour moi, Bergotte, eut cette conséquence que, pour longtemps, ce ne fut plus sur un mur décoré de fleurs violettes en quenouille, mais sur un fond tout autre, devant le portail d'une cathédrale gothique, que se détacha désormais l'image d'une des femmes dont je rêvais.

J'avais¹ entendu parler de Bergotte² pour la première fois par un de mes camarades plus âgé que moi et pour qui j'avais une grande admiration, Bloch³. En m'entendant lui avouer mon admiration pour la *Nuit d'octobre* il avait fait éclater un rire bruyant comme une trompette et m'avait dit : « Défie-toi de ta dilection assez basse pour le sieur de Musset⁴. C'est un coco des plus malfaisants et une assez sinistre brute. Je dois confesser, d'ailleurs, que lui et même le nommé Racine, ont fait chacun dans leur vie un vers assez bien rythmé, et qui a pour lui, ce qui est selon moi le mérite suprême, de ne signifier absolument rien⁵. C'est : "La blanche Oloossone et la blanche Camyre"⁶ et "La fille de Minos et de Pasiphaé"⁷. Ils m'ont été signalés à la décharge de ces deux malandrins par un article de mon très cher maître, le Père Leconte⁸, agréable aux Dieux Immortels. À propos voici un livre que je n'ai pas le temps de lire en ce moment qui est recommandé, paraît-il, par cet immense bonhomme. Il tient, m'a-t-on dit, l'auteur, le sieur Bergotte, pour un coco des plus subtils ; et bien qu'il fasse preuve, des fois, de mansuétudes assez mal explicables, sa parole est pour moi oracle delphique. Lis donc ces proses lyriques, et si le gigantesque assembleur de rythmes qui a écrit *Bhagavat* et *Le Lévrier de Magnus*⁹ a dit vrai, par Apollôn, tu goûteras, cher maître, les joies nectaréennes de l'Olympos¹⁰. » C'est sur un ton sarcastique qu'il m'avait demandé de l'appeler « cher maître » et qu'il m'appelait lui-même ainsi. Mais en réalité nous prenions un certain plaisir à ce jeu, étant encore rapprochés de l'âge où on croit qu'on crée ce qu'on nomme.

Malheureusement^a, je ne pus pas apaiser en causant avec Bloch et en lui demandant des explications, le trouble où il m'avait jeté quand il m'avait dit que les beaux vers (à moi qui n'attendais d'eux rien moins que la révélation de la vérité) étaient d'autant plus beaux qu'ils ne signifiaient rien du tout. Bloch en effet ne fut pas réinvité à la maison. Il y avait d'abord été bien accueilli. Mon grand-père, il est vrai, prétendait que chaque fois que je me liais avec un de mes camarades plus qu'avec les autres et que je l'aménais chez nous, c'était toujours un juif, ce qui ne lui eût pas déplu en principe — même son ami Swann était d'origine juive — s'il n'avait trouvé que ce n'était pas d'habitude parmi les meilleurs que je le choisisais. Aussi quand j'aménais un nouvel ami il était bien rare qu'il ne fredonnât pas : « Ô Dieu de nos Pères » de *La Juive*¹ ou bien « Israël, romps ta chaîne² », ne chantant que l'air naturellement (Ti la lam ta lam, talim), mais j'avais peur que mon camarade ne le connût et ne rétablît les paroles.

Avant de les avoir vus, rien qu'en entendant leur nom qui, bien souvent, n'avait rien de particulièrement israélite, il devinait non seulement l'origine juive de ceux de mes amis qui l'étaient en effet, mais même ce qu'il y avait quelquefois de fâcheux dans leur famille.

« Et comment s'appelle-t-il ton ami qui vient ce soir ?

— Dumont, grand-père.

— Dumont ! Oh ! je me méfie. »

Et il chantait :

Archers, faites bonne garde !

Veillez sans trêve et sans bruit ;

Et après nous avoir posé adroitement quelques questions plus précises, il s'écriait : « À la garde ! À la garde ! » ou, si c'était le patient lui-même déjà arrivé qu'il avait forcé à son insu, par un interrogatoire dissimulé, à confesser ses origines, alors pour nous montrer qu'il n'avait plus aucun doute, il se contentait de nous regarder en fredonnant imperceptiblement :

De ce timide Israélite

Quoi, vous guidez ici les pas !

ou :

Champs paternels, Hébron, douce vallée¹.
ou encore :

Oui je suis de la race élue.

Ces petites manies de mon grand-père n'impliquaient aucun sentiment malveillant à l'endroit de mes camarades. Mais Bloch avait déplu à mes parents pour d'autres raisons. Il avait commencé par agacer mon père qui, le voyant mouillé, lui avait dit avec intérêt :

« Mais, monsieur Bloch, quel temps fait-il donc, est-ce qu'il a plu ? Je n'y comprends rien, le baromètre était excellent. »

Il n'en avait tiré que cette réponse :

« Monsieur, je ne puis absolument vous dire s'il a plu. Je vis si résolument en dehors des contingences physiques que mes sens ne prennent pas la peine de me les notifier.

— Mais, mon pauvre fils, il est idiot ton ami, m'avait dit mon père quand Bloch fut parti. Comment ! il ne peut même pas me dire le temps qu'il fait ! Mais il n'y a rien de plus intéressant ! C'est un imbécile. »

Puis Bloch avait déplu à ma grand-mère parce que^a, après le déjeuner comme elle disait qu'elle était un peu souffrante, il avait étouffé un sanglot et essuyé des larmes.

« Comment veux-tu que ça soit sincère, me dit-elle, puisqu'il ne me connaît pas ; ou bien alors il est fou. »

Et enfin il avait mécontenté tout le monde parce que, étant venu déjeuner une heure et demie en retard et couvert de boue, au lieu de s'excuser, il avait dit :

« Je ne me laisse jamais influencer par les perturbations de l'atmosphère ni par les divisions conventionnelles du temps. Je réhabiliterais volontiers l'usage de la pipe d'opium et du kriss malais, mais j'ignore celui de ces instruments infiniment plus pernicious et d'ailleurs plate-mont bourgeois, la montre et le parapluie. »

Il serait malgré tout revenu à Combray. Il n'était pas pourtant l'ami que mes parents eussent souhaité pour moi ; ils avaient fini par penser que les larmes que lui avait fait verser l'indisposition de ma grand-mère n'étaient pas feintes ; mais ils savaient d'instinct ou par expérience que les élans de notre sensibilité ont peu d'empire sur la suite de nos actes et la conduite de notre vie, et que le respect des obligations morales, la fidélité aux amis, l'exécution

d'une œuvre, l'observance d'un régime, ont un fondement plus sûr dans des habitudes aveugles que dans ces transports momentanés, ardents et stériles. Ils auraient préféré pour moi à Bloch des compagnons qui ne me donneraient pas plus qu'il n'est convenu d'accorder à ses amis, selon les règles de la morale bourgeoise ; qui ne m'enverraient pas inopinément une corbeille de fruits parce qu'ils auraient ce jour-là pensé à moi avec tendresse, mais qui, n'étant pas capables de faire pencher en ma faveur la juste balance des devoirs et des exigences de l'amitié sur un simple mouvement de leur imagination et de leur sensibilité, ne la fausseraient pas davantage à mon préjudice. Nos torts même font difficilement départir de ce qu'elles nous doivent ces natures dont ma grand-tante était le modèle, elle qui brouillée depuis des années avec une nièce à qui elle ne parlait jamais, ne modifia pas pour cela le testament où elle lui laissait toute sa fortune, parce que c'était sa plus proche parente et que cela « se devait ».

Mais j'aimais Bloch, mes parents voulaient me faire plaisir, les problèmes insolubles que je me posais à propos de la beauté dénuée de signification de la fille de Minos et de Pasiphaé me fatiguaient davantage et me rendaient plus souffrant que n'auraient fait de nouvelles conversations avec lui, bien que ma mère les jugeât pernicieuses. Et on l'aurait encore reçu à Combray, si, après ce dîner, comme il venait de m'apprendre — nouvelle qui plus tard eut beaucoup d'influence sur ma vie, et la rendit plus heureuse, puis plus malheureuse — que toutes les femmes ne pensaient qu'à l'amour et qu'il n'y en a pas dont on ne pût vaincre les résistances, il ne m'avait assuré avoir entendu dire de la façon la plus certaine que ma grand-tante avait eu une jeunesse orageuse et avait été publiquement entretenue. Je ne pus me tenir de répéter ces propos à mes parents, on le mit à la porte quand il revint, et quand je l'abordai ensuite dans la rue, il fut extrêmement froid pour moi.

Mais¹ au sujet de Bergotte il avait dit vrai.

Les premiers jours, comme un air de musique dont on raffolera, mais qu'on ne distingue pas encore, ce que je devais tant aimer dans son style ne m'apparut pas. Je ne pouvais pas quitter le roman que je lisais de lui, mais me croyais seulement intéressé par le sujet, comme dans ces premiers moments de l'amour où on va tous les jours

retrouver une femme à quelque réunion, à quelque divertissement par les agréments desquels on se croit attiré. Puis je remarquai les expressions rares, presque archaïques qu'il aimait employer à certains moments où un flot caché d'harmonie, un prélude intérieur, soulevait son style ; et c'était aussi à ces moments-là qu'il se mettait à parler du « vain songe de la vie¹ », de « l'inépuisable torrent des belles apparences² », du « tourment stérile et délicieux de comprendre et d'aimer³ », des « émouvantes effigies qui anoblissent à jamais la façade vénérable et charmante des cathédrales⁴ », qu'il exprimait toute une philosophie nouvelle pour moi par de merveilleuses images dont on aurait dit que c'était elles qui avaient éveillé ce chant de harpes qui s'élevait alors et à l'accompagnement duquel elles donnaient quelque chose de sublime. Un de ces passages de Bergotte, le troisième ou le quatrième que j'eusse isolé du reste, me donna une joie incomparable à celle que j'avais trouvée au premier, une joie que je me sentis éprouver en une région plus profonde de moi-même, plus unie, plus vaste, d'où les obstacles et les séparations semblaient avoir été enlevés. C'est que, reconnaissant alors ce même goût pour les expressions rares, cette même effusion musicale, cette même philosophie idéaliste qui avait déjà été les autres fois, sans que je m'en rendisse compte, la cause de mon plaisir, je n'eus plus l'impression d'être en présence d'un morceau particulier d'un certain livre de Bergotte, traçant à la surface de ma pensée une figure purement linéaire, mais plutôt du « morceau idéal » de Bergotte, commun à tous ses livres et auquel tous les passages analogues qui venaient se confondre avec lui, auraient donné une sorte d'épaisseur, de volume, dont mon esprit semblait agrandi.

Je n'étais pas tout à fait le seul admirateur de Bergotte ; il était aussi l'écrivain préféré d'une amie de ma mère qui était très lettrée ; enfin pour lire son dernier livre paru, le docteur du Boulbon faisait attendre ses malades ; et ce fut de son cabinet de consultation, et d'un parc voisin de Combray, que s'envolèrent quelques-unes des premières graines de cette prédilection pour Bergotte, espèce si rare alors, aujourd'hui universellement répandue, et dont on trouve partout en Europe, en Amérique, jusque dans le moindre village, la fleur idéale et commune. Ce que l'amie de ma mère et, paraît-il, le docteur du Boulbon aimaient

surtout dans les livres de Bergotte c'était comme moi, ce même flux mélodique, ces expressions anciennes, quelques autres très simples et connues, mais pour lesquelles la place où il les mettait en lumière semblait révéler de sa part un goût particulier ; enfin, dans les passages tristes, une certaine brusquerie, un accent presque rauque. Et sans doute lui-même devait sentir que là étaient ses plus grands charmes. Car dans les livres qui suivirent, s'il avait rencontré quelque grande vérité, ou le nom d'une célèbre cathédrale, il interrompait son récit et dans une invocation, une apostrophe, une longue prière, il donnait un libre cours à ces effluves qui dans ses premiers ouvrages restaient intérieurs à sa prose, décelés seulement alors par les ondulations de la surface, plus douces peut-être encore, plus harmonieuses quand elles étaient ainsi voilées et qu'on n'aurait pu indiquer d'une manière précise où naissait, où expirait leur murmure. Ces morceaux auxquels il se complaisait étaient nos morceaux préférés. Pour moi, je les savais par cœur. J'étais déçu quand il reprenait le fil de son récit. Chaque fois qu'il parlait de quelque chose dont la beauté m'était restée jusque-là cachée, des forêts de pins, de la grêle, de Notre-Dame de Paris, d'*Athalie* ou de *Phèdre*, il faisait dans une image exploser cette beauté jusqu'à moi. Aussi sentant combien il y avait de parties de l'univers que ma perception infirme ne distinguerait pas s'il ne les rapprochait de moi, j'aurais voulu posséder une opinion de lui, une métaphore de lui, sur toutes choses, surtout sur celles que j'aurais l'occasion de voir moi-même, et entre celles-là, particulièrement sur d'anciens monuments français et certains paysages maritimes, parce que l'insistance avec laquelle il les citait dans ses livres prouvait qu'il les tenait pour riches de signification et de beauté. Malheureusement sur presque toutes choses j'ignorais son opinion. Je ne doutais pas qu'elle ne fût entièrement différente des miennes, puisqu'elle descendait d'un monde inconnu vers lequel je cherchais à m'élever ; persuadé que mes pensées eussent paru pure ineptie à cet esprit parfait, j'avais tellement fait table rase de toutes, que quand par hasard il m'arriva d'en rencontrer, dans tel de ses livres, une que j'avais déjà eue moi-même, mon cœur se gonflait comme si un Dieu dans sa bonté me l'avait rendue, l'avait déclarée légitime et belle. Il arrivait parfois qu'une page de lui disait les mêmes choses que j'écrivais

souvent la nuit à ma grand-mère et à ma mère quand je ne pouvais pas dormir, si bien que cette page de Bergotte avait l'air d'un recueil d'épigraphes pour être placées en tête de mes lettres. Même plus tard, quand je commençai de composer un livre, certaines phrases dont la qualité ne suffit pas pour me décider à le continuer, j'en retrouvai l'équivalent dans Bergotte. Mais ce n'était qu'alors, quand je les lisais dans son œuvre, que je pouvais en jouir ; quand c'était moi qui les composais, préoccupé qu'elles reflétassent exactement ce que j'apercevais dans ma pensée, craignant de ne pas « faire ressemblant », j'avais bien le temps de me demander si ce que j'écrivais était agréable ! Mais en réalité il n'y avait que ce genre de phrases, ce genre d'idées que j'aimais vraiment. Mes efforts inquiets et mécontents étaient eux-mêmes une marque d'amour, d'amour sans plaisir mais profond. Aussi quand tout d'un coup je trouvais de telles phrases dans l'œuvre d'un autre, c'est-à-dire sans plus avoir de scrupules, de sévérité, sans avoir à me tourmenter, je me laissais enfin aller avec délices au goût que j'avais pour elles, comme un cuisinier qui pour une fois où il n'a pas à faire la cuisine trouve enfin le temps d'être gourmand. Un jour, ayant rencontré^a dans un livre de Bergotte, à propos d'une vieille servante, une plaisanterie que le magnifique et solennel langage de l'écrivain rendait encore plus ironique mais qui était la même que j'avais souvent faite à ma grand-mère en parlant de Françoise, une autre fois où je vis qu'il ne jugeait pas indigne de figurer dans un de ces miroirs de la vérité qu'étaient ses ouvrages une remarque analogue à celle que j'avais eu l'occasion de faire sur notre ami M. Legrandin (remarques sur Françoise et M. Legrandin qui étaient certes de celles que j'eusse le plus délibérément sacrifiées à Bergotte, persuadé qu'il les trouverait sans intérêt), il me sembla soudain que mon humble vie et les royaumes du vrai n'étaient pas aussi séparés que j'avais crus, qu'ils coïncidaient même sur certains points, et de confiance et de joie je pleurai sur les pages de l'écrivain comme dans les bras d'un père retrouvé.

D'après ses livres j'imaginai Bergotte comme un vieillard faible et déçu qui avait perdu des enfants et ne s'était jamais consolé. Aussi je lisais, je chantais intérieurement sa prose, plus *dolce*, plus *lento* peut-être qu'elle n'était écrite, et la phrase la plus simple s'adressait à moi avec

une intonation attendrie. Plus que tout j'aimais sa philosophie, je m'étais donné à elle pour toujours. Elle me rendait impatient d'arriver à l'âge où j'entrerais au collège, dans la classe appelée Philosophie. Mais je ne voulais pas qu'on y fit autre chose que vivre uniquement par la pensée de Bergotte, et si l'on m'avait dit que les métaphysiciens auxquels je m'attacherais alors ne lui ressembleraient en rien, j'aurais ressenti le désespoir d'un amoureux qui veut aimer pour la vie et à qui on parle des autres maîtresses qu'il aura plus tard.

Un dimanche, pendant ma lecture au jardin, je fus dérangé par Swann qui venait voir mes parents.

« Qu'est-ce que vous lisez, on peut regarder ? Tiens, du Bergotte ? Qui donc vous a indiqué ses ouvrages ? » Je lui dis que c'était Bloch.

« Ah ! oui, ce garçon que j'ai vu une fois ici, qui ressemble tellement au portrait de Mahomet II par Bellini !. Oh ! c'est frappant, il a les mêmes sourcils circonflexes, le même nez recourbé, les mêmes pommettes saillantes. Quand il aura une barbiche ce sera la même personne. En tous cas il a du goût, car Bergotte est un charmant esprit. » Et voyant combien j'avais l'air d'admirer Bergotte, Swann qui ne parlait jamais des gens qu'il connaissait fit, par bonté, une exception et me dit :

« Je le connais beaucoup, si cela pouvait vous faire plaisir qu'il écrive un mot en tête de votre volume, je pourrais le lui demander. » Je n'osai pas accepter, mais posai à Swann des questions sur Bergotte. « Est-ce que vous pourriez me dire quel est l'acteur qu'il préfère ? »

« L'acteur, je ne sais pas. Mais je sais qu'il n'égale aucun artiste homme à la Berma qu'il met au-dessus de tout. L'avez-vous entendue ?

— Non Monsieur, mes parents ne me permettent pas d'aller au théâtre.

— C'est malheureux. Vous devriez leur demander. La Berma dans *Phèdre*, dans *Le Cid*², ce n'est qu'une actrice si vous voulez, mais vous savez je ne crois pas beaucoup à la "*hiérarchie* !" des arts ; (et je remarquai comme cela m'avait souvent frappé dans ses conversations avec les sœurs de ma grand-mère que quand il parlait de choses sérieuses, quand il employait une expression qui semblait impliquer une opinion sur un sujet important, il avait soin de l'isoler dans une intonation spéciale, machinale et

ironique, comme s'il l'avait mise entre guillemets, semblant ne pas vouloir la prendre à son compte, et dire : « La *hiérarchie*, vous savez, comme disent les gens ridicules ? » Mais alors, si c'était ridicule, pourquoi disait-il la hiérarchie ?) Un instant après il ajouta : « Cela vous donnera une vision aussi noble que n'importe quel chef-d'œuvre, je ne sais pas moi... que — et il se mit à rire — les Reines de Chartres ! » Jusque-là cette horreur d'exprimer sérieusement son opinion m'avait paru quelque chose qui devait être élégant et parisien et qui s'opposait au dogmatisme provincial des sœurs de ma grand-mère ; et je soupçonnais aussi que c'était une des formes de l'esprit dans la coterie où vivait Swann et où par réaction sur le lyrisme des générations antérieures on réhabilitait à l'excès les petits faits précis, réputés vulgaires autrefois, et on proscrivait les « phrases ». Mais maintenant je trouvais quelque chose de choquant dans cette attitude de Swann en face des choses. Il avait l'air de ne pas oser avoir une opinion et de n'être tranquille que quand il pouvait donner méticuleusement des renseignements précis. Mais il ne se rendait donc pas compte que c'était professer l'opinion, postuler, que l'exactitude de ces détails avait de l'importance. Je repensai alors à ce dîner où j'étais si triste parce que maman ne devait pas monter dans ma chambre et où il avait dit que les bals chez la princesse de Léon n'avaient aucune importance. Mais c'était pourtant à ce genre de plaisirs qu'il employait sa vie. Je trouvais tout cela contradictoire. Pour quelle autre vie réservait-il de dire enfin sérieusement ce qu'il pensait des choses, de formuler des jugements qu'il pût ne pas mettre entre guillemets, et de ne plus se livrer avec une politesse pointilleuse à des occupations dont il professait en même temps qu'elles sont ridicules ? Je remarquai aussi dans la façon dont Swann me parla de Bergotte quelque chose qui en revanche ne lui était pas particulier, mais au contraire était dans ce temps-là commun à tous les admirateurs de l'écrivain, à l'amie de ma mère, au docteur du Boulbon. Comme Swann, ils disaient de Bergotte : « C'est un charmant esprit, si particulier, il a une façon à lui de dire les choses un peu cherchée, mais si agréable. On n'a pas besoin de voir la signature, on reconnaît tout de suite que c'est de lui. » Mais aucun n'aurait été jusqu'à dire : « C'est un grand écrivain, il a un grand talent. »

Ils ne disaient même pas qu'il avait du talent. Ils ne le disaient pas parce qu'ils ne le savaient pas. Nous sommes très longs à reconnaître dans la physionomie particulière d'un nouvel écrivain le modèle qui porte le nom de « grand talent » dans notre musée des idées générales. Justement parce que cette physionomie est nouvelle nous ne la trouvons pas tout à fait ressemblante à ce que nous appelons talent. Nous disons plutôt originalité, charme, délicatesse, force ; et puis un jour nous nous rendons compte que c'est justement tout cela le talent.

« Est-ce qu'il y a des ouvrages de Bergotte où il ait parlé de la Berma ? demandai-je à M. Swann.

— Je crois dans sa petite plaquette sur Racine¹, mais elle doit être épuisée. Il y a peut-être eu cependant une réimpression. Je m'informerai. Je peux d'ailleurs demander à Bergotte tout ce que vous voulez, il n'y a pas de semaine dans l'année où il ne dîne à la maison. C'est le grand ami de ma fille. Ils vont ensemble visiter les vieilles villes, les cathédrales, les châteaux. »

Comme je n'avais aucune notion sur la hiérarchie sociale, depuis longtemps l'impossibilité que mon père trouvait^a à ce que nous fréquentions Mme et Mlle Swann avait eu plutôt pour effet, en me faisant imaginer entre elles et nous de grandes distances, de leur donner à mes yeux du prestige. Je regrettais que ma mère ne se teignît pas les cheveux et ne se mît pas de rouge aux lèvres comme j'avais entendu dire par notre voisine Mme Sazerat que Mme Swann le faisait pour plaire, non à son mari, mais à M. de Charlus, et je pensais que nous devions être pour elle un objet de mépris, ce qui me peinait^b surtout à cause de Mlle Swann qu'on m'avait dit être une si jolie petite fille et à laquelle je rêvais souvent en lui prêtant chaque fois un même visage arbitraire et charmant. Mais² quand j'eus appris ce jour-là que Mlle Swann était un être d'une condition si rare, baignant comme dans son élément naturel au milieu de tant de privilèges, que quand elle demandait à ses parents s'il y avait quelqu'un à dîner, on lui répondait par ces syllabes remplies de lumière, par le nom de ce convive d'or qui n'était pour elle qu'un vieil ami de sa famille : Bergotte ; que, pour elle, la causerie intime à table, ce qui correspondait à ce qu'était pour moi la conversation de ma grand-tante, c'étaient des paroles de Bergotte sur tous ces sujets qu'il n'avait pu aborder

dans ses livres, et sur lesquels j'aurais voulu l'écouter rendre ses oracles ; et qu'enfin, quand elle allait visiter des villes, il cheminait à côté d'elle, inconnu et glorieux, comme les Dieux qui descendaient au milieu des mortels ; alors je sentis en même temps que le prix d'un être comme Mlle Swann, combien je lui paraîtrais grossier et ignorant, et j'éprouvai si vivement la douceur et l'impossibilité qu'il y aurait pour moi à être son ami, que je fus rempli à la fois de désir et de désespoir. Le plus souvent maintenant quand je pensais à elle, je la voyais devant le porche d'une cathédrale, m'expliquant la signification des statues, et, avec un sourire qui disait du bien de moi, me présentant comme son ami, à Bergotte. Et toujours le charme de toutes les idées que faisaient naître en moi les cathédrales, le charme des coteaux de l'Île-de-France et des plaines de la Normandie faisait refluer ses reflets sur l'image que je me formais de Mlle Swann : c'était être tout prêt à l'aimer. Que nous croyions qu'un être participe à une vie inconnue où son amour nous ferait pénétrer, c'est, de tout ce qu'exige l'amour pour naître, ce à quoi il tient le plus, et qui lui fait faire bon marché du reste. Même les femmes qui prétendent ne juger un homme que sur son physique, voient en ce physique l'émanation d'une vie spéciale. C'est pourquoi elles aiment les militaires, les pompiers ; l'uniforme les rend moins difficiles pour le visage ; elles croient baiser sous la cuirasse un cœur différent, aventureux et doux ; et un jeune souverain, un prince héritier, pour faire les plus flatteuses conquêtes, dans les pays étrangers qu'il visite, n'a pas besoin du profil régulier qui serait peut-être indispensable à un coulissier.

Tandis que je lisais au jardin, ce que ma grand-tante n'aurait pas compris que je fisse en dehors du dimanche, jour où il est défendu de s'occuper à rien de sérieux et où elle ne cousait pas (un jour de semaine, elle m'aurait dit « comment tu t'amuses encore à lire, ce n'est pourtant pas dimanche » en donnant au mot amusement le sens d'enfantillage et de perte de temps), ma tante Léonie devisait avec Françoise, en attendant l'heure d'Eulalie. Elle lui annonçait qu'elle venait de voir passer Mme Goupil « sans parapluie, avec la robe de soie qu'elle s'est fait faire à Châteaudun. Si elle a loin à aller avant vêpres elle pourrait bien la faire saucer ».

« Peut-être, peut-être » (ce qui signifiait peut-être non) disait Françoise pour ne pas écarter définitivement la possibilité d'une alternative plus favorable.

« Tiens, disait ma tante en se frappant le front, cela me fait penser que je n'ai point su si elle était arrivée à l'église après l'élévation. Il faudra que je pense à le demander à Eulalie... Françoise, regardez-moi ce nuage noir derrière le clocher et ce mauvais soleil sur les ardoises, bien sûr que la journée ne se passera pas sans pluie. Ce n'était pas possible que ça reste comme ça, il faisait trop chaud. Et le plus tôt sera le mieux, car tant que l'orage n'aura pas éclaté, mon eau de Vichy ne descendra pas », ajoutait ma tante dans l'esprit de qui le désir de hâter la descente de l'eau de Vichy l'emportait infiniment sur la crainte de voir Mme Goupil gâter sa robe.

« Peut-être, peut-être.

— Et c'est que, quand il pleut sur la place, il n'y a pas grand abri. Comment, trois heures ? s'écriait tout à coup ma tante en pâlisant, mais alors les vêpres sont commencées, j'ai oublié ma pepsine ! Je comprends maintenant pourquoi mon eau de Vichy me restait sur l'estomac. »

Et se précipitant sur un livre de messe relié en velours violet, monté d'or, et d'où, dans sa hâte, elle laissait s'échapper de ces images, bordées d'un bandeau de dentelle de papier jaunissante, qui marquent les pages des fêtes, ma tante^a, tout en avalant ses gouttes commençait à lire au plus vite les textes sacrés dont l'intelligence lui était légèrement obscurcie par l'incertitude de savoir si, prise aussi longtemps après l'eau de Vichy, la pepsine serait encore capable de la rattraper et de la faire descendre. « Trois heures, c'est incroyable ce que le temps passe ! »

Un petit coup au carreau, comme si quelque chose l'avait heurté, suivi d'une ample chute légère comme de grains de sable qu'on eût laissés tomber d'une fenêtre au-dessus, puis la chute s'étendant, se réglant, adoptant un rythme, devenant fluide, sonore, musicale, innombrable, universelle : c'était la pluie.

« Eh bien ! Françoise, qu'est-ce que je disais ? Ce que cela tombe ! Mais je crois que j'ai entendu le grelot de la porte du jardin, allez donc voir qui est-ce qui peut être dehors par un temps pareil. »

Françoise revenait :

« C'est Mme Amédée (ma grand-mère) qui a dit qu'elle allait faire un tour. Ça pleut pourtant fort.

— Cela ne me surprend point, disait ma tante en levant les yeux au ciel. J'ai toujours dit qu'elle n'avait point l'esprit fait comme tout le monde. J'aime mieux que ce soit elle que moi qui soit dehors en ce moment.

— Mme Amédée, c'est toujours tout l'extrême des autres », disait Françoise avec douceur, réservant pour le moment où elle serait seule avec les autres domestiques, de dire qu'elle croyait ma grand-mère un peu « piquée ».

« Voilà le salut^a passé ! Eulalie ne viendra plus, soupirait ma tante ; ce sera le temps qui lui aura fait peur.

— Mais il n'est pas cinq heures, Madame Octave, il n'est que quatre heures et demie.

— Que quatre heures et demie ? et j'ai été obligée de relever les petits rideaux pour avoir un méchant rayon de jour. À quatre heures et demie ! Huit jours avant les Rogations¹ ! Ah ! ma pauvre Françoise, il faut^b que le Bon Dieu soit bien en colère après nous. Aussi, le monde d'aujourd'hui en fait trop ! Comme disait mon pauvre Octave, on a trop oublié le Bon Dieu et il se venge. »

Une vive rougeur animait les joues de ma tante, c'était Eulalie. Malheureusement, à peine venait-elle d'être introduite que Françoise rentrait et avec un sourire qui avait pour but de se mettre elle-même à l'unisson de la joie qu'elle ne doutait pas que ses paroles allaient causer à ma tante, articulant les syllabes pour montrer que, malgré l'emploi du style indirect, elle rapportait, en bonne domestique, les paroles mêmes dont avait daigné se servir le visiteur :

« M. le Curé serait enchanté, ravi, si Madame Octave ne repose pas et pouvait le recevoir. M. le Curé ne veut pas déranger. M. le Curé est en bas, j'y ai dit d'entrer dans la salle. »

En réalité, les visites du curé ne faisaient pas à ma tante un aussi grand plaisir que le supposait Françoise et l'air de jubilation dont celle-ci croyait devoir pavoiser son visage chaque fois qu'elle avait à l'annoncer ne répondait pas entièrement au sentiment de la malade. Le curé (excellent homme avec qui je regrette de ne pas avoir causé davantage car s'il n'entendait rien aux arts, il connaissait beaucoup d'étymologies), habitué à donner aux visiteurs de marque des renseignements sur l'église

(il avait même l'intention d'écrire un livre sur la paroisse de Combray), la fatiguait par des explications infinies et d'ailleurs toujours les mêmes. Mais quand elle arrivait ainsi juste en même temps que celle d'Eulalie, sa visite devenait franchement désagréable à ma tante. Elle eût mieux aimé bien profiter d'Eulalie et ne pas avoir tout le monde à la fois. Mais elle n'osait pas ne pas recevoir le curé et faisait seulement signe à Eulalie de ne pas s'en aller en même temps que lui, qu'elle la garderait un peu seule quand il serait parti.

« Monsieur¹ le Curé, qu'est-ce que l'on me disait, qu'il y a un artiste qui a installé son chevalet dans votre église pour copier un vitrail. Je peux dire que je suis arrivée à mon âge sans avoir jamais entendu parler d'une chose pareille ! Qu'est-ce que le monde aujourd'hui va donc chercher ! Et ce qu'il y a de plus vilain dans l'église !

— Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est ce qu'il y a de plus vilain, car s'il y a à Saint-Hilaire des parties qui méritent d'être visitées, il y en a d'autres qui sont bien vieilles, dans ma pauvre basilique, la seule de tout le diocèse qu'on n'ait même pas restaurée ! Mon Dieu, le porche est sale et antique, mais enfin d'un caractère majestueux ; passe même pour les tapisseries d'Esther dont personnellement je ne donnerais pas deux sous, mais qui sont placées par les connaisseurs tout de suite après celles de Sens². Je reconnais, d'ailleurs, qu'à côté de certains détails un peu réalistes, elles en présentent d'autres qui témoignent d'un véritable esprit d'observation. Mais qu'on ne vienne pas me parler des vitraux. Cela a-t-il du bon sens de laisser des fenêtres qui ne donnent pas de jour et trompent même la vue par ces reflets d'une couleur que je ne saurais définir, dans une église où il n'y a pas deux dalles qui soient au même niveau et qu'on se refuse à me remplacer sous prétexte que ce sont les tombes des abbés de Combray et des seigneurs de Guermantes, les anciens comtes de Brabant ? Les ancêtres directs du duc de Guermantes d'aujourd'hui et aussi de la duchesse puisqu'elle est une demoiselle de Guermantes qui a épousé son cousin. » (Ma grand-mère qui à force de se désintéresser des personnes finissait par confondre tous les noms, chaque fois qu'on prononçait celui de la duchesse de Guermantes prétendait que ce devait être une parente de Mme de Villeparisis. Tout le monde éclatait de rire ;

elle tâchait de se défendre en alléguant une certaine lettre de faire-part : « Il me semblait me rappeler qu'il y avait du Guermantes là-dedans. » Et pour une fois j'étais avec les autres contre elle, ne pouvant admettre qu'il y eût un lien entre son amie de pension et la descendante de Geneviève de Brabant.) « Voyez Roussainville, ce n'est plus^a aujourd'hui qu'une paroisse de fermiers, quoique dans l'antiquité cette localité ait dû un grand essor au commerce des chapeaux de feutre et des pendules. (Je ne suis pas certain de l'étymologie de Roussainville. Je croirais volontiers que le nom primitif était Rouville (*Radulfi villa*) comme Châteauroux (*Castrum Radulfi*) mais je vous parlerai de cela une autre fois.) Hé bien^b ! l'église a des vitraux superbes, presque tous modernes, et cette imposante *Entrée de Louis-Philippe à Combray* qui serait mieux à sa place à Combray même, et qui vaut, dit-on, la fameuse verrière de Chartres. Je voyais même hier le frère du docteur Percepied^c qui est amateur et qui la regarde comme d'un plus beau travail. Mais, comme je le lui disais à cet artiste qui semble du reste très poli, qui est paraît-il un véritable virtuose du pinceau, que lui trouvez-vous donc d'extraordinaire à ce vitrail, qui est encore un peu plus sombre que les autres ?

— Je suis sûre que si vous le demandiez à Monseigneur », disait mollement ma tante qui commençait à penser qu'elle allait être fatiguée, « il ne vous refuserait pas un vitrail neuf.

— Comptez-y, Madame Octave, répondait le curé. Mais c'est justement Monseigneur qui a attaché le grelot à cette malheureuse verrière en prouvant qu'elle représente Gilbert le Mauvais², sire de Guermantes, le descendant direct de Geneviève de Brabant qui était une demoiselle de Guermantes, recevant l'absolution de saint Hilaire.

— Mais je ne vois pas où est saint Hilaire ?

— Mais si, dans le coin du vitrail vous n'avez jamais remarqué une dame en robe jaune ? Hé bien ! c'est saint Hilaire qu'on appelle aussi, vous le savez, dans certaines provinces saint Illiers, saint Hélier, et même, dans le Jura, saint Ylie³. Ces diverses corruptions de *sanctus Hilarius* ne sont pas du reste les plus curieuses de celles qui se sont produites dans les noms des bienheureux. Ainsi votre patronne, ma bonne Eulalie, *sancta Eulalia*, savez-vous ce qu'elle est devenue en Bourgogne ? *Saint Éloi* tout simplement : elle est devenue un saint⁴. Voyez-vous,

Eulalie, qu'après votre mort on fasse de vous un homme ?

— Monsieur le Curé a toujours le mot pour rigoler.

— Le frère de Gilbert, Charles le Bègue^{a1}, prince pieux mais qui, ayant perdu de bonne heure son père, Pépin l'Insensé², mort des suites de sa maladie mentale, exerçait le pouvoir suprême avec toute la présomption d'une jeunesse à qui la discipline a manqué³, dès que la figure d'un particulier ne lui revenait pas dans une ville, y faisait massacrer jusqu'au dernier habitant. Gilbert voulant se venger de Charles fit brûler l'église de Combray, la primitive église alors, celle que Théodebert⁴, en quittant^b avec sa cour la maison de campagne qu'il avait près d'ici, à Thiberzy (*Theodeberciacus*), pour aller^c combattre les Burgondes, avait promis de bâtir au-dessus du tombeau de saint Hilaire, si le Bienheureux lui procurait la victoire. Il n'en reste que la crypte où Théodore a dû vous faire descendre, puisque Gilbert brûla le reste. Ensuite il défit l'infortuné Charles avec l'aide de Guillaume le Conquérant⁵ (le curé prononçait Guilôme) ce qui fait que beaucoup d'Anglais viennent pour visiter. Mais il ne semble pas avoir su se concilier la sympathie des habitants de Combray, car ceux-ci se ruèrent sur lui à la sortie de la messe et lui tranchèrent la tête. Du reste Théodore prête un petit livre qui donne les explications.

« Mais ce qui est incontestablement le plus curieux dans notre église, c'est le point de vue qu'on a du clocher et qui est grandiose. Certainement, pour vous qui n'êtes pas très forte, je ne vous conseillerais pas de monter nos quatre-vingt-dix-sept marches, juste la moitié du célèbre dôme de Milan. Il y a de quoi fatiguer une personne bien portante, d'autant plus qu'on monte plié en deux si on ne veut pas se casser la tête, et on ramasse avec ses effets toutes les toiles d'araignées de l'escalier. En tous cas il faudrait bien vous couvrir, ajoutait-il (sans apercevoir l'indignation que causait à ma tante l'idée qu'elle fût capable de monter dans le clocher), car il fait un de ces courants d'air une fois arrivé là-haut ! Certaines personnes affirment y avoir ressenti le froid de la mort. N'importe, le dimanche il y a toujours des sociétés qui viennent même de très loin pour admirer la beauté du panorama et qui s'en retournent enchantées. Tenez, dimanche prochain, si le temps se maintient, vous trouveriez certainement du monde, comme ce sont les Rogations. Il faut avouer du

reste qu'on jouit de là d'un coup d'œil féerique, avec des sortes d'échappées sur la plaine qui ont un cachet tout particulier. Quand le temps est clair on peut distinguer jusqu'à Verneuil. Surtout on embrasse à la fois des choses qu'on ne peut voir habituellement que l'une sans l'autre, comme le cours de la Vivonne et les fossés de Saint-Assise-lès-Combray, dont^a elle est séparée par un rideau de grands arbres, ou encore comme les différents canaux de Jouy-le-Vicomte (*Gaudiacus vice comitis*, comme vous savez). Chaque^b fois que je suis allé à Jouy-le-Vicomte, j'ai bien vu un bout du canal, puis quand j'avais tourné une rue j'en voyais un autre, mais alors je ne voyais plus le précédent. J'avais beau les mettre ensemble par la pensée, cela ne me faisait pas grand effet. Du clocher de Saint-Hilaire c'est autre chose, c'est tout un réseau où la localité est prise. Seulement on ne distingue pas d'eau, on dirait de grandes fentes qui coupent si bien la ville en quartiers, qu'elle est comme une brioche dont les morceaux tiennent ensemble mais sont déjà découpés. Il faudrait pour bien faire être à la fois dans le clocher de Saint-Hilaire et à Jouy-le-Vicomte^c. »

Le curé¹ avait tellement fatigué ma tante qu'à peine était-il parti, elle était obligée de renvoyer Eulalie.

« Tenez, ma pauvre Eulalie », disait-elle d'une voix faible, en tirant une pièce d'une petite bourse qu'elle avait à portée de sa main, « voilà pour que vous ne m'oubliez pas dans vos prières.

— Ah ! mais Madame Octave, je ne sais pas si je dois, vous savez bien que ce n'est pas pour cela que je viens ! » disait Eulalie avec la même hésitation et le même embarras, chaque fois, que si c'était la première, et avec une apparence de mécontentement qui égayait ma tante mais ne lui déplaisait pas, car si un jour Eulalie, en prenant la pièce, avait un air un peu moins contrarié que de coutume, ma tante disait :

« Je ne sais pas ce qu'avait Eulalie ; je lui ai pourtant donné la même chose que d'habitude, elle n'avait pas l'air contente.

— Je crois qu'elle n'a pourtant pas à se plaindre », soupirait Françoise, qui avait une tendance à considérer comme de la menue monnaie tout ce que lui donnait ma tante pour elle ou pour ses enfants, et comme des trésors follement gaspillés pour une ingrate les piécettes mises

chaque dimanche dans la main d'Eulalie, mais si discrètement que Françoise n'arrivait jamais à les voir. Ce n'est pas que l'argent que ma tante donnait à Eulalie, Françoise l'eût voulu pour elle. Elle jouissait suffisamment de ce que ma tante possédait, sachant que les richesses de la maîtresse du même coup élèvent et embellissent aux yeux de tous sa servante ; et qu'elle, Françoise, était insigne et glorifiée dans Combray, Jouy-le-Vicomte et autres lieux, pour les nombreuses fermes de ma tante, les visites fréquentes et prolongées du curé, le nombre singulier des bouteilles d'eau de Vichy consommées. Elle n'était avare que pour ma tante ; si elle avait géré sa fortune, ce qui eût été son rêve, elle l'aurait préservée des entreprises d'autrui avec une férocité maternelle. Elle n'aurait pourtant pas trouvé grand mal à ce que ma tante, qu'elle savait incurablement généreuse, se fût laissée aller à donner, si au moins ç'avait été à des riches. Peut-être pensait-elle que ceux-là, n'ayant pas besoin des cadeaux de ma tante, ne pouvaient être soupçonnés de l'aimer à cause d'eux. D'ailleurs offerts à des personnes d'une grande position de fortune, à Mme Sazerat, à M. Swann, à M. Legrandin, à Mme Goupil, à des personnes « de même rang » que ma tante et qui « allaient bien ensemble », ils lui apparaissaient comme faisant partie des usages de cette vie étrange et brillante des gens riches qui chassent, se donnent des bals, se font des visites et qu'elle admirait en souriant. Mais il n'en allait plus de même si les bénéficiaires de la générosité de ma tante étaient de ceux que Françoise appelait « des gens comme moi, des gens qui ne sont pas plus que moi » et qui étaient ceux qu'elle méprisait le plus à moins qu'ils ne l'appelassent « Madame Françoise » et ne se considérassent comme étant « moins qu'elle ». Et quand elle vit^a que, malgré ses conseils, ma tante n'en faisait qu'à sa tête et jetait l'argent — Françoise le croyait du moins — pour des créatures indignes, elle commença à trouver bien petits les dons que ma tante lui faisait en comparaison des sommes imaginaires prodiguées à Eulalie. Il n'y avait pas dans les environs de Combray de ferme si conséquente que Françoise ne supposât qu'Eulalie eût pu facilement l'acheter, avec tout ce que lui rapportaient ses visites. Il est vrai qu'Eulalie faisait la même estimation des richesses immenses et cachées de Françoise. Habituellement, quand Eulalie était partie, Françoise prophétisait sans bien-

veillance sur son compte. Elle la haïssait, mais elle la craignait et se croyait tenue, quand elle était là, à lui faire « bon visage ». Elle se rattrapait après son départ, sans la nommer jamais à vrai dire, mais en proférant des oracles sibyllins, ou des sentences d'un caractère général telles que celles de l'Ecclésiaste¹, mais dont l'application ne pouvait échapper à ma tante. Après avoir regardé par le coin du rideau si Eulalie avait refermé la porte : « Les personnes flatteuses savent se faire bien venir et ramasser les pépettes ; mais patience, le Bon Dieu les punit tout par un beau jour », disait-elle avec le regard latéral et l'insinuation de Joas pensant exclusivement à Athalie quand il dit :

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule².

Mais quand le curé était venu aussi et que sa visite interminable avait épuisé les forces de ma tante, Françoise sortait de la chambre derrière Eulalie et disait :

« Madame Octave, je vous laisse reposer, vous avez l'air beaucoup fatiguée. »

Et ma tante ne répondait^a même pas, exhalant un soupir qui semblait devoir être le dernier, les yeux clos, comme morte. Mais à peine Françoise était-elle descendue que quatre coups donnés avec la plus grande violence, retentissaient dans la maison et ma tante, dressée sur son lit criait :

« Est-ce qu'Eulalie est déjà partie ? Croyez-vous que j'ai oublié de lui demander si Mme Goupil était arrivée à la messe avant l'élévation ! Courez vite après elle ! »

Mais Françoise revenait n'ayant pu rattraper Eulalie.

« C'est contrariant, disait ma tante en hochant la tête. La seule chose importante que j'avais à lui demander ! »

Ainsi passait la vie pour ma tante Léonie, toujours identique, dans la douce uniformité de ce qu'elle appelait avec un dédain affecté et une tendresse profonde, son « petit traintrain ». Préservé par tout le monde, non seulement à la maison, où chacun ayant éprouvé l'inutilité de lui conseiller une meilleure hygiène, s'était peu à peu résigné à le respecter, mais même dans le village où, à trois rues de nous, l'emballeur, avant de clouer^b ses caisses, faisait demander à Françoise si ma tante ne « reposait pas » — ce traintrain fut pourtant troublé une fois cette

année-là. Comme un fruit caché qui serait parvenu à maturité sans qu'on s'en aperçût et se détacherait spontanément, survint une nuit la délivrance de la fille de cuisine. Mais ses douleurs étaient intolérables, et comme il n'y avait pas de sage-femme à Combray, Françoise dut partir avant le jour en chercher une à Thiberzy. Ma tante^a, à cause des cris de la fille de cuisine, ne put reposer, et Françoise, malgré la courte distance, n'étant revenue que très tard, lui manqua beaucoup. Aussi, ma mère me dit-elle dans la matinée : « Monte donc voir si ta tante n'a besoin de rien. » J'entrai dans la première pièce et, par la porte ouverte, vis ma tante, couchée sur le côté, qui dormait ; je l'entendis ronfler légèrement. J'allais m'en aller doucement mais sans doute le bruit que j'avais fait était intervenu dans son sommeil et en avait « changé la vitesse », comme on dit pour les automobiles, car la musique du ronflement s'interrompit une seconde et reprit un ton plus bas, puis elle s'éveilla et tourna à demi son visage que je pus voir alors ; il exprimait une sorte de terreur ; elle venait évidemment d'avoir un rêve affreux ; elle ne pouvait me voir de la façon dont elle était placée, et je restais là ne sachant si je devais m'avancer ou me retirer ; mais déjà elle semblait revenue au sentiment de la réalité et avait reconnu le mensonge des visions qui l'avaient effrayée ; un sourire de joie, de pieuse reconnaissance envers Dieu qui permet que la vie soit moins cruelle que les rêves, éclaira faiblement son visage, et avec cette habitude qu'elle avait prise de se parler à mi-voix à elle-même quand elle se croyait seule, elle murmura : « Dieu soit loué ! nous n'avons comme tracas que la fille de cuisine qui accouche. Voilà-t-il pas que je rêvais que mon pauvre Octave était ressuscité et qu'il voulait me faire faire une promenade tous les jours ! » Sa main se tendit vers son chapelet qui était sur la petite table, mais le sommeil recommençant ne lui laissa pas la force de l'atteindre : elle se rendormit, tranquilisée, et je sortis à pas de loup de la chambre sans qu'elle ni personne eût jamais appris ce que j'avais entendu.

Quand je dis qu'en dehors d'événements très rares, comme cet accouchement, le traintrain de ma tante ne subissait jamais aucune variation, je ne parle pas de celles qui, se répétant toujours identiques à des intervalles réguliers, n'introduisaient au sein de l'uniformité qu'une

sorte d'uniformité secondaire. C'est¹ ainsi que tous les samedis, comme Françoise allait dans l'après-midi au marché de Roussainville-le-Pin, le déjeuner^a était pour tout le monde, une heure plus tôt. Et ma tante avait si bien pris l'habitude de cette dérogation hebdomadaire à ses habitudes, qu'elle tenait à cette habitude-là autant qu'aux autres. Elle y était si bien « routinée », comme disait Françoise, que s'il lui avait fallu un samedi, attendre pour déjeuner l'heure habituelle, cela l'eût autant « dérangée » que si elle avait dû, un autre jour, avancer son déjeuner à l'heure du samedi. Cette avance du déjeuner donnait d'ailleurs au samedi, pour nous tous, une figure particulière, indulgente, et assez sympathique. Au moment où d'habitude on a encore une heure à vivre avant la détente du repas, on savait que, dans quelques secondes, on allait voir arriver des endives précoces, une omelette de faveur, un bifteck immérité. Le retour de ce samedi asymétrique était un de ces petits événements intérieurs, locaux, presque civiques qui, dans les vies tranquilles et les sociétés fermées, créent une sorte de lien national et deviennent le thème favori des conversations, des plaisanteries, des récits exagérés à plaisir ; il eût été le noyau tout prêt pour un cycle légendaire si l'un de nous avait eu la tête épique². Dès le matin, avant d'être habillés, sans raison, pour le plaisir d'éprouver la force de la solidarité, on se disait les uns aux autres avec bonne humeur, avec cordialité, avec patriotisme : « Il n'y a pas de temps à perdre, n'oublions pas que c'est samedi ! » cependant que ma tante, conférant avec Françoise et songeant que la journée serait plus longue que d'habitude, disait : « Si vous leur faisiez un beau morceau de veau, comme c'est samedi. » Si à dix heures^b et demie un distrait tirait sa montre en disant : « Allons, encore une heure et demie avant le déjeuner », chacun était enchanté d'avoir à lui dire : « Mais voyons, à quoi pensez-vous, vous oubliez que c'est samedi ! » ; on en riait encore un quart d'heure après et on se promettait de monter raconter cet oubli à ma tante pour l'amuser. Le visage du ciel même semblait changé. Après le déjeuner, le soleil, conscient que c'était samedi, flânait une heure de plus au haut du ciel, et quand quelqu'un, pensant qu'on était en retard pour la promenade, disait : « Comment, seulement deux heures ? » en voyant passer les deux coups du clocher de Saint-Hilaire

(qui ont l'habitude de ne rencontrer encore personne dans les chemins désertés à cause du repas de midi ou de la sieste, le long de la rivière vive et blanche que le pêcheur même a abandonnée, et passent solitaires dans le ciel vacant où ne restent que quelques nuages paresseux), tout le monde en chœur lui répondait : « Mais ce qui vous trompe, c'est qu'on a déjeuné une heure plus tôt, vous savez bien que c'est samedi ! » La surprise d'un barbare (nous appelions ainsi tous les gens qui ne savaient pas ce qu'avait de particulier le samedi) qui, étant venu à onze heures pour parler à mon père, nous avait trouvés à table, était une des choses qui, dans sa vie, avaient le plus égayé Françoise. Mais si elle trouvait amusant que le visiteur interloqué ne sût pas que nous déjeunions plus tôt le samedi, elle trouvait plus comique encore (tout en sympathisant du fond du cœur avec ce chauvinisme étroit) que mon père, lui, n'eût pas eu l'idée que ce barbare pouvait l'ignorer et eût répondu sans autre explication à son étonnement de nous voir déjà dans la salle à manger : « Mais voyons, c'est samedi ! » Parvenue à ce point de son récit, elle essayait des larmes d'hilarité et pour accroître le plaisir qu'elle éprouvait, elle prolongeait le dialogue, inventait ce qu'avait répondu le visiteur à qui ce « samedi » n'expliquait rien. Et bien loin de nous plaindre de ses additions, elles ne nous suffisaient pas encore et nous disions : « Mais il me semblait qu'il avait dit aussi autre chose. C'était plus long la première fois quand vous l'avez raconté. » Ma grand-tante elle-même laissait son ouvrage, levait la tête et regardait par-dessus son lorgnon.

Le samedi avait encore ceci de particulier que ce jour-là, pendant le mois de mai, nous sortions après le dîner pour aller au « mois de Marie ».

Comme nous y rencontrions parfois M. Vinteuil, très^b sévère pour le « genre déplorable des jeunes gens négligés, dans les idées de l'époque actuelle », ma mère prenait garde que rien ne clochât dans ma tenue, puis on partait pour l'église. C'est au mois de Marie que je me souviens d'avoir commencé à aimer les aubépines. N'étant pas seulement dans l'église, si sainte, mais où nous avions le droit d'entrer, posées sur l'autel même, inséparables des mystères à la célébration desquels elles prenaient part, elles faisaient courir au milieu des flambeaux et des vases sacrés

leurs branches attachées horizontalement les unes aux autres en un apprêt de fête, et qu'enjolivaient encore les festons de leur feuillage sur lequel étaient semés à profusion, comme sur une traîne de mariée, de petits bouquets de boutons d'une blancheur éclatante. Mais, sans oser les regarder qu'à la dérobée, je sentais que ces apprêts pompeux étaient vivants et que c'était la nature elle-même qui, en creusant ces découpures dans les feuilles, en ajoutant l'ornement suprême de ces blancs boutons, avait rendu cette décoration digne de ce qui était à la fois une réjouissance populaire et une solennité mystique. Plus haut s'ouvraient leurs corolles çà et là avec une grâce insouciant, retenant si négligemment comme un dernier et vaporeux atour le bouquet d'étamines, fines comme des fils de la Vierge, qui les embrumait tout entières, qu'en suivant, qu'en essayant de mimer au fond de moi le geste de leur efflorescence, je l'imaginais comme si ç'avait été le mouvement de tête étourdi et rapide, au regard coquet, aux pupilles diminuées, d'une blanche jeune fille, distraite et vive. M. Vinteuil était venu avec sa fille se placer à côté de nous. D'une bonne famille, il avait été le professeur de piano des sœurs de ma grand-mère et quand, après la mort de sa femme et un héritage qu'il avait fait, il s'était retiré auprès de Combray, on le recevait souvent à la maison. Mais d'une pudibonderie excessive, il cessa de venir pour ne pas rencontrer Swann qui avait fait ce qu'il appelait « un mariage déplacé, dans le goût du jour ». Ma mère, ayant appris qu'il composait, lui avait dit par amabilité que, quand elle irait le voir, il faudrait qu'il lui fit entendre quelque chose de lui. M. Vinteuil en aurait eu beaucoup de joie, mais il poussait la politesse et la bonté jusqu'à de tels scrupules que, se mettant toujours à la place des autres, il craignait de les ennuyer et de leur paraître égoïste s'il suivait ou seulement laissait deviner son désir. Le jour où mes parents étaient allés chez lui en visite, je les avais accompagnés, mais ils m'avaient permis de rester dehors, et comme la maison de M. Vinteuil, Montjouvain, était en contrebas d'un monticule buissonneux, où je m'étais caché, je m'étais trouvé de plain-pied avec le salon du second étage, à cinquante centimètres de la fenêtre. Quand on était venu lui annoncer mes parents, j'avais vu M. Vinteuil se hâter de mettre en évidence sur le piano un morceau de musique. Mais une fois mes parents entrés,

il l'avait retiré et mis dans un coin. Sans doute avait-il craint de leur laisser supposer qu'il n'était heureux de les voir que pour leur jouer de ses compositions. Et chaque fois que ma mère était revenue à la charge au cours de la visite, il avait répété plusieurs fois : « Mais je ne sais qui a mis cela sur le piano, ce n'est pas sa place », et avait détourné la conversation sur d'autres sujets, justement parce que ceux-là l'intéressaient moins. Sa seule passion était pour sa fille et celle-ci qui avait l'air d'un garçon paraissait si robuste qu'on ne pouvait s'empêcher de sourire en voyant les précautions que son père prenait pour elle, ayant toujours des châles supplémentaires à lui jeter sur les épaules. Ma grand-mère faisait remarquer quelle expression douce, délicate, presque timide passait souvent dans les regards de cette enfant si rude, dont le visage était semé de taches de son. Quand elle venait de prononcer une parole elle l'entendait avec l'esprit de ceux à qui elle l'avait dite, s'alarmait des malentendus possibles et on voyait s'éclaircir, se découper comme par transparence, sous la figure hommasse du « bon diable », les traits plus fins d'une jeune fille explorée.

Quand, au moment de quitter l'église, je m'agenouillai devant l'autel, je sentis^a tout d'un coup, en me relevant, s'échapper des aubépines une odeur amère et douce d'amandes, et je remarquai alors sur les fleurs de petites places plus blondes, sous lesquelles je me figurai que devait être cachée cette odeur comme sous les parties gratinées le goût d'une frangipane ou sous leurs taches de rousseur celui des joues de Mlle Vinteuil. Malgré la silencieuse immobilité^b des aubépines, cette intermittente odeur était comme le murmure de leur vie intense dont l'autel vibrerait ainsi qu'une haie agreste visitée par de vivantes antennes, auxquelles on pensait en voyant certaines étamines presque rousses qui semblaient avoir gardé la virulence printanière, le pouvoir irritant, d'insectes aujourd'hui métamorphosés en fleurs.

Nous causions un moment avec M. Vinteuil devant le porche en sortant de l'église. Il intervenait entre les gamins qui se chamaillaient sur la place, prenait la défense des petits, faisait des sermons aux grands. Si sa fille nous disait de sa grosse voix combien elle avait été contente de nous voir, aussitôt il semblait qu'en elle-même une sœur plus sensible rougissait de ce propos de bon garçon étourdi

qui avait pu nous faire croire qu'elle sollicitait d'être invitée chez nous. Son père lui jetait un manteau sur les épaules, ils montaient dans un petit buggy qu'elle conduisait elle-même et tous deux retournaient à Montjouvain. Quant à nous, comme c'était le lendemain dimanche et qu'on ne se lèverait que pour la grand-messe, s'il faisait clair de lune^a et que l'air fût chaud, au lieu de nous faire rentrer directement, mon père, par amour de la gloire, nous faisait faire par le calvaire une longue promenade, que le peu d'aptitude de ma mère à s'orienter et à se reconnaître dans son chemin, lui faisait considérer comme la prouesse d'un génie stratégique. Parfois nous allions jusqu'au viaduc, dont les enjambées de pierre commençaient à la gare et me représentaient l'exil et la détresse hors du monde civilisé parce que chaque année en venant de Paris, on nous recommandait de faire bien attention, quand ce serait Combray, de ne pas laisser passer la station, d'être prêts d'avance car le train repartait au bout de deux minutes et s'engageait sur le viaduc¹ au-delà des pays chrétiens dont Combray marquait pour moi l'extrême limite. Nous revenions par le boulevard de la gare, où étaient les plus agréables villas de la commune. Dans chaque jardin le clair de lune, comme Hubert Robert², semait ses degrés rompus de marbre blanc, ses jets d'eau, ses grilles entrouvertes. Sa lumière avait détruit le bureau du Télégraphe. Il n'en subsistait plus qu'une colonne à demi brisée, mais qui gardait la beauté d'une ruine immortelle. Je traînais la jambe, je tombais de sommeil, l'odeur des tilleuls qui embaumait m'apparaissait comme une récompense qu'on ne pouvait obtenir qu'au prix des plus grandes fatigues et qui n'en valait pas la peine. De grilles fort éloignées les unes des autres, des chiens réveillés par nos pas solitaires faisaient alterner des aboiements comme il m'arrive encore quelquefois d'en entendre le soir, et entre lesquels dut venir (quand sur son emplacement on créa le jardin public de Combray) se réfugier le boulevard de la gare, car, où que je me trouve, dès qu'ils commencent à retentir et à se répondre, je l'aperçois, avec ses tilleuls et son trottoir éclairé par la lune.

Tout d'un coup mon père nous arrêta et demandait à ma mère : « Où sommes-nous ? » Épuisée par la marche, mais fière de lui, elle lui avoua tendrement qu'elle n'en

savait absolument rien. Il haussait les épaules et riait. Alors, comme s'il l'avait sortie de la poche de son veston avec sa clef, il nous montrait debout devant nous la petite porte de derrière de notre jardin qui était venue avec le coin de la rue du Saint-Esprit nous attendre au bout de ces chemins inconnus. Ma mère lui disait avec admiration : « Tu es extraordinaire ! » Et à partir de cet instant, je n'avais plus un seul pas à faire, le sol marchait pour moi dans ce jardin où depuis si longtemps mes actes avaient cessé d'être accompagnés d'attention volontaire : l'Habitude venait de me prendre dans ses bras et me portait jusqu'à mon lit comme un petit enfant.

Si la journée du samedi, qui commençait une heure plus tôt, et où elle était privée de Françoise, passait plus lentement qu'une autre pour ma tante, elle en attendait pourtant le retour avec impatience depuis le commencement de la semaine, comme contenant toute la nouveauté et la distraction que fût encore capable de supporter son corps affaibli et maniaque. Et ce n'est pas cependant qu'elle n'aspirât parfois à quelque plus grand changement, qu'elle n'eût de ces heures d'exception où l'on a soif de quelque chose d'autre que ce qui est, et où ceux que le manque d'énergie ou d'imagination empêche de tirer d'eux-mêmes un principe de rénovation, demandent à la minute qui vient, au facteur qui sonne, de leur apporter du nouveau, fût-ce du pire, une émotion, une douleur ; où la sensibilité, que le bonheur a fait taire comme une harpe oisive, veut résonner sous une main, même brutale, et dût-elle en être brisée ; où la volonté, qui a si difficilement conquis le droit d'être livrée sans obstacle à ses désirs, à ses peines, voudrait jeter les rênes entre les mains d'événements impérieux, fussent-ils cruels. Sans doute, comme les forces de ma tante, taries à la moindre fatigue, ne lui revenaient que goutte à goutte au sein de son repos, le réservoir était très long à remplir, et il se passait des mois avant qu'elle eût ce léger trop-plein que d'autres dérivent dans l'activité et dont elle était incapable de savoir et de décider comment user. Je ne doute pas qu'alors — comme le désir de la remplacer par des pommes de terre béchamel finissait au bout de quelque temps par naître du plaisir même que lui causait le retour quotidien de la purée dont elle ne se « fatiguait » pas — elle ne tirât de l'accumulation de

ces jours monotones auxquels elle tenait tant, l'attente d'un cataclysme domestique limité à la durée d'un moment mais qui la forcerait d'accomplir une fois pour toutes un de ces changements dont elle reconnaissait qu'ils lui seraient salutaires et auxquels elle ne pouvait d'elle-même se décider. Elle nous aimait véritablement, elle aurait eu plaisir à nous pleurer ; survenant à un moment où elle se sentait bien et n'était pas en sueur, la nouvelle que la maison était la proie d'un incendie où nous avions déjà tous péri et qui n'allait plus bientôt laisser subsister une seule pierre des murs, mais auquel elle aurait eu tout le temps d'échapper sans se presser, à condition de se lever tout de suite, a dû souvent hanter ses espérances comme unissant aux avantages secondaires de lui faire savourer dans un long regret toute sa tendresse pour nous, et d'être la stupéfaction du village en conduisant notre deuil, courageuse et accablée, moribonde debout, celui bien plus précieux de la forcer au bon moment, sans temps à perdre, sans possibilité d'hésitation énervante, à aller passer l'été dans sa jolie ferme de Mirougrain, où^a il y avait une chute d'eau. Comme n'était jamais survenu aucun événement de ce genre, dont elle méditait certainement la réussite quand elle était seule absorbée dans ses innombrables jeux de patience (et qui l'eût désespérée au premier commencement de réalisation, au premier de ces petits faits imprévus, de cette parole annonçant une mauvaise nouvelle et dont on ne peut plus jamais oublier l'accent, de tout ce qui porte l'empreinte de la mort réelle, bien différente de sa possibilité logique et abstraite), elle se rabattait pour rendre de temps en temps sa vie plus intéressante, à y introduire des péripéties imaginaires qu'elle suivait avec passion. Elle se plaisait à supposer tout d'un coup que Françoise la volait, qu'elle recourait à la ruse pour s'en assurer, la prenait sur le fait ; habituée, quand elle faisait seule des parties de cartes, à jouer à la fois son jeu et le jeu de son adversaire, elle se prononçait à elle-même les excuses embarrassées de Françoise et y répondait avec tant de feu et d'indignation que l'un de nous, entrant à ces moments-là, la trouvait en nage, les yeux étincelants, ses faux cheveux déplacés laissant voir son front chauve. Françoise entendit peut-être parfois dans la chambre voisine de mordants sarcasmes qui s'adressaient à elle et dont l'invention n'eût pas soulagé suffisamment ma tante

s'ils étaient restés à l'état purement immatériel, et si en les murmurant à mi-voix elle ne leur eût donné plus de réalité. Quelquefois, ce « spectacle » dans un lit¹ ne suffisait même pas à ma tante, elle voulait faire jouer ses pièces. Alors, un dimanche, toutes portes mystérieusement fermées, elle confiait à Eulalie ses doutes sur la probité de Françoise, son intention de se défaire d'elle, et une autre fois, à Françoise ses soupçons de l'infidélité d'Eulalie à qui la porte serait bientôt fermée ; quelques jours après elle était dégoûtée de sa confidente de la veille et racoquinée avec le traître, lesquels d'ailleurs, pour la prochaine représentation, échangeaient leurs emplois. Mais les soupçons que pouvait parfois lui inspirer Eulalie, n'étaient qu'un feu de paille et tombaient vite, faute d'aliment, Eulalie n'habitant pas la maison. Il n'en était pas de même de ceux qui concernaient Françoise, que ma tante sentait perpétuellement sous le même toit qu'elle, sans que, par crainte de prendre froid si elle sortait de son lit, elle osât descendre à la cuisine se rendre compte s'ils étaient fondés. Peu à peu son esprit n'eut plus d'autre occupation que de chercher à deviner ce qu'à chaque moment pouvait faire, et chercher à lui cacher, Françoise. Elle remarquait les plus furtifs mouvements de physionomie de celle-ci, une contradiction dans ses paroles, un désir qu'elle semblait dissimuler. Et elle lui montrait qu'elle l'avait démasquée, d'un seul mot qui faisait pâlir Françoise et que ma tante semblait trouver, à enfoncer au cœur de la malheureuse, un divertissement cruel. Et le dimanche suivant, une révélation d'Eulalie — comme ces découvertes qui ouvrent tout d'un coup un champ insoupçonné à une science naissante et qui se traînent dans l'ornière — prouvait à ma tante qu'elle était dans ses suppositions bien au-dessous de la vérité. « Mais Françoise doit le savoir maintenant que vous y avez donné une voiture. — Que je lui ai donné une voiture ! s'écriait ma tante. — Ah ! mais je ne sais pas, moi, je croyais, je l'avais vue qui passait maintenant en calèche, fière comme Artaban, pour aller au marché de Roussainville. J'avais cru que c'était Mme Octave qui lui avait donné. » Peu à peu Françoise et ma tante, comme la bête et le chasseur, ne cessaient plus de tâcher de prévenir les ruses l'une de l'autre. Ma mère craignait qu'il ne se développât chez Françoise une véritable haine pour ma tante qui l'offensait le plus

durement qu'elle le pouvait. En tous cas Françoise attachait de plus en plus aux moindres paroles, aux moindres gestes de ma tante une attention extraordinaire. Quand elle avait quelque chose à lui demander, elle hésitait longtemps sur la manière dont elle devait s'y prendre. Et quand elle avait proféré sa requête, elle observait ma tante à la dérobée, tâchant de deviner dans l'aspect de sa figure ce que celle-ci avait pensé et déciderait. Et ainsi — tandis que quelque artiste qui, lisant les Mémoires du ^{xvii}^e siècle et désirant de se rapprocher du grand Roi, croit marcher dans cette voie en se fabriquant une généalogie qui le fait descendre d'une famille historique ou en entretenant une correspondance avec un des souverains actuels de l'Europe, tourne précisément le dos à ce qu'il a le tort de chercher sous des formes identiques et par conséquent mortes — une vieille dame de province qui ne faisait qu'obéir sincèrement à d'irrésistibles manies et à une méchanceté née de l'oisiveté, voyait sans avoir jamais pensé à Louis XIV, les occupations les plus insignifiantes de sa journée, concernant son lever, son déjeuner, son repos, prendre par leur singularité despotique un peu de l'intérêt de ce que Saint-Simon appelait la « mécanique » de la vie à Versailles¹, et pouvait croire aussi que ses silences, une nuance de bonne humeur ou de hauteur dans sa physionomie, étaient de la part de Françoise l'objet d'un commentaire aussi passionné, aussi craintif que l'étaient le silence, la bonne humeur, la hauteur du Roi quand un courtisan, ou même les plus grands seigneurs, lui avaient remis une supplique, au détour d'une allée, à Versailles².

Un dimanche, où ma tante avait eu la visite simultanée du curé et d'Eulalie, et s'était ensuite reposée, nous étions tous montés³ lui dire bonsoir et maman lui adressait ses condoléances sur la mauvaise chance qui amenait toujours ses visiteurs à la même heure :

« Je sais que les choses se sont encore mal arrangées tantôt, Léonie, lui dit-elle avec douceur, vous avez eu tout votre monde à la fois. »

Ce que ma grand-tante interrompit par : « Abondance de biens... » car depuis que sa fille était malade elle croyait devoir la remonter en lui présentant toujours tout par le bon côté. Mais mon père prenant la parole :

« Je veux profiter, dit-il, de ce que toute la famille est réunie pour vous faire un récit sans avoir besoin de le

recommencer à chacun. J'ai peur que nous ne soyons fâchés avec Legrandin : il m'a à peine dit bonjour ce matin. »

Je ne restai pas pour entendre le récit de mon père, car j'étais justement avec lui après la messe quand nous avions rencontré M. Legrandin, et je descendis à la cuisine demander le menu du dîner qui tous les jours me distrayait comme les nouvelles qu'on lit dans un journal et m'excitait à la façon d'un programme de fête. Comme M. Legrandin avait passé près de nous en sortant de l'église, marchant à côté d'une châtelaine du voisinage que nous ne connaissions que de vue, mon père avait fait un salut à la fois amical et réservé, sans que nous nous arrêtions ; M. Legrandin avait à peine répondu, d'un air étonné, comme s'il ne nous reconnaissait pas, et avec cette perspective du regard particulière aux personnes qui ne veulent pas être aimables et qui, du fond subitement prolongé de leurs yeux, ont l'air de vous apercevoir comme au bout d'une route interminable et à une si grande distance qu'elles se contentent de vous adresser un signe de tête minuscule pour le proportionner à vos dimensions de marionnette.

Or, la dame qu'accompagnait Legrandin était une personne vertueuse et considérée ; il ne pouvait être question qu'il fût en bonne fortune et gêné d'être surpris ; et mon père se demandait comment il avait pu mécontenter Legrandin. « Je regretterais d'autant plus de le savoir fâché, dit mon père, qu'au milieu de tous ces gens endimanchés il a, avec son petit veston droit, sa cravate molle, quelque chose de si peu apprêté, de si vraiment simple, et un air presque ingénu qui est tout à fait sympathique. » Mais le conseil de famille fut unanimement d'avis que mon père s'était fait une idée, ou que Legrandin, à ce moment-là, était absorbé par quelque pensée. D'ailleurs la crainte de mon père fut dissipée dès le lendemain soir. Comme nous revenions d'une grande promenade, nous aperçûmes près du Pont-Vieux Legrandin, qui à cause des fêtes, restait plusieurs jours à Combray. Il vint à nous la main tendue : « Connaissez-vous, monsieur le lecteur, me demanda-t-il, ce vers de Paul Desjardins :

Les bois sont déjà noirs, le ciel est encor bleu¹.

N'est-ce pas la fine notation de cette heure-ci ? Vous n'avez peut-être jamais lu Paul Desjardins. Lisez-le, mon enfant ;

aujourd'hui il se mue, me dit-on, en frère prêcheur, mais ce fut longtemps un aquarelliste limpide...

Les bois sont déjà noirs, le ciel est encor bleu...

Que le ciel reste toujours bleu pour vous, mon jeune ami ; et même à l'heure, qui vient pour moi maintenant, où les bois sont déjà noirs, où la nuit tombe vite, vous vous consolerez comme je fais en regardant du côté du ciel. » Il sortit de sa poche une cigarette, resta longtemps les yeux à l'horizon. « Adieu, les camarades », nous dit-il tout à coup, et il nous quitta.

À cette heure où je descendais apprendre le menu, le dîner était déjà commencé, et Françoise, commandant aux forces de la nature devenues ses aides, comme dans les féeries où les géants se font engager comme cuisiniers, frappait la houille, donnait à la vapeur des pommes de terre à étuver et faisait finir à point par le feu les chefs-d'œuvre culinaires d'abord préparés dans des récipients de céramistes qui allaient des grandes cuves, marmites, chaudrons et poissonnières, aux terrines pour le gibier, moules à pâtisserie, et petits pots de crème en passant par une collection complète de casseroles de toutes dimensions. Je m'arrêtais à voir sur la table, où la fille de cuisine venait de les écosser, les petits pois alignés et nombrés comme des billes vertes dans un jeu ; mais mon ravissement était devant les asperges, trempées d'outremer et de rose et dont l'épi, finement pignoché de mauve et d'azur, se dégrade insensiblement jusqu'au pied — encore souillé pourtant du sol de leur plant — par des irisations qui ne sont pas de la terre. Il me semblait que ces nuances célestes trahissaient les délicieuses créatures qui s'étaient amusées à se métamorphoser en légumes et qui, à travers le déguisement de leur chair comestible et ferme, laissaient apercevoir en ces couleurs naissantes d'aurore, en ces ébauches d'arc-en-ciel, en cette extinction de soirs bleus, cette essence précieuse que je reconnaissais encore quand, toute la nuit qui suivait un dîner où j'en avais mangé, elles jouaient, dans leurs farces poétiques et grossières comme une féerie de Shakespeare, à changer mon pot de chambre en un vase de parfum¹.

La pauvre Charité de Giotto, comme l'appelait Swann, chargée par Françoise de les « plumer », les avait près

d'elle dans une corbeille, son air était douloureux, comme si elle ressentait tous les malheurs de la terre ; et les légères couronnes d'azur qui ceignaient les asperges au-dessus de leurs tuniques de rose étaient finement dessinées, étoile par étoile, comme le sont dans la fresque les fleurs bandées autour du front ou piquées dans la corbeille de la Vertu de Padoue¹. Et cependant, Françoise tournait à la broche un de ces poulets, comme elle seule savait en rôtir, qui avaient porté loin dans Combray l'odeur de ses mérites, et qui, pendant qu'elle nous les servait à table, faisaient prédominer la douceur dans ma conception spéciale de son caractère, l'arôme de cette chair qu'elle savait rendre si onctueuse et si tendre n'étant pour moi que le propre parfum d'une de ses vertus.

Mais le jour où, pendant que mon père consultait le conseil de famille sur la rencontre de Legrandin, je descendis à la cuisine, était un de ceux où la Charité de Giotto, très malade de son accouchement récent, ne pouvait se lever ; Françoise, n'étant plus aidée, était en retard. Quand² je fus en bas, elle était en train, dans l'arrière-cuisine qui donnait sur la basse-cour, de tuer un poulet qui, par sa résistance désespérée et bien naturelle, mais accompagnée par Françoise hors d'elle, tandis qu'elle cherchait à lui fendre le cou sous l'oreille, des cris de « sale bête ! sale bête ! », mettait la sainte douceur et l'onction de notre servante un peu moins en lumière qu'il n'eût fait, au dîner du lendemain, par sa peau brodée d'or comme une chasuble et son jus précieux égoutté d'un ciboire. Quand il fut mort, Françoise recueillit le sang qui coulait sans noyer sa rancune, eut encore un sursaut de colère, et regardant le cadavre de son ennemi, dit une dernière fois : « Sale bête ! » Je remontai tout tremblant ; j'aurais voulu qu'on mît Françoise tout de suite à la porte. Mais qui m'eût fait des boules aussi chaudes, du café aussi parfumé, et même... ces poulets ?... Et en réalité, ce lâche calcul, tout le monde avait eu à le faire comme moi. Car ma tante Léonie savait — ce que j'ignorais encore — que Françoise qui, pour sa fille, pour ses neveux, aurait donné sa vie sans une plainte, était pour d'autres êtres d'une dureté singulière. Malgré cela ma tante l'avait gardée, car si elle connaissait sa cruauté, elle appréciait son service. Je m'aperçus peu à peu que la douceur^a, la componction, les vertus de Françoise cachaient des tragédies d'arrière-

cuisine, comme l'histoire découvre que les règnes des Rois et des Reines, qui sont représentés les mains jointes dans les vitraux des églises, furent marqués d'incidents sanglants. Je me rendis compte que, en dehors de ceux de sa parenté, les humains excitaient d'autant plus sa pitié par leurs malheurs, qu'ils vivaient plus éloignés d'elle. Les torrents de larmes qu'elle versait en lisant le journal sur les infortunes des inconnus se tarissaient vite si elle pouvait se représenter la personne qui en était l'objet d'une façon un peu précise. Une de ces nuits qui suivirent l'accouchement de la fille de cuisine, celle-ci fut prise d'atroces coliques ; maman l'entendit se plaindre, se leva et réveilla Françoise qui, insensible, déclara que tous ces cris étaient une comédie, qu'elle voulait « faire la maîtresse ». Le médecin, qui craignait ces crises, avait mis un signet, dans un livre de médecine que nous avions, à la page où elles sont décrites et où il nous avait dit de nous reporter pour trouver l'indication des premiers soins à donner. Ma mère envoya Françoise chercher le livre en lui recommandant de ne pas laisser tomber le signet. Au bout d'une heure, Françoise n'était pas revenue ; ma mère indignée crut qu'elle s'était recouchée et me dit d'aller voir moi-même dans la bibliothèque. J'y trouvai Françoise qui, ayant voulu regarder ce que le signet marquait, lisait la description clinique de la crise et poussait des sanglots maintenant qu'il s'agissait d'une malade-type qu'elle ne connaissait pas. À chaque symptôme douloureux mentionné par l'auteur du traité, elle s'écriait « Hé là ! Sainte Vierge, est-il possible que le Bon Dieu veuille faire souffrir ainsi une malheureuse créature humaine ? Hé ! la pauvre ! »

Mais dès que je l'eus appelée et qu'elle fut revenue près du lit de la Charité de Giotto, ses larmes cessèrent aussitôt de couler ; elle ne put reconnaître ni cette agréable sensation de pitié et d'attendrissement qu'elle connaissait bien et que la lecture des journaux lui avait souvent donnée, ni aucun plaisir de même famille, dans l'ennui et dans l'irritation de s'être levée au milieu de la nuit pour la fille de cuisine, et à la vue des mêmes souffrances dont la description l'avait fait pleurer, elle n'eut plus que des ronchonnements de mauvaise humeur, même d'affreux sarcasmes, disant, quand elle crut que nous étions partis et ne pouvions plus l'entendre : « Elle n'avait qu'à ne pas faire ce qu'il faut pour ça ! ça lui a fait plaisir ! qu'elle ne

fasse pas de manières maintenant. Faut-il tout de même qu'un garçon ait été abandonné du Bon Dieu pour aller avec ça. Ah ! c'est bien comme on disait dans le patois de ma pauvre mère :

*Qui du cul d'un chien s'amoureuse,
Il lui paraît une rose. »*

Si, quand son petit-fils^a était un peu enrhumé du cerveau, elle partait la nuit, même malade, au lieu de se coucher, pour voir s'il n'avait besoin de rien, faisant quatre lieues à pied avant le jour afin d'être rentrée pour son travail, en revanche ce même amour des siens et son désir d'assurer la grandeur future de sa maison se traduisait dans sa politique à l'égard des autres domestiques par une maxime constante qui fut de n'en jamais laisser un seul s'implanter chez ma tante, qu'elle mettrait d'ailleurs une sorte d'orgueil à ne laisser approcher par personne, préférant, quand elle-même était malade, se relever pour lui donner son eau de Vichy plutôt que de permettre l'accès de la chambre de sa maîtresse à la fille de cuisine. Et comme cet hyménoptère observé par Fabre, la guêpe fouisseuse¹, qui pour que ses petits après sa mort aient de la viande fraîche à manger, appelle l'anatomie au secours de sa cruauté et, ayant capturé des charançons et des araignées, leur perce avec un savoir et une adresse merveilleux le centre nerveux d'où dépend le mouvement des pattes, mais non les autres fonctions de la vie, de façon que l'insecte paralysé près duquel elle dépose ses œufs, fournisse aux larves quand elles éclosent un gibier docile, inoffensif, incapable de fuite ou de résistance, mais nullement faisandé, Françoise trouvait pour servir sa volonté permanente de rendre la maison intenable à tout domestique, des ruses si savantes et si impitoyables que, bien des années plus tard, nous apprîmes que si cet été-là nous avions mangé presque tous les jours des asperges, c'était parce que leur odeur donnait à la pauvre fille de cuisine chargée de les éplucher des crises d'asthme d'une telle violence qu'elle fut obligée de finir par s'en aller.

Hélas ! nous devions définitivement changer d'opinion sur Legrandin. Un des dimanches qui suivit la rencontre sur le Pont-Vieux après laquelle mon père avait dû confesser son erreur, comme la messe finissait et qu'avec

le soleil et le bruit du dehors quelque chose de si peu sacré entraînait dans l'église que Mme Goupil, Mme Percepied (toutes les personnes^a qui tout à l'heure, à mon arrivée un peu en retard, étaient restées les yeux absorbés dans leur prière et que j'aurais même pu croire ne m'avoir pas vu entrer si, en même temps, leurs pieds n'avaient repoussé légèrement le petit banc qui m'empêchait de gagner ma chaise) commençaient à s'entretenir avec nous à haute voix de sujets tout temporels comme si nous étions déjà sur la place, nous vîmes sur le seuil brûlant du porche, dominant le tumulte bariolé du marché, Legrandin, que le mari de cette dame avec qui nous l'avions dernièrement rencontré, était en train de présenter à la femme d'un autre gros propriétaire terrien des environs. La figure de Legrandin exprimait une animation, un zèle extraordinaires ; il fit un profond salut avec un renversement secondaire en arrière, qui ramena brusquement son dos au-delà de la position de départ et qu'avait dû lui apprendre le mari de sa sœur, Mme de Cambremer. Ce redressement^b rapide fit refluer en une sorte d'onde fougueuse et musclée la croupe de Legrandin que je ne supposais pas si charnue ; et je ne sais pourquoi cette ondulation de pure matière, ce flot tout charnel, sans expression de spiritualité et qu'un empressement plein de bassesse fouettait en tempête, éveillèrent tout d'un coup dans mon esprit la possibilité d'un Legrandin tout différent de celui que nous connaissions. Cette dame le pria de dire quelque chose à son cocher, et tandis qu'il allait jusqu'à la voiture, l'empreinte de joie timide et dévouée que la présentation avait marquée sur son visage y persistait encore. Ravi dans une sorte de rêve, il souriait, puis il revint vers la dame en se hâtant et, comme il marchait plus vite qu'il n'en avait l'habitude, ses deux épaules oscillaient de droite et de gauche ridiculement, et il avait l'air tant il s'y abandonnait entièrement en n'ayant plus souci du reste, d'être le jouet inerte et mécanique du bonheur. Cependant, nous sortions^c du porche, nous allions passer à côté de lui, il était trop bien élevé pour détourner la tête, mais il fixa de son regard soudain chargé d'une rêverie profonde un point si éloigné de l'horizon qu'il ne put nous voir et n'eut pas à nous saluer. Son visage restait ingénu au-dessus d'un veston souple et droit qui avait l'air de se sentir fourvoyé malgré lui au milieu d'un

luxu détesté. Et une lavallière à pois qu'agitait le vent de la Place continuait à flotter sur Legrandin comme l'éten-dard de son fier isolement et de sa noble indépendance. Au moment où nous arrivions à la maison, maman s'aperçut qu'on avait oublié le saint-honoré et demanda à mon père de retourner avec moi sur nos pas dire qu'on l'apportât tout de suite. Nous croisâmes^a près de l'église Legrandin qui venait en sens inverse conduisant la même dame à sa voiture. Il passa contre nous, ne s'interrompit pas de parler à sa voisine et nous fit du coin de son œil bleu un petit signe en quelque sorte intérieur aux paupières et qui, n'intéres-sant pas les muscles de son visage, put passer parfaitement inaperçu de son interlocutrice ; mais, cherchant à compen-ser par l'intensité du sentiment le champ un peu étroit où il en circonscrivait l'expression, dans ce coin d'azur qui nous était affecté il fit pétiller tout l'entrain de la bonne grâce qui dépassa l'enjouement, frisa la malice ; il subtilisa les finesses de l'amabilité jusqu'aux clignements de la connivence, aux demi-mots, aux sous-entendus, aux mystères de la complicité ; et finalement exalta les assu-rances d'amitié jusqu'aux protestations de tendresse, jusqu'à la déclaration d'amour, illuminant alors pour nous seuls d'une langueur secrète et invisible à la châtelaine, une prunelle énamourée dans un visage de glace.

Il avait précisément demandé la veille à mes parents de m'envoyer dîner ce soir-là avec lui : « Venez tenir compagnie à votre vieil ami, m'avait-il dit. Comme le bouquet qu'un voyageur nous envoie d'un pays où nous ne retournerons plus, faites-moi respirer du lointain de votre adolescence ces fleurs des printemps que j'ai traversés moi aussi il y a bien des années. Venez avec la primevère¹, la barbe de chanoine, le bassin d'or, venez avec le sédum dont est fait le bouquet de dilection de la flore balzacienne², avec la fleur du jour de la Résurrection, la pâquerette et la boule de neige des jardins qui commence à embaumer dans les allées de votre grand-tante quand ne sont pas encore fondues les dernières boules de neige des giboulées de Pâques. Venez avec la glorieuse vêtue de soie du lis digne de Salomon³, et l'émail polychrome des pensées, mais venez surtout avec la brise fraîche encore des dernières gelées et qui va entrouvrir, pour les deux papillons qui depuis ce matin attendent à la porte, la première rose de Jérusalem⁴. »

On se demandait à la maison si on devait m'envoyer tout de même dîner avec M. Legrandin. Mais ma grand-mère refusa de croire qu'il eût été impoli. « Vous reconnaissez vous-même qu'il vient là avec sa tenue toute simple qui n'est guère celle d'un mondain. » Elle déclarait qu'en tous cas, et à tout mettre au pis, s'il l'avait été, mieux valait ne pas avoir l'air de s'en être aperçu. À vrai dire mon père lui-même, qui était pourtant le plus irrité contre l'attitude qu'avait eue Legrandin, gardait peut-être un dernier doute sur le sens qu'elle comportait. Elle était comme toute attitude ou action où se révèle le caractère profond et caché de quelqu'un : elle ne se relie pas à ses paroles antérieures, nous ne pouvons pas la faire confirmer par le témoignage du coupable qui n'avouera pas ; nous en sommes réduits à celui de nos sens dont nous nous demandons, devant ce souvenir isolé et incohérent, s'ils n'ont pas été le jouet d'une illusion ; de sorte que de telles attitudes, les seules qui aient de l'importance, nous laissent souvent quelques doutes.

Je dînai avec Legrandin sur sa terrasse ; il faisait clair de lune : « Il y a une jolie qualité de silence, n'est-ce pas, me dit-il ; aux cœurs blessés comme l'est le mien, un romancier que vous lirez plus tard prétend que conviennent seulement l'ombre et le silence¹. Et voyez-vous, mon enfant, il vient dans la vie une heure dont vous êtes bien loin encore où les yeux las ne tolèrent plus qu'une lumière^a, celle qu'une belle nuit comme celle-ci prépare et distille avec l'obscurité, où les oreilles ne peuvent plus écouter de musique que celle que joue le clair de lune sur la flûte du silence. » J'écoutais les paroles de M. Legrandin qui me paraissaient toujours si agréables ; mais troublé par le souvenir^b d'une femme que j'avais aperçue dernièrement pour la première fois, et pensant, maintenant que je savais que Legrandin était lié avec plusieurs personnalités aristocratiques des environs, que peut-être il connaissait celle-ci, prenant mon courage, je lui dis : « Est-ce que vous connaissez, Monsieur, la... les châtelaines de Guermantes ? », heureux aussi en prononçant ce nom de prendre sur lui une sorte de pouvoir, par le seul fait de le tirer de mon rêve et de lui donner une existence objective et sonore.

Mais à ce nom de Guermantes^c, je vis au milieu des yeux bleus de notre ami se ficher une petite encoche brune

comme s'ils venaient d'être percés par une pointe invisible, tandis que le reste de la prunelle réagissait en sécrétant des flots d'azur. Le cerne de sa paupière noircit, s'abaissa. Et sa bouche marquée d'un pli amer se ressaissant plus vite sourit, tandis que le regard restait douloureux, comme celui d'un beau martyr dont le corps est hérissé de flèches : « Non, je ne les connais pas », dit-il, mais au lieu de donner à un renseignement aussi simple, à une réponse aussi peu surprenante le ton naturel et courant qui convenait, il le débita en appuyant sur les mots, en s'inclinant, en saluant de la tête, à la fois avec l'insistance qu'on apporte, pour être cru, à une affirmation invraisemblable — comme si ce fait qu'il ne connût pas les Guermantes ne pouvait être l'effet que d'un hasard singulier — et aussi avec l'emphase de quelqu'un qui, ne pouvant pas taire une situation qui lui est pénible, préfère la proclamer pour donner aux autres l'idée que l'aveu qu'il fait ne lui cause aucun embarras, est facile, agréable, spontané, que la situation elle-même — l'absence de relations avec les Guermantes — pourrait bien avoir été non pas subie, mais voulue par lui, résulter de quelque tradition de famille, principe de morale ou vœu mystique lui interdisant nommément la fréquentation des Guermantes. « Non, reprit-il, expliquant par ses paroles sa propre intonation, non, je ne les connais pas, je n'ai jamais voulu, j'ai toujours tenu à sauvegarder ma pleine indépendance ; au fond je suis une tête jacobine, vous le savez. Beaucoup de gens sont venus à la rescousse, on me disait que j'avais tort de ne pas aller à Guermantes, que je me donnais l'air d'un malotru, d'un vieil ours. Mais voilà une réputation qui n'est pas pour m'effrayer, elle est si vraie ! Au fond, je n'aime plus au monde que quelques églises, deux ou trois livres, à peine davantage de tableaux, et le clair de lune quand la brise de votre jeunesse apporte jusqu'à moi l'odeur des parterres que mes vieilles prunelles ne distinguent plus. » Je ne comprenais pas bien que pour ne pas aller chez des gens qu'on ne connaît pas, il fût nécessaire de tenir à son indépendance, et en quoi cela pouvait vous donner l'air d'un sauvage ou d'un ours. Mais ce que je comprenais c'est que Legrandin n'était pas tout à fait véridique quand il disait n'aimer que les églises, le clair de lune et la jeunesse ; il aimait beaucoup les gens des châteaux et se trouvait pris devant eux d'une si grande

peur de leur déplaire qu'il n'osait pas leur laisser voir qu'il avait pour amis des bourgeois, des fils de notaires ou d'agents de change, préférant, si la vérité devait se découvrir, que ce fût en son absence, loin de lui et « par défaut » ; il était snob. Sans doute il ne disait jamais rien de tout cela dans le langage que mes parents et moi-même nous aimions tant. Et si je demandais : « Connaissez-vous les Guermantes ? », Legrandin le causeur répondait : « Non, je n'ai jamais voulu les connaître. » Malheureusement il ne le répondait qu'en second, car un autre Legrandin qu'il cachait soigneusement au fond de lui, qu'il ne montrait pas, parce que ce Legrandin-là savait sur le nôtre, sur son snobisme, des histoires compromettantes, un autre Legrandin avait déjà répondu par la blessure du regard, par le rictus de la bouche, par la gravité excessive du ton de la réponse, par les mille flèches dont notre Legrandin s'était trouvé en un instant lardé et alanguï, comme un saint Sébastien du snobisme : « Hélas ! que vous me faites mal, non, je ne connais pas les Guermantes, ne réveillez pas la grande douleur de ma vie. » Et comme ce Legrandin enfant terrible, ce Legrandin maître chanteur, s'il n'avait pas le joli langage de l'autre, avait le verbe infiniment plus prompt, composé de ce qu'on appelle « réflexes », quand Legrandin le causeur voulait lui imposer silence, l'autre avait déjà parlé et notre ami avait beau se désoler de la mauvaise impression que les révélations de son *alter ego* avaient dû produire, il ne pouvait qu'entreprendre de la pallier.

Et certes cela ne veut pas dire que M. Legrandin ne fût pas sincère quand il tonnait contre les snobs. Il ne pouvait pas savoir, au moins par lui-même, qu'il le fût, puisque nous ne connaissons jamais que les passions des autres, et que ce que nous arrivons à savoir des nôtres, ce n'est que d'eux que nous avons pu l'apprendre. Sur nous, elles n'agissent que d'une façon seconde, par l'imagination qui substitue aux premiers mobiles, des mobiles de relais qui sont plus décents. Jamais le snobisme de Legrandin ne lui conseillait d'aller voir souvent une duchesse. Il chargeait l'imagination de Legrandin de lui faire apparaître cette duchesse comme parée de toutes les grâces. Legrandin se rapprochait de la duchesse, s'estimant de céder à cet attrait de l'esprit et de la vertu qu'ignorent les infâmes snobs. Seuls les autres savaient qu'il en était

un ; car grâce à l'incapacité où ils étaient de comprendre le travail intermédiaire de son imagination, ils voyaient en face l'une de l'autre l'activité mondaine de Legrandin et sa cause première.

Maintenant^a, à la maison, on n'avait plus aucune illusion sur M. Legrandin et nos relations avec lui s'étaient fort espacées. Maman s'amusait infiniment chaque fois qu'elle prenait Legrandin en flagrant délit du péché qu'il n'avouait pas, qu'il continuait à appeler le péché sans rémission, le snobisme. Mon père, lui, avait de la peine à prendre les dédains de Legrandin avec tant de détachement et de gaieté ; et quand on pensa une année à m'envoyer passer les grandes vacances à Balbec avec ma grand-mère, il dit : « Il faut absolument que j'annonce à Legrandin que vous irez à Balbec, pour voir s'il vous offrira de vous mettre en rapport avec sa sœur. Il ne doit pas se souvenir nous avoir dit qu'elle demeurerait à deux kilomètres de là. » Ma grand-mère qui trouvait qu'aux bains de mer il faut être du matin au soir sur la plage à humer le sel et qu'on n'y doit connaître personne, parce que les visites, les promenades sont autant de pris sur l'air marin, demandait au contraire qu'on ne parlât pas de nos projets à Legrandin, voyant déjà sa sœur, Mme de Cambremer, débarquant à l'hôtel au moment où nous serions sur le point d'aller à la pêche et nous forçant à rester enfermés pour la recevoir. Mais maman riait de ses craintes, pensant à part elle que le danger n'était pas si menaçant, que Legrandin ne serait pas si pressé de nous mettre en relations avec sa sœur. Or, sans qu'on eût besoin de lui parler de Balbec, ce fut lui-même, Legrandin, qui, ne se doutant pas que nous eussions jamais l'intention d'aller de ce côté, vint se mettre dans le piège un soir où nous le rencontrâmes au bord de la Vivonne.

« Il y a dans les nuages ce soir des violets et des bleus bien beaux, n'est-ce pas, mon compagnon, dit-il à mon père, un bleu surtout plus floral qu'aérien, un bleu de cinéraire, qui surprend dans le ciel. Et ce petit nuage rose n'a-t-il pas aussi un teint de fleur, d'œillet ou d'hydrangea ? Il n'y a guère que dans la Manche, entre Normandie et Bretagne, que j'ai pu faire de plus riches observations sur cette sorte de règne végétal de l'atmosphère. Là-bas près de Balbec, près de ces lieux si sauvages, il y a une petite baie d'une douceur charmante où le coucher de soleil du

pays d'Auge^a, le coucher de soleil rouge et or que je suis loin de dédaigner, d'ailleurs, est sans caractère, insignifiant ; mais dans cette atmosphère humide et douce s'épanouissent le soir en quelques instants de ces bouquets célestes, bleus et roses, qui sont incomparables et qui mettent souvent des heures à se faner. D'autres s'effeuillent tout de suite et c'est alors plus beau encore de voir le ciel entier que jonche la dispersion d'innombrables pétales soufrés ou roses. Dans cette baie, dite d'opale, les plages d'or semblent plus douces encore pour être attachées comme de blondes Andromèdes¹ à ces terribles rochers des côtes voisines, à ce rivage funèbre, fameux par tant de naufrages, où tous les hivers bien des barques trépassent au péril de la mer. Balbec ! la plus antique ossature géologique de notre sol, vraiment Ar-mor, la Mer, la fin de la terre, la région maudite qu'Anatole France² — un enchanteur que devrait lire notre petit ami — a si bien peinte, sous ses brouillards éternels, comme le véritable pays des Cimmériens, dans l'*Odyssée*³. De Balbec surtout, où déjà des hôtels se construisent, superposés au sol antique et charmant qu'ils n'altèrent pas, quel délice d'excursionner à deux pas dans ces régions primitives et si belles.

— Ah ! est-ce que vous connaissez^b quelqu'un à Balbec ? dit mon père. Justement ce petit-là doit y aller passer deux mois avec sa grand-mère et peut-être avec ma femme. »

Legrandin pris au dépourvu par cette question à un moment où ses yeux étaient fixés sur mon père, ne put les détourner, mais les attachant de seconde en seconde avec plus d'intensité — et tout en souriant tristement — sur les yeux de son interlocuteur, avec un air d'amitié et de franchise et de ne pas craindre de le regarder en face, il sembla lui avoir traversé la figure comme si elle fût devenue transparente, et voir en ce moment bien au-delà derrière elle un nuage vivement coloré qui lui créait un alibi mental et qui lui permettrait d'établir qu'au moment où on lui avait demandé s'il connaissait quelqu'un à Balbec, il pensait à autre chose et n'avait pas entendu la question. Habituellement de tels regards font dire à l'interlocuteur : « À quoi pensez-vous donc ? » Mais mon père curieux, irrité et cruel, reprit :

« Est-ce que vous avez des amis de ce côté-là, que vous connaissez si bien Balbec ? »

Dans un dernier effort désespéré, le regard souriant de Legrandin atteignit son maximum de tendresse, de vague, de sincérité et de distraction, mais, pensant sans doute qu'il n'y avait plus qu'à répondre, il nous dit :

« J'ai des amis partout où il y a des troupes d'arbres blessés, mais non vaincus, qui se sont rapprochés pour implorer ensemble avec une obstination pathétique un ciel inclément qui n'a pas pitié d'eux.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire », interrompit mon père, aussi obstiné que les arbres et aussi impitoyable que le ciel. « Je demandais pour le cas où il arriverait n'importe quoi à ma belle-mère et où elle aurait besoin de ne pas se sentir là-bas en pays perdu, si vous y connaissez du monde ? »

— Là comme partout, je connais tout le monde et je ne connais personne, répondit Legrandin qui ne se rendait pas si vite ; beaucoup les choses et fort peu les personnes. Mais les choses elles-mêmes y semblent des personnes, des personnes rares, d'une essence délicate et que la vie aurait déçues. Parfois c'est un castel que vous rencontrez sur la falaise, au bord du chemin où il s'est arrêté pour confronter son chagrin au soir encore rose où monte la lune d'or et dont les barques qui rentrent en striant l'eau diaprée hissent à leurs mâts la flamme et portent les couleurs ; parfois c'est une simple maison solitaire, plutôt laide, l'air timide mais romanesque, qui cache à tous les yeux quelque secret impérissable de bonheur et de désenchantement. Ce pays sans vérité, ajouta-t-il avec une délicatesse machiavélique, ce pays de pure fiction est d'une mauvaise lecture pour un enfant, et ce n'est certes pas lui que je choisirais et recommanderais pour mon petit ami déjà si enclin à la tristesse, pour son cœur prédisposé. Les climats de confiance amoureuse et de regret inutile peuvent convenir au vieux désabusé que je suis, ils sont toujours malsains pour un tempérament qui n'est pas formé. Croyez-moi, reprit-il avec insistance, les eaux de cette baie, déjà à moitié bretonne, peuvent exercer une action sédative, d'ailleurs discutable, sur un cœur qui n'est plus intact comme le mien, sur un cœur dont la lésion n'est plus compensée. Elles sont contre-indiquées à votre âge, petit garçon. Bonne nuit, voisins », ajouta-t-il en nous quittant avec cette brusquerie évasive dont il avait l'habitude et, se retournant vers nous avec un doigt levé

de docteur, il résuma sa consultation : « Pas de Balbec avant cinquante ans et encore cela dépend de l'état du cœur », nous cria-t-il.

Mon père lui en reparla dans nos rencontres ultérieures, le tortura de questions, ce fut peine inutile : comme cet escroc érudit qui employait à fabriquer de faux palimpsestes un labeur et une science dont la centième partie eût suffi à lui assurer une situation plus lucrative¹, mais honorable, M. Legrandin, si nous avions insisté encore, aurait fini par édifier toute une éthique de paysage et une géographie céleste de la basse Normandie, plutôt que de nous avouer qu'à deux kilomètres de Balbec habitait sa propre sœur, et d'être obligé à nous offrir une lettre d'introduction qui n'eût pas été pour lui un tel sujet d'effroi s'il avait été absolument certain — comme il aurait dû l'être en effet avec l'expérience qu'il avait du caractère de ma grand-mère — que nous n'en aurions pas profité.

Nous rentrions toujours de bonne heure de nos promenades pour pouvoir faire une visite à ma tante Léonie avant le dîner. Au commencement de la saison, où le jour finit tôt, quand nous arrivions rue du Saint-Esprit, il y avait encore un reflet du couchant sur les vitres de la maison et un bandeau de pourpre au fond des bois du Calvaire, qui se reflétait plus loin dans l'étang, rougeur qui, accompagnée souvent d'un froid assez vif, s'associait, dans mon esprit, à la rougeur du feu au-dessus duquel rôtiissait le poulet qui ferait succéder pour moi au plaisir poétique donné par la promenade, le plaisir de la gourmandise, de la chaleur et du repos. Dans l'été au contraire, quand nous rentrions, le soleil ne se couchait pas encore ; et pendant la visite que nous faisions chez ma tante Léonie, sa lumière qui s'abaissait et touchait la fenêtre était arrêtée entre les grands rideaux et les embrasses, divisée, ramifiée, filtrée, et incrustant de petits morceaux d'or le bois de citronnier de la commode, illuminait obliquement la chambre avec la délicatesse qu'elle prend dans les sous-bois. Mais certains jours fort rares, quand nous rentrions, il y avait bien longtemps que la commode avait perdu ses incrustations momentanées, il n'y avait plus quand nous arrivions rue du Saint-Esprit

nul reflet de couchant étendu sur les vitres et l'étang au pied du calvaire avait perdu sa rougeur, quelquefois il était déjà couleur d'opale et un long rayon de lune qui allait en s'élargissant et se fendillait de toutes les rides de l'eau le traversait tout entier. Alors, en arrivant près de la maison, nous apercevions une forme sur le pas de la porte et maman me disait :

« Mon Dieu ! voilà Françoise qui nous guette, ta tante est inquiète ; aussi nous rentrons trop tard. »

Et sans avoir pris le temps d'enlever nos affaires, nous montions vite chez ma tante Léonie pour la rassurer et lui montrer que, contrairement à ce qu'elle imaginait déjà, il ne nous était rien arrivé, mais que nous étions allés « du côté de Guermantes » et, dame, quand on faisait cette promenade-là, ma tante savait pourtant bien qu'on ne pouvait jamais être sûr de l'heure à laquelle on serait rentré.

« Là, Françoise, disait ma tante, quand je vous le disais, qu'ils seraient allés du côté de Guermantes ! Mon Dieu ! ils doivent avoir une faim ! Et votre gigot qui doit être tout desséché après ce qu'il a attendu. Aussi est-ce une heure pour rentrer ! Comment, vous êtes allés du côté de Guermantes !

— Mais je croyais que vous le saviez, Léonie, disait maman. Je pensais que Françoise nous avait vus sortir par la petite porte du potager. »

Car il y avait autour de Combray deux « côtés » pour les promenades, et si opposés qu'on ne sortait pas en effet de chez nous par la même porte, quand on voulait aller d'un côté ou de l'autre : le côté de Méséglise-la-Vineuse, qu'on appelait^a aussi le côté de chez Swann parce qu'on passait devant la propriété de M. Swann pour aller par là, et le côté de Guermantes. De Méséglise-la-Vineuse, à vrai dire, je n'ai jamais connu que le « côté » et des gens étrangers qui venaient le dimanche se promener à Combray, des gens que, cette fois, ma tante elle-même et nous tous ne « connaissions point » et qu'à ce signe on tenait pour « des gens qui seront venus de Méséglise ». Quant à Guermantes je devais un jour en connaître davantage, mais bien plus tard seulement ; et pendant toute mon adolescence, si Méséglise était pour moi quelque chose d'inaccessible comme l'horizon, dérobé à la vue, si loin qu'on allât, par les plis d'un terrain qui ne ressemblait

déjà plus à celui de Combray, Guermantes lui ne m'est apparu que comme le terme plutôt idéal que réel de son propre « côté », une sorte d'expression géographique abstraite comme la ligne de l'équateur, comme le pôle, comme l'orient. Alors, « prendre par Guermantes » pour aller à Méséglise, ou le contraire, m'eût semblé une expression aussi dénuée de sens que prendre par l'est pour aller à l'ouest. Comme mon père parlait toujours du côté de Méséglise comme de la plus belle vue de la plaine qu'il connût et du côté de Guermantes comme du type de paysage de rivière, je leur donnais, en les concevant ainsi comme deux entités, cette cohésion, cette unité qui n'appartiennent qu'aux créations de notre esprit ; la moindre parcelle de chacun d'eux me semblait précieuse et manifester leur excellence particulière, tandis qu'à côté d'eux, avant qu'on fût arrivé sur le sol sacré de l'un ou de l'autre, les chemins purement matériels au milieu desquels ils étaient posés comme l'idéal de la vue de plaine et l'idéal du paysage de rivière, ne valaient pas plus la peine d'être regardés que par le spectateur épris d'art dramatique les petites rues qui avoisinent un théâtre. Mais surtout je mettais entre eux, bien plus que leurs distances kilométriques la distance qu'il y avait entre les deux parties de mon cerveau où je pensais à eux, une de ces distances dans l'esprit qui ne font pas qu'éloigner, qui séparent et mettent dans un autre plan. Et cette démarcation était rendue plus absolue encore parce que cette habitude que nous avions de n'aller jamais vers les deux côtés un même jour, dans une seule promenade, mais une fois du côté de Méséglise, une fois du côté de Guermantes, les enfermait pour ainsi dire loin l'un de l'autre, inconnaisables l'un à l'autre, dans les vases clos et sans communication entre eux, d'après-midi différents.

Quand on voulait aller du côté de Méséglise, on sortait (pas trop tôt et même si le ciel était couvert, parce que la promenade n'était pas bien longue et n'entraînait pas trop) comme pour aller n'importe où, par la grande porte de la maison de ma tante sur la rue du Saint-Esprit. On était salué par l'armurier, on jetait ses lettres à la boîte, on disait en passant à Théodore, de la part de François, qu'elle n'avait plus d'huile ou de café, et l'on sortait de la ville par le chemin qui passait le long de la barrière blanche du parc de M. Swann. Avant d'y arriver^a, nous

rencontrions, venue au-devant des étrangers, l'odeur de ses lilas. Eux-mêmes, d'entre les petits cœurs verts et frais de leurs feuilles, levaient curieusement au-dessus de la barrière du parc, leurs panaches de plumes mauves ou blanches que lustrait, même à l'ombre, le soleil où elles avaient baigné. Quelques-uns, à demi cachés par la petite maison en tuiles appelée maison des Archers, où logeait le gardien, dépassaient son pignon gothique de leur rose minaret. Les Nymphes du printemps eussent semblé vulgaires, auprès de ces jeunes houris qui gardaient dans ce jardin français les tons vifs et purs des miniatures de la Perse. Malgré mon désir d'enlacer leur taille souple et d'attirer à moi les boucles étoilées de leur tête odorante, nous passions sans nous arrêter, mes parents n'allant plus à Tansonville depuis le mariage^a de Swann, et, pour ne pas avoir l'air de regarder dans le parc, au lieu de prendre le chemin qui longe sa clôture et qui monte directement aux champs, nous en prenions un autre qui y conduit aussi, mais obliquement, et nous faisait déboucher trop loin. Un jour, mon grand-père dit à mon père :

« Vous rappelez-vous que Swann a dit hier que comme sa femme et sa fille partaient pour Reims, il en profiterait pour aller passer vingt-quatre heures à Paris ? Nous pourrions longer le parc, puisque ces dames ne sont pas là, cela nous abrégerait d'autant. »

Nous nous arrê tâmes un moment devant la barrière. Le temps des lilas approchait de sa fin ; quelques-uns effusaient encore en hauts lustres mauves les bulles délicates de leurs fleurs, mais dans bien des parties du feuillage où déferlait, il y avait seulement une semaine, leur mousse embaumée, se flétrissait, diminuée et noircie, une écume creuse, sèche et sans parfum. Mon grand-père montrait à mon père en quoi l'aspect des lieux était resté le même, et en quoi il avait changé, depuis la promenade qu'il avait faite avec M. Swann le jour de la mort de sa femme, et il saisit cette occasion pour raconter cette promenade une fois de plus.

Devant nous^b, une allée bordée de capucines montait en plein soleil vers le château. À droite, au contraire, le parc s'étendait en terrain plat. Obscurcie par l'ombre des grands arbres qui l'entouraient, une pièce d'eau avait été creusée par les parents de Swann ; mais dans ses créations les plus factices, c'est sur la nature que l'homme travaille ;

certains lieux font toujours régner autour d'eux leur empire particulier, arborent leurs insignes immémoriaux au milieu d'un parc comme ils auraient fait loin de toute intervention humaine, dans une solitude qui revient partout les entourer, surgie des nécessités de leur exposition et superposée à l'œuvre humaine. C'est ainsi qu'au pied de l'allée qui dominait l'étang artificiel, s'était composée sur deux rangs, tressés de fleurs de myosotis et de pervenches, la couronne naturelle, délicate et bleue qui ceint le front clair-obscur des eaux, et que le glaïeul, laissant fléchir ses glaives avec un abandon royal, étendait sur l'eupatoire et la grenouillette au pied mouillé, les fleurs de lis en lambeaux, violettes et jaunes, de son sceptre lacustre.

Le¹ départ de Mlle Swann qui — en m'ôtant la chance terrible de la voir apparaître dans une allée, d'être connu et méprisé par la petite fille privilégiée qui avait Bergotte pour ami et allait avec lui visiter des cathédrales — me rendait la contemplation de Tansonville indifférente la première fois où elle m'était permise, semblait au contraire ajouter à cette propriété, aux yeux de mon grand-père et de mon père, des commodités, un agrément passager, et, comme fait, pour une excursion en pays de montagnes, l'absence de tout nuage, rendre cette journée exceptionnellement propice à une promenade de ce côté ; j'aurais voulu que leurs calculs fussent déjoués, qu'un miracle fit apparaître Mlle Swann avec son père, si près de nous, que nous n'aurions pas le temps de l'éviter et serions obligés de faire sa connaissance. Aussi, quand tout d'un coup, j'aperçus sur l'herbe, comme un signe de sa présence possible, un couffin oublié à côté d'une ligne dont le bouchon flottait sur l'eau, je m'empressai de détourner d'un autre côté, les regards de mon père et de mon grand-père. D'ailleurs Swann nous ayant dit que c'était mal à lui de s'absenter, car il avait pour le moment de la famille à demeure, la ligne pouvait appartenir à quelque invité. On n'entendait aucun bruit de pas dans les allées. Divisant la hauteur d'un arbre incertain, un invisible oiseau s'ingéniant à faire trouver la journée courte, explorait d'une note prolongée, la solitude environnante, mais il recevait d'elle une réplique si unanime, un choc en retour si redoublé de silence et d'immobilité qu'on aurait dit qu'il venait d'arrêter pour toujours l'instant qu'il avait cherché

à faire passer plus vite. La lumière tombait si implacable du ciel devenu fixe que l'on aurait voulu se soustraire à son attention, et l'eau dormante elle-même, dont des insectes irritaient perpétuellement le sommeil, rêvant sans doute de quelque Maelstrom imaginaire, augmentait le trouble où m'avait jeté la vue du flotteur de liège en semblant l'entraîner à toute vitesse sur les étendues silencieuses du ciel reflété ; presque vertical il paraissait prêt à plonger et déjà je me demandais si, sans tenir compte du désir et de la crainte que j'avais de la connaître, je n'avais pas le devoir de faire prévenir Mlle Swann que le poisson mordait — quand il me fallut rejoindre en courant mon père et mon grand-père qui m'appelaient, étonnés que je ne les eusse pas suivis dans le petit chemin qui monte vers les champs et où ils s'étaient engagés. Je le trouvai tout bourdonnant de l'odeur des aubépines. La haie formait comme une suite de chapelles qui disparaissaient sous la jonchée de leurs fleurs amoncelées en reposoir ; au-dessous d'elles, le soleil posait à terre un quadrillage de clarté, comme s'il venait de traverser une verrière ; leur parfum s'étendait aussi onctueux, aussi délimité en sa forme que si j'eusse été devant l'autel de la Vierge, et les fleurs, aussi parées, tenaient chacune d'un air distraît son étincelant bouquet d'étamines, fines et rayonnantes nervures de style flamboyant comme celles qui à l'église ajouraient la rampe du jubé ou les meneaux du vitrail et qui s'épanouissaient en blanche chair de fleur de fraisier. Combien naïves et paysannes en comparaison sembleraient les églantines qui, dans quelques semaines, monteraient elles aussi en plein soleil^a le même chemin rustique, en la soie unie de leur corsage rougissant qu'un souffle défait.

Mais j'avais beau rester devant les aubépines à respirer, à porter devant ma pensée qui ne savait ce qu'elle devait en faire, à perdre, à retrouver leur invisible et fixe odeur, à m'unir au rythme qui jetait leurs fleurs, ici et là, avec une allégresse juvénile et à des intervalles inattendus comme certains intervalles musicaux, elles m'offraient indéfiniment le même charme avec une profusion inépuisable, mais sans me le laisser approfondir davantage, comme ces mélodies qu'on rejoue cent fois de suite sans descendre plus avant dans leur secret. Je me détournais d'elles un moment, pour les aborder ensuite avec des forces plus

fraîches. Je poursuivais jusque sur le talus qui, derrière la haie, montait en pente raide vers les champs, quelque coquelicot perdu, quelques bluets restés paresseusement en arrière, qui le décoraient çà et là de leurs fleurs comme la bordure d'une tapisserie où apparaît clairsemé le motif agreste qui triomphera sur le panneau ; rares encore, espacés comme les maisons isolées qui annoncent déjà l'approche d'un village, ils m'annonçaient l'immense étendue où déferlent les blés, où moutonnent les nuages, et la vue d'un seul coquelicot hissant au bout de son cordage et faisant cingler au vent sa flamme rouge, au-dessus de sa bouée grasseuse et noire, me faisait battre le cœur, comme au voyageur qui aperçoit sur une terre basse une première barque échouée que répare un calfat, et s'écrie, avant de l'avoir encore vue : « La Mer ! »

Puis je revenais devant les aubépines comme devant ces chefs-d'œuvre dont on croit qu'on saura mieux les voir quand on a cessé un moment de les regarder, mais j'avais beau me faire un écran de mes mains pour n'avoir qu'elles sous les yeux, le sentiment qu'elles éveillaient en moi restait obscur et vague, cherchant en vain à se dégager, à venir adhérer à leurs fleurs. Elles ne m'aidaient pas à l'éclaircir, et je ne pouvais demander à d'autres fleurs de le satisfaire. Alors me donnant cette joie que nous éprouvons quand nous voyons de notre peintre préféré une œuvre qui diffère de celles que nous connaissions, ou bien si l'on nous mène devant un tableau dont nous n'avions vu jusque-là qu'une esquisse au crayon, si un morceau entendu seulement au piano nous apparaît ensuite revêtu des couleurs de l'orchestre, mon grand-père m'appelant et me désignant la haie de Tansonville, me dit : « Toi qui aimes^a les aubépines, regarde un peu cette épine rose ; est-elle jolie ! » En effet c'était une épine, mais rose, plus belle encore que les blanches. Elle aussi avait une parure de fête — de ces seules vraies fêtes que sont les fêtes religieuses, puisqu'un caprice contingent ne les applique pas comme les fêtes mondaines à un jour quelconque qui ne leur est pas spécialement destiné, qui n'a rien d'essentiellement férié — mais une parure plus riche encore, car les fleurs attachées sur la branche, les unes au-dessus des autres, de manière à ne laisser aucune place qui ne fût décorée, comme des pompons qui enguirlandent une houlette rococo, étaient « en cou-

leur », par conséquent d'une qualité supérieure selon l'esthétique de Combray, si l'on en jugeait par l'échelle des prix dans le « magasin » de la Place, ou chez Camus où étaient plus chers ceux des biscuits qui étaient roses. Moi-même j'appréciais plus le fromage à la crème rose, celui où l'on m'avait permis d'écraser des fraises. Et justement ces fleurs avaient choisi une de ces teintes de chose mangeable, ou de tendre embellissement à une toilette pour une grande fête, qui, parce qu'elles leur présentent la raison de leur supériorité, sont celles qui semblent belles avec le plus d'évidence aux yeux des enfants, et à cause de cela, gardent toujours pour eux quelque chose de plus vif et de plus naturel que les autres teintes, même lorsqu'ils ont compris qu'elles ne promettaient rien à leur gourmandise et n'avaient pas été choisies par la couturière. Et certes, je l'avais tout de suite senti, comme devant les épines blanches mais avec plus d'émerveillement, que ce n'était pas facticement, par un artifice de fabrication humaine, qu'était traduite l'intention de festivité dans les fleurs, mais que c'était la nature qui, spontanément, l'avait exprimée avec la naïveté d'une commerçante de village travaillant pour un reposoir, en surchargeant l'arbuſte de ces rosettes d'un ton trop tendre et d'un pompadour provincial. Au haut des branches, comme autant de ces petits rosiers aux pots cachés dans des papiers en dentelles, dont aux grandes fêtes on faisait rayonner sur l'autel les minces fusées, pullulaient mille petits boutons d'une teinte plus pâle qui, en s'entrouvrant, laissaient voir, comme au fond d'une coupe de marbre rose, de rouges sanguines et trahissaient plus encore que les fleurs, l'essence particulière, irrésistible, de l'épine, qui, partout où elle bourgeonnait, où elle allait fleurir, ne le pouvait qu'en rose. Intercalé dans la haie, mais aussi différent d'elle qu'une jeune fille en robe de fête au milieu de personnes en négligé qui resteront à la maison, tout prêt pour le mois de Marie, dont il semblait faire partie déjà, tel brillait en souriant dans sa fraîche toilette rose, l'arbuſte catholique et délicieux.

La haie laissait voir à l'intérieur du parc une allée bordée de jasmins, de pensées et de verveines entre lesquelles des giroflées ouvraient leur bourse fraîche, du rose odorant et passé d'un cuir ancien de Cordoue¹, tandis que sur le gravier un long tuyau d'arrosage peint en vert, déroulant

ses circuits, dressait, aux points où il était percé, au-dessus des fleurs dont il imbibait les parfums, l'éventail vertical et prismatique de ses gouttelettes multicolores. Tout à coup, je m'arrêtai, je ne pus plus bouger, comme il arrive quand une vision ne s'adresse pas seulement à nos regards, mais requiert des perceptions plus profondes et dispose de notre être tout entier. Une fillette d'un blond roux qui avait l'air de rentrer de promenade et tenait à la main une bêche de jardinage, nous regardait, levant son visage semé de taches roses. Ses yeux noirs brillaient et comme je ne savais pas alors, ni ne l'ai appris depuis, réduire en ses éléments objectifs une impression forte, comme je n'avais pas, ainsi qu'on dit, assez « d'esprit d'observation » pour dégager la notion de leur couleur, pendant longtemps, chaque fois que je repensai à elle, le souvenir de leur éclat se présentait aussitôt à moi comme celui d'un vif azur, puisqu'elle était blonde : de sorte que, peut-être si elle n'avait pas eu des yeux aussi noirs — ce qui frappait tant la première fois qu'on la voyait — je n'aurais pas été, comme je le fus, plus particulièrement amoureux, en elle, de ses yeux bleus.

Je la regardais, d'abord de ce regard qui n'est pas que le porte-parole des yeux, mais à la fenêtre duquel se penchent tous les sens, anxieux et pétrifiés, le regard qui voudrait toucher, capturer, emmener le corps qu'il regarde et l'âme avec lui ; puis tant j'avais peur⁴ que d'une seconde à l'autre mon grand-père et mon père, apercevant cette jeune fille, me fissent éloigner en me disant de courir un peu devant eux, d'un second regard, inconsciemment supplicateur, qui tâchait de la forcer à faire attention à moi, à me connaître ! Elle jeta en avant et de côté ses pupilles pour prendre connaissance de mon grand-père et de mon père, et sans doute l'idée qu'elle en rapporta fut celle que nous étions ridicules, car elle se détourna et d'un air indifférent et dédaigneux, se plaça de côté pour épargner à son visage d'être dans leur champ visuel ; et tandis que continuant à marcher et ne l'ayant pas aperçue, ils m'avaient dépassé, elle laissa ses regards filer de toute leur longueur dans ma direction, sans expression particulière, sans avoir l'air de me voir, mais avec une fixité et un sourire dissimulé, que je ne pouvais interpréter d'après les notions que l'on m'avait données sur la bonne éducation, que comme une preuve d'outrageant mépris ;

et sa main esquissait en même temps un geste indécent, auquel quand il était adressé en public à une personne qu'on ne connaissait pas, le petit dictionnaire de civilité que je portais en moi ne donnait qu'un seul sens, celui d'une intention insolente.

« Allons^a, Gilberte, viens ; qu'est-ce que tu fais », cria d'une voix perçante et autoritaire une dame en blanc que je n'avais pas vue, et à quelque distance de laquelle un monsieur habillé de coutil et que je ne connaissais pas, fixait sur moi des yeux qui lui sortaient de la tête¹ ; et cessant brusquement de sourire, la jeune fille prit sa bêche et s'éloigna sans se retourner de mon côté, d'un air docile, impénétrable et sournois.

Ainsi passa près de moi ce nom de Gilberte, donné comme un talisman qui me permettrait peut-être de retrouver un jour celle dont il venait de faire une personne et qui, l'instant d'avant, n'était qu'une image incertaine. Ainsi passa-t-il, proféré au-dessus des jasmins et des giroflées^b, aigre et frais comme les gouttes de l'arrosoir vert ; imprégnant, irisant la zone d'air pur qu'il avait traversée — et qu'il isolait — du mystère de la vie de celle qu'il désignait pour les êtres heureux qui vivaient, qui voyageaient avec elle ; déployant sous l'épinier rose, à hauteur de mon épaule, la quintessence de leur familiarité, pour moi si douloureuse, avec elle, avec l'inconnu de sa vie où je n'entrerais pas.

Un instant (tandis que nous nous éloignons et que mon grand-père murmurait : « Ce pauvre Swann, quel rôle ils lui font jouer : on le fait partir pour qu'elle reste seule avec son Charlus, car c'est lui, je l'ai reconnu ! Et cette petite, mêlée à toute cette infamie ! ») l'impression laissée en moi par le ton despotique avec lequel la mère de Gilberte lui avait parlé sans qu'elle répliquât, en me la montrant comme forcée d'obéir à quelqu'un, comme n'étant pas supérieure à tout, calma un peu ma souffrance, me rendit quelque espoir et diminua mon amour. Mais bien vite cet amour s'éleva de nouveau en moi comme une réaction par quoi mon cœur humilié voulait se mettre de niveau avec Gilberte ou l'abaisser jusqu'à lui. Je l'aimais, je regrettais de ne pas avoir eu le temps et l'inspiration de l'offenser, de lui faire mal, et de la forcer à se souvenir de moi. Je la trouvais si belle que j'aurais voulu pouvoir revenir sur mes pas, pour lui crier en

haussant les épaules : « Comme je vous trouve laide, grotesque, comme vous me répugnez ! » Cependant je m'éloignais, emportant pour toujours, comme premier type d'un bonheur inaccessible aux enfants de mon espèce de par des lois naturelles impossibles à transgresser, l'image d'une petite fille rousse, à la peau semée de taches roses, qui tenait une bêche et qui riait en laissant filer sur moi de longs regards sournois et inexpressifs. Et déjà le charme dont son nom avait encensé cette place sous les épines roses où il avait été entendu ensemble par elle et par moi, allait gagner, enduire, embaumer, tout ce qui l'approchait, ses grands-parents que les miens avaient eu l'ineffable bonheur de connaître, la sublime profession d'agent de change, le douloureux quartier des Champs-Élysées qu'elle habitait à Paris.

« Léonie, dit mon grand-père en rentrant, j'aurais voulu t'avoir avec nous tantôt. Tu ne reconnaîtrais pas Tansonville. Si j'avais osé, je t'aurais coupé une branche de ces épines roses que tu aimais tant. » Mon grand-père racontait ainsi notre promenade à ma tante Léonie, soit pour la distraire, soit qu'on n'eût pas perdu tout espoir d'arriver à la faire sortir. Or elle aimait beaucoup autrefois cette propriété, et d'ailleurs les visites de Swann avaient été les dernières qu'elle avait reçues, alors qu'elle fermait déjà sa porte à tout le monde. Et de même que quand il venait maintenant prendre de ses nouvelles (elle était la seule personne de chez nous qu'il demandât encore à voir), elle lui faisait répondre qu'elle était fatiguée, mais qu'elle le laisserait entrer la prochaine fois, de même elle dit ce soir-là : « Oui, un jour qu'il fera beau, j'irai en voiture jusqu'à la porte du parc. » C'est sincèrement qu'elle le disait. Elle eût aimé revoir Swann et Tansonville ; mais le désir qu'elle en avait suffisait à ce qui lui restait de forces ; sa réalisation les eût excédées. Quelquefois le beau temps lui rendait un peu de vigueur, elle se levait, s'habillait ; la fatigue commençait avant qu'elle fût passée dans l'autre chambre et elle réclamait son lit. Ce qui avait commencé pour elle — plus tôt seulement que cela n'arrive d'habitude — c'est ce grand renoncement de la vieillesse qui se prépare à la mort, s'enveloppe dans sa chrysalide, et qu'on peut observer, à la fin des vies qui se prolongent tard, même entre les anciens amants qui se sont le plus aimés, entre les amis unis par les liens les plus spirituels

et qui à partir d'une certaine année cessent de faire le voyage ou la sortie nécessaire pour se voir, cessent de s'écrire et savent qu'ils ne communiqueront plus en ce monde. Ma tante devait parfaitement savoir qu'elle ne reverrait pas Swann, qu'elle ne quitterait plus jamais la maison, mais cette réclusion définitive devait lui être rendue assez aisée pour la raison même qui selon nous aurait dû la lui rendre plus douloureuse : c'est que cette réclusion lui était imposée par la diminution qu'elle pouvait constater chaque jour dans ses forces, et qui, en faisant de chaque action, de chaque mouvement, une fatigue, sinon une souffrance, donnait pour elle à l'inaction, à l'isolement, au silence, la douceur réparatrice et bénie du repos.

Ma tante n'alla pas voir la haie d'épines roses, mais à tous moments je demandais à mes parents si elle n'irait pas, si autrefois elle allait souvent à Tansonville, tâchant de les faire parler des parents et grands-parents de Mlle Swann qui me semblaient grands comme des Dieux. Ce nom, devenu pour moi presque mythologique, de Swann, quand je causais avec mes parents, je languissais du besoin de le leur entendre dire, je n'osais pas le prononcer moi-même, mais je les entraînai sur des sujets qui avoisinaient Gilberte et sa famille, qui la concernaient, où je ne me sentais pas exilé trop loin d'elle ; et je contraignais tout d'un coup mon père, en feignant de croire par exemple que la charge de mon grand-père avait été déjà avant lui dans notre famille, ou que la haie d'épines roses que voulait voir ma tante Léonie se trouvait en terrain communal, à rectifier mon assertion, à me dire, comme malgré moi, comme de lui-même : « Mais non, cette charge-là était au père de *Swann*, cette haie fait partie du parc de *Swann*. » Alors j'étais obligé de reprendre ma respiration, tant, en se posant sur la place où il était toujours écrit en moi, pesait à m'étouffer ce nom qui, au moment où je l'entendais, me paraissait plus plein que tout autre, parce qu'il était lourd de toutes les fois où, d'avance, je l'avais mentalement proféré. Il me causait un plaisir que j'étais confus d'avoir osé réclamer à mes parents, car ce plaisir était si grand qu'il avait dû exiger d'eux pour qu'ils me le procurassent beaucoup de peine, et sans compensation, puisqu'il n'était pas un plaisir pour eux. Aussi je détournais la conversation par discrétion. Par scrupule

aussi. Toutes les séductions singulières que je mettais dans ce nom de Swann, je les retrouvais en lui dès qu'ils le prononçaient. Il me semblait alors tout d'un coup que mes parents ne pouvaient pas ne pas les ressentir, qu'ils se trouvaient placés à mon point de vue, qu'ils apercevaient à leur tour, absolvait, épousaient mes rêves, et j'étais malheureux comme si je les avais vaincus et dépravés.

Cette année-là, quand, un peu plus tôt que d'habitude^a, mes parents eurent fixé le jour de rentrer à Paris, le matin du départ, comme on m'avait fait friser pour être photographié, coiffer avec précaution un chapeau que je n'avais encore jamais mis et revêtir une douillette de velours, après m'avoir cherché partout, ma mère me trouva en larmes dans le petit raidillon, contigu à Tansonville, en train de dire adieu aux aubépines, entourant de mes bras les branches piquantes, et, comme une princesse de tragédie à qui pèseraient ces vains ornements, ingrat envers l'importune main qui en formant tous ces nœuds avait pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux¹, foulant aux pieds mes papillotes arrachées et mon chapeau neuf. Ma mère ne fut pas touchée par mes larmes, mais elle ne put retenir un cri à la vue de la coiffe défoncée et de la douillette perdue. Je ne l'entendis pas : « Ô mes pauvres petites aubépines, disais-je en pleurant, ce n'est pas vous qui voudriez me faire du chagrin, me forcer à partir. Vous, vous ne m'avez jamais fait de peine ! Aussi je vous aimerai toujours. » Et, essuyant mes larmes, je leur promettais, quand je serais grand, de ne pas imiter la vie insensée des autres hommes et, même à Paris, les jours de printemps, au lieu d'aller faire des visites et écouter des niaiseries, de partir^b dans la campagne voir les premières aubépines.

Une fois dans les champs, on ne les quittait plus pendant tout le reste de la promenade qu'on faisait du côté de Méséglise. Ils étaient perpétuellement parcourus, comme par un chemineau invisible, par le vent qui était pour moi le génie particulier de Combray. Chaque année, le jour de notre arrivée, pour sentir que j'étais bien à Combray, je montais le retrouver qui courait dans les sayons² et me faisait courir à sa suite. On avait toujours le vent à côté de soi du côté de Méséglise, sur cette plaine bombée où pendant des lieues il ne rencontre aucun accident de terrain³. Je savais^c que Mlle Swann allait souvent à Laon

passer quelques jours et, bien que ce fût à plusieurs lieues, la distance se trouvant compensée par l'absence de tout obstacle, quand, par les chauds après-midi, je voyais un même souffle, venu de l'extrême horizon, abaisser les blés les plus éloignés, se propager comme un flot sur toute l'immense étendue et venir se coucher, murmurant et tiède, parmi les sainfoins et les trèfles, à mes pieds, cette plaine qui nous était commune à tous deux semblait nous rapprocher, nous unir, je pensais que ce souffle avait passé auprès d'elle, que c'était quelque message d'elle qu'il me chuchotait sans que je pusse le comprendre, et je l'embrassais au passage. À gauche était un village qui s'appelait Champieu (*Campus Pagani*, selon le curé). Sur la droite^a, on apercevait par-delà les blés, les deux clochers ciselés et rustiques de Saint-André-des-Champs, eux-mêmes effilés, écaillés, imbriqués d'alvéoles, guillochés, jaunissants et grumeleux, comme deux épis.

À intervalles symétriques, au milieu de l'inimitable ornementation de leurs feuilles qu'on ne peut confondre avec la feuille d'aucun autre arbre fruitier, les pommiers ouvraient leurs larges pétales de satin blanc ou suspendaient les timides bouquets de leurs rougissants boutons¹. C'est du côté de Méséglise que j'ai remarqué pour la première fois l'ombre ronde que les pommiers font sur la terre ensoleillée, et aussi ces soies d'or impalpable que le couchant tisse obliquement sous les feuilles, et que je voyais mon père interrompre de sa canne sans les faire jamais dévier.

Parfois dans le ciel de l'après-midi passait la lune blanche comme une nuée, furtive, sans éclat, comme une actrice dont ce n'est pas l'heure de jouer et qui, de la salle, en toilette de ville, regarde un moment ses camarades, s'effaçant, ne voulant pas qu'on fasse attention à elle. J'aimais à retrouver son image dans des tableaux et dans des livres, mais ces œuvres d'art étaient bien différentes — du moins pendant les premières années, avant que Bloch eût accoutumé mes yeux et ma pensée à des harmonies plus subtiles — de celles où la lune^b me paraîtrait belle aujourd'hui et où je ne l'eusse pas reconnue alors. C'était, par exemple, quelque roman de Saintine², un paysage de Gleyre³ où elle découpe nettement sur le ciel une faucille d'argent, de ces œuvres naïvement incomplètes comme étaient mes propres impressions et que

les sœurs de ma grand-mère s'indignaient de me voir aimer. Elles pensaient qu'on doit mettre devant les enfants, et qu'ils font preuve de goût en aimant d'abord, les œuvres que, parvenu à la maturité, on admire définitivement. C'est sans doute qu'elles se figuraient les mérites esthétiques comme des objets matériels qu'un œil ouvert ne peut faire autrement que de percevoir, sans avoir eu besoin d'en mûrir lentement des équivalents dans son propre cœur.

C'est du côté de Méséglise, à Montjouvain, maison située au bord d'une grande mare et adossée à un talus buissonneux que demeurerait M. Vinteuil. Aussi croisait-on souvent sur la route sa fille, conduisant un buggy à toute allure. À partir d'une certaine année on ne la rencontra plus seule, mais avec une amie plus âgée, qui avait mauvaise réputation dans le pays et qui un jour s'installa définitivement à Montjouvain. On disait : « Faut-il que ce pauvre M. Vinteuil soit aveuglé par la tendresse pour ne pas s'apercevoir de ce qu'on raconte, et permettre à sa fille, lui qui se scandalise d'une parole *déplacée*, de faire vivre sous son toit une femme pareille. Il dit que c'est une femme supérieure, un grand cœur et qu'elle aurait eu des dispositions extraordinaires pour la musique si elle les avait cultivées. Il peut être sûr que ce n'est pas de musique qu'elle s'occupe avec sa fille. » M. Vinteuil le disait ; et il est en effet remarquable combien une personne excite toujours d'admiration pour ses qualités morales chez les parents de toute autre personne avec qui elle a des relations charnelles. L'amour physique, si injustement décrié, force tellement tout être à manifester jusqu'aux moindres parcelles qu'il possède de bonté, d'abandon de soi, qu'elles resplendissent jusqu'aux yeux de l'entourage immédiat. Le docteur Percepied à qui sa grosse voix et ses gros sourcils permettaient de tenir tant qu'il voulait le rôle de perfide dont il n'avait pas le physique, sans compromettre en rien sa réputation inébranlable et imméritée de bourru bienfaisant, savait faire rire aux larmes le curé et tout le monde en disant d'un ton rude : « Hé bien ! il paraît qu'elle fait de la musique avec son amie, Mlle Vinteuil. Ça a l'air de vous étonner. Moi je sais pas. C'est le père Vinteuil qui m'a encore dit ça hier. Après tout, elle a bien le droit d'aimer la musique, c'te fille. Moi je ne suis pas pour contrarier les vocations artistiques des enfants, Vinteuil non plus à ce qu'il paraît.

Et puis lui aussi il fait de la musique avec l'amie de sa fille. Ah ! sapristi on en fait une musique dans c'te boîte-là. Mais qu'est-ce que vous avez à rire ? mais ils font trop de musique ces gens. L'autre jour j'ai rencontré le père Vinteuil près du cimetière. Il ne tenait pas sur ses jambes. »

Pour ceux qui comme nous virent^a à cette époque M. Vinteuil éviter les personnes qu'il connaissait, se détourner quand il les apercevait, vieillir en quelques mois, s'absorber dans son chagrin, devenir incapable de tout effort qui n'avait pas directement le bonheur de sa fille pour but, passer des journées entières devant la tombe de sa femme — il eût été difficile de ne pas comprendre qu'il était en train de mourir de chagrin, et de supposer qu'il ne se rendait pas compte des propos qui couraient. Il les connaissait, peut-être même y ajoutait-il foi. Il n'est peut-être pas une personne, si grande que soit sa vertu, que la complexité des circonstances ne puisse amener à vivre un jour dans la familiarité du vice qu'elle condamne le plus formellement — sans qu'elle le reconnaisse d'ailleurs tout à fait sous le déguisement de faits particuliers qu'il revêt pour entrer en contact avec elle et la faire souffrir : paroles bizarres, attitude inexplicable, un certain soir, de tel être qu'elle a par ailleurs tant de raisons pour aimer. Mais pour un homme comme M. Vinteuil il devait entrer bien plus de souffrance que pour un autre dans la résignation à une de ces situations qu'on croit à tort être l'apanage exclusif du monde de la bohème : elles se produisent chaque fois qu'a besoin de se réserver la place et la sécurité qui lui sont nécessaires, un vice que la nature elle-même fait épanouir chez un enfant, parfois rien qu'en mêlant les vertus de son père et de sa mère, comme la couleur de ses yeux. Mais de ce que M. Vinteuil connaissait^b peut-être la conduite de sa fille, il ne s'ensuit pas que son culte pour elle en eût été diminué. Les faits ne pénètrent pas dans le monde où vivent nos croyances, ils n'ont pas fait naître celles-ci, ils ne les détruisent pas ; ils peuvent leur infliger les plus constants démentis sans les affaiblir, et une avalanche de malheurs ou de maladies se succédant sans interruption dans une famille, ne la fera pas douter de la bonté de son Dieu ou du talent de son médecin. Mais quand M. Vinteuil songeait à sa fille et à lui-même du point de vue du monde, du point de vue

de leur réputation, quand il cherchait à se situer avec elle au rang qu'ils occupaient dans l'estime générale, alors ce jugement d'ordre social, il le portait exactement comme l'eût fait l'habitant de Combray qui lui eût été le plus hostile, il se voyait avec sa fille dans le dernier bas-fond, et ses manières en avaient reçu depuis peu cette humilité, ce respect pour ceux qui se trouvaient au-dessus de lui et qu'il voyait d'en bas (eussent-ils été fort au-dessous de lui jusque-là), cette tendance à chercher à remonter jusqu'à eux, qui est une résultante presque mécanique de toutes les déchéances. Un jour que nous marchions avec Swann dans une rue de Combray, M. Vinteuil qui débouchait d'une autre, s'était trouvé trop brusquement en face de nous pour avoir le temps de nous éviter ; et Swann avec cette orgueilleuse charité de l'homme du monde qui, au milieu de la dissolution de tous ses préjugés moraux, ne trouve dans l'infamie d'autrui qu'une raison d'exercer envers lui une bienveillance dont les témoignages chatouillent d'autant plus l'amour-propre de celui qui les donne, qu'il les sent plus précieux à celui qui les reçoit, avait longuement causé avec M. Vinteuil, à qui, jusque-là il n'adressait pas la parole, et lui avait demandé avant de nous quitter s'il n'enverrait pas un jour sa fille jouer à Tansonville. C'était une invitation qui, il y a deux ans, eût indigné M. Vinteuil, mais qui, maintenant, le remplissait de sentiments si reconnaissants qu'il se croyait obligé par eux, à ne pas avoir l'indiscrétion de l'accepter. L'amabilité de Swann envers sa fille lui semblait être en soi-même un appui si honorable et si délicieux qu'il pensait qu'il valait peut-être mieux ne pas s'en servir, pour avoir la douceur toute platonique de le conserver.

« Quel homme exquis », nous dit-il, quand Swann nous eut quittés, avec la même enthousiaste vénération qui tient de spirituelles et jolies bourgeoises en respect et sous le charme d'une duchesse, fût-elle laide et sotte. « Quel homme exquis ! Quel malheur qu'il ait fait un mariage tout à fait déplacé. »

Et alors, tant les gens les plus sincères sont mêlés d'hypocrisie et dépouillent en causant avec une personne l'opinion qu'ils ont d'elle et expriment dès qu'elle n'est plus là, mes parents déplorèrent avec M. Vinteuil le mariage de Swann au nom de principes et de convenances auxquels (par cela même qu'ils les invoquaient en commun

avec lui, en braves gens de même acabit) ils avaient l'air de sous-entendre qu'il n'était pas contrevenu à Montjouvain. M. Vinteuil n'envoya pas sa fille chez Swann. Et celui-ci fut le premier à le regretter. Car chaque fois qu'il venait de quitter M. Vinteuil, il se rappelait qu'il avait depuis quelque temps un renseignement à lui demander sur quelqu'un qui portait le même nom que lui, un de ses parents, croyait-il. Et cette fois-là il s'était bien promis de ne pas oublier ce qu'il avait à lui dire, quand M. Vinteuil enverrait sa fille à Tansonville.

Comme la promenade du côté de Méséglise^a était la moins longue des deux que nous faisions autour de Combray et qu'à cause de cela on la réservait pour les temps incertains, le climat du côté de Méséglise était assez pluvieux et nous ne perdions jamais de vue la lisière des bois de Roussainville dans l'épaisseur desquels nous pourrions nous mettre à couvert.

Souvent le soleil se cachait derrière une nuée qui déformait son ovale et dont il jaunissait la bordure. L'éclat, mais non la clarté, était enlevé à la campagne où toute vie semblait suspendue, tandis que le petit village de Roussainville sculptait sur le ciel le relief de ses arêtes blanches avec une précision et un fini accablants. Un peu de vent^b faisait voler un corbeau qui retombait dans le lointain, et, contre le ciel blanchissant, le lointain des bois paraissait plus bleu, comme peint dans ces camaïeux qui décorent les trumeaux des anciennes demeures.

Mais d'autres fois se mettait à tomber la pluie dont nous avait menacés le capucin que l'opticien avait à sa devanture ; les gouttes d'eau comme des oiseaux migrants qui prennent leur vol tous ensemble, descendaient à rangs pressés du ciel. Elles ne se séparent point, elles ne vont pas à l'aventure pendant la rapide traversée, mais chacune tenant sa place, attire à elle celle qui la suit et le ciel en est plus obscurci qu'au départ des hirondelles. Nous nous réfugiions dans le bois. Quand leur voyage semblait fini, quelques-unes, plus débiles, plus lentes, arrivaient encore. Mais nous ressortions de notre abri, car les gouttes se plaisent aux feuillages, et la terre était déjà presque séchée que plus d'une s'attardait à jouer sur les nervures d'une feuille, et suspendue à la pointe, reposée, brillant au soleil, tout d'un coup se laissait glisser de toute la hauteur de la branche et nous tombait sur le nez.

Souvent¹ aussi nous allions nous abriter, pêle-mêle avec les Saints et les Patriarches de pierre sous le porche de Saint-André-des-Champs. Que cette église était française ! Au-dessus de la porte, les Saints, les rois-chevaliers une fleur de lys à la main, des scènes de noces et de funérailles, étaient représentés comme ils pouvaient l'être dans l'âme de Françoise. Le sculpteur avait aussi narré certaines anecdotes relatives à Aristote et à Virgile² de la même façon que Françoise à la cuisine parlait volontiers de saint Louis comme si elle l'avait personnellement connu, et généralement pour faire honte par la comparaison à mes grands-parents moins « justes ». On sentait que les notions que l'artiste médiéval et la paysanne médiévale (survivant au XIX^e siècle) avaient de l'histoire ancienne ou chrétienne, et qui se distinguaient par autant d'inexactitude que de bonhomie, ils les tenaient non des livres, mais d'une tradition à la fois antique et directe, ininterrompue, orale, déformée, méconnaissable et vivante. Une autre personnalité de Combray que je reconnaissais aussi, virtuelle et prophétisée, dans la sculpture gothique de Saint-André-des-Champs c'était le jeune Théodore, le garçon de chez Camus. Françoise sentait d'ailleurs si bien en lui un pays et un contemporain que, quand ma tante Léonie était trop malade pour que Françoise pût suffire à la retourner dans son lit, à la porter dans son fauteuil, plutôt que de laisser la fille de cuisine monter se faire « bien voir » de ma tante, elle appelait Théodore. Or, ce garçon qui passait et avec raison pour si mauvais sujet, était tellement rempli de l'âme qui avait décoré Saint-André-des-Champs et notamment des sentiments de respect que Françoise trouvait dus aux « pauvres malades », à « sa pauvre maîtresse », qu'il avait pour soulever la tête de ma tante sur son oreiller la mine naïve et zélée des petits anges des bas-reliefs, s'empressant, un cierge à la main, autour de la Vierge défaillante³, comme si les visages de pierre sculptée, grisâtres et nus, ainsi que sont les bois en hiver, n'étaient qu'un ensommeillement, qu'une réserve, prête à refleurir dans la vie en innombrables visages populaires, révérends et futés comme celui de Théodore, enluminés de la rougeur d'une pomme mûre. Non plus appliquée à la pierre comme ces petits anges, mais détachée du porche, d'une stature plus qu'humaine, debout sur un socle comme sur un tabouret

qui lui évitât de poser ses pieds sur le sol humide, une sainte avait les joues pleines, le sein ferme et qui gonflait la draperie comme une grappe mûre dans un sac de crin, le front étroit, le nez court et mutin, les prunelles enfoncées, l'air valide, insensible et courageux des paysannes de la contrée. Cette ressemblance qui insinuait dans la statue une douceur que je n'y avais pas cherchée, était souvent certifiée par quelque fille des champs, venue comme nous se mettre à couvert et dont la présence, pareille à celle de ces feuillages pariétaires qui ont poussé à côté des feuillages sculptés, semblait destinée à permettre, par une confrontation avec la nature, de juger de la vérité de l'œuvre d'art. Devant nous^a, dans le lointain, terre promise ou maudite, Roussainville, dans les murs duquel je n'ai jamais pénétré, Roussainville, tantôt, quand la pluie avait déjà cessé pour nous, continuait à être châtié comme un village de la Bible par toutes les lances de l'orage qui flagellaient obliquement les demeures de ses habitants, ou bien était déjà pardonné par Dieu le Père qui faisait descendre vers lui, inégalement longues, comme les rayons d'un ostensor d'autel, les tiges d'or effrangées de son soleil reparu.

Quelquefois le temps était tout à fait gâté, il fallait rentrer et rester enfermé dans la maison. Ça et là au loin dans la campagne que l'obscurité et l'humidité faisaient ressembler à la mer, des maisons isolées, accrochées au flanc d'une colline plongée dans la nuit et dans l'eau, brillaient comme des petits bateaux qui ont replié leurs voiles et sont immobiles au large pour toute la nuit. Mais qu'importait^b la pluie, qu'importait l'orage ! L'été, le mauvais temps n'est qu'une humeur passagère, superficielle, du beau temps sous-jacent et fixe, bien différent du beau temps instable et fluide de l'hiver et qui, au contraire, installé sur la terre où il s'est solidifié en denses feuillages sur lesquels la pluie peut s'égoutter sans compromettre la résistance de leur permanente joie, a hissé pour toute la saison, jusque dans les rues du village, aux murs des maisons et des jardins, ses pavillons de soie violette ou blanche. Assis dans le petit salon, où j'attendais l'heure du dîner en lisant, j'entendais l'eau dégoutter de nos marronniers, mais je savais que l'averse ne faisait que vernir leurs feuilles et qu'ils promettaient de demeurer là, comme des gages de l'été, toute la nuit pluvieuse, à

assurer la continuité du beau temps ; qu'il avait beau pleuvoir, demain, au-dessus de la barrière blanche de Tansonville, onduleraient, aussi nombreuses, de petites feuilles en forme de cœur ; et c'est sans tristesse que j'apercevais le peuplier de la rue des Perchamps adresser à l'orage des supplications et des salutations désespérées ; c'est sans tristesse que j'entendais au fond du jardin les derniers roulements du tonnerre roucouler dans les lilas.

Si le temps était mauvais dès le matin, mes parents renonçaient à la promenade et je ne sortais pas. Mais je pris ensuite l'habitude d'aller, ces jours-là, marcher seul du côté de Méséglise-la-Vineuse, dans l'automne où nous dûmes venir à Combray pour la succession de ma tante Léonie, car elle était enfin morte, faisant triompher à la fois ceux qui prétendaient que son régime affaiblissant finirait par la tuer, et non moins les autres qui avaient toujours soutenu qu'elle souffrait d'une maladie non pas imaginaire mais organique, à l'évidence de laquelle les sceptiques seraient bien obligés de se rendre quand elle y aurait succombé ; et ne causant par sa mort de grande douleur qu'à un seul être, mais à celui-là, sauvage. Pendant les quinze jours que dura la dernière maladie de ma tante, Françoise ne la quitta pas un instant, ne se déshabilla pas, ne laissa personne lui donner aucun soin, et ne quitta son corps que quand il fut enterré. Alors nous comprîmes que cette sorte de crainte où Françoise avait vécu des mauvaises paroles, des soupçons, des colères de ma tante avait développé chez elle un sentiment que nous avions pris pour de la haine et qui était de la vénération et de l'amour. Sa véritable maîtresse, aux décisions impossibles à prévoir, aux ruses difficiles à déjouer, au bon cœur facile à fléchir, sa souveraine, son mystérieux et tout-puissant monarque n'était plus. À côté d'elle nous comptions pour bien peu de chose. Il était loin le temps où quand nous avions commencé à venir passer nos vacances à Combray, nous possédions autant de prestige que ma tante aux yeux de Françoise. Cet automne-là tout occupés^a des formalités à remplir, des entretiens avec les notaires et avec les fermiers, mes parents n'ayant guère de loisir pour faire des sorties que le temps d'ailleurs contrariait, prirent l'habitude de me laisser aller me promener sans eux du côté de Méséglise, enveloppé dans un grand plaid qui me protégeait contre la pluie et que je jetais d'autant plus

volontiers sur mes épaules que je sentais que ses rayures écossaises scandalisaient Françoise, dans l'esprit de qui on n'aurait pu faire entrer l'idée que la couleur des vêtements n'a rien à faire avec le deuil et à qui d'ailleurs le chagrin que nous avions de la mort de ma tante plaisait peu, parce que nous n'avions pas donné de grand repas funèbre, que nous ne prenions pas un son de voix spécial pour parler d'elle, que même parfois je chantonnais. Je suis sûr que dans un livre — et en cela j'étais bien moi-même comme Françoise — cette conception du deuil d'après la *Chanson de Roland*¹ et le portail de Saint-André-des-Champs m'eût été sympathique. Mais dès que Françoise était auprès de moi, un démon me poussait à souhaiter qu'elle fût en colère, je saisisais le moindre prétexte pour lui dire que je regrettais ma tante parce que c'était une bonne femme, malgré ses ridicules, mais nullement parce que c'était ma tante, qu'elle eût pu être ma tante et me sembler odieuse, et sa mort ne me faire aucune peine, propos qui m'eussent semblé ineptes dans un livre.

Si alors Françoise remplie comme un poète d'un flot de pensées confuses sur le chagrin, sur les souvenirs de famille, s'excusait de ne pas savoir répondre à mes théories et disait : « Je ne sais pas m'exprimer », je triomphais de cet aveu avec un bon sens ironique et brutal digne du docteur Percepied ; et si elle ajoutait : « Elle était tout de même de la parentèse, il reste toujours le respect qu'on doit à la parentèse », je haussais les épaules et je me disais : « Je suis bien bon de discuter avec une illettrée qui fait des cuirs pareils », adoptant ainsi pour juger Françoise le point de vue mesquin d'hommes dont ceux qui les méprisent le plus dans l'impartialité de la méditation, sont fort capables de tenir le rôle quand ils jouent une des scènes vulgaires de la vie.

Mes promenades de cet automne-là furent d'autant plus agréables que je les faisais après de longues heures passées sur un livre². Quand j'étais fatigué d'avoir lu toute la matinée dans la salle, jetant mon plaid sur mes épaules, je sortais : mon corps obligé depuis longtemps de garder l'immobilité, mais qui s'était chargé sur place d'animation et de vitesse accumulées, avait besoin ensuite, comme une toupie qu'on lâche, de les dépenser dans toutes les directions. Les murs des maisons, la haie de Tansonville, les arbres du bois de Roussainville, les buissons auxquels

s'adosse Montjouvain, recevaient^a des coups de parapluie ou de canne, entendaient des cris joyeux, qui n'étaient, les uns et les autres, que des idées confuses qui m'exaltaient et qui n'ont pas atteint le repos dans la lumière, pour avoir préféré à un lent et difficile éclaircissement, le plaisir d'une dérivation plus aisée vers une issue immédiate. La plupart des prétendues traductions de ce que nous avons ressenti ne font ainsi que nous en débarrasser en le faisant sortir de nous sous une forme indistincte qui ne nous apprend pas à le connaître. Quand j'essaye de faire le compte de ce que je dois au côté de Méséglise, des humbles découvertes dont il fut le cadre fortuit ou le nécessaire inspirateur, je me rappelle que c'est, cet automne-là, dans une de ces promenades, près du talus broussailleux qui protège Montjouvain, que je fus frappé pour la première fois de ce désaccord entre nos impressions et leur expression habituelle. Après une heure de pluie et de vent contre lesquels j'avais lutté avec allégresse, comme j'arrivais au bord de la mare de Montjouvain, devant une petite cahute recouverte en tuiles où le jardinier de M. Vinteuil serrait ses instruments de jardinage, le soleil venait de reparaitre, et ses dorures lavées par l'averse reluisaient à neuf dans le ciel, sur les arbres, sur le mur de la cahute, sur son toit de tuile encore mouillé, à la crête duquel se promenait une poule. Le vent qui soufflait tirait horizontalement les herbes folles qui avaient poussé dans la paroi du mur, et les plumes de duvet de la poule, qui, les unes et les autres se laissaient filer au gré de son souffle jusqu'à l'extrémité de leur longueur, avec l'abandon de choses inertes et légères. Le toit de tuile faisait dans la mare, que le soleil rendait de nouveau réfléchissante, une marbrure rose, à laquelle je n'avais encore jamais fait attention. Et voyant sur l'eau et à la face du mur un pâle sourire répondre au sourire du ciel, je m'écriai dans mon enthousiasme en brandissant mon parapluie refermé : « Zut, zut, zut, zut. » Mais en même temps je sentis que mon devoir eût été de ne pas m'en tenir à ces mots opaques et de tâcher de voir plus clair dans mon ravissement.

Et c'est à ce moment-là encore — grâce à un paysan qui passait, l'air déjà d'être d'assez mauvaise humeur, qui le fut davantage quand il faillit recevoir mon parapluie dans la figure, et qui répondit sans chaleur à mes « beau temps, n'est-ce pas, il fait bon marcher » — que j'appris

que les mêmes émotions ne se produisent pas simultanément, dans un ordre préétabli, chez tous les hommes. Plus tard chaque fois qu'une lecture un peu longue m'avait mis en humeur de causer, le camarade à qui je brûlais d'adresser la parole venait justement de se livrer au plaisir de la conversation et désirait maintenant qu'on le laissât lire tranquille. Si je venais de penser à mes parents avec tendresse et de prendre les décisions les plus sages et les plus propres à leur faire plaisir, ils avaient employé le même temps à apprendre une peccadille que j'avais oubliée et qu'ils me reprochaient sévèrement au moment où je m'élançais vers eux pour les embrasser¹.

Parfois à l'exaltation que me donnait la solitude, s'en ajoutait une autre que je ne savais pas en départager nettement, causée par le désir de voir surgir devant moi une paysanne, que je pourrais serrer dans mes bras. Né brusquement, et sans que j'eusse eu le temps de le rapporter exactement à sa cause, au milieu de pensées très différentes, le plaisir dont il était accompagné ne me semblait qu'un degré supérieur de celui qu'elles me donnaient. Je faisais un mérite de plus à tout ce qui était à ce moment-là dans mon esprit, au reflet rose du toit de tuile, aux herbes folles, au village de Roussainville où je désirais depuis longtemps aller, aux arbres de son bois, au clocher de son église, de cet émoi nouveau qui me les faisait seulement paraître plus désirables parce que je croyais que c'était eux qui le provoquaient, et qui semblait ne vouloir que me porter vers eux plus rapidement quand il enflait ma voile d'une brise puissante, inconnue et propice. Mais si ce désir qu'une femme apparût ajoutait pour moi aux charmes de la nature quelque chose de plus exaltant, les charmes de la nature, en retour, élargissaient ce que celui de la femme aurait eu de trop restreint. Il me semblait que la beauté des arbres c'était encore la sienne et que l'âme de ces horizons, du village de Roussainville, des livres que je lisais cette année-là, son baiser me la livrerait ; et mon imagination reprenant des forces au contact de ma sensualité, ma sensualité se répandant dans tous les domaines de mon imagination, mon désir n'avait plus de limites. C'est qu'aussi — comme il arrive dans ces moments de rêverie au milieu de la nature où l'action de l'habitude étant suspendue, nos notions abstraites des choses mises de côté, nous croyons d'une

foi profonde, à l'originalité, à la vie individuelle du lieu où nous nous trouvons — la passante qu'appelait mon désir me semblait être non un exemplaire quelconque de ce type général : la femme, mais un produit nécessaire et naturel de ce sol. Car en ce temps-là tout ce qui n'était pas moi, la terre et les êtres, me paraissait plus précieux, plus important, doué d'une existence plus réelle que cela ne paraît aux hommes faits. Et la terre et les êtres je ne les séparais pas. J'avais le désir d'une paysanne de Méséglise ou de Roussainville, d'une pêcheuse de Balbec, comme j'avais le désir de Méséglise et de Balbec. Le plaisir qu'elles pouvaient me donner m'aurait paru moins vrai, je n'aurais plus cru en lui, si j'en avais modifié à ma guise les conditions. Connaître à Paris une pêcheuse de Balbec ou une paysanne de Méséglise c'eût été recevoir des coquillages que je n'aurais pas vus sur la plage, une fougère que je n'aurais pas trouvée dans les bois, c'eût été retrancher au plaisir que la femme me donnerait tous ceux au milieu desquels l'avait enveloppée mon imagination. Mais errer ainsi dans les bois de Roussainville sans une paysanne à embrasser, c'était ne pas connaître de ces bois le trésor caché, la beauté profonde. Cette fille que je ne voyais que criblée de feuillages, elle était elle-même pour moi comme une plante locale d'une espèce plus élevée seulement que les autres et dont la structure permet d'approcher de plus près qu'en elles, la saveur profonde du pays. Je pouvais d'autant plus facilement le croire (et que les caresses par lesquelles elle m'y ferait parvenir, seraient aussi d'une sorte particulière et dont je n'aurais pas pu connaître le plaisir par une autre qu'elle), que j'étais pour longtemps encore à l'âge où l'on n'a pas encore abstrait ce plaisir de la possession des femmes différentes avec lesquelles on l'a goûté, où on ne l'a pas réduit à une notion générale qui les fait considérer dès lors comme les instruments interchangeables d'un plaisir toujours identique. Il n'existe même pas, isolé, séparé et formulé dans l'esprit, comme le but qu'on poursuit en s'approchant d'une femme, comme la cause du trouble préalable qu'on ressent. À peine y songe-t-on comme à un plaisir qu'on aura ; plutôt, on l'appelle son charme à elle ; car on ne pense pas à soi, on ne pense qu'à sortir de soi. Obscurément attendu^a, immanent et caché, il porte seulement à un tel paroxysme au moment où il s'accomplit,

les autres plaisirs que nous causent les doux regards, les baisers de celle qui est auprès de nous, qu'il nous apparût surtout à nous-même comme une sorte de transport de notre reconnaissance pour la bonté de cœur de notre compagne et pour sa touchante prédilection à notre égard que nous mesurons aux bienfaits, au bonheur dont elle nous comble.

Hélas, c'était en vain que j'implorais le donjon de Roussainville, que je lui^a demandais de faire venir auprès de moi quelque enfant de son village, comme au seul confident que j'avais eu de mes premiers désirs, quand au haut de notre maison de Combray, dans le petit cabinet sentant l'iris, je ne voyais que sa tour au milieu du carreau de la fenêtre entr'ouverte, pendant qu'avec les hésitations héroïques du voyageur qui entreprend une exploration ou du désespéré qui se suicide, défaillant, je me frayais en moi-même une route inconnue et que je croyais mortelle, jusqu'au moment où une trace naturelle comme celle d'un colimaçon s'ajoutait aux feuilles du cassis sauvage qui se penchaient jusqu'à moi. En vain je le suppliais maintenant. En vain, tenant l'étendue dans le champ de ma vision, je la drainais de mes regards qui eussent voulu en ramener une femme. Je pouvais aller jusqu'au porche de Saint-André-des-Champs ; jamais ne s'y trouvait la paysanne que je n'eusse pas manqué d'y rencontrer si j'avais été avec mon grand-père et dans l'impossibilité de lier conversation avec elle. Je fixais^b indéfiniment le tronc d'un arbre lointain, de derrière lequel elle allait surgir et venir à moi ; l'horizon scruté restait désert, la nuit tombait, c'était sans espoir que mon attention s'attachait, comme pour aspirer les créatures qu'ils pouvaient recéler, à ce sol stérile, à cette terre épuisée ; et ce n'était plus d'allégresse, c'était de rage que je frappais les arbres du bois de Roussainville d'entre lesquels ne sortait pas plus d'êtres vivants que s'ils eussent été des arbres peints sur la toile d'un panorama, quand, ne pouvant me résigner à rentrer à la maison avant d'avoir serré dans mes bras la femme que j'avais tant désirée, j'étais pourtant obligé de reprendre le chemin de Combray en m'avouant à moi-même qu'était de moins en moins probable le hasard qui l'eût mise sur mon chemin. Et s'y fût-elle trouvée, d'ailleurs, eussé-je osé lui parler ? Il me semblait qu'elle m'eût considéré comme un fou ; je cessais de croire partagés par d'autres êtres, de croire

vrais en dehors de moi les désirs que je formais pendant ces promenades et qui ne se réalisaient pas. Ils ne m'apparaissaient plus^a que comme les créations purement subjectives, impuissantes, illusoire, de mon tempérament. Ils n'avaient plus de lien avec la nature, avec la réalité qui dès lors perdait tout charme et toute signification et n'était plus à ma vie qu'un cadre conventionnel comme l'est à la fiction d'un roman le wagon sur la banquette duquel le voyageur le lit pour tuer le temps.

C'est¹ peut-être d'une impression ressentie aussi auprès de Montjouvain, quelques années plus tard, impression restée obscure alors, qu'est sortie, bien après, l'idée que je me suis faite du sadisme. On verra plus tard que, pour de tout autres raisons, le souvenir de cette impression devait jouer un rôle important dans ma vie. C'était par un temps^b très chaud ; mes parents, qui avaient dû s'absenter pour toute la journée, m'avaient dit de rentrer aussi tard que je voudrais ; et étant allé jusqu'à la mare de Montjouvain où j'aimais revoir les reflets du toit de tuile, je m'étais étendu à l'ombre et endormi dans les buissons du talus qui domine la maison, là où j'avais attendu mon père autrefois, un jour qu'il était allé voir M. Vinteuil. Il faisait presque nuit quand je m'éveillai, je voulus me lever, mais je vis Mlle Vinteuil (autant que je pus la reconnaître, car je ne l'avais pas vue souvent à Combray, et seulement quand elle était encore une enfant, tandis qu'elle commençait d'être une jeune fille) qui probablement^c venait de rentrer, en face de moi, à quelques centimètres de moi, dans cette chambre où son père avait reçu le mien et dont elle avait fait son petit salon à elle. La fenêtre était entrouverte, la lampe était allumée, je voyais tous ses mouvements sans qu'elle me vît, mais en m'en allant j'aurais fait craquer les buissons, elle m'aurait entendu et elle aurait pu croire que je m'étais caché là pour l'épier.

Elle était en grand deuil, car son père était mort depuis peu. Nous n'étions pas allés la voir, ma mère ne l'avait pas voulu à cause d'une vertu qui chez elle limitait seule les effets de la bonté : la pudeur ; mais elle la plaignait profondément. Ma mère se rappelait la triste fin de vie de M. Vinteuil, tout absorbée d'abord par les soins de mère et de bonne d'enfant qu'il donnait à sa fille, puis par les souffrances que celle-ci lui avait causées ; elle

revoyait le visage torturé qu'avait eu le vieillard tous les derniers temps ; elle savait qu'il avait renoncé à jamais à achever de transcrire au net toute son œuvre des dernières années, pauvres morceaux d'un vieux professeur de piano, d'un ancien organiste de village dont nous imaginions bien qu'ils n'avaient guère de valeur en eux-mêmes, mais que nous ne méprisions pas parce qu'ils en avaient tant pour lui dont ils avaient été la raison de vivre avant qu'il les sacrifiât à sa fille, et qui pour la plupart pas même notés, conservés seulement dans sa mémoire, quelques-uns inscrits sur des feuillets épars, illisibles, resteraient inconnus ; ma mère pensait à cet autre renoncement plus cruel encore auquel M. Vinteuil avait été contraint, le renoncement à un avenir de bonheur honnête et respecté pour sa fille ; quand elle évoquait toute cette détresse suprême de l'ancien maître de piano de mes tantes, elle éprouvait un véritable chagrin et songeait avec effroi à celui autrement amer que devait éprouver Mlle Vinteuil tout mêlé du remords d'avoir à peu près tué son père. « Pauvre M. Vinteuil, disait^a ma mère, il a vécu et il est mort pour sa fille, sans avoir reçu son salaire. Le recevra-t-il après sa mort et sous quelle forme ? Il ne pourrait lui venir que d'elle. »

Au fond du salon de Mlle Vinteuil, sur la cheminée était posé un petit portrait de son père que vivement elle alla chercher au moment où retentit le roulement d'une voiture qui venait de la route, puis elle se jeta sur un canapé, et tira près d'elle une petite table sur laquelle elle plaça le portrait, comme M. Vinteuil autrefois avait mis à côté de lui le morceau qu'il avait le désir de jouer à mes parents. Bientôt son amie^b entra. Mlle Vinteuil l'accueillit sans se lever, ses deux mains derrière la tête et se recula sur le bord opposé du sofa comme pour lui faire une place. Mais aussitôt elle sentit qu'elle semblait ainsi lui imposer une attitude qui lui était peut-être importune. Elle pensa que son amie aimerait peut-être mieux être loin d'elle sur une chaise, elle se trouva indiscrete, la délicatesse de son cœur s'en alarma ; reprenant toute la place sur le sofa elle ferma les yeux et se mit à bâiller pour indiquer que l'envie de dormir était la seule raison pour laquelle elle s'était ainsi étendue. Malgré la familiarité rude et dominatrice qu'elle avait avec sa camarade, je reconnaissais les gestes obséquieux et réticents, les brusques scrupules de son

père. Bientôt elle se leva^a, feignit de vouloir fermer les volets et de n'y pas réussir.

« Laisse donc tout ouvert, j'ai chaud, dit son amie.

— Mais c'est assommant, on nous verra », répondit Mlle Vinteuil.

Mais elle devina sans doute que son amie penserait qu'elle n'avait dit ces mots que pour la provoquer à lui répondre par certains autres qu'elle avait en effet le désir d'entendre, mais que par discrétion elle voulait lui laisser l'initiative de prononcer. Aussi son regard que je ne pouvais distinguer, dut-il prendre l'expression qui plaisait tant à ma grand-mère, quand elle ajouta vivement :

« Quand je dis nous voir, je veux dire nous voir lire, c'est assommant, quelque chose insignifiante qu'on fasse, de penser que des yeux vous voient. »

Par une générosité instinctive et une politesse involontaire elle taisait les mots prémédités qu'elle avait jugés indispensables à la pleine réalisation de son désir. Et à tous moments au fond d'elle-même une vierge timide et suppliante implorait et faisait reculer un soudard fruste et vainqueur.

« Oui, c'est probable^b qu'on nous regarde à cette heure-ci, dans cette campagne fréquentée, dit ironiquement son amie. Et puis quoi ? » ajouta-t-elle (en croyant devoir accompagner d'un clignement d'yeux malicieux et tendre, ces mots qu'elle récita par bonté, comme un texte qu'elle savait être agréable à Mlle Vinteuil, d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre cynique) « quand même on nous verrait ce n'en est que meilleur. »

Mlle Vinteuil frémit et se leva. Son cœur scrupuleux et sensible ignorait quelles paroles devaient spontanément venir s'adapter à la scène que ses sens réclamaient. Elle cherchait le plus loin qu'elle pouvait de sa vraie nature morale, à trouver le langage propre à la fille vicieuse qu'elle désirait d'être, mais les mots qu'elle pensait que celle-ci eût prononcés sincèrement lui paraissaient faux dans sa bouche. Et le peu qu'elle s'en permettait était dit sur un ton guindé où ses habitudes de timidité paralysaient ses velléités d'audace, et s'entremêlait de : « tu n'as pas froid, tu n'as pas trop chaud, tu n'as pas envie d'être seule et de lire ? »

« Mademoiselle me semble avoir des pensées bien lubriques, ce soir », finit-elle par dire, répétant sans doute

une phrase qu'elle avait entendue autrefois dans la bouche de son amie.

Dans l'échancrure de son corsage de crêpe Mlle Vinteuil sentit que son amie piquait un baiser, elle poussa un petit cri, s'échappa, et elles se poursuivirent en sautant, faisant voler leurs larges manches comme des ailes et gloussant et piaillant comme des oiseaux amoureux. Puis Mlle Vinteuil finit par tomber sur le canapé, recouverte par le corps de son amie. Mais celle-ci tournait le dos à la petite table sur laquelle était placé le portrait de l'ancien professeur de piano. Mlle Vinteuil comprit que son amie ne le verrait pas si elle n'attirait pas sur lui son attention, et elle lui dit, comme si elle venait seulement de le remarquer :

« Oh ! ce portrait de mon père qui nous regarde, je ne sais pas qui a pu le mettre là, j'ai pourtant dit vingt fois que ce n'était pas sa place. »

Je me souvins que c'étaient les mots que M. Vinteuil avait dits à mon père à propos du morceau de musique. Ce portrait^a leur servait sans doute habituellement pour des profanations rituelles, car son amie lui répondit par ces paroles qui devaient faire partie de ses réponses liturgiques :

« Mais laisse-le donc où il est, il n'est plus là pour nous embêter. Crois-tu qu'il pleurnicherait, qu'il voudrait te mettre ton manteau, s'il te voyait là, la fenêtre ouverte, le vilain singe. »

Mlle Vinteuil répondit par des paroles de doux reproche : « Voyons, voyons », qui prouvaient la bonté de sa nature, non qu'elles fussent dictées par l'indignation que cette façon de parler de son père eût pu lui causer (évidemment c'était là un sentiment qu'elle s'était habituée, à l'aide de quels sophismes ? à faire taire en elle dans ces minutes-là), mais parce qu'elles étaient comme un frein que pour ne pas se montrer égoïste elle mettait elle-même au plaisir que son amie cherchait à lui procurer. Et puis cette modération souriante en répondant à ces blasphèmes, ce reproche hypocrite et tendre, paraissaient peut-être à sa nature franche et bonne, une forme particulièrement infâme, une forme douceuse de cette scélératesse qu'elle cherchait à s'assimiler. Mais elle ne put résister à l'attrait du plaisir qu'elle éprouverait à être traitée avec douceur par une personne si implacable envers un mort sans

défense ; elle sauta sur les genoux de son amie, et lui tendit chastement son front à baiser comme elle aurait pu faire si elle avait été sa fille, sentant avec délices qu'elles allaient ainsi toutes deux au bout de la cruauté en ravissant à M. Vinteuil, jusque dans le tombeau, sa paternité. Son amie lui prit la tête entre ses mains et lui déposa un baiser sur le front avec cette docilité que lui rendait facile la grande affection qu'elle avait pour Mlle Vinteuil et le désir de mettre quelque distraction dans la vie si triste maintenant de l'orpheline.

« Sais-tu ce que j'ai envie de lui faire à cette vieille horreur ? » dit-elle en prenant le portrait.

Et elle murmura à l'oreille de Mlle Vinteuil quelque chose que je ne pus entendre.

« Oh ! tu n'oserais pas.

— Je n'oserais pas cracher dessus ? sur ça ? » dit l'amie avec une brutalité voulue.

Je n'en entendis pas davantage, car Mlle Vinteuil, d'un air las, gauche, affairé, honnête et triste vint fermer les volets et la fenêtre, mais je savais maintenant, pour toutes les souffrances que pendant sa vie M. Vinteuil avait supportées à cause de sa fille, ce qu'après la mort il avait reçu d'elle en salaire.

Et pourtant j'ai pensé depuis que si M. Vinteuil avait pu assister à cette scène, il n'eût peut-être pas encore perdu sa foi dans le bon cœur de sa fille, et peut-être même n'eût-il pas eu en cela tout à fait tort. Certes, dans les habitudes de Mlle Vinteuil l'apparence du mal était si entière qu'on aurait eu de la peine à la rencontrer réalisée à ce degré de perfection ailleurs que chez une sadique ; c'est à la lumière de la rampe des théâtres du boulevard plutôt que sous la lampe d'une maison de campagne véritable qu'on peut voir une fille faire cracher une amie sur le portrait d'un père qui n'a vécu que pour elle ; et il n'y a guère que le sadisme qui donne un fondement dans la vie à l'esthétique du mélodrame. Dans la réalité, en dehors des cas de sadisme, une fille aurait peut-être des manquements aussi cruels que ceux de Mlle Vinteuil envers la mémoire et les volontés de son père mort, mais elle ne les résumerait pas expressément en un acte d'un symbolisme aussi rudimentaire et aussi naïf ; ce que sa conduite aurait de criminel serait plus voilé aux yeux des autres et même à ses yeux à elle qui ferait le mal sans se

l'avouer. Mais, au-delà de l'apparence, dans le cœur de Mlle Vinteuil, le mal, au début du moins, ne fut sans doute pas sans mélange. Une sadique comme elle est l'artiste du mal, ce qu'une créature entièrement mauvaise ne pourrait être car le mal ne lui serait pas extérieur, il lui semblerait tout naturel, ne se distinguerait même pas d'elle ; et la vertu, la mémoire des morts, la tendresse filiale, comme elle n'en aurait pas le culte, elle ne trouverait pas un plaisir sacrilège à les profaner. Les sadiques de l'espèce de Mlle Vinteuil sont des êtres si purement sentimentaux, si naturellement vertueux que même le plaisir sensuel leur paraît quelque chose de mauvais, le privilège des méchants. Et quand ils se concèdent à eux-mêmes de s'y livrer un moment, c'est dans la peau des méchants qu'ils tâchent d'entrer et de faire entrer leur complice, de façon à avoir eu un moment l'illusion de s'être évadés de leur âme scrupuleuse et tendre, dans le monde inhumain du plaisir. Et je comprenais combien elle l'eût désiré en voyant combien il lui était impossible d'y réussir. Au moment où elle se voulait si différente de son père, ce qu'elle me rappelait c'était les façons de penser, de dire, du vieux professeur de piano. Bien plus que sa photographie, ce qu'elle profanait, ce qu'elle faisait servir à ses plaisirs mais qui restait entre eux et elle et l'empêchait de les goûter directement, c'était la ressemblance de son visage, les yeux bleus de sa mère à lui qu'il lui avait transmis comme un bijou de famille, ces gestes d'amabilité qui interposaient entre le vice de Mlle Vinteuil et elle une phraséologie, une mentalité qui n'était pas faite pour lui et l'empêchait de le connaître comme quelque chose de très différent des nombreux devoirs de politesse auxquels elle se consacrait d'habitude. Ce n'est pas le mal qui lui donnait l'idée du plaisir, qui lui semblait agréable ; c'est le plaisir qui lui semblait malin. Et comme chaque fois qu'elle s'y adonnait il s'accompagnait pour elle de ces pensées mauvaises qui le reste du temps étaient absentes de son âme vertueuse, elle finissait par trouver au plaisir quelque chose de diabolique, par l'identifier au Mal. Peut-être Mlle Vinteuil sentait-elle^a que son amie n'était pas foncièrement mauvaise, et qu'elle n'était pas sincère au moment où elle lui tenait ces propos blasphématoires. Du moins avait-elle le plaisir d'embrasser sur son visage, des sourires, des regards, feints peut-être, mais analogues

dans leur expression vicieuse et basse à ceux qu'aurait eus non un être de bonté et de souffrance, mais un être de cruauté et de plaisir. Elle pouvait s'imaginer un instant qu'elle jouait vraiment les jeux qu'eût joués avec une complice aussi dénaturée, une fille qui aurait ressenti en effet ces sentiments barbares à l'égard de la mémoire de son père. Peut-être n'eût-elle pas pensé que le mal fût un état si rare, si extraordinaire, si dépayçant, où il était si reposant d'émigrer, si elle avait su discerner en elle comme en tout le monde, cette indifférence aux souffrances qu'on cause et qui, quelques autres noms qu'on lui donne, est la forme terrible et permanente de la cruauté.

S'il^a était assez simple d'aller du côté de Méséglise, c'était une autre affaire d'aller du côté de Guermantes², car la promenade était longue et l'on voulait être sûr du temps qu'il ferait. Quand on semblait entrer dans une série de beaux jours ; quand Françoise désespérée qu'il ne tombât pas une goutte d'eau pour les « pauvres récoltes », et ne voyant que de rares nuages blancs nageant à la surface calme et bleue du ciel s'écriait en gémissant : « Ne dirait-on pas qu'on voit ni plus ni moins des chiens de mer qui jouent en montrant là-haut leurs museaux ? Ah ! ils pensent bien à faire pleuvoir pour les pauvres laboureurs ! Et puis quand les blés seront poussés, alors la pluie se mettra à tomber tout à petit patapon, sans discontinuer, sans plus savoir sur quoi elle tombe que si c'était sur la mer » ; quand mon père avait reçu invariablement les mêmes réponses favorables du jardinier et du baromètre, alors on disait au dîner^b : « Demain s'il fait le même temps, nous irons du côté de Guermantes. » On partait tout de suite après déjeuner par la petite porte du jardin et on tombait dans la rue des Perchamps^c, étroite et formant un angle aigu, remplie de graminées au milieu desquelles deux ou trois guêpes passaient la journée à herboriser, aussi bizarre que son nom d'où me semblaient dériver ses particularités curieuses et sa personnalité revêche, et qu'on chercherait en vain dans le Combray d'aujourd'hui où sur son tracé ancien s'élève l'école. Mais ma rêverie (semblable à ces architectes élèves de Viollet-le-Duc³, qui, croyant retrouver sous un jubé Renaissance et un autel du XVII^e siècle les traces d'un chœur roman, remettent tout l'édifice dans l'état où il devait être au

XII^e siècle) ne laisse pas une pierre du bâtiment nouveau, reperce et « restitue » la rue des Perchamps. Elle a d'ailleurs pour ces reconstitutions, des données plus précises que n'en ont généralement les restaurateurs : quelques images conservées par ma mémoire, les dernières peut-être qui existent encore actuellement, et destinées à être bientôt anéanties, de ce qu'était le Combray du temps de mon enfance ; et parce que c'est lui-même qui les a tracées en moi avant de disparaître, émouvantes — si on peut comparer un obscur portrait à ces effigies glorieuses dont ma grand-mère aimait à me donner des reproductions — comme ces gravures anciennes de la Cène ou ce tableau de Gentile Bellini dans lesquels l'on voit en un état qui n'existe plus aujourd'hui le chef-d'œuvre de Vinci et le portail de Saint-Marc¹.

On passait, rue de l'Oiseau, devant la vieille hôtellerie de l'Oiseau Flesché dans la grande cour de laquelle entrèrent quelquefois au XVII^e siècle les carrosses des duchesses de Montpensier², de Guermantes et de Montmorency³ quand elles avaient à venir à Combray pour quelque contestation avec leurs fermiers, pour une question d'hommage. On gagnait le mail entre les arbres duquel apparaissait le clocher de Saint-Hilaire. Et j'aurais voulu pouvoir m'asseoir là et rester toute la journée à lire en écoutant les cloches ; car il faisait si beau et si tranquille que, quand sonnait l'heure, on aurait dit non qu'elle rompait le calme du jour mais qu'elle le débarrassait de ce qu'il contenait et que le clocher avec l'exactitude indolente et soigneuse d'une personne qui n'a rien d'autre à faire, venait seulement — pour exprimer et laisser tomber les quelques gouttes d'or que la chaleur y avait lentement et naturellement amassées — de presser, au moment voulu, la plénitude du silence.

Le plus grand charme^a du côté de Guermantes, c'est qu'on y avait presque tout le temps à côté de soi le cours de la Vivonne. On la traversait une première fois, dix minutes après avoir quitté la maison, sur une passerelle dite le Pont-Vieux. Dès le lendemain de notre arrivée, le jour de Pâques, après le sermon s'il faisait beau temps, je courais jusque-là, voir dans ce désordre d'un matin de grande fête où quelques préparatifs somptueux font paraître plus sordides les ustensiles de ménage qui traînent encore, la rivière qui se promenait déjà en bleu ciel entre

les terres encore noires et nues, accompagnée seulement d'une bande de coucous arrivés trop tôt et de primevères en avance, cependant que çà et là une violette au bec bleu laissait fléchir sa tige sous le poids de la goutte d'odeur qu'elle tenait dans son cornet. Le Pont-Vieux débouchait^a dans un sentier de halage qui à cet endroit se tapissait l'été du feuillage bleu d'un noisetier sous lequel un pêcheur en chapeau de paille avait pris racine. À Combray où je savais quelle individualité de maréchal ferrant ou de garçon épicier était dissimulée sous l'uniforme du suisse ou le surplis de l'enfant de chœur, ce pêcheur est la seule personne dont je n'aie jamais découvert l'identité. Il devait connaître mes parents, car il soulevait son chapeau quand nous passions ; je voulais alors demander son nom, mais on me faisait signe de me taire pour ne pas effrayer le poisson. Nous nous engagions dans le sentier de halage qui dominait le courant d'un talus de plusieurs pieds ; de l'autre côté la rive était basse, étendue en vastes prés jusqu'au village et jusqu'à la gare qui en était distante. Ils étaient semés des restes, à demi enfouis dans l'herbe, du château des anciens comtes de Combray qui au Moyen Âge avait de ce côté le cours de la Vivonne comme défense contre les attaques des sires de Guermantes et des abbés de Martinville. Ce n'étaient^b plus que quelques fragments de tours bossuant la prairie, à peine apparents, quelques créneaux d'où jadis l'arbalétrier lançait des pierres, d'où le guetteur surveillait Novepont, Clairefontaine, Martinville-le-Sec, Bailleau-l'Exempt, toutes terres vassales de Guermantes entre lesquelles Combray était enclavé, aujourd'hui au ras de l'herbe, dominés par les enfants de l'école des frères qui venaient là apprendre leurs leçons ou jouer aux récréations — passé presque descendu dans la terre, couché au bord de l'eau comme un promeneur qui prend le frais, mais me donnant fort à songer, me faisant ajouter dans le nom de Combray à la petite ville d'aujourd'hui une cité très différente, retenant mes pensées par son visage incompréhensible et d'autrefois qu'il cachait à demi sous les boutons d'or. Ils étaient fort nombreux à cet endroit qu'ils avaient choisi pour leurs jeux sur l'herbe, isolés, par couples, par troupes, jaunes comme un jaune d'œuf, brillants d'autant plus, me semblait-il, que ne pouvant dériver vers aucune velléité de dégustation le plaisir que leur vue me causait, je l'accumulais dans leur

surface dorée, jusqu'à ce qu'il devînt assez puissant pour produire de l'inutile beauté ; et cela dès ma plus petite enfance, quand du sentier de halage je tendais les bras vers eux sans pouvoir épeler complètement leur joli nom de Princes de contes de fées français, venus peut-être il y a bien des siècles d'Asie mais apatriés pour toujours au village, contents du modeste horizon, aimant le soleil et le bord de l'eau, fidèles à la petite vue de la gare, gardant encore pourtant comme certaines de nos vieilles toiles peintes, dans leur simplicité populaire, un poétique éclat d'orient.

Je m'amusais à regarder les carafes que les gamins mettaient dans la Vivonne pour prendre les petits poissons, et qui, remplies par la rivière, où elles sont à leur tour encloses, à la fois « contenant » aux flancs transparents comme une eau durcie, et « contenu » plongé dans un plus grand contenant de cristal liquide et courant, évoquaient l'image de la fraîcheur d'une façon plus délicate et plus irritante qu'elles n'eussent fait sur une table servie, en ne la montrant qu'en fuite dans cette allitération perpétuelle entre l'eau sans consistance où les mains ne pouvaient la capter et le verre sans fluidité où le palais ne pourrait en jouir. Je me promettais de venir là plus tard avec des lignes ; j'obtenais qu'on tirât^a un peu de pain des provisions du goûter ; j'en jetais dans la Vivonne des boulettes qui semblaient suffire pour y provoquer un phénomène de sursaturation, car l'eau se solidifiait aussitôt autour d'elles en grappes ovoïdes de têtards inanitiés qu'elle tenait sans doute jusque-là en dissolution, invisibles, tout près d'être en voie de cristallisation.

Bientôt le cours de la Vivonne s'obstrue de plantes d'eau. Il y en a d'abord d'isolées comme tel nénuphar à qui le courant au travers duquel il était placé d'une façon malheureuse laissait si peu de repos que comme un bac actionné mécaniquement il n'abordait une rive que pour retourner à celle d'où il était venu, refaisant éternellement la double traversée. Poussé vers la rive, son pédoncule se déplaçait, s'allongeait, filait, atteignait l'extrême limite de sa tension jusqu'au bord où le courant le reprenait, le vert cordage se repliait sur lui-même et ramenait la pauvre plante à ce qu'on peut d'autant mieux appeler son point de départ qu'elle n'y restait pas une seconde sans en

repartir par une répétition de la même manœuvre. Je la retrouvais de promenade en promenade, toujours dans la même situation, faisant penser à certains neurasthéniques au nombre desquels mon grand-père comptait ma tante Léonie, qui nous offrent sans changement au cours des années le spectacle des habitudes bizarres qu'ils se croient chaque fois à la veille de secouer et qu'ils gardent toujours ; pris dans l'engrenage de leurs malaises et de leurs manies, les efforts dans lesquels ils se débattent inutilement pour en sortir ne font qu'assurer le fonctionnement et faire jouer le déclic de leur diététique étrange, inéluctable et funeste. Tel était ce nénuphar, pareil aussi à quelqu'un de ces malheureux dont le tourment singulier, qui se répète indéfiniment durant l'éternité, excitait la curiosité de Dante et dont il se serait fait raconter plus longuement les particularités et la cause par le supplicé lui-même, si Virgile, s'éloignant à grands pas, ne l'avait forcé à le rattraper au plus vite, comme moi mes parents¹.

Mais plus loin le courant se ralentit, il traverse une propriété dont l'accès était ouvert au public par celui à qui elle appartenait et qui s'y était complu à des travaux d'horticulture aquatique, faisant fleurir, dans les petits étangs que forme la Vivonne, de véritables jardins de nymphéas². Comme les rives étaient à cet endroit très boisées, les grandes ombres des arbres donnaient à l'eau un fond qui était habituellement d'un vert sombre mais que parfois, quand nous rentrions par certains soirs rassérénés d'après-midi orageux, j'ai vu d'un bleu clair et cru, tirant sur le violet, d'apparence cloisonnée et de goût japonais. Ça et là, à la surface, rougissait comme une fraise une fleur de nymphéa au cœur écarlate, blanc sur les bords. Plus loin, les fleurs plus nombreuses étaient plus pâles, moins lisses, plus grenues, plus plissées, et disposées par le hasard en enroulements si gracieux qu'on croyait voir flotter à la dérive, comme après l'effeuillement mélancolique d'une fête galante³, des roses mousseuses en guirlandes dénouées. Ailleurs un coin semblait réservé aux espèces communes qui montraient le blanc et le rose propres de la julienne, lavés comme de la porcelaine avec un soin domestique, tandis qu'un peu plus loin, pressées les unes contre les autres en une véritable plate-bande flottante, on eût dit des pensées des jardins qui étaient venues poser comme des papillons leurs ailes bleuâtres et glacées, sur

l'obliquité transparente de ce parterre d'eau ; de ce parterre céleste aussi : car il donnait aux fleurs un sol d'une couleur plus précieuse, plus émouvante que la couleur des fleurs elles-mêmes ; et, soit que pendant l'après-midi il fit étinceler sous les nymphéas le kaléidoscope d'un bonheur attentif, silencieux et mobile, ou qu'il s'emplît vers le soir, comme quelque port lointain, du rose et de la rêverie du couchant, changeant sans cesse pour rester toujours en accord, autour des corolles de teintes plus fixes, avec ce qu'il y a de plus profond, de plus fugitif, de plus mystérieux — avec ce qu'il y a d'infini — dans l'heure, il semblait les avoir fait fleurir en plein ciel.

Au sortir de ce parc, la Vivonne redevient courante. Que de fois j'ai vu, j'ai désiré imiter quand je serais libre de vivre à ma guise, un rameur, qui, ayant lâché l'aviron, s'était couché à plat sur le dos, la tête en bas, au fond de sa barque, et la laissant flotter à la dérive, ne pouvant voir que le ciel qui filait lentement au-dessus de lui, portait sur son visage l'avant-goût du bonheur et de la paix.

Nous nous asseyions entre les iris au bord de l'eau. Dans le ciel férié, flânait longuement un nuage oisif. Par moments, oppressée par l'ennui, une carpe se dressait hors de l'eau dans une aspiration anxieuse. C'était l'heure du goûter. Avant de repartir nous restions longtemps à manger des fruits, du pain et du chocolat, sur l'herbe où parvenaient jusqu'à nous, horizontaux, affaiblis, mais denses et métalliques encore, des sons de la cloche de Saint-Hilaire qui ne s'étaient pas mélangés à l'air qu'ils traversaient depuis si longtemps, et côtelés par la palpitation successive de toutes leurs lignes sonores, vibraient en rasant les fleurs, à nos pieds.

Parfois, au bord de l'eau entourée de bois, nous rencontrions une maison dite de plaisance, isolée, perdue, qui ne voyait rien, du monde, que la rivière qui baignait ses pieds. Une jeune femme dont le visage pensif et les voiles élégants n'étaient pas de ce pays et qui sans doute était venue, selon l'expression populaire « s'enterrer » là, goûter le plaisir amer de sentir que son nom, le nom surtout de celui dont elle n'avait pu garder le cœur, y était inconnu, s'encadrait dans la fenêtre qui ne lui laissait pas regarder plus loin que la barque amarrée près de la porte. Elle levait distraitemment les yeux en entendant derrière les arbres de la rive la voix des passants dont avant qu'elle

eût aperçu leur visage, elle pouvait être certaine que jamais ils n'avaient connu, ni ne connaîtraient l'infidèle, que rien dans leur passé ne gardait sa marque, que rien dans leur avenir n'aurait l'occasion de la recevoir. On sentait que, dans son renoncement, elle avait volontairement quitté des lieux où elle aurait pu du moins apercevoir celui qu'elle aimait, pour ceux-ci qui ne l'avaient jamais vu. Et je la regardais, revenant de quelque promenade sur un chemin où elle savait qu'il ne passerait pas, ôter de ses mains résignées de longs gants d'une grâce inutile¹.

Jamais dans la promenade du côté de Guermantes nous ne pûmes remonter jusqu'aux sources de la Vivonne, auxquelles j'avais souvent pensé et qui avaient pour moi une existence si abstraite, si idéale, que j'avais été aussi surpris quand on m'avait dit qu'elles se trouvaient dans le département, à une certaine distance kilométrique de Combray, que le jour où j'avais appris qu'il y avait un autre point précis de la terre où s'ouvrait, dans l'Antiquité, l'entrée des Enfers. Jamais non plus nous ne pûmes pousser jusqu'au terme que j'eusse tant souhaité d'atteindre, jusqu'à Guermantes. Je savais que là résidaient des châtelains, le duc et la duchesse de Guermantes, je savais qu'ils étaient des personnages réels et actuellement existants, mais chaque fois que je pensais à eux, je me les représentais tantôt en tapisserie, comme était la comtesse de Guermantes, dans le « Couronnement d'Esther » de notre église, tantôt de nuances changeantes comme était Gilbert le Mauvais dans le vitrail où il passait du vert chou au bleu prune selon que j'étais encore à prendre de l'eau bénite ou que j'arrivais à nos chaises, tantôt tout à fait impalpables comme l'image de Geneviève de Brabant, ancêtre de la famille de Guermantes, que la lanterne magique promenait sur les rideaux de ma chambre ou faisait monter au plafond — enfin toujours enveloppés du mystère des temps mérovingiens et baignant comme dans un coucher de soleil dans la lumière orangée qui émane de cette syllabe : « antes ». Mais si malgré cela ils étaient pour moi, en tant que duc et duchesse, des êtres réels, bien qu'étranges, en revanche leur personne ducale se distendait démesurément, s'immatérialisait, pour pouvoir contenir en elle ce Guermantes dont ils étaient duc et duchesse, tout ce « côté de Guermantes » ensoleillé, le cours de la Vivonne, ses nymphéas et ses grands arbres,

et tant de beaux après-midi. Et je savais qu'ils ne portaient pas seulement le titre de duc et de duchesse de Guermantes, mais que depuis le *xiv^e* siècle où, après avoir inutilement essayé de vaincre ses anciens seigneurs ils s'étaient alliés à eux par des mariages, ils étaient comtes de Combray, les premiers des citoyens de Combray par conséquent et pourtant les seuls qui n'y habitassent pas. Comtes de Combray, possédant Combray au milieu de leur nom, de leur personne, et sans doute ayant effectivement en eux cette étrange et pieuse tristesse qui était spéciale à Combray ; propriétaires de la ville, mais non d'une maison particulière, demeurant sans doute dehors, dans la rue, entre ciel et terre, comme ce Gilbert de Guermantes, dont je ne voyais aux vitraux de l'abside de Saint-Hilaire que l'envers de laque noire, si je levais la tête, quand j'allais chercher du sel chez Camus.

Puis il arriva que sur le côté de Guermantes je passai parfois devant de petits enclos humides où montaient des grappes de fleurs sombres. Je m'arrêtais, croyant acquérir une notion précieuse, car il me semblait avoir sous les yeux un fragment de cette région fluviale, que je désirais tant connaître depuis que je l'avais vue décrite par un de mes écrivains préférés. Et ce fut avec elle, avec son sol imaginaire traversé de cours d'eau bouillonnants, que Guermantes, changeant d'aspect dans ma pensée, s'identifia, quand j'eus entendu le docteur Percepied nous parler^a des fleurs et des belles eaux vives qu'il y avait dans le parc du château. Je rêvais que Mme de Guermantes m'y faisait venir, éprise pour moi d'un soudain caprice ; tout le jour elle y pêchait la truite avec moi. Et le soir me tenant par la main, en passant devant les petits jardins de ses vassaux, elle me montrait le long des murs bas, les fleurs qui y appuient leurs quenouilles violettes et rouges et m'apprenait leurs noms. Elle me faisait lui dire le sujet des poèmes que j'avais l'intention de composer. Et ces rêves m'avertissaient que puisque je voulais un jour être un écrivain, il était temps de savoir ce que je comptais écrire. Mais dès que je me le demandais, tâchant de trouver un sujet où je pusse faire tenir une signification philosophique infinie, mon esprit s'arrêtait de fonctionner, je ne voyais plus que le vide en face de mon attention, je sentais que je n'avais pas de génie ou peut-être une maladie cérébrale l'empêchait de naître. Parfois je comptais sur mon père

pour arranger cela. Il était si puissant, si en faveur auprès des gens en place qu'il arrivait à nous faire transgresser les lois que Françoise m'avait appris à considérer comme plus inéluctables que celles de la vie et de la mort, à faire retarder d'un an pour notre maison, seule de tout le quartier, les travaux de « ravalement », à obtenir du ministre pour le fils de Mme Sazerat qui voulait aller aux eaux, l'autorisation qu'il passât le baccalauréat deux mois d'avance, dans la série des candidats dont le nom commençait par un A au lieu d'attendre le tour des S. Si j'étais tombé gravement malade, si j'avais été capturé par des brigands, persuadé que mon père avait trop d'intelligences avec les puissances suprêmes, de trop irrésistibles lettres de recommandation auprès du Bon Dieu, pour que ma maladie ou ma captivité pussent être autre chose que de vains simulacres sans danger pour moi, j'aurais attendu avec calme l'heure inévitable du retour à la bonne réalité, l'heure de la délivrance ou de la guérison ; peut-être cette absence de génie, ce trou noir qui se creusait dans mon esprit quand je cherchais le sujet de mes écrits futurs, n'était-il aussi qu'une illusion sans consistance, et cesserait-elle par l'intervention de mon père qui avait dû convenir avec le Gouvernement et avec la Providence que je serais le premier écrivain de l'époque. Mais d'autres fois tandis que mes parents s'impatienzaient de me voir rester en arrière et ne pas les suivre, ma vie actuelle au lieu de me sembler une création artificielle de mon père et qu'il pouvait modifier à son gré, m'apparaissait au contraire comme comprise dans une réalité qui n'était pas faite pour moi, contre laquelle il n'y avait pas de recours, au cœur de laquelle je n'avais pas d'allié, qui ne cachait rien au-delà d'elle-même. Il me semblait alors que j'existais de la même façon que les autres hommes, que je vieillirais, que je mourrais comme eux, et que parmi eux j'étais seulement du nombre de ceux qui n'ont pas de dispositions pour écrire. Aussi, découragé, je renonçais à jamais à la littérature, malgré les encouragements que m'avait donnés Bloch. Ce sentiment intime, immédiat, que j'avais du néant de ma pensée, prévalait contre toutes les paroles flatteuses qu'on pouvait me prodiguer, comme chez un méchant dont chacun vante les bonnes actions, les remords de sa conscience.

Un jour ma mère me dit : « Puisque tu parles toujours de Mme de Guermantes, comme le docteur Percepied l'a

très bien soignée il y a quatre ans, elle doit venir à Combray pour assister au mariage de sa fille. Tu pourras l'apercevoir à la cérémonie. » C'était du reste par le docteur Percepied que j'avais le plus entendu parler de Mme de Guermantes, et il nous avait même montré le numéro d'une revue illustrée où elle était représentée dans le costume qu'elle portait à un bal travesti chez la princesse de Léon¹.

Tout d'un coup pendant la messe de mariage, un mouvement que fit le suisse en se déplaçant me permit de voir assise dans une chapelle une dame blonde^a avec un grand nez, des yeux bleus et perçants, une cravate bouffante en soie mauve, lisse, neuve et brillante, et un petit bouton au coin du nez. Et parce que dans la surface de son visage rouge, comme si elle eût eu très chaud, je distinguais, diluées et à peine perceptibles, des parcelles d'analogie avec le portrait qu'on m'avait montré, parce que surtout les traits particuliers que je relevais en elle, si j'essayais de les énoncer, se formulaient précisément dans les mêmes termes : un grand nez, des yeux bleus, dont s'était servi le docteur Percepied quand il avait décrit devant moi la duchesse de Guermantes, je me dis : « Cette dame ressemble à Mme de Guermantes » ; or la chapelle où elle suivait la messe était celle de Gilbert le Mauvais, sous les plates tombes de laquelle, dorées et distendues comme des alvéoles de miel, reposaient les anciens comtes de Brabant, et que je me rappelais être à ce qu'on m'avait dit réservée à la famille de Guermantes quand quelqu'un de ses membres venait pour une cérémonie à Combray ; il ne pouvait vraisemblablement y avoir qu'une seule femme ressemblant au portrait de Mme de Guermantes, qui fût ce jour-là, jour où elle devait justement venir, dans cette chapelle : c'était elle^b ! Ma déception était grande. Elle provenait de ce que je n'avais jamais pris garde quand je pensais à Mme de Guermantes, que je me la représentais avec les couleurs d'une tapisserie ou d'un vitrail, dans un autre siècle, d'une autre matière que le reste des personnes vivantes. Jamais je ne m'étais avisé qu'elle pouvait avoir une figure rouge, une cravate mauve comme Mme Sazerat, et l'ovale de ses joues me fit tellement souvenir de personnes que j'avais vues à la maison que le soupçon m'effleura, pour se dissiper d'ailleurs aussitôt après, que cette dame, en son principe

générateur, en toutes ses molécules, n'était peut-être pas substantiellement la duchesse de Guermantes, mais que son corps, ignorant du nom qu'on lui appliquait, appartenait à un certain type féminin, qui comprenait aussi des femmes de médecins et de commerçants. « C'est cela, ce n'est que cela, Mme de Guermantes ! », disait la mine attentive et étonnée avec laquelle je contemplais cette image qui naturellement n'avait aucun rapport avec celles qui sous le même nom de Mme de Guermantes étaient apparues tant de fois dans mes songes, puisque, elle, elle n'avait pas été comme les autres arbitrairement formée par moi, mais qu'elle m'avait sauté aux yeux pour la première fois il y a un moment seulement, dans l'église ; qui n'était pas de la même nature, n'était pas colorable à volonté comme elles qui se laissaient imbiber de la teinte orangée d'une syllabe, mais était si réelle que tout, jusqu'à ce petit bouton qui s'enflammait au coin du nez, certifiait son assujettissement aux lois de la vie, comme, dans une apothéose de théâtre, un plissement de la robe de la fée, un tremblement de son petit doigt, dénoncent la présence matérielle d'une actrice vivante, là où nous étions incertains si nous n'avions pas devant les yeux une simple projection lumineuse.

Mais en même temps, sur cette image que le nez proéminent, les yeux perçants, épinglaient dans ma vision (peut-être parce que c'était eux qui l'avaient d'abord atteinte, qui y avaient fait la première encoche, au moment où je n'avais pas encore le temps de songer que la femme qui apparaissait devant moi pouvait être Mme de Guermantes), sur cette image toute récente, interchangeable, j'essayais d'appliquer l'idée : « C'est Mme de Guermantes » sans parvenir qu'à la faire manœuvrer en face de l'image, comme deux disques séparés par un intervalle. Mais cette Mme de Guermantes à laquelle j'avais si souvent rêvé, maintenant que je voyais qu'elle existait effectivement en dehors de moi, en prit plus de puissance encore sur mon imagination qui, un moment paralysée au contact d'une réalité si différente de ce qu'elle attendait, se mit à réagir et à me dire : « Glorieux dès avant Charlemagne, les Guermantes avaient le droit de vie et de mort sur leurs vassaux ; la duchesse de Guermantes descend de Geneviève de Brabant. Elle ne connaît, ni ne consentirait à connaître aucune des personnes qui sont ici. »

Et — ô merveilleuse indépendance des regards humains, retenus au visage par une corde si lâche, si longue, si extensible qu'ils peuvent se promener seuls loin de lui — pendant que Mme de Guermantes était assise dans la chapelle au-dessus des tombes de ses morts, ses regards flânaient çà et là, montaient le long des piliers, s'arrêtaient même sur moi, comme un rayon de soleil errant dans la nef, mais un rayon de soleil qui, au moment où je reçus sa caresse, me sembla conscient. Quant à Mme de Guermantes elle-même, comme elle restait immobile, assise comme une mère qui semble ne pas voir les audaces espiègles et les entreprises indiscretes de ses enfants qui jouent et interpellent des personnes qu'elle ne connaît pas, il me fut impossible de savoir si elle approuvait ou blâmait dans le désœuvrement de son âme, le vagabondage de ses regards.

Je trouvais important qu'elle ne partît pas avant que j'eusse pu la regarder suffisamment, car je me rappelais que depuis des années je considérais sa vue comme éminemment désirable, et je ne détachais pas mes yeux d'elle, comme si chacun de mes regards eût pu matériellement emporter et mettre en réserve en moi le souvenir du nez proéminent, des joues rouges, de toutes ces particularités qui me semblaient autant de renseignements précieux, authentiques et singuliers sur son visage. Maintenant que me le faisaient trouver beau toutes les pensées que j'y rapportais — et peut-être surtout, forme de l'instinct de conservation des meilleures parties de nous-mêmes, ce désir qu'on a toujours de ne pas avoir été déçu — la remplaçant (puisque c'était une seule personne qu'elle et cette duchesse de Guermantes que j'avais évoquée jusque-là) hors du reste de l'humanité dans laquelle la vue pure et simple de son corps me l'avait fait un instant confondre, je m'irritais en entendant dire autour de moi : « Elle est mieux que Mme Sazerat, que Mlle Vinteuil », comme si elle leur eût été comparable. Et mes regards s'arrêtant à ses cheveux blonds, à ses yeux bleus, à l'attache de son cou et omettant les traits qui eussent pu me rappeler d'autres visages, je m'écriais devant ce croquis volontairement incomplet : « Qu'elle est belle ! Quelle noblesse ! Comme c'est bien une fière Guermantes, la descendante de Geneviève de Brabant, que j'ai devant moi ! » Et l'attention avec laquelle j'éclairais son visage

l'isolait tellement, qu'aujourd'hui si je repense à cette cérémonie, il m'est impossible de revoir une seule des personnes qui y assistaient sauf elle et le suisse qui répondit affirmativement quand je lui demandai si cette dame était bien Mme de Guermantes. Mais elle, je la revois, surtout au moment du défilé dans la sacristie qu'éclairait le soleil intermittent et chaud d'un jour de vent et d'orage, et dans laquelle Mme de Guermantes se trouvait au milieu de tous ces gens de Combray dont elle ne savait même pas les noms, mais dont l'infériorité proclamait trop sa suprématie pour qu'elle ne ressentît pas pour eux une sincère bienveillance et auxquels du reste elle espérait imposer davantage encore à force de bonne grâce et de simplicité. Aussi, ne pouvant émettre ces regards volontaires, chargés d'une signification précise, qu'on adresse à quelqu'un qu'on connaît, mais seulement laisser ses pensées distraites s'échapper incessamment devant elle en un flot de lumière bleue qu'elle ne pouvait contenir, elle ne voulait pas qu'il pût gêner, paraître dédaigner ces petites gens qu'il rencontrait au passage, qu'il atteignait à tous moments. Je revois encore, au-dessus de sa cravate mauve, soyeuse et gonflée, le doux étonnement de ses yeux auxquels elle avait ajouté sans oser le destiner à personne mais pour que tous pussent en prendre leur part un sourire un peu timide de suzeraine qui a l'air de s'excuser auprès de ses vassaux et de les aimer. Ce sourire tomba sur moi qui ne la quittais pas des yeux. Alors me rappelant ce regard qu'elle avait laissé s'arrêter sur moi, pendant la messe, bleu comme un rayon de soleil qui aurait traversé le vitrail de Gilbert le Mauvais, je me dis : « Mais sans doute elle fait attention à moi. » Je crus que^a je lui plaisais, qu'elle penserait encore à moi quand elle aurait quitté l'église, qu'à cause de moi elle serait peut-être triste le soir à Guermantes. Et aussitôt je l'aimai, car s'il peut quelquefois suffire pour que nous aimions une femme qu'elle nous regarde avec mépris comme j'avais cru qu'avait fait Mlle Swann et que nous pensions qu'elle ne pourra jamais nous appartenir, quelquefois aussi il peut suffire qu'elle nous regarde avec bonté comme faisait Mme de Guermantes et que nous pensions qu'elle pourra nous appartenir. Ses yeux bleuissaient comme une pervenche impossible à cueillir et que pourtant elle m'eût dédiée ; et le soleil menacé par un nuage, mais dardant encore de toute sa

force sur la place et dans la sacristie, donnait une carnation de géranium aux tapis rouges qu'on y avait étendus par terre pour la solennité et sur lesquels s'avancait en souriant Mme de Guermantes, et ajoutait à leur lainage un velouté rose, un épiderme de lumière, cette sorte de tendresse, de sérieuse douceur dans la pompe et dans la joie qui caractérisent certaines pages de *Lobengrin*¹, certaines peintures de Carpaccio², et qui font comprendre que Baudelaire ait pu appliquer au son de la trompette l'épithète de délicieux³.

Combien depuis ce jour, dans mes promenades du côté de Guermantes, il me parut plus affligeant encore qu'auparavant de n'avoir pas de dispositions pour les lettres, et de devoir renoncer à être jamais un écrivain célèbre. Les regrets que j'en éprouvais, tandis que je restais seul à rêver un peu à l'écart, me faisaient tant souffrir, que pour ne plus les ressentir, de lui-même par une sorte d'inhibition devant la douleur, mon esprit s'arrêtait entièrement de penser aux vers, aux romans, à un avenir poétique sur lequel mon manque de talent m'interdisait de compter. Alors, bien en dehors de toutes ces préoccupations littéraires et ne s'y rattachant en rien, tout d'un coup un toit, un reflet de soleil sur une pierre, l'odeur d'un chemin me faisaient arrêter par un plaisir particulier qu'ils me donnaient, et aussi parce qu'ils avaient l'air de cacher au-delà de ce que je voyais, quelque chose qu'ils invitaient à venir prendre et que malgré mes efforts je n'arrivais pas à découvrir. Comme je sentais que cela se trouvait en eux, je restais là, immobile, à regarder, à respirer, à tâcher d'aller avec ma pensée au-delà de l'image ou de l'odeur. Et s'il me fallait rattraper mon grand-père, poursuivre ma route, je cherchais à les retrouver, en fermant les yeux ; je m'attachais à me rappeler exactement la ligne du toit, la nuance de la pierre qui, sans que je pusse comprendre pourquoi, m'avaient semblé pleines, prêtes à s'entrouvrir, à me livrer ce dont elles n'étaient qu'un couvercle. Certes ce n'était pas des impressions de ce genre qui pouvaient me rendre l'espérance que j'avais perdue de pouvoir être un jour écrivain et poète, car elles étaient toujours liées à un objet particulier dépourvu de valeur intellectuelle et ne se rapportant à aucune vérité abstraite. Mais du moins elles me donnaient un plaisir irraisonné, l'illusion d'une sorte de fécondité et par là me

distrayaient de l'ennui, du sentiment de mon impuissance que j'avais éprouvés chaque fois que j'avais cherché un sujet philosophique pour une grande œuvre littéraire. Mais le devoir de conscience était si ardu que m'imposaient ces impressions de forme, de parfum ou de couleur — de tâcher d'apercevoir ce qui se cachait derrière elles, que je ne tardais pas à me chercher à moi-même des excuses qui me permissent de me dérober à ces efforts et de m'épargner cette fatigue. Par bonheur mes parents m'appelaient, je sentais que je n'avais pas présentement la tranquillité nécessaire pour poursuivre utilement ma recherche, et qu'il valait mieux n'y plus penser jusqu'à ce que je fusse rentré, et ne pas me fatiguer d'avance sans résultat. Alors je ne m'occupais plus de cette chose inconnue qui s'enveloppait d'une forme ou d'un parfum, bien tranquille puisque je la ramenaï à la maison, protégée par le revêtement d'images sous lesquelles je la trouverais vivante, comme les poissons que les jours où on m'avait laissé aller à la pêche, je rapportais dans mon panier couverts par une couche d'herbe qui préservait leur fraîcheur. Une fois à la maison je songeais à autre chose et ainsi s'entassaient dans mon esprit (comme dans ma chambre les fleurs que j'avais cueillies dans mes promenades ou les objets qu'on m'avait donnés), une pierre où jouait un reflet, un toit, un son de cloche, une odeur de feuilles, bien des images différentes sous lesquelles il y a longtemps qu'est morte la réalité pressentie que je n'ai pas eu assez de volonté pour arriver à découvrir. Une fois pourtant — où notre promenade s'étant prolongée fort au-delà de sa durée habituelle, nous avions été bien heureux de rencontrer à mi-chemin du retour, comme l'après-midi finissait, le docteur Percepied qui passait en voiture à bride abattue, nous avait reconnus et fait monter avec lui — j'eus une impression de ce genre et ne l'abandonnai pas sans un peu l'approfondir. On m'avait fait monter près du cocher, nous allions comme le vent parce que le docteur avait encore avant de rentrer à Combray à s'arrêter à Martinville-le-Sec chez un malade^a à la porte duquel il avait été convenu que nous l'attendrions. Au tournant d'un chemin j'éprouvai tout à coup ce plaisir spécial qui ne ressemblait à aucun autre, à apercevoir les deux clochers de Martinville, sur lesquels donnait le soleil couchant et que le mouvement de notre

voiture et les lacets du chemin avaient l'air de faire changer de place, puis celui de Vieuxvicq qui, séparé d'eux par une colline et une vallée, et situé sur un plateau plus élevé dans le lointain, semblait pourtant tout voisin d'eux.

En constatant⁴, en notant la forme de leur flèche, le déplacement de leurs lignes, l'ensoleillement de leur surface, je sentais que je n'allais pas au bout de mon impression, que quelque chose était derrière ce mouvement, derrière cette clarté, quelque chose qu'ils semblaient contenir et dérober à la fois.

Les clochers paraissaient si éloignés et nous avions l'air de si peu nous rapprocher d'eux, que je fus étonné quand, quelques instants après, nous nous arrê tâmes devant l'église de Martinville. Je ne savais pas la raison du plaisir que j'avais eu à les apercevoir à l'horizon et l'obligation de chercher à découvrir cette raison me semblait bien pénible ; j'avais envie de garder en réserve dans ma tête ces lignes remuantes au soleil et de n'y plus penser maintenant. Et il est probable que si je l'avais fait, les deux clochers seraient allés à jamais rejoindre tant d'arbres, de toits, de parfums, de sons, que j'avais distingués des autres à cause de ce plaisir obscur qu'ils m'avaient procuré et que je n'ai jamais approfondi. Je descendis causer avec mes parents en attendant le docteur. Puis nous repartîmes, je repris ma place sur le siège, je tournai la tête pour voir encore les clochers qu'un peu plus tard, j'aperçus une dernière fois au tournant d'un chemin. Le cocher, qui ne semblait pas disposé à causer, ayant à peine répondu à mes propos, force me fut, faute d'autre compagnie, de me rabattre sur celle de moi-même et d'essayer de me rappeler mes clochers. Bientôt leurs lignes et leurs surfaces ensoleillées, comme si elles avaient été une sorte d'écorce, se déchirèrent, un peu de ce qui m'était caché en elles m'apparut, j'eus une pensée qui n'existait pas pour moi l'instant avant, qui se formula en mots dans ma tête, et le plaisir que m'avait fait tout à l'heure éprouver leur vue s'en trouva tellement accru que, pris d'une sorte d'ivresse, je ne pus plus penser à autre chose. À ce moment et comme nous étions déjà loin de Martinville en tournant la tête je les aperçus de nouveau, tout noirs cette fois, car le soleil était déjà couché. Par moments les tournants du chemin me les dérobaient, puis ils se montrèrent une dernière fois et enfin je ne les vis plus.

Sans me dire que ce qui était caché derrière les clochers de Martinville devait être quelque chose d'analogue à une jolie phrase, puisque c'était sous la forme de mots qui me faisaient plaisir, que cela m'était apparu, demandant un crayon et du papier au docteur, je composai malgré les cahots de la voiture, pour soulager ma conscience et obéir à mon enthousiasme, le petit morceau suivant que j'ai retrouvé depuis et auquel je n'ai eu à faire subir que peu de changements :

« Seuls, s'élevant du niveau de la plaine et comme perdus en rase campagne, montaient vers le ciel les deux clochers de Martinville. Bientôt nous en vîmes trois : venant se placer en face d'eux par une volte hardie, un clocher retardataire, celui de Vieuxvicq, les avait rejoints. Les minutes passaient, nous allions vite et pourtant les trois clochers étaient toujours au loin devant nous, comme trois oiseaux posés sur la plaine, immobiles et qu'on distingue au soleil. Puis le clocher de Vieuxvicq s'écarta, prit ses distances, et les clochers de Martinville restèrent seuls, éclairés par la lumière du couchant que même à cette distance, sur leurs pentes, je voyais jouer et sourire. Nous avions été si longs à nous rapprocher d'eux, que je pensais au temps qu'il faudrait encore pour les atteindre quand, tout d'un coup, la voiture ayant tourné, elle nous déposa à leurs pieds ; et ils s'étaient jetés si rudement au-devant d'elle, qu'on n'eut que le temps d'arrêter pour ne pas se heurter au porche. Nous poursuivîmes notre route ; nous avions déjà quitté Martinville depuis un peu de temps et le village après nous avoir accompagnés quelques secondes avait disparu, que restés seuls à l'horizon à nous regarder fuir, ses clochers et celui de Vieuxvicq agitaient encore en signe d'adieu leurs cimes ensoleillées. Parfois l'un s'effaçait pour que les deux autres pussent nous apercevoir un instant encore ; mais la route changea de direction, ils virèrent dans la lumière comme trois pivots d'or et disparurent à mes yeux. Mais, un peu plus tard, comme nous étions déjà près de Combray, le soleil étant maintenant couché, je les aperçus une dernière fois de très loin qui n'étaient plus que comme trois fleurs peintes sur le ciel au-dessus de la ligne basse des champs. Ils me faisaient penser aussi aux trois jeunes filles d'une légende, abandonnées dans une solitude où tombait déjà l'obscurité ; et tandis que nous nous éloignions au galop, je

les vis timidement chercher leur chemin et après quelques gauches trébuchements de leurs nobles silhouettes, se serrer les uns contre les autres, glisser l'un derrière l'autre, ne plus faire sur le ciel encore rose qu'une seule forme noire, charmante et résignée, et s'effacer dans la nuit¹. » Je ne repensai^a jamais à cette page, mais à ce moment-là, quand, au coin du siège où le cocher du docteur plaçait habituellement dans un panier les volailles qu'il avait achetées au marché de Martinville, j'eus fini de l'écrire, je me trouvai si heureux, je sentais qu'elle m'avait si parfaitement débarrassé de ces clochers et de ce qu'ils cachaient derrière eux, que, comme si j'avais été moi-même une poule et si je venais de pondre un œuf, je me mis à chanter à tue-tête.

Pendant² toute la journée, dans ces promenades, j'avais pu rêver au plaisir que ce serait d'être l'ami de la duchesse de Guermantes, de pêcher la truite, de me promener en barque sur la Vivonne, et, avide de bonheur, ne demander en ces moments-là rien d'autre à la vie que de se composer toujours d'une suite d'heureux après-midi. Mais quand sur le chemin du retour j'avais aperçu sur la gauche une ferme, assez distante de deux autres qui étaient au contraire très rapprochées, et à partir de laquelle pour entrer dans Combray il n'y avait plus qu'à prendre une allée de chênes bordée d'un côté de prés appartenant chacun à un petit clos et plantés à intervalles égaux de pommiers qui y portaient, quand ils étaient éclairés par le soleil couchant, le dessin japonais de leurs ombres, brusquement mon cœur se mettait à battre, je savais qu'avant une demi-heure nous serions rentrés, et que, comme c'était de règle les jours où nous étions allés du côté de Guermantes et où le dîner était servi plus tard, on m'enverrait me coucher sitôt ma soupe prise, de sorte que ma mère, retenue à table comme s'il y avait du monde à dîner, ne monterait pas me dire bonsoir dans mon lit. La zone de tristesse où je venais d'entrer était aussi distincte de la zone où je m'élançais avec joie il y avait un moment encore, que dans certains ciels une bande rose est séparée comme par une ligne d'une bande verte ou d'une bande noire. On voit un oiseau voler dans le rose, il va en atteindre la fin, il touche presque au noir, puis il y est entré. Les désirs qui tout à l'heure m'entouraient, d'aller à Guermantes, de voyager, d'être heureux, j'étais maintenant tellement en dehors d'eux que

leur accomplissement ne m'eût fait aucun plaisir. Comme j'aurais donné tout cela pour pouvoir pleurer toute la nuit dans les bras de maman ! Je frissonnais, je ne détachais pas mes yeux angoissés du visage de ma mère, qui n'apparaîtrait pas ce soir dans la chambre où je me voyais déjà par la pensée, j'aurais voulu mourir. Et cet état durerait jusqu'au lendemain, quand les rayons du matin, appuyant, comme le jardinier, leurs barreaux au mur revêtu de capucines qui grimpaient jusqu'à ma fenêtre, je sauterais à bas du lit pour descendre vite au jardin, sans plus me rappeler que le soir ramènerait jamais l'heure de quitter ma mère. Et de la sorte c'est du côté de Guermantes que j'ai appris à distinguer ces états qui se succèdent en moi, pendant certaines périodes, et vont jusqu'à se partager chaque journée, l'un revenant chasser l'autre, avec la ponctualité de la fièvre ; contigus, mais si extérieurs l'un à l'autre, si dépourvus de moyens de communication entre eux, que je ne puis plus comprendre, plus même me représenter dans l'un, ce que j'ai désiré, ou redouté, ou accompli dans l'autre.

Aussi le côté de Méséglise et le côté de Guermantes restent-ils pour moi liés à bien des petits événements de celle de toutes les diverses vies que nous menons parallèlement, qui est la plus pleine de péripéties, la plus riche en épisodes, je veux dire la vie intellectuelle. Sans doute elle progresse en nous insensiblement et les vérités qui en ont changé pour nous le sens et l'aspect, qui nous ont ouvert de nouveaux chemins, nous en préparions depuis longtemps la découverte ; mais c'était sans le savoir ; et elles ne datent pour nous que du jour, de la minute où elles nous sont devenues visibles. Les fleurs qui jouaient alors sur l'herbe, l'eau qui passait au soleil, tout le paysage qui environna leur apparition continue à accompagner leur souvenir de son visage inconscient ou distrait ; et certes quand ils étaient longuement contemplés par cet humble passant, par cet enfant qui rêvait — comme l'est un roi, par un mémorialiste perdu dans la foule —, ce coin de nature, ce bout de jardin n'eussent pu penser que ce serait grâce à lui qu'ils seraient appelés à survivre en leurs particularités les plus éphémères ; et pourtant ce parfum d'aubépine qui butine le long de la haie où les églantiers le remplaceront bientôt, un bruit de pas sans écho sur le gravier d'une allée, une bulle formée contre une plante

aquatique par l'eau de la rivière et qui crève aussitôt, mon exaltation les a portés et a réussi à leur faire traverser tant d'années successives, tandis qu'alentour les chemins se sont effacés et que sont morts ceux qui les foulèrent et le souvenir de ceux qui les foulèrent. Parfois ce morceau de paysage amené ainsi jusqu'à aujourd'hui se détache si isolé de tout, qu'il flotte incertain dans ma pensée comme une Délos fleurie¹, sans que je puisse dire de quel pays, de quel temps — peut-être tout simplement de quel rêve — il vient. Mais c'est surtout comme à des gisements profonds de mon sol mental, comme aux terrains résistants sur lesquels je m'appuie encore, que je dois penser au côté de Méséglise et au côté de Guermantes. C'est parce que je croyais aux choses, aux êtres, tandis que je les parcourais, que les choses, les êtres qu'ils m'ont fait connaître, sont les seuls que je prenne encore au sérieux et qui me donnent encore de la joie. Soit que la foi qui crée soit tarie en moi, soit que la réalité ne se forme que dans la mémoire, les fleurs qu'on me montre aujourd'hui pour la première fois ne me semblent pas de vraies fleurs. Le côté de Méséglise avec ses lilas, ses aubépines, ses bluets, ses coquelicots, ses pommiers, le côté de Guermantes avec sa rivière à têtards, ses nymphéas et ses boutons d'or, ont constitué à tout jamais pour moi la figure des pays où j'aimerais vivre, où j'exige avant tout qu'on puisse aller à la pêche, se promener en canot, voir des ruines de fortifications gothiques et trouver au milieu des blés, ainsi qu'était Saint-André-des-Champs, une église monumentale, rustique et dorée comme une meule ; et les bluets, les aubépines, les pommiers qu'il m'arrive quand je voyage de rencontrer encore dans les champs, parce qu'ils sont situés à la même profondeur, au niveau de mon passé, sont immédiatement en communication avec mon cœur. Et pourtant, parce qu'il y a quelque chose d'individuel dans les lieux, quand me saisit le désir de revoir le côté de Guermantes, on ne le satisferait pas en me menant au bord d'une rivière où il y aurait d'aussi beaux, de plus beaux nymphéas que dans la Vivonne, pas plus que le soir en rentrant — à l'heure où s'éveillait en moi cette angoisse qui plus tard émigre dans l'amour, et peut devenir à jamais inséparable de lui — je n'aurais souhaité que vînt me dire bonsoir une mère plus belle et plus intelligente que la mienne. Non ; de même que ce qu'il me fallait pour que

je pusse m'endormir heureux, avec cette paix sans trouble qu'aucune maîtresse n'a pu me donner depuis puisqu'on doute d'elles encore au moment où on croit en elles, et qu'on ne possède jamais leur cœur comme je recevais dans un baiser celui de ma mère, tout entier, sans la réserve d'une arrière-pensée, sans le reliquat d'une intention qui ne fût pas pour moi — c'est que ce fût elle^a, c'est qu'elle inclinât vers moi ce visage où il y avait au-dessous de l'œil quelque chose qui était, paraît-il, un défaut, et que j'aimais à l'égal du reste, de même ce que je veux revoir, c'est le côté de Guermantes que j'ai connu, avec la ferme qui est peu éloignée des deux suivantes serrées l'une contre l'autre, à l'entrée de l'allée des chênes; ce sont ces prairies où, quand le soleil les rend réfléchissantes comme une mare, se dessinent les feuilles des pommiers, c'est ce paysage dont parfois, la nuit dans mes rêves, l'individualité m'étreint avec une puissance presque fantastique et que je ne peux plus retrouver au réveil. Sans doute pour avoir à jamais indissolublement uni en moi des impressions différentes rien que parce qu'ils me les avaient fait éprouver en même temps, le côté de Méséglise ou le côté de Guermantes m'ont exposé, pour l'avenir, à bien des déceptions et même à bien des fautes. Car souvent j'ai voulu revoir une personne sans discerner que c'était simplement parce qu'elle me rappelait une haie d'aubépines, et j'ai été induit à croire, à faire croire à un regain d'affection, par un simple désir de voyage. Mais par là même aussi, et en restant présents en celles de mes impressions d'aujourd'hui auxquelles ils peuvent se relier, ils leur donnent des assises, de la profondeur, une dimension de plus qu'aux autres. Ils leur ajoutent aussi un charme, une signification qui n'est que pour moi. Quand par les soirs d'été le ciel harmonieux gronde comme une bête fauve et que chacun boude l'orage, c'est au côté de Méséglise que je dois de rester seul en extase à respirer, à travers le bruit de la pluie qui tombe, l'odeur d'invisibles et persistants lilas.

C'est ainsi que je restais souvent jusqu'au matin à songer au temps de Combray, à mes tristes soirées sans sommeil, à tant de jours aussi dont l'image m'avait été plus récemment rendue par la saveur — ce qu'on aurait appelé à Combray le « parfum » — d'une tasse de thé, et par

association de souvenirs à ce que, bien des années après avoir quitté cette petite ville, j'avais appris, au sujet d'un amour que Swann avait eu avant ma naissance, avec cette précision dans les détails plus facile à obtenir quelquefois pour la vie de personnes mortes il y a des siècles que pour celle de nos meilleurs amis, et qui semble impossible comme semblait impossible de causer d'une ville à une autre — tant qu'on ignore le biais par lequel cette impossibilité a été tournée. Tous ces souvenirs ajoutés les uns aux autres ne formaient plus qu'une masse, mais non sans qu'on ne pût distinguer entre eux — entre les plus anciens, et ceux plus récents, nés d'un parfum, puis ceux qui n'étaient que les souvenirs d'une autre personne de qui je les avais appris — sinon des fissures, des failles véritables, du moins ces veinures, ces bigarrures de coloration, qui dans certaines roches, dans certains marbres, révèlent des différences d'origine, d'âge, de « formation ».

Certes quand approchait le matin, il y avait bien longtemps qu'était dissipée la brève incertitude de mon réveil. Je savais dans quelle chambre je me trouvais effectivement, je l'avais reconstruite autour de moi dans l'obscurité, et — soit en m'orientant par la seule mémoire, soit en m'aidant, comme indication, d'une faible lueur aperçue, au pied de laquelle je plaçais les rideaux de la croisée — je l'avais reconstruite tout entière et meublée comme un architecte et un tapissier qui gardent leur ouverture primitive aux fenêtres et aux portes, j'avais reposé les glaces et remis la commode à sa place habituelle. Mais à peine le jour — et non plus le reflet d'une dernière braise sur une tringle de cuivre que j'avais pris pour lui — traçait-il dans l'obscurité, et comme à la craie, sa première raie blanche et rectificative, que la fenêtre avec ses rideaux, quittait le cadre de la porte où je l'avais située par erreur, tandis que pour lui faire place, le bureau que ma mémoire avait maladroitement installé là se sauvait à toute vitesse, poussant devant lui la cheminée et écartant le mur mitoyen du couloir ; une courette régnait à l'endroit où il y a un instant encore s'étendait le cabinet de toilette, et la demeure que j'avais rebâtie dans les ténèbres était allée rejoindre les demeures entrevues dans le tourbillon du réveil, mise en fuite par ce pâle signe qu'avait tracé au-dessus des rideaux le doigt levé du jour^a.

Deuxième partie

UN AMOUR DE SWANN^a

Pour faire partie du « petit noyau », du « petit groupe », du « petit clan » des Verdurin, une condition était suffisante mais elle était nécessaire : il fallait adhérer tacitement à un Credo dont un des articles était que le jeune pianiste, protégé par Mme Verdurin cette année-là et dont elle disait : « Ça ne devrait pas être permis de savoir jouer Wagner¹ comme ça ! », « enfonçait » à la fois Planté² et Rubinstein³ et que le docteur Cottard avait plus de diagnostic que Potain⁴. Toute « nouvelle recrue » à qui les Verdurin ne pouvaient pas persuader que les soirées des gens qui n'allaient pas chez eux étaient ennuyeuses comme la pluie, se voyait immédiatement exclue. Les femmes étant à cet égard plus rebelles que les hommes à déposer toute curiosité mondaine et l'envie de se renseigner par soi-même sur l'agrément des autres salons, et les Verdurin sentant d'autre part que cet esprit d'examen et ce démon de frivolité pouvait par contagion devenir fatal à l'orthodoxie de la petite église, ils avaient été amenés à rejeter successivement tous les « fidèles » du sexe féminin.

En dehors de la jeune femme du docteur, ils étaient réduits presque uniquement cette année-là (bien que Mme Verdurin⁵ fût elle-même vertueuse et d'une respectable famille bourgeoise excessivement riche et entièrement obscure avec laquelle elle avait peu à peu cessé volontairement toute relation) à une personne presque du demi-monde, Mme de Crécy, que Mme Verdurin appelait

par son petit nom, Odette¹, et déclarait être « un amour » et à la tante du pianiste, laquelle devait avoir tiré le cordon ; personnes ignorantes du monde et à la naïveté de qui il avait été si facile de faire accroire que la princesse de Sagan² et la duchesse de Guermantes étaient obligées de payer des malheureux pour avoir du monde à leurs dîners, que si on leur avait offert de les faire inviter chez ces deux grandes dames, l'ancienne concierge et la cocotte eussent dédaigneusement refusé.

Les Verdurin n'invitaient pas à dîner : on avait chez eux « son couvert mis ». Pour la soirée, il n'y avait pas de programme. Le jeune pianiste jouait, mais seulement si « ça lui chantait », car on ne forçait personne et comme disait M. Verdurin : « Tout pour les amis, vivent les camarades ! » Si le pianiste voulait jouer la chevauchée de *La Walkyrie* ou le prélude de *Tristan*³, Mme Verdurin protestait, non que cette musique lui déplût, mais au contraire parce qu'elle lui causait trop d'impression. « Alors vous tenez à ce que j'aie ma migraine ? Vous savez bien que c'est la même chose chaque fois qu'il joue ça. Je sais ce qui m'attend ! Demain quand je voudrai me lever, bonsoir, plus personne ! » S'il ne jouait pas, on causait, et l'un des amis, le plus souvent leur peintre favori d'alors, « lâchait », comme disait M. Verdurin, « une grosse faribole qui faisait esclaffer tout le monde », Mme Verdurin surtout, à qui — tant elle avait l'habitude de prendre au propre les expressions figurées des émotions qu'elle éprouvait — le docteur Cottard (un jeune débutant à cette époque) dut un jour remettre sa mâchoire qu'elle avait décrochée pour avoir trop ri.

L'habit noir était défendu parce qu'on était entre « copains » et pour ne pas ressembler aux « ennuyeux » dont on se garait comme de la peste et qu'on n'invitait qu'aux grandes soirées, données le plus rarement possible et seulement si cela pouvait amuser le peintre ou faire connaître le musicien. Le reste du temps on se contentait de jouer des charades, de souper en costumes, mais entre soi, en ne mêlant aucun étranger au petit « noyau ».

Mais au fur et à mesure⁴ que les « camarades » avaient pris plus de place dans la vie de Mme Verdurin, les ennuyeux, les réprouvés, ce fut tout ce qui retenait les amis loin d'elle, ce qui les empêchait quelquefois d'être libres, ce fut la mère de l'un, la profession de l'autre, la

maison de campagne ou la mauvaise santé d'un troisième. Si le docteur Cottard croyait devoir partir en sortant de table pour retourner auprès d'un malade en danger : « Qui sait, lui disait Mme Verdurin, cela lui fera peut-être beaucoup plus de bien que vous n'alliez pas le déranger ce soir ; il passera une bonne nuit sans vous ; demain matin vous irez de bonne heure et vous le trouverez guéri. » Dès le commencement de décembre elle était malade à la pensée que les fidèles « lâcheraient » pour le jour de Noël et le 1^{er} janvier. La tante du pianiste exigeait qu'il vînt dîner ce jour-là en famille chez sa mère à elle :

« Vous croyez qu'elle en mourrait, votre mère, s'écria durement Mme Verdurin, si vous ne dîniez pas avec elle le jour de l'An, comme en *province* ! »

Ses inquiétudes renaissaient à la semaine sainte :

« Vous, Docteur, un savant, un esprit fort, vous venez naturellement le Vendredi saint comme un autre jour ? » dit-elle à Cottard, la première année, d'un ton assuré comme si elle ne pouvait douter de la réponse. Mais elle tremblait en attendant qu'il l'eût prononcée, car s'il n'était pas venu, elle risquait de se trouver seule.

« Je viendrai le Vendredi saint... vous faire mes adieux, car nous allons passer les fêtes de Pâques en Auvergne.

— En Auvergne ? pour vous faire manger par les puces et la vermine, grand bien vous fasse ! »

Et après un silence :

« Si vous nous l'aviez dit au moins, nous aurions tâché d'organiser cela et de faire le voyage ensemble dans des conditions confortables. »

De même, si un « fidèle » avait un ami, ou une « habituée » un flirt qui serait capable de faire « lâcher » quelquefois, les Verdurin, qui ne s'effrayaient pas qu'une femme eût un amant pourvu qu'elle l'eût chez eux, l'aimât en eux, et ne le leur préférât pas, disaient : « Eh bien ! amenez-le votre ami. » Et on l'engageait à l'essai, pour voir s'il était capable de ne pas avoir de secrets pour Mme Verdurin, s'il était susceptible d'être agrégé au « petit clan ». S'il ne l'était pas on prenait à part le fidèle qui l'avait présenté et on lui rendait le service de le brouiller avec son ami ou avec sa maîtresse. Dans le cas contraire, le « nouveau » devenait à son tour un fidèle. Aussi quand cette année-là, la demi-mondaine raconta à

M. Verdurin qu'elle avait fait la connaissance d'un homme charmant, M. Swann¹, et insinua qu'il serait très heureux d'être reçu chez eux, M. Verdurin transmit-il séance tenante la requête à sa femme. (Il n'avait jamais d'avis qu'après sa femme, dont son rôle particulier était de mettre à exécution les désirs, ainsi que les désirs des fidèles, avec de grandes ressources d'ingéniosité.)

« Voici Mme de Crécy qui a quelque chose à te demander. Elle désirerait te présenter un de ses amis, M. Swann. Qu'en dis-tu ?

— Mais voyons, est-ce qu'on peut refuser quelque chose à une petite perfection comme ça ? Taisez-vous, on ne vous demande pas votre avis, je vous dis que vous êtes une perfection.

— Puisque vous le voulez, répondit Odette sur un ton de marivaudage, et elle ajouta : vous savez que je ne suis pas *fishing for compliments*².

— Eh bien ! amenez-le votre ami, s'il est agréable. »

Certes³ le « petit noyau » n'avait aucun rapport avec la société où fréquentait Swann⁴, et de purs mondains auraient trouvé que ce n'était pas la peine d'y occuper comme lui une situation exceptionnelle pour se faire présenter chez les Verdurin. Mais Swann aimait tellement les femmes, qu'à partir du jour où il avait connu à peu près toutes celles de l'aristocratie et où elles n'avaient plus rien eu à lui apprendre, il n'avait plus tenu à ces lettres de naturalisation, presque des titres de noblesse, que lui avait octroyées le faubourg Saint-Germain, que comme à une sorte de valeur d'échange⁵, de lettre de crédit dénuée de prix en elle-même, mais lui permettant de s'improviser une situation dans tel petit trou de province ou tel milieu obscur de Paris, où la fille du hobereau ou du greffier lui avait semblé jolie. Car le désir ou l'amour lui rendait alors un sentiment de vanité dont il était maintenant exempt dans l'habitude de la vie (bien que ce fût lui sans doute qui autrefois l'avait dirigé vers cette carrière mondaine où il avait gaspillé dans les plaisirs frivoles les dons de son esprit et fait servir son érudition en matière d'art à conseiller les dames de la société dans leurs achats de tableaux et pour l'ameublement de leurs hôtels), et qui lui faisait désirer de briller, aux yeux d'une inconnue dont il s'était épris, d'une élégance que le nom de Swann à lui tout seul n'impliquait pas. Il le désirait surtout si l'inconnue

était d'humble condition. De même que ce n'est pas à un autre homme intelligent qu'un homme intelligent aura peur de paraître bête, ce n'est pas par un grand seigneur, c'est par un rustre qu'un homme élégant craindra de voir son élégance méconnue. Les trois quarts des frais d'esprit et des mensonges de vanité qui ont été prodigués depuis que le monde existe par des gens qu'ils ne faisaient que diminuer, l'ont été pour des inférieurs. Et Swann qui était simple et négligent avec une duchesse, tremblait d'être méprisé, posait, quand il était devant une femme de chambre.

Il n'était^a pas comme tant de gens qui par paresse ou sentiment résigné de l'obligation que crée la grandeur sociale de rester attaché à un certain rivage, s'abstiennent des plaisirs que la réalité leur présente en dehors de la position mondaine où ils vivent cantonnés jusqu'à leur mort, se contentant de finir par appeler plaisirs, faute de mieux, une fois qu'ils sont parvenus à s'y habituer, les divertissements médiocres ou les supportables ennuis qu'elle renferme. Swann, lui, ne cherchait pas à trouver jolies les femmes avec qui il passait son temps, mais à passer son temps avec les femmes qu'il avait d'abord trouvées jolies. Et c'était souvent des femmes de beauté assez vulgaire, car les qualités physiques qu'il recherchait sans s'en rendre compte étaient en complète opposition avec celles qui lui rendaient admirables les femmes sculptées ou peintes par les maîtres qu'il préférait. La profondeur, la mélancolie de l'expression, glaçaient ses sens que suffisait au contraire à éveiller une chair saine, plantureuse et rose¹.

Si en voyage^b il rencontrait une famille qu'il eût été plus élégant de ne pas chercher à connaître, mais dans laquelle une femme se présentait à ses yeux parée d'un charme qu'il n'avait pas encore connu, rester dans son « quant à soi » et tromper le désir qu'elle avait fait naître, substituer un plaisir différent au plaisir qu'il eût pu connaître avec elle, en écrivant à une ancienne maîtresse de venir le rejoindre, lui eût semblé une aussi lâche abdication devant la vie, un aussi stupide renoncement à un bonheur nouveau que si au lieu de visiter le pays, il s'était confiné dans sa chambre en regardant des vues de Paris. Il ne s'enfermait pas dans l'édifice de ses relations, mais en avait fait, pour pouvoir le reconstruire à pied d'œuvre sur de nouveaux frais partout où une femme lui

avait plu, une de ces tentes démontables comme les explorateurs en emportent avec eux. Pour ce qui n'en était pas transportable ou échangeable contre un plaisir nouveau, il l'eût donné pour rien, si enviable que cela parût à d'autres. Que de fois son crédit auprès d'une duchesse, fait du désir accumulé depuis des années que celle-ci avait eu de lui être agréable sans en avoir trouvé l'occasion, il s'en était défait d'un seul coup en réclamant d'elle par une indiscrete dépêche une recommandation télégraphique qui le mît en relation, sur l'heure, avec un de ses intendants dont il avait remarqué la fille à la campagne, comme ferait un affamé qui troquerait un diamant contre un morceau de pain. Même, après coup, il s'en amusait, car il y avait en lui, rachetée par de rares délicatesses, une certaine muflerie. Puis, il appartenait à cette catégorie d'hommes intelligents qui ont vécu dans l'oisiveté et qui cherchent une consolation et peut-être une excuse dans l'idée que cette oisiveté offre à leur intelligence des objets aussi dignes d'intérêt que pourrait faire l'art ou l'étude, que la « Vie » contient des situations plus intéressantes, plus romanesques que tous les romans. Il l'assurait du moins et le persuadait aisément aux plus affinis de ses amis du monde, notamment au baron de Charlus¹, qu'il s'amusait à égayer par le récit des aventures piquantes qui lui arrivaient, soit qu'ayant rencontré en chemin de fer une femme qu'il avait ensuite ramenée chez lui il eût découvert qu'elle était la sœur d'un souverain entre les mains de qui se mêlaient en ce moment tous les fils de la politique européenne, au courant de laquelle il se trouvait ainsi tenu d'une façon très agréable, soit que par le jeu complexe des circonstances, il dépendît du choix qu'allait faire le conclave², s'il pourrait ou non devenir l'amant d'une cuisinière.

Ce n'était pas seulement d'ailleurs la brillante phalange de vertueuses douairières, de généraux, d'académiciens, avec lesquels il était particulièrement lié, que Swann forçait avec tant de cynisme à lui servir d'entremetteurs³. Tous ses amis avaient l'habitude de recevoir de temps en temps des lettres de lui où un mot de recommandation ou d'introduction leur était demandé avec une habileté diplomatique qui, persistant à travers les amours successives et les prétextes différents, accusait, plus que n'eussent fait les maladresses, un caractère permanent et des buts

identiques. Je me suis souvent fait raconter bien des années plus tard, quand je commençai à m'intéresser à son caractère à cause des ressemblances qu'en de tout autres parties il offrait avec le mien, que quand^a il écrivait à mon grand-père (qui ne l'était pas encore, car c'est vers l'époque de ma naissance¹ que commença la grande liaison de Swann et elle interrompit longtemps ces pratiques), celui-ci, en reconnaissant sur l'enveloppe l'écriture de son ami, s'écriait : « Voilà Swann qui va demander quelque chose : à la garde ! » Et soit méfiance, soit par le sentiment inconsciemment diabolique qui nous pousse à n'offrir une chose qu'aux gens qui n'en ont pas envie, mes grands-parents opposaient une fin de non-recevoir absolue aux prières les plus faciles à satisfaire qu'il leur adressait, comme de le présenter à une jeune fille qui dînait tous les dimanches à la maison, et qu'ils étaient obligés, chaque fois que Swann leur en reparlait, de faire semblant de ne plus voir, alors que pendant toute la semaine on se demandait qui on pourrait bien inviter avec elle, finissant souvent par ne trouver personne, faute de faire signe à celui qui en eût été si heureux.

Quelquefois tel couple ami de mes grands-parents et qui jusque-là s'était plaint de ne jamais voir Swann, leur annonçait avec satisfaction et peut-être un peu le désir d'exciter l'envie, qu'il était devenu tout ce qu'il y a de plus charmant pour eux, qu'il ne les quittait plus. Mon grand-père ne voulait pas troubler leur plaisir mais regardait ma grand-mère en fredonnant :

*Quel est donc ce mystère ?
Je n'y puis rien comprendre².*

ou :

Vision fugitive³...

ou :

*Dans ces affaires
Le mieux est de ne rien voir⁴.*

Quelques mois après, si mon grand-père demandait au nouvel ami de Swann : « Et Swann, le voyez-vous toujours beaucoup ? » la figure de l'interlocuteur s'allongeait : « Ne prononcez jamais son nom devant moi ! — Mais je croyais que vous étiez si liés... » Il avait été ainsi pendant quelques mois le familier de cousins de ma grand-mère,

dînant presque chaque jour chez eux. Brusquement il cessa de venir, sans avoir prévenu. On le crut malade, et la cousine de ma grand-mère allait envoyer demander de ses nouvelles, quand à l'office elle trouva une lettre de lui qui traînait par mégarde dans le livre de comptes de la cuisinière. Il y annonçait à cette femme qu'il allait quitter Paris, qu'il ne pourrait plus venir. Elle était sa maîtresse, et au moment de rompre, c'était elle seule qu'il avait jugé utile d'avertir.

Quand sa maîtresse du moment était au contraire une personne mondaine ou du moins une personne qu'une extraction trop humble ou une situation trop irrégulière n'empêchait pas qu'il fit recevoir dans le monde, alors pour elle il y retournait, mais seulement dans l'orbite particulier où elle se mouvait ou bien où il l'avait entraînée. « Inutile de compter sur Swann ce soir, disait-on, vous savez bien que c'est le jour d'Opéra de son Américaine. » Il la faisait inviter dans les salons particulièrement fermés où il avait ses habitudes, ses dîners hebdomadaires, son poker ; chaque soir, après qu'un léger crépelage ajouté à la brosse de ses cheveux roux avait tempéré de quelque douceur la vivacité de ses yeux verts, il choisissait^a une fleur pour sa boutonnière et partait pour retrouver sa maîtresse à dîner chez l'une ou l'autre des femmes de sa coterie ; et alors, pensant à l'admiration et à l'amitié que les gens à la mode pour qui il faisait la pluie et le beau temps et qu'il allait retrouver là, lui prodigueraient devant la femme qu'il aimait, il retrouvait du charme à cette vie mondaine sur laquelle il s'était blasé, mais dont^b la matière, pénétrée et colorée chaudement d'une flamme insinuée qui s'y jouait, lui semblait précieuse et belle depuis qu'il y avait incorporé un nouvel amour.

Mais, tandis que chacune de ces liaisons, ou chacun de ces flirts, avait été la réalisation plus ou moins complète d'un rêve né de la vue d'un visage ou d'un corps que Swann avait, spontanément, sans s'y efforcer, trouvés charmants, en revanche, quand un jour au théâtre il fut présenté à Odette de Crécy par un de ses amis d'autrefois, qui lui avait parlé d'elle comme d'une femme ravissante avec qui il pourrait peut-être arriver à quelque chose, mais en la lui donnant pour plus difficile qu'elle n'était en réalité afin de paraître lui-même avoir fait quelque chose de plus aimable en la lui faisant connaître, elle était apparue à

Swann non pas certes sans beauté, mais d'un genre de beauté qui lui était indifférent, qui ne lui inspirait aucun désir, lui causait même une sorte de répulsion physique, de ces femmes comme tout le monde a les siennes, différentes pour chacun, et qui sont l'opposé du type que nos sens réclament. Pour lui plaire elle avait un profil trop accusé, la peau trop fragile, les pommettes trop saillantes, les traits trop tirés. Ses yeux étaient beaux mais si grands qu'ils fléchissaient sous leur propre masse, fatiguaient le reste de son visage et lui donnaient toujours l'air d'avoir mauvaise mine ou d'être de mauvaise humeur¹. Quelque temps^a après cette présentation au théâtre, elle lui avait écrit pour lui demander à voir ses collections qui l'intéressaient tant, « elle, ignorante qui avait le goût des jolies choses », disant qu'il lui semblait qu'elle le connaîtrait mieux, quand elle l'aurait vu dans « son home » où elle l'imaginait « si confortable avec son thé et ses livres », quoiqu'elle ne lui eût pas caché sa surprise qu'il habitât ce quartier qui devait être si triste et « qui était si peu *smart*² pour lui^b qui l'était tant ». Et après qu'il l'eut laissée venir, en le quittant, elle lui avait dit son regret d'être restée si peu dans cette demeure où elle avait été heureuse de pénétrer, parlant de lui comme s'il avait été pour elle quelque chose de plus que les autres êtres qu'elle connaissait et semblant établir entre leurs deux personnes une sorte de trait d'union romanesque qui l'avait fait sourire. Mais à l'âge déjà un peu désabusé dont approchait Swann et où l'on sait se contenter d'être amoureux pour le plaisir de l'être sans trop exiger de réciprocité, ce rapprochement des cœurs, s'il n'est plus comme dans la première jeunesse le but vers lequel tend nécessairement l'amour, lui reste uni en revanche par une association d'idées si forte qu'il peut en devenir la cause, s'il se présente avant lui. Autrefois on rêvait de posséder le cœur de la femme dont on était amoureux ; plus tard, sentir qu'on possède le cœur d'une femme peut suffire à vous en rendre amoureux. Ainsi, à l'âge où il semblerait, comme on cherche surtout dans l'amour un plaisir subjectif, que la part du goût pour la beauté d'une femme devait y être la plus grande, l'amour peut naître — l'amour le plus physique — sans qu'il y ait eu, à sa base, un désir préalable. À cette époque de la vie, on a déjà été atteint plusieurs fois par l'amour ; il n'évolue plus seul suivant ses propres

lois inconnues et fatales, devant notre cœur étonné et passif. Nous venons à son aide, nous le faussons par la mémoire, par la suggestion. En reconnaissant un de ses symptômes, nous nous rappelons, nous faisons renaître les autres. Comme nous possédons sa chanson, gravée en nous tout entière, nous n'avons pas besoin qu'une femme nous en dise le début — rempli par l'admiration qu'inspire la beauté — pour en trouver la suite. Et si elle commence au milieu — là où les cœurs se rapprochent, où l'on parle de n'exister plus que l'un pour l'autre — nous avons assez l'habitude de cette musique pour rejoindre tout de suite notre partenaire au passage où elle nous attend¹.

Odette de Crécy retourna voir Swann, puis rapprocha ses visites ; et sans doute chacune d'elles renouvelait pour lui la déception qu'il éprouvait à se retrouver devant ce visage dont il avait un peu oublié les particularités dans l'intervalle et qu'il ne s'était rappelé ni si expressif ni, malgré sa jeunesse, si fané ; il regrettait, pendant qu'elle causait avec lui, que la grande beauté qu'elle avait ne fût pas du genre de celles qu'il aurait spontanément préférées. Il faut d'ailleurs dire que le visage d'Odette paraissait plus maigre et plus proéminent parce que le front et le haut des joues, cette surface unie et plus plane était recouverte par la masse de cheveux qu'on portait alors prolongés en « devants », soulevés en « crêpés », répandus en mèches folles le long des oreilles ; et quant à son corps qui était admirablement fait, il était difficile d'en apercevoir la continuité (à cause des modes de l'époque et quoiqu'elle fût une des femmes de Paris qui s'habillaient le mieux), tant le corsage, s'avancant en saillie comme sur un ventre imaginaire et finissant brusquement en pointe pendant que par en dessous commençait à s'enfler le ballon des doubles jupes, donnait à la femme l'air d'être composée de pièces différentes mal emmanchées les unes dans les autres ; tant les ruchés, les volants, le gilet suivaient en toute indépendance, selon la fantaisie de leur dessin ou la consistance de leur étoffe, la ligne qui les conduisait aux nœuds, aux bouillons de dentelle, aux effilés de jais perpendiculaires, ou qui les dirigeait le long du busc, mais ne s'attachaient nullement à l'être vivant, qui selon que l'architecture de ces fanfreluches se rapprochait ou s'écartait trop de la sienne, s'y trouvait engoncé ou perdu.

Mais, quand Odette^a était partie, Swann souriait en pensant qu'elle lui avait dit combien le temps lui durerait jusqu'à ce qu'il lui permît de revenir ; il se rappelait l'air inquiet, timide, avec lequel elle l'avait une fois prié que ce ne fût pas dans trop longtemps, et les regards qu'elle avait eus à ce moment-là, fixés sur lui en une imploration craintive, et qui la faisaient touchante sous le bouquet de fleurs de pensées artificielles fixé devant son chapeau rond de paille blanche, à brides de velours noir¹. « Et vous, avait-elle dit, vous ne viendriez pas une fois chez moi prendre le thé^b ? » Il avait allégué des travaux en train, une étude — en réalité abandonnée depuis des années — sur Ver Meer de Delft². « Je comprends que je ne peux rien faire, moi chétive, à côté de grands savants comme vous autres, lui avait-elle répondu. Je serais comme la grenouille devant l'aréopage. Et pourtant j'aimerais tant m'instruire, savoir, être initiée. Comme cela doit être amusant de bouquiner, de fourrer son nez dans de vieux papiers ! » avait-elle ajouté avec l'air de contentement de soi-même que prend une femme élégante pour affirmer que sa joie est de se livrer sans crainte de se salir à une besogne malpropre, comme de faire la cuisine en « mettant elle-même les mains à la pâte³ ». « Vous allez vous moquer de moi, ce peintre qui vous empêche de me voir (elle voulait parler de Ver Meer), je n'avais jamais^d entendu parler de lui ; vit-il encore ? Est-ce qu'on peut voir de ses œuvres à Paris, pour que je puisse me représenter ce que vous aimez, deviner un peu ce qu'il y a sous ce grand front qui travaille tant, dans cette tête qu'on sent toujours en train de réfléchir, me dire : voilà, c'est à cela qu'il est en train de penser. Quel rêve ce serait d'être mêlée à vos travaux ! » Il s'était excusé sur sa peur des amitiés nouvelles, ce qu'il avait appelé, par galanterie, sa peur d'être malheureux. « Vous avez peur d'une affection ? Comme c'est drôle, moi qui ne cherche que cela, qui donnerais ma vie pour en trouver une », avait-elle dit d'une voix si naturelle, si convaincue, qu'il en avait été remué. « Vous avez dû souffrir par une femme. Et vous croyez que les autres sont comme elle. Elle n'a pas su vous comprendre ; vous êtes un être si à part. C'est cela que j'ai aimé d'abord en vous, j'ai bien senti que vous n'étiez pas comme tout le monde. — Et puis d'ailleurs^e vous aussi, lui avait-il dit, je sais bien ce que c'est que les femmes,

vous devez avoir des tas d'occupations, être peu libre. — Moi, je n'ai jamais rien à faire ! Je suis toujours libre, je le serai toujours pour vous. À n'importe quelle heure du jour ou de la nuit où il pourrait vous être commode de me voir, faites-moi chercher, et je serai trop heureuse d'accourir. Le ferez-vous ? Savez-vous ce qui serait gentil, ce serait de vous faire présenter à Mme Verdurin chez qui je vais tous les soirs. Croyez-vous ! si on s'y retrouvait et si je pensais que c'est un peu pour moi que vous y êtes ! »

Et sans doute, en se rappelant ainsi leurs entretiens, en pensant ainsi à elle quand il était seul, il faisait seulement jouer son image entre beaucoup d'autres images de femmes dans des rêveries romanesques ; mais si, grâce à une circonstance quelconque (ou même peut-être sans que ce fût grâce à elle, la circonstance qui se présente au moment où un état, latent jusque-là, se déclare, pouvant n'avoir influé en rien sur lui) l'image d'Odette de Crécy venait à absorber toutes ces rêveries, si celles-ci n'étaient plus séparables de son souvenir, alors l'imperfection de son corps ne garderait plus aucune importance, ni qu'il eût été, plus ou moins qu'un autre corps, selon le goût de Swann, puisque devenu le corps de celle qu'il aimait, il serait désormais le seul qui fût capable de lui causer des joies et des tourments¹.

Mon grand-père avait précisément connu, ce qu'on n'aurait pu dire d'aucun de leurs amis actuels, la famille de ces Verdurin. Mais il avait perdu toute relation avec celui qu'il appelait le « jeune Verdurin » et qu'il considérait, un peu en gros, comme tombé — tout en gardant de nombreux millions — dans la bohème et la racaille. Un jour il reçut une lettre de Swann lui demandant s'il ne pourrait pas le mettre en rapport avec les Verdurin : « À la garde ! à la garde ! s'était écrié mon grand-père, ça ne m'étonne pas du tout, c'est bien par là que devait finir Swann. Joli milieu ! D'abord je ne peux pas faire ce qu'il me demande parce que je ne connais plus ce monsieur. Et puis ça doit cacher une histoire de femme, je ne me mêle pas de ces affaires-là. Ah bien ! nous allons avoir de l'agrément si Swann s'affuble des petits Verdurin. »

Et sur la réponse négative de mon grand-père, c'est Odette qui avait amené elle-même Swann chez les Verdurin.

Les Verdurin avaient eu à dîner, le jour où Swann y fit ses débuts, le docteur et Mme Cottard, le jeune pianiste et sa tante, et le peintre qui avait alors leur faveur, auxquels s'étaient joints dans la soirée quelques autres fidèles.

Le docteur Cottard ne savait jamais d'une façon certaine de quel ton il devait répondre à quelqu'un, si son interlocuteur voulait rire ou était sérieux. Et à tout hasard il ajoutait à toutes ses expressions de physionomie l'offre d'un sourire conditionnel et provisoire dont la finesse expectante le disculperait du reproche de naïveté, si le propos qu'on lui avait tenu se trouvait avoir été facétieux. Mais comme pour faire face à l'hypothèse opposée il n'osait pas laisser ce sourire s'affirmer nettement sur son visage, on y voyait flotter perpétuellement une incertitude où se lisait la question qu'il n'osait pas poser : « Dites-vous cela pour de bon ? » Il n'était pas plus assuré de la façon dont il devait se comporter dans la rue, et même en général dans la vie, que dans un salon, et on le voyait opposer aux passants, aux voitures, aux événements un malicieux sourire qui ôtait d'avance à son attitude toute impropriété, puisqu'il prouvait, si elle n'était pas de mise, qu'il le savait bien et que s'il avait adopté celle-là, c'était par plaisanterie.

Sur tous les points cependant où une franche question lui semblait permise, le docteur ne se faisait pas faute de s'efforcer de restreindre le champ de ses doutes et de compléter son instruction.

C'est ainsi que, sur les conseils qu'une mère prévoyante lui avait donnés quand il avait quitté sa province, il ne laissait jamais passer soit une locution ou un nom propre qui lui étaient inconnus, sans tâcher de se faire documenter sur eux.

Pour les locutions, il était insatiable de renseignements, car, leur supposant parfois un sens plus précis qu'elles n'ont, il eût désiré savoir ce qu'on voulait dire exactement par celles qu'il entendait le plus souvent employer : la beauté du diable, du sang bleu, une vie de bâton de chaise, le quart d'heure de Rabelais, être le prince des élégances, donner carte blanche, être réduit à quia, etc., et dans quels cas déterminés il pouvait à son tour les faire figurer dans ses propos. À leur défaut, il plaçait des jeux de mots qu'il avait appris. Quant aux noms^a de personnes nouveaux qu'on prononçait devant lui il se contentait seulement de les répéter sur un ton interrogatif qu'il pensait suffisant

pour lui valoir des explications qu'il n'aurait pas l'air de demander.

Comme le sens critique qu'il croyait exercer sur tout lui faisait complètement défaut, le raffinement de politesse qui consiste à affirmer, à quelqu'un qu'on oblige, sans souhaiter d'en être cru, que c'est à lui qu'on a obligation, était peine perdue avec lui, il prenait tout au pied de la lettre. Quel que fût l'aveuglement de Mme Verdurin à son égard, elle avait fini, tout en continuant à le trouver très fin, par être agacée de voir que quand elle l'invitait dans une avant-scène à entendre Sarah Bernhardt, lui disant, pour plus de grâce : « Vous êtes trop aimable d'être venu, Docteur, d'autant plus que je suis sûre que vous avez déjà souvent entendu Sarah Bernhardt, et puis nous sommes peut-être trop près de la scène », le docteur Cottard qui était entré dans la loge avec un sourire qui attendait pour se préciser ou pour disparaître que quelqu'un d'autorisé le renseignât sur la valeur du spectacle, lui répondait : « En effet on est beaucoup trop près et on commence à être fatigué de Sarah Bernhardt. Mais vous m'avez exprimé le désir que je vienne. Pour moi vos désirs sont des ordres. Je suis trop heureux de vous rendre ce petit service. Que ne ferait-on pas pour vous être agréable, vous êtes si bonne ! » Et il ajoutait : « Sarah Bernhardt, c'est bien la Voix d'Or, n'est-ce pas ? On écrit souvent aussi qu'elle brûle les planches. C'est une expression bizarre, n'est-ce pas ? » dans l'espoir de commentaires qui ne venaient point.

« Tu sais, avait dit Mme Verdurin à son mari, je crois que nous faisons fausse route quand par modestie nous déprécions ce que nous offrons au docteur. C'est un savant qui vit en dehors de l'existence pratique, il ne connaît pas par lui-même la valeur des choses et il s'en rapporte à ce que nous lui en disons. — Je n'avais pas osé te le dire, mais je l'avais remarqué », répondit M. Verdurin. Et au jour de l'An suivant, au lieu d'envoyer au docteur Cottard un rubis de trois mille francs en lui disant que c'était bien peu de chose, M. Verdurin acheta pour trois cents francs une pierre reconstituée en laissant entendre qu'on pouvait difficilement en voir d'aussi belle.

Quand Mme Verdurin avait annoncé qu'on aurait, dans la soirée, M. Swann : « Swann ? » s'était écrié le docteur d'un accent rendu brutal par la surprise, car la moindre

nouvelle prenait toujours plus au dépourvu que quiconque cet homme qui se croyait perpétuellement préparé à tout. Et voyant qu'on ne lui répondait pas : « Swann ? Qui ça, Swann ! » hurla-t-il au comble d'une anxiété qui se détendit soudain quand Mme Verdurin eut dit : « Mais l'ami dont Odette nous avait parlé. — Ah ! bon, bon, ça va bien », répondit le docteur apaisé. Quant au peintre, il se réjouissait de l'introduction de Swann chez Mme Verdurin, parce qu'il le supposait amoureux d'Odette et qu'il aimait à favoriser les liaisons. « Rien ne m'amuse comme de faire des mariages, confia-t-il, dans l'oreille, au docteur Cottard, j'en ai déjà réussi beaucoup, même entre femmes ! »

En disant aux Verdurin que Swann était très « smart », Odette leur avait fait craindre un « ennuyeux ». Il leur fit au contraire une excellente impression dont à leur insu sa fréquentation dans la société élégante était une des causes indirectes. Il avait en effet sur les hommes même intelligents qui ne sont jamais allés dans le monde, une des supériorités de ceux qui y ont un peu vécu, qui est de ne plus le transfigurer par le désir ou par l'horreur qu'il inspire à l'imagination, de le considérer comme sans aucune importance. Leur amabilité, séparée de tout snobisme et de la peur de paraître trop aimable, devenue indépendante, a cette aisance, cette grâce des mouvements de ceux dont les membres assouplis exécutent exactement ce qu'ils veulent, sans participation indiscrete et maladroite du reste du corps. La simple gymnastique élémentaire de l'homme du monde tendant la main avec bonne grâce au jeune homme inconnu qu'on lui présente et s'inclinant avec réserve devant l'ambassadeur à qui on le présente, avait fini par passer sans qu'il en fût conscient dans toute l'attitude sociale de Swann, qui vis-à-vis de gens d'un milieu inférieur au sien comme étaient les Verdurin et leurs amis, fit instinctivement montre d'un empressement, se livra à des avances, dont, selon eux, un ennuyeux se fût abstenu. Il n'eut un moment de froideur qu'avec le docteur Cottard : en le voyant lui cligner de l'œil et lui sourire d'un air ambigu avant qu'ils se fussent encore parlé (mimique que Cottard appelait « laisser venir »), Swann crut que le docteur le connaissait sans doute pour s'être trouvé avec lui en quelque lieu de plaisir, bien que lui-même y allât pourtant fort peu, n'ayant jamais vécu

dans le monde de la noce. Trouvant l'allusion^a de mauvais goût, surtout en présence d'Odette qui pourrait en prendre une mauvaise idée de lui, il affecta un air glacial. Mais quand il apprit qu'une dame qui se trouvait près de lui était Mme Cottard, il pensa qu'un mari aussi jeune n'aurait pas cherché à faire allusion devant sa femme à des divertissements de ce genre ; et il cessa de donner à l'air entendu du docteur la signification qu'il redoutait. Le peintre invita tout de suite Swann à venir avec Odette à son atelier, Swann le trouva gentil. « Peut-être qu'on vous favorisera plus que moi, dit Mme Verdurin, sur un ton qui feignait d'être piqué, et qu'on vous montrera le portrait de Cottard (elle l'avait commandé au peintre). Pensez bien, "monsieur" Biche », rappela-t-elle au peintre, à qui c'était une plaisanterie consacrée de dire monsieur, « à rendre le joli regard, le petit côté fin, amusant, de l'œil. Vous savez que ce que je veux surtout avoir, c'est son sourire, ce que je vous ai demandé, c'est le portrait de son sourire. » Et comme cette expression lui sembla remarquable elle la répéta très haut pour être sûre que plusieurs invités l'eussent entendue, et même, sous un prétexte vague, en fit d'abord rapprocher quelques-uns. Swann demanda à faire la connaissance de tout le monde, même d'un vieil ami des Verdurin, Saniette, à qui sa timidité, sa simplicité et son bon cœur avaient fait perdre partout la considération que lui avaient valu sa science d'archiviste, sa grosse fortune, et la famille distinguée dont il sortait. Il avait dans la bouche, en parlant, une bouillie qui était adorable parce qu'on sentait qu'elle trahissait moins un défaut de la langue qu'une qualité de l'âme, comme un reste de l'innocence du premier âge qu'il n'avait jamais perdue. Toutes les consonnes qu'il ne pouvait prononcer figuraient comme autant de duretés dont il était incapable. En demandant à être présenté à M. Saniette, Swann fit à Mme Verdurin l'effet de renverser les rôles (au point qu'en réponse, elle dit en insistant sur la différence : « Monsieur Swann, voudriez-vous avoir la bonté de me permettre de vous présenter notre ami Saniette »), mais excita chez Saniette une sympathie ardente que d'ailleurs les Verdurin ne révélèrent jamais à Swann, car Saniette les agaçaient un peu et ils ne tenaient pas à lui faire des amis. Mais en revanche Swann les toucha infiniment en croyant devoir demander tout de suite à faire

la connaissance de la tante du pianiste. En robe noire comme toujours, parce qu'elle croyait qu'en noir on est toujours bien et que c'est ce qu'il y a de plus distingué, elle avait le visage excessivement rouge comme chaque fois qu'elle venait de manger. Elle s'inclina devant Swann avec respect, mais se redressa avec majesté. Comme elle n'avait aucune instruction et avait peur de faire des fautes de français, elle prononçait exprès d'une manière confuse, pensant que si elle lâchait un cuir il serait estompé d'un tel vague qu'on ne pourrait le distinguer avec certitude, de sorte que sa conversation n'était qu'un grailonnement indistinct duquel émergeaient de temps à autre les rares vocables dont elle se sentait sûre¹. Swann crut pouvoir se moquer légèrement d'elle en parlant à M. Verdurin, lequel au contraire fut piqué.

« C'est une si excellente femme, répondit-il. Je vous accorde qu'elle n'est pas étourdissante ; mais je vous assure qu'elle est agréable quand on cause seul avec elle. — Je n'en doute pas, s'empressa de concéder Swann. Je voulais dire qu'elle ne me semblait pas "éminente", ajouta-t-il en détachant cet adjectif, et en somme c'est plutôt un compliment ! — Tenez, dit M. Verdurin, je vais vous étonner, elle écrit d'une manière charmante. Vous n'avez jamais entendu son neveu ? c'est admirable, n'est-ce pas, Docteur ? Voulez-vous que je lui demande de jouer quelque chose, monsieur Swann ? — Mais ce sera un bonheur... », commençait à répondre Swann, quand le docteur l'interrompit d'un air moqueur. En effet ayant retenu que dans la conversation l'emphase, l'emploi de formes solennelles, était suranné, dès qu'il entendait un mot grave dit sérieusement comme venait de l'être le mot « bonheur », il croyait que celui qui l'avait prononcé venait de se montrer prudhommesque. Et si, de plus, ce mot se trouvait figurer par hasard dans ce qu'il appelait un vieux cliché, si courant que ce mot fût d'ailleurs, le docteur supposait que la phrase commencée était ridicule, et la terminait ironiquement par le lieu commun qu'il semblait accuser son interlocuteur d'avoir voulu placer, alors que celui-ci n'y avait jamais pensé.

« Un bonheur pour la France ! » s'écria-t-il malicieusement en levant les bras avec emphase.

M. Verdurin ne put s'empêcher de rire.

« Qu'est-ce qu'ils ont à rire, toutes ces bonnes gens-là, on a l'air de ne pas engendrer la mélancolie dans votre petit coin là-bas, s'écria Mme Verdurin. Si vous croyez que je m'amuse, moi, à rester toute seule en pénitence », ajouta-t-elle sur un ton dépité, en faisant l'enfant.

Mme Verdurin était assise sur un haut siège suédois en sapin ciré, qu'un violoniste de ce pays lui avait donné et qu'elle conservait, quoiqu'il rappelât la forme d'un esca-beau et jurât avec les beaux meubles anciens qu'elle avait, mais elle tenait à garder en évidence les cadeaux que les fidèles avaient l'habitude de lui faire de temps en temps, afin que les donateurs eussent le plaisir de les reconnaître quand ils venaient. Aussi tâchait-elle de persuader qu'on s'en tînt aux fleurs et aux bonbons, qui du moins se détruisent ; mais elle n'y réussissait pas et c'était chez elle une collection de chauffe-pieds, de coussins, de pendules, de paravents, de baromètres, de potiches, dans une accumulation de redites et un disparate d'étrennes.

De ce poste élevé elle participait avec entrain à la conversation des fidèles et s'égayait de leurs « fumisteries », mais depuis l'accident qui était arrivé à sa mâchoire, elle avait renoncé à prendre la peine de pouffer effectivement et se livrait à la place à une mimique conventionnelle qui signifiait, sans fatigue ni risques pour elle, qu'elle riait aux larmes. Au moindre mot que lâchait un habitué contre un ennuyeux ou contre un ancien habitué rejeté au camp des ennuyeux — et pour le plus grand désespoir de M. Verdurin qui avait eu longtemps la prétention d'être aussi aimable que sa femme, mais qui riait pour de bon s'essouffait vite et avait été distancé et vaincu par cette ruse d'une incessante et fictive hilarité — elle poussait un petit cri, fermait entièrement ses yeux d'oiseau qu'une taie commençait à voiler, et brusquement, comme si elle n'eût eu que le temps de cacher un spectacle indécent ou de parer à un accès mortel, plongeant sa figure dans ses mains qui la recouvraient et n'en laissaient plus rien voir, elle avait l'air de s'efforcer de réprimer, d'anéantir un rire qui, si elle s'y fût abandonnée, l'eût conduite à l'évanouissement. Telle, étourdie par la gaieté des fidèles, ivre de camaraderie, de médisance et d'assentiment, Mme Verdurin, juchée sur son perchoir, pareille à un oiseau dont on eût trempé le colifichet dans du vin chaud, sanglotait d'amabilité.

Cependant M. Verdurin, après avoir demandé à Swann la permission d'allumer sa pipe (« ici on ne se gêne pas, on est entre camarades »), pria le jeune artiste de se mettre au piano.

« Allons, voyons, ne l'ennuie pas, il n'est pas ici pour être tourmenté, s'écria Mme Verdurin, je ne veux pas qu'on le tourmente, moi !

— Mais pourquoi veux-tu que ça l'ennuie ? dit M. Verdurin, M. Swann ne connaît peut-être pas la sonate en *fa* dièse que nous avons découverte, il va nous jouer l'arrangement pour piano.

— Ah ! non, non, pas ma sonate ! cria Mme Verdurin, je n'ai pas envie à force de pleurer de me fiche un rhume de cerveau avec névralgies faciales, comme la dernière fois ; merci du cadeau, je ne tiens pas à recommencer ; vous êtes bons vous autres, on voit bien que ce n'est pas vous qui garderez le lit huit jours ! »

Cette petite scène qui se renouvelait chaque fois que le pianiste allait jouer enchantait les amis aussi bien que si elle avait été nouvelle, comme une preuve de la séduisante originalité de la « Patronne¹ » et de sa sensibilité musicale. Ceux qui étaient près d'elle faisaient signe à ceux qui plus loin fumaient ou jouaient aux cartes, de se rapprocher, qu'il se passait quelque chose, leur disant comme on fait au Reichstag² dans les moments intéressants : « Écoutez, écoutez. » Et le lendemain on donnait des regrets à ceux qui n'avaient pas pu venir en leur disant que la scène avait été encore plus amusante que d'habitude.

« Eh bien ! voyons, c'est entendu, dit M. Verdurin, il ne jouera que l'andante.

— Que l'andante, comme tu y vas ! s'écria Mme Verdurin. C'est justement l'andante qui me casse bras et jambes. Il est vraiment superbe, le Patron ! C'est comme si dans la *Neuvième*³ il disait : nous n'entendrons que la finale, ou dans *Les Maîtres*⁴ que l'ouverture. »

Le docteur^a cependant poussait Mme Verdurin à laisser jouer le pianiste, non pas qu'il crût feints les troubles que la musique lui donnait — il y reconnaissait certains états neurasthéniques — mais par cette habitude qu'ont beaucoup de médecins de faire fléchir immédiatement la sévérité de leurs prescriptions dès qu'est en jeu, chose qui leur semble beaucoup plus importante, quelque réunion

mondaine dont ils font partie et dont la personne à qui ils conseillent d'oublier pour une fois sa dyspepsie ou sa grippe, est un des facteurs essentiels.

« Vous ne serez pas malade cette fois-ci, vous verrez, lui dit-il en cherchant à la suggestionner du regard. Et si vous êtes malade nous vous soignerons.

— Bien vrai ? » répondit Mme Verdurin, comme si devant l'espérance d'une telle faveur il n'y avait plus qu'à capituler. Peut-être aussi, à force de dire qu'elle serait malade, y avait-il des moments où elle ne se rappelait plus que c'était un mensonge et prenait une âme de malade. Or ceux-ci, fatigués d'être toujours obligés de faire dépendre de leur sagesse la rareté de leurs accès, aiment se laisser aller à croire qu'ils pourront faire impunément tout ce qui leur plaît et leur fait mal d'habitude, à condition de se remettre en les mains d'un être puissant, qui, sans qu'ils aient aucune peine à prendre, d'un mot ou d'une pilule, les remettra sur pied.

Odette était allée s'asseoir^a sur un canapé de tapisserie qui était près du piano :

« Vous savez, j'ai ma petite place », dit-elle à Mme Verdurin.

Celle-ci, voyant Swann sur une chaise, le fit lever :

« Vous n'êtes pas bien là, allez donc vous mettre à côté d'Odette, n'est-ce pas Odette, vous ferez bien une place à M. Swann ?

— Quel joli Beauvais¹, dit avant de s'asseoir Swann qui cherchait à être aimable.

— Ah ! je suis contente que vous appréciiez mon canapé, répondit Mme Verdurin. Et je vous préviens que si vous voulez en voir d'aussi beau, vous pouvez y renoncer tout de suite. Jamais ils n'ont rien fait de pareil. Les petites chaises aussi sont des merveilles. Tout à l'heure vous regarderez cela. Chaque bronze correspond comme attribut au petit sujet du siège ; vous savez, vous avez de quoi vous amuser si vous voulez regarder cela, je vous promets un bon moment. Rien que les petites frises des bordures, tenez là, la petite vigne sur fond rouge de *L'Ours et les Raisins*². Est-ce dessiné ? Qu'est-ce que vous en dites, je crois qu'ils le savaient plutôt, dessiner ! Est-elle assez appétissante cette vigne ? Mon mari prétend que je n'aime pas les fruits parce que j'en mange moins que lui. Mais non, je suis plus gourmande que vous tous, mais je n'ai

pas besoin de me les mettre dans la bouche puisque je jouis par les yeux. Qu'est-ce que vous avez tous à rire ? Demandez au docteur, il vous dira que ces raisins-là me purgent. D'autres font des cures de Fontainebleau, moi je fais ma petite cure de Beauvais. Mais, monsieur Swann, vous ne partirez pas sans avoir touché les petits bronzes des dossiers. Est-ce assez doux comme patine ? Mais non, à pleines mains, touchez-les bien.

— Ah ! si madame Verdurin commence à peloter les bronzes, nous n'entendrons pas de musique ce soir, dit le peintre.

— Taisez-vous, vous êtes un vilain. Au fond, dit-elle en se tournant vers Swann, on nous défend à nous autres femmes des choses moins voluptueuses que cela. Mais il n'y a pas une chair comparable à cela ! Quand M. Verdurin me faisait l'honneur d'être jaloux de moi — allons, sois poli au moins, ne dis pas que tu ne l'as jamais été...

— Mais je ne dis absolument rien. Voyons, Docteur, je vous prends à témoin : est-ce que j'ai dit quelque chose ? »

Swann palpitait les bronzes par politesse et n'osait pas cesser tout de suite.

« Allons, vous les caresserez plus tard ; maintenant c'est vous qu'on va caresser, qu'on va caresser dans l'oreille ; vous aimez cela, je pense ; voilà un petit jeune homme qui va s'en charger. »

Or quand le pianiste eut joué, Swann fut plus aimable encore avec lui qu'avec les autres personnes qui se trouvaient là. Voici pourquoi :

L'année précédente, dans une soirée, il avait entendu une œuvre musicale exécutée au piano et au violon. D'abord, il n'avait goûté que la qualité matérielle des sons secrétés par les instruments. Et ç'avait déjà été un grand plaisir quand, au-dessous de la petite ligne du violon, mince, résistante, dense et directrice, il avait vu tout d'un coup chercher à s'élever en un clapotement liquide¹, la masse de la partie de piano, multiforme, indivise, plane et entrechoquée comme la mauve² agitation des flots que charme et bémolise le clair de lune. Mais à un moment donné, sans pouvoir nettement distinguer un contour, donner un nom à ce qui lui plaisait, charmé tout d'un coup, il avait cherché à recueillir la phrase ou l'harmonie — il ne savait lui-même — qui passait et qui lui avait ouvert

plus largement l'âme, comme certaines odeurs de roses circulant dans l'air humide du soir ont la propriété de dilater nos narines. Peut-être est-ce parce qu'il ne savait pas la musique qu'il avait pu éprouver une impression aussi confuse, une de ces impressions qui sont peut-être pourtant les seules purement musicales, inévidentes, entièrement originales, irréductibles à tout autre ordre d'impressions. Une impression de ce genre, pendant un instant, est pour ainsi dire *sine materia*. Sans doute^a les notes que nous entendons alors, tendent déjà, selon leur hauteur et leur quantité, à couvrir devant nos yeux des surfaces de dimensions variées, à tracer des arabesques, à nous donner des sensations de largeur, de ténuité, de stabilité, de caprice. Mais les notes sont évanouies avant que ces sensations soient assez formées en nous pour ne pas être submergées par celles qu'éveillent déjà les notes suivantes ou même simultanées. Et cette impression continuerait à envelopper de sa liquidité et de son « fondu » les motifs qui par instants en émergent, à peine discernables, pour plonger aussitôt et disparaître, connus seulement par le plaisir particulier qu'ils donnent, impossibles à décrire, à se rappeler, à nommer, ineffables — si la mémoire, comme un ouvrier qui travaille à établir des fondations durables au milieu des flots, en fabriquant pour nous des fac-similés de ces phrases fugitives, ne nous permettait de les comparer à celles qui leur succèdent et de les différencier¹. Ainsi à peine la sensation délicieuse que Swann avait ressentie était-elle expirée, que sa mémoire lui en avait fourni séance tenante une transcription sommaire et provisoire, mais sur laquelle il avait jeté les yeux tandis que le morceau continuait, si bien que, quand la même impression était tout d'un coup revenue, elle n'était déjà plus insaisissable. Il s'en représentait l'étendue, les groupements symétriques, la graphie, la valeur expressive ; il avait devant lui cette chose qui n'est plus de la musique pure, qui est du dessin, de l'architecture, de la pensée, et qui permet de se rappeler la musique. Cette fois il avait distingué nettement une phrase s'élevant pendant quelques instants au-dessus des ondes sonores. Elle lui avait proposé aussitôt des voluptés particulières, dont il n'avait jamais eu l'idée avant de l'entendre, dont il sentait que rien autre qu'elle ne pourrait les lui faire connaître, et il avait éprouvé pour elle comme un amour inconnu.

D'un rythme lent elle le dirigeait ici d'abord, puis là, puis ailleurs, vers un bonheur noble, inintelligible et précis. Et tout d'un coup, au point où elle était arrivée et d'où il se préparait à la suivre, après une pause d'un instant, brusquement elle changeait de direction et d'un mouvement nouveau, plus rapide, menu, mélancolique, incessant et doux, elle l'entraînait avec elle vers des perspectives inconnues. Puis elle disparut. Il souhaita passionnément la revoir une troisième fois. Et elle reparut en effet mais sans lui parler plus clairement, en lui causant même une volupté moins profonde. Mais rentré chez lui il eut besoin d'elle, il était comme un homme dans la vie de qui une passante qu'il a aperçue un moment vient de faire entrer l'image d'une beauté nouvelle qui donne à sa propre sensibilité une valeur plus grande, sans qu'il sache seulement s'il pourra revoir jamais celle qu'il aime déjà et dont il ignore jusqu'au nom.

Même cet amour pour une phrase musicale sembla un instant devoir amorcer chez Swann la possibilité d'une sorte de rajeunissement. Depuis si longtemps il avait renoncé à appliquer sa vie à un but idéal et la bornait à la poursuite de satisfactions quotidiennes, qu'il croyait, sans jamais se le dire formellement, que cela ne changerait plus jusqu'à sa mort ; bien plus, ne se sentant plus d'idées élevées dans l'esprit, il avait cessé de croire à leur réalité, sans pouvoir non plus la nier tout à fait. Aussi avait-il pris l'habitude de se réfugier dans des pensées sans importance qui lui permettaient de laisser de côté le fond des choses. De même qu'il ne se demandait pas s'il n'eût pas mieux fait de ne pas aller dans le monde, mais en revanche savait avec certitude que s'il avait accepté une invitation il devait s'y rendre et que s'il ne faisait pas de visite après il lui fallait laisser des cartes, de même dans sa conversation il s'efforçait de ne jamais exprimer avec cœur une opinion intime sur les choses, mais de fournir des détails matériels qui valaient en quelque sorte par eux-mêmes et lui permettaient de ne pas donner sa mesure. Il était extrêmement précis pour une recette de cuisine, pour la date de la naissance ou de la mort d'un peintre, pour la nomenclature de ses œuvres. Parfois malgré tout il se laissait aller à émettre un jugement sur une œuvre, sur une manière de comprendre la vie, mais il donnait alors à ses paroles un ton ironique comme s'il n'adhérait pas tout entier à ce qu'il disait. Or, comme certains valétudi-

naires chez qui tout d'un coup un pays où ils sont arrivés, un régime différent, quelquefois une évolution organique, spontanée et mystérieuse, semblent amener une telle régression de leur mal qu'ils commencent à envisager la possibilité inespérée de commencer sur le tard une vie toute différente, Swann trouvait en lui, dans le souvenir de la phrase qu'il avait entendue, dans certaines sonates qu'il s'était fait jouer, pour voir s'il ne l'y découvrirait pas, la présence^a d'une de ces réalités invisibles auxquelles il avait cessé de croire et auxquelles, comme si la musique avait eu sur la sécheresse morale dont il souffrait une sorte d'influence élective, il se sentait de nouveau le désir et presque la force de consacrer sa vie. Mais n'étant pas arrivé à savoir de qui était l'œuvre qu'il avait entendue, il n'avait pu se la procurer et avait fini par l'oublier. Il avait bien rencontré dans la semaine quelques personnes qui se trouvaient comme lui à cette soirée et les avait interrogées ; mais plusieurs étaient arrivées après la musique ou parties avant ; certaines pourtant étaient là pendant qu'on l'exécutait mais étaient allées causer dans un autre salon, et d'autres, restées à écouter, n'avaient pas entendu plus que les premières. Quant aux maîtres de maison, ils savaient que c'était une œuvre nouvelle que les artistes qu'ils avaient engagés avaient demandé à jouer ; ceux-ci étant partis en tournée, Swann ne put pas en savoir davantage. Il avait bien des amis musiciens, mais tout en se rappelant le plaisir spécial et intraduisible que lui avait fait la phrase, en voyant devant ses yeux les formes qu'elle dessinait, il était pourtant incapable de la leur chanter. Puis il cessa d'y penser^b.

Or, quelques minutes à peine après que le petit pianiste avait commencé de jouer chez Mme Verdurin, tout d'un coup, après une note haute longuement tenue pendant deux mesures, il vit approcher, s'échappant de sous cette sonorité prolongée et tendue comme un rideau sonore pour cacher le mystère de son incubation, il reconnut^c, secrète, bruissante et divisée, la phrase aérienne et odorante qu'il aimait. Et elle était si particulière, elle avait un charme si individuel et qu'aucun autre n'aurait pu remplacer, que ce fut pour Swann comme s'il eût rencontré dans un salon ami une personne qu'il avait admirée dans la rue¹ et désespérait de jamais retrouver. À la fin, elle s'éloigna, indicatrice, diligente, parmi les ramifications de son parfum, laissant sur le visage de Swann le reflet de

son sourire. Mais maintenant il pouvait demander le nom de son inconnue (on lui dit que c'était l'andante de la *Sonate pour piano et violon* de Vinteuil), il la tenait, il pourrait l'avoir chez lui aussi souvent qu'il voudrait, essayer d'apprendre son langage et son secret.

Aussi quand le pianiste eut fini, Swann s'approcha-t-il de lui pour lui exprimer une reconnaissance dont la vivacité plut beaucoup à Mme Verdurin.

« Quel charmeur, n'est-ce pas, dit-elle à Swann ; la comprend-il assez, sa sonate, le petit misérable ? Vous ne saviez pas que le piano pouvait atteindre à ça. C'est tout, excepté du piano, ma parole ! Chaque fois j'y suis reprise, je crois entendre un orchestre. C'est même plus beau que l'orchestre, plus complet. »

Le jeune pianiste s'inclina, et, souriant, soulignant les mots comme s'il avait fait un trait d'esprit :

« Vous êtes très indulgente pour moi », dit-il.

Et tandis que Mme Verdurin disait à son mari : « Allons, donne-lui de l'orangeade, il l'a bien méritée », Swann racontait à Odette comment il avait été amoureux de cette petite phrase. Quand Mme Verdurin, ayant dit d'un peu loin : « Eh bien ! il me semble qu'on est en train de vous dire de belles choses¹, Odette », elle répondit : « Oui, de très belles » et Swann trouva délicieuse sa simplicité. Cependant il demandait des renseignements sur Vinteuil, sur son œuvre, sur l'époque de sa vie où il avait composé cette sonate, sur ce qu'avait pu signifier pour lui la petite phrase, c'est cela surtout qu'il aurait voulu savoir.

Mais tous ces gens qui faisaient profession d'admirer ce musicien (quand Swann avait dit que sa sonate était vraiment belle, Mme Verdurin s'était écriée : « Je vous crois un peu qu'elle est belle ! Mais on n'avoue pas qu'on ne connaît pas la sonate de Vinteuil, on n'a pas le droit de ne pas la connaître », et le peintre avait ajouté : « Ah ! c'est tout à fait une très grande machine, n'est-ce pas ? Ce n'est pas, si vous voulez, la chose "cher" et "public", n'est-ce pas ? mais c'est la très grosse impression pour les artistes »), ces gens semblaient ne s'être jamais posé ces questions car ils furent incapables d'y répondre.

Même à une ou deux remarques particulières que fit Swann sur sa phrase préférée :

« Tiens, c'est amusant, je n'avais jamais fait attention ; je vous dirai que je n'aime pas beaucoup chercher la petite

bête et m'égarer dans des pointes d'aiguilles ; on ne perd pas son temps à couper les cheveux en quatre ici, ce n'est pas le genre de la maison », répondit Mme Verdurin, que le docteur Cottard regardait avec une admiration béate et un zèle studieux se jouer au milieu de ce flot d'expressions toutes faites. D'ailleurs lui et Mme Cottard, avec une sorte de bon sens comme en ont aussi certaines gens du peuple, se gardaient bien de donner une opinion ou de feindre l'admiration pour une musique qu'ils s'avouaient l'un à l'autre, une fois rentrés chez eux, ne pas plus comprendre que la peinture de « M. Biche ». Comme le public ne connaît du charme, de la grâce, des formes de la nature que ce qu'il en a puisé dans les poncifs d'un art lentement assimilé, et qu'un artiste original commence par rejeter ces poncifs, M. et Mme Cottard, image en cela du public, ne trouvaient ni dans la sonate de Vinteuil, ni dans les portraits du peintre, ce qui faisait pour eux l'harmonie de la musique et la beauté de la peinture. Il leur semblait quand le pianiste jouait la sonate qu'il accrochait au hasard sur le piano des notes que ne reliaient pas en effet les formes auxquelles ils étaient habitués, et que le peintre jetait au hasard des couleurs sur ses toiles. Quand, dans celles-ci, ils pouvaient reconnaître une forme, ils la trouvaient alourdie et vulgarisée (c'est-à-dire dépourvue de l'élégance de l'école de peinture à travers laquelle ils voyaient dans la rue même les êtres vivants), et sans vérité, comme si M. Biche n'eût pas su comment était construite une épaule et que les femmes n'ont pas les cheveux mauves.

Pourtant les fidèles s'étant dispersés, le docteur sentit qu'il y avait là une occasion propice et, pendant que Mme Verdurin disait un dernier mot sur la sonate de Vinteuil, comme un nageur débutant qui se jette à l'eau pour apprendre mais choisit un moment où il n'y a pas trop de monde pour le voir :

« Alors, c'est ce qu'on appelle un musicien *di primo cartello*¹ ! » s'écria-t-il avec une brusque résolution.

Swann apprit seulement que l'apparition récente^a de la sonate de Vinteuil avait produit une grande impression dans une école de tendances très avancées, mais était entièrement inconnue du grand public.

« Je connais bien quelqu'un qui s'appelle Vinteuil », dit Swann, en pensant au professeur de piano des sœurs de ma grand-mère.

— C'est peut-être lui, s'écria Mme Verdurin.

— Oh ! non, répondit Swann en riant. Si vous l'aviez vu deux minutes, vous ne vous poseriez pas la question¹.

— Alors poser la question, c'est la résoudre ? dit le docteur.

— Mais ce pourrait être un parent, reprit Swann, cela serait assez triste, mais enfin un homme de génie peut être le cousin d'une vieille bête. Si cela était, j'avoue qu'il n'y a pas de supplice que je ne m'imposerais pour que la vieille bête me présentât à l'auteur de la sonate : d'abord le supplice de fréquenter la vieille bête, et qui doit être affreux. »

Le peintre savait que Vinteuil était à ce moment très malade et que le docteur Potain craignait de ne pouvoir le sauver.

« Comment, s'écria Mme Verdurin, il y a encore des gens qui se font soigner par Potain !

— Ah ! madame Verdurin, dit Cottard, sur un ton de marivaudage, vous oubliez que vous parlez d'un de mes confrères, je devrais dire un de mes maîtres. »

Le peintre avait entendu dire que Vinteuil était menacé d'aliénation mentale. Et il assurait qu'on pouvait s'en apercevoir à certains passages de sa sonate. Swann ne trouva pas cette remarque absurde, mais elle le troubla ; car une œuvre de musique pure ne contenant aucun des rapports logiques dont l'altération dans le langage dénonce la folie, la folie reconnue dans une sonate lui paraissait quelque chose d'aussi mystérieux que la folie d'une chienne, la folie d'un cheval, qui pourtant s'observent en effet.

« Laissez-moi donc tranquille avec vos maîtres, vous en savez dix fois autant que lui », répondit Mme Verdurin au docteur Cottard, du ton d'une personne qui a le courage de ses opinions et tient bravement tête à ceux qui ne sont pas du même avis qu'elle. « Vous ne tuez pas vos malades, vous au moins !

— Mais, Madame, il est de l'Académie², répliqua le docteur d'un ton ironique. Si un malade préfère mourir de la main d'un prince de la science... C'est beaucoup plus chic de pouvoir dire : "C'est Potain qui me soigne."

— Ah ! c'est plus chic ? dit Mme Verdurin. Alors il y a du chic dans les maladies, maintenant ? je ne savais pas ça... Ce que vous m'amusez ! s'écria-t-elle tout à coup en

plongeant sa figure dans ses mains. Et moi, bonne bête qui discutais sérieusement sans m'apercevoir que vous me faisiez monter à l'arbre. »

Quant à M. Verdurin, trouvant que c'était un peu fatigant de se mettre à rire pour si peu, il se contenta de tirer une bouffée de sa pipe en songeant avec tristesse qu'il ne pouvait plus rattraper sa femme sur le terrain de l'amabilité.

« Vous savez que votre ami nous plaît beaucoup », dit Mme Verdurin à Odette au moment où celle-ci lui souhaitait le bonsoir. « Il est simple, charmant ; si vous n'avez jamais à nous présenter que des amis comme cela, vous pouvez les amener. »

M. Verdurin fit remarquer que pourtant Swann n'avait pas apprécié la tante du pianiste.

« Il s'est senti un peu dépaycé, cet homme, répondit Mme Verdurin, tu ne voudrais pourtant pas que, la première fois, il ait déjà le ton de la maison comme Cottard qui fait partie de notre petit clan depuis plusieurs années. La première fois ne compte pas, c'était utile pour prendre langue. Odette, il est convenu qu'il viendra nous retrouver demain au Châtelet. Si vous alliez le prendre ?

— Mais non, il ne veut pas.

— Ah ! enfin, comme vous voudrez. Pourvu qu'il n'aille pas lâcher au dernier moment ! »

À la grande surprise de Mme Verdurin, il ne lâcha jamais. Il allait les rejoindre n'importe où, quelquefois dans les restaurants de banlieue où on allait peu encore car ce n'était pas la saison, plus souvent au théâtre, que Mme Verdurin aimait beaucoup ; et comme un jour, chez elle, elle dit devant lui que pour les soirs de premières, de galas, un coupe-file leur eût été fort utile, que cela les avait beaucoup gênés de ne pas en avoir le jour de l'enterrement de Gambetta¹, Swann² qui ne parlait jamais de ses relations brillantes, mais seulement de celles mal cotées qu'il eût jugé peu délicat de cacher, et au nombre desquelles il avait pris dans le faubourg Saint-Germain l'habitude de ranger les relations avec le monde officiel, répondit :

« Je vous promets de m'en occuper, vous l'aurez à temps pour la reprise des *Danicheff*³, je déjeune justement demain avec le Préfet de police à l'Élysée.

— Comment ça, à l'Élysée ? cria le docteur Cottard d'une voix tonnante.

— Oui, chez M. Grévy¹ », répondit Swann, un peu gêné de l'effet que sa phrase avait produit.

Et le peintre dit au docteur en manière de plaisanterie : « Ça vous prend souvent ? »

Généralement, une fois l'explication donnée, Cottard disait : « Ah ! bon, bon, ça va bien » et ne montrait plus trace d'émotion. Mais cette fois-ci, les derniers mots de Swann, au lieu de lui procurer l'apaisement habituel, portèrent au comble son étonnement qu'un homme avec qui il dînait, qui n'avait ni fonctions officielles, ni illustration d'aucune sorte, frayât avec le chef de l'État.

« Comment ça, M. Grévy ? vous connaissez M. Grévy ? » dit-il à Swann de l'air stupide et incrédule d'un municipal à qui un inconnu demande à voir le Président de la République et qui, comprenant par ces mots « à qui il a affaire », comme disent les journaux, assure au pauvre dément qu'il va être reçu à l'instant et le dirige sur l'Infirmerie spéciale du Dépôt.

« Je le connais un peu, nous avons des amis communs (il n'osa pas dire que c'était le prince de Galles), du reste il invite très facilement et je vous assure que ces déjeuners n'ont rien d'amusant, ils sont d'ailleurs très simples, on n'est jamais plus de huit à table », répondit Swann qui tâchait d'effacer ce que semblaient avoir de trop éclatant, aux yeux de son interlocuteur, des relations avec le Président de la République.

Aussitôt Cottard, s'en rapportant aux paroles de Swann, adopta cette opinion, au sujet de la valeur d'une invitation chez M. Grévy, que c'était chose fort peu recherchée et qui courait les rues. Dès lors il ne s'étonna plus que Swann, aussi bien qu'un autre, fréquentât l'Élysée, et même il le plaignait un peu d'aller à des déjeuners que l'invité avouait lui-même être ennuyeux.

« Ah ! bien, bien, ça va bien », dit-il sur le ton d'un douanier, méfiant tout à l'heure, mais qui, après vos explications, vous donne son visa et vous laisse passer sans ouvrir vos malles.

« Ah ! je vous crois qu'ils ne doivent pas être amusants ces déjeuners, vous avez de la vertu d'y aller », dit Mme Verdurin, à qui le Président de la République apparaissait comme un ennuyeux particulièrement redoutable parce qu'il disposait de moyens de séduction et de contrainte qui, employés à l'égard des fidèles, eussent été

capables de les faire lâcher. « Il paraît qu'il est sourd comme un pot et qu'il mange avec ses doigts.

— En effet, alors, cela ne doit pas beaucoup vous amuser d'y aller », dit le docteur avec une nuance de commisération ; et, se rappelant le chiffre de huit convives : « Sont-ce des déjeuners intimes ? » demanda-t-il vivement avec un zèle de linguiste plus encore qu'une curiosité de badaud.

Mais le prestige qu'avait à ses yeux le Président de la République finit pourtant par triompher et de l'humilité de Swann et de la malveillance de Mme Verdurin, et à chaque dîner Cottard demandait avec intérêt : « Verrons-nous ce soir M. Swann ? Il a des relations personnelles avec M. Grévy. C'est bien ce qu'on appelle un gentleman ? » Il alla même jusqu'à lui offrir une carte d'invitation pour l'exposition dentaire.

« Vous serez admis avec les personnes qui seront avec vous, mais on ne laisse pas entrer les chiens. Vous comprenez, je vous dis cela parce que j'ai eu des amis qui ne le savaient pas et qui s'en sont mordu les doigts. »

Quant à M. Verdurin, il remarqua le mauvais effet qu'avait produit sur sa femme cette découverte que Swann avait des amitiés puissantes dont il n'avait jamais parlé.

Si l'on n'avait pas arrangé une partie au-dehors c'est chez les Verdurin que Swann retrouvait le petit noyau, mais il ne venait que le soir et n'acceptait presque jamais à dîner malgré les instances d'Odette.

« Je pourrais même dîner seule avec vous, si vous aimiez mieux cela, lui disait-elle.

— Et Mme Verdurin ?

— Oh ! ce serait bien simple. Je n'aurais qu'à dire que ma robe n'a pas été prête, que mon cab est venu en retard. Il y a toujours moyen de s'arranger.

— Vous êtes gentille. »

Mais Swann se disait que, s'il montrait à Odette (en consentant seulement à la retrouver après dîner) qu'il y avait des plaisirs qu'il préférait à celui d'être avec elle, le goût qu'elle ressentait pour lui ne connaîtrait pas de longtemps la satiété. Et, d'autre part, préférant infiniment à celle d'Odette la beauté d'une petite ouvrière fraîche et bouffie comme une rose¹ et dont il était épris, il aimait mieux passer le commencement de la soirée avec elle, étant sûr de voir Odette ensuite. C'est pour les mêmes raisons

qu'il n'acceptait jamais qu'Odette vînt le chercher pour aller chez les Verdurin. La petite ouvrière l'attendait près de chez lui à un coin de rue que son cocher Rémi connaissait, elle montait à côté de Swann et restait dans ses bras jusqu'au moment où la voiture l'arrêtait devant chez les Verdurin. À son entrée, tandis que Mme Verdurin montrant des roses qu'il avait envoyées le matin lui disait : « Je vous gronde » et lui indiquait une place à côté d'Odette, le pianiste jouait, pour eux deux, la petite phrase de Vinteuil qui était comme l'air national de leur amour. Il commençait par la tenue des trémolos de violon que pendant quelques mesures on entend seuls, occupant tout le premier plan, puis tout d'un coup ils semblaient s'écarter et, comme dans ces tableaux de Pieter De Hooch¹, qu'approfondit le cadre étroit d'une porte entrouverte, tout au loin, d'une couleur autre, dans le velouté d'une lumière interposée, la petite phrase apparaissait, dansante, pastorale, intercalée, épisodique, appartenant à un autre monde². Elle passait à plis simples et immortels, distribuant çà et là les dons de sa grâce, avec le même ineffable sourire ; mais Swann y croyait distinguer maintenant du désenchantement. Elle semblait connaître la vanité de ce bonheur dont elle montrait la voie. Dans sa grâce légère, elle avait quelque chose d'accompli, comme le détachement qui succède au regret. Mais peu lui importait, il la considérait moins en elle-même — en ce qu'elle pouvait exprimer pour un musicien qui ignorait l'existence et de lui et d'Odette quand il l'avait composée, et pour tous ceux qui l'entendraient dans des siècles — que comme un gage, un souvenir de son amour qui, même pour les Verdurin, pour le petit pianiste, faisait penser à Odette en même temps qu'à lui, les unissait ; c'était au point que, comme Odette, par caprice, l'en avait prié, il avait renoncé à son projet de se faire jouer par un artiste la sonate entière, dont il continua à ne connaître que ce passage. « Qu'avez-vous besoin du reste ? lui avait-elle dit. C'est ça *notre* morceau. » Et même, souffrant de songer, au moment où elle passait si proche et pourtant à l'infini, que tandis qu'elle s'adressait à eux, elle ne les connaissait pas, il regrettrait presque qu'elle eût une signification, une beauté intrinsèque et fixe, étrangère à eux, comme en des bijoux donnés, ou même en des lettres écrites par une femme aimée, nous en voulons à l'eau de la gemme, et

aux mots du langage, de ne pas être faits uniquement de l'essence d'une liaison passagère et d'un être particulier¹.

Souvent il se trouvait qu'il s'était tant attardé avec la jeune ouvrière avant d'aller chez les Verdurin, qu'une fois la petite phrase jouée par le pianiste, Swann s'apercevait qu'il était bientôt l'heure qu'Odette rentrât. Il la reconduisait jusqu'à la porte de son petit hôtel, rue La Pérouse², derrière l'Arc de Triomphe. Et c'était peut-être à cause de cela, pour ne pas lui demander toutes les faveurs, qu'il sacrifiait le plaisir moins nécessaire pour lui de la voir plus tôt, d'arriver chez les Verdurin avec elle, à l'exercice de ce droit qu'elle lui reconnaissait de partir ensemble et auquel il attachait plus de prix, parce que, grâce à cela, il avait l'impression que personne ne la voyait, ne se mettait entre eux, ne l'empêchait d'être encore avec lui, après qu'il l'avait quittée.

Ainsi revenait-elle dans la voiture de Swann ; un soir, comme elle venait d'en descendre et qu'il lui disait à demain, elle cueillit précipitamment dans le petit jardin qui précédait la maison un dernier chrysanthème³ et le lui donna avant qu'il fût reparti. Il le tint serré contre sa bouche pendant le retour, et quand au bout de quelques jours la fleur fut fanée, il l'enferma précieusement dans son secrétaire.

Mais il n'entrait jamais chez elle. Deux fois seulement dans l'après-midi, il était allé participer à cette opération capitale pour elle : « prendre le thé ». L'isolement et le vide de ces courtes rues (faites presque toutes de petits hôtels contigus, dont tout à coup venait rompre la monotonie quelque sinistre échoppe, témoignage historique et reste sordide du temps où ces quartiers étaient encore mal famés), la neige^a qui était restée dans le jardin et aux arbres, le négligé de la saison, le voisinage de la nature, donnaient quelque chose de plus mystérieux à la chaleur, aux fleurs qu'il avait trouvées en entrant.

Laissant^b à gauche, au rez-de-chaussée surélevé, la chambre à coucher d'Odette qui donnait derrière sur une petite rue parallèle, un escalier droit entre des murs peints de couleur sombre et d'où tombaient des étoffes orientales, des fils de chapelets turcs et une grande lanterne japonaise suspendue à une cordelette de soie⁴ (mais qui, pour ne pas priver les visiteurs des derniers comforts de la civilisation occidentale, s'éclairait au gaz), montait au salon et au petit

salon. Ils étaient précédés d'un étroit vestibule dont le mur quadrillé d'un treillage de jardin, mais doré, était bordé dans toute sa longueur d'une caisse rectangulaire où fleurissaient comme dans une serre une rangée de ces gros chrysanthèmes¹ encore rares à cette époque, mais bien éloignés cependant de ceux que les horticulteurs réussirent plus tard à obtenir. Swann était agacé par la mode qui depuis l'année dernière se portait sur eux, mais il avait eu plaisir, cette fois, à voir la pénombre de la pièce zébrée de rose, d'orangé et de blanc par les rayons odorants de ces astres éphémères qui s'allument dans les jours gris. Odette l'avait reçu en robe de chambre de soie rose, le cou et les bras nus. Elle l'avait fait asseoir près d'elle dans un des nombreux retraits mystérieux qui étaient ménagés dans les enfoncements du salon, protégés par d'immenses palmiers contenus dans des cache-pot de Chine, ou par des paravents auxquels étaient fixés des photographies, des nœuds de rubans et des éventails. Elle lui avait dit : « Vous n'êtes pas confortable comme cela, attendez, moi je vais bien vous arranger », et avec le petit rire vaniteux qu'elle aurait eu pour quelque invention particulière à elle, avait installé derrière la tête de Swann, sous ses pieds, des coussins de soie japonaise qu'elle pétrissait comme si elle avait été prodigue de ces richesses et insoucieuse de leur valeur. Mais quand le valet de chambre était venu apporter successivement les nombreuses lampes qui, presque toutes enfermées dans des potiches chinoises, brûlaient isolées ou par couples, toutes sur des meubles différents comme sur des autels et qui dans le crépuscule déjà presque nocturne de cette fin d'après-midi d'hiver avaient fait reparaître un coucher de soleil plus durable, plus rose et plus humain — faisant peut-être rêver dans la rue quelque amoureux arrêté devant le mystère de la présence que décelaient et cachaient à la fois les vitres rallumées —, elle avait surveillé sévèrement du coin de l'œil le domestique pour voir s'il les posait bien à leur place consacrée. Elle pensait qu'en en mettant une seule là où il ne fallait pas, l'effet d'ensemble de son salon eût été détruit, et son portrait, placé sur un chevalet oblique drapé de peluche, mal éclairé. Aussi suivait-elle avec fièvre les mouvements de cet homme grossier et le réprimanda-t-elle vivement parce qu'il avait passé trop près de deux jardinières qu'elle se réservait de nettoyer elle-même dans sa peur qu'on ne

les abîmât et qu'elle alla regarder de près pour voir s'il ne les avait pas écornées. Elle trouvait à tous ses bibelots chinois des formes « amusantes », et aussi aux orchidées, aux catleayas¹ surtout, qui étaient, avec les chrysanthèmes, ses fleurs préférées, parce qu'ils avaient le grand mérite de ne pas ressembler à des fleurs, mais d'être en soie, en satin. « Celle-là a l'air d'être découpée dans la doublure de mon manteau », dit-elle à Swann en lui montrant une orchidée, avec une nuance d'estime pour cette fleur si « chic », pour cette sœur élégante et imprévue que la nature lui donnait, si loin d'elle dans l'échelle des êtres et pourtant raffinée, plus digne que bien des femmes qu'elle lui fit une place dans son salon. En lui montrant tour à tour des chimères à langues de feu décorant une potiche ou brodées sur un écran, les corolles d'un bouquet d'orchidées, un dromadaire d'argent niellé aux yeux incrustés de rubis qui voisinait sur la cheminée avec un crapaud de jade, elle affectait tour à tour d'avoir peur de la méchanceté, ou de rire de la cocasserie des monstres, de rougir de l'indécence des fleurs et d'éprouver un irrésistible désir d'aller embrasser le dromadaire et le crapaud qu'elle appelait : « chéris ». Et ces affectations contrastaient avec la sincérité de certaines de ses dévotions, notamment à Notre-Dame de Laghet² qui l'avait jadis, quand elle habitait Nice, guérie d'une maladie mortelle, et dont elle portait toujours sur elle une médaille d'or à laquelle elle attribuait un pouvoir sans limites. Odette^a fit à Swann « son » thé, lui demanda : « Citron ou crème ? » et comme il répondit « crème », lui dit en riant : « Un nuage ! » Et comme il le trouvait bon : « Vous voyez que je sais ce que vous aimez. » Ce thé en effet avait paru à Swann quelque chose de précieux comme à elle-même et l'amour a tellement besoin de se trouver une justification, une garantie de durée, dans des plaisirs qui au contraire sans lui n'en seraient pas et finissent avec lui, que quand il l'avait quittée à sept heures pour rentrer chez lui s'habiller, pendant tout le trajet qu'il fit dans son coupé, ne pouvant contenir la joie que cet après-midi lui avait causée, il se répétait : « Ce serait bien agréable d'avoir ainsi une petite personne chez qui on pourrait trouver cette chose si rare, du bon thé. » Une heure après, il reçut un mot d'Odette et reconnut tout de suite cette grande écriture dans laquelle une affectation de raideur britanni-

que imposait une apparence de discipline à des caractères informes qui eussent signifié peut-être pour des yeux moins prévenus le désordre de la pensée, l'insuffisance de l'éducation, le manque de franchise et de volonté. Swann avait oublié son étui à cigarettes chez Odette. « Que n'y avez-vous oublié aussi votre cœur, je ne vous aurais pas laissé le reprendre. »

Une seconde visite qu'il lui fit eut plus d'importance peut-être. En se rendant chez elle ce jour-là, comme chaque fois qu'il devait la voir, d'avance il se la représentait ; et la nécessité où il était, pour trouver jolie sa figure, de limiter aux seules pommettes roses et fraîches, les joues qu'elle avait si souvent jaunes, languissantes, parfois piquées de petits points rouges, l'affligeait comme une preuve que l'idéal est inaccessible et le bonheur médiocre. Il lui apportait une gravure qu'elle désirait voir. Elle était un peu souffrante ; elle le reçut en peignoir de crêpe de Chine mauve, ramenant sur sa poitrine, comme un manteau, une étoffe richement brodée. Debout à côté de lui, laissant couler le long de ses joues ses cheveux qu'elle avait dénoués, fléchissant une jambe dans une attitude légèrement dansante pour pouvoir se pencher sans fatigue vers la gravure qu'elle regardait, en inclinant la tête, de ses grands yeux, si fatigués et maussades quand elle ne s'animait pas, elle frappa Swann par sa ressemblance avec cette figure de Zéphora, la fille de Jéthro, qu'on voit dans une fresque de la chapelle Sixtine¹. Swann avait toujours eu ce goût particulier d'aimer à retrouver dans la peinture des maîtres non pas seulement les caractères généraux de la réalité qui nous entoure, mais ce qui semble au contraire le moins susceptible de généralité, les traits individuels des visages que nous connaissons² : ainsi, dans la matière d'un buste du doge Lorédan par Antoine Rizzo³, la saillie des pommettes, l'obliquité des sourcils, enfin la ressemblance criante de son cocher Rémi ; sous les couleurs d'un Ghirlandajo, le nez de M. de Palancy ; dans un portrait de Tintoret, l'envahissement du gras de la joue par l'implantation des premiers poils des favoris, la cassure du nez, la pénétration du regard, la congestion des paupières du docteur du Boulbon. Peut-être ayant toujours gardé un remords d'avoir borné sa vie aux relations mondaines, à la conversation, croyait-il trouver une sorte d'indulgent pardon à lui accordé par les grands artistes, dans ce fait

qu'ils avaient eux aussi considéré avec plaisir, fait entrer dans leur œuvre, de tels visages qui donnent à celle-ci un singulier certificat de réalité et de vie, une saveur moderne ; peut-être aussi s'était-il tellement laissé gagner par la frivolité des gens du monde qu'il éprouvait le besoin de trouver dans une œuvre ancienne ces allusions anticipées et rajeunissantes à des noms propres d'aujourd'hui. Peut-être au contraire avait-il gardé suffisamment une nature d'artiste pour que ces caractéristiques individuelles lui causassent du plaisir en prenant une signification plus générale, dès qu'il les apercevait déracinées, délivrées, dans la ressemblance d'un portrait plus ancien avec un original qu'il ne représentait pas. Quoi qu'il en soit, et peut-être parce que la plénitude d'impressions qu'il avait depuis quelque temps, et bien qu'elle lui fût venue plutôt avec l'amour de la musique, avait enrichi même son goût pour la peinture, le plaisir fut plus profond, et devait exercer sur Swann une influence durable, qu'il trouva à ce moment-là dans la ressemblance d'Odette avec la Zéphora de ce Sandro di Mariano auquel on donne plus volontiers son surnom populaire de Botticelli depuis que celui-ci évoque au lieu de l'œuvre véritable du peintre l'idée banale et fausse qui s'en est vulgarisée. Il n'estima plus le visage d'Odette selon la plus ou moins bonne qualité de ses joues et d'après la douceur purement carnée qu'il supposait devoir leur trouver en les touchant avec ses lèvres si jamais il osait l'embrasser, mais comme un écheveau de lignes subtiles et belles que ses regards dévidèrent, poursuivant la courbe de leur enroulement, rejoignant la cadence de la nuque à l'effusion des cheveux et à la flexion des paupières, comme en un portrait d'elle en lequel son type devenait intelligible et clair¹.

Il la regardait ; un fragment de la fresque apparaissait dans son visage et dans son corps, que dès lors il chercha toujours à y retrouver, soit qu'il fût auprès d'Odette, soit qu'il pensât seulement à elle, et bien qu'il ne tînt sans doute au chef-d'œuvre florentin que parce qu'il le retrouvait en elle, pourtant cette ressemblance lui conférait à elle aussi une beauté, la rendait plus précieuse. Swann se reprocha d'avoir méconnu le prix d'un être qui eût paru adorable au grand Sandro, et il se félicita que le plaisir qu'il avait à voir Odette trouvât une justification dans sa propre culture esthétique². Il se dit qu'en associant la pensée

d'Odette à ses rêves de bonheur il ne s'était pas résigné à un pis-aller aussi imparfait qu'il l'avait cru jusqu'ici, puisqu'elle contentait en lui ses goûts d'art les plus raffinés. Il oubliait qu'Odette n'était pas plus pour cela une femme selon son désir, puisque précisément son désir avait toujours été orienté dans un sens opposé à ses goûts esthétiques. Le mot d'« œuvre florentine » rendit un grand service à Swann. Il lui permit, comme un titre, de faire pénétrer l'image d'Odette dans un monde de rêves, où elle n'avait pas eu accès jusqu'ici et où elle s'imprégna de noblesse. Et, tandis que la vue purement charnelle qu'il avait eue de cette femme, en renouvelant perpétuellement ses doutes sur la qualité de son visage, de son corps, de toute sa beauté, affaiblissait son amour, ces doutes furent détruits, cet amour assuré quand il eut à la place pour base les données d'une esthétique certaine ; sans compter que le baiser et la possession qui semblaient naturels et médiocres s'ils lui étaient accordés par une chair abîmée, venant couronner l'adoration d'une pièce de musée, lui parurent devoir être surnaturels et délicieux.

Et quand il était tenté de regretter que depuis des mois il ne fît plus que voir Odette, il se disait qu'il était raisonnable de donner beaucoup de son temps à un chef-d'œuvre inestimable, coulé pour une fois dans une matière différente et particulièrement savoureuse, en un exemplaire rarissime qu'il contemplait tantôt avec l'humilité, la spiritualité et le désintéressement d'un artiste, tantôt avec l'orgueil, l'égoïsme et la sensualité d'un collectionneur.

Il plaça sur sa table de travail, comme une photographie d'Odette, une reproduction de la fille de Jéthro. Il admirait les grands yeux, le délicat visage qui laissait deviner la peau imparfaite, les boucles merveilleuses des cheveux le long des joues fatiguées, et adaptant ce qu'il trouvait beau jusque-là d'une façon esthétique à l'idée d'une femme vivante, il le transformait en mérites physiques qu'il se félicitait de trouver réunis dans un être qu'il pourrait posséder. Cette vague sympathie qui nous porte vers un chef-d'œuvre que nous regardons, maintenant qu'il connaissait l'original charnel de la fille de Jéthro, elle devenait un désir qui suppléa désormais à celui que le corps d'Odette ne lui avait pas d'abord inspiré. Quand il avait regardé longtemps ce Botticelli, il pensait à son

Botticelli à lui qu'il trouvait plus beau encore et, approchant de lui la photographie de Zéphora, il croyait serrer Odette contre son cœur.

Et cependant^a ce n'était pas seulement la lassitude d'Odette qu'il s'ingéniait à prévenir, c'était quelquefois aussi la sienne propre ; sentant que depuis qu'Odette avait toutes facilités pour le voir, elle semblait n'avoir pas grand-chose à lui dire, il craignait que les façons un peu insignifiantes, monotones, et comme définitivement fixées, qui étaient maintenant les siennes quand ils étaient ensemble, ne finissent par tuer en lui cet espoir romanesque d'un jour où elle voudrait déclarer sa passion, qui seul l'avait rendu et gardé amoureux. Et pour renouveler un peu l'aspect moral, trop figé^b, d'Odette, et dont il avait peur de se fatiguer, il lui écrivait tout d'un coup une lettre pleine de déceptions feintes et de colères simulées qu'il lui faisait porter avant le dîner. Il savait qu'elle allait être effrayée, lui répondre, et il espérait que dans la contraction que la peur de le perdre ferait subir à son âme, jailliraient des mots qu'elle ne lui avait encore jamais dits ; — et en effet c'est de cette façon qu'il avait obtenu les lettres les plus tendres qu'elle lui eût encore écrites dont l'une, qu'elle lui avait fait porter à midi de la « Maison Dorée¹ » (c'était le jour de la fête de Paris-Murcie donnée pour les inondés de Murcie²), commençait par ces mots : « Mon ami, ma main tremble si fort que je peux à peine écrire », et qu'il avait gardée dans le même tiroir que la fleur séchée du chrysanthème. Ou bien si elle n'avait pas eu le temps de lui écrire, quand il arriverait chez les Verdurin, elle irait vivement à lui et lui dirait : « J'ai à vous parler », et il contemplerait avec curiosité sur son visage et dans ses paroles ce qu'elle lui avait caché jusque-là de son cœur.

Rien qu'en approchant de chez les Verdurin³, quand il apercevait, éclairées par des lampes, les grandes fenêtres dont on ne fermait jamais les volets, il s'attendrissait en pensant à l'être charmant qu'il allait voir épanoui dans leur lumière d'or. Parfois les ombres des invités se détachaient minces et noires, en écran, devant les lampes, comme ces petites gravures qu'on intercale de place en place dans un abat-jour translucide dont les autres feuillets ne sont que clarté. Il cherchait à distinguer la silhouette d'Odette. Puis, dès qu'il était arrivé, sans qu'il s'en rendit compte, ses yeux brillaient d'une telle joie que M. Verdurin disait au

peintre : « Je crois que ça chauffe. » Et la présence d'Odette ajoutait en effet pour Swann à cette maison ce dont n'était pourvue aucune de celles où il était reçu : une sorte d'appareil sensitif, de réseau nerveux qui se ramifiait dans toutes les pièces et apportait des excitations constantes à son cœur.

Ainsi le simple fonctionnement de cet organisme social qu'était le petit « clan » prenait automatiquement pour Swann des rendez-vous quotidiens avec Odette et lui permettait de feindre une indifférence à la voir, ou même un désir de ne plus la voir, qui ne lui faisait pas courir de grands risques, puisque, quoi qu'il lui eût écrit dans la journée, il la verrait forcément le soir et la ramènerait chez elle.

Mais une fois qu'ayant songé avec maussaderie à cet inévitable retour ensemble, il avait emmené jusqu'au Bois sa jeune ouvrière pour retarder le moment d'aller chez les Verdurin, il arriva chez eux si tard qu'Odette, croyant qu'il ne viendrait plus, était partie¹. En voyant qu'elle n'était plus dans le salon, Swann ressentit une souffrance au cœur² ; il tremblait d'être privé d'un plaisir qu'il mesurait pour la première fois, ayant eu jusque-là cette certitude de le trouver quand il le voulait qui pour tous les plaisirs nous diminue ou même nous empêche d'apercevoir aucunement leur grandeur.

« As-tu vu la tête qu'il a fait quand il s'est aperçu qu'elle n'était pas là ? dit M. Verdurin à sa femme, je crois qu'on peut dire qu'il est pincé !

— La tête qu'il a fait ? » demanda avec violence le docteur Cottard qui, étant allé un instant voir un malade, revenait chercher sa femme et ne savait pas de qui on parlait.

« Comment, vous n'avez pas rencontré devant la porte le plus beau des Swann...

— Non. M. Swann est venu ?

— Oh ! un instant seulement. Nous avons eu un Swann très agité, très nerveux. Vous comprenez, Odette était partie.

— Vous voulez dire qu'elle est du dernier bien avec lui, qu'elle lui a fait voir l'heure du berger », dit le docteur, expérimentant avec prudence le sens de ces expressions.

« Mais non, il n'y a absolument rien, et entre nous, je trouve qu'elle a bien tort et qu'elle se conduit comme une fameuse cruche, qu'elle est du reste.

— Ta, ta, ta, dit M. Verdurin, qu'est-ce que tu en sais, qu'il n'y a rien ? nous n'avons pas été y voir, n'est-ce pas ?

— À moi, elle me l'aurait dit, répliqua fièrement Mme Verdurin. Je vous dis qu'elle me raconte toutes ses petites affaires ! Comme elle n'a plus personne en ce moment, je lui ai dit qu'elle devrait coucher avec lui. Elle prétend qu'elle ne peut pas, qu'elle a bien eu un fort béguin pour lui mais qu'il est timide avec elle, que cela l'intimide à son tour, et puis qu'elle ne l'aime pas de cette manière-là, que c'est un être idéal, qu'elle a peur de déflorer le sentiment qu'elle a pour lui, est-ce que je sais, moi ? Ce serait pourtant absolument ce qu'il lui faut.

— Tu me permettras de ne pas être de ton avis, dit M. Verdurin, il ne me revient qu'à demi ce monsieur ; je le trouve poseur. »

Mme Verdurin s'immobilisa, prit une expression inerte comme si elle était devenue une statue, fiction qui lui permit d'être censée ne pas avoir entendu ce mot insupportable de poseur qui avait l'air d'impliquer qu'on pouvait « poser » avec eux, donc qu'on était « plus qu'eux ».

« Enfin, s'il n'y a rien, je ne pense pas que ce soit que ce monsieur la croit *vertueuse*, dit ironiquement M. Verdurin. Et après tout, on ne peut rien dire, puisqu'il a l'air de la croire intelligente. Je ne sais si tu as entendu ce qu'il lui débitait l'autre soir sur la sonate de Vinteuil ; j'aime Odette de tout mon cœur, mais pour lui faire des théories d'esthétique, il faut tout de même être un fameux jobard !

— Voyons, ne dites pas du mal d'Odette, dit Mme Verdurin en faisant l'enfant. Elle est charmante.

— Mais cela ne l'empêche pas d'être charmante ; nous ne disons pas du mal d'elle, nous disons que ce n'est pas une vertu ni une intelligence. Au fond, dit-il au peintre, tenez-vous tant que ça à ce qu'elle soit vertueuse ? Elle serait peut-être beaucoup moins charmante, qui sait ? »

Sur le palier, Swann avait été rejoint par le maître d'hôtel qui ne se trouvait pas là au moment où il était arrivé et avait été chargé par Odette de lui dire — mais il y avait bien une heure déjà — au cas où il viendrait encore, qu'elle irait probablement prendre du chocolat chez Prévost avant de rentrer. Swann partit chez Prévost¹, mais à chaque pas sa voiture était arrêtée par d'autres ou par des gens qui traversaient, odieux obstacles qu'il eût été heureux de

renverser si le procès-verbal de l'agent ne l'eût retardé plus encore que le passage du piéton. Il comptait le temps qu'il mettrait, ajoutait quelques secondes à toutes les minutes pour être sûr de ne pas les avoir faites trop courtes, ce qui lui eût laissé croire plus grande qu'elle n'était en réalité sa chance d'arriver assez tôt et de trouver encore Odette. Et à un moment, comme un fiévreux qui vient de dormir et qui prend conscience de l'absurdité des rêvasseries qu'il ruminait sans se distinguer nettement d'elles, Swann tout d'un coup aperçut en lui l'étrangeté des pensées qu'il roulait depuis le moment où on lui avait dit chez les Verdurin qu'Odette était déjà partie, la nouveauté de la douleur au cœur dont il souffrait, mais qu'il constata seulement comme s'il venait de s'éveiller. Quoi ? toute cette agitation parce qu'il ne verrait Odette que demain, ce que précisément il avait souhaité, il y a une heure, en se rendant chez Mme Verdurin ! Il fut bien obligé de constater que dans cette même voiture qui l'emmenait chez Prévost, il n'était plus le même, et qu'il n'était plus seul, qu'un être nouveau était là avec lui, adhérent, amalgamé à lui, duquel il ne pourrait peut-être pas se débarrasser, avec qui il allait être obligé d'user de ménagements comme avec un maître ou avec une maladie. Et pourtant depuis un moment qu'il sentait qu'une nouvelle personne s'était ainsi ajoutée à lui, sa vie lui paraissait plus intéressante. C'est à peine s'il se disait que cette rencontre possible chez Prévost (de laquelle l'attente saccageait, dénudait à ce point les moments qui la précédaient qu'il ne trouvait plus une seule idée, un seul souvenir derrière lequel il pût faire reposer son esprit), il était probable pourtant, si elle avait lieu, qu'elle serait comme les autres, fort peu de chose. Comme chaque soir, dès qu'il serait avec Odette, jetant furtivement sur son changeant visage un regard aussitôt détourné de peur qu'elle n'y vît l'avance d'un désir et ne crût plus à son désintéressement, il cesserait de pouvoir penser à elle, trop occupé à trouver des prétextes qui lui permissent de ne pas la quitter tout de suite et de s'assurer, sans avoir l'air d'y tenir, qu'il la retrouverait le lendemain chez les Verdurin : c'est-à-dire de prolonger pour l'instant et de renouveler un jour de plus la déception et la torture que lui apportait la vaine présence de cette femme qu'il approchait sans oser l'êtreindre.

Elle n'était pas chez Prévost ; il voulut chercher dans tous les restaurants des boulevards. Pour gagner du temps, pendant qu'il visitait les uns, il envoya dans les autres son cocher Rémi (le doge Lorédan de Rizzo) qu'il alla attendre ensuite — n'ayant rien trouvé lui-même — à l'endroit qu'il lui avait désigné. La voiture ne revenait pas et Swann se représentait le moment qui approchait, à la fois comme celui où Rémi lui dirait : « Cette dame est là » et comme celui où Rémi lui dirait : « Cette dame n'était dans aucun des cafés. » Et ainsi il voyait la fin de la soirée devant lui, une et pourtant alternative, précédée soit par la rencontre d'Odette qui abolirait son angoisse, soit par le renoncement forcé à la trouver ce soir, par l'acceptation de rentrer chez lui sans l'avoir vue.

Le cocher revint, mais, au moment où il s'arrêta devant Swann, celui-ci ne lui dit pas : « Avez-vous trouvé cette dame ? » mais : « Faites-moi donc penser demain à commander du bois, je crois que la provision doit commencer à s'épuiser. » Peut-être se disait-il que si Rémi avait trouvé Odette dans un café où elle l'attendait, la fin de la soirée néfaste était déjà anéantie par la réalisation commencée de la fin de soirée bienheureuse et qu'il n'avait pas besoin de se presser d'atteindre un bonheur capturé et en lieu sûr, qui ne s'échapperait plus. Mais aussi c'était par force d'inertie ; il avait dans l'âme le manque de souplesse que certains êtres ont dans le corps, ceux-là qui au moment d'éviter un choc, d'éloigner une flamme de leur habit, d'accomplir un mouvement urgent, prennent leur temps, commencent par rester une seconde dans la situation où ils étaient auparavant comme pour y trouver leur point d'appui, leur élan. Et sans doute si le cocher l'avait interrompu en lui disant : « Cette dame est là », il eût répondu : « Ah ! oui, c'est vrai, la course que je vous avais donnée, tiens, je n'aurais pas cru » et aurait continué à lui parler provision de bois pour lui cacher l'émotion qu'il avait eue et se laisser à lui-même le temps de rompre avec l'inquiétude et de se donner au bonheur.

Mais le cocher revint lui dire qu'il ne l'avait trouvée nulle part, et ajouta son avis, en vieux serviteur :

« Je crois que Monsieur n'a plus qu'à rentrer. »

Mais l'indifférence que Swann jouait facilement quand Rémi ne pouvait plus rien changer à la réponse qu'il

apportait tomba, quand il le vit essayer de le faire renoncer à son espoir et à sa recherche :

« Mais pas du tout, s'écria-t-il, il faut que nous trouvions cette dame ; c'est de la plus haute importance. Elle serait extrêmement ennuyée, pour une affaire, et froissée, si elle ne m'avait pas vu.

— Je ne vois pas comment cette dame pourrait être froissée, répondit Rémi, puisque^a c'est elle qui est partie sans attendre Monsieur, qu'elle a dit qu'elle allait chez Prévost et qu'elle n'y était pas. »

D'ailleurs on commençait à éteindre partout. Sous les arbres des boulevards, dans une obscurité mystérieuse, les passants plus rares erraient, à peine reconnaissables. Parfois l'ombre d'une femme qui s'approchait de lui, lui murmurant un mot à l'oreille, lui demandant de la ramener, fit tressaillir Swann. Il frôlait anxieusement tous ces corps obscurs comme si parmi les fantômes des morts, dans le royaume sombre, il eût cherché Eurydice.

De tous les modes de production de l'amour, de tous les agents de dissémination du mal sacré, il est bien l'un des plus efficaces, ce grand souffle d'agitation qui parfois passe sur nous. Alors l'être avec qui nous nous plaisions à ce moment-là, le sort en est jeté, c'est lui que nous aimerons. Il n'est même pas besoin qu'il nous plût jusque-là plus ou même autant que d'autres. Ce qu'il fallait, c'est que notre goût pour lui devînt exclusif. Et cette condition-là est réalisée quand — à ce moment où il nous fait défaut — à la recherche des plaisirs que son agrément nous donnait, s'est brusquement substitué en nous un besoin anxieux, qui a pour objet cet être même, un besoin absurde, que les lois de ce monde rendent impossible à satisfaire et difficile à guérir — le besoin insensé et douloureux de le posséder.

Swann^b se fit conduire dans les derniers restaurants ; c'est la seule hypothèse du bonheur qu'il avait envisagée avec calme ; il ne cachait plus maintenant son agitation, le prix qu'il attachait à cette rencontre et il promit en cas de succès une récompense à son cocher, comme si, en lui inspirant le désir de réussir qui viendrait s'ajouter à celui qu'il en avait lui-même, il pouvait faire qu'Odette, au cas où elle fut déjà rentrée se coucher, se trouvât pourtant dans un restaurant du boulevard. Il poussa jusqu'à la Maison Dorée, entra deux fois chez Tortoniⁱ et, sans l'avoir

vue davantage, venait de ressortir du Café anglais¹, marchant à grands pas, l'air hagard, pour rejoindre sa voiture qui l'attendait au coin du boulevard des Italiens, quand il heurta une personne qui venait en sens contraire : c'était Odette ; elle lui expliqua plus tard que n'ayant pas trouvé de place chez Prévost, elle était allée souper à la Maison Dorée dans un enfoncement^a où il ne l'avait pas découverte, et elle regagnait sa voiture.

Elle s'attendait si peu à le voir qu'elle eut un mouvement d'effroi. Quant à lui, il avait couru Paris non parce qu'il croyait possible de la rejoindre, mais parce qu'il lui était trop cruel d'y renoncer. Mais cette joie que sa raison n'avait cessé d'estimer, pour ce soir, irréalisable, ne lui en paraissait maintenant que plus réelle ; car, il n'y avait pas collaboré par la prévision des vraisemblances, elle lui restait extérieure ; il n'avait pas besoin de tirer de son esprit pour la lui fournir, c'est d'elle-même qu'émanait, c'est elle-même qui projetait vers lui, cette vérité qui rayonnait au point de dissiper comme un songe l'isolement qu'il avait redouté, et sur laquelle il appuyait, il reposait, sans penser, sa rêverie heureuse. Ainsi un voyageur arrivé par un beau temps au bord de la Méditerranée, incertain de l'existence des pays qu'il vient de quitter, laisse éblouir sa vue, plutôt qu'il ne leur jette des regards, par les rayons qu'émet vers lui l'azur lumineux et résistant des eaux.

Il monta avec elle dans la voiture qu'elle avait et dit à la sienne de suivre.

Elle tenait à la main un bouquet de catleyas² et Swann vit, sous sa fanchon de dentelle, qu'elle avait dans les cheveux des fleurs de cette même orchidée attachées à une aigrette en plumes de cygne. Elle était habillée³, sous sa mantille, d'un flot de velours noir qui, par un rattrapé oblique, découvrait en un large triangle le bas d'une jupe de faille blanche et laissait voir un empiècement, également de faille blanche, à l'ouverture du corsage décolleté, où étaient enfoncées d'autres fleurs de catleyas^b. Elle était à peine remise de la frayeur que Swann lui avait causée quand un obstacle fit faire un écart au cheval. Ils furent vivement déplacés, elle avait jeté un cri et restait toute palpitante, sans respiration.

« Ce n'est rien, lui dit-il, n'ayez pas peur. »

Et il la tenait par l'épaule, l'appuyant contre lui pour la maintenir ; puis il lui dit :

« Surtout, ne me parlez pas, ne me répondez que par signes pour ne pas vous essouffler encore davantage. Cela ne vous gêne pas que je remette droites les fleurs de votre corsage qui ont été déplacées par le choc ? J'ai peur que vous ne les perdiez, je voudrais les enfoncer un peu. »

Elle, qui^a n'avait pas été habituée à voir les hommes faire tant de façons avec elle, dit en souriant :

« Non, pas du tout, ça ne me gêne pas. »

Mais lui, intimidé par sa réponse, peut-être aussi pour avoir l'air d'avoir été sincère quand il avait pris ce prétexte, ou même commençant déjà à croire qu'il l'avait été, s'écria^b :

« Oh ! non, surtout, ne parlez pas, vous allez encore vous essouffler, vous pouvez bien me répondre par gestes, je vous comprendrai bien. Sincèrement je ne vous gêne pas ? Voyez, il y a un peu... je pense que c'est du pollen qui s'est répandu sur vous, vous permettez que je l'essuie avec ma main ? Je ne vais pas trop fort, je ne suis pas trop brutal ? Je vous chatouille peut-être un peu ? mais c'est que je ne voudrais pas toucher le velours de la robe pour ne pas le friper. Mais, voyez-vous, il était vraiment nécessaire de les fixer, ils seraient tombés ; et comme cela, en les enfonçant un peu moi-même... Sérieusement, je ne suis pas désagréable ? Et en les respirant pour voir s'ils n'ont vraiment pas d'odeur, non plus ? Je n'en ai jamais senti, je peux ? dites la vérité. »

Souriant^c, elle haussa légèrement les épaules, comme pour dire « vous êtes fou, vous voyez bien que ça me plaît ».

Il élevait son autre main le long de la joue d'Odette ; elle le regarda fixement, de l'air languissant et grave qu'ont les femmes du maître florentin avec lesquelles il lui avait trouvé de la ressemblance ; amenés au bord des paupières, ses yeux brillants^d, larges et minces, comme les leurs, semblaient prêts à se détacher ainsi que deux larmes. Elle fléchissait le cou comme on leur voit faire à toutes, dans les scènes païennes comme dans les tableaux religieux. Et, en une attitude^e qui sans doute lui était habituelle, qu'elle savait convenable à ces moments-là et qu'elle faisait attention à ne pas oublier de prendre, elle semblait avoir besoin de toute sa force pour retenir son visage, comme si une force invisible l'eût attiré vers Swann. Et ce fut Swann qui, avant qu'elle le laissât tomber, comme malgré

elle, sur ses lèvres, le retint un instant, à quelque distance, entre ses deux mains. Il avait voulu laisser à sa pensée le temps d'accourir, de reconnaître le rêve qu'elle avait si longtemps caressé et d'assister à sa réalisation, comme une parente qu'on appelle pour prendre sa part du succès d'un enfant qu'elle a beaucoup aimé. Peut-être aussi Swann attachait-il sur ce visage d'Odette non encore possédée, ni même encore embrassée par lui, qu'il voyait pour la dernière fois, ce regard avec lequel, un jour de départ, on voudrait emporter un paysage qu'on va quitter pour toujours.

Mais il était si timide avec elle, qu'ayant fini par la posséder ce soir-là, en commençant par arranger ses catleyas, soit crainte de la froisser, soit peur de paraître rétrospectivement avoir menti, soit manque d'audace pour formuler une exigence plus grande que celle-là (qu'il pouvait renouveler puisqu'elle n'avait pas fâché Odette la première fois), les jours suivants il usa du même prétexte. Si elle avait des catleyas à son corsage, il disait : « C'est malheureux, ce soir, les catleyas n'ont pas besoin d'être arrangés, ils n'ont pas été déplacés comme l'autre soir ; il me semble pourtant que celui-ci n'est pas très droit. Je peux voir s'ils ne sentent pas plus que les autres ? » Ou bien, si elle n'en avait pas : « Oh ! pas de catleyas ce soir, pas moyen de me livrer à mes petits arrangements. » De sorte que, pendant quelque temps, ne fut pas changé l'ordre qu'il avait suivi le premier soir, en débutant par des attouchements de doigts et de lèvres sur la gorge d'Odette, et que ce fut par eux encore que commençaient chaque fois ses caresses ; et bien plus tard, quand l'arrangement (ou le simulacre rituel d'arrangement) des catleyas fut depuis longtemps tombé en désuétude, la métaphore « faire catleya », devenue un simple vocable qu'ils employaient sans y penser quand ils voulaient signifier l'acte de la possession physique — où d'ailleurs l'on ne possède rien¹ —, survécut dans leur langage^a, où elle le commémorait, à cet usage oublié. Et peut-être cette manière particulière de dire « faire l'amour » ne signifiait-elle pas exactement la même chose que ses synonymes. On a beau être blasé sur les femmes, considérer la possession des plus différentes comme toujours la même et connue d'avance, elle devient au contraire un plaisir nouveau s'il s'agit de femmes assez difficiles — ou crues

telles par nous — pour que nous soyons obligés de la faire naître de quelque épisode imprévu de nos relations avec elles, comme avait été la première fois pour Swann l'arrangement des catleyas. Il espérait en tremblant, ce soir-là (mais Odette, se disait-il, si elle était la dupe de sa ruse, ne pouvait le deviner), que c'était la possession de cette femme qui allait sortir d'entre leurs larges pétales mauves ; et le plaisir qu'il éprouvait déjà et qu'Odette ne tolérât peut-être, pensait-il, que parce qu'elle ne l'avait pas reconnu, lui semblait, à cause de cela — comme il put paraître au premier homme qui le goûta parmi les fleurs du paradis terrestre — un plaisir qui n'avait pas existé jusque-là, qu'il cherchait à créer, un plaisir — ainsi que le nom spécial qu'il lui donna en garda la trace — entièrement particulier et nouveau^a.

Maintenant, tous les soirs, quand il l'avait ramenée chez elle, il fallait qu'il entrât, et souvent elle ressortait en robe de chambre et le conduisait jusqu'à sa voiture, l'embrassait aux yeux du cocher, disant : « Qu'est-ce que cela peut me faire, que me font les autres ? » Les soirs où il n'allait pas^b chez les Verdurin (ce qui arrivait parfois depuis qu'il pouvait la voir autrement), les soirs de plus en plus rares où il allait dans le monde, elle lui demandait de venir chez elle avant de rentrer, quelque heure qu'il fût. C'était le printemps, un printemps pur et glacé¹. En sortant de soirée, il montait dans sa victoria, étendait une couverture sur ses jambes, répondait aux amis qui s'en allaient en même temps que lui et lui demandaient de revenir avec eux, qu'il ne pouvait pas, qu'il n'allait pas du même côté, et le cocher partait au grand trot sachant où on allait. Eux s'étonnaient, et de fait, Swann n'était plus le même. On ne recevait plus jamais de lettre de lui où il demandât à connaître une femme. Il ne faisait plus attention à aucune, s'abstenait d'aller dans les endroits où on en rencontre. Dans un restaurant, à la campagne, il avait l'attitude inverse de celle à quoi, hier encore, on l'eût reconnu et qui avait semblé devoir toujours être la sienne. Tant une passion est en nous comme un caractère momentané et diffèrent qui se substitue à l'autre et abolit les signes jusque-là invariables par lesquels il s'exprimait ! En revanche ce qui était invariable maintenant, c'était que, où que Swann se trouvât, il ne manquât pas d'aller rejoindre Odette. Le trajet qui le séparait d'elle était celui qu'il parcourait

inévitablement et comme la pente même, irrésistible et rapide, de sa vie. À vrai dire, souvent resté tard dans le monde, il aurait mieux aimé rentrer directement chez lui sans faire cette longue course et ne la voir que le lendemain ; mais le fait même de se déranger à une heure anormale pour aller chez elle, de deviner que les amis qui le quittaient se disaient : « Il est très tenu, il y a certainement une femme qui le force à aller chez elle à n'importe quelle heure », lui faisait sentir qu'il menait la vie des hommes qui ont une affaire amoureuse dans leur existence, et en qui le sacrifice qu'ils font de leur repos et de leurs intérêts à une rêverie voluptueuse fait naître un charme intérieur¹. Puis, sans qu'il s'en rendît compte, cette certitude qu'elle l'attendait, qu'elle n'était pas ailleurs avec d'autres, qu'il ne reviendrait pas sans l'avoir vue, neutralisait cette angoisse oubliée mais toujours prête à renaître qu'il avait éprouvée le soir où Odette n'était plus chez les Verdurin et dont l'apaisement actuel était si doux que cela pouvait s'appeler du bonheur. Peut-être était-ce à cette angoisse qu'il était redevable de l'importance qu'Odette avait prise pour lui. Les êtres nous sont d'habitude si indifférents que, quand nous avons mis dans l'un d'eux de telles possibilités de souffrance et de joie pour nous, il nous semble appartenir à un autre univers, il s'entoure de poésie², il fait de notre vie comme une étendue émouvante où il sera plus ou moins rapproché de nous. Swann ne pouvait se demander sans trouble ce qu'Odette deviendrait pour lui dans les années qui allaient venir. Parfois³, en voyant, de sa victoria, dans ces belles nuits froides, la lune brillante qui répandait sa clarté entre ses yeux et les rues désertes, il pensait à cette autre figure claire et légèrement rosée comme celle de la lune, qui, un jour, avait surgi devant sa pensée et, depuis, projetait sur le monde la lumière mystérieuse dans laquelle il le voyait³. S'il arrivait après l'heure où Odette envoyait ses domestiques se coucher, avant de sonner à la porte du petit jardin, il allait d'abord dans la rue où donnait au rez-de-chaussée, entre les fenêtres toutes pareilles, mais obscures, des hôtels contigus⁴, la fenêtre, seule éclairée, de sa chambre. Il frappait au carreau, et elle, avertie, répondait et allait l'attendre de l'autre côté, à la porte d'entrée. Il trouvait ouverts sur son piano quelques-uns des morceaux qu'elle préférait : la *Valse des Roses* ou *Pauvre*

Fou de Tagliafico¹ (qu'on devait, selon sa volonté écrite, faire exécuter à son enterrement), il lui demandait de jouer à la place la petite phrase de la sonate de Vinteuil, bien qu'Odette jouât fort mal, mais la vision la plus belle qui nous reste d'une œuvre est souvent celle qui s'éleva au-dessus des sons faux tirés par des doigts malhabiles, d'un piano désaccordé. La petite phrase continuait à s'associer pour Swann à l'amour qu'il avait pour Odette. Il sentait bien que cet amour, c'était quelque chose qui ne correspondait à rien d'extérieur, de contestable par d'autres que lui ; il se rendait compte que les qualités d'Odette ne justifiaient pas qu'il attachât tant de prix aux moments passés auprès d'elle. Et souvent, quand c'était l'intelligence positive qui régnait seule en Swann, il voulait cesser de sacrifier tant d'intérêts intellectuels et sociaux à ce plaisir imaginaire. Mais la petite phrase, dès qu'il l'entendait, savait rendre libre en lui l'espace qui pour elle était nécessaire, les proportions de l'âme de Swann s'en trouvaient changées ; une marge y était réservée à une jouissance qui elle non plus ne correspondait à aucun objet extérieur et qui pourtant, au lieu d'être purement individuelle comme celle de l'amour, s'imposait à Swann comme une réalité supérieure aux choses concrètes. Cette soif d'un charme inconnu, la petite phrase l'éveillait en lui, mais ne lui apportait rien de précis pour l'assouvir. De sorte que ces parties de l'âme de Swann où la petite phrase avait effacé le souci des intérêts matériels, les considérations humaines et valables pour tous, elle les avait laissées vacantes et en blanc, et il était libre d'y inscrire le nom d'Odette. Puis à ce que l'affection^a d'Odette pouvait avoir d'un peu court et décevant, la petite phrase venait ajouter, amalgamer son essence mystérieuse. À voir le visage de Swann pendant qu'il écoutait la phrase, on aurait dit qu'il était en train d'absorber un anesthésique qui donnait plus d'amplitude à sa respiration. Et le plaisir que lui donnait la musique et qui allait bientôt créer chez lui un véritable besoin, ressemblait en effet, à ces moments-là, au plaisir qu'il aurait eu à expérimenter des parfums, à entrer en contact avec un monde pour lequel nous ne sommes pas faits, qui nous semble sans forme parce que nos yeux ne le perçoivent pas, sans signification parce qu'il échappe à notre intelligence, que nous n'atteignons que par un seul sens. Grand repos, mystérieuse rénovation

pour Swann — pour lui dont les yeux quoique délicats amateurs de peinture, dont l'esprit quoique fin observateur de mœurs, portaient à jamais la trace indélébile de la sécheresse de sa vie — de se sentir transformé en une créature étrangère à l'humanité, aveugle, dépourvue de facultés logiques, presque une fantastique licorne¹, une créature chimérique ne percevant le monde que par l'ouïe. Et comme dans la petite phrase il cherchait cependant un sens où son intelligence ne pouvait descendre, quelle étrange ivresse il avait à dépouiller son âme la plus intérieure de tous les secours du raisonnement et à la faire passer seule dans le couloir, dans le filtre obscur du son ! Il commençait à se rendre compte de tout ce qu'il y avait de douloureux, peut-être même de secrètement inapaisé au fond de la douceur de cette phrase, mais il ne pouvait pas en souffrir². Qu'importait qu'elle lui dît que l'amour est fragile, le sien était si fort^a ! Il jouait avec la tristesse qu'elle répandait, il la sentait passer sur lui, mais comme une caresse qui rendait plus profond et plus doux le sentiment qu'il avait de son bonheur. Il la faisait rejouer dix fois, vingt fois à Odette, exigeant qu'en même temps elle ne cessât pas de l'embrasser. Chaque baiser appelle un autre baiser. Ah ! dans ces premiers temps où l'on aime, les baisers naissent si naturellement ! Ils foisonnent si pressés les uns contre les autres ; et l'on aurait autant de peine à compter les baisers qu'on s'est donnés pendant une heure que les fleurs d'un champ au mois de mai. Alors^b elle faisait mine de s'arrêter, disant : « Comment veux-tu que je joue comme cela si tu me tiens ? je ne peux tout faire à la fois, sache au moins ce que tu veux, est-ce que je dois jouer la phrase ou faire des petites caresses ? », lui se fâchait et elle éclatait d'un rire qui se changeait et retombait sur lui, en une pluie de baisers. Ou bien elle le regardait d'un air maussade, il revoyait un visage digne de figurer dans la *Vie de Moïse* de Botticelli, il l'y situait, il donnait au cou d'Odette l'inclinaison nécessaire ; et quand il l'avait bien peinte à la détrempe, au XV^e siècle, sur la muraille de la Sixtine, l'idée qu'elle était cependant restée là, près du piano, dans le moment actuel, prête à être embrassée et possédée, l'idée de sa matérialité et de sa vie venait l'enivrer avec une telle force que, l'œil égaré, les mâchoires tendues comme pour dévorer, il se précipitait sur cette vierge de Botticelli et se mettait à lui

pincer les joues. Puis, une fois qu'il l'avait quittée, non sans être rentré pour l'embrasser encore parce qu'il avait oublié d'emporter dans son souvenir quelque particularité de son odeur ou de ses traits, tandis qu'il revenait dans sa victoria, il bénissait Odette de lui permettre ces visites quotidiennes, dont il sentait qu'elles ne devaient pas lui causer à elle une bien grande joie, mais qui en le préservant de devenir jaloux — en lui ôtant l'occasion de souffrir de nouveau du mal qui s'était déclaré en lui le soir où il ne l'avait pas trouvée chez les Verdurin — l'aideraient à arriver, sans avoir plus d'autres de ces crises dont la première avait été si douloureuse et resterait la seule, au bout de ces heures singulières de sa vie, heures presque enchantées, à la façon de celles où il traversait Paris au clair de lune. Et, remarquant, pendant ce retour, que l'astre était maintenant déplacé par rapport à lui, et presque au bout de l'horizon, sentant que son amour obéissait, lui aussi, à des lois immuables et naturelles, il se demandait si cette période où il était entré durerait encore longtemps, si bientôt sa pensée ne verrait plus le cher visage qu'occupant une position lointaine et diminuée, et près de cesser de répandre du charme. Car Swann en trouvait aux choses, depuis qu'il était amoureux, comme au temps où, adolescent, il se croyait artiste ; mais ce n'était plus le même charme, celui-ci, c'est Odette seule qui le leur conférait. Il sentait renaître en lui les inspirations de sa jeunesse qu'une vie frivole avait dissipées, mais elles portaient toutes le reflet, la marque d'un être particulier ; et, dans les longues heures qu'il prenait maintenant un plaisir délicat à passer chez lui, seul avec son âme en convalescence, il redevenait peu à peu lui-même, mais à une autre.

Il n'allait chez elle que le soir, et il ne savait rien de l'emploi de son temps pendant le jour, pas plus que de son passé, au point qu'il lui manquait même ce petit renseignement initial qui, en nous permettant de nous imaginer ce que nous ne savons pas, nous donne envie de le connaître. Aussi ne se demandait-il pas ce qu'elle pouvait faire, ni quelle avait été sa vie¹. Il souriait seulement quelquefois en pensant qu'il y a quelques années, quand il ne la connaissait pas, on lui avait parlé d'une femme qui, s'il se rappelait bien, devait certainement être elle, comme d'une fille, d'une femme entretenue, une

de ces femmes auxquelles il attribuait encore, comme il avait peu vécu dans leur société, le caractère entier, foncièrement pervers, dont les dota longtemps l'imagination de certains romanciers. Il se disait qu'il n'y a souvent qu'à prendre le contre-pied des réputations que fait le monde pour juger exactement une personne, quand, à un tel caractère, il opposait celui d'Odette, bonne, naïve, éprise d'idéal, presque si incapable de ne pas dire la vérité que, l'ayant un jour priée, pour pouvoir dîner seul avec elle, d'écrire aux Verdurin qu'elle était souffrante, le lendemain, il l'avait vue, devant Mme Verdurin qui lui demandait si elle allait mieux, rougir, balbutier et refléter malgré elle, sur son visage, le chagrin, le supplice que cela lui était de mentir, et, tandis qu'elle multipliait dans sa réponse les détails inventés sur sa prétendue indisposition de la veille, avoir l'air de faire demander pardon, par ses regards suppliants et sa voix désolée, de la fausseté de ses paroles.

Certains jours pourtant, mais rares, elle venait chez lui dans l'après-midi, interrompre sa rêverie ou cette étude sur Ver Meer à laquelle il s'était remis dernièrement. On venait lui dire que Mme de Crécy était dans son petit salon. Il allait l'y retrouver, et quand il ouvrait la porte, au visage rosé d'Odette, dès qu'elle avait aperçu Swann, venait — changeant la forme de sa bouche, le regard de ses yeux, le modelé de ses joues — se mélanger un sourire. Une fois seul, il revoyait ce sourire, celui qu'elle avait eu la veille, un autre dont elle l'avait accueilli telle ou telle fois, celui qui avait été sa réponse, en voiture, quand il lui avait demandé s'il lui était désagréable en redressant les catleyas ; et la vie d'Odette pendant le reste du temps, comme il n'en connaissait rien, lui apparaissait, avec son fond neutre et sans couleurs semblable à ces feuilles d'études de Watteau, où on voit çà et là, à toutes les places, dans tous les sens, dessinés aux trois crayons sur le papier chamois, d'innombrables sourires¹. Mais, parfois, dans un coin de cette vie que Swann voyait toute vide, si même son esprit lui disait qu'elle ne l'était pas, parce qu'il ne pouvait pas l'imaginer, quelque ami, qui, se doutant qu'ils s'aimaient, ne se fût pas risqué à lui rien dire d'elle que d'insignifiant, lui décrivait la silhouette d'Odette, qu'il avait aperçue, le matin même, montant à pied la rue Abbatucci² dans une « visite » garnie de skunks³, sous un

chapeau « à la Rembrandt » et un bouquet de violettes à son corsage. Ce simple croquis bouleversait Swann¹ parce qu'il lui faisait tout d'un coup apercevoir qu'Odette avait une vie qui n'était pas tout entière à lui ; il voulait savoir à qui elle avait cherché à plaire par cette toilette qu'il ne lui connaissait pas ; il se promettait de lui demander où elle allait, à ce moment-là, comme si dans toute la vie incolore — presque inexistante, parce qu'elle lui était invisible — de sa maîtresse, il n'y avait qu'une seule chose en dehors de tous ces sourires adressés à lui : sa démarche sous un chapeau à la Rembrandt², avec un bouquet de violettes au corsage.

Sauf en lui demandant la petite phrase de Vinteuil au lieu de la *Valse des Roses*, Swann ne cherchait pas à lui faire jouer plutôt des choses qu'il aimât et, pas plus en musique qu'en littérature, à corriger son mauvais goût. Il se rendait bien compte qu'elle n'était pas intelligente. En lui disant qu'elle aimerait tant qu'il lui parlât des grands poètes, elle s'était imaginée qu'elle allait connaître tout de suite des couplets héroïques et romanesques dans le genre de ceux du vicomte de Borelli³, en plus émouvant encore. Pour Ver Meer de Delft, elle lui demanda s'il avait souffert par une femme, si c'était une femme qui l'avait inspiré, et Swann lui ayant avoué qu'on n'en savait rien, elle s'était désintéressée de ce peintre. Elle disait souvent : « Je crois bien, la poésie, naturellement, il n'y aurait rien de plus beau si c'était vrai, si les poètes pensaient tout ce qu'ils disent. Mais bien souvent, il n'y a pas plus intéressé que ces gens-là. J'en sais quelque chose, j'avais une amie qui a aimé une espèce de poète. Dans ses vers il ne parlait que de l'amour, du ciel, des étoiles. Ah ! ce qu'elle a été refaite ! Il lui a croqué plus de trois cent mille francs. » Si⁴ alors Swann cherchait à lui apprendre en quoi consistait la beauté artistique, comment il fallait admirer les vers ou les tableaux, au bout d'un instant, elle cessait d'écouter, disant : « Oui... je ne me figurais pas que c'était comme cela. » Et il sentait qu'elle éprouvait une telle déception qu'il préférerait mentir en lui disant que tout cela n'était rien, que ce n'était encore que des bagatelles, qu'il n'avait pas le temps d'aborder le fond, qu'il y avait autre chose⁴. Mais elle lui disait vivement : « Autre chose ? quoi ?... Dis-le alors », mais il ne le disait pas, sachant combien cela lui paraîtrait mince et différent de ce qu'elle espérait,

moins sensationnel et moins touchant, et craignant que, désillusionnée de l'art, elle ne le fût en même temps de l'amour.

Et^a en effet elle trouvait Swann intellectuellement inférieur à ce qu'elle aurait cru. « Tu gardes toujours ton sang-froid, je ne peux te définir. » Elle s'émerveillait davantage de son indifférence à l'argent, de sa gentillesse pour chacun, de sa délicatesse. Et il arrive en effet souvent pour de plus grands que n'était Swann, pour un savant, pour un artiste, quand il n'est pas méconnu par ceux qui l'entourent, que celui de leurs sentiments qui prouve que la supériorité de son intelligence s'est imposée à eux, ce n'est pas leur admiration pour ses idées, car elles leur échappent, mais leur respect pour sa bonté. C'est aussi du respect qu'inspirait à Odette la situation qu'avait Swann dans le monde, mais elle ne désirait pas qu'il cherchât à l'y faire recevoir. Peut-être sentait-elle qu'il ne pourrait pas y réussir, et même craignait-elle que rien qu'en parlant d'elle il ne provoquât des révélations qu'elle redoutait. Toujours est-il qu'elle lui avait fait promettre de ne jamais prononcer son nom. La raison pour laquelle elle ne voulait pas aller dans le monde, lui avait-elle dit, était une brouille qu'elle avait eue autrefois avec une amie qui, pour se venger, avait ensuite dit du mal d'elle. Swann objectait : « Mais tout le monde n'a pas connu ton amie. — Mais si, ça fait la tache d'huile, le monde est si méchant. » D'une part Swann ne comprit pas cette histoire, mais d'autre part il savait que ces propositions : « Le monde est si méchant », « un propos calomnieux fait la tache d'huile », sont généralement tenues pour vraies ; il devait y avoir des cas auxquels elles s'appliquaient. Celui d'Odette était-il l'un de ceux-là ? Il se le demandait, mais pas longtemps, car il était sujet, lui aussi, à cette lourdeur d'esprit qui s'appesantissait sur son père, quand il se posait un problème difficile. D'ailleurs ce monde qui faisait si peur à Odette, ne lui inspirait peut-être pas de grands désirs, car pour qu'elle se le représentât bien nettement, il était trop éloigné de celui qu'elle connaissait. Pourtant, tout en étant restée à certains égards vraiment simple (elle avait par exemple gardé pour amie une petite couturière retirée dont elle grimpait presque chaque jour l'escalier raide, obscur et fétide), elle avait soif de chic, mais ne s'en faisait pas la même idée que les gens du monde. Pour eux, le

chic est une émanation de quelques personnes peu nombreuses qui le projettent jusqu'à un degré assez éloigné — et plus ou moins affaibli dans la mesure où l'on est distant du centre de leur intimité — dans le cercle de leurs amis ou des amis de leurs amis dont les noms forment une sorte de répertoire. Les gens du monde le possèdent dans leur mémoire, ils ont sur ces matières une érudition d'où ils ont extrait une sorte de goût, de tact, si bien que Swann par exemple, sans avoir besoin de faire appel à son savoir mondain, s'il lisait dans un journal les noms des personnes qui se trouvaient à un dîner pouvait dire immédiatement la nuance du chic de ce dîner, comme un lettré, à la simple lecture d'une phrase, apprécie exactement la qualité littéraire de son auteur. Mais Odette faisait partie des personnes (extrêmement nombreuses, quoi qu'en pensent les gens du monde, et comme il y en a dans toutes les classes de la société) qui ne possèdent pas ces notions, imaginent un chic tout autre, qui revêt divers aspects selon le milieu auquel elles appartiennent, mais a pour caractère particulier — que ce soit celui dont rêvait Odette, ou celui devant lequel s'inclinait Mme Cottard — d'être directement accessible à tous. L'autre, celui des gens du monde, l'est à vrai dire aussi, mais il y faut quelque délai. Odette disait de quelqu'un :

« Il ne va jamais que dans les endroits chics. »

Et si Swann lui demandait ce qu'elle entendait par là, elle lui répondait avec un peu de mépris :

« Mais les endroits chics, parbleu ! Si, à ton âge, il faut t'apprendre ce que c'est que les endroits chics, que veux-tu que je te dise, moi ? par exemple, le dimanche matin l'avenue de l'Impératrice¹, à cinq heures le tour du Lac, le jeudi l'Éden Théâtre², le vendredi l'Hippodrome, les bals³...

— Mais quels bals ?

— Mais les bals qu'on donne à Paris, les bals chics, je veux dire. Tiens, Herbinger, tu sais, celui qui est chez un couissier ? mais si, tu dois savoir, c'est un des hommes les plus lancés de Paris, ce grand jeune homme blond qui est tellement snob, il a toujours une fleur à la boutonnière, une raie dans le dos, des paletots³ clairs ; il est avec ce vieux tableau qu'il promène à toutes les premières. Eh bien ! il a donné un bal, l'autre soir, il y avait tout ce qu'il y a de chic à Paris. Ce que j'aurais aimé y aller ! mais il

fallait présenter sa carte d'invitation à la porte et je n'avais pas pu en avoir. Au fond, j'aime autant ne pas y être allée, c'était une tuerie, je n'aurais rien vu. C'est plutôt pour pouvoir dire qu'on était chez Herbingier. Et tu sais, moi, la gloriole ! Du reste, tu peux bien te dire que sur cent qui racontent qu'elles y étaient, il y a bien la moitié dont ça n'est pas vrai... Mais ça m'étonne que toi, un homme si "pschutt", tu n'y étais pas. »

Mais Swann ne cherchait nullement à lui faire modifier cette conception du chic ; pensant que la sienne n'était pas plus vraie, était aussi sotte, dénuée d'importance, il ne trouvait aucun intérêt à en instruire sa maîtresse, si bien qu'après des mois elle ne s'intéressait aux personnes chez qui il allait que pour les cartes de pesage, de concours hippique, les billets de première qu'il pouvait avoir par elles. Elle souhaitait qu'il cultivât des relations si utiles, mais elle était par ailleurs portée à les croire peu chic, depuis qu'elle avait vu passer dans la rue la marquise de Villeparisis en robe de laine noire, avec un bonnet à brides.

« Mais elle a l'air d'une ouvreuse, d'une vieille concierge, darling ! Ça, une marquise ! Je ne suis pas marquise, mais il faudrait me payer bien cher pour me faire sortir nippée comme ça ! »

Elle ne comprenait pas que Swann habitât l'hôtel du quai d'Orléans¹ que, sans oser le lui avouer, elle trouvait indigne de lui.

Certes, elle avait la prétention d'aimer les « antiquités » et prenait un air ravi et fin pour dire qu'elle adorait passer toute une journée à « bibeloter », à chercher « du bric-à-brac² », des choses « du temps ». Bien qu'elle s'entêtât dans une sorte de point d'honneur (et semblât pratiquer quelque précepte familial) en ne répondant jamais aux questions et en ne « rendant pas de comptes » sur l'emploi de ses journées, elle parla une fois à Swann d'une amie qui l'avait invitée et chez qui tout était « de l'époque ». Mais Swann ne put arriver à lui faire dire quelle était cette époque. Pourtant, après avoir réfléchi, elle répondit que c'était « moyenâgeux³ ». Elle entendait par là qu'il y avait des boiseries. Quelque temps après, elle lui reparla de son amie et ajouta, sur le ton hésitant et de l'air entendu dont on cite quelqu'un avec qui on a dîné la veille et dont on n'avait jamais entendu le nom, mais que vos amphitryons avaient l'air de considérer

comme quelqu'un de si célèbre qu'on espère que l'interlocuteur saura bien de qui vous voulez parler : « Elle a une salle à manger... du... dix-huitième ! » Elle trouvait du reste cela affreux, nu, comme si la maison n'était pas finie, les femmes y paraissaient affreuses et la mode n'en prendrait jamais. Enfin, une troisième fois, elle en reparla et montra à Swann l'adresse de l'homme qui avait fait cette salle à manger et qu'elle avait envie de faire venir, quand elle aurait de l'argent, pour voir s'il ne pourrait pas lui en faire, non pas certes une pareille, mais celle qu'elle rêvait et que malheureusement les dimensions de son petit hôtel ne comportaient pas, avec de hauts dressoirs, des meubles Renaissance et des cheminées comme au château de Blois¹ : Ce jour-là, elle laissa échapper devant Swann ce qu'elle pensait² de son habitation du quai d'Orléans ; comme il avait critiqué que l'amie d'Odette donnât, non pas dans le Louis XVI, car, disait-il, bien que cela ne se fasse pas, cela peut être charmant, mais dans le faux ancien³ : « Tu ne voudrais pas qu'elle vécût comme toi au milieu de meubles cassés et de tapis usés », lui dit-elle, le respect humain de la bourgeoise l'emportant encore chez elle sur le dilettantisme de la cocotte.

De ceux qui aimaient à bibeloter, qui aimaient les vers, méprisaient les bas calculs, rêvaient d'honneur et d'amour, elle faisait une élite supérieure au reste de l'humanité. Il n'y avait pas besoin qu'on eût réellement ces goûts pourvu qu'on les proclamât ; d'un homme qui lui avait avoué à dîner qu'il aimait à flâner, à se salir les doigts dans les vieilles boutiques, qu'il ne serait jamais apprécié par ce siècle commercial, car il ne se souciait pas de ses intérêts, et qu'il était pour cela d'un autre temps, elle revenait en disant : « Mais c'est une âme adorable, un sensible, je ne m'en étais jamais doutée ! » et elle se sentait pour lui une immense et soudaine amitié. Mais, en revanche ceux qui, comme Swann, avaient ces goûts, mais n'en parlaient pas, la laissaient froide⁴. Sans doute elle était obligée d'avouer que Swann ne tenait pas à l'argent, mais elle ajoutait d'un air boudeur : « Mais lui, ça n'est pas la même chose » ; et en effet, ce qui parlait à son imagination, ce n'était pas la pratique du désintéressement, c'en était le vocabulaire.

Sentant que souvent il ne pouvait pas réaliser ce qu'elle rêvait, il cherchait du moins à ce qu'elle se plût avec lui, à ne pas contrecarrer ces idées vulgaires, ce mauvais goût

qu'elle avait en toutes choses, et qu'il aimait d'ailleurs comme tout ce qui venait d'elle, qui l'encharnaient même, car c'était autant de traits particuliers grâce auxquels l'essence de cette femme lui apparaissait, devenait visible. Aussi, quand elle avait l'air heureux parce qu'elle devait aller à la *Reine Topaze*¹, ou que son regard^a devenait sérieux, inquiet et volontaire, si elle avait peur de manquer la fête des fleurs ou simplement l'heure du thé, avec muffins et toasts, au « Thé de la Rue Royale² » où elle croyait^b que l'assiduité était indispensable pour consacrer la réputation d'élégance d'une femme, Swann, transporté comme nous le sommes par le naturel d'un enfant ou par la vérité d'un portrait qui semble sur le point de parler, sentait si bien l'âme de sa maîtresse affleurer à son visage qu'il ne pouvait résister à venir l'y toucher avec ses lèvres. « Ah ! elle veut qu'on la mène à la fête des fleurs, la petite Odette, elle veut se faire admirer, eh bien, on l'y mènera, nous n'avons qu'à nous incliner. » Comme la vue de Swann était un peu basse, il dut se résigner à se servir de lunettes pour travailler chez lui, et à adopter, pour aller dans le monde, le monocle qui le défigurait moins. La première fois qu'elle lui en vit un dans l'œil, elle ne put contenir sa joie : « Je trouve que pour un homme, il n'y a pas à dire, ça a beaucoup de chic ! Comme tu es bien ainsi ! tu as l'air d'un vrai gentleman. Il ne te manque qu'un titre ! » ajouta-t-elle, avec une nuance de regret. Il aimait qu'Odette fût ainsi, de même que, s'il avait été épris d'une Bretonne, il aurait été heureux de la voir en coiffe et de lui entendre dire qu'elle croyait aux revenants. Jusque-là, comme beaucoup d'hommes chez qui leur goût pour les arts se développe indépendamment de la sensualité, un disparate bizarre avait existé entre les satisfactions qu'il accordait à l'un et à l'autre, jouissant, dans la compagnie de femmes de plus en plus grossières, des séductions d'œuvres de plus en plus raffinées, emmenant une petite bonne dans une baignoire grillée à la représentation d'une pièce décadente qu'il avait envie d'entendre ou à une exposition de peinture impressionniste, et persuadé d'ailleurs qu'une femme du monde cultivée n'y eût pas compris davantage, mais n'aurait pas su se taire aussi gentiment. Mais, au contraire, depuis qu'il aimait Odette, sympathiser avec elle, tâcher de n'avoir qu'une âme à eux deux lui était si doux, qu'il cherchait à se plaire aux choses qu'elle

aimait, et il trouvait un plaisir d'autant plus profond non seulement à imiter ses habitudes, mais à adopter ses opinions, que, comme elles n'avaient aucune racine dans sa propre intelligence, elles lui rappelaient seulement son amour, à cause duquel il les avait préférées. S'il retournait à *Serge Panine*¹, s'il recherchait^a les occasions d'aller voir conduire Olivier Métra, c'était pour la douceur d'être initié dans toutes les conceptions d'Odette, de se sentir de moitié dans tous ses goûts. Ce charme de le rapprocher d'elle, qu'avaient les ouvrages ou les lieux qu'elle aimait, lui semblait plus mystérieux que celui qui est intrinsèque à de plus beaux, mais qui ne la lui rappelaient pas. D'ailleurs, ayant laissé s'affaiblir les croyances intellectuelles^b de sa jeunesse, et son scepticisme d'homme du monde ayant à son insu pénétré jusqu'à elles, il pensait (ou du moins il avait si longtemps pensé cela qu'il le disait encore) que les objets de nos goûts n'ont pas en eux une valeur absolue, mais que tout est affaire d'époque, de classe, consiste en modes, dont les plus vulgaires valent celles qui passent pour les plus distinguées. Et comme il jugeait que l'importance attachée par Odette à avoir des cartes pour le vernissage n'était pas en soi quelque chose de plus ridicule que le plaisir qu'il avait autrefois à déjeuner chez le prince de Galles, de même^c, il ne pensait pas que l'admiration qu'elle professait pour Monte-Carlo ou pour le Righi² fût plus déraisonnable que le goût qu'il avait, lui, pour la Hollande qu'elle se figurait laide et pour Versailles qu'elle trouvait triste. Aussi, se privait-il d'y aller, ayant plaisir^d à se dire que c'était pour elle, qu'il voulait ne sentir, n'aimer qu'avec elle.

Comme tout ce qui environnait Odette et n'était en quelque sorte que le mode selon lequel il pouvait la voir, causer avec elle, il aimait la société des Verdurin. Là, comme au fond de tous les divertissements, repas, musique, jeux, soupers costumés, parties de campagne, parties de théâtre, même les rares « grandes soirées » données pour les « ennuyeux », il y avait la présence d'Odette, la vue d'Odette, la conversation avec Odette, dont les Verdurin faisaient à Swann, en l'invitant, le don inestimable, il se plaisait mieux que partout ailleurs dans le « petit noyau », et cherchait à lui attribuer des mérites réels, car il s'imaginait ainsi que, par goût, il le fréquenterait toute sa vie. Or, n'osant pas se dire, par peur

de ne pas le croire, qu'il aimerait toujours Odette, du moins en supposant qu'il fréquenterait toujours les Verdurin (proposition qui, *a priori*, soulevait moins d'objections de principe de la part de son intelligence), il se voyait dans l'avenir continuant à rencontrer chaque soir Odette ; cela ne revenait peut-être pas tout à fait au même que l'aimer toujours, mais pour le moment, pendant qu'il aimait, croire qu'il ne cesserait pas un jour de la voir, c'est tout ce qu'il demandait. « Quel charmant milieu, se disait-il. Comme c'est au fond la vraie vie qu'on mène là ! Comme on y est plus intelligent, plus artiste que dans le monde ! Comme Mme Verdurin, malgré de petites exagérations un peu risibles, a un amour sincère de la peinture, de la musique, quelle passion pour les œuvres, quel désir de faire plaisir aux artistes ! Elle se fait une idée inexacte des gens du monde ; mais avec cela que le monde n'en a pas une plus fausse encore des milieux artistes ! Peut-être n'ai-je pas de grands besoins intellectuels à assouvir dans la conversation, mais je me plais parfaitement bien avec Cottard, quoiqu'il fasse des calembours ineptes. Et quant au peintre, si sa prétention est déplaisante quand il cherche à étonner, en revanche c'est une des plus belles intelligences que j'aie connues. Et puis surtout, là, on se sent libre, on fait ce qu'on veut sans contrainte, sans cérémonie. Quelle dépense de bonne humeur il se fait par jour dans ce salon-là ! Décidément, sauf quelques rares exceptions, je n'irai plus jamais que dans ce milieu. C'est là que j'aurai de plus en plus mes habitudes et ma vie. »

Et comme les qualités qu'il croyait intrinsèques aux Verdurin n'étaient que le reflet sur eux de plaisirs qu'avait goûtés chez eux son amour pour Odette, ces qualités devenaient plus sérieuses, plus profondes, plus vitales, quand ces plaisirs l'étaient aussi. Comme Mme Verdurin donnait parfois à Swann ce qui seul pouvait constituer pour lui le bonheur ; comme, tel soir où il se sentait anxieux parce qu'Odette avait causé avec un invité plus qu'avec un autre, et où, irrité contre elle, il ne voulait pas prendre l'initiative de lui demander si elle reviendrait avec lui, Mme Verdurin lui apportait la paix et la joie en disant spontanément : « Odette, vous allez ramener M. Swann, n'est-ce pas ? » — comme, cet été qui venait et où il s'était d'abord demandé avec inquiétude si Odette ne s'absenterait pas sans lui, s'il pourrait continuer à la voir tous les

jours, Mme Verdurin allait les inviter à le passer tous deux chez elle à la campagne, — Swann, laissant à son insu la reconnaissance et l'intérêt s'infiltrer dans son intelligence et influencer sur ses idées, allait jusqu'à proclamer que Mme Verdurin était une grande âme. De quelques gens exquis ou éminents que tel de ses anciens camarades de l'école du Louvre¹ lui parlât : « Je préfère cent fois les Verdurin », lui répondait-il. Et, avec une solennité qui était nouvelle chez lui : « Ce sont des êtres magnanimes, et la magnanimité est, au fond, la seule chose qui importe et qui distingue ici-bas. Vois-tu, il n'y a que deux classes d'êtres : les magnanimes et les autres ; et je suis arrivé à un âge où il faut prendre parti, décider une fois pour toutes qui on veut aimer, et qui on veut dédaigner, se tenir à ceux qu'on aime et, pour réparer le temps qu'on a gâché avec les autres, ne plus les quitter jusqu'à sa mort. Eh bien ! » ajoutait-il avec cette légère émotion qu'on éprouve quand, même sans bien s'en rendre compte, on dit une chose, non parce qu'elle est vraie, mais parce qu'on a plaisir à la dire et qu'on l'écoute dans sa propre voix comme si elle venait d'ailleurs que de nous-mêmes, « le sort en est jeté, j'ai choisi d'aimer les seuls cœurs magnanimes et de ne plus vivre que dans la magnanimité. Tu me demandes si Mme Verdurin est véritablement intelligente. Je t'assure qu'elle m'a donné les preuves d'une noblesse de cœur, d'une hauteur d'âme où, que veux-tu, on n'atteint pas sans une hauteur égale de pensée. Certes elle a la profonde intelligence des arts. Mais ce n'est peut-être pas là qu'elle est le plus admirable ; et telle petite action ingénieusement, exquisement bonne, qu'elle a accomplie pour moi, telle géniale attention, tel geste familièrement sublime, révèlent une compréhension plus profonde de l'existence que tous les traités de philosophie. »

Il aurait pourtant pu se dire qu'il y avait des anciens amis de ses parents aussi simples que les Verdurin, des camarades de sa jeunesse aussi épris d'art, qu'il connaissait d'autres êtres d'un grand cœur, et que, pourtant, depuis qu'il avait opté pour la simplicité, les arts et la magnanimité, il ne les voyait plus jamais. Mais ceux-là ne connaissaient pas Odette, et, s'ils l'avaient connue, ne se seraient pas souciés de la rapprocher de lui.

Ainsi il n'y avait sans doute pas, dans tout le milieu Verdurin, un seul fidèle qui les aimât ou crût les aimer

autant que Swann. Et pourtant, quand M. Verdurin avait dit que Swann ne lui revenait pas, non seulement il avait exprimé sa propre pensée, mais il avait deviné celle de sa femme. Sans doute Swann avait pour Odette une affection trop particulière et dont il avait négligé de faire de Mme Verdurin la confidente quotidienne : sans doute la discrétion même avec laquelle il usait de l'hospitalité des Verdurin, s'abstenant souvent de venir dîner pour une raison qu'ils ne soupçonnaient pas et à la place de laquelle ils voyaient le désir de ne pas manquer une invitation chez des « ennuyeux », sans doute aussi, et malgré toutes les précautions qu'il avait prises pour la leur cacher, la découverte progressive qu'ils faisaient de sa brillante situation mondaine, tout cela contribuait à leur irritation contre lui. Mais la raison profonde en était autre. C'est qu'ils avaient très vite senti en lui un espace réservé, impénétrable, où il continuait à professer silencieusement pour lui-même que la princesse de Sagan n'était pas grotesque et que les plaisanteries de Cottard n'étaient pas drôles, enfin, et bien que jamais il ne se départît de son amabilité et ne se révoltât contre leurs dogmes, une impossibilité de les lui imposer, de l'y convertir entièrement, comme ils n'en avaient jamais rencontré une pareille chez personne. Ils lui auraient pardonné de fréquenter des ennuyeux (auxquels d'ailleurs, dans le fond de son cœur, il préférait mille fois les Verdurin et tout le petit noyau), s'il avait consenti^a, pour le bon exemple, à les renier en présence des fidèles. Mais c'est une abjuration qu'ils comprirent qu'on ne pourrait pas lui arracher.

Quelle différence avec un « nouveau » qu'Odette leur avait demandé d'inviter, quoiqu'elle ne l'eût rencontré que peu de fois, et sur lequel ils fondaient beaucoup d'espoir, le comte de Forcheville ! (Il se trouva qu'il était justement le beau-frère de Saniette, ce qui remplit d'étonnement les fidèles : le vieil archiviste avait des manières si humbles qu'ils l'avaient toujours cru d'un rang social inférieur au leur et ne s'attendaient pas à apprendre qu'il appartenait à un monde riche et relativement aristocratique.) Sans doute Forcheville était grossièrement snob, alors que Swann ne l'était pas ; sans doute il était bien loin de placer, comme lui, le milieu des Verdurin au-dessus de tous les autres. Mais il n'avait pas cette délicatesse de nature qui empêchait Swann de s'associer aux critiques trop ma-

nifestement fausses que dirigeait Mme Verdurin contre des gens qu'il connaissait. Quant aux tirades^a prétentieuses et vulgaires que le peintre lançait à certains jours, aux plaisanteries de commis voyageur que risquait Cottard et auxquelles Swann, qui les aimait l'un et l'autre, trouvait facilement des excuses mais n'avait pas le courage et l'hypocrisie d'applaudir, Forcheville était au contraire d'un niveau intellectuel qui lui permettait d'être abasourdi, émerveillé par les unes, sans d'ailleurs les comprendre, et de se délecter aux autres. Et justement le premier dîner chez les Verdurin auquel assista Forcheville mit en lumière toutes ces différences, fit ressortir ses qualités et précipita la disgrâce de Swann.

Il y avait à ce dîner, en dehors des habitués, un professeur de la Sorbonne, Brichot, qui avait rencontré M. et Mme Verdurin aux eaux et, si ses fonctions universitaires et ses travaux d'érudition n'avaient pas rendu très rares ses moments de liberté, serait volontiers venu souvent chez eux. Car il avait cette curiosité, cette superstition de la vie qui, unie à un certain scepticisme relatif à l'objet de leurs études, donne dans n'importe quelle profession, à certains hommes intelligents, médecins qui ne croient pas à la médecine, professeurs de lycée qui ne croient pas au thème latin, la réputation d'esprits larges, brillants, et même supérieurs. Il affectait chez Mme Verdurin de chercher ses comparaisons dans ce qu'il y avait de plus actuel quand il parlait de philosophie et d'histoire, d'abord parce qu'il croyait qu'elles ne sont qu'une préparation à la vie et qu'il s'imaginait trouver en action dans le petit clan ce qu'il n'avait connu jusqu'ici que dans les livres, puis peut-être aussi parce que, s'étant vu inculquer autrefois, et ayant gardé à son insu, le respect de certains sujets, il croyait dépouiller l'universitaire en prenant avec eux des hardiesses qui, au contraire, ne lui paraissaient telles, que parce qu'il l'était resté.

Dès le commencement du repas, comme M. de Forcheville, placé à la droite de Mme Verdurin qui avait fait pour le « nouveau » de grands frais de toilette, lui disait : « C'est original, cette robe blanche », le docteur qui n'avait cessé de l'observer, tant il était curieux de savoir comment était fait ce qu'il appelait un « de », et qui cherchait une occasion d'attirer son attention et d'entrer plus en contact avec lui, saisit au vol le mot « blanche »

et, sans lever le nez de son assiette, dit : « blanche ? Blanche de Castille¹ ? », puis sans bouger la tête lança furtivement de droite et de gauche des regards incertains et souriants. Tandis que Swann, par l'effort douloureux et vain qu'il fit pour sourire, témoigna qu'il jugeait ce calembour stupide, Forcheville avait montré à la fois qu'il en goûtait la finesse et qu'il savait vivre, en contenant dans de justes limites une gaieté dont la franchise avait charmé Mme Verdurin.

« Qu'est-ce que vous dites d'un savant comme cela ? avait-elle demandé à Forcheville. Il n'y a pas moyen de causer sérieusement deux minutes avec lui. Est-ce que vous leur en dites comme cela, à votre hôpital ? avait-elle ajouté en se tournant vers le docteur, ça ne doit pas être ennuyeux tous les jours, alors. Je vois qu'il va falloir que je demande à m'y faire admettre.

— Je crois avoir entendu que le docteur parlait de cette vieille chipie de Blanche de Castille, si j'ose m'exprimer ainsi. N'est-il pas vrai, Madame ? » demanda Brichot à Mme Verdurin qui, pâmant, les yeux fermés, précipita sa figure dans ses mains d'où s'échappèrent des cris étouffés. « Mon Dieu, Madame, je ne voudrais pas alarmer les âmes respectueuses s'il y en a autour de cette table, *sub rosa*... Je reconnais d'ailleurs que notre ineffable république athénienne — ô combien ! — pourrait honorer en cette capétienne obscurantiste le premier des préfets de police à poigne². Si fait, mon cher hôte, si fait, si fait », reprit-il de sa voix bien timbrée qui détachait chaque syllabe, en réponse à une objection de M. Verdurin. « La *Chronique de Saint-Denis*³ dont nous ne pouvons contester la sûreté d'information ne laisse aucun doute à cet égard. Nulle⁴ ne pourrait être mieux choisie comme patronne par un prolétariat laïcisateur que cette mère d'un saint à qui elle en fit d'ailleurs voir de saumâtres, comme dit Suger et autres saint Bernard⁴ ; car avec elle chacun en prenait pour son grade.

— Quel est ce monsieur ? » demanda Forcheville à Mme Verdurin, « il a l'air d'être de première force.

— Comment, vous ne connaissez pas le fameux Brichot ? il est célèbre dans toute l'Europe.

— Ah ! c'est Bréchet, s'écria Forcheville qui n'avait pas bien entendu, vous m'en direz tant », ajouta-t-il tout en attachant sur l'homme célèbre des yeux écarquillés. « C'est

toujours intéressant de dîner avec un homme en vue. Mais, dites-moi, vous nous invitez là avec des convives de choix. On ne s'ennuie pas chez vous.

— Oh ! vous savez, ce qu'il y a surtout, dit modestement Mme Verdurin, c'est qu'ils se sentent en confiance. Ils parlent de ce qu'ils veulent, et la conversation rejaillit en fusées. Ainsi Brichot, ce soir, ce n'est rien : je l'ai vu, vous savez, chez moi, éblouissant, à se mettre à genoux devant ; eh bien ! chez les autres, ce n'est plus le même homme, il n'a plus d'esprit, il faut lui arracher les mots, il est même ennuyeux.

— C'est curieux ! » dit Forcheville étonné.

Un genre d'esprit comme celui de Brichot aurait été tenu pour stupidité pure dans la coterie où Swann avait passé sa jeunesse, bien qu'il soit compatible avec une intelligence réelle. Et celle du professeur, vigoureuse et bien nourrie, aurait probablement pu être enviée par bien des gens du monde que Swann trouvait spirituels. Mais ceux-ci avaient fini par lui inculquer si bien leurs goûts et leurs répugnances, au moins en tout ce qui touche à la vie mondaine et même en celle de ses parties annexes qui devrait plutôt relever du domaine de l'intelligence : la conversation, que Swann ne put trouver les plaisanteries de Brichot que pédantesques, vulgaires et grasses à écœurer. Puis⁴ il était choqué dans l'habitude qu'il avait des bonnes manières, par le ton rude et militaire qu'affectait, en s'adressant à chacun, l'universitaire cocardier. Enfin, peut-être avait-il surtout perdu, ce soir-là, de son indulgence en voyant l'amabilité que Mme Verdurin déployait pour ce Forcheville qu'Odette avait eu la singulière idée d'amener. Un peu gênée vis-à-vis de Swann, elle lui avait demandé en arrivant :

« Comment trouvez-vous mon invité ? »

Et lui, s'apercevant pour la première fois que Forcheville qu'il connaissait depuis longtemps pouvait plaire à une femme et était assez bel homme, avait répondu : « Immonde ! » Certes, il n'avait pas l'idée d'être jaloux d'Odette, mais il ne se sentait pas aussi heureux que d'habitude et quand Brichot, ayant commencé à raconter l'histoire de la mère de Blanche de Castille qui « avait été avec Henri Plantagenet des années avant de l'épouser¹ », voulut s'en faire demander la suite par Swann en lui disant : « N'est-ce pas, monsieur Swann ? » sur le ton

martial qu'on prend pour se mettre à la portée d'un paysan ou pour donner du cœur à un troupier, Swann coupa l'effet de Brichot à la grande fureur de la maîtresse de la maison, en répondant qu'on voulût bien l'excuser de s'intéresser si peu à Blanche de Castille, mais qu'il avait quelque chose à demander au peintre. Celui-ci, en effet, était allé dans l'après-midi visiter l'exposition d'un artiste, ami de Mme Verdurin, qui était mort récemment, et Swann aurait voulu savoir par lui (car il appréciait son goût) si vraiment il y avait dans ces dernières œuvres plus que la virtuosité qui stupéfiait déjà dans les précédentes.

« À ce point de vue-là c'était extraordinaire, mais cela ne semblait pas d'un art, comme on dit, très "élevé", dit Swann en souriant.

— Élevé... à la hauteur d'une institution », interrompit Cottard en levant les bras avec une gravité simulée.

Toute la table éclata de rire.

« Quand je vous disais qu'on ne peut pas garder son sérieux avec lui, dit Mme Verdurin à Forcheville. Au moment où on s'y attend le moins, il vous sort une calembredaine. »

Mais elle remarqua que seul Swann ne s'était pas déridé. Du reste il n'était pas très content que Cottard fît rire de lui devant Forcheville. Mais le peintre, au lieu de répondre d'une façon intéressante à Swann, ce qu'il eût probablement fait s'il eût été seul avec lui, préféra se faire admirer des convives en plaçant un morceau sur l'habileté du maître disparu.

« Je me suis approché, dit-il, pour voir comment c'était fait, j'ai mis le nez dessus. Ah ! bien ouiche ! on ne pourrait pas dire si c'est fait avec de la colle, avec du rubis, avec du savon, avec du bronze, avec du soleil, avec du caca !

— Et un font douze », s'écria trop tard le docteur dont personne ne comprit l'interruption.

« Ça a l'air fait avec rien, reprit le peintre, pas plus moyen de découvrir le truc que dans *La Ronde* ou *Les Régentes* et c'est encore plus fort comme patte que Rembrandt et que Hals². Tout y est, mais non, je vous jure. »

Et comme les chanteurs parvenus à la note la plus haute qu'ils puissent donner continuent en voix de tête, piano, il se contenta de murmurer, et en riant, comme si en effet cette peinture eût été dérisoire à force de beauté :

« Ça sent bon, ça vous prend à la tête, ça vous coupe la respiration, ça vous fait des chatouilles, et pas mèche de savoir avec quoi c'est fait, c'en est sorcier, c'est de la rouerie, c'est du miracle (éclatant tout à fait de rire) : c'en est malhonnête ! » Et s'arrêtant, redressant gravement la tête, prenant une note de basse profonde qu'il tâcha de rendre harmonieuse, il ajouta : « Et c'est si loyal ! »

Sauf au moment où il avait dit : « plus fort que *La Ronde* », blasphème qui avait provoqué une protestation de Mme Verdurin qui tenait *La Ronde* pour le plus grand chef-d'œuvre de l'univers avec la *Neuvième* et la *Samothrace*, et à : « fait⁴ avec du caca », qui avait fait jeter à Forcheville un coup d'œil circulaire sur la table pour voir si le mot passait et avait ensuite amené sur sa bouche un sourire prude et conciliant, tous les convives, excepté Swann, avaient attaché sur le peintre des regards fascinés par l'admiration.

« Ce qu'il m'amuse quand il s'emballe comme ça », s'écria, quand il eut terminé, Mme Verdurin, ravie que la table fût justement si intéressante le jour où M. de Forcheville venait pour la première fois. « Et toi, qu'est-ce que tu as à rester comme cela, bouche bée comme une grande bête ? dit-elle à son mari. Tu sais pourtant qu'il parle bien ; on dirait que c'est la première fois qu'il vous entend. Si vous l'aviez vu pendant que vous parliez, il vous buvait. Et demain il nous récitera tout ce que vous avez dit sans manger un mot.

— Mais non, c'est pas de la blague, dit le peintre, enchanté de son succès, vous avez l'air de croire que je fais le boniment, que c'est du chiqué ; je vous y mènerai voir, vous direz si j'ai exagéré, je vous fiche mon billet que vous revenez plus emballée que moi !

— Mais nous ne croyons pas que vous exagériez, nous voulons seulement que vous mangiez, et que mon mari mange aussi ; redonnez de la sole normande à Monsieur, vous voyez bien que la sienne est froide^b. Nous ne sommes pas si pressés, vous servez comme s'il y avait le feu, attendez donc un peu pour donner la salade. »

Mme Cottard qui était modeste et parlait peu, savait pourtant ne pas manquer d'assurance quand une heureuse inspiration lui avait fait trouver un mot juste. Elle sentait qu'il aurait du succès, cela la mettait en confiance, et ce qu'elle en faisait était moins pour briller que pour être

utile à la carrière de son mari. Aussi ne laissa-t-elle pas échapper le mot de salade que venait de prononcer Mme Verdurin.

« Ce n'est pas de la salade japonaise ? » dit-elle à mi-voix en se tournant vers Odette.

Et ravie et confuse de l'à-propos et de la hardiesse qu'il y avait à faire ainsi une allusion discrète, mais claire, à la nouvelle et retentissante pièce de Dumas¹, elle éclata d'un rire charmant d'ingénue, peu bruyant, mais si irrésistible qu'elle resta quelques instants sans pouvoir le maîtriser. « Qui est cette dame ? Elle a de l'esprit », dit Forcheville.

« Non, mais nous vous en ferons si vous venez tous dîner vendredi.

— Je vais vous paraître^a bien provinciale, monsieur, dit Mme Cottard à Swann, mais je n'ai pas encore vu cette fameuse *Francillon* dont tout le monde parle. Le docteur y est déjà allé (je me rappelle même qu'il m'a dit avoir eu le très grand plaisir de passer la soirée avec vous) et j'avoue que je n'ai pas trouvé raisonnable qu'il louât des places pour y retourner avec moi. Évidemment, au Théâtre-Français, on ne regrette jamais sa soirée, c'est toujours si bien joué, mais comme nous avons des amis très aimables » (Mme Cottard prononçait rarement un nom propre et se contentait de dire « des amis à nous », « une de mes amies », par « distinction », sur un ton factice, et avec l'air d'importance d'une personne qui ne nomme que qui elle veut) « qui ont souvent des loges et ont la bonne idée de nous emmener à toutes les nouveautés qui en valent la peine, je suis toujours sûre de voir *Francillon* un peu plus tôt ou un peu plus tard, et de pouvoir me former une opinion. Je dois pourtant confesser que je me trouve assez sotte, car, dans tous les salons où je vais en visite, on ne parle naturellement que de cette malheureuse salade japonaise. On commence même à en être un peu fatigué », ajouta-t-elle en voyant que Swann n'avait pas l'air aussi intéressé qu'elle aurait cru par une si brûlante actualité. « Il faut avouer pourtant que cela donne quelquefois prétexte à des idées assez amusantes. Ainsi j'ai une de mes amies qui est très originale, quoique très jolie femme, très entourée, très lancée, et qui prétend qu'elle a fait faire chez elle cette salade japonaise, mais en faisant mettre tout ce qu'Alexandre Dumas fils dit dans la pièce.

Elle avait invité quelques amies à venir en manger. Malheureusement je n'étais pas des élues. Mais elle nous l'a raconté tantôt, à son jour ; il paraît que c'était détestable, elle nous a fait rire aux larmes. Mais vous savez, tout est dans la manière de raconter », dit-elle en voyant que Swann gardait un air grave.

Et supposant que c'était peut-être parce qu'il n'aimait pas *Francillon* :

« Du reste, je crois que j'aurai une déception. Je ne crois pas que cela vaille *Serge Panine*, l'idole de Mme de Crécy. Voilà au moins des sujets qui ont du fond, qui font réfléchir ; mais donner une recette de salade sur la scène du Théâtre-Français ! Tandis que *Serge Panine* ! Du reste, c'est comme tout ce qui vient de la plume de Georges Ohnet, c'est toujours si bien écrit¹. Je ne sais pas si vous connaissez *Le Maître de Forges* que je préférerais encore à *Serge Panine*.

— Pardonnez-moi, lui dit Swann d'un air ironique, mais j'avoue que mon manque d'admiration est à peu près égal pour ces deux chefs-d'œuvre.

— Vraiment, qu'est-ce que vous leur reprochez ? Est-ce un parti pris ? Trouvez-vous peut-être que c'est un peu triste ? D'ailleurs, comme je dis toujours, il ne faut jamais discuter sur les romans ni sur les pièces de théâtre. Chacun a sa manière de voir et vous pouvez trouver détestable ce que j'aime le mieux. »

Elle fut interrompue par Forcheville qui interpellait Swann. En effet, tandis que Mme Cottard parlait de *Francillon*, Forcheville avait exprimé à Mme Verdurin son admiration pour ce qu'il avait appelé le petit « speech » du peintre.

« Monsieur a une facilité de parole, une mémoire ! » avait-il dit à Mme Verdurin quand le peintre eut terminé, « comme j'en ai rarement rencontré. Bigre ! je voudrais bien en avoir autant. Il^a ferait un excellent prédicateur². On peut dire qu'avec M. Bréchet, vous avez là deux numéros qui se valent, je ne sais même pas si comme platine, celui-ci ne damerait pas encore le pion au professeur. Ça vient plus naturellement, c'est moins recherché. Quoi qu'il ait, chemin faisant, quelques mots un peu réalistes, mais c'est le goût du jour, je n'ai pas souvent vu tenir le crachoir avec une pareille dextérité, comme nous disions aux régiment, où pourtant j'avais un camarade que justement

Monsieur me rappelait un peu. À propos de n'importe quoi, je ne sais que vous dire, sur ce verre, par exemple, il pouvait dégoîser pendant des heures, non, pas à propos de ce verre, ce que je dis est stupide ; mais à propos de la bataille de Waterloo, de tout ce que vous voudrez, et il nous envoyait chemin faisant des choses auxquelles vous n'auriez jamais pensé. Du reste Swann était dans le même régiment ; il a dû le connaître.

— Vous voyez souvent M. Swann ? demanda Mme Verdurin.

— Mais non », répondit M. de Forcheville, et comme pour se rapprocher plus aisément d'Odette il désirait être agréable à Swann, voulant saisir cette occasion, pour le flatter, de parler de ses belles relations, mais d'en parler en homme du monde, sur un ton de critique cordiale et n'avoir pas l'air de l'en féliciter comme d'un succès inespéré : « N'est-ce pas, Swann ? je ne vous vois jamais. D'ailleurs, comment faire pour le voir ? Cet animal-là est tout le temps fourré chez les La Trémoille¹, chez les Laumes, chez tout ça !... » Imputation d'autant plus fausse d'ailleurs que depuis un an Swann n'allait plus guère que chez les Verdurin. Mais le seul nom de personnes qu'ils ne connaissaient pas était accueilli chez eux par un silence réprobateur. M. Verdurin, craignant la pénible impression que ces noms d'« ennuyeux », surtout lancés ainsi sans tact à la face de tous les fidèles, avaient dû produire sur sa femme, jeta sur elle à la dérobée un regard plein d'inquiète sollicitude. Il vit alors que dans sa résolution de ne pas prendre acte, de ne pas avoir été touchée par la nouvelle qui venait de lui être notifiée, de ne pas seulement rester muette, mais d'avoir été sourde, comme nous l'affectons quand un ami fautif essaye de glisser dans la conversation une excuse que ce serait avoir l'air d'admettre que de l'avoir écoutée sans protester, ou quand on prononce devant nous le nom défendu d'un ingrat, Mme Verdurin, pour que son silence n'eût pas l'air d'un consentement, mais du silence ignorant des choses inanimées, avait soudain dépouillé son visage de toute vie, de toute motilité ; son front bombé n'était plus qu'une belle étude de ronde bosse où le nom de ces La Trémoille chez qui était toujours fourré Swann, n'avait pu pénétrer ; son nez légèrement froncé laissait voir une échancrure qui semblait calquée sur la vie. On eût dit que sa bouche

entrouverte allait parler. Ce n'était plus qu'une cire perdue, qu'un masque de plâtre, qu'une maquette pour un monument, qu'un buste pour le Palais de l'Industrie¹, devant lequel le public s'arrêterait certainement pour admirer comment le sculpteur, en exprimant l'imprescriptible dignité des Verdurin opposée à celle des La Trémoille et des Laumes qu'ils valent certes ainsi que tous les ennuyeux de la terre, était arrivé à donner une majesté presque papale à la blancheur et à la rigidité de la pierre. Mais le marbre finit par s'animer et fit entendre qu'il fallait ne pas être dégoûté pour aller chez ces gens-là, car la femme était toujours ivre et le mari si ignorant qu'il disait *collidor* pour *corridor*.

« On me paierait bien cher que je ne laisserais pas entrer ça chez moi... » conclut Mme Verdurin, en regardant Swann d'un air impérieux.

Sans doute elle n'espérait pas qu'il se soumettrait jusqu'à imiter la sainte simplicité de la tante du pianiste qui venait de s'écrier :

« Voyez-vous ça ? Ce qui m'étonne, c'est qu'ils trouvent encore des personnes qui consentent à leur causer ! il me semble que j'aurais peur : un mauvais coup est si vite reçu ! Comment y a-t-il encore du peuple assez brute pour leur courir après ? »

Mais que ne répondait-il du moins comme Forcheville : « Dame, c'est une duchesse ; il y a des gens que ça impressionne encore », ce qui avait permis au moins à Mme Verdurin de répliquer : « Grand bien leur fasse ! » Au lieu de cela, Swann se contenta de rire d'un air qui signifiait qu'il ne pouvait même pas prendre au sérieux une pareille extravagance. M. Verdurin, continuant à jeter sur sa femme des regards furtifs, voyait avec tristesse et comprenait trop bien qu'elle éprouvait la colère d'un grand inquisiteur qui ne parvient pas à extirper l'hérésie, et pour tâcher d'amener Swann à une rétractation, comme le courage de ses opinions paraît toujours un calcul et une lâcheté aux yeux de ceux à l'encontre de qui il s'exerce, M. Verdurin l'interpella :

« Dites donc franchement votre pensée, nous n'irons pas le leur répéter. »

À quoi Swann répondit :

« Mais ce n'est pas du tout par peur de la duchesse (si c'est des La Trémoille que vous parlez). Je vous assure

que tout le monde aime aller chez elle. Je ne vous dis pas qu'elle soit "profonde" (il prononça profonde, comme si ç'avait été un mot ridicule, car son langage gardait la trace d'habitudes d'esprit qu'une certaine rénovation, marquée par l'amour de la musique, lui avait momentanément fait perdre — il exprimait parfois ses opinions avec chaleur —) mais, très sincèrement, elle est intelligente et son mari est un véritable lettré. Ce sont des gens charmants. »

Si bien que Mme Verdurin, sentant que par ce seul infidèle elle serait empêchée de réaliser l'unité morale du petit noyau, ne put pas s'empêcher dans sa rage contre cet obstiné qui ne voyait pas combien ses paroles la faisaient souffrir, de lui crier du fond du cœur :

« Trouvez-le si vous voulez, mais du moins ne nous le dites pas.

— Tout dépend de ce que vous appelez intelligence, dit Forcheville qui voulait briller à son tour. Voyons, Swann, qu'entendez-vous par intelligence ?

— Voilà ! s'écria Odette, voilà les grandes choses dont je lui demande de me parler, mais il ne veut jamais.

— Mais si... protesta Swann.

— Cette blague ! dit Odette.

— Blague à tabac ? demanda le docteur.

— Pour vous, reprit Forcheville, l'intelligence, est-ce le bagout du monde, les personnes qui savent s'insinuer ?

— Finissez votre entremets qu'on puisse enlever votre assiette », dit Mme Verdurin d'un ton aigre en s'adressant à Saniette, lequel absorbé dans des réflexions, avait cessé de manger. Et peut-être un peu honteuse du ton qu'elle avait pris : « Cela ne fait rien, vous avez votre temps, mais si je vous le dis, c'est pour les autres, parce que cela empêche de servir.

— Il y a, dit Brichot en martelant les syllabes, une définition bien curieuse de l'intelligence dans ce doux anarchiste de Fénelon !...

— Écoutez ! dit à Forcheville et au docteur Mme Verdurin, il va nous dire la définition de l'intelligence par Fénelon, c'est intéressant, on n'a pas toujours l'occasion d'apprendre cela. »

Mais Brichot attendait que Swann eût donné la sienne. Celui-ci ne répondit pas et en se déroband fit manquer la brillante joute que Mme Verdurin se réjouissait d'offrir à Forcheville.

— Naturellement, c'est comme avec moi, dit Odette d'un ton boudeur, je ne suis pas fâchée de voir que je ne suis pas la seule qu'il ne trouve pas à la hauteur.

— Ces de La Trémouaille²¹ que Mme Verdurin nous a montrés comme si peu recommandables, demanda Brichot, en articulant avec force, descendent-ils de ceux que cette bonne snob de Mme de Sévigné avouait être heureuse de connaître parce que cela faisait bien pour ses paysans ? Il est vrai que la marquise avait une autre raison, et qui pour elle devait primer celle-là, car gendeleltre dans l'âme, elle faisait passer la copie avant tout. Or dans le journal qu'elle envoyait régulièrement à sa fille, c'est Mme de la Trémouaille, bien documentée par ses grandes alliances, qui faisait la politique étrangère.

— Mais non, je ne crois pas que ce soit la même famille », dit à tout hasard Mme Verdurin.

Saniette qui, depuis qu'il avait rendu précipitamment au maître d'hôtel son assiette encore pleine, s'était replongé dans un silence méditatif, en sortit enfin pour raconter en riant l'histoire d'un dîner qu'il avait fait avec le duc de La Trémoille et d'où il résultait que celui-ci ne savait pas que George Sand était le pseudonyme d'une femme. Swann, qui avait de la sympathie pour Saniette, crut devoir lui donner sur la culture du duc des détails montrant qu'une telle ignorance de la part de celui-ci était matériellement impossible ; mais tout d'un coup il s'arrêta, il venait de comprendre que Saniette n'avait pas besoin de ces preuves et savait que l'histoire était fausse, pour la raison qu'il venait de l'inventer il y avait un moment. Cet excellent homme souffrait d'être trouvé si ennuyeux par les Verdurin ; et ayant conscience d'avoir été plus terne encore à ce dîner que d'habitude, il n'avait voulu le laisser finir sans avoir réussi à amuser. Il capitula si vite, eut l'air si malheureux de voir manqué l'effet sur lequel il avait compté et répondit d'un ton si lâche à Swann pour que celui-ci ne s'acharnât pas à une réfutation désormais inutile : « C'est bon, c'est bon ; en tous cas, même si je me trompe, ce n'est pas un crime, je pense », que Swann aurait voulu pouvoir dire que l'histoire était vraie et délicieuse. Le docteur qui les avait écoutés eut l'idée que c'était le cas de dire : *Se non è vero*², mais il n'était pas assez sûr des mots et craignit de s'embrouiller.

Après le dîner, Forcheville alla de lui-même vers le docteur.

« Elle n'a pas dû être mal, Mme Verdurin, et puis c'est une femme avec qui on peut causer, pour moi tout est là. Évidemment elle commence à avoir un peu de bouteille. Mais Mme de Crécy, voilà une petite femme qui a l'air intelligente, ah ! saperlipopette, on voit tout de suite qu'elle a l'œil américain, celle-là ! Nous parlons de Mme de Crécy », dit-il à M. Verdurin qui s'approchait, la pipe à la bouche. « Je me figure que comme corps de femme...

— J'aimerais mieux l'avoir dans mon lit que le tonnerre », dit précipitamment Cottard qui depuis quelques instants attendait en vain que Forcheville reprît haleine pour placer cette vieille plaisanterie dont il craignait que ne revînt pas l'à-propos si la conversation changeait de cours, et qu'il débita avec cet excès de spontanéité et d'assurance qui cherche à masquer la froideur et l'émoi inséparables d'une récitation. Forcheville la connaissait, il la comprit et s'en amusa. Quant à M. Verdurin, il ne marchanda pas sa gaieté, car il avait trouvé depuis peu pour la signifier un symbole autre que celui dont usait sa femme, mais aussi simple et aussi clair. À peine avait-il commencé à faire le mouvement de tête et d'épaules de quelqu'un qui s'esclaffe qu'aussitôt il se mettait à tousser comme si, en riant trop fort, il avait avalé la fumée de sa pipe. Et la gardant toujours au coin de sa bouche, il prolongeait indéfiniment le simulacre de suffocation et d'hilarité. Ainsi lui et Mme Verdurin qui, en face, écoutant le peintre qui lui racontait une histoire, fermait les yeux avant de précipiter son visage dans ses mains, avaient l'air de deux masques de théâtre qui figuraient différemment la gaieté.

M. Verdurin avait d'ailleurs fait sagement en ne retirant pas sa pipe de sa bouche, car Cottard qui avait besoin de s'éloigner un instant fit à mi-voix une plaisanterie qu'il avait apprise depuis peu et qu'il renouvelait chaque fois qu'il avait à aller au même endroit : « Il faut que j'aille entretenir un instant le duc d'Aumale¹ », de sorte que la quinte de M. Verdurin recommença.

« Voyons, enlève donc ta pipe de ta bouche, tu vois bien que tu vas t'étouffer à te retenir de rire comme ça », lui dit Mme Verdurin qui venait offrir des liqueurs.

« Quel homme charmant que votre mari, il a de l'esprit comme quatre, déclara Forcheville à Mme Cottard. Merci madame. Un vieux troupier comme moi, ça ne refuse jamais la goutte.

— M. de Forcheville trouve Odette charmante, dit M. Verdurin à sa femme.

— Mais justement elle voudrait déjeuner une fois avec vous. Nous allons combiner ça, mais il ne faut pas que Swann le sache. Vous savez, il met un peu de froid. Ça ne vous empêchera pas de venir dîner, naturellement, nous espérons vous avoir très souvent. Avec la belle saison qui vient, nous allons souvent dîner en plein air. Cela ne vous ennuie pas, les petits dîners au Bois ? Bien, bien, ce sera très gentil. Est-ce que vous n'allez pas travailler de votre métier, vous ! » cria-t-elle au petit pianiste, afin de faire montre, devant un nouveau de l'importance de Forcheville, à la fois de son esprit et de son pouvoir tyrannique sur les fidèles.

« M. de Forcheville^a était en train de me dire du mal de toi », dit Mme Cottard à son mari quand il rentra au salon.

Et lui, poursuivant l'idée de la noblesse de Forcheville qui l'occupait depuis le commencement du dîner, lui dit :

« Je soigne en ce moment une baronne, la baronne Putbus ; les Putbus étaient aux Croisades, n'est-ce pas ? Ils ont, en Poméranie¹, un lac qui est grand comme dix fois la place de la Concorde. Je la soigne pour de l'arthrite sèche, c'est une femme charmante. Elle connaît du reste Mme Verdurin, je crois. »

Ce qui permit à Forcheville, quand il se retrouva, un moment après, seul avec Mme Cottard, de compléter le jugement favorable qu'il avait porté sur son mari :

« Et puis il est intéressant, on voit qu'il connaît du monde. Dame, ça sait tant de choses, les médecins !

— Je vais jouer la phrase de la Sonate pour M. Swann, dit le pianiste.

— Ah ! bigre ! ce n'est pas au moins le "Serpent à Sonates"² ? » demanda M. de Forcheville pour faire de l'effet.

Mais le docteur Cottard, qui n'avait jamais entendu ce calembour, ne le comprit pas et crut à une erreur de M. de Forcheville. Il s'approcha vivement pour la rectifier :

« Mais non, ce n'est pas serpent à sonates qu'on dit, c'est serpent à sonnettes », dit-il d'un ton zélé, impatient et triomphal.

Forcheville lui expliqua le calembour. Le docteur rougit.

« Avouez qu'il est drôle, Docteur ? »

— Oh ! je le connais depuis si longtemps », répondit Cottard.

Mais ils se turent ; sous l'agitation des trémolos de violon qui la protégeaient de leur tenue frémissante à deux octaves de là — et comme dans un pays de montagne, derrière l'immobilité apparente et vertigineuse d'une cascade, on aperçoit, deux cents pieds plus bas, la forme minuscule d'une promeneuse — la petite phrase venait d'apparaître, lointaine, gracieuse, protégée par le long déferlement du rideau transparent, incessant et sonore. Et Swann, en son cœur, s'adressa à elle comme à une confidente de son amour, comme à une amie d'Odette qui devrait bien lui dire de ne pas faire attention à ce Forcheville¹.

« Ah ! vous arrivez tard », dit Mme Verdurin à un fidèle qu'elle n'avait invité qu'en « cure-dents », « nous avons eu "un" Brichot incomparable, d'une éloquence ! Mais il est parti. N'est-ce pas, monsieur Swann ? Je crois que c'est la première fois que vous vous rencontriez avec lui », dit-elle pour lui faire remarquer que c'était à elle qu'il devait de le connaître. « N'est-ce pas, il a été délicieux, notre Brichot ? »

Swann s'inclina poliment.

« Non ? il ne vous a pas intéressé ? lui demanda sèchement Mme Verdurin.

— Mais si, Madame, beaucoup, j'ai été ravi. Il est peut-être un peu péremptoire et un peu jovial pour mon goût. Je lui voudrais parfois un peu d'hésitations et de douceur, mais on sent qu'il sait tant de choses et il a l'air d'un bien brave homme. »

Tout le monde se retira fort tard. Les premiers mots de Cottard à sa femme furent :

« J'ai rarement vu Mme Verdurin aussi en verve que ce soir.

— Qu'est-ce que c'est exactement que cette Mme Verdurin, un demi-castor ? » dit Forcheville au peintre à qui il proposa de revenir avec lui.

Odette le vit s'éloigner avec regret, elle n'osa pas ne pas revenir avec Swann, mais fut de mauvaise humeur en

voiture, et quand il lui demanda s'il devait entrer chez elle, elle lui dit : « Bien entendu », en haussant les épaules avec impatience. Quand tous les invités furent partis, Mme Verdurin dit à son mari :

« As-tu remarqué comme Swann a ri d'un rire niais quand nous avons parlé de Mme La Trémouille ? »

Elle avait remarqué que devant ce nom Swann et Forcheville avaient plusieurs fois supprimé la particule. Ne doutant pas que ce fût pour montrer qu'ils n'étaient pas intimidés par les titres, elle souhaitait d'imiter leur fierté, mais n'avait pas bien saisi par quelle forme grammaticale elle se traduisait. Aussi sa vicieuse façon de parler l'emportant sur son intransigeance républicaine, elle disait encore les de La Trémouille ou plutôt par une abréviation en usage dans les paroles des chansons de café-concert et les légendes des caricaturistes et qui dissimulait le de, les d'La Trémouille, mais elle se rattrapait en disant : « Madame La Trémouille. » « La *Duchesse*, comme dit Swann », ajouta-t-elle ironiquement avec un sourire qui prouvait qu'elle ne faisait que citer et ne prenait pas à son compte une dénomination aussi naïve et ridicule.

« Je te dirai^a que je l'ai trouvé extrêmement bête. »

Et M. Verdurin lui répondit :

« Il n'est pas franc, c'est un monsieur cauteleux, toujours entre le zist et le zest. Il veut toujours ménager la chèvre et le chou. Quelle différence avec Forcheville ! Voilà au moins un homme qui vous dit carrément sa façon de penser. Ça vous plaît ou ça ne vous plaît pas. Ce n'est pas comme l'autre qui n'est jamais ni figue ni raisin. Du reste Odette a l'air de préférer joliment le Forcheville, et je lui donne raison. Et puis enfin, puisque Swann veut nous la faire à l'homme du monde, au champion des duchesses, au moins l'autre a son titre ; il est toujours comte de Forcheville », ajouta-t-il d'un air délicat, comme si, au courant de l'histoire de ce comté, il en soupesait minutieusement la valeur particulière¹.

« Je te dirai, dit Mme Verdurin, qu'il a cru devoir lancer contre Brichot quelques insinuations venimeuses et assez ridicules. Naturellement, comme il a vu que Brichot était aimé dans la maison, c'était une manière de nous atteindre, de bêcher notre dîner. On sent le bon petit camarade qui vous débinera en sortant.

— Mais je te l'ai dit, répondit M. Verdurin, c'est le raté, le petit individu envieux de tout ce qui est un peu grand. »

En réalité il n'y avait pas un fidèle qui ne fût plus malveillant que Swann ; mais tous ils avaient la précaution d'assaisonner leurs médisances de plaisanteries connues, d'une petite pointe d'émotion et de cordialité ; tandis que la moindre réserve que se permettait Swann, dépouillée des formules de convention telles que : « Ce n'est pas du mal que nous disons » et auxquelles il dédaignait de s'abaisser, paraissait une perfidie. Il y a des auteurs originaux dont la moindre hardiesse révolte parce qu'ils n'ont pas d'abord flatté les goûts du public et ne lui ont pas servi les lieux communs auxquels il est habitué ; c'est de la même manière que Swann indignait M. Verdurin. Pour Swann comme pour eux, c'était la nouveauté de son langage qui faisait croire à la noirceur de ses intentions.

Swann ignorait encore la disgrâce dont il était menacé chez les Verdurin et continuait à voir leurs ridicules en beau, au travers de son amour.

Il n'avait de rendez-vous avec Odette, au moins le plus souvent, que le soir ; mais le jour, ayant peur de la fatiguer de lui en allant chez elle, il aurait aimé du moins ne pas cesser d'occuper sa pensée et à tous moments il cherchait à trouver une occasion d'y intervenir, mais d'une façon agréable pour elle. Si, à la devanture d'un fleuriste ou d'un joaillier, la vue d'un arbuste ou d'un bijou le charmait, aussitôt il pensait à les envoyer à Odette, imaginant le plaisir qu'ils lui avaient procuré ressenti par elle, venant accroître la tendresse qu'elle avait pour lui, et les faisait porter immédiatement rue La Pérouse, pour ne pas retarder l'instant où, comme elle recevrait quelque chose de lui, il se sentirait en quelque sorte près d'elle. Il voulait surtout qu'elle les reçût avant de sortir pour que la reconnaissance qu'elle éprouverait lui valût un accueil plus tendre quand elle le verrait chez les Verdurin, ou même, qui sait ? si le fournisseur faisait assez diligence, peut-être une lettre qu'elle lui enverrait avant le dîner, ou sa venue à elle en personne chez lui, en une visite supplémentaire, pour le remercier. Comme jadis quand il expérimentait sur la nature d'Odette les réactions du dépit, il cherchait par celles de la gratitude à tirer d'elle des parcelles intimes de sentiment qu'elle ne lui avait pas révélées encore.

Souvent elle avait des embarras d'argent et, pressée par une dette, le priait de lui venir en aide. Il en était heureux comme de tout ce qui pouvait donner à Odette une grande idée de l'amour qu'il avait pour elle, ou simplement une grande idée de son influence, de l'utilité dont il pouvait lui être. Sans doute si on lui avait dit au début : « c'est ta situation qui lui plaît », et maintenant : « c'est pour ta fortune qu'elle t'aime », il ne l'aurait pas cru, et n'aurait pas été d'ailleurs très mécontent qu'on se la figurât tenant à lui — qu'on les sentît unis l'un à l'autre — par quelque chose d'aussi fort que le snobisme ou l'argent. Mais, même s'il avait pensé que c'était vrai, peut-être n'eût-il pas souffert de découvrir à l'amour d'Odette pour lui cet état plus durable que l'agrément ou les qualités qu'elle pouvait lui trouver : l'intérêt, l'intérêt qui empêcherait de venir jamais le jour où elle aurait pu être tentée de cesser de le voir. Pour l'instant, en la comblant de présents, en lui rendant des services, il pouvait se reposer sur des avantages extérieurs à sa personne, à son intelligence, du soin épuisant de lui plaire par lui-même. Et cette volupté d'être amoureux, de ne vivre que d'amour, de la réalité de laquelle il doutait parfois, le prix dont en somme il la payait, en dilettante de sensations immatérielles¹, lui en augmentait la valeur — comme on voit des gens incertains si le spectacle de la mer et le bruit de ses vagues sont délicieux, s'en convaincre ainsi que de la rare qualité de leurs goûts désintéressés, en louant cent francs par jour la chambre d'hôtel qui leur permet de les goûter.

Un jour que des réflexions de ce genre le ramenaient encore au souvenir du temps où on lui avait parlé d'Odette comme d'une femme entretenue, et où une fois de plus il s'amusait à opposer cette personnification étrange : la femme entretenue — chatoyant amalgame d'éléments inconnus et diaboliques, serti, comme une apparition de Gustave Moreau², de fleurs vénéneuses entrelacées à des bijoux précieux — et cette Odette sur le visage de qui il avait vu passer les mêmes sentiments de pitié pour un malheureux, de révolte contre une injustice, de gratitude pour un bienfait, qu'il avait vu éprouver autrefois par sa propre mère, par ses amis, cette Odette dont les propos avaient si souvent trait aux choses qu'il connaissait le mieux lui-même, à ses collections, à sa chambre, à son vieux domestique, au banquier chez qui il avait ses titres, il se

trouva que cette dernière image du banquier lui rappela qu'il aurait à y prendre de l'argent. En effet, si ce mois-ci il venait moins largement à l'aide d'Odette dans ses difficultés matérielles qu'il n'avait fait le mois dernier où il lui avait donné cinq mille francs, et s'il ne lui offrait pas une rivière de diamants qu'elle désirait^{a1}, il ne renouvellerait pas en elle cette admiration qu'elle avait pour sa générosité, cette reconnaissance, qui le rendaient si heureux, et même il risquerait de lui faire croire que son amour pour elle, comme elle en verrait les manifestations devenir moins grandes, avait diminué. Alors, tout d'un coup, il se demanda si cela, ce n'était pas précisément l'« entretenir » (comme si, en effet, cette notion d'entretenir pouvait être extraite d'éléments non pas mystérieux ni pervers, mais appartenant au fond quotidien et privé de sa vie, tels que ce billet de mille francs, domestique et familial, déchiré et recollé, que son valet de chambre, après lui avoir payé les comptes du mois et le terme, avait serré dans le tiroir du vieux bureau où Swann l'avait repris pour l'envoyer avec quatre autres à Odette) et si on ne pouvait pas appliquer à Odette, depuis qu'il la connaissait (car il ne soupçonna pas un instant qu'elle eût jamais pu recevoir d'argent de personne avant lui), ce mot qu'il avait cru si inconciliable avec elle, de « femme entretenue ». Il ne put approfondir cette idée, car un accès d'une paresse d'esprit qui était chez lui congénitale, intermittente et providentielle, vint à ce moment éteindre toute lumière dans son intelligence, aussi brusquement que, plus tard, quand on eut installé partout l'éclairage électrique, on put couper l'électricité dans une maison. Sa pensée^b tâtonna un instant dans l'obscurité, il retira ses lunettes, en essuya les verres, se passa la main sur les yeux, et ne revit la lumière^c que quand il se retrouva en présence d'une idée toute différente, à savoir qu'il faudrait tâcher d'envoyer le mois prochain six ou sept mille francs à Odette au lieu de cinq, à cause de la surprise^{d2} et de la joie que cela lui causerait^c.

Le soir, quand il ne restait pas chez lui à attendre l'heure de retrouver Odette chez les Verdurin ou plutôt dans un des restaurants d'été qu'ils affectionnaient au Bois et surtout à Saint-Cloud, il allait dîner dans quelque une de ces maisons élégantes dont il était jadis le convive habituel. Il ne voulait pas perdre contact avec des gens qui

— savait-on ? — pourraient peut-être un jour être utiles à Odette et grâce auxquels, en attendant, il réussissait souvent à lui être agréable. Puis l'habitude qu'il avait eue longtemps du monde, du luxe, lui en avait donné, en même temps que le dédain, le besoin, de sorte qu'à partir du moment où les réduits les plus modestes lui étaient apparus exactement sur le même pied que les plus princières demeures, ses sens étaient tellement accoutumés aux secondes qu'il eût éprouvé quelque malaise à se trouver dans les premiers. Il avait la même considération — à un degré d'identité qu'ils n'auraient pu croire — pour des petits bourgeois qui faisaient danser au cinquième étage d'un escalier D, palier à gauche, que pour la princesse de Parme qui donnait les plus belles fêtes de Paris ; mais il n'avait pas la sensation d'être au bal en se tenant avec les pères dans la chambre à coucher de la maîtresse de la maison et la vue des lavabos recouverts de serviettes, des lits, transformés en vestiaires, sur le couvre-pied desquels s'entassaient les pardessus et les chapeaux, lui donnait la même sensation d'étouffement que peut causer aujourd'hui à des gens habitués à vingt ans d'électricité l'odeur d'une lampe qui charbonne ou d'une veilleuse qui file. Le jour où il dînait en ville, il faisait atteler pour sept heures et demie ; il s'habillait tout en songeant à Odette et ainsi il ne se trouvait pas seul, car la pensée constante d'Odette donnait aux moments où il était loin d'elle le même charme particulier qu'à ceux où elle était là. Il montait en voiture, mais il sentait que cette pensée y avait sauté en même temps et s'installait sur ses genoux comme une bête aimée qu'on emmène partout et qu'il garderait avec lui à table, à l'insu des convives. Il la caressait, se réchauffait à elle, et, éprouvant une sorte de langueur, se laissait aller à un léger frémissement qui crispait son cou et son nez, et était nouveau chez lui, tout en fixant à sa boutonnière le bouquet d'ancolies¹. Se sentant souffrant^a et triste depuis quelque temps, surtout depuis qu'Odette avait présenté Forcheville aux Verdurin, Swann aurait aimé aller se reposer un peu à la campagne. Mais il n'aurait pas eu le courage de quitter Paris un seul jour pendant qu'Odette y était. L'air était chaud ; c'étaient les plus beaux jours du printemps. Et il avait beau traverser une ville de pierre pour se rendre en quelque hôtel clos, ce qui était sans cesse

devant ses yeux, c'était un parc qu'il possédait près de Combray, où, dès quatre heures, avant d'arriver au plant d'asperges, grâce au vent qui vient des champs de Méséglise, on pouvait goûter sous une charmille autant de fraîcheur qu'au bord de l'étang cerné de myosotis et de glaïeuls, et où, quand il dînait, enlacées par son jardinier, couraient autour de la table les groseilles et les roses.

Après dîner, si le rendez-vous au Bois ou à Saint-Cloud était de bonne heure, il partait si vite en sortant de table — surtout si la pluie menaçait de tomber et de faire rentrer plus tôt les « fidèles » — qu'une fois la princesse des Laumes (chez qui on avait dîné tard et que Swann avait quittée avant qu'on servît le café pour rejoindre les Verdurin dans l'île du Bois) dit :

« Vraiment, si Swann avait trente ans de plus et une maladie de la vessie, on l'excuserait de filer ainsi. Mais tout de même il se moque du monde¹. »

Il se disait que le charme du printemps qu'il ne pouvait pas aller goûter à Combray, il le trouverait du moins dans l'île des Cygnes² ou à Saint-Cloud. Mais comme il ne pouvait penser qu'à Odette, il ne savait même pas s'il avait senti l'odeur des feuilles, s'il y avait eu du clair de lune. Il était accueilli par la petite phrase de la sonate jouée dans le jardin sur le piano du restaurant. S'il n'y en avait pas là, les Verdurin prenaient une grande peine pour en faire descendre un d'une chambre ou d'une salle à manger : ce n'est pas que Swann fût rentré en faveur auprès d'eux, au contraire. Mais l'idée d'organiser un plaisir ingénieux pour quelqu'un, même pour quelqu'un qu'ils n'aimaient pas, développait chez eux, pendant les moments nécessaires à ces préparatifs, des sentiments éphémères et occasionnels de sympathie et de cordialité. Parfois il se disait^a que c'était un nouveau soir de printemps de plus qui passait, il se contraignait à faire attention aux arbres, au ciel. Mais l'agitation où le mettait la présence d'Odette, et aussi un léger malaise fébrile qui ne le quittait guère depuis quelque temps, le privait du calme et du bien-être qui sont le fond indispensable aux impressions que peut donner la nature^b.

Un soir où Swann avait accepté de dîner avec les Verdurin, comme pendant le dîner il venait de dire que le lendemain il avait un banquet d'anciens camarades,

Odette lui avait répondu en pleine table, devant Forcheville, qui était maintenant un des fidèles, devant le peintre, devant Cottard :

« Oui, je sais que vous avez votre banquet, je ne vous verrai donc que chez moi, mais ne venez pas trop tard¹. »

Bien que Swann n'eût encore jamais pris bien sérieusement ombrage de l'amitié d'Odette pour tel ou tel fidèle, il éprouvait une douceur profonde à l'entendre avouer ainsi devant tous, avec cette tranquille impudeur, leurs rendez-vous quotidiens du soir, la situation privilégiée qu'il avait chez elle et la préférence pour lui qui y était impliquée. Certes Swann avait souvent pensé qu'Odette n'était à aucun degré une femme remarquable, et la suprématie qu'il exerçait sur un être qui lui était si inférieur n'avait rien qui dût lui paraître si flatteur à voir proclamer à la face des « fidèles », mais depuis qu'il s'était aperçu qu'à beaucoup d'hommes Odette semblait une femme ravissante et désirable, le charme qu'avait pour eux son corps avait éveillé en lui un besoin douloureux de la maîtriser entièrement dans les moindres parties de son cœur. Et il avait commencé d'attacher un prix inestimable à ces moments passés chez elle le soir, où il l'asseyait sur ses genoux, lui faisait dire ce qu'elle pensait d'une chose, d'une autre, où il recensait les seuls biens à la possession desquels il tint maintenant sur terre. Aussi^a, après ce dîner, la prenant à part, il ne manqua pas de la remercier avec effusion, cherchant à lui enseigner selon les degrés de la reconnaissance qu'il lui témoignait, l'échelle des plaisirs qu'elle pouvait lui causer, et dont le suprême était de le garantir, pendant le temps que son amour durerait et l'y rendrait vulnérable, des atteintes de la jalousie^{b2}.

Quand il sortit le lendemain du banquet, il pleuvait à verse, il n'avait à sa disposition que sa victoria ; un ami lui proposa de le reconduire chez lui en coupé, et comme Odette, par le fait qu'elle lui avait demandé de venir, lui avait donné la certitude qu'elle n'attendait personne, c'est l'esprit tranquille et le cœur content que, plutôt que de partir ainsi dans la pluie, il serait rentré chez lui se coucher. Mais peut-être, si elle voyait qu'il n'avait pas l'air de tenir à passer toujours avec elle, sans aucune exception, la fin de la soirée, négligerait-elle de la lui réserver, justement une fois où il l'aurait particulièrement désiré.

Il arriva chez elle¹ après onze heures, et, comme il s'excusait de n'avoir pu venir plus tôt, elle se plaignit que ce fût en effet bien tard, l'orage l'avait rendue souffrante, elle se sentait mal à la tête et le prévint qu'elle ne le garderait pas plus d'une demi-heure, qu'à minuit elle le renverrait ; et, peu après, elle se sentit fatiguée et désira s'endormir.

« Alors, pas de catleyas ce soir ? lui dit-il, moi qui espérais un bon petit catleya. »

Et d'un air un peu boudeur et nerveux, elle lui répondit :

« Mais non, mon petit, pas de catleyas ce soir, tu vois bien que je suis souffrante !

— Cela t'aurait peut-être fait du bien, mais enfin je n'insiste pas. »

Elle le pria d'éteindre la lumière avant de s'en aller, il referma lui-même les rideaux du lit et partit. Mais² quand il fut rentré chez lui, l'idée lui vint brusquement que peut-être Odette attendait quelqu'un ce soir, qu'elle avait seulement simulé la fatigue et qu'elle ne lui avait demandé d'éteindre que pour qu'il crût qu'elle allait s'endormir, qu'aussitôt qu'il avait été parti, elle avait rallumé, et fait entrer celui qui devait passer la nuit auprès d'elle. Il regarda l'heure. Il y avait à peu près une heure et demie qu'il l'avait quittée, il ressortit, prit un fiacre et se fit arrêter tout près de chez elle, dans une petite rue perpendiculaire à celle sur laquelle donnait, derrière, son hôtel et où il allait quelquefois frapper à la fenêtre de sa chambre à coucher pour qu'elle vînt lui ouvrir ; il descendit de voiture, tout était désert et noir dans ce quartier, il n'eut que quelques pas à faire à pied et déboucha presque devant chez elle. Parmi l'obscurité de toutes les fenêtres éteintes depuis longtemps dans la rue, il en vit une seule d'où débordait — entre les volets qui en pressaient la pulpe mystérieuse et dorée — la lumière qui remplissait la chambre et qui, tant d'autres soirs, du plus loin qu'il l'apercevait en arrivant dans la rue, le réjouissait et lui annonçait : « elle est là qui t'attend » et qui maintenant, le torturait en lui disant : « elle est là avec celui qu'elle attendait ». Il voulait savoir qui ; il se glissa le long du mur jusqu'à la fenêtre, mais entre les lames obliques des volets il ne pouvait rien voir ; il entendait seulement dans le silence de la nuit le murmure d'une conversation. Certes, il souffrait de voir cette lumière dans l'atmosphère

d'or de laquelle se mouvait derrière le châssis le couple invisible et détesté, d'entendre ce murmure qui révélait la présence de celui qui était venu après son départ, la fausseté d'Odette, le bonheur qu'elle était en train de goûter avec lui.

Et pourtant il était content d'être venu : le tourment qui l'avait forcé de sortir de chez lui avait perdu de son acuité en perdant de son vague, maintenant que l'autre vie d'Odette, dont il avait eu, à ce moment-là, le brusque et impuissant soupçon, il la tenait là, éclairée en plein par la lampe, prisonnière sans le savoir dans cette chambre où, quand il le voudrait, il entrerait la surprendre et la capturer ; ou plutôt il allait frapper aux volets comme il faisait souvent quand il venait très tard ; ainsi du moins, Odette apprendrait qu'il avait su, qu'il avait vu la lumière et entendu la causerie, et lui, qui tout à l'heure, se la représentait comme se riant avec l'autre de ses illusions, maintenant, c'était eux qu'il voyait, confiants dans leur erreur, trompés en somme par lui qu'ils croyaient bien loin d'ici et qui, lui, savait déjà qu'il allait frapper aux volets. Et peut-être, ce qu'il ressentait en ce moment de presque agréable, c'était autre chose aussi que l'apaisement d'un doute et d'une douleur : un plaisir de l'intelligence. Si, depuis qu'il était amoureux, les choses avaient repris pour lui un peu de l'intérêt délicieux qu'il leur trouvait autrefois, mais seulement^a là où elles étaient éclairées par le souvenir d'Odette, maintenant, c'était une autre faculté de sa studieuse jeunesse que sa jalousie ranimait, la passion de la vérité, mais d'une vérité, elle aussi, interposée entre lui et sa maîtresse, ne recevant sa lumière que d'elle, vérité tout individuelle^b qui avait pour objet unique, d'un prix infini et presque d'une beauté désintéressée, les actions d'Odette, ses relations, ses projets, son passé. À toute autre époque de sa vie, les petits faits et gestes quotidiens d'une personne avaient toujours paru sans valeur à Swann si on lui en faisait le commérage, il le trouvait insignifiant, et, tandis qu'il l'écoutait, ce n'était que sa plus vulgaire attention qui y était intéressée^c ; c'était pour lui un des moments où il se sentait le plus médiocre. Mais dans cette étrange période de l'amour, l'individuel prend quelque chose de si profond, que cette curiosité qu'il sentait s'éveiller en lui à l'égard des moindres occupations d'une femme, c'était celle qu'il avait eue autrefois pour

l'Histoire. Et tout ce dont il aurait eu honte jusqu'ici, espionner devant une fenêtre, qui sait ? demain, peut-être faire parler habilement les indifférents, soudoyer les domestiques, écouter aux portes, ne lui semblait plus, aussi bien que le déchiffrement des textes, la comparaison des témoignages et l'interprétation des monuments, que des méthodes d'investigation scientifique d'une véritable valeur intellectuelle et appropriées à la recherche de la vérité.

Sur le point de frapper contre les volets, il eut un moment de honte en pensant qu'Odette allait savoir qu'il avait eu des soupçons, qu'il était revenu, qu'il s'était posté dans la rue. Elle lui avait dit souvent l'horreur qu'elle avait des jaloux, des amants qui espionnent. Ce qu'il allait faire était bien maladroit, et elle allait le détester désormais, tandis qu'en ce moment encore, tant qu'il n'avait pas frappé, peut-être, même en le trompant, l'aimait-elle. Que de bonheurs possibles dont on sacrifie ainsi la réalisation à l'impatience d'un plaisir immédiat ! Mais le désir de connaître la vérité était plus fort et lui sembla plus noble. Il savait que la réalité de circonstances qu'il eût donné sa vie pour restituer exactement, était lisible derrière cette fenêtre striée de lumière, comme sous la couverture enluminée d'or d'un de ces manuscrits précieux à la richesse artistique elle-même desquels le savant qui les consulte ne peut rester indifférent. Il éprouvait une volupté à connaître la vérité qui le passionnait dans cet exemplaire unique, éphémère et précieux, d'une manière translucide, si chaude et si belle. Et puis l'avantage^a qu'il se sentait — qu'il avait tant besoin de se sentir — sur eux, était peut-être moins de savoir, que de pouvoir leur montrer qu'il savait. Il se haussa sur la pointe des pieds. Il frappa. On n'avait pas entendu, il refrappa plus fort, la conversation s'arrêta. Une voix d'homme dont il chercha à distinguer auquel de ceux des amis d'Odette qu'il connaissait elle pouvait appartenir demanda :

« Qui est là ? »

Il n'était pas sûr de la reconnaître. Il frappa encore une fois. On ouvrit la fenêtre, puis les volets. Maintenant, il n'y avait plus moyen de reculer et, puisqu'elle allait tout savoir, pour ne pas avoir l'air trop malheureux, trop jaloux et curieux, il se contenta de crier d'un air négligent et gai :

« Ne vous dérangez pas, je passais par là, j'ai vu de la lumière, j'ai voulu savoir si vous n'étiez plus souffrante. »

Il regarda. Devant lui, deux vieux messieurs étaient à la fenêtre, l'un tenant une lampe, et alors, il vit la chambre, une chambre inconnue. Ayant l'habitude, quand il venait chez Odette très tard, de reconnaître sa fenêtre à ce que c'était la seule éclairée entre les fenêtres toutes pareilles, il s'était trompé et avait frappé à la fenêtre suivante qui appartenait à la maison voisine. Il s'éloigna en s'excusant et rentra chez lui, heureux que la satisfaction de sa curiosité eût laissé leur amour intact et qu'après avoir simulé depuis si longtemps vis-à-vis d'Odette une sorte d'indifférence, il ne lui eût pas donné, par sa jalousie, cette preuve qu'il l'aimait trop, qui, entre deux amants, dispense, à tout jamais, d'aimer assez, celui qui la reçoit. Il ne lui parla pas de cette mésaventure, lui-même n'y songeait plus. Mais, par moments, un mouvement de sa pensée venait en rencontrer le souvenir qu'elle n'avait pas aperçu, le heurtait, l'enfonçait plus avant, et Swann avait ressenti une douleur brusque et profonde. Comme si ç'avait été une douleur physique, les pensées de Swann ne pouvaient pas l'amoindrir ; mais du moins la douleur physique, parce qu'elle est indépendante de la pensée, la pensée peut s'arrêter sur elle, constater qu'elle a diminué, qu'elle a momentanément cessé. Mais cette douleur-là, la pensée, rien qu'en se la rappelant, la recréait. Vouloir n'y pas penser, c'était y penser encore, en souffrir encore. Et quand, causant avec des amis, il oubliait son mal, tout d'un coup un mot qu'on lui disait le faisait changer de visage, comme un blessé dont un maladroit vient de toucher sans précaution le membre douloureux. Quand^a il quittait Odette, il était heureux, il se sentait calme, il se rappelait les sourires qu'elle avait eus, railleurs en parlant de tel ou tel autre, et tendres pour lui, la lourdeur de sa tête qu'elle avait détachée de son axe pour l'incliner, la laisser tomber, presque malgré elle, sur ses lèvres, comme elle avait fait la première fois en voiture, les regards mourants qu'elle lui avait jetés pendant qu'elle était dans ses bras, tout en contractant frileusement contre l'épaule sa tête inclinée.

Mais aussitôt sa jalousie, comme si elle était l'ombre de son amour, se complétait du double de ce nouveau sourire qu'elle lui avait adressé le soir même — et qui, inverse maintenant, raillait Swann et se chargeait d'amour pour un autre —, de cette inclinaison de sa tête mais

renversée vers d'autres lèvres, et, données à un autre, de toutes les marques de tendresse qu'elle avait eues pour lui. Et tous les souvenirs voluptueux qu'il emportait de chez elle étaient comme autant d'esquisses, de « projets » pareils à ceux que vous soumet un décorateur, et qui permettaient à Swann de se faire une idée des attitudes ardentes ou pâmées qu'elle pouvait avoir avec d'autres. De sorte^a qu'il en arrivait à regretter chaque plaisir qu'il goûtait près d'elle, chaque caresse inventée et dont il avait eu l'imprudence de lui signaler la douceur, chaque grâce^b qu'il lui découvrait, car il savait qu'un instant après, elles allaient enrichir d'instruments nouveaux son supplice.

Celui-ci était rendu plus cruel encore quand revenait à Swann le souvenir d'un bref regard qu'il avait surpris, il y avait quelques jours, et pour la première fois, dans les yeux d'Odette. C'était après dîner, chez les Verdurin. Soit que Forcheville, sentant que Saniette, son beau-frère, n'était pas en faveur chez eux, eût voulu le prendre comme tête de Turc et briller devant eux à ses dépens, soit qu'il eût été irrité par un mot maladroit que celui-ci venait de lui dire et qui, d'ailleurs, passa inaperçu pour les assistants qui ne savaient pas quelle allusion désobligeante il pouvait renfermer, bien contre le gré de celui qui le prononçait sans malice aucune, soit enfin qu'il cherchât depuis quelque temps une occasion de faire sortir de la maison quelqu'un qui le connaissait trop bien et qu'il savait trop délicat pour qu'il ne se sentît pas gêné à certains moments rien que de sa présence, Forcheville répondit à ce propos maladroit de Saniette avec une telle grossièreté, se mettant à l'insulter, s'enhardissant, au fur et à mesure qu'il vociférait, de l'effroi, de la douleur, des supplications de l'autre, que le malheureux, après avoir demandé à Mme Verdurin s'il devait rester, et n'ayant pas reçu de réponse, s'était retiré en balbutiant, les larmes aux yeux. Odette avait assisté impassible à cette scène, mais quand la porte se fut refermée sur Saniette, faisant descendre en quelque sorte de plusieurs crans l'expression habituelle de son visage, pour pouvoir se trouver, dans la bassesse, de plain-pied avec Forcheville, elle avait brillanté ses prunelles d'un sourire sournois de félicitations pour l'audace qu'il avait eue, d'ironie pour celui qui en avait été victime ; elle lui avait jeté un regard de complicité dans le mal, qui voulait si bien dire : « Voilà une exécution, ou je ne m'y connais

pas. Avez-vous vu son air penaud ? il en pleurait », que Forcheville, quand ses yeux rencontrèrent ce regard, dégrisé soudain de la colère ou de la simulation de colère dont il était encore chaud, sourit et répondit :

« Il n'avait qu'à être aimable, il serait encore ici, une bonne correction peut être utile à tout âge. »

Un jour¹ que Swann était sorti au milieu de l'après-midi pour faire une visite, n'ayant pas trouvé la personne qu'il voulait rencontrer, il eut l'idée d'entrer chez Odette à cette heure où il n'allait jamais chez elle, mais où il savait qu'elle était toujours à la maison à faire sa sieste ou à écrire des lettres avant l'heure du thé, et où il aurait plaisir à la voir un peu sans la déranger. Le concierge lui dit qu'il croyait qu'elle était là ; il sonna, crut entendre du bruit, entendre marcher, mais on n'ouvrit pas. Anxieux, irrité, il alla dans la petite rue où donnait l'autre face de l'hôtel, se mit, devant la fenêtre de la chambre d'Odette ; les rideaux l'empêchaient de rien voir, il frappa avec force aux carreaux, appela ; personne n'ouvrit. Il vit que des voisins le regardaient. Il partit, pensant qu'après tout, il s'était peut-être trompé en croyant entendre des pas ; mais il en resta si préoccupé qu'il ne pouvait penser à autre chose. Une heure après, il revint. Il la trouva ; elle lui dit qu'elle était chez elle tantôt quand il avait sonné, mais dormait ; la sonnette l'avait éveillée, elle avait deviné que c'était Swann, elle avait couru après lui, mais il était déjà parti. Elle avait bien entendu frapper aux carreaux. Swann reconnut tout de suite dans ce dire un de ces fragments d'un fait exact que les menteurs pris de court se consolent de faire entrer dans la composition du fait faux qu'ils inventent, croyant y faire sa part et y dérober sa ressemblance à la Vérité. Certes quand Odette venait de faire quelque chose qu'elle ne voulait pas révéler, elle le cachait bien au fond d'elle-même. Mais dès qu'elle se trouvait en présence de celui à qui elle voulait mentir, un trouble la prenait, toutes ses idées s'effondraient, ses facultés d'invention et de raisonnement étaient paralysées, elle ne trouvait plus dans sa tête que le vide, il fallait pourtant dire quelque chose, et elle rencontrait à sa portée précisément la chose qu'elle avait voulu dissimuler et qui, étant vraie, était seule restée là. Elle en détachait un petit morceau, sans importance par lui-même, se disant qu'après tout c'était mieux ainsi puisque c'était un détail véritable

qui n'offrait pas les mêmes dangers qu'un détail faux. « Ça du moins, c'est vrai, se disait-elle, c'est toujours autant de gagné, il peut s'informer, il reconnaîtra que c'est vrai, ce n'est toujours pas ça qui me trahira. » Elle se trompait, c'était cela qui la trahissait, elle ne se rendait pas compte que ce détail vrai avait des angles qui ne pouvaient s'emboîter que dans les détails contigus du fait vrai dont elle l'avait arbitrairement détaché et qui, quels que fussent les détails inventés entre lesquels elle le placerait, révéleraient toujours par la matière excédente et les vides non remplis, que ce n'était pas d'entre ceux-là qu'il venait. « Elle avoue qu'elle m'avait entendu sonner, puis frapper, et qu'elle avait cru que c'était moi, qu'elle avait envie de me voir, se disait Swann. Mais cela ne s'arrange pas avec le fait qu'elle n'ait pas fait ouvrir. »

Mais il ne lui fit pas remarquer^a cette contradiction, car il pensait que, livrée à elle-même, Odette produirait peut-être quelque mensonge qui serait un faible indice de la vérité ; elle parlait^b ; il ne l'interrompait pas, il recueillait avec une piété avide et douloureuse ces mots qu'elle lui disait et qu'il sentait (justement parce qu'elle la cachait derrière eux tout en lui parlant) garder vaguement, comme le voile sacré, l'empreinte^c, dessiner l'incertain modelé, de cette réalité infiniment précieuse et hélas ! introuvable : — ce qu'elle faisait tantôt à trois heures, quand il était venu — de laquelle il ne posséderait jamais que ces mensonges, illisibles et divins vestiges, et qui n'existait plus que dans le souvenir recéleur de cet être qui la contemplait sans savoir l'apprécier, mais ne la lui livrerait pas. Certes il se doutait bien par moments qu'en elles-mêmes les actions quotidiennes d'Odette n'étaient pas passionnément intéressantes, et que les relations qu'elle pouvait avoir avec d'autres hommes n'exhalaient pas naturellement, d'une façon universelle et pour tout être pensant, une tristesse morbide, capable de donner la fièvre du suicide. Il se rendait compte alors que cet intérêt, cette tristesse n'existaient qu'en lui comme une maladie, et que, quand celle-ci serait guérie, les actes d'Odette, les baisers qu'elle aurait pu donner redeviendraient inoffensifs comme ceux de tant d'autres femmes. Mais que la curiosité douloureuse que Swann y portait maintenant n'eût sa cause qu'en lui, n'était pas pour lui faire trouver déraisonnable de considérer cette curiosité comme importante et de mettre

tout en œuvre pour lui donner satisfaction. C'est que Swann arrivait à un âge dont la philosophie — favorisée par celle de l'époque, par celle aussi du milieu où Swann avait beaucoup vécu, de cette coterie de la princesse des Laumes où il était convenu qu'on est intelligent dans la mesure où on doute de tout et où on ne trouvait de réel et d'incontestable que les goûts de chacun — n'est déjà plus celle de la jeunesse, mais une philosophie positive, presque médicale, d'hommes qui au lieu d'extérioriser les objets de leurs aspirations, essayent de dégager de leurs années déjà écoulées un résidu fixe d'habitudes, de passions qu'ils puissent considérer en eux comme caractéristiques et permanentes et auxquelles, délibérément, ils veilleront d'abord que le genre d'existence qu'ils adoptent puisse donner satisfaction¹. Swann trouvait sage de faire dans sa vie la part de la souffrance qu'il éprouvait à ignorer ce qu'avait fait Odette, aussi bien que la part de la recrudescence qu'un climat humide causait à son eczéma ; de prévoir dans son budget une disponibilité importante pour obtenir sur l'emploi des journées d'Odette des renseignements sans lesquels il se sentirait malheureux, aussi bien qu'il en réservait pour d'autres goûts dont il savait qu'il pouvait attendre du plaisir, au moins avant qu'il fût amoureux, comme celui des collections et de la bonne cuisine.

Quand il voulut^a dire adieu à Odette pour rentrer, elle lui demanda de rester encore et le retint même vivement, en lui prenant le bras, au moment où il allait ouvrir la porte pour sortir. Mais il n'y prit pas garde, car, dans la multitude des gestes, des propos, des petits incidents qui remplissent une conversation, il est inévitable que nous passions, sans y rien remarquer qui éveille notre attention, près de ceux qui cachent une vérité que nos soupçons cherchent au hasard, et que nous nous arrêtons au contraire à ceux sous lesquels il n'y a rien. Elle lui redisait tout le temps : « Quel malheur que toi, qui ne viens jamais l'après-midi, pour une fois que cela t'arrive, je ne t'aie pas vu. » Il savait bien qu'elle n'était pas assez amoureuse de lui pour avoir un regret si vif d'avoir manqué sa visite, mais comme elle était bonne, désireuse de lui faire plaisir, et souvent triste quand elle l'avait contrarié, il trouva tout naturel qu'elle le fût cette fois de l'avoir privé de ce plaisir de passer une heure ensemble qui était très grand, non

pour elle, mais pour lui. C'était pourtant une chose assez peu importante pour que l'air douloureux qu'elle continuait d'avoir finît par l'étonner. Elle rappelait ainsi plus encore qu'il ne le trouvait d'habitude, les figures de femmes du peintre de la Primavera. Elle avait en ce moment leur visage abattu et navré qui semble succomber sous le poids d'une douleur trop lourde pour elles, simplement quand elles laissent l'enfant Jésus jouer avec une grenade ou regardent Moïse verser de l'eau dans une auge¹. Il lui avait déjà vu^a une fois une telle tristesse, mais ne savait plus quand. Et tout d'un coup, il se rappela : c'était quand Odette avait menti en parlant à Mme Verdurin le lendemain de ce dîner où elle n'était pas venue sous prétexte qu'elle était malade et en réalité pour rester avec Swann. Certes^b, eût-elle été la plus scrupuleuse des femmes qu'elle n'aurait pu avoir de remords d'un mensonge aussi innocent. Mais ceux que faisait couramment Odette l'étaient moins et servaient à empêcher des découvertes qui auraient pu lui créer, avec les uns ou avec les autres, de terribles difficultés. Aussi quand elle mentait, prise de peur, se sentant peu armée pour se défendre, incertaine du succès, elle avait envie de pleurer, par fatigue, comme certains enfants qui n'ont pas dormi. Puis elle savait que son mensonge lésait d'ordinaire gravement l'homme à qui elle le faisait, et à la merci duquel elle allait peut-être tomber si elle mentait mal. Alors elle se sentait à la fois humble et coupable devant lui. Et quand elle avait à faire un mensonge insignifiant et mondain, par association de sensations et de souvenirs, elle éprouvait le malaise d'un surmenage et le regret d'une méchanceté.

Quel mensonge déprimant était-elle en train de faire à Swann pour qu'elle eût ce regard douloureux, cette voix plaintive qui semblaient fléchir sous l'effort qu'elle s'imposait, et demander grâce ? Il eut l'idée que ce n'était pas seulement la vérité sur l'incident de l'après-midi qu'elle s'efforçait de lui cacher, mais quelque chose de plus actuel, peut-être de non encore survenu et de tout prochain, et qui pourrait l'éclairer sur cette vérité. À ce moment, il entendit un coup de sonnette. Odette ne cessa plus de parler, mais ses paroles n'étaient qu'un gémissement : son regret de ne pas avoir vu Swann dans l'après-midi, de ne pas lui avoir ouvert, était devenu un véritable désespoir.

On entendit la porte d'entrée se refermer et le bruit d'une voiture, comme si repartait une personne — celle probablement que Swann ne devait pas rencontrer — à qui on avait dit qu'Odette était sortie. Alors en songeant que rien qu'en venant à une heure où il n'en avait pas l'habitude, il s'était trouvé déranger tant de choses qu'elle ne voulait pas qu'il sût, il éprouva un sentiment^a de découragement, presque de détresse. Mais comme il aimait Odette, comme il avait l'habitude de tourner vers elle toutes ses pensées, la pitié qu'il eût pu s'inspirer à lui-même, ce fut pour elle qu'il la ressentit, et il murmura^b : « Pauvre chérie ! » Quand il la quitta, elle prit plusieurs lettres qu'elle avait sur sa table et lui demanda s'il ne pourrait pas les mettre à la poste. Il les emporta et, une fois rentré, s'aperçut qu'il avait gardé les lettres sur lui. Il retourna jusqu'à la poste, les tira de sa poche et avant de les jeter dans la boîte regarda les adresses. Elles étaient toutes pour des fournisseurs, sauf une pour Forcheville. Il la tenait dans sa main. Il se disait : « Si je voyais ce qu'il y a dedans, je saurais comment elle l'appelle, comment elle lui parle, s'il y a quelque chose entre eux. Peut-être même qu'en ne la regardant pas, je commets une indélicatesse à l'égard d'Odette, car c'est la seule manière de me délivrer d'un soupçon peut-être calomnieux pour elle, destiné en tous cas à la faire souffrir et que rien ne pourrait plus détruire, une fois la lettre partie. »

Il rentra chez lui en quittant la poste, mais il avait gardé sur lui cette dernière lettre. Il alluma une bougie et en approcha l'enveloppe qu'il n'avait pas osé ouvrir. D'abord il ne put rien lire, mais l'enveloppe était mince, et en la faisant adhérer à la carte dure qui y était incluse, il put à travers sa transparence lire les derniers mots. C'était une formule finale très froide. Si, au lieu que ce fût lui qui regardât une lettre adressée à Forcheville, c'eût été Forcheville qui eût lu une lettre adressée à Swann, il aurait pu voir des mots autrement tendres ! Il maintint immobile la carte qui dansait dans l'enveloppe plus grande qu'elle, puis, la faisant glisser avec le pouce, en amena successivement les différentes lignes sous la partie de l'enveloppe qui n'était pas doublée, la seule à travers laquelle on pouvait lire.

Malgré cela il ne distinguait pas bien. D'ailleurs cela ne faisait rien, car il en avait assez vu pour se rendre

compte qu'il s'agissait d'un petit événement sans importance et qui ne touchait nullement à des relations amoureuses ; c'était quelque chose qui se rapportait à un oncle d'Odette. Swann avait bien lu au commencement de la ligne : « J'ai eu raison », mais ne comprenait pas ce qu'Odette avait eu raison de faire, quand soudain, un mot qu'il n'avait pas pu déchiffrer d'abord apparut et éclaira le sens de la phrase tout entière : « J'ai eu raison d'ouvrir, c'était mon oncle. » D'ouvrir ! alors Forcheville était là tantôt quand Swann avait sonné et elle l'avait fait partir, d'où le bruit qu'il avait entendu.

Alors il lut toute la lettre ; à la fin elle s'excusait d'avoir agi aussi sans façon avec lui et lui disait qu'il avait oublié ses cigarettes chez elle, la même phrase qu'elle avait écrite à Swann une des première fois qu'il était venu. Mais pour Swann elle avait ajouté : « puissiez-vous y avoir laissé votre cœur, je ne vous aurais pas laissé le reprendre ». Pour Forcheville rien de tel : aucune allusion qui pût faire supposer une intrigue entre eux. À vrai dire d'ailleurs, Forcheville était en tout ceci plus trompé que lui puisque Odette lui écrivait pour lui faire croire que le visiteur était son oncle. En somme c'était lui, Swann, l'homme à qui elle attachait de l'importance et pour qui elle avait congédié l'autre. Et pourtant, s'il n'y avait rien entre Odette et Forcheville, pourquoi n'avoir pas ouvert tout de suite, pourquoi avoir dit : « J'ai bien fait d'ouvrir, c'était mon oncle » ? si elle ne faisait rien de mal à ce moment-là, comment Forcheville pourrait-il même s'expliquer qu'elle eût pu ne pas ouvrir ? Swann restait là, désolé, confus et pourtant heureux, devant cette enveloppe qu'Odette lui avait remise sans crainte, tant était absolue la confiance qu'elle avait en sa délicatesse, mais à travers le vitrage transparent de laquelle se dévoilait à lui, avec le secret d'un incident qu'il n'aurait jamais cru possible de connaître, un peu de la vie d'Odette, comme dans une étroite section lumineuse pratiquée à même l'inconnu. Puis sa jalousie s'en réjouissait, comme si cette jalousie eût eu une vitalité indépendante, égoïste, vorace de tout ce qui la nourrirait, fût-ce aux dépens de lui-même. Maintenant elle avait un aliment et Swann allait pouvoir commencer à s'inquiéter chaque jour des visites qu'Odette avait reçues vers cinq heures, à chercher à apprendre où se trouvait Forcheville à cette heure-là. Car la tendresse de Swann

continuait à garder le même caractère que lui avait imprimé dès le début à la fois l'ignorance où il était de l'emploi des journées d'Odette et la paresse cérébrale qui l'empêchait de suppléer à l'ignorance par l'imagination. Il ne fut pas jaloux d'abord de toute la vie d'Odette, mais des seuls moments où une circonstance, peut-être mal interprétée, l'avait amené à supposer qu'Odette avait pu le tromper. Sa jalousie, comme une pieuvre qui jette une première, puis une seconde, puis une troisième amarre, s'attacha solidement à ce moment de cinq heures du soir, puis à un autre, puis à un autre encore. Mais Swann ne savait pas inventer ses souffrances. Elles n'étaient que le souvenir, la perpétuation d'une souffrance qui lui était venue du dehors.

Mais là tout lui en apportait. Il voulut éloigner Odette de Forcheville, l'emmener quelques jours dans le Midi. Mais il croyait qu'elle était désirée par tous les hommes qui se trouvaient dans l'hôtel et qu'elle-même les désirait. Aussi lui qui jadis en voyage recherchait les gens nouveaux, les assemblées nombreuses, on le voyait sauvage, fuyant la société des hommes comme si elle l'eût cruellement blessé. Et comment n'aurait-il pas été misanthrope quand dans tout homme il voyait un amant possible pour Odette ? Et ainsi sa jalousie, plus encore que n'avait fait le goût voluptueux et riant qu'il avait eu d'abord pour Odette, altérait le caractère de Swann et changeait du tout au tout, aux yeux des autres, l'aspect même des signes extérieurs par lesquels ce caractère se manifestait.

Un mois après le jour où il avait lu la lettre adressée par Odette à Forcheville, Swann alla à un dîner⁴ que les Verdurin donnaient au Bois. Au moment où on se préparait à partir, il remarqua des conciliabules entre Mme Verdurin et plusieurs des invités et crut comprendre qu'on rappelait au pianiste de venir le lendemain à une partie à Chatou¹ ; or, lui, Swann, n'y était pas invité.

Les Verdurin n'avaient parlé qu'à demi-voix et en termes vagues, mais le peintre, distrait sans doute, s'écria :

« Il ne faudra aucune lumière et qu'il joue la sonate *Clair de lune*² dans l'obscurité pour mieux voir s'éclairer les choses. »

Mme Verdurin, voyant que Swann était à deux pas, prit cette expression où le désir de faire taire celui qui parle et de garder un air innocent aux yeux de celui qui entend,

se neutralise en une nullité intense du regard, où l'immobile signe d'intelligence du complice se dissimule sous les sourires de l'ingénu et qui enfin, commune à tous ceux qui s'aperçoivent d'une gaffe, la révèle instantanément sinon à ceux qui la font, du moins à celui qui en est l'objet. Odette eut soudain l'air d'une désespérée qui renonce à lutter contre les difficultés écrasantes de la vie, et Swann comptait anxieusement les minutes qui le séparaient du moment où, après avoir quitté ce restaurant, pendant le retour avec elle, il allait pouvoir lui demander des explications, obtenir qu'elle n'allât pas le lendemain à Chatou ou qu'elle l'y fit inviter, et apaiser dans ses bras l'angoisse qu'il ressentait. Enfin on demanda les voitures. Mme Verdurin dit à Swann : « Alors, adieu, à bientôt, n'est-ce pas ? » tâchant par l'amabilité du regard et la contrainte du sourire de l'empêcher de penser qu'elle ne lui disait pas, comme elle eût toujours fait jusqu'ici : « À demain à Chatou, à après-demain chez moi. »

M. et Mme Verdurin firent monter avec eux Forcheville, la voiture de Swann s'était rangée derrière la leur dont il attendait le départ pour faire monter Odette dans la sienne.

« Odette, nous vous ramenons, dit Mme Verdurin, nous avons une petite place pour vous à côté de M. de Forcheville.

— Oui, Madame, répondit Odette.

— Comment, mais je croyais que je vous reconduisais », s'écria Swann, disant sans dissimulation les mots nécessaires, car la portière était ouverte, les secondes étaient comptées, et il ne pouvait rentrer sans elle dans l'état où il était.

« Mais Mme Verdurin m'a demandé...

— Voyons, vous pouvez bien revenir seul, nous vous l'avons laissée assez de fois, dit Mme Verdurin.

— Mais c'est que j'avais une chose importante à dire à Madame.

— Eh bien ! vous la lui écrirez...

— Adieu », lui dit Odette en lui tendant la main.

Il essaya de sourire mais il avait l'air atterré.

« As-tu vu les façons que Swann se permet maintenant avec nous ? dit Mme Verdurin à son mari quand ils furent rentrés. J'ai cru qu'il allait me manger, parce que nous ramenions Odette. C'est d'une inconvenance, vraiment !

Alors, qu'il dise tout de suite que nous tenons une maison de rendez-vous ! Je ne comprends pas qu'Odette supporte des manières pareilles. Il a absolument l'air de dire : vous m'appartenez. Je dirai ma manière de penser à Odette, j'espère qu'elle comprendra. »

Et elle ajouta encore, un instant après, avec colère : « Non, mais voyez-vous, cette sale bête ! » employant sans s'en rendre compte, et peut-être en obéissant au même besoin obscur de se justifier — comme Françoise à Combray quand le poulet ne voulait pas mourir — les mots qu'arrachent les derniers sursauts d'un animal inoffensif qui agonise, au paysan qui est en train de l'écraser.

Et quand la voiture de Mme Verdurin fut partie et que celle de Swann s'avança, son cocher le regardant lui demanda s'il n'était pas malade ou s'il n'était pas arrivé de malheur.

Swann le renvoya, il voulait marcher et ce fut à pied, par le Bois, qu'il rentra. Il parlait seul, à haute voix, et sur le même ton un peu factice qu'il avait pris jusqu'ici quand il détaillait les charmes du petit noyau et exaltait la magnanimité des Verdurin. Mais de même que les propos, les sourires, les baisers d'Odette lui devenaient aussi odieux qu'il les avait trouvés doux, s'ils étaient adressés à d'autres que lui, de même, le salon des Verdurin, qui tout à l'heure encore lui semblait amusant, respirant un goût vrai pour l'art et même une sorte de noblesse morale, maintenant que c'était un autre que lui qu'Odette allait y rencontrer, y aimer librement, lui exhibait ses ridicules, sa sottise, son ignominie.

Il se représentait avec dégoût la soirée du lendemain à Chatou. « D'abord cette idée d'aller à Chatou ! Comme des merciers qui viennent de fermer leur boutique ! Vraiment ces gens sont sublimes de bourgeoisisme, ils ne doivent pas exister réellement, ils doivent sortir du théâtre de Labiche ! »

Il y aurait là les Cottard, peut-être Brichot. « Est-ce assez grotesque, cette vie de petites gens qui vivent les uns sur les autres, qui se croiraient perdus, ma parole, s'ils ne se retrouvaient pas tous demain à Chatou ! » Hélas ! il y aurait aussi le peintre, le peintre qui aimait à « faire des mariages », qui inviterait Forcheville à venir avec Odette à son atelier. Il voyait Odette avec une toilette trop habillée

pour cette partie de campagne, « car elle est si vulgaire et surtout, la pauvre petite, elle est tellement bête !!! »

Il entendait les plaisanteries que ferait Mme Verdurin après dîner, les plaisanteries qui, quel que fût l'ennuyeux qu'elles eussent pour cible, l'avaient toujours amusé parce qu'il voyait Odette en rire, en rire avec lui, presque en lui. Maintenant il sentait que c'était peut-être de lui qu'on allait faire rire Odette. « Quelle gaieté fétide ! » disait-il en donnant à sa bouche une expression de dégoût si forte qu'il avait lui-même la sensation musculaire de sa grimace jusque dans son cou révolté contre le col de sa chemise. « Et comment une créature dont le visage est fait à l'image de Dieu peut-elle trouver matière à rire dans ces plaisanteries nauséabondes ? Toute narine un peu délicate se détournerait avec horreur pour ne pas se laisser offusquer par de tels relents. C'est vraiment incroyable de penser qu'un être humain peut ne pas comprendre qu'en se permettant un sourire à l'égard d'un semblable qui lui a tendu loyalement la main, il se dégrade jusqu'à une fange d'où il ne sera plus possible à la meilleure volonté du monde de jamais le relever. J'habite à trop de milliers de mètres d'altitude au-dessus des bas-fonds où clapotent et clabaudent de tels sales papotages, pour que je puisse être éclaboussé par les plaisanteries d'une Verdurin », s'écria-t-il, en relevant la tête, en redressant fièrement son corps en arrière. « Dieu m'est témoin que j'ai sincèrement voulu tirer Odette de là, et l'élever dans une atmosphère plus noble et plus pure. Mais la patience humaine a des bornes, et la mienne est à bout », se dit-il, comme si cette mission d'arracher Odette à une atmosphère de sarcasmes datait de plus longtemps que de quelques minutes, et comme s'il ne se l'était pas donnée seulement depuis qu'il pensait que ces sarcasmes l'avaient peut-être lui-même pour objet et tentaient de détacher Odette de lui.

Il voyait le pianiste prêt à jouer la sonate *Clair de lune* et les mines de Mme Verdurin s'effrayant du mal que la musique de Beethoven allait faire à ses nerfs : « Idiote, menteuse ! s'écria-t-il, et ça croit aimer l'Art ! » Elle dirait à Odette, après lui avoir insinué adroitement quelques mots louangeurs pour Forcheville, comme elle avait fait si souvent pour lui : « Vous allez faire une petite place à côté de vous à M. de Forcheville. » « Dans l'obscurité ! maquerelle, entremetteuse ! » « Entremetteuse », c'était

le nom qu'il donnait aussi à la musique qui les convierait à se taire, à rêver ensemble, à se regarder, à se prendre la main. Il trouvait du bon à la sévérité contre les arts, de Platon, de Bossuet, et de la vieille éducation française¹.

En somme la vie qu'on menait chez les Verdurin et qu'il avait appelée si souvent « la vraie vie » lui semblait la pire de toutes, et leur petit noyau le dernier des milieux. « C'est vraiment, disait-il, ce qu'il y a de plus bas dans l'échelle sociale, le dernier cercle de Dante². Nul doute que le texte auguste ne se réfère aux Verdurin ! Au fond, comme les gens du monde, dont on peut médire, mais qui tout de même sont autre chose que ces bandes de voyous, montrent leur profonde sagesse en refusant de les connaître, d'y salir même le bout de leurs doigts ! Quelle divination dans ce *Noli me tangere*³ du faubourg Saint-Germain ! » Il avait quitté depuis bien longtemps les allées du Bois, il était presque arrivé chez lui, que, pas encore dégrisé de sa douleur et de la verve d'insincérité dont les intonations menteuses, la sonorité artificielle de sa propre voix lui versaient d'instant en instant plus abondamment l'ivresse, il continuait encore à pérorer tout haut dans le silence de la nuit : « Les gens du monde ont leurs défauts que personne ne reconnaît mieux que moi, mais enfin ce sont tout de même des gens avec qui certaines choses sont impossibles. Telle femme élégante que j'ai connue était loin d'être parfaite, mais enfin il y avait tout de même chez elle un fond de délicatesse, une loyauté dans les procédés qui l'auraient rendue, quoi qu'il arrivât, incapable d'une félonie et qui suffissent à mettre des abîmes entre elle et une mégère comme la Verdurin. Verdurin ! quel nom ! Ah ! on peut dire qu'ils sont complets, qu'ils sont beaux dans leur genre ! Dieu merci, il n'était que temps de ne plus condescendre à la promiscuité avec cette infamie, avec ces ordures. »

Mais, comme les vertus qu'il attribuait tantôt encore aux Verdurin n'auraient pas suffi, même s'ils les avaient vraiment possédées, mais s'ils n'avaient pas favorisé et protégé son amour, à provoquer chez Swann cette ivresse où il s'attendrissait sur leur magnanimité et qui, même propagée à travers d'autres personnes, ne pouvait lui venir que d'Odette, — de même, l'immoralité, eût-elle été réelle, qu'il trouvait aujourd'hui aux Verdurin aurait été impuissante, s'ils n'avaient pas invité Odette avec Forcheville

et sans lui, à déchaîner son indignation et à lui faire flétrir « leur infamie¹ ». Et sans doute la voix de Swann était plus clairvoyante que lui-même, quand elle se refusait à prononcer ces mots pleins de dégoût pour le milieu Verdurin et la joie d'en avoir fini avec lui, autrement que sur un ton factice et comme s'ils étaient choisis plutôt pour assouvir sa colère que pour exprimer sa pensée. Celle-ci, en effet, pendant qu'il se livrait à ces invectives, était probablement, sans qu'il s'en aperçût, occupée d'un objet tout à fait différent, car une fois arrivé chez lui, à peine eut-il refermé la porte cochère, que brusquement il se frappa le front, et, la faisant rouvrir, ressortit en s'écriant d'une voix naturelle cette fois : « Je crois que j'ai trouvé le moyen de me faire inviter demain au dîner de Chatou ! » Mais le moyen devait être mauvais, car Swann ne fut pas invité : le docteur Cottard qui, appelé en province pour un cas grave, n'avait pas vu les Verdurin depuis plusieurs jours et n'avait pu aller à Chatou, dit, le lendemain de ce dîner, en se mettant à table chez eux :

« Mais, est-ce que nous ne verrons pas M. Swann, ce soir ? Il est bien ce qu'on appelle un ami personnel^a du...

— Mais j'espère bien que non ! s'écria Mme Verdurin, Dieu nous en préserve, il est assomant, bête et mal élevé. »

Cottard à ces mots manifesta en même temps son étonnement et sa soumission, comme devant une vérité contraire à tout ce qu'il avait cru jusque-là, mais d'une évidence irrésistible ; et, baissant d'un air ému et peureux son nez dans son assiette, il se contenta de répondre : « Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! » en traversant à reculons, dans sa retraite repliée en bon ordre jusqu'au fond de lui-même, le long d'une gamme descendante, tout le registre de sa voix. Et il ne fut plus question de Swann chez les Verdurin.

Alors ce salon qui avait réuni Swann et Odette devint un obstacle à leurs rendez-vous. Elle ne lui disait plus comme au premier temps de leur amour : « Nous nous verrons en tous cas demain soir, il y a un souper chez les Verdurin », mais : « Nous ne pourrions pas nous voir demain soir, il y a un souper chez les Verdurin. » Ou bien les Verdurin devaient l'emmener à l'Opéra-Comique voir *Une nuit de Cléopâtre*² et Swann^b lisait dans les yeux d'Odette

cet effroi qu'il lui demandât de n'y pas aller, que naguère il n'aurait pu se retenir de baiser au passage sur le visage de sa maîtresse, et qui maintenant l'exaspérait. « Ce n'est pas de la colère, pourtant, se disait-il à lui-même, que j'éprouve en voyant l'envie qu'elle a d'aller picorer dans cette musique stercoraire. C'est du chagrin^a, non pas certes pour moi, mais pour elle ; du chagrin de voir qu'après avoir vécu plus de six mois en contact quotidien avec moi, elle n'a pas su devenir assez une autre pour éliminer spontanément Victor Massé ! Surtout^b pour ne pas être arrivée à comprendre qu'il y a des soirs où un être d'une essence un peu délicate doit savoir renoncer à un plaisir, quand on le lui demande. Elle devrait savoir dire "je n'irai pas", ne fût-ce que par intelligence, puisque c'est sur sa réponse qu'on classera une fois pour toutes sa qualité d'âme. » Et s'étant persuadé à lui-même que c'était seulement en effet pour pouvoir porter un jugement plus favorable sur la valeur spirituelle d'Odette qu'il désirait que ce soir-là elle restât avec lui au lieu d'aller à l'Opéra-Comique, il lui tenait^c le même raisonnement, au même degré d'insincérité qu'à soi-même, et même à un degré de plus, car alors il obéissait aussi au désir de la prendre par l'amour-propre.

« Je te jure », lui disait-il, quelques instants avant qu'elle partît pour le théâtre, « qu'en te demandant de ne pas sortir, tous mes souhaits, si j'étais égoïste¹ seraient pour que tu me refuses, car j'ai mille choses à faire ce soir et je me trouverai moi-même pris au piège et bien ennuyé si contre toute attente tu me réponds que tu n'iras pas. Mais mes occupations, mes plaisirs, ne sont pas tout, je dois penser à toi. Il peut venir un jour où, me voyant à jamais détaché de toi, tu auras le droit de me reprocher de ne pas t'avoir avertie dans les minutes décisives où je sentais que j'allais porter sur toi un de ces jugements sévères auxquels l'amour ne résiste pas longtemps. Vois-tu, *Une nuit de Cléopâtre* (quel titre !) n'est rien dans la circonstance. Ce qu'il faut savoir, c'est si vraiment tu es cet être qui est au dernier rang de l'esprit, et même du charme, l'être méprisable qui n'est pas capable de renoncer à un plaisir. Alors, si tu es cela, comment pourrait-on t'aimer, car tu n'es même pas une personne, une créature définie, imparfaite, mais du moins perfectible ? Tu es une eau informe qui coule selon la pente qu'on lui offre, un

poisson sans mémoire et sans réflexion qui, tant qu'il vivra dans son aquarium, se heurtera cent fois par jour contre le vitrage qu'il continuera à prendre pour de l'eau. Comprends-tu que ta réponse, je ne dis pas aura pour effet que je cesserai de t'aimer immédiatement, bien entendu, mais te rendra moins séduisante à mes yeux quand je comprendrai que tu n'es pas une personne, que tu es au-dessous de toutes les choses et ne sais te placer au-dessus d'aucune ? Évidemment j'aurais mieux aimé te demander comme une chose sans importance, de renoncer à *Une nuit de Cléopâtre* (puisque tu m'obliges à me souiller les lèvres de ce nom abject) dans l'espoir que tu irais cependant. Mais, décidé à tenir un tel compte, à tirer de telles conséquences de ta réponse, j'ai trouvé plus loyal de t'en prévenir. »

Odette depuis un moment donnait des signes d'émotion et d'incertitude. À défaut du sens de ce discours, elle comprenait qu'il pouvait rentrer dans le genre commun des « laïus » et scènes de reproches ou de supplications^a, dont l'habitude qu'elle avait des hommes lui permettait, sans s'attacher aux détails des mots, de conclure qu'ils ne les prononceraient pas s'ils n'étaient pas amoureux, que du moment qu'ils étaient amoureux, il était inutile de leur obéir, qu'ils ne le seraient que plus après. Aussi aurait-elle écouté Swann avec le plus grand calme si elle n'avait vu que l'heure passait et que pour peu qu'il parlât encore quelque temps, elle allait, comme elle le lui dit avec un sourire tendre, obstiné et confus, « finir par manquer l'Ouverture ! ».

D'autres fois il lui disait que ce qui plus que tout ferait qu'il cesserait de l'aimer, c'est qu'elle ne voulût pas renoncer à mentir. « Même au simple point de vue de la coquetterie, lui disait-il, ne comprends-tu donc pas combien tu perds de ta séduction en t'abaissant à mentir ? Par un aveu, combien de fautes tu pourrais racheter ! Vraiment tu es bien moins intelligente que je ne croyais ! » Mais c'est en vain que Swann lui exposait ainsi toutes les raisons qu'elle avait de ne pas mentir ; elles auraient pu ruiner chez Odette un système général du mensonge ; mais Odette n'en possédait pas ; elle se contentait seulement, dans chaque cas où elle voulait que Swann ignorât quelque chose qu'elle avait fait, de ne pas le lui dire. Ainsi le mensonge était pour elle un expédient d'ordre particulier ;

et ce qui seul pouvait décider si elle devait s'en servir ou avouer la vérité, c'était une raison d'ordre particulier aussi, la chance plus ou moins grande qu'il y avait pour que Swann pût découvrir qu'elle n'avait pas dit la vérité.

Physiquement, elle traversait une mauvaise phase : elle épaississait ; et le charme expressif et dolent, les regards étonnés et rêveurs qu'elle avait autrefois semblaient avoir disparu avec sa première jeunesse. De sorte qu'elle était devenue si chère à Swann au moment pour ainsi dire où il la trouvait précisément bien moins jolie. Il la regardait longuement pour tâcher de ressaisir le charme qu'il lui avait connu, et ne le retrouvait pas. Mais savoir que sous cette chrysalide nouvelle, c'était toujours Odette qui vivait, toujours la même volonté fugace, insaisissable et sournoise, suffisait à Swann pour qu'il continuât de mettre la même passion à chercher à la capter. Puis il regardait des photographies d'il y avait deux ans, il se rappelait comme elle avait été délicieuse. Et cela le consolait un peu de se donner tant de mal pour elle.

Quand les Verdurin l'emmenaient à Saint-Germain, à Chatou, à Meulan, souvent, si c'était dans la belle saison, ils proposaient, sur place, de rester à coucher¹ et de ne revenir que le lendemain. Mme Verdurin cherchait à apaiser les scrupules du pianiste dont la tante était restée à Paris.

« Elle sera enchantée d'être débarrassée de vous pour un jour. Et comment s'inquiéterait-elle, elle vous sait avec nous ; d'ailleurs je prends tout sous mon bonnet. »

Mais si elle n'y réussissait pas, M. Verdurin partait en campagne, trouvait un bureau de télégraphe ou un message et s'informait de ceux des fidèles qui avaient quelqu'un à faire prévenir. Mais Odette le remerciait et disait qu'elle n'avait de dépêche à faire pour personne, car elle avait dit à Swann une fois pour toutes qu'en lui en envoyant une aux yeux de tous, elle se compromettrait. Parfois c'était pour plusieurs jours qu'elle s'absentait, les Verdurin l'emmenaient voir les tombeaux de Dreux, ou à Compiègne admirer, sur le conseil du peintre, des couchers de soleil en forêt, et on poussait jusqu'au château de Pierrefonds².

« Penser qu'elle pourrait visiter de vrais monuments avec moi qui ai étudié l'architecture pendant dix ans et qui suis tout le temps supplié de mener à Beauvais ou à

Saint-Loup-de-Naud des gens^a de la plus haute valeur et ne le ferais que pour elle, et qu'à la place elle va avec les dernières des brutes s'extasier successivement devant les déjections de Louis-Philippe et devant celles de Viollet-le-Duc ! Il me semble qu'il n'y a pas besoin d'être artiste pour cela et que, même sans flair particulièrement fin, on ne choisit pas d'aller villégiaturer dans des latrines pour être plus à portée de respirer des excréments¹. »

Mais^b quand elle était partie pour Dreux ou pour Pierrefonds — hélas, sans lui permettre d'y aller, comme par hasard, de son côté, car « cela ferait un effet déplorable », disait-elle — il se plongeait dans le plus enivrant des romans d'amour, l'indicateur des chemins de fer, qui lui apprenait les moyens de la rejoindre, l'après-midi, le soir, ce matin même ! Le moyen ? presque davantage : l'autorisation. Car enfin l'indicateur et les trains eux-mêmes n'étaient pas faits pour des chiens. Si on faisait savoir au public, par voie d'imprimés, qu'à huit heures du matin partait un train qui arrivait à Pierrefonds à dix heures, c'est donc qu'aller à Pierrefonds était un acte licite, pour lequel la permission d'Odette était superflue ; et c'était aussi un acte qui pouvait avoir un tout autre motif que le désir de rencontrer Odette, puisque des gens qui ne la connaissaient pas l'accomplissaient chaque jour, en assez grand nombre pour que cela valût la peine de faire chauffer des locomotives.

En somme elle ne pouvait tout de même pas l'empêcher d'aller à Pierrefonds s'il en avait envie ! Or justement, il sentait qu'il en avait envie, et que s'il n'avait pas connu Odette, certainement il y serait allé. Il y avait longtemps qu'il voulait se faire une idée plus précise des travaux de restauration de Viollet-le-Duc. Et par le temps qu'il faisait, il éprouvait l'impérieux désir d'une promenade dans la forêt de Compiègne.

Ce n'était vraiment pas de chance qu'elle lui défendit le seul endroit qui le tentait aujourd'hui. Aujourd'hui ! S'il y allait malgré son interdiction, il pourrait la voir *aujourd'hui* même ! Mais alors que, si elle eût retrouvé à Pierrefonds quelque indifférent, elle lui eût dit joyeusement : « Tiens, vous ici ! », et lui aurait demandé d'aller la voir à l'hôtel où elle était descendue avec les Verdurin, au contraire si elle l'y rencontrait, lui, Swann, elle serait froissée, elle se dirait qu'elle était suivie, elle l'aimerait

moins, peut-être se détournerait-elle avec colère en l'apercevant. « Alors, je n'ai plus le droit de voyager ! » lui dirait-elle au retour, tandis qu'en somme c'était lui qui n'avait plus le droit de voyager !

Il avait eu un moment l'idée, pour pouvoir aller à Compiègne et à Pierrefonds sans avoir l'air que ce fût pour rencontrer Odette, de s'y faire emmener par un de ses amis, le marquis de Forestelle, qui avait un château dans le voisinage. Celui-ci, à qui il avait fait part de son projet sans lui en dire le motif, ne se sentait pas de joie et s'émerveillait que Swann, pour la première fois depuis quinze ans, consentît enfin à venir voir sa propriété et, puisqu'il ne voulait pas s'y arrêter, lui avait-il dit, lui promît du moins de faire ensemble des promenades et des excursions pendant plusieurs jours. Swann s'imaginait déjà là-bas avec M. de Forestelle. Même avant d'y voir Odette, même s'il ne réussissait pas à l'y voir, quel bonheur il aurait à mettre le pied sur cette terre où, ne sachant pas l'endroit exact, à tel moment, de sa présence, il sentirait palpiter partout la possibilité de sa brusque apparition : dans la cour du château, devenu beau pour lui parce que c'était à cause d'elle qu'il était allé le voir ; dans toutes les rues de la ville, qui lui semblait romanesque ; sur chaque route de la forêt, rosée par un couchant profond et tendre ; — asiles^a innombrables et alternatifs, où venait simultanément se réfugier, dans l'incertaine ubiquité de ses espérances, son cœur heureux, vagabond et multiplié. « Surtout, dirait-il à M. de Forestelle, prenons garde^b de ne pas tomber sur Odette et les Verdurin ; je viens d'apprendre qu'ils sont justement aujourd'hui à Pierrefonds. On a assez le temps de se voir à Paris, ce ne serait pas la peine de le quitter pour ne pas pouvoir faire un pas les uns sans les autres. » Et son ami ne comprendrait pas pourquoi une fois là-bas il changerait vingt fois de projets, inspecterait les salles à manger de tous les hôtels de Compiègne sans se décider à s'asseoir dans aucune de celles où pourtant on n'avait pas vu trace de Verdurin, ayant l'air de rechercher ce qu'il disait vouloir fuir et du reste le fuyant dès qu'il l'aurait trouvé, car s'il avait rencontré le petit groupe, il s'en serait écarté avec affectation, content d'avoir vu Odette et qu'elle l'eût vu, surtout qu'elle l'eût vu ne se souciant pas d'elle. Mais non, elle devinerait bien que c'était pour elle qu'il était là. Et

quand M. de Forestelle venait le chercher pour partir, il lui disait : « Hélas ! non, je ne peux pas aller aujourd'hui à Pierrefonds, Odette y est justement. » Et Swann était heureux malgré tout de sentir que, si seul de tous les mortels il n'avait pas le droit en ce jour d'aller à Pierrefonds, c'était parce qu'il était en effet pour Odette quelqu'un de différent des autres, son amant, et que cette restriction apportée pour lui au droit universel de libre circulation, n'était qu'une des formes de cet esclavage, de cet amour qui lui était si cher. Décidément il valait mieux ne pas risquer de se brouiller avec elle, patienter, attendre son retour. Il passait ses journées penché sur une carte de la forêt de Compiègne comme si ç'avait été la carte du Tendre¹, s'entourait de photographies du château de Pierrefonds. Dès que venait le jour où il était possible qu'elle revînt, il rouvrait l'indicateur, calculait quel train elle avait dû prendre et, si elle s'était attardée, ceux qui lui restaient encore. Il ne sortait pas de peur de manquer une dépêche, ne se couchait pas pour le cas où, revenue par le dernier train, elle aurait voulu lui faire la surprise de venir le voir au milieu de la nuit. Justement il entendait sonner à la porte cochère, il lui semblait qu'on tardait à ouvrir, il voulait éveiller le concierge, se mettait à la fenêtre pour appeler Odette si c'était elle, car malgré les recommandations qu'il était descendu faire plus de dix fois lui-même, on était capable de lui dire qu'il n'était pas là. C'était un domestique qui rentrait. Il remarquait le vol incessant des voitures qui passaient, auquel il n'avait jamais fait attention autrefois. Il écoutait chacune venir au loin, s'approcher, dépasser sa porte sans s'être arrêtée et porter plus loin un message qui n'était pas pour lui. Il attendait toute la nuit^a, bien inutilement, car les Verdurin ayant avancé leur retour, Odette était à Paris depuis midi ; elle n'avait pas eu l'idée de l'en prévenir ; ne sachant que faire elle avait été passer sa soirée seule au théâtre et il y avait longtemps qu'elle était rentrée se coucher et dormait.

C'est qu'elle n'avait même pas pensé à lui. Et de tels moments où elle oubliait jusqu'à l'existence de Swann étaient plus utiles à Odette, servaient mieux à lui attacher Swann, que toute sa coquetterie. Car ainsi Swann vivait dans cette agitation douloureuse qui avait déjà été assez puissante pour faire éclore son amour le soir où il n'avait pas trouvé Odette chez les Verdurin et l'avait cherchée

toute la soirée. Et il n'avait pas, comme j'eus à Combray dans mon enfance, des journées heureuses pendant lesquelles s'oubliaient les souffrances qui renaîtraient le soir. Les journées, Swann les passait sans Odette ; et par moments il se disait que laisser une aussi jolie femme sortir ainsi seule dans Paris était aussi imprudent que de poser un écrin plein de bijoux au milieu de la rue. Alors il s'indignait contre tous les passants comme contre autant de voleurs. Mais leur visage collectif et informe échappant à son imagination ne nourrissait pas sa jalousie. Il fatiguait la pensée de Swann, lequel, se passant la main sur les yeux, s'écriait : « À la grâce de Dieu », comme ceux qui après s'être acharnés à étreindre le problème de la réalité du monde extérieur ou de l'immortalité de l'âme accordent la détente d'un acte de foi à leur cerveau lassé. Mais toujours la pensée de l'absente était indissolublement mêlée aux actes les plus simples de la vie de Swann — déjeuner, recevoir son courrier, sortir, se coucher — par la tristesse même qu'il avait à les accomplir sans elle, comme ces initiales de Philibert le Beau que dans l'église de Brou¹, à cause du regret qu'elle avait de lui, Marguerite d'Autriche entrelaça partout aux siennes. Certains jours au lieu de rester chez lui, il allait prendre son déjeuner dans un restaurant assez voisin dont il avait apprécié autrefois la bonne cuisine et où maintenant il n'allait plus que pour une de ces raisons, à la fois mystiques et saugrenues, qu'on appelle romanesques ; c'est que ce restaurant (lequel existe encore) portait le même nom que la rue habitée par Odette : *Lapérouse*². Quelquefois^b, quand elle avait fait un court déplacement, ce n'est qu'après plusieurs jours qu'elle songeait à lui faire savoir qu'elle était revenue à Paris. Et elle lui disait tout simplement, sans plus prendre comme autrefois la précaution de se couvrir à tout hasard d'un petit morceau emprunté à la vérité, qu'elle venait d'y rentrer à l'instant même par le train du matin. Ces paroles étaient mensongères ; du moins pour Odette elles étaient mensongères, inconsistantes, n'ayant pas, comme si elles avaient été vraies, un point d'appui dans le souvenir de son arrivée à la gare ; même elle était empêchée de se les représenter au moment où elle les prononçait, par l'image contradictoire de ce qu'elle avait fait de tout différent au moment où elle prétendait être descendue du train. Mais dans l'esprit de Swann au

contraire ces paroles qui ne rencontraient aucun obstacle venaient s'incruster et prendre l'inamovibilité d'une vérité si indubitable que si un ami lui disait être venu par ce train et ne pas avoir vu Odette il était persuadé que c'était l'ami qui se trompait de jour ou d'heure, puisque son dire ne se conciliait pas avec les paroles d'Odette. Celles-ci ne lui eussent paru mensongères que s'il s'était d'abord défié qu'elles le fussent. Pour qu'il crût qu'elle mentait, un soupçon préalable était une condition nécessaire. C'était d'ailleurs aussi une condition suffisante. Alors tout ce que disait Odette lui paraissait suspect. L'entendait-il citer un nom, c'était certainement celui d'un de ses amants ; une fois cette supposition forgée, il passait des semaines à se désoler ; il s'aboucha même une fois avec une agence de renseignements pour savoir l'adresse, l'emploi du temps de l'inconnu qui ne le laisserait respirer que quand il serait parti en voyage, et dont il finit par apprendre que c'était un oncle d'Odette mort depuis vingt ans.

Bien qu'elle ne lui permît pas en général de la rejoindre dans des lieux publics disant que cela ferait jaser, il arrivait que dans une soirée où il était invité comme elle — chez Forcheville, chez le peintre, ou à un bal de charité dans un ministère — il se trouvât en même temps qu'elle. Il la voyait mais n'osait pas rester de peur de l'irriter en ayant l'air d'épier les plaisirs qu'elle prenait avec d'autres et qui — tandis qu'il rentrait solitaire, qu'il allait se coucher anxieux comme je devais l'être moi-même quelques années plus tard les soirs où il viendrait dîner à la maison, à Combray — lui semblaient illimités parce qu'il n'en avait pas vu la fin. Et une fois ou deux il connut par de tels soirs de ces joies qu'on serait tenté, si elles ne subissaient avec tant de violence le choc en retour de l'inquiétude brusquement arrêtée, d'appeler des joies calmes, parce qu'elles consistent en un apaisement : il était allé passer un instant à un raout chez le peintre et s'apprêtait à le quitter ; il y laissait Odette muée en une brillante étrangère, au milieu d'hommes à qui ses regards et sa gaieté, qui n'étaient pas pour lui, semblaient parler de quelque volupté qui serait goûtée là ou ailleurs (peut-être au « Bal des Incohérents' » où il tremblait qu'elle n'allât ensuite) et qui causait à Swann plus de jalousie que l'union charnelle même parce qu'il l'imaginait plus difficilement ; il était déjà prêt à passer la porte de l'atelier quand il

s'entendait rappeler par ces mots (qui en retranchant de la fête cette fin qui l'épouvantait, la lui rendaient rétrospectivement innocente, faisaient du retour d'Odette une chose non plus inconcevable et terrible, mais douce et connue et qui tiendrait à côté de lui, pareille à un peu de sa vie de tous les jours, dans sa voiture, et dépouillaient Odette elle-même de son apparence trop brillante et gaie, montraient que ce n'était qu'un déguisement qu'elle avait revêtu un moment, pour lui-même, non en vue de mystérieux plaisirs, et duquel elle était déjà lasse), par ces mots qu'Odette lui jetait, comme il était déjà sur le seuil : « Vous ne voudriez pas m'attendre cinq minutes, je vais partir, nous reviendrions ensemble, vous me ramèneriez chez moi ! »

Il est vrai qu'un jour Forcheville avait demandé à être ramené en même temps, mais comme arrivé devant la porte d'Odette il avait sollicité la permission d'entrer aussi, Odette lui avait répondu en montrant Swann : « Ah ! cela dépend de ce monsieur-là, demandez-lui. Enfin, entrez un moment si vous voulez, mais pas longtemps parce que je vous préviens qu'il aime causer tranquillement avec moi, et qu'il n'aime pas beaucoup qu'il y ait des visites quand il vient. Ah ! si vous connaissiez cet être-là autant que je le connais ! n'est-ce pas, *my love*, il n'y a que moi qui vous connaisse bien ? »

Et Swann était peut-être encore plus touché de la voir ainsi lui adresser en présence de Forcheville, non seulement ces paroles de tendresse, de prédilection, mais encore certaines critiques comme : « Je suis sûre que vous n'avez pas encore répondu à vos amis pour votre dîner de dimanche. N'y allez pas si vous ne voulez pas, mais soyez au moins poli », ou : « Avez-vous laissé seulement ici votre essai sur Ver Meer pour pouvoir l'avancer un peu demain ? Quel paresseux ! Je vous ferai travailler, moi ! », qui prouvaient qu'Odette se tenait au courant de ses invitations dans le monde et de ses études d'art, qu'ils avaient bien une vie à eux deux. Et en disant cela elle lui adressait un sourire au fond duquel il la sentait toute à lui.

Alors à ces moments-là, pendant qu'elle leur faisait de l'orangeade, tout d'un coup, comme quand un réflecteur mal réglé d'abord promène autour d'un objet, sur la muraille, de grandes ombres fantastiques qui viennent

ensuite se replier et s'anéantir en lui, toutes les idées terribles et mouvantes qu'il se faisait d'Odette s'évanouissaient, rejoignaient le corps charmant que Swann avait devant lui. Il avait le brusque soupçon que cette heure passée chez Odette, sous la lampe, n'était peut-être pas une heure factice, à son usage à lui (destinée à masquer cette chose effrayante et délicieuse à laquelle il pensait sans cesse sans pouvoir bien se la représenter, une heure de la vraie vie d'Odette, de la vie d'Odette quand lui n'était pas là), avec des accessoires de théâtre et des fruits de carton, mais était peut-être une heure pour de bon de la vie d'Odette que s'il n'avait pas été là, elle eût avancé à Forcheville le même fauteuil et lui eût versé non un breuvage inconnu, mais précisément cette orangeade que le monde habité par Odette n'était pas cet autre monde effroyable et surnaturel où il passait son temps à la situer et qui n'existait peut-être que dans son imagination, mais l'univers réel, ne dégagant aucune tristesse spéciale, comprenant cette table où il allait pouvoir écrire et cette boisson à laquelle il lui serait permis de goûter, tous ces objets qu'il contemplait avec autant de curiosité et d'admiration que de gratitude, car si en absorbant ses rêves ils l'en avaient délivré, eux en revanche s'en étaient enrichis, ils lui en montraient la réalisation palpable, et ils intéressaient son esprit, ils prenaient du relief devant ses regards en même temps qu'ils tranquillisaient son cœur. Ah ! si le destin avait permis qu'il pût n'avoir qu'une seule demeure¹ avec Odette et que chez elle il fût chez lui, si en demandant au domestique ce qu'il y avait à déjeuner, c'eût été le menu d'Odette qu'il avait appris en réponse, si quand Odette voulait aller le matin se promener avenue du Bois de Boulogne, son devoir de bon mari l'avait obligé, n'eût-il pas envie de sortir, à l'accompagner, portant son manteau quand elle avait trop chaud, et le soir après le dîner si elle avait envie de rester chez elle en déshabillé, s'il avait été forcé de rester là près d'elle, à faire ce qu'elle voudrait ; alors combien tous les riens de la vie de Swann qui lui semblaient si tristes, au contraire parce qu'ils auraient en même temps fait partie de la vie d'Odette auraient pris, même les plus familiers — et comme cette lampe, cette orangeade, ce fauteuil qui contenaient tant de rêve, qui matérialisaient tant de désir — une sorte de douceur surabondante et de densité mystérieuse.

Pourtant il se doutait bien que ce qu'il regrettait ainsi c'était un calme, une paix qui n'auraient pas été pour son amour une atmosphère favorable. Quand Odette cesserait d'être pour lui une créature toujours absente, regrettée, imaginaire quand le sentiment qu'il aurait pour elle ne serait plus ce même trouble mystérieux que lui causait la phrase de la sonate, mais de l'affection, de la reconnaissance quand s'établiraient entre eux des rapports normaux qui mettraient fin à sa folie et à sa tristesse, alors sans doute les actes de la vie d'Odette lui paraîtraient peu intéressants en eux-mêmes — comme il avait déjà eu plusieurs fois le soupçon qu'ils étaient, par exemple le jour où il avait lu à travers l'enveloppe la lettre adressée à Forcheville. Considérant son mal avec autant de sagacité que s'il se l'était inoculé pour en faire l'étude, il se disait que quand il serait guéri ce que pourrait faire Odette lui serait indifférent. Mais du sein de son état morbide, à vrai dire il redoutait à l'égal de la mort une telle guérison, qui eût été en effet la mort de tout ce qu'il était actuellement.

Après ces tranquilles soirées les soupçons de Swann étaient calmés ; il bénissait Odette et le lendemain^a, dès le matin, il faisait envoyer chez elle les plus beaux bijoux, parce que ces bontés de la veille avaient excité ou sa gratitude, ou le désir de les voir se renouveler, ou un paroxysme d'amour qui avait besoin de se dépenser.

Mais à d'autres moments sa douleur le reprenait, il s'imaginait qu'Odette était la maîtresse de Forcheville et que quand tous deux l'avaient vu, du fond du landau des Verdurin, au Bois, la veille de la fête de Chatou où il n'avait pas été invité, la prier vainement, avec cet air de désespoir qu'avait remarqué jusqu'à son cocher, de revenir avec lui, puis s'en retourner de son côté, seul et vaincu, elle avait dû avoir pour le désigner à Forcheville et lui dire : « Hein ! ce qu'il rage ! » les mêmes regards, brillants, malicieux, abaissés et sournois, que le jour où celui-ci avait chassé Saniette de chez les Verdurin.

Alors Swann la détestait. « Mais aussi, je suis trop bête, se disait-il, je paie avec mon argent le plaisir des autres. Elle fera tout de même bien de faire attention et de ne pas trop tirer sur la corde, car je pourrais bien ne plus rien donner du tout. En tous cas, renonçons provisoirement aux gentillesse^s supplémentaires ! Penser que pas

plus tard qu'hier, comme elle disait avoir envie d'assister à la saison de Bayreuth, j'ai eu la bêtise de lui proposer de louer un des jolis châteaux du roi de Bavière pour nous^a deux dans les environs¹. Et d'ailleurs elle n'a pas paru plus ravie que cela, elle n'a encore dit ni oui ni non ; espérons qu'elle refusera, grand Dieu ! Entendre du Wagner pendant quinze jours avec elle qui s'en soucie comme un poisson d'une pomme, ce serait gai ! » Et sa haine, tout comme son amour, ayant besoin de se manifester et d'agir, il se plaisait à pousser de plus en plus loin ses imaginations mauvaises, parce que, grâce aux perfidies qu'il prêtait à Odette, il la détestait davantage et pourrait si — ce qu'il cherchait à se figurer — elles se trouvaient être vraies, avoir une occasion de la punir et d'assouvir sur elle sa rage grandissante. Il alla ainsi jusqu'à supposer qu'il allait recevoir une lettre d'elle où elle lui demanderait de l'argent pour louer ce château près de Bayreuth, mais en le prévenant qu'il n'y pourrait pas venir, parce qu'elle avait promis à Forcheville et aux Verdurin de les inviter. Ah ! comme il eût aimé qu'elle pût avoir cette audace ! Quelle joie il aurait à refuser, à rédiger la réponse vengeresse dont il se complaisait à choisir, à énoncer tout haut les termes, comme s'il avait reçu la lettre en réalité !

Or, c'est ce qui arriva le lendemain même. Elle lui écrivit que les Verdurin et leurs amis avaient manifesté le désir d'assister à ces représentations de Wagner et que, s'il voulait bien lui envoyer cet argent, elle aurait enfin, après avoir été si souvent reçue chez eux, le plaisir de les inviter à son tour. De lui, elle ne disait pas un mot, il était sous-entendu que leur présence excluait la sienne.

Alors cette terrible réponse dont il avait arrêté chaque mot la veille sans oser espérer qu'elle pourrait servir jamais, il avait la joie de la lui faire porter. Hélas ! il sentait bien qu'avec l'argent qu'elle avait, ou qu'elle trouverait facilement, elle pourrait tout de même louer à Bayreuth puisqu'elle en avait envie, elle qui n'était pas capable de faire de différence entre Bach et Clapisson². Mais^b elle y vivrait malgré tout plus chichement. Pas moyen, comme s'il lui eût envoyé cette fois quelques billets de mille francs, d'organiser chaque soir, dans un château, de ces soupers fins après lesquels elle se serait peut-être passé la fantaisie — qu'il était possible qu'elle n'eût jamais eue encore — de tomber dans les bras de Forcheville. Et puis du moins,

ce voyage détesté, ce n'était pas lui, Swann, qui le paierait ! — Ah ! s'il avait pu l'empêcher ! si elle avait pu se fouler le pied avant^a de partir, si le cocher de la voiture qui l'emmènerait à la gare avait consenti^b, à n'importe quel prix, à la conduire dans un lieu où elle fût restée, quelque temps séquestrée, cette femme perfide, aux yeux émaillés par un sourire de complicité adressé à Forcheville, qu'Odette était pour Swann depuis quarante-huit heures !

Mais elle ne l'était jamais pour très longtemps ; au bout de quelques jours le regard luisant et fourbe perdait de son éclat et de sa duplicité, cette image d'une Odette exécrée disant à Forcheville : « Ce qu'il rage ! » commençait à pâlir, à s'effacer. Alors, progressivement reparaissait et s'élevait en brillant doucement, le visage de l'autre Odette, de celle qui adressait ainsi un sourire à Forcheville, mais un sourire où il n'y avait pour Swann que de la tendresse, quand elle disait : « Ne restez pas longtemps, car ce monsieur-là n'aime pas beaucoup que j'aie des visites quand il a envie d'être auprès de moi. Ah ! si vous connaissiez cet être-là autant que je le connais ! », ce même sourire qu'elle avait pour remercier Swann de quelque trait de sa délicatesse qu'elle prisait si fort, de quelque conseil qu'elle lui avait demandé dans une de ces circonstances graves où elle n'avait confiance qu'en lui.

Alors, à cette Odette-là, il se demandait comment il avait pu écrire cette lettre outrageante dont sans doute jusqu'ici elle ne l'eût pas cru capable, et qui avait dû le faire descendre du rang élevé, unique, que par sa bonté, sa loyauté, il avait conquis dans son estime. Il allait lui devenir moins cher, car c'était pour ces qualités-là, qu'elle ne trouvait ni à Forcheville ni à aucun autre, qu'elle l'aimait. C'était à cause d'elles qu'Odette lui témoignait si souvent une gentillesse qu'il comptait pour rien au moment où il était jaloux, parce qu'elle n'était pas une marque de désir, et prouvait même plutôt de l'affection que de l'amour, mais dont il recommençait à sentir l'importance au fur et à mesure que la détente spontanée de ses soupçons, souvent accentuée par la distraction que lui apportait une lecture d'art ou la conversation d'un ami, rendait sa passion moins exigeante de réciprocités.

Maintenant qu'après cette oscillation, Odette était naturellement revenue à la place d'où la jalousie de Swann l'avait un moment écartée, dans l'angle où il la trouvait

charmante, il se la figurait pleine de tendresse, avec un regard de consentement, si jolie ainsi, qu'il ne pouvait s'empêcher d'avancer les lèvres vers elle comme si elle avait été là et qu'il eût pu l'embrasser ; et il lui gardait de ce regard enchanteur et bon autant de reconnaissance que si elle venait de l'avoir réellement et si ce n'eût pas été seulement son imagination qui venait de le peindre pour donner satisfaction à son désir.

Comme il avait dû lui faire de la peine ! Certes il trouvait des raisons valables à son ressentiment contre elle, mais elles n'auraient pas suffi à le lui faire éprouver s'il ne l'avait pas autant aimée. N'avait-il pas eu des griefs aussi graves contre d'autres femmes, auxquelles il eût néanmoins volontiers rendu service aujourd'hui, étant contre elles sans colère parce qu'il ne les aimait plus ? S'il devait jamais un jour se trouver dans le même état d'indifférence vis-à-vis d'Odette, il comprendrait que c'était sa jalousie seule qui lui avait fait trouver quelque chose d'atroce, d'impardonnable, à ce désir, au fond si naturel, provenant d'un peu d'enfantillage et aussi d'une certaine délicatesse d'âme, de pouvoir à son tour, puisqu'une occasion s'en présentait, rendre des politesses aux Verdurin, jouer à la maîtresse de maison.

Il revenait à ce point de vue — opposé à celui de son amour et de sa jalousie et auquel il se plaçait quelquefois par une sorte d'équité intellectuelle et pour faire la part des diverses probabilités — d'où il essayait de juger Odette comme s'il ne l'avait pas aimée, comme si elle était pour lui une femme comme les autres, comme si la vie d'Odette n'avait pas été, dès qu'il n'était plus là, différente, tramée en cachette de lui, ourdie contre lui.

Pourquoi croire qu'elle goûterait là-bas avec Forcheville ou avec d'autres des plaisirs enivrants qu'elle n'avait pas connus auprès de lui et que seule sa jalousie forgeait de toutes pièces ? À Bayreuth comme à Paris, s'il arrivait que Forcheville pensât à lui, ce n'eût pu être que comme à quelqu'un qui comptait beaucoup dans la vie d'Odette, à qui il était obligé de céder la place, quand ils se rencontraient chez elle. Si Forcheville et elle triomphaient d'être là-bas malgré lui, c'est lui qui l'aurait voulu en cherchant inutilement à l'empêcher d'y aller, tandis que s'il avait approuvé son projet, d'ailleurs défendable, elle aurait eu l'air d'être là-bas d'après son avis, elle s'y serait

sentie envoyée, logée par lui, et le plaisir qu'elle aurait éprouvé à recevoir ces gens qui l'avaient tant reçue, c'est à Swann qu'elle en aurait su gré.

Et — au lieu qu'elle allait partir brouillée avec lui, sans l'avoir revu — s'il lui envoyait cet argent, s'il l'encourageait à ce voyage et s'occupait de le lui rendre agréable, elle allait accourir, heureuse, reconnaissante, et il aurait cette joie de la voir qu'il n'avait pas goûtée depuis près d'une semaine et que rien ne pouvait lui remplacer. Car sitôt que Swann pouvait se la représenter sans horreur, qu'il revoyait de la bonté dans son sourire, et que le désir de l'enlever à tout autre n'était plus ajouté par la jalousie à son amour, cet amour redevenait surtout un goût pour les sensations que lui donnait la personne d'Odette, pour le plaisir qu'il avait à admirer comme un spectacle ou à interroger comme un phénomène, le lever d'un de ses regards, la formation d'un de ses sourires, l'émission d'une intonation de sa voix. Et ce plaisir différent de tous les autres avait fini par créer en lui un besoin d'elle et qu'elle seule pouvait assouvir par sa présence ou ses lettres, presque aussi désintéressé, presque aussi artistique, aussi pervers, qu'un autre besoin qui caractérisait cette période nouvelle de la vie de Swann où à la sécheresse, à la dépression des années antérieures avait succédé une sorte de trop-plein spirituel, sans qu'il sût davantage à quoi il devait cet enrichissement inespéré de sa vie intérieure qu'une personne de santé délicate qui à partir d'un certain moment se fortifie, engraisse, et semble pendant quelque temps s'acheminer vers une complète guérison : cet autre besoin qui se développait aussi en dehors du monde réel, c'était celui d'entendre, de connaître de la musique.

Ainsi, par le chimisme même de son mal, après qu'il avait fait de la jalousie avec son amour, il recommençait à fabriquer de la tendresse, de la pitié pour Odette. Elle était redevenue l'Odette charmante et bonne. Il avait des remords d'avoir été dur pour elle. Il voulait qu'elle vînt près de lui et, auparavant, il voulait lui avoir procuré quelque plaisir, pour voir la reconnaissance pétir son visage et modeler son sourire.

Aussi Odette, sûre de le voir venir après quelques jours, aussi tendre et soumis qu'avant, lui demander une réconciliation, prenait-elle l'habitude de ne plus craindre de lui déplaire et même de l'irriter et lui refusait-elle,

quand cela lui était commode, les faveurs auxquelles il tenait le plus.

Peut-être ne savait-elle pas combien il avait été sincère vis-à-vis d'elle pendant la brouille, quand il lui avait dit qu'il ne lui enverrait pas d'argent et chercherait à lui faire du mal. Peut-être ne savait-elle pas davantage combien il l'était, vis-à-vis sinon d'elle, du moins de lui-même, en d'autres cas où dans l'intérêt de l'avenir de leur liaison, pour montrer à Odette qu'il était capable de se passer d'elle, qu'une rupture restait toujours possible, il décidait de rester quelque temps sans aller chez elle.

Parfois c'était après quelques jours où elle ne lui avait pas causé de souci nouveau ; et comme, des visites prochaines qu'il lui ferait, il savait qu'il ne pouvait tirer nulle bien grande joie mais plus probablement quelque chagrin qui mettait fin au calme où il se trouvait, il lui écrivait qu'étant très occupé il ne pourrait la voir aucun des jours qu'il lui avait dit. Or une lettre d'elle, se croisant avec la sienne, le priait précisément de déplacer un rendez-vous. Il se demandait pourquoi ; ses soupçons, sa douleur le reprenaient. Il ne pouvait plus tenir, dans l'état nouveau d'agitation où il se trouvait, l'engagement qu'il avait pris dans l'état antérieur de calme relatif, il courait chez elle et exigeait de la voir tous les jours suivants. Et même si elle ne lui avait pas écrit la première, si elle répondait seulement, en y acquiesçant, à sa demande d'une courte séparation, cela suffisait pour qu'il ne pût plus rester sans la voir. Car, contrairement au calcul de Swann, le consentement d'Odette avait tout changé en lui. Comme tous ceux qui possèdent une chose, pour savoir ce qui arriverait s'il cessait un moment de la posséder il avait ôté cette chose de son esprit, en y laissant tout le reste dans le même état que quand elle était là. Or l'absence d'une chose, ce n'est pas que cela, ce n'est pas un simple manque partiel, c'est un bouleversement de tout le reste, c'est un état nouveau qu'on ne peut prévoir dans l'ancien.

Mais d'autres fois au contraire^a — Odette était sur le point de partir en voyage — c'était après quelque petite querelle dont il choisissait le prétexte, qu'il se résolvait à ne pas lui écrire et à ne pas la revoir avant son retour, donnant ainsi les apparences, et demandant le bénéfice, d'une grande brouille qu'elle croirait peut-être définitive, à une séparation dont la plus longue part était inévitable

du fait du voyage et qu'il faisait commencer seulement un peu plus tôt. Déjà il se figurait Odette inquiète, affligée de n'avoir reçu ni visite ni lettre et cette image, en calmant sa jalousie, lui rendait facile de se déshabituer de la voir. Sans doute, par moments, tout au bout de son esprit où sa résolution la refoulait grâce à toute la longueur interposée des trois semaines de séparation acceptée, c'était avec plaisir qu'il considérait l'idée qu'il reverrait Odette à son retour ; mais c'était aussi avec si peu d'impatience, qu'il commençait à se demander s'il ne doublerait pas volontiers la durée d'une abstinence si facile. Elle ne datait encore que de trois jours, temps beaucoup moins long que celui qu'il avait souvent passé en ne voyant pas Odette, et sans l'avoir comme maintenant prémédité. Et pourtant voici qu'une légère contrariété ou un malaise physique — en l'incitant à considérer le moment présent comme un moment exceptionnel, en dehors de la règle, où la sagesse même admettrait d'accueillir l'apaisement qu'apporte un plaisir et de donner congé, jusqu'à la reprise utile de l'effort, à la volonté — suspendait l'action de celle-ci qui cessait d'exercer sa compression ; ou, moins que cela, le souvenir d'un renseignement qu'il avait oublié de demander à Odette, si elle avait décidé la couleur dont elle voulait faire repeindre sa voiture, ou pour une certaine valeur de bourse, si c'était des actions ordinaires ou privilégiées qu'elle désirait acquérir (c'était très joli^a de lui montrer qu'il pouvait rester sans la voir, mais si après ça la peinture était à refaire ou si les actions ne donnaient pas de dividende, il serait bien avancé), voici que comme un caoutchouc tendu qu'on lâche ou comme l'air dans une machine pneumatique qu'on entrouvre, l'idée de la revoir, des lointains où elle était maintenue, revenait d'un bond dans le champ du présent et des possibilités immédiates.

Elle y revenait^b sans plus trouver de résistance, et d'ailleurs si irrésistible que Swann avait eu bien moins de peine à sentir s'approcher un à un les quinze jours qu'il devait rester séparé d'Odette, qu'il n'en avait à attendre les dix minutes que son cocher mettait pour atteler la voiture qui allait l'emmener chez elle et qu'il passait dans des transports d'impatience et de joie où il ressaisissait mille fois pour lui prodiguer sa tendresse cette idée de la retrouver qui, par un retour si brusque, au moment où

il la croyait si loin, était de nouveau près de lui dans sa plus proche conscience. C'est qu'elle ne trouvait plus pour lui faire obstacle le désir de chercher sans plus tarder à lui résister, qui n'existait plus chez Swann depuis que, s'étant prouvé à lui-même — il le croyait du moins — qu'il en était si aisément capable, il ne voyait plus aucun inconvénient à ajourner un essai de séparation qu'il était certain maintenant de mettre à exécution dès qu'il le voudrait. C'est aussi que cette idée de la revoir revenait parée pour lui d'une nouveauté, d'une séduction, douée d'une virulence que l'habitude avait émoussées, mais qui s'étaient retrempées dans cette privation non de trois jours mais de quinze (car la durée d'un renoncement doit se calculer, par anticipation, sur le terme assigné), et de ce qui jusque-là eût été un plaisir attendu qu'on sacrifie aisément, avait fait un bonheur inespéré contre lequel on est sans force. C'est enfin qu'elle y revenait embellie par l'ignorance où était Swann de ce qu'Odette avait pu penser, faire peut-être, en voyant qu'il ne lui avait pas donné signe de vie, si bien que ce qu'il allait trouver c'était la révélation passionnante d'une Odette presque inconnue.

Mais elle, de même qu'elle avait cru que son refus d'argent n'était qu'une feinte, ne voyait qu'un prétexte dans le renseignement que Swann venait lui demander sur la voiture à repeindre ou la valeur à acheter. Car elle ne reconstituait pas les diverses phases de ces crises qu'il traversait et, dans l'idée qu'elle s'en faisait, elle omettait d'en comprendre le mécanisme, ne croyant qu'à ce qu'elle connaissait d'avance, à la nécessaire, à l'infailible et toujours identique terminaison. Idée incomplète — d'autant plus profonde peut-être — si on la jugeait du point de vue de Swann qui eût sans doute trouvé qu'il était incompris d'Odette, comme un morphinomane ou un tuberculeux, persuadés qu'ils ont été arrêtés, l'un par un événement extérieur au moment où il allait se délivrer de son habitude invétérée, l'autre par une indisposition accidentelle au moment où il allait être enfin rétabli, se sentent incompris du médecin qui n'attache pas la même importance qu'eux à ces prétendues contingences, simples déguisements selon lui, revêtus, pour redevenir sensibles à ses malades, par le vice et l'état morbide qui, en réalité, n'ont pas cessé de peser incurablement sur eux tandis qu'ils berçaient des rêves de sagesse ou de guérison. Et de fait,

l'amour de Swann en était arrivé à ce degré où le médecin et, dans certaines affections, le chirurgien le plus audacieux, se demandent si priver un malade de son vice ou lui ôter son mal, est encore raisonnable ou même possible.

Certes l'étendue de cet amour, Swann n'en avait pas une conscience directe. Quand il cherchait à le mesurer, il lui arrivait parfois qu'il semblât diminué, presque réduit à rien ; par exemple, le peu de goût, presque le dégoût que lui avaient inspiré, avant qu'il aimât Odette, ses traits expressifs, son teint sans fraîcheur, lui revenait à certains jours. « Vraiment il y a progrès sensible, se disait-il le lendemain ; à voir exactement les choses, je n'avais presque aucun plaisir hier à être dans son lit : c'est curieux, je la trouvais même laide. » Et certes, il était sincère, mais son amour s'étendait bien au-delà des régions du désir physique. La personne même d'Odette n'y tenait plus une grande place. Quand du regard il rencontrait sur sa table la photographie d'Odette, ou quand elle venait le voir, il avait peine à identifier la figure de chair ou de bristol avec le trouble douloureux et constant qui habitait en lui. Il se disait presque avec étonnement : « C'est elle », comme si tout d'un coup on nous montrait extériorisée devant nous une de nos maladies et que nous ne la trouvions pas ressemblante à ce que nous souffrons. « Elle », il essayait de se demander ce que c'était ; car c'est une ressemblance de l'amour et de la mort, plutôt que celles, si vagues, que l'on redit toujours, de nous faire interroger plus avant, dans la peur que sa réalité se dérobe, le mystère de la personnalité. Et cette maladie^a qu'était l'amour de Swann avait tellement multiplié, il était si étroitement mêlé à toutes les habitudes de Swann, à tous ses actes, à sa pensée, à sa santé, à son sommeil, à sa vie, même à ce qu'il désirait pour après sa mort, il ne faisait tellement plus qu'un avec lui, qu'on n'aurait pas pu l'arracher de lui sans le détruire lui-même à peu près tout entier : comme on dit en chirurgie, son amour n'était plus opérable.

Par cet amour Swann avait été tellement détaché de tous les intérêts, que quand par hasard il retournait dans le monde en se disant que ses relations, comme une monture élégante qu'elle n'aurait pas d'ailleurs su estimer très exactement, pouvaient lui rendre à lui-même un peu de prix aux yeux d'Odette (et ç'aurait peut-être été vrai en

effet si elles n'avaient été avilies par cet amour même, qui pour Odette dépréciait toutes les choses qu'il touchait par le fait qu'il semblait les proclamer moins précieuses), il y éprouvait, à côté de la détresse d'être dans des lieux, au milieu de gens qu'elle ne connaissait pas, le plaisir désintéressé qu'il aurait pris à un roman ou à un tableau où sont peints les divertissements d'une classe oisive, comme, chez lui, il se complaisait à considérer le fonctionnement de sa vie domestique, l'élégance de sa garde-robe et de sa livrée, le bon placement de ses valeurs, de la même façon qu'à lire dans Saint-Simon, qui était un de ses auteurs favoris, la mécanique des journées, le menu des repas de Mme de Maintenon, ou l'avarice avisée et le grand train de Lulli¹. Et dans la faible mesure où ce détachement n'était pas absolu, la raison de ce plaisir nouveau que goûtait Swann, c'était de pouvoir émigrer un moment dans les rares parties de lui-même restées presque étrangères à son amour, à son chagrin. À cet égard cette personnalité, que lui attribuait ma grand-tante, de « fils Swann », distincte de sa personnalité plus individuelle de Charles Swann, était celle où il se plaisait maintenant le mieux. Un jour que, pour l'anniversaire de la princesse de Parme (et parce qu'elle pouvait souvent être indirectement agréable à Odette en lui faisant avoir des places pour des galas, des jubilés), il avait voulu lui envoyer des fruits, ne sachant pas trop comment les commander, il en avait chargé une cousine de sa mère qui, ravie de faire une commission pour lui, lui avait écrit, en lui rendant compte, qu'elle n'avait pas pris tous les fruits au même endroit, mais les raisins chez Crapote dont c'est la spécialité, les fraises chez Jauret, les poires chez Chevet² où elles étaient plus belles, etc., « chaque fruit visité et examiné un par un par moi ». Et en effet, par les remerciements de la princesse, il avait pu juger du parfum des fraises et du moelleux des poires^a. Mais surtout le « chaque fruit visité et examiné un par un par moi » avait été un apaisement à sa souffrance, en emmenant sa conscience dans une région où il se rendait rarement, bien qu'elle lui appartînt comme héritier d'une famille de riche et bonne bourgeoisie où s'étaient conservés héréditairement, tout prêts à être mis à son service dès qu'il le souhaitait, la connaissance des « bonnes adresses » et l'art de savoir bien faire une commande.

Certes, il avait trop longtemps oublié qu'il était le « fils Swann » pour ne pas ressentir, quand il le redevenait un moment, un plaisir plus vif que ceux qu'il eût pu éprouver le reste du temps et sur lesquels il était blasé ; et si l'amabilité des bourgeois, pour lesquels il restait surtout cela, était moins vive que celle de l'aristocratie (mais plus flatteuse d'ailleurs, car chez eux du moins elle ne se sépare jamais de la considération), une lettre d'altesse, quelques divertissements princiers qu'elle lui proposât, ne pouvait lui être aussi agréable que celle qui lui demandait d'être témoin, ou seulement d'assister à un mariage dans la famille de vieux amis de ses parents, dont les uns avaient continué à le voir — comme mon grand-père qui, l'année précédente, l'avait invité au mariage de ma mère — et dont certains autres le connaissaient personnellement à peine mais se croyaient des devoirs de politesse envers le fils, envers le digne successeur de feu M. Swann.

Mais, par les intimités^a déjà anciennes qu'il avait parmi eux, les gens du monde, dans une certaine mesure, faisaient aussi partie de sa maison, de son domestique et de sa famille. Il se sentait, à considérer ses brillantes amitiés, le même appui hors de lui-même, le même confort, qu'à regarder les belles terres, la belle argenterie, le beau linge de table, qui lui venaient des siens. Et la pensée que s'il tombait chez lui frappé d'une attaque ce serait tout naturellement le duc de Chartres, le prince de Reuss, le duc de Luxembourg¹ et le baron de Charlus que son valet^b de chambre courrait chercher, lui apportait la même consolation qu'à notre vieille Françoise de savoir qu'elle serait ensevelie dans des draps fins à elle, marqués, non reprisés (ou si finement que cela ne donnait qu'une plus haute idée du soin de l'ouvrière), linceul de l'image fréquente duquel elle tirait une certaine satisfaction, sinon de bien-être, au moins d'amour-propre. Mais surtout, comme dans toutes celles de ses actions et de ses pensées qui se rapportaient à Odette, Swann était constamment dominé et dirigé par le sentiment inavoué qu'il lui était, peut-être pas moins cher, mais moins agréable à voir que quiconque, que le plus ennuyeux fidèle des Verdurin, — quand il se reportait à un monde pour qui il était l'homme exquis par excellence, qu'on faisait tout pour attirer, qu'on se désolait de ne pas voir, il recommençait à croire à l'existence d'une vie plus heureuse, presque à

en éprouver l'appétit, comme il arrive à un malade alité depuis des mois, à la diète, et qui aperçoit dans un journal le menu d'un déjeuner officiel ou l'annonce d'une croisière en Sicile.

S'il était obligé de donner des excuses aux gens du monde pour ne pas leur faire de visites, c'était de lui en faire qu'il cherchait à s'excuser auprès d'Odette. Encore les payait-il (se demandant à la fin du mois, pour peu qu'il eût un peu abusé de sa patience et fût allé souvent la voir, si c'était assez de lui envoyer quatre mille francs), et pour chacune trouvait un prétexte, un présent à lui apporter, un renseignement dont elle avait besoin, M. de Charlus qu'il avait rencontré allant chez elle et qui avait exigé qu'il l'accompagnât. Et à défaut d'aucun, il priait M. de Charlus de courir chez elle¹, de lui dire comme spontanément, au cours de la conversation, qu'il se rappelait avoir à parler à Swann, qu'elle voulût bien lui faire demander de passer tout de suite chez elle ; mais le plus souvent Swann attendait en vain et M. de Charlus lui disait le soir que son moyen n'avait pas réussi. De sorte que si elle faisait maintenant de fréquentes absences, même à Paris, quand elle y restait, elle le voyait peu, et elle qui, quand elle l'aimait^a, lui disait : « Je suis toujours libre » et « Qu'est-ce que l'opinion des autres peut me faire ? », maintenant, chaque fois qu'il voulait la voir, elle invoquait les convenances ou prétextait des occupations. Quand il parlait d'aller à une fête de charité, à un vernissage, à une première où elle serait, elle lui disait qu'il voulait afficher leur liaison, qu'il la traitait comme une fille. C'est au point que pour tâcher de n'être pas partout privé de la rencontrer, Swann qui savait qu'elle connaissait et affectionnait beaucoup mon grand-oncle Adolphe dont il avait été lui-même l'ami, alla le voir un jour dans son petit appartement de la rue de Bellechasse afin de lui demander d'user de son influence sur Odette. Comme elle prenait toujours, quand elle parlait à Swann de mon oncle, des airs poétiques, disant : « Ah ! lui, ce n'est pas comme toi, c'est une si belle chose, si grande, si jolie, que son amitié pour moi ! Ce n'est pas lui qui me considérerait assez peu pour vouloir se montrer avec moi dans tous les lieux publics », Swann fut embarrassé et ne savait pas à quel ton il devait se hausser pour parler d'elle à mon oncle. Il posa d'abord l'excellence *a priori* d'Odette, l'axiome de

sa supra-humanité séraphique, la révélation de ses vertus indémontrables et dont la notion ne pouvait dériver de l'expérience. « Je veux parler avec vous. Vous, vous savez quelle femme au-dessus de toutes les femmes, quel être adorable, quel ange est Odette. Mais vous savez ce que c'est que la vie de Paris. Tout le monde ne connaît pas Odette sous le jour où nous la connaissons vous et moi. Alors il y a des gens qui trouvent que je joue un rôle un peu ridicule ; elle ne peut même pas admettre que je la rencontre dehors, au théâtre. Vous, en qui elle a tant de confiance, ne pourriez-vous lui dire quelques mots pour moi, lui assurer qu'elle s'exagère le tort qu'un salut de moi lui cause ? »

Mon oncle conseilla à Swann de rester un peu sans voir Odette qui ne l'en aimerait que plus, et à Odette de laisser Swann la retrouver partout où cela lui plairait. Quelques jours après, Odette disait à Swann qu'elle venait d'avoir une déception en voyant que mon oncle était pareil à tous les hommes : il venait d'essayer de la prendre de force. Elle calma Swann qui au premier moment voulait aller provoquer mon oncle^a, mais il refusa de lui serrer la main quand il le rencontra. Il regretta d'autant plus cette brouille avec mon oncle Adolphe qu'il avait espéré, s'il l'avait revu quelquefois et avait pu causer en toute confiance avec lui, tâcher de tirer au clair certains bruits relatifs à la vie qu'Odette avait menée autrefois à Nice. Or mon oncle Adolphe y passait l'hiver. Et Swann pensait que c'était même peut-être là qu'il avait connu Odette. Le peu qui avait échappé à quelqu'un devant lui, relativement à un homme qui aurait été l'amant d'Odette, avait bouleversé Swann. Mais les choses qu'il aurait, avant de les connaître, trouvé le plus affreux d'apprendre et le plus impossible de croire, une fois qu'il les savait, elles étaient incorporées à tout jamais à sa tristesse, il les admettait, il n'aurait plus pu comprendre qu'elles n'eussent pas été. Seulement chacune opérait sur l'idée qu'il se faisait de sa maîtresse une retouche ineffaçable. Il crut même comprendre une fois que cette légèreté des mœurs d'Odette qu'il n'eût pas soupçonnée, était assez connue, et qu'à Bade et à Nice, quand elle y passait jadis plusieurs mois, elle avait eu une sorte de notoriété galante. Il chercha, pour les interroger, à se rapprocher de certains viveurs ; mais ceux-ci savaient qu'il connaissait Odette ;

et puis il avait peur de les faire penser de nouveau à elle, de les mettre sur ses traces. Mais lui à qui jusque-là rien n'aurait pu paraître aussi fastidieux que tout ce qui se rapportait à la vie cosmopolite de Bade ou de Nice, apprenant qu'Odette avait peut-être fait autrefois la fête dans ces villes de plaisir, sans qu'il dût jamais arriver à savoir si c'était seulement pour satisfaire à des besoins d'argent que grâce à lui elle n'avait plus, ou à des caprices qui pouvaient renaître, maintenant il se penchait avec une angoisse impuissante, aveugle et vertigineuse vers l'abîme sans fond où étaient allées s'engloutir ces années du début du Septennat¹ pendant lesquelles on passait l'hiver sur la promenade des Anglais, l'été sous les tilleuls de Bade, et il leur trouvait une profondeur douloureuse mais magnifique comme celle que leur eût prêtée un poète ; et il eût mis à reconstituer les petits faits de la chronique de la Côte d'Azur d'alors, si elle avait pu l'aider à comprendre quelque chose du sourire ou des regards — pourtant si honnêtes et si simples — d'Odette, plus de passion que l'esthéticien qui interroge les documents subsistant de la Florence du XV^e siècle pour tâcher d'entrer plus avant dans l'âme de la Primavera, de la bella Vanna, ou de la Vénus, de Botticelli². Souvent sans lui rien dire il la regardait, il songeait ; elle lui disait : « Comme tu as l'air triste ! » Il n'y avait pas bien longtemps encore, de l'idée qu'elle était une créature bonne, analogue aux meilleures qu'il eût connues, il avait passé à l'idée qu'elle était une femme entretenue ; inversement il lui était arrivé depuis de revenir de l'Odette de Crécy, peut-être trop connue des fêtards, des hommes à femmes, à ce visage d'une expression parfois si douce, à cette nature si humaine. Il se disait : « Qu'est-ce que cela veut dire qu'à Nice tout le monde sache qui est Odette de Crécy ? Ces réputations-là, même vraies, sont faites avec les idées des autres » ; il pensait que cette légende — fût-elle authentique — était extérieure à Odette, n'était pas en elle comme une personnalité irréductible et malfaisante ; que la créature qui avait pu être amenée à mal faire, c'était une femme aux bons yeux, au cœur plein de pitié pour la souffrance, au corps docile qu'il avait tenu, qu'il avait serré dans ses bras et manié, une femme qu'il pourrait arriver un jour à posséder toute, s'il réussissait à se rendre indispensable à elle. Elle était là, souvent fatiguée, le visage

vidé pour un instant de la préoccupation fébrile et joyeuse des choses inconnues qui faisaient souffrir Swann ; elle écartait ses cheveux avec ses mains ; son front, sa figure paraissaient plus larges ; alors, tout d'un coup, quelque pensée simplement humaine, quelque bon sentiment comme il en existe dans toutes les créatures, quand dans un moment de repos ou de repliement elles sont livrées à elles-mêmes, jaillissait de ses yeux comme un rayon jaune. Et aussitôt tout son visage s'éclairait comme une campagne grise, couverte de nuages qui soudain s'écartent, pour sa transfiguration, au moment du soleil couchant. La vie qui était en Odette à ce moment-là, l'avenir même qu'elle semblait rêveusement regarder, Swann aurait pu les partager avec elle ; aucune agitation mauvaise ne semblait y avoir laissé de résidu. Si rares qu'ils devinssent, ces moments-là ne furent pas inutiles. Par le souvenir Swann reliait ces parcelles, abolissait les intervalles, coulait comme en or une Odette de bonté et de calme pour laquelle il fit plus tard (comme on le verra dans la deuxième partie de cet ouvrage) des sacrifices que l'autre Odette n'eût pas obtenus. Mais que ces moments étaient rares, et que maintenant il la voyait peu ! Même^a pour leur rendez-vous du soir, elle ne lui disait qu'à la dernière minute si elle pourrait le lui accorder, car, comptant qu'elle le trouverait toujours libre, elle voulait d'abord être certaine que personne d'autre ne lui proposerait de venir. Elle alléguait qu'elle était obligée d'attendre une réponse de la plus haute importance pour elle, et même si après qu'elle avait fait venir Swann des amis demandaient à Odette, quand la soirée était déjà commencée, de les rejoindre au théâtre ou à souper, elle faisait un bond joyeux et s'habillait à la hâte. Au^b fur et à mesure qu'elle avançait dans sa toilette, chaque mouvement qu'elle faisait rapprochait Swann du moment où il faudrait la quitter, où elle s'enfuirait d'un élan irrésistible ; et quand, enfin prête, plongeant une dernière fois dans son miroir ses regards tendus et éclairés par l'attention, elle remettait un peu de rouge à ses lèvres, fixait une mèche sur son front et demandait son manteau de soirée bleu ciel avec des glands d'or, Swann avait l'air si triste qu'elle ne pouvait réprimer un geste d'impatience et disait : « Voilà comme tu me remercies de t'avoir gardé jusqu'à la dernière minute. Moi qui croyais avoir fait quelque chose de gentil.

C'est bon à savoir pour une autre fois ! » Parfois, au risque de la fâcher, il se promettait de chercher à savoir où elle était allée, il rêvait d'une alliance avec Forcheville qui peut-être aurait pu le renseigner. D'ailleurs quand il savait avec qui elle passait la soirée, il était bien rare qu'il ne pût pas découvrir dans toutes ses relations à lui quelqu'un qui connaissait, fût-ce indirectement, l'homme avec qui elle était sortie et pouvait facilement en obtenir tel ou tel renseignement. Et tandis qu'il écrivait à un de ses amis pour lui demander de chercher à éclaircir tel ou tel point, il éprouvait le repos de cesser de se poser ses questions sans réponses et de transférer à un autre la fatigue d'interroger. Il est vrai que Swann n'était guère plus avancé quand il avait certains renseignements. Savoir ne permet pas toujours d'empêcher, mais du moins les choses que nous savons, nous les tenons, sinon entre nos mains, du moins dans notre pensée où nous les disposons à notre gré, ce qui nous donne l'illusion d'une sorte de pouvoir sur elles. Il était heureux toutes les fois où M. de Charlus était avec Odette. Entre M. de Charlus et elle, Swann savait qu'il ne pouvait rien se passer, que quand M. de Charlus sortait avec elle c'était par amitié pour lui et qu'il ne ferait pas difficulté à lui raconter ce qu'elle avait fait. Quelquefois elle avait déclaré si catégoriquement à Swann qu'il lui était impossible de le voir un certain soir, elle avait l'air de tenir tant à une sortie, que Swann attachait une véritable importance à ce que M. de Charlus fût libre de l'accompagner. Le lendemain, sans oser poser beaucoup de questions à M. de Charlus, il le contraignait, en ayant l'air de ne pas bien comprendre ses premières réponses, à lui en donner de nouvelles, après chacune desquelles il se sentait plus soulagé, car il apprenait bien vite qu'Odette avait occupé sa soirée aux plaisirs les plus innocents. « Mais comment, mon petit Mémé, je ne comprends pas bien..., ce n'est pas en sortant de chez elle que vous êtes allés au musée Grévin ? Vous étiez allés ailleurs d'abord. Non ? Oh ! que c'est drôle ! Vous ne savez pas comme vous m'amusez, mon petit Mémé. Mais quelle drôle d'idée elle a eue d'aller ensuite au Chat Noir', c'est bien une idée d'elle... Non ? c'est vous. C'est curieux. Après tout ce n'est pas une mauvaise idée, elle devait y connaître beaucoup de monde ? Non ? elle n'a parlé à personne ? C'est extraordinaire. Alors vous êtes restés là

comme cela tous les deux tout seuls ? Je vois d'ici cette scène. Vous êtes gentil, mon petit Mémé, je vous aime bien. » Swann se sentait soulagé. Pour lui à qui il était arrivé, en causant avec des indifférents qu'il écoutait à peine, d'entendre quelquefois certaines phrases (celle-ci par exemple : « J'ai vu hier Mme de Crécy, elle était avec un monsieur que je ne connais pas »), phrases qui aussitôt dans le cœur de Swann passaient à l'état solide, s'y durcissaient comme une incrustation, le déchiraient, n'en bougeaient plus, qu'ils étaient doux au contraire ces mots : « Elle ne connaissait personne, elle n'a parlé à personne », comme ils circulaient aisément en lui, qu'ils étaient fluides, faciles, respirables ! Et pourtant au bout d'un instant il se disait qu'Odette devait le trouver bien ennuyeux pour que ce fussent là les plaisirs qu'elle préférerait à sa compagnie. Et leur insignifiance, si elle le rassurait, lui faisait pourtant de la peine comme une trahison.

Même quand il ne pouvait savoir où elle était allée, il lui aurait suffi pour calmer l'angoisse qu'il éprouvait alors, et contre laquelle la présence d'Odette, la douceur d'être auprès d'elle était le seul spécifique (un spécifique qui à la longue aggravait le mal avec bien des remèdes, mais du moins calmait momentanément la souffrance), il lui aurait suffi, si Odette l'avait seulement permis, de rester chez elle tant qu'elle ne serait pas là, de l'attendre jusqu'à cette heure du retour dans l'apaisement de laquelle seraient venues se confondre les heures qu'un prestige, un maléfice lui avaient fait croire différentes des autres. Mais elle ne le voulait pas ; il revenait chez lui ; il se forçait en chemin à former divers projets, il cessait de songer à Odette ; même il arrivait, tout en se déshabillant, à rouler en lui des pensées assez joyeuses ; c'est le cœur plein de l'espoir d'aller le lendemain voir quelque chef-d'œuvre qu'il se mettait au lit et éteignait sa lumière ; mais, dès que, pour se préparer à dormir, il cessait d'exercer sur lui-même une contrainte dont il n'avait même pas conscience tant elle était devenue habituelle, au même instant un frisson glacé refluaient en lui et il se mettait à sangloter. Il ne voulait même pas savoir pourquoi, s'essuyait les yeux, se disait en riant : « C'est charmant, je deviens névropathe. » Puis il ne pouvait penser sans une grande lassitude que le lendemain il faudrait

recommencer de chercher à savoir ce qu'Odette avait fait, à mettre en jeu des influences pour tâcher de la voir. Cette nécessité d'une activité sans trêve, sans variété, sans résultats, lui était si cruelle qu'un jour, apercevant une grosseur sur son ventre, il ressentit une véritable joie à la pensée qu'il avait peut-être une tumeur mortelle, qu'il n'allait plus avoir à s'occuper de rien, que c'était la maladie qui allait le gouverner, faire de lui son jouet, jusqu'à la fin prochaine. Et en effet si, à cette époque, il lui arriva souvent sans se l'avouer de désirer la mort, c'était pour échapper moins à l'acuité de ses souffrances qu'à la monotonie de son effort.

Et pourtant il aurait voulu vivre jusqu'à l'époque où il ne l'aimerait plus, où elle n'aurait aucune raison de lui mentir et où il pourrait enfin apprendre d'elle si le jour où il était allé la voir dans l'après-midi, elle était ou non couchée avec Forcheville. Souvent pendant quelques jours, le soupçon qu'elle aimait quelqu'un d'autre le détournait de se poser cette question relative à Forcheville, la lui rendait presque indifférente, comme ces formes nouvelles d'un même état maladif qui semblent momentanément nous avoir délivrés des précédentes. Même il y avait des jours où il n'était tourmenté par aucun soupçon. Il se croyait guéri. Mais le lendemain matin, au réveil, il sentait à la même place la même douleur dont, la veille pendant la journée, il avait comme dilué la sensation dans le torrent des impressions différentes. Mais elle n'avait pas bougé de place. Et même, c'était l'acuité de cette douleur qui avait réveillé Swann.

Comme Odette ne lui donnait⁴ aucun renseignement sur ces choses si importantes qui l'occupaient tant chaque jour (bien qu'il eût assez vécu pour savoir qu'il n'y en a jamais d'autres que les plaisirs), il ne pouvait pas chercher longtemps de suite à les imaginer, son cerveau fonctionnait à vide ; alors il passait son doigt sur ses paupières fatiguées comme il aurait essuyé le verre de son lorgnon, et cessait entièrement de penser. Il surnageait pourtant à cet inconnu certaines occupations qui réapparaissaient de temps en temps, vaguement rattachées par elle à quelque obligation envers des parents éloignés ou des amis d'autrefois, qui, parce qu'ils étaient les seuls qu'elle lui citait souvent comme l'empêchant de le voir, paraissaient à Swann former le cadre fixe, nécessaire, de la vie d'Odette. À cause

du ton dont elle lui disait de temps à autre « Le jour où je vais avec mon amie à l'Hippodrome », si, s'étant senti malade et ayant pensé : « Peut-être Odette voudrait bien passer chez moi », il se rappelait brusquement que c'était justement ce jour-là, il se disait : « Ah ! non, ce n'est pas la peine de lui demander de venir, j'aurais dû y penser plus tôt, c'est le jour où elle va avec son amie à l'Hippodrome. Réserveons-nous pour ce qui est possible ; c'est inutile de s'user à proposer des choses inacceptables et refusées d'avance. » Et ce devoir qui incombait à Odette d'aller à l'Hippodrome et devant lequel Swann s'inclinait ainsi ne lui paraissait pas seulement inéluctable ; mais ce caractère de nécessité dont il était empreint semblait rendre plausible et légitime tout ce qui de près ou de loin se rapportait à lui. Si, Odette dans la rue ayant reçu d'un passant un salut qui avait éveillé la jalousie de Swann, elle répondait aux questions de celui-ci en rattachant l'existence de l'inconnu à un des deux ou trois grands devoirs dont elle lui parlait, si, par exemple, elle disait : « C'est un monsieur qui était dans la loge de mon amie avec qui je vais à l'Hippodrome », cette explication calmait les soupçons de Swann, qui en effet trouvait inévitable que l'amie eût d'autres invités qu'Odette dans sa loge à l'Hippodrome, mais n'avait jamais cherché ou réussi à se les figurer. Ah^a ! comme il eût aimé la connaître, l'amie qui allait à l'Hippodrome, et qu'elle l'y emmenât avec Odette ! Comme il aurait donné toutes ses relations pour n'importe quelle personne qu'avait l'habitude de voir Odette, fût-ce une manucure ou une demoiselle de magasin ! Il eût fait pour elles plus de frais que pour des reines. Ne lui auraient-elles pas fourni, dans ce qu'elles contenaient de la vie d'Odette, le seul calmant efficace pour ses souffrances ? Comme il aurait couru avec joie passer les journées chez telle de ces petites gens avec lesquelles Odette gardait des relations, soit par intérêt, soit par simplicité véritable ! Comme il eût volontiers élu domicile à jamais au cinquième étage de telle maison sordide et enviée où Odette ne l'emmenait pas et où, s'il y avait habité avec la petite couturière retirée dont il eût volontiers fait semblant d'être l'amant, il aurait presque chaque jour reçu sa visite ! Dans ces quartiers presque populaires, quelle existence modeste, abjecte, mais douce, mais nourrie de calme et de bonheur, il eût accepté de vivre indéfiniment !

Il arrivait encore parfois, quand, ayant rencontré Swann, elle voyait s'approcher d'elle quelqu'un qu'il ne connaissait pas, qu'il pût remarquer sur le visage d'Odette cette tristesse qu'elle avait eue le jour où il était venu pour la voir pendant que Forcheville était là. Mais c'était rare ; car les jours où, malgré tout ce qu'elle avait à faire et la crainte de ce que penserait le monde, elle arrivait à voir Swann, ce qui dominait maintenant dans son attitude était l'assurance : grand contraste, peut-être revanche inconsciente ou réaction naturelle de l'émotion craintive qu'aux premiers temps où elle l'avait connu, elle éprouvait auprès de lui, et même loin de lui, quand elle commençait une lettre par ces mots : « Mon ami, ma main tremble si fort que je peux à peine écrire » (elle le prétendait du moins et un peu de cet émoi devait être sincère pour qu'elle désirât d'en feindre davantage). Swann lui plaisait alors. On ne tremble jamais que pour soi, que pour ceux qu'on aime. Quand notre bonheur n'est plus dans leurs mains, de quel calme, de quelle aisance, de quelle hardiesse on jouit auprès d'eux ! En lui parlant, en lui écrivant, elle n'avait plus de ces mots par lesquels elle cherchait à se donner l'illusion qu'il lui appartenait, faisant naître les occasions de dire « mon », « mien », quand il s'agissait de lui : « Vous êtes mon bien, c'est le parfum de notre amitié, je le garde », de lui parler de l'avenir, de la mort même, comme d'une seule chose pour eux deux. Dans ce temps-là, à tout ce qu'il disait, elle répondait avec admiration : « Vous, vous ne serez jamais comme tout le monde » ; elle regardait sa longue tête un peu chauve, dont les gens^a qui connaissaient les succès de Swann pensaient : « Il n'est pas régulièrement beau, si vous voulez, mais il est chic : ce toupet, ce monocle, ce sourire ! », et, plus curieuse peut-être de connaître ce qu'il était que désireuse d'être sa maîtresse, elle disait : « Si je pouvais savoir ce qu'il y a dans cette tête-là ! »

Maintenant, à toutes les paroles de Swann elle répondait d'un ton parfois irrité, parfois indulgent : « Ah ! tu ne seras donc jamais comme tout le monde ! » Elle regardait cette tête qui n'était qu'un peu plus vieillie par le souci (mais dont maintenant tous pensaient, en vertu de cette même aptitude qui permet de découvrir les intentions d'un morceau symphonique dont on a lu le programme, et les ressemblances d'un enfant quand on connaît sa parenté :

« Il n'est pas positivement laid si vous voulez, mais il est ridicule ; ce monocle, ce toupet, ce sourire ! », réalisant dans leur imagination suggestionnée la démarcation immatérielle qui sépare à quelques mois de distance une tête d'amant de cœur et une tête de cocu), elle disait : « Ah ! si je pouvais changer, rendre raisonnable ce qu'il y a dans cette tête-là. » Toujours prêt à croire ce qu'il souhaitait, si seulement les manières d'être d'Odette avec lui laissaient place au doute, il se jetait avidement sur cette parole : « Tu le peux si tu le veux », lui disait-il.

Et il tâchait de lui montrer que l'apaiser, le diriger, le faire travailler, serait une noble tâche à laquelle ne demandaient qu'à se vouer d'autres femmes qu'elle, entre les mains desquelles il est vrai^a d'ajouter que la noble tâche ne lui eût paru plus qu'une indiscrete et insupportable usurpation de sa liberté. « Si elle ne m'aimait pas un peu, se disait-il, elle ne souhaiterait pas de me transformer. Pour me transformer, il faudra qu'elle me voie davantage. » Ainsi trouvait-il dans ce reproche qu'elle lui faisait, comme une preuve d'intérêt, d'amour peut-être ; et en effet, elle lui en donnait maintenant si peu qu'il était obligé de considérer comme telles les défenses qu'elle lui faisait d'une chose ou d'une autre. Un jour, elle lui déclara qu'elle n'aimait pas son cocher, qu'il lui montait peut-être la tête contre elle, qu'en tous cas il n'était pas avec lui de l'exactitude et de la déférence qu'elle voulait. Elle sentait qu'il désirait lui entendre dire : « Ne le prends plus pour venir chez moi », comme il aurait désiré un baiser. Comme elle était de bonne humeur, elle^b le lui dit ; il fut attendri. Le soir, causant avec M. de Charlus^c avec qui il avait la douceur de pouvoir parler d'elle ouvertement (car les moindres propos qu'il tenait, même aux personnes qui ne la connaissaient pas, se rapportaient en quelque manière à elle), il lui dit : « Je crois pourtant qu'elle m'aime ; elle est si gentille pour moi, ce que je fais ne lui est certainement pas indifférent. » Et si, au moment d'aller chez elle, montant dans sa voiture avec un ami qu'il devait laisser en route, l'autre lui disait : « Tiens, ce n'est pas Lorédan qui est sur le siège ? », avec quelle^d joie mélancolique Swann lui répondait : « Oh ! sapristi non ! je te dirai, je ne peux pas prendre Lorédan quand je vais rue La Pérouse. Odette n'aime pas que je prenne Lorédan, elle ne le trouve^e pas bien pour moi ;

enfin que veux-tu, les femmes, tu sais ! je sais que ça lui déplairait beaucoup. Ah bien oui ! je n'aurais eu qu'à prendre Rémi ! j'en aurais eu une histoire ! »

Ces nouvelles façons indifférentes, distraites, irritables, qui étaient maintenant celles d'Odette avec lui, certes Swann en souffrait ; mais il ne connaissait pas sa souffrance ; comme c'était progressivement, jour par jour, qu'Odette s'était refroidie à son égard, ce n'est qu'en mettant en regard de ce qu'elle était aujourd'hui ce qu'elle avait été au début, qu'il aurait pu sonder la profondeur du changement qui s'était accompli. Or ce changement c'était sa profonde, sa secrète blessure qui lui faisait mal jour et nuit, et dès qu'il sentait que ses pensées allaient un peu trop près d'elle, vivement il les dirigeait d'un autre côté de peur de trop souffrir. Il se disait bien d'une façon abstraite : « Il fut un temps où Odette m'aimait davantage », mais jamais il ne revoyait ce temps. De même qu'il y avait dans son cabinet une commode qu'il s'arrangeait à ne pas regarder, qu'il faisait un crochet pour éviter en entrant et en sortant, parce que dans un tiroir étaient serrés le chrysanthème qu'elle lui avait donné le premier soir^a où il l'avait reconduite, les lettres où elle disait : « Que n'y avez-vous oublié aussi votre cœur, je ne vous aurais pas laissé le reprendre » et « À quelque heure^b du jour et de la nuit que vous ayez besoin de moi, faites-moi signe et disposez de ma vie », de même il y avait en lui une place dont il ne laissait jamais approcher son esprit, lui faisant faire s'il le fallait le détour d'un long raisonnement pour qu'il n'eût pas à passer devant elle : c'était celle où vivait le souvenir des jours heureux.

Mais sa si précautionneuse prudence fut déjouée un soir qu'il était allé dans le monde.

C'était chez la marquise de Saint-Euverte¹, à la dernière^c, pour cette année-là, des soirées où elle faisait entendre des artistes qui lui servaient ensuite pour ses concerts de charité. Swann, qui avait voulu successivement aller à toutes les précédentes et n'avait pu s'y résoudre, avait reçu, tandis qu'il s'habillait pour se rendre à celle-ci, la visite du baron de Charlus qui venait lui offrir de retourner avec lui chez la marquise, si sa compagnie devait l'aider à s'y ennuyer un peu moins, à s'y trouver moins triste. Mais Swann lui avait répondu :

« Vous ne doutez pas du plaisir que j'aurais à être avec vous. Mais le plus grand plaisir que vous puissiez me faire, c'est d'aller plutôt voir Odette. Vous savez l'excellente influence que vous avez sur elle. Je crois qu'elle ne sort pas ce soir avant d'aller chez son ancienne couturière où du reste elle sera sûrement contente que vous l'accompagniez. En tous cas vous la trouveriez chez elle avant. Tâchez de la distraire et aussi de lui parler raison. Si vous pouviez arranger quelque chose pour demain qui lui plaise et que nous pourrions faire tous les trois ensemble... Tâchez aussi de poser des jalons pour cet été, si elle avait envie de quelque chose, d'une croisière que nous ferions tous les trois, que sais-je ? Quant à ce soir, je ne compte pas la voir ; maintenant si elle le désirait ou si vous trouviez un joint, vous n'avez qu'à m'envoyer un mot chez Mme de Saint-Euverte jusqu'à minuit, et après chez moi. Merci de tout ce que vous faites pour moi, vous savez comme je vous aime. »

Le baron lui promit d'aller faire la visite qu'il désirait après qu'il l'aurait conduit jusqu'à la porte de l'hôtel Saint-Euverte, où Swann arriva tranquilisé par la pensée que M. de Charlus passerait la soirée rue La Pérouse, mais dans un état de mélancolique indifférence à toutes les choses qui ne touchaient pas Odette, et en particulier aux choses mondaines, qui leur donnait le charme de ce qui, n'étant plus un but pour notre volonté, nous apparaît en soi-même. Dès sa descente de voiture, au premier plan de ce résumé fictif de leur vie domestique que les maîtresses de maison prétendent offrir à leurs invités les jours de cérémonie et où elles cherchent à respecter la vérité du costume et celle du décor, Swann prit plaisir à voir les héritiers des « tigres¹ » de Balzac, les grooms, suivants ordinaires de la promenade, qui, chapeautés et bottés, restaient dehors devant l'hôtel sur le sol de l'avenue, ou devant les écuries, comme des jardiniers auraient été rangés à l'entrée de leurs parterres. La disposition particulière qu'il avait toujours eue à chercher des analogies entre les êtres vivants et les portraits des musées s'exerçait encore mais d'une façon plus constante et plus générale ; c'est la vie mondaine tout entière, maintenant qu'il en était détaché, qui se présentait à lui comme une suite de tableaux. Dans le vestibule où autrefois, quand il était un mondain, il entraînait enveloppé

dans son pardessus pour en sortir en frac, mais sans savoir ce qui s'y était passé, étant par la pensée, pendant les quelques instants qu'il y séjournait, ou bien encore dans la fête qu'il venait de quitter, ou bien déjà dans la fête où on allait l'introduire, pour la première fois il remarqua, réveillée par l'arrivée inopinée d'un invité aussi tardif, la meute éparse, magnifique et désœuvrée des grands valets de pied qui dormaient çà et là sur des banquettes et des coffres et qui, soulevant leurs nobles profils aigus de lévriers, se dressèrent et, rassemblés, formèrent le cercle autour de lui.

L'un d'eux, d'aspect particulièrement féroce^a et assez semblable à l'exécuteur dans certains tableaux de la Renaissance qui figurent des supplices, s'avança vers lui d'un air implacable pour lui prendre ses affaires. Mais la dureté de son regard d'acier était compensée par la douceur de ses gants de fil, si bien qu'en approchant de Swann il semblait témoigner du mépris pour sa personne et des égards pour son chapeau. Il le prit avec un soin auquel l'exactitude de sa pointure donnait quelque chose de méticuleux et une délicatesse que rendait presque touchante l'appareil de sa force. Puis il le passa à un de ses aides, nouveau et timide, qui exprimait l'effroi qu'il ressentait en roulant en tous sens des regards furieux et montrait l'agitation d'une bête captive dans les premières heures de sa domesticité.

À quelques pas, un grand gaillard en livrée rêvait, immobile, sculptural, inutile, comme ce guerrier purement décoratif qu'on voit dans les tableaux les plus tumultueux de Mantegna¹, songer, appuyé sur son bouclier, tandis qu'on se précipite et qu'on s'égorge à côté de lui ; détaché du groupe de ses camarades qui s'empressaient autour de Swann, il semblait aussi résolu à se désintéresser de cette scène, qu'il suivait vaguement de ses yeux glauques et cruels, que si c'eût été le massacre des Innocents ou le martyre de saint Jacques. Il semblait^b précisément appartenir à cette race disparue — ou qui peut-être n'exista jamais que dans le retable de San Zeno^c et les fresques des Eremitani où Swann l'avait approchée et où elle rêve encore — issue de la fécondation d'une statue antique par quelque modèle padouan du Maître ou quelque Saxon d'Albert Dürer². Et les mèches de ses cheveux roux crespelés par la nature, mais collés par la brillantine, étaient

largement traitées comme elles sont dans la sculpture grecque qu'étudiait sans cesse le peintre de Mantoue, et qui, si dans la création elle ne figure que l'homme, sait du moins tirer de ses simples formes des richesses si variées et comme empruntées à toute la nature vivante, qu'une chevelure, par l'enroulement lisse et les becs aigus de ses boucles, ou dans la superposition du triple et fleurissant diadème de ses tresses, a l'air à la fois d'un paquet d'algues, d'une nichée de colombes, d'un bandeau de jacinthes et d'une torsade de serpents.

D'autres encore, colossaux aussi, se tenaient sur les degrés d'un escalier monumental que leur présence décorative et leur immobilité marmoréenne auraient pu faire nommer comme celui du Palais ducal : « l'Escalier des Géants¹ » et dans lequel Swann s'engagea avec la tristesse de penser qu'Odette ne l'avait jamais gravi. Ah ! avec quelle joie au contraire il eût grimpé les étages noirs, malodorants et casse-cou de la petite couturière retirée, dans le « cinquième » de laquelle il aurait été si heureux de payer plus cher qu'une avant-scène hebdomadaire à l'Opéra le droit de passer la soirée quand Odette y venait, et même les autres jours, pour pouvoir parler d'elle, vivre avec les gens qu'elle avait l'habitude de voir quand il n'était pas là et qui à cause de cela lui paraissaient recéler, de la vie de sa maîtresse, quelque chose de plus réel, de plus inaccessible et de plus mystérieux. Tandis que dans cet escalier pestilentiel et désiré de l'ancienne couturière, comme il n'y en avait pas un second pour le service, on voyait le soir devant chaque porte une boîte au lait vide et sale préparée sur le paillason, dans l'escalier magnifique et dédaigné que Swann montait à ce moment, d'un côté et de l'autre², à des hauteurs différentes, devant chaque anfractuosité que faisait dans le mur la fenêtre de la loge ou la porte d'un appartement, représentant le service intérieur qu'ils dirigeaient et en faisant hommage aux invités, un concierge, un majordome, un argentier (braves gens qui vivaient le reste de la semaine un peu indépendants dans leur domaine, y dinaient chez eux comme de petits boutiquiers et seraient peut-être demain au service bourgeois d'un médecin ou d'un industriel), attentifs à ne pas manquer aux recommandations qu'on leur avait faites avant de leur laisser endosser la livrée éclatante qu'ils ne revêtaient qu'à de rares intervalles et

dans laquelle ils ne se sentaient pas très à leur aise, se tenaient sous l'arcature de leur portail avec un éclat pompeux tempéré de bonhomie populaire, comme des saints dans leur niche ; et un énorme suisse, habillé comme à l'église, frappait les dalles de sa canne au passage de chaque arrivant. Parvenu en haut de l'escalier le long duquel l'avait suivi un domestique à face blême, avec une petite queue de cheveux, noués d'un catogan, derrière la tête, comme un sacristain de Goya¹ ou un tabellion du répertoire, Swann passa devant un bureau où des valets, assis comme des notaires devant de grands registres, se levèrent et inscrivirent son nom. Il traversa alors un petit vestibule qui — tel que certaines pièces aménagées par leur propriétaire pour servir de cadre à une seule œuvre d'art, dont elles tirent leur nom, et d'une nudité voulue, ne contiennent rien d'autre — exhibait à son entrée, comme quelque précieuse effigie de Benvenuto Cellini² représentant un homme de guet, un jeune valet de pied, le corps légèrement fléchi en avant, dressant sur son hausse-col rouge une figure plus rouge encore d'où s'échappaient des torrents de feu, de timidité et de zèle, et qui, perçant les tapisseries d'Aubusson tendues devant le salon où on écoutait la musique, de son regard impétueux, vigilant, éperdu, avait l'air, avec une impassibilité militaire ou une foi surnaturelle — allégorie de l'alarme, incarnation de l'attente, commémoration du branle-bas — d'épier, ange ou vigie, d'une tour de donjon ou de cathédrale, l'apparition de l'ennemi ou l'heure du Jugement. Il ne restait plus à Swann qu'à pénétrer dans la salle du concert dont un huissier chargé de chaînes lui ouvrit les portes en s'inclinant, comme il lui aurait remis les clefs d'une ville. Mais il pensait à la maison où il aurait pu se trouver en ce moment même, si Odette l'avait permis, et le souvenir entrevu d'une boîte au lait vide sur un paillason lui serra le cœur.

Swann retrouva rapidement le sentiment de la laideur masculine, quand, au-delà de la tenture de tapisserie, au spectacle des domestiques succéda celui des invités³. Mais cette laideur même de visages, qu'il connaissait pourtant si bien, lui semblait neuve depuis que leurs traits — au lieu d'être pour lui des signes pratiquement utilisables à l'identification de telle personne qui lui avait représenté jusque-là un faisceau de plaisirs à poursuivre, d'ennuis à

éviter ou de politesses à rendre — reposaient, coordonnés seulement par des rapports esthétiques, dans l'autonomie de leurs lignes. Et en ces hommes, au milieu desquels Swann se trouva enserré, il n'était pas jusqu'aux monocles¹ que beaucoup portaient (et qui, autrefois, auraient tout au plus permis à Swann de dire qu'ils portaient un monocle), qui, déliés maintenant de signifier une habitude, la même pour tous, ne lui apparussent chacun avec une sorte d'individualité. Peut-être parce qu'il ne regarda le général de Froberville et le marquis de Bréauté qui causaient dans l'entrée que comme deux personnages dans un tableau, alors qu'ils avaient été longtemps pour lui les amis utiles qui l'avaient présenté au Jockey et assisté dans des duels, le monocle du général, resté entre ses paupières comme un éclat d'obus dans sa figure vulgaire, balafrée et triomphale, au milieu du front qu'il éborgnait comme l'œil unique du cyclope, apparut à Swann comme une blessure monstrueuse qu'il pouvait être glorieux d'avoir reçue, mais qu'il était indécent d'exhiber ; tandis que celui que M. de Bréauté ajoutait, en signe de festivité, aux gants gris perle², au « gibus », à la cravate blanche et substituait au binocle familial (comme faisait Swann lui-même) pour aller dans le monde, portait, collé à son revers, comme une préparation d'histoire naturelle sous un microscope, un regard infinitésimal et grouillant d'amabilité, qui ne cessait de sourire à la hauteur des plafonds, à la beauté des fêtes, à l'intérêt des programmes et à la qualité des rafraîchissements.

« Tiens, vous voilà, mais il y a des éternités qu'on ne vous a vu », dit à Swann le général qui, remarquant ses traits tirés et en concluant que c'était peut-être une maladie grave qui l'éloignait du monde, ajouta : « Vous avez bonne mine, vous savez ! » pendant que M. de Bréauté demandait : « Comment, vous, mon cher, qu'est-ce que vous pouvez bien faire ici ? » à un romancier mondain qui venait d'installer au coin de son œil un monocle, son seul organe d'investigation psychologique et d'impitoyable analyse, et répondit d'un air important et mystérieux, en roulant l'r :

« J'observe. »

Le monocle du marquis de Forestelle était minuscule, n'avait aucune bordure et obligeant à une crispation incessante et douloureuse l'œil où il s'incrustait comme

un cartilage superflu dont la présence est inexplicable et la matière recherchée, il donnait au visage du marquis une délicatesse mélancolique, et le faisait juger par les femmes comme capable de grands chagrins d'amour. Mais celui de M. de Saint-Candé, entouré d'un gigantesque anneau, comme Saturne, était le centre de gravité d'une figure qui s'ordonnait à tout moment par rapport à lui, dont le nez frémissant et rouge et la bouche lippue et sarcastique tâchaient par leurs grimaces d'être à la hauteur des feux roulants d'esprit dont étincelait le disque de verre, et se voyait préférer aux plus beaux regards du monde par des jeunes femmes snobs et dépravées qu'il faisait rêver de charmes artificiels et d'un raffinement de volupté ; et cependant, derrière le sien, M. de Palancy qui, avec sa grosse tête de carpe aux yeux ronds, se déplaçait lentement au milieu des fêtes, en desserrant d'instant en instant ses mandibules comme pour chercher son orientation, avait l'air de transporter seulement avec lui un fragment accidentel, et peut-être purement symbolique, du vitrage de son aquarium, partie destinée à figurer le tout, qui rappela à Swann, grand admirateur des *Vices* et des *Vertus* de Giotto à Padoue, cet Injuste à côté duquel un rameau feuillu évoque les forêts où se cache son repaire¹.

Swann s'était avancé², sur l'insistance de Mme de Saint-Euverte, et pour entendre un air d'*Orphée*³ qu'exécutait un flûtiste, s'était mis dans un coin où il avait malheureusement comme seule perspective deux dames déjà mûres assises l'une à côté de l'autre, la marquise de Cambremer et la vicomtesse de Franquetot, lesquelles, parce qu'elles étaient cousines, passaient leur temps dans les soirées, portant leurs sacs et suivies de leurs filles, à se chercher comme dans une gare et n'étaient tranquilles que quand elles avaient marqué, par leur éventail ou leur mouchoir, deux places voisines : Mme de Cambremer, comme elle avait⁴ très peu de relations, étant d'autant plus heureuse d'avoir une compagne, Mme de Franquetot, qui était au contraire très lancée, trouvant quelque chose d'élégant, d'original, à montrer à toutes ses belles connaissances qu'elle leur préférait une dame obscure avec qui elle avait en commun des souvenirs de jeunesse. Plein d'une mélancolique ironie, Swann les regardait écouter l'intermède de piano (*Saint François parlant aux oiseaux* de Liszt⁴) qui avait succédé à l'air de flûte, et suivre le jeu

vertigineux du virtuose, Mme de Franquetot anxieusement, les yeux éperdus comme si les touches sur lesquelles il courait avec agilité avaient été une suite de trapèzes d'où il pouvait tomber d'une hauteur de quatre-vingts mètres, et non sans lancer à sa voisine des regards d'étonnement, de dénégation qui signifiaient : « Ce n'est pas croyable, je n'aurais jamais pensé qu'un homme pût faire cela », Mme de Cambremer, en femme qui a reçu une forte éducation musicale, battant la mesure avec sa tête transformée en balancier de métronome dont l'amplitude et la rapidité d'oscillations d'une épaule à l'autre étaient devenues telles (avec cette espèce d'égarement et d'abandon du regard qu'ont les douleurs qui ne se connaissent plus ni ne cherchent à se maîtriser et disent « Que voulez-vous ! ») qu'à tout moment elle accrochait avec ses solitaires les pattes de son corsage et était obligée de redresser les raisins noirs qu'elle avait dans les cheveux, sans cesser pour cela d'accélérer le mouvement. De l'autre côté de Mme de Franquetot, mais un peu en avant, était la marquise de Gallardon, occupée à sa pensée favorite, l'alliance qu'elle avait avec les Guermantes et d'où elle tirait pour le monde et pour elle-même beaucoup de gloire avec quelque honte, les plus brillants d'entre eux la tenant un peu à l'écart, peut-être parce qu'elle était ennuyeuse, ou parce qu'elle était méchante, ou parce qu'elle était d'une branche inférieure, ou peut-être sans aucune raison. Quand elle se trouvait auprès de quelqu'un qu'elle ne connaissait pas, comme en ce moment auprès de Mme de Franquetot, elle souffrait que la conscience qu'elle avait de sa parenté avec les Guermantes ne pût se manifester extérieurement en caractères visibles comme ceux qui, dans les mosaïques des églises byzantines, placés les uns au-dessous des autres, inscrivent en une colonne verticale, à côté d'un saint personnage, les mots qu'il est censé prononcer. Elle songeait en ce moment qu'elle n'avait jamais reçu une invitation ni une visite de sa jeune cousine la princesse des Laumes, depuis six ans que celle-ci était mariée. Cette pensée la remplissait de colère, mais aussi de fierté ; car, à force de dire aux personnes qui s'étonnaient de ne pas la voir chez Mme des Laumes, que c'est parce qu'elle aurait été exposée à y rencontrer la princesse Mathilde ! — ce que sa famille ultralégitimiste ne lui aurait jamais

pardonné —, elle avait fini par croire que c'était en effet la raison pour laquelle elle n'allait pas chez sa jeune cousine. Elle se rappelait pourtant qu'elle avait demandé plusieurs fois à Mme des Laumes comment elle pourrait faire pour la rencontrer, mais ne se le rappelait que confusément et d'ailleurs neutralisait et au-delà ce souvenir un peu humiliant en murmurant : « Ce n'est tout de même pas à moi à faire les premiers pas, j'ai vingt ans de plus qu'elle. » Grâce à la vertu de ces paroles intérieures, elle rejetait fièrement en arrière ses épaules détachées de son buste et sur lesquelles sa tête posée presque horizontalement faisait penser à la tête « rapportée » d'un orgueilleux faisan qu'on sert sur une table avec toutes ses plumes. Ce n'est pas qu'elle ne fût par nature courtaude, hommasse et boulotte ; mais les camouflets l'avaient redressée comme ces arbres qui, nés dans une mauvaise position au bord d'un précipice, sont forcés de croître en arrière pour garder leur équilibre. Obligée, pour se consoler de ne pas être tout à fait l'égale des autres Guermantes, de se dire sans cesse que c'était par intransigeance de principes et fierté qu'elle les voyait peu, cette pensée avait fini par modeler son corps et par lui enfanter une sorte de prestance qui passait aux yeux des bourgeoises pour un signe de race et troublait quelquefois d'un désir fugitif le regard fatigué des hommes de cercle. Si on avait fait subir à la conversation de Mme de Gallardon ces analyses qui en relevant la fréquence plus ou moins grande de chaque terme permettent de découvrir la clef d'un langage chiffré, on se fût rendu compte qu'aucune expression, même la plus usuelle, n'y revenait aussi souvent que « chez mes cousins de Guermantes », « chez ma tante de Guermantes », « la santé d'Elzéar de Guermantes », « la baignoire de ma cousine de Guermantes ». Quand on lui parlait d'un personnage illustre, elle répondait que sans le connaître personnellement elle l'avait rencontré mille fois chez sa tante de Guermantes, mais elle répondait cela d'un ton si glacial et d'une voix si sourde qu'il était clair que si elle ne le connaissait pas personnellement c'était en vertu de tous les principes indéracinables et entêtés auxquels ses épaules touchaient en arrière, comme à ces échelles sur lesquelles les professeurs de gymnastique vous font étendre pour vous développer le thorax.

Or, la princesse des Laumes, qu'on ne se serait pas attendu à voir chez Mme de Saint-Euverte, venait précisément d'arriver. Pour montrer qu'elle ne cherchait pas à faire sentir dans un salon, où elle ne venait que par condescendance, la supériorité de son rang, elle était entrée en effaçant les épaules là même où il n'y avait aucune foule à fendre et personne à laisser passer, restant exprès dans le fond, de l'air d'y être à sa place, comme un roi qui fait la queue à la porte d'un théâtre tant que les autorités n'ont pas été prévenues qu'il est là ; et, bornant simplement son regard — pour ne pas avoir l'air de signaler sa présence et de réclamer des égards — à la considération d'un dessin du tapis ou de sa propre jupe, elle se tenait debout à l'endroit qui lui avait paru le plus modeste (et d'où elle savait bien qu'une exclamation ravie de Mme de Saint-Euverte allait la tirer dès que celle-ci l'aurait aperçue), à côté de Mme de Cambremer qui lui était inconnue. Elle observait la mimique de sa voisine mélomane, mais ne l'imitait pas. Ce n'est pas que, pour une fois qu'elle venait passer cinq minutes chez Mme de Saint-Euverte, la princesse des Laumes n'eût souhaité, pour que la politesse qu'elle lui faisait comptât double, se montrer le plus aimable possible^a. Mais par nature, elle avait horreur de ce qu'elle appelait « les exagérations » et tenait à montrer qu'elle « n'avait pas à » se livrer à des manifestations qui n'allaient pas avec le « genre » de la coterie où elle vivait, mais qui pourtant d'autre part ne laissaient pas de l'impressionner, à la faveur de cet esprit d'imitation voisin de la timidité que développe chez les gens les plus sûrs d'eux-mêmes l'ambiance d'un milieu nouveau, fût-il inférieur. Elle commençait à se demander si cette gesticulation n'était pas rendue nécessaire par le morceau qu'on jouait et qui ne rentrait peut-être pas dans le cadre de la musique qu'elle avait entendue jusqu'à ce jour, si s'abstenir n'était pas faire preuve d'incompréhension à l'égard de l'œuvre et d'inconvenance vis-à-vis de la maîtresse de la maison : de sorte que pour exprimer par une « cote mal taillée » ses sentiments contradictoires, tantôt elle se contentait de remonter la bride de ses épaulettes ou d'assurer dans ses cheveux blonds les petites boules de corail ou d'émail rose, givrées de diamant, qui lui faisaient une coiffure simple et charmante, en examinant avec une froide curiosité sa fougueuse voisine, tantôt de

son éventail elle battait pendant un instant la mesure, mais, pour ne pas abdiquer son indépendance, à contretemps. Le pianiste ayant terminé le morceau de Liszt et ayant commencé un prélude de Chopin, Mme de Cambremer lança à Mme de Franquetot un sourire attendri de satisfaction compétente et d'allusion au passé. Elle avait appris dans sa jeunesse à caresser les phrases, au long col sinueux et démesuré, de Chopin, si libres, si flexibles, si tactiles, qui commencent par chercher et essayer leur place en dehors et bien loin de la direction de leur départ, bien loin du point où on avait pu espérer qu'atteindrait leur attouchement, et qui ne se jouent dans cet écart de fantaisie que pour revenir plus délibérément — d'un retour plus prémédité, avec plus de précision, comme sur un cristal qui résonnerait jusqu'à faire crier — vous frapper au cœur.

Vivant dans une famille provinciale qui avait peu de relations, n'allant guère au bal, elle s'était grisée dans la solitude de son manoir, à ralentir, à précipiter la danse de tous ces couples imaginaires, à les égrener comme des fleurs, à quitter un moment le bal pour entendre le vent souffler dans les sapins, au bord du lac, et à y voir tout d'un coup s'avancer, plus différent de tout ce qu'on a jamais rêvé que ne sont les amants de la terre, un mince jeune homme à la voix un peu chantante, étrangère et fausse, en gants blancs. Mais aujourd'hui la beauté démodée de cette musique semblait défraîchie¹. Privée depuis quelques années de l'estime des connaisseurs, elle avait perdu son honneur et son charme, et ceux mêmes dont le goût est mauvais n'y trouvaient plus qu'un plaisir inavoué et médiocre. Mme de Cambremer² jeta un regard furtif derrière elle. Elle savait que sa jeune bru (pleine de respect pour sa nouvelle famille, sauf en ce qui touchait les choses de l'esprit sur lesquelles, sachant jusqu'à l'harmonie et jusqu'au grec, elle avait des lumières spéciales) méprisait Chopin et souffrait quand elle en entendait jouer. Mais loin de la surveillance de cette wagnérienne qui était plus loin avec un groupe de personnes de son âge, Mme de Cambremer se laissait aller à des impressions délicieuses. La princesse des Laumes les éprouvait aussi. Sans être par nature douée pour la musique, elle avait reçu il y a quinze ans les leçons qu'un professeur de piano du faubourg Saint-Germain, femme

de génie qui avait été à la fin de sa vie réduite à la misère, avait recommencé, à l'âge de soixante-dix ans, à donner aux filles et aux petites-filles de ses anciennes élèves. Elle était morte aujourd'hui. Mais sa méthode, son beau son, renaissaient parfois sous les doigts de ses élèves, même de celles qui étaient devenues pour le reste des personnes médiocres, avaient abandonné la musique et n'ouvraient presque plus jamais un piano. Aussi Mme des Laumes put-elle secouer la tête, en pleine connaissance de cause, avec une appréciation juste de la façon dont le pianiste jouait ce prélude qu'elle savait par cœur. La fin de la phrase commencée chanta d'elle-même sur ses lèvres. Et elle murmura « C'est toujours *charmant* », avec un double *ch* au commencement du mot qui était une marque de délicatesse et dont elle sentait ses lèvres si romanesquement froissées comme une belle fleur, qu'elle harmonisa instinctivement son regard avec elles en lui donnant à ce moment-là une sorte de sentimentalité et de vague. Cependant Mme de Gallardon était en train de se dire qu'il était fâcheux qu'elle n'eût que bien rarement l'occasion de rencontrer la princesse des Laumes, car elle souhaitait lui donner une leçon en ne répondant pas à son salut. Elle ne savait pas que sa cousine fût là. Un mouvement de tête de Mme de Franquetot la lui découvrit. Aussitôt elle se précipita vers elle en dérangeant tout le monde ; mais désireuse de garder un air hautain et glacial qui rappelât à tous qu'elle ne désirait pas avoir de relations avec une personne chez qui on pouvait se trouver nez à nez avec la princesse Mathilde, et au-devant de qui elle n'avait pas à aller car elle n'était pas « sa contemporaine », elle voulut pourtant compenser cet air de hauteur et de réserve par quelque propos qui justifîât sa démarche et forçât la princesse à engager la conversation ; aussi une fois arrivée près de sa cousine, Mme de Gallardon, avec un visage dur, une main tendue comme une carte forcée, lui dit : « Comment va ton mari ? » de la même voix soucieuse que si le prince avait été gravement malade. La princesse, éclatant d'un rire qui lui était particulier et qui était destiné à la fois à montrer aux autres qu'elle se moquait de quelqu'un et aussi à se faire paraître plus jolie en concentrant les traits de son visage autour de sa bouche animée et de son regard brillant, lui répondit :

« Mais le mieux du monde ! »

Et elle rit encore. Cependant tout en redressant sa taille et refroidissant sa mine, inquiète encore pourtant de l'état du prince, Mme de Gallardon dit à sa cousine :

« Oriane (ici Mme des Laumes regarda d'un air étonné et rieur un tiers invisible vis-à-vis duquel elle semblait tenir à attester qu'elle n'avait jamais autorisé Mme de Gallardon à l'appeler par son prénom), je tiendrais beaucoup à ce que tu viennes un moment demain soir chez moi entendre un quintette avec clarinette de Mozart¹. Je voudrais avoir ton appréciation. »

Elle semblait non pas adresser une invitation, mais demander un service, et avoir besoin de l'avis de la princesse sur le quintette de Mozart, comme si ç'avait été un plat de la composition d'une nouvelle cuisinière sur les talents de laquelle il lui eût été précieux de recueillir l'opinion d'un gourmet.

« Mais je connais ce quintette, je peux te dire tout de suite... que je l'aime !

— Tu sais, mon mari n'est pas bien, son foie..., cela lui ferait grand plaisir de te voir », reprit Mme de Gallardon, faisant maintenant à la princesse une obligation de charité de paraître à sa soirée.

La princesse n'aimait pas à dire aux gens qu'elle ne voulait pas aller chez eux. Tous les jours elle écrivait son regret d'avoir été privée — par une visite inopinée de sa belle-mère, par une invitation de son beau-frère, par l'Opéra, par une partie de campagne — d'une soirée à laquelle elle n'aurait jamais songé à se rendre. Elle donnait ainsi à beaucoup de gens la joie de croire qu'elle était de leurs relations, qu'elle eût été volontiers chez eux, qu'elle n'avait été empêchée de le faire que par les contretemps princiers qu'ils étaient flattés de voir entrer en concurrence avec leur soirée. Puis, faisant partie de cette spirituelle coterie des Guermantes où survivait quelque chose de l'esprit alerte, dépouillé de lieux communs et de sentiments convenus, qui descend de Mérimée et a trouvé sa dernière expression dans le théâtre de Meilhac et Halévy², elle l'adaptait même aux rapports sociaux, le transposait jusque dans sa politesse qui s'efforçait d'être positive, précise, de se rapprocher de l'humble vérité. Elle ne développait pas longuement à une maîtresse de maison l'expression du désir qu'elle avait d'aller à sa soirée ; elle trouvait plus aimable de lui exposer quelques petits

faits d'où dépendrait qu'il lui fût ou non possible de s'y rendre.

« Écoute, je vais te dire, dit-elle à Mme de Gallardon, il faut demain soir que j'aille chez une amie qui m'a demandé mon jour depuis longtemps. Si elle nous emmène au théâtre, il n'y aura pas, avec la meilleure volonté, possibilité que j'aille chez toi ; mais si nous restons chez elle, comme je sais que nous serons seuls, je pourrai la quitter.

— Tiens, tu as vu ton ami M. Swann ?

— Mais non, cet amour de Charles, je ne savais pas qu'il fût là, je vais tâcher qu'il me voie.

— C'est drôle qu'il aille même chez la mère Saint-Euverte, dit Mme de Gallardon. Oh ! je sais qu'il est intelligent, ajouta-t-elle en voulant dire par là intrigant, mais cela ne fait rien, un Juif chez la sœur et la belle-sœur de deux archevêques !

— J'avoue à ma honte que je n'en suis pas choquée, dit la princesse des Laumes.

— Je sais qu'il est converti, et même déjà ses parents et ses grands-parents. Mais on dit que les convertis restent plus attachés à leur religion que les autres, que c'est une frime, est-ce vrai ?

— Je suis sans lumières à ce sujet. »

Le pianiste qui avait à jouer deux morceaux de Chopin, après avoir terminé le prélude avait attaqué aussitôt une polonaise. Mais depuis que Mme de Gallardon avait signalé à sa cousine la présence de Swann, Chopin ressuscité aurait pu venir jouer lui-même toutes ses œuvres sans que Mme des Laumes pût y faire attention. Elle faisait partie d'une de ces deux moitiés de l'humanité chez qui la curiosité qu'a l'autre moitié pour les êtres qu'elle ne connaît pas est remplacée par l'intérêt pour les êtres qu'elle connaît. Comme beaucoup de femmes du faubourg Saint-Germain, la présence dans un endroit où elle se trouvait de quelqu'un de sa coterie, et auquel d'ailleurs elle n'avait rien de particulier à dire, accaparait exclusivement son attention aux dépens de tout le reste. À partir de ce moment, dans l'espoir que Swann la remarquerait, la princesse ne fit plus, comme une souris blanche apprivoisée à qui on tend puis on retire un morceau de sucre, que tourner sa figure, remplie de mille signes de connivence dénués de rapports avec le sentiment de la

polonaise de Chopin, dans la direction où était Swann et si celui-ci changeait de place, elle déplaçait parallèlement son sourire aimanté.

« Oriane, ne te fâche pas », reprit Mme de Gallardon qui ne pouvait jamais s'empêcher de sacrifier ses plus grandes espérances sociales et d'éblouir un jour le monde, au plaisir obscur, immédiat et privé de dire quelque chose de désagréable, « il y a des gens qui prétendent que ce M. Swann, c'est quelqu'un qu'on ne peut pas recevoir chez soi, est-ce vrai ? »

— Mais... tu dois bien savoir que c'est vrai, répondit la princesse des Laumes, puisque tu l'as invité cinquante fois et qu'il n'est jamais venu. »

Et quittant sa cousine mortifiée, elle éclata de nouveau d'un rire qui scandalisa les personnes qui écoutaient la musique, mais attira l'attention de Mme de Saint-Euverte, restée par politesse près du piano et qui aperçut seulement alors la princesse. Mme de Saint-Euverte était d'autant plus ravie de voir Mme des Laumes qu'elle la croyait encore à Guermantes en train de soigner son beau-père malade.

« Mais comment, princesse^a, vous étiez là ? »

— Oui, je m'étais mise dans un petit coin, j'ai entendu de belles choses.

— Comment, vous êtes là depuis déjà un long moment !

— Mais oui, un très long moment qui m'a semblé très court, long seulement parce que je ne vous voyais pas. »

Mme de Saint-Euverte voulut donner son fauteuil à la princesse qui répondit :

« Mais pas du tout ! Pourquoi ? Je suis bien n'importe où ! »

Et, avisant avec intention, pour mieux manifester sa simplicité de grande dame, un petit siège sans dossier :

« Tenez, ce pouf, c'est tout ce qu'il me faut. Cela me fera tenir droite. Oh ! mon Dieu, je fais encore du bruit, je vais me faire conspuer. »

Cependant le pianiste redoublant de vitesse, l'émotion^b musicale était à son comble, un domestique passait des rafraîchissements sur un plateau et faisait tinter des cuillers et, comme chaque semaine, Mme de Saint-Euverte lui faisait, sans qu'il la vît, des signes de s'en aller. Une nouvelle mariée, à qui on avait appris qu'une jeune femme ne doit pas avoir l'air blasé, souriait de plaisir, et cherchait des yeux la maîtresse de maison pour lui témoigner par

son regard sa reconnaissance d'avoir « pensé à elle » pour un pareil régal. Pourtant, quoique avec plus de calme que Mme de Franquetot, ce n'est pas sans inquiétude qu'elle suivait le morceau ; mais la sienne avait pour objet, au lieu du pianiste, le piano sur lequel une bougie tressautant à chaque fortissimo risquait, sinon de mettre le feu à l'abat-jour, du moins de faire des taches sur le palissandre. À la fin elle n'y tint plus et escaladant les deux marches de l'estrade, sur laquelle était placé le piano, se précipita pour enlever la bobèche. Mais à peine ses mains allaient-elles la toucher que, sur un dernier accord, le morceau finit et le pianiste se leva. Néanmoins l'initiative hardie de cette jeune femme, la courte promiscuité qui en résulta entre elle et l'instrumentiste, produisirent une impression généralement favorable.

« Vous avez remarqué ce qu'a fait cette personne, princesse », dit le général de Froberville à la princesse des Laumes qu'il était venu saluer et que Mme de Saint-Euverte quitta un instant. « C'est curieux. Est-ce donc une artiste ? »

— Non, c'est une petite Mme de Cambremer », répondit^a étourdiment la princesse et elle ajouta vivement : « Je vous répète ce que j'ai entendu dire, je n'ai aucune espèce de notion de qui c'est, on a dit derrière moi que c'étaient des voisins de campagne de Mme de Saint-Euverte, mais je ne crois^b pas que personne les connaisse. Ça doit être des "gens de la campagne" ! Du reste, je ne sais pas si vous êtes très répandu dans la brillante société qui se trouve ici, mais je n'ai pas idée du nom de toutes ces étonnantes personnes. À quoi pensez-vous qu'ils passent leur vie en dehors des soirées de Mme de Saint-Euverte ? Elle a dû les faire venir avec les musiciens, les chaises et les rafraîchissements. Avouez que ces "invités de chez Belloir"¹ sont magnifiques. Est-ce que vraiment elle a le courage de louer ces figurants toutes les semaines ? Ce n'est pas possible !

— Ah ! Mais Cambremer, c'est un nom^c authentique et ancien, dit le général.

— Je ne vois aucun mal à ce que ce soit ancien, répondit sèchement la princesse, mais en tous cas ce n'est pas *euphonique* », ajouta-t-elle en détachant le mot euphonique comme s'il était entre guillemets, petite affectation de débit qui était particulière à la coterie Guermantes.

« Vous trouvez ? Elle est jolie à croquer, dit le général qui ne perdait pas Mme de Cambremer de vue. Ce n'est pas votre avis, princesse ?

— Elle se met trop en avant, je trouve que chez une si jeune femme, ce n'est pas agréable, car je ne crois pas qu'elle soit ma contemporaine », répondit Mme des Laumes (cette expression étant commune aux Gallardon et aux Guermantes).

Mais la princesse voyant que M. de Froberville continuait à regarder Mme de Cambremer, ajouta moitié par méchanceté pour celle-ci, moitié par amabilité pour le général : « Pas agréable... pour son mari ! Je regrette de ne pas la connaître puisqu'elle vous tient à cœur, je vous aurais présenté », dit la princesse qui probablement n'en aurait rien fait si elle avait connu la jeune femme. « Je vais être obligée^a de vous dire bonsoir, parce que c'est la fête d'une amie à qui je dois aller la souhaiter », dit-elle d'un ton modeste et vrai, réduisant la réunion mondaine à laquelle elle se rendait à la simplicité d'une cérémonie ennuyeuse mais où il était obligatoire et touchant d'aller. « D'ailleurs je dois y retrouver Basin qui, pendant que j'étais ici, est allé voir ses amis que vous connaissez, je crois, qui ont un nom de pont, les Iéna.

— Ç'a été d'abord un nom de victoire, princesse^b, dit le général. Qu'est-ce que vous voulez, pour un vieux briscard comme moi », ajouta-t-il en ôtant son monocle pour l'essuyer, comme il aurait changé un pansement, tandis que la princesse détournait instinctivement les yeux, « cette noblesse^c d'Empire, c'est autre chose bien entendu, mais enfin, pour ce que c'est, c'est très beau dans son genre, ce sont des gens qui en somme se sont battus en héros.

— Mais je suis pleine de respect pour les héros, dit la princesse, sur un ton légèrement ironique : si je ne vais pas avec Basin chez cette princesse d'Iéna, ce n'est^d pas du tout pour ça, c'est tout simplement parce que je ne les connais pas. Basin les connaît, les chérit. Oh ! non, ce n'est pas ce que vous pouvez penser, ce n'est pas un flirt, je n'ai pas à m'y opposer ! Du reste, pour ce que cela sert quand je veux m'y opposer ! » ajouta-t-elle d'une voix mélancolique, car tout le monde savait que dès le lendemain du jour où le prince des Laumes avait épousé sa ravissante cousine, il n'avait pas cessé de la tromper. « Mais enfin ce n'est pas le cas, ce sont des gens qu'il a connus autrefois, il en fait

ses choux gras, je trouve cela très bien. D'abord je vous dirai que rien que ce qu'il m'a dit de leur maison... Pensez que tous leurs meubles sont "Empire" !

— Mais, princesse, naturellement, c'est parce que c'est le mobilier de leurs grands-parents.

— Mais je ne vous dis pas, mais ça n'est pas moins laid pour ça. Je comprends très bien qu'on ne puisse pas avoir de jolies choses, mais au moins qu'on n'ait pas de choses ridicules. Qu'est-ce que vous voulez ? je ne connais rien de plus pompier, de plus bourgeois que cet horrible style, avec ces commodes qui ont des têtes de cygnes comme des baignoires.

— Mais je crois même qu'ils ont de belles choses, ils doivent avoir la fameuse table de mosaïque¹ sur laquelle a été signé le traité de...

— Ah ! Mais qu'ils aient des choses intéressantes au point de vue de l'histoire, je ne vous dis pas. Mais ça ne peut pas être beau... puisque c'est horrible ! Moi j'ai aussi des choses comme ça que Basin a héritées des Montesquiou. Seulement elles sont dans les greniers de Guermantes où personne ne les voit. Enfin, du reste, ce n'est pas la question, je me précipiterais chez eux avec Basin, j'irais les voir même au milieu de leurs sphinx et de leur cuivre si je les connaissais, mais²... je ne les connais pas ! Moi, on m'a toujours dit quand j'étais petite que ce n'était pas poli d'aller chez les gens qu'on ne connaissait pas, dit-elle en prenant un ton puéril. Alors, je fais ce qu'on m'a appris. Voyez-vous ces braves gens s'ils voyaient entrer une personne qu'ils ne connaissent pas ? Ils me recevraient peut-être très mal ! » dit la princesse³.

Et par coquetterie elle embellit le sourire que cette supposition lui arrachait, en donnant à son regard bleu fixé sur le général une expression rêveuse et douce.

« Ah ! princesse, vous savez bien qu'ils ne se tiendraient pas de joie...

— Mais non, pourquoi ? » lui demanda-t-elle avec une extrême vivacité, soit pour ne pas avoir l'air de savoir que c'est parce qu'elle était une des plus grandes dames de France, soit pour avoir le plaisir de l'entendre dire au général. « Pourquoi ? Qu'en savez-vous ? Cela leur serait⁴ peut-être tout ce qu'il y a de plus désagréable. Moi je ne sais pas, mais si j'en juge par moi, cela m'ennuie déjà tant de voir les personnes que je connais, je crois que s'il fallait

voir des gens que je ne connais pas, "même héroïques", je deviendrais folle. D'ailleurs, voyons, sauf lorsqu'il s'agit de vieux amis comme vous qu'on connaît sans cela, je ne sais pas si l'héroïsme serait d'un format très portatif dans le monde. Ça m'ennuie déjà souvent de donner des dîners, mais s'il fallait offrir le bras à Spartacus pour aller à table... Non vraiment, ce ne serait jamais à Vercingétorix que je ferais signe comme quatorzième. Je sens que je le réserverais pour les grandes soirées. Et comme je n'en donne pas...

— Ah ! princesse, vous n'êtes pas Guermantes pour des prunes. Le possédez-vous assez, l'esprit des Guermantes !

— Mais on dit toujours l'esprit *des* Guermantes, je n'ai jamais pu comprendre pourquoi. Vous en connaissez donc *d'autres* qui en aient », ajouta-t-elle dans un éclat de rire écumant et joyeux, les traits de son visage concentrés, accouplés dans le réseau de son animation, les yeux étincelants^a, enflammés d'un ensoleillement radieux de gaîté que seuls avaient le pouvoir de faire rayonner ainsi les propos, fussent-ils tenus par la princesse elle-même, qui étaient une louange de son esprit ou de sa beauté. « Tenez, voilà Swann qui a l'air de saluer votre Cambremer ; là... il est à côté de la mère Saint-Euverte, vous ne voyez pas ! Demandez-lui de vous présenter. Mais dépêchez-vous, il cherche à s'en aller !

— Avez-vous remarqué quelle affreuse mine il a ? dit le général.

— Mon petit Charles ! Ah ! enfin il vient, je commençais à supposer qu'il ne voulait pas me voir ! »

Swann aimait beaucoup la princesse des Laumes, puis sa vue lui rappelait Guermantes, terre voisine de Combray, tout ce pays qu'il aimait tant et où il ne retournait plus pour ne pas s'éloigner d'Odette. Usant des formes mi-artistes, mi-galantes, par lesquelles il savait plaire à la princesse et qu'il retrouvait tout naturellement quand il se retrempait un instant dans son ancien milieu — et voulant d'autre part pour lui-même exprimer la nostalgie qu'il avait de la campagne :

« Ah ! » dit-il à la cantonade, pour être entendu à la fois de Mme de Saint-Euverte à qui il parlait et de Mme des Laumes pour qui il parlait, « voici la charmante princesse ! Voyez, elle est venue tout exprès de Guermantes pour entendre le *Saint-François d'Assise* de Liszt et elle n'a eu

le temps, comme une jolie mésange, que d'aller piquer pour les mettre sur sa tête quelques petits fruits de prunier des oiseaux et d'aubépine ; il y a même encore de petites gouttes de rosée, un peu de la gelée blanche qui doit faire gémir la duchesse. C'est très joli, ma chère princesse¹.

— Comment, la princesse est venue exprès de Guer-mantes ? Mais c'est trop ! Je ne savais pas, je suis confuse », s'écria naïvement Mme de Saint-Euverte qui était peu habituée au tour d'esprit de Swann. Et examinant la coiffure de la princesse : « Mais c'est vrai, cela imite... comment dirais-je, pas les châtaignes, non oh ! c'est une idée ravissante, mais comment la princesse pouvait-elle connaître mon programme ! Les musiciens ne me l'ont même pas communiqué à moi. »

Swann, habitué quand il était auprès d'une femme avec qui il avait gardé des habitudes galantes de langage, de dire des choses délicates que beaucoup de gens du monde ne comprenaient pas, ne daigna pas expliquer à Mme de Saint-Euverte qu'il n'avait parlé que par métaphore. Quant à la princesse, elle se mit à rire aux éclats, parce que l'esprit de Swann était extrêmement apprécié dans sa coterie et aussi parce qu'elle ne pouvait entendre un compliment s'adressant à elle sans lui trouver les grâces les plus fines et une irrésistible drôlerie.

« Hé bien ! je suis ravie, Charles, si mes petits fruits d'aubépine vous plaisent. Pourquoi est-ce que vous saluez cette Cambremer, est-ce que vous êtes aussi bon voisin de campagne ? »

Mme de Saint-Euverte voyant que la princesse avait l'air content de causer avec Swann s'était éloignée.

« Mais vous l'êtes vous-même, princesse.

— Moi, mais ils ont donc des campagnes partout, ces gens ! Mais comme j'aimerais être à leur place !

— Ce ne sont pas les Cambremer, c'étaient ses parents à elle ; elle est une demoiselle Legrandin qui venait à Combray. Je ne sais pas si vous savez que vous êtes comtesse de Combray et que le chapitre vous doit une redevance² ?

— Je ne sais pas ce que me doit le chapitre, mais je sais que je suis tapée de cent francs tous les ans par le curé, ce dont je me passerais. Enfin ces Cambremer ont un nom bien étonnant. Il finit juste à temps, mais il finit mal ! dit-elle en riant.

— Il ne commence pas mieux, répondit Swann.

— En effet cette double abréviation !...

— C'est quelqu'un de très en colère et de très convenable qui n'a pas osé aller jusqu'au bout du premier mot.

— Mais puisqu'il ne devait pas pouvoir s'empêcher de commencer le second, il aurait mieux fait d'achever le premier pour en finir une bonne fois. Nous sommes en train de faire des plaisanteries d'un goût charmant, mon petit Charles, mais comme c'est ennuyeux de ne plus vous voir, ajouta-t-elle d'un ton câlin, j'aime tant causer avec vous. Pensez que je n'aurais même pas pu faire comprendre à cet idiot de Froberville que le nom de Cambremér était étonnant. Avouez que la vie est une chose affreuse. Il n'y a que quand je vous vois que je cesse de m'ennuyer. »

Et sans doute cela n'était pas vrai. Mais Swann et la princesse avaient une même manière de juger les petites choses qui avait pour effet — à moins que ce ne fût pour cause — une grande analogie dans la façon de s'exprimer et jusque dans la prononciation. Cette ressemblance ne frappait pas parce que rien n'était plus différent que leurs deux voix. Mais si on parvenait par la pensée à ôter aux propos de Swann la sonorité qui les enveloppait, les moustaches d'entre lesquelles ils sortaient, on se rendait compte que c'étaient les mêmes phrases, les mêmes inflexions, le tour de la coterie Guermantes. Pour les choses importantes, Swann et la princesse n'avaient les mêmes idées sur rien. Mais depuis que Swann était si triste, ressentant toujours cette espèce de frisson qui précède le moment où l'on va pleurer, il avait le même besoin de parler du chagrin qu'un assassin a de parler de son crime. En entendant la princesse lui dire que la vie était une chose affreuse, il éprouva la même douceur que si elle lui avait parlé d'Odette.

« Oh ! oui, la vie est une chose affreuse. Il faut que nous nous voyions, ma chère amie. Ce qu'il y a de gentil avec vous, c'est que vous n'êtes pas gaie. On pourrait passer une soirée ensemble.

— Mais je crois bien, pourquoi ne viendriez-vous pas à Guermantes, ma belle-mère serait folle de joie. Cela passe pour très laid, mais je vous dirai que ce pays ne me déplaît pas, j'ai horreur des pays "pittoresques".

— Je crois bien, c'est admirable, répondit Swann, c'est presque trop beau, trop vivant pour moi, en ce moment ; c'est un pays pour être heureux. C'est peut-être parce que j'y ai vécu, mais les choses m'y parlent tellement ! Dès qu'il se lève un souffle d'air, que les blés commencent à remuer, il me semble qu'il y a quelqu'un qui va arriver, que je vais recevoir une nouvelle ; et ces petites maisons au bord de l'eau... je serais bien malheureux !

— Oh ! mon petit Charles, prenez garde, voilà l'affreuse Rampillon qui m'a vue, cachez-moi, rappelez-moi donc ce qui lui est arrivé, je confonds, elle a marié sa fille ou son amant, je ne sais plus ; peut-être les deux... et ensemble !... Ah ! non, je me rappelle, elle a été répudiée par son prince... ayez l'air de me parler, pour que cette Bérénice ne vienne pas m'inviter à dîner. Du reste, je me sauve. Écoutez, mon petit Charles, pour une fois que je vous vois, vous ne voulez pas vous laisser enlever et que je vous emmène chez la princesse de Parme qui serait tellement contente, et Basin aussi qui doit m'y rejoindre. Si on n'avait pas de vos nouvelles par Mémé... Pensez que je ne vous vois plus jamais ! »

Swann refusa ; ayant prévenu M. de Charlus qu'en quittant de chez Mme de Saint-Euverte il rentrerait^a directement chez lui, il ne se souciait pas en allant chez la princesse de Parme de risquer de manquer un mot qu'il avait tout le temps espéré se voir remettre par un domestique pendant la soirée, et que peut-être il allait trouver chez son concierge. « Ce pauvre Swann, dit ce soir-là Mme des Laumes à son mari, il est toujours gentil, mais il a l'air bien malheureux. Vous le verrez, car il a promis de venir dîner un de ces jours. Je trouve ridicule au fond qu'un homme de son intelligence souffre pour une personne de ce genre et qui n'est même pas intéressante, car on la dit idiote », ajouta-t-elle avec la sagesse des gens non amoureux qui trouvent qu'un homme d'esprit ne devrait être malheureux que pour une personne qui en valût la peine ; c'est à peu près comme s'étonner qu'on daigne souffrir du choléra par le fait d'un être aussi petit que le bacille virgule.

Swann voulait partir, mais au moment où il allait enfin s'échapper, le général de Froberville lui demanda à connaître Mme de Cambremer et il fut obligé de rentrer avec lui dans le salon pour la chercher.

« Dites donc, Swann, j'aimerais mieux être le mari de cette femme-là que d'être massacré par les sauvages, qu'en dites-vous ? »

Ces mots « massacré par les sauvages » percèrent douloureusement le cœur de Swann ; aussitôt il éprouva le besoin de continuer la conversation avec le général :

« Ah ! lui dit-il, il y a eu de bien belles vies qui ont fini de cette façon... Ainsi vous savez... ce navigateur dont Dumont d'Urville ramena les cendres, La Pérouse... » (Et Swann était déjà heureux comme s'il avait parlé d'Odette.) « C'est un beau caractère et qui m'intéresse beaucoup que celui de La Pérouse, ajouta-t-il d'un air mélancolique.

— Ah ! parfaitement, La Pérouse, dit le général. C'est un nom connu. Il a sa rue.

— Vous connaissez quelqu'un rue La Pérouse ? demanda Swann d'un air agité.

— Je ne connais que Mme de Chanlivault, la sœur de ce brave Chaussepierre. Elle nous a donné une jolie soirée de comédie l'autre jour. C'est un salon qui sera un jour très élégant, vous verrez !

— Ah ! elle demeure rue La Pérouse. C'est sympathique, c'est une jolie rue, si triste.

— Mais non, c'est que vous n'y êtes pas allé depuis quelque temps ; ce n'est plus triste, cela commence à se construire, tout ce quartier-là. »

Quand enfin Swann présenta M. de Froberville à la jeune Mme de Cambremer, comme c'était la première fois qu'elle entendait le nom du général, elle esquissa le sourire de joie et de surprise qu'elle aurait eu si on n'en avait jamais prononcé devant elle d'autre que celui-là, car ne connaissant pas les amis de sa nouvelle famille, à chaque personne qu'on lui amenait, elle croyait que c'était l'un d'eux, et pensant qu'elle faisait preuve de tact en ayant l'air d'en avoir tant entendu parler depuis qu'elle était mariée, elle tendait la main d'un air hésitant destiné à prouver la réserve apprise qu'elle avait à vaincre et la sympathie spontanée qui réussissait à en triompher. Aussi ses beaux-parents, qu'elle croyait encore les gens les plus brillants de France, déclaraient-ils qu'elle était un ange ; d'autant plus qu'ils préféreraient paraître, en la faisant épouser à leur fils, avoir cédé à l'attrait plutôt de ses qualités que de sa grande fortune.

« On voit que vous êtes musicienne dans l'âme, Madame », lui dit le général en faisant inconsciemment allusion à l'incident de la bobèche.

Mais le concert recommença et Swann comprit qu'il ne pourrait pas s'en aller avant la fin de ce nouveau numéro du programme. Il souffrait de rester enfermé au milieu de ces gens dont la bêtise et les ridicules le frappaient d'autant plus douloureusement qu'ignorant son amour, incapables, s'ils l'avaient connu, de s'y intéresser et de faire autre chose que d'en sourire comme d'un enfantillage ou de le déplorer comme une folie, ils le lui faisaient apparaître sous l'aspect d'un état subjectif qui n'existait que pour lui, dont rien d'extérieur ne lui affirmait la réalité ; il souffrait surtout, et au point que même le son des instruments lui donnait envie de crier, de prolonger son exil dans ce lieu où Odette ne viendrait jamais, où personne, où rien ne la connaissait, d'où elle était entièrement absente.

Mais tout à coup ce fut comme si elle était entrée, et cette apparition¹ lui fut une si déchirante souffrance qu'il dut porter la main à son cœur. C'est que le violon était monté à des notes hautes où il restait comme pour une attente, une attente qui se prolongeait sans qu'il cessât de les tenir, dans l'exaltation où il était d'apercevoir^a déjà l'objet de son attente qui s'approchait, et avec un effort désespéré pour tâcher de durer jusqu'à son arrivée, de l'accueillir^b avant d'expirer, de lui maintenir encore un moment de toutes ses dernières forces le chemin ouvert pour qu'il pût passer, comme on soutient une porte qui sans cela retomberait. Et avant que Swann eût eu le temps de comprendre, et de se dire : « C'est la petite phrase de la sonate de Vinteuil, n'écoutons pas ! » tous ses souvenirs du temps où Odette était éprise de lui, et qu'il avait réussi jusqu'à ce jour à maintenir invisibles dans les profondeurs de son être, trompés par ce brusque rayon du temps d'amour qu'ils crurent revenu, s'étaient réveillés et, à tire-d'aile, étaient remontés lui chanter éperdument, sans pitié pour son infortune présente, les refrains oubliés du bonheur.

Au lieu des expressions abstraites « temps où j'étais heureux », « temps où j'étais aimé », qu'il avait souvent prononcées jusque-là et sans trop souffrir, car son intelligence n'y avait enfermé du passé que de prétendus

extraits qui n'en conservaient rien, il retrouva^a tout ce qui de ce bonheur perdu avait fixé à jamais la spécifique et volatile essence ; il revit tout, les pétales neigeux et frisés du chrysanthème^b qu'elle lui avait jeté dans sa voiture, qu'il avait gardé contre ses lèvres — l'adresse en relief de la « Maison Dorée » sur la lettre^c où il avait lu : « Ma main tremble si fort en vous écrivant » — le rapprochement de ses sourcils quand elle lui avait dit d'un air suppliant : « Ce n'est pas dans trop longtemps que vous me ferez signe ? » ; il sentit l'odeur du fer du coiffeur par lequel il se faisait relever sa « brosse » pendant que Lorédan allait chercher la petite ouvrière, les pluies d'orage qui tombèrent si souvent ce printemps-là, le retour glacial dans sa victoria, au clair de lune, toutes les mailles d'habitudes mentales, d'impressions saisonnières, de réactions cutanées, qui avaient étendu sur une suite de semaines un réseau uniforme dans lequel son corps se trouvait repris. À ce moment-là, il satisfaisait une curiosité voluptueuse en connaissant les plaisirs des gens qui vivent par l'amour. Il avait cru qu'il pourrait s'en tenir là, qu'il ne serait pas obligé d'en apprendre les douleurs ; comme maintenant le charme d'Odette lui était peu de chose auprès de cette formidable terreur qui le prolongeait comme un trouble halo, cette immense angoisse de ne pas savoir à tous moments ce qu'elle avait fait, de ne pas la posséder partout et toujours ! Hélas, il se rappela l'accent dont elle s'était écriée : « Mais je pourrai toujours vous voir, je suis toujours libre^{d1} ! » elle qui ne l'était plus jamais ! l'intérêt, la curiosité qu'elle avait eus pour sa vie à lui, le désir passionné qu'il lui fit la faveur — redoutée au contraire par lui en ce temps-là comme une cause d'ennuyeux dérangements — de l'y laisser pénétrer ; comme elle avait été obligée de le prier pour qu'il se laissât mener chez les Verdurin ; et quand il la faisait venir chez lui une fois par mois, comme il avait fallu, avant qu'il se laissât fléchir, qu'elle lui répâtât le délice que serait cette habitude de se voir tous les jours dont elle rêvait alors qu'elle ne lui semblait à lui qu'un fastidieux tracas, puis qu'elle avait prise en dégoût et définitivement rompue, pendant qu'elle était devenue pour lui un si invincible et si douloureux besoin. Il ne savait pas dire si vrai quand, à la troisième fois qu'il l'avait vue, comme elle lui répétait : « Mais pourquoi ne me laissez-vous pas venir plus souvent ? »,

il lui avait dit en riant, avec galanterie : « Par peur de souffrir ». Maintenant, hélas ! il arrivait encore parfois qu'elle lui écrivît d'un restaurant ou d'un hôtel sur du papier qui en portait le nom imprimé ; mais c'était comme des lettres de feu qui le brûlaient. « C'est écrit de l'hôtel Vouillemont¹ ? Qu'y peut-elle être allée faire ? Avec qui ? Que s'y est-il passé ? » Il se rappela les becs de gaz qu'on éteignait boulevard des Italiens quand il l'avait rencontrée contre tout espoir parmi les ombres errantes dans cette nuit qui lui avait semblé presque surnaturelle et qui en effet — nuit d'un temps où il n'avait même pas à se demander s'il ne la contrariait pas en la cherchant, en la retrouvant, tant il était sûr qu'elle n'avait pas de plus grande joie que de le voir et de rentrer avec lui — appartenait bien à un monde mystérieux où on ne peut jamais revenir quand les portes s'en sont refermées. Et Swann^a aperçut, immobile en face de ce bonheur revêcu, un malheureux qui lui fit pitié parce qu'il ne le reconnut pas tout de suite, si bien qu'il dut baisser les yeux pour qu'on ne vît pas qu'ils étaient pleins de larmes. C'était lui-même².

Quand il l'eut compris, sa pitié cessa, mais il fut jaloux de l'autre lui-même qu'elle avait aimé, il fut jaloux de ceux dont il s'était dit souvent sans trop souffrir « elle les aime peut-être », maintenant qu'il avait échangé l'idée vague d'aimer, dans laquelle il n'y a pas d'amour, contre les pétales du chrysanthème et l'« en-tête » de la Maison d'Or, qui, eux, en étaient pleins. Puis sa souffrance devenant trop vive, il passa sa main sur son front, laissa tomber son monocle, en essuya le verre. Et sans doute s'il s'était vu à ce moment-là, il eût ajouté à la collection de ceux qu'il avait distingués le monocle qu'il déplaçait comme une pensée importune et sur la face embuée duquel, avec un mouchoir, il cherchait à effacer des soucis.

Il y a dans le violon^b — si, ne voyant pas l'instrument, on ne peut pas rapporter ce qu'on entend à son image, laquelle modifie la sonorité — des accents qui lui sont si communs avec certaines voix de contralto, qu'on a l'illusion qu'une chanteuse s'est ajoutée au concert. On lève les yeux, on ne voit que les étuis, précieux comme des boîtes chinoises, mais, par moments, on est encore trompé par l'appel décevant de la sirène ; parfois aussi on croit entendre un génie captif qui se débat au fond de la

docte boîte, ensorcelée et frémissante, comme un diable dans un bénitier ; parfois enfin, c'est, dans l'air, comme un être surnaturel et pur qui passe en déroulant son message invisible.

Comme si les instrumentistes, beaucoup moins jouaient la petite phrase qu'ils n'exécutaient les rites exigés d'elle pour qu'elle apparût, et procédaient aux incantations nécessaires pour obtenir et prolonger quelques instants le prodige de son évocation, Swann, qui ne pouvait pas plus la voir que si elle avait appartenu à un monde ultra-violet¹, et qui goûtait comme le rafraîchissement d'une métamorphose dans la cécité momentanée dont il était frappé en approchant d'elle, Swann la sentait présente, comme une déesse protectrice et confidente de son amour, et qui pour pouvoir arriver jusqu'à lui devant la foule et l'emmener à l'écart pour lui parler, avait revêtu le déguisement de cette apparence sonore. Et tandis qu'elle passait, légère, apaisante et murmurée comme un parfum, lui disant ce qu'elle avait à lui dire et dont il scrutait tous les mots, regrettant de les voir s'envoler si vite, il faisait involontairement avec ses lèvres le mouvement de baiser au passage le corps harmonieux et fuyant². Il ne se sentait plus exilé et seul puisque, elle, qui s'adressait à lui, lui parlait à mi-voix d'Odette. Car il n'avait plus comme autrefois l'impression qu'Odette et lui n'étaient pas connus de la petite phrase. C'est que si souvent elle avait été témoin de leurs joies ! Il est vrai que souvent aussi elle l'avait averti de leur fragilité. Et même, alors que dans ce temps-là il devinait de la souffrance dans son sourire, dans son intonation limpide et désenchantée, aujourd'hui il y trouvait plutôt la grâce d'une résignation presque gaie. De ces chagrins dont elle lui parlait autrefois et qu'il la voyait, sans qu'il fût atteint par eux, entraîner en souriant dans son cours sinueux et rapide, de ces chagrins qui maintenant étaient devenus les siens sans qu'il eût l'espérance d'en être jamais délivré, elle semblait lui dire comme jadis de son bonheur : « Qu'est-ce, cela ? tout cela n'est rien. » Et la pensée de Swann se porta pour la première fois dans un élan de pitié et de tendresse vers ce Vinteuil, vers ce frère inconnu et sublime qui lui aussi avait dû tant souffrir ; qu'avait pu être sa vie ? au fond de quelles douleurs avait-il puisé cette force de dieu, cette puissance illimitée de créer ? Quand c'était la petite phrase

qui lui parlait de la vanité de ses souffrances, Swann trouvait de la douceur à cette même sagesse qui tout à l'heure pourtant lui avait paru intolérable quand il croyait la lire dans les visages des indifférents qui considéraient son amour comme une divagation sans importance. C'est que la petite phrase au contraire, quelque opinion qu'elle pût avoir sur la brève durée de ces états de l'âme, y voyait quelque chose^a, non pas comme faisaient tous ces gens, de moins sérieux que la vie positive, mais au contraire de si supérieur à elle que seul il valait la peine d'être exprimé. Ces charmes d'une tristesse intime, c'était eux qu'elle essayait d'imiter, de recréer, et jusqu'à leur essence qui est pourtant d'être incommunicables et de sembler frivoles à tout autre qu'à celui qui les éprouve, la petite phrase l'avait captée, rendue visible. Si bien qu'elle faisait confesser leur prix et goûter leur douceur divine, par tous ces mêmes assistants — si seulement ils étaient un peu musiciens — qui ensuite les méconnaîtraient dans la vie, en chaque amour particulier qu'ils verraient naître près d'eux^b. Sans doute la forme sous laquelle elle les avait codifiés ne pouvait pas se résoudre en raisonnements. Mais depuis plus d'une année que, lui révélant à lui-même bien des richesses de son âme, l'amour de la musique était pour quelque temps au moins né en lui, Swann tenait les motifs musicaux pour de véritables idées, d'un autre monde, d'un autre ordre, idées voilées de ténèbres, inconnues, impénétrables à l'intelligence, mais qui n'en sont pas moins parfaitement distinctes les unes des autres, inégales entre elles de valeur et de signification. Quand après la soirée Verdurin, se faisant rejouer la petite phrase, il avait cherché à démêler comment à la façon d'un parfum, d'une caresse, elle le circonvenait, elle l'enveloppait, il s'était rendu compte que c'était au faible écart entre les cinq notes qui la composaient et au rappel constant de deux d'entre elles qu'était due cette impression de douceur rétractée et frileuse ; mais en réalité il savait qu'il raisonnait ainsi non sur la phrase elle-même mais sur de simples valeurs, substituées pour la commodité de son intelligence à la mystérieuse entité qu'il avait perçue, avant de connaître les Verdurin, à cette soirée où il avait entendu pour la première fois la sonate. Il savait que le souvenir même du piano faussait encore le plan dans lequel il voyait les choses de la musique, que le champ ouvert au musicien

n'est pas un clavier^a mesquin de sept notes, mais un clavier incommensurable, encore presque tout entier inconnu, où seulement çà et là, séparées par d'épaisses ténèbres inexplorées, quelques-unes des millions de touches de tendresse, de passion, de courage, de sérénité, qui le composent, chacune aussi différente des autres qu'un univers d'un autre univers, ont été découvertes par quelques grands artistes qui nous rendent le service, en éveillant en nous le correspondant du thème qu'ils ont trouvé, de nous montrer quelle richesse, quelle variété, cache à notre insu cette grande nuit impénétrée et décourageante de notre âme que nous prenons pour du vide et pour du néant. Vinteuil avait été l'un de ces musiciens. En sa petite phrase, quoiqu'elle présentât à la raison une surface obscure, on sentait un contenu si consistant, si explicite, auquel elle donnait une force si nouvelle, si originale, que ceux qui l'avaient entendue la conservaient en eux de plain-pied avec les idées de l'intelligence. Swann s'y reportait comme à une conception de l'amour et du bonheur dont immédiatement il savait aussi bien en quoi elle était particulière, qu'il le savait pour *La Princesse de Clèves* ou pour *René*, quand^b leur nom se présentait à sa mémoire. Même quand il ne pensait pas à la petite phrase, elle existait latente dans son esprit au même titre que certaines autres notions sans équivalent, comme les notions de la lumière, du son, du relief, de la volupté physique, qui sont les riches possessions dont se diversifie et se pare notre domaine intérieur. Peut-être les perdrons-nous, peut-être s'effaceront-elles, si nous retournons au néant. Mais tant que nous vivons, nous ne pouvons pas plus faire que nous ne les ayons connues que nous ne le pouvons pour quelque objet réel, que nous ne pouvons par exemple douter de la lumière de la lampe qu'on allume devant les objets métamorphosés de notre chambre d'où s'est échappé jusqu'au souvenir de l'obscurité. Par là, la phrase de Vinteuil avait, comme tel thème de *Tristan*¹ par exemple, qui nous représente aussi une certaine acquisition sentimentale, épousé notre condition mortelle, pris quelque chose d'humain qui était assez touchant. Son sort était lié à l'avenir, à la réalité de notre âme dont elle était un des ornements les plus particuliers, les mieux différenciés. Peut-être est-ce le néant qui est le vrai et tout notre rêve est-il inexistant, mais alors nous

sentons qu'il faudra que ces phrases musicales, ces notions qui existent par rapport à lui, ne soient rien non plus. Nous périrons, mais nous avons pour otages ces captives divines qui suivront notre chance. Et la mort avec elles a quelque chose de moins amer, de moins inglorieux, peut-être de moins probable.

Swann n'avait donc pas tort de croire que la phrase de la sonate existât réellement. Certes, humaine à ce point de vue, elle appartenait pourtant à un ordre de créatures surnaturelles et que nous n'avons jamais vues, mais que malgré cela nous reconnaissons avec ravissement quand quelque explorateur de l'invisible arrive à en capter une, à l'amener, du monde divin où il a accès, briller quelques instants au-dessus du nôtre. C'est ce que Vinteuil avait fait pour la petite phrase. Swann sentait que le compositeur s'était contenté, avec ses instruments de musique, de la dévoiler, de la rendre visible, d'en suivre et d'en respecter le dessin d'une main si tendre, si prudente, si délicate et si sûre que le son s'altérerait à tout moment, s'estompant pour indiquer une ombre, revivifié quand il lui fallait suivre à la piste un plus hardi contour. Et une preuve que Swann ne se trompait pas quand il croyait à l'existence réelle de cette phrase, c'est que tout amateur un peu fin se fût tout de suite aperçu de l'imposture, si Vinteuil ayant eu moins de puissance pour en voir et en rendre les formes, avait cherché à dissimuler, en ajoutant çà et là des traits de son cru, les lacunes de sa vision ou les défaillances de sa main¹.

Elle avait disparu. Swann savait qu'elle reparaitrait à la fin du dernier mouvement, après tout un long morceau que le pianiste de Mme Verdurin sautait toujours. Il y avait là d'admirables idées que Swann n'avait pas distinguées à la première audition et qu'il percevait maintenant, comme si elles se fussent, dans le vestiaire de sa mémoire, débarrassées du déguisement uniforme de la nouveauté. Swann écoutait tous les thèmes épars qui entreraient dans la composition de la phrase, comme les prémisses dans la conclusion nécessaire, il assistait à sa genèse. « Ô audace aussi géniale peut-être, se disait-il, que celle d'un Lavoisier, d'un Ampère², l'audace d'un Vinteuil expérimentant, découvrant les lois secrètes d'une force inconnue, menant à travers l'inexploré, vers le seul but possible, l'attelage invisible auquel il se fie et qu'il n'apercevra jamais ! » Le

beau dialogue que Swann entendit entre le piano et le violon au commencement du dernier morceau ! La suppression des mots humains, loin d'y laisser régner la fantaisie, comme on aurait pu croire, l'en avait éliminée ; jamais le langage parlé ne fut si inflexiblement nécessaire, ne connut à ce point la pertinence des questions, l'évidence des réponses. D'abord le piano solitaire se plaignit, comme un oiseau abandonné de sa compagne ; le violon l'entendit, lui répondit comme d'un arbre voisin. C'était comme au commencement du monde, comme s'il n'y avait encore eu qu'eux deux sur la terre, ou plutôt dans ce monde fermé à tout le reste, construit par la logique d'un créateur et où ils ne seraient jamais que tous les deux : cette sonate¹. Est-ce un oiseau, est-ce l'âme incomplète encore de la petite phrase, est-ce une fée, cet être invisible et gémissant dont le piano ensuite redisait tendrement la plainte ? Ses cris étaient si soudains que le violoniste devait se précipiter sur son archet pour les recueillir. Merveilleux oiseau ! le violoniste semblait vouloir le charmer, l'apprivoiser, le capter. Déjà il avait passé dans son âme, déjà la petite phrase évoquée agitait comme celui d'un médium le corps vraiment possédé du violoniste. Swann savait qu'elle allait parler une fois encore². Et il s'était si bien dédoublé que l'attente de l'instant imminent où il allait se retrouver en face d'elle le secoua d'un de ces sanglots qu'un beau vers ou une triste nouvelle provoquent en nous, non pas quand nous sommes seuls, mais si nous les apprenons à des amis en qui nous nous apercevons comme un autre dont l'émotion probable les attendrit. Elle reparut, mais cette fois pour se suspendre dans l'air et se jouer un instant seulement, comme immobile, et pour expirer après. Aussi Swann ne perdait-il rien du temps si court où elle se prorogeait. Elle était encore là comme une bulle irisée qui se soutient. Tel un arc-en-ciel, dont l'éclat faiblit, s'abaisse, puis se relève et avant de s'éteindre, s'exalte un moment comme il n'avait pas encore fait : aux deux couleurs qu'elle avait jusque-là laissé paraître, elle ajouta d'autres cordes diaprées, toutes celles du prisme, et les fit chanter. Swann n'osait pas bouger et aurait voulu faire tenir tranquilles aussi les autres personnes, comme si le moindre mouvement avait pu compromettre le prestige surnaturel, délicieux et fragile qui était si près de s'évanouir. Personne, à dire vrai, ne songeait à parler. La parole

ineffable d'un seul absent, peut-être d'un mort (Swann ne savait pas si Vinteuil vivait encore), s'exhalant au-dessus des rites de ces officiants, suffisait à tenir en échec l'attention de trois cents personnes, et faisait de cette estrade où une âme était ainsi évoquée un des plus nobles autels où pût s'accomplir une cérémonie surnaturelle. De sorte que, quand la phrase se fut enfin défaite, flottant en lambeaux dans les motifs suivants qui déjà avaient pris sa place, si Swann au premier instant fut irrité de voir la comtesse de Monteriender, célèbre par ses naïvetés, se pencher vers lui pour lui confier ses impressions avant même que la sonate fût finie, il ne put s'empêcher de sourire, et peut-être de trouver aussi un sens profond qu'elle n'y voyait pas, dans les mots dont elle se servit. Émerveillée par la virtuosité des exécutants, la comtesse s'écria en s'adressant à Swann : « C'est prodigieux, je n'ai jamais rien vu d'aussi fort... » Mais un scrupule d'exactitude lui faisant corriger cette première assertion, elle ajouta cette réserve : « rien d'aussi fort... depuis les tables tournantes ! ! »

À partir de cette soirée, Swann comprit que le sentiment qu'Odette avait eu pour lui ne renaîtrait jamais, que ses espérances de bonheur ne se réaliseraient plus. Et les jours où par hasard elle avait encore été gentille et tendre avec lui, si elle avait eu quelque attention, il notait ces signes apparents et menteurs d'un léger retour vers lui, avec cette sollicitude attendrie et sceptique, cette joie désespérée de ceux qui, soignant un ami arrivé aux derniers jours d'une maladie incurable, relatent comme des faits précieux : « Hier, il a fait ses comptes lui-même et c'est lui qui a relevé une erreur d'addition que nous avions faite ; il a mangé un œuf avec plaisir, s'il le digère bien on essaiera demain d'une côtelette », quoiqu'ils les sachent dénués de signification à la veille d'une mort inévitable. Sans doute Swann était certain que s'il avait vécu maintenant loin d'Odette, elle aurait fini par lui devenir indifférente, de sorte qu'il aurait été content qu'elle quittât Paris pour toujours ; il aurait eu le courage de rester ; mais il n'avait pas celui de partir.

Il en avait eu souvent la pensée. Maintenant qu'il s'était remis à son étude sur Ver Meer, il aurait eu besoin de retourner au moins quelques jours à la Haye, à Dresde, à Brunswick. Il était persuadé qu'une *Toilette de Diane* qui

avait été achetée par le Mauritshuis à la vente Goldschmidt comme un Nicolas Maes, était en réalité de Ver Meer¹. Et il aurait voulu pouvoir étudier le tableau sur place pour étayer sa conviction. Mais quitter^a Paris pendant qu'Odette y était et même quand elle était absente — car dans des lieux nouveaux où les sensations ne sont pas amorties par l'habitude, on retrempe, on ranime une douleur —, c'était pour lui un projet si cruel qu'il ne se sentait capable d'y penser sans cesse que parce qu'il se savait résolu à ne l'exécuter jamais. Mais il arrivait qu'en dormant l'intention du voyage renaissait en lui — sans qu'il se rappelât que ce voyage était impossible — et elle s'y réalisait. Un jour il rêva qu'il partait pour un an ; penché à la portière du wagon vers un jeune homme qui sur le quai lui disait adieu en pleurant, Swann cherchait à le convaincre de partir avec lui. Le train s'ébranlant, l'anxiété le réveilla, il se rappela qu'il ne partait pas, qu'il verrait Odette ce soir-là, le lendemain et presque chaque jour. Alors, encore tout ému de son rêve, il bénit les circonstances particulières qui le rendaient indépendant, grâce auxquelles il pouvait rester près d'Odette, et aussi réussir à ce qu'elle lui permît de la voir quelquefois ; et, récapitulant tous ces avantages : sa situation, — sa fortune, dont elle avait souvent trop besoin pour ne pas reculer devant une rupture (ayant même, disait-on, une arrière-pensée de se faire épouser par lui), — cette amitié de M. de Charlus qui à vrai dire ne lui avait jamais fait obtenir grand-chose d'Odette, mais lui donnait la douceur de sentir qu'elle entendait parler de lui d'une manière flatteuse par cet ami commun pour qui elle avait une si grande estime, — et jusqu'à son intelligence enfin, qu'il employait tout entière à combiner chaque jour une intrigue nouvelle qui rendit sa présence sinon agréable, du moins nécessaire à Odette, — il songea à ce qu'il serait devenu si tout cela lui avait manqué, il songea que s'il avait été, comme tant d'autres, pauvre, humble, dénué, obligé d'accepter toute besogne, ou lié à des parents, à une épouse, il aurait pu être obligé de quitter Odette, que ce rêve dont l'effroi était encore si proche aurait pu être vrai, et il se dit : « On ne connaît pas son bonheur. On n'est jamais aussi malheureux qu'on croit. » Mais il comptait que cette existence durait déjà depuis plusieurs années, que tout ce qu'il pouvait espérer c'est qu'elle durât toujours, qu'il sacrifierait ses travaux,

ses plaisirs, ses amis, finalement toute sa vie à l'attente quotidienne d'un rendez-vous qui ne pouvait rien lui apporter d'heureux, et il se demanda s'il ne se trompait pas, si ce qui avait favorisé sa liaison et en avait empêché la rupture n'avait pas desservi sa destinée, si l'événement désirable, ce n'aurait pas été celui dont il se réjouissait tant qu'il n'eût eu lieu qu'en rêve : son départ ; il se dit qu'on ne connaît pas son malheur, qu'on n'est jamais si heureux qu'on croit¹.

Quelquefois il espérait qu'elle mourrait sans souffrances dans un accident, elle qui était dehors, dans les rues, sur les routes, du matin au soir. Et comme elle revenait saine et sauve, il admirait que le corps humain fût si souple et si fort, qu'il pût continuellement tenir en échec, déjouer tous les périls qui l'environnent (et que Swann trouvait innombrables^a depuis que son secret désir les avait supputés) et permît ainsi aux êtres de se livrer chaque jour et à peu près impunément à leur œuvre de mensonge, à la poursuite du plaisir. Et Swann sentait bien près de son cœur^b ce Mahomet II dont il aimait le portrait par Bellini et qui, ayant senti qu'il était devenu amoureux fou d'une de ses femmes, la poignarda afin, dit naïvement son biographe vénitien, de retrouver sa liberté d'esprit². Puis il s'indignait de ne penser ainsi qu'à soi, et les souffrances qu'il avait éprouvées lui semblaient ne mériter aucune pitié puisque lui-même faisait si bon marché de la vie d'Odette.

Ne pouvant se séparer d'elle sans retour, du moins, s'il l'avait vue sans séparations, sa douleur aurait fini par s'apaiser et peut-être son amour par s'éteindre. Et du moment qu'elle ne voulait pas quitter Paris à jamais, il eût souhaité qu'elle ne le quittât jamais. Du moins comme il savait que la seule grande absence qu'elle faisait était tous les ans celle d'août et septembre, il avait le loisir plusieurs mois d'avance d'en dissoudre l'idée amère dans tout le Temps à venir qu'il portait en lui par anticipation et qui, composé de jours homogènes aux jours actuels, circulait transparent et froid en son esprit où il entretenait la tristesse, mais sans lui causer de trop vives souffrances. Mais cet avenir intérieur, ce fleuve, incolore et libre, voici qu'une seule parole d'Odette venait l'atteindre jusqu'en Swann et, comme un morceau de glace, l'immobilisait, durcissait sa fluidité, le faisait geler tout entier ; et Swann s'était senti soudain rempli d'une masse énorme et

infrangible qui pesait sur les parois intérieures de son être jusqu'à le faire éclater : c'est qu'Odette lui avait dit, avec un regard souriant et surnois qui l'observait : « Forcheville va faire un beau voyage, à la Pentecôte. Il va en Égypte », et Swann avait aussitôt compris que cela signifiait : « Je vais aller en Égypte à la Pentecôte avec Forcheville. » Et en effet, si quelques jours après, Swann lui disait : « Voyons, à propos de ce voyage que tu m'as dit que tu ferais avec Forcheville », elle répondait étourdiment : « Oui, mon petit, nous partons le 19, on t'enverra une vue des Pyramides. » Alors il voulait apprendre si elle était la maîtresse de Forcheville, le lui demander à elle-même. Il savait que, superstitieuse comme elle était, il y avait certains parjures qu'elle ne ferait pas, et puis la crainte, qui l'avait retenu jusqu'ici, d'irriter Odette en l'interrogeant, de se faire détester d'elle, n'existait plus maintenant qu'il avait perdu tout espoir d'en être jamais aimé.

Un jour il reçut une lettre anonyme, qui lui disait qu'Odette avait été la maîtresse d'innombrables hommes (dont on lui citait quelques-uns, parmi lesquels Forcheville, M. de Bréauté et le peintre), de femmes, et qu'elle fréquentait les maisons de passe. Il fut tourmenté de penser qu'il y avait parmi ses amis un être capable de lui avoir adressé cette lettre (car par certains détails elle révélait chez celui qui l'avait écrite une connaissance familière de la vie de Swann). Il chercha qui cela pouvait être. Mais il n'avait jamais eu aucun soupçon des actions inconnues des êtres, de celles qui sont sans liens visibles avec leurs propos. Et quand il voulut savoir si c'était plutôt sous le caractère apparent de M. de Charlus, de M. des Laumes, de M. d'Orsan, qu'il devait situer la région inconnue où cet acte ignoble avait dû naître, comme aucun de ces hommes n'avait jamais approuvé devant lui les lettres anonymes et que tout ce qu'ils lui avaient dit impliquait qu'ils les réprouvaient, il ne vit pas de raisons pour relier cette infamie plutôt à la nature de l'un que de l'autre. Celle de M. de Charlus était un peu d'un détraqué mais foncièrement bonne et tendre ; celle de M. des Laumes, un peu sèche, mais saine et droite. Quant à M. d'Orsan, Swann n'avait jamais rencontré personne qui dans les circonstances même les plus tristes vînt à lui avec une parole plus sentie, un geste plus discret et plus juste. C'était

au point qu'il ne pouvait comprendre le rôle peu délicat qu'on prêtait à M. d'Orsan dans la liaison qu'il avait avec une femme riche, et que chaque fois que Swann pensait à lui, il était obligé de laisser de côté cette mauvaise réputation inconciliable avec tant de témoignages certains de délicatesse. Un instant Swann sentit que son esprit s'obscurcissait et il pensa à autre chose pour retrouver un peu de lumière. Puis il eut le courage de revenir vers ces réflexions. Mais alors après n'avoir pu soupçonner personne, il lui fallut soupçonner tout le monde. Après tout M. de Charlus l'aimait, avait bon cœur. Mais c'était un névropathe, peut-être demain pleurerait-il de le savoir malade, et aujourd'hui par jalousie, par colère, sur quelque idée subite qui s'était emparée de lui, avait-il désiré lui faire du mal. Au fond, cette race d'hommes est la pire de toutes. Certes, le prince des Laumes était bien loin d'aimer Swann autant que M. de Charlus. Mais à cause de cela même il n'avait pas avec lui les mêmes susceptibilités ; et puis c'était une nature froide sans doute, mais aussi incapable de vilénies que de grandes actions. Swann se repentait de ne s'être pas attaché dans la vie qu'à de tels êtres. Puis il songeait que ce qui empêche les hommes de faire du mal à leur prochain, c'est la bonté, qu'il ne pouvait au fond répondre que de natures analogues à la sienne, comme était, à l'égard du cœur, celle de M. de Charlus. La seule pensée de faire cette peine à Swann eût révolté celui-ci. Mais avec un homme insensible, d'une autre humanité, comme était le prince des Laumes, comment prévoir à quels actes pouvaient le conduire des mobiles d'une essence différente ? Avoir du cœur c'est tout, et M. de Charlus en avait. M. d'Orsan n'en manquait pas non plus et ses relations cordiales mais peu intimes avec Swann, nées de l'agrément que, pensant de même sur tout, ils avaient à causer ensemble, étaient de plus de repos que l'affection exaltée de M. de Charlus, capable de se porter à des actes de passion, bons ou mauvais. S'il y avait quelqu'un par qui Swann s'était toujours senti compris et délicatement aimé, c'était par M. d'Orsan. Oui, mais cette vie peu honorable qu'il menait ? Swann regrettait de n'en avoir pas tenu compte, d'avoir souvent avoué en plaisantant qu'il n'avait jamais éprouvé si vivement des sentiments de sympathie et d'estime que dans la société d'une canaille. Ce n'est pas pour rien, se disait-il

maintenant, que depuis que les hommes jugent leur prochain, c'est sur ses actes. Il n'y a que cela qui signifie quelque chose, et nullement ce que nous disons, ce que nous pensons. Charlus et des Laumes peuvent avoir tels ou tels défauts, ce sont d'honnêtes gens. Orsan n'en a peut-être pas, mais ce n'est pas un honnête homme. Il a pu mal agir une fois de plus^a. Puis Swann soupçonna Rémi qui, il est vrai^b, n'aurait pu qu'inspirer la lettre, mais cette piste lui parut un instant la bonne. D'abord Lorédan avait des raisons d'en vouloir à Odette. Et puis comment ne pas supposer que nos domestiques, vivant dans une situation inférieure à la nôtre, ajoutant à notre fortune et à nos défauts des richesses et des vices imaginaires pour lesquels ils nous envient et nous méprisent, se trouveront fatalement amenés à agir autrement que des gens de notre monde ? Il soupçonna aussi mon grand-père. Chaque fois que Swann lui avait demandé un service, ne le lui avait-il pas toujours refusé ? Puis avec ses idées bourgeoises il avait pu croire agir pour le bien de Swann. Celui-ci soupçonna encore Bergotte, le peintre, les Verdurin, admira une fois de plus au passage la sagesse des gens du monde de ne pas vouloir frayer avec ces milieux artistes où de telles choses sont possibles, peut-être même avouées sous le nom de bonnes farces ; mais il se rappelait des traits de droiture de ces bohèmes, et les rapprocha de la vie d'expédients, presque d'escroqueries, où le manque d'argent, le besoin de luxe, la corruption des plaisirs conduisent souvent l'aristocratie. Bref, cette lettre anonyme prouvait qu'il connaissait un être capable de scélératesse, mais il ne voyait pas plus de raison pour que cette scélératesse fût cachée dans le tuf — inexploré d'autrui — du caractère de l'homme tendre que de l'homme froid, de l'artiste que du bourgeois, du grand seigneur que du valet. Quel critérium adopter pour juger les hommes ? Au fond il n'y avait pas une seule des personnes qu'il connaissait qui ne pût être capable d'une infamie. Fallait-il cesser de les voir toutes^c ? Son esprit se voila ; il passa deux ou trois fois ses mains sur son front, essuya les verres de son lorgnon avec son mouchoir et, songeant qu'après tout des gens qui le valaient fréquentaient M. de Charlus, le prince des Laumes et les autres, il se dit que cela signifiait, sinon qu'ils fussent incapables d'infamie, du moins que c'est une nécessité de la vie à laquelle chacun se soumet, de fréquenter des gens

qui n'en sont peut-être pas incapables. Et il continua à serrer la main à tous ces amis qu'il avait soupçonnés, avec cette réserve de pur style qu'ils avaient peut-être cherché à le désespérer. Quant au fond^a même de la lettre, il ne s'en inquiéta pas, car pas une des accusations formulées contre Odette n'avait l'ombre de vraisemblance. Swann comme beaucoup de gens avait l'esprit paresseux et manquait d'invention. Il savait bien comme une vérité générale que la vie des êtres est pleine de contrastes, mais pour chaque être en particulier il imaginait toute la partie de sa vie qu'il ne connaissait pas comme identique à la partie qu'il connaissait. Il imaginait ce qu'on lui taisait à l'aide de ce qu'on lui disait. Dans les moments où Odette était auprès de lui, s'ils parlaient ensemble d'une action indélicate commise ou d'un sentiment indélicat éprouvé par un autre, elle les flétrissait en vertu des mêmes principes que Swann avait toujours entendu professer par ses parents et auxquels il était resté fidèle ; et puis^b elle arrangeait ses fleurs, elle buvait^c une tasse de thé, elle s'inquiétait des travaux de Swann. Donc Swann étendait ces habitudes au reste de la vie d'Odette, il répétait ces gestes quand il voulait se représenter les moments où elle était loin de lui. Si on la lui avait dépeinte telle qu'elle était, ou plutôt qu'elle avait été si longtemps avec lui, mais auprès d'un autre homme, il eût souffert, car cette image lui eût paru vraisemblable. Mais qu'elle allât chez des maquerelles, se livrât à des orgies avec des femmes, qu'elle menât la vie crapuleuse de créatures abjectes, quelle divagation insensée, à la réalisation de laquelle, Dieu merci, les chrysanthèmes imaginés, les thés successifs, les indignations vertueuses ne laissaient aucune place ! Seulement de temps à autre, il laissait entendre à Odette que, par méchanceté, on lui racontait tout ce qu'elle faisait ; et, se servant, à propos, d'un détail insignifiant mais vrai, qu'il avait appris par hasard, comme s'il était le seul petit bout qu'il laissât passer malgré lui, entre tant d'autres, d'une reconstitution complète de la vie d'Odette qu'il tenait cachée en lui, il l'amenait à supposer qu'il était renseigné sur des choses qu'en réalité il ne savait ni même ne soupçonnait, car si bien souvent il adjurait Odette de ne pas altérer la vérité, c'était seulement, qu'il s'en rendît compte ou non, pour qu'Odette lui dît tout ce qu'elle faisait. Sans doute, comme il le disait à Odette, il aimait

la sincérité, mais il l'aimait comme une proxénète pouvant le tenir au courant de la vie de sa maîtresse. Aussi son amour de la sincérité, n'étant pas désintéressé, ne l'avait pas rendu meilleur. La vérité qu'il chérissait c'était celle que lui dirait Odette ; mais lui-même, pour obtenir cette vérité, ne craignait pas de recourir au mensonge, le mensonge qu'il ne cessait de peindre à Odette comme conduisant à la dégradation toute créature humaine. En somme il mentait autant qu'Odette parce que, plus malheureux qu'elle, il n'était pas moins égoïste. Et elle, entendant Swann lui raconter ainsi à elle-même des choses qu'elle avait faites, le regardait d'un air^a méfiant, et, à toute aventure, fâché, pour ne pas avoir l'air de s'humilier et de rougir de ses actes.

Un jour, étant dans la période de calme la plus longue qu'il eût encore pu traverser sans être repris d'accès de jalousie, il avait accepté d'aller le soir au théâtre avec la princesse des Laumes. Ayant ouvert le journal, pour chercher ce qu'on jouait, la vue du titre : *Les Filles de marbre*¹ de Théodore Barrière le frappa^b si cruellement qu'il eut un mouvement de recul et détourna la tête. Éclairé comme par la lumière de la rampe, à la place nouvelle où il figurait, ce mot de « marbré » qu'il avait perdu^c la faculté de distinguer tant il avait l'habitude de l'avoir souvent sous les yeux, lui était soudain redevenu visible et l'avait aussitôt fait souvenir de cette histoire qu'Odette lui avait racontée autrefois, d'une visite qu'elle avait faite au Salon du Palais de l'industrie² avec Mme Verdurin et où celle-ci lui avait dit : « Prends garde, je saurai bien te dégeler, tu n'es pas de marbre. » Odette^d lui avait affirmé que ce n'était qu'une plaisanterie, et il n'y avait attaché aucune importance. Mais il avait alors plus de confiance en elle qu'aujourd'hui. Et justement la lettre anonyme parlait d'amours de ce genre. Sans oser lever les yeux vers le journal, il le déplia, tourna une feuille pour ne plus voir ce mot : *Les Filles de marbre* et commenç^e à lire machinalement les nouvelles des départements. Il y avait eu une tempête dans la Manche, on signalait des dégâts à Dieppe, à Cabourg, à Beuzeval³. Aussitôt il fit un nouveau mouvement en arrière.

Le nom de Beuzeval l'avait fait penser à celui d'une autre localité de cette région, Beuzeville⁴, qui porte uni à celui-là par un trait d'union un autre nom, celui de

Bréauté, qu'il avait vu souvent sur les cartes, mais dont pour la première fois il remarquait que c'était le même que celui de son ami M. de Bréauté, dont la lettre anonyme disait qu'il avait été l'amant d'Odette. Après tout, pour M. de Bréauté, l'accusation n'était pas invraisemblable ; mais en ce qui concernait Mme Verdurin, il y avait impossibilité. De ce qu'Odette mentait quelquefois, on ne pouvait conclure qu'elle ne disait jamais la vérité et, dans ces propos qu'elle avait échangés avec Mme Verdurin et qu'elle avait racontés elle-même à Swann, il avait reconnu ces plaisanteries inutiles et dangereuses que, par inexpérience de la vie et ignorance du vice, tiennent des femmes dont ils révèlent l'innocence et qui — comme par exemple Odette — sont plus éloignées qu'aucune d'éprouver une tendresse exaltée pour une autre femme. Tandis qu'au contraire, l'indignation avec laquelle elle avait repoussé les soupçons qu'elle avait involontairement fait naître un instant en lui par son récit, cadrait avec tout ce qu'il savait des goûts, du tempérament de sa maîtresse. Mais à ce moment, par une de ces inspirations de jaloux, analogues à celle qui apporte au poète ou au savant, qui n'a encore qu'une rime ou qu'une observation, l'idée ou la loi qui leur donnera toute leur puissance, Swann se rappela pour la première fois une phrase qu'Odette lui avait dite il y avait déjà deux ans : « Oh ! Mme Verdurin, en ce moment il n'y en a que pour moi, je suis un amour, elle m'embrasse, elle veut que je fasse des courses avec elle, elle veut que je la tutoie. » Loin de voir alors dans cette phrase un rapport quelconque avec les absurdes propos destinés à simuler le vice que lui avait racontés Odette, il l'avait accueillie comme la preuve d'une chaleureuse amitié. Maintenant voilà que le souvenir de cette tendresse de Mme Verdurin était venu brusquement rejoindre le souvenir de sa conversation de mauvais goût. Il ne pouvait plus les séparer dans son esprit et les vit mêlées aussi dans la réalité, la tendresse donnant quelque chose de sérieux et d'important à ces plaisanteries qui en retour lui faisaient perdre de son innocence. Il alla⁴ chez Odette. Il s'assit loin d'elle¹. Il n'osait l'embrasser, ne sachant si en elle, si en lui, c'était l'affection ou la colère qu'un baiser réveillerait. Il se taisait, il regardait mourir leur amour. Tout à coup il prit une résolution.

« Odette, lui dit-il, mon chéri, je sais bien que je suis odieux, mais il faut que je te demande des choses. Tu te souviens de l'idée que j'avais eue à propos de toi et de Mme Verdurin ? Dis-moi si c'était vrai, avec elle ou avec une autre. »

Elle secoua la tête en fronçant la bouche, signe fréquemment employé par les gens pour répondre qu'ils n'iront pas, que cela les ennuie, à quelqu'un qui leur a demandé : « Viendrez-vous voir passer la cavalcade, assisterez-vous à la Revue ? » Mais ce hochement de tête affecté ainsi d'habitude à un événement à venir mêle à cause de cela de quelque incertitude la dénégation d'un événement passé. De plus il n'évoque que des raisons de convenance personnelle plutôt que la réprobation, qu'une impossibilité morale. En voyant Odette lui faire ainsi le signe que c'était faux, Swann comprit que c'était peut-être vrai.

« Je te l'ai dit, tu le sais bien, ajouta-t-elle d'un air irrité et malheureux.

— Oui, je sais, mais en es-tu sûre ? Ne me dis pas : "Tu le sais bien", dis-moi : "Je n'ai jamais fait ce genre de choses avec aucune femme." »

Elle répéta comme une leçon, sur un ton ironique et comme si elle voulait se débarrasser de lui :

« Je n'ai jamais fait ce genre de choses avec aucune femme.

— Peux-tu me le jurer sur ta médaille de Notre-Dame de Laghet ? »

Swann savait qu'Odette ne se parjurerait pas sur cette médaille-là.

« Oh ! que tu me rends malheureuse », s'écria-t-elle en se déroband par un sursaut à l'étreinte de sa question. « Mais as-tu bientôt fini ? Qu'est-ce que tu as aujourd'hui ? Tu as donc décidé qu'il fallait que je te déteste, que je t'exècre ? Voilà, je voulais reprendre avec toi le bon temps comme autrefois et voilà ton remerciement ! »

Mais, ne la lâchant pas, comme un chirurgien attend la fin du spasme qui interrompt son intervention mais ne l'y fait pas renoncer :

« Tu as bien tort de te figurer que je t'en voudrais le moins du monde, Odette, lui dit-il avec une douceur persuasive et menteuse. Je ne te parle jamais que de ce que je sais, et j'en sais toujours bien plus long que je ne

dis. Mais toi seule peux adoucir par ton aveu ce qui me fait te haïr tant que cela ne m'a été dénoncé que par d'autres. Ma colère contre toi ne vient pas de tes actions, je te pardonne tout puisque je t'aime, mais de ta fausseté, de ta fausseté absurde qui te fait persévérer à nier des choses que je sais. Mais comment veux-tu que je puisse continuer à t'aimer, quand je te vois me soutenir, me jurer une chose que je sais fausse ? Odette, ne prolonge pas cet instant qui est une torture pour nous deux. Si tu le veux, ce sera fini dans une seconde, tu seras pour toujours délivrée. Dis-moi sur ta médaille, si oui ou non, tu as jamais fait ces choses.

« Mais je n'en sais rien, moi, s'écria-t-elle avec colère, peut-être il y a très longtemps, sans me rendre compte de ce que je faisais, peut-être deux ou trois fois. »

Swann avait envisagé toutes les possibilités. La réalité est donc quelque chose qui n'a aucun rapport avec les possibilités, pas plus qu'un coup de couteau que nous recevons avec les légers mouvements des nuages au-dessus de notre tête, puisque ces mots « deux ou trois fois » marquèrent à vif une sorte de croix dans son cœur. Chose étrange que ces mots « deux ou trois fois », rien que des mots, des mots prononcés dans l'air, à distance, puissent ainsi déchirer le cœur comme s'ils le touchaient véritablement, puissent rendre malade, comme un poison qu'on absorberait. Involontairement Swann pensa à ce mot qu'il avait entendu chez Mme de Saint-Euverte : « C'est ce que j'ai vu de plus fort depuis les tables tournantes. » Cette souffrance qu'il ressentait ne ressemblait à rien de ce qu'il avait cru. Non pas seulement parce que dans ses heures de plus entière méfiance il avait rarement imaginé si loin dans le mal, mais parce que, même quand il imaginait cette chose, elle restait vague, incertaine, dénuée de cette horreur particulière qui s'était échappée des mots « peut-être deux ou trois fois », dépourvue de cette cruauté spécifique aussi différente de tout ce qu'il avait connu qu'une maladie dont on est atteint pour la première fois. Et pourtant cette Odette d'où lui venait tout ce mal, ne lui était pas moins chère, bien au contraire plus précieuse, comme si au fur et à mesure que grandissait la souffrance, grandissait en même temps le prix du calmant, du contrepoison que seule cette femme possédait. Il voulait lui donner plus de soins comme à une maladie qu'on

découvre soudain plus grave. Il voulait que la chose affreuse qu'elle lui avait dit avoir faite « deux ou trois fois » ne pût pas se renouveler. Pour cela il lui fallait veiller sur Odette. On dit souvent qu'en dénonçant à un ami les fautes de sa maîtresse, on ne réussit qu'à le rapprocher d'elle parce qu'il ne leur ajoute pas foi, mais combien davantage s'il leur ajoute foi ! Mais se disait Swann, comment réussir à la protéger ? Il pouvait peut-être la préserver d'une certaine femme mais il y en avait des centaines d'autres, et il comprit quelle folie avait passé sur lui quand il avait, le soir où il n'avait pas trouvé Odette chez les Verdurin, commencé de désirer la possession, toujours impossible, d'un autre être. Heureusement pour Swann, sous les souffrances nouvelles qui venaient d'entrer dans son âme comme des hordes d'envahisseurs, il existait un fond de nature plus ancien, plus doux et silencieusement laborieux, comme les cellules d'un organe blessé qui se mettent aussitôt en mesure de refaire les tissus lésés, comme les muscles d'un membre paralysé qui tendent à reprendre leurs mouvements. Ces plus anciens, plus autochtones habitants de son âme, employèrent un instant toutes les forces de Swann à ce travail obscurément réparateur qui donne l'illusion du repos à un convalescent, à un opéré. Cette fois-ci, ce fut moins comme d'habitude dans le cerveau de Swann que se produisit cette détente par épuisement, ce fut plutôt dans son cœur. Mais toutes les choses de la vie qui ont existé une fois tendent à se recréer, et comme un animal expirant qu'agite de nouveau le sursaut d'une convulsion qui semblait finie, sur le cœur, un instant épargné, de Swann, d'elle-même la même souffrance vint retracer la même croix. Il se rappela ces soirs de clair de lune où, allongé dans sa victoria qui le menait rue La Pérouse, il cultivait voluptueusement en lui les émotions de l'homme amoureux, sans savoir le fruit empoisonné qu'elles produiraient nécessairement. Mais toutes ces pensées ne durèrent que l'espace d'une seconde, le temps qu'il portât la main à son cœur, reprît sa respiration et parvint à sourire pour dissimuler sa torture. Déjà il recommençait à poser ses questions. Car sa jalousie qui avait pris une peine qu'un ennemi ne se serait pas donnée pour arriver à lui faire assener ce coup, à lui faire faire la connaissance de la douleur la plus cruelle qu'il eût encore jamais connue, sa jalousie ne trouvait pas qu'il eût

assez souffert et cherchait à lui faire recevoir une blessure plus profonde encore. Telle, comme une divinité méchante, sa jalousie inspirait Swann et le poussait à sa perte. Ce ne fut pas sa faute, mais celle d'Odette seulement si d'abord son supplice ne s'aggrava pas.

« Ma chérie, lui dit-il, c'est fini, était-ce avec une personne que je connais ? »

— Mais non, je te jure, d'ailleurs je crois que j'ai exagéré, que je n'ai pas été jusque-là¹. »

Il sourit et reprit :

« Que veux-tu ? cela ne fait rien, mais c'est malheureux que tu ne puisses pas me dire le nom. De pouvoir me représenter la personne, cela m'empêcherait de plus jamais y penser. Je le dis pour toi, parce que je ne t'ennuierais plus. C'est si calmant de se représenter les choses ! Ce qui est affreux, c'est ce qu'on ne peut pas imaginer. Mais tu as déjà été si gentille, je ne veux pas te fatiguer. Je te remercie de tout mon cœur de tout le bien que tu m'as fait. C'est fini. Seulement ce mot : "Il y a combien de temps ?" »

— Oh ! Charles, mais tu ne vois pas que tu me tues ! c'est tout ce qu'il y a de plus ancien. Je n'y avais jamais repensé, on dirait que tu veux absolument me redonner ces idées-là. Tu seras bien avancé », dit-elle, avec une sottise inconsciente et une méchanceté voulue.

« Oh ! je voulais seulement savoir si c'est depuis que je te connais. Mais ce serait si naturel, est-ce que ça se passait ici ? tu ne peux pas me dire un certain soir, que je me représente ce que je faisais ce soir-là ; tu comprends bien qu'il n'est pas possible que tu ne te rappelles pas avec qui, Odette, mon amour. »

— Mais je ne sais pas, moi, je crois que c'était au Bois un soir où tu es venu nous retrouver dans l'île. Tu avais dîné chez la princesse des Laumes », dit-elle, heureuse de fournir un détail précis qui attestait sa véracité. « À une table voisine il y avait une femme que je n'avais pas vue depuis très longtemps. Elle m'a dit : "Venez donc derrière le petit rocher voir l'effet du clair de lune sur l'eau." D'abord j'ai bâillé et j'ai répondu : "Non, je suis fatiguée et je suis bien ici." Elle a assuré qu'il n'y avait jamais eu un clair de lune pareil. Je lui ai dit : "Cette blague !" ; je savais bien où elle voulait en venir. »

Odette racontait cela presque en riant, soit que cela lui parût tout naturel, ou parce qu'elle croyait en atténuer

ainsi l'importance, ou pour ne pas avoir l'air humilié. En voyant le visage de Swann, elle changea de ton :

« Tu es un misérable, tu te plais à me torturer, à me faire faire des mensonges que je dis afin que tu me laisses tranquille. »

Ce second coup porté à Swann était plus atroce encore que le premier. Jamais il n'avait supposé que ce fût une chose aussi récente, cachée à ses yeux, qui n'avaient pas su la découvrir, non dans un passé qu'il n'avait pas connu, mais dans des soirs qu'il se rappelait si bien, qu'il avait vécus avec Odette, qu'il avait crus connus si bien par lui et qui maintenant prenaient rétrospectivement quelque chose de fourbe et d'atroce ; au milieu d'eux tout d'un coup se creusait cette ouverture béante, ce moment dans l'île du Bois. Odette sans être intelligente avait le charme du naturel. Elle avait raconté, elle avait mimé cette scène avec tant de simplicité que Swann, haletant, voyait tout : le bâillement d'Odette, le petit rocher. Il l'entendait répondre — gaiement, hélas ! — : « Cette blague ! » Il sentait qu'elle ne dirait rien de plus ce soir, qu'il n'y avait aucune révélation nouvelle à attendre en ce moment ; il lui dit : « Mon pauvre chéri, pardonne-moi, je sens que je te fais de la peine, c'est fini, je n'y pense plus. »

Mais elle vit que ses yeux restaient fixés sur les choses qu'il ne savait pas et sur ce passé de leur amour, monotone et doux dans sa mémoire parce qu'il était vague, et que déchirait maintenant comme une blessure cette minute dans l'île du Bois, au clair de lune, après le dîner chez la princesse des Laumes. Mais il avait tellement pris l'habitude de trouver la vie intéressante — d'admirer les curieuses découvertes qu'on peut y faire — que tout en souffrant au point de croire qu'il ne pourrait pas supporter longtemps une pareille douleur, il se disait : « La vie est vraiment étonnante et réserve de belles surprises ; en somme le vice est quelque chose de plus répandu qu'on ne croit. Voilà une femme en qui j'avais confiance, qui a l'air si simple, si honnête, en tous cas, si même elle était légère, qui semblait bien normale et saine dans ses goûts ; sur une dénonciation invraisemblable, je l'interroge, et le peu qu'elle m'avoue révèle bien plus que ce qu'on eût pu soupçonner. » Mais il ne pouvait pas se borner à ces remarques désintéressées. Il cherchait à apprécier exactement la valeur de ce qu'elle lui avait raconté, afin de savoir

s'il devait conclure que ces choses, elle les avait faites souvent, qu'elles se renouvelleraient. Il se répétait ces mots qu'elle avait dits : « Je voyais bien où elle voulait en venir », « Deux ou trois fois », « Cette blague ! », mais ils ne reparaissaient pas désarmés dans la mémoire de Swann, chacun d'eux tenait son couteau et lui en portait un nouveau coup. Pendant bien longtemps, comme un malade ne peut s'empêcher d'essayer à toute minute de faire le mouvement qui lui est douloureux, il se redisait ces mots : « Je suis bien ici », « Cette blague ! », mais la souffrance était si forte qu'il était obligé de s'arrêter. Il s'émerveillait que des actes que toujours il avait jugés si légèrement, si gaiement, maintenant fussent devenus pour lui graves comme une maladie dont on peut mourir. Il connaissait bien des femmes à qui il eût pu demander de surveiller Odette. Mais comment espérer qu'elles se placeraient au même point de vue que lui et ne resteraient pas à celui qui avait été si longtemps le sien, qui avait toujours guidé sa vie voluptueuse, ne lui diraient pas en riant : « Vilain jaloux qui veut priver les autres d'un plaisir » ? Par quelle trappe soudainement abaissée (lui qui n'avait eu autrefois de son amour pour Odette que des plaisirs délicats) avait-il été brusquement précipité dans ce nouveau cercle de l'enfer d'où il n'apercevait pas comment il pourrait jamais sortir. Pauvre Odette ! il ne lui en voulait pas. Elle n'était qu'à demi coupable. Ne disait-on pas que c'était par sa propre mère qu'elle avait été livrée, presque enfant, à Nice, à un riche Anglais ? Mais quelle vérité douloureuse prenaient pour lui ces lignes du *Journal d'un poète* d'Alfred de Vigny qu'il avait lues avec indifférence autrefois : « Quand on se sent pris d'amour pour une femme, on devrait se dire : Comment est-elle entourée ? Quelle a été sa vie ? Tout le bonheur de la vie est appuyé là-dessus¹. » Swann s'étonnait² que de simples phrases épelées par sa pensée, comme « Cette blague ! », « Je voyais bien où elle voulait en venir » pussent lui faire si mal. Mais il comprenait que ce qu'il croyait de simples phrases n'était que les pièces de l'armature entre lesquelles tenait, pouvait lui être rendue, la souffrance qu'il avait éprouvée pendant le récit d'Odette. Car c'était bien cette souffrance-là qu'il éprouvait de nouveau. Il avait beau savoir maintenant — même il eut beau, le temps passant, avoir un peu oublié, avoir

pardonné —, au moment où il se redisait ses mots, la souffrance ancienne le refaisait tel qu'il était avant qu'Odette ne parlât : ignorant, confiant ; sa cruelle jalousie le remplaçait pour le faire frapper par l'aveu d'Odette dans la position de quelqu'un qui ne sait pas encore, et au bout de plusieurs mois cette vieille histoire le bouleversait toujours comme une révélation. Il admirait la terrible puissance créatrice de sa mémoire. Ce n'est que de l'affaiblissement de cette génératrice dont la fécondité diminue avec l'âge qu'il pouvait espérer un apaisement à sa torture. Mais quand paraissait un peu épuisé le pouvoir qu'avait de le faire souffrir un des mots prononcés par Odette, alors un de ceux sur lesquels l'esprit de Swann s'était moins arrêté jusque-là, un mot presque nouveau venait relayer les autres et le frappait avec une vigueur intacte. La mémoire du soir où il avait dîné chez la princesse des Laumes lui était douloureuse, mais ce n'était que le centre de son mal. Celui-ci irradiait confusément à l'entour dans tous les jours avoisinants. Et à quelque point d'elle qu'il voulût toucher dans ses souvenirs, c'est la saison tout entière où les Verdurin avaient si souvent dîné dans l'île du Bois qui lui faisait mal. Si mal que peu à peu les curiosités qu'excitait en lui sa jalousie furent neutralisées par la peur des tortures nouvelles qu'il s'infligerait en les satisfaisant. Il se rendait compte que toute la période de la vie d'Odette écoulée avant qu'elle ne le rencontrât, période qu'il n'avait jamais cherché à se représenter, n'était pas l'étendue abstraite qu'il voyait vaguement, mais avait été faite d'années particulières, remplie d'incidents concrets. Mais en les apprenant, il craignait que ce passé incolore, fluide et supportable, ne prît un corps tangible et immonde, un visage individuel et diabolique. Et il continuait à ne pas chercher à le concevoir, non plus par paresse de penser, mais par peur de souffrir. Il espérait qu'un jour il finirait par pouvoir entendre le nom de l'île du Bois, de la princesse des Laumes, sans ressentir le déchirement ancien, et trouvait imprudent de provoquer Odette à lui fournir de nouvelles paroles, le nom d'endroits, de circonstances différentes qui, son mal à peine calmé, le feraient renaître sous une autre forme.

Mais souvent les choses qu'il ne connaissait pas, qu'il redoutait maintenant de connaître, c'est Odette elle-même

qui les lui révélait spontanément, et sans s'en rendre compte ; en effet l'écart que le vice mettait entre la vie réelle d'Odette et la vie relativement innocente que Swann avait cru, et bien souvent croyait encore, que menait sa maîtresse, cet écart, Odette en ignorait l'étendue : un être vicieux, affectant toujours la même vertu devant les êtres de qui il ne veut pas que soient soupçonnés ses vices, n'a pas de contrôle pour se rendre compte combien ceux-ci, dont la croissance continue est insensible pour lui-même, l'entraînent peu à peu loin des façons de vivre normales. Dans^a leur cohabitation, au sein de l'esprit d'Odette, avec le souvenir des actions qu'elle cachait à Swann, d'autres peu à peu en recevaient le reflet, étaient contagionnées par elles, sans qu'elle pût leur trouver rien d'étrange, sans qu'elles détonnassent dans le milieu particulier où elle les faisait vivre en elle ; mais si elle les racontait à Swann, il était épouvanté par la révélation de l'ambiance qu'elles trahissaient. Un jour il cherchait, sans blesser Odette, à lui demander si elle n'avait jamais été chez des entremetteuses. À vrai dire il était convaincu que non ; la lecture de la lettre anonyme en avait introduit la supposition dans son intelligence, mais d'une façon mécanique ; elle n'y avait rencontré aucune créance, mais en fait y était restée, et Swann, pour être débarrassé de la présence purement matérielle mais pourtant gênante du soupçon, souhaitait qu'Odette l'extirpât. « Oh ! non ! Ce n'est pas que je ne sois pas persécutée pour cela », ajouta-t-elle, en dévoilant dans un sourire une satisfaction de vanité qu'elle ne s'apercevait plus ne pas pouvoir paraître légitime à Swann. « Il y en a une qui est encore restée plus de deux heures hier à m'attendre, elle me proposait n'importe quel prix. Il paraît qu'il y a un ambassadeur qui lui a dit : "Je me tue si vous ne me l'amenez pas." On lui a dit que j'étais sortie, j'ai fini par aller moi-même lui parler pour qu'elle s'en aille. J'aurais voulu que tu voies comme je l'ai reçue, ma femme de chambre qui m'entendait de la pièce voisine m'a dit que je criais à tue-tête : "Mais puisque je vous dis que je ne veux pas ! C'est une idée comme ça, ça ne me plaît pas. Je pense que je suis libre de faire ce que je veux, tout de même ! Si j'avais besoin d'argent, je comprends..." Le concierge a ordre de ne plus la laisser entrer. Il dira que je suis à la campagne. Ah ! j'aurais voulu que tu sois caché quelque part. Je crois que tu aurais été

content, mon chéri. Elle a du bon, tout de même, tu vois, ta petite Odette, quoiqu'on la trouve si détestable. »

D'ailleurs ses aveux même, quand elle lui en faisait, de fautes qu'elle le supposait avoir découvertes, servaient plutôt pour Swann de point de départ à de nouveaux doutes qu'ils ne mettaient un terme aux anciens. Car ils n'étaient jamais exactement proportionnés à ceux-ci. Odette avait eu beau retrancher de sa confession tout l'essentiel, il restait dans l'accessoire quelque chose que Swann n'avait jamais imaginé, qui l'accablait de sa nouveauté et allait lui permettre de changer les termes du problème de sa jalousie. Et ces aveux, il ne pouvait plus les oublier. Son âme les charriait, les rejetait, les berçait, comme des cadavres. Et elle en était empoisonnée.

Une fois elle lui parla d'une visite que Forcheville lui avait faite le jour de la fête de Paris-Murcie. « Comment, tu le connaissais déjà ? Ah ! oui, c'est vrai », dit-il, en se reprenant pour ne pas paraître l'avoir ignoré. Et tout d'un coup il se mit à trembler à la pensée que le jour de cette fête de Paris-Murcie où il avait reçu d'elle la lettre qu'il avait si précieusement gardée, elle déjeunait peut-être avec Forcheville à la Maison d'Or. Elle lui jura que non. « Pourtant la Maison d'Or me rappelle je ne sais quoi que j'ai su ne pas être vrai », lui dit-il pour l'effrayer. « Oui, que je n'y étais pas allée le soir où je t'ai dit que j'en sortais quand tu m'avais cherchée chez Prévost », lui répondit-elle (croyant à son air qu'il le savait), avec une décision où il y avait, beaucoup plutôt que du cynisme, de la timidité, une peur de contrarier Swann et que par amour-propre elle voulait cacher, puis le désir de lui montrer qu'elle pouvait être franche. Aussi frappa-t-elle avec une netteté et une vigueur de bourreau et qui étaient exemptes de cruauté car Odette n'avait pas conscience du mal qu'elle faisait à Swann ; et même elle se mit à rire, peut-être, il est vrai, surtout pour ne pas avoir l'air humilié, confus. « C'est vrai que je n'avais pas été à la Maison Dorée, que je sortais de chez Forcheville. J'avais vraiment été chez Prévost, ça c'était pas de la blague, il m'y avait rencontrée et m'avait demandé d'entrer regarder ses gravures. Mais il était venu quelqu'un pour le voir. Je t'ai dit que je venais de la Maison d'Or, parce que j'avais peur que cela ne t'ennuie. Tu vois, c'était plutôt gentil de ma part. Mettons que j'aie eu tort, au moins je te le dis

carrément. Quel intérêt aurais-je à ne pas te dire aussi bien que j'avais déjeuné avec lui le jour de la Fête Paris-Murcie, si c'était vrai ? D'autant plus qu'à ce moment-là on ne se connaissait pas encore beaucoup tous les deux, dis, chéri. » Il lui sourit avec la lâcheté soudaine de l'être sans forces qu'avaient fait de lui ces accablantes paroles. Ainsi, même dans les mois auxquels il n'avait jamais plus osé repenser parce qu'ils avaient été trop heureux, dans ces mois où elle l'avait aimé, elle lui mentait déjà ! Aussi bien que ce moment (le premier soir qu'ils avaient « fait catleya ») où elle lui avait dit sortir de la Maison Dorée, combien devait-il y en avoir eu d'autres, receleurs eux aussi d'un mensonge que Swann n'avait pas soupçonné. Il se rappela qu'elle lui avait dit un jour : « Je n'aurais qu'à dire à Mme Verdurin que ma robe n'a pas été prête, que mon cab est venu en retard. Il y a toujours moyen de s'arranger. » À lui aussi probablement, bien des fois où elle lui avait glissé de ces mots qui expliquent un retard, justifient un changement d'heure dans un rendez-vous, ils avaient dû cacher, sans qu'il s'en fût douté alors, quelque chose qu'elle avait à faire avec un autre, avec un autre à qui elle avait dit : « Je n'aurai qu'à dire à Swann que ma robe n'a pas été prête, que mon cab est arrivé en retard, il y a toujours moyen de s'arranger. » Et sous tous les souvenirs les plus doux de Swann, sous les paroles les plus simples que lui avait dites autrefois Odette, qu'il avait crues comme paroles d'évangile, sous les actions quotidiennes qu'elle lui avait racontées, sous les lieux les plus accoutumées, la maison de sa couturière, l'avenue du Bois, l'Hippodrome, il sentait, dissimulée à la faveur de cet excédent de temps qui dans les journées les plus détaillées laisse encore du jeu, de la place, et peut servir de cachette à certaines actions, il sentait s'insinuer la présence possible et souterraine de mensonges qui lui rendaient ignoble tout ce qui lui était resté le plus cher (ses meilleurs soirs, la rue La Pérouse elle-même qu'Odette avait toujours dû quitter à d'autres heures que celles qu'elle lui avait dites) faisant circuler partout un peu de la ténébreuse horreur qu'il avait ressentie en entendant l'aveu relatif à la Maison Dorée, et, comme les bêtes immondes dans la Désolation de Ninive, ébranlant pierre à pierre tout son passé¹. Si maintenant il se détournait chaque fois que sa mémoire lui disait le nom cruel de la Maison Dorée, ce n'était plus,

comme tout récemment encore à la soirée de Mme de Saint-Euverte, parce qu'il lui rappelait un bonheur qu'il avait perdu depuis longtemps, mais un malheur qu'il venait seulement d'apprendre. Puis il en fut du nom de la Maison Dorée comme de celui de l'île du Bois, il cessa peu à peu de faire souffrir Swann. Car ce que nous croyons notre amour, notre jalousie, n'est pas une même passion continue, indivisible. Ils se composent d'une infinité d'amours successifs, de jalousies différentes et qui sont éphémères, mais par leur multitude ininterrompue donnent l'impression de la continuité, l'illusion de l'unité. La vie de l'amour de Swann, la fidélité de sa jalousie, étaient faites de la mort, de l'infidélité, d'innombrables désirs, d'innombrables doutes, qui avaient tous Odette pour objet. S'il était resté longtemps sans la voir, ceux qui mouraient n'auraient pas été remplacés par d'autres. Mais la présence d'Odette continuait d'ensemencer le cœur de Swann de tendresses et de soupçons alternés.

Certains soirs elle redevenait tout d'un coup avec lui d'une gentillesse dont elle l'avertissait durement qu'il devait profiter tout de suite, sous peine de ne pas la voir se renouveler avant des années ; il fallait rentrer immédiatement chez elle « faire catleya », et ce désir qu'elle prétendait avoir de lui était si soudain, si inexplicable, si impérieux, les caresses qu'elle lui prodiguait ensuite si démonstratives et si insolites, que cette tendresse brutale et sans vraisemblance faisait autant de chagrin à Swann qu'un mensonge et qu'une méchanceté. Un soir qu'il était ainsi, sur l'ordre qu'elle lui en avait donné, rentré avec elle, et qu'elle entremêlait ses baisers de paroles passionnées qui contrastaient avec sa sécheresse ordinaire, il crut tout d'un coup entendre du bruit ; il se leva, chercha partout, ne trouva personne, mais n'eut pas le courage de reprendre sa place auprès d'elle qui alors, au comble de la rage, brisa un vase et dit à Swann : « On ne peut jamais rien faire avec toi ! » Et il resta incertain si elle n'avait pas caché quelqu'un dont elle avait voulu faire souffrir la jalousie ou allumer les sens.

Quelquefois il allait dans des maisons de rendez-vous, espérant apprendre quelque chose d'elle, sans oser la nommer cependant. « J'ai une petite qui va vous plaire », disait l'entremetteuse. Et il restait une heure à causer tristement avec quelque pauvre fille étonnée qu'il ne fît

rien de plus. Une toute jeune et ravissante lui dit un jour : « Ce que je voudrais, c'est trouver un ami, alors il pourrait être sûr, je n'irais plus jamais avec personne. — Vraiment, crois-tu que ce soit possible qu'une femme soit touchée qu'on l'aime, ne vous trompe jamais ? lui demanda Swann anxieusement. — Pour sûr ! ça dépend des caractères ! » Swann ne pouvait s'empêcher de dire à ces filles les mêmes choses qui auraient plu à la princesse des Laumes. À celle qui cherchait un ami, il dit en souriant : « C'est gentil, tu as mis des yeux bleus de la couleur de ta ceinture. — Vous aussi, vous avez des manchettes bleues. — Comme nous avons une belle conversation, pour un endroit de ce genre ! Je ne t'ennuie pas ? tu as peut-être à faire ? — Non, j'ai tout mon temps. Si vous m'auriez ennuyée, je vous l'aurais dit. Au contraire, j'aime bien vous entendre causer. — Je suis très flatté. N'est-ce pas que nous causons gentiment ? dit-il à l'entremetteuse qui venait d'entrer. — Mais oui, c'est justement ce que je me disais. Comme ils sont sages ! Voilà ! on vient maintenant pour causer chez moi. Le Prince le disait, l'autre jour, c'est bien mieux ici que chez sa femme. Il paraît que maintenant dans le monde elles ont toutes un genre, c'est un vrai scandale ! Je vous quitte, je suis discrète. » Et elle laissa Swann avec la fille qui avait les yeux bleus. Mais bientôt il se leva et lui dit adieu, elle lui était indifférente, elle ne connaissait pas Odette.

Le peintre ayant été malade, le docteur Cottard lui conseilla un voyage en mer ; plusieurs fidèles parlèrent de partir avec lui ; les Verdurin ne purent se résoudre à rester seuls, louèrent un yacht, puis s'en rendirent acquéreurs et ainsi Odette fit de fréquentes croisières. Chaque fois qu'elle était partie depuis un peu de temps, Swann sentait qu'il commençait à se détacher d'elle, mais comme si cette distance morale était proportionnée à la distance matérielle, dès qu'il savait Odette de retour, il ne pouvait pas rester sans la voir. Une fois, partis pour un mois seulement, croyaient-ils, soit qu'ils eussent été tentés en route, soit que M. Verdurin eût sournoisement arrangé les choses d'avance pour faire plaisir à sa femme et n'eût averti les fidèles qu'au fur et à mesure, d'Alger ils allèrent à Tunis, puis en Italie, puis en Grèce, à Constantinople, en Asie Mineure. Le voyage durait depuis près d'un an. Swann se sentait absolument tranquille, presque heureux. Bien

que Mme Verdurin eût cherché à persuader au pianiste et au docteur Cottard que la tante de l'un et les malades de l'autre n'avaient aucun besoin d'eux et qu'en tous cas il était imprudent de laisser Mme Cottard rentrer à Paris que M. Verdurin assurait être en révolution, elle fut obligée de leur rendre leur liberté à Constantinople. Et le peintre partit avec eux. Un jour, peu après le retour de ces trois voyageurs, Swann voyant passer un omnibus pour le Luxembourg où il avait à faire, avait sauté^a dedans, et s'y était trouvé assis en face de Mme Cottard qui faisait sa tournée de visites « de jours » en grande tenue, plumet au chapeau, robe de soie, manchon, en-tout-cas, portecartes, et gants blancs nettoyés. Revêtue de ces insignes, quand il faisait sec elle allait à pied d'une maison à l'autre, dans un même quartier, mais pour passer ensuite dans un quartier différent usait de l'omnibus avec correspondance. Pendant les premiers instants, avant que la gentillesse native de la femme eût pu percer l'empesé de la petite bourgeoise, et ne sachant trop d'ailleurs si elle devait parler des Verdurin à Swann, elle tint tout naturellement, de sa voix lente, gauche et douce que par moments l'omnibus couvrait complètement de son tonnerre, des propos choisis parmi ceux qu'elle entendait et répétait dans les vingt-cinq maisons dont elle montait les étages dans une journée :

« Je ne vous demande pas, Monsieur, si un homme dans le mouvement comme vous a vu, aux Mirlitons¹, le portrait de Machard² qui fait courir tout Paris. Eh bien, qu'en dites-vous ? Êtes-vous dans le camp de ceux qui approuvent ou dans le camp de ceux qui blâment ? Dans tous les salons on ne parle que du portrait de Machard, on n'est pas chic, on n'est pas pur, on n'est pas dans le train, si on ne donne pas son opinion sur le portrait de Machard. »

Swann ayant répondu qu'il n'avait pas vu ce portrait, Mme Cottard eut peur de l'avoir blessé en l'obligeant à le confesser.

« Ah ! c'est très bien, au moins vous l'avouez franchement, vous ne vous croyez pas déshonoré parce que vous n'avez pas vu le portrait de Machard. Je trouve cela très beau de votre part. Hé bien, moi je l'ai vu, les avis sont partagés, il y en a qui trouvent que c'est un peu léché, un peu crème fouettée, moi, je le trouve idéal. Évidemment elle ne ressemble pas aux femmes bleues et jaunes

de notre ami Biche. Mais je dois vous l'avouer franchement, vous ne me trouverez pas très fin de siècle, mais je le dis comme je le pense, je ne comprends pas. Mon Dieu, je reconnais les qualités qu'il y a dans le portrait de mon mari, c'est moins étrange que ce qu'il fait d'habitude, mais il a fallu qu'il lui fasse des moustaches bleues. Tandis que Machard ! Tenez, justement le mari de l'amie chez qui je vais en ce moment (ce qui me donne le très grand plaisir de faire route avec vous) lui a promis, s'il est nommé à l'Académie (c'est un des collègues du docteur) de lui faire faire son portrait par Machard. Évidemment c'est un beau rêve ! J'ai une autre amie qui prétend qu'elle aime mieux Leloir¹. Je ne suis qu'une pauvre profane et Leloir est peut-être encore supérieur comme science. Mais je trouve que la première qualité d'un portrait, surtout quand il coûte dix mille francs, est d'être ressemblant et d'une ressemblance agréable. »

Ayant tenu ces propos que lui inspiraient la hauteur de son aigrette, le chiffre de son porte-cartes, le petit numéro tracé à l'encre dans ses gants par le teinturier et l'embarras de parler à Swann des Verdurin, Mme Cottard, voyant qu'on était encore loin du coin de la rue Bonaparte où le conducteur devait l'arrêter, écouta son cœur qui lui conseillait d'autres paroles.

« Les oreilles ont dû vous tinter, Monsieur, lui dit-elle, pendant le voyage que nous avons fait avec Mme Verdurin. On ne parlait que de vous. »

Swann fut bien étonné, il supposait que son nom n'était jamais proféré devant les Verdurin.

« D'ailleurs, ajouta Mme Cottard, Mme de Crécy était là et c'est tout dire. Quand Odette est quelque part elle ne peut jamais rester bien longtemps sans parler de vous. Et vous pensez que ce n'est pas en mal. Comment ! vous en doutez ? » dit-elle, en voyant un geste sceptique de Swann.

Et emportée par la sincérité de sa conviction, ne mettant d'ailleurs aucune mauvaise pensée sous ce mot qu'elle prenait seulement dans le sens où on l'emploie pour parler de l'affection qui unit des amis :

« Mais elle vous adore ! Ah ! je crois qu'il ne faudrait pas dire ça de vous devant elle ! On serait bien arrangé ! À propos de tout, si on voyait un tableau par exemple elle disait : "Ah ! s'il était là, c'est lui qui saurait vous dire

si c'est authentique ou non. Il n'y a personne comme lui pour ça." Et à tout moment elle demandait : "Qu'est-ce qu'il peut faire en ce moment ? Si seulement il travaillait un peu ! C'est malheureux, un garçon si doué, qu'il soit si paresseux." (Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?) "En ce moment je le vois, il pense à nous, il se demande où nous sommes." Elle a même eu un mot que j'ai trouvé bien joli ; M. Verdurin lui disait : "Mais comment pouvez-vous voir ce qu'il fait en ce moment puisque vous êtes à huit cents lieues de lui ?" Alors Odette lui a répondu : "Rien n'est impossible à l'œil d'une amie." Non je vous jure, je ne vous dis pas cela pour vous flatter, vous avez là une vraie amie comme on n'en a pas beaucoup. Je vous dirai du reste que si vous ne le savez pas, vous êtes le seul. Mme Verdurin me le disait encore le dernier jour (vous savez, les veilles de départ on cause mieux) : "Je ne dis pas qu'Odette ne nous aime pas, mais tout ce que nous lui disons ne pèserait pas lourd auprès de ce que lui dirait M. Swann." Oh ! mon Dieu, voilà que le conducteur m'arrête, en bavardant avec vous j'allais laisser passer la rue Bonaparte... me rendriez-vous le service de me dire si mon aigrette est droite ? »

Et Mme Cottard sortit de son manchon pour la tendre à Swann sa main gantée de blanc d'où s'échappa, avec une correspondance, une vision de haute vie qui remplit l'omnibus, mêlée à l'odeur du teinturier. Et Swann se sentit déborder de tendresse pour elle, autant que pour Mme Verdurin (et presque autant que pour Odette, car le sentiment qu'il éprouvait pour cette dernière, n'étant plus mêlé de douleur, n'était plus guère de l'amour'), tandis que de la plate-forme il la suivait de ses yeux attendris, qui enfilait courageusement la rue Bonaparte, l'aigrette haute, d'une main relevant sa jupe, de l'autre tenant son en-tout-cas et son porte-cartes dont elle laissait voir le chiffre, laissant baller devant elle son manchon.

Pour faire concurrence aux sentiments maladifs que Swann avait pour Odette, Mme Cottard, meilleur thérapeute que n'eût été son mari, avait greffé à côté d'eux d'autres sentiments, normaux ceux-là, de gratitude, d'amitié des sentiments qui dans l'esprit de Swann rendraient Odette plus humaine (plus semblable aux autres femmes, parce que d'autres femmes aussi pouvaient les lui inspirer), hâteraient sa transformation définitive en cette Odette

aimée d'affection paisible, qui l'avait ramené un soir après une fête chez le peintre boire un verre d'orangeade avec Forcheville et près de qui Swann avait entrevu qu'il pourrait vivre heureux.

Jadis^a ayant souvent pensé avec terreur qu'un jour il cesserait d'être épris d'Odette, il s'était promis d'être vigilant et, dès qu'il sentirait que son amour commencerait à le quitter, de s'accrocher à lui, de le retenir. Mais voici qu'à l'affaiblissement de son amour correspondait simultanément un affaiblissement du désir de rester amoureux. Car on ne peut pas changer, c'est-à-dire devenir une autre personne, tout en continuant à obéir aux sentiments de celle qu'on n'est plus. Parfois le nom aperçu dans un journal, d'un des hommes qu'il supposait avoir pu être les amants d'Odette, lui redonnait de la jalousie. Mais elle était bien légère et comme elle lui prouvait qu'il n'était pas encore complètement sorti de ce temps où il avait tant souffert — mais aussi où il avait connu une manière de sentir si voluptueuse — et que les hasards de la route lui permettraient peut-être d'en apercevoir encore furtivement et de loin les beautés, cette jalousie lui procurait plutôt une excitation agréable comme au morne Parisien qui quitte Venise pour retrouver la France, un dernier moustique prouve que l'Italie et l'été ne sont pas encore bien loin. Mais le plus souvent le temps si particulier de sa vie d'où il sortait, quand il faisait effort sinon pour y rester du moins, pour en avoir une vision claire pendant qu'il le pouvait encore, il s'apercevait qu'il ne le pouvait déjà plus ; il aurait voulu apercevoir comme un paysage qui allait disparaître cet amour qu'il venait de quitter ; mais il est si difficile d'être double et de se donner le spectacle véridique d'un sentiment qu'on a cessé de posséder, que bientôt, l'obscurité se faisant dans son cerveau, il ne voyait plus rien, renonçait à regarder, retirait son lorgnon, en essuyait les verres ; et il se disait qu'il valait mieux se reposer un peu, qu'il serait encore temps tout à l'heure, et se rencognait avec l'incuriosité, dans l'engourdissement du voyageur ensommeillé qui rabat son chapeau sur ses yeux pour dormir dans le wagon qu'il sent l'entraîner de plus en plus vite, loin du pays où il a si longtemps vécu et qu'il s'était promis de ne pas laisser fuir sans lui donner un dernier adieu. Même, comme ce voyageur s'il se réveille seulement en France, quand Swann ramassa par

hasard près de lui la preuve que Forcheville avait été l'amant d'Odette, il s'aperçut qu'il n'en ressentait aucune douleur, que l'amour était loin maintenant, et regretta de n'avoir pas été averti du moment où il le quittait pour toujours. Et de même qu'avant d'embrasser Odette pour la première fois il avait cherché à imprimer dans sa mémoire le visage qu'elle avait eu si longtemps pour lui et qu'allait transformer le souvenir de ce baiser, de même il eût voulu, en pensée au moins, avoir pu faire ses adieux, pendant qu'elle existait encore, à cette Odette lui inspirant de l'amour, de la jalousie, à cette Odette lui causant des souffrances et que maintenant il ne reverrait jamais. Il se trompait. Il devait la revoir une fois encore, quelques semaines plus-tard. Ce fut en dormant, dans le crépuscule d'un rêve¹. Il se promenait avec Mme Verdurin, le docteur Cottard, un jeune homme en fez qu'il ne pouvait identifier, le peintre, Odette, Napoléon III et mon grand-père, sur un chemin qui suivait la mer et la surplombait à pic tantôt de très haut, tantôt de quelques mètres seulement, de sorte qu'on montait et redescendait constamment ; ceux des promeneurs qui redescendaient déjà n'étaient plus visibles à ceux qui montaient encore, le peu de jour qui restât faiblissait et il semblait alors qu'une nuit noire allait s'étendre immédiatement. Par moments les vagues sautaient jusqu'au bord et Swann sentait sur sa joue des éclaboussures glacées. Odette lui disait de les essayer, il ne pouvait pas et en était confus vis-à-vis d'elle, ainsi que d'être en chemise de nuit. Il espérait qu'à cause de l'obscurité on ne s'en rendait pas compte, mais cependant Mme Verdurin le fixa d'un regard étonné durant un long moment pendant lequel il vit sa figure se déformer, son nez s'allonger et qu'elle avait de grandes moustaches. Il se détourna pour regarder Odette, ses joues étaient pâles, avec des petits points rouges, ses traits tirés, cernés, mais elle le regardait avec des yeux pleins de tendresse prêts à se détacher comme des larmes pour tomber sur lui et il se sentait l'aimer tellement qu'il aurait voulu l'emmener tout de suite. Tout d'un coup² Odette tourna son poignet, regarda une petite montre et dit : « Il faut que je m'en aille », elle prenait congé de tout le monde, de la même façon, sans prendre à part Swann, sans lui dire où elle le reverrait le soir ou un autre jour. Il n'osa pas le lui demander, il aurait voulu la suivre et était obligé, sans

se retourner vers elle, de répondre en souriant à une question de Mme Verdurin, mais son cœur battait horriblement, il éprouvait de la haine pour Odette, il aurait voulu crever ses yeux qu'il aimait tant tout à l'heure, écraser ses joues sans fraîcheur. Il continuait à monter avec Mme Verdurin, c'est-à-dire à s'éloigner à chaque pas d'Odette, qui descendait en sens inverse. Au bout d'une seconde, il y eut beaucoup d'heures qu'elle était partie. Le peintre fit remarquer à Swann que Napoléon III s'était éclipsé un instant après elle. « C'était certainement entendu entre eux, ajouta-t-il, ils ont dû se rejoindre en bas de la côte mais n'ont pas voulu dire adieu ensemble à cause des convenances. Elle est sa maîtresse. » Le jeune homme inconnu se mit à pleurer. Swann essaya de le consoler. « Après tout elle a raison », lui dit-il en lui essuyant les yeux et en lui ôtant son fez pour qu'il fût plus à son aise. « Je le lui ai conseillé dix fois. Pourquoi en être triste ? C'était bien l'homme qui pouvait la comprendre. » Ainsi Swann se parlait-il à lui-même, car le jeune homme qu'il n'avait pu identifier d'abord était aussi lui ; comme certains romanciers, il avait distribué sa personnalité à deux personnages¹, celui qui faisait le rêve, et un qu'il voyait devant lui coiffé d'un fez.

Quant à Napoléon III, c'est à Forcheville que quelque vague association d'idées, puis une certaine modification dans la physionomie habituelle du baron, enfin le grand cordon de la Légion d'honneur en sautoir, lui avaient fait donner ce nom ; mais en réalité, et pour tout ce que le personnage présent dans le rêve lui représentait et lui rappelait, c'était bien Forcheville. Car, d'images incomplètes et changeantes Swann endormi tirait des déductions fausses, ayant d'ailleurs momentanément un tel pouvoir créateur qu'il se reproduisait par simple division comme certains organismes inférieurs ; avec la chaleur sentie de sa propre paume il modelait le creux d'une main étrangère qu'il croyait serrer et, de sentiments et d'impressions dont il n'avait pas conscience encore, faisait naître comme des péripéties qui, par leur enchaînement logique, amèneraient à point nommé dans le sommeil de Swann le personnage nécessaire pour recevoir son amour ou provoquer son réveil. Une nuit² noire se fit tout d'un coup, un tocsin sonna, des habitants passèrent en courant, se sauvant des maisons en flammes ; Swann entendait le bruit^b

des vagues qui sautaient et son cœur qui, avec la même violence, battait d'anxiété dans sa poitrine. Tout d'un coup ses palpitations de cœur redoublèrent de vitesse, il éprouva une souffrance, une nausée inexplicable ; un paysan couvert de brûlures lui jetait en passant : « Venez demander à Charlus où Odette est allée finir la soirée avec son camarade, il a été avec elle autrefois et elle lui dit tout. C'est eux qui ont mis le feu. » C'était son valet^a de chambre qui venait l'éveiller et lui disait :

« Monsieur, il est huit heures et le coiffeur est là, je lui ai dit de repasser dans une heure. »

Mais ces paroles, en pénétrant dans les ondes du sommeil où Swann était plongé, n'étaient arrivées jusqu'à sa conscience qu'en subissant cette déviation qui fait qu'au fond de l'eau un rayon paraît un soleil, de même qu'un moment auparavant le bruit de la sonnette, prenant au fond de ces abîmes une sonorité de tocsin, avait enfanté l'épisode de l'incendie. Cependant le décor qu'il avait sous les yeux vola en poussière, il ouvrit^b les yeux, entendit une dernière fois le bruit d'une des vagues de la mer qui s'éloignait. Il toucha sa joue. Elle était sèche. Et pourtant il se rappelait la sensation de l'eau froide et le goût du sel. Il se leva, s'habilla. Il avait fait venir le coiffeur de bonne heure parce qu'il avait écrit la veille à mon grand-père qu'il irait dans l'après-midi à Combray, ayant appris que Mme de Cambremer — Mlle Legrandin — devait y passer quelques jours. Associant dans son souvenir au charme de ce jeune visage celui d'une campagne où il n'était pas allé depuis si longtemps, ils lui offraient ensemble un attrait qui l'avait décidé à quitter enfin Paris pour quelques jours. Comme les différents hasards qui nous mettent en présence de certaines personnes ne coïncident pas avec le temps où nous les aimons, mais, le dépassant, peuvent se produire avant qu'il commence et se répéter après qu'il a fini, les premières apparitions que fait dans notre vie un être destiné plus tard à nous plaire, prennent rétrospectivement à nos yeux une valeur d'avertissement, de présage. C'est de cette façon que Swann s'était souvent reporté à l'image d'Odette rencontrée au théâtre, ce premier soir où il ne songeait pas à la revoir jamais — et qu'il se rappelait maintenant la soirée de Mme de Saint-Euverte où il avait présenté le général de Froberville à Mme de Cambremer. Les

intérêts de notre vie sont si multiples qu'il n'est pas rare que dans une même circonstance les jalons d'un bonheur qui n'existe pas encore soient posés à côté de l'aggravation d'un chagrin dont nous souffrons. Et sans doute cela aurait pu arriver à Swann ailleurs que chez Mme de Saint-Euverte. Qui sait même, dans le cas où, ce soir-là, il se fût trouvé ailleurs, si d'autres bonheurs, d'autres chagrins ne lui seraient pas arrivés, et qui ensuite lui eussent paru avoir été inévitables ? Mais ce qui lui semblait l'avoir été, c'était ce qui avait eu lieu, et il n'était pas loin de voir quelque chose de providentiel dans ce fait qu'il se fût décidé à aller à la soirée de Mme de Saint-Euverte, parce que son esprit désireux d'admirer la richesse d'invention de la vie et incapable de se poser longtemps une question difficile, comme de savoir ce qui eût été le plus à souhaiter, considérait dans les souffrances qu'il avait éprouvées ce soir-là et les plaisirs encore insoupçonnés qui germaient déjà — et entre lesquels la balance était trop difficile à établir — une sorte d'enchaînement nécessaire.

Mais tandis que, une heure après son réveil, il donnait des indications au coiffeur pour que sa brosse ne se dérangerât pas en wagon, il repensa à son rêve, il revit, comme il les avait sentis tout près de lui, le teint pâle d'Odette, les joues trop maigres, les traits tirés, les yeux battus, tout ce que — au cours des tendresses successives qui avaient fait de son durable amour pour Odette un long oubli de l'image première qu'il avait reçue d'elle — il avait cessé de remarquer depuis les premiers temps de leur liaison dans lesquels sans doute, pendant qu'il dormait, sa mémoire en avait été chercher la sensation exacte. Et avec cette muflerie intermittente qui reparaisait chez lui dès qu'il n'était plus malheureux et que baissait du même coup le niveau de sa moralité, il s'écria^a en lui-même : « Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre^{b1} ! »

Troisième partie

NOMS DE PAYS : LE NOM

Parmi¹ les chambres dont j'évoquais le plus souvent l'image dans mes nuits d'insomnie, aucune ne ressemblait moins aux chambres de Combray, saupoudrées d'une atmosphère grenue, pollinisée, comestible et dévote, que celle du Grand Hôtel de la Plage, à Balbec, dont les murs passés au ripolin contenaient, comme les parois polies d'une piscine où l'eau bleuit, un air pur, azuré et salin. Le tapissier bavarois^a qui avait été chargé de l'aménagement de cet hôtel avait varié la décoration des pièces et sur trois côtés, fait courir le long des murs, dans celle que je me trouvai habiter, des bibliothèques basses, à vitrines en glace, dans lesquelles, selon la place qu'elles occupaient, et par un effet qu'il n'avait pas prévu, telle ou telle partie du tableau changeant de la mer se reflétait, déroulant une frise de claires marines, qu'interrompaient seuls les pleins de l'acajou. Si bien que toute la pièce avait l'air d'un de ces dortoirs modèles qu'on présente dans les expositions « modern style » du mobilier, où ils sont ornés d'œuvres d'art qu'on a supposées capables de réjouir les yeux de celui qui couchera là et auxquelles on a donné des sujets en rapport avec le genre de site où l'habitation doit se trouver².

Mais³ rien ne ressemblait moins non plus à ce Balbec réel^b que celui dont j'avais souvent rêvé, les jours de tempête, quand le vent était si fort que Françoise en me menant aux Champs-Élysées me recommandait de ne pas marcher trop près des murs pour ne pas recevoir de tuiles

sur la tête et parlait en gémissant des grands sinistres et naufrages annoncés par les journaux. Je n'avais^a pas de plus grand désir que de voir une tempête sur la mer, moins comme un beau spectacle que comme un moment dévoilé de la vie réelle de la nature¹ ; ou plutôt il n'y avait pour moi de beaux spectacles que ceux que je savais qui n'étaient pas artificiellement combinés pour mon plaisir, mais étaient nécessaires, interchangeables, — les beautés des paysages ou du grand art. Je n'étais curieux, je n'étais avide de connaître que ce que je croyais plus vrai que moi-même, ce qui avait pour moi le prix de me montrer un peu de la pensée d'un grand génie, ou de la force ou de la grâce de la nature, telle qu'elle se manifeste livrée à elle-même, sans l'intervention des hommes. De même que le beau son de sa voix, isolément reproduit par le phonographe, ne nous consolait pas d'avoir perdu notre mère, de même une tempête mécaniquement imitée m'aurait laissé aussi indifférent que les fontaines lumineuses de l'Exposition². Je voulais^b aussi pour que la tempête fût absolument vraie, que le rivage lui-même fût un rivage naturel, non une digue récemment créée par une municipalité. D'ailleurs^c la nature par tous les sentiments qu'elle éveillait en moi, me semblait ce qu'il y avait de plus opposé aux productions mécaniques des hommes. Moins elle portait leur empreinte et plus elle offrait d'espace à l'expansion de mon cœur. Or j'avais retenu le nom de Balbec que nous avait cité Legrandin, comme d'une plage toute proche de « ces côtes funèbres, fameuses par tant de naufrages qu'enveloppent six mois de l'année le linceul des brumes et l'écume des vagues ».

« On y sent encore sous ses pas, disait-il, bien plus qu'au Finistère lui-même (et quand bien même des hôtels s'y superposeraient maintenant sans pouvoir y modifier la plus antique ossature de la terre), on y sent la véritable fin de la terre française, européenne, de la Terre antique. Et c'est le dernier^d campement de pêcheurs, pareils à tous les pêcheurs qui ont vécu depuis le commencement du monde, en face du royaume éternel des brouillards de la mer et des ombres³. » Un jour qu'à Combray j'avais parlé de cette plage de Balbec devant M. Swann afin d'apprendre de lui si c'était le point le mieux choisi pour voir les plus fortes tempêtes^e, il m'avait répondu : « Je crois bien que je connais Balbec ! L'église de Balbec, du XII^e et

XIII^e siècle, encore à moitié romane, est peut-être le plus curieux échantillon du gothique normand, et si singulière, on dirait de l'art persan¹. » Et ces lieux qui jusque-là ne m'avaient semblé être que de la nature immémoriale, restée contemporaine des grands phénomènes géologiques — et tout aussi en dehors de l'histoire humaine que l'Océan ou la Grande Ourse, avec ces sauvages pêcheurs pour qui, pas plus que pour les baleines, il n'y eut de Moyen Âge — ç'avait été un grand charme pour moi de les voir tout d'un coup entrés dans la série des siècles, ayant connu l'époque romane, et de savoir que le trèfle gothique était venu nervurer aussi ces rochers sauvages à l'heure voulue, comme ces plantes frêles mais vivaces qui, quand c'est le printemps, étoilent çà et là la neige des pôles. Et si le gothique apportait à ces lieux et à ces hommes une détermination qui leur manquait, eux aussi lui en conféraient une en retour. J'essayais de me représenter comment ces pêcheurs avaient vécu, le timide et insoupçonné essai de rapports sociaux qu'ils avaient tenté là, pendant le Moyen Âge, ramassés sur un point des côtes d'Enfer^{a2}, aux pieds des falaises de la mort ; et le gothique me semblait plus vivant maintenant que séparé des villes où je l'avais toujours imaginé jusque-là, je pouvais voir comment, dans un cas particulier, sur des rochers sauvages, il avait germé et fleuri en un fin clocher. On me mena voir des reproductions des plus célèbres statues de Balbec — les apôtres moutonnants et camus, la Vierge du porche, et de joie ma respiration s'arrêtait dans ma poitrine quand je pensais que je pourrais les voir se modeler en relief sur le brouillard éternel et salé. Alors^b, par les soirs orageux et doux de février, le vent — soufflant dans mon cœur, qu'il ne faisait pas trembler moins fort que la cheminée de ma chambre, le projet d'un voyage à Balbec — mêlait en moi le désir de l'architecture gothique avec celui d'une tempête sur la mer.

J'aurais voulu prendre dès le lendemain le beau train généreux d'une heure vingt-deux dont je ne pouvais jamais sans que mon cœur palpitât lire, dans les réclames des Compagnies de chemin de fer, dans les annonces de voyages circulaires, l'heure de départ : elle me semblait inciser à un point précis de l'après-midi une savoureuse entaille, une marque mystérieuse à partir de laquelle les heures déviées conduisaient bien encore au soir, au matin

du lendemain, mais qu'on verrait, au lieu de Paris, dans l'une de ces villes par où le train passe et entre lesquelles il nous permettait de choisir ; car il s'arrêtait à Bayeux, à Coutances, à Vitré, à Questambert, à Pontorson, à Balbec, à Lannion, à Lamballe, à Benodet, à Pont-Aven, à Quimperlé¹, et s'avancait magnifiquement surchargé de noms qu'il m'offrait et entre lesquels je ne savais lequel j'aurais préféré, par impossibilité d'en sacrifier aucun. Mais sans même l'attendre, j'aurais pu en m'habillant à la hâte partir le soir même, si mes parents me l'avaient permis, et arriver à Balbec quand le petit jour^a se lèverait sur la mer furieuse, contre les écumes envolées de laquelle j'irais me réfugier dans l'église de style persan. Mais à l'approche des vacances de Pâques, quand mes parents m'eurent promis de me les faire passer une fois dans le nord de l'Italie, voilà qu'à ces rêves de tempête dont j'avais été rempli tout entier, ne souhaitant voir que des vagues accourant de partout, toujours plus haut, sur la côte la plus sauvage, près d'églises escarpées et rugueuses comme des falaises et dans les tours desquelles crieraient les oiseaux de mer, voilà que tout à coup les effaçant, leur ôtant tout charme, les excluant parce qu'ils lui étaient opposés et n'auraient pu que l'affaiblir, se substituait en moi le rêve contraire du printemps le plus diapré, non pas le printemps de Combray qui piquait encore aigrement avec toutes les aiguilles du givre, mais celui qui couvrait déjà de lys et d'anémones les champs de Fiesole et éblouissait Florence de fonds d'or pareils à ceux de l'Angelico². Dès lors, seuls les rayons, les parfums, les couleurs me semblaient avoir du prix ; car l'alternance des images avait amené en moi un changement de front du désir, et — aussi brusque que ceux qu'il y a parfois en musique, un complet changement de ton dans ma sensibilité. Puis il arriva qu'une simple variation atmosphérique suffit à provoquer en moi cette modulation sans qu'il y eût besoin d'attendre le retour d'une saison. Car souvent^b dans l'une on trouve égaré un jour d'une autre qui nous y fait vivre, en évoque aussitôt, en fait désirer les plaisirs particuliers et interrompt les rêves que nous étions en train de faire, en plaçant, plus tôt ou plus tard qu'à son tour, ce feuillet détaché d'un autre chapitre, dans le calendrier interpolé du Bonheur. Mais bientôt comme ces phénomènes naturels dont notre confort ou notre santé ne peuvent tirer qu'un bénéfice

accidentel et assez mince jusqu'au jour où la science s'empare d'eux, et les produisant à volonté, remet en nos mains la possibilité de leur apparition, soustraite à la tutelle et dispensée de l'agrément du hasard, de même la production de ces rêves d'Atlantique et d'Italie cessa d'être soumise uniquement aux changements des saisons et du temps. Je n'eus besoin pour les faire renaître que de prononcer ces noms : Balbec, Venise, Florence, dans l'intérieur desquels avait fini par s'accumuler le désir^a que m'avaient inspiré les lieux qu'ils désignaient. Même au printemps, trouver dans un livre le nom de Balbec suffisait à réveiller en moi le désir des tempêtes et du gothique normand ; même par un jour de tempête le nom de Florence ou de Venise me donnait le désir du soleil, des lys, du palais des Doges et de Sainte-Marie-des-Fleurs.

Mais si ces noms absorbèrent à tout jamais l'image que j'avais de ces villes, ce ne fut qu'en la transformant, qu'en soumettant sa réapparition en moi à leurs lois propres ; ils eurent ainsi pour conséquence de la rendre plus belle, mais aussi plus différente de ce que les villes de Normandie ou de Toscane pouvaient être en réalité, et, en accroissant les joies arbitraires de mon imagination, d'aggraver la déception future de mes voyages. Ils exaltèrent l'idée que je me faisais de certains lieux de la terre, en les faisant plus particuliers, par conséquent plus réels. Je ne me représentais pas alors les villes, les paysages, les monuments, comme des tableaux plus ou moins agréables, découpés çà et là dans une même matière, mais chacun d'eux comme un inconnu, essentiellement différent des autres, dont mon âme avait soif et qu'elle aurait profit à connaître. Combien ils prirent quelque chose de plus individuel encore, d'être désignés par des noms, des noms qui n'étaient que pour eux, des noms comme en ont les personnes. Les mots nous présentent des choses une petite image claire et usuelle comme celles que l'on suspend aux murs des écoles pour donner aux enfants l'exemple de ce qu'est un établi, un oiseau, une fourmilière, choses conçues comme pareilles à toutes celles de même sorte. Mais les noms^b présentent des personnes — et des villes qu'ils nous habituent à croire individuelles, uniques comme des personnes — une image confuse qui tire d'eux, de leur sonorité éclatante ou sombre, la couleur dont elle est peinte uniformément comme une de ces affiches, entière-

ment bleues ou entièrement rouges, dans lesquelles, à cause des limites du procédé employé ou par un caprice du décorateur, sont bleus ou rouges, non seulement le ciel et la mer, mais les barques, l'église, les passants. Le nom de Parme, une des villes où je désirais le plus aller, depuis que j'avais lu *La Chartreuse*, m'apparaissant compact, lisse, mauve et doux, si on me parlait d'une maison quelconque de Parme dans laquelle je serais reçu, on me causait le plaisir de penser que j'habiterais une demeure lisse, compacte, mauve et douce, qui n'avait de rapport avec les demeures d'aucune ville d'Italie puisque je l'imaginais seulement à l'aide de cette syllabe lourde du nom de Parme, où ne circule aucun air, et de tout ce que je lui avais fait absorber de douceur stendhalienne et du reflet des violettes. Et quand je pensais^a à Florence, c'était comme à une ville miraculeusement embaumée et semblable à une corolle, parce qu'elle s'appelait la cité des lys et sa cathédrale, Sainte-Marie-des-Fleurs. Quant à Balbec, c'était un de ces noms où comme sur une vieille poterie normande qui garde la couleur de la terre d'où elle fut tirée, on voit se peindre encore la représentation de quelque usage aboli, de quelque droit féodal, d'un état ancien de lieux, d'une manière désuète de prononcer qui en avait formé les syllabes hétéroclites et que je ne doutais pas de retrouver jusque chez l'aubergiste qui me servirait du café au lait à mon arrivée, me menant voir la mer déchaînée devant l'église et auquel je prêtais l'aspect disputeur, solennel et médiéval d'un personnage de fabliau.

Si ma santé^b s'affermissait et que mes parents me permissent, sinon d'aller séjourner à Balbec, du moins de prendre une fois, pour faire connaissance avec l'architecture et les paysages de la Normandie ou de la Bretagne, ce train d'une heure vingt-deux dans lequel j'étais monté tant de fois en imagination, j'aurais voulu m'arrêter de préférence dans les villes les plus belles ; mais j'avais beau les comparer, comment choisir plus qu'entre des êtres individuels, qui ne sont pas interchangeables, entre Bayeux si haute dans sa noble dentelle rougeâtre et dont le faite était illuminé par le vieil or de sa dernière syllabe ; Vitré^c dont l'accent aigu losangeait de bois noir le vitrage ancien ; le doux Lamballe qui, dans son blanc, va du jaune coquille d'œuf au gris perle ; Coutances, cathédrale normande, que

sa diphtongue finale, grasse et jaunissante couronne par une tour de beurre ; Lannion avec le bruit, dans son silence villageois, du coche suivi de la mouche ; Questambert, Pontorson, risibles et naïfs, plumes blanches et becs jaunes éparpillés sur la route de ces lieux fluviatiles et poétiques ; Benodet, nom à peine amarré que semble vouloir entraîner la rivière au milieu de ses algues, Pont-Aven, envolée blanche et rose de l'aile d'une coiffe légère qui se reflète en tremblant dans une eau verdie de canal ; Quimperlé, lui, mieux attaché et depuis le Moyen Âge, entre les ruisseaux dont il gazouille et s'emperle en une grisaille pareille à celle que dessinent, à travers les toiles d'araignées d'une verrière, les rayons de soleil changés en pointes émoussées d'argent bruni¹ ?

Ces images étaient fausses pour une autre raison encore ; c'est qu'elles étaient forcément très simplifiées ; sans doute ce à quoi aspirait mon imagination et que mes sens ne percevaient qu'incomplètement et sans plaisir dans le présent, je l'avais enfermé dans le refuge des noms ; sans doute, parce que j'y avais accumulé du rêve, ils aimantaient maintenant mes désirs ; mais les noms ne sont pas très vastes ; c'est tout au plus si je pouvais y faire entrer deux ou trois des « curiosités » principales de la ville et elles s'y juxtaposaient sans intermédiaires ; dans le nom de Balbec, comme dans le verre grossissant de ces porte-plume qu'on achète aux bains de mer, j'apercevais des vagues soulevées autour d'une église de style persan. Peut-être même la simplification de ces images fut-elle une des causes de l'empire qu'elles prirent sur moi. Quand mon père eut décidé, une année, que nous irions passer les vacances de Pâques à Florence et à Venise, n'ayant pas la place de faire entrer dans le nom de Florence les éléments qui composent d'habitude les villes, je fus contraint à faire sortir une cité surnaturelle de la fécondation, par certains parfums printaniers, de ce que je croyais être, en son essence, le génie de Giotto². Tout au plus — et parce qu'on ne peut pas faire tenir dans un nom beaucoup plus de durée que d'espace — comme certains tableaux de Giotto eux-mêmes qui montrent à deux moments différents de l'action un même personnage, ici couché dans son lit, là s'apprêtant à monter à cheval, le nom de Florence était-il divisé en deux compartiments. Dans l'un, sous un dais architectural, je contemplais une

fresque à laquelle était partiellement superposé un rideau de soleil matinal, poudreux, oblique et progressif ; dans l'autre (car ne pensant pas aux noms comme à un idéal inaccessible mais comme à une ambiance réelle dans laquelle j'irais me plonger, la vie non vécue, encore, la vie intacte et pure que j'y enfermais donnait aux plaisirs les plus matériels, aux scènes les plus simples, cet attrait qu'ils ont dans les œuvres des primitifs) je traversais rapidement — pour trouver plus vite le déjeuner qui m'attendait avec des fruits et du vin de Chianti — le Ponte Vecchio encombré de jonquilles, de narcisses et d'anémones. Voilà (bien que je fusse à Paris) ce que je voyais et non ce qui était autour de moi. Même à un simple point de vue réaliste, les pays que nous désirons tiennent à chaque moment beaucoup plus de place dans notre vie véritable, que le pays où nous nous trouvons effectivement. Sans doute si alors j'avais fait moi-même plus attention à ce qu'il y avait dans ma pensée quand je prononçais les mots « aller à Florence, à Parme, à Pise, à Venise », je me serais rendu compte que ce que je voyais n'était nullement une ville, mais quelque chose d'aussi différent de tout ce que je connaissais, d'aussi délicieux, que pourrait être pour une humanité dont la vie se serait toujours écoulée dans des fins d'après-midi d'hiver, cette merveille inconnue : une matinée de printemps. Ces images irréelles, fixes, toujours pareilles, remplissant mes nuits et mes jours, différencièrent cette époque de ma vie de celles qui l'avaient précédée (et qui auraient pu se confondre avec elle aux yeux d'un observateur qui ne voit les choses que du dehors, c'est-à-dire qui ne voit rien), comme dans un opéra un motif mélodique introduit une nouveauté qu'on ne pourrait pas soupçonner si on ne faisait que lire le livret, moins encore si on restait en dehors du théâtre à compter seulement les quarts d'heure qui s'écoulaient. Et encore, même à ce point de vue de simple quantité, dans notre vie les jours ne sont pas égaux. Pour parcourir les jours, les natures un peu nerveuses, comme était la mienne, disposent, comme les voitures automobiles, de « vitesses » différentes. Il y a des jours montueux et malaisés qu'on met un temps infini à gravir et des jours en pente qui se laissent descendre à fond de train en chantant. Pendant ce mois — où je ressassai comme une mélodie, sans pouvoir m'en rassasier, ces

images de Florence, de Venise et de Pise desquelles le désir qu'elles excitaient en moi gardait quelque chose d'aussi profondément individuel que si ç'avait été un amour, un amour pour une personne — je ne cessai pas de croire qu'elles correspondaient à une réalité indépendante de moi, et elles me firent connaître une aussi belle espérance que pouvait en nourrir un chrétien des premiers âges à la veille d'entrer dans le paradis. Aussi sans que je me souciasse de la contradiction qu'il y avait à vouloir regarder et toucher avec les organes des sens, ce qui avait été élaboré par la rêverie et non perçu par eux — et d'autant plus tentant pour eux, plus différent de ce qu'ils connaissaient — c'est ce qui me rappelait la réalité de ces images, qui enflammait le plus mon désir, parce que c'était comme une promesse qu'il serait contenté. Et, bien que mon exaltation eût pour motif un désir de jouissances artistiques, les guides l'entretenaient encore plus que les livres d'esthétique et, plus que les guides, l'indicateur des chemins de fer. Ce qui m'émouvait c'était de penser que cette Florence que je voyais proche mais inaccessible dans mon imagination, si le trajet qui la séparait de moi, en moi-même, n'était pas viable, je pourrais l'atteindre par un biais, par un détour, en prenant la « voie de terre ». Certes quand je me répétais^a, donnant ainsi tant de valeur à ce que j'allais voir, que Venise était « l'école de Giorgione¹, la demeure du Titien², le plus complet musée de l'architecture domestique au Moyen Âge³ », je me sentais heureux. Je l'étais pourtant davantage quand, sorti pour une course, marchant vite à cause du temps qui, après quelques jours de printemps précoce était redevenu un temps d'hiver (comme celui que nous trouvions d'habitude à Combray, la Semaine Sainte) — voyant^b sur les boulevards les marronniers qui, plongés dans un air glacial et liquide comme de l'eau, n'en commençaient pas moins, invités exacts, déjà en tenue, et qui ne se sont pas laissé décourager, à arrondir et à ciseler en leurs blocs congelés, l'irrésistible verdure dont la puissance abortive du froid contrariait mais ne parvenait pas à refréner la progressive poussée — je pensais que déjà le Ponte Vecchio était jonché à foison de jacinthes et d'anémones et que le soleil du printemps teignait déjà les flots du Grand Canal d'un si sombre azur et de si nobles émeraudes qu'en venant se briser aux pieds des peintures du Titien, ils pouvaient

rivaliser de riche coloris avec elles. Je ne pus plus contenir ma joie quand mon père, tout en consultant le baromètre et en déplorant le froid, commença à chercher quels seraient les meilleurs trains, et quand je compris qu'en pénétrant^a après le déjeuner dans le laboratoire charbonneux, dans la chambre magique qui se chargeait d'opérer la transmutation tout autour d'elle, on pouvait s'éveiller le lendemain dans la cité de marbre et d'or « rehaussée de jaspé et pavée d'émeraudes¹ ». Ainsi elle et la Cité des lys n'étaient pas seulement des tableaux fictifs qu'on mettait à volonté devant son imagination, mais existaient à une certaine distance de Paris qu'il fallait absolument franchir si l'on voulait les voir, à une certaine place déterminée de la terre, et à aucune autre, en un mot étaient bien réelles^b. Elles le devinrent encore plus pour moi, quand mon père en disant : « En somme, vous pourriez rester à Venise du 20 avril au 29 et arriver à Florence dès le matin de Pâques », les fit sortir toutes deux non plus seulement de l'Espace abstrait, mais de ce Temps imaginaire où nous situons non pas un seul voyage à la fois, mais d'autres, simultanés et sans trop d'émotion puisqu'ils ne sont que possibles — ce Temps qui se refabrique si bien qu'on peut encore le passer dans une ville après qu'on l'a passé dans une autre — et leur consacra de ces jours particuliers qui sont le certificat d'authenticité des objets auxquels on les emploie, car ces jours uniques, ils se consomment^c par l'usage, ils ne reviennent pas, on ne peut plus les vivre ici quand on les a vécus là ; je sentis que c'était vers la semaine qui commençait le lundi où la blanchisseuse devait rapporter le gilet blanc que j'avais couvert d'encre, que se dirigeaient pour s'y absorber au sortir du temps idéal où elles n'existaient pas encore, les deux Cités Reines dont j'allais avoir, par la plus émouvante des géométries, à inscrire les dômes et les tours dans le plan de ma propre vie. Mais je n'étais encore qu'en chemin vers le dernier degré de l'allégresse ; je l'atteignis enfin (ayant seulement alors la révélation que sur les rues clapotantes, rougies du reflet des fresques de Giorgione², ce n'était pas, comme j'avais, malgré tant d'avertissements, continué à l'imaginer, les hommes « majestueux et terribles comme la mer, portant leur armure aux reflets de bronze sous les plis de leur manteau sanglant³ » qui se promèneraient dans Venise la

semaine prochaine, la veille de Pâques, mais que ce pourrait être moi le personnage minuscule que, dans une grande photographie de Saint-Marc qu'on m'avait prêtée, l'illustrateur avait représenté, en chapeau melon, devant les porches), quand j'entendis mon père me dire : « Il doit faire encore froid sur le Grand Canal, tu ferais bien de mettre à tout hasard dans ta malle ton pardessus d'hiver et ton gros veston. » À ces mots^a je m'élevai à une sorte d'extase ; ce que j'avais cru jusque-là impossible, je me sentis vraiment pénétrer entre ces « rochers d'améthyste pareils à un récif de la mer des Indes¹ » ; par une gymnastique^b suprême et au-dessus de mes forces, me dévêtant comme d'une carapace sans objet de l'air de ma chambre qui m'entourait, je le remplaçai par des parties égales d'air vénitien, cette atmosphère marine, indicible et particulière comme celle des rêves, que mon imagination avait enfermée dans le nom de Venise, je sentis s'opérer en moi une miraculeuse désincarnation ; elle se doubla aussitôt de la vague envie de vomir qu'on éprouve quand on vient de prendre un gros mal de gorge, et on dut me mettre au lit avec une fièvre si tenace, que le docteur^c déclara qu'il fallait renoncer non seulement à me laisser partir maintenant à Florence et à Venise mais, même quand je serais entièrement rétabli, m'éviter d'ici au moins un an, tout projet de voyage et toute cause d'agitation.

Et hélas, il défendit aussi d'une façon absolue qu'on me laissât aller au théâtre entendre la Berma ; l'artiste sublime, à laquelle Bergotte trouvait du génie, m'aurait en me faisant connaître quelque chose qui était peut-être aussi important et aussi beau, consolé de n'avoir pas été à Florence et à Venise, de n'aller pas à Balbec. On devait se contenter de m'envoyer chaque jour aux Champs-Élysées, sous la surveillance d'une personne qui m'empêcherait de me fatiguer et qui fut Françoise, entrée à notre service après la mort de ma tante Léonie. Aller aux Champs-Élysées me fut insupportable. Si seulement Bergotte les eût décrits dans un de ses livres, sans doute j'aurais désiré de les connaître, comme toutes les choses dont on avait commencé par mettre le « double » dans mon imagination. Elle les réchauffait, les faisait vivre, leur donnait une personnalité, et je voulais les retrouver dans la réalité ; mais dans ce jardin public rien ne se rattachait à mes rêves.

Un jour, comme je m'ennuyais^{a1} à notre place familière, à côté des chevaux de bois, Françoise m'avait emmené en excursion — au-delà de la frontière que gardent à intervalles égaux les petits bastions des marchandes de sucre d'orge — dans ces régions voisines mais étrangères où les visages sont inconnus, où passe la voiture aux chèvres ; puis elle était revenue prendre ses affaires sur sa chaise adossée à un massif de lauriers ; en l'attendant je foulais la grande pelouse chétive et rase, jaunie par le soleil, au bout de laquelle le bassin est dominé par une statue quand, de l'allée, s'adressant à une fillette à cheveux roux qui jouait au volant devant la vasque, une autre, en train de mettre son manteau et de serrer sa raquette, lui cria, d'une voix brève : « Adieu, Gilberte, je rentre, n'oublie pas que nous venons ce soir chez toi après dîner. » Ce nom de Gilberte passa près de moi², évoquant d'autant plus l'existence de celle qu'il désignait qu'il ne la nommait pas seulement comme un absent dont on parle, mais l'interpellait ; il passa ainsi près de moi, en action pour ainsi dire, avec une puissance qu'accroissait la courbe de son jet et l'approche de son but ; — transportant^b à son bord, je le sentais, la connaissance, les notions qu'avait de celle à qui il était adressé, non pas moi, mais l'amie qui l'appelait, tout ce que, tandis qu'elle le prononçait, elle revoyait ou du moins, possédait en sa mémoire, de leur intimité quotidienne, des visites qu'elles se faisaient l'une chez l'autre, de tout cet inconnu encore plus inaccessible et plus douloureux pour moi d'être au contraire si familier et si maniable pour cette fille heureuse qui m'en frôlait sans que j'y puisse pénétrer et le jetait en plein air dans un cri ; — laissant déjà flotter dans l'air l'émanation délicieuse qu'il avait fait se dégager, en les touchant ave précision, de quelques points invisibles de la vie de Mlle Swann, du soir qui allait venir, tel qu'il serait, après dîner, chez elle, — formant, passager céleste au milieu des enfants et des bonnes, un petit nuage d'une couleur précieuse, pareil à celui qui, bombé au-dessus d'un beau jardin du Poussin, reflète minutieusement comme un nuage d'opéra³, plein de chevaux et de chars, quelque apparition de la vie des dieux ; — jetant enfin, sur cette herbe pelée, à l'endroit où elle était, un morceau à la fois de pelouse flétrie et un moment de l'après-midi de la blonde joueuse de volant (qui ne s'arrêta de le lancer et

de le rattraper que quand une institutrice à plumet bleu l'eut appelée), une petite bande merveilleuse et couleur d'héliotrope impalpable comme un reflet et superposée comme un tapis sur lequel je ne pus me lasser de promener mes pas attardés, nostalgiques et profanateurs, tandis que Françoise me criait : « Allons, aboutonnez voir votre paletot et filons » et que je remarquais pour la première fois avec irritation qu'elle avait un langage vulgaire, et hélas, pas de plumet bleu à son chapeau.

Retournerait-elle¹ seulement aux Champs-Élysées ? Le lendemain elle n'y était pas ; mais je l'y vis les jours suivants ; je tournais tout le temps autour de l'endroit où elle jouait avec ses amies, si bien qu'une fois où elles ne se trouvèrent pas en nombre pour leur partie de barres, elle me fit demander si je voulais compléter leur camp, et je jouai désormais avec elle chaque fois qu'elle était là. Mais ce n'était pas tous les jours ; il y en avait où elle était empêchée de venir par ses cours, le catéchisme, un goûter, toute cette vie séparée de la mienne que par deux fois, condensée dans le nom de Gilberte, j'avais sentie passer si douloureusement près de moi, dans le raidillon de Combray et sur la pelouse des Champs-Élysées. Ces jours-là, elle annonçait d'avance qu'on ne la verrait pas ; si c'était à cause de ses études, elle disait : « C'est rasant, je ne pourrai pas venir demain ; vous allez tous vous amuser sans moi », d'un air chagrin qui me consolait un peu ; mais en revanche quand elle était invitée à une matinée, et que, ne le sachant pas je lui demandais si elle viendrait jouer, elle me répondait : « J'espère bien que non ! J'espère bien que maman me laissera aller chez mon amie. » Du moins ces jours-là, je savais que je ne la verrais pas, tandis que d'autres fois, c'était à l'improviste que sa mère l'emmenait faire des courses avec elle, et le lendemain elle disait : « Ah ! oui, je suis sortie avec maman », comme une chose naturelle, et qui n'eût pas été pour quelqu'un le plus grand malheur possible. Il y avait aussi les jours de mauvais temps où son institutrice, qui pour elle-même craignait la pluie, ne voulait pas l'emmener aux Champs-Élysées.

Aussi si le ciel était douteux, dès le matin je ne cessais de l'interroger et je tenais compte de tous les présages². Si je voyais^a la dame d'en face qui, près de la fenêtre, mettait son chapeau, je me disais : « Cette dame va sortir ;

donc il fait un temps où l'on peut sortir : pourquoi Gilberte ne ferait-elle pas comme cette dame ? » Mais le temps s'assombrissait, ma mère disait qu'il pouvait se lever encore, qu'il suffirait pour cela d'un rayon de soleil, mais que plus probablement il pleuvrait ; et s'il pleuvait à quoi bon aller aux Champs-Élysées ? Aussi depuis le déjeuner mes regards anxieux ne quittaient plus le ciel incertain et nuageux. Il restait sombre. Devant la fenêtre, le balcon était gris. Tout d'un coup, sur sa pierre maussade je ne voyais pas une couleur moins terne, mais je sentais comme un effort vers une couleur moins terne, la pulsation d'un rayon hésitant qui voudrait libérer sa lumière. Un instant après, le balcon était pâle et réfléchissant comme une eau matinale, et mille reflets de la ferronnerie de son treillage étaient venus s'y poser. Un souffle de vent les dispersait, la pierre s'était de nouveau assombrie, mais, comme apprivoisés, ils revenaient ; elle recommençait imperceptiblement à blanchir et par un de ces crescendos continus comme ceux qui, en musique, à la fin d'une Overture, mènent une seule note jusqu'au fortissimo suprême en la faisant passer rapidement par tous les degrés intermédiaires, je la voyais atteindre à cet or inaltérable et fixe des beaux jours, sur lequel l'ombre découpée de l'appui ouvragé de la balustrade se détachait en noir comme une végétation capricieuse, avec une ténuité dans la délinéation des moindres détails qui semblait trahir une conscience appliquée, une satisfaction d'artiste, et avec un tel relief, un tel velours dans le repos de ses masses sombres et heureuses qu'en vérité ces reflets larges et feuillus qui reposaient sur ce lac de soleil semblaient savoir qu'ils étaient des gages de calme et de bonheur.

Lierre instantané, flore pariétaire et fugitive ! la plus incolore, la plus triste, au gré de beaucoup, de celles qui peuvent ramper sur le mur ou décorer la croisée ; pour moi, de toutes la plus chère depuis le jour où elle était apparue sur notre balcon, comme l'ombre même de la présence de Gilberte qui était peut-être déjà aux Champs-Élysée, et dès que j'y arriverais, me dirait : « Commençons tout de suite à jouer aux barres, vous êtes dans mon camp » ; fragile, emportée par un souffle, mais aussi en rapport non pas avec la saison, mais avec l'heure ; promesse du bonheur immédiat que la journée refuse ou accomplira, et par là du bonheur immédiat par excellence, le bonheur

de l'amour ; plus douce, plus chaude sur la pierre que n'est la mousse même ; vivace, à qui il suffit d'un rayon pour naître et faire éclore de la joie, même au cœur de l'hiver.

Et¹ jusque dans ces jours où toute autre végétation a disparu, où le beau cuir vert qui enveloppe le tronc des vieux arbres est caché sous la neige, quand celle-ci cessait de tomber, mais que le temps restait trop couvert pour espérer que Gilberte sortît, alors tout d'un coup, faisant dire à ma mère : « Tiens voilà justement qu'il fait beau, vous pourriez peut-être essayer tout de même d'aller aux Champs-Élysées », sur le manteau de neige qui couvrait le balcon, le soleil apparu entrelaçait des fils d'or et brodait des reflets noirs. Ce jour-là nous ne trouvions personne ou une seule fillette prête à partir qui m'assurait que Gilberte ne viendrait pas. Les chaises désertées par l'assemblée imposante mais frileuse des institutrices étaient vides. Seule, près de la pelouse, était assise une dame d'un certain âge qui venait par tous les temps, toujours harnachée d'une toilette identique, magnifique et sombre, et pour faire la connaissance de laquelle j'aurais à cette époque sacrifié, si l'échange m'avait été permis, tous les plus grands avantages futurs de ma vie. Car Gilberte allait tous les jours la saluer ; elle demandait à Gilberte des nouvelles de « son amour de mère » ; et il me semblait que si je l'avais connue, j'aurais été pour Gilberte quelqu'un de tout autre, quelqu'un qui connaissait les relations de ses parents. Pendant que ses petits-enfants jouaient plus loin, elle lisait toujours les *Débats*² qu'elle appelait « mes vieux Débats » et, par genre aristocratique, disait en parlant du sergent de ville ou de la loueuse de chaise : « Mon vieil ami le sergent de ville », « la loueuse de chaises et moi qui sommes de vieux amis ».

Françoise avait trop froid⁴ pour rester immobile, nous allâmes jusqu'au pont de la Concorde voir la Seine prise³, dont chacun et même les enfants s'approchaient sans peur comme d'une immense baleine échouée, sans défense, et qu'on allait dépecer. Nous revenions aux Champs-Élysées ; je languissais de douleur entre les chevaux de bois immobiles et la pelouse blanche prise dans le réseau noir des allées dont on avait enlevé la neige et sur laquelle la statue avait à la main un jet de glace ajouté qui semblait l'explication de son geste. La vieille dame elle-même ayant plié ses *Débats*, demanda l'heure à une bonne d'enfants

qui passait et qu'elle remercia en lui disant : « Comme vous. êtes aimable ! » puis, priant le cantonnier de dire à ses petits-enfants de revenir, qu'elle avait froid, ajouta : « Vous serez mille fois bon. Vous savez que je suis confuse ! » Tout à coup l'air^a se déchira : entre le guignol et le cirque, à l'horizon embelli, sur le ciel entrouvert, je venais d'apercevoir, comme un signe fabuleux, le plumet bleu de Mademoiselle. Et déjà Gilberte courait à toute vitesse dans ma direction, étincelante et rouge sous un bonnet carré de fourrure, animée par le froid, le retard et le désir du jeu ; un peu avant d'arriver à moi, elle se laissa glisser sur la glace et, soit pour mieux garder son équilibre, soit parce qu'elle trouvait cela plus gracieux, ou par affectation du maintien d'une patineuse, c'est les bras grands ouverts qu'elle avançait en souriant, comme si elle avait voulu m'y recevoir. « Brava ! Brava ! ça c'est très bien, je dirais comme vous que c'est chic, que c'est crâne, si je n'étais pas d'un autre temps, du temps de l'Ancien Régime », s'écria la vieille dame prenant la parole au nom des Champs-Élysées silencieux pour remercier Gilberte d'être venue sans se laisser intimider par le temps. « Vous êtes comme moi, fidèle quand même à nos vieux Champs-Élysées ; nous sommes deux intrépides. Si je vous disais que je les aime, même ainsi. Cette neige, vous allez rire de moi, ça me fait penser à de l'hermine ! » Et la vieille dame se mit à rire.

Le premier de ces jours — auxquels la neige, image des puissances qui pouvaient me priver de voir Gilberte, donnait la tristesse d'un jour de séparation et jusqu'à l'aspect d'un jour de départ parce qu'il changeait la figure et empêchait presque l'usage du lieu habituel de nos seules entrevues maintenant changé, tout enveloppé de housses — ce jour fit pourtant faire un progrès^b à mon amour, car il fut comme un premier chagrin qu'elle eût partagé avec moi. Il n'y avait que nous deux de notre bande, et être ainsi le seul qui fût avec elle, c'était non seulement comme un commencement d'intimité, mais aussi de sa part — comme si elle ne fût venue rien que pour moi, par un temps pareil — cela me semblait aussi touchant que si un de ces jours où elle était invitée à une matinée elle y avait renoncé pour venir me retrouver aux Champs-Élysées ; je prenais plus de confiance en la vitalité et en l'avenir de notre amitié qui restait vivace au milieu de l'engourdisse-

ment, de la solitude et de la ruine des choses environnantes ; et tandis qu'elle me mettait des boules de neige dans le cou, je souriais avec attendrissement à ce qui me semblait à la fois une prédilection qu'elle me marquait en me tolérant comme compagnon de voyage dans ce pays hivernal et nouveau, et une sorte de fidélité qu'elle me gardait au milieu du malheur. Bientôt l'une après l'autre, comme des moineaux hésitants, ses amies arrivèrent toutes noires sur la neige. Nous commençâmes à jouer et comme ce jour si tristement commencé devait finir dans la joie, comme je m'approchais, avant de jouer aux barres, de l'amie à la voix brève que j'avais entendue le premier jour crier le nom de Gilberte, elle me dit : « Non, non, on sait bien que vous aimez mieux être dans le camp de Gilberte, d'ailleurs vous voyez elle vous fait signe. » Elle m'appelait en effet pour que je vinsse sur la pelouse de neige, dans son camp, dont le soleil en lui donnant les reflets roses, l'usure métallique des brocards anciens, faisait un camp du drap d'or¹.

Ce jour que j'avais tant redouté fut au contraire un des seuls où je ne fus pas trop malheureux.

Car, moi qui ne pensais plus qu'à ne jamais rester^a un jour sans voir Gilberte (au point qu'une fois ma grand-mère n'étant pas rentrée pour l'heure du dîner, je ne pus m'empêcher de me dire tout de suite que si elle avait été écrasée par une voiture, je ne pourrais pas aller de quelque temps aux Champs-Élysées ; on n'aime plus personne dès qu'on aime) pourtant ces moments où j'étais auprès d'elle et que depuis la veille j'avais si impatiemment attendus, pour lesquels j'avais tremblé, auxquels j'aurais sacrifié tout le reste, n'étaient nullement des moments heureux ; et je le savais bien car c'était les seuls moments de ma vie sur lesquels je concentrasse une attention méticuleuse, acharnée, et elle ne découvrait pas en eux un atome de plaisir.

Tout le temps^b que j'étais loin de Gilberte, j'avais besoin de la voir, parce que cherchant sans cesse à me représenter son image, je finissais par ne plus y réussir, et par ne plus savoir exactement à quoi correspondait mon amour. Puis, elle ne m'avait encore jamais dit qu'elle m'aimait. Bien au contraire, elle avait souvent prétendu qu'elle avait des amis qu'elle me préférait, que j'étais un bon camarade avec qui elle jouait volontiers quoique trop distrait, pas assez

au jeu ; enfin elle m'avait donné souvent des marques apparentes de froideur qui auraient pu ébranler ma croyance que j'étais pour elle un être différent des autres, si cette croyance avait pris sa source dans un amour que Gilberte aurait eu pour moi, et non pas, comme cela était, dans l'amour que j'avais pour elle, ce qui la rendait autrement résistante, puisque cela la faisait dépendre de la manière même dont j'étais obligé, par une nécessité intérieure, de penser à Gilberte. Mais les sentiments que je ressentais pour elle, moi-même je ne les lui avais pas encore déclarés. Certes, à toutes les pages de mes cahiers, j'écrivais indéfiniment son nom et son adresse, mais à la vue de ces vagues lignes que je traçais sans qu'elle pensât pour cela à moi, qui lui faisaient prendre autour de moi tant de place apparente sans qu'elle fût mêlée davantage à ma vie, je me sentais découragé parce qu'elles ne me parlaient pas de Gilberte qui ne les verrait même pas, mais de mon propre désir qu'elles semblaient me montrer comme quelque chose de purement personnel, d'irréel, de fastidieux et d'impuissant. Le plus pressé était que nous nous vissions Gilberte et moi, et que nous pussions nous faire l'aveu réciproque de notre amour, qui jusque-là n'aurait pour ainsi dire pas commencé. Sans doute les diverses raisons qui me rendaient si impatient de la voir auraient été moins impérieuses pour un homme mûr. Plus tard, il arrive que devenus habiles dans la culture de nos plaisirs, nous nous contentions de celui que nous avons à penser à une femme comme je pensais à Gilberte, sans être inquiets de savoir si cette image correspond à la réalité, et aussi de celui de l'aimer sans avoir besoin d'être certains qu'elle nous aime ; ou encore que nous renoncions au plaisir de lui avouer notre inclination pour elle, afin d'entretenir plus vivace l'inclination qu'elle a pour nous, imitant ces jardiniers japonais qui pour obtenir une plus belle fleur, en sacrifient plusieurs autres. Mais à l'époque où j'aimais Gilberte, je croyais encore que l'Amour existait réellement en dehors de nous ; que, en permettant tout au plus que nous écartions les obstacles, il offrait ses bonheurs dans un ordre auquel on n'était pas libre de rien changer ; il me semblait que si j'avais, de mon chef, substitué à la douceur de l'aveu la simulation de l'indifférence, je ne me serais pas seulement privé d'une des joies dont j'avais le plus rêvé mais que je me serais

fabriqué à ma guise un amour factice et sans valeur, sans communication avec le vrai, dont j'aurais renoncé à suivre les chemins mystérieux et préexistants.

Mais quand j'arrivais aux Champs-Élysées — et que d'abord j'allais pouvoir confronter mon amour, pour lui faire subir les rectifications nécessaires, à sa cause vivante, indépendante de moi — dès que j'étais en présence de cette Gilberte Swann sur la vue de laquelle j'avais compté pour rafraîchir les images que ma mémoire fatiguée ne retrouvait plus, de cette Gilberte Swann avec qui j'avais joué hier, et que venait de me faire saluer et reconnaître un instinct aveugle comme celui qui dans la marche nous met un pied devant l'autre avant que nous ayons eu le temps de penser, aussitôt tout se passait comme si elle et la fillette qui était l'objet de mes rêves avaient été deux êtres différents. Par exemple si depuis la veille je portais dans ma mémoire deux yeux de feu dans des joues pleines et brillantes, la figure de Gilberte m'offrait maintenant avec insistance quelque chose que précisément je ne m'étais pas rappelé, un certain effilement aigu du nez qui, s'associant instantanément à d'autres traits, prenait l'importance de ces caractères qui en histoire naturelle définissent une espèce, et la transmuait en une fillette du genre de celles à museau pointu. Tandis que je m'apprêtais à profiter de cet instant désiré pour me livrer, sur l'image de Gilberte que j'avais préparée avant de venir et que je ne retrouvais plus dans ma tête, à la mise au point qui me permettrait dans les longues heures où j'étais seul d'être sûr que c'était bien elle que je me rappelais, que c'était bien mon amour pour elle que j'accroissais peu à peu comme un ouvrage qu'on compose, elle me passait une balle ; et comme le philosophe idéaliste dont le corps tient compte du monde extérieur à la réalité duquel son intelligence ne croit pas, le même moi qui m'avait fait la saluer avant que je l'eusse identifiée, s'empressait de me faire saisir la balle qu'elle me tendait (comme si elle était une camarade avec qui j'étais venu jouer, et non une âme sœur que j'étais venu rejoindre), me faisait lui tenir par bienséance jusqu'à l'heure où elle s'en allait, mille propos aimables et insignifiants et m'empêchait ainsi, ou de garder le silence pendant lequel j'aurais pu enfin remettre la main sur l'image urgente et égarée, ou de lui dire les paroles qui pouvaient faire faire à notre amour les progrès décisifs

sur lesquels j'étais chaque fois obligé de ne plus compter que pour l'après-midi suivante. Il en faisait pourtant quelques-uns. Un jour nous étions allés avec Gilberte jusqu'à la baraque de notre marchande qui était particulièrement aimable pour nous — car c'était chez elle que M. Swann faisait acheter son pain d'épices, et par hygiène, il en consommait beaucoup, souffrant d'un eczéma ethnique et de la constipation des Prophètes¹ — Gilberte me montrait² en riant deux petits garçons qui étaient comme le petit coloriste et le petit naturaliste des livres d'enfants. Car l'un ne voulait pas d'un sucre d'orge rouge parce qu'il préférait le violet et l'autre, les larmes aux yeux, refusait une prune que voulait lui acheter sa bonne, parce que, finit-il par dire d'une voix passionnée : « J'aime mieux l'autre prune, parce qu'elle a un ver ! » J'achetai deux billes d'un sou. Je regardais avec admiration, lumineuses et captives dans une sébile isolée, les billes d'agate qui me semblaient précieuses parce qu'elles étaient souriantes et blondes comme des jeunes filles et parce qu'elles coûtaient cinquante centimes pièce. Gilberte à qui on donnait beaucoup plus d'argent qu'à moi me demanda laquelle je trouvais la plus belle. Elles avaient la transparence et le fondu de la vie. Je n'aurais voulu lui en faire sacrifier aucune. J'aurais aimé qu'elle pût les acheter, les délivrer toutes. Pourtant je lui en désignai une qui avait la couleur de ses yeux. Gilberte la prit, chercha son rayon doré, la caressa, paya sa rançon, mais aussitôt me remit sa captive en me disant : « Tenez, elle est à vous, je vous la donne, gardez-la comme souvenir. »

Une autre fois, toujours préoccupé du désir d'entendre la Berma dans une pièce classique, je lui avais demandé si elle ne possédait pas une brochure où Bergotte parlait de Racine, et qui ne se trouvait plus dans le commerce. Elle m'avait prié de lui en rappeler le titre exact, et le soir je lui avais adressé un petit télégramme en écrivant sur l'enveloppe ce nom de Gilberte Swann que j'avais tant de fois tracé sur mes cahiers. Le lendemain elle m'apporta dans un paquet noué de faveurs mauves et scellé de cire blanche, la brochure qu'elle avait fait chercher. « Vous voyez que c'est bien ce que vous m'avez demandé », me dit-elle, tirant de son manchon le télégramme que je lui avais envoyé. Mais dans l'adresse de ce pneumatique — qui, hier encore n'était rien, n'était qu'un petit bleu

que j'avais écrit, et qui depuis qu'un télégraphiste l'avait remis au concierge de Gilberte et qu'un domestique l'avait porté jusqu'à sa chambre, était devenu cette chose sans prix, un des petits bleus qu'elle avait reçus ce jour-là — j'eus peine à reconnaître les lignes vaines et solitaires de mon écriture sous les cercles imprimés qu'y avait apposés la poste, sous les inscriptions qu'y avait ajoutées au crayon un des facteurs, signes de réalisation effective, cachets du monde extérieur, violettes ceintures symboliques de la vie^a, qui pour la première fois venaient épouser, maintenir, relever, réjouir mon rêve.

Et il y eut un jour aussi où elle me dit : « Vous savez, vous pouvez m'appeler Gilberte, en tous cas moi, je vous appellerai par votre nom de baptême. C'est trop gênant. » Pourtant elle continua encore un moment à se contenter de me dire « vous » et comme je le lui faisais remarquer, elle sourit, et composant, construisant une phrase comme celles qui dans les grammaires étrangères n'ont d'autre but que de nous faire employer un mot nouveau, elle la termina par mon petit nom. Et me souvenant plus tard de ce que j'avais senti alors, j'y ai démêlé l'impression d'avoir été tenu un instant dans sa bouche, moi-même, nu, sans plus aucune des modalités sociales qui appartenaient aussi, soit à ses autres camarades, soit, quand elle disait mon nom de famille, à mes parents, et dont ses lèvres — en l'effort qu'elle faisait, un peu comme son père, pour articuler^b les mots qu'elle voulait mettre en valeur — eurent l'air de me dépouiller, de me dévêtir, comme de sa peau un fruit dont on ne peut avaler que la pulpe, tandis que^c son regard, se mettant au même degré nouveau d'intimité que prenait sa parole, m'atteignait aussi plus directement, non sans témoigner la conscience, le plaisir et jusque la gratitude qu'il en avait, en se faisant accompagner d'un sourire.

Mais au moment même, je ne pouvais apprécier la valeur de ces plaisirs nouveaux. Ils n'étaient pas donnés par la fillette que j'aimais, au moi qui l'aimait, mais par l'autre, par celle avec qui je jouais, à cet autre moi qui ne possédait ni le souvenir de la vraie Gilberte, ni le cœur indisponible qui seul aurait pu savoir le prix d'un bonheur, parce que seul il l'avait désiré. Même après être rentré à la maison je ne les goûtais pas, car, chaque jour, la nécessité qui me faisait espérer que le lendemain j'aurais

la contemplation exacte, calme, heureuse de Gilberte, qu'elle m'avouerait enfin son amour, en m'expliquant pour quelles raisons elle avait dû me le cacher jusqu'ici, cette même nécessité me forçait à tenir le passé pour rien, à ne jamais regarder que devant moi, à considérer les petits avantages qu'elle m'avait donnés non pas en eux-mêmes et comme s'ils se suffisaient, mais comme des échelons nouveaux où poser le pied, qui allaient me permettre de faire un pas de plus en avant et d'atteindre enfin le bonheur que je n'avais pas encore rencontré.

Si elle me donnait parfois de ces marques d'amitié, elle me faisait aussi de la peine en ayant l'air de ne pas avoir de plaisir à me voir, et cela arrivait souvent les jours mêmes sur lesquels j'avais le plus compté pour réaliser mes espérances. J'étais sûr que Gilberte viendrait aux Champs-Élysées et j'éprouvais une allégresse qui me paraissait seulement la vague anticipation d'un grand bonheur quand — entrant dès le matin au salon pour embrasser maman déjà toute prête, la tour de ses cheveux noirs entièrement construite, et ses belles mains blanches et potelées sentant encore le savon — j'avais appris, en voyant une colonne de poussière se tenir debout toute seule au-dessus du piano, et en entendant un orgue de Barbarie jouer sous la fenêtre *En revenant de la revue*¹, que l'hiver recevait jusqu'au soir la visite inopinée et radieuse d'une journée de printemps. Pendant que nous déjeunions, en ouvrant sa croisée, la dame d'en face avait fait décamper en un clin d'œil, d'à côté de ma chaise — rayant d'un seul bond toute la largeur de notre salle à manger — un rayon qui y avait commencé sa sieste et était déjà revenu la continuer l'instant d'après. Au collège, à la classe d'une heure, le soleil me faisait languir d'impatience et d'ennui en laissant traîner une lueur dorée jusque sur mon pupitre, comme une invitation à la fête où je ne pourrais arriver avant trois heures, jusqu'au moment où Françoise venait me chercher à la sortie, et où nous nous acheminions vers les Champs-Élysées par les rues décorées de lumière, encombrees par la foule, et où les balcons, descellés par le soleil et vaporeux, flottaient devant les maisons comme des nuages d'or. Hélas ! aux Champs-Élysées je ne trouvais pas Gilberte, elle n'était pas encore arrivée. Immobile sur la pelouse nourrie par le soleil invisible qui ça et là faisait flamboyer la pointe d'un brin d'herbe, et

sur laquelle les pigeons qui s'y étaient posés avaient l'air de sculptures antiques que la pioche du jardinier a ramenées à la surface d'un sol auguste, je restais les yeux fixés sur l'horizon, je m'attendais à tout moment à voir apparaître l'image de Gilberte suivant son institutrice, derrière la statue qui semblait tendre l'enfant qu'elle portait et qui ruisselait de rayons, à la bénédiction du soleil. La vieille lectrice des *Débats* était assise sur son fauteuil, toujours à la même place, elle interpellait un gardien à qui elle faisait un geste amical de la main en lui criant : « Quel joli temps ! » Et la préposée s'étant approchée d'elle pour percevoir le prix du fauteuil, elle faisait mille minauderies en mettant dans l'ouverture de son gant le ticket de dix centimes, comme si ç'avait été un bouquet, pour qui elle cherchait, par amabilité pour le donateur, la place la plus flatteuse possible. Quand elle l'avait trouvée, elle faisait exécuter une évolution circulaire à son cou, redressait son boa, et plantait sur la chaisière, en lui montrant le bout de papier jaune qui dépassait sur son poignet, le beau sourire dont une femme, en indiquant son corsage à un jeune homme, lui dit : « Vous reconnaissez vos roses ! »

J'emmenais Françoise au-devant de Gilberte jusqu'à l'Arc de Triomphe, nous ne la rencontrions pas, et je revenais vers la pelouse persuadé qu'elle ne viendrait plus, quand, devant les chevaux de bois, la fillette à la voix brève se jetait sur moi : « Vite, vite, il y a déjà un quart d'heure que Gilberte est arrivée. Elle va repartir bientôt. On vous attend pour faire une partie de barres. » Pendant que je montais l'avenue des Champs-Élysées, Gilberte était venue par la rue Boissy-d'Anglas, Mademoiselle ayant profité du beau temps pour faire des courses pour elle ; et M. Swann allait venir chercher sa fille. Aussi c'était ma faute ; je n'aurais pas dû m'éloigner de la pelouse ; car on ne savait jamais sûrement par quel côté Gilberte viendrait, si ce serait plus ou moins tard, et cette attente finissait par me rendre plus émouvants, non seulement les Champs-Élysées entiers et toute la durée de l'après-midi, comme une immense étendue d'espace et de temps sur chacun des points et à chacun des moments de laquelle il était possible qu'apparût l'image de Gilberte, mais encore cette image, elle-même, parce que derrière cette image je sentais se cacher la raison pour laquelle elle m'était décochée en

plein cœur, à quatre heures au lieu de deux heures et demie, surmontée d'un chapeau de visite à la place d'un béret de jeu, devant les « Ambassadeurs » et non entre les deux guignols^a, je devinais quelque'une de ces occupations où je ne pouvais suivre Gilberte et qui la forçaient à sortir ou à rester à la maison, j'étais en contact avec le mystère de sa vie inconnue. C'était ce mystère aussi qui me troublait quand, courant sur l'ordre de la fillette à la voix brève pour commencer tout de suite notre partie de barres, j'apercevais Gilberte, si vive et brusque avec nous, faisant une révérence à la dame aux *Débats* (qui lui disait : « Quel beau soleil, on dirait du feu »), lui parlant avec un sourire timide, d'un air compassé qui m'évoquait la jeune fille différente que Gilberte devait être chez ses parents, avec les amis de ses parents, en visite, dans toute son autre existence qui m'échappait. Mais de cette existence personne ne me donnait l'impression comme M. Swann qui venait un peu après pour retrouver sa fille. C'est que lui et Mme Swann — parce que leur fille habitait chez eux, parce que ses études, ses jeux, ses amitiés dépendaient d'eux — contenaient pour moi, comme Gilberte, peut-être même plus que Gilberte, comme il convenait à des dieux tout-puissants sur elle en qui il aurait eu sa source, un inconnu inaccessible, un charme douloureux. Tout ce qui les concernait était de ma part l'objet d'une préoccupation si constante que les jours où, comme ceux-là, M. Swann (que j'avais vu si souvent autrefois sans qu'il excitât ma curiosité, quand il était lié avec mes parents) venait chercher Gilberte aux Champs-Élysées, une fois calmés les battements de cœur qu'avait excités en moi l'apparition de son chapeau gris et de son manteau à pèlerine, son aspect^b m'impressionnait encore comme celui d'un personnage historique sur lequel nous venons de lire une série d'ouvrages et dont les moindres particularités nous passionnent. Ses relations avec le comte de Paris qui, quand^c j'en entendais parler à Combray, me semblaient indifférentes, prenaient maintenant pour moi quelque chose de merveilleux, comme si personne d'autre n'eût jamais connu les Orléans ; elles le^d faisaient se détacher vivement sur le fond vulgaire des promeneurs de différentes classes qui encombraient cette allée des Champs-Élysées, et au milieu desquels j'admirais qu'il consentît à figurer sans réclamer d'eux d'égards spéciaux,

qu'aucun d'ailleurs ne songeait à lui rendre, tant était profond l'incognito dont il était enveloppé.

Il répondait poliment aux saluts des camarades de Gilberte, même au mien quoiqu'il fût brouillé avec ma famille, mais sans avoir l'air de me connaître. (Cela me rappela qu'il m'avait pourtant vu bien souvent à la campagne ; souvenir que j'avais gardé mais dans l'ombre, parce que depuis que j'avais revu Gilberte, pour moi Swann était surtout son père, et non plus le Swann de Combray ; comme les idées sur lesquelles j'embranchais maintenant son nom étaient différentes des idées dans le réseau desquelles il était autrefois compris et que je n'utilisais plus jamais quand j'avais à penser à lui, il était devenu un personnage nouveau ; je le rattachai pourtant par une ligne artificielle, secondaire et transversale à notre invité d'autrefois ; et comme rien n'avait plus pour moi de prix que dans la mesure où mon amour pouvait en profiter, ce fut avec un mouvement de honte et le regret de ne pouvoir les effacer que je retrouvai les années où aux yeux de ce même Swann qui était en ce moment devant moi aux Champs-Élysées et à qui heureusement Gilberte n'avait peut-être pas dit mon nom, je m'étais si souvent le soir rendu ridicule en envoyant demander à maman de monter dans ma chambre me dire bonsoir, pendant qu'elle prenait le café avec lui, mon père et mes grands-parents à la table du jardin.) Il disait^a à Gilberte qu'il lui permettait de faire une partie, qu'il pouvait attendre un quart d'heure, et s'asseyant comme tout le monde sur une chaise de fer payait son ticket de cette main que Philippe VII¹ avait^b si souvent retenue dans la sienne, tandis que nous commençons à jouer sur la pelouse, faisant envoler les pigeons dont les beaux corps irisés qui ont la forme d'un cœur et sont comme les lilas du règne des oiseaux, venaient se réfugier comme en des lieux d'asile, tel sur^c le grand vase de pierre à qui son bec en y disparaissant faisait faire le geste et assignait la destination d'offrir en abondance les fruits ou les graines qu'il avait l'air d'y picorer, tel autre sur le front de la statue, qu'il semblait surmonter d'un de ces objets en émail desquels la polychromie varie dans certaines œuvres antiques la monotonie de la pierre, et d'un attribut, qui quand la déesse le porte lui vaut une épithète particulière, et en fait, comme pour une mortelle un prénom différent, une divinité nouvelle.

Un de ces jours de soleil qui n'avait pas réalisé mes espérances, je n'eus pas le courage de cacher ma déception à Gilberte.

« J'avais^a justement beaucoup de choses à vous demander, lui dis-je. Je croyais que ce jour compterait beaucoup dans notre amitié. Et aussitôt arrivée, vous allez partir ! Tâchez de venir demain de bonne heure, que je puisse enfin vous parler. »

Sa figure resplendit et ce fut en sautant de joie qu'elle me répondit :

« Demain, comptez-y, mon bel ami, mais je ne viendrai pas ! j'ai un grand goûter ; après-demain non plus, je vais chez une amie pour voir de ses fenêtres l'arrivée du roi Théodose¹, ce sera superbe, et le lendemain encore à *Michel Strogoff*^{b2} et puis après, cela va être bientôt Noël et les vacances du jour de l'An. Peut-être on va m'emmener dans le Midi. Ce que ce serait chic ! quoique cela me fera manquer un arbre de Noël ; en tous cas si je reste à Paris, je ne viendrai pas ici car j'irai faire des visites avec maman. Adieu, voilà papa qui m'appelle. »

Je revins avec Françoise par les rues qui étaient encore pavoisées de soleil, comme au soir d'une fête qui est finie. Je ne pouvais pas traîner mes jambes.

« Ça n'est pas étonnant, dit Françoise, ce n'est pas un temps de saison, il fait trop chaud. Hélas ! mon Dieu, de partout il doit y avoir bien des pauvres malades, c'est à croire que là-haut aussi tout se détraque. »

Je me redisais en étouffant mes sanglots les mots où Gilberte avait laissé éclater sa joie de ne pas venir de longtemps aux Champs-Élysées. Mais déjà le charme dont, par son simple fonctionnement, se remplissait mon esprit dès qu'il songeait à elle, la position particulière, unique — fût-elle affligeante — où me plaçait inévitablement par rapport à Gilberte, la contrainte interne d'un pli mental, avaient commencé à ajouter, même à cette marque d'indifférence, quelque chose de romanesque, et au milieu de mes larmes se formait un sourire qui n'était que l'ébauche timide d'un baiser. Et quand vint l'heure du courrier, je me dis ce soir-là comme tous les autres : « Je vais recevoir une lettre de Gilberte, elle va me dire enfin qu'elle n'a jamais cessé de m'aimer, et m'expliquera la raison mystérieuse pour laquelle elle a été forcée de me le cacher jusqu'ici, de faire semblant de pouvoir être

heureuse sans me voir, la raison pour laquelle elle a pris l'apparence de la Gilberte simple camarade. »

Tous les soirs je me plaisais à imaginer cette lettre, je croyais la lire, je m'en récitais chaque phrase. Tout d'un coup je m'arrêtais effrayé. Je comprenais que si je devais recevoir une lettre de Gilberte, ce ne pourrait pas en tous cas être celle-là puisque c'était moi qui venais de la composer. Et dès lors, je m'efforçais de détourner ma pensée des mots que j'aurais aimé qu'elle m'écrivît, par peur en les énonçant, d'exclure justement ceux-là, — les plus chers, les plus désirés — du champ des réalisations possibles. Même si par une invraisemblable coïncidence, c'eût été justement la lettre que j'avais inventée que de son côté m'eût adressée Gilberte, y reconnaissant mon œuvre je n'eusse pas eu l'impression de recevoir quelque chose qui ne vînt pas de moi, quelque chose de réel, de nouveau, un bonheur extérieur à mon esprit, indépendant de ma volonté, vraiment donné par l'amour.

En attendant je relisais une page que ne m'avait pas écrite Gilberte, mais qui du moins me venait d'elle, cette page de Bergotte sur la beauté des vieux mythes dont s'est inspiré Racine, et que, à côté de la bille d'agate, je gardais toujours auprès de moi. J'étais attendri par la bonté de mon amie qui me l'avait fait rechercher ; et comme chacun a besoin de trouver des raisons à sa passion, jusqu'à être heureux de reconnaître dans l'être qu'il aime des qualités que la littérature ou la conversation lui ont appris être de celles qui sont dignes d'exciter l'amour, jusqu'à les assimiler par imitation et en faire des raisons nouvelles de son amour, ces qualités fussent-elles les plus opposées à celles que cet amour eût recherchées tant qu'il était spontané — comme Swann autrefois, le caractère esthétique de la beauté d'Odette — moi^a, qui avais d'abord aimé Gilberte, dès Combray, à cause de tout l'inconnu de sa vie, dans lequel j'aurais voulu me précipiter, m'incarner, en délaissant la mienne qui ne m'était plus rien, je pensais maintenant comme à un inestimable avantage, que de cette mienne vie trop connue, dédaignée, Gilberte pourrait devenir un jour l'humble servante, la commode et confortable collaboratrice, qui le soir m'aidant dans mes travaux, collationnerait pour moi des brochures. Quant à Bergotte^b, ce vieillard infiniment sage et presque divin à cause de qui j'avais d'abord aimé Gilberte, avant même

de l'avoir vue, maintenant c'était surtout à cause de Gilberte que je l'aimais. Avec autant de plaisir que les pages qu'il avait écrites sur Racine, je regardais le papier fermé de grands cachets de cire blancs et noué d'un flot de rubans mauves dans lequel elle me les avait apportées. Je baisais la bille d'agate qui était la meilleure part du cœur de mon amie, la part qui n'était pas frivole, mais fidèle, et qui bien que parée du charme mystérieux de la vie de Gilberte demeurait près de moi, habitait ma chambre, couchait dans mon lit. Mais la beauté de cette pierre, et la beauté aussi de ces pages de Bergotte, que j'étais heureux d'associer à l'idée de mon amour pour Gilberte comme si dans les moments où celui-ci ne m'apparaissait plus que comme un néant, elles lui donnaient une sorte de consistance, je m'apercevais qu'elles étaient antérieures à cet amour, qu'elles ne lui ressemblaient pas, que leurs éléments avaient été fixés par le talent ou par les lois minéralogiques avant que Gilberte ne me connût, que rien dans le livre ni dans la pierre n'eût été autre si Gilberte ne m'avait pas aimé et que rien par conséquent ne m'autorisait à lire en eux un message de bonheur. Et tandis que mon amour attendant sans cesse du lendemain l'aveu de celui de Gilberte, annulait, défaisait chaque soir le travail mal fait de la journée, dans l'ombre de moi-même une ouvrière inconnue ne laissait pas au rebut les fils arrachés et les disposait, sans souci de me plaire et de travailler à mon bonheur, dans un ordre différent qu'elle donnait à tous ses ouvrages. Ne portant aucun intérêt particulier à mon amour, ne commençant pas par décider que j'étais aimé, elle recueillait les actions de Gilberte qui m'avaient semblé inexplicables et ses fautes que j'avais excusées. Alors les unes et les autres prenaient un sens. Il semblait dire, cet ordre nouveau, qu'en voyant Gilberte, au lieu qu'elle vînt aux Champs-Élysées, aller à une matinée, faire des courses avec son institutrice et se préparer à une absence pour les vacances du jour de l'An, j'avais tort de penser : « C'est qu'elle est frivole ou docile. » Car elle eût cessé d'être l'un ou l'autre si elle m'avait aimé, et si elle avait été forcée d'obéir c'eût été avec le même désespoir que j'avais les jours où je ne la voyais pas. Il disait encore, cet ordre nouveau, que je devais pourtant savoir ce que c'était qu'aimer puisque j'aimais Gilberte ; il me faisait remarquer le souci perpétuel

que j'avais de me faire valoir à ses yeux, à cause duquel j'essayais de persuader à ma mère d'acheter à Françoise un caoutchouc et un chapeau avec un plumet bleu, ou plutôt^a de ne plus m'envoyer aux Champs-Élysées avec cette bonne dont je rougissais (à quoi ma mère répondait que j'étais injuste pour Françoise, que c'était une brave femme qui nous était dévouée), et aussi ce besoin unique^b de voir Gilberte qui faisait que des mois d'avance je ne pensais qu'à tâcher d'apprendre à quelle époque elle quitterait Paris et où elle irait, trouvant le pays le plus agréable un lieu d'exil si elle ne devait pas y être, et ne désirant que rester toujours à Paris tant que je pourrais la voir aux Champs-Élysées ; et il n'avait pas de peine à me montrer que ce souci-là, ni ce besoin, je ne les trouverais sous les actions de Gilberte. Elle au contraire appréciait son institutrice, sans s'inquiéter de ce que j'en pensais. Elle trouvait naturel de ne pas venir aux Champs-Élysées, si c'était pour aller faire des emplettes avec Mademoiselle, agréable si c'était pour sortir avec sa mère. Et à supposer même qu'elle m'eût permis d'aller passer les vacances au même endroit qu'elle, du moins pour choisir cet endroit elle s'occupait du désir de ses parents, de mille amusements dont on lui avait parlé et nullement que ce fût celui où ma famille avait l'intention de m'envoyer. Quand elle m'assurait parfois qu'elle m'aimait moins qu'un de ses amis, moins qu'elle ne m'aimait la veille parce que je lui avais fait perdre sa partie par une négligence, je lui demandais pardon, je lui demandais ce qu'il fallait faire pour qu'elle recommençât à m'aimer autant, pour qu'elle m'aimât plus que les autres ; je voulais qu'elle me dît que c'était déjà fait, je l'en suppliais comme si elle avait pu modifier son affection pour moi à son gré, au mien, pour me faire plaisir, rien que par les mots qu'elle dirait, selon ma bonne ou ma mauvaise conduite. Ne savais-je donc pas que ce que j'éprouvais, moi, pour elle, ne dépendait ni de ses actions, ni de ma volonté ?

Il disait enfin, l'ordre nouveau dessiné par l'ouvrière invisible, que si nous pouvons désirer que les actions d'une personne qui nous a peïnés jusqu'ici n'aient pas été sincères, il y a dans leur suite une clarté contre quoi notre désir ne peut rien et à laquelle, plutôt qu'à lui, nous devons demander quelles seront ses actions de demain.

Ces paroles nouvelles, mon amour les entendait ; elles le persuadaient que le lendemain ne serait pas différent de ce qu'avaient été tous les autres jours ; que le sentiment de Gilberte pour moi, trop ancien déjà pour pouvoir changer, c'était l'indifférence ; que dans mon amitié avec Gilberte, c'est moi seul qui aimais. « C'est vrai, répondait mon amour, il n'y a plus rien à faire de cette amitié-là, elle ne changera pas. » Alors dès le lendemain (ou attendant une fête s'il y en avait une prochaine, un anniversaire, le Nouvel An peut-être, un de ces jours qui ne sont pas pareils aux autres, où le temps recommence sur de nouveaux frais en rejetant l'héritage du passé, en n'acceptant pas le legs de ses tristesses) je demandais à Gilberte de renoncer à notre amitié ancienne et de jeter les bases d'une nouvelle amitié.

J'avais toujours à portée de ma main un plan de Paris qui, parce qu'on pouvait y distinguer la rue où habitaient M. et Mme Swann, me semblait contenir un trésor. Et par plaisir, par une sorte de fidélité chevaleresque aussi, à propos de n'importe quoi, je disais le nom de cette rue, si bien que mon père me demandait, n'étant pas comme ma mère et ma grand-mère au courant de mon amour :

« Mais pourquoi parles-tu tout le temps de cette rue, elle n'a rien d'extraordinaire, elle est très agréable à habiter parce qu'elle est à deux pas du Bois, mais il y en a dix autres dans le même cas. »

Je m'arrangeais à tout propos à faire prononcer à mes parents le nom de Swann ; certes je me le répétais mentalement sans cesse ; mais j'avais besoin aussi d'entendre sa sonorité délicieuse et de me faire jouer cette musique dont la lecture muette ne me suffisait pas. Ce nom de Swann d'ailleurs que je connaissais depuis si longtemps, était maintenant pour moi, ainsi qu'il arrive à certains aphasiques à l'égard des mots les plus usuels, un nom nouveau. Il était toujours présent à ma pensée et pourtant elle ne pouvait pas s'habituer à lui. Je le décomposais, je l'épelais, son orthographe était pour moi une surprise. Et en même temps que d'être familier, il avait cessé de me paraître innocent. Les joies que je prenais à l'entendre, je les croyais si coupables, qu'il me semblait qu'on devinait ma pensée et qu'on changeait la conversation si je cherchais à l'y amener. Je me rabattais sur les sujets qui

touchaient encore à Gilberte, je rabâchais sans fin les mêmes paroles, et j'avais beau savoir que ce n'était que des paroles — des paroles prononcées loin d'elle, qu'elle n'entendait pas, des paroles sans vertu qui répétaient ce qui était, mais ne le pouvaient modifier — pourtant il me semblait qu'à force de manier, de brasser ainsi tout ce qui avoisinait Gilberte j'en ferais peut-être sortir quelque chose d'heureux. Je redisais à mes parents que Gilberte aimait bien son institutrice, comme si cette proposition énoncée pour la centième fois allait avoir enfin pour effet de faire brusquement entrer Gilberte venant à tout jamais vivre avec nous. Je reprenais l'éloge de la vieille dame qui lisait les *Débats* (j'avais insinué à mes parents que c'était une ambassadrice ou peut-être une altesse) et je continuais à célébrer sa beauté, sa magnificence, sa noblesse, jusqu'au jour où je dis que d'après le nom qu'avait prononcé Gilberte elle devait s'appeler Mme Blatin.

« Oh ! mais je vois ce que c'est, s'écria ma mère tandis que je me sentais rougir de honte. À la garde ! À la garde ! comme aurait dit ton pauvre grand-père. Et c'est elle que tu trouves belle ! Mais elle est horrible et elle l'a toujours été. C'est la veuve d'un huissier. Tu ne te rappelles pas quand tu étais enfant les manèges que je faisais pour l'éviter à la leçon de gymnastique où, sans me connaître, elle voulait venir me parler sous prétexte de me dire que tu étais "trop beau pour un garçon". Elle a toujours eu la rage de connaître du monde et il faut bien qu'elle soit une espèce de folle comme j'ai toujours pensé, si elle connaît vraiment Mme Swann. Car si elle était d'un milieu fort commun, au moins il n'y a jamais rien eu que je sache à dire sur elle. Mais il fallait toujours qu'elle se fasse des relations. Elle est horrible, affreusement vulgaire, et avec cela faiseuse d'embarras. »

Quant à Swann, pour tâcher de lui ressembler, je passais tout mon temps à table, à me tirer sur le nez et à me frotter les yeux. Mon père disait : « Cet enfant est idiot, il deviendra affreux. » J'aurais surtout voulu être aussi chauve que Swann. Il me semblait un être si extraordinaire⁴ que je trouvais merveilleux que des personnes que je fréquentais le connussent aussi et que dans les hasards d'une journée quelconque on pût être amené à le rencontrer. Et une fois, ma mère, en train de nous

raconter comme chaque soir à dîner, les courses qu'elle avait faites dans l'après-midi, rien qu'en disant : « À ce propos, devinez qui j'ai rencontré aux Trois Quartiers, au rayon des parapluies : Swann », fit éclore au milieu de son récit, fort aride pour moi, une fleur mystérieuse. Quelle mélancolique volupté, d'apprendre que cet après-midi-là, profilant dans la foule sa forme surnaturelle, Swann avait été acheter un parapluie. Au milieu des événements grands et minimes, également indifférents, celui-là éveillait en moi ces vibrations particulières dont était perpétuellement ému mon amour pour Gilberte. Mon père disait que je ne m'intéressais à rien parce que je n'écoutais pas quand on parlait des conséquences politiques que pouvait avoir la visite du roi Théodose, en ce moment l'hôte de la France et, prétendait-on, son allié. Mais combien en revanche, j'avais envie de savoir si Swann avait son manteau à pèlerine !

« Est-ce que vous vous êtes dit bonjour ? demandai-je.

— Mais naturellement », répondit ma mère qui avait toujours l'air de craindre que si elle eût avoué que nous étions en froid avec Swann, on eût cherché à les réconcilier plus qu'elle ne souhaitait, à cause de Mme Swann qu'elle ne voulait pas connaître. « C'est lui qui est venu me saluer, je ne le voyais pas.

— Mais alors, vous n'êtes pas brouillés ?

— Brouillés ? mais pourquoi veux-tu que nous soyons brouillés », répondit-elle vivement comme si j'avais attenté à la fiction de ses bons rapports avec Swann et essayé de travailler à un « rapprochement ».

« Il pourrait t'en vouloir de ne plus l'inviter.

— On n'est pas obligé d'inviter tout le monde ; est-ce qu'il m'invite ? Je ne connais pas sa femme.

— Mais il venait bien à Combray.

— Eh bien oui ! il venait à Combray, et puis à Paris il a autre chose à faire et moi aussi. Mais je t'assure que nous n'avions pas du tout l'air de deux personnes brouillées. Nous sommes restés un moment ensemble parce qu'on ne lui apportait pas son paquet. Il m'a demandé de tes nouvelles, il m'a dit que tu jouais avec sa fille », ajouta ma mère, m'émerveillant du prodige que j'existasse dans l'esprit de Swann, bien plus, que ce fût d'une façon assez complète, pour que, quand je tremblais d'amour devant lui aux Champs-Élysées, il sût mon nom,

qui était ma mère, et pût amalgamer autour de ma qualité de camarade de sa fille quelques renseignements sur mes grands-parents, leur famille, l'endroit que nous habitions, certaines particularités de notre vie d'autrefois, peut-être même inconnues de moi. Mais ma mère ne paraissait pas avoir trouvé un charme particulier à ce rayon des Trois Quartiers où elle avait représenté pour Swann, au moment où il l'avait vue, une personne définie avec qui il avait des souvenirs communs qui avaient motivé chez lui le mouvement de s'approcher d'elle, le geste de la saluer.

Ni elle d'ailleurs ni mon père ne semblaient non plus trouver à parler^a des grands-parents de Swann, du titre d'agent de change honoraire, un plaisir qui passât tous les autres. Mon imagination avait isolé et consacré dans le Paris social une certaine famille comme elle avait fait dans le Paris de pierre pour une certaine maison dont elle avait sculpté la porte cochère et rendu précieuses les fenêtres. Mais ces ornements, j'étais seul à les voir. De même que mon père et ma mère trouvaient la maison qu'habitait Swann pareille aux autres maisons construites en même temps dans le quartier du Bois, de même la famille de Swann leur semblait du même genre que beaucoup d'autres familles d'agents de change. Ils la jugeaient plus ou moins favorablement selon le degré où elle avait participé à des mérites communs au reste de l'univers et ne lui trouvaient rien d'unique. Ce qu'au contraire ils y appréciaient, ils le rencontraient à un degré égal, ou plus élevé, ailleurs. Aussi après avoir trouvé la maison bien située, ils parlaient d'une autre qui l'était mieux, mais qui n'avait rien à voir avec Gilberte, ou de financiers d'un cran supérieur à son grand-père ; et s'ils avaient eu l'air un moment d'être du même avis que moi, c'était par un malentendu qui ne tardait pas à se dissiper^b. C'est que, pour percevoir dans tout ce qui entourait Gilberte, une qualité inconnue analogue dans le monde des émotions à ce que peut être dans celui des couleurs l'infra-rouge, mes parents étaient dépourvus de ce sens supplémentaire et momentané dont m'avait doté l'amour.

Les jours où Gilberte m'avait annoncé qu'elle ne devait pas venir aux Champs-Élysées, je tâchais de faire des promenades qui me rapprochassent un peu d'elle. Parfois j'emmenais Françoise en pèlerinage devant la maison qu'habitaient les Swann. Je lui faisais répéter sans fin ce

que, par l'institutrice, elle avait appris relativement à Mme Swann. « Il paraît qu'elle a bien confiance à des médailles. Jamais elle ne partira en voyage si elle a entendu la chouette, ou bien comme un tic-tac d'horloge dans le mur, ou si elle a vu un chat à ménuit, ou si le bois d'un meuble, il a craqué. Ah ! c'est une personne très croyante ! » J'étais si amoureux de Gilberte que si sur le chemin j'apercevais leur vieux maître d'hôtel promenant un chien, l'émotion m'obligeait à m'arrêter, j'attachais sur ses favoris blancs des regards pleins de passion. Françoise me disait :

« Qu'est-ce que vous avez ? »

Puis, nous poursuivions notre route jusque devant leur porte cochère où un concierge différent de tout concierge, et pénétré jusque dans les galons de sa livrée du même charme douloureux que j'avais ressenti dans le nom de Gilberte, avait l'air de savoir que j'étais de ceux à qui une indignité originelle interdirait toujours de pénétrer dans la vie mystérieuse qu'il était chargé de garder et sur laquelle les fenêtres de l'entresol paraissaient conscientes d'être refermées, ressemblant beaucoup moins entre la noble retombée de leurs rideaux de mousseline à n'importe quelles autres fenêtres, qu'aux regards de Gilberte. D'autres fois nous allions sur les boulevards et je me postais à l'entrée de la rue Duphot ; on m'avait dit qu'on pouvait souvent y voir passer Swann se rendant chez son dentiste ; et mon imagination différenciait tellement le père de Gilberte du reste de l'humanité, sa présence au milieu du monde réel y introduisait tant de merveilleux, que, avant même d'arriver à la Madeleine, j'étais ému à la pensée d'approcher d'une rue où pouvait se produire inopinément l'apparition surnaturelle.

Mais¹ le plus souvent — quand je ne devais pas voir Gilberte — comme j'avais appris que Mme Swann se promenait presque chaque jour dans l'allée « des Aca-cias », autour du grand Lac, et dans l'allée de la « Reine-Marguerite² », je dirigeais Françoise du côté du bois de Boulogne. Il était pour moi comme ces jardins zoologiques où l'on voit rassemblés des flores diverses³ et des paysages opposés ; où, après une colline on trouve une grotte, un pré, des rochers, une rivière, une fosse, une colline, un marais, mais où l'on sait qu'ils ne sont là que pour fournir aux ébats de l'hippopotame, des zèbres,

des crocodiles, des lapins russes, des ours et du héron, un milieu approprié ou un cadre pittoresque ; lui, le Bois, complexe aussi, réunissant des petits mondes divers et clos — faisant succéder quelque ferme plantée d'arbres rouges, de chênes d'Amérique, comme une exploitation agricole dans la Virginie, à une sapinière au bord du lac, ou à une futaie d'où surgit tout à coup dans sa souple fourrure, avec les beaux yeux d'une bête, quelque promeneuse rapide, — il était le Jardin des femmes ; et — comme l'allée de Myrtes de *L'Énéide*¹ —, plantée pour elles d'arbres d'une seule essence, l'allée des Acacias était fréquentée par les Beautés célèbres. Comme, de loin, la culmination du rocher d'où elle se jette dans l'eau, transporte de joie les enfants qui savent qu'ils vont voir l'otarie, bien avant d'arriver à l'allée des Acacias leur parfum qui, irradiant alentour, faisait sentir de loin l'approche et la singularité d'une puissante et molle individualité végétale ; puis, quand je me rapprochais, le faite aperçu de leur frondaison légère et mièvre, d'une élégance facile, d'une coupe coquette et d'un mince tissu, sur laquelle des centaines de fleurs s'étaient abattues comme des colonies ailées et vibratiles de parasites précieux ; enfin jusqu'à leur nom féminin, désœuvré et doux, me faisaient battre le cœur mais d'un désir mondain, comme ces valseuses qui ne nous évoquent plus que le nom des belles invitées que l'huissier annonce à l'entrée d'un bal. On m'avait dit que je verrais dans l'allée certaines élégantes que, bien qu'elles n'eussent pas toutes été épousées, l'on citait habituellement à côté de Mme Swann, mais le plus souvent sous leur nom de guerre ; leur nouveau nom, quand il y en avait un, n'était qu'une sorte d'incognito que ceux qui voulaient parler d'elles avaient soin de lever pour se faire comprendre. Pensant que le Beau — dans l'ordre des élégances féminines — était régi par des lois occultes à la connaissance desquelles elles avaient été initiées, et qu'elles avaient le pouvoir de le réaliser, j'acceptais d'avance comme une révélation l'apparition de leur toilette, de leur attelage, de mille détails au sein desquels je mettais ma croyance comme une âme intérieure qui donnait la cohésion d'un chef-d'œuvre à cet ensemble éphémère et mouvant. Mais c'est Mme Swann que je voulais voir, et j'attendais qu'elle passât, ému comme si ç'avait été Gilberte, dont les parents, imprégnés comme

tout ce qui l'entourait, de son charme, excitaient en moi autant d'amour qu'elle, même un trouble plus douloureux (parce que leur point de contact avec elle était cette partie intestinale de sa vie qui m'était interdite), et enfin (car je sus bientôt, comme on le verra, qu'ils n'aimaient pas que je jouasse avec elle) ce sentiment de vénération que nous vouons toujours à ceux qui exercent sans frein la puissance de nous faire du mal.

J'assignais la première place à la simplicité, dans l'ordre des mérites esthétiques et des grandeurs mondaines quand j'apercevais Mme Swann à pied, dans une polonaise de drap, sur la tête un petit toquet agrémenté d'une aile de lophophore, un bouquet de violettes au corsage, pressée, traversant l'allée des Acacias comme si ç'avait été seulement le chemin le plus court pour rentrer chez elle et répondant d'un clin d'œil aux messieurs en voiture qui, reconnaissant de loin sa silhouette, la saluaient et se disaient que personne n'avait autant de chic. Mais¹ au lieu de la simplicité, c'est le faste que je mettais au plus haut rang, si, après que j'avais forcé Françoise, qui n'en pouvait plus et disait que les jambes « lui rentraient », à faire les cent pas pendant une heure, je voyais enfin, débouchant de l'allée qui vient de la porte Dauphine — image pour moi d'un prestige royal, d'une arrivée souveraine telle qu'aucune reine véritable n'a pu m'en donner l'impression dans la suite, parce que j'avais de leur pouvoir une notion moins vague et plus expérimentale — emportée par le vol de deux chevaux ardents, minces et contournés comme on en voit dans les dessins de Constantin Guys², portant établi sur son siège un énorme cocher fourré comme un cosaque, à côté d'un petit groom rappelant le « tigre » de « feu Baudenord³ », je voyais — ou plutôt je sentais imprimer sa forme dans mon cœur par une nette et épuisante blessure — une incomparable victoria, à dessein un peu haute et laissant passer à travers son luxe « dernier cri » des allusions aux formes anciennes, au fond de laquelle reposait avec abandon Mme Swann, ses cheveux maintenant blonds avec une seule mèche grise ceints d'un mince bandeau de fleurs, le plus souvent des violettes, d'où descendaient de longs voiles, à la main⁴ une ombrelle mauve, aux lèvres un sourire ambigu où je ne voyais que la bienveillance d'une Majesté et où il y avait surtout la provocation de la cocotte, et qu'elle inclinait avec douceur

sur les personnes qui la saluaient. Ce sourire en réalité disait aux uns : « Je me rappelle très bien, c'était exquis ! » ; à d'autres : « Comme j'aurais aimé ! ç'a été la mauvaise chance ! » ; à d'autres : « Mais si vous voulez ! Je vais suivre encore un moment la file et dès que je pourrai, je couperai. » Quand passaient des inconnus, elle laissait cependant autour de ses lèvres un sourire oisif, comme tourné vers l'attente ou le souvenir d'un ami et qui faisait dire : « Comme elle est belle ! » Et pour certains hommes seulement elle avait un sourire aigre, contraint, timide et froid et qui signifiait : « Oui, rosse, je sais que vous avez une langue de vipère, que vous ne pouvez pas vous tenir de parler ! Est-ce que je m'occupe de vous, moi ? » Coquelin¹ passait en discourant au milieu d'amis qui l'écoutaient et faisait avec la main à des personnes en voiture, un large bonjour de théâtre. Mais je ne pensais qu'à Mme Swann² et je faisais semblant de ne pas l'avoir vue, car je savais qu'arrivée à la hauteur du Tir aux pigeons elle dirait à son cocher de couper la file et de l'arrêter pour qu'elle pût descendre l'allée à pied. Et les jours où je me sentais le courage de passer à côté d'elle, j'entraînais Françoise dans cette direction. À un moment en effet, c'est dans l'allée des piétons, marchant vers nous, que j'apercevais Mme Swann laissant s'étaler derrière elle la longue traîne de sa robe mauve, vêtue, comme le peuple imagine les reines, d'étoffes et de riches atours que les autres femmes ne portaient pas, abaissant parfois son regard sur le manche de son ombrelle, faisant peu attention aux personnes qui passaient, comme si sa grande affaire et son but avaient été de prendre de l'exercice, sans penser qu'elle était vue et que toutes les têtes étaient tournées vers elle. Parfois pourtant quand elle s'était retournée pour appeler son lévrier, elle jetait imperceptiblement un regard circulaire autour d'elle.

Ceux mêmes qui ne la connaissaient pas étaient avertis par quelque chose de singulier et d'excessif — ou peut-être par une radiation télépathique comme celles qui déchaînaient des applaudissements dans la foule ignorante aux moments où la Berma était sublime — que ce devait être quelque personne connue. Ils se demandaient : « Qui est-ce ? », interrogeaient quelquefois un passant, ou se promettaient de se rappeler la toilette comme un point de repère pour des amis plus instruits qui les renseigne-

raient aussitôt. D'autres promeneurs, s'arrêtant à demi, disaient :

« Vous savez qui c'est ? Mme Swann ! Cela ne vous dit rien ? Odette de Crécy ? »

— Odette de Crécy ? Mais je me disais aussi, ces yeux tristes... Mais savez-vous qu'elle ne doit plus être de la première jeunesse ! Je me rappelle que j'ai couché avec elle le jour de la démission de Mac-Mahon¹.

— Je crois que vous ferez bien de ne pas le lui rappeler. Elle est maintenant Mme Swann, la femme d'un monsieur du Jockey, ami du prince de Galles. Elle est du reste encore superbe.

— Oui, mais si vous l'aviez connue à ce moment-là, ce qu'elle était jolie ! Elle habitait un petit hôtel très étrange avec des chinoiseries. Je me rappelle que nous étions embêtés par le bruit des crieurs de journaux, elle a fini par me faire lever. »

Sans entendre les réflexions, je percevais autour d'elle le murmure indistinct de la célébrité. Mon cœur^a battait d'impatience quand je pensais qu'il allait se passer un instant encore avant que tous ces gens, au milieu desquels je remarquais avec désolation que n'était pas un banquier mulâtre par lequel je me sentais méprisé, vissent le jeune homme inconnu auquel ils ne prêtaient aucune attention, saluer (sans la connaître, à vrai dire, mais je m'y croyais autorisé parce que mes parents connaissaient son mari et que j'étais le camarade de sa fille) cette femme dont la réputation de beauté, d'inconduite et d'élégance était universelle. Mais déjà j'étais tout près de Mme Swann, alors je lui tirais un si grand coup de chapeau, si étendu, si prolongé, qu'elle ne pouvait s'empêcher de sourire. Des gens riaient. Quant à elle, elle ne m'avait jamais vu avec Gilberte, elle ne savait pas mon nom, mais j'étais pour elle — comme un des gardes du Bois, ou le batelier ou les canards du lac à qui elle jetait du pain — un des personnages secondaires, familiers, anonymes, aussi dénués de caractères individuels qu'un « emploi de théâtre », de ses promenades au Bois. Certains jours où je ne l'avais pas vue allée des Acacias, il m'arrivait de la rencontrer dans l'allée de la Reine-Marguerite où vont les femmes qui cherchent à être seules, ou à avoir l'air de chercher à l'être ; elle ne le restait pas longtemps, bientôt rejointe par quelque ami, souvent coiffé d'un « tube »

gris, que je ne connaissais pas et qui causait longuement avec elle, tandis que leurs deux voitures suivaient.

Cette complexité du bois de Boulogne qui en fait un lieu factice et, dans le sens zoologique ou mythologique du mot, un Jardin, je l'ai retrouvée cette année¹ comme je le traversais pour aller à Trianon, un des premiers^a matins de ce mois de novembre où, à Paris, dans les maisons, la proximité et la privation du spectacle de l'automne qui s'achève si vite sans qu'on y assiste, donnent une nostalgie, une véritable fièvre des feuilles mortes qui peut aller jusqu'à empêcher de dormir. Dans ma chambre fermée, elles s'interposaient depuis un mois, évoquées par mon désir de les voir, entre ma pensée et n'importe quel objet auquel je m'appliquais, et tourbillonnaient comme ces taches jaunes qui parfois, quoi que nous regardions, dansent devant nos yeux. Et ce matin-là, n'entendant plus la pluie tomber comme les jours précédents, voyant le beau temps sourire aux coins des rideaux fermés comme aux coins d'une bouche close qui laisse échapper le secret de son bonheur, j'avais senti que ces feuilles jaunes, je pourrais les regarder traversées par la lumière, dans leur suprême beauté ; et ne pouvant pas davantage me tenir d'aller voir des arbres qu'autrefois, quand le vent soufflait trop fort dans ma cheminée, de partir pour le bord de la mer, j'étais sorti pour aller à Trianon, en passant par le bois de Boulogne. C'était l'heure^b et c'était la saison où le Bois semble peut-être le plus multiple, non seulement parce qu'il est plus subdivisé, mais encore parce qu'il l'est autrement. Même dans les parties découvertes où l'on embrasse un grand espace, ça et là, en face des sombres masses lointaines des arbres qui n'avaient pas de feuilles ou qui avaient encore leurs feuilles de l'été, un double rang de marronniers orangés semblait, comme dans un tableau à peine commencé, avoir seul encore été peint par le décorateur qui n'aurait pas mis de couleur sur le reste, et tendait son allée en pleine lumière pour la promenade épisodique de personnages qui ne seraient ajoutés que plus tard.

Plus loin^c, là où toutes leurs feuilles vertes couvraient les arbres, un seul, petit trapu, étêté et têtue, secouait au vent une vilaine chevelure rouge. Ailleurs encore c'était le premier éveil de ce mois de mai des feuilles, et celles

d'un ampelopsis merveilleux et souriant comme une épine rose de l'hiver, depuis le matin même étaient tout en fleur. Et le Bois avait l'aspect provisoire et factice d'une pépinière ou d'un parc, où soit dans un intérêt botanique, soit pour la préparation d'une fête, on vient d'installer, au milieu des arbres de sorte commune qui n'ont pas encore été déplantés, deux ou trois espèces précieuses aux feuillages fantastiques et qui semblent autour d'eux réserver du vide, donner de l'air, faire de la clarté. Ainsi c'était la saison où le bois de Boulogne trahit le plus d'essences diverses et juxtapose le plus de parties distinctes en un assemblage composite. Et c'était aussi l'heure. Dans les endroits où les arbres gardaient encore leurs feuilles, ils semblaient subir une altération de leur matière à partir du point où ils étaient touchés par la lumière du soleil, presque horizontale le matin comme elle le redeviendrait quelques heures plus tard au moment où dans le crépuscule commençant, elle¹ s'allume comme une lampe, projette à distance sur le feuillage un reflet artificiel et chaud, et fait flamber les suprêmes feuilles d'un arbre qui reste le candélabre incombustible et terne de son faite incendié. Ici, elle épaississait comme des briques, et, comme une jaune maçonnerie persane à dessins bleus, cimentait grossièrement contre le ciel les feuilles des marronniers, là au contraire les détachait de lui vers qui elles crispaient leurs doigts d'or. À mi-hauteur d'un arbre habillé de vigne vierge, elle greffait et faisait épanouir, impossible à discerner nettement dans l'éblouissement, un immense bouquet comme de fleurs rouges, peut-être une variété d'œillet. Les différentes parties du Bois, mieux confondues l'été dans l'épaisseur et la monotonie des verdure se trouvaient dégagées. Des espaces plus éclaircis laissaient voir l'entrée de presque toutes, ou bien un feuillage somptueux la désignait comme une oriflamme. On distinguait, comme sur une carte en couleur, Armenonville, le Pré Catelan, Madrid, le Champ de courses, les bords du Lac². Par moments apparaissait quelque construction inutile, une fausse grotte, un moulin à qui les arbres en s'écartant faisaient place ou qu'une pelouse portait en avant sur sa moelleuse plate-forme. On sentait que le Bois n'était pas qu'un bois, qu'il répondait à une destination étrangère à la vie de ses arbres, l'exaltation que j'éprouvais n'était pas causée que par l'admiration de

l'automne, mais par un désir. Grande source d'une joie que l'âme ressent d'abord sans en reconnaître la cause, sans comprendre que rien au-dehors ne la motive. Ainsi regardais-je les arbres avec une tendresse insatisfaite qui les dépassait et se portait à mon insu vers ce chef-d'œuvre des belles promeneuses qu'ils enferment chaque jour pendant quelques heures. J'allais vers l'allée des Acacias. Je traversais des futaies où la lumière du matin qui leur imposait des divisions nouvelles, émondait les arbres, mariait ensemble les tiges diverses et composait des bouquets. Elle attirait adroitement à elle deux arbres ; s'aidant du ciseau puissant du rayon et de l'ombre, elle retranchait à chacun une moitié de son tronc et de ses branches, et, tressant ensemble les deux moitiés qui restaient, en faisait soit un seul pilier d'ombre, que délimitait l'ensoleillement d'alentour, soit un seul fantôme de clarté dont un réseau d'ombre noire cernait le factice et tremblant contour. Quand un rayon de soleil dorait les plus hautes branches, elles semblaient, trempées d'une humidité étincelante, émerger seules de l'atmosphère liquide et couleur d'émeraude où la futaie tout entière était plongée comme sous la mer. Car les arbres continuaient à vivre de leur vie propre et quand ils n'avaient plus de feuilles, elle brillait mieux sur le fourreau de velours vert qui enveloppait leurs troncs ou dans l'émail blanc des sphères de gui qui étaient semées au faite des peupliers, rondes comme le soleil et la lune dans *La Création* de Michel-Ange¹. Mais forcés depuis tant d'années par une sorte de greffe à vivre en commun avec la femme, ils m'évoquaient la dryade, la belle mondaine rapide et colorée qu'au passage ils couvrent de leurs branches et obligent à ressentir comme eux la puissance de la saison ; ils me rappelaient le temps heureux de ma croyante jeunesse, quand je venais avidement aux lieux où des chefs-d'œuvre d'élégance féminine se réaliseraient pour quelques instants entre les feuillages inconscients et complices. Mais la beauté que faisaient désirer les sapins et les acacias du bois de Boulogne, plus troublants en cela que les marronniers et les lilas de Trianon que j'allais voir, n'était pas fixée en dehors de moi dans les souvenirs d'une époque historique, dans des œuvres d'art, dans un petit temple à l'Amour au pied duquel s'amoncellent les feuilles palmées d'or. Je rejoignis les bords du lac, j'allai jusqu'au

Tir aux pigeons¹. L'idée de perfection que je portais en moi, je l'avais prêtée alors à la hauteur d'une victoria, à la maigreur de ces chevaux furieux et légers comme des guêpes, les yeux injectés de sang comme les cruels chevaux de Diomède², et que maintenant, pris d'un désir de revoir ce que j'avais aimé, aussi ardent que celui qui me poussait bien des années auparavant dans ces mêmes chemins, je voulais avoir de nouveau sous les yeux au moment où l'énorme cocher de Mme Swann, surveillé par un petit groom gros comme le poing et aussi enfantin que saint Georges, essayait de maîtriser leurs ailes d'acier qui se débattaient effarouchées et palpitantes. Hélas ! il n'y avait plus que des automobiles conduites par des mécaniciens moustachus qu'accompagnaient de grands valets de pied. Je voulais tenir sous les yeux de mon corps pour savoir s'ils étaient aussi charmants que les voyaient les yeux de ma mémoire, de petits chapeaux de femmes si bas qu'ils semblaient une simple couronne. Tous maintenant étaient immenses, couverts de fruits et de fleurs et d'oiseaux variés. Au lieu des belles robes dans lesquelles Mme Swann avait l'air d'une reine, des tuniques gréco-saxonnes relevaient avec les plis des Tanagra³, et quelquefois dans le style du Directoire, des chiffons liberty semés de fleurs comme un papier peint. Sur la tête des messieurs qui auraient pu se promener avec Mme Swann dans l'allée de la Reine-Marguerite, je ne trouvais pas le chapeau gris d'autrefois, ni même un autre. Ils sortaient nu-tête. Et toutes ces parties nouvelles du spectacle, je n'avais plus de croyance à y introduire pour leur donner la consistance, l'unité, l'existence ; elles passaient éparses devant moi, au hasard, sans vérité, ne contenant en elles aucune beauté que mes yeux eussent pu essayer comme autrefois de composer. C'étaient des femmes quelconques, en l'élégance desquelles je n'avais aucune foi et dont les toilettes me semblaient sans importance. Mais quand disparaît une croyance, il lui survit — et de plus en plus vivace pour masquer le manque de la puissance que nous avons perdue de donner de la réalité à des choses nouvelles — un attachement fétichiste aux anciennes qu'elle avait animées, comme si c'était en elles et non en nous que le divin résidait et si notre incrédulité actuelle avait une cause contingente, la mort des Dieux.

Quelle horreur ! me disais-je : peut-on trouver ces automobiles élégantes comme étaient les anciens attelages ? je suis sans doute déjà trop vieux — mais je ne suis pas fait pour un monde où les femmes s'entravent dans des robes qui ne sont pas même en étoffe. À quoi bon venir sous ces arbres, si rien n'est plus de ce qui s'assemblait sous ces délicats feuillages rougissants, si la vulgarité et la folie ont remplacé ce qu'ils encadraient d'exquis ? Quelle horreur ! Ma consolation, c'est de penser aux femmes que j'ai connues, aujourd'hui qu'il n'y a plus d'élégance. Mais comment des gens qui contemplent ces horribles créatures sous leurs chapeaux couverts d'une volière ou d'un potager, pourraient-ils même sentir ce qu'il y avait de charmant à voir Mme Swann coiffée d'une simple capote mauve ou d'un petit chapeau que dépassait une seule fleur d'iris toute droite ? Aurais-je même pu leur faire comprendre l'émotion que j'éprouvais par les matins d'hiver à rencontrer Mme Swann à pied, en paletot de loutre, coiffée d'un simple bérêt que dépassaient deux couteaux de plumes de perdrix, mais autour de laquelle la tiédeur factice de son appartement était évoquée, rien que par le bouquet de violettes qui s'écrasait à son corsage et dont le fleurissement vivant et bleu en face du ciel gris, de l'air glacé, des arbres aux branches nues, avait le même charme de ne prendre la saison et le temps que comme un cadre, et de vivre dans une atmosphère humaine, dans l'atmosphère de cette femme, qu'avaient dans les vases et les jardinières de son salon, près du feu allumé, devant le canapé de soie, les fleurs qui regardaient par la fenêtre close la neige tomber ? D'ailleurs il ne m'eût pas suffi que les toilettes fussent les mêmes qu'en ces années-là. À cause de la solidarité qu'ont entre elles les différentes parties d'un souvenir et que notre mémoire maintient équilibrées dans un assemblage où il ne nous est pas permis de rien distraire, ni refuser, j'aurais voulu pouvoir aller finir la journée chez une de ces femmes, devant une tasse de thé, dans un appartement aux murs peints de couleurs sombres, comme était encore celui de Mme Swann (l'année d'après celle où se termine la première partie de ce récit) et où luiraient les feux orangés, la rouge combustion, la flamme rose et blanche des chrysanthèmes dans le crépuscule de novembre pendant des instants pareils à ceux où (comme on le verra plus tard) je n'avais pas su découvrir les plaisirs

que je désirais. Mais maintenant, même ne me conduisant à rien, ces instants me semblaient avoir eu eux-mêmes assez de charme. Je voulais les retrouver tels que je me les rappelais. Hélas ! il n'y avait plus que des appartements Louis XVI tout blancs, émaillés d'hortensias bleus. D'ailleurs, on ne revenait plus à Paris que très tard. Mme Swann m'eût répondu d'un château qu'elle ne rentrerait qu'en février, bien après le temps des chrysanthèmes, si je lui avais demandé de reconstituer pour moi les éléments de ce souvenir que je sentais attaché à une année lointaine, à un millésime vers lequel il ne m'était pas permis de remonter, les éléments de ce désir devenu lui-même inaccessible comme le plaisir qu'il avait jadis vainement poursuivi. Et il m'eût fallu aussi que ce fussent les mêmes femmes, celles dont la toilette m'intéressait parce que, au temps où je croyais encore, mon imagination les avait individualisées et les avait pourvues d'une légende. Hélas ! dans l'avenue des Acacias — l'allée de Myrtes¹ — j'en revis quelques-unes, vieilles, et qui n'étaient plus que les ombres terribles de ce qu'elles avaient été, errant, cherchant désespérément on ne sait quoi dans les bosquets virgiliens. Elles avaient fui depuis longtemps que j'étais encore à interroger vainement les chemins désertés. Le soleil s'était caché. La nature recommençait à régner sur le Bois d'où s'était envolée l'idée qu'il était le Jardin élyséen de la Femme ; au-dessus du moulin factice le vrai ciel était gris ; le vent ridait le Grand Lac de petites vaguelettes, comme un lac ; de gros oiseaux parcouraient rapidement le Bois, comme un bois, et poussant des cris aigus se posaient l'un après l'autre sur les grands chênes qui sous leur couronne druidique et avec une majesté dodonéenne² semblaient proclamer le vide inhumain de la forêt désaffectée, et m'aidaient à mieux comprendre la contradiction que c'est de chercher dans la réalité les tableaux de la mémoire, auxquels manquerait toujours le charme qui leur vient de la mémoire même et de n'être pas perçus par les sens³. La réalité que j'avais connue n'existait plus. Il suffisait que Mme Swann n'arrivât pas toute pareille au même moment, pour que l'Avenue fût autre. Les lieux que nous avons connus n'appartiennent pas qu'au monde de l'espace où nous les situons pour plus de facilité. Ils n'étaient qu'une mince tranche au milieu d'impressions contiguës qui formaient notre vie d'alors ;

le souvenir d'une certaine image n'est que le regret d'un certain instant ; et les maisons, les routes, les avenues, sont fugitives, hélas, comme les années.

À L'OMBRE
DES JEUNES FILLES
EN FLEURS

AUTOUR DE MME SWANN¹

Ma mère, quand il fut question d'avoir pour la première fois M. de Norpois² à dîner, ayant exprimé le regret que le professeur Cottard fût en voyage et qu'elle-même eût entièrement cessé de fréquenter Swann, car l'un et l'autre eussent sans doute intéressé l'ancien ambassadeur, mon père répondit qu'un convive éminent, un savant illustre, comme Cottard, ne pouvait jamais mal faire dans un dîner, mais que Swann, avec son ostentation, avec sa manière de crier sur les toits ses moindres relations, était un vulgaire esbroufeur que le marquis de Norpois eût sans doute trouvé, selon son expression, « puant ». Or cette réponse de mon père demande quelques mots d'explication, certaines personnes se souvenant peut-être d'un Cottard bien médiocre et d'un Swann poussant jusqu'à la plus extrême délicatesse, en matière mondaine, la modestie et la discrétion. Mais pour ce qui regarde celui-ci, il était arrivé qu'au « fils Swann » et aussi au Swann du Jockey, l'ancien ami de mes parents avait ajouté une personnalité nouvelle (et qui ne devait pas être la dernière), celle de mari d'Odette. Adaptant aux humbles ambitions de cette femme, l'instinct, le désir, l'industrie, qu'il avait toujours eus, il s'était ingénié à se bâtir, fort au-dessous de l'ancienne, une position nouvelle et appropriée à la compagne qui l'occuperait avec lui. Or il s'y montrait un autre homme. Puisque (tout en continuant à fréquenter seul ses amis personnels, à qui il ne voulait pas imposer Odette quand ils ne lui demandaient pas spontanément

à la connaître) c'était une seconde vie qu'il commençait, en commun avec sa femme, au milieu d'êtres nouveaux, on eût encore compris que pour mesurer le rang de ceux-ci, et par conséquent le plaisir d'amour-propre qu'il pouvait éprouver à les recevoir, il se fût servi, comme point de comparaison, non pas des gens les plus brillants qui formaient sa société avant son mariage, mais des relations antérieures d'Odette¹. Mais, même quand on savait que c'était avec d'inélegants fonctionnaires, avec des femmes tarées, parure des bals de ministères, qu'il désirait de se lier, on était étonné de l'entendre, lui qui autrefois et même encore aujourd'hui dissimulait si gracieusement une invitation de Twickenham ou de Buckingham Palace, faire sonner bien haut que la femme d'un sous-chef de cabinet était venue rendre sa visite à Mme Swann. On dira peut-être que cela tenait à ce que la simplicité du Swann élégant n'avait été chez lui qu'une forme plus raffinée de la vanité et que, comme certains israélites², l'ancien ami de mes parents avait pu présenter tour à tour les états successifs par où avaient passé ceux de sa race, depuis le snobisme le plus naïf et la plus grossière goujaterie jusqu'à la plus fine politesse. Mais la principale raison, et celle-là applicable à l'humanité en général, était que nos vertus elles-mêmes ne sont pas quelque chose de libre, de flottant, de quoi nous gardions la disponibilité permanente ; elles finissent par s'associer si étroitement dans notre esprit avec les actions à l'occasion desquelles nous nous sommes fait un devoir de les exercer, que si surgit pour nous une activité d'un autre ordre, elle nous prend au dépourvu et sans que nous ayons seulement l'idée qu'elle pourrait comporter la mise en œuvre de ces mêmes vertus. Swann empressé avec ces nouvelles relations et les citant avec fierté, était comme ces grands artistes modestes ou généreux qui, s'ils se mettent à la fin de leur vie à se mêler de cuisine ou de jardinage, étalent une satisfaction naïve des louanges qu'on donne à leurs plats ou à leurs plates-bandes pour lesquels ils n'admettent pas la critique qu'ils acceptent aisément s'il s'agit de leurs chefs-d'œuvre ; ou bien qui, donnant une de leurs toiles pour rien, ne peuvent en revanche sans mauvaise humeur perdre quarante sous aux dominos.

Quant au professeur Cottard, on le reverra, longuement, beaucoup plus loin, chez la Patronne, au château de la

Raspelière. Qu'il suffise actuellement, à son égard, de faire observer d'abord ceci : pour Swann^a, à la rigueur, le changement peut surprendre puisqu'il était accompli et non soupçonné de moi quand je voyais le père de Gilberte aux Champs-Élysées, où d'ailleurs ne m'adressant pas la parole il ne pouvait faire étalage devant moi de ses relations politiques (il est vrai que s'il l'eût fait, je ne me fusse peut-être pas aperçu tout de suite de sa vanité, car l'idée qu'on s'est faite longtemps d'une personne bouche les yeux et les oreilles ; ma mère pendant trois ans ne distingua pas plus le fard qu'une de ses nièces se mettait aux lèvres que s'il eût été invisiblement dissous entièrement dans un liquide^b ; jusqu'au jour où une parcelle supplémentaire, ou bien quelque autre cause amena le phénomène appelé sursaturation ; tout le fard non aperçu^c cristallisa et ma mère devant cette débauche soudaine de couleurs déclara comme on eût fait à Combray que c'était une honte et cessa presque toute relation avec sa nièce). Mais pour Cottard au contraire, l'époque où on l'a vu assister^d aux débuts de Swann chez les Verdurin était déjà assez lointaine ; or les honneurs, les titres officiels viennent avec les années. Deuxièmement, on peut être illettré, faire des calembours stupides, et posséder un don particulier qu'aucune culture générale ne remplace, comme le don du grand stratège ou du grand clinicien. Ce n'est pas seulement en effet comme un praticien obscur, devenu, à la longue, notoriété européenne, que ses confrères considéraient Cottard. Les plus intelligents d'entre les jeunes médecins déclarèrent — au moins pendant quelques années, car les modes changent étant nées elles-mêmes du besoin de changement — que si jamais ils tombaient malades, Cottard était le seul maître auquel ils confieraient leur peau. Sans doute ils préféraient le commerce de certains chefs plus lettrés, plus artistes, avec lesquels ils pouvaient parler de Nietzsche, de Wagner. Quand on faisait de la musique chez Mme Cottard, aux soirées où elle recevait, avec l'espoir qu'il devînt un jour doyen de la Faculté, les collègues et les élèves de son mari, celui-ci, au lieu d'écouter, préférait jouer aux cartes dans un salon voisin. Mais on vantait la promptitude, la profondeur, la sûreté de son coup d'œil, de son diagnostic. En troisième lieu, en ce qui concerne l'ensemble de façons que le professeur Cottard montrait à un homme comme mon

père, remarquons que la nature que nous faisons paraître dans la seconde partie de notre vie n'est pas toujours, si elle l'est souvent, notre nature première développée ou flétrie, grossie ou atténuée ; elle est quelquefois une nature inverse, un véritable vêtement retourné. Sauf chez les Verdurin qui s'étaient engoués de lui, l'air hésitant de Cottard, sa timidité, son amabilité excessives, lui avaient, dans sa jeunesse, valu de perpétuels brocards. Quel ami charitable lui conseilla l'air glacial ? L'importance de sa situation lui rendit plus aisé de le prendre. Partout, sinon chez les Verdurin où il redevenait instinctivement lui-même, il se rendit froid, volontiers silencieux, péremptoire quand il fallait parler, n'oubliait pas de dire des choses désagréables. Il put faire l'essai de cette nouvelle attitude devant des clients qui ne l'ayant pas encore vu, n'étaient pas à même de faire des comparaisons et eussent été bien étonnés d'apprendre qu'il n'était pas un homme d'une rudesse naturelle. C'est surtout à l'impassibilité qu'il s'efforçait et même dans son service d'hôpital, quand il débitait quelques-uns de ces calembours qui faisaient rire tout le monde, du chef de clinique au plus récent externe, il le faisait toujours sans qu'un muscle bougeât dans sa figure d'ailleurs méconnaissable depuis qu'il avait rasé barbe et moustaches.

Disons pour finir qui était le marquis de Norpois¹. Il avait été^a ministre plénipotentiaire avant la guerre et ambassadeur au 16 Mai², et, malgré cela, au grand étonnement de beaucoup, chargé plusieurs fois, depuis, de représenter la France dans des missions extraordinaires — et même comme contrôleur de la Dette, en Égypte³, où grâce à ses grandes capacités financières il avait rendu d'importants services — par des cabinets^b radicaux qu'un simple bourgeois réactionnaire se fût refusé à servir, et auxquels le passé de M. de Norpois, ses attaches, ses opinions eussent dû le rendre suspect. Mais ces ministres avancés semblaient se rendre compte qu'ils montraient par une telle désignation quelle largeur d'esprit était la leur dès qu'il s'agissait des intérêts supérieurs de la France, se mettaient hors de pair des hommes politiques en méritant que le *Journal des débats*⁴ lui-même les qualifiât d'hommes d'État et bénéficiaient enfin du prestige qui s'attache à un nom aristocratique et de l'intérêt qu'éveille comme un coup de théâtre un choix inattendu. Et ils savaient aussi

que ces avantages ils pouvaient, en faisant appel à M. de Norpois, les recueillir sans avoir à craindre de celui-ci un manque de loyalisme politique contre lequel la naissance du marquis devait non pas les mettre en garde, mais les garantir. Et en cela le gouvernement de la République^a ne se trompait pas. C'est d'abord parce qu'une certaine aristocratie, élevée dès l'enfance à considérer son nom comme un avantage intérieur que rien ne peut lui enlever (et dont ses pairs, ou ceux qui sont de naissance plus haute encore, connaissent assez exactement la valeur), sait qu'elle peut s'éviter, car ils ne lui ajouteraient rien, les efforts que sans résultat ultérieur appréciable font tant de bourgeois pour ne professer que des opinions bien portées et ne fréquenter^b que des gens bien pensants. En revanche^c, soucieuse de se grandir aux yeux des familles princières ou ducalès au-dessous desquelles elle est immédiatement située, cette aristocratie sait qu'elle ne le peut qu'en augmentant son nom de ce qu'il ne contenait pas, de ce qui fait qu'à nom égal, elle prévaudra : une influence politique, une réputation littéraire ou artistique, une grande fortune. Et les frais dont elle se dispense à l'égard de l'inutile hobereau recherché des bourgeois et de la stérile amitié duquel un prince ne lui saurait aucun gré, elle les prodiguera aux hommes politiques, fussent-ils francs-maçons, qui peuvent faire arriver dans les ambassades ou patronner dans les élections, aux artistes ou aux savants dont l'appui aide à « percer » dans la branche où ils priment, à tous ceux enfin qui sont en mesure de conférer une illustration nouvelle ou de faire réussir un riche mariage.

Mais en ce qui concernait M. de Norpois, il y avait surtout que, dans une longue pratique de la diplomatie, il s'était imbu de cet esprit négatif, routinier, conservateur, dit « esprit de gouvernement » et qui est, en effet, celui de tous les gouvernements et, en particulier, sous tous les gouvernements, l'esprit des chancelleries. Il avait puisé dans la Carrière l'aversion, la crainte et le mépris de ces procédés plus ou moins révolutionnaires, et à tout le moins incorrects, que sont les procédés des oppositions. Sauf chez quelques illettrés du peuple et du monde, pour qui la différence des genres est lettre morte, ce qui rapproche, ce n'est pas la communauté des opinions, c'est la consanguinité des esprits. Un académicien du genre de

Legouvé et qui serait partisan des classiques, eût applaudi plus volontiers à l'éloge de Victor Hugo par Maxime Du Camp ou Mézières, qu'à celui de Boileau par Claudel¹. Un même nationalisme suffit à rapprocher Barrès de ses électeurs qui ne doivent pas faire grande différence entre lui et M. Georges Berry, mais non de ceux de ses collègues de l'Académie qui, ayant ses opinions politiques mais un autre genre d'esprit, lui préféreront même des adversaires comme MM. Ribot et Deschanel, dont à leur tour de fidèles monarchistes se sentent beaucoup plus près que de Maurras et de Léon Daudet qui souhaitent cependant aussi le retour du roi². Avare de ses mots non seulement par pli professionnel de prudence et de réserve, mais aussi parce qu'ils ont plus de prix, offrent plus de nuances aux yeux d'hommes dont les efforts de dix années pour rapprocher deux pays se résument, se traduisent — dans un discours, dans un protocole — par un simple adjectif, banal en apparence, mais où ils voient tout un monde, M. de Norpois passait pour très froid à la Commission, où il siégeait à côté de mon père et où chacun félicitait celui-ci de l'amitié que lui témoignait^a l'ancien ambassadeur³. Elle étonnait mon père tout le premier. Car étant généralement peu aimable, il avait l'habitude de n'être pas recherché en dehors du cercle de ses intimes et l'avouait avec simplicité. Il avait conscience qu'il y avait dans les avances du diplomate un effet de ce point de vue tout individuel où chacun se place pour décider de ses sympathies, et d'où toutes les qualités intellectuelles ou la sensibilité d'une personne ne seront pas auprès de l'un de nous qu'elle ennuie ou agace une aussi bonne recommandation que la rondeur et la gaieté d'une autre qui passerait, aux yeux de beaucoup, pour vide, frivole et nulle. « De Norpois m'a invité de nouveau à dîner^b ; c'est extraordinaire ; tout le monde en est stupéfait à la Commission où il n'a de relations privées avec personne. Je suis sûr qu'il va encore me raconter des choses palpitantes sur la guerre de 70. » Mon père savait que seul^c peut-être, M. de Norpois avait averti l'Empereur de la puissance grandissante et des intentions belliqueuses de la Prusse^d, et que Bismarck avait pour son intelligence une estime particulière. Dernièrement encore, à l'Opéra, pendant le gala offert au roi Théodose^e, les journaux avaient remarqué l'entretien prolongé que le souverain

avait accordé à M. de Norpois. « Il faudra que je sache si cette visite du roi a vraiment de l'importance », nous dit mon père qui s'intéressait beaucoup à la politique étrangère. « Je sais bien que le père Norpois est très boutonné, mais avec moi, il s'ouvre si gentiment. »

Quant à ma mère, peut-être l'ambassadeur n'avait-il pas par lui-même le genre d'intelligence vers lequel elle se sentait le plus attirée. Et je dois dire que la conversation de M. de Norpois était un répertoire si complet des formes surannées du langage particulières à une carrière, à une classe et à un temps — un temps qui, pour cette carrière et cette classe-là, pourrait bien ne pas être tout à fait aboli — que je regrette parfois de n'avoir pas retenu purement et simplement les propos que je lui ai entendu tenir. J'aurais ainsi obtenu un effet de démodé, à aussi bon compte et de la même façon que cet acteur du Palais-Royal à qui on demandait où il pouvait trouver ses surprenants chapeaux et qui répondait : « Je ne trouve pas mes chapeaux. Je les garde. » En un mot, je crois que ma mère jugeait M. de Norpois un peu « vieux jeu », ce qui était loin de lui sembler déplaisant au point de vue des manières, mais la charmait moins dans le domaine, sinon des idées — car celles de M. de Norpois étaient fort modernes — mais des expressions. Seulement, elle sentait que c'était flatter délicatement son mari que de lui parler⁴ avec admiration du diplomate qui lui marquait une prédilection si rare. En fortifiant dans l'esprit de mon père la bonne opinion qu'il avait de M. de Norpois, et par là en le conduisant à en prendre une bonne aussi de lui-même, elle avait conscience de remplir celui de ses devoirs qui consistait à rendre la vie agréable à son époux, comme elle faisait quand elle veillait à ce que la cuisine fût soignée et le service silencieux. Et comme elle était incapable de mentir à mon père, elle s'entraînait elle-même à admirer l'ambassadeur pour pouvoir le louer avec sincérité. D'ailleurs, elle goûtait naturellement son air de bonté, sa politesse un peu désuète (et si cérémonieuse que quand, marchand en redressant sa haute taille, il apercevait ma mère qui passait en voiture, avant de lui envoyer un coup de chapeau, il jetait au loin un cigare à peine commencé), sa conversation si mesurée, où il parlait de lui-même le moins possible et tenait toujours compte de ce qui pouvait être agréable à l'interlocuteur, sa ponctua-

lité tellement surprenante à répondre à une lettre que quand venant de lui en envoyer une, mon père reconnaissait l'écriture de M. de Norpois sur une enveloppe, son premier mouvement était de croire que par mauvaise chance leur correspondance s'était croisée : on eût dit qu'il existait, pour lui, à la poste, des levées supplémentaires et de luxe. Ma mère^a s'émerveillait qu'il fût si exact quoique si occupé, si aimable quoique si répandu, sans songer que les « quoique » sont toujours des « parce que » méconnus, et que (de même que les vieillards sont étonnants pour leur âge, les rois pleins de simplicité, et les provinciaux au courant de tout) c'étaient les mêmes^b habitudes qui permettaient à M. de Norpois de satisfaire à tant d'occupations et d'être si ordonné dans ses réponses, de plaire dans le monde et d'être aimable avec nous. De plus, l'erreur de ma mère, comme celle de toutes les personnes qui ont trop de modestie, venait de ce qu'elle mettait les choses qui la concernaient au-dessous, et par conséquent en dehors des autres. La réponse qu'elle trouvait que l'ami de mon père avait eu tant de mérite à nous adresser rapidement parce qu'il écrivait par jour beaucoup de lettres, elle l'exceptait de ce grand nombre de lettres dont ce n'était que l'une ; de même elle ne considérait pas qu'un dîner chez nous fût pour M. de Norpois un des actes innombrables de sa vie sociale : elle ne songeait pas que l'ambassadeur avait été habitué autrefois dans la diplomatie à considérer les dîners en ville comme faisant partie de ses fonctions et à déployer une grâce invétérée dont c'eût été trop lui demander que de se départir par extraordinaire quand il venait chez nous.

Le premier dîner que M. de Norpois fit à la maison, une année où je jouais encore aux Champs-Élysées, est resté dans ma mémoire^c, parce que l'après-midi de ce même jour fut celui où j'allai enfin entendre la Berma¹, en « matinée », dans *Phèdre*², et aussi parce qu'en causant avec M. de Norpois je me rendis compte tout d'un coup, et d'une façon nouvelle, combien les sentiments éveillés en moi par tout ce qui concernait Gilberte Swann et ses parents différaient de ceux que cette même famille faisait éprouver à n'importe quelle autre personne.

Ce fut sans doute en remarquant l'abatement où me plongeait l'approche des vacances du jour de l'An pendant lesquelles, comme elle me l'avait annoncé elle-même, je

ne devais pas voir Gilberte, qu'un jour, pour me distraire, ma mère me dit : « Si tu as encore le même grand désir d'entendre la Berma, je crois que ton père permettrait peut-être que tu y ailles : ta grand-mère pourrait t'y emmener. »

Mais c'était parce que M. de Norpois lui avait dit qu'il devrait me laisser entendre la Berma, que c'était, pour un jeune homme, un souvenir à garder, que mon père, jusque-là si hostile à ce que j'allasse perdre mon temps et risquer de prendre du mal pour ce qu'il appelait, au grand scandale de ma grand-mère, des inutilités, n'était plus loin de considérer cette soirée préconisée par l'ambassadeur comme faisant vaguement partie d'un ensemble de recettes précieuses pour la réussite d'une brillante carrière. Ma grand-mère qui, en renonçant pour moi au profit que, selon elle, j'aurais trouvé à entendre la Berma, avait fait un gros sacrifice à l'intérêt de ma santé, s'étonnait que celui-ci devînt négligeable^a sur une seule parole de M. de Norpois. Mettant ses espérances invincibles de rationaliste dans le régime de grand air et de coucher de bonne heure qui m'avait été prescrit, elle déplorait comme un désastre cette infraction que j'allais y faire et, sur un ton navré, disait : « Comme vous êtes léger » à mon père qui, furieux, répondait : « Comment, c'est vous maintenant qui ne voulez pas qu'il y aille ! c'est un peu fort, vous qui nous répétiez tout le temps que cela pouvait lui être utile. »

Mais M. de Norpois avait changé sur un point bien plus important pour moi, les intentions de mon père. Celui-ci avait toujours désiré que je fusse diplomate, et je ne pouvais supporter l'idée que même si je devais rester quelque temps attaché au ministère, je risquasse d'être envoyé un jour comme ambassadeur dans des capitales que Gilberte n'habiterait pas¹. J'aurais préféré revenir aux projets littéraires que j'avais autrefois formés et abandonnés au cours de mes promenades du côté de Guermantes. Mais mon père avait fait une constante opposition à ce que je me destinasse à la carrière des lettres qu'il estimait fort inférieure à la diplomatie, lui refusant même le nom de carrière, jusqu'au jour où M. de Norpois, qui n'aimait pas beaucoup les agents diplomatiques des nouvelles couches, lui avait assuré qu'on pouvait, comme écrivain, s'attirer autant de considération, exercer autant

d'action et garder plus d'indépendance que dans les ambassades.

« Hé bien ! je ne l'aurais pas cru, le père Norpois n'est pas du tout opposé à l'idée que tu fasses de la littérature », m'avait dit mon père. Et comme assez influent lui-même, il croyait qu'il n'y avait rien qui ne s'arrangeât, ne trouvât sa solution favorable dans la conversation des gens importants : « Je le ramènerai dîner un de ces soirs en sortant de la Commission. Tu causeras un peu avec lui, pour qu'il puisse t'apprécier. Écris quelque chose de bien que tu puisses lui montrer ; il est très lié avec le directeur de *La Revue des Deux Mondes*¹, il t'y fera entrer, il réglera cela, c'est un vieux malin ; et, ma foi, il a l'air^a de trouver que la diplomatie, aujourd'hui²... ! »

Le bonheur que j'aurais à ne pas être séparé de Gilberte me rendait désireux mais non capable d'écrire une belle chose qui pût être montrée à M. de Norpois. Après quelques^b pages préliminaires, l'ennui me faisant tomber la plume des mains, je pleurais de rage en pensant que je n'aurais jamais de talent, que je n'étais pas doué et ne pourrais même pas profiter de la chance que la prochaine venue de M. de Norpois m'offrait de rester toujours à Paris. Seule, l'idée qu'on allait me laisser entendre la Berma me distrayait de mon chagrin. Mais de même que je ne souhaitais voir des tempêtes que sur les côtes où elles étaient le plus violentes, de même je n'aurais voulu entendre la grande actrice que dans un de ces rôles classiques où Swann m'avait dit qu'elle touchait au sublime. Car quand c'est dans l'espoir d'une découverte précieuse que nous désirons recevoir certaines impressions de nature ou d'art, nous avons quelque scrupule à laisser notre âme accueillir à leur place des impressions moindres qui pourraient nous tromper sur la valeur exacte du Beau. La Berma dans *Andromaque*, dans *Les Caprices de Marianne*³, dans *Phèdre*, c'était de ces choses fameuses que mon imagination avait tant désirées. J'aurais le même ravissement que le jour où une gondole m'emmènerait au pied du Titien des Frari ou des Carpaccio de San Giorgio dei Schiavoni⁴, si jamais j'entendais réciter par la Berma les vers :

*On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
Seigneur, etc.*⁵.

Je les connaissais^a par la simple reproduction en noir et blanc qu'en donnent les éditions imprimées ; mais mon cœur battait quand je pensais, comme à la réalisation d'un voyage, que je les verrais enfin baigner effectivement dans l'atmosphère et l'ensoleillement de la voix dorée. Un Carpaccio à Venise, la Berma dans *Phèdre*, chefs-d'œuvre d'art pictural ou dramatique que le prestige qui s'attachait à eux rendait en moi si vivants, c'est-à-dire si indivisibles, que si j'avais été voir des Carpaccio dans une salle du Louvre ou la Berma dans quelque pièce dont je n'aurais jamais entendu parler, je n'aurais plus éprouvé le même étonnement délicieux d'avoir enfin les yeux ouverts devant l'objet inconcevable et unique de tant de milliers de mes rêves. Puis, attendant du jeu de la Berma des révélations^b sur certains aspects de la noblesse, de la douleur, il me semblait que ce qu'il y avait de grand, de réel dans ce jeu, devait l'être davantage si l'actrice le superposait à une œuvre d'une valeur véritable au lieu de broder en somme du vrai et du beau sur une trame médiocre et vulgaire.

Enfin, si j'allais entendre la Berma dans une pièce nouvelle, il ne me serait pas facile de juger de son art, de sa diction, puisque je ne pourrais pas faire le départ entre un texte que je ne connaîtrais pas d'avance et ce que lui ajouteraient des intonations et des gestes qui me sembleraient faire corps avec lui ; tandis que les œuvres anciennes que je savais par cœur, m'apparaissaient comme de vastes espaces réservés et tout prêts où je pourrais apprécier en pleine liberté les inventions dont la Berma les couvrirait, comme à fresque, des perpétuelles trouvailles de son inspiration. Malheureusement, depuis des années qu'elle avait quitté les grandes scènes et faisait la fortune d'un théâtre de boulevard dont elle était l'étoile, elle ne jouait plus de classique, et j'avais beau consulter les affiches, elles n'annonçaient jamais que des pièces toutes récentes, fabriquées exprès pour elle par des auteurs en vogue ; quand un matin, cherchant sur la colonne des théâtres les matinées de la semaine du jour de l'An, j'y vis pour la première fois — en fin de spectacle, après un lever de rideau probablement insignifiant dont le titre me sembla opaque parce qu'il contenait tout le particulier d'une action que j'ignorais — deux actes de *Phèdre* avec Mme Berma, et aux matinées suivantes *Le Demi-Monde*, *Les Caprices de Marianne*¹, noms qui, comme celui de *Phèdre*,

étaient pour moi transparents, remplis seulement de clarté, tant l'œuvre m'était connue, illuminés jusqu'au fond d'un sourire^a d'art. Ils me parurent ajouter de la noblesse à Mme Berma elle-même quand je lus dans les journaux, après le programme de ces spectacles, que c'était elle qui avait résolu de se montrer de nouveau au public dans quelques-unes de ses anciennes créations. Donc, l'artiste savait que certains rôles ont un intérêt qui survit à la nouveauté de leur apparition ou au succès de leur reprise, elle les considérait, interprétés par elle, comme des chefs-d'œuvre de musée qu'il pouvait être instructif de remettre sous les yeux de la génération qui l'y avait admirée ou de celle qui ne l'y avait pas vue. En faisant afficher ainsi, au milieu de pièces qui n'étaient destinées qu'à faire passer le temps d'une soirée, *Phèdre*, dont le titre n'était pas plus long que les leurs et n'était pas imprimé en caractères différents, elle y ajoutait comme le sous-entendu d'une maîtresse de maison qui, en vous présentant à ses convives au moment d'aller à table, vous dit au milieu des noms d'invités qui ne sont que des invités, et sur le même ton qu'elle a cité les autres : M. Anatole France¹.

Le médecin^b qui me soignait — celui qui m'avait défendu tout voyage — déconseilla à mes parents de me laisser aller au théâtre ; j'en reviendrais malade, pour longtemps peut-être, et j'aurais en fin de compte plus de souffrance que de plaisir. Cette crainte eût pu m'arrêter, si ce que j'avais attendu d'une telle représentation eût été seulement un plaisir qu'en somme une souffrance ultérieure peut annuler, par compensation. Mais — de même qu'au voyage à Balbec, au voyage à Venise que j'avais tant désirés — ce que je demandais à cette matinée, c'était tout autre chose qu'un plaisir : des vérités appartenant à un monde plus réel que celui où je vivais, et desquelles l'acquisition une fois faite ne pourrait pas m'être enlevée par des incidents insignifiants, fussent-ils douloureux à mon corps, de mon oiseuse existence. Tout au plus, le plaisir que j'aurais pendant le spectacle m'apparaissait-il comme la forme peut-être nécessaire de la perception de ces vérités ; et c'était assez pour que je souhaitasse que les malaises prédits ne commençassent qu'une fois la représentation finie, afin qu'elle ne fût pas par eux compromis et faussé. J'implorais mes parents, qui, depuis la visite du médecin, ne voulaient plus me permettre d'aller à *Phèdre*. Je me récitais sans cesse la tirade :

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous...

cherchant^a toutes les intonations qu'on pouvait y mettre, afin de mieux mesurer l'inattendu de celle que la Berma trouverait. Cachée comme le Saint des Saints sous le rideau qui me la dérobait et derrière lequel je lui prêtais à chaque instant un aspect nouveau, selon ceux des mots de Bergotte — dans la plaquette retrouvée par Gilberte — qui me revenaient à l'esprit : « noblesse plastique, cilice chrétien, pâleur janséniste, princesse de Trézène et de Clèves, drame mycénien, symbole delphique, mythe solaire¹ », la divine Beauté que devait me révéler le jeu de la Berma, nuit et jour, sur un autel perpétuellement allumé, trônait au fond de mon esprit, de mon esprit dont mes parents sévères et légers allaient décider s'il enfermerait ou non, et pour jamais, les perfections de la Déesse dévoilée à cette même place où se dressait sa forme invisible. Et les yeux fixés sur l'image inconcevable, je luttais du matin au soir contre les obstacles que ma famille m'opposait. Mais quand ils furent tombés, quand ma mère — bien que cette matinée eût lieu précisément le jour de la séance de la Commission après laquelle mon père devait ramener dîner M. de Norpois — m'eut dit : « Hé bien, nous ne voulons pas te chagriner, si tu crois que tu auras tant de plaisir, il faut y aller », quand cette journée de théâtre, jusque-là défendue, ne dépendit plus que de moi, alors, pour la première fois, n'ayant plus à m'occuper qu'elle cessât d'être impossible, je me demandai si elle était souhaitable, si d'autres raisons que la défense de mes parents n'auraient pas dû m'y faire renoncer. D'abord, après avoir détesté leur cruauté, leur consentement me les rendait si chers que l'idée de leur faire de la peine m'en causait à moi-même une, à travers laquelle la vie ne m'apparaissait plus comme ayant pour but la vérité, mais la tendresse, et ne me semblait plus bonne ou mauvaise que selon que mes parents seraient heureux ou malheureux. « J'aimerais mieux ne pas y aller, si cela doit vous affliger », dis-je à ma mère qui, au contraire, s'efforçait de m'ôter cette arrière-pensée qu'elle pût en être triste, laquelle, disait-elle, gâterait ce plaisir que j'aurais à *Phèdre* et en considération duquel elle et mon père étaient revenus sur leur défense. Mais alors cette sorte d'obligation d'avoir du plaisir me semblait bien lourde. Puis si je rentrais

malade, serais-je guéri assez vite pour pouvoir aller aux Champs-Élysées, les vacances finies, aussitôt qu'y retournerait Gilberte ? À toutes ces raisons, je confrontais, pour décider ce qui devait l'emporter, l'idée, invisible derrière son voile, de la perfection de la Berma. Je mettais dans un des plateaux de la balance « sentir maman triste, risquer de ne pas pouvoir aller aux Champs-Élysées », dans l'autre, « pâleur janséniste, mythe solaire » ; mais ces mots eux-mêmes finissaient par s'obscurcir devant mon esprit, ne me disaient plus rien, perdaient tout poids ; peu à peu mes hésitations devenaient si douloureuses que si j'avais maintenant opté pour le théâtre, ce n'eût plus été que pour les faire cesser et en être délivré une fois pour toutes. C'eût été pour abrégier ma souffrance et non plus dans l'espoir d'un bénéfice intellectuel et en cédant^a à l'attrait de la perfection, que je me serais laissé conduire non vers la Sage Déesse, mais vers l'implacable Divinité sans visage et sans nom qui lui avait été subrepticement substituée sous son voile. Mais brusquement tout fut changé, mon désir d'aller entendre la Berma reçut un coup de fouet nouveau qui me permit d'attendre dans l'impatience et dans la joie cette « matinée » : étant allé faire devant la colonne des théâtres ma station quotidienne, depuis peu si cruelle, de stylite, j'avais vu, tout humide encore, l'affiche détaillée de *Phèdre* qu'on venait de coller pour la première fois (et où, à vrai dire, le reste de la distribution ne m'apportait aucun attrait nouveau qui^b pût me décider). Mais elle donnait à un des buts entre lesquels oscillait mon indécision une forme plus concrète et — comme l'affiche était datée non du jour où je la lisais, mais de celui où la représentation aurait lieu, et de l'heure même du lever du rideau — presque imminente, déjà en voie de réalisation, si bien que je sautai de joie devant la colonne en pensant que ce jour-là, exactement à cette heure, je serais prêt à entendre la Berma, assis à ma place ; et de peur que mes parents n'eussent plus le temps d'en trouver deux bonnes pour ma grand-mère et pour moi, je ne fis qu'un bond jusqu'à la maison, cinglé que j'étais par ces mots magiques qui avaient remplacé dans ma pensée « pâleur janséniste » et « mythe solaire » : « Les dames ne seront pas reçues à l'orchestre en chapeau, les portes seront fermées à deux heures¹. »

Hélas ! cette première matinée fut une grande déception. Mon père nous proposa de nous déposer ma grand-mère et moi au théâtre, en se rendant à sa Commission. Avant de quitter la maison, il dit à ma mère : « Tâche d'avoir un bon dîner ; tu te rappelles que je dois ramener de Norpois ? » Ma mère ne l'avait pas oublié. Et depuis la veille, Françoise, heureuse de s'adonner à cet art de la cuisine pour lequel elle avait certainement un don, stimulée, d'ailleurs, par l'annonce d'un convive nouveau, et sachant qu'elle aurait à composer, selon des méthodes sues d'elle seule, du bœuf à la gelée, vivait dans l'effervescence de la création ; comme elle attachait une importance extrême à la qualité intrinsèque des matériaux qui devaient entrer dans la fabrication de son œuvre, elle allait elle-même aux Halles se faire donner les plus beaux carrés de romsteck, de jarret de bœuf, de pied de veau¹, comme Michel-Ange passant huit mois dans les montagnes de Carrare à choisir les blocs de marbre les plus parfaits pour le monument de Jules II. Françoise dépensait dans ces allées et venues une telle ardeur que maman voyant sa figure enflammée craignait que notre vieille servante ne tombât malade de surmenage comme l'auteur du tombeau des Médicis dans les carrières de Pietrasanta². Et dès la veille Françoise avait envoyé cuire dans le four du boulanger, protégé de mie de pain comme du marbre rose ce qu'elle appelait du jambon de Nev'York. Croyant la langue moins riche qu'elle n'est et ses propres oreilles peu sûres, sans doute la première fois qu'elle avait entendu parler de jambon d'York avait-elle cru — trouvant d'une prodigalité invraisemblable dans le vocabulaire qu'il pût exister à la fois York et New York — qu'elle avait mal entendu et qu'on avait voulu dire le nom qu'elle connaissait déjà. Aussi, depuis, le mot d'York se faisait précéder dans ses oreilles ou devant ses yeux si elle lisait une annonce de : New qu'elle prononçait Nev'. Et c'est de la meilleure foi du monde qu'elle disait à sa fille de cuisine : « Allez me chercher du jambon chez *Olida*³. Madame m'a bien recommandé que ce soit du Nev'York. » Ce jour-là, si Françoise avait la brûlante certitude des grands créateurs, mon lot était la cruelle inquiétude du chercheur. Sans doute, tant que je n'eus pas entendu⁴ la Berma, j'éprouvai du plaisir. J'en éprouvai dans le petit square qui précédait le théâtre et dont, deux

heures plus tard, les marronniers dénudés allaient luire avec des reflets métalliques dès que les becs de gaz allumés éclaireraient le détail de leurs ramures ; devant les employés du contrôle, desquels le choix, l'avancement, le sort, dépendaient de la grande artiste — qui seule détenait le pouvoir dans cette administration à la tête de laquelle des directeurs éphémères et purement nominaux se succédaient obscurément — et qui prirent nos billets sans nous regarder, agités qu'ils étaient de savoir si toutes les prescriptions de Mme Berma avaient bien été transmises au personnel nouveau, s'il était bien entendu que la claque ne devait jamais applaudir pour elle, que les fenêtres devaient être ouvertes tant qu'elle ne serait pas en scène et la moindre porte fermée après, un pot d'eau chaude dissimulé près d'elle pour faire tomber la poussière du plateau : et, en effet, dans un moment sa voiture attelée de deux chevaux à longue crinière allait s'arrêter devant le théâtre, elle en descendrait enveloppée dans des fourrures, et répondant d'un geste maussade aux saluts, elle enverrait une de ses suivantes s'informer de l'avant-scène qu'on avait réservée pour ses amis, de la température de la salle, de la composition des loges, de la tenue des ouvreuses, théâtre et public n'étant pour elle qu'un second vêtement plus extérieur dans lequel elle entrerait et le milieu plus ou moins bon conducteur que son talent aurait à traverser. Je fus heureux aussi dans la salle même ; depuis que je savais que — contrairement à ce que m'avaient si longtemps représenté mes imaginations enfantines — il n'y avait qu'une scène pour tout le monde, je pensais qu'on devait être empêché de bien voir par les autres spectateurs comme on l'est au milieu d'une foule ; or je me rendis compte qu'au contraire, grâce à une disposition qui est comme le symbole de toute perception, chacun se sent le centre du théâtre ; ce qui m'expliqua qu'une fois qu'on avait envoyé Françoise voir un mélodrame aux troisièmes galeries, elle avait assuré en rentrant que sa place était la meilleure qu'on pût avoir, et au lieu de se trouver trop loin, s'était sentie intimidée par la proximité mystérieuse et vivante du rideau. Mon plaisir s'accrut encore quand je commençai à distinguer derrière ce rideau baissé des bruits confus comme on en entend sous la coquille d'un œuf quand le poussin va sortir, qui bientôt grandirent, et tout à coup, de ce monde impénétrable à notre regard,

mais qui nous voyait du sien, s'adressèrent indubitablement à nous sous la forme impérieuse de trois coups aussi émouvants que des signaux venus de la planète Mars. Et — ce rideau une fois levé — quand sur la scène une table à écrire et une cheminée, assez ordinaires d'ailleurs, signifièrent que les personnages qui allaient entrer seraient, non pas des acteurs venus pour réciter comme j'en avais vu une fois en soirée, mais des hommes en train de vivre chez eux un jour de leur vie dans laquelle je pénétrais par effraction sans qu'ils pussent me voir, mon plaisir continua de durer ; il fut interrompu par une courte inquiétude : juste comme je dressais l'oreille avant que commençât la pièce, deux hommes entrèrent par la scène, bien en colère, puisqu'ils parlaient assez fort pour que dans cette salle où il y avait plus de mille personnes on distinguât toutes leurs paroles, tandis que dans un petit café on est obligé de demander au garçon ce que disent deux individus qui se collettent ; mais dans le même instant, étonné de voir que le public les entendait sans protester, submergé qu'il était par un unanime silence sur lequel vint bientôt clapoter un rire ici, un autre là, je compris que ces insolents étaient les acteurs et que la petite pièce, dite lever de rideau, venait de commencer. Elle fut suivie d'un entracte si long que les spectateurs revenus à leurs places s'impatientaient, tapaient des pieds. J'en étais effrayé ; car de même que dans le compte rendu d'un procès, quand je lisais qu'un homme d'un noble cœur allait venir, au mépris de ses intérêts, témoigner en faveur d'un innocent, je craignais toujours qu'on ne fût pas assez gentil pour lui, qu'on ne lui marquât pas assez de reconnaissance, qu'on ne le récompensât pas richement, et, qu'écœuré, il se mît du côté de l'injustice ; de même, assimilant en cela le génie à la vertu, j'avais peur que la Berma, dépitée par les mauvaises façons d'un public aussi mal élevé — dans lequel j'aurais voulu au contraire qu'elle pût reconnaître avec satisfaction quelques célébrités au jugement de qui elle eût attaché de l'importance — ne lui exprimât son mécontentement et son dédain en jouant mal. Et je regardais d'un air suppliant ces brutes trépignantes qui allaient briser dans leur fureur l'impression fragile et précieuse que j'étais venu chercher. Enfin, les derniers moments de mon plaisir furent pendant les premières scènes de *Phèdre*. Le personnage de *Phèdre* ne paraît pas

dans ce commencement du second acte ; et, pourtant, dès que le rideau fut levé et qu'un second rideau, en velours rouge celui-là, se fut écarté, qui dédoublait la profondeur de la scène^a dans toutes les pièces où jouait l'étoile, une actrice entra par le fond, qui avait la figure et la voix qu'on m'avait dit être celles de la Berma. On avait dû changer la distribution, tout le soin que j'avais mis à étudier le rôle de la femme de Thésée¹ devenait^b inutile. Mais une autre actrice donna la réplique à la première. J'avais dû me tromper en prenant celle-là pour la Berma, car la seconde lui ressemblait davantage encore et, plus que l'autre, avait sa diction. Toutes deux d'ailleurs ajoutaient à leur rôle de nobles gestes — que je distinguais clairement et dont je comprenais la relation avec le texte, tandis qu'elles soulevaient leurs beaux péplums — et aussi des intonations ingénieuses, tantôt passionnées, tantôt ironiques, qui me faisaient comprendre la signification d'un vers que j'avais lu chez moi sans apporter assez d'attention à ce qu'il voulait dire. Mais tout d'un coup, dans l'écartement du rideau rouge du sanctuaire, comme dans un cadre^c, une femme parut et aussitôt, à la peur que j'eus, bien plus anxieuse que pouvait être celle de la Berma, qu'on la gênât en ouvrant une fenêtre, qu'on altérât le son d'une de ses paroles en froissant un programme, qu'on l'indisposât en applaudissant ses camarades, en ne l'applaudissant pas, elle, assez ; — à ma façon, plus absolue encore que celle de la Berma, de ne considérer, dès cet instant, salle, public, acteurs, pièce, et mon propre corps que comme un milieu acoustique n'ayant d'importance que dans la mesure où il était favorable aux inflexions de cette voix, je compris que les deux actrices que j'admirais depuis quelques minutes n'avaient aucune ressemblance avec celle que j'étais venu entendre. Mais en même temps tout mon plaisir avait cessé ; j'avais beau tendre vers la Berma mes yeux, mes oreilles, mon esprit, pour ne pas laisser échapper, une miette des raisons qu'elle me donnerait de l'admirer, je ne parvenais pas à en recueillir une seule. Je ne pouvais même pas, comme pour ses camarades, distinguer dans sa diction et dans son jeu des intonations intelligentes, de beaux gestes. Je l'écoutais comme j'aurais lu *Phèdre*, ou comme si Phèdre elle-même avait dit en ce moment les choses que j'entendais, sans que le talent de la Berma semblât leur avoir rien ajouté. J'aurais voulu

— pour pouvoir l'approfondir, pour tâcher d'y découvrir ce qu'elle avait de beau — arrêter, immobiliser longtemps devant moi chaque intonation de l'artiste, chaque expression de sa physionomie ; du moins, je tâchais, à force d'agilité mentale, en ayant avant un vers mon attention tout installée et mise au point, de ne pas distraire en préparatifs une parcelle de la durée de chaque mot, de chaque geste, et, grâce à l'intensité de mon attention, d'arriver à descendre en eux aussi profondément que j'aurais fait si j'avais eu de longues heures à moi. Mais que cette durée était brève ! À peine un son était-il reçu dans mon oreille qu'il était remplacé par un autre. Dans une scène où la Berma reste immobile un instant, le bras levé à la hauteur du visage, baignée grâce à un artifice d'éclairage dans une lumière verdâtre, devant le décor qui représente la mer², la salle éclata en applaudissements, mais déjà l'actrice avait changé de place et le tableau que j'aurais voulu étudier n'existait plus. Je dis à ma grand-mère que je ne voyais pas bien, elle me passa sa lorgnette. Seulement, quand on croit à la réalité des choses, user d'un moyen artificiel pour se les faire montrer n'équivaut pas tout à fait à se sentir près d'elles. Je pensais que ce n'était plus la Berma que je voyais, mais son image dans le verre grossissant. Je reposai la lorgnette ; mais peut-être l'image que recevait mon œil, diminuée par l'éloignement, n'était pas plus exacte ; laquelle des deux Berma était la vraie ? Quant à la déclaration à Hippolyte, j'avais beaucoup compté sur ce morceau où, à en juger par la signification ingénieuse que ses camarades me découvriraient à tout moment dans des parties moins belles, elle aurait certainement des intonations plus surprenantes que celles que chez moi, en lisant, j'avais tâché d'imaginer ; mais elle n'atteignit même pas jusqu'à celles qu'Énone ou Aricie eussent trouvées, elle passa au rabot d'une mélodie uniforme toute la tirade où se trouvèrent confondues ensemble des oppositions⁴ pourtant si tranchées qu'une tragédienne à peine intelligente, même des élèves de lycée, n'en eussent pas négligé l'effet ; d'ailleurs, elle la débita tellement vite que ce fut seulement quand elle fut arrivée au dernier vers que mon esprit prit conscience de la monotonie voulue qu'elle avait imposée aux premiers.

Enfin éclata mon premier sentiment d'admiration : il

fut provoqué par les applaudissements frénétiques des spectateurs. J'y mêlai les miens en tâchant de les prolonger, afin que, par reconnaissance, la Berma se surpassant, je fusse certain de l'avoir entendue dans un de ses meilleurs jours. Ce qui est du reste curieux, c'est que le moment où se déchaîna cet enthousiasme du public fut, je l'ai su depuis, celui où la Berma a une de ses plus belles trouvailles. Il semble que certaines réalités transcendantes émettent autour d'elles^a des rayons auxquels la foule est sensible. C'est ainsi que, par exemple, quand un événement se produit, quand à la frontière une armée est en danger, ou battue, ou victorieuse, les nouvelles assez obscures qu'on reçoit et d'où l'homme cultivé ne sait pas tirer grand-chose, excitent dans la foule une émotion qui le surprend et dans laquelle, une fois que les experts l'ont mis au courant de la véritable situation militaire, il reconnaît la perception par le peuple de cette « aura » qui entoure les grands événements et qui peut être visible à des centaines de kilomètres. On apprend la victoire, ou après coup quand la guerre est finie, ou tout de suite par la joie du concierge. On découvre un trait génial du jeu de la Berma huit jours après l'avoir entendue, par la critique, ou sur le coup par les acclamations du parterre. Mais cette connaissance immédiate de la foule étant mêlée à cent autres toutes erronées, les applaudissements tombaient le plus souvent à faux, sans compter qu'ils étaient mécaniquement soulevés par la force des applaudissements antérieurs, comme dans une tempête une fois que la mer a été suffisamment remuée elle continue à grossir, même si le vent ne s'accroît plus. N'importe, au fur et à mesure^b que j'applaudissais, il me semblait que la Berma avait mieux joué. « Au moins, disait à côté de moi une femme assez commune, elle se dépense celle-là, elle se frappe à se faire mal, elle court, parlez-moi de ça, c'est jouer. » Et heureux de trouver ces raisons de la supériorité de la Berma, tout en me doutant qu'elles ne l'expliquaient pas plus que celle de *La Joconde* ou du *Persée* de Benvenuto¹, l'exclamation d'un paysan : « C'est bien fait tout de même ! c'est tout en or, et du beau ! quel travail ! », je partageai avec ivresse le vin grossier de cet enthousiasme populaire. Je n'en sentis pas moins, le rideau tombé, un désappointement que ce plaisir que j'avais tant désiré n'eût pas été plus grand, mais en même temps le

besoin de le prolonger, de ne pas quitter pour jamais, en sortant de la salle, cette vie du théâtre qui pendant quelques heures avait été la mienne, et dont je me serais arraché comme en un départ pour l'exil, en rentrant directement à la maison, si je n'avais espéré d'y apprendre beaucoup sur la Berma par son admirateur auquel je devais qu'on m'eût permis d'aller à *Phèdre*, M. de Norpois. Je lui fus présenté avant le dîner par mon père qui m'appela pour cela dans son cabinet. À mon entrée, l'ambassadeur se leva, me tendit la main, inclina sa haute taille et fixa attentivement sur moi ses yeux bleus. Comme les étrangers de passage qui lui étaient présentés, au temps où il représentait la France, étaient plus ou moins — jusqu'aux chanteurs connus — des personnes de marque et dont il savait alors qu'il pourrait dire plus tard, quand on prononcerait leur nom à Paris ou à Pétersbourg, qu'il se rappelait parfaitement la soirée qu'il avait passée avec eux à Munich ou à Sofia, il avait pris l'habitude de leur marquer par son affabilité la satisfaction qu'il avait de les connaître : mais de plus, persuadé que dans la vie des capitales, au contact à la fois des individualités intéressantes qui les traversent et des usages du peuple qui les habite, on acquiert une connaissance approfondie, et que les livres ne donnent pas, de l'histoire, de la géographie, des mœurs des différentes nations, du mouvement intellectuel de l'Europe, il exerçait sur chaque nouveau venu ses facultés aiguës d'observateur afin de savoir de suite à quelle espèce d'homme il avait à faire. Le gouvernement ne lui avait plus depuis longtemps confié de poste à l'étranger, mais dès qu'on lui présentait quelqu'un, ses yeux, comme s'ils n'avaient pas reçu notification de sa mise en disponibilité, commençaient à observer avec fruit, cependant que par toute son attitude il cherchait à montrer que le nom de l'étranger ne lui était pas inconnu. Aussi, tout en me parlant avec bonté et de l'air d'importance d'un homme qui sait sa vaste expérience, il ne cessait de m'examiner avec une curiosité sagace et pour son profit, comme si j'eusse été quelque usage exotique, quelque monument instructif, ou quelque étoile en tournée. Et de la sorte il faisait preuve, à mon endroit, à la fois^a de la majestueuse amabilité du sage Mentor et de la curiosité studieuse du jeune Anacharsis¹.

Il ne m'offrit absolument rien pour *La Revue des Deux Mondes*², mais me posa un certain nombre de questions

sur ce qu'avaient été ma vie et mes études, sur mes goûts dont j'entendis parler pour la première fois comme s'il pouvait être raisonnable de les suivre, tandis que j'avais cru jusqu'ici que c'était un devoir de les contrarier. Puisqu'ils me portaient du côté de la littérature, il ne me détourna pas d'elle ; il m'en parla au contraire avec déférence comme d'une personne vénérable et charmante du cercle choisi de laquelle, à Rome ou à Dresde, on a gardé le meilleur souvenir et qu'on regrette par suite des nécessités de la vie de retrouver si rarement. Il semblait m'envier en souriant d'un air presque grivois les bons moments que, plus heureux que lui et plus libre, elle me ferait passer. Mais les termes mêmes dont il se servait me montraient la Littérature comme trop différente de l'image que je m'en étais faite à Combray, et je compris que j'avais eu doublement raison de renoncer à elle. Jusqu'ici je m'étais seulement rendu compte que je n'avais pas le don d'écrire ; maintenant M. de Norpois m'en ôtait même le désir. Je voulus lui expliquer ce que j'avais rêvé ; tremblant d'émotion, je me serais fait un scrupule que toutes mes paroles ne fussent pas l'équivalent le plus sincère possible de ce que j'avais senti et que je n'avais jamais essayé de me formuler ; c'est dire que mes paroles n'eurent aucune netteté. Peut-être par habitude professionnelle, peut-être en vertu du calme qu'acquiert tout homme important dont on sollicite le conseil et qui, sachant qu'il gardera en mains la maîtrise de la conversation, laisse l'interlocuteur s'agiter, s'efforcer, peiner à son aise, peut-être aussi pour faire valoir le caractère de sa tête (selon lui grecque, malgré les grands favoris), M. de Norpois, pendant qu'on lui exposait quelque chose, gardait une immobilité de visage aussi absolue que si vous aviez parlé devant quelque buste antique — et sourd — dans une glyptothèque. Tout à coup, tombant comme le marteau du commissaire-priseur, ou comme un oracle de Delphes, la voix de l'ambassadeur qui vous répondait vous impressionnait d'autant plus que rien dans sa face ne vous avait laissé soupçonner le genre d'impression que vous aviez produit sur lui, ni l'avis qu'il allait émettre.

« Précisément », me dit-il tout à coup comme si la cause était jugée et après m'avoir laissé bafouiller en face des yeux immobiles qui ne me quittaient pas un instant, « j'ai le fils d'un de mes amis qui, *mutatis mutandis*, est

comme vous » (et il prit pour parler de nos dispositions communes le même ton rassurant que si elles avaient été des dispositions non pas à la littérature, mais au rhumatisme, et s'il avait voulu me montrer qu'on n'en mourait pas). Aussi a-t-il préféré quitter le quai d'Orsay où la voie lui était pourtant toute tracée par son père et sans se soucier du qu'en-dira-t-on, il s'est mis à produire. Il n'a certes^a pas lieu de s'en repentir. Il a publié il y a deux ans — il est d'ailleurs beaucoup plus âgé que vous, naturellement, — un ouvrage relatif au sentiment de l'Infini sur la rive occidentale du lac Victoria-Nyanza et cette année un opuscule moins important, mais conduit d'une plume alerte, parfois même acérée, sur le fusil à répétition dans l'armée bulgare^b, qui l'ont mis tout à fait hors de pair. Il a déjà fait un joli chemin, il n'est pas homme à s'arrêter en route, et je sais que, sans que l'idée d'une candidature ait été envisagée, on a laissé tomber son nom deux ou trois fois dans la conversation, et d'une façon qui n'avait rien de défavorable, à l'Académie des sciences morales. En somme, sans pouvoir dire encore qu'il soit au pinacle, il a conquis de haute lutte une fort jolie position et le succès qui ne va pas toujours qu'aux agités et aux brouillons, aux faiseurs d'embarras qui sont presque toujours des faiseurs, le succès a récompensé son effort¹. »

Mon père^c, me voyant déjà académicien dans quelques années, respirait une satisfaction que M. de Norpois porta à son comble quand, après un instant d'hésitation pendant lequel il sembla calculer les conséquences de son acte, il me dit, en me tendant sa carte : « Allez donc le voir de ma part, il pourra vous donner d'utiles conseils », me causant par ces mots une agitation aussi pénible que s'il m'avait annoncé qu'on m'embarquerait le lendemain comme mousse à bord d'un voilier².

Ma tante Léonie m'avait fait héritier en même temps que de beaucoup d'objets et de meubles fort embarrassants, de presque toute sa fortune liquide — révélant ainsi après sa mort une affection pour moi que je n'avais guère soupçonnée pendant sa vie. Mon père, qui devait gérer cette fortune jusqu'à ma majorité, consulta M. de Norpois sur un certain nombre de placements. Il conseilla des titres à faible rendement qu'il jugeait particulièrement solides, notamment les Consolidés anglais et le 4 % russe³. « Avec ces valeurs de tout premier ordre, dit M. de Norpois, si

le revenu n'est pas très élevé, vous êtes du moins assuré de ne jamais voir fléchir le capital. » Pour le reste, mon père lui dit en gros ce qu'il avait acheté. M. de Norpois eut un imperceptible sourire de félicitations : comme tous les capitalistes, il estimait la fortune une chose enviable, mais trouvait plus délicat de ne complimenter que par un signe d'intelligence à peine avoué, au sujet de celle qu'on possédait ; d'autre part, comme il était lui-même colossalement riche, il trouvait de bon goût d'avoir l'air de juger considérables les revenus moindres d'autrui, avec pourtant un retour joyeux et confortable sur la supériorité des siens. En revanche il n'hésita pas à féliciter mon père de la « composition » de son portefeuille « d'un goût très sûr, très délicat, très fin ». On aurait dit qu'il attribuait aux relations des valeurs de bourse entre elles, et même aux valeurs de bourse en elles-mêmes, quelque chose comme un mérite esthétique. D'une, assez nouvelle et ignorée, dont mon père lui parla, M. de Norpois, pareil à ces gens qui ont lu des livres que vous vous croyiez seul à connaître, lui dit : « Mais si, je me suis amusé pendant quelque temps à la suivre dans la Cote, elle était intéressante », avec le sourire rétrospectivement captivé d'un abonné qui a lu le dernier roman d'une revue, par tranches, en feuilleton. « Je ne vous déconseillerais pas de souscrire à l'émission qui va être lancée prochainement. Elle est attrayante, car on vous offre les titres à des prix tentants. » Pour certaines valeurs anciennes au contraire, mon père, ne se rappelant plus exactement les noms, faciles à confondre avec ceux d'actions similaires, ouvrit un tiroir et montra les titres eux-mêmes à l'ambassadeur. Leur vue me charma ; ils étaient enjolivés de flèches de cathédrales et de figures allégoriques comme certaines vieilles publications romantiques que j'avais feuilletées autrefois. Tout ce qui est d'un même temps se ressemble ; les artistes qui illustrent les poèmes d'une époque sont les mêmes que font travailler pour elles les Sociétés financières. Et rien ne fait mieux penser à certaines livraisons de *Notre-Dame de Paris* et d'œuvres de Gérard de Nerval, telles qu'elles étaient accrochées à la devanture de l'épicerie de Combray, que, dans son encadrement rectangulaire et fleuri que supportaient des divinités fluviales, une action nominative de la Compagnie des Eaux.

Mon père avait pour mon genre d'intelligence un mépris suffisamment corrigé par la tendresse pour qu'au total, son sentiment sur tout ce que je faisais fût une indulgence aveugle. Aussi n'hésita-t-il pas à m'envoyer chercher un petit poème en prose^a que j'avais fait autrefois à Combray en revenant d'une promenade. Je l'avais écrit avec une exaltation qu'il me semblait devoir communiquer à ceux qui le liraient. Mais elle ne dut pas gagner M. de Norpois, car ce fut sans me dire une parole qu'il me le rendit¹.

Ma mère, pleine de respect pour les occupations de mon père, vint demander, timidement, si elle pouvait faire servir. Elle avait peur d'interrompre une conversation où elle n'aurait pas eu à être mêlée. Et, en effet, à tout moment mon père rappelait au marquis quelque mesure utile qu'ils avaient décidé de soutenir à la prochaine séance de la Commission, et il le faisait sur le ton particulier qu'ont ensemble dans un milieu différent — pareils en cela à deux collégiens — deux collègues à qui leurs habitudes professionnelles créent des souvenirs communs où n'ont pas accès les autres et auxquels ils s'excusent de se reporter devant eux.

Mais la parfaite indépendance des muscles du visage à laquelle M. de Norpois était arrivé lui permettait d'écouter sans avoir l'air d'entendre. Mon père finissait par se troubler : « J'avais pensé à demander l'avis de la Commission... », disait-il à M. de Norpois après de longs préambules. Alors du visage de l'aristocratique virtuose qui avait gardé l'inertie d'un instrumentiste dont le moment n'est pas venu d'exécuter sa partie, sortait avec un débit égal, sur un ton aigu et comme ne faisant que finir, mais confiée cette fois à un autre timbre, la phrase commencée : « Que bien entendu vous n'hésitez pas à réunir, d'autant plus que les membres vous sont individuellement connus et peuvent facilement se déplacer. » Ce n'était pas évidemment en elle-même une terminaison bien extraordinaire. Mais l'immobilité qui l'avait précédée la faisait se détacher avec la netteté cristalline, l'imprévu quasi malicieux de ces phrases par lesquelles le piano, silencieux jusque-là, réplique, au moment voulu, au violoncelle qu'on vient d'entendre, dans un concerto de Mozart.

« Hé bien, as-tu été content de ta matinée ? » me dit mon père tandis qu'on passait à table, pour me faire briller

et pensant que mon enthousiasme me ferait bien juger par M. de Norpois. « Il est allé entendre la Berma tantôt, vous vous rappelez que nous en avons parlé ensemble », dit-il en se tournant vers le diplomate du même ton d'allusion rétrospective, technique et mystérieuse que s'il se fût agi d'une séance de la Commission.

« Vous avez dû être enchanté^a, surtout si c'était la première fois que vous l'entendiez. Monsieur votre père s'alarmait du contre-coup que cette petite escapade pouvait avoir sur votre état de santé, car vous êtes un peu délicat, un peu frêle, je crois. Mais je l'ai rassuré. Les théâtres ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a seulement vingt ans. Vous avez des sièges à peu près confortables, une atmosphère renouvelée, quoique nous ayons fort à faire encore pour rejoindre l'Allemagne et l'Angleterre, qui à cet égard comme à bien d'autres ont une formidable^b avance sur nous. Je n'ai pas vu Mme Berma dans *Phèdre*, mais j'ai entendu dire qu'elle y était admirable. Et vous avez été ravi, naturellement ? »

M. de Norpois, mille fois plus intelligent que moi, devait détenir cette vérité que je n'avais pas su extraire du jeu de la Berma, il allait me la découvrir ; en répondant à sa question, j'allais le prier de me dire en quoi cette vérité consistait ; et il justifierait ainsi ce désir que j'avais eu de voir l'actrice. Je n'avais qu'un moment, il fallait en profiter et faire porter mon interrogatoire sur les points essentiels. Mais quels étaient-ils ? Fixant mon attention tout entière sur mes impressions si confuses, et ne songeant nullement à me faire admirer de M. de Norpois, mais à obtenir de lui la vérité souhaitée, je ne cherchais pas à remplacer les mots qui me manquaient par des expressions toutes faites, je balbutiai, et finalement, pour tâcher de le provoquer à déclarer ce que la Berma avait d'admirable, je lui avouai que j'avais été déçu.

« Mais comment », s'écria mon père, ennuyé de l'impression fâcheuse que l'aveu de mon incompréhension pouvait produire sur M. de Norpois, « comment peux-tu dire que tu n'as pas eu de plaisir ? Ta grand-mère nous a raconté que tu ne perdais pas un mot de ce que la Berma disait, que tu avais les yeux hors de la tête, qu'il n'y avait que toi dans la salle comme cela.

— Mais oui, j'écoutais de mon mieux pour savoir ce

qu'elle avait de si remarquable. Sans doute, elle est très bien...

— Si elle est très bien, qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

— Une des choses qui contribuent certainement au succès de Mme Berma », dit M. de Norpois en se tournant avec application vers ma mère pour ne pas la laisser en dehors de la conversation et afin de remplir consciencieusement son devoir de politesse envers une maîtresse de maison, « c'est le goût parfait qu'elle apporte dans le choix de ses rôles et qui lui vaut toujours un franc succès, et de bon aloi. Elle joue^a rarement des médiocrités. Voyez, elle s'est attaquée au rôle de Phèdre. D'ailleurs, ce goût elle l'apporte dans ses toilettes, dans son jeu. Bien qu'elle ait fait de fréquentes et fructueuses tournées en Angleterre et en Amérique, la vulgarité je ne dirai pas de John Bull, ce qui serait injuste, au moins pour l'Angleterre de l'ère victorienne, mais de l'oncle Sam n'a pas déteint sur elle¹. Jamais de couleurs^b trop voyantes, de cris exagérés. Et puis cette voix admirable qui la sert si bien et dont elle joue à ravir, je serais presque tenté de dire en musicienne ! »

Mon intérêt pour le jeu de la Berma n'avait cessé de grandir depuis que la représentation était finie parce qu'il ne subissait plus la compression et les limites de la réalité ; mais j'éprouvais le besoin de lui trouver des explications, de plus, il s'était porté avec une intensité égale, pendant que la Berma jouait, sur tout ce qu'elle offrait, dans l'indivisibilité de la vie, à mes yeux, à mes oreilles ; il n'avait rien séparé et distingué ; aussi fut-il heureux de se découvrir une cause raisonnable dans ces éloges donnés à la simplicité, au bon goût de l'artiste, il les attirait à lui par son pouvoir d'absorption, s'emparait d'eux comme l'optimisme d'un homme ivre des actions de son voisin dans lesquelles il trouve une raison d'attendrissement. « C'est vrai, me disais-je, quelle belle voix, quelle absence de cris, quels costumes simples, quelle intelligence d'avoir été choisir *Phèdre* ! Non, je n'ai pas été déçu. »

Le bœuf froid aux carottes fit son apparition, couché par le Michel-Ange de notre cuisine sur d'énormes cristaux de gelée pareils à des blocs de quartz transparent.

« Vous avez un chef de tout premier ordre, madame, dit M. de Norpois. Et ce n'est pas peu de chose. Moi qui ai eu à l'étranger à tenir un certain train de maison, je sais combien il est souvent difficile de trouver un parfait

maître queux. Ce sont de véritables agapes auxquelles vous nous avez conviés là. »

Et, en effet, Françoise, surexcitée^{a1} par l'ambition de réussir pour un invité de marque un dîner enfin semé de difficultés dignes d'elle, s'était donné une peine qu'elle ne prenait plus quand nous étions seuls et avait retrouvé sa manière incomparable de Combray.

« Voilà ce qu'on ne peut obtenir au cabaret, je dis dans les meilleurs : une daube de bœuf où la gelée ne sente pas la colle, et où le bœuf ait pris parfum des carottes, c'est admirable ! Permettez-moi d'y revenir, ajouta-t-il en faisant signe qu'il voulait encore de la gelée. Je serais curieux de juger votre Vatel maintenant sur un mets tout différent, j'en voudrais, par exemple, le trouver aux prises avec le bœuf Stroganof². »

M. de Norpois pour contribuer lui aussi à l'agrément du repas nous servit diverses histoires dont il régalaient fréquemment ses collègues de carrière, tantôt citant une période ridicule dite par un homme politique coutumier du fait et qui les faisait longues et pleines d'images incohérentes, tantôt telle formule lapidaire d'un diplomate plein d'atticisme. Mais, à vrai dire, le critérium qui distinguait pour lui ces deux ordres de phrases ne ressemblait en rien à celui que j'appliquais à la littérature. Bien des nuances m'échappaient ; les mots qu'il récitait en s'esclaffant ne me paraissaient pas très différents de ceux qu'il trouvait remarquables. Il appartenait au genre d'hommes qui pour les œuvres que j'aimais eût dit : « Alors, vous comprenez ? Moi, j'avoue que je ne comprends pas, je ne suis pas initié », mais j'aurais pu lui rendre la pareille, je ne saisisais pas l'esprit ou la sottise, l'éloquence ou l'enflure qu'il trouvait dans une réplique ou dans un discours et l'absence de toute raison perceptible pour quoi ceci était mal et ceci bien, faisait que cette sorte de littérature m'était plus mystérieuse, me semblait plus obscure qu'aucune. Je démêlai seulement que répéter ce que tout le monde pensait n'était pas en politique une marque d'infériorité mais de supériorité. Quand M. de Norpois se servait de certaines expressions qui traînaient dans les journaux et les prononçait^b avec force, on sentait qu'elles devenaient un acte par le seul fait qu'il les avait employées et un acte qui susciterait des commentaires.

Ma mère comptait beaucoup sur la salade d'ananas et de truffes. Mais l'ambassadeur^a après avoir exercé un instant sur le mets la pénétration de son regard d'observateur, la mangea en restant entouré de discrétion diplomatique et ne nous livra pas sa pensée. Ma mère insista pour qu'il en reprît, ce que fit M. de Norpois, mais en disant seulement au lieu du compliment qu'on espérait : « J'obéis, madame, puisque je vois que c'est là de votre part un véritable oukase¹. »

— Nous avons lu dans les "feuilles" que vous vous étiez entretenu^b longuement avec le roi Théodose, lui dit mon père.

— En effet, le roi qui a une rare mémoire des physionomies a eu la bonté de se souvenir en m'apercevant à l'orchestre que j'avais eu l'honneur de le voir pendant plusieurs jours à la cour de Bavière, quand il ne songeait pas à son trône oriental (vous savez qu'il y a été appelé par un congrès européen, et il a même fort hésité à l'accepter, jugeant cette souveraineté un peu inégale à sa race, la plus noble, héraldiquement parlant, de toute l'Europe). Un aide de camp^c est venu me dire d'aller saluer Sa Majesté, à l'ordre de qui je me suis naturellement empressé de déférer.

— Avez-vous été content des résultats de son séjour ?

— Enchanté ! Il était permis de concevoir quelque appréhension sur la façon dont un monarque encore si jeune se tirerait de ce pas difficile, surtout dans des conjonctures aussi délicates. Pour ma part je faisais pleine confiance au sens politique du souverain. Mais j'avoue que mes espérances ont été dépassées. Le toast qu'il a prononcé à l'Élysée, et qui, d'après des renseignements qui me viennent de source tout à fait autorisée, avait été composé par lui du premier mot jusqu'au dernier, était entièrement digne de l'intérêt qu'il a excité partout. C'est tout simplement un coup de maître ; un peu hardi je le veux bien, mais d'une audace qu'en somme l'événement a pleinement justifiée. Les traditions diplomatiques ont certainement du bon, mais dans l'espèce elles avaient fini par faire vivre son pays et le nôtre dans une atmosphère de renfermé qui n'était plus respirable. Eh bien ! une des manières de renouveler l'air, évidemment une de celles qu'on ne peut pas recommander mais que le roi Théodose pouvait se permettre, c'est de casser les vitres. Et il l'a fait

avec une belle humeur qui a ravi tout le monde, et aussi une justesse dans les termes où on a reconnu tout de suite la race de princes lettrés à laquelle il appartient par sa mère. Il est certain que quand il a parlé des "affinités" qui unissent son pays à la France, l'expression, pour peu usitée qu'elle puisse être dans le vocabulaire des chancelleries, était singulièrement heureuse. Vous voyez que la littérature ne nuit pas, même dans la diplomatie, même sur un trône, ajouta-t-il en s'adressant à moi¹. La chose^a était constatée depuis longtemps, je le veux bien, et les rapports entre les deux puissances étaient devenus excellents. Encore faut-il qu'elle fût dite. Le mot était attendu, il a été choisi à merveille, vous avez vu comme il a porté. Pour ma part j'y applaudis des deux mains².

— Votre ami, M. de Vaugoubert, qui préparait^b le rapprochement depuis des années, a dû être content.

— D'autant plus que Sa Majesté qui est assez coutumière du fait avait tenu à lui en faire la surprise. Cette surprise a été complète du reste pour tout le monde, à commencer par le ministre des Affaires étrangères, qui, à ce qu'on m'a dit, ne l'a pas trouvée à son goût. À quelqu'un qui lui en parlait, il aurait répondu très nettement, assez haut pour être entendu des personnes voisines : "Je n'ai été ni consulté, ni prévenu", indiquant clairement par là qu'il déclinait toute responsabilité dans l'événement. Il faut avouer que celui-ci a fait un beau tapage et je n'oserais pas affirmer, ajouta-t-il avec un sourire malicieux, que tels de mes collègues pour qui la loi suprême semble être celle du moindre effort, n'en ont pas été troublés dans leur quiétude. Quant à Vaugoubert, vous savez qu'il avait été fort attaqué pour sa politique de rapprochement avec la France, et il avait dû d'autant plus en souffrir que c'est un sensible, un cœur exquis. J'en puis d'autant mieux témoigner que bien qu'il soit mon cadet et de beaucoup, je l'ai fort pratiqué, nous sommes amis de longue date, et je le connais bien. D'ailleurs qui ne le connaîtrait ? c'est une âme de cristal. C'est même le seul défaut qu'on pourrait lui reprocher, il n'est pas nécessaire que le cœur d'un diplomate soit aussi transparent que le sien. Cela n'empêche pas qu'on parle de l'envoyer à Rome, ce qui est un bel avancement, mais un bien gros morceau. Entre nous, je crois que Vaugoubert, si dénué qu'il soit d'ambition, en serait fort content et ne demande nullement qu'on éloigne de lui ce calice. Il fera peut-être

merveille là-bas ; il est le candidat de la Consulta, et pour ma part, je le vois très bien, lui si artiste, dans le cadre du palais Farnèse et la galerie des Carraches. Il semble qu'au moins personne ne devrait pouvoir le haïr ; mais il y a autour du roi Théodose toute une camarilla plus ou moins inféodée à la Wilhelmstrasse¹ dont elle suit docilement les inspirations et qui a cherché de toutes façons à lui tailler des croupières. Vaugoubert n'a pas eu à faire face seulement aux intrigues de couloirs mais aux injures de folliculaires à gages qui plus tard, lâches comme l'est tout journaliste stipendié, ont été des premiers à demander l'*aman*, mais qui en attendant n'ont pas reculé à faire état, contre notre représentant, des ineptes accusations de gens sans aveu. Pendant plus d'un mois les ennemis de Vaugoubert ont dansé autour de lui la danse du scalp, dit M. de Norpois, en détachant avec force ce dernier mot. Mais un bon averti en vaut deux ; ces injures il les a repoussées du pied », ajouta-t-il plus énergiquement encore, et avec un regard si farouche que nous cessâmes un instant de manger. « Comme dit un beau proverbe arabe : " Les chiens aboient, la caravane passe. " » Après avoir jeté cette citation M. de Norpois s'arrêta pour nous regarder et juger de l'effet qu'elle avait produit sur nous. Il fut grand ; le proverbe nous était connu : il avait remplacé cette année-là chez les hommes de haute valeur cet autre : « Qui sème le vent récolte la tempête », lequel avait besoin de repos, n'étant pas infatigable et vivace comme : « Travailler pour le roi de Prusse ». Car la culture de ces gens éminents était une culture alternée, et généralement triennale. Certes les citations de ce genre, et desquelles M. de Norpois excellait à émailler ses articles de la *Revue*, n'étaient point nécessaires pour que ceux-ci parussent solides et bien informés. Même dépourvus de l'ornement qu'elles leur apportaient, il suffisait que M. de Norpois écrivît à point nommé — ce qu'il ne manquait pas de faire — : « Le Cabinet de Saint-James ne fut pas le dernier à sentir le péril » ou bien « L'émotion fut grande au Pont-aux-Chantres où l'on suivait d'un œil inquiet la politique égoïste mais habile de la monarchie bicéphale », ou « Un cri d'alarme partit de Montecitorio » ou encore « Cet éternel double jeu qui est bien dans la manière du Ballplatz² ». À ces expressions le lecteur profane avait aussitôt reconnu et salué le diplomate de carrière. Mais

ce qui avait fait dire qu'il était plus que cela, qu'il possédait une culture supérieure, cela avait été l'emploi raisonné de citations dont le modèle achevé restait alors : « Faites-moi de bonne politique et je vous ferai de bonnes finances, comme avait coutume de dire le baron Louis¹. » (On n'avait pas encore importé d'Orient : « La victoire est à celui des deux adversaires qui sait souffrir un quart d'heure de plus que l'autre comme disent les Japonais. ») Cette réputation de grand lettré, jointe à un véritable génie d'intrigue caché sous le masque de l'indifférence, avait fait entrer M. de Norpois à l'Académie des sciences morales. Et quelques personnes pensèrent même qu'il ne serait pas déplacé à l'Académie française, le jour où voulant indiquer que c'est en resserrant l'alliance russe que nous pourrions arriver à une entente avec l'Angleterre, il n'hésita pas à écrire : « Qu'on le sache bien au quai d'Orsay, qu'on l'enseigne désormais dans tous les manuels de géographie qui se montrent incomplets à cet égard, qu'on refuse impitoyablement au baccalauréat tout candidat qui ne saura pas le dire : Si tous les chemins mènent à Rome, en revanche la route qui va de Paris à Londres passe nécessairement par Pétersbourg². »

« Somme toute, continua M. de Norpois en s'adressant à mon père, Vaugoubert s'est taillé là un beau succès et qui dépasse même celui qu'il avait escompté. Il s'attendait en effet à un toast correct (ce qui après les nuages des dernières années était déjà fort beau) mais à rien de plus. Plusieurs personnes³ qui étaient au nombre des assistants m'ont assuré qu'on ne peut pas en lisant ce toast se rendre compte de l'effet qu'il a produit, prononcé et détaillé à merveille par le roi qui est maître en l'art de dire et qui soulignait au passage toutes les intentions, toutes les finesses. Je me suis laissé raconter à ce propos un fait assez piquant et qui met en relief une fois de plus chez le roi Théodose cette bonne grâce juvénile qui lui gagne si bien les cœurs. On m'a affirmé que précisément à ce mot d'"affinités" qui était en somme la grosse innovation du discours, et qui défraiera encore longtemps, vous verrez, les commentaires des chancelleries, Sa Majesté, prévoyant la joie de notre ambassadeur, qui allait trouver là le juste couronnement de ses efforts, de son rêve pourrait-on dire et, somme toute, son bâton de maréchal, se tourna à demi vers Vaugoubert et fixant sur lui ce regard si prenant des

Oettingen¹, détacha ce mot si bien choisi d'“affinités”, ce mot qui était une véritable trouvaille, sur un ton qui faisait savoir à tous qu'il était employé à bon escient et en pleine connaissance de cause. Il paraît que Vaugoubert avait peine à maîtriser son émotion et dans une certaine mesure, j'avoue que je le comprends. Une personne digne de toute créance m'a même confié que le roi se serait approché de Vaugoubert après le dîner, quand Sa Majesté a tenu cercle, et lui aurait dit à mi-voix : “Êtes-vous content de votre élève, mon cher marquis ?” Il est certain^a, conclut M. de Norpois, qu'un pareil toast a plus fait que vingt ans de négociations pour resserrer entre les deux pays leurs “affinités”, selon la pittoresque^b expression de Théodose II². Ce n'est qu'un mot, si vous voulez, mais voyez quelle fortune il a fait, comme toute la presse européenne le répète, quel intérêt il éveille, quel son nouveau il a rendu. Il est d'ailleurs bien dans la manière du souverain. Je n'irai pas jusqu'à vous dire qu'il trouve tous les jours de purs diamants comme celui-là. Mais il est bien rare que dans ses discours étudiés, mieux encore, dans le primesaut de la conversation il ne donne pas son signalement — j'allais dire il n'appose pas sa signature — par quelque mot à l'emporte-pièce. Je suis d'autant^c moins suspect de partialité en la matière que je suis ennemi de toute innovation en ce genre. Dix-neuf fois sur vingt elles sont dangereuses.

— Oui, j'ai pensé que le récent télégramme de l'empereur d'Allemagne n'a pas dû être de votre goût », dit mon père.

M. de Norpois leva les yeux au ciel d'un air de dire : Ah ! celui-là ! « D'abord, c'est un acte d'ingratitude. C'est plus qu'un crime, c'est une faute³ et d'une sottise que je qualifierai de pyramidale ! Au reste si personne n'y met le holà, l'homme qui a chassé Bismarck⁴ est bien capable de répudier peu à peu toute la politique bismarckienne, alors c'est le saut dans l'inconnu.

— Et mon mari^d m'a dit, monsieur, que vous l'entraînez peut-être un de ces étés en Espagne, j'en suis ravie pour lui.

— Mais oui, c'est un projet tout à fait attrayant dont je me réjouis. J'aimerais beaucoup faire avec vous ce voyage, mon cher. Et vous, madame, avez-vous déjà songé à l'emploi des vacances ?

— J'irai peut-être avec mon fils à Balbec, je ne sais^a.

— Ah ! Balbec est agréable, j'ai passé par là il y a quelques années. On commence à y construire des villas fort coquettes : je crois que l'endroit vous plaira. Mais puis-je vous demander ce qui vous a fait choisir Balbec ?

— Mon fils a le grand désir de voir certaines églises du pays, surtout celle de Balbec. Je craignais un peu pour sa santé les fatigues du voyage et surtout du séjour. Mais j'ai appris qu'on vient de construire un excellent hôtel qui lui permettra de vivre dans les conditions de confort requises par son état.

— Ah ! il faudra que je donne ce renseignement à certaine personne qui n'est pas femme à en faire fi¹.

— L'église de Balbec est admirable^b, n'est-ce pas, monsieur ? » demandai-je, surmontant la tristesse d'avoir appris qu'un des attraits de Balbec résidait dans ses coquettes villas.

« Non, elle n'est^c pas mal, mais enfin elle ne peut soutenir la comparaison avec ces véritables bijoux ciselés que sont les cathédrales de Reims, de Chartres et à mon goût, la perle de toutes, la Sainte-Chapelle de Paris.

— Mais l'église de Balbec est en partie romane ?

— En effet, elle est du style roman, qui est déjà par lui-même extrêmement froid² et ne laisse en rien présager l'élégance, la fantaisie des architectes gothiques qui fouillent la pierre comme de la dentelle. L'église de Balbec mérite une visite si on est dans le pays, elle est assez curieuse ; si un jour de pluie vous ne savez que faire, vous pourrez entrer là, vous verrez le tombeau de Tourville³.

— Est-ce que vous étiez hier au banquet des Affaires étrangères ? je n'ai pas pu y aller, dit mon père.

— Non, répondit M. de Norpois avec un sourire, j'avoue que je l'ai délaissé pour une soirée assez différente. J'ai dîné chez une femme dont vous avez peut-être entendu parler, la belle madame Swann. »

Ma mère réprima un frémissement, car d'une sensibilité plus prompte que mon père, elle s'alarmait pour lui de ce qui ne devait le contrarier qu'un instant après. Les désagréments qui lui arrivaient étaient perçus d'abord par elle comme ces mauvaises nouvelles de France qui sont connues plus tôt à l'étranger que chez nous. Mais curieuse^d de savoir quel genre de personnes les Swann pouvaient

recevoir, elle s'enquit auprès de M. de Norpois de celles qu'il y avait rencontrées.

« Mon Dieu... c'est une maison où il me semble que vont surtout... des messieurs. Il y avait quelques hommes mariés, mais leurs femmes étaient souffrantes ce soir-là et n'étaient pas venues », répondit l'ambassadeur avec une finesse voilée de bonhomie et en jetant autour de lui des regards dont la douceur et la discrétion faisaient mine de tempérer et exagéraient habilement la malice.

« Je dois dire^a, ajouta-t-il, pour être tout à fait juste, qu'il y va cependant des femmes, mais... appartenant plutôt..., comment dirais-je, au monde républicain qu'à la société de Swann (il prononçait Svann). Qui sait ? Ce sera peut-être un jour un salon politique ou littéraire. Du reste, il semble qu'ils soient contents comme cela. Je trouve que Swann le montre même un peu trop. Il nommait les gens chez qui lui et sa femme étaient invités pour la semaine suivante et de l'intimité desquels il n'y a pourtant pas lieu de s'enorgueillir avec un manque de réserve et de goût, presque de tact, qui m'a étonné chez un homme aussi fin. Il répétait : " Nous n'avons pas un soir de libre ", comme si ç'avait été une gloire, et en véritable parvenu, qu'il n'est pas cependant. Car Swann avait beaucoup d'amis et même d'amies, et sans trop^b m'avancer, ni vouloir commettre d'indiscrétion, je crois pouvoir dire que non pas toutes, ni même le plus grand nombre, mais l'une au moins et qui est une fort grande dame, ne se serait peut-être pas montrée entièrement réfractaire à l'idée d'entrer en relations avec Mme Swann, auquel cas, vraisemblablement, plus d'un mouton de Panurge aurait suivi¹. Mais il semble^c qu'il n'y ait eu de la part de Swann aucune démarche esquissée en ce sens. Comment ? encore un pudding à la Nesselrode ! Ce ne sera pas de trop de la cure de Carlsbad pour me remettre d'un pareil festin de Lucullus. Peut-être Swann a-t-il senti qu'il y aurait trop de résistances à vaincre. Le mariage, cela est certain, n'a pas plu. On a parlé de la fortune de la femme, ce qui est une grosse bourde. Mais, enfin, tout cela n'a pas paru agréable. Et puis Swann a une tante excessivement riche et admirablement posée, femme d'un homme qui, financièrement parlant, est une puissance. Et non seulement elle a refusé de recevoir Mme Swann, mais elle a mené une campagne en règle pour que ses amies et connaissances en fissent autant. Je

n'entends pas par là qu'aucun Parisien de bonne compagnie ait manqué de respect à Mme Swann... Non ! cent fois non ! le mari étant d'ailleurs^a homme à relever le gant. En tous cas, il y a une chose curieuse, c'est de voir^b combien Swann, qui connaît tant de monde et du plus choisi, montre d'empressement auprès d'une société dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est fort mêlée. Moi qui l'ai connu jadis, j'avoue que j'éprouvais autant de surprise que d'amusement à voir un homme aussi bien élevé, aussi à la mode dans les coteries les plus triées, remercier^c avec effusion le directeur du Cabinet du ministre des Postes d'être venu chez eux et lui demander si Mme Swann pourrait *se permettre* d'aller voir sa femme. Il doit pourtant se trouver dépaycé ; évidemment ce n'est plus le même monde. Mais je ne crois pas cependant que Swann soit malheureux. Il y a eu, il est vrai, dans les années qui précédèrent le mariage d'assez vilaines manœuvres de chantage de la part de la femme ; elle privait Swann de sa fille chaque fois qu'il lui refusait quelque chose. Le pauvre Swann, aussi naïf qu'il est pourtant raffiné, croyait chaque fois que l'enlèvement de sa fille était une coïncidence et ne voulait pas voir la réalité. Elle lui faisait d'ailleurs des scènes si continuelles qu'on pensait que le jour où elle serait arrivée à ses fins et se serait fait épouser, rien ne la retiendrait plus et que leur vie serait un enfer. Hé bien ! c'est le contraire qui est arrivé. On plaisante beaucoup la manière dont Swann parle de sa femme, on en fait même des gorges chaudes. On ne demandait certes pas que, plus ou moins conscient d'être... (vous savez le mot de Molière), il allât le proclamer *urbi et orbi* ; n'empêche qu'on le trouve exagéré quand il dit que sa femme est une excellente épouse. Or, ce n'est pas aussi faux qu'on le croit. À sa manière qui n'est pas celle que tous les maris préféreraient, mais enfin, entre nous, il me semble difficile que Swann qui la connaissait depuis longtemps et est loin d'être un maître sot, ne sût pas à quoi s'en tenir, il est indéniable qu'elle semble avoir de l'affection pour lui. Je ne dis pas qu'elle ne soit pas volage et Swann lui-même ne se fait pas faute de l'être, à en croire les bonnes langues qui, vous pouvez le penser, vont leur train. Mais elle lui est reconnaissante de ce qu'il a fait pour elle, et, contrairement aux craintes éprouvées par tout le monde, elle paraît devenue d'une douceur d'ange. » Ce

changement n'était peut-être pas aussi extraordinaire que le trouvait M. de Norpois. Odette n'avait pas cru que Swann finirait par l'épouser ; chaque fois qu'elle lui annonçait tendancieusement qu'un homme comme il faut venait de se marier avec sa maîtresse, elle lui avait vu garder un silence glacial et tout au plus, si elle l'interpellait directement en lui demandant : « Alors, tu ne trouves pas que c'est très bien, que c'est bien beau ce qu'il a fait là pour une femme qui lui a consacré sa jeunesse ? », répondre sèchement : « Mais je ne te dis pas que ce soit mal, chacun agit à sa guise. » Elle n'était même pas loin de croire que, comme il le lui disait dans des moments de colère, il l'abandonnerait tout à fait, car elle avait depuis peu entendu dire par une femme sculpteur : « On peut s'attendre à tout de la part des hommes, ils sont si mufles », et frappée par la profondeur de cette maxime pessimiste, elle se l'était appropriée, elle la répétait à tout bout de champ d'un air découragé qui semblait dire : « Après tout, il n'y aurait rien d'impossible, c'est bien ma chance. » Et, par suite, toute vertu avait été enlevée à la maxime optimiste qui avait jusque-là guidé Odette dans la vie : « On peut tout faire aux hommes qui vous aiment, ils sont si idiots », et qui s'exprimait dans son visage par le même clignement d'yeux qui eût pu accompagner des mots tels que : « Ayez pas peur, il ne cassera rien. » En attendant, Odette souffrait de ce que telle de ses amies, épousée par un homme qui était resté moins longtemps avec elle, qu'elle-même avec Swann, et n'avait pas, elle, d'enfant, relativement considérée maintenant, invitée aux bals de l'Élysée, devait penser de la conduite de Swann. Un consultant plus profond que ne l'était M. de Norpois eût sans doute pu diagnostiquer que c'était ce sentiment d'humiliation et de honte qui avait aigri Odette, que le caractère infernal qu'elle montrait ne lui était pas essentiel, n'était pas un mal sans remède, et eût aisément prédit ce qui était arrivé, à savoir qu'un régime nouveau, le régime matrimonial, ferait cesser avec une rapidité presque magique ces accidents pénibles, quotidiens, mais nullement organiques. Presque tout le monde s'étonna de ce mariage, et cela même est étonnant. Sans doute peu de personnes comprennent le caractère purement subjectif du phénomène qu'est l'amour, et la sorte de création que c'est d'une personne supplémentaire, distincte de celle qui porte le

même nom dans le monde, et dont la plupart des éléments sont tirés de nous-mêmes. Aussi y a-t-il peu de gens qui puissent trouver naturelles les proportions énormes que finit par prendre pour nous un être qui n'est pas le même que celui qu'ils voient. Pourtant il semble qu'en ce qui concerne Odette on aurait pu se rendre compte que si, certes, elle n'avait jamais entièrement compris l'intelligence de Swann, du moins savait-elle les titres, tout le détail de ses travaux, au point que le nom de Ver Meer lui était aussi familier que celui de son couturier ; de Swann, elle connaissait à fond ces traits du caractère que le reste du monde ignore ou ridiculise et dont seule une maîtresse, une sœur, possèdent l'image ressemblante et aimée ; et nous tenons tellement à eux, même à ceux que nous voudrions le plus corriger, que c'est parce qu'une femme finit par en prendre une habitude indulgente et amicalement railleuse, pareille à l'habitude que nous en avons nous-mêmes, et qu'en ont nos parents, que les vieilles liaisons ont quelque chose de la douceur et de la force des affections de famille. Les liens qui nous unissent à un être se trouvent sanctifiés quand il se place au même point de vue que nous pour juger une de nos tares. Et parmi ces traits particuliers, il y en avait aussi qui appartenaient autant à l'intelligence de Swann qu'à son caractère, et que pourtant, en raison de la racine qu'ils avaient malgré tout en celui-ci, Odette avait plus facilement discernés. Elle se plaignait que quand Swann faisait métier d'écrivain, quand il publiait des études, on ne reconnût pas ces traits-là autant que dans ses lettres ou dans sa conversation où ils abondaient. Elle lui conseillait de leur faire la part plus grande. Elle l'aurait voulu parce que c'était ceux qu'elle préférait en lui, mais comme elle les préférait parce qu'ils étaient plus à lui, elle n'avait peut-être pas tort de souhaiter qu'on les retrouvât dans ce qu'il écrivait. Peut-être aussi pensait-elle que des ouvrages plus vivants, en lui procurant enfin à lui le succès, lui eussent permis à elle de se faire ce que chez les Verdurin elle avait appris à mettre au-dessus de tout : un salon¹.

Parmi les gens qui trouvaient ce genre de mariage ridicule, gens qui pour eux-mêmes se demandaient : « Que pensera M. de Guermantes, que dira Bréauté, quand j'épouserai Mlle de Montmorency ? », parmi les gens

ayant cette sorte d'idéal social, aurait figuré, vingt ans plus tôt, Swann lui-même, Swann qui s'était donné du mal pour être reçu au Jockey et avait compté dans ce temps-là faire un éclatant mariage qui eût achevé en consolidant sa situation de faire de lui un des hommes les plus en vue de Paris. Seulement, les images que représente un tel mariage à l'intéressé ont, comme toutes les images, pour ne pas dépérir et s'effacer complètement, besoin d'être alimentées du dehors. Votre rêve le plus ardent est d'humilier l'homme qui vous a offensé. Mais si vous n'entendez plus jamais parler de lui, ayant changé de pays, votre ennemi finira par ne plus avoir pour vous aucune importance. Si on a perdu de vue pendant vingt ans toutes les personnes à cause desquelles on aurait aimé entrer au Jockey ou à l'Institut, la perspective d'être membre de l'un ou de l'autre de ces groupements ne tentera nullement. Or, tout autant qu'une retraite, qu'une maladie, qu'une conversion religieuse, une liaison prolongée substitue d'autres images aux anciennes. Il n'y eut pas de la part de Swann, quand il épousa Odette, renoncement aux ambitions mondaines car de ces ambitions-là depuis longtemps Odette l'avait, au sens spirituel du mot, détaché. D'ailleurs ne l'eût-il pas été qu'il n'en aurait eu que plus de mérite. C'est parce qu'ils impliquent le sacrifice d'une situation plus ou moins flatteuse à une douceur purement intime, que généralement les mariages infamants sont les plus estimables de tous (on ne peut en effet entendre par mariage infamant un mariage d'argent, n'y ayant point d'exemple d'un ménage où la femme ou bien le mari se soient vendus et qu'on n'ait fini par recevoir, ne fût-ce que par tradition et sur la foi de tant d'exemples et pour ne pas avoir deux poids et deux mesures). Peut-être, d'autre part, en artiste, sinon en corrompu, Swann eût-il en tout cas éprouvé une certaine volupté à accoupler à lui, dans un de ces croisements d'espèces comme en pratiquent les *mendélistes* ou comme en raconte la mythologie, un être de race différente, archiduchesse ou cocotte, à contracter une alliance royale ou à faire une mésalliance. Il n'y avait eu dans le monde qu'une seule personne dont il se fût préoccupé, chaque fois qu'il avait pensé à son mariage possible avec Odette, c'était, et non par snobisme, la duchesse de Guermantes. De celle-là, au contraire, Odette se souciait peu, pensant seulement aux personnes

situées immédiatement au-dessus d'elle-même plutôt que dans un aussi vague empyrée. Mais quand Swann dans ses heures de rêverie voyait Odette devenue sa femme, il se représentait invariablement le moment où il l'amènerait, elle et surtout sa fille, chez la princesse des Laumes, devenue bientôt duchesse de Guermantes par la mort de son beau-père. Il ne désirait pas les présenter ailleurs, mais il s'attendrissait quand il inventait, en énonçant les mots eux-mêmes, tout ce que la duchesse dirait de lui à Odette, et Odette à Mme de Guermantes, la tendresse que celle-ci témoignerait à Gilberte, la gâtant, le rendant fier de sa fille. Il se jouait à lui-même la scène de la présentation avec la même précision dans le détail imaginaire qu'ont les gens qui examinent comment ils emploieraient, s'ils le gagnaient, un lot dont ils fixent arbitrairement le chiffre. Dans la mesure où une image qui accompagne une de nos résolutions la motive, on peut dire que si Swann épousa Odette, ce fut pour la présenter elle et Gilberte, sans qu'il y eût personne là, au besoin sans que personne le sût jamais, à la duchesse de Guermantes. On verra comment cette seule ambition mondaine qu'il avait souhaitée pour sa femme et sa fille fut justement celle dont la réalisation se trouva lui être interdite et par un veto si absolu que Swann mourut sans supposer que la duchesse pourrait jamais les connaître. On verra aussi qu'au contraire la duchesse de Guermantes se lia avec Odette et Gilberte après la mort de Swann. Et peut-être eût-il été sage — pour autant qu'il pouvait attacher de l'importance à si peu de chose — en ne se faisant pas une idée trop sombre de l'avenir, à cet égard, et en réservant que la réunion souhaitée pourrait bien avoir lieu quand il ne serait plus là pour en jouir. Le travail de causalité qui finit par produire à peu près tous les effets possibles, et par conséquent aussi ceux qu'on avait cru l'être le moins, ce travail est parfois lent, rendu un peu plus lent encore par notre désir — qui, en cherchant à l'accélérer, l'entrave —, par notre existence même et n'aboutit que quand nous avons cessé de désirer, et quelquefois de vivre. Swann ne le savait-il pas par sa propre expérience, et n'était-ce pas déjà, dans sa vie — comme une préfiguration de ce qui devait arriver après sa mort — un bonheur après décès que ce mariage avec cette Odette qu'il avait passionnément aimée — si elle ne lui avait pas plu au premier abord — et

qu'il avait épousée quand il ne l'aimait plus, quand l'être qui, en Swann, avait tant souhaité et tant désespéré de vivre toute sa vie avec Odette, quand cet être-là était mort ?

Je me mis à parler du comte de Paris, à demander s'il n'était pas ami de Swann, car je craignais que la conversation se détournât de celui-ci. « Oui, en effet^{a1} », répondit M. de Norpois en se tournant vers moi et en fixant sur ma modeste personne le regard bleu où flottaient, comme dans leur élément vital, ses grandes facultés de^b travail et son esprit d'assimilation. « Et, mon Dieu, ajouta-t-il en s'adressant de nouveau à mon père, je ne crois pas franchir les bornes du respect dont je fais profession pour le Prince (sans cependant entretenir avec lui des relations personnelles que rendrait difficiles ma situation, si peu officielle qu'elle soit) en vous citant ce fait assez piquant que, pas plus tard qu'il y a quatre ans, dans une petite gare de chemins de fer d'un des pays de l'Europe Centrale, le Prince eut l'occasion d'apercevoir Mme Swann. Certes, aucun de ses familiers ne s'est permis de demander à Monseigneur comment il l'avait trouvée. Cela n'eût pas été séant. Mais quand par hasard la conversation amenait son nom, à de certains signes, imperceptibles si l'on veut, mais qui ne trompent pas, le Prince semblait donner assez volontiers à entendre que son impression était en somme loin d'avoir été défavorable.

— Mais il n'y aurait pas eu possibilité de la présenter au comte de Paris ? demanda mon père.

— Eh bien ! on ne sait pas ; avec les princes on ne sait jamais, répondit M. de Norpois ; les plus glorieux, ceux qui savent le plus se faire rendre ce qu'on leur doit, sont aussi quelquefois ceux qui s'embarrassent le moins des décrets de l'opinion publique, même les plus justifiés, pour peu qu'il s'agisse de récompenser certains attachements. Or, il est certain que le comte de Paris a toujours agréé avec beaucoup de bienveillance le dévouement de Swann qui est, d'ailleurs, un garçon d'esprit s'il en fut.

— Et votre impression^d à vous, quelle a-t-elle été, monsieur l'ambassadeur ? » demanda ma mère par politesse et par curiosité.

Avec une énergie de vieux connaisseur qui tranchait sur la modération habituelle de ses propos :

« Tout à fait excellente ! » répondit M. de Norpois.

Et sachant que l'aveu d'une forte sensation produite par une femme rentre, à condition qu'on le fasse avec enjouement, dans une certaine forme particulièrement appréciée de l'esprit de conversation, il éclata d'un petit rire qui se prolongea pendant quelques instants, humectant les yeux bleus du vieux diplomate et faisant vibrer les ailes de son nez nervurées de fibrilles rouges.

« Elle est tout à fait charmante !

— Est-ce qu'un écrivain du nom de Bergotte était à ce dîner, monsieur ? » demandai-je timidement pour tâcher de retenir la conversation sur le sujet des Swann.

« Oui, Bergotte était là », répondit M. de Norpois, inclinant la tête de mon côté avec courtoisie, comme si dans son désir d'être aimable avec mon père, il attachait à tout ce qui tenait à lui une véritable importance et même aux questions d'un garçon de mon âge qui n'était pas habitué à se voir montrer tant de politesse par des personnes du sien. « Est-ce que vous le connaissez ? » ajouta-t-il en fixant sur moi ce regard clair dont Bismarck admirait la pénétration.

« Mon fils ne le connaît pas mais l'admire beaucoup, dit ma mère.

— Mon Dieu, dit M. de Norpois (qui m'inspira sur ma propre intelligence des doutes plus graves que ceux^a qui me déchiraient d'habitude, quand je vis que ce que je mettais mille et mille fois au-dessus de moi-même, ce que je trouvais de plus élevé au monde, était pour lui tout en bas de l'échelle de ses admirations), je ne partage pas cette manière de voir. Bergotte est ce que j'appelle un joueur de flûte ; il faut reconnaître du reste qu'il en joue agréablement quoique avec bien du maniérisme, de l'afféterie¹. Mais enfin ce n'est que cela, et cela n'est pas grand-chose. Jamais on ne trouve dans ses ouvrages sans muscles ce qu'on pourrait nommer la charpente. Pas d'action — ou si peu — mais surtout pas de portée. Ses livres pèchent par la base ou plutôt il n'y a pas de base du tout. Dans un temps^b comme le nôtre où la complexité croissante de la vie laisse à peine le temps de lire, où la carte de l'Europe a subi des remaniements profonds et est à la veille d'en subir de plus grands encore peut-être, où tant de problèmes menaçants et nouveaux se posent partout, vous m'accorderez qu'on a le droit de demander à un écrivain d'être autre chose qu'un bel esprit qui nous

fait oublier^a dans des discussions oiseuses et byzantines sur des mérites de pure forme, que nous pouvons être envahis d'un instant à l'autre par un double flot de Barbares, ceux du dehors et ceux du dedans. Je sais que c'est blasphémer contre la Sacro-Sainte École de ce que ces messieurs appellent l'Art pour l'Art, mais à notre époque^b il y a des tâches plus urgentes que d'agencer des mots d'une façon harmonieuse. Celle de Bergotte est parfois assez séduisante, je n'en disconviens pas, mais au total tout cela est bien mièvre, bien mince, et bien peu viril¹. Je comprends mieux maintenant, en me reportant à votre admiration tout à fait exagérée pour Bergotte, les quelques lignes que vous m'avez montrées tout à l'heure et sur lesquelles j'aurais mauvaise grâce à ne pas passer l'éponge, puisque vous avez dit vous-même en toute simplicité, que ce n'était qu'un griffonnage d'enfant (je l'avais dit, en effet, mais je n'en pensais pas un mot). À tout péché miséricorde et surtout aux péchés de jeunesse. Après tout, d'autres que vous en ont de pareils sur la conscience, et vous n'êtes pas le seul qui se soit cru poète à son heure². Mais on voit dans ce que vous m'avez montré la mauvaise influence de Bergotte. Évidemment, je ne vous étonnerai pas en vous disant qu'il n'y avait là aucune de ses qualités, puisqu'il est passé maître dans l'art tout superficiel du reste, d'un certain style dont à votre âge vous ne pouvez posséder même le rudiment. Mais c'est déjà le même défaut, ce contresens d'aligner des mots bien sonores en ne se souciant qu'ensuite du fond. C'est mettre la charrue avant les bœufs. Même dans les livres de Bergotte, toutes ces chinoiseries de forme, toutes ces subtilités de mandarin³ déliquescent me semblent bien vaines. Pour quelques feux d'artifice agréablement tirés par un écrivain, on crie tout de suite au chef-d'œuvre. Les chefs-d'œuvre ne sont pas si fréquents que cela ! Bergotte n'a pas à son actif, dans son bagage si je puis dire, un roman d'une envolée un peu haute, un de ces livres qu'on place dans le bon coin de sa bibliothèque. Je n'en vois pas un seul dans son œuvre. Il n'empêche que chez lui l'œuvre est infiniment supérieure à l'auteur. Ah ! voilà quelqu'un qui donne raison à l'homme d'esprit qui prétendait qu'on ne doit connaître les écrivains que par leurs livres⁴. Impossible de voir un individu qui réponde moins aux siens, plus prétentieux, plus solennel, moins homme de bonne

compagnie. Vulgaire par moments, parlant à d'autres comme un livre, et même pas comme un livre de lui, mais comme un livre ennuyeux, ce qu'au moins ne sont pas les siens, tel est ce Bergotte. C'est un esprit des plus confus, alambiqué, ce que nos pères appelaient un diseur de phébus et qui rend encore plus déplaisantes, par sa façon de les énoncer, les choses qu'il dit. Je ne sais si c'est Loménie ou Sainte-Beuve qui raconte que Vigny rebutait par le même travers¹. Mais Bergotte n'a jamais écrit *Cinq-Mars*, ni *Le Cachet rouge*, où certaines pages sont de véritables morceaux d'anthologie². »

Atterré par ce que M. de Norpois venait de me dire du fragment que je lui avais soumis, songeant d'autre part aux difficultés que j'éprouvais quand je voulais écrire un essai^a ou seulement me livrer à des réflexions sérieuses, je sentis une fois de plus ma nullité intellectuelle^b et que je n'étais pas né pour la littérature. Sans doute autrefois à Combray, certaines impressions fort humbles, ou une lecture de Bergotte, m'avaient mis dans un état de rêverie qui m'avait paru avoir une grande valeur. Mais cet état, mon poème en prose le reflétait ; nul doute que M. de Norpois n'en eût saisi et percé à jour tout de suite ce que j'y trouvais de beau seulement par un mirage entièrement trompeur, puisque l'ambassadeur n'en était pas dupe. Il venait de m'apprendre au contraire quelle place infime était la mienne (quand j'étais jugé du dehors, objectivement, par le connaisseur le mieux disposé et le plus intelligent). Je me sentais consterné, réduit ; et mon esprit comme un fluide qui n'a de dimensions que celles du vase qu'on lui fournit, de même qu'il s'était dilaté jadis à remplir les capacités immenses du génie, contracté maintenant, tenait tout entier dans la médiocrité étroite où M. de Norpois l'avait soudain enfermé et restreint.

« Notre mise en présence^c, à Bergotte et à moi, ajouta-t-il en se tournant vers mon père, ne laissait pas que d'être assez épineuse (ce qui après tout est aussi une manière d'être piquante). Bergotte, voilà quelques années de cela, fit un voyage à Vienne, pendant que j'y étais ambassadeur ; il me fut présenté par la princesse de Metternich³, vint s'inscrire et désirait être invité. Or, étant à l'étranger représentant de la France, à qui en somme il fait honneur par ses écrits, dans une certaine mesure, disons, pour être exacts, dans une mesure bien faible,

j'aurais passé sur la triste opinion que j'ai de sa vie privée. Mais il ne voyageait pas seul et bien plus il prétendait ne pas être invité sans sa compagne. Je crois ne pas être plus pudibond qu'un autre et étant célibataire, je pouvais peut-être ouvrir un peu plus largement les portes de l'Ambassade que si j'eusse été marié et père de famille. Néanmoins, j'avoue qu'il y a un degré d'ignominie dont je ne saurais m'accommoder, et qui est rendu plus écoeurant encore par le ton plus que moral, tranchons le mot, moralisateur, que prend^a Bergotte dans ses livres où on ne voit qu'analyses perpétuelles et d'ailleurs entre nous un peu languissantes, de scrupules douloureux, de remords maladifs, et, pour de simples peccadilles, de véritables prêchi-prêcha (on sait ce qu'en vaut l'aune) alors qu'il montre tant d'inconscience et de cynisme dans sa vie privée. Bref^b, j'éladai la réponse, la princesse revint à la charge, mais sans plus de succès. De sorte que je ne suppose pas que je doive être très en odeur de sainteté auprès du personnage, et je ne sais pas jusqu'à quel point il a apprécié l'attention de Swann de l'inviter en même temps que moi. À moins que ce ne soit lui qui l'ait demandé. On ne peut pas savoir, car au fond c'est un malade. C'est même sa seule excuse.

— Et est-ce que la fille de Mme Swann était à ce dîner ? » demandai-je à M. de Norpois, profitant pour faire cette question d'un moment où, comme on passait au salon, je pouvais dissimuler plus facilement mon émotion que je n'aurais fait à table, immobile et en pleine lumière.

M. de Norpois parut chercher un instant à se souvenir :
« Oui, une jeune personne de quatorze à quinze ans ? En effet, je me souviens qu'elle m'a été présentée avant le dîner comme la fille de notre amphitryon. Je vous dirai que je l'ai peu vue, elle est allée se coucher de bonne heure. Ou elle allait chez des amies, je ne me rappelle pas bien. Mais je vois^c que vous êtes fort au courant de la maison Swann.

— Je joue avec Mlle Swann aux Champs-Élysées, elle est délicieuse.

— Ah ! voilà ! voilà ! Mais à moi, en effet, elle m'a paru charmante. Je vous avoue pourtant que je ne crois pas qu'elle approchera jamais de sa mère, si je peux dire cela sans blesser en vous un sentiment trop vif.

— Je préfère la figure de Mlle Swann, mais j'admire aussi énormément sa mère, je vais me promener au Bois rien que dans l'espoir de la voir passer.

— Ah ! mais je vais leur dire cela, elles seront très flattées. »

Pendant qu'il disait ces mots, M. de Norpois était, pour quelques secondes encore, dans la situation de toutes les personnes qui, m'entendant parler de Swann comme d'un homme intelligent, de ses parents comme d'agents de change honorables, de sa maison comme d'une belle maison, croyaient que je parlerais aussi volontiers d'un autre homme aussi intelligent, d'autres agents de change aussi honorables, d'une autre maison aussi belle ; c'est le moment où un homme sain d'esprit qui cause avec un fou ne s'est pas encore aperçu que c'est un fou. M. de Norpois savait qu'il n'y a rien que de naturel dans le plaisir de regarder les jolies femmes, qu'il est de bonne compagnie, dès que quelqu'un nous parle avec chaleur de l'une d'elles, de faire semblant de croire qu'il en est amoureux, de l'en plaisanter et de lui promettre de seconder ses desseins. Mais en disant qu'il parlerait de moi à Gilberte et à sa mère (ce qui me permettrait, comme une divinité de l'Olympe qui a pris la fluidité d'un souffle ou plutôt l'aspect du vieillard dont Minerve emprunte les traits¹, de pénétrer^a moi-même, invisible, dans le salon de Mme Swann, d'attirer son attention, d'occuper sa pensée, d'exciter sa reconnaissance pour mon admiration, de lui apparaître comme l'ami d'un homme important, de lui sembler^b à l'avenir digne d'être invité par elle et d'entrer dans l'intimité de sa famille), cet homme important qui allait user en ma faveur du grand prestige qu'il devait avoir aux yeux de Mme Swann, m'inspira subitement une tendresse si grande que j'eus peine à me retenir de ne pas embrasser ses douces mains blanches et fripées, qui avaient l'air d'être restées trop longtemps dans l'eau. J'en ébauchai presque le geste que je me crus seul à avoir remarqué. Il est difficile en effet à chacun de nous de calculer exactement à quelle échelle ses paroles ou ses mouvements apparaissent à autrui ; par peur de nous exagérer notre importance et en grandissant dans des proportions énormes le champ sur lequel sont obligés de s'étendre ~~les~~ souvenirs des autres au cours de leur vie, nous nous imaginons que les parties accessoires de notre

discours, de nos attitudes^a, pénètrent à peine dans la conscience, à plus forte raison ne demeurent pas dans la mémoire de ceux avec qui nous causons. C'est d'ailleurs à une supposition de ce genre qu'obéissent les criminels quand ils retouchent après coup un mot qu'ils ont dit et duquel ils pensent qu'on ne pourra confronter cette variante à aucune autre version. Mais il est bien possible que, même en ce qui concerne la vie millénaire de l'humanité, la philosophie du feuilletoniste selon laquelle tout est promis à l'oubli soit moins vraie qu'une philosophie contraire qui prédirait la conservation de toutes choses. Dans le même journal où le moraliste du « Premier Paris^c », nous dit^b d'un événement, d'un chef-d'œuvre, à plus forte raison d'une chanteuse qui eut « son heure de célébrité » : « Qui se souviendra de tout cela dans dix ans^c ? », à la troisième page, le compte rendu de l'Académie des inscriptions ne parle-t-il pas souvent d'un fait par lui-même moins important, d'un poème de peu de valeur, qui date de l'époque des Pharaons et qu'on connaît encore intégralement ? Peut-être n'en est-il pas tout à fait de même pour la courte vie humaine. Pourtant quelques années plus tard^d, dans une maison où M. de Norpois, qui s'y trouvait en visite, me semblait le plus solide appui que j'y puisse rencontrer, parce qu'il était ami de mon père, indulgent, porté à nous vouloir du bien à tous, d'ailleurs habitué par sa profession et ses origines à la discrétion, quand, une fois l'ambassadeur parti, on me raconta qu'il avait fait allusion à une soirée d'autrefois dans laquelle il avait « vu le moment où j'allais lui baiser les mains », je ne rougis pas seulement jusqu'aux oreilles, je fus stupéfait d'apprendre qu'étaient si différentes de ce que j'aurais cru, non seulement la façon dont M. de Norpois parlait de moi, mais encore la composition de ses souvenirs. Ce « potin » m'éclaira sur les proportions^e inattendues de distraction et de présence d'esprit, de mémoire et d'oubli dont est fait l'esprit humain ; et je fus aussi merveilleusement surpris que le jour où je lus pour la première fois, dans un livre de Maspero, qu'on savait exactement la liste des chasseurs qu'Assourbanipal invitait à ses battues, dix siècles avant Jésus-Christ².

« Oh ! Monsieur », dis-je à M. de Norpois quand il m'annonça qu'il ferait part à Gilberte et à sa mère de l'admiration que j'avais pour elles, « si vous faisiez cela,

si vous parliez de moi à Mme Swann, ce ne serait pas assez de toute ma vie pour vous témoigner ma gratitude, et cette vie vous appartiendrait^a ! Mais je tiens à vous faire remarquer que je ne connais pas Mme Swann et que je ne lui ai jamais été présenté. »

J'avais ajouté ces derniers mots par scrupule et pour ne pas avoir l'air de m'être vanté d'une relation que je n'avais pas. Mais en les prononçant, je sentais qu'ils étaient déjà devenus inutiles, car dès le début de mon remerciement, d'une ardeur réfrigérante, j'avais vu passer sur le visage de l'ambassadeur une expression d'hésitation et de mécontentement et dans ses yeux ce regard vertical, étroit et oblique (comme, dans le dessin en perspective d'un solide, la ligne fuyante d'une de ses faces¹), regard qui s'adresse à cet interlocuteur invisible qu'on a en soi-même, au moment où on lui dit quelque chose que l'autre interlocuteur, le monsieur avec qui on parlait jusqu'ici — moi dans la circonstance — ne doit pas entendre. Je me rendis compte aussitôt que ces phrases que j'avais prononcées et qui, faibles encore auprès de l'effusion reconnaissante dont j'étais envahi, m'avaient paru devoir toucher M. de Norpois et achever de le décider à une intervention qui lui eût donné si peu de peine, et à moi tant de joie, étaient peut-être (entre toutes celles qu'eussent pu chercher diaboliquement des personnes qui m'eussent voulu du mal) les seules qui pussent avoir pour résultat de l'y faire renoncer. En les entendant en effet, de même qu'au moment où un inconnu, avec qui nous venions d'échanger agréablement des impressions que nous avions pu croire semblables sur des passants que nous nous accordions à trouver vulgaires, nous montre tout à coup l'abîme pathologique qui le sépare de nous en ajoutant négligemment tout en tâtant sa poche : « C'est malheureux que je n'aie pas mon revolver, il n'en serait pas resté un seul », M. de Norpois qui savait^b que rien n'était moins précieux ni plus aisé que d'être recommandé à Mme Swann et introduit chez elle, et qui vit que pour moi, au contraire, cela présentait un tel prix, par conséquent, sans doute, une grande difficulté, pensa que le désir, normal en apparence, que j'avais exprimé, devait dissimuler quelque pensée différente, quelque visée suspecte, quelque faute antérieure à cause de quoi, dans la certitude de déplaire à Mme Swann, personne n'avait

jusqu'ici voulu se charger de lui transmettre une commission de ma part. Et je compris que cette commission, il ne la ferait jamais, qu'il pourrait voir Mme Swann quotidiennement pendant des années, sans pour cela lui parler une seule fois de moi¹. Il lui demanda cependant quelques jours plus tard un renseignement que je désirais et chargea mon père de me le transmettre. Mais il n'avait pas cru devoir dire pour qui il le demandait. Elle n'apprendrait donc pas que je connaissais M. de Norpois et que je souhaitais tant d'aller chez elle ; et ce fut peut-être un malheur moins grand que je ne croyais. Car la seconde de ces nouvelles n'eût probablement pas beaucoup ajouté à l'efficacité, d'ailleurs incertaine, de la première. Pour Odette, l'idée de sa propre vie^a et de sa demeure n'éveillant aucun trouble mystérieux, une personne qui la connaissait, qui allait chez elle, ne lui semblait pas un être fabuleux comme il le paraissait à moi qui aurais jeté dans les fenêtres des Swann une pierre si j'avais pu écrire sur elle que je connaissais M. de Norpois : j'étais persuadé qu'un tel message même transmis d'une façon aussi brutale, m'eût donné^b beaucoup plus de prestige aux yeux de la maîtresse de la maison qu'il ne l'eût indisposée contre moi. Mais, même si j'avais pu me rendre compte que la mission dont ne s'acquitta pas M. de Norpois fût restée sans utilité, bien plus, qu'elle eût pu me nuire auprès des Swann, je n'aurais pas eu le courage, s'il s'était montré consentant, d'en décharger l'ambassadeur et de renoncer à la volupté, si funestes qu'en pussent être les suites, que mon nom et ma personne se trouvaient ainsi un moment auprès de Gilberte, dans sa maison et sa vie inconnues.

Quand M. de Norpois fut parti, mon père jeta un coup d'œil sur le journal du soir ; je songeais^c de nouveau à la Berma. Le plaisir que j'avais eu à l'entendre exigeait d'autant plus d'être complété qu'il était loin d'égaliser celui que je m'étais promis ; aussi s'assimilait-il immédiatement tout ce qui était susceptible de le nourrir, par exemple ces mérites que M. de Norpois avait reconnus à la Berma et que mon esprit avait bus d'un seul trait comme un pré trop sec sur qui on verse de l'eau. Or mon père me passa le journal en me désignant un entrefilet conçu en ces termes : « La représentation de *Phèdre* qui a été donnée devant une salle enthousiaste où on remarquait les principales notabilités du monde des arts et de la critique

a été pour Mme Berma qui jouait le rôle de Phèdre, l'occasion d'un triomphe comme elle en a rarement connu de plus éclatant au cours de sa prestigieuse carrière. Nous reviendrons^a plus longuement sur cette représentation qui constitue un véritable événement théâtral ; disons seulement que les juges les plus autorisés s'accordaient à déclarer qu'une telle interprétation renouvelait entièrement le rôle de Phèdre, qui est un des plus beaux et des plus fouillés de Racine, et constituait la plus pure et la plus haute manifestation d'art à laquelle de notre temps il ait été donné d'assister. » Dès que mon esprit eut conçu cette idée nouvelle de « la plus pure et haute manifestation d'art », celle-ci se rapprocha du plaisir imparfait que j'avais éprouvé au théâtre, lui ajouta un peu de ce qui lui manquait et leur réunion forma quelque chose de si exaltant que je m'écriai : « Quelle grande artiste ! » Sans doute on peut trouver que je n'étais pas absolument sincère. Mais qu'on songe plutôt à tant d'écrivains qui, mécontents du morceau qu'ils viennent d'écrire, s'ils lisent un éloge du génie de Chateaubriand ou évoquent tel grand artiste dont ils ont souhaité d'être l'égal, fredonnant par exemple en eux-mêmes telle phrase de Beethoven de laquelle ils comparent la tristesse à celle qu'ils ont voulu mettre dans leur prose, se remplissent^b tellement de cette idée de génie qu'ils l'ajoutent à leurs propres productions en repensant à elles, ne les voient plus telles qu'elles leur étaient apparues d'abord, et risquant un acte de foi dans la valeur de leur œuvre se disent : « Après tout ! » sans se rendre compte que, dans le total qui détermine leur satisfaction finale, ils font entrer le souvenir de merveilleuses pages de Chateaubriand qu'ils assimilent aux leurs, mais enfin qu'ils n'ont point écrites ; qu'on se rappelle tant d'hommes qui croient en l'amour d'une maîtresse de qui ils ne connaissent que les trahisons ; tous ceux aussi qui espèrent alternativement soit une survie incompréhensible dès qu'ils pensent, maris inconsolables, à une femme qu'ils ont perdue^c et qu'ils aimaient encore, artistes, à la gloire future de laquelle ils pourront jouir, soit un néant rassurant quand leur intelligence se reporte au contraire aux fautes que sans lui ils auraient à expier après leur mort ; qu'on pense encore aux touristes qu'exalte la beauté d'ensemble d'un voyage dont jour par jour ils n'ont éprouvé que de l'ennui, et qu'on dise si dans la vie en commun que mènent

les idées au sein de notre esprit, il est une seule de celles qui nous rendent le plus heureux qui n'ait été d'abord, en véritable parasite, demander à une idée étrangère et voisine le meilleur de la force qui lui manquait.

Ma mère ne parut pas très satisfaite que mon père ne songeât plus pour moi à la « carrière ». Je crois que soucieuse avant tout qu'une règle d'existence disciplinât les caprices de mes nerfs, ce qu'elle regrettait, c'était moins de me voir renoncer à la diplomatie que m'adonner à la littérature. « Mais laisse donc, s'écria mon père, il faut avant tout prendre du plaisir à ce qu'on fait. Or, il n'est plus un enfant. Il sait bien maintenant ce qu'il aime, il est peu probable qu'il change, et il est capable de se rendre compte de ce qui le rendra heureux dans l'existence. » En attendant que grâce à la liberté qu'elles m'octroyaient, je fusse, ou non, heureux dans l'existence, les paroles de mon père me firent ce soir-là bien de la peine. De tout temps ses gentillesse imprévues m'avaient quand elles se produisaient donné une telle envie d'embrasser au-dessus de sa barbe ses joues colorées que si je n'y céda pas, c'était seulement par peur de lui déplaire. Aujourd'hui, comme un auteur s'effraye de voir ses propres rêveries qui lui paraissent sans grande valeur parce qu'il ne les sépare pas de lui-même, obliger un éditeur à choisir un papier, à employer des caractères peut-être trop beaux pour elles¹, je me demandais si mon désir d'écrire était quelque chose d'assez important pour que mon père dépensât à cause de cela tant de bonté. Mais surtout en parlant de mes goûts qui ne changeraient plus, de ce qui était destiné à rendre mon existence heureuse, il insinuait en moi deux terribles soupçons. Le premier c'était que (alors que chaque jour je me considérais comme sur le seuil de ma vie encore intacte et qui ne débiterait que le lendemain matin) mon existence était déjà commencée, bien plus, que ce qui en allait suivre ne serait pas très différent de ce qui avait précédé. Le second soupçon, qui n'était à vrai dire qu'une autre forme du premier, c'est que je n'étais pas situé en dehors du Temps, mais soumis à ses lois, tout comme ces personnages de roman qui à cause de cela me jetaient dans une telle tristesse quand je lisais leur vie, à Combray, au fond de ma guérite d'osier. Théoriquement on sait que la terre tourne, mais en fait on ne s'en aperçoit pas, le

sol sur lequel on marche semble ne pas bouger et on vit tranquille. Il en est ainsi du Temps dans la vie. Et pour rendre sa fuite sensible, les romanciers sont obligés en accélérant follement les battements de l'aiguille, de faire franchir au lecteur dix, vingt, trente ans, en deux minutes. Au haut d'une page on a quitté un amant plein d'espoir, au bas de la suivante on le retrouve octogénaire, accomplissant péniblement dans le préau d'un hospice sa promenade quotidienne, répondant à peine aux paroles qu'on lui adresse, ayant oublié le passé. En disant de moi : « Ce n'est plus un enfant, ses goûts ne changeront plus, etc. », mon père venait tout d'un coup de me faire apparaître à moi-même dans le Temps, et me causait le même genre de tristesse que si j'avais été non pas encore l'hospitalisé ramolli, mais ces héros dont l'auteur, sur un ton indifférent qui est particulièrement cruel, nous dit à la fin d'un livre : « Il quitte de moins en moins la campagne. Il a fini par s'y fixer définitivement, etc. »

Cependant, mon père^a, pour aller au-devant des critiques que nous aurions pu faire sur notre invité, dit à maman :

« J'avoue que le père Norpois a été un peu "poncif" comme vous dites^b. Quand il a dit qu'il aurait été "peu séant" de poser une question au comte de Paris, j'ai eu peur que vous ne vous mettiez à rire.

— Mais pas du tout, répondit ma mère, j'aime beaucoup qu'un homme de cette valeur et de cet âge ait gardé cette sorte de naïveté qui ne prouve qu'un fond d'honnêteté et de bonne éducation.

— Je crois bien ! Cela ne l'empêche pas d'être fin et intelligent, je le sais moi qui le vois à la Commission tout autre qu'il n'est ici », s'écria mon père, heureux de voir que maman appréciait M. de Norpois, et voulant lui persuader qu'il était encore supérieur à ce qu'elle croyait, parce que la cordialité surfait avec autant de plaisir qu'en prend la taquinerie à déprécier. « Comment a-t-il donc dit... "avec les princes on ne sait jamais..." »

— Mais oui, comme tu dis là. J'avais remarqué, c'est très fin. On voit qu'il a une profonde expérience de la vie.

— C'est extraordinaire^d qu'il ait dîné chez les Swann et qu'il y ait trouvé en somme des gens réguliers, des fonctionnaires. Où est-ce que Mme Swann a pu aller pêcher tout ce monde-là ?

— As-tu remarqué avec quelle malice il a fait^a cette réflexion : “C’est une maison où il va surtout des hommes” ? »

Et tous deux cherchaient à reproduire la manière dont M. de Norpois avait dit cette phrase, comme ils auraient fait pour quelque intonation de Bressant ou de Thiron dans *L'Aventurière* ou dans *Le Gendre de M. Poirier*¹. Mais de tous ses mots, le plus goûté le fut par Françoise qui, encore plusieurs années après, ne pouvait pas « tenir son sérieux » si on lui rappelait qu'elle avait été traitée par l'ambassadeur de « chef de premier ordre », ce que ma mère était allée lui transmettre comme un ministre de la Guerre les félicitations d'un souverain de passage après^b « la Revue ». Je l'avais d'ailleurs précédée à la cuisine. Car j'avais fait promettre à Françoise, pacifiste mais cruelle, qu'elle ne ferait pas trop souffrir le lapin qu'elle avait à tuer et je n'avais pas eu de nouvelles de cette mort ; Françoise m'assura qu'elle s'était passée le mieux du monde et très rapidement : « J'ai jamais vu une bête comme ça ; elle est morte sans dire seulement une parole, vous auriez dit qu'elle était muette. » Peu au courant du langage des bêtes, j'alléguai que le lapin ne criait peut-être pas, comme le poulet. « Attendez un peu voir, me dit Françoise indignée de mon ignorance, si les lapins ne crient pas autant comme les poulets. Ils ont même la voix bien plus forte. » Françoise accepta les compliments de M. de Norpois avec la fière simplicité, le regard joyeux et — fût-ce momentanément — intelligent, d'un artiste à qui on parle de son art. Ma mère l'avait envoyée autrefois dans certains grands restaurants voir comment on y faisait la cuisine. J'eus ce soir-là à l'entendre traiter les plus célèbres de gargotes le même plaisir qu'autrefois à apprendre, pour les artistes dramatiques, que la hiérarchie de leurs mérites n'était pas la même que celle de leurs réputations. « L'ambassadeur, lui dit ma mère, assure que nulle part on ne mange de bœuf froid et de soufflés comme les vôtres. » Françoise avec un air de modestie et de rendre hommage à la vérité, l'accorda, sans être, d'ailleurs, impressionnée par le titre d'ambassadeur ; elle disait de M. de Norpois, avec l'amabilité due à quelqu'un qui l'avait prise pour un « chef » : « C'est un bon vieux comme moi. » Elle avait bien cherché à l'apercevoir quand il était arrivé, mais sachant que maman détestait qu'on fût

derrière les portes ou aux fenêtres et pensant qu'elle saurait par les autres domestiques ou par les concierges qu'elle avait fait le guet (car Françoise ne voyait partout que « jalousies » et « racontages » qui jouaient dans son imagination le même rôle permanent et funeste que, pour telles autres personnes, les intrigues des jésuites ou des juifs), elle s'était contentée de regarder par la croisée de la cuisine « pour ne pas avoir des raisons avec Madame » et, sous l'aspect sommaire de M. de Norpois, elle avait « cru M. Legrandin » à cause de son *agileté*, et bien qu'il n'y eût pas un trait commun entre eux. « Mais enfin, lui demanda ma mère, comment expliquez-vous que personne ne fasse la gelée aussi bien que vous (quand vous le voulez) ? — Je ne sais pas d'où ce que ça devient », répondit Françoise (qui n'établissait pas une démarcation bien nette entre le verbe venir, au moins pris dans certaines acceptions et le verbe devenir). Elle disait vrai du reste, en partie, et n'était pas beaucoup plus capable — ou désireuse — de dévoiler le mystère qui faisait la supériorité de ses gelées ou de ses crèmes, qu'une grande élégante pour ses toilettes, ou une grande cantatrice pour son chant. Leurs explications ne nous disent pas grand-chose ; il en était de même des recettes de notre cuisinière. « Ils font cuire trop à la va-vite, répondit-elle en parlant des grands restaurateurs, et puis pas tout ensemble. Il faut que le bœuf, il devienne comme une éponge, alors il boit tout le jus jusqu'au fond. Pourtant il y avait un de ces Cafés où il me semble qu'on savait bien un peu faire la cuisine. Je ne dis pas que c'était tout à fait ma gelée, mais c'était fait bien doucement et les soufflés ils avaient bien de la crème. — Est-ce Henry ? » demanda mon père qui nous avait rejoints et appréciait beaucoup le restaurant de la place Gaillon où il avait à dates fixes des repas de corps. « Oh non ! dit Françoise avec une douceur qui cachait un profond dédain, je parlais d'un petit restaurant. Chez cet Henry, c'est très bon bien sûr, mais c'est pas un restaurant, c'est plutôt... un bouillon ! — Weber ? — Ah ! non, monsieur, je voulais dire un bon restaurant. Weber c'est dans la rue Royale, ce n'est pas un restaurant, c'est une brasserie. Je ne sais pas si ce qu'ils vous donnent est servi. Je crois qu'ils n'ont même pas de nappe, ils posent cela comme cela sur la table, va comme je te pousse. — Cirro ? » Françoise sourit : « Oh ! là je crois qu'en

fait de cuisine il y a surtout des dames du monde. (Monde signifiait pour Françoise demi-monde.) Dame, il faut ça pour la jeunesse. » Nous nous apercevions qu'avec son air de simplicité Françoise était pour les cuisiniers célèbres une plus terrible « camarade » que ne peut l'être l'actrice la plus envieuse et la plus infatuée. Nous sentîmes pourtant qu'elle avait un sentiment juste de son art et le respect des traditions, car elle ajouta : « Non, je veux dire un restaurant où c'est qu'il y avait l'air d'avoir une bien bonne petite cuisine bourgeoise. C'est une maison encore assez conséquente¹. Ça travaillait beaucoup. Ah ! on en ramassait des sous là dedans (Françoise économe comptait par sous, non par louis comme les décavés). Madame connaît bien là-bas à droite, sur les grands boulevards, un peu en arrière... » Le restaurant dont elle parlait avec cette équité mêlée d'orgueil et de bonhomie, c'était... le café Anglais².

Quand vint le 1^{er} janvier, je fis d'abord des visites de famille avec maman, qui, pour ne pas me fatiguer, les avait d'avance (à l'aide d'un itinéraire tracé par mon père) classées par quartier plutôt que selon le degré exact de la parenté. Mais à peine entrés dans le salon d'une cousine assez éloignée qui avait comme raison de passer d'abord que sa demeure ne le fût pas de la nôtre, ma mère était épouvantée en voyant, ses marrons glacés ou déguisés à la main, le meilleur ami du plus susceptible de mes oncles auquel il allait rapporter que nous n'avions pas commencé notre tournée par lui. Cet oncle serait sûrement blessé ; il n'eût trouvé que naturel que nous allassions de la Madeleine au jardin des Plantes où il habitait avant de nous arrêter à Saint-Augustin pour repartir rue de l'École-de-Médecine.

Les visites finies (ma grand-mère dispensait que nous en fissions une chez elle, comme nous y dînions ce jour-là), je courus³ jusqu'aux Champs-Élysées porter à notre marchande pour qu'elle la remît à la personne qui venait plusieurs fois par semaine de chez les Swann y chercher du pain d'épices, la lettre que dès le jour où mon amie m'avait fait tant de peine, j'avais décidé de lui envoyer au nouvel An, et dans laquelle je lui disais que notre amitié ancienne disparaissait avec l'année finie, que j'oubliais mes griefs et mes déceptions et qu'à partir du 1^{er} janvier, c'était

une amitié neuve que nous allions bâtir, si solide que rien ne la détruirait, si merveilleuse que j'espérais que Gilberte mettrait quelque coquetterie à lui garder toute sa beauté et à m'avertir à temps comme je promettais de le faire moi-même, aussitôt que surviendrait le moindre péril qui pourrait l'endommager. En rentrant, Françoise me fit arrêter, au coin de la rue Royale, devant un étalage en plein vent où elle choisit, pour ses propres étrennes, des photographies de Pie IX et de Raspail¹ et où, pour ma part, j'en achetai une de la Berma. Les innombrables admirations qu'excitait^a l'artiste donnaient quelque chose d'un peu pauvre à ce visage unique qu'elle avait pour y répondre, immuable et précaire comme ce vêtement des personnes qui n'en ont pas de rechange, et où elle ne pouvait exhiber toujours que le petit pli au-dessus de la lèvre supérieure, le relèvement des sourcils, quelques autres particularités physiques, toujours les mêmes qui, en somme, étaient à la merci d'une brûlure ou d'un choc. Ce visage, d'ailleurs, ne m'eût pas à lui seul semblé beau, mais il me donnait l'idée et par conséquent, l'envie de l'embrasser à cause de tous les baisers qu'il avait dû supporter et que, du fond de la « carte-album », il semblait^b appeler encore par ce regard coquettement tendre et ce sourire artificieusement ingénu. Car la Berma devait ressentir effectivement pour bien des jeunes hommes ces désirs qu'elle avouait sous le couvert du personnage de Phèdre et dont tout, même le prestige de son nom qui ajoutait à sa beauté et prorogeait sa jeunesse, devait lui rendre l'assouvissement si facile. Le soir tombait, je m'arrêtai devant une colonne de théâtre où était affichée la représentation que la Berma donnait pour le 1^{er} janvier. Il soufflait un vent humide et doux. C'était un temps que je connaissais ; j'eus la sensation et le pressentiment que le jour de l'An n'était pas un jour différent des autres, qu'il n'était pas le premier d'un monde nouveau où j'aurais pu, avec une chance encore intacte, refaire la connaissance de Gilberte comme au temps de la Création, comme s'il n'existait^c pas encore de passé, comme si eussent été anéanties, avec les indices qu'on aurait pu en tirer pour l'avenir, les déceptions qu'elle m'avait parfois causées : un nouveau monde où rien ne subsistât de l'ancien... rien qu'une chose : mon désir que Gilberte m'aimât. Je compris que si mon cœur souhaitait ce renouvellement autour de

lui d'un univers qui ne l'avait pas satisfait, c'est que lui, mon cœur, n'avait pas changé, et je me dis qu'il n'y avait pas de raison pour que celui de Gilberte eût changé davantage ; je sentis que cette nouvelle amitié c'était la même, comme ne sont pas séparées des autres par un fossé les années nouvelles que notre désir, sans pouvoir les atteindre et les modifier, recouvre à leur insu d'un nom différent. J'avais beau dédier celle-ci à Gilberte, et comme on superpose une religion aux lois aveugles de la nature, essayer d'imprimer au jour de l'An l'idée particulière que je m'étais faite de lui, c'était en vain ; je sentais qu'il ne savait pas qu'on l'appelât le jour de l'An, qu'il finissait dans le crépuscule d'une façon qui ne m'était pas nouvelle : dans le vent doux qui soufflait autour de la colonne d'affiches, j'avais reconnu, j'avais senti reparaître la matière éternelle et commune, l'humidité familière, l'ignorante fluidité des anciens jours.

Je revins à la maison. Je venais de vivre le 1^{er} janvier des hommes vieux qui diffèrent ce jour-là des jeunes, non parce qu'on ne leur donne plus d'étrennes, mais parce qu'ils ne croient plus au nouvel An¹. Des étrennes j'en avais reçu mais non pas les seules qui m'eussent fait plaisir et qui eussent été un mot de Gilberte. J'étais pourtant jeune encore tout de même puisque j'avais pu lui en écrire un par lequel j'espérais en lui disant les rêves solitaires de ma tendresse en éveiller de pareils en elle. La tristesse des hommes qui ont vieilli c'est de ne pas même songer à écrire de telles lettres dont ils ont appris l'inefficacité.

Quand je fus couché^a, les bruits de la rue, qui se prolongeaient plus tard ce soir de fête, me tinrent éveillé. Je pensais à tous les gens qui finiraient leur nuit dans les plaisirs, à l'amant, à la troupe de débauchés peut-être, qui avaient dû aller chercher la Berma à la fin de cette représentation que j'avais vue annoncée pour le soir. Je ne pouvais même pas, pour calmer l'agitation que cette idée faisait naître en moi dans cette nuit d'insomnie, me dire que la Berma ne pensait peut-être pas à l'amour, puisque les vers qu'elle récitait, qu'elle avait longuement étudiés, lui rappelaient à tous moments qu'il est délicieux, comme elle le savait d'ailleurs si bien qu'elle en faisait apparaître les troubles bien connus — mais doués d'une violence nouvelle et d'une douceur insoupçonnée — à des spectateurs émerveillés dont chacun pourtant les avait

ressentis par soi-même. Je rallumai^a ma bougie éteinte pour regarder encore une fois son visage. À la pensée qu'il était sans doute en ce moment caressé par ces hommes que je ne pouvais empêcher de donner à la Berma, et de recevoir d'elle, des joies surhumaines et vagues, j'éprouvais un émoi plus cruel qu'il n'était voluptueux, une nostalgie que vint aggraver le son du cor, comme on l'entend la nuit de la Mi-Carême, et souvent des autres fêtes, et qui, parce qu'il est alors sans poésie, est plus triste, sortant d'un mastroquet, que « le soir au fond des bois¹ ». À ce moment-là un mot de Gilberte n'eût peut-être pas été ce qu'il m'eût fallu. Nos désirs vont s'interférant, et dans la confusion de l'existence, il est rare qu'un bonheur vienne justement se poser sur le désir qui l'avait réclamé².

Je continuai à aller aux Champs-Élysées les jours de beau temps, par des rues dont les maisons élégantes et roses baignaient, parce que c'était le moment de la grande vogue des Expositions d'aquarellistes³, dans un ciel mobile et léger. Je mentirais en disant que dans ce temps-là les palais de Gabriel⁴ m'aient paru d'une plus grande beauté ni même d'une autre époque que les hôtels avoisinants. Je trouvais plus de style et aurais cru plus d'ancienneté sinon au palais de l'Industrie, du moins à celui du Trocadéro⁵. Plongée dans un sommeil agité, mon adolescence enveloppait d'un même rêve tout le quartier où elle le promenait, et je n'avais jamais songé qu'il pût y avoir un édifice du XVIII^e siècle dans la rue Royale, de même que j'aurais été étonné si j'avais appris que la porte Saint-Martin et la porte Saint-Denis, chefs-d'œuvre du temps de Louis XIV⁶, n'étaient pas contemporains des immeubles les plus récents de ces arrondissements sordides. Une seule fois un des palais de Gabriel me fit arrêter longuement ; c'est que la nuit étant venue, ses colonnes dématérialisées par le clair de lune avaient l'air découpées dans du carton et me rappelant un décor de l'opérette *Orphée aux Enfers*⁷, me donnaient pour la première fois une impression de beauté.

Gilberte cependant ne revenait toujours pas aux Champs-Élysées. Et pourtant j'aurais eu besoin de la voir, car je ne me rappelais même pas sa figure. La manière chercheuse, anxieuse, exigeante que nous avons de regarder la personne que nous aimons, notre attente de la parole qui nous donnera ou nous ôtera l'espoir d'un rendez-vous pour le lendemain, et, jusqu'à ce que cette

parole soit dite, notre imagination alternative, sinon simultanée, de la joie et du désespoir, tout cela rend notre attention en face de l'être aimé trop tremblante pour qu'elle puisse obtenir de lui une image bien nette. Peut-être aussi cette activité de tous les sens à la fois et qui essaye de connaître avec les regards seuls ce qui est au-delà d'eux, est-elle trop indulgente aux mille formes, à toutes les saveurs, aux mouvements de la personne vivante que d'habitude, quand nous n'aimons pas, nous immobilisons. Le modèle chéri, au contraire, bouge ; on n'en a jamais que des photographies manquées. Je ne savais vraiment plus comment étaient faits les traits de Gilberte sauf dans les moments divins où elle les déployait pour moi : je ne me rappelais que son sourire. Et ne pouvant revoir ce visage bien-aimé, quelque effort que je fisse pour m'en souvenir, je m'irritais de trouver, dessinés dans ma mémoire avec une exactitude définitive, les visages inutiles et frappants de l'homme des chevaux de bois et de la marchande de sucre d'orge : ainsi ceux qui ont perdu un être aimé qu'ils ne revoient jamais en dormant, s'exaspèrent de rencontrer sans cesse dans leurs rêves tant de gens insupportables et que c'est déjà trop d'avoir connus dans l'état de veille. Dans leur impuissance à se représenter l'objet de leur douleur, ils s'accusent presque de n'avoir pas de douleur. Et moi je n'étais pas loin de croire que ne pouvant me rappeler les traits de Gilberte, je l'avais oubliée elle-même, je ne l'aimais plus. Enfin elle revint jouer presque tous les jours, mettant devant moi de nouvelles choses à désirer, à lui demander, pour le lendemain, faisant bien chaque jour en ce sens-là, de ma tendresse une tendresse nouvelle. Mais une chose changea une fois de plus et brusquement la façon dont tous les après-midi vers deux heures se posait le problème de mon amour. M. Swann avait-il surpris la lettre que j'avais écrite à sa fille, ou Gilberte ne faisait-elle que m'avouer longtemps après, et afin que je fusse plus prudent, un état de choses déjà ancien ? Comme je lui disais combien j'admirais son père et sa mère, elle prit cet air vague, plein de réticences et de secret qu'elle avait quand on lui parlait de ce qu'elle avait à faire, de ses courses et de ses visites, et tout d'un coup finit par me dire : « Vous savez, ils ne vous gobent pas ! » et glissante comme une ondine — elle était ainsi — elle éclata de rire. Souvent son rire en

désaccord avec ses paroles semblait, comme fait la musique, décrire dans un autre plan une surface invisible. M. et Mme Swann ne demandaient pas^a à Gilberte de cesser de jouer avec moi, mais eussent autant aimé, pensait-elle, que cela n'eût pas commencé. Ils ne voyaient pas mes relations avec elle d'un œil favorable, ne me croyaient pas d'une grande moralité et s'imaginaient que je ne pouvais exercer sur leur fille qu'une mauvaise influence^b. Ce genre de jeunes gens peu scrupuleux auxquels Swann me croyait ressembler, je me les représentais comme détestant les parents de la jeune fille qu'ils aiment, les flattant quand ils sont là, mais se moquant d'eux avec elle, la poussant à leur désobéir et quand ils ont une fois conquis leur fille, les privant même de la voir. À ces traits (qui ne sont jamais ceux sous lesquels le plus grand misérable se voit lui-même) avec quelle violence^b mon cœur opposait ces sentiments dont il était animé à l'égard de Swann, si passionnés au contraire que je ne doutais pas que, s'il les eût soupçonnés, il ne se fût repenti de son jugement à mon égard comme d'une erreur judiciaire ! Tout ce que je ressentais pour lui, j'osai le lui écrire dans une longue lettre que je confiai à Gilberte en la priant de la lui remettre. Elle y consentit. Hélas ! il voyait donc en moi un plus grand imposteur encore que je ne pensais ; ces sentiments que j'avais cru peindre, en seize pages, avec tant de vérité, il en avait donc douté : la lettre que je lui écrivis, aussi ardente et aussi sincère que les paroles que j'avais dites à M. de Norpois, n'eut pas plus de succès. Gilberte me raconta le lendemain, après m'avoir emmené à l'écart derrière un massif de lauriers, dans une petite allée où nous nous assîmes chacun sur une chaise, qu'en lisant la lettre, qu'elle me rapportait, son père avait haussé les épaules en disant : « Tout cela ne signifie rien, cela ne fait que prouver combien j'ai raison. » Moi qui savais la pureté de mes intentions, la bonté de mon âme, j'étais indigné que mes paroles n'eussent même pas effleuré l'absurde erreur de Swann. Car que ce fût une erreur, je n'en doutais pas alors. Je sentais que j'avais décrit avec tant d'exactitude certaines caractéristiques irrécusables de mes sentiments généreux que, pour que d'après elles Swann ne les eût pas aussitôt reconstitués, ne fût pas venu me demander pardon et avouer qu'il s'était trompé, il fallait que ces nobles sentiments, il ne les eût lui-même

jamais ressentis, ce qui devait le rendre incapable de les comprendre chez les autres.

Or, peut-être^a simplement Swann savait-il que la générosité n'est souvent que l'aspect intérieur que prennent nos sentiments égoïstes quand nous ne les avons pas encore nommés et classés. Peut-être avait-il reconnu dans la sympathie que je lui exprimais un simple effet — et une confirmation enthousiaste — de mon amour pour Gilberte, par lequel — et non par ma vénération secondaire pour lui — seraient fatalement dans la suite dirigés mes actes. Je ne pouvais partager ses prévisions, car je n'avais pas réussi à abstraire de moi-même mon amour, à le faire rentrer dans la généralité des autres et à en supputer expérimentalement les conséquences ; j'étais désespéré. Je dus quitter un instant Gilberte^b, Françoise m'ayant appelé. Il me fallut l'accompagner dans un petit pavillon treillissé de vert, assez semblable aux bureaux d'octroi désaffectés du vieux Paris et dans lequel étaient depuis peu installés ce qu'on appelle en Angleterre un lavabo, et en France, par une anglomanie mal informée, des water-closets. Les murs humides et anciens de l'entrée où je restai à attendre Françoise dégageaient une fraîche odeur de renfermé qui, m'allégeant aussitôt des soucis que venaient de faire naître en moi les paroles de Swann rapportées par Gilberte, me pénétra d'un plaisir non pas de la même espèce que les autres, lesquels nous laissent plus instables, incapables de les retenir, de les posséder, mais au contraire d'un plaisir consistant auquel je pouvais m'étayer, délicieux, paisible, riche d'une vérité durable, inexpliquée et certaine. J'aurais voulu, comme autrefois dans mes promenades du côté de Guermantes, essayer de pénétrer le charme de cette impression qui m'avait saisi et rester immobile à interroger cette émanation vieillotte qui me proposait non de jouir du plaisir qu'elle ne me donnait que par surcroît, mais de descendre dans la réalité qu'elle ne m'avait pas dévoilée. Mais la tenancière de l'établissement, vieille dame à joues plâtrées et à perruque rousse, se mit à me parler. Françoise la croyait « tout à fait bien de chez elle ». Sa demoiselle avait épousé ce que Françoise appelait « un jeune homme de famille », par conséquent quelqu'un qu'elle trouvait plus différent d'un ouvrier que Saint-Simon un duc d'un homme « sorti de la lie du peuple¹ ». Sans doute la tenancière avant de l'être

avait eu des revers. Mais Françoise assurait qu'elle était marquise et appartenait à la famille de Saint-Ferréol. Cette marquise me conseilla de ne pas rester au frais et m'ouvrit même un cabinet en me disant : « Vous ne voulez pas entrer ? en voici un tout propre, pour vous ce sera gratis. » Elle le faisait peut-être seulement comme les demoiselles de chez Gouache¹, quand nous venions faire une commande, m'offraient un des bonbons qu'elles avaient sur le comptoir sous des cloches de verre et que maman me défendait, hélas ! d'accepter ; peut-être aussi moins innocemment comme telle vieille fleuriste par qui maman faisait remplir ses « jardinières » et qui me donnait une rose en roulant des yeux doux. En tous cas, si la « marquise » avait du goût pour les jeunes garçons, en leur ouvrant la porte hypogéenne de ces cubes de pierre où les hommes sont accroupis comme des sphinx, elle devait chercher dans ses générosités moins l'espérance de les corrompre que le plaisir qu'on éprouve à se montrer vainement prodigue envers ce qu'on aime, car je n'ai jamais vu auprès d'elle d'autre visiteur qu'un vieux garde forestier du jardin.

Un instant après je prenais congé de la « marquise », accompagné de Françoise, et je quittai cette dernière pour retourner auprès de Gilberte. Je l'aperçus tout de suite, sur une chaise, derrière le massif de lauriers. C'était pour ne pas être vue de ses amies : on jouait à cache-cache. J'allai m'asseoir à côté d'elle. Elle avait une toque plate qui descendait assez bas sur ses yeux, leur donnant ce même regard « en dessous », rêveur et fourbe que je lui avais vu la première fois à Combray². Je lui demandai s'il n'y avait pas moyen que j'eusse une explication verbale avec son père. Gilberte me dit^a qu'elle la lui avait proposée, mais qu'il la jugeait inutile. « Tenez, ajoutez-elle, ne me laissez pas votre lettre, il faut rejoindre les autres puisqu'ils ne m'ont pas trouvée. »

Si Swann était arrivé alors avant même que je l'eusse reprise, cette lettre de la sincérité de laquelle je trouvais qu'il avait été si insensé de ne pas s'être laissé persuader, peut-être aurait-il vu que c'était lui qui avait raison. Car m'approchant de Gilberte qui, renversée sur sa chaise, me disait de prendre la lettre et ne me la tendait pas, je me sentis si attiré par son corps que je lui dis :

« Voyons, empêchez-moi de l'attraper, nous allons voir qui sera le plus fort³. »

Elle la mit dans son dos, je passai mes mains derrière son cou, en soulevant les nattes de cheveux qu'elle portait sur les épaules, soit que ce fût encore de son âge, soit que sa mère voulût la faire paraître plus longtemps enfant, afin de se rajeunir elle-même ; nous luttions^a, arc-boutés. Je tâchais de l'attirer, elle résistait ; ses pommettes enflammées par l'effort étaient rouges et rondes comme des cerises¹ ; elle riait comme si je l'eusse chatouillée ; je la tenais serrée entre mes jambes comme un arbuste après lequel j'aurais voulu grimper ; et, au milieu^b de la gymnastique que je faisais, sans qu'en fût à peine augmenté l'essoufflement que me donnaient l'exercice musculaire et l'ardeur du jeu, je répandis, comme quelques^c gouttes de sueur arrachées par l'effort, mon plaisir auquel je ne pus pas même m'attarder le temps d'en connaître le goût ; aussitôt je pris la lettre. Alors, Gilberte me dit avec bonté :

« Vous savez, si vous voulez, nous pouvons lutter encore un peu². »

Peut-être avait-elle^d obscurément senti que mon jeu avait un autre objet que celui que j'avais avoué, mais n'avait-elle pas su remarquer que je l'avais atteint. Et moi qui craignais qu'elle s'en fût aperçue (et un certain mouvement rétractile et contenu de pudeur offensée qu'elle eut un instant après, me donna à penser que je n'avais pas eu tort de le craindre), j'acceptai^e de lutter encore, de peur qu'elle pût croire que je ne m'étais pas proposé d'autre but que celui après quoi je n'avais plus envie que de rester tranquille auprès d'elle.

En rentrant, j'aperçus, je me rappelai brusquement l'image, cachée jusque-là, dont m'avait approché, sans me la laisser voir ni reconnaître, le frais, sentant presque la suie, du pavillon treillagé. Cette image était celle de la petite pièce de mon oncle Adolphe, à Combray, laquelle exhalait en effet le même parfum d'humidité. Mais je ne pus comprendre, et je remis à plus tard de chercher pourquoi le rappel d'une image si insignifiante m'avait donné une telle félicité. En attendant, il me sembla que je méritais vraiment le dédain de M. de Norpois : j'avais préféré jusqu'ici à tous les écrivains celui qu'il appelait un simple « joueur de flûte » et une véritable exaltation m'avait été communiquée, non par quelque idée importante, mais par une odeur de moisi³.

Depuis⁴ quelque temps, dans certaines familles, le nom

des Champs-Élysées, si quelque visiteur le prononçait, était accueilli par les mères avec l'air malveillant qu'elles réservent à un médecin réputé auquel elles prétendent avoir vu faire trop de diagnostics erronés pour avoir encore confiance en lui ; on assurait que ce jardin ne réussissait pas aux enfants, qu'on pouvait citer plus d'un mal de gorge, plus d'une rougeole et nombre de fièvres dont il était responsable. Sans mettre ouvertement en doute la tendresse de maman qui continuait à m'y envoyer, certaines de ses amies déploraient du moins son aveuglement.

Les névropathes sont peut-être^a, malgré l'expression consacrée, ceux qui « s'écoutent » le moins : ils entendent en eux tant de choses dont ils se rendent compte ensuite qu'ils avaient eu tort de s'alarmer, qu'ils finissent par ne plus faire attention à aucune. Leur système nerveux leur a si souvent crié : « Au secours ! » comme pour une grave maladie, quand tout simplement il allait tomber de la neige ou qu'on allait changer d'appartement, qu'ils prennent l'habitude de ne pas plus tenir compte de ces avertissements qu'un soldat, lequel dans l'ardeur de l'action, les perçoit si peu, qu'il est capable, étant mourant, de continuer^b encore quelques jours à mener la vie d'un homme en bonne santé. Un matin, portant coordonnés en moi mes malaises habituels, de la circulation constante et intestinale desquels je tenais toujours mon esprit détourné aussi bien que de celle de mon sang, je courais allégrement vers la salle à manger où mes parents étaient déjà à table, et — m'étant dit comme d'ordinaire qu'avoir froid peut signifier non qu'il faut se chauffer, mais par exemple qu'on a été grondé, et ne pas avoir faim, qu'il va pleuvoir et non qu'il ne faut pas manger — je me mettais à table, quand, au moment d'avaler la première bouchée d'une côtelette appétissante, une nausée, un étourdissement m'arrêtèrent, réponse fébrile d'une maladie commencée, dont la glace de mon indifférence avait masqué, retardé les symptômes, mais qui refusait obstinément la nourriture que je n'étais pas en état d'absorber. Alors, dans la même seconde, la pensée que l'on m'empêcherait de sortir si l'on s'apercevait que j'étais malade me donna, comme l'instinct de conservation à un blessé, la force de me traîner jusqu'à ma chambre où je vis que j'avais 40° de fièvre^c, et ensuite de me préparer pour aller aux Champs-Élysées. À travers

le corps languissant et perméable dont elle était enveloppée, ma pensée souriante rejoignait, exigeait le plaisir si doux d'une partie de barres avec Gilberte, et une heure plus tard, me soutenant à peine, mais heureux à côté d'elle, j'avais la force de le goûter encore.

Françoise, au retour, déclara que je m'étais « trouvé indisposé », que j'avais dû prendre un « chaud et froid », et le docteur, aussitôt appelé, déclara « préférer^a » la « sévérité », la « virulence » de la poussée fébrile qui accompagnait ma congestion pulmonaire et ne serait « qu'un feu de paille » à des formes plus « insidieuses » et « larvées ». Depuis longtemps déjà j'étais sujet à des étouffements et notre médecin, malgré la désapprobation de ma grand-mère, qui me voyait déjà mourant alcoolique, m'avait conseillé outre la caféine qui m'était prescrite pour m'aider à respirer, de prendre de la bière, du champagne ou^b du cognac quand je sentais venir une crise. Celles-ci avorteraient, disait-il, dans l'« euphorie » causée par l'alcool. J'étais souvent obligé pour que ma grand-mère permît qu'on m'en donnât, de ne pas dissimuler, de faire presque montre de mon état de suffocation¹. D'ailleurs, dès que je le sentais s'approcher, toujours incertain des proportions qu'il prendrait, j'en étais inquiet à cause de la tristesse de ma grand-mère que je craignais beaucoup plus que ma souffrance. Mais en même temps mon corps, soit qu'il fût trop faible pour garder seul le secret de celle-ci, soit qu'il redoutât que dans l'ignorance du mal imminent on exigeât de moi quelque effort qui lui eût été impossible ou dangereux, me donnait le besoin d'avertir ma grand-mère de mes malaises avec une exactitude où je finissais par mettre une sorte de scrupule physiologique. Apercevais-je en moi un symptôme fâcheux que je n'avais pas encore discerné, mon corps était en détresse tant que je ne l'avais pas communiqué à ma grand-mère. Feignait-elle de n'y prêter aucune attention, il me demandait d'insister. Parfois j'allais trop loin ; et le visage aimé qui n'était plus toujours aussi maître de ses émotions qu'autrefois, laissait paraître une expression de pitié, une contraction douloureuse. Alors mon cœur était torturé par la vue de la peine qu'elle avait : comme si mes baisers eussent dû effacer cette peine, comme si ma tendresse eût pu donner à ma grand-mère autant de joie que mon bonheur, je me jetais dans ses bras. Et les scrupules étant

d'autre part apaisés par la certitude qu'elle connaissait le malaise ressenti, mon corps ne faisait pas opposition à ce que je la rassurasse. Je protestais que ce malaise n'avait rien de pénible, que je n'étais nullement à plaindre, qu'elle pouvait être certaine que j'étais heureux ; mon corps avait voulu obtenir exactement ce qu'il méritait de pitié et pourvu qu'on sût qu'il avait une douleur en son côté droit, il ne voyait pas d'inconvénient à ce que je déclarasse que cette douleur n'était pas un mal et n'était pas pour moi un obstacle au bonheur, mon corps ne se piquant pas de philosophie ; elle n'était pas de son ressort. J'eus presque chaque jour de ces crises d'étouffement pendant ma convalescence. Un soir que ma grand-mère m'avait laissé assez bien, elle rentra dans ma chambre très tard dans la soirée, et s'apercevant que la respiration me manquait : « Oh ! mon Dieu, comme tu souffres », s'écria-t-elle, les traits bouleversés. Elle me quitta aussitôt, j'entendis la porte cochère, et elle rentra un peu plus tard avec du cognac qu'elle était allée acheter parce qu'il n'y en avait pas à la maison. Bientôt je commençai à me sentir heureux. Ma grand-mère, un peu rouge, avait l'air gêné, et ses yeux une expression de lassitude et de découragement.

« J'aime mieux te laisser et que tu profites un peu de ce mieux », me dit-elle, en me quittant brusquement. Je l'embrassai pourtant et je sentis sur ses joues fraîches quelque chose de mouillé dont je ne sus pas si c'était l'humidité de l'air nocturne qu'elle venait de traverser. Le lendemain, elle ne vint que le soir dans ma chambre parce qu'elle avait eu, me dit-on, à sortir. Je trouvai que c'était montrer bien de l'indifférence pour moi, et je me retins pour ne pas la lui reprocher.

Mes suffocations ayant persisté alors que ma congestion depuis longtemps finie ne les expliquait plus, mes parents firent venir en consultation le professeur Cottard. Il ne suffit pas à un médecin appelé dans des cas de ce genre d'être instruit. Mis en présence de symptômes qui peuvent être ceux de trois ou quatre maladies différentes, c'est en fin de compte son flair, son coup d'œil qui décident à laquelle malgré les apparences à peu près semblables il y a chance qu'il ait à faire. Ce don mystérieux n'implique pas de supériorité dans les autres parties de l'intelligence et un être d'une grande vulgarité, aimant la plus mauvaise peinture, la plus mauvaise musique, n'ayant aucune

curiosité d'esprit, peut parfaitement le posséder. Dans mon cas ce qui était matériellement observable pouvait aussi bien être causé par des spasmes nerveux, par un commencement de tuberculose, par de l'asthme, par une dyspnée toxi-alimentaire avec insuffisance rénale, par de la bronchite chronique, par un état complexe dans lequel seraient entrés plusieurs de ces facteurs. Or les spasmes nerveux demandaient à être traités par le mépris, la tuberculose par de grands soins et par un genre de suralimentation qui eût été mauvais pour un état arthritique comme l'asthme et eût pu devenir dangereux en cas de dyspnée toxi-alimentaire laquelle exige un régime qui en revanche serait néfaste pour un tuberculeux. Mais les hésitations de Cottard furent courtes et ses prescriptions impérieuses : « Purgatifs violents et drastiques, lait pendant plusieurs jours, rien que du lait. Pas de viande, pas d'alcool. » Ma mère murmura que j'avais pourtant bien besoin d'être reconstitué, que j'étais déjà assez nerveux, que cette purge de cheval et ce régime me mettraient à bas. Je vis aux yeux de Cottard, aussi inquiets que s'il avait peur de manquer le train, qu'il se demandait s'il ne s'était pas laissé aller à sa douceur naturelle. Il tâchait de se rappeler s'il avait pensé à prendre un masque froid, comme on cherche une glace pour regarder si on n'a pas oublié de nouer sa cravate. Dans le doute et pour faire, à tout hasard, compensation, il répondit grossièrement : « Je n'ai pas l'habitude de répéter deux fois mes ordonnances. Donnez-moi une plume. Et surtout au lait. Plus tard, quand nous aurons jugulé les crises et l'agrypnie, je veux bien que vous preniez quelques potages, puis des purées, mais toujours au lait, au lait. Cela vous plaira, puisque l'Espagne est à la mode, ollé ! ollé ! (Ses élèves connaissaient bien ce calembour qu'il faisait à l'hôpital chaque fois qu'il mettait un cardiaque ou un hépatique au régime lacté.) Ensuite vous reviendrez progressivement à la vie commune. Mais chaque fois que la toux et les étouffements recommenceront, purgatifs, lavages intestinaux, lit, lait. » Il écouta d'un air glacial, sans y répondre, les dernières objections de ma mère, et comme il nous quitta sans avoir daigné expliquer les raisons de ce régime, mes parents le jugèrent sans rapport avec mon cas, inutilement affaiblissant et ne me le firent pas essayer. Ils cherchèrent naturellement à cacher au professeur leur

désobéissance, et pour y réussir plus sûrement, évitèrent toutes les maisons où ils auraient pu le rencontrer. Puis, mon état s'aggravant, on se décida à me faire suivre à la lettre les prescriptions de Cottard ; au bout de trois jours je n'avais plus de râles, plus de toux et je respirais bien. Alors nous comprîmes que Cottard tout en me trouvant comme il le dit dans la suite assez asthmatique et surtout « toqué¹ », avait discerné que ce qui prédominait à ce moment-là en moi, c'était l'intoxication, et qu'en faisant couler mon foie et en lavant mes reins, il décongestionnerait mes bronches, me rendrait le souffle, le sommeil, les forces. Et nous comprîmes que cet imbécile était un grand clinicien. Je pus enfin me lever. Mais on parlait² de ne plus m'envoyer aux Champs-Élysées. On disait que c'était à cause du mauvais air ; je pensais bien qu'on profitait du prétexte pour que je ne pusse plus voir Mlle Swann et je me contraignais à redire tout le temps le nom de Gilberte, comme ce langage natal que les vaincus s'efforcent de maintenir pour ne pas oublier la patrie qu'ils ne reverront pas. Quelquefois ma mère passait sa main sur mon front en me disant :

« Alors, les petits garçons ne racontent plus à leur maman les chagrins qu'ils ont ? »

Françoise s'approchait tous les jours de moi en me disant : « Monsieur a une mine ! Vous ne vous êtes pas regardé, on dirait un mort ! » Il est vrai que si j'avais eu un simple rhume, Françoise eût pris le même air funèbre. Ces déplorations tenaient plus à sa « classe » qu'à mon état de santé. Je ne démêlais pas alors si ce pessimisme était chez Françoise douloureux ou satisfait. Je conclus provisoirement qu'il était social et professionnel.

Un jour, à l'heure^b du courrier, ma mère posa sur mon lit une lettre. Je l'ouvris distraitemment puisqu'elle ne pouvait pas porter la seule signature qui m'eût rendu heureux, celle de Gilberte avec qui je n'avais pas de relations en dehors des Champs-Élysées. Or, au bas du papier, timbré d'un sceau d'argent représentant un chevalier casqué sous lequel se contournait cette devise : *Per viam rectam*², au-dessous d'une lettre, d'une grande écriture, et où presque toutes les phrases semblaient soulignées, simplement parce que la barre des *t* étant tracée non au travers d'eux, mais au-dessus, mettait un trait sous le mot correspondant de la ligne supérieure, ce fut

justement la signature de Gilberte que je vis. Mais parce que je la savais impossible dans une lettre adressée à moi, cette vue, non accompagnée de croyance, ne me causa pas de joie. Pendant un instant elle ne fit que frapper d'irréalité tout ce qui m'entourait. Avec une vitesse vertigineuse, cette signature sans vraisemblance jouait aux quatre coins avec mon lit, ma cheminée, mon mur. Je voyais tout vaciller comme quelqu'un qui tombe de cheval et je me demandais s'il n'y avait pas une existence toute différente de celle que je connaissais, en contradiction avec elle, mais qui serait la vraie, et qui m'étant montrée tout d'un coup me remplissait de cette hésitation que les sculpteurs dépeignant le Jugement dernier ont donnée aux morts réveillés qui se trouvent au seuil de l'autre Monde. « Mon cher ami^a, disait la lettre, j'ai appris que vous aviez été très souffrant et que vous ne veniez plus aux Champs-Élysées. Moi je n'y vais guère non plus parce qu'il y a énormément de malades. Mais mes amies viennent goûter tous les lundis et vendredis à la maison. Maman me charge de vous dire que vous nous feriez très grand plaisir en venant aussi dès que vous serez rétabli, et nous pourrions reprendre à la maison nos bonnes causeries des Champs-Élysées. Adieu, mon cher ami, j'espère que vos parents vous permettront de venir très souvent goûter, et je vous envoie toutes mes amitiés. Gilberte¹. »

Tandis que je lisais ces mots, mon système nerveux recevait avec une diligence admirable la nouvelle qu'il m'arrivait un grand bonheur. Mais mon âme, c'est-à-dire moi-même, et en somme le principal intéressé, l'ignorait encore. Le bonheur, le bonheur par Gilberte, c'était une chose à laquelle j'avais constamment songé, une chose toute en pensées, c'était, comme disait Léonard de la peinture, *cosa mentale*². Une feuille de papier couverte de caractères, la pensée ne s'assimile pas cela tout de suite. Mais dès que j'eus terminé la lettre, je pensai à elle, elle devint un objet de rêverie, elle devint, elle aussi, *cosa mentale* et je l'aimais déjà tant que toutes les cinq minutes il me fallait la relire, l'embrasser. Alors, je connus mon bonheur.

La vie est semée de ces miracles que peuvent toujours espérer les personnes qui aiment. Il est possible que celui-ci eût été provoqué artificiellement par ma mère qui voyant que depuis quelque temps j'avais perdu tout cœur à vivre,

avait peut-être fait demander à Gilberte de m'écrire, comme, au temps de mes premiers bains de mer, pour me donner du plaisir à plonger, ce que je détestais parce que cela me coupait la respiration, elle remettait en cachette à mon guide baigneur de merveilleuses boîtes en coquillages et des branches de corail que je croyais trouver moi-même au fond des eaux. D'ailleurs, pour tous les événements qui dans la vie et ses situations contrastées se rapportent à l'amour, le mieux est de ne pas essayer de comprendre, puisque, dans ce qu'ils ont d'inexorable comme d'inespéré, ils semblent régis par des lois plutôt magiques que rationnelles. Quand un multimillionnaire, homme malgré cela charmant, reçoit son congé d'une femme pauvre et sans agrément avec qui il vit, appelle à lui, dans son désespoir, toutes les puissances de l'or et fait jouer toutes les influences de la terre, sans réussir à se faire reprendre, mieux vaut devant l'invincible entêtement de sa maîtresse supposer que le Destin veut l'accabler et le faire mourir d'une maladie de cœur plutôt que de chercher une explication logique. Ces obstacles contre lesquels les amants ont à lutter et que leur imagination surexcitée par la souffrance cherche en vain à deviner, résident parfois dans quelque singularité de caractère de la femme qu'ils ne peuvent ramener à eux, dans sa bêtise, dans l'influence qu'ont prise sur elle et les craintes que lui ont suggérées des êtres que l'amant ne connaît pas, dans le genre de plaisirs qu'elle demande momentanément à la vie, plaisirs que son amant, ni la fortune de son amant ne peuvent lui offrir. En tout cas l'amant est mal placé pour connaître la nature des obstacles que la ruse de la femme lui cache et que son propre jugement faussé par l'amour l'empêche d'apprécier exactement. Ils ressemblent à ces tumeurs que le médecin finit par réduire mais sans en avoir connu l'origine. Comme elles ces obstacles restent mystérieux mais sont temporaires. Seulement ils durent généralement plus que l'amour. Et comme celui-ci n'est pas une passion désintéressée, l'amoureux qui n'aime plus ne cherche pas à savoir pourquoi la femme pauvre et légère qu'il aimait, s'est obstinément refusée pendant des années à ce qu'il continuât à l'entretenir.

Or, le même mystère qui dérobe souvent aux yeux la cause des catastrophes, quand il s'agit de l'amour, entoure tout aussi fréquemment la soudaineté de certaines solutions

heureuses (telle que celle qui m'était apportée par la lettre de Gilberte). Solutions heureuses ou du moins qui paraissent l'être, car il n'y en a guère qui le soient réellement quand il s'agit d'un sentiment d'une telle sorte que toute satisfaction qu'on lui donne ne fait généralement que déplacer la douleur. Parfois pourtant une trêve est accordée et l'on a pendant quelque temps l'illusion d'être guéri.

En ce qui concerne cette lettre au bas de laquelle Françoise se refusa à reconnaître le nom de Gilberte parce que le G historié, appuyé sur un *i* sans point avait l'air d'un A, tandis que la dernière syllabe était indéfiniment prolongée à l'aide d'un paraphe dentelé¹, si l'on tient à chercher une explication rationnelle du revirement qu'elle traduisait et qui me rendait si joyeux, peut-être pourra-t-on penser que j'en fus, pour une part, redevable à un incident que j'avais cru au contraire de nature à me perdre à jamais dans l'esprit des Swann. Peu de temps auparavant, Bloch était venu pour me voir, pendant que le professeur Cottard, que depuis que je suivais son régime on avait fait revenir, se trouvait dans ma chambre. La consultation étant finie et Cottard restant seulement en visiteur parce que mes parents l'avaient retenu à dîner, on laissa entrer Bloch. Comme nous étions tous en train de causer, Bloch ayant raconté qu'il avait entendu dire que Mme Swann^a m'aimait beaucoup, par une personne avec qui il avait dîné la veille et qui elle-même était très liée avec Mme Swann, j'aurais voulu lui répondre qu'il se trompait certainement, et bien établir, par le même scrupule qui me l'avait fait déclarer à M. de Norpois et de peur que Mme Swann me prît pour un menteur, que je ne la connaissais pas et ne lui avais jamais parlé. Mais je n'eus pas le courage de rectifier l'erreur de Bloch, parce que je compris bien qu'elle était volontaire, et que s'il inventait quelque chose que Mme Swann n'avait pas pu dire en effet, c'était pour faire savoir ce qu'il jugeait flatteur, et ce qui n'était pas vrai, qu'il avait dîné à côté d'une des amies de cette dame. Or il arriva que tandis que M. de Norpois apprenant que je ne connaissais pas et aurais aimé connaître Mme Swann, s'était bien gardé de lui parler de moi, Cottard, qu'elle avait pour médecin, ayant induit de ce qu'il avait entendu dire à Bloch qu'elle me connaissait beaucoup et m'appréciait, pensa que, quand il la verrait, dire que j'étais un

charmant garçon avec lequel il était lié, ne pourrait en rien être utile pour moi et serait flatteur pour lui, deux raisons qui le décidèrent à parler de moi à Odette dès qu'il en trouva l'occasion.

Alors je connus^a cet appartement d'où dépassait jusque dans l'escalier le parfum dont se servait Mme Swann, mais qu'embaumait bien plus encore le charme particulier et douloureux qui émanait de la vie de Gilberte. L'implacable concierge, changé en une bienveillante Euménide¹, prit l'habitude, quand je lui demandais si je pouvais monter de m'indiquer en soulevant sa casquette d'une main propice, qu'il exauçait ma prière. Les fenêtres qui du dehors interposaient entre moi et les trésors qui ne m'étaient pas destinés un regard brillant, distant et superficiel qui me semblait le regard même des Swann, il m'arriva, quand à la belle saison j'avais passé tout un après-midi avec Gilberte dans sa chambre, de les ouvrir moi-même pour laisser entrer un peu d'air et même de m'y pencher à côté d'elle, si c'était le jour de réception de sa mère, pour voir arriver les visites qui souvent, levant la tête en descendant de voiture, me faisaient bonjour de la main, me prenant pour quelque neveu de la maîtresse de maison². Les nattes de Gilberte dans ces moments-là touchaient ma joue. Elles me semblaient, en la finesse de leur gramen, à la fois naturel et surnaturel, et la puissance de leurs rinceaux d'art, un ouvrage unique pour lequel on avait utilisé le gazon même du Paradis. À une section même infime d'elles, quel herbier céleste n'eussé-je pas donné comme chasse ? Mais n'espérant point obtenir un morceau vrai de ces nattes, si au moins j'avais pu en posséder la photographie, combien plus précieuse que celle de fleurettes dessinées par le Vinci³ ! Pour en avoir une je fis auprès d'amis des Swann et même de photographes, des bassesses qui ne me procurèrent pas ce que je voulais, mais me lièrent pour toujours avec des gens très ennuyeux⁴.

Les parents de Gilberte^b, qui si longtemps m'avaient empêché de la voir, maintenant — quand j'entrais dans la sombre antichambre où planait perpétuellement, plus formidable et plus désirée que jadis à Versailles l'apparition du Roi, la possibilité de les rencontrer, et où habituellement, après avoir buté contre un énorme porte-manteaux à sept branches comme le Chandelier de

l'Écriture¹, je me confondais en salutations devant un valet de pied assis, dans sa longue jupe grise, sur le coffre à bois et que dans l'obscurité j'avais pris pour Mme Swann — les parents de Gilberte, si l'un d'eux se trouvait passer au moment de mon arrivée, loin d'avoir l'air irrité, me serraient la main en souriant et me disaient :

« Comment allez-vous ? (qu'ils prononçaient tous deux “commen allez-vous” sans faire la liaison du *t*, liaison qu'on pense bien qu'une fois rentré à la maison je me faisais un incessant et voluptueux exercice de supprimer). Gilberte sait-elle^a que vous êtes là ? Alors je vous quitte. »

Bien plus, les goûters eux-mêmes que Gilberte offrait à ses amies et qui si longtemps m'avaient paru la plus infranchissable des séparations accumulées entre elle et moi devenaient maintenant une occasion de nous réunir dont elle m'avertissait par un mot, écrit (parce que j'étais une relation encore assez nouvelle) sur un papier^b à lettres toujours différent. Une fois il était orné d'un caniche bleu en relief surmontant une légende humoristique écrite en anglais et suivie d'un point d'exclamation, une autre fois timbré d'une ancre marine, ou du chiffre G.S., démesurément allongé en un rectangle qui tenait toute la hauteur de la feuille, ou encore du nom « Gilberte » tantôt tracé en travers dans un coin en caractères dorés qui imitaient la signature de mon amie et finissaient par un paraphe, au-dessous d'un parapluie ouvert imprimé en noir, tantôt enfermé dans un monogramme en forme de chapeau chinois qui en contenait toutes les lettres en majuscules sans qu'il fût possible d'en distinguer une seule. Enfin comme la série des papiers à lettres que Gilberte possédait, pour nombreuse que fût cette série, n'était pas illimitée, au bout d'un certain nombre de semaines, je voyais revenir celui qui portait, comme la première fois^c qu'elle m'avait écrit, la devise : *Per viam rectam*, au-dessus² du chevalier casqué, dans une médaille d'argent bruni. Et chacun était choisi tel jour plutôt que tel autre en vertu de certains rites, pensais-je alors, mais plutôt, je le crois maintenant, parce qu'elle cherchait à se rappeler ceux dont elle s'était servie les autres fois, de façon à ne jamais envoyer le même à un de ses correspondants, au moins de ceux pour qui elle prenait la peine de faire des frais, qu'aux intervalles les plus éloignés possible. Comme à cause^d de la différence des heures de leurs leçons, certaines des amies que

Gilberte invitait à ces goûters étaient obligées de partir comme les autres arrivaient seulement, dès l'escalier j'entendais s'échapper de l'antichambre un murmure de voix qui, dans l'émotion que me causait la cérémonie imposante à laquelle j'allais assister, rompait brusquement bien avant que j'atteignisse le palier, les liens qui me rattachaient encore à la vie antérieure et m'ôtait^a jusqu'au souvenir d'avoir à retirer mon foulard une fois que je serais au chaud et de regarder l'heure pour ne pas rentrer en retard. Cet escalier, d'ailleurs, tout en bois, comme on faisait alors dans certaines maisons de rapport de ce style Henri II¹ qui avait été si longtemps l'idéal d'Odette et dont elle devait bientôt se déprendre et pourvu^b d'une pancarte sans équivalent chez nous, sur laquelle on lisait ces mots : « Défense de se servir de l'ascenseur pour descendre », me semblait quelque chose de tellement prestigieux que je dis à mes parents que c'était un escalier ancien rapporté de très loin par M. Swann. Mon amour de la vérité était si grand que je n'aurais pas hésité à leur donner ce renseignement même si j'avais su qu'il était faux, car seul il pouvait leur permettre d'avoir pour la dignité de l'escalier des Swann le même respect que moi. C'est ainsi que devant un ignorant qui ne peut comprendre en quoi consiste le génie d'un grand médecin, on croirait bien faire de ne pas avouer qu'il ne sait pas guérir le rhume de cerveau. Mais comme je n'avais aucun esprit d'observation, comme en général je ne savais ni le nom ni l'espèce des choses qui se trouvaient sous mes yeux, et comprenais seulement que quand elles approchaient les Swann, elles devaient être extraordinaires, il ne me parut pas certain qu'en avertissant mes parents de la valeur artistique et de la provenance lointaine de cet escalier, je commissey un mensonge^c. Cela ne me parut pas certain ; mais cela dut me paraître probable, car je me sentis devenir très rouge quand mon père m'interrompit en disant : « Je connais ces maisons-là ; j'en ai vu une, elles sont toutes pareilles ; Swann occupe simplement plusieurs étages, c'est Berlier² qui les a construites. » Il ajouta qu'il avait voulu louer dans l'une d'elles, mais qu'il y avait renoncé, ne les trouvant pas commodes et l'entrée pas assez claire ; il le dit ; mais je sentis instinctivement que mon esprit devait faire au prestige des Swann et à mon bonheur les sacrifices nécessaires, et par un coup d'autorité intérieure, malgré

ce que je venais d'entendre, j'écartai à tout jamais de moi, comme un dévot la *Vie de Jésus* de Renan¹, la pensée^a dissolvante que leur appartement était un appartement quelconque que nous aurions pu habiter.

Cependant, ces jours de goûter, m'élevant dans l'escalier marche à marche, déjà dépouillé de ma pensée et de ma mémoire, n'étant plus que le jouet des plus vils^b réflexes, j'arrivais à la zone où le parfum de Mme Swann se faisait sentir. Je croyais déjà voir la majesté du gâteau au chocolat, entouré^c d'un cercle d'assiettes à petits fours et de petites serviettes damassées grises à dessins, exigées par l'étiquette et particulières aux Swann. Mais cet ensemble interchangeable et réglé semblait, comme l'univers nécessaire de Kant, suspendu à un acte suprême de liberté². Car quand nous étions tous dans le petit salon de Gilberte, tout d'un coup regardant l'heure elle disait :

« Dites donc, mon déjeuner commence à être loin, je ne dîne qu'à huit heures, j'ai bien envie de manger quelque chose. Qu'en diriez-vous ? »

Et elle nous faisait entrer dans la salle à manger, sombre comme l'intérieur d'un Temple asiatique peint par Rembrandt³, et où un gâteau architectural aussi débonnaire et familier qu'il était imposant, semblait trôner là à tout hasard comme un jour quelconque, pour le cas où il aurait pris fantaisie à Gilberte de le découronner de ses créneaux en chocolat et d'abattre ses remparts aux pentes fauves et raides, cuites au four comme les bastions du palais de Darius⁴. Bien mieux, pour procéder à la destruction de la pâtisserie ninivite, Gilberte ne consultait pas seulement sa faim ; elle s'informait encore de la mienne, tandis qu'elle extrayait pour moi du monument écroulé tout un pan verni et cloisonné de fruits écarlates, dans le goût oriental. Elle me demandait même l'heure à laquelle mes parents dînaient, comme si je l'avais encore sue, comme si le trouble^d qui me dominait avait laissé persister la sensation de l'inappétence ou de la faim, la notion du dîner ou l'image de la famille, dans ma mémoire vide et mon estomac paralysé. Malheureusement cette paralysie n'était que momentanée. Les gâteaux que je prenais sans m'en apercevoir, il viendrait un moment où il faudrait les digérer. Mais il était encore lointain. En attendant, Gilberte me faisait « mon thé ». J'en buvais indéfiniment, alors qu'une seule tasse m'empêchait de dormir pour

vingt-quatre heures. Aussi ma mère avait-elle l'habitude de dire : « C'est ennuyeux, cet enfant ne peut aller chez les Swann sans rentrer malade. » Mais savais-je seulement quand j'étais chez les Swann que c'était du thé que je buvais ? L'eussé-je su que j'en eusse pris tout de même, car en admettant que j'eusse recouvré un instant le discernement du présent, cela ne m'eût pas rendu le souvenir du passé et la prévision de l'avenir. Mon imagination n'était pas capable d'aller jusqu'au temps lointain où je pourrais avoir l'idée de me coucher et le besoin du sommeil.

Les amies de Gilberte n'étaient pas toutes plongées dans cet état d'ivresse où une décision est impossible. Certaines refusaient du thé ! Alors Gilberte disait, phrase très répandue à cette époque : « Décidément, je n'ai^a pas de succès avec mon thé ! » Et pour effacer davantage l'idée de cérémonie, dérangeant l'ordre des chaises autour de la table : « Nous avons l'air d'une noce ; mon Dieu^b que les domestiques sont bêtes. »

Elle grignotait, assise de côté sur un siège en forme d'*x* et placé de travers. Même, comme si elle eût pu avoir tant de petits fours à sa disposition sans avoir demandé la permission à sa mère, quand Mme Swann — dont le « jour » coïncidait d'ordinaire avec les goûters de Gilberte — après avoir reconduit une visite, entraînait, un moment après, en courant, quelquefois habillée de velours bleu, souvent dans une robe en satin noir couverte de dentelles blanches, elle disait d'un air étonné :

« Tiens, ça a l'air bon ce que vous mangez là¹, cela me donne faim de vous voir manger du cake.

— Eh bien, maman, nous vous invitons, répondait Gilberte.

— Mais non, mon trésor, qu'est-ce que diraient mes visites, j'ai encore Mme Trombert, Mme Cottard et Mme Bontemps, tu sais que chère Mme Bontemps² ne fait pas des visites très courtes et elle vient seulement d'arriver. Qu'est-ce qu'ils diraient toutes ces bonnes gens de ne pas me voir revenir³ ? S'il ne vient^c plus personne, je reviendrai bavarder avec vous (ce qui m'amusera beaucoup plus) quand elles seront parties. Je crois que je mérite d'être un peu tranquille, j'ai eu quarante-cinq visites et sur quarante-cinq il y en a eu quarante-deux qui ont parlé du tableau de Gérôme⁴ ! Mais venez donc^d un de ces jours,

me disait-elle, prendre *votre* thé avec Gilberte, elle vous le fera comme vous l'aimez, comme vous le prenez dans votre petit « studio » », ajoutait-elle^a, tout en s'enfuyant vers ses visites et comme si ç'avait été quelque chose d'aussi connu de moi que mes habitudes (fût-ce celle que j'aurais eue de prendre le thé, si j'en avais jamais pris ; quant à un « studio » j'étais incertain si j'en avais un ou non) que j'étais venu^b chercher dans ce monde mystérieux. « Quand viendrez-vous ? Demain ? On vous fera des toasts aussi bons que chez Colombin². Non ? Vous êtes un vilain », disait-elle, car depuis qu'elle aussi commençait à avoir un salon, elle prenait les façons de Mme Verdurin, son ton de despotisme minaudier. Les toasts m'étant d'ailleurs aussi inconnus que Colombin, cette dernière promesse n'aurait pu ajouter à ma tentation. Il semblera plus étrange, puisque tout le monde parle ainsi et peut-être même maintenant à Combray, que je n'eusse pas à la première minute compris de qui voulait parler Mme Swann, quand je l'entendis me faire l'éloge de notre vieille « nurse³ ». Je ne savais pas l'anglais, je compris bientôt pourtant que ce mot désignait Françoise. Moi qui aux Champs-Élysées, avais eu si peur de la fâcheuse impression qu'elle devait produire, j'appris par Mme Swann que c'est tout ce que Gilberte lui avait raconté sur ma « nurse » qui leur avait donné à elle et à son mari de la sympathie pour moi. « On sent qu'elle vous est si dévouée, qu'elle est si bien. » (Aussitôt je changeai entièrement d'avis sur Françoise. Par contrecoup, avoir une institutrice pourvue d'un caoutchouc et d'un plumet ne me sembla plus chose si nécessaire.) Enfin je compris, par quelques mots échappés à Mme Swann sur Mme Blatin dont elle reconnaissait la bienveillance mais redoutait les visites, que des relations personnelles avec cette dame ne m'eussent pas été aussi précieuses que j'avais cru et n'eussent amélioré en rien ma situation chez les Swann.

Si j'avais déjà commencé d'explorer avec ces tressaillements de respect et de joie le domaine féérique qui contre toute attente avait ouvert devant moi ses avenues jusque-là fermées, pourtant c'était seulement en tant qu'ami de Gilberte. Le royaume dans lequel j'étais accueilli était contenu lui-même dans un plus mystérieux encore où Swann et sa femme menaient leur vie surnaturelle, et vers lequel ils se dirigeaient après m'avoir serré la main quand

ils traversaient en même temps que moi, en sens inverse, l'antichambre. Mais bientôt je pénétrai aussi au cœur du Sanctuaire. Par exemple, Gilberte n'était pas là, M. ou Mme Swann se trouvait à la maison. Ils avaient demandé qui avait sonné, et apprenant que c'était moi, m'avaient fait prier d'entrer un instant auprès d'eux, désirant que j'usasse dans tel ou tel sens, pour une chose ou pour une autre, de mon influence sur leur fille. Je me rappelais cette lettre si complète, si persuasive, que j'avais naguère écrite à Swann et à laquelle il n'avait même pas daigné répondre. J'admirais l'impuissance de l'esprit, du raisonnement et du cœur à opérer la moindre conversion, à résoudre une seule de ces difficultés qu'ensuite la vie, sans qu'on sache seulement comment elle s'y est prise, dénoue si aisément. Ma position nouvelle d'ami de Gilberte, doué sur elle d'une excellente influence, me faisait maintenant bénéficier de la même faveur que si ayant eu pour camarade, dans un collège où on m'eût classé toujours premier, le fils d'un roi, j'avais dû à ce hasard mes petites entrées au Palais et des audiences dans la salle du Trône ; Swann avec une bienveillance infinie et comme s'il n'avait pas été surchargé d'occupations glorieuses, me faisait entrer dans sa bibliothèque et m'y laissait pendant une heure répondre par des balbutiements, des silences de timidité coupés de brefs et incohérents élans de courage, à des propos dont mon émoi m'empêchait de comprendre un seul mot ; il me montrait des objets d'art et des livres qu'il jugeait susceptibles de m'intéresser et dont je ne doutais pas d'avance qu'ils ne passassent infiniment en beauté tous ceux que possèdent le Louvre et la Bibliothèque nationale, mais qu'il m'était impossible de regarder. À ces moments-là son maître d'hôtel m'aurait fait plaisir en me demandant de lui donner ma montre, mon épinglé de cravate, mes bottines et de signer un acte qui le reconnaissait pour mon héritier : selon la belle expression populaire dont, comme pour les plus célèbres épopées, on ne connaît pas l'auteur, mais qui comme elles et contrairement à la théorie de Wolf¹ en a eu certainement un (un de ces esprits inventifs et modestes ainsi qu'il s'en rencontre chaque année, lesquels font des trouvailles telles que « mettre un nom sur une figure », mais leur nom à eux, ils ne le font pas connaître), *je ne savais plus ce que je faisais*. Tout au plus m'étonnais-je quand la visite se prolongeait, à quel néant de réalisation,

à quelle absence de conclusion heureuse, conduisaient ces heures vécues dans la demeure enchantée. Mais ma déception ne tenait ni à l'insuffisance des chefs-d'œuvre montrés, ni à l'impossibilité d'arrêter sur eux un regard distrait. Car ce n'était pas la beauté intrinsèque des choses qui me rendait miraculeux d'être dans le cabinet de Swann, c'était l'adhérence à ces choses — qui eussent pu être les plus laides du monde — du sentiment particulier, triste et voluptueux que j'y localisais depuis tant d'années et qui l'imprégnait encore ; de même la multitude des miroirs, des brosses d'argent, des autels à saint Antoine de Padoue sculptés et peints par les plus grands artistes, ses amis, n'étaient pour rien dans le sentiment de mon indignité et de sa bienveillance royale qui m'était inspiré quand^a Mme Swann me recevait un moment dans sa chambre où trois belles et imposantes créatures, sa première, sa deuxième et sa troisième femme de chambre préparaient en souriant des toilettes merveilleuses, et vers laquelle sur l'ordre proféré par le valet de pied en culotte courte que Madame désirait me dire un mot, je me dirigeais par le sentier sinueux d'un couloir tout embaumé à distance des essences précieuses qui exhalaient sans cesse du cabinet de toilette leurs effluves odoriférantes.

Quand Mme Swann était retournée auprès de ses visites, nous l'entendions encore parler et rire, car même devant deux personnes et comme si elle avait eu à tenir tête à tous les « camarades », elle élevait la voix, lançait les mots, comme elle avait si souvent, dans le petit clan, entendu faire à la « patronne », dans les moments où celle-ci « dirigeait la conversation ». Les expressions que nous avons récemment empruntées aux autres étant celles, au moins pendant un temps, dont nous aimons le plus à nous servir, Mme Swann choisissait tantôt celles qu'elle avait apprises de gens distingués que son mari n'avait pu éviter de lui faire connaître (c'est d'eux qu'elle tenait le maniérisme qui consiste à supprimer l'article ou le pronom démonstratif devant un adjectif qualifiant une personne), tantôt de plus vulgaires (par exemple : « C'est un rien ! » mot favori d'une de ses amies) et cherchait à les placer dans toutes les histoires que, selon une habitude prise dans le « petit clan », elle aimait à raconter. Elle disait volontiers ensuite : « J'aime beaucoup cette histoire », « ah ! avouez, c'est une *bien belle* histoire ! » ; ce qui lui

venait, par son mari, des Guermantes qu'elle ne connaissait pas.

Mme Swann avait quitté la salle à manger, mais son mari qui venait de rentrer faisait à son tour une apparition auprès de nous. « Sais-tu^a si ta mère est seule, Gilberte ? — Non, elle a encore du monde, papa. — Comment, encore ? à sept heures ! C'est effrayant. La pauvre femme doit être brisée. C'est odieux. (À la maison j'avais toujours entendu dans *odieux*, prononcer l'*o* long — audieux —, mais M. et Mme Swann disaient *odieux*, en faisant l'*o* bref.) Pensez^b, depuis deux heures de l'après-midi ! reprenait-il en se tournant vers moi. Et Camille me disait qu'entre quatre et cinq heures, il est bien venu douze personnes. Qu'est-ce que je dis douze, je crois qu'il m'a dit quatorze. Non, douze ; enfin je ne sais plus. Quand je suis rentré, je ne songeais pas que c'était son jour et, en voyant toutes ces voitures devant la porte, je croyais qu'il y avait un mariage dans la maison. Et depuis un moment que je suis dans ma bibliothèque, les coups de sonnette n'ont pas arrêté ; ma parole d'honneur, j'en ai mal à la tête. Et il y a encore beaucoup de monde près d'elle ? — Non, deux visites seulement. — Sais-tu qui ? — Mme Cottard et Mme Bontemps. — Ah ! la femme du chef de cabinet du ministre des Travaux publics. — J'sais que son mari est employé dans un ministère, mais j'sais pas au juste comme quoi, disait Gilberte en faisant l'enfant.

— Comment, petite sotte, tu parles comme si tu avais deux ans. Qu'est-ce que tu dis : employé dans un ministère ? Il est tout simplement chef de cabinet, chef de toute la boutique, et encore, où ai-je la tête, ma parole, je suis aussi distrait que toi, il n'est pas chef de cabinet, il est *directeur* du cabinet.

— J'sais pas, moi ; alors c'est beaucoup d'être le directeur du cabinet ? » répondait Gilberte qui ne perdait jamais une occasion de manifester de l'indifférence pour tout ce qui donnait de la vanité à ses parents (elle pouvait d'ailleurs penser qu'elle ne faisait qu'ajouter à une relation aussi éclatante, en n'ayant pas l'air d'y attacher trop d'importance).

« Comment si c'est beaucoup ! » s'écriait Swann qui préférerait à cette modestie qui eût pu me laisser dans le doute, un langage plus explicite. « Mais c'est simplement

le premier après le ministre ! C'est même plus que le ministre, car c'est lui qui fait tout. Il paraît du reste que c'est une capacité, un homme de premier ordre, un individu tout à fait distingué. Il est officier de la Légion d'honneur. C'est un homme délicieux, même fort joli garçon. »

Sa femme d'ailleurs l'avait épousé envers et contre tous parce que c'était un « être de charme ». Il avait, ce qui peut suffire à constituer un ensemble rare et délicat, une barbe blonde et soyeuse, de jolis traits, une voix nasale, l'haleine forte et un œil de verre.

« Je vous dirai, ajoutait-il en s'adressant à moi, que je m'amuse beaucoup de voir ces gens-là dans le gouvernement actuel, parce que ce sont les Bontemps, de la maison Bontemps-Chenut, le type de la bourgeoisie réactionnaire, cléricale, à idées étroites. Votre pauvre grand-père a bien connu, au moins de réputation et de vue, le vieux père Chenut qui ne donnait qu'un sou de pourboire aux cochers bien qu'il fût riche pour l'époque, et le baron Bréau-Chenut. Toute la fortune a sombré dans le krach de l'*Union Générale*¹, vous êtes trop jeune pour avoir connu ça, et dame on s'est refait comme on a pu.

— C'est l'oncle d'une petite qui venait à mon cours, dans une classe bien au-dessous de moi, la fameuse "Albertine". Elle sera sûrement très "fast"², mais en attendant elle a une drôle de touche.

— Elle est étonnante ma fille, elle connaît tout le monde.

— Je ne la connais pas. Je la voyais seulement passer, on criait Albertine par-ci, Albertine par-là. Mais je connais Mme Bontemps, et elle ne me plaît pas non plus.

— Tu as le plus grand tort³, elle est charmante, jolie, intelligente. Elle est même spirituelle. Je vais aller lui dire bonjour, lui demander si son mari croit que nous allons avoir la guerre, et si on peut compter sur le roi Théodose³. Il doit savoir cela, n'est-ce pas, lui qui est dans le secret des dieux ? »

Ce n'est pas ainsi que Swann parlait autrefois ; mais qui n'a vu des princesses royales fort simples, si dix ans plus tard elles se sont fait enlever par un valet de chambre, et qu'elles cherchent à revoir du monde et sentent qu'on ne vient pas volontiers chez elles, prendre spontanément le langage des vieilles raseuses, et quand on cite une

duchesse à la mode, ne les a entendues dire : « Elle était hier chez moi », et : « Je vis très à l'écart » ? Aussi est-il inutile d'observer les mœurs, puisqu'on peut les déduire des lois psychologiques¹.

Les Swann participaient à ce travers des gens chez qui peu de monde va ; la visite, l'invitation, une simple parole aimable de personnes un peu marquantes étaient pour eux un événement auquel ils souhaitaient de donner de la publicité. Si la mauvaise chance voulait que les Verdurin fussent à Londres quand Odette avait eu un dîner un peu brillant, on s'arrangeait pour que par quelque ami commun la nouvelle leur en fût câblée outre-Manche. Il n'est pas jusqu'aux lettres, aux télégrammes flatteurs reçus par Odette, que les Swann ne fussent incapables de garder pour eux. On en parlait aux amis, on les faisait passer de mains en mains. Le salon des Swann ressemblait ainsi à ces hôtels de villes d'eaux où on affiche les dépêches.

Du reste, les personnes qui n'avaient pas seulement connu l'ancien Swann en dehors du monde, comme j'avais fait, mais dans le monde, dans ce milieu Guermantes où, en exceptant les altesses et les duchesses, on était d'une exigence infinie pour l'esprit et le charme, où on prononçait l'exclusive pour des hommes éminents qu'on trouvait ennuyeux ou vulgaires, ces personnes-là auraient pu s'étonner en constatant que l'ancien Swann avait cessé d'être non seulement discret quand il parlait de ses relations, mais difficile quand il s'agissait de les choisir. Comment Mme Bontemps, si commune, si méchante, ne l'exaspérait-elle pas ? Comment pouvait-il la déclarer agréable ? Le souvenir du milieu Guermantes aurait dû l'en empêcher, semblait-il ; en réalité, il l'y aidait. Il y avait certes chez les Guermantes, à l'encontre^a des trois quarts des milieux mondains, du goût, un goût raffiné même, mais aussi du snobisme, d'où possibilité d'une interruption momentanée dans l'exercice du goût. S'il s'agissait de quelqu'un qui n'était pas indispensable à cette coterie, d'un ministre^b des Affaires étrangères, républicain un peu solennel, d'un académicien bavard, le goût s'exerçait à fond contre lui, Swann plaignait Mme de Guermantes d'avoir dîné à côté de pareils convives dans une ambassade et on leur préférait mille fois un homme élégant, c'est-à-dire un homme du milieu Guermantes, bon à rien, mais possédant l'esprit des Guermantes, quelqu'un qui

était de la même chapelle. Seulement, une grande-duchesse, une princesse du sang dînait-elle souvent chez Mme de Guermantes, elle se trouvait alors faire partie de cette chapelle elle aussi, sans y avoir aucun droit, sans en posséder en rien l'esprit. Mais avec^a la naïveté des gens du monde, du moment qu'on la recevait, on s'ingéniait à la trouver agréable, faute de pouvoir se dire que c'est parce qu'on l'avait trouvée agréable qu'on la recevait. Swann venant au secours de Mme de Guermantes lui disait quand l'altesse était partie : « Au fond elle est bonne femme, elle a même un certain sens du comique. Mon Dieu je ne pense pas qu'elle ait approfondi la *Critique de la Raison pure*, mais elle n'est pas déplaisante.

— Je suis absolument de votre avis, répondait la duchesse. Et encore elle était intimidée, mais vous verrez qu'elle peut être charmante. — Elle est bien moins embêtante que Mme XJ (la femme de l'académicien bavard, laquelle était remarquable) qui vous cite vingt volumes. — Mais il n'y a même pas de comparaison possible. » La faculté de dire de telles choses, de les dire sincèrement, Swann l'avait acquise chez la duchesse, et conservée^b. Il en usait maintenant à l'égard des gens qu'il recevait. Il s'efforçait à discerner, à aimer en eux les qualités que tout être humain révèle, si on l'examine avec une prévention favorable et non avec le dégoût des délicats ; il mettait en valeur les mérites de Mme Bontemps comme autrefois ceux de la princesse de Parme, laquelle eût dû être exclue du milieu Guermantes, s'il n'y avait pas eu entrée de faveur pour certaines altesses et si même quand il s'agissait d'elles on n'eût vraiment considéré que l'esprit et un certain charme. On a vu d'ailleurs autrefois que Swann avait le goût (dont il faisait maintenant une application seulement plus durable) d'échanger sa situation mondaine contre une autre qui dans certaines circonstances lui convenait mieux. Il n'y a que les gens incapables de décomposer, dans leur perception, ce qui au premier abord paraît indivisible, qui croient que la situation fait corps avec la personne. Un même être, pris à des moments successifs de sa vie, baigne à différents degrés de l'échelle sociale dans des milieux qui ne sont pas forcément de plus en plus élevés ; et chaque fois que dans une période autre de l'existence, nous nouons, ou renouons, des liens avec un certain milieu, que nous nous y sentons choyés, nous

commençons tout naturellement à nous y attacher en y poussant d'humaines racines.

Pour ce qui concerne Mme Bontemps, je crois aussi que Swann en parlant d'elle avec cette insistance n'était pas fâché^a de penser que mes parents apprendraient qu'elle venait voir sa femme. À vrai dire à la maison le nom des personnes que celle-ci arrivait peu à peu à connaître piquait plus la curiosité qu'il n'excitait d'admiration. Au nom de Mme Trombert^b, ma mère disait :

« Ah ! mais voilà une nouvelle recrue et qui lui en amènera d'autres. »

Et comme si elle eût comparé la façon un peu sommaire, rapide et violente dont Mme Swann conquerrait ses relations à une guerre coloniale, maman ajoutait :

« Maintenant que les Trombert sont soumis, les tribus voisines ne tarderont pas à se rendre. »

Quand elle croisait dans la rue Mme Swann, elle nous disait en rentrant :

« J'ai aperçu Mme Swann sur son pied de guerre, elle devait partir pour quelque offensive fructueuse chez les Masséchutos¹, les Cynghalais ou les Trombert. »

Et toutes les personnes nouvelles que je lui disais avoir vues dans ce milieu un peu composite et artificiel où elles avaient souvent été amenées assez difficilement et de mondes assez différents, elle en devinait tout de suite l'origine et parlait d'elles comme elle aurait fait de trophées chèrement achetés ; elle disait :

« Rapporté d'une Expédition chez les Un Tel. »

Pour Mme Cottard mon père s'étonnait que Mme Swann pût trouver quelque avantage à attirer cette bourgeoise peu élégante et disait : « Malgré la situation du Professeur, j'avoue^c que je ne comprends pas. » Ma mère, elle, au contraire, comprenait très bien ; elle savait qu'une grande partie des plaisirs qu'une femme trouve à pénétrer dans un milieu différent de celui où elle vivait autrefois lui manquerais si elle ne pouvait informer ses anciennes relations de celles, relativement plus brillantes, par lesquelles elle les a remplacées. Pour cela il faut un témoin qu'on laisse pénétrer dans ce monde nouveau et délicieux, comme dans une fleur un insecte bourdonnant et volage, qui ensuite, au hasard de ses visites, répandra, on l'espère du moins, la nouvelle, le germe dérobé d'envie et d'admiration. Mme Cottard toute trouvée pour remplir

ce rôle rentrait dans cette catégorie spéciale d'invités que maman qui avait certains côtés de la tournure d'esprit de son père, appelait des : « Étranger, va dire à Sparte¹ ! » D'ailleurs — en dehors d'une autre raison qu'on ne sut que bien des années après — Mme Swann, en conviant cette amie bienveillante, réservée et modeste, n'avait pas à craindre d'introduire chez soi à ses jours brillants un traître ou une concurrente². Elle savait le nombre énorme de calices bourgeois que pouvait, quand elle était armée de l'aigrette et du porte-cartes, visiter en un seul après-midi cette active ouvrière. Elle en connaissait le pouvoir de dissémination et en se basant sur le calcul des probabilités, était fondée à penser que, très vraisemblablement, tel habitué des Verdurin apprendrait dès le surlendemain que le gouverneur de Paris avait mis des cartes chez elle, ou que M. Verdurin lui-même entendrait raconter que M. Le Hault de Pressagny, président du Concours hippique, les avait emmenés, elle et Swann, au gala du roi Théodose ; elle ne supposait les Verdurin informés que de ces deux événements flatteurs pour elle, parce que les matérialisations particulières sous lesquelles nous nous représentons et nous poursuivons la gloire, sont peu nombreuses par le défaut de notre esprit qui n'est pas capable d'imaginer à la fois toutes les formes que nous espérons bien d'ailleurs — en gros — que, simultanément, elle ne manquera pas de revêtir pour nous.

D'ailleurs, Mme Swann n'avait obtenu de résultats que dans ce qu'on appelait le « monde officiel ». Les femmes élégantes n'allaient pas chez elle. Ce n'était pas la présence de notabilités républicaines qui les avait fait fuir. Au temps de ma petite enfance, tout ce qui appartenait à la société conservatrice était mondain, et dans un salon bien posé on n'eût pas pu recevoir un républicain. Les personnes qui vivaient dans un tel milieu s'imaginaient que l'impossibilité de jamais inviter un « opportuniste³ », à plus forte raison un affreux « radical⁴ », était une chose qui durerait toujours comme les lampes à huile et les omnibus à chevaux. Mais pareille aux kaléidoscopes qui tournent de temps en temps, la société place successivement de façon différente des éléments qu'on avait crus immuables et compose une autre figure⁵. Je n'avais pas encore fait ma première communion, que des dames bien pensantes avaient la stupéfaction de rencontrer en visite une Juive

élégante. Ces dispositions nouvelles du kaléidoscope sont produites par ce qu'un philosophe appellerait un changement de critère. L'affaire Dreyfus en amena un nouveau, à une époque un peu postérieure à celle où je commençais à aller chez Mme Swann¹, et le kaléidoscope renversa une fois de plus ses petits losanges colorés. Tout ce qui était juif passa en bas, fût-ce la dame élégante, et des nationalistes obscurs montèrent prendre sa place. Le salon le plus brillant de Paris fut celui d'un prince autrichien et ultra-catholique. Qu'au lieu de l'affaire Dreyfus il fût survenu une guerre avec l'Allemagne, le tour du kaléidoscope se fût produit dans un autre sens. Les Juifs ayant, à l'étonnement général, montré qu'ils étaient patriotes, auraient gardé leur situation et personne n'aurait plus voulu aller ni même avouer être jamais allé chez le prince autrichien. Cela n'empêche pas que chaque fois que la société est momentanément immobile, ceux qui y vivent s'imaginent qu'aucun changement n'aura plus lieu, de même qu'ayant vu commencer le téléphone, ils ne veulent pas croire à l'aéroplane. Cependant, les philosophes du journalisme flétrissent la période précédente, non seulement le genre de plaisirs que l'on y prenait et qui leur semble le dernier mot de la corruption, mais même les œuvres des artistes et des philosophes qui n'ont plus à leurs yeux aucune valeur, comme si elles étaient reliées indissolublement aux modalités successives de la frivolité mondaine. La seule chose qui ne change pas est qu'il semble chaque fois qu'il y ait « quelque chose de changé en France ». Au moment où j'allai chez Mme Swann, l'affaire Dreyfus n'avait pas encore éclaté, et certains grands Juifs étaient fort puissants. Aucun ne l'était plus que sir Rufus Israels dont la femme, Lady Israels, était la tante de Swann. Elle n'avait pas personnellement des intimités aussi élégantes que son neveu qui d'autre part ne l'aimant pas ne l'avait jamais beaucoup cultivée, quoiqu'il dût vraisemblablement être son héritier. Mais c'était la seule des parentes de Swann qui eût conscience de la situation mondaine de celui-ci, les autres étant toujours restées à cet égard dans la même ignorance qui avait été longtemps la nôtre. Quand dans une famille un des membres émigre dans la haute société — ce qui lui semble à lui un phénomène unique, mais ce qu'à dix ans de distance il constate avoir été accompli d'une autre façon

et pour des raisons différentes par plus d'un jeune homme avec qui il avait été élevé — il décrit autour de lui une zone d'ombre, une *terra incognita*¹, fort visible en ses moindres nuances pour tous ceux qui l'habitent, mais qui n'est que nuit et pur néant pour ceux qui n'y pénètrent pas et la côtoient sans en soupçonner, tout près d'eux, l'existence. Aucune Agence Havas² n'ayant renseigné les cousines de Swann sur les gens qu'il fréquentait, c'est (avant son horrible mariage bien entendu) avec des sourires de condescendance qu'on se racontait dans les dîners de famille qu'on avait « vertueusement » employé son dimanche à aller voir le « cousin Charles » que le croyant un peu envieux et parent pauvre, on appelait spirituellement, en jouant sur le titre du roman de Balzac : « Le Cousin Bête³ ». Lady Rufus Israels, elle, savait à merveille qui étaient ces gens qui prodiguaient à Swann une amitié dont elle était jalouse. Le famille de son mari, qui était à peu près l'équivalent des Rothschild⁴, faisait depuis plusieurs générations les affaires des princes d'Orléans. Lady Israels, excessivement riche, disposait d'une grande influence et elle l'avait employée à ce qu'aucune personne qu'elle connaissait ne reçût Odette. Une seule avait désobéi, en cachette. C'était la comtesse de Marsantes. Or, le malheur avait voulu qu'Odette étant allée faire visite à Mme de Marsantes, Lady Israels était entrée presque en même temps. Mme de Marsantes était sur des épines⁵. Avec la lâcheté des gens qui pourtant pourraient tout se permettre, elle n'adressa pas une fois la parole à Odette qui ne fut pas encouragée à pousser désormais plus loin une incursion dans un monde qui du reste n'était nullement celui où elle eût aimé être reçue. Dans ce complet désintéressement du faubourg Saint-Germain, Odette continuait à être la cocotte illettrée bien différente des bourgeois ferrés sur les moindres points de généalogie et qui trompent dans la lecture des anciens mémoires la soif des relations aristocratiques que la vie réelle ne leur fournit pas. Et Swann, d'autre part, continuait sans doute d'être l'amant à qui toutes ces particularités d'une ancienne maîtresse semblent agréables ou inoffensives, car souvent j'entendis sa femme proférer de vraies hérésies mondaines sans que (par un reste de tendresse, un manque d'estime, ou la paresse de la perfectionner) il cherchât à les corriger. C'était peut-être

aussi là une forme de cette simplicité qui nous avait si longtemps trompés à Combray et qui faisait maintenant que continuant à connaître, au moins pour son compte, des gens très brillants, il ne tenait pas à ce que dans la conversation on eût l'air dans le salon de sa femme de leur trouver quelque importance. Ils en avaient d'ailleurs moins que jamais pour Swann, le centre de gravité de sa vie s'étant déplacé. En tout cas l'ignorance d'Odette en matière mondaine était telle que si le nom de la princesse de Guermantes venait dans la conversation après celui de la duchesse, sa cousine : « Tiens, ceux-là sont princes, ils ont donc monté en grade », disait Odette. Si quelqu'un disait : « le prince » en parlant du duc de Chartres¹, elle rectifiait : « Le duc, il est duc de Chartres et non prince. » Pour le duc d'Orléans, fils du comte de Paris : « C'est drôle, le fils est plus que le père », tout en ajoutant comme elle était anglomane : « On s'y embrouille dans ces "Royalties" » ; et à une personne qui lui demandait de quelle province étaient les Guermantes, elle répondit : « de l'Aisne² ».

Swann était du reste aveugle, en ce qui concernait Odette, non seulement devant ces lacunes de son éducation, mais aussi devant la médiocrité de son intelligence. Bien plus, chaque fois qu'Odette racontait une histoire bête, Swann écoutait sa femme avec une complaisance, une gaieté, presque une admiration où il devait entrer des restes de volupté ; tandis que, dans la même conversation, ce que lui-même pouvait dire de fin, même de profond, était écouté par Odette habituellement sans intérêt, assez vite, avec impatience et quelquefois contredit avec sévérité. Et on conclura que cet asservissement de l'élite à la vulgarité est de règle dans bien des ménages, si l'on pense, inversement, à tant de femmes supérieures qui se laissent charmer par un butor, censeur impitoyable de leurs plus délicates paroles, tandis qu'elles s'extasient, avec l'indulgence infinie de la tendresse, devant ses facéties les plus plates. Pour revenir aux raisons qui empêchèrent à cette époque Odette de pénétrer dans le faubourg Saint-Germain, il faut dire que le plus récent tour du kaléidoscope mondain avait été provoqué par une série de scandales. Des femmes chez qui on allait en toute confiance avaient été reconnues être des filles publiques, des espionnes anglaises. On allait pendant quelque temps

demander aux gens, on le croyait du moins, d'être avant tout bien posés, bien assis... Odette représentait exactement tout ce avec quoi on venait de rompre et d'ailleurs immédiatement de renouer (car les hommes ne changeant pas du jour au lendemain cherchent dans un nouveau régime la continuation de l'ancien) mais en le cherchant sous une forme différente qui permît d'être dupe et de croire que ce n'était plus la société d'avant la crise. Or, aux dames « brûlées » de cette société Odette ressemblait trop. Les gens du monde sont fort myopes ; au moment où ils cessent toutes relations avec des dames israélites qu'ils connaissaient, pendant qu'ils se demandent comment remplacer ce vide, ils aperçoivent, poussée là comme à la faveur d'une nuit d'orage, une dame nouvelle, israélite aussi ; mais grâce à sa nouveauté, elle n'est pas associée dans leur esprit comme les précédentes, avec ce qu'ils croient devoir détester. Elle ne demande pas qu'on respecte son Dieu. On l'adopte. Il ne s'agissait pas d'antisémitisme à l'époque où je commençai d'aller chez Odette. Mais elle était pareille à ce qu'on voulait fuir pour un temps.

Swann, lui, allait souvent faire visite à quelques-unes de ses relations d'autrefois et par conséquent appartenant toutes au plus grand monde. Pourtant, quand il nous parlait des gens qu'il venait d'aller voir, je remarquai qu'entre celles qu'il avait connues jadis le choix qu'il faisait était guidé par cette même sorte de goût, mi-artistique, mi-historique qui inspirait chez lui le collectionneur. Et remarquant que c'était souvent telle ou telle grande dame déclassée qui l'intéressait parce qu'elle avait été la maîtresse de Liszt ou qu'un roman de Balzac avait été dédié à sa grand-mère (comme il achetait un dessin si Chateaubriand l'avait décrit), j'eus le soupçon que nous avions remplacé à Combray l'erreur de croire Swann un bourgeois n'allant pas dans le monde, par une autre, celle de le croire un des hommes les plus élégants de Paris. Être l'ami du comte de Paris ne signifie rien. Combien y en a-t-il de ces « amis des princes » qui ne seraient pas reçus dans un salon un peu fermé ? Les princes se savent princes, ne sont pas snobs et se croient d'ailleurs tellement au-dessus de ce qui n'est pas de leur sang que grands seigneurs et bourgeois leur apparaissent, au-dessous d'eux, presque au même niveau.

aussi là une forme de cette simplicité qui nous avait si longtemps trompés à Combray et qui faisait maintenant que continuant à connaître, au moins pour son compte, des gens très brillants, il ne tenait pas à ce que dans la conversation on eût l'air dans le salon de sa femme de leur trouver quelque importance. Ils en avaient d'ailleurs moins que jamais pour Swann, le centre de gravité de sa vie s'étant déplacé. En tout cas l'ignorance d'Odette en matière mondaine était telle que si le nom de la princesse de Guermantes venait dans la conversation après celui de la duchesse, sa cousine : « Tiens, ceux-là sont princes, ils ont donc monté en grade », disait Odette. Si quelqu'un disait : « le prince » en parlant du duc de Chartres¹, elle rectifiait : « Le duc, il est duc de Chartres et non prince. » Pour le duc d'Orléans, fils du comte de Paris : « C'est drôle, le fils est plus que le père », tout en ajoutant comme elle était anglomane : « On s'y embrouille dans ces "Royalties" » ; et à une personne qui lui demandait de quelle province étaient les Guermantes, elle répondit : « de l'Aisne² ».

Swann était du reste aveugle, en ce qui concernait Odette, non seulement devant ces lacunes de son éducation, mais aussi devant la médiocrité de son intelligence. Bien plus, chaque fois qu'Odette racontait une histoire bête, Swann écoutait sa femme avec une complaisance, une gaieté, presque une admiration où il devait entrer des restes de volupté ; tandis que, dans la même conversation, ce que lui-même pouvait dire de fin, même de profond, était écouté par Odette habituellement sans intérêt, assez vite, avec impatience et quelquefois contredit avec sévérité. Et on conclura que cet asservissement de l'élite à la vulgarité est de règle dans bien des ménages, si l'on pense, inversement, à tant de femmes supérieures qui se laissent charmer par un butor, censeur impitoyable de leurs plus délicates paroles, tandis qu'elles s'extasient, avec l'indulgence infinie de la tendresse, devant ses facéties les plus plates. Pour revenir aux raisons qui empêchèrent à cette époque Odette de pénétrer dans le faubourg Saint-Germain, il faut dire que le plus récent tour du kaléidoscope mondain avait été provoqué par une série de scandales. Des femmes chez qui on allait en toute confiance avaient été reconnues être des filles publiques, des espionnes anglaises. On allait pendant quelque temps

demander aux gens, on le croyait du moins, d'être avant tout bien posés, bien assis... Odette représentait exactement tout ce avec quoi on venait de rompre et d'ailleurs immédiatement de renouer (car les hommes ne changeant pas du jour au lendemain cherchent dans un nouveau régime la continuation de l'ancien) mais en le cherchant sous une forme différente qui permît d'être dupe et de croire que ce n'était plus la société d'avant la crise. Or, aux dames « brûlées » de cette société Odette ressemblait trop. Les gens du monde sont fort myopes ; au moment où ils cessent toutes relations avec des dames israélites qu'ils connaissaient, pendant qu'ils se demandent comment remplacer ce vide, ils aperçoivent, poussée là comme à la faveur d'une nuit d'orage, une dame nouvelle, israélite aussi ; mais grâce à sa nouveauté, elle n'est pas associée dans leur esprit comme les précédentes, avec ce qu'ils croient devoir détester. Elle ne demande pas qu'on respecte son Dieu. On l'adopte. Il ne s'agissait pas d'antisémitisme à l'époque où je commençai d'aller chez Odette. Mais elle était pareille à ce qu'on voulait fuir pour un temps.

Swann, lui, allait souvent faire visite à quelques-unes de ses relations d'autrefois et par conséquent appartenant toutes au plus grand monde. Pourtant, quand il nous parlait des gens qu'il venait d'aller voir, je remarquai qu'entre celles qu'il avait connues jadis le choix qu'il faisait était guidé par cette même sorte de goût, mi-artistique, mi-historique qui inspirait chez lui le collectionneur. Et remarquant que c'était souvent telle ou telle grande dame déclassée qui l'intéressait parce qu'elle avait été la maîtresse de Liszt ou qu'un roman de Balzac avait été dédié à sa grand-mère (comme il achetait un dessin si Chateaubriand l'avait décrit), j'eus le soupçon que nous avions remplacé à Combray l'erreur de croire Swann un bourgeois n'allant pas dans le monde, par une autre, celle de le croire un des hommes les plus élégants de Paris. Être l'ami du comte de Paris ne signifie rien. Combien y en a-t-il de ces « amis des princes » qui ne seraient pas reçus dans un salon un peu fermé ? Les princes se savent princes, ne sont pas snobs et se croient d'ailleurs tellement au-dessus de ce qui n'est pas de leur sang que grands seigneurs et bourgeois leur apparaissent, au-dessous d'eux, presque au même niveau.

Au reste, Swann ne se contentait pas de chercher dans la société telle qu'elle existe et en s'attachant aux noms que le passé y a inscrits et qu'on peut encore y lire, un simple plaisir de lettré et d'artiste, il goûtait un divertissement assez vulgaire à faire comme des bouquets sociaux en groupant des éléments hétérogènes, en réunissant des personnes prises ici et là. Ces expériences de sociologie amusante (ou que Swann trouvait telle) n'avaient pas sur toutes les amies de sa femme — du moins d'une façon constante — une répercussion identique. « J'ai l'intention d'inviter ensemble les Cottard et la duchesse de Vendôme », disait-il en riant à Mme Bontemps, de l'air friand d'un gourmet qui a l'intention et veut faire l'essai de remplacer dans une sauce les clous de girofle par du poivre de Cayenne. Or ce projet qui allait paraître en effet plaisant, dans le sens ancien du mot, aux Cottard, avait le don d'exaspérer Mme Bontemps. Elle avait été récemment présentée par les Swann à la duchesse de Vendôme et avait trouvé cela aussi agréable que naturel. En tirer gloire auprès des Cottard, en le leur racontant, n'avait pas été la partie la moins savoureuse de son plaisir. Mais comme les nouveaux décorés qui dès qu'ils le sont voudraient voir se fermer aussitôt le robinet des croix, Mme Bontemps eût souhaité qu'après elle, personne de son monde à elle ne fût présenté à la princesse. Elle maudissait intérieurement le goût dépravé de Swann qui lui faisait, pour réaliser une misérable bizarrerie esthétique, dissiper d'un seul coup toute la poudre qu'elle avait jeté aux yeux des Cottard en leur parlant de la duchesse de Vendôme. Comment allait-elle même oser annoncer à son mari que le professeur et sa femme allaient à leur tour avoir leur part de ce plaisir qu'elle lui avait vanté comme unique ? Encore si les Cottard avaient pu savoir qu'ils n'étaient pas invités pour de bon, mais pour l'amusement ! Il est vrai que les Bontemps l'avaient été de même, mais Swann ayant pris à l'aristocratie cet éternel donjuanisme qui entre deux femmes de rien fait croire à chacune que ce n'est qu'elle qu'on aime sérieusement, avait parlé à Mme Bontemps de la duchesse de Vendôme comme d'une personne avec qui il était tout indiqué qu'elle dînât. « Oui, nous comptons inviter la princesse avec les Cottard, dit quelques semaines plus tard Mme Swann, mon mari croit que cette conjonction pourra

donner quelque chose d'amusant », car si elle avait gardé du « petit noyau » certaines habitudes chères à Mme Verdurin, comme de crier très fort pour être entendue de tous les fidèles, en revanche, elle employait certaines expressions — comme « conjonction » — chères au milieu Guermantes duquel elle subissait ainsi à distance et à son insu comme la mer le fait pour la lune, l'attraction, sans pourtant se rapprocher sensiblement de lui. « Oui, les Cottard et la duchesse de Vendôme, est-ce que vous ne trouvez pas que cela sera drôle ? » demanda Swann. « Je crois que ça marchera très mal et que ça ne vous attirera que des ennuis, il ne faut pas jouer avec le feu », répondit Mme Bontemps, furieuse. Elle et son ami furent, d'ailleurs, ainsi que le prince d'Agrigente invités à ce dîner, que Mme Bontemps et Cottard eurent deux manières de raconter, selon les personnes à qui ils s'adressaient. Aux uns, Mme Bontemps de son côté, Cottard du sien, disaient négligemment quand on leur demandait qui il y avait d'autre au dîner : « Il n'y avait que le prince d'Agrigente, c'était tout à fait intime. » Mais d'autres risquaient d'être mieux informés (même une fois quelqu'un avait dit à Cottard : « Mais est-ce qu'il n'y avait pas aussi les Bontemps ? — Je les oubliais », avait en rougissant répondu Cottard au maladroit qu'il classa désormais dans la catégorie des mauvaises langues). Pour ceux-là les Bontemps et les Cottard adoptèrent chacun sans s'être consultés une version dont le cadre était identique et où seuls leurs noms respectifs étaient interchangeables. Cottard disait : « Hé bien, il y avait seulement les maîtres de maison, le duc et la duchesse de Vendôme — (en souriant avantageusement) le professeur et Mme Cottard, et, ma foi, du diable si on a jamais su pourquoi, car ils allaient là comme des cheveux sur la soupe, M. et Mme Bontemps. » Mme Bontemps récitait exactement le même morceau, seulement c'était M. et Mme Bontemps qui étaient nommés avec une emphase satisfaite, entre la duchesse de Vendôme et le prince d'Agrigente, et les pelés qu'à la fin elle accusait de s'être invités eux-mêmes et qui faisaient tache, c'était les Cottard.

De ses visites Swann rentrait souvent assez peu de temps avant le dîner. À ce moment de six heures du soir où jadis il se sentait si malheureux, il ne se demandait plus ce qu'Odette pouvait être en train de faire et s'inquiétait peu

qu'elle eût du monde chez elle, ou fût sortie. Il se rappelait parfois qu'il avait bien des années auparavant, essayé un jour de lire à travers l'enveloppe une lettre adressée par Odette à Forcheville. Mais ce souvenir ne lui était pas agréable et plutôt que d'approfondir la honte qu'il ressentait, il préférait se livrer à une petite grimace du coin de la bouche complétée au besoin d'un hochement de tête qui signifiait : « Qu'est-ce que ça peut me faire ? » Certes, il estimait maintenant que l'hypothèse à laquelle il s'était souvent arrêté jadis et d'après quoi c'était les imaginations de sa jalousie qui seules noircissaient la vie, en réalité innocente d'Odette, que cette hypothèse (en somme bienfaisante puisque, tant qu'avait duré sa maladie amoureuse, elle avait diminué ses souffrances en les lui faisant paraître imaginaires) n'était pas la vraie, que c'était sa jalousie qui avait vu juste, et que si Odette l'avait aimé plus qu'il n'avait cru, elle l'avait aussi trompé davantage. Autrefois, pendant qu'il souffrait tant, il s'était juré que dès qu'il n'aimerait plus Odette et ne craindrait plus de la fâcher ou de lui faire croire qu'il l'aimait trop, il se donnerait la satisfaction d'élucider avec elle, par simple amour de la vérité et comme un point d'histoire, si oui ou non Forcheville était couché avec elle le jour où il avait sonné et frappé au carreau sans qu'on lui ouvrît, et où elle avait écrit à Forcheville que c'était un oncle à elle qui était venu. Mais le problème si intéressant qu'il attendait seulement la fin de sa jalousie pour tirer au clair, avait précisément perdu tout intérêt aux yeux de Swann, quand il avait cessé d'être jaloux. Pas immédiatement pourtant. Il n'éprouvait déjà plus de jalousie à l'égard d'Odette, que le jour des coups frappés en vain par lui dans l'après-midi à la porte du petit hôtel de la rue La Pérouse, avait continué à en exciter chez lui. C'était comme si la jalousie, pareille un peu en cela à ces maladies qui semblent avoir leur siège, leur source de contagionnement, moins dans certaines personnes que dans certains lieux, dans certaines maisons, n'avait pas eu tant pour objet Odette elle-même que ce jour, cette heure du passé perdu où Swann avait frappé à toutes les entrées de l'hôtel d'Odette. On aurait dit que ce jour, cette heure avaient seuls fixé quelques dernières parcelles de la personnalité amoureuse que Swann avait eue autrefois et qu'il ne les retrouvait plus que là. Il était depuis longtemps insoucieux

qu'Odette l'eût trompé et le trompât encore. Et pourtant il avait continué pendant quelques années à rechercher d'anciens domestiques d'Odette tant avait persisté chez lui la douloureuse curiosité de savoir si ce jour-là, tellement ancien, à six heures, Odette était couchée avec Forcheville. Puis cette curiosité elle-même avait disparu, sans pourtant que ses investigations cessassent. Il continuait à tâcher d'apprendre ce qui ne l'intéressait plus, parce que son moi ancien parvenu à l'extrême décrépitude, agissait encore machinalement, selon des préoccupations abolies au point que Swann ne réussissait même plus à se représenter cette angoisse, si forte pourtant autrefois qu'il ne pouvait se figurer alors qu'il s'en délivrât jamais et que seule la mort de celle qu'il aimait (la mort qui, comme le montrera plus loin dans ce livre une cruelle contre-épreuve, ne diminue en rien les souffrances de la jalousie) lui semblait capable d'aplanir pour lui la route, entièrement barrée, de sa vie.

Mais éclaircir un jour les faits de la vie d'Odette auxquels il avait dû ces souffrances n'avait pas été le seul souhait de Swann ; il avait mis en réserve aussi celui de se venger d'elles, quand n'aimant plus Odette il ne la craindrait plus ; or, d'exaucer ce second souhait, l'occasion se présentait justement car Swann aimait une autre femme, une femme qui ne lui donnait pas de motifs de jalousie mais pourtant de la jalousie parce qu'il n'était plus capable de renouveler sa façon d'aimer et que c'était celle dont il avait usé pour Odette qui lui servait encore pour une autre. Pour que la jalousie de Swann renaquît, il n'était pas nécessaire que cette femme fût infidèle, il suffisait que pour une raison quelconque, elle fût loin de lui, à une soirée par exemple, et eût paru s'y amuser. C'était assez pour réveiller en lui l'ancienne angoisse, lamentable et contradictoire excroissance de son amour, et qui éloignait Swann de ce qu'elle était comme un besoin d'atteindre (le sentiment réel que cette jeune femme avait pour lui, le désir caché de ses journées, le secret de son cœur) car entre Swann et celle qu'il aimait cette angoisse interposait un amas réfractaire de soupçons antérieurs, ayant leur cause en Odette, ou en telle autre peut-être qui avait précédé Odette, et qui ne permettaient plus à l'amant vieilli de connaître sa maîtresse d'aujourd'hui qu'à travers le fantôme ancien et collectif de la « femme qui excitait sa jalousie » dans lequel il avait arbitrairement incarné son

nouvel amour. Souvent pourtant Swann l'accusait, cette jalousie, de le faire croire à des trahisons imaginaires ; mais alors il se rappelait qu'il avait fait bénéficier Odette du même raisonnement et à tort. Aussi tout ce que la jeune femme qu'il aimait faisait aux heures où il n'était pas avec elle, cessait de lui paraître innocent. Mais alors qu'autrefois, il avait fait le serment, si jamais il cessait d'aimer celle qu'il ne devinait pas devoir être un jour sa femme, de lui manifester implacablement son indifférence, enfin sincère, pour venger son orgueil longtemps humilié, ces représailles qu'il pouvait exercer maintenant sans risques (car que pouvait lui faire d'être pris au mot et privé de ces tête-à-tête avec Odette qui lui étaient jadis si nécessaires ?), ces représailles il n'y tenait plus ; avec l'amour avait disparu le désir de montrer qu'il n'avait plus d'amour. Et lui qui, quand il souffrait par Odette eût tant désiré de lui laisser voir un jour qu'il était épris d'une autre, maintenant qu'il l'aurait pu, il prenait mille précautions pour que sa femme ne soupçonnât pas ce nouvel amour.

Ce¹ ne fut pas seulement à ces goûters, à cause desquels^a j'avais eu autrefois la tristesse de voir Gilberte me quitter et rentrer plus tôt, que désormais je pris part, mais les sorties qu'elle faisait avec sa mère, soit pour aller en promenade ou à une matinée, et qui en l'empêchant^b de venir aux Champs-Élysées m'avaient privé d'elle, les jours où je restais seul le long de la pelouse ou devant les chevaux de bois, ces sorties maintenant M. et Mme Swann m'y admettaient, j'avais une place dans leur landau et même c'était à moi qu'on demandait si j'aimais mieux aller au théâtre, à une leçon de danse chez une camarade de Gilberte, à une réunion mondaine chez des amis des Swann (ce que celle-ci appelait « un petit meeting ») ou visiter^c les Tombeaux de Saint-Denis².

Ces jours^d où je devais sortir avec les Swann, je venais chez eux pour le déjeuner, que Mme Swann appelait le lunch ; comme on n'était invité que pour midi et demi et qu'à cette époque mes parents déjeunaient à onze heures un quart, c'est après qu'ils étaient sortis de table que je m'acheminais vers ce quartier luxueux, assez solitaire, à toute heure, mais particulièrement à celle-là où tout le monde était rentré. Même l'hiver et par la gelée s'il faisait beau, tout en resserrant de temps à autre le nœud d'une

magnifique cravate de chez Charvet¹ et en regardant si mes bottines vernies ne se salissaient pas, je me promenais de long en large dans les avenues en attendant midi vingt-sept. J'apercevais de loin dans le jardinet des Swann le soleil qui faisait étinceler comme du givre les arbres dénudés. Il est vrai que ce jardinet n'en possédait que deux. L'heure indue faisait nouveau le spectacle. À ces plaisirs de nature (qu'avivait la suppression de l'habitude^a, et même la faim), la perspective émotionnante du déjeuner chez Mme Swann se mêlait, elle ne les diminuait pas, mais les dominait, les asservissait, en faisait des accessoires mondains ; de sorte que si, à cette heure où d'ordinaire je ne les percevais pas, il me semblait découvrir le beau temps, le froid, la lumière hivernale, c'était comme une sorte de préface aux œufs à la crème, comme une patine, un rose et frais glacis ajoutés au revêtement de cette chapelle mystérieuse qu'était la demeure de Mme Swann et au cœur de laquelle il y avait au contraire tant de chaleur, de parfums et de fleurs.

À midi et demi, je me décidais enfin à entrer dans cette maison qui, comme un gros soulier de Noël, me semblait devoir m'apporter de surnaturels plaisirs. (Le nom de Noël était du reste inconnu à Mme Swann et à Gilberte qui l'avaient remplacé par celui de Christmas, et ne parlaient que du pudding de Christmas, et ce qu'on leur avait donné pour leur Christmas, de s'absenter — ce qui me rendait fou de douleur — pour Christmas. Même à la maison, je me serais cru déshonoré en parlant de Noël et je ne disais plus que Christmas, ce que mon père trouvait extrêmement ridicule.)

Je ne rencontrais d'abord qu'un valet de pied qui, après m'avoir fait traverser plusieurs grands salons m'introduisait dans un tout petit, vide, que commençait déjà à faire rêver l'après-midi bleu de ses fenêtres ; je restais^b seul en compagnie d'orchidées, de roses et de violettes qui — pareilles à des personnes qui attendent à côté de vous, mais ne vous connaissent pas — gardaient un silence que leur individualité de choses vivantes rendait plus impressionnant et recevaient frileusement la chaleur d'un feu incandescent de charbon, précieusement posé derrière une vitrine de cristal, dans une cuve^c de marbre blanc où il faisait écrouler de temps à autre ses dangereux rubis.

Je m'étais assis, mais me levais précipitamment en entendant ouvrir la porte ; ce n'était^a qu'un second valet de pied, puis un troisième, et le mince résultat auquel aboutissaient leurs allées et venues inutilement émouvantes était de remettre un peu de charbon dans le feu ou d'eau dans les vases. Ils s'en allaient, je me retrouvais seul, une fois refermée la porte que Mme Swann finirait bien par ouvrir. Et, certes, j'eusse été moins troublé dans un antre magique que dans ce petit salon d'attente où le feu me semblait procéder à des transmutations, comme dans le laboratoire de Klingsor¹. Un nouveau bruit de pas retentissait, je ne me levais pas, ce devait être encore un valet de pied, c'était M. Swann. « Comment ? vous êtes seul ? Que voulez-vous, ma pauvre femme n'a jamais pu savoir ce que c'est que l'heure. Une heure moins dix. Tous les jours c'est plus tard. Et vous allez voir, elle arrivera sans se presser en croyant qu'elle est en avance. » Et comme il était resté neuro-arthritique, et devenu un peu ridicule, avoir une femme si inexacte qui rentrait tellement tard du Bois, qui s'oubliait chez sa couturière, et n'était jamais à l'heure pour le déjeuner, cela inquiétait Swann pour son estomac, mais le flattait dans son amour propre.

Il me montrait des acquisitions nouvelles qu'il avait faites et m'en expliquait l'intérêt, mais l'émotion, jointe^b au manque d'habitude d'être encore à jeun à cette heure-là, tout en agitant mon esprit y faisait le vide, de sorte que capable de parler je ne l'étais pas d'entendre. D'ailleurs aux œuvres que possédait Swann, il suffisait pour moi qu'elles fussent situées chez lui, y fissent partie de l'heure délicieuse qui précédait le déjeuner. *La Joconde*² se serait trouvée là qu'elle ne m'eût pas fait plus de plaisir qu'une robe de chambre de Mme Swann, ou ses flacons de sels.

Je continuais à attendre, seul, ou avec Swann et souvent Gilberte, qui était venue nous tenir^c compagnie. L'arrivée de Mme Swann, préparée par tant de majestueuses entrées, me paraissait devoir être quelque chose d'immense. J'épiais chaque craquement. Mais on ne trouve jamais aussi hauts qu'on avait espéré^d une cathédrale, une vague dans la tempête, le bond d'un danseur ; après ces valets de pied en livrée, pareils aux figurants dont le cortège, au théâtre, prépare, et par là même diminue l'apparition finale de la reine, Mme Swann entrant furtivement en petit paletot de loutre, sa voilette baissée sur un nez rougi par le froid,

ne tenait pas les promesses prodiguées dans l'attente à mon imagination.

Mais si elle était restée toute la matinée chez elle, quand elle arrivait dans le salon, c'était vêtue d'un peignoir en crêpe de Chine de couleur claire qui me semblait plus élégant que toutes les robes.

Quelquefois les Swann^a se décidaient à rester à la maison tout l'après-midi. Et alors, comme on avait déjeuné si tard, je voyais bien vite sur le mur du jardinet décliner le soleil de ce jour qui m'avait paru devoir être différent des autres, et les domestiques^b avaient beau apporter des lampes de toutes les grandeurs et de toutes les formes, brûlant chacune sur l'autel consacré d'une console, d'un guéridon, d'une « encoignure » ou d'une petite table, comme pour la célébration d'un culte inconnu, rien d'extraordinaire ne naissait de la conversation et je m'en allais déçu, comme on l'est souvent dès l'enfance après la messe de minuit.

Mais ce désappointement-là n'était guère que spirituel. Je rayonnais de joie dans cette maison où Gilberte, quand elle n'était pas encore avec nous, allait entrer, et me donnerait dans un instant, pour des heures, sa parole, son regard attentif et souriant tel que je l'avais vu pour la première fois à Combray. Tout au plus étais-je un peu jaloux en la voyant souvent disparaître dans de grandes chambres auxquelles on accédait par un escalier intérieur. Obligé de rester au salon, comme l'amoureux d'une actrice qui n'a que son fauteuil à l'orchestre et rêve avec inquiétude de ce qui se passe dans les coulisses, au foyer des artistes, je posai à Swann, au sujet de cette autre partie de la maison, des questions savamment voilées, mais sur un ton duquel je ne parvins pas à bannir quelque anxiété. Il m'expliqua^c que la pièce où allait Gilberte était la lingerie, s'offrit à me la montrer, et me promit que chaque fois que Gilberte aurait à s'y rendre il la forcerait à m'y emmener. Par ces derniers mots et la détente qu'ils me procurèrent, Swann supprima brusquement pour moi une de ces affreuses distances intérieures au terme desquelles une femme que nous aimons nous apparaît si lointaine. À ce moment-là, j'éprouvai pour lui une tendresse que je crus plus profonde que ma tendresse pour Gilberte. Car maître de sa fille, il me la donnait et elle, elle se refusait parfois, je n'avais pas directement sur elle ce même empire

qu'indirectement par Swann. Enfin elle, je l'aimais et ne pouvais par conséquent la voir sans ce trouble, sans ce désir de quelque chose de plus, qui ôte, auprès de l'être qu'on aime, la sensation d'aimer.

Au reste, le plus souvent, nous ne restions pas à la maison, nous allions nous promener. Parfois avant d'aller s'habiller, Mme Swann se mettait au piano. Ses belles mains, sortant des manches roses, ou blanches, souvent de couleurs très vives, de sa robe de chambre de crêpe de Chine, allongeaient leurs phalanges sur le piano avec cette même mélancolie qui était dans ses yeux et n'était pas dans son cœur¹. Ce fut un de ces jours-là qu'il lui arriva de me jouer la partie de la Sonate de Vinteuil où se trouve la petite phrase que Swann avait tant aimée. Mais souvent on n'entend rien, si c'est une musique un peu compliquée qu'on écoute pour la première fois. Et pourtant quand plus tard on m'eut joué deux ou trois fois cette Sonate, je me trouvai la connaître parfaitement. Aussi n'a-t-on pas tort de dire « entendre pour la première fois ». Si l'on n'avait vraiment, comme on l'a cru, rien distingué à la première audition, la deuxième, la troisième seraient autant de premières, et il n'y aurait pas de raison pour qu'on comprît quelque chose de plus à la dixième. Probablement ce qui fait défaut, la première fois, ce n'est pas la compréhension, mais la mémoire. Car la nôtre, relativement à la complexité des impressions auxquelles elle a à faire face pendant que nous écoutons, est infime, aussi brève que la mémoire d'un homme qui en dormant pense mille choses qu'il oublie aussitôt, ou d'un homme tombé à moitié en enfance qui ne se rappelle pas la minute d'après ce qu'on vient de lui dire. Ces impressions multiples, la mémoire n'est pas capable de nous en fournir immédiatement le souvenir. Mais celui-ci se forme en elle peu à peu et à l'égard des œuvres qu'on a entendues deux ou trois fois, on est comme le collégien qui a relu à plusieurs reprises avant de s'endormir une leçon qu'il croyait ne pas savoir et qui la récite par cœur le lendemain matin. Seulement je n'avais encore jusqu'à ce jour rien entendu de cette Sonate, et là où Swann et sa femme voyaient une phrase distincte, celle-ci était aussi loin de ma perception claire qu'un nom qu'on cherche à se rappeler et à la place duquel on ne trouve que du néant, un néant d'où une heure plus tard, sans qu'on y pense, s'élanceront d'elles-mêmes, en un seul

bond, les syllabes d'abord vainement sollicitées. Et non seulement on ne retient pas tout de suite les œuvres vraiment rares, mais même au sein de chacune de ces œuvres-là, et cela m'arriva pour la Sonate de Vinteuil, ce sont les parties les moins précieuses qu'on perçoit d'abord. De sorte que je ne me trompais pas seulement en pensant que l'œuvre ne me réservait plus rien (ce qui fit que je restai longtemps sans chercher à l'entendre) du moment que Mme Swann m'en avait joué la phrase la plus fameuse (j'étais aussi stupide en cela que ceux qui n'espèrent plus éprouver de surprise devant Saint-Marc de Venise¹ parce que la photographie leur a appris la forme de ses dômes). Mais bien plus, même quand j'eus écouté la Sonate d'un bout à l'autre, elle me resta presque tout entière invisible, comme un monument dont la distance ou la brume ne laissent apercevoir que de faibles parties. De là, la mélancolie qui s'attache à la connaissance de tels ouvrages, comme de tout ce qui se réalise dans le temps. Quand ce qui est le plus caché dans la Sonate de Vinteuil se découvrit à moi, déjà, entraîné par l'habitude hors des prises de ma sensibilité, ce que j'avais distingué, préféré tout d'abord, commençait à m'échapper, à me fuir. Pour n'avoir pu aimer qu'en des temps successifs tout ce que m'apportait cette Sonate, je ne la possédai jamais tout entière : elle ressemblait à la vie. Mais, moins décevants que la vie, ces grands chefs-d'œuvre ne commencent pas par nous donner ce qu'ils ont de meilleur. Dans la Sonate de Vinteuil les beautés qu'on découvre le plus tôt sont aussi celles dont on se fatigue le plus vite et pour la même raison sans doute, qui est qu'elles diffèrent moins de ce qu'on connaissait déjà. Mais quand celles-là se sont éloignées, il nous reste à aimer telle phrase que son ordre trop nouveau pour offrir à notre esprit rien que confusion nous avait rendue indiscernable et gardée intacte ; alors elle devant qui nous passions tous les jours sans le savoir et qui s'était réservée, qui par le pouvoir de sa seule beauté était devenue invisible et restée inconnue, elle vient à nous la dernière. Mais nous la quitterons aussi en dernier. Et nous l'aimerons plus longtemps que les autres, parce que nous aurons mis plus longtemps à l'aimer. Ce temps du reste qu'il faut à un individu — comme il me le fallut à moi à l'égard de cette Sonate — pour pénétrer une œuvre un peu profonde, n'est que le raccourci et comme le

symbole des années, des siècles parfois, qui s'écoulent avant que le public puisse aimer un chef-d'œuvre vraiment nouveau. Aussi l'homme de génie pour s'épargner les méconnaissances de la foule se dit peut-être que, les contemporains manquant du recul nécessaire, les œuvres écrites pour la postérité ne devraient être lues que par elle, comme certaines peintures qu'on juge mal de trop près. Mais en réalité toute lâche précaution pour éviter les faux jugements est inutile, ils ne sont pas évitables. Ce qui est cause qu'une œuvre de génie est difficilement admirée tout de suite, c'est que celui qui l'a écrite est extraordinaire, que peu de gens lui ressemblent. C'est son œuvre elle-même qui en fécondant les rares esprits capables de le comprendre, les fera croître et multiplier. Ce sont les quatuors de Beethoven (les quatuors XII, XIII, XIV et XV¹) qui ont mis cinquante ans à faire naître, à grossir le public des quatuors de Beethoven, réalisant ainsi comme tous les chefs-d'œuvre un progrès sinon dans la valeur des artistes, du moins dans la société des esprits, largement composée aujourd'hui de ce qui était introuvable quand le chef-d'œuvre parut, c'est-à-dire d'êtres capables de l'aimer. Ce qu'on appelle la postérité, c'est la postérité de l'œuvre. Il faut que l'œuvre (en ne tenant pas compte, pour simplifier, des génies qui à la même époque peuvent parallèlement préparer pour l'avenir un public meilleur dont d'autres génies que lui bénéficieront) crée elle-même sa postérité. Si donc l'œuvre était tenue en réserve, n'était connue que de la postérité, celle-ci, pour cette œuvre, ne serait pas la postérité mais une assemblée de contemporains ayant simplement vécu cinquante ans plus tard. Aussi faut-il que l'artiste — et c'est ce qu'avait fait Vinteuil — s'il veut que son œuvre puisse suivre sa route, la lance, là où il y a assez de profondeur, en plein et lointain avenir. Et pourtant ce temps à venir, vraie perspective des chefs-d'œuvre, si n'en pas tenir compte est l'erreur des mauvais juges, en tenir compte est parfois le dangereux scrupule des bons. Sans doute, il est aisé de s'imaginer dans une illusion analogue à celle qui uniformise toutes choses à l'horizon, que toutes les révolutions qui ont eu lieu jusqu'ici dans la peinture ou la musique respectaient tout de même certaines règles et que ce qui est immédiatement devant nous, impressionnisme, recherche de la dissonance, emploi exclusif de la gamme chinoise,

cubisme, futurisme, diffère outrageusement de ce qui a précédé¹. C'est que ce qui a précédé on le considère sans tenir compte qu'une longue assimilation l'a converti pour nous en une matière variée sans doute, mais somme toute homogène, où Hugo voisine avec Molière. Songeons seulement aux choquants disparates² que nous présenterait, si nous ne tenions pas compte du temps à venir et des changements qu'il amène, tel horoscope de notre propre âge mûr tiré devant nous durant notre adolescence. Seulement tous les horoscopes ne sont pas vrais et être obligé pour une œuvre d'art de faire entrer dans le total de sa beauté le facteur du temps, mêle à notre jugement quelque chose d'aussi hasardeux et par là d'aussi dénué d'intérêt véritable que toute prophétie dont la non-réalisation n'impliquera nullement la médiocrité d'esprit du prophète, car ce qui appelle à l'existence les possibles ou les en exclut n'est pas forcément de la compétence du génie ; on peut en avoir eu et ne pas avoir cru à l'avenir des chemins de fer, ni des avions, ou, tout en étant grand psychologue, à la fausseté d'une maîtresse ou d'un ami, dont de plus médiocres eussent prévu les trahisons.

Si je ne compris pas la Sonate je fus ravi d'entendre jouer Mme Swann. Son toucher me paraissait, comme son peignoir, comme le parfum de son escalier, comme ses manteaux, comme ses chrysanthèmes, faire partie d'un tout individuel et mystérieux, dans un monde infiniment supérieur à celui où la raison peut analyser le talent. « N'est-ce pas que c'est beau cette Sonate de Vinteuil ? » me dit Swann. Le moment où il fait nuit sous les arbres, où les arpèges du violon font tomber la fraîcheur. Avouez que c'est bien joli ; il y a là tout le côté statique du clair de lune, qui est le côté essentiel. Ce n'est pas extraordinaire qu'une cure de lumière comme celle que suit ma femme agisse sur les muscles, puisque le clair de lune empêche les feuilles de bouger. C'est cela qui est si bien peint dans cette petite phrase, c'est le Bois de Boulogne tombé en catalepsie. Au bord de la mer c'est encore plus frappant, parce qu'il y a les réponses faibles des vagues que naturellement on entend très bien puisque le reste ne peut pas remuer. À Paris c'est le contraire ; c'est tout au plus si on remarque ces lueurs insolites sur les monuments, ce ciel éclairé comme par un incendie sans couleurs et sans danger, cette espèce d'immense fait divers deviné. Mais

dans la petite phrase de Vinteuil et du reste dans toute la Sonate ce n'est pas cela, cela se passe au Bois, dans le gruppetto¹ on entend distinctement la voix de quelqu'un qui dit : « On pourrait presque lire son journal. » Ces paroles de Swann auraient pu fausser, pour plus tard, ma compréhension de la Sonate, la musique étant trop peu exclusive pour écarter absolument ce qu'on nous suggère d'y trouver. Mais je compris par d'autres propos de lui que ces feuillages nocturnes étaient tout simplement ceux sous l'épaisseur desquels, dans maint restaurant des environs de Paris, il avait entendu, bien des soirs, la petite phrase. Au lieu du sens profond qu'il lui avait si souvent demandé, ce qu'elle rapportait à Swann, c'était ces feuillages rangés, enroulés, peints autour d'elle (et qu'elle lui donnait le désir de revoir parce qu'elle lui semblait leur être intérieure comme une âme), c'était tout un printemps dont il n'avait pu jouir autrefois, n'ayant pas, fiévreux et chagrin comme il était alors, assez de bien-être pour cela, et que (comme on fait, pour un malade, des bonnes choses qu'il n'a pu manger) elle lui avait gardé. Les charmes que lui avaient fait éprouver certaines nuits dans le Bois et sur lesquels la Sonate de Vinteuil pouvait le renseigner, il n'aurait pu à leur sujet interroger Odette qui pourtant l'accompagnait^a comme la petite phrase. Mais Odette était seulement à côté de lui alors (non en lui comme le motif de Vinteuil), ne voyant donc point — Odette eût-elle été mille fois plus compréhensive — ce qui, pour nul de nous (du moins j'ai cru longtemps que cette règle ne souffrait pas d'exception), ne peut s'extérioriser. « C'est au fond assez joli, n'est-ce pas, dit Swann, que le son puisse refléter, comme l'eau, comme une glace. Et remarquez que la phrase de Vinteuil ne me montre que tout ce à quoi je ne faisais pas attention à cette époque. De mes soucis, de mes amours de ce temps-là, elle ne me rappelle plus rien, elle a fait l'échange. — Charles, il me semble que ce n'est pas très aimable pour moi tout ce que vous me dites là. — Pas aimable ! Les femmes sont magnifiques ! Je voulais dire simplement à ce jeune homme que ce que la musique montre — du moins à moi — ce n'est pas du tout la “Volonté en soi” et la “Synthèse de l'infini”, mais, par exemple, le père Verdurin en redingote dans le *Palmarium* du jardin d'Acclimatation. Mille fois sans sortir de ce salon, cette petite phrase m'a

emmené dîner à Armenonville¹ avec elle. Mon Dieu, c'est toujours moins ennuyeux que d'y aller avec Mme de Cambremer. » Mme Swann se mit à rire : « C'est une dame qui passe pour avoir été très éprise de Charles », m'expliqua-t-elle du même ton dont, un peu avant, en parlant de Ver Meer de Delft, que j'avais été étonné de voir qu'elle connaissait, elle m'avait répondu : « C'est que je vous dirai que Monsieur s'occupait beaucoup de ce peintre-là au moment où il me faisait la cour. N'est-ce pas, mon petit Charles ? — Ne parlez pas à tort et à travers de Mme de Cambremer, dit Swann dans le fond très flatté. — Mais je ne fais que répéter ce qu'on m'a dit. D'ailleurs il paraît qu'elle est très intelligente, je ne la connais pas. Je la crois très “pushing” ce qui m'étonne d'une femme intelligente. Mais tout le monde dit qu'elle a été folle de vous, cela n'a rien de froissant. » Swann garda un mutisme de sourd, qui était une espèce de confirmation et une preuve de fatuité. « Puisque ce que je joue vous rappelle le jardin d'Acclimatation », reprit Mme Swann en faisant par plaisanterie semblant d'être piquée, « nous pourrions le prendre tantôt comme but de promenade si ça amuse ce petit. Il fait très beau et vous retrouveriez vos chères impressions ! À propos du jardin d'Acclimatation, vous savez, ce jeune homme croyait que nous aimions beaucoup une personne que je “coupe” au contraire aussi souvent que je peux, Mme Blatin ! Je trouve très humiliant pour nous qu'elle passe pour notre amie. Pensez que bon docteur Cottard qui ne dit jamais de mal de personne déclare lui-même qu'elle est infecte. — Quelle horreur ! Elle n'a pour elle que de ressembler tellement à Savonarole. C'est exactement le portrait de Savonarole par Fra Bartolomeo³. » Cette manie qu'avait Swann de trouver ainsi des ressemblances dans la peinture était défendable, car même ce que nous appelons l'expression individuelle est — comme on s'en rend compte avec tant de tristesse quand on aime et qu'on voudrait croire à la réalité unique de l'individu — quelque chose de général, et a pu se rencontrer à différentes époques. Mais si on avait écouté Swann, les cortèges des rois mages, déjà si anachroniques quand Benozzo Gozzoli y introduisit les Médicis⁴, l'eussent été davantage encore puisqu'ils eussent contenu les portraits d'une foule d'hommes, contemporains non de Gozzoli, mais de Swann, c'est-à-dire postérieurs non plus

seulement de quinze siècles à la Nativité, mais de quatre au peintre lui-même. Il n'y avait pas selon Swann, dans ces cortèges, un seul Parisien de marque qui manquât, comme dans cet acte d'une pièce de Sardou où, par amitié pour l'auteur et la principale interprète, par mode aussi, toutes les notabilités parisiennes, de célèbres médecins, des hommes politiques, des avocats, vinrent pour s'amuser, chacun un soir, figurer sur la scène¹. « Mais quel rapport a-t-elle avec le jardin d'Acclimatation ? — Tous ! — Quoi, vous croyez qu'elle a un derrière bleu ciel comme les singes ? — Charles, vous êtes d'une inconvenance ! Non, je pensais au mot que lui a dit le Cinghalais. Racontez-le lui, c'est vraiment un "beau mot". — C'est idiot. Vous savez que Mme Blatin aime à interpeller tout le monde d'un air qu'elle croit aimable et qui est surtout protecteur. — Ce que nos bons voisins de la Tamise appellent *patronizing*, interrompit Odette. — Elle est allée dernièrement au jardin d'Acclimatation où il y a des noirs, des Cinghalais, je crois, a dit ma femme qui est beaucoup plus forte en ethnographie que moi². — Allons, Charles, ne vous moquez pas. — Mais je ne me moque nullement. Enfin, elle s'adresse à un de ces noirs : "Bonjour, négro !" — C'est un rien ! — En tous cas, ce qualificatif ne plut pas au noir : "Moi négro, dit-il avec colère à Mme Blatin, mais toi, chameau !" — Je trouve cela très drôle ! J'adore cette histoire. N'est-ce pas que c'est "beau" ? On voit bien la mère Blatin : "Moi négro, mais toi chameau³ !" » Je manifestai un extrême désir d'aller voir ces Cinghalais dont l'un avait appelé Mme Blatin : chameau. Ils ne m'intéressaient pas du tout. Mais je pensais que pour aller au jardin d'Acclimatation et en revenir nous traverserions cette allée des Acacias où j'avais tant admiré Mme Swann, et que peut-être le mulâtre ami de Coquelin, à qui je n'avais jamais pu me montrer saluant Mme Swann, me verrait assis à côté d'elle au fond d'une victoria.

Pendant ces minutes où Gilberte, partie se préparer, n'était pas dans le salon avec nous, M. et Mme Swann se plaisaient à me découvrir les rares vertus de leur fille. Et tout ce que j'observais semblait prouver qu'ils disaient vrai : je remarquais que, comme sa mère me l'avait raconté, elle avait non seulement pour ses amies, mais pour les domestiques, pour les pauvres, des attentions délicates, longuement méditées, un désir de faire plaisir, une peur

de mécontenter, se traduisant par de petites choses qui souvent lui donnaient beaucoup de mal. Elle avait fait un ouvrage pour notre marchande des Champs-Élysées et sortit par la neige, pour le lui remettre elle-même et sans un jour de retard. « Vous n'avez pas idée de ce qu'est son cœur, car elle le cache », disait son père. Si jeune, elle avait l'air bien plus raisonnable que ses parents. Quand Swann parlait des grandes relations de sa femme, Gilberte détournait la tête et se taisait, mais sans air de blâme, car son père ne lui paraissait pas pouvoir être l'objet de la plus légère critique. Un jour que je lui avais parlé de Mlle Vinteuil, elle me dit :

« Jamais je ne la connaîtrai, pour une raison, c'est qu'elle n'était pas gentille pour son père, à ce qu'on dit, elle lui faisait de la peine. Vous ne pouvez pas plus comprendre cela que moi, n'est-ce pas, vous qui ne pourriez sans doute pas plus survivre à votre papa que moi au mien, ce qui est du reste tout naturel. Comment oublier jamais quelqu'un qu'on aime depuis toujours ? »

Et une fois qu'elle était plus particulièrement câline avec Swann, comme je le lui fis remarquer quand il fut loin :

« Oui, pauvre papa, c'est ces jours-ci l'anniversaire de la mort de son père. Vous pouvez comprendre ce qu'il doit éprouver, vous comprenez cela, vous, nous sentons de même sur ces choses-là. Alors, je tâche d'être moins méchante que d'habitude. — Mais il ne vous trouve pas méchante, il vous trouve parfaite. — Pauvre papa, c'est parce qu'il est trop bon. »

Ses parents ne me firent pas seulement l'éloge des vertus de Gilberte — cette même Gilberte qui même avant que je l'eusse jamais vue m'apparaissait devant une église, dans un paysage de l'Île-de-France, et qui ensuite m'évoquant non plus mes rêves, mais mes souvenirs, était toujours devant la haie d'épines roses, dans le raidillon que je prenais pour aller du côté de Méséglise. Comme j'avais demandé à Mme Swann, en m'efforçant de prendre le ton indifférent d'un ami de la famille, curieux des préférences d'une enfant, quels étaient parmi les camarades de Gilberte ceux qu'elle aimait le mieux, Mme Swann me répondit :

« Mais vous devez être plus avancé que moi dans ses confidences, vous qui êtes le grand favori, le grand crack, comme disent les Anglais¹. »

Sans doute^a dans ces coïncidences tellement parfaites, quand la réalité se replie et s'applique sur ce que nous avons si longtemps rêvé, elle nous le cache entièrement, se confond avec lui, comme deux figures égales et superposées qui n'en font plus qu'une, alors qu'au contraire, pour donner à notre joie toute sa signification, nous voudrions garder à tous ces points de notre désir, dans le moment^b même où nous y touchons — et pour être plus certain que ce soit bien eux — le prestige d'être intangibles. Et la pensée ne peut même pas reconstituer l'état ancien pour le confronter au nouveau, car elle n'a plus le champ libre : la connaissance que nous avons faite, le souvenir des premières minutes inespérées, les propos que nous avons entendus, sont là qui obstruent l'entrée de notre conscience et commandent beaucoup plus les issues de notre mémoire que celles de notre imagination, ils rétroagissent davantage sur notre passé que nous ne sommes plus maîtres de voir sans tenir compte d'eux, que sur la forme, restée libre, de notre avenir. J'avais pu croire pendant des années qu'aller chez Mme Swann était une vague chimère que je n'atteindrais jamais ; après avoir passé un quart d'heure chez elle, c'est le temps où je ne la connaissais pas qui était devenu chimérique et vague comme un possible que la réalisation d'un autre possible a anéanti. Comment aurais-je encore pu rêver de la salle à manger comme d'un lieu inconcevable, quand je ne pouvais pas faire un mouvement dans mon esprit sans y rencontrer les rayons infrangibles qu'émettait à l'infini derrière lui, jusque dans mon passé le plus ancien, le homard à l'américaine que je venais de manger ? Et Swann avait dû voir, pour ce qui le concernait lui-même, se produire quelque chose d'analogue : car cet appartement où il me recevait pouvait être considéré comme le lieu où étaient venus se confondre, et coïncider, non pas seulement l'appartement idéal que mon imagination avait engendré, mais un autre encore, celui que l'amour jaloux de Swann, aussi inventif que mes rêves, lui avait si souvent décrit, cet appartement commun à Odette et à lui qui lui était apparu si inaccessible, tel soir où Odette l'avait ramené avec Forcheville prendre de l'orangeade chez elle ; et ce qui était venu s'absorber, pour lui, dans le plan de la salle à manger où nous déjeunions, c'était ce paradis inespéré où jadis il ne pouvait sans trouble imaginer qu'il

aurait dit à *leur* maître d'hôtel ces mêmes mots : « Madame est-elle prête ? » que je lui entendais prononcer maintenant avec une légère impatience mêlée de quelque satisfaction d'amour-propre. Pas plus que ne le pouvait sans doute Swann, je n'arrivais à connaître mon bonheur et quand Gilberte elle-même s'écriait : « Qu'est-ce qui vous aurait dit^a que la petite fille que vous regardiez, sans lui parler, jouer aux barres, serait votre grande amie chez qui vous iriez tous les jours où cela vous plairait ? », elle parlait^b d'un changement que j'étais bien obligé de constater du dehors, mais que je ne possédais pas intérieurement, car il se composait de deux états que je ne pouvais, sans qu'ils cessassent d'être distincts l'un de l'autre, réussir à penser à la fois.

Et pourtant cet appartement parce qu'il avait été si passionnément désiré par la volonté de Swann, devait conserver pour lui quelque douceur, si j'en jugeais par moi pour qui il n'avait pas perdu tout mystère. Ce charme singulier dans lequel j'avais pendant si longtemps supposé que baignait la vie des Swann, je ne l'avais pas entièrement chassé de leur maison en y pénétrant ; je l'avais fait reculer, dompté qu'il était par cet étranger, ce paria que j'avais été et à qui Mlle Swann avançait maintenant gracieusement pour qu'il y prît place, un fauteuil délicieux, hostile et scandalisé ; mais tout autour de moi, ce charme, dans mon souvenir, je le perçois encore. Est-ce parce que, ces jours où M. et Mme Swann m'invitaient à déjeuner, pour sortir ensuite avec eux et Gilberte, j'imprimais avec mon regard — pendant que^c j'attendais seul — sur le tapis, sur les bergères, sur les consoles, sur les paravents, sur les tableaux, l'idée gravée en moi que Mme Swann, ou son mari, ou Gilberte allaient entrer ? Est-ce parce que ces choses ont vécu depuis dans ma mémoire à côté des Swann et ont fini par prendre quelque chose d'eux ? Est-ce^d parce que sachant qu'ils passaient leur existence au milieu d'elles, je faisais de toutes comme les emblèmes de leur vie particulière, de leurs habitudes dont j'avais été trop longtemps exclu pour qu'elles ne continuassent pas à me sembler étrangères même quand on me fit la faveur de m'y mêler ? Toujours est-il que chaque fois que je pense à ce salon que Swann (sans que cette critique impliquât de sa part l'intention de contrarier en rien les goûts de sa femme) trouvait si disparate — parce que tout conçu

qu'il était encore dans le goût moitié serre, moitié atelier qui était celui de l'appartement où il avait connu Odette, elle avait pourtant commencé à remplacer dans ce fouillis nombre des objets chinois qu'elle trouvait maintenant un peu « toc », bien « à côté », par une foule de petits meubles^a tendus de vieilles soies Louis XVI (sans compter les chefs-d'œuvre apportés par Swann de l'hôtel du quai d'Orléans) —, il a au contraire dans mon souvenir, ce salon composite, une cohésion, une unité, un charme individuel que n'ont jamais même les ensembles les plus intacts que le passé nous ait légués, ni les plus vivants où se marque l'empreinte d'une personne : car nous seuls pouvons, par la croyance qu'elles ont une existence à elles, donner à certaines choses que nous voyons une âme qu'elles gardent ensuite et qu'elles développent en nous. Toutes les idées que je m'étais faites des heures, différentes de celles qui existent pour les autres hommes, que passaient les Swann dans cet appartement qui était pour le temps quotidien de leur vie ce que le corps est pour l'âme, et qui devait en exprimer la singularité, toutes ces idées étaient réparties, amalgamées — partout également troublantes et indéfinissables — dans la place des meubles, dans l'épaisseur des tapis, dans l'orientation des fenêtres, dans le service des domestiques. Quand après le déjeuner, nous allions, au soleil, prendre le café dans la grande baie du salon, tandis^b que Mme Swann me demandait combien je voulais de morceaux de sucre dans mon café, ce n'était pas seulement le tabouret de soie qu'elle poussait vers moi qui dégageait avec le charme douloureux que j'avais perçu autrefois — sous l'épine rose, puis à côté du massif de lauriers — dans le nom de Gilberte, l'hostilité que m'avaient témoignée ses parents et que ce petit meuble semblait avoir si bien sue et partagée que je ne me sentais pas digne et que je me trouvais un peu lâche d'imposer mes pieds à son capitonnage sans défense ; une âme personnelle le liait secrètement à la lumière de deux heures de l'après-midi, différente de ce qu'elle était partout ailleurs dans le golfe où elle faisait jouer à nos pieds ses flots d'or parmi lesquels les canapés bleuâtres et les vaporeuses tapisseries émergeaient comme des îles enchantées ; et il n'était pas jusqu'au tableau de Rubens^c accroché au-dessus de la cheminée qui ne possédât lui aussi le même genre et presque la même puissance de charme que les

bottines à lacets de M. Swann et ce manteau à pèlerine, dont j'avais tant désiré porter le pareil et que maintenant Odette demandait à son mari de remplacer par un autre, pour être plus élégant, quand je leur faisais l'honneur de sortir avec eux. Elle allait s'habiller elle aussi, bien que j'eusse protesté qu'aucune robe « de ville » ne vaudrait à beaucoup près la merveilleuse robe de chambre de crêpe de Chine ou de soie, vieux rose, cerise, rose Tiepolo¹, blanche^a, mauve, verte, rouge, jaune, unie ou à dessins, dans laquelle^b Mme Swann avait déjeuné et qu'elle allait ôter. Quand je disais qu'elle aurait dû sortir ainsi, elle riait, par moquerie de mon ignorance ou plaisir de mon compliment. Elle s'excusait de posséder tant de peignoirs parce qu'elle prétendait qu'il n'y avait que là-dedans qu'elle se sentait bien et elle nous quittait pour aller mettre une de ces toilettes souveraines qui s'imposaient à tous, et entre lesquelles pourtant j'étais parfois appelé à choisir celle que je préférais qu'elle revêtît.

Au jardin d'Acclimatation, que j'étais fier quand nous étions descendus de voiture de m'avancer à côté de Mme Swann ! Tandis que dans sa démarche nonchalante elle laissait flotter son manteau, je jetais sur elle des regards d'admiration auxquels elle répondait coquettement par un long sourire. Maintenant si nous rencontrions l'un ou l'autre des camarades, fille ou garçon, de Gilberte, qui nous saluait de loin, j'étais à mon tour regardé par eux comme un de ces êtres que j'avais tant enviés, un de ces amis de Gilberte qui connaissaient sa famille et étaient mêlés à l'autre partie de sa vie, celle qui ne se passait pas aux Champs-Élysées².

Souvent dans les allées du Bois ou du jardin d'Acclimatation, nous croisions, nous étions salués par telle ou telle grande^c dame amie de Swann, qu'il lui arrivait de ne pas voir et que lui signalait sa femme, « Charles, vous ne voyez pas Mme de Montmorency ? » Et Swann, avec^d le sourire amical dû à une longue familiarité se découvrait pourtant largement avec une élégance qui n'était qu'à lui. Quelquefois la dame s'arrêtait, heureuse de faire à Mme Swann une politesse qui ne tirait pas à conséquence et de laquelle on savait qu'elle ne chercherait pas à profiter ensuite, tant Swann l'avait habituée à rester sur la réserve. Elle n'en avait pas moins pris toutes les manières du monde, et si élégante et noble de port que fût la dame, Mme Swann l'égalait

toujours en cela ; arrêtée un moment auprès de l'amie que son mari venait de rencontrer, elle nous présentait avec tant d'aisance, Gilberte et moi, gardait tant de liberté et de calme dans son amabilité, qu'il eût été difficile de dire, de la femme de Swann ou de l'aristocratique passante, laquelle des deux était la grande dame. Le jour où nous étions allés voir les Cinghalais, comme nous revenions, nous aperçûmes, venant dans notre direction et suivie de deux autres qui semblaient l'escorter, une dame âgée mais encore belle, enveloppée dans un manteau sombre et coiffée d'une petite capote attachée sous le cou par deux brides. « Ah^a ! voilà quelqu'un qui va vous intéresser », me dit Swann. La vieille dame maintenant à trois pas nous souriait avec une douceur caressante. Swann se découvrit, Mme Swann s'abaissa en une révérence et voulut baiser la main de la dame pareille à un portrait de Winterhalter¹ qui la releva et l'embrassa. « Voyons, voulez-vous mettre votre chapeau, vous », dit-elle à Swann, d'une grosse voix un peu maussade, en amie familière. « Je vais vous présenter à Son Altesse Impériale », me dit Mme Swann. Swann m'attira un moment à l'écart pendant que Mme Swann causait du beau temps et des animaux nouvellement arrivés au jardin d'Acclimatation, avec l'altesse. « C'est la princesse Mathilde, me dit-il, vous savez, l'amie de Flaubert, de Sainte-Beuve, de Dumas². Songez, c'est la nièce de Napoléon I^{er} ! Elle a été demandée en mariage par Napoléon III et par l'empereur de Russie. Ce n'est pas intéressant ? Parlez-lui un peu. Mais je voudrais qu'elle ne nous fît pas rester une heure sur nos jambes. » « J'ai rencontré Taine qui m'a dit que la Princesse était brouillée avec lui, dit Swann. — Il s'est conduit comme un cauchon », dit-elle d'une voix rude et en prononçant le mot comme si ç'avait été le nom de l'évêque contemporain de Jeanne-d'Arc. « Après l'article qu'il a écrit sur l'Empereur je lui ai laissé une carte avec P.P.C.³ » J'éprouvais la surprise qu'on a en ouvrant la correspondance de la duchesse d'Orléans, née princesse palatine⁴. Et, en effet, la princesse Mathilde, animée de sentiments si français, les éprouvait avec une honnête rudesse comme en avait l'Allemagne d'autrefois et qu'elle avait héritée^b sans doute de sa mère wurtembergeoise⁵. Sa franchise un peu fruste et presque masculine, elle l'adoucissait, dès qu'elle souriait, de langueur italienne. Et le tout était enveloppé dans une

toilette tellement second Empire que bien que la princesse la portât seulement sans doute par attachement aux modes qu'elle avait aimées, elle semblait avoir eu l'intention de ne pas commettre une faute de couleur historique et de répondre à l'attente de ceux qui attendaient d'elle l'évocation d'une autre époque. Je soufflai à Swann de lui demander si elle avait connu Musset. « Très peu, monsieur », répondit-elle d'un air qui faisait semblant d'être fâché, et, en effet, c'était par plaisanterie qu'elle disait monsieur à Swann, étant fort intime avec lui. « Je l'ai eu une fois à dîner. Je l'avais invité pour sept heures. À sept heures et demie, comme il n'était pas là, nous nous mîmes à table. Il arrive à huit heures, me salue, s'assied, ne dessert pas les dents, part après le dîner sans que j'aie entendu le son de sa voix. Il était ivre-mort. Cela ne m'a pas beaucoup encouragée à recommencer¹. » Nous étions un peu à l'écart, Swann et moi. « J'espère que cette petite séance ne va pas se prolonger, me dit-il, j'ai mal à la plante des pieds. Aussi je ne sais pas pourquoi ma femme alimente la conversation. Après cela c'est elle qui se plaindra d'être fatiguée et moi je ne peux plus supporter ces stations debout². » Mme Swann, en effet, qui tenait le renseignement de Mme Bontemps, était en train de dire à la princesse que le gouvernement comprenant enfin sa goujaterie, avait décidé de lui envoyer une invitation pour assister dans les tribunes à la visite que le tsar Nicolas devait faire le surlendemain aux Invalides. Mais la princesse qui malgré les apparences, malgré le genre de son entourage composé surtout d'artistes et d'hommes de lettres était restée au fond et chaque fois qu'elle avait à agir, nièce de Napoléon : « Oui, madame, je l'ai reçue ce matin et je l'ai renvoyée au ministre qui doit l'avoir à l'heure qu'il est. Je lui ai dit que je n'avais pas besoin d'invitation pour aller aux Invalides. Si le gouvernement désire que j'y aille, ce ne sera pas dans une tribune, mais dans notre caveau, où est le tombeau de l'Empereur. Je n'ai pas besoin de cartes pour cela. J'ai mes clefs. J'entre comme je veux. Le gouvernement n'a qu'à me faire savoir s'il désire que je vienne ou non. Mais si j'y vais, ce sera là ou pas du tout³. » À ce moment nous fûmes salués, Mme Swann et moi, par un jeune homme qui lui dit bonjour⁴ sans s'arrêter et que je ne savais pas qu'elle connût : Bloch. Sur une question que je lui posai, Mme Swann me dit qu'il

lui avait été présenté par Mme Bontemps, qu'il était attaché au Cabinet du ministre, ce que j'ignorais. Du reste, elle ne devait pas l'avoir vu souvent — ou bien elle n'avait pas voulu citer le nom, trouvé peut-être par elle peu « chic », de Bloch — car elle dit qu'il s'appelait M. Moreul. Je lui assurai qu'elle confondait, qu'il s'appelait Bloch. La princesse redressa une traîne qui se déroulait derrière elle et que Mme Swann regardait avec admiration. « C'est justement une fourrure que l'empereur de Russie m'avait envoyée, dit la princesse et comme j'ai été le voir tantôt, je l'ai mise pour lui montrer que cela avait pu s'arranger en manteau¹. — Il paraît que le prince Louis s'est engagé dans l'armée russe, la princesse va être désolée de ne plus l'avoir près d'elle, dit Mme Swann qui ne voyait pas les signes d'impatience de son mari. — Il avait bien besoin de cela ! Comme je lui ai dit : Ce n'est pas une raison parce que tu as eu un militaire dans ta famille », répondit la princesse, faisant avec cette brusque simplicité allusion à Napoléon I^{er}². Swann ne tenait plus en place. « Madame, c'est moi qui vais faire l'altesse et vous demander la permission de prendre congé, mais ma femme a été très souffrante et je ne veux pas qu'elle reste davantage immobile. » Mme Swann refit la révérence et la princesse eut pour nous tous un divin sourire qu'elle sembla amener du passé, des grâces de sa jeunesse, des soirées de Compiègne et qui coula intact et doux sur le visage tout à l'heure grognon, puis elle s'éloigna suivie des deux dames d'honneur qui n'avaient fait, à la façon d'interprètes, de bonnes d'enfants, ou de gardes-malades que ponctuer notre conversation de phrases insignifiantes et d'explications inutiles. « Vous devriez aller écrire votre nom chez elle, un jour de cette semaine, me dit Mme Swann ; on ne corne pas de bristol à toutes ces *royautés*, comme disent les Anglais, mais elle vous invitera si vous vous faites inscrire. »

Parfois dans ces derniers jours d'hiver nous entrions avant d'aller nous promener dans quelque une des petites expositions qui s'ouvraient alors et où Swann, collectionneur de marque, était salué avec une particulière déférence par les marchands de tableaux chez qui elles avaient lieu. Et par ces temps encore froids, mes anciens désirs de partir pour le Midi et Venise étaient réveillés par ces salles où un printemps déjà avancé et un soleil ardent mettaient des

reflets violacés sur les Alpilles roses et donnaient la transparence foncée de l'émeraude au Grand Canal¹. S'il faisait mauvais nous allions au concert ou au théâtre et goûter ensuite dans un « Thé ». Dès que Mme Swann voulait me dire quelque chose qu'elle désirait que les personnes des tables voisines ou même les garçons qui servaient ne comprissent pas, elle me le disait en anglais comme si c'eût été un langage connu de nous deux seulement. Or tout le monde savait l'anglais, moi seul je ne l'avais pas encore appris et étais obligé de le dire à Mme Swann pour qu'elle cessât de faire sur les personnes qui buvaient le thé ou sur celles qui l'apportaient des réflexions que je devinais désobligeantes sans que j'en compris, ni que l'individu visé en perdît, un seul mot.

Une fois, à propos d'une matinée théâtrale, Gilberte me causa un étonnement profond. C'était justement le jour dont elle m'avait parlé d'avance et où tombait l'anniversaire de la mort de son grand-père. Nous devions elle et moi, aller entendre avec son institutrice les fragments d'un opéra et Gilberte s'était habillée dans l'intention de se rendre à cette exécution musicale, gardant l'air d'indifférence qu'elle avait l'habitude de montrer pour la chose que nous devions faire disant que ce pouvait être n'importe quoi pourvu que cela me plût et fût agréable à ses parents. Avant le déjeuner, sa mère nous prit à part pour lui dire que cela ennuyait son père de nous voir aller au concert ce jour-là. Je trouvai que c'était trop naturel. Gilberte resta impassible mais devint pâle d'une colère qu'elle ne put cacher, et elle ne dit plus un mot. Quand M. Swann revint, sa femme l'emmena à l'autre bout du salon et lui parla à l'oreille. Il appela Gilberte, et la prit à part dans la pièce à côté. On entendit des éclats de voix. Je ne pouvais cependant pas croire que Gilberte, si soumise, si tendre, si sage, résistât à la demande de son père, un jour pareil et pour une cause si insignifiante. Enfin Swann sortit en lui disant :

« Tu sais ce que je t'ai dit. Maintenant, fais ce que tu voudras. »

La figure de Gilberte resta contractée pendant tout le déjeuner, après lequel nous allâmes dans sa chambre. Puis tout d'un coup, sans une hésitation et comme si elle n'en avait eu à aucun moment : « Deux heures ! s'écria-t-elle, mais vous savez que le concert commence à deux heures et demie. » Et elle dit à son institutrice de se dépêcher.

« Mais, lui dis-je, est-ce que cela n'ennuie pas votre père ?

— Pas le moins du monde.

— Cependant, il avait peur que cela ne semble bizarre à cause de cet anniversaire.

— Qu'est-ce que cela peut me faire, ce que les autres pensent ? Je trouve ça grotesque de s'occuper des autres dans les choses de sentiment. On sent pour soi, pas pour le public. Mademoiselle qui a peu de distractions se fait une fête d'aller à ce concert, je ne vais pas l'en priver pour faire plaisir au public. »

Et elle prit son chapeau.

« Mais Gilberte, lui dis-je en lui prenant le bras, ce n'est pas pour faire plaisir au public, c'est pour faire plaisir à votre père.

— Vous n'allez pas me faire d'observations, j'espère, » me cria-t-elle d'une voix dure, en se dégageant vivement.

Faveur plus précieuse encore que de m'emmener avec eux au jardin d'Acclimatation, ou au concert, les Swann ne m'excluaient^a même pas de leur amitié avec Bergotte¹, laquelle avait été à l'origine du charme que je leur avais trouvé quand, avant même de connaître Gilberte, je pensais que son intimité avec le divin vieillard eût fait d'elle pour moi la plus passionnante des amies, si le dédain que je devais lui inspirer ne m'eût pas interdit l'espoir qu'elle m'emmenât jamais avec lui visiter les villes qu'il aimait. Or, un jour Mme Swann m'invita à un grand déjeuner. Je ne savais pas quels devaient être les convives. En arrivant, je fus, dans le vestibule, déconcerté par un incident qui m'intimida. Mme Swann manquait rarement d'adopter les usages qui passent pour élégants pendant une saison et ne parvenant pas à se maintenir sont bientôt abandonnés (comme beaucoup d'années auparavant elle avait eu son *hansom cab*^{b2}, ou faisait imprimer sur une invitation à déjeuner que c'était *to meet*³ un personnage plus ou moins important). Souvent ces usages n'avaient rien de mystérieux et n'exigeaient pas d'initiation. C'est ainsi que, mince innovation de ces années-là et importée d'Angleterre, Odette avait fait faire à son mari des cartes où le nom de Charles Swann était précédé de « Mr.⁴ ». Après la première visite que je lui avais faite, Mme Swann avait corné chez moi un de ces « cartons » comme elle

disait. Jamais personne ne m'avait déposé de cartes ; je ressentis tant de fierté, d'émotion, de reconnaissance, que réunissant tout ce que je possédais d'argent, je commandai une superbe corbeille de camélias et l'envoyai à Mme Swann. Je suppliai mon père d'aller mettre une carte chez elle, mais de s'en faire vite graver d'abord où son nom fût précédé de « Mr. ». Il n'obéit à aucune de mes deux prières, j'en fus désespéré pendant quelques jours, et me demandai ensuite s'il n'avait pas eu raison. Mais l'usage du « Mr. », s'il était inutile, était clair. Il n'en était pas ainsi d'un autre qui, le jour de ce déjeuner me fut révélé, mais non pourvu de sa signification. Au moment où j'allais passer de l'antichambre dans le salon, le maître d'hôtel me remit une enveloppe mince et longue sur laquelle mon nom était écrit. Dans ma surprise je le remerciai, cependant je regardais l'enveloppe. Je ne savais pas plus ce que j'en devais faire qu'un étranger d'un de ces petits instruments que l'on donne aux convives dans les dîners chinois. Je vis qu'elle était fermée, je craignis d'être indiscret en l'ouvrant tout de suite et je la mis dans ma poche d'un air entendu. Mme Swann m'avait écrit quelques jours auparavant de venir déjeuner « en petit comité ». Il y avait pourtant seize personnes, parmi lesquelles j'ignorais absolument que se trouvât Bergotte. Mme Swann qui venait de me « nommer » comme elle disait à plusieurs d'entre elles, tout à coup, à la suite de mon nom, de la même façon qu'elle venait de le dire (et comme si nous étions seulement^a deux invités du déjeuner qui devaient être chacun également contents de connaître l'autre), prononça le nom du doux Chantre aux cheveux blancs. Ce nom de Bergotte me fit tressauter comme le bruit d'un revolver qu'on aurait déchargé sur moi, mais instinctivement pour faire bonne contenance je saluai ; devant moi, comme ces prestidigitateurs qu'on aperçoit intacts et en redingote dans la poussière d'un coup de feu d'où s'envole une colombe, mon salut m'était rendu par un homme jeune, rude, petit, râblé et myope, à nez rouge en forme de coquille de colimaçon et à barbiche^b noire¹. J'étais mortellement triste, car ce qui venait d'être réduit en poudre, ce n'était^c pas seulement le langoureux vieillard dont il ne restait plus rien, c'était aussi la beauté d'une œuvre immense que j'avais pu loger dans l'organisme défaillant et sacré que j'avais, comme un temple, construit

expressément pour elle, mais à laquelle aucune place n'était réservée dans le corps trapu, rempli de vaisseaux, d'os, de ganglions, du petit homme à nez camus et à barbiche noire qui était devant moi. Tout le Bergotte que j'avais lentement et délicatement élaboré moi-même, goutte à goutte, comme une stalactite, avec la transparente beauté de ses livres, ce Bergotte-là se trouvait d'un seul coup ne plus pouvoir être d'aucun usage, du moment qu'il fallait conserver le nez en colimaçon et utiliser la barbiche noire ; comme n'est plus bonne à rien la solution que nous avions trouvée pour un problème dont nous avions lu incomplètement la donnée et sans tenir compte que le total devait faire un certain chiffre. Le nez et la barbiche étaient des éléments aussi inéluctables et d'autant plus gênants que, me forçant à réédifier entièrement le personnage de Bergotte, ils semblaient encore impliquer, produire, sécréter incessamment un certain genre d'esprit actif et satisfait de soi, ce qui n'était pas de jeu, car cet esprit-là n'avait rien à voir avec la sorte d'intelligence répandue dans ces livres, si bien connus de moi et que pénétrait une douce et divine sagesse. En partant d'eux, je ne serais jamais arrivé à ce nez en colimaçon ; mais en partant de ce nez qui n'avait pas l'air de s'en inquiéter, faisait cavalier seul et « fantaisie », j'allais dans une tout autre direction que l'œuvre de Bergotte, j'aboutirais, semblait-il, à quelque mentalité d'ingénieur pressé, de la sorte de ceux qui quand on les salue croient comme il faut de dire : « Merci et vous » avant qu'on leur ait demandé de leurs nouvelles et si on leur déclare qu'on a été enchanté de faire leur connaissance, répondent par une abréviation qu'ils se figurent bien portée, intelligente et moderne en ce qu'elle évite de perdre en de vaines formules un temps précieux : « Également ». Sans doute, les noms sont des dessinateurs fantaisistes, nous donnant des gens et des pays des croquis si peu ressemblants que nous éprouvons souvent une sorte de stupeur quand nous avons devant nous au lieu du monde imaginé, le monde visible (qui d'ailleurs n'est pas le monde vrai, nos sens ne possédant pas beaucoup plus le don de la ressemblance que l'imagination, si bien que les dessins enfin approximatifs qu'on peut obtenir de la réalité sont au moins aussi différents du monde vu que celui-ci l'était du monde imaginé). Mais pour Bergotte la gêne du nom préalable

n'était rien auprès de celle que me causait l'œuvre connue, à laquelle j'étais obligé d'attacher, comme après un ballon, l'homme à barbiche sans savoir si elle garderait la force de s'élever. Il semblait bien pourtant⁴ que ce fût lui qui eût écrit les livres que j'avais tant aimés, car Mme Swann ayant cru devoir lui dire mon goût pour l'un d'eux, il ne montra nul étonnement qu'elle en eût fait part à lui plutôt qu'à un autre convive, et ne sembla pas voir là l'effet d'une méprise ; mais, emplissant la redingote qu'il avait mise en l'honneur de tous ces invités, d'un corps avide du déjeuner prochain, ayant son attention occupée d'autres réalités importantes, ce ne fut que comme à un épisode révolu de sa vie antérieure, et comme si on avait fait allusion à un costume du duc de Guise, qu'il eût mis une certaine année à un bal costumé, qu'il sourit en se reportant à l'idée de ses livres, lesquels aussitôt déclinèrent pour moi (entraînant dans leur chute toute la valeur du Beau, de l'univers, de la vie) jusqu'à n'avoir été que quelque médiocre divertissement d'homme à barbiche. Je me disais qu'il avait dû s'y appliquer, mais que s'il avait vécu dans une île entourée par des bancs d'huîtres perlières, il se fût à la place livré avec succès au commerce des perles. Son œuvre ne me semblait plus aussi inévitable. Et alors je me demandais si l'originalité prouve vraiment que les grands écrivains soient des dieux régnant chacun dans un royaume qui n'est qu'à lui, ou bien s'il n'y a pas dans tout cela un peu de feinte, si les différences entre les œuvres ne seraient pas le résultat du travail, plutôt que l'expression d'une différence radicale d'essence entre les diverses personnalités.

Cependant on était passé à table. À côté de mon assiette je trouvai un œillet dont la tige était enveloppée dans du papier d'argent. Il m'embarrassa moins que n'avait fait l'enveloppe remise dans l'antichambre et que j'avais complètement oubliée. L'usage, pourtant aussi nouveau pour moi, me parut plus intelligible quand je vis tous les convives masculins s'emparer d'un œillet semblable qui accompagnait leur couvert et l'introduire dans la boutonnière de leur redingote. Je fis comme eux avec cet air naturel d'un libre penseur dans une église, lequel ne connaît pas la messe, mais se lève quand tout le monde se lève et se met à genoux un peu après que tout le monde s'est mis à genoux. Un autre usage inconnu et moins éphémère

me déplût davantage. De l'autre côté de mon assiette il y en avait une plus petite remplie d'une matière noirâtre que je ne savais pas être du caviar. J'étais ignorant de ce qu'il fallait en faire, mais résolu à n'en pas manger.

Bergotte n'était pas placé loin de moi, j'entendais parfaitement ses paroles. Je compris^a alors l'impression de M. de Norpois. Il avait en effet un organe bizarre¹ ; rien n'altère autant les qualités matérielles de la voix que de contenir de la pensée : la sonorité des diphtongues, l'énergie des labiales, en sont influencées. La diction l'est aussi. La sienne me semblait entièrement différente de sa manière d'écrire, et même les choses^b qu'il disait de celles qui remplissent ses ouvrages. Mais^c la voix sort d'un masque sous lequel elle ne suffit pas à nous faire reconnaître d'abord un visage que nous avons vu à découvert dans le style². Dans certains passages de la conversation où Bergotte avait l'habitude de se mettre à parler d'une façon qui ne paraissait pas affectée et déplaisante qu'à M. de Norpois, j'ai été long à découvrir une exacte correspondance avec les parties de ses livres où sa forme devenait si poétique et musicale³. Alors il voyait dans ce qu'il disait une beauté plastique indépendante de la signification des phrases, et comme la parole humaine est en rapport avec l'âme, mais sans l'exprimer comme fait le style, Bergotte avait l'air de parler presque à contresens, psalmodiant certains mots et, s'il poursuivait au-dessous d'eux une seule image, les filant sans intervalle comme un même son, avec une fatigante monotonie. De sorte qu'un débit prétentieux, emphatique et monotone était le signe de la qualité esthétique de ses propos, et l'effet, dans sa conversation, de ce même pouvoir qui produisait dans ses livres la suite des images et l'harmonie⁴. J'avais eu d'autant plus de peine à m'en apercevoir d'abord que ce qu'il disait à ces moments-là, précisément parce que c'était vraiment de Bergotte n'avait pas l'air d'être du Bergotte. C'était un foisonnement d'idées précises, non incluses dans ce « genre Bergotte » que beaucoup de chroniqueurs s'étaient approprié ; et cette dissemblance était probablement — vu d'une façon trouble à travers la conversation, comme une image derrière un verre fumé⁵ — un autre aspect de ce fait que quand on lisait une page de Bergotte, elle n'était jamais ce qu'aurait écrit n'importe lequel de ces plats imitateurs qui pourtant, dans le journal

et dans le livre, ornaient leur prose de tant d'images et de pensées « à la Bergotte ». Cette différence dans le style venait de ce que « le Bergotte » était avant tout quelque élément précieux et vrai, caché au cœur de chaque chose, puis extrait d'elle par ce grand écrivain grâce à son génie, extraction qui était le but du doux Chantre et non pas de faire du Bergotte¹. À vrai dire il en faisait malgré lui puisqu'il était Bergotte, et qu'en ce sens chaque nouvelle beauté de son œuvre était la petite quantité de Bergotte enfouie dans une chose et qu'il en avait tirée. Mais si par là chacune de ces beautés était apparentée avec les autres et reconnaissable, elle restait cependant particulière, comme la découverte qui l'avait mise à jour ; nouvelle, par conséquent différente de ce qu'on appelait le genre Bergotte qui était une vague synthèse des Bergotte déjà trouvés et rédigés par lui, lesquels ne permettaient nullement à des hommes sans génie d'augurer ce qu'il découvrirait ailleurs. Il en est ainsi pour tous les grands écrivains, la beauté de leurs phrases est imprévisible, comme est celle d'une femme qu'on ne connaît pas encore ; elle est création puisqu'elle s'applique à un objet extérieur auquel ils pensent — et non à soi — et qu'ils n'ont pas encore exprimé. Un auteur de Mémoires d'aujourd'hui, voulant sans trop en avoir l'air, faire du Saint-Simon, pourra à la rigueur écrire la première ligne du portrait de Villars : « C'était un assez grand homme brun... avec une physionomie vive, ouverte, sortante », mais quel déterminisme pourra lui faire trouver la seconde ligne qui commence par : « et véritablement un peu folle² » ? La vraie variété est dans cette plénitude d'éléments réels et inattendus, dans le rameau chargé de fleurs bleues qui s'élance contre toute attente, de la haie printanière qui semblait déjà comble, tandis que l'imitation purement formelle de la variété (et on pourrait raisonner de même pour toutes les autres qualités du style) n'est que vide et uniformité, c'est-à-dire ce qui est le plus opposé à la variété, et ne peut chez les imitateurs en donner l'illusion et en rappeler le souvenir que pour celui qui ne l'a pas comprise chez les maîtres.

Aussi — de même^a que la diction de Bergotte eût sans doute charmé si lui-même n'avait été que quelque amateur récitant du prétendu Bergotte, au lieu qu'elle était liée à la pensée de Bergotte en travail et en action par des

rapports vitaux que l'oreille ne dégagait pas immédiatement, — de même c'était parce que Bergotte appliquait cette pensée avec précision à la réalité qui lui plaisait que son langage avait quelque chose de positif, de trop nourrissant, qui décevait ceux qui s'attendaient à l'entendre parler seulement de « l'éternel torrent des apparences » et des « mystérieux frissons de la beauté¹ ». Enfin la qualité toujours rare et neuve de ce qu'il écrivait se traduisait dans sa conversation par une façon si subtile d'aborder une question, en négligeant tous ses aspects déjà connus, qu'il avait l'air de la prendre par un petit côté, d'être dans le faux, de faire du paradoxe, et qu'ainsi ses idées semblaient le plus souvent confuses, chacun appelant idées claires celles qui sont au même degré de confusion que les siennes propres. D'ailleurs toute nouveauté ayant pour condition l'élimination préalable du poncif auquel nous étions habitués et qui nous semblait la réalité même, toute conversation neuve, aussi bien que toute peinture, toute musique originales, paraîtra toujours alambiquée et fatigante. Elle repose sur des figures auxquelles nous ne sommes pas accoutumés, le causeur nous paraît ne parler que par métaphores, ce qui lasse et donne l'impression d'un manque de vérité. (Au fond, les anciennes formes de langage avaient été elles aussi autrefois des images difficiles à suivre quand l'auditeur ne connaissait pas encore l'univers qu'elles peignaient. Mais depuis longtemps on se figure que c'était l'univers réel, on se repose sur lui.) Aussi quand Bergotte, ce qui semble pourtant bien simple aujourd'hui, disait de Cottard que c'était un ludion qui cherchait son équilibre, et de Brichtot que « plus encore qu'à Mme Swann le soin de sa coiffure lui donnait de la peine, parce que, doublement préoccupé de son profil et de sa réputation, il fallait à tout moment que l'ordonnance de sa chevelure lui donnât l'air à la fois d'un lion et d'un philosophe », on éprouvait vite de la fatigue et on eût voulu reprendre pied sur quelque chose de plus concret, disait-on, pour signifier de plus habituel. Les paroles méconnaissables² sorties du masque que j'avais sous les yeux c'était bien à l'écrivain que j'admirais qu'il fallait les rapporter, elles n'auraient pas su s'insérer dans ses livres à la façon d'un puzzle qui s'encadre entre d'autres, elles étaient dans un autre plan et nécessitaient une transposition moyennant laquelle un jour que je me répétais des phrases

que j'avais entendu dire à Bergotte, j'y retrouvai toute l'armature de son style écrit, dont je pus reconnaître et nommer les différentes pièces dans ce discours parlé qui m'avait paru si différent.

À un point de vue plus accessoire, la façon spéciale, un peu trop minutieuse et intense, qu'il avait de prononcer certains mots, certains adjectifs qui revenaient souvent dans sa conversation et qu'il ne disait pas sans une certaine emphase, faisant ressortir toutes leurs syllabes et chanter la dernière (comme pour le mot « visage » qu'il substituait toujours au mot « figure » et à qui il ajoutait un grand nombre de *v*, d'*s*, de *g*, qui semblaient tous exploser de sa main ouverte à ces moments), correspondait exactement à la belle place où dans sa prose il mettait ces mots aimés en lumière, précédés d'une sorte de marge et composés de telle façon dans le nombre total de la phrase, qu'on était obligé, sous peine de faire une faute de mesure, d'y faire compter toute leur « quantité ». Pourtant on ne retrouvait pas dans le langage de Bergotte certain éclairage qui dans ses livres, comme dans ceux de quelques autres auteurs, modifie souvent dans la phrase écrite l'apparence des mots. C'est sans doute qu'il vient de grandes profondeurs et n'amène pas ses rayons jusqu'à nos paroles dans les heures où ouverts aux autres par la conversation, nous sommes dans une certaine mesure fermés à nous-même. À cet égard il y avait plus d'intonations, plus d'accent, dans ses livres que dans ses propos : accent indépendant de la beauté du style, que l'auteur lui-même n'a pas perçu sans doute, car il n'est pas séparable de sa personnalité la plus intime. C'est cet accent qui aux moments où dans ses livres, Bergotte était entièrement naturel, rythmait les mots souvent alors fort insignifiants qu'il écrivait. Cet accent n'est pas noté dans le texte, rien ne l'y indique et pourtant il s'ajoute de lui-même aux phrases, on ne peut pas les dire autrement, il est ce qu'il y avait de plus éphémère et pourtant de plus profond chez l'écrivain et c'est cela qui portera témoignage sur sa nature, qui dira si malgré toutes les duretés qu'il a exprimées il était doux, malgré toutes les sensualités, sentimental¹.

Certaines particularités² d'élocution qui existaient à l'état de faibles traces dans la conversation de Bergotte ne lui appartenaient pas en propre, car quand j'ai connu

plus tard ses frères et ses sœurs, je les ai retrouvées chez eux bien plus accentuées. C'était quelque chose de brusque et de rauque dans les derniers mots d'une phrase gaie, quelque chose d'affaibli et d'expirant à la fin d'une phrase triste. Swann, qui avait connu le Maître quand il était enfant, m'a dit qu'alors on entendait chez lui, tout autant que chez ses frères et sœurs ces inflexions en quelque sorte familiales, tour à tour cris de violente gaieté, murmures d'une lente mélancolie et que dans la salle^a où ils jouaient tous ensemble il faisait sa partie, mieux qu'aucun, dans leurs concerts successivement assourdissants et languides. Si particulier qu'il soit, tout ce bruit qui s'échappe des êtres est fugitif et ne leur survit pas. Mais il n'en fut pas ainsi de la prononciation de la famille Bergotte. Car s'il est difficile de comprendre jamais, même dans *Les Maîtres Chanteurs*, comment un artiste peut inventer la musique en écoutant gazouiller les oiseaux¹, pourtant Bergotte avait transposé et fixé dans sa prose cette façon de traîner sur des mots qui se répètent en clameurs de joie ou qui s'égouttent en tristes soupirs. Il y a dans ses livres telles terminaisons de phrases où l'accumulation des sonorités qui se prolongent, comme aux derniers^b accords d'une ouverture d'opéra qui ne peut pas finir et redit plusieurs fois sa suprême cadence avant que le chef d'orchestre pose son bâton, dans lesquelles je retrouvai plus tard un équivalent musical de ces cuivres phonétiques de la famille Bergotte. Mais pour lui, à partir du moment où il les transporta dans ses livres, il cessa inconsciemment d'en user dans son discours. Du jour où il avait commencé d'écrire et, à plus forte raison, plus tard, quand je le connus, sa voix s'en était désorchestrée pour toujours².

Ces jeunes Bergotte — le futur écrivain et ses frères et sœurs — n'étaient sans doute pas supérieurs, au contraire, à des jeunes gens plus fins, plus spirituels, qui trouvaient les Bergotte bien bruyants, voire un peu vulgaires, agaçants dans leurs plaisanteries qui caractérisaient le « genre » moitié prétentieux, moitié bête, de la maison. Mais le génie, même le grand talent, vient moins d'éléments intellectuels et d'affinement social supérieurs à ceux d'autrui, que de la faculté de les transformer, de les transposer. Pour faire chauffer un liquide avec une lampe électrique, il ne s'agit pas d'avoir la plus forte lampe possible, mais une dont le courant puisse cesser d'éclairer,

être dérivé et donner, au lieu de lumière, de la chaleur. Pour se promener dans les airs, il n'est pas nécessaire d'avoir l'automobile la plus puissante, mais une automobile qui, ne continuant pas de^a courir à terre et coupant d'une verticale la ligne qu'elle suivait, soit capable de convertir en force ascensionnelle sa vitesse horizontale¹. De même ceux qui produisent des œuvres géniales ne sont pas ceux qui vivent dans le milieu le plus délicat, qui ont la conversation la plus brillante, la culture la plus étendue, mais ceux qui ont eu le pouvoir, cessant brusquement de vivre pour eux-mêmes, de rendre leur personnalité pareille à un miroir, de telle sorte que leur vie si médiocre d'ailleurs qu'elle pouvait être mondainement et même, dans un certain sens, intellectuellement parlant, s'y reflète, le génie consistant dans le pouvoir réfléchissant et non dans la qualité intrinsèque du spectacle reflété. Le jour où le jeune Bergotte put montrer au monde de ses lecteurs le salon de mauvais goût où il avait passé son enfance et les causeries pas très drôles qu'il y tenait avec ses frères, ce jour-là il monta plus haut que les amis de sa famille, plus spirituels et plus distingués : ceux-ci dans leurs belles Rolls-Royce pourraient rentrer chez eux en témoignant un peu de mépris pour la vulgarité des Bergotte ; mais lui, de son modeste appareil qui venait enfin de « décoller », il les survolait.

C'était, non plus avec des membres de sa famille, mais avec certains écrivains de son temps que d'autres traits de son élocution lui étaient communs. De plus jeunes qui commençaient à le renier et prétendaient n'avoir aucune parenté intellectuelle avec lui, la manifestaient sans le vouloir en employant les mêmes adverbes, les mêmes prépositions qu'il répétait sans cesse, en construisant les phrases de la même manière, en parlant sur le même ton amorti, ralenti, par réaction contre le langage éloquent et facile d'une génération précédente. Peut-être ces jeunes gens — on en verra qui étaient dans ce cas — n'avaient-ils pas connu Bergotte. Mais sa façon de penser, inoculée en eux, y avait développé ces altérations de la syntaxe et de l'accent qui est en relation nécessaire avec l'originalité intellectuelle. Relation qui demande à être interprétée d'ailleurs. Ainsi Bergotte, s'il ne devait rien à personne dans sa façon d'écrire, tenait sa façon de parler d'un de ses vieux camarades, merveilleux causeur dont il avait subi

l'ascendant, qu'il imitait sans le vouloir dans la conversation, mais qui, lui, étant moins doué, n'avait jamais écrit de livres vraiment supérieurs. De sorte que si l'on s'en était tenu à l'originalité du débit, Bergotte eût été étiqueté disciple, écrivain de seconde main, alors que, influencé par son ami dans le domaine de la causerie, il avait été original et créateur comme écrivain. Sans doute encore pour se séparer de la précédente génération, trop amie des abstractions, des grands lieux communs, quand Bergotte voulait dire du bien d'un livre, ce qu'il faisait valoir, ce qu'il citait c'était toujours quelque scène faisant image, quelque tableau sans signification rationnelle. « Ah ! si ! disait-il, c'est bien ! il y a une petite fille en châte orange, ah ! c'est bien », ou encore : « Oh ! oui, il y a un passage où il y a un régiment qui traverse une ville, ah ! oui, c'est bien ! » Pour le style, il n'était pas tout à fait de son temps (et restait du reste fort exclusivement de son pays, il détestait Tolstoï, George Eliot, Ibsen et Dostoïevski²), car le mot qui revenait toujours quand il voulait faire l'éloge d'un style, c'était le mot « doux³ ». « Si, j'aime tout de même mieux le Chateaubriand d'*Atala* que celui de *Rancé*, il me semble que c'est plus doux. » Il disait ce mot-là comme un médecin à qui un malade assure que le lait lui fait mal à l'estomac et qui répond : « C'est pourtant bien doux. » Et il est vrai qu'il y avait dans le style de Bergotte une sorte d'harmonie pareille à celle pour laquelle les anciens donnaient à certains de leurs orateurs des louanges dont nous concevons difficilement la nature, habitués que nous sommes à nos langues modernes où on ne cherche pas ce genre d'effets⁴.

Il disait aussi, avec un sourire timide, de pages de lui pour lesquelles on lui déclarait son admiration : « Je crois que c'est assez vrai, c'est assez exact, cela peut être utile », mais simplement par modestie, comme une femme à qui on dit que sa robe, ou sa fille, est ravissante, répond, pour la première : « Elle est commode », pour la seconde : « Elle a un bon caractère. » Mais l'instinct du constructeur était trop profond chez Bergotte pour qu'il ignorât que la seule preuve qu'il avait bâti utilement et selon la vérité, résidait dans la joie que son œuvre lui avait donnée, à lui d'abord, et aux autres ensuite. Seulement bien des années plus tard, quand il n'eut plus de talent, chaque fois

qu'il écrivit quelque chose dont il n'était pas content, pour ne pas l'effacer comme il aurait dû, pour le publier, il se répéta, à soi-même cette fois : « Malgré tout, c'est assez exact, cela n'est pas inutile à mon pays. » De sorte que la phrase murmurée jadis devant ses admirateurs par une ruse de sa modestie, le fut, à la fin, dans le secret de son cœur, par les inquiétudes de son orgueil. Et les mêmes mots qui avaient servi à Bergotte d'excuse superflue pour la valeur de ses premières œuvres, lui devinrent comme une inefficace consolation de la médiocrité des dernières¹.

Une espèce de sévérité de goût qu'il avait, de volonté de n'écrire jamais que des choses dont il pût dire : « C'est doux », et qui l'avait fait passer tant d'années pour un artiste stérile, précieux, ciseleur de riens, était au contraire le secret de sa force, car l'habitude fait aussi bien le style de l'écrivain que le caractère de l'homme et l'auteur qui s'est plusieurs fois contenté d'atteindre dans l'expression de sa pensée à un certain agrément, pose ainsi pour toujours les bornes de son talent, comme en cédant souvent au plaisir, à la paresse, à la peur de souffrir, on dessine soi-même sur un caractère où la retouche finit par n'être plus possible la figure de ses vices et les limites de sa vertu.

Si, pourtant, malgré tant de correspondances^a que je perçus dans la suite entre l'écrivain et l'homme, je n'avais pas cru au premier moment, chez Mme Swann, que ce fût Bergotte, que ce fût l'auteur de tant de livres divins qui se trouvât devant moi, peut-être n'avais-je pas eu absolument tort, car lui-même (au vrai sens du mot) ne le « croyait » pas non plus. Il ne le croyait pas puisqu'il montrait un grand empressement envers des gens du monde (sans être d'ailleurs snob), envers des gens de lettres, des journalistes, qui lui étaient bien inférieurs. Certes, maintenant il avait appris par le suffrage des autres qu'il avait du génie, à côté de quoi la situation dans le monde et les positions officielles ne sont rien. Il avait appris qu'il avait du génie, mais il ne le croyait pas puisqu'il continuait à simuler la déférence envers des écrivains médiocres pour arriver à être prochainement académicien², alors que l'Académie ou le faubourg Saint-Germain n'ont pas plus à voir avec la part de l'Esprit éternel laquelle est l'auteur des livres de Bergotte qu'avec le principe de causalité ou l'idée de Dieu. Cela il le savait aussi, comme un kleptomane sait inutilement qu'il est mal de voler. Et

l'homme à barbiche et à nez en colimaçon avait des ruses de gentleman voleur de fourchettes, pour se rapprocher du fauteuil académique espéré, de telle duchesse qui disposait de plusieurs voix dans les élections, mais de s'en rapprocher en tâchant qu'aucune personne qui eût estimé que c'était un vice de poursuivre un pareil but, pût voir son manège. Il n'y réussissait qu'à demi, on entendait alterner avec les propos du vrai Bergotte ceux du Bergotte égoïste, ambitieux et qui ne pensait qu'à parler de tels gens puissants, nobles ou riches, pour se faire valoir, lui qui dans ses livres, quand il était vraiment lui-même, avait si bien montré, pur comme celui d'une source, le charme des pauvres.

Quant à ces autres vices^a auxquels avait fait allusion M. de Norpois, à cet amour à demi incestueux qu'on disait même compliqué d'indélicatesse en matière d'argent, s'ils contredisaient d'une façon choquante la tendance de ses derniers romans, pleins d'un souci si scrupuleux, si douloureux, du bien, que les moindres joies de leurs héros en étaient empoisonnées et que pour le lecteur même il s'en dégageait un sentiment d'angoisse à travers lequel l'existence la plus douce semblait difficile à supporter, ces vices ne prouvaient pas cependant, à supposer qu'on les imputât justement à Bergotte, que sa littérature fût mensongère, et tant de sensibilité, de la comédie. De même qu'en pathologie certains états d'apparence semblable sont dus, les uns à un excès, d'autres à une insuffisance de tension, de sécrétion, etc., de même il peut y avoir vice par hypersensibilité comme il y a vice par manque de sensibilité. Peut-être n'est-ce que dans des vies réellement vicieuses que le problème moral peut se poser avec toute sa force d'anxiété. Et à ce problème l'artiste donne une solution non pas dans le plan de sa vie individuelle, mais de ce qui est pour lui sa vraie vie, une solution générale, littéraire¹. Comme les grands docteurs de l'Église commençèrent souvent tout en étant bons par connaître les péchés de tous les hommes, et en tirèrent leur sainteté personnelle, souvent les grands artistes tout en étant mauvais se servent de leurs vices pour arriver à concevoir la règle morale de tous. Ce sont les vices (ou seulement les faiblesses et les ridicules) du milieu où ils vivaient, les propos inconséquents, la vie frivole et choquante de leur fille, les trahisons de leur femme ou leurs propres fautes, que les écrivains ont le plus souvent flétris dans leurs

diatribes sans changer pour cela le train de leur ménage ou le mauvais ton qui règne dans leur foyer. Mais ce contraste frappait moins autrefois qu'au temps de Bergotte, parce que d'une part, au fur et à mesure que se corrompait la société, les notions de moralité allaient s'épurant, et que d'autre part le public s'était mis au courant plus qu'il avait encore fait jusque-là de la vie privée des écrivains ; et certains soirs au théâtre on se montrait l'auteur que j'avais tant admiré à Combray, assis au fond d'une loge dont la seule composition semblait un commentaire singulièrement risible ou poignant, un impudent démenti de la thèse qu'il venait de soutenir dans sa dernière œuvre. Ce n'est pas ce que les uns ou les autres purent me dire qui^a me renseigna beaucoup sur la bonté ou la méchanceté de Bergotte. Tel de ses proches fournissait des preuves de sa dureté, tel inconnu citait un trait (touchant car il avait été évidemment destiné à rester caché) de sa sensibilité profonde. Il avait agi cruellement avec sa femme¹. Mais dans une auberge de village où il était venu passer la nuit il était resté pour veiller une pauvre femme qui avait tenté de se jeter à l'eau, et quand il avait été obligé de partir il avait laissé beaucoup d'argent à l'aubergiste pour qu'il ne chassât pas cette malheureuse et pour qu'il eût des attentions envers elle. Peut-être plus le grand écrivain se développa en Bergotte aux dépens de l'homme à barbe, plus sa vie individuelle se noya dans le flot de toutes les vies qu'il imaginait et ne lui parut plus l'obliger à des devoirs effectifs, lesquels étaient remplacés pour lui par le devoir d'imaginer ces autres vies. Mais en même temps parce qu'il imaginait les sentiments des autres aussi bien que s'ils avaient été les siens, quand l'occasion faisait qu'il avait à s'adresser à un malheureux, au moins d'une façon passagère, il le faisait en se plaçant non à son point de vue personnel mais à celui même de l'être qui souffrait, point de vue d'où lui aurait fait horreur le langage de ceux qui continuent à penser à leurs petits intérêts devant la douleur d'autrui. De sorte qu'il a excité autour de lui des rancunes justifiées et des gratitude ineffaçables².

C'était surtout un homme qui au fond n'aimait vraiment que certaines images et (comme une miniature au fond d'un coffret) que les composer et les peindre sous les mots. Pour un rien qu'on lui avait envoyé, si ce rien lui était l'occasion d'en entrelacer quelques-unes, il se montrait

prodigue dans l'expression de sa reconnaissance, alors qu'il n'en témoignait aucune pour un riche présent. Et s'il avait eu à se défendre devant un tribunal, malgré lui il aurait choisi ses paroles non selon l'effet qu'elles pouvaient produire sur le juge mais en vue d'images que le juge n'aurait certainement pas aperçues.

Ce premier jour^a où je le vis chez les parents de Gilberte, je racontai à Bergotte que j'avais entendu récemment la Berma dans *Phèdre* ; il me dit que dans la scène où elle reste le bras levé à la hauteur de l'épaule — précisément une des scènes où on avait tant applaudi — elle avait su évoquer avec un art très noble des chefs-d'œuvre qu'elle n'avait peut-être d'ailleurs jamais vus, une Hespéride qui fait ce geste sur une métope d'Olympie, et aussi les belles vierges de l'ancien Érechthéion¹.

« Ce peut être une divination, je me figure pourtant qu'elle va dans les musées. Ce serait intéressant à "repérer" (repérer était une de ces expressions habituelles à Bergotte et que tels jeunes gens qui ne l'avaient jamais rencontré lui avaient prises, parlant comme lui par une sorte de suggestion à distance).

— Vous pensez aux Cariatides² ? demanda Swann.

— Non, non, dit Bergotte, sauf dans la scène où elle avoue sa passion à Cénone et où elle fait avec la main le mouvement d'Hégèse dans la stèle du Céramique³, c'est un art bien plus ancien qu'elle ranime. Je parlais des Korai de l'ancien Érechthéion⁴, et je reconnais qu'il n'y a peut-être rien qui soit aussi loin de l'art de Racine, mais il y a déjà tant de choses dans *Phèdre*..., une de plus... Oh ! et puis, si, elle est bien jolie la petite *Phèdre* du VI^e siècle⁵, la verticalité du bras, la boucle du cheveu qui "fait marbre", si, tout de même, c'est très fort d'avoir trouvé tout ça. Il y a là beaucoup plus d'antiquité que dans bien des livres qu'on appelle, cette année, "antiques". »

Comme Bergotte avait adressé dans un de ses livres une invocation célèbre à ces statues archaïques⁶, les paroles qu'il prononçait en ce moment étaient fort claires pour moi et me donnaient une nouvelle raison de m'intéresser^b au jeu de la Berma. Je tâchais de la revoir dans mon souvenir, telle qu'elle avait été dans cette scène où je me rappelaï qu'elle avait élevé le bras à hauteur de l'épaule. Et je me disais : « Voilà l'Hespéride d'Olympie ; voilà

la sœur d'une de ces admirables orantes de l'Acropole ; voilà ce que c'est qu'un art noble. » Mais pour que ces pensées pussent m'embellir le geste de la Berma, il aurait fallu que Bergotte me les eût fournies avant la représentation. Alors pendant que cette attitude de l'actrice existait effectivement devant moi, à ce moment où la chose qui a lieu a encore la plénitude de la réalité, j'aurais pu essayer d'en extraire l'idée de sculpture archaïque. Mais de la Berma dans cette scène, ce que je gardais c'était un souvenir qui n'était plus modifiable, mince comme une image dépourvue de ces dessous profonds du présent qui se laissent creuser et d'où l'on peut tirer véridiquement quelque chose de nouveau, une image à laquelle on ne peut imposer rétroactivement une interprétation qui ne serait plus susceptible de vérification, de sanction objective. Pour se mêler à la conversation, Mme Swann me demanda si Gilberte avait pensé à me donner ce que Bergotte avait écrit sur *Phèdre*. « J'ai une fille si étourdie », ajouta-t-elle. Bergotte eut un sourire de modestie et protesta que c'était des pages sans importance. « Mais si, c'est ravissant ce petit opusculé, ce petit *tract* », dit Mme Swann pour se montrer bonne maîtresse de maison, pour faire croire qu'elle avait lu la brochure, et aussi parce qu'elle n'aimait pas seulement complimenter Bergotte, mais faire un choix entre les choses qu'il écrivait, le diriger¹. Et à vrai dire elle l'inspira, d'une autre façon du reste qu'elle ne crut. Mais enfin il y a entre ce que fut l'élégance du salon de Mme Swann et tout un côté de l'œuvre de Bergotte des rapports tels que chacun des deux peut être alternativement pour les vieillards d'aujourd'hui, un commentaire de l'autre.

Je me laissais aller à raconter mes impressions. Souvent Bergotte ne les trouvait pas justes, mais il me laissait parler². Je lui dis que j'avais aimé cet éclairage vert qu'il y a au moment où *Phèdre* lève le bras. « Ah ! vous feriez très plaisir au décorateur qui est un grand artiste, je le lui raconterai parce qu'il est très fier de cette lumière-là. Moi je dois dire que je ne l'aime pas beaucoup, ça baigne tout dans une espèce de machine glauque, la petite *Phèdre* là dedans fait trop branche de corail au fond d'un aquarium. Vous direz que ça fait ressortir le côté cosmique du drame. Ça c'est vrai. Tout de même ce serait mieux pour une pièce qui se passerait chez Neptune. Je sais bien

qu'il y a là de la vengeance de Neptune¹. Mon Dieu je ne demande pas qu'on ne pense qu'à Port-Royal², mais enfin, tout de même, ce que Racine a raconté ce ne sont pas les amours des oursins. Mais enfin c'est ce que mon ami a voulu et c'est très fort tout de même et au fond c'est assez joli. Oui, enfin vous avez aimé ça, vous avez compris, n'est-ce pas, au fond nous pensons de même là-dessus, c'est un peu insensé ce qu'il a fait, n'est-ce pas, mais enfin c'est très intelligent. » Et quand l'avis de Bergotte était ainsi contraire au mien, il ne me réduisait nullement au silence, à l'impossibilité de rien répondre, comme eût fait celui de M. de Norpois. Cela ne prouve pas que les opinions de Bergotte fussent moins valables que celles de l'ambassadeur, au contraire. Une idée forte communique un peu de sa force au contradicteur. Participant à la valeur universelle des esprits, elle s'insère, se greffe en l'esprit de celui qu'elle réfute, au milieu d'idées adjacentes, à l'aide desquelles, reprenant quelque avantage, il la complète, la rectifie ; si bien que la sentence finale est en quelque sorte l'œuvre des deux personnes qui discutaient. C'est aux idées qui ne sont pas, à proprement parler, des idées, aux idées qui, ne tenant à rien, ne trouvent aucun point d'appui, aucun rameau fraternel dans l'esprit de l'adversaire, que celui-ci, aux prises avec le pur vide, ne trouve rien à répondre. Les arguments de M. de Norpois (en matière d'art) étaient sans réplique parce qu'ils étaient sans réalité.

Bergotte n'écartant pas mes objections, je lui avouai qu'elles avaient été méprisées par M. de Norpois. « Mais c'est un vieux serin, répondit-il ; il vous a donné des coups de bec parce qu'il croit toujours avoir devant lui un échaudé ou une seiche. — Comment ! vous connaissez Norpois ? me dit Swann. — Oh ! il est ennuyeux comme la pluie », interrompit sa femme qui avait grande confiance dans le jugement de Bergotte et craignait sans doute que M. de Norpois ne nous eût dit du mal d'elle. « J'ai voulu causer avec lui après le dîner, je ne sais pas si c'est l'âge ou la digestion, mais je l'ai trouvé d'un vaseux. Il semble qu'on aurait eu besoin de le doper ! — Oui, n'est-ce pas, dit Bergotte, il est bien obligé de se taire assez souvent pour ne pas épuiser avant la fin de la soirée la provision de sottises qui empèsent le jabot de la chemise et maintiennent le gilet blanc. — Je trouve Bergotte et ma

femme bien sévères », dit Swann qui avait pris chez lui « l'emploi » d'homme de bon sens. « Je reconnais que Norpois ne peut pas vous intéresser beaucoup, mais à un autre point de vue » (car Swann aimait à recueillir les beautés de la « vie »), « il est quelqu'un d'assez curieux, d'assez curieux comme "amant" ». Quand il était secrétaire à Rome », ajouta-t-il, après s'être assuré que Gilberte ne pouvait pas entendre, « il avait à Paris une maîtresse dont il était éperdu et il trouvait le moyen de faire le voyage deux fois par semaine pour la voir deux heures. C'était du reste une femme très intelligente et ravissante à ce moment-là, c'est une douairière maintenant¹. Et il en a eu beaucoup d'autres dans l'intervalle. Moi je serais devenu fou s'il avait fallu que la femme que j'aimais habitât Paris pendant que j'étais retenu à Rome. Pour les gens nerveux il faudrait toujours qu'ils aimassent, comme disent les gens du peuple, "au-dessous d'eux" afin qu'une question d'intérêt mît la femme qu'ils aiment à leur discrétion. » À ce moment Swann s'aperçut de l'application que je pouvais faire de cette maxime à lui et à Odette. Et comme même chez les êtres supérieurs, au moment où ils semblent planer avec vous au-dessus de la vie, l'amour-propre reste mesquin, il fut pris d'une grande mauvaise humeur contre moi. Mais cela ne se manifesta que par l'inquiétude de son regard. Il ne me dit rien au moment même. Il ne faut pas trop s'en étonner. Quand Racine, selon un récit d'ailleurs controuvé, mais dont la matière se répète tous les jours dans la vie de Paris, fit allusion à Scarron devant Louis XIV, le plus puissant roi du monde ne dit rien le soir même au poète. Et c'est le lendemain que celui-ci tomba en disgrâce².

Mais comme une théorie désire d'être exprimée entièrement, Swann après cette minute d'irritation et ayant essuyé le verre de son monocle, compléta sa pensée en ces mots qui devaient plus tard prendre dans mon souvenir la valeur d'un avertissement prophétique et duquel je ne sus pas tenir compte. « Cependant le danger de ce genre d'amours est que la sujétion de la femme calme un moment la jalousie de l'homme mais la rend aussi plus exigeante. Il arrive à faire vivre sa maîtresse comme ces prisonniers qui sont jour et nuit éclairés pour être mieux gardés. Et cela finit généralement par des drames. »

Je revins à M. de Norpois. « Ne vous y fiez pas, il est au contraire très mauvaise langue », dit Mme Swann avec

un accent qui me parut d'autant plus signifier que M. de Norpois avait mal parlé d'elle, que Swann regarda sa femme d'un air de réprimande et comme pour l'empêcher d'en dire davantage.

Cependant Gilberte qu'on avait déjà priée deux fois d'aller se préparer pour sortir^a, restait à nous écouter, entre sa mère et son père à l'épaule duquel elle était câlinement appuyée. Rien, au premier aspect, ne faisait plus contraste avec Mme Swann qui était brune que cette jeune fille à la chevelure rousse, à la peau dorée. Mais au bout d'un instant on reconnaissait en Gilberte bien des traits — par exemple le nez arrêté avec une brusque et infailible décision par le sculpteur invisible qui travaille de son ciseau pour plusieurs générations —, l'expression^b, les mouvements de sa mère ; pour prendre une comparaison dans un autre art, elle avait l'air d'un portrait peu ressemblant encore de Mme Swann que le peintre par un caprice de coloriste, eût fait poser à demi déguisée, prête à se rendre à un dîner de « têtes », en Vénitienne. Et comme elle n'avait pas qu'une perruque blonde, mais que tout atome sombre avait été expulsé de sa chair laquelle, dévêtue de ses voiles bruns, semblait plus nue, recouverte seulement des rayons dégagés par un soleil intérieur, le grimage n'était pas que superficiel, mais incarné ; Gilberte avait l'air de figurer quelque animal fabuleux, ou de porter un travesti mythologique. Cette peau rousse c'était celle de son père au point que la nature semblait avoir eu, quand Gilberte avait été créée, à résoudre le problème de refaire peu à peu Mme Swann, en n'ayant à sa disposition comme matière, que la peau de M. Swann. Et la nature l'avait utilisée parfaitement, comme un maître huchier qui tient à laisser apparents le grain, les nœuds du bois^c. Dans la figure de Gilberte, au coin du nez d'Odette parfaitement reproduit, la peau se soulevait pour garder intacts les deux grains de beauté de M. Swann. C'était une nouvelle variété de Mme Swann qui était obtenue là, à côté d'elle, comme un lilas blanc près d'un lilas violet. Il ne faudrait pourtant pas se représenter la ligne de démarcation entre les deux ressemblances comme absolument nette. Par moments, quand Gilberte riait on distinguait l'ovale de la joue de son père dans la figure de sa mère comme si on les avait mis ensemble pour voir ce que donnerait le mélange ; cet ovale se précisait comme un embryon se forme, il

s'allongeait obliquement, se gonflait, au bout d'un instant il avait disparu. Dans les yeux^a de Gilberte il y avait le bon regard franc de son père ; c'est celui qu'elle avait eu quand elle m'avait donné la bille d'agate et m'avait dit : « Gardez-la en souvenir de notre amitié. » Mais, posait-on à Gilberte une question sur ce qu'elle avait fait, alors on voyait dans ces mêmes yeux l'embarras, l'incertitude, la dissimulation, la tristesse qu'avait autrefois Odette quand Swann lui demandait où elle était allée et qu'elle lui faisait une de ces réponses mensongères qui désespéraient l'amant et maintenant lui faisaient brusquement changer la conversation en mari incurieux et prudent. Souvent aux Champs-Élysées, j'avais été inquiet en voyant ce regard chez Gilberte. Mais la plupart du temps, c'était à tort. Car chez elle, survivance toute physique de sa mère, ce regard — celui-là du moins — ne correspondait plus à rien. C'est quand elle était allée à son cours, quand elle devait rentrer pour une leçon, que les pupilles de Gilberte exécutaient ce mouvement qui jadis en les yeux d'Odette était causé par la peur de révéler qu'elle avait reçu dans la journée un de ses amants ou qu'elle était pressée de se rendre à un rendez-vous. Telles on voyait ces deux natures de M. et de Mme Swann onduler, refluer, empiéter tour à tour l'une sur l'autre, dans le corps de cette Mélusine¹.

Sans doute on sait bien qu'un enfant tient de son père et de sa mère. Encore la distribution des qualités et des défauts dont il hérite se fait-elle si étrangement que, de deux qualités qui semblaient inséparables chez un des parents, on ne trouve plus que l'une chez l'enfant, et alliée à celui des défauts de l'autre parent qui semblait inconciliable avec elle. Même l'incarnation d'une qualité morale dans un défaut physique incompatible est souvent une des lois de la ressemblance filiale. De deux sœurs, l'une aura, avec la fière stature de son père, l'esprit mesquin de sa mère ; l'autre, toute remplie de l'intelligence paternelle, la présentera au monde sous l'aspect qu'a sa mère ; de sa mère, le gros nez, le ventre noueux, et jusqu'à la voix sont devenus les vêtements de dons qu'on connaissait sous une apparence superbe. De sorte que de chacune des deux sœurs on peut dire avec autant de raison que c'est elle qui tient le plus de tel de ses parents. Il est vrai que Gilberte était fille unique, mais il y avait, au moins, deux Gilberte. Les deux natures, de son père et

de sa mère, ne faisaient pas que se mêler en elle ; elles se la disputaient, et encore ce serait parler inexactement et donnerait à supposer qu'une troisième Gilberte souffrait pendant ce temps-là d'être la proie des deux autres. Or, Gilberte était tour à tour l'une et puis l'autre, et à chaque moment rien de plus que l'une, c'est-à-dire incapable, quand elle était moins bonne, d'en souffrir, la meilleure Gilberte ne pouvant alors, du fait de son absence momentanée, constater cette déchéance. Aussi la moins bonne des deux était-elle libre de se réjouir de plaisirs peu nobles. Quand l'autre parlait avec le cœur de son père, elle avait des vues larges, on aurait voulu conduire avec elle une belle et bienfaisante entreprise, on le lui disait, mais au moment où l'on allait conclure, le cœur de sa mère avait déjà repris son tour ; et c'est lui qui vous répondait ; et on était déçu et irrité — presque intrigué comme devant une substitution de personne — par une réflexion mesquine, un ricanement fourbe, où Gilberte se complaisait, car ils sortaient de ce qu'elle-même était à ce moment-là. L'écart était même parfois tellement grand entre les deux Gilberte qu'on se demandait, vainement du reste, ce qu'on avait pu lui faire pour la retrouver si différente. Le rendez-vous qu'elle vous avait^a proposé non seulement elle n'y était pas venue et ne s'excusait pas ensuite, mais quelle que fût l'influence qui eût pu faire changer sa détermination, elle se montrait si différente ensuite, qu'on aurait cru que, victime d'une ressemblance comme celle qui fait le fond des *Ménechmes*¹, on n'était pas devant la personne qui vous avait si gentiment demandé à vous voir, si elle ne vous eût témoigné une mauvaise humeur qui décelait qu'elle se sentait en faute et désirait éviter les explications.

« Allons, va, tu vas^b nous faire attendre, lui dit sa mère.

— Je suis si bien près de mon petit papa, je veux rester encore un moment », répondit Gilberte en cachant sa tête sous le bras de son père qui passa tendrement les doigts dans la chevelure blonde.

Swann était de ces hommes qui ayant vécu longtemps dans les illusions de l'amour, ont vu le bien-être qu'ils ont donné à nombre de femmes accroître le bonheur de celles-ci sans créer de leur part aucune reconnaissance, aucune tendresse envers eux ; mais dans leur enfant ils croient sentir une affection qui, incarnée dans leur nom

même, les fera durer après leur mort. Quand il n'y aurait plus de Charles Swann, il y aurait encore une Mlle Swann, ou une Mme X, née Swann, qui continuerait à aimer le père disparu. Même à l'aimer trop peut-être, pensait sans doute Swann, car il répondit à Gilberte : « Tu es une bonne fille » de ce ton attendri par l'inquiétude que nous inspire pour l'avenir la tendresse trop passionnée d'un être destiné à nous survivre^a. Pour dissimuler son émotion, il se mêla à notre conversation sur la Berma. Il me fit remarquer mais d'un ton détaché, ennuyé, comme s'il voulait rester en quelque sorte en dehors de ce qu'il disait, avec quelle intelligence^b, quelle justesse imprévue l'actrice disait à Cénone : « Tu le savais ! » Il avait raison : cette intonation-là du moins, avait une valeur vraiment intelligible et aurait dû par là satisfaire à mon désir de trouver des raisons irréfutables d'admirer la Berma. Mais c'est à cause de sa clarté même qu'elle ne le contentait point. L'intonation était si ingénieuse, d'une intention, d'un sens si définis, qu'elle semblait exister en elle-même et que toute artiste intelligente eût pu l'acquérir. C'était une belle idée ; mais quiconque la concevrait aussi pleinement la posséderait de même. Il restait à la Berma qu'elle l'avait trouvée, mais peut-on^c employer ce mot de « trouver », quand il s'agit de trouver quelque chose qui ne serait pas différent si on l'avait reçu, quelque chose qui ne tient pas essentiellement à votre être puisqu'un autre peut ensuite le reproduire ?

« Mon Dieu, mais comme votre présence élève le *niveau de la conversation* ! » me dit, comme pour s'excuser auprès de Bergotte, Swann qui avait pris dans le milieu Guermantes l'habitude de recevoir les grands artistes comme de bons amis à qui on cherche seulement à faire manger les plats qu'ils aiment, jouer aux jeux ou, à la campagne, se livrer aux sports qui leur plaisent. « Il me semble que nous parlons bien d'art, ajouta-t-il. — C'est très bien, j'aime beaucoup ça », dit Mme Swann en me jetant un regard reconnaissant, par bonté et aussi parce qu'elle avait gardé ses anciennes aspirations vers une conversation plus intellectuelle. Ce fut ensuite à d'autres personnes, à Gilberte en particulier, que parla Bergotte. J'avais dit à celui-ci tout ce que je ressentais avec une liberté qui m'avait étonné et qui tenait à ce qu'ayant pris avec lui, depuis des années (au cours de tant d'heures de solitude

et de lecture, où il n'était pour moi que la meilleure partie de moi-même), l'habitude de la sincérité, de la franchise, de la confiance, il m'intimidait moins qu'une personne avec qui j'aurais causé pour la première fois. Et cependant pour la même raison j'étais fort inquiet de l'impression que j'avais dû produire sur lui, le mépris que j'avais supposé qu'il aurait pour mes idées ne datant pas d'aujourd'hui, mais des temps déjà anciens où j'avais commencé à lire ses livres, dans notre jardin de Combray. J'aurais peut-être dû pourtant me dire que puisque^a c'était sincèrement, en m'abandonnant à ma pensée, que, d'une part, j'avais tant sympathisé avec l'œuvre de Bergotte et que, d'autre part, j'avais éprouvé au théâtre un désappointement dont je ne connaissais pas les raisons, ces deux mouvements instinctifs qui m'avaient entraîné ne devaient pas être si différents l'un de l'autre, mais obéir aux mêmes lois ; et que cet esprit de Bergotte, que j'avais aimé dans ses livres, ne devait pas être quelque chose d'entièrement étranger et hostile à ma déception et à mon incapacité de l'exprimer. Car mon intelligence devait être une, et peut-être même n'en existe-t-il qu'une seule dont tout le monde est co-locataire, une intelligence sur laquelle chacun, du fond de son corps particulier, porte ses regards, comme au théâtre où si chacun a sa place, en revanche, il n'y a qu'une seule scène. Sans doute, les idées que j'avais le goût de chercher à démêler n'étaient pas celles qu'approfondissait d'ordinaire Bergotte dans ses livres. Mais si c'était la même intelligence que nous avions lui et moi à notre disposition, il devait, en me les entendant exprimer, se les rappeler, les aimer, leur sourire, gardant probablement, malgré ce que je supposais, devant son œil intérieur, une tout autre partie de l'intelligence que celle dont une découpeure avait passé dans ses livres et d'après laquelle j'avais imaginé tout son univers mental. De même que les prêtres ayant la plus^b grande expérience du cœur, peuvent le mieux pardonner aux péchés qu'ils ne commettent pas, de même le génie ayant la plus grande expérience de l'intelligence peut le mieux comprendre les idées qui sont le plus opposées à celles qui forment le fond de ses propres œuvres. J'aurais dû me dire tout cela (qui d'ailleurs n'a rien de très agréable, car la bienveillance des hauts esprits a pour corollaire l'incompréhension et l'hostilité des médiocres ; or, on est beaucoup moins heureux de

l'amabilité d'un grand écrivain qu'on trouve à la rigueur dans ses livres qu'on ne souffre de l'hostilité d'une femme qu'on n'a pas choisie pour son intelligence, mais qu'on ne peut s'empêcher d'aimer). J'aurais dû me dire tout cela, mais ne me le disais pas^a, j'étais persuadé que j'avais paru stupide à Bergotte, quand Gilberte me chuchota à l'oreille :

« Je nage dans la joie, parce que vous avez fait la conquête de mon grand ami Bergotte. Il a dit à maman qu'il vous avait trouvé extrêmement intelligent. »

« Où allons-nous ? demandai-je à Gilberte.

— Oh ! où on voudra, moi, vous savez, aller ici ou là... »

Mais depuis l'incident qui avait eu lieu le jour de l'anniversaire de la mort de son grand-père, je me demandais si le caractère de Gilberte n'était pas autre que ce que j'avais cru, si cette indifférence à ce qu'on ferait, cette sagesse, ce calme, cette douce soumission constante, ne cachaient pas au contraire des désirs très passionnés que par amour-propre elle ne voulait pas laisser voir et qu'elle ne révélait que par sa soudaine résistance quand ils étaient par hasard contrariés.

Comme Bergotte habitait dans le même quartier que mes parents, nous partîmes ensemble ; en voiture il me parla de ma santé : « Nos amis^b m'ont dit que vous étiez souffrant. Je vous plains beaucoup. Et puis malgré cela je ne vous plains pas trop, parce que je vois bien que vous devez avoir les plaisirs de l'intelligence et c'est probablement ce qui compte surtout pour vous, comme pour tous ceux qui les connaissent. »

Hélas ! ce qu'il disait là, combien je sentais que c'était peu vrai pour moi que tout raisonnement, si élevé qu'il fût, laissait froid, qui n'étais heureux que dans des moments de simple flânerie, quand j'éprouvais du bien-être ; je sentais combien ce que je désirais dans la vie était purement matériel, et avec quelle facilité je me serais passé de l'intelligence^c. Comme je ne distinguais pas entre les plaisirs ceux qui me venaient de sources différentes, plus ou moins profondes et durables, je pensai, au moment de lui répondre, que j'aurais aimé une existence où j'aurais été lié avec la duchesse de Guermantes et où j'aurais souvent senti comme dans l'ancien bureau d'octroi des Champs-Élysées une fraîcheur qui m'eût rappelé Combray.

Or, dans cet idéal de vie que je n'osais lui confier, les plaisirs de l'intelligence ne tenaient aucune place.

« Non monsieur^a, les plaisirs de l'intelligence sont bien peu de chose pour moi, ce n'est pas eux que je recherche, je ne sais même pas si je les ai jamais goûtés.

— Vous croyez vraiment ? me répondit-il. Eh bien, écoutez, si, tout de même, cela doit être cela que vous aimez le mieux, moi, je me le figure, voilà ce que crois. »

Il ne me persuadait certes pas ; pourtant je me sentais plus heureux, moins à l'étroit. À cause de ce que m'avait dit M. de Norpois, j'avais considéré mes moments de rêverie, d'enthousiasme, de confiance en moi, comme purement subjectifs et sans vérité. Or, selon Bergotte qui avait l'air de connaître mon cas, il semblait que le symptôme à négliger c'était au contraire mes doutes, mon dégoût de moi-même. Surtout ce qu'il avait dit de M. de Norpois ôtait beaucoup de sa force à une condamnation que j'avais crue sans appel.

« Êtes-vous bien soigné ? me demanda Bergotte. Qui est-ce qui s'occupe de votre santé ? » Je lui dis que j'avais vu et reverrais sans doute Cottard. « Mais ce n'est pas ce qu'il vous faut ! me répondit-il. Je ne le connais pas comme médecin. Mais je l'ai vu chez Mme Swann. C'est un imbécile. À supposer que cela n'empêche pas d'être un bon médecin, ce que j'ai peine à croire, cela empêche d'être un bon médecin pour artistes, pour gens intelligents. Les gens comme vous ont besoin de médecins appropriés, je dirais presque de régimes, de médicaments particuliers. Cottard vous ennuiera et rien que l'ennui empêchera son traitement d'être efficace. Et puis ce traitement ne peut pas être le même pour vous que pour un individu quelconque. Les trois quarts du mal des gens intelligents viennent de leur intelligence. Il leur faut au moins un médecin qui connaisse ce mal-là. Comment voulez-vous que Cottard puisse vous soigner ? Il a prévu la difficulté de digérer les sauces, l'embarras^b gastrique, mais il n'a pas prévu la lecture de Shakespeare... Aussi ses calculs ne sont plus justes avec vous, l'équilibre est rompu, c'est toujours le petit ludion qui remonte. Il vous trouvera une dilatation de l'estomac, il n'a pas besoin de vous examiner puisqu'il l'a d'avance dans son œil. Vous pouvez la voir, elle se reflète dans son lorgnon. » Cette manière de parler me fatiguait beaucoup, je me disais avec la stupidité du bon

sens : « Il n'y a pas plus de dilatation de l'estomac reflétée dans le lorgnon du professeur Cottard que de sottises cachées dans le gilet blanc de M. de Norpois. » « Je vous conseillerais plutôt, poursuivit Bergotte, le docteur du Boulbon, qui est tout à fait intelligent'. — C'est un grand admirateur de vos œuvres », lui répondis-je. Je vis que Bergotte le savait et j'en conclus que les esprits fraternels se rejoignent vite, qu'on a peu de vrais « amis inconnus ». Ce que Bergotte me dit au sujet de Cottard me frappa tout en étant contraire à tout ce que je croyais. Je ne m'inquiétais nullement de trouver mon médecin ennuyeux ; j'attendais de lui que, grâce à un art dont les lois m'échappaient, il rendît au sujet de ma santé un indiscutable oracle en consultant mes entrailles. Et je ne tenais pas à ce que, à l'aide d'une intelligence où j'aurais pu le suppléer, il cherchât à comprendre la mienne, que je ne me représentais que comme un moyen indifférent en soi-même de tâcher d'atteindre des vérités extérieures. Je doutais beaucoup que les gens intelligents eussent besoin d'une autre hygiène que les imbéciles et j'étais tout prêt à me soumettre à celle de ces derniers. « Quelqu'un qui aurait besoin d'un bon médecin, c'est notre ami Swann », dit Bergotte. Et comme je demandais s'il était malade : « Hé bien, c'est l'homme qui a épousé une fille, qui avale par jour cinquante couleuvres de femmes qui ne veulent pas recevoir la sienne, ou d'hommes qui ont couché avec elle. On les voit, elles lui tordent la bouche. Regardez un jour le sourcil circonflexe qu'il a quand il rentre, pour voir qui il y a chez lui. » La malveillance avec laquelle Bergotte parlait ainsi à un étranger d'amis chez qui il était reçu depuis si longtemps était aussi nouvelle pour moi que le ton presque tendre que chez les Swann il prenait à tous moments avec eux. Certes, une personne comme ma grand-tante, par exemple, eût été incapable, avec aucun de nous, de ces gentillesques que j'avais entendu Bergotte prodiguer à Swann. Même aux gens qu'elle aimait, elle se plaisait à dire des choses désagréables. Mais hors de leur présence elle n'aurait pas prononcé une parole qu'ils n'eussent pu entendre. Rien, moins que notre société de Combray, ne ressemblait au monde. Celle des Swann était déjà un acheminement vers lui, vers ses flots versatiles. Ce n'était pas encore la grande mer, c'était déjà la lagune. « Tout ceci de vous à moi », me dit Bergotte

en me quittant devant ma porte. Quelques années plus tard, je lui aurais répondu : « Je ne répète jamais rien. » C'est la phrase rituelle des gens du monde, par laquelle chaque fois le médisant est faussement rassuré. C'est celle que j'aurais déjà ce jour-là adressée à Bergotte car on n'invente pas tout ce qu'on dit, surtout dans les moments où on agit comme personnage social. Mais je ne la connaissais pas encore. D'autre part, celle de ma grand-tante dans une occasion semblable eût été : « Si vous ne voulez pas que ce soit répété, pourquoi le dites-vous ? » C'est la réponse des gens insociables, des « mauvaises têtes ». Je ne l'étais pas : je m'inclinai en silence.

Des gens de lettres qui étaient pour moi des personnages considérables intriguaient pendant des années avant d'arriver à nouer avec Bergotte des relations qui restaient toujours obscurément littéraires et ne sortaient pas de son cabinet de travail, alors que moi, je venais de m'installer parmi les amis du grand écrivain, d'emblée et tranquillement, comme quelqu'un qui au lieu de faire la queue avec tout le monde pour avoir une mauvaise place, gagne les meilleures, ayant passé par un couloir fermé aux autres. Si Swann me l'avait ainsi ouvert, c'est sans doute parce que comme un roi se trouve naturellement inviter les amis de ses enfants dans la loge royale, sur le yacht royal, de même les parents de Gilberte recevaient les amis de leur fille au milieu des choses précieuses qu'ils possédaient et des intimités plus précieuses encore qui y étaient encadrées. Mais à cette époque je pensai, et peut-être avec raison, que cette amabilité de Swann était indirectement à l'adresse de mes parents. J'avais cru entendre autrefois à Combray qu'il leur avait offert, voyant mon admiration pour Bergotte, de m'emmener dîner chez lui, et que mes parents avaient refusé, disant que j'étais trop jeune et trop nerveux pour « sortir ». Sans doute, mes parents représentaient-ils pour certaines personnes, justement celles qui me semblaient le plus merveilleuses, quelque chose de tout autre qu'à moi, de sorte que, comme au temps où la dame en rose avait adressé à mon père des éloges dont il s'était montré si peu digne, j'aurais souhaité que mes parents comprissent quel inestimable présent je venais de recevoir et témoignassent^b leur reconnaissance à ce Swann généreux et courtois qui me l'avait, ou le leur avait, offert, sans avoir plus l'air de s'apercevoir de sa valeur que ne fait dans la

fresque de Luini¹, le charmant roi mage, au nez busqué, aux cheveux blonds, et avec lequel on lui avait trouvé autrefois, paraît-il, une grande ressemblance.

Malheureusement, cette faveur que m'avait faite Swann et que, en rentrant, avant même d'ôter mon pardessus, j'annonçai à mes parents, avec l'espoir qu'elle éveillerait dans leur cœur un sentiment aussi ému que le mien et les déterminerait envers les Swann à quelque « politesse » énorme et décisive, cette faveur ne parut pas très appréciée par eux. « Swann t'a présenté à Bergotte ? Excellente connaissance, charmante relation ! s'écria ironiquement mon père. Il ne manquait plus que cela² ! » Hélas, quand j'eus ajouté qu'il ne goûtait pas du tout M. de Norpois :

« Naturellement ! reprit-il. Cela prouve bien^a que c'est un esprit faux et malveillant. Mon pauvre fils, tu n'avais pas déjà beaucoup de sens commun, je suis désolé de te voir tombé dans un milieu qui va achever de te détraquer. »

Déjà^b ma simple fréquentation chez les Swann avait été loin d'enchanter mes parents. La présentation à Bergotte leur apparut comme une conséquence néfaste, mais naturelle, d'une première faute, de la faiblesse qu'ils avaient eue et que mon grand-père eût appelée un « manque de circonspection ». Je sentis que je n'avais plus pour compléter leur mauvaise humeur qu'à dire que cet homme pervers et qui n'appréciait pas M. de Norpois, m'avait trouvé extrêmement intelligent. Quand mon père, en effet, trouvait qu'une personne, un de mes camarades par exemple, était dans une mauvaise voie — comme moi en ce moment — si celui-là avait alors l'approbation de quelqu'un que mon père n'estimait pas, il voyait dans ce suffrage la confirmation de son fâcheux diagnostic. Le mal ne lui en apparaissait que plus grand. Je l'entendais déjà qui allait s'écrier : « Nécessairement, c'est *tout un ensemble* ! », mot qui m'épouvantait par l'imprécision et l'immensité des réformes dont il semblait annoncer l'imminente introduction^c dans ma si douce vie. Mais comme, n'eussé-je pas raconté ce que Bergotte avait dit de moi, rien ne pouvait plus quand même effacer l'impression qu'avaient éprouvée mes parents, qu'elle fût encore un peu plus mauvaise n'avait pas grande importance. D'ailleurs ils me semblaient si injustes, tellement dans l'erreur, que non seulement je n'avais pas l'espoir,

mais presque pas le désir de les ramener à une vue plus équitable. Pourtant sentant au moment où les mots sortaient de ma bouche, comme ils allaient être effrayés de penser que j'avais plu à quelqu'un qui trouvait les hommes intelligents bêtes, était l'objet du mépris des honnêtes gens, et duquel la louange en me paraissant enviable m'encouragerait au mal, ce fut à voix basse et d'un air un peu honteux que, achevant^a mon récit, je jetai le bouquet : « Il a dit aux Swann qu'il m'avait trouvé extrêmement intelligent. » Comme un chien empoisonné qui dans un champ se jette sans le savoir sur l'herbe qui est précisément l'antidote de la toxine qu'il a absorbée, je venais sans m'en douter de dire la seule parole qui fût au monde capable de vaincre chez mes parents ce préjugé à l'égard de Bergotte, préjugé contre lequel tous les plus beaux raisonnements que j'aurais pu faire, tous les éloges que je lui aurais décernés, seraient demeurés vains. Au même instant la situation changea de face :

« Ah !... Il a dit qu'il te trouvait intelligent ? dit ma mère. Cela me fait plaisir parce que c'est un homme de talent.

— Comment ! il a dit cela ? reprit mon père... Je ne nie en rien sa valeur littéraire devant laquelle tout le monde s'incline, seulement c'est ennuyeux qu'il ait cette existence peu honorable dont a parlé à mots couverts le père Norpois », ajouta-t-il sans s'apercevoir que, devant la vertu souveraine des mots magiques que je venais de prononcer, la dépravation des mœurs de Bergotte ne pouvait guère lutter plus longtemps que la fausseté de son jugement.

« Oh ! mon ami, interrompit maman, rien ne prouve que ce soit vrai. On dit tant de choses. D'ailleurs, M. de Norpois est tout ce qu'il y a de plus gentil, mais il n'est pas toujours très bienveillant, surtout pour les gens qui ne sont pas de son bord.

— C'est vrai, je l'avais aussi remarqué, répondit mon père.

— Et puis enfin il sera beaucoup pardonné à Bergotte puisqu'il a trouvé mon petit enfant gentil », reprit maman tout en caressant avec ses doigts mes cheveux et en attachant sur moi un long regard rêveur.

Ma mère d'ailleurs n'avait pas attendu ce verdict de Bergotte pour me dire que je pouvais inviter Gilberte à

goûter quand j'aurais des amis. Mais je n'osais pas le faire pour deux raisons. La première est que chez Gilberte on ne servait jamais que du thé. À la maison au contraire, maman tenait à ce qu'à côté du thé il y eût du chocolat. J'avais peur que Gilberte ne trouvât cela commun et n'en conçût un grand mépris pour nous. L'autre raison fut une difficulté de protocole que je ne pus jamais réussir à lever. Quand j'arrivais chez Mme Swann elle me demandait :

« Comment va madame votre mère ? »

J'avais fait quelques ouvertures à maman pour savoir si elle ferait de même quand viendrait Gilberte, point qui me semblait plus grave qu'à la cour de Louis XIV le « Monseigneur¹ ». Mais maman ne voulut rien entendre.

« Mais non, puisque je ne connais pas Mme Swann.

— Mais elle ne te connaît pas davantage.

— Je ne te dis pas, mais nous ne sommes pas obligées de faire exactement de même en tout. Moi, je ferai d'autres amabilités à Gilberte, que Mme Swann n'aura pas pour toi. »

Mais je ne fus pas convaincu et préfèrai ne pas inviter Gilberte.

Ayant quitté mes parents, j'allai changer de vêtements et en vidant mes poches je trouvai tout à coup l'enveloppe que m'avait remise le maître d'hôtel des Swann avant de m'introduire au salon. J'étais seul maintenant. Je l'ouvris, à l'intérieur était une carte sur laquelle on m'indiquait la dame à qui je devais offrir le bras pour aller à table².

Ce fut vers cette époque que Bloch bouleversa ma conception du monde, ouvrit pour moi des possibilités nouvelles de bonheur (qui devaient du reste se changer plus tard en possibilités de souffrance), en m'assurant que contrairement à ce que je croyais au temps de mes promenades du côté de Méséglise, les femmes ne demandaient jamais mieux que de faire l'amour^a. Il compléta ce service en m'en rendant un second que je ne devais apprécier que beaucoup plus tard : ce fut lui qui me conduisit pour la première fois dans une maison de passe³. Il m'avait bien dit qu'il y avait beaucoup de jolies femmes qu'on peut posséder. Mais je leur attribuais une figure vague, que les maisons^b de passe devaient me permettre de remplacer par des visages particuliers. De sorte que si j'avais à Bloch — pour sa « bonne nouvelle » que le bonheur, la possession de la beauté, ne sont pas

choses inaccessibles et que nous avons fait œuvre inutile en y renonçant à jamais — une obligation de même genre qu'à tel médecin ou tel philosophe^a optimiste qui nous fait espérer la longévité dans ce monde, et de ne pas être entièrement séparé de lui quand on aura passé dans un autre, les maisons de rendez-vous que je fréquentai quelques années plus tard — en me fournissant des échantillons du bonheur, en me permettant d'ajouter à la beauté des femmes cet élément que nous ne pouvons inventer, qui n'est pas que le résumé des beautés anciennes, le présent vraiment divin, le seul que nous ne puissions recevoir de nous-même, devant lequel expirent toutes les créations logiques de notre intelligence et que nous ne pouvons demander qu'à la réalité : un charme individuel — méritèrent d'être classées par moi à côté de ces autres bienfaiteurs d'origine plus récente mais d'utilité analogue (avant lesquels nous imaginions sans ardeur la séduction de Mantegna, de Wagner, de Sienne, d'après d'autres peintres, d'autres musiciens, d'autres villes) : les éditions d'histoire de la peinture illustrées, les concerts symphoniques et les études sur les « Villes d'art¹ ». Mais la maison où Bloch me conduisit et où il n'allait plus d'ailleurs lui-même depuis longtemps était d'un rang trop inférieur, le personnel était trop médiocre et trop peu renouvelé pour que j'y pusse satisfaire d'anciennes curiosités ou en contracter de nouvelles. La patronne de cette maison^c ne connaissait aucune des femmes qu'on lui demandait et en proposait toujours dont on n'aurait pas voulu. Elle m'en vantait surtout une, une dont, avec un sourire plein de promesses (comme si ç'avait été une rareté et un régal), elle disait : « C'est une Juive ! Ça ne vous dit rien ? » (C'est sans doute à cause de cela qu'elle l'appelait Rachel.) Et avec une exaltation niaise et factice qu'elle espérait être communicative et qui finissait sur un râle presque de jouissance : « Pensez donc, mon petit, une Juive, il me semble que ça doit être affolant ! Rah ! » Cette Rachel, que j'aperçus sans qu'elle me vît, était brune, pas jolie, mais avait l'air^b intelligent, et non sans passer un bout de langue sur ses lèvres, souriait d'un air plein d'impertinence aux michés² qu'on lui présentait et que j'entendais entamer la conversation avec elle. Son mince et étroit visage était entouré de cheveux noirs et frisés, irréguliers comme s'ils avaient été indiqués par des

hachures dans un lavis, à l'encre de Chine. Chaque fois je promettais à la patronne, qui me la proposait avec une insistance particulière en vantant sa grande intelligence et son instruction, que je ne manquerais pas un jour de venir tout exprès pour faire la connaissance de Rachel, surnommée par moi « Rachel quand du Seigneur ». Mais le premier soir j'avais entendu celle-ci au moment où elle s'en allait dire à la patronne :

« Alors, c'est entendu, demain je suis libre, si vous avez quelqu'un vous n'oublierez pas de me faire chercher. »

Et ces mots m'avaient empêché de voir en elle une personne parce qu'ils me l'avaient fait classer immédiatement dans une catégorie générale de femmes dont l'habitude commune à toutes était de venir⁴ là le soir voir s'il n'y avait pas un louis ou deux à gagner. Elle variait seulement la forme de sa phrase en disant : « si vous avez besoin de moi » ou « si vous avez besoin de quelqu'un ».

La patronne qui ne connaissait pas l'opéra d'Halévy¹ ignorait pourquoi j'avais pris l'habitude de dire : « Rachel quand du Seigneur ». Mais ne pas la comprendre n'a jamais fait trouver une plaisanterie moins drôle et c'est chaque fois en riant de tout son cœur qu'elle me disait :

« Alors, ce n'est pas encore pour ce soir que je vous unis à “ Rachel quand du Seigneur ” ? Comment dites-vous cela : “ Rachel quand du Seigneur ! ” Ah ! ça c'est très bien trouvé. Je vais vous fiancer. Vous verrez que vous ne le regretterez pas. »

Une fois je faillis me décider, mais elle était « sous presse », une autre fois entre les mains du « coiffeur », un vieux monsieur qui ne faisait rien d'autre aux femmes que verser de l'huile sur leurs cheveux déroulés et les peigner ensuite. Et je me lassai d'attendre bien que quelques habituées fort humbles, soi-disant ouvrières, mais toujours sans travail, fussent venues me faire de la tisane et tenir avec moi une longue conversation à laquelle — malgré le sérieux des sujets traités — la nudité partielle ou complète de mes interlocutrices donnait une savoureuse simplicité. Je cessai du reste d'aller dans cette maison parce que désireux de témoigner mes bons sentiments à la femme qui la tenait et avait besoin de meubles, je lui en donnai quelques-uns — notamment un grand canapé — que j'avais hérités de ma tante Léonie. Je ne les voyais jamais car le manque de place avait empêché mes parents

de les laisser entrer chez nous et ils étaient entassés dans un hangar. Mais dès que^a je les retrouvai dans la maison où ces femmes se servaient d'eux, toutes les vertus qu'on respirait dans la chambre de ma tante à Combray, m'apparurent, suppliciées par le contact cruel auquel je les avais livrées sans défense ! J'aurais fait violer une morte que je n'aurais pas souffert davantage. Je ne retournai plus chez l'entremetteuse, car ils me semblaient^b vivre et me supplier, comme ces objets en apparence inanimés d'un conte persan, dans lesquels sont enfermées des âmes qui subissent un martyre et implorent leur délivrance. D'ailleurs, comme notre mémoire ne nous présente pas d'habitude nos souvenirs dans leur suite chronologique, mais comme un reflet où l'ordre des parties est renversé, je me rappelai seulement beaucoup plus tard que c'était sur ce même canapé que, bien des années auparavant j'avais connu pour la première fois les plaisirs de l'amour avec une de mes petites cousines avec qui je ne savais où me mettre et qui m'avait donné le conseil assez dangereux de profiter d'une heure où ma tante Léonie était levée¹.

Toute une autre partie^c des meubles et surtout une magnifique argenterie ancienne de ma tante Léonie, je les vendis, malgré l'avis contraire de mes parents, pour pouvoir disposer de plus d'argent et envoyer plus de fleurs à Mme Swann qui me disait en recevant d'immenses corbeilles d'orchidées : « Si j'étais monsieur votre père je vous ferais donner un conseil judiciaire. » Comment pouvais-je supposer qu'un jour je pourrais regretter tout particulièrement cette argenterie et placer certains plaisirs plus hauts que celui, qui deviendrait peut-être absolument nul, de faire des politesses aux parents de Gilberte ? C'est de même en vue de Gilberte et pour ne pas la quitter que j'avais décidé de ne pas entrer dans les ambassades. Ce n'est jamais qu'à cause d'un état d'esprit qui n'est pas destiné à durer qu'on prend des résolutions définitives. J'imaginais à peine que cette substance étrange qui résidait en Gilberte et rayonnait en ses parents, en sa maison, me rendant^d indifférent à tout le reste, cette substance pourrait être libérée, émigrer dans un autre être. Vraiment la même substance et pourtant devant avoir sur moi de tout autres effets. Car la même maladie évolue ; et un délicieux poison n'est plus toléré de même, quand avec les années, a diminué la résistance du cœur.

Mes parents cependant^a auraient souhaité que l'intelligence que Bergotte m'avait reconnue se manifestât par quelque travail remarquable. Quand je ne connaissais pas les Swann je croyais que j'étais empêché de travailler par l'état d'agitation où me mettait l'impossibilité de voir librement Gilberte. Mais quand leur demeure me fut ouverte, à peine je m'étais assis à mon bureau de travail que je me levais et courais chez eux. Et une fois que je les avais quittés et que j'étais rentré à la maison, mon isolement n'était qu'apparent, ma pensée ne pouvait plus remonter le courant du flux de paroles par lequel je m'étais laissé machinalement entraîner pendant des heures. Seul je continuais à fabriquer les propos qui eussent été capables de plaire aux Swann et pour donner plus d'intérêt au jeu, je tenais la place de ces partenaires absents, je me posais à moi-même des questions fictives choisies de telle façon que mes traits brillants ne leur servissent que d'heureuse repartie. Silencieux, cet exercice était pourtant une conversation et non une méditation, ma solitude une vie de salon mentale où c'était non ma propre personne mais des interlocuteurs imaginaires qui gouvernaient mes paroles et où j'éprouvais à former, au lieu des pensées que je croyais vraies celles qui me venaient sans peine, sans régression du dehors vers le dedans, ce genre de plaisir tout passif que trouve à rester tranquille quelqu'un qui est alourdi par une mauvaise digestion.

Si j'avais été moins décidé à me mettre définitivement au travail j'aurais peut-être fait un effort pour commencer tout de suite. Mais puisque ma résolution était formelle, et qu'avant vingt-quatre heures, dans les cadres vides de la journée du lendemain où tout se plaçait si bien parce que je n'y étais pas encore, mes bonnes dispositions se réaliseraient aisément, il valait mieux ne pas choisir un soir où j'étais mal disposé pour un début auquel les jours suivants, hélas ! ne devaient pas se montrer plus propices. Mais j'étais raisonnable. De la part de qui avait attendu des années il eût été puéril de ne pas supporter un retard de trois jours. Certain que le surlendemain j'aurais déjà écrit quelques pages, je ne disais plus un seul mot à mes parents de ma décision ; j'aimais mieux patienter quelques heures, et apporter à ma grand-mère consolée et convaincue, de l'ouvrage en train. Malheureusement le lendemain n'était pas cette journée extérieure et vaste que j'avais

attendue dans la fièvre. Quand il était fini, ma paresse et ma lutte pénible contre certains obstacles internes avaient simplement duré vingt-quatre heures de plus. Et au bout^a de quelques jours, mes plans n'ayant pas été réalisés, je n'avais plus le même espoir qu'ils le seraient immédiatement, partant, plus autant de courage pour subordonner tout à cette réalisation : je recommençais à veiller, n'ayant plus pour m'obliger à me coucher de bonne heure un soir, la vision certaine de voir l'œuvre commencée le lendemain matin. Il me fallait avant de reprendre mon élan quelques jours de détente, et la seule fois où ma grand-mère osa d'un ton doux et désenchanté formuler ce reproche : « Hé bien, ce travail, on n'en parle même plus ? », je lui en voulus, persuadé que n'ayant pas su voir que mon parti était irrévocablement pris, elle venait d'en ajourner encore et pour longtemps peut-être, l'exécution, par l'énervement que son déni de justice me causait et sous l'empire duquel je ne voudrais pas commencer mon œuvre. Elle sentit que son scepticisme venait de heurter à l'aveugle une volonté. Elle s'en excusa^b, me dit en m'embrassant : « Pardon, je ne dirai plus rien. » Et pour que je ne me décourageasse pas, m'assura que du jour où je serais bien portant, le travail viendrait tout seul par surcroît.

D'ailleurs, me disais-je, en passant ma vie chez les Swann ne fais-je pas comme Bergotte ? À mes parents il semblait presque que tout en étant paresseux, je menais, puisque c'était dans le même salon qu'un grand écrivain, la vie la plus favorable au talent. Et pourtant que quelqu'un puisse être dispensé de faire ce talent soi-même, par le dedans, et le reçoive d'autrui, est aussi impossible que se faire une bonne santé (malgré qu'on manque à toutes les règles de l'hygiène et qu'on commette les pires excès) rien qu'en dînant souvent en ville avec un médecin. La personne du reste qui était le plus complètement dupe de l'illusion qui m'abusait ainsi que mes parents, c'était Mme Swann. Quand je lui disais que je ne pouvais pas venir, qu'il fallait que je restasse à travailler, elle avait l'air^c de trouver que je faisais bien des embarras, qu'il y avait un peu de sottise et de prétention dans mes paroles :

« Mais Bergotte vient bien, lui ? Est-ce que vous trouvez que ce qu'il écrit n'est pas bien ? Cela sera même mieux bientôt, ajoutait-elle, car il est plus aigu, plus concentré dans le journal que dans le livre où il délaie

un peu. J'ai obtenu qu'il fasse désormais le *leader article* dans *Le Figaro*. Ce sera tout à fait *the right man in the right place*¹. »

Et elle ajoutait^a :

« Venez, il vous dira mieux que personne ce qu'il faut faire. »

Et c'était comme on invite un engagé volontaire avec son colonel, c'était dans l'intérêt de ma carrière, et comme si les chefs-d'œuvre se faisaient « par relations » qu'elle me disait de ne pas manquer de venir le lendemain dîner chez elle avec Bergotte².

Ainsi pas plus du côté des Swann que du côté de mes parents, c'est-à-dire de ceux qui, à des moments différents, avaient semblé devoir y mettre obstacle, aucune opposition n'était plus faite à cette douce vie où je pouvais voir Gilberte comme je voulais, avec ravissement, sinon avec calme. Il ne peut pas y en avoir dans l'amour, puisque ce qu'on a obtenu n'est jamais qu'un nouveau point de départ pour désirer davantage. Tant que je n'avais pu aller chez elle, les yeux fixés vers cet inaccessible bonheur, je ne pouvais même pas imaginer les causes nouvelles de trouble qui m'y attendaient. Une fois la résistance de ses parents brisée, et le problème enfin résolu, il recommença à se poser, chaque fois dans d'autres termes. En ce sens c'était bien en effet chaque jour une nouvelle amitié qui commençait. Chaque soir en rentrant je me rendais compte que j'avais à dire à Gilberte des choses capitales, desquelles notre amitié dépendait, et ces choses n'étaient jamais les mêmes. Mais enfin j'étais heureux et aucune menace^b ne s'élevait plus contre mon bonheur. Il allait en venir, hélas, d'un côté où je n'avais jamais aperçu aucun péril, du côté de Gilberte et de moi-même. J'aurais pourtant dû être tourmenté par ce qui, au contraire, me rassurait, par ce que je croyais du bonheur. C'est, dans l'amour, un état anormal, capable de donner tout de suite à l'accident le plus simple en apparence et qui peut toujours survenir, une gravité que par lui-même cet accident ne comporterait pas. Ce qui rend si heureux, c'est la présence dans le cœur de quelque chose d'instable, qu'on s'arrange perpétuellement à maintenir et dont on ne s'aperçoit presque plus tant qu'il n'est pas déplacé. En réalité, dans l'amour il y a une souffrance permanente, que la joie neutralise, rend virtuelle, ajourne, mais qui peut à tout moment devenir

ce qu'elle serait depuis longtemps si l'on n'avait pas obtenu ce qu'on souhaitait, atroce.

Plusieurs fois je sentis que Gilberte désirait éloigner mes visites. Il est vrai que quand je tenais trop à la voir je n'avais qu'à me faire inviter par ses parents qui étaient de plus en plus persuadés de mon excellente influence sur elle. Grâce à eux, pensais-je, mon amour ne court aucun risque ; du moment que je les ai pour moi, je peux être tranquille puisqu'ils ont toute autorité sur Gilberte. Malheureusement à certains signes d'impatience que celle-ci laissait échapper quand son père me faisait venir en quelque sorte malgré elle, je me demandai si ce que j'avais considéré comme une protection pour mon bonheur n'était pas au contraire la raison secrète pour laquelle il ne pourrait durer.

La dernière fois que je vins voir Gilberte, il pleuvait, elle était invitée à une leçon de danse chez des gens qu'elle connaissait trop peu pour pouvoir m'emmener avec elle. J'avais pris à cause de l'humidité plus de caféine que d'habitude. Peut-être à cause^a du mauvais temps, peut-être ayant quelque prévention contre la maison où cette matinée devait avoir lieu, Mme Swann, au moment où sa fille allait partir la rappela avec une extrême vivacité : « Gilberte ! » et me désigna pour signifier que j'étais venu pour la voir et qu'elle devait rester avec moi. Ce « Gilberte » avait été prononcé, crié plutôt, dans une bonne intention pour moi, mais au haussement d'épaules que fit Gilberte en ôtant ses affaires, je compris que sa mère avait involontairement accéléré l'évolution, peut-être jusque-là possible encore à arrêter, qui détachait peu à peu de moi mon amie. « On n'est pas obligé d'aller danser tous les jours » dit Odette à sa fille, avec une sagesse sans doute apprise autrefois de Swann. Puis, redevenant Odette, elle se mit à parler anglais à sa fille. Aussitôt ce fut comme si un mur m'avait caché une partie de la vie de Gilberte, comme si un génie malfaisant avait emmené loin de moi mon amie. Dans une langue que nous savons, nous avons substitué à l'opacité des sons la transparence des idées. Mais une langue que nous ne savons pas est un palais clos dans lequel celle que nous aimons peut nous tromper, sans que, restés au-dehors et désespérément crispés dans notre impuissance, nous parvenions à rien voir, à rien empêcher. Telle cette conversation en anglais

dont je n'eusse que souri un mois auparavant et au milieu de laquelle quelques noms propres français ne laissaient pas d'accroître et d'orienter mes inquiétudes, avait, tenue à deux pas de moi par deux personnes immobiles, la même cruauté, me faisait aussi délaissé et seul, qu'un enlèvement. Enfin Mme Swann nous quitta. Ce jour-là peut-être^a par rancune contre moi, cause involontaire qu'elle n'allât pas s'amuser, peut-être aussi parce que la devinant fâchée, j'étais préventivement plus froid que d'habitude, le visage de Gilberte, dépouillé de toute joie, nu, saccagé, sembla tout l'après-midi vouer un regret mélancolique au pas de quatre que ma présence l'empêchait d'aller danser, et défier toutes les créatures, à commencer par moi, de comprendre les raisons subtiles qui avaient déterminé chez elle une inclination sentimentale pour le boston. Elle se borna^b à échanger, par moments, avec moi sur le temps qu'il faisait, la recrudescence de la pluie, l'avance de la pendule, une conversation ponctuée de silences et de monosyllabes où je m'entêtais moi-même, avec une sorte de rage désespérée, à détruire les instants que nous aurions pu donner à l'amitié et au bonheur. Et à tous nos propos une sorte de dureté suprême était conférée par le paroxysme de leur insignifiance paradoxale, lequel me consolait pourtant, car il empêchait Gilberte d'être dupe de la banalité de mes réflexions et de l'indifférence de mon accent. C'est en vain que je disais : « Il me semble que l'autre jour la pendule retardait plutôt », elle traduisait évidemment : « Comme vous êtes méchante ! » J'avais beau m'obstiner à prolonger, tout le long de ce jour pluvieux, ces paroles sans éclaircies, je savais que ma froideur n'était pas quelque chose d'aussi définitivement figé que je le feignais, et que Gilberte devait bien sentir que si, après le lui avoir déjà dit trois fois, je m'étais hasardé une quatrième à lui répéter que les jours diminuaient, j'aurais eu de la peine à me retenir de fondre en larmes. Quand elle était ainsi, quand un sourire ne remplissait pas ses yeux et ne découvrait pas son visage, on ne peut dire de quelle désolante monotonie étaient empreints ses yeux tristes et ses traits maussades. Sa figure, devenue presque laide, ressemblait alors à ces plages ennuyeuses où la mer, retirée très loin, vous fatigue d'un reflet toujours pareil que cerne un horizon immuable et borné. À la fin ne voyant pas se produire de la part de

Gilberte le changement heureux que j'attendais depuis plusieurs heures, je lui dis qu'elle n'était pas gentille : « C'est vous qui n'êtes pas gentil », me répondit-elle. « Mais si ! » Je me demandai ce que j'avais fait, et ne le trouvant pas, le lui demandai à elle-même. « Naturellement, vous vous trouvez gentil ! », me dit-elle en riant longuement. Alors je sentis ce qu'il y avait de douloureux pour moi à ne pouvoir atteindre cet autre plan, plus insaisissable^a, de sa pensée, que décrivait son rire. Ce rire avait l'air de signifier : « Non, non, je ne me laisse pas prendre à tout ce que vous me dites, je sais que vous êtes fou de moi, mais cela ne me fait ni chaud ni froid, car je me fiche de vous. » Mais je me disais qu'après tout le rire n'est pas un langage assez déterminé pour que je pusse être assuré de bien comprendre celui-là. Et les paroles de Gilberte étaient affectueuses. « Mais en quoi ne suis-je pas gentil ? lui demandai-je, dites-le moi, je ferai tout ce que vous voudrez. — Non cela ne servirait à rien, je ne peux pas vous expliquer. » Un instant j'eus peur qu'elle crût que je ne l'aimasse pas, et ce fut pour moi une autre souffrance, non moins vive, mais qui réclamait une dialectique différente. « Si vous saviez^b le chagrin que vous me faites, vous me le diriez. » Mais ce chagrin qui, si elle avait douté de mon amour eût dû la réjouir, l'irrita au contraire. Alors, comprenant mon erreur, décidé à ne plus tenir compte de ses paroles, la laissant sans la croire, me dire : « Je vous aimais vraiment, vous verrez cela un jour » (ce jour, où les coupables assurent que leur innocence sera reconnue et qui, pour des raisons mystérieuses, n'est jamais celui où on les interroge), j'eus le courage de prendre subitement la résolution de ne plus la voir, et sans le lui annoncer encore, parce qu'elle ne m'aurait pas cru.

Un chagrin causé par une personne qu'on aime peut être amer, même quand il est inséré au milieu de préoccupations, d'occupations, de joies, qui n'ont pas cet être pour objet et desquelles notre attention ne se détourne que de temps en temps pour revenir à lui. Mais quand un tel chagrin naît — comme c'était le cas pour celui-ci — à un moment où le bonheur de voir cette personne nous remplit tout entiers, la brusque dépression qui se produit alors dans notre âme jusque-là ensoleillée, soutenue et calme, détermine en nous une tempête

furieuse contre laquelle nous ne savons pas si nous serons capables de lutter jusqu'au bout. Celle qui soufflait sur mon cœur était si violente que je revins vers la maison, bousculé, meurtri, sentant que je ne pourrais retrouver la respiration qu'en rebroussant chemin, qu'en retournant sous un prétexte quelconque auprès de Gilberte. Mais elle se serait dit : « Encore lui ! Décidément je peux tout me permettre, il reviendra chaque fois d'autant plus docile qu'il m'aura quittée plus malheureux. » Puis j'étais irrésistiblement ramené vers elle par ma pensée, et ces orientations alternatives, cet affolement de la boussole intérieure persistèrent quand je fus rentré, et se traduisirent par les brouillons des^a lettres contradictoires que j'écrivis à Gilberte.

J'allais¹ passer par une de ces conjonctures difficiles en face desquelles il arrive généralement qu'on se trouve à plusieurs reprises dans la vie et auxquelles bien qu'on^b n'ait pas changé de caractère, de nature — notre nature qui crée elle-même nos amours, et presque les femmes que nous aimons, et jusqu'à leurs fautes — on ne fait pas face de la même manière à chaque fois, c'est-à-dire à tout âge. À ces moments-là notre vie est divisée, et comme distribuée dans une balance, en deux plateaux opposés où elle tient tout entière. Dans l'un, il y a notre désir de ne pas déplaire, de ne pas paraître trop humble à l'être que nous aimons sans parvenir à le comprendre, mais que nous trouvons plus habile de laisser un peu de côté pour qu'il n'ait pas ce sentiment de se croire indispensable, qui le dégoûterait de nous^c ; de l'autre côté, il y a une souffrance — non pas une souffrance localisée et partielle — qui ne pourrait au contraire être apaisée que si renonçant à plaire à cette femme et à lui faire croire que nous pouvons nous passer d'elle, nous allions la retrouver. Qu'on retire du plateau où est la fierté une petite quantité de volonté qu'on a eu la faiblesse de laisser s'user avec l'âge, qu'on ajoute dans le plateau où est le chagrin une souffrance physique acquise et à qui on a permis de s'aggraver, et au lieu de la solution courageuse qui l'aurait emporté à vingt ans, c'est l'autre, devenue trop lourde et sans assez de contre-poids, qui nous abaisse à cinquante. D'autant plus^d que les situations tout en se répétant, changent, et qu'il y a chance pour qu'au milieu ou à la fin de la vie, on ait eu pour soi-même la funeste complaisance de compliquer

l'amour d'une part d'habitude que l'adolescence, retenue par trop d'autres devoirs, moins libre de soi-même, ne connaît pas.

Je venais d'écrire à Gilberte une lettre où je laissais tonner ma fureur, non sans pourtant^a jeter la bouée de quelques mots placés comme au hasard, et où mon amie pourrait accrocher une réconciliation ; un instant après, le vent ayant tourné, c'était des phrases tendres que je lui adressais pour la douceur de certaines expressions désolées, de tels « jamais plus » si attendrissants pour ceux qui les emploient, si fastidieux pour celle qui les lira, soit qu'elle les croie mensongers et traduise « jamais plus » par « ce soir-même, si vous voulez bien de moi » ou qu'elle les croie vrais et lui annonçant alors une de ces séparations définitives qui nous sont si parfaitement égales dans la vie quand il s'agit d'être dont nous ne sommes pas épris. Mais puisque nous sommes incapables tandis que nous aimons d'agir en dignes prédécesseurs de l'être prochain que nous serons et qui n'aimera plus, comment pourrions-nous tout à fait imaginer l'état d'esprit d'une femme à qui même si nous savions que nous lui sommes indifférents, nous avons perpétuellement fait tenir dans nos rêveries, pour nous bercer d'un beau songe ou nous consoler d'un gros chagrin, les mêmes propos que si elle nous aimait ? Devant les pensées, les actions d'une femme que nous aimons, nous sommes aussi désorientés que le pouvaient être devant les phénomènes de la nature, les premiers physiciens (avant que la science fût constituée et eût mis un peu de lumière dans l'inconnu). Ou pis encore comme un être pour l'esprit de qui le principe de causalité existerait à peine, un être qui ne serait pas capable d'établir un lien entre un phénomène et un autre et devant qui le spectacle du monde serait incertain comme un rêve. Certes je m'efforçais de sortir de cette incohérence, de trouver des causes. Je tâchais^b même d'être « objectif » et pour cela de bien tenir compte de la disproportion qui existait entre l'importance qu'avait pour moi Gilberte et celle non seulement que j'avais pour elle, mais qu'elle-même avait pour les autres êtres que moi, disproportion qui si je l'eusse omise eût risqué de me faire prendre une simple amabilité de mon amie pour un aveu passionné, une démarche grotesque et avilissante de ma part pour le simple et gracieux mouvement qui vous dirige vers de

beaux yeux. Mais je craignais aussi de tomber dans l'excès contraire, où j'aurais vu dans l'arrivée inexacte de Gilberte à un rendez-vous, dans un mouvement de mauvaise humeur, une hostilité irrémédiable^a. Je tâchais de trouver entre ces deux optiques également déformantes celle qui me donnerait la vision juste des choses ; les calculs qu'il me fallait faire pour cela me distrayaient un peu de ma souffrance^b ; et soit par obéissance à la réponse des nombres, soit que je leur eusse fait dire^c ce que je désirais, je me décidai le lendemain à aller chez les Swann, heureux, mais de la même façon que ceux qui, s'étant tourmentés longtemps à cause d'un voyage qu'ils ne voulaient pas faire, ne vont pas plus loin que la gare, et rentrent chez eux défaire leur malle. Et, comme, pendant qu'on hésite, la seule idée d'une résolution possible (à moins d'avoir rendu cette idée inerte en décidant qu'on ne prendra pas la résolution) développe, comme une graine vivace, les linéaments, tout le détail des émotions qui naîtraient de l'acte exécuté, je me dis que j'avais été bien absurde de me faire, en projetant de ne plus voir Gilberte, autant de mal que si j'eusse dû réaliser ce projet et que, puisque au contraire c'était pour finir par retourner chez elle, j'aurais pu faire l'économie de tant de velléités et d'acceptations douloureuses. Mais cette reprise des relations d'amitié ne dura que le temps d'aller jusque chez les Swann^c : non pas parce que leur maître d'hôtel, lequel m'aimait beaucoup, me dit que Gilberte était sortie (je sus en effet, dès le soir même, que c'était vrai, par des gens qui l'avaient rencontrée), mais à cause de la façon dont il me le dit : « Monsieur, Mademoiselle est sortie, je peux affirmer à Monsieur que je ne mens pas. Si Monsieur veut se renseigner, je peux faire venir la femme de chambre. Monsieur pense bien que je ferais tout ce que je pourrais pour lui faire plaisir et que si Mademoiselle était là, je mènerais tout de suite Monsieur auprès d'elle. » Ces paroles, de la sorte qui est la seule importante, involontaires, nous donnant la radiographie au moins sommaire de la réalité insoupçonnable que cacherait un discours étudié, prouvaient que dans l'entourage de Gilberte on avait l'impression que je lui étais importun ; aussi, à peine le maître d'hôtel les eut-il prononcées, qu'elles engendrèrent chez moi de la haine à laquelle je préférerais donner comme objet au lieu de Gilberte, le maître d'hôtel ; il

concentra sur lui tous les sentiments de colère que j'avais pu avoir pour mon amie ; débarrassé d'eux grâce à ces paroles, mon amour subsista seul ; mais elles m'avaient montré en même temps que je devais pendant quelque temps ne pas chercher à voir Gilberte. Elle allait certainement m'écrire pour s'excuser. Malgré cela, je ne retournerais pas tout de suite la voir, afin de lui prouver que je pouvais vivre sans elle. D'ailleurs, une fois que j'aurais reçu sa lettre, fréquenter Gilberte serait une chose dont je pourrais plus aisément me priver pendant quelque temps, parce que je serais sûr de la retrouver dès que je le voudrais. Ce qu'il me fallait pour supporter moins tristement l'absence volontaire, c'était sentir mon cœur débarrassé de la terrible incertitude si nous n'étions pas brouillés pour toujours, si elle n'était pas fiancée, partie, enlevée. Les jours qui suivirent ressemblèrent à ceux de cette ancienne semaine du jour de l'An que j'avais dû passer sans Gilberte. Mais cette semaine-là finie, jadis, d'une part mon amie reviendrait aux Champs-Élysées, je la reverrais comme auparavant, j'en étais sûr ; et, d'autre part, je savais avec non moins de certitude que tant que dureraient les vacances du jour de l'An, ce n'était pas la peine d'aller aux Champs-Élysées. De sorte que durant cette triste semaine déjà lointaine, j'avais supporté ma tristesse avec calme, parce qu'elle n'était mêlée ni de crainte ni d'espérance. Maintenant, au contraire, c'était ce dernier sentiment qui, presque autant que la crainte, rendait ma souffrance intolérable. N'ayant pas eu de lettre de Gilberte le soir même, j'avais fait la part de sa négligence, de ses occupations, je ne doutais pas d'en trouver une d'elle dans le courrier du matin. Il fut attendu par moi, chaque jour, avec des palpitations de cœur auxquelles succédait un état d'abattement quand je n'y avais trouvé que des lettres de personnes qui n'étaient pas Gilberte, ou bien rien, ce qui n'était pas pire, les preuves d'amitié d'une autre me rendant plus cruelles celles de son indifférence. Je me remettais à espérer pour le courrier de l'après-midi. Même entre les heures des levées des lettres je n'osais pas sortir, car elle eût pu faire porter la sienne. Puis le moment finissait par arriver où ni facteur ni valet de pied des Swann ne pouvant plus venir, il fallait remettre au lendemain matin l'espoir d'être rassuré, et ainsi parce que je croyais que ma souffrance ne durerait

pas, j'étais obligé pour ainsi dire de la renouveler sans cesse. Le chagrin était peut-être le même, mais au lieu de ne faire, comme autrefois, que prolonger uniformément une émotion initiale, recommençait plusieurs fois par jour en débutant par une émotion si fréquemment renouvelée qu'elle finissait — elle, état tout physique, si momentané — par se stabiliser, si bien que les troubles causés par l'attente ayant à peine le temps de se calmer avant qu'une nouvelle raison d'attendre survînt, il n'y avait plus une seule minute par jour où je ne fusse dans cette anxiété qu'il est pourtant si difficile de supporter pendant une heure. Ainsi ma souffrance était infiniment plus cruelle qu'au temps de cet ancien 1^{er} janvier parce que cette fois il y avait en moi au lieu de l'acceptation pure et simple de cette souffrance, l'espoir, à chaque instant, de la voir cesser. À cette acceptation, je finis pourtant par arriver, alors je compris qu'elle devait être définitive et je renonçai pour toujours à Gilberte, dans l'intérêt même de mon amour, et parce que je souhaitais avant tout qu'elle ne conservât pas de moi un souvenir dédaigneux. Même, à partir de ce moment-là, et pour qu'elle ne pût former la supposition d'une sorte de dépit amoureux de ma part, quand dans la suite, elle me fixa des rendez-vous, je les acceptais souvent et au dernier moment, je lui écrivais que je ne pouvais pas venir, mais en protestant que j'en étais désolé comme j'aurais fait avec quelqu'un que je n'aurais pas désiré voir. Ces expressions de regret qu'on réserve d'ordinaire aux indifférents, persuaderaient mieux Gilberte de mon indifférence, me semblait-il, que ne ferait le ton d'indifférence qu'on affecte seulement envers celle qu'on aime. Quand mieux qu'avec des paroles, par des actions indéfiniment répétées, je lui aurais prouvé que je n'avais pas de goût à la voir, peut-être en retrouverait-elle pour moi. Hélas ! ce serait en vain : chercher en ne la voyant plus à ranimer en elle ce goût de me voir, c'était la perdre pour toujours ; d'abord parce que quand il commencerait à renaître, si je voulais qu'il durât, il ne faudrait pas y céder tout de suite ; d'ailleurs, les heures les plus cruelles seraient passées ; c'était en ce moment qu'elle m'était indispensable et j'aurais voulu pouvoir l'avertir que bientôt elle ne calmerait¹, en me revoyant, qu'une douleur tellement diminuée qu'elle ne serait plus, comme elle l'eût été encore en ce moment même, et pour

y mettre fin, un motif de capitulation, de se réconcilier et de se revoir. Et plus tard^a quand je pourrais enfin avouer sans péril à Gilberte, tant son goût pour moi aurait repris de force, le mien pour elle, celui-ci n'aurait pu résister à une si longue absence et n'existerait plus ; Gilberte me serait devenue indifférente¹. Je le savais, mais je ne pouvais pas le lui dire ; elle aurait cru que si je prétendais que je cesserais de l'aimer en restant trop longtemps sans la voir, c'était à seule fin qu'elle me dit de revenir vite auprès d'elle. En attendant, ce qui me rendait plus aisé de me condamner à cette séparation, c'est que (afin qu'elle se rendît bien compte que malgré mes affirmations contraires, c'était ma volonté, et non un empêchement, non mon état de santé, qui me privaient de la voir) toutes les fois où je savais d'avance que Gilberte ne serait pas chez ses parents, devait sortir avec une amie et ne rentrerait pas dîner, j'allais voir Mme Swann (laquelle était redevenue pour moi ce qu'elle était au temps où je voyais si difficilement sa fille et où les jours où celle-ci ne venait pas aux Champs-Élysées, j'allais me promener avenue des Acacias). De cette façon j'entendrais parler de Gilberte et j'étais sûr qu'elle entendrait ensuite parler de moi et d'une façon qui lui montrerait que je ne tenais pas à elle. Et je trouvais, comme tous ceux qui souffrent, que ma triste situation aurait pu être pire. Car ayant libre entrée dans la demeure où habitait Gilberte, je me disais toujours, bien que décidé à ne pas user de cette faculté, que si jamais ma douleur était trop vive, je pourrais la faire cesser. Je n'étais malheureux qu'au jour le jour. Et c'est trop dire encore. Combien de fois par heure (mais maintenant sans l'anxieuse attente qui m'avait étreint les premières semaines après notre brouille, avant d'être retourné chez les Swann) ne me récitais-je pas la lettre que Gilberte m'enverrait bien un jour, m'apporterait peut-être elle-même ! La constante vision de ce bonheur imaginaire m'aidait à supporter la destruction du bonheur réel. Pour les femmes qui ne nous aiment pas, comme pour les « disparus », savoir qu'on n'a plus rien à espérer n'empêche pas de continuer à attendre. On vit aux aguets, aux écoutes ; des mères dont le fils est parti en mer pour une exploration dangereuse se figurent à toute minute et alors que la certitude qu'il a péri est acquise depuis longtemps, qu'il va entrer, miraculeusement sauvé, et bien

portant. Et cette attente, selon la force du souvenir et la résistance des organes, ou bien leur permet de traverser^a les années au bout desquelles elles supporteront que leur fils ne soit plus, d'oublier peu à peu et de survivre — ou bien les fait mourir. D'autre part, mon chagrin était un peu consolé par l'idée qu'il profitait à mon amour. Chaque visite que je faisais à Mme Swann sans voir Gilberte, m'était cruelle, mais je sentais^b qu'elle améliorait d'autant l'idée que Gilberte avait de moi.

D'ailleurs si je m'arrangeais toujours, avant d'aller chez Mme Swann, à être certain de l'absence de sa fille, cela tenait peut-être autant qu'à ma résolution d'être brouillé avec elle, à cet espoir de réconciliation qui se superposait à ma volonté de renoncement (bien peu sont absolus, au moins d'une façon continue, dans cette âme humaine dont une des lois, fortifiée par les afflux inopinés de souvenirs différents, est l'intermittence) et me masquait^c ce qu'elle avait de trop cruel. Cet espoir je savais bien ce qu'il avait de chimérique. J'étais comme un pauvre qui mêle moins de larmes à son pain sec s'il se dit que tout à l'heure peut-être un étranger va lui laisser toute sa fortune. Nous sommes tous obligés pour rendre la réalité supportable d'entretenir en nous quelques petites folies. Or mon espérance restait plus intacte — tout en même temps que la séparation s'effectuait mieux — si je ne rencontrais pas Gilberte. Si je m'étais trouvé face à face avec elle chez sa mère, nous aurions peut-être échangé des paroles irréparables qui eussent rendu définitive notre brouille, tué mon espérance et, d'autre part, en créant une anxiété nouvelle, réveillé mon amour et rendu plus difficile ma résignation.

Depuis bien longtemps et fort avant ma brouille avec sa fille, Mme Swann m'avait dit : « C'est très bien^d de venir voir Gilberte, mais j'aimerais aussi que vous veniez quelquefois pour *moi*, pas à mon Choufleur^e, où vous vous ennuierez parce que j'ai trop de monde, mais les autres jours où vous me trouverez toujours un peu tard. » J'avais donc l'air, en allant la voir, de n'obéir que longtemps après à un désir anciennement exprimé par elle. Et très tard, déjà dans la nuit, presque au moment où mes parents se mettaient à table, je partais faire à Mme Swann une visite pendant laquelle je savais que je ne verrais pas Gilberte et où pourtant je ne penserais qu'à elle. Dans ce quartier^f,

considéré alors comme éloigné, d'un Paris plus sombre qu'aujourd'hui, et qui, même dans le centre, n'avait pas d'électricité sur la voie publique et bien peu dans les maisons, les lampes d'un salon situé au rez-de-chaussée ou à un entresol très bas (tel qu'était celui de ses appartements où recevait habituellement Mme Swann) suffisaient à illuminer la rue et à faire lever les yeux au passant qui rattachait à leur clarté, comme à sa cause apparente et voilée, la présence devant la porte de quelques coupés bien attelés¹. Le passant croyait, et non sans un certain émoi, à une modification survenue dans cette cause mystérieuse, quand il voyait l'un de ces coupés se mettre en mouvement ; mais c'était seulement un cocher qui, craignant que ses bêtes prissent froid, leur faisait faire de temps à autre des allées et venues d'autant plus impressionnantes que les roues caoutchoutées donnaient au pas des chevaux un fond de silence sur lequel il se détachait plus distinct et plus explicite.

Le « jardin d'hiver », que dans ces années-là le passant apercevait d'ordinaire, quelle que fût la rue, si l'appartement n'était pas à un niveau trop élevé au-dessus du trottoir, ne se voit plus que dans les héliogravures des livres d'étrennes de P.-J. Stahl² où, en contraste avec les rares ornements floraux des salons Louis XVI d'aujourd'hui — une rose ou un iris du Japon dans un vase de cristal à long col qui ne pourrait pas contenir une fleur de plus —, il semble, à cause de la profusion des plantes d'appartement qu'on avait alors et du manque absolu de stylisation dans leur arrangement, avoir dû, chez les maîtresses de maison, répondre plutôt à quelque vivante et délicieuse passion pour la botanique qu'à un froid souci de morte décoration. Il faisait penser en plus grand, dans les hôtels d'alors, à ces serres minuscules et portatives posées au matin du 1^{er} janvier sous la lampe allumée — les enfants n'ayant pas eu la patience d'attendre qu'il fit jour — parmi les autres cadeaux du jour de l'An, mais le plus beau d'entre eux, consolant avec les plantes qu'on va pouvoir cultiver, de la nudité de l'hiver ; plus encore qu'à ces serres-là elles-mêmes, ces jardins d'hiver ressemblaient à celle qu'on voyait tout auprès d'elles, figurée dans un beau livre, autre cadeau du jour de l'An, et qui, bien qu'elle fût donnée non aux enfants, mais à Mlle Lili, l'héroïne de l'ouvrage³, les enchantait à tel point que,

devenus maintenant presque vieillards, ils se demandent si dans ces années fortunées l'hiver n'était pas la plus belle des saisons. Enfin au fond de ce jardin d'hiver, à travers les arborescences d'espèces variées qui de la rue faisaient ressembler la fenêtre éclairée au vitrage de ces serres d'enfants, dessinées ou réelles, le passant^a, se hissant sur ses pointes, apercevait généralement un homme en redingote, un gardénia ou un œillet à la boutonnière, debout devant une femme assise, tous deux vagues, comme deux intailles dans une topaze, au fond de l'atmosphère du salon, ambrée par le samovar — importation récente alors — de vapeurs qui s'en échappent peut-être encore aujourd'hui, mais qu'à cause de l'habitude personne ne voit plus. Mme Swann tenait beaucoup à ce « thé » ; elle croyait montrer de l'originalité et dégager du charme en disant à un homme : « Vous me trouverez tous les jours un peu tard, venez prendre le thé », de sorte qu'elle accompagnait d'un sourire fin et doux ces mots prononcés par elle avec un accent anglais momentané et desquels son interlocuteur prenait bonne note en saluant d'un air grave, comme s'ils avaient été quelque chose d'important et de singulier qui commandât la déférence et exigeât de l'attention. Il y avait une autre raison que celles données plus haut et pour laquelle les fleurs n'avaient pas qu'un caractère d'ornement dans le salon de Mme Swann et cette raison-là ne tenait pas à l'époque, mais en partie à l'existence qu'avait menée jadis Odette. Une grande cocotte, comme elle avait été, vit beaucoup pour ses amants, c'est-à-dire chez elle, ce qui peut la conduire à vivre pour elle. Les choses que chez une honnête femme on voit et qui certes peuvent lui paraître, à elle aussi, avoir de l'importance, sont celles, en tous cas, qui pour la cocotte en ont le plus. Le point culminant de sa journée est celui non pas où elle s'habille pour le monde, mais où elle se déshabille pour un homme. Il lui faut être aussi élégante en robe de chambre, en chemise de nuit, qu'en toilette de ville. D'autres femmes montrent leurs bijoux, elle, elle vit dans l'intimité de ses perles¹. Ce genre d'existence impose l'obligation, et finit par donner le goût, d'un luxe secret, c'est-à-dire bien près d'être désintéressé. Mme Swann l'étendait aux fleurs. Il y avait toujours près de son fauteuil une immense coupe de cristal remplie entièrement de violettes de Parme ou de marguerites effeuillées dans

l'eau, et qui semblait témoigner aux yeux de l'arrivant de quelque occupation préférée et interrompue, comme eût été la tasse de thé que Mme Swann eût bue seule, pour son plaisir ; d'une occupation plus intime même et plus mystérieuse, si bien qu'on avait envie de s'excuser en voyant les fleurs étalées là, comme on l'eût fait de regarder le titre du volume encore ouvert qui eût révélé la lecture récente, donc peut-être la pensée actuelle d'Odette. Et plus que le livre, les fleurs vivaient ; on était gêné si on entraît faire une visite à Mme Swann de s'apercevoir qu'elle n'était pas seule, ou si on rentrait avec elle de ne pas trouver le salon vide, tant y tenaient une place énigmatique et se rapportant à des heures de la vie de la maîtresse de maison qu'on ne connaissait pas, ces fleurs qui n'avaient pas été préparées pour les visiteurs d'Odette mais comme oubliées là par elle, avaient eu et auraient encore avec elle des entretiens particuliers qu'on avait peur de déranger et dont on essayait en vain de lire le secret, en fixant des yeux la couleur délavée, liquide, mauve et dissolue des violettes de Parme. Dès la fin d'octobre Odette rentrait le plus régulièrement qu'elle pouvait pour le thé, qu'on appelait encore dans ce temps-là le *five o'clock tea*¹, ayant entendu dire (et aimant à répéter) que si Mme Verdurin s'était fait un salon c'était parce qu'on était toujours sûr de pouvoir la rencontrer chez elle à la même heure. Elle s'imaginait elle-même en avoir un, du même genre, mais plus libre, *senza rigore*², aimait-elle à dire. Elle se voyait ainsi comme une espèce de Lespinasse et croyait avoir fondé un salon rival en enlevant à la du Deffand du petit groupe ses hommes les plus agréables³, en particulier Swann qui l'avait suivie dans sa sécession et sa retraite, selon une version qu'on comprend qu'elle eût réussi à accréditer auprès de nouveaux venus, ignorants du passé, mais non auprès d'elle-même. Mais certains rôles favoris sont par nous joués tant de fois devant le monde, et repassés en nous-mêmes, que nous nous référons plus aisément à leur témoignage fictif qu'à celui d'une réalité presque complètement oubliée. Les jours où Mme Swann n'était pas sortie du tout, on la trouvait dans une robe de chambre de crêpe de Chine, blanche comme une première neige, parfois aussi dans un de ces longs tuyautages de mousseline de soie, qui ne semblent qu'une jonchée de pétales roses ou blancs et qu'on trouverait aujourd'hui peu

appropriés à l'hiver, et bien à tort. Car ces étoffes légères et ces couleurs tendres donnaient à la femme — dans la grande chaleur des salons d'alors fermés de portières et desquels ce que les romanciers mondains de l'époque trouvaient à dire de plus élégant, c'est qu'ils étaient « douillettement capitonés » — le même air frileux qu'aux roses qui pouvaient y rester à côté d'elle, malgré l'hiver, dans l'incarnat de leur nudité, comme au printemps. À cause de cet étouffement des sons par les tapis et de sa retraite dans des enfoncements, la maîtresse de la maison, n'étant pas avertie de votre entrée comme aujourd'hui, continuait à lire pendant que vous étiez déjà presque devant elle, ce qui ajoutait encore à cette impression de romanesque, à ce charme d'une sorte de secret surpris, que nous retrouvons aujourd'hui dans le souvenir de ces robes déjà démodées alors, que Mme Swann était peut-être la seule à ne pas avoir encore abandonnées et qui nous donnent l'idée que la femme qui les portait devait être une héroïne de roman parce que nous, pour la plupart, ne les avons guère vues que dans certains romans d'Henry Gréville¹. Odette avait maintenant, dans son salon, au commencement de l'hiver, des chrysanthèmes énormes et d'une variété de couleurs comme Swann jadis n'eût pu en voir chez elle². Mon admiration pour eux — quand j'allais faire à Mme Swann une de ces tristes visites où, lui ayant de par mon chagrin, retrouvé³ toute sa mystérieuse poésie de mère de cette Gilberte à qui elle dirait le lendemain : « Ton ami m'a fait une visite » — venait sans doute de ce que, rose pâle comme la soie Louis XV de ses fauteuils, blanc de neige comme sa robe de chambre en crêpe de Chine, ou d'un rouge métallique comme son samovar, ils superposaient à celle du salon une décoration supplémentaire, d'un coloris aussi riche, aussi raffiné, mais vivante et qui ne durerait que quelques jours. Mais j'étais touché par ce que ces chrysanthèmes avaient moins d'éphémère que de relativement durable par rapport à ces tons, aussi roses ou aussi cuivrés, que le soleil couché exalte si somptueusement dans la brume des fins d'après-midi de novembre et qu'après les avoir aperçus avant que j'entrasse chez Mme Swann, s'éteignant dans le ciel, je retrouvais prolongés, transposés dans la palette enflammée des fleurs. Comme des feux arrachés par un grand coloriste à l'instabilité de

l'atmosphère et du soleil, afin qu'ils vinssent orner une demeure humaine, ils m'invitaient, ces chrysanthèmes, et malgré toute ma tristesse à goûter avidement pendant cette heure du thé les plaisirs si courts de novembre dont ils faisaient flamboyer près de moi la splendeur intime et mystérieuse. Hélas, ce n'était pas dans les conversations que j'entendais que je pouvais l'atteindre ; elles lui ressemblaient bien peu. Même avec^a Mme Cottard, et quoique l'heure fût avancée, Mme Swann se faisait caressante pour dire^b : « Mais non, il n'est pas tard, ne regardez pas la pendule, ce n'est pas l'heure, elle ne va pas ; qu'est-ce que vous pouvez avoir de si pressé à faire ? » et elle offrait une tartelette de plus^c à la femme du professeur qui gardait son porte-cartes à la main.

« On ne peut pas s'en aller de cette maison », disait Mme Bontemps à Mme Swann, tandis que Mme Cottard, dans sa surprise d'entendre exprimer sa propre impression s'écriait : « C'est ce que je me dis toujours, avec ma petite jugeote, dans mon for intérieur ! », approuvée^d par des messieurs du Jockey¹ qui s'étaient confondus en saluts, et comme comblés par tant d'honneur, quand Mme Swann les avait présentés à cette petite bourgeoise peu aimable, qui restait devant les brillants amis d'Odette sur la réserve, sinon sur ce qu'elle appelait la « défensive », car elle employait toujours un langage noble pour les choses les plus simples. « On ne le dirait pas, voilà trois mercredis que vous me faites faux bond », disait Mme Swann à Mme Cottard. « C'est vrai, Odette, il y a *des siècles, des éternités* que je ne vous ai vue. Vous voyez que je plaide coupable, mais il faut vous dire », ajoutait-elle d'un air pudibond et vague, car quoique femme de médecin, elle n'aurait pas osé parler sans périphrases de rhumatisme ou de coliques néphrétiques, « que j'ai eu bien des petites *misères*. Chacun a les siennes. Et puis j'ai eu une crise dans ma domesticité mâle. Sans être plus qu'une autre très imbue de mon autorité, j'ai dû, pour faire un exemple, renvoyer mon Vatel qui je crois cherchait d'ailleurs une place plus lucrative. Mais son départ a failli entraîner la démission de tout le ministère. Ma femme de chambre ne voulait pas rester non plus, il y a eu des scènes homériques. Malgré tout, j'ai tenu ferme le gouvernail, et c'est une véritable leçon de choses qui n'aura pas été perdue pour moi. Je vous ennuie avec ces histoires de

serviteurs, mais vous savez comme moi quel tracas c'est d'être obligée de procéder à des remaniements dans son personnel¹. Et nous ne verrons pas votre délicieuse fille ? demandait-elle. — Non, ma délicieuse fille dîne chez une amie », répondait Mme Swann, et elle ajoutait en se tournant vers moi : « Je crois qu'elle vous a écrit pour que vous veniez la voir demain. Et vos babys ? » demandait-elle à la femme du professeur. Je respirais largement. Ces mots de Mme Swann qui me prouvaient que je pourrais voir Gilberte quand je voudrais, me faisaient justement le bien que j'étais venu chercher et qui me rendait à cette époque-là les visites à Mme Swann si nécessaires. « Non, je lui écrirai un mot ce soir. Du reste, Gilberte et moi^a nous ne pouvons plus nous voir », ajoutais-je, ayant l'air d'attribuer notre séparation à une cause mystérieuse, ce qui me donnait encore une illusion d'amour, entretenue aussi par la manière tendre dont je parlais de Gilberte et dont elle parlait de moi. « Vous savez qu'elle vous aime infiniment, me disait Mme Swann. Vraiment vous ne voulez pas demain ? » Tout d'un coup une allégresse me soulevait, je venais de me dire : « Mais après tout pourquoi pas, puisque c'est sa mère elle-même qui me le propose ? » Mais aussitôt je retombais dans ma tristesse. Je craignais qu'en me voyant Gilberte pensât que mon indifférence de ces derniers temps avait été simulée et j'aimais mieux prolonger la séparation. Pendant ces apartés Mme Bontemps se plaignait^b de l'ennui que lui causaient les femmes des hommes politiques, car elle affectait de trouver tout le monde assommant et ridicule, et d'être désolée de la position de son mari : « Alors vous pouvez comme ça recevoir cinquante femmes de médecins de suite », disait-elle à Mme Cottard qui elle, au contraire, était pleine de bienveillance pour chacun et de respect pour toutes les obligations. « Ah, vous avez de la vertu ! Moi, au ministère, n'est-ce pas, je suis obligée, naturellement. Hé bien ! c'est plus fort que moi, vous savez, ces femmes de fonctionnaires, je ne peux pas m'empêcher de leur tirer la langue. Et ma nièce Albertine est comme moi^c. Vous ne savez pas ce qu'elle est effrontée cette petite. La semaine dernière il y avait à mon jour la femme du sous-secrétaire d'État aux Finances qui disait qu'elle ne s'y connaissait pas en cuisine. “Mais, madame, lui a répondu ma nièce avec son plus gracieux sourire, vous devriez

pourtant savoir ce que c'est, puisque votre père était marmiton". — Oh ! j'aime beaucoup cette histoire, je trouve cela exquis, disait Mme Swann. Mais au moins pour les jours de consultation du docteur vous devriez avoir un petit *home*, avec vos fleurs, vos livres, les choses que vous aimez », conseillait-elle à Mme Cottard. « Comme ça, v'lan dans la figure, v'lan, elle ne lui a pas envoyé dire. Et elle ne m'avait prévenue de rien cette petite masque, elle est rusée comme un singe. Vous avez de la chance de pouvoir vous retenir ; j'envie les gens qui savent déguiser leur pensée. — Mais je n'en^a ai pas besoin, madame : je ne suis pas si difficile, répondait avec douceur Mme Cottard. D'abord, je n'y ai pas les mêmes droits que vous », ajoutait-elle d'une voix un peu plus forte qu'elle prenait, afin de les souligner, chaque fois qu'elle glissait dans la conversation quelque une de ces amabilités délicates, de ces ingénieuses flatteries qui faisaient l'admiration et aidaient à la carrière de son mari. « Et puis je fais avec plaisir tout ce qui peut être utile au professeur.

— Mais madame^b, il faut pouvoir. Probablement vous n'êtes pas nerveuse. Moi, quand je vois la femme du ministre de la Guerre faire des grimaces, immédiatement je me mets à l'imiter. C'est terrible d'avoir un tempérament comme ça.

— Ah ! oui, dit Mme Cottard, j'ai entendu dire qu'elle avait des tics ; mon mari connaît aussi quelqu'un de très haut placé, et naturellement, quand ces messieurs causent entre eux...

— Mais tenez^c, madame, c'est encore comme le chef du Protocole qui est bossu, c'est réglé, il n'est pas depuis cinq minutes chez moi que je vais toucher sa bosse. Mon mari dit que je le ferai révoquer. Eh bien ! zut pour le ministère ! Oui, zut pour le ministère ! je voulais^d faire mettre ça comme devise sur mon papier à lettres. Je suis sûre que je vous scandalise, parce que vous êtes bonne, moi j'avoue que rien ne m'amuse comme les petites méchancetés. Sans cela la vie serait bien monotone. »

Et elle continuait^e à parler tout le temps du ministère comme si ç'avait été l'Olympe. Pour changer la conversation, Mme Swann se tournant vers Mme Cottard :

« Mais vous me semblez bien belle ? *Redfern fecit*^f ?

— Non, vous savez que je suis une fervente de Raudnitz^g. Du reste c'est un retapage.

— Eh bien ! cela a un chic !

— Combien croyez-vous ?... Non, changez le premier chiffre¹.

— Comment, mais c'est pour rien, c'est donné. On m'avait dit trois fois autant.

— Voilà comme on écrit l'Histoire », concluait la femme du docteur. Et montrant à Mme Swann un tour de cou dont celle-ci lui avait fait présent :

« Regardez, Odette. Vous reconnaissez ? »

Dans l'entrebâillement d'une tenture une tête se montrait, cérémonieusement déférente, feignant par plaisanterie la peur de déranger : c'était Swann. « Odette, le prince d'Agrigente qui est avec moi dans mon cabinet demande s'il pourrait venir vous présenter ses hommages. Que dois-je aller lui répondre ? — Mais que je serai enchantée », disait Odette avec satisfaction sans se départir d'un calme qui lui était d'autant plus facile qu'elle avait toujours, même comme cocotte, reçu des hommes élégants. Swann partait transmettre l'autorisation et, accompagné du prince, il revenait auprès de sa femme à moins que dans l'intervalle ne fût entrée Mme Verdurin. Quand il avait épousé Odette il lui avait demandé de ne plus fréquenter le petit clan (il avait pour cela bien des raisons et s'il n'en avait pas eu, l'eût fait tout de même par obéissance à une loi d'ingratitude qui ne souffre pas d'exception et qui fait ressortir l'imprévoyance de tous les entremetteurs ou leur désintéressement). Il avait^a seulement permis qu'Odette échangeât avec Mme Verdurin deux visites par an, ce qui semblait encore excessif à certains fidèles indignés de l'injure faite à la Patronne qui avait pendant tant d'années traité Odette et même Swann comme les enfants chéris de la maison. Car s'il contenait des faux frères qui lâchaient certains soirs pour se rendre sans le dire à une invitation d'Odette, prêts, dans le cas où ils seraient découverts, à s'excuser sur la curiosité de rencontrer Bergotte (quoique la Patronne prétendît qu'il ne fréquentait pas chez les Swann, était dépourvu de talent, et malgré cela elle cherchait suivant une expression qui lui était chère, à l'attirer), le petit groupe avait aussi ses « ultras ». Et ceux-ci^b, ignorants des convenances particulières qui détournent souvent les gens de l'attitude extrême qu'on aimerait à leur voir prendre pour ennuyer quelqu'un, auraient souhaité et n'avaient pas obtenu que

Mme Verdurin cessât toutes relations avec Odette et lui ôtât ainsi la satisfaction de dire en riant : « Nous allons très rarement chez la Patronne depuis le Schisme. C'était encore possible quand mon mari^a était garçon, mais pour un ménage ce n'est toujours pas très facile... M. Swann pour vous dire la vérité n'avale pas la mère Verdurin et il n'apprécierait pas beaucoup que j'en fasse ma fréquentation habituelle. Et moi, fidèle épouse... » Swann y accompagnait sa femme en soirée, mais évitait d'être là quand Mme Verdurin venait chez Odette en visite. Aussi si la Patronne était dans le salon, le prince d'Agrigente entrait seul. Seul aussi d'ailleurs il était présenté par Odette^b qui préférait que Mme Verdurin n'entendît pas de noms obscurs et voyant plus d'un visage inconnu d'elle, pût se croire au milieu de notabilités aristocratiques, calcul qui réussissait si bien que le soir Mme Verdurin disait avec dégoût à son mari : « Charmant milieu ! Il y avait toute la fleur de la Réaction ! » Odette vivait à l'égard de Mme Verdurin dans une illusion inverse. Non que ce salon eût même seulement commencé alors de devenir ce que nous le verrons être un jour. Mme Verdurin n'en était même pas encore à la période d'incubation où on suspend les grandes fêtes dans lesquelles les rares éléments brillants récemment acquis seraient noyés dans trop de tourbe et où on préfère attendre que le pouvoir générateur des dix justes qu'on a réussi à attirer en ait produit septante fois dix. Comme Odette n'allait pas tarder à le faire, Mme Verdurin se proposait bien le « monde » comme objectif, mais ses zones d'attaque étaient encore si limitées et d'ailleurs si éloignées de celles par où Odette avait quelque chance d'arriver à un résultat identique, à percer, que celle-ci vivait dans la plus complète ignorance des plans stratégiques qu'élaborait la Patronne. Et c'était de la meilleure foi du monde que quand on parlait à Odette de Mme Verdurin comme d'une snob, Odette se mettait à rire et disait : « C'est tout le contraire. D'abord elle n'en a pas les éléments, elle ne connaît personne. Ensuite il faut lui rendre cette justice que cela lui plaît ainsi. Non, ce qu'elle aime ce sont ses mercredis, les causeurs agréables. » Et secrètement elle enviait à Mme Verdurin (bien qu'elle ne désespérât pas d'avoir elle-même à une si grande école fini par les apprendre) ces arts auxquels la Patronne attachait une telle importance bien qu'ils ne

fassent que nuancer l'inexistant, sculpter le vide, et soient à proprement parler les Arts du Néant : l'art (pour une maîtresse de maison) de savoir « réunir », de s'entendre à « grouper », de « mettre en valeur », de « s'effacer », de servir de « trait d'union ».

En tout cas^a les amies de Mme Swann étaient impressionnées de voir chez elle une femme qu'on ne se représentait habituellement que dans son propre salon, entourée d'un cadre inséparable d'invités, de tout un petit groupe qu'on s'émerveillait de voir ainsi, évoqué, résumé, resserré, dans un seul fauteuil, sous les espèces de la Patronne devenue visiteuse dans l'emmitoufflement de son manteau fourré de grèbe, aussi duveteux que les blanches fourrures qui tapissaient ce salon au sein duquel Mme Verdurin était elle-même un salon. Les femmes les plus timides voulaient se retirer par discrétion et employant le pluriel comme quand on veut faire comprendre aux autres qu'il est plus sage de ne pas trop fatiguer une convalescente qui se lève pour la première fois, disaient : « Odette, nous allons vous laisser. » On envoyait Mme Cottard que la Patronne appelait par son prénom. « Est-ce que je vous enlève ? » lui disait Mme Verdurin qui ne pouvait supporter la pensée qu'une fidèle allait rester là au lieu de la suivre. « Mais Madame est assez aimable pour me ramener », répondait Mme Cottard ne voulant pas avoir l'air d'oublier, en faveur d'une personne plus célèbre, qu'elle avait accepté l'offre que Mme Bontemps lui avait faite de la ramener dans sa voiture à cocarde.

« J'avoue que je suis particulièrement reconnaissante aux amies qui veulent bien me prendre avec elles dans leur véhicule. C'est une véritable aubaine pour moi qui n'ai pas d'automédon¹. — D'autant plus, répondait la Patronne (n'osant trop rien dire, car elle connaissait un peu Mme Bontemps et venait de l'inviter à ses mercredis), que chez Mme de Crécy^b vous n'êtes pas près de chez vous. Oh ! mon Dieu, je n'arriverai jamais à dire Mme Swann. » C'était une plaisanterie dans le petit clan, pour² des gens qui n'avaient pas beaucoup d'esprit, de faire semblant de ne pas pouvoir s'habituer à dire Mme Swann : « J'avais tellement l'habitude de dire Mme de Crécy, j'ai encore failli de me tromper. » Seule Mme Verdurin, quand elle parlait à Odette, ne faisait pas que faillir et se trompait exprès. « Cela ne vous fait pas peur, Odette, d'habiter ce

quartier perdu ? Il me semble que je ne serais qu'à moitié tranquille le soir pour rentrer. Et puis c'est si humide. Ça ne doit rien valoir pour l'eczéma de votre mari. Vous n'avez pas de rats au moins ? — Mais non ! Quelle horreur ! — Tant mieux, on m'avait dit cela. Je suis bien aise de savoir que ce n'est pas vrai, parce que j'en ai une peur épouvantable et que je ne serais pas revenue chez vous. Au revoir, ma bonne chérie, à bientôt, vous savez comme je suis heureuse de vous voir. Vous ne savez pas arranger les chrysanthèmes », disait-elle en s'en allant, tandis que Mme Swann se levait pour la reconduire. « Ce sont des fleurs japonaises, il faut les disposer comme font les Japonais. — Je ne suis pas de l'avis de madame Verdurin, bien qu'en toutes choses elle soit pour moi la Loi et les Prophètes. Il n'y a que vous, Odette, pour trouver des chrysanthèmes si belles, ou plutôt si beaux puisqu'il paraît que c'est ainsi qu'on dit maintenant¹, déclarait Mme Cottard, quand la Patronne avait refermé la porte. — Chère madame Verdurin n'est pas toujours très bienveillante pour les fleurs des autres, répondait doucement Mme Swann. — Qui cultivez-vous, Odette ? » demandait Mme Cottard, pour ne pas laisser se prolonger les critiques à l'adresse de la Patronne...

« Lemaître² ? J'avoue que devant chez Lemaître il y avait l'autre jour un grand arbuste rose qui m'a fait faire une folie. » Mais par pudeur elle se refusa à donner des renseignements plus précis sur le prix de l'arbuste et dit seulement que le professeur « qui n'avait pourtant pas la tête près du bonnet » avait tiré flamberge au vent et lui avait dit qu'elle ne savait pas la valeur de l'argent. « Non, non, je n'ai de fleuriste attitré que Debac³. — Moi aussi, disait Mme Cottard, mais je confesse que je lui fais des infidélités avec Lachaume⁴. — Ah ! vous le trompez avec Lachaume, je le lui dirai », répondait Odette qui s'efforçait d'avoir de l'esprit et de conduire la conversation chez elle, où elle se sentait plus à l'aise que dans le petit clan. « Du reste Lachaume devient vraiment trop cher ; ses prix sont excessifs, savez-vous, ses prix je les trouve inconvenants ! » ajoutait-elle en riant.

Cependant Mme Bontemps, qui avait dit cent fois qu'elle ne voulait pas aller chez les Verdurin, ravie d'être invitée aux mercredis, était en train de calculer comment elle pourrait s'y rendre le plus de fois possible. Elle ignorait

que Mme Verdurin souhaitait qu'on n'en manquât aucun ; d'autre part, elle était de ces personnes peu recherchées, qui quand elles sont conviées à des « séries » par une maîtresse de maison, ne vont pas chez elle, comme ceux qui savent faire toujours plaisir, quand ils ont un moment et le désir de sortir ; elles, au contraire, se privent par exemple de la première soirée et de la troisième, s'imaginant que leur absence sera remarquée, et se réservent pour la deuxième et la quatrième ; à moins que leurs informations ne leur ayant appris que la troisième sera particulièrement brillante, elles ne suivent un ordre inverse, alléguant que « malheureusement la dernière fois elles n'étaient pas libres ». Telle Mme Bontemps supputait combien il pouvait y avoir encore de mercredis avant Pâques et de quelle façon elle arriverait à en avoir un de plus, sans pourtant paraître s'imposer. Elle comptait sur Mme Cottard, avec laquelle elle allait revenir, pour lui donner quelques indications. « Oh ! madame Bontemps, je vois^a que vous vous levez, c'est très mal de donner ainsi le signal de la fuite. Vous me devez une compensation pour n'être pas venue jeudi dernier... Allons, rasseyez-vous un moment. Vous ne ferez tout de même plus d'autre visite avant le dîner. Vraiment, vous ne vous laissez pas tenter ? » ajoutait Mme Swann et tout en tendant une assiette de gâteaux : « Vous savez que ce n'est pas mauvais du tout, ces petites saletés-là. Ça ne paye pas de mine, mais goûtez-en, vous m'en direz des nouvelles. — Au contraire ça a l'air délicieux, répondait Mme Cottard, chez vous, Odette, on n'est jamais à court de victuailles. Je n'ai pas besoin de vous demander la marque de fabrique, je sais que vous faites tout venir de chez Rebattet¹. Je dois dire que je suis plus éclectique. Pour les petits fours, pour toutes les friandises, je m'adresse souvent à Bourbonneux². Mais je reconnais qu'ils ne savent pas ce que c'est qu'une glace. Rebattet pour tout ce qui est glace, bavaroise ou sorbet, c'est le grand art. Comme dirait mon mari, c'est le *nec plus ultra*. — Mais ceci est tout simplement fait ici. Vraiment non ? — Je ne pourrai pas dîner, répondait Mme Bontemps, mais je me rassieds un instant ; vous savez, moi, j'adore causer avec une femme intelligente comme vous. — Vous allez me trouver indiscrete, Odette, mais j'aimerais savoir comment vous jugez le chapeau qu'avait Mme Trombert. Je sais bien que la mode est aux grands

chapeaux. Tout de même n'y a-t-il pas un peu d'exagération ? Et à côté de celui avec lequel elle est venue l'autre jour chez moi, celui qu'elle portait tantôt était microscopique. — Mais non, je ne suis pas intelligente, disait Odette, pensant que cela faisait bien. Je suis au fond une gobeuse, qui croit tout ce qu'on lui dit, qui se fait du chagrin pour un rien. » Et elle insinuait qu'elle avait, au commencement, beaucoup souffert d'avoir épousé un homme comme Swann qui avait une vie de son côté et qui la trompait. Cependant le prince d'Agrigente ayant entendu les mots « je ne suis pas intelligente », trouvait de son devoir de protester, mais il n'avait pas d'esprit de repartie. « Tara-tata, s'écriait Mme Bontemps, vous, pas intelligente ! — En effet je me disais : "Qu'est-ce que j'entends ?" disait le prince en saisissant cette perche. Il faut que mes oreilles m'aient trompé. — Mais non, je vous assure, disait Odette, je suis au fond une petite bourgeoise très choquable, pleine de préjugés, vivant dans son trou, surtout très ignorante. » Et pour demander des nouvelles du baron de Charlus : « Avez-vous vu cher baronet ? lui disait-elle. — Vous ignorante, s'écriait Mme Bontemps ! Hé bien alors, qu'est-ce que vous diriez du monde officiel^a, toutes ces femmes d'Excellences qui ne savent parler que de chiffons !... Tenez, madame, pas plus tard qu'il y a huit jours je mets sur *Lohengrin*¹ la ministresse de l'Instruction publique. Elle me répond : "*Lohengrin* ? Ah ! oui, la dernière revue des Folies-Bergère², il paraît que c'est tordant." Hé bien, madame, qu'est-ce que vous voulez, quand on entend des choses comme ça, ça vous fait bouillir. J'avais envie de la gifler. Parce que j'ai mon petit caractère, vous savez. Voyons, monsieur, disait-elle en se tournant vers moi, est-ce que je n'ai pas raison ? — Écoutez^b, disait Mme Cottard, on est excusable de répondre un peu de travers quand on est interrogée ainsi de but en blanc, sans être prévenue. J'en sais quelque chose car Mme Verdurin a l'habitude de nous mettre ainsi le couteau sur la gorge. — À propos de Mme Verdurin, demandait Mme Bontemps à Mme Cottard, savez-vous qui il y aura mercredi chez elle ?... Ah ! je me rappelle maintenant que nous avons accepté une invitation pour mercredi prochain. Vous ne voulez pas dîner de mercredi en huit avec nous ? Nous irions ensemble chez Mme Verdurin. Cela m'intimide d'entrer seule, je ne sais pas

pourquoi cette grande femme m'a toujours fait peur. — Je vais vous le dire, répondait Mme Cottard, ce qui vous effraye chez Mme Verdurin, c'est son organe. Que voulez-vous ? tout le monde n'a pas un aussi joli organe que Mme Swann. Mais le temps de prendre langue, comme dit la Patronne, et la glace sera bientôt rompue. Car dans le fond elle est très accueillante. Mais je comprends très bien votre sensation, ce n'est jamais agréable de se trouver la première fois en pays perdu. — Vous pourriez aussi dîner avec nous, disait Mme Bontemps à Mme Swann. Après dîner on irait tous ensemble en Verdurin, faire Verdurin ; et même si ce devait avoir pour effet que la Patronne me fasse les gros yeux et ne m'invite plus, une fois chez elle nous resterons toutes les trois à causer entre nous, je sens que c'est ce qui m'amusera le plus. » Mais cette affirmation ne devait pas être très véridique car Mme Bontemps demandait : « Qui pensez-vous qu'il y aura de mercredi en huit ? Qu'est-ce qui se passera ? Il n'y aura pas trop de monde, au moins ? — Moi, je n'irai certainement pas, disait Odette. Nous ne ferons qu'une petite apparition au mercredi final. Si cela vous est égal d'attendre jusque-là... » Mais Mme Bontemps ne semblait pas séduite par cette proposition d'ajournement.

Bien que les mérites spirituels d'un salon et son élégance soient généralement en rapports inverses plutôt que directs, il faut croire, puisque Swann trouvait Mme Bontemps agréable, que toute déchéance acceptée a pour conséquence de rendre les gens moins difficiles sur ceux avec qui ils sont résignés à se plaire, moins difficiles sur leur esprit comme sur le reste. Et si cela est vrai, les hommes doivent, comme les peuples, voir leur culture et même leur langage disparaître avec leur indépendance. Un des effets de cette indulgence est d'aggraver la tendance qu'à partir d'un certain âge on a à trouver agréables les paroles qui sont un hommage à notre propre tour d'esprit, à nos penchants, un encouragement à nous y livrer ; cet âge-là est celui où un grand artiste préfère à la société de génies originaux celle d'élèves qui n'ont en commun avec lui que la lettre de sa doctrine et par qui il est encensé, écouté ; où un homme ou une femme remarquables qui vivent pour un amour trouveront la plus intelligente dans une réunion la personne peut-être inférieure, mais dont une phrase aura montré qu'elle sait

comprendre et approuver ce qu'est une existence vouée à la galanterie, et aura ainsi chatouillé agréablement la tendance voluptueuse de l'amant ou de la maîtresse ; c'était l'âge aussi où Swann, en tant qu'il était devenu le mari d'Odette se plaisait à entendre dire à Mme Bontemps que c'est ridicule de ne recevoir que des duchesses (concluant de là, au contraire de ce qu'il eût fait jadis chez les Verdurin, que c'était une bonne femme, très spirituelle et qui n'était pas snob) et à lui raconter des histoires qui la faisaient « tordre », parce qu'elle ne les connaissait pas et que d'ailleurs elle « saisissait » vite, aimait à flatter et à s'amuser. « Alors le docteur ne raffole pas, comme vous, des fleurs ? demandait Mme Swann à Mme Cottard. — Oh ! vous savez que mon mari est un sage ; il est modéré en toutes choses. Si, pourtant, il a une passion. » L'œil^a brillant de malveillance, de joie et de curiosité : « Laquelle, madame ? » demandait Mme Bontemps. Avec simplicité, Mme Cottard répondait : « La lecture. — Oh ! c'est une passion de tout repos chez un mari ! s'écriait Mme Bontemps, en étouffant un rire satanique — Quand le docteur^b est dans un livre, vous savez ! — Hé bien, madame, cela ne doit pas vous effrayer beaucoup... — Mais si !... pour sa vue. Je vais aller le retrouver, Odette, et je reviendrai au premier jour frapper à votre porte. À propos de vue, vous a-t-on dit que l'hôtel particulier que vient d'acheter Mme Verdurin sera éclairé à l'électricité ? Je ne le tiens pas de ma petite police particulière, mais d'une autre source : c'est l'électricien lui-même, Mildé^c, qui me l'a dit. Vous voyez que je cite mes auteurs ! Jusqu'aux chambres qui auront leurs lampes électriques avec un abat-jour qui tamisera la lumière. C'est évidemment^c un luxe charmant. D'ailleurs nos contemporaines veulent absolument du nouveau, n'en fût-il plus au monde. Il y a la belle-sœur^d d'une de mes amies qui a le téléphone posé chez elle ! Elle peut faire une commande à un fournisseur sans sortir de son appartement ! J'avoue que j'ai platement intrigué^e pour avoir la permission de venir un jour pour parler devant l'appareil. Cela me tente beaucoup, mais plutôt chez une amie que chez moi. Il me semble que je n'aimerais pas avoir le téléphone à domicile. Le premier amusement passé, cela doit être un vrai casse-tête^f. Allons, Odette, je me sauve, ne retenez plus Mme Bontemps puisqu'elle se charge de moi, il faut

absolument que je m'arrache, vous me faites^a faire du joli, je vais être rentrée après mon mari ! »

Et moi aussi, il fallait que je rentrasse, avant d'avoir goûté à ces plaisirs de l'hiver, desquels les chrysanthèmes m'avaient semblé être l'enveloppe éclatante. Ces plaisirs n'étaient pas venus et cependant Mme Swann n'avait pas l'air d'attendre encore quelque chose. Elle laissait les domestiques emporter le thé comme elle aurait annoncé : « On ferme ! » Et elle finissait par me dire : « Alors, vraiment, vous partez ? Hé bien, *good bye* ! » Je sentais que j'aurais pu rester sans rencontrer ces plaisirs inconnus et que ma tristesse n'était pas seule à m'avoir privé d'eux. Ne se trouvaient-ils donc pas situés sur cette route battue des heures qui mènent toujours si vite à l'instant du départ, mais plutôt sur quelque chemin de traverse inconnu de moi et par où il eût fallu bifurquer ? Du moins le but de ma visite était atteint, Gilberte saurait que j'étais venu chez ses parents quand elle n'était pas là, et que j'y avais, comme n'avait cessé de le répéter Mme Cottard, « fait d'emblée, de prime abord, la conquête de Mme Verdurin », laquelle ajoutait la femme du docteur, qui ne l'avait jamais vue faire « autant de frais ». « Il faut, avait-elle dit, que vous ayez ensemble des atomes crochus¹. » Elle saurait que j'avais parlé d'elle comme je devais le faire, avec tendresse, mais que je n'avais pas cette incapacité de vivre sans que nous nous vissions que je croyais à la base de l'ennui qu'elle avait éprouvé ces derniers temps auprès de moi. J'avais dit à Mme Swann que je ne pouvais plus me trouver avec Gilberte. Je l'avais dit, comme si j'avais décidé pour toujours de ne plus la voir. Et la lettre que j'allais envoyer à Gilberte serait conçue dans le même sens. Seulement à moi-même pour me donner courage, je ne me proposais qu'un suprême et court effort de peu de jours. Je me disais : « C'est le dernier rendez-vous d'elle que je refuse, j'accepterai le prochain. » Pour me rendre la séparation moins difficile à réaliser, je ne me la présentais pas comme définitive. Mais je sentais bien qu'elle le serait.

Le 1^{er} janvier me fut particulièrement douloureux cette année-là. Tout l'est sans doute, qui fait date et anniversaire, quand on est malheureux. Mais si c'est par exemple d'avoir perdu un être cher, la souffrance consiste seulement dans une comparaison plus vive avec le passé. Il s'y ajoutait dans

mon cas l'espoir informulé que Gilberte, ayant voulu me laisser l'initiative des premiers pas et constatant que je ne les avais pas faits, n'avait attendu que le prétexte du 1^{er} janvier pour m'écrire : « Enfin, qu'y a-t-il ? je suis folle de vous, venez que nous nous expliquions franchement, je ne peux pas vivre sans vous voir. » Dès les derniers jours de l'année cette lettre me parut probable. Elle ne l'était peut-être pas, mais, pour que nous la croyions telle, le désir, le besoin que nous en avons suffit. Le soldat est persuadé qu'un certain délai indéfiniment prolongeable lui sera accordé avant qu'il soit tué, le voleur, avant qu'il soit pris, les hommes en général avant qu'ils aient à mourir. C'est là l'amulette qui préserve les individus — et parfois les peuples — non du danger mais de la peur du danger, en réalité de la croyance au danger, ce qui dans certains cas permet de les braver sans qu'il soit besoin d'être brave. Une confiance de ce genre et aussi peu fondée, soutient l'amoureux qui compte sur une réconciliation, sur une lettre. Pour que je n'eusse pas attendu celle-là, il eût suffi que j'eusse cessé de la souhaiter. Si indifférent qu'on sache que l'on est à celle qu'on aime encore, on lui prête une série de pensées — fussent-elles d'indifférence —, une intention de les manifester, une complication de vie intérieure où l'on est l'objet peut-être d'une antipathie, mais aussi d'une attention permanentes. Pour imaginer au contraire ce qui se passait en Gilberte, il eût fallu que je pusse tout simplement anticiper dès ce 1^{er} janvier-là ce que j'eusse ressenti celui d'une des années suivantes, et où l'attention, ou le silence, ou la tendresse ou la froideur de Gilberte eussent passé à peu près inaperçus à mes yeux et où je n'eusse pas songé, pas même pu songer à chercher la solution de problèmes qui auraient cessé de se poser pour moi. Quand on aime l'amour est trop grand pour pouvoir être contenu tout entier en nous ; il irradie vers la personne aimée, rencontre en elle une surface qui l'arrête, le force à revenir vers son point de départ et c'est ce choc en retour de notre propre tendresse que nous appelons les sentiments de l'autre et qui nous charme plus qu'à l'aller, parce que nous ne reconnaissons pas qu'elle vient de nous. Le 1^{er} janvier sonna toutes ses heures sans qu'arrivât cette lettre de Gilberte. Et comme j'en reçus quelques-unes de vœux tardifs ou retardés par l'encombrement des courriers à ces dates-là, le 3 et le 4 janvier

j'espérais encore, de moins en moins pourtant. Les jours qui suivirent, je pleurai beaucoup. Certes, cela tenait à ce qu'ayant été moins sincère que je ne l'avais cru quand j'avais renoncé à Gilberte, j'avais gardé cet espoir d'une lettre d'elle pour la nouvelle année. Et le voyant épuisé avant que j'eusse eu le temps de me précautionner d'un autre, je souffrais comme un malade qui a vidé sa fiole de morphine sans en avoir sous la main une seconde. Mais peut-être en moi — et ces deux explications ne s'excluent pas car un seul sentiment est quelquefois fait de contraires — l'espérance que j'avais de recevoir enfin une lettre avait-elle rapproché de moi l'image de Gilberte, recréé les émotions que l'attente de me trouver près d'elle, sa vue, sa manière d'être avec moi, me causaient autrefois. La possibilité immédiate d'une réconciliation avait supprimé cette chose de l'énormité de laquelle nous ne nous rendons pas compte — la résignation. Les neurasthéniques ne peuvent croire les gens qui leur assurent qu'ils seront peu à peu calmés en restant au lit sans recevoir de lettres, sans lire de journaux. Ils se figurent que ce régime ne fera qu'exaspérer leur nervosité. De même les amoureux, le considérant du sein d'un état contraire, n'ayant pas commencé de l'expérimenter, ne peuvent croire à la puissance bienfaisante du renoncement.

À cause de la violence de mes battements de cœur on me fit diminuer la caféine, ils cessèrent. Alors je me demandai si ce n'était pas un peu à elle qu'était due cette angoisse que j'avais éprouvée quand je m'étais à peu près brouillé avec Gilberte, et que j'avais attribuée, chaque fois qu'elle se renouvelait, à la souffrance de ne plus voir mon amie, ou de risquer de ne la voir qu'en proie à la même mauvaise humeur. Mais si ce médicament avait été à l'origine des souffrances que mon imagination eût alors faussement interprétées (ce qui n'aurait rien d'extraordinaire, les plus cruelles peines morales ayant souvent pour cause chez les amants^a l'habitude physique de la femme avec qui ils vivent), c'était à la façon du philtre qui longtemps après avoir été absorbé continue à lier Tristan à Yseult. Car l'amélioration physique que la diminution de la caféine amena presque immédiatement chez moi n'arrêta pas l'évolution du chagrin^b que l'absorption du toxique avait peut-être sinon créé, du moins su rendre plus aigu¹.

Seulement, quand le milieu du mois de janvier approcha, une fois déçues mes espérances d'une lettre pour le jour de l'An, et la douleur supplémentaire qui avait accompagné leur déception une fois calmée, ce fut mon chagrin d'avant « les Fêtes » qui recommença. Ce qu'il y avait peut-être encore en lui de plus cruel, c'est que j'en fusse moi-même l'artisan conscient, volontaire, impitoyable et patient. La seule chose à laquelle je tinsse, mes relations avec Gilberte, c'est moi qui travaillais à les rendre impossibles en créant peu à peu, par la séparation prolongée d'avec mon amie, non pas son indifférence, mais ce qui reviendrait finalement au même, la mienne. C'était à un long et cruel suicide du moi qui en moi-même aimait Gilberte que je m'acharnais avec continuité, avec la clairvoyance non seulement de ce que je faisais dans le présent, mais de ce qui en résulterait pour l'avenir : je savais non pas seulement que dans un certain temps je n'aimerais plus Gilberte, mais encore qu'elle-même le regretterait, et que les tentatives qu'elle ferait alors pour me voir seraient aussi vaines que celles d'aujourd'hui, non plus parce que je l'aimerais trop, mais parce que j'aimerais certainement une autre femme que je resterais à désirer, à attendre, pendant des heures dont je n'oserais pas distraire une parcelle pour Gilberte qui ne me serait plus rien. Et sans doute en ce moment même où (puisque j'étais résolu à ne plus la voir, à moins d'une demande formelle d'explications, d'une complète déclaration d'amour de sa part, lesquelles n'avaient plus aucune chance de venir) j'avais déjà perdu Gilberte et l'aimais davantage (je sentais tout ce qu'elle était pour moi mieux que l'année précédente quand, passant tous mes après-midi avec elle, selon que je voulais, je croyais que rien ne menaçait notre amitié), sans doute en ce moment l'idée que j'éprouverais un jour les mêmes sentiments pour une autre m'était odieuse, car cette idée m'enlevait outre Gilberte, mon amour et ma souffrance : mon amour, ma souffrance, où en pleurant j'essayais de saisir justement ce qu'était Gilberte, et desquels il me fallait reconnaître qu'ils ne lui appartenaient pas spécialement et seraient, tôt ou tard, le lot de telle ou telle femme. De sorte — c'était du moins alors ma manière de penser — qu'on est toujours détaché des êtres : quand on aime, on sent que cet amour ne porte pas leur nom, pourra dans l'avenir renaître, aurait même

pu, dans le passé, naître, pour une autre et non pour celle-là ; et dans le temps où l'on n'aime pas, si l'on prend philosophiquement son parti de ce qu'il y a de contradictoire dans l'amour, c'est que cet amour dont on parle à son aise, on ne l'éprouve pas⁴ alors, donc on ne le connaît pas, la connaissance en ces matières étant intermittente et ne survivant pas à la présence effective du sentiment. Cet avenir où je n'aimerais plus Gilberte et que ma souffrance m'aidait à deviner sans que mon imagination pût encore se le représenter clairement, certes il eût été temps encore d'avertir Gilberte qu'il se formerait peu à peu, que sa venue était sinon imminente, du moins inéluctable, si elle-même, Gilberte, ne venait pas à mon aide et ne détruisait pas dans son germe ma future indifférence. Combien de fois ne fus-je pas sur le point d'écrire, ou d'aller dire à Gilberte : « Prenez garde, j'en ai pris la résolution, la démarche que je fais est une démarche suprême. Je vous vois pour la dernière fois. Bientôt je ne vous aimerai plus ! » À quoi bon ? De quel droit eussé-je reproché à Gilberte une indifférence que, sans me croire coupable pour cela, je manifestais à tout ce qui n'était pas elle ? La dernière fois ! À moi, cela me paraissait quelque chose d'immense, parce que j'aimais Gilberte. À elle cela lui eût fait sans doute autant d'impression que ces lettres où des amis demandent à nous faire une visite avant de s'expatrier, visite que, comme aux ennuyeuses femmes qui nous aiment, nous leur refusons parce que nous avons des plaisirs devant nous. Le temps dont nous disposons chaque jour est élastique ; les passions que nous ressentons le dilatent, celles que nous inspirons le rétrécissent, et l'habitude le remplit¹.

D'ailleurs, j'aurais eu beau parler à Gilberte, elle ne m'aurait pas entendu. Nous nous imaginons toujours quand nous parlons, que ce sont nos oreilles, notre esprit qui écoutent. Mes paroles ne seraient parvenues à Gilberte que déviées, comme si elles avaient eu à traverser le rideau mouvant d'une cataracte avant d'arriver à mon amie, méconnaissables, rendant un son ridicule, n'ayant plus aucune espèce de sens. La vérité qu'on met dans les mots ne se fraye pas son chemin directement, n'est pas douée d'une évidence irrésistible. Il faut qu'assez de temps passe pour qu'une vérité de même ordre ait pu se former en eux. Alors l'adversaire politique qui, malgré tous les

raisonnements et toutes les preuves, tenait le sectateur de la doctrine opposée pour un traître, partage lui-même la conviction détestée à laquelle celui qui cherchait inutilement à la répandre ne tient plus. Alors le chef-d'œuvre qui pour les admirateurs qui le lisaient haut semblait montrer en soi les preuves de son excellence et n'offrait à ceux qui écoutaient qu'une image insane ou médiocre, sera par eux proclamé chef-d'œuvre, trop tard pour que l'auteur puisse l'apprendre. Pareillement en amour les barrières, quoi qu'on fasse, ne peuvent être brisées du dehors par celui qu'elles désespèrent ; et c'est quand il ne se souciera plus d'elles que, tout à coup, par l'effet du travail venu d'un autre côté, accompli à l'intérieur de celle qui n'aimait pas, ces barrières, attaquées jadis sans succès, tomberont sans utilité. Si j'étais venu annoncer à Gilberte mon indifférence future et le moyen de la prévenir, elle aurait induit de cette démarche que mon amour pour elle, le besoin que j'avais d'elle, étaient encore plus grands qu'elle n'avait cru, et son ennui de me voir en eût été augmenté. Et il est bien vrai, du reste, que c'est cet amour qui m'aidait, par les états d'esprit disparates qu'il faisait se succéder en moi, à prévoir, mieux qu'elle, la fin de cet amour. Pourtant, un tel avertissement, je l'eusse peut-être adressé, par lettre ou de vive voix, à Gilberte, quand assez de temps eût passé, me la rendant ainsi, il est vrai, moins indispensable, mais aussi ayant pu lui prouver qu'elle ne me l'était pas. Malheureusement, certaines personnes bien ou mal intentionnées lui parlèrent de moi d'une façon qui dut lui laisser croire qu'elles le faisaient à ma prière. Chaque fois que j'appris ainsi que Cottard, ma mère elle-même, et jusqu'à M. de Norpois avaient, par de maladroites paroles, rendu inutile tout le sacrifice que je venais d'accomplir, gâché tout le résultat de ma réserve en me donnant faussement l'air d'en être sorti, j'avais un double ennui. D'abord je ne pouvais plus faire dater que de ce jour-là ma pénible et fructueuse abstention que les fâcheux avaient à mon insu interrompue et, par conséquent, annihilée. Mais, de plus, j'eusse eu moins de plaisir à voir Gilberte qui me croyait maintenant non plus dignement résigné, mais manœuvrant dans l'ombre pour une entrevue qu'elle avait dédaigné d'accorder. Je maudissais ces vains bavardages de gens qui souvent, sans même l'intention de nuire ou de rendre service, pour rien,

pour parler, quelquefois parce que nous n'avons pas pu nous empêcher de le faire devant eux et qu'ils sont indiscrets (comme nous), nous causent, à point nommé, tant de mal. Il est vrai que dans la funeste besogne accomplie pour la destruction de notre amour, ils sont loin de jouer un rôle égal à deux personnes qui ont pour habitude, l'une par excès de bonté et l'autre de méchanceté, de tout défaire au moment que tout allait s'arranger. Mais ces deux personnes-là nous ne leur en voulons pas comme aux inopportuns Cottard, car la dernière c'est la personne que nous aimons et la première, c'est nous-même.

Cependant comme, presque chaque fois que j'allais la voir, M^{me} Swann m'invitait à venir goûter avec sa fille et me disait de répondre directement à celle-ci, j'écrivais souvent à Gilberte, et dans cette correspondance je ne choisisais pas les phrases qui eussent pu, me semblait-il, la persuader, je cherchais seulement à frayer le lit le plus doux au ruissellement de mes pleurs. Car le regret comme le désir ne cherche pas à s'analyser, mais à se satisfaire ; quand on commence d'aimer, on passe le temps non à savoir ce qu'est son amour, mais à préparer les possibilités des rendez-vous du lendemain. Quand on renonce, on cherche non à connaître son chagrin, mais à offrir de lui à celle qui le cause l'expression qui nous paraît la plus tendre. On dit les choses qu'on éprouve le besoin de dire et que l'autre ne comprendra pas, on ne parle que pour soi-même. J'écrivais : « J'avais cru que ce ne serait pas possible. Hélas, je vois que ce n'est pas si difficile. » Je disais aussi : « Je ne vous verrai probablement plus », je le disais en continuant à me garder d'une froideur qu'elle eût pu croire affectée, et ces mots, en les écrivant, me faisaient pleurer, parce que je sentais qu'ils exprimaient non ce que j'aurais voulu croire, mais ce qui arriverait en réalité. Car à la prochaine demande de rendez-vous qu'elle me ferait adresser, j'aurais encore comme cette fois le courage de ne pas céder et, de refus en refus, j'arriverais peu à peu au moment où à force de ne plus l'avoir vue je ne désirerais pas la voir. Je pleurais mais je trouvais le courage, je connaissais la douceur, de sacrifier le bonheur d'être auprès d'elle à la possibilité de lui paraître agréable un jour, un jour où, hélas ! lui paraître agréable me serait indifférent. L'hypothèse même, pourtant si peu

vraisemblable, qu'en ce moment, comme elle l'avait prétendu pendant la dernière visite que je lui avais faite, elle m'aimât, que ce que je prenais pour l'ennui qu'on éprouve auprès de quelqu'un dont on est las, ne fût dû qu'à une susceptibilité jalouse, à une feinte d'indifférence analogue à la mienne, ne faisait que rendre ma résolution moins cruelle. Il me semblait alors que dans quelques années, après que nous nous serions oubliés l'un l'autre, quand je pourrais rétrospectivement lui dire que cette lettre qu'en ce moment j'étais en train de lui écrire n'avait été nullement sincère, elle me répondrait : « Comment, vous, vous m'aimiez ? Si vous saviez comme je l'attendais, cette lettre, comme j'espérais un rendez-vous, comme elle me fit pleurer ! » La pensée, pendant que je lui écrivais, aussitôt rentré de chez sa mère, que j'étais peut-être en train de consommer précisément ce malentendu-là, cette pensée par sa tristesse même, par le plaisir d'imaginer que j'étais aimé de Gilberte, me poussait à continuer ma lettre.

Si, au moment de quitter Mme Swann quand son « thé » finissait, je pensais à ce que j'allais écrire à sa fille, Mme Cottard, elle, en s'en allant, avait eu des pensées d'un caractère tout différent. Faisant sa « petite inspection », elle n'avait pas manqué de féliciter Mme Swann^a sur les meubles nouveaux, les récentes « acquisitions » remarquées dans le salon. Elle pouvait d'ailleurs y retrouver quoique en bien petit nombre quelques-uns des objets qu'Odette avait autrefois dans l'hôtel de la rue La Pérouse¹, notamment^b ses animaux en matières précieuses, ses fétiches.

Mais Mme Swann, ayant appris d'un ami qu'elle vénérât le mot « tocard² » — lequel lui avait ouvert de nouveaux horizons parce qu'il désignait précisément les choses que quelques années auparavant elle avait trouvées « chic » — toutes ces choses-là successivement avaient suivi dans leur retraite le treillage doré qui servait d'appui aux chrysanthèmes, mainte bonbonnière de chez Giroux³ et le papier à lettres à couronne (pour ne pas parler des louis en carton semés sur les cheminées et que, bien avant qu'elle connût Swann, un homme de goût lui avait conseillé de sacrifier). D'ailleurs dans le désordre artiste, dans le pêle-mêle d'atelier, des pièces aux murs encore peints de couleurs sombres qui les faisaient aussi différentes que possible des salons blancs que Mme Swann eut

un peu plus tard, l'Extrême-Orient reculait de plus en plus devant l'invasion du XVIII^e siècle ; et les coussins que, afin que je fusse plus « confortable¹ », Mme Swann entassait et pétrissait derrière mon dos étaient semés de bouquets Louis XV, et non plus comme autrefois de dragons chinois. Dans la chambre où on la trouvait le plus souvent et dont elle disait : « Oui, je l'aime assez, je m'y tiens beaucoup ; je ne pourrais pas vivre au milieu de choses hostiles et pompier ; c'est ici que je travaille » (sans d'ailleurs préciser si c'était à un tableau, peut-être à un livre, le goût d'en écrire commençait à venir aux femmes qui aiment à faire quelque chose et à ne pas être inutiles), elle était entourée de Saxe^a (aimant cette dernière sorte de porcelaine, dont elle prononçait le nom avec un accent anglais, jusqu'à dire à propos de tout : C'est joli, cela ressemble à des fleurs de Saxe²) ; elle redoutait pour eux, plus encore que jadis pour ses magots et ses potiches, le toucher ignorant des domestiques auxquels elle faisait expier les transes qu'ils lui avaient données par des emportements auxquels Swann, maître si poli et doux, assistait sans en être choqué. La vue lucide de certaines infériorités n'ôte d'ailleurs rien à la tendresse ; celle-ci les fait au contraire trouver charmantes. Maintenant c'était plus rarement dans des robes de chambre japonaises^b qu'Odette recevait ses intimes, mais plutôt dans les soies claires et mousseuses de peignoirs Watteau desquelles elle faisait le geste de caresser sur ses seins l'écume fleurie, et dans lesquelles elle se baignait, se prélassait, s'ébattait avec un tel air de bien-être, de rafraîchissement de la peau, et des respirations si profondes, qu'elle semblait les considérer non pas comme décoratives à la façon d'un cadre, mais comme nécessaires de la même manière que le « tub » et le « footing », pour contenter les exigences de sa physionomie et les raffinements de son hygiène. Elle avait l'habitude de dire qu'elle se passerait plus aisément de pain que d'art et de propreté, et qu'elle eût été plus triste de voir brûler *La Joconde* que des « foulditutes³ » de personnes qu'elle connaissait. Théories qui semblaient paradoxales à ses amies, mais la faisaient passer pour une femme supérieure auprès d'elles et lui valaient une fois par semaine la visite du ministre de Belgique, de sorte que dans le petit monde dont elle était le soleil, chacun eût été bien étonné si l'on avait appris qu'ailleurs, chez

les Verdurin par exemple, elle passât pour bête. À cause de cette vivacité d'esprit, Mme Swann préférait la société des hommes à celle des femmes. Mais quand elle critiquait celles-ci c'était toujours en cocotte, signalant en elles les défauts qui pouvaient leur nuire auprès des hommes, de grosses attaches, un vilain teint, pas d'orthographe, des poils aux jambes, une odeur pestilentielle, de faux sourcils. Pour telle au contraire qui lui avait jadis montré de l'indulgence et de l'amabilité, elle était plus tendre, surtout si celle-là était malheureuse. Elle la défendait avec adresse et disait : « On est injuste pour elle, car c'est une gentille femme, je vous assure. »

Ce n'était pas seulement^a l'ameublement du salon d'Odette, c'était Odette elle-même que Mme Cottard et tous ceux qui avaient fréquenté Mme de Crécy auraient eu peine s'ils ne l'avaient pas vue depuis longtemps à reconnaître. Elle semblait avoir tant d'années de moins qu'autrefois ! Sans doute^b, cela tenait en partie à ce qu'elle avait engraisé, et devenue mieux portante, avait l'air plus calme, frais, reposé et d'autre part à ce que les coiffures nouvelles, aux cheveux lissés, donnaient plus d'extension à son visage qu'une poudre rose animait, et où ses yeux et son profil, jadis trop saillants, semblaient maintenant résorbés. Mais une autre raison de ce changement consistait en ceci que, arrivée au milieu de la vie, Odette s'était enfin découvert, ou inventé, une physionomie personnelle, un « caractère » immuable, un « genre de beauté », et sur ses traits décousus — qui pendant si longtemps, livrés aux caprices hasardeux et impuissants de la chair, prenant à la moindre fatigue pour un instant des années, une sorte de vieillesse passagère, lui avaient composé tant bien que mal, selon son humeur et selon sa mine, un visage épars, journalier, informe et charmant — avait appliqué ce type fixe, comme une jeunesse immortelle.

Swann avait dans sa chambre, au lieu des belles photographies qu'on faisait maintenant de sa femme, et où la même expression énigmatique et victorieuse laissait reconnaître, quels que fussent la robe et le chapeau, sa silhouette et son visage triomphants, un petit daguer-réotype ancien tout simple, antérieur à ce type, et duquel la jeunesse et la beauté d'Odette, non encore trouvées par elle, semblaient absentes. Mais sans doute Swann, fidèle

ou revenu à une conception différente, goûtait-il dans la jeune femme grêle aux yeux pensifs, aux traits las, à l'attitude suspendue entre la marche et l'immobilité, une grâce plus botticellienne. Il aimait encore en effet à voir en sa femme un Botticelli. Odette qui au contraire cherchait non à faire ressortir, mais à compenser, à dissimuler ce qui, en elle-même, ne lui plaisait pas, ce qui était peut-être, pour un artiste, son « caractère », mais que comme femme elle trouvait des défauts, ne voulait pas entendre parler de ce peintre. Swann possédait une merveilleuse écharpe orientale, bleue et rose, qu'il avait achetée parce que c'était exactement celle de la Vierge du *Magnificat*¹. Mais Mme Swann ne voulait pas la porter. Une fois seulement elle laissa son mari lui commander une toilette toute criblée de pâquerettes, de bluets, de myosotis et de campanules d'après la Primavera du *Printemps*². Parfois, le soir, quand elle était fatiguée, il me faisait remarquer tout bas comme elle donnait sans s'en rendre compte à ses mains pensives, le mouvement délié, un peu tourmenté de la Vierge qui trempe sa plume dans l'encrier que lui tend l'ange, avant d'écrire sur le livre saint où est déjà tracé le mot « *Magnificat* ». Mais il ajoutait : « Surtout ne le lui dites pas, il suffirait qu'elle le sût pour qu'elle fit autrement³. »

Sauf à ces moments d'involontaire fléchissement où Swann essayait de retrouver la mélancolique cadence botticellienne, le corps d'Odette était maintenant découpé en une seule silhouette, cernée tout entière par une « ligne⁴ » qui, pour suivre le contour de la femme, avait abandonné les chemins accidentés, les rentrants et les sortants factices, les lacis, l'éparpillement composite des modes d'autrefois, mais qui aussi, là où c'était l'anatomie qui se trompait en faisant des détours inutiles en deçà ou au delà du tracé idéal, savait rectifier d'un trait hardi les écarts de la nature, suppléer, pour toute une partie du parcours, aux défaillances aussi bien de la chair que des étoffes. Les coussins, le « strapontin » de l'affreuse « tournure⁵ » avaient disparu ainsi que ces corsages à basques qui, dépassant la jupe et raidis par des baleines avaient ajouté si longtemps à Odette un ventre postiche et lui avaient donné l'air d'être composée de pièces disparates qu'aucune individualité ne reliait. La verticale des « effilés » et la courbe des ruches avaient cédé la place

à l'inflexion d'un corps qui faisait palpiter la soie comme la sirène bat l'onde et donnait à la percaline une expression humaine, maintenant qu'il s'était dégagé, comme une forme organisée et vivante, du long chaos et de l'enveloppement nébuleux des modes détrônées¹. Mais Mme Swann cependant avait voulu, avait su garder un vestige de certaines d'entre elles, au milieu même de celles qui les avaient remplacées. Quand le soir, ne pouvant travailler et étant assuré que Gilberte était au théâtre avec des amies, j'allais à l'improviste chez ses parents, je trouvais souvent Mme Swann dans quelque élégant déshabillé dont la jupe, d'un de ces beaux tons sombres, rouge foncé ou orange qui avaient l'air d'avoir une signification particulière parce qu'ils n'étaient plus à la mode, était obliquement traversée d'une rampe ajourée et large de dentelle noire qui faisait penser aux volants d'autrefois. Quand par un jour encore froid de printemps, elle m'avait, avant ma brouille avec sa fille, emmené au jardin d'Acclimatation, sous sa veste qu'elle entrouvrait plus ou moins selon qu'elle se réchauffait en marchant, le « dépassant » en dents de scie de sa chemisette avait l'air du revers entrevu de quelque gilet absent, pareil à l'un de ceux qu'elle avait portés quelques années plus tôt et dont elle aimait que les bords eussent ce léger déchiquetage ; et sa cravate — de cet « écossais » auquel elle était restée fidèle, mais en adoucissant tellement les tons (le rouge devenu rose et le bleu, lilas) que l'on aurait presque cru à un de ces taffetas gorge de pigeon qui étaient la dernière nouveauté — était nouée de telle façon sous son menton, sans qu'on pût voir où elle était attachée, qu'on pensait invinciblement à ces « brides » de chapeaux qui ne se portaient plus. Pour peu qu'elle sût « durer » encore quelque temps ainsi, les jeunes gens, essayant de comprendre ses toilettes, diraient : « Madame Swann, n'est-ce pas, c'est toute une époque ? » Comme dans un beau style qui superpose des formes différentes et que fortifie une tradition cachée, dans la toilette de Mme Swann, ces souvenirs incertains de gilets, ou de boucles, parfois une tendance aussitôt réprimée au « saute en barque » et jusqu'à une allusion lointaine et vague au « suivez-moi jeune homme² », faisaient circuler sous la forme concrète la ressemblance inachevée d'autres plus anciennes qu'on n'aurait pu y trouver effectivement réalisées par la

couturière ou la modiste, mais auxquelles on pensait sans cesse, et enveloppaient Mme Swann de quelque chose de noble¹ — peut-être parce que l'inutilité même de ces atours faisait qu'ils semblaient répondre à un but plus qu'utilitaire, peut-être à cause du vestige conservé des années passées, ou encore d'une sorte d'individualité vestimentaire, particulière à cette femme, et qui donnait à ses mises les plus différentes un même air de famille. On sentait qu'elle ne s'habillait pas seulement pour la commodité ou la parure de son corps ; elle était entourée de sa toilette comme de l'appareil délicat et spiritualisé d'une civilisation.

Quand Gilberte qui d'habitude donnait ses goûters le jour où recevait sa mère, devait au contraire être absente et qu'à cause de cela je pouvais aller au « Choufleur² » de Mme Swann, je la trouvais vêtue de quelque belle robe, certaines en taffetas, d'autres en faille, ou en velours, ou en crêpe de Chine, ou en satin, ou en soie, et qui non point lâches comme les déshabillés qu'elle revêtait ordinairement à la maison, mais combinées comme pour la sortie au dehors, donnaient cet après-midi-là à son oisiveté chez elle quelque chose d'alerte et d'agissant. Et sans doute la simplicité hardie de leur coupe, était bien appropriée à sa taille et à ses mouvements dont les manches avaient l'air d'être la couleur, changeante selon les jours ; on aurait dit qu'il y avait soudain de la décision dans le velours bleu, une humeur facile dans le taffetas blanc, et qu'une sorte de réserve suprême et pleine de distinction dans la façon d'avancer le bras avait, pour devenir visible, revêtu l'apparence, brillante du sourire des grands sacrifices, du crêpe de Chine noir. Mais en même temps à ces robes si vives la complication des « garnitures » sans utilité pratique, sans raison d'être visible, ajoutait quelque chose de désintéressé, de pensif, de secret, qui s'accordait à la mélancolie que Mme Swann gardait toujours au moins dans la cernure de ses yeux et les phalanges de ses mains. Sous la profusion des porte-bonheur en saphir, des trèfles à quatre feuilles d'émail, des médailles d'argent, des médaillons d'or, des amulettes de turquoise, des chaînettes de rubis, des châtaignes de topaze, il y avait dans la robe elle-même tel dessin colorié poursuivant sur un empiècement rapporté son existence antérieure, telle rangée de petits boutons de satin qui ne boutonnaient rien et ne

pouvaient pas se déboutonner, une soutache cherchant à faire plaisir avec la minutie, la discrétion d'un rappel délicat, lesquels, tout autant que les bijoux, avaient l'air — n'ayant sans cela aucune justification possible — de déceler une intention, d'être un gage de tendresse, de retenir une confiance, de répondre à une superstition, de garder le souvenir d'une guérison, d'un vœu, d'un amour ou d'une philippine. Et parfois, dans le velours bleu du corsage un soupçon de crevé Henri II, dans la robe de satin noir un léger renflement qui soit aux manches, près des épaules, faisaient penser aux « gigots » 1830, soit au contraire sous la jupe aux « paniers » Louis XV, donnaient à la robe un air imperceptible d'être un costume et en insinuant sous la vie présente comme une réminiscence indiscernable du passé, mêlaient à la personne de Mme Swann le charme de certaines héroïnes historiques ou romanesques¹. Et si je le lui faisais remarquer : « Je ne joue pas au golf comme plusieurs de mes amies, disait-elle. Je n'aurais aucune excuse à être, comme elles, vêtue de sweaters. »

Dans la confusion du salon, revenant de reconduire une visite, ou prenant une assiette de gâteaux pour les offrir à une autre, Mme Swann en passant près de moi, me prenait une seconde à part : « Je suis spécialement chargée par Gilberte de vous inviter à déjeuner pour après-demain. Comme je n'étais pas certaine de vous voir, j'allais vous écrire si vous n'étiez pas venu. » Je continuais à résister. Et cette résistance me coûtait de moins en moins, parce qu'on a beau aimer le poison qui vous fait du mal, quand on en est privé par quelque nécessité depuis déjà un certain temps, on ne peut pas ne pas attacher quelque prix au repos qu'on ne connaissait plus, à l'absence d'émotions et de souffrances. Si l'on n'est pas tout à fait sincère en se disant qu'on ne voudra jamais revoir celle qu'on aime, on ne le serait pas non plus en disant qu'on veut la revoir. Car, sans doute, on ne peut supporter son absence qu'en se la promettant courte, en pensant au jour où on se retrouvera, mais d'autre part on sent à quel point ces rêves quotidiens d'une réunion prochaine et sans cesse ajournée sont moins douloureux que ne serait une entrevue qui pourrait être suivie de jalousie, de sorte que la nouvelle qu'on va revoir celle qu'on aime donnerait une commotion peu agréable. Ce qu'on recule maintenant de jour en jour,

ce n'est plus la fin de l'intolérable anxiété causée par la séparation, c'est le recommencement redouté d'émotions sans issue. Comme à une telle entrevue on préfère le souvenir docile, qu'on complète à son gré de rêveries où celle qui, dans la réalité, ne vous aime pas, vous fait au contraire, des déclarations, quand vous êtes tout seul ! Ce souvenir qu'on peut arriver en y mêlant peu à peu beaucoup de ce qu'on désire à rendre aussi doux qu'on veut, comme on le préfère à l'entretien ajourné où on aurait affaire à un être à qui on ne dicterait plus à son gré les paroles qu'on désire, mais dont on subirait les nouvelles froideurs, les violences inattendues ! Nous savons tous, quand nous n'aimons plus, que l'oubli, même le souvenir vague ne causent pas tant de souffrances que l'amour malheureux. C'est d'un tel oubli anticipé que je préférerais, sans me l'avouer, la reposante douceur.

D'ailleurs, ce qu'une telle cure de détachement psychique et d'isolement peut avoir de pénible, le devient de moins en moins pour une autre raison, c'est qu'elle affaiblit, en attendant de la guérir, cette idée fixe qu'est un amour. Le mien était encore assez fort pour que je tinsse à reconquérir tout mon prestige aux yeux de Gilberte, lequel, par ma séparation volontaire, devait, me semblait-il, grandir progressivement, de sorte que chacune de ces calmes et tristes journées où je ne la voyais pas, venant chacune après l'autre, sans interruption, sans prescription (quand un fâcheux ne se mêlait pas de mes affaires), était une journée non pas perdue, mais gagnée. Inutilement gagnée peut-être, car bientôt on pourrait me déclarer guéri. La résignation, modalité de l'habitude, permet à certaines forces de s'accroître indéfiniment. Celles, si⁴ infimes, que j'avais pour supporter mon chagrin, le premier soir de ma brouille avec Gilberte, avaient été portées depuis lors à une puissance incalculable. Seulement la tendance de tout ce qui existe à se prolonger, est parfois coupée de brusques impulsions auxquelles nous nous concédons avec d'autant moins de scrupules de nous laisser aller que nous savons pendant combien de jours, de mois, nous avons su, nous saurions encore, nous priver. Et souvent, c'est quand la bourse où l'on épargne va être pleine qu'on la vide tout d'un coup, c'est sans attendre le résultat du traitement et quand déjà on s'est habitué à lui, qu'on le cesse¹. Et un jour où Mme Swann me redisait

ses habituelles paroles sur le plaisir que Gilberte aurait à me voir, mettant ainsi le bonheur dont je me privais déjà depuis si longtemps comme à la portée de ma main, je fus bouleversé en comprenant qu'il était encore possible de le goûter ; et j'eus peine à attendre le lendemain ; je venais de me résoudre à aller surprendre Gilberte avant son dîner.

Ce qui m'aida à patienter tout l'espace d'une journée fut un projet que je fis. Du moment que tout était oublié, que j'étais réconcilié avec Gilberte, je ne voulais plus la voir qu'en amoureux. Tous les jours, elle recevrait de moi les plus belles fleurs qui fussent. Et si Mme Swann, bien qu'elle n'eût pas le droit d'être une mère trop sévère, ne me permettait pas des envois de fleurs quotidiens, je trouverais des cadeaux plus précieux et moins fréquents. Mes parents ne me donnaient pas assez d'argent pour acheter des choses chères. Je songeai à une grande potiche de vieux Chine qui me venait de ma tante Léonie et dont maman prédisait chaque jour que Françoise allait venir en lui disant : « A s'est décollée » et qu'il n'en resterait rien. Dans ces conditions n'était-il pas plus sage de la vendre, de la vendre pour pouvoir faire tout le plaisir que je voudrais à Gilberte ? Il me semblait que je pourrais bien en tirer mille francs. Je la fis envelopper, l'habitude m'avait empêché de jamais la voir ; m'en séparer eut au moins un avantage qui fut de me faire faire sa connaissance. Je l'emportai avec moi avant d'aller chez les Swann, et en donnant leur adresse au cocher, je lui dis de prendre par les Champs-Élysées, au coin desquels était le magasin d'un grand marchand de chinoiserie que connaissait mon père. À ma grande surprise, il m'offrit séance tenante de la potiche non pas mille, mais dix mille francs¹. Je pris ces billets avec ravissement ; pendant toute une année, je pourrais combler chaque jour Gilberte de roses et de lilas. Quand je fus remonté dans la voiture en quittant le marchand, le cocher, tout naturellement, comme les Swann demeuraient près du Bois, se trouva, au lieu du chemin habituel, descendre l'avenue des Champs-Élysées. Il avait déjà dépassé le coin de la rue de Berri², quand, dans le crépuscule, je crus reconnaître, très près de la maison des Swann, mais allant dans la direction inverse et s'en éloignant, Gilberte qui marchait lentement, quoique d'un pas délibéré, à côté d'un jeune homme avec qui elle causait

et duquel je ne pus distinguer le visage¹. Je me soulevai dans la voiture, voulant faire arrêter, puis j'hésitai. Les deux promeneurs étaient déjà un peu loin, et les deux lignes douces et parallèles que traçait leur lente promenade allaient s'estompant dans l'ombre élyséenne. Bientôt j'arrivai devant la maison de Gilberte. Je fus reçu par Mme Swann : « Oh ! elle va être désolée, me dit-elle, je ne sais pas comment elle n'est pas là. Elle a eu très chaud tantôt à un cours, elle m'a dit qu'elle voulait aller prendre un peu l'air avec une de ses amies. — Je crois que je l'ai aperçue avenue des Champs-Élysées. — Je ne pense pas que ce fût elle. En tous cas, ne le dites pas à son père, il n'aime pas qu'elle sorte à ces heures-là. *Good evening*. » Je partis, dis au cocher de reprendre le même chemin, mais ne retrouvai pas les deux promeneurs. Où avaient-ils été ? Que se disaient-ils dans le soir, de cet air confidentiel ?

Je rentrai, tenant avec désespoir les dix mille francs inespérés qui avaient dû me permettre de faire tant de petits plaisirs à cette Gilberte que, maintenant, j'étais décidé à ne plus revoir. Sans doute, cet arrêt chez le marchand de chinoiserie m'avait réjoui en me faisant espérer que je ne verrais plus jamais mon amie que contente de moi et reconnaissante. Mais si je n'avais pas fait cet arrêt, si la voiture n'avait pas pris par l'avenue des Champs-Élysées, je n'eusse pas rencontré Gilberte et ce jeune homme. Ainsi un même fait porte des rameaux opposés et le malheur qu'il engendre annule le bonheur qu'il avait causé. Il m'était arrivé le contraire de ce qui se produit si fréquemment. On désire une joie, et le moyen matériel de l'atteindre fait défaut. « Il est triste, a dit La Bruyère, d'aimer sans une grande fortune². » Il ne reste plus qu'à essayer d'anéantir peu à peu le désir de cette joie. Pour moi, au contraire, le moyen matériel avait été obtenu, mais, au même moment, sinon par un effet logique, du moins par une conséquence fortuite de cette réussite première, la joie avait été dérobée. Il semble, d'ailleurs, qu'elle doive nous l'être toujours. D'ordinaire, il est vrai, pas dans la même soirée où nous avons acquis ce qui la rend possible. Le plus souvent nous continuons de nous évertuer et d'espérer quelque temps. Mais le bonheur ne peut jamais avoir lieu. Si les circonstances arrivent à être surmontées, être vaincues³, la nature transporte la lutte du dehors au dedans et fait peu à peu

changer assez notre cœur pour qu'il désire autre chose que ce qu'il va posséder. Et si la péripétie a été si rapide que notre cœur n'a pas eu le temps de changer, la nature ne désespère pas pour cela de nous vaincre, d'une manière plus tardive il est vrai, plus subtile, mais aussi efficace. C'est alors à la dernière seconde que la possession du bonheur nous est enlevée, ou plutôt c'est cette possession même que par une ruse diabolique la nature charge de détruire le bonheur. Ayant échoué dans tout ce qui était du domaine des faits et de la vie, c'est une impossibilité dernière, l'impossibilité psychologique du bonheur que la nature crée. Le phénomène du bonheur ne se produit pas ou donne lieu aux réactions les plus amères.

Je serrai les dix mille francs. Mais ils ne me servaient plus à rien. Je les dépensai du reste encore plus vite que si j'eusse envoyé tous les jours des fleurs à Gilberte, car quand le soir venait, j'étais si malheureux que je ne pouvais rester chez moi et allais pleurer dans les bras de femmes que je n'aimais pas. Quant à chercher à faire un plaisir quelconque à Gilberte, je ne le souhaitais plus ; maintenant retourner dans la maison de Gilberte n'eût pu que me faire souffrir. Même revoir Gilberte qui m'eût été si délicieux la veille ne m'eût plus suffi. Car j'aurais été inquiet tout le temps où je n'aurais pas été près d'elle. C'est ce qui fait qu'une femme par toute nouvelle souffrance qu'elle nous inflige, souvent sans le savoir, augmente son pouvoir sur nous, mais aussi nos exigences envers elle. Par ce mal qu'elle nous a fait, la femme nous cerne de plus en plus, redouble nos chaînes, mais aussi celles dont il nous aurait jusque-là semblé suffisant de la garrotter pour que nous nous sentions tranquilles. La veille encore, si je n'avais pas cru ennuyer Gilberte, je me serais contenté de réclamer de rares entrevues, lesquelles maintenant ne m'eussent plus contenté et que j'eusse remplacées par bien d'autres conditions. Car en amour, au contraire de ce qui se passe après les combats, on les fait plus dures, on ne cesse de les aggraver, plus on est vaincu, si toutefois on est en situation de les imposer. Ce n'était pas mon cas à l'égard de Gilberte. Aussi je préférerais d'abord ne pas retourner chez sa mère. Je continuais bien à me dire que Gilberte ne m'aimait pas, que je le savais depuis assez longtemps, que je pouvais la revoir si je voulais, et, si je ne le voulais pas, l'oublier à la longue. Mais ces idées, comme un

remède qui n'agit pas contre certaines affections, étaient sans aucune espèce de pouvoir efficace contre ces deux lignes parallèles que je revoyais de temps à autre, de Gilberte et du jeune homme s'enfonçant à petits pas dans l'avenue des Champs-Élysées. C'était un mal nouveau, qui lui aussi finirait par s'user, c'était une image qui un jour se présenterait à mon esprit entièrement décantée de tout ce qu'elle contenait de nocif, comme ces poisons mortels qu'on manie sans danger, comme un peu de dynamite à quoi on peut allumer sa cigarette sans crainte d'explosion. En attendant, il y avait en moi une autre force qui luttait de toute sa puissance contre cette force malsaine qui me représentait sans changement la promenade de Gilberte dans le crépuscule : pour briser les assauts renouvelés de ma mémoire, travaillait utilement en sens inverse mon imagination¹. La première de ces deux forces, certes, continuait à me montrer ces deux promeneurs de l'avenue des Champs-Élysées, et m'offrait d'autres images désagréables, tirées du passé, par exemple Gilberte haussant les épaules quand sa mère lui demandait de rester avec moi. Mais la seconde force travaillant sur le canevas de mes espérances, dessinait un avenir bien plus complaisamment développé que ce pauvre passé en somme si restreint. Pour une minute où je revoyais Gilberte maussade, combien n'y en avait-il pas où je combinais une démarche qu'elle ferait faire pour notre réconciliation, pour nos fiançailles peut-être ! Il est vrai que cette force que l'imagination dirigeait vers l'avenir, elle la puisait malgré tout dans le passé. Au fur et à mesure que s'effacerait mon ennui que Gilberte eût haussé les épaules, diminuerait aussi le souvenir de son charme, souvenir qui me faisait souhaiter qu'elle revînt vers moi. Mais j'étais encore bien loin de cette mort du passé. J'aimais toujours celle qu'il est vrai que je croyais détester. Mais chaque fois qu'on me trouvait bien coiffé, ayant bonne mine, j'aurais voulu qu'elle fût là. J'étais irrité du désir que beaucoup de gens manifestèrent à cette époque de me recevoir et chez lesquels je refusai d'aller. Il y eut une scène à la maison parce que je n'accompagnai pas mon père à un dîner officiel où il devait y avoir les Bontemps avec leur nièce Albertine, petite jeune fille presque encore enfant². Les différentes périodes de notre vie se chevauchaient ainsi l'une l'autre. On refuse dédaigneusement, à cause de ce qu'on aime et

qui vous sera un jour si égal, de voir ce qui vous est égal aujourd'hui, qu'on aimera demain, qu'on aurait peut-être pu, si on avait consenti à le voir, aimer plus tôt, et qui eût ainsi abrégé vos souffrances actuelles, pour les remplacer il est vrai par d'autres. Les miennes allaient se modifiant. J'avais l'étonnement d'apercevoir au fond de moi-même, un jour un sentiment, le jour suivant un autre, généralement inspirés par telle espérance ou telle crainte relatives à Gilberte. À la Gilberte que je portais en moi. J'aurais dû me dire que l'autre, la réelle, était peut-être entièrement différente de celle-là, ignorait tous les regrets que je lui prêtais, pensait probablement beaucoup moins à moi non seulement que moi à elle, mais que je ne la faisais elle-même penser à moi quand j'étais seul en tête à tête avec ma Gilberte fictive, cherchais quelles pouvaient être ses vraies intentions à mon égard et l'imaginais ainsi, son attention toujours tournée vers moi¹.

Pendant ces périodes où, tout en s'affaiblissant, persiste le chagrin, il faut distinguer entre celui que nous cause la pensée constante de la personne elle-même, et celui que raniment certains souvenirs, telle phrase méchante dite, tel verbe employé dans une lettre qu'on a reçue. En réservant de décrire à l'occasion d'un amour ultérieur les formes diverses du chagrin², disons que de ces deux-là, la première est infiniment moins cruelle que la seconde. Cela tient à ce que notre notion de la personne vivant toujours en nous, y est embellie de l'auréole que nous ne tardons pas à lui rendre, et s'empreint sinon des douceurs fréquentes de l'espoir, tout au moins du calme d'une tristesse permanente. (D'ailleurs, il est à remarquer que l'image d'une personne qui nous fait souffrir tient peu de place dans ces complications qui aggravent un chagrin d'amour, le prolongent et l'empêchent de guérir, comme dans certaines maladies la cause est hors de proportions avec la fièvre consécutive et la lenteur à entrer en convalescence.) Mais si l'idée de la personne que nous aimons reçoit le reflet d'une intelligence généralement optimiste, il n'en est pas de même de ces souvenirs particuliers, de ces propos méchants, de cette lettre hostile (je n'en reçus qu'une seule qui le fût, de Gilberte), on dirait que la personne elle-même réside dans ces fragments pourtant si restreints, et portée à une puissance qu'elle est bien loin d'avoir dans l'idée habituelle que nous

formons d'elle tout entière. C'est que la lettre nous ne l'avons pas, comme l'image de l'être aimé, contemplée dans le calme mélancolique du regret ; nous l'avons lue, dévorée, dans l'angoisse affreuse dont nous étreignait un malheur inattendu. La formation de cette sorte de chagrins est autre ; ils nous viennent du dehors et c'est par le chemin de la plus cruelle souffrance qu'ils sont allés jusqu'à notre cœur. L'image de notre amie que nous croyons ancienne, authentique, a été en réalité refaite par nous bien des fois. Le souvenir cruel, lui, n'est pas contemporain de cette image restaurée, il est d'un autre âge, il est un des rares témoins d'un monstrueux passé. Mais comme ce passé continue à exister, sauf en nous à qui il a plu de lui substituer un merveilleux âge d'or, un paradis où tout le monde sera réconcilié, ces souvenirs, ces lettres sont un rappel à la réalité et devraient nous faire sentir par le brusque mal qu'ils nous font, combien nous nous sommes éloignés d'elle dans les folles espérances de notre attente quotidienne¹. Ce n'est pas que cette réalité doive toujours rester la même bien que cela arrive parfois. Il y a dans notre vie bien des femmes que nous n'avons jamais cherché à revoir et qui ont tout naturellement répondu à notre silence nullement voulu par un silence pareil. Seulement celles-là, comme nous ne les aimions pas, nous n'avons pas compté les années passées loin d'elles, et cet exemple qui l'infirmierait est négligé par nous quand nous raisonnons sur l'efficacité de l'isolement, comme le sont, par ceux qui croient aux pressentiments, tous les cas où les leurs ne furent pas vérifiés.

Mais enfin l'éloignement peut être efficace. Le désir, l'appétit de nous revoir finissent par renaître dans le cœur qui actuellement nous méconnaît. Seulement il y faut du temps. Or, nos exigences en ce qui concerne le temps ne sont pas moins exorbitantes que celles réclamées par le cœur pour changer. D'abord, du temps, c'est précisément ce que nous accordons le moins aisément, car notre souffrance est cruelle et nous sommes pressés de la voir finir. Ensuite, ce temps dont l'autre cœur aura besoin pour changer, le nôtre s'en servira pour changer lui aussi, de sorte que quand le but que nous nous proposons deviendra accessible, il aura cessé d'être un but pour nous. D'ailleurs, l'idée même qu'il sera accessible, qu'il n'est pas de bonheur que, lorsqu'il ne sera plus un bonheur pour

nous, nous ne finissions par atteindre, cette idée comporte une part, mais une part seulement de vérité. Il nous échoit quand nous y sommes devenus indifférents. Mais précisément cette indifférence nous a rendus moins exigeants et nous permet de croire rétrospectivement qu'il nous eût ravis à une époque où il nous eût peut-être semblé fort incomplet. On n'est pas très difficile ni très bon juge sur ce dont on ne se soucie point. L'amabilité d'un être que nous n'aimons plus et qui semble encore excessive à notre indifférence eût peut-être été bien loin de suffire à notre amour. Ces tendres paroles, cette offre d'un rendez-vous, nous pensons au plaisir qu'elles nous auraient causé, non à toutes celles dont nous les aurions voulu voir immédiatement suivies et que par cette avidité nous aurions peut-être empêché de se produire. De sorte qu'il n'est pas certain que le bonheur survenu trop tard, quand on ne peut plus en jouir, quand on n'aime plus, soit tout à fait ce même bonheur dont le manque nous rendit jadis si malheureux. Une seule personne pourrait en décider, notre moi d'alors ; il n'est plus là ; et sans doute suffirait-il qu'il revînt pour que, identique ou non, le bonheur s'évanouît¹.

En attendant ces réalisations après coup d'un rêve auquel je ne tiendrais plus, à force d'inventer, comme au temps où je connaissais à peine Gilberte, des paroles, des lettres où elle implorait mon pardon, avouait n'avoir jamais aimé que moi et demandait à m'épouser, une série de douces images incessamment recrées finirent par prendre plus de place dans mon esprit que la vision de Gilberte et du jeune homme, laquelle n'était plus alimentée par rien. Je serais peut-être dès lors retourné chez Mme Swann sans un rêve que je fis et où un de mes amis, lequel n'était pourtant pas de ceux que je me connaissais, agissait envers moi, avec la plus grande fausseté et croyait à la mienne². Brusquement réveillé par la souffrance que venait de me causer ce rêve et voyant qu'elle persistait, je repensai à lui, cherchai à me rappeler quel était l'ami que j'avais vu en dormant et dont le nom espagnol n'était déjà plus distinct. À la fois Joseph et Pharaon, je me mis à interpréter mon rêve³. Je savais que dans beaucoup d'entre eux il ne faut tenir compte ni de l'apparence des personnes, lesquelles peuvent être déguisées et avoir interchangé leurs visages, comme ces saints mutilés des cathédrales que des archéologues ignorants ont refaits, en mettant sur le

corps de l'un la tête de l'autre, et en mêlant les attributs et les noms. Ceux que les êtres portent dans un rêve peuvent nous abuser. La personne que nous aimons doit y être reconnue seulement à la force de la douleur éprouvée¹. La mienne m'apprit que, devenue pendant mon sommeil un jeune homme, la personne dont la fausseté récente me faisait encore mal était Gilberte. Je me rappelai alors que, la dernière fois que je l'avais vue, le jour où sa mère l'avait empêchée d'aller à une matinée de danse, elle avait soit sincèrement, soit en le feignant, refusé tout en riant d'une façon étrange, de croire à mes bonnes intentions pour elle. Par association, ce souvenir en ramena un autre dans ma mémoire. Longtemps auparavant, ç'avait été Swann qui n'avait pas voulu croire à ma sincérité, ni que je fusse un bon ami pour Gilberte. Inutilement je lui avais écrit, Gilberte m'avait rapporté ma lettre et me l'avait rendue avec le même rire incompréhensible. Elle ne me l'avait pas rendue tout de suite, je me rappelai toute la scène derrière le massif de lauriers. On devient moral dès qu'on est malheureux. L'antipathie actuelle de Gilberte pour moi me sembla comme un châtement infligé par la vie à cause de la conduite que j'avais eue ce jour-là. Les châtements on croit les éviter, parce qu'on fait attention aux voitures en traversant, qu'on évite les dangers. Mais il en est d'internes. L'accident vient du côté auquel on ne songeait pas, du dedans, du cœur. Les mots de Gilberte : « Si vous voulez, continuons à lutter » me firent horreur. Je l'imaginai telle, chez elle peut-être, dans la lingerie, avec le jeune homme que j'avais vu l'accompagnant dans l'avenue des Champs-Élysées. Ainsi, autant que (il y avait quelque temps) de croire que j'étais tranquillement installé dans le bonheur, j'avais été insensé, maintenant que j'avais renoncé à être heureux, de tenir pour assuré que du moins j'étais devenu, je pourrais rester calme. Car tant que notre cœur enferme d'une façon permanente l'image d'un autre être, ce n'est pas seulement notre bonheur qui peut à tout moment être détruit ; quand ce bonheur est évanoui, quand nous avons souffert, puis, que nous avons réussi à endormir notre souffrance, ce qui est aussi trompeur et précaire qu'avait été le bonheur même, c'est le calme. Le mien finit par revenir, car ce qui, modifiant notre état moral, nos désirs, est entré, à la faveur d'un rêve, dans notre esprit, cela aussi peu à peu se dissipe,

la permanence et la durée ne sont promises à rien, pas même à la douleur. D'ailleurs, ceux qui souffrent par l'amour sont, comme on dit de certains malades, leur propre médecin. Comme il ne peut leur venir de consolation que de l'être qui cause leur douleur et que cette douleur est une émanation de lui, c'est en elle qu'ils finissent par trouver un remède. Elle le leur découvre elle-même à un moment donné, car au fur et à mesure qu'ils la retournent en eux, cette douleur leur montre un autre aspect de la personne regrettée, tantôt si haïssable qu'on n'a même plus le désir de la revoir parce qu'avant de se plaire avec elle il faudrait la faire souffrir, tantôt si douce que la douceur qu'on lui prête on lui en fait un mérite et on en tire une raison d'espérer. Mais la souffrance qui s'était renouvelée en moi eut beau finir par s'apaiser, je ne voulus plus retourner que rarement chez Mme Swann. C'est d'abord que chez ceux qui aiment et sont abandonnés, le sentiment d'attente — même d'attente inavouée — dans lequel ils vivent se transforme de lui-même, et bien qu'en apparence identique, fait succéder à un premier état, un second exactement contraire. Le premier était la suite, le reflet des incidents douloureux qui nous avaient bouleversés. L'attente de ce qui pourrait se produire est mêlée d'effroi, d'autant plus que nous désirons à ce moment-là, si rien de nouveau ne nous vient du côté de celle que nous aimons, agir nous-mêmes, et nous ne savons trop quel sera le succès d'une démarche après laquelle il ne sera peut-être plus possible d'en entamer d'autre. Mais bientôt, sans que nous nous en rendions compte, notre attente qui continue est déterminée, nous l'avons vu, non plus par le souvenir du passé que nous avons subi, mais par l'espérance d'un avenir imaginaire. Dès lors, elle est presque agréable. Puis la première, en durant un peu, nous a habitués à vivre dans l'expectative. La souffrance que nous avons éprouvée durant nos derniers rendez-vous, survit encore en nous, mais déjà ensommeillée. Nous ne sommes pas trop pressés de la renouveler, d'autant plus que nous ne voyons pas bien ce que nous demanderions maintenant. La possession d'un peu plus de la femme que nous aimons ne ferait que nous rendre plus nécessaire ce que nous ne possédons pas, et qui resterait malgré tout, nos besoins naissant de nos satisfactions, quelque chose d'irréductible¹.

Enfin une dernière raison s'ajouta plus tard à celle-ci pour me faire cesser complètement mes visites à Mme Swann. Cette raison, plus tardive, n'était pas que j'eusse encore oublié Gilberte, mais de tâcher de l'oublier plus vite. Sans doute, depuis que ma grande souffrance était finie, mes visites chez Mme Swann étaient redevenues pour ce qui me restait de tristesse, le calmant et la distraction qui m'avaient été si précieux au début. Mais la raison de l'efficacité du premier faisait aussi l'inconvénient de la seconde, à savoir qu'à ces visites le souvenir de Gilberte était intimement mêlé. La distraction ne m'eût été utile que si elle eût mis en lutte avec un sentiment que la présence de Gilberte n'alimentait plus, des pensées, des intérêts, des passions où Gilberte ne fût entrée pour rien. Ces états de conscience auxquels l'être qu'on aime reste étranger occupent alors une place qui, si petite qu'elle soit d'abord est autant de retranché à l'amour qui occupait l'âme tout entière. Il faut chercher à nourrir, à faire croître ces pensées, cependant que décline le sentiment qui n'est plus qu'un souvenir, de façon que les éléments nouveaux introduits dans l'esprit lui disputent, lui arrachent une part de plus en plus grande de l'âme, et finalement la lui dérobent toute. Je me rendais compte que c'était la seule manière de tuer un amour et j'étais encore assez jeune, assez courageux pour entreprendre de le faire, pour assumer la plus cruelle des douleurs qui naît de la certitude que, quelque temps qu'on doive y mettre, on réussira. La raison que je donnais maintenant dans mes lettres à Gilberte, de mon refus de la voir, c'était une allusion à quelque mystérieux malentendu, parfaitement fictif, qu'il y aurait eu^a entre elle et moi et sur lequel j'avais espéré d'abord que Gilberte me demanderait des explications. Mais, en fait jamais, même dans les relations les plus insignifiantes de la vie, un éclaircissement n'est sollicité par un correspondant qui sait qu'une phrase obscure, mensongère, incriminatrice, est mise à dessein pour qu'il proteste, et qui est trop heureux de sentir par là qu'il possède — et de garder — la maîtrise et l'initiative des opérations. À plus forte raison en est-il de même dans des relations plus tendres, où l'amour a tant d'éloquence, l'indifférence si peu de curiosité. Gilberte n'ayant pas mis en doute ni cherché à connaître ce malentendu, il devint pour moi quelque chose de réel auquel je me réfèrais dans

chaque lettre. Et il y a dans ces situations prises à faux, dans l'affectation de la froideur, un sortilège qui vous y fait persévérer. À force d'écrire : « Depuis que nos cœurs sont désunis » pour que Gilberte me répondît : « Mais ils ne le sont pas, expliquons-nous », j'avais fini par me persuader qu'ils l'étaient. En répétant toujours : « La vie a pu changer pour nous, elle n'effacera pas le sentiment que nous eûmes », par désir de m'entendre dire enfin : « Mais il n'y a rien de changé, ce sentiment est plus fort que jamais », je vivais avec l'idée que la vie avait changé en effet, que nous garderions le souvenir du sentiment qui n'était plus, comme certains nerveux pour avoir simulé une maladie finissent par rester toujours malades. Maintenant chaque fois que j'avais à écrire à Gilberte, je me reportais à ce changement imaginé¹ et dont l'existence^a désormais tacitement reconnue par le silence qu'elle gardait à ce sujet dans ses réponses, subsisterait entre nous. Puis Gilberte cessa de s'en tenir à la prétérition. Elle-même adopta mon point de vue ; et, comme dans les toasts officiels où le chef d'État qui est reçu reprend à peu près les mêmes expressions dont vient d'user le chef d'État qui le reçoit, chaque fois que j'écrivais à Gilberte : « La vie a pu nous séparer, le souvenir du temps où nous nous connûmes durera », elle ne manqua pas de répondre : « La vie a pu nous séparer, elle ne pourra nous faire oublier les bonnes heures qui nous seront toujours chères » (nous aurions été bien embarrassés de dire pourquoi « la vie » nous avait séparés, quel changement s'était produit). Je ne souffrais^b plus trop. Pourtant un jour où je lui disais dans une lettre que j'avais appris la mort de notre vieille marchande de sucre d'orge des Champs-Élysées, comme je venais d'écrire ces mots : « J'ai pensé que cela vous a fait de la peine, en moi cela a remué bien des souvenirs », je ne pus m'empêcher de fondre en larmes en voyant que je parlais au passé, et comme s'il s'agissait^c d'un mort déjà presque oublié, de cet amour auquel malgré moi je n'avais jamais cessé de penser comme étant vivant, pouvant du moins renaître. Rien de plus tendre que cette correspondance entre amis qui ne voulaient plus se voir. Les lettres de Gilberte avaient la délicatesse de celles que j'écrivais aux indifférents et me donnaient les mêmes marques apparentes d'affection si douces pour moi à recevoir d'elle^d.

D'ailleurs peu à peu chaque refus de la voir me fit moins de peine. Et comme elle me devenait moins chère, mes souvenirs douloureux n'avaient plus assez de force pour détruire dans leur retour incessant la formation du plaisir que j'avais à penser à Florence, à Venise. Je regrettais, à ces moments-là d'avoir renoncé à entrer dans la diplomatie et de m'être fait une existence sédentaire, pour ne pas m'éloigner d'une jeune fille que je ne verrais plus et que j'avais déjà presque oubliée. On construit sa vie pour une personne et quand enfin on peut l'y recevoir, cette personne ne vient pas, puis meurt pour nous et on vit prisonnier, dans ce qui n'était destiné qu'à elle. Si Venise semblait à mes parents bien lointain et bien fiévreux pour moi, il était du moins facile d'aller sans fatigue s'installer à Balbec. Mais pour cela il eût fallu quitter Paris, renoncer à ces visites, grâce auxquelles, si rares qu'elles fussent, j'entendais quelquefois Mme Swann me parler de sa fille. Je commençais du reste à y trouver tel ou tel plaisir où Gilberte n'était pour rien.

Quand le printemps^a approcha, ramenant le froid, au temps des Saints de glace et des giboulées de la Semaine sainte, comme Mme Swann trouvait qu'on gelait chez elle, il m'arrivait souvent de la voir recevant dans des fourrures, ses mains et ses épaules frileuses disparaissant sous le blanc et brillant tapis d'un immense manchon plat et d'un collet, tous deux de zibeline¹, qu'elle^b n'avait pas quittés en rentrant et qui avaient l'air des derniers carrés des neiges de l'hiver plus persistants que les autres et que la chaleur du feu ni le progrès de la saison n'avaient réussi à fondre. Et la vérité totale de ces semaines glaciales mais déjà fleurissantes était suggérée pour moi dans ce salon, où bientôt je n'irais plus, par d'autres blancheurs plus enivrantes, celles, par exemple, des « boules de neige » assemblant au sommet de leurs hautes tiges nues comme les arbustes linéaires des préraphaélites², leurs globes parcellés mais unis, blancs comme des anges annonciateurs et qu'entourait une odeur de citron. Car la châtelaine de Tansonville savait qu'avril, même glacé, n'est pas dépourvu de fleurs, que l'hiver, le printemps, l'été, ne sont pas séparés par des cloisons aussi hermétiques que tend à le croire le boulevardier qui jusqu'aux premières chaleurs s' imagine le monde comme renfermant seulement des maisons nues sous la pluie. Que Mme Swann se

contentât des envois que lui faisait son jardinier de Combray, et que par l'intermédiaire de sa fleuriste « attitrée », elle ne comblât pas les lacunes d'une insuffisante évocation à l'aide d'emprunts faits à la précocité méditerranéenne, je suis loin de le prétendre et je ne m'en souciais pas. Il me suffisait pour avoir la nostalgie de la campagne, qu'à côté des névés du manchon que tenait Mme Swann, les boules de neige (qui n'avaient peut-être dans la pensée de la maîtresse de la maison d'autre but que de faire, sur les conseils de Bergotte, « symphonie en blanc majeur¹ » avec son ameublement et sa toilette) me rappelassent que l'Enchantement du Vendredi Saint² figure un miracle naturel auquel on pourrait assister tous les ans si l'on était plus sage, et aidées du parfum acide et capiteux de corolles d'autres espèces dont j'ignorais les noms et qui m'avait fait rester tant de fois en arrêt dans mes promenades de Combray, rendissent le salon de Mme Swann aussi virginal, aussi candidement fleuri sans aucune feuille, aussi surchargé d'odeurs authentiques, que le petit raidillon de Tansonville.

Mais c'était encore trop que celui-ci me fût rappelé. Son souvenir risquait d'entretenir le peu qui subsistait de mon amour pour Gilberte. Aussi, bien que je ne souffrisse plus du tout durant ces visites à Mme Swann, je les espaçais encore et cherchais à la voir le moins possible. Tout au plus, comme je continuais à ne pas quitter Paris, me concédai-je certaines promenades avec elle. Les beaux jours étaient enfin revenus, et la chaleur. Comme je savais qu'avant le déjeuner Mme Swann sortait pendant une heure et allait faire³ quelques pas avenue du Bois, près de l'Étoile, et de l'endroit qu'on appelait alors, à cause des gens qui venaient regarder les riches qu'ils ne connaissaient que de nom, le « club des Pannés³ », j'obtins de mes parents que le dimanche — car je n'étais pas libre en semaine à cette heure-là — je pourrais ne déjeuner que bien après eux, à une heure un quart, et aller faire un tour auparavant. Je n'y manquai jamais pendant ce mois de mai, Gilberte étant allée à la campagne chez des amies. J'arrivais⁴ à l'Arc de Triomphe vers midi. Je faisais le guet à l'entrée de l'avenue, ne perdant pas des yeux le coin de la petite rue par où Mme Swann, qui n'avait que quelques mètres à franchir, venait de chez elle. Comme c'était déjà l'heure où beaucoup de promeneurs

rentraient déjeuner, ceux qui restaient étaient peu nombreux et, pour la plus grande part, des gens élégants. Tout d'un coup, sur le sable de l'allée, tardive, alentie et luxuriante comme la plus belle fleur¹ et qui ne s'ouvrirait qu'à midi, Mme Swann apparaissait, épanouissant autour d'elle une toilette toujours différente mais que je me rappelle surtout mauve ; puis elle hissait et déployait sur un long pédoncule, au moment de sa plus complète irradiation, le pavillon de soie d'une large ombrelle de la même nuance que l'effeuillaison des pétales de sa robe. Toute une suite l'environnait ; Swann, quatre ou cinq hommes de club qui étaient venus la voir le matin chez elle ou qu'elle avait rencontrés : et leur noire ou grise agglomération obéissante, exécutant les mouvements presque mécaniques d'un cadre inerte autour d'Odette, donnait l'air à cette femme qui seule avait de l'intensité dans les yeux, de regarder devant elle, d'entre tous ces hommes, comme d'une fenêtre dont elle se fût approchée, et la faisait surgir, frêle, sans crainte, dans la nudité de ses tendres couleurs, comme l'apparition d'un être d'une espèce différente, d'une race inconnue, et d'une puissance presque guerrière, grâce à quoi elle compensait à elle seule sa multiple escorte. Souriante^a, heureuse du beau temps, du soleil qui n'incommodait pas encore, ayant l'air d'assurance et de calme du créateur qui a accompli son œuvre et ne se soucie plus du reste, certaine que sa toilette — fussent des passants vulgaires ne pas^b l'apprécier — était la plus élégante de toutes, elle la portait pour soi-même et pour ses amis, naturellement, sans attention exagérée, mais aussi sans détachement complet, n'empêchant pas les petits nœuds de son corsage et de sa jupe de flotter légèrement devant elle comme des créatures dont elle n'ignorait pas la présence et à qui elle permettait avec indulgence de se livrer à leurs jeux, selon leur rythme propre, pourvu qu'ils suivissent sa marche, et même sur son ombrelle mauve que souvent elle tenait encore fermée quand elle arrivait, elle laissait tomber par moment comme sur un bouquet de violettes de Parme, son regard heureux et si doux que quand il ne s'attachait plus à ses amis mais à un objet inanimé, il avait l'air de sourire encore. Elle réservait^c ainsi, elle faisait occuper à sa toilette cet intervalle d'élégance dont les hommes à qui Mme Swann parlait le plus en camarade, respectaient l'espace et la nécessité, non

sans une certaine déférence de profanes, un aveu de leur propre ignorance, et sur lequel ils reconnaissaient à leur amie, comme à un malade sur les soins spéciaux qu'il doit prendre, ou comme à une mère sur l'éducation de ses enfants, compétence et juridiction. Non moins que par la cour qui l'entourait et ne semblait pas voir les passants, Mme Swann, à cause de l'heure tardive de son apparition, évoquait cet appartement où elle avait passé une matinée si longue et où il faudrait qu'elle rentrât bientôt déjeuner ; elle semblait en indiquer la proximité par la tranquillité flâneuse de sa promenade, pareille à celle qu'on fait à petits pas dans son jardin ; de cet appartement on aurait dit qu'elle portait encore autour d'elle l'ombre intérieure et fraîche. Mais, par tout cela même, sa vue ne me donnait que davantage la sensation du plein air et de la chaleur. D'autant plus que déjà persuadé qu'en vertu de la liturgie et des rites dans lesquels Mme Swann était profondément versée, sa toilette était unie à la saison et à l'heure par un lien nécessaire, unique ; les fleurs de son flexible chapeau de paille, les petits rubans de sa robe me semblaient naître du mois de mai plus naturellement encore que les fleurs des jardins et des bois ; et pour connaître le trouble nouveau de la saison, je ne levais pas les yeux plus haut que son ombrelle, ouverte et tendue comme un autre ciel plus proche, clément, mobile et bleu. Car ces rites^a, s'ils étaient souverains, mettaient leur gloire, et par conséquent Mme Swann mettait la sienne, à obéir avec condescendance au matin, au printemps, au soleil, lesquels ne me semblaient pas assez flattés qu'une femme si élégante voulût bien ne pas les ignorer et eût choisi à cause d'eux une robe d'une étoffe plus claire, plus légère, faisant penser, par son évasement au col et aux manches, à la moiteur du cou et des poignets, fit enfin pour eux tous les frais d'une grande dame qui s'étant gaiement abaissée à aller voir à la campagne des gens communs et que tout le monde, même le vulgaire, connaît, n'en a pas moins tenu à revêtir spécialement pour ce jour-là une toilette champêtre. Dès son arrivée, je saluais Mme Swann, elle m'arrêtait et me disait : « *Good morning* » en souriant^{b1}. Nous faisons quelques pas. Et je comprenais que ces canons selon lesquels elle s'habillait, c'était pour elle-même qu'elle y obéissait, comme à une sagesse supérieure dont elle eût été la grande prêtresse : car s'il lui arrivait qu'ayant

trop chaud, elle entrouvrît, ou même ôtât tout à fait et me donnât à porter sa jaquette qu'elle avait cru garder fermée, je découvrais dans la chemisette mille détails d'exécution qui avaient eu grande chance de rester inaperçus, comme ces parties d'orchestre auxquelles le compositeur a donné tous ses soins, bien qu'elles ne doivent jamais arriver aux oreilles du public ; ou dans les manches de la jaquette pliée sur mon bras je voyais, je regardais longuement, par plaisir ou par amabilité, quelque détail exquis, une bande d'une teinte délicieuse, une satinette^a mauve habituellement cachée aux yeux de tous, mais aussi délicatement travaillées que les parties extérieures, comme ces sculptures gothiques d'une cathédrale dissimulées au revers d'une balustrade à quatre-vingts pieds de hauteur, aussi parfaites que les bas-reliefs du grand porche^b mais que personne n'avait jamais vues avant qu'au hasard d'un voyage, un artiste n'eût obtenu de monter se promener en plein ciel, pour dominer toute la ville, entre les deux^c tours.

Ce qui augmentait cette impression que Mme Swann se promenait dans l'avenue du Bois comme dans l'allée d'un jardin à elle, c'était — pour ces gens qui ignoraient ses habitudes de « footing » — qu'elle fût venue à pied, sans voiture qui suivît, elle que dès le mois de mai, on avait l'habitude de voir passer avec l'attelage le plus soigné, la livrée la mieux tenue de Paris, mollement et majestueusement assise comme une déesse, dans le tiède plein air d'une immense victoria à huit ressorts. À pied, Mme Swann avait l'air, surtout avec sa démarche que ralentissait la chaleur, d'avoir cédé à une curiosité, de commettre une élégante infraction aux règles du protocole, comme ces souverains qui sans consulter personne, accompagnés par l'admiration un peu scandalisée d'une suite qui n'ose formuler une critique, sortent de leur loge pendant un gala et visitent le foyer en se mêlant pendant quelques instants aux autres spectateurs. Ainsi, entre Mme Swann et la foule, celle-ci sentait ces barrières d'une certaine sorte de richesse, lesquelles lui semblent les plus infranchissables de toutes. Le faubourg Saint-Germain a bien aussi les siennes, mais moins parlantes aux yeux et à l'imagination des « pannés ». Ceux-ci auprès d'une grande dame plus simple, plus facile à confondre avec une petite bourgeoise, moins éloignée du peuple, n'éprouve-

ront pas ce sentiment de leur inégalité, presque de leur indignité, qu'ils ont devant une Mme Swann. Sans doute, ces sortes de femmes ne sont pas elles-mêmes frappées comme eux du brillant appareil dont elles sont entourées, elles n'y font plus attention, mais c'est à force d'y être habituées, c'est-à-dire d'avoir fini par le trouver d'autant plus naturel, d'autant plus nécessaire, par juger les autres êtres selon qu'ils sont plus ou moins initiés à ces habitudes du luxe : de sorte que (la grandeur qu'elles laissent éclater en elles, qu'elles découvrent chez les autres, étant toute matérielle, facile à constater, longue à acquérir, difficile à compenser), si ces femmes mettent un passant au rang le plus bas, c'est de la même manière qu'elles lui sont apparues au plus haut, à savoir immédiatement, à première vue, sans appel. Peut-être cette classe sociale particulière qui comptait alors des femmes comme Lady Israels, mêlée à celles de l'aristocratie, et Mme Swann qui devait les fréquenter un jour, cette classe intermédiaire, inférieure au faubourg Saint-Germain, puisqu'elle le courtisait, mais supérieure à ce qui n'est pas du faubourg Saint-Germain, et qui avait ceci de particulier que déjà dégagée du monde des riches, elle était la richesse encore, mais la richesse devenue ductile, obéissant à une destination, à une pensée artistiques, l'argent malléable, poétiquement ciselé^a et qui sait sourire, peut-être cette classe, du moins avec le même caractère et le même charme, n'existe-t-elle plus. D'ailleurs, les femmes qui en faisaient partie n'auraient plus aujourd'hui ce qui était la première condition de leur règne, puisque avec l'âge elles ont, presque toutes, perdu^b leur beauté. Or, autant que du faîte de sa noble richesse, c'était du comble glorieux de son été mûr et si savoureux encore, que Mme Swann, majestueuse, souriante et bonne, s'avancant dans l'avenue du Bois¹, voyait comme Hypatie², sous la lente marche de ses pieds, rouler les mondes. Des jeunes gens qui passaient la regardaient anxieusement, incertains si leurs vagues relations avec elle (d'autant plus qu'ayant à peine été présentés une fois à Swann ils craignaient qu'il ne les reconnût pas) étaient suffisantes pour qu'ils se permissent de la saluer. Et ce n'était qu'en tremblant devant les conséquences, qu'ils s'y décidaient, se demandant si leur geste audacieusement provocateur et sacrilège, attentant à l'inviolable suprématie d'une caste, n'allait pas déchaîner des catastrophes ou faire descendre

le châtement d'un dieu. Il déclenchait seulement, comme un mouvement d'horlogerie, la gesticulation de petits personnages salueurs qui n'étaient autres que l'entourage d'Odette, à commencer par Swann, lequel soulevait son tube doublé de cuir vert, avec une grâce souriante, apprise dans le faubourg Saint-Germain, mais à laquelle ne s'alliait plus l'indifférence qu'il aurait eue autrefois. Elle était remplacée (comme il s'était dans une certaine mesure pénétré des préjugés d'Odette) à la fois par l'ennui d'avoir à répondre à quelqu'un d'assez mal habillé et par la satisfaction que sa femme connût tant de monde, sentiment mixte qu'il traduisait en disant aux amis élégants qui l'accompagnaient : « Encore un ! Ma parole, je me demande où Odette va chercher tous ces gens-là ! » Cependant, ayant répondu par un signe de tête au passant alarmé déjà hors de vue, mais dont le cœur battait encore, Mme Swann se tournait vers moi : « Alors, me disait-elle, c'est fini ? Vous ne viendrez plus jamais voir Gilberte ? Je suis contente d'être exceptée et que vous ne me “dropiez” pas^a tout à fait. J'aime vous voir, mais j'aimais aussi l'influence que vous aviez sur ma fille. Je crois qu'elle le^b regrette beaucoup aussi. Enfin, je ne veux pas vous tyranniser, parce que vous n'auriez qu'à ne plus vouloir me voir non plus ! — Odette, Sagan² qui^c vous dit bonjour », faisait remarquer Swann à sa femme. Et, en effet, le prince, faisant comme dans une apothéose de théâtre, de cirque, ou dans un tableau ancien, faire front à son cheval, adressait à Odette^d un grand salut théâtral et comme allégorique, où s'amplifiait toute la chevaleresque courtoisie du grand seigneur inclinant son respect devant la Femme, fût-elle incarnée en une femme que sa mère ou sa sœur ne pourraient pas fréquenter. D'ailleurs à tout moment, reconnue au fond de la transparence liquide et du vernis lumineux de l'ombre que versait sur elle son ombrelle, Mme Swann était saluée par les derniers cavaliers attardés, comme cinématographiés au galop sur l'ensoleillement blanc de l'avenue, hommes de cercle dont les noms, célèbres pour le public — Antoine de Castellane, Adalbert de Montmorency³ et tant d'autres — étaient pour^e Mme Swann des noms familiers d'amis. Et, comme la durée moyenne de la vie — la longévité relative — est beaucoup plus grande pour les souvenirs des sensations poétiques que pour ceux des souffrances du cœur, depuis si longtemps que se sont évanouis les^f chagrins que

j'avais alors à cause de Gilberte, il leur a survécu le plaisir que j'éprouve, chaque fois que je veux lire, en une sorte de cadran solaire, les minutes qu'il y a entre midi un quart et une heure, au mois de mai, à me revoir causant ainsi avec Mme Swann, sous son ombrelle, comme sous le reflet d'un berceau de glycines^{a1}.

ESQUISSES

Du côté de chez Swann

COMBRAY

Esquisse I

[LE RÉVEIL DANS LA CHAMBRE OBSCURE]

[Le Cahier 3 est considéré comme le premier des « Cahiers Sainte-Beuve » ; c'est là que Proust a commencé à rédiger des fragments destinés au « récit de la matinée ». Les premières pages de ce Cahier sont particulièrement importantes : d'une part, ces brouillons constituent le vrai germe de l'« ouverture » du roman ; d'autre part, ils témoignent de la nouvelle méthode de travail de Proust, qui consiste à écrire de nombreuses versions du même sujet. On trouve dans ce cahier seize versions successives ; nous en présentons neuf qui sont plus ou moins réussies.]

I.1

[Voici la toute première tentative de mettre en scène le héros réveillé en pleine nuit dans sa chambre obscure. Sa confusion spatio-temporelle. Il pense à l'article qu'il a envoyé au « Figaro ». Le jour se lève. La vie du héros qui ne dort que le jour.]

J'étais couché depuis une heure environ. Le jour n'avait pas encore tracé dans la chambre à l'endroit où nous imaginions la commode, cette ligne blanche au-dessous de laquelle court s'installer la fenêtre, que dans l'obscurité nous avions placée comme un soulier de Noël, près de la cheminée ; le mur oblique < dont > notre main croyait suivre l'obliquité^a le long du lit se redresse, supprimant en face de nous la possibilité du couloir et de tout le reste de la maison, et ne laissant derrière lui qu'une cour et le lit tourne avec lui. Parfois c'est une clarté, reflet, sur le cuivre d'un meuble, d'une braise oubliée dans le feu éteint, qui nous a trompé et que nous croyions déjà le jour au-dessus des rideaux de la fenêtre, moins triste que la raie de lumière qui, dans la chambre d'un hôtel inconnu, trompe le malade ; dressé sur son lit par une crise cruelle qui l'a réveillé, il voit cette lumière sous

la porte et se dit c'est le jour, je n'entends pas encore de bruit, mais bientôt tout le monde va se lever, on viendra me porter secours, je n'ai plus longtemps à attendre, et il compte les minutes. Bientôt la lumière sous la porte s'éteint et tout rentre dans l'obscurité. Il comprend, sa crise l'avait éveillé presque au moment où il venait de s'endormir. Il est minuit. Dans l'hôtel inconnu le garde de nuit dont il y a cinq minutes encore il aurait pu demander l'assistance vient d'éteindre le gaz, et il devra rester seul toute la nuit, à souffrir sans aide.

Parfois aussi le jour en paraissant au-dessus des rideaux ne vient pas seulement apprendre à celui qui vient de s'éveiller où est la fenêtre, où est la cheminée ; mais aussi dans laquelle de toutes les maisons qu'il a habitées, dans lequel <des> pays qu'il a visités, dans quelle année de sa vie il se trouve. Car il a perdu en dormant le plan du lieu où il se trouvait, et réveillé dans l'obscurité il est incapable de le reconstruire, de situer sa vie qui erre incertaine à la recherche d'un gîte et d'un temps, et tous les murs entre lesquels il a dormi se livrent dans l'obscurité un assaut furieux pour donner une forme au lieu inconnu où il s'est éveillé. À plus d'un de ces lieux, qui auraient dû lui rester sacrés si notre pensée et notre cœur n'avaient si peu de force il n'a jamais resongé depuis. Mais voici que son côté s'en souvient, et son cou, et ses jambes allongées qui imaginent à leur gauche le petit cabinet de débarras de la maison détruite depuis longtemps et les jouets entassés, et la vieille servante, et bientôt l'heure du réveil pour aller travailler sous la lampe avant l'heure du collège, et devant lui la chambre où ses parents dorment côte à côte. Mais dans l'obscurité la chambre change encore de forme et s'entoure d'une autre demeure située dans un autre pays. Et tour à tour le jour va luire sur la cour de la caserne, et il faudra vite aller boire le café au lait brûlant à la cantine, avant de partir en marche, dans le jour à peine levé, musique en tête dans la ville endormie ; puis notre main croit s'approcher dans l'obscurité du grand bahut d'une chambre de château ; c'est donc les vacances ; mais non ce n'est pas un lit sur lequel nous sommes, cela doit être la chaise longue où on^a s'endort après dîner dans la ville au bord de la mer, mais il fait nuit, tout le monde est-il allé se coucher m'oubliant ici ; non j'ai accepté à dîner ; et nous flottons incertains entre les lieux et les années qui tournent autour de nos yeux étourdis qui ne peuvent s'ouvrir.

Je pensais à un article que j'avais envoyé il y avait longtemps déjà au *Figaro*, j'avais même corrigé les épreuves, depuis j'avais espéré chaque matin le trouver dans le journal, puis j'avais cessé de l'espérer. Et je me demandais si cela vaudrait la peine d'en faire d'autres. Quand je rouvris les yeux, le jour avait paru. Bientôt j'entendis qu'on se levait dans la maison. 8 heures^b c'était

le moment où Maman entrerait me dire bonsoir (j'avais déjà pris l'habitude de ne dormir que le jour, je m'endormais après le premier courrier).

I.2

[Proust développe ici le thème du désordre spatio-temporel, en introduisant plusieurs noms de localités. En même temps, il essaye de construire l'épisode du matin où la mère apporte au héros le journal dans lequel a paru son premier article.]

Ses yeux qu'il ne peut tenir ouverts n'imaginent encore rien dans l'obscurité, mais son corps à qui sa fatigue donne comme une forme, incertain s'il s'éveille dans son lit ou sur le fauteuil où tout enfant il s'endormait avant de se déshabiller, imagine à côté de lui le petit cabinet de débarras où gisent pêle-mêle tous ses jouets, et où ses vêtements étaient si difficiles à décrocher sous le rideau, et en face de lui la chambre où ses parents dorment côte à côte.

Mais le milieu où son corps essaye de se situer a déjà changé de forme et c'est tour à tour devant lui la cour de la caserne où bientôt le jour va paraître et où il va falloir descendre vite boire à la cantine le café au lait bouillant avant de partir en marche, déjà les rangs se forment, musique en tête qui sonnera dès qu'on sera sorti de la ville endormie ; mais non c'est le bahut de la chambre du château de Réveillon¹ qui est près de moi, je me suis endormi avant de descendre dîner, on doit être à table, mais les murs se rétrécissent, ma chambre fait un quart de cercle, ce sont d'autres chambres à côté de moi dans l'hôtel d'Ostende^a, mais on n'entend pas le bruit de la mer. Bah voilà ma chambre qui descend au rez-de-chaussée, n'a plus de tapis, donne sur des pommiers en Bretagne, je suis souffrant et Maman dort dans la même chambre au fond, pour m'en assurer je veux tâter s'il n'y a pas de tapis et appeler Maman, mais ma voix ne peut pas sortir de ma bouche et mon bras ne remue pas et pendant un instant encore les formes, et les temps vont tourner autour de mon corps étourdi et rompu, présentant un sentiment de l'avenir immédiat qui change, d'aller finir à la hâte <le> devoir qu'il faudra emporter tout prêt en partant pour le collège en^b ayant soin d'arriver avant le roulement du tambour, et la peur de m'être endormi dans le salon de jeu du cercle de Trouville et d'avoir été oublié quand <on> aura fermé et éteint les lumières.

Je fermai les yeux en attendant le jour ; je pensai à cet article que j'avais envoyé il y a longtemps déjà au *Figaro*. J'avais même corrigé les épreuves. Tous les matins en ouvrant le journal, j'espérais le trouver. Depuis plusieurs jours j'avais cessé d'espérer

et je me demandais si on les refusait tous ainsi, si cela vaudrait la peine d'en faire d'autres. Bientôt j'entendis tout le monde se lever. Maman ne tarderait pas à entrer dans ma chambre car je ne dormais que le jour et on me disait bonsoir après le premier courrier. Je rouvris les yeux, le jour avait paru. On entra dans ma chambre. Bientôt Maman entra, déposa près de moi d'un air de distraction complète *Le Figaro* mais très près de moi pour que je ne puisse pas ne pas le voir et elle disparut si vite, repoussant avec une vivacité qui la surprit la vieille bonne qui voulait entrer, que je compris immédiatement que l'article avait paru et que Maman avait voulu m'en laisser la surprise et que personne ne vint troubler ma joie ou m'obliger à la dissimuler par respect humain. J'ouvris la bande, en effet c'était bien cela pour ne pas demander de lampe j'ouvris les rideaux pour voir assez clair.

I.3

[Dans le troisième fragment, l'épisode où elle apporte « *Le Figaro* » donne lieu à un développement sur le caractère de la mère.]

Bientôt Maman entra aussi. Il n'y avait jamais besoin d'hésiter quand on voulait comprendre ce qu'elle faisait. Comme pendant toute sa vie, elle n'a jamais pensé une fois à elle, et comme le seul but de ses plus petites actions comme de ses plus grandes a été notre bien, et à partir du moment où j'ai été malade, et où il a fallu renoncer à mon bien, a été mon plaisir et ma consolation, il était assez facile avec cette clef que j'ai possédée dès le premier jour de deviner ses intentions dans ses gestes et de m'apercevoir au bout de ses intentions. Quand je vis après qu'elle m'eut dit bonjour, son visage prendre un air de distraction, d'indifférence, tandis qu'elle posait négligemment *Le Figaro* près de moi — mais si près que je ne pouvais pas faire un mouvement sans le voir — quand je la vis, aussitôt ceci fait, sortir précipitamment de la chambre avec une violence inaccoutumée, comme un anarchiste qui a posé une bombe et repousser dans le couloir ma vieille bonne qui entraît précisément à ce moment-là et qui ne comprit pas ce qui allait se passer de prodigieux dans la chambre et à quoi elle ne devait pas assister, je compris immédiatement ce que Maman avait précisément voulu me cacher à savoir que l'article avait paru, qu'elle ne m'en avait rien dit pour ne pas déflorer ma surprise, et qu'elle ne voulait pas que personne fût là qui pourrait troubler ma joie par sa présence, ou seulement m'obliger par respect humain à la dissimuler. Maman n'a jamais déposé ainsi elle-même le courrier d'un air négligent près de moi sans qu'il y eût dans le journal soit un article de moi ou sur moi ou sur

quelqu'un que j'aime, soit une page de Jammes ou de Boylesve¹ qui sont pour moi un enchantement, soit une lettre d'une écriture aimée.

I.4

[Le sixième fragment reprend le thème du réveil dans l'obscurité.]

Ma chambre était noire, le jour n'avait pas encore tracé dans l'obscurité, là où le dormeur mal éveillé d'un sommeil profond imaginait la commode cette ligne blanche au-dessous de laquelle se précipite la fenêtre du fond de la chambre. Alors il comprend que ce qu'il avait pris jusque-là pour le jour en dessous des rideaux était le reflet sur le cuivre d'un fauteuil d'une braise oubliée dans le feu éteint ; et le mur dont sa main dans l'obscurité croyait suivre la ligne droite, oblique, d'un quart de cercle faisant tourner le lit avec lui pour faire place à la cheminée et à la porte et supprimant la possibilité du couloir menant à la salle à manger là où ne règne plus qu'une cour. Plus triste est l'erreur du malade. Réveillé en sursaut par une crise douloureuse, dans un hôtel où il est venu passer la nuit, il voit un peu de lumière sous la fente de la porte, comprend que c'est le jour, que bientôt on va se lever, venir, qu'il pourra demander du secours. Il n'entend pas encore de bruit, mais on ne tardera pas à se lever. Il compte les minutes *[interrompu]*.

I.5

[Neuvième fragment. Il s'agit d'une deuxième rédaction de l'ouverture du roman.]

Depuis longtemps je ne dormais plus que le jour et cette nuit-là je n'eus que quelques minutes de sommeil mais il me prit sans doute brusquement et sans que mes yeux aient eu le temps d'enfermer sous leurs paupières le plan de ma chambre. Car quand je m'éveillai mon corps étourdi cherchait à reconnaître sa position pour en induire où il était placé.

I.6

[Le douzième fragment reprend le motif du réveil nocturne et de l'attente du jour chez le malade.]

Il faisait nuit noire dans ma chambre. C'était l'heure où celui qui s'éveille d'un sommeil profond où il va bientôt retomber, n'a

pas gardé sous^a ses paupières l'image des choses qui l'entourent. Ses membres étourdis cherchaient à reconnaître leur position, la pièce, la circonstance.

[C'était l'heure] où le pauvre malade qui est allé passer quelques jours dans un hôtel étranger souffre et se désole d'être seul. Réveillé en sursaut par une crise il a vu sous la porte un peu de clarté. Il n'entend encore aucun bruit mais sans doute on ne va pas tarder à se lever puisqu'il fait jour, il va pouvoir appeler, demander assistance, et il compte les minutes, avec anxiété. Soudain la clarté s'éteint et tout retombe dans l'obscurité. Son sommeil n'avait duré que quelques instants. Il s'était éveillé avant minuit. Le veilleur vient d'éteindre dans l'escalier le gaz dont il voyait la clarté sous la porte et toute la nuit solitaire va commencer pour lui, il devra souffrir de longues heures avant le jour.

I.7

[Quatorzième fragment. La mémoire du corps est incertaine ; l'apparition des chambres due à la confusion spatiale.]

C'est l'heure où les membres étourdis de celui qui vient de s'éveiller d'un sommeil profond où il a perdu l'image des choses qui l'entourent cherchent dans leur mémoire à reconnaître la position où ils se trouvent, s'ils sont assis sur un fauteuil, étendus dans une barque, couchés dans un lit. Cependant leur âme, au seuil de l'espace et du temps hésite entre les lieux, les conditions et les années. Et autour de leur corps les choses selon les positions successives qu'il imagine s'ordonnent et se déplacent dans l'obscurité, et tous les murs entre lesquels ils ont dormi changent tour à tour la forme de l'espace où ils se trouvent. Des souvenirs sacrés que leur faible cœur n'a pas retenus sont évoqués par leur côté cherchant à évoquer l'inclinaison du mur. Il se sent allongé au long de lui, avant la porte qui donne sur la chambre où leurs grands-parents morts depuis des années dorment côte à côte. Derrière eux est le petit cabinet de débarras où il est si difficile de prendre ses habits dans l'obscurité sous le rideau de basin qu'on ne peut tirer. Tout à l'heure il va falloir se lever et allumer la lampe pour faire son devoir. Mais non les choses tournent encore, c'est bien face à la fenêtre que les jambes sont allongées, d'autres lits doivent être là à gauche, à droite et tout à l'heure avant qu'il fasse grand jour dans la cour de la caserne il faudra aller boire à la cantine le café au lait fumant, car on va partir en campagne musique en tête, qui sonnera dès qu'on aura dépassé la ville endormie. Mais non la chambre est bien vide, est-on sous l'alcôve *[interrompu]*

I.8

[Le quinzième fragment reprend le thème de la mère.]

Maman entra dans ma chambre pour me donner mes lettres. La tendresse n'était pas cachée sur son visage, comme autrefois quand elle espérait faire de moi un homme vaillant et qu'elle voulait diminuer et entretenir le moins possible l'exaltation de ma tendresse pour elle. Maintenant j'étais un malade qu'elle n'espérait plus guérir et elle cherchait à me donner des consolations. Et puis les chagrins avaient brisé sa volonté, et sa voix son visage restaient toujours en une harmonie secrète avec ceux qu'elle pleurait comme si quelque chose de rude avait pu leur faire du mal. Elle avait gardé quelque chose du geste d'infini respect, de timidité infinie, d'infinie douceur avec lequel au cimetière elle avait laissé tomber comme épouvantée, en poussière légère et brisée la pelletée de terre sur le cercueil de sa mère. Même sa gaieté avec nous restait douce, et se jouait sans éclats et sans monter jusqu'à lui au-dessous de son chagrin. À cette heure-là pourtant elle m'embrassait vite et se retirait, ne restait jamais à causer, admettant que malade, je dormisse le jour mais ne voulant pas laisser périmer en moi pour des jours meilleurs l'horaire d'une vie saine et pratique, et me montrer qu'« il y a [des] heures pour tout », que ce n'en était pas une pour causer, qu'on ne reste pas à causer en robe de chambre, que le cuisinier l'attendait pour les ordres, et qu'il était grand temps qu'elle aille s'habiller si elle voulait parler au boucher quand il viendrait et lui dire qu'on ne se servirait plus chez lui s'il continuait à ne pas donner des biftecks plus tendres et plus avantageux.

Mais en me donnant mon courrier elle le déposa si vite sur une table que moi qui sais lire *[interrompu]*

I.9

[Seizième fragment. C'est la troisième ouverture du roman. Pour la première fois, Proust réussit à différencier l'« autrefois » où le héros dormait bien la nuit, et le présent du récit où il ne dort plus que le jour à cause de l'insomnie.]

Autrefois j'avais connu comme tout le monde la douceur de m'éveiller au milieu de la nuit, de goûter un instant l'obscurité, le silence, quelque sourd craquement, comme pourrait le faire au fond d'une armoire une pomme appelée pour un instant à une faible conscience de sa situation, puis de penser à quelque chose, tout à coup de sentir cette pensée assez médiocre s'emprendre d'une beauté mystérieuse, mais insaisissable, et de commencer *[interrompu]*

Esquisse II

[LE RÉVEIL ET LES RÊVES]

[Le thème du réveil connaît une nouvelle évolution dans le Cahier 5. On y discerne cinq fragments successifs ; nous reproduisons les trois qui nous semblent les plus développés.]

II.1

[Voici le deuxième fragment. Le point de départ en est le dernier fragment du Cahier 3 (Esquisse précédente). Il y est question du sommeil profond d'autrefois et des rêves, notamment celui où le narrateur a peur d'être tiré par les boucles.]

Jusque^a vers l'âge de vingt ans, je dormis la nuit. Une sorte de participation à l'obscurité de la chambre, à la vie inconsciente de ses cloisons et de ses meubles, tel était mon sommeil. Je ne l'interrompais que le temps de le connaître, petite partie du tout dormant qui s'éclaire, voit le reste dormir et s'éteint. Après avoir surpris sur le fait les remous de l'obscurité et le craquement des boiseries, je me rendormais au plus vite, à peu près comme une pomme ou un pot de confitures qui auraient été appelés un instant à la conscience et qui après avoir constaté qu'il faisait nuit noire dans l'armoire et entendu le bois travailler, n'auraient rien eu de plus pressé que de retourner à la délicieuse insensibilité de la planche où ils sont posés, des autres pots de confiture et de l'obscurité. D'ailleurs^b j'avais mes rêves pendant lesquels j'éprouvais ces sensations ; des idées bizarres d'un autre temps que nous ne pensions plus pouvoir jamais ressentir. C'est ainsi que souvent mes réveils étaient causés par l'épouvante de m'être aperçu que notre curé^c arrivait à pas de loup derrière moi pour me tirer par mes boucles, ce qui avait été la terreur et le supplice de mon enfance. Je^d voulais me sauver, il les tirait, j'essayais de me détourner, je ne pouvais pas, je m'éveillais. Or il y avait bien des années que je n'avais plus de boucles, plus mon grand-oncle^e, et que la sensation d'être tiré par mes boucles était une chose que j'étais aussi incapable de ressentir que la terre aujourd'hui ne peut voir sur ses fleuves voler les ichtyosaures^f. Mais mon sommeil <ne> tenait aucun compte de cela, abolissait le courage que ma tête avait prise du jour où elle avait perdu ses boucles et où mon oncle était mort, et où du même coup mes effrois et mes supplices avaient changé d'objet, et ma vie de point de vue. En me réveillant, je constatais que je n'avais rien à craindre, que j'avais les cheveux ras, que mon <précepteur> était depuis longtemps au tombeau, mais comme on ne peut pas savoir ce qui peut arriver, avant de

me rendormir je remontais mes couvertures le long de mon cou de manière à protéger contre toute attaque possible d'un précepteur qui s'avancait pendant que je dormais, les boucles dont je sentais parfaitement alors le frôlement sur mes oreilles.

II.2

[Quatrième fragment. Proust reprend le début, de façon à mettre au point le passage sur le rêve des boucles tirées. Deux additions, dont l'une introduit pour la première fois le rêve érotique.]

Jusqu'à l'âge de vingt ans je dormais toute la nuit avec de courts réveils. Quelquefois mon esprit ne sortait du sommeil où il ne faisait qu'un avec la chambre et où, sauf la toute petite partie qu'il était, elle restait plongée^a, que le temps de le connaître, de le goûter et de décider d'y rentrer au plus vite. Mes yeux ouverts voyaient les remous de l'obscurité, j'entendais craquer la boiserie, et je me dépêchais de me rendormir comme pourrait une pomme ou un pot de confitures appelés une seconde à la conscience et qui après avoir constaté qu'il fait noir dans le buffet et que le bois travaille, aspireraient à s'unir de nouveau à la délicieuse insensibilité des planches des autres pommes et pots de confitures et de l'obscurité.

D'autres réveils n'étaient pas beaucoup plus longs. Ils semblaient n'avoir d'autre but que de me mettre dans ce monde-ci où ils n'ont pas le pouvoir de nous suivre, à l'abri des dangers que je courais un instant auparavant dans le monde du sommeil. Ces dangers étaient souvent de ceux qui faisaient partie de nos anciennes années, et ne pouvaient pas plus revivre qu'elles-mêmes. J'avais rêvé par exemple que notre vieux curé venait^b à pas de loup derrière moi pour me tirer par mes boucles, ce qui avait été le supplice de mon enfance mais avait pris fin il y avait plus de dix ans au moment où on m'avait à jamais coupé mes boucles, qui n'avait d'ailleurs pas précédé de beaucoup la mort du curé. Me sentir tiré par mes boucles, croire que j'allais l'être, c'était une de ces sensations, c'était une de ces craintes que ma jeunesse déjà mûre ne pouvait pas plus revoir que la terre d'aujourd'hui ne peut revoir voler au-dessus d'elle les ichtyosaures. La sereine indifférence de ma nuque, conquise depuis le jour où elle avait été affranchie de ces terreurs par la suppression de l'organe qui en était le siège, était un fait historique dont mon sommeil ne tenait pas plus compte que s'il n'était jamais arrivé et de la mort du curé non plus. Le jour où la possibilité de cette sensation avait disparu de ma vie, elle avait emporté avec elle la crainte qui dominait alors

ma vie. D'autres à en bien juger les avaient remplacées, mais ce n'étaient plus les mêmes, et l'univers où je vivais en avait été aussi changé que la terre put l'être pour les hommes avant ou après la chute du Chaos, avant ou après la chute de Chronos. Mais précisément c'était dans ce monde aboli où je vivais opprimé dans la terreur d'être tiré par mes boucles qu'il avait pris fantaisie au sommeil de me ramener. Et soudain le ciel s'était abaissé, et la loi ancienne m'avait opprimé, comme si j'y étais en réalité revenu ! Je sentais dans mes boucles, qui frôlaient mes oreilles, l'épouvante d'être tirées, je voulais fuir, je ne pouvais pas, voilà, il tirait, c'était plus supportable que je n'avais cru, mais c'était encore bien douloureux et cela allait recommencer. Alors je m'étais éveillé, je m'étais rappelé que je n'avais plus de boucles et que le curé était mort. Malgré cela comme on ne peut pas savoir ce qui peut arriver dans le monde où j'allais rentrer, et comme si des précautions prises dans celui-ci allaient m'y suivre, avant de m'endormir, j'avais soin de me protéger complètement la nuque, avec un ciment composite fait de ma chemise, du drap et de l'oreiller.

Quelquefois^a je m'endormais tout d'un coup, sans former l'idée que je m'endormais. On se dit : « Je viens de dormir », au moment même où on s'éveille, parce que le moment où on s'est endormi a été précédé de moments de pleine conscience où on se préparait à dormir, et que cette idée qu'on allait dormir on l'a gardée intacte pendant son sommeil et qu'elle est la première qu'on retrouve en s'éveillant. Mais quelquefois je m'endormais assez brusquement pour ne pas avoir le temps d'en prendre conscience. Aussi quand ensuite je m'éveillais, je ne savais pas que je m'éveillais, instinctivement je cherchais le journal que je me croyais en train de lire pour le jeter et éteindre la lampe afin de m'endormir. J'étais tout étonné de voir que tout était plongé dans l'obscurité. Qu'elle était reposante pour mes yeux cette obscurité mystérieuse qui me semblait venue là sans que je m'en fusse aperçu, plus reposante encore pour mon esprit qui sentait qu'il était suspendu pour une seconde encore comme dans ce hamac délicieux au-dessus de la terre, sans plus saisir l'enchaînement des effets et des causes.

Je^b me rendormais. Parfois pendant mon sommeil, comme Ève sortit d'une côte d'Adam, une femme s'élevait d'une fausse position de ma cuisse. Née du plaisir que j'étais sur le point d'éprouver, elle s'était formée à temps pour que je pusse croire que c'était elle qui allait me le donner. Mon corps qui sentait dans le sien la chaleur dont il l'avait animé voulait se rejoindre à lui. Je l'embrassais, je m'éveillais. Le reste du monde

m'apparaissait comme bien peu réel auprès de celle que je venais de quitter, j'avais encore aux lèvres la saveur de sa joue, je voulais la revoir. Bientôt j'avais oublié la fille voluptueuse de mon rêve, aussi vite que si ç'avait été une amante véritable. D'autres fois j'errais en dormant dans ces années perdues dont les portes ne se rouvrent pour nous que dans le sommeil. J'étais devenu celui que je n'avais plus cru possible d'être jamais.

II.3

[Cinquième fragment, où l'auteur s'engage dans le nouveau thème : allusion à la première masturbation de l'adolescent.]

C'étaient aussi d'autres impressions à peine moins anciennes, mais si basses qu'un écrivain serait inexcusable de les dépeindre si l'impossibilité où on est de les ressentir une fois passée la première adolescence, ne leur donnait quand elles se montrent dans nos rêves ce charme d'être détachées de tout lien avec la terre, de s'y épanouir comme des fleurs d'eau, et donner en somme le parfum de cet âge comme tout ce qui a disparu avec lui, poétique ou non, comme une chaude journée peut être évoquée aussi bien par le bourdonnement des mouches dans la chambre, que par le parfum des lilas dans le parc. La Rochefoucauld a dit qu'on n'aime qu'une fois dans sa vie. « Les autres amours sont moins involontaires. » J'en dirai autant de ce plaisir qu'à l'âge où l'on ne connaît pas encore l'amour on cherche seulement auprès de soi-même. On ne le connaît guère qu'une fois. Bien vite on ne se contente pas d'y associer vaguement l'idée d'une femme, on s' imagine que c'est elle qui vous le donne, on veut croire [qu'on] n'est pas seul, on est dans ses bras, on ne cherche pas ce plaisir solitaire pour lui-même, on ne se donne en somme qu'une occasion de plus d'être avec elle, comme dans les amours dont parle La Rochefoucauld, la femme qu'on aime n'est plus qu'une manière de provoquer en nous le trouble de l'amour qui la première fois fut involontaire, et si délicieux que nous voulons le multiplier en le goûtant artificiellement. Aussi qu'est-ce qui caractérise mieux la quinzisième année, que *[interrompu]*

Esquisse III

[LES SOMMEILS NOCTURNES
D'AUTREFOIS]

[Ce fragment du Cahier 1 constitue une nouvelle tentative de construire l'ouverture du récit. Partant des données des brouillons antérieurs, Proust développe surtout le thème des souvenirs de l'enfance et de l'adolescence : les boucles tirées par le curé, la première masturbation, les promenades. Le texte aboutit à l'apparition successive des chambres.]

Au temps de cette matinée dont je veux fixer je ne sais pourquoi le souvenir, j'étais déjà malade, je < restais > levé toute la nuit, me couchais le matin et dormais le jour. Mais alors était encore très près de moi un temps que j'espérais voir revenir et qui aujourd'hui me semble avoir été vécu par une autre personne, où j'entrais < dans > mon lit à^a dix heures du soir, et avec quelques courts réveils dormais jusqu'au lendemain matin. Souvent, à peine ma lampe éteinte, je m'endormais si vite que je n'avais pas le temps de me dire que je m'endormais. Et une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de m'endormir m'éveillait ; je voulais jeter le journal que je croyais avoir encore en mains, je me disais : « Il est temps d'éteindre ma lampe et de chercher le sommeil. » Et j'étais bien étonné de ne voir autour de moi < qu' > une obscurité qui n'était^b peut-être pas encore aussi reposante pour mes yeux que pour mon esprit à qui elle apparaissait comme une chose sans cause et incompréhensible, comme une chose vraiment obscure. Je rallumais, je regardais l'heure, il n'était pas encore minuit, j'entendais le sifflement plus ou moins éloigné des trains qui décrit l'étendue de la campagne déserte, où se hâte le voyageur qui va rejoindre la prochaine gare, sur une route par une de ces belles nuits pavées de clair de lune que sont en train de graver dans son souvenir l'excitation du voyage, du silence, le plaisir goûté avec les amis qu'il vient de quitter, le plaisir du retour. J'appuyais mes joues contre les belles joues de l'oreiller qui toujours pleines et fraîches sont comme les joues de notre enfance sur qui nous nous serrons. Je rallumais un instant pour regarder ma montre. Il n'était pas encore minuit. C'est l'heure où le malade qui passe la nuit dans un hôtel étranger et qui est réveillé par une crise affreuse, se réjouit en apercevant sous la porte une raie de jour. Quel bonheur c'est déjà le jour, dans un moment on sera levé dans l'hôtel, il pourra sonner, on viendra lui porter secours. Il prend patience dans sa souffrance, justement il a cru entendre un pas... À ce moment la raie de jour qui brillait sous sa porte s'éteint. C'est minuit, on vient d'éteindre le gaz qu'il avait pris pour le matin et il lui faudra rester toute la longue nuit à souffrir intolérablement, sans secours. J'éteignais, je me rendormais. Quelquefois comme Ève naquit

d'une côte d'Adam, une femme naissait d'une fausse position de ma cuisse. Formée par le plaisir que j'étais sur le point de goûter, je m'imaginais que c'était elle qui me l'offrait. Mon corps qui sentait en elle sa propre chaleur voulait se rejoindre à elle, je m'éveillais. Tout le reste des humains m'apparaissait comme bien lointain au prix de cette femme que je venais de quitter, j'avais la joue encore chaude de ses baisers, le corps courbaturé par le poids de sa taille. Peu à peu, son souvenir s'évanouissait ; j'avais oublié la fille de mon rêve maintenant aussi vite que si c'eut été une amante véritable. D'autre fois je me promenais en dormant dans ces jours de notre enfance, j'éprouvais sans effort ces sensations qui ont à jamais disparu avec la dixième année et que, dans leur insignifiance nous voudrions tant connaître de nouveau, comme quelqu'un qui saurait ne plus jamais revoir l'été aurait la nostalgie même du bruit des mouches dans la chambre qui signifie le chaud soleil dehors, même du grincement des moustiques qui signifie la nuit parfumée. Je rêvais que notre vieux curé allait me tirer par mes boucles, ce qui avait été la terreur, la dure Loi de mon enfance. La chute de Kronos, la découverte de Prométhée, la naissance du Christ n'avaient pas pu soulever aussi haut le ciel au-dessus de l'humanité jusque-là écrasée, que n'avait fait la coupe de mes boucles, qui avait entraîné avec elle à jamais l'affreuse appréhension. À vrai dire d'autres souffrances et d'autres craintes l'avaient peut-être remplacée⁴ mais l'axe du monde avait été déplacé. Ce monde de l'ancienne loi j'y rentrais aisément en dormant, je ne m'éveillais qu'au moment où ayant vainement essayé d'échapper au pauvre curé, mort après tant d'années, je sentais mes boucles vivement tirées derrière ma tête. Et avant de me rendormir, me rappelant bien que le curé était mort et que j'avais les cheveux courts, j'avais tout de même soin de me cimenter avec l'oreiller, la couverture, mon mouchoir et le mur un nid protecteur, avant de rentrer dans ce monde bizarre où tout de même le curé vivait et j'avais des boucles.

Des sensations qui elles aussi ne reviendront plus qu'en rêve, caractérisent les années qui suivent, et si peu poétiques qu'elles soient, se chargent de toute la poésie de cet âge, comme rien n'est si plein du son des cloches de Pâques et des premières violettes que ces derniers froids de l'année qui gâtaient nos vacances et forçaient à faire du feu pour le déjeuner. De ces sensations qui revenaient alors quelquefois dans mon sommeil je n'oserais pas parler, si elles n'y étaient apparues, presque poétiques, détachées de toute ma vie présente, blanches comme ces fleurs d'eau dont la racine ne tient pas à la terre. La Rochefoucauld a dit que nos premières amours seules sont involontaires. Il en est ainsi aussi de ces plaisirs solitaires qui plus tard ne nous servent qu'à tromper l'absence d'une femme, à nous

figurer qu' < on > est avec elle^a. Mais à douze ans quand j'allai m'enfermer pour la première fois dans le cabinet qui était en haut de notre maison^b à Combray où des colliers de graines d'iris étaient suspendus, ce que je venais chercher c'était un plaisir inconnu, original, qui n'était pas la substitution d'un autre. C'était, pour des cabinets une très grande pièce. Elle fermait parfaitement à clefs, mais la fenêtre en était toujours ouverte laissant passage à un jeune lilas qui avait poussé sur le mur extérieur et avait passé par l'entrebâillement sa tête odorante. Si haut (dans les combles du château) j'étais absolument seul mais cette apparence d'être en plein air, ajoutait un trouble délicieux au sentiment de sécurité que de solides verrous donnaient à ma solitude. L'exploration que je fis alors en moi-même à la recherche d'un plaisir que je ne connaissais pas, ne m'aurait pas donné plus d'émoi, plus d'effroi, s'il s'était agi pour moi de pratiquer à même ma moelle et mon cerveau une opération chirurgicale. À tout moment je croyais que j'allai mourir. Mais que m'importait, ma pensée exaltée par le plaisir sentait bien qu'elle était plus vaste, plus puissante que cet univers que j'apercevais au loin par la fenêtre et dans l'immensité et l'éternité duquel je^c pensais en temps habituel avec tristesse que je n'étais qu'une parcelle éphémère. En ce moment aussi loin que les nuages s'arrondissaient au-dessus de la forêt, je sentais que mon esprit allait encore un peu plus loin que l'extrémité des choses, n'était pas entièrement rempli par elles^d, laissait une petite marge encore. Je sentais mon regard puissant dans mes prunelles porter comme de simples reflets sans réalité les belles collines bombées qui s'élevaient comme des seins des deux côtés du fleuve. Tout cela reposait sur moi, j'étais plus que tout cela, je ne pouvais mourir. Je repris haleine un instant ; pour m'asseoir sur le siège sans être dérangé par le soleil qui le chauffait, je lui dis : « Ôte-toi de là mon petit que je m'y mette » et je tirai le rideau de la fenêtre, mais la branche du lilas l'empêchait de fermer. Enfin s'éleva un jet d'opale, par élans successifs, comme, au moment où il s'élance, le jet d'eau de Saint-Cloud que nous pouvons reconnaître — car dans l'écoulement incessant de ses eaux, il a son individualité que dessine gracieusement sa courbe résistante — dans le portrait qu'en a laissé Hubert Robert, alors seulement que la foule qui l'admirait avait des [un blanc] qui font dans le tableau du vieux maître de petites valves roses, vermillonnées ou noires. À ce moment je sentis comme une tendresse qui m'entourait, c'était l'odeur du lilas que dans mon exaltation j'avais cessé de percevoir. Mais une odeur âcre, une odeur de sève s'y mêlait comme si j'eusse cassé la branche ; j'avais seulement laissé sur la feuille une trace argentée et naturelle, comme fait le fil de la vierge ou le colimaçon. Mais sur cette branche il m'apparaissait comme le fruit défendu sur

l'arbre du mal. Et comme les peuples qui donnent à leurs divinités des formes inorganisées, ce fut sous l'apparence de ce fil d'argent qu'on pouvait tendre presque indéfiniment sans le faire finir, et que je venais de tirer de moi-même, en allant tout au rebours de ma vie naturelle, que je me représentai dès lors et pour quelque temps le diable. Malgré cette odeur de branche cassée, de linge mouillé, ce qui surnageait c'était la tendre odeur des lilas, elle venait à moi^a comme tous les jours, quand j'allais jouer au parc situé hors la ville, bien avant même d'avoir aperçu de loin la porte blanche, près de laquelle ils balançaient au vent comme de petites dames bien faites et maniérées leur taille flexible, et secouaient leur tête emplumée, l'odeur des lilas venait au-devant de nous nous souhaiter la bienvenue sur le petit chemin qui longe en contre-haut la rivière, là où des bouteilles sont mises par les gamins dans le courant pour prendre le poisson, donnant une double idée de fraîcheur parce qu'elles ne contiennent pas seulement de l'eau, comme sur une table où elles lui donnent l'air d'un cristal mais sont contenues par elle, et en recevaient une sorte de liquidité, là où autour des petites boules de pain que nous jetions s'aggloméraient en une nébuleuse vivante les têtards tenus en dissolution dans l'eau et invisibles l'instant d'avant, un peu avant de passer le petit pont de bois dans l'encoignure duquel à la belle saison un pêcheur en chapeau de paille avait poussé entre les pruniers bleus ; il saluait mon oncle qui devait le connaître et nous faisait signe de ne pas faire de bruit mais pourtant je n'ai jamais su qui c'était, je ne l'ai jamais rencontré dans la ville et tandis que même le chantre, le suisse et les enfants de chœur avaient comme les dieux de l'Olympe une existence moins glorieuse où j'avais affaire à eux comme maréchal-ferrant, crémier et fils de l'épicière, en revanche, comme je n'ai jamais vu que jardinant le petit jardinier en stuc qu'il y avait dans le jardin du notaire, je n'ai jamais vu le pêcheur que pêcheur, à la saison où le chemin s'était touffu des feuilles des pruniers, de sa veste d'alpaga et de son chapeau de paille, à l'heure où même les cloches et les nuages flânent avec désœuvrement dans le ciel vide, où les carpes ne peuvent plus soutenir l'ennui de l'heure et dans un étouffement nerveux sautent passionnément en l'air dans l'inconnu, où les gouvernantes regardent leur montre pour dire qu'il n'est pas encore l'heure de goûter.

Si parfois je reprenais aisément en dormant cet âge où l'on^b <a> des craintes et des plaisirs aujourd'hui inexplicables, le plus souvent je dormais à peu près aussi obscurément que pouvait faire le lit, les fauteuils, toute la chambre et^c parfois ne me réveillais plus que le temps de prendre — petite partie de la maison dormant autour de moi — une brève

conscience de goûter le plaisir du sommeil total ; j'ouvrais les yeux pour fixer le kaléidoscope de l'obscurité, j'écoutais les craquements organiques des boiseries et je retournais bien vite^a m'unir à l'insensibilité de la chambre, comme une pomme, un pot de confitures qui aurait été appelé un moment à une vague conscience, et qui ayant constaté qu'il fait noir dans le buffet et que le bois joue, n'aurait rien de plus pressé que de retourner s'unir à la délicieuse insensibilité des autres pots de confitures. Ou bien dans mon sommeil j'avais rejoint sans effort tel âge à jamais révolu de ma vie primitive, j'avais retrouvé ses superstitions et ses craintes comme par exemple celle que mon grand-père ne me tirât par mes boucles, et que je ne pouvais plus concevoir quand j'étais éveillé depuis un jour qui en me délivrant de ces terreurs avait daté pour moi une nouvelle ère mais que j'oubliais quelquefois en dormant : celui où on m'avait coupé mes boucles. Il me revenait à la mémoire tandis que je m'éveillais. Et malgré tout j'assurais solidement mon oreiller contre ma tête avant de me rendormir et de me replonger dans ce monde bizarre où j'avais de nouveau des boucles.

Quelquefois^b même mon sommeil était si profond, ou m'avait pris si brusquement que j'y avais perdu le plan du lieu où je me trouvais. Je me demande quelquefois si l'immobilité des choses autour de nous ne leur est pas imposée par notre certitude qu'elles sont elles et non d'autres. Toujours est-il que quand je m'éveillais sans savoir où j'étais, tout tournait autour de moi dans l'obscurité, les choses, les pays, les années. Mon corps trop engourdi encore pour remuer, cherchait à deviner dans la forme de sa fatigue la direction, et tâchait de reconstruire le lieu où il se trouvait. Sa mémoire lui présentait successivement tous ceux où j'avais dormi^c. Il se sentait allongé le long d'un mur oblique ; la porte d'en face donnait sur la chambre où dormait mes grands-parents, morts depuis tant d'années. Il allait falloir se lever et allumer la lampe pour finir le devoir avant la classe.

[Sa mémoire lui présentait successivement tous] ceux¹ qu'elle n'aurait pourtant jamais dû oublier mais qui ne seraient jamais revenus à ma pensée, et dont lui il se souvenait. Et mon âme incertaine au seuil des pays et des années attendait de lui d'apprendre où elle devait se fixer. Et avant même que chaque chambre qu'il évoquait permît à mon âme qui hésitait au seuil des temps et des formes, de prolonger autour de la chambre le pays et d'en inférer les circonstances et l'année, lui se rappelait avec le mur, la porte et le couloir, les pensées qu'il avait en s'endormant et la pensée du réveil. Il croyait se sentir allongé le long d'un mur oblique en face d'une porte qui donnait sur la chambre où dormaient dans leur lit mes grands-parents, morts depuis si longtemps, contre le petit cabinet où il allait falloir aller

allumer la lampe et apprendre mes leçons avant de partir pour le collège, si je ne voulais pas être puni.

Mais non, le mur tourne encore, je suis au contraire placé face à la fenêtre, c'est la chambre de Trouville, si mon bras n'était pas si engourdi je pourrais toucher le bahut, qui est à côté. Mais Maman alors dort dans la chambre et je n'entends pas sa respiration ni le bruit de la mer. Mon lit change encore de direction ou plutôt je ne crois pas que ce soit un lit, j'ai dû encore m'endormir au cercle d'Évian, on a éteint sans s'apercevoir de ma présence, non c'est le fauteuil de ma chambre à Réveillon, j'ai voulu me reposer un instant avant le dîner et je me suis endormi. Peut-être y a-t-il longtemps que je suis endormi. Et je suis juste dans la porte. Mais non je suis dans une grande pièce et bien dans un lit. C'est cela, ma tête est au contraire contre le mur et il y a d'autres lits rangés à côté du mien dans la chambrée. Tout à l'heure le réveil va sonner, il faudra se lever vite pour avoir le temps de descendre à la cantine boire un verre de café au lait avant de partir musique en tête dans la campagne.

Successivement sa mémoire lui présentait tous les lieux où j'avais dormi, plusieurs auxquels je n'aurais jamais repensé sans lui, et que pourtant je n'aurais jamais dû oublier. Mon côté trop engourdi encore pour pouvoir se remuer cherchait à deviner son orientation. Toutes celles qu'il avait eues depuis mon enfance se présentaient successivement à sa mémoire obscure, reconstruisant chacune autour d'elles, tous les lieux où j'avais été couché, ceux mêmes, auxquels je n'avais jamais repensé depuis des années, auxquels je n'aurais peut-être jamais repensé jusqu'à ma mort, des lieux sacrés pourtant que je n'aurais pas dû oublier. Mais lui, mon humble côté, très fidèle se souvenait de la chambre, de la porte, du couloir, de la pensée sur laquelle on s'endort et qu'on retrouve au réveil. À la direction du lit, il se rappelait l'inclinaison du mur, de l'autre côté duquel dormaient mes grands-parents, morts depuis si longtemps, et qu'il faudrait bientôt se lever et allumer ma lampe, pour apprendre ma leçon avant d'arriver en classe si je ne voulais pas être puni. Mais le souvenir d'une autre attitude surgissait de sa mémoire, le lit changeait de place, mon corps tournait d'un demi-cercle, la chambre changeait de forme ; si je n'étais pas encore si ankylosé par le réveil récent, j'aurais pu toucher à côté ce bahut que j'avais près de mon lit, dans le château où j'étais convalescent, à Avranches. Pourtant je n'entendais pas la respiration de Maman, ni le bruit de la mer. Puis c'était sur un canapé du casino d'Aix-les-Bains que je m'étais endormi, on avait éteint sans s'apercevoir de ma présence, dans le hamac du jardin d'Auteuil, dans le grand fauteuil de ma chambre au château

de ***, en ayant cru seulement me reposer un instant avant le dîner qui devait être fini maintenant ; et de nouveau je me sentais dans un lit, mais placé au rebours de ce que j'avais cru, dans la chambre où il y avait d'autres lits. Le réveil allait sonner, et il faudrait me lever vite pour avoir le temps d'aller boire à la cantine [*interrompu*].

[À la direction du lit, il se rappelait] la place du crucifix, l'haleine de l'alcôve, dans cette chambre à coucher chez mes grands-parents, dans ce temps où il y avait encore des chambres à coucher et des parents, une heure pour chaque chose, où on n'aimait pas ses parents parce qu'on les trouvait intelligents mais parce qu'ils étaient vos parents, où on allait se coucher non parce qu'on en avait envie, mais parce que c'était l'heure, et où on marquait la volonté, l'acceptation, et toute la cérémonie du dormir, en montant par deux degrés jusqu'au grand lit sur lequel on refermait les rideaux de reps bleu à bandes de velours bleu frappé, et où la vieille médecine quand on était malade vous laissait plusieurs jours de suite la nuit avec une veilleuse sur la cheminée en marbre de Sienne, sans médicaments immoraux qui vous permettent de vous lever et tendent à faire croire qu'on peut mener la vie d'un homme bien portant quand on est malade et descendre dans le jardin quand on a obligé à faire faire un déjeuner à part, et en suant sous les couvertures grâce à des tisanes antiques fées qui hantent encore le fourneau des cuisines de province où en chantant sur le feu elles mêlent des secrets [*un blanc*] comme les fleurs et la sagesse des prés et des vieilles femmes depuis deux mille ans^a. C'est dans ce lit que mon côté se croyait couché et vite il avait retrouvé ma pensée d'alors, celle qui apparaît la première au moment où il s'étire. Il était temps que je me lève et que j'allume la lampe pour apprendre ma leçon avant de partir en classe si je ne <voulais> pas^b être puni.

Mais une autre attitude venait à la mémoire de mon côté, mon corps tournait pour la prendre, le lit avait changé de direction, la chambre de forme, c'était à Dieppe cette chambre si haute, si étroite, cette chambre en pyramide où j'étais venu finir ma convalescence, et à la forme de laquelle mon âme avait eu tant de peine à s'habituer les deux premiers soirs. Car notre âme est obligée de remplir tout espace nouveau qu'on lui offre, de repeindre, d'y imprimer ses parfums et d'y accorder ses sonorités, et jusque-là je sais ce qu'on peut souffrir les premiers soirs tant que notre âme est isolée et qu'il lui faut accepter la couleur du fauteuil, le tic-tac de la pendule, l'odeur du couvre-pied, et essayer sans y parvenir, en se disloquant, en s'allongeant et en se rétrécissant, de prendre la forme d'une chambre pyramidale. Mais alors si je suis dans cette chambre, et convalescent, Maman couche près de moi. Je n'entends pas le bruit de sa respiration, ni non

plus le bruit de la mer. Mais déjà mon corps a évoqué une autre attitude. Il n'est plus couché mais assis où cela dans un fauteuil d'osier dans le jardin d'Auteuil, non il fait trop chaud, dans le salon du cercle de jeu d'Évian où on aura éteint sans s'apercevoir que je m'y étais endormi. Mais les murs se rapprochent, mon fauteuil fait volte-face et s'adosse à la fenêtre.^a

Je^a suis dans la chambre du château de *** qui a appartenu autrefois à mes grands-parents où avant le dîner je montais me reposer une seconde, je me serai endormi, on doit être à table, on a peut-être fini de dîner. Mais on ne m'en voudra pas. Car bien des années ont passé depuis le moment où j'habitais chez mes grands-parents. On ne dîne plus qu'à neuf heures du soir, après la promenade pour laquelle nous partons à l'heure où j'étais rentré depuis longtemps autrefois. C'était un plaisir quand on voyait le soleil couché mettre un bandeau rouge derrière le château, de se hâter pour trouver la lampe allumée et le dîner servi. C'en est un aussi, tout différent, à ce même moment de se préparer à sortir, de traverser le village où dans chaque boutique, remplie par la lumière onctueuse et dorée de la lampe, les personnes s'agitent et nous montrent leur vie comme sur une scène et sans savoir que nous les voyons, de rencontrer la masse bleue triangulaire et mouvante des moutons qui rentrent au clair de lune, et de commencer, dans le silence et sous la lune une de ces promenades qu'on faisait autrefois au soleil en ayant bien soin d'être rentré avant la nuit.

Ainsi mon côté dresse autour de lui les chambres après les chambres, celles d'hiver où on aime à être séparé du dehors, où en entretenant du feu toute la nuit, on maintient attaché autour de ses épaules un manteau sombre et fumeux d'air chaud, traversé de lueurs, celles d'été où on aime être uni à la douceur de la nature, où on dort [*interrompu*].

Toute cette évocation n'a pas duré plus de quelques secondes. Encore un instant je me sens dans un lit étroit entre d'autres lits, dans la chambrée, le réveil n'est pas encore sonné, et il faudra se lever vite pour avoir le temps d'aller boire un verre de café au lait à la cantine avant de partir dans la campagne, en marche, musique en tête. Puis mon corps tourne une dernière fois, s'arrête, et c'est enfin ma chambre, celle où je suis, qu'il a reconstruite autour de moi. Mais il ne l'a sans doute pas très bien reconstruite, car après que je suis resté dans l'obscurité à penser à mille choses et attendre le jour qui ne peut tarder à paraître, tout d'un coup j'aperçois la raie blanche du jour là où j'avais placé la commode^b.

Je suis dans ma chambre au château de X^c, je suis monté comme

d'habitude me reposer avant le dîner, je me suis endormi dans mon fauteuil, le dîner est peut-être fini. On ne m'en aurait pas voulu. Bien des années avaient passé depuis le temps où je vivais chez mes grands-parents. À Réveillon on ne dinait qu'à 9 heures, en rentrant de la promenade pour laquelle on partait à peu près au moment où autrefois je rentrais des plus longues. Au plaisir de rentrer au château quand le château^a se détache sur le ciel rouge, que l'eau des étangs est rouge aussi, et de lire une heure à la lampe avant le dîner de sept heures, un plaisir plus mystérieux a succédé : nous partions à la nuit venue, nous traversions la grande rue du village ; ça et là, sous sa paroi de verre, une boutique, éclairée de l'intérieur comme un aquarium et remplie par la lumière onctueuse et pailletée de la lampe, nous montrait des personnages^b prolongés par de grandes ombres qui se déplaçaient avec lenteur dans la liqueur d'or, et qui ignorant que nous les regardions mettaient toute leur attention à jouer pour nous, les scènes éclatantes et secrètes de leur vie usuelle et fantastique. Bientôt nous arrivions dans la campagne ; sur une moitié des champs le couchant s'était éteint ; sur l'autre la lune était déjà allumée ; je traversais la grande rue du village où ça et là une boutique éclairée de l'intérieur et remplie par la lumière onctueuse et pailletée de la lampe nous montrait sous sa paroi de verre des personnages qui déplaçaient avec lenteur leurs ombres noires dans la liqueur d'or présentant dans une scène usuelle et fantastique le secret éclatant et surpris de leur vie ; nous ne rencontrions plus que le triangle irrégulier bleuâtre et mouvant des moutons qui rentraient, puis j'arrivais dans les champs ; sur une moitié le couchant s'était éteint ; sur l'autre la lune était déjà allumée, bientôt le clair de lune les remplissait tout entières. Je m'avançais comme une barque qui accomplit sa navigation solitaire ; déjà suivi de mon sillage d'ombre j'avais traversé, puis laissé derrière moi une étendue enchantée. Quelquefois la dame du château m'accompagnait, nous avions vite dépassé ces champs à l'extrémité desquels n'atteignaient pas mes plus longues promenades d'enfant, mes promenades d'après-midi, nous dépassions cette église, ce château dont je n'avais jamais connu que les noms qui me semblaient ne devoir se trouver que sur une carte du Rêve ; le pays changeait, il fallait monter, gravir, descendre des côteaux, et parfois, au moment de descendre dans le mystère d'une vallée profonde tapissée par le clair de lune nous nous arrêtions un instant ma compagne et moi avant de descendre dans ce calice d'opale et la dame indifférente avait un de ces mots par qui je m'apercevais tout d'un coup placé à mon insu dans sa vie à elle, où je n'avais pas cru que je fusse entré, pour toujours me semblait-il, et d'où le lendemain du jour où je quittai le château, elle m'aurait déjà fait sortir.

La nuit s'achevait tandis que défilaient lentement dans mon souvenir les diverses chambres entre lesquelles mon corps, incertain de l'endroit où il s'était réveillé, avait hésité, avant que ma mémoire lui ait permis d'affirmer qu'il était dans ma chambre actuelle. Aussitôt il l'avait reconstruite entièrement, mais partant de sa propre position qui était assez incertaine, il avait mal calculé l'orientation du tout. J'avais établi que se trouvait autour de moi, ici la commode, là la cheminée, plus loin la fenêtre. Tout d'un coup je voyais au-dessus de l'endroit que j'avais assigné à la commode la ligne du jour qui s'était levé.

Esquisse IV

[LE RÉVEIL

ET LA RÊVERIE DES CHAMBRES]

[Le cahier 8 inaugure une nouvelle série de brouillons où se constitue peu à peu l'essentiel de l'armature de « Combray ». Partant de l'épisode du réveil (déjà préparé dans les Cahiers 3, 5 et 1'), le récit se dirige vers le drame du coucher, la visite de Swann, la petite madeleine et la tante Léonie. Le texte qui suit peut être considéré comme la première vraie ébauche de l'ouverture de « À la recherche du temps perdu ». La dernière partie, concernant la rêverie des chambres, est particulièrement travaillée et surchargée de corrections et d'additions.]

Au temps de cette matinée dont je voudrais fixer^a le souvenir, j'étais déjà malade, j'étais obligé de passer toute la nuit levé, et n'étais couché que le jour. Mais alors le temps n'était pas très lointain et j'espérais encore qu'il reviendrait, où j'entrais dans mon lit à dix heures du soir et, avec quelques réveils plus ou moins longs, dormais jusqu'au matin. Parfois, à peine ma lampe éteinte je m'endormais si vite que je n'avais le temps de me dire : « Je m'endors ». Et une demi-heure après, la pensée qu'il était temps de chercher le sommeil m'éveillait ; je voulais jeter le journal que je croyais avoir encore en mains et éteindre ma lampe ; et j'étais bien étonné de voir autour de moi une obscurité qui, douce et reposante pour mes yeux, l'était peut-être encore plus pour mon esprit à qui elle apparaissait comme une chose sans cause, incompréhensible, comme une chose vraiment obscure, et qui lui faisait sentir l'obscurité intérieure où il était lui aussi plongé. Je me demandais quelle heure il pouvait être ; j'entendais le sifflement des trains qui, plus ou moins éloigné, relevait les distances et me décrivait l'étendue de la campagne déserte où le voyageur se hâte vers la station prochaine, sur un petit chemin que sont en train de graver à l'eau-forte dans son

souvenir, avec les vives ombres du clair de lune, l'excitation du voyage, du silence, des bonnes heures passées avec les amis qu'il vient de quitter, du retour. J'appuyais mes joues contre les belles joues de l'oreiller qui toujours pleines et fraîches sont comme les joues de notre enfance. Je frottais une allumette pour regarder ma montre. Minuit ! C'est l'heure où le malade qui a été obligé de partir en voyage et qui passe la nuit dans un hôtel inconnu, réveillé par une crise terrible, se réjouit en apercevant une raie de jour sous la porte. Quel bonheur ! c'est déjà le matin ; dans un moment les domestiques de l'hôtel seront levés, il pourra sonner, on viendra lui porter secours. L'espérance^c d'être soulagé lui donne du courage pour souffrir. Justement il a cru entendre un pas ; le pas se rapproche puis s'éloigne. Et la raie de jour qui était sous sa porte a disparu. C'est minuit ; on vient d'éteindre le gaz ; le dernier domestique est parti et il lui faudra rester toute la longue nuit à souffrir, sans remède. J'éteignais, je me rendormais.

Quelquefois, comme Ève naquit d'une côte d'Adam, une femme naissait pendant mon sommeil d'une fausse position de ma cuisse. Formée du plaisir que j'étais sur le point de goûter, je m'imaginais que c'était elle qui me l'offrait. Mon corps qui sentait dans le sien sa propre^b chaleur voulait s'y rejoindre, je m'éveillais. Tout le reste des humains m'apparaissait comme bien lointain au prix de cette femme que j'avais quittée il y avait à peine quelques secondes ; ma joue était chaude encore de son baiser, mon corps courbaturé par le poids de sa taille. Si elle avait les traits d'une femme que j'avais connue auparavant dans la vie, j'allais me donner à ce seul projet : la retrouver, comme ceux qui partent en voyage pour voir une cité qu'ils désirent et s'imaginent qu'on peut goûter dans une chose réelle le charme du songe. Peu à peu son souvenir s'évanouissait ; j'avais oublié la fille de mon rêve aussi vite que si c'eût été une amante véritable.

Quelquefois mon sommeil était si profond et détendait mon esprit à ce point qu'il lâchait en dormant le plan du lieu où je me trouvais et quand je m'éveillais je ne savais pas où j'étais. Je me demande quelquefois si l'immobilité des choses^c autour de nous ne leur est pas imposée par la certitude que nous avons que ce sont elles et non pas d'autres, par l'immobilité de notre esprit en face d'elles. Toujours est-il que quand je me réveillais ainsi mon esprit s'agitait pour chercher sans y réussir où je pouvais me trouver, tout tournait autour de moi dans l'obscurité, les choses, les pays, les années. Mon corps trop engourdi pour remuer cherchait à repérer la position de ses membres d'après la forme de sa fatigue, pour en induire la direction des lieux, la place des objets, pour reconstruire et pour nommer la demeure où il se trouvait. Sa mémoire, la mémoire de ses hanches, de^d

ses genoux, de ses épaules lui présentait successivement plusieurs des lieux où il avait dormi, tandis qu'autour de lui les murs invisibles, changeant de place selon^a la forme de la chambre imaginée tourbillonnaient dans l'obscurité. Et avant même qu'aucune de celles qu'il évoquait eût permis à mon esprit qui^b hésitait au seuil des temps et des formes d'identifier le logis en rapprochant les circonstances, de choisir le pays et l'année, lui, mon corps, se rappelait pour chacune le genre du lit, la place des portes, l'existence des couloirs, avec la pensée que j'avais en m'endormant et que je retrouvais au réveil. Mon^c côté ankylosé cherchait à deviner son orientation, s'imaginait allongé face au mur dans un petit lit de fer et je me disais : « Il va falloir me lever et allumer la lampe si je veux que mon devoir soit fini avant l'heure de la classe. » Puis le souvenir d'une autre attitude s'éveillait dans sa mémoire, le mur filait dans une autre direction, emmenait le lit avec lui, faisait tourner mon corps d'un demi-cercle, j'étais à la campagne^d, chez mes grands-parents morts depuis bien des années ; et mon côté, gardien fidèle des souvenirs que j'avais oubliés me rappelait la place du crucifix, de la veilleuse sur la cheminée en marbre de Sienne, l'odeur du rameau bénit, l'haleine de l'alcôve, dans cette chambre à coucher de Combray, à côté de celle de mon oncle en ces jours lointains — que je me figurais actuels sans me les représenter exactement et que je reverrais mieux tout à l'heure quand je serais mieux réveillé, — où il y avait encore des chambres à coucher et des oncles, alors que chaque chose avait son temps, son caractère, sa place où l'on n'aimait pas ses parents parce qu'ils étaient intelligents ou agréables mais parce qu'ils étaient vos parents, où l'on n'allait pas dormir parce qu'on en avait envie, mais parce que c'était l'heure d'aller dormir, et où il fallait durant la longue cérémonie du déshabiller, éprouver jusqu'au fond le renoncement aux autres qui bavardaient en bas, l'acceptation de se coucher, et la volonté de dormir dans le grand lit exhaussé où on montait par deux degrés, s'anéantir entre les rideaux bientôt refermés de reps rouge^e aux bandes de velours frappé de même couleur, alors que quand on était malade la vieille médecine vous laissait transpirer plusieurs jours sous vos couvertures et quelques couvre-pieds ajoutés, expiant la faute d'avoir pris froid sous la direction de quelques tisanes antiques comme les fleurs des champs et la sagesse des bonnes femmes, bourrache, queue de cerise ou séné qui vous faisaient tremper vos flanelles et remplir vos pots, sans aucun de ces médicaments nouveaux et immoraux, antipyrine, trional, aspirine, aussi destructeurs des lois de la famille que du fond de la santé, qui tendraient à faire croire qu'on peut dans une certaine mesure mener quand on est malade la vie d'un homme bien portant et descendre une heure au jardin, commettre

le scandale d'une promenade en robe de chambre qui vous ôterait toute excuse de ne pas vous être levé à l'heure réglementaire et d'avoir fait faire un double déjeuner. Mais non je dois être dans un fauteuil, je me suis endormi au cercle, on aura éteint sans me voir contre la porte. Comment sortir ? Mais mon fauteuil fait volte-face, j'étais dans ma chambre chez Mme de Villeparisis à la campagne, mon dieu, il était au moins dix heures ; on devait avoir fini de dîner ! j'aurais trop prolongé ma sieste que je fais tous les soirs avant de passer mon habit en rentrant de la promenade avec Mme de Villeparisis. Car bien des années ont passé depuis Combray, où on rentrait tous les soirs au coucher du soleil et où on se couchait de bonne heure. C'est une autre vie, un autre genre de plaisir qu'on a chez Mme de Beaufort¹ à ne sortir qu'à la nuit, à parcourir seulement au clair de lune ces chemins où je jouais jadis au soleil, à rentrer dîner vers neuf heures quand la lune est déjà bien haute dans le ciel ; et la petite chambre où je me suis endormi au moment de m'habiller, de loin je l'aperçois seule lumière dans la nuit lunaire quand nous rentrons par le village, et non pas comme à Combray recevant encore les reflets rouges du soleil couchant qui découpait une bande de pourpre au-dessus du petit bois noir. Peut-être suis-je après dîner dans le jardin de Combray ou au fond d'une barque à Querqueville. Mais non je ne suis pas en plein air et je n'entends pas le bruit de l'eau. De nouveau je me sens couché, dans la chambrée de la caserne cette fois, le réveil va sonner, il faut se lever vite pour avoir le temps de boire une tasse de café au lait, avant de partir en marche, musique en tête. Toute cette évocation tournoyante et confuse ne durait jamais que quelques secondes. C'était aussi le souvenir d'autres chambres qui traversait ainsi un moment de la réminiscence de leur faux jour, de l'écho de leur dimension, rêverie confuse du corps, poésie de l'organisme qui lui aussi comme l'esprit n'est pas en rapport qu'avec le présent et reste agité par l'inutile passé, comme ces chevaux méridionaux l'hiver dans une froide écurie, écartant de la tête en dormant la mouche imaginaire de la Provence natale qui ne revient plus voltiger que dans leurs rêves. Je revoyais tantôt la petite chambre ancienne en boiserie, si gaie que même le premier soir je n'y avais pas été trop malheureux et où les colonnettes qui soutenaient légèrement le plafond s'écartaient si gracieusement pour montrer et réserver la place du lit ; ou celle si petite et si prodigieusement haute, creusée en forme de pyramide dans la hauteur d'<un> étage et demi, où dès la première seconde j'avais été intoxiqué moralement par l'odeur inconnue du vétiver, convaincu de l'hostilité des rideaux violets, de l'indifférence de la pendule qui bavardait sans arrêter comme si je n'eusse pas été là, où une étrange glace à pied quadrangulaire et oblique se

creusait impitoyablement à vif et avec quelle douleur pour moi dans mon horizon visuel une place qui n'y existait pas, et où ma pensée incapable de s'assimiler ces bruits et ces parfums nouveaux, s'efforçant en vain pendant des heures de se disloquer, de s'étirer en hauteur pour prendre exactement la forme de la chambre et arriver à remplir jusqu'en haut son prodigieux entonnoir, avait souffert bien des soirs cruels jusqu'à ce que l'habitude, aménageuse habile mais trop lente, qui laisse souffrir mon âme des semaines et que pourtant celle-ci est encore bien heureuse de trouver car seule elle serait incapable de se rendre un logis habitable eût changé la couleur des rideaux, fait taire la pendule, enseigné la discrétion à la glace oblique et cruelle, rendu supportable sinon dissipé complètement l'odeur du vétiver et notablement diminué la hauteur apparente du plafond. Du moins ma pensée y montait sans effort maintenant et de mon lit je pouvais le contempler sans connaître le désir du suicide et l'inquiétude de l'exil. Mon âme avait même fini par prendre la forme de la chambre et s'était si bien étirée en hauteur qu'il fallut lui faire subir une opération inverse et aussi douloureuse quand je couchai ensuite dans une chambre basse de plafond.

Tantôt les chambres de château où l'on se sent presque dans la « nature » encore, où malgré le feu règne dans les angles la fraîcheur humide, parfumée et salubre du parc et de la futaie et qui gardent de la forêt où elles sont encloses plutôt qu'elles n'en sont séparées les Vertus de la solitude et sa puissance d'exaltation : — chambres un peu froides <où> on cache sa tête dans un nid qu'on fait avec les choses les plus disparates et de la même manière que les oiseaux qui les unissent et cimentent ensemble en <s'>y appuyant indéfiniment, avec un coin de l'oreiller, le haut des couvertures, un bout de châle, le bord du lit et le coin du mur et un numéro du *Petit Temps*¹ ; tantôt ces chambres de plein hiver où on cherche le plaisir d'être séparé du dehors comme l'hirondelle de mer qui dort dans un souterrain, dans la chaleur de la terre — et comme on a du feu qui dure toute la nuit, on dort dans un grand manteau d'air chaud et fumeux, traversé des lueurs des tisons qui se rallument, qui nous fait une caverne chaude, brûlante au sein de la chambre même, traversé pourtant de souffles qui nous rafraîchissent la figure et qui viennent du dehors ou des parties de la chambre qui se refroidissent ; tantôt ces chambres d'été, où le plaisir est d'être uni à la nuit tiède, où le clair de lune appuie aux volets entrouverts son échelle enchantée et où on dort comme la mésange en plein air balancée par la brise à la pointe d'un rayon ; tantôt celles dont mon esprit n'avait plus le souvenir, qui sans cette réminiscence inattendue de mon corps fussent restées perdues pour lui jusqu'à ma mort, et avec elles le souvenir des êtres qui y était lié et qui

avec leur image m'avait été brusquement et à jamais rendu. Certes mon corps a viré une dernière fois (toute cette hésitation n'a pas duré plus de quelques secondes) et le bon ange de la certitude a tout arrêté autour de moi, m'a couché sous mes couvertures, dans ma chambre et a approximativement mis à leur place dans l'obscurité ma commode, mon bureau, la cheminée, la fenêtre sur la rue et les deux portes. Mais j'avais beau savoir maintenant que je n'étais pas dans les demeures dont l'hésitation du réveil fit tourner côte à côte en un instant sinon les images distinctes, du moins la possibilité actuelle, le branle était donné à ma mémoire, à ma rêverie, je ne cherchais pas à me rendormir, je passais la nuit à me rappeler notre vie d'autrefois à Paris, chez mes grands-parents, à Combray, à Querqueville, ailleurs encore, les êtres que j'y avais connus, ce que j'avais su d'eux, ce qu'on m'en avait raconté.

Esquisse V

[L'EFFROI

DE LA CHAMBRE INCONNUE]

[Précédé d'une note de Proust À intercaler dans le début , ce texte du Cahier 26 sur l'habitude apparaît, dès le début du roman, lié à l'évocation des chambres. On le retrouvera, retravaillé, dans le Cahier 9 et dans les dactylographies. On va en lire les deux versions successives.]

V.1

Hélas si l'habitude finit par nous faire aimer les nouvelles chambres et nous faire oublier les anciennes, elle nous fait aimer aussi [interrompu]

Peut-être cet effroi de certaines personnes nerveuses d'avoir à coucher entre des murs inconnus, dans un lit nouveau, n'est-il qu'une forme particulière, dans le domaine obscur de l'inconscient, du refus qu'opposent en nous les choses qui constituent le meilleur de notre vie présente à ce que nous acceptons la pensée d'un avenir où elles ne figureront pas ; refus qui est au fond de l'horreur que nous fait éprouver la pensée de la mort d'un être cher, de la séparation définitive d'avec une femme aimée, ou seulement d'avec nos amis, la pensée aussi de notre propre mort, même d'une immortalité où nous changerions de

moi, où nous ne pourrions pas emporter tous nos souvenirs, tout notre caractère distinctif, et jusqu'aux défauts qui précisément le distinguent. Hélas la même habitude qui a entrepris de nous faire aimer le nouveau logis où nous avons émigré, se charge aussi de nous faire aimer les nouveaux compagnons de notre vie. Pour peu que nous ayons eu à faire à elle nous le savons, mais nous savons aussi que les habitudes nouvelles, les affections nouvelles ont pour trame l'oubli des anciennes. Pourquoi donc nous effrayer d'un avenir où nous ne verrons plus jamais les meilleurs compagnons d'autres années, puisque nous n'en aurons plus de regret. Notre raison nous le dit. Mais notre cœur ne connaît pas le langage de la raison et < si > on vous parle d'aller finir vos jours dans un pays où vous ne verrez plus ceux que vous aimez, et d'où vous ne reviendrez jamais, il s'épouvante, comme si l'habitude ne devait pas précisément le faire cesser d'aimer ceux qu'il ne verra plus, et lui ôter ce désir de revenir. Peut-être si notre cœur comprenait cela, s'effrayerait-il encore davantage ; comprendre que disparaîtront autour de lui tous ceux de qui il tire sa meilleure joie l'effraye déjà ; mais comprendre qu'en lui-même ces affections qui composent une notable partie de son moi, vont mourir c'est devant quoi il se rebelle encore davantage. « Partez donc pour l'Amérique du Sud, me disait à Querqueville M. de Penhoët, vous verrez que vous n'en reviendrez plus. » Et je pensais : « Mais alors je ne verrai plus jamais votre fille », et mon cœur se serrait. Ma raison me rappelant d'autres expériences me disait : « Qu'importe que tu ne reviennes jamais, puisque tu n'auras plus, tu le sais, le désir de revenir ; qu'importe que tu ne revoies plus jamais ceux que tu aimes, puisque tu n'en auras pas de regret. » Mais mon cœur n'entend guère le langage de ma raison. Il éprouvera la vertu de l'habitude mais en attendant il continue à souffrir. Et peut-être, depuis qu'il a fini par comprendre un peu ce que lui répète mon expérience s'effraye-t-il encore davantage. Un avenir où je ne verrai plus ceux que j'aime, cette absence autour de lui de tous ceux d'où il tirait ses joies quotidiennes le désole, mais un avenir où il ne sera pas chagrin de ne plus les voir, où toutes ces affections qui sont une notable partie de son moi n'existeront plus, où ce moi ne sera plus le même puisqu'il n'aimera plus ceux qu'il aime et se plaira à cette vie éloignée d'eux, indifférente à eux, qui maintenant lui fait horreur, voilà ce qui le supplicie, ce qui fait convulser en lui la protestation de ce moi qui ne veut pas mourir. Un avenir différent du présent, un avenir qui nous navre et que nous aimerons, c'est un commencement de la mort, un anéantissement de notre moi, suivi d'une résurrection sans doute mais avec un moi différent. Aussi tous ces effrois ne sont que la forme vraie, secrète, partielle, atroce, désespérée, de la

résistance à la mort, à la mort fragmentaire et quotidienne telle qu'elle insère son filon destructeur au sein de notre vie détachant à tout moment de nous des lambeaux de nous-mêmes sur la mortification^a desquels de nouvelles cellules vivantes se reproduiront. Mais celles qui vivent et vont mourir ne peuvent sentir au-delà d'elles-mêmes, s'étendre jusqu'à la vie des autres. La pensée de la mort finale est au fond faite des mêmes protestations partielles que cette mort incessante. Nos beaux yeux, notre talent de peintre, notre drôlerie qui nous a fait tant d'amis, le souvenir de nos parents, tout cela n'acceptera pas davantage, parce que tout cela ne peut s'élever au-dessus de soi-même, la pensée d'une immortalité où nous n'aurions plus de regards, de talents, de gaieté, de drôlerie, de souvenir de nos parents. Et chez les natures nerveuses où la plainte des plus humbles éléments condamnés de notre moi arrive plus distincte et plus douloureuse à notre conscience, l'effarement anxieux sous un <plafond> haut n'est que la protestation de notre longue amitié pour un plafond bas qui se sent brusquement mise en présence d'un avenir, déjà le présent, où elle mourra, qui se sent frappée à mort, qui se révolte ; jusqu'au jour <où> elle meurt enfin et ne peut plus nous torturer de ses plaintes^b ; alors de sa poussière, les fleurs d'une nouvelle et chère habitude se seront joyeusement élancées vers le plafond élevé ; et le premier soir sous un plafond bas nous sentirons de nouveau quelque chose en nous mourir. Et notre raison aura beau savoir qu'il en est des chambres comme des amies, qu'il n'en est si laide qu'on ne trouve belle le jour où on la quitte, ni si belle qu'on ne ferait pas deux lieues pour <la> revoir quand il y a quelques mois qu'on l'a quittée, notre corps est comme notre cœur, il ne sait pas entendre le langage de la raison et de l'expérience et est obligé d'attendre pour retrouver le calme et le bonheur que la mort, puis une nouvelle vie ait fait cette double œuvre que je personnifiais sous le nom d'Habitude.

V.2

Peut-être cet effroi de certains d'entre nous à coucher dans une chambre inconnue, cet effroi qui nous serre le cœur le soir de l'arrivée au moment où l'hôtesse nous dit : « Je vais venir avec vous pour vous montrer où est votre chambre », peut-être cet effroi n'est-il que la forme la plus humble, la forme obscure, organique, presque inconsciente, de ce grand refus désespéré qu'opposent en nous-mêmes toutes les choses qui constituent le meilleur de notre vie présente, à ce que nous revêtions de notre acceptation mentale la formule d'un avenir où elles ne figurent pas ; refus qui est au fond de l'horreur que nous fait éprouver

la pensée de la mort de nos parents, de la séparation d'avec une femme aimée, simplement de notre établissement définitif dans un pays où nous ne verrons plus jamais nos amis, même au fond de l'horreur que nous fait éprouver la pensée de notre propre mort, ou d'une immortalité comme les philosophes nous la promettent quelquefois et où nous ne pourrions pas emporter tous nos souvenirs, notre caractère, nos défauts même qui ne peuvent se résigner à ne plus être. Hélas l'Habitude qui assume l'entreprise de nous faire aimer le logis inconnu, le plafond haut, la glace oblique, se charge aussi, si nous nous confions à elle, de nous faire aimer les nouveaux compagnons de leur vie, même ceux qui nous ont déplu d'abord. Elle change la forme du nez, le son de la voix, la saveur de l'esprit, aussi vite que les dimensions du lit ou le papier du mur. Nous le savons, pour peu que nous ayons eu à faire à elle. Mais nous savons aussi que les amitiés nouvelles, pour les choses et pour les gens ont pour trame l'oubli des anciennes. La promesse même de cet oubli de ceux que nous aimons devrait nous faire envisager sans terreur une existence différente où nous ne les verrons plus. Quand M. de Penhoët me disait à Querqueville : « Partez pour ces îles délicieuses de l'Océanie, vous verrez que vous n'en reviendrez plus », je lui répondais en pensée : « Mais alors je ne verrai plus jamais votre fille. » Et ma pensée ajoutait : « Mais qu'est-ce que cela fait puisque tu n'en seras pas affligé. Si M. de Penhoët te dit que tu ne reviendras pas, il entend que tu ne voudras pas revenir, et puisque tu ne le voudrais pas, c'est que tu ne désireras plus revoir sa fille. » Mais ce que notre pensée croit être une consolation ne fait qu'affoler le désespoir de notre cœur. Certes il éprouvera un jour la vertu, l'action analgésique, de l'habitude ; mais jusque-là il continuera de souffrir. Et s'il se désole d'un avenir où lui seront enlevés la vue et l'entretien de ceux qu'il aime et dont il tire aujourd'hui sa meilleure joie, peut-être s'épouvante-t-il davantage d'un avenir où à cette douleur s'ajouterait ce qui en est actuellement une plus grande pour lui, de ne pas la ressentir comme une douleur, d'y être indifférent ; la pensée d'un avenir où non seulement la vie autour de lui, mais où son propre moi serait changé, puisque ces affections qui en constituent aujourd'hui une notable partie seraient si parfaitement arrachées de lui qu'il pourrait se plaire à cette vie séparée de ceux qu'il aime, à cette vie qui maintenant lui fait horreur, en un mot à une mort de lui-même, mort suivie sans doute d'une résurrection en un moi différent, et jusqu'à l'amour duquel ne peut pas s'élever toute la partie de l'ancien moi condamnée à mourir, qui se révolte et refuse. Car tous ces effrois ne sont que la forme secrète, partielle, que la forme tangible et vraie de la résistance à la mort, de la longue protestation désespérée contre

la mort, contre la mort fragmentaire et quotidienne, telle qu'elle s'insère dans notre vie, détachant de nous à tout moment des lambeaux de nous-mêmes sur la mortification desquels des cellules nouvelles multiplieront. Ce qui nous rend cruel < le^a > la pensée de notre mort finale ce sont en réalité des protestations partielles analogues à celle-là, c'est la rébellion de nos beaux yeux, de la drôlerie qui nous a fait tant d'amis, de notre passé survivant encore dans notre mémoire et qui ne veulent pour nous ni d'un néant ni d'une éternité où ils ne seraient plus. Et de même tous les effrois devant la chambre inconnue, les pays nouveaux.
[interrompu]

Esquisse VI

[LA LANterne MAGIQUE I]

[Voici les deux premières versions du passage sur la lanterne magique, rédigées dans le Cahier 6. C'est sans doute le vitrail de l'église de Combray qui a inspiré ce thème à Proust, puisque les feuillets 1 et 2 de ce Cahier, juste avant la première de ces deux ébauches, sont consacrés à la description de différents aspects de l'église. La deuxième version finit sur l'allusion à la disparition de la mère.]

VI.1

Cette chambre, qui parfois avant le dîner se revêtait de vitraux immatériels et versicolores, quand après avoir fait une demi-obscurité dans la chambre en adaptant à la lampe la lanterne magique, on projetait sur le mur en apparitions bleues, rouges et vertes l'histoire de Barbe-Bleue et de Geneviève de Brabant. Qu'il était terrible le prince des Ardennes, sortant de la forêt, au petit pas tressautant de son cheval que faisait avancer celui qui tirait les verres de la lanterne magique, et allant vers Geneviève de Brabant seule dans la lande dorée, dont la couleur m'était déjà donnée par ce nom brun clair Brabant.

VI.2

Ces murs, qui quelquefois avant le dîner se couvraient de scènes multicolores plus impalpables encore et surnaturelles que celles peintes dans les vitraux, quand, obscurcissant la chambre en coiffant la lampe de la lanterne magique, nous projetions sur les murs le revêtement immatériel, rose, vert, bleu, jaune,

des images légendaires. Alors de la forêt qui s'étendait toute verte au-dessus du piano sortait au pas de son cheval que saccadait la personne qui tirait l'image de verre dans les coulisses de la lanterne, sortait le roi [*un blanc*] qui venait pour tuer Geneviève de Brabant qui, poursuivie dans la lande dont la sonorité de Brabant^a avait déjà indiqué pour moi la couleur jaune, se sauvait partout même sur les rideaux. J'étais si triste, j'avais si peur, cette demi-obscurité et ces apparitions surnaturelles avaient tellement dans ma chambre^b brisé la douceur des habitudes, que c'était un soulagement quand il fallait aller dîner et que je pouvais embrasser Maman que les chagrins causés à Geneviève de Brabant me rendaient plus chère, et envers qui ils me faisaient examiner ma conscience avec plus d'angoisse. Temps si lointain que si je retrouvais le vieux jouet et si je pouvais refaire rosir, bleuir, se violacer sur les murs de ma chambre les légendes antiques, j'hésiterais. Car c'est déjà^c un passé presque aussi lointain que celui de Geneviève de Brabant qu'éperdu, je verrais devant mes yeux, se préciser sur le mur et finir à même les rideaux. Ce ne serait plus que les chagrins causés à Geneviève de Brabant qui me donneraient le besoin de tomber dans les bras de Maman et ces bras je ne les aurais plus.

Esquisse VII

[LA LANTERNE MAGIQUE 2]

[*C'est dans une addition portée aux versos du Cahier 8 qu'on voit se développer et trouver sa place le thème de la lanterne magique. Comme le montre bien le début, ce thème se greffe directement sur celui de l'évocation des chambres.*]

Je revoyais la chambre où je couchais chez mon grand-père dans une triste maison que nous avions habitée il y a bien longtemps, mais où souvent avant le dîner, la lanterne magique dont on coiffait la lampe, substituait à l'opacité des murs comme firent les premiers architectes et verriers gothiques, de surnaturelles apparitions où se dépeignaient, avec des couleurs du vitrail, de mystérieuses légendes. Au pas saccadé de son cheval, Golo, plein d'un affreux dessein, sortait de la petite forêt qui couronnait la colline et s'avancait en tressautant vers le château de la pauvre Geneviève de Brabant. Ce château était coupé selon une ligne courbe qui n'était autre que la fin du petit disque de verre qu'on glissait dans les coulisses de la lanterne. Ce n'était qu'un pan du château et il avait devant lui une lande jaune dont la

couleur m'avait été donnée avant que je la visse par la sonorité de Brabant où rêvait Geneviève en ceinture bleue. Golo s'arrêtait un instant pour écouter, avec une dignité parfaite, une tristesse majestueuse, et l'air de le comprendre et de s'y conformer exactement le boniment que mon oncle lisait, puis il s'éloignait du même pas saccadé. Et rien ne pouvait l'arrêter, il était d'une essence qui ne connaît aucun obstacle physique. Je distinguais avec effroi son cheval qui continuait sa marche sur les rideaux de la fenêtre, et le corps de Golo lui-même pouvait très bien avoir comme ossature n'importe quoi même le bouton de la porte sur lequel s'adaptait sa robe rouge ou sa figure grave, sans qu'elle parût témoigner aucun trouble de ce mystérieux désossement. Je ne peux dire quelle tristesse me causait cette intrusion de la légende, du mystère et de la beauté dans une chambre que l'habitude avait fini par me rendre agréable en la remplissant de moi au point que <j>y faisais aussi peu attention^a qu'à moi-même. Cette poignée de la porte qui semblait me l'ouvrir toute seule sans que j'eusse besoin de la tourner tant je le faisais facilement et sans y penser, bien plus vers laquelle je n'avais pas à marcher, le parquet semblant me soulever et marcher pour moi, servait maintenant de corps astral à Golo. Et rien que le changement d'éclairage causé par la lanterne qui empêchait la lampe d'envoyer sa lumière naturelle ailleurs qu'au plafond, « me changeait de chambre » en réalité aussi complètement que si j'arrivais au bord de la mer dans un hôtel nouveau. Aussi je me remettais à penser, à sentir, choses si tristes. Et j'avais hâte de courir dans la salle à manger où la bonne grosse lampe de la suspension donnait la lumière de tous les jours, retomber dans les bras de Maman que les malheurs de Geneviève de Brabant me rendaient plus chère tandis que les mines de Golo me faisaient examiner ma propre conscience avec plus de scrupules. J'y trouvais bien du charme tout de même à ces tremblants revêtements d'arc-en-ciel qui irisaient les murs de ma chambre et la baignaient d'une lumière d'histoire si ancienne et si poétique ; elles me transportaient en même temps que dans des malheurs imaginaires, dans un passé très profond. Hélas, elles me feraient bien mal si j'étais forcé de les revoir, car c'est dans un passé presque aussi lointain que celui-là, dans mon enfance qu'elles me feraient descendre, c'est du souvenir de douleurs plus réelles que celles de Geneviève de Brabant, de fautes plus proches que celle de Golo qu'elles m'étreindraient le cœur, et je crois que si dans quelque chambre enfantine j'apercevais sur le mur ou sur la porte leurs belles taches bleues et lumineuses comme celles qu'on voit sur les ailes de certains papillons — leurs belles taches bougeantes comme si l'invisible papillon qu'elles décorent avait remué — je m'enfuirais en me bouchant les yeux. Invisible

papillon aux yeux d'azur et de feu, rentre dans ces ténèbres d'où je suis déjà si loin. Je ne veux pas que tu me rendes mes tristesses d'alors, maintenant que ne s'ouvriront plus jamais pour moi les bras qui seuls savaient les guérir.

Esquisse VIII[LE DRAME DU COUCHER
ET LES VISITES DE SWANN]

[Fragment du Cahier 4, ainsi que l'Esquisse suivante ; évocation du coucher de l'enfance. Le héros est privé du baiser maternel quand on fait une promenade du côté de Villebon (nous isolons et présentons à part le texte sur la promenade ; voir l'Esquisse LIII) ou quand Swann fait une visite. La conversation entre le grand-père et Swann.]

Souvent je ne me rendormais plus et ma pensée évoquait ma vie dans l'une de ces chambres d'autrefois où à l'instant je m'étais cru couché. L'une de celles dont le souvenir gardait pour moi quelque chose de douloureux était la chambre que j'habitais à Combray quand j'étais petit. Tous les soirs, le moment d'y monter, en laissant Maman au jardin avec toute la famille était un supplice. Heureusement qu'elle montait m'embrasser quelques instants après, quand elle pensait que je devais être couché. Mais cela durait si peu de temps, elle redescendait si vite, que le moment où j'entendais ses pas et le bruit de sa robe — une robe de jardin, de mousseline bleue à cordons de paille — entrer dans le couloir qui conduisait dans ma chambre était presque douloureux, parce qu'il rapprochait celui où elle refermerait la porte et redescendrait, me laissant seul avec l'anxiété d'être séparé d'elle jusqu'au lendemain. Tout le temps qu'elle restait sans venir me semblait des heures de grâce qui éloignaient celui où elle s'en irait⁴.

Quelquefois quand, après m'avoir embrassé, elle arrivait à la porte pour s'en aller, je voulais la rappeler pour l'embrasser encore. Mais je savais que j'allais voir sa figure fâchée, et tout le calme qu'elle m'avait apporté pour toute la nuit, en tendant à mes lèvres, pour une douce communion, sa figure heureuse et tendre comme une hostie *[texte inachevé]*

Quand après m'avoir embrassé, elle rouvrait la porte pour me quitter, j'aurais voulu la rappeler, lui dire, « Embrasse-moi une fois encore », mais je savais qu'alors je verrais son visage fâché (monter m'embrasser était déjà une concession à ma tristesse que désapprouvait mon père) et voir son visage fâché effaçait tout

le calme que son baiser une seconde avant m'avait apporté quand penchant sur mon lit sa figure heureuse et tendre, elle la tendait à mes lèvres comme une hostie où je goûterais sa présence réelle pour la garder près de moi jusqu'au lendemain ; douce hostie pour une communion de paix, qui m'assurait pour toute la nuit un sommeil plus calme et plus doux que celui que nous trouvons dans ces autres hosties, bien miraculeuses aussi, que la pharmacie prépare et qu'est bien heureux de trouver celui qui n'a plus les joues de sa mère quand revient trop cruel le besoin de les embrasser. Mais si cette chambre où ma mère m'apportait la paix me laissa un si douloureux souvenir c'est parce que certains soirs — les soirs où on avait été se promener du côté de Villebon et les soirs où M. Swann venait dîner —, Maman ne montait pas dans ma chambre^a.

En rentrant de Garmantes¹, je savais que je n'avais guère plus d'une demi-heure avant l'instant où il faudrait dire bonsoir à Maman. Quelquefois pas même une demi-heure, car il se trouvait toujours quelqu'un, mon grand-père, mon oncle, pour dire avec une férocité inconsciente : « Neuf heures déjà ! les enfants devraient être couchés, ils doivent être fatigués. » Et puis ce baiser^b à Maman qu'il fallait que je puisse emporter intact jusqu'à ma chambre, < sans qu'il se > dissipât dans le corridor^c, le vestibule, l'escalier, il fallait que je < le >. lui donne vite, presque à la dérobée, devant tout le monde, sans même avoir le temps de porter à ce que je faisais cette attention des maniaques qui veulent ne pas penser à autre chose pendant qu'ils ferment la porte, pour pouvoir quand le doute leur viendra si elle est bien fermée, lui opposer le souvenir net et certain du moment où ils l'ont fermée. Mais Maman pour ne pas mécontenter mon père qui trouvait que c'était entretenir la nervosité des enfants que de les habituer à embrasser leurs parents, retirerait presque aussitôt son visage. Et quelques instants je fixais des yeux l'endroit de la joue où j'embrasserais Maman, je faisais d'avance de mon baiser tout ce que j'en pouvais faire seul, je choisissais la place, je préparais ma pensée, je « travaillais du souvenir » comme les peintres à qui les instants de la pose sont comptés. Mais à ce point de vue les soirs où M. Swann venait dîner étaient encore plus cruels que ceux où l'on avait été du côté de Garmantes parce que même si on me laissait dîner à table, ce qui arrivait quelquefois, il fallait que je disparaisse aussitôt le dîner fini sans dire bonsoir, et je devais donc embrasser Maman longtemps d'avance avant l'arrivée de M. Swann. M. Swann heureusement ne venait plus souvent depuis son mariage. Tel que je l'ai connu par moi-même, tel que je l'ai surtout connu plus tard par tout ce qu'on m'en a raconté, c'est un des hommes dont je me sens le plus près et que j'aurais pu

le plus aimer. M. Swann était juif. Il était, quoique beaucoup plus jeune, le meilleur ami de mon grand-père qui pourtant n'aimait pas les juifs. C'était chez lui une de ces petites faiblesses, de ces préjugés absurdes comme il y en a précisément chez les natures les plus droites, les plus fermes pour le bien. Par exemple le préjugé aristocratique chez un Saint-Simon, le préjugé contre les dentistes chez certains médecins, contre les comédiens chez certains bourgeois. Mon grand-père prétendait que chaque fois que nous ramenions du collège un nouveau camarade pour l'introduire à la maison c'était toujours un israélite. Il le recevait très bien mais pendant le repas ne manquait jamais de fredonner le chœur de *La Juive* : « Ô Dieu de nos Pères parmi nous descends, cache nos mystères à l'œil des Méchants » ou le chœur de *Samson et Dalila* : « Israël, romps ta chaîne ô peuple lève-toi ! » sans dire les paroles bien entendu mais nous connaissions bien l'air et cela nous faisait rire et trembler. Il devinait l'origine juive — dont il a pu plus tard connaître toute la noblesse — de nos nouveaux camarades avant de les avoir vus, jusque sous des noms qui n'avaient rien d'israélite. « Dumont... Dumont, je me méfie », il entonnait le chœur : « Archers faites bonne garde, veillez sans trêve et sans bruit » et après une ou deux questions adroitement posées il s'écriait : « Archers, à la garde, à la garde » ou bien si le patient était là, il se contentait de murmurer en nous regardant pour nous montrer qu'il n'avait plus de doute : « Israël, romps ta chaîne », et « ô Dieu de nos Pères parmi nous descends ». Bien souvent il fredonnait ses airs devant M. Swann mais ne se gênait pas pour chanter les paroles, disant : « Avec Swann, cela ne prend pas. Il connaît tout mon répertoire. N'est-ce pas Swann ? — Oui et je ne vous en veux pas » répondait M. Swann en riant. « Vous apprendrez un jour que tout ce que vous respectez et dont vous croyez les juifs dépourvus, la générosité, la charité, la solidarité, le pardon des injures, la probité, la délicatesse, jusqu'à continuer d'aimer ceux qui nous frappent, ce sont justement les vertus juives. » Et cela devait arriver en effet. M. Swann était ce que l'on appelle très répandu dans le monde, dans la haute société aristocratique. Mon grand-père qui était l'homme le plus simple du monde et qui aurait évité avec la dernière énergie d'entrer en relation avec des gens qui n'étaient pas de son milieu et de son monde, était en revanche extrêmement curieux de mille petits détails de mœurs que Swann pouvait lui raconter et qui le faisaient pénétrer par la pensée dans l'intimité de ces gens dont la vie publique l'avait beaucoup intéressé. « Voyons, Swann, vous êtes un cachottier. On nous dit que vous dînez souvent chez le duc de Broglie. Voyons comment est-il ? Qu'est-ce qu'il dit de Thiers, qu'est-ce qu'il dit du comte de Chambord ? Allons, racontez. » Et c'étaient souvent

les traits les plus insignifiants en apparence, ceux où se marque un caractère ou une société qui l'amusaient le plus. Malheureusement les deux sœurs de ma grand-mère qui passaient maintenant les vacances avec nous, étaient des personnes instruites et bonnes mais qu'outraient l'idéalisme de ma grand-mère et dont la nature était élevée au point de ne pas même concevoir l'intérêt d'un potin. Une anecdote sur la société du duc de Broglie leur paraissait si ennuyeuse qu'elles interrompaient immédiatement pour dire qu'elles avaient rencontré une jeune Suédoise pauvre qui^a leur avait donné sur l'organisation des sociétés coopératives dans son pays des détails « tout ce qu'il y a de plus intéressant » ou un vieux monsieur qui avait parfaitement bien connu Nourrit¹, Duprez², Cuvillier-Fleury³, et qui était également « tout ce qu'il y a de plus intéressant ». Or rien n'intéressait moins mon grand-père que les coopératives suédoises si ce n'est le chant de Nourrit. Swann disait-il : « J'ai lu dans Saint-Simon un trait qui je suis sûr vous aurait amusé. Saint-Simon est indigné parce que Maulévrier homme de rien a tendu la main à son fils. Saint-Simon dit : "Fut-ce ignorance ou panneau je ne sais mais je me jetai en avant pour empêcher, etc." Et mon grand-père de s'extasier sur « ignorance ou panneau ». Quand une des sœurs de ma grand-mère s'écriait : « Comment ! vous admirez cela ! Mais qu'est-ce que cela signifie ! est-ce qu'un homme n'est pas autant qu'un autre, qu'il soit duc ou cocher, s'il a de l'intelligence ou du cœur. Voilà une belle manière d'élever ses enfants que de leur laisser croire qu'ils ne doivent pas donner la main à tout le monde. Mais il est abominable votre Saint-Simon, tout simplement. Et vous avez le courage de nous citer cela. Mais c'est une horreur ! » Et mon grand-père navré disait seulement à mi-voix à Maman : « Rapelle-moi le vers que tu m'as appris et qui me soulage tant... Ah !... "Mon Dieu que de vertus vous nous faites haïr", comme c'est bien ! »

Esquisse IX

[LE PORTRAIT DE SWANN]

[Intitulé raccord avant l'arrivée de M. Swann, cet avant-texte complète le portrait de Swann à l'époque de ses visites à Combray, commencé plus haut dans le même Cahier^a. Les « deux petits sons » de la clochette d'entrée qui annonce l'arrivée de Swann ; la grand-mère envoyée « en éclaireur » ; la double vie de Swann : le Swann de Combray et le Swann du Jockey-Club, insoupçonné dans la maison de la tante Léonie ; le contraste entre le grand-père curieux des « potins » sur les grands hommes et les deux sœurs de la grand-mère.]

Cette arrivée — qui n'était pas toujours attendue — car avant son mariage il venait très souvent le soir après dîner — était annoncée par les deux petits sons jumeaux de la clochette d'entrée qui n'était tirée que par les « étrangers ». Nous nous contentions de tourner le bouton qui s'ouvrait du dehors, en déclenchant une sonnerie étourdissante. Aussitôt qu'on avait entendu le timbre de la porte secouer en hésitant ses deux petites cloches d'or, on se demandait tout bas « qui cela peut-il être », (bien que ce ne pût guère être que M. Swann), Maman sur un ton de naturel affecté nous disait de ne pas chuchoter à voix basse, que rien n'était plus désagréable pour la personne qui arrivait, et on envoyait en éclaireur ma grand-mère toujours heureuse d'avoir un prétexte de se promener dans le jardin, et d'arracher subrepticement au passage un « tuteur » de rosiers de façon à rendre aux roses un peu de « naturel », comme une mère passe la main dans les cheveux de son fils pour qu'ils soient plus flous⁴. C'est une chose bizarre de penser que M. Swann était le meilleur ami de mon grand-père (quoique bien plus jeune) car M. Swann était israélite. *Suivre aux pages précédentes!*

Mais ce qui m'étonne plus aujourd'hui c'est de [*mot illisible*] que pendant tant d'années avant ma naissance et pendant mon enfance — en somme jusqu'à son mariage ; après il vint encore mais plus rarement — M. Swann vint si souvent voir ma famille qui avait été amie de la sienne, sans que personne à la maison soupçonnât que M. Swann ne vivait pas du tout dans le milieu de ses parents et dans le nôtre mais était un des membres « les plus élégants du Jockey-Club » ; un hôte assidu et apprécié de la société la plus aristocratique. C'est que dans la bourgeoisie française, à cette époque, et peut-être bien encore aujourd'hui la situation des parents fait entrer l'enfant dès sa naissance dans une caste aussi fermée que celle de l'Inde et d'où il ne sortira jamais, à moins des hasards d'une carrière extraordinairement brillante ou d'un mariage inespéré. Le père de M. Swann était un associé d'agent de change d'une assez grande fortune et en somme sa qualité de juif passait à peu près inaperçue parce qu'il ne fréquentait guère que des catholiques et donnait tout au plus aux personnes curieuses l'envie de lui demander si c'était vrai que les juifs étaient forcés de manger un enfant vivant à certains jours. Son fils se trouvait à jamais enfoncé dans une caste variant, comme telle catégorie de citoyens dans une liste d'imposition, entre tel et tel chiffres de revenus, on savait quelles étaient les relations de ses parents, quelles pouvaient donc être les siennes. S'il en avait d'autres, on ne lui en demandait pas compte, c'étaient des relations de jeune homme, et il était à supposer que c'étaient des personnes que des gens comme il faut ne peuvent pas saluer. Mais la vie des jeunes gens ne regarde personne, il était bien

libre de voir qui lui plaisait et quant à mes grands-parents, il venait très fidèlement, le fils de M. Swann, sans personnalité sociale à lui, les voir après dîner le plus souvent possible. Ma grand-tante seulement qui était un peu plus vulgaire que le reste de la famille, quand on disait qu'il habitait quai d'Orléans (une ravissante vieille maison où étaient logés dans les étages qu'il n'occupait pas lui-même ses tableaux et ses collections botaniques) avait soin de faire remarquer aux étrangers qu'il aurait *pu*, s'il avait voulu habiter boulevard Haussmann ou avenue de l'Opéra, qu'il était fils de M. Swann qui avait dû lui laisser bien près de trois millions, mais que c'était sa « fantaisie ». Elle jugeait même cette fantaisie si divertissante pour le public, que s'il y avait un peu de monde quand il était là elle lui disait volontiers : « Hé bien Swann, vous habitez toujours près du jardin des Plantes, vous vous occupez toujours de vieilles giroflées. — Toujours madame. » et elle regardait du coin de l'œil les autres visiteurs. Mais la pensée que le fils Swann qu'on considérait plutôt comme légèrement déchu par bizarrerie et aussi simplicité de mœurs, de la situation excellente, de « belle bourgeoisie » de ses parents, de ses parents qui pouvaient parfaitement frayer avec des notaires et des avoués, privilège qu'il semblait un peu trop laisser tomber en quenouille, la pensée que le fils Swann avait en quelque sorte en cachette une situation sociale inaccessible aux associés d'agent de change et différente, que le cours terne en apparence de ses jours et son modeste quai d'Orléans avait accès dans un monde que l'œil vulgaire des associés d'agents de change n'a jamais contemplé, cela aurait paru aussi extraordinaire à la maison que si on nous avait dit qu'en nous quittant, et après être venu un instant respirer à la surface en causant avec nous, il allait se replonger comme le fils de Thétis dans un monde mystérieux au fond des eaux. Eût-on dit à ma grand-tante, les soirs où il s'excusait de venir en habit qu'il venait de dîner chez une princesse, qu'elle aurait répondu en haussant les épaules : « Oui une princesse du demi-monde » sans qu'un doute eût effleuré sa sérénité. La vraie vie du fils Swann était aussi obscure pour nous que ce fond d'obscurité sur lequel il se détachait quand il venait nous voir après le dîner les soirs où il faisait beau et où on le recevait au jardin, ne le reconnaissant qu'au son de la voix. Nous hébergions un homme élégant avec une aussi parfaite innocence que d'honnêtes hôteliers ont chez eux sans s'en douter un célèbre brigand recherché par la police. Et la fidélité aux relations de ses parents, le bon goût qui lui faisait taire le monde différent où il était entré lui avait créé cette existence à double fond que certains vices par exemple peuvent créer, comme pour cet ambassadeur grand ami du marquis de Gurcy qui dînait tous les soirs dans les maisons les plus brillantes mais n'était pas moins

connu dans certaines maisons mal famées où il partageait le lit des souteneurs. Aussi mon grand-père fut-il stupéfait quand je ne sais plus par quel hasard il apprit que Swann dînait chaque semaine chez le duc de X dont le père et le grand-père avaient été les hommes d'État les plus marquants de la Restauration et de la monarchie de Juillet. Le fait parut si inexplicable aux yeux de ma grand-tante qu'elle y vit je crois plutôt quelque chose de défavorable, comme une sorte de déclassement. Elle avait bien cessé de voir le fils^a d'un notaire de ses amis qui avait épousé une altesse, l'ayant immédiatement fait descendre dans son esprit du rang respecté de fils de notaire à celui de ces gens de rien pour lesquels l'histoire dit que les plus grandes reines ont quelquefois eu des caprices. D'ailleurs mes parents étaient trop discrets pour tâcher à l'aide de ce document bizarre de reconstituer cette vie inconnue. Mais mon grand-père qui était d'ailleurs l'homme le plus simple du monde et qui aurait refusé avec la plus grande énergie si cela lui avait été offert d'entrer en relation avec des gens qu'il jugeait d'un monde plus brillant que le sien, était en revanche par caractère infiniment curieux et friand de tous les petits détails de mœurs ou même de ridicules qui le faisaient entrer par la pensée dans l'intimité d'hommes dont l'action publique sous la monarchie, le grand talent, la haute situation avaient tout son respect. Savoir par un autre, savoir sans être obligé d'aller lui-même chez eux comment se comportaient dans l'intimité le duc de Broglie, M. Guizot, le comte de Chambord, le duc d'Aumale^b l'amusait infiniment^c. Aussi un jour où Swann avait « avoué » ses dîners chez le duc de X mon grand-père ne tarissait-il pas de questions là-dessus. Malheureusement les deux sœurs de ma grand-mère^d qui habitaient maintenant avec nous, avaient son idéalisme sans sa grande vivacité d'intelligence et ne pouvaient pas comprendre qu'on s'intéressât à ces petites choses. Quand on disait un potin, elles n'entendaient littéralement pas, tant le désintéressement qu'elles avaient des petites choses s'étendait jusqu'à leurs organes. Que le potin s'appliquât au duc de X ne leur paraissait pas le relever, au contraire, et s'y intéresser à cause de cela leur semblait une petite chose de plus. Mon grand-père était bien malheureux avec elles, car rien de ce qui l'amuse n'avait même de sens à leurs yeux, et ce qui les passionnait laissait bien indifférent mon grand-père. Si mon grand-père réussissait à mettre Swann sur le sujet du duc de X lui demandant : « Revoit-il quelquefois le comte de Chambord, comment se parlent-ils, est-ce que le comte de Chambord le tutoie ? » une des sœurs de ma grand-mère lui coupait la parole en disant : « J'ai fait la connaissance d'une jeune institutrice suédoise qui^e m'a donné beaucoup de détails sur les coopératives en Suède. C'est tout ce qu'il y a de plus intéressant. » L'autre

sœur disait : « Oh ! comme cela a dû être curieux. Hé bien, moi je n'ai pas perdu mon temps non plus. J'ai fait la connaissance du vieux M. *** qui a beaucoup connu Nourrit et il m'a raconté comme il chantait *Robert le Diable*¹. C'est tout ce qu'il y a de plus intéressant. Peut-être pourrait-on obtenir qu'il vienne dîner un soir. Quand on le met sur Nourrit, sur Mlle Falcon² il parle des heures sans arrêter. — Ce doit être délicieux » disait mon grand-père en soupirant et il n'apprit rien sur le comte de Chambord. « Monsieur, disait M. Swann, j'ai lu ce matin dans Saint-Simon quelque chose qui je crois vous aurait amusé, dans cet ordre d'idées des préjugés aristocratiques³. »

Mais si^b depuis j'ai souvent songé à cette « situation » considérable et inconnue qu'avait M. Swann et qui n'entrât nullement dans la « notion » qu'avaient de lui mes grands-parents, quand il était assis avec nous autour de la table de fer dans l'obscurité du jardin [*interrompu*]

Si j'aimais ainsi à me ressouvenir de M. Swann, en dehors des raisons qu'on verra plus tard c'est peut-être parce que je trouve un certain charme à penser que l'homme qui venait chaque semaine s'asseoir dans l'obscurité entre ma grand-tante et mon grand-père autour de la table de fer du jardin était pour eux un homme entièrement différent de ce qu'il était réellement, ou au moins de ce qu'il était pour un beaucoup plus grand nombre de personnes. Et il est agréable de penser qu'en réalité nous ne sommes pas même du point de vue le moins important et le plus matériel, une personne donnée, avec tout ce qu'il y a à savoir de nous et dont chaque personne chez qui nous nous transportons n'a qu'à prendre connaissance par un relevé purement matériel. Mais que le fantôme assez vague de notre personne est immédiatement transformé par ces personnes et transporté comme dans un paysage de tableau primitif dans le cadre où elles estiment que nous figurons à telle place et dans telle proportion. Et il n'est pas^c encore sûr que l'un ou l'autre de ces doubles soit plus vrai que les autres, et ait dans la nuit de la réalité et de l'histoire où nous apparaissions un moment, beaucoup plus de chance d'être vrai que celui que constituait Swann dans l'esprit de ma grand-tante, quand il parlait dans l'obscurité du jardin où on ne le reconnaissait qu'à la voix.

Peut-être ne semble-t-il pas bien intéressant que Swann n'ait pas eu les relations, la vie, l'influence, la « situation » que mes grands-parents lui attribuèrent pendant dix ans^d.

Esquisse X

[LE DRAME DU COUCHER]

[Le Cahier 6 contient la première esquisse pleinement développée sur la nuit fatale. Le soir où Swann fait une visite, le héros doit aller se coucher tôt, sans que sa mère vienne lui dire bonsoir. Son angoisse et sa ruse. Il décide d'attendre sa mère pour l'embrasser. Le père lui permet de passer la nuit avec elle. L'allusion à la disparition des parents. La mère lit « La Mare au diable ». Une vision céleste du lendemain matin.]

Papa avait dit à Maman quelques jours auparavant : « C'est ridicule que les enfants¹ viennent dire bonsoir comme cela au moment où on vient d'arriver, qu'ils te disent bonsoir avant et qu'ils ne reviennent pas. » Ce jour-là je n'avais pas encore dit bonsoir à Maman et je sentais que c'était l'heure où M. Swann allait sonner. Je l'entraînai dans le vestibule dont la porte était treillissée de bois vert *(demander à Auguste²)* mais à ce moment on sonne, Papa passe, Maman m'embrasse vite en disant : « Sauve-toi vite on a sonné », et s'en va vite, n'étant pas prête. Mais dans ce coup de vent mon bonheur, mon repos de toute la nuit s'était enfui, je retournai au petit salon quand on fut parti dîner jusqu'à l'heure de me coucher. Puis il fallut monter dans ma chambre comme on monte au supplice, il fallut, en fermant mes volets et mes fenêtres qu'on laissait ouverts jusqu'au moment de me coucher, refermer sur moi-même les murs de ma prison, et en défaisant mon lit creuser moi-même mon tombeau. Ce n'était pas tout, il fallait y entrer et le refermer sur moi. Mais avant cela je voulus essayer d'une ruse, je pensais qu'on n'était pas encore sorti de table mais qu'on ne tarderait pas. J'écrivis un petit mot à Maman la suppliant sous un prétexte de venir me dire bonsoir, que j'avais quelque chose à lui dire. Mais il fallait le faire remettre. Et pour le valet de chambre, pour Françoise, il était aussi impossible de remettre une lettre d'une personne aussi insignifiante que moi, pendant qu'il y avait « du monde » que s'il s'était agi de venir faire une commission à un acteur en scène. J'avais si peur qu'elle ne refusât. Mais je cachetai la lettre et dis que c'était un renseignement que Maman m'avait demandé, qu'elle serait certainement fâchée si on ne le lui donnait pas. Françoise regarda pendant une minute l'enveloppe comme si de cet examen devait sortir une indication sur le contenu de la lettre sur lequel je crois qu'elle n'avait pas beaucoup d'illusions et avec une figure qui signifiait sa résignation aux pires catastrophes et une pitié, bien légitime d'ailleurs, pour mes parents d'avoir « un enfant pareil », elle descendit. Et un peu après elle vint me dire qu'on en était seulement « à la salade » et que le valet de chambre n'avait pu remettre la lettre mais dès qu'on passerait

les rince-bouche il <en> profiterait pour remettre la lettre à Maman. Aussitôt^a mon anxiété tomba ; je n'avais pas quitté Maman, je n'étais pas exilé définitivement du lieu où elle était, puisqu'on allait lui remettre ma lettre, à ce moment des « rince-bouche » qui me parut divin parce qu'il était celui où, sous la forme d'un petit morceau de papier, j'allais retourner près de Maman, m'adresser à elle, peut-être la faire monter. Je risquais de la fâcher, mais du moins mon angoisse avait trouvé dans l'action un dérivatif et j'étais exalté par l'odeur du danger. Hélas Maman, sans même sauver les apparences du renseignement qu'elle était censée m'avoir demandé me fit dire qu'il lui était impossible de monter, que je devais être endormi et qu'elle était très mécontente. Il ne me restait plus qu'à me mettre dans mon lit. Je passai ma chemise de nuit comme un suaire, j'éteignis la lumière. Mon cœur battait, j'essayais de penser aux choses les plus belles, elles avaient perdu tout charme pour moi, j'entrouvris la fenêtre, on avait pris le café au jardin et j'entendais le bruit des conversations. Alors^b je sentis que je préférais tout à me recoucher sans avoir revu Maman. J'attendrais que Maman remonte et je l'embrasserais. Peut-être ne me le pardonnerait-elle jamais, me chasserait-on de la maison. Je mourrais s'il le fallait, mais je l'aurais revue, je ne pouvais pas rester ainsi. Ma décision me causa une grande joie, je savais les colères terribles auxquelles je m'exposais, mais la délivrance de mon anxiété était une joie profonde sur laquelle ma peur se détachait. Dix heures sonnèrent, M. Swann s'en alla. J'entendis Maman qui demandait à mon père s'il avait trouvé le dîner bon, comme était la glace, si M. Swann avait repris des biscuits au chocolat ; on se leva, Maman allait monter, j'ouvris ma porte sans bruit ; certes mon cœur battait alors, mais plus d'anxiété, d'épouvante et de joie, bientôt j'entendis la robe de Maman qui montait fermer les fenêtres, je voyais sa lumière, puis je la vis et m'élançai vers elle. À la première minute elle ne comprit pas ce que je faisais là à cette heure-là, puis le comprenant, sa figure se contracta de colère, elle ne voulait même pas me parler. Car je venais de faire une de ces choses pour lesquelles on ne me parlait plus, mais elle entendit mon père qui montait et devant l'imminence du danger et pour éviter un ennui à mon père elle me dit d'une voix entrecoupée^c : « Sauve-toi que ton père au moins ne te voie pas et ne recommence jamais cela ». Mais je lui répétais : « Viens me dire bonsoir », sans doute la lumière de mon père qui devait être dans le couloir m'épouvantait mais aussi c'était une espèce de chantage, je sentais que Maman pour éviter que je reste une seconde de plus et que mon père me vît, allait me dire : « Rentre vite dans ta chambre je viens. » Et une fois qu'elle y serait nous verrions. Il était trop tard, mon père était devant nous. Malgré

moi ces mots que personne heureusement n'entendit vinrent sur mes lèvres : « Je suis perdu. » J'étais sauvé. Mon père me privait constamment des choses qui pourtant étaient consenties par le pacte plus large de ma grand-mère et de ma mère, parce qu'il se souciait peu des principes. Il m'envoyait coucher avant l'heure, me supprimait une promenade parce que cela ne s'arrangeait pas ce jour-là, etc. Mais aussi comme il n'avait pas de principe, il n'avait < pas > d'intransigeance. Il me regarda d'abord d'un air étonné et fâché puis dès que Maman de quelques mots lui eut expliqué Papa dit : « Mais va donc avec lui puisque justement tu n'as pas envie de dormir, reste un petit peu avec lui, moi je n'ai besoin de rien. — Mais mon ami, dit Maman, on ne peut pas habituer cet enfant... — Mais il ne s'agit pas d'habituer, dit mon père en haussant les épaules, tu vois bien que ce petit a du chagrin. Il a l'air si désolé cet enfant. Quand il se sera rendu tout à fait malade, tu seras bien avancée. Voyons nous ne sommes pas des parents bourreaux. Dis donc à Françoise de faire le grand lit qui est dans la chambre < de > Marcel^a et couche cette nuit dans sa chambre. Mais il est gelé ce petit, il va être malade. Allons va avec lui, et tâche de le^b consoler. Moi qui suis moins nerveux que vous et qui ai sommeil, je vais me coucher. » On ne pouvait pas remercier mon père, on ne pouvait pas l'embrasser, on l'aurait agacé, il appelait cela des manifestations ridicules. Mais je ne crois pas qu'on puisse sentir vers un autre être un élan de reconnaissance plus infinie que j'éprouvai ce soir-là pour lui. Il y a bien des années de cela. La maison où cela se passait n'existe plus. Et l'image qu'il y en a dans mon souvenir est peut-être la seule « épreuve » qui en reste encore et qui sera bientôt détruite. La possibilité^c de telles heures est à jamais anéantie. Depuis bien des années déjà, mon père et ma mère ne peuvent plus rien pour moi que par l'influence qui continue au-delà du tombeau. Mais je pleure plus en écrivant ce que mon père a fait ce soir-là que je ne pus le faire alors, dans l'effroi de le fâcher, et je lui donne tous les soirs, quand je pense à lui, les remerciements et les baisers que je n'ai pas osé lui donner alors. Maman passa sa nuit dans ma chambre ; à la minute même où je m'étais cru chassé de la maison, au lieu du châtiment que je méritais on m'accordait ce qui ne m'était jamais arrivé comme si j'avais fait quelque chose d'admirable. Et^d comme pour m'enlever tout remords, pendant que Françoise préparant le lit de Maman, et la voyant assise près de moi qui laissais échapper les sanglots que j'avais contenus devant mon père demandait à Maman, comprenant par l'usité des événements qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire : « Mais Madame, qu'a donc Monsieur Marcel, pourquoi pleure-t-il ? » Maman, qui jusqu'à ce jour était fâchée si je pleurais comme d'une

« méchanceté » dit doucement en secouant la tête : « Mais il ne sait pas, Françoise, il est souffrant, il est énervé, préparez vite le lit et couchez-vous. » Pour la première fois ma tristesse n'était plus considérée comme une faute, j'avais le soulagement infini de l'entendre traiter comme une indisposition involontaire, pour la première fois elle était officiellement reconnue. Cela aurait dû surtout^a me rendre heureux, cela me fit aussi de la peine. Il me semblait que Maman venait de me faire une concession douloureuse, qu'elle avait subi de la vie une première défaite, qu'elle acceptait un premier renoncement dans la réalisation du haut idéal qu'avec ma grand-mère elle avait conçu sur moi. Dans son visage rayonnant de jeunesse, il me semblait que c'était comme l'annonce d'une invisible ride qui venait de se creuser, dans sa merveilleuse chevelure noire c'était comme un petit cheveu gris. Qu'elle me tendit la main et me caressât pendant que je pleurais, pendant que j'étais capable de pleurer, il me semblait que c'était trop, que j'eusse préféré sa colère à sa douceur. Mais cette pensée redoublait mes sanglots. Et alors je vis Maman qui jamais ne se laissait aller à aucun attendrissement avec nous, qui semblait gagnée elle-même par une envie de pleurer qu'elle refréna en riant et en disant, voyant que je m'en étais aperçu : « Voilà un petit jaunet^b qui va rendre sa Maman aussi bête que lui, pour peu que cela continue. Voyons mon loup tu n'as pas sommeil, toi non plus, ne restons pas à nous énerver, faisons quelque chose. » Et Maman alla chercher un volume de George Sand que < ma > grand-mère lui avait conseillé de lire, *La Mare au diable*¹. Et elle m'en lut haut pendant deux heures. Je ne sais pas si je compris bien l'histoire d'autant plus que Maman me passait tout ce qui avait rapport à l'amour. Mais cette nuit enchantée que passa le [un blanc] à l'ombre de la forêt est restée contenue pour moi dans l'intérieur de cette nuit enchantée où ma mère était à côté de mon lit, sur le fauteuil de cretonne, dans sa belle robe de chambre à ramages bleus, où nous étions tous les deux tout seuls pour toute la nuit ; et sans trop savoir ce qu'il y avait dans cette forêt, je la vois encore ou du moins son ombre enchantée dans ma chambre cette nuit-là, comme l'ombre du sapin qui se développait sur le parquet par les volets découpée sur le clair de lune. Je ne sais pas ce que Maman n'aurait pas bien lu, tant sa belle voix savait mettre à chaque mot son sens et sa grâce. Mais s'il y a quelque chose au monde qu'elle lisait bien c'était George Sand parce qu'elle l'aimait. Le style de George Sand a justement ce qu'avait Maman quand elle parlait, et ce qui pour un style je crois est un défaut, une belle voix, un accent de distinction, de générosité, de noblesse d'âme, tout ce qui fait qu'une grande âme comme Maman lisant les lettres de George Sand et de Flaubert verra toute la différence d'âme

qu'il y a entre les deux et supportera à peine les lettres vulgaires et plates de Flaubert¹, mais qui empêchent une vue vraiment objective, vraiment artistique, qui empêchent de sortir de soi. Maman aimait cela chez George Sand, chez Fromentin, elle sentait dans le tour de la phrase la vraie distinction, l'accent toujours sincère, d'une sincérité humaine, d'une douceur de femme, qui n'est peut-être pas la sincérité artistique. Mais elle lisait George Sand comme ma grand-mère jouait Chopin, en les égalant. La nuit se serait passée aussi vite, aussi divine pour moi que pour le [un blanc] si je n'avais pas eu peur de la fatiguer. Elle n'était pas pressée de se coucher, parce qu'avec sa grande intelligence elle était plus réaliste que ma grand-mère et maintenant qu'on avait fait quelque chose d'exceptionnel voulait au moins que j'en eusse tout mon plaisir, et le bien que cela pouvait — mêlé à beaucoup de mal — me faire. Elle était < des personnes > qui tout en tenant < aux > principes savent reconnaître le moment où il faut les faire fléchir, et qui tout en proscrivant les drogues savent reconnaître le moment où la souffrance serait pire que la morphine et ne nous laissent pas souffrir inutilement ; et je crois que sans la peur de fâcher mon père quand elle m'avait vu sur l'escalier elle serait entrée dans ma chambre, et qu'elle aurait été presque aussi heureuse que moi de sa brusque décision. Mais cela ne m'enlevait pas mes remords. Pour qu'elle en arrivât à être heureuse d'une chose qui était si fort contre ses idées il fallait qu'elle se sentît vaincue par une nervosité qu'elle avait espéré dompter. Je la priai de se coucher, elle referma le volume à la couverture cerise et il fut convenu que nous en continuerions un autre jour la lecture. Elle s'endormit. J'ai quelquefois — bien rarement — dans mon enfance connu le sentiment du repos complet, du repos sans tristesse, du calme parfait. Je ne l'ai jamais connu comme cette nuit-là. J'étais si heureux que je n'osais pas m'endormir. Je ne sais pas quand je m'endormis. Quand je m'éveillai, le lit de Maman était vide. Elle s'était levée sans que je l'entendis. Mais sur ses draps le soleil jouait comme la promesse de tous les plaisirs d'une belle journée, comme un bonheur palpable ; et sur la table un petit mot écrit par moment² — Quand mon loup s'éveillera qu'il s'habille vite, sa Maman l'attend au jardin. J'ouvris les volets, les rayons de soleil qui avaient déjà abandonné le ras de sol, la terre retournée des plates-bandes de pensées et d'héliotropes qui baignaient dans une ombre chaude, encore étincelantes et comme humides du soleil qui les avait quittées, et que le jardinier se préparait à arroser, faisai < en > t une échelle d'or le long du treillis du mur qui semblait posée du ciel par les anges pour leur permettre de venir cueillir les roses et les capucines et qui de l'autre côté grimpa le long de la maison jusqu'au lit de Maman.

Esquisse XI

[LES DEUX PERSONNALITÉS DE SWANN]

[Fragment du Cahier 36, portant sur les deux personnalités de Swann : le Swann de Combray et le Swann homme du monde.]

En réalité, chaque fois que nous voyons une personne que nous connaissons, nous nous livrons à un acte où il entre infiniment plus d'opérations de l'esprit que nous ne pensons. Et son apparence physique est immédiatement remplie par nous de toutes les notions que nous avons sur lui. Dans l'aspect total que nous nous représentons, ces notions ont certainement la plus grande part. Elles⁴ finissent par adhérer si parfaitement au nez aquilin, à la moustache blonde, à la voix douce et nuancée que nous connaissons, que le personnage est à jamais constitué. Pendant ce temps-là sous le même nez aquilin, la même moustache blonde, la même voix douce et nuancée, d'autres personnes mettant des notions toutes différentes, ont créé un personnage différent. Sans doute Swann se rendait bien compte que la notion que se faisait de lui ma famille omettait un grand nombre de particularités de sa vie, et quand en causant à Combray si l'on venait à parler d'un grand personnage quelconque, du comte de Chambord par exemple, et que ma tante disait : « Des gens que ni nous ni vous M. Swann nous ne connaissons jamais et nous nous en passons n'est-ce pas ? » cette parole lui rappelait qu'il avait oublié de mettre à la poste la lettre pour Frohsdorf qu'il avait dans sa poche, adressée à ce même comte de Chambord qui avait voulu le faire comte et pour qui il était une des quatre ou cinq personnes qu'il aime vraiment, il y avait peut-être un imperceptible sourire entre les belles moustaches blondes, sous le nez aquilin, dans le son de la voix douce et nuancée. Mais au fond ce personnage de Swann incognito, avec le même visage et rempli seulement pour ma tante de souvenir de dîners à Combray, de recettes de poulets chasseur échangées, de longs bavardages dans l'obscurité près de la table de fer et du jet d'eau avait créé dans notre esprit, et dans notre jardin, un second Swann plus bonhomme, plus simplet, plus provincial, plus parfumé par l'odeur du grand acacia que l'autre, un Swann avec qui on n'aurait pas eu l'idée de se gêner ni que ce fût aimable de sa part de permettre qu'on ne se gênât pas avec lui, un bon voisin, un bon garçon. Et ce Swann-là était-il moins réel que l'autre ? En somme celui-ci était comme l'autre fabriqué par des esprits, et les notions que ces esprits avaient formées avaient si bien bourré son corps vivant qu'on n'aurait pas pu détruire ce Swann-là. Et les petites particularités matérielles de sa vie relativement auxquelles on

aurait pu dire que celui-là était erroné et l'autre vrai [interrompu].

Pour ma part je ne puis dans mon souvenir passer de l'un à l'autre sans être obligé d'opérer une désincarnation assez singulière et qui nous renseigne fort sur ce qu'il y a d'intellectuel en réalité dans celles de nos connaissances qui semblent le plus purement matérielles.

Esquisse XII

[LE DRAME DU COUCHER ;
SWANN]

[On trouve dans le *Cabier 8* un long développement suivi sur le drame du coucher, où s'intègrent les divers épisodes déjà préparés par les brouillons antérieurs : la grand-mère au jardin (voir l'Esquisse IX), la visite de Swann (voir l'Esquisse VIII), l'antisémitisme du grand-oncle (voir l'Esquisse VIII), épisode qui sera transféré au portrait de Bloch, le portrait de Swann (voir l'Esquisse IX), le contraste entre le grand-père et les deux sœurs de la grand-mère (voir l'Esquisse IX). Cette esquisse marque donc une première étape dans l'articulation du récit de « *Combray I* ».]

Ma chambre de Combray est restée dans mon souvenir comme un lieu de supplice. Comme on me faisait coucher de bonne heure pour être levé de bonne heure, j'étais obligé de laisser Maman qui restait à causer avec les autres, au jardin s'il faisait beau, dans le petit salon où tout le monde se retirait, s'il faisait mauvais. Tout le monde sauf ma grand-mère qui trouvait que c'était une pitié de rester enfermé à la campagne et qui avait d'incessantes discussions avec mon père les jours de pluie où il nous envoyait lire dans nos chambres. « Ce n'est pas comme cela que vous les rendez robustes et énergiques, disait-elle tristement, surtout ce petit-là (c'était moi) qui a tant besoin de prendre des forces et de la volonté. » Pour elle, par tous les temps, même quand la pluie faisait rage et que Françoise avait précipitamment rentré les fauteuils d'osier de peur qu'ils ne fussent mouillés, on la voyait dans le jardin vide et fouetté par l'averse, relevant ses mèches désordonnées et grises pour que son front s'imbibât mieux de la salubrité du vent et de la pluie ; elle soupirait : « Enfin on respire ! », et parcourant les allées détrempées, trop systématiquement alignées à son gré par le nouveau jardinier dépourvu du sentiment de la nature, de son petit pas enthousiaste et saccadé, réglé, à vrai dire sur les mouvements divers qu'excitaient dans son âme l'ivresse de l'orage, la puissance de l'hygiène, la stupidité

de notre éducation et la symétrie des jardins, plutôt que sur le désir, inconnu d'elle, d'éviter à sa jupe prune les taches de boue sous laquelle elle disparaissait jusqu'à une hauteur qui est toujours restée pour Françoise un désespoir et un problème.

Cela me faisait bien de la peine de monter me coucher quand tout le monde restait encore en bas à causer pendant des heures. Ma consolation était que tous les soirs Maman montait me dire bonsoir quand j'étais couché. Mais ce bonsoir durait si peu de temps, elle redescendait si vite, que le moment où je l'entendais monter, puis où j'entendais dans le couloir le bruit léger de sa robe de jardin en mousseline bleue d'où pendaient des petits cordons de paille tressés était pour moi un moment douloureux. Il annonçait celui qui le suivait, où elle m'avait quitté, où elle était redescendue. De sorte que ce bonsoir que j'aimais tant, j'en arrivais à souhaiter qu'il vînt le plus tard possible. Tout le temps où Maman n'était pas encore montée était un temps de répit qui m'était donné et éloignait d'autant celui où elle serait repartie, où je ne la verrais plus. Quelquefois quand après m'avoir embrassé, elle ouvrait la porte pour redescendre, je voulais la rappeler, lui dire « Embrasse-moi une fois encore », mais je savais que je verrais son visage fâché (car comme la concession qu'elle faisait à ma tristesse et à mon agitation en montant m'embrasser, en m'apportant ce « baiser de paix » agaçait mon père qui trouvait cela ridicule, elle eût voulu^a tâcher de m'en déshabituer, bien loin de me laisser lui demander quand elle était déjà sur le pas de la porte de me donner un baiser de plus). Or voir son visage fâché cela détruirait tout le calme qu'elle m'avait apporté un instant avant quand elle avait penché vers mon lit sa figure heureuse et aimante, et l'avait tendue à mes lèvres comme une hostie où elles goûteraient sa présence réelle et la garderaient jusqu'au lendemain matin ; hostie pour une communion de paix, qui m'assurait un sommeil plus doux et plus calme que celui que nous trouvons dans ces autres hosties que la pharmacopée prépare et qui sont bien miraculeuses pourtant elles aussi, bien précieuses, en tous cas, certains soirs pour ceux qui n'ont plus leur mère, en leur permettant d'interrompre un moment, quand ils deviennent trop anxieux, le besoin qu'ils ont encore de l'embrasser. Mais les soirs où Maman montait si peu de temps dans ma chambre, étaient doux en comparaison de ceux où il y avait du monde à dîner et où Maman à cause de cela ne montait pas me dire bonsoir. Le « monde^b » se bornait habituellement à M. Swann. C'était à peu près le seul voisin qui vînt quelquefois dîner (bien plus rarement depuis qu'il avait fait le mauvais mariage que je dirai, parce que nous ne recevions pas sa femme), quelquefois après le dîner, à l'improvisiste. Les soirs où assis autour de la petite table de fer, devant le perron, nous

entendions au bout du jardin non pas le carillon profus, étourdissant et criard qui arrosait au passage de la pluie multipliée de ses tintements ferrugineux et glacés toute personne de la maison qui entraît sans sonner, mais⁴ le double tintement timide, ovale, doré de la sonnette des « étrangers ». Tout le monde aussitôt disait : « Une visite. Qui cela peut-il être ? » (bien que cela ne pût être que M. Swann). Maman s'efforçant de parler à haute voix sur un ton naturel, disait de ne pas chuchoter ainsi, que rien n'est plus désagréable pour une personne qui arrive, et on envoyait en éclaireur ma grand-mère toujours heureuse d'avoir un prétexte pour faire un « tour de jardin » de plus et qui en profitait pour arracher subrepticement au passage quelque « tuteur » de rosier pour rendre aux roses un peu de naturel, comme une mère qui passe la main dans les cheveux de son fils que le coiffeur a trop aplatis, pour les faire bouffer. Nous restions tous suspendus aux nouvelles que ma grand-mère allait nous rapporter sur les forces de l'ennemi, comme si on eût pu hésiter entre un grand nombre de possibilités différentes et bientôt après mon grand-oncle disait : « Je reconnais la voix de Swann. » On ne le reconnaissait en effet qu'à la voix parce que nous ne gardions pas de lumière pour ne pas attirer les moustiques et j'allais, sans en avoir l'air, dire qu'on apporte des sirops. Ma grand-mère attachait beaucoup d'importance à ce qu'ils n'eussent pas l'air de figurer d'une façon exceptionnelle, et pour les visites seulement. M. Swann quoique beaucoup plus jeune que lui était le meilleur ami de mon grand-oncle. Et c'est assez bizarre pour plusieurs raisons dont l'une était que M. Swann était juif et que mon grand-oncle n'aimait pas les juifs. C'était chez lui une de ces petites faiblesses, de ces préjugés absurdes comme il y en a chez les natures les plus droites, les plus fermes pour le bien, — surtout chez elles — comme le préjugé antibourgeois chez un Saint-Simon, le préjugé contre les dentistes chez tel médecin du second Empire ou contre les comédiens chez tel bourgeois de la monarchie de Juillet. Cette sorte d'antipathie d'ailleurs légère, s'était un peu aggravée de ce que, prétendait mon grand-oncle, chaque fois que nous nous liions avec un de nos camarades plus qu'avec les autres et que nous l'amenions dîner à la maison c'était toujours un juif. Il le recevait du reste très bien mais ne cessait de fredonner : « Ô Dieu de nos Pères » de *La Juive* que pour entamer « Israël, romps ta chaîne ! » de *Samson et Dalila*, ne chantant que l'air naturellement (Ti la lam, tam ta lam, ta lam ta lam, ta lam, talam, talim talilalam, tim talam) nous avions peur que notre camarade le connût et ne rétablît mentalement les paroles. Il devinait avant de les avoir vus l'origine juive de ceux de nos amis qui l'étaient en effet, rien qu'en entendant leur nom qui bien souvent n'avait rien de particulièrement israélite. « Et

comment s'appelle-t-il votre ami qui vient ce soir ? — Dumont, mon oncle. — Dumont ! Oh ! je me méfie » et il fredonnait :

*Archers, faites bonne garde !
Veillez sans trêve et sans bruit*

Et après nous avoir posé adroitement quelques questions plus précises il s'écriait : « À la garde ! À la garde ! » ou si c'était le malheureux lui-même déjà arrivé qu'il avait forcé, par un interrogatoire dissimulé à confesser inconsciemment sa foi et son sang, et alors il se contentait de nous regarder en fredonnant imperceptiblement :

*De ce timide israélite
Quoi, vous guidez ici les pas*

ou,

Champs paternels, Hébron, douce vallée

ou encore

Oui, je suis de la race élue

pour nous montrer qu'il n'avait plus aucun doute. Mais quand l'israélite présent était M. Swann il ne se gênait pas pour chanter franchement ces airs, en prononcer distinctement les mots du livret sachant bien que M. Swann ne s'en fâchait pas et il disait : « Avec Swann cela ne prendrait pas, ce n'est pas la peine de supprimer les paroles, il connaît tout mon répertoire. N'est-ce pas Swann ? » et Swann répondait en riant : « Oui, et je ne vous en veux pas » et plus gravement : « Vous apprendrez un jour que tout ce que vous respectez et dont vous croyez les juifs généralement dépourvus, la générosité, la charité, la solidarité, le pardon des injures sont précisément des vertus juives par excellence. » Et mon grand-oncle devait l'apprendre en effet. Mais ce qui m'étonne davantage quand je repense à Swann^a, c'est que pendant tant d'années où avant et même après son mariage il vint ainsi voir mon grand-oncle et mes grands-parents, qui avaient été amis de ses parents, personne à la maison à ce que m'a raconté mon cousin, ne soupçonnait que Swann ne vivait plus du tout dans le « milieu » de son père, associé d'agent de change comme mon grand-oncle, mais était un des « membres les plus élégants » du Jockey-Club, un des quatre ou cinq hommes les plus choyés de la haute société du faubourg Saint-Germain, ami intime du comte de Chambord et pour qui celui-ci, si Swann ne s'y était pas absolument opposé, voulant garder le nom de ses parents tel qu'il était, aurait relevé un grand titre français éteint. L'ignorance où nous étions de l'élégance de Swann tenait évidemment en partie à la délicatesse et à la discrétion de son caractère ; mais aussi à ce que la bourgeoisie française d'alors — et peut-être encore d'aujourd'hui — se faisait de la société

une idée qui ne différait pas beaucoup de la conception hindoue et la considérait comme composée de castes fermées où la situation qu'avait votre père vous faisait entrer à votre naissance et d'où rien à moins des hasards d'une carrière exceptionnellement brillante ou d'un mariage inespéré ne pouvait vous faire sortir pour vous faire pénétrer dans une caste supérieure. Le père de Swann était associé d'agent de change (le fait qu'il fût juif n'entraînait pas en ligne de compte, parce qu'il ne fréquentait que des catholiques, et donnait tout au plus envie aux femmes curieuses de lui demander s'il était forcé de manger à certains jours de la chair d'enfant chrétien, question que leurs maris avec quelque mauvaise humeur leur déconseillaient de poser), le « fils Swann » se trouvait faire partie pour toute sa vie d'une caste où les fortunes comme sur une liste d'imposition variaient entre tel et tel revenu. On savait quelles avaient été les relations de son père, on savait donc quelles étaient les siennes, quelles personnes il était « en situation » de fréquenter. S'il en connaissait d'autres, c'était des relations de jeune homme sur lesquelles des anciens amis de sa famille comme étaient nos parents fermaient d'autant plus bienveillamment les yeux qu'il continuait depuis qu'il était orphelin à venir très fidèlement nous voir ; mais il y avait fort à parier que ces gens inconnus de nous qu'il voyait étaient des gens qu'il n'aurait pas osé saluer s'il les avait rencontrés étant avec nous. Si l'on avait voulu à toute force lui appliquer « fils Swann » un coefficient social, mondain, qui lui fût personnel, entre les autres fils d'agent ou associé d'agent de situation égale à celle des parents Swann (qui était de premier ordre) ce coefficient eût été pour lui un peu inférieur^a à celui des autres, parce que très simple de façons, il avait toujours eu une « toquade » de botanique, de peinture, et d'objets anciens et qu'il demeurait quai d'Orléans dans une « atroce baraque, disait ma grand-tante, je me doute de ce que ça peut être » (c'était un délicieux vieil hôtel) où il habitait le premier étage et avait logé dans les autres ses collections et ses herbiers. Ma grand-tante qui était un peu plus vulgaire que le reste de notre famille avait soin de faire remarquer aux étrangers quand on parlait de lui qu'il aurait *pu*, s'il avait voulu habiter boulevard Haussmann ou avenue des Champs-Élysées, qu'il était le fils de M. Swann qui avait dû lui laisser près de quatre millions mais que c'était sa « fantaisie ». Fantaisie qu'elle jugeait du reste devoir être si divertissante pour le public qu'à Paris quand M. Swann se rencontrait chez elle avec « du monde », elle lui disait toujours : « Hé bien monsieur Swann, vous habitez toujours près du jardin des Plantes, avec vos vieilles giroflées ? — Toujours madame. » Et elle regardait du coin de l'œil les autres visiteurs. Mais si on lui avait dit que le fils Swann qu'on considérait plutôt comme

imperceptiblement déchu par bizarrerie de goûts et simplicité de mœurs de la grande situation de « belle bourgeoisie » de ses parents, le fils Swann qui, en tant que fils Swann était parfaitement « qualifié » pour « frayer » avec les notaires ou les avoués les plus estimés de Paris — privilège qu'il semblait laisser tomber un peu en quenouille — la pensée que pour le fils Swann, son nom de Swann lui faisait vis-à-vis de nous comme une sorte d'incognito, qu'il avait comme en cachette une situation toute différente, et l'accès d'un monde inconnu que l'œil d'aucun autre associé d'agent de change ne contempla jamais, ou en sortant de chez ma tante à Paris il se rendait aussitôt la rue tournée comme Ali Baba dans l'éblouissante caverne insoupçonnée, cela aurait paru à peu près aussi extraordinaire que de connaître Aristée qui après avoir causé avec nous aurait plongé au sein des royaumes de Thétis, dans ce monde interdit aux mortels et où Virgile nous dit qu'il était reçu à bras ouverts. Un jour qu'il était venu nous voir à Paris après dîner en s'excusant d'être en habit, Françoise ayant dit tenir du cocher qui l'avait conduit qu'il venait de dîner « chez une princesse », « oui de chez une princesse du demi-monde ! » avait dit ma tante en haussant les épaules sans lever les yeux de sur son tricot avec une ironie dédaigneuse et sereine. En réalité nous hébergions un homme élégant, grand ami du roi d'Angleterre et du comte de Chambord et « recherché » par toute la haute société, avec une aussi parfaite innocence que d'honnêtes hôteliers qui ont chez eux sans le savoir un célèbre brigand, activement « recherché », lui aussi. Et si j'y pense avec plaisir c'est que l'esprit éprouve une satisfaction chaque fois que s'évanouit un peu de matière, et que j'aime à me dire, que même au point de vue des plus humbles et vulgaires choses de la vie, comme la situation sociale, nous ne sommes pas un tout matériellement constitué, identique pour tous et dont chacun n'a qu'à prendre connaissance. Mais qu'en réalité notre personnalité, notre situation sont des créations de la pensée des autres qui transportent, pour l'y transformer immédiatement, dans le cadre arbitraire qu'elles nous assignent, ce peu qu'elles peuvent connaître de nous — sans que nous puissions savoir, dans l'infini mystérieux du temps où nous apparaissions une seconde, lequel de ces fantômes qui périra avec les imaginations qui les forment, est le plus réel, celui sous les traits duquel apparaît tel personnage historique ou tel Swann à telles personnes ou celui que ma grand-tante vivifiait de toutes ses notions sur la famille Swann, quand il arrivait presque invisible dans le jardin de Combray, d'un fond d'obscurité symbolique, vers mes grands-parents assis autour de la petite table de fer et qui ne le reconnaissaient qu'« à la voix ».

Les premiers doutes de mes grands-parents à l'égard de la situation réelle de Swann — et ceci doit remonter à l'époque de

ma naissance, si même ce n'est pas plus ancien —, leur vinrent d'une Mme de Villeparisis de l'illustre famille de Bouillon qui avait été élevée avec ma grand-mère au Sacré-Cœur. Elles s'étaient un peu perdues de vue, mais elle avait de l'amitié pour ma grand-mère qui, à cause des fameuses^a castes, avait toujours résisté à ses demandes d'aller la voir, mais qui savait que si elle avait un service à lui demander elle était toujours sûre de la trouver. Ma grand-mère nous la représentait comme une femme d'une intelligence supérieure, peu sensible, peu enthousiaste, peu aimable, avare de son amitié, de son dévouement, de ses mots écrits ou parlés, mais aussi qui quand elle avait dit : « Je le ferai » le faisait avec une promptitude, une intelligence, une autorité et une efficacité admirables. Deux ou trois fois ma grand-mère qui la savait cousine du maréchal de Mac Mahon avait eu à la solliciter pour un ami à nous qui désirait un poste important aux colonies, pour la veuve d'un militaire qui méritait un bureau de tabac^b. Elle était allée la trouver. Mme de Villeparisis avait dit : « J'irai voir le maréchal ». Et quelques jours après dans un billet où les mots étaient comptés mais choisis avec un tact et une grâce extrême, elle annonçait la réussite de ce que ma grand-mère désirait. Elle poussait chaque fois ma grand-mère à louer un appartement dans une des maisons contiguës à la sienne qui toutes donnaient sur des jardins ; et ma grand-mère revenait chaque fois fort enthousiasmée par ces jardins d'autant plus « naturels » que personne ne s'en occupait et aussi par un fleuriste qui avait la maison et qui était l'homme le mieux, le plus distingué qu'elle eût jamais vu. Car pour ma grand-mère la distinction était une chose absolument indépendante du rang social. Elle avait rencontré chez Mme de Villeparisis un de ses neveux et disait à Maman : « Ah ! ma fille qu'il est commun ! » et elle s'extasiait sur les lettres de notre ouvrière en journée et disait : « Sévigné n'aurait pas mieux dit ! » Or Mme de Villeparisis dit à ma grand-mère dans une de ces deux ou trois visites qui furent les seules qu'elle lui fit en quarante ans depuis leur sortie du Sacré-Cœur : « Vous connaissez beaucoup je crois un M. Swann qui est un grand ami de ma nièce Villebon. » Ma grand-mère n'avait pas osé demander de détails ni à Mme de Villeparisis ni à Swann, mais cette nouvelle colportée à la maison y causa un certain émoi, et fit apparaître sous un jour défavorable la « nièce Villebon ». Qu'une nièce de Villeparisis connût le fils Swann, cela prouve que toute la famille de Mme de Villeparisis n'était pas aussi bien qu'on l'aurait cru. On se répétait : « Cousine du maréchal » mais la foi diminuait. Des revers de fortune avaient dû la conduire à ces fréquentations. Mais voilà que peu de temps après mon oncle apprit je ne sais comment que M. Swann déjeunait toutes les semaines chez le duc de *** dont le père

et le grand-père avaient été les hommes d'État les plus en vue de la monarchie de Juillet. Le fait parut inexplicable à ma grand-tante qui fut néanmoins obligée de l'admettre mais dans une acception plutôt défavorable pour Swann. Fréquenter quelqu'un qui n'était pas de sa caste, de sa classe sociale, lui apparaissait comme une sorte de déclassement. Il semblait qu'on dissipât du coup le fruit de toutes les belles relations « de haute bourgeoisie » accumulées honorablement par les familles prévoyantes. Elle avait même cessé de fréquenter le fils de notaires de nos amis qui avait épousé une altesse, ce qui l'avait fait immédiatement descendre à ses yeux du rang respecté de fils de notaire à celui d'un <de> ces aventuriers, anciens valets de chambre ou garçon d'écurie, pour qui on raconte que les reines eurent parfois des bontés. D'ailleurs mes parents étaient trop discrets pour chercher à reconstituer à l'aide de cette indication bizarre cette vie inconnue. Mais mon grand-père qui était d'ailleurs l'homme le plus simple du monde et qui n'eût jamais voulu entrer en relation avec des gens qu'il considérait comme d'un monde plus brillant que le sien, était en revanche infiniment curieux et friand de tous les petits détails qui le faisaient entrer par la pensée < dans la vie privée > d'hommes dont l'action politique sous la Monarchie, le grand talent, la haute autorité morale avait tout son respect. « Savoir », « se représenter » — sans être obligé de les connaître pour cela — comment se comportaient dans l'intimité le duc de Broglie, M. Molé, M. Casimir Périer, le duc de Noailles, l'eût infiniment amusé. Aussi maintenant qu'il avait fait « avouer » à Swann ses relations avec M. de *** l'accablait-il de questions : « Voyons Swann, vous êtes un cachottier, on nous dit que vous rencontrez souvent le duc d'Aumale. Qu'est-ce qu'il dit de Thiers, de Guizot ? Comment est-il avec le duc de Chartres, voyons, parlez, racontez, donnez-nous une idée de tout ça. » Malheureusement pour lui, pour mon grand-père, les deux sœurs de ma grand-mère, vieilles filles qui avaient la tournure d'esprit de ma grand-mère sans avoir son esprit, passaient depuis peu les vacances à Combray, avec mes grands-parents. C'étaient des personnes d'aspirations élevées et qui à cause de cela étaient incapables⁹ de s'intéresser à ce qu'on appelle un potin, et en général à tout renseignement qui ne se rattachait pas directement à un but esthétique ou vertueux. Leur désintéressement de ces choses était tel que leur sens auditif avait fini par s'habituer à cesser de fonctionner, dès que la conversation prenait un tour terre à terre ou mondain, littéralement elles cessaient d'entendre qu'on parlait à moins qu'on attirât leur attention par des avertissements physiques, tel que les interpeller directement en frappant sur un verre, etc. Aussi à peine mon grand-père posait-il une question à Swann sur le duc de Broglie,

question qui résonnait aux oreilles des deux sœurs de ma grand-mère comme un silence profond mais intempestif et qu'il s'agissait de rompre que l'une prenait la parole avant que Swann eût pu répondre et disait à l'autre : « Imagine-toi Céline que j'ai rencontré une jeune institutrice suédoise qui m'a donné sur les coopératives en Suède les détails les plus intéressants. Il faudra qu'elle vienne dîner ici un soir. — Ce sera charmant, disait l'autre, mais je n'ai pas perdu mon temps non plus. J'ai rencontré chez une amie un vieux monsieur qui a beaucoup connu Nourrit, et à qui Nourrit avait expliqué dans le plus grand détail comment il s'y prenait pour composer un rôle. C'est tout ce qu'il y a de plus intéressant. Peut-être pourrait-on obtenir de lui qu'il vînt dîner un soir. Quand on le met sur Nourrit ou sur Mlle Falcon, il parle des heures sans s'arrêter — Ce doit être délicieux », soupirait mon grand-père dans l'intelligence de qui la nature avait malheureusement aussi complètement oublié d'inclure la possibilité de se passionner jamais pour les coopératives suédoises ou à la composition des rôles de Nourrit, qu'elle avait omis dans l'âme des sœurs de ma grand-mère, ce qui aurait pu leur faire trouver quelque intérêt à pénétrer par des récits dans l'intimité du comte de Chambord. Cette opposition se retrouvait jusque dans les questions littéraires. « Je relisais ce matin dans Saint-Simon, disait Swann à mon grand-père, quelque chose qui vous aurait amusé. Saint-Simon racontant son ambassade d'Espagne dit que Maulévrier avait eu l'audace de tendre la main à son fils, le noble duc de Ruffec¹. "Fut-ce ignorance ou panneau je ne sais mais je me précipitai à temps, etc." » Mon grand-père s'extasiait déjà sur « ignorance ou panneau » mais Mlle Céline chez qui le nom de Saint-Simon — un écrivain en somme — avait empêché l'anesthésie complète de ses facultés auditives s'indignait déjà : « Comment vous admirez cela ? Hé bien, c'est du joli. Mais qu'est-ce que cela peut vouloir dire ; est-ce qu'un homme n'est pas autant qu'un autre ? Qu'est-ce que cela peut faire qu'il soit duc ou cocher, s'il a de l'intelligence et du cœur ? Il avait une belle manière d'élever ses enfants votre Saint-Simon s'il ne leur disait pas de donner la main à tous les honnêtes gens. Mais c'est abominable tout simplement. Et vous osez citer cela ! » Et mon grand-père navré disait à voix basse à Maman : « Rappelle-moi donc le vers que tu m'as appris et qui me soulage tant dans ces moments-là. Ah ! oui : "Seigneur que de vertus vous nous faites haïr !" Ah ! comme c'est bien ! »

Les soirs où M. Swann était là, Maman ne montait pas dans ma chambre. Je ne dînais pas à table, je venais après dîner au jardin et à neuf heures je disais bonsoir et je montais me coucher. Ce baiser précieux et fragile que Maman me donnait d'habitude dans mon lit au moment de m'endormir, et que ces soirs-là il

me fallait transporter du jardin dans ma chambre et garder pendant tout le temps où je me déshabillais, sans que s'évaporent la douceur et son apaisement, justement ces soirs-là où j'aurais eu besoin de le recevoir pour ainsi dire avec plus de précaution, il fallait que je le prisse pour ainsi dire à la dérobée, devant tout le monde, sans même avoir le temps et la liberté d'esprit nécessaire pour porter à ce que je faisais cette attention des maniaques qui s'efforcent de ne pas penser à autre chose pendant qu'ils ferment une porte, pour pouvoir quand le doute maladif leur viendra s'ils l'ont fermée lui opposer victorieusement le souvenir précis du moment où ils l'ont fermée. Mais Maman pour ne pas agacer mon père qui trouvait toutes ces tendresses absurdes, retirait aussitôt approché son visage, et sachant que cet instant serait si court et furtif, je faisais seul d'avance ce que je pouvais faire seul, je fixais avant que neuf heures sonnent la place de la joue de Maman où je l'embrasserais, je préparais ma pensée, comme un peintre à qui son modèle ne peut donner que de courtes séances de pose prépare sa palette et travaillera de souvenir. Quelquefois je ne le pouvais même pas car avant l'heure mon grand-père, une des mes tantes avait la férocité inconsciente de dire : « Comment les enfants ne sont pas encore couchés. S'ils veulent sortir de bonne heure demain matin. » Et mon père qui ne poussait pas aussi loin que ma grand-mère et que ma mère la foi des traités, disait : « Mais oui allons, montez vous coucher. » Et il fallait monter. Quelquefois à peine sorti, je rentrais, je demandais à Maman de venir dans l'antichambre, mon père se fâchait, Maman ne venait pas, cette déception avait suffi pour briser le fragile baiser que j'avais reçu et je montais désespéré, sans viatique. Mais⁴ hélas un jour mon père dit à ma mère : « C'est ridicule que les enfants viennent dire bonsoir comme cela quand il y a du monde. Fais-les donc monter avant qu'on arrive. » Et à partir de ce jour-là, ce fut une heure, deux heures avant le moment de me coucher qu'il me fallait demander à Maman ce baiser dont la douceur si volatile devait préserver mon sommeil. Peu de temps après le jour où cette règle était entrée pour la première fois en vigueur, un soir où M. Swann devait venir dîner, sentant que c'était bien l'heure où on allait arriver, j'avais entraîné Maman dans le vestibule pour lui dire bonsoir et ne l'avais pas encore embrassée quand la sonnette retentit, c'était M. Swann ; à ce moment mon père ouvre la porte, dit : « Voyons, on a sonné, monte. » Maman m'embrassa à peine et me repoussa. Il fallut monter chaque marche de l'escalier, comme on dit à contre-cœur, en sentant mon cœur, qui restait près de Maman, à qui elle n'avait pas donné par un baiser licence de me suivre et que j'arrachais à chaque pas que je faisais. Cet escalier maudit que je montais si tristement chaque soir, exhalait

une odeur de vernis qui avait encore [en] quelque sorte absorbé, fixé mon chagrin et le rendait ainsi peut-être plus cruel encore à ma sensibilité parce que sous cette forme olfactive mon intelligence n'en pouvait plus prendre sa part. Quand nous dormons et qu'une rage de dents n'est perçue par nous que comme une jeune fille que nous nous efforçons deux cents fois de suite de tirer de l'eau, ou que comme une phrase de philosophie au réveil^a que nous nous répétons sans arrêter, c'est un grand soulagement quand nous sommes réveillés et que notre intelligence a pu débarrasser de toute apparence de sauvetage ou de syllogisme l'idée de la rage de dents. C'est le contraire de ce soulagement, une aggravation de ma douleur que j'éprouvais, quand elle m'accablait tout entier sous la forme trompeuse et subtile de l'odeur du vernis de l'escalier. Pourvu que je ne descende pas près « du monde » j'avais le droit de rester jusqu'à neuf heures sans me coucher et je pouvais même redescendre au petit salon quand on avait « passé à la salle à manger ». Ce que je fis. Et sentant que j'avais encore une heure avant l'instant affreux du coucher, je m'efforçais de n'y pas penser, je regardais les fleurs dans les vases sur la table à jeu que le jardinier ignorant du sentiment de la nature y avait placé en bouquets pressés et lourds, j'écoutais un air de piano qui venait d'une maison voisine. Mais l'âme de ceux que tend une préoccupation intérieure est comme leur regard, convexe, elle ne peut laisser pénétrer en elle du dehors aucun sentiment. Je m'efforçais de me rappeler les plus beaux vers que je savais, ils laissaient dehors avant d'entrer dans mon esprit tout leur charme, toute leur joie. Enfin il fallut monter comme on monte au supplice, fermer moi-même les issues de ma prison en fermant les volets de ma chambre, creuser mon propre tombeau en défaisant mes couvertures, revêtir le suaire de ma chemise de nuit. Mais avant de m'enterrer moi-même dans mon lit j'eus un mouvement de révolte, je voulus essayer d'une ruse de prisonnier. J'écrivis à Maman pour la supplier de monter une seconde pour une chose que je ne pouvais lui dire. Mon effroi était que Françoise refusât de porter mon mot. Je savais que pour elle faire une commission de quelqu'un de sans importance comme moi à Maman quand il y avait du monde était aussi impossible que de demander de faire remettre une lettre à un acteur pendant qu'il est en scène. Elle avait sur les choses qui ne peuvent pas se faire tout un code subtil qui semblait avoir prévu des complexités de civilisation telles que je me demandais toujours où elle avait pu apprendre d'avance que cela ne se faisait pas, mais si impérieux qu'elle n'y aurait pas fait infraction pour un empire. Je lui dis que c'était Maman qui m'avait prié de lui rappeler quelque chose et qu'elle serait très fâchée si on ne lui remettait pas ce mot. Je crois que Françoise ne me crut pas, elle

regarda pendant cinq minutes l'enveloppe comme si l'examen du papier et l'aspect de l'écriture allaient la renseigner sur la nature du contenu. Puis elle sortit d'un air résigné qui semblait dire : « C'est-il pas malheureux pour des parents d'avoir un enfant pareil. » Elle revint au bout d'un moment me dire qu'on n'était encore qu'à la glace qu'il était impossible au valet de chambre de remettre ainsi la lettre devant tout le monde (ma prétention n'allait pas jusque-là) mais que quand on serait aux rince-bouche, on trouverait le moyen de la faire passer à Maman. Aussitôt mon anxiété tomba ; je n'avais pas définitivement quitté Maman ce soir, puisque, au moment de ces bienheureux rince-bouche, mon mot allait me faire pénétrer dans sa pensée, me faire pénétrer en quelque sorte dans la salle à manger, pour fâcher peut-être mais enfin entrer. Et peut-être Maman allait venir. Maman ne vint pas, et sans ménagements pour mon amour-propre (engagé à ce que la fable de la commission qu'elle m'avait prié de lui rappeler ne fût pas démentie) elle me fit dire que je devrais être endormi depuis longtemps, qu'elle était très fâchée. Françoise se retira avec la politesse résignée de ceux qui ne tarderont pas à lâcher un souverain prêt à être déposé et murmura quelques condoléances qui m'exaspérèrent. Je me couchai mais au bout d'un moment je sentis qu'en écrivant cela à Maman, en risquant la chance de la revoir, je m'étais barré la possibilité de m'endormir sans l'avoir revue, et mon anxiété augmentait de minute en minute ; je faisais de plus en plus mal à mon cœur en essayant de le calmer, de lui prêcher une résignation qui était l'acceptation de son infortune. Tout < d' > un coup mon anxiété tomba, une félicité m'envahit comme quand un médicament puissant agit, nous enlève une douleur, je venais de prendre la résolution de ne plus essayer de m'endormir sans avoir revu Maman, de l'embrasser au moment où elle monterait, je me levai, je m'assis, j'ouvris la fenêtre, le calme qui résultait de mes angoisses finies, la peur et la soif du danger me mettaient dans une allégresse extraordinaire. Je m'assis au pied du lit et quand un bruit de pas sur le gravier puis la sonnette de la porte m'eurent averti que M. Swann venait de partir, j'entrouvris la fenêtre. Mes grand-parents étaient rentrés. Maman demandait à mon père s'il avait trouvé la langouste bonne et si M. Swann avait « repris » de la glace. « Hé bien, si tu veux, nous allons monter nous coucher », dit mon père. « Si tu veux mon ami, dit Maman, quoique je n'aie pas l'ombre du sommeil mais puisque je vois que la pauvre Françoise m'a attendue, je vais lui demander de me dégrafer mon corsage pendant que tu iras te déshabiller^a. » J'étais dans une disposition si joyeuse que ces paroles insignifiantes qui montaient du jardin m'enchantèrent je me répétais fort « Zut, zut, [*mot illisible*] » avec le même accent enivré que

si ces mots avaient signifié quelque vérité délicieuse, je sautais seul dans ma chambre, je m'adressai un sourire dans ma glace, et ne sachant sur quoi faire tomber ma tendresse et ma joie, je saisis mon propre bras avec transport et j'y déposai un baiser. Hélas cette joie dura peu. C'était le moment où on allait monter. Il fallait envisager les choses en face. Quand Maman verrait que j'étais levé, que je l'attendais dans le couloir, je serais chassé de la maison, on me mettrait au collège le lendemain, c'était certain. Hé bien, dussé-je me jeter par la fenêtre cinq minutes après j'aimais encore mieux cela. Ce que je voulais maintenant c'était Maman, c'était lui dire bonsoir, j'étais allé trop loin dans la voie qui menait à la réalisation de ce désir pour pouvoir rebrousser chemin, bientôt j'entendis Maman qui montait fermer sa fenêtre, j'allai dans le couloir sans bruit. Mon cœur battait tant alors que j'avais de la peine à avancer, mais du moins il ne battait plus d'anxiété, il battait d'épouvante, de tendresse et de joie. Je vis s'avancer sur la profondeur de l'escalier la lumière projetée par la bougie de Maman. Puis je la vis elle-même, je m'élançai. À la première seconde elle me regarda avec étonnement, ne comprenant pas ce qui était arrivé. Puis sa figure prit une expression furieuse : elle ne me disait même pas un mot, car je venais de faire une chose bien pire même que celles qui composaient la catégorie de celles pour lesquelles on ne me parlait plus. Si elle m'avait parlé ç'aurait été admettre qu'on pouvait me reparler, peut-être même cela m'aurait-il paru plus terrible que ce silence, comme le signe que devant le châtiment terrible qui allait se préparer, le silence eût été inutile. Une parole ç'eût été le calme avec lequel on répond à un domestique quand on vient de décider de le renvoyer. Mais elle entendit mon père qui montait du cabinet de toilette où il se déshabillait, et pour éviter une scène de mon père elle me dit d'une voix entrecoupée : « Sauve-toi. Sauve-toi qu'au moins ton père ne t'ait pas vu ainsi comme un fou. » Mais je lui répétais : « Viens me dire bonsoir », épouvanté par la lumière de mon père qui montait l'escalier mais aussi c'était de ma part une espèce de chantage. Je sentais que Maman allait dire : « Rentre dans ta chambre je viens », pour éviter que mon père ne me trouvât encore là la suppliant, si elle me refusait. Il était trop tard, mon père était devant nous. Malgré moi je murmurai ces mots que personne n'entendit : « Je suis perdu. » Il n'en fut pas ainsi. Mon père me privait constamment de choses qui m'étaient consenties par le pacte plus large fait avec ma mère et ma grand-mère, parce qu'il ne se souciait pas des principes. Au dernier moment, pour une raison toute contingente ou sans raison, il nous supprimait une promenade, ou me disait une heure trop tôt : « Allons monte te coucher, pas d'explication. » Mais aussi parce qu'il n'avait pas de « principes » (dans le sens de

ma grand-mère) il n'avait pas, à proprement parler d'intransigeance. Il me regarda un instant d'un air étonné et fâché, puis dès que Maman lui eut dit en deux mots ce qui était arrivé, mon père dit : « Mais va donc avec lui puisque justement tu disais que tu n'avais pas envie de dormir, reste un peu avec lui, moi je n'ai besoin de rien. — Mais mon ami, dit timidement ma mère, que j'aie [envie] ou non de dormir ne change rien à la chose, on ne peut pas habituer cet enfant. — Mais il ne s'agit pas d'habituer, dit mon père en haussant les épaules, tu vois bien que ce petit a du chagrin, il a l'air désolé cet enfant ; voyons, nous ne sommes pas des parents bourreaux. Quand tu l'auras rendu malade, tu seras bien avancée ; voyons puisqu'il y a deux lits dans sa chambre, dis donc à Françoise de te faire le grand lit et couche pour cette nuit dans sa chambre. Allons bonsoir, moi qui ne suis pas si nerveux que vous, je vais me coucher. » On ne pouvait pas remercier mon père, on ne pouvait pas le remercier, on l'aurait agacé, il appelait cela des manifestations ridicules. Mais je ne pense pas qu'on puisse éprouver pour un autre être un sentiment de reconnaissance plus grand que celui que j'éprouvai ce soir-là pour lui. Je restais là sans oser parler, il était encore devant moi, grand, dans sa robe de nuit blanche sous le cachemire de l'Inde qu'il nouait autour de sa tête depuis qu'il avait des névralgies, avec sa barbe noire, avec le geste d'Abraham quand il dit à Sarah de se départir. Il y a bien des années de cela. L'escalier où je vis monter sa lumière est détruit depuis bien longtemps. Et lui ne pourra plus jamais dire à ma mère, « Va avec le petit », et ma mère ne pourra plus jamais venir près de moi. Plus rien de ce qui composait cette scène n'existe plus. La possibilité de telles heures est anéantie à jamais. Mais chaque fois que j'y repense je verse à torrents les larmes de joie que je sus contenir devant mon père. Et il ne s'est jamais passé un soir depuis sans que je lui adresse dans ma prière le merci qui ce soir-là n'a pas pu sortir de mes lèvres. Maman passa cette nuit-là dans ma chambre ; au moment où je venais de commettre une faute telle que j'avais cru être chassé de la maison, on m'accordait plus qu'on n'eût jamais fait si j'avais accompli quelque chose d'admirable. Même à l'heure où elle se manifestait par cette grâce magnifique, la conduite de mon père gardait quelque chose d'immérité qui la caractérisait et qui venait de ce qu'elle résultait plutôt d'une convenance fortuite que d'un plan prémédité. Peut-être même ce que j'appelais sa sévérité quand il m'envoyait coucher le soir méritait-elle moins ce nom que celle de ma mère ou de ma grand-mère, car sa nature plus différente en certains points de la mienne que n'était la leur, n'avait-elle pas deviné jusque-là le chagrin que j'avais tous les soirs et qu'elles savaient, mais qu'elles voulaient m'apprendre à dominer afin de diminuer pour

l'avenir ma sensibilité affective et former < ma > volonté. Elles savaient ma souffrance et m'aimaient assez pour ne pas consentir [à] me l'épargner. Pour mon père qui m'aimait autrement, je ne sais pas s'il en aurait eu le courage et la première fois qu'il avait vu que j'avais du chagrin il avait dit à Maman : « Va donc le consoler. » Maman passa la nuit dans ma chambre et comme pour m'ôter tout scrupule de goûter une joie aussi contraire à tout ce que j'avais le droit d'espérer, comme Françoise qui préparait le lit de Maman comprenant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire en la voyant assise près de moi qui ne retenait plus mes larmes depuis que je n'étais plus sous les yeux de mon père, lui demandait : « Mais Madame qu'a donc Monsieur à pleurer ainsi ? » Maman lui répondit : « Mais il ne sait pas lui-même Françoise, il est énervé, faites vite mon lit et montez vous coucher. » Pour la première fois ma tristesse n'était plus considérée comme une faute punissable, je pleurais sans pour cela « être méchant ». J'avais le soulagement infini de n'avoir plus à mêler de scrupules et de remords à l'amertume de mes larmes, d'entendre traiter ma tristesse comme un mal involontaire qu'on reconnaissait pour la première fois officiellement et dont je n'étais pas responsable comme un « état nerveux », quelque chose d'involontaire et de non coupable. J'aurais dû être heureux d'autant plus que je n'étais pas médiocrement fier vis-à-vis de Françoise de ce retour des choses humaines qui une heure après que Maman avait refusé de monter et m'avait fait dédaigneusement répondre que je devrais dormir, m'élevait à la dignité de grande personne, et m'avait fait atteindre la puberté du chagrin, l'émancipation des larmes. J'aurais dû être heureux. Je ne l'étais pas. Il me semblait que Maman venait de me faire une première concession qui devait lui être douloureuse, que c'était comme une première abdication devant l'idéal qu'elle et ma grand-mère avaient conçu pour moi, que la victoire que je venais de remporter je l'avais remportée contre elle, que j'avais réussi comme auraient pu faire la maladie, les malheurs, ou l'âge à détendre sa volonté, à faire fléchir sa raison, et que cette soirée resterait comme une triste date, une date qui marquerait en elle une première diminution forcée, une première renonciation, un premier vieillissement^a. Il me semblait que je venais moi-même d'une main impie de tracer dans son âme la première ride, d'y faire apparaître un premier cheveu blanc^b. Si j'eusse osé j'aurais dit à Maman, « Non je ne veux pas, ne couche pas ici » ; mais je savais son esprit pratique et que maintenant que la chose était faite elle aimerait mieux que j'en eusse le plaisir et ne pas redéranger mon père. Cette pensée redoublait mes sanglots et alors je vis Maman qui jamais ne se laissait aller à aucun attendrissement avec nous, être gagnée par le mien, retenir

comme une envie de pleurer, et comme elle vit que^a je m'en étais aperçu, me dire en riant : « Voilà mon petit jaunet qui va rendre sa Maman aussi bêtasse que lui pourvu que cela continue. Voyons mon loup, puisque tu n'as pas sommeil ni ta Maman non plus, ne restons pas à nous énerver, faisons quelque chose, prenons un des livres, que ta grand-mère t'a donnés pour ta fête. » Grand-mère qui pensait que les œuvres de génie si hardies qu'elles soient ne peuvent pas faire plus de mal à un enfant que les forces de la nature y compris la pluie ne peuvent faire de mal à son corps, m'avait acheté Musset, George Sand et Rousseau, ce qui avait fait murmurer à mon père : « C'est à croire qu'elle est folle ! » Ma mère prit *La Mare au diable*. Elle m'en lut haut jusqu'à minuit. Je ne sais pas si je compris très bien l'histoire d'autant plus que Maman me passait tous les chapitres d'amour, ce qui mettait un peu d'obscurité dans l'action. Mais après que Maman se fut couchée et endormie, la nuit magique du Champi sous la forêt enchantée par le clair de lune, continuait pour moi dans cette chambre où j'étais couché à l'ombre du marronnier dont le clair de lune découpait en noir les branches sur mon lit. Je continuais d'entendre la voix si belle de Maman où il ne pouvait y avoir que des intonations douces, généreuses et délicates, et qui s'harmonisait^b si bien avec ce style de George Sand, qu'elle aimait tant et qui en effet était lui-même une sorte de belle voix aux intonations douces, généreuses, nobles et délicates. Ce qui lui faisait trouver à côté de George Sand Flaubert bien vulgaire et bien prétentieux dans leur *Correspondance*¹. Et si j'ai pu plus tard peut-être par immoralité et égoïsme de littérateur mettre quelque chose au-dessus de la distinction naturelle et de la noblesse morale, et appeler un défaut cette belle voix qui reste comme un vêtement sonore trop personnel sur le style, je sais ce que Maman voulait dire par sa préférence pour George Sand comme elle a compris ce que je voulais dire par ma préférence pour Flaubert. Et nous ne nous en sommes que plus aimés. Mais *La Mare au diable* est resté pour moi un volume à belle couverture orange où les phrases avaient le son de la voix de Maman, et le sujet le mystère de ma pensée de ces années où on ne m'avait jamais permis encore de lire un roman, où je me demandais ce qu'il pouvait y avoir d'extraordinaire, de délicieux, de défendu dans un roman, si bien qu'après les premiers que je lus, je demandais aux étrangers : « Est-ce bien un roman, appelez-vous cela un roman ? » — et dont les paysages ont pris pour moi autant le charme des paysages du songe, que les paysages que je voyais alors. Car quand je pense à eux c'est dans la même atmosphère qui a perdu toute réalité que je les retrouve. Son titre est de ces rares mots de passe que je ne veux pas redire trop souvent de peur qu'ils perdent leur vertu, et qui m'ouvrent aussitôt le double vantaïl du corridor enchanté.

Esquisse XIII

[LA BISCOTTE
TREMPÉE DANS LE THÉ]

[Ce morceau sur la biscotte se trouve aux derniers feuillets du Cahier 8. Proust reprend ici une version plus ancienne qui a dû exister entre le folio 46 r° et le folio 47 r° du même Cahier, après le récit du déshabillage (4 feuillets étant arrachés ici, on n'en connaît qu'une partie.)]

Pendant bien des années c'est tout ce que je revis de Combray, quand, éveillé au milieu de la nuit c'est à Combray que j'avais cru être, et qu'ensuite j'y ressongeais au lieu de me rendormir pendant les heures qui suivaient : un pan lumineux, une section, un pan de maison, comme ceux que découpent, qu'isolent sur un fond de nuit ces « embrasements » qui dans les fêtes éclairent une section seulement d'un édifice dont le reste est confondu avec l'obscurité. En haut de ce pan pyramidal rien que ma chambre avec le couloir à double ventail qui y conduisait, l'escalier qu'il me fallait monter pour y arriver, et en bas l'endroit où je disais bonsoir, petit salon au-devant du jardin avec l'allée obscure par où arrivait M. Swann, l'auteur inconscient de mes tristesses, et tout cela à neuf heures du soir, en un mot le décor indispensable comme celui qu'on indique en tête des vieilles pièces, pour le drame de mon déshabillage, avec l'heure où il avait lieu. Je ne revoyais jamais que cela, toujours dans la même lumière. Cette maison ne contenait-elle pas d'autres chambres, est-ce que je ne sortais < pas > de la maison, est-ce que les jours à Combray n'avaient qu'une heure ou deux, de neuf heures à onze heures du soir ? Peut-être à ces questions aurais-je pu répondre — peut-être pas — par quelques parties de plus de Combray. Peut-être plus. En tout cas présentées à l'appel de ma volonté par ma mémoire consciente, je me les serais rappelées, sans les revivre avec une apparente exactitude et sans vérité, sans charme, sans désir de les décrire. En réalité tout le reste de Combray, les lieux, les pensées et les joies, j'avais perdu tout cela, c'était mort. Mort à jamais ? Cela pouvait être. J'ai lu quelque part une légende bretonne qui dit que les âmes de ceux que nous avons perdus sont en réalité captives dans quelque être, quelque plante, un simple caillou de la route. Prisonnières, inconnues, mortes à jamais, si, en rencontrant, recueillant l'être ou l'objet, nous ne faisons cesser l'enchantement. Alors à notre contact, s'il est assez fort, est délivrée la captive. Il en est ainsi de ce qui a été pour nous et n'est plus. Nous voulons nous souvenir, nous ne pouvons pas. Notre intelligence s'efforce et ne peut rien. Elle ne sait pas faire de résurrections. Quant à l'objet où toute cette

vie perdue s'est réfugiée, nous ne savons où il est, si nous le rencontrerons jamais sur notre route. Et si nous le rencontrons, serons-nous assez forts pour en faire sortir la vie. Un des derniers hivers je rentrais ayant froid, sentant la neige. Mon feu ne prenait pas. Françoise pour me réchauffer me proposa de me faire du thé : je n'en prends jamais, j'hésitai, j'acceptai. Elle me l'apporta avec une petite biscotte que j'y trempai. Elle était devenue molle si bien qu' < il > y en avait des miettes < dans > la cuillerée du thé que je portai à mes lèvres. Aussitôt qu'elle les eut touchées, je me sentis envahi par une sensation délicieuse. Il me semblait que mon être s'était tout d'un coup rempli d'une essence précieuse inconnue qui donnait à ma vie un prix infini et soustrait à toutes ses contingences. Le dégoût de ma médiocrité, la platitude du présent, la crainte de l'avenir, tout cela s'était évanoui. Cette sensation aussi obscure qu'elle était puissante et que j'aurais été bien embarrassé de nommer, définir, même d'apercevoir, portait en elle-même en quelque sorte l'évidence de sa valeur supérieure à la vie par l'indifférence subite qu'elle m'avait donnée à tout ce qui n'était pas elle. Mais que pouvait-elle être, je sentais bien qu'elle était entrée en moi au moment où j'avais senti la gorgée de thé mêlée de biscotte < qui > avait touché mon palais. Mais je savais aussi qu'elle était autre chose. Je cherchais en moi, au fond de moi, car il semblait que mon être avait pris une sorte de profondeur infinie. Et je sentais dans cette profondeur quelque chose qui réveillé sans doute par ce goût de thé, se détachait, cherchait à monter à la lumière de la conscience, s'élevait, traversait des espaces anciens dont elle me rendait la sensation comme une ancre qui a traversé toute la profondeur de l'eau avant d'apparaître. Mais pourrait-elle monter jusque-là. Je m'efforçais, je me penchais vers ce fond de moi-même, je n'apercevais rien, il me semblait que j'allais distinguer quelque chose. Bientôt ma vue se brouillait tout à fait. Alors un instant je cessais de penser, puis comprenant que je n'avais fait que m'éloigner du moment premier et révélateur, je tâchais de me remettre dans l'état où j'étais quand le thé avait touché ma bouche, je m'efforçais de ne pas penser à ce qui allait se produire pour ne pas le modifier et je pris une seconde cuillerée. Le thé ne me dit pas plus la seconde fois qu'il ne m'avait dit la première. Était-ce donc en moi qu'il fallait chercher. Et je tâchai alors à reproduire par la mémoire, ce que j'avais éprouvé au moment où je sentis le goût du thé. Mais déjà avec cette lâcheté qui à tant de moments de ma vie me conseilla d'abandonner une tâche ardue en vue < d' > un but précieux, pour le moindre effort des actes habituels, j'allais renoncer, boire mon thé sans plus penser. Et je sentais des morts que je ne reconnaissais pas qui comme les morts de l'Érèbe quand passe Énée disent :

« Rends-nous le sang qui va nous ressusciter. » Et j'écartais leur foule importune. Notre volonté habituelle serait pour cela peu de choses si de tels états n'avaient en eux-mêmes un charme qui nous empêche de nous plaire à autre chose. C'est comme un amour, mais un amour sans trouble et qui rompt — pour un moment hélas — les liens jusque-là si forts. Un effort encore. Et tout d'un coup je me souviens. Ce goût du thé mêlé de biscotte amollie, c'est celui que tous les matins je goûtais à Combray, quand aussitôt habillé j'allais dire bonjour à ma tante Léonie qui me donnait une cuiller de son thé. Et maintenant derrière le pavillon que mes grands-parents avaient fait construire à Combray et où nous habitions, la vieille maison provinciale de ma tante Léonie à laquelle ce pavillon était accoté, est reconstruite. L'escalier qui va de ma chambre au vestibule s'arrête sur ce long premier où s'embranchent le petit escalier intérieur qui rejoint la chambre de ma tante Léonie. Et voici la rue sur laquelle donne la maison de ma tante, toute la matinée qui suit ma visite, tout Combray, et les promenades autour de la ville, et la rivière, et toutes ses fleurs d'eau, et tout cela prend forme dans la tasse de thé comme ces petites fleurs^d en papier japonais dont on garde des années des années dans des tiroirs la forme indistincte et qui dès qu'on les plonge dans un bol d'eau ou de thé, prennent leurs formes variées de fleurs, de barques, de personnages. À partir < de ce > jour quand je repensais à la vie de Combray pendant les heures de la nuit, ce n'était plus seulement cette section illuminée sur la nuit que je voyais, mais toute la double maison, tout le jardin, les rues de chaque heure, et les promenades pour chaque temps, etc.

Esquisse XIV

[LA PETITE MADELEINE]

[Ce texte est la mise au net d'un brouillon très travaillé du *Cabier 25*, rédigé après l'*Esquisse XIII*. Il figure sur six feuillets qui ont été découpés dans un cahier non identifié et paginés de 1 à 9. Signalons qu'en tête du morceau se trouve le chiffre 11.]

C'est ainsi que, pendant bien des années, quand réveillée la nuit je me ressouvenais de Combray, je n'en revis jamais que cette sorte de pan lumineux, découpé au milieu d'indistinctes ténèbres, pareil à ceux que l'embrasement d'un feu de bengale ou quelque

projection électrique éclairent et sectionnent dans un édifice dont les autres parties restent plongées dans la nuit : à la base assez large, le petit salon, la salle à manger, l'amorce de l'allée obscure par où arriverait M. Swann (l'auteur inconscient de mes tristesses), le vestibule où je m'acheminai vers la première marche de l'escalier si cruel à monter qui constituait à lui seul le tronc fort étroit de cette pyramide irrégulière ; et au faite, ma chambre à coucher avec le petit couloir à porte vitrée pour l'entrée de Maman, en un mot, toujours vu à la même heure, isolé de tout ce qu'il pouvait y avoir autour, se détachant seul sur l'obscurité, le décor strictement nécessaire (comme celui qu'on voit en tête des vieilles pièces indiqué pour les représentations en province) au drame de mon déshabillage ; comme si Combray n'avait consisté qu'en deux étages reliés par un mince escalier, et comme s'il n'y avait jamais été que neuf heures du soir. À vrai dire, j'aurais pu répondre, à qui m'eût interrogé là-dessus, que Combray comprenait encore autre chose et existait à d'autres heures. Mais comme ce que je m'en serais rappelé m'eût été fourni seulement par la mémoire volontaire, la mémoire de l'intelligence, et comme les renseignements qu'elle nous donne sur le passé ne conservent rien de lui, je n'aurais jamais eu envie de songer à ce reste de Combray, et encore moins d'en écrire. Tout cela était en réalité mort pour moi.

Mort à jamais ? C'était possible.

Il y a beaucoup de hasard en tout ceci, et un second hasard, celui de notre mort, souvent ne nous permet pas d'attendre longtemps les faveurs du premier. Si, dans un moment d'excitation intellectuelle où quelque circonstance a suspendu notre activité physique, par exemple si allant en voiture à un rendez-vous, nous jetons un coup d'œil sur le contenu actuel de notre pensée nous voyons qu'il eût dépendu d'un hasard que ce contenu n'y fût pas encore entré. Et qui sait si tout à l'heure la voiture ne sera pas brisée sur nous et si notre esprit d'où la vie se retirera ne sera pas obligé de lâcher à jamais ces quelques idées qu'en ce moment il enserre et protège anxieusement de sa pulpe frémissante. Ou encore, nous sommes comme un peintre montant un chemin qui surplombe un lac dont un rideau de rochers et d'arbres cache la vue. Par une brèche il l'aperçoit, il l'a tout entier devant lui. Il prend ses pinceaux. Ainsi notre esprit est-il tout entier devant nous. Nous le possédons, nous pouvons décrire chacune des hauteurs qui le dominent, les voiles qui sont arrêtées à sa surface. Mais bientôt viendra la nuit où l'on ne peut plus peindre et après laquelle le jour ne se relève pas.

Si c'est souvent le hasard (j'entends par là des circonstances que notre volonté n'a point préparées, au moins en vue de ce résultat) qui amène dans notre esprit un objet nouveau, c'est un

hasard plus rare, un hasard sélectionné et soumis à des conditions de production difficiles, après des épreuves éliminatoires, qui ramène dans l'esprit un objet possédé autrefois par lui et qui était sorti de lui.

Je trouve très raisonnable la croyance celtique que les âmes de ceux que nous avons perdus sont captives dans quelque être inférieur, dans une bête, un végétal, une chose inanimée, perdues en effet pour nous jusqu'au jour, qui pour beaucoup ne vient jamais — où nous nous trouvons passer près de l'arbre, entrer en possession de l'outil qui est leur prison. Alors elles tressaillent, nous appellent, et sitôt que nous les avons reconnues l'enchantement est rompu. Délivrées par nous elles ont vaincu la mort et reviennent vivre avec nous.

Il en est ainsi de notre passé. C'est peine perdue que nous cherchions à l'évoquer, tous les efforts de notre intelligence sont inutiles. Il est caché hors de son domaine et de sa portée, en quelque objet matériel — en la sensation que nous donnerait cet objet matériel — que nous < ne > soupçonnons pas. Cet objet il dépend du hasard que nous le rencontrions avant de mourir, ou que nous ne le rencontrions pas.

Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher, n'existait plus pour moi, quand un de ces derniers hivers, comme je rentrais à la maison, ma mère me trouvant glacé, me proposa de me faire un peu de thé dont je ne veux jamais. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, je me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée de thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de Madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante félicité ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je prends une seconde gorgée de thé qui ne m'apporte rien de plus que la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je

m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée, mais il ne la connaît pas, et ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que je ne sais pas interpréter, et que je veux au moins pouvoir lui redemander et retrouver intact, à ma disposition, tout à l'heure, pour un éclaircissement décisif. Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment ? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même, quand lui, le chercheur, est à la fois le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera rien. Ce qu'il lui faut conquérir, faire entrer dans sa lumière c'est une partie de lui-même qui n'est pas encore et qui ne pourra sortir que de lui !

Et je recommence à me demander quel pouvait être cet état inconnu, qui n'apportait aucune preuve logique, mais l'évidence de sa félicité, de sa réalité devant laquelle les autres s'évanouissaient. Je veux essayer de le faire réapparaître. Je me remets dans l'état où j'étais au moment où je pris la première cuillerée de thé. Je demande à mon esprit un effort de plus, de ramener encore une fois la sensation qui s'enfuit. Et pour que rien ne brise l'élan dont il va tâcher [de] la ressaisir j'écarte tout obstacle, toute idée étrangère, j'abrite mes oreilles et mon attention contre les bruits de la chambre voisine. Puis sentant mon esprit qui se fatigue, sans réussir, je le force au contraire à prendre cette distraction que je lui refusais, à penser à autre chose, à se refaire avant une suprême tentative. Puis une dernière fois je fais le vide devant lui, je le mets en face du souvenir de cette saveur goûtée dans le thé mêlé de gâteau et je sens tressaillir en moi quelque chose qui se déplace, voudrait s'élever, comme une ancre qu'on détache, à une grande profondeur ; je ne sais <ce> que c'est, mais cela monte lentement, j'éprouve la résistance et j'entends la rumeur des distances traversées.

Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, le souvenir, l'instant ancien, que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi. Je ne sais. Maintenant je ne sens plus rien, il est arrêté, redescendu peut-être. Peut-être il ne remontera jamais de sa nuit. Dix fois il me faut recommencer, me pencher vers lui. Et chaque fois la lâcheté qui nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre importante m'a conseillé de laisser cela, de boire mon thé en pensant simplement à mes ennuis d'aujourd'hui, à mes désirs de demain, qui se laissent remâcher sans peine. Et pourtant, déjà, si je n'ai pu identifier le souvenir, je me suis élevé à la raison du plaisir qui le précédait et que sa « reconnaissance », sa notion claire n'a pas suivi. Cette raison c'est qu'en nous il y

a un être qui ne peut vivre que de l'essence des choses, laquelle ne peut être saisie qu'en dehors du temps. En elle seulement il trouve sa subsistance, ses délices, sa poésie. Il languit dans l'observation du présent, où les sens ne lui apportent pas cette essence des choses, il languit dans la considération du passé, que l'intelligence lui dessèche. Il languit dans l'attente de l'avenir que la volonté construit avec des fragments du passé et du présent qu'elle rend moins réels encore en leur assignant une affectation utilitaire, une destination tout humaine. Mais qu'un bruit, qu'une odeur, déjà perçus autrefois, soit pour ainsi dire entendu, respiré par nous à la fois dans le passé et dans le présent, réel sans être actuel, idéal sans être imaginé, il libère aussitôt cette essence permanente des choses, et notre vrai moi qui depuis si longtemps était comme mort, s'éveille, s'anime et se réjouit de la céleste nourriture qui lui est apportée. Une minute extratemporelle a recréé pour la sentir l'homme extratemporel. Et que celui-là pourrait-il craindre de l'avenir ?

Ah ! nous disons souvent que la vie présente est médiocre et notre passé ne nous semble pas plus beau. Mais c'est que ce < que > nous appelons ainsi n'est nullement notre passé. Que sous notre pied dans une cour une pierre réveille une seule des sensations que nous eûmes en foulant le pavage du baptistère de Saint-Marc, que le goût d'une madeleine trempée dans du thé approche de nous sans même nous le laisser reconnaître encore un peu de passé, nous sentons à la joie, au charme irrésistibles qui nous inondent combien le passé réel — même le plus humble — est différent de celui que nous présente la mémoire de l'intelligence sur la réquisition de notre volonté.

Et c'est bien cette joie, ce charme qui nous donnent le courage de tenter un dernier effort, de ramener à la lumière ces morts suppliants, dont notre fatigue, nos amis, nous conseillent d'écarter la foule importune. Mais le plaisir est là qui comme un amour nous a déliés des autres attraits que le sien. Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût était celui du petit morceau de madeleine que tous les matins à Combray, quand j'allais lui dire bonjour, ma tante Léonie trempait dans son thé et me donnait ensuite. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé, tant que je n'y eus pas goûté ; peut-être parce qu'en ayant souvent aperçu depuis Combray, sans en manger, à la devanture des pâtisseries leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents ; peut-être parce que de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire rien ne survivait, tout s'était désagrégé, les formes — et celle aussi du coquillage, du pèlerin de Saint-Jacques, en sensuelle pâtisserie, sous son plissage sévère et dévot — s'étaient abolies. Mais quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la

destruction des choses, seules, plus frêles, mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.

Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempée dans le thé que me donnait tous les matins ma tante, aussitôt *[interrompu]*.

Esquisse XV

[DESCRIPTION DE COMBRAY]

[Fragment du Cahier 8, entièrement barré par Proust. Précédée de l'ouverture du roman (voir l'Esquisse IV), cette rédaction essaye de mettre en place la description de l'aspect extérieur de Combray, la présentation de la tante Léonie et l'épisode de la « biscotte » trempée dans le thé. C'est-à-dire qu'à ce stade Proust pensait introduire directement et d'un seul coup le « Combray » complet, sans distinguer « Combray I » et « Combray II » comme dans le texte définitif. Tentative éphémère, car, ayant barré ce texte, il le remplacera par l'épisode de la lanterne magique et le transférera beaucoup plus loin dans le même cahier (voir l'Esquisse XVI).]

Combray, de loin, à dix lieues à la ronde, du chemin de fer quand tous les ans nous y arrivions dans la première semaine de Pâques ce n'était qu'une église, résumant la ville, la représentant, parlant d'elle et pour elle aux lointains, et quand on s'approchait, tenant serrés autour de sa haute mante sombre, en pleins champs, contre le vent comme une pastoure ses brebis, tous les petits dos gris des maisons pressées, qu'un reste de remparts du Moyen Âge cernait d'un trait aussi circulaire que dans un tableau de primitif. À l'habiter Combray était un peu triste comme ses rues aux graves noms de saints, rue Saint-Hilaire, rue Sainte-Hildegarde, rue du Saint-Esprit, que l'église dominait toutes sur sa « place » où il y avait quelques pigeons, beaucoup de vent et cette dame en noir que dans les villes de province on voit toujours même en dehors des heures des offices, pousser la porte en bois pratiquée dans le portail. Les vieilles gens mouraient beaucoup, les jeunes étaient malingres, le parler de tous était traînard, mélancolique et doux, on entendait souvent la cloche des morts et les enterrements se déroulaient en procession dans la ville, avec les prêtres en surplis, les enfants de chœur et le saint sacrement. Nous habitions chez une vieille

cousine de mon père, dont la fille, ma tante Léonie, n'avait plus depuis la mort de son mari quitté d'abord Combray et bientôt sa chambre, ne descendant plus, presque toujours couchée, dans un état incertain de débilité malade, de tristesse, d'idée fixe et de dévotion.

De Combray à vrai dire ne me revenait qu'une image tronquée représentant sur un fond de nuit le seul décor nécessaire pour y jouer le drame de mes déshabillages et de mes couchers, l'escalier, ma chambre, l'allée obscure où arrivait notre seul voisin M. Swann dont la visite empêchait Maman de monter me dire bonsoir. Il semblait que Combray n'eût possédé qu'une chambre, un escalier, une allée, et que toutes ces choses n'eussent jamais existé qu'à neuf heures du soir. Peut-être si on m'avait interrogé sur le reste j'aurais pu répondre, mais je ne le revivais pas. Mais un jour d'hiver où j'étais rentré ayant très froid, comme je demandais à Françoise de me donner quelque chose de bouillant pour me réchauffer, elle m'apporta une tasse de thé dont je ne prends jamais avec une biscotte. Je trempai la biscotte dans le thé, l'apportai amollie à mes lèvres et je fus envahi par une singulière sensation de charme dont je ne pouvais pas comprendre la cause^{a1}.

Esquisse XVI

[DESCRIPTION DE COMBRAY]

[Autre fragment, incomplet, du Cahier 8 refait d'après l'Esquisse XV. Pour la première fois, la description de l'aspect général de Combray est située après l'épisode du drame du coucher (voir l'Esquisse XII).]

Combray, de loin, à dix lieues à la ronde, vu du chemin de fer, quand nous y arrivions la dernière semaine avant Pâques, ce n'était qu'une église, résumant la ville, la représentant, parlant d'elle et pour elle aux lointains, et, quand on approchait tenant serrés autour sa haute mante sombre, en pleins champs, contre le vent, comme une pastoure ses brebis, les dos gris des maisons rassemblées qu'un reste < de > rempart du Moyen Âge cernait ça et là d'un trait aussi parfaitement circulaire qu'une petite ville dans un tableau de primitif. À l'habiter Combray était un peu triste, comme ses rues aux graves noms de saints, rue Saint-Hilaire, rue Sainte-Hildegarde, rue du Saint-Esprit, que l'église dominait toutes, sur sa « Place » où il y avait quelques

pigeons, beaucoup de vent, et cette dame en noir que dans les villes de province on voit toujours même en dehors des offices, pousser la porte en bois pratiquée dans le portail. Les vieilles gens mouraient beaucoup, les jeunes étaient malingres, le parler de tous était traînard, mélancolique et doux, on était toujours content de « trouver du feu » et on avait souvent peur « de se faire mouiller », les maisons étaient si obscures que dès que le jour commençait à tomber il fallait relever les rideaux dans les « salles », on entendait sonner pour une mort, les enterrements se déroulaient en procession dans la ville, avec les prêtres en surplis, les enfants de chœur et le saint sacrement. Nous habitions chez une vieille cousine de mon père, notre grand-tante, [interrompu]

Esquisse XVII

[LA TANTE LÉONIE I]

[Long développement, toujours dans le Cahier 8, axé sur le personnage de la tante Léonie. Son état maladif ; la conversation entre la tante et Françoise sur les petits événements quotidiens de Combray ; Françoise dans la cuisine ; deux visiteurs reçus par la tante : Eulalie et le curé. Ce dernier parle longuement de son église à la tante.]

La cousine de mon père, notre grand-tante, chez qui nous habitions était la mère de cette tante Léonie qui depuis la mort de son mari n'avait plus quitté d'abord Combray, puis à Combray sa maison, puis sa chambre, et ne « descendait » plus, presque toujours couchée dans un état incertain de débilité physique, de chagrin, de maladie, d'idée fixe et de dévotion. Quand j'étais resté un instant avec elle le matin elle me renvoyait : « Allons mon pauvre enfant, va-t'en, va jouer c'est de ton âge et si en bas tu rencontres Françoise ne la laisse pas s'amuser, dis-lui de remonter près de moi. » Et quand j'avais refermé la porte je l'entendais qui parlait encore à mi-voix toute seule ; elle ne parlait jamais qu'à mi-voix parce qu'elle croyait avoir quelque chose de brisé dans la tête qu'elle déplaçait en parlant trop fort, mais elle ne restait jamais longtemps quand elle était seule sans dire quelques mots parce que même elle croyait que c'était salutaire pour sa gorge, et < que cela > rendait moins fréquents les angoisses et étouffements dont elle souffrait. D'un côté de son lit était une table qui tenait de l'église et de la pharmacie, où au-dessous d'une statue de la Vierge et d'une bouteille d'eau de Vichy voisinaient

les livres de messe et les ordonnances de tisanes, le buis bénit et les feuilles salutaires, les vases de fleurs et les fioles de médicaments, tout ce qui lui permettait de suivre de son lit les offices et son régime, de ne pas manquer l'heure de la pepsine ou du salut. Elle-même quand me disant : « Va jouer mais n'oublie pas de faire ta petite prière au bon Dieu », < elle > me tendait son front pâle et fade où les grains aigus des vertèbres transparaissaient, elle semblait me tendre une couronne d'épines ou un rosaire. De l'autre côté de son lit étant appuyée à < la > fenêtre, elle voyait la rue et y lisait la chronique quotidienne de Combray qu'elle commentait ensuite avec Françoise qui était depuis des années à son service et ne se doutait certes pas alors qu'elle entrerait un jour au nôtre. C'était^a un de ces serviteurs qui dans une maison est à la fois celui auquel tiennent le plus les maîtres et qui au premier abord déplaît le plus aux étrangers. Peut-être parce que sûrs que leur maître a besoin d'eux, tient beaucoup plus à leurs services qu'à notre amitié et s'il y avait à choisir entre eux et nous, se brouillerait avec nous sans grande hésitation, ils ne prennent pas la peine de faire votre conquête, et ne vous témoignent aucun plaisant respect. Peut-être aussi parce que les capacités réelles excluent cet agrément superficiel du bavardage servile qui peut agréer au visiteur qui vient pour la première fois, mais agacer un maître intelligent qui a vite reconnu ce qu'il recouvre de nullité de service, d'imperfectibilité. Le temps où nous étions là était le seul où elle abandonna un peu ma tante qui était contente de nous la laisser quelques heures, car elle savait combien Maman appréciait son service. Et de fait c'était toujours une nouvelle admiration chez Maman qui était émerveillée « combien cette fille était intelligente », comme elle avait compris tout de suite ce que le médecin ordonnait pour mon rhume < elle > qui faisait tant de choses sans bruit, sans avoir l'air de rien faire, toujours à l'heure, et savait ce que c'était qu'apporter de l'eau bouillante pour la bouillotte et du café bouillant après déjeuner. Nous étions d'ailleurs surtout dans les premiers temps très haut placés dans les affections de Françoise parce que nous joignons au prestige d'être de la famille^b, le charme de n'être pas des maîtres habituels. Mais quand Françoise après s'être un peu occupée de nous retournait près de ma tante pour lui demander ce qu'elle prendrait à déjeuner il était bien rare qu'elle n'eût pas quelque événement important à en apprendre ou à lui expliquer. « Françoise, imaginez-vous que Mme Goupil est passée plus d'un quart d'heure en retard pour aller à la messe. Cela ne me surprendrait point qu'elle soit arrivée après l'élévation. — Hé il n'y aurait rien d'étonnant », répondait Françoise. « Françoise, vous seriez venue cinq minutes plus tôt vous auriez vu passer Mme Imbert qui tenait des asperges deux

fois grosses comme celles de la mère Callot, grosses comme le bras. Tâchez donc de savoir où elle les avait eues, vous qui voulez toujours cette année qu'on fasse des asperges^a. On pourrait en prendre de pareilles pour nos parisiens. — Il n'y aurait rien d'étonnant qu'elles les ait prises chez M. le curé, disait Françoise. — Ah ! je vous crois bien ma pauvre Françoise, disait ma tante en haussant les épaules ; chez M. le curé ! Vous savez bien qu'il n'a que de méchantes petites asperges de rien : il ne connaît rien à faire pousser les légumes du reste. Je vous dis qu'elles étaient grosses comme le bras. Pas comme le vôtre bien sûr, mais comme mon pauvre bras qui a encore maigri cette année. » « Françoise vous n'avez pas entendu ce carillon qui m'a fendu la tête ? — Non, madame Octave. — Ah ! ma pauvre fille il faut que vous l'ayez solide votre pauvre tête, vous pouvez remercier le bon Dieu. C'est la Maguelone qui est venue chercher le docteur Piperand^b. Il est ressorti tout de suite avec elle et il a tourné par la rue de l'Oiseau. Il faut qu'il y ait quelque enfant de malade. » « Mais pour qui donc est-ce qu'on a sonné la cloche des Morts. Ah ! mon Dieu pour la pauvre Mme Rousseau. Voilà-t-il pas que j'avais oublié qu'elle a passé cette nuit. Ah ! il est temps que le bon Dieu me rappelle, je ne sais plus comment je vis. » Telle était la conversation de dix heures quand Françoise venait lui demander ce qu'elle prendrait pour déjeuner, elles appréciaient ensemble les événements de la matinée. Mais quelquefois les événements étaient d'un caractère à la fois si mystérieux et si grave, que ma tante ne pouvait pas attendre l'arrivée de Françoise et quatre coups de sonnette formidables ce qui était son timbre à elle retentissaient dans la maison. « Mais madame Octave ce n'est pas encore l'heure du déjeuner, disait Françoise, mon fourneau s'est seulement "éclairé" (allumé) et j'ai des asperges pour le déjeuner^c. Est-ce que vous vous êtes senti une faiblesse ? — Mais non Françoise, disait ma tante, c'est-à-dire si, vous savez maintenant les moments où je n'ai pas de faiblesses, c'est bien rare, un jour je passerai sans avoir eu le temps de me reconnaître, mais ce n'est pas pour cela que je sonne. Croyez-vous pas que je viens de voir Mme Goupil *avec une fillette que je ne connais point*. Allez donc prendre deux sous de sel chez M. Camus. C'est bien rare si Théodore ne peut pas vous dire qui c'est. — Mais ça aura été la fille à M. Pupin », disait Françoise qui préférait une explication immédiate, ayant été déjà deux fois le matin chez M. Camus. « La fille à M. Pupin ! Ah ! je vous crois bien ma pauvre Françoise. Avec cela que je ne l'aurais pas reconnue ! — Mais je ne veux pas dire la grande, madame Octave, je veux dire celle qui est en pension à Chartres. — Ah ! à moins de ça, disait ma tante. Il faudrait qu'elle soit venue pour les fêtes. C'est cela, il n'y a pas besoin de chercher. Elle sera venue pour les fêtes. Mais

on pourrait bien voir alors Mme Sazrat^a venir sonner chez sa sœur à l'heure du déjeuner. Ce sera ça ! j'ai vu le petit de chez Ganguereau passer^b avec une tarte ! Vous verrez que c'était pour chez Mme Goupil ! — Si Mme Goupil a un déjeuner, madame Octave, disait Françoise d'un ton tentateur, vous n'allez pas tarder à voir arriver ses invités. — Oh, pas avant midi^c », disait d'un ton résigné ma tante tout en jetant sur la pendule un coup d'œil inquiet mais furtif pour ne pas avoir l'air, elle qui avait renoncé^c à tous les plaisirs de la vie, d'en trouver encore un si vif à savoir que Mme Goupil pouvait avoir à déjeuner, et elle constatait avec tristesse qu'il faudrait attendre encore plus d'une heure avant de voir passer les invités. « Allez à votre fourneau ma pauvre Françoise, je regrette de vous avoir sonné pour rien. Mais, comment vous avez encore des asperges, vous allez leur donner une indigestion d'asperges à nos Parisiens, vous ne leur faites jamais que des asperges. — Mais non madame Octave, disait Françoise, ils aiment bien ça^d. » « Mais non madame Octave, je serais bien allée chez Camus, répondait Françoise maintenant que ce n'était plus nécessaire, mais c'est sûrement ça. » Il faut dire pour excuser ma tante d'avoir sonné qu'une personne « qu'on ne connaissait point » était à Combray un être invraisemblable et que les recherches bien conduites résolvaient généralement en une personne qu'on connaissait au moins de nom. On connaissait tellement bien tout le monde, bêtes et gens, que si ma tante avait vu par hasard passer un chien « qu'elle ne connaissait point », elle ne cessait d'y penser et < d' > appliquer à ce fait incompréhensible ses talents d'induction et ses heures de liberté : « Ce sera le chien de M. Sazrat », disait Françoise sans grande conviction, mais dans un but d'apaisement, et pour que ma tante ne « se casse pas la tête^e. » « Comme si je ne connaissais pas le chien de M. Sazrat », disait ma tante qui n'accueillait pas si facilement les faits. « Ah ! ce sera le nouveau chien que M. Gallopin^f a rapporté de Lisieux. — « Ah ! à moins de ça. — Il paraît que c'est une bête bien aimable, ajoutait Françoise qui tenait le renseignement de Théodore, spirituelle comme une personne, et toujours quelque chose de gracieux. » « Madame Octave je vous quitte, je n'ai pas le temps de m'amuser voilà bientôt midi, j'ai des asperges ce matin et il faut que j'aille vite plumer mes pommes de terre. — Comment Françoise encore des asperges, mais vous allez en fatiguer nos parisiens, tous les jours des asperges. — Mais non madame Octave, ils aiment bien ça^g. »

Et^h Françoise descendait dans cette cuisine, antre ardent et fumeux comme celuiⁱ de Vulcain où j'aimais aller lui demander le menu avec l'amusement que procure la lecture du journal et l'excitation que donnent les promesses d'un programme, une

infinité de pots de dimensions variées, et où tandis que des légumes, des pois écosés étaient rangés sur un tamis comme des nombres de petites billes vertes sur le [*un blanc*], des casseroles de toutes dimensions depuis les toutes petites jusqu'à de grandes cuves faisaient chauffer au feu des préparations de toutes couleurs comme dans l'atelier d'un coroplaste ; car dans cet antre ardent et fumeux où Françoise frappait à tour de bras les charbons avec un tisonnier qui en faisait jaillir des gerbes d'étincelles, où, comme une fée servie par des géants, elle domestiquait les forces de la nature, et en attendant le gaz et l'électricité, avait la vapeur d'eau comme fille de cuisine et le feu comme aide pâtissier, elle travaillait, au milieu de la flamme du fer, et de la fumée, à des ouvrages délicats, et retirait à temps de la flambée des mets d'une délicatesse de saveur, d'une précision de nuances infinie et d'un fini merveilleux. Tantôt sur la grande table de cuisine des petits pois écosés comme des billes vertes s'alignaient ligne par ligne en nombre égal sur le damier d'un tamis, plus souvent presque chaque jour c'étaient des bottes irisées d'asperges, délicieuses créatures passant du rose à l'azur le plus délicat par des nuances célestes qui étonnaient sur cette chair si ferme, si succulente encore salie du terreau soulevé de leur plant. Françoise n'avait pas tort de dire que je les aimais. Je sentais qu'elles recelaient une essence mystérieuse de poésie qui transparaissait à travers leur chair comestible en la teignant de ces nuances d'arc-en-ciel — et qui m'enivrait plus encore, les soirs où j'en avais mangé en faisant de mon vulgaire pot de chambre un vase de parfums.

Mais parfois la chronique de Combray posait des problèmes que tout l'esprit critique de Françoise et les deux sous de sel de M. Camus ne suffisaient pas à résoudre. Ma tante avait vu M. le curé passer avec un monsieur en chapeau haute forme qu'elle ne connaissait point, ou bien mes parents lui avaient assuré avoir vu une échelle dressée dans l'église. Françoise envoyée au plus vite chez Camus revenait bredouille : Théodore à qui sa double profession d'enfant de chœur et de garçon épicier — un peu apprenti pharmacien aussi — donnait des relations dans tous les mondes avait bien vu le monsieur se promener avec le curé mais ne savait pas qui c'était. Il n'était pas plus renseigné pour l'échelle. « Ah ! soupirait alors ma tante, je voudrais bien qu'Eulalie vienne aujourd'hui. Il n'y a encore qu'elle qui pourra me dire cela ! » Eulalie était une fille boiteuse, sourde et active qui s'était « retirée » de chez Mme de la Bretonnière où elle avait été en place depuis son enfance et qui avait pris une chambre contre l'église, d'où elle descendait tout le temps soit aux offices, soit dire une petite prière en dehors des offices. Le reste du temps elle allait voir les personnes malades comme ma tante Léonie, à qui elle racontait ce qui « s'était passé à l'église ». Elle ne

dédaignait pas d'ajouter quelque casuel à la petite rente que lui faisaient ses anciens maîtres, en allant faire de temps en temps le ménage du curé ou de quelque autre personnalité marquante dans le monde clérical de Combray, quand la servante était malade ou qu'on avait besoin d'un coup de main. Elle portait au-dessus d'une mante de drap noir un petit béguin blanc presque de religieuse et une maladie de peau donnait à ses joues et à son nez recourbé les tons d'un rose vif de la balsamine, du papier de dentelle qu'on mettait sous les vases de l'autel, ou des biscuits roses de chez Camus. Ses visites étaient la grande distraction de ma tante Léonie qui n'en recevait plus guère d'autres, en dehors de M. le curé. Pour les autres visiteurs, ma tante les avait presque tous rapidement évincés, parce qu'ils avaient le tort à ses yeux de rentrer dans l'une ou l'autre des deux catégories qu'elle détestait. L'une était celle des gens les pires de tous et dont elle s'était débarrassée les premiers — qui lui conseillaient de ne pas s'écouter, et professaient, fût-ce négativement, et en ne la manifestant que par certains silences ou par certains sourires la doctrine subversive qu'une promenade au soleil et un bon bifteck saignant (quand elle gardait quatorze heures sur l'estomac une méchante gorgée d'eau de Vichy !) lui feraient plus de bien que ses médecines. L'autre catégorie se composait des personnes qui avaient l'air de croire qu'elle était plus gravement malade qu'elle ne croyait, aussi gravement qu'elle le disait. Aussi ceux qu'elle avait après quelque hésitation « laissé monter » et qui avaient au cours de la visite montré combien ils étaient indignes de l'exception qu'elle avait faite en leur faveur en risquant timidement : « Ne croyez-vous pas que si vous vous secouiez un peu, par un beau temps » ou au contraire quand elle leur avait dit : « Je suis bien bas, bien bas, c'est la fin, mes pauvres amis » lui avaient répondu : « D'un côté ce sera une délivrance pour vous, avec ce que vous souffrez », ceux-là les uns comme les autres étaient sûrs de ne plus jamais être reçus. Car ma tante Léonie voulait à la fois être approuvée dans son régime, plainte pour ses souffrances et rassurée sur son avenir. C'est à quoi Eulalie excellait. Ma tante pouvait lui dire vingt fois en une minute : « C'est la fin ma pauvre Eulalie. » Eulalie répondait : « Connais-sant votre maladie comme vous la connaissez madame Octave vous irez à cent ans. — Je ne demande pas à aller à cent ans », disait ma tante qui préférait ne pas voir assigner à ses jours de terme précis. De plus Eulalie savait comme personne distraire ma tante sans la fatiguer. Il était bien rare qu'elle ne vînt pas le dimanche. Aussi dès trois heures ma tante était si impatiente de la voir que Françoise était obligée de monter près d'elle pour « l'occuper ». « Françoise je viens de voir Mme Goupil qui devait aller faire des courses avant les vêpres sans parapluie avec

la robe de soie qu'elle s'est fait faire à Châteaudun. Elle pourrait bien la faire saucer. — Peut-être, peut-être », disait Françoise pour ne pas écarter définitivement la possibilité d'une hypothèse plus favorable. « Tiens, disait ma tante cela me fait penser que je n'ai point su si elle était arrivée à l'église après l'élévation. J'ai demandé à nos Parisiens. Ah ! bien oui, il y en a pas seulement un qui l'avait remarquée. Il faudra que je pense à demander cela à Eulalie. Tenez, regardez ce nuage noir derrière le clocher, et un mauvais soleil sur les ardoises, vous verrez que la journée ne se passera pas sans pluie. Et le plus tôt serait le mieux, car tant que l'orage n'aura pas éclaté mon eau de Vichy ne descendra pas », disait ma tante dans l'esprit de qui le désir de hâter la descente de la gorgée de « Célestins » l'emportait infiniment sur la crainte de voir gâter la robe de Mme Goupil. « Peut-être, peut-être. — Et c'est que quand il pleut sur la place, il n'y a pas grand abri. — À moins de passer par la maison d'Eulalie. — Ah ! oui il y a encore ça. » « Mais comment trois heures et demie, s'écriait ma tante en pâlisant, mais alors les vêpres sont commencées. J'ai oublié ma pepsine ! Je comprends que mon eau de Vichy ne passait pas ! » Et se précipitant sur le flacon de pepsine et sur le livre de messe, ma tante tout en avalant des gouttes commençait à dire précipitamment les textes sacrés dont l'intelligence lui était légèrement obscurcie par l'incertitude de savoir si prise si longtemps après l'eau de Vichy la pepsine serait encore capable de la faire descendre.

Un petit coup au carreau, comme si quelqu'un avait gratté, suivi d'une chute légère comme < si > on avait laissé tomber des grains de sable, puis la chute se régularisant, devenant sonore, multiple, universelle, c'était la pluie. « Hé bien, qu'est-ce que je disais Françoise, ce que cela tombe ! Mais j'entends la porte du jardin, allez donc voir qui est-ce qui peut sortir d'un temps pareil ». Françoise revenait : « C'est Mme Amédée (ma grand-mère) qui va faire un tour. — Ça ne me surprend point, disait ma tante, je vous ai toujours dit qu'elle n'avait point l'esprit fait comme tout le monde. J'aime mieux que ce soit elle que moi qui sois obligée de sortir ! — Eh ! mon Dieu, disait Françoise et les fenêtres du cabinet turc qui sont restées ouvertes » et elle descendait en courant pour « fermer ». Quand elle était remontée ma tante soupirait : « Voilà le Salut passé, Eulalie ne viendra plus, ce sera ce temps-là qui lui aura fait peur. — Mais il n'est pas cinq heures, il n'est que quatre heures et demie. — Que quatre heures et demie et j'ai été obligée de relever les rideaux pour avoir un méchant rayon de jour. À quatre heures et demie. Huit jours avant l'Adoration perpétuelle. Ah ! ma pauvre Françoise, il faut que le bon Dieu soit bien en colère après nous. Aussi le monde d'aujourd'hui en fait trop. Il a trop oublié

le bon Dieu. » Une vive rougeur animait les joues de ma tante, c'était Eulalie. « Hé bien, madame Octave, comment que ça va ? — Ah ! je suis bien bas ma pauvre Eulalie, je crois que vous ne m'avez encore jamais vue si faible que je me sens depuis ce matin. Dites-moi Eulalie qu'est-ce que faisait M. le curé ce matin avec le second vicaire. Ils s'arrêtaient en regardant à chaque maison. — Ah ! Madame Octave c'est parce qu'il est question de ne pas faire cette année les reposoirs devant chez Mme Sazrin^a » (une des plus fermes croyances d'Eulalie et que le nombre imposant des renseignements contraires fournis par l'expérience n'avait pas réussi à ébranler, était que Mme Sazrat s'appelait Mme Sazrin). « On ne fera pas les reposoirs devant chez Mme Sazrat, s'écriait ma tante avec une énergie insoupçonnable. Mais où les fera-t-on mon Dieu ? — On parle de devant la porte. — Devant la porte, s'écriait ma tante, je vous crois bien. Il n'y a seulement pas la place de faire tourner un méchant enfant de chœur. — Pardon madame Octave, ce serait en tournant sur chez Camus, alors. — Ah ! à moins de ça, disait ma tante. Ah ! ma pauvre Eulalie on a des idées aujourd'hui qu'on aurait pas eues de mon temps. Faire les reposoirs devant la porte. Il est temps que le bon Dieu me rappelle. — Ne comptez pas là-dessus madame Octave, le bon Dieu sait que nous avons besoin de vous. Et puis vous vous soignez si bien, je vous trouve la figure plus pleine que l'an passé. — Ah ! oui, parlons-en de ma pauvre figure, elle est belle », disait en soupirant ma tante à qui les paroles d'Eulalie ne laissaient pas de causer une vive satisfaction. « Eh ! bien et dites-moi qu'est-ce que c'est qu'une échelle qu'il y a plantée dans l'église ? — Ah ! madame Octave il y a beaucoup de monde qui a fait la remarque de ce que vous me dites là. C'est un peintre qui veut prendre des vues de l'église. — Un peintre ? » À ce moment Françoise entra et avec un sourire qui avait pour but de se mettre elle-même à l'unisson de la joie qu'elle ne doutait pas que ses paroles allaient causer, articulant les syllabes pour montrer que malgré l'emploi du style indirect, elle rapportait en bonne domestique les paroles dont avait daigné se servir le visiteur : « M. le curé fait dire à Mme Octave qu'il serait enchanté si elle voulait bien le recevoir. M. le curé est en bas, je l'ai fait entrer dans la salle. » En réalité le curé amusait beaucoup moins ma tante que ne le supposait Françoise et l'exaltation dont elle croyait devoir orner son visage en apportant cette nouvelle n'était pas partagée par ma tante que le curé assommait d'explications infinies pour la moindre chose qu'elle lui demandait. Elle aurait mieux aimé « bien profiter d'Eulalie » et ne pas avoir « tout le monde à la fois ». Mais elle n'osait pas ne pas le recevoir et faisait signe à Eulalie : vous resterez un peu après lui. « Monsieur le curé¹ qu'est-ce qu'Eulalie me disait qu'il y a un homme dans

votre église qui fait des peintures. Dans une église ! Je peux dire que je suis arrivée à mon âge sans avoir jamais entendu parler d'une chose pareille ! — Et il paraît que ce sera comme ça jusqu'à la Saint-Jean, madame Charles, répondait le curé. Je n'étais pas libre de refuser, il y a un ordre écrit de la main de Monseigneur et de l'architecte du diocèse. — Mais monsieur le Curé qu'est-ce que le monde d'aujourd'hui va chercher ! — Et encore quelle partie de Saint-Hilaire croyez-vous que cet artiste va reproduire avec ses pinceaux sur sa toile ? Le grand vitrail si sale que j'ai derrière mon autel ! — Ce qu'il y a de plus vilain dans l'église. — Mon dieu madame Charles je n'irai pas jusqu'à dire ce qu'il y a de plus vilain, car rien n'y est bien beau dans ma pauvre église, la plus vieille de tout le diocèse, la seule peut-être qu'on < n' > ait pas rebâtie ou restaurée, et je crois que nous avons droit à mieux qu'une restauration depuis le XI^e siècle qu'elle est en cet état. Mais enfin comme je le lui disais à cet artiste, qu'est-ce que vous lui trouvez donc d'extraordinaire à ce vitrail ? Qu'il est un peu plus sombre que les autres ? Moi je vous avoue que je ne l'aime guère avec ces tons rouges comme ceux de ces excellents poulets dont Françoise sait mettre à profit les derniers instants. N'est-ce pas Françoise ? Il donne un faux jour qui me fatigue la vue, et quand je descends dans la nef au moment de l'élévation, je ne sais où poser le pied, avec toutes ces taches rouges dansant sur les marches devant mes pauvres yeux comme si les jours de la grande révolution étaient revenus et si on ensanglantait nos saints autels. Quand je pense qu'à Meséglise qui est une paroisse de pauvres fermiers, ils ont un superbe vitrail de sainte Claire par M. Goupil, le neveu de notre excellent notaire qui travaille pour plusieurs châtelains de la région, l'auteur de cette imposante *Entrée de Louis-Philippe à Combray* qui a été brisée il y a quinze ans quand on a cambriolé Saint-Hilaire. Ah ! ils savaient ce qu'ils faisaient les malandrins quand ils se sont introduits par ce vitrail. Ce n'est pas celui de derrière l'autel qu'ils auraient brisé, pour qu'on m'en donne un neuf. Je crois que du coup je leur en aurais pardonné le vol des vases sacrés. Comme je l'ai dit à cet artiste parisien. Peignez-le monsieur si vous êtes amateur des verrières de cette localité mais si vous le cassez, croyez bien que je ne viendrai pas vous en redemander les morceaux. — Je crois que si vous demandiez un vitrail neuf à Monseigneur, il ne pourrait pas vous le refuser », interrompit ma tante, qui commençait à se fatiguer et commençait à regretter d'avoir mis le vitrail « sur le tapis ». « Ah ! comptez-y madame Charles, répondit le curé. Quand c'est Monseigneur lui-même qui a le premier attiré l'attention sur ce maudit vitrail en montrant dans une brochure qu'il représentait saint Hilaire donnant l'absolution à Gilbert le Mauvais sire de Guermantes, quand celui-ci eut fait reconstruire

l'église sur les ruines de celle qu'il avait fait brûler et dont nous n'avons plus que la crypte renfermant le cœur de saint Hilaire. Vous savez que Childebart quand il partit pour combattre les Burgondes, s'arrêtant à Combray où il avait d'ailleurs du côté de Pinconville une grande [un blanc^a] où il séjournait souvent avec sa cour, fit vœu de construire une église à saint Hilaire s'il remportait la victoire. Il défit les Burgondes et construisit la primitive église dont il ne reste que la crypte, et que brûla Gilbert le Mauvais, croyant que son neveu Louis le Simple^b, dix-neuvième abbé de Guermantes s'y était réfugié. Au moins ce Gilbert le Mauvais avait-il le mérite de remplacer les vieilles églises par des neuves qui étaient belles pour son temps puisqu'elles lui valurent le pardon de saint Hilaire. Mais c'était au XI^e siècle madame Charles et depuis ce temps-là mon église n'a pas été refaite. Je ne crois pas que de Châteaudun aux^c Andelys et de Mantes à Lisieux il y ait un porche plus misérable, plus taché de moisissures que le mien. Est-ce assez vieux, assez cassé cette pauvre Vierge qui n'a plus de bras, toutes ces niches où il ne reste que les jambes des comtes de Guermantes et des princes de Brabant — car vous savez que la fameuse Geneviève de Brabant était fille d'une comtesse de Guermantes d'où l'aînée de la famille porte toujours maintenant le nom de Guinevère qui paraît-il est Geneviève — qui ont été brisés par les huguenots. Si encore on marchait de plain-pied dans l'église. Mais il n'y a pas deux dalles qui soient de même hauteur et on ne peut pas y toucher parce que ce sont des plates-tombes des abbés de Guermantes. Ah ! le voisinage de Guermantes n'a pas porté bonheur à Combray madame Charles. Mais elles seraient bien mieux à Guermantes qu'ici ces plates-tombes. Ils en ont déjà une jolie collection à ce qu'il paraît dans l'ancien cloître. Et on devrait bien par la même occasion leur envoyer Gilbert le Mauvais¹, et grand sire de Guermantes qui est au-dessus de la chapelle de la Vierge et qui si grand, tout en haut avec sa figure de l'ancien temps et son doigt levé a l'air du roi des cartes à jouer, dans le bésigue de Mme Piperand. Qu'il fasse seulement un peu de soleil derrière je vous assure que c'est frappant. Ah ! ils lui ont fait une bien triste figure au pauvre sire. Je veux bien qu'on respecte les choses de l'ancien temps mais il y a des bornes. Pensez que Piperand ne peut pas agrandir son café parce que la maison à côté a pour soubassement un pan de mur élevé par ordre de Charles le Chauve contre les permanentes incursions de Rollon^d. — Comment, disait faiblement ma tante, mais Piperand m'avait dit que c'était décidé. — Ça l'était madame Charles et si vous alliez encore sur la place vous verriez en magnifiques lettres d'or le mot *Billard*. Mais il ne pourra pas le faire son billard, car un arrêté préfectoral vient de classer la maison. Ce sont principalement les

Anglais qui n'ont jamais fait grand bien à la France qui viennent voir ces curiosités, parce qu'un des sires de Guermantes^a, alors Comte de Combray qu'on appelait *[un blanc]* était un des compagnons du fameux Guilmôme. Son nom est écrit dans l'église de Dives. Pensez que jusque dans le pauvre jardin du presbytère je n'ai pas le droit d'enlever ces pierres qui donnent à mes laitues cette ombre qui les laisse toutes jaunes. Quand des étrangers viennent les voir je leur dis : "Messieurs si vous pouviez me rendre le service de les emporter." C'est comme le clocher de l'église. J'y laisse monter parce que c'est un petit profit pour Théodore et pour sa sœur. Je reconnais que de là-haut il y a une vue très étendue, les jours de beau < temps > clair, on voit jusqu'à Guermantes, même l'eau des fossés et le cours de la Gracieuse, comme sur les vieilles cartes qui ornent le cabinet de notre excellent adjoint. Mais pour y monter, courbé en deux, dans les *[un blanc]*. Ah ! on en a des toiles d'araignée quand on ressort. Et dans la crypte mon Dieu. Je manque de me tordre le cou chaque fois que j'y descends. Non, nous n'avions dans l'église que deux belles choses, le tombeau de Louis le Simple en porphyre et cuivre émaillé porté par quatre lions et quatre évangélistes et le lutrin donné par Dagobert. On les a transportés tous deux au musée de Cluny. »

J'avoue que je ne partageais nullement l'*[interrompu¹]*.

« Il^b irait rejoindre tous les vitraux du même temps qu'il y a à Guermantes et qui sont réputés paraît-il auprès des amateurs, car l'artiste que Monseigneur m'a envoyé m'a demandé s'il pourrait aller travailler à Guermantes quand il aura fini dans mon église. Mais je ne pense pas que la comtesse qui est si fière qu'elle n'a jamais daigné recevoir le pauvre curé de Combray laissera un simple artiste installer ses pinceaux à Guermantes. Elle le traiterait plutôt volontiers je crois comme faisait Auriane de Guermantes qui faisait décapiter en un jour soixante vilains dont elle faisait jeter les têtes dans ces fossés de Guermantes qu'on ne me trouve pas assez noble pour franchir. Il faut reconnaître que la seule chose que nous < aient > donnée les châtelains de Guermantes, cette tapisserie que j'ai suspendue dans ma sacristie n'est pas mal. Elle représente, dit-on, le couronnement d'Esther qui n'est autre qu'une dame de Guermantes, et la chronique dit que c'est Charles VIII roi de France qui est représenté en Assuérus. Mais dans quel état est tout cela ! »

Esquisse XVIII

[LA TANTE LÉONIE 2]

[Cette esquisse fait partie de la première version suivie de « Combray », rédigée dans les Cahiers 8 et 12. Le début du Cahier 12 est consacré à la description de l'église, que nous avons transcrite à part (voir l'Esquisse XXVIII). Suit ce passage sur la tante Léonie : la tante donne une pièce à Eulalie, ce qui irrite Françoise ; le fantasme du cataclysme chez la tante ; la conversation après le retour de la promenade ; l'accouchement de la servante qui trouble le « train-train » de la tante ; l'exception de l'horaire du samedi.]

Le curé avait tant fatigué ma tante qu'à peine était-il parti elle était obligée de renvoyer d'un signe Eulalie. « Tenez Eulalie, lui disait-elle d'une voix faible, en tirant une pièce d'une petite bourse à portée de son lit, voilà pour que vous ne m'oubliez pas dans vos prières. — Oh ! Mais madame Octave je ne sais vraiment pas si je dois, vous savez bien que ce n'est pas pour cela que je viens », disait Eulalie, chaque fois avec le même embarras que si < c'eût > été la première et elle joignait à son hésitation une apparence de mécontentement qui amusait ma tante mais ne lui déplaisait pas, car si un jour Eulalie prenait la pièce d'un air un peu moins vivement contrarié que de coutume ma tante disait : « Je ne sais pas ce qu'avait Eulalie aujourd'hui, je lui ai pourtant donné la même chose que d'habitude, elle n'avait pas "l'air contente". — Je crois qu'elle n'a pourtant pas à se plaindre de Madame », soupirait Françoise qui dans son regret de ne pas être admise à voir la piécette que ma tante donnait à Eulalie finissait par croire qu'elle jetait les millions follement gaspillés en faveur d'une ingrate. Il n'y avait pas de château dans le pays si beau que Françoise ne supposât qu'Eulalie eût pu se l'acheter facilement si c'eût été sa fantaisie avec ce que lui donnait ma tante. Il est vrai qu'Eulalie avait la même opinion des richesses immenses et cachées de Françoise. Françoise qui haïssait Eulalie mais la craignait « lui faisait bon visage » et même en son absence, elle ne disait de mal d'elle que sous la forme de sentences périphrastiques d'un caractère général mais dont l'application était évidente : « Les personnes flatteuses savent se faire bien venir et ramasser les pépettes, mais le bon Dieu les punit tout par un beau jour » proférées comme avec le regard et l'insinuation de Joas pensant exclusivement à Athalie quand il dit : « Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule. » Cette hostilité était d'ailleurs accrue par le fait [interrompu^b] « Madame Octave, je vous laisse un peu vous reposer », disait Françoise après ces visites épuisantes du curé et d'Eulalie, et ma tante brisée, ne répondait même pas, les yeux clos, exhalait un suprême soupir, semblant morte. Mais à peine Françoise était-elle descendue que

les quatre coups de sonnette précipités de ma tante sonnés avec la plus grande violence retentissaient dans la maison. Françoise trouvait ma tante dressée sur son lit : « Est-ce qu'Eulalie est déjà partie ? Croyez-vous que j'ai oublié de lui demander si Mme Goupil était arrivée après l'élévation ! Courez donc après elle. » Mais Françoise n'avait pu rattraper Eulalie. « C'est contrariant ! disait ma tante, *la seule chose importante* que j'avais à lui demander ! » Ainsi se passait pour ma tante une vie toujours pareille, ce qu'elle appelait elle-même avec un dédain affecté et une tendresse profonde son petit train-train et dont l'uniformité même faisait la douceur. Mais ma tante avait beau y être comme disait Françoise routinée, elle avait comme toute créature ses heures d'exception, ses heures d'aspiration à quelque changement inouï, ces heures où nous voulons du nouveau au prix de n'importe quoi, et où n'étant pas capable de tirer de nous-mêmes le principe de ce changement, soit manque d'imagination soit manque de volonté, nous souhaiterions qu'il nous fût imposé par la force même hostile des circonstances. Nous voudrions que la minute qui va venir nous apportât l'émotion d'un événement imprévu fût-il malheureux, et la destinée nous comblerait si, répondant par là à notre désir d'une péripétie dramatique au centre d'une existence monotone, il changeait en quelque sorte malgré nous le cadre de cette destinée. Un incendie par exemple qui en nous faisant tous périr eût permis à ma tante de nous pleurer, et d'étonner Combray en se rendant à notre multiple enterrement simultané ne lui <eût> pas été absolument désagréable et l'aurait peut-être charmée davantage s'il l'avait forcée à quitter à un moment bien choisi, où elle n'aurait pas eu trop chaud, la maison et à aller s'installer ailleurs, c'est-à-dire la chose qu'elle redoutait le plus, qu'elle se sentait incapable d'accomplir, et que dans ses minutes de romantisme il ne lui <eût> pas été désagréable que la nécessité comme un médecin puissant qui prend empire sur votre énergie la forçât d'accomplir. À défaut de péripéties aussi émouvantes, quand les satisfactions de l'habitude répétées pendant une longue période avaient un peu [*interrompu*].

De^a même que sa gourmandise trouvait sa satisfaction dans la répétition quotidienne et identique d'un menu préféré et que l'attente de la même omelette, des mêmes pommes de terre frites, de la même compote de pêches éveillait en elle de longues heures à l'avance l'image de plaisirs qu'il n'aurait pas fallu décevoir en apportant des œufs brouillés qui l'eussent « privée de son omelette » ou un fromage à la crème dont la seule vue lui eût apporté la mélancolique nouvelle que la compote ne viendrait plus avant le lendemain ; mais bien qu'elle ne se « fatiguât »

pas plus de manger toujours la même chose que de voir les mêmes gens, et de répéter les mêmes choses, toute force pour une tendance vers la nouveauté était épuisée avec elle, et cette répétition constante lui assurait seule le minimum de fatigue sans lequel nous ne pouvons pas avoir de plaisir. Cependant après des mois d'occupations pareilles et de menus identiques, un tout petit peu de forces pour le nouveau s'était reformé en elle et commençait à l'inquiéter. Elle disait à Françoise : « Il faudra que je cause avec vous, j'ai envie de changer mon menu. » On envisageait la possibilité d'œufs à la coque. Peut-être pour ne pas dire un adieu définitif à l'omelette pourrait-elle prendre un œuf à la coque et une omelette d'un œuf pour commencer. Mais parfois son besoin de nouveauté allait plus loin. Elle avait comme toute créature de ces heures troubles où nous avons besoin du nouveau et où nous voudrions que la minute qui va venir nous apportât quelque nouvelle passionnante, fût-elle déplorable, quelque grand malheur qui satisferait notre soif momentanée d'émotion. Un accident dans lequel nous aurions tous péri et qui eût permis à ma tante de montrer sa force d'âme lui plaisait à ces moments, bien qu'il l'eût sans doute rendue profondément malheureuse s'il se fût réalisé. Mais ces jours-là quand elle entendait des pas dans l'escalier, elle espérait vaguement qu'on venait lui annoncer quelque catastrophe. Bien plus elle qui n'avait dans la vie qu'une seule chose à laquelle elle tînt, ses habitudes, elle souhaitait alors que la minute qui allait venir lui apportât ce principe de rénovation qu'elle ne pouvait tirer d'elle-même, que la nécessité, comme un psychothérapeute habile, la forçât à ce qui lui était le plus impossible et le plus redouté, un déménagement. Elle rêvait qu'à un moment bien choisi, où elle n'aurait pas trop chaud et ne risquerait pas de se refroidir, un moment non connu d'elle d'avance pour ne pas s'énervier par l'attente, on vînt lui apprendre que la maison brûlait, que nous étions tous morts, qu'elle avait tout le temps de se lever sans se fatiguer, mais qu'elle était forcée de se lever et d'émigrer ailleurs, plus une pierre ne restant debout, forcée pour lui ôter l'angoisse du doute et de l'hésitation. Comme la destinée ne lui apportait pas ces nouveautés elle était obligée de se les fabriquer elle-même quand une période trop longue de bonheur demandait quelque changement. Ce changement périodique était double. À peu près tous les trois mois elle éprouvait le besoin d'avoir des doutes sur la probité de Françoise et d'en faire la confidence à Eulalie. Puis au bout de quelques jours Françoise ayant repris le charme qu'elle avait un instant perdu, la vie douce et sans méfiance reprenait. Mais trois mois plus tard c'était d'Eulalie que ma tante se dégoûtait, et elle éprouvait l'irrésistible besoin de se donner l'émotion d'en parler à Françoise. Par prudence aucune

des deux ne voulait lui dire de mal de l'autre. Mais ses propres paroles, si étranges, si nouvelles, le fait même de sa confidence murmurée après qu'on se fut assuré que personne ne pouvait entendre lui étaient un suffisant plaisir.

Quand nous rentrions à la maison nous montions embrasser ma tante Léonie. Près du pont vieux nous avions rencontré un homme que mon oncle ne connaissait point. « Un homme que ton oncle ne connaissait point, disait ma tante, ah ! je te crois bien ! » Néanmoins un peu émue de cette nouvelle elle voulait en avoir le cœur net et mon oncle était mandé. « Qui donc est-ce que vous avez rencontré près du pont vieux ? Un homme que tu ne connaissais point ? — Mais non, disait mon oncle, c'est Prosper, le frère du jardinier de Mme Charton. — Ah ! bien, disait ma tante tranquilisée. Aussi il me disait : nous avons rencontré un homme que mon oncle ne connaissait point », ajoutait-elle en haussant les épaules, avec un sourire ironique. Quand nous rentrions très tard, juste pour l'heure du dîner, Maman apercevant Françoise sur le pas de la porte qui nous guettait, disait : « Mon Dieu voilà Françoise, ta tante est inquiète, nous rentrons trop tard » et sans prendre le temps d'enlever ses affaires on montait vite chez ma tante pour^a la rassurer et lui montrer qu'il ne nous était rien arrivé, que nous étions seulement allés nous promener « du côté de Guermantes », et, dame, quand on faisait cette promenade-là on n'était jamais sûr de l'heure à laquelle on rentrait. « Là, Françoise, disait ma tante, quand je vous le disais, ils seront allés du côté de Guermantes. Mon Dieu ! ils doivent avoir une faim ! Vos gigots ne sont déjà pas si gros. » « Comment^b vous êtes allés du côté de Guermantes. — Mais je pensais que vous le saviez, disait Maman, je pensais que Françoise nous avait vus sortir par la petite porte du jardin^c. » Car il y avait deux « côtés » autour de Combray pour les promenades, et si opposés qu'on ne sortait pas en effet de chez nous par la même porte quand on allait d'un des côtés, ou de l'autre, le côté de Meséglise et le côté de Guermantes^{d1}.

Respecté^e par tout le monde à la maison et dans tout le village jusque dans la rue de l'Écu, la plus^f éloignée de nous, < où > l'armurier ne faisait pas faire de réparations sans faire demander d'abord si ma tante n'avait pas mal à la tête, ce petit train-train n'était pour ainsi dire jamais troublé. Il le fut pourtant cette année-là par l'accouchement inopiné de la servante dont l'enfant se détacha dans son ventre comme une fleur neuve qui projette sa graine, avant le temps qu'on avait prévu. Et comme il n'y avait pas de sage-femme à Combray-même, il fallut que Françoise allât aux environs en chercher une qui n'y était pas, si bien que ma tante qui de la nuit n'avait pu « réfléchir » à cause des cris de

la malheureuse, n'eut pas Françoise le matin auprès d'elle. Chacun s'efforça de la suppléer et comme dans la matinée ma mère m'avait dit « Monte donc un moment voir si ta tante n'a besoin de rien » j'entrai et je vis ma tante qui ronflait légèrement en dormant. J'allais me retirer tout doucement. Mais le bruit que j'avais fait avait « changé la vitesse » de son sommeil, et la musique de son ronflement avait repris un ton plus bas ; puis elle s'éveilla, son visage exprimait une sorte de terreur ; elle venait évidemment d'avoir un rêve affreux ; elle ne pouvait me voir à la façon dont elle était tournée et je ne savais si je devais aller vers elle ; bientôt elle sembla revenue au sentiment de la réalité, d'une réalité qui lui montrait la vanité des terreurs de son rêve ; un sourire de joie, de pieuse reconnaissance envers Dieu qui fait la vie moins mauvaise qu'il ne pourrait puisqu'on peut en se réveillant se dire : « Je l'ai échappé belle » et avec cette habitude qu'elle avait de se parler à elle-même à mi-voix quand elle était seule ; elle murmura : « Dieu soit loué, nous n'avons comme tracas que la fille de cuisine qui accouche. Je rêvais que mon pauvre Octave était ressuscité et qu'il voulait me faire faire tous les jours une promenade ! » Heureusement tranquillisée par le réveil qui lui avait rappelé que son mari était bien mort, elle se rendormit aussitôt et je pus sortir à pas de loup de la chambre sans qu'elle sût jamais ni personne que je l'avais entendue.

Si je dis que sauf par cet accouchement son train-train ne subissait aucune variation, je n'entends pas par là ces variations qui se répétaient d'une manière régulière au sein de l'uniformité, n'y introduisant guère qu'une sorte d'uniformité secondaire. C'est ainsi que le samedi comme Françoise allait dans l'après-midi au marché de Troussinville, pour tout le monde, même pour ma tante, le déjeuner était une heure plus tôt. Et ma tante une fois qu'elle eut pris l'habitude de cette dérogation hebdomadaire à ses habitudes, y tenait autant qu'à toutes les autres. S'il lui avait fallu un samedi manger aussi tard que les autres jours, cela l'eût autant « dérangée » qu'un des autres jours son repas avancé à l'heure du samedi. Ce samedi donnait d'ailleurs [*interrompu*^{a1}].

Esquisse XIX

[LA TISANE DE LA TANTE LÉONIE]

[Quatre rédactions successives du Cahier 28 sont consacrées à la tisane de la tante Léonie ; les deux premières ont été barrées transversalement par Proust. Elles

constituent, comme d'autres fragments du même Cahier, d'importants ajouts à « Combray ».]

XIX.1

C'était l'heure où ma tante prenait sa tisane. Françoise secouant le sac de pharmacie faisait tomber sur le plateau les tiges fleuries, que le dessèchement avait rétractées, incurvées, rendues raides et fragiles. Jamais dessin de maître disposant, entrecroisant les tiges, les feuilles et les fleurs du fraisier ou de la violette de manière à leur faire rendre en même < temps > que tout leur charme naturel, toute la puissance d'effet décoratif qu'il croit pouvoir tirer de la variété que lui offre la plante et où il a cru pouvoir démêler un motif de rapprochement et d'opposition, ne m'a semblé ornemental et « posé » comme était cette tisane. Le dessèchement des tiges les avait incurvées, rétractées, raidies en arabesques qu'on n'aurait pu déformer sans les casser ; elles formaient le plus capricieux, le plus fragile, mais aussi le mieux dessiné, le plus fixe des treillages. Déchirées et dentelées par la vieillesse, les unes vertes, les autres si blanches qu'on les prenait d'abord pour un morceau de papier, d'autres roses comme des pétales d'églantine, les feuilles semblaient posées çà et là, avec ce désordre plein d'art que les oiseaux mettent à les entasser dans un nid, où les tiges usées, tordues imitaient, semblaient les tresser pour le feutrer. Mais ce qui me plaisait surtout, c'était la multitude des fleurs aussi nombreuses que dans un buisson d'aubépine. La façon dont les tiges avaient été repliées, les avait ramenées en grand nombre entre les fentes de ce petit quadrillage des tiges où au bout de chaque brindille, à la naissance de chaque feuille verte ou rose, à tous les coins du treillage elles s'épanouissaient, innombrables, aplaties, régulières, comme sur le dessin d'une chasuble où eussent été peintes à intervalles symétriques, laissant voir le fauillage de leurs pistils, leurs petites roses d'or. C'est d'or en effet que par contraste avec les tiges et les feuilles, semblaient les fleurs, mais d'un or où il y avait du rose, au fond des corolles cette chaude rousseur qu'ont certaines vieilles dentelles, et du rouge et du vert dans les fleurs encore mal ouvertes, surtout dans les boutons. Car tout avait survécu, pistils effilés entre la gaze des pétales comme les pattes d'une mouche écrasée entre ses ailes translucides, petits boutons durs qui n'étaient pas venus à maturité, excroissances anormales de la tige au défaut de la fleur, ces mille particularités inutiles que n'eussent pas présenté une élaboration, une reconstitution, une simulation de la plante, tous ces traits qui sont la plante elle-même et qui sous le changement que le dessèchement et la mort leur avait causé et qui montrait

encore mieux que c'était bien de la plante elle-même qu'il s'agissait me faisait dire : mais c'est elle. Tel brin tordu mais c'est sa tigelle ; telle petite boule durcie mais c'est un bouton ; telle rousseur plus vive mais c'est la transposition de ce jaune des pétales là où la fleur est tout humide si on l'écrase. Car c'était si bien la plante elle-même telle que je la regardais étendu au bord de la Vivonne par une chaude journée, que tout y avait laissé sa trace, y subsistait même sa couleur, si puissante encore qu'elle faisait de petites coques d'or fripées des fleurs à côté des sèches tiges d'albâtre.

XIX.2

C'était l'heure où ma tante prenait sa tisane. Françoise pendant que l'eau chauffait dans la bouilloire prenait un paquet du pharmacien. J'étais chargé de prendre moi-même la quantité qu'il fallait des tiges séchées et fleuries. Le dessèchement des tiges en leur donnant les courbes les plus capricieuses, puis en rendant ces courbes si raides et si fragiles qu'on les eût cassées plutôt que de les redresser, les mêlait en une sorte de treillage, dans le rinceau desquels les fleurs rabattues s'épanouissaient en aussi grand nombre que dans un buisson d'aubépines, avec cette symétrie, cette stylisation dans la vérité comme n'aurait pas pu en obtenir davantage un grand peintre, faisant poser, pour en tirer le maximum d'effet décoratif des feuilles, des tiges et des fleurs [*interrompu*].

Le dessèchement des tiges les avait incurvées en des arabesques qu'il avait ensuite durcies et en faisait une sorte de gracieux treillage où l'épanouissement symétrique des fleurs rabattues faisait penser à ces dessins où un maître essaye de faire poser la tige, les feuilles et les fleurs d'une même plante de la façon la plus belle et la plus décorative. Ça et < là > un bout de tige était si jauni qu'il avait l'air d'un brin de paille si effiloché qu'on aurait cru un morceau de ficelle, et joint aux feuilles les unes ajourées, les autres restées ovales, devenues blanches à croire qu'une étiquette du pharmacien était tombée par erreur dans le sac, et d'autres toutes roses, comme des pétales d'églantine donnant l'idée des diverses matières que l'oiseau entasse pour faire son nid, dont elles imitaient par la façon dont elles feutraient ça et là les tiges, sous l'apparence du désordre l'art ingénieux caché. Mais ce qui donnait à la petite forêt d'albâtre, transparente, inextricable et fragile sa clarté d'aurore c'étaient les fleurs. Au premier abord elles semblaient d'or comme peintes sur une chasuble, avec le fauillage de leurs pistils. Mais là encore le dessèchement avait tout différencié ; quelques-unes montraient

des pistils noirs entre des corolles translucides comme des antennes et des pattes de mouches écrasées entre leurs ailes ; d'autres encore en boutons, selon le degré de maturation où les avait surprises la mort étaient jaunes comme des genêts, vertes comme un fruit vert, rouge comme une anémone ; quelques-unes comme des cerises formaient des petits bouquets doux se rapprochant, se caressant, posant câlinement la tête l'une sur l'autre comme des enfants qui font rire et qu'on a envie d'embrasser ; la plupart comme des fleurs de fraisiers qu'on aurait tuées au coucher du soleil et qui auraient gardé le safran des rayons déclinants, étaient dorées comme une dentelle ancienne, un peu fripée, presque rousse, avec tout l'habillé, tout l'ajouté de leurs étamines ajourées.

XIX.³

C'était l'heure où ma tante prenait sa tisane, Françoise mettait l'eau à chauffer dans la bouilloire et si j'étais là j'avais le privilège de renverser le paquet du pharmacien où étaient les tiges sèches et fleuries et d'en prendre ce qui était nécessaire à l'infusion. Je n'ai jamais rien vu de plus charmant que ce paquet de pharmacie. Les tiges incurvées et durcies formaient un capricieux treillage dans l'entrelacs duquel s'épanouissaient les fleurs comme dans un dessin de maître qui a essayé de faire poser tiges, feuilles et fleurs, de la façon la plus belle et la plus décorative possible ; les différents aspects que le degré de dessèchement donnait aux tiges qui ici jaunies avaient l'air d'un brin de paille et là effilochées d'un bout de ficelle, et aux feuilles l'une blanche comme une étiquette ovale tombée à l'envers, par erreur, dans le paquet végétal de pharmacie, l'autre rose comme un pétale d'égline, tout cela assemblé, entassé dans sa diversité comme fait un oiseau pour son nid ; la persistance de mille petits traits caractéristiques et inutiles de la plante altérés mais reconnaissables et qui montraient que ce n'était pas une élaboration de la plante, une reconstitution de la plante, une simulation de la plante, mais la plante elle-même, telle qu'on l'avait regardée à l'ombre quand on était couché sous les arbres par une chaude journée ; chaque brindille, chaque grosseur, chaque nuance n'était que la forme actuelle d'un pédoncule, d'une excroissance, d'un bouton qui n'avait pas mûri, de la couleur plus profonde là où on n'eût pu écraser la fleur sans en faire sortir une liqueur orangée ; ces petites fleurs qui si on les regardait de plus près étaient selon le degré d'éclosion où elles étaient mortes, jaunes comme des genêts, parées d'étamines comme des fleurs de fraisiers, rouges comme des anémones, rousses comme de vieilles dentelles, comme une fleur

de fraisier qu'on aurait tuée au moment du couchant et qui aurait gardé sur son calice le safran des rayons déclinants en bouquets dont les grains se caressaient, pliaient rêveusement leur tête l'une contre l'autre ; quelques-unes tenaient entre leurs pétales translucides leurs sombres pistils comme une mouche dont les pattes et les < antennes^a > sont écrasées entre les ailes ; mais qui tranchaient toutes si vivement sur les tiges et les feuilles qu'elles en semblaient toutes pareilles, d'or, d'or rose, comme peintes sur une chasuble, avec le fauflage de leurs étamines ; je ne savais rien de plus charmant que cette infusion, que cette petite futaie d'albâtre, inextricable, translucide et fragile sucrée de ces roses d'or ; c'était décoratif comme un dessin de maître qui fait poser de la façon à la fois la plus ornementale et la plus naturelle, tiges, fleurs et feuilles ramenées les unes sur les autres ; c'était doux comme un nid tressé des choses les plus diverses ; mais surtout c'était là où c'était fleuri comme un sous-bois, c'était d'or rose comme un couchant ; et cet or n'était que la survivance de la couleur des pétales ; sa différence d'éclat avec l'albâtre des tiges signifiait, transposait la différence immense qu'il y a entre le reste de la plante quand elle vit et la chair colorée de la fleur ; de la fleur dont on dit inexactement qu'il ne reste rien, qu'elle perd ses couleurs, puisque au moment où toutes séchées j'allais les jeter dans l'eau bouillante à laquelle elles allaient donner un goût fané, elles gardaient encore à peine voulues comme dans une sorte de crépuscule les chaudes colorations par quoi leurs bouquets fleurissaient ce sac de tisane comme un après-midi d'été.

XIX.4

Çà et là des parties cassées des tiges jaunies ou effilochées et des feuilles blanches ou roses semblaient entrelacées comme pour feutrer un nid, être les choses les plus diverses, un brin de paille, un bout de ficelle, une étiquette ovale tombée par hasard dans le paquet végétal ; un pétale de rose ; les moindres traits caractéristiques de la plante altérés mais reconnaissables, montraient que ce n'était pas une reconstitution, une élaboration, une simulation de la plante mais elle-même, elle-même telle qu'elle avait été, et ce qu'elle était devenue. Sans trop de tâtonnement on reconnaissait dans une petite coque jaune un bouton qui allait s'ouvrir quand la plante était morte, dans une capsule rouge comme une anémone, un fruit qui n'était pas venu à maturité, ce petit bouquet de petites < boules > dont les capsules rouges comme des anémones posent rêveusement ses têtes l'une contre l'autre, comme les têtes de tendres enfants, sont des graines qui ne sont pas venues à maturité. Ces fils noirs écrasés entre les

pétales comme des antennes < et des > pattes de mouches entre leurs ailes sont le pistil et les étamines ; mais surtout cet éclat des fleurs qui les fait se détacher de tout le reste, peintes en or comme sur une chasuble avec le fauillage de leurs étamines, c'est la survivance, la signification, le résumé — comme l'or du levant se substitue aux vives couleurs de l'aurore — de ces couleurs qui les faisaient si essentiellement différentes du reste de la plante et qui fait que maintenant encore elles brillent dans la même forêt translucide et fragile comme de petites roses d'or entrouvertes, à peine ternies par une sorte de crépuscule, roussies comme des coques de vieille dentelle ; et faisaient ce sac de pharmacie (d'où j'allais les précipiter dans l'eau bouillante à qui elles donneraient un goût fané) où jouaient les bouquets rêveurs, où s'ouvraient les coupes ébréchées de rose et d'or, fleurissant et doux comme un jour d'été.

Esquisse XX

[AJOUT À LA CHAMBRE DE LA TANTE]

[*Fragment du Cahier 30, précédé d'une note : À ajouter à la chambre de ma tante Léonie ou une autre.*]

Chaque^a meuble avait l'air d'un autel couvert d'un surplis, ou en précieuse étoffe lamée d'argent que semaient des bouquets de roses ou de lys tissés et son velours ou sa soie exhalait je ne sais d'où un frais arôme de fleurs qui enveloppé d'une chaude odeur de suie, mêlait la longueur de l'église, le confort de < la lecture > au bien-être de la cuisine.

Mêlé à la chaude odeur de la suie un arôme de fleurs venu je ne sais d'où fraîchissait autour des fauteuils en soie lamée d'argent et semée de bouquets de roses, de la commode qui avait l'air d'un autel, et [*interrompu*].

Cette chambre sans être grande était multiple comme un monde. Elle nous posait dès la porte l'énigme de son âme, avec son odeur qui rayonnait des meubles et sous laquelle nous caressaient indistincts comme un air qu'on ne se rappelle pas, des jours heureux d'autrefois. Le parfum studieux de la suie enveloppait venus je ne sais d'où des arômes de fleurs qui fraîchissaient autour des chaises en soie tissée de fils d'argent et de bouquets de roses mousseuses, on respirait à la fois le confort de la lecture, la

langueur de l'église, et l'espoir du déjeuner. Les allées de roses peintes sur papier, la corbeille de pivoines épandues sur la soie brochée, qui sur les murs et sur le couvre-pieds luttait avec les agréments du jardin, les surplis des fauteuils, les brocards de la commode avec des ornements d'autel. Mais le soleil ajoutait à la complication de la chambre, y ajoutait des jardins, des îles, des habitudes. Selon l'intensité de ses rayons, il semait sur le tapis à quelques instants de blanches anémones ou des boutons d'or, tandis qu'en bas des rideaux rouges de la fenêtre il tressait par terre des coquelicots que je ne pouvais m'empêcher de fouler aux pieds. Le matin il chauffait la baie de l'entrée comme un réservoir, comme un golfe d'or et suspendait aux murs de blanches mousselines. Par la fenêtre du couloir on voyait deux courettes successives.

Esquisse XXI

[LA MÈRE ET FRANÇOISE]

[Fragment du Cahier 5 sur la tendresse de la mère du héros pour Françoise. Elles discutent ensemble le menu dans le cabinet de toilette.]

Maman fit signe à notre vieille Françoise de ne pas entrer. Elle prit un air offensé comme si le fait de pouvoir entrer à toute heure dans ma chambre quand j'étais réveillé avait été un privilège reconnu, la conséquence de sa « grandesse ». Mais elle obéit et se retira avec une expression où le sentiment de sa dignité froissée était remplacé par un sourire de pitié philosophique. Car elle savait que les maîtres sont capricieux et ne brillent pas par l'intelligence. Et c'est justement leur plaisir, pour montrer qu'ils sont les maîtres de faire faire à des personnes spirituelles, à des domestiques, des choses qui n'ont pas de raison, comme faire bouillir l'eau en temps d'épidémie, fermer les portes quand on sort d'une chambre, demander^d leurs noms aux personnes qui téléphonent, acheter le lait à une ferme où il est moins bon que chez le laitier, se servir d'aspirateur au lieu de balai pour faire la chambre.

Mais si Françoise nous trouvait souvent « à la bêtise », elle nous trouvait bons et elle nous adorait. Même elle reconnaissait à Maman une certaine finesse. Quand Françoise revenant d'aller voir sa fille disait qu'elle n'avait pas vu son gendre qui était de garde, Maman la regardait en souriant et disait : « Et vous n'en

avez pas été autrement fâchée Françoise, de pouvoir causer tranquillement avec Marie. » Françoise se mettait à rire et disait : « Ah ! Madame on ne peut rien lui cacher. » Maman était la première personne qui avait bien voulu s'apercevoir de ses sentiments à elle, Françoise, les traiter comme quelque chose d'important et agir en conséquence. Elle savait que Françoise adorait sa fille, ne pouvait pas souffrir son gendre, aimait beaucoup sa nièce de Tours et pas du tout celle de Saumur. Quand la nièce de Tours venait passer quelques jours avec sa tante, par une coïncidence merveilleuse qui ne parvenait pas, je crois, à tromper Françoise et à laquelle elle donnait plutôt le nom de « la bonté de Madame », nous étions invités à déjeuner et à dîner tous ces jours-là chez des parents et des amis chez qui nous n'allions jamais le reste du temps de sorte que Françoise n'avait pas de cuisine à faire et pouvait rester tranquillement avec sa nièce. Mais par une autre coïncidence merveilleuse des personnes inconnues nous envoyaient des pâtés, des gâteaux, des galantines, du champagne, toutes choses dont nous ne pouvions profiter puisque justement nous étions invités et qui servaient à faire de bons déjeuners à la nièce de Tours. Mais quand la nièce de Saumur annonçait sa venue, Maman offrait à Françoise de lui écrire pour elle, qu'on devait justement s'absenter à ce moment-là, ou si elle venait à l'improviste, on recevait^a justement une loge de théâtre qui permettait à Françoise de se débarrasser de la nièce qui ne l'amusait pas en l'envoyant avec le concierge et la femme de chambre de la comtesse de l'entresol voir une féerie.

Françoise était en train de coiffer Maman dans son cabinet de toilette. C'était à ce moment-là qu'elles discutaient ensemble le menu du jour, et le vendredi et le samedi, le menu du dîner de famille du dimanche. Maman aurait pu dire comme Sainte-Beuve à Goncourt, si vous voulez me voir venez au commencement de la semaine, à la fin je suis [*interrompu*].

Par la porte entrouverte j'entendais Maman qui disait : « Et si nous mettions un beau gigot d'agneau bien tendre, bien juteux, il y a longtemps que nous n'en avons pas eu, vous savez, comme vous savez bien le faire, pas trop cuit, on <a> trouvé le dernier très bon. » Le moment où Félicie¹ coiffait Maman était aussi celui où elles discutaient le menu du dîner. Mais à la fin de la semaine ce conseil était comme disent les communiqués des journaux « d'une importance capitale » parce qu'on y discutait le menu du dîner de famille du dimanche.

Esquisse XXII

[LES DEUX ASPECTS DE FRANÇOISE]

[Fragment additionnel aux versos du Cahier 8, portant sur les deux aspects de Françoise. Épisode du poulet qu'elle tue.]

Hélas, ces poulets que moi aussi j'avais trouvés excellents quand Françoise nous les servait, j'en avais eu un jour une vision bien différente, un jour que j'étais descendu à la cuisine demander le menu, j'avais été épouvanté de voir Françoise se battre avec l'un d'eux, vivant encore et qu'elle ne pouvait pas arriver à tuer. Et Françoise l'appelait sale bête parce qu'il ne se laissait pas tuer assez volontiers, et quand il fut mort, s'essuyant le front, le regarda qui n'avait pas encore par sa mort apaisé sa rancune et redit : « Sale bête. » J'avais eu horreur de Françoise et j'aurais voulu qu'elle quittât la maison à l'instant même. Mais elle faisait si bien mes boules, mon chocolat, mon café, ces poulets même que je m'efforçais de ne pas penser à sa cruauté. Et ma tante Léonie, Maman, tout le monde faisaient de même sans que je le sache. Car Françoise qui avait tant de larmes pour les malheurs des siens dont la santé, la fortune et la vie lui étaient bien plus précieuses que la sienne, pour la fille de cuisine qui était enceinte et souffrait, elle lui faisait faire les travaux les plus durs disant qu'elle s'écoutait, qu'elle faisait la maîtresse, qu'elle n'avait qu'à ne pas faire ce qu'il fallait pour être enceinte, etc. Du reste elle était détestée, n'était pas plus aimée des autres domestiques que les bestiaux n'aiment la suette ou les enfants la méningite. Ils ne lui résistaient pas beaucoup plus longtemps. Elle avait pour les forcer à partir si on ne voulait pas les renvoyer, des ruses aussi belles dans leur genre qu'était touchante la passion pour les siens dont elle mettait la santé, la fortune, la vie infiniment au-dessus de la sienne, — leur donnant toutes ses économies, ne travaillant que pour eux comme ils ne seraient plus là, faisant vingt lieues avec une fièvre de cheval, qui ne l'avait pas empêchée de se lever à la même heure et de travailler sans se plaindre, pour savoir si sa fille ne s'était pas enrhumée —, comme cet hyménoptère qui pour assurer après sa mort la pâture de sa chère couvée, s'empare d'un bourdon à qui il perfore tous les centres sauf celui qui assure sa vie végétative, de sorte que quand il sera mort il pourra servir de pâture à ses enfants sans qu'il puisse se débattre puisqu'il est paralysé, mais sans mourir cependant tout de suite car il leur faut de la chair fraîche. Et comme Françoise estimait qu'il était indispensable à la grandeur de sa maison de ne s'en laisser élever aucune autre à la place, et à travers toutes les vicissitudes du service ayant cette continuité dans sa politique

de ne laisser aucun domestique s'implanter chez ma tante, ainsi nous n'avons su que bien longtemps après, car tant qu'elle fut auprès de nous aucun témoignage n'osa se lever contre elle, que si^a cette année-là elle faisait tant d'asperges c'est parce que l'odeur des asperges cuites donnait d'effroyables crises d'asthme à la fille de cuisine enceinte, à qui elle réservait de les éplucher. Et pourtant il y avait, en dehors de ses parents, toute une catégorie de gens dont les malheurs lui arrachaient des larmes : c'étaient les inconnus. Un jour nous la trouvâmes sanglotant sur un journal qui rapportait un naufrage minime, à Java. Son imagination qui était vive lui avait peint les malheureux. Ils lui étaient devenus sympathiques. Elle s'était livrée aux douceurs de l'attendrissement. Mais le malheur (sauf le malheur des siens) lui paraissait quelque chose qui excite une douce pitié et non une sourde irritation. On^b l'avait fait lever pour soigner la fille de cuisine qui semblait devoir succomber à la violence d'une crise d'asthme. Elle était furieuse et ne le cachait pas. « Ce sont des manières » disait-elle. Maman l'ayant envoyée chercher un livre de médecine où on trouverait peut-être ce qu'il fallait faire pour soulager la pauvre fille, comme Françoise, ne revenait pas, Maman m'avait envoyé la chercher. Je la trouvai pleurant sur le livre de médecine. Elle était tombée sur la description classique de la crise d'asthme. Aussitôt elle s'était représentée un inconnu, elle l'avait plaint, elle pleurait sur lui, et à chaque souffrance décrite par l'ouvrage, et pas plus forte assurément que celle qu'éprouvait la pauvre fille, elle s'écriait dans un sanglot : « Est-ce possible que notre Seigneur fasse endurer pareille chose à une créature ! Et dire qu'on ne peut pas la soulager. » À ce moment je l'appelai pour venir soigner la fille de cuisine qui était presque asphyxiée. Son attendrissement cessa aussitôt et sa mauvaise humeur recommença.

Esquisse XXIII

[LES PIERRES TOMBALES
DE L'ÉGLISE DE COMBRAY]

[Deux ébauches successives rédigées dans le Cahier 2. Le sentiment de l'histoire. Les plates-tombes qui renferment la cendre des grands hommes. Leur beauté.]

Et pourtant ce que fut l'homme de plus passager, une Muse ne viendra-t-elle pas en recueillir le vestige dans les choses ? Bien

peu de vies l'ignorent tout à fait. Un jour elle se découvre. Un jour, sur les lieux mêmes où on ne l'avait jamais vue, elle vient à la rencontre des destinées qui vont finir. On finit un jour par la connaître sur les lieux mêmes où tant de fois on feignait de ne pas la voir. C'est l'Histoire ! Un jour dans la vieille cathédrale la beauté, la pensée éternelle exprimée dans les voûtes, les sculptures, dans les vitraux ne nous suffit plus. Nous voulons des individus, des morts, le reste à peine dématérialisé de leur vie. Et nous abaissons nos regards vers ces plates-tombes, vers cette cendre humaine que couvrent les pierres tombales et qui sont le pavé humain, pensant, presque immatériel de nos églises. Elles-mêmes les pierres tombales ne sont presque plus des pierres. Le temps les a fondues jusqu'à leur donner la douceur de grands gâteaux de miel, desséchés, la pierre a coulé débordant là d'un flot blond la ligne de son équarissage, ici s'est rétractée et congelée en deçà. Parfois la belle intaille gothique d'une lettre de l'inscription a été distendue, les nobles bords fleuris d'une majuscule ou d'une croix ont été entraînés par le flottement du marbre, ailleurs ils ont été tout à fait recouverts par lui.

Alors nous abaissons nos regards vers ces plates-tombes qui sous leurs inscriptions latines font avec tant de crânes illustres, avec la cendre aujourd'hui pareille et soumise de tant de grands morts un pavé presque pensant aux églises. Voici les tombes de Bossuet, de Racine, de Rubens, d'Arnauld, de Nicole, voici la tombe de Guillaume le Conquérant, de Richard Cœur-de-Lion, des Plantagenets, de saint Bernard. Qu'elle est douce dans tout l'espace du chœur, au long des chapelles, la lente promenade, sur cette cendre anoblée d'avoir été de la pensée, que couvrent seulement les pierres tombales. Elles-mêmes surtout dans ces plates-tombes gothiques ne sont presque plus de la pierre. Le temps les a dorées, fondues, comme de grands gâteaux de miel réguliers. La pierre a coulé, là dépassant de son flot blond la ligne de son équarissage, ici se rétractant en deçà. Et la belle intaille d'une lettre ou d'une croix gothique a été entraînée dans le flottement du marbre, parfois distendue quand il entraînait ses bords fleuris, quelquefois recouverte par lui. Si elles s'interrompent un moment, c'est pour laisser la place à quelques morceaux de ces vieux pavages. Il en est < de > même de petites églises, de petites villes. En passant j'ai frôlé des prie-Dieu. Et mes yeux se lèvent de l'inscription de la pierre des tombes à ces noms marqués sur une plaque de cuivre sur le dossier de la chaise. Je veux des individus, des noms. Après ceux qui dorment sous l'église, ceux qui *[interrompu]*

Esquisse XXIV

[LA CONVERSATION
DU CURÉ AVEC LA TANTE]

[Ébauche du Cahier 7. Le curé fatigue la tante en lui donnant de longues explications sur son église. La présence d'un peintre à l'église. Le vitrail de Gilbert le Mauvais, sire de Guermantes. Le porche. Les pierres tombales des abbés de Guermantes. L'escalier qui mène à la tour. La comtesse de Guermantes.]

M. le curé venait quelquefois, mais ma tante Charles se plaignait qu'il la fatiguait. Elle ne lui avait pas demandé une explication qu'elle le regrettait aussitôt à cause des développements infinis où il entraînait. « Monsieur le curé, qu'est-ce qu'on me dit qu'il y avait tantôt un homme sur une échelle qui faisait un tableau dans votre église ? — Et ce sera comme ça jusqu'à la Saint-Jean madame, répondait le curé, pas le jour de la Fête-Dieu pourtant, j'espère. Peut-être on voudra bien me laisser mon église ce jour-là. Mais jusque-là je suis bien forcé, il y a une autorisation de Monseigneur et de l'architecte du diocèse. — Mais monsieur le Curé, qu'est-ce que le monde aujourd'hui va donc chercher ! Faire des tableaux dans une église. — Et encore, d'après quoi exécute-t-il son travail ? D'après le grand vitrail noir que j'ai derrière mon autel. — Ce qu'il y a de plus vilain dans l'église. — Mon Dieu madame Charles, je ne dirai pas ce qu'il y a de plus vilain, car elle n'est pas bien belle ma pauvre église, la plus vieille de tout le diocèse, et la seule qu'on ne rebâtisse pas ! Mais enfin, comme je le lui disais à cet artiste, qu'est-ce que vous lui trouvez donc d'extraordinaire à ce vitrail ? Qu'il est un peu plus sombre que les autres. Franchement madame Charles, croyez-vous que c'est bien beau cette couleur rouge, et rouge noir encore, comme le sang de ces excellents poulets que François nous accommode si bien, ajoutait-il avec un regard entendu à François, quand elle l'a laissé pendant une heure dans un bol. N'est-ce pas François ? Cela fait dans tout le fond de l'autel un faux jour qui est bien préjudiciable à mes pauvres yeux, et quand je descends les marches de l'autel elles sont toutes tachées des reflets de ce fameux vitrail. Je ne sais jamais où je pose le pied et il me semble qu'on a ensanglanté mon église comme au temps de la grande Révolution. Quand je pense qu'à Meséglise qui est une méchante paroisse de fermiers, ils ont un superbe vitrail de sainte Claire par M. Goupil, le neveu de notre excellent notaire, qui a travaillé pour plusieurs châtelains de la localité, et même pour plusieurs grands magasins de Paris, celui-là même qui nous avait fait cette superbe *Entrée de Napoléon III à Évreux* qui a été brisée quand on a volé l'église, il y a quinze

ans. Ah ! ils savaient ce qu'ils faisaient les malandrins quand ils ont brisé cette superbe verrière, pour s'introduire dans l'église. Il n'y avait pas de danger qu'ils entrent par l'autel et qu'ils me débarrassent de ce vitrail. Je crois que dans ma joie je leur aurais pardonné le vol des vases sacrés. Ah ! je l'ai dit à cet artiste parisien : "Monsieur, peignez ce vitrail si c'est votre plaisir, mais si vous le cassez, je vous promets de ne pas vous en redemander les morceaux." »

Ma tante qui commençait à se fatiguer disait pour interrompre. « Je suis sûre que si vous demandiez à Monseigneur une verrière neuve, il ne pourrait pas vous la refuser. — Ah ! Comptez-y madame Charles. C'est Monseigneur qui le premier a si malheureusement attiré l'attention sur ce méchant vitrail en montrant qu'il représentait saint Hilaire donnant l'absolution à Gilbert le Mauvais, sire de Guermantes après que celui-ci eut fait brûler la première église, et mettre à mort le neveu de Charles le Chauve¹, abbé de Guermantes. Comme si le souvenir de Gilbert le Mauvais était bien nécessaire à garder à Combray, où il rappelle toutes les atrocités que lui prête la chronique. Au moins avait-il ce mérite de remplacer les vieilles églises par de neuves qu'il faisait bâtir et qui étaient belles pour le temps puisqu'elles lui valaient le pardon de saint Hilaire. Mais c'était au XI^e siècle, madame Charles, et depuis ce temps-là mon église n'a pas été refaite. Je crois que de Dreux aux Andelys il n'y a pas de porche plus misérable, plus noir, plus taché de moisissures que le mien. Est-ce assez vieux, est-ce assez cassé cette pauvre Vierge qui n'a plus de bras, toutes ces niches où il y a à peine les jambes des comtes de Guermantes qui ont été brisées, dit-on, au temps de la grande révolution. Hé bien, on ne touche pas à tout cela. Pensez que dans cette église où tous ces vilains vitraux rouge noir, bleu noir, gris sale, ne donnent pas de lumière, il n'y a pas deux pas à faire de plain-pied, une dalle est plus haute, une plus basse. Mais impossible d'y toucher, ce sont les pierres tombales des abbés de Guermantes. Ah ! le voisinage de Guermantes n'a pas porté bonheur à Combray, madame Charles, et on devrait bien envoyer là-bas Gilbert le Mauvais, les saints abbés et tout le reste, et me faire une église neuve. Mais penser qu'on ne peut même pas agrandir la place où Piperand voudrait² agrandir son café et faire une superbe salle de billard qui ne manquerait pas d'attirer beaucoup de fermiers des environs parce que la maison d'Eulalie est bâtie sur ces cryptes de l'ancienne église dont il reste un méchant bout de cave avec ces arcades qui entrent dans le mur. Il avait déjà fait peindre sur sa devanture *Café Billard* en lettres superbes. Il va falloir effacer cela. De l'autre côté il ne peut s'agrandir puisque c'est le magasin de M. votre oncle. Mais madame Charles, jusqu'au jardin de mon presbytère

que j'aurais voulu pouvoir faire débarrasser de ces méchantes pierres qui sont bonnes à < me > faire tomber quand je lis mon bréviaire, qui coupent la promenade et font de l'ombre à mes laitues. Eh bien, un arrêté préfectoral défend d'y toucher parce que ce sont les restes des fortifications que Gilbert le Mauvais fit élever pour défendre Combray des attaques de Rollon¹, qui n'était peut-être pas plus mauvais que lui, madame Charles. Mais enfin, en tout cas nous ne sommes plus menacés par Rollon je pense, et en tous cas ces braves gens ne pensent pas que si notre cité était de nouveau investie, ce serait les méchants talus de pierre de mon jardin qui arrêteraient les assiégeants de Combray. Elles ne peuvent servir qu'à rompre les os à son pasteur. Mais souvent, madame Charles, des étrangers demandent à monter par ce petit escalier qui est dans l'église où on voit le reste des murailles de Charles le Mauvais et où on ne peut monter que courbé en deux, et d'où on sort plein de toiles d'araignées. Une fois en haut je le veux bien la vue est superbe, on voit jusqu'à Guermantes, et on voit le cours de la Gracieuse², et les fossés et les pièces d'eau des châteaux comme sur les vieilles cartes cavalières qui sont accrochées à la mairie. Mais enfin cela vaut-il de se tordre le cou dans cet escalier ? Je n'empêche pas qu'on monte parce que ça fait un petit profit pour Théodore. On vient me tourmenter, madame Charles, jusque dans mon presbytère, des Anglais qui tiennent Combray en grand honneur parce que le sire de Guermantes, comte de Combray et d'autres lieux était un des compagnons du fameux Guillaume le Conquérant (le curé prononçait toujours Gui-lôme (sans mouiller l) je n'ai jamais su pourquoi) me font demander à voir les restes de remparts qu'il y a dans mon presbytère. "Vous le voyez messieurs, ce sont seulement ces talus de pierre. Vous qui êtes des hommes instruits, vous devez savoir que les enfants" de Clovis II ayant été portés dans un sac dans la rivière, ce furent des abbés de Jumièges³ dont dépendait Guermantes quoique fort éloigné", et je leur raconte ma petite histoire. Il y en a qui demandent à emporter une pierre. "Ah ! si vous pouviez tout emporter messieurs !" Pour en revenir à cet artiste qui peint notre fameux vitrail, il m'a demandé si je pensais qu'il pourrait quand il aurait fini ici transporter ses pinceaux à Guermantes où il y a une célèbre collection de vitraux comme ceux-ci et les tombes des cinquante-neuf abbés de Guermantes. Mais je ne pense pas que la comtesse qui est si fière qu'elle n'a pas daigné recevoir un pauvre prêtre de Combray laissera un artiste pénétrer dans son château où il faut remonter à Charlemagne pour pouvoir entrer. Ah ! Madame Charles, il y a des gens qui se croient toujours au temps de Louis le Débonnaire⁴ quand Oriane de^b Guermantes faisait décapiter en un jour soixante vassaux et jeter leurs têtes dans ces fameux fossés de Guermantes qu'on ne me trouve pas assez noble pour me faire franchir. »

Esquisse XXV

[CE QUE CONTIENT L'ÉGLISE]

[Ébauche du Cahier 6. Tout ce qu'accuse le curé fait l'objet de l'admiration du héros : le porche, le vitrail, la tapisserie et les tombes.]

« Sans doute les châtelains de Guermantes nous ont donné cette tapisserie que j'ai pendue dans ma sacristie et qui représente le couronnement d'Esther. C'est une dame de Guermantes qui a posé pour Esther à ce que dit la chronique et Charles VII pour Assuérus, mais dans quel état est tout cela ! Je n'avais que deux belles choses dans mon église, le tapis persan du XVI^e siècle qu'on mettait sur l'autel, et l'aigle en porphyre et en cuivre donné par Dagobert et provenant de Saint-Hilaire de Poitiers. On a transporté l'un et l'autre dans un musée de Paris. » Pour moi, l'église de Combray ne me paraissait pas si disgraciée qu'elle le semblait à l'abbé Chaperaud. Son clocher qui quand au loin nous l'apercevions du train signifiait : « Vous êtes arrivé », et qui de tout près entre les toits qu'il dépassait donnait aux rues adjacentes quelque chose de sacré, son vieux porche noir aux pierres ravinées, grêlées en écumoire, noircies, moussues, déviées, creusées — et de même le bénitier avec de grands fléchissements dans la pierre — comme si les habits de tant de fidèles entrant depuis tant de siècles avaient fini par avoir sur lui la puissance destructrice des roues d'une voiture qui creusent profondément la borne de la cour contre laquelle elle entre, et comme si le doux geste des doigts humains qui se trempe avec recueillement dans l'eau bénite avait raison < à > la longue du silex et du granit, ces pierres tombales qui avec le temps avaient coulé comme le miel dont elles avaient pris la blondeur dorée, si bien que les lettres des inscriptions avaient été ici effacées, là distendues, ici resserrées, la tapisserie de la sacristie qui avait coulé de même où le rose de la robe d'Esther avait en quelque sorte fondu, irradiant autour du dessin primitif et où l'usure des fils dans les arbres du fond les faisaient comme baignés des deux éclairages différents, presque de deux reliefs différents, effet imprévu du peintre — mais plus que tout, ces choses laissées par des personnages de légende, cet oiseau de porphyre donné par Dagobert à propos duquel M. Swann nous avait dit qu'il y avait eu à Saint-Denis où on voyait encore le vitrail de l'abbé Suger, un lutrin de bronze pris par Dagobert dans un autre Saint-Hilaire — Saint-Hilaire de Poitiers — et rehaussé d'or par Suger — et une croix d'or travaillée par saint Éloi — cette tapisserie représentant Esther qui était une dame de Guermantes et Assuérus pour lequel avait posé Charles VII — le vitrail donné par Gilbert le Mauvais^a qui avait combattu Charles le Chauve

— tout cela faisait de l'église comme cela a fait pour moi plus tard de bien des églises un lieu enchanté au sens où les traditions populaires l'enseignent et où quelques paysans le croient encore, des vallons où les pierres ont été apportées par les fées. Vitrail, tapisserie, oiseau, tombes des abbés de Guermantes chez qui s'étaient réfugiés les fils de Chlodobert¹, n'étaient-ce pas autant d'objets féeriques qui avaient été fabriqués ou donnés par ces personnages qui n'étaient guère pour moi qu'une silhouette éclatante, falote et tremblée dans ma lanterne magique, ou les images plus profondes, mais insaisissables aussi, tout rêve et toute poésie que j'avais en vain essayé de saisir entre les pages des *Récits des temps mérovingiens* ou de *La Conquête de l'Angleterre par les Normands*. Ces mots mérovingiens, carlovingiens si lointains, un peu d'eux était là près de moi qui gardait encore depuis dix siècles dans les yeux d'émail de l'aigle l'éclat barbare, le visage splendide et étonné qui était le leur. Et ils restaient là farouches dans le bas-côté humide.

Esquisse XXVI

[L'ABSIDE ET LE CLOCHER]

[Ébauche du Cahier 6. L'église Saint-Hilaire de Combray garde aux yeux du narrateur un charme particulier, malgré l'aspect grossier de son abside.]

Je rougis presque de parler de l'abside de l'église de Combray, tant elle était grossière auprès de tant d'absides célèbres que j'ai vues depuis. Comme le croisement de rue sur lequel elle donnait était de niveau beaucoup plus bas que la place de l'église, l'abside se trouvait surélevée, sur un mur de pierre plein et sans ouverture et des plus grossiers et qui n'aurait rien eu de particulièrement ecclésiastique, si à une assez grande hauteur n'avait commencé une série de grandes verrières, qui donnaient à cette partie de l'édifice un aspect peu symétrique puisque toute la plus grande partie de la muraille grossière ne contenait rien qui répondît à ces verrières. Depuis j'ai vu les plus belles absides du monde, celle de Beauvais, celle de Chartres, celle d'Amiens, de Reims et combien d'autres. Et je me suis demandé avec de grands écrivains laquelle produisait la plus profonde impression religieuse. Parfois j'ai placé plus haut les fenêtres blanches d'Amiens et cette grande clarté qu'elles répandent, parfois cette glorieuse imbrication des fenêtres de Beauvais où ruisselle le sang des martyrs dont

elle < s > raconte < nt > la vie. Et toutes ces impressions ont été effacées par l'abside de Beauvais. Puis j'ai préféré à Beauvais même des absides romanes, moins belles, mais qui m'ont paru d'un sentiment religieux plus profond encore. J'ai pensé tout cela. Seulement un jour dans une petite ville obscure, au tournant de trois ruelles, j'ai vu une muraille grossière et surélevée et tout en haut des verrières qui rappelaient la disposition de cette abside de Combray à laquelle je n'avais certainement jamais repensé depuis. Alors cette fois-là je n'ai pas eu à me demander, car ce n'était guère une œuvre d'art, si elle exprimait profondément ou non un sentiment religieux, mais ces murs m'ont paru ne pas être de la même espèce que les murs des maisons, ni des monuments, et comme à Combray, j'ai pensé : « L'Église ! » Cette différence intime, profonde entre l'église et toute autre chose bâtie mettait entre elle et tout ce qui pouvait l'avosiner une différence que rien ne pouvait combler pour moi, ainsi une façade de l'église (la façade occidentale, car celle qui était sur la place était en réalité ce que j'ai appris depuis s'appeler transept, qui était à Combray plus développé que la vraie façade) se trouvait rue Saint-Hilaire sans aucune séparation des autres maisons, de sorte que l'église était là entre la maison de Mme Loiseau et la maison du receveur, absolument comme une autre maison, qui aurait eu son numéro si l'usage avait été de mettre des numéros aux maisons à Combray, qui demeurerait rue < Saint- > " Hilaire comme un autre habitant de Combray, devant qui le facteur passait le matin en faisant sa tournée et ne s'arrêtait pas parce qu'il n'y avait personne. Et malgré cela, si familière, si mitoyenne des maisons, si concitoyenne des habitants, elle était pour moi pierre sacrée, et la ligne de démarcation idéale entre sa façade et le mur de Mme Loiseau était aussi infranchissable, pour moi qu'un abîme. Mme Loiseau avait à sa fenêtre des fuchsias dont les branches venaient retomber sur le mur de l'église. Mais ils ne me paraissaient pas plus sacrés pour cela que mon oncle quand il s'agenouillait dans la chapelle derrière l'autel, sous le vitrail de Charles le Mauvais. Tandis que la pierre sur laquelle le fuchsia dépassant de la fenêtre de Mme Loiseau venait avec une coquetterie indue, appuyer tendrement ses poires de cristal violet, était sacrée. J'en dirai autant du clocher. Il y avait des rues où on l'apercevait de côté au-dessus des toits sans voir l'église. Depuis c'est une façon de voir les églises que j'ai souvent beaucoup aimée, qui rend charmants des clochers, des tours, des dômes qui ne le sont pas toujours, et j'ai dans mon souvenir des vignettes autrement jolies que celle du clocher de Combray aperçu de la rue de l'Oiseau. Il y a dans^b une ville de Normandie deux charmants hôtels blancs du XVIII^e siècle qui me sont à beaucoup d'égards chers et vénérables, et entre qui, la flèche

de Saint-Gervais¹ s'élance, ayant l'air de terminer les deux façades, mais d'une matière si différente, si précieuse, si annelée, si ciselée, si rose et vernie, que quand on la regarde du même beau jardin, commun aux deux hôtels, et d'où elle a l'air, comme on n'apercevait pas l'église, de s'élancer de leur toit, on sent tout de suite qu'elle n'en fait pas partie et qu'elle en est aussi différente que la tourelle rose et crénelée d'un coquillage est différente de deux galets entre lesquels elle est prise sur une plage. Je sais même à Paris boulevard Haussmann la maison d'un homme aimable et savant d'où par la fenêtre on voit au-dessus de trois rangées de toits sombres, une cloche violette et élancée qui n'est autre que le dôme de Saint-Augustin, impossible à reconnaître vu ainsi sans l'église et qui donne à cette petite vue découpée dans la fenêtre la ressemblance et jusqu'à la couleur de certaines vues de Rome de Piranesi. Mais rien de tout cela ne peut donner une idée de l'émotion que me donnait le clocher de Combray quand je l'apercevais au-dessus des maisons, comme si le visage du bon Dieu dont le corps eût été caché, m'avait regardé, d'au milieu des hommes, impossible d'être^a confondu avec eux.

Esquisse XXVII

[LES CLOCHERS DE CHARTRES]

[Ébauche du Cahier 6. La grand-mère admire les clochers de Chartres ; mais ils évoquent aux yeux du héros la tristesse d'autrefois. Ce texte servira à évoquer un aspect de l'église Saint-Hilaire.]

Quand c'était avec ma grand-mère que nous allions à Combray, elle nous faisait toujours arrêter à Chartres. Sans trop savoir pourquoi elle leur [aux clochers de Chartres] trouvait cette absence de vulgarité et de petitesse, qu'elle trouvait à la nature quand la main de l'homme ne la fignole pas, et à ces livres qu'à ces deux conditions — aucune vulgarité, aucune mièvrerie — elle croyait inoffensifs pour les enfants, à ces personnes qui n'ont rien de vulgaire ni rien de mesquin. Je pense qu'elle leur trouvait l'air « naturel » et l'air « distingué ». En tous cas elle les aimait, et elle pensait que nous avions profit à les voir. Comme elle ne savait absolument rien d'architecture, elle ignorait qu'ils fussent « beaux » et disait : « Mes enfants, moquez-vous de moi, ils ne sont pas pareils, ils ne sont peut-être pas beaux "dans les règles" mais leur vieille figure irrégulière me plaît. Il y a dans leur rudesse

quelque chose qui m'est très agréable. Je sens que s'ils jouaient du piano, ils ne joueraient pas sec. » Et en les regardant, elle s'unissait si bien à eux que sa tête, son regard s'élançait, on aurait dit qu'elle voulait s'élancer avec eux, et en même temps elle souriait avec douceur aux vieilles pierres usées. Je pense même qu'elle qui ne « croyait » pas, avait cependant cette foi implicite que cette espèce de beauté qu'elle trouvait à certains monuments, elle la mettait, sans le savoir, sur un autre plan, sur un plan plus réel que notre vie. Car l'année où elle mourut d'un mal qu'elle connaissait et dont elle savait l'échéance, elle vit pour la première fois Venise où elle n'aima vraiment que le palais des Doges. Elle était heureuse chaque fois qu'il apparaissait au retour d'une promenade, de loin sur la lagune et souriait aux pierres grises et roses avec cet air vague qu'elle avait quand elle cherchait à s'unir à un rêve noble et obscur. Or elle dit à plusieurs reprises qu'elle était bien heureuse de l'avoir vu avant de mourir, penser^a qu'elle aurait pu ne pas l'avoir vu. Je crois qu'à un moment où les plaisirs qui ne sont que des plaisirs ne comptent plus, puisque l'être par rapport à qui ils sont des plaisirs n'existera plus, et que l'un des deux termes s'évanouissant disparaît l'autre, elle n'aurait pas attaché tant d'importance à cette joie si elle ne l'avait pas sentie, une de ces joies qui dans un sens que nous comprenons mal survivait à la mort, s'adressant en nous à quelque chose qui du moins n'est pas sous son empire.

Le poète qui donne sa vie à une œuvre qui ne recueillera de suffrages qu'après sa mort obéit-il vraiment au désir d'une gloire qu'il ne connaîtra pas ? Et n'est-ce pas plutôt une part éternelle de lui-même qui travaille, pendant que lui est laissée (et même si elle ne peut travailler que dans cette habitation éphémère) une œuvre éternelle aussi ? Et s'il y a contradiction entre ce que nous savons de la physiologie et la doctrine de l'immortalité de l'âme, n'y a-t-il pas contradiction aussi entre certains de nos instincts et la doctrine de la mortalité complète ? Peut-être ne sont-elles pas plus vraies l'une que l'autre et la vérité est-elle toute différente, comme par exemple de deux personnes à qui l'on aurait^b parlé il y a cinquante ans du téléphone, si l'une avait cru que c'était une supercherie, et l'autre que c'était un phénomène d'acoustique et que la voix était conservée indéfiniment dans des tuyaux, <elles> se seraient trompées toutes deux également ?

Moi¹ je ne voyais au contraire jamais sans tristesse les clochers de Chartres, car souvent c'est jusqu'à Chartres que nous accompagnions Maman quand elle quittait Combray avant nous. Et je voyais^c, et la forme inéluctable des deux clochers m'apparaissait aussi terrible que la gare. J'allais vers eux comme vers le moment où il faudrait dire adieu à Maman, sentir mon

cœur s'ébranler dans ma poitrine, se détacher de moi pour la suivre, et revenir seul. Je me souviens d'un jour particulièrement triste où Maman emmenait mon frère, la voiture devait nous conduire de Combray à Chartres et c'était bien loin. On avait fait photographier mon frère le matin avant qu'il partît.

« Mais si tu¹ étais si bien, pourquoi es-tu revenu ? » Voilà. Un jour contrairement à nos habitudes nous avons été faire une promenade dans la journée. À un endroit où nous étions déjà passés quelques jours auparavant et où l'œil embrassait une belle étendue de champs, de bois, de hameaux, soudain à gauche une bande du ciel sur une petite étendue sembla s'obscurcir, puis prendre une consistance, une sorte de vitalité d'irradiation que n'aurait pas eu un nuage, et enfin cristalliser selon un système architectural, en une petite cité bleuâtre dominée par un double clocher. Immédiatement je reconnus la figure irrégulière inoubliable, chérie et redoutée, Chartres ! D'où venait cette apparition de la ville au bord du ciel, comme telle grande figure symbolique apparaissant la veille d'une bataille aux héros de l'Antiquité, comme *[un blanc]* vit Carthage, comme Enée *[interrompu]*

Mis si l'édification géométrique et vaporeuse qui scintillait vaguement comme si la brise l'eût imperceptiblement balancée, avait ce caractère d'une apparition surnaturelle, elle était aussi familière, elle mettait à l'horizon la figure aimée de la ville de notre enfance comme dans certains paysages de Ruysdaël, il aimait dans le lointain du ciel bleu ou gris laisser apercevoir son cher clocher d'Haarlem^a.

Esquisse XXVIII

[L'ÉGLISE SAINT-HILAIRE]

[Faisant suite à la conversation du curé avec la tante Léonie contenue dans le Cahier 8 (voir l'Esquisse XVIII), cette ébauche du Cahier 12 nous fait part de l'amour du héros pour l'église de Combray. À ce stade de la rédaction, le contraste entre le curé et le héros était ainsi souligné par la juxtaposition narrative. Proust rassemble ici des éléments apparus au fil de divers fragments pour former une sorte de portrait de Saint-Hilaire : le vieux porche, les pierres tombales, les vitraux de Gilbert le Mauvais, la tapisserie représentant le couronnement d'Esther, l'abside grossière et le clocher.]

J'avoue que j'étais bien loin d'être aussi sévère que notre curé pour l'église de Combray, et que tout ce qu'il trouvait à lui reprocher était peut-être ce que j'y aimais le plus. Le vieux porche, noir, grêlé en écumoire, dévié et profondément creusé aux angles — de même que le bénitier où il conduisait — comme si le doux effleurement des robes de paysannes entrant à l'église, et de leurs doigts timides prenant une goutte d'eau bénite, pouvait, répété pendant des siècles, acquérir une force destructive, et entamer la pierre d'un sillon plus profond que n'en creuse la roue d'une carriole dans la borne contre laquelle elle heurte tous les jours ; ces⁴ pierres tombales couvrant les restes, cette < poussière > auguste des grands abbés de Guermantes, qui faisaient au chœur un pavé d'âme ; et qui elles-mêmes n'étaient plus de la pierre, car le temps les a fait couler comme du miel hors des limites de leur propre équarissure qu'ici elles avaient dépassée d'un flot blond, noyant toute une ligne de l'inscription latine, entraînant à la dérive la fleur de marbre, la violette blanche d'une majuscule gothique d'une croix gisante et patinée — et en deçà de laquelle elles s'étaient ailleurs rétractées rapprochant deux lettres d'un mot dont les autres se trouvaient démesurément distendues ; ces vitraux qui n'envoyaient peut-être jamais tant < de > reflets que les jours où le soleil ne se montrait pas si bien que, plus il faisait gris dehors, plus il faisait beau dans l'église, l'un rempli dans toute sa grandeur par un seul personnage pareil à un roi de jeux de cartes et vivant là-haut entre ciel et terre, un autre représentant un combat au pied d'une montagne soufflée de neige qui était grésillée, givrée, brochée en épaisseur mate et trouble sur la verrière, mais d'une neige entièrement rose comme si l'aurore à ce moment-là se levait derrière la ville dont on voyait les toits et les clochers dans le fond l'eût éclairée du dehors ; et tous étincelaient d'usure çà et là laissant dans leur vieillesse argentée paraître et briller jusqu'à la corde de plomb de leur tapisserie de verre ; ce petit retable dont les couleurs étaient à la fois si pâles et si fraîches, qu'elles semblaient plutôt des reflets posés pour un instant sur lui, par l'iris d'un arc-en-ciel ou le rouge d'un soleil couchant ; cette tapisserie, représentant le couronnement d'Esther (où disait-on Charles VII s'était fait représenter sous les traits d'Assuérus amoureux alors de la dame de Guermantes qu'on avait peinte en Esther) où les couleurs < ayant > passé, fondu, le rose de la robe d'Esther avait glissé au-delà du dessin de ses contours, les yeux d'Assuérus s'étaient étalés et agrandis et les arbres du fond dont le haut était plus usé, plus pâle que le bas, semblaient plongés en quelque sorte dans deux éclairages différents, comme si le soleil en eût éclairé et blondi la cime ; et plus que tout cela des objets laissés à l'église par des personnages plus anciens qui étaient presque pour moi

des personnages de légende, croix d'or travaillée par saint Éloi et donnée par Dagobert, vitrail de l'abbé Suger, tombeau des fils de Charlemagne en^a porphyre et en cuivre émaillé soutenu^b par quatre évangélistes et par quatre lions^c, tout cela me faisait m'avancer dans la nef comme les paysans foulent émerveillés ces champs qu'ils croient avoir été visités par les fées et où tel rocher, telle mare, sont la trace effective de leur passage surnaturel, tout cela faisait pour moi de l'église de Combray, de sa façade et de son abside quelque chose d'entièrement différent du reste de la ville et séparé par l'abîme d'une essence différente, des maisons qu'elle avoisinait. L'église ! Familière, mitoyenne des autres maisons (comme dans la rue Saint-Hilaire où sa façade nord touchait sans aucune séparation la boutique du père Rapin et la maison de Mme Loiseau), simple^d concitoyenne de Combray, qui < aurait > pu avoir son numéro dans la rue si les rues de Combray avaient eu des numéros, et où il semble que le facteur aurait dû s'arrêter le matin à l'heure de la distribution des lettres, en sortant de chez Mme Calland^e et avant d'entrer chez le père Rapin, il y avait pourtant entre elle et tout ce qui n'était pas elle une des rares démarcations que mon esprit n'a jamais pu franchir. Mme Loiseau avait beau avoir à sa fenêtre des fuchsias dont les fleurs avaient la mauvaise habitude de courir toujours partout sans regarder où elles allaient, la tête la première et la tige abandonnée dans toutes les directions et qui ne se faisaient pas faute ensuite de rafraîchir leurs joues violettes en les appuyant sur la pierre noirâtre de la façade au-dessus du portail, les fuchsias n'en devenaient pas plus sacrés pour moi que ne le devenait mon oncle quand il s'agenouillait dans l'église au-dessous du vitrail de Charles le Mauvais. Entre leurs fleurs et la pierre noircie sur laquelle ils se posaient, l'adhérence pouvait être complète, un abîme les séparait^f. L'abside de Combray, oserais-je vraiment en parler ? Elle était si grossière auprès de tant de glorieuses absides que j'ai vues depuis. Du dehors, comme le croisement de rues sur lequel elle donnait était en contrebas, elle avait dû < être > surélevée en pierres nullement polies, en simples cailloux rugueux, qui n'avaient rien de particulièrement ecclésiastique et au-dessus desquels, les ouvertures des verrières se trouvaient percées à une hauteur disproportionnée qui donnaient à l'ensemble l'air d'un mur de prison plutôt que d'église. Et certes quand depuis, devant l'abside de Beauvais, de Chartres, de Reims, d'Amiens^g, je me demandais laquelle dégageait avec le plus de puissance un sentiment religieux, je ne pensais jamais à l'abside de Combray. Seulement un jour au détour d'une petite rue provinciale au tournant de trois ruelles, j'aperçus une muraille grossière et surélevée, avec des verrières trop hautes qui offraient le même aspect asymétrique que celles de Combray ; alors je n'ai

pas cherché comme à Chartres ou à Reims avec quel degré de puissance se trouvait exprimé le sentiment religieux, mais pour la première fois depuis l'abside de Combray à laquelle je n'avais jamais repensé, je me suis écrié : « L'Église ! »

Il en était de même du clocher ; sans doute quand du wagon nous l'apercevions, inscrivant dans le ciel où Combray ne se voyait pas encore sa forme inoubliable et nous disant : « Vous êtes arrivé » ; quand plus près, mais bien dégagé des maisons, sur la place, nous le voyions, lui qu'avait regardé Guillaume le Conquérant et qui semblait le voir encore ; il était bien facile [interrompu].

On reconnaissait son clocher de bien loin, quand il inscrivait sa figure inoubliable dans le ciel où Combray n'apparaissait pas encore, du wagon où mon père en l'apercevant qui filait tour à tour sur toutes les lignes de l'horizon, promenant à toute vitesse sur tous les sillons du ciel < son > petit coq de fer, disait : « Prenez vos couvertures, nous sommes arrivés », et dans une promenade lointaine au bout d'une vallée^a profonde qui débouchait sur un immense paysage, composé en quelque sorte sur plusieurs registres et fermé par un cercle de collines boisées, au-dessus des forêts déchiquetées dans un bois de hêtres, sous le ciel, pour qu'y pointât sa fine flèche et y perchât son petit coq, donnant à l'immense paysage de nature une marque d'art et d'humanité^b. De près c'était bien autre chose. Souvent le soir, sur la place, ma grand-mère nous faisait arrêter pour le regarder. Sans trop savoir comment, elle lui trouvait cette absence de vulgarité, de prétention, de mesquinerie, qui lui faisait aimer et croire riche d'une influence bienfaisante, la nature quand l'homme ne l'avait pas rapetissée, ainsi que faisait notre jardinier, et les œuvres d'art conçues par de grands cœurs. Je pense que, confusément, elle trouvait au clocher de Combray ce qu'elle prisait le plus au monde, l'air naturel et l'air distingué. Ignorante en architecture, elle nous disait : « Mes enfants, moquez-vous de moi si vous voulez, il n'est peut-être pas beau dans les règles, mais sa vieille figure bizarre me plaît. Je suis sûre que s'il jouait du piano il ne jouerait pas "sec". » Et en le regardant, en regardant la douce tension, l'inclinaison fervente de ses pentes comme des mains bien jointes pour prier, elle semblait s'unir si parfaitement à l'élévation de la flèche, que son regard s'élevait avec elle, et en même temps elle souriait à ces vieilles pierres usées dont le couchant n'éclairait plus que le faite, < et qui > plongées dans l'ombre jusqu'à une grande hauteur, entrant à un certain niveau dans une zone ensoleillée semblaient tout d'un coup d'autant plus lointaines qu'elles étaient adoucies par la lumière et comme

reprises en voix de tête une octave plus haut. Je ne crois pas que ma grand-mère se soit jamais demandé si cette sensation de beauté noble que lui donnait le clocher de Combray (car elle n'était pas croyante et il ne s'agit pas ici d'une impression religieuse) était en nous quelque chose de plus réel que la vie humaine, quelque chose qui ne pouvait pas être anéanti par la mort, je ne sais si elle se l'est demandé, mais je sais que sans en avoir conscience peut-être < elle > le croyait, et de la seule croyance profonde, c'est-à-dire celle qu'impliquent nos actes et non celle qu'élabore notre pensée. Car quand une de ses nièces, très intelligente et qui lui ressemblait, fut très malade, elle eût voulu qu'avant de mourir elle eût vu le clocher de Combray. Et même après sa mort < elle > disait souvent : « Je regrette qu'elle n'ait pas vu le clocher de Combray. » Sans doute la croyance que semble impliquer ce regret est en désaccord avec les théories de la science relativement à la mort totale de notre être cérébral. Mais aussi ces théories de la science trouvent un démenti dans une telle croyance. Sans doute un tel regret est en désaccord avec la conception scientifique de la mort totale, mais ce désaccord peut être une objection aussi bien pour la vérité de cette conception scientifique que pour la légitimité de ce regret. Peut-être un jour saurons-nous < que > le matérialisme et la croyance à l'immortalité de l'âme étaient l'un et l'autre aussi différents de la réalité qu'auraient pu être par exemple vis-à-vis d'un téléphone, dans un pays où on n'eût pas su ce que c'était que l'électricité, l'opinion d'une personne qui aurait cru à une supercherie, et celle d'une autre qui aurait supposé que la voix était effectivement transportée, par le renforcement de puissance acoustique à des centaines de lieues. C'était^a le clocher de Combray qui donnait à toutes les heures, à toutes les occupations de la journée, à tous les « points de vue » de la ville, leur forme, leur couronnement, leur consécration. Se dire le dimanche matin, en voyant par la fenêtre les ardoises de la mairie flamber au rayon de dix heures du matin comme un soleil noir : « Il est temps d'aller à la messe. » De ma chambre je ne voyais malheureusement que sa base ardoisée. Et quand le dimanche en ouvrant les yeux je voyais [interrompu].

Quand on allait après la messe sur la place, par un beau dimanche, dire à Théodore de nous apporter une brioche bénie plus grosse que d'habitude parce que nos cousins de Chartres avaient profité du beau temps pour venir, on voyait le clocher doré et cuit lui-même comme s'il était en compacte brioche bénie, aigu dans le ciel bleu. Et le soir quand je rentrais de promenade et pensais au moment où il faudrait dire bonsoir à Maman et ne plus la revoir, il était au contraire si doux dans l'air du soir, qu'il avait l'air d'être posé et enfoncé comme un coussin de

velours brun sur le ciel pâli qui s'était creusé légèrement pour lui faire place et refluit sur ses bords ; et les cris des oiseaux qui tournaient autour de lui, exaltant son silence, semblaient l'élancer plus haut encore. Qu'on passât derrière lui dans la rue qui longe l'abside, quand on allait chercher un médicament chez le pharmacien, à trois maisons de soi, élevant brusquement la ligne des trois toits qu'il terminait en un haut triangle sur le ciel, ou au contraire qu'on suivît des yeux la ligne des toits qui s'abaissait après lui en se disant qu'on tournerait à la quatrième maison après lui pour aller savoir des nouvelles de Mme Sazerat, c'était toujours lui, peut-être plus émouvant encore vu ainsi sans l'église, au-dessus des autres maisons, qui donnait sa beauté et son caractère à chaque occupation vulgaire, à chaque coin de la ville, à chaque heure du jour. Certes il n'y a pas que le clocher de Combray que j'ai aimé voir ainsi, entre les maisons. Et j'ai dans mon souvenir des vignettes d'autres clochers, d'autres dômes apparus ainsi entre des toits, et qui sont certes plus jolies que ma triste image de Combray. Je n'oublierai < pas > dans une ville de Normandie deux charmants hôtels tout unis du XVIII^e siècle, qui me sont à beaucoup d'égards chers et vénérables, et entre lesquels la flèche gothique d'une église qu'ils cachent s'élance, ayant l'air de terminer leur façade, mais d'une matière si différente, si précieuse, si annelée, si sculptée, si rose, si vernie, que quand on l'a regardée même du beau jardin qui descend des perrons et d'où elle a l'air, comme on n'aperçoit pas l'église, de s'élancer de leur toit, on sent tout de suite qu'elle n'en fait pas partie et en est aussi différente qu'est différente de deux galets entre lesquels elle est prise sur une plage et dans l'interstice desquels elle s'élance, la flèche rose et crénelée de quelque coquillage entouré de ciselures et plaqué d'émail. Même à Paris dans un des quartiers les plus laids de la ville, je sais une fenêtre d'où, après un premier, un second et un troisième plan formé d'un amoncellement de toits, on voit s'élever, tantôt violette et tantôt rougeâtre, une coupole qui n'est autre que le dôme de Saint-Augustin, parfois d'un noir de cendre, mais qui donne à cette petite vue de Paris le style et comme la couleur de certaines vues de Rome. Mais aucune de ces petites gravures, et j'en ai beaucoup de telles dans ma mémoire, ne me rend rien de l'émotion que me donnait le clocher de Combray quand je l'apercevais au-dessus des maisons levé comme le doigt de Dieu dont le corps m'eût été caché dans la foule avec qui il m'était pourtant impossible de le confondre^a.

Esquisse XXIX

[LEGRANDIN]

XXIX. I

[Première esquisse du personnage de Legrandin ; ce nouveau texte du Cahier 12 est très travaillé du début à la fin. Il trace d'abord le portrait du Legrandin distingué, « causeur exquis ». Ses relations avec les châtelaines. Il invite le héros à dîner. La découverte du vrai Legrandin, snob typique.]

Il était aux yeux de ma famille et aux miens le type de l'homme distingué par excellence, l'homme de sentiments délicats, d'esprit supérieur, du causeur exquis, du charmeur. Grand, avec la plus fine tournure, aux longues moustaches blondes qui grisonnaient, un visage pensif et fin, quelque chose de désenchanté dans son regard bleu, d'une politesse exquise mais naturelle, il était vraiment ce que ma grand-mère pouvait appeler quelqu'un de « bien ». Il était quelqu'un de mieux que tous les hommes que nous avions jamais connus. Sa tristesse venait, paraît-il, d'une sœur qu'il aimait et qu'il avait perdue et du regret de n'avoir jamais eu d'enfants. Il était ce qu'on appelle une nature littéraire et artiste malgré sa profession scientifique et s'exprimait de la plus jolie façon du monde. Nous le rencontrions souvent le soir quand nous rentrions qui profitait par un petit tour en descendant du train, de son peu de temps de Combray^a. « Vous êtes heureux d'habiter beaucoup ici, disait-il, après-demain il faudra rentrer à Paris. — Mais je crois que vous êtes bien à Paris, vous avez une maison très confortable », lui disait mon père. « Oh ! il y a toutes les choses inutiles », disait-il avec ce sourire doucement ironique, désenchanté, distrait, un peu amer qui lui était particulier, « il n'y manque que le nécessaire, un grand morceau du ciel comme celui-ci. Tâchez de garder toujours un morceau du ciel au-dessus de votre vie, ajoutait-il en se tournant vers moi. Vous avez une jolie âme, une âme d'une qualité rare, une nature d'artiste, ne la laissez manquer de ce qu'il lui faut. » Chaque fois qu'à la maison on voulait citer quelqu'un d'accompli, prenant la vie d'une façon vraiment élevée et noble, on citait M. Legrandin. Nous avions rencontré M. Legrandin qui marchait à côté d'une dame très comme il faut, bien que mon père crût l'avoir déjà vue, et mon père l'ayant salué avec amitié et réserve, fut stupéfait de voir M. Legrandin lui répondre à peine comme s'il ne le reconnaissait pas^b. On fit à la maison des suppositions sur ce que cette dame pouvait être à M. Legrandin. Mais c'était la comtesse de T***, femme d'un gentilhomme du voisinage, personne de la plus insoupçonnable vertu. La supposition d'une

amourette étant donc insoutenable, mon père fut persuadé que nous < avions^a > fâché en quelque chose M. Legrandin. Et de fait le lendemain comme nous rentrions pour le dîner, près de l'église, nous < aperçûmes > M. Legrandin qui vint à nous la main tendue. « Connaissez-vous, monsieur le liseur, me demanda-t-il ces vers de Paul Desjardins : "Les bois sont déjà noirs, le ciel est encore bleu." N'est-ce pas la fine notation de cette heure-ci ? Vous n'avez jamais lu Paul Desjardins ? Lisez-le mon enfant, aujourd'hui il s'est mué en frère prêcheur, mais il fut longtemps un aquarelliste limpide. Les bois sont déjà noirs, le ciel est encore bleu. Que le ciel reste toujours bleu pour vous, mon jeune ami, alors même à l'heure qui vient pour moi où les bois sont déjà noirs, vous vous consolerez en regardant le ciel. » Il sortit de sa poche une cigarette et regarda longtemps l'horizon : « Adieu amis », dit-il et il nous quitta. Cette fois mon père ne put plus rien répondre à ma tante et à ma grand-mère qui lui avaient dit que la veille il s'était « fait une idée ». Si M. Legrandin parlait de toutes choses avec une sorte de désenchantement aimable, scepticisme mélancolique, son ton devenait rude, sa voix âpre, sifflante quand il parlait des gens du monde, de la vie factice des salons, des préjugés stupides de l'aristocratie, et surtout des snobs. « Le snobisme, disait-il, c'est là le péché dont parle saint Paul, celui pour lequel il n'y a pas de rémission^b. » Ses yeux prenaient alors une expression si dure, si ardente, que ma grand-mère revenait à son idée de folie : « Je vous dis que cet homme-là a quelque chose de dérangé dans le cerveau. Il perdrait la tête un jour que cela ne m'étonnerait pas autrement. » D'ailleurs elle le trouvait charmant comme nous tous, une grande âme, un causeur comme nous n'en avions jamais connu, seules ses perpétuelles tirades contre les nobles nous semblaient un peu monotones. « Mais que dit de cela votre beau-frère ? » lui dit mon père qui faisait allusion au gentilhomme bas-normand, au comte de Chemisey. « Oh ! mon beau-frère est un homme excellent qui n'a pas les préjugés de sa caste, sous une enveloppe un peu rurale, un peu rêche, ce qui n'est pas pour me déplaire, c'est comme un cœur que rien n'a velouté, un esprit sans originalité, mais non sans portée, sans un bon sens assez alerte, et du reste très libéral. » Le dimanche suivant à la sortie de la messe au moment où la porte ouverte laissait entrer le soleil et le bruit du marché et où Mme Sazerat, Mme Piperand, Mme du Charmoy qui à notre entrée pendant l'office ne m'avaient témoigné qu'elles me reconnaissaient qu'en tirant à elles leur petit banc pour me laisser passer, échangeaient avec nous de grands bonjours et commençaient à parler comme si elles avaient déjà été sur la place^c, nous vîmes sur le seuil ensoleillé de l'église, qui domine le bariolement du

marché, le mari^a de la châtelaine avec qui nous avions rencontré récemment M. Legrandin présenter ce dernier à une autre châtelaine qu'il ne connaissait pas. La figure de M. Legrandin exprimait une animation extraordinaire, il fit un profond salut en avant, suivi instantanément d'un brusque redressement qui dépassait la position primitive et le renversait en arrière, salut que ses neveux Chemisey avaient dû lui apprendre, et ce mouvement fit vigoureusement refluer en une sorte d'onde fougueuse et musclée la croupe de M. Legrandin que je n'aurais jamais supposé si charnue ; et je ne sais pourquoi ce flot purement physique, purement animal, et que l'empressement fouettait en tempête, cette ondulation tout animale, cette protubérance purement physique me choquèrent chez cet idéaliste au regard habituellement désenchanté et me donnèrent brusquement l'idée d'un Legrandin tout différent de celui que nous connaissions. Cependant nous quitions le porche, nous passâmes près de lui, il était trop bien élevé pour détourner entièrement la tête mais il fixa de son regard subitement chargé d'une mélancolie profonde un point de l'horizon jusqu'à ce que nous fussions passés de sorte qu'il ne nous salua pas, nous aurions encore pu croire que la coïncidence de sa rêverie et de notre passage avait été fortuite, mais Maman ayant demandé à mon père de s'arrêter chez le pâtissier pour commander une tarte pour le dîner, en sortant de chez le pâtissier nous croîsâmes M. Legrandin qui accompagnait la châtelaine à sa voiture, nous étions face à face, il continua à parler à la châtelaine et nous fit du coin de l'œil un petit signe. Il m'avait précisément < dit > d'aller dîner chez lui ce soir-là : « Venez dîner seul avec votre vieil ami, avait-il dit ; comme le bouquet qu'un touriste nous envoie d'un pays où nous ne retournerons plus, tendez-moi du lointain de votre adolescence les fleurs de ce printemps que j'ai traversé tant d'années avant vous. » On se demandait à la maison s'il fallait m'y laisser aller dîner tout de même après son attitude étrange du matin. Mais ma grand-mère qui restait incrédule à notre récit, trouva qu'à tout mettre au pis il fallait en tous cas ne pas avoir l'air de nous en être aperçus. Après^b le dîner nous nous assîmes sur la terrasse ; < il > faisait un peu de lune. « C'est une jolie qualité de silence n'est-ce pas ; aux cœurs blessés comme est le mien voyez-vous, un écrivain que vous lirez plus tard l'a dit^c, l'ombre et le silence. Mais ce silence-ci est musical, comme cette obscurité est lumineuse. Et voyez-vous, mon enfant, il vient une heure dans la vie où les yeux ne peuvent plus supporter qu'une lumière, celle que prépare et distille pour eux l'obscurité, où les oreilles n'aiment plus qu'une musique d'un seul [instrument,] cet air de flûte que leur clair de lune leur joue avec le silence. » Mais moi je repensais à la dame de ce matin, à celle de l'autre jour. « Vous

ne savez pas encore heureusement qu'il n'est plus pour les cœurs las, qu'une lumière et qu'une musique, celles que le clair de lune tire de l'obscurité et qu'il joue avec le silence. » Il avait une bougie près de lui protégée contre le soufflé du soir par une revue qu'il enlevait par moments pour rallumer sa cigarette. Comme je savais maintenant qu'il connaissait plusieurs châtelaines des environs, plein d'une idée qui me tenait au cœur je lui demandai s'il connaissait les châtelains de Guermantes : une sorte de pointe douloureuse transperça si brutalement ses yeux bleus, comme d'une flèche, qu'il semble que ses prunelles aient dû en garder la cicatrice, creusa le cerne de ses yeux, un pli amer contracta sa bouche, et <la> fléchit, descendit, noircit, il me répondit en rougissant légèrement : « Non, je ne les connais pas. » Mais au lieu de prononcer ces mots d'une façon ordinaire, il le dit avec <une> sorte d'exagération, <comme> quelqu'un qui veut montrer qu'il n'éprouve aucun embarras à confesser qu'il ne connaît pas quelqu'un, appuyant en même temps sur cette déclaration comme si c'était quelque chose d'extraordinaire qu'il ne les connaissait pas, <quelque chose> de <peu> vraisemblable, d'un peu dérisoire et qui eût besoin pour être cru d'être affirmé avec une énergie compensatrice, l'effet d'un hasard singulier, ou peut-être de principe, de quelque vœu qu'il aurait fait, cette raison de ne pas connaître les Guermantes, ayant ceci de particulièrement agréable qu'ainsi M. Legrandin n'avait pas subi de ne pas les connaître, mais l'avait choisi, préféré, voulu. Et il ajouta : « Non je n'ai jamais voulu, j'ai toujours tenu à mon entière indépendance, au fond je suis une tête jacobine^b, beaucoup de gens me disaient que j'avais tort de ne pas aller à Guermantes, que je me donnais l'air d'un malotru, d'un ours. Mais c'est que je suis un sauvage, je n'aime plus que bien peu de chose <en> ce monde, quelques églises qu'on s'empresse du reste de refaire, le clair de lune surtout quand la brise de votre jeunesse m'y apporte l'odeur des primevères, que mes yeux n'aperçoivent plus depuis que je suis déjà à moitié dans la nuit. » Je ne comprenais pas bien en quoi il y avait besoin de tenir à son indépendance pour laquelle les châtelains des Guermantes n'étaient pas d'ailleurs plus menaçants que ceux qu'il connaissait pour ne pas aller chez des gens qu'on ne connaissait pas, en quoi on se donnait l'air d'un sauvage en n'allant pas dans un château où on ne vous avait pas invité. Mais je comprenais très bien que M. Legrandin ne disait pas tout à fait la vérité quand il disait qu'il n'aimait que le clair de lune et la jeunesse, la pointe qui était entrée au milieu de ses yeux blessés quand je lui avais demandé s'il connaissait les Guermantes, me montrait aussi clairement que le reflux tumultueux de son dos quand il s'était redressé de sa profonde courbette à Mme de S*** [interrompu].

Mais ce que je commençais à comprendre c'est que M. Legrandin ne disait pas tout à fait la vérité quand dans le joli langage il disait qu'il n'aimait que le clair de lune, les églises, la jeunesse, qu'il aimait beaucoup le monde des châteaux. Mes parents et moi-même trouvions si joli ce langage-là ne parlant jamais que de poésie et de détachement. Mais maintenant j'avais aperçu en lui une autre personne qu'il cachait soigneusement, car elle savait sur lui des vérités compromettantes de son snobisme, mais qui avait le verbe si prompt qu'il n'avait pas le temps de la faire taire et qu'il ne pouvait que pallier ensuite ses écarts du langage. Mais trop tard. Cet enfant terrible, ce cruel maître chanteur au courant de notre vraie vie et qui menace à tout moment de la révéler aux autres qu'est un réflexe, avait eû de ces mots qu'on essaye ensuite d'arranger pour tâcher d'effacer la mauvaise impression que cette brusque révélation qui nous a pris au dépourvu en public a pu produire sur nos amis^a.

XXIX.2

[Portrait de Legrandin : un homme possédant une culture littéraire et artistique. Ces deux fragments successifs, ainsi que les fragments donnés en XXIX.3 et XXIX.4, sont des additions portées aux versos du texte précédent.]

Il était de ces hommes plus lettrés que bien des littérateurs, plus doués que bien des artistes, qui en dehors d'une profession scientifique où ils ont brillamment réussi, possèdent ces dons et toute une culture différente, littéraire et artistique que cette profession n'utilise pas, et dont ils font profiter la conversation^b, l'amitié, et qui leur donnent le sentiment que la vie qu'ils mènent n'est pas celle qui leur aurait convenu, leur fait prendre en haine les occupations qui les astreignent à des besognes pour lesquelles ils ne se sentent pas faits.

C'était un de ces hommes qui en dehors d'une carrière scientifique où ils ont d'ailleurs brillamment réussi, possèdent une culture toute différente, littéraire ou artistique, que leur profession n'utilise pas, et dont profitent seules leurs conversations, leurs amitiés. Quelquefois par hasard en feuilletant un catalogue de librairie ou d'une exposition de peinture d'il y a vingt ans, vous apprenez qu'ils ont publié à vingt ans un volume de vers, ou ont eu une récompense à un salon. Mais généralement vous n'en savez rien, vous vous étonnez de les trouver plus lettrés que bien des littérateurs, plus doués que bien des artistes, et se livrant <à> leurs occupations^c positives avec une application dédaigneuse, amère, comme à des besognes méprisables pour lesquelles ils n'ont pas été faits.

XXIX.3

[Tentative de situer le portrait de Legrandin dans le passage sur la tante Léonie.]

Un samedi en montant faire notre visite à ma tante Léonie, c'était encore tôt dans la saison, le soleil se couchait de bonne heure, et découpé par l'embrasse du rideau de la fenêtre, il illuminait la chambre de ma tante Léonie de lueurs ramifiées, avec la délicatesse qu'il prend dans un sous-bois, incrustant dans la commode en bois d'amarante de petites plaques d'or, nous eûmes une petite affaire Legrandin à raconter à ma tante.

« Je te crois bien, dit ma tante à mon père, c'est une idée que tu te seras faite. Comment aurais-tu pu le fâcher ? »

XXIX.4

[Le clin d'œil de Legrandin en train de parler à la châtelaine.]

Il continua à parler à la châtelaine et nous fit du coin de l'œil un signe qui n'intéressant pas les muscles du reste du visage pouvait passer absolument inaperçu de son interlocutrice, et où cherchant <à> se rattraper sur l'intensité de sentiments du champ un peu étroit où il en circonscrivait l'expression, les finesses de l'amabilité atteignirent jusqu'aux sous-entendus de la connivence, jusqu'aux mystères de la complicité, l'assurance de l'amitié s'exalta jusqu'aux protestations de la tendresse, jusqu'à l'impudeur d'une déclaration d'amour, illuminant de langueur et de malice le coin de prunelles qui nous était affecté, au milieu d'un visage resté de glace^a.

Un petit clignement où il concentra toute la vivacité de la bonne grâce, toutes les finesses et les malices de l'amabilité, tous les sous-entendus de la connivence, tous les mystères de la complicité, tous les baisers de la tendresse, mais *[texte interrompu]*

Esquisse XXX

[SUITE DE L'HISTOIRE DE LEGRANDIN]

[Suite de l'histoire de Legrandin rédigée dans le Cahier 12. Le père du héros demande à Legrandin s'il a des amis à Querqueville. Réponse évasive et machiavélique de Legrandin.]

Quand il fut question que nous allions à Querqueville, mon père dit : « Il faut absolument que je dise à Legrandin que vous

irez à Querqueville pour voir s'il vous offrira de vous mettre en rapport avec sa sœur. » Ma grand-mère qui trouvait qu'on doit aux bains de mer être du matin au soir sur la plage au bord des vagues à humer le sel et qu'on ne doit connaître personne, parce que les visites, les promenades sont autant de temps pris sur « l'air », demandait au contraire qu'on ne dise rien à Legrandin voyant déjà Mme de Chemisey débarquant à l'hôtel au moment où nous partirions pour jouer au sable. Mais Maman souriait, pensant bien que Legrandin ne serait pas si pressé de nous mettre en rapport avec sa sœur. Or il n'y eut pas besoin de lui en parler. Legrandin qui ne se doutait nullement que nous songions à aller à Querqueville et que nous rencontrâmes ce soir-là au bord de la Gracieuse nous dit : « Il y a de beaux bleus violets n'est-ce pas dans les nuages ce soir, un bleu de cinéraire qu'on ne s'attendait pas à voir dans le ciel. Il n'y a guère que dans la Manche, entre Normandie et Bretagne que j'ai vu de ces nuages qui semblent appartenir au règne végétal. Et ce nuage rose ; n'a-t-il pas aussi une carnation de fleur, d'œillet ou d'hydrangea¹ ? Là-bas à Querqueville, les couchers du soleil quand ils sont rouges et or sont nuls, insignifiants ; mais dans cette atmosphère humide il s'épanouit souvent de ces bouquets célestes bleus et roses qui sont incomparables et qui mettent des heures à se faner. Ah ! vous connaissez Querqueville, dit mon père, justement ce petit-là doit y aller avec sa grand-mère et peut-être ma femme. » Pris au dépourvu <il> nous regarda avec un sourire mélancolique, qui semblait regarder au-delà et nous dire : « Je ne suis pas faux, vous voyez je vous regarde en face, je vous aime bien mes amis, vous le voyez je vous souris, mais notez bien que je n'ai pas entendu ce que vous venez de me dire, vous voyez à mon regard que je suis ailleurs », et il continuait à sourire et à regarder mon père dans les yeux avec un air de franchise, d'amitié et <de> distraction et comme si la tête de mon père derrière ses yeux eût été un globe transparent qui n'eût pas arrêté le regard, en marquant la franchise et l'absence d'embarras en le regardant dans les yeux en souriant, il lui faisait prendre acte de sa distraction et qu'il n'avait pas entendu la question sur Querqueville en ayant l'air tout en regardant mon père de voir autre chose, le ciel sans doute, et comme si la tête de mon père, derrière ses yeux eût été non pas en chair opaque, mais un globe transparent qui n'arrêterait pas le regard et à travers lequel le regard de Legrandin pût continuer à suivre les colorations du couchant. À de tels regards l'interlocuteur répond généralement : « À quoi pensez-vous donc ? » Mais mon père cruellement reprit : « Est-ce que vous avez des amis par là-bas, que vous connaissiez si bien Querqueville ? » Le regard fixe et souriant de Legrandin atteignit alors son maximum de franchise, de tendresse, de douleur et de

distraktion, mais pensant sans doute qu'il fallait se décider à répondre il dit : « J'ai des amis partout < où > il y a des sociétés d'arbres qui ont l'air d'être rapprochés pour gémir ensemble sous un ciel qui paraît avoir pitié d'eux. Souvent vous trouvez sur la falaise un castel isolé, arrêté au bord d'un chemin pour confronter un chagrin secret au ciel immense 'au ras duquel les barques reviennent le soir sur la mer grise, parfois c'est une simple maison, introuvable derrière le labyrinthe de chemins mêlés et inextricables qui n'y conduisait que ceux qui l'habitaient, quelque héroïne de Feuillet¹ que vous vous attendez à voir arriver à cheval sur les feuilles sèches et se diriger vers la porte qui l'attend — quelque Dominique² qui rentre à pas lents en jetant un dernier regard sur les barques qui rentrent en froissant les eaux comme une soie de toutes couleurs, et la lune déjà d'or montant dans le ciel encore rose^a ; et qui derrière le rideau du bois où personne ne les soupçonnerait a l'air d'enfermer un bonheur ou un souvenir impérissable. — Ce n'est pas cela que je voulais dire, interrompit mon père avec un entêtement féroce, je demandais, pour le cas où ma belle-mère aurait besoin de quelque chose si vous y connaissiez du monde. — Là comme partout je connais tout le monde et je ne connais personne, répondit M. Legrandin, je connais beaucoup les choses et peu les personnes. Mais les choses y semblent des personnes, des personnes d'une essence délicate et qui n'auraient pas été heureuses^b ; tout ce pays entre Normandie et Bretagne, < ajouta > -t-il avec une délicatesse machiavélique, a quelque chose de douloureux et de romanesque qui ne me le ferait pas choisir pour y envoyer un enfant déjà prédisposé à la tristesse. Comment d'ailleurs pourrait-il ressentir vraiment ces chemins^c, ces demeures, dont le charme, heureusement incompréhensible pour lui, est celui des choses qui ont l'air d'avoir souffert. C'est un pays de désenchantement, de confidence amoureuse et mélancolique qui convient à un vieux désabusé comme je suis, plutôt qu'à un enfant qui n'a pas encore vécu comme vous êtes, petit garçon. Les eaux mortes de cette baie peuvent être sédatives pour des cœurs fatigués comme le mien qui ne sont plus assez intacts pour qu'on puisse sans danger leur permettre l'altitude, pour tous ceux qui doivent mourir du cœur, parce qu'ils ont souffert du cœur. Elles sont contre-indiquées à votre âge, petit garçon. Bonsoir amis, pas de Querqueville avant cinquante ans », ajouta-t-il en nous quittant brusquement. Mon père lui en reparla, lui dit que nous étions décidés pour Querqueville. Nous le pressâmes de questions : comme cet escroc érudit qui employait à fabriquer de faux manuscrits du Moyen Âge qu'il vendait pour un prix dérisoire à des bibliothèques de province, un temps et une peine dont la centième partie eût suffi à lui faire un emploi infiniment plus lucratif mais honnête,

M. Legrandin, si nous avions continué à insister, aurait construit toute une éthique du paysage et une géographie céleste de la Normandie plutôt que de se résoudre à nous avouer que demeurait au château Querqueville à deux kilomètres de Querqueville-la-Plage sa propre sœur, ce qui l'aurait obligé à nous offrir pour elle une recommandation qui n'aurait pas été pour lui un tel objet d'effroi s'il avait été absolument sûr — comme il aurait dû l'être en effet — que nous n'en aurions pas profité.

Esquisse XXXI

[LA LECTURE ET LE PAYSAGE]

[Cahier 29. La lecture du dimanche. Le livre excite notre désir d'aller voir le paysage qu'il décrit. La nostalgie d'un pays de collines et de rivières et fluviale, associée à la rêverie sur Mme de Guermantes.]

Nous sommes des êtres qui n'allons vers le dehors qu'en partant du dedans de nous-mêmes et qui quand nous allons vers le dehors restons tout de même en nous. De là viennent nos désirs et nos déceptions. Même quand nous voyons une chose, quand nous entendons un bruit, la conscience que nous avons que nous le voyons, que nous l'entendons trace autour de nous, met entre nous et elle un petit liséré intellectuel qui nous empêche de sortir tout à fait de notre pensée, de toucher tout à fait la chose, comme ces matières environnées d'humidité qu'un fer chaud ne peut pas brûler tout à fait, parce qu'il lui faut avant de les toucher faire évaporer une zone d'humidité qui lui ôte de sa violence. Ainsi nous habitons toujours dans notre pensée et nous ne voyons le dehors que du dedans, comme un homme qui ne pourrait voir la nature que de son salon, les fenêtres ouvertes. Et par moments le sentiment que toute cette pensée où les autres ne peuvent entrer, nous ne la faisons servir qu'à agir sur les autres ou à essayer de retrouver dans les spectacles du monde quelque chose d'elle, nous étonne. Mais cela n'est que le plus extérieur de notre pensée. Ce qui nous mène est plus au fond. Quand je lisais le dimanche après-midi Bergotte ou d'autres livres, j'y cherchais ce que ma croyance d'alors jugeait important et beau. Lire, et du reste aussi bien regarder, même regarder en soi-même, c'est mettre en œuvre son esthétique.

Mais ces livres de Bergotte et d'autres que je trouvais dans

la bibliothèque me faisaient vivre dans des paysages qu'ils me représentaient et qui à cause de cela avaient plus de charme pour moi que si j'y avais habité réellement. Après^a avoir fermé le livre j'aurais voulu < les > connaître en réalité, comme après un rêve on voudrait revoir les amis qu'on y a rencontrés. Mais les livres sont des rêves plus clairs, qu'on se rappelle plus longtemps. Puis ce n'était pas que charme. De même que j'avais cherché dans le livre ce que ma croyance jugeait admirable, de même je voulais chercher dans la réalité ce que l'auteur admiré par cela seul qu'il le décrivait me présentait comme digne d'être admiré. Un livre vraiment beau était pour moi comme l'indication de ce qui est précieux dans la vie. Peut-on du reste séparer bien nettement les choses ? Notre âme n'est jamais une. Tandis que je lisais un livre de Bergotte qui se passait dans le Jura¹ mon âme avait au premier plan le sens des mots que je lisais, mais les entourant de près le plaisir d'être bien assis, plus loin le spectacle de l'après-midi, par moments la vue au-dessus du peuplier de la rue des Perchamps d'un nuage qui faisait craindre qu'il allait pleuvoir, la pensée du bon dîner dont Françoise m'avait dit le menu, le paysage du roman s'élevait au milieu du paysage réel, et les images qu'il évoquait perpétuellement d'eau bouillante, de rivières à truites comme des rubans d'argent vues du haut des collines boisées, de scieries mécaniques marchant par l'eau, de plantes vertes poussant dans les méandres de ces bords si frais, de sources naturelles, de bateaux descendant les rapides, qui me donnaient envie de demander à mes parents de me laisser^b aller passer un été dans telle ou telle ville d'eaux où je savais qu'il y avait des scieries mécaniques, des hauteurs boisées, des sources à goût frais et salubre, où surtout on canotait et pêchait la truite dans des cours agités^c.

En reprenant aujourd'hui ce livre de Bergotte^d je ne peux trouver nulle part une phrase où il soit question d'épis rougeâtres, de grappes de fleurs violettes et jaunes, retombant le long d'un mur suintant d'eau. Cependant cette idée d'eau courante, de bouillonnements d'eau, de ruisseaux d'argent aperçus du haut des collines boisées, de bois d'une scierie à demi pourri par l'eau, que j'avais tout le temps devant les yeux, en dînant, en me promenant dans le jardin, qui pendant un an, du moins à certaines heures, car à d'autres je pensais plutôt aux cathédrales et à *The Bible of Amiens* était liée à des épis rougeâtres, des grappes de fleurs violettes ou jaunes, que j'aurais voulu connaître et que pourtant je me figurais très bien, dont l'image évidemment venue d'un livre, venait toujours colorer mon paysage montagneux et d'eaux vives. Je méprisais les fleurs du jardin, et ne m'arrêtais avec espérance que dans un chemin où le long d'un mur humide j'apercevais quelque chose qui pouvait vaguement ressembler à

mes grappes violettes et jaunes. Quand j'eus entendu le curé dire que Guermantes était une petite Suisse, j'y vis les ruisseaux d'argent, les bois pourris par l'eau, les grappes violettes et jaunes au ras d'un mur tacheté d'humidité. Maintenant^a Mme de Guermantes n'était plus seulement pour moi la fille de son nom, née de sa sonorité et de sa légende. Parfois je la voyais tirant à la carabine des truites le long des chutes d'eau, regardant d'en haut d'une colline des fleuves qui si haut n'étaient qu'un bouillon d'argent, et vers le soir allant à pas lent regarder les petits enclos de ses fermes où sur les murs humides se collaient des épis rougeâtres des grappes de fleurs jaunes et violettes.

Esquisse XXXII

[LECTURE LE DIMANCHE]

[Fragment du *Cahier 28* intitulé *Lecture le dimanche* . *La sensation de la chaleur dans la chambre obscure.*]

Les mouches etc. L'intérieur d'une maison l'été, la fraîcheur qu'on y obtient, la chaleur qui y subsiste, l'ombre où <on> la laisse^b, et la petite corne qu'un feuillet d'or du jour replie dans l'ouverture d'un volet, les dispositions même de notre corps, la sueur, la paresse, le bien-être, la soif sont des signes tout aussi évidents de la présence de l'été que les pivoines en fleur, ou le soleil dans les champs. Peut-être est-ce ainsi dans une chambre obscure et fraîche que la sensation de l'éclat du soleil dehors est la plus brillante parce qu'elle en évoque le voisinage au lieu de la montrer, et que les sens au lieu d'avoir à la percevoir, à agir, sont dans un repos complet, caressés par l'image de cette splendeur qui laisse à peine par un volet passer une frange de sa robe d'or. J'espérais que bientôt mes parents me permettraient enfin d'accompagner mon cousin à la Plâtrière, cet endroit où on louait des barques, où on passait l'après-midi sur l'eau, et le soir on mangeait des gardons, <des> éperlans au bord de l'eau. Et comme je lisais un livre, comme je remettais à un autre, à un écrivain, de prendre ma vie et ma pensée en main, de me donner les plus grands buts sans que j'aie d'effort à faire, je connaissais le repos le plus profond qui soit. La nature et la saison m'étaient perpétuellement suggérées par la chaleur, par le clair-obscur, sans que j'aie à les percevoir. Elle^c rendait possibles d'agréables projets <de> canotage qui sans que j'y pensasse, sans

que je pris la peine de les former, m'effleuraient tandis que je lisais, mêlant aux mille désirs < de > voyage et d'action que me donnait la lecture du livre, d'autres désirs presque aussi doux de promenades et de plaisirs, et dans cette chambre obscure me donnant une telle sensation du soleil, que le sujet du livre lu alors me paraît trempé d'or, tout éblouissant d'or.

Esquisse XXXIII

[BLOCH]

*[Autre fragment du Cahier 28, intitulé Bloch Côté de Guermantes .
L'attitude scandaleuse de Bloch invité à la maison de Combray.]*

Car je n'avais jamais pu demander à Bloch d'explications sur ce que Gautier trouvait de beau dans sa « fille de Minos et de Pasiphaë ». Ma grand-mère émue des tourments que ces vers étaient pour moi avait fini par obtenir qu'on l'inviterait à passer vingt-quatre heures à Combray. Il était arrivé pour le déjeuner et après le déjeuner avait manifesté à ma grand-mère une reconnaissance si émue, qu'il lui avait pris la main, l'avait baisée et avait essuyé des larmes. « C'est un hypocrite ou un fou », avait dit mon père. « C'est surtout un garçon fort mal élevé » avait dit le soir mon grand-père qui avait comme nous tous recommandé à Bloch qui avait une course à faire d'être exact à 7 heures pour le dîner^a. Il était arrivé à 8 heures sans s'excuser le moins du monde et quand voyant qu'il ne paraissait pas s'apercevoir de son retard ma grand-mère s'était excusée que nous nous soyons mis à table sur ce que mon grand-père avait l'estomac délicat et ne pouvait plus attendre, il avait répondu : « Oh ! cela m'est parfaitement égal, il y a trois choses dont je ne tiens jamais compte dans la vie, l'heure que j'ignore, la régularité en n'importe quoi, et les variations atmosphériques, qu'on est obligé de me notifier expressément sinon je sors plus particulièrement avec une canne quand il pleut, et avec un manteau imperméable par le soleil. » « Il est à claquer », dit ma grand-tante. Mais ce fut pis quand le lendemain après des hésitations, des scrupules, des remords, des larmes, je finis par avouer à mon père que Bloch m'avait insinué que ma grand-tante avait eu la cuisse légère, que mon grand-père avait fait des affaires fort louches et que beaucoup de gens le blâmeraient d'être venu chez nous, et enfin m'avait fait promettre qu'à Paris je prendrais avec lui du haschich « la

seule chose qui soit encore supérieure au plaisir que donnent les vers lyriques car étant plus parfaitement séparée de l'intelligence elle est plus absolue ». Quand quelques jours après on me dit : M. Bloch (il venait de Paris faire une visite à mes parents à Combray apportant une splendide gerbe de roses), va venir, ma mère, à ma grande épouvante me dit, « Reste là, je vais le recevoir. » Elle revint au bout d'un moment. Elle lui avait dit que j'étais très fatigué, que le médecin voulait que je me repose, et recommandait surtout que je ne visse plus d'amis au-dessus de mon âge, ce qui avec ma santé délicate surmènerait trop mon cerveau. Quand l'année suivante je retrouvai Bloch et que je lui dis bonjour il eut à peine l'air de me reconnaître et me dit sur un ton fort digne : « Bonjour monsieur. » Je devins extrêmement rouge et je sentis l'impossibilité de lui parler de Théophile Gautier.

Même auprès de ma grand-mère et de ma mère ses larmes firent moins bonne impression que sur moi. Je ne crois pas que cela prouvât qu'elles ne les aient pas crues sincères. Mais elles savaient d'instinct que les élans de notre sensibilité ont peu d'empire sur nos actes habituels qui résultent d'actes antérieurs, de sorte que l'exécution d'une œuvre, l'observation d'un régime, le respect des obligations morales a un fondement bien plus assuré dans des habitudes aveugles que dans un élan de sensibilité qui conçoit leur beauté et leur avantage mais n'est pas capable de les avancer d'un cran. Elle savait que nous pourrions plus compter sur des amis qui ne donnaient jamais de leur gentillesse au-delà de ce qui est convenu de donner dans la société, qui, parce qu'ils auraient pensé à nous, ne nous enverraient pas un cadeau ou ne nous écriraient pas une lettre tendre, qui ne laisseraient pas un à-pic^a de rêverie faire pencher la balance en notre faveur au-delà de ce que les strictes règles des relations bourgeoises prescrivent, mais qui en revanche ne le laisserait pas davantage les froisser^b à notre préjudice et, quelles que fussent les variations de leur état imaginaire, n'en continueraient pas moins à appliquer à notre égard les règles immuables de leur morale, même nous en voulant, même irrités contre nous, mais parce que « il ne faut jamais, etc. »

Esquisse XXXIV
[L'ARRIÈRE-CUISINE]

[Nouveau fragment du *Cahier 28*, intitulé *Morceaux essentiels à placer. L'Arrière-cuisine*. Description de l'arrière-cuisine, vue du coin du jardin où le héros va s'installer après le déjeuner.]

Par les jours très chauds, après le déjeuner avant de remonter dans ma chambre, j'allais pour être un instant « à l'air », dans le petit coin du jardin sur qui ouvrait l'arrière-cuisine surélevée de deux degrés et au bout <de> la porte d'entrée des fournisseurs. Il contenait un pied de lilas et le bassin de la pompe où j'allais regarder les salamandres. Mais de là l'arrière-cuisine, l'antre de Françoise où avaient lieu de si sinistres égorgements, surchargé des offrandes du crémier, du fruitier, de la marchande de légumes qui s'y rendaient à tout moment de la journée et souvent des villages voisins et qui entraient sans faire de bruit, « qui correspondait » avec la chambre. Mais de là l'arrière-cuisine, l'antre de Françoise, où se passaient parfois de si sinistres égorgements, quand il était vu ainsi de ce petit enclos sur lequel il s'élevait par deux degrés, surchargé des offrandes^a du crémier, du fruitier, de la marchande des légumes qui sans discontinuer, à toutes les heures du jour et venant souvent des villages environnants, s'y rendaient sans faire de bruit « crainte que ça ne correspondît » dans la chambre de ma tante et l'empêchât de reposer, l'antre de Françoise avait plutôt l'air d'un petit temple à Vénus ; on apercevait son « carreau » rouge et luisant comme du porphyre. Et son faite était couronné par le roucoulement d'une colombe.

Esquisse XXXV
[L'EMBALLEUR]

[Nouveau fragment du *Cahier 28*, intitulé *L'Emballleur* (probablement pendant les mouches).]

Si ma tante ne reposait pas, j'entendais l'emballleur qui clouait ses caisses et dont la grise besogne et le terne coup de marteau semblaient par la brûlante après-midi où ils retentissaient damasquinés de pourpre et d'or.

En promenade. En passant rue des Perchamps j'entendais les coups de marteau de l'emballleur qui prenaient du fond de chaleur et du silencieux été sur lequel ils se détachaient, la même poésie que les fleurs de *(grandes étoiles nobles)* sur le mur de Mme Sazerat.

Parfois tout près du pont de la Vivonne, tout d'un coup, faible, insaisissable, le bruit de l'emballleur passait dans le lointain comme un éclair de chaleur et mon grand-père disait^b : « Tiens, ta tante ne repose plus » tant, de la chambre de malade d'où prisonnière

volontaire, elle ne sortait pas, ma tante était, comme on dit de la papauté une grande « puissance morale » et gouvernait la cité.

Je rencontrai l'horloger et je connus que ma tante ne reposait plus. Car on n'eût laissé venir aucun homme de métier dans la maison tant qu'elle reposait. Et au contraire dès qu'elle était éveillée, elle aimait, pour en être débarrassé qu'on fit venir toutes les corporations dont le travail pouvait être utile dans la maison pour quelque réparation, souriant de son lit à leurs coups de marteau et à leurs ébats qu'elle souhaitait les plus bruyants possible, pendant qu'ils ne la dérangent pas, comme des apprentis d'Opéra-Comique.

Esquisse XXXVI

[L'APRÈS-MIDI DU DIMANCHE]

[Longue suite du Cahier 14 sur l'après-midi du dimanche, très travaillée pour certains passages, et où Proust essaye de situer dans le récit plusieurs textes déjà rédigés — en les récrivant. Le déjeuner. L'arrière-cuisine. La lecture dans la chambre obscure où la splendeur de l'été est rendue par les coups d'un emballeur, ou par les mouches. L'état psychologique du lecteur. Le paysage évoqué par le livre. Bloch prête au héros un livre de Bergotte. Le style de Bergotte. Swann dit au héros que Bergotte est le grand ami de sa fille.]

Le jeudi et le dimanche, ma tante ne pensait qu'à cette visite. Et dès son déjeuner fini, elle commençait à tant s'agiter, sonnait plusieurs fois pendant le nôtre pour savoir si on n'avait pas par hasard rencontré Eulalie, si elle n'avait pas fait dire qu'elle ne dût pas venir, que Françoise était pressée de monter près d'elle « l'occuper » et venait souvent avant que nous eussions fini le plat voir si elle pouvait apporter le suivant. Mais alourdis par la digestion, la marche de la matinée, la chaleur du milieu du jour, on restait indéfiniment à table. Il y avait bien longtemps que les coups de cloche de midi avaient vibré sur notre table entre la tarte et la brioche qui sortait comme eux¹ de l'église, et s'étiraient enfin comme un bourdon qui a fait sa provision de confiture, nous ne pouvions nous décider à nous lever. Sans plus avoir faim nous barbouillions une troisième fois de gelée de groseille aussi rose que leur barbe Aladin ou le Dormeur Éveillé qui étaient peints dans l'assiette à dessert. Maman me disait : « Allons, ne t'alourdis pas à rester ainsi, va prendre l'air avant de monter dans ta chambre, du reste je crois qu'il faudrait tous en faire autant, Françoise est pressée de débarrasser pour monter

chez ta tante ». J'allais « prendre l'air ». C'était m'asseoir un instant, face à la pompe et à son bassin plein de salamandres, sur le banc sans dossier ombragé d'un seul lilas, dans le petit coin du jardin qui s'ouvrait par une petite porte de service sur la rue de la Cure, sur la terre peu soignée duquel s'élevait par deux degrés en saillie de la maison, comme une construction presque indépendante, l'arrière-cuisine. Son dallage, dit « carreau », était rose et luisant comme du porphyre, elle était surchargée des offrandes du crémier, du fruitier, de la marchande de légumes, qui s'y rendaient sans discontinuer^a, toutes les heures du jour, venant parfois des villages éloignés, et son faite était couronné par le roucoulement d'une colombe. « J'ai peur que Mme Octave s'impatiente », me disait Françoise apparaissant sur le parvis au moment où je me préparais à monter. « Je vais laisser ma fille de cuisine donner le café et monter l'eau chaude dans les chambres. »

La fille de cuisine était une institution etc.¹. Tandis que la fille de cuisine faisait briller involontairement etc., étendu sur mon lit s'il faisait trop chaud pour sortir avant que le soleil eût un peu baissé, les volets et les rideaux presque fermés et ne laissant entrer de jour que ce qu'il fallait pour lire, la splendeur du jour ne m'était rendue sensible, si c'était un jeudi, que par la sonorité des coups frappés par l'emballeur qui ayant appris par Françoise que ma tante ne reposait pas en profitait pour clouer une caisse. Son marteau était un outil bien terne, une enclume bien poussiéreuse, mais la chaleur, traversée par la chute intermittente des fleurs du tilleul, où retentissaient ses coups semblait faire refluer ses eaux de la pompe et les damasquer d'or. Mais si c'était un dimanche, l'emballeur, même ma tante étant éveillée, ne travaillait pas, c'étaient les mouches² qui faisaient goûter à mon imagination la joie d'un après-midi trop brûlant pour que mon corps pût les affronter directement, en exécutant autour de moi les concerts où elles font entendre comme la « musique de chambre » de l'été. Évocatrice de l'été non pas simplement à la façon d'une musique humaine, qu'un hasard de notre vie nous eût fait entendre un été et qui depuis lors nous le rappellerait toujours ; mais liée à lui bien plus nécessairement que par une telle association arbitraire et fortuite ; née de ses beaux jours, ne renaissant qu'avec eux, contenant leur essence, certifiant leur retour, la possibilité actuelle d'en jouir. Quand j'avais lu un moment on m'appelait pour la promenade, sauf les jours très rares où on ne sortait pas, mes parents attendant quelqu'un, et où je descendais avec mon livre allant installer un fauteuil d'osier dans un coin du jardin où je ne serais pas dérangé. Ces livres que je lisais étaient souvent achetés chez l'autre épicière de Combray, trop éloigné de chez nous, pour que nous nous y fournissions

aussi régulièrement comme chez Camus mais qui avait un choix plus grand de « livraisons » et de romans, assujettis les uns au-dessus des autres par des ficelles sur le tympan de sa porte, laquelle disparaissant sous le revêtement des vastes couvertures aux titres énigmatiques me semblait plus mystérieuse qu'une porte de cathédrale¹. Mais ils avaient été d'habitude désignés d'avance à mon admiration par un professeur, un ami, ou par d'autres livres. Et du fond de moi-même tandis que je lisais ma croyance esthétique allait vers le livre y cherchant ce qui, selon elle, était le beau, le réel. Pendant que je lisais dans les différents plans de mon âme (si en un seul moment on avait voulu en prendre une vue) il y avait au fond cette croyance, cet amour qui avançait vers les pages du livre sa trompe délicate un peu plus avant, mais dans mon âme encore les aventures des personnages que je n'avais pas besoin de croire réelles, le fait qu'elles se passassent en moi et intéressassent la chaleur de mes nerfs me donnait un désir suffisamment organique qu'elles finissent bien, un peu plus en avant encore, le paysage que me représentait le livre et dont je jouissais comme d'un paysage réel, puis comme un plaisir ajouté à celui de ce paysage et de l'action que je vivais, la sensation d'être bien assis, la pensée du bon dîner que je ferais après avoir lu, la sensation du beau temps, si je levais les yeux la vue du ciel au-dessus du peuplier, la vue du ciel au-dessus de la rue des Perchamps. Ma vie pendant cette journée était celle des personnages du livre que je n'avais pas besoin de croire vraie pour désirer qu'elle fût bien puisqu'en passant en moi elle intéressait à tous ses progrès le rythme de ma respiration et la chaleur de mon sang ; ce que j'avais devant les yeux était le pays décrit par l'auteur, où j'amenais cependant avec moi, de mon autre vie, pendant ma lecture, la sensation du beau temps qu'il faisait dans notre jardin, d'être bien assis dans le fauteuil d'osier, et la perspective du bon dîner dont Françoise m'avait dit le menu et qui me récompenserait des terribles aventures que j'affrontais en ce moment. Par moments j'entendais à l'horloge de l'église une heure sonnée par un si petit espace du ciel compris entre leurs deux marques d'or que je ne pouvais croire que ce petit espace eût contenu soixante minutes. Mais c'était bien cela, il y avait un coup de plus et plus rien, quelquefois même deux coups de plus (c'étaient deux heures qui avaient passé sans que j'aie entendu celle du milieu), et le dernier faisait tomber un peu de plus de ce qui restait d'après-midi, abrégeant ma lecture mais rapprochant le dîner, et me faisant lever les yeux sur l'azur encore radieux où le peuplier de la rue des Perchamps élevait si haut, trop loin sa tête^b inexpressive, et à qui bientôt le soir retirerait peu à peu sa lumière.

Pendant ce temps j'empruntais au livre que je lisais ses

événements, le sujet en quelque sorte, et les événements de la journée que je vivais, qui mis à la place des événements — moins nombreux — de ma vie personnelle que j'avais retirés de cette journée, devenaient les événements, les actions de ma journée, et qui naturellement en était à cause de cela beaucoup < plus > pleine que celles où j'allais seulement me promener ; je vivais les actions des personnages, ce qui faisait que je n'avais aucun besoin de les croire vraies pour souhaiter leur heureuse issue, puisque ce que je lisais n'étaient pas les actions écrites, mais reproduites au fond de moi par mon imagination, ma voix intérieure, jusqu'à ma respiration, c'était quelque chose d'intérieur à moi, quelque chose de moi à qui il serait arrivé un ennui, un malheur si le livre avait mal fini. C'était à un désir de mon amour-propre, à une velléité de mon cœur que je souhaitais bonne chance quand je voulais que le méchant homme apprit les prospérités de celui qu'il méprisait etc. Le livre fournissait aussi le paysage qui était celui de cette journée où je lisais, et le livre que je lisais alors élevait de hautes collines bossuées, toutes mouillées de torrents écumeux et couvertes de lentilles^a vertes, qui font marcher des scieries et du haut desquelles on aperçoit dans la vallée le bouillon d'argent d'une rivière profondément encaissée¹. Mais tout cela je l'enveloppais comme d'un globe bleuâtre par le beau temps que je percevais vaguement dans notre jardin tout en lisant, par la sensation de bien-être que me donnait le fauteuil d'osier et la perspective du bon dîner que Françoise m'avait annoncé et qui me récompenserait des terribles aventures que j'affrontais en ce moment, au milieu de compagnons extraordinaires que le coup de sonnette de M. Swann, s'il venait voir mes parents comme il l'avait annoncé, suffirait à mettre en fuite^b.

Et bientôt je devais fermer le livre, quitter le paysage où m'avait fait venir l'auteur. Il me laissait plus de nostalgie, qu'un paysage réel, parce que je l'avais perçu au-dedans de moi comme le paysage d'un rêve, mais d'un rêve plus clair et dont on se souvient ; et il prenait aussi plus d'autorité sur ma vie parce que le choix que l'auteur en avait fait, la beauté qu'il lui avait donnée, me l'avait désigné comme « beau », comme faisant vraiment partie de la nature, comme réalité digne d'être contemplée et approfondie. Aussi je ne désirais voir qu'un pays où il y eût des scieries, des sources naturelles, une rivière d'argent aperçue d'une hauteur. Je m'informais des régions de la France où je verrais ces précieuses choses et je demandais à mes parents de m'envoyer, plutôt encore qu'à Reims, à Laon et à Chartres, passer quelques jours dans l'Avallonnais appelé petite Suisse, ou dans les Vosges^c. Le livre qui introduisait dans mes journées de Combray ces sites imaginaires et en projetait le désir sur tout mon avenir, n'est-il pas celui que je me figure tant d'après le

lieu où il se passa, et d'après l'année < que > j'ai inscrite sur la couverture ? Ou bien se dégagait-il d'une de ces pages par une association d'idée < parce > que je me fis reconstituer une image qu'elle ne contenait pas ?

Toujours est-il que de ce paysage d'eaux vives et d'industries aquatiques que je désirais tant visiter était inséparable pour moi le nom de quelque enclos au pied duquel poussaient des épis rougeâtres, des grappes de fleurs violettes et jaunes. Je regardais avec ennui les fleurs de Combray. Il me semblait qu'elles n'étaient pas réelles, qu'elles ne sortaient pas de l'humidité d'un sol spécial comme les grappes jaunes et violettes du livre, je n'avais pas devant elles, comme j'aurais eu devant ce paysage dont je rêvais, l'impression de contempler une partie précieuse, particulière, nécessairement belle, de la nature. Mais à ce livre s'en était cette année-là ajouté un autre, prêté par le plus intelligent de ces camarades que mon grand-père n'aimait pas, un jeune Bloch, de quelques années plus âgé que moi et qu'on ne me laissait pas voir en dehors du collège, à cause de certains enseignements défavorables que ma mère avait reçus d'une de ses amies, sans jamais < avoir > voulu me les communiquer, se contentant de me dire : « Sois très poli avec lui au collège puisqu'il est aimable avec toi, mais je ne veux pas que tu le voies en dehors. » Or personne ne m'eût autant intéressé à voir longuement que Bloch et je rentrais souvent bien en retard pour déjeuner parce que nous nous étions accompagnés l'un l'autre indéfiniment. Avec son rire retentissant il était l'ange exterminateur de toutes les idées littéraires que je devais perdre, l'annonceur du Jugement nouveau que je devais porter. Je ne comprenais jamais la raison de ses dires, mais je n'étais que plus troublé car je les sentais conformes à un goût mystérieux qui était en moi et qu'ensuite pendant des mois entiers je m'essayais à prendre en raison.

Quand je lui avouai que j'aimais à la folie *La Nuit d'octobre*, son rire éclata comme la trompette. « Défie-toi de ta prédilection assez basse pour le sieur Musset, me dit-il, car c'est un coco des plus malfaisants, et une assez sinistre brute. Inutile de te dire qu'avec sa syntaxe ridicule et son absence totale de beauté plastique il ne tient pas debout à côté d'immenses cocos comme le père Hugo ou mon très cher maître Leconte ; je dois avouer pourtant qu'il a fait une fois dans sa vie, un vers assez bien rythmé, un vers qui existe, un vers tout court.

« *La blanche Olossone à la blanche Camyre*

« sans être positivement extraordinaire, a, en tout cas, sur ceux du même personnage une énorme supériorité *a priori* c'est qu'il ne signifie absolument rien^a. » Ici le rire éclatait de nouveau comme la trompette, qui n'avait pas besoin de mettre en poussière

mes esprits déjà écroulés. « Mais, disais-je en tremblant, pourtant si l'art n'exprime pas une réalité sentimentale, alors ce n'est qu'un jeu, il ne correspond à rien, et est infiniment inférieur à la science, à la philosophie. — Allons, ne répète pas les sottises de ces très pitoyables cuistres. Axiome : un poème, une prose lyrique sont beaux en raison inverse du sens qu'ils offrent. Et puisque tu cites le sieur Racine, sache que le dénommé Gautier, de son prénom Théophile, disait que le meilleur vers de cet illustre coco (entre nous passablement surfait) était "La fille de Minos et de Pasiphaé" » et il ajoutait : « Comme j'avais l'honneur de le faire, parce que^a celui-là au moins ne veut absolument rien dire du tout. Il est certain que la femme Sand incontestablement pourvue de cette chose grotesque et après laquelle il n'y a plus pour un artiste qu'à aller se pendre, l'éloquence^b, n'a jamais pu mettre d'aplomb dans ces quatre-vingts volumes une seule phrase ayant la prodigieuse beauté de celle-ci, la première de *Salammô* : "C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar." Tiens, me dit-il, je n'ai pas le temps de lire en ce moment à cause d'une assez sottie besogne, mais voici un livre d'un sieur Bergotte^c que le père Leconte lui-même tient pour un coco assez subtil. Lis-le et si j'en crois l'oracle de ce gigantesque bonhomme, bien qu'il ait parfois des mansuétudes assez mal explicables, tu vas goûter des joies nectaréennes de l'Olympos. » Bloch avait dit vrai. Les premières pages de Bergotte que je lus ne me laissèrent apercevoir dans sa manière d'écrire rien de particulier, comme on ne distingue pas d'abord un air qu'on doit aimer dans la suite. Puis je trouv<ai>^d aux pages suivantes un extrême agrément, sans me demander si cela tenait à ce qu'il racontait dans ce livre-là ou à sa manière d'écrire, si cela était beau ou non. C'est ainsi avec lui comme au commencement d'un amour, quand ce plaisir qu'on trouve à causer ou à se promener avec une femme qu'on aime, on ne saura bientôt plus s'en passer et que nul autre ne vous le donnera. C'est ce qui arriva avec la prose de Bergotte^e. J'aurais donné tous mes livres contre une page nouvelle qu'on aurait pu me montrer de lui dans une revue ou dans un journal. Sa phrase^f, commencée familièrement, s'élançait en une espèce de chant. Sous sa prose naissaient à tous moments et mouraient aussitôt de vagues préludes^g. Mais par moments — les moments trop rares, que j'aimais le mieux — les moments divins, il semblait avoir conscience que ce <que> son lecteur attendait de lui, c'était ce chant si original, et alors il s'y laissait aller ; il interrompait franchement son récit et dans une sorte d'invocation, d'apostrophe, il laissait un libre cours à son inspiration mélodieuse, il exhalait un véritable cantique. En même temps que cette disposition à chanter hors du propos, j'avais remarqué chez lui une sorte d'affection pour certaines expressions assez peu usuelles,

presque archaïques. Et elles devaient avoir pour lui quelque vertu musicale, car il était bien rare que dans les pages où elles se rencontraient avec un peu d'abondance, la phrase ne commençât à se gonfler, à s'enrichir de développements commandés par le besoin de l'harmonie et du rythme, devenir parfois une cantilène. Or ces formes de langage savantes et savoureuses qu'il affectionnait et même affectait un peu et qui amenaient aussitôt plus d'harmonie dans ses phrases lui servaient à exprimer une philosophie nouvelle pour moi et qui me parut sublime, une sorte de philosophie néo-bouddhiste, qui parlait sans cesse du vain songe de la vie, des vieux mythes qu'enrichit lentement la pensée des siècles, de l'écoulement sans fin sans but et sans vérité, des illusoires apparences, des splendides mensonges de l'amour, du tourment stérile de penser, de l'incurable mélancolie du beau.

Que^a de choses pourtant j'aurais voulu qu'il nous dise encore. Je vis par une phrase superbe mais trop courte qu'il aimait les cathédrales, ce qui les plaça plus haut encore dans mon esprit. En les comparant à d'inaccessibles falaises, et à de symboliques missels, il exaltait mon imagination sans la contenter. Il citait un livre de Ruskin, *The Bible of Amiens*^b. Que pouvait être cette bible conservée à Amiens si précieuse qu'on pouvait écrire sur elle tout. Elle devait avoir un rapport avec la fameuse cathédrale. Que Bergotte n'écrivait-il sur Amiens, sur Reims, sur Laon des pages que j'aurais pu y emporter plutôt que de reprendre déjà le fil de son roman !

Ces pensées infinies, si nouvelles pour moi, donnaient aux chants si doux qui les accompagnaient quelque chose de sublime. J'étais presque déçu quand le fil du récit reprenait, quand Bergotte ne voulait plus faire sur l'éternelle illusion, sur la vanité de comprendre et la douleur d'aimer, de ces révélations que je cherchais dans ses livres. Ce roman, même aux endroits les plus simples — persuadé que le Grand Sage déçu et bon qu'était Bergotte ne pouvait être qu'un vieillard qui avait beaucoup vu, beaucoup souffert, perdu tous ceux qu'il aimait — je le lisais, comme tout le livre, avec une lenteur attentive, sur un *andante*, un *pianissimo*, un *dolce*, dont je ne me départais pas un instant. Bergotte excellait à faire apparaître dans ses romans quelque jeune femme ravissante et bonne, qui avait envers son héros un procédé d'une délicatesse qui me transportait d'amour pour elle. Mais aussitôt il n'était plus question d'elle et je trouvais le bon vieillard bien cruel de ne plus laisser avec moi une femme dont j'aurais voulu connaître toute la vie et dont il n'avait dans son caprice isolé sur un fond d'ombre qu'un geste délicieux. Enfin bientôt je découvris dans Bergotte son charme suprême. Les récits familiers qu'il coupait trop rarement à mon gré de ses grands morceaux philosophiques et poétiques n'en étaient pas aussi

complètement différents que j'avais cru d'abord. Il employait pour parler d'une querelle dans la cuisine^d le beau langage cérémonieux qui ne semble convenir qu'aux plus hautes vérités de la métaphysique ou à la narration épique des guerres fabuleuses.

Je compris ce qu'avait de profondément philosophique et poétique cette application aux réalités vulgaires du langage de la philosophie et de la poésie. Elle étendait leur domaine en faisant entrer la vie de tous les jours dans le vain tourbillon des belles apparences. Tout n'est qu'images et celle que projette en nous le fourneau de cuisine n'est ni plus réelle ni moins importante que les plus illustres spectacles. Mais le plus délicieux est que tandis que Bergotte appliquait au plumeau de la concierge une épithète qui eût convenu au sceptre d'Agamemnon, quand citant le *Râmâyana* et les vieux hymnes védiques à propos d'une chanson de café-concert, il dédiait à la nourrice et au pompier un de < ces > délicieux cantiques, d'une majesté et d'une poésie incomparables, le comique particulier qui résultait du contraste entre la beauté même du chant et la vulgarité de son objet ne lui échappait pas ; non seulement il l'apercevait, mais il l'avait recherché, il le conduisait avec un raffinement exquis, il s'arrangeait à ce que^b l'effusion la plus poétique coïncidât avec l'image considérée comme la plus risible, de sorte qu'au moment même où l'univers entier, les siècles glorieux, les jours futurs, et jusqu'à la réalité quotidienne, étaient noyés tous ensemble dans les torrents sans fin d'une harmonie céleste de l'Éternelle Illusion, Bergotte, seul au-dessus des mondes, supérieur à tout cela, le divin vieillard réglant lui-même des mensonges^c, consentait à sourire.

J'étais^d en train de lire un dimanche un livre de Bergotte au jardin, quand je fus dérangé par M. Swann qui venait voir mes parents. « On peut regarder ? me dit-il. Ah ! c'est du Bergotte. C'est un bien beau livre. — Comment vous connaissez ses livres, monsieur ? » m'écriais-je ravi. « Non seulement je connais ses livres, mais je le connais beaucoup, lui. Il vient plusieurs fois par semaine chez nous. C'est le grand ami de ma fille. Ils vont ensemble voir des cathédrales. » Mlle Swann me paraissait déjà une personne bien merveilleuse. Mais quand je sentis qu'elle avait pour commensal de ses parents, jouant le personnage du monsieur qui vient dîner en habitué ce soir-là, qui se promène avec nous, à qui on va tenir compagnie au salon, cet homme dont le nom était bien court pour contenir comme un rayon de soleil toute la pure lumière qui le remplissait, qu'elle assistait en initiée à des conversations de Bergotte, à des dîners de Bergotte, que leur salle à manger, leur salon qui devaient être ces soirs-là cadénassés à l'univers entier était le lieu où Bergotte causait, donnait son

avis, exprimait ses idées, que ses parents et elle, jouaient familièrement, déplaçaient, interpellaient, dans les rapports quotidiens de la vie banale et mondaine, cet être précieux, gonflé de pensée, ce convive d'or, que ce que Bergotte pensait de la cathédrale de Reims, de Chartres et qu'il n'avait jamais écrit, elle le savait, pouvait en tout cas le lui demander, me le donner si je l'avais connue, alors avec quelle tristesse plus grande je pensai à la mauvaise opinion que Swann devait avoir de moi, à ce que sa fille ignorait même mon existence. Si j'avais su que ce soir-là, Swann avait demandé à ma mère si cela ne lui déplairait pas qu'il m'invitât avec Bergotte. Ma grand-mère aurait voulu qu'on acceptât. Mais ma mère^a voulait que je me « garde pour l'avenir » les plaisirs du monde qui sont des fatigues pour un enfant nerveux et qui en font trop jeune un blasé. Et puis surtout on ne voulait pas rien « commencer, » avec Mme Swann. Et Swann ne l'avait proposé que très timidement. Mais il ne voyait pas Bergotte par le même bout de la lorgnette que moi, de la distance de la terre où tous ses lecteurs pouvaient l'apercevoir et l'admirer sans qu'il en sût rien. Il connaissait au contraire celui que ses lecteurs ne connaissaient pas. Il lui parlait, il le recevait, peut-être quelquefois ne savait-il que lui dire et aussi bien qu'il lui parlait de l'un ou de l'autre, il pouvait bien lui dire : « Je vous amènerai un petit garçon qui vous admire. » Le fait qu'il fût l'ami de Bergotte rendait facile et simple quelque chose à quoi sans cela je ne fusse jamais arrivé. Mais mes parents refusèrent et on ne m'en parla pas pour ne pas me donner de déception.

Esquisse XXXVII

[LA CUISINE DE FRANÇOISE]

[Fragment du Cahier 30 sur la cuisine de Françoise. Cet épisode est déjà situé après le repas du dimanche.]

Malheureusement, nous restions indéfiniment à table, alourdis par la marche de la matinée, souvent par la chaleur du milieu du jour, et surtout par un repas où Françoise, au fond permanent d'œufs, de rôti, de pommes de terre, de confitures, de biscuits qu'elle n'annonçait même plus, tant il lui semblait sous-entendu et ayant cessé sans doute d'exiger aucune digestion, ajoutait des pigeons parce qu'elle en avait vu de beaux au marché, une barbue parce que la marchande la lui avait garantie, un gigot parce que le grand air creuse quand on n'en a pas l'habitude et qu'il aurait

bien le temps de descendre d'ici sept heures, des épinards pour changer un peu, des petits pois parce que « qu'est-ce que ça », des cardons à la moelle parce qu'elle ne nous en avait pas encore fait de cette manière-là, un fromage à la crème parce que je les aimais bien autrefois, des framboises parce que M. Swann en avait envoyé, des pommes parce que c'étaient les premières, de la compote de cerises parce que crues elles ne valaient plus rien, un gâteau aux amandes parce qu'elle l'avait commandé la veille, de la brioche bénie parce que c'était notre tour, une crème au chocolat enfin, qui était une attention d'elle, presque une inspiration, œuvre légère et fugitive faite expressément pour nous, morceau de circonstance dédié à mon père qui était connaisseur, et que nous ne pouvions pas refuser de goûter sans blesser à la fois sa fierté de donateur et d'artiste, sans avoir l'air d'être grossiers, de purs goujats qui ne savent pas que dans un présent c'est l'intention qui est tout le prix, dans une œuvre d'art le talent, et qui n'y voient — les goujats — que le poids et la matière.

dont^a il était impossible de refuser de goûter sans blesser la susceptibilité doublée de celle de donateur et d'artiste, n'ayant pas le prétexte sans montrer sa propre grossièreté de dire qu'on n'avait plus faim, qu'on avait fini, puisqu'elle s'adressait à notre goût esthétique et à notre bon cœur, non à notre estomac, et qu'il n'y a que les goujats à considérer la matière et le poids, qui ne savent pas que le prix d'un cadeau n'est que dans l'intention et d'une œuvre d'art que dans la signature.

et^b enfin une crème qui était une attention d'elle, presque une inspiration, œuvre toute légère, toute fugitive, petit morceau de circonstance dédié à mon père qui était connaisseur, un présent personnel d'artiste, qu'on ne refuse pas en disant « je n'ai plus faim, j'ai fini », sans avoir l'air de ces goujats qui pèsent au poids de la matière ce qui ne vaut que par l'intention ou par le talent. Aussi les coups de midi familiers et bénis comme la brioche parce qu'ils viennent de l'église et vibrent dans la salle à manger avaient-ils quitté la table depuis longtemps [*plusieurs mots illisibles*].

Esquisse XXXVIII

[THÉÂTRE]

[Au stade de ce fragment du Cahier 28 intitulé Théâtre, cet épisode n'est pas encore placé, comme il le sera dans le Cahier 11 (voir l'Esquisse XL), à

l'intérieur du récit de la dame en rose. En revanche, Proust y oppose le goût du héros pour le théâtre et la passion du naturaliste Vington.]

« Il est même malheureux, disait mon père, qu'il n'ait pas gardé ce goût où Vington eût pu lui être très utile et qui sait, <qui> eût pu être pour lui une voie plus tard. — Oh ! mon ami, disait ma mère, je ne dis pas que Vington ne soit pas un grand homme, mais casser des pierres pour un homme quand on n'y est pas obligé. Je vais te paraître un bien petit esprit mais cela me paraît aussi mort pour un homme que l'école des Chartes ou le bureau des Longitudes. » Mon père haussait les épaules et disait que cela valait mieux que mon stupide goût du théâtre (ce goût était tout platonique car on ne m'avait encore jamais permis d'aller au théâtre) et je savais si peu ce que c'était que je me figurais au commencement que chaque spectateur avait son petit théâtre pour lui dans lequel il entraît, la pièce se trouvant ainsi être représentée des milliers de fois en des sortes de petits stéréoscopes pour un seul soir. Mais le théâtre n'en fut pas moins pendant plusieurs années ma folie. L'art de l'acteur, à cause de ce que j'avais entendu dire de certains d'entre eux, et parce que se réalisant à un certain moment dans des circonstances qui attirent un concours de foule comme une fête ou une revue, et où on ne me laissait pas aller, laissait à mon imagination plus de force pour m'en figurer le mystère et la beauté. Tous les jours après déjeuner à Paris, je descendais fiévreusement à l'heure où le colleur venait mettre les affiches neuves sur les colonnes Morris. La colle qui les faisait goder encore et les mouillait me disait : « Ce soir. » J'éprouvais, à apprendre que mercredi on jouerait à l'Opéra-Comique *Le Pré aux clercs*¹ et aux Français *Edipe roi* une émotion profonde, bien que je ne dusse pas y aller. N'était-ce pas promis pour plus tard ? Et le fait que ce fût possible, et rêvé, n'était-il pas assez pour me faire battre le cœur, en voyant se peindre devant moi, en violet ou en vert, une soirée merveilleuse que j'aurais bientôt peut-être quand après dîner nous partirions, nous partirions pour le théâtre. Ah ! entre² les beautés infinies du *Pré aux clercs*, des *Diamants de la Couronne*, qui, différents à cause de ce nom court du *Pré* ou de ce doux et coquet *Diamants de la Couronne*, étincelaient pourtant également de verdure d'émeraude à cause de la couleur de l'affiche de l'Opéra-Comique ! Cette riante couleur verte sous laquelle j'imaginai ces spectacles était bien délicieuse. Mais la gravité brune et violacée de *Mademoiselle de Belle-Isle*³, d'*Edipe roi*, du *Testament de César Girodot*⁴ <me> serrait bien le cœur aussi. J'étais aussi anxieux de penser qu'il faudrait choisir que si on m'avait dit : « Aimes-tu mieux manger du Riz à l'impératrice ou de la Crème au chocolat ? » Mais l'hésitation serait rendue plus anxieuse par l'idée de réalité, d'excellence que je donnais à l'art. Je voulais

voir la pièce la plus belle, les acteurs les plus sublimes dans leurs plus beaux rôles. Quand un invité de mes parents me disait à table que le plus beau rôle de Coquelin était *Les Rantzau*¹, moi qui croyais que c'était *Les Précieuses ridicules*, il ne savait pas le coup que je recevais au cœur, en sentant mes projets changés, et en tâchant d'imaginer une excellence plus grande que celle de Coquelin dans *Les Précieuses*. Quand je commençais à aller au collège, mes classes se passaient à envoyer aux élèves qu'eux on laissait aller au théâtre des billets lancés pendant que le professeur avait le dos tourné, où je leur demandais : « Fais-moi une liste des acteurs par ordre de talent, les cinq premiers. » Et quand au lieu de l'ordre que je croyais et qui faisait de ma tête un monde solidifié où le talent de chaque comédien était à sa place, et que je me répétais du matin au soir, Got, Delaunay, Maubant, Febvre, Coquelin, Thiron², je recevais un papier où je lisais :

1. Thiron
2. Got
3. Depuis de Vaudeville
4. Mounet-Sully³ etc.

le mouvement que faisait Thiron, pour passer au premier rang par-dessus Coquelin, Febvre, etc. et celui que faisait en même temps Got pour s'élever au deuxième rang, cela rendait à ma tête une élasticité délicieuse, mes points de vue étaient changés, Thiron pour venir ainsi au premier rang me paraissait rempli d'un charme nouveau. J'aurais voulu savoir pourquoi. Je renvoyais des papiers à l'élève, à d'autres.

Esquisse XXXIX

[LA DAME EN ROSE I]

[Esquisse du Cahier 13 antérieure à celle du Cahier 11. Portrait du grand-oncle : son appartement, les visites du lundi. Le héros rencontre chez lui une jeune femme blonde en robe de chambre de satin rose. La famille se brouille avec l'oncle.]

Mon grand-père avait un frère, ancien militaire avec qui il était brouillé, fort riche, vieux garçon égoïste et viveur qui habitait de l'autre côté de l'eau un appartement composé de quatre pièces mais mes parents allaient le voir quelquefois et comme il avait une affection particulière pour moi, qui était son filleul, on m'envoyait chez lui une fois par semaine. J'arrivais généralement

comme il finissait de déjeuner, habillé d'une simple vareuse (uniforme militaire). La salle à manger m'inspirait une certaine timidité parce que la table au lieu d'être couverte d'une nappe comme on en mettait tous les jours chez nous pour les repas, et qui à cause de cela me semblait quelque chose de familier et de vulgaire, était couverte d'une simple toile cirée d'une couleur aussi sombre que les murs de la pièce et dont^a mon incapacité de me rendre compte de la cause de mes impressions et de la nature exacte de ce que j'avais sous les yeux, n'était < pas > loin de me sembler quelque objet précieux d'un grand luxe, et parce que le vin au lieu d'être servi en bouteille comme à la maison était dans des carafes en verre bleu et blanc posées dans des coffres de métal, et enfin parce que son^b valet de chambre au lieu d'être en habit comme le nôtre le servait avec une veste de toile mauve. Il disait en grognant au valet de chambre de m'offrir une mandarine et des langues de chat puis nous passions dans son cabinet du travail, pièce où son seul travail fut sans doute jamais de prendre connaissance des livres de ses domestiques, et où bientôt le valet de chambre demandait si le cocher pouvait entrer prendre les ordres. Mon oncle réfléchissait un instant et avec la gravité commandée par une décision originale, par une création nouvelle, il disait : « Dites-lui d'être prêt pour 2 heures, ou 2 heures et quart^c. » Mon oncle grognait qu'il y avait longtemps que je n'étais venu, que d'ailleurs il ne tenait nullement à ce qu'on vînt, qu'il ne tenait plus à rien, qu'il était perclus de douleurs. Mais au fond il tenait beaucoup à ma visite et sans doute à d'autres choses aussi car une fois qu'il m'avait amené dans son cabinet en restant avec moi il avait oublié de quelques minutes l'heure pour laquelle il avait dit d'atteler, il se levait en courant comme un jeune homme, me mettant à la porte et s'habillant en un clin d'œil. Il était convenu que j' < y > allais toujours le lundi, jour qui était réservé à la famille, parce qu'il paraît que d'autres jours venaient des personnes avec qui la famille n'aurait pas pu se rencontrer. Pour certaines lui trouvait que si, et la brouille avec mon grand-père venait paraît-il de sa trop grande facilité à trouver qu'il pouvait faire à certaines veuves qui peut-être n'avaient jamais été mariées ou certaines comtesses dont ce n'était peut-être que le nom de guerre, la politesse de leur présenter ma grand-mère, ou de leur donner des bijoux provenant de mon arrière-grand-mère, mère de mon grand-père et de lui. Il connaissait aussi beaucoup d'actrices et souvent devant les noms des comédiennes que je lisais sur les affiches et que je finissais par éprouver un besoin maladif de répéter sans cesse, mon père disait à ma mère en hochant la tête « une amie de ton oncle ». Mon oncle recevait à mes yeux un grand prestige de connaître de ces actrices que je voyais passer dédaigneusement assises dans

des voitures dont les chevaux avaient des bouquets de lilas ou de géranium aux oreilles [et qui] étaient, je le savais, des personnes vivant dans une grande élégance, et à la porte desquelles un pauvre gamin comme moi et des hommes plus grands et plus huppés, auraient pu se morfondre des heures sans que leur concierge à livrée les laissât entrer auprès d'elles. Je ne comprenais même pas comment mes parents ne cultivaient pas davantage la connaissance d'un homme qui eût pu les mettre en rapport avec ces reines^a.

Mais hélas je n'allais plus chez mon oncle avec lequel nous étions complètement brouillés et qui mourut peu après. Comme on n'avait pas pu m'amener le voir depuis longtemps, et que j'avais des cours encore pour longtemps le lundi, j'y étais allé un autre jour^b. J'avais vu devant la porte une voiture dite de cercle mais je ne savais pas si elle était pour lui. Au moment de sonner à la porte d'entrée j'avais entendu un rire de femme, j'avais sonné tout de même. On avait fermé plusieurs fois des portes avant de m'ouvrir et le valet de chambre, en habit cette fois, m'avait dit très gravement que mon oncle était occupé, qu'il ne pourrait certainement pas me recevoir. Alors pendant qu'il allait prévenir mon oncle j'avais entendu une voix claire prier : « Oh ! si, laisse-le entrer rien qu'une minute. Cela m'amuserait tant. Sur la photographie il ressemble tant à sa maman, votre nièce dont la photographie est à côté, n'est-ce pas ? Je voudrais le voir un instant, ce petit. » Je n'entendais pas ce que mon oncle répondait mais il devait être en colère car il grognait. Pour moi j'avais compris que l'appartement de mon oncle était en ce moment sanctifié par la présence inappréciable d'une de ces femmes aux pieds de qui il faut mettre une fortune si on veut devenir leur ami, et que moi, grâce à ce pouvoir étrange de mon grand-oncle, j'allais connaître, rien qu'en mangeant un massepain dans une salle à manger sombre si mon oncle me laissait entrer^c. Finalement le valet de chambre revint et me fit entrer. Sur la table toujours sans nappe et couverte de la même toile cirée où se dressaient les mêmes carafes en verre bleu contenant le même vin blanc et le même vin rouge, sans qu'il y eût de verres supplémentaires, et comme assiettes de dessert il n'y avait que les mêmes massepains et les mêmes langues de chat. Je vis seulement qu'on venait d'emporter un soufflé. En face de mon oncle, une jeune femme blonde en robe de chambre de satin rose était assise, au cou un grand collier de perles qu'elle caressait par moment avec sa main achevant de manger une mandarine. La pensée que je ne savais pas comment lui parler, s'il fallait lui dire Madame ou Mademoiselle, me fit rougir et j'allai embrasser mon oncle en regardant d'un autre côté. Elle me regardait en souriant, et mon oncle dit : « Mon neveu », sans dire mon nom,

ni sans me dire le sien (je crois que depuis les difficultés qu'il avait eues avec mon grand-père, mon oncle tâchait de plus en plus de couper les ponts entre sa famille et ce genre de relations). < Elle > me salua en souriant sans me donner la main. « Comme il ressemble à sa mère ! » dit-elle. « Mais vous n'avez jamais vu ma nièce qu'en photographie », dit assez rudement et d'un ton de dire Dieu merci mon oncle. « Je vous demande pardon mon cher ami, je l'ai croisée dans l'escalier l'année dernière quand vous avez été malade. Il est vrai que votre escalier est bien noir < et > qu'elle je ne l'ai vue que le temps d'un éclair mais cela m'a suffi pour l'admirer. Ce petit jeune homme a ses beaux yeux et aussi ça », dit-elle en montrant le toupet du front. « Est-ce que madame votre nièce porte le même nom que vous, ami ? », demanda-t-elle à mon oncle. « Il ressemble surtout à son père », grogna mon oncle qui ne se souciait pas plus de faire des présentations à distance que de près et de dire le nom de Maman. « Mais en effet je crois avoir rencontré son père chez vous. C'est votre neveu n'est-ce pas ? Comment l'aurais-je oublié, il a été tout à fait exquis pour moi », dit-elle d'un air humble et reconnaissant. Mais c'est un des traits si touchants des femmes de ce genre que cette générosité et cette délicatesse qu'elles ont, qui des trésors de bijoux — qui ne leur coûtent rien, soit — et des rêves de beauté morale — qui ne passent pas dans leur vie, c'est entendu — parent le logis grossier et rude de certains hommes. Comme dans le fumoir où mon oncle était en robe de chambre pour la recevoir, elle répandait sans compter son corps si doux, ses perles, sa robe de soie rose, de même elle avait pris une façon insignifiante et rude de lui, l'avait travaillée avec délicatesse, lui avait donné un ton et une appellation précieuse et enchâssant au sommet, pour rien, par pur don, un de ces regards d'une si belle eau, nuancé d'humilité et de reconnaissance, elle la tendait à mon oncle, changé en bijou artiste, en quelque chose de « tout à fait exquis ». « Il tient surtout de son père, grogna mon oncle, et de ma pauvre mère. — Je ne connais pas son père, dit avec un léger salut la dame en rose, et je n'ai jamais vu votre pauvre mère, *ami*, dit-elle, en levant les yeux au ciel. Vous vous souvenez, c'est peu après votre grand chagrin que nous [nous] sommes connus. Vous vous souvenez. » On passa dans le « cabinet de travail ». Mon oncle d'un air un peu gêné par ma présence lui offrit des cigarettes, elle le remercia en disant : « Non vous savez que je suis habituée à celles que le grand-duc m'envoie, je lui ai dit que vous en étiez jaloux » et tira d'un porte-cigarettes une cigarette couverte d'inscriptions étranges et dorées et elle commença à fumer. Dans cet appartement si simple, où la descente momentanée d'un Dieu n'aurait pas créé une atmosphère aussi étrange, où en robe de

satin rose circulait devant moi, s'asseyait sur les sièges dont j'avais l'habitude, allait prendre un chocolat dans la coupe chinoise que je connaissais si bien, une de ces femmes que j'aurais cru impossible d'approcher et qui mettait à ma portée, à un pas de moi, une vie fabuleuse. Comment mon oncle pouvait-il recevoir avec autant de sans-gêne, sans même avoir retiré sa houppelande, sans avoir offert d'autre dessert que les mandarines^a — ni de « vins fins » — cette femme qui pour lui était venue dans une toilette comme je ne soupçonnais pas qu'aucune femme pût en avoir de si élégante, qui avait au cou un collier de perles qui valait certainement plus que dix ans du loyer de mon oncle, qu'une voiture attendait en bas et qu'un grand-duc fournissait de cigarettes. « Allons voyons il est l'heure que tu t'en ailles, dit mon oncle, il travaille parfaitement, il a déjà tous les prix à son école », dit mon oncle en disant assez bas ce mensonge à la dame en rose, sans doute dans l'espoir que je ne l'entendrais pas, mais je ne pensais pas à cela, je pensais à la manière dont je pourrais dire adieu à la dame en satin rose. J'avais eu une envie irrésistible de baiser sa main mauve, d'un tissu si fin, < ses mains que > j'avais osé regarder, parce qu'elles n'avaient pas d'yeux comme sa figure, d'abord à cause du plaisir que cela me faisait, et puis parce que cela me semblait quelque chose d'audacieux comme un enlèvement qui la ferait se souvenir à jamais de moi si elle le supportait. Mon cœur battait tandis que je me disais : « Faut-il le faire ? », mais déjà j'étais devant elle la saluant, si je le faisais peut-être allait-elle me donner une giffe, mon oncle allait-il me jeter par la fenêtre, si je ne le faisais pas, c'était une occasion unique manquée, à ce moment elle me tendit la main fine dont le doux tissu presque d'une vieille dame malade quoiqu'elle dût être toute jeune, me rassura un peu, je la pris pour la serrer, j'eus une suprême hésitation, et d'un mouvement audacieux je la portais à mes lèvres et sans oser regarder celle que je venais de violer ainsi je la laissai en rougissant. « Comme il est gentil, il est déjà galant, il tient de son oncle », dit la dame en rose qui m'ôta aussitôt un poids de sur la conscience et en même temps en ayant l'air de prendre si simplement ce que je venais de faire en diminuant un peu à mes yeux l'étrangeté. « Ce sera un parfait gentleman, ajouta-t-elle en donnant à toute la phrase un léger accent anglais. Est-ce qu'il ne pourrait pas une fois venir me voir "prendre a cup of tea" comme disent nos amis les anglais ? » Ainsi cette faveur qu'il me semblait que même à quarante ans les gens comme moi ne pouvaient atteindre, puisque mon père qui avait cet âge n'avait pas de voiture dont le cheval eût des œillères de lilas, cette faveur m'était offerte dans le bureau de mon oncle, sans que j'eusse rien fait pour cela. « Ce n'est pas possible, il est très tenu, ses parents sont sévères, il travaille beaucoup, ce

sera un petit Victor Hugo, peut-être un Musset, un Vaulabelle. — J'adore les artistes, répondit la dame en rose, il n'y a qu'eux qui comprennent les femmes. Excusez mon ignorance, ami, qui est Vaulabelle ? Est-ce les volumes dorés qu'il y a dans la petite bibliothèque vitrée de votre "boudoir" ? Vous savez que vous m'avez promis de me les prêter, j'en aurai grand soin. » Mon oncle qui détestait prêter ses livres grogna quelque chose d'indistinct et me conduisit jusqu'à l'antichambre. Tout l'amour que m'inspirait la dame se réveilla et s'exalta au moment où je venais de la quitter et je couvris les joues pleines de tabac de mon vieil oncle de baisers passionnés en lui disant que je ne savais comment je lui témoignerais jamais ma reconnaissance et ma tendresse. Il me dit d'une voix basse et hésitante une phrase qu'il ne savait comment commencer : « J'avais dit que je ne recevais pas, je ne tiens pas à ce que tes... cousins... s'ils sont venus et si on leur a dit que j'étais sorti, sachent que je t'ai reçu... Ça les froisserait inutilement... Ah ! c'est que ta mère va leur dire... Le mieux ce serait... » Il n'osa pas achever ne voulant pas dire sa pensée qui était : « Surtout ne dis pas chez toi que je t'ai laissé entrer » et me dit adieu. Puis arrivé presque à la porte du fumoir il cria : « Continue à bien travailler », propos à la cantonade destiné à confirmer dans l'idée que j'avais tous les prix l'étrangère en satin rose restée seule dans le modeste fumoir et à qui il fallait sans doute expliquer que je serais certainement « un Vaulabelle ou un Musset ». La joie de connaître la dame en rose avait eu un premier effet qui avait été d'embrasser mon oncle, presque les larmes aux yeux en lui disant que je ne savais comment je pourrais jusqu'à ma mort lui prouver ma reconnaissance. Elle en eut deux heures après un second, qui est qu'après beaucoup de paroles mystérieuses et de sous-entendus, je racontai à mes parents la connaissance que je venais de faire, lequel récit eut à son tour le troisième effet qui fut qu'on ne me ramena jamais chez mon oncle, et que la scène que lui fit mon père ayant amené des propos qu'à son tour mon père n'oublia pas, mon grand-oncle est mort bien des années après sans que jamais aucun de nous l'ait revu^d.

Esquisse XL

[LA DAME EN ROSE 2]

[Proust, dans le *Cahier 11*, refond l'épisode à partir de la version du *Cahier 13*, en y introduisant notamment le thème de l'amour pour le théâtre. L'épisode de la rencontre avec la dame en rose chez l'oncle (qui s'appelle ici Paul) reste inachevé.]

Puis avant de monter lire dans ma chambre, j'entrais autrefois

embrasser mon oncle Paul, le frère de mon grand-père, le père de mon cousin, dans le petit appartement qu'il avait en retrait au rez-de-chaussée de notre maison, deux chambres et un petit salon orné seulement d'un pouf bleu, d'un pot de cinéraires sur une console et de vieilles cartes de Combray et des environs, faites au XVIII^e siècle et que des courants d'air invisibles et savants remplissaient intarissablement d'un air particulier, mouvementé et frais comme après un orage, brillanté d'un parfum difficile à reconnaître et qui était probablement celui des pieds de giroflée et d'héliotropes plantés devant la fenêtre. Mais depuis plusieurs années cet appartement était fermé, mon oncle ne venant plus à Combray à cause d'une brouille avec nous tous dont j'avais été la cause de la façon suivante. C'était un ancien militaire qui avait été retraits comme capitaine. Une ou deux fois par mois l'hiver à Paris on m'envoyait lui faire visite comme il finissait de déjeuner, en simple vareuse, servi par son domestique en toile bleue. Il bougonnait que je n'étais pas venu depuis longtemps, m'offrait un massage ou une mandarine, nous passions dans ce qu'il appelait son cabinet de travail et où je restais jusqu'à ce que son valet de chambre vînt lui demander de la part du cocher pour quelle heure celui-ci devait atteler. Mon oncle se plongeait dans une méditation que son valet de chambre aurait craint de troubler s'il avait fait un seul mouvement, et dont il attendait le résultat inconnu, et pourtant toujours identique, avec une curiosité respectueuse^a. Enfin, après une hésitation suprême, mon oncle prononçait ces mots : « Dites-lui deux heures et quart », que le valet de chambre répétait avec un étonnement religieux : « Deux heures et quart^b, bien, je vais le lui dire ». Mon oncle m'embrassait et je m'en allais.

À cette époque j'avais l'amour du théâtre, amour platonique car mes parents ne m'avaient encore jamais permis d'y aller, et je me représentais d'une façon si inexacte les plaisirs qu'on y goûtait que je croyais chaque spectateur^c occupé à regarder comme dans un stéréoscope un tableau analogue aux milliers d'autres que regardaient, chacun pour soi, les autres spectateurs. Tous les matins je courais jusqu'à la colonne Morris, pour voir les spectacles qu'annonçaient les affiches nouvelles. Chacun, par le concours de la foule qui y assisterait, et à laquelle je serais un jour mêlé, donnait à ma sensibilité l'émotion d'un événement, d'une grande fête, en même temps qu'il offrait à mon imagination <un> rêve qui était conditionné avant tout par la couleur de l'affiche et aussi par les mots qui composaient le titre. Rien ne me paraissait plus différent de l'aigrette étincelante et blanche des *Diamants de la Couronne* que le satin mystérieux et doux <du *Domino Noir*^d>, si ce n'est une pièce comme *Mademoiselle de Belle-Isle*, comme *Œdipe roi* dont le nom <était> inscrit non sur

l'affiche verte de l'Opéra-Comique, mais sur l'affiche lie de vin des Français. Choisir entre les unes et les autres si mes parents me l'avaient demandé m'eût semblé aussi difficile que de dire si je préférerais le ragoût de mouton ou le fromage à la crème, le riz à l'impératrice ou la crème au chocolat. Toutes mes conversations avec mes camarades portaient sur les acteurs dans l'art desquels, bien que je ne les connusse pas, m'apparaissait, avant que sous toute autre forme, l'art. Entre la manière que l'un ou que l'autre avait de dire une tirade, les différences me semblaient avoir une importance incalculable. Les premiers billets que j'échangeais pendant les classes quand je fus au collège, sans que le professeur les vît, avec un nouvel ami, étai<en>t pour lui demander s'il n'avait rien à changer à la hiérarchie des acteurs rangés par ordre de talent, Got, Delaunay, Febvre, Thiron, Coquelin. Si les meilleurs rôles^a de Coquelin étaient bien *Les Rantzau*, *L'Étourdi*, *Ruy Blas*. Si alors^b mon correspondant changeait quelque chose à cet ordre, faisait passer Febvre avant Delaunay ou trouvait Coquelin plus remarquable dans *Les Rantzau* que dans *Les Précieuses* le mouve<nt> [interrompu].

Mais si les acteurs me préoccupaient ainsi, si la vue de Maubant sortant un après-midi du Théâtre-Français m'avait causé le saisissement et les souffrances de l'amour, combien le portrait d'une étoile flamboyant à la porte d'un théâtre, ou plus encore à la glace d'un coupé qui passait dans la rue avec les chevaux <aux> branches de lilas, le visage d'une actrice même inconnue, laissaient en moi un trouble plus prolongé, un effort impuissant et douloureux pour me représenter leur vie. Mon oncle connaissait beaucoup d'actrices et de personnes d'une sorte un peu différente que je distinguais mal d'elles. Il les recevait, et si nous n'allions chez lui qu'à certains jours c'est que les autres y venaient des personnes avec lesquelles la famille n'aurait pas pu se rencontrer, du moins à l'avis de la famille, car pour mon oncle au contraire, sa trop grande facilité à faire à de jolies veuves qui n'avaient peut-être jamais été mariées, à des comtesses de nom ronflant qui n'était sans doute qu'un nom de guerre, la politesse de les présenter à ma grand-mère ou même à leur donner des bijoux de leur mère commune, l'avait déjà brouillé plus d'une fois avec mon grand-père. Souvent à un nom d'actrice qu'on prononçait, j'entendais mon père dire en souriant à ma mère : « Une amie de ton oncle », et je pensais que la cruelle attente que pendant des années les hommes les plus importants faisaient <à> sa porte sans fléchir leur concierge à livrée, mon oncle aurait pu en dispenser un gamin comme moi en le présentant chez lui à une artiste inapprochable, qui était cependant pour lui une intime amie.

Un jour que j'étais allé voir mon oncle et qui n'était pas celui qui nous était réservé, parce que j'avais maintenant une leçon

ce jour-là, je remarquai devant sa porte un bel attelage ; en arrivant à la porte, j'entendis un rire de femme, et dès que j'eus sonné un silence, puis des portes qu'on fermait. Le valet de chambre en me voyant me dit que mon oncle était très occupé, ne pourrait pas me recevoir, et pendant qu'il allait le prévenir une voix haute priait : « Oh ! si, laisse-le entrer, rien qu'une minute. Cela m'amuserait tant. Sur la photographie qui est sur ton bureau, il ressemble tant à sa maman — (ta nièce, dont la photographie est à côté de la sienne, n'est-ce pas ?) — Je voudrais le voir rien qu'un instant ce petit. » J'entendis mon oncle grogner, se fâcher. Pour moi je ne pensais qu'à une chose, que son appartement était sanctifié en ce moment par la présence de ces femmes inapprochables aux autres qui lui offrent en vain une fortune, et que je pourrais connaître rien qu'en mangeant près d'elle un massepain. Finalement le valet de chambre me fit entrer. Mon oncle était en vareuse comme d'habitude. Sur la table seuls les massepains et les mandarines [*interrompu*]

Esquisse XLI

[L'IMAGE DE LA CHARITÉ]

[*Fragment très succinct du Cahier 12, qui porte sur la fille de cuisine enceinte.*]

Cette fille de cuisine qui était cette année-là à Combray était enceinte et approchait de sa délivrance. Elle marchait en poussant difficilement devant elle cette ronde corbeille de vie qu'elle dissimulait sous l'ample sarrau violet, lie de vin, dont elle était enveloppée. J'étais frappé, quand elle passait, de la signification de ce fardeau qui semblait seulement l'alourdir et la gêner, et, peut-être aussi à cause de l'engraissement que l'enfant qu'elle portait dans son sein lui avait <causé> et qui lui donnait les larges joues presque hommases des Vertus de Giotto, vertus militantes, et qui ont besoin de force et d'ampleur, et de la couleur de ce sarrau qui rappelait les belles couleurs sombres, fraîches et unies, fruitières et vineuses des fresques, elle me faisait penser à ces Vierges ou plutôt matrones symboliques de Padoue, la Charité, la [*interrompu*].

Esquisse XLII

[LA CHARITÉ DE GIOTTO]

[Fragments ajoutés aux versos du Cahier 8. L'analogie entre la fille de cuisine enceinte et la Charité de Giotto.]

et elle déléguait à notre service la fille de cuisine, sorte d'entité morale dont la fonction faisait seule la continuité et l'identité, car la fille elle-même changeait tous les ans. L'une à laquelle je pense en ce moment c'était une pauvre fille malade, qui était enceinte et je m'étonnais même que Françoise lui laissait faire encore tant de courses et de rudes travaux, car elle commençait à porter difficilement devant elle la ronde et mystérieuse corbeille qui, chaque jour plus remplie, se < laissait > magnifiquement voir sous son sarrau de toile. Je repense à elle avec plaisir à la regarder, parce que engraisée jusqu'au visage, jusqu'aux joues presque droites à force d'être remplies, elle me faisait penser à ces Vierges homasses bien plutôt des matrones — sous les traits desquelles Giotto a symbolisé les Vertus dans les^a fresques de l'Arena dont M. Swann m'avait donné les petites copies. Pour dissimuler sa grossesse, comme telle d'entre elles elle portait d'amples sarraus, presque des houppelandes et tantôt un rougeâtre, tantôt un violacé, de ces couleurs qui sont assez fréquentes à la campagne et qu'affectionnait le peintre de Padoue.

Mais surtout, elle avait l'air d'une matrone de Giotto, quand j'y repense, par cette sorte de puissance symbolique inconsciente si naturelle dans la vie où les êtres manifestent en quelque sorte des lois qu'ils ne comprennent pas, mais si singulière dans une œuvre d'art, et qui à cet âge-là me choquait un peu dans les copies que M. Swann m'avait données. La pauvre fille de cuisine portait devant elle la belle corbeille de la vie, avait l'air de < n'en > sentir que le poids comme si ç'avait été le plus vulgaire fardeau qu'elle ait eu à porter, comme dans les fresques de Padoue la Charité est [interrompu^b].

Et les Vertus et les Vices de Padoue lui ressemblaient encore d'une autre manière. De même que cette fille avait accru et typifié son image du symbole ajouté qu'elle portait avec elle, sans avoir l'air d'en comprendre en rien le sens, sans que rien dans sa personne parût en exprimer l'esprit, comme un simple fardeau bien pesant — de même la forte ménagère qui porte à Padoue le nom de Charité^c incarne cette vertu sans avoir l'air de s'en douter, sans qu'aucune pensée de charité semble avoir pu jamais briller en son visage énergique et vulgaire. Elle foule aux pieds les trésors de la terre absolument comme elle piétinerait des

raisins pour la vengeance, et elle tend à Dieu son cœur enflammé, ou plutôt elle <le> lui « passe » comme un tire-bouchon qu'un cuisinière passerait par le soupirail de son sous-sol à un domestique qui le lui demanderait du rez-de-chaussée. L'Envie a peut-être l'air un peu plus envieuse. Mais encore le serpent qui lui siffle dans la bouche a l'air d'y être effectivement, il l'oblige à ouvrir la bouche d'une manière aussi incommode que l'instrument que nous introduit dans le pharynx un opérateur. Même les anges qui accompagnent les saints n'ont pas l'air <d'> exprimer le moins du monde une assistance divine, mais d'une espèce animale particulière, ni enfant ni oiseau, qui devait effectivement à cette époque, voltiger toujours à quelque distance de certains personnages, voltiger vraiment, avec toute la vitesse, mais aussi tous les mouvements souvent difficiles du vol, — comme dans Gustave Moreau les Muses sont un genre d'êtres, de sorte qu'on voit souvent un Poète se promener avec une Muse ou deux, ou trois Muses se promener ensemble, au coucher du soleil, dans des sentiers de montagne. Je n'avais alors aucun plaisir à regarder cette Charité non charitable, cette Envie à qui son serpent ouvrait la bouche toute grande, abaissait la langue, cette Justice au visage mesquinement régulier comme en ont tant d'assez jolies bourgeoises pieuses en France, cette Charité sans rien de charitable qui tenait son cœur enflammé comme l'Envie avait son serpent dans la bouche, comme la fille de cuisine portait son fardeau, matériellement, presque malgré elle. Plus tard j'ai compris que le symbole prenait plus de puissance et d'étrangeté encore, quand il était ainsi figuré comme si existant réellement, que les Vertus de Padoue devenaient réelles comme la pauvre fille enceinte et elle allégorique comme ses sœurs peintes. Quand j'ai eu l'occasion de rencontrer au cours de la vie, dans des couvents par exemple, des incarnations vraiment saintes de la Charité, actives, elles avaient généralement cet air allègre, positif, indifférent et brusque de chirurgiens pressés, un visage où ne se lisait aucune commisération, aucun attendrissement devant la souffrance humaine, aucune peur de la heurter et qui est le visage sans douceur, le visage antipathique et sublime de la vraie bonté.

Esquisse XLIII

[PASSAGE D'UNE BRIGADE À COMBRAY]

[Fragment compris dans le *Cahier 14*. Un jour où la brigade traverse Combray, la famille du jardinier et le cocher installent des chaises devant la porte pour la regarder passer. Remue-ménage dans la ville à l'arrivée de la

troupe. Françoise pleure d'admiration et de pitié. Le héros va dîner chez Legrandin ce soir-là.]

C'était un jour extrêmement chaud où Combray avait été toute la journée en fête pour le passage de toute une brigade qui avait traversé la ville. Dès deux heures nos domestiques, la famille du jardinier en grand complet, le cocher avaient mis des chaises devant la porte du jardin sur le trottoir de la rue Saint-Jacques comme ils avaient fait pendant des années tous les dimanches pour voir « passer le monde » et « prendre le frais » jusqu'à ce que ma grand-tante qui trouvait que cela donnait « mauvais air à la maison » les eût priés de ne pas sortir de la cour où un grand banc vert, placé entre la rivière et le hangar où le jardinier faisait ses sirops, faisait face à la grille et leur permettait de se faire très suffisamment remarquer. Mais pour le défilé des troupes, personne n'y tint, ils étaient plus de sept sur le pas de la porte qui durent s'écarter quand ma grand-tante partit pour vêpres, et aux premières musiques, la fille du jardinier courut de toutes ses forces dans l'allée pour me chercher en criant : « Les voilà ! », mais force fut bien de rentrer précipitamment les chaises, car les régiments remplissaient, bêtes et gens, tout l'espace de la rue, trop étroite pour eux, par moments les uniformes refluerent < vers > notre grille, et un cavalier ne maîtrisant pas sa monture semblait sur le point d'être chez nous. Cela me faisait un peu peur et diminuait un peu mon enthousiasme, mais quand il n'y avait pas trop de danger, j'étais ivre de joie, j'agitais mon mouchoir, je criais : « Vive le drapeau ! » et les officiers me regardaient en souriant. À l'endroit où tournait la rue aucun vide ne se produisait, car toujours de nouvelles troupes remplaçaient les autres, et par moments la fille de la concierge courant éperdue en éclaireur revenait en nous disant qu'il y en avait bien au-delà du Calvaire. Et de fait cela n'arrêta pas pendant deux heures. Il faisait un plein soleil. La fille du jardinier tentant une nouvelle sortie nous rapporta du coco. Françoise que la fille du jardinier, renversant un oranger et se fendant un sourcil, était allée chercher à toute vitesse, quitta un moment ma tante pour venir voir le défilé. Elle pleura tout le temps d'admiration mais aussi de pitié : « sur cette pauvre jeunesse qui serait peut-être qui sait fauchée demain comme un pré. Ah ! grandes bêtes, disait-elle en les regardant avec un accent de tendresse, on ne passe qu'une fois sur la terre et il n'y a pas assez de tous les malheurs que le bon Dieu nous envoie, il faut encore que vous alliez faire les fous et arracher le cœur de vos pauvres mères. — Mais justement Françoise, disait le cocher, ce sont des braves, des hommes qui ne tiennent pas à leur vie. — Ah ! c'est du beau d'entendre un homme de votre âge parler ainsi, Victor. Ils ne tiennent pas à

leur vie. Croyez-vous qu'il faut pas n'avoir jamais reçu du créateur pour deux sous de réflexion pour ne pas tenir à la vie, la seule chose que le bon Dieu ne donne pas deux fois ? Hé, mes enfants, mais à quoi donc qu'on tiendrait si ce n'est pas à la vie ? Peut-on dire tout de même. Mais quand ils sont dans ces guerres, je les ai vus en 70, ils n'ont plus de raison, ils ne valent pas la corde pour les pendre, ce ne sont plus des hommes mais de vrais lions. » (Pour Françoise, dire d'un homme qu'il était un lion, ou comme elle prononçait un li-on, bien loin d'avoir un sens élogieux, était ce qu'on pouvait dire de plus infamant.) Les « maîtres » plus blasés se retirèrent de bonne heure, mais les domestiques restèrent sur la porte bien longtemps après le passage des soldats à regarder la poussière et l'émotion qu'ils avaient soulevées^a et qui n'étaient pas retombées encore, les habitants de Combray et des pays voisins qui se promenaient en rangs serrés sur le trottoir, et je les trouvai encore sur la porte quand je partis pour aller dîner chez Legrandin. « Monsieur va dîner en ville », dit le jardinier d'un air complimenteur, et il courut me couper une belle rose qu'il attacha à ma boutonnière.

Esquisse XLIV

[BERGOTTE : SON STYLE, SON PARLER]

[Précédé d'une note : À ajouter à Bergotte , ce fragment du Cahier 29 tente d'expliquer à quoi tient le charme du style de Bergotte.]

Il y avait quand il parlait, surtout quand il récitait des vers un moment où il se mettait à chanter les mots sans s'occuper de leur sens qui était fatigant, comique et qui, quand il n'eut plus autant de talent et fut devenu illustre faisait dire aux gens intelligents qui demandaient à être invité avec lui qu'il était bien prétentieux, bien ennuyeux et « comme il lit mal ! ». Nous qui l'admirions, son ronronnement que nous avions forcément^b remarqué excitait seulement notre bien sympathique sourire. Mais je me rends compte maintenant si j'essaye d'y bien penser que ce ronronnement qui signifiait qu'il voyait dans les mots autre chose que leur sens, que c'était cela qu'il y aimait, qui lui plaisait et qu'il ne pouvait résister à suivre ce fil caché qui liait l'une contre l'autre des syllabes que le discours séparait et le faisait s'étendre avec emphase sur une autre qui signifiait quelque chose de fort ordinaire. C'était cela, le reflet peu agréable dans sa voix,

qui mettait dans <sa> prose cette harmonie délicieuse qui par moments s'envolait en véritables couplets. Sa finesse quand il écrivait lui permettait tout en cédant à cette aspiration musicale de se rendre compte de ce qu'elle avait de majestueux⁴ et en choisissant aussi de préférence de nobles mots dans leur sens ancien et philosophique, dans leur habit qui convenait aux grands jours, aux jours de la religion et de la haute pensée, de ce qu'il y avait de lyrique et de solennel. Et il adaptait volontiers à cette musique solennelle une scène familière qui en devenait par le contraste plus comique et en même temps montrait que la nature des plus petites choses est la même que celle de la philosophie et de la poésie. C'est ainsi que fait Anatole France par exemple dans *Bonnard*¹ (à sa bonne) : « Je hochai la tête et lui dis avec une *détestable malice* : "Hé, hé, Thérèse etc." » (p. 29). Bergotte s'apercevait-il que ces couplets qui interrompaient ses livres, parfois vagues, incomplets, murmuraient sous la phrase écrite comme un mélodieux prélude qui soupire et s'éteint aussitôt, mais parfois avoués, recevant tout développement et dont il semblait se moquer lui-même par le contraste avec l'objet tout familier qui en faisait le sujet, étaient sa marque propre, son charme, le secret du sortilège qu'il exerçait sur ses lecteurs fanatiques qu'il ne connaissait pas, l'amie de Maman, le docteur et moi, qui étions la graine fragile du pullulement futur de ses admirateurs, espèce aujourd'hui si commune et qu'on peut voir dans tous les jardins d'Europe et d'Amérique et même dans les champs.

S'en rendait-il compte, je ne sais. Mais nous le savions, et quand nous commencions un livre de lui nous attendions avec impatience l'invocation, le couplet et nous frémissions de plaisir quand nous le sentions venir. Le plus beau livre de lui, c'était celui qui en contenait le plus. Et cela tenait aussi à ce que ces particularités souvent un peu musicales que nous aimons dans un grand écrivain amènent à leur retour certains mots, certaines images qui sont plus grandes que la vie courante même s'il les lui applique, plus générales que l'intrigue ou l'événement. Par là il nous fait entrevoir une réalité qui nous semble alors la réalité suprême et nous n'aimons ses histoires ou ses poèmes que pour les occasions qu'elles lui donnent de nous en parler. Il nous semble que ce n'est jamais assez, que ce n'est pas la fleur même de son histoire, et laborieusement obtenue, mais une parcelle des trésors de philosophie qu'il tient en réserve et qu'il pourrait presque nous donner de la main à la main si nous le connaissions. Comme une femme derrière qui l'idée d'un pays, du charme, de paysages ou de son rang social, ou de sa nature préside à tous les rêves que nous formons sur elle l'idée du charme de Bergotte était nourrie par tout ce qu'il révélait de la beauté antique, du vain songe de la vie, des richesses obscures du Moyen Âge, des fureurs sculpturales de l'amour.

J'étais déçu par sa conversation et on trouvait en effet en général qu'elle n'avait aucun rapport avec ses livres et qu'il n'était nullement l'homme de ses livres, d'où on concluait que le ton de ses livres était affecté et non sincère, et tout cela précisément parce qu'il était si sincère que son travail était quelque chose d'un travail original dont il n'essayait pas d'actualiser dans la vie le charme qu'il aurait pu en tirer. Sa vie n'était qu'un entracte où on se repose et dans les moments où il disait ou lisait des choses du même ordre que ses travaux, sa voix, ses gestes qui ne pouvaient comme des mots exprimer exactement ce qu'il sentait devenaient ridicules *(peut-être mettre ici le morceau sur sa voix¹)*.

Il excellait à faire apparaître dans ses livres de ces gracieuses figures, de femmes bonnes, jolies, riches, qui comblent le personnage d'un bienfait délicieux, et qui à peine entrevues et bénies disparaissent sans qu'on entende plus parler d'elles. Au milieu de ces livres qui eux-mêmes, quand j'en aurais terminé la lecture, s'enfoncèrent dans le songe et dans l'oubli, elles étaient un premier évanouissement et je me désolais de ne pas <les> revoir, il me semblait qu'elles n'existaient plus, et je trouvais le romancier cruel d'avoir par caprice évoqué seulement un geste de cette douce créature et de ne plus nous l'avoir fait jamais revoir. Et ma grand-mère me trouvait triste. Hélas aujourd'hui quand je relis les livres de Bergotte la gracieuse femme si belle et si bonne m'inspire le même amour, j'ai la même tristesse quand elle disparaît et qu'il n'est plus question d'elle. Mais le livre où elle apparut me semble lui-même si loin dans mon passé, les êtres près de qui j'allais me consoler dans la vie réelle de ne jamais revoir la jolie dame que le romancier cruel avait montrée un moment puis dérobée dans la nuit, ces êtres, eux, ma grand-mère elle-même, la vie qui les avait fait briller un moment près de moi les a repris dans la nuit, ils ne sont plus que des images, dans le livre sont tous eux-mêmes disparus à jamais sans que même je puisse avoir un moment comme pour elle l'illusion de leur vie, qu'en me semblant irréaliste elle ne me le semble pas plus que ma jeunesse et que, songe vite évanoui jadis au milieu de ce songe bien fini qu'était le livre, elle n'est plus qu'un songe reculé dans tout le labyrinthe des songes.

Esquisse XLV

[LES ADMIRATEURS DE BERGOTTE]

[Deux unités de rédaction successives dans le Cabier 29. La première montre le charme qu'exerce Bergotte sur ses premiers admirateurs : le héros, l'amie de sa mère et le docteur. La deuxième explique pourquoi la relecture des pages de l'écrivain apporte au héros du plaisir. Le texte s'achève sur la conception de la vie en tant qu'entrecroisement des personnages et des événements.]

* Pour Bergotte les choses s'arrangeront ainsi. À Combray d'abord.*

J'aimais surtout des livres tout nouveaux, fort inconnus que j'avais eus je ne sais comment de Félicien Bergotte. Une parole de lui sur n'importe quoi était différent de ce que disait tout autre. À propos des plus simples choses, il parlait <de> frisson douloureux de la beauté, de gloire auguste des formes, de la vie qui n'est que l'ombre d'un rêve ; il parlait des poètes de l'antiquité comme on en parlait à la Renaissance les appelant Homerus, ou le Mantouan. Ces mots m'enivraient d'allusions à des réalités mystérieuses que je ne connaissais pas. Et quand à propos du plus vulgaire incident d'une voix éloquente, tendre et triste il disait de ces diverses choses, il mettait le comble à l'enchantement par un sourire comme s'il se moquait de lui-même, en approchant exprès d'un détail vulgaire un terme encore plus solennel qui y paraissait comique et montrait que si haut qu'il se fût élevé, lui-même était encore au-dessus, se jugeait et souriait. On <n'> est jamais tout seul de son goût. Une petite giroflée sauvage dans un ravin se croit seule mais pendant ce temps-là hors de sa vue sur le mur du village une autre s'abandonne à la brise et sèche ensuite au soleil, la goutte <de> pluie qu'elle tient enfermée dans sa bourse mauresque de cuir rose. Tandis que je me récitais sans cesse les pages de Félicien Bergotte une amie de Maman le trouvait aussi son écrivain préféré et ne voyageait pas sans ses livres. Et, comme on pouvait compter alors ses admirateurs, espèce devenue aujourd'hui si commune et qu'on trouve dans le moindre jardin d'Europe et d'Amérique et même dans les champs, un médecin très intelligent que j'admirais beaucoup ne se lassait pas de lire Bergotte. Il aimait mieux cela que de voir ses malades. Il en parlait à merveille et appliquait aussi quand il parlait et écrivait sur la médecine les qualités qui lui faisaient aimer Bergotte, ce qui l'a fait parvenir aux plus hautes situations médicales. Mais s'il faut être franc, il dut à ce goût je crois d'être à la fois un médecin très illustre et un très mauvais médecin. Ce qui plaisait surtout à l'amie de Maman, au docteur et à moi, et en général aux admirateurs de Bergotte à cette époque, c'étaient de véritables couplets qui interrompaient sa prose, des couplets chantants,

lyriques, si harmonieux et si doux que je comprends ce que les gens voulaient dire quand ils parlaient de l'harmonie d'Isocrate¹ *(vérifier)*. *(Pour ces couplets voir quelques pages plus haut².)*

Comme il parlait toujours avec attendrissement du passé, de la jeunesse, de ses enfants et de ses petits enfants, je l'imaginais comme un vieillard très doux, très sage, très attendri. Un jour que j'étais venu dire bonsoir en tenant un livre de lui à la main Swann dit : « Ah ! vous lisez du Bergotte, c'est très bien. — Comment vous en avez lu, monsieur ? dis-je, c'est mon écrivain préféré. — Je le lui dirai, dit-il, car je le connais, c'est le grand ami de ma petite fille. Il lui apprend l'architecture, ils vont ensemble au musée de Cluny, à Notre-Dame. Si vous permettez madame, dit-il à ma mère, j'inviterai votre fils à dîner avec lui. Il vient constamment à la maison. » Mes parents ne voulurent pas parce qu'on ne me laissait pas sortir le soir, qu'on me faisait mener une vie hygiénique, et qu'il fallait me garder ces plaisirs-là pour plus tard, et aussi parce qu'on aimait mieux ne rien « commencer » avec Mme Swann qui si elle m'avait chez elle pouvait en prendre prétexte pour vouloir connaître Maman. Malgré le plaisir que c'eût été pour moi, on refusa. Swann avait dit que c'était un causeur, un être délicieux. Ce n'était pas l'avis de quelques personnes, qui, sa réputation s'étendant, commençaient à le connaître. Un ami de mon père, directeur au ministère des Affaires étrangères, grand lettré et bibliophile nous dit qu'il ne connaissait pas d'être plus antipathique, plus tranchant et plus faux, de causeur plus ennuyeux, de pédant plus ridicule. Quand quelques années plus tard, ayant perdu une partie de son talent, il devint un écrivain illustre, beaucoup d'hommes et de femmes me demandèrent à rencontrer celui dont ils admiraient tant les articles de revue, et les drames. Les femmes tout à fait bêtes revinrent conquises parce que incapables de faire encore différence entre les personnes, elles s'extasiaient sur ce que disait cet homme célèbre ; mais les hommes intelligents, les « capacités » qui regrettaient de ne pas avoir plus de temps pour lire mais cependant goûtaient un « plaisir de délicats » à savourer Bergotte et se promettaient un grand plaisir de le connaître, étaient franchement déçus, trouvèrent que ce n'était pas du tout l'homme de ses livres, lui trouvaient l'esprit confus, les manières pédantes, la diction fatigante et prétentieuse. Pour moi qui ne connaissais Bergotte que comme l'âme et la voix divines des livres que j'aimais le mieux, le fait que Mlle Swann avait Bergotte pour « grand ami » lui donnait à mes yeux un prestige < que > n'eût certainement pas eu pour moi^b, la fille de l'empereur de Russie ou du roi d'Angleterre. Bien qu'un moment l'inaccessible paradis que pouvait être un monde où fréquentait Bergotte eût été mis de plain-pied un instant avec moi par l'offre de Swann, je sentais

cruellement quelle distance pouvait exister entre moi et une fillette qui le connaissait, qui pouvait causer avec lui, qui dans la familiarité de la vie quotidienne, à dîner s'asseyait à table à côté de ce Dieu, de cet immortel invité de ses parents. Même si jamais je la rencontrerais comme j'en étais si curieux quel dédain aurait pour moi cette fillette qui savait chez elle que la table était digne d'un immortel, qui le savait déjà arrivé au salon quand elle était à se préparer dans sa chambre, que tout à l'heure elle baiserait sans façon ce front bienheureux et qu'elle accompagnait quand sous une forme humaine il se promenait dans la ville sans être reconnu. Comment daignerait-elle me parler, celle qui savait s'entretenir avec un Dieu, lui disait des choses que je ne pouvais même imaginer et qu'il trouvait dignes d'être entendues, et si elle se rappelait ce qu'on avait dit la veille à dîner se rappelait des mots sublimes^a. C'était pour moi comme à Athènes^b une de ces familles qui avaient été honorés de la familiarité d'un Dieu. Et toutes ces choses que j'eusse voulu voir^c de Bergotte après lesquelles je courais dans ses livres, quand par hasard une phrase générale me laissait entrevoir ce qu'il pensait du Moyen Âge, et que je ne m'imaginais pas être le sommet où il arrivait à toute la hauteur de l'action *(voir le texte exact quelques pages plus haut')* mais une faible parcelle des trésors qu'il recelait il les lui disait sans cesse [*interrompu*]

Je crois qu'il faudra mettre ce que je ressens à relire Bergotte plus tard dans le volume par exemple peut-être le soir du ratage île du bois².

J'aimais à reprendre les premiers livres de Bergotte parce qu'ils sont pleins pour moi d'un rêve infini, celui de mon enfance ; ils contiennent en eux, ils hospitalisent la seule chose vraiment poétique, du temps écoulé, de la vie telle qu'elle a été ressentie sans faire le défaut de toutes les impressions qui à un même moment se mêlent. Une page qu'il écrivit sur la neige est pour moi enveloppée d'un reflet à la fois intellectuel et physique. C'est le reflet blafard des jours de neige qu'il évoquait pour moi alors, des jours de neige de quelques jours avant car je le lus en hiver, le reflet aussi des pensées qu'après l'avoir lu la neige éveillait en moi ; ses paroles je les avais peintes avec le ton blafard du jour de l'An précédent, la visite que nous étions allé faire à Auteuil où il y avait encore de la neige, la neige qui tombait le jour où je craignais de ne pas voir Mlle Swann et celle qui brillait aux Champs-Élysées quand elle arriva avec sa toque de fourrure. Mais aussi cette neige-là je ne la voyais plus dès lors qu'avec tout ce qu'il y avait ajouté de pensées, de rêveries de toutes sortes. Et c'est cet amalgame qui n'est ni pensée, ni forme,

ni vision pure et simple, mais réaction vivante de l'une sur l'autre, que je retrouve dans ce charme mi-intellectuel mi-physique de ces pages de Bergotte, de ces pages sur la neige par exemple où la rêverie a plus de couleur blafarde, d'humidité glacée que les mots n'en évoquaient peut-être, ou les visions de neige dégageaient peut-être plus de poésie qu'il n'y en est contenu. Mais c'est que ce ne sont pas de simples mots. Une épaisseur d'impressions les revêt, si mystérieuse, si poétique que j'approche d'eux avec le sentiment d'approcher de quelque chose d'infiniment plus réel que le reste de la vie, de presque divin ; la seule chose, nous la sentons au charme que cela nous fait éprouver qui nous dépasse infiniment nous-mêmes, qui dépasse notre sèche vision du présent, c'est le refuge de la poésie, et si la vie et la nature même nous paraissent <en> manquer nous savons qu'il y en a là où les mots les plus simples, des spectacles de la rue en apparence semblables à ceux que nous avons sous les yeux prennent un sens infini.

Et comme la vie, la vie extérieure et non plus la vie des impressions, enroule d'une façon assez serrée et sans grand jeu sa corde et ses rouages d'êtres fort peu nombreux et d'événements sur la barre de notre propre durée, pour peu que nous ayons un peu vécu, dans le petit intervalle de hauteur de la barre, les mêmes êtres sont déjà venus toucher plusieurs fois notre barre d'une façon différente. En sorte que chacun d'eux est pour nous comme une tige où à des hauteurs différentes partent des rameaux d'événements absolument différents. Tel homme est jusqu'à notre vingtième année sans que nous l'ayions jamais vu notre écrivain préféré, à un moment il est pour nous le frère de quelqu'un dont nous faisons la connaissance et qui devient notre meilleur ami, puis le temps passant sa nièce est le grand amour de notre vie, et lui-même a dans sa vie des événements, et nous dans la nôtre en rapport avec la sienne qui donnent un double, triple et quadruple sens aux pages que nous lisons de lui à seize ans. C'est une autre poésie qui fait de chaque être autour de nous une chaîne doublée et redoublée et qui nous touche en des points différents ; et c'est une révélation sur la composition de la trame et le petit nombre des fils que pour peu qu'on vive, les mêmes fils se réentrecroisent si souvent ; non seulement les fils d'êtres mais d'événements ; si bien que dans une vie humaine comme dans une pièce où des personnages en petit nombre finissent par se retrouver, les personnages les plus éloignés finissent par se connaître, on avait connu ici un fleuriste, là un grand seigneur, ici une petite fille, là un écrivain. Et tout cela était distinct et ne semblait avoir du lien que dans notre souvenir. Hé bien, plus tard nous retrouverons le fleuriste chez le grand seigneur¹, l'écrivain chez la petite fille², et ces rapports nouveaux se

doubleront d'autres encore jusqu'à faire les rangs superposés de la belle orfèvrerie de la vie.

Esquisse XLVI

[LA QUALITÉ MUSICALE DE BERGOTTE]

[Ce texte du Cahier 14, entièrement barré au crayon rouge, semble postérieur à ceux du Cahier 29. Le prestige des Swann aux yeux du héros. La qualité musicale du style de Bergotte. Le comique qui résulte du langage philosophique et poétique qu'il emploie, pour parler des choses familières.]

Les raisons qui ôtaient maintenant tout prestige social à Swann aux yeux de ma famille avaient sur mon esprit qui d'ailleurs les pénétrait mal, un effet diamétralement opposé. Le fait que nous ne fréquentions < pas > Mme et Mlle Swann me donnait d'elles une idée extraordinaire et le sentiment douloureux que des personnes si remarquables et qui connaissaient si bien ce dont je rêvais, les cathédrales, la sculpture, devaient avoir de nous une bien piètre idée si même elles ne nous ignoraient pas complètement. Car Swann ne devait pas leur parler de nous ou avec le mépris que devaient lui inspirer les idées bourgeoises de ma grand-tante, et dans lesquelles il devait m'englober, moi qu'il ne connaissait que par les accès de tristesse que ses dîners à la maison me causaient et dont quelquefois il avait dû apercevoir les dernières larmes ou même entendre les furtifs sanglots^a. Quelle apparence que Swann leur parlait de nous, autrement qu'avec dédain^b ? Mais le prestige douloureux qu'elles avaient à mes yeux s'accrut immensément, d'une connaissance qui en revanche fut sans influence aucune sur l'idée qu'avaient de lui mes parents. Parmi les camarades israélites dont mon grand-père déplorait l'intimité avec moi, un jeune Bloch de quelques années plus âgé, le fils du caissier d'un ami de mon père, était certainement le plus intelligent. Il m'avait donné une fois un ouvrage d'un auteur encore peu connu qui s'appelait Bergotte. Dès les premières pages je fus sensible sans bien le distinguer — comme des notes qui nous charment avant qu'on ait démêlé nettement l'air qu'elles composent — à ce que je retrouvai chez lui une seconde fois, une troisième, chaque fois que j'en lus, un certain arrangement de mots qui était son originalité. À tout instant il se laissait emporter par l'harmonie de ce qu'il disait, sous ses phrases s'élevaient à tout moment des sortes de préludes inachevés, et par moments, il ne résistait plus au chant qui le possédait et un

véritable couplet, une sorte d'invocation d'apostrophe, de cantique coupait ses récits. Cette harmonie était liée chez lui, comme je me suis rendu compte plus tard qu'il en est ainsi chez tous les écrivains originaux, à certains mots qu'il affectionnait et qui étaient chez lui comme le signe qu'il allait commencer à chanter. Et ces mots avaient une sorte de grandeur philosophique, c'était l'écoulement sans fin des vaines apparences, le songe de la vie, l'ombre d'un rêve, les tourments délicieux de l'amour. Comme ces mots m'ouvraient des aperçus sur une réalité que je ne connaissais < pas > et que j'appelai par moi-même la sagesse et la philosophie, ses chants en même temps qu'ils m'enivraient d'harmonie s'adressaient à moi comme des oracles. J'étais presque déçu quand le fil du récit reprenait et les livres que je préférerais de lui quand j'en connus plusieurs furent ceux où il y avait le moins de récit et le plus de phrases sur la beauté, sur l'éternelle Illusion, sur la vanité de l'amour. Mais le récit lui-même bien qu'il fût toujours familier et vrai n'était pas absolument distinct de ce genre de vues qui étaient les siennes. Bergotte parlait de sa cuisinière ou de ses pantoufles avec les mêmes belles expressions qu'on n'emploie d'habitude que pour le langage cérémonieux des vérités philosophiques et entraînant avec eux le déclenchement de sa musique intérieure, cela lui faisait entonner en l'honneur de ses pantoufles ou de son ragoût des sortes de psaumes. Sans doute cela avait sa philosophie en nous montrant que tout est philosophique et poétique en faisant entrer même ses pantoufles et son ragoût dans le torrent de l'Éternelle Illusion. Mais le plus délicieux est qu'il sentait que ce noble langage appliqué à des choses vulgaires comportait une sorte de comique dont il n'était pas dupe et qu'il recherchait et cultivait avec un raffinement exquis, de sorte qu'au moment même où l'univers entier, les siècles passés, l'avenir de la terre et la réalité quotidienne étaient noyés ensemble dans les torrents de l'Éternelle Illusion et d'une harmonie céleste, seul l'auteur, déchaînant chez moi un suprême enthousiasme, était seul au-dessus, supérieur à tout cela, avec un divin sourire. Comme on n'est jamais absolument seul de son goût j'appris qu'une amie de ma mère lisait aussi Bergotte. C'étaient les mêmes choses que moi qu'elle y aimait. Quelques mois plus tard j'appris qu'un savant docteur qui avait été appelé auprès d'un ami de mon père admirait infiniment Bergotte. Il paraît qu'il laissait ses malades attendre [*interrompu*]

Et^a pourtant ses histoires étaient bien touchantes. Il y avait toujours d'adorables jeunes femmes, très riches, très nobles, qui faisaient à des héros pauvres des charités tellement délicates qu'on aurait voulu ne plus quitter une femme si exquise. Mais

arbitrairement, cruellem < ent > . Bergotte avait raconté d'elle cet acte seul, et il ne parlait plus jamais d'elle. On n'en savait plus rien. Je n'eus pas un instant l'idée qu'un mortel si sage, si doux, si noblement sentencieux pût être autre chose qu'un vieillard instruit par la souffrance et la vie. Et la voix de ma pensée se faisait infiniment frêle, lente, usée dès que je commençais à lire un livre de lui. Même dans les passages les plus animés, je m'efforçais de trouver cet *andante*, ce *piano*, ce *dolce*.

Esquisse XLVII

[GILBERTE AMIE DE BERGOTTE]

[Texte ajouté au brouillon du *parc Swann*, mais postérieur à la rédaction principale du *Cahier 14* (voir l'*Esquisse LIX*). Le héros ne cesse de songer à visiter les cathédrales avec la fille de Swann.]

Ah ! que je l'aurais aimée, jolie comme elle devait être, cette fillette que je me représentais toujours Bergotte à côté d'elle, avec au fond, dans la lumière d'une de ces belles matinées d'hiver par où elle aimait à les visiter, une des mystérieuses cathédrales que je ne connaissais pas, Amiens, Bourges ou Reims, toute blanche dans la neige. J'imaginai que tout d'un coup nous étions très amis, qu'elle me laissait l'embrasser, que pour une raison que je ne cherchais pas à approfondir elle avait une haute idée de moi (pour que notre amitié ne m'humiliât) et que nous nous voyions tout le temps. Et notre amitié consistait précisément à ce que nous allions ensemble à Bourges, à Amiens^a, à Reims, sa main dans ma main, elle m'expliquait la signification des sculptures ; nous descendions à un de ces hôtels où je rêvais tant les soirs d'hiver de pouvoir aller coucher. Le matin elle me faisait demander si j'étais prêt. Je descendais boire du café au lait près d'elle et nous partions avec ses parents, dans le soleil et le froid. Quelle belle vie nous pourrions mener ensemble. Si tout cela me disposait à être amoureux d'elle, c'est qu'on ne peut être amoureux d'un visage que si on le sent soutenu d'un être particulier, gage de réalité involontaire à lui-même, nécessaire, une vie qui le produit, dont il est la fleur, que nous aimerions connaître et < où > nous croyons qu'il^b nous introduira. C'est pour les mêmes raisons qu'une jeune fille ne veut épouser qu'un officier, qu'une bonne aime les pompiers, qu'une riche baronne est amoureuse du jeune Roi même s'il est assez laid — que je souhaitais que Mlle Swann fût aussi belle que son père le disait,

m'aimât et m'initiât à la philosophie de Bergotte — qui sait, peut-être me faisant faire sa connaissance, prit du café au lait de bonne heure avec moi les matins d'hiver dans un hôtel de Reims, et me menât par ce temps d'or froid toujours m'expliquer les sculptures couvertes de neige de la cathédrale ensoleillée sur le fond de laquelle je l'apercevais toujours. Au reste notre âme est-elle jamais une à un même moment, elle a tant de plans qui nous offrent à la fois des choses différentes. Je lisais un beau livre le dimanche au jardin mais en même temps je trouvais qu'on se reposait bien dans le fauteuil d'osier, je remarquais au-dessus du peuplier de la rue des Perchamps qu'il pourrait bien pleuvoir et je pensais que j'avais faim et que Françoise avait fait des asperges. Mais de ces différents plans celui de l'admiration, de la croyance, c'est-à-dire celui de la lecture, de la pensée tend à se subordonner les autres. Nous nous figurons les choses dans notre esprit avant de les connaître et nous nous efforçons en les voyant de les rattacher à ce que notre esprit trouve alors d'excellent. J'identifiais à des vers de Musset les champs de Combray, et pour Mlle Swann je voulais qu'elle m'apprît à aimer les cathédrales *Peut-être ne mettre qu'après ces derniers mots*¹. Je pensais à elle, mais en même temps au fond de ma pensée s'élevait une cathédrale sur le fond de laquelle elle se détachait. Et tous deux après le petit déjeuner du matin pris en bas, nous partions pour aller voir, en nous interrompant de baisers, dans la lumière du matin, les sculptures d'or.

Esquisse XLVIII

[LECTURE]

[Fragment du Cahier 30 Lecture . Le propre de la lecture, c'est qu'elle nous fait éprouver, mieux que la vie, le sentiment du changement. L'importance de l'instinct.]

Bien souvent j'essayais des larmes, je contenais des sanglots que des malheurs réels survenus à des personnes que j'avais plus lieu d'aimer ne me causaient pas. Cette émotion extraordinaire que les livres donnent est à ranger dans les maladies dont la cause réelle n'est pas encore connue. Je crois pourtant qu'on pourrait chercher de ce côté. Ce qui provoque notre plus grande anxiété c'est le sentiment du changement, du changement total non seulement des apparences mais même de notre volonté, de nos amours^d. Or ce sentiment nous ne l'avons jamais dans la vie, nous

changeons trop lentement pour pouvoir nous en apercevoir, et quand le changement est accompli, l'état nouveau qui nous eût attristés est justement devenu le nôtre et celui que nous ne voudrions pas changer, même contre celui dont cela nous eût tant attristés de penser que nous ne le regretterions pas. Or le phénomène particulier de la lecture identifie notre volonté, nos affections avec ceux de personnages, et ceci fait, ces personnages l'auteur les fait mourir, cesser d'aimer, en un mot nous fait sentir le changement.

D'autre part ces êtres ne sont pas pour nous comme des êtres vivants dans la masse assez dense desquels certaines parties seulement excite[nt] [*interrompu*]

De plus il faut remarquer que pour qu'ils se prêtent à l'expérience de la lecture, pour qu'ils puissent être totalement assimilables — ou exactement recréés cela revient au même — à notre esprit, l'auteur a remplacé en eux toutes les parties réfractaires à la pénétration de notre sympathie qu'il y a dans les êtres vivants, par des parties égales de sentiment pur. De sorte que tandis que s'il arrive un malheur à quelqu'un [*interrompu*]

Si l'on songe d'autre part que le malheur qui nous serait le plus cruel, changer, devenir un autre, nous anéantir, malheur que nous ne pouvons pas percevoir dans la vie à cause de sa lenteur et que quand nous avons changé le fait même que nous avons changé, fait que c'est à ce moi nouveau que nous tenons et ne pouvons regretter l'ancien, nous le subissons complètement, sans contrepoids d'égoïsme, sans fréquentation ni obscurcissement dans la lecture qui après avoir identifié momentanément notre moi à celui des héros, les fait changer, nous les montre n'aimant plus les êtres qu'ils aimaient, cessant d'attacher de l'importance à ce pour quoi ils auraient donné leur vie en commençant, ne voyant plus une fois par an une personne qu'ils avaient déclaré mourir plutôt que de rester un jour sans la voir, puis morts, pas regrettés, même pas de l'auteur, qui ne parle plus d'eux que comme d'êtres insignifiants, ce triste voyage de la vie, qu'on accomplit sans le voir, dans ces montagnes russes de la lecture nous nous embarquons pour le faire en quelques heures et percevoir des changements que d'habitude leur lenteur nous dissimule.

Mettre à un endroit quelconque dans cette chose de Lecture.

Souvent j'avais envie pendant quelques heures d'agir dans la vie comme ces personnages. Si je l'avais fait j'aurais comme tous ceux qui l'ont essayé échoué dangereusement partout où ils ont réussi, j'aurais été mis en prison au bout de quelques jours. Ce n'est pas que les romans soient faux, ni que la vie ait moins de possibilités romanesques qu'autrefois. C'est que ce qui, dans la

vie pratique aussi bien qu'en médecine, en politique, en art, trouve ce qu'on doit faire, c'est l'instinct, ce n'est pas la théorie. C'est un sentiment obscur et vivant tâtonnant devant nous qui découvre sans le voir le point où il faut se poser. On ne vit une vie romanesque qu'à condition de la créer par son instinct et non d'après des théories du roman. Ce n'est pas si les théoriciens échouent que ce soit pour être trop profonds comme les en raillaient les esprits pratiques, c'est au contraire pour ne pas l'être assez, et pour croire que les clartés superficielles de l'intelligence peuvent pénétrer quand l'instinct seul le peut dans le mystère du particulier.

Un homme^a qui malgré la crainte des gendarmes essaierait d'enlever un prisonnier parce que d'Artagnan l'a fait, serait comme un homme enrhumé qui ayant lu que le grand air tue les microbes, au lieu de suivre l'instinct qui le pousse à se réchauffer se mettrait nu à l'air, ou comme un amoureux qui, au lieu de faire ce qui semble dans l'instant qui vient pouvoir plaire à sa maîtresse, irait à l'encontre en appliquant des règles lues dans Pascal. Les mauvais sujets qui réussissent à avoir une existence aussi romanesquement vicieuse que celle des héros de Balzac la construisent peu à peu, selon les exigences de leur vice et les inspections de leur prudence, sincèrement et non en copiant la conduite de Vautrin ou de Raftignac.

Esquisse XLIX

[LE SAMEDI]

[Fragment du Cahier 1 destiné au « récit de la matinée ».]

parce^b que c'est samedi et je n'ai pas trop de temps. Le samedi en effet, comme mon père faisait un cours, le déjeuner était une heure plus tôt. Ce petit changement d'heure donnait d'ailleurs pour nous tous au samedi une figure particulière et assez sympathique. Au moment où d'habitude on a encore une heure à vivre avant la détente du déjeuner, on savait qu'on allait déjeuner d'un instant à l'autre, et le retour de ce samedi était d'ailleurs pour nous tous un de ces petits événements qui dans les existences tranquilles sont les thèmes de conversation dont on ne peut <se> lasser et créant entre tous ceux qui y participent un puissant lien <un> peu exclusif. « N'oublions

pas que c'est samedi. » « Encore une heure avant le déjeuner. — Mais non, vous oubliez que c'est samedi, on déjeune une heure plus tôt. — Comment il n'est que deux heures de l'après-midi. — Mais oui, ce qui vous trompe c'est parce qu'on a déjeuné une heure plus tôt, vous savez bien que c'est samedi. » Pour Maman et Françoise, le samedi avait une autre importance ; c'était au « conseil » du samedi matin qu'on arrêta ce qu'on mettrait pour le dîner de famille du dimanche soir. L'idée d'un beau turbot, dont on n'avait pas mangé depuis longtemps, corroborée encore par ce fait que le dernier était très beau et que mon oncle l'aimait beaucoup, entra en lutte contre celle d'une perdrix aux choux qui avait pour elle cette raison de circonstance que mon père devait sortir après dîner ce qui la rendait moins indigeste.

qu'on^a avait droit à entrer en possession de l'omelette et du bifteck aux pommes à un moment où d'habitude il faut les mériter pendant une heure encore. Bien plus le retour de ce samedi était un de ces petits événements qui dans les vies tranquilles absorbent tout l'intérêt, toute la gaieté, au besoin tous les dons d'inventions et d'esprit qui surabondent dans ces petites communautés provinciales, où rien ne les réclame jamais. Le samedi était un thème permanent, inépuisable et chéri de conversations, < et > si quelqu'un de nous avait eu la tête épique, nul doute qu'il ne fût devenu le sujet d'un cycle comme les chevaliers de la Table ronde pouvait être l'inévitable sujet d'un cycle d'épopées au Moyen Âge. On disait dès le matin par plaisir : « N'oublions pas que c'est samedi. » Et quand un distrait tirant sa montre disait : « Une heure encore avant le déjeuner », on lui répondait : « Mais vous oubliez que c'est samedi. » Le visage même de la journée en était changé. On disait : « Comment, seulement deux heures de l'après-midi. J'aurais cru bien plus. — Mais oui, ce qui vous trompe c'est que c'est samedi. »

Comme les Bretons ne goûtent jamais tant un chant que s'il rappelait les aventures du roi Artus, les plaisanteries sur le samedi étaient au fond les seules qui nous amusassent, car elles avaient quelque chose de national et nous aidaient à nous différencier fortement des étrangers, des barbares, c'est-à-dire de tous ceux qui déjeunaient le samedi à la même heure que de coutume. L'étonnement d'une personne qui, ne sachant pas que nous déjeunions plus tôt le samedi, était venue pour nous parler le matin et nous avait trouvés à table, était un des thèmes de plaisanteries les plus fréquentes. Françoise en riait seule plusieurs jours de suite. Et on savait si bien qu'on ferait rire avec cela, et d'un rire si sympathique, où on communierait dans un sentiment de patriotisme si exclusif autour d'une coutume locale, qu'on inventait exprès^b, on ajoutait à l'étonnement de la

personne, on provoquait la scène, on supposait un dialogue. Mon père lui a dit : « Mais c'est samedi, mais lui qui ne savait pas ce que c'est que le samedi. » Et Françoise était amusée de voir qu'il y avait des gens qui ne savaient pas ce que c'était que le samedi mais que mon père n'en crût pas l'heure^a [interrompu].

Esquisse L

[APPARITION DE LIGNON]

[Petit portrait de M. Lignon (le plus ancien nom de Vinteuil) dans le Cahier 29. Son caractère pudibond et sévère.]

Après le mois de Marie quand il faisait très bon mon père disait : « Veux-tu revenir par le Calvaire, tu n'es pas trop fatigué ? » Nous marchions, nous longions le rose parfum des acacias, nous entendions [*feuilletés manquants*^b ?] quelquefois nous rencontrions M. Lignon et sa fille qui sortaient à cette heure-là de chez leur cousine Sazerat et qui allaient monter en voiture. Quelquefois ils faisaient quelques pas avec nous, et ne montaient qu'au coin de la rue du Saint-Esprit. Ces jours-là, quand on disait que nous avions rencontré M. Lignon, Maman disait : « Étais-tu bien arrangé, t'es-tu tenu convenablement ? » comme si dans l'obscurité M. Lignon eût encore pu trouver quelque chose à reprendre à ma toilette, et elle ajoutait avec un sourire que corrigeaient une expression d'affectueuse douceur pour le si < brave > homme, excellent, exquis qu'était M. Lignon, et un reproche envers elle-même de le plaisanter : « Tu n'as pas dit de parole déplacée ? » car c'était l'expression habituelle de ce pauvre homme qui était un peu prud'homme et extrêmement pudibond et sévère. « Ah ! le siècle nous fait voir des drôles de choses, disait-il sur un ton de solennelle mélancolie. J'ai rencontré les enfants de mes excellents amis X et j'ai constaté avec tristesse que ces enfants ne s'abstenaient pas toujours de paroles déplacées. Je n'ai pas pu m'empêcher de leur en faire l'observation. » Dans les rues de Combray il ne se contentait pas de prendre la défense des petits contre les grands qui les frappaient mais encore il adressait aux grands de longs sermons auxquels ceux-ci malheureusement répondaient par des paroles encore beaucoup plus déplacées que celles des enfants X. Mon cousin qui aimait moins Lignon que Maman disait : « Ah ! vous avez vu "paroles déplacées". Comment va "paroles déplacées" ? » Mon père écoutait avec mauvaise humeur ces plaisanteries sur Lignon.

Esquisse LI

[VINGTON ET SA FILLE 1]

[Première esquisse, dans le Cahier 14, des personnages de Vington (futur Vinteuil) et de sa fille. À ce stade de la rédaction, cet épisode semble se situer juste après les promenades le long du parc Swann, du côté de Méséglise. Vieux savant veuf et aimant sa fille, Vington ne fait que fréquenter le cimetière. On voit souvent sa fille conduire seule la voiture. La mauvaise réputation de Mlle Vington. La vieillesse et la mort de Vington. La scène de sadisme. Les dernières années de Mlle Vington.]

Quand deux ou trois cents mètres après le parc Swann on <se> détournait à gauche au lieu de tirer sur Pinçonville¹, on trouvait dans un fond abrité contre une colline dont le revers buissonneux descendait en pente le long de la maison, la Taupinière sans doute appelée ainsi à cause de sa situation quasi souterraine, <appartenant> à M. Vington^a, vieux savant qui avait perdu sa femme et vivait là avec sa fille. Quand je rencontrais dans Combray M. Vington, la préoccupation de mes parents était de savoir si j'avais été convenable, si j'étais proprement arrangé car cet excellent homme, — « le plus brave homme que j'aie jamais connu, disait ma grand-mère, des hommes comme on n'en fait plus » — était extrêmement facile à choquer. Quand il venait voir mes parents c'étaient toujours des lamentations sur les nouvelles manières. Il avait rencontré les enfants de tel de ses amis ou des nôtres et leur avait entendu dire des « paroles déplacées ». Il était si bon, disait cela sur un ton si sympathique qu'on ne pouvait sourire de lui qu'avec attendrissement, mais tout de même Maman disait en souriant et en se le reprochant : « Tu n'as pas dit de paroles déplacées ? » Quand il voyait des gamins en battre un plus faible dans la rue, il ne se contentait pas de les empêcher de continuer, il les sermonnait. Mon père n'aimait pas qu'on se moque de M. Vington. « Vous en parlez comme d'une vieille bête, disait-il souvent d'un ton de dépit, vous savez que c'est un homme des plus distingués, qui a fait d'admirables découvertes. » C'est^b que depuis la mort de sa femme, M. Vington quand il n'était pas avec sa fille ne faisait guère qu'aller au cimetière. Quand nous nous promenions par là, nous étions toujours sûrs de le rencontrer. Il disait évasivement : « J'avais eu à sortir, j'avais une petite course à faire », mais nous voyions ses yeux rouges et nous comprenions. Il venait quelquefois nous voir avec sa fille, un vrai garçon et qu'il devait bien un peu ennuyer, parce que dans sa peur qu'elle n'eût froid, qu'elle n'eût chaud, il était tout le temps à lui ôter son manteau, à lui remettre un châle sur les pieds, à prendre pour elle des soins de bonne d'enfant quoique cette petite

Vington ne parût pas si fragile, toujours conduisant seule un petit boguet à toute vitesse^a. « Elle n'est pas belle la pauvre petite, et cet air dur », disait ma grand-tante. Mais ma grand-mère disait, et c'était vrai, que par moments on voyait dans son dur visage une expression presque enfantine passer, timide, délicate, très douce *(voir la chose sur les yeux)*. « Il paraît du reste qu'elle est très nerveuse, disait ma grand-tante. Son père nous dit qu'il a quelquefois toutes les peines du monde à la faire manger. » Nous avons dû être plus liés que nous n'étions avec M. Vington car il avait donné autrefois à mon père pour moi une petite collection de minéraux^b que j'avais dans ma vitrine, du [un blanc] bleu marine, du [un blanc] de plomb argenté, et un minéral d'opale qui avait la forme d'une moitié de banane. Toute la partie extérieure était fruste, noire, sans laisser supposer rien de précieux. Mais la face sectionnée était polie comme un miroir et laissait voir comme sous verre une surface pareille à l'aile bleu pâle d'un papillon, sur laquelle étaient délicatement tracés comme au pastel trois cercles gris perle concentriques.

Mais une année était venue habiter chez eux à la Rousselière une amie de sa fille, une jeune femme plus âgée qu'elle, qui paraît-il avait très mauvaise réputation. On murmurait : « Faut-il que ce pauvre M. Vington soit aveuglé par la tendresse, lui qui se choque de si peu de chose, de laisser cette femme habiter avec sa fille. C'est de la démente. » Et on les rencontrait toutes les deux à travers la campagne, enveloppées dans un même manteau, fouettant le bog < u > et à des allures insensées. Les visites de cette femme à la Rousselière se multiplièrent. Puis elle y passa toute la saison. Certaines situations bizarres devaient peut-être être le privilège de certains milieux dits bohèmes où elles causaient peut-être de moins grandes douleurs. Malheureusement elles naissent de circonstances physiologiques ou autres qui peuvent les produire dans les milieux les plus bourgeois, où règne le plus pur esprit de famille. Et elles y trouvent pour antagoniste, pour complice, pour victime, la tendresse, la tendresse qui comme la croyance nie tout ce qui va contre ses affirmations, ou se dit qu'elle l'interprète mal et que cela doit être ainsi. Pour qui vit alors M. Vington éviter les personnes qu'il connaissait, se détourner s'il le pouvait sans trop d'affectation, quand il nous apercevait, pour qui le vit vieillir de vingt ans, il est bien difficile de penser qu'il ne savait pas ce qu'on disait, peut-être même qu'il ne le croyait pas. Mais a-t-on jamais vu un catholique fervent croire moins en la bonté de Dieu parce que ses enfants lui sont ravis l'un après l'autre, quelqu'un qui croit moins au médecin ou met son régime en doute, parce qu'il est toujours malade. Toute sa foi était en cette enfant. Les épreuves ne la diminuèrent pas. Un jour que nous étions dans la rue avec Swann qui le connaissait à peine,

nous le rencontrâmes à ne pas pouvoir nous arrêter. Swann à notre grand étonnement et à celui de M. Vinton s'empressa auprès de M. Vinton, lui demanda vingt fois des nouvelles de sa fille, et mille amabilités pour lui. Cet homme du monde, sceptique et charitable, n'éprouvait aucune indignation contre M. Vinton < mais > beaucoup de pitié et voulait que son amabilité lui soit agréable. Et en effet l'amabilité de Swann déchaîna^a chez le pauvre vieillard à qui personne ne parlait plus guère une véritable tendresse. Il semble qu'il y ait certaines circonstances sociales qui sont les mêmes pour tous, et qui s'accompagnent pour ceux qui s'y trouvent d'une étrange humilité, d'un besoin avoué, profond, presque élastique de remonter à la surface. Quand Swann proposa à M. Vinton d'inviter sa fille à venir photographier à la Serrepelière, les yeux rouges de M. Vinton brillèrent de convoitise, de honte, d'incertitude à accepter, comme < si > sa fille avait été une fille de la rue. Et quand Swann nous eut quittés : « Quel homme exquis, nous dit-il, quel homme charmant ! Quel malheur qu'il ait fait un mariage... tout à fait déplacé. » Je vis alors ce que le milieu le meilleur et le plus franc peut contenir^b d'hypocrisie, chacun déplora le mariage de Swann devant M. Vinton, ce qui avait l'air d'impliquer qu'on ne trouvait à la vie de sa fille rien de « déplacé ».

Peu après^c nous apprîmes sa mort. Il s'en allait, plein d'inquiétudes sur l'avenir de cette enfant pour qui il avait vécu, renonçant à édifier le grand travail botanique qui devait être l'œuvre de sa vie, rongé par la tristesse et le souci.

J'ai su bien plus tard qu'un an après la mort de M. Vinton, mon cousin voulut un soir avoir le cœur net de certaines scènes qui avaient lieu, lui avait-on dit, à la Rousselière chez Mlle Vinton, la fenêtre ouverte sans qu'elle se gênât, il est vrai qu'elle pouvait se croire seule, à des lieues^d. Il fit comme s'il allait prendre le train, ferma tout chez lui, et revint le soir et se cacha au pied même du salon où Mlle Vinton restait le soir avec son amie. Mlle Vinton était sur les genoux de son amie, la main passée autour de son cou. Son amie tenait une photographie de M. Vinton. La lampe les éclairait en plein. « Tu vois, il n'est plus là pour nous ennuyer, le vieux. » Avec un spasme de plaisir et un sourire cavalier, Mlle Vinton se serra contre son amie. « Il ne peut plus te dire : "Tu vas avoir froid", tu te rappelles quand il te mettait ton manteau après avoir pleurniché au cimetière ? » Mlle Vinton l'embrassa de nouveau. « Sais-tu ce que j'ai envie de lui faire ? » Et elle lui parla à l'oreille : « Oh, tu n'oserais pas », dit Mlle Vinton d'un air de défi, pour l'y décider, mais d'une voix où mon cousin dit que malgré son désir de se persuader à elle-même qu'elle pratiquait naturellement et gaiement toutes les débauches, il sentait un peu d'affectation et

de timidité. « Ah ! tu crois que je n'oserais pas. » Mais Mlle Vinton était tombée sur son amie qui la serra de toutes ses forces, l'attira sur elle, l'étendit et mon cousin ne put plus voir. « Ah ! si le pauvre père Vinton avait entendu cela », me disait mon cousin. Hé bien, s'il l'avait entendu il l'eût rangé immédiatement dans la catégorie des faits difficiles à interpréter, mais qui ne pouvaient en aucun cas prévaloir sur l'amour qu'il éprouvait pour sa fille. Et peut-être n'aurait-il pas eu tort. Le sadisme n'est pas, au moins primitivement le signe d'une nature entièrement mauvaise. Une nature entièrement mauvaise ne pourrait pas être sadique parce que le mal lui paraît une chose trop naturelle pour qu'elle puisse éprouver une volupté à l'affecter un instant. Profaner une hostie ne peut causer aucun plaisir à un incroyant pour qui l'hostie n'est rien ; profaner le respect des morts, la vertu, l'amour des siens implique la pratique habituelle de ce respect, le culte des morts, la religion de la famille, de la vertu. Le sadisme est l'expression pathologique de trop peu d'habitude du plaisir physique, qui le fait considérer comme quelque chose de mal et qu'il semble qu'on ne connaîtra, dans le moment où la volonté fléchit et où on s'y laisse aller que si on se fait l'âme des pêcheurs qui s'y livrent habituellement. Et on croit le revêtir momentanément en jouant les sentiments les plus inhumains.

Quand^a son amie lui disait ces affreuses paroles elle riait, car c'est en riant que les eût prises la mauvaise fille qu'elle trouvait agréable d'être, et puisque le jeu était de n'avoir pas de sensibilité. Et pourtant elle résistait un peu, elle disait : « Tu n'oserais pas », parce qu'elle jouait plusieurs personnages à la fois, qu'elle était la jeune fille en perversion en même temps que la mauvaise camarade, et aussi pour pousser son amie à protester que le suprême outrage à la mémoire de son père, elle s'en moquait, de façon qu'elles réalisassent toutes deux la parfaite insensibilité, qu'elles pussent connaître les vrais jeux de deux filles vraiment mauvaises. Peut-être pensait-elle que son amie ne le faisait que pour lui faire plaisir mais du moins avait-elle le plaisir de lui voir une expression vraiment basse, de lui entendre proférer des paroles affreuses, bref, autant que l'art peut ressembler à la nature, de serrer entre ses bras une créature sans aucun de ces bons instincts qui font partie du monde de la vertu, de la souffrance et non du plaisir. Et pour se donner alors le sentiment de se pervertir davantage, c'est à cette créature immorale qu'elle réservait les manifestations d'une tendresse quasi filiale. Elle lui tendait son front à baiser comme autrefois à son père, et quand elle lui avait fait injurier grossièrement la mémoire de son père, assise sur ses genoux, elle réclamait d'elle une paternelle douceur qui, les phrases précédentes ayant ôté tout fond de bonté, tout

dessous de moralité, en faisait seulement l'enivrante douceur qu'il peut y avoir seulement dans la préférence physique et dans la sensualité, et lui donnait aussi le sentiment qu'elles mettaient toutes deux le comble à leur scélératesse, en se faisant la fille d'un autre, en enlevant à M. Vington par-delà le tombeau, ce à quoi il tenait plus qu'à la vie, non seulement la tendresse et le respect de sa fille, mais sa propre paternité.

Mais si les sadiques réfléchissaient que la cruauté n'est pas plus le privilège des méchants que le plaisir, qu'eux dans leur vie habituelle où ils sont respectueux de la bonté, de la pitié — cette vie dont ils veulent sortir au moment du plaisir — vingt fois par jour ils sont méchants sans se le dire, ils font du mal, ils sont cruels, et que ce n'est pas d'une autre manière que les vrais méchants sont méchants — alors le mal ne leur apparaîtrait pas comme quelque chose de si extraordinaire, ils n'auraient pas l'impression de sortir d'eux-mêmes en feignant d'être méchants, et de s'initier ainsi à une vie différente de la leur.

Je^e ne pense pas qu'elle dût avoir de grands remords. Il dut se passer longtemps avant que sa sensualité blasée sur des signes moindres de méchanceté ou de vice chez son amie ait eu besoin d'aller jusque-là. Il dut se passer longtemps aussi avant qu'elle eût osé amener son amie jusque-là et y eût réussi. Or pendant la longue période qui dut précéder de telles scènes, elle dut s'habituer à considérer ce qu'elle désirait alors comme une courte folie à laquelle il n'était pas plus coupable de se livrer qu'à un accès d'épilepsie. Aussitôt après, elle redevenait bonne, tendre, et se disait que c'était là sa vraie nature. Elle devait penser que son père la connaissait pour ce qu'elle était en réalité et n'eût pas tenu compte du reste. Des remords, si elle avait considéré cette scène dans un sens vrai, eussent été trop affreux. Cependant il arrivait peut-être cette chose affreuse. Peut-être ne pouvait-elle plus dans les intervalles penser à son père et regarder sa photographie sans qu'ils réveillaient en elle ses désirs. Est-il bien la peine d'avoir passionnément aimé son enfant pour être l'objet après sa mort de profanation comme le père le plus dénaturé ne dut sans doute en être jamais affligé par la fille la plus grossière et la plus indifférente ? Pauvre Mlle Vington.

Sans doute la rude jeune fille timide et sauvage qu'elle était, qui ne connaissait que son père et son cheval rêvait au moment du plaisir de pervertir une femme, comme la timide et délicate jeune fille qu'elle était par moments rêvait alors d'être pervertie. Pour elle comme pour tous les sadiques, si elle avait fini par unir indissolublement l'idée <du> plaisir et du mal, c'était moins parce que le mal était accompagné pour elle d'idées voluptueuses que parce que les idées voluptueuses s'accompa-

gnaient pour elle de ces rêves mauvais. Ainsi elle finissait par identifier l'idée du plaisir à cette idée du mal qu'il réveillait toujours, elle le jugeait d'autant plus sévèrement dans sa conscience, mais d'autant plus jugeait indispensable d'associer le mal au plaisir si on voulait le goûter complètement. Et sans doute pourtant^a elle ne le goûtait pas ainsi, car bien que son tempérament la portât à le goûter d'une façon amoral, même dans cette façon elle était tout de même un miroir comme chacun de nous de toutes les idées amoureuses^b de l'univers telles qu'on les trouve dans les livres, les œuvres d'art, les mœurs, et elle dut avoir de tendres, de pures, de scrupuleuses amours. Toujours est-il que ce n'est pas dans les creusets qu'on imagine que la nature réussit le mieux le génie ou les hautes facultés de tendresse morale. J'ai vu des familles de la plus parfaite moralité, respectabilité, honnêteté, où toutes les actions étaient bonnes depuis l'enfance jusqu'à la mort sans que s'y produisît une tendresse véritable et profonde. Or il y a quelques années, je rencontrai chez Mme Verdurin^c Mlle Vington devenue vieille fille, avec son amie. Des jeux oubliés d'autrefois était née entre elles une affection comme devrait être, comme est rarement celle de deux sœurs, avec tout ce que l'abnégation, le désintéressement, la tendresse délicate, le respect, le dévouement au-delà de la mort peut faire fleurir de plus héroïque, de plus saint. L'amie de Mlle Vington qui était fort intelligente venait de passer plusieurs années à réviser les manuscrits, à classer les collections^d, à poursuivre les expériences, bref à reconstituer l'œuvre de Vington. Elle l'a fait paraître à ses frais, car Mlle Vington est ruinée, sans mettre son nom. C'est une œuvre scientifique admirable, sans laquelle on ne pouvait soupçonner le génie de Vington et qui éclipse entièrement ses premiers travaux. C'est à cette œuvre posthume que son nom devra de vivre toujours. Mlle Vington est morte l'année dernière. Son amie ne pensait pas devoir lui survivre. Elle vit tout à fait à la Rousselière et va, m'a-t-on dit, tous les jours au cimetière de Combray, pleurer devant un petit enclos qui contient trois tombes. La première est celle de M. Vington. La seconde, celle de sa fille, porte ces mots : « Je t'attends. » La troisième est celle où elle a promis à Mlle Vington à son lit de mort de se faire enterrer. Il semble qu'elle ne doive plus longtemps la faire attendre.

Esquisse LII

[VINGTON ET SA FILLE 2]

[Après la première version, Proust refait la scène de sadisme dans le même *Cabier 14*, cette fois-ci aux versos. Le témoin de la scène est maintenant le héros lui-même, non plus son cousin. Il y ajoute des réflexions sur le sadisme. Ce texte est précédé d'une note de Proust : Au lieu de ceci mettre dans l'automne que je passe à Combray à la mort de ma tante et dans mes grandes promenades du côté de Pinsonville « à ce moment où j'ai trouvé une des lois que je mets du côté de Meséglise¹ (ou de Guermantes) »]

Tout en marchant distrait par mes pensées j'étais arrivé à la colline qui domine la Rousselière, et j'en descendais le revers si bien que je me trouvais presque dans la propriété. Apercevant à ce moment dans le salon déjà allumé Mlle Vington encore en deuil de son père, qui ne m'avait pas aperçu à cause de l'obscurité relative que mettait au dehors la lumière intérieure, je me jetai derrière le bois, pour en ressortir dès qu'elle aurait quitté la pièce. Il y avait placée en face d'elle sur la cheminée une photographie de son père qu'elle prit vivement et plaça sur une table à côté de laquelle était un sofa, puis elle s'étendit sur le sofa ; mais à toutes minutes elle se levait et allait à la porte pour regarder sur le chemin si personne ne venait. Elle venait de là refermer qu'elle se leva vivement et retourna à la porte. Et pendant ce temps songeant aux dernières années si douloureuses de M. Vington, à son œuvre inachevée, à son cœur torturé je sentais que sa fille devait^a sentir plus amèrement que moi, que ça devait être son tourment, qu'il fût parti après avoir eu sa peine sans avoir reçu son salaire. Par-delà la tombe comprenait-elle mieux que de son vivant qu'il avait vécu et qu'il était mort pour elle, et ce salaire qui ne pouvait venir que d'elle, le donnait-elle au moins à sa mémoire et sous quelle forme ?

Elle venait de rentrer dans le salon, accompagnée d'une jeune fille en costume de cheval dans laquelle je reconnus son amie. Au bout d'un instant Mlle Vington se jeta avec vivacité sur le sofa, étirant ses jambes, fermant à demi les yeux, mettant ses bras derrière son cou, comme une personne qui veut montrer qu'elle est fatiguée, qu'elle a sommeil, que cette position n'a pas d'autre but. Mais elle en avait sans doute un autre, car voyant que son amie restait assise plus loin, après s'être mise sur un seul côté du sofa comme pour lui dire qu'il y avait de la place si elle voulait s'asseoir à côté d'elle, elle se leva, voulant fermer les volets, ne < le > put pas, et voulut^b refermer la fenêtre ; et son amie lui dit — je les entendais à merveille dans le silence de la campagne — : « Laisse-la donc ouverte, j'ai très chaud. — Mais

c'est assommant, on nous verra », répondit Mlle Vington et elle ajouta vivement : « Je veux dire que quoi qu'on fasse, qu'on lise, qu'on mange, qu'on ait des gens qui nous voient », paroles qui comme les mouvements simulés de lassitude, l'étirement sur le sofa avaient évidemment pour but de laisser par discrétion à l'autre l'initiative d'intentions [*un mot illisible*] dont elle-même cependant paraissait surtout remplie.

« Ah ! oui, c'est probable qu'on nous verra à cette heure-ci, dans une campagne déserte. Et puis quoi ? si on nous voyait c'est bien meilleur ! » Et tandis que Mlle Vington frissonnait à cette parole et ne sachant pas malgré l'habitude dûment acquise^a quel était le langage qui convenait naturellement à des actes qui probablement étaient plus désirés par son tempérament qu'ils n'étaient naturels à sa personne véritable — elle dont on voyait les yeux doux et l'air comme il faut — elle dit : « Hé bien, mademoiselle, vous me paraissez avoir des dispositions bien lubriques ce soir. » Et tandis que son amie, se croyant probablement obligée de prendre une figure tendre qui lui parut en harmonie avec l'allusion qu'elle venait de faire à des choses qui seraient meilleures si elles étaient vues, venait vers elle la tête penchée et les yeux doux, Mlle Vington s'était levée, elle avait une robe de chambre de crêpe noir très échancrée dans le dos ; et Mlle X, toujours la tête penchée et l'oreille sur l'épaule, s'approcha d'elle et lui caressa légèrement la nuque, l'autre poussa un léger cri, s'échappa, l'autre rattrapa, et elles voletaient l'une à côté de l'autre, s'attrapant, gloussant, battant de leurs manches comme d'ailes palpitantes, comme deux oiseaux qui se cherchaient pour s'unir, puis Mlle Vington s'assit sur le canapé. Mlle X s'assit à côté d'elle, mais elle tournait le dos à la table où était la photographie de M. Vington <ce> qui n'était probablement pas le but, que s'était proposé sa fille en la plaçant là, car au bout d'un instant <elle> jugeait qu'il était temps d'attirer sur elle l'attention de son amie. « Oh ! mon Dieu, dit-elle comme si elle <I> apercevait seulement, la photographie de mon père qui est là qui nous regarde, attends que je la mette sur la cheminée. D'ailleurs je ne sais qui a mis cette photographie là, ce n'est pas sa place », allusion à quelque maladresse du domestique qui jouait dans les précautions oratoires de cette timide personne le même rôle qu'y avait joué tout à l'heure « être vu quand on lit, quand on mange ». Mais cette photographie devait comme certains instruments sacrés servir depuis déjà longtemps à des rites toujours les mêmes, car Mlle X répondit plutôt comme on récite un texte, dont l'efficacité est certaine d'ailleurs, que pour répondre à ce qu'elle éprouvait en réalité. « Mais laisse-la donc, il est bien où il est, il n'est plus là pour nous embêter. » Et Mlle Vington partagée entre un certain respect humain vis-à-vis

de son amie, ou plutôt par le plaisir qu'elle prenait à prendre un air de dénégation hypocrite, le plus opposé à sa nature, ce qui était tout bénéfice parce que cela provoquerait de nouvelles duretés de langage de son amie, fronça les sourcils en disant : « Voyons, voyons », mais ne pouvant pas résister au plaisir qu'elle avait à se voir témoigner de la douceur pour une personne si inhumaine et méprisant les saints souvenirs, se jeta dans les bras de son amie, se mit sur les genoux de son amie et lui tendit son front. Mlle Y¹ prenant, comme^a probablement elle avait l'habitude de faire, tout en renouvelant peut-être la scène par quelques jeux ajoutés, la photographie, la considéra d'un air qui affectait la dérision : « Crois-tu s'il te voyait la fenêtre ouverte qu'il voudrait t'embêter pour te mettre un manteau ? Te rappelles-tu, comme il courait en chercher un, avec cet air inquiet, quand vous sortiez du cimetière où il allait pleurnicher. Il y est maintenant et il ne doit pas être plus beau que de son vivant. Il était pourtant déjà assez laid », ajouta-t-elle en prenant la photographie. « Comment, dit humblement^b, Mlle Vington, tu le trouvais si beau ? — Qui ? ça ? cette vieille horreur ? » dit Mlle Anna d'une voix si brutale que Mlle Vington se serra contre elle, et qu'elle-même craignant de se laisser surprendre par un dénouement trop rapide passa vivement son bras autour de la tête de son amie et l'assit sur ses genoux. Mais sans doute Mlle Vington désirait que le rite fût accompli plus longuement, car elle s'écarta légèrement. « Sais-tu ce que j'ai envie de lui faire ? », dit Mlle Anna en riant, comme si cette idée lui causait effectivement de la gaieté. « Oh ! tu n'oserais pas », s'écria Mlle Vington d'un ton qui n'était que pour brusquer l'exécution du projet que venait < de > lui confier Mlle Anna. « Tu n'oserais pas cracher dessus. Je t'assure qu'on peut nous voir, s'écria d'une voix opprimée Mlle Vington, laisse-moi essayer encore de fermer les volets. » Elle y réussit cette fois et je ne vis plus rien mais je savais quel salaire allait recevoir M. Vington après sa mort de ce qu'il avait fait pour sa fille et son amie.

Mlle Vington croyait-elle que d'une autre vie son père pouvait la voir ? Je ne sais. Si elle le croyait, sans doute pensait-elle que parvenu à l'intelligence complète des motifs et à l'appréciation de la valeur morale des actions, il pardonnait à sa fille des actes *et suivre quelques pages moins loin de verso et peut-être avait-il raison. Le sadisme etc. Puis le morceau sur le sadisme terminé ou du moins jusqu'à ce signe la fin viendra à une autre époque^c.*

Et peut-être n'aurait-il pas eu tort. Le mal dans le sadisme existe à l'état formel, apparent, avec une littéralité telle que seul peut-être il est dans la vie à donner un fondement de vérité à l'esthétique du mélodrame. On verrait dans un mélodrame une fille cracher sur la photographie d'un père excellent, mort pour

elle. Dans la vie on verrait peut-être une fille commettre à l'intention de son père ou de la mémoire de son père, des actions aussi atroces, mais elles ne les feraient pas aussi naïvement ; leur atrocité se voilerait non seulement aux yeux des autres, mais aux yeux même de la criminelle de raisons^a dont elle serait en partie dupe. Et les actions du mélodrame seraient sans vérité dans la vie si le sadisme n'existait pas, faisant du crachat à la face du père, du piétinement de son portrait, de le mêler à sa prostitution, de l'insulter et de le faire insulter dans les termes les plus affreux dans cette apparence conventionnelle du crime filial, quelque chose qui peut être vu à la lumière non de la rampe dans un théâtre des boulevards mais d'une lampe dans un salon de campagne où les deux actrices ignorent qu'elles ont un spectateur. Mais si l'apparence est plus entièrement mauvaise, sans aucun mélange de bien et d'excuse, que cela ne se passe < dans > la vie, si elle est l'apparence de la méchanceté pure, en est-il [de] même du sentiment qu'elle exprime ? Je ne le crois pas. Le sadique, s'il lui faut, pour se laisser aller à de tels actes, une nature bien vile, n'était pas au commencement un pur méchant. Je dirais même qu'un méchant ne pourrait pas être un sadique *et suivre le morceau sur le sadisme quelques pages moins loin au recto*.

Esquisse LIII

[LES DEUX « CÔTÉS » DE COMBRAY]

[Première ébauche de la promenade, que nous isolons du texte suivi du Cahier 4 ; elle s'y trouve insérée au cœur de l'histoire du drame du coucher et de la visite de Swann (voir l'Esquisse VIII). La promenade du côté de Meséglise se fait en une heure, alors que celle du côté de Villebon est une longue excursion le long du Loir. Le parc de Swann où le héros rencontre sa fille. Les fleurs aquatiques de la rivière. La comtesse de Garmantes aperçue sur la grande route. La source du Loir. Réflexions sur l'individualité du pays. La maison où habite une femme au visage mélancolique. L'amour platonique du héros pour la fille de Swann. Ce que lui ont appris les deux côtés.]

Il y avait à Combray, pour les promenades, le côté de Meséglise et le côté de Villebon^b ; je n'ai d'ailleurs jamais connu de Meséglise que le fameux « côté », et des gens inconnus qui se promenaient le dimanche et qu'on disait venir de Meséglise. Aller du côté de Meséglise n'était rien, c'était une promenade d'une heure. On sortait comme pour aller au parc, par la porte

sur la rue, généralement on allait passer l'après-midi au parc, et vers quatre heures si le cœur nous en disait et si le temps était beau, on sortait du parc par la porte d'en haut, et on allait dans les champs sur la route de Meséglise jusqu'à ce que les cloches pour les biens de la terre vinssent nous chercher et nous faire signe qu'il était temps de rentrer et jusqu'au milieu des biens de la terre elle-même, en faisant poudroyer horizontalement au coin du chemin leurs volées d'or au-dessus des lilas entre les rayons du soleil couchant. On revenait sur ses pas et une demi-heure après on était rentré. Mais « le côté de Villebon » était autrement redoutable. Quand on n'était pas rentré pour l'heure du dîner, ma grand-tante qui attendait sur la porte disait à Françoise : « Vous verrez qu'ils seront allés du côté de Villebon. Ils doivent avoir une faim. Vous verrez que votre gigot ne sera pas assez gros. » Et quand nous rentrions et qu'elle nous disait : « J'étais bien sûre que vous étiez allés du côté de Villebon. » Maman disait : « Mais ma tante, vous n'aviez donc pas vu que nous étions sortis par la petite porte du jardin ? » Car le côté de Villebon était tellement l'opposé du côté de Meséglise qu'on ne sortait pas de la maison par la même porte. On sortait par derrière, par une porte sur le jardin qui était pour les fournisseurs, on ne passait pas par la rue, on ne passait pas devant l'épicier, devant l'église. C'était un autre pays. Eh bien quand j'entendais mes cousins qui étaient partis en promenade du côté de Meséglise, dire qu'au retour pour « allonger » ils avaient pris par Villebon, cela me paraissait quelque chose d'aussi inconcevable que quelqu'un qui aurait parlé d'unir l'Orient et l'Oc < cident > . Le côté de Meséglise n'était qu'une plaine au soleil couchant, où il faisait toujours beau, car si le temps « menaçait » on rentrait directement du parc à la maison.

Si^a au contraire le temps menaçait, on n'allait pas sur la route de Meséglise et aux premières gouttes de pluie, on rentrait à la maison. Nous lisions dans le salon. On avait rentré les fauteuils d'osier pour qu'ils ne soient pas mouillés et dans le jardin vide et fouetté par l'averse on ne voyait que ma grand-mère qui, trouvant que « c'est une pitié de laisser des enfants enfermés quand on est à la campagne », relevant ses mèches désordonnées et grises pour que son front s'imbibât mieux de la salubrité du vent et de la pluie, soupirait : « Enfin on commence à respirer », et parcourait les allées détrempées mais trop symétriquement alignées à son gré par un jardinier dépourvu du sentiment de la nature d'un pas saccadé et passionné qui se réglait plutôt à vrai dire sur les mouvements contraires qu'excitaient dans son âme l'ivresse de l'orage, la stupidité de notre éducation, et la symétrie du jardin, que sur le désir — inconnu d'elle — d'éviter à sa jupe prune les taches de la boue sous lesquelles à vrai dire

elle disparaissait entièrement jusqu'à la hauteur du corsage dans un temps dont la brièveté est toujours restée pour nous un problème.

Le côté de Villebon avait un tout autre caractère. Un de ses charmes était qu'on y retrouvait à tous moments le Loir, dont la route d'ailleurs s'écartait bien vite pour le retrouver un peu plus loin. La première fois au sortir de la ville, on le passait sur un vieux pont de bois (guère qu'une planche avec une corde au-dessus d'un seul côté comme parapet) au bout duquel, il y avait un prunier que l'été couvrait de feuilles bleues et sous le prunier un pêcheur en chapeau de paille et en veste d'alpaga qui semblait avoir poussé là aussi avec la belle saison. Il devait connaître mon grand-père car il ôtait son chapeau de paille en le voyant et mon grand-père nous faisait signe de ne pas faire de bruit. Mais comme le galant petit jardinier en stuc du jardin du notaire qui n'était que jardinier, n'avait jamais lâché sa brouette, je pense que le pêcheur n'était que pêcheur et n'avait jamais quitté sa ligne. Car alors que je savais que le chantre^a était M. Rondeau l'épicier quand il avait fini de chanter et que le suisse redevenait le garçon ferrant quand il avait ôté ses habits et donné le pain bénit, je n'ai jamais pu savoir qui était le pêcheur et je ne l'ai jamais vu qu'au bout du petit pont sous son prunier. Nous nous engagions donc sans faire de bruit sur le petit chemin au prunier qui dominait d'assez haut le Loir. C'était dans ces heures vacantes de la première après-midi où même le ciel est vide, sauf qu'il y traîne toujours un peu de nuage ou de son de cloche, où les enfants voudraient déjà ouvrir le panier à goûter et où leur gouvernante leur dit qu'il n'est pas l'heure. Dans le Loir aussi par moments une carpe venait bâiller de faim ou d'énervement à la surface, dans une espèce de grand soupir énervé, et de désir d'au-delà. Nous nous arrêtions toujours à regarder dans la rivière ces carafes que les gamins mettent pour prendre les petits poissons ; le cristal contient de l'eau, comme sur une table, mais donne une bien plus grande impression < de > fraîcheur, parce qu'il est lui-même contenu par de l'eau ; on ne sait plus si c'est la rivière qui est carafe de cristal, si c'est la carafe qui est liquide glacé. Il se fait entre les deux cette espèce d'allitération qu'il y avait à Guermantes^b dans certains verres à cidre, dont la matière trouble, rose et comme humectée de goutelettes de cristal semblait une boisson elle-même, avait le désir de boire cependant qu'elle interposait entre lui et nos lèvres un obstacle trop compact où les dents auraient voulu mordre comme dans les peaux de femme trop épaisses, où il semble que sans la morsure on ne pourra aller jusqu'au bout du baiser. À moitié du petit chemin et tandis que nous jetions dans la rivière des petites boules de pain autour duquel venaient s'agglomérer

les têtards en vastes systèmes d'une cristallisation identique, comme si l'eau les avait contenus jusque-là en dissolution et que notre morceau de pain par une analogie chimique inconnue entre lui et le têtard l'eût sursaturée, venait à notre rencontre, et nous souhaitait la bienvenue, l'odeur des lilas qui là-bas au coin du petit chemin, à l'endroit où il quitte le Loir, se tenaient sur l'herbe à l'entrée du parc de M. Swann, passant par-dessus la petite porte blanche, leurs têtes couvertes de plumes violettes comme des dames d'un certain âge un jour de garden-party, faisant valoir leurs tailles souples, et manifestant <ant> à propos de tout à l'aide <de> mille petits mouvements leur essence délicate. Ainsi les lilas se balançaient comme des parentes à qui M. Swann aurait recommandé d'être aimables et leur bonne odeur venait au-devant de nous avant que nous eussions même aperçu la porte blanche. Mais ils s'étaient trompés, nous n'entrions pas, nous n'entrions plus <depuis> que M. Swann s'était marié, avait épousé une personne qui n'était pas précisément une cocotte mais enfin une personne que Maman, paraît-il, ne pouvait pas voir. Il venait bien encore quelquefois à la maison voir mon grand-père mais seul, et il n'amenait jamais sa femme ni sa fille, mais Maman quand mon père n'était pas là, lui parlait toujours beaucoup de sa fille et il lui en était très reconnaissant. Je comprends qu'il l'aimait cette petite, elle était si jolie. Un jour que nous étions partis « du côté de Villebon » elle était justement à la porte du parc dans une petite capote rose, je ne pouvais pas m'empêcher de la regarder, elle me regardait aussi, elle avait un de ces visages derrière lesquels <il> semble qu'il y ait tout un bonheur nouveau qu'on ne connaît pas, si différent de ce qu'on connaît que cela ferait presque du chagrin de savoir qu'il existe et qu'il ne sera pas pour vous, si quelque chose d'aimable dans les yeux ne semblait dire : « Mais si vous voulez ce sera pour vous ». Nous passions, je gardais la tête tournée de son côté, quand nous fûmes près d'elle nous saluâmes, car on nous avait recommandé d'être toujours très polis quand nous rencontrions Mme ou Mlle Swann, mais il n'y avait que moi qu'elle regardait. Nous prîmes le chemin de Villebon qui longe encore un moment la clôture du parc. Et elle de l'autre côté de la haie d'aubépines prit le même chemin me regardant toujours sans sourire, puis le chemin diverge elle s'arrêta, continua à regarder, puis enfin se décida à s'en aller, et je voyais au loin la petite voile entre les arbres, comme dans ces paysages de Hollande sur un canal invisible, la petite voile rose qui diminuait à l'horizon. Bientôt nous rejoignons le Loir, il est dans cette partie encombré de plantes aquatiques, il a encore un tout petit peu de courant, et je me rappelle une malheureuse feuille de nénuphar qui était si mal placée qu'elle n'avait pas un instant de repos ; sous l'effort du courant au travers duquel elle

était placée elle se dirigeait vers la rive, son pédoncule se tendait de toute sa longueur, à peine arrivée son pédoncule se détendait, elle revenait, était reprise par le courant et recommençait l'inutile traversée. Elle me faisait penser aux choses les plus variées, à un de ces bacs mobiles autour d'une chaîne qui passent les voyageurs d'une rive à l'autre des grandes rivières, à ces neurasthéniques qui se débattent inutilement pour sortir de leur maladie, et dont les efforts ne servent qu'à les y replonger, à ces châtiments bizarres qui excitaient la curiosité de Dante dans l'enfer et dont il se fit raconter l'histoire. « Tandis que je m'éloigne à grands pas j'entends le malheureux qui recommence le mouvement qu'il doit exécuter quatre fois par minute durant l'éternité etc.¹. » Mais plus loin de véritables mares s'étaient formées, dormantes et où avaient fleuri de véritables jardins de nymphéas. Comme les rives étaient à cet endroit très boisées, les grandes ombres des arbres faisaient à l'eau un fond qui était habituellement d'un vert sombre, mais que parfois, — au retour de nos promenades, à certaines fins rassérénées d'après-midi orageux, — j'ai vu d'un bleu clair et cru, violent, d'apparence cloisonnée et japonaise. Ça et là à la surface rougissait comme une fraise la fleur lisse d'un nymphéa écarlate ; plus loin les corolles étaient plus nombreuses, plus pâles, plus plissées, moins brillantes, et faisaient flotter à la dérive comme des guirlandes dénouées de roses mousseuses. Un coin semblait réservé aux espèces communes, qui avaient le rose et le blanc mat de la julienne, tandis qu'ailleurs pressées comme en une plate-bande flottante, on aurait dit des pensées des jardins qui étaient venues poser comme des papillons leurs ailes bleuâtres et glacées sur la pente transparente, presque verticale au regard de ce parterre d'eau qui donnait aux fleurs un fond d'une couleur plus précieuse, plus émouvante que celle des fleurs mêmes, fond changeant, toujours en accord avec ce qu'il y a de plus profond dans l'heure, et semblant, qu'il fût au-dessus des nymphéas, paisiblement étincelant l'après-midi, ou nuageux, ou rose rempli de la rêverie du soir, les avoir fait fleurir en plein ciel. Puis nous rejoignons la grande route par où nous revenions à Combray et où quelquefois passait une calèche où l'on devinait une femme jeune et des cheveux dorés. « C'est la comtesse de Garmantes », nous dit un paysan, ne voulant pas tant dire par là que cette dame s'appelait la comtesse de Garmantes, mais que c'était la comtesse du château de Garmantes. Un jour nous poussâmes jusqu'aux Sources du Loir. Je vis seulement une espèce de petit lavoir carré à la surface duquel crevaient quelques bulles. Et je me penchais avec étonnement sur ce lavoir où était cette chose immatérielle et immense : les Sources du Loir, comme pouvait se pencher un Romain sur le [*un blanc*], où est située la porte de l'Enfer. Tel

était le côté de « Garmantes » et ce que j'aimais dans ces lieux c'était comme toujours quand on aime, non pas leurs beautés, mais eux-mêmes. Vous me mèneriez voir de plus beaux nymphéas, dans une rivière presque pareille, que vous ne < me > feriez pas plus de plaisir qu'en faisant rencontrer < à > un amoureux une femme plus belle que celle qu'il aime. Tandis que les détails les plus dépourvus de beauté mais qui disent « c'est bien ici », l'endroit où le chemin diverge de la petite porte blanche, l'allée d'arbres par laquelle on rentre à Combray par l'ancien Calvaire devenu champ de Courses, le nom de la station où il faut descendre si on veut aller à Combray en chemin de fer et qui est plus émouvant pour moi que l'adresse d'une femme aimée, que le nom de la rue et le numéro de la maison, voilà ce que j'aime dans le côté de Garmantes, dans les promenades de Combray. Car une femme peut changer de domicile, un lieu aimé ou seulement désiré ne le peut pas. La place c'est pour les choses la marque la plus forte de leur individualité. Tel entrecroisement de chemins, telle clairière à gauche avec des pommiers espacés qui mêlent leurs ombres au soleil couchant, c'est bien telle ride, telle mèche de cheveux, telle ligne du nez d'un visage aimé. Mais l'emplacement pour les lieux c'est ce qui signifie : c'est la personne même. C'est ce qui fait que pour les lieux qu'on aime sans les connaître, si le voyage est décevant comme dans le grand amour sont toujours décevants les rendez-vous avec la personne qu'on aime, il est pourtant l'essence même de notre désir. Le départ, l'approche, l'arrivée, tout ce qui nous mène vers la seule place de l'univers où il y ait Quimperlé, où il y ait Bayeux, où il y ait Venise, c'est cela qui nous fait sentir que ces lieux sont individuels et valent d'être aimés. Nous pouvons nous redire souvent leur nom, le lire dans des poésies. Mais ce n'est qu'un rêve sans réalité. Le battement de cœur commence, avec la possibilité du premier rendez-vous, quand nous lisons dans l'Indicateur du chemin de fer² leur nom. Car c'est la nécessité du voyage qui garantit l'individualité du pays. Pour les connaître, eux et non leur semblable, il faut aller à la place unique où ce nom nous l'entendrons de nouveau, crié par les employés de chemin de fer. C'est le coup de sonnette de l'amante. C'est elle. Place moins émouvante peut-être mais bien belle aussi à approcher, à déterminer en quelque sorte, en automobile. C'est avec l'automobile palper, explorer à tâtons toute la région aimée où déjà se sent un battement confus jusqu'à ce qu'on ait mis la main sur le cœur ; on n'est pas sûr du chemin, de la distance, c'est-à-dire de la place. On prend les routes heureuses qui passent leur vie près d'elle, où son nom est connu des passants. On enrichit ses connaissances relatives à elle en sachant qu'on peut l'approcher par cette forêt. On aperçoit la

ville, puis elle s'éloigne, elle passe à notre gauche, on ne la voit plus, on se croit encore loin, on a encore une heure de chemin, on n'arrivera pas, puis on entre dans une avenue, cette avenue porte déjà son nom, la voici, il semble qu'elle ait couru au-devant de nous. Poursuite trop prolongée, attente inattendue, tout cela fait mieux jaillir sa place, qu'il semble qu'elle vienne prendre elle-même dans toutes les cérémonies et approximations de la perspective. C'est toute la belle géométrie de la terre et de l'amour. Mais moi qui enfant n'ai jamais connu de Garmantes que le « côté de Garmantes », pour qui Garmantes n'était que l'extrémité presque idéale de ce fameux côté, quelque chose de mystérieux comme un point cardinal, le jour où perdu après une longue journée d'automobile dans un pays que je ne connaissais pas, mon chauffeur me dit qu'en prenant la première route à droite on arrivait <à> Garmantes, ce fut absolument comme s'il me disait qu'en prenant le premier chemin à gauche en tournant le deuxième à droite je tomberais droit sur ma jeunesse ou sur mon premier amour. Au reste n'en est-il pas un peu ainsi chaque fois que se présente le paradoxe d'un idéal réalisé, d'une chose qui n'a été connue que par l'imagination et qui par une volte-face soudaine tombe sous les yeux, chaque fois qu'il faut se dire devant une ville « c'est Venise », devant un monsieur qui se promène « c'est Victor Hugo », devant un lavoir carré, « ce sont les sources du Loir ». Sur le côté de Meséglise, quand j'eus su que Mme Swann était partie avec sa fille à Chartres je sentais la douceur d'être sur cette même plaine bombée où elle était elle-même, à des lieues. Par moments un souffle passait, courbant les blés et je pensais que c'était le même souffle qui avait passé sur elle que rien n'avait arrêté et qu'au moment où il venait sur mes lèvres je me disais : « Elle lui a dit, porte-lui mon baiser. » Mais du côté de Garmantes quand nous avions depuis longtemps dépassé sa propriété sur la grande route c'était les fils télégraphiques qui en frémissant portaient une dépêche d'elle. J'allais la trouver en rentrant, j'en arrangeais chaque phrase puis effrayé à l'idée etc.¹. À quelque méandre du Loir parfois isolée de tout par les bois qui l'entouraient était une petite maison. Je pensais à la tristesse d'aller finir ses jours dans un lieu inconnu de celle que j'aimais, où je serais inconnu moi-même, dans l'acceptation qu'il y a à se dire : « Je me suis éloigné volontairement de tout ce qui m'aurait permis de la revoir, de ceux qui peuvent me parler d'elle, peut-être lui parler de moi » Je ne connaîtrai plus que ces nénuphars et cette haie, je <ne> serai plus connu que de la petite porte qui sonne longtemps quand on l'ouvre. On ne me verra pas au-delà de ce chemin, je ne verrai pas plus loin que cette barque amarrée. Justement à la fenêtre se montre une femme au visage mélancolique, d'une finesse qui

n'est pas de ces contrées ; qui a dû venir finir ici sa vie. Je voudrais faire comme elle, mais dès le second soir je serais fou, je partirais. Et pourtant si l'on veut connaître la terre^a, dans cette grande inquiétude que nous avons d'être ce qui n'est pas nous, d'épouser la terre, de goûter à la vie secrète de ceux qui l'habitent, n'est-ce pas bien d'en devenir l'habitant, d'être précisément le châtelain de ce castel perdu dans les bois, de devenir citoyen de ce hameau, de payer contribution au receveur de Garmantes ! Mais non ! c'est impossible, nous n'habitons jamais une demeure nouvelle, comme le colimaçon nous emportons avec nous notre demeure, notre atmosphère, notre passé, nos habitudes. Dans quelques jours la petite maison sur le Loir sera pleine de moi, c'est ce pays qui sera devenu ma résidence, ce n'est pas moi qui serai devenu son habitant, il n'aura pas mis sur moi sa marque, c'est moi qui aurai mis sur lui la mienne. J'aurai étendu malgré moi sur le sol ce tapis que comme un saltimbanque je porte partout avec moi et je ne connaîtrai pas l'odeur de la terre. C'était encore les premières étoiles quand on revenait tard du côté de Garmantes que je pensais qu'elle voyait en même temps, à Chartres, à Paris même où elle devait être revenue. Si j'en voyais trois à la fois elle avait pensé à moi ! Mais je n'en voyais que deux. Mais deux et mon désir cela faisait trois. Elle avait pensé à moi. C'est du côté de Meséglise que j'ai pour la première fois aimé les bleuets et les coquelicots, les fleurs de pommiers, et qu'il y a pour moi entre ces fleurs-là et toutes les fleurs des fleuristes, la même différence qu'entre le côté de Meséglise et un joli paysage étranger. Je peux trouver jolie une fleur que je ne connais < pas >. Celles-là seules sont liées nécessairement pour moi à ces choses qui ont pris au fond de mon cœur une réalité indestructible, le printemps, la campagne. Autrefois j'allais les cueillir, maintenant je vais les regarder, je reste longtemps devant elles, pensant beaucoup, essayant devant elles, en elles, de penser à d'autres choses, comme devant les tombes, pensant à des choses qui ne sont plus, tâchant surtout de communier avec des choses qui sont toujours, essayant de comprendre comment ceci contient cela, et quand mes yeux fatigués d'essayer de voir au-delà des blancs pétales ne voient plus, les fermant un instant, puis les rouvrant de nouveau. C'est du côté de Meséglise que j'ai remarqué pour la première fois la belle ombre ronde que les pommiers font au soleil, que la lune blanche, pas fardée ni prête, passe quelquefois dans le ciel en plein jour, comme une actrice en toilette de ville pendant une répétition où elle n'a pas de rôle. Mais c'est du côté de Garmantes que j'ai commencé à aimer l'aubépine, puis, avec une joie plus grande encore, avec une couleur de plus, l'épine rose, comme après avoir aimé un morceau au piano on l'entend à l'orchestre ; c'est du côté de Garmantes

que certaines fleurs d'eau, la quenouille d'un roseau dépassant la rive sont devenues pour moi inséparables du bonheur d'une vie qui me semblait devoir être celle des châtelains de Garmantes et que j'associais dans mon rêve à l'amour que j'éprouvais pour la jeune femme à cheveux d'or que j'avais à peine distinguée dans sa calèche, la comtesse de Garmantes. L'aimais-je à cause des nymphéas, aimais-je les nymphéas à cause d'elle, les aimais-je tous deux à cause du nom de Garmantes, et de ce que je savais que c'était depuis le onzième siècle une puissante baronnie, ce qui faisait que je pensais à Mme de Garmantes comme à une jeune femme qui dans les nuits d'hiver quand elle ne pouvait pas aller en barque au milieu des nymphéas devait faire jeter des vilains comme moi dans les douves de son château, et qui un jour reposerait dans cette petite église de Garmantes seule à la descente de la route, quand le paysage s'ouvrant est un instant composé à trois plans, comme un finale construit sur trois thèmes, où le petit coq de l'église sur un côté enfin est le seul signe dans le ciel clair. C'est du côté de Meséglise que j'ai remarqué pour la première fois le soleil couchant, que j'ai connu la douceur quand le ciel était rouge entre les arbres, d'associer à cette rougeur l'idée du fourneau de la cuisine, du bon dîner, et de la bonne heure qu'il y aurait à lire avant, de rentrer tôt quand finit la journée. Mais chose curieuse, le côté de Meséglise devait m'apprendre un jour un plaisir tout opposé. Bien des années plus tard je devais avec Mme de Guerchy dont^a il sera question plus tard quitter Combray à l'heure où je rentrais [*interrompu*']

Puis on revenait en reprenant « par Garmantes ». Car je sus alors que le côté de Meséglise et le côté de Garmantes n'étaient pas aussi inconciliables que je le croyais autrefois et qu'on pouvait, parti du côté de Meséglise, couper par Garmantes. Mais aux années dont je parle, unir le côté de Garmantes et le côté de Meséglise me paraissait aussi impossible que de faire venir l'Orient près de l'Occident et de les ranger l'un à côté de l'autre. Alors je ne savais pas qu'il n'y avait pas tant de différence entre le côté de Garmantes et le côté de Meséglise. Il y a encore quelques autres choses que je ne savais pas alors et que je sais aujourd'hui. Mais elles sont sans valeur. Et alors je savais des choses précieuses que je ne saurai jamais, jamais plus. Mais le côté de Garmantes avait surtout quelque chose qui me le rendait différent de tout le reste mais à laquelle, chose curieuse, je ne commençais à penser qu'à sept heures du soir. C'est sur le petit chemin qui mène à la route de Garmantes et que j'ai appris depuis conduire à Meséglise que j'ai appris que c'est assez pour faire naître l'amour qu'une femme fixe son regard sur nous et que nous sentions qu'elle pourrait nous appartenir. Mais c'est sur la route de Garmantes que j'ai appris que c'est assez pour faire naître

l'amour qu'une femme détourne son regard de nous et que nous sentions qu'elle ne pourrait pas nous appartenir. Mais ce qui distinguait par-dessus tout pour moi Garmantes, c'est que les jours où nous étions allés nous promener de ce « côté », comme nous rentrions tard on nous envoyait coucher presque aussitôt notre soupe prise et que Maman ces soirs-là ne montait pas me dire bonsoir dans mon lit. Toute la journée pendant la promenade je pensais à la comtesse de Garmantes, ou aux nymphéas comme si je n'avais pas eu cette appréhension pour le soir. Mais sur le retour quand la nuit commençait à tomber, mon angoisse me prenait. Et c'est ainsi sur le côté de Garmantes que j'ai appris à distinguer en moi ces états distincts, presque opposés, qui se succèdent dans ma vie, dans chaque journée même où la tristesse revient à une certaine heure avec la régularité de la fièvre, et pendant lesquels ce qui fut désiré, redouté, accompli, dans les états différents paraît presque incompréhensible. En rentrant de Garmantes je savais que je n'avais guère plus d'une demi-heure avant l'instant où il faudrait dire bonsoir à Maman^{a1}.

Esquisse LIV

[LES PROMENADES]

[Suite de rédactions sur les deux côtés de Combray, située dans le Cahier 12, immédiatement après l'épisode de la tante Léonie (voir l'Esquisse XVIII) et avant l'évocation des vacances à Querqueville. On y discerne la nouvelle disposition du début du roman, qui consiste à placer ces promenades à la fin de « Combray ». Opposition apparente du côté de Meséglise et du côté de Guermantes. Surprise d'apprendre leur proximité géographique. Paysage de rivières de Meséglise (ces traits seront attribués plus loin au côté de Guermantes). Rencontre de la petite Swann. Promenade vers Pinsonville. Promenade vers Guermantes, par une belle journée. L'enseignement des deux côtés.]

Car il y avait deux « côtés » autour de Combray pour les promenades, et si opposés qu'on ne sortait pas en effet de chez nous par la même porte quand on allait d'un des côtés, ou de l'autre, le côté de Meséglise et le côté de Guermantes. De Meséglise à vrai dire je n'ai jamais connu que le fameux « côté » et des gens inconnus qui venaient le dimanche se promener à Combray, des gens que cette fois « nous ne connaissions point » et qu'à ce signe on savait venir de Meséglise. Quant à Guermantes je devais un jour en connaître davantage, on le verra dans un autre chapitre, mais bien plus tard seulement, et pendant toute mon adolescence, Guermantes, de même que Meséglise, ne m'est

apparu que comme le terme, plutôt idéal que réel, d'un « côté », quelque chose comme la ligne < d' > horizon, comme l'Orient, comme le pôle. Et quand, il y a quelques années, égaré au cours d'un voyage en automobile, dans une région inconnue, un paysan à qui je demandais de m'indiquer une halte prochaine me répondit : « Suivez la route pendant dix minutes, la seconde avenue de chênes à gauche vous tomberez sur Guermantes », ç'a été comme s'il m'avait dit, « continuez tout droit la première à gauche et vous avez à main droite votre passé, votre jeunesse ; vous allez toucher l'intangible, vous allez atteindre aux inaccessibles lointains dont on ne connaît jamais sur terre que la direction, que "le côté". » Je répétais : « Je puis arriver à Guermantes. » Je ne pouvais le croire. Et peut-être n'avais-je pas tort. Comme dans le pays il y avait Guermantes village et Guermantes château, je connus que pour moi il y avait aussi deux Guermantes ; il y en a un où je me suis arrêté ce soir-là, où je suis retourné depuis. Mais l'autre je n'ai jamais pu aller jusque-là. Ce même paysan m'apprit une chose qui ne me trouble pas moins. C'est qu'on pouvait pour aller à Guermantes « prendre par Meséglise » ce qui me donne à penser aujourd'hui que Meséglise et Guermantes n'étaient pas aussi absolument opposés et inconciliables que je le croyais pendant toute mon enfance. Alors « prendre par Meséglise » quand on allait du côté de Guermantes, ou le contraire, m'eût semblé une expression aussi dénuée de sens que de prendre par le nord pour aller au midi. Le côté < de > Meséglise < et > le côté de Guermantes étaient tellement deux contraires, que même à la maison, la sortie pour aller d'un des deux côtés, n'était pas la même que pour aller de l'autre. Pour aller du côté de Meséglise on sortait comme pour aller n'importe où — pas trop tôt car c'était à peine une promenade de deux heures et même si le temps était couvert parce que cela n'entraînait pas bien loin, par la porte de la maison de ma tante, on descendait la rue du Saint-Esprit, on disait bonjour à l'armurier, on jetait ses lettres à la poste, on disait à Théodore « en passant » de la part de Françoise de ne pas oublier qu'elle n'avait plus de café, on regardait si le petit capucin de l'opticien n'était pas tout à fait à la pluie, on passait la Vivonne^a sur une passerelle juste à l'encoignure de laquelle l'été, le petit chemin de halage se tapissait du feuillage bleu d'un prunier et d'un pêcheur en chapeau de paille et en veste d'alpaga qui poussait là avec la belle saison et n'en bougeait plus. Mon oncle me faisait signe de ne pas faire de bruit pour ne pas effrayer le poisson, et le pêcheur qui devait connaître mon oncle, comme tout le monde, soulevait son chapeau. Mais c'est peut-être la seule personne de Combray de qui je n'aie pas su qui c'était, quelle était, au-delà de son occupation décorative, sa personnalité réelle.

Il n'y avait pas à l'église un chantre, un suisse, un enfant de chœur dont je ne sus que c'était le jardinier de Mme Sazerat, le maréchal ferrant, Théodore le garçon épicier. Mais je n'ai jamais su rien du pêcheur. Il semblait ne devoir faire autre chose que pêcher là comme le petit jardinier en stuc du jardin de Mme Roussel qu'on apercevait toujours souriant au-dessus du mur sur une colonne poussant devant lui une brouette de fleurs. C'était à ces heures vacantes du commencement de l'après-midi où dans le ciel, vide comme les champs, traînent seulement un nuage, un oiseau, un son de cloche qui va à peine plus vite, où le soleil lui-même somnole par moments et laisse tomber un nuage blanc sur la rivière qu'il ternit un instant. Puis il revient vite à lui et elle recommence à briller.

Du noyer^a aimé du pêcheur partait le petit chemin étroit < où > nous nous engagions en quittant la passerelle et qui borde un moment la rivière qu'il surplombe d'un talus de plusieurs mètres. La rive parallèle au contraire était basse. Ce n'était qu'un grand pré, — semé çà et là de restes à demi enfouis dans l'herbe d'arcs, enceintes et tours écroulées de l'ancien château de Combray — et qui allait jusqu'au village qu'on voyait au fond avec la gare un peu distante, et sur lequel passait aux « heures » le son de l'horloge de l'église dont nous nous arrêtons pour compter les coups, affaibli, horizontal, détaché dans sa forme nette du reste de l'air qu'il traversait sans s'y mélanger par sa densité qu'il semblait avoir empruntée aux cloches, et comme côtelé de nervures par la palpitation successive de toutes les lignes de sa trame, vibrant au-dessus des herbes comme l'élytre de gaze et de métal d'une libellule invisible. De ce château ne subsistait plus intacte que la grosse tour dans laquelle on pouvait entrer encore. Les comtes de Combray^b l'avaient élevé dans cette prairie où la Vivonne qui alimentait par des écluses l'eau de ses fossés était sa défense extérieure du côté nord, au XI^e siècle quand l'artillerie n'existait pas encore, il se trouvait, avec sa double enceinte dans une position assez forte contre les attaques des sires de Guermantes et des abbés de Saint-Ligier. Les uns et les autres en effet avaient des contestations incessantes avec les comtes de Combray dont ils convoitaient la cité enclavée qu'elle était dans leurs possessions respectives. Ce n'était plus que par place çà et là le reste d'une muraille ou d'une tourelle bossuant la prairie, s'élevant à peine au-dessus des herbes, comme un passé, en train de rentrer sous terre et qui se penche encore, créneau d'où jadis le guetteur surveillait le pays ou l'arbalétrier lançait des pierres, maintenant couché au ras de l'herbe au soleil, entre les reines des prés, au bord de l'eau comme un flâneur d'aujourd'hui, mais par son visage incompréhensible et d'autrefois doublant dans ce

coin de Combray la petite ville d'aujourd'hui d'une cité fort différente. À gauche dans une partie un peu éloignée, et enclose d'une barrière je voyais les enfants de l'école récitant leurs leçons à un frère ; dans l'autre partie du pré, la plus grande, libre, sans barrière allant jusqu'à la rivière, les enfants étaient remplacés par une quantité de boutons d'or qui semblaient affectionner la flânerie dans ce coin de pré pourtant bien au soleil, et jouir de la petite vue de la gare, car je n'ai jamais traversé la passerelle sans les voir là déjà tous installés même avant le coup de deux heures à leur récréation, les uns isolés, les autres par groupes, répandus jusqu'au bord de l'eau. Et pourtant Dieu sait si < je > suis passé souvent par là, les après-déjeuners d'été, depuis le temps où petit enfant, les aimant comme les gouttes éparses dans l'herbe d'une sorte de jaune d'œuf floral — dont l'or me semblait d'autant plus frais, et plus brillant que sachant qu'il n'était pas mangeable et ne recelait aucun goût agréable pour ma bouche, je concentrais sur sa couleur seule le plaisir qu'il me donnait et ne pouvant le dériver sur le chemin de la gourmandise, le laissais s'accumuler inutilisé, sans but, débordant, devenant le sentiment de la beauté — depuis le temps où petit enfant je tendais déjà les bras vers eux, au risque de tomber dans la rivière, en criant : « outon d'or, outon d'or », forme la moins imparfaite sous laquelle je puisse encore épeler leur joli nom de prince de Conte de fées, tout populaire, français, villageois, et pourtant — comme les toiles de Jouy¹, les broderies du XVII^e siècle qui ont parfois comme une étrangeté d'Orient — aussi poétique que les titres les plus fastueusement imagés des dignitaires < de > l'Asie ; de l'Asie dont ils sont venus autrefois paraître-il ; aujourd'hui les plus simples des fleurs, se plaisant au plus modeste horizon, mandarins en négligé sur l'herbe, au bord de l'eau et gardant comme signe distinctif de leur dignité leur^a petit bouton de soie jonquille^b.

Nous longions un moment la rivière sur le petit sentier de halage, regardant ces carafes que les gamins mettent dans l'eau pour prendre des petits poissons, et qui contenant dans leurs flancs clairs comme une eau glacée et durcie son cristal liquide et courant où elles sont à leur tour contenues « contenant », carafe aux flancs d'eau glacée et durcie, et « contenu gelé » dans une carafe de cristal liquide et courant, elles donnaient une impression de fraîcheur plus grande qu'elles n'eussent donné sur une table servie, par cette perpétuelle allitération entre la carafe et l'eau, cette « fuite de naïade » de la Fraîcheur insaisissable et d'autant plus désirée, de l'eau sans consistance où les mains ne peuvent s'en saisir, au cristal sans fluidité que le palais ne peut déguster. Plus loin nous jetions une mie de pain dans l'eau et aussitôt comme si elle avait tenu en dissolution des milliers de « têtards »

invisibles et que notre seule boulette de pain eût suffi pour produire la sursaturation, aussitôt la rivière autour de la boulette de pain cristallisait suivant un système ovoïde en une seule grappe compacte de têtards inanitiés.

À peu près à cet endroit du petit chemin de halage nous rencontrions, venue à notre rencontre, l'odeur des lilas du parc <de> M. Swann, dont <on> apercevait bientôt au-dessus de la porte, et jusque sur les pelouses çà et là, comme dans une garden-party <les> toilettes printanières. Toutes les nymphes du printemps eussent été bien vulgaires auprès de ces jeunes houris de Perse, qui gardaient, mauves ou d'une blancheur d'anis, les tons frais, lavés, crémeux et brillants d'une miniature indienne ou persane. Quelques-uns avec une grâce nonchalante penchaient curieusement leur tête élancée et fine qui lustrait à l'ombre la touffe moelleuse, épaisse et embaumée de leurs étoiles délicates, encore humides du soleil qui brillait tout à l'heure sur elles, qui se laissait frôler en souriant par les petites feuilles au-dessus desquelles elle s'élevait, au-dessus du grillage de la porte, laissant jouer sur le chemin à proximité leur parfum d'Orient, goûtaient silencieusement à l'ombre où ils séchaient la chaleur et le calme de l'heure. D'autres étaient cachés en partie par une petite maison en brique rouge, à haut pignon, l'air d'un bibelot ancien, qu'on appelait la Maison des Archers et qui servait de loge au concierge, et dont l'un dépassait le toit de sa flèche presque rose comme d'un minaret peint, les autres entremêlaient en jouant au-dessus du pignon les joyeuses fusées de leurs fleurs mauves et blanches. Depuis le mariage de Swann nous passions sans entrer. Je regardais bien vite, tiré par mon oncle qui disait : « C'est inutile en s'arrêtant ainsi de souligner que nous n'entrons pas », un chemin sans ombre qui montait en tournant jusqu'au château bordé jusqu'au gravier par un massif de capucines brûlées de soleil au-dessus duquel se poursuivaient des papillons jaunes mais mon oncle me tirait par le bras : « Ce n'est pas la peine de souligner que nous n'entrons pas en regardant comme cela. »

Un jour que nous venions d'arriver à la barrière le temps des lilas touchait à sa fin ; quelques-uns encore dans leur fraîcheur, effusaient, en hauts lustres mauves, leurs bulles délicates. Mais le plus souvent, dans les petits cœurs allongés du feuillage où quelques semaines plus tôt déferlait leur mousse embaumée, de rares grappes, diminuées, flétries, béantes, ne laissaient plus s'échapper aucun parfum^a.

Je me rappelle qu'un jour comme nous passions devant la barrière blanche nous aperçûmes dans une roseraie en terrasse qui avait été ménagée à mi-hauteur du parc pour se reposer, la petite Swann en capote rose qui venait de couper quelques fleurs

de pervenche, de lobélia et de myosotis. Elle avait elle-même les yeux singulièrement bleus, pas précisément beaux, pas grands, comme deux petites fleurs de < ne > -m'oubliez-pas d'un bleu doux et nullement transparent. Je la considérais avec quelque émotion parce que le fait que mes parents ne voulaient fréquenter Mme et Mlle Swann, loin de les humilier dans mon estime, leur donnait à mes yeux une sorte de prestige extraordinaire et ce parc, où je ne pouvais entrer et dont on me disait des merveilles, me faisait l'effet d'un paradis trop heureux pour moi. Par la haie j'apercevais de loin la grotte et les colonnes du portail gothique dont Swann avait parlé à Maman. Mlle Swann vit mon oncle, mon grand-père, mais moi elle ne se contenta pas de me voir, elle me regarda. Ses cils se plissèrent légèrement comme sous l'effort d'une attention profonde et dissimulée, les deux petites fleurs de myosotis semblèrent sortir légèrement des paupières, me toucher et rentrer vite pour qu'on ne remarquât pas leur mouvement. Mais rentrées à leur place habituelle et ne semblant plus me voir que comme mon grand-père, mon oncle et le chemin, elles restèrent fixées sur moi pendant tout le temps que nous montions en quelque sorte vers elle, quoique de l'autre côté de la haie, avec une persistance sans trêve, dans une immobilité qui me troublait infiniment. Mon trouble n'était pas de la timidité. C'était le sentiment que dans un instant nous allions être arrivés en haut du chemin, nous « détourner » vers les champs, que jamais peut-être je ne reverrais la petite Swann, et que son regard semblait me dire : « Je ne peux pas t'en dire plus parce que tu es avec ta famille, et que moi je suis obligée de rester dans le parc, mais tu vois, tu n'es pas pour moi ce que sont les autres, toi à qui jusqu'ici les étrangers ne font pas attention, moi, moi qui t'intimidais, qui te paraissais une petite fille extraordinaire, mon plaisir serait d'aller avec toi. Je me moque bien de ton grand-père, de ton oncle, de tes camarades, des miens. Si tu étais seul et si j'étais libre comme nous nous aimerions. Je n'ai plus qu'un moment, dans un moment tu vas être parti, mais mon regard ne te quittera qu'à la dernière seconde au moment où je ne pourrai plus te voir, où tu auras disparu derrière les arbres. Tu ne savais pas que tu pouvais être l'objet d'une préférence, le but d'un rêve. Hé bien, tu le sais maintenant et quand mon père va m'appeler je retournerai près de lui, et quand mes camarades viendront goûter je jouerai avec eux, mais — à ce regard que tu remarques à peine, qui te dit que ton image ne restera pas longtemps en moi et que je ne penserai pas tristement à toi, quand je serai avec les autres et quand je serai seule. » Nous nous détournâmes vers les champs, mais deux ou trois fois je me retournai et j'apercevais encore sous la petite capote rose toujours immobile toujours tournée vers nous, les yeux qui ne

se détachaient pas de moi et semblaient faire de cette persistance un signal, le seul qui lui fût permis et qui d'ailleurs était inutile.

Arrivé dans les champs, on reconnaissait tout de suite un air vif qu'on ne voyait pas mais qui n'était pareil à aucun, qui était le grand chemineau invisible et partout présent de cette plaine, qui courait sans arrêter dans les chemins et donnait envie de courir derrière lui. Mais par moments un mouvement plus fort, plus chaud aussi venait par grandes ondes vers nous, nous voyions les blés s'incliner à l'horizon sous sa caresse avant qu'il arrivât à nous ; il paraît qu'il venait de bien loin, d'auprès de Chartres, et comme il ne rencontrait aucun obstacle sur cette grande plaine bombée il venait en droite ligne jusqu'à nous se coucher à côté de nous sur les derniers blés. Mon père disait que si on lui avait confié une lettre à Chartres il l'aurait apportée plus vite que la poste.

La vue des pommiers me remplissait d'une telle joie si exaltée, me faisait pousser de tels cris que le docteur Pimperand que nous rencontrâmes un jour dit : « Il a besoin de douches ce petit, ou bien il donnera plus tard de l'agrément à sa famille ! » À intervalles symétriques comme pour une belle ornementation, ils ouvraient leurs larges pétales de satin blanc qu'aucune fleur d'arbre fruitier ne pouvait pas plus me remplacer qu'à quelqu'un qui est amoureux des tableaux de Monet la vue d'un Delacroix, séparés par les timides bouquets des boutons rougissants, tandis qu'au-dessous sans cesser un seul instant les feuilles poursuivaient l'accompagnement de leur dessin inimitable. Chaque feuille, chaque fleur de pommier m'enivrait de sa perfection, dépassant mon attente de beauté. Mais en même temps je sentais qu'en moi il y avait une beauté informulée qui répondait à cela et que j'aurais voulu pouvoir dire et qui eût été la raison de la beauté des fleurs de pommier. Je m'efforçais de tâcher de saisir ce que j'éprouvais de l'amener à la lumière, je restais en arrière pour être seul, je mettais les mains autour de mes oreilles, je m'en faisais des visières le long des yeux pour ne voir que ma fleur de pommier puis fatigué, je renonçais et rattrapais en courant mon oncle^a. Quand on était déjà un peu loin on rencontrait sur la droite un petit bois à côté^b duquel on voyait une vieille tour en ruine, reste du château d'anciens seigneurs. Il y avait encore en haut une salle qu'on pouvait visiter mais nous étions trop « du pays » pour y monter. Nous nous réfugions dans le petit bois si nous étions surpris par la pluie. À peine passé la tour un chemin commençait, un petit chemin raide que nous ne prenions jamais et qui descendait « sur Pinsonville ». Les jours d'orage où nous nous étions arrêtés dans le petit bois je voyais l'arc-en-ciel sur les petites maisons bleuâtres et <le> clocher de Pinsonville. Quelquefois mon oncle disait : « Voyons, voulez-vous aller

jusqu'à Pinsonville, vous n'y êtes jamais entrés » mais nous préférions continuer encore dans les champs, courant après les bleuets et les papillons, et nous ne passâmes jamais les portes de la petite cité blanche qui brillait, défendue comme une ville de la Bible, dans sa lumière spéciale et protégée par le bandeau de son arc-en-ciel. On courait^d pour s'y réfugier les jours où la pluie nous surprenait mais nous préférions alors obliquer à gauche et nous réfugier dans le petit bois au bout duquel commence le chemin raide — que nous ne prîmes jamais qui descend vers Pinsonville. Nous voyions les lances de la pluie frapper comme pour une punition les petites maisons maudites que nous ne voyions jamais que frappées et réverbérées par l'orage sous son clocher qui n'y pouvait mais. Quand le ciel rasséréné nous permettait de partir nous apercevions Pinsonville au loin, dans la vallée, baigné dans son atmosphère spéciale de lumière tremblante et mouillée qui lui faisait une prison d'or. Un arc-en-ciel se formait au-dessus du clocher. Quelquefois mon oncle disait : « Voyons, voulez-vous aller à Pinsonville, vous n'y êtes jamais allés. » Mais toujours un obstacle se présentait, il était bien tard et d'ailleurs nous préférions continuer plus loin dans les champs à courir après les bleuets et les papillons, et je n'ai jamais passé les portes de la petite cité isolée et maudite comme une cité de la Bible, fouettée à tour de bras par l'orage, ou souriant au seigneur qui lui apparaissait, entre la gerbe de rayons d'or du soleil reparu et l'isolait de nous de sa lumière aveuglante et du bandeau irisé de son arc-en-ciel. Le soleil commençait à baisser et nous revenions sur nos pas. La lune blanche comme une nuée passait parfois un moment dans le ciel de l'après-midi, mais furtive, en toilette de ville, comme une actrice dont ce n'est pas l'heure de jouer et qui de la salle regarde un instant ses camarades, en faisant signe : « Ne faites pas attention à moi. » Et nous revenions sur nos pas quand sous le ciel déjà rose les cloches de Combray pour les biens de la terre faisaient poudroyer leurs volées d'or dans les rayons du soleil baissant qui tendaient entre les pommiers et la terre un réseau oblique, vivant et doux, toujours rompu, jamais dévié.

Mais quand on voulait aller du côté de Guermantes, c'était une autre affaire. Comme c'était beaucoup plus loin, on ne s'y risquait que par une belle journée. Quelquefois dès la veille quand le temps paraissait parti pour une série de beaux jours, on disait : « S'il fait beau demain nous irons du côté de Guermantes. » Et à cause de ce beau temps ce pays de Guermantes déjà si différent de celui de Meséglise, avait aussi un autre climat. Il avait d'ailleurs un autre climat que celui de Combray, car nous avouions quelquefois à ma tante avoir eu un

moment « des gouttes » pendant la promenade tandis qu'il n'avait pas plu à Combray. On partait tout de suite après le déjeuner, par « derrière », par la porte du jardin et après avoir passé devant le jardin de Mme Sazrat où par-dessus le mur le petit fleuriste en stuc charriait des roses, on prenait la rue des Perchamps, petite rue ancienne mauvaise à marcher et bizarre comme son nom, pleine de trous avec des touffes de graminées ayant toujours une guêpe en visite, ne se laissant pas traverser s'il avait plu quelques jours de suite, et qui dans sa longueur maigrelette et assez courte dessinait une courbe aussi aiguë que le dos d'un bossu ; son nom, sa décrépitude, sa bizarrerie, sa courbure, ses graminées et ses fondrières s'étaient indissolublement combinés dans mon esprit en un amalgame chimique, bien mieux une sorte de personnalité unique, de « moi » indivisible et selon l'orthodoxie spiritualiste en qui le nom était devenu une conséquence inévitable de la courbure ou vice versa, ou plutôt encore un des attributs exclusifs, des privilèges incontestés, de cette rue sénile minée, fleurie, capricieuse et bossue. Il faut d'ailleurs dire qu'on chercherait en vain aujourd'hui à Combray le mur du jardin de Mme Sazrat avec le fleuriste de stuc, et la rue des Perchamps. À la place de la rue des Perchamps il y a l'école, et sur l'emplacement du jardin de Mme Sazrat une nouvelle rue. Mais ma mémoire est comme ces archéologues, peu en faveur aujourd'hui, qui remettent les choses « en l'état » primitif, et qui dans une église du XIII^e siècle n'ont de cesse qu'ils aient fait disparaître le jubé de la Renaissance et les stalles du XVIII^e siècle. Ils retrouvent dessous le tracé de ce qu'il y avait au XIII^e, déterrent les restes d'un ange gothique et le remettent en place. Ma mémoire de même abat immédiatement l'école, repère la rue des Perchamps, comble au contraire la rue neuve, restitue le jardin, et à défaut d'ange gothique remet à sa place le petit fleuriste. Elle < le > fait d'ailleurs avec plus de certitude que ne le font généralement les architectes car elle retrouve en elle-même une image exacte où est représenté Combray tel qu'il était alors, celle que je vous montre ici. Et cette image qui est encore dans ma mémoire peut-être est-ce la dernière des images qui subsistent encore, de celles que peignit ce Combray d'autrefois. Car c'est lui qui l'a peinte en moi, lui n'est plus, et elle subsiste, émouvante de lui survivre, si l'on peut comparer une image obscure à des effigies glorieuses à la façon < de > ces gravures anciennes de *La Cène* de Léonard où se sont transmises des parties de la fresque que l'humidité a détruites depuis, ou ces tableaux de Gentile Bellini qui nous montrent Venise quand [interrompu]

Le charme de la promenade du côté de Guermantes c'est qu'on ne cessait d'y côtoyer le Loir¹, ne le perdant un moment que pour

le retrouver plus loin. On n'avait pas quitté la rue des Perchamps depuis dix minutes qu'on le traversait sur la passerelle dite le pont vieux *voir plus haut^{a1}*.

Toute une partie de son cours est encombré de plantes et de fleurs d'eau^b. Il y en a d'abord d'isolées et je me rappelle toujours un malheureux nénuphar à qui le courant, au travers duquel il était si malheureusement placé laissait si peu de repos, que comme certains bacs manœuvrés par un treuil mécanique, il n'abordait à une rive que pour revenir à son point de départ, refaisant éternellement la double traversée. Poussé vers la rive son pédoncule se déplaçait, s'allongeait, filait jusqu'à l'extrême limite de sa tension qui lui faisait toucher le bord où le courant le reprenant dans l'autre sens, le vert cordage se repliait mécaniquement sur lui-même et ramenait la pauvre plante à ce que je peux d'autant mieux appeler^c son point de départ, qu'elle n'y restait pas une seconde sans en repartir par une répétition de la même manœuvre. Je la retrouvais de promenade en promenade, sa vie ressemblait à celle de certains neurasthéniques ; ils nous offrent au cours des années le spectacle inévitable de leurs habitudes bizarres qu'ils se croient toujours à la veille de secouer ; mais pris dans l'engrenage de leurs malaises et de leurs manies, < ils > se débattent inutilement pour en sortir, et les efforts qu'ils font ne font qu'assurer le fonctionnement et le dé clic de leur diététique bizarre, inéluctable et funeste. Tel était ce nénuphar, pareil aussi à quelqu'un de ces malheureux dont le supplice singulier indéfiniment répété durant l'éternité excitait la curiosité de Dante dans l'enfer et dont il se serait fait raconter longuement les particularités et le motif par le supplicé, si Virgile s'éloignant à grands pas ne le forçait à courir pour le rattraper comme moi mes parents. Mais plus loin le courant se ralentit, il traverse une propriété dont le maître qui en laissait la libre jouissance au public, s'était complu à des essais d'horticulture aquatique ; de petits étangs s'étaient formés, où avaient fleuri de véritables jardins de nymphéas. Comme les rives étaient à cet endroit très boisées, les grandes ombres des arbres donnaient à l'eau un fond qui était habituellement d'un vert sombre, mais que parfois, au retour, à certains soirs rassérénés d'après-midi orageux, j'ai vu d'un bleu clair et cru, violet, d'apparence cloisonnée et de goût japonais. Ça et là à la surface, rougissait comme une fraise une fleur de nymphéa au cœur écarlate, blanc sur les bords. Plus loin les fleurs plus nombreuses étaient plus pâles, moins lisses, plus grenues, plus plissées, et disposées par le hasard en des enroulements gracieux, faisaient flotter à la dérive, comme après l'effeuillement mélancolique d'une fête galante des guirlandes dénouées de roses mousseuses. Ailleurs, un coin semblait réservé aux espèces communes qui avaient le blanc et le rose propres,

domestiques, bien lavés, de la julienne tandis qu'un peu plus loin, pressées les unes contre les autres en une véritable plate-bande flottante, on aurait dit des pensées des jardins qui étaient venues poser comme des papillons, leurs ailes bleuâtres et glacées, sur l'obliquité transparente de ce parterre d'eau, de ce parterre céleste aussi ; car il donnait aux fleurs un sol, un fond, d'une couleur plus précieuse, plus émouvante aussi car il changeait sans cesse, pour rester toujours en accord avec ce qu'il y a de plus profond, de plus fugitif, de plus mystérieux, de plus infini dans l'heure ; si bien que, soit que pendant l'après-midi il fit étinceler sous les nymphéas le Kaléidoscope silencieux d'un bonheur attentif, vigilant et mobile, soit que quelques heures plus tard il remplît les intervalles de sa flotille, comme quelque port exotique, des rêveries d'or et de rose du soir, au-dessous des corolles moins sensibles, il restait toujours en accord immédiat instable et profond avec ce qu'il y a de plus mystérieux dans l'Heure, et semblait avoir < fait > fleurir les nymphéas en plein ciel⁴.

Parfois^b à un coude de la Vivette¹, au bord de l'eau, entourée de bois, nous rencontrions une maison dite « de plaisance », isolée, perdue, qui ne voyait que les plantes de la rivière, l'eau qui passait et rien du reste du monde. Une jeune femme dont le visage et la robe élégante n'étaient pas de ces contrées et qui sans doute était venue là selon la belle expression populaire « s'enterrer », goûter le plaisir amer de sentir que son nom, le nom surtout de celui qu'on ne peut avoir y est inconnu, que ces lieux ne l'ont jamais vu, qu'il ne les connaîtra jamais, que quand elle entendra bien rarement des voix passer derrière les arbres < de > la rive avant de voir les visages, elle pourra être certaine que ceux qui viennent n'ont rien dans leur passé dans leur avenir où soit la marque de l'ingrat, et qu'il n'a point de notion d'eux, et quand par hasard elle sort accepter la mélancolique distraction d'une promenade où aucun hasard ne le fera passer, d'où elle rentrera les yeux vides et le sourire contraint, le cœur à jamais résigné, et pour s'apprêter à dîner ôtant de ses nobles mains qu'il ne verra plus, de longs gants d'une inutile beauté.

Plus loin, la rivière est débarrassée de ces végétations et redevient pendant quelque temps, navigable aux barques. Que de fois j'ai vu un rameur, qui ayant lâché l'aviron s'était couché à plat sur le dos, au fond de sa barque, et la laissant flotter à la dérive, la tête en bas ne pouvant voir que le ciel qui filait lentement au-dessus de lui, portait sur son visage l'avant-goût du bonheur et de la paix. Il n'y avait pas loin de là en contrebas d'un village une sorte de petit restaurant champêtre construit au bord de la rivière, où les sous-officiers, les étudiants, les bourgeois d'une assez grande ville située à quelques kilomètres venaient

le dimanche manger des fritures et faire quelques parties de canotage. La soirée passée dans ce petit village connu pour ses jolis sites fluviaux était comme une rare fleur de fraîcheur, de délassement et de paix que tous se détournaient pour aller cueillir hors de leur dure route quotidienne^a. Moi-même j'y suis venu un peu plus tard avec mon cousin ; et le moment où après avoir commandé notre dîner nous prenions une barque et partions sur l'eau, est resté pour moi peut-être parce que je venais de quitter des occupations fatigantes que je reprendrais le lendemain comme un souvenir si doux de plaisir et de repos, que c'est pour moi maintenant une des deux ou trois formes de félicité que je voudrais goûter une fois encore. Mais je ne voudrais la goûter que là. Il me semble que < pour > qu'une minute de mon présent puisse toucher exactement cette minute heureuse de mon passé, il faut que je le replie exactement sur lui, fasse passer ma ligne d'aujourd'hui par les points d'autrefois de manière à obtenir une exacte coïncidence. Je veux partir vers quatre heures de la ville laborieuse, en voiture. Il me semble qu'il n'y a que sur cette rivière-là qu'il y aura cette fraîcheur dans la lumière abaissée que j'y ai goûtée à sept heures du soir, < et la > servante brune que je n'étais pas assez brave alors pour embrasser, et que j'aimerais aujourd'hui dans la chambre en haut du chalet, et quand les truites seront prêtes nous ferons approcher prudemment notre barque entre les joncs. Ainsi c'est la vision toujours la même de traits et de lumière restée dans notre souvenir qui est pour nous tout le charme, le mobile décisif d'un voyage. Quand des raisons de ne pas le faire, la tristesse de partir, quelque grave empêchement nous retiennent, ce qui revient devant nos yeux pour nous décider, c'est la carriole louée, ce sont les rayons horizontaux, la servante brune penchée au-dessus des joncs. C'est pendant longtemps notre raison de partir. Cela devient un jour notre raison de rester. Car nous savons que les traits sous lesquels se présente un souvenir ne se reproduisent jamais. Il n'y aura pas de soleil, on aura déraciné les joncs, la servante brune sera morte ou en service au loin. Et si tout cela était encore là, cela se trouverait quand nous serions partis ne laisser aucune trace dans la nouvelle image et n'avoir joué aucun rôle dans notre plaisir. Moi^b qui pendant tant d'années où j'ai suivi quand nous allions du côté de Guermantes les bords de la Vivette, ai entendu parler comme d'un lieu presque abstrait des « Sources de la Vivette » aussi étonné d'apprendre que les « Sources » étaient à un certain endroit, à une certaine distance d'une ville réelle, qu'un païen qui apprenait que près de telle ville sont les Portes de l'Enfer, un jour on me mena voir les Sources de la Vivette. Me dire devant un lavoir carré où montaient quelques bulles que c'étaient les sources de la Vivette, me forcer de faire entrer une conception

tout idéale et immense, dans un spectacle matériel et borné, d'ailleurs mesquin, était aussi fatigant que quand on arrive à Rome de se dire : « C'est Rome », ou quand on me montra un vieux monsieur en chapeau melon qui aurait eu besoin qu'on fit éclater une petite bosse, « c'est Victor Hugo ». Je restai confondu, dans cet étonnement attristé qui nous prend quand il faut penser à la fois, c'est-à-dire faire une seule chose d'une chose imaginée et <d'> une chose vue.

Mais habituellement nous quitions la Vivette aussitôt après le petit restaurant et nous retombions sur la grande route de Guermantes que nous redescendions vers Combray. Un jour nous nous rangeâmes vite pour ne pas être renversés par une calèche qui passait à toute vitesse, conduite par des postillons poudrés. Par le vitrage je devinai plutôt que je ne l'aperçus sous un voile une ravissante femme qui jetant sur nous un regard dédaigneux, sembla montrer en riant à quelqu'un qui était avec elle dans la voiture notre troupe peu élégante. Mais déjà elle avait disparu dans la poussière. Un cantonnier qui avait enlevé son chapeau sur la route nous dit : « C'est la comtesse de Guermantes », Guermantes signifiant plutôt pour lui, du reste le nom du château où habitait la comtesse que son propre nom comme j'ai entendu des paysans dire de la duchesse d'Uzès la duchesse de Bonnelles, et de la duchesse de Luynes la duchesse de Dampierre.

Quand on quittait la route de Guermantes on n'était plus loin de Combray, et s'il n'était pas trop tard auquel cas il fallait rentrer par la ville, nous rentrions par derrière. C'était un chemin creux couvert par le feuillage des chênes qui laissaient une lumière d'or avec des fermes de chaque côté et des « cours » de pommiers dont le feuillage découpait sur le sol éclairé des ombres japonaises. Là il y avait une ferme, en face pas de ferme, plus loin il y en avait deux de suite. À un endroit où il y en avait une à main gauche et à côté une petite maison, en face au coin d'un pauvre talus tournait un petit chemin. On était arrivé, il tombait droit dans la rue des Perchamps. Comme il y avait plusieurs fois dans cette longue allée voûtée de chênes une ferme du côté droit avec une petite maison, et comme dans ma fatigue j'espérais toujours être arrivé je croyais voir le talus et le petit chemin, mais ce n'était pas encore là. Et bien vite je connus les petits traits particuliers qui faisaient que la ferme et la petite maison, les bornes, celles qui étaient en face <sur> le petit chemin différaient un peu des autres, ces petits traits qui font qu'on reconnaît une personne qu'on a déjà vue et qu'on ne prend pas pour une autre. Pour éviter la rue des Perchamps si mauvaise au pied fatigué, mon oncle dont la spécialité était les ressources inconnues et privilégiées de l'érudition et de la tactique topographique nous faisait prendre un petit chemin qui sentait

l'acacia et au bout duquel je ne sais comment nous apercevions, cachée dans le lierre, la petite porte de notre jardin. En un instant nous y étions. Il fallait encore traverser le jardin mais alors plus de fatigue. Là j'avais rencontré l'habitude venue au-devant de moi et qui m'avait pris par la main, puis dans ses bras comme un petit enfant. À partir de la porte du jardin c'était un sol qui me dispensait de marcher sur lui et qui filait sous moi, tant l'habitude avait supprimé toute participation d'attention et de volonté à ces actes. Et je me trouvais dans le petit salon sans avoir eu à tourner le bouton de la porte grillagée de bois peint en vert du vestibule qui s'était ouverte d'elle-même.

Tel était < le > côté de Guermantes et vous me mèneriez dans un pays où il y aurait d'aussi beaux, de plus beaux nymphéas, une plus jolie rivière, de plus belles routes, si ce n'est pas ce pays-là et non un autre, cela ne me fera pas plus de plaisir que si ma mère avait envoyé me dire bonsoir au lieu d'elle une femme qui lui aurait ressemblé, qui aurait été aussi belle et aussi intelligente, plus intelligente et plus belle. La petite irrégularité que Maman avait dans le menton me rappelant que c'était bien elle m'était alors plus chère, qu'un menton plus parfait chez une autre. Et de même si [*interrompu*]

Et si^a j'ai parlé du chemin où il y a trois fermes d'un côté et deux de l'autre, je ne crois pas avoir dit quelque chose de moins important que quand j'ai parlé des nuances des nymphéas. Ce que nous aimons dans un pays comme dans une personne ce n'est pas sa beauté que d'autres peuvent égaler, éclipser, c'est son individualité. Quand je voulais que Maman vienne me dire bonsoir dans ma chambre, vous m'auriez envoyé une mère qui^b n'aurait pas été elle, même plus belle même plus intelligente cela ne m'eût fait aucun plaisir. Le défaut, la petite fente qu'elle avait dans le menton, en me montrant que c'était bien elle m'était beaucoup plus agréable que le menton parfait d'une autre. Une rivière plus belle que la Vivette mais qui ne serait pas elle, avec des nymphéas plus éclatants, je ne tiens pas du tout à aller la voir. Que ne donnerais-je pas pour retourner à Combray, et avec quel plaisir j'y retrouverais ces particularités dépourvues de beauté peut-être mais qui disent c'est bien là, l'endroit où le chemin diverge, la ferme unique en face des deux fermes, l'allée d'arbres qui mène à l'ancien Calvaire, rien que le nom de la station qui précède Combray, et qui est émouvant pour moi comme le nom de la rue où habite une femme aimée. Et si l'on veut y penser, dans la différence d'un endroit aimé et d'une femme aimée, qui sans cela se ressemblent tant et qui est < que > le paysage est attaché éternellement à la même place, ou plutôt qu'il est la place même gît tout le problème toujours mal posé du voyage. Oui le voyage est décevant pour tous ceux qui

mériteraient par la force de leur désir d'en connaître la joie, parce que la vue de la réalité ne peut nous donner ce qu'a convoité l'imagination. Mais comment prétendre qu'il faut se contenter de voyager pour *[interrompu]*

Tel était le Côté de Guermantes. Le Côté de Méséglise, tout en champs élevés au-dessus de la ville et étendus à l'infini a fait à jamais pour moi, des bleuets, des coquelicots, de la fleur du pommier, de l'aubépine, quelque chose de bien différent des fleurs qu'une femme du monde ou un dilettante prétendent aimer, et dont ils caractériseront d'un mot heureux la couleur singulière ou le parfum ; mais une réalité qui s'impose à moi avec tant de charme que la vue de la petite flamme de toile rouge d'un coquelicot hissée en haut de son cordage vert et claquant au vent contre sa bouée noire et grasseuse sur un talus, me fait battre le cœur, avec tant de mystère ainsi que je cours encore comme quand j'étais petit si je suis sûr qu'on ne me voit pas quand j'aperçois un pommier en fleurs, et reste à dégager de ses beaux pétales que je reconnaitrais entre tous ce qui peut en eux solliciter avec cette force mon amour et mon étude. Sur ces pétales il y a comme une petite épaisseur invisible, impalpable et qui offre une douce résistance à mon regard avant qu'il arrive jusqu'à la blancheur charnue des pétales ; elle est probablement faite de tous les regards que j'ai fixés sur eux autrefois et que mon regard d'aujourd'hui est obligé de retraverser pour arriver jusqu'à la fleur ; ces fleurs-là ce n'est pas une fantaisie esthétique qui me les fait aimer, elles s'imposent à moi de toute la puissance d'un passé que je ne suis pas libre de changer. Elles sont ce qui subsiste de ce qui n'est plus. Elles continuent dans les champs la minute qui est terminée dans ma vie. Elles sont en dehors de moi la seule chose qui soit à la même profondeur que le passé qui est dans mon cœur. Par là elles n'ont pas seulement pour moi la beauté de la nature, elles en ont l'existence vraiment réelle, indépendante de notre caprice d'aujourd'hui, à laquelle il faut nous plier et qui ne se plie pas à nous. Par là elles représentent ce que je voudrais retrouver, ce qui existe indépendamment de moi, ce que je ne suis pas libre de changer, et où je pourrais retrouver le bonheur. On me donnerait des pays immenses où il n'y aurait ni coquelicots, ni bleuets, ni pommiers, ni aubépines, je n'en voudrais pas, je ne me sentrais pas dans la nature. Le Côté de Guermantes a fixé à jamais de traits différents mais aussi nécessaires une autre partie de ce qui est pour moi l'image du bonheur. Si je ne peux plus concevoir la nature sans aubépines, je ne peux plus non plus la concevoir sans rivière. Un des rares plaisirs que j'espère encore goûter et qui fuyant toujours devant moi me redonnent pourtant par leurs signaux enchantés la force

de continuer encore ma route, c'est de retourner un jour dîner à ce petit restaurant sur la Vivette. Ce n'est pas un restaurant sur une autre rivière que je voudrais, je voudrais partir à la même heure de la ville laborieuse, en carriole. Il me semble que c'est seulement en repliant exactement le présent sur le passé, en faisant passer exactement les lignes d'aujourd'hui par tous les points d'autrefois que je peux espérer une coïncidence parfaite et vraiment heureuse. Quand je veux y partir ce que je veux voir, c'est la lumière de cinq heures du soir abaissée sur la fraîcheur de l'eau, la barque frôlant les roseaux, la servante brune se penchant au bord pour nous dire que les truites sont prêtes. Ce n'est pas la lumière contemplée sans la promenade en barque que je veux, ce n'est pas la promenade en barque, sans la servante qui se penche. La servante me plaît bien mais pas à elle seule, je veux qu'elle m'annonce les truites qui par elles-mêmes ne sont rien. Ce n'est pas seulement un plaisir de nature, ni un plaisir de sport, ni seulement de sensualité, ni de gourmandise, c'est l'attrait d'une minute que chacun de ces plaisirs s'évoquant l'un l'autre s'appuyant sur l'autre a fait durer au fond de ma mémoire, dans un équilibre enchanté. Ce sont ces images-là qui décident un voyage, qui au moment où nous pensons à la nécessité de rester, au chagrin de partir, aux grands intérêts qu'il faudrait abandonner, sont la figure, toujours la même sous laquelle se présente l'autre alternative, le départ. Tant que l'hésitation dure, pendant que d'un côté nous voyons toutes les difficultés, de l'autre nous voyons les rayons obliques, les joncs froissés, la servante à demi penchée disant que les truites sont prêtes. C'est notre raison de partir. Un jour cela devient notre raison de rester, car nous savons que ce n'est jamais sous ces traits qui nous ont décidés que les lieux revus se présenteront à nous. Il n'y aura pas de soleil ce jour-là, ou pas de truite. La servante sera morte ou partie en service ailleurs. Et si tout cela y est encore nous ne le remarquerons même pas, c'est à autre chose que nous ferons attention, autre chose qui deviendra l'image conseillère des voyages futurs où nous ne la retrouverons pas. C'est sur les grandes plaines bombées du côté de Méséglise que j'ai connu cette grande douceur de me dire en pensant à Mlle Swann qui était < à > Chartres, à tant de lieues de moi, rien ne m'en sépare, si ma vue était plus puissante, je la verrais. Et quand les grands souffles chauds arrivaient, courbant les blés au loin, et touchant ma joue, je me disais, ils viennent en droite ligne de Chartres, cette bouffée d'air qui touche en ce moment ma joue, elle vient de Chartres, elle peut me donner de ses nouvelles peut-être en le sentant qui s'échappait lui a-t-elle dit : Embrasse-le pour moi. Éloignée de moi mais dans le même champ elle me semblait avec moi encore. Depuis quand sentant qu'il était nécessaire de ne

pas trop rester avec une femme que j'aimais pour qu'elle ne pût accuser que les circonstances et non ma propre insuffisance de lui refuser les grandes sensations, le bonheur, que je me sentais impuissant à lui donner parce que je ne le possédais pas, quand je la quittais pour tout le jour j'ai souvent cherché à ce que mes excursions sans elle eussent lieu dans des champs comme ceux du côté de Meséglise. Et par moments, tandis qu'elle me croyait indifférent, oublieux, je faisais arrêter l'automobile, je m'asseyais sur le talus d'un champ, et regardant à une distance que mes yeux ne pouvaient percer j'attendais ces grands souffles que rien n'avait arrêtés depuis qu'ils étaient partis d'auprès d'elle, courbant les blés l'un après l'autre comme une vague de trente lieues. Mais du Côté de Guermantes quand j'arrivais à la grande route, entendant vibrer les fils télégraphiques je me disais, Mme de Guermantes m'a vu, s'est informée de mon nom, elle s'est repentie de sa raillerie, elle m'aimera, elle a voulu m'envoyer une dépêche, c'est elle qui passe en ce moment, elle sera à Combray avant nous, voici ce qu'elle me dira, et je la recommençais plusieurs fois jusqu'à ce qu'elle fût précisément ce que je désirais.

Avant d'arriver à la route tant que nous suivions la Vivette, la vue était bornée à quelques pas.

Esquisse LV

[IMPRESSIONS DIVERSES QU'ONT SUSCITÉES LES PROMENADES]

[Suite de rédactions consacrées aux deux côtés de Combray, qui occupe les premiers feuillets du Cahier 26. Nous y discernons quatre parties.]

I. Les leçons des deux côtés. Désir amoureux et désir des pays. L'influence de la littérature. Le retour de la promenade, qui provoque l'angoisse du soir.

II. La promenade d'automne. La mort de la tante Léonie. La promenade solitaire du côté de Meséglise. L'exaltation dans la nature.

III. La réflexion sur les mots : « Zut, que c'est beau ! » ou la difficulté d'exprimer les impressions reçues.

IV. L'enseignement des promenades. Les « ateliers de mon passé » (les dernières pages seront transférées au « Temps retrouvé »).

[I]

C'est sur le côté de Meséglise que j'ai remarqué les rayons d'or du soleil couchant qui passaient entre moi et mon père et qu'il traversait avec sa canne, que j'ai remarqué l'ombre ronde que font les pommiers sur un champ ensoleillé ; c'est du côté de Guermantes

que j'ai vu dans les bois où nous nous reposions le soleil tourner lentement autour des arbres, et la lune blanche comme une nuée passer en plein après-midi *(voir plus haut)*. C'est du côté de Meséglise que j'ai appris qu'il suffit quelquefois pour faire naître notre amour dans notre cœur qu'une femme ait fixé son regard sur nous et que nous ayons senti qu'elle pourrait nous appartenir ; mais c'est sur le côté de Guermantes que j'ai appris qu'il suffit quelquefois pour faire naître notre amour qu'une femme ait détourné son regard de nous et que nous ayons senti qu'elle ne pourrait pas nous appartenir. Et de ce jour une femme est toujours restée pour moi profilée comme dans un tableau primitif sur le paysage de nature ou de ville où je l'avais d'abord désirée, ou bien sur celui où je savais qu'elle vivait. C'était plus qu'un souvenir du passé, une aspiration vers l'avenir où je pensais à elle comme commandant l'entrée de ce pays où elle vivait, les plaisirs particuliers des habitudes secrètes qu'on y goûte et auxquelles elle m'eût initié. Il n'y a pas une province française, pas un pays étranger que j'aie désiré, pas une condition féminine depuis la vie de cour d'une archiduchesse jusqu'à la vie d'atelier d'une couturière ou la vie de ferme d'une paysanne où j'aurais aimé être mêlé et au milieu de laquelle je ne vis s'élever la femme qui se tenait à la porte de la grange ou sur les degrés de l'église. Mais surtout par elles, chaque année de ma vie a été placée dans un paysage habituellement inconnu et seulement désiré, qui l'accompagne encore plus dans mon souvenir que celui où je l'ai vécue. Dans cette couleur que prend distinctement ainsi dans mon souvenir chaque année de ma vie, je ne saurais démêler si c'était le désir du pays qui me faisait y associer la femme, ou si c'était l'amour de la femme qui me faisait désirer le pays. Il y avait flux et reflux, reflets qui ensuite se reflétaient, harmonie constante d'atmosphère.

Pourtant l'un fut parfois le plus fort, parfois l'autre. Souvent le désir du pays l'emportait. Sans trop rien savoir du pays d'une femme, c'est en Bretagne que je voulais l'amener. D'autres fois c'était la femme qui m'ouvrait le désir du pays. Une hongroise me donna envie de voir le vaste cours du Dnieper auquel je n'avais guère pensé jusque-là. Les écrivains contribuaient aussi à former ce pays idéal où je situais la femme que j'aimais et que je voulais retrouver comme une essence sacrée dans la terre que je foulais.

Que de fois je me suis redit du côté de Meséglise les vers de *La Nuit d'octobre* :

*Les morts dorment en paix dans le sein de la terre
Ces reliques du cœur ont aussi leur poussière*

que j'identifiais je ne sais pourquoi avec les champs infinis de Meséglise. Ces reliques du cœur me paraissaient avoir une riche couleur, une harmonie profonde qui m'enchantait. Depuis, des

vers qui ne me représentaient rien aux yeux alors m'ont ravi et les reliques du cœur ne me parlaient plus tant. C'est ainsi que j'ai appris que la beauté artistique n'est pas perçue par nous matériellement en ouvrant seulement les yeux et les oreilles, et qu'il faut qu'elle rencontre au fond de nous un esprit parvenu au même degré de développement ou de décadence que se trouvait l'âme de celui qui les a écrites. Ceux qui doivent aller le plus loin dans ce développement ne pourraient cependant l'atteindre d'un bond. Il faut qu'ils passent par des degrés où ils aiment les œuvres qui correspondent à la phase où ils sont. À une époque où j'avais une sorte de passion pour le clair de lune, et où je collectionnais toutes les pages qui parlaient de lui, certaines phrases de *Picciola* m'enchantaient, une phrase de *Colomba* me plaisait dans ses premiers mots parce qu'elle parlait du clair de lune¹, mais une plaisanterie qui y était mêlée m'empêchait aussitôt de voir l'astre brillant et y mêlait ce que je ne pouvais assimiler encore. Les vers les plus exquis de Baudelaire, les phrases de Flaubert m'auraient paru affreux. En peinture je ne voyais rien au-dessus des formes aux contours précis de Gleyre, sur lesquels une couleur unie était vivante et également répandue, où rien n'altérerait la poésie du paysage où le fin croissant se détachait. D'autre part certains romans que je lisais alors peut-être *Le Lys dans la vallée*, mais je n'en suis pas sûr, me donnaient un grand amour pour certaines fleurs en quenouille, dépassant verticalement de leur grappe aux sombres couleurs un chemin fleuri. Que de fois je les cherchai du côté de Guermantes, m'arrêtant devant quelque digitale, laissant mes parents me dépasser, disparaître à un coude de la Vivette pour que rien ne trouble ma pensée, me redisant la phrase aimée, me demandant si c'était bien cela qu'avait dépeint le romancier, cherchant à identifier au paysage lu le paysage contemplé pour lui donner la dignité que déjà la littérature conférait pour moi à la réalité en me manifestant son essence et m'enseignant sa beauté. Je ne finirais pas si je disais tout ce que j'appris du côté de Meséglise et du côté de Guermantes. Sans doute les divers enseignements que je reçus alors ne découlaient pas tous du caractère spécial et différent des deux « côtés ». Mais comme la minute où la révélation se fit en moi reste gravée dans mon souvenir, comme je me rappelle l'arbre sous lequel j'étais, la fleur qui poussait à mes pieds, je ne puis m'empêcher de la situer dans celui des deux côtés où elle eut lieu. Je me rappelle mes angoisses en me promenant dans les champs du côté de Meséglise parce qu'on m'avait dit que pour Théophile Gautier le plus beau vers de Racine était : « La fille de Minos et de Pasiphaé ». Je ne pouvais alors laisser à l'art — bien au-dessous de la philosophie — quelque dignité qu'à condition qu'il contiât quelque grande idée.

Que ce vers de Racine, que certains vers de Leconte de Lisle fussent plus beaux que des vers philosophiques de Sully Prudhomme, cela me troublait d'autant plus profondément que cette beauté que je ne pouvais légitimer, je la ressentais. Moi^a qui aujourd'hui, pour de tout autres raisons que Théophile Gautier, n'attache presque aucune importance au contenu intellectuel explicite d'une œuvre d'art. Mais le temps n'était pas encore venu où je devais rencontrer l'idée de l'art que je me fais aujourd'hui^b et j'avais encore à passer par bien des chemins avant d'y arriver.

Ce fut longtemps une règle à la maison que les soirs où nous avions été du côté de Guermantes, comme je rentrais très fatigué on m'envoyait coucher tout de suite aussitôt une soupe prise et comme le dîner était à peine commencé quand je montais, Maman ne pouvait pas monter me dire bonsoir, de sorte que les soirs de Guermantes furent aussi tristes que ceux où M. Swann dînait à la maison. Tout l'après-midi pendant la promenade je pensais à la comtesse de Guermantes, aux nymphéas, au plaisir d'aller en barque sur la Vivette. Mais sur le retour, quand la nuit commençait à tomber, tout d'un coup mon cœur commençait à battre, l'angoisse de la nuit que je passerais sans que Maman fût venue me dire bonsoir venait d'entrer en moi et ne me quitterait plus. La comtesse de Guermantes était bien loin, elle avait perdu pour moi tout charme, je ne voyais plus rien sur la route, et je ne comprenais pas le plaisir qu'on pouvait y trouver, ma pensée fixait mon lit où il faudrait entrer, et sur lequel Maman ne se pencherait pas ; et c'est ainsi que j'ai appris du côté de Guermantes à distinguer en moi ces états opposés qui se succèdent, alternent dans ma vie, souvent à intervalles rapprochés, parfois au cours d'une même journée, l'un, fait de tristesse par exemple, revenant chasser l'autre tous les jours à la même heure, avec la ponctualité de la fièvre — et si parfaitement séparés, quoique contigus, si incommunicables, que ce que j'ai désiré ou redouté, ou accompli pendant la durée de l'un, me semble, au cours de l'autre, entièrement incompréhensible. Chose singulière, si c'est du côté de Meséglise que j'ai senti d'abord la douceur de la vie réglée sur le jour, de rentrer lire tous les jours avant le dîner à l'heure où le ciel au-dessus des arbres du Calvaire était une bande d'écarlate à laquelle j'associais confortablement, ayant déjà faim et comme l'air avait fraîchi l'idée du fourneau de cuisine où commençait à rôti le poulet du dîner ; c'est aussi du côté de Meséglise que j'ai appris bien des années plus tard, en villégiature chez des amis que je ne connaissais pas alors, la douceur de la vie dérégulée, de sortir de chez soi à l'heure où au temps < de > Combray j'avais déjà fini de dîner.

[II]

Bien avant cette époque, sur la fin des jours de Combray que je viens d'évoquer quand j'étais encore un enfant, et que^a j'allais avec mes parents à Combray, ma tante Léonie mourut ; ceux qui trouvaient qu'elle aurait dû « se secouer » virent dans sa mort la preuve qu'ils avaient raison et dirent que son hygiène affaiblissante avait fini par la tuer. Ils admirèrent seulement qu'elle eût pu y résister si longtemps. Ceux qui au contraire pensaient que son régime exceptionnel lui était nécessaire donnèrent de l'événement de sa mort une interprétation exactement contraire et déclarèrent qu'enfin on voyait bien que la pauvre femme était réellement malade et non pas malade imaginaire et qu'il fallait bien se rendre enfin à l'évidence de la gravité de sa maladie maintenant qu'elle en était morte ; on pouvait voir, disaient-ils, que ce qu'on appelait ses « idées » n'était que la conscience d'un état morbide que les sceptiques s'étaient entêtés à nier et qui l'aurait enlevée plus tôt n'ayant été reconnu par personne si elle n'avait pas eu l'instinct d'y opposer une diète qui en avait retardé l'issue. Les illustrations médicales appelées de Paris à se prononcer sur la nature des accidents à marche rapide qui entraînaient sa mort se trouvaient d'ailleurs donner raison aux partisans de l'une et l'autre théorie. Car pour l'un il y avait dû y avoir explosion d'un foyer ancien de tuberculose du cerveau et du rein, pour laquelle en effet une nourriture substantielle et une aération continue eussent été salutaires. Mais selon l'autre la mort avait été plutôt causée par la sclérose et le bouchage des artères de ces deux organes, état dont la diète et le repos absolus n'avaient certainement pu que retarder longtemps l'issue fatale. Cette année-là mes parents à cause des formalités à remplir pour la succession de ma tante Léonie restèrent très tard à Combray. L'automne était venu ; il faisait froid ; pendant que mes parents avaient des conférences avec le notaire, M. Goupil, je lisais dans la « salle » au coin du feu, *La Conquête de l'Angleterre par les Normands* d'Augustin Thierry ; puis quand j'étais fatigué du livre, quelque temps qu'il fit, je sortais : mon corps resté immobile pendant les heures de lecture où le mouvement de mes idées l'agitait sur place en quelque sorte, était comme une toupie qui soudain lâchée a besoin de dépenser dans tous les sens la vitesse accumulée. Ces promenades-là je les faisais seul et toujours du côté de Meséglise. J'étais enivré, les herbes poussées sur les murs de l'Image de Notre-Dame, le prunier qui avait perdu ses prunes et son pêcheur, les seringas de la haie du parc Swann, les pommiers des champs, recevaient de joyeux coups de parapluie qui n'étaient que des idées confuses qui n'ont jamais connu le repos dans la lumière pour avoir préféré le plaisir immédiat d'une dérivation active. Je dis coups de parapluie car il plut beaucoup

cette année-là et la longueur pourtant variable des chapitres de *La Conquête de l'Angleterre par les Normands* avait < avec > le temps des affinités si mystérieuses, que le temps resté hésitant d'habitude tant que je lisais, la pluie ne se décidait à tomber qu'au moment où je me décidais à sortir. Les premières gouttes me prenaient rue de l'Oiseau, ou quand je traversais le pont vieux et une petite pluie ne cessait plus guère de tomber jusqu'au moment où j'étais sur le point de rentrer à Combray. Alors un faible rayon de soleil brillait sur le parc Swann, l'eau de la Vivette si sombre sous la pluie au moment où j'avais passé le petit pont était redevenue une matière lumineuse réfléchissante et bleue. Et quand je rentrais par les rues de Combray, j'acheminai dans une harmonie de toutes choses, mon retour mouillé, las et joyeux, les marches des seuils comme les tuiles des toits répondaient par un sourire au sourire du ciel, un peu de brise seulement soufflait, les herbes sur les murs se laissaient filer au vent avec l'abandon des choses inertes et légères qui seraient emportées si elles n'étaient collées par en bas aux vieilles pierres et les bonnes gens que je rencontrais me disaient : « Il fait bon marcher. » Plus tard j'ai connu à Paris les bienfaits d'une vie plus civilisée et confortable, où on ne risque pas d'être mouillé, les avantages du club qui sur un coup de téléphone nous envoie en dix minutes un excellent coupé. Mais si je répétais comme tout le monde que c'était bien agréable et bien commode, j'avais à la glace du coupé le même visage ennuyé de tous les gens qui ont une voiture, qui se servent du téléphone et qui font partie d'un club, tandis que ces promenades à pied à Combray « par tous les temps » me rendaient si heureux et me faisaient tant de bien que, quand les affaires de la succession de ma tante furent réglées et que mes parents se disposèrent à quitter Combray, ils étaient désolés de me ramener. On ne pouvait songer à laisser notre maison de Combray ouverte pour moi tout seul, mais dans le voisinage¹. « Veux-tu que je voie à Pinsonville, disait ma mère, Françoise connaît une bonne femme chez qui tu serais très bien, c'est là que tu pourrais aller te promener dans les champs. » Je rentrai cependant avec mes parents, mais je gardai de l'exaltation [*interrompu*]

[III]

Quelquefois au lieu de coups de parapluie de droite et de gauche, l'exaltation de ma pensée s'échappait en des mots qui ne la traduisait pas plus clairement. Je me rappelle encore la première fois où dans l'ivresse des idées que je formais, frappant d'un coup de parapluie le coude du pont vieux, je criai : « Zut, que c'est beau ! » en riant de bonheur. En entendant ce « Zut », je m'arrêtai malgré la pluie qui commençait à tomber. C'était

le première fois que je remarquais combien nous cherchons peu à amener à la lumière nos impressions les plus fortes et combien l'expression que nous en donnons montre que nous les sentons sans les regarder, que nous les laissons mourir immédiatement sans les avoir connues. Je cherchai à revenir à quelques instants en arrière et à apercevoir cette idée dont le passage m'avait rendu si heureux que j'avais crié et que je n'avais pas vue. Et depuis je n'ai guère fait autre chose en un certain sens et pour une partie au moins de ce que j'ai écrit quand j'écrivais, que d'essayer de revenir sur ces minutes heureuses où l'on crie : « Zut, que c'est beau », et de dire ce qu'était la minute heureuse, que « Zut, que c'est beau » ne dit pas, d'essayer de voir ce qu'il y a sous les mots que chacun dit, soit qu'ils reflètent insuffisamment une impression intellectuelle, soit qu'ils travestissent un défaut de caractère, notre amour-propre par exemple, nous faisant dire chaque fois qu'il est blessé, exactement le contraire de ce qui se passe en effet. Dans cet ordre d'idées même les petits pastiches qu'on a lus de moi ne sont que la continuation de l'effort qui commence sur le pont vieux, du côté de Méséglise, et au lieu de dire devant Renan ou Flaubert « Zut, que c'est beau », de tâcher à revivre exactement ce que nous exprimons d'une façon si inadéquate et confuse.

En réalité^a, même à un point de vue sentimental, si nous ne faisons pas cela nous ne vivons jamais, et à mettre les choses au mieux, nous perdons à tout moment notre vie, nous n'en gardons rien. À tout moment en effet, une impression réelle passe au fond de nous, que nous ne voyons pas clairement, nous nous attachons par intérêt pratique et par paresse à son prolongement extérieur, utile, qui a précisément perdu l'élément qualitatif qui donnait à cette impression sa particularité et sa rareté. Il ne reste plus d'elle pour nous que son substitut irréel, disqualifié, et quand nous voulons nous reporter à l'impression, c'est à lui que nous nous reportons. Même dans l'amour qui pourtant vit de souvenirs et d'impressions, la première fois où notre petit nom a été prononcé par celle que nous aimons, comme si elle avait dévêtu et pelé notre personne de toute son écorce, de toutes ses coques sociales, et avait pris dans nos lèvres, y goûtant une douceur particulière et nous faisant sentir le plus intime attouchement, la plus pure essence de nous-même, nous ne cherchons pas à préserver cette impression du néant en tâchant de conserver dans des paroles ce qui a fait sa douceur et sa nouveauté, nous nous enivrons du résultat obtenu, des perspectives prochaines, nous nous rappelons le fait, c'est-à-dire un simple rapport d'utilité pratique entre elle et nous, qui n'a aucune réalité en lui-même, et retombe en apparence au néant car il n'en était pas sorti, dès que la fin de notre amour rend ces étapes de la conquête inutiles. Et cette

chaîne de faits qui constitue pour nous l'histoire de nos rapports avec une personne, il n'y en a pas un qui ressemble à une des impressions qui constituent le fond oublié, la réalité vraie de cette histoire, pas plus que le récit fait quelque temps après d'un rêve que nous avons eu ne retient rien de l'impression qualitative étrange que nous gardons encore au réveil, impression de pitié infinie pour une souffrance vue pendant notre sommeil, de terreur, de remords, d'attraction invariable vers un être. Et c'est la chaîne des faits apparents qui constitue notre mémoire, c'est elle qu'elle nous offre quand nous voulons nous reporter au passé. Et notre vraie vie serait anéantie à jamais si parfois quelque objet, quelque sensation apportée par le hasard, plus fidèle gardienne de nous que nous ne sommes nous-mêmes, ne nous apportait brusquement, intacte, pleine, noyant tout notre être de délices, de douleur, de vérité, toute une minute de notre vraie vie, tout un moment de pluie d'absolue réalité, nous faisait tout d'un coup apercevoir en nous le montrant face à face, ce que c'était que notre tendresse pour la sœur que nous avons perdue, ce que c'était que notre amour pour la femme que nous ne connaissions pas et que nous n'aimons plus, ce que c'était que le plaisir de s'habiller pour aller dîner en ville l'hiver quand les bûches fumaient et qu'il allait neiger^a.

Parfois au cours de la promenade le désir gonflé de mes sens était tellement stimulé par le vent ou élargi par le soleil s'il y avait une éclaircie, que je m'arrêtais haletant au milieu des champs, ou dans les bois de Pinsonville. Je demandais au chemin de m'amener la femme qui aurait assouvi mon désir. Parfois dans une allée d'arbres je fixais indéfiniment le tournant de l'avenue, espérant voir surgir une femme qui viendrait à moi. À la fin ma vue se troublait, je fermais les yeux, je me disais sûrement elle vient quand je les rouvrirai, elle sera là. Je les rouvrais, je ne voyais à perte de vue que des arbres insensibles et si je les frappais alors avec mon parapluie c'était de colère et en appelant la femme qui aurait dû sortir de l'écorce et qui serait tombée dans mes bras. La pluie cessait généralement quand j'étais sur le chemin du retour. Un faible rayon luisait sur le parc Swann. Quand je repassais le pont vieux, l'eau de la Vivette, sombre tout à l'heure sous la pluie, était redevenue une matière transparente, lumineuse, réfléchissante et bleue, et quand j'acheminais dans les rues de Combray mon retour mouillé, las et joyeux, dans une harmonie universelle, les pierres des seuils répondaient par de doux sourires aux sourires des toits et du ciel ; un petit vent soufflait au soleil, et sur le mur de l'hôtellerie *À l'Image Notre-Dame*¹, les herbes folles et même les plumes des poules se confiaient avec une insouciance à la brise, se laissaient filer

à cette brise avec l'abandon absolu des choses inertes et légères qui seraient allées je ne sais pas où si elles n'avaient pas été prudemment attachées au corps de l'oiseau, ou à la pierre du mur, et les bonnes gens me disaient : « Il fait bon marcher ». Mais quelquefois aussi mon ivresse aveuglée dans les rues bousculait sans la voir leur mauvaise humeur. Malheureusement la succession des émotions n'est pas simultanée pour tous les hommes. Au moment où une lecture que nous venons de faire nous rend joyeux et nous donne envie de causer, la lecture que commence un de nos camarades le rend sérieux et lui donne envie de ne pas causer. Le moment où nous sommes remplis des plus sages projets et de l'amour le plus soumis pour nos parents est celui où ils viennent de découvrir quelque méfait que nous avons commis et oublié qui les met d'extrêmement mauvaise humeur. Au moment où je rentrais enivré dominant le ciel et la terre par les rues de Combray, le père Callot dont l'esprit n'avait pas passé par les mêmes chemins n'appréciait pas du tout les mouvements désordonnés de mon parapluie et répondait à mon tendre bonjour par un petit coup de tête sec qui crevait cruellement d'un seul coup mon enthousiasme. Je remontais me « changer ». Plus tard j'ai connu les avantages d'une vie plus confortable. *Suivre deux pages plus haut*.

Je rentrais cependant à Paris avec Maman, mais je gardai de l'ivresse de ces promenades du côté de Meséglise le souvenir d'une vie bienfaisante et d'interminable énergie intellectuelle, à laquelle vint s'opposer trop vite la vie du monde, desséchante, sans pensée, sans exaltation, où au lieu de sentir mon moi s'épancher dans la solitude, je le sentais accepter mensongèrement comme joie d'ennuyeux plaisirs de société qui me laissaient si triste que j'étais obligé le soir pour me persuader que je n'avais pas perdu mon temps, de récapituler mon bilan et de me dire : « J'ai connu aujourd'hui tel homme éminent, telle femme charmante. Deux raisons d'être heureux. En rentrant de mes promenades du côté de Meséglise je n'aurais probablement trouvé aucune raison pouvant me prouver que je n'avais pas perdu ma journée, que j'étais heureux. Mais je n'avais pas besoin de me persuader de l'être, je l'étais. Je n'en finirais pas si j'essayais de dénombrer tout ce que m'ont enseigné le côté de Meséglise et le côté de Guermantes. Sans doute bien souvent telle découverte que je fis en moi-même de l'un des « côtés » eût pu être faite de l'autre, et ne tenait pas essentiellement au caractère distinctif du côté où elle fut faite. Mais cela n'empêche pas que quand je me rappelle le moment où telle petite vérité me fut révélée, je sais que j'étais assis sous tel arbre du côté de Guermantes, que je tournais telle haie du côté de Meséglise.

Même en se plaçant à un point de vue purement narratif, puisqu'on décrit les lieux où l'on vit pour la première fois telle personne qui devait avoir de l'influence sur notre vie, ne décrirait-on pas de même les lieux où l'on fit la rencontre de telle vérité qui devait elle aussi avoir son influence sur notre vie ? Quelquefois d'ailleurs il y avait entre le paysage et l'idée une sorte d'harmonie.

[IV]

C'est de ces promenades solitaires que je fis à l'automne du côté de Meséglise que date une des lois vraiment immuables de ma vie spirituelle. Tout d'un coup, tandis qu'une image passait sous mes yeux ou dans ma pensée, je sentais à un plaisir particulier, à une sorte de profondeur, qu'il y avait quelque chose *sous* elle, une réalité plus profonde. Je ne savais quoi. Je gardais précieusement l'image dans ma pensée, je marchais avec précaution comme de peur de la faire envoler. Quelquefois je me persuadais que ce n'était qu'à la maison devant mon papier que je pourrais l'ouvrir avec sécurité, et trouver son contenu intellectuel. C'était un clocher que j'avais vu filer dans le lointain, une fleur de sauge, une tête de jeune fille. Je sentais que là-dessous il y avait une impression, et je revenais à la maison rapportant mon impression vivante cachée sous cette image qui la signifiait comme on rapporte sous l'herbe qui la garde fraîche une carpe qu'on a pêchée. Arrivé à la maison j'ouvrais mon panier, je tâchais de soulever l'herbe et de saisir le poisson s'il ne s'était pas échappé en route. Jamais ce n'est la grandeur, la valeur rationnelle d'une idée qui m'a depuis donné la sensation de sa beauté, qui m'a dit : « Voilà, il y a du beau, du vrai là-dessous, il y a quelque chose à creuser. » C'est quelque image qui était *a priori* sans valeur intellectuelle, quelque clocher filant dans une perspective, quelque fleur de sauge, quelque tête de jeune fille, quelque forme qui s'imposait à moi. J'ai su pour quelques-unes découvrir la beauté ou la pensée qu'elles contenaient et qui m'avait fait à leur passage dresser l'oreille intérieure. Pour d'autres, dans ma paresse je me disais : « Il suffit de me rappeler l'image, un jour < je > la prendrai, j'essaierai de l'ouvrir » ; et c'est ainsi que les ateliers de mon passé se sont encombrés de clochers, de têtes de jeunes filles, de fleurs fanées, de mille autres formes en qui toute vie est morte et qui ne signifieront plus jamais rien pour moi, d'où j'eus peut-être tiré, si j'avais eu cette volonté que voulait me donner ma grand-mère, des pensées qui eussent servi aux arts d'aliment. Et pour finir avec les deux côtés je parlerai d'une découverte différente bien qu'en apparence elle ressemble à celle-ci que je fis du côté de Guermantes^{a1}.

Esquisse LVI

[PROXIMITÉ DES DEUX « CÔTÉS »]

[Fragment du *Cahier 29* précédé d'une note : À ajouter aux deux côtés. L'automobile permet de découvrir la proximité des deux univers jusqu'ici opposés. À ce stade de la rédaction, cette « conclusion » doit se situer non à la fin du roman, mais dans sa première partie.]

Comment aurais-je pu croire quand deux choses portaient des noms aussi différents que les étangs de Guermantes et Meséglise, quand ils étaient si beaux l'un et l'autre mais si différents, quand l'un était un monde élevé de champs en cirque, une grande vue et l'autre une secrète promenade le long des eaux, et qu'on les proposait comme les deux types de beauté naturelle les plus différents, que c'était seulement deux parties voisines de la même terre, auxquelles leur nom n'était pas nécessairement attaché par définition comme les propriétés d'un triangle, mais une différenciation arbitraire créée par les usages des hommes ?

L'impossibilité^a qu'il y avait à aller à Meséglise les jours où on était allé aux étangs de Guermantes, venait corroborer la différence des noms, de la différence de caractère des lieux où l'on arrivait, tout cela en faisait des univers séparés. *L'automobile etc.^{1*}

Quand l'automobile fut créée qui permettait même en partant tard de « commencer » la journée par une promenade qu'on n'avait pas le temps de faire autrefois dans toute la journée, et de continuer en bourdonnant à travers tout le département comme si on s'était suspendu au vol d'une guêpe promeneuse, qui file sur les routes par le beau temps, alors sans doute les enfants qui vécurent à Combray furent^b comme des fils d'acteurs qui vont dans les coulisses et savent que c'est le frère du traître qui fait la victime et que c'est la forêt du *Songe d'une nuit d'été* qui sert pour elle, alors la terre put être embrassée davantage dans sa réalité géographique, et l'illusion que chaque promenade était un univers qui excluait tout le reste et où on se rendait par des chemins qui n'appartenaient qu'à lui dut s'évanouir comme l'idée que j'avais que chacun avait son théâtre où il voyait sa pièce.

Esquisse LVII

[ASSOCIATION DU LIEU
ET DE L'INSTANT]

[Ce fragment du *Cahier 28* est précédé d'une note : Intercalage / Dernière partie du côté de Meséglise et du côté de Guermantes. Les souvenirs des paysages liés à diverses scènes de la vie. Importance des moments privilégiés.]

Au reste les paysages ne restent pas associés qu'à des impressions qui résultaient d'eux-mêmes. Ils escortent jusqu'à nous, de leur visage incompréhensible, inconscient ou distrait, telle scène que sa tristesse, ou sa joie, ou sa singularité a laissé seule survivante pour nous quand autour d'elle les uns après les autres les souvenirs contemporains sont morts de vieillesse. Chacun a emporté avec eux le paysage où il eut lieu. Les chemins se sont effacés avec le souvenir de ceux qui y passèrent, avec le souvenir aussi de tous les noms même qui y passèrent. Mais ce souvenir plus vivace qui a vécu isolé sur un fond d'oubli a gardé, lui, son paysage. Et le souvenir du jour <où> je revis ma mère la première fois après sa longue maladie dans le jardin de mon cousin quand j'arrivai sur la pelouse et qu'au bout d'un moment je l'entendis venir, lente, pâle, les cheveux rasés et qui me souriait, cet autre jour d'une autre année sans doute où ma grand-mère repartant pour Paris, nous allâmes faire une promenade du côté de Guermites pour que je n'aie pas à la gare et où elle nous accompagna jusqu'à un endroit où la Gracieuse faisait sur une pierre au-dessous de son flot un petit filet bleu renflé comme un fuseau^a, ces souvenirs-là devenus presque incompréhensibles même pour moi parce que aucun des souvenirs contemporains qui pourraient me les expliquer, me les commenter ne vit plus, ces souvenirs-là ont pourtant en eux tellement de force d'expansion qu'ils ont réussi à faire miraculeusement traverser ces vingt ans au petit parfum de la pelouse qu'on avait fauchée et qui battant de son aile invisible m'arrive encore faible mais fidèle et persistant, suivant sans comprendre le souvenir de la guérison de ma mère, ainsi que le bruit que firent ses pas sur les cailloux, et pendant que je repense à ma mère guérie, eux sont là, le parfum de l'herbe et le bruit du gravier qui regardent, un peu émus sans trop comprendre, courir^b une des enfants qui jouent ensemble au fond du jardin ; et ce petit renflement bleu de l'eau de la Gracieuse ce jour-là, cet étincellement des feuilles autour, cette chose d'un instant, vient encore aussi pure, aussi vive, aussi ensoleillée de couleur trop bleue, tendue surhumainement jusqu'à moi par le regard qu'elle ne vit pas et qui devait la faire vivre. Mais il est d'autres événements qui conservent le coin de la route disparue, le tas de pierre, la pente du talus glissant, une grappe de fleurs bleues qui retombait je ne sais d'où au bord de la Gracieuse, restent pour cela indissolublement attachés pour moi soit au côté de Guermites soit au côté de Meséglise, bien que sans doute ils n'aient point avec eux d'autres liens que la simultanéité de la vision du lieu et de leur production. Ce sont les événements principaux de certaines vies, les événements intellectuels. Car la vie intérieure la plus anecdotique de toutes est peut-être^c la plus

historique de toutes, celle qui procède par événements. Sans doute ce que nous apercevons un jour en nous y préexistait et même le fait de l'apercevoir était probablement préparé progressivement depuis aussi longtemps que l'est la mort de quelqu'un qui se croit très bien portant et qui est tout d'un coup frappé d'une attaque. Toujours est-il que c'est à un certain moment, à un moment que nous oublions rarement, au moment où nous prenions la rampe de l'escalier, où nous essayions de cueillir une branche d'aubépines, qu'une idée nous est apparue, changeant les proportions des idées que nous avions jusque-là relativement à certains points graves de notre vie intérieure et ouvrant à notre esprit pour toujours une voie de plus dans le système de celles où il pouvait circuler jusqu'ici. Dans cette nuit qu'est notre esprit où un ou deux chemins sont seuls encore percés par nous, c'est un troisième, ou un rond-point, ou un prolongement des autres, parfois un chemin de traverse qui les rend tous deux inutiles. En dehors même de ces quelques moments dont on se souvient toujours, et dont la particularité d'avoir^a été des moments, de s'être réalisés dans la catégorie du temps, est marquée par cette association du lieu avec l'instant qui est le propre de ces souvenirs de moments précis, et fait qu'ils nous rendent jusqu'à la palpitation des étoiles ou à l'odeur de fumée qu'il y avait le soir où nous eûmes l'intuition de telle loi scientifique, l'idée de tel roman, je me souviens des heures etc. *(Récitation de Musset etc.¹.)*

Esquisse LVIII

[LE PARC SWANN]

[Fragment du Cahier 12 qui reprend, en l'isolant, le thème du parc Swann, qui apparaissait déjà dans les brouillons sur le côté de Méséglise (Cahier 4 et 12, Esquisses LIII et LIV). On remarquera qu'ici l'auteur introduit la rêverie sur les villes, mise en rapport avec l'amour du héros pour la fille de Swann. C'est vers la fin de ce morceau qu'on trouve pour la première fois le nom de Gilberte. Première apparition de Mme Swann et de M. de Guercy (futur Charlus) dans le parc.]

Arrivé là, il y a deux chemins qui montent vers les champs, un à gauche qui tout en montant oblique beaucoup de façon qu'il nous mettait quand nous arrivions en haut assez avancés sur le chemin de Méséglise, l'autre qui monte tout droit en suivant les haies du parc Swann qui est par conséquent tout en pentes de ce côté. Un « samedi » mon oncle proposa de prendre le chemin

qui aboutit aux champs aussi, et nous donnerait à faire en plus dans les champs la distance entre son issue et celle du chemin que nous prenions généralement. Mon oncle^a objecta qu'on pourrait apercevoir Mme Swann, ce qui serait désagréable, car elle pouvait nous connaître de vue, et ce qui me fit battre le cœur d'anxiété et de honte. Car le fait que nous <ne> fréquentions pas Mme Swann, loin de lui ôter du prestige à mes yeux, lui en donnait infiniment. Elle me semblait faire partie de toutes ces belles choses qu'on disait que mes parents auraient pu avoir, comme des voitures, des valets de pieds, des chevaux de selle, des chasses et que j'étais bien désespéré qu'ils n'eussent pas, car cela me semblait être ce qui rendait certains êtres supérieurs à d'autres. La vue d'une femme en costume de cheval, comme étant ce qu'il y avait de plus différent des toilettes des femmes de ma famille, me faisait comprendre qu'on leur donnât le nom prestigieux d'amazones. Et celles qui venaient des châteaux voisins en course à Combray me semblaient les personnes qui devaient avoir pour nous le plus profond mépris. Aussi comprenant que les principes qui empêchaient mes parents de parcourir Combray en calèche étaient les mêmes qui les empêchaient de fréquenter Mme Swann, Mme Swann, Mlle Swann, le parc Swann étaient remplis pour moi d'un attrait que le fait de connaître Swann qui ne venait d'ailleurs plus que rarement et que je ne voyais jamais puisqu'on m'envoyait coucher avant, n'était pas parvenu à dissiper, et je ne tenais pas du tout à ce qu'elle nous aperçût. « Ce serait très désagréable, dit mon père, car elle doit nous connaître de vue ». Cette pensée au contraire diminuait un peu mon effroi, car elle devait savoir que son mari venait chez nous et cela nous relèverait peut-être un peu à ses yeux. Mais la question fut tranchée par ces mots de mon oncle : « Tu te rappelles bien que Swann nous a dit que sa femme et sa fille partaient avant-hier pour Chartres et qu'il en profitait lui pour aller deux jours à Paris ? » Dès lors cela nous permettrait de jeter un coup d'œil sur le parc dont nous nous éloignons, et chemin faisant, mon père et mon oncle regardaient, admiraient les embellissements, s'étonnaient des portails, des allées de clôture, des statues, les moulages dont ils nous avaient parlé. Puis mon père dit qu'à partir de là ce n'était plus le parc Swann, mon oncle assura que si, que Mme Swann avait voulu qu'on rachetât toutes les terres jusqu'aux champs. Je suivais en arrière cueillant une fleur, m'arrêtant sur la haie parallèle à celle du parc pour regarder par les ouvertures le talus abrupt qui montait vers les champs, puis je revenais à la haie du parc Swann, émerveillé de ce portail qui portait des emblèmes que je ne connaissais pas, tout ce monde mystérieux de la Bible et du Moyen Âge <que> quelques mots de Le Grandin¹ avaient couronné^b pour moi d'une

grandeur et d'une beauté indicibles sans que je pusse même comprendre ce que tout cela pouvait signifier, de quoi parlaient ces innombrables figures, à quelles villes fabuleuses (les villes qu'on avait promis < à > Mlle Swann de lui faire visiter) cela se rattachait. Elle devait aller à Amiens pour voir « la plus prodigieuse des cathédrales ». Ainsi dans cette ville du nord, à même la ville, nue, dehors, il y avait une « prodigieuse cathédrale » qui pour des penseurs, des écrivains, était une chose importante. Comment cela ? Parfois l'hiver, le soir, j'entendais^a le vent dans la cheminée, ou voyais à la fenêtre le reflet glacé du clair de lune, à ces moments où l'on surabonde de forces et où le désir nous faisant rejeter comme une chrysalide la morne vie actuelle, nous projette avec force dans quelque ville lointaine, au bord de la mer ou dans le nord où il serait doux de s'éveiller le matin, avec une amie qui pourrait nous initier au plaisir d'aller voir des cathédrales ou d'aller, à peine le jour levé, voir le mascaret au-dessous de la flèche gothique de Caudebec et rentrer se chauffer et déjeuner à l'auberge normande. Et la ville même j'y pensais à peine, quand on disait devant moi « ce qu'il y a de plus beau en France, c'est Amiens, c'est Chartres, c'est Reims », on voulait parler seulement de la cathédrale, mais comme on l'appelait seulement du nom de la ville, comme les Princes, cela sculptait pour moi en une seule œuvre d'art gothique toute la ville, comme cette montagne que Michel-Ange voulait sculpter tout entière, toute la ville, Reims, Amiens, était prise, isolée des contacts vulgaires dans le réseau d'art de son nom, elle y était intérieure, sa sonorité esthétique en expulsait perpétuellement tout ce qui n'eût pas été prestige séculaire, art gothique, et quand le train m'arrêta pour la première fois à Amiens, au moment où le train s'arrêta et où j'entendis crier « Amiens, Amiens », ce fut une cruelle désillusion de voir ce nom écrit devant moi sur le buffet de la gare. Quelle belle vie on pourrait mener avec une petite amie habituée au cheval, instruite en art gothique, avide de voyages. Ceux qui se moqueront de moi ne se rendent pas compte qu'avant la première impression que leur cause un visage, le chemin de leur cœur est ouvert par un prestige de ce genre. Ce qui élève pour nous un être et nous le fait distinguer, c'est qu'il est soutenu par tout le désir d'une vie différente où nous pensons communier en lui. Et c'est cela qu'il y a au fond des femmes qui jusque-là vertueuses cèdent au Roi, des bonnes qui lèvent toujours des sergents de ville et des jeunes filles qui ne veulent épouser qu'un militaire. L'uniforme n'est que le signe de la vie différente qu'elles embrasseront sur les lèvres de cet amant spécial.

À ce moment, arrivée au croisement de l'allée autour d'une grande pelouse, elle¹ prit de notre côté sans nous avoir vus, mais

je vis son visage. Quand nous pensons à la beauté féminine nous y pensons comme à une qualité, à une sorte de superlatif de ce que nous connaissons de plus charmant comme visage et nous n'arrivons qu'à une image banale et indifférente. Mais la beauté féminine et toute beauté d'ailleurs même celle d'un livre n'est pas cela du tout, elle est au contraire une individualité, quelque chose qui n'a aucun rapport avec ce que nous connaissons jusqu'ici qui tire son charme d'une combinaison de lignes, d'un effet < de > couleurs, d'une révélation de goûts, que nous n'avions pas soupçonnés. De sorte qu'à un moment de notre vie où nous ne sommes pas amoureux d'une beauté, beauté d'une femme ou beauté d'une œuvre, nous sentons dormir en nous toutes les beautés épuisées et comme nous ne pouvons qu'imaginer un composé fade de < ces > beautés, et que nous sommes impuissants à concevoir une individualité différente, imaginant une femme encore plus blonde que Liane de Pougy, plus mystérieuse que Mona Lisa, plus souple que la Prima Vera de Botticelli, nous bâillons d'ennui. Mais à ce moment-là passe une petite blanchisseuse et nous donnerions tout ce que nous avons pour être la pensée qui est au fond de ses yeux, pour vivre dans sa maison, pour la tenir sur nos genoux le soir quand elle rentre du lavoir, et pour être le nom qu'elle répète du matin au soir. Et dès qu'il est incarné dans une femme particulière, le rêve d'une certaine vie, fût-ce de se promener à cheval autour de Reims, sur les routes couvertes de neige, ou de vivre d'une vie suburbaine au milieu des lavandières, ne peut plus être assouvi que par une seule femme, car le désir qu'elle donne est particulier. Et pourtant Mlle Swann, si c'était elle, était bien merveilleusement jolie. J'avais souvent rêvé d'un petit visage carré, je ne croyais pas qu'autrement que dans des imaginations arbitraires la nature m'en présenterait un aussi carré ; j'avais pensé à une taille souple, pleine de vie et de gaieté, qui me forcerait à aimer la vie, qui se pencherait au-dessus de mon lit à Reims en me disant : « Demain matin, tu sais, nous partons de bonne heure à cheval » et qui noierait mes tristesses dans l'ivresse de la vie, je n'aurais pas cru qu'il pût en exister de si souple, de si gaie, excitant encore plus le désir de ses mouvements, par la sorte de lenteur où elle les voilait, faisant sentir comme la nudité frissonnante du mouvement sur le voile posé à même d'une lenteur excessive. J'avais rêvé d'yeux bleus sous des cheveux noirs, d'un bleu particulier, je n'aurais jamais pensé qu'ils pussent arriver à cette couleur violette étrange comme certaines pierres, couleur de l'encre délavée, et qui mettait comme une sorte d'incrustation précieuse dans son visage de pierre comme montrant le seuil d'un temple éblouissant. Elle montait dans la même direction que nous et je vis mes parents qui la regardaient, à ce moment elle nous vit, ses yeux eurent devant leur regard

distrain mon grand-oncle, ma mère, mais au moment où ils me virent, il y eut une légère propulsion de ses prunelles qui semblèrent jetées en avant comme pour me pénétrer, puis elle les ramena aussitôt, comme n'ayant voulu être comprise que de moi, dans un retrait plein de ruse, de duplicité qui m'enchantait comme une complicité.

À ce moment une femme majestueuse et belle apparut au fond de l'allée, là où commençait la petite bordure de myosotis qui venait jusqu'à nous et elle cria d'une voix impérieuse et aiguë. « Voyons, rentre te déshabiller, Gilberte » Ce nom qui donnait, en l'identifiant à Mlle Swann, en quelque sorte une personnalité, une réalité plus grande au corps charmant qui me regardait, l'appel où le nom aigu, frais et mouillé de Gilberte était plus piquant encore dans la sonorité qui le projetait, sortait de cette voix aiguë et discordante comme d'un tuyau d'arrosage peint en vert, rempli, humecté, rafraîchi, embaumé, irisait toute une section du parc de Mme Swann au chemin creux que nous montions, isolant au-dessus des ne-m'oubliez-pas et des iris, une zone privilégiée ensemencée d'une rosée précieuse où le nom de Gilberte frissonnait. Toute la partie de l'air que ce nom avait touchée me paraissait mystérieuse. Un chemin rasait le gazon, les boutons d'or, les reines-marguerites se posaient comme une lumière sur les faïences des plates-bandes, et la cathédrale de Reims couverte de neige élevait ses deux tours à l'horizon. Mais ce prénom je l'entendis pour ainsi dire en deux fois, il lança mon cœur en avant dans un mouvement de joie, d'une apparition il faisait une personne, d'un être peut-être irretrouvable, il faisait la fille d'un de nos amis qu'en somme malgré les idées de mes parents je pourrais peut-être retrouver, mais je n'avais pas fini de l'entendre qu'il sembla comme prolongé par un écho, finir de vibrer en moi et ramenant cruellement mon cœur blessé en moi, j'entendis Gilberte encore, finissant le nom, comme le toucher de cette enfant^a par tout ce qui avait le droit de l'appeler par son nom, de connaître l'intérieur de sa vie, de la revoir au moment où je ne la voyais pas, de la suivre quand elle était rentrée, de lui souhaiter la bonne année, d'entrer pendant son repas, d'être distrait avec elle pendant le catéchisme, de contenir^b ses pensées quand elle était seule, comme ses parents, ses amies, son domestique, sa camarade de cours, sa chambre à coucher, ses devoirs, son lit. J'aurais voulu embrasser les ne-m'oubliez-pas, les marguerites, les iris sur lesquels flottait encore comme une essence précieuse, comme une vapeur irisée ce nom Gilberte, ces fleurs qui avaient assisté à la reconnaissance que je venais de faire de l'identité de la petite Swann, qui étaient témoins de mon espérance, mais ce même prénom qui

me disait qui elle était, m'apprenait ainsi à qui elle appartenait, esclave forcée des parents qui lui disaient Gilberte et demain peut-être la feraient partir en voyage pour deux ans sans que je puisse rien dire et maintenant la faisaient rentrer ; esclave volontaire d'amies, d'amis peut-être qui venaient chez elle, qui la voyaient à des heures où je ne la verrais jamais, qu'elle voyait devant ses yeux quand elle était seule, qui formaient le monde délicieux qui seul m'importait parce qu'il occupait sa pensée, était contenu dans ses rêves, interpellé par sa voix, mêlé à sa solitude, venait la voir quand elle était enrhumée. Et de petits amis peut-être pour qui elle savait cacher son goût avec la même rétractation rapide de la prune qui à la même seconde lui avait donné l'air indifférent. À cette pensée l'air de lui faire faire ce qu'elle voulait qu'avait sa mère qui m'avait paru un obstacle entre moi et elle, me parut un rempart élevé entre elle et les autres, et le son impérieux de l'appel Gilberte dont l'air vibrait encore, et dont n'avaient pas encore cessé d'être imprégnés et de frémir le gazon, les cailloux et les myosotis. Et puis de penser qu'elle était esclave, qu'elle était inférieure, lui ôtait un peu de l'idée de l'immense supériorité que je mettais en elle. Par là elle m'était moins inaccessible et mon désir d'elle était moins douloureux. Avec une docilité rapide elle alla vers sa mère, mais levant une dernière fois obliquement ses yeux de mon côté, avec une sorte de ruse et retrouvant aussitôt sa merveilleuse impassibilité. Près de sa mère était un monsieur que les noisetiers de la charmille nous avaient caché jusqu'ici et que mon oncle dit à mon père être M. de Guercy. « C'est vraiment infâme, disait mon oncle, cette petite mêlée à tout cela. Ils ont fait aller Swann <à> Paris en disant qu'ils partaient pour Chartres et sitôt qu'il a eu le dos tourné, ils sont revenus. »

Esquisse LIX

[LE PARC SWANN]

[Ce fragment du Cahier 14 reprend la rédaction de l'Esquisse précédente. Depuis le mariage de Swann, on n'allait plus du côté de son parc. Pourtant, un jour où Swann était absent, le grand-père décide de prendre le chemin qui longe le parc. Rencontre imprévue de la fille de Swann en train de lire.]

Au milieu de ces lilas était un étroit pavillon de vieilles tuiles au pignon saillant **(?)** qu'on appelait la maison des archers et

qui servait de logement au jardinier. Le parc dans sa partie basse était très étendu, à droite un cours d'eau et avec de belles pièces d'eau. À gauche il montait en pente vers le château. Et après le château <il> montait encore jusqu'à un plant d'asperges qui le terminait en hauteur et était de plain-pied avec l'étendue immense des champs. Pour aller s'y promener, on n'avait qu'à ouvrir une grande barrière blanche qui tout en haut répondait à cette barrière blanche d'en bas où se penchaient les lilas, et contre laquelle venaient mourir^a les derniers trèfles et les derniers coquelicots. Quand j'étais tout petit, pendant plusieurs années Swann ne vint pas à Combray et nous laissait la disposition de son parc où j'allais quelquefois jouer. *(?)* Mais quand il revint et qu'il fut marié nous passions devant la porte sans jamais entrer et pour gagner les champs vers Meséglise, au lieu même de prendre le chemin creux qui montait en longeant son parc dans toute sa hauteur, nous prenions plutôt un chemin qui en bas partant presque à côté de l'autre, mais divergeant tout de suite, nous mettait plus avant dans les champs et nous évitait l'ennui de risquer d'apercevoir Swann avec sa femme ou sa fille. Mais l'avant-veille Swann était venu à la maison et avait dit à Maman que sa femme et sa fille partaient pour Chartres le lendemain et qu'il en profitait pour aller à Paris. Il n'y avait donc personne là et comme il faisait beau, mon grand-père proposa de prendre le chemin de bordure du parc, et qui bourdonnait de l'odeur des aubépines. Mon grand-père et mon oncle regardaient par la haie, admiraient les embellissements du parc, s'étonnaient des portails, des statues. Une allée nue, qu'un massif de capucines bordait sans séparation jusqu'aux cailloux, montait en plein soleil vers le château. Je pensais combien c'était triste que nous passions là justement un jour où Mlle Swann n'était pas là. Je courais au-devant de mon oncle et de mon grand-père et m'échappais vers les talus qui du côté opposé <de> ce parc bordait le chemin derrière la haie et montait à pic vers les champs. Quelques bleuets etc.', et je les suivais jusqu'en haut où on sentait tout d'un coup un air vif sur l'immensité, comme devant la mer. Nous étions encore peu élevés et nous regardions un coin où la rivière de la pièce d'eau est prise dans une canalisation et s'élève jusqu'à un bassin supérieur, où des chevaux tournant dans une sorte de manège l'actionnent. Plus bas était entre des roseaux un coin délicieux pour pêcher. Des glaïeuls qui laissaient pendre les lambeaux bleus et jaunes de leur fleur éclatée allaient jusqu'à l'eau, derrière il y avait une petite allée étroite bordée de pervenches et de myosotis. Tout à coup je ressentis un coup au cœur, en apercevant une ligne laissée là dans l'herbe, était-ce le mirage produit par le mouvement des eaux, mais le bouchon semblait tiré verticalement comme si un poisson eût mordu et il me semblait que la feuille

d'un nénuphar était abaissée par le mouvement du bouchon. J'eus une immense espérance que mon oncle se fût trompé et que Mlle Swann fût là qui aurait quitté pour un instant sa ligne, une immense peur aussi, d'être vu par une petite fille, qui devait tant me mépriser. Mais je ne savais si d'autres personnes n'habitaient pas avec les Swann, cela pouvait être des amis à eux. Je me gardai bien de faire remarquer cela à mon oncle et à mon grand-père, qui bientôt discutèrent pour savoir si on se trouvait encore le long du parc Swann. Mon grand-père disait qu'à partir d'une certaine hauteur que nous avions dépassée il inclinait vers la droite et ne touchait plus le chemin. Mais mon oncle assurait que Swann avait racheté le parc contigu et qu'il montait contigu au chemin jusqu'aux champs. Mais je ne les écoutais plus. Je restais immobile, je venais d'apercevoir assise sur un banc sous une charmille de noisetiers un livre à la main, devant une petite bordure de verveine et de myosotis, une fillette blonde qui leva les yeux et me vit. Je ne savais pas si c'était Mlle Swann, mais je le pensais, et je me disais qu'à tout moment mon grand-père et mon grand-oncle allaient l'apercevoir et nous faire rebrousser chemin. Ils l'apercevaient en effet mais elle avait toujours les yeux sur nous de sorte qu'ils eurent peur d'avoir l'air impolis et continuèrent à monter. Elle ne s'était pas contentée de me voir, je peux dire qu'elle m'avait regardé, elle avait furtivement projeté en avant ses deux yeux bleu clair sur moi, puis voyant que mon oncle et mon grand-père l'avaient vue les avait ramenés [interrompu].

Esquisse LX

[LE PARC]

[Nouveau fragment du Cahier 14, plus proche du texte définitif que les versions précédentes. La végétation du parc Swann. Le silence. La ligne de pêche. L'apparition de la fille de Swann.]

Au lieu de longer le bas du parc, et de monter ensuite vers les champs par le chemin creux qui longe à l'extérieur sa clôture, nous préférions tirer sur notre droite et prendre un autre chemin qui monte aussi vers les champs mais nous mettant beaucoup plus loin. Mais comme Swann, venu à la maison l'avant-veille, nous avait dit que sa femme et sa fille partaient pour Chartres et que pendant ce temps-là il allait à Paris, mon grand-père et mon oncle profitaient de ce qu'ils étaient sûrs de ne pas les rencontrer pour

prendre par le long du parc, ce qui était plus court et leur donnait l'occasion rare d'admirer les changements que Swann y avait faits. Une pelouse découverte s'étendait au bord de l'eau. Quatre heures sonnèrent. Le chemin que nous avions pris commençait à monter. Par l'ouverture de la haie nous voyions une allée bordée de capucines monter en plein soleil vers le château. À gauche en contrebas était un étang obscurci par l'ombre de grands arbres.

Comme dans les créations les plus factices, la nature avec laquelle l'homme compose est encore la nature et ses lois, et que même au sein d'un jardin il y a des lieux particuliers qui étendent autour d'eux leur royaume inviolable avec ses attributs immémoriaux aussi différents du reste, aussi personnels, aussi mystérieux, que s'il était situé en pleine nature ; ainsi de cette partie humide et marécageuse du parc dont la végétation était aussi particulière que si elle avait crû dans une solitude au bord d'un étang. Ou plutôt la nécessité de l'exposition et de la croissance des végétaux avait fait venir du fond de la nature mystérieuse et de ses lois, une solitude, individuelle, poétique, toute-puissante, une solitude humide ornée des attributs traditionnels dont est ceinte la face claire-obscur des eaux. L'allée qui passait autour de l'étang lui tressait sur des rangs étroits et pressés une double couronne délicate et bleue de pervenches et de myosotis, cependant que se penchaient sur ses bords, les pieds même dans l'eau, l'eupatoire, la grenouillette, et laissait pendre les lambeaux bleus et jaunes de sa capsule éclatée, le glaïeul des marais. Et quelques feuilles du nénuphar semblaient avoir été jetées sur la surface de l'eau. J'eus un coup au cœur en voyant qu'une ligne avait été laissée là par quelqu'un qui évidemment était en train de pêcher. Or je savais que Mlle Swann aimait beaucoup la pêche. Mais je savais qu'elle devait être à Chartres et d'autre part il pouvait y avoir d'autres personnes, des parents à eux au château. On entendait en haut des arbres une note prolongée d'un oiseau invisible, qui croyant sans doute faire passer le temps qu'il semblait arrêter un instant, explorait de son chant la solitude environnante et recevait une réplique si intense et si unanime de silence et d'immobilité que l'instant d'alors semblait devenir durable, la lumière du ciel prendre quelque chose de fixe, de cru, d'appliqué, de soutenu, et qu'on avait envie de bouger pour se soustraire à cette attention implacable et fastidieuse de l'heure ; et l'eau dormante elle-même dont les insectes irritaient perpétuellement le sommeil rêvant peut-être de quelque maëlstrom imaginaire creusé au fond de son miroir ; tandis que je la regardais elle paraissait fuir à toute vitesse, sans bouger et entraîner, sur les étendues silencieuses du ciel reflété, la ligne dont le bouchon maintenant me semblait vertical, prêt

à plonger à la suite de quelque gardon dont je me disais qu'il serait peut-être de mon devoir de faire avertir Mlle Swann ou telle autre pêcheuse qu'il « mordait ». Mon grand-père et mon oncle qui continuaient à s'élever sur le chemin ensoleillé qui bourdonnait de l'odeur des aubépines, me disaient de ne pas rester en arrière à regarder. Je me gardai d'attirer leur attention sur la ligne. Ils n'auraient eu, par peur d'être vus des Swann qu'à rebrousser chemin. Je courais en avant, en sortant du chemin par la haie parallèle à la clôture du parc, je m'élevais sur les talus raides qui montaient presque à pic vers les champs où le chemin nous menait en pente. Ça et là un bleuet *(voir dans le cahier¹)*. Puis je redescendais vers mon oncle et mon grand-père qui en ce moment même discutaient pour savoir si c'était encore le parc Swann qui était à côté d'eux. En effet un autre petit parc qui lui était contigu vers le haut l'empêchait à une certaine hauteur d'aller jusqu'au chemin. Il avait dû le racheter et avait eu des difficultés. Mon grand-père soutenait qu'il avait tout racheté, mon oncle que non. Et ils reprenaient leur marche, quand j'aperçus sur un banc adossé à une charmille de la partie contestée une fillette², à la peau d'un blond presque jaune clair comme un bouton d'or, avec des yeux bleus, qui lisait et qui nous ayant entendu venait de lever les yeux. Mon oncle et mon grand-père qui ne la voyaient pas, entrèrent dans son regard mais comme les arbres du chemin, sans le modifier. Mais au moment où elle me vit, ses prunelles bleues eurent en avant la légère propulsion d'une attention plus grande, puis elle détourna un instant la tête et nous regarda de nouveau mais cette fois sans plus me marquer d'attention. Je baignais dans son regard comme toutes les choses voisines qu'il couvrait sans qu'elles l'arrêtassent.

Esquisse LXI

[LE DIALOGUE AVEC LES FLEURS]

[Esquisse rédigée sur des versos du Cahier 12. Bien que conçue comme une addition à la rencontre avec la fille de Swann (voir l'Esquisse LVIII), elle forme une unité indépendante. Le chemin qui longe le parc Swann est bordé d'une haie d'aubépines, dont les « niches » sont comparées aux chapelles latérales de l'église. L'amour pour les aubépines du mois de Marie et celles de Mme Goupil. La conversation avec les aubépines.]

Le chemin que nous suivions était bordé d'une haie qui formait comme une suite de petites chapelles aux clôtures ajourées et qui disparaissaient, comme il convenait en cette fin du mois de

Marie, sous les festons, les guirlandes, les reposoirs des fleurs d'épine rose et d'aubépine. Les branches d'aubépine étaient fourrées dans toute leur longueur de soie blanche, de la fleur aux fines étamines. Et quand on était arrivé, quand on n'eut plus voulu voir que des aubépines, alors, comme un peintre qui veut se dépasser, et exécute une fantaisie du même genre dans un autre ton, venaient les épines roses, qui portaient attachés à leurs branches en fête tant de pompons fleuris, que l'arbuſte avait l'air d'avoir été décoré comme la houlette d'une bergère Pompadour. Par moments après les bouquets d'étamines attachés à la ruche embaumée de l'aubépine, après les pompons de l'épine rose, on voyait se défaire au vent la soie rose unie d'une rustique églantine. L'odeur de ces reposoirs était aussi puissante que si la petite chapelle de verdure dentelée avait été close et elle laissait entre ses fentes tomber à terre des rayons comme on en voit tomber du vitrail sur les dalles d'une église. La haie devenait plus rare et derrière montait un talus. Je suivais en arrière cueillant sur le talus quelque coquelicot isolé, quelques bleuets⁴.

Pour certains hommes la jeune fille qui fut leur premier amour reste à jamais même vieillie, morte, après d'autres amours qu'ils ont connus, douée d'un charme, d'un prestige particulier qu'aucune autre femme ne peut avoir. Cette différence de nature, d'essence entre un être et tous les autres, due à un amour d'enfance, elle existe pour moi, non pour une femme, mais pour une fleur.

C'est dans mon plus profond passé que je suis ému encore aujourd'hui quand j'aperçois dans une haie les voiles blancs de l'aubépine. Sans doute je devais être bien petit quand dans nos promenades le dimanche derrière la Frapelière, ou un soir au mois de Marie, ou bien un jour que j'étais malade où Mme Goupil m'en apporta une brassée, je démêlai dans ses étoiles cette forme féminine, insouciant, délicieuse et royale qui du fond de moi-même, dès que j'aperçois ses pétales, peut encore lui imposer sa marque suprême, sa physionomie unique, son intention, son mouvement, son geste, son sceau d'art. Sans doute à peine avais-je saisi cette grâce de la disposition de ses pétales que leur fraîcheur, la pureté de leur tissu d'argent accrut mon exaltation. Et sans doute comme j'étais comblé par la joie que me donnait leur beauté, je sentis que je n'avais encore vu que le moins beau, que la fleur avec ses pétales n'était que comme un autel au milieu de laquelle la vraie fleur était placée, ces bouquets de pistils blonds et roses qui faisaient penser au pommier, au fraisier, et qui ajoutés ainsi négligemment dans leur dernier appareil à la fleur, lui donnaient cet air suprêmement « habillé », habillé pour le bal, ou pour le mois de Marie, cet air vaporeux dû à ce flot d'étamines ajoutées, cet air aussi différent des autres fleurs que

l'église avait des autres maisons, car toutes ces étamines lui donnaient une complication, une délicatesse, un ajouré, un nervuré, comme la rose de l'église et la dentelle du clocher. Alors sans doute comme je ne croyais pas pouvoir élever mon plaisir plus haut, je recommençai à m'apercevoir de leur adorable odeur que je rapportai à la fleur et qui me fit la trouver plus riche encore de douceur et de charme ; cette odeur que je respirais avec gourmandise, je pouvais croire que ce qu'elle avait de si sucré et de si doux correspondait peut-être à la petite tache brune, claire, châtain, qu'il y avait sur le calice, comme dans la partie gratinée d'une frangipane. Et pourtant malgré cette gourmandise qu'elle éveillait, elle ne donnerait pas de fruits comme le pommier ou comme le fraisier, elle était douce mais sans qu'on pût la posséder plus que les douces joues de Mme Goupil qui avaient elles aussi leur < s > tache < s > de rousseur. Et je suppose que c'est cette ivresse qu'elles durent me faire éprouver alors, répétée jusqu'à l'accablement comme savent faire les fleurs, qui tandis qu'elles ne nous révèlent pas le secret de leur charme toujours un peu mystérieux dans son silence, dans ses formes qu'on ne peut comparer à des formes humaines, irritent notre désir, en le répétant à foison, en nous montrant dix, cent, mille fleurs, qui nous offrent la même beauté, nous redonnent la même joie, sans nous laisser entrer plus avant en elles ; en y joignant que dans l'aubépine, les fleurs jetées ici à droite de la branche, puis là très loin à gauche, puis à droite encore, puis à un nouvel intervalle, ont une sorte d'insouciance, de jeté, de grands intervalles, comme une phrase musicale. Telles furent sans doute je suppose les joies que je ressentis au mois de Marie, que je retrouvai le dimanche sur les chemins où elles refaisaient dans la haie *qui montait le long du parc Swann, mettre en son temps* une suite de chapelles aussi odorantes, odorantes presque comme une pâtisserie, que si elle n'avaient pas été à l'air libre mais closes — et quelle plus jolie clôture de chœur que le feston de ces feuilles découpées comme la fleur —, et laissant filtrer par terre le soleil de trois heures, en lignes blanches comme il tombait de la verrière sur le pavé < de > la chapelle. Et quand j'aimai tant l'aubépine blanche que je ne pouvais rien aimer davantage, alors comme à quelqu'un qui est fou d'un Watteau qui ne veut plus rien voir d'autre, pour qui les autres peintres sont effacés, et à qui on montre un autre Watteau, aussi beau, plus beau, d'être le même en étant autre, lui redonnant le même plaisir sous une forme nouvelle, rendant à son plaisir une nouvelle jeunesse, une richesse plus grande, l'idée que sa puissance de renouvellement, de création est infinie, un jour que j'étais malade Mme Goupil m'apporta des branches d'aubépine... rose, la même fleur mais rose ! et plus agréable encore tout en pompons attachés sur elle

en si grand nombre qu'on succombait sous les coups indéfiniment multipliés du plaisir. C'est ainsi que j'essaye de m'expliquer l'amour que j'éprouvai alors et ce que d'autres fleurs sans doute eussent pu m'inspirer. Mais d'avoir été ressenti en un temps où la faculté d'admirer, d'éprouver de la joie est plus vive, où l'idée qu'elle tient à l'objet fait garder plus de fidélité ce qui me fit presque mettre un point d'honneur à ne rien aimer autant que l'aubépine, en un temps où on est souvent seul, où on cherche à l'être, où la timidité, le fait de ne même pas savoir ce que c'est que le monde, nous permet de ne pas, en présence de la nature, avoir cette préoccupation des hommes, de soi, de son corps, de son habillement, qui en nous faisant habiter notre peau, notre personne physique et sociale, nous empêche de ressentir ce qui ne peut se ressentir que dans la sensibilité. Pour toutes ces raisons cet amour fut plus fort, plus pur, plus puissant que ceux que j'eus plus tard. Et à cause de cela si je suis si heureux quand je vois une aubépine, c'est sans doute que je l'aime précisément d'un amour comme je ne pourrais plus en éprouver, d'un amour d'un autre temps, où l'âme tout entière est intéressée, où je me sens plus sensible, plus intérieur, plus désintéressé, plus poète, où j'aime davantage. C'est sans doute un peu de ce degré plus profond de mon amour qu'est faite la qualité unique de sa beauté. C'est aussi sans doute que dans l'effacement des circonstances où je l'aimai d'abord, dans l'oubli des associations que je fis d'elle avec l'autel du mois de Marie, le soir, avec les robes de Mme Goupil, de ses étamines peut-être avec l'étoffe appelée étamine, et de son calice avec l'instrument sacré appelé calice, et de ses taches brunes avec la petite tache des œufs du rouge-gorge, et des taches de rousseur de Mme Goupil, et de ses poils blancs avec ceux du fraisier et du pommier, et de sa grâce sur l'autel avec la piété de Mme Goupil, et de sa gaieté et de son parfum dans ma chambre quand j'étais malade avec la douceur et la gaieté et la pitié de Mme Goupil, toutes ces associations et tant d'autres formées à un âge où les associations sont des croyances parce qu'on sent mal le sens des mots et parce que les métaphores s'imposent à l'esprit comme des réalités, tout cela qui a été oublié fait cependant flotter autour de la fleur d'incompréhensibles charmes que fait lever en moi la vue de ses étamines, de ses étoiles d'argent, et qui la font se détacher éblouissante, de blancheur, saupoudrée de bouquets, plus nervurée qu'une étoile, sur un fond de mystère. Fond d'une grande profondeur ; chaque pétale n'est pas tout à fait à la même hauteur, je sens qu'il occupe du volume dans mon âme ; de la distance qu'il y a entre les pétales et les étamines, je sens que la fleur occupe plusieurs années de ma vie, est posée sur un mois de Marie qui la sanctifie, s'enlève et s'ouvre sur une promenade du dimanche qui lui donne sa vivacité, son éblouissante lumière.

Je la sens sur plusieurs plans à la fois, et il y a différents charmes de ma jeunesse, d'après-midi ensoleillés dans des cloches de vêpres, de soirs bleus étoilés en sortant du mois de Marie et bien d'autres qui unissent leurs instruments lointains, leurs harmonies oubliées, pour accompagner la fraîche mélodie, le motif jeune et délicieux, dont ses fleurs me répètent, quand aujourd'hui encore, le hasard de leur rencontre au printemps m'enchanté dans son gracieux contour, son mouvement capricieux, le motif d'une pureté, d'une fraîcheur, d'une grâce incomparable. *Petit ajoutage 2 pages plus loin**.

Je ne peux les voir sans plaisir, ni sans souci. Les choses que nous voyons seulement devant nos yeux, ne sont ni si belles ni si fatigantes à voir que celle que nous voyons en même temps au fond de nous. Car une opération de l'esprit s'ajoute à la vision. La fleur vue est bien là, mais la fleur dont je me souviens, il me faut souvent aller la chercher très loin, quelquefois sans la retrouver. Puis quand je la retrouve, je sens que ce n'est pas une fleur que je cherchais ; que ce que la vue de l'aubépine éveillait obscurément en moi c'était un autre souvenir, ou peut-être l'idée de la beauté de sa fleur que sa fleur ne donne pas, qu'il me faudrait dégager. Je regarde alternativement la fleur et en moi-même. Par moments tandis que je regarde la fleur tremble autour de sa forme, s'effile dans ses pistils, luit dans sa blancheur, quelque chose d'indiscernable qui est au fond de moi, puis je ne vois plus que les pétales, la blancheur. Allons ce sera pour une autre fois. Je me contente de respirer la fleur, de la regarder, je me sens m'émouvoir, je voudrais la revoir.

Alors je me sens si heureux que je voudrais revenir, les revoir, ne voir qu'elles. Je m'attends, je fais des promesses. « Je ne peux pas revenir demain ni après-demain, mais dès la semaine prochaine je reviendrai. — Trop tard, me disent-elles, la semaine prochaine nous ne serons plus là. Moi je partirai même peut-être à la fin de la semaine. Regarde il y en a déjà de parties, celle-ci a déjà commencé à enlever sa robe de soie, je commencerai peut-être aussi demain ou après à faire comme elle et je vous le dis franchement je déteste qu'on me voit comme ça. Je m'attife une fois pour toutes comme tu me vois là avec toutes mes guipures, tout mon petit échenillé posé, alors je suis prête qu'on veuille rester à l'air ou m'emmener à l'église, je n'ai plus rien à changer, je peux me montrer. Mais quand on commence à ranger pour partir, ce n'est pas joli, j'aime pas qu'on me voie comme ça ». *Alors vient : « Mais votre sœur là, qu'est-ce qui lui est arrivée, elle n'est plus là ni branches ni rien. — Ah ! celle-là est au mois de Marie » etc. Républicain etc.¹.*.

« Alors je ne pourrai pas vous revoir. — Mais si, venez l'année prochaine. — Vous viendrez sûrement ? — Oh ! sûrement, c'est réglé, à partir du 15 mai vous nous trouverez, peut-être même un peu avant s'il fait beau. Nous ne bougerons pas d'ici. Donc s'il fait un temps épouvantable, nous ne serons peut-être pas là avant le 20 mai, mais vous verrez bien vous-même. Oh ! et puis si vous ne nous voyez pas nous saurons bien vous appeler, notre odeur ira bien vous chercher, vous faire signe, il y a quelqu'un qui vous attend par là. — En tous cas pas plus tard que le 20 mai. — Ah non, pas plus tard, nous sommes forcées d'être parties au commencement de juin, cela ne vaudrait plus la peine. — C'est que l'année prochaine je ne sais pas si je pourrai. — Ah ! voilà... Mais si vous pouvez, tâchez, on sera toutes là, on s'amusera comme autrefois, vous verrez. Nous serons toutes là ; il y aura aussi les fleurs des pommiers. Vous vous rappelez bien les fleurs des pommiers, vous les aimiez bien aussi autrefois, vous savez ces grandes, qui ont un beau teint lisse. — Je vous le dirai encore ; si je viens ce < ne > sera pas pour les fleurs des pommiers ; je serai bien content de les voir. Mais vous parlez de leur peau blanche. La vôtre est bien plus fine. — Plus fine je ne dis pas, mais la leur a plus d'éclat. Non, je vais vous dire ce qui fait qu'elles ne vous plaisent pas, je comprends très bien cela, c'est qu'elles n'ont pas d'animation, pas de vivacité, pas de charme, elles se tiennent bien à leur place, mais ce n'est pas votre genre. Vous êtes intelligent, vous nous aimez mieux avec toutes nos étourderies, toujours ici ou là, parce que vous nous trouvez de la vivacité^a.

Elles^b sont très bien élevées, aussi naturellement on les soigne plus que nous, elles habitent les beaux quartiers en plein midi et nous n'avons pour dot que notre figure. Ce que leurs parents à elles peuvent mettre dans la corbeille est plus fructueux. Seulement aussi elles sont belles mais un peu communes, c'est un peu le genre commerçant. Vous savez bien qui est leur père, le pommier. Vous n'êtes pas sans avoir bu du cidre. Hé bien, c'est leur père naturellement qui le fabrique. Entre nous ce n'est pas ce qu'il y a de plus chic ! — Voyons chérie, ne jette pas comme ça tes petites paroles à tort et à travers, dit à côté une aubépine plus douce et plus tranquille, pas très chic ! Mais les Pommiers ont une excellente position. Va n'importe où, parle des Pommiers, chacun saura qui tu veux dire. Ils sont connus dans le monde entier. Et puis il faut faire attention. Les filles sont nos amies. Depuis si longtemps que nous venons ici en même temps. Du reste elles sont charmantes, jolies, distinguées, gardant leur place, voyons, mesure un peu plus tes paroles ma chérie, [interrompu]

« Mais pourquoi est-ce que votre sœur n'est pas là, il y a toute une aubépine de partie. — Ah ! Celle-là est à l'autel de la Vierge,

vous la verrez ce soir au mois de Marie, vous verrez ce qu'elle est jolie, la plus fraîche de nous toutes. C'est pour cela qu'on l'a choisie. — C'est que je ne crois pas du tout que j'irai au mois de Marie. — Comment vous n'allez pas au mois de Marie. Vos parents ne sont pas républicains, je suppose. Sans cela il n'y a rien de fait. On ne me permet pas de parler aux jeunes gens qui ne sont pas de ma religion. — Mais voyons bêta, qu'est-ce que tu racontes, tu sais bien que c'est au mois de Marie que nous nous sommes connus, mais je passe ma vie au pied des autels. — Ah ! bon comme cela ça va. Mais vas-y donc ce soir, tu verras comme elle est jolie. Je te dis il n'y en a pas une de nous qui puisse lutter avec elle. Elle te reconnaîtra bien, va. Vas-y donc. Tu peux bien faire cela pour elle. Faut pas oublier les camarades. Tu lui diras que c'est nous qui t'avons dit d'y aller. Et ce soir justement il y a musique. Je regrette justement de ne pas pouvoir y aller. Toi qui peux aller comme tu veux, tu aurais bien tort de manquer cela. — Mais si elle est là pour la Sainte Vierge, elle ne regardera pas les jeunes gens et moi si j'y vais pour prier. — Hé bien, tu feras ta prière, et puis en passant devant l'autel, tu t'approcheras sans avoir l'air, ce n'est pas défendu cela, tu te rappelles quand nous te chatouillions le cou pour te faire rire. — Oh ! oui ! — Alors à l'année prochaine ? — À l'année prochaine. — Tout le mois de mai c'est promis ? — C'est promis. Au revoir, Aubépines ». Je m'éloigne et quand le chemin va déboucher dans la grande route, je me retourne encore une fois vers leurs rires, et leur jeté^a de ci de là dans leurs blancs voiles, et leurs parfums : « Au revoir, au revoir, Aubépines, [interrompu]

Esquisse LXII

[L'AMOUR POUR LES AUBÉPINES]

[Ébauche du Cahier 29, postérieure à celle du Cahier 12. L'amour pour les aubépines pendant l'enfance. Rôle secondaire du souvenir dans la recherche de la vérité. La métaphore.]

Je ne sais pas si c'est dans ce chemin que nous prenions quand j'étais petit presque tous les dimanches après vêpres pour aller faire un tour dans les champs du côté de Meséglise que je vis pour la première fois des aubépines et que commença ma passion pour elles.

Peut-être au contraire la première fois que j'en vis fut-ce dans l'église de Combray sur l'autel de la Vierge pendant le mois de Marie. Et peut-être est-ce pour cela que je fus plus surpris encore qu'un fleur si belle, si pieuse, tellement en grande toilette avec toutes ses ruches d'étamines blanches immaculées, toutes droites, toute habillée, toute étincelante, toute prête pour orner l'autel aux plus grandes fêtes, fût ainsi si belle, et en si grande profusion dans un simple chemin où je dus la reconnaître tout de suite avec émotion comme je fais encore aujourd'hui rien qu'en voyant les petites découpures de sa feuille verte, ou même avant de les avoir vues à son odeur de gâteau. Et la haie du chemin faisait en effet comme une suite de petites chapelles où tombant à travers les feuilles le soleil faisait des raies par terre comme entre les prie-Dieu, où l'odeur des fleurs était aussi puissante que si elles n'avaient pas été closes comme l'église et si on n'avait pas été en plein air, et qui semblait faire de chaque creux du buisson comme un vase d'autel d'où sortaient leurs fleurs qu'on prescrivait de mettre devant la Sainte Vierge, comme des cantiques et comme des prières. En tout cas bien jeune mon amour pour elles était bien connu, car étant tombé malade à Combray, comme je souffrais dans mon lit, on ne crut pas faire quelque chose qui pût me faire plus de plaisir que de laisser entrer Mme Goupil qui m'apportait des branches d'aubépine et d'épine rose. Je ne pouvais pas croire qu'elles voulussent bien être ainsi dans ma chambre, éclatantes, jetant avec vivacité leurs fleurs çà et là sur le chemin des branches, embaumées — comme elles étaient en plein air au soleil de l'après-midi dans nos joyeuses promenades ; j'étais un peu intimidé devant elles ; je les regardais ; elles me faisaient penser à mes autres passions, les fleurs de pommiers, les fleurs de fraisier, mais comme ces mêmes fleurs frisées et odorantes ne donnaient pas de fruit qu'on pût manger, leur douceur dont je ne savais pas comment on pouvait la posséder, en jouir plus intimement, me paraissait plus troublante, plus mystérieuse, d'autant plus qu'il y avait dans ce parfum quelque chose de sucré, de doux qui ressemblait au parfum d'un gâteau et dont une certaine particularité plus douce, épaisse et grenue me paraissait devoir avoir son siège — comme le meilleur goût de la frangipane dans les parties brunes et gratinées — dans cette petite tache brune, roussâtre, de la couleur de la tache qu'il y a sur les œufs de rouge-gorge, qu'elles avaient au fond de la fleur et qui ne les rendaient que plus douces à voir comme les petites taches de rousseur qu'il y avait sur les joues douces de Mme Goupil.

Je me promettais alors de ne jamais rester un printemps sans aller les voir et de ne pas imiter la vie bête des grandes personnes qui vont se faire des visites au lieu d'aller voir les aubépines.

Il en a été de cela comme de beaucoup de promesses qu'on fait enfant et qu'on ne tient pas^d.

Comme^b dans une œuvre d'art où quand une beauté vous a mené au comble de la félicité, une beauté différente vous frappe en accord avec celle-là, redouble, amplifie, exalte notre plaisir, quand la douceur, la pureté joyeuse des blancs pétales m'emplissaient d'une joie telle que je ne croyais pas pouvoir rien sentir au-delà, la fine brume des étamines qui me faisaient penser aux ruches d'une robe de bal, aux rayons d'un ostensor, aux nervures gothiques d'un vitrail, aux doux poils fructifères de mes chères fleurs de fraisiers et de pommiers, élevaient encore d'un degré mon plaisir que je croyais au comble. Cependant leur parfum, leur parfum de dessert renforçait pendant ce temps-là d'un autre plaisir mon plaisir. Mais je savais que ces fleurs ne donneraient pas comme les fleurs du fraisier ou du pommier un fruit où je pourrais jouir de leur douceur, me l'incorporer, la posséder ; et ce parfum avait quelque chose à cause de cela de plus mystérieux, de plus troublant par l'impossibilité de le capter matériellement. Et toutes ces joies que la fleur de l'aubépine me donnait, elles m'étaient inépuisablement données à la fois par cent, par mille fleurs, qui avec une profusion inépuisable, avec une beauté toujours égales me donnaient le même plaisir, toutes aussi belles, chacune ayant, comme un bouquet de corsage, entre ses pétales, le faisceau apprêté, négligent, étincelant de ses étamines.

Enfin, comme après s'être enchanté d'un dessin qu'on voit de Watteau quand on est amoureux et qu'on préfère ce chef-d'œuvre — et le peintre qui l'a fait — à tous les tableaux et à tous les peintres de l'univers, si l'on voit un tableau de Watteau différent du premier quoiqu'on sente que c'est du même artiste, mais qui nous enchante davantage encore, nous rend le plaisir que nous donnait le dessin, comme si nous pouvions le revoir pour la première fois, mais enrichi, mais multiplié, mais enflé d'une puissance, d'une beauté, d'une joie inconnue. Ainsi quand je fus bien amoureux de l'aubépine blanche, de l'aubépine simple, de l'aubépine sans couleur, de l'aubépine pour piano, alors éclatèrent un beau jour pour moi au détour d'un chemin les joies émerveillantes de l'aubépine complexe, de l'aubépine peinte, de l'aubépine pour orchestre, de l'aubépine rose, et d'un rose qui enchantait la plus vulgaire et la plus voluptueuse gourmandise du regard par une analogie avec le rose des biscuits roses et du fromage à la crème où on a écrasé les fraises, mais qui n'aboutissait ici qu'à la fraîcheur d'une joue, qu'à la rougeur d'une fleur, pieuse aussi du reste, et, qui moins légères que l'aubépine dont les branches étaient fourrées comme d'une neige, attachaient l'une

à côté de l'autre sur le chemin des branches les pompons de leurs rosettes, comme pour la décoration un peu trop chargée mais si belle d'un reposoir. Les années où je fus obligé de quitter Combray après le lendemain de la Pentecôte, je trouvais mes parents barbares de me faire quitter mes chères aubépines. Mon oncle pour me faire plaisir coupait de grandes branches qu'il nous donnait en nous disant adieu sur le pas de la porte, mais Maman n'avait rien de plus pressé que de les jeter ou de faire semblant de les oublier dans la voiture, disant que rien n'est plus ennuyeux que des fleurs en voyage. Aussi sachant que je ne les verrais plus le matin du départ je sortais de bonne heure et j'allais leur dire adieu. Je les pressais sur mon cœur, ce qui me faisait à la grande colère de Maman, revenir avec une veste toute arrachée. « Ce n'est pas vous qui cherchiez à me faire de la peine, à me forcer à quitter ce que j'aime. Jamais, mes pauvres petites aubépines, leur disais-je, jamais vous ne m'avez fait de chagrin, vous », leur disais-je en pleurant. Et je leur promettais quand je serais grand et libre, de venir les voir tous les ans, et de ne pas mener la vie stupide des grandes personnes qui sans avoir rien à se dire vont se faire des visites et ne vont jamais voir les aubépines.

Il en a été de cela comme de beaucoup de promesses qu'on fait dans son enfance, et même plus tard *(voir 2 pages plus haut mais au recto) et suivre sans interruption après.

dire plus haut qu'elles avaient quelque chose de distrait, de paré, de dominical, de gai et de pieux.*

Les printemps où je n'ai pas vu d'aubépines ont été les plus nombreux. Mais du moins je comprends par elles le charme que dans le cœur de certains hommes garde toujours, la première jeune femme dont ils ont été amoureux et qui toute leur vie, après d'innombrables passions qu'ils ont eues, reste pour eux un être différent des autres femmes. Ce caractère unique et persistant du premier amour je l'éprouve encore non pour une femme, mais pour une fleur. Mais si les instants que je passe auprès d'elle, près des pommiers aussi, sont bien plus doux que ceux que je passe près des autres fleurs, ils sont mêlés aussi de plus d'inquiétude et de fatigue. Arrêté devant elles dans un chemin, je les vois sous mes yeux, mais en même temps je les vois en moi. C'est sans doute cet amour pour les aubépines d'alors, plus fort que ce que mon cœur d'aujourd'hui est capable de ressentir pour une fleur, qui me rend leur vue si chère.

La passion avec laquelle je les aime c'est sans doute une de ces rares passions survivantes d'un cœur et d'un univers qui n'existent plus pour moi, où les passions étaient plus fortes, où

je sentais plus vivement, où ne me préoccupant pas encore des hommes ni de moi-même, je pouvais goûter la nature. Je dis la passion d'un temps, en effet ce n'est pas le regard que je jetai sur elle < s > un seul jour qui en moi cherche à s'unir à celui sous lequel elles sont aujourd'hui, c'est la beauté sans doute peu à peu chargée, que je leur trouvai dans de nombreux jours, dans de nombreux après-midi de dimanche, dans de nombreux soirs du mois de Marie dont le mystère, la douceur flotte ainsi autour de leur souvenir en moi, c'est le plaisir qu'elles me donnèrent pendant de longues années ce qui fait qu'elles ont en moi toute^a l'épaisseur d'années différentes dans lesquelles je me souviens d'elles à la fois comme une sorte de volume qui les fait s'enlever sur un espace de temps, — d'un temps béni que leur vue ressuscite et où il me semble que de même qu'elles continuent à fleurir je pourrais recommencer, le destin me favorisant, à vivre encore — concentrer la douceur, réunir dans une conciliation forcément un peu mystérieuse les différences, les contradictions d'impressions diverses, successives, où des associations d'idées (dans un temps, où parce qu'on comprend mal les mots, parce que les images semblent des réalités, les associations d'idées ont la force de croyances, d'erreurs) oubliées aujourd'hui ont laissé un arôme de plaisir, ou de tendresse, ou de sentiment particulier et indéfinissable dont l'origine [est] aussi impossible à démêler pour moi aujourd'hui que peuvent l'être pour un cheval les raisons pour lesquelles il a pris l'habitude d'avoir peur de [interrompu]. Mais tout ce que cet amour ancien ajoute en moi à ces fleurs, cette personnalité qu'il leur impose comme à des êtres, comme à des œuvres d'art [et] qui n'est pas matériellement contenu dans la fleur que j'ai sous les yeux, et qui est pourtant la raison de mon amour pour elle et de sa beauté, qui si j'arrive à le dégager un instant vient s'ajouter à la fleur, anime ses pétales, stylise sa forme, semble être sur le point d'en dégager la beauté, c'est lointain, c'est vague^b, [interrompu]

Mais^c aussi ce qu'il leur ajoute n'est pas précis comme ce que j'ai sous les yeux, c'est lointain, c'est vague, c'est affaibli et comme c'est au fond de mon esprit, comme c'est une impression immatérielle, c'est mon esprit seul qui serait capable s'il en avait la force, de la recréer tout entière. Par instants, comme un éclair, cette ancienne impression impossible à préciser tremble avec la beauté d'un dessin et l'incertitude d'un éclair, autour de la forme de ses pétales, enivrant, irritant mon esprit de la vision confuse d'une sorte de physionomie particulière, nervurée, flamboyante, mystique qui serait celle de la fleur, mais quand je veux la saisir je ne vois plus que les pétales et la disposition matérielle de la fleur qui pour un instant semblait devoir en être caractérisée,

individualisée. Dans le lisse éclatant de ses pétales comme une robe de bal intacte, si l'on mettait des robes de bal pour parer un autel, dans l'élégance négligée et suprême de ces mille étamines distraites comme un regard féminin un peu myope qui fait les prunelles toutes petites, complexes et mystiques comme les mille nervures d'un portail gothique, je sens comme passer une seconde comme une expression qui est^a la signification oubliée par moi du fuselé négligent comme le suprême apprêt de ces étamines, qui met comme une clarté de dimanche ou une blancheur d'autel dans le sourire d'argent des étamines ; mais cela frôle ma pensée sans que ma pensée puisse le saisir, sans que ces obscurs pressentiments de ce qui constitue l'essence de cette fleur se résolvent dans la lumière d'une de ces métaphores sans prix qui sont la formule révélatrice d'une vérité esthétique enfin conquise, et qui font des livres des grands poètes un résumé de découvertes, un trésor de certitudes d'un autre ordre que celui de la science et qui ne peut s'exposer d'une façon rationnelle, mais plus important encore et éclaircissant une réalité plus profonde, plus spirituelle que la réalité physique. L'effort impuissant que je fais devant la fleur et qui me ferait souhaiter trouver dans quelque phrase de Mæterlinck et de Jammes, dans quelque peinture de Monet, le mot de l'énigme aussi passionnément qu'un historien souhaite trouver dans une bibliothèque un document sur une époque qu'il cherche en vain à reconstituer, qu'un croyant une révélation d'un mort, ou d'un ange, sur ce qui nous attend au-delà du tombeau^b, cet effort peut-être en un certain sens ressemble-t-il à celui de la mémoire en ce sens qu'il cherche à ressusciter, à remettre entre les mains de l'intelligence ce qui s'agite dans l'inconscient. Mais ici point de ces associations matérielles comme il y en a dans la mémoire qui possèdent leur magnétisme tout matériel, même quand l'esprit cesse de penser, s'attirent l'une l'autre, se soudent, font la chaîne, attirent demain ce qu'on ne pouvait atteindre hier, et font que nous nous réveillons nous rappelant ce que nous < ne > nous rappellerions pas hier sans avoir fait un effort de plus. Ici rien de tel, l'esprit est seul avec lui-même, c'est la vie telle qu'elle fut qui cherche à se refaire, c'est surtout une pensée qui aspire à être et qui cherche à se réaliser, c'est la vie de l'esprit saisie dans ce qu'elle a de plus profond, de plus élémentaire. De plus pénible parce que personne ici ne pourrait m'aider, et à cause de cela de plus beau parce qu'on sent bien que c'est l'œuvre de soi-même, que l'inutilité de toute aide est le garant de l'originalité. Personne ne peut le trouver pour moi, mais si j'échoue, d'autres peuvent le trouver, dont je pourrai comprendre, vérifier en moi-même la découverte comme ils eussent fait de la mienne *(voir page précédente Mæterlinck etc.)*.

Mais cette beauté obscure de l'aubépine, latente en moi si mon esprit n'est pas assez fort pour la réaliser, elle suffit, pour me troubler quand dans un chemin je me trouve auprès d'elles. Je sens combien j'ai plus de plaisir auprès d'elles qu'à ce que je fais habituellement, je voudrais les revoir. Je calcule, demain je ne suis pas libre, après-demain non plus. « Je reviendrai vous voir dans huit jours », leur dis-*< je >*. *Suit le morceau du Cahier à dos rouge, à couverture jaune¹. Mais y ajouter :*

« Je ne peux pas dire tout à fait sûrement parce que justement le printemps me rend malade. — Vrai ? Hé bien, nous te soignerons. Tu te rappelles quand on était venues dans ta chambre. — Je crois bien ! c'est à partir de ce jour-là que je vous ai le plus aimées. — J'aurais tant de choses à vous demander, je voudrais que vous me disiez ce que vous avez de particulier, pourquoi je vous aime. — Ah ! ça ce n'est pas nous qui pouvons te dire cela, c'est à toi qu'il faut demander cela ».

Et à propos des pommiers :

« Il y a des gens qui disent qu'elles nous ressemblent. Moi je ne trouve pas. Et toi trouves-tu ? — Oh ! pas du tout ».

Esquisse LXIII

[LES AUBÉPINES]

[Texte du Cahier 14. Ébauche sur les aubépines du mois de Marie. Les épines blanches et les épines roses. Leur parure religieuse et sensuelle. Tout le texte est barré d'un trait en travers de la page, au crayon rouge.]

Tout d'un coup au détour d'une allée je ressentis une impression surnaturelle, délicieuse, comme si la nature était devenue solennelle et mystique comme une église et le printemps surnaturel comme une fête religieuse, je venais de reconnaître dans un arceau d'une haie les branches de cette aubépine que j'avais vue sur l'autel de la Vierge. Ou plutôt l'arbuste, les branches étaient elles-mêmes un autel, les feuilles étaient découpées en feston dans une intention artificielle de festivité naïve ; comme dans les reposoirs aux branches des *< quelles >* étaient attachées avec une profusion excessive les fleurs, d'autres branches aussi grandes (non de plus petits rameaux naturels) avaient été latéralement attachées de façon à couvrir plus d'espace de plus de fleurs. De longs bouquets de fleurs s'élevaient au

centre comme sortant des vases sacrés, si régulièrement découpées d'un ton tellement trop joli que j'eus l'idée qu'elles étaient découpées dans du papier rose. Mais plus haut et plus bas de tous les côtés comme sur les hauts et bas côtés * (?) * de l'autel d'innombrables petits rosiers à peine fleuris, placés en ordre bien régulier, faisaient rayonner les petits boutons roses, du rose le plus doux, d'un rose qui trahissait l'intention de parure de la plus tendre couleur pour la plus belle fête, mais pour une fête qui recevait sa consécration de ce qu'elle était une fête non seulement sans vulgarité, mais surnaturelle et religieuse, où le plus grand éclat, le plus grand endimanchement, ont quelque chose de sacré et d'ineffable^a.

Puis comme les choses de la nature sont des allusions rapides et simultanées à des formes différentes sans aller jusqu'à la comparaison complète, dans le même sentiment je voyais cette troupe de fleurs roses comme toute prête pour partir à la messe, dans ses plus beaux vêtements roses de fête, tellement beaux que ce rose éclatait triomphant comme une robe de bal dans une chambre où personne d'autre n'est habillé et attendait le moment de partir mais de cette couleur qui n'est pas que la pompe et la beauté mais avec ce quelque chose qu'ajoute au luxe de la fête le but mystique qui la soutient, l'empêche d'être un caprice, la rend réelle en la rendant inévitable, en fait une chose naturelle, et lui ôte toute sa vulgarité, lui ajoute quelque chose d'ineffable en en faisant la beauté non pour se réjouir simplement, mais pour adorer.

J'ai dit que j'avais pensé à des fleurs découpées en papier peint, à des branches qui ne seraient que des chemins de fleurs dans un reposoir. Mais en même temps je sentais bien que cela n'était pas cela, et que la merveille était justement que ce fût la nature qui fût devenue une chose festive, sainte, décorative, et tous ces tons délicieux de fête et de grâce m'émerveillaient plus parce que je sentais qu'ils étaient naturels en même temps qu'artificiels, et que si rares et précieux qu'ils fussent partout où pousseraient entre ces feuilles découpées de nouveaux bouquets de boutons ils seraient d'un tendre ton annonçant eux-mêmes les fleurs roses qui fuseraient de ce coin de haie.

et^b les petits boutons roses en s'entrouvrant laissaient voir des pétales d'un rose plus vif presque rouge comme des lèvres, — comme un marbre rose veiné de rouges sanguines — comme un bol de crème rosie par les fraises qui y sont écrasées laisse voir les parties plus rouges où le jus de la fraise s'est attardé.

Je ne sais si ce fut le premier soir que j'allai au mois de Marie que je vis des aubépines. Sur l'autel même de la Vierge, non pas seulement dans l'église, déjà si sainte, mais enfin où nous

qui passions, nous n'étions là que pour un moment, – non, sur l'autel^a, où le prêtre seul pouvait monter, à côté de la Sainte Vierge étaient des branches fleuries qui faisaient pour moi partie du saint mystère, comme le ciboire et comme les flambeaux – ou tout au moins de la liturgie, puisqu'il était ordonné qu'elles fussent là, aussi bien que les prières^b, que l'ave Maria. J'e passai tout près de l'autel pour m'agenouiller, et en me relevant je sentis une odeur délicieuse, cette odeur de gâteau à l'amande qu'on a quelquefois dans les serres ; elle émanait des branches fleuries. J'ai su plus tard que cela s'appelait des aubépines. Alors seulement je les regardai timidement, et je vis d'abord que sur un coin de la belle traîne de leurs feuilles vertes au feston profondément découpé, d'abord de petits boutons d'une blancheur éclatante étaient semés comme sur la robe d'une mariée, et pour faire fête à la Sainte Vierge. Je levai les yeux davantage et sur les branches étendues je vis alors toutes leurs fleurs en blanc aussi et tenant négligemment avec un air de nonchalance entre les pétales d'argent d'innombrables petits pistils qui se tenaient tout droits, comme une dame prête pour le bal laisse à côté d'elle traîner sa traîne de satin embrumée d'une fine ruche qui se tient toute seule. Au même moment ces fleurs posées entre les feuilles sensibles, silencieuses mais pleines d'une vie qui se traduisait par cette odeur de gâteau me faisaient penser à de doux insectes qui eussent été changés en fleurs blanches et leurs pattes fines en ces étamines un peu blondes qui donnaient un air un peu jauni, un peu fané à certaines fleurs, malgré leur position d'apparat sur l'autel de la Vierge. Leurs fleurs avaient l'air jaunies et fripées par la lourdeur de leur parfum d'amande comme des linges imbibés d'eau.

Mais^c en me relevant je sentis que s'échappait d'elles un parfum fort comme celui d'un gâteau d'amandes, un parfum qui semblait comme la vie de leur silence, un parfum de haie qui semblait bruire encore d'une irritante rumeur d'insectes. C'étaient des aubépines. Et les fleurs elles-mêmes, m'apparaissaient comme des insectes changés en fleurs blanches dont les pattes fines [interrompu].

C'étaient^d des branches d'ornement aux festons verts très découpés semés en bas pour faire honneur à la Sainte Vierge de petits bouquets de boutons blancs comme il y en a sur la robe des mariées. Mais plus haut, et partout, les branches étaient couvertes de fleurs en blanc mais qui retenaient négligemment entre leurs pétales d'argent tout un flexible mais immobile jaillissement de fines étamines presque impalpables, comme une jeune femme toute prête laisse négligemment poser sa traîne dont

la ruche légère se tient toute seule. Et les fleurs distraites étaient embrumées, rendues vaporeuses, légères, de ces filets délicats comme le satin sous la mousseline. Mais on sentait bien que cette décoration n'était pas la décoration d'une fête quelconque mais d'une fête religieuse, d'une fête de la Vierge. Les pétales des fleurs qui rappelaient un peu la fleur du fraisier rayonnaient mystiquement en étoiles comme les lobes du vitrail, et la légèreté que leur ajoutait la complication ténue des étamines était catholique comme les mille arêtes de pierre du jubé. Au moment où je me relevais, je sentis que ces fleurs exhalaient une odeur de gâteau d'amandes, mais c'était une odeur naturelle dont la douceur semblait s'irriter encore du grésillement des insectes du chemin. Et il semblait que c'étaient des insectes eux-mêmes métamorphosés en fleurs blanches qui étaient là posés sur le feston des feuilles avec leurs pattes fines.

Et au même moment encore je vis que quelques-unes avaient une espèce de petit grain un peu jaunâtre qui ressemblait aux petites taches de rousseur de Mme Goupil et d'où je pensais que naissait l'odeur douce de sa peau, et je pensai que comme dans les parties « attachées » des gâteaux de frangipane à l'amande, c'était peut-être de ce petit grain gratiné des aubépines que sortait l'odeur amère et sucrée que j'avais sentie si fort tout à l'heure, que je ne sentais plus, et que tout d'un coup je ressentais plus douce, plus persuasive et plus fraîche au moment où je m'éloignais de l'autel, vaporeuse, distraite, comme était l'air des fleurs dans sa brume d'étamines qui était comme ses regards et qui si fines, si petites en tout étaient comme la petite prunelette distraite de certains yeux de jeunes filles peut-être un peu myopes qui vous voient très loin, semblent indifférentes, et ne s'occupent pas de leur traîne éclatante de satin blanc dont la fine ruche d'étamines se tient toute seule. Mais tandis qu'en ces fleurs commençait ainsi une allusion à une forme, puis à une autre, à un geste de personne, puis à un goût de gâteau, puis à des fleurs de fraisier qui auraient poussé en branche, l'idée qu'elles étaient là pour louer la Sainte Vierge, qu'elles étaient une partie de l'autel, donnait à la découpe d'étoile de leurs fleurs, à la fine complication rayonnante de leurs pistils, la même distinction cachée, la même essence sacrée qu'à la découpe des lobes du vitrail, ou à la complication de dentelle du rayonnement des pierres du jubé. Il⁴¹ était immanent à la fleur, il semblait la composer, être la source de sa vie, comme l'expression et l'âme le semblent d'une personne. Il s'épanouissait en blancheur de fraisier dans ses pétales, comme une preuve de pureté, comme une émanation presque inconsciente d'innocence. Il tenait ensemble les pétales de la fleur avec cette symétrie étoilée qui

a quelque chose de catholique et qui rayonne des lobes d'un vitrail. Il multipliait, faisait jaillir de partout, avec une insouciance adorable, et affinait en fils de brume ou en rayons de soleil, ces étamines sans cesser de leur donner cet air à la fois d'élégant apparat et de mysticité qui convenait à une fête en l'honneur de la Vierge. Ce sentiment d'innocence, de piété, d'élégance, presque de gaieté, il conduisait si bien le mouvement des pétales, la pose des pistils, l'attitude de la fleur, l'accent du parfum, que pas un atome de ses pétales, et rien dans la forme de son dessin ne me semblait plus un peu de blanc¹, ou une ligne courbe, que dans le visage de ma mère la peau de la joue ou le regard ne me semblait quelque chose de purement chimique que ne conduisit pas, que ne rythmât pas, où ne fût pas inséparablement incorporé son esprit et sa douceur². Les soirs^a suivants je revis au mois de Marie mes chères aubépines. Les^b plus belles étaient envoyées par Mme Goupil qui en avait des arbustes dans son jardin. Mais je ne pus les voir longtemps car je tombai malade. Je m'ennuyais. Un après-midi de dimanche que tout le monde était sorti, je me désolais de rester à la chambre, quand Maman entra. Mme Goupil venait d'apporter pour moi des branches d'aubépines comme on apporte dans les demeures du pain béni. Pouvait-on les entrer dans ma chambre ? Je fus aussi heureux que [interrompu].

Plus que les fleurs ces boutons montraient à la fois l'essence particulière et la réalité naturelle de l'arbre. Pas encore aussi roses que l'arbre, mais déjà rosés, ils signifiaient que les fleurs roses n'étaient pas accrochées là toutes faites une fois pour toutes, que demain il y aurait là des fleurs qui n'y étaient pas encore aujourd'hui, des fleurs qui n'étaient que des boutons encore, pas aussi roses que les fleurs ouvertes, mais déjà rosés, trahissant que dans l'arbre tout serait rose, qu'une force invincible le forçait d'avoir toutes ces fleurs roses, que cette ravissante couleur était bien la sienne, le serait bien toujours en toutes ses fleurs, et qu'elle était bien naturelle, que si factice qu'elles parussent les fleurs roses poussaient ici comme poussent les fleurs par boutons. Tel était l'arbre avec l'émerveillement de ses mille fleurs roses, dans une haie, bien lui-même pourtant, portant des fleurs roses jusqu'à ses extrêmes confins, et ensuite les autres feuillages portaient autre chose, et il était comme un ravissant autel, où j'eusse pu aller adorer la Sainte Vierge si je n'avais pu aller à l'église. De ce temps date ma passion pour les aubépines ; quand on pouvait m'en rapporter une branche, d'épine blanche avec ses fleurs voilées de mousseline à l'odeur d'amande, d'épine rose couverte de pompons plissés, ornements d'autel pompadour, j'étais infiniment heureux, je montais regarder dans ma chambre des

morceaux de l'arbre que j'aimais, lui redemandant mille fois de suite de me redire le motif insaisissable et troublant de sa couleur, de son parfum, du contour de ses fleurs, comme on monte jouer dans sa chambre un air favori, tâchant de pénétrer le secret de son étrangeté jusqu'à ne plus sentir cette étrangeté même à force de le rejouer. Et la place du jardin de mon cousin où comme un sourire merveilleux fleurissait l'épinier rose entre des arbres différents, et les haies où il y avait des aubépines étaient pour moi des lieux de pèlerinage. Mais surtout quand je quittais Combray *(Voir adieux¹)*. Mon oncle au moment de partir nous apportait bien quelques branches d'aubépine et d'épine rose où revivait <en> t aussi merveilleux que sur l'arbre les branches nattées de fleurs roses. En les emportant j'avais été presque aussi heureux que de pouvoir rester devant l'arbre, voyant mes fleurs chéries sourire devant moi. Mais ma mère etc.².

Esquisse LXIV

[LES AUBÉPINES DU MOIS DE MARIE]

[Les aubépines du mois de Marie. C'est ici seulement, dans le Cahier 68, que Proust a situé l'épisode dans le fil du récit, en le reliant à la rencontre de Vington. Ainsi Mme Goupil est remplacée par la fille de Vington. Le texte débouche enfin sur le retour de la promenade.]

Le samedi soir au mois de mai quand ma tante était <à> Combray, nous allions à l'église, au mois de Marie. Comme nous y rencontrions M. Vington qui y venait en voiture avec sa fille, ma mère prenait garde que rien ne clochât dans ma tenue. C'est peut-être au mois de Marie que je vis ou remarquai la première fois des aubépines. Non pas seulement dans l'église, si sainte mais où nous avions le droit d'entrer. Mais posées à même l'autel, inséparables des mystères à la célébration desquels elles participaient comme les prières, faisant courir au milieu des flambeaux et des vases sacrés la décoration de leurs branches attachées les unes aux autres, que festonnaient les feuilles vertes artistement découpées, et sur lesquelles étaient semés à profusion mais avec apparat, à la gloire de la Sainte Vierge des petits bouquets de boutons de roses d'une blancheur éclatante comme on en noue à la traîne des mariées, je sentais bien que *[interrompu]*.

faisant courir au milieu des flambeaux et des vases sacrés la décoration^a de leurs branches attachées avec appareil les unes après les autres, aux feuilles vertes découpées avec application et semées comme une traîne de mariée de petits bouquets de boutons de roses d'une blancheur éclatante, je sentais sans oser les regarder que timidement que leur décoration apprêtée avec une richesse naïve pour glorifier la Sainte Vierge, était pourtant vivante, et que c'était la nature elle-même qui avait contourné ses feuilles en feston, et noué en pompons symétriques ses boutons, dans une intention de festivité mystique, fait partir des côtés de chaque branche non de petits rameaux mais d'autres branches aussi grandes pour étendre un plus vaste reposoir fleuri. Je levai les yeux un peu plus haut. Alors ce n'était plus seulement des boutons comme en bas des branches, mais des fleurs aux pétales éclatants d'argent qui s'ouvraient avec une grâce si insouciant, qu'en mimant intérieurement, qu'en suivant leur mouvement, je l'imaginai comme si ç'avait été le mouvement de tête rapide d'une jeune fille vive, distraite et blanche.

Ces pétales retenaient négligemment, comme la traîne ruchée d'une robe de bal qui se tient droite toute seule, un bouquet d'étamines blanches fines comme des fils de la Vierge, ajouté, fixé à la fleur comme un dernier appareil de fête pompeux^b, et qui l'embrumait tout entière comme d'un nuage de mousseline. Mais cherchant à recréer en moi pour comprendre sa beauté, à recréer en moi l'âme de la fleur, j'étais obligé à tout moment d'abandonner la forme connue au mouvement de laquelle elle avait semblé un moment faire allusion et dont elle différait trop. Ces fines étamines avec leur pointe minuscule donnaient à la fleur le regard vague que des pupilles diminuées donnent à une jeune fille myope, coquette ou maniérée, et au même moment comme il convenait pour une grande fête, mais sainte, leur rayonnement au milieu des pétales me paraissait appartenir au même style catholique et flamboyant qui ajourait symétriquement les rampes du jubé et les menaux du vitrail, jusqu'à ce que l'idée de la haie d'où elles avaient été détachées l'emportât, l'autel me semblant bruire d'une rumeur irritante d'insectes, qui avaient peut-être été changés en ces fleurs dont les blancs filaments n'étaient que leurs pattes fines ou leurs antennes métamorphosées.

C'était M. Vington près de qui j'étais placé et qu'en sa qualité de naturaliste, j'avais élu pour l'interroger sur les aubépines, qui me murmura les mots d'étamine et de calice, que je connaissais déjà parce que Maman avait revêtu pour une grande soirée une robe d'étamine, et que je savais que pendant la messe le prêtre élevait le calice — et que sans leur donner un autre sens j'appliquai dès lors aux aubépines dont elles fixaient dans mon esprit l'image de ravissante élégance et de mysticité.

Quand nous nous levâmes, je m'agenouillai en passant un moment devant l'autel, je vis de plus près les aubépines dont les fleurs se jetaient à droite puis à gauche, avec une insouciance juvénile, et des intervalles irréguliers qui charmaient comme ceux qui séparent des accords, quand en me relevant je sentis tout d'un coup s'échapper d'elles, en un flot une odeur amère et douce et je remarquai alors sur les fleurs des parties plus blondes ou rousses, fanées, presque salies, comme serait une mousseline imbibée où leva la pâte d'un gâteau d'amandes. Et cette odeur m'enivrait et m'irritait davantage parce que je savais que c'était en elle que devait se satisfaire la gourmandise qu'elle éveillait, et que les fleurs < d' > aubépine ne donnaient pas de fruits sucrés comme la fleur du fraisier à qui elles ressemblaient, — elle ne conduisait pas plus à quelque chose de mangeable que l'odeur des joues de Mlle Vington, que je ne savais comment atteindre et de quelle façon posséder.

petits couvercles salis, sous lesquels devait être cachée cette odeur comme sous les parties gratinées le goût d'une frangipane ou sous les taches de rousseur l'odeur des joues de Mlle Vington, comme celle de l'aubépine — malgré la ressemblance de la fleur avec celle du fraisier — ne conduisait à rien de mangeable et prenait quelque chose de plus pur encore et de plus doux d'être elle-même le seul immatériel aliment de la gourmandise qu'elle avait éveillée. Et cette odeur, intense révélation de leur vie, malgré leur silencieuse immobilité sur l'autel bourdonnait comme une haie de printemps, visitée par tant de bruisantes antennes auxquelles on pensait en voyant ces rousses étamines qui semblaient avoir gardé la virulence printanière, le pouvoir irritant d'insectes changés en fleurs. Mais j'avais beau rester à aspirer, à dépister cette odeur intermittente, à regarder ces fleurs innombrables, jetées à droite, à gauche avec une allégresse juvénile et à des intervalles irréguliers et frappants comme des intervalles musicaux, elles répétaient indéfiniment en silence devant moi avec une profusion inépuisable, leur motif adoré, sans me l'expliquer davantage comme ces mélodies qu'on rejoue cent fois de suite sans atteindre le fond et le secret du charme impénétrable et renouvelé.

Nous causions un moment avec M. Vington devant le porche en sortant de l'église. Si des gamins se chamaillaient sur la place, il intervenait, prenait la défense des petits, faisait des sermones aux grands. Tout le temps inquiet que sa fille n'ait froid, il voulait constamment la couvrir d'un châle ce qui faisait sourire à cause de l'air robuste et rude qu'elle avait. Puis ils montaient dans un petit buggy qu'elle conduisait elle-même et rentraient à la Frapelière¹. S'il faisait clair de lune, et que l'air fût chaud, au

lieu de rentrer directement, mon père, par amour de la gloire, nous faisait faire par le Calvaire une assez longue promenade, que le peu d'aptitudes de ma mère à s'orienter et à se reconnaître dans son chemin lui faisait considérer comme la merveilleuse prouesse d'un génie tactique.

Parfois nous allions jusqu'au viaduc, dont les enjambées de pierre commençaient à la gare et me représentaient l'image même de la détresse hors du monde civilisé, parce que chaque année en venant de Paris, on nous recommandait de ne pas laisser passer la station, de faire bien attention quand ce serait Combray, d'être prêt d'avance car le train repartait au bout de cinq minutes, et s'engageait sur le viaduc. Dans un de mes plus terribles rêves, je me figurais que je n'avais pas entendu crier Combray, que le train était reparti et que je filais à toute vitesse sur le viaduc, dans un pays au-delà des pays chrétiens dont Combray marquait l'extrême limite. Nous revenions par le boulevard de la gare où étaient les plus agréables villas de Combray⁴¹.

Esquisse LXV

[LA PROMENADE D'AUTOMNE]

[Texte du Cahier 7. Pendant les promenades du côté de Méséglise on voyait toujours à l'horizon le clocher de Pinsonville. Après la mort de la tante, le héros vient à Combray et se promène tout seul, même sous la pluie. Le projet d'habiter Pinsonville. Le désir de rencontrer une fille.]

Dans les promenades du côté de Méséglise nous laissions à gauche un petit chemin en pente bordé des deux côtés de quelques arbres qui s'épaississant au fur et à mesure qu'il s'éloignait, formait à l'horizon, dans un creux un vrai petit bois dominé par le clocher du bourg de Pinsonville. Mon père voulait toujours « pour changer un peu » aller jusqu'à Pinsonville, mais je préférais les champs de bleuets, de sainfoins, de coquelicots et nous continuions en ligne droite de sorte que je n'allais jamais jusqu'à Pinsonville. Mais c'était un des noms que l'on disait souvent à la maison. On achetait au marché des volailles apportées par des paysans de Pinsonville. Quand la pluie nous prenait sur la route de Méséglise, nous nous arrêtions sous les arbres qui descendaient à Pinsonville, et quand elle était finie

on voyait souvent un arc-en-ciel au-dessus du clocher de Pinsonville. L'année où nous revînmes à Combray à la fin de l'automne pour la succession de ma tante Bathilde^{a1}, il faisait froid, je lisais au coin du feu *La Conquête de l'Angleterre par les Normands* puis quand j'étais fatigué quelque temps qu'il fit je parlais, ivre du repos accumulé et des idées montées par la lecture qui demandaient à se transformer en mouvements de droite et de gauche comme une toupie qu'on a tournée longtemps sur elle-même et qui veut s'échapper dans tous les sens. Et les herbes, les vieux murs, les taillis recevaient de moi de droite et de gauche des coups de canne ou de parapluie qui n'étaient peut-être que des idées confuses, qui ne connurent jamais le repos dans la lumière d'une phrase pour avoir préféré le plaisir immédiat d'une destinée plus active. Je dis de canne ou de parapluie car la pluie, cette année-là où j'étais seul et libre, ne m'arrêtait pas. Plus tard j'ai connu les bienfaits du téléphone et du club qui nous envoie dans les dix minutes une voiture fermée si le temps est mauvais. Et j'ai répété comme tout le monde que c'était agréable, mais on ne m'a jamais vu par la glace de la voiture que le visage ennuyé des personnes qui n'ont qu'à téléphoner pour avoir une voiture. Tandis que ces promenades que je faisais au-delà de Combray « par tous les temps » et qui par la maheureuse longueur des chapitres de *La Conquête de l'Angleterre*, faisai <en> t que juste au moment où mes yeux commençaient à se brôuiller sur les actions d'Harold, le temps commençait à se brouiller, et que les premières gouttes se décidaient à tomber à peu près au moment où moi je me décidais à sortir, ces promenades-là sans aucun des comforts fournis par le téléphone et le club je les ai toujours faites en chantonnant tout le temps pendant que mon parapluie opposait au vent et à la pluie une joyeuse résistance. Et généralement après une promenade de deux lieues faite dans ces conditions, j'étais fort avancé sur le chemin du retour et j'approchais du « vieux pont » quand la pluie ayant définitivement cessé, l'eau sombre de la rivière se transformait en une substance lumineuse et trouble, un peu de soleil jaunissait les feuilles des lilas du parc Swann, et c'était dans un ciel bleu que le clocher de Combray souriait au soleil, dominait mon retour fatigué et joyeux. Ces promenades me faisaient tant de bien que ma grand-mère ne se consolait pas de me voir rentrer à Paris et comme c'était impossible de laisser Combray ouvert pour moi seul, on s'était presque entendu avec une femme de Pinsonville qui offrait de me prendre en pension et j'aurais été libre toute la journée de me promener dans les champs. Mais la pensée de vivre à Pinsonville ne me plaisait pas, je désirais rentrer avec mes parents, et le projet de ma grand-mère fut abandonné.

Ah ! sur toute cette route quand je frappais avec ma canne ou avec mon parapluie le tronc des pommiers ou les ronces des haies comme j'aurais voulu en faire surgir une femme ! Le vent qui courait devant moi dans les sillons, ce grand vent qui était la première chose qu'on reconnaissait quand en venant de Paris on arrivait à Combray et qui les premiers jours m'empêchait de dormir, et qui courait en chasse devant moi sur les sillons, et parfois roulait en souffles plus doux, ce vent exaltait mes désirs, le soleil qui paraissait par moments les alanguissait. Quelquefois dans un chemin désert je m'arrêtais, je me disais : « Elle va paraître, là, au bout de ces arbres. Je n'ai qu'à fermer les yeux, quand je les rouvrirai, elle sera là et me fera signe ». Et je n'avais devant moi que les pommiers insensibles, ou le petit clocher de Pinsonville.

Aussi au bout de cette allée d'arbres où je m'étais si souvent arrêté à cueillir des fraises et des violettes, après la fontaine qui alimente la Pinsonne, il y avait une fille qui tandis que je frappais désespérément les arbres pour tâcher d'en faire sortir une dryade, soupirait après les jeunes gens et serait venue jouer avec moi dans les bois. Ainsi tout pays est peuplé de désirs, sous chaque pierre il y a du bonheur possible, en ce bourg déshérité de Pinsonville où j'avais failli passer tout un hiver habitait une fille plus belle que toutes celles que plus tard j'ai connues depuis, Pinsonville, ce lieu si familier à mon enfance en prenait une sorte de plénitude, de ce qu'il avait contenu. Et elle recevait une sorte de charme mystérieux d'avoir eu comme résidence, comme prison, comme ennuyeux village de tous les jours, ce lieu qui n'avait guère été qu'un nom à l'horizon de mes promenades avec quelquefois un arc-en-ciel sur un clocher, et qui depuis bien des années n'était plus qu'un nom de rêve, de ces pays presque légendaires auxquels < ne > nous rattachait plus rien que de très anciens souvenirs, noms de contes de fée à qui ne manquait plus que la fée même qui donnait quelque chose de voluptueux à ces syllabes que prononçaient avec l'accent traînard de Combray mon oncle et ma tante : « Il doit pleuvoir du côté des bois de Pinsonville ». Dans ces bois de Pinsonville, se serait dérobée sur l'herbe cette Viviane à forme de couleuvre sur les lèvres de < qui > j'essayais maintenant de retrouver le goût des violettes, des fraises et du vent des promenades d'autrefois.

Esquisse LXVI

[LA NAISSANCE DU DÉSIR]

[Fragment du Cahier 11, inspiré du brouillon du Cahier 7 (voir l'Esquisse LXV).
Le désir d'une paysanne, né de l'exaltation dans la solitude. Le conseil de Bloch.]

Parfois l'exaltation que me donnaient la solitude et la beauté des champs en réveillait une autre qui s'unissait si bien à elle que je les confondais toutes les deux, le besoin qu'une paysanne ait passé, fût venue droit à moi et se fût couchée avec moi dans l'herbe. Inaperçue de moi d'abord, soufflant dans l'ombre tandis que dans l'ivresse de la nature, je pensais au bonheur que j'aurais à vivre parmi tant de fleurs que je ne connaissais pas, à visiter tant d'églises, à lire tant de livres, mon désir n'était que comme une brise indistincte, puissante et propice qui enflait ma voile et me poussait plus fort vers eux. La nature venait tout d'un coup de me paraître encore plus enivrante parce que je croyais que c'était d'elle encore que me venait cette joie nouvelle. Or quand j'avais aperçu la cause de cette joie, alors je ne distinguais plus ses limites ; ma sensualité s'annexait toutes les impressions voisines qu'elle ne savait pas séparer d'elle ; le charme de la nature s'ajoutait à ce que celui de la femme aurait eu de trop restreint. Le plaisir qu'un rayon de soleil me causait venait s'ajouter à mon idée des voluptés de la femme et accroître mon désir. Il me semblait que la beauté des arbres c'était elle, que le secret de ces villages lointains, de ces horizons, des livres, de la vie, de l'univers, son baiser me le livrerait. C'était aux villages, aux horizons, à l'univers que je croyais ouvrir les bras en implorant dans la solitude une femme. Je restais des heures à drainer l'étendue de mes regards pour en ramener une femme.

Je demandais au clocher de Pinsonville dont la vue me rappelait mes heures de réclusion sous le toit de notre maison de Combray, de faire sortir du village et d'envoyer sur mon chemin quelque paysanne. Par moments je finissais par me persuader qu'elle approchait. Je fixais un arbre au détour duquel j'allais la voir apparaître et tomber dans mes bras. Au sein du désir même qu'elle m'inspirait^a, le plaisir que j'attendais d'elle n'était pas non plus nettement séparé et formulé. J'étais à l'âge où la notion de l'acte encore si nouveau n'est pas isolée dans l'esprit, comme étant celle du but que l'on poursuit, de la cause du trouble préalable que l'on ressent. Obscurément attendu, immanent et caché, il élève seulement au moment où il s'accomplit, à un tel degré de délices le plaisir que nous font les doux regards, les sourires, les caresses^b de celle qui est étendue auprès de nous, qu'il nous apparaît surtout à nous-mêmes comme un transport de reconnaissance pour la bonté du cœur de notre compagne et sa prédilection pour nous que nous mesurons à ses bienfaits, au bonheur dont elle nous comble. Hélas, j'avais beau implorer le clocher de Pinsonville d'envoyer sur mon chemin quelque enfant de ce village, je tenais enserrés dans la coupe de mes regards ces champs, ces haies, cette route au coin de laquelle une fille allait peut-être surgir, la nuit tombait, je scrutais en vain l'horizon désert, mes

regards aspiraient inutilement un sol stérile, une route épuisée et si je frappais les arbres autour de moi, c'était de rage maintenant de ne pouvoir plus en faire sortir que s'ils avaient été des arbres de cire dans un musée militaire^a, la femme que j'avais tant désirée que je ne pouvais me résigner à rentrer à la maison avant qu'un hasard de minute en minute plus improbable ne l'eût placée sur mon chemin. Et d'ailleurs elle eût passé, je n'aurais pas osé lui parler. « Une paysanne pour un jeune aède, c'est très bucolique, me dit Bloch, mais ces choses-là ne se rencontrent plus que dans les sinistres recueils de solécismes de la mère Sand. Une très benoîte amie à moi te donnera les mêmes sensations cet hiver, sur un lit de plume dans un local dûment chauffé. » Mais alors^b je cessais de croire à la vérité des rêves que j'avais formés pendant ma promenade. Eux et mes désirs ne m'apparaissaient plus que comme le produit purement interne, subjectif, illusoire, impuissant, de ma pensée, n'ayant pas plus de liens avec la nature, avec la réalité, qui dès lors perdant toute beauté, toute signification, ne m'était plus qu'un cadre conventionnel et étranger, — que la fiction d'un roman n'a de rapport avec le wagon où le voyageur le lit pour tuer le temps.

Esquisse LXVII

[LA RÉVÉLATION DU CÔTÉ DE GUERMANTES]

[Manuscrit de mise au net, dans le Cahier 11, plus proche du texte imprimé que les Esquisses LIII et LIV, La rue des Perchamps. Le pêcheur inconnu. Les restes du château. Les boutons d'or. Les carafes dans l'eau. Les sources de la Vivonne. Rêverie sur les Guermantes. Au moment où le héros renonce à son avenir littéraire, lui arrive la révélation. La conclusion des « deux côtés ».]

Quand on voulait aller du côté de Guermantes, c'était une tout autre affaire, car la promenade était longue, et il fallait être sûr d'avoir beau temps. Quand on semblait entré dans une série de beaux jours, on annonçait la veille à dîner : « Demain s'il fait beau nous irons du côté de Guermantes ». On partait tout de suite après déjeuner par la petite porte du jardin et on prenait la rue des Perchamps, étroite et formant un angle aigu, remplie de graminées au milieu desquelles une guêpe passait la journée à herboriser, aussi bizarre que son nom d'où me semblaient dériver ses particularités curieuses et sa personnalité revêche, inutile à chercher dans le Combray d'aujourd'hui où sur son

emplacement s'élève la façade de l'école. Mais semblable à ces architectes de l'école de Viollet-le-Duc, peu en faveur aujourd'hui, qui croyant retrouver sous un jubé Renaissance et un vitrail du XVII^e siècle les traces d'un chœur roman, remettent tout l'édifice dans l'état où il devait être au XV^e siècle, ma rêverie ne laisse pas une pierre de l'école nouvelle, reperce et « restitue » la rue des Perchamps. Elle a d'ailleurs pour ces reconstitutions des données plus précises que n'en ont généralement les restaurateurs. Je possède en effet dans ma mémoire quelques images exactes, les dernières peut-être qui existent encore actuellement et destinées à bientôt disparaître, de ce qu'était le Combray du temps de mon enfance ; et parce que c'est lui-même qui les a tracées en moi avant de disparaître, émouvantes — si l'on peut comparer à des effigies glorieuses un obscur portrait — comme ces gravures anciennes de la *Cène* de Léonard où sont transmises des parties de la fresque que l'humidité a détruites depuis ou ce tableau de Gentile Bellini qui nous montre Venise.

Le plus grand charme du côté de Guermantes c'est qu'on y suivait presque tout le temps le cours de la Vivonne. On la passait une première fois sur une passerelle, dite le Pont-Vieux, qui débouchait, dix minutes après avoir quitté la maison, sur le sentier de halage, juste à l'endroit où il se tapissait l'été du feuillage bleu d'un prunier sous lequel un pêcheur en chapeau de paille avait pris racine. À Combray où je savais quelle personnalité se cachait sous l'uniforme du suisse, la camisole des enfants de chœur, ce pêcheur est la seule personne dont je n'aie jamais découvert l'identité. Il devait connaître mes parents^a, car il soulevait son chapeau quand nous passions, mais quand je voulais demander son nom, on me faisait signe de me taire pour ne pas effrayer le poisson. Nous nous engagions dans le sentier de halage qui dominait la rivière d'un talus de plusieurs mètres ; de l'autre côté la rive était basse, étendue en vastes prés, jusqu'au village lointain et à la gare. Ils étaient semés des restes à demi enfouis dans l'herbe du château des comtes de Combray, qui avait de ce côté le cours de la Vivonne, comme défense contre les attaques des sires de Guermantes et des abbés de Saint-Lizier. Ce n'était plus que quelques fragments de tours, bossuant la prairie, à peine apparentes, créneau d'où jadis l'arbalétrier lançait ses pierres, d'où le guetteur surveillait Novepont, Clairefontaine, Martinville, toutes terres vassales de Guermantes entre lesquelles Combray était enclavée, aujourd'hui au ras de l'herbe, dominées par les enfants de l'école des frères qui viennent là apprendre leurs leçons ou jouer aux récréations, passé presque descendu sous la terre, couché au bord de l'eau comme un promeneur qui prend le frais, mais me donnant fort à songer, ajoutant dans le nom

de Combray à la petite ville d'aujourd'hui l'idée < d' > une cité fort différente, par son visage incompréhensible et d'autrefois qu'il cachait à demi sous les boutons d'or. Ils étaient fort nombreux à cet endroit qu'ils avaient choisi pour leurs jeux sur l'herbe, isolés, par couples, par troupes, jaunes comme un jaune d'œuf, plus brillants, me semblait-il, parce que ne recelant aucune saveur agréable, je ne pouvais dériver vers aucun projet gourmand le plaisir que leur vue me causait et que j'accumulais dans la surface de leur couleur seule, jusqu'à ce qu'il devînt assez puissant pour créer de l'inutile beauté ; et cela dès ma plus petite enfance, quand du sentier de halage je tendais les bras vers eux, sans pouvoir épeler complètement leur joli nom de prince du conte de fées français venu d'Asie, mais apatrié pour toujours au village, content du modeste horizon, aimant le soleil et le bord de l'eau, fidèle à la petite vue de la gare, mais comme gardant encore comme certaines de nos vieilles toiles peintes, dans sa simplicité, dans sa franchise provinciale et populaire, un poétique éclat d'Extrême-Orient.

Je m'arrêtais à regarder ces carafes que les gamins mettaient dans la Vivonne pour prendre de petits poissons, et qui gardaient l'eau de la rivière dans leur cristal, qui y est à son tour enfermé, à la fois « contenant » aux flancs d'eau glacée et durcie, et « contenu » gelé dans un plus grand contenant de verre liquide et courant, < et qui > évoquaient la fraîcheur d'une façon plus délicieuse et plus irritante, plus qu'elles n'eussent fait sur une table servie, en ne la montrant qu'en fuite dans cette allitération perpétuelle de l'eau sans consistance où les mains ne pouvaient la capter et du verre sans fluidité où le palais ne pouvait en jouir. J'obtenais qu'on tirât un peu de pain des provisions du goûter, j'en jetais dans la Vivonne une boulette qui semblait suffire pour y provoquer un phénomène de sursaturation, car l'eau se solidifiait aussitôt autour de ma boulette en une grappe ovoïde de rétards qu'elle tenait jusque-là en dissolution, invisibles, en voie de cristallisation et inanitiés.

Bientôt le cours de la Vivonne s'obstrue de plantes et de fleurs d'eau. Il y en a d'abord d'isolées, comme tel nénuphar, à qui le courant à travers duquel il s'était si malheureusement placé *suivre toute la page Drl. Nymphéas. Maison abandonnée. Rameur'*. *

Un jour^a nous remontâmes jusqu'aux sources de la Vivonne. On me montra un petit lavoir carré du fond duquel montaient les bulles. J'éprouvais la fatigue qu'il y a à identifier une conception jusque-là tout idéale à une réalité matérielle, visible, et d'ailleurs mesquine.

Mais nous ne pûmes jamais pousser au terme où j'aurais tant voulu atteindre, jusqu'à Guermantes. Je savais que le duc et la duchesse existaient réellement. Parfois je me les figurais tantôt

en tapisserie comme le duc de Guermantes qui était dans la sacristie de l'église, tantôt en verre peint comme le vitrail de Charles le Mauvais, Mme de Guermantes en haut d'une tour avec une ceinture bleue mais n'ayant pas plus d'épaisseur que les apparitions sur le mur de ma chambre, la Dame de Brabant, qui étaient des ancêtres des Guermantes.

Parfois sur le côté de Guermantes je voyais devant de petits enclos humides des fleurs en grappes sombres. Je m'arrêtais. Il me semblait que c'était un peu ce pays que mon écrivain préféré avait décrit que j'avais sous les yeux, que je vivais une seconde de la véritable vie. Comme le curé nous avait parlé des belles fleurs et des beaux cours d'eau du parc de Guermantes, ce parc changea d'esprit pour moi, il devint le pays fluvial où j'aurais voulu vivre^a. Et Mme de Guermantes éprise pour moi d'un soudain caprice, comme en auraient des dames de sa race, le jour pêchant la truite avec moi, et le soir me disant en me tenant la main, les noms des fleurs qui dressaient des grappes rougeâtres et orangées devant les murs bas de ses vassaux. Elle me faisait raconter le sujet des poèmes que je devrais composer. Et ce m'était un avertissement que, puisque je voulais être écrivain, il était temps de penser à ce que je voulais écrire. Mais dès que je me le demandais, tachant de trouver un sujet d'une profondeur philosophique infinie — mon esprit cessait aussitôt de fonctionner, je ne voyais plus que du noir devant moi, je sentais que je n'avais aucun génie, peut-être était-ce une maladie qui l'empêchait de naître, j'étais inquiet, je cherchais à qui je pourrais demander conseil, à notre curé, à notre médecin. Malgré les avis de Bloch je renoncerais à faire des lettres, car ce sentiment intime, immédiat, de mon néant prévalait contre les compliments qu'on pouvait me faire, comme pour un méchant dont chacun célèbre les bonnes actions qui pendant ce temps connaît la noirceur de sa mauvaise conscience^b. Alors tandis que, n'en parlant pas à mes parents que je suivais sans trop sentir ma fatigue, je décidais que je ne pourrais jamais être écrivain, et pour ne pas être accablé par ma tristesse, cessais de penser à la poésie, aux romans, à cet avenir littéraire auquel je renonçais, tout d'un coup une chose que je voyais, une pierre, une lueur, le clocher de Martinville peint en noir sur le ciel rose du soir, me faisait arrêter par le plaisir particulier qu'elle me donnait, mais aussi par le souci d'avoir pressenti quelque chose de caché sous elle, qu'elle m'invitait à découvrir, et que malgré tous mes efforts je n'arrivais pas à venir prendre. Comme c'était avec ma pensée que je cherchais ce qu'il pouvait y avoir qui m'avait tant plu, sous ce clocher, sous cette touffe d'herbe, sous ce caillou éclairé, c'est en moi que je le cherchais. Mais pourtant je sentais que c'était sous le clocher, sous le caillou,

sous la touffe d'herbes, qu'il n'y avait que là que je pourrais le trouver, et je m'efforçais en fermant les yeux de les revoir comme au moment où j'avais senti qu'ils contenaient quelque chose, qu'ils n'étaient qu'une sorte de couvercle. Certes ce n'était pas des impressions de ce genre qui pouvaient me redonner quelque confiance dans mon avenir littéraire. Car elles étaient toujours liées à un objet particulier, sans aucun intérêt intellectuel, qui ne se rapportait à aucune loi philosophique. Mais du moins, par le plaisir sans raison qu'elles me donnaient, elles me distrayaient de penser à la littérature et à ses déboires. Mais cette obligation de conscience qu'elles m'imposaient d'apercevoir ce qui se cachait sous l'image était si ardue, que bientôt je me cherchais à moi-même toutes les excuses pour échapper à ces efforts et m'épargner cette fatigue. Heureusement mes parents^a me parlaient, je sentais que je ne pouvais pas faire une recherche tranquillement maintenant, et qu'il valait mieux attendre que je fusse rentré pour ne pas me fatiguer inutilement d'avance. Alors je ne m'occupais plus de cette chose inconnue qui tressaillait en moi, bien tranquille puisque je la ramenaï à la maison, cachée par son revêtement de fleurs, d'herbes ou autres images sous lequel je la trouverais vivante, comme les poissons que j'avais pêchés et que je rapportais dans mon sac, couverts par une couche d'herbe qui leur gardait leur fraîcheur. Puis à la maison je n'y pensais plus, et ainsi s'empilaient dans mon esprit comme dans ma chambre les fleurs que je rapportais de mes promenades ou des objets qu'on m'avait donnés, des touffes d'herbes, des reflets, une petite maison, une tête de paysan, bien des images sous lesquelles il y a bien longtemps qu'est morte la réalité pressentie que je n'ai pas eu la volonté de chercher à y découvrir. Une fois pourtant où notre promenade s'était trop prolongée et où brisés de fatigue nous avions été heureux d'être recueillis à mi-chemin du retour de Guermantes par la voiture du perceuteur, assis à côté du cocher, j'eus une impression de ce genre en voyant par deux fois au brusque passage d'un chemin de traverse, les deux clochers de Martinville, à qui le mouvement de notre voiture qui filait au galop donnait une sorte d'oscillation. Je ne sais pas comprendre pourquoi cette vue me causa un tel plaisir. Mais le devoir d'en chercher la raison était bien pénible. Je tâchai de penser à autre chose, et toujours je revoyais les deux clochers filant à toute vitesse, comme une idée obscure que c'eût été un devoir d'éclaircir. J'essayai de causer avec le cocher, mais il ne me répondait pas. Alors je me trouvai par force seul avec mes clochers. Et tout d'un coup, cette image en mouvement qui m'obsédait sembla se déchirer, je vis quelque chose que je n'avais pas vu d'abord, et mon esprit me le montrant, je le

traçai mot par mot, je me dis au fur et à mesure que je le voyais devant moi ces mots que je me rappelle encore¹.

et^a comme si ç'avait été ces phrases qui avaient été cachées derrière le mouvement du clocher de Martinville, à peine les eussé-je trouvées, que mon inquiétude cessa, ma recherche était finie, je me sentais la conscience tranquille comme si je venais de faire mon devoir, et ne sachant plus que je me trouvais dans la voiture du perceuteur, comme une poule qui venait de pondre un œuf je me mis à chanter.

Pendant toute la promenade je pouvais former des désirs d'être l'ami de la duchesse de Guermantes, de me promener en barque sur la Vivette, d'être heureux comme si la vie ne devait jamais se composer que de gais après-midi. Mais quand j'avais aperçu une ferme qui à une petite distance était suivie de deux autres l'une contre l'autre et à partir de laquelle pour entrer dans Combray, il n'y avait plus qu'à prendre une allée de chênes bordée de clos sur l'herbe luisante de laquelle les pommiers dessinaient au soleil couchant ou au clair de lune des ombres japonaises ; tout d'un coup mon cœur se mettait à battre, je savais que dans un quart d'heure nous serions rentrés, et que comme c'était la règle les jours où on était allé du côté de Guermantes, et où on dînait plus tard, on m'enverrait coucher sitôt ma soupe prise, sans que Maman puisse quitter le dîner pour monter me dire bonsoir, de même que s'il y avait eu du monde à dîner. Alors comme dans un ciel divisé au couchant en deux zones de couleurs entièrement différentes, < on > a suivi un oiseau qui volait dans un ciel rose, puis il approche de la fin du rose, il n'y est plus, il est entré dans le ciel noir ; ainsi j'étais entré dans une zone nouvelle, aussi distincte de l'autre et où les rêves d'aller à Guermantes, de me promener sur la Vivette, d'être heureux, tout ce qui m'entourait tout à l'heure n'existait plus, était effacé. Je tremblais d'angoisse, je ne quittais pas des yeux le visage de ma mère, qui ce soir ne se pencherait pas au-dessus de mon lit, dans ma chambre où déjà je me voyais par la pensée, j'aurais voulu mourir. Et c'est du côté de Guermantes que j'ai appris à distinguer ces états qui < se > succèdent en moi, quelquefois se partageant chaque journée où l'un reprend, revient chasser l'autre, avec la ponctualité de la fièvre, contigus et pourtant si incommunicables, que je ne peux même plus comprendre ni me représenter dans l'un ce que j'ai désiré ou redouté ou accompli dans l'autre. Cet état durerait jusqu'au lendemain, quand le soleil du matin appuyant comme un jardinier son échelle de rayons contre le mur de capucines sous ma fenêtre, je m'habillerais vite pour descendre au jardin, sans plus me rappeler que le soir reviendrait jamais et l'heure de quitter ma mère^b.

Esquisse LXVIII

[MADAME DE GUERMANTES
APERÇUE DANS L'ÉGLISE]

LXVIII. I

[Fragment du Cahier 13. La comtesse de Guermantes vient à Combray rendre le pain bénit le jour de l'Assomption. Décalage entre l'image de Mme de Guermantes née de l'imagination du héros et la vraie comtesse qu'il voit devant ses yeux. Portrait physique de la comtesse.]

Mais un jour Maman me dit : « Puisque cela t'amuse de voir Mme de Guermantes, le Curé nous a avoué qu'elle doit venir à Combray rendre le pain bénit le jour de l'Assomption ». De notre place nous ne pouvions pas la voir. Mais au moment de l'offertoire un mouvement se fit et sur le chemin qui passe entre les chaises, entre les deux haies de monde elle s'avança. Faite quand je pensais à elle de la sonorité brune et dorée de la dernière syllabe de son nom, du mystère des légendes de Geneviève de Brabant, des crimes et des débauches des Princes de sa maison, et plus inaccessible encore dans sa tour qu'une Princesse de légende parce que j'avais entendu vingt fois dire par le Curé que c'étaient des gens qui ne fréquentaient personne qui ne fût pas des fils de France, penser que j'allais la voir passer près de moi me causait une joie aussi grande que si j'avais pu me trouver transporté pendant un moment à l'époque mérovingienne, et dans le château de Brabant voir Geneviève elle-même. Elle pouvait passer au milieu des autres personnes, pour moi elle était d'une essence différente, comme les apparitions de ma lanterne magique étaient différentes de ceux qui la faisaient manœuvrer, dans son corps moderne habiterait mon idée, je la verrais avec les yeux de l'esprit qui suffiraient pour me la rendre précieuse et immatérielle, et ce sillage qui se faisait des deux côtés pour la séparer de la foule était inutile, pour moi confondue au milieu des autres, elle en eût été par son essence différente, séparée. La distribution n'était pas encore commencée. Mais à ce moment je vis^a une grande femme blonde dont, à cause d'une certaine ressemblance avec le portrait qu'on m'avait montré, je me dis non pas c'est Mme de Guermantes, mais les traits ressemblent à ceux de Mme de Guermantes comme j'aurais dit dans une exposition : Ce portrait ressemble à Mme X, ce doit être le sien. Mais en même temps, voyant que cette dame occupait dans l'église précisément le banc que devait occuper Mme de Guermantes, que chacun la regardait, je me dis qu'il ne pouvait y avoir une seconde personne qui réclamerait encore cette coïncidence de lui ressembler, je me dis c'est elle. Mais tandis que mon esprit appliquait cette idée à l'image de femme que je voyais : « C'est

Mme de Guermantes que je vois », cette image, elle était devant mes yeux, non point à mon gré, créée et arrangée par mon imagination, mais imposée à ma vue dans sa donnée matérielle, irréductible, telle quelle, dans l'angle où elle était placée par rapport à mon champ visuel. Je pensais : « C'est Mme de Guermantes ». Mais cette pensée restait en quelque sorte en face de l'image féminine que j'avais devant moi, elle ne l'absorbait pas, elle ne se fondait pas en elle, elle en restait séparée par un intervalle comme deux disques de même grandeur mais qui ne se touchent pas. Et tandis que je me disais : « C'est Mme de Guermantes », cette image si réelle contenant dans son relief et sa grandeur un être imposé devant moi, en elle, ce qui me frappait, ce qui me sautait aux yeux, entraît dans ma vue était naturellement tout autre chose < que > ce que j'avais vu de Mme de Guermantes, quand au gré de ma fantaisie je composais à volonté une image d'elle. Je fus étonné combien elle était moins belle que je n'avais cru. Le nez pointu, les yeux perçants, le bouton sur la joue qui étaient peut-être les premières choses que j'avais aperçues avant de me dire : « C'est Mme de Guermantes », restaient fichés dans ma vision parce qu'ils l'avaient atteinte pour ainsi dire en premier, avant même que je me dise : « C'est Mme de Guermantes » ; soit que cela tînt à la façon dont j'étais placé, et au profil qu'elle-même avait présenté à ce moment-là, le nez pointu, les yeux perçants, c'est par ces points-là que son image restait en quelque sorte épinglée dans mon souvenir, c'étaient les premières encoches qu'elle y avait faites. Je demandai à Théodore : « Est-ce Mme de Guermantes ? » Il me dit : « Mais oui, c'est la comtesse de Guermantes. » Et aussitôt je me sentis très ému en pensant que cette femme qui était devant moi c'était elle, et je disais à Théodore : « Qu'elle est belle, qu'elle est belle », en ayant peine à retenir mes larmes. Je voulais tâcher de la voir mieux pour me rendre compte comment elle était, j'aurais voulu qu'elle restât là longtemps et que je puisse tourner à mon gré autour d'elle. Comment me disais-je : « C'est cela Mme de Guermantes », mais avec exaltation je reprenais aussitôt : « Oui voilà, là, près de moi, Mme de Guermantes^a, voilà cette femme pour qui ce nom doré, merveilleux, illustre, Guermantes, est son nom ; voilà celle qui descend de Geneviève de Brabant et qui ne veut connaître aucune des personnes qui sont là ». Elle s'avança portant sur son visage trop réel, trop rouge, sur son nez trop fort, avec un petit pli au menton qui me gênait encore plus que le pli de sa robe, l'empreinte céleste, la ressemblance idéale avec le portrait que j'avais vu, avec le type des Guermantes, j'étais persuadé que tout ce qu'elle devait dire devait avoir la couleur de son nom, le mystère de son origine, le précieux de son inaccessibilité, je m'étonnais que ce corps infiniment précieux pût se trouver ainsi au milieu des autres ; ma pensée la pénétrait, la dématériali-

sait, la faisait différente et traverser au milieu de la nef comme un rayon. Je ne doutais < pas > d'après ce que j'avais entendu dire de cette famille et elle-même, l'air mystérieux dont on parlait de sa vie, qu'elle ne dût commettre d'étranges débauches à Guermentes et faire mettre à mort devant ses amants ses serfs. Ah ! que j'aurais aimé la connaître ! Certaines personnes près de moi disaient : « Elle est mieux que Mme Goupil, elle est moins bien que Mme Percepied », moi je ne pouvais pas comprendre qu'on pût comparer une personne qui plongeait dans toute cette poésie de Guermentes, qui avait une existence de légende, qui avait ce nom lequel avait bu tant de sang et de rêve dans sa syllabe dorée^a avec des personnes que nous connaissions, qui avaient telles et telles idées sur la vie que la raison suffisait à comprendre, qui disaient des choses où notre bon sens et notre intelligence retrouvaient des choses de leurs sens et d'intelligence, et elle dont tout ce qu'elle devait dire sortait de ce nom de Guermentes, de ces légendes et de ce château. Et mon rêve d'une créature faite rien qu'avec le nom de Guermentes, offusqué par cette réalité d'une femme comme une autre avec un nez si fort, un teint si rouge luttait, essayait de se relever en me répétant : « Pense un peu c'est Mme de Guermentes », et tout en la regardant je pensais, et je cherchais à ne pas regarder son nez, à prendre un croquis incomplet d'elle d'où mon rêve pût s'élever ; et regardant ses beaux yeux bleus et ses cheveux d'or crépelés qui montaient si lisses jusqu'en casque sur sa tête, je ne regardais que cela, je ne voyais pas le reste, et comme on fait devant un tableau, un monument célèbre dont certaines parties ne nous déçoivent pas, je me disais : « Oui, c'est bien une créature de rêve, c'est bien une personne de légende, c'est bien Geneviève de Brabant. »

LXVIII. 2^{b1}

Ce corps matériel qui bien que je lui appliquasse l'identité de Mme de Guermentes, restait quelque chose de différent, d'irréductible que je n'avais vu que depuis quelques instants, qui était là dans l'église, occupant une place et bien postérieur à la Mme de Guermentes de mes pensées, maintenant que je me disais que c'était elle, cette matérialité même en rendant plus réelle, affective, touchable, cette Mme de Guermentes dont j'avais tant rêvé, m'arrivait en me montrant à quel point la femme de mon rêve existait, existait pour elle-même, en elle-même, indépendamment de mon rêve, avec une grande taille et des joues rouges. Et ses différences d'avec l'image de mon rêve sans particularités trop matérielles étaient comme autant de renseignements précieux, d'originalités propres à Mme de Guermentes que l'expérience me fournissait.

Elle était éclairée par mon attention d'une manière si vive qu'aujourd'hui quand je repense à ce jour toutes les personnes qui étaient dans l'église ce jour-là forment une masse indistincte où je ne peux distinguer une seule figure tandis que je vois le pli < de sa > jupe, son œil bleu qui ne connaissait personne, se contentant d'émettre devant elle des regards qui n'étaient que la projection de sa pensée, qui prenaient du reste un air doux et modeste pour ne pas blesser les visages qu'elle rencontrerait et pour qui elle avait la sympathie du supérieur pour les inférieurs qui ne chercheront jamais à se hausser jusqu'à lui.*?*

Esquisse LXIX

[MADAME DE GUERMANTES
APERÇUE DANS L'ÉGLISE]

[Seconde rédaction sur ce thème, dans le Cahier 11. La duchesse de Guermantes vient à Combray pour le mariage de la fille du docteur Percepied. La déception rachetée par l'imagination.]

Un jour ma mère me dit : « Puisque tu parles toujours de Mme de Guermantes, comme le docteur Percepied l'a très bien soignée il y a deux ans, elle viendra à Combray pour le mariage de sa fille. Tu pourras l'apercevoir à la cérémonie ». C'était du reste le docteur Percepied qui m'avait le plus parlé d'elle et m'avait même montré le numéro d'un journal illustré où elle était représentée jouant une comédie mondaine. De notre place à l'église pendant la messe de mariage nous ne pûmes pas la voir. Mais au moment du défilé dans la sacristie, qu'éclairait un soleil incertain entrant avec le vent par une fenêtre ouverte, je vis une dame blonde, grande, avec un grand nez, des yeux mauves, brillants et perçants, une cravate bouffante en soie mauve et brillante et un petit bouton à côté du nez, et surtout parce qu'en me rappelant les traits particuliers que m'avait énumérés le docteur Percepied quand il avait parlé devant moi de la duchesse de Guermantes, je voyais que les traits de cette femme n'y contredisaient pas, je me dis : Cette dame ressemble à Mme de Guermantes. Or elle venait de se lever du banc qui avait été réservé pour la duchesse, il ne pouvait y avoir là qu'une seule femme lui ressemblant, c'était elle !

Ma déception était grande, elle venait de ce que je n'avais jamais pris garde quand je pensais à Mme de Guermantes, que je me la représentais en tapisserie, ou en translucide verrière, au fond du passé. Jamais je n'avais songé qu'elle pouvait avoir une figure rouge, une cravate de soie mauve comme celle de Mme Sazerat, et que le ton de ses joues pouvait m'en faire reproduire la courbe <de> celles de personnes que j'avais vues à la maison, que le soupçon que cette dame n'était peut-être pas, en son principe générateur, en toutes ses parcelles, n'était peut-être pas substantiellement la duchesse de Guermantes, mais que son corps, ignorant du nom qu'on lui appliquait, appartenait à certains types féminins comprenant des femmes de médecins ou de commerçants, ce soupçon sans se formuler nettement m'effleura une seconde. Mais il se dissipa aussitôt. « C'est cela, ce n'est que cela, Mme de Guermantes ! », disait l'attention étonnée avec laquelle je regardais cette image même, qui naturellement n'avait aucun rapport avec celles de la duchesse de Guermantes de mes rêves, puisqu'elle n'avait pas été arbitrairement formée par eux, qu'elle m'était sautée aux yeux pour la première fois il y a un moment seulement dans l'église, image qui n'était surtout pas de la même nature, qui n'était pas colorable à volonté, comme celles que j'avais évoquées jusque-là et qui se laissaient imbiber de la couleur orangée de la syllabe « antes », image bien réelle celle-ci et que tout^b, jusqu'à ce petit bouton qui s'enflammait au coin du nez certifiait bien soumise aux lois de la vie, comme en ces fées qui apparaissent dans une apothéose de théâtre, un petit pli de la robe, un mouvement du petit doigt ou du pied, dénoncent la matérialité d'une actrice, là où nous étions sur le point de croire à la simple illusion d'une évocation lumineuse.

Mais en même temps, à cette image que le nez proéminent, les yeux perçants, épinglaient dans ma vision peut-être parce qu'ils étaient les premiers qui l'avaient atteinte, qui y avaient fait la première encoche, dans un tracé qui tenait à la place que j'occupais, au moment où je n'avais pas encore pensé que ce pût être Mme de Guermantes ni cherché à transformer ce que je voyais, à cette image toute récente et interchangeable, j'essayais d'appliquer l'idée : « C'est Mme de Guermantes », sans parvenir à la faire que manœuvrer en face d'elle comme deux disques séparés par un intervalle. Et cette Mme de Guermantes à laquelle j'avais tant pensé, prenait une réalité plus grande, maintenant que je voyais qu'elle existait effectivement, en dehors de mon imagination. Cette imagination un moment paralysée au contact d'une réalité si différente de ce qu'elle attendait, réagissait maintenant et répétait ce que je m'étais si souvent dit : « Puissants avant Charlemagne, les Guermantes avaient le droit de vie et

de mort sur leurs vassaux, elle descend de Geneviève de Brabant, elle ne connaît ni ne voudrait connaître personne d'ici ». J'avais peur qu'elle ne partît tout de suite avant que j'eusse pu regarder suffisamment celle que depuis si longtemps je jugeais désirable de voir. Et je la regardais encore attentivement comme si chaque regard eût pu matériellement emporter et me permettre de garder en moi d'une façon sûre, le souvenir du nez proéminent, des joues rouges, de toutes ces particularités qui, maintenant que les pensées que j'y ajoutais et la peur d'avoir été déçu me faisaient trouver < belle > sa figure, me semblaient précieux comme des renseignements authentiques et singuliers. La replaçant, en me disant que c'était elle, la duchesse de Guermantes à qui < j' > avais si souvent pensé, hors du reste de l'humanité dans laquelle la vue de son corps l'avait un instant confondue, je haussais les épaules en entendant dire autour de moi : « Elle est mieux que Mme Sazerat », comme si elle eût été de même nature. Et mes regards s'arrêtant à ses cheveux blonds, à ses yeux mauves, à l'attache de son cou, et omettant les traits qui eussent pu leur rappeler d'autres visages, je m'écriais devant ce croquis volontairement incomplet : « Qu'elle est belle ! Que c'est bien une fière Guermantes, la descendante même de Geneviève de Brabant que j'ai devant moi ». Et l'attention avec laquelle j'éclairais son visage l'isolait d'ailleurs tellement des autres, qu'aujourd'hui si je repense à cette messe de mariage il m'est impossible de revoir une seule des personnes qui y assistaient sauf elle et le précepteur qui répondit à ma question que c'était bien elle. Mais elle je revois au-dessus de sa cravate mauve, soyeuse et gonflée qui brillait, le doux étonnement de ses yeux, qui, comme elle ne connaissait personne dans l'église émettaient des regards qui n'étaient que des pensées et ne s'adressaient à personne, mais qui par l'idée pleine de bienveillance qu'elle était infiniment supérieure à tout ce qui se trouvait là et que son amabilité serait douce, ne cessaient de sourire avec simplicité. Un de ces souriants regards s'arrêta sur moi. Il me semblait qu'elle m'aimait, qu'elle penserait encore à moi quand elle aurait quitté l'église, qu'à cause de moi elle serait souvent triste le soir à Guermantes ; et je l'aimai car s'il peut suffire pour que nous aimions une femme vue qu'elle nous regarde avec dureté et que nous pensions qu'elle ne pourra jamais nous appartenir, il peut suffire aussi qu'elle nous regarde avec douceur et que nous pensions qu'elle pourrait nous appartenir. L'union des cœurs, au moins pendant la jeunesse et avant qu'on ait remarqué que l'état amoureux est subjectivement agréable sans qu'il soit nécessaire qu'une réalité extérieure y réponde, est tellement liée à l'amour, que bien qu'il se propose cette union une fois qu'il est né, comme but, l'idée que cette union est possible, peut suffire inversement pour le produire.

Ses yeux mauves brillaient comme une pervenche impossible à cueillir et que pourtant elle m'eût offerte. Et le soleil menacé par un nuage au-dessus < de > la place se hâtait de darder toute sa force, et dans la sacristie ajoutait au tapis de laine rouge qu'on avait étendu par terre pour la solennité et sur lequel Mme de Guermantes s'avancait en souriant, cet épiderme de lumière, ce velouté presque rose, une sorte de tendresse, de sérieuse douceur dans la pompe et la joie qui caractérisent certaines pages de *Lobengrin*, certaines peintures de Carpaccio¹ et font comprendre que Baudelaire ait pu appliquer au son de la trompette l'épithète de délicieux.

Esquisse LXX

[LA PERSONNE RÉELLE
ET LE NOM]

[Fragment du Cahier 30 sur les images successives de Mme de Guermantes.
Rôle joué par les noms dans les représentations.]

Depuis les jours où j'imaginai Mme de Guermantes comme j'imaginai Parme à l'aide de la seule couleur de son nom et de quelques récits, sur ce qu'on avait dit que c'était une reine de l'ancien temps, sur la puissance antique de sa race qui se confondait avec la légende des planchettes de la lanterne magique et avec les vitraux de l'église, ce nom avait tant de fois changé pour moi que cette couleur première était presque entièrement effacée. J'avais vu Mme de Guermantes à l'église, j'avais su qu'elle n'était pas faite uniquement d'une matière qui se laisse aussi pénétrer entièrement par la couleur des syllabes, qu'elle avait un nez fort et presque pointu, qu'elle n'était pas habillée en reine, ni même à la mode des [anciens] âges. Pendant un temps ensuite je l'avais imaginée me faisant visiter des palais, des jardins dans ses fermes près des scieries mécaniques, là où des grappes de fleurs violettes et jaunes s'élèvent à côté d'épis rougeâtres le long d'un mur bas et humide. Mais depuis Querquville deux images dominaient ma pensée de Mme de Guermantes, l'une qu'elle était un Saxe visité seulement des êtres rares, à noms tout à fait purs de mésalliance, ce qui me faisait imaginer sa maison comme une vitrine aux claires parois de verre, comme tout ce qui y venait dont on pouvait jusqu'à l'origine remonter en ne trouvant que de grands noms c'est-à-dire des choses parfaitement claires, sans aspérité ni opacité de personnes en chair et en os. Rien de moins matériel que le nom de sa belle-sœur Chevreuse, la mère était

Noailles, encore de la clarté, l'une des grand-mères Joyeuse, l'autre Soubise. C'était une femme de précieuse porcelaine dans un entourage de cristal.

Comme nous faisons assez vite du nom des gens que nous connaissons comme un simple moyen de désignation d'une certaine personnalité physique qui va de leur tête à leurs pieds et à l'égard de laquelle nous avons certains devoirs de politesse ou autres, nous ne nous rendons pas compte que cet être vis-à-vis duquel nos relations continuent peut avoir signifié en réalité pour nous successivement des choses infiniment différentes, même au temps où nous ne le connaissions pas, et même des choses très différentes encore depuis que nous le connaissons. Si nous savions enlever les repeints successifs dont nous avons recouvert peu à peu ce même nom le leur', nous serions étonnés de la multitude d'images différentes qui se trouvent superposées dans notre pensée sur ce seul nom. Les plus anciennes de ces images sont les plus belles parce que ce sont celles où nous avons mis le plus d'imagination. Ce sont aussi les moins ressemblantes. Mais même quand nous ne nous souvenons plus en présence de l'être à qui elles ne ressemblent nullement, qu'un jour il nous apparaissait ainsi, ce sont elles souvent qui même oubliées sont à l'origine devenue inconsciente de notre attitude envers eux.

UN AMOUR DE SWANN

Esquisse LXXI

[LE PETIT CLAN DES VERDURIN]

[L'amour de Swann pour une cocotte se développe au sein du « petit clan » des Verdurin. Dans cette version du Cahier 7 qui suit celle des Cahiers 31 et 36, Proust présente quelques-uns des principaux personnages du salon. Il fait précéder ce morceau d'un sommaire de sa main.]

*Le petit noyau des Verdurin
Swann toujours fourré chez
C'est comme en peinture*

Le tout selon les Verdurin c'était de savoir se faire ce qu'ils appelaient un « petit noyau agréable » un petit « clan » sans qu'on vît une raison spéciale à ce nom écossais.

Malheureusement Forcheville qui était vulgaire croyait flatter Swann, et donner une grande idée de lui aux Verdurin en leur apprenant ses belles relations. Et comme il ne voulait pas dire comme quelque chose d'extraordinaire « vous savez il connaît beaucoup les Montesquiou etc », il disait cordialement, comme si ç'avait été un vice : « Ah ! celui-là, il est tout le temps fourré chez les La Rochefoucauld. » Ce qui était d'autant plus faux que Swann n'allait plus guère que chez les Verdurin. Mais le seul nom de personnes qu'ils ne connaissaient pas était accueilli des Verdurin par un silence réprobateur. Leur visage ne prenait pas positivement une expression de blâme, mais perdait volontairement tout espèce d'expression, comme quand nous ne voulons pas *prendre acte* de quelque chose qu'essaye de nous « glisser » un de nos amis qui se trouve coupable vis-à-vis de nous, et veut le prendre légèrement, qui nous parle « négligemment » d'une fête à laquelle il ne nous a pas invités ou d'une faute qu'il sait nous être désagréable, ou nous fait les amitiés d'une personne brouillée dont nous lui avons « défendu de nous reparler ». Tel était le visage avec lequel les Verdurin entendaient le nom des ennuyeux que quelques « amis », quelques « camarades » étaient assez fous pour préférer certains soirs au « petit noyau », tel était celui avec lequel ils entendaient la révélation, faite sans méchanceté d'ailleurs, que Swann était « toujours fourré » chez des gens qui ne faisaient pas partie du petit noyau. Si à ces moments-là M. Verdurin avait levé les yeux sur sa femme, il eût pu admirer la pétrification subite, la majesté presque papale du visage de sa femme. Son front bombé sous ses cheveux gris n'était plus un réceptacle conscient où peut s'ajouter le nom des personnes chez qui Swann était « toujours fourré » mais une belle étude de ronde bosse, un plâtre qui fait l'admiration de l'amateur. Son nez légèrement froncé laissait voir une échancrure calquée sur la vie, on aurait dit que sa bouche allait parler. Celle de M. Verdurin ne se fermait pas car il parlait avec une certaine application à la fois de naturel et d'enchaînement de la chose dont on avait parlé avant la triste remarque de Forcheville de manière à bien établir qu'on ne l'avait pas entendu, comme quelqu'un qui a reçu du papier timbré et ne veut pas être « touché » par lui a soin <de> le rendre sans que l'enveloppe ait été ouverte. D'ailleurs les révélations de Forcheville étaient presque inutiles. Bien vite les Verdurin avaient compris que Swann n'était pas dans « le ton de leur petit noyau ». Impossible de lui arracher d'aveu formel de l'infamie des ennuyeux. Quand la mère du pianiste plaignait d'après Mme Verdurin les personnes obligées d'assister aux réceptions de Boisboudran ou de Mouchy¹, Swann se contentait d'un bon rire que les Verdurin trouvaient « très bête » et quand M. Verdurin lui disait que tout le monde

lui assurait que M. Robert de Montesquiou était assommant et dénué d'esprit, Swann ne pouvait s'empêcher de dire que c'était exactement le contraire. M. Verdurin allait jusqu'à lui dire : « Mais dites donc franchement votre pensée, nous ne lui répéterons pas ! » Car le « courage de son opinion » paraîtra toujours de la lâcheté à ceux devant qui il s'exerce. On attribue à un calcul de prudence l'imprudente spontanéité avec laquelle on proclame les opinions auxquelles on reste fidèle. Swann était accusé de ménager « la chèvre et le chou » et Mme Verdurin, comme ces grands inquisiteurs qui ne pouvaient extirper l'hérésie au fond des cœurs mais exigeaient au moins les apparences extérieures de l'orthodoxie, sentant qu'elle ne pourrait à cause de Swann réaliser l'unité morale du petit noyau, ses nerfs ne pouvaient physiquement supporter l'aveu proféré de sa dissidence, et un jour où Swann avait dit en riant à la mère du pianiste qui prétendait, selon Verdurin, que l'impératrice était contrefaite, que c'était une des plus belles femmes qu'il eût jamais vues, Mme Verdurin exaspérée lui avait crié du fond du cœur : « Trouvez-le si vous voulez, mais au moins ne nous le dites pas ! »

Le jeune docteur n'était pas un mauvais homme, mais à quelque heure que vous le rencontriez, seul dans la rue, ne pensant à rien, au-dessus de son nez rond, ses yeux ronds aussi avaient l'air interrogatif et malicieux de quelqu'un qui voudrait bien qu'on lui dise si c'est une blague mais qui à tout hasard ébauche d'avance une espèce de rire qui permette, si c'en était une, de montrer qu'on l'avait bien vue. C'est ce qui faisait que Verdurin lui trouvait une charmante expression fine « et même sarcastique », quoique personne ne fût moins fin. Quant à sarcastique le pauvre homme avait trop à faire pour « laisser venir », comme il disait, et se rendre compte si les paroles des autres, les phénomènes de ses malades, les situations de la vie et d'une manière générale la chose inconnue qui allait se présenter était un sarcasme en soi⁴, pour penser à en faire lui-même. Il pensait à être sarcastique comme quelqu'un qui ne veut pas laisser voir qu'il ne sait pas l'allemand et qui écoute d'un air intéressé une phrase dont il ne comprend pas un mot, prétend parler lui-même cette langue. Le peintre à qui les ennuyeux préféraient Bonnard¹ avait fait un grand portrait de lui où était encore accentué l'expression fine et même sarcastique. Dans la rue à deux rangées de voiture de lui il avait peur en répondant à votre salut de ne pas avoir préventivement indiqué la compréhension du sarcasme, et un sourire hésitant brillait dans son œil. Chez les Verdurin quand on le présenta à Swann le sourire entendu hésita un instant et Swann se dit : « C'est probablement quelqu'un que j'ai rencontré chez des filles. Pourvu qu'il n'en parle pas devant Wanda ! »

Mme Verdurin « recueillait » Mme Cottard quand son mari était parti près d'un malade, avec les trois enfants qui tous, comme < les > petits canards qui jetés à l'eau font déjà tous les mouvements du canard, avaient déjà, surtout le plus petit, un œil rond, préventivement souriant et interrogateur, ce qui faisait dire à Mme Verdurin : « Ah ! je vous réponds qu'il ne sera pas bête, celui-là. Il est malin comme un singe. C'est déjà le joli œil fin de son père. » Cela n'empêchait pas Mme Verdurin de lui dire : « Ah ! docteur, je sais bien que vous < êtes > un tendre^a, malgré vos apparences sarcastiques. » Et le docteur au mot sarcastique répondait toujours, on ne sait trop par quelle confusion : « Sarcastique. Ah ! Socrate, la méthode sarcastique ! »

Plus habituellement quand on disait la chose la plus insignifiante il trouvait très rapidement quelle expression consacrée on pouvait y adapter. S'il disait qu'il ne pourrait venir de quelques jours, étant obligé de s'absenter, et si Mme Verdurin disait : « Quel malheur », après une seconde d'hésitation il ajoutait : « Quel malheur pour la France ! » en souriant, la main levée avec une emphase ironique et pour se moquer de Mme Verdurin dont il avait l'air de compléter seulement la pensée, en disant : « Voilà la ridicule grande phrase que vous alliez dire ». Car il n'aimait pas les grandes phrases, et montrait sa finesse en les dénonçant partout. Si quelqu'un disait : « Il a été élevé », il souriait de même, levait la main et ajoutait : « Élevé à la hauteur d'une institution ! » Cette finesse parut si amusante à Forcheville qu'il fut immédiatement conquis. Il n'avait dîné la première fois qu'avec Mme Cottard, le docteur ayant été appelé par une consultation en province. Quand il vit le docteur qu'il ne connaissait pas il se tordit de toutes ces plaisanteries et après le dîner il ne put s'empêcher d'aller tout d'un trait à Mme Cottard : « Quel homme exquis que votre mari ! Quel causeur délicieux ! C'est un vrai régal de l'entendre ! »

Sans qu'il y eût positivement de programme arrêté d'avance d'ailleurs, parce qu'on laissait les artistes jouer ou non « comme cela leur chantait », disait volontiers Mme Verdurin, on avait toujours quelques numéros intéressants chez les Verdurin. Ce qui faisait que quand quelques « initiés » se rencontraient, ils se demandaient : « Savez-vous ce que nous aurons ce soir chez Mme Verdurin ? » Mme Verdurin laissait « chacun libre » mais quelquefois à un artiste elle disait, en prenant exprès un air vulgaire : « Dites donc, est-ce que vous n'allez pas travailler de votre métier, vous », ce qui faisait beaucoup rire tout le monde excepté Swann qui ne pouvait pas rire de ce qu'il ne trouvait pas drôle, en un mot un parfait poseur.

Le peintre dépeignait un Rembrandt qu'il avait vu et se récriait d'admiration : « J'ai^b voulu voir avec quoi il les faisait, ses fleurs,

j'ai été me mettre le nez sur la toile, ah ! bien ouiche on ne sait pas comment c'est fait, on ne sait pas si c'est fait avec de la colle, avec des rubis, avec du papier, avec du soleil, avec du caca, ça n'a l'air fait avec rien, pas moyen de trouver le truc, et tout y est, ça sent bon, ça fait mal à la tête, et on ne sait pas avec quoi, c'est du miracle, c'est de la sorcellerie, de la rouerie, du miracle (riant) c'en est malhonnête », gravement : « Et c'est si loyal ! » et Mme Verdurin répondait : « Ce qu'il m'amuse quand il s'emballe comme ça. » Et le peintre : « Non, mais c'est pas de la blague, vous croyez que j'exagère, mais non ! — Mais non, nous ne croyons pas que vous exagérez, mais nous voulons que vous mangiez. » Le peintre invitait Swann à son atelier avec Wanda. Du reste il disait toujours : « J'aime faire les mariages. » « Il est gentil », se disait Swann.

Esquisse LXXII

[LE DOCTEUR COTTARD]

[Dans le Cahier 6, qui fait suite au Cahier 7, Proust développe le portrait de l'un des principaux personnages du « petit noyau » ; l'une des grandes figures du livre futur est donc présenté dès les cahiers du « Contre Sainte-Beuve ».]

*Suite du docteur Cottard.

Fait suite à ce que le docteur Cottard *au repos* avait l'air de sourire préventivement.*

Il était si peu fin que toute^a la politesse avec lui était peine perdue. Si Mme Verdurin l'invitant dans la plus belle avant-scène, à une représentation extraordinaire où l'on entendait Van Dyck¹, Sarah Bernhardt etc., disait par grâce et élégante amabilité : « Vous êtes charmant d'être venu, docteur. Vous trouvez peut-être que nous sommes un peu près de la scène et ces artistes, vous les trouvez peut-être toujours les mêmes, peut-être êtes-vous fatigué de les entendre », le docteur Cottard qui était entré dans la loge avec un sourire qui hésitait sur la valeur du plaisir qu'il allait éprouver, n'étant pas capable de savoir par lui-même si une avant-scène est une loge recherchée et si Van Dyck et Sarah Bernhardt sont désirables à entendre, adoptait immédiatement l'opinion que lui suggérait involontairement la modestie et l'amabilité de Mme Verdurin et répondait en souriant avec une certaine hésitation : « En effet il est désagréable d'être si près

de la scène, et on commence à être fatigué de Van Dyck et de Sarah Bernhardt. Mais vous m'avez dit de venir, vos désirs sont des ordres, que ne ferait-on pas pour vous être agréable ? » Aussi, si Mme Verdurin aimait le docteur en revanche l'agaçait-il un peu. Elle dit bientôt à son mari : « Tu sais je crois qu'il est inutile de faire de la modestie devant le docteur Cottard sur les choses que nous lui offrons. C'est un savant qui vit en dehors de la vie pratique et si tu lui envoies au jour de l'An une épingle en rubis de trois mille francs en lui disant c'est bien peu de chose, tu lui feras beaucoup moins de plaisir que si c'est un rubis reconstitué de trois cents francs dont tu laisseras entendre que c'est une belle pierre. — J'avais déjà remarqué cela », répondit M. Verdurin. M. Verdurin n'était pas moins bon psychologue que sa femme et on n'aurait pas pu dire que ses « remarques » lui fussent postérieures chronologiquement. Mais il attendait que sa femme les eût formulées ou laissées deviner pour faire savoir qu'il les avait lui-même faites. Seulement à partir de ce moment son rôle commençait car il était celui de l'action *(pourrait se mettre ailleurs)*, de l'action uniquement destinée à réaliser le désir avoué ou secret de sa femme, la fantaisie des « amis » et cela sans se laisser arrêter par aucun scrupule ou aucune impossibilité matérielle. Les difficultés d'ordre moral ou matériel qui embarrassaient les autres étaient immédiatement levées par M. Verdurin. Si « un ami » en grand deuil ne pouvait accompagner les Verdurin au Palais-Royal¹, M. Verdurin excellait à vous persuader que « c'était la volonté de celui que vous avez perdu, s'il pouvait vous voir, que vous vous distrayiez. Si vous pouviez faire du bien à votre père en <n> allant pas au théâtre je vous tiendrais un tout autre langage. Mais le pauvre homme vous ne pouvez plus rien pour lui qu'obéir à son désir en étant heureux. » Et il brusquait les choses, il vous emmenait de force. Il n'avait pas son pareil quand dans une partie de campagne un ami disait dans un village : « Quel malheur qu'on ne puisse pas coucher ici, on verrait le lever du soleil demain matin, malheureusement c'est impossible. — Impossible ? disait M. Verdurin, mais pourquoi ? » Il disparaissait. Et une heure après un logement était réquisitionné dans une ferme et deux maisons de la ville, où les amis passaient une nuit excellente. Il découvrait dans le voisinage un « messenger » qui préviendrait les parents des amis, ou amis des amis qui les attendaient, ou la raison, si on ne pouvait pas les prévenir, qui faisait qu'il valait mieux qu'ils ne fussent pas prévenus, et qui ferait pour eux de l'attente inutile une bonne surprise. « Croyez-vous que vous les gênez tant que cela en ne rentrant pas ? Je crois que dans le fond ils seront enchantés d'être débarrassés de vous ». Il savait concilier tous les contradictoires, même en médecine où il s'était instruit peut-être pour rendre service aux amis. Le peintre qui

dormait mal mais était aussi constipé se privait de narcotique et de sommeil parce que cela le constipait. Et souvent à cause d'une mauvaise nuit, il « lâchait ». M. Verdurin haussa les épaules et lui indiqua immédiatement une potion qui est à la fois laxative et dormitive. De fait, la vie, le caractère du peintre en furent changés. Il acquit le repos nécessaire à l'exécution des œuvres en même temps qu'il perdit l'excitation nécessaire à leur conception. Il ne travailla pas davantage, mais, n'ayant plus d'« idées », n'eut plus de « regrets ». La princesse Sherbatoff qui était emphysémateuse ne pouvait monter les côtes, ce qui, l'année où les Verdurin avaient loué à Montretout, menaçait de gêner beaucoup le fonctionnement du petit noyau. M. Verdurin lui fit prendre de la caféine qui lui ôtait tout essoufflement pendant plusieurs heures. Mme Verdurin eut bien quelque remords à la pensée que « ce n'était peut-être pas très bon pour son cœur », d'après ce qu'avait dit le docteur Cottard. Mais comme M. Verdurin savait chez sa femme le désir que la princesse Sherbatoff pût continuer à venir, M. Verdurin s'écria avec brusquerie : « Mauvais pour son cœur, qu'est-ce qu'il en sait ? C'est l'essoufflement qui est mauvais pour son cœur, plus mauvais que la caféine. Je vais plus loin. Si la caféine devait tuer la princesse, j'aime mieux qu'elle ait encore devant elle deux ans de vie agréable, telle que nous lui faisons, dans notre petit noyau où elle se sent comprise, que de la voir traîner dix ans seule, sans amis, comme une plante. C'est cela qui serait la mort ! »

Quand le docteur était venu à Paris du fond de sa province, une mère prudente lui avait conseillé de ne jamais laisser passer un mot, un nom propre qu'il ne connaissait pas, sans s'informer de ce que c'était pour s'instruire. Ainsi pour les mots il y avait un grand nombre de locutions de la signification desquelles il n'était pas très assuré et sur lesquelles il aimait bien à prendre des informations qui n'aboutissaient pas. C'est qu'en effet il donnait à ces expressions un sens plus précis qu'elles ne comportent, et qu'il était par là difficile de lui répondre. Ainsi il pensait qu'il y a des signes matériels et spéciaux à ce qu'un dîner soit intime ou non, à ce qu'une dépêche soit laconique ou non, à ce qu'on puisse ou non dire d'un homme : « C'est quelqu'un. » Mais il ne connaissait pas ces signes et brûlait de les connaître. Si Forcheville parlait d'un dîner de dix personnes il demandait : « Était-ce un dîner intime ? » ou si Mme Verdurin passait une dépêche du peintre : « Impossible venir dîner ce soir », il demandait pour tâcher de s'instruire : « Est-ce une dépêche laconique ? » et quand on parlait d'un artiste, d'un homme d'État il disait : « Est-ce quelqu'un ? » Mais il ne parvenait pas à dégager de ces réponses particulières une définition générale qui lui permit à son tour de les employer

comme il en avait si fort envie. Pourtant les soirs où < on > était tout à fait entre soi chez les Verdurin, comme ceux qui pensent que le meilleur moyen d'apprendre à nager c'est de se jeter à l'eau, mais qui aiment mieux pour faire leurs débuts qui peuvent être maladroits un jour où il n'y a pas beaucoup de monde sur la plage, si on parlait d'un homme dont les journaux avaient mentionné le déplacement, il affirmait : « C'est quelqu'un » et jetait un petit coup d'œil à la dérobée pour voir si on était de son avis. La prudente mère que j'imagine avait dû lui dire que pour les noms propres, les noms de personne, il n'était pas poli de questionner trop directement mais qu'il était ingénieux de répéter le nom d'un air interrogateur, ce qui conduit généralement l'interlocuteur à vous donner une explication que vous obtenez presque à coup sûr sans l'avoir directement sollicitée. En tout cas si cette habitude de faire ainsi répéter les noms propres avait à son origine une habileté, une ruse, celle-ci était depuis bien longtemps tombée dans le domaine de l'inconscient. L'âpre et vaine curiosité du docteur en face de tout ce qu'il ne savait pas s'en était brutalement emparée et lui qui dans la longue expectation qu'était sa vie souriait toujours, la surprise d'un nom qu'il ne connaissait pas lui arrachait toujours une exclamation d'un sérieux presque sauvage.

Si le docteur souriait toujours dans l'expectative qu'était sa vie, en revanche la surprise lui donnait une expression sérieuse, presque terrible, et comme il avait peu d'imagination et de perspicacité, il était facilement surpris. Il suffisait presque de dire devant lui un nom qu'il ne connût pas, pour qu'il s'écriât : « Qui ça, un tel, un tel ? » d'un air farouche. Et quand on lui avait expliqué il s'apaisait : « Ah ! bon, bon, ça va bien. » Un jour que le duc de X, rallié de marque¹ et comme tel fort apprécié du président de la république qui était heureux de connaître un homme si comme il faut, et qui de son côté témoignait beaucoup de respect au chef de l'État par^a un reste d'habitude monarchique, par respect plus général de toute haute fonction qui au temps de sa jeunesse avait été occupée^b par des hommes considérables, et plus généralement encore par le besoin de déférence qui est au fond de la plus grande partie de la noblesse, un jour que le duc de X se promenait avec Swann ils rencontrèrent M. Grévy qui faisait sa promenade habituelle. Le duc présenta Swann comme un de ses meilleurs amis. La conversation de Swann charma M. Grévy qui n'invitait jamais le duc sans inviter Swann. Swann avait tellement contracté dans le faubourg St-Germain l'habitude de considérer le monde politique comme un lieu discrédité que lui, que M. Verdurin aurait pu conduire jusqu'à la porte du duc de Chartres² sans qu'il dît chez qui il allait de peur d'avoir l'air de se vanter, n'eût pas osé cacher qu'il allait

à l'Élysée de peur d'avoir l'air d'en rougir. Ainsi M. Verdurin ayant dit qu'il voudrait bien pour quand il emmenait « les amis » à quelque fête, avoir un coupe-fil, Swann répondit avec modestie et comme une chose très simple : « Je déjeune justement demain avec le préfet de police à l'Élysée », il fut interrompu par un coup de tonnerre, la voix du docteur Cottard s'écriant : « Comment ça à l'Élysée ? — Oui je déjeune chez M. Grévy demain », reprit Swann, gêné de voir l'effet que produisait cette parole qu'il avait jugée simple. Généralement ces accès du docteur^a ne se produisaient qu'une fois. Le peintre faisait cette plaisanterie : « Ça vous prend souvent ? » et la détente avait lieu : « Ah ! bien, bien, ça va bien ». Mais le fait^b que quelqu'un avec qui il dînait et qui s'appelait simplement M. Swann pût déjeuner chez le président avait produit un tel effet au docteur Cottard qu'il continuait à regarder Swann de l'air à la fois méfiant et stupide de ces gardiens de la paix à qui un inconnu dit qu'il vient pour voir le président, qui comprennent alors, disent les journaux, qu'ils ont à faire à un pauvre dément et l'envoient aussitôt au Dépôt. « Comment, M. Grévy ? Vous connaissez M. Grévy ? » reprit le docteur par une répétition de son accès qui ne se produisait pas habituellement. « Oui, je suis en relations avec lui, nous avons des amis communs, commença à expliquer Swann, et il m'invite quelquefois à déjeuner, il invite très facilement à déjeuner », ajouta-t-il avec une humilité qui persuada immédiatement au docteur Cottard que M. Grévy invitait n'importe qui à déjeuner, ce qui lui permit de croire que Swann disait vrai et lui donna immédiatement une immense considération pour lui^c. « Ah ! bien, bien, ça va bien, ça va bien », lui dit-il. Mais il répéta plusieurs fois ces mots, car la détente était d'autant plus complète que la tension avait été plus aiguë, et de plus l'humilité de Swann, semblant s'excuser de connaître le président, présentait maintenant ce qui avait d'abord paru au docteur Cottard une foudroyante révélation, comme un petit malheur dont il avait le plaisir de pouvoir plaindre Swann, comme une légère faute que dans son indulgence il lui pardonnait. Malgré cela l'idée première de la gloire incroyable qu'il y avait à connaître le président de la République surnageait et lui faisait éprouver quelque plaisir à être en relations avec Swann, de sorte qu'il lui dit : « Ah ! bien, bien », à la fois avec l'indulgence d'un douanier qui après avoir regardé avec méfiance sa voiture, la laisserait passer sans ouvrir ses malles et avec la satisfaction d'un voisin qui, passant quelques jours dans un hôtel avec lui, viendrait d'apprendre — comme cela se trouve — que son compagnon aime aussi les épinards sans sel et sait jouer au cochonnet. L'humilité de Swann qui avait diminué aux yeux du docteur le prestige qu'il y avait à déjeuner chez le président de la

République avait d'ailleurs été secondée par Mme Verdurin pour qui le président de la République était un ennuyeux particulièrement redoutable car il disposait de séductions, presque de moyens de coercition propres à faire lâcher les amis. Aussi crut-elle devoir dire à Swann : « Je vous plains car il paraît qu'il est sourd comme un pot et que sa femme sent mauvais à ne pas pouvoir rester. » Ceci joint à ce que Swann avait dit que ce n'était pas très amusant, le docteur avait immédiatement adopté cette opinion, et plaignant et dédaignant un peu Swann, avait répondu : « En effet ça ne doit pas vous amuser ! » Mais sa première idée sur le président de la République était trop enracinée pour qu'il pût adopter aussi complètement celle que lui suggérait l'humilité de Swann et les précautions de Mme Verdurin que s'il s'était agi^a de la princesse de Sagan¹ dont pourtant il disait : « C'est égal, c'est une princesse tout de même, une vraie n'est-ce pas ? » ou sur les inconvénients des avant-scènes. Swann resta tout de même pour lui plus « gros monsieur qu'avant ». Il lui dit le soir au retour : « Si cela pouvait vous être agréable d'avoir une carte pour l'exposition dentaire, je me ferais un plaisir de vous en fournir une, grâce à laquelle vous serez admis, vous et les personnes de votre connaissance, moyennant cinquante centimes. Mais n'amenez pas de chien. Vous comprenez, je vous le dis, parce que je sais plusieurs personnes qui en ont amené et qui ont été obligées de s'en retourner. » Et quand Swann fut exclu du « petit noyau » les premiers temps il disait : « Est-ce que nous ne verrons pas ce soir M. Swann », ce qui agaçait Mme Verdurin qui répondait : « Dieu merci, j'espère bien que non. »

Esquisse LXXIII

[LES VERDURIN

JUGÉS PAR LA MÈRE DU PIANISTE]

[Dans cette courte esquisse du *Cahier 36*, la mère du pianiste qui joue chez les Verdurin donne un nouveau point de vue sur les bôtes, burlesques et vulgaires.]

À ce moment la porte s'ouvrit. « C'est ma tante² », fit-elle vivement, et je vis entrer une personne que je reconnus immédiatement, la mère^b du pianiste, la brave femme « très agréable quand on était seul avec elle » des Verdurin. Elle me reconnut aussi et immédiatement sa majesté prit des proportions inconnues

chez les Verdurin. Elle n'avait plus seulement l'air de vouloir faire respecter de chers souvenirs, un passé obscur et douloureux. Elle protestait avec indignation contre l'outrage qu'on aurait voulu leur faire subir. Elle se redressa dans « l'immense majesté de ses douleurs de veuve¹ », comme si le fait que je la reconnusse et qu'elle me reconnût fût une insulte pour elle, puis le cliquetis sourd se fit entendre, quelques mots émergèrent² : « Ke Ke Ke, m'semble....figure, pas inconnue, je m'trompe. » Je crus en effet qu'elle ne devait pas lui être inconnue, elle dînait avec moi toutes les semaines l'année précédente³ et comme il n'y avait que moi qui lui parlais, on me mettait toujours à côté d'elle. Puis les rites de l'étonnement lui semblant terminés, comme elle n'avait pas de milieu entre le sévère et le plaisant, elle pensa qu'étant chez sa nièce il était temps de passer au plaisant et se mit à rire d'un air paillard-en disant : « K K Mme Verdurin serait étonnée K K K comme on se retrouve K K ». Elle me demanda pourquoi on ne me voyait plus chez les Verdurin. Je vis qu'elle détestait Verdurin parce qu'il lui avait dit une fois (elle devait se tromper) : « Je m'appelle M. Verdurin ». « Alors, dit-elle fièrement en retrouvant l'usage d'une parole continue, je lui ai dit en le regardant, moi je m'appelle Mme Mandouillard ! Ah ! non, mais alors, tout de même, on ne se laisse pas traiter comme ça. Il a été cloué. Il n'a pas pipé de toute la soirée. » Elle trouvait Mme Verdurin bonne femme mais « pas les manières distinguées », « le genre de la commerçante ». Je vis qu'elle n'était nullement touchée de leur bonté, qu'elle les méprisait à cause de leur simplicité, et qu'elle leur attribuait mille intentions blessantes absolument imaginaires. Swann seul lui avait fait une grande impression, on sentait l'homme du monde, l'homme habitué aux grandes manières. Et avec cela une simplicité. Elle était persuadée que c'était un espion prussien et que ses moustaches étaient postiches.

Esquisse LXXIV

[« UN AMOUR DE SWANN » EN 1910 :
PREMIÈRE PARTIE]

[Dans cette esquisse du *Cabier 69* et dans l'esquisse suivante, du *Cabier 22*, nous donnons, presque intégralement, une version continue d'« Un amour de Swann », telle que Proust l'a montée en 1910 à partir des cahiers du « *Contre Sainte-Beuve* ».]

Certes il avait^a commencé par tenir à cette situation pour elle-même, par snobisme, par frivolité, par manque de volonté de se livrer à un travail sérieux, mais même dans les salons relativement raffinés du faubourg St-Germain où il vivait, il sentait bien chômer, languir, ses dons d'archéologue et d'artiste et au fond s'y ennuyait.

Comme beaucoup d'hommes très intelligents à qui n'a peut-être manqué qu'un peu^b de vocation¹, il n'avait pas eu l'énergie de se vouer autrement qu'en amateur à ses études d'art qui l'intéressaient et qui avaient fait de lui en fait de belles choses le conseiller du faubourg St-Germain, il n'avait pas eu le courage de renoncer à cette vie du monde qui ne répondait pas à ses vrais goûts, d'où il sortait avec un sentiment de vide, d'impuissance, de temps perdu, mais à laquelle par snobisme, par frivolité, par habitude il restait attaché. Puis comme il arrive souvent en pareil cas, cet attrait de la vie mondaine s'était lui-même dissipé et il était arrivé, pour son esprit, son agrément, à cette pléthore de succès mondains qui rend indifférent au monde pour lui-même. Il ne s'y occupait guère que de l'amour. Et on disait : Oh ! Swann ne viendra pas ce soir, c'est le jour d'Opéra de sa petite***. Ce fut à cette époque que Swann qui avait été présenté autrefois dans un théâtre à celle qui devait un jour devenir sa femme et qu'il n'avait jamais revue, la rencontra avec mon cousin, apprit de lui qu'elle aimerait le revoir, et cédant à l'attrait qu'il commençait à éprouver pour elle, accepta que mon cousin le présente chez les Verdurin où elle fréquentait régulièrement. Ce n'était pas^c la première fois² que Swann pour des raisons galantes déchoyait de sa grande situation mondaine et émigrerait dans des milieux inférieurs. Il le faisait chaque fois qu'il avait été amoureux, et il l'avait été bien souvent jusque-là, quoique peu sérieusement et toujours d'une personne nouvelle. Swann en effet n'était pas du tout de ces gens qui s'enferment dans leur situation, dans leur quant à soi, dans leurs relations pour n'en pas sortir. Et bientôt il sentit que, en tant que situation acquise, que situation dans le faubourg St-Germain où il n'y avait pas une femme qu'il ne connût et qui eût quelque chose de nouveau à lui apprendre, sa situation n'offrait plus pour lui aucun intérêt. Elle ne lui représentait qu'une sorte de valeur d'échange, qu'une lettre de change, lui permettant de s'improviser une situation à Quimper Corentin, ou dans quelque Quimper Corentin de Paris, si la fille du juge de ce chef lieu lui avait plu. Que de fois le joyau précieux qu'étaient les désirs accumulés qu'avait une duchesse de lui être agréable, il le vendit bien au-dessous de sa valeur pour se procurer le plat qui était alors à son goût, exigeant de cette duchesse, par un télégramme indiscret et sous un prétexte absurde, une lettre qui l'introduirait chez un de ses fermiers dont il avait remarqué

la fille. Sa situation était en quelque sorte démontable et transportable ; bien mieux elle était comme ces cases dont les morceaux, une fois qu'elles sont démontées, se transforment en outils qui permettent de bâtir où on va une demeure appropriée.

Tous les amis de Swann avaient l'habitude de recevoir de temps en temps des lettres où Swann avec une habileté diplomatique qui, persistante à travers les amours successives et les prétextes différents, accusait plus son caractère et le but réel de sa démarche que n'eussent fait des maladresses, demandait une lettre de recommandation ou une invitation. Mon cousin m'a raconté qu'à la maison, avant le temps où Swann eut sa liaison, on recevait souvent de ses lettres, et que rien qu'en reconnaissant l'écriture sur l'enveloppe, mon grand-oncle disait : « Allons c'est Swann qui va nous demander quelque chose. À la garde ! » Et toujours, soit méfiance, soit tout simplement par ce sentiment bizarre qui ne nous pousse jamais à offrir quelque chose qu'aux gens qui ne le demandent pas, on opposait à ses demandes une fin de non recevoir absolue quand il eût été si simple de les satisfaire. J'étais quelquefois désolé, me disait mon cousin, en entendant mes parents chercher qui on pourrait bien inviter avec une jeune fille qui venait de temps en temps dîner, ne trouver personne, et préférer la laisser s'ennuyer seule plutôt que d'inviter la seule personne que ce dîner eût rendu si heureux, pour qui notre salle à manger eût été subitement éclairée d'un délicieux mystère, Swann qui nous avait demandé à rencontrer cette jeune fille, que dis-je, qui nous le redemandait tous les mois, et devait s'étonner de nous entendre chaque fois dire que nous n'avions pas eu l'occasion de la voir, quand il savait que nous étions si liés avec elle. Quelquefois des gens ennuyeux que nous connaissions, que les parents de Swann avaient connus aussi, et qui se plaignaient de ne jamais le voir, nous annonçaient avec une joie mêlée d'une pointe de taquinerie qu'ils le voyaient maintenant constamment, plus souvent que nous, qu'il était charmant, qu'il venait à tout moment. Nous ne voulions pas troubler leur satisfaction, mais mon grand-père nous regardait pendant que l'interlocuteur se congratulait ainsi de sa nouvelle intimité avec Swann et chantonnant l'air de *La Dame blanche*

« Quel est donc ce mystère »

ou d'Amphytrion

*« Que dans ces affaires
Le mieux est de ne rien voir »*

et aussi

*« Vision fugitive
Et [interrompu] »*

Quelques mois après mon grand-père demandait négligemment : « Et Swann, le voyez-vous beaucoup ? » et la figure de l'interlocuteur s'allongeait. Il y en eut un qui, quand mon grand-père s'amusait ainsi à lui reparler de Swann, lui disait : « Mais je croyais que vous étiez très liés », lui dit avec une telle véhémence et un tel sous-entendu d'amertume : « Ne prononcez jamais son nom devant moi » que mon grand-père se promit de savoir ce qui s'était passé. Et un jour il rentra à la maison disant :

« Je sais l'affreuse vérité. »

Voici ce qui s'était passé. Swann un beau jour avait en effet renoué avec ce couple qu'il avait perdu de vue depuis dix ans ; et pendant trois mois il vint dîner trois fois par semaine, toujours charmant, arrivant d'avance, souvent avant que la maîtresse de maison fût rentrée, aimable avec tout le monde. Un beau jour, pas de Swann, le lendemain, rien, on craint qu'il ne lui soit arrivé quelque chose, mais on l'aperçoit au Bois en voiture. Inquiétude. Comment ? qu'est-ce qu'on avait pu lui faire ? Enfin le lendemain, la femme de ce monsieur allant dans sa cuisine pour voir pendant que la cuisinière était descendue si un plat ne brûlait pas, pousse avec sa bottine une feuille de papier qui était par terre, regarde ce que c'est, reconnaît l'écriture de Swann, est stupéfaite de voir que la lettre est adressée à sa cuisinière et commence ainsi : « Ma petite Julie, je suis obligé de quitter Paris et tu ne me verras plus de longtemps etc ». Il était l'amant de la cuisinière, avait décidé de rompre, et comme il ne venait que pour elle, avait jugé suffisant de l'avertir. Sans doute il y avait une certaine audace à Swann de vouloir ainsi forcer le monde entier, toute cette pléiade de duchesses, de généraux, d'académiciens et même de bourgeois qu'il connaissait à lui servir d'entremetteurs. Mais cela tenait à deux traits de sa nature dont le premier m'a toujours paru bien remarquable. Si je le comprends bien, je le définirais une sorte de sincérité dans le désir qui lui faisait souhaiter d'arriver par lui à la connaissance d'un être particulier, de telle femme qui s'était trouvée sur son chemin. En voyage il faisait tout au monde pour faire la connaissance des femmes du pays qui lui avaient plu et ne faisait venir sa maîtresse qu'à la dernière extrémité, avec le sentiment d'une sorte d'abdication, d'aveu d'impuissance à pénétrer la réalité nouvelle qui lui était offerte. Au lieu de s'enfermer dans ses anciennes relations, et de demander à sa maîtresse un plaisir équivalent de celui que la femme rencontrée à l'hôtel ou sur le port lui aurait donné, c'était le goût du visage et la signification du regard de celles-là qu'il voulait connaître¹. Je ne puis certes lui comparer des gens comme mes parents que les personnes qu'ils ne connaissaient pas intéressaient si peu qu'ils ne les distinguaient pas et n'auraient

pas été capables de les reconnaître, mais même en supposant que l'âme de ma grand-mère se fût incarnée un jour dans le corps d'un jeune homme en quête de bonne fortune, cette âme était trop détachée de toute vanité pour comprendre que Swann pût souhaiter que la personne de Quimper qu'il rencontrait sût qu'il était ami de la duchesse de G*** etc.

À vrai dire cela lui était généralement inutile. Peut-être fût-il même arrivé à un meilleur résultat, auprès des femmes d'autres milieux, à qui il arrivait ainsi accrédité, grâce à une géniale divination qu'il avait des plus lointains « aboutissants », par quelque grande dame⁴. Soit pour ne pas avoir l'air de tenir à cela, soit que tant de préparations et le peu naturel désir d'un homme si brillant de frayer avec des gens qui l'étaient peu, donnent trop l'éveil, il réussissait moins que s'il avait fait connaissance tout simplement et s'il avait gardé, comme si longtemps avec nous, son incognito. Mais s'il n'était pas vaniteux il était sensible. Nous, nous le connaissions, nous ne pouvions suspecter sa conduite, cela lui suffisait, il ne tenait nullement à ce que nous saluions ses relations. En voyage il aurait craint de passer pour un intrigant. Peut-être son origine juive en était-elle un peu cause qui lui faisait (comme certains Romains trouvaient un charme plus grand à pénétrer certaines captives orientales) trouver un attrait particulièrement grand dans de jeunes chrétiennes pieuses où son âme d'infidèle buvait avec délices le goût nouveau de l'eau bénite et de la terre de France — comme le style lombard se fondait au byzantin —, lui donnait aussi, par le souvenir des humiliations qu'il est bien rare qu'un juif n'ait pas éprouvées dans son enfance, une sorte de crainte d'être méprisé, mal jugé. *Peut-être mettre ici la douairière, ma grand-mère, Mr [*un blanc*] et sa maîtresse. En tous cas montrer que tout cela est inutile à Swann et que c'est seulement pour ne pas être méprisé¹.*

Il ne faisait pas comme font les trois quarts des gens, il ne s'enfermait pas dans une situation flatteuse, il redescendait chaque fois dans l'arène, se refaisait, à nouveaux frais, pour des êtres nouveaux, une situation nouvelle, et chaque fois recommençait sa vie. Mais il voulait, par un dernier attachement à la vanité, que ce fût de haut⁶, en montrant qu'il n'avait pas besoin des relations qu'il faisait, pour que, sensible, il pût être repoussé mais non pas méprisé.

Quand il commença à plaire à Mme X, et à se plaire avec elle il trouva donc tout naturel d'aller chez les Verdurin. Eux l'adoptaient avec l'hospitalité magnifique, quotidiennement < due > à tout ce qui était susceptible de faire plaisir au camarade, et peut-être même d'en devenir un.

Chaque⁶ jour c'était un théâtre, un dîner, une partie où il était

invité avec elle. Elle voulait venir le prendre mais lui préférait la rejoindre, ayant à ce moment-là une charmante fille du peuple qu'il aimait qui l'attendait non loin de chez lui quand il sortait. De lui-même son cocher s'arrêtait à l'endroit où il la retrouvait, elle montait dans la voiture et l'accompagnait jusqu'à la porte des Verdurin ou du théâtre, ou du restaurant où il allait. Et il avait plaisir à appuyer son corps contre elle, ou à faire rentrer de sa paume son visage dans l'ombre pour qu'on n'aperçut pas son joli corsage simple et son bouquet de violettes de la couleur de ses yeux. Aussi refusait-il à Mme X de se rendre avec elle dans ces fêtes, et il avait plaisir à le lui refuser parce qu'il sentait aussi qu'elle l'aimait et qu'il n'y avait pas de lassitude dans son goût pour lui puisqu'il l'aimait assez peu pour ne pas préférer aller avec elle. Et souvent il restait avec la jeune ouvrière et ne se pressait pas d'arriver chez les Verdurin.

« Monsieur Swann voulez-vous donner le bras à Carmen », disait Mme Verdurin quand on passait à table. Après le dîner, si on jouait aux cartes, ou si encore on faisait de la musique, « Monsieur Swann, tenez, si vous promettez d'être sage et de ne pas parler sérieux^a, venez, je vais vous faire une petite place entre Mme X et moi, on va jouer la sonate de Saint-Saëns que vous aimez. Vous n'oubliez pas que vous venez avec nous aux Variétés¹. Carmen, est-ce que vous irez prendre M. Swann pour qu'il n'oublie pas ? — Mais je crois qu'il aime mieux aller de son côté », disait Carmen. « Ah !, enfin, comme vous voudrez. » Un soir où il y avait seulement soirée chez les Verdurin il arriva si tard que quand il arriva Mme X, croyant qu'il ne viendrait plus, était partie².

Ce fut à cette époque, que Swann, quelques années après qu'il eut rencontré par hasard celle qui devait un jour <être> sa femme, et l'ayant alors trouvée fort insignifiante, se retrouva à côté d'elle au théâtre où il était avec mon cousin qui la connaissait un peu, et peu de temps après, ayant appris par mon cousin qu'elle aimerait le revoir, et sentant lui-même qu'elle ne lui déplaisait pas, accepta d'être présenté dans le salon qui était certes le plus éloigné, le plus inférieur à son « milieu », le salon Verdurin. Ce n'est pas qu'au début de sa vie mondaine Swann n'eût été snob à sa manière. Pour que d'une remarquable intelligence (bien que nous ne nous le fussions jamais formulés « quel type³ ! ») et avec des dons peu communs d'amateur d'art, il se fût borné à mener la vie du monde, à se faire consacrer comme le spirituel causeur et le conseiller en fait de matière d'art du faubourg St-Germain, il fallait que cette vie de salon où au fond il ne pouvait pas avoir de vrai plaisir et sentait son intelligence dépérir, que la vanité, la frivolité l'aient entraîné d'abord. Mais depuis

longtemps cet attrait du monde^a, précisément parce qu'il y avait eu toutes les satisfactions possibles, était dissipé, après avoir eu pour centres attrapeurs^b telles ou tels, personnalités séduisantes, ou le tourbillon qu'ils font tous, il était devenu à son tour centre, se dérangeant peu, bougeant peu, curieux seulement de femmes et toujours dans l'orbite de celle qu'il aimait pour le moment.

« Oh ! pas de danger que Swann vienne ce soir, disait-on, vous savez bien que c'est le jour d'Opéra de son Américaine ou de sa Polonaise. » Le monde reprenait alors pour lui pour une durée plus ou moins longue un charme nouveau. Si l'Américaine ou la Polonaise était du monde, il la faisait pénétrer dans les quelques salons particulièrement fermés où il avait ses habitudes, son dîner hebdomadaire, ses bridges, il incorporait ainsi son amour au milieu de sa vie mondaine qui en était toute pénétrée, tout illuminée. Chaque triste fin d'une journée d'hiver, comme la nuit régnait, que la neige couvrait la terre, quand on se sent mourir à la vie, il regardait l'heure et passait dans son cabinet de toilette s'habiller près du feu en pensant avec un sourire à sa prochaine résurrection aux lumières^c, se sentant approcher du dîner en ville de la soirée qui était comme la matière où palpitait celle qui était pour lui la flamme cachée et qu'il allait retrouver dans le milieu plein d'admiration et d'amitié pour lui, dont les louanges, les amabilités, les flatteries, le pareraient tout à l'heure encore plus aux yeux de l'Américaine ou de la Polonaise, que la fleur qu'il était en train de choisir pour sa boutonnière et le léger crespelage que le coiffeur redonnait au dessus de son vaste front, de ses minces yeux verts, à ses cheveux roux. Le merveilleux arrangement de la vie mondaine de son petit groupe où on se retrouvait chaque soir lui arrangeait pour ainsi dire automatiquement des rendez-vous ce qui lui permettait de ne pas en demander, quand il avait peur de lasser une amante, qui avait besoin qu'on ne la recherchât pas trop, et de feindre une indifférence qui ne risquait pas grand-chose puisqu'il savait que le soir on se retrouverait. Quelquefois c'était sa propre lassitude qu'il avait besoin de secouer en renouvelant l'aspect moral de la femme plus assez aimante, en faisant naître de leur amour un peu expirant un amour renouvelé. Il se brouillait avec elle par une lettre de reproches à laquelle il espérait qu'une lettre de tristesse répondrait qui dans la contraction de la tristesse de perdre l'amour de Swann ferait peut-être sortir, projetterait au-dehors une tendresse qu'elle ne lui exprimait plus et que le soir après le dîner il aurait dans le salon ami une explication à l'écart qui ferait sourdre de l'âme, fatiguée de lui et dont il commençait à se fatiguer, des tendresses nouvelles. Et c'était un plaisir de plus, auquel il pensait tout en s'habillant, tandis que son vieux valet de chambre, qui connaissait d'autant mieux ces

orages périodiques que depuis dix ans, pour l'une ou pour l'autre, c'était lui qui était à la fois l'aigle chargé d'apporter la foudre puis Iris chargée de faire luire l'arc-en-ciel, et il savait que cela ne se passait jamais à moins de quatre ou cinq lettres portées dans une même journée, ce qui n'était pas une sinécure quand la dame du moment habitait un peu loin, était allé rapporter une dernière réponse que la dame avait demandé à avoir avant d'aller dîner^a.

Mais hors de ces cas < où > ç'avait été une femme de ce monde ou qu'il pouvait y acclimater pour y fleurir leur amour qu'il aimait, et qui s'ajoutait à sa vie mondaine comme une sorte de centre nerveux qui y répandait pour lui, dans toutes les parties, une sorte de sensibilité, donnant du charme à la lumière des lampes ou dans laquelle il allait voir éclore comme un fruit d'or, chargeant le vestibule d'un hôtel d'anxiété qui se communiquait à lui en y passant, en se demandant si elle était dans une soirée, insinuant au cœur des mille incidents de la conversation d'un dîner, des sensations de volupté ou de douleur qu'il ressentait vivement, et qui faisaient qu'à une demi-heure de distance ses yeux verts étaient brillants au-dessus de ses joues qui commençaient à se couperoser un peu, et qu'ensuite sans qu'il s'en doutât ils avaient l'air de vouloir pleurer, qu'il était affolé, les jambes rompues, et qu'on venait lui demander ce qu'il avait, hors de ces cas-là, il < ne > tenait nullement à sa vie élégante, à son milieu, pour eux-mêmes. Il n'était pas de ces gens qui s'enferment dans leur cercle, dans leur « situation » pour n'en pas sortir, et qui ne soucient pas d'être connus du reste de l'univers. Sa situation en tant que situation acquise, que situation dans le faubourg St-Germain où il connaissait à peu près toutes les femmes n'avait plus d'intérêt pour lui que comme lettre de crédit, que comme valeur fiduciaire, pouvant être échangée rapidement, où qu'un nouvel amour l'eût surpris, à l'étranger, en province, ou dans telle province qu'il y a à Paris, contre la situation que les circonstances commandaient, contre la façade qu'il s'agissait d'improviser pour faire bonne figure aux yeux de la fille du procureur de Quimper ou de l'huissier de Paris à qui il voulait plaire¹.

Elle^b croyait qu'il ne viendrait plus, et était allée dans une autre soirée². En voyant dans le salon qu'elle n'était plus là, il sentit son cœur fendu comme par un coup, répondit à peine aux questions qu'on lui posait et courut Paris toute la soirée de restaurant en restaurant où il pensait qu'elle avait pu aller souper. « As-tu vu la tête qu'il a faite quand il a vu qu'elle n'était pas là », dit M. Verdurin à sa femme en présence des autres « camarades », le grand amusement du moment étant cet amour commençant dont on notait les progrès en plaisantant. « Je crois

que ça chauffe ! — Mais elle doit être sa maîtresse, ou elle serait bien bête, dit le peintre. Entre nous je trouve qu'elle est une petite oie de ne pas être sa maîtresse^a. — Mais non elle ne l'est pas, dit Mme Verdurin, d'un air renseigné. Mais elle dit qu'il ne se déclare pas, qu'elle se sent toute intimidée avec lui », dit Mme Verdurin. « Ta ta ta », dit M. Verdurin. « Elle me le dirait bien dit Mme Verdurin avec orgueil, je vous dirai qu'elle me dit tout et je vous assure que ce n'est pas peu de chose ! Mais pour lui elle dit qu'elle le trouve charmant, qu'il la reconduisait tous les soirs en voiture chez elle, mais qu'il ne l'avait même pas embrassée. Je suis de votre avis, dit-elle au peintre, je lui ai dit qu'elle devrait, je trouve que c'est tout à fait son affaire. — Je me permets de ne pas être de ton avis, répondit M. Verdurin, il ne me revient pas du tout, ce grand poseur. » Mme Verdurin prit une immobilité de statue qui signifiait qu'elle n'avait pas pris connaissance qu'une personne pût « poser » avec eux. « Je trouve moi que ce n'est pas son affaire du tout. En tout cas, s'il n'y a rien, c'est probablement que ce grand imbécile la croit vertueuse. — Alors il tombe bien. — Voyons ne dites pas de mal de Carmen, dit Mme Verdurin faisant l'enfant. Elle est charmante. — Mais cela ne l'empêche pas d'être charmante, dit M. Verdurin. Nous ne disons pas de mal d'elle mais je dis que ce n'est pas une vertu. Au fond, dit-il au peintre, tiendriez vous beaucoup à ce qu'elle fût vertueuse ? Elle serait peut-être beaucoup moins charmante. »

Elle^b croyait qu'il ne viendrait plus, et était allée dans une autre soirée. En voyant dans le salon qu'elle n'était plus là, il sentit son cœur fendu comme par un coup, répondit à peine aux questions qu'on lui posait et courut Paris toute la soirée de restaurant en restaurant où il pensait qu'elle avait pu aller souper.

Le^c maître d'hôtel qui n'était pas là au moment où il était entré le rattrapa lui disant que Mme X avait dit s'il venait de lui dire qu'elle irait sans doute manger quelque chose chez Larue^d. Il courut chez Larue, elle y était entrée et était ressortie n'ayant pas trouvé de place, il courut partout et revenait chez Larue la tête hagarde, ne voyant pas, quand il se cogna dans elle qui montait en voiture sortant de chez Durand où on lui avait affirmé qu'elle n'était pas. Elle poussa un léger cri de frayeur et il monta avec elle dans sa voiture. Elle fut un moment à se remettre pendant que la voiture les entraînait, et avait une espèce de légère suffocation de frayeur. À ce moment le cheval effrayé par un tramway se dressa, ils furent déplacés, elle poussa un nouveau cri, il la maintint de son bras et lui dit : « Ce n'est rien, il n'y a rien eu. » Puis : « Surtout ne parlez pas, ne me dites rien, ne me répondez que par signe pour ne pas vous essouffler,

cela ne vous gêne pas que je laisse mon bras contre vous pour vous maintenir si le cheval avait peur. » Et il serrait sa main contre le cou de son amie. Elle qui n'était pas habituée à ces façons dit : « Mais non cela ne me gêne pas. — Oh ! surtout ne parlez < pas >, vous allez recommencer à suffoquer, faites-moi signe, comme cela ma main ne vous gênerait pas ? » et il la posait sur son cou, passait ses doigts avec délicatesse comme sur des pétales le long de sa figure qui était comme une grosse fleur trop rose, de l'autre main il caressait ses genoux et il lui dit : « Je ne < vous > gêne toujours pas ? » Elle haussa légèrement les épaules comme pour dire « Vous êtes fou », et sur son petit cou, dans sa petite tête parfumée et maussade de grosse fleur rose, ses yeux clairs brillaient comme deux larmes. Il hésita un instant, la tête penchée, les yeux fixés sur elle, il la regarda une dernière fois comme il ne devait jamais la revoir, et de lui-même le petit cou s'inclina, et la petite tête, comme si, trop grosse, elle était tombée d'elle-même, s'inclina, lentement sur ses lèvres, attirée par la force qui était en lui.

Swann^a se rendait bien compte qu'elle n'était pas très intelligente, qu'elle avait des choses un peu communes, qu'elle s'habillait d'une façon trop voyante. Mais tout cela l'enchantait, c'étaient autant de traits qui la faisaient particulière, quand elle trahissait par une parole ou par une moue un sentiment un peu vulgaire, il sentait si bien son âme affleurer à son visage qu'il ne pouvait s'empêcher de venir la toucher au passage sur ses lèvres avec sa main ou avec la peau. « Ta ta ta ta ta, elle dit cela, Carmen, alors nous n'avons qu'à nous incliner », comme on est transporté par l'enfantillage d'un enfant ou par la vérité d'un portrait ; c'était comme ces bouts de couleur locale qui plaisent dans l'amour et qui font que l'amoureux d'une Bretonne est content de la voir en coiffe et de s'apercevoir qu'elle croit aux revenants. « Dieu merci j'en suis revenu du tact, de la distinction, du goût dans la mise », s'écriait-il maintenant que toutes ces choses étaient sans prix pour lui puisqu'elle n'y participait pas. Et il se sentait assez artiste lui-même en ces choses pour que personne n'eût le droit d'être plus « distingué » que lui et se choquer de vulgarités et d'erreurs de toilette que lui trouvait amusantes, agréables et qui lui donnaient envie d'embrasser Carmen une fois de plus. « Ah ! elle voudrait avoir une belle voiture pour la fête des fleurs, la petite Carmen, ça l'amuse qu'on la voie, et bien ! on tâchera de lui avoir ça, on verra », disait-il, en pensant avec plaisir à cette femme d'une mentalité si nouvelle qu'il aimait et qui était d'un niveau social où paraître à la fête des fleurs est quelque chose de très flatteur. Comme tout ce qui entourait Carmen et était comme la manière dont il pouvait la voir, causer avec elle, Swann aimait le salon

Verdurin. « Quelles bonnes gens, se disait-il, comme c'est la vraie vie qu'on mène là. Et comme au fond on est plus artiste, plus intelligent là que dans le monde malgré de petites faiblesses, bien sympathiques d'ailleurs. Quel amour sincère de l'art. » Son goût pour les Verdurin avait même quelque chose de plus grave car il sentait vaguement que si des heures douloureuses venaient entre lui et Carmen, comme une ou deux fois il en avait pressenti, il trouverait en M. et Mme Verdurin les confidents, les alliés naturels ; il les aimait comme la facilité, les mille renouvellements de la voir, mais aussi comme une espérance d'être toujours aimé ! Mon cousin ayant fait un jour devant lui quelques légères critiques sur les Verdurin comparés à des gens plus remarquables, « Je préfère cent fois les Verdurin », avait dit Swann à mon cousin avec une emphase qu'il ne lui connaissait < pas >. Ce sont des êtres magnanimes et il n'y a que cela qui compte dans la vie. Il n'y a au fond que deux classes d'êtres, les magnanimes et les autres, et je suis venu à l'âge où il était temps de ne plus perdre son temps aux bagatelles¹ de la porte, où il faut faire son choix. J'ai choisi les magnanimes et je ne veux plus en voir d'autres. Je ne peux pas vous dire », ajoutait-il en éprouvant une sorte d'émotion à chaque mot qu'il disait, cette émotion qu'on éprouve quand on dit des choses qui ne sont pas tout à fait sincères, et qu'on donne à son sentiment une cause et un langage différents de la vérité² « toute la noblesse de cœur, toute la fierté de sentiments, que ces êtres m'ont révélés. Et au fond cela, c'est bien de l'élévation de l'intelligence tout de même, il n'y a plus que cela qui compte pour moi. »

*Avant d'arriver à ceci il faudra arranger les choses de la manière suivante : Connaissez-vous les Verdurin à peu près comme dans le brouillon jusqu'à la page intitulée Page, et dans cette page à cette phrase : Est-ce qu'on peut refuser quelque chose à un amour de petite femme comme cela. Mettre peut-être alors le salon des Verdurin n'était pas alors et tout le morceau sur le salon. Puis suivre par ceci : *

La première impression causée par Swann chez les Verdurin fut excellente. Ce que l'amour de petite femme avait dit de ses relations avait fait craindre un « ennuyeux » à Mme Verdurin. Il n'en fut rien. Swann avait à ce point de vue sur les gens intelligents qui ne sont jamais allés dans le monde la supériorité de ceux qui y sont allés, qui est d'en avoir perdu la superstition favorable³ ou défavorable. De la sorte leur amabilité, séparée de tout snobisme, de toute maladresse, de la peur aussi de paraître trop aimable, a la franchise, l'aisance, la grâce qu'ont les mouvements de ceux qui ont fait beaucoup de sports et de danse et qui sinon désarticulés, du moins assouplis ne font que le mouvement qu'ils veulent mais font tout le mouvement qu'ils

veulent, et <non> seulement sans entraîner tout leur corps jusqu'à terre, mais aussi sans se contenter d'un signe de tête furieux. La simple gymnastique élémentaire de l'homme du monde, qui entrant dans un salon où il y a un ambassadeur à qui on le nomme et un jeune homme obscur qu'on lui nomme, consiste à s'incliner avec froideur devant l'ambassadeur sans lui tendre la main, et à tendre la main au jeune obscur en souriant avec aménité, imprimée inconsciemment dans toute l'attitude sociale de Swann, lui permettait d'avoir avec les Verdurin qu'il savait d'un milieu fort inférieur au sien, la main tendue et le visage souriant, d'être aimable avec eux, ce qui était une condition nécessaire pour ne pas être classé dans les ennuyeux. Nous verrons que malheureusement cette condition nécessaire n'était pas suffisante. Dans les premiers temps donc tout alla parfaitement et l'impression produite sur le petit noyau fut assez bonne. Presque chaque soir il la retrouvait chez les Verdurin, soit chez eux, soit à quelque théâtre ou partie où ils emmenaient les fidèles. *Voir page ¹.*

Dès le premier jour le peintre l'invita à venir à son atelier avec Odette. « Rien ne m'arrange comme de faire des mariages, glissa-t-il tout bas aux Verdurin, j'en ai même fait entre femmes ! » Swann le trouva charmant. Il eut un moment de froideur avec le docteur Cottard parce que celui-ci, à peine avaient-ils été présentés, le regarda du coin de l'œil d'un air de sous-entendu ; Swann supposa qu'il avait dû le rencontrer dans quelque lieu de noce auquel ce regard faisait allusion, et craignant qu'on ne révélât devant Mme X cette partie de son existence, il prit un air glacial. Mais quand il se rendit compte que Mme Cottard était là il ne donna plus cette signification au clignement du docteur, sans d'ailleurs lui en trouver d'autre, et sa froideur se dissipa. Mme Verdurin le plaçait à table à côté de Mme X et après le dîner, si on jouait aux cartes, elle lui disait : « Voyons M. Swann si vous êtes bien sage et si vous ne nous distrayez pas, on va vous faire une petite place entre Mme X et moi. » Si le petit pianiste allait jouer, Mme Verdurin disait à Mme X² qui, disant « Moi vous savez j'ai ma place », était allée se retirer sur la causeuse en soie bleu ciel semée d'étoiles : « Vous ne voulez pas aller vous mettre là-bas à côté d'Odette ? Odette, n'est-ce-pas, vous ferez bien une place à M. Swann. »

Mais souvent au jeu on préférait la musique. M. Verdurin sachant répondre au désir de sa femme et prenant sur lui l'indiscrétion, demandait au pianiste de jouer. « Voyons ne l'ennuie pas, il n'est pas ici pour être tourmenté, disait Mme Verdurin à son mari. — Mais pourquoi veux-tu que cela l'ennuie, disait M. Verdurin. M. Swann ne connaît pas la sonate de Saint-Saëns, il va nous la jouer comme l'année dernière dans

l'arrangement pour le piano, et puis il nous jouera du Beethoven^{a1}. — Ah non ! non ! criait Mme Verdurin, pas la sonate^b. Je n'ai pas envie de me remettre au lit pour huit jours. L'année dernière, elle m'a mise dans un tel état qu'à force de pleurer j'ai eu un rhume de cerveau avec des névralgies faciales. Vous êtes bons vous ! je n'ai pas envie de recommencer. » Cette petite scène qui se renouvelait chaque fois que le pianiste allait se mettre au piano enchantait toujours les « amis » comme si elle était nouvelle, comme une preuve de l'originalité séduisante de la « Patronne » et de sa profonde sensibilité musicale. Ceux qui étaient près d'elle faisaient signe avec des clignements d'yeux à ceux qui étaient un peu plus loin à fumer de se rapprocher, qu'il se passait quelque chose, et leur disaient : « Écoutez. Écoutez », comme au Reichstag. Ceux qui n'avaient pas pu venir ces soirs-là le regrettaient. « Hé bien c'est convenu, disait M. Verdurin, il ne te jouera que le passage [*un blanc*]. — Rien que le passage, comme tu y vas, disait Mme Verdurin à demi vaincue. C'est ce qui me casse le plus les jambes. C'est comme si tu disais dans la Neuvième, on ne vous jouera que le final. Il est superbe mon mari ! — Si vous êtes malade, nous vous soignerons, disait le docteur. — Bien vrai ? disait Mme Verdurin et se tournant vers le piano : Voyez-vous je n'ai plus qu'à capituler parce que si je vous empêchais de jouer, il n'y en a pas un qui me pardonnerait, ils seraient comme des enragés. » Et disparaissant un moment pour aller chercher un flacon d'aspirine, elle revenait s'asseoir près du piano^c. « Moi, disait Mme X, j'ai ma place » et elle allait s'installer dans la grande causeuse en soie bleue pâle avec des étoiles. « M. Swann, disait Mme Verdurin, vous n'êtes pas bien où vous êtes. Tenez, demandez donc à Odette de vous faire une place sur la causeuse. Odette, n'est-ce-pas, vous voulez bien de M. Swann ? » Le petit pianiste ne jouait qu'une partie de la sonate de Saint-Saëns mais il la jouait très bien et cette phrase du violon plut tant à Swann et s'associait si intimement au plaisir de l'entendre à côté de Mme X qu'ils la demandaient bientôt l'un ou l'autre chaque fois comme en quelque sorte l'« air national » de son amour. Avant de jouer autre chose, ou quand après avoir joué autre chose il allait quitter le piano, Swann lui demandait la petite phrase. Et il l'écoutait passer, en murmurant, rapide, à plis simples et immortels, portant sur elle le reflet d'un divin sourire. Sans doute il sentait tout ce qu'il y avait de désenchanté dans ce sourire qui semblait se reporter mélancoliquement à la fragilité de toutes choses, il semblait que tout en distribuant les dons de sa grâce, pendant les quelques instants qu'elle passait, la petite phrase secouait tristement la tête en pensant à la vanité de tout, et que comme Vénus naissant de l'onde, elle semblait émerger d'un flot de

larmes. Mais son amour dans sa naissante espérance jouait avec cette tristesse de la petite phrase sans se laisser attrister par elle. Qu'importe qu'elle dît que l'amour est fragile puisque le sien était fort. Elle passait vite mais comme une caresse et elle lui parlait de chagrins qui ne rendaient que plus profond le sentiment de son bonheur.

Il^a y a quelque temps, dans une soirée, il avait entendu un morceau exécuté au piano et au violon où, à un moment, il s'était senti charmé sans que ses yeux — car il n'était pas musicien — aient pu distinguer le contour de ce qui lui avait plu ; mais vers la fin du morceau, revint toute cette partie qui lui avait plu et comme une figurante qu'on n'a pas bien distinguée la première fois dans un ensemble, mais dans la beauté de laquelle on reconnaît la seconde fois qu'on la voit la cause du charme que l'on avait ressenti, il distingua nettement cette fois, émergeant distincte des ondes sonores, une phrase qui s'y trouvait, comme un bonheur inconnu qu'il aurait pu atteindre, comme une beauté nouvelle dans la vie qui donnait à sa propre sensibilité une valeur plus grande. Il souhaite passionnément que la phrase revînt une troisième fois, qu'il pût la connaître mieux, revînt une troisième fois encore et elle revint en effet, mais cette fois sa sensation fut un peu moins vive. Pressé par un rendez-vous qu'il avait donné, il dut quitter la soirée un peu vite, et dès le lendemain il retrouva en lui non le souvenir plastique de la phrase qu'il ne distinguait plus, mais le souvenir du trouble particulier qu'elle avait éveillé en lui dès la première fois, avant qu'il l'eût distinguée, et il désira passionnément la revoir. C'était comme un amour pour une femme inconnue qu'il eût rencontrée. Pour cela la première chose était de savoir son nom. Il interrogea plusieurs des personnes qui se trouvaient à la soirée mais personne ne put le renseigner. On avait joué beaucoup de choses qui précisément n'étaient pas sur le programme, et les exécutants étaient partis en tournée. Après quelques jours de tristesse, il avait fini par ne plus penser à la phrase et c'était elle qu'il avait retrouvée, reconnue à un concert où l'avaient amené les Verdurin, et où on jouait des sonates pour piano et violon. C'était dans la sonate pour piano et violon de Saint-Saëns et depuis il demandait chaque fois au petit pianiste de lui jouer au piano la phrase.

Quand le petit pianiste avait fini, Mme Verdurin avalait rapidement deux cachets d'aspirine et disait au petit pianiste : « Cela ne devrait pas être permis de jouer Saint-Saëns comme cela. Le comprend-il assez, le petit misérable ? », à quoi il répondait avec un sourire appuyé comme si ç'avait été un trait d'esprit : « Vous êtes très indulgente pour moi. » Et Mme Ver-

durin ajoutait : « Allons on va lui donner de l'orangeade. Il l'a bien méritée. »

« Voyez-vous », disait Swann à Mme X car il ne s'était pas encore aperçu qu'elle n'était pas intelligente et revenait sur ce qu'il lui avait raconté¹ qu'il avait été amoureux de cette petite phrase comme d'une personne, « une phrase musicale c'est un être invisible et proche, vêtu de son, qui s'adresse à nous : mais c'est bien mieux qu'un être parce qu'un être vivant parfois, un jour, fait luire en nous une espérance, excite un grand désir. Mais son corps, son charme même est une borne, une cloison, quelque chose que nous ne pouvons déplacer. Il ne varie pas avec notre désir, ce que nous obtenons de lui, c'est au bout de bien longtemps et jusque-là notre imagination, qu'il ne suit pas dans ses caprices, s'est heurtée à son inertie. Il n'est pas plastique. Mais la petite phrase musicale, le désir que chacune de ses notes éveille, la note suivante le satisfait, elle a l'air d'être du son, elle n'est en réalité que du sentiment et de la pensée. Justement elle est belle dans la mesure où elle a imbibé le son, la matière de sentiment et d'esprit, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un seul atome du son qui ne soit esprit, comme une actrice est une grande actrice² dans la mesure où il n'y a plus un geste d'elle, une ligne de son corps, qui ne soit rempli du sentiment qu'elle veut lui donner. D'ailleurs chacun sait cela puisqu'on trouve du génie à bien jouer d'un instrument. C'est qu'on sait bien que s'il s'agit de son matériel en apparence il s'agit de toute autre chose en réalité. »

« Il me semble qu'on est en train de vous dire de belles choses Odette », disait d'un peu loin Mme Verdurin à Mme XX car on s'était tu et on écoutait Swann. « Oui de très belles », disait Mme XXX avec cette grâce, cette simplicité innées qu'ont certains êtres et qui leur donne une séduction à laquelle tous les efforts de l'intelligence, du savoir, de la sensibilité des arts ne peuvent atteindre. « Vous ramenez M. Swann », disait-elle en se levant, et quand ils étaient partis, le grand sujet de conversation était de la part des maîtres de maison et des camarades cet amour naissant dont on notait les progrès en plaisantant.

Certains soirs on allait au théâtre, ou à des parties de campagne. « Odette, est-ce que vous allez chercher M. Swann », demandait Mme Verdurin. « Mais non, il ne veut pas. — Ah ! bien. Hé bien, vous le ramènerez. » C'est ce que voulait Swann^a.

Souvent Swann préférait ne pas venir dîner pour ne pas fatiguer Mme XXX de lui, il lui suffisait d'avoir à la fin de la journée la perspective de la voir. Sûr de la retrouver, de la reconduire jusqu'à sa porte, il restait avec sa petite ouvrière et ne se pressait

pas d'aller chez les Verdurin. Un soir il y arriva si tard, qu'elle, qui avait cru qu'il ne viendrait plus, était partie. En voyant qu'elle n'était pas dans le salon, il eut un coup au cœur, répondit si distraitemment à tout ce qu'on lui dit, que chacun en fut frappé et < il > partit au bout d'un instant, fou. « As-tu vu la tête qu'il a faite quand il a vu qu'elle n'était pas là, dit M. Verdurin à sa femme, je crois que ça chauffe. — Vous pensez qu'elle est sa maîtresse ? » dit le docteur en souriant d'un air incertain. « Mais non, dit Mme Verdurin, il n'y a absolument rien, et entre nous je trouve qu'elle se conduit comme une fameuse cruche, qu'elle est du reste. — Ta, ta, ta, dit M. Verdurin, qu'est-ce que tu en sais qu'il n'y a rien, vous n'avez pas été y voir, n'est-ce-pas. — À moi elle me l'aurait dit <, dit> avec orgueil Mme Verdurin. Je vous dirai qu'elle me raconte toutes ses petites affaires et comme elle n'a plus personne en ce moment, je lui ai dit qu'elle devrait coucher avec lui. Elle dit qu'elle ne peut pas, qu'il est timide, que cela l'intimide à son tour. Ce serait absolument ce qu'il lui faut. — Tu me permettras de ne pas être de ton avis, dit M. Verdurin, il ne me revient pas du tout, ce poseur. (Mme Verdurin s'immobilisa dans une insensibilité de statue qui seule lui permettait de ne pas protester contre cette expression de poseur qui avait l'air d'impliquer qu'on pouvait « poser » avec eux, donc qu'on était « plus qu'eux ».) Enfin s'il n'y a rien, c'est probablement que ce monsieur la croit *vertueuse*. — Non, je ne pense tout de même pas qu'il la croit *vertueuse*, dit Mme Verdurin en haussant les épaules. Après tout, on ne peut rien dire, puisqu'il a l'air de la croire intelligente. Je ne sais pas si tu as entendu ce qu'il lui débitait l'autre jour sur la sonate de St-Saëns. Pour faire ses théories d'art à Odette il faut tout de même une certaine dose de naïveté. » Sur le palier Swann avait été rejoint par le maître d'hôtel qui ne se trouvait pas là au moment où il était arrivé et qui était chargé par Mme XXX de lui dire, si par hasard il venait encore, qu'elle irait probablement prendre du chocolat chez Prévost avant de rentrer. Swann partit chez Prévost¹ ; anxieux, sa voiture étant à tout moment gênée par d'autres voitures, et des gens qui traversaient, qui prenaient juste pour Swann l'importance qu'ils avaient dans sa conscience, lui paraissaient simplement d'odieuses barricades inanimées qu'il eût été heureux de renverser, s'il n'avait pas fallu se retarder davantage ensuite en se faisant arrêter. Il regardait l'heure, il comptait le temps qu'il mettait et ajoutait quelques secondes à chaque minute pour être certain de ne pas avantager ses chances en comptant trop peu de temps.

Hélas ces rencontres² de la personne aimée, qu'on désire tant, dont l'attente soulève, bouleverse, ravage les heures qui les précèdent comme la tempête ou le cyclône, heures où le cœur

bat, où l'esprit ne peut se fixer, où on ne pense qu'à ces minutes bienheureuses qui sans doute ne nous apporteront rien, où dès que nous serons en face de celle que nous aimons nous cesserons de penser à elle, pour tâcher par ce que nous lui disons de la faire rester ou de pouvoir rester un moment près d'elle, de prolonger le néant qu'est cette approche d'elle où l'on n'ose pas, où on la regarde pour tâcher de la voir, où on détourne les yeux pour qu'elle ne croie pas notre amour sensuel et intéressé, où on doit tâcher de ne pas oublier dans ce qu'on dira de jeter quelque perche qui lui donne l'envie, le besoin ou l'occasion de nous revoir le lendemain, de nous offrir, après des heures décimées par la fièvre, la déception de la voir sans oser la regarder, de l'approcher sans oser l'étreindre, de la désirer sans même oser l'embrasser.

Pour^a gagner du temps, de peur qu'elle ne fût partie, il envoyait son cocher demander dans l'un¹, pendant qu'il regardait dans l'autre et les minutes qui allaient venir, la fin de la soirée n'était pas une devant lui, mais double, alternative. C'était la possibilité qu'on lui dise : « Elle est là », de la voir, que toute son angoisse² de maintenant fût une chose finie, qui n'existe plus, qui n'a pas plus d'importance que si elle n'avait pas existé. Et à la même minute c'était la possibilité de ne la trouver nulle part, de n'avoir plus moyen de la joindre, de rentrer sans l'avoir vue, de remonter son escalier, d'avoir entendu se refermer la porte cochère sur lui, sur sa solitude, sans l'avoir vue depuis.

Il ne la trouva pas, il attendait le cocher qui devait lui rapporter le résultat de ses recherches, il ne revenait pas. Enfin il l'aperçut qui revenait et quand il s'arrêta devant lui il ne lui demanda pas « Avez-vous trouvé cette dame ? » mais « Justin, faites-moi donc penser demain qu'il faut que je commande du charbon, je crois que la provision doit commencer à s'épuiser ». Il se disait que si Justin l'avait trouvée, si elle l'attendait là-bas, il tenait le bonheur qui ne s'envolerait pas, la soirée néfaste était anéantie par la réalisation, l'existence de la soirée bienheureuse, et si le bonheur était là il n'avait pas besoin de se dépêcher de l'ouvrir, puis par force d'inertie il n'avait pas de souplesse d'âme, il était comme ceux qui au moment de faire un mouvement important, d'éviter un choc, d'éloigner une flamme de leur habit, prennent leur temps, restent une seconde dans la situation où ils étaient avant, comme pour prendre leur élan, leurs dispositions. Enfin il ne voulait pas non plus, en lui demandant : « L'avez-vous trouvée ? », risquer une réponse négative qui aurait l'air d'anéantir sa dernière espérance. Tandis que s'il ne demandait rien, c'est qu'il n'attachait pas d'importance à la recherche que le cocher venait de faire, qu'il ne s'attendait pas à ce qu'on la trouvât là, qu'il allait y avoir plus de chances maintenant, que

maintenant seulement la vraie recherche allait commencer. Mais peut-être Justin allait-il l'interrompre en lui disant : « Madame est au café de Paris elle attend Monsieur. » Alors il aurait dit d'un air indifférent : « Ah ! tiens, oui, la course que vous avez été faire, c'est vrai, eh ! bien je n'aurais pas cru, tant mieux j'en suis très content », et il aurait recommencé pendant quelques instants à lui parler du charbon à commander, jusqu'à ce que tout d'un coup il aurait dit : « Voyons, ce n'est jamais poli de faire attendre, allons vite au café de Paris, voyons, je ne crois pas que j'aie plus rien à vous dire pour ce charbon. » Mais le cocher revint lui dire qu'elle n'était nulle part et ajouta son avis : « Je crois que Monsieur n'a plus qu'à rentrer. » Alors son indifférence apparente l'abandonna à l'instant. « Mais pas du tout, s'écria-t-il, il faut que nous la trouvions, c'est de la plus grande importance, elle serait extrêmement ennuyée pour une affaire si je ne la voyais pas ce soir même », et tandis qu'il remontait en voiture le cocher lui répondit : « Je ne vois pas comment cette dame pourrait être fâchée puisqu'elle ne croyait même pas que monsieur viendrait et puis c'est sa faute, puisqu'elle serait chez Larue. D'ailleurs on éteint partout. » Ils allèrent voir encore les derniers restaurants, Swann ne cachait plus maintenant son agitation, son amour, l'importance qu'il attachait à la trouver, la récompense qu'il donnerait à son cocher s'ils la trouvaient comme si en ajoutant à son désir de la trouver le désir du cocher cela aurait pu faire qu'elle fût chez Larue si elle était rentrée depuis une heure chez elle. Il venait de regarder une dernière fois chez Larue où elle n'était pas davantage et où on fermait quand, se préparant à monter en voiture, il marchait la tête hagarde^a.

Elle n'était pas chez Prévost, il courut tous les restaurants des boulevards. Depuis plus d'un quart d'heure son cocher lui disait qu'il n'y avait plus aucune espèce de chance, il descendit encore une fois, longea le boulevard des Italiens et retournait, la tête perdue, sans voir, vers sa voiture quand il heurta Odette qui sortait de chez X. N'ayant pas trouvé de place chez Prévost, elle était entrée au [*un mot illisible*] et remontait en voiture. Elle poussa un léger cri de frayeur, il monta avec elle dans sa voiture ; elle était encore palpitante de la peur qu'elle venait d'avoir quand la voiture qui les entraînait se souleva ; on venait de faire peur au cheval, ils avaient été vivement déplacés, de nouveau elle jeta un petit cri, il lui dit : « Ce n'est rien », la tenant par l'épaule appuyée contre lui pour la maintenir. Puis il lui dit : « Surtout ne parlez pas, ne me répondez que par signe pour ne pas vous essouffler davantage, cela ne vous gêne pas que je vous tienne comme cela avec mon bras, pour si le cheval avait encore peur. »

Elle qui n'avait pas été habituée à tant de façons répondit : « Mais non cela ne me gêne pas. » Mais il éleva la voix, intimidé par sa réponse : « Oh ! surtout ne parlez pas, vous allez encore vous essouffler, vous pouvez bien me répondre par gestes, je vous comprendrai bien, sincèrement, je ne vous gêne pas, et comme cela je ne vous suis pas désagréable ? » (et il avait glissé sa main autour de son cou et l'élevait contre sa joue rose sur laquelle il passait ses doigts avec délicatesse comme il aurait lissé des pétales). En même temps de l'autre main il lui caressait les genoux et disait : « Vraiment je ne vous suis toujours pas désagréable ? » Elle haussa légèrement les épaules comme pour dire : « Vous êtes fou, vous ne voyez donc pas que cela me plaît », et dans sa figure délicate et maussade¹ comme une grosse anémone, ses yeux clairs brillaient comme auraient fait deux larmes prêtes à se détacher. Il voulait avec la main qui était < sur > sa joue amener à lui la tête rose, hésita un instant, le temps de se dire que ce qu'il allait posséder c'était bien la même chose que le tendre rêve qui occupait souvent ses nuits, pour laisser le temps à sa pensée d'accourir et de participer aussi à la réalisation, de bien sentir que c'était son rêve qu'on réalisait, comme on appelle une vieille parente qui a beaucoup aimé un enfant en lui disant : « Venez vite, venez vite si vous voulez le voir encore ». Mais déjà sur le petit cou la tête rose, comme cédant à l'attraction ou la force qui était en lui, s'était lentement détachée de son axe et était venue tomber sur ses lèvres.

Maintenant² tous les soirs, après l'avoir ramenée chez elle, il entraînait³ et le plus souvent elle ressortait en robe de chambre et, le conduisant jusqu'à sa voiture, l'embrassait devant le cocher disant : « Qu'est-ce que cela peut me faire. » Et les soirs où il n'y avait pas de Verdurin, les soirs où il allait dans le monde, à la fois pour ne pas la fatiguer de lui et parce qu'avec la certitude de toujours la retrouver ensuite il ne tenait pas à passer toute la soirée avec elle, elle lui demandait souvent de revenir chez elle en sortant de soirée quelque heure qu'il fût. C'était le printemps, un printemps glacial et splendide. En sortant de soirée il montait en voiture découverte, répondait aux amis qui parfois sortaient en même temps et qui lui disaient : « Tu ne reviens pas avec nous ? » « Non je ne vais pas de votre côté », il installait des couvertures sur ses jambes, et le cocher partait au grand trot sachant où on allait. À vrai dire il aurait souvent mieux aimé rentrer et ne la voir que le lendemain, mais ce fait même de se déranger à une heure anormale pour aller chez elle, de voir que les amis qui le quittaient se disaient : « Elle le force à y aller à n'importe quelle heure », lui donnait délicieusement la sensation qu'il menait la vie de l'homme amoureux, qu'il avait une affaire amoureuse dans son existence. En voyant dans ces

belles nuits froides la lune brillante levée devant lui qui répandait dans Paris désert son muet enchantement et mettait entre son œil et toute chose l'écran de sa lumière particulière et enchanteresse il pensait à cet autre visage rond et brillant comme celui de la lune, qu'il apercevait à distance^a levé devant sa pensée où il avait un jour surgi, source du seul charme, dû seul intérêt qui, depuis que ces heures mystérieuses avaient commencé, éclairait pour lui les choses ; et quand en la quittant pour rentrer chez lui il voyait la lune à un autre point du ciel, prête à disparaître, il se demandait quel changement de position du visage il aurait bientôt à observer, car il se sentait sous l'empire de lois qui le dépassaient et auxquelles il obéissait comme la mer dans ces nuits où l'enchanteresse *[interrompu]*

Car il ne voyait rien que dans cette lumière de son charme ; sans doute il avait été en quelque sorte délivré de son snobisme, de sa frivolité, de tout ce qui paralysait sa pensée. Mais son âme qui venait de lui être rendue depuis la blessure que l'amour y avait faite et dont il sentait délicieusement en lui la présence convalescente, ne lui avait été rendue que pour tomber sous un joug tout individuel, pour ne trouver d'intérêt à la vie, pour ne chercher la vérité qu'à travers une personne^b. En allant chez elle, en étant chez elle, en revenant de chez elle, chez lui en pensant à elle, il goûtait ce plaisir qu'il avait perdu dans le monde, de se sentir soi-même, mais à une autre.

*Il^c restait chez lui seul — morceau sur la convalescence —.
Puis :*

Jamais^d il n'allait chez elle dans la journée pour ne pas la fatiguer de sa présence et pour continuer ses études. Il ne savait rien de ce qu'elle faisait de toutes ses journées et ne s'en occupait pas plus que de tout son passé, tout cela était une étendue vide à laquelle il ne pensait jamais. Il riait seulement quelquefois en pensant aux fausses informations des gens, de mon cousin qui avait, s'il ne confondait pas, c'était bien d'elle qu'il lui avait dit il y a quelques années quand il ne la connaissait pas : « C'est une femme entretenue ». Ayant peu vécu dans le monde de la noce, ce mot de femme entretenue etc. etc., et maintenant il voyait la créature tendre, sensible, qu'elle était, presque incapable de mentir, car une fois qu'il avait voulu dîner chez elle au lieu de dîner chez les Verdurin et qu'il lui avait fait dire qu'elle était souffrante, le lendemain quand les Verdurin lui demandaient de ses nouvelles, elle avait, de mentir, un air malheureux, triste, supplicé, qu'il lui voyait du reste souvent. Parfois, rarement, elle venait un instant dans la journée chez lui, le déranger dans son travail. Elle entrait au fumoir. Il venait l'y retrouver, et quand il ouvrait la porte, dès qu'elle l'avait aperçu, la matière rose de son visage se mélangeait d'un sourire qui changeait la forme de

sa bouche, le regard de ses yeux, le modelé de ses joues.

Seul il revoyait le sourire qu'elle avait eu hier, cet autre dont elle l'avait accueilli une autre fois, un autre encore, celui si faible qu'elle avait eu quand elle avait dans la voiture incliné pour la première fois sa tête sur ses lèvres, et ceux qu'elle avait depuis chaque soir dans ses bras, de sorte que sa vie à elle, quand il y pensait, comme il n'en connaissait rien d'autre, ne lui apparaissait que comme une grande feuille incolore où, dans tous les coins, dans tous les sens, comme dans une page d'album de Watteau, il y avait d'innombrables esquisses de sourire. Il savait bien qu'elle devait occuper ses autres heures mais il n'y pensait pas ; aussi si par hasard quelqu'un cueillait quelque instant, qu'on se fût bien gardé d'ailleurs de choisir autre qu'insignifiant car on voyait bien qu'ils s'aimaient, qui faisait du fond de l'obscurité vague qu'étaient ses jours éclore sa silhouette, détachant un de ses instants, disant par exemple : « J'ai rencontré Mme XXX à deux heures en voiture, elle avait un superbe chapeau vert », en ce simple instant insignifiant qu'on lui avait montré de sa vie, il prenait conscience qu'elle avait une vie qui n'était pas uniquement à lui, qu'elle mettait un immense chapeau vert (ce qui ne l'étonnait pas de son mauvais goût qu'il connaissait mais qu'il trouvait charmant et qui soudain l'exaspérait, s'imaginant qu'elle s'était faite belle pour quelque autre) et qu'elle s'imaginait que cela rendait belle de mettre un grand chapeau vert. Et il attendait avec impatience de la voir pour lui demander où elle allait en chapeau vert, comme si en dehors des sourires adressés à lui, il n'y avait rien eu d'autre dans toute sa vie, parce que c'était la seule chose qu'il s'en représentait, que la minute où elle avait passé en chapeau vert.

Souvent⁴ il la trouvait assise à son piano en l'attendant. Bien qu'elle jouât fort mal, il lui faisait jouer la petite phrase de la sonate de Saint-Saëns, dix, vingt fois de suite, exigeant de rester contre elle et qu'elle ne cesse pas un instant de l'embrasser pendant qu'elle jouait, elle faisait exprès mine de s'arrêter disant : « Comment veux-tu que je joue comme cela ? » et lui se fâchait disant : « Encore, encore », alors elle éclatait d'un rire, qui de sa bouche, de ses yeux, retombait sur lui avec une pluie de baisers. Quelquefois, lui ayant déjà dit adieu, il repensait à son cou, ne pouvait pas exactement s'en rappeler l'odeur et rentrait pour l'embrasser encore une fois dans le cou. Il n'avait pas l'illusion que ces visites pussent lui faire un très grand plaisir à elle, mais il la bénissait de les lui réserver, parce qu'en supprimant chez lui toute pensée même d'être jaloux, elle lui permettait de n'éprouver que du plaisir, comme durant le trajet en voiture découverte pour aller et venir de chez elle, dans cette période

étrange et un peu enchantée de la vie qu'il traversait en ce moment. Et en la quittant, voyant la lune qui avait fait beaucoup de chemin, et était maintenant à l'autre bout de l'horizon, sentant bien que, suivant des lois aussi immuables, son amour subissait lui aussi une révolution naturelle, < il > se demandait s'il aurait bientôt à apprécier un changement de position pareille du cher visage vis-à-vis de son regard, s'il devait bientôt cesser pour lui de répandre son charme sur le monde^a. Mais elle préférait jouer la musique qu'elle aimait, c'est-à-dire, du Tosti, du Delmet, l'entracte de *Cavalleria rusticana*¹ qu'elle avait, disait-elle, demandé dans son testament qu'on jouât à son enterrement. Car elle n'était nullement musicienne, et Swann s'en rendait bien compte maintenant, comme il se rendait compte qu'elle n'était pas très intelligente, qu'elle avait beaucoup de vulgarités de sentiment et des idées de bourgeoise et de cocotte sur le chic, qu'elle n'aurait pour rien au monde manqué des solennités qu'elle croyait très chic, comme le grand prix de la fête des fleurs, trouvait que cela avait du chic pour un homme de porter un monocle, se croyait élégante en s'habillant d'une façon tout ce qu'il y a de plus voyante, et trouvait que la duchesse de X avait l'air « commune » parce qu'elle n'était pas habillée de soie pour sortir le matin. Mais Swann s'enchantait de toutes les couleurs particulières grâce auxquelles l'essence de la femme qui l'aimait lui était sensible, lui apparaissait, comme ce sang que les physiologistes ne peuvent voir circuler que s'ils le teignent d'indigo. Alors quand elle manifestait son envie d'aller à *La Bohème*² ou à la fête des fleurs, il sentait si bien son âme affleurer à son visage, qu'il ne pouvait résister à venir l'y toucher avec ses lèvres ou avec sa main, transporté par son mauvais goût ou son bourgeoisisme comme nous le sommes par l'enfantillage d'un enfant ou la vérité d'un portrait. « Ah, elle veut qu'on la mène à la fête des fleurs la petite Odette, elle veut se faire admirer, eh bien on l'y mènera, nous n'avons qu'à nous incliner. » Et il s'enchantait de ses goûts sans l'ombre d'ironie. Il éprouvait tant de douceur à être mêlé à toutes les parties de ses goûts, à être de moitié dans ses conceptions et dans ses plaisirs. Le charme qu'elle répandait sur les lieux qu'elle fréquentait, sur les œuvres qu'elle aimait, sur les idées qu'elle approuvait, rendait bien pâles et bien froides à côté des lieux jugés peut-être par lui autrefois plus intéressants, des œuvres plus belles, des idées plus hautes, mais qui ne lui disaient rien d'elle, qui ne la rapprochaient pas d'elle. Sympathiser avec elle, prendre en la regardant son âme lui était si naturel, si doux qu'il lui était naturel du même coup d'aimer les choses qu'elle aimait. Au reste il ne croyait plus assez à l'absolu de rien pour penser que le goût qu'elle avait pris des Verdurin pour la banlieue parisienne et pour la Suisse fût au fond

plus absurde que l'amour de la Hollande ou de Versailles qu'elle trouvait laid ennuyeux et triste, lui faisant aussitôt trouver du charme à un état d'esprit où on trouve Versailles laid, ennuyeux et triste et une grande douceur à ne pas y aller, à ne pas vouloir dire que c'est beau, pour se sentir plus près d'elle, et son cœur plus contre son cœur. Quant à l'élégance, il savait tout ce qu'elle a de relatif, et que le fait de trouver tel salon élégant et d'avoir des robes simples appropriées aux heures⁴ simples n'est pas plus fondé dans la réalité que de croire chic la fête de fleurs ou les robes princesse le matin. Dieu merci, j'en suis revenu de la distinction dans la mise, du bon ton, se disait-il, charmé des particularités d'une classe différente comme quelqu'un qui est amoureux d'une bretonne serait enchanté de la voir en coiffe et d'apprendre qu'elle croit aux revenants.

Comme tout ce qui était autour d'Odette et n'était en quelque sorte que le mode selon lequel il pouvait la voir, être en contact avec elle, il aimait le salon Verdurin. Comme tous les divertissements, repas, jeu, musique, parties de campagne y contenaient cette réalité profonde, vivante, sa présence dont on lui faisait le don inestimable dans toutes les fêtes où on l'invitait, « quel milieu agréable, se disait-il, comme c'est la vraie vie qu'on mène là, comme au fond on y est plus intelligent, plus artiste que dans le monde. Chez Mme Verdurin, malgré de petites exagérations nullement déplaisantes, quel amour sincère de la peinture, de la musique, comme elle s'intéresse aux œuvres, cherche à faire plaisir aux artistes. Comme on est libre, comme on fait ce qu'on veut, comme on se met où cela vous plaît, sans cérémonie ; comme au fond il s'y dépense de bonne humeur. Que Mme Verdurin est drôle avec son rire larmoyant. Je ne veux plus aller que dans ce genre de milieu », se disait-il pour donner par là dans sa pensée une sorte de durée éternelle à son amour. Et dans sa reconnaissance pour les Verdurin qui lui donnaient les seuls bonheurs qu'il pût alors connaître, qui au moment où il se sentait anxieux au moment d'un retour forçaient Françoise à revenir avec lui, et allaient lui faire passer l'été avec elle chez eux, il leur donnait, quand il parlait d'eux à mon cousin la place qu'ils avaient effectivement dans son cœur mais en n'en voyant pas les raisons. De quelques gens éminents ou exquis dont mon cousin venait de parler, « Je préfère cent fois les Verdurin », lui répondait-il avec une solennité et même une emphase qui étaient nouvelles chez lui. Ce sont des êtres magnanimes, et la magnanimité est au fond la seule chose qui importe et qui distingue ici-bas. Vois-tu, il n'y a que deux classes d'êtres, les magnanimes et les autres, et je suis arrivé à un âge où il ne faut plus s'amuser aux bagatelles¹ de la porte, où il faut décider une fois pour toutes

qui on veut aimer, et qui on veut dédaigner, et se tenir à ceux qu'on aime, ne plus les quitter jusqu'à la mort. « Hé ! bien », ajoutait-il, avec ce léger attendrissement que nous éprouvons quand, disant des mots qui ne traduisent pas sincèrement notre pensée, nous nous entendons parler comme quelqu'un d'étranger et trouvons plaisir, et quelque émotion aux belles paroles légèrement mensongères que nous disons, « j'ai fait le choix des magnanimes, je ne veux plus vivre que parmi la magnanimité. Tu ne saurais imaginer les preuves admirables de noblesse, de hauteur de cœur que les Verdurin m'on révélées. Et on n'a pas cette hauteur de cœur sans avoir une hauteur pareille d'intelligence. Il y a telle petite action de Mme Verdurin à mon égard, tel geste sublime, telle attention de génie qui révèle, vois-tu, une façon plus profonde d'envisager la vie que le fait de comprendre vingt traités de philosophie ». En réalité la simplicité d'un milieu et l'amour qu'on pouvait y avoir de l'art ne lui auraient nullement fait y trouver ce plaisir dont il ne pouvait cesser de parler et qui ne pouvait lui venir que de la présence de Françoise ; et la noblesse de cœur, la magnanimité, une façon élevée de comprendre la vie, eussent été entièrement insuffisants à lui faire élire uniquement et à tout jamais certaines personnes, comme le prouvait son indifférence à l'égard de personnes infiniment supérieures intellectuellement et moralement aux Verdurin et qu'il leur avait entièrement sacrifiées, mais qui ne connaissaient pas Françoise et ne se seraient pas souciées de l'en rapprocher^{a1}.

Esquisse LXXV

[« UN AMOUR DE SWANN » EN 1910 :
DEUXIÈME PARTIE]

Comme les sourires, les baisers, les caresses d'Odette lui étaient odieux s'il les imaginait adressés à d'autres, toute la petite vie du salon Verdurin qu'il trouvait la vraie vie était maintenant quand il y repensait tous ses ridicules, sa sottise, son immoralité, son infamie. Il pensait aux pamoisons que Mme Verdurin aurait demain à Versailles en se mettant à table, s'effrayant de l'émotion que lui donnerait la sonate Clair de lune et il disait : « Idiote ». Il la voyait désigner à Forcheville une place à côté d'Odette et faire de Forcheville à Odette les éloges adroits qu'elle lui avait faits sur lui et il pensait : « Entremetteuse ». Entremetteuse c'est le nom qu'il donnait aussi à la musique qu'ils écouteraien-

ensemble, comme il en avait tant écouté avec elle. Il pensait à la toilette trop habillée qu'aurait Odette pour cette partie de campagne et disait : « Quelle cruche, quelle vulgarité. » Du reste elle est tellement bête disait-il en mettant trois t à tellement. Il pensait à ces réunions quotidiennes qui allaient rapprocher Forcheville et Odette et se disait : « Est-ce assez grotesque, assez petit bourgeois cette vie de gens qui se retrouvent tous les jours, toujours les mêmes qui vont comme des boutiquiers festoyer dans la banlieue, en croyant aimer l'Art ! »

Il pensait aux plaisanteries dont Mme Verdurin ajustait chacun et qui amusaient tant Françoise. Il en avait ri le premier *mettre ceci en son temps* quand Françoise en riait pour ainsi dire au fond de lui-même, l'associant tendrement à sa gaieté. Maintenant il sentait que c'était peut-être de lui qu'on la ferait rire. Et il disait « cette gaieté fétide qui ferait se boucher toute narine un peu délicate ! C'est vraiment incroyable de penser qu'un être humain ne comprend pas qu'en se permettant à l'endroit de ceux qu'il aime un sourire, il se dégrade et inspire un dégoût dont on ne pourra jamais le relever. Je vis à trop de milliers de mètres d'altitude au-dessus des plaisanteries d'une Verdurin pour pouvoir en être atteint, se disait-il sans penser que sa colère était pourtant un signe de cette atteinte, mais Dieu sait si j'eusse voulu tirer Françoise de ces bas-fonds et l'élever dans une atmosphère plus noble, mais la patience humaine a des bornes, se dit-il sans penser que cette mission de tirer Françoise d'une atmosphère de raillerie qui datait de ce soir même n'avait pour but que de la soustraire à toute influence qui pourrait la détacher de lui.

La « vraie vie » qu'on menait dans le salon Verdurin lui était apparue le pire des milieux, que le monde a bien raison de ne pas vouloir connaître. Et dans le silence de la nuit tout en faisant tourner sa canne dans le bois, il se grisait lui-même du mensonge de sa voix disant : « C'est qu'on ne peut pas comparer cela avec le monde. Les gens du monde eux ce sont des gens qu'on peut critiquer, qui ont leur défauts mais enfin ce sont des gens avec qui certaines choses sont impossibles, il y a tout de même là une irréductible délicatesse, les procédés de loyauté, de pureté qu'on sait qui ne failliront jamais. Tout de même telle maîtresse de maison pouvait avoir des défauts mais elle était tout de même séparée par un abîme de cette maquerelle, elle agissait avec noblesse et était incapable de certaines infamies contre lesquelles il n'y a pas de mots. Mais comme la « magnanimité » qu'il croyait hier encore aux Verdurin eût été impuissante, s'ils l'avaient eue, à déchaîner son ivresse, un comportement violent ne pouvant lui venir qu'à propos d'Odette, leur ignominie eût été impuissante à expliquer son indignation s'ils ne l'avaient pas invitée sans lui et avec Forcheville. Et il répétait seul à haute voix en regagnant

sa demeure : « Mme Verdurin est tout de même une personne qu'on ne peut pas approcher, on se salirait^a, il y a tout de même une certaine propreté morale qui doit faire éviter certains contacts, il y a tout de même une impossibilité à ce qu'un homme comme moi se laisse adresser la parole par une femme comme elle ! » tout en se demandant s'il n'y aurait pas un moyen d'être invité demain à Versailles.

Œil¹ en voyant Forcheville maltraiter son frère / placer le peintre ingrat / Frantz^b soudain / citer par moments la princesse Sherbatoff / ne pas oublier « J'espère bien que non il est assommant » / ne pas oublier beauté de l'été en entendant la petite phrase et rêves qu'elle contient mais l'amour l'empêche de les voir il les retrouvera plus tard / il désirait sa mort / non, il désirait sa maladie / Pour l'avoir à lui il l'épouse.

Mettre plus haut.

Le beau-frère de Forcheville était un homme âgé, timide ; et soit que Forcheville sentant que les Verdurin le trouvaient ennuyeux fût heureux de se faire valoir à ses dépens auprès d'eux, soit que sa présence dans la maison le gênât, un des premiers soirs il prit à [*un mot illisible*^c] une remarque que sans aucune mauvaise intention avait fait le beau-frère et le traita avec tant de grossièreté que l'autre décomposé, bégayant d'émotion, avait prétexté la fatigue pour se retirer. Françoise était restée impassible pendant la scène, mais quand la porte fut refermée sur ce malheureux que [*un mot illisible*] Forcheville venait de mettre à la porte, Françoise n'osant le complimenter de son « toupet » le regarda en souriant^d, elle avait fait en quelque sorte descendre l'expression de son visage de plusieurs crans dans la bassesse comme pour se trouver au niveau de Forcheville pour qu'ils puissent communier de plain pied, d'un air de dire : « Je n'ai rien dit mais je vous comprends, je ne vauds pas mieux que vous, hein, avec quel air penaud il vient d'être obligé de se retirer, il n'y reviendra pas de sitôt, voilà qui s'appelle une exécution ou je ne m'y connais pas » d'un air de complicité timide et de dire : « Voilà ce qui s'appelle une exécution. Hein quel air penaud, il n'y reviendra pas » et Forcheville qui avait gardé un air colère pendant l'exécution rencontrant son regard, sortit de la pensée ardente qui l'animait encore et redescendant sur terre sourit avec fatuité et dit : « Il n'avait qu'à être aimable, il serait encore ici. Une bonne correction peut être utile à tout âge. »

*Ceci a été mis à sa place.

Reprendre deux pages plus haut à : à Versailles².*

Cottard retenu par un malade ne pouvait aller à Versailles mais le lendemain quand au dîner Verdurin il dit : « Est-ce que nous ne verrons pas ce soir M. Swann ? C'est bien < ce > qu'on appelle un gentleman n'est-ce-pas ? — Mais j'espère bien que non,

Dieu nous en préserve, il est assommant » s'écria Mme Verdurin et le docteur comprenant qu'il y avait quelque chose de [*un mot illisible*] battit en retraite repassant rapidement à reculons par tous la gamme descendante de sa voix : « Ah — ah — ah — ah — » comme s'il se repliait devant l'évidence d'un argument sans réplique. Maintenant Françoise ne disait plus à Swann comme aux premiers temps de leur amour : « Nous nous verrons ce soir, il y a un dîner Verdurin » mais « Nous ne nous verrons pas ce soir, il y a un dîner Verdurin ». Et chez elle... Elle ne savait trop à quelle heure elle rentrerait, on avait parlé de rester à coucher à Saint-Germain.

Et^a quand il lui demandait de renoncer à une partie avec ce sourire faible d'avance qui l'amusait tant *(mettre en son temps)*, quand elle lui disait « je ne voudrais pas manquer la fête des fleurs allons-y ça m'amuse tant » le faisant l'embrasser, « Ah ! ça l'amuse la petite Odette », maintenant qu'elle objectait « Oh ! non cela m'amuse tant » il se disait « Ça l'amuse tant d'aller à Paillasse. Mon chagrin c'est pour elle, c'est de penser qu'après six mois passés à mon contact elle peut trouver du plaisir à aller à Paillasse et n'a pas su arriver à comprendre que pour une âme un peu grande il y a des soirs où il faut savoir renoncer à Paillasse et à tout quand on vous le demande pour prouver la qualité de son âme. » Il le lui disait mais sans la piquer au jeu. Il lui disait qu'elle n'était pas une personne définie mais une eau qui éternellement fuirait toujours pareil, un imperfectible poisson, qui se heurterait tous les jours à la même cloison. Elle l'écoutait, un peu blessée, pas trop, regardant seulement s'il n'avait pas trop longtemps à parler parce que « je ne voudrais pas manquer l'ouverture ».

Constamment¹, on faisait ainsi des petits voyages de quelques jours, et si Swann parlait de l'y rencontrer comme par hasard, elle objectait le mauvais effet que cela ferait. Il consultait les indicateurs comme de précieux talismans qui donneraient le moyen de la rejoindre. Le moyen ? mais presque l'autorisation. Puisqu'il y a des indicateurs donnant tous les trains pour aller à Compiègne c'est donc qu'il y a des gens qui vont à Compiègne si cela leur plaît, car c'est une chose naturelle, permise, d'aller à Compiègne, qu'on peut y aller sans que ce soit pour voir Françoise. En somme qu'est-ce qu'on aurait à lui dire s'il partait pour Compiègne ? Elle ne pouvait tout de même pas l'en empêcher. Justement en y pensant il avait envie de revoir la forêt. Vraiment s'il ne l'avait pas connue il y serait allé. S'il y allait, aujourd'hui même il la verrait. Mais comme elle serait fâchée, comme elle l'aimerait moins, comme elle s'écarterait de lui peut-être en l'apercevant ! Il valait mieux prendre son courage, attendre son retour. En somme le fait qu'il ne pût pas aller à

Compiègne comme un simple mortel ne prouvait-il pas qu'il était quelque chose de particulier dans sa vie, son amant, qu'ils avaient quelque chose à cacher ? Si quelqu'un¹ avait été dans ses confidences et si on lui avait dit : « Voulez-vous venir à Compiègne ? » il eût pu répondre avec la douceur de cette constatation du lien qui l'unissait à Françoise : « Mais je ne peux pas parce qu'Odette y est ». Mais certes ce n'est pas cela qu'il eût répondu, mais « Partons ! » Du moment qu'il eût pu avoir un prétexte étranger à elle d'aller à Compiègne, qui ne lui donne pas l'air de courir après elle, quel bonheur de la retrouver ! Sans doute il aurait dit à l'ami : « Tâchons de ne pas tomber sur les Verdurin et sur Mme X ce serait assommant, nous avons assez le temps de nous voir à Paris. » Mais il n'eût passé son temps à chaque allée de la forêt qu'à regarder s'il ne la voyait pas apparaître, il serait allé dans la salle à manger de tous les restaurants jusqu'à ce qu'ils les eussent aperçus déjeunant. Et même s'il ne l'avait pas vue il aurait eu cette douceur de se sentir sur la même terre qu'elle, de se dire : « J'y suis pour elle. Mon ami qui s'étonne de ma nervosité, des questions que je pose sur les chasses, qui me voit tout le temps regarder ma montre, demander à quelle heure on dîne dans les hôtels de Compiègne, ne sait pas que ce coin d'allée vide entre ses arbres, j'y sens palpiter la possibilité de son passage et de sa venue, que dans l'incertitude de l'endroit exact où elle est et de l'emploi de ses moments, mon cœur est lié à tous les points de ce sol, à tous les instants de cette journée par des fils frémissants et chargés de messages, qu'il n'y a pas une motte de terre, pas un bosquet d'arbres, pas une lointaine église où² sous cette ondée, dans la fraîcheur commençante du soir, dans ce plein midi, dans cet horizon rosé < par > le couchant³ la possibilité qu'elle s'y trouve en ce moment ne fasse les contenants innombrables à la fois alternatifs et simultanés dans l'ubiquité permanente, immobile en apparence, mais faite de myriades de vagabondages vertigineux de mon cœur incertain et multiplié. Et même si l'exploration en tous sens dans un vagabondage dont le caprice étonne mon ami, à la recherche de ce que je dis vouloir fuir, et que je fuirais peut-être quand elle m'aurait vu, mais je l'aurais vue, elle m'eût su là et ne me souciait pas d'elle, sous ce ciel romanesque, coloré par notre entrevue, de cette terre précieuse où se trouve je ne sais où mon trésor, si même je ne la voyais pas du moins j'aurais été près d'elle, je me serais dit, je suis ici à cause d'elle, le changement de ma résidence m'eût approché d'elle, l'eût-elle eu pour cause. » Mais peut-être elle reviendrait d'une heure à l'autre, il attendait une dépêche et ne se couchait pas pour que, si ayant pris le train du soir il lui prenait fantaisie d'entrer chez lui la nuit, il pût la recevoir. Il entendit la sonnette de la porte

cochère. Son cœur battait il lui semblait qu'on n'ouvrait pas, il voulait descendre éveiller le concierge, mais si on avait ouvert, il tenait la poignée de la fenêtre dans sa main pour ouvrir et l'appeler si le concierge pourtant prévenu dix fois par lui depuis ce soir n'avait pas pensé à lui dire qu'il était là. Et par le carreau il voyait un domestique qui rentrait. Il attendit toute la nuit mais bien inutilement car elle était rentrée depuis huit heures du soir, et ne sachant que faire était allée passer sa soirée au théâtre. *Ici se place ce qui est en regard lire^a verso¹. Puis après « passé sa soirée au théâtre » je reprends.* Sauf^b ces absences il la voyait pourtant presque tous les jours, et il savait qu'elle le disait, qu'elle disait à Forcheville : « Ah je ne crois pas que je pourrai vous voir je crois que Swann vient chez moi. » Un soir qu'il avait rencontré Forcheville chez elle, elle avait soufflé à mi-voix à Swann de rester après lui et devant Forcheville avait multiplié les témoignages qui établissaient la situation privilégiée de Swann, disant à Forcheville : « Vous allez bientôt partir, parce que "Jean" ne serait pas content s'il n'avait pas pu causer un peu seul avec moi. » Elle faisait de lui devant Forcheville des éloges et des critiques qui prouvaient qu'ils avaient une vie à eux, disant : « Si vous connaissiez cet être, aussi bien que je le connais ». Et : « Pensez donc à apporter votre travail sur Leibnitz ici pour l'avancer un peu, paresseux. Je vous ferai travailler moi. » Alors Swann sentait sa personne, sa vie, son sourire à lui et ne savait quels bijoux assez beaux lui donner, par amour, par reconnaissance, pour la faire penser à lui quand elle le <s> recevrait, quand elle le <s> porterait, pour pouvoir se dire : « C'est bien moi son amant, puisque c'est avec mon émeraude qu'elle sort », pour l'engager à recommencer souvent à être aussi gentille ou pour que l'exaltation d'amour que sa gentillesse avait éveillée en lui et qui avait besoin d'agir [*inachevé*]. Mais tout d'un coup ses doutes le reprenaient. Il s'imaginait qu'elle était la maîtresse de Forcheville, et que quand ils l'avaient vu la veille de la fête de Versailles essayer inutilement de l'empêcher de partir avec lui, elle avait dû avoir en regardant Forcheville pour lui désigner la douleur vaincue avec laquelle il s'en allait ce regard brillant abaissé, qu'il lui avait vu quand elle lui avait adressé ses muettes félicitations sur la manière dont il avait chassé son beau-frère, ayant l'air de son regard émaillé d'un sourire de lui dire : « Hé bien il rage ». Alors il la détestait. « Je suis trop bête aussi se disait-il je paye les plaisirs des autres. Elle fera bien de faire attention. Qu'elle prenne garde. Je pourrais bien ne plus rien lui donner. Dire que l'autre jour j'ai eu la bêtise de lui offrir de louer pour nous deux une maison à Bayreuth puisqu'elle disait avoir envie d'y aller. Malgré cela Madame n'a encore dit ni oui ni non, elle se fait prier. Espérons Dieu merci qu'elle refuse.

Passer maintenant un mois avec elle et à entendre du Wagner qu'elle comprend autant qu'une pierre ce serait charmant. » Et continuant ses imaginations il tenait à s'imaginer qu'elle allait faire quelque chose d'énorme contre lui, qu'il allait apprendre une incroyable infamie, ce qui lui permettait d'imaginer alors ce qui le soulageait la scène affreuse de rupture qu'il allait lui faire, la méchanceté avec laquelle il allait pouvoir se venger.

Il allait jusqu'à supposer qu'elle allait lui dire de lui envoyer l'argent pour qu'elle loue une maison à Bayreuth mais qu'elle ne pourrait l'amener parce qu'elle avait promis à Forcheville. Ah ! si elle avait pu avoir cette audace ! Quel bonheur ! Comme il savourait déjà la lettre de refus. Quel malheur qu'elle ne lui fournisse pas de pareilles occasions de lui témoigner par un refus d'argent^a motivé qu'il n'était pas une bête à mener comme on voulait. Or le lendemain il reçut d'elle une lettre lui disant que les Verdurin, Forcheville, avaient manifesté le désir d'aller avec elle à Bayreuth, et que s'il avait la bonté de lui envoyer cet argent, cela lui permettrait, elle si souvent invitée par eux, de les inviter à son tour dans sa villa, dans son château. Il lui écrivit une lettre de refus injurieuse et sanglante ; il sentait bien qu'elle irait tout de même, et sans lui. Car maintenant on ne pouvait l'inviter avec les Verdurin ; il eût voulu qu'elle se cassât la jambe, comploter avec le chauffeur de l'automobile qui l'emmènerait de la séquestrer quelque part. Du moins elle n'aurait plus d'argent. Plus de ces soupers fins qu'elle eût offerts à Forcheville après *Tristan* et après lesquels, enivrée elle fût tombée dans ses bras, si, comme c'était possible, cela n'avait jamais été, mais comme l'occasion pourrait là bien en naître. Mais une fois qu'elle avait été pour lui pendant quelques jours la Odette à l'œil émaillé par un sourire de complicité avec Forcheville qui le regardait, alors elle commençait à s'effacer pour laisser reparaître l'autre Odette, celle qui aimait sa générosité (*en parler avant*) sa noblesse, avait ce bon sourire qui se mélangeait à ses joues quand elle venait chez lui, celle qui disait à Forcheville : « Vous allez vous en aller car Jean ne serait pas content de ne pas rester seul avec moi. Ah ! si vous connaissiez cet être-là comme je le connais », celle qui lui demandait conseil surtout, avait en sa loyauté une telle confiance. Alors il s'attendrissait, il avait eu tort de lui écrire cette lettre d'injures, il avait dû lui faire de la peine^b.

Quelques^c lectures d'art, quelques amis revus, une de ces détentes momentanées comme avait son amour achevaient de dissiper les dernières traces de ses pensées jalouses et aussi de le faire moins tenir à ce qu'elle l'aimât. Bien sûr elle n'était pas amoureuse de lui. Mais alors pourquoi lui demander précisément des preuves de ce grand amour ? Et moins dans sa pensée il

exigeait de réciprocité à son amour, plus ce qu'elle lui donnait lui paraissait important, énorme, il la revoyait disant à Forcheville : « Partez, il veut rester avec moi, ah ! si vous connaissiez cet être-là comme moi. » Il s'attendrissait. Elle qui avait si confiance en sa générosité elle redevenait la bonne petite au sourire qui [*un mot illisible^a*], il aurait voulu la voir. Il y avait déjà plusieurs jours qu'il ne l'avait vue et il avait tant pensé à elle. Il pensait à la possibilité < de > voir quelque chose d'émané d'elle, son sourire, ses mouvements légers, sa manière oblique de regarder, ses vives paroles s'adressant à lui, seulement de recevoir une lettre où il lirait son écriture sur l'enveloppe, comme à quelque chose d'une essence délicieuse¹ que rien ne pouvait remplacer, comme la possibilité de partir en voyage pour voir un pays rêvé, ou pour celui qui en a été longtemps privé, d'aller entendre de la musique. Il semblait qu'il y eût dans les regards qu'elle aurait, dans les gestes qu'elle ferait, dans les paroles qu'elle lui dirait quelque chose qui aurait une telle place, un tel sens, que l'univers à côté n'était rien ; rien au fond ne signifiait rien, tandis qu'elle, en baissant la tête pour rire en ayant une note un peu aiguë dans la voix, quel bonheur que rien ne pouvait remplacer apportait-elle à son âme ! Il souffrait de penser qu'il ne pourrait l'embrasser avant son départ à cause de cette lettre qui les avait brouillés. Elle qui avait eu si confiance en sa générosité, en sa délicatesse. Quelle peine il avait dû lui faire *et suivre à la page précédente^{b*}. Elle le prendrait en grippe. Certes il croyait pourtant bien avoir raison de lui en vouloir. Mais souvent il s'était irrité de certaines choses de la part des femmes quand il en était amoureux, et maintenant qu'il ne les aimait plus, les mêmes choses lui semblaient toutes naturelles, n'auraient nullement diminué sa cordialité pour elles, son désir de leur rendre service. S'il pouvait jamais revoir Odette un jour quand il ne l'aimerait plus il conviendrait que c'était fausement et à travers le prisme de sa jalousie qu'il avait vu cette location de villa, comme il se rendait bien compte que c'était elle, sa jalousie, qui lui faisait supposer qu'elle avait, à être avec Forcheville, avec tels autres, un plaisir immense qu'elle n'avait pas avec lui. En quoi dans ce cas l'aurait-elle plus à Bayreuth qu'ici. Mais non elle n'éprouvait pas avec eux cette joie spéciale qu'il essayait d'imaginer et qui n'était qu'un produit de sa jalousie. Au contraire à Bayreuth, comme à Paris, si Forcheville pensait à lui, c'était comme à quelqu'un qu'il savait être le tout de sa vie, celui à qui il était obligé de céder la place chez elle, celui sans l'avis de qui elle ne faisait rien. Alors pourquoi perdre à plaisir cette place qu'il avait vis-à-vis d'eux, en la fâchant, en risquant qu'elle lui dise son mécontentement et qu'ils en triomphent au lieu d'avoir été envoyée là comme par lui, comme s'il avait souhaité

qu'elle les invitât mais n'avait pas eu envie de venir. Pourquoi surtout perdre cette place privilégiée dans son cœur. Il savait bien que ce qu'elle aimait en lui c'était sa grandeur d'âme, sa délicatesse. Pour la première fois il venait d'être au-dessous de l'idée qu'il avait de sa bonté. Il avait dû baisser dans son estime, elle l'aimerait moins. Elle devait^a lui en vouloir. Comment rattraper cette malheureuse lettre qui de plus les ayant fâchés faisait qu'il n'aurait pas avant son départ le bonheur de la voir, tandis que si maintenant, dans une lettre qui ferait qu'elle l'admirerait, qu'elle l'aimerait, il lui envoyait l'argent, faisait qu'elle lui dût ce grand plaisir de faire la châtelaine à Biarritz, par un sentiment qu'il lui comprenait — la pauvre petite — et qui était de ne pas vouloir toujours devoir à ces gens, elle allait accourir, ou lui demanderait de venir. Ce serait une manière de se procurer cette sensation de la voir, de voir son bon sourire changer la forme de son visage et son regard aimant l'admirer qu'il n'avait pas eue depuis plusieurs jours et qui commençait à lui manquer. Par la chimie naturelle de sa maladie amoureuse, comme il avait fait avec son amour de la jalousie maintenant il refabriquait du désir, de la tendresse, il recristallisait autour d'elle de la bonté, elle lui était de nouveau charmante et bonne. Et comme sans peut-être qu'Odette en comprît le mécanisme et sût combien il avait été sincère quand il avait refusé et voulu du mal cette opération alternative avait lieu nécessairement, elle pouvait lui refuser n'importe quelle faveur, quelques jours après avec une régularité infailible il ne continuait pas moins à faire tout ce qu'elle voulait. Les soirs où il ne la voyait pas, il retournait quelquefois dans le monde. D'abord parce qu'il savait bien que sa « situation » importait à Odette. Tout en sentant bien qu'il y avait un préjugé contre elle, qu'il n'aurait pu facilement la présenter, sa mondanité était comme la monture rare de sa personne qui lui donnait du prix aux yeux d'Odette, ou qui lui en eût donné si la violence de son amour, en lui témoignant qu'il la préférait à tout, n'avait^b du même coup ôté tout prix à ce qui lui appartenait à lui. Non seulement sa mondanité lui donnait du prix aux yeux d'Odette, mais elle lui en redonnait un peu à ses propres yeux. Dominé, guidé, dans toutes celles de ses pensées et ses actions qui se rapportaient à Odette, c'est-à-dire dans toute sa vie, même dans ses rêves, par le sentiment qu'il lui était^c non pas peut-être moins cher mais moins agréable à voir que tout autre, que les Verdurin, que Forcheville, que tant d'autres, n'osant pas aller chez elle en dehors des heures convenues, souvent difficilement obtenues, de peur de lui déplaire, c'était^d un rafraîchissement pour lui de se rappeler tout d'un coup que pour l'élite de la société de Paris, pour ce petit groupe de gens triés sur le volet de la naissance, de l'élégance

et de l'esprit, il était l'homme délicieux par excellence, de se rappeler son prix. Dans le sentiment d'avilissement vis-à-vis de lui-même et de chagrin où il vivait, le clan auquel il appartenait rappelant si étroitement que s'il lui était arrivé quelque accident, s'il était mort subitement les personnes — plus ou moins éloignées de chez lui depuis sa liaison au grand désespoir de son valet de chambre, — que ledit valet de chambre se trouverait par la force des choses amené à aller prévenir et chercher, comme au moment où on va chercher les proches, c'était le duc de Mouchy, le vicomte de Guercy, le prince de Reuss, le duc de Caderousse, lui rendait à la vie ce petit goût que donne au malade alité dans l'obscurité et assujetti < à > un régime^a de tisanes et de pâtes, la lecture d'un menu du Café anglais, et l'annonce d'une croisière en Sicile. Un jour où pour l'anniversaire de la duchesse de Châteaulieu, il avait voulu lui envoyer des fruits parce qu'elle pouvait souvent être indirectement agréable à Odette, il avait réfléchi que la chose serait mal commandée chez lui et avait chargé de la commande une sœur de sa mère qui ravie de lui faire plaisir lui avait répondu en lui disant qu'elle avait pris les poires chez un tel, mais les fraises chez X où elles sont plus belles. « chaque fruit visité et examiné un à un par moi ». Ce « chaque fruit visité et examiné un à un par moi » lui avait rendu ses chagrins moins amers en le replaçant à ses propres yeux dans une famille d'excellente bourgeoisie, où les « bonnes adresses », « l'art de faire les commandes » se conservait et où il tenait un rang cher et éminent qui faisait qu'on y trouvait trop agréable et naturel de mettre à son service toute cette expérience. Comme notre vieille Françoise qu'il connaissait du reste à Combray ne craignait pas la mort si elle pouvait seulement être enterrée dans ses draps à elle, bien marqués, sans reprise, quand il essuyait ses larmes pour aller déjeuner, la parfaite attitude de son valet de chambre et de son valet de pied, et leurs questions sur l'argenterie dont on userait le soir, qui lui rappelait le nombre considérable de services que ses parents lui avaient laissé mettaient comme le charme d'un rayon de soleil, d'un bouquet de violettes sur sa table solitaire.

Tout^b ce qui lui permettait d'étendre la conscience de son moi jusque dans ces parties matérielles et honorables où nos chagrins n'ont que faire, qui leur sont antérieures et qui leur survivent, les placements excellents de nos capitaux, le bon rendement de nos fermes, la tenue parfaite de notre livrée, la considération dont notre nom jouit auprès des anciens amis de notre famille, il considérait cela avec ce détachement agréable qu'il avait dans Saint-Simon à lire la mécanique des journées de Fénelon ou de Mme de Maintenon, le régime du duc de Chevreuse, le train de maison de d'Antin, l'excellente origine des Noailles.

D'ailleurs^a la plus petite satisfaction d'amour propre qui lui venait du milieu des anciennes relations de sa famille, lui était infiniment plus sensible que celles qui lui venaient du monde ; blasé depuis bien longtemps sur les lettres d'altesses, une simple lettre de faire part envoyée par un associé d'agent de change ami de son père qu'il n'avait pas vu depuis dix ans lui causait un plaisir profond, peut-être parce qu'il voyait une marque de politesse de la part d'un milieu qui n'est peut-être pas plus avare de la sienne que ne l'est la haute société mais chez qui du moins elle implique de la considération et de l'estime ; qui était peut-être éprouvé en lui non par l'individu spécial qu'était Charles Swann qui avait si fort brillé au-delà de ce qu'on pouvait attendre d'un fils d'agent de change et qui était fort blasé sur toutes marques d'amabilité, mais par l'autre, par le fils de ses parents, par ce « fils Swann » comme disait ma tante, que l'autre, le Swann brillant, avait empêché d'exercer ses modestes privilèges. Dans ces moments-là le fils Swann prenait sa revanche, il sentait que c'était à lui, au fils de l'estimé M. Swann, à lui Swann fils que venait cette lettre lui annonçant le mariage d'un enfant qu'il ne connaissait même pas, lui demandant d'être témoin. Swann se sentait exister en ce moi trop laissé de côté, en cet emploi de fils de M. et Mme Swann qu'il était fier de voir que le jugeaient digne de remplir les gens qui, s'ils n'étaient pas plus avares de leur amabilité que les princes qui formaient son milieu habituel, du moins ne la séparaient jamais de l'estime et de la considération qui sont le cadet des soucis du grand monde.

À^b mettre quand il part dîner en ville.

Il ne s'éloignait pas de Paris dans l'espoir de la voir, ou de la rencontrer, ou d'apprendre ce qu'elle avait fait mais par ces journées chaudes il rêvait d'un étang qu'il avait à la campagne bordé de pervenches, de myosotis et de glaïeuls. Il était toujours un peu fiévreux. Et appuyé dans le brasier de son coupé ou sous la capote baissée de sa victoria car il ne se souciait pas de rencontres il rêvait à une table champêtre dans la fraîcheur du soir où seraient entrelacées des roses et des groseilles.

La première fois^c qu'il était retourné dans le monde depuis qu'il connaissait Mme XXX, et quand sa liaison était encore heureuse, c'était un soir où il ne devait pas la voir et où il se sentait le cœur si triste. Il savait qu'il y avait dans la plus étroite intimité un peu de musique de chambre chez la princesse de Vaudémont^d et pour ne pas laisser tomber toutes ses relations, s'était résolu à y aller. C'était un peu tard, la soirée était commencée et comme on n'attendait plus personne à son arrivée inopinée dans le vestibule les grands valets dont la meute

désœuvrée et magnifique dormait éparse ça et là sur des coffres et des banquettes, avaient soulevé leurs nobles profils aigus de lévriers, s'étaient dressés, rassemblés formant un cercle. Un valet de chambre formidable et grossier qui avait l'air hostile à son chagrin avait pris^a dans ses mitaines^b de filosele blanc < he > les affaires de Swann avec une précaution qui semblait indiquer qu'il avait autant de mépris pour sa personne que [*plusieurs mots illisibles*] pour son pardessus et pour son chapeau ou peut-être simplement pour sa maîtresse et les fonctions qu'elle lui avait départies. Plus encore que l'appareil de sa force la délicatesse de son ganté et l'exactitude de sa pointure semblait ajouter quelque chose de plus méticuleux encore à l'attention avec laquelle il prenait le pardessus et le chapeau qui à chacun de ses mouvements semblait devenir plus précieux. À côté de lui, détaché à quelques pas de la foule des autres, rêvait immobile, sculptural et inutile, comme dans une fresque de Mantegna où il y a toujours dans les scènes les plus tumultueuses et sanguinaires un de ces grands gaillards qui n'est là que pour figurer et songer pendant qu'on égorge et qu'on coupe à côté de lui, un laquais qui précisément semblait appartenir à cette humanité qui n'a probablement existé que dans les tableaux de Mantegna, race disparue, ou du moins inapprochable qui rêve encore dans ses toiles, née de la fécondation d'une statue antique par quelque grand Mantouan de [*un mot illisible*] ou quelque Saxon d'Albert Dürer. D'un blond presque roux les mèches de ses cheveux crespelés et collés étaient larges, enroulées et aigües, comme des algues aux formes étranges et animées ainsi qu'elles sont toutes traitées dans cette sculpture grecque bien moins froide et conventionnelle qu'on ne croit, pleine de symboles, de bêtes et de fleurs et où en revers de la simple monnaie d'une cité la chevelure du demi-dieu ou du roi a l'air, dans l'onde et le diadème fleurissant de ses tresses ou dans la convulsion de ses boucles, d'une couvée d'oisillons, d'une bataille de cygnes, d'un bandeau de jacinthes ou d'une torsade de serpents.

D'un blond presque roux, ses cheveux collés et crespelés avaient le dessin large, enroulé, aigu et fleuri d'algues selon lequel sont traitées les chevelures dans les bustes grecs d'Antinoüs ou d'Hercule. Il portait la tête haute, le corps détendu dans une attitude de repos comme appuyé sur un bouclier invisible ; et tandis que Swann devant les valets de pied tous rassemblés maintenant, sans armes, comme « au rapport », comme en service commandé d'une haie pour faire honneur au survenant, remettait son chapeau au personnage majestueux et délicat qui le menait avec prudence comme épouvanté, le guerrier de Mantegna¹, de son œil étrange et glauque, songeur et cruel, regardait cette scène avec la même indifférence, aussi bien résolue

à laisser faire et à ne pas s'en mêler dans aucun camp qui si ç'avait été le Massacre des Innocents ou le Martyre de saint [un blanc¹]. Et tandis qu'il continuait à traverser tous ces rites, toutes ces épreuves, toutes ces initiations qui allaient peu à peu le mener auprès de la princesse, tandis que, suivi d'un maître d'hôtel à souliers à boucle d'argent, à perruque mêlée de nœuds noirs, à gros nez raviné, à regards émaillés de jésuite de Goya, qui montait marche à marche derrière lui avec la composition d'un tabellion de répertoire, il gravissait tristement le vaste escalier de marbre qu'elle n'avait jamais monté et qu'elle ne monterait jamais le long duquel toutes les cinq marches se tenaient des valets poudrés et dans ces anfractuosités de la muraille que faisaient les fenêtres ou < la > porte < de > la loge, immobiles comme des saints dans leur niche^a ou des vautours sur leur perchoir, représentant et faisant l'hommage du service particulier qu'ils dirigeaient, ceux-là dont on sentait que la livrée ne faisait pas partie de leur personne, n'était pas un attribut inséparable d'eux, braves gens honnêtes et estimés mais gênés dans leur uniforme, attentifs à ne pas manquer aux recommandations qu'on leur avait faites en la leur faisant endosser, et qu'on imaginait un jour où il n'y aurait pas de soirée dévêtus de leur prestige, se promenant rondelets et gais, ayant leur dîner de petits boutiquiers dans leur « loge », peut-être demain concierge, aussi plein de considération pour lui, d'un industriel ou d'un médecin, il s'avancait avec tristesse dans ce lieu d'exil où personne ne la connaissait, où elle ne viendrait jamais, où il ne pouvait pas parler d'elle, où il était sûr de ne pas la voir, il se sentait seul à avoir envie de pleurer. Arrivé au premier étage un maître d'hôtel en habit assis derrière une table se leva, resta debout durant le temps de son passage et se rassit. Le valet de chambre de la princesse laissa disparaître dans son respect la joie et la surprise de le revoir, il traversa un petit salon qu'un jeune valet de chambre ardent et timide ornait comme une statue de Benvenuto Cellini représentant un homme de guêt dans une attitude vigilante, immobile et [un mot illisible], haussant au-dessus du hausse col rouge une figure plus rouge encore, intelligente, fraîche, impétueuse et épouvantée, se tenant dans une immobilité de matière inanimée, le corps légèrement penché en avant, les bras tombants mais raidis prêts à se lever, et laissant échapper des torrents de zèle d'un visage qui devait conserver une impassibilité militaire et une inertie de statue, tenant fixé au loin, traversant la tenture d'Aubusson, son œil obstiné, comme s'il avait été posté au sommet d'une tour pour épier un danger auquel on sentait, figurine de l'Alarme ou statuette du Branle-bas, qu'il était prêt à s'élancer, et qu'on sentait qui recevrait là sans bouger les baisers des clairs de lune, des Aurores, des midis, des frimas, des siècles, comme ces anges de

pierre qui au faite des cathédrales, sur le point de s'envoler, attendent immortellement l'heure du Jugement dernier. Après avoir traversé ce petit salon qui ne semblait d'ailleurs consacré qu'à cette vivante œuvre d'art, il se trouva à la porte du cabinet où jouaient les instrumentistes et n'entra pas tout de suite pour ne pas faire de bruit. Il regarda avec une mélancolie d'exilé toutes ces personnes qui ne connaissaient pas Odette, le salon où il ne la verrait pas. En face de lui¹ la comtesse de Limones le corps dressé, la tête en avant, l'œil éperdu, suivait les mouvements vertigineux des doigts d'un pianiste comme si le clavier où il passait si rapidement d'une note à l'autre avait été une suite de trapèzes et qu'en en manquant une seule, il eût dû être précipité dans la piste d'une hauteur de quatre-vingt mètres. La duchesse de Chateaulieu l'écoutait avec plus de sécurité mais avec une égale ferveur qui se peignait sur son visage par un sourire et un regard également vagues qui veillait à signifier sa stupéfaction qu'on pût jouer si prestement, sa gaieté, dernier mot de l'admiration, et à dissimuler par l'intensité de l'expression le vide absolu de sa pensée qui ne comprenait absolument rien à ce qu'on jouait, n'entendait que du bruit et s'ennuyait extrêmement.

La tête de la vieille princesse de Hainaut semblait devenue un métronome qui battait la mesure et dont le balancier dans l'amplitude de ses mouvements venait cogner ses épaules, cependant son mouvement se ralentit et elle s'endormit. La tête octogénaire chauve et parée de raisins noirs et de frisons blonds de la marquise de Santa-Fé, elle, battait la mesure avec une sorte d'emportement, d'égarement, ses sourcils neigeux, ses haussements d'épaules, son cou ballant [*plusieurs mots illisibles*] sa tête perdue semblaient dire ce « que voulez-vous » des douleurs qui ne se connaissent plus, elle la secouait de plus en < plus > vite, ne connaissant plus aucun frein ; dans sa chevauchée éperdue elle s'accrochait ses « solitaires » aux épaulettes de son corsage et était de temps en temps obligée de redresser ses raisins noirs d'un air boudeur. La comtesse de [*mot illisible^a*] plus froide ayant appris d'autres usages et fuyant les exagérations grossières, portait dans les cheveux une couronne en diamants, et trouvait marquer suffisamment sa parfaite éducation musicale et mondaine en marquant la mesure avec son éventail, en arrangeant ses épaulettes et en regardant de temps en temps la porte^b. Un violoniste faisait sa partie, deux jeunes femmes naïves placées loin l'une de l'autre échangeaient de loin des regards pour se témoigner le plaisir qu'elles éprouvaient. Swann qui n'aimait pas beaucoup la musique pensait avec tristesse [*interrompu*].

La bêtise de ces gens exaspérait la tristesse de Swann et le son même des instruments lui faisait mal. Il ne s'intéressait pas du reste à ce qu'on jouait. Mais^c le violon s'était élevé sur une note

à une note haute et s'y tenait d'une façon qui se prolongeait dans une sorte d'attente^a, se prolongeait encore ; et tout en restant sur la même note le violon augmentait sans cesse d'intensité, comme s'il ne pouvait plus se contenir, comme si voyant déjà la mélodie qui attendait^b derrière la sonorité de cette note unique le moment de paraître, il ne pouvait plus se contenir, donnant toute sa puissance pour tâcher de prolonger encore, de remplir l'intervalle, d'attendre le moment où elle entrerait ; et Swann, lui aussi avait reconnu le motif caché encore qui allait paraître ; comme quand dans une promenade qu'on ne connaît pas ou qu'on ne reconnaît pas on retombe tout d'un coup dans un chemin particulier¹, il était sans le savoir dans la sonate pour piano et violon de Saint-Saëns, et dans une seconde la petite phrase allait être devant lui. Et maintenant elle était là, commençait à se dérouler, s'adressait à lui. Car elle semblait exister là, dans le salon, beaucoup moins que les exécutants ne semblaient la jouer, ils procédaient simplement aux divers rites d'incantation destinés à la faire apparaître. Swann la sentait tout près, invisible, cachée sous la feuillée sonore, qui l'entraînait à part pour lui parler, pour lui parler d'elle qu'elle connaissait, qui essayait sa tristesse, l'emmenait et lui disait de sa voix légère et désabusée qui ne croyait plus à l'amour pour elle mais voulait faire du bien à celui des autres, ce qu'elle avait à lui dire, et le lui disait rapidement car déjà les rites nécessaires à son apparition allaient finir et elle allait s'évanouir comme un esprit. La vieille Mme de Villeparisis et la princesse de Talamon, deux contemporaines échangèrent sous leurs perruques blanches deux sourires^c brusques, doux, affaiblis et bougons de personnes qui se connaissaient depuis soixante ans et qui semblaient à la fois rendre hommage au talent du violoniste et sourire à leurs anciens souvenirs d'art. Deux jeunes femmes naïves l'une cousine, l'autre petite amie^d de la princesse de Vaudémont échangèrent des deux coins opposés du salon un sourire pour se manifester la vivacité du plaisir qu'elles éprouvaient et cherchèrent inutilement du regard celui de la princesse pour lui exprimer leur ardente reconnaissance d'avoir « pensé à elles pour un tel régal ». Mais déjà le pianiste avait repris ses exercices rapides et au moment de finir redoublait à toute minute de rapidité. La princesse de Hainaut s'était réveillée et jetait un regard étonné autour d'elle. La tête de Mme de Santa Fé ne pensait plus qu'à aller aussi vite, plus vite que les mains du pianiste et n'avait pas le temps d'aller d'une épaule à l'autre. Un valet de pied attiré par le bruit regardait au vitrage de la porte et témoignait par son attention de l'approbation qu'il donnait à la qualité du « travail ». Un autre, suivant une habitude inexplicable invétérée, mille fois critiquée, mille fois maintenue, fit froncer les sourcils des personnes sensibles en entrant avec un plateau. L'étonnement et la gaieté de la duchesse^e de Chateaulieu

étaient parvenus à un tel paroxysme qu'elle était obligée pour les manifester de hocher la tête d'un air de dire : « Du diable si je sais comment il fait » et que ne pouvant le garder pour elle seule elle échangeait avec ses voisins des gestes de dénégation et des haussements d'épaules interrogatifs. Enfin la comtesse Limours, la tête propulsée en avant, le derrière^a en l'air, parvenue au terme de l'angoisse semblait tout craindre et sûre que tout cela ne finirait pas sans un malheur, ramenée à une réalité plus proche par la violence même et la précipitation redoublée du pianiste, avait transféré son inquiétude pour les périlleux tours de force de son acrobatie idéale sur la sécurité du vase de Saxe, de la bobèche de la bougie, du piano lui-même frappé à en être brisé, et ne tenant plus en place elle se précipita pour enlever la bobèche ce qui, sans doute par la promiscuité que cela lui donna avec l'exécutant et l'instrument attira favorablement les regards de tous comme un signe particulier de compétence musicale. Mais au moment même où elle retirait la bobèche le morceau finit^b, ce qui parut une preuve particulière de compétence musicale à plusieurs personnes. Mais elle arriva pour la dernière note car le pianiste avait fini à la grande satisfaction de toutes les personnes qui commençaient à être fatiguées d'être obligées de pousser de minute en minute à un degré de plus un intérêt qu'elles n'éprouvaient pas. « Tiens vous voilà Swann, dit le général de Socquincourt, on ne vous a plus vu au club depuis une éternité. Vous avez bonne mine vous savez, ajouta-t-il en pensant que sans doute Swann était gravement malade pour ne plus aller nulle part, bien meilleure mine que la dernière fois. Dites-moi, savez-vous qui est cette jeune femme qui est allée arranger la bobèche sur le piano ? Est-ce une artiste ? — Mais mon cher, répondit Swann, c'est la jeune baronne de Villeparisis. La jeune femme d'Hubert ? Ce brave Hubert. Mais il n'est pas là. Est-ce que vous pourriez me présenter ? — Mais je crois bien si vous voulez venir avec moi. — Comment mon petit Swann, quelle surprise mon cher ami, qu'est-ce que vous devenez, venez un peu près de moi », disait chaque personne pendant les quelques pas qu'ils firent pour arriver jusqu'à Mme Hubert de Villeparisis. « Ma chère baronne voulez-vous me permettre de vous présenter le général de Socquincourt. — Je suis charmée » dit Mme de Villeparisis avec ce sourire intense et timide dans son apparente hésitation et cette voix faible comme dans une chambre de malade et cette main tendue avec spontanéité et réserve et qui faisant dire dans sa nouvelle famille où elle avait apporté de nombreux millions que c'était « un ange », une créature exquise lui donnait à chaque personne qu'on lui présentait l'air d'être si heureuse de connaître quelqu'un dont sa belle-mère lui a fait de tels éloges^c. « Je vois que vous êtes une fanatique de musique, madame », dit le général en faisant allusion à l'incident de la bobèche.

Mettre^a pendant cette soirée :

Quoiqu'il y eût peu de monde l'ouverture des portes s'était remplie de ces hommes debout^b qui ont l'air, comme la chaleur plus grande de la pièce, d'un produit de la durée de la soirée. C'étaient des hommes de club dont beaucoup portaient des monocles. Mais tous ne se ressemblaient pas. Resté dans l'œil où il était venu se loger comme un éclat d'obus, le monocle dont s'enorgueillissait le général d'Hocquincourt avait quelque chose d'accidentel, d'impudique et de glorieux. Resté dans l'œil où il semblait être venu se loger comme un éclat d'obus, le monocle dont s'enorgueillissait à sa surface la figure vulgaire, triomphale et balafmée du général d'Hocquincourt avait quelque chose de pénible à regarder pour les personnes impressionnables et contrastait avec le monocle reluisant du vicomte de Tournette qui ne prenant la place des lunettes ou du lorgnon que dans les grandes soirées était sur son aspect bonasse un signe de festivité comme l'habit et la cravate blanche et à l'envers duquel était toujours attaché, comme une préparation d'histoire naturelle derrière un microscope le regard examinant les dimensions des salons, la beauté de la fête et l'entrée des invités. Le baron des Touches¹ nageait avec lenteur au milieu des fêtes. Le^e baron des Touches déplaçant avec lenteur ses yeux ronds et son museau pointu comme un gros poisson semblait avec le monocle que son œil poussait devant lui porter un petit morceau figurant l'aquarium derrière lequel on le voyait évoluant. Semblable à un gros brochet, se déplaçant avec lenteur au milieu des fêtes le baron des Touches ondulait et semblait chercher son orientation à la fois avec ses yeux ronds et ses mandibules qu'il desserrait par instants et son museau pointu, le monocle que son œil rond poussait devant lui [*plusieurs mots illisibles*] seulement avec soi un petit morceau du verre de l'aquarium derrière lequel on l'imaginait, évoluant comme les débris feuillus du branchage qui encadrait le Roi injuste de Giotto² s'efforçant^d à représenter les forêts où il a établi son repaire. Incrusté dans son œil comme quelque cartilage superflu, rare et douloureux, le monocle du capitaine de Trances^e, l'obligeant à un frémissement perpétuel de sourcil et à une crispation douloureuse chaque fois qu'il vous regardait, lui tenait lieu de douceur et de mélancolie et excitait à sa vue la sympathie due aux natures délicates et souffrantes. Le monocle du comte de Montargis aurait pu être à la fois comme pour certains jouets le nom de l'objet et du jeu. Le jeu consistait, au milieu des mouvements désordonnés de tout le corps du comte qui pirouettait tout le temps sur une jambe, se déhanchait, portait la tête en avant, <à/> prendre son monocle comme centre de gravité, <à> faire sa révolution autour de son vol sans le perdre et en lui inspirant sans le toucher une rotation à la fois si folle

et si précise qu'il revenait se planter, au moment où le comte s'arrêtait, juste au milieu de son œil, comme le vicomte le faisait voir en levant alors la tête d'un air de dire : « Vous voyez il y est », puis il repartait d'un autre côté, la tête précipitée, son monocle le suivant au vol et prêt à revenir se poser comme un faucon, non pas sur son poing, mais dans son œil dès que le comte s'arrêtait une seconde pour regarder, au milieu de l'énorme tête du gigantesque marquis de Ginestre qui dépassait tout le monde de la taille le monocle [*inachevé*]

Le monocle du marquis de Ginestre avait l'air de l'œil unique de ce terrible cyclope. Le monocle du romancier Traves semblait son principal organe d'observation. Dès qu'il l'avait installé dans son œil, ses facultés psychologiques entraient en jeu, se manifestant surtout pas la reverbération du verre et l'effort des muscles pour le maintenir bien en place. Le marquis de Pignerolles semblait le premier à plaisanter ^a <de> son monocle qu'il exhibait au milieu de sa figure réjouie comme un jouet propre à faire rire les enfants et il avait au-dessous du disque qui chatoyait dans sa figure le visage souriant d'un monsieur qui a un gros ventre une figure réjouie qui [*un mot illisible*] un cerf volant ou qui fait tourner une toupie pour amuser des enfants. Le baron d'Aude-naude, petit parent pauvre et provincial de la princesse qu'elle avait invité parce qu'elle le croyait déjà reparti de Paris où il était venu passer quinze jours avait mis un monocle parce qu'il pensait que c'était mieux, comme un clac et des gants blancs. Il avait voulu au moins pour entrer avoir son monocle dans l'œil, essayé d'entrer ses gants et de tenir son clac fermé. Mais comme il n'y voyait absolument rien avec son monocle et qu'il avait une peine extrême à le tenir dans l'œil, il avait pensé au bout d'un moment qu'une fois entré cela n'aurait plus d'importance et il le gardait retombé le long de son gilet, de même qu'il avait renoncé à entrer ses gants qu'il tenait à la main et à maintenir fermé son clac qu'il avait posé derrière une jardinière.

Mettre ailleurs.

Enfin la duchesse de Vaucouleurs étrangement belle dans sa haute coiffure sertie de disques d'émail bleu et de fleurs jaunes de pensée, avait dans l'œil un monocle d'où pendait un fil d'or orné de pierreries étrange <s> qui semblait si [*lacune*^b] qu'en le voyant on se demandait, comme devant un personnage allégorique figurant une vertu ou un vice, une qualité au porche d'une cathédrale : « Mais qu'est-ce qu'elle a donc dans l'œil, qu'est-ce qu'elle tient donc à la main », persuadé qu'<on> comprendrait plus facilement ce qu'avait voulu^c représenter l'artiste une fois qu'on aurait reconnu si cet attribut bizarre était le compas de la tempérance, le signe de la Folie, l'aveuglement de la Synagogue ou le miroir de la Vérité.

Beaucoup de personnes en passant faisaient un profond salut à la marquise de Porto qui causait avec Mme de Guermantes. Mme de Porto continuait à parler avec Mme de Guermantes, et aucun sourire, aucun salut, aucune expression de sa bouche ne témoignait qu'elle avait rien vu du visiteur sur qui ses yeux étaient fixés comme s'ils ne l'avaient pas connu, comme sur le tapis ou le mur. Elle ne répondait qu'avec sa main. Mais elle y répondait [*un mot illisible*]. Aussitôt qu'on l'avait saluée comme automatiquement son coude se détachait légèrement du corps, son avant-bras formait une anse de vase et sa main s'abandonnait au shake-hand ou au baiser du salueur dont aucune autre partie de son corps ne semblait avoir [*un mot illisible*] la présence.

*Ne pas oublier : Statue de ma jeunesse (Simone) / Pas comme tout le monde — Tâche donc d'être un peu comme tout le monde / Je suis toujours libre même la nuit — Hélas les maudites affaires qui m'empêchent de faire ce que je veux. / Jaloux de soi-même, autrefois quand on inspirait⁴ cette chaleur dont rit celle qui sait qu'avec vous maintenant elle est bien tranquille, que vous n'avez plus son bonheur entre vos mains, qu'elle n'a plus à s'occuper de vous. / Sommeil / Nous parlons des choses les plus tristes mais nous ne savons pas ce que c'est. / Imagination sans [*mot illisible*].*

Du jour où elle avait cessé de l'aimer, ou du moins d'être amoureuse de lui, de nouvelles choses étaient entrées dans sa vie, les convenances et les occupations. Autrefois quand elle l'embrassait devant tout le monde et qu'il lui disait d'un ton de reproche : « Odette » elle répondait : « Qu'est-ce que ça peut me faire les autres ». Maintenant quand il manifestait l'intention d'aller à telle grande fête de charité, à tel « vernissage » où elle serait, elle s'y opposait à cause de ce qu'on dirait, du mauvais effet que cela ferait. Et puis si, quand il lui avait plu, son temps était devenu si subitement libre qu'elle lui avait fait offrir par mon cousin n'importe quelle heure, quel jour, maintenant étaient entrées dans sa vie des occupations qui ne la laissaient jamais libre de le voir. Et comme elle savait que lui serait toujours libre, elle ne savait jamais qu'à la dernière seconde si elle pourrait le voir, et encore attendait tout le temps une lettre, en faisait porter, et quelquefois l'ayant quitté à sept heures en lui disant : « Nous dînons ensemble », à huit heures elle lui faisait dire que c'était impossible. Et quand elle parlait de ces occupations certains noms revenaient de temps en temps, qui se rattachaient vaguement à sa famille à elle, à d'anciennes relations, aux Verdurin, si bien que, ne connaissant pas sa vie et son temps, unissant l'idée d'empêchement formel de la voir avec certains noms, cela avait fini par donner à ses yeux à sa vie à elle une sorte de cadre nécessaire, de devoirs auxquels il n'aurait pas eu l'idée de lui

demander de manquer. « Demain peut-être elle voudra bien dîner. Ah ! ce n'est pas la peine de lui demander, c'est mardi, c'est le jour où elle va avec son amie à l'Hippodrome. Ça c'est impossible » et si elle avait fait la connaissance de quelqu'un comme c'était toujours chez une des personnes citées, cela prenait à ses yeux quelque chose de plausible en se rapportant à des gens qu'il savait qu'elle connaissait et d'autre part comme il n'en connaissait rien le vague avec lequel il se les figurait lui permettait d'y situer facilement les rencontres qu'il^a y faisait. « Tiens quel est ce monsieur qui t'a saluée ? — C'est quelqu'un qui était l'autre jour avec mon amie à l'Hippodrome. — Ah ! » faisait Swann cessant de souffrir en pouvant ranger cet inconnu dans les inévitables personnes qu'il fallait bien, mon Dieu, que l'amie emmenât dans sa loge à l'Hippodrome. Quelquefois seulement si le monsieur s'approchait, la tristesse infinie du jour où il était venu à l'improvisiste dans la journée chez elle reparaisait sur son visage. Et elle ne reprenait ses couleurs que quand il était parti. Mais sans cela elle était toujours ou gaie ou de mauvais humeur avec Swann, mais jamais triste et implorante comme autrefois quand à tous moments *(mettre en son temps)* elle levait à tout propos sur lui un œil suppliant, le temps où elle lui disait : « Ma main tremble en vous écrivant ». C'est qu'alors comme elle l'aimait il portait son bonheur dans ses mains et elle le suppliait pour elle. Et maintenant elle avait avec lui l'air d'assurance que nous avons avec ceux qui ne tiennent dans leurs mains rien de nous, avec une gaieté qui est comme la revanche de l'émotion que leur vue nous inspirait quand nous étions vis-à-vis d'eux en état d'espérance et d'amour, état qu'elle avait maintenant transporté vers d'autres. Elle ne l'aimait plus, elle ne le craignait plus ; elle pouvait être pleine d'assurance. Et cet état qu'elle avait près de lui, faisait associer à son nom son charme quand elle lui écrivait : la vie, l'avenir, les âmes, et lui dire *mon*, le prendre pour elle, jusqu'au-delà du tombeau. Et quand il lui disait « Vois donc tout le monde », elle lui disait : « Que me fait tout le monde. Ah ! cette grande tête si je pouvais savoir ce qu'il y a dedans^b. » Maintenant cet idéalisme était passé. Elle ne parlait plus jamais à propos de lui de leurs âmes, de la mort, de Dieu, du paradis, elle ne tenait plus à dire « *mien* » et quand il avouait s'être attristé qu'elle n'eût pas pensé à lui dire qu'elle était revenue de Compiègne depuis deux jours sans avoir pensé à l'avertir pendant qu'elle se morfondait, elle lui disait au nom de ce prosaïsme dans lequel était entrée son affection pour lui : « Tâche donc d'être raisonnable, d'être un peu comme tout le monde. » « Ah ! cette grande tête si je pouvais la rendre un peu raisonnable. » Et il disait : « Tu le peux » car il avait beau sentir qu'elle ne l'aimait plus il se disait toujours : « Peut-être dit-elle

la vérité, peut-être m'aime-t-elle, et serait-elle tentée par la tâche, la noble mission de m'apaiser, de me rendre raisonnable » et il avait peur s'il avait l'air de ne pas y croire de l'avoir empêchée de l'aimer. Mais s'il souffrait de sentir un changement en elle il ne se l'avouait pas. Il était venu par transition, chaque jour elle avait changé, et s'il était triste de ses façons d'aujourd'hui il évitait de penser à ce qu'elle avait été pour lui, plus encore à ce qu'il avait été pour elle. C'était sa cruelle blessure, il n'y touchait qu'avec précaution. Sa vie était imprégnée de cette tristesse, mais vaguement, il ne l'extrayait pas des choses, il ne voulait pas se rappeler les heureux jours, il [inachevé]

Comme la vie avait mis des transitions entre l'attitude d'Odette d'aujourd'hui et celle des premiers jours, l'intelligence, la mémoire de Swann mettait entre les deux choses tant d'intermédiaires qu'ils s'arrangeait à ne pas se *rappeler* dans leur criante vérité les jours heureux. S'il se disait « Elle m'aime moins », il ne mettait pas sous ces mots le contraste des deux sentiments d'où serait sorti ce moins. Ce moins il le sentait mieux dans la douleur qu'il avait au cœur en pensant à elle mais il mettait la main sur son cœur, et c'était physique. Et comme dans sa chambre il passait à dessein faisant un petit détour < loin > du tiroir où il gardait les innombrables lettres qu'elle lui écrivait à tout propos, lui parlant de l'âme, du paradis, lui disant qu'elle était toujours libre, et les roses qu'elle avait coupées du rosier en l'embrassant devant tout le monde, de même il évitait dans sa mémoire et dans son cœur les jours heureux et faisait le détour d'un raisonnement pour ne pas passer auprès, tourné d'ailleurs plutôt vers l'avenir, vers le plaisir qu'il imaginait pour la faire venir demain, pour l'apercevoir ce soir. Il retournait maintenant quelquefois dans le monde etc.

Mais¹ le violon s'était élevé sur une note haute, resta comme pour un moment d'attente qui se prolongeait ; et le violon tenait < i > toujours la même note, comme un appel tendu au loin vers le motif qui allait venir ; à chaque instant il augmentait d'intensité, de l'exaltation de le voir s'approcher, de ne pouvoir tenir jusque-là, de retomber avant — et continuait de toute sa force à déchirer le son de sa note pour lui maintenir libre l'entrée par où il allait sourdre². Et à ce moment Swann sentant ce qui allait venir sans le savoir encore sentit un choc ; avant même de s'être dit : « Mais c'est la petite phrase de Saint-Saëns » aussitôt qu'il reconnut cette note qui la précède, sans se rappeler encore ce que c'était, il sentit en un déchirement affreux son cœur s'ouvrir et se dédoubler, il était face à face avec lui, avec le malheureux indifférent à Odette qu'il était. En face de lui, son malheur d'aujourd'hui, son bonheur d'il y a quelques mois, son bonheur dont il n'avait jamais osé approcher sa pensée, était devant lui,

non pas au sens vague qu'il mettait sous le mot bonheur, mais l'impression même d'être aimé d'Odette qu'il ressentait alors, quand elle lui jouait, sans s'interrompre de l'embrasser, la petite phrase qui déjà commençait, qu'il ressentait alors, qu'il ressentait en ce moment comme si elle durait encore, en sachant seulement qu'elle n'était plus vraie. Il sentait tout ce qu'il n'avait jamais voulu revoir dans sa pensée, cette impression d'être aimé qui résultait de son air ardent, triste, implorant avec lui, de la liberté perpétuelle de son temps, de ses lettres incessantes, des mots qu'elle lui disait alors, il voyait son regard au moment où elle lui avait tendu cette rose de la boîte de qui il se détournait dans sa chambre, et que la petite phrase lui tendait à respirer, avec sa couleur de rose et son parfum. Il se disait : « C'était ainsi ». Il était jaloux de cet autre lui-même qui lui avait inspiré alors ce que jamais plus elle ne ressentirait pour lui, il était jaloux de cette chaleur qu'elle était capable d'avoir, qui lui faisait souhaiter s'unir à quelqu'un dans la vie et dans la mort, et au lieu de se dire comme jusqu'ici : « Elle aime peut-être quelqu'un » il se disait qu'il y a peut-être quelqu'un pour qui elle éprouvait tout ce que la petite phrase que le violon commençait à dérouler, lui faisant revoir l'inquiétude des yeux pour voir s'il ne venait pas, cette chaleur qui lui faisait écrire : « La main me tremble en vous écrivant », qui faisait qu'à toutes minutes on lui apportait une lettre d'elle. Alors en sentant la détresse où il était aujourd'hui, soudain en lui une sorte de témoin le considéra, dit : comme il est malheureux. Et alors comme nous souffrons de nos malheurs mais n'en avons jamais pitié et qu'il faut pour que nous ayons pitié que nous nous considérions comme un autre, que nous nous disions : « pauvre homme », il sentit qu'il commençait à pleurer. Et cependant la petite phrase se déroulait et il en sentait chaque note, il l'interrogeait comme si elle eût contenu quelque vérité profonde relative à son amour, à son bonheur, à sa vie ; il se rappelait avec attendrissement comme dans son plus grand bonheur elle lui avait paru désenchantée, semblait dire : « Je dis la vanité de tout cela ». Et si malheureux qu'il fût il ne se sentait plus exilé et seul dans cette soirée ; près de lui il sentait la présence invisible mais prochaine de la petite phrase qui connaissait Odette, qui avait connu leur bonheur, qui l'avait averti de sa fragilité qui existait là, cachée, invisible, mais bien réelle qui s'adressait à lui, plutôt que les exécutants ne la jouaient, et comme si tout ce qu'ils avaient joué jusque-là et maintenant même leur jeu, ne fussent que les rites, les incantations nécessaires pour qu'elle pût apparaître. Et avec la crédulité, l'idolâtrie, de l'amour il se disait que quand tout à l'heure le violon de sa note haute la percevait, se tenant ainsi, lui faisant signe, tressaillant de son effort, de son anxiété et de sa joie, elle qui savait qu'elle allait

apparaître, savait aussi qu'il était là, savait qu'elle allait pouvoir lui parler, l'emmener à l'écart dans la foule même pour lui parler d'elle, lui dire ce qu'elle avait à lui dire, essuyer ses pleurs, s'était docilement prêtée à toutes < les > épreuves des phrases préparatoires qu'il lui fallait traverser avant de pouvoir apparaître ainsi dans l'air, en son vêtement sonore¹, à deux pas de lui pour lui dire tout ce qu'elle avait à lui dire. Et débordant de tendresse pour la phrase qu'il identifiait avec Odette mais qui, elle, lui était seulement au milieu de ces étrangers près de son cœur navré une amie d'Odette restée fidèle, il disait : « Toi du moins tu ne me fais pas de peine » et il fit le mouvement d'imposer un baiser de ses lèvres sur le petit corps harmonieux². Et souriant lui-même de sa superstition, il n'en éprouvait pas moins le grand réconfort de sentir près de lui une présence invisible qui, même l'ignorant, répondait en tous cas à la même mystérieuse apparition que son amour. Elle était une créature mystérieuse comme la pensée d'Odette, de même nature. Cela pouvait bien etc.^{b2}

Mettre en son temps.

Tout à l'heure le sentiment que son amour était quelque chose de purement subjectif auquel rien ne répondait dans cette soirée où personne ne connaissait Françoise l'avait fait se sentir comme en exil, maintenant il sentait par la petite phrase, que l'ordre des préoccupations qui était le sien n'était pas tout de même quelque chose d'irréel ; puisque la beauté d'une phrase comme celle-là consistait précisément dans tout ce qu'elle contient d'allusions à cet au-delà du bonheur, à ce sentiment mystérieux d'un charme et d'une importance attachée à un sentiment, et que c'était cela, à vide, dont s'enchantait là ce soir toute oreille musicale, reconnaissant par conséquent la légitimité, dans la vie, même la supraréalité d'un sentiment de ce genre. Il sentait que les instants où elle apparaissait étaient comptés, qu'elle allait bientôt disparaître, il voyait comme dans un rêve les deux jeunes filles naïves qui échangeaient deux sourires et cherchaient *(voir plus haut)* et que bientôt allaient s'exécuter les rites qui allaient faire évanouir la petite fée. Il l'écoutait, tâchait de pénétrer jusqu'au fond de sa signification mystérieuse. Chose curieuse ; si au moment de son bonheur il avait trouvé quelque chose de si désenchanté au sourire de la petite phrase, maintenant il trouvait à ce désenchantement, à cette tristesse qu'il y cherchait, qu'il y écoutait, quelque chose de bien léger, de bien souriant. Elle semblait dire ce n'est rien, de ses chagrins, comme elle l'avait dit de son bonheur. Ce chagrin dont elle lui parlait jadis, quand il l'écoutait avec Françoise, il le suivait avec un sourire et jouait avec lui car il ne pensait pas qu'il pût jamais venir pour lui ; maintenant qu'il en était accablé, au point d'être obligé de s'appuyer à la chaise, d'appuyer son corps aux bras plus forts du fauteuil pour ne pas tomber, de raidir et

durcir ses joues comme le meuble même^a pour ne pas sangloter, ce chagrin la petite phrase semblait le trouvait léger, l'embarquer comme un pétale de rose dans son cours sinueux, rapide et pur qui n'en était pas ralenti. Tout avait changé pour lui ; ce qui avait été sa vie, était sa détresse, et elle restait la même en son délicieux et mélancolique sourire. « Elle ne gardera rien de moi, se dit-il. Si un jour vient où je n'aime plus Odette, en elle je ne retrouverai rien de moi. » Mais déjà elle avait fini ce qu'elle avait à dire. Déjà les rites magiques qui l'exorcisaient avaient commencé ; elle était déjà loin, on ne l'apercevait plus que transformée, dans une lumière qui la rendait différente, puis on n'aperçut plus qu'une ligne seulement de sa silhouette, un autre fragment de ligne, mais défait qui ne la dessinait plus, et elle se décomposait dans l'atmosphère musicale où d'autres formes s'apprêtaient à entrer, elle s'était enfin évanouie.

Mettre la soirée d'où il revient avec le petit battement de cloche après le charme qu'il a d'aller dans le monde, puis à cause du petit battement de cloche, exil tout de même des lieux où elle n'est pas. Et aussitôt : Un soir ... et c'est cette soirée avec la petite phrase.

Il aurait voulu lui demander¹ ce qu'il se disait tantôt être vrai, tantôt être faux, qu'elle avait été, qu'elle était la maîtresse d'autres hommes. Et il ne le faisait pas par la peur qu'elle ne le détestât comme elle le lui avait dit, et aussi la cause de l'inutilité de l'interroger si elle ne devait pas dire la vérité. Et puis la peur de lui faire de la peine, car malgré tout il la sentait bonne, malheureuse de le voir triste ; elle ne le voulait pas, ne pouvait pas ce qui eût été son bonheur mais elle le plaignait sincèrement. Alors^b en revenant chez lui il tâcha de mieux juger la situation, il se dit que peut-être elle n'aimait personne, et n'avait été < qu' > à lui mais qu'il n'avait pas bien su la garder. Chaque fois^c qu'il avait voulu lui demander la vérité elle l'avait arrêté avec l'air de tant souffrir de ses soupçons qu'il n'avait pas osé insister et d'ailleurs lui dirait-elle la vérité ? Mais pourtant de la sentir restée si bonne, regrettant la peine qu'elle lui faisait, lui faisait bien juger d'elle. Il n'osait pas lui redemander, se rappelant qu'elle lui avait dit^d qu'elle le prendrait en haine s'il l'inquisitionnait, mais quand il se rappelait tel : « Mais es-tu fou, quelle idée, jamais » qu'elle lui avait dit, il en corroborait l'impression qu'elle devait être vertueuse jusqu'à ce que le souvenir de tel mensonge découvert, de telle conduite inexplicable le reportât à l'autre idée. Il savait bien qu'il n'y avait plus d'espérance^e à avoir pour son amour et pourtant il cherchait à se tromper encore, aimant à dire aux autres : « Elle est pourtant très gentille pour moi, hier j'étais malade, elle est venue me soigner, il faut que j'aille chez elle,

elle ne serait pas contente », ou « Non je ne vais pas chez telle personne, elle n'aime pas que j'aille là », comme ces personnes qui veillent un être cher qu'ils savent condamné et pourtant disent : « Il a dormi comme un enfant, il s'est rappelé que c'était le jour de congé de son neveu et a fait atteler pour qu'on aille le chercher à la gare ». Un de ces soirs où il était allé chez elle, parce qu'elle n'eût pas été contente, ils restaient silencieux, elle s'était assise loin de lui. Il n'avait plus d'espérance présente pour son amour mais se disait : « Qui sait, je m'y suis peut-être mal pris avec elle, c'est peut-être un temps à passer. Peut-être je devrais ne pas la voir ». Mais peu à peu le besoin d'avoir un peu de cette substance d'elle, fût-ce une lettre, un mot de quelqu'un l'ayant vue, comme si elle était en une substance différente de tout le reste de l'univers, et comme si une enveloppe qu'elle lui écrirait eût été la révélation délicieuse que rien ne pourrait remplacer de son existence surnaturelle. Il continuait alternativement à croire qu'elle avait des amants, et à croire qu'elle n'avait jamais été qu'à lui *(voir la page précédente)*. Plusieurs fois il avait essayé de le lui demander mais elle avait eu l'air si malheureux. Un des soirs où il était chez elle, elle s'était assise loin de lui, et il n'osait s'approcher et l'embrasser comme autrefois, ne sachant pas s'il réveillerait l'amour ou la haine. Il la regardait, ou plutôt c'était leur amour qu'il regardait mourir buvant ses dernières paroles, s'attachant à ses derniers pas. Sentant que chaque jour la vie lui était plus pénible, qu'il ne pouvait plus rien attendre d'elle, il se dit : « Je ne risque rien, je ne perdrai pas grand-chose », et pour se débarrasser de la pensée qui le hantait sans cesse et qui la lui rendait odieuse, « Françoise, dit-il tout d'un coup, tu n'as pas eu d'autre amant que moi ? » Il craignait sa colère ; elle fut douce, triste de sa question et de le sentir malheureux. « Mais non mon chéri tu le sais bien. — Ne me dis pas : tu le sais bien, dit-il avec entêtement, dis-moi : je n'ai jamais eu d'autre amant que toi. » Elle récita comme une leçon « Je n'ai jamais eu d'autre amant que toi. — M'en fais-tu le serment sur la Sainte-Vierge ? » D'un effort brutal, elle tâcha de se dégager de l'étreinte de sa question : « As-tu bientôt fini ? Qu'est-ce que tu as aujourd'hui ? Vas-tu continuer à me faire souffrir ainsi ? Je suis gentille, je lâche ce que j'ai à faire pour te demander de venir passer la soirée avec moi comme autrefois, au temps où tu étais raisonnable et voilà comme tu m'en récompenses. Mais tu veux donc que je te déteste ? » Mais lui, ne la lâchant pas, comme un chirurgien qui attend que le spasme qui le gêne soit fini, et qui aussitôt continue son intervention au point où il l'avait laissée : « Tu as bien tort de te figurer que je t'en voudrai Odette, lui dit-il avec une douceur persuasive. Il y a une chose qui me fera te quitter tout à fait, c'est si j'apprends

que tu me caches quelque chose, et je l'apprendrai sois-en sûre. Si tu savais combien de petites choses que tu fais on me raconte que tu ne me dis pas^a. C'est de cela que je t'en veux. Mon chéri, mon Odette ne prolonge pas ce moment qui nous fait mal, si tu es bien gentille, ce sera fini dans une seconde, tu n'as qu'à me dire : "Je jure sur la Sainte-Vierge que je n'ai jamais eu d'autre amant que toi" ; dis-le tout de suite ou oui ou non pour que ce soit fini, je ne te tourmenterai plus jamais ». Mais il aperçut ses yeux pleins de scrupules, d'hésitation, de douleur et ses paroles ne firent que lui répéter ce que ses yeux avaient déjà répondu : « Mais je ne sais pas moi, peut-être il y a très longtemps, pas un amant, mais une surprise, une fois. » Il avait mis la main sur son cœur : « Ma chérie mon cœur me fait si mal, dis-moi vite, était-ce quelqu'un que je connais ? — Non quelqu'un que tu ne connais pas, d'ailleurs je crois que je l'ai exagéré, par scrupule, cela n'a pas dû aller jusque-là ». Il ne la crut pas et sourit. Il reprit diaboliquement : « C'est malheureux que tu n'aies pas eu un amant que je connaisse. Je sais que de pouvoir me le représenter cela me délivrerait tout à fait. C'est si calmant sais-tu ce qu'on connaît, ce qu'on sait. C'est < ce > qu'on n'imagine pas qui est terrible. Mais tu as déjà été trop gentille, je ne veux pas te fatiguer, je te remercie ma chérie, je te remercie de tout mon cœur. Et il y a combien de temps à peu près ? — Oh ! c'est tout ce qu'il y a de plus ancien, je ne sais plus moi-même. — Oh ! tu dois bien te rappeler mais il n'est pas possible que tu n'< en > aies jamais depuis. Cette année depuis que je te connais il n'y a rien eu ? — Oh ! peux-tu dire ! — Oh ! ma chérie si tu crois que je t'en voudrais, ce serait si naturel. Oh ! je le comprendrais bien, va ! Voyons, penses-y, il y a dû y avoir quelqu'un depuis le temps que nous nous connaissons. — Je te jure que je ne me rappelle pas. » Il recula vivement comme quelqu'un qui reçoit une balle. « Si tu pouvais te rappeler un certain jour, où je puisse me dire : c'était ce jour-là. — Jean ! tu me martyrises. — Pardon. Pardon, un seul moment encore et c'est fini, pardonne-moi c'est une curiosité si insignifiante, mais vois-tu c'est pour qu'après cela nous soyons toujours heureux, était-ce *ici*, dans ta chambre ? — Non je ne crois pas, peut-être une fois mais je ne sais plus. — Oh ! Odette je voudrais tant savoir avec qui, cela me ferait tant de bien, je t'en serais reconnaissant toute ma vie, il n'est pas possible que tu ne te rappelles pas avec qui ». Elle se mit à sangloter. « Tu me rends trop malheureuse, j'aime mieux ne plus te voir, je te dis que je ne sais pas, que je ne crois même pas, je ne sais plus ce que je dis ». Il sentit qu'il n'obtiendrait rien de plus et il lui dit, « Mon pauvre chéri, pardonne-moi, je te fais de la peine, je n'y pense plus » ; mais son œil restait anxieusement fixé sur les choses qu'il ne savait pas^b.

Une nuit il rêva qu'elle était partie. Parfois elle s'absentait, et au bout de quelque temps de son absence — car lui n'aurait pas eu le courage de partir — il commençait à guérir. Mais ses absences étaient courtes et elle avait pour ainsi dire à son degré < d' > éloignement habituel sur la terre, un degré correspondant d'éloignement dans son cœur. Quand il la savait revenue, il espérait sa visite sans trop la désirer. Et alors en deux jours, si elle ne venait pas, tous ses tourments étaient revenus, il la détestait, puis était résolu à ne pas la revoir, trouvant que cela lui serait facile. Mais tout d'un coup la possibilité de la voir ranimait tout d'un coup dans son cœur le goût d'un tel bonheur. Et chercher, préparer les moyens de la voir, aujourd'hui, de la revoir demain, était une occupation suffisante à sa vie. « Je ne l'aime plus, disait-il, je l'ai trouvée laide hier etc, *passage finissant par : il n'était plus opérable.* Sa terreur était de rester sans la voir. Et quand il se disait que s'il voulait finir son travail sur Ver Meer il faudrait qu'il parte pour la Hollande, passe en Angleterre, à Dresde, il se désolait. Mais cette désolation était supportable puisque ce n'était qu'une supposition et qu'il savait bien qu'il ne partirait pas. Mais la nuit, pendant ses rêves, où nos craintes se réalisent, s'incarnent en événements [*interrompu*] Souvent la nuit il se voyait partant, il rêvait qu'il partait pour un an, qu'il ne la verrait plus, et déjà du train qui s'ébranlait il apercevait sur le quai de la gare un jeune homme qui était venu la chercher. Il s'éveillait, se rappelait qu'il ne partait pas, qu'il la verrait le soir à quatre heures, et demain, et après-demain, qu'elle ne devait pas s'absenter de longtemps et il bénissait les circonstances qui lui permettaient de rester près d'elle, sa fortune, le désir qu'elle avait de l'épouser, son absence de profession, sa grande liberté, son ingéniosité à obtenir d'elle d'agréables moyens de la voir. Dans l'effroi du rêve encore si proche qui lui avait montré comme vrai ce qu'il redoutait le plus, il se disait qu'on ne sait pas connaître son bonheur, qu'on n'est jamais si malheureux qu'on croit. Puis pensant qu'il y avait deux ans que cette vie durait et s'avouant qu'elle ne finirait jamais, il se demandait si toutes ces circonstances fortunées qui lui avaient permis d'éviter une rupture, de prolonger une situation sans issue n'étaient pas au fond des malheurs, et si toute sa santé, ses travaux, ses amitiés, et à la fin sa vie ne finirait pas, heure par heure, jour par jour, toujours dans l'attente du rendez-vous suivant, qui ne devait pas lui apporter plus que le suivant, par y passer toute entière. Alors repensant au rêve qui, s'il avait été vrai, l'eût sauvé, il se disait : « On ne connaît jamais bien son malheur, on n'est jamais si heureux qu'on croit¹ ».

L'été suivant Odette partit faire un voyage avec les Verdurin, puis le voyage se prolongea. Il se sentit de nouveau sur le point

de guérir, si calme quand il pensait à elle qu'il arrivait à regretter sa jalousie qui était du moins un signe de son amour^a. Un jour il rencontra le peintre, il venait précisément de chez les Verdurin. « Vous pensez si on a parlé de vous » dit-il. Swann fut étonné « Eh ! bien vous savez bien que quand Mme XXX est quelque part elle ne reste jamais bien longtemps sans parler de vous. Qu'est-ce qu'il fait en ce moment, demande-t-elle chaque jour. Travaille-t-il, un garçon si doué ? Quel malheur qu'il ne fasse rien. Du reste Mme Verdurin me le disait bien un jour en promenade, vous savez, au fond, nous tous, je ne dis pas qu'Odette ne nous aime pas, mais il n'y a qu'une personne qui compte pour elle, c'est M. Swann. Je m'en rends compte tous les jours davantage ». Swann eut envie d'embrasser Mme Cottard¹. Il sentait qu'avec Odette et Mme Verdurin soudain rentrée dans son cœur elle était la personne qu'il aimait le mieux. Mme Cottard lui raconta mille propos d'Odette sur lui. On avait été voir dans un musée un tableau attribué à : « Comment ce peintre que vous étudiez ? — Ver Meer. — C'est cela. Elle s'est écriée : "Oh ! quel malheur que Swann ne soit pas venu. Cela pourrait lui servir pour son livre. C'est lui qui nous dirait si c'est authentique !" » Il ne parla pas dans ses lettres de cette rencontre à Odette, mais il lui écrivit tendrement comme il ne le faisait plus depuis qu'il était jaloux ; il lui parla de son désir de la voir qu'il lui dissimulait d'habitude, mais lui conseilla cependant de prolonger le beau voyage qu'elle faisait. Et de même qu'autrefois quand il revenait de chez elle il voyait que la lune s'était déplacée et la retrouvait au bout du ciel, il sentit que son amour s'était déplacé, qu'il n'avait plus de jalousie pour Françoise, que ses actions avaient cessé d'avoir pour lui cette importance exceptionnelle. Il avait eu la terreur du moment où il cesserait de l'aimer de la façon dont il l'avait aimée jusqu'ici et s'était dit qu'alors il tâcherait de se raccrocher à son amour pour ne pas se mourir à lui-même. Mais en se disant cela il s'imaginait distinct de son amour qui en réalité était lui-même. De sorte que par le fait qu'il était moins amoureux, il désirait moins de l'être, et il sentait que tous les jours il s'éloignait davantage du pays où il vivait depuis plusieurs années et où il ne retournerait jamais plus, sans pouvoir résister à la force qui l'emportait, mais il le constatait sans tristesse, et avec l'engourdissement d'un voyageur à demi endormi qui n'a pas le courage de se lever pour regarder encore une fois les rives qui le quittent et qu'il distinguerait mal dans l'obscurité qui commence. Quelquefois le nom aperçu dans les déplacements et villégiatures à une des villes où allait Odette d'un des hommes qu'il supposait pouvoir être son amant lui redonnait un moment de jalousie mais elle était si légère qu'il en était heureux parce que cela lui prouvait qu'il était encore dans cette région délicieuse, l'amour, comme

une piqûre de moustique^a qui nous dit : l'été n'est pas fini, Venise n'est pas encore bien loin derrière nous. Mais cela durait peu.

Un jour il apprit par hasard qu'elle avait dû être la maîtresse de Forcheville, et cela lui fut égal. Il sentit qu'il avait quitté depuis longtemps déjà son amour exclusif d'elle, sa jalousie, et ne regretta même pas de ne pas avoir été averti, de n'avoir pu faire ses adieux à cet amour qui avait été une si grande partie de sa vie, pour sentir une dernière fois et chercher à se rappeler pour toujours comment il était¹. Il^b se trompait en croyant que les adieux n'auraient jamais lieu, qu'il ne reverrait jamais Odette telle qu'elle avait été pour lui pendant trois ans. Le calendrier des rêves est comme ces calendriers orientaux où on célèbre seulement des mois après une fête depuis longtemps passée chez nous. Il rêva qu'il était en promenade avec M. et Mme Verdurin, le docteur Cottard, le peintre, la princesse Sherbatoff et Odette. C'était une fin d'après-midi, à tout moment il semblait que la nuit allait tomber impénétrable, c'était sur un chemin qui montait et descendait le long de la mer, à une certaine hauteur, à tout moment on disparaissait aux yeux les uns des autres et il fallait souvent courir pour se rattraper et la peur de se perdre. Et Cottard, le peintre, Odette, M. et Mme Verdurin semblaient ne pas être beaucoup plus durables et réels que ce jour sans cesse sur le point de s'éteindre. Pourtant tout d'un coup la lumière s'accrut, se fixa, et les personnes qui étaient là devinrent réelles, assurées de durer, comme dans la vie. Il se sentait une immense tendresse pour Françoise, pour ses yeux brillants comme des larmes, pour ses grosses joues roses. Tout d'un coup Françoise disait qu'il fallait qu'elle s'en aille, elle prenait congé de tout le monde, de Swann comme des autres, sans le prendre à part, sans lui dire s'ils se reverraient, où, quand, Swann n'osait le lui demander, mais il souffrait horriblement, il aurait voulu partir avec elle, et malgré cela il était obligé d'avoir l'air content, de sourire aux autres. Le vent soufflait et un peu d'écume venait jusqu'à eux. Sa tendresse pour Françoise s'était changée en haine, il détestait ses yeux, ses joues roses. Elle s'éloignait en descendant le chemin, il entendait le bruit de ses pas qui devenait faible, et lui devait continuer à monter avec les autres dans l'autre sens, à augmenter ainsi de son fait la distance entre eux, et déjà sans doute, ou peut-être encore dans deux minutes seulement il n'aurait pas pu la rattraper. Maintenant il y avait des heures qu'elle était partie. Tout à coup le peintre faisait remarquer que Forcheville n'était plus là, qu'il était parti un instant après elle : « Sans doute c'était convenu entre eux, ils se sont rejoints au bas de la côte mais ne l'ont pas dit par convenance. Elle est sa maîtresse. » Swann sentait une grande douleur au cœur et, pour qu'on ne le crût pas si malheureux, il disait : « Elle a raison ;

je le lui ai conseillé dix fois. Il est temps qu'elle arrange sa vie. Forcheville est l'homme qu'il lui faut. » Puis tout d'un coup cette vision attardée du passé s'éloigna, il ne vit plus rien et retomba dans un sommeil noir. Mais il souffrait toujours du cœur. Tout d'un coup une voix dit près de lui : « Si on veut savoir où Françoise et Forcheville ont été ce soir il n'y a qu'à le demander à Guercy, c'est son ancien amour, elle lui raconte tout. » Son cœur se mit à battre avec violence. Puis son valet de chambre entra dans sa chambre, il s'éveilla, pendant un moment il entendit encore la voix qui avait dit : « Si on veut savoir où Françoise est allée ce soir avec Forcheville », il entendit encore en lui les pas de Françoise qui devenaient lointains, que bientôt il ne pourrait plus rejoindre ; il entendit tout cela dans le jour auquel il s'éveillait, sans plus les voir, comme au moment d'entrer dans une chambre, on entend comme le bruit et la voix de personnes qui s'enfuient avant qu'on entre et dont l'écho des derniers pas meurt sur l'escalier. Les battements de son cœur se ralentirent. Entre son rêve et lui tout le temps qui s'était écoulé depuis le passé qu'il lui avait remis un instant sous les yeux, avait repris sa place.

Bientôt les personnes qui avaient perdu l'habitude de recevoir des lettres de lui leur demandant si elles ne connaissaient pas telle personne, si elles ne pouvaient pas le faire inviter avec telle famille de leurs amis, recommencèrent à en recevoir.

NOMS DE PAYS : LE NOM

Esquisse LXXVI

[LA CHAMBRE DE QUERQUEVILLE]

[Deux rédactions successives du Cahier 26 sur l'atmosphère de la chambre de Querqueville. L'impression d'une existence extratemporelle se dégage d'une sensation commune, ici l'odeur du savon mouillé. Proust utilisera ce motif pour l'ouverture de la troisième partie d'« À la recherche du temps perdu ».]

Rien ne ressemblait moins aux chambres de Combray, pleines d'un air poussiéreux, grumeleux, pollinisé, dévot, comestible, que les grandes chambres claires de Querqueville où entre les murs frottés au ripolin, dans une^a atmosphère saline, pure et vernie,

comme l'eau bleue qui remplit une piscine de marbre, le soleil qui s'était mis au chaud n'avait laissé entrer qu'une lumière épurée par le vent qu'on voyait passer sans le sentir, portant les mouettes, gonflant les voiles sur la mer qu'une ligne immense et précise divisait en champ bleu, et en champ vert. Sans doute les odeurs caractéristiques des chambres ne sont vivement perçues que par ceux qui ne les habitent que momentanément ; sans doute aussi elles ne sont pas variées à l'infini, parce qu'elles émanent d'un mélange d'objets et d'un concours de circonstances qui dans nos habitudes ne varient pas à l'infini ; mais c'est pour toutes ces raisons qu'elles sont un enchantement ; éloigné d'elles depuis longtemps, les retrouvant tout à coup dans une chambre même nouvelle mais où la ressemblance des circonstances amène des parfums similaires, elles sont là comme autant < de > souvenirs, ou plutôt comme l'âme identique, supérieure au présent et au passé d'un genre de vie qui prend par là dans sa permanence quelque chose de plus réel. Dans cette chambre si propre de Querveville mais pas encore « faite », où le soleil sans attendre que l'air puisse y pénétrer aussi s'est assis dans l'atmosphère chaude, plutôt close que refermée, sur les draps fins, inconnus et défaits, l'odeur du savon nouveau, inhabituel, l'odeur des vêtements et du linge qui monte de la malle ouverte où nous prenons l'une après l'autre nos affaires, tout cela fait un chemin d'odeurs que nous refaisons vingt fois en allant de la fenêtre à la malle, de la malle à la toilette, de la toilette à l'armoire à glace, et c'est un chemin idéal aussi qui conduit à tous ces lendemains d'arrivée dans un château ou dans une ville, à la première belle matinée oisive, où l'on n'a à être prêt que pour le déjeuner et à y paraître élégant, et dont l'âme est restée intacte dans une odeur de savon mouillé, de malle pleine et de soleil marin paresseux lui aussi dans une chambre fermée.

Par^a la fenêtre encore fermée à midi, le soleil en attendant que le vent qu'on voyait faire claquer les drapeaux dehors sans le sentir, puisse le rejoindre, s'était séparé de lui et avait mis au chaud sa lumière lavée, épurée, décantée, qui paraissait maintenant sur le lit encore défait que je venais de me décider à quitter et furetait dans la malle ouverte où mes habits étaient encore pliés. Cette atmosphère particulière des chambres avec les odeurs qui les caractérisent ne sont vivement senties que par ceux qui ne les habitent que momentanément et aussi elles sont plutôt reconnues que senties, car elles émanent d'un nombre limité d'objets usuels, que simplifient seulement les diverses combinaisons d'heure, de température, de saison, de circonstances qui peuvent les varier mais qui elles-mêmes ne sont pas si nombreuses que nous n'ayons assez fait la connaissance des plus fréquentes. Ce sont bien souvent

d'anciennes odeurs que nous retrouvons. Mais c'est justement de là que naît l'enchantement qu'elles nous donnent. Assez peu habituelles, trop récemment rendues à nous, pour qu'elles puissent passer inaperçues pour nous, ces odeurs ne sont pas cependant dépourvues de significations comme le sont les sensations qui n'ont pas de racine dans notre passé. Aussi bien passées et présentes, elles sont en quelque sorte en dehors et au-dessus du présent et du passé, elles dessinent en traits flottants et réalisent à côté de nous tel ou tel des types d'existence que nous pouvons vivre, que nous avons vécu sans grand plaisir mais qui prennent tout d'un coup un charme singulier, une véritable réalité pour nous quand tout d'un coup dans l'odeur du savon nouveau que le valet de chambre du château venait de nous apporter et avec lequel nous avons commencé à nous laver, dans l'odeur que le soleil dégage des meubles inconnus, de la malle pleine de vêtements élégants, et du lit défait aux draps fins où notre chaleur s'est incorporée^a, nous respirons non pas cette première matinée à Querquville, non pas d'autres matinées semblables après une première nuit passée dans un château auprès de la mer, mais une sorte d'existence commune à ces diverses matinées, permanente, plus réelle qu'elles, extratemporelle comme ces odeurs qui sont à la fois du passé et du présent ou plutôt en dehors et au-dessus du passé et du présent et qui suscitent en nous pour en jouir, un être échappant au temps, existant au-dessus du présent et du passé, un poète. En refaisant vingt fois le chemin du lavabo où nous achevons notre toilette à la fenêtre où nous regardons claquer les drapeaux et la mer ensoleillée qu'une ligne immense et tremblée divise en un champ bleu paon et un champ vert paon en passant par la malle ouverte où nous reprenons des pantalons et hésitons entre des cravates, à tout moment l'odeur du savon, l'odeur du lit défait, d'autres dont nous ne reconnaissons pas la provenance, mais qui nous rendent des états disparus, nous font arrêter, respirer, jouir, chanter, comme les odeurs d'un chemin fleuri. Chacune nous apporte une pensée, nous relie à quelque année heureuse et oubliée ; nous ne pensons pas que la villégiature présente puisse nous apporter peut-être, dans les défauts du présent beaucoup de joie. Mais nous sentons là près de nous un petit paradis que dessine en l'air de contours flottants l'odeur du savon nouveau, des serviettes fraîches, du lit défait, du soleil au chaud et de la malle, petite existence idéale faite d'oisiveté et d'élégance, où l'on n'a qu'à être prêt pour le déjeuner, à y paraître beau, propre et bien mis et après cela à aller se promener, existence qui se tient là en dehors de nous, en dehors du temps, réelle, où il nous est donné d'accéder dans une certaine mesure, de goûter imparfaitement, mais dont nous avons senti tout d'un coup

la réalité, l'idéalité dans ces odeurs. Là nous l'avons perçue réelle, suscitant en nous aussitôt un moi réel. Aussi nous avons été heureux, et c'est en chantant, comme chaque fois que le monde se révèle à nous réel, extratemporel, poétique fût-ce dans l'odeur d'un savon nouveau et d'un lit défait, chaque fois que nous sentons qu'il y a des types d'existence possible, que nous ne vivons peut-être pas, mais qui existent en dehors de nous, heureuses, fût-ce une simple existence de paresse, de luxe et de villégiature, que nous avons refait vingt fois le chemin qui va de la fenêtre au lavabo et du lit à l'armoire à glace et où serpentaient comme ces courants différents qu'on distingue dans les estuaires tant d'odeurs assez nouvelles pour nous frapper, assez connues pour nous émouvoir, odeurs qui sont autant de pensées qui éveillent en nous autant de notions de la permanence de plaisirs que nous avons cru fugitifs et qui même dans leur apparence fugitive semblaient à jamais perdus pour nous.

Et dans ces heures où quelque malaise physique ou quelque chagrin nous opprime pour lesquels nous savons qu'il n'existe pas de remède immédiat, si par hasard nous percevons en ce moment près de nous l'une de ces odeurs, si par exemple dans un spasme de souffrance nous appuyons notre figure assez près de l'oreiller pour y percevoir une odeur oubliée de nuits anciennes, seules ces odeurs ont le pouvoir qu'avait autrefois la foi des martyrs, de nous soustraire dans une certaine mesure à la souffrance actuelle. Elles font même plus que la foi qui donnait l'espérance d'avoir une âme éternelle, et de la relativité du temps, elles nous en donnent la sensation, la certitude immédiate ; essences permanentes elles suscitent aussitôt en nous une âme permanente qui puisse les goûter et qui s'en repaît délicieusement. Et ces moments où notre âme <est> supérieure au temps et à l'apparence des événements sont les seuls où nous soyons heureux.

Esquisse LXXVII

[LA RÊVERIE SUR LES NOMS DE PAYS]

LXXVII. I

[Version très développée qui occupe les premiers feuillets du Cahier 32. Texte très travaillé, plein de ratures et chargé de corrections et d'additions ; nous en présentons le dernier état. À ce stade de la rédaction, la rêverie sur les noms précède

immédiatement l'épisode du voyage. Notre transcription s'interrompt là où commence la partie qui relève d'« À l'ombre des jeunes filles en fleurs ».]

Quand nous allâmes pour la première fois à Querqueville — où nous retournâmes ensuite pendant plusieurs années — je ne connaissais guère que Combray en dehors de Paris et d'une petite ville d'eaux allemande¹ où j'avais pendant deux mois joué avec délices sur de petites montagnes où aimait à se promener Goethe, et d'où on découvrait le déroulement bleu d'un fleuve légendaire entre les vignobles dont < nous > buvions à l'hôtel les crus, aux noms retentissants et multiples comme des noms du héros d'Homère^a. Quelques mois avant notre départ pour Querqueville, vers la fin du Carême, par un de ces temps redevenus froids comme ceux que nous trouvions généralement à Combray pour la semaine sainte avec les premières pâquerettes, les premiers coucous et les feux rallumés, il avait bien été question de m'envoyer passer les vacances de Pâques à Florence et à Venise. Mais quand, venant de lire certains écrivains comme Ruskin qui avait aidé mon imagination à donner < à > chacune de ces deux villes une couleur et une atmosphère aussi indicibles que certaines sensations éprouvées en rêve, mais si consistantes, toujours si identiques à elles-mêmes que je plongeais infailliblement en elles tout ce que j'avais à situer à Florence et à Venise ; quand, en train de me représenter Venise comme « une cité d'or pavée d'émeraude, école de Giorgione et demeure du Titien », mes yeux tombaient sur l'indicateur des chemins de fer qui me montrait que ce lieu de songe existait réellement et qu'on pouvait y arriver à midi si on avait pénétré l'avant-veille dans le laboratoire charbonneux du train qui se chargeait en trente heures d'opérer la transmutation autour des Noms ; quand, rêvant à ce Grand Canal « où l'on passe entre des rochers de corail, d'opale et d'améthyste comme au profond bras de la mer des Indes », j'entendais la voix de Maman dans la pièce voisine qui disait à la femme de chambre : « On ferait peut-être bien de mettre le gros costume dans la malle parce que Monsieur peut avoir frais en gondole », et me faisait aussitôt comprendre que ce n'était plus seulement les hommes du Titien « majestueux et terribles comme la mer » mais moi-même, si je voulais penser à ce que je serais dans huit jours, qu'il me fallait situer dans l'atmosphère inexprimable de Venise ; quand, enfin, — sorti pour acheter quelque guide, et voyant en passant les marronniers de l'avenue, plongés dans un air glacial, mais^b qui commençaient pourtant, invités exacts et en tenue malgré le mauvais temps, à arrondir et à ciseler, en leurs blocs congelés, l'irrésistible verdure dont la puissance abortive de ce bain de froid n'avait pu réfréner la poussée, — je me disais qu'en arrivant à Florence,

le matin de Pâques, je verrais, sur un fond d'or comme dans une annonciation de l'Angelico, « les champs de l'Arno dédiant leurs purs lys, sous le soleil de la Résurrection, à Sainte-Marie-des-Fleurs¹ » (église à qui, probablement à cause de son nom, mon désir imaginait une chair, une couleur, un parfum de pétales) ; — alors — sentant que ce rêve de Florence et de Venise allait entrer dans ma vie, non pas dans ma vie en général (ce qui ne m'aurait fait aucune impression parce que l'intelligence en concevant abstraitement les choses, en retire tellement ce qu'elles ont d'individuel qui en fait toute la réalité et d'autre part, en nous présentant d'autres choses comme possibles leur retire l'existence laquelle exclut les autres possibilités, que nous pouvons penser sans trouble aux choses les plus tristes ou les plus délicieuses, si nous y pensons intellectuellement^a), mais dans la semaine prochaine, cette semaine prochaine qui était bien de ma vie en effet, bien à moi, puisque si je n'étais pas allé à Florence je l'aurais vécue tout de même à Paris, qui n'était pas du temps abstrait, immobile et pouvant servir à diverses alternatives selon les caprices de notre pensée — mais des jours particuliers uniques, qui se consumaient et ne revenaient pas, justement parce qu'ils existaient et se sont réalisés, et dont la meilleure preuve que je les vivrais bien effectivement à Florence, c'est que si j'y allais, je ne pourrais pas les vivre aussi ailleurs, alors mon cœur sentant son rêve devenu réel, voisin, prochain, sur le point d'être vu par mes yeux et touché par mes mains, battait si fort ; je recommençais tant de fois la gymnastique qui me faisait si rapidement passer de l'idée de moi-même à la vision du Grand Canal et placer la première au milieu de la seconde, gymnastique qui se terminait par une autre plus instinctive mais tout aussi fatigante de sauts de joies, de cris, de chants, de pleurs de joie ; comme l'amoureux à qui la femme qu'il aime a donné pour le soir un premier rendez-vous, sautant de joie tout seul, j'avais si peur de ne pas avoir la force de supporter le bonheur et l'attente jusque-là, que je dus prendre le lit avec une grosse fièvre et que le voyage n'eut pas lieu.

Le printemps^b vint, le changement de saison qui ne se contente pas de transformer le paysage que nous avons sous les yeux, mais qui renouvelle aussi, dans notre cœur, y remplace par d'autres, les paysages que nous désirions, et qui, contemplés par nous plus fréquemment que ceux qui nous entourent, sont peut-être plus qu'eux le cadre inséparable, la couleur dominante des années que nous vivons ; le désir de l'Italie fut remplacé par le désir des églises de Normandie et de la mer de Bretagne (j'étais passionné d'un livre sur le gothique normand que m'avait autrefois conseillé M. Swann). À tout moment de notre vie le site dans lequel nous vivons est composé pour la plus grande part de nos réminiscences

et de nos désirs^a. De sorte que quand on parla de m'envoyer aux bains de mer, je demandai qu'on revînt à l'ancienne idée de Querqueville.

Le printemps vint ; les changements de saison ne changent pas seulement etc.^b et plus que les changements de saison, la dissemblance des journées. Chacune est toute une saison et la lumière, l'atmosphère, le temps qu'il fait semblent les émissaires d'un pays, venus vous chercher pour vous mener à lui. Et le désir^c qu'ils nous donnent de les suivre est si fort que de même que quand on vient d'allumer les lampes dans une salle, nous pouvons à peine nous rappeler le crépuscule qui y régnait il n'y a qu'un moment, si un temps doux et venteux me donnait le désir d'aller voir une tempête en Bretagne, rien n'était assez gris, assez nu, assez sauvage pour mon goût de ce jour-là qui m'eût fait mépriser tous les jardins d'Italie. Le lendemain, en croyant au bout de la rue apercevoir la mer de Sicile, je serais mort d'ennui entre les falaises de Bretagne et les églises de granit. Souvent <un> changement de livre, la lecture du livre que m'avait conseillé M. Swann sur le gothique normand au lieu des *Pierres de Venise*¹, suffisaient à changer mon goût, et ma propre instabilité^{d2}.

Mais^e ma grand-mère craignant que ces excursions n'interrompent la « cure », ne pouvant cependant se résigner à ce que j'aille simplement aux bains de mer, sans profit pour mon esprit, et tenant même à m'offrir un voyage qui, en dehors même des choses que j'y verrais, eût en lui-même un intérêt d'art, fût comme une épreuve ancienne et précieuse du voyage, imagina de me faire suivre pour aller en Bretagne, l'étonnant trajet que fit Mme de Sévigné en 1662³, quand elle alla de Paris à Quimperlé par Amiens, le Pont-Audemer, Caen, Bayeux, « L'Orient^f ». Les lettres que pendant ce voyage elle envoyait à sa fille donnaient d'ailleurs à ma grand-mère de ces pays, de ces vues XVII^e siècle comme elle les aimait.

Je ne me représentais pas alors les divers lieux de la terre comme de simples tableaux, placés ici ou là, qui devaient me donner seulement du plaisir mais comme des réalités profondes que j'aurais un profit inestimable à pénétrer. Même en Venise ç'avaient été les enseignements de « l'école de Giorgione et de la demeure du Titien » que j'avais voulu aller chercher, comme en ces palais de porphyre, de jaspé et de serpentine, les chefs-d'œuvre de l'architecture domestique au Moyen Âge.

Aussi les semaines qui précédaient mon départ, j'ennuyai bien des gens, en l'opinion de qui j'avais confiance, en leur écrivant pour leur demander si, au cas où je <ne> pourrais voir tout ce que je désirais, il valait mieux sacrifier Quimperlé ou Roscoff, si comme vieille ville intacte je recevrais une plus forte sensation de Fougères ou de Guérande, comme cathédrale gothique de

Bayeux ou de Coutances, comme paysage de mer déchaînée de Belle-Île ou de Pen'march¹.

Tous ces lieux étaient pour moi autant de réalités, disais-je, bien plus des individualités, que dis-je, ces villes étaient^a pour moi des réalités, des individus sans équivalent. Comme des individus, n'étaient-elles pas uniques, situées en un point de la terre, et nulle part ailleurs, comme des individus n'avaient-elles pas leur Nom^b ?

Les mots sont de petites images claires, comme pour servir d'exemples dans les écoles, de choses qu'ils nous montrent, pareilles aux choses de même espèce, une chaise, un arbre. Mais les noms donnent à chaque ville qu'ils nomment une couleur différente qui naît de leur propre sonorité mais que nous répandons sur elle. Ils ne nous en disent pas plus, sinon qu'elle est unique, qu'elle est un être, ils se laissent lentement remplir par notre imagination. Et comme il n'y a pour nous de réalité que dans ce rêve, l'individuel, alors que tout ce que nous avons connu par l'intelligence et les sens nous paraît sans valeur, les êtres que nous identifions avec les noms nous paraissent des réalités désirables. Les noms parce qu'ils sont l'asile des rêves sont les aimants du désir. Et un indicateur des chemins de fer, livre de *noms* par excellence est un faisceau de ces aimants, un système immense d'une puissance attractive comme n'en possède aucun « livre » de mots, aucun ouvrage littéraire. Certes j'atteindrais comme tout le monde l'âge où, par excellence, l'on a converti les noms en mots, les êtres en choses, le particulier en général, les rêves en notions, où l'univers a perdu toute réalité, n'inspire plus de désirs, où il y aurait pour moi une certaine espèce de choses, les villes, n'ayant pas entre elles de ces différences essentielles, qui rendaient alors pour moi ces choses d'une importance infinie de savoir si j'irais dans celle-ci ou dans celle-là, des choses n'ayant < pas > entre elles l'abîme qu'il y a entre des individus, des choses construites non pas en rêves et en sonorités, mais en pierre et en ciment. Alors au contraire, elles me paraissaient toutes différentes, toutes individuelles, toutes réelles, la seule réalité c'est-à-dire le paradis du rêve, où je m'émerveillais qu'on pût accéder. J'admirais qu'il fût possible d'aller à Vitré^c. Mais alors l'accent aigu de Vitré losangeait pour moi de bois noir, depuis mon enfance, son vitrage ancien. Je voyais toujours Lamballe doux, blanc coquille d'œuf et gris perle, Bayeux grave et jauni comme la noble dentelle de pierre, nom < dont > le faite est plus illuminé par le vieil or de sa dernière syllabe que par le couchant les tours d'aucune cathédrale de la terre, Lannion villageois où avance le coche suivi de la mouche. Enfin après tant de vaines années j'allais connaître la réalité, paradis de mes rêves que je croyais inaccessible. J'admirais qu'on pût vraiment

aller à Morlaix, Quimperlé. Oui, < après > avoir laissé Coutances dont le clocher reçoit de cette grasse finale le luisant du beurre normand, après avoir donné un sourire < à > tous les lieux naïfs et risibles, Pontorson, Questambert, éparpillés comme des oies blanches aux becs jaunes sur la route du pays poétique, j'arrivais enfin un soir à Pontaven, à Benodet, à Quimperlé ! : Pont Aven, aile légère d'une coiffe blanche et rose qui se reflète en tremblant dans l'eau secrète et verdie, Quimperlé, Pontaven, Benodet, noms à peine amarrés que semble vouloir entraîner la rivière au milieu de ses algues, Quimperlé mieux fixé par sa dernière syllabe et depuis le Moyen Âge entre ses canaux dont il gazouille, ruisselle, et s'emperle en grisaille, comme à travers une verrière les rayons < du > soleil s'émoussent en pointes d'argent bruni^a.

LXXVII.2^b

Un jour j'avais lu que le lendemain matin le mascaret aurait lieu près de Bouillebec. Je savais qu'il y avait là une des plus belles chapelles gothiques de la Normandie avec de beaux vitraux et un Christ miraculeux qui avait été trouvé au fond des eaux. Et bien souvent j'avais désiré y aller surtout à cause de la ville qui était à côté et où se trouvent les plus célèbres monuments gothiques de la Normandie. Dès que des temps doux, un soleil de printemps me donnaient le désir de Venise, des amandiers en fleurs près de Florence, de Parme, je ne songeais plus à Bouillebec qui m'eût paru gris et froid, et n'eût pas contenté mon désir de chaleur et de couleur^c, mais dès qu'un temps froid et pluvieux me donnait le désir de la Normandie... je voyais Bouillebec, tapi dans la rudesse de son nom normand, rien qu'une église grise et rude comme ce Bouillebec et dont les vitraux devaient s'ouvrir sur cet océan sans limites où on avait trouvé le Christ miraculeux, et qui eux-mêmes devaient être glauques et porter des verrières peintes sur leurs flots échevelés d'émail. À côté, une auberge où je prendrais le café au lait avant le moment d'aller voir le mascaret.

LXXVII.3

C'est que les noms < ont > en eux-mêmes une forme, un relief, un éclairage, modifié d'ailleurs peut-être à notre insu par quelques

associations avec certains mots (comme Parme et la violette de Parme), qui, quand nous pensons au lieu dont nous ne connaissons que le nom, nous fait l'imaginer précisément avec ces dimensions, cet aspect uni ou brisé, cette couleur générale du nom. Qu'un écrivain nous ait fait vivre tout un livre par l'imagination dans une de ces villes, chaque fois que le héros retourne à la ville décrite, que ce soit Venise, que ce soit Bayeux, que ce soit Parme, toujours^a la ville nous réapparaît dans la profonde originalité de son nom. Alors nous sommes tourmentés du désir de contempler une cité si belle, d'une couleur où n'entre aucun disparate et taillée pour ainsi dire dans la pierre précieuse unique de son nom. Comme nous avons tiré Parme, Bayeux, Venise, Pont-Aven de son nom, nous n'imaginons pas qu'un seul des palais, qu'une seule des maisons de Parme ne fasse pas glisser sur ces murs le charme compact et doux de son nom. Nous voulons voir cette ville que la vie du comte Mosca n'a fait que tendre sans cesse à notre imagination, comme un lieu réel où on peut habiter et vivre et que nous revoyions dans la matière de sa douce et large syllabe unique. Comment pourrions-nous penser qu'entre Parme et Bologne il y ait quelque ressemblance [*interrompu*].

LXXVII.4

Ces villes de Normandie que je voyais avaient bien peu de chance de ressembler à celles que j'allais voir. Je ne les connaissais que pour les voir devant moi chaque fois que j'étais pris du désir d'elles. Or que voyais-je, leur nom, un mot ou deux que M. Swann avait dit et qui m'avaient enflammé, que les sculptures de Bayeux étaient presque persanes, que Beauvais donnait l'idée de ce que devait être une cathédrale quand elle avait toutes ses tapisseries. On ne peut pas voir beaucoup de choses à la fois quand on désire. On voit un simple profil, un regard, une matière pure de l'objet qu'on désire. On ne désire pas une femme mais un certain regard qu'elle a, la peau de son cou. Les villes que je désirais étaient des êtres fabuleux produits d'un nom et de quelques paroles. J'aurais pu deviner que celles que je verrais seraient d'une autre race.

LXXVII.5

Au reste comment le monde alors m'eût-il paru vide, mince, une simple toile pour le divertissement des yeux ? Ne savais-je

pas que même une église était un exemple de telle loi d'architecture ou d'esthétique que le grand esprit d'un Ruskin avait jugée toute sa vie bien plus importante que lui-même puisqu'il s'y était voué ? Cela faisait pour moi aux pierres un dessous profond de pensée, infiniment important, hospitalier et doux. Dans le train qui m'emmenait, ne pouvant descendre partout, je dus entendre dans la fin de l'après-midi nuageuse crier ce nom clair et doux mais sans éclat de Troyes sans descendre. Mais mon cœur battait en pensant que dans ce doux repos tendre si j'étais descendu j'eusse trouvé Saint-Urbain « le plus parfait édifice gothique ».

LXXVII.6

Je me les répétais ces noms, Vitré, Quimperlé, Pont-Aven, et je connaissais cette ivresse la plus grande de toutes quand, une carte, un plan, nous présentant ces lieux comme accessibles en nous indiquant la meilleure route, l'élan de notre volonté s'unit au désir de notre imagination, et qu'immobiles devant la carte un mouvement du cœur, un élan du désir, plus violent, plus rapide, plus délicieux que ne pourrait être aucun trajet, nous précipite, en un trajet instantané où la vitesse et le déplacement sont d'autant plus pensés qu'ils existent à l'état pur, dans l'âme sont saisis, en elle-même, vers ces lieux de son désir, Vitré, Bayeux, Quimperlé, Pont-Aven, et que chaque fois la description d'une nouvelle église, d'un nouveau rempart, des bords de la rivière, des rochers roses, des couchers de soleil, des tempêtes, des costumes, une fois de plus fait voler notre cœur vers les lieux désirés.

LXXVII.7

L'imagination tend tellement à l'expérience, elle a un tel besoin de connaître comme chose réalisée, existante, tombant sous les sens, contiguë aux autres réalités, ce qu'elle a rêvé, qu'à défaut du voyage, elle veut lire des guides, des livres d'histoire, de géographie qui fassent rentrer dans la réalité l'objet de ses rêves ou de son souvenir, qui nous disent la place qu'il occupe dans une chose que nous connaissons, pour que déjà nous tâchions de le voir *comme autre chose, comme quelque chose de réel*. Ce Parme qui n'est pour nous qu'un beau nom large, uni, compact, qui a légèrement bu et également répercuté sur sa surface unie, comme font ces substances grasses qui arrachent aux fleurs leurs parfums, la couleur des violettes mauves, et la capitale d'Ernest Ranuce II où vivaient le comte Mosca et la duchesse Sanseverina,

nous cherchons à lire sur lui des livres d'histoire ou de géographie, c'est-à-dire comme font les mathématiciens qui cherchent à trouver à une inconnue des équivalences de plus en plus connues, à introduire le nom de Parme dans telle partie de l'histoire de l'Italie à la Renaissance que nous connaissions, dans tel itinéraire du voyage de vacances en Italie dont nous avons fait quelques stations, dans telle histoire de la peinture en Italie qui nous permettra à la surface inconnue, mystérieuse des murs doux, larges, compacts, revêtus de la douceur de Parme, de ses palais d'en remplacer^a deux mètres carrés par un tableau dont nous connaissions les reproductions, dans tel annuaire aristocratique de l'Italie qui nous permettra de remplacer les êtres mystérieux qui ont succédé dans les douces places violettes de la capitale désaffectée, le comte Mosca et Clélia Conti, par telle marquise italienne que nous avons vue à Paris pour pouvoir nous dire [que] nous connaissons quelqu'un qui vit dans Parme, nous commençons à apercevoir comment Parme existe, se comporte pendant le jour et le soir, en tel de ses habitants, en tant que ville. L'imagination a besoin d'atteindre l'existence de ses rêves réalisés et de leur faire perdre le charme qui les individualisait.

LXXVII.8

Toujours sur les noms de ville dont <on> a rêvé. Toutes ces rêveries que notre imagination, nos lectures éveillaient en nous sur un lieu célèbre, le nom est hospitalier à tout cela. Il le colore mais aussi s'en colore, s'étend indéfiniment pour le contenir, Venise, Parme, Bayeux^b, Caen finissent par devenir chacun un monde entièrement différent du reste du monde ayant aussi <un> charme aussi particulier qu'une mélodie qui n'est pas réductible à une autre, qu'un amour qui n'est pas réductible à un autre. Et ce monde-là m'est facilement compressible. Même une fois que nous comprenons que ce n'est peut-être qu'un rêve, pourtant le nom le contient encore. J'avais beau savoir que Parme ou Saint-Sauveur-le-Vicomte^c, ne pouvaient^c être que des villes comme d'autres, malgré cela leur nom ne pouvait se vider tout de suite de tout le rêve que Stendhal ou Barbey d'Aurevilly y avait^d amassé. Je pensais que c'était en Italie entre Guastalla et Modène mais comme une fée pouvait être placée entre deux personnes quelconques, comme une enclave du rêve au milieu de la réalité. Connaître un boucher m'eût été égal ; connaître un boucher de Parme il m'eût semblé que c'était enfin toucher le monde de *La Chartreuse* que j'avais tant aimé.

Esquisse LXXVIII

[LA LUMIÈRE
SUR L'APPUI DE LA FENÊTRE]

[Situé au cœur de la « matinée » du « Contre Sainte-Beuve » narratif (comme l'indique bien la fin de cette Esquisse), ce fragment du *Cabier 3* essaye de mettre au point la description du rayon de soleil, sans pourtant la lier encore au désir d'aller rejoindre, au jeu, la petite amie.]

À ce moment nous sentîmes plutôt que nous vîmes sur l'appui de la fenêtre la palpitation d'un rayon qui venait de s'y poser. On ne voyait pas encore sa lumière, mais on en sentait la pulsation intime, un effort encore et il libérerait ce qu'il contenait de soleil. Un instant après en effet l'appui de bois était devenu pâle comme une eau matinale où se berçaient déjà les reflets de la ferronnerie du balcon. Un souffle les dispersa, mais déjà apprivoisés, ils étaient revenus, ou du moins sur l'appui de bois qui pâlisait on sentait qu'ils allaient paraître. Cette lumière presque indiscernable grandit tout à coup par une progression graduée et rapide, comme ces sons qui terminent une ouverture d'orchestre, commencés *pianissimo* et qui grandissent jusqu'au suprême *forte* sur une seule note, et maintenant sur le miroir d'or qui semblait peint pour toujours d'une lumière pâle sur laquelle flottaient les ombres un peu frustes du treillis de fer ouvragé du balcon. Un souffle les dispersa, mais déjà apprivoisées, elles revinrent, puis sous mes yeux je vis cette lumière sur l'appui de la fenêtre croître d'intensité, par une progression rapide mais incessante et soutenue, comme cette note de musique sur laquelle finit souvent une ouverture. Elle a commencé si faible, qu'on a perçu son *crescendo* avant de l'avoir elle-même entendue, puis elle grandit, grandit, et traverse avec une telle rapidité et sans faiblir tous les degrés d'intensité que c'est au bout d'un moment sur son cri assourdissant et triomphal que l'ouverture se termine. Ainsi au bout d'un moment l'appui du balcon était peint tout entier et comme à jamais de cet or soutenu que composent les splendeurs invariables d'< un > émail^a fixe et d'un jour d'été, et les ombres du treillis de fer du balcon pourtant si laid s'y reflétaient avec une complication si merveilleuse, montrant l'envers des volutes qu'on n'apercevait pas habituellement, les montrant jusque dans l'extrême délié de leurs dernières arabesques, et tout cela avec un relief si doux et si profond, qu'en vérité elles semblaient trahir une sorte de satisfaction, de goût artistique de fini, et de repos silencieux sur les flots de la lumière [interrompu]

et les ombres de ce treillis de fer ouvragé du balcon qui m'avait toujours semblé la chose la plus laide qu'il y eût au monde y

étaient presque belles. Elles développaient sur un seul plan, avec une telle finesse, les volutes et les enroulements qui dans le treillis même étaient peu perceptibles, conduisant jusqu'à son antenne la plus ténue et toujours avec la même précision, leurs enroulements les plus subtils qu'elles semblaient trahir le plaisir qu'aurait pris à les parfaire un artiste amoureux de l'extrême fini et qui peut ajouter à la reproduction fidèle d'un objet une beauté qui n'est pas dans l'objet même. Et par elles-mêmes elles reposaient avec un tel relief, si haut de formes et si palpable sur cette étendue lumineuse qu'elles semblaient se laisser porter par elle dans une sorte de consistance heureuse et de repos silencieux.

Félicie se recula un peu car le soleil l'empêchait de voir « ce qu'elle faisait » et Maman éclata de rire : « Décidément c'est tout à fait un temps de tempête. Ce n'est pas assez d'aller à Dieppe, tu devrais aller en Bretagne, on sent que la mer doit être terrible. Il n'a encore jamais fait aussi beau de l'année, il n'y a pas un souffle dans l'air. »

Esquisse LXXIX

[LE RAYON DE SOLEIL
COMME PROMESSE DU BONHEUR]

[Quoique toujours placé dans le cadre du « Contre Sainte-Beuve », ce fragment du Cahier 1 préfigure déjà clairement l'histoire de Gilberte aux Champs-Élysées. On y voit l'écrivain essayer de relier l'évolution du rayon de soleil au désir de voir la petite fille. Le prestige de l'appartement de l'amie. Réflexion sur l'impression.]

Si personnelles que nous tâchions de rendre nos paroles, nous nous conformons pourtant quand nous écrivons à certains usages anciens et collectifs, et l'idée de décrire l'aspect d'une chose qui nous fait éprouver une impression est peut-être quelque chose qui aurait pu ne pas exister, comme l'usage de cuire la viande ou de se vêtir, si le cours de la civilisation avait été autre. Il semble en tout cas que la description plus exacte encore < des > ombres que le balcon faisait sur la pierre ensoleillée peut bien peu rendre compte du plaisir que j'éprouvais alors. Car de toutes les végétations familières et domestiques qui grimpent aux fenêtres, s'attachent aux pierres du mur et embellissent la fenêtre, si elle est < la > plus impalpable et fugitive, il n'y en a pas de plus vivante, de plus réelle, correspondant plus pour nous à un changement effectif dans la nature, à une possibilité différente dans la journée,

que cette caresse dorée du soleil, que ces délicats feuillages d'ombre sur nos fenêtres, flore instantanée et de toutes les saisons, qui, dans le plus triste jour d'hiver, quand la neige était tombée toute la matinée, venait quand nous étions petits nous annoncer qu'on allait pouvoir aller tout de même aux Champs-Élysées et que peut-être bien on verrait déboucher de l'avenue Marigny, sa toque de fourrure sur son visage étincelant de fraîcheur et de gaieté, se laissant déjà glisser sur la glace malgré les menaces de son institutrice, la petite fille que nous pleurions depuis le matin qu'il faisait mauvais, à la pensée de ne pas voir. Plus tard viennent des années où on a la permission de sortir même s'il fait mauvais, on n'est pas non plus toujours amoureux, ce n'est pas toujours aux jeux de barres, ou ce n'est pas toujours rien qu'aux jeux de barres des Champs-Élysées, qu'on peut voir la demoiselle qu'on aime. Quelquefois on arrive, même quand on n'est qu'un petit garçon, à atteindre dans la vie les buts inespérés qu'on croyait inaccessibles, à recevoir une invitation à venir les jours de pluie prendre le thé dans cette maison où on n'aurait jamais pu croire qu'on pénétrerait, et qui répandait si loin autour d'elle un prestige délicieux, que rien que le nom de la rue et des rues adjacentes et le numéro de l'arrondissement retentissaient en nous avec un charme douloureux et malsain. Maison que l'amour suffisait à nous rendre impressionnante mais où, selon la coutume de ces temps-là qui ignorait encore les appartements clairs et les salons bleus, une demi-obscurité même en plein jour donnait dès l'escalier une sorte de mystère et de majesté, que la nuit profonde de l'antichambre, où on ne pouvait pas distinguer si la personne debout devant un coffre de bois gothique et indiscernable était un valet de pied attendant sa maîtresse en visite ou le maître de maison venu au-devant de vous, changeait en une émotion profonde, tandis que, dans le salon où on ne pouvait pénétrer sans passer sous de nombreuses portières, les dais en hermine des dites portières en tapisserie, les vitraux de couleur des fenêtres, le petit chien, la table à thé et les peintures du plafond semblaient autant d'attributs et de vassaux de la châtelaine du lieu, comme si cet appartement eût été unique et eût formé avec le caractère, le nom, le rang, l'individualité de la maîtresse de maison, ce qu'on appelle en algèbre une séquence unique et nécessaire. L'amour suffisait d'ailleurs pour nous en présenter les moindres particularités comme des supériorités enviables. Le fait que les mêmes n'existaient pas chez moi me semblaient l'aveu d'une inégalité sociale qui, si elle était connue de la petite fille que j'aimais, me séparerait d'elle à jamais, en m'enfermant dans une sphère trop inférieure à elle ; et n'ayant pu obtenir de mes parents barbares qu'ils fassent cesser l'humiliante anomalie de notre appartement et de nos habitudes, je préfèrai leur mentir,

et sûr que la petite fille ne viendrait jamais chez nous constater l'humiliante vérité, j'eus l'audace de lui laisser croire que chez nous comme chez elle les meubles du salon étaient toujours recouverts de housses et qu'on ne servait jamais de chocolat à goûter. Mais même quand cette possibilité de venir prendre le thé chez ma petite amie s'il faisait mauvais eut cessé de faire pour moi d'un rayon de soleil inespéré vers deux heures la grâce du condamné à mort, que de fois au cours de ma vie un rayon de soleil venant se poser sur la fenêtre est venu faire refondre des projets auxquels on avait dû renoncer, rendre possible une promenade agréable sur laquelle on ne comptait plus, faire dire d'atteler tandis que sur notre fenêtre dans cette palpitation presque invisible encore du rayon qui n'a pas encore lui nous auscultions le cœur incertain de l'après-midi comme tout à l'heure nous consulterons son sourire nuageux. Les jours sans soleil, qui sont comme nus, ont une crudité qui donne plus envie de goûter à la journée, de mordre à même la nature ; jours qu'on appelle ternes et gris, où, sans que le soleil ait paru, les gens qui passent semblent pris comme une pêcherie de harengs dans une trame d'argent dont l'éclat blesse les yeux ; pourtant la pluie menaçait, on n'osait pas donner d'ordres, avec quel plaisir nous avons senti sur la fenêtre la palpitation d'un rayon qui n'avait pas encore brillé, comme si nous auscultions le cœur incertain de cette après-midi dont nous consultons dans le ciel le sourire nuageux.

L'avenue est vilaine en face la fenêtre ; entre les arbres dépouillés par l'automne, on voit ce mur qu'on a repeint d'un rose trop vif et sur lequel on a collé des affiches jaunes et bleues, mais le rayon a brillé, il enflamme toutes ces couleurs, les unit, et du rouge des arbres, du rose du mur, du jaune et du bleu des affiches et du ciel bleu qui se découvre au-dessus entre deux nuages, il édifie pour les yeux un palais aussi enchanté, d'une irisation aussi délicieuse pour l'œil, de teintes aussi ardentes, que Venise.

Aussi n'était-ce pas rien qu'en décrivant les dessins des reflets du balcon que je pouvais rendre l'impression que me causait ce rayon de soleil pendant que Françoise coiffait Maman. Cette impression ne pourrait nullement se rendre par un dessin, une chose tracée sur un plan ; car ce n'était pas mon impression visuelle actuelle seule qui la ressentait. Comme dans ces représentations extraordinaires où une multitude de choristes invisibles viennent soutenir la voix d'une chanteuse célèbre et un peu fatiguée venue chanter une mélodie, des innombrables souvenirs indistincts les uns derrière les autres jusqu'au fond de mon passé ressentaient l'impression de ce rayon de soleil en même temps que mes yeux d'aujourd'hui et donnaient à cette impression une sorte de volume, mettaient en moi une sorte de profondeur,

de plénitude, de réalité faite de toute cette réalité de ces journées aimées, consultées, senties dans leur vérité, dans leur promesse de plaisir, dans leur battement incertain et familier. Sans doute comme la chanteuse, mon impression d'aujourd'hui est vieille et fatiguée. Mais toutes ces impressions passées la renforcent, lui donnent quelque chose d'admirable. Peut-être aussi elles me permettent cette chose délicieuse : avoir un plaisir d'imagination, un plaisir irréel, le seul vrai plaisir des poètes, dans une minute de réalité, elles me permettent une des rares minutes qui ne soit pas décevante. Et de cette impression et de toutes ses semblables, quelque chose qui leur est commun se dégage, quelque chose dont nous ne saurions pas expliquer la supériorité aux réalités de notre vie, à celles même de l'intelligence, de la passion et du sentiment. Mais cette supériorité est si certaine que c'est à peu près la seule chose dont nous ne pouvons douter. Au moment où cette chose, essence commune de nos impressions est perçue par nous, nous éprouvons un plaisir que rien n'égale, pendant lequel nous savons que la mort n'a aucune espèce d'importance. Et après avoir lu des pages où les pensées les plus hautes et les plus beaux sentiments sont exprimés, et avoir dit « ce n'est pas mal », si tout d'un coup, sans que nous comprenions d'ailleurs pourquoi, dans un mot assez indifférent en apparence, un grain de cette essence nous est donné à respirer, nous savons que c'est cela qui est beau. Le rayon de soleil fit éclater de rire Maman.

Esquisse LXXX

[GILBERTE AUX CHAMPS-ÉLYSÉES]

[Première esquisse du Cahier 27 consacrée à Gilberte aux Champs-Élysées. Le héros retrouve Gilberte aux Champs-Élysées. L'enchantement du nom de Gilberte, prononcé par une amie. Le désir de la revoir. Le héros réussit enfin à participer aux jeux de barres. Certains jours, Gilberte ne vient pas. Son arrivée inattendue. Un rayon de soleil sur le balcon.]

Plan / Mlle Swann parée de cathédrales, possibilité de se voir, regard, me sens pris, mais vie différente, ne pas vouloir voir prestige de plus. Émotion pour Swann, pour sa mère au bois. Le retour aux Champs-Élysées, ses amies, son institutrice.*

L'année suivante, berçant parmi les rêves de ma vie *(peut-être colonnes d'affiches, théâtre, lecture de : Elle devait s'appeler Lysille. — Et la colline Allicore)* la pensée d'arriver un jour

à me rapprocher de Mlle Swann qui m'aimait et à pouvoir être estimé de Mme de Guermantes qui me méprisait, je jouais aux Champs-Élysées et j'allais m'en aller et quitter la zone qui était celle de nos jeux et qui était bornée par des chevaux de bois, une grande pelouse, une allée, des statues d'où l'eau découlait d'un jet d'eau au-dessus d'un bassin, et deux allées où nous n'avions pas le droit d'aller^a et je m'en allais par une allée transversale qui d'un côté donnait sur une immense pelouse rase, à l'herbe pelée où on pouvait courir et de l'autre sur une « corbeille » de gazon ovale, bombée, plantée au sommet de sa sphère de lauriers roses, et au ras de l'allée, le long des petits arceaux de buis, rayée d'un triple trait de bégonias roses, d'héliotropes et de pensées. Tout en suivant Françoise avec trop de lenteur à son gré, je me détournais pour regarder des jeunes filles qui s'exerçaient au volant, une venait de partir, il n'en restait que deux ; l'institutrice de l'une (car elles n'avaient pas comme moi une simple « bonne »), toute prête, semblait impatiente. Alors l'une des deux vint rejoindre son institutrice qui l'attendait et cria à celle qui continuait à s'exercer avec rage au loin et ne se détourna pas : « Gilberte, je m'en vais, je te laisse, n'oublie pas que nous venons te voir ce soir après dîner. » Au ras de l'herbe pelée où la jeune fille qu'aussitôt j'avais reconnue continuait à s'exercer avec rage, ce nom délimita, colora d'un vert intense et vermillonné, encensa de parfum de jasmin une zone qui montait à peu près à hauteur d'homme et régnait sur une partie de cette pelouse comme un royaume enchanté, consacré d'une présence précieuse. Elle était là ! Gilberte ! Ce nom avait volé au-dessus de la pelouse délimitant au-dessus d'elle une zone enchantée, vibrante de lueurs purpurines et émeraudees, aigre d'une odeur de jasmin, et qui partant du ras de l'herbe pelée allait mourir au bord de la corbeille plus éloignée, caressait le visage des statues et baignait les feuilles du laurier rose. Je sentais comme une valeur inestimable, comme un prix secret qu'aurait pris une personne le charme d'être dans cette zone enchantée où passait ce nom de Gilberte, dit par une bouche assez connue d'elle pour pouvoir l'appeler Gilberte, et où elle-même était, entendait Gilberte, cette zone qui était comme sa demeure momentanée et < où > pourtant je pouvais poser le pied^b, passant au milieu de la familiarité et du mystère de sa vie, traversant une heure de son après-midi, côtoyé, touché, par ce nom « Gilberte » au moment où il était lancé pour elle, et allait arriver à elle, comme si j'avais passé près d'elle et touché son corps, ayant le privilège de fouler une herbe qui était émouvante parce qu'elle était un morceau de cette vie rêvée, inapprochable, mystérieuse. Nous nous éloignons, je suppliai Françoise de revenir, mais rien n'y fit, il fallait rentrer. Je voyais

l'autre institutrice, celle qui était restée, celle de Gilberte, qui lisait tranquillement, sans doute elle allait rester longtemps encore, elle aurait pu me voir, mais il fallait rentrer. Il faisait encore beau quand je rentrais, et le soleil qui entraînait dans ma chambre de travail^a, et y faisait palpiter la poussière, semblait me montrer l'autre bout de ses rayons, sur la pelouse pelée où elle jouait sans doute encore, où je pourrais m'échapper et la retrouver. Pourtant j'étais rentré, j'étais enfermé jusqu'au lendemain, il était impossible de ressortir, et le soleil dans la chambre semblait la fermer encore davantage et la chaleur de ses rayons semblait accroître l'impossibilité de sortir et la rigueur de la claustration.

Toutes^b mes pensées étaient tournées vers le besoin de la revoir. Je ne pouvais pas me rappeler exactement comment elle était, j'avais besoin de la retrouver, d'être remis en présence d'elle, et puis je n'avais pas besoin que d'elle, de sa présence, j'avais besoin de son amour, de savoir si elle m'aimait comme je l'aimais. Mais hélas, tout ce charme qui faisait mon amour et mon désir d'être aimé d'elle et que j'entendais dans le nom de Gilberte et qui me donnait le besoin de la voir, j'y avais senti aussi qu'elle avait toute sa vie à elle et que cela était un immense empêchement à la voir, qu'elle avait sa maison, qui n'était pas la mienne, où je ne pouvais aller, et qui me l'enlèverait pendant toutes les heures où elle était le plus elle-même et où je l'aurais le mieux vue, ses amis qui occupaient son temps, sa pensée, peut-être son cœur ; mais surtout ses parents qui disposaient de son temps, de ses actions, de ses courses, de ses jeux, de ses promenades, de ses relations, de ses résidences, et qui mettaient tout cela entre nous, et pis que cela l'incertitude, tout ce que je ne savais pas, et si je l'apprenais, que leur caprice pouvait changer. Venait-elle seulement régulièrement aux Champs-Élysées ? C'était le plus pressé à savoir, la verrais-je demain ? N'était-elle pas venue là par hasard ? Son temps, la règle de sa vie n'est-ce pas la première forme de cet inconnu mystérieux qui me séparait < d' > elle et dont j'avais senti la tristesse, l'incertitude en même temps que le charme dans la possession que d'autres avaient d'elle qui lui disaient Gilberte, que j'avais respirée au-dessus de la pelouse, au bord de la corbeille rayée d'héliotrope et de bégonia *(voir fleurs démodées)*. Cette heure aux Champs-Élysées était-elle exceptionnelle ? Y venait-elle tous les jours, et rien que cette pensée me faisait sentir le reste de sa journée.

N'était-elle venue là que par hasard ? Le lendemain elle n'était pas là ; j'interrogeais avec inquiétude le sourire de bronze de la statue, l'impénétrable massif de lauriers roses. Tout d'un coup, l'air s'ouvrit, l'aigrette violette de l'institutrice paraissant entre les chevaux de bois avait renouvelé pour moi la face de

l'après-midi. Ce qui un instant avant pouvait ne pas être, était. Les Champs-Élysées vides étaient remplis par une présence bienheureuse, l'allée sans valeur devenait l'enjeu de mon bonheur, je regardais tourner les chevaux de bois tout à l'heure inutiles et les coups de fer du tourneur me perçaient le cœur, les chaises noires délaissées par l'assemblée des institutrices ne pouvaient pas étouffer les battements de mon cœur : à l'endroit où je l'attendais le moins, entre le guignol et la marchande de sucre d'orge, le plumet violet de l'institutrice venait de paraître, et elle s'avancait son ombrelle à la main^a.

Que de ruses pour tâcher de me rapprocher d'elle ; à peine était-elle allée acheter une bille ou un sucre d'orge que je courais demander de l'argent à Françoise, la pressant pendant qu'elle tirait son porte-monnaie parce que je sentais que Gilberte allait avoir quitté la marchande, je courais de toute ma vitesse, je faisais semblant de ne pas la voir et contre elle pour attirer son attention je demandais à voix forte, d'un air distraît et orgueilleux un verre de grenadine. Quel bonheur le jour où l'amie, celle qui avait crié : « Gilberte, je te laisse », vint me dire (je rôdais depuis une heure autour de leur jeu) : « Si vous voulez faire le quatrième dans notre partie de barres. » Mais je pensais au peu de minutes que j'avais à rester car elle arrivait peu de temps avant que je parte, toujours à cause de cette vie élégante que mes parents auraient tant dû avoir et qui faisait qu'elle se mettait à table à l'heure où nous étions déjà dehors. « Mais à quelle heure déjeunez-vous donc ? » dit-elle en me perçant le cœur. Certains jours elle ne venait pas et le lendemain quand je lui disais qu'elle n'était pas venue, elle disait : « Ah ! moi, nous avons été faire des courses avec Maman » ou goûter chez une amie, sans penser que j'étais resté les yeux à dévorer l'horizon de l'allée à voir si elle n'apparaîtrait pas, et que j'avais pleuré toute la journée en m'en retournant. Je comprenais si peu sa vie, d'où elle venait, par où elle venait, que quelquefois quand je jouais avec son amie qui disait : « Gilberte ne viendra plus sans doute, sa mère l'aura emmenée faire des courses », je priais Dieu, je désespérais, je quittais l'amie, je demandais à Françoise qui était toujours prête pour cela de monter avenue des Champs-Élysées dans la direction de l'hôtel des Swann, et puis elle disait : « Il faut revenir jouer un moment, votre Maman ne serait pas contente ». Et quand j'arrivais dans notre pelouse, l'amie courait à moi : « Venez vite, Gilberte vient d'arriver. On n'est pas au nombre pour jouer sans vous. » Elle était venue par la rue Boissy-d'Anglas, venant je ne sais d'où. Alors j'allais alternativement dans l'avenue et dans la rue Boissy-d'Anglas. Mais alors c'était une voiture qui s'arrêtait, face à la pelouse, et sa mère déposait Gilberte. Mais elle ne venait

qu'un instant n'ayant pas son institutrice, et sa mère l'attendait. Si je montais dans l'avenue à sa rencontre^a, tout d'un coup je la sentais dans l'autre allée qui arrivait, je saluais, mais je ne la voyais pas, je faisais semblant de continuer un instant puis je revenais vite. Car les jours où il faisait mauvais c'est-à-dire où il pleuvait et où il faisait trop gris ou même seulement où il ne faisait pas beau et qui, après un mois d'octobre exceptionnellement beau, devenaient assez fréquents, ces jours-là, elle ne venait pas^b. J'épiais le temps depuis le matin. Je voyais la dame d'en face s'habiller. Je me disais : « Donc, on peut sortir. » Je regardais le ciel. Quelquefois après déjeuner, quand on avait cru le temps tout à fait gâté, je croyais surprendre dans le ciel incertain et maussade comme la velléité d'un nuageux sourire. « On dirait que le temps s'arrange. Oh ! il peut encore très bien faire beau, il n'est que midi », disait mon père, m'inondant d'espérance et mettant devant moi la silhouette de Mlle Swann arrivant jouer dans une heure aux Champs-Élysées. Il ne faudrait qu'un rayon de soleil. Mais il fait tout de même gris. Alors, tout d'un coup je sentais, sur l'appui de la fenêtre, plutôt que je ne pouvais même le distinguer encore avec mes yeux tant il était insaisissable, le battement d'aile d'un rayon de soleil invisible encore, sans couleur ni lumière, qui venait de s'y poser en palpitant. On ne voyait aucun brillant encore sur l'appui de la fenêtre, mais on sentait plutôt sa pulsation, on sentait dans la couleur grise un effort vers une couleur moins terne, moins sombre, < que > la couleur de la pierre du balcon et de l'appui de fer forgé^c, une pulsation qui battait l'ombre et qui bientôt libérerait tout ce qu'elle contenait de soleil. Un instant après, de noir l'appui de fer était devenu pâle et réfléchissait, comme une eau matinale où se berçaient en noir les ombres, les reflets de la ferronnerie du balcon qui étaient < venus > s'y poser. Un souffle les dispersa mais déjà apprivoisés, ils étaient revenus, et sur l'appui de fer qui redevenait pâle on sentait qu'ils allaient paraître. Cette lumière presque indiscernable, je la vis sous mes yeux croître d'intensité par une progression rapide, incessante et soutenue comme ces sons qui, à la fin d'une ouverture, commencés si *pianissimo* que l'oreille ne sait pas s'ils ne sont qu'une illusion et si elle doit les réaliser, les séparer du silence, et qu'elle entend son crescendo, son accroissement, avant de l'avoir entendue, grandissent, en traversant avec une telle rapidité tous les degrés de l'intensité que c'est sur cette même note, sur son cri prolongé, assourdissant et triomphal que l'ouverture se termine, jusqu'au suprême *forte* qui se prolonge sans défaillance sur une seule note, ils^d détachaient en noir, sur le miroir d'or le déchiquetage de leur lierre si récent qui semblait installé là pour toujours, dans la couleur définitive d'un feuillage qui par un jour radieux découpe

ses feuilles qui ne s'évanouiront pas sur l'émail fixe d'un ciel radieux. Ainsi au bout d'un moment l'appui de fer du balcon était fait tout entier et comme à jamais en cet or soutenu où se reposaient paresseusement et avec une netteté merveilleuse, comme un lierre noir, aux mille déchiquetures les ombres des ferronneries du balcon^a.

S'il suffit d'un rayon de soleil pour la faire éclore en un instant sur la fenêtre il suffit d'un nuage pour la disperser au vent ; mais pour moi la plus joyeuse parure végétale qui ait jamais fleuri à un balcon, plus en rapport avec les beaux jours que les clématites qui naissent du soleil, le plus puissant lierre qui ait jamais soutenu une muraille, la mousse la plus douce et la plus dorée qui en ait jamais pansé la blessure ou réchauffé les lézardes ; grise peut-être mais comme l'ombre, allongée jusqu'à ma fenêtre, du bonheur que j'allais goûter tout à l'heure aux Champs-Élysées quand je verrais Gilberte à qui le beau temps revenu avait fait permettre de partir déboucher de l'allée en courant et me dire : « Allons, puisque nous avons peu de temps à rester, commençons tout de suite à jouer aux barres, vous êtes dans mon camp » ; éphémère, mais plus véridique à cause de cela, expression plus immédiate, plus fidèle du cœur changeant de l'après-midi, gage du bonheur prochain, sourire indulgent de l'heure, et si gris^b mobile, palpitant et doux, qu'il pût paraître, le plus beau présent que pouvait me faire la journée.

Esquisse LXXXI

[LES JOURS OÙ ELLE NE VIENT PAS]

[Suite du morceau précédent : Proust note : Je reviens à Mlle Swann où j'en étais (le plus beau présent que pût me faire la journée). Le jour de neige, le héros ne trouve pas Gilberte. Enfin, elle arrive. La veille du Carnaval, elle lui dit gaïement qu'elle ne viendra pas aux Champs-Élysées. Le héros, désespéré, se console en parlant à la bille d'agate. La difficulté de se représenter celle qu'on aime. Il essaye de fonder une nouvelle amitié.]

Et même quand toute végétation a disparu, quand la neige couvre la terre, quand même ce beau bronze vert qui l'hiver fait briller les troncs des vieux arbres dénudés de feuilles a disparu à demi sous la neige, même alors souvent, dans ces jours désespérés où je me disais que je ne verrais pas Gilberte puisque je ne pouvais la voir ailleurs, il est arrivé qu'au moment le plus désespéré, la neige avait cessé de tomber, mais le temps était couvert et il faisait trop mauvais pour qu'elle vienne, le doux

feuillage d'ombre posé frileusement sur un peu de soleil venait me rendre espoir. En passant sur les quais *(voir manuscrit)*, j'arrivais aux Champs-Élysées tout blancs de neige, *la statue (voir manuscrit)* il n'y avait presque personne. Dans cette espèce de logique qu'on cherche à donner à ses espérances, à ses suppositions en ne s'occupant pas de ce qu'on désire mais en tâchant de découvrir le fonctionnement d'une loi qui puisse s'appliquer à ce cas, je me disais, telles, telles, telles personnes ne sont pas venues. Donc « on ne sortait pas » c'est un temps par lequel on ne sort pas, elle ne viendra pas, et cependant le soleil brillait sur la neige. Déjà Françoise gelée avait dit qu'on allait rentrer, je suppliais : « Un moment encore », il me semblait qu'aujourd'hui il m'eût été plus nécessaire de la voir parce que cette neige était comme un obstacle de plus entre nous qui me rendait le cœur plus douloureux, et être un instant près d'elle, dans cette neige qui nous empêchait de nous voir, ç'aurait été mêler à mon bonheur quelque chose de triste, de hasardé qui m'eût fait faire presque un pas à mon amour, comme si malgré elle, par le fait qu'elle me fût dans cette heure incertaine et douloureuse, c'était comme un chagrin, un danger que nous aurions eu en commun, ce n'eût pas été la banalité des jeux ordinaires. Mais non, rien, et déjà les rares gouvernantes étaient reparties. À ce moment au loin elle arrivait en courant, le visage étincelant de rougeur, sous un bonnet cerné de fourrure, et se laissant glisser sur la glace, les bras en avant, comme si je n'avais eu que les miens à ouvrir pour l'embrasser. Il n'y avait presque que nous sur la pelouse neigeuse. Je sentais que notre amour connaissait les journées tristes, celles même où l'on ne voit personne, comme les autres. Il me semblait que c'était de sa part comme une preuve de fidélité touchante, de la mienne comme un degré d'intimité de plus, même dehors c'était presque comme si c'était chez elle, même jour de semaine, c'était presque comme si elle m'avait donné rendez-vous un des ces affreux jours de fête où nous ne nous voyions pas, et tandis qu'elle glissait sur la neige je lui souriais avec attendrissement. Hélas j'eus, quand le temps redevint doux, des jours moins heureux^a. Dès le matin je voyais le soleil comme à Combray sur mon lit etc. *Voir dans manuscrit journées heureuses.* J'arrivais. C'était le lendemain le premier jour du Carnaval. Déjà inquiet, je disais : « Vous viendrez tout de même » et elle gaiement : « Ah ! non ! j'espère bien que non ! J'espère bien qu'on m'emmènera à la matinée costumée. » Elle l'espérait ! Alors moi qui ne pensais à rien d'autre qu'au moment où je la verrais, qui pour venir même malade avait tout fait, qui ne pensais qu'à être où elle était, elle non seulement n'y tenait pas tant, mais même pouvait être heureuse que ce fût ailleurs. Je devenais si pâle que j'étais obligé de m'en aller, et en rentrant

chez moi dans ce soleil, ce temps doux, je me sentais plus accablé par la douceur du temps qui m'avait menti, je pensais à quoi tient le bonheur, et qu'on a tort de se fier aux folles espérances du soleil, tandis qu'il faisait chaud dans la rue Boissy-d'Anglas, et en rentrant chez moi je m'enfermais dans un lieu renouvelé de Combray, comme ces provençaux qui même à Paris amènagent les pièces dans une destination provençale, et je me mettais à sangloter ; je prenais avec moi la belle bille d'agate blonde qu'elle m'avait donnée et je l'embrassais et je disais : « Ce n'est pas toi ma petite bille qui me ferais du chagrin, ce n'est pas toi qui ferais comme celle qui cherche à aller dans un endroit qui l'empêchera de venir me voir aux Champs-Élysées demain. Si elle y vient, c'est parce qu'on n'a pas voulu l'emmener ailleurs. Tandis que moi, tout endroit où on m'emmènerait qui me priverait de la voir serait un supplice. Toi tu ne me quitteras < pas > ma bonne petite bille, tu es bien près de moi n'est-ce pas, toi tu restes avec moi, au lieu de cette méchante qui ne m'aime pas. Mais si elle m'aime ; tout de même je parle de toi. Mais sans elle, est-ce que je t'aurais ; c'est elle qui t'a donnée à moi. Elle est bien gentille tout de même. Si elle ne m'aimait pas, est-ce qu'elle t'aurait donnée à moi, ce qu'elle n'a jamais fait à aucun autre. Elle ne veut pas me le laisser voir. Mais son amie l'a bien dit hier : "Gilberte veut vous avoir dans son camp." Elle est légère, elle aime les bals costumés, mais elle le sait, elle a voulu que j'aie toujours quelque chose d'elle près de moi. » Et cette pensée de la bonté de Gilberte redoublait mes sanglots. Puis, déjà trop de personnes étaient venues ébranler inutilement la porte du cabinet qui ne servait pas qu'à mes larmes, je le quittais, j'allais m'étendre sur un canapé de tapisserie dans la pièce dite à tapisserie où on ne faisait jamais de feu, et étendu sur le canapé je pleurais, frissonnant de froid, et mâchant avec ma figure la trame rugueuse de la tapisserie. Et je me couchais le plus tôt possible, pleurant sur l'oreiller qui m'avait tant vu pleurer à Combray, gardant près de moi la petite bille d'agate que je couvrais de baisers. J'imaginai^a qu'en ce moment Gilberte pensait à moi. « Pourvu qu'on me laisse aller aux Champs-Élysées, se disait-elle, je lui ai dit cela pour qu'il ne sache pas que je l'aime, car que diraient mes parents. Mais que je serai malheureuse si je le vois pas. Pourtant ce sera peut-être utile restant un jour sans me voir, il comprendra peut-être mieux le rôle que nous jouons dans la vie l'un de l'autre. » Je savais gré à Gilberte de penser ainsi. « Viens, viens, disais-je, je n'ai pas besoin de cela pour t'aimer », j'embrassais la bille blonde avec moins d'amertume, et je m'endormais en croyant tenir Gilberte entre mes bras. Chaque jour ajoutait une partie de barres de plus mais je n'allais pas plus loin dans mon amour et je ne l'avais pas déclaré. Et pourtant

ces parties de barres qui ne m'avançaient à rien je ne pensais qu'au moment où je les retrouverais. C'est que le désir que j'avais de voir Gilberte et qui ne me quittait pas un instant, même en lisant de l'Émile Augier n'était jamais entièrement satisfait par la vue de Gilberte. Elle n'était pas comme je l'avais imaginée, elle n'était pas comme mon rêve, je me sentais déçu ; probablement j'avais été trop troublé pour bien la voir ; je rentrais ; ma pensée réparait ce que sa présence avait détruit, je m'étais refait une Gilberte intacte et j'avais besoin de la voir, car le rêve de Gilberte n'avait de sens que par le besoin de voir Gilberte. Je ne me disais pas le rêve^a. Dans le rêve je ne voyais que l'objet Gilberte, et ne l'atteignant jamais pendant les parties de barres, chaque jour j'espérais l'atteindre mieux dans la suivante^b. Mais elle n'était pas comme je l'avais rêvée, elle n'était pas si belle, et j'étais obligé de parler, de courir, de répondre, je ne pouvais « imaginer ». Si près d'elle je me disais : « Je ne l'aime plus », loin d'elle je ne savais plus bien au bout d'un moment comment elle était. J'avais besoin de la voir pour me la rappeler exactement, et quand je la voyais, il me semblait que ce n'était pas elle que je voyais, celle à qui j'avais pensé, je voyais bien exactement quelque chose, mais était-ce bien la même que celle qui dans ma pensée n'affirmait pas sa personnalité par une figure bien nette puisque je ne me la rappelais pas bien, et en somme, n'affirmait son identité avec Gilberte que par le désir que cette pensée était de voir Gilberte, d'aller aux Champ-Élysées ? Mais était-ce cela aimer ? Aux Champs-Élysées il me semblait que ce n'était pas celle que j'aimais, chez moi celle que je voulais voir, je pouvais à peine me rappeler que c'était Gilberte. Et si je voulais la voir parce que j'avais besoin de me rendre compte de mon amour, et que j'espérais toujours que le lendemain m'y aiderait, j'avais besoin de la voir pour tâcher d'avoir une preuve du sien, qu'elle ne me donnait pas, ou qu'elle contredisait par une parole différente. Et si elle ne m'avait pas aimé, j'eusse renoncé à la voir, car je savais que tout cela n'était qu'un préliminaire pour le moment où nous nous dirions que nous unissions nos vies. Malheureusement au bout de quelque temps je sentais que mes tendres paroles avec elle, mes déclarations à demi formulées n'amèneraient pas grand-chose, qu'elle semblait ne pas voir dans nos rencontres dont j'attendais des résultats inouïs autre chose qu'une partie de barres, et qu'elle semblait sortir pleinement satisfaite comme si elle n'en eût rien attendu d'autre et si elles eussent pleinement atteint leur but de journées, du moment qu'on avait joué aux barres, qui moi ne me paraissaient supportables qu'à condition d'admettre qu'elles étaient absolument manquées, qu'elle < s > n'avai < en > rien amené de ce que j'y cherchais, mais que la prochaine serait peut-être plus heureuse, que j'y trouverais peut-être le point de jonction entre mon rêve

de Gilberte et la Gilberte du jeu de barres, et que d'autre part cet amour qu'elle avait certainement pour moi, elle allait peut-être me le dire. Or vers ce moment de Noël, après m'être rendu compte qu'elle avait vraiment désiré aller au bal et qu'elle s'y était amusée, je compris que mon amour pour Gilberte (ce que j'appelais avec elle mon amitié pour elle) ne pouvait m'en donner ce que j'espérais, qu'elle semblait croire que je n'attendais rien de plus, qu'il était fou pour moi de garder encore espérance ; qu'il fallait renoncer à cet amour ; en pleurant beaucoup sur moi-même je renoncerai donc à cet amour et je l'écrivis à Gilberte (en disant cette amitié) dans un papier que je trouverais le moyen de lui glisser aux Champs-Élysées. Mais naturellement je ne renonçais pas pour cela à Gilberte, je lui proposais seulement de fonder entre nous une nouvelle amitié, ce qui me permettait de repartir avec d'intactes espérances. Ce passé de notre amitié où j'avais vainement essayé de me faire aimer d'elle, je sentais bien que l'avenir serait pareil à lui, qu'un miracle ne viendrait pas changer tout d'un coup ses sentiments. Alors tout simplement je supprimais le passé, je recommençais mon amour sur de nouveaux frais, j'étais quelqu'un d'autre, quelqu'un qu'elle n'avait pas encore dédaigné, quelqu'un qu'elle allait aimer^a. Et ce ne fut que bien plus tard avec la cinquième ou sixième refabrication à neuf d'amitiés entièrement nouvelles pour elle, qui étaient précédées d'une brouille voulue et d'explications, que je m'aperçus que peut-être ces amitiés successives pourraient bien n'être que la même, que mon décret que c'était une amitié nouvelle ne changeait ni ses sentiments, ni les miens, que ce n'était qu'un mot, comme on finit par s'apercevoir que le « nouvel an » et Noël et Pâques ne sont que le lendemain du jour précédent et la veille du jour suivant. Quant à ces jours-là naturellement je ne manquais pas de profiter de l'espérance d'un changement qu'ils éveillaient dans le cœur pour tâcher de leur demander à eux aussi un renouvellement d'amitié. Et je choisissais plus volontiers les veilles de fête pour les brouilles nécessaires dont j'attendais une nouvelle amitié parce que cela me permettait de ne pas laisser durer plus que quelques heures déjà trop longues la brouille, en disant : « Je ne veux pas que l'année nouvelle nous voie brouillés, que celle qui s'en va comporte une amitié qui n'était plus possible et refaisons à nouveaux frais, reprenons à pied d'œuvre etc. » Il m'était du reste bien difficile à cette époque de trouver dans les réalisations ce que j'en attendais. J'avais alors la passion du théâtre mais dans mon éducation si sévère on ne m'y laissait pas aller. Affiches. etc.¹.

Quand^b je la voyais, la Gilberte de mon âme cessait d'être dans mon âme comme si la réelle l'avait chassée. C'était pourtant la réelle que j'aimais puisque c'est ce moment-là que j'attendais

toute la journée, < que > j'usais de mille ruses^a pour la revoir, que je n'eusse demandé au prix de n'importe quoi qu'à prolonger indéfiniment. C'était donc que je considérais sa présence comme un aboutissement ou une condition de l'aboutissement du seul grand désir amoureux qui était en moi. Et pourtant il y avait si peu de rapport apparent entre sa présence et ce désir. Quand elle était là, cet état d'âme particulier n'existait plus. J'étais sensible à quelque particularité purement matérielle de son visage qui la dernière fois < ne > m'avait pas frappé, qui pourtant était elle, qui me faisait dire quand je l'apercevais : « C'est Gilberte ». J'étais frappé de ce que c'était un visage à nez pointu, ou de ce que sa joue était un peu rousse, ce que sa joue en tomate était large, ou de la manière dont ses yeux regardaient en parlant, je pensais aussi à ce qu'elle me disait, à ce que je lui répondais, à la circonstance insignifiante et despotique où je la voyais qui fait que deux personnes qui se voient, ne font que commenter une chose insignifiante qui est le but ou l'accident de leur rencontre, la circonstance irréelle et semble-t-il supérieure à leur vie dont ils parlent comme d'un événement, la soirée où on va, le goûter où on est, un livre qu'on a lu etc. Tandis que ce nez pointu m'entraînait dans les yeux, que je remarquais la largeur de cette joue, je ne voyais aucun rapport entre cela et l'état d'âme que j'appelais mon amour, et quand je l'avais quittée, mon état d'âme renaissait et je me demandais si parler à Gilberte de cet état n'était pas lui parler de quelque chose qui était aussi différent d'elle, aussi étranger à elle, aussi inconnu d'elle, aussi inapprochable à elle, que si la vraie Gilberte avait été seulement une petite jeune fille, peinture^b à joue large et rousse, que j'apercevais de temps en temps souriante sur un écran qui la reflétait de la cime^c où probablement elle vivait ayant de temps en temps des sourires, des gestes se rapportant à mille petites idées à elle, sans aucune connaissance ni moyen de s'approcher de ce qui se passait en moi.

Esquisse LXXXII

[PROGRÈS D'UNE AMITIÉ — LA JALOUSIE]

[Nouveau développement sur Gilberte, toujours dans le *Cabier 27*. Le mystère de la vie de Gilberte, qui ne fait qu'exciter le désir du héros de la revoir. L'épisode de la bille d'agate. La jalousie. L'épisode du prénom.]

J'avais bien eu un choc en l'apercevant, mais maintenant en essayant de retrouver ma pensée d'elle qui m'avait occupé tant hier je ne la retrouvais pas en elle. Et quant à son amour pour moi, je l'induisais du fait qu'elle jouait avec moi, mais pourtant elle semblait prendre au jeu en lui-même un plaisir qui me semblait presque aussi grand avec les autres qu'avec moi. Françoise était pressée, je rentrai ayant encore plus besoin de la revoir le lendemain que je n'avais eu la veille, car l'identification de mon rêve et de sa personne, le désir de lui avouer mon amour et de deviner son sentiment à elle n'étaient pas plus avancés. Hélas, elle ne venait pas absolument tous les jours, de sorte que mon angoisse durait jusqu'au moment de son arrivée, et là mon trouble était trop grand et mon plaisir trop peu complet pour que je pusse me consoler de ma déception autrement qu'en espérant mieux du lendemain. Le lendemain du jour où elle n'était pas venue, je la trouvais quelquefois déjà là en train de jouer quand j'arrivais et j'étais inondé de bonheur à la pensée que nous allions avoir un peu plus de temps, que j'allais pouvoir mieux la voir, lui parler, et je lui disais timidement : « Vous n'êtes pas venue hier », et elle répondit : « Ah ! non, j'ai été faire des courses avec maman ou goûter chez une amie » et d'un air si indifférent que tout mon bonheur était enfui, que je sentais que je ne pouvais pas me consoler avant de repartir et que le besoin de la revoir serait cette nuit plus fort qu'il n'avait jamais été. Et tout le mystère familial à d'autres que le nom de Gilberte avait fait flotter devant moi impénétrable et délicieux dans la zone parfumée qui s'était circonscrite au-dessus de la pelouse à arceaux, se réalisait^a encore dans ses patins^b, devenait plus dense, plus réel, et pourtant aussi obscur, aussi insaisissable, dans ses courses avec sa mère qui, elle, lui disait Gilberte, ou à ce goûter chez des amies qui pouvaient la voir pendant que je restais les yeux fixés sur l'avenue des Champs-Élysées à regarder si elle ne viendrait pas, et sans qu'elle ait paru avoir du regret de [ne] m'avoir pas vu. Et cet inconnu de sa vie qui motivait ou empêchait sa venue, toutes ses courses avec sa mère, ces cours, ces catéchismes, ces amies, était si grand que même les jours où elle se produisait, cette arrivée, cette apparition presque quotidienne de Gilberte aux Champs-Élysées ne se produisait pas toujours à la même heure, ni du même côté. Le plus souvent elle venait assez tôt par l'avenue des Champs-Élysées, et de ma pelouse je restais quelquefois une heure à dévorer des yeux l'extrême lointain de l'avenue où je verrais apparaître le plumet de l'institutrice et Gilberte. J'étais là depuis une heure désespérant qu'elle vînt. Tout d'un coup je me retournais, une voiture venant juste de l'autre côté, de la rue Boissy-d'Anglas s'arrêtait à l'allée des piétons face à la pelouse, Gilberte en

descend <a> it avec son institutrice, disait quelque chose au cocher et la voiture repartait. Alors dans l'incertitude de l'endroit où se produirait cette apparition qui par la variation de causes et d'occupations qu'elle indiquait m'empêchait de m'habituer à la pensée de cet inconnu toujours renouvelé, de tant de familiarité des autres, de tant de mystère pour moi, je n'osais plus bouger de ma pelouse. Quelquefois elle disait : « Je viendrai sûrement par l'avenue demain. » Et je forçais Françoise à monter dans la direction, je ne voyais rien, nous montions encore, tout d'un coup, à la même hauteur que moi je l'apercevais sur l'autre côté de l'avenue qui descendait avec l'institutrice et n'avait pas encore traversé. D'autres fois son amie disait : « Gilberte ne viendra sûrement plus », je ne voulais pas jouer, je montais comme en un vague pèlerinage avec Françoise dans cette avenue qu'elle foulait si souvent, du moins j'avais consacré ma journée à elle, ma promenade avait elle pour but. Mais Françoise exigeait que je revienne jouer cinq minutes, disant que Maman ne serait pas contente et quand j'arrivais, son amie courait vers moi : « Venez vite, Gilberte vient d'arriver et nous ne sommes pas en nombre pour jouer aux barres sans vous. » Et je voyais Gilberte que sa mère avait déposée sur l'avenue Gabriel et qui n'avait que peu de temps à rester. Et la différence des tenues évoquait encore plus cette vie inconnue. Ces jours-là elle était en tenue de visite... *décrire*. Et de ce que cette image de Gilberte arrivant, qui, en se détachant sur l'horizon d'allée, du ciel ou d'arbres réalisait brusquement le rêve passionnément, anxieusement désiré sur lequel je n'osais jamais absolument compter, se détachait de l'horizon et venait, enfonçant cette image comme un tenon^d dans mon cœur, le fait que cette image se détacha parfois d'une tenue de jeu, tantôt en tenue de visite qui nous empêchait < de jouer >, tantôt de très loin, tantôt de tout près, tantôt d'un moment assez tôt, tantôt d'un moment très retardé, tantôt d'où je l'attendais, tantôt sans que j'aie eu le temps de supposer qu'il pouvait me frapper de par là, tout cela faisait de cette apparition percutante de Gilberte, en toilettes toujours différemment harmonisées mais toujours exprimant l'inconnu, non pas un même coup uniformément répété, une souffrance monocorde, mais un coup qui partout pouvait partir de plus haut, de plus bas, de plus tard, de plus tôt de l'immense clavier de l'espace, du temps, de l'inconnu, figurait en quelque sorte mon émotion à intervalles inégaux d'espace et de temps où l'apparition se produisait, et dans l'attente rendait simultanément émouvants, chargés de possibilités émouvantes, prêts à chanter, music < aux >, tous les points du jardin, tous les points cardinaux, tous les moments de ces journées, tout l'immense clavier, tendu pour qu'il s'y exprimât à l'inconnu de sa vie, de l'espace et du temps auquel s'était incorporé mon cœur.

Mettre ici. Et ce qui ajoutait l'inconnu à sa journée, est qu'un peu de cet inconnu était dans le temps, autre incertitude par l'attente. Certains jours^a où je savais qu'elle ne viendrait pas, je forçais Françoise à venir en pèlerinage vers cet autre inconnu de sa vie, sa demeure, nous montions jusqu'à la rue Boissière qui était sa rue où si j'avais été libre de me poster je l'aurais vue à des heures, dans des circonstances où je ne la connaissais pas, cette rue plus près que moi du mystère du nom de Gilberte puisqu'elle la voyait partir pour la messe le matin et que quand elle ne sortait pas et attendait des amies elle savait avant moi qu'elle ne viendrait pas aux Champs-Élysées. Je jetais un coup d'œil d'envie au grand concierge en livrée sur le pas de la porte qui me regardait d'un air rogue ou plutôt ne me voyait pas et qui savait tout ce qu'elle faisait, à qui sa mère pendant que je serais loin d'elle, séparé d'elle, dirait^b : « Y a-t-il des lettres ? », cette porte cochère où, un jour où je l'avais aperçue et suivie de loin, elle avait disparu à mes yeux, cette fenêtre à laquelle je l'avais aperçue sans chapeau, dans cette tenue familière qui indique la possession de ce qu'on aime par ceux avec qui elle dîne, dans la chambre de qui elle entre dire un mot, ou même moins^c de sa maison venus du Dehors, mais peut-être plus intimes camarades, amis, elle va au-devant en sortant, en courant, les joues animées, de cette joie qu'elle avait quelquefois au jeu. Aujourd'hui je ne la verrais pas. Ah ! si elle sortait en ce moment. Et pourtant, ne vivant jamais que dans la pensée de la voir le lendemain et de ce que m'apporterait cette vue, elle ne m'apportait que le besoin plus grand de la revoir. Chaque fois sa vue était une déception, chaque fois une fois revenu mon rêve la refaisait plus belle mais me donnait le besoin de la revoir pour savoir *(voir plus loin la formule exacte)*. Et sur ses sentiments j'étais bien peu renseigné. J'avais un immense plaisir, c'est qu'elle semblait savoir les miens, que son amie même disait : « Tenez, puisque cela vous fait bien plaisir, je vais vous mettre dans le camp de Gilberte. » *Suivre page Ygrec^d.*

Et cela mettait un peu de certitude dans mon amour. Parfois il me semblait avoir une preuve d'amour. Un jour devant la marchande, comme nous buvions moi du coco, elle de la grenadine, j'achetai des billes de verre, elle acheta de belles billes d'agate, blondes comme ses cheveux, brillantes et douces comme ses yeux ; elle me demanda laquelle était la plus jolie. « Celle-là », dis-je. « Hé bien, je vous la donne, c'est un petit souvenir d'amitié ». Il me semblait que c'était plus un gage de son amour. J'emportais ma chère bille. Ensuite j'eus avec la bille d'agate la même déception qu'avec Gilberte, quand je la regardais, ce n'était qu'une bille d'agate, je n'y trouvais pas son amour, ce que je poursuivais sans l'atteindre, c'était formé d'une

matière qui existait en dehors de mon rêve, avant lui, qui ne lui était pas absolument assimilable. Pourtant j'y tenais énormément, je l'avais toujours près de moi, comme pour me prouver que mon amour n'était pas qu'un désir, qu'elle-même loin de moi était dans ma maison et qu'elle le savait. Mais pour un signe de tendresse que d'autres d'indifférence. Quand je la quittais chaque jour, insatisfait, ne l'ayant pas trouvée telle que je pensais, n'ayant pas dit ce que je voulais dire, ne lui ayant pas fait dire ce que je voulais, je lui disais adieu d'un air de dire : « C'est encore manqué, c'est une mauvaise journée, mais ce sera mieux demain », car c'est la seule chose qui me donnait la force de supporter une déception de me dire que c'en était une et de me dire « C'est manqué, mais nous recommencerons ». Mais elle avait l'air de ne pas comprendre ce que je voulais dire, d'être satisfaite, d'avoir rempli sa journée, comme si son but — de bien jouer aux barres — avait été atteint et s'il ne lui restait rien de plus qui n'eût pas été satisfait, alors qu'avait-elle voulu dire en me donnant la bille, en me disant : « C'est un souvenir d'amitié » ? Un jour il faisait si beau etc. *Mettre : « J'espère que j'irai chez Suzanne Verdurin^a ; je dois jouer une charade avec son frère. » Suite en parlant de l'importance de ce frère jalousie^b.*

Bientôt ce ne fut plus que chaque journée où je sentais l'impossibilité d'en tirer l'aveu de l'amour de Gilberte (il faudra avant montrer que chaque fois je me dis : « Il est trois heures dix, ce ne sera plus pour aujourd'hui »), c'était toutes nos relations, toute notre amitié qui semblaient comme chacune de ses journées ne pas contenir le minéral précieux, qu'il n'y eût pas d'espérance d'amour à en extraire. J'avais beau demander à Gilberte quel rang j'avais dans son amitié, elle ne voulait pas me dire que c'était le premier. Je lui demandais si je pouvais espérer que ce le serait et elle me disait : « Ah ! il y a par exemple Maxime Verdurin que je connais depuis bien plus longtemps que vous. » Je lui demandais de m'écrire sur un livre à moi « meilleur ami après Maxime Verdurin », mais c'était comme la bille, j'avais beau regarder sa phrase écrite, je n'y trouvais pas ce que je voulais, c'était un tout fini, limité qui avait fini ce qu'il voulait dire, qui ne se prêtait pas à mon rêve, ne répondait pas à ses questions, ne grandissait pas avec lui^c. Alors je disais, *voir plus haut*. Je recommençais sur de nouveaux frais une nouvelle amitié mais bientôt elle s'usait comme l'autre, chaque nouvelle amitié ressemblait à chaque nouvelle partie de barres, ce serait pour celle du lendemain. Et puis ce n'était plus seulement les autres dont je voulais savoir si elle les aimait autant que moi, ou si elle m'aimait autant qu'elle avait aimé Jacques Durier^d avant d'être brouillé avec lui, c'était moi-même dont épouvanté qu'elle

m'eût dit que j'avais été méchant, qu'elle ne m'aimait plus, je voulais savoir si elle m'aimait autant que quand elle m'avait donné la bille, ou s'il était possible qu'elle me réaimât autant, et plus. Mais après la deuxième ou la troisième amitié refaite sans succès, un petit fait analogue à celui de la bille d'agate redonna de nouvelles forces, un nouvel espoir à ma tendresse, en me prouvant un progrès, en la faisant entrer dans une nouvelle phase, d'autant plus réelle à mes yeux que cette division en une nouvelle ère n'était pas née de moi — de moi d'où je craignais que vive seul mon amour mais d'elle —, « Vous savez, me dit-elle un jour, vous pouvez m'appeler Gilberte » ; je n'osais pas, je lui dis qu'alors il faudrait qu'elle m'appelle aussi par mon petit nom. Elle dit c'est convenu. Nous jouâmes toute la journée. En la quittant je m'approchai d'elle et je dis inondé de joie : « Adieu Gilberte et [*interrompu*] »

*Peut-être serait-il mieux de parler d'abord de l'inconnu, du temps, du pèlerinage, des amis, et puis alors seulement du besoin de la voir etc. tout ensemble.

Plus tard il faudra ajouter à cela la cathédrale de Reims etc.¹.

Le même besoin de percer l'inconnu sera dans les noms Querquerville, Lamballe etc. plus tard².*

Esquisse LXXXIII

[PREMIÈRE ESQUISSE
DE MME SWANN AU BOIS]

[On trouve dans le Cahier 31 la première esquisse de Mme Swann au Bois, que nous isolons du texte sur l'ascension sociale de Mme Swann, donné dans l'Esquisse XV d'« À l'ombre des jeunes filles en fleurs », p. 1019-1020. Toute la partie droite du folio 11 r^o, sur lequel figure la seconde moitié du texte de cette Esquisse, étant illisible à cause de l'usure, nous avons essayé de compléter le texte par les mots que nous avons mis entre crochets obliques.]

Personne ne recevait Mme Swann. Je me rappelle qu'un jour de courses où j'étais allé me promener avec Papa au Bois, comme la sortie se faisait assez difficilement, nous vîmes tout à coup une femme d'une éclatante beauté, toute en blanc avec des bijoux et un chapeau de plumes bleuâtres qui s'avancait comme une reine suivie d'une cour de cinq à six hommes pendant que le pauvre Swann cherchait sa voiture qu'on ne pouvait trouver. Le valet de pied aurait dû attendre à une autre sortie. Il commençait à pleuvoir, il n'y avait plus de voiture. Swann qui cherchait passa près de nous. Sous les feuillages verts avec un coin de ciel bleu

au-dessus de la tête, elle était magnifique, elle semblait d'une autre époque. Mon cœur^a. Il fut embarrassé en nous voyant. « Je ne peux pas trouver la voiture de ma femme », dit-il en rougissant. Papa lui offrit notre fiacre, Swann se confondit en remerciements voyant que la pluie commençait et sa femme était délicate de la gorge. Elle nous adressa un charmant sourire. Je la trouvais sublime et nos parents fous de ne pas la fréquenter. Et comme la notion des situations sociales est un peu vague chez les enfants le fait que Maman ne pût pas la fréquenter ne lui enlevait en rien de son prestige. Cela l'augmentait encore en agrandissant la distance qui la séparait de moi, et que faisaient déjà si grande sa merveilleuse beauté, son luxe, ses chevaux, l'espèce de gloire qui l'entourait, une houle de curieux qui fendait de chaque côté d'elle et qui faisait se retourner tout le monde quand elle descendait à pied l'allée des Acacias de son pas majestueux. À partir de ce moment-là, dans mes promenades, je < cherchais^b > toujours un prétexte pour entraîner ma bonne, mon institutrice ou Maman du côté de l'< allée > des Acacias et je faisais un grand salut à Mme Swann < rempli > d'émotion au moment où je l'apercevais, de sentir que tous ces gens qui la regardaient < passer >, aux yeux de qui je ne comptais pas, allaient me voir < la saluer et > allaient reporter sur moi l'attention qu'ils portaient < sur > elle me faisait battre le cœur, au point que je ne sais pas ce qui l'emportait en moi à ce moment-là du snobisme < me > ou de l'amour. Mes parents étaient furieux du < salut > que je les obligeais à faire, et Mme Swann qui n'< avait > pas l'habitude d'être saluée par des « familles » me regardait avec un sourire où je croyais qu'il y avait < du > mépris mais où je crois bien plutôt maintenant qu'< elle > avait de la reconnaissance. C'est curieux à dire mais j'ai < connu > plus tard de grands artistes et ce qui est beaucoup moins flatteur des personnes « considérables ». Mais la f< aveur > du grand artiste ne m'a été donnée que par un < prix > de quatre sous, et la faveur de la femme considérable < donnée > par une personne qui n'aurait pas pu réunir dix < personnes > chez elle. Et encore je ne suis pas bien sûr d'ailleurs que ce < ne > soit pas l'émotion préalable causée par leur céléb< rité > qui m'ait conduit à l'admiration de l'un et de l'autre. À partir de ce retour de courses il fut convenu que Papa connaissait Mme Swann et [une ligne illisible].

Esquisse LXXXIV

[LES TOILETTES DE MME SWANN
— LE SALUT]

[Nouveau fragment du Cahier 27. Les jours où Gilberte ne vient pas aux Champs-Élysées, le héros emmène Françoise aux Acacias pour voir Mme Swann. Ses toilettes éblouissantes. L'immense salut du héros.]

Un jour, dans un de ces premiers dimanches de printemps où le bois de Boulogne sent la poussière et la violette, mon père nous avait emmenés promener et me traînait fatigué derrière lui, quand nous passâmes près du champ de courses, les courses n'étaient pas finies. Mais quelques personnes qui ne voulaient pas rester pour la fin faisaient chercher leur voiture. Mais un groupe, resté après que les autres furent partis, restait sous les arbres, attendant la voiture qui ne venait pas. C'était, entourée d'une cour de cinq messieurs fort élégants qui en la suivant donnaient l'impression que c'était une reine qui passait là, une femme très grande dans une éblouissante toilette blanche qui faisait ressortir son teint rose, elle avait un immense chapeau à plumes blanches qui retombaient et une ombrelle qu'elle tenait ouverte contre le soleil, et semblait impatiente d'attendre, différenciée de toute foule possible par sa beauté, le luxe inouï de sa toilette, cette cour d'hommes autour d'elle qui semblait une garde d'honneur, une simple escorte épiant de l'œil sa voiture, ayant l'air de se désoler qu'elle fût debout, comme si ç'avait été un privilège de son haut rang d'avoir une tenue si belle et tous ces hommes autour d'elle. Et sous les arbres elle était calme au milieu d'eux, sous son chapeau à plumes blanches, sous le ciel bleu, comme un Roi de Van Dyck¹. C'était Mme Swann. Au moment où nous passions près d'elle, elle ne nous voyait pas, les yeux au loin, attendait avec impatience sa voiture comme si elle dût se salir là ; Swann revenait avec la voiture, au moment où il lui disait : « Odette, voici la voiture se cogne contre vous », [il] nous dit bonjour, de sorte qu'elle, passant rapidement à ce moment pour monter en voiture, vit qu'il nous parlait, mon père et moi dûmes saluer, elle monta en voiture et partit. Le soir au dîner familial du dimanche mon père raconta notre rencontre. « Avait-elle son lévrier, dit mon grand-père, tous les jours on peut la voir se promener aux Acacias avec son lévrier. » Désormais je priai Françoise les jours où je savais que Mlle Swann ne venait pas aux Champs-Élysées de me mener au Bois et avec une attente infinie comme si c'eût été Mlle Swann, plus peut-être parce que ces puissances ennemies qui me séparaient d'elle, ses parents, m'apparaissaient imbibés de son charme, mais

plus puissants, plus nantis d'elle qu'elle-même, j'épiais pour voir si Mme Swann ne viendrait pas. Parfois j'avais déjà dû à cause de l'heure quitter les Acacias et je reprenais avec Françoise éreintée l'allée qui nous ramenait à la porte Dauphine, quand Mme Swann, toujours dans une toilette différente, retardée ce jour-là sans doute et finissant une promenade différente par un simple tour d'Acacias passait au galop de ses deux beaux trotteurs. Grande, posée dans sa voiture avec un abandon plein de grâce et de noblesse, ses cheveux blonds où se mêlait une petite mèche grise tombant d'une souple couronne de violettes, ou d'un grand chapeau à plumes, dans de vastes manteaux mauves, ou roses, ou tout < au > moins soutachés d'argent, ou rouge sombre, qu'elle affectionnait, elle passait, à demi couchée, la tête à demi inclinée. Toutes les têtes étaient tournées vers elle. Je sentais mon cœur qui battait à la fois de ces trois sentiments, c'est la mère de Gilberte, comme elle est belle, tous ces gens vont voir que moi pauvre petit rien si mal habillé avec une bonne, je connais, oui, je connais cette femme, la plus élégante et la plus belle, et qui attire tous les regards. Et elle souriait, étonnée de voir un si jeune garçon presque enfant encore qui lui faisait cet immense salut, se découvrant comme devant une déesse, sans bouger sa tête, ou l'inclinant en un doux salut, elle souriait, et quelquefois même me faisait un petit bonjour de la main^a. Elle me connaissait sans même peut-être savoir mon nom, comme elle connaissait les canards à qui elle allait donner à manger au lac en revenant des Acacias. Mais d'habitude quand je la rencontrais, j'avais encore un peu de temps à rester, je faisais semblant, à partir du moment où j'avais eu le déchirement au cœur d'apercevoir sa voiture qui arrivait, et < d' > avoir aperçu sa jolie tête inclinée et sa mèche blanche sous sa couronne de violettes ou de rose < s > ou sous son grand chapeau à plumes, je faisais semblant de ne pas l'avoir vue, car je savais qu'arrivée à la hauteur du tir aux pigeons, elle disait à son valet de pied de traverser les files et de l'arrêter, qu'elle voulait marcher et qu'en redescendant à pied l'allée, je la croiserais, pourrais mieux la saluer et être vu de plus de monde. Et en effet j'avais marché depuis un quart d'heure à peine qu'au loin j'apercevais une grande femme souvent couronnée de violettes, quelquefois ayant une tenue toute différente de ce que j'attendais, un petit chapeau qui lui faisait une toute petite tête, le lendemain un grand chapeau^b à plumes, mais toujours de longs manteaux entrouverts, mauves, blancs, grenats, rouges, roses, bleu ciel, qui traînaient en deux vagues, en un lent sillage, derrière sa marche noble, majestueuse et encore assez rapide, se retournant parfois pour appeler son lévrier. Je calculais la distance qu'il me restait à franchir avant de la saluer, je voyais toutes les têtes des gens tournées vers elle

qui semblaient — patience encore une seconde — voir que je la connaissais, j'entendais le murmure qui la précédait, la suivait, je voyais seulement qu'on la remarquait plus qu'aucune autre, cela me suffisait et je me moquais qu'on dît : « C'est Mme Swann, c'est une cocotte » (on ne disait jamais que cela) et j'étais seulement navré à la pensée que tel petit monsieur moricaud et décoré qui se promenait souvent avec Coquelin et pour qui je n'existais pas, est déjà passé il y a cinq minutes et ne peut pas voir que je saluais Mme Swann, et fou de joie et d'impatience à la pensée que tel autre, dédaigneux avec ses grands favoris blancs et son lorgnon d'or dans sa voiture (et qui aurait bien voulu sans doute être à ma place) allait voir, dans une seconde qui me paraissait un siècle et pendant laquelle je comprimais les battements de mon cœur, que je la saluais. Elle souriait et pendant un moment ses yeux souriants prenaient l'air léger, capricieux, rêveur, flexible et frivole des fleurs de cyclamen, de rose et de violette qu'elle avait au-dessus de sa mèche grise. Hélas, quelquefois elle ne descendait pas, ne repassait pas, avait sans doute tourné pour les lacs. Si j'avais su, je m'étais privé de son sourire, pour avoir attendu le moment où je serais frappé de plus près par sa beauté. Hélas, il paraît que souvent si elle ne repassait pas, c'est qu'elle avait remarqué quelqu'un qu'elle s'était laissée saluer, aborder, qu'elle avait proposé à l'inconnu une promenade. Quelquefois je la rencontrais avec un monsieur toujours différent. On n'osait, paraît-il, jamais lui demander avec qui elle était. Dire que mon grand-oncle avait une voiture, allait se promener, m'emmenait quelquefois et jamais aux Acacias, de sorte que ce privilège d'être vu en voiture, ne me servait à rien puisque nous n'allions que dans des endroits où on ne rencontrait ni Mme ni Mlle Swann. Quand on allait par hasard au jardin d'Acclimatation, mon oncle disait au cocher : « Surtout évitez les Acacias. » Et quand il me disait de le lui dire si le cocher ne l'entendait pas, je prenais mille prétextes pour dire « dans un moment, il ne faut pas le troubler en ce moment, les chevaux sont un peu gais », dans l'espoir qu'il serait trop tard quand je le dirais. C'est ce qui arriva une fois, nous fûmes pris dans une file, la voiture ne put pas tourner, mon oncle gémissait : « Voilà une chance, nous allons être obligés d'avalier le bouillon jusqu'au bout. » Le cocher voulait tourner mais un cheval par zèle à côté se dressa et mon oncle cria : « Mais non, restez maintenant que vous y êtes. » Il y avait fort longtemps que je n'avais prié le bon Dieu mais je me rattrapai en le suppliant que Mme Swann passe. Et au bout d'un moment je l'aperçus qui venait en voiture à contre-sens, sa voiture allait passer près de la nôtre. Je ne voulais pas que mon oncle pût deviner que j'allais la saluer, il m'en aurait empêché, il me parlait, je n'entendais pas ce qu'il me disait, il

me dit de regarder quelque chose qui était justement de l'autre côté, je fis semblant de ne pas l'avoir entendu, pourvu qu'elle lève les yeux, juste elle les leva, alors, me dressant un peu et me penchant en avant comme j'avais vu faire à des messieurs, je lui décochai un si immense coup de chapeau circulaire que j'envoyai un grand coup de poing à mon pauvre oncle. Elle fut touchée de reconnaître le petit garçon qui lui faisait de beaux saluts, mais mit un peu plus de réserve en reconnaissant mon oncle qu'elle connaissait de vue, et pensant que peut-être il ne lui était pas agréable d'être salué car elle savait qu'on était « méchant pour elle ». « Crois-tu le coup que ce petit imbécile m'a fait tantôt, dit le soir au dîner mon grand-oncle à mon père. Il a fait un salut à Mme Swann, comme on ne fait pas à une reine, je ne savais où me fourrer, j'ai été obligé de faire comme lui, je ne veux pas faire de grossièretés à Swann que j'aime beaucoup. Et maintenant chaque fois que je la rencontrerai, je me demande s'il ne faudra pas que je salue. Ah ! il me met dans de jolis draps. Charmante connaissance ! » Mais ma mère qui sentait bien que j'étais amoureux de Mlle Swann eut peur que cela me fit de la peine et protesta. Elle dit que sa fille était charmante, parfaitement bien élevée, qu'elle jouait tous les jours avec moi aux Champs-Élysées, qu'il [ne] fallait pas la froisser, d'ailleurs que Mme Swann avait du monde, chez elle. L'autre jour un collègue de mon père avait dit être allé en soirée chez eux. Et Maman que cela intriguait au fond beaucoup, avait dit : « Dites-moi un peu qui il y avait. — Bien, il n'y avait guère que des hommes évidemment sans leur femme, pourtant le colonel S*** avait amené sa femme, Swann le remerciait avec effusion, j'ai même été étonné, lui <qui> a tant de tact et d'habitude du monde il a dit à ce colonel S*** : "Est-ce qu'Odette pourra se permettre d'aller vous voir ?" Ah ! lui qui a de si belles relations en dehors se contente de peu chez lui, et quel empressement ! » Et en effet comme je l'ai su plus tard c'était exact. Swann qui avait épousé Mme X parce qu'au milieu <de> cette période, où n'étant plus amoureux d'elle il lui était revenu, et avait commencé une vie plus douce avec elle, elle lui avait dit qu'elle était enceinte, Swann devenu son mari, avait dû quitter son joli quartier, son vieil hôtel, habiter le vilain appartement somptueux qu'elle détenait.

Esquisse LXXXV

[L'IMAGE DE MARIE STUART]

[Fragment du Carnet 2 sur Mme Swann au Bois, assise dans la voiture, qui évoque un tableau de Van Dyck.]

Une autre me toucha plus. Mme Swann assise avec une grande collerette presque Médicis avait ramassé derrière elle, contre son fauteuil la longue traîne d'une de ces robes dans lesquelles elle se promenait allée des Acacias. Sans doute ainsi ramassée près d'elle cette traîne n'était plus que comme ces voiles démontées au port qui peuvent tout au plus donner la nostalgie de la traversée que pendant l'éclair d'un instant on croit voir, les gonflant, tandis que le bateau file, avec une gracieuse démarche. Ainsi pendant l'éclair d'un instant [*un mot illisible*] cette traîne en moi reprenait vie, elle balayait l'allée tandis que sous les acacias je voyais s'avancer lentement la femme qui était représentée là, levant de la même façon son délicieux visage ; le bras à demi tendu pour tenir son ombrelle devant elle ; seule, sous les acacias, formant pour moi un tableau où le paysage était complété par cette figure^a des plus charmantes figures historiques^b pour moi plus fine, plus mystérieusement séduisante qu'aucune figure de l'histoire ou de la poésie, aussi particulière et aussi noble que si ç'avait été Marie Stuart, Mme Swann s'avavançait, levant à demi son même délicieux profil qui était représenté ici, le bras à demi tendu pour tenir son ombrelle devant elle, se retournant pour appeler son chien.

Ajouter avant : portant en elle assez de mes rêves, assez de personnalité, assez de style, pour qu'elle prît pour moi quelque chose qui avait son importance et sa date, effaçant toutes les personnes qui pouvaient être en même temps qu'elle, et que je ne voi < e > qu'elle seule pour moi, aussi noble, aussi célèbre que si ç'avait été Marie Stuart s'arrêtant seule sous ces arbres comme s'ils avaient été peints par Van Dyck et faisant de ce paysage comme le fond d'un tableau d'histoire.

Esquisse LXXXVI

[LE BOIS EN AUTOMNE]

[Texte rédigé à part sur les 17 feuillets d'un Cahier, qui sont aujourd'hui reliés par la B.N. dans le « Proust 21 ». La première moitié étant très proche

du texte imprimé, nous reproduisons cette Esquisse à partir de la page 9 du Cahier. Description du Bois en automne.]

Elle¹ projette sur une partie du feuillage le reflet artificiel et chaud d'une invisible lampe. Elle fait flamber les superbes feuilles d'un arbre qui reste le candélabre incombustible et terne de son faite incendié mais ce sont surtout les parties si nombreuses où le bois est sans feuilles, soit que les arbres les aient déjà perdues, soit qu'il se compose de jeunes futaies qui n'en ont pas encore, qui paraissent² nouvelles et éclairées par le rayon oblique du matin ou du soir, car si les couleurs de l'automne semblent varier les espèces, c'est tout le bois que refait la lumière du matin. Comme une bouquetière habile, elle attire longuement à elle deux arbres, s'aidant du ciseau puissant du rayon et de l'ombre elle retranche à chacun une moitié de son tronc et de ses branches, et tressant ensemble les deux moitiés qui restent en fait un seul pilier d'ombre, que délimite la lumière environnante, un seul fantôme de clarté dont un réseau d'ombre noire cerne le factice et tremblant contour. Quand un rayon de soleil dore les plus hautes branches, elle semble émerger seule, du liquide couleur d'émeraude où la futaie tout entière est plongée. Par moments le soleil se cachait et quand il faisait briller les branches extrêmes des arbres elles étincelaient comme si elles restaient mouillées encore par l'air liquide de couleur d'émeraude où toute la partie inférieure était plongée comme une futaie sous-marine et qui émanait de cette enveloppe verte que même l'hiver gardent les troncs anciens et qui est si émouvante dans les bois où elle montre que la vie de l'arbre n'est pas suspendue. De même des grands globes de gui étaient posés aux branches des chênes et de grands oiseaux comme dans une forêt parcouraient le bois. Et pourtant oiseaux, couleur des sous-bois, floraison des guis et des mousses, avaient beau continuer comme maintenant la vie naturelle d'un bois, je sentais que j'étais dans un lieu factice et l'automne m'en aggravait l'impression en différenciant ce qui était autrefois confondu, en approchant ce qui était éloigné. *Suit le morceau sur les marronniers jusqu'à (inclusivement la phrase sur la pépiniériste, puis la lumière elle-même ajoute, bouquets d'œilleux, candélabre etc.) Et alors ceci². * Ils rendaient plus saisissants ces sortes de seuils, de vestibules qui sont à l'entrée des nouvelles parties du bois qui succèdent à d'autres, ils rendaient plus distincts le bord du lac, Madrid, le Champ de courses, Armenonville, le Pré Catelan. Ainsi le Bois avait l'air de répondre à une autre destinée que cel < le > de ses arbres, d'avoir une destination ; ça et là les arbres d'eux-mêmes s'écartaient pour laisser passer, une pelouse me portait en avant pour accueillir quelque construction qui ne pouvait servir à rien, un moulin, une fausse grotte, une estrade

apparaissaient. Et comme ce n'était pas qu'un bois, le désir qu'il éveillait n'était pas celui que des beautés végétales et la beauté du spectacle de l'automne laissaient mon cœur insatisfait. Sans doute les marronniers du Petit Trianon ne sont pas non plus rien que naturels, mais la beauté dont ils appellent le complément, apparaît bien vite, temple de l'amour, théâtre ; hameau, même en dehors des monuments et des statues même dans notre esprit, elle est quelque chose de fixe et de certain, un certain goût d'art, un certain charme d'une époque.

Rien de pareil au bois. Sans doute on sentait leur vie végétale. Mais la joie que j'éprouvais n'était pas que l'admiration de l'automne. Elle était causée par quelque chose qui n'était pas devant mes yeux, ni même devant mon intelligence qui n'aurait pu le définir, mais qui pour qu'il vînt de la créer, venait sans doute d'entrer dans mon cœur. C'était un désir. Grande source de joie quand la pensée ne la connaît pas encore, n'a pas compris qu'aucune réalité ne lui correspondra, quand il s'est insidieusement ajouté à l'âme comme s'il y était lui-même une réalité. Ainsi regardai-je les beaux arbres avec une tendresse qui les dépassait eux-mêmes. Ils avaient éveillé en moi l'attente où j'étais autrefois au moment où allait se réaliser entre leurs feuillages le chef-d'œuvre multiple et momentané de l'élégance féminine. Je traversais des futaies que la lumière *[interrompu]*

Et sans doute à sentir cette vie végétale *[interrompu]*

Forcés depuis tant d'années par une sorte de greffe humaine à vivre sur une seule tige avec la femme, sans doute ils continuaient pourtant à obéir à leurs lois propres, à sentir l'automne, à se couvrir d'un rouge feuillage, mais ils n'en évoquaient pas moins la dryade qui vit avec eux en symbiose, la belle mondaine qu'ils forçaient à participer à l'automne, et ils venaient de m'évoquer le temps de ma croyante adolescence, où je venais avidement attendre les instants où le miracle de l'élégance féminine s'accomplissait, se réalisait entre les feuillages inconscients et complices. Je rejoignais le bord du lac. Hélas ce qui me remplissait de désir, c'était une image lointaine, les femmes que je vis passer ne la contentèrent pas.

Certes^a les marronniers et les lilas de Trianon excitent en nous le désir d'une beauté autre : les premiers que celle de leurs feuilles jaunissantes quand elles s'épaississent sous les pas dans ses ronds-points de vieux parc, les autres que celle de < leurs > fleurs^b embaumées quand elles se penchent coquettement comme en quelque chemin sans date et sans histoire des environs de Paris. Mais cette beauté à laquelle ils vous font aspirer, c'est une beauté d'histoire et d'art déterminée qui a dans notre esprit sa forme et sa consistance définitive, et qui est d'ailleurs matériellement

réalisée devant le promeneur qui du petit banc où il s'est assis sous les marronniers peut voir le temple de l'amour, ou tandis qu'il arrache une branche de lilas à derrière lui le Petit Trianon. Et dans ces lieux illustres, ces feuilles de nos avenues, ces fleurs de nos maisons de campagne, nous paraissent un témoignage de l'indulgence de l'histoire et du grand art à la beauté naturelle, comme quelque pensée qui nous est familière, quelque vif trait de gaieté, d'égoïsme ou de gourmandise dans le chef-d'œuvre d'un grand écrivain. Mais le désir que < les > arbres du bois éveillaient en moi c'était en quelque sorte le désir d'un désir, d'un^a désir irretrouvable, c'était le désir d'un moment perdu, d'atteindre l'objet réel d'un souvenir qui n'avait de réalité qu'en lui-même, de s'approcher de ce dont l'éloignement faisait la beauté, de toucher une ligne d'horizon qui n'était qu'une fiction de la distance même.

J'avais fait tenir une sorte de perfection dans le maigreur d'un cheval, la hauteur d'une victoria, la petitesse d'un groom, et il n'y avait plus que des automobiles. J'avais aimé de petits chapeaux d'où pointait un seul iris, j'en voyais d'immenses couverts de légumes variés, et à la place des robes d'autrefois des robes Liberty marquées de fleurs. Mais ce n'était pas tant les parts^b même du spectacle qui étaient changées, je n'avais plus de croyance à y introduire pour y mettre l'unité et la consistance, il ne me semblait pas qu'il y ait là une chose unique en laquelle j'avais foi : la promenade élégante à l'allée au bord du lac dont ces personnages n'étaient que les fragments, ce n'était au contraire que les fragments que je voyais, cette femme me semblait passer là par hasard, par hasard aussi cette autre, cette toilette pouvait être jolie elle n'était pas nécessaire, cette femme agréable, elle n'était pas une des élégances. Il me semblait qu'il n'y avait plus d'élégance devant moi parce qu'il n'y avait plus de croyance en moi. Je ne me le disais pas. Au lieu de chercher sous les attelages les toilettes, les femmes de jadis ce qui me les faisait revêtir de beauté, je me persuadais que ces attelages étaient plus élégants que ceux d'aujourd'hui, ces femmes plus jolies, ces toilettes plus seyantes. Je m'attachais à la lettre du plaisir que me faisait leur évocation (le diminuant d'autant) et je me disais : quelle horreur, peut-on trouver jolies ces automobiles, ces grands valets de pied au lieu du petit tigre comme dans Balzac, je suis déjà trop vieux mais je suis décidé à trouver horribles les femmes avec des chapeaux couverts de toutes les cultures, les jupes entravées, et les étoffes liberty ! Quelle horreur ! Et j'en voulais à la réalité de ne pas m'offrir sous ces feuillages d'automne où j'aurais eu une minute parfaite ces spectacles que j'avais aimés. Je ne songeais pas que tous les petits chapeaux d'où dépassait un seul iris, les voitures à cheval maigre, ne m'eussent pas suffi ; j'aurais voulu penser que

ces femmes, que Mme Swann rentrant chez elle, avaient au lieu des maisons Louis XV d'aujourd'hui avec des hortensias bleus et peu de fleurs l'hôtel obscur à tentures sombres, avec les jardins d'hiver bordés de chrysanthèmes. Ah ! que Mme Swann était sotte d'avoir changé de mode, de ne plus pouvoir m'offrir le seul plat qui pût contenter mon appétit du jour, la cocotte du temps de M. Grévy ; mais d'autres qui étaient restées dans le demi-monde étaient des demi-mondaines d'aujourd'hui dans des salons bleus et Louis XVI. Et j'aurais voulu que ce fussent les mêmes. Hélas, en approchant de l'allée des myrtes, j'en reconnus quelques-unes, vieilles, affreuses, elles n'étaient plus que les ombres terribles de ce qu'elles avaient été, errant, cherchant on ne sait quoi dans les bosquets virgiliens. Elles avaient fui depuis longtemps, que j'étais encore à interroger vainement les allées vides. Le soleil s'était caché. La nature reprenait sur le bois sa puissance et^a de gros oiseaux volaient en criant encore comme dans une forêt véritable, et parcouraient de l'un à l'autre les chênes aux énormes globes de gui qui semblaient proclamer le néant de mon rêve et le vide inhumain de la forêt, avec une éloquence dodonéenne.

Le soleil s'était caché, la nature reprenait sa puissance sur ces lieux d'où s'était envolée l'idée des jardins élyséens des femmes. Au-dessus du moulin factice le vrai ciel était gris. Sur l'herbe du champ de courses la rosée pointait suivant les lois naturelles de la caléfaction. Le vent ridait des vaguelettes dans le Grand Lac, comme un lac, de gros oiseaux parcouraient vivement le Bois, comme un bois, et poussant des cris aigus interrogeaient l'un après l'autre les grands chênes couronnés d'énormes globes de gui, qui proclamaient le néant de mon désir, le vide inhumain et sacré de ces lieux, avec une majesté dodonéenne.

À l'ombre
des jeunes filles en fleurs

AUTOUR DE MME SWANN

Esquisse I

[UN NOUVEAU SWANN]

[Fragment du Cahier 27. Les jours où Gilberte ne vient pas aux Champs-Élysées, le héros emmène Françoise au Bois, où il peut voir passer Mme Swann. Le collègue de son père, qui explique comment Swann a épousé Odette, deviendra Norpois dans la version définitive.]

L'autre jour un collègue de mon père avait dit être allé en soirée chez eux. Et Maman que cela intriguait au fond beaucoup avait dit : « Dites-moi un peu qui il y avait. — Bien, il n'y avait guère^a que des hommes évidemment sans leurs femmes ; pourtant le colonel S*** avait amené sa femme, le pauvre^b Swann le remerciait avec effusion, j'ai même été étonné, lui < qui > a tant de tact et d'habitude du monde il a dit au colonel^c S*** : "Est-ce qu'Odette pourra se permettre d'aller vous voir ? Ah ! lui qui a de si belles relations au-dehors se contente de peu chez lui, et quel empressement ! " » Et en effet comme je l'ai su plus tard c'était exact. Swann qui avait épousé Mme X, parce que, au milieu < de > cette période où n'étant plus amoureux d'elle il lui était revenu et avait commencé une vie plus douce avec elle, elle lui avait dit qu'elle était enceinte, Swann devenu son mari avait dû quitter son joli quartier, son vieil hôtel, habiter le vilain appartement somptueux qu'elle désirait.

Esquisse II

[SARAH BERNHARDT DANS « PHÈDRE »]

[Cette Esquisse, ainsi que les trois suivantes, appartient au Cahier 67. Sarah Bernhardt, dans le roman, deviendra la Berma, et M. de Norpois tiendra le rôle qui est ici attribué à Swann. La fascination pour le théâtre est dès cette Esquisse

posée comme un premier jalon dans la formation d'un héros à peine adolescent, dont le comportement trahit la naïveté.]

Ce que j'ai entendu de plus admirable c'est la [un blanc] dans^a... avait dit M. Swann. « Ne le rejoue-t-elle jamais ? demandai-je. — Oh ! c'est peu probable, elle ne joue plus que du moderne, chaque année une nouvelle pièce. Pourtant quelquefois elle redonne une représentation d'un de ses anciens rôles. Cette année on prétend qu'en dehors des abonnements réguliers elle en passera en revue quelques-uns. — Ah ! n'allez pas lui dire cela, dit ma mère, il est si souffrant, nous ne permettons pas encore cette année qu'il sorte le soir. — Ah^b ! naturellement, dit M. Swann, je voulais seulement dire que c'est une belle chose. [Un mot illisible^c] je n'ai jamais vu jouer comme cela. » Je tâchais de m'imaginer ce que pouvait être cette interprétation, il me semblait que j'en recevrais la révélation de quelque chose d'inappréciable dont je ne pourrais jamais connaître l'équivalent. Je^d ne cessai plus de regarder les affiches, de chercher où elle jouait et où son nom flamboyait sur l'affiche séparé de tous les autres et où à vrai dire elle était non seulement plus que les autres acteurs mais que les auteurs qui n'étaient joués que si le rôle lui plaisait, que le directeur qu'elle faisait nommer et qui n'existait plus que par elle. J'avais une envie infinie de l'entendre etc. Mais je préférerais que ce fût dans une de ces pièces où on m'avait dit qu'elle était le mieux *(ce morceau est écrit ailleurs¹)*. Enfin un jour descendant voir l'affiche j'eus un coup au cœur, je vis affiché pour la quinzaine suivante une représentation des *Caprices de Marianne*^{e2} et une de *Phèdre*. Enfin un jour j'appris que Mme Sarah Bernhardt allait redonner une représentation de *Phèdre*. J'eus une grande peine à obtenir d'y aller, car j'étais souffrant, je me levais à peine quelques heures et je sentais que mes parents ne voudraient pas. Du matin au soir s'opposait dans mon esprit la peur d'ennuyer mes parents, la difficulté de les convaincre et d'autre part l'idée vague de ce que pouvait être un jeu tel que Swann n'en avait jamais vu de pareil, une révélation de la beauté que la difficulté même de l'avoir cette idée vague de ce que pouvait être une « beauté de diction » telle que quelqu'un que je savais un haut connaisseur en art la trouvait supérieure à ce qu'il avait jamais entendu dominait ma pensée [deux ou trois mots illisibles⁸] le seul but important dans la vie. La désignation qu'il y avait dans cette représentation de la beauté, ce qui ne m'apparaissait pas avec le sens banal d'autre beauté mais comme une réalité supérieure à ce que je connaissais, différente, apparaissant là seulement et que jamais dans ma vie entière, je ne connaîtrais sans cela, faisait de cette chose si vague qu'était pour

moi : « le jeu de Sarah Bernhardt dans *Phèdre* » quelque chose d'impérieux, qui m'attirait, à quoi j'aurais sacrifié si mes parents y avaient consenti tous mes plaisirs pendant des années. Quand on me disait que cela me rendrait malade, qu'est-ce que cela pouvait me faire ; car je ne le souhaitais pas comme un plaisir, de sorte que tout l'ennui qui pouvait suivre ne pouvait le neutraliser, mais comme quelque chose que je ne pouvais imaginer et que je voulais avoir connu. Je sentais que si je ne la voyais pas cette fois, je ne la verrais peut-être jamais, et dans ma pensée du matin au soir, et même la nuit car je ne pouvais plus dormir battait cette chose vague : le jeu de Sarah Bernhardt dans *Phèdre*, que j'apercevais tout le temps de la même manière dans une espèce de geste blanc indicible et toutes les difficultés qui étaient [*un mot illisible*^a]. Toute mon âme fixée sur ce point vague et désiré battait du matin au soir contre ces difficultés extérieures à elle, la défense de mes parents, je faisais plan de campagne sur plan de campagne, je pensais, je suppliais, je disais tout le bénéfice que ma pensée pouvait en tirer et qui pourrait toute ma vie me manquer, surtout que ma grand-mère était sensible à ce raisonnement. Mais quand mes parents, après m'avoir arrêté la rechute à mes accès de fièvre, m'eurent dit que si je voulais j'irais, après un premier moment de bonheur et de sanglots^b vers ce qui me semblait inaccessible et que dans trois jours vers huit heures du soir mon âme se préparerait à étreindre, je sentis que jusque-là comme le fait d'aller à cette représentation ne dépendait pas de moi, en luttant contre l'obstacle extérieur qui m'empêchait d'y aller je ne m'étais pas demandé s'il n'y en avait pas d'autres qui puissent faire qu'il fût malgré l'importance de cette représentation plus désirable que je n'y allasse pas et je pensais à mes parents qu'il m'était moins douloureux de contrarier quand ils me refusaient durement ce plaisir mais que maintenant qu'ils me l'accordaient j'avais peur d'attrister. La pensée de la peine de Maman et de ma grand-mère me mit tout à coup dans une tristesse telle que le plaisir du spectacle fut anéanti, et je dis à ma mère en pleurant^c : « Je suis trop triste de la pensée de ton chagrin. » Elle me repoussa doucement : « Mais non, puisque nous te le permettons c'est que cela ne nous fait pas de peine. Il ne faut pas te dire cela sans cela tu n'auras pas de plaisir. » Cette obligation d'avoir du plaisir pour que Maman n'eût pas de regrets me pesait aussi beaucoup, si j'allais avoir une déception. Et entre toutes ces tensions nouvelles, l'idée si vague de la perfection du jeu de Sarah Bernhardt s'affaiblissait, je ne pouvais plus étreindre dans ma pensée ce fantôme auquel je sacrifiais me semblait-il le bonheur de mes parents. J'hésitais presque, puis je descendis voir les affiches. On venait de coller précisément celle de *Phèdre*. Elle ne disait rien de plus que je

ne susse déjà, que Sarah jouait *Phèdre* à une représentation extraordinaire samedi prochain à huit heures. Mais cette même chose que je savais, quand je la vis imprimée, quand ce qui n'était dans mon esprit qu'un rêve, fut comme déjà réalisé devant moi, puisque l'affiche disait le jour, l'heure, était censée être déjà le jour et l'heure même, quand je sentis cette chose commencer d'avoir lieu et que certain <qu'elle> s'adressait à tous, à tous ceux qui iraient, et dont je pourrais être si je voulais, alors par l'imagination je me rendis avec les autres ce soir-là au théâtre, et ce mouvement que ma volonté suscitée^a par l'affiche fit vers le théâtre, doubla dans mon cœur la puissance du désir, le mit sur le chemin de s'exécuter et fit cesser mon hésitation. D'ailleurs elle était devenue si douloureuse que je sentis que même si je n'y allais pas cette fois, cette idée de voir Sarah dans *Phèdre* continuerait à me dominer, à exiger que je lui sacrifie mon repos, qu'il n'y aurait de paix pour moi que quand je lui aurais fait ce sacrifice, d'autant plus douloureux qu'il était, et que peut-être plus tard cela ennuerait plus mes parents, qu'il valait mieux en finir. Ma résolution vint plutôt du besoin d'obéir à une impulsion que de l'importance plus grande qu'à mes [un mot illisible^b] attachée à cette impression d'art que je n'apercevais plus du tout.

Je fus surpris avant d'être au théâtre d'apprendre que tout le monde était dans la même salle, ma grand-mère qui avait demandé à m'accompagner avait peur que nos fauteuils de balcon ne fussent pas bons, et je m'imaginais que j'aurais du monde devant moi comme à un feu d'artifice et qu'à peine en me haussant pourrais-je de très loin distinguer quelque chose. La voiture nous arrêta à une sorte de square qui précédait l'entrée du théâtre et où la lumière du gaz donnait un reflet de zinc aux feuilles des marronniers et éclairait le détail de leurs fleurs roses. Puis j'entrai dans la salle qui était à cette époque comme le royaume de la grande artiste^c. En m'asseyant à ma place j'eus l'impression qu'elle était la meilleure du théâtre, tous les autres spectateurs étaient si ingénieusement effacés que j'avais l'imposant rideau juste devant moi. Mon autre étonnement fut que la salle fût si petite. La scène me semblait à quelques pas de moi. Au^d fond de la salle, il y avait un plafond bas, sous lequel tombait [quelques mots illisibles^e]. Ce théâtre — le sien, non qu'il fût à elle, mais qu'il était le seul où elle consentit à jouer, et que les obscurs directeurs étaient peu de chose à côté d'elle, l'étoile qui durait pendant qu'ils se succédaient et à laquelle ils obéissaient en tremblant^f. On sentait que jusqu'aux moindres contrôleurs étaient nommés par elle, que pour eux, elle représentait le pouvoir souverain plus qu'une reine. Les programmes où son nom se détachait seul avaient à la première page sa photographie et tout le personnel de théâtre était dans l'attente du moment où sa

voiture à deux chevaux tous les soirs s'arrêtait, elle descendait rapide, dédaigneuse, faisant quelques observations sur l'attitude des contrôleurs, la chaleur de la salle ou la composition des loges, tout cela n'étant que le milieu plus ou moins bon conducteur^a que traverserait sa voix et où se réaliserait son jeu. Ainsi arrivait-elle en rappelant qu'elle ne voulait pas de claque, si on avait réservé la loge qu'elle avait dite, qu'on pense à ne pas ouvrir les fenêtres pendant qu'elle était en scène. Ainsi faisait-elle des recommandations ou des critiques sur le théâtre, local et personnel, comme un dédaigneux oisif sur le costume qu'il va porter et qui doit être assez souple pour ne pas le gêner tout en étant assez serré pour lui tenir chaud. Un jeune contrôleur à boutonnière courait partout s'informant avant son arrivée si on avait pensé à dire ses recommandations pour le rideau. Dans l'idée que tous se faisaient d'elle et du peu de chose que tout le public était pour eux, je me sentais bien petit à côté de ma grand-mère^b.

À partir d'un certain moment il me sembla deviner derrière le rideau quelques bruits comme on peut entendre dans un œuf au moment où le poussin va sortir, je sentis qu'il y avait de la vie là-dedans, qui s'agitait, qui bientôt allait apparaître, mon cœur battait quand tout d'un coup frappés de l'autre côté du rideau par ces êtres invisibles séparés par lui, comme dans une autre planète, et qui pourtant ne nous ignoraient pas, s'adressèrent à nous, franchirent l'obstacle qui les séparait de nous. Des signaux venus de la planète Mars m'eussent moins ému. Enfin le rideau se leva. Une chanteuse vint saluer, fut conduite au piano, chanta une mélodie, se retira en saluant et on lui remit un bouquet^c. On devait pour commencer jouer une petite pièce où la grande artiste ne figurait pas. Quand le rideau se leva sur elle, le décor était des plus simples, un canapé au coin de la cheminée et une table ronde où un livre était posé^d, mais je sentis que cela signifiait que notre vie à nous spectateurs, ce qui se passait pour nous, l'heure qu'il était, le lieu où nous étions, qui nous étaient communs avec les acteurs qui étaient venus comme quand des acteurs viennent dans une soirée ou une représentation^e, réciter une fable ou chanter une mélodie, n'étaient plus connus de ceux qui allaient entrer en scène, que cette cheminée et ce fauteuil signifiaient qu'ils ne nous verraient pas, que c'était leur vie à eux, chez eux à quoi nous allions assister. La vue de la cheminée et du fauteuil me remplissait d'émotion et de peur en me disant que c'était cette fois des hommes vrais, dans la vie de qui j'allais entrer par effraction et qui ne sauraient pas que j'étais là. J'avais les oreilles tendues pour écouter, justement deux hommes entrent sur la scène, ils se mettent à parler haut. Le fait qu'au milieu de mille personnes^f on entende si fort leur voix quand dans une dispute

dans la rue devant dix personnes, on entend un brouhaha confus, me fit peur. Quelle mauvaise chance que cet incident, cette querelle arrive justement au moment où on allait commencer la pièce. Peut-être est-ce un acteur qu'on n'a pas voulu payer, pourvu que cela n'empêche pas Sarah de jouer tout à l'heure, ou peut-être cela va l'avoir énervée et elle jouera moins bien et je n'aurai pas le maximum de l'impression d'art, ce jeu comme on n'en pouvait pas entendre d'autres. Mais au même moment où pâle et avec le cœur battant et craignant presque d'être apostrophé personnellement par ces hommes audacieux qui ne craignent pas d'élever ainsi la voix devant tant de monde, je suis étonné que personne ne leur réponde, de ce silence unanime qui s'est fait, comme si personne n'était choqué, s'attendant à cela^a ; bientôt j'entends un flot de rires discrets, puis un autre, comme une marée qui s'est établie, et tout à coup je comprends que c'est cela une pièce et que les hommes mal élevés sont les acteurs qui ont commencé à jouer. Enfin le moment de l'acte de *Phèdre* est arrivé, le rideau ne se lève pas, la salle s'impatiente, on tape des pieds, je suis désespéré. Sarah Bernhardt sera fâchée, jouera moins bien, ah ! s'il pouvait y avoir dans la salle quelqu'un qui l'intéresse, à qui elle veuille faire plaisir. Ma soif de perfection qui me représente ces moments comme plus importants que tout au monde, ne veut pas que je puisse voir cela un peu moins bien que cela ne peut être, c'est le suprême degré, la réalité dernière que je veux connaître. On s'impatiente de plus en plus. Mon Dieu, si elle n'allait pas venir, je le dis à ma grand-mère, on dit qu'elle est capricieuse, peut-être fait-elle cela pour faire un effet, et nos voisins me regardent en riant en écoutant ce babillage d'un enfant. J'ai peur surtout que le public dépité ne l'applaudisse pas assez à son entrée et qu'elle agacée à son tour pour nous punir ne joue pas de son mieux. Parce que j'attache une importance infinie à son interprétation, je vois des abîmes entre son mieux et son moins bien. Je dis à ma grand-mère : « Elle va se sentir en retard, cela suffira pour la faire jouer moins bien, rappelle-toi que M. Swann a dit qu'elle était inégale, que certains soirs elle joue moins bien et sans pensée » ; une bonne vieille dame et son mari m'écoutaient et riaient. Enfin le rideau se lève et derrière lui — comme chaque fois qu'elle joue —, un second rideau de velours rouge, celui-ci s'écarte^b, une première actrice est en scène, elle parle justement comme on m'a imité Mlle X et lui ressemble, la distribution aura été changée, ou ce n'était pas son rôle, tout ce que j'ai appris est inutile, une autre vient, qui parle autant comme elle et lui ressemble encore plus, alors c'est elle, c'est encore un autre rôle, tout mon travail est inutile, à ce moment *Phèdre* entre, alors je comprends seulement que ce que j'ai pris pour elle n'avait aucun rapport avec elle. Je sens que la chose

à écouter, d'où sort de la vérité est celle qui vient d'entrer, que c'est elle la célèbre Mlle X. Au^a reste soudain tout le théâtre n'existe plus que par rapport à elle, la scène est devenue comme une sorte de chœur^b pour l'apparition de la divinité, et les planches un tapis qui n'est là que pour lui être commode et qu'elle enverrait promener avec son pied si elles n'étaient pas comme il convient pour son jeu. Il me semble qu'elle sort naturellement de cette scène, comme Dieu d'une nuée, et je sens qu'elle ne pourrait pas jouer ailleurs, que le théâtre où elle joue n'est pas un lieu quelconque où elle transporte son talent un jour ici, un jour là, mais qu'elle résulte comme une sorte de phénomène sacré de ce sanctuaire où elle apparaît et que mon impression ne serait plus si grande, que je ne croirais plus autant à la réalité mystérieuse de son jeu, si le phénomène pouvait se produire ailleurs, si ce n'était pas ce rideau rouge du chœur qui s'était écarté devant elle, si le théâtre n'était pas cette nef dans le soubassement duquel il y avait des hommes mal mis. Et l'idée que dans son orgueil et dans sa puissance elle se fait du théâtre, où tout, ses camarades, le public, l'acoustique, la température, tout n'est que par rapport à elle, cette idée-là je l'éprouve plus profondément qu'elle peut-être. L'oreille rivée à ce qu'elle va dire j'ai peur qu'une seule personne remue et que ce bruit même s'il ne m'empêche pas d'entendre l'indispose et la fasse moins bien jouer, j'ai peur qu'on ne l'applaudisse pas assez et qu'elle ne trouve pas que cela vaille la peine de jouer pour un public si bête ou qu'on l'applaudisse pendant qu'elle joue et que le bruit de l'applaudissement me dissimule un vers, bien plus encore qu'elle, certainement, j'ai peur qu'une ouvreuse ne rouvre une porte ou n'offre un programme après qu'elle sera entrée en scène^c, j'ai peur que ses camarades aient du succès, ou qu'ils aient quelque chose à dire en même temps qu'elle, et que sa réplique se confonde dans la leur ou qu'ils se mettent en face d'elle et que je ne la voie pas. Tout, salle, public, acteurs, tout n'est plus pour moi que le milieu qui sera plus ou moins bon conducteur de la moindre inflexion de sa voix, de son moindre geste. Pour entendre mieux un mot d'elle je ferais si je le pouvais tomber toutes ces têtes^d.

Mais quelle déception, on dirait qu'elle dit beaucoup moins bien que les autres, les autres mettent à chaque syllabe de belles intentions, de beaux gestes, elle n'a pas encore eu une intention, les vers s'écoulaient rapidement de ses lèvres, tous pareils, pas un geste, à peine a-t-elle légèrement penché la tête et tout en brûlant d'en entendre encore plus, de vouloir que cela ne finisse jamais, je ne peux comprendre ce qu'il y a de beau là-dedans, j'entends bien les vers, mais sur eux rien d'ajouté, aucune intention curieuse, mais à ce moment la salle qui elle aussi

n'écoute qu'elle et à laquelle elle a l'air sans jamais la regarder de parler directement comme s'il n'y avait pas entre elle et la salle l'intermédiaire de son jeu et d'un rôle, la salle éclate en applaudissements^a, j'applaudis aussi de tout mon cœur, et ces applaudissements font naître en moi comme une telle sensation d'admiration que je crie bravo, les larmes me viennent aux yeux. Je dis c'est sublime, mais je suis bien embarrassé de dire pourquoi, j'entends une dame dire : « Elle n'épargne pas sa peine, elle court pour de vrai, elle se frappe, elle crie, parlez-moi de ça, c'est jouer », et en effet quelle force, quelle vie, rien ne la retient, elle y va de toute son âme, mais je sens bien que ce mérite que lui trouve cette dame est comme le mérite que les gens du peuple trouvent à une vieille orfèvrerie dans un musée quand ils disent : « Il en a fallu du travail, et c'est tout du bon, du solide, de l'or vrai. » Mais ce qui fait la valeur du chef-d'œuvre leur échappe^b. Elle ne s'arrête pas, elle continue, je voudrais pouvoir avant chaque vers l'arrêter, me demander si c'est bien, essayer d'approfondir sa diction puis trouver ce qui y plaît, ce qu'elle ajoute à la poésie et par là comprendre ce que c'est qu'une diction comme on n'en a jamais entendu, mais tandis que je me demande cela pour un vers, elle a passé au suivant, et au moment où j'entends à peine le suivant qui s'évanouit en quelque sorte dans l'attention forcenée que je lui prête c'est déjà le suivant^c. Elle a fini, elle salue, j'ai l'impression que je n'ai eu aucun plaisir, que c'est une immense déception, je ne sais comment l'avouer à ma grand-mère, mais en même temps je voudrais l'entendre demain, après-demain, toujours, peut-être pourrais-je comprendre ce qu'il y a de remarquable dans cette façon de dire, à quel effort intellectuel chez elle quand elle l'a trouvé cela correspond, quelle trouvaille d'art il y a là-dedans, ce que cela signifie, ce que cela contient de perfection. Surtout je voudrais ne voir que des gens l'ayant vue, à qui je puisse en parler, ne pas être séparé de ce qui est devenu pour moi toute la vie, lire des choses là-dessus, des critiques, à défaut du plaisir que je n'ai pas eu apprendre mille détails là-dessus, je voudrais au lieu de rentrer aller voir un camarade qui l'a entendue, lui en parler, rester avec lui, dîner avec lui, passer la soirée ensemble à discuter de cela. Heureusement M. Swann vient à la maison, je lui dis ma déception, je lui demande ce qu'il lui trouve de bien, il me dit la noblesse de son jeu, aussitôt s'éveille dans mon esprit une image noble, je lui donne comme matière l'action que j'ai vue, je sens que j'ai vu quelque chose de noble, je suis plein d'enthousiasme, mais je veux y retourner pour la revoir, pour, maintenant que je sais qu'elle est noble, regarder paisiblement ce que c'est que la noblesse. Mais Maman me dit : « Tu es allé une fois au théâtre puisque tu désirais tant entendre *Phèdre*, mais

maintenant il ne faut pas que cela te donne des idées de plaisir, il faut demain reprendre ton travail », et je pleure en pensant qu'est déjà fini ce plaisir qui m'en a si peu donné.

J'étais heureux de pouvoir parler de cette représentation pour boucher en quelque sorte avec ce qu'on me dirait les lacunes de mon impression, pour avoir le sentiment que ce n'était pas entièrement fini, que cela existait encore, que je n'avais pas mis tant de rêve dans une chose qui ne se renouvellerait pas de ma vie, mais qui montrait qu'elle n'était pas une heure perdue, en alimentant, en rendant possibles des conversations, par l'étude des lectures que je n'aurais pas eues sans cela, en attendant ce que je n'osais pas demander encore, y retourner. J'avouai à M. Swann ma grande déception¹. « Que^a voulez-vous, dit M. Swann, supposant que j'étais indigne, tout le monde n'aime pas cela, il faut un certain sentiment d'art. — Comment peux-tu dire que tu n'as pas aimé cela, dit mon père, blessé sans doute par la mauvaise opinion que Swann paraissait avoir de mon goût. Ta grand-mère nous a dit que < tu avais > les yeux rivés sur elle, qu'il n'y avait que toi dans la salle qui étais ainsi. — Mais oui, j'écoutais pour tâcher de voir ce qu'on lui trouve de si bien, elle est très bien évidemment. — Hé bien, si elle est très bien qu'est-ce qu'il te faut de plus. — Mais enfin, monsieur, dites-moi ce que vous lui trouvez de si bien à son entrée. — Hé bien, d'abord la noblesse de son attitude, cet air de reine d'Orient². » Noblesse d'attitude, air de reine d'Orient, voilà des choses qui avaient beaucoup de prix et de réalité à mes yeux. À peine Swann me les avait-il dites qu'elles faisaient naître en moi de l'enthousiasme, je reprenais l'image que j'avais de l'actrice, j'essayais de la voir devant moi dans sa tunique semée de fleurs cerise, je voyais son bras levé, son visage souriant et je me disais : cette image c'est donc cela la noblesse des attitudes, l'air d'une reine d'Orient. Mais pour trouver de la noblesse, de l'Orient dans cette image, il eût fallu que cette image se produisît en dehors de moi, que je pus < se > la réétudier, dans mon souvenir, elle ne pouvait plus comporter d'interprétation que je ne lui eusse pas donnée au moment. C'était un tout auquel je ne pouvais plus rien changer et je sentais que pour mettre de la noblesse là-dedans il fallait que je la mette rétroactivement, que ce n'était plus vrai ; quant à l'image que j'avais dans mon souvenir, elle était plate, une ombre de lanterne magique, elle n'avait pas d'épaisseur, je ne pouvais rien en extraire que je n'y eusse pas mis alors, puisqu'elle n'était pas la réalité mais une simple impression de moi. Mais ces paroles de Swann suffisaient à remettre derrière ce jeu de Mme [*un blanc*] une réalité que je désirais approfondir et j'aurais voulu retourner tout de suite au théâtre. Il avait renouvelé mon désir en me donnant de nouvelles choses à chercher dans le jeu

de Mme K. Puis il me fit remarquer comme elle avait dit : « Je le savais¹ », la nouveauté de cette intonation si neuve. Je me le rappelais, et quand je sus par lui que jusqu'à elle tout le monde le disait autrement je compris l'intelligence de cette trouvaille. Mais cela me semblait un mérite particulier pour un seul vers, un mérite qui ne tenait pas entièrement à elle puisqu'une autre aurait pu l'imiter ; quelque chose qui était trop explicable, qui n'était qu'ingénieux, qui n'était pas une révélation véritable de beauté^{a2}.

Esquisse III

[LE PLAISIR THÉÂTRAL EST FUGITIF]

[Le héros prend ici conscience du caractère fugitif de tout plaisir artistique : l'impression de beauté n'est pas faite pour durer.]

Je prenais une lorgnette pour mieux la voir, mais comme un amateur de monuments qui va pour voir une ruine, arrive trop tard et ne la voit qu'au clair de lune et n'est pas sûr que c'est bien elle qu'il voit, qu'il la voit naturellement et telle qu'elle doit être vue, ainsi dans la lorgnette je me disais : Ce n'est pas elle que je vois, c'est son image rapprochée par un verre grossissant. Mais ma vue d'un autre côté l'éloigne et la rend confuse. Quelle est la vraie, est-ce celle que je vois dans la lorgnette, ou celle que je vois de mes yeux. J'étais étonné en pensant qu'en somme pour l'artiste cette chose si précieuse n'était pas stable, que l'effet le plus grand qu'elle visait, cette chose qui ne durait qu'un instant puisqu'elle se meurt aussitôt en la diction du vers suivant et au bout d'un moment c'était fini *(plutôt à la fin quand je revois avec plaisir³)*. Cela me diminuait un peu la grandeur de l'œuvre de l'artiste. Telle que je la^b concevais j'aurais voulu l'avoir à moi immobile pendant une éternité pour pouvoir l'approfondir. Or le but de l'artiste théâtral, interprète lyrique, dramatique ou comique, musicien, décorateur, danseur, son but dernier, suprême, le plus haut n'est pas plus que cette impression fugitive. Cette diction admirable elle est faite par l'actrice précisément pour être entendue ainsi, puisqu'elle débite ainsi successivement, si vite des choses différentes, c'est une seconde seulement que doit durer telle belle inflexion, et le plaisir qu'elle donne à l'auditeur, plaisir aussitôt écoulé mais dont il se souvient, c'est là le maximum de ce qu'elle désire. Si elle recommençait,

elle recommencerait de même et l'effusion ne durerait encore qu'une seconde. Vous avez fait faire le décor, les costumes^a, par un peintre de génie. Il a trouvé ce sublime effet de lumière au moment où toute la cour persane part pour la chasse¹. Mais cette impression de beauté que vous voudriez approfondir n'est pas faite pour durer. Ne cherchez pas à aller au-delà du plaisir étonné que la salle éblouissante, les costumes bleus, le jardin féerique au fond vous ont donné, ne souffrez pas de ne pas le prolonger car c'est cela seulement qu'il a voulu vous communiquer, bientôt l'effet de lumière va changer, les costumes bleus seront remplacés par d'autres, son but est atteint s'il vous a donné du ravissement et du regret. Ce danseur de génie a fait cette mimique qui vous semble inspirée, mais déjà son corps a pris une autre attitude, il ne doit en garder aucune et si quand il salue à la fin vous l'applaudissez à tout rompre pour signifier le plaisir continu qu'il vous a donné, il a atteint sa gloire de danseur². Par la mémoire, ou si vous le connaissez, en la lui faisant refaire vous pouvez isoler l'attitude. Mais le plaisir d'une seconde qu'elle nous donne au moment où une autre se mue en elle, avant qu'elle se mue en la suivante, c'est cela le but du chorégraphe et le sien. À la fin de la représentation la Krauss³, Sarah Bernhardt, Nijinski⁴ ont pu être sublimes, c'est fini, le sublime a été atteint parce que vous aurez senti : C'est sublime, et non parce qu'il sera resté immobilisé devant vous.

Esquisse IV

[LA GRANDE TRAGÉDIENNE RÉCITE DES POÈMES]

[Dans ces nouveaux développements du récit de la représentation de *Phèdre*, le nom de la grande tragédienne disparaît. Du roman disparaîtront en outre ses récitals de poésie, mais non la comparaison qu'ils suscitent : un écrivain illustre nommé parmi des convives obscurs.]

*Au moment où je dis qu'habituellement elle jouait des pièces modernes mais que quelquefois elle jouait *Phèdre*, je dirai que* quelquefois aussi elle ajoutait à une pièce moderne ou à une tragédie classique^b d'anciennes poésies où elle avait eu des succès légendaires, d'ailleurs un genre de salons littéraires^c, *L'Espoir en Dieu* de Musset, *Le Bon Gîte* de Déroulède, *La Maison du Berger*, d'Alfred de Vigny. Quand sur < l' > affiche je voyais au milieu de choses nouvelles La Fontaine, *Les Animaux malades de la peste*

mis au milieu du reste, j'éprouvais la même émotion qu'on a dans un dîner où la maîtresse de maison vous présente aux convives et au milieu de noms obscurs vous dit comme nom de convive simplement de quelqu'un qu'on doit saluer comme les autres et qui vous rendra un salut pareil : M. Gabriel d'Annunzio¹. Plus tard je l'entendis une fois dans une matinée de charité où on croyait qu'elle ne dirait que des choses nouvelles dire : les stances du *Cid*. Ce ne fut qu'un numéro entre les autres. Mais je savais quelle chose glorieuse elle allait dire, qu'elle le savait elle-même [interrompu^a].

Après *Phèdre* elle devait dire une poésie sans qu'on eût indiqué le titre. Elle^b s'avança et dit le titre : *Soir byzantin*, de Gabriel Delfor². C'était une poésie inédite écrite exprès pour elle par un acteur sans talent à qui elle en croyait beaucoup et à qui elle faisait l'amitié de faire connaître ses œuvres.

On la rappela tant quand elle eut fini qu'elle en dit encore une autre : *La Vengeance de la folle*, plus médiocre encore. Elle dut revenir saluer plus de dix fois, j'applaudissais à tout rompre dans l'espoir qu'elle dirait peut-être une poésie de plus, mais chaque fois après avoir salué elle se retirait, enfin les acclamations ne cessant pas elle s'avança sur la scène et on comprit qu'elle en dirait encore une. Alors annonçant son titre comme elle avait dit *Soir byzantin* par Gabriel Delfor, elle prononça : *À l'Arc de Triomphe* de Victor Hugo³. Mon bonheur même de penser qu'elle allait dire cette admirable chose que je connaissais fut encore dépassé par l'émotion de voir le poème illustre tenir ainsi la place d'un numéro entre des poésies qui elles n'étaient que des numéros de programme, et qui était un peu l'émotion de quelqu'un à qui une maîtresse de maison présentant avant de passer à table les différents convives avec qui on va dîner dit M. X, M. Y, M. Gabriel d'Annunzio, M. Z. Je savais qu'en annonçant : *À l'Arc de Triomphe* de Victor Hugo comme si c'était un simple numéro du programme, une chose ne s'étendant que sur les six minutes^c qu'elle allait durer à côté des autres morceaux, qui n'était que cela, elle savait la gloire, la généralité de la chose qu'elle faisait rentrer ainsi dans l'ombre et le rang. Les mots qu'elle allait dire, comme les mots de *La Vengeance de la folle* ou de *Soir byzantin*, elle savait comme moi qu'ils n'existeraient pas que maintenant dans la minute où elle les disait, d'une façon contingente mais qui s'étendait en longueur sur cinquante ans de gloire et vers l'avenir, en largeur dans tous nos esprits qui la relisaient souvent, où elle occupait une place permanente, que c'était au lieu des étroites et obscures pièces qu'elle venait de dire une chose vaste et rayonnante qu'elle posait là entre les autres^d.

*Et puis alors après quand je l'entends je dis : elle devait dire plusieurs poésies.

Elle dit ce que j'ai dit plus haut, le *Soir byzantin* et *La Vengeance de la folle* et alors (suivre la version plus haut) elle dit l'*Ode à la Colonne* de Victor Hugo¹ jusqu'à M. Gabriel d'Annunzio.* On sent bien que la maîtresse de maison sait toute l'étendue, tout le volume spirituel qu'elle signifie — en même temps que la présence d'un dixième convive pour un dîner — dans ce nom Gabriel d'Annunzio, et l'ombre volontaire qu'elle met sur lui en le mettant ainsi comme un simple convive particulier dans l'alignement des autres étincelle des rayons dont brille le nom dont nous savons tout ce qu'il contient, et que la maîtresse de maison le sait, et qui a la grâce de figurer ainsi significatif et glorieux entre des hommes obscurs, insignifiants et contingents, donc simples convives². Ainsi plus encore que quand au lieu de *Timothée Pardaillan* <ou> de *La Poupée*³, j'avais vu sur l'affiche *Phèdre* ou *Les Burgraves*, quand j'entendis la K dire le titre *À l'Arc de Triomphe* de Victor Hugo, je voyais bien qu'elle savait le présent qu'elle faisait, le sous-entendu caché sous la simplicité de sa manière d'annoncer et qu'elle savait que ce titre qui ne durait pas plus longtemps que les autres, nous le connaissions tous comme bien glorieux. Et tandis qu'elle disait — comme tout à l'heure les vers qui n'avaient que l'existence de la seconde où elle les disait — les vers à plusieurs dimensions, extratemporels, mais ramenés par elle à l'existence du temps, débités à la file le long de la rampe, comme un solide rapporté sur une seule dimension en géométrie plane, chaque vers, ainsi ramené au particulier, ne tenant que quelques secondes, la place qu'il occupait arborescent dans mon esprit, que je savais qu'il occupait dans tous, la signification éternelle qu'il avait en dehors du fait d'être une chose qu'elle disait, si bien que chaque vers avait l'air de dire : « Je⁴ suis une chose qu'elle dit, mais vous savez, je suis très connu, j'existe en dehors de cela, j'existe en moi-même, l'épithète là vous croyez qu'elle naît au moment où elle la prononce, comme les épithètes du morceau immédiatement précédent, certes elle existe autrement, vous devez la connaître, c'est le [*un mot illisible*] détesté des mères, tous ces souvenirs de leur propre célébrité que chaque vers évoquait faisant partie de chaque ligne, d'autres lignes, dans un autre sens que celui de la durée immédiate, fugitive et devant la rampe, dans un temps étranger à celui du début, comme d'autres côtés d'un [*deux lignes illisibles*] d'une chose illustre et générale, montraient que ce n'était pas une ligne mais un solide linéament [*trois mots illisibles*] et donnait à un morceau enchassé entre les autres les dimensions, le volume, la densité, le rayonnement, l'âme cachée, le double sens qui déjà m'avait frappé quand sur les affiches jaunes que j'allais voir le matin, *Phèdre* et *Les Burgraves* offraient à ma vue et par la diction qu'y prendrait Mme A des surfaces claires que

ne m'offraient point les minces et sombres titres, sans surface et par conséquent sans lumière de *La Poupée* et de *Timothée Jacob*¹.

Esquisse V

[NOUVELLES PIÈCES
ET CHEFS-D'ŒUVRE ANCIENS]

[Ébauche d'une comparaison entre théâtre contemporain et théâtre classique.
Importance du jeu de la grande tragédienne.]

V.1

C'est que les autres pièces n'étaient jouées que parce qu'elles étaient la nouvelle pièce, la pièce qu'on venait écouter parce qu'on ne la connaissait pas et parce que c'était elle qui la jouait, leur existence était conçue comme se développant d'une façon particulière et contingente pendant les deux heures d'horloge qu'elles duraient, leur texte n'offrant à l'esprit qu'une seule dimension, celle du temps où devant la lumière de la rampe elles se développaient, pendant laquelle on suivait minute par minute ses situations, tandis que les autres étaient des choses qui soit par leur beauté, soit simplement par leur célébrité, existaient déjà en elles-mêmes dans notre esprit, éclairées par tout ce que j'en avais entendu dire, avec le relief, le volume, la densité de leur gloire. C'était comme un solide à plusieurs dimensions que leur titre figurait sur l'affiche.

V.2

La X dans *Phèdre* et dans *Marianne*². Il me semblait que c'était un bonheur inespéré qu'il eût été fou de manquer. Cela avait beau être la même X qui jouait tous les soirs il me semblait que c'était autre chose ; la célébrité du rôle et la renommée qu'elle y avait acquise autrefois faisaient qu'il m'apparaissait comme quelque chose de spécial. Sans doute le rôle de *Phèdre* *(mêler tout cela avec le morceau fait ailleurs, probablement dans le cahier recopié de la soirée où je vis Mme de Guermantes et sur des feuilles détachées placées dans ce cahier³)* m'intéressait plus parce qu'étant plus beau, le talent qu'elle y déployait me paraissait quelque chose de plus vrai, fondé sur quelque chose de plus réel.

Mais de plus cette chose si réelle qu'on m'avait dite c'était elle dans *Phèdre*, c'était un tout. La voir dans *Phèdre* c'était arriver au Rialto. Quand assis à une place sachant que j'avais devant moi la fameuse X^a j'entendais les vers que je connaissais si bien : « Quelle main importune *(citer les premiers vers de *Phèdre* plutôt)* tremblante main a pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux¹ », je me disais : « Enfin, voilà, ce qui a lieu en ce moment c'est cette chose dont on m'a tant parlé, que je n'osais pas espérer voir réalisée, la fameuse X dans *Phèdre*. » Même elle-même me paraissait donner à sa vie théâtrale un caractère plus artistique en jouant de ses anciens rôles. C'était montrer que les pièces avaient un intérêt qui survivait au moment où même modernes^b elles étaient venues sur la scène et en^c autorisait la reprise, que c'étaient des sortes de morceaux de musée qu'il était intéressant de ressortir quelquefois ; l'imprévu même de celles qu'elle ressortait, une fois *Le Demi-Monde*, une fois *Mademoiselle de la Seiglière*, une fois *Les Enfants d'Édouard*², la montrant comme ayant en effet dans la tête tout un musée où elle conférait l'intérêt plus grand et les choses qu'elle avait jouées et que son jeu était aussi quelque chose qui avait de l'intérêt qui était indépendant de ce qu'elle jouait et pouvait exciter l'intérêt des amateurs. Pour certaines de ces pièces en effet infiniment connues du public, il n'y avait plus d'intérêt à les redonner, si ce n'était pour montrer comment elle les jouait, à des personnes qui ne l'avaient pas entendue dans ces rôles ou rendre leur plaisir à de fidèles admirateurs.

Esquisse VI

[LE DÎNER AVEC M. DE MONTFORT]

[Enchaînant avec les « pèlerinages » du héros aux Champs-Élysées, voici la première mouture du récit du dîner avec M. de Montfort — qui deviendra « Norpois » dans la version définitive —, contenue dans le *Cahier 20*. La comparaison entre le premier et le dernier état de ce récit donne une idée du travail d'« ajoutages » auquel se livrait Proust.]

Mon père était en relations avec un ancien ambassadeur, le marquis de Montfort, pour lequel il avait un grand respect. Hostile jusque-là à l'idée que j'avais de devenir homme de lettres (il voulait que j'entre plus tard dans la diplomatie mais la pensée que je pourrais un jour être envoyé dans un pays où ne serait pas Gilberte m'était insupportable), il s'y était tout à coup accoutumé parce que M. de Montfort³, fort ennemi de la diplomatie nouvelle, lui avait dit qu'on avait plus d'indépendance,

plus de moyens d'action et qu'on pouvait gagner plus de considération que dans la diplomatie. « De Monfort viendra dîner un de ces jours », avait dit mon père qui, homme un peu influent lui-même, était persuadé que les hommes très influents arrangeaient tout. « Cause avec lui, dis-lui ce que tu veux, il est très ami du père Buloz¹, je suis sûr qu'il te fera recevoir quelque chose à *La Revue des Deux Mondes*. Évidemment cela vaut mieux que de végéter dans une ambassade. » M. de Monfort était venu dîner^a. Il ne m'avait absolument rien promis, ni même offert pour *La Revue des Deux Mondes* (mon père ne s'en étonnait pas : « C'est un vieux réac, il^b a des façons réservées, mais il peut beaucoup, tu^c lui plais, tâche de lui dire quelque chose de bien^d », et je n'avais su que lui dire. La littérature dont il m'avait parlé n'avait aucun rapport avec celle qui m'intéressait, il m'avait conseillé de suivre à l'École des sciences politiques un cours sur le sentiment de l'infini au bord du lac Victoria-Nyanza et sur le renouvellement des cadres dans l'armée bulgare. Mais comme j'avais retrouvé ma langue pour le questionner quand il avait dit que Swann avec lequel il était lié l'avait invité à dîner chez lui et qu'il devait aller le lendemain voir Mme Swann. Pendant un instant, en écoutant^e ce que je disais il avait cru comme on est dupe d'un malentendu que ce qui m'intéressait en Mme Swann comme en toute autre jolie femme c'était sa beauté, en les parents de Swann comme en tous autres agents de change, c'était la notoriété de boursiers honorablement connus, et en leur maison un immeuble élégant comme il s'en construisait tant dans Paris. Je lui avais demandé s'il avait vu Gilberte, et après avoir cherché un instant dans sa mémoire fortunée qui possédait une soirée de la vie <de> Gilberte où il avait été connu d'elle et de ses parents, il m'avait répondu : « Oui, en effet, il y avait une Gilberte d'une quinzaine d'années². C'est bien cela, n'est-ce pas ? Elle est jolie certainement, mais elle ne sera jamais si bien que sa mère. » Et à un éloge que je faisais de Mme Swann, il avait ajouté : « Oh ! mais je le lui dirai, elle sera très flattée. » Alors devant la réalisation de ce plus cher de tous mes rêves, intervenir dans la vie secrète de Gilberte, je manifestais un bonheur tellement disproportionné avec ce qu'un propos obligeant dit sur moi à Mme Swann pouvait représenter de bonheur pour toute personne l'appréciant de façon normale et objective que le regard de M. de Monfort se troublant un instant, s'adressant non plus à moi, mais à l'impression qu'avait fait naître^f en lui et qu'il ne voulait pas me communiquer l'excès suspect de ma joie. Il en concluait que pour une raison ou pour une autre^g, cette parole qu'il dirait de moi à Mme Swann, qu'il prononcerait, pour me rendre si heureux devait m'être difficile à obtenir, être déplaisante à Mme Swann, presque illicite. En homme bien élevé, il battit

en retraite et je m'étonnais qu'un mot qui était si simple pour lui à dire, au fur et à mesure le sachant devenir si précieux pour moi que j'aurais fait pour M. de Monfort tout ce qui était en < mon > pouvoir d'agréable pour lui, lui parût une chose si suspecte et dangereuse qu'il finissait par y renoncer, et qu'il fût impossible, malgré la politesse de ses réticences, d'obtenir qu'il le ferait.

Esquisse VII

POUR AJOUTER AU THÉÂTRE
APRÈS LA PREMIÈRE DE « PHÈDRE »

[Dans ce fragment du Cahier 38, la grande actrice n'est plus Sarah Bernhardt, mais Proust ne l'appelle pas encore « la Berma ». Les impressions ressenties par le jeune homme après la représentation sont cette fois dégagées de celles qu'il a vécues sur le moment. Ainsi se précise la fonction que jouera la première matinée de la Berma dans le roman.]

Mais si la diction, les gestes de la X ne m'avaient pas fait grande impression, d'autant plus peut-être cette^a impression, restée en moi, cherchait à se compléter, m'inquiétait, me paraissait plus belle maintenant qu'une réalité précise ne la limitait plus. J'en faisais un tout dont j'essayais, en le séparant de ce que je connaissais jusqu'alors, de ressentir ce qu'il avait de particulier. Et unissant quelque vague plaisir que j'avais pu par instant avoir à l'idée d'une grande chose que je venais de connaître, qui me mettait en mesure de causer de leurs plus belles impressions avec les hommes les plus artistes, je frayais à mon exaltation un chemin en m'écriant : « C'est vraiment beau ! Quel génie, quelle artiste » et souhaitais de connaître des détails sur sa vie, sur la façon dont elle travaillait ses rôles, plus encore que de la réentendre.

Esquisse VIII

[MARIAGE DE SWANN]

[Fragment du Cahier 31. Swann, qu'on croyait promis à un mariage avec une riche jeune fille du faubourg Saint-Germain, a fini par épouser, « sinon une cocotte,

au moins une veuve entretenue¹ », nommée Sonia. Elle lui faisait des scènes et le rendait jaloux par ses infidélités au temps de leur liaison.]

Il l'épousa. Elle continua etc.

Mais il lui était né une fille. Il^a l'adora. Ce fut comme s'il chérissait en elle ce bonheur de son amour qu'il n'avait pu atteindre et qui en elle était comme incarné ; car jusque dans la ressemblance de son visage où parfois c'était sa mère et parfois son père qui semblait dominer, elle mêlait étroitement, elle confondait, unifiés en un nouvel être, les deux cœurs que la vie n'avait pu réunir. Personne ne recevait Mme Swann. Je me rappelle qu'un jour de courses où j'étais allé me promener avec Papa au Bois, comme la sortie se faisait assez difficilement, nous vîmes tout à coup une femme d'une éclatante beauté, toute en blanc avec des bijoux et un chapeau de plumes blanches qui s'avancait comme une reine suivie d'une cour de cinq à six hommes pendant que le pauvre Swann cherchait sa voiture qu'on ne pouvait trouver. Le valet de pied avait dû attendre à une autre sortie. Il commençait à pleuvoir, il n'y avait plus de voiture. Swann qui cherchait passa près de nous. Sous les feuillages verts avec un coin de ciel bleu au-dessus de sa tête^b elle était magnifique, comme le reflet d'une autre époque².

Esquisse IX

[COMMENT SWANN EN EST VENU
À ÉPOUSER ODETTE]

[Ces deux fragments du Cahier 22 rendent compte de l'évolution des relations entre Swann et Odette.]

Bientôt les personnes qui avaient perdu l'habitude^c de recevoir des lettres de lui leur demandant^d si elles ne connaissaient pas telle personne, si elles ne pouvaient pas le faire rencontrer avec telle famille de leurs amis, recommencèrent à en recevoir. Quand Odette revint, il ne lui posa plus de question sur ce qu'elle faisait, il ne lui demandait plus à la ramener le soir, il ne lui disait plus qu'il ne l'aimait plus, il était bon et tendre avec elle. Aucune angoisse ne l'empêchait plus de l'embrasser, et elle-même ne pouvait pas souvent attendre qu'il le fit. Et il pouvait passer la nuit avec elle sans que son plaisir fût gâté par la pensée que d'autres l'avaient peut-être possédée. Elle^e aussi qui ne sentait

plus en lui ce besoin douloureux de la voir, recommençait à en éprouver le besoin. Souvent il n'était pas libre. Et elle sentait bien qu'il avait quelque aventure, mais elle ne s'en effrayait pas car elle sentait que la calme tendresse qu'il avait maintenant pour elle durerait toujours, et quand elle lui apprit qu'elle était enceinte de lui, elle comprit tout de suite qu'il l'épouserait. Sa vie ne changea pas pour cela, elle ne pouvait résister à une fantaisie qui lui passait sur le coup. Souvent etc.

Mais elle était maintenant avide de se faire une situation, non pas précisément dans le monde de Swann qu'elle se représentait mal, mais dans les milieux supérieurs^d vers lesquels s'étaient acheminées des amies à elle qui s'étaient mariées. Elle se disait qu'avec du temps et de la volonté, peut-être elle arriverait à avoir chez elle la femme de ce directeur au ministère de la Justice qu'elle avait rencontrée en visite chez une amie.

Leur^b vie était douce maintenant. Au fond de cet amour plein de jalousie, ce qu'elle avait tout de même senti pendant des années, c'était une affection immense^c pour elle. Lui ne s'en rendait pas compte ; ce qu'il éprouvait pour elle, il y pensait si peu, ne pensant qu'à elle, et égoïstement qu'on l'eût étonné en lui disant qu'il avait une grande amitié pour elle et que cette soumission constante à sa volonté, cette recherche de lui faire plaisir, ces preuves constantes qu'il la mettait au-dessus des autres et de lui-même, elle trouvait cela des preuves d'amitié. Mais elle sentait bien qu'elle ne rencontrerait jamais dans la vie un meilleur ami. Et lui pouvait un soir préférer en voir une autre, ne la considérer que comme une sœur, comme une épouse, c'était une sœur, c'était une épouse. Qui connaissait aussi bien sa vie par le dedans, à qui dans son indifférence absolue pour tous auprès d'elle avait-il aussi bien laissé voir ce qu'il pensait de chacun, ce qui lui plaisait, ses manies, ses goûts, qui maintenant que la jalousie n'était plus entre eux pouvait aussi bien le connaître, le comprendre, le rendre heureux ? Peut-être était-elle redevenue plus gentille avec lui parce qu'elle ne le sentait plus amoureux, ou parce que n'étant plus jaloux il était lui-même plus gentil avec elle. Peut-être^d n'était-elle pas plus gentille, mais les lacunes qu'il y avait dans sa gentillesse, il^e n'en souffrait plus parce qu'il n'était plus amoureux d'elle et que tous ces empêchements de le voir, de lui rester fidèle etc. qui existaient toujours, il ne les remarqu^e même pas parce qu'ils lui étaient devenus égal et qu'ils ne diminuaient en tous cas en rien le plaisir qu'il avait à la voir et la tendresse qu'il lui témoigne ; en tout cas elle avait cessé d'être pour lui un être doué d'une importance ultra-réelle, qu'il fallait avoir à soi. Dès lors il avait retrouvé la possibilité du rapport dans des relations humaines^f. Elle ne s'effrayait pas de ses

aventures. Elle sentait que la tendresse qu'il avait pour elle durerait toute sa vie ; aussi^a quand elle lui annonça qu'elle était enceinte de lui, elle comprit qu'il l'épouserait.

Esquisse X

[J'ÉCRIS UNE LETTRE À SWANN]

[Dans ce fragment du Cahier 21, le héros, par l'intermédiaire d'une lettre adressée en pure perte à Swann, prend conscience de l'inutilité des mots pour rendre compte des sentiments.]

« Il trouve que vous avez l'air amoureux de moi ; il vous croit un garçon dangereux pour moi. » Je croyais^b qu'un garçon en qui ils ne pouvaient avoir confiance était un garçon qui aurait eu de mauvais sentiments pour lui. Et j'avais conscience d'éprouver pour lui un culte qu'il ne soupçonnait certainement pas. Aussi cette injustice me désola-t-elle à tel point que j'osai dans une page que j'écrivis à la maison écrire ce que m'inspirait M. Swann. Ces mots qui n'étaient que l'ombre exacte de mes sentiments pour lui devaient, il me semblait, lui permettre de les reconstituer tout entiers. Ce fut la première notion que j'eus de l'inutilité des mots et combien ils ne nous aident à lire dans l'âme des autres que si nous en possédons en nous le même chiffre, quand Gilberte me dit que ma lettre n'avait fait aucune impression sur son père. J'en conclus qu'il n'avait pas en lui une notion des natures exaltées et généreuses qui lui permît de comprendre la description que je lui avais faite de la mienne. Peut-être simplement savait-il par expérience que l'innocence et la générosité sont l'aspect que prennent naturellement à nos propres yeux les passions dont l'expérience ne nous a pas encore appris qu'elles sont égoïstes, et pensait-il que mes actes à l'égard de sa fille n'avaient pas pour cause mon enthousiasme pour lui mais cet enthousiasme même mon amour pour elle. Je lui aurais juré qu'il se trompait, s'il me l'avait dit, s'il avait voulu s'expliquer avec moi, ce qu'il trouvait sans doute inutile, et ce que je souhaitais tant, comme je le disais à Gilberte au moment où, assise sur une chaise derrière la pelouse, elle me disait son insuccès et me disait en me montrant la lettre qui était à côté d'elle : « Tenez, pendant qu'il n'y a personne reprenez votre lettre. » S'il était arrivé à ce moment-là avant même que j'eusse repris cette lettre de la sincérité de laquelle j'étais si convaincu qu'il

avait tort de ne pas croire, il aurait pu voir que c'était lui qui avait raison, car m'étant approché de Gilberte pour prendre la lettre, son corps m'attira ; je lui dis : « Voyons qui est-ce qui sera le plus fort, empêchez-moi de la prendre^a ».

Esquisse XI

[AVEC GILBERTE,
DERRIÈRE LE MASSIF DE LAURIERS]

[Dans ce fragment du *Cahier 27*, c'est une Gilberte tendre qui annonce au héros qu'elle va partir en voyage pour la Bretagne (voir le projet de voyage dans le *Midi*, p. 401). Mais ces pages sont surtout une première mouture de la scène de lutte qui aboutira au plaisir imprévu, solitaire et honteux du héros. Le baiser que Proust avait d'abord imaginé, inquiétant par son aspect presque vampirique et le vertige où il entraîne, offre du moins un plaisir partagé. Si l'on excepte l'étrange baiser rituel consenti par Albertine au jeune homme dans « *La Prisonnière* », « *À la recherche du temps perdu* » n'offrira pas, si éphémères soient-ils, de tels instants de communion amoureuse. Le fragment s'achève par une fusion avec la Gilberte de Combray, qui ne sera qu'ébauchée dans le roman, mais toujours dans la scène érotique qui les réunit derrière le massif de lauriers.]

Peut-être tout simplement Gilberte exerçait-elle déjà ce don qui est inné chez toutes les vraies femmes et qui leur fait sortir dans quelques circonstances un peu particulières de^b la vie la matière brute toute prête pour une œuvre d'art toute féminine qu'elles doivent accomplir. Prendre à part particulièrement, s'occuper pendant l'heure qui précède un départ de l'être plus sensible que les autres qui saura apprécier ce traitement spécial, voilà un de ces thèmes éternels de leur coquetterie morale, de la grâce habituelle, de la sensibilité éphémère de la femme, que les plus délicates savent enrichir des jolies variations que leur suggèrent les lieux mêmes ; comme d'envoyer les autres faire un tour de jardin pour rester seule avec l'ami à qui elles sont heureuses de dire adieu ; peut-être Gilberte entendait-elle déjà en elle cet avertissement de l'instinct féminin, ce même instinct qui quand on demande à une femme une invitation pour un ami, fait que sans l'avoir appris de personne elle sait au moment où on présente l'ami qu'elle doit être plus aimable avec l'introduit que de coutume parce qu'elle sait que cela le flattera devant son ami ; ou encore d'être plus aimable avec quelqu'un qu'on rencontre quand une circonstance quelconque ajoute du

prix à l'amabilité, si on se promène avec un prince, ou si on reçoit quelqu'un chez soi à la campagne. Gilberte s'était assise à côté de moi près de la fontaine ; je savais que nous n'avions que peu d'instants mais sa miss en mettrait bien davantage à nous chercher et nous verrions quand elle s'approcherait de nous car à travers les lauriers nous la voyions parfaitement assise, le long de la courbe de la corbeille, dans l'assemblée circulaire des institutrices. Alors l'un après l'autre nous partirions et nous irions la rattraper. Car nous trouver c'était impossible, personne ne pouvait nous voir ni nous deviner. « C'est avec nos cousins que nous partons, me dit Gilberte, je ne l'ai su que ce matin. N'ayez pas l'air si triste. Promettez-moi que vous ne serez pas triste. Soyez gai pour me faire plaisir^b. » J'étais si heureux de penser qu'elle désirait que je ne fusse pas triste. « Demandez-moi d'autres choses à faire pour vous, Gilberte, des choses que je puisse faire en pensant à vous. » Et ne sachant trop que nous dire nous disions tout le temps : « Miss n'a pas encore levé le nez de son ouvrage, il faudra faire attention quand elle le verra. Vous ne croyez pas que Liliane puisse lui dire. » À travers les lauriers nous voyions Miss assise au renflement de la courbe de la corbeille. Dans l'allée des cerceaux couraient devant des petits garçons et des petites filles qui les poussaient d'un bâton. Nous les voyions à leur costume de couleur différente comme les couleurs de petits jockeys, le petit naturaliste en bleu, le petit amateur d'histoire sainte en blanc, la lectrice de la morale en action en rose. À l'endroit où la pelouse tourne ils ralentissaient leurs petits pas et les cerceaux se penchaient obliquement, redressés par les bâtons ; et les grandes pelouses longues, ovales, dont l'herbe rase au lointain paraissait bleue, semblaient elles aussi courir en cercle, et ralentir et fondre^d leurs belles courbes en tournant. L'après-midi^e était déjà assez avancée. Un grand nuage valvé au-dessus de nous dans le ciel tout bleu ressemblait à une coquille de Saint-Jacques et dans ses rainures, le soleil qui transparaissait derrière mettait un liseré d'or comme dans ces pierres sculptées des églises, jadis peintes et où un peu d'or reste au creux de la pierre. Gilberte me dit : « Il va falloir revenir. Alors c'est convenu, vous ne serez pas triste ? » Elle me prit la main et l'embrassa. Je la regardai une seconde et je sentis en moi comme un pouvoir héréditaire mais nouveau, inconnu pour moi, et dont une sorte d'avènement venait de m'investir. Je collai ma bouche sur sa joue qu'elle ne retira pas, même elle cherchait de son côté à m'embrasser. Alors cette Gilberte inconnue, qui avait semblé le¹ regarder fixement à Combray, qui lui avait dit : « Je vous donne cette bille en signe d'amitié », cette Gilberte qui n'existait pour lui que quand il était loin d'elle, se fondit soudainement dans l'autre, celle si pareille aux autres jeunes filles avec qui il

ne passait que de banales minutes ; elle qui lui semblait si loin de lui, il lui semblait qu'elle n'avait existé que pour lui et que c'est une coupe pleine de la pensée de lui, du désir de lui qu'elle lui tendait ; ses lèvres couraient sur sa peau pour tâcher de trouver le goût de son sang, comme si elle eût ouvert ses veines pour me désaltérer, j'allais à la poursuite d'elle-même, je croyais sentir dans le parfum un peu sanguinolent de peau rougeâtre, dans la pensée de la Bretagne pluvieuse pour laquelle elle partait le même âcre et rouillé qui^a me plaisait dans le son enroué de sa voix, et par moments au détour de son cou, de sa joue, croyant avoir trouvé cette essence d'elle-même que je cherchais, je m'affolais dans ma [*un mot illisible*] ; et elle ne me retirait pas mais semblait essayer de me donner encore davantage, de mettre plus d'elle-même. Elle me dit : « Je ne sais plus, vous m'étourdissez^b, je ne vois plus bien Miss. » Au moment où elle me le disait, moi non plus je ne distinguais plus nettement. Les Champs-Élysées semblaient s'être voilés ; le soleil avait cessé de briller, le ciel bleu n'avait plus de lumière, les rainures du nuage étaient dédorées, les petits garçons et les petites filles semblaient tous arrêtés avec leurs cerceaux le long des pelouses bleues, les chevaux de bois ne tournaient plus ; puis tout cela nous sembla sombrer. Nous poussâmes un long soupir^c. Le bleu du ciel rebrilla, les petits garçons et les petites filles recommencèrent à suivre leurs petits cerceaux qui s'inclinaient au tournant des pelouses bleues où quelques bégonias faisaient cailler une gouttelette rouge, et après que je lui eusse encore une fois embrassé la main, nous sortîmes de notre retraite pour aller retrouver Miss qui n'avait toujours pas bougé de son fauteuil. Quand elle fut partie et que je rentrai, je marchais avec confiance, ma joie [*trois mots illisibles*]. Françoise^d qui savait que Mlle Swann partait, et je la regardais avec les yeux heureux et vagues de quelqu'un dont le but est plus loin que la minute présente et devant qui l'avenir s'ouvre illimité. Le monde pour moi était refait à neuf, j'y avais repris goût comme aux premiers jours de Combray, et la vie m'était précieuse comme la possibilité d'user de l'univers pour le mettre aux pieds de Gilberte. Depuis un moment la Gilberte rêvée et la Gilberte de tous les jours étaient devenues la même, mon rêve, maintenant que seul je repensais à elle, avait perdu de son mystère, mais je pouvais enfin l'étreindre^d, il ne m'était plus douloureux. En pensant à Gilberte ce n'était plus la Gilberte du parc de Combray et la Gilberte des Champs-Élysées, inconciliables, que je revoyais, c'était celle me prenant la main en me disant : « Vous ne serez pas triste », où elles étaient fondues toutes les deux, et pleines de moi. À ce moment-là j'avais senti que pour me le dire la Gilberte de tous les jours avait laissé parler en elle la Gilberte que j'aimais et qui

avait cette intonation dans sa voix et qui avait été le geste de son bras prenant ma main¹.

Esquisse XII

[MALADE, J'ATTENDS UNE LETTRE
DE GILBERTE]

[Dans ce fragment du Cahier 20, l'amour du héros pour Gilberte le pousse à cacher sa propre maladie à ses parents et le fait se détacher de tout ce qui ne vient pas de la jeune fille.]

Hélas, un jour je rentrai avec un violent mal de gorge, je le cachai du mieux que je pus, grelottant de fièvre je me forçais à manger sentant que si mes parents découvraient que j'étais malade je serais privé de ces minutes aux Champs-Élysées, qui, même pouvant à peine me tenir sur mes jambes, m'étaient encore si douces qu'il n'y a pas de douleur que je n'eusse surmontée pour ne pas être privé de les goûter. Je restai les yeux fermés anéanti sur une chaise, jusqu'à la minute d'y partir, pensant à son regard, à sa main qu'elle me donnerait, et j'eus la force de jouer. Mais le soir en rentrant, il me fut impossible de faire sortir de ma gorge autre chose qu'un son tellement enroué qu'on me regardait. On me trouva l'air malade et 40 degrés de fièvre. On apprit que la rougeole régnait aux Champs-Élysées. On parla de ne plus m'y envoyer. Je m'attachais au souvenir de Gilberte pour tâcher de l'aimer toujours malgré les persécutions, mais je sentis que je ne la reverrais jamais. Un jour ma mère m'apporta une lettre^a. Comme la seule lettre qui m'eût importé eût été de Gilberte qui n'était pas avec moi en des termes à m'écrire, à quoi bon en ouvrir d'autres. Maintenant que je n'irais plus aux Champs-Élysées, que je ne le verrais plus, tout ne m'était-il pas égal ? Il me sembla que c'était une preuve d'amour^b que je donnais à Gilberte en ne voulant plus lire les lettres des autres et je priai ma mère de la jeter sans l'ouvrir. Ma mère s'irrita de mon caprice, surtout que c'était contre mon amour pour Gilberte qu'elle luttait, je m'entêtai, je pleurai tant que ma mère finit par *[interrompu]*

Esquisse XIII

[MA MÈRE M'AUTORISE
À ME RENDRE CHEZ GILBERTE]

[Dans la version définitive, l'autorisation parentale sera indispensable au jeune homme pour qu'il aille entendre la Berma. Dans ce nouveau fragment du Cahier 20, c'est un dernier obstacle qu'il doit lever aussi pour se rendre à l'invitation de Gilberte. Cet obstacle disparaît dans le roman.]

Comme dans les romans où sitôt qu'a eu lieu l'événement heureux qui paraissait impossible pendant trois cents pages où il ne s'était rien passé, toutes les impossibilités semblent du coup détruites et en cinq pages se bousculent vingt événements invraisemblables, ce même jour le médecin qui me laissait au lait et à la chambre depuis un mois, déclara qu'il était temps de prendre une côtelette et qu'il ne verrait pas d'inconvénient à ce que je prisse l'air un moment. Ma mère que je supposais décidée à ne jamais laisser accepter l'invitation de Gilberte, demanda au docteur s'il serait impossible que j'allasse le surlendemain goûter chez une amie. « Pas du tout, c'est parfait si cela lui est agréable, à condition qu'il n'ait pas froid surtout et ne fasse pas d'excès de gourmandise. » Et^a le vendredi, je sortis de chez Mlle Swann, invité pour le dimanche à déjeuner et à aller en matinée avec M. et Mme Swann et Gilberte sans même pouvoir me représenter, tant un fait réel a de puissance rétroactive, le temps où entrer dans la maison de Gilberte, faire partie de sa vie inconnue, et rester près d'elle dans sa chambre me paraissait impossible.

Esquisse XIV

[L'ACCÈS À L'APPARTEMENT
DE LA JEUNE FILLE AIMÉE]

[Ni les figures de Gilberte ni même celle du héros ne sont dessinées dans cette Esquisse fort ancienne du Cahier 1. Mais les sentiments universels décrits ici trouveront leur emploi quand Proust imaginera la joie du jeune homme pénétrant dans l'appartement si longtemps désiré de M. et Mme Swann.]

C'est un grand plaisir, le jour où cet inconnu désiré qui nous dépassait de tous côtés devient le connu, possédé, que c'est nous qui le dépassons. Toutes ces habitudes, cette maison où nous rêvions de nous frayer un chemin, cela tient dans notre main,

nous est remis. Nous entrons comme dans un moulin dans le temple inaccessible. Les parents de la jeune fille qui nous semblaient des divinités implacables nous barrant plus souvent la route que les dieux de l'Enfer sont changés en Euménides bienveillantes qui nous invitent à venir la voir, à dîner, à lui apprendre la littérature, comme dans l'hallucination de ce fou de Huxley qui voyait là où il aurait vu un mur de prison, à la même place une vieille dame bienveillante qui lui disait de s'asseoir¹. Ces dîners, ces goûters que sa participation nous rendait mystérieux et qui nous éloignaient autant d'elle, que nous essayions d'imaginer comme des actes de sa vie qui nous la dérobaient, deviennent des dîners, des goûters où nous sommes invités, dont nous sommes l'invité de marque, à qui ils sont, convives, menus, jour, soumis ; les amies, ces amies qui nous semblaient exciter en elle des affections particulières que nous ne pourrions jamais exciter, ces amies avec lesquelles il nous semblait qu'elle devait nous railler, on nous préfère à elles, on nous réunit à elles, les mystérieuses promenades, les conciliabules hostiles, nous en faisons partie. Nous sommes l'un des amis, le plus aimé, le plus admiré. Le concierge mystérieux nous salue, la chambre aperçue du dehors, on nous invite à l'habiter. Cet amour que nous éprouvions, nous l'inspirons, cette jalousie que les amis nous faisaient ressentir nous l'excitons chez eux, cette influence des parents ils disent que c'est nous qui l'avons, les vacances affreuses, on les passera où nous irons. Et un jour viendra où cet accès inespéré dans la vie de toutes, la fille de la poste, la marquise, la Rochemuroise^a, la Cabourgeoise, ne nous paraîtra plus qu'une carte dont nous ne nous servirons jamais ; qui sait, nous nous en excluons volontairement à tout jamais par une brouille^b. Toute cette vie impénétrable nous la pénétrons, nous la possédons. Ce n'est plus que des repas, des promenades, des conversations, des camaraderies, des plaisirs, des relations d'amitié plus agréables que les autres, parce que le désir que nous en avions lui donne un goût particulier, mais la souffrance a disparu et avec elle le rêve. Nous le tenons, nous avons vécu pour cela, nous avons tâché de ne pas verser, de ne pas être malades, de ne pas être fatigués, de ne pas être laids. Dieu nous a accordé d'arriver sain et sauf, à l'aise, avec bonne mine, dans la loge la plus en vue, tout a concouru pour nous rendre chics, nous donner de l'esprit. Nous disions : Après, la mort, après, la maladie, après, la laideur, après, l'avanie. Et voilà que nous trouvons le prix de ces choses insuffisant et nous voudrions qu'elles nous soient conservées. Et nous regrettons la bonne mine, le chic, les belles joues, la belle fleur en nous disant : Pourvu que nous puissions les garder, car cela n'est déjà plus. Et notre consolation est de nous dire : Du moins nous l'avions bien désiré,

de sorte que l'inassouvi est de l'essence du désir mais c'est bien un désir typique, le plus complet, le raisonnement le plus parfait, donc nous avons atteint ce que nous voulions, nous ne laissons pas de l'inassouvi, nous ne vivons pas en perpétuel raté, nous rabattant du désiré sur du non désirable qui trompe notre faim. C'est pour cela qu'il faut vivre où le désir est délicieux, aller dans les beaux bals, aller dans les rues, voir passer ce qu'il y a de beau, et intriguer pour le connaître, pour donner à l'âme le sentiment de l'accomplissement, fût-il décevant, de ce qu'il y a de plus parfait ici-bas, épousant le mieux les formes du désir, dans^a un jardin de belles fleurs humaines et les cueillir, regarder par la fenêtre, aller au bal, au [un mot illisible], se dire : « Voilà les possibilités les plus belles », et les goûter. Quelquefois l'intrigue fait qu'en un même jour on atteint les trois fruits les plus inaccessibles, on ne désire d'ailleurs que de rares réalisations, pour se prouver qu'on peut réaliser. La réalisation pour les êtres, c'est comme la sortie, on^b regarde pour rêver, car pour les êtres c'est individuel, il faut voir et on se fixe un être, une date, et on abandonne de plus grands plaisirs pour l'avoir goûté. Telle caresse de tel être, moins, tel geste, tel abattage de sa voix, c'est ce que nous voulons pour l'avenir prochain, c'est l'échantillon de réalisation que nous demandons à la vie ; la présentation à telle jeune fille, et la faire passer de l'inconnu au connu, ou plutôt nous faire passer pour elle de l'inconnu au connu, du méprisé à l'admiré, du possédé au possédant, c'est la petite poigne avec laquelle nous saisissons l'avenir impalpable, la seule que nous lui imposions, comme le voyage en Bretagne nous signifie à cinq heures du soir voir le rayon du soleil à mi-hauteur des chênes dans une allée couverte. Et comme l'un nous fait partir pour un voyage, l'autre — ou, si nous la connaissons, aller avec elle à tel endroit où elle nous verra en beau, où nous nous donnerons un des plaisirs de la vie réalisée avec elle, comme elle avait été pour nous une réalisation entre toutes —, cette petite chose nous fera lui en sacrifier d'importantes pour ne pas manquer à une réalisation, ne pas laisser enfin le seul petit être que nous avons arbitrairement fixé désirable, par qui l'amour, les jolies femmes se résument, comme l'univers se résume en ce soleil sur un palais de Venise qui nous fait élire ce voyage.

Esquisse XV

[NOUVELLES RELATIONS DE SWANN]

[Parce que sa femme veut « se faire une position », Swann reçoit des personnes à qui il n'eût jamais adressé la parole. Ce fragment du Cahier 31 s'achève avec les commentaires des parents du héros sur les nouvelles relations des Swann.]

Les choses changeaient peu à peu. Quoique Swann avec une infinie délicatesse n'eût pas voulu demander à ses relations (à qui il avait demandé tant d'autres choses) de venir chez lui, Mme Swann, elle, voulait absolument se faire < une > position. Naturellement elle ne pensait pas à inviter < d' > anciennes amies de son mari chez qui il continuait à aller seul, la princesse de Sagan ou la duchesse de < Doudeau > ville. Recevoir la femme d'un député radi < cal >, d'un grand industriel lui paraissait déjà une merveille. Et comme un homme qui aime s'identifier avec celle < qu' > il aime et dont il a épousé la vie, Swann qui < allait > dans le milieu le plus choisi, le plus trié, où il était même un des plus difficiles, faisait maintenant < mille > frais pour la femme d'un substitut dont sa femme avait < fait > la connaissance, était flatté de la re < cevoir > et lui qui taisait avec modestie qu'il connaissait le < comte > de Chambord répétait à satiété à mon père : « C'est le substitut S***, vous savez bien. » Charmant, plein d'esprit pour un crétin < à qui > il n'eût pas adressé la parole. Cependant Mme < Swann > comme un assiégeant qui multiplie ses sorties < de tous > les côtés à la fois, précipitait en guise d'engins ses cartes de visite chez tous les concierges < où il y > avait possibilité qu'elle le fit. Cela se faisait dans le monde de Swann et celui de Forcheville quoique ce ne fût pas le même^b, cela se faisait moins dans le monde du substitut tant les personnes avec qui elle y dînait y trouvaient le < lendemain > même heure comme un avertissement mystérieux ou comme une réclame de fabricant un nombre incalculable de cartes des Swann étaient un peu étonnées. Maman s'amusait beaucoup d'entendre raconter par mon père quand il revenait de dîner chez les Swann les recrues nouvelles qu'ils avaient faites et qui devenaient assez brillantes, même nobles, des nobles de quatrième catégorie, dont Swann nous vantait avec satisfaction les^c quartiers, lui qui quelques années avant savait à merveille que c'étaient des gens de rien. C'était à croire que c'était un nouvel homme. Et pourtant il avait gardé son jour chez Mme de Sagan, chez d'autres où il allait déjeuner comme autrefois. Maman considérait ces nouvelles recrues de Swann comme des espèces de trophées rapportés par Mme Swann qui avait en effet l'air d'une magnifique guerrière d'expédition. Quand Papa lui disait un nouveau nom elle disait : « Rapporté de la dernière expédition contre les Machutoland¹. »

Au fur et à mesure que des relations plus belles se solidifiaient on espaçait les précédentes. Seuls quelques personnages obscurs du début restaient, dont toujours au moins un était des dîners brillants. Quand Papa citait l'un d'eux au retour d'un dîner où il disait naïvement : « Je ne sais ce qu'il y faisait », Maman disait : « Mais si, c'est "Étranger va dire à Sparte" ». Elle prétendait que le plaisir des gens qui s'élèvent à des milieux plus brillants que leur milieu primitif ne serait pas complet si ce milieu primitif ne le savait pas. Aussi invite-t-on toujours dans ce genre de maisons un « témoin » pris dans le dit milieu primitif ou dans une zone intermédiaire et dont le rôle est d'aller chez la femme de l'avoué dire : « Hé bien, devinez avec qui j'ai dîné chez les X, avec la princesse de XXX. » À quoi la femme de l'avoué répond aigrement : « Grand bien lui fasse », ce qui signifie « Que la peste l'étouffe » ou « J'aime mieux que ce soit elle que moi », ce <qui> signifie : « J'aimerais mieux que ce fût moi qu'elle. »

Esquisse XVI

[MME SWANN AU PIANO]

[L'idolâtrie inclinera Swann à vouloir que sa femme ressemble à un Botticelli (voir p. 607) ; il faut convenir que le sujet s'y prête, à moins que le jeune héros ne cède lui-même encore à l'idolâtrie. Ces deux fragments ont été rédigés sur une feuille volante.]

XVI.1

Ils me donnaient de bons conseils pour ma santé, mais, par politesse, affectaient de ne pas croire que j'étais malade. Quelquefois Mme Swann s'asseyait devant le piano près de la fenêtre. Elle avait l'air d'un ange musicien de Botticelli¹. Ses yeux s'accordaient tristement à ce qu'elle se mettait à jouer de ses mains ; je l'écoutais tout en recevant la caresse de la pleine lumière de l'après-midi qui entrait par ces larges vitres que j'avais si souvent regardées du dehors.

XVI.2

Ils me donnaient de bons conseils pour ma santé, mais, par politesse, affectaient de ne pas croire que je fusse malade^a.

Quelquefois Mme Swann s'asseyait devant le piano près de la fenêtre. Sa robe de chambre en crêpe de Chine, d'une seule couleur vive, rappelait certaines blouses qu'on voit dans des tableaux florentins. Tandis que ses belles mains, imprégnées de ce parfum qu'on sentait dès l'antichambre^a, s'allongeaient sur les touches avec délicatesse, ses yeux pensifs semblaient rêver. Et tout en l'écoutant, caressé par la pleine lumière de l'après-midi qui entrait à flots par ces hautes fenêtres que j'avais si souvent regardées de la rue, n'osant pas bouger à cause de la soie trop précieuse du fauteuil sur lequel j'étais assis, j'aurais voulu que tombât sur mes lèvres cette tête charmante aux joues fines, aux yeux attentifs et jeune encore^b comme celle d'un ange musicien de Botticelli. Une fois je reconnus dans ce qu'elle jouait une phrase de la première [interrompu¹]

Esquisse XVII

[MON INFLUENCE SUR GILBERTE]

[Ce passage, contenu dans le Cahier 27, a trait au plus grand des bonheurs que puisse espérer le jeune homme. Il se conclut toutefois sur ce thème récurrent d'« À la recherche du temps perdu » : un bonheur n'arrive jamais quand nous l'aurions désiré le plus.]

Il faudra mettre quelque part.

Parfois, emmenant Gilberte au Jardin^c d'acclimatation, nous rencontrions une amie à elle qui était étonnée de la voir là, devant les oiseaux ou les phoques. Et je me disais : « Tout de même je suis quelque chose dans sa vie. Si ce jour-ci de sa vie, aujourd'hui, elle, cet être précieux, délicieux, est, comme un Dieu déguisé parmi les hommes et les bêtes au Jardin d'acclimatation, où elle n'a pas l'habitude d'aller, où elle promène, dans l'anonymat d'une foule obscure, son corps délicieux, son essence précieuse, c'est à cause de moi. Je suis la cause du but bizarre de sa promenade, de l'étonnement de son amie. En somme sa vie en une de ses manifestations est là motivée par moi. Et l'amie qui l'a regardée, en me voyant parler à sa mère, a dû me considérer comme un grand ami des Swann, comme très avant dans le secret, l'intérieur de la vie de Gilberte. D'ailleurs ne rentrerais-je pas goûter avec elle, chez elle ? »

Une autre fois un cousin de Gilberte après m'avoir dit que Gilberte était beaucoup trop intelligente pour se plaire beaucoup avec des filles, je demandai avec une curiosité jalouse : « Mais

quels sont les amis garçons qu'elle aime le mieux ? », le cousin me répondit : « Mais c'est à vous que je le demande, car d'après ce qu'elle dit c'est vous qu'elle préfère, je suppose donc que vous n'êtes pas sans influencer le choix des autres vos inférieurs. » Certes je savais qu'un cousin peut se tromper, et puis que la grande amitié que Gilberte pouvait avoir pour moi n'empêchait que je voyais bien qu'elle n'avait pas d'amour, pourtant les paroles de son cousin me rendirent bien heureux, et mon bonheur prit la forme d'une sorte d'estime attendrie pour la haute valeur morale de ce cousin, d'un grand désir de le revoir, de passer ma vie avec lui dans un endroit où serait Gilberte, et où il assisterait à mon amour pour elle, comme la conscience claire, sympathique et complice qu'elle aussi m'aimait bien.

Et^a plus tard on me dira de Gilberte ou d'Andrée : « Tâchez qu'elle épouse Montargis¹ ou XX, il n'y a *que vous*^b qui ayez sur elle l'influence capable de la décider. » Que cela m'eût rendu heureux avant !

Esquisse XVIII

[DOUBLE NATURE DE GILBERTE]

[La double ressemblance de Gilberte avec son père et avec sa mère a été très tôt imaginée par Proust comme un motif de consolation pour Swann, qui retrouvait, dans les traits de sa fille, l'image du bonheur qu'il n'avait pu atteindre (voir l'Esquisse VIII). Ce thème persiste dans les six fragments du *Cabier 27* que nous donnons ici, et jusque dans la version définitive, alors même que le motif qui avait suscité son invention a disparu : son ancien amour pour Odette deviendra en effet sans importance pour Swann. Mais la double ressemblance prend désormais signification pour le héros, dont la fascination pour Gilberte et pour ses parents apparaît parfois comme indivise. Des « *Cabiers Sainte-Beuve* » aux brouillons plus tardifs, on peut apercevoir un déplacement du centre d'intérêt de l'œuvre : Swann, peut-être d'abord conçu comme le héros du roman, devient le modèle incomplet du narrateur. Qu'un même thème serve à enrichir d'abord Swann, puis le jeune homme, souligne cette évolution.]

XVIII.1

Il faudra faire remarquer que Mlle Swann a le visage de sa mère trempé dans le roux de son père (chercher un exemple dans la vie^c) avec le regard de son père (Lucien²).

XVIII.2

Sur Mlle Swann

Au premier abord Gilberte apparaissait comme une image de sa mère qui par quelque déguisement se serait mis une perruque rousse^a, se serait trempé les cheveux, la peau dans un étincelant bain roux qu'on reconnaissait vite le roux de son père.

XVIII.3

Au premier abord sous cette chevelure rousse tellement opposée à sa brune mère, on reconnaissait que Mlle Swann était comme une image de sa mère que la fantaisie d'un bal costumé ou d'un peintre voulant la peindre mythologiquement avait changée en rousse, mais pas seulement en lui mettant une perruque rousse, mais en expulsant toute ombre de ses cheveux, de ses yeux, de sa peau, en la faisant étincelante de blancheur rousse comme si on avait obtenu une variété aussi différente qu'un lilas blanc d'un lilas rougeâtre. Et cette blancheur un peu rouillée prenait quelque chose de délicieux, de presque nu, car tiré de sa mère, non seulement sorti d'elle, mais elle encore, il semblait que ce soleil eût dû écarter bien des voiles pour arriver à cette exposition claire. Et bien vite ce roux éclat de ses cheveux dans lequel semblait s'être grimée mythologiquement Mme Swann avec^b sa fille on reconnaissait que c'était le roux de son père.

Il^c semblait qu'on eût dit à la nature : « Vous allez refaire Mlle Swann, seulement nous vous donnons comme matière la peau de son père. » C'était au point que deux petits signes, légères granulations du tissu de la peau de Swann, se retrouvaient au-dessus du nez de sa mère, ayant été conservés là comme par un ébéniste de mérite qui a préféré laisser au bois sa saveur et son originalité.

XVIII.4

*Je dirai à Combray qu'elle était rousse, mais ce n'est qu'au milieu de l'histoire des Champs-Élysées que je dirai ceci pour qu'on ne confonde pas cela avec l'inconnu qui était en elle. Je dirai au beau milieu, peut-être avant le [un mot illisible^d] : Au premier abord on ne pensait pas que cette jeune fille si rousse pût ressembler etc. Suivra le développement (mère, fardée en roux). Peut-être glisser plus loin la joue. Et enfin j'ajouterai : Et ce dont je ne m'aperçus guère que plus tard, c'est que

À la fin du livre, son père se retrouve dans sa situation défaite par curiosité.*

Au premier abord en voyant cette jeune fille à la chevelure d'un roux éblouissant, rien ne paraissait plus différent de Mme Swann que sa fille. Mais au bout d'un moment on reconnaissait le visage, bien des gestes, des mouvements du corps de sa mère, comme si le caprice de quelque peintre avait voulu la costumer en Vénitienne. Mais lui mettre une chevelure rousse n'eût certes pas suffi. Toute l'ombre qu'il y avait dans ce ténébreux visage de Mme Swann avait été expulsée, remplacée par l'irradiation, sous sa peau de blonde^a, partout sensible, d'un soleil d'or. Cet échantillon entièrement différent, cet échantillon doré de la beauté de Mme Swann avait quelque chose de troublant en soi comme une préparation de Watteau d'une autre couleur, avait quelque chose de peint, de grîmé, d'incarné et de lustral aussi, et enfin de tout nu comme serait d'écarter tant de voiles sombres pour n'apparaître que lumière blonde. Et en elle rien ne subsistait de la couleur de sa mère. C'était une jolie variété absolument différente qu'on avait obtenue comme le lilas blanc diffère du lilas violet. Et bien vite ce roux dans lequel on avait grîmé Mme Swann on reconnaissait que c'était le roux de son père. Mais plus tard je vis que c'était plus compliqué. Au moment où on tenait bien la forme du visage de Mme Swann, un sourire faisait onduler obliquement^b dans la joue pleine de Mme Swann la forme longue de la joue de son père comme si elle < les > laissait ensemble pour voir ce qui sortirait du mélange ; pendant une seconde cette joue de M. Swann apparaissait puis rentrait dans le visage de Mme Swann, son heure peut-être n'étant pas arrivée. C'était ce qu'il y avait de meilleur dans le regard^c de Swann, mais passé à la couleur des yeux de sa mère, ce regard franc, bon, sincère qui m'avait regardé le premier jour et suivi à Combray. C'était lui qui m'avait regardé — quoique son père certes m'eût paru fâché, car nous nous jouons des tours à nous-mêmes dans le corps de nos enfants — quand elle m'avait dit en me tendant la bille d'agate : « Je vous la donne en signe d'amitié. » Mais un instant après elle avait l'absurde exaltation de sa mère pour le plaisir disant : « J'espère bien que je ne viendrai pas » et le vague où elle laissait toujours ce qu'elle faisait qui me désespérait. Mais dès qu'elle redevenait calme, ou qu'il s'agissait de juger les autres, ou même de se juger elle-même, au-dessus du nez de sa mère, dans la couleur des yeux de sa mère, le petit regard droit, planté [*deux mots illisibles*] allait au cœur des choses et parlait avec simplicité et bonté. Le jour du départ cette inspiration de femme^d c'était surtout un mouvement du tact de son père. À côté de son goût du jeu et de sa frivolité, elle avait une grande instruction des choses d'art. Elle disait : « Si vous

voyiez cela, il y a une flèche gothique du XIV^e siècle » ; et quand j'avais été trop déçu d'elle je pensais à la flèche gothique pour me dire : « C'est une personne très remarquable », et je me consolais de sentir que je ne l'aimerais pas toujours si elle n'était pas plus gentille, en pensant que nous pourrions au moins comme deux bons amis aller voir des églises ensemble¹.

Ce qui me consola de ne pas avoir de plafonds peints en bleu c'est qu'elle me dit un jour : « Plus tard je n'aurai rien comme ici mais comme dans la maison de Papa avec des choses anciennes. » Certain qu'elle ne viendrait pas à la maison j'insinuai que nous en possédions de la plus grande valeur.

Et de même, mais d'ailleurs tout ceci est pour me consoler par des analyses de son moi tout humain, tout du domaine de l'intelligence, de ne pouvoir pas plus donner une idée de ce qu'elle m'avait paru être quand je ne la connaissais pas que de l'individualité qu'ont certains lacs, certains bras de mer que nous voyons dans nos rêves et que nous y croyons être Venise ou Naples, — de même en elle étaient aussi superposées, flottant ensemble, mêlées, comme les deux formes dans le corps de Mélusine, deux âmes dont on ne peut comprendre comment quelqu'un pourrait de ce tout discordant accepter la responsabilité du tout^a. Quand au milieu <de> ses frénésies presque méchantes de frivolité son bon regard droit les jugeait si équitablement, disait, accompagnait une parole de sensibilité si bonne, si droite, on se demandait dans quelle partie cachée d'elle-même était l'accouplement de ceci et de cela. Et l'un et l'autre étaient si bien elle-même qu'elle pouvait être aussi bien l'une ou l'autre, que mon cœur tremblant quand j'arrivais aux Champs-Élysées ne savait jamais s'il allait être enivré par quelque douce parole de la bonne fée ou écartelé par la frénésie de la méchante. Il semblait qu'elle fût ce qu'elle eût le plus sévèrement jugé chez les autres et que cela était aussi inséparable de sa raison, de sa supériorité d'esprit et de sa bonté que ne pouvait se retirer du corps de sa mère le regard droit de son père qui y vivait et la couleur qui l'avait pénétrée tout entière^b.

*Penser à mettre

Tristesse des jours de fête dans le calendrier. Amour pour M. Swann pas plus extérieur en somme à Gilberte qu'elle-même. Tout cela est autour d'elle une même zone douloureuse.

Ne pas oublier cathédrales. Ô lueurs du soleil, ô cuirs verts sur le tronc des arbres, ô statues blondes riant sous la treille, ô ombre des feuilles de pierre.

Lemaitre à Passy — peut-être Mâle^{c2}.*

Elle avait hérité en quelque sorte de la délicatesse morale de son père, de sa simplicité ; elle devinait avec une finesse extrême ce qui pouvait faire de la peine à l'instant, elle savait faire plaisir avec délicatesse. Mais tout cela était comme une infime lumière capable de colorer d'une façon charmante ses paroles, mais incapable de mettre en mouvement la moindre action, car elle était plongée dans un égoïsme, une indifférence, un attachement à son propre plaisir qui était <en> t <ceux>^a de sa mère. Elle devait regretter, pouvant se juger à la lumière de cette fine sensibilité de son père, de ne pas agir d'une façon meilleure, mais elle ne devait pas en souffrir, car cette indifférence, cet égoïsme c'était comme elle-même et elle-même avait ce sentiment agréable, cet attachement qu'on a pour son propre corps et sa personnalité. Et elle avait tant de tact à dissimuler sous sa gentillesse la préférence qu'en toutes choses elle attachait à son amusement, à son avantage que son père ne s'en apercevait pas et disait en la caressant : « Tu es une bonne fille mais tu aimes trop ton papa. »

Esquisse XIX

MUSSET

[Contenues dans le *Carnet 1*, ces réflexions sur Musset, qui fut un des « héros favoris » de Proust (voir n. 1, p. 533) comme Bergotte est une sorte de héros pour le narrateur enfant, annoncent certains traits du grand écrivain d'« À la recherche du temps perdu » : penchant pour la débauche, particularités de langage, caractères familiaux, goût des bonheurs.]

On sent dans sa vie, dans ses lettres comme dans un minéral où elle est à peine reconnaissable quelques linéaments de son œuvre, qui est la seule raison d'être de sa vie^b, ses amours qui n'existent que dans la mesure où ils en sont les matériaux, qui tendent vers elle et ne resteront qu'en elle. Dans ses lettres qui sont comme les coulisses de son œuvre je vois traîner la petite bourse du *Caprice*¹ et toute prête dans un coin la perruque qui au bout d'un hameçon doit traverser la scène de *Fantasio*². Il était amoureux et quand il l'était délirait, rapportait son état de fièvre à Dieu. Tout cela décanté passera dans ses poésies, dans *On ne badine pas* etc. Cela ressemble aux « Ah ! » aux « Oh ! » du séminariste de Renan³. Sa vie passera plutôt dans le sujet de ses

œuvres, un débauché (il l'était) qui a des côtés de naïveté. Peut-être est-ce quelques-unes des chansons du débauché, comme il avait dû en faire bien d'autres (vers à George Sand, vers au Moinillon¹) qui ont passé dans son œuvre : *Ballade à la Lune*, *La Zucca*².

Il avait certaines particularités de langage, une manière de balancer les mots qui suppléait à la pensée et même que, s'il en avait une, il lui préférerait dans son besoin d'en ressentir la cadence qui est un trait ancré^a à lui comme les grains de beauté, quelque chose qui marque la peau, la personne, c'est son grain de peau ; 2^e lettre à A <imée> d'Alton (2^e *Figaro* du moins), quand on fait un livre on devrait pouvoir le défaire, comme

*Je veux quand on m'a lu qu'on puisse me relire*³.

C'était peut-être un genre de langage de sa famille qui est devenu un élément de beauté chez lui seulement (dans son œuvre) comme un certain genre de nez ou de front qui est laid dans toute la famille et devient une beauté chez une des filles. Du reste ces traits de son esprit étaient des traits presque doctrinaires, de langage abstrait, d'homme distingué, amateur élevé des arts qu'il était en même temps que débauché, écrivain *Revue des Deux Mondes*, critique d'art, discours d'Académie — ce côté artiste écrivant bien sur les sujets élevés, Fromentin, Halévy⁴.

Aimait aussi les habits brodés⁵ (*Fantasio*), son espoir d'être envoyé en Espagne par le roi⁶, à rapprocher de Baudelaire désireux de l'Académie etc.⁷. S'il^b était débauché il est vrai aussi qu'il était simple, comme ses roués. Il dit gentiment à Aimée d'A <lton>, ce dandy : il faut passer par la salle à manger de maman pour aller dans ma chambre. Tu verras il y a écrit : « Escalier⁸ ».

Esquisse XX

AJOUTER À BERGOTTE

[Fragment du Cahier 29. La parenté d'origine entre l'écrivain Félicien Bergotte et Anatole France est ici patente. Comme bien souvent cependant, le personnage a gagné, dans la version définitive, une autonomie romanesque qui empêche qu'on le réduise à la figure qui a donné des traits aux premières esquisses.]

Je m'étais si bien imaginé pendant très longtemps que c'était un vieillard, tendre, faible, que maintenant qu'il est seulement un homme vieillissant, l'homme jovial et fort que j'ai [un mot

illisible^a], par moments je continue à penser à sa première production comme étant écrite par un vieillard doux auquel je substitue quand nous arrivons au temps où je l'ai connu un homme jeune et jovial. Et^b peut-être en effet était-il né vers la trentième année (soixantaine) de ce Bergotte vieux qui semblait avoir eu des enfants, regretter une mère, être indulgent et doux, la jeunesse d'un Bergotte greffé sur celui-là, utilisant dans sa littérature son intelligence et son esprit pour montrer qu'il était aussi philosophe que Renan, cassant pour montrer qu'il n'était pas flatteur, provocant pour montrer qu'il n'était pas lâche. Ces premières productions qu'il renie aujourd'hui, est-ce parce qu'elles portaient le faible reflet de vérités plus grandes et que je ne connaissais pas encore et qui mêlées au charme nouveau de son accent que j'en attendais l'apparition avec un désir comme rien ne me l'a inspiré depuis et en relisais chaque page persuadé que rien n'avait jamais été écrit d'aussi beau, et bien décidé aussi à ne jamais rien trouver aussi beau. Cela m'eût fait autant de peine que de cesser d'aimer, que de penser que je ne reviendrais jamais dans un pays où j'ai vécu. Comme on disait que ses livres étaient pleins d'une délicieuse philosophie^d, quand je dus entrer en philosophie je demandai si ce que j'apprendrais ressemblerait aux livres de Félicien. Au fond j'imaginai sans me l'avouer que^e notre professeur ne ferait que nous lire sans cesse des pages de Félicien, toutes celles que je connaissais et beaucoup d'autres, de même charme. Quand on me dit que ce serait très différent, très supérieur, que cela me prouvait combien l'esprit de Félicien était faible, j'eus tant de chagrin que je ne voulais pas y entrer.

Est-ce parce que, imaginant alors Félicien comme un doux vieillard, j'avais en commençant le premier de ces livres commis une erreur de mouvement et d'accent, comme une jeune fille de province qui sans indication de rythme changerait le caractère d'une œuvre en la jouant trop lente, trop expressive et trop piano ? Est-ce seulement pour cela ? Je ne sais mais je ne retrouve plus dans ce qu'il écrit aujourd'hui, dans ses œuvres universellement admirées ce charme qui d'un mot, d'une ligne où il exprimerait quelque chose de très simple faisait pour moi un air délicieux que je me chantais indéfiniment. Les pages étaient peintes, ensoleillées, frissonnantes ; il y circulait un arôme, il y passait des frémissements comme dans une journée de printemps. Il n'a pas voulu qu'on réimprime ces premiers livres. Si^f mes yeux tombaient aujourd'hui sur ces pages transparentes, sans doute j'y verrais la pensée ou l'image que Bergotte y enferme, mais aussi j'y serais gêné, délicieusement gêné, par un reflet insaisissable qui [*un mot illisible^b*] au fond d'elle qui était l'idée que je m'en faisais alors. Je crois que j'en ai compris plusieurs fois le sens tout de travers pour n'avoir pas fait attention dans

le plaisir que j'avais à les chanter qu'un bel adjectif se rapportait non à un beau nom à qui je l'associais mais à un autre mot de la phrase (« Étoiles qui avez lui sur la tête légère » etc., p. 99 de *S. Bonnard*¹⁾) mais je les sentais plus qu'aujourd'hui et leur couleur est plus profonde d'être enrichie de ce reflet. Je^a serais bien curieux de retrouver ces phrases^b dont je retrouve le charme qu'elles dégagaient sans pouvoir me rien rappeler d'elles que ça et là, comme d'une mosaïque invisible dans l'obscurité une parcelle colorée, sans pouvoir distinguer l'objet représenté qui est de cette couleur. Pourtant ici j'apercevais une touche multicolore, ici des arbres d'automne qui se fanent. Mais est-ce que je ne me trompe pas ? Ficin² parlait-il alors de ces choses, ou quelque mot qu'il employait m'en donnait-il l'impression ? Si je retrouvais ces pages je n'essaierais pas seulement de retrouver l'impression qu'elles me firent alors ; tandis que du fond de mon cœur elle remonterait, du haut de mon intelligence une lumière impartiale tomberait et essaierait de voir si ce charme elles l'auraient encore pour moi aujourd'hui, s'il y a dans ces pages une « possibilité permanente » d'émotion^c.

Comme les personnes originales ont une manière de parler qui étonne d'abord, Ficin avait pour dire les choses les plus simples des expressions recherchées qu'il avait plaisir à employer et qui me ravissaient. Elles étaient un peu pédantes et comme il les employait pour dire des choses familières il rendait ces choses familières à la fois extrêmement comiques et très nobles, il^d les poétisait. Quant à sa philosophie elle consistait aussi en alliances de mots qui rappelaient que tout est rêve ici-bas. Une amie de Maman était comme moi éprise des livres de Ficin et je crois que c'était cette manière d'employer des mots graves, cette intonation toujours identique du discours qui la ravissait.

Il^e y avait aussi un grand médecin dans le cabinet de travail de qui s'envolèrent de ces premiers livres de Ficin qu'il relisait sans cesse bien des moments heureux. Le plaisir que ce grand médecin éprouvait à lire Ficin se retrouvait dans son visage, dans sa philosophie, dans sa conversation, dans ses cours, qui respiraient une noblesse, une intelligence inconnues à tous ses confrères. Il parvint à cause de cela aux plus hautes situations médicales, et l'amour des livres de Ficin y était pour quelque chose. Mais il ne prenait pas la peine de regarder ses malades, il leur disait de belles choses, il ne les guérissait pas, c'était un médecin aussi mauvais qu'illustre et je crois que l'amour des livres de Ficin y était pour quelque chose³.

Aujourd'hui, cela a pendant si longtemps ravi Ficin, moi, cette dame, et beaucoup d'autres personnes, que beaucoup de gens se sont mis à écrire comme cela, que nous ne pouvons pas les⁴ supporter et que Ficin ne les emploie plus jamais. Mais chez lui

elles étaient naturelles. Et c'est peut-être parce que sa pensée est devenue plus dure, plus claire, a pris plus de points communs avec l'intelligence des autres, a utilisé son intelligence et son comique qui n'éclairent que son moi intermédiaire, qu'il peut s'en passer si facilement.

Esquisse XXI

À AJOUTER À BERGOTTE

[Autre fragment du *Cabier* 29. S'inspirant en grande partie de l'œuvre d'Anatole France pour donner une idée de celle de son personnage, Proust sera conduit, quand il confèrera plus d'autonomie à Bergotte, à vider son œuvre imaginaire de presque toute référence précise.]

Il y avait quand il parlait, surtout quand il récitait des vers, un moment où il se mettait à chanter les mots sans s'occuper de leur sens qui était fatigante, comique et qui quand il n'eut plus autant de talent et fut devenu illustre faisait dire aux gens intelligents qui demandaient à être invités avec lui qu'il était bien prétentieux, bien ennuyeux et « comme il lit mal ! » Nous qui l'admirions son ronronnement que nous avions remarqué excitait seulement notre bien sympathique sourire. Mais je me rends compte maintenant si j'essaye d'y bien penser que ce ronronnement qui signifiait qu'il voyait dans les mots autre chose que leur sens, que c'était cela qu'il y aimait, qui lui plaisait et qu'il ne pouvait résister à suivre ce fil caché^a qui liait l'une contre l'autre des syllabes que le discours séparait et le faisait s'étendre avec ampleur sur une autre qui signifiait quelque chose de fort ordinaire. C'était cela dont le reflet peu agréable dans sa voix, qui mettait dans < sa > prose cette harmonie délicieuse qui par moments l'envolait en véritables couplets. Sa finesse quand il écrivait lui permettait tout en cédant à cette inspiration musicale et en choisissant aussi de préférence de nobles mots dans leur sens ancien et philosophique, dans leur habit qui convient aux grands jours, aux jours de la religion et de la haute pensée, dans ce qu'il avait de lyrique et de solennel. Et il adaptait volontiers à cette musique solennelle une scène familière qui en devenait par le contraste plus comique et en même temps montrait que la nature des plus petites choses est la même que celle de la philosophie et de la poésie. C'est ainsi que fait Anatole France par exemple dans^b *Sylvestre Bonnard* : « Je hochai la tête et lui dis avec une détestable malice : "Hé hé Thérèse j'ai appris que etc." »

(p. 23¹). Bergotte s'apercevait-il que ces couplets qui interrompaient ses livres, parfois vagues, incomplets, murmurant sous la phrase écrite comme un mélodieux prélude qui soupire et s'éteint aussitôt, mais parfois avoués, développés, et^a dont il semblait se moquer lui-même par le contraste avec l'objet tout particulier qui en faisait le sujet, étaient sa marque propre, son charme, le secret du sortilège qu'il exerçait sur ces lecteurs fanatiques qu'il ne connaissait pas, l'amie de Maman, le docteur² et moi, qui étions la graine fragile de la pullulante forêt^b de ses admirateurs, espèce aujourd'hui si commune et qu'on peut voir dans tous les jardins d'Europe et d'Amérique et même dans les champs. S'en rendait-il compte, je ne sais. Mais nous le savions et quand nous commencions un livre de lui nous attendions avec impatience l'invocation, le couplet et nous frémissions quand nous le sentions venir. Le plus beau livre de lui c'était celui qui en contenait le plus. Et cela tenait aussi à ce que ces particularités souvent un peu musicales que nous aimons dans un grand écrivain amènent à leur retour certains mots, certaines images qui sont plus grandes que la vie courante même s'il les lui applique, plus générales que l'intrigue ou l'événement. Par là il nous fait entrevoir une réalité qui nous semble alors la réalité suprême et nous n'aimons ses histoires ou ses poèmes que pour les occasions qu'elles lui donnent de nous en parler. Il nous semble que ce n'est jamais assez, que ce n'est pas la fleur même de son histoire, et laborieusement obtenue, mais une parcelle des trésors de philosophe qu'il tient en réserve et qu'il pourrait presque nous donner de la main à la main si nous le connaissions³. Comme une femme derrière qui l'idée d'un pays, du charme de ses paysages, ou de son rang social, ou de sa nature préside à tous les rêves que nous formons sur elle, l'idée du charme de Bergotte était nourrie par tout ce qu'il révélait de la beauté antique, du vrai songe de la vie, des richesses obscures du Moyen Âge, des fureurs sculpturales de l'amour⁴. J'étais déçu par sa conversation et on trouvait en effet qu'elle n'avait aucun rapport avec ses livres et qu'il n'était nullement l'homme de ses livres⁵, d'où on concluait que le ton de ses livres était affecté et non sincère, et tout cela précisément parce qu'il était si sincère que son travail était quelque chose d'entièrement original dont il n'essayait pas d'utiliser dans sa vie le charme qu'il aurait pu en tirer. Sa vie n'était qu'un endroit où on se repose et dans les moments où il disait ou lisait des choses de même ordre que ses travaux, sa voix, ses gestes qui ne pouvaient comme des mots exprimer exactement ce qu'il sentait devenaient ridicules *(peut-être mettre ici le morceau sur sa voix⁶)*.

Il excellait à faire apparaître dans ses livres de gracieuses figures de femmes bonnes, jolies, riches, qui comblent le personnage

d'un bienfait délicieux, et qui à peine entrevues et bénies disparaissent sans qu'on entende plus parler d'elles¹. Au milieu de ces livres qui eux-mêmes quand j'avais terminé la lecture s'*[un mot illisible]* dans le songe et dans l'oubli, elles étaient un premier évanouissement et je me désolais de ne plus les revoir, il me semblait qu'elles n'existaient plus et je trouvais le romancier cruel d'avoir par caprice évoqué seulement un geste de cette douce créature et de ne plus nous l'avoir jamais fait revoir². Et ma grand-mère me trouvait triste. Hélas, aujourd'hui quand je relis les livres de Bergotte la gracieuse femme si belle et si bonne m'inspire le même amour, j'ai la même tristesse quand elle disparaît et quand il n'est plus question d'elle. Mais le livre où elle apparaît me semble si loin dans mon passé, les êtres près de qui j'allais me consoler dans la vie réelle de ne jamais revoir la jolie dame que le romancier cruel avait montrée un moment puis dérobée dans la nuit, ces êtres mais ma grand-mère elle-même, la vie qui les avait fait briller un moment près de moi les a repris dans la nuit, ils ne sont plus que des images³ dans le livre, sont tous eux-mêmes disparus à jamais sans que même je puisse avoir un moment comme pour elle l'illusion de leur vie, que en me semblant irréaliste elle ne me le semble pas plus que ma jeunesse et que, songe vite évanoui jadis au milieu de ce songe bien fini qu'était le livre, elle n'est plus qu'un songe reculé dans tout le labyrinthe de songes⁴.

Mais⁵ aussi je crois que d'autres curiosités de sa voix et de son débit, qu'on eût peut-être pu trouver en rapport avec ses livres, devaient leur être antérieures. Le choix habituel de certains adjectifs semblait n'être dans sa prose que le plaisir qu'il avait à les prononcer. Rien qu'à la façon dont il s'arrêtait complaisamment sur les consonnes, on sentait que le plaisir qu'il avait à les dire les lui faisait placer⁶ dans ses livres, et mettre dans ses phrases à une place un peu rare, inattendue qui leur donnait cette sorte d'importance qu'en parlant il leur donnait en les prononçant plus précisément que les autres. J'ai retrouvé aussi dans son style une certaine brusquerie rauque⁷ de sa voix quand il voulait dire quelque chose de gai qui devenait dans ses livres un peu trop court et fort, l'adjectif qu'il eût presque crié en parlant avec une intonation gouailleuse, que depuis j'entendis quand je le lisais⁸, une certaine lassitude grave qu'il avait quand il voulait dire quelque chose de triste, et qu'il avait dû avoir enfant, que sans doute même de ses frères et sœurs devaient avoir. Mais lui seul savait porter l'ombre fugitive de ces petits vols d'ailes enfantines sur les pages d'un livre.

Esquisse XXII

BERGOTTE

[Ce passage, que l'on trouve dans le *Carnet 1*, développe et précise les réflexions antérieures sur la voix de Bergotte et le rapport qu'elle entretient avec son style. Il commence aussi à dégager ce « genre Bergotte » dont il sera question dans le texte définitif (p. 540).]

Cette voix à l'inflexion forte, traînante, narquoise, dure, contraignait tant avec le ton de ses livres que j'eus une déception. Sa conversation et ses livres me parurent deux choses opposées. Mais tout d'un coup (peut-être en rentrant chez moi) je me mis à dire une phrase d'un de ses livres comme si il l'avait dit < e > , alors brusquement comme quelqu'un qui a trouvé le mot d'une énigme, ou le chiffre d'une solution et qui voit d'un coup qu'elle s'emboîte à tout, je vis qu'avec la transposition de la voix au style, c'était au fond la même chose, et que ce perpétuel raisonnement qu'il faisait sur tout était justement la démarche, la progression, l'âme vivante de ses livres. *Ajouter peut-être là ce qui est déjà écrit¹. * Puis c'était une conversation vivante, ardente à ce qu'il disait. Et tels étaient au fond ses livres. Le charme bergottique qu'ils dégagaient était celui qui pouvait être extrait de cette chose et qui se trouvait dégagé parce que c'était Bergotte qui avait travaillé sur elle. Mais ce qu'il avait eu en vue c'était la chose. Le charme bergottique comme tous n'est qu'individuel, il le faut tirer d'une chose particulière. Les écrivains qui faisaient du Bergotte croyaient que c'était une chose donnée, aussi ils le mettaient dans leur livre comme ces têtes italiennes, ces profils grecs où des professeurs croient avoir dégagé les lignes de la beauté ; on les trouvait banals. Et quand on lisait Bergotte ensuite, comme quand j'avais causé avec lui, il paraissait moins bergottique qu'on aurait cru, avec un foisonnement d'autres choses sur lesquelles tout d'un coup, mais individuellement, mais tiré du chaos, mais nouveau, comme un visage qu'on voit pour la première fois l'inimitable sourire [*interrompu*]

Ne pas oublier plus tard.

Sa gentillesse avait augmenté avec sa sécheresse. Car la faculté d'imaginer toutes ces vies l'avait rendu assez indifférent aux désirs, aux affections, aux deuils de la sienne, mais lui faisait ressentir dans leur plénitude celles des autres. De sorte qu'il passait aisément auprès des siens pour le plus sec des hommes et pour le meilleur auprès d'étrangers.

Esquisse XXIII

À AJOUTER À BERGOTTE

[Fragment du Cahier 38. La vie de Bergotte n'est pas en accord avec les préoccupations morales de son œuvre.]

Indifférence qu'à l'art cartes postales¹

Et pourtant ce n'était pas tout. Son œuvre était bien plus morale, plus préoccupée du bien, du péché que n'est l'art pur, plus préoccupée^a de scrupule, jusqu'à voir une mortelle tristesse des choses les plus simples, jusqu'à voir des abîmes sous les pas de tous les jours.

Et sa vie, sa vie était bien plus immorale, bien plus adonnée au mal, au péché, ne s'embarrassant pas, ou se débarrassant des scrupules qui arrêtent les autres hommes, jusqu'à faire des choses dont les moins délicats s'abstiennent. Et ceux qui comme Legrandin aimaient ses livres et connaissaient sa vie pouvaient en effet trouver une sorte de comique, qu'ils estimaient tout à fait de ce temps-ci, à mettre en regard quelques mots admirables, d'une morale si délicate, si sincère, qui eût fait paraître la vie des plus grands hommes de bien jusqu'ici grossière et peu soucieuse de morale, et quelques actes notoires, quelques situations scandaleuses de sa vie. Et c'était peut-être en effet quelque chose de ce temps que ses plus grands artistes sont à la fois plus conscients de la douleur du péché et plus condamnés au péché que n'étaient ceux qui les avaient précédés, niant aux yeux du monde leur vie, en se rapportant au vieux point d'honneur, à l'ancienne morale, par amour-propre et pour considérer comme offensant ce qu'ils faisaient. Et d'autre part, dans leur morale à eux, faisant plutôt consister le bien dans une sorte de conscience douloureuse du mal, à l'éclairer, à s'en affliger, plutôt qu'à s'en abstenir. Peut-être comme certaines apparences morbides peuvent^b être l'effet de deux maladies absolument différentes, y a-t-il des méchants, amoraux, indéclicats, qui au lieu de l'être comme beaucoup par insuffisance de sensibilité, le sont par^c excès de sensibilité. Et l'étonnement qu'on pouvait avoir à voir émaner d'eux des œuvres qui semblent exiger une grande délicatesse de sensibilité, s'ils appartiennent à la première famille, tombe en partie si l'on va au-delà des apparences et qu'on se rend compte qu'ils appartiennent à la seconde.

*Peut-être Bergotte en tout Tolstoï Bernstein (jeunesse)
France oiseaux de carte postale – Debussy Bataille².*

Esquisse XXIV

[LES ÉVÉNEMENTS ARRIVENT
QUAND ON NE LES DÉSIRE PLUS]

[Fragment du Cahier 61. Swann, qui aurait jadis souhaité montrer à Odette qu'il était épris d'une autre femme, ne s'en soucie plus quand il a le pouvoir de le faire (voir p. 516). Cette même loi est ici appliquée au héros, qui prévoit déjà le moment où Gilberte lui sera devenue indifférente.]

À propos de ce que je savais que Gilberte m'aimerait quand je ne l'aimerais plus, dans le sens, les événements arrivent quand on ne les désire plus.

C'est une vérité et encore ne faut-il pas croire qu'elle soit tout à fait complète. Ce bonheur que nous avons tant convoité^a nous arrive quand nous y sommes devenus indifférents, mais précisément cette indifférence nous rend moins exigeant. On n'est pas très difficile ni très bon juge sur ce dont on ne se soucie pas. On se dit en gros, sans y regarder de trop près puisque cela n'intéresse plus^b : « Comme cela m'aurait rendu heureux il y a quelques années, quand j'aimais cette jeune fille. » Mais peut-être quand nous l'aimions ce qui semble encore excessif à notre indifférence n'eût pas suffi à notre amour. Cette parole tendre, cette demande de rendez-vous, nous pensons maintenant qu'elles nous auraient ravis mais nous ne songeons pas que^d nous les aurions voulues immédiatement suivies d'une foule d'autres que par cette exigence nous aurions immédiatement empêché de se produire. De sorte que ce bonheur qui finit par arriver, trop tard, quand on ne peut plus en jouir, quand on n'aime plus, n'est peut-être pourtant pas tout à fait celui dont l'absence nous rendit jadis si malheureux. En ce sens-là ces réalisations après coup d'un désir qui n'existe plus ne sont pas toujours des accomplissements véritables. Celui qui pourrait en décider n'est plus là et en tous cas il suffirait qu'il revînt pour que, complet ou non, le bonheur s'évanouît.

Esquisse XXV

[LE CHARME ROMANESQUE
DE MME SWANN]

[Fragment du Cahier 23.]

Sous les innombrables porte-bonheur en saphir, trèfles en émail, médaillons en or, philippines en rubis qui l'entouraient

comme des symboles de superstition, des gages de tendresse, des souvenirs, de petits volants à dents de scie, des crevés peut-être Henri II^a, des soutaches imperceptiblement 1830 autant parce qu'ils n'avaient aucune des raisons d'être actuelles que < parce qu'ils > donnaient à la toilette un air imperceptible de costume en faisant passer sous la vie présente comme une réminiscence indiscernable de roman, paraissaient eux aussi quelque chose de romanesque. Mais l'affreuse tournure avait disparu, mais les basques ne faisaient plus un faux-ventre, mais les épaules n'étaient plus déformées par des boursouflures d'étoffe^b. Et le corps de Mme Swann, fouettant la soie comme le corps d'une sirène fait l'onde, donnant au drap une expression humaine, avait trouvé lui aussi un type autant qu'avait fait son visage et semblait une forme organisée et divine qui s'était dégagée du long chaos^c, de l'enveloppement nébuleux des modes précédentes, maintenant démodées. Mme Swann me semblait choisir la toilette différente qu'elle portait chaque jour d'après des rites^e dans la liturgie desquels elle était plus versée qu'aucune, mais auxquels, comme à une sorte de sagesse divine dont elle était la grande prêtresse, elle était forcée d'obéir^d.

Esquisse XXVI

[LA RÉSIGNATION
N'EST QU'UNE DES FORMES
DE L'HABITUDE]

[*Fragment du Cahier 61.*]

Pour Gilberte. Capital.

La résignation n'est^e qu'une des formes de l'Habitude, un équivalent de la force d'inertie dans le monde de la matière. De là vient que la force infime que j'avais eue pour supporter ma brouille avec Gilberte le premier soir avait été portée par la seule tendance qu'ont les choses de continuer à être, à une incalculable puissance, et que la résignation avait si bien achevé son œuvre, que bientôt on pourrait me déclarer guéri, ce serait l'oubli. Seulement ces tendances à prolonger ce qui est, favorables semble-t-il à nous permettre de réédifier ce qui a été détruit,

l'autre être ayant vu — si seulement il y a fait attention — que nous pouvons nous passer de lui — ces habitudes sont coupées de brusques impulsions auxquelles nous nous permettons d'autant plus aisément de nous laisser aller, que nous savons, nous, pendant combien de jours, d'heures, nous avons su et saurions encore nous priver. Et ces impressions qui interrompent un moment l'habitude détruisent tout le bien qu'elle aurait pu produire en nous pour ne plus aimer hors de nous, en celle que nous aimons pour que nous ayons plus de chance d'être réaimés.

Esquisse XXVII

[J'ALLAI DE MOINS EN MOINS
CHEZ MME SWANN]

[Nouveau fragment du *Cabier 61.*]

Sans doute les premiers temps aller chez Mme Swann m'était bien utile. Quand mon cœur battait à se rompre en pensant que je ne reverrais jamais Gilberte, si j'allais voir Mme Swann et qu'elle me dît que sa fille m'aimait^a, ma douleur s'apaisait, je partais en faisant je ne sais quel rêve calmant, presque heureux. Mme Swann avait tout arrangé et j'avais ce soir un désir de Gilberte qui me prouvait qu'elle m'aimait. Mais peu à peu je me rendis compte que si aller chez Mme Swann était pour moi un calmant et même une distraction c'était [*interrompu*]

Pourtant^b j'allai de moins en moins chez Mme Swann. À une certaine époque ce ne fut pas par raison mais parce que momentanément cette maison au lieu d'être calmante m'était devenue douloureuse. Cela tenait à ce que j'avais fait une suite de rêves où un de mes amis agissait avec la plus grande fausseté à mon égard. Ces rêves m'avaient fait tant souffrir que je m'étais réveillé brusquement¹.

INTRODUCTIONS,
NOTICES, NOTES ET VARIANTES

Du côté de chez Swann

INTRODUCTION

Premier volume d'*À la recherche du temps perdu*, *Du côté de chez Swann* a été publié chez Bernard Grasset en novembre 1913, puis chez Gallimard en juin 1919. Nous devons admettre, pour préserver la cohérence chronologique de l'œuvre dans son ensemble, que son héros et narrateur est d'environ dix ans plus jeune que Proust. La première partie du volume, « Combray », qui raconte son enfance, se déroule donc au début des années 1890 ; « Un amour de Swann », qu'il situe avant sa naissance, à la fin des années 70 ; « Noms de pays : le nom », aux alentours de l'année 1895. Ces trois parties sont d'une longueur inégale, la brièveté de la dernière s'expliquant par les sacrifices auxquels Proust dut consentir pour réduire la taille de son volume. On ne saurait étudier communément leurs genèses : Proust, quand il compose son roman, travaille simultanément à des pans très éloignés de l'édifice. Nous examinerons donc en leur temps la naissance et le développement de chacune des trois parties de *Du côté de chez Swann*, jusqu'au moment où elles se combinent pour former le premier volume du roman. Mais nous retracerons d'abord la constitution et l'histoire de la publication de ce volume.

La constitution du volume et la recherche d'un éditeur.

La dactylographie du roman, menée par étapes irrégulières depuis l'automne 1909¹, en est, en janvier 1912, à l'évocation de Mme Swann au Bois, dont quelques pages serviront de conclusion à *Du côté de chez Swann*. On peut donc considérer qu'à cette date, un premier état du volume que nous lisons aujourd'hui est prêt. Mais « Combray » subira des retouches dont témoigne par exemple l'extrait donné par *Le Figaro* du 21 mars 1912², légèrement différent

1. Voir notre Notice sur « Combray », p. 1070 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 1083.

du texte définitif ; surtout, Proust espère encore, à défaut de publier son roman en une seule fois, voir paraître un premier volume qui s'étendrait jusqu'au séjour du héros à la mer et dont la troisième partie s'intitulerait simplement : « Noms de pays ». Ainsi, après avoir annoncé vers le 21 mars 1912 à Jean-Louis Vaudoyer que son roman « aura près de 8 à 900 pages¹ », il demande vers le 24 mars à Georges de Lauris s'il faut « publier un volume de 8 à 900 pages » ou bien « deux volumes de 400 pages chacun », et il ajoute dans la même lettre : « [...] il faudrait publier dans le premier volume (s'ils ont des titres différents²) la première, la deuxième, la troisième et la cinquième partie, en ne donnant la quatrième que dans le second volume et en y prévenant qu'elle se place avant la dernière du premier volume. (Ceci parce qu'après la cinquième il y a une pause, mais si je donnais les cinq parties dans le premier volume, il aurait 700 pages, et qu'il n'y aurait plus que 200 dans le second³.) » Témoignage précieux sur l'état du roman à cette date, quoique énigmatique sur son contenu.

Les deux cents pages que Proust envisage d'isoler, après une pause, dans un second volume ne sont autres que « Le Temps retrouvé ». Quant aux cinq autres parties, on peut supposer qu'elles sont alors les suivantes : 1° « Combray », 2° « Un amour de Swann », 3° « Noms de pays » (qui contient une partie de l'actuel « Autour de Mme Swann » et du premier séjour à la mer), 4° « Le Côté de Guermantes », 5° « Mort de la grand-mère, Vices et vertus de Padoue ». Proust semble donc songer, pour éviter la disproportion des deux volumes, à placer « Le Côté de Guermantes » dans le second volume. Cette concession ne le gêne guère pour peu que les deux tomes paraissent en même temps : « Si c'est un ouvrage en deux volumes paraissant ensemble sous un même titre, écrit-il dans la même lettre à G. de Lauris, cela ne fait rien du tout, parce que alors il n'y a pas de division à faire, je diviserai par deux le nombre total de pages et en mettrai la moitié dans un volume, l'autre moitié dans l'autre. »

La dactylographie des 712 feuillets qui composent « Combray », « Un amour de Swann » et « Noms de pays » n'est pas achevée quand Proust écrit le 29 mars 1912 à Albert Nahmias : « Je vous envoie ci-joint un chèque de 1 700 francs pour le dernier travail. » Mais le 27 juin, il peut lui annoncer : « J'ai réglé séparément miss Hayward [...] Ainsi finit mon petit Albert pour quelque temps du moins notre petite collaboration⁴ ». À cette date, Proust en a donc terminé avec la dactylographie du « Swann » primitif, qui contient déjà un certain nombre de feuillets de nouvelle frappe qu'il substitue à des pages plus anciennes.

1. Voir la *Correspondance*, t. XI, p. 68. Nos citations de lettres de Proust renvoient toutes, sauf indication contraire, à la *Correspondance* éditée chez Plon par Philip Kolb.

2. Nous verrons que Proust eût préféré, pour que fût soulignée l'unité de son roman, qu'il parût sous un titre unique. À cette date, il est vrai, l'œuvre n'atteint même pas le tiers de sa longueur définitive.

3. Voir la *Correspondance*, t. XI, p. 76-77.

4. *Ibid.*, p. 84 et 153.

Entre-temps, le roman a continué d'augmenter de volume. Il avait 800 ou 900 pages en mars ; un ou deux mois plus tard Proust écrit à J.-L. Vaudoyer : « Mon roman (?) se composera à peu près de deux volumes de 700 pages chacun. Peut-être le second n'en aura que 600 [...] Croyez-vous qu'un ouvrage en deux volumes soit exécutable par Fasquelle ou autre ? Ou faudrait-il mettre deux titres ? Un titre général et au-dessus I et un premier titre pour le premier volume, et un autre titre pour le second volume [...] ou même cinq volumes de 300 pages un par partie¹. » La division du roman est donc devenue un problème urgent : elle détermine non seulement son économie générale, mais aussi les titres que Proust va devoir donner à chacun de ses volumes.

D'autres extraits de « Combray » paraissent dans *Le Figaro* : « Rayon de soleil sur le balcon » le 4 juin 1912 et « L'Église de village » le 3 septembre 1912. Quoique Gaston Calmette, qui a accepté de les publier, lui ait promis de le recommander à l'éditeur Fasquelle, Proust est tenté de s'adresser au « comptoir d'éditions » fondé par *La Nouvelle Revue française* et que dirige Gaston Gallimard. Il prend contact avec la N.R.F. en octobre 1912 par l'intermédiaire de son ami Antoine Bibesco, proposant pour faciliter la négociation de faire paraître le livre à ses propres frais, et donnant à Bibesco les précisions suivantes : « L'ouvrage aura à peu près 1 250 pages très pleines [...] Le mieux serait qu'il paraisse en deux volumes, le premier de 700 pages, le second de 550. À défaut deux de 600 pages, ou trois de 400. Je puis livrer immédiatement à l'impression les 600 premières pages². » Les couvertures du premier double de la dactylographie³ donnent un aperçu des titres envisagés par Proust, « Les Intermitteances du cœur./Le Temps perdu », mais ces inscriptions sont probablement postérieures à la dactylographie elle-même. On peut les dater de l'automne 1912 : « Un des titres auxquels j'ai pensé pour mon livre est pour le premier volume *Le Temps perdu*, et pour le troisième *Le Temps retrouvé* », écrit Proust à Mme Straus peu avant le 26 octobre 1912⁴, lui demandant par la même occasion de rappeler à Calmette sa promesse de recommandation auprès de Fasquelle. Quelques jours plus tôt, Antoine Bibesco a sollicité Jacques Copeau, de la N.R.F., qui écrit à son tour à Proust. Celui-ci lui explique alors son embarras dans une lettre du 24 ou 25 octobre 1912 : malgré son désir d'être édité par la N.R.F., il ne sait s'il pourra s'affranchir des engagements qu'il a pris auprès de Fasquelle, bien que celui-ci ne lui ait fait aucune promesse.

Les tergiversations de Proust s'expriment encore dans une lettre qu'il adresse à Louis de Robert peu avant le 28 octobre 1912 : « Mon roman est si long (quoique à mon sens très concis) qu'il aurait trois volumes de 400 pages, ou mieux, deux de 700 et 500. [...] Mais voici qu'on me dit aussi qu'il [Fasquelle] examine sévèrement les ouvrages,

1. *Ibid.*, p. 118.

2. *Ibid.*, p. 236.

3. Le texte de Proust a été dactylographié en trois exemplaires, un original et deux doubles au carbone. Voir notre Notice sur « Combray », p. 1070.

4. *Correspondance*, t. XI, p. 241.

qu'il demande des modifications, qu'il faut que rien ne nuise à l'action. [...] Croyez-vous que je ferais mieux de renoncer à l'idée de Fasquelle et qu'un éditeur purement littéraire (comme La Nouvelle Revue française [...]) aurait plus de chance de faire accepter des lecteurs un livre qui à vrai dire ne ressemble pas du tout au classique roman¹ ? » Pressé par Mme Straus, Calmette intervient auprès de Fasquelle. Le 28 octobre 1912, Proust s'adresse à son tour à l'éditeur. Craignant qu'il n'interrompe la publication après le premier volume, il l'avertit du caractère « indécent » de l'ouvrage. Il propose d'autre part de faire deux volumes assez gros, sous les titres *Le Temps perdu* et *Le Temps retrouvé*, avec pour titre général *Les Intermittences du cœur*. À la lettre est joint un exemplaire dactylographié du roman.

Ne recevant pas de réponse immédiate de Fasquelle, Proust envoie lettre sur lettre à Gaston Gallimard à partir du 2 novembre 1912, lui posant les mêmes questions qu'à Fasquelle sur le nombre des volumes, et le moment de la mise en vente du premier et des suivants. Peu après le 6 novembre, il lui dit : « Vous ne pouvez pas venir chercher vous-même cette dactylographie car vous ne savez pas quel poids cela a. Je vous la ferai porter demain. Elle n'est pas conforme au texte véritable, mais enfin elle vous donnera une idée exacte. » Il semble alors pencher pour une publication en trois volumes : « Par exemple titre général *Les Intermittences du cœur*, premier volume sous-titre *Le Temps perdu* deuxième volume sous-titre *L'Adoration perpétuelle* (ou peut-être *À l'ombre des jeunes filles en fleur* [sic]) troisième volume sous-titre : *Le Temps retrouvé*². » Pour la date de publication, il propose février ou mars 1913 pour le premier volume, novembre pour le second, février 1914 pour le troisième. Le deuxième exemplaire de la dactylographie du roman est transmis à Gallimard. Mais, comme l'a établi Philip Kolb, Antoine Bibesco n'a nullement servi d'intermédiaire en la circonstance : la lettre où Proust est censé avoir dit : « Voici l'unique exemplaire de *Swann*. Donne-le à lire à Gide et à Copeau » a été en effet inventée par Bibesco d'après l'interview que Proust donnera à Élie-Joseph Bois pour *Le Temps* en 1913. Le titre *Du côté de chez Swann* n'a du reste pas encore été trouvé par Proust en 1912.

Presque au même moment, Proust envoie à Jacques Copeau des extraits de son roman destinés à *La Nouvelle Revue française*. La publication lui en paraît si assurée qu'il choisit la date de la livraison : « Je crois que le numéro où paraîtraient ces extraits [...] devrait être au plus tard le numéro du 1^{er} février, car je craindrais sans cela que le volume n'eût paru avant les extraits », écrit-il peu après le 7 novembre³. Sans doute ces extraits sont-ils les quarante-huit pages réunies sous une chemise rouge et qui figurent dans le cartonnier conservé à la Bibliothèque nationale sous le titre : « Reliquat Proust ». Ces pages, intitulées, de la main de Proust, « Le Souvenir involontaire/chambres », présentent un montage d'extraits variés du

1. *Correspondance*, t. XI, p. 251-252.

2. *Ibid.*, p. 285-286.

3. *Ibid.*, p. 289-290.

roman. Elles ont été retirées du jeu original de la dactylographie, seul exemplaire que Proust ait alors à sa disposition, sauf les pages 46 et 47 qui sont des copies manuscrites dues à Nahmias. Pour assurer la continuité du texte, Proust a rayé un certain nombre de lignes — il en prévient Copeau, dans la lettre citée : « Ne vous effrayez pas trop du nombre de pages, car il y a beaucoup de parties rayées » — et paginé les feuillets au crayon bleu. Voici le début de cet extrait : « Pendant bien des années je ne me souvins jamais de notre maison de Combray. Je savais que j'y avais passé une partie de mon enfance. Quand je voulais en retrouver quelque image, je la demandais à l'intelligence, à cette mémoire volontaire qui ne nous rend nullement notre passé, car elle le peint tout entier d'une couleur uniforme et faussée qu'elle emprunte au présent. En réalité Combray était mort pour moi. Mort à jamais ? C'était possible. Il y a toujours beaucoup de hasard en tout ceci, et un autre, celui de notre mort qui peut ne pas nous permettre d'attendre les faveurs du premier. » L'épisode de la petite madeleine, placé peu après, est suivi de la description de la chambre de la tante Léonie et de l'épisode entier du drame du coucher, à l'exception du portrait de Swann. Après l'épisode concernant la lecture de *François le Champi*, le récit remonte au début du roman : Proust place à cet endroit neuf pages consacrées aux chambres qui apparaissent tour à tour dans l'obscurité de la nuit. Les sept dernières pages évoquent le séjour à Cricquebec, extrait de la troisième partie de ce que Proust appelle alors *Le Temps perdu*.

À la différence des courts extraits parus dans *Le Figaro* et qui peuvent être considérés comme des morceaux de bravoure, ces pages dévoilent l'essentiel du roman. Le titre s'accompagne d'une note en bas de page : « Extrait de *Le Temps perdu*, 1^{er} volume des *Intermittences du cœur* par Marcel Proust. » On peut supposer que Proust a établi ce montage vers le début du mois de novembre 1912 ; peut-être même a-t-il manqué de temps pour y faire copier les corrections du second exemplaire dactylographié, précipitamment envoyé à Gallimard, l'autre exemplaire se trouvant, on le sait, chez Fasquelle. Apparemment séduit par ce type de publication en revue, Proust extrait encore d'« Un amour de Swann » un fragment sur la petite phrase de la sonate et l'envoie à Pierre Hepp pour *La Revue de Paris*¹. Mais en l'absence de Hepp, Marcel Prévoost le refusera.

Proust, cependant, commence à s'inquiéter du silence prolongé de Fasquelle et de Gallimard. « Ces volumes cela a été si facile de les écrire, et dans la difficulté plus agréable encore. Mais comme ce sera difficile de les faire imprimer », confie-t-il à Louis de Robert entre le 17 et le 24 décembre 1912². N'osant solliciter de nouveau ses amis et sachant que Calmette a fait de son mieux pour décider Fasquelle, il ne peut qu'attendre. À Gallimard, il se risque pourtant à demander si « pas de nouvelles » signifie « bonnes nouvelles » ; mais cette lettre précède de quelques jours seulement le refus de

1. Voir la lettre de Proust à Reynaldo Hahn, vers le 15 novembre 1912, *ibid.*, p. 298-299.

2. *Ibid.*, p. 325.

Gallimard, qui renvoie à Proust le second exemplaire dactylographié du roman vers le 23 décembre 1912, et celui de Fasquelle, qui lui renvoie le premier le lendemain en expliquant qu'il ne peut « assumer la publication d'un volume aussi considérable, aussi différent de ce que le public a l'habitude de lire¹ ». Le rapport de Jacques Normand, alias Madeleine, demandé par Fasquelle, explique son refus : « Après d'innombrables désolations d'être noyé dans d'insondables développements et de crispantes impatiences de ne pouvoir jamais remonter à la surface — on n'a aucune notion de ce dont il s'agit. » Et citant une phrase de Proust, Madeleine ajoutait : « En outre cette phrase se trouve être un échantillon de toutes les autres phrases. Elle a tout l'embrouillement, tout l'enchevêtrement que l'on remarque déjà rien que dans la lettre jointe au manuscrit [...]. » Comment, après avoir parcouru ce rapport, Fasquelle aurait-il pris la peine de lire lui-même le manuscrit² ?

Quant au refus de la N.R.F., il est devenu célèbre. Proust s'est plaint, à tort sans doute, qu'on n'ait même pas ouvert son paquet³. André Gide, dont l'avis défavorable dut être décisif, confia plus tard à Proust : « Le refus de ce livre restera la plus grave erreur de la N.R.F. — et (j'ai cette honte d'en être beaucoup responsable) l'un des regrets, des remords les plus cuisants de ma vie⁴. » En 1912, Proust passe pour un écrivain mondain, qui s'est jadis illustré par *Les Plaisirs et les Jours*, deux traductions de Ruskin et quelques articles. Feuilletant avec préjugé le manuscrit du roman, Gide serait tombé par hasard sur deux passages dont le sens lui parut obscur : la « tasse de camomille » de la tante Léonie et les « vertèbres » de son front. Sans doute fut-il découragé de poursuivre sa lecture⁵.

Après ce double refus, Proust va se tourner vers un autre éditeur dont lui a parlé Louis de Robert : Ollendorff. À la fin du mois de décembre 1912, il tente par l'intermédiaire de Robert une démarche auprès d'Alfred Humblot, directeur général de la maison d'édition et de la librairie Ollendorff : « Non seulement je paierais les frais mais malgré cela je voudrais intéresser l'éditeur aux bénéfices s'il y en avait⁶. » La réponse de Humblot viendra en février : « Cher ami, je suis peut-être bouché à l'émeri, mais je ne puis comprendre qu'un monsieur puisse employer trente pages à décrire comment il se tourne et se retourne dans son lit avant de trouver le sommeil⁷. »

1. Phrases rapportées par Proust dans une lettre envoyée à Louis de Robert peu après le 24 décembre 1912. Voir la *Correspondance*, t. XI, p. 334.

2. Pour plus de détails, voir Henri Bonnet, *Marcel Proust de 1907 à 1914*, t. I, Nizet, 1971, p. 148-152.

3. Voir Céleste Albaret, *Monsieur Proust*, Laffont, 1973, p. 343.

4. Voir la *Correspondance*, janvier 1914, t. XIII, p. 50. La formule de Gide n'est pas de simple politesse : en 1948, à Dorothy Bussy dont il avait mal lu l'*Olivia*, il télégraphiera : « Aussi pénitent et confus que pour Proust » (*Cahiers André Gide*, XI, Gallimard, 1982, p. 497).

5. Pour plus de détails, et notamment sur la mauvaise lecture de l'image des « vertèbres », voir H. Bonnet, ouvr. cité, p. 154.

6. *Correspondance*, t. XI, p. 335.

7. Cité par Louis de Robert, *Comment débuta Marcel Proust*, Gallimard, 1969, p. 9.

« Je trouve la lettre de M. Humblot [...] absolument stupide », commentera Proust. « Hélas plus d'un lecteur sera aussi sévère que lui¹. »

Proust échoue également à publier son extrait d'« Un amour de Swann » : Francis Chevasu, à qui il l'a envoyé pour le « Supplément » du *Figaro*, ne donne pas suite. « Souvenir involontaire », déposé depuis novembre 1912 chez J. Copeau, ne connaîtra pas un sort meilleur : après que Proust a demandé vers la mi-janvier 1913 à Emmanuel Bibesco d'intervenir auprès de Copeau, la réponse tombe, négative encore, les sommaires de *La Nouvelle Revue française* étant complets jusqu'en février. Ainsi l'hiver 1912-1913 aura-t-il été marqué pour Proust par une série de déconvenues.

La publication chez Bernard Grasset en 1913

Proust se tourne alors vers un jeune éditeur, Bernard Grasset. À René Blum, secrétaire général de la revue *Gil Blas*, il écrit vers le 20 février 1913 : « Je souhaiterais que M. Grasset publiât, à mes frais, moi payant l'édition et la publicité, un important ouvrage (disons roman, car c'est une espèce de roman) que j'ai terminé. Ce roman comprendra deux volumes, de 650 pages chacun. Pour faire une concession aux habitudes, je donne un titre différent aux deux volumes et je ne les ferai paraître qu'à dix mois d'intervalle. [...] je travaille depuis longtemps à cette œuvre, j'y ai mis le meilleur de ma pensée ; elle réclame maintenant un tombeau qui soit achevé avant que le mien soit rempli². » Moins sensible, peut-être, à la qualité de l'ouvrage qu'aux conditions financières offertes par Proust, Bernard Grasset va répondre favorablement à la requête de René Blum. Après un échange de lettres avec Proust, il fixe la date de publication et le prix du livre.

Le 18 mars 1913, Proust reçoit un spécimen des caractères choisis pour l'impression du livre. Les premiers placards sont imprimés à Mayenne par Ch. Colin le 31 mars 1913. Dès le début du mois d'avril, Proust s'absorbe dans leur correction. Le fonds Marcel Proust de la Bibliothèque nationale possède deux jeux de ces placards : les placards corrigés³ et les placards non corrigés⁴. Les placards corrigés sont très incomplets : il y manque la majeure partie de « Combray », correspondant aux pages 31 à 142 du texte définitif, et ceux qui nous restent ne portent pas les ultimes corrections. Il faut supposer que Grasset a fourni à Proust, sans doute sur sa demande, trois jeux de placards pour lui permettre d'essayer des corrections. Ce sont ces essais que portent vraisemblablement les placards dits « corrigés » du fonds Proust.

1. Lettre à Louis de Robert, vers le 21 février 1913, *Correspondance*, t. XII, p. 84.

2. Voir la *Correspondance*, t. XII, p. 79-80.

3. Nouvelles acquisitions françaises (N.a.fr.) 16753.

4. N.a.fr. 16754. Par « placard », on entend d'ordinaire le premier état imprimé du texte, en feuilles non encore découpées. Chaque placard est numéroté, et se compose de huit pages, non définitives. Du moment où il les corrige, Proust appelle ces placards des « épreuves ». Dans notre Note sur le texte, nous nous conformons à la terminologie adoptée pour le classement du fonds Proust de la Bibliothèque nationale. Voir *Nouvelles acquisitions latines et françaises du Département des Manuscrits pendant les années 1972-1976. inventaire sommaire*, Paris, Bibliothèque nationale, 1978, p. 65.

La comparaison du dernier état de la dactylographie avec les seconds placards corrigés, ou « épreuves corrigées » pour parler comme Proust, nous permet de relever, notamment dans les deux premiers tiers de « Combray », un nombre important de modifications. Le 12 avril 1913, Proust écrit à J.-L. Vaudoyer : « Je suis en train de corriger mes premières épreuves. Il m'en arrive chaque jour, je n'en ai encore renvoyé aucune. [...] Mes corrections jusqu'ici (j'espère que cela ne continuera pas) ne sont pas des corrections. Il ne reste pas une ligne sur 20 du texte primitif (remplacé d'ailleurs par un autre). C'est rayé, corrigé dans toutes les parties blanches que je peux trouver, et je colle des papiers en haut, en bas, à droite, à gauche, etc...¹ » À Grasset, il propose le 19 avril de lui verser une somme supplémentaire pour payer les frais qu'entraînent ces remaniements : « En réalité le texte n'est pas extrêmement changé, car tout ce que j'ai ajouté, je l'ai généralement rebiffé ensuite. Mais il en résulte sinon un changement de dimensions (tout compte fait c'est plutôt un peu abrégé) du moins un inextricable gâchis qui va donner à vos ouvriers une peine dont je suis désolé et confus, et pour laquelle il n'est que justice que vous me comptiez un supplément que vous fixerez vous-même et que je verserai avec plaisir². » Grasset demandera effectivement à Proust 595 F pour les seuls quarante-cinq premiers placards.

Proust espère toujours publier en un seul volume l'ensemble du texte imprimé sur placards par Grasset. Il propose à cet effet la suppression des alinéas entre chaque réplique des dialogues pour gagner de l'espace. Vers la fin de mai 1913, il reçoit le placard 58, c'est-à-dire le début de « Noms de pays ». C'est au cours de l'été qu'il doit se résigner à couper ce volume qui occuperait huit cents pages environ. Et encore Grasset ne veut-il pas de deux volumes vendus ensemble : « Il faut donc un volume de 520 pages ou un de 680. Je le ferai de 520. Mais seulement si vous y voyez un grand avantage, car celui de 680 finit superbement (relativement à mes faibles moyens) et celui de 520 finit fort pauvrement³. » Louis de Robert avait déjà objecté qu'un livre de 700 pages serait « *parcouru* des yeux » et lui avait conseillé deux volumes de 350 pages. Quant à supprimer quelques longueurs, comme Proust lui-même l'a envisagé, Robert le déconseille absolument : « *Ne coupez rien*, ce serait un crime⁴. » Terminer le volume à la page 680, c'eût été l'arrêter à la fin de l'actuel « Autour de Mme Swann », première partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, en reportant au début du second volume le premier séjour à la mer. Le terminer à la page 520, c'était l'arrêter après les jeux aux Champs-Élysées : au moins Proust atténuerait-il la « pauvreté » de cette fin en prélevant quelques pages du « superbe » dénouement — Mme Swann au Bois — que lui eût permis la première solution⁵.

1. *Correspondance*, t. XII, p. 132.

2. *Ibid.*, p. 145.

3. Lettre de Proust à Louis de Robert de juillet ou août 1913, *ibid.*, p. 239.

4. Lettre de L. de Robert à Proust de juillet 1913, *ibid.*, p. 219.

5. Voir la Notice de « Noms de pays : le nom », p. 1249 et suiv. *Du côté de chez Swann* comptera en définitive 527 pages.

Certains passages ont été supprimés dès la correction des premiers placards, notamment une conclusion à l'épisode de la lanterne magique¹ où figurait une apostrophe pathétique adressée à « l'invisible papillon aux yeux d'azur et de feu », métaphore de la disparition de la mère. Cette suppression participe d'un effacement de la mort dans la première partie du roman : plutôt que de développer le thème sous une forme théorique, Proust l'illustrera, dans la suite du récit, par la mort de la grand-mère. Le texte est en outre allégé de quelques digressions : ainsi l'analyse du « code de Françoise² » se trouve-t-elle réduite à quelques lignes, de même que la réflexion sur le sentiment d'angoisse provoqué par l'amour d'une femme³ ? Trois épisodes ont été déplacés. Le premier développement sur Vington⁴, d'abord placé avant le portrait de Swann, a été annexé à la scène du « mois de Marie⁵ » ; le premier portrait de Legrandin a été transféré du samedi au dimanche⁶ ; enfin « l'église selon le narrateur » est placée avant « l'église selon le curé⁷ ».

Du 30 mai au 1^{er} septembre sont imprimés les quatre-vingt-quinze placards des deuxième épreuves du livre. Proust en a reçu trente, vers la seconde quinzaine de juin, quand il écrit à Louis de Robert : « Je vous envoie les secondes épreuves des 45 premiers placards (ou plutôt je vois que je n'ai encore reçu que les 30 premiers et je vous enverrai toute cette première partie quand j'aurai les 45 premiers). Il se trouve que la partie que j'aime commence justement après ce 45^e placard. (Et c'est pour cela que je n'ai pu encore me résoudre à le renvoyer à Grasset.) (Il en a 95 en tout, mais je trouve que c'est trop long et j'arrêterai le volume plus tôt⁸). » Ces trente premiers placards, dont il dispose, s'arrêtent avant la fin de « Combray ». Quant à la partie qu'il « aime », et qui commence après le quarante-cinquième, il s'agit sans doute de la soirée chez la marquise de Saint-Euverte que nous pouvons lire dans « Un amour de Swann⁹ ».

C'est seulement pendant la première correction d'épreuves que Proust choisit ses titres. Les premiers placards portent la mention imprimée : *Intermittences*¹⁰. En mars 1913, Proust disait encore à J.-L. Vaudoyer : « Aimerez-vous comme titre/*Les Intermittences du Passé*./Premier volume *Le Temps perdu*./Deuxième volume *Le Temps retrouvé*¹¹ ? » Vers le mois de mai, il annonce avec assurance à Grasset :

1. Voir p. 9-10.

2. Voir p. 28.

3. Voir p. 30.

4. « Vington » est le nom que Proust a d'abord donné à Vinteuil.

5. Voir p. 110-112.

6. Voir p. 66-67.

7. Voir p. 58-66. Pour une étude plus détaillée de ces placards, on se référera à nos variantes, ainsi qu'à Douglas Alden, *Marcel Proust's Grasset Proofs*, Chapel Hill, 1978.

8. *Correspondance*, t. XII, p. 211.

9. D'après les notes de Ph. Kolb dans son édition de la *Correspondance*.

10. Abréviation des *Intermittences du cœur*.

11. *Correspondance*, t. XII, p. 114.

« Le livre s'appellera *Du côté de chez Swann* pour le premier volume. Pour le second probablement : *Le Côté de Guermantes*. Le titre général des deux volumes : *À la recherche du temps perdu*¹. » Louis de Robert n'appréciant guère le titre du premier volume, Proust lui écrit en juillet : « Je prendrai peut-être comme [titre] du premier volume *Charles Swann*, si vous aimez mieux cela que *Du côté de chez Swann*, mais vous avez dû voir qu'autour de Combray il y avait deux côtés, le côté de chez M. Swann ou côté de Méséglise, et le côté de Guermantes. Comme le premier volume était sur la vie de Swann cela faisait une sorte de métaphore². » Il réitère bientôt ses raisons : « Je vous ai dit, n'est-ce pas ? que *Du côté de chez Swann* était à cause des deux côtés qu'il y avait à Combray. Vous savez, on dit cela à la campagne : "Allez-vous du côté de chez M. Rostand ?" [...] Aimerez-vous comme titre : *Jardins dans une tasse de thé*, ou *L'Âge des noms* pour le premier³ ? » Maurice Rostand n'est pas cité par hasard puisque c'est lui qui a suggéré à Proust le titre de son premier volume⁴. Le débat entre Proust et Louis de Robert n'est pas clos : « Cher ami, j'ai pensé à appeler mon premier volume *Le Printemps*. Mais je continue à ne pas comprendre pourquoi le nom de ce chemin de Combray qu'on appelait : "le côté de chez Swann" avec sa réalité terrienne, sa vérité locale n'a pas autant de poésie que tels titres abstraits ou fleuris⁵. » Ces joutes semblent bien, au demeurant, témoigner de la délicatesse de Proust envers son ami plutôt que d'une réelle indécision : on peut croire que depuis mai, son parti est arrêté.

Après avoir, à la fin du mois d'août 1913, annoncé à Lucien Daudet qu'il lui envoie un jeu d'épreuves, il lui donne une idée des scrupules qui guident ses corrections : « Dans la première version (parue dans *Le Figaro*) de ces aubépines, il y avait dans le même chemin des églantines. Mais ayant trouvé dans *La Flore* de Bonnier que les églantines ne fleurissaient que plus tard, j'ai corrigé et j'ai mis dans le livre "qu'on pourrait voir quelques semaines plus tard etc." Pour la verveine et l'héliotrope, il est vrai que Bonnier indique pour la première qu'elle fleurit de juin à octobre, pour la seconde de juin à août ! Mais comme il s'agit dans Bonnier des fleurs sauvages, j'avais cru (et l'horticulteur à qui j'ai écrit m'avait assuré) que dans un jardin (et non plus dans la haie comme pour l'épine et l'églantine) on pouvait les faire fleurir dès mai quand les aubépines sont encore en fleur. » La même lettre fait mention d'une anticipation du récit : « Ce n'est pas une erreur si dans le premier chapitre, à la deuxième ou troisième page vous avez lu : "Suis-je à Tansonville chez Mme de

1. *Correspondance*, t. XII, p. 176.

2. *Ibid.*, p. 224. Il est vrai que dans le post-scriptum de cette lettre, Proust avoue que l'idéal eût été à ses yeux *À la recherche du temps perdu*, tomes I et II, ce à quoi son éditeur ne veut pas consentir, pour des raisons commerciales.

3. *Ibid.*, p. 231.

4. *Ibid.*, p. 222.

5. *Ibid.*, p. 238.

Saint-Loup ?" alors que Tansonville appartient à Swann ; mais c'est que dans le troisième volume Mlle Swann épouse Robert de Saint-Loup que vous connaîtrez dans le second volume¹. »

Les deuxièmes « épreuves » ne portent que peu de corrections : Chartres est changé en Jouy-le-Vicomte, La Combe en Montjouvain, La Frapelière en Tansonville. Le nom de Vington est partout corrigé en Vinteuil ; il n'est plus naturaliste, mais musicien. Les additions les plus importantes concernent les connaissances étymologiques du curé. À partir des troisièmes « épreuves », Proust ne fait plus que rectifier des coquilles.

Le travail de l'imprimeur s'achève le 8 novembre 1913. Le tirage est de 1 750 exemplaires, au lieu des 1 250 prévus. Mme Scheikévitch intervient auprès d'Adrien Hébrard pour que *Le Temps* publie l'interview que Proust a donnée le 12 novembre, dans son appartement, à Élie-Joseph Bois. La lettre apocryphe d'Antoine Bibesco, mentionnée plus haut, a fait douter à tort de l'authenticité de cette interview. Mme Scheikévitch affirme dans *Souvenirs d'un temps disparu*² que le journaliste « prit des notes pendant des heures ». Le contenu de l'interview correspond d'ailleurs à l'état du roman en cet automne 1913 : les titres *Du côté de chez Swann* et *À la recherche du temps perdu* n'avaient pas encore été trouvés en 1912. « J'aurais voulu publier le tout ensemble, déclare Proust ; mais on n'édite plus d'ouvrages en plusieurs volumes. Je suis quelqu'un qui a une tapisserie trop grande pour les appartements actuels et qui a été obligé de la couper. » Il exprime en outre dans l'interview sa crainte d'être jugé trop subtil, alors que son roman n'a rien de commun avec *Les Plaisirs et les Jours*. Cette même crainte s'exprimera dans des lettres à Robert de Flers, du début de novembre, et à Gaston Calmette, à qui il écrit le 12 du même mois : « Si vous faisiez faire un écho je souhaiterais que les épithètes "fin", "délicat" n'y figurent pas plus que le rappel des *Plaisirs et les Jours*. Ceci est une œuvre de force, du moins c'est son ambition³. » Proust sera finalement mécontent de l'interview : « [...] ce que j'ai dit [a] été terriblement mutilé », affirme-t-il à René Blum le 12 novembre⁴.

Du côté de chez Swann paraît en librairie le 14 novembre 1913 avec une dédicace à Gaston Calmette. De nouveaux extraits paraissent dans *Gil Blas* du 18 novembre, *Le Temps* du 21 novembre et *Les Annales* du 23 novembre. Proust demande à René Blum d'annoncer la parution du roman dans *Gil Blas*. Calmette charge Robert Dreyfus de la rédaction d'un écho dans *Le Figaro* ; il paraîtra le 16 novembre. Le même journal publie le 27 un article enthousiaste de Lucien Daudet, *Excelsior* le 23 un article de Cocteau. Gabriel Astruc fait mention de *Du côté de chez Swann* dans *Gil Blas* du 15 décembre.

1. *Ibid.*, p. 258-259.

2. Paris, Plon, 1935.

3. *Correspondance*, t. XII, p. 298 et 308-309.

4. *Ibid.*, p. 311. Le texte intégral de cette interview a été publié dans « Textes retrouvés », recueillis et présentés par Ph. Kolb, *Cahiers Marcel Proust* 3, Gallimard, 1971, p. 285-291.

Jacques-Émile Blanche parlera de Proust dans *L'Echo de Paris* du 15 avril 1914. Mais les articles ne sont pas tous bienveillants. Ainsi, dans *Le Temps* du 10 décembre 1913, Paul Souday, relevant dans *Du côté de chez Swann* plusieurs exemples d'incorrections, déplore-t-il que les jeunes ne sachent plus du tout le français. « La langue se décompose, se mue en un patois informe et glisse à la barbarie. » Et de conclure : « Il nous semble que le gros volume de M. Marcel Proust n'est pas composé, et qu'il est aussi démesuré que chaotique, mais qu'il renferme des éléments précieux dont l'auteur aurait pu former un petit livre exquis. » Proust protestera aussitôt que Paul Souday lui impute comme des ignorances de grossières erreurs d'impression : « Je suppose que lorsque, dans mon livre, vous avez vu "destinataires" pour "destinataires" (page 50) ; "conservation" pour "conversation" ; "s'il était resté longtemps sur la voie" pour "s'il était resté longtemps sans la voir" (page 456), vous n'avez pas cru à des fautes d'ignorance. Il serait, cependant, assez extraordinaire que j'ignorasse les règles de l'accord des temps. Je vous assure que si le "vieil universitaire" que vous proposez d'ajouter aux maisons d'édition n'avait à corriger que mes fautes de français, il aurait beaucoup de loisirs¹. » Il est encore blessé par l'article plus que mitigé d'Henri Ghéon dans *La Nouvelle Revue française* du 1^{er} janvier 1914. Grasset, cependant, a jugé bon de présenter *Du côté de chez Swann* au comité du jury de la « Vie heureuse » et à l'académie Goncourt. Mais la liste des candidats au prix de la « Vie heureuse » est déjà close ; quant au prix Goncourt, il sera décerné à Marc Elder pour son roman *Le Peuple de la mer*. Un nouveau tirage est prévu dès le début de décembre². Notons enfin que l'édition Gallimard de 1919 subira deux modifications par rapport à l'édition Grasset de 1913. D'une part apparaîtra le nom de la ville de Doncières³. D'autre part Mme Swann et Gilberte ne se rendront plus à Chartres, mais à Reims⁴ ; du moment où la guerre jouera un rôle dans le roman, Proust aura en effet besoin de situer Combray à proximité de la ligne de feu. Ce déplacement suffirait à interdire à l'imagination du lecteur une identification trop facile de Combray et d'Illiers⁵.

Ce qu'annonce « *Du côté de chez Swann* ».

Si le titre du volume a d'abord, comme l'a voulu Proust, une signification géographique, il ne convient guère qu'à sa première partie. Mais Proust lui donne aussi une valeur métaphorique : dès « Combray », les promenades que l'enfant fait avec ses parents « du côté de chez Swann » esquissent un univers sentimental, esthétique et social. Ce titre suggère aussi que le personnage de Charles Swann

1. Voir la *Correspondance*, t. XII, p. 381.

2. Sur le détail des circonstances de la publication du volume, nous renvoyons à H. Bonnet, *ouvr. cité*.

3. Voir p. 9.

4. Voir p. 134 et 143.

5. Voir notre Notice sur « Combray », p. 1058.

donne son unité au volume. À Combray, ses visites tardives mettent en péril le baiser maternel que l'enfant attend anxieusement dans son lit. Dans le triangle œdipien décrit par les psychanalystes, Swann jouerait donc le rôle du père. Le père réel tient du reste, dans l'ensemble de l'œuvre, une place plutôt effacée. De longues années durant, Swann a connu une angoisse comparable à celle du héros ; ainsi se justifie le récit rétrospectif de son amour pour Odette. Il peut apparaître au lecteur que ce récit forme parenthèse dans le roman parce que le narrateur y abandonne la perspective subjective. Celle-ci, au vrai, admet d'autres infractions : dès « Combray », nous lisons des propos échangés par Françoise et la tante Léonie pendant que le héros est à la messe. Mais Proust l'abandonne franchement pour rapporter, dans « Un amour de Swann », des événements antérieurs à la naissance du héros. Les destinées de ce dernier et de Swann ne sont pas seulement semblables : le hasard les entrecroise. Après avoir enduré à cause d'Odette, future Mme Swann, les tourments de la jalousie, Swann cause indirectement au héros de nouvelles souffrances du moment où celui-ci aime leur fille Gilberte. Sa fascination pour Swann n'en est que plus forte : celui-ci est en effet le maître des lieux où habite l'être aimé et l'époux de la femme qui, aux yeux de l'adolescent, offre l'image même de la Beauté. Peut-être Proust eut-il, à l'époque des premiers brouillons d'*À la recherche du temps perdu*, l'éphémère tentation de faire de Swann le personnage principal d'un roman écrit à la troisième personne¹ ; il a fait de lui, pour finir, le modèle incomplet du narrateur. Au lecteur de *Du côté de chez Swann*, il dévoile une partie du parallélisme de leurs amours. Sans doute l'univers de Gomorrhe, qu'on prendrait ici pour un fantasme issu de la jalousie de Swann, ne fera-t-il que plus tard connaître au héros les derniers raffinements de la torture amoureuse ; en outre, Proust ignore lui-même, quand paraît son premier volume, que sa propre angoisse surpassera celle qu'il avait d'abord imaginée chez Swann : *La Prisonnière* et *Albertine disparue*, nées de sa passion pour Alfred Agostinelli, ne sont pas encore conçues. Mais pour l'essentiel, Swann et le héros sont égaux devant l'amour.

Ils ne le sont pas devant la création artistique. De cette inégalité, le lecteur de *Du côté de chez Swann* ne sait rien : Proust, qui a pourtant prévu le dénouement de son roman en même temps qu'il écrivait son ouverture, se montre plus discret sur l'« adoration perpétuelle », réservée aux élus, que sur l'enfer auquel nous devinons que sont vouées toutes les victimes de l'amour. On peine parfois à démêler, en lisant *À la recherche du temps perdu*, le point de vue de l'écrivain adulte et celui du héros, restitué à l'occasion jusqu'à la fraîcheur de l'enfance. Mais si l'on note, dans *Du côté de chez Swann*, telle considération pessimiste sur l'amour, ou telle pointe d'ironie sur la fascination qu'impose à l'adolescent le père de Gilberte, l'esthète qui prépare une étude sur Vermeer semble à l'abri de toute réserve. Ainsi

1. Voir, dans le tome II de la présente édition, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 2^e partie, Esquisse XLVIII.

Proust fut-il lui-même le disciple de Ruskin avant de critiquer l'« idolâtrie » du philosophe anglais et de s'engager, grâce à ce revirement salutaire, sur la voie de la création. Mais à ce stade du roman, comme si les sentiers de l'Art étaient plus obscurs que ceux de l'Amour, ou qu'ils méritassent mieux que l'écrivain les fit déboucher par surprise sur la Révélation, le lecteur demeure autant que le héros prisonnier de cette « idolâtrie » qui conduit Swann à accéder à l'Art par ses ressemblances avec la vie, et à embellir la vie par des références aux œuvres des maîtres.

Nous avons dit que le « côté de chez Swann » esquissait aussi un univers social. Il illustre en effet la vanité des jugements du « monde » et la relativité de ceux que guide la passion. L'israélite qui a logé près de l'entrepôt des vins avant d'épouser une « cocotte » est l'ami des princes ; l'hôte dont Mme Verdurin dénigrail les manières avait infiniment plus de goût et de simplicité que tous les habitués de son salon ; à l'inverse, la maison où le héros se rendra en pèlerinage ne mérite pas tant d'honneurs. Plus tard, les deux « côtés » s'opposeront dans l'esprit du héros autant qu'au hasard des promenades. Le « côté de Guermantes » ne se reliera au château auquel il devait sa noblesse que comme à un emblème, ou à un souvenir. Proust présenterait en vain le titre du troisième volume de son roman, *Le Côté de Guermantes*, comme d'abord géographique : les nymphéas de la Vivonne, qui balisaient le chemin de ses promenades d'enfant, le céderont aux petites filles du faubourg Saint-Germain auquel « Guermantes » s'identifiera plus ou moins. Les tours successifs du « kaléidoscope » social ainsi que les errances et les déchéances de l'amour brouilleront pour finir les deux « côtés » quand Odette deviendra la maîtresse du duc de Guermantes. Les « côtés » se réduiront plus que jamais, dans *Le Temps retrouvé*, au paysage grâce auquel le livre du héros, que nous lisons, a pris racine.

NOTE SUR LE TEXTE

I. DOCUMENTS FIGURANT DANS LE FONDS PROUST
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE¹,
et qui préparent le texte de
Du côté de chez Swann

*Cahiers de brouillon*².

| Cote B.N. | Abréviations utilisées |
|-----------------|---------------------------|
| 16641 (I) | C. 1 |
| 16642 (I) | C. 2 |
| 16643 (I et II) | C. 3 |
| 16644 (I) | C. 4 |
| 16645 (I) | C. 5 |
| 16646 (I et II) | C. 6 |
| 16647 (I et II) | C. 7 |
| 16648 (I) | C. 8 |
| 16649 (I) | C. 9 |
| 16650 (I) | C. 10 |
| 16651 (I) | C. 11 |
| 16652 (I et II) | C. 12 |
| 16653 (I) | C. 13 |
| 16654 (I et II) | C. 14 |
| 16655 (II) | C. 15 |
| 16656 (II) | C. 16 |
| 16657 (II) | C. 17 |
| 16658 (II) | C. 18 |
| 16659 (II) | C. 19 |
| 16660 (III) | C. 20 |
| 16661 (III) | C. 21 |
| 16662 (II) | C. 22 |
| 16664 (III) | C. 24 |
| 16665 (I) | C. 25 |
| 16666 (I et II) | C. 26 |

1. Département des Manuscrits, nouvelles acquisitions françaises.

2. Nous citons les cahiers dans l'ordre de numérotation de la Bibliothèque nationale, qui ne correspond pas toujours à l'ordre chronologique de rédaction. Pour leur datation et les références aux folios, voir dans chaque cas les Notices et les notes des Esquisses. Chaque cote de document est suivie de I, II ou III, suivant que ce cahier annonce « Combray », « Un amour de Swann » ou « Noms de pays : le nom ».

| | |
|-------------------|-------|
| 16667 (II et III) | C. 27 |
| 16668 (I et II) | C. 28 |
| 16669 (I et III) | C. 29 |
| 16670 (I) | C. 30 |
| 16671 (I et II) | C. 31 |
| 16672 (III) | C. 32 |
| 16676 (II) | C. 36 |
| 16689 (II) | C. 49 |
| 18313 (I) | C. 63 |
| 18315 (III) | C. 65 |
| 18318 (I) | C. 68 |
| 18319 (II) | C. 69 |

Autres documents.

| Cote B.N. | Sigles utilisés |
|--|--------------------|
| 16703 (I, II et III) (fragments manuscrits autographes) dits « Proust 21 » | <i>Proust 21</i> |
| 16074 (I et III) (copie d'un fragment par A. Nahmias) | <i>fgm Nahmias</i> |
| 16729 (I et III) (reliquat manuscrit) | <i>rel. ms.</i> |

Carnets.

| Cote B.N. | Abréviations utilisées |
|-----------------------------------|---------------------------|
| 16637 (I) (carnet dit de 1908) | Carnet 1 |
| 16638 (II et III) | Carnet 2 |

Dactylographies.

| Cote B.N. | Sigles utilisés |
|---|--------------------|
| 16730 (I), 16731 (II), 16732 (III) (« première » dactylographie) | <i>dactyl. 1</i> |
| 16733 (I), 16734 (II), 16735 (III) (« deuxième » dactylographie) | <i>dactyl. 2</i> |

| | |
|--|--------------------|
| 16752 . (reliquat des dactylographies d' <i>À la recherche du temps perdu</i>) | rel. dactyl. |
| Épreuves de « <i>Du côté de chez Swann</i> ». | |
| Cote B.N. | Sigles utilisés |
| 16753 (premières épreuves corrigées) | épr. 1 |
| 16754 (premières épreuves non corrigées) | |
| 16755 (deuxièmes épreuves corrigées) | épr. 2 |
| 16756 (troisièmes épreuves corrigées) | épr. 3 |
| 16757 (troisièmes épreuves non corrigées) | |
| 16758 (quatrièmes épreuves corrigées et fragments des cinquièmes non corrigées) | épr. 4 épr. 5 |

Éditions.

Cote B.N. 16777 :
Du côté de chez Swann,
Bonnes feuilles, Bernard Grasset, 1913.

II. ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

L'édition originale de *Du côté de chez Swann* a été publiée chez Bernard Grasset en novembre 1913 (achevé d'imprimer : 8 novembre 1913), en un volume de 523 pages. La couverture jaune porte : « À la Recherche du temps perdu./Tome I^{er} :/Du côté de chez Swann. » Le premier tirage ne porte pas de table des matières ; celle-ci a été ajoutée dans les suivants. Gaston Gallimard ayant racheté les droits du roman pendant la guerre, une nouvelle édition de *Du côté de chez*

Swann paraît en juin 1919 (achevé d'imprimer : juin 1919) ; quelques exemplaires édités par Grasset et demeurés invendus ont été revêtus de la couverture blanche de Gallimard. C'est à partir de l'édition Gallimard, qui apporte des corrections à l'édition Grasset, et des changements, indiqués dans l'Introduction à *Du côté de chez Swann*¹, que nous avons établi notre texte. Nous avons corrigé, suivant l'exemple de P. Clarac et A. Ferré pour leur édition de 1954, les fautes d'impression évidentes. Contrairement à ces derniers, nous avons rétabli la ponctuation et les alinéas de Proust, tels qu'ils apparaissent dans l'édition de 1919. L'étendue des corrections sur dactylographies et sur épreuves entraîne un très grand nombre de variantes, dont nous n'avons pu donner que les plus importantes. Pour plus de détails, on se reportera à la Notice sur le fonds Proust de la Bibliothèque nationale², et aux Notices de chaque partie de *Du côté de chez Swann*.

COMBRAY

NOTICE

Première des trois parties qui forment *Du côté de chez Swann*, « Combray » hérite de *Jean Santeuil* certains thèmes, mais aussi, au début du moins de sa genèse, la méthode de composition qui était celle de Proust à l'époque où il travaillait à son premier roman. Les premiers brouillons de « Combray » sont en effet dispersés, seuls les Cahiers 8 et 12 offrant des passages relativement continus.

Le modèle principal de Combray est la petite ville d'Illiers, dans l'Eure-et-Loir, où Marcel enfant passait souvent ses vacances. Or une partie importante de *Jean Santeuil* est constituée par un séjour à Illiers, parfois appelé Éteuilles ; la sonorité de ce dernier nom évoque en outre Auteuil, où Proust naquit dans une maison dont le jardin inspirera celui de Combray. « Cette petite ville d'Éteuilles aux petites rues portant des noms [de saints], rue Saint-Hilaire, rue du Saint-Esprit [...] et qu'en effet dominait l'église, traversaient les processions, pavoisaient les reposoirs [...] », lit-on dans *Jean Santeuil*³. Son atmosphère curieusement maussade⁴ se retrouvera presque textuellement dans les premiers brouillons de « *Combray*⁵ », ainsi que de nombreux motifs comme la lanterne magique, le drame du coucher, les promenades, les repas, la lecture, les lilas, les aubépines,

1. P. 1052.

2. Voir p. CXLV.

3. *Jean Santeuil*, Bibl. de la Pléiade, p. 281.

4. « Les vieilles gens s'y plaignaient de maladies, beaucoup de jeunes y étaient chétifs [...] le prêtre était souvent appelé pour des mourants et les cloches sonnaient souvent pour les morts ». (*ibid.*).

5. Voir les Esquisses XV et XVI, p. 702-704.

les pommiers, etc. Mais à l'époque où il compose *Jean Santeuil*, Proust n'a pas encore découvert le fil conducteur qui reliera organiquement ces fragments.

Son article « Sur la lecture », publié en 1905 par *La Renaissance latine* et qui deviendra la préface de *Sésame et les lys*, de John Ruskin, contient le récit d'une journée d'enfance consacrée à la lecture. L'intérieur de la maison de province y annonce déjà celui de la tante Léonie.

Enfin, selon Bernard de Fallois, soixante-quinze feuillets aujourd'hui perdus auraient, avant même que ne soit commencé le *Contre Sainte-Beuve*, contenu divers épisodes préfigurant *À la recherche du temps perdu*. On en trouve la liste dans le Carnet 1, dit « Carnet de 1908 », sous le titre « Pages écrites » : « Robert et le chevreau, Maman part en voyage. / Le côté de Villebon et le côté de Méséglise. / [...] / Ma 6^e mère au jardin, le dîner de M. de Bretteville, je monte, le visage de Maman alors et depuis dans mes rêves, je ne peux m'endormir, concessions etc. [...] Ce que m'ont appris le côté de Villebon et le côté de Méséglise¹. » L'adieu de Robert, frère de Marcel, au chevreau préfigure l'adieu aux aubépines ; de même que « Maman part en voyage », ce texte doit dater de janvier 1908². Quant aux deux « côtés » — « Guermantes » remplaçant « Villebon » vers mai 1909 —, ils ont pu être écrits un peu après, au cours du premier semestre de 1908³.

Cahiers du « Contre Sainte-Beuve » (fin 1908-printemps 1909).

Faut-il rappeler que le projet du *Contre Sainte-Beuve*, tel qu'il apparaît dans les premiers cahiers, comprend des parties narratives et des parties critiques ? Les pastiches de Maeterlinck, Henri de Régnier et Ruskin, ainsi que les études littéraires sur Nerval, Balzac et Baudelaire, relèvent de la critique ; plus nombreux sont les fragments narratifs, considérés comme les premiers linéaments d'*À la recherche du temps perdu*. Plusieurs d'entre eux sont destinés au « récit d'une matinée » dont l'édition du *Contre Sainte-Beuve* due à Bernard de Fallois donne une idée : l'attente du lever du soleil dans la chambre obscure⁴, l'article paru dans *Le Figaro*⁵, la conversation avec la mère⁶. Diverses scènes de la vie du passé sont tour à tour évoquées au cours de cette matinée grâce à la reviviscence de sensations anciennes ; ainsi le souvenir de Venise ressuscité grâce à l'éclat du soleil plaqué sur une girouette.

1. *Carnet de 1908*, édition de Ph. Kolb, Gallimard, p. 56.

2. *Ibid.*, n° 60, p. 141. L'adieu de Robert au chevreau est reproduit dans le *Contre Sainte-Beuve*, éd. B. de Fallois, Gallimard, 1954, chap. XV.

3. Ce texte a été publié par Ph. Kolb dans *Textes retrouvés*, Gallimard, 1971, p. 235-251.

4. Voir *Contre Sainte-Beuve*, éd. B. de Fallois, chap. I et II.

5. *Ibid.*, chap. V.

6. *Ibid.*, chap. VII.

Les Cahiers 3, 5 et 1 permettent de retracer l'évolution de l'« ouverture » de « Combray¹ ». D'abord tâtonnante, l'écriture s'affirmit et organise de version en version la structure du récit. À travers seize fragments du Cahier 3, le héros se souvient d'un de ses réveils en pleine nuit. Perdant la notion du temps et de l'espace, il se croit dans une des chambres où il a dormi jadis, puis dans une autre. Il pense ensuite à l'article qu'il a envoyé au *Figaro*. Enfin le jour se lève et sa mère entre dans la chambre avec le journal où l'article est paru. Si le héros, malade, ne dort que le jour, comment a-t-il pu sombrer dans un sommeil assez profond pour lui faire oublier la disposition de sa chambre ? Cette contradiction est provisoirement résolue au cours du neuvième fragment : « Depuis longtemps je ne dormais plus que le jour et cette nuit-là je n'eus que quelques minutes de sommeil mais il me prit sans doute brusquement [...]. Car quand je m'éveillai mon corps étourdi cherchait à reconnaître sa position [...]. » Mais Proust découvre pour finir une meilleure solution, comme le montre le dernier fragment : il oppose « autrefois », où le héros menant une vie normale dormait la nuit, et « maintenant » où, devenu insomniaque, il ne dort plus que le jour².

Dans les fragments du Cahier 5, dont le premier débute par ces mots : « Jusque vers l'âge de vingt ans, je dormis la nuit », Proust évoque le sommeil d'autrefois et les rêves du héros. D'un cauchemar, où le curé tire l'enfant par ses boucles, on passe à des rêves voluptueux. La version très travaillée du Cahier 1 reprend tous ces matériaux en les enrichissant. Mais après avoir évoqué le plaisir solitaire éprouvé dans le cabinet sentant l'iris, le héros s'engage dans une brève évocation des promenades où figurent déjà les lilas, la rivière avec ses têtards et le pêcheur anonyme. Il revient ensuite au thème des chambres, et inventorie divers lieux ; la maison des grands-parents, Trouville, le cercle d'Évian, le château de Réveillon, survivance de *Jean Santeuil*, Avranches, le casino d'Aix-les-Bains, le jardin d'Auteuil, Dieppe, la chambrée de la caserne etc.

Entre-temps, Proust a ébauché dans le Cahier 2 un petit fragment relatif à l'église de Combray³. Mais c'est surtout dans les Cahiers 6 et 7, un peu postérieurs au Cahier 2, que ce thème connaît un vrai développement. Apparaissant pour la première fois dans le Cahier 7⁴, le curé et la tante « Charles » s'entretiennent déjà du vitrail, du porche, des pierres tombales, de l'escalier qui mène à la tour ; le béotisme du curé, insensible à l'art médiéval, contraste avec le goût du héros exprimé dans le Cahier 6⁵. Dans un autre fragment du

1. Voir les Esquisses I, II et III, p. 633-653.

2. Voir à ce propos Claudine Quémard, « Autour de trois avant-textes de l'Ouverture de la Recherche : nouvelles approches des problèmes du *Contre Sainte-Beuve* », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 3, 1976, et Bernard Brun, « Le Dormeur éveillé : genèse d'un roman de la mémoire », *Études proustiennes*, IV, Gallimard, 1982.

3. Voir l'Esquisse XXIII, p. 728-729.

4. Voir l'Esquisse XXIV, p. 730 et suiv.

5. Voir l'Esquisse XXVI, p. 734-736.

Cahier 6¹, le héros parle de l'attachement de sa grand-mère pour les clochers de la cathédrale de Chartres, qui sera remplacée plus tard par l'église Saint-Hilaire. Ainsi, quoique épars dans plusieurs cahiers, les principaux éléments de l'église de Combray sont déjà en place à l'époque des « Cahiers Sainte-Beuve ». Sur les pages situées en regard des morceaux relatifs à l'église s'esquissent en outre deux fragments relatifs à la lanterne magique². Proust a sans aucun doute introduit ce thème par association d'idées avec le vitrail : ainsi s'explique son sujet médiéval, Geneviève de Brabant, qui figure aussi dans les verrières de Saint-Hilaire. La fin du second de ces fragments fait enfin allusion à la mort de la mère, thème qui sera maintenu jusqu'au stade de la dactylographie.

Parmi les personnages de Combray qui figurent désormais dans le texte, on ne saurait oublier Françoise et Swann. Le portrait de Françoise, présent dans le Cahier 5, groupe des éléments qui seront plus tard répartis, par éclatement, dans différents épisodes du roman. Les portraits d'autres personnages, comme la tante Léonie, Legrandin ou Vinteuil, subiront à peu près le même sort, alors que d'autres fragments, comme l'église, le « dimanche l'après-midi », les promenades, suivant une démarche inverse, se réuniront pour former une version synthétique. Ce portrait de Françoise reflète la complexité de sa personnalité. Servante typique, elle plaît à ses maîtres, mais déplaît aux visiteurs et aux autres domestiques. Cruauté et tendresse coexistent en elle. Cette cruauté dérive du reste de celle d'Ernestine, la servante de *Jean Santeuil*, qui faisait « couler des mares de sang sur l'évier de la cuisine » en tuant une oie, comme le fera Françoise en tuant des poulets. Ernestine persécutait en outre la fille de cuisine en « la frappant à tout propos de son ironie, de son mépris, de ses injures, de ses calomnies, jetant du poivre dans sa boisson ou des saletés dans son déjeuner³ ». Si Proust attribue ce trait de cruauté à Françoise, il le compense par la douceur extrême qu'elle montre chez elle envers les siens. Un fragment complémentaire rédigé aux versos du Cahier 5⁴ et qui illustre la bonté de la mère à l'égard de Françoise ne sera pas repris dans le texte définitif.

Le personnage de Swann connaît une évolution non moins rapide au stade des premiers cahiers. On sait que dans « Combray », son premier portrait est étroitement lié au « drame du déshabillage », puisque le héros est privé du baiser maternel les soirs où Swann rend visite à ses parents. Le récit qui commence par son arrivée et finit par la « nuit fatale » occupe l'essentiel de la première partie de « Combray⁵ ». Swann est associé au moment du coucher dès le Cahier 4⁶, mais un autre élément intervient dans ce « drame » : la

1. Voir l'Esquisse XXVII, p. 736-738.

2. Voir l'Esquisse VI, p. 662-663.

3. Voir *Jean Santeuil*, Bibl. de la Pléiade, p. 281-283.

4. Voir l'Esquisse XXI, p. 725-726.

5. Dans le texte définitif, p. 13-42.

6. Voir l'Esquisse VIII, p. 665-668.

mère ne monte pas dans la chambre de son fils les jours où l'on a fait une promenade du côté de Villebon, futur Guermantes. Ici s'intercale le récit de la promenade¹, suivi de l'épisode du préjugé antisémite du grand-oncle, bien que le personnage de Bloch ne soit pas encore créé. Cette version s'achève par la scène où le grand-oncle, amateur de potins, est blâmé par les deux sœurs de la grand-mère. Dans une version complémentaire du même cahier ainsi que dans le Cahier 36² s'ébauche la double vie de Swann : le mondain parisien recherché et le bon voisin de Combray. À maintes reprises dans *La recherche du temps perdu*, Proust révélera la personnalité cachée des êtres : Charlus, Albertine, Saint-Loup etc.

L'épisode de la nuit fatale, absent de la version du Cahier 4, figure dans le Cahier 6³ sous une forme assez différente de celle du texte définitif. Ce n'est pas *François le Champi*, mais *La Mare au diable* que la mère lit à son fils. Surtout, l'épisode connaît un dénouement heureux : ayant obtenu une autorisation inespérée, le héros éprouve au côté de sa mère un « sentiment de repos complet », puis, le lendemain matin, un bonheur paradisiaque. Le rayon de soleil joue dans le lit de la mère « comme la promesse de tous les plaisirs d'une belle journée ». Tout à sa joie, l'enfant n'éprouve aucun remords d'avoir conduit sa mère à enfreindre son « principe ».

Le thème des promenades a d'abord été développé, on l'a vu, sous l'aspect d'un souvenir apparu pendant une nuit d'insomnie dans le Cahier 1, puis sous forme d'une digression au drame du coucher dans le Cahier 4. À lire cette seconde version⁴, on est frappé de la disproportion des deux « côtés ». « Aller du côté de Méséglise n'était rien, c'était une promenade d'une heure⁵. » À l'inverse, pour aller du côté de Villebon, beaucoup plus éloigné, il faut choisir une belle journée et, après une longue marche, on rentre assez tard à la maison. On longe alors la rivière, appelée ici de son vrai nom : le Loir. Sur le parcours, Proust place des éléments importants du « côté de Guermantes » : le pêcheur, les têtards, les plantes aquatiques, mais aussi la rencontre avec la fille de Swann, située ultérieurement du côté de Méséglise, et avec la « comtesse » de Guermantes aperçue parfois dans sa calèche sur la grand-route⁶. La version du Cahier 4 nous réserve d'autres surprises. Le héros y raconte en effet deux découvertes placées aujourd'hui dans *Le Temps retrouvé* : le site des sources du Loir — devenu dans le roman la Vivonne — est d'un aspect modeste, et les deux « côtés » sont en réalité fort proches l'un de l'autre. Cette esquisse du récit de la promenade s'achève par une récapitulation des enseignements que le héros tire de l'expérience de ces deux « côtés⁷ ».

1. Voir l'Esquisse LIII, p. 805-814.

2. Voir les Esquisses IX, p. 668-672 et XI, p. 678-679.

3. Voir l'Esquisse X, p. 673-677.

4. Voir l'Esquisse LIII, p. 805-814.

5. *Ibid.*, p. 805.

6. Dans le texte définitif, c'est dans l'église que le héros apercevra pour la première fois la duchesse de Guermantes.

7. Voir C. Quémard, « Sur deux versions anciennes des "côtés" de Combray », *Études proustiennes*, II, 1975, p. 159-282.

La promenade du côté de Pinsonville, futur Roussainville, a été conçue d'emblée comme un prolongement de l'excursion vers Méséglise. La version première du Cahier 7¹, situant la scène à la fin de l'automne, en évoque déjà l'atmosphère pluvieuse. À la suite du décès de la tante, ici appelée Bathilde — prénom qui sera attribué à la grand-mère dans le texte définitif —, la famille séjourne à Combray pour s'occuper de sa succession. Après une lecture d'Augustin Thierry, *La Conquête de l'Angleterre par les Normands*, le héros se promène, solitaire. Proust enchaîne ici avec un épisode qui ne sera pas retenu dans le texte définitif : pensant que ce séjour pourrait exercer sur lui un effet salutaire, la grand-mère propose au héros de prendre pension chez une femme de Pinsonville. Il va regretter de ne pas avoir suivi son conseil, quand il apprendra qu'il aurait pu rencontrer là-bas une jeune fille, « une dryade », « cette Viviane à forme de couleuvre », dont il désirait si souvent l'apparition sur le chemin de sa promenade. Le texte est muet sur le nom et la personnalité de cette jeune fille. On peut supposer qu'il s'agit de la femme de chambre de Mme Picpus, future baronne Putbus. Celle-ci figure en effet dans le Cahier 36, qui semble un peu antérieur au Cahier 7 : « Pendant que je me consumais seul de désir dans la petite tourelle de Combray, à Brou où par une fatalité je ne voulais jamais m'arrêter et où j'étais souffrant, on avait voulu me louer une chambre pour passer l'hiver au grand air, quand on aurait fermé Combray, cette admirable fille ivre de désir se prostituait dans les granges aux paysans [...] ». Ainsi lit-on, dans les premiers cahiers, la plupart des éléments qui constitueront « Combray », mais aussi des pistes abandonnées, ainsi que des révélations que Proust choisira de déplacer dans des parties ultérieures de son roman.

La version des Cahiers 8 et 12 (printemps-automne 1909).

Au printemps 1909 se produit un changement capital dans l'« atelier » de Proust. Au lieu de continuer à rédiger des fragments, il assemble ceux qu'il a déjà écrits en une version cohérente et suivie. Cette nouvelle orientation se manifeste au recto des pages du Cahier 8. Les premiers feuillets en sont consacrés à l'ouverture du roman³. Proust y reprend le défilé des chambres rêvé à la faveur de la confusion du temps et de l'espace. Suit la première version du texte qui évoque l'atmosphère de Combray⁴. Ce fragment, entièrement barré, mène à la scène où le héros trempe un morceau de biscotte dans son thé. C'est que Proust s'est alors décidé à répartir dans son roman ces « moments privilégiés » dont il avait dressé la liste dans des pages considérées comme des projets de préface au *Contre Sainte-Beuve*⁵. Mais le texte est interrompu et l'épisode de la

1. Voir l'Esquisse LXV, p. 871-873.

2. Ff^{ms} 5 r^o - 6 r^o.

3. Ff^{ms} 1 r^o - 9 r^o, Esquisse IV, p. 653 et suiv.

4. Ff^{ms} 9 r^o - 11 r^o, Esquisse XV, p. 702-703.

5. *Contre Sainte-Beuve*, Bibl. de la Pléiade, p. 211-212.

biscotte sera déplacé après le drame du coucher. Ce dernier, plus détaillé que dans les versions antérieures, occupe avec ses préambules une trentaine des feuillets suivants¹ : la grand-mère parcourant le jardin sous la pluie, la visite de Swann et son portrait, Mme de Villeparisis, enfin la nuit dramatique que le héros passe avec sa mère.

Cette version appelle plusieurs remarques. D'abord, le héros semble avoir un frère, comme l'auteur lui-même : « Ce n'est pas comme cela que vous les rendrez robustes et énergiques [...] », déclare la grand-mère, « surtout ce petit-là (c'était moi) qui a tant besoin de prendre des forces et de la volonté². » On trouve dans les cahiers une autre trace biographique, l'allusion à la mort des parents : « L'escalier où je vis monter sa lumière est détruit depuis bien longtemps. Et lui ne pourra plus jamais dire à ma mère : "Va avec le petit", et ma mère ne pourra plus jamais venir près de moi³. » Quant à la scène du matin heureux, qui clôt la version du Cahier 6, elle disparaît complètement. L'issue de la nuit fatale est maintenant presque contraire : le sentiment de culpabilité alourdit le cœur de l'enfant. « J'aurais dû être heureux : je ne l'étais pas⁴ », avoue le héros. Il lui semble en effet qu'il a provoqué chez sa mère un premier vieillissement. Enfin, le livre de George Sand que la mère choisit de lire est toujours *La Marc au diable*. Admiratrice de la prose de Sand, elle n'aime pas celle de la correspondance de Flaubert. On a l'impression que va se déclencher une discussion littéraire entre la mère et le héros, admirateur de Flaubert. Mais Proust passe à un autre sujet, réservant sans doute ce développement théorique pour la fin du roman. Ne déclare-t-il pas à Georges de Lauris : « Ne croyez pas que j'aime George Sand. Ce n'est pas un morceau de critique. C'est comme cela à cette date-là. Le reste du livre corrigera⁵ » ? Proust, croyons-nous, songeait alors à réunir des morceaux esthétiques et littéraires en vue de la conclusion de son œuvre, formule qui rattacherait le projet de son roman à celui du *Contre Sainte-Beuve*. Quant au titre de *François le Champi*, il apparaît tardivement au folio 12 v^o du même cahier, dans un ajout.

Aux folios 9 v^o, 10 v^o et 11 v^o, Proust rédige une nouvelle version de la lanterne magique⁶ pour la substituer au texte des folios 10 r^o, 11 r^o et 12 r^o, qu'il a barrés. L'épisode est ici directement greffé sur le thème des chambres : l'action se passe non à Combray, mais chez le grand-père, « dans une triste maison ». Ce n'est qu'au stade de la correction du texte dactylographié que la lanterne magique, retranchée de l'ouverture du roman, constituera un préliminaire annonçant l'univers triste et nocturne de « Combray I ». Entre les

1. F^{ms} 13 r^o - 45 r^o, Esquisse XII, p. 679-694.

2. Esquisse XII, p. 679. On se rappelle que Robert, frère de Marcel, figurait dans ce qui est peut-être l'état le plus ancien du roman. Voir cette Notice, p. 1059. Le frère, ne figurant d'ailleurs dans aucun autre brouillon de cette époque, disparaîtra complètement au cours de la correction de la dactylographie.

3. P. 692.

4. P. 38.

5. Lettre du début du mois de décembre 1909, *Correspondance*, t. IX, p. 225.

6. Voir l'Esquisse VII, p. 663.

folios 46 r° et 47 r° du Cahier 8 manquent quatre feuillets qui contenaient sans doute une ancienne version du texte sur la biscotte trempée dans du thé. Proust a dû les arracher pour faciliter le travail de recopiage de cet épisode dans les derniers feuillets de ce cahier¹.

Le troisième tiers du Cahier 8 est consacré à la tante Léonie². L'armature du récit qui lui sera réservé est déjà en place : sa chambre³, ses conversations avec Françoise sur de menus événements de Combray⁴, la visite bienfaisante d'Eulalie⁵ et celle du curé, qui est fatigante⁶. Ainsi commencent à se nouer des épisodes relatifs à cette vieille tante qui occupera le centre de Combray. Malade, elle ne descend plus de sa chambre. Mais sa claustration n'apparaît pas encore nettement dans les manuscrits : dans le Cahier 4, on la voit attendre sur le pas de sa porte le retour des promeneurs, et dans un ajout porté sur la dactylographie, elle fait elle-même des promenades en voiture. La version définitive la confinerà dans sa chambre.

Les morceaux rédigés sur les versos du Cahier 8 sont postérieurs à la rédaction principale. Au folio 47 v° se trouve une seconde description de l'aspect extérieur de la ville⁷, aux folios 48 v° à 51 v° une description de la chambre de la tante Léonie. Des développements sur Françoise occupent les derniers rectos du cahier. Dans les premières esquisses, son activité de cuisinière était limitée : « Françoise ne s'occupait plus de la cuisine que pour transmettre la "tradition" aux jeunes recrues, et ne "reprenait le rôle" que quand il y avait du monde⁸. » Mais petit à petit, ses recettes culinaires s'enrichissent. Ainsi apparaît l'épisode des poulets⁹ où la cruauté de Françoise se manifeste aussi à l'encontre de la fille de cuisine. Cet épisode est curieusement rattaché à celui qui traite de l'église, comme en témoignent sur la page en regard ces paroles du curé au sujet du vitrail de son église : « Moi je vous avoue que je ne l'aime guère avec ces tons rouges comme ceux de ces excellents poulets dont Françoise sait mettre à profit les derniers instants. N'est-ce pas Françoise¹⁰ ? » L'acte sadique de la servante s'associe d'autre part, au moins dans l'imagination de l'écrivain, à la couleur rouge du vitrail qui évoque le passé sanglant des Guermantes. Est-ce un hasard si, au folio 63 v°, Proust raconte, à côté du fragment sur l'égolement du poulet, l'anecdote d'Auriane de Guermantes, duchesse du Moyen Âge « qui faisait décapiter en un jour soixante vilains dont elle faisait jeter les têtes dans les fossés de Guermantes » ?

1. Voir l'Esquisse XIII, p. 695-697.

2. Voir l'Esquisse XVII, p. 704 et suiv.

3. Voir p. 704-705.

4. Voir p. 705-707.

5. Voir p. 708-710.

6. Voir p. 711-714.

7. Voir l'Esquisse XVI, p. 703-704.

8. Cahier 5, f° 18 r°.

9. Ff°s 61 v°-63 v°, Esquisse XXII, p. 727-728.

10. F° 62 r°, Esquisse XVII, p. 712.

La description de la cuisine souterraine est également un ajout¹. La fille de cuisine que le Cahier 5 évoquait à l'occasion de l'épisode des asperges, réapparaît dans le Cahier 12², mais c'est sur les versos du Cahier 8 que ce personnage connaît un véritable développement³. Après avoir décrit les deux figures allégoriques de Giotto, la Charité et l'Envie, descriptions inspirées sans doute des planches de *Fors Clavigera* ou de *Giotto et son œuvre à Padoue*, de J. Ruskin, Proust en vient à parler de peinture en évoquant le vol des anges de Giotto et les Muses de Gustave Moreau.

La version du Cahier 8, qui regroupe donc plusieurs thèmes, se poursuit dans la première moitié du Cahier 12. Le début⁴ confronte, à propos des mérites de l'église, l'opinion du curé et celle du héros⁵ : « J'avoue que j'étais bien loin d'être aussi sévère que notre curé pour l'église de Combray, et que tout ce qu'il trouvait à lui reprocher était peut-être ce que j'y aimais le plus. » Proust retourne ensuite au récit relatif à la tante Léonie⁶ où sont peintes la méfiance de Françoise à l'égard d'Eulalie, la rivalité qui les oppose et la rêverie fantasmatique de la tante sur les cataclysmes⁷. Suit une nouvelle version très détaillée des promenades⁸ grâce à laquelle les deux « côtés », jusqu'à présent disproportionnés, trouvent un certain équilibre. Le texte s'ouvre par la révélation qu'a le héros de leur proximité à la faveur d'une promenade en automobile. Dans la section de Méséglise, promenade de deux heures, Proust décrit pour commencer la rivière, le chemin de halage, le pêcheur et les têtards, autant d'éléments qu'il affectera ensuite à la section de Guermantes. Le côté de Méséglise dispose désormais de ses principales composantes : les lilas, l'apparition de la petite Swann, le vent et le petit bois près de Pinsonville. Au folio 25 r^o commence la section du côté de Guermantes. La rivière s'appelle d'abord le Loir, ensuite la Vivette⁹. Certains des éléments qui figurent ici disparaîtront du texte définitif : les portails gothiques du parc de Swann, le dîner dans un restaurant au bord de la Vivette, la promenade aux sources de la rivière. À l'inverse, manquent encore à cette version déjà très élaborée quelques passages capitaux : les aubépines, Mlle Vinteuil, la comtesse (puis duchesse) de Guermantes et les clochers de Martinville. Ils seront intégrés dans le texte de « Combray » entre 1910 et 1911.

Ainsi s'achève, au moins provisoirement dans le Cahier 12, le chapitre sur Combray, immédiatement suivi de l'évocation de vacances à Querqueville, futur Balbec, du portrait de Legrandin et

1. Ff^{ms} 52 v^o-54 v^o, Esquisse XVII, p. 707-708 ; voir aussi le texte définitif, p. 119, et *Jean Santeuil*, Bibl. de la Pléiade, p. 337.

2. Voir l'Esquisse XLI, p. 777.

3. Ff^{ms} 54 v^o-58 v^o, Esquisse XLII, p. 778-779.

4. Ff^{ms} 1 r^o-10 v^o, Esquisse XXVIII, p. 739.

5. Voir p. 58-66.

6. Ff^{ms} 10 r^o-16 r^o, Esquisse XVIII, p. 715-719.

7. Voir p. 105-107 et p. 114-117.

8. Ff^{ms} 16 r^o-42 r^o, Esquisse LIV, p. 814-830.

9. Le nom de la Vivonne, mentionné plus haut, est dû à une correction tardive.

de celui de la baronne douairière de Chemisey, future Cambremer¹. Tout porte à croire que le personnage de Legrandin est né du besoin d'introduire Mme de Chemisey au cœur du récit des vacances à Querqueville. Autrement dit, Proust a eu l'idée d'insérer dans « Combray » l'amorce d'un développement ultérieur, Legrandin ayant une sœur mariée au fils de la baronne.

Fort minutieux, le portrait de Legrandin offre deux volets. Le premier² ébauche la bonne impression que produit d'abord ce personnage poli et lettré³, décrit son attitude étrange⁴, élève un doute sur sa probité et enfin introduit à l'occasion d'un dîner la découverte par le héros de son snobisme⁵. Le second volet⁶ est centré sur les propos énigmatiques que tient Legrandin au sujet de Querqueville⁷. Ainsi Proust a-t-il déjà conçu l'essentiel du personnage. Dès cette version, plusieurs épisodes illustrent sa dénonciation de l'hypocrisie. Certains détails ne seront pourtant pas conservés dans le texte définitif. Ainsi, la grand-mère affirme, en surprenant le regard étrange dont Legrandin accompagne sa critique du snobisme, qu'il a « quelque chose de dérégulé dans le cerveau⁸ ». D'autre part, Legrandin cite, pour évoquer la mélancolie du paysage de Querqueville, des passages d'Octave Feuillet et de *Dominique*, de Fromentin.

Le fil chronologique se brouille dans le Cahier 12 après l'évocation de Legrandin. Proust refond aux folios 99 r^o-110 r^{o9} la rencontre avec la petite Swann le long du parc. Dans le récit des promenades du même cahier, celle-ci apparaissait « en capote rose » avec un regard provocant. Désormais, la rêverie du héros sur la vie de la petite Swann gagne en importance. « Quelle belle vie on pourrait mener avec une amie habituée au cheval, instruite en art gothique, avide de voyages », se dit-il. C'est vers la fin de cette version que Proust introduit dans le parc Mme Swann et M. de Guercy, futur baron de Charlus. Mlle Swann, pour la première fois, y est prénommée Gilberte. Dans un ajout au verso, en face de la rencontre avec la fille de Swann, surgit soudain le motif des aubépines, absent jusqu'à présent¹⁰. Ces fleurs ne sont pas encore liées à Mlle Vinteuil, comme dans le texte définitif ; Proust les compare ici aux « douces joues de Mme Goupil » et celle-ci en apporte une brassée au héros quand il est malade. Le fragment s'achève par un dialogue entre le héros et les aubépines.

1. Respectivement, ff^{ms} 42 v^o-73 r^o, ff^{ms} 74 r^o-89 r^o, et ff^{ms} 90 r^o-95 r^o.

2. Voir l'Esquisse XXIX, p. 744-749.

3. Voir le texte définitif, p. 66-67.

4. Voir p. 118-119. Accompagné d'une châtelaine, Legrandin s'abstient de saluer le père du héros.

5. Voir p. 122-128.

6. Voir l'Esquisse XXX, p. 749-752.

7. Voir le texte définitif, p. 128-131.

8. Voir l'Esquisse XXIX, p. 745.

9. Voir l'Esquisse LVIII, p. 842-847.

10. Ff^{ms} 95 v^o-104 v^o, Esquisse LXI, p. 851-857.

Outre les linéaments des Cahiers 8 et 12, l'année 1909 voit se dessiner différents fragments de « Combray » dans les Cahiers 25, 26 et 29. Aux folios 2 r^o-10 r^o du Cahier 25 figure une nouvelle version du texte sur la mémoire involontaire, refaite d'après le Cahier 8. C'est ici que la biscotte se transforme en une petite madeleine. Le dernier état de ce texte corrigé sera recopié sur plusieurs feuillets, aujourd'hui reliés dans le dossier « Proust 21¹ ». Proust rédige d'autre part dans le Cahier 26 une série de fragments sur les promenades². Dans le premier de ces fragments, les leçons données par les deux « côtés » sont expressément associées à deux thèmes : la femme et la littérature. Le désir d'une femme se mêle au désir d'un pays : « Sans trop rien savoir du pays d'une femme c'est en Bretagne que je voulais l'amener. D'autres fois c'était la femme qui m'ouvrait le désir du pays³. » Des lectures contribuent à former le goût de l'enfant — Musset, Gautier, Leconte de Lisle, Baudelaire, Mérimée, Flaubert et Balzac. Le deuxième fragment est centré sur la promenade d'automne, après la mort de la tante Léonie. Dans le troisième, après avoir raconté qu'il donne des coups de parapluie quand il est exalté, le héros retrace son désir de rencontrer une femme. Le dernier fragment est consacré à « une des lois vraiment immuables » de la vie spirituelle du héros : celui-ci vient de comprendre que sous des sensations fugitives — « un clocher que j'avais vu filer dans le lointain, une fleur de sauge, une tête de jeune fille » — se cachent des impressions qui peuvent laisser entrevoir la réalité des choses. Placé ici dans la section de Méséglise, l'énoncé de cette loi nourrira pour une part des réflexions récapitulatives sur le côté de Méséglise et le côté de Guermantes à la fin de « Combray », pour une autre part figurera dans *Le Temps retrouvé*. Le Cahier 29 enfin, dont la rédaction semble s'étendre jusqu'au début de l'année 1910, offre des fragments d'inspiration très variée. Outre deux versions sur Bergotte sur lesquelles nous reviendrons, il contient un ajout sur les deux « côtés⁴ » et une nouvelle version sur les aubépines⁵.

Tels se présentent les premiers Cahiers « Combray » rédigés au cours de l'année 1909. Proust a réussi tant bien que mal à donner une structure générale au premier chapitre de son roman. Toutefois, quand il décide de faire mettre au net la première partie de « Combray », Bergotte et Vinteuil ne sont pas encore créés, ni Bloch, ni l'oncle Adolphe.

1. Voir l'Esquisse XIV, p. 697-702.

2. Voir l'Esquisse LV, p. 830-839.

3. Ébauche d'un thème qui sera développé dans le premier séjour à la mer : la jeune fille liée à la Bretagne s'appellera dans le roman Mlle de Stermaria. Voir *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 2^e partie, Esquisse XXXV, dans le tome II de la présente édition.

4. Ff^{ms} 16 r^o-17 r^ov^o, Esquisse LVI, p. 840.

5. Ff^{ms} 69 r^o-76 r^o, Esquisse LXII, p. 857-863.

*Les trois cahiers de mise au net et la première dactylographie
(automne-hiver 1909).*

Dans une lettre adressée à Georges de Lauris vers le début d'octobre 1909, à son retour de Cabourg, Proust écrit : « [...] pendant que je vais me remettre un peu du retour, je vais faire copier sur mes informes brouillons le premier paragraphe du premier chapitre de *Sainte-Beuve* (c'est presque un volume, ce premier paragraphe !) et dès que ce sera copié, voulez-vous me donner une soirée et venir le lire près de moi ? » Que sont ces « informes brouillons » ? Sans doute la version des Cahiers 8 et 12 complétée par d'autres fragments. Aussitôt rentré à Paris, à la fin de septembre, Proust a chargé un copiste de ce travail. Celui-ci transcrit, sous sa dictée, la version suivie de « Combray » dans les Cahiers 9 et 10. Le Cahier 9 va de l'ouverture au drame du coucher ; le texte du Cahier 10, qui prend la suite, s'arrête avant les remarques que fait le curé au sujet de son église. On a trouvé, parmi les cahiers de la collection Guérin acquis par la Bibliothèque nationale en 1984, le troisième cahier de mise au net². Entièrement écrit de la main de Proust, il couvre la suite de « Combray » jusqu'au début des promenades.

Au plus tard à la fin du mois de novembre, Proust met au point cette version de « Combray » : il déclare alors en avoir lu le début – deux cents pages – devant son ami Reynaldo Hahn³. En réalité, il ne s'agit nullement d'une simple copie du texte antérieur. En dictant, Proust a changé des mots, remplacé un épisode par un autre, arrangé l'ordre du récit et inséré de nouveaux passages, comme le prouve l'écart considérable qui sépare les brouillons de la mise au net. En outre, plusieurs feuillets concernant les chambres ont été collés après coup dans le Cahier 9, ces ajouts provenant du Cahier 26⁴. De nombreux passages sont rayés et remplacés dans les marges et sur les versos par de nouvelles versions autographes ; ainsi, dans le Cahier 9 : la grand-mère dans le jardin ; dans le Cahier 10 : la prose de George Sand.

Sans doute ces ajouts imposent-ils à Proust une réflexion sur l'ordre encore flottant des épisodes. Pour donner leur place au personnage de Legrandin⁵ et à l'épisode des poulets⁶, il compose sur le dernier feuillet du Cahier 12 une sorte de table des matières : « Eulalie s'en va/Routine sauf accouchement/Sauf samedi/Le samedi Legrandin/Croit pourtant que désirer plus grands changements/s'en console en disant du mal de Françoise et d'Eulalie/Hélas poulets/Déceptions Legrandin. » Cet ordre se retrouve à peu près semblable dans le texte définitif, à l'exception de la première apparition de Legrandin : c'est Vinteuil qu'on rencontrera le samedi.

1. *Correspondance*, t. IX, p. 192-193.

2. Il s'agit du Cahier 63.

3. Lettre à G. de Lauris, peu avant le 27 novembre 1909, *Correspondance*, t. IX, p. 218.

4. Voir J. Milly, *Proust dans le texte et l'avant-texte*, Flammarion, 1985, p. 19-89.

5. Cahier 12. Esquisse XXIX, p. 744-749.

6. Cahier 8, sur les versos. Esquisse XXII, p. 727-728.

La mise au net effectuée dans le Cahier 63 reflète assez fidèlement ce nouvel agencement : Eulalie, l'emballeur, le samedi, la rencontre de Legrandin ce jour-là, les fantasmes de la tante Léonie, Legrandin accompagné de la châtelaine, les asperges et les poulets, l'accouchement, le snobisme de Legrandin¹.

Une lettre de Proust intrigue : celle où il parle à Reynaldo Hahn des « aimables frères » venus chez lui pour travailler à la sténographie, parce qu'ils ne pouvaient pas lire son écriture². Nous ignorons l'identité de ces copistes professionnels. Quel document précis ont-ils établi ? Il est impossible que Proust leur ait confié les Cahiers 8 et 12, puisque ceux-ci ne portaient aucune indication destinée à la copie. Il ne s'agit pas non plus de la suite du roman, dont la mise au net ne commencera qu'en 1910. Une seule possibilité demeure : ils ont dactylographié le texte des trois cahiers de mise au net. Ainsi que le fait observer Akio Wada³, Proust se plaint, dans le post-scriptum d'une lettre adressée à G. de Lauris au début de décembre 1909, du résultat de ce travail : « Je vois que page (115 je crois) le copiste a tout répété deux fois. C'est de la folie⁴. » Les feuillets des trois cahiers de la mise au net n'étant pas numérotés, il s'agit sans aucun doute de la dactylographie. À la page 115 du texte dactylographié, on trouve en effet des répétitions.

La Bibliothèque nationale conserve, au département des Manuscrits, la « première » et la « deuxième » dactylographie du *Temps perdu*, c'est-à-dire le premier volume que Proust a mis au point en 1912 et qui se composait de trois parties d'une longueur similaire : « Combray », « Un amour de Swann » et « Noms de pays ». Ces deux documents⁵ présentent de nouvelles et nombreuses corrections. On y discerne, suivant les frappes, plusieurs couches de travaux ; des feuilles originelles manquent aux endroits où Proust a supprimé un passage, alors que les marges et les versos sont souvent surchargés d'additions d'une écriture serrée ; de nombreuses lignes sont biffées et remplacées par une nouvelle version. Bref, Proust a maintes fois révisé ces dactylographies pour les améliorer.

Avant de passer à l'examen de ces corrections successives, quelques mises au point s'imposent. Il existe non pas deux jeux de dactylographies, comme on avait tendance à le croire, mais trois, au moins en ce qui concerne la majeure partie de « Combray ». La plus grande partie du troisième exemplaire est conservée au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale, dans un reliquat de dactylographies⁶, à l'exception de quelques feuilles placées dans un

1. Respectivement ff^{os} 23 r^o-25 r^o, 26 r^o, 27 r^o-29 r^o, 30 r^o-32 r^o, 33 r^o-36 r^o, 37 r^o-38 r^o, 39 r^o-41 r^o, 42 r^o-43 r^o, 44 r^o-57 r^o. À l'exception de la rencontre de Legrandin, située dans le texte définitif aux pages 66-67 de la présente édition, les autres épisodes se suivent dans cet ordre entre les pages 105 et 131.

2. Lettre datée du 26 novembre 1909, *Correspondance*, t. IX, p. 219.

3. *L'évolution de « Combray » depuis l'automne 1909*, thèse de 3^e cycle soutenue à l'université de Paris IV-Sorbonne, exemplaire dactylographié, 1986.

4. *Correspondance*, t. IX, p. 225.

5. Conservés sous la cote N.a.fr. 16730-16732 et N.a.fr. 16733-16735.

6. Sous la cote N.a.fr. 16752.

cartonnier appelé « Reliquat Proust ». Ces trois exemplaires sont de la même frappe, les dactylographes ayant toujours travaillé avec deux carbones. Proust a surtout corrigé les deux « doubles », n'apportant à l'original que quelques rares retouches.

Un inventaire des deux dactylographies, dressé par Robert Brydges¹, permet de délimiter la partie du texte que Proust a confiée à Cécilia Hayward, dactylographe attachée au Grand Hôtel de Cabourg. Celle-ci n'a pas travaillé à la partie du texte que nous avons étudié jusqu'ici, puisque c'est seulement à partir de l'été 1911 que Proust s'est assuré ses services. La couche la plus ancienne de ces dactylographies est constituée des cent-soixante premières pages², toutes dactylographiées de manière identique. On peut la considérer avec vraisemblance comme le document établi par les frères que mentionne la lettre à Reynaldo Hahn du 26 novembre 1909. D'après cette lettre, ils n'auraient pas, à cette date, remis à Proust la dernière partie de la dactylographie. Il se peut que leur travail ait été achevé au début du mois de décembre. Avant de mettre en œuvre la « stratégie³ » qui lui permettra de lancer son ouvrage, Proust se montre envers ses amis d'une grande discrétion. Au plus fait-il quelques confidences à Reynaldo Hahn et à Georges de Lauris. À ce dernier, il écrit aux premiers jours de décembre 1909 : « Ce que je demande c'est que vous ne racontiez pas le sujet, ni le titre, ni enfin rien qui puisse renseigner (cela n'intéresse d'ailleurs personne). Mais de plus je ne veux être ni pressé, ni tourmenté, ni deviné, ni devancé, ni copié, ni commenté, ni critiqué, ni débiné⁴. »

Une fois établies ces cent-soixante pages qu'il continuera à appeler ses « cahiers⁵ », Proust en envoie deux doubles à Georges de Lauris et à André Beaunier. Il soumet d'abord son premier « cahier » à G. de Lauris vers la fin de novembre 1909. Encouragé par la lettre enthousiaste de son ami, il lui envoie la suite au début de décembre. Un autre exemplaire parvient à André Beaunier le 5 décembre 1909 pour être transmis ensuite à Gaston Calmette qui, en août, a proposé à Proust de publier son roman dans *Le Figaro*. La plupart des corrections, d'ailleurs peu nombreuses, portées sur la dactylographie originale semblent dater de cette période où Proust n'avait à portée de la main ni l'un ni l'autre de ses deux « doubles ». G. de Lauris n'a pourtant pas dû garder longtemps son exemplaire ; dès que Proust le récupère, en décembre, il entreprend de le corriger avec minutie.

1. « Remarques sur le manuscrit et les dactylographies du *Temps perdu* », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 15, 1984, p. 11-28.

2. Ces pages sont numérotées de 1 à 156, avec quatre pages bis : 79, 80, 81 et 153.

3. Voir Léon Pierre-Quint, *Proust et la stratégie littéraire*. Corrêa, 1954.

4. *Correspondance*, t. IX, p. 225.

5. L'usage de ce mot par Proust pour désigner des feuillets a pu égarer des chercheurs : par « cahiers », nous désignons généralement ses cahiers de brouillon.

À considérer de près ce texte touffu qui résulte de deux années de travail, on s'aperçoit que cette première strate de cent-soixante pages n'est pas homogène. La dactylographie primitive présente des solutions de continuité entre les pages 71 et 72 d'une part, entre les pages 82 et 83 de l'autre. La qualité du papier des pages 72 à 82 est du reste différente de celui des pages voisines, mais on retrouve le papier primitif au-delà de la page 94. On peut en conclure que Proust a fait dactylographier les pages 72 à 82 après les pages 83 à 94. Cette dizaine de feuillets est consacrée à *François le Champi* et à la petite madeleine. Or, si l'on considère dans le Cahier 10 la partie qui correspond à ces passages, on voit qu'après le récit de la nuit fatale, l'épisode entier de la petite madeleine manque. On lit à cet endroit, de la main de Proust : « Laisser ici la valeur d'à peu près six ou sept de ces pages-ci en blanc, plutôt cinq seulement. Et continuer à la page suivante. » Le dactylographe a sauté, conformément à cette indication, les pages 78 à 82. À quelle date Proust a-t-il intégré dans la dactylographie l'épisode de la petite madeleine mis au net sur les feuillets conservés dans le dossier « Proust 21¹ » ? On est tenté de croire qu'il se trouvait déjà à sa place au moment où Proust a lu son texte à Reynaldo Hahn. Il occupa du reste plus d'espace que Proust ne l'avait prévu, obligeant le dactylographe à créer des pages 79 bis, 80 bis et 81 bis.

L'insertion de l'épisode de la petite madeleine dans la dactylographie n'est qu'un des premiers remaniements de « Combray » auxquels Proust procède à cette date. Il récrit la fin de l'épisode relatif à George Sand et remplace les pages 72 à 77 par des pages issues d'une nouvelle frappe. Parmi les six feuilles anciennes, quatre figurent dans le « Reliquat Proust ». De rédaction en rédaction, *François le Champi* gagne du terrain sur *La Mare au diable*. Au stade de la nouvelle mise au net, les deux ouvrages ont une importance égale. On y lit même le résumé du début de *François le Champi* : « Madeleine Blanchet, la meunière de Cormouet, trouve dans son pré un enfant qui joue devant la fontaine [...]. » En lisant, la mère saute, comme dans le texte définitif, des passages relatifs à l'amour ; lorsqu'ils deviennent trop nombreux, elle abandonne *François le Champi* pour *La Mare au diable* en prétendant que ce roman-ci est « imprimé un peu plus gros ». Dans la dactylographie, l'atmosphère de la nuit sera inspirée de la scène nocturne de *La Mare au diable* : « Maman était arrivée au chapitre de la nuit enchantée, où près de la Mare au diable, sous les arbres éclairés par la lune, Marie sait bien parler au petit Pierre : "La lune, dit George Sand, commençait à semer des diamants. Les troncs restaient dans une majestueuse obscurité mais les tiges blanches semblaient une rangée de fantômes dans leurs suaires". Ainsi étions-nous, sous l'ombre de l'acacia [...]. » La citation, quasi textuelle, est tirée du chapitre « Malgré le froid », de *La Mare au diable*. Ce passage sera entièrement biffé au cours de la révision.

1. Voir l'Esquisse XIV, p. 697-702.

Les Cahiers « Combray » de 1910.

Tout en poursuivant la correction des cent-soixante pages dactylographiées, Proust, dans ses cahiers, continue à explorer de nouveaux domaines. À l'année 1910 appartiennent notamment deux cahiers largement consacrés à « Combray » : le Cahier 14 et le Cahier 28.

Nous commencerons par dessiner à grands traits l'évolution de Vington, futur Vinteuil. Dans le Cahier 29 déjà, il figurait dans un petit fragment¹ sous le nom de Lignon, avec sa fille. Mais il n'était alors question que de son côté « extrêmement pudibond et sévère ». Ce personnage prend soudain une importance capitale dans un premier crayon du Cahier 14². Il est naturaliste et non musicien. Il habite avec sa fille à proximité de la propriété de Swann dans une maison appelée la Taupinière ou la Rousselière. L'esquisse se présente d'un seul tenant, enchaînant divers épisodes situés à des époques différentes. Le premier portrait de Vington, tout en confirmant sa sévérité de caractère, le montre pleurant au cimetière la mort de sa femme. Le héros possède une « collection de minéraux » que Vington a donnée autrefois à sa famille. Suivent l'installation d'une amie de Mlle Vington, la mort de Vington qui a renoncé à son « grand travail botanique » et la scène de sadisme³. Dans la version du Cahier 14, ce n'est pas le héros qui observe la scène à travers la fenêtre, mais son cousin. Ce dernier rapporte ensuite au narrateur ce qu'il a pu voir. Le texte aboutit, après une réflexion sur le sadisme, à un épilogue où Mlle Vington est devenue une vieille fille ruinée. Son amie, après avoir passé « plusieurs années à réviser les manuscrits, à classer les collections, à poursuivre les expériences⁴ » de Vington, réussit à achever son œuvre. Trois tombes, pour finir, unissent curieusement ces trois personnages.

Sur les pages de gauche du même Cahier 14, Proust refait entièrement la scène de sadisme⁵, en changeant le témoin : c'est le héros lui-même qui surprend maintenant les jeunes filles. Le cadre de l'épisode est devenu plus théâtral. Quant à l'amie, après l'avoir appelée « Mlle X » et « Mlle Y », Proust la désigne deux fois comme « Mlle Anna ». En tête de cette version existe enfin une note postérieure à sa rédaction : « Au lieu de ceci mettre dans l'automne que je passe à Combray à la mort de ma tante et dans mes grandes promenades du côté de Pinçonville⁶. »

La profession de Vington fait l'objet d'une discussion entre les parents du héros dans un fragment du Cahier 28⁷. S'opposant à son mari qui souhaite que leur fils embrasse une carrière scientifique comme Vington, la mère déclare : « Je ne dis pas que Vington ne

1. Voir l'Esquisse L, p. 795.

2. Voir l'Esquisse LI, p. 796-801.

3. Voir le texte définitif, p. 110-112, 145-148, 157-163.

4. Voir l'Esquisse LI, p. 801.

5. Voir l'Esquisse LII, p. 802-805.

6. Proust écrit indifféremment « Pinsonville » ou « Pinçonville ».

7. Voir l'Esquisse XXXVIII, p. 768.

soit pas un grand homme, mais casser des pierres pour un homme quand on n'y est pas obligé. Je vais te paraître un bien petit esprit mais cela me paraît aussi mort pour un homme que l'École des chartes ou le Bureau des longitudes. » Proust ne reprendra pas cette scène qui illustre bien la différence de tempérament des parents.

Chaque phase de la genèse obéit à une orientation particulière. Alors que l'année 1909 a connu l'expansion simultanée des personnages féminins¹, l'année 1910 voit se développer Bergotte et Elstir, deux artistes qui jouent des rôles capitaux dans *À la recherche du temps perdu*. Bergotte apparaît d'abord dans trois fragments distincts du Cahier 29. Mais comme le premier est déjà précédé d'une note « Ajouter à Bergotte² », il faut supposer l'existence d'un morceau antérieur qui ne nous est pas parvenu³ ; celui que nous possédons a trait aux premiers livres de Félicien Bergotte et au souvenir qu'ils évoquent chez le héros. Un second fragment⁴ est centré sur le charme du style de Bergotte, directement inspiré de celui d'Anatole France, puisqu'on trouve ici, de même que dans le fragment précédent, une citation de *Sylvestre Bonnard*⁵. À ce stade de la rédaction, son portrait se compose de divers épisodes : la déception du héros quand il le rencontre qui est une illustration de la théorie du *Contre Sainte-Beuve*, ses premiers admirateurs et la popularité dont il jouit. Grâce au troisième fragment⁶ du même Cahier 29, Proust tente de donner une plus grande consistance au rôle joué par Bergotte. Comment le héros a-t-il été initié à ses livres ? À la suite de deux phrases interrompues et biffées⁷, Proust se contente d'écrire : « J'aimais surtout des livres tout nouveaux, fort inconnus que j'avais eus je ne sais comment de Félicien Bergotte. » Ce fragment relate l'admiration des premiers lecteurs — une « amie de Maman », un médecin et le héros —, la révélation de Swann au héros au sujet de l'intimité de Gilberte et de Bergotte, et la relecture des premiers livres de celui-ci. Pour ce dernier épisode, Proust note : « Je crois qu'il faudra mettre ce que je ressens à relire Bergotte plus tard dans le volume par exemple peut-être le soir du ratage île du Bois ».

Dans un autre fragment, du Cahier 14⁸, Proust reprend d'une part le thème du prestige de Gilberte, d'autre part celui de la musicalité du style de Bergotte. Enfin l'idée lui est venue de faire intervenir Bloch : « Parmi les camarades israélites dont mon grand-père déplorait l'intimité avec moi, un jeune Bloch de quelques années plus âgé [...] était le plus intelligent. » Bloch, le premier, offre au héros un livre de Bergotte.

1. Gilberte, Odette et les jeunes filles de Querquville.

2. Voir *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 1^{re} partie, Esquisse XX, p. 1027.

3. Il n'est pas exclu qu'il ait été contenu dans les deux feuillets découpés entre le f° 36 r° et le f° 37 r° du même cahier.

4. Voir l'Esquisse XLIV, p. 781-783.

5. Voir *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 1^{re} partie, Esquisse XXI, p. 1030-1032.

6. Voir l'Esquisse XLV, p. 784-788.

7. « Une amie de Maman m'avait fait lire un » et « J'avais découvert un ».

8. Voir l'Esquisse XLVI, p. 788-790.

Le Cahier 14 renferme aussi un nouveau fragment sur les aubépines¹. Pour la première fois, Proust sépare deux motifs jusqu'à présent mêlés : les aubépines aperçues dans l'église au mois de Marie et les aubépines de la haie. Mais celles-ci ne sont pas encore annexées au thème de Gilberte. Un premier fragment sur le passage des cuirassiers se trouve également dans le Cahier 14². Le héros s'y montre plus dynamique que dans le texte définitif : « J'étais ivre de joie, j'agitais mon mouchoir, je criais : "Vive le drapeau !" et les officiers me regardaient en souriant. » La dernière phrase de ce fragment montre qu'il se situe immédiatement avant le dîner chez Legrandin.

Proust refond deux fois dans le même Cahier 14 la scène du parc de Swann, déjà traitée dans le Cahier 12. Le premier texte³ retouche les circonstances de l'apparition de Gilberte, en introduisant la ligne et le bouchon sur la pièce d'eau comme dans le texte définitif ; on y voit Gilberte en train de lire, assise sur un banc. Le second texte⁴ élabore surtout le paysage aquatique du parc de Swann.

Dans les derniers feuillets du Cahier 14 existe une longue version synthétique sur l'après-midi du dimanche⁵. Elle a été conçue pour être insérée dans la dactylographie ; elle commence ainsi : « Le jeudi et le dimanche, ma tante ne pensait qu'à cette visite d'Eulalie. » En retenant pour cette visite deux jours de la semaine, Proust s'était donné une facilité supplémentaire pour la composition définitive du texte. Dans ce même fragment, on voit le héros s'asseoir un moment, après le déjeuner, dans un coin du jardin⁶. Proust utilise ici la description de l'arrière-cuisine qui figure dans le Cahier 28⁷, mais il se garde de faire allusion aux « sinistres égorgements » des poulets dont il parlait dans la version antérieure, afin de ne pas désamorcer la découverte tardive de la férocité de Françoise. Omettant l'épisode de la fille de cuisine⁸ déjà placé dans la dactylographie, il s'engage ensuite dans la description de la splendeur de l'été perçue à l'intérieur de la chambre : les coups frappés le jeudi par l'emballleur et la « musique de chambre » des mouches le dimanche⁹. L'emballleur figurait dans un fragment du Cahier 28¹⁰, alors que les mouches apparaissaient déjà dans *Jean Santeuil*¹¹ et dans le Cahier 4¹². Suit la scène de lecture dans le jardin¹³. Proust emprunte à une esquisse

1. Voir l'Esquisse LXIII, p. 863-868.

2. Voir l'Esquisse XLIII, p. 779-781.

3. Voir l'Esquisse LIX, p. 847-849.

4. Voir l'Esquisse LX, p. 849-851.

5. Voir l'Esquisse XXXVI, p. 758-766. On trouvera une première ébauche de ces pages dans *Jean Santeuil*, éd. citée, p. 286-295.

6. Voir le texte définitif, p. 69-71.

7. Voir l'Esquisse XXXIV, p. 756-757.

8. Voir p. 79-81.

9. Voir p. 82. Dans le texte définitif, c'est l'épicier Camus qui frappe ces coups. L'emballleur subsiste p. 107.

10. Voir l'Esquisse XXXV, p. 757-758.

11. Éd. citée, p. 293.

12. Au f° 67 v°.

13. Voir p. 82-87.

antérieure sur Bergotte¹ le paysage fluvial évoqué par un livre. La dernière partie de « l'après-midi » est réservée à Bergotte². Proust y introduit le portrait de Bloch, dont il a esquisé une première version dans le Cahier 28³. Après avoir expliqué le charme du style de Bergotte dans un passage inspiré des versions antérieures, le héros raconte comment Swann lui a révélé ses liens avec l'écrivain, révélation qui déclenche chez lui une rêverie sur la vie inconnue de Gilberte⁴. L'insertion de « l'après-midi » dans le contexte ne s'est pas faite en une fois : pour ce qui touche au début — le déjeuner et l'arrière-cuisine —, Proust inscrit aux versos de la dactylographie un nouveau développement⁵ en y introduisant les repas préparés par Françoise d'après son premier brouillon du Cahier 30⁶. Le reste de « l'après-midi » sera refondu en 1911.

En dehors des fragments cités qui ont servi à l'élaboration de « l'après-midi du dimanche », le Cahier 28, contemporain du Cahier 14, contient trois autres fragments relatifs à « Combray ». Le premier⁷, précédé d'une note « Intercalage / Dernière partie du côté de Méséglise et du côté de Guermantes », est une réflexion sur le souvenir des paysages liés à diverses scènes de la vie. On y remarque surtout une évocation de la mère en convalescence : « Je revis ma mère la première fois après sa longue maladie dans le jardin de mon cousin quand j'arrivai sur la pelouse et qu'au bout d'un moment je l'entendis venir, lente, pâle, les cheveux rasés [...]. » Le second fragment porte sur la tisane de la tante Léonie⁸. Les fleurs de tilleul s'épanouissant dans l'eau bouillante font supposer que l'introduction de cette scène à cet endroit a été influencée par le passage consacré aux aubépines. La version définitive de cette scène apparaît dans un béquet de la dactylographie. Le troisième fragment est un premier développement sur l'amour « platonique » du héros pour le théâtre⁹. Ce thème prendra place dans le roman lorsque Proust le joindra à l'épisode de la dame en rose.

Le Cahier 13, qui semble dater de 1910, contient deux fragments destinés à « Combray ». Les premiers feuillets relatent la rencontre avec la « comtesse » de Guermantes¹⁰ ; dans cette version, ce n'est pas pour assister au mariage de Mlle Percepied, mais pour rendre le pain bénit le jour de l'Assomption que Mme de Guermantes vient à l'église de Combray. L'allusion à son regard « doux et modeste » apparaît dans un ajout au verso, mais ce regard ne suscitera un véritable développement qu'à partir d'une version ultérieure du

1. Cahier 29, Esquisse XXXI, p. 753.

2. Voir p. 89-99.

3. Voir l'Esquisse XXXIII, p. 755-756.

4. Cahier 14, Esquisse XLVII, p. 790-791.

5. Dactylographie 1, f° 107 v° - 108 v° ; voir var. a, p. 79.

6. Voir l'Esquisse XXXVII, p. 766-767.

7. Esquisse LVII, p. 840-842.

8. Voir l'Esquisse XIX, p. 719-724 et le texte définitif, p. 50-51.

9. Voir l'Esquisse XXXVIII, p. 767-769 et le texte définitif, p. 72-74.

10. Voir l'Esquisse LXVIII, p. 881-884 et le texte définitif, p. 171-177.

Cahier 11¹. L'autre fragment du Cahier 13 évoque la dame en rose et le grand-oncle². Apparemment, Proust ne sait pas encore comment insérer cette scène parisienne dans l'univers de Combray, mais le portrait du grand-oncle et sa conversation avec la dame en rose sont déjà bien développés.

Cahiers « Combray » de 1911.

À partir des derniers mois de l'année 1910, Proust est absorbé par la construction de la suite de son roman : la partie des Cahiers 58 et 57 qui nourrira *Le Temps retrouvé*, la maladie et la mort de la grand-mère ainsi que le voyage à Venise évoqués dans les Cahiers 47, 48 et 50, les développements sur les Guermantes dans les Cahiers 39 à 43. S'ajoutent à ces nouvelles rédactions la mise au net d'« Un amour de Swann » et de « Noms de pays ». Il reste à Proust à donner une dernière impulsion à la composition de « Combray ».

Au Cahier 11, que nous daterons de 1911, appartiennent quatre fragments destinés à « Combray ». Le premier³ peut être considéré comme la version de mise au net de l'évocation du côté de Guermantes, déjà très proche du texte définitif. L'épisode symbolique des clochers de Martinville y clôt la section des promenades. Le second fragment⁴ présente madame de Guermantes dans l'église. Le troisième fragment⁵ est consacré à l'exaltation sensuelle éprouvée par le héros pendant sa promenade solitaire, déjà évoquée dans le Cahier 7. Le quatrième fragment⁶ du Cahier 11 refond l'épisode de la dame en rose ; c'est seulement à cette étape de la composition que Proust décide de le relater comme un souvenir ancien en l'enchâssant dans le récit de l'après-midi du dimanche : « Puis avant de monter lire dans la chambre, j'entraîs autrefois embrasser mon oncle Paul, le père de mon cousin, dans le petit appartement qu'il avait en retrait au rez-de-chaussée [...] Mais depuis plusieurs années cet appartement était fermé, mon oncle ne venant plus à Combray à cause d'une brouille [...]. » Proust a d'autre part l'idée d'insérer ici le passage où le héros parle de son amour pour le théâtre, d'après le fragment du Cahier 13. Le montage de l'épisode entier est sans doute effectué en 1911 : Proust a inséré dans la dactylographie 11 feuillets, paginés de 97a à 97k, immédiatement avant l'épisode de la fille de cuisine.

C'est également au cours de cette année 1911 que Proust ouvre le dernier chantier de réorganisation de « Combray » : le Cahier 68, un peu postérieur au Cahier 11. On y distingue quatre fragments.

1. Voir l'Esquisse LXIX, p. 884-887.

2. Voir l'Esquisse XXXIX, p. 769-774 et le texte définitif, p. 71-79.

3. Voir l'Esquisse LXVII, p. 875-880.

4. Voir l'Esquisse LXIX, p. 884-887.

5. Voir l'Esquisse LXVI, p. 873-875.

6. Voir l'Esquisse XL, p. 774-777.

Le premier¹ situe dans la trame romanesque les aubépines du mois de Marie. La scène se déroule dans l'église, le samedi soir ; ainsi Proust a-t-il décidé de l'insérer à la suite du premier portrait de Legrandin, daté du samedi. Pour la première fois, le motif des aubépines est relié aux Vington². Le héros demande à Vington, expert en botanique, des renseignements sur les fleurs. D'autre part, l'odeur des aubépines lui fait penser non plus aux joues de madame Goupil, mais à celles de Mlle Vington. À la suite de la description des fleurs, aussi travaillée que dans les versions antérieures, Proust enchaîne sur la scène du retour au clair de lune. Ce passage, dactylographié sur cinq feuillets, sera inséré dans la dactylographie primitive³.

Le deuxième fragment⁴ rassemble les éléments qui, dans la dactylographie primitive, évoquaient le parc de Swann. L'amalgame de la version du Cahier 12 et de celle du Cahier 14 est ici réalisé grâce à des thèmes communs : les lilas et leur flétrissure, le motif « persan » du pavillon, l'étang avec ses plantes aquatiques et l'apparition de la fille de Swann. Mais la première rédaction de ce passage ne contient pas l'épisode des aubépines de la haie. Ce n'est qu'ensuite que, ayant relié le motif des aubépines à Mlle Vington, Proust relie également les aubépines à Mlle Swann⁵. À la différence de ce qu'on peut lire dans la version antérieure du Cahier 14, Gilberte apparaît ici en train de jardiner, le pied posé sur une bêche.

Le troisième fragment, qui relate la promenade solitaire du héros, suivie du récit sur Mlle Vington⁶, doit visiblement être considéré comme une annexe de la description du côté de Méséglise, dont le climat pluvieux est d'emblée souligné. « Pinsonville » devient ici « Troussinville ». Puis s'ébauchent la description de La Combe, futur Montjouvain, et la rencontre de Swann et de Vington. C'est alors que Proust décide d'inverser deux éléments de son récit⁷ pour mieux amener la promenade d'automne. Il refond enfin l'évocation de l'exaltation éprouvée par le héros pendant sa promenade solitaire d'après les Cahiers 7 et 26, tout en sautant le passage sur la rêverie sensuelle⁸. Ce fragment s'achève par une nouvelle version de la scène de sadisme.

Le quatrième fragment se révèle, comme le premier, un montage destiné à s'insérer dans la dactylographie primitive⁹. Principalement fondée sur « l'après-midi du dimanche » du Cahier 14, cette version organise divers épisodes autour de la lecture dominicale :

1. Voir l'Esquisse LXIV, p. 868-871, et le texte définitif, p. 110-112.

2. Cette parenté thématique n'a jusqu'à présent été évoquée que vaguement dans le fragment sur Lignon du Cahier 29.

3. Aux pages 132a-132e.

4. F^{ms} 8 r^o-25 r^o. Voir le texte définitif, p. 133-140.

5. F^o 23 r^o.

6. F^{ms} 28 r^o-38 r^o. Voir le texte définitif, p. 145-163.

7. Il note au f^o 27 v^o : « Il vaudrait mieux mettre la pluie après Mlle Vington ».

8. Proust écrit en note au f^o 35 v^o : « Mettre ici ce que j'écris pour plus de place dans le cahier du côté de Guermantes sur les femmes. »

9. F^{ms} 39 r^o-50 r^o. Voir le texte définitif, p. 83-99.

les livres vendus chez l'épicier Orange — Borange dans le texte définitif —, les coups de marteau de l'emballeur, la nostalgie du paysage fluvial, le passage de la brigade, Bloch, Bergotte et enfin la rêverie sur Mlle Swann. La pagination de cette partie de la dactylographie montre qu'elle a été tardivement montée¹.

Le remaniement de la dactylographie primitive (1910-1912).

Si l'on excepte le changement assez précoce de *La Mare au diable* en *François le Champi*, il est difficile de dater et de classer les nombreuses corrections de la dactylographie qui s'étendent de novembre 1909 à l'année 1912. Il n'est pourtant pas inutile d'indiquer ici des points de repère permettant d'éclairer un peu les procédés de correction auxquels recourt Proust. Notons d'abord que Gaston Calmette ne lui ayant pas tout de suite rendu le deuxième exemplaire transmis par Beaunier, Proust commence à s'inquiéter de ce silence. Dans une lettre adressée à G. de Lauris le 27 avril 1910, il explique l'offre de Calmette, tout en regrettant d'avoir compté sur l'intervention de Beaunier : « Il [Calmette] voulait en commencer la publication [dans *Le Figaro*] immédiatement au fur et à mesure des pages que je ferais (j'aurais coupé les inconvenances) [...] voulant absolument chose inouïe, le laisser paraître en livre et continuer le feuilleton même une fois le livre paru [...] »².

Vers le début du mois de juillet 1910, Proust reçoit enfin la réponse négative du *Figaro*. Le 13, il écrit à G. de Lauris : « Je suis sorti avant-hier pour aller à 1 heure du matin pèlerinage fort mélancolique reprendre au *Figaro* les cahiers de mon roman que vous avez lus et qui n'ont pas été acceptés³. » Pendant la période où il n'avait à portée de la main que la dactylographie 1 (premier double), soit entre décembre 1909 et juillet 1910, il ne pouvait évidemment corriger que celle-ci : il semble, effectivement, que les additions portées à l'encre rouge sur cet exemplaire datent toutes de cette période, puisque la dactylographie 2 (deuxième double) ne porte pas, sauf sur deux pages⁴, d'inscription de la même encre. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer la série de chiffres qui figure au folio 47 v^o du Carnet 1⁵, écrite exceptionnellement à l'encre rouge ; ces chiffres renvoient précisément aux pages de la dactylographie chargées des ajouts à l'encre rouge. Proust voulait en effet, d'après cette liste, faire recopier ses corrections sur l'autre exemplaire, quand il le récupérerait. Parmi ces ajouts, qui seront tous abandonnés, figurent plusieurs développements intéressants, par exemple l'opposition des caractères de la tante Léonie et de la grand-mère : celle-ci déplore que le

1. Le texte sur la lecture dominicale est paginé 103a-103g, le passage sur la brigade 103h-103k, celui sur Bloch 103l-103n et celui sur Bergotte 103o-103u.

2. *Correspondance*, t. X, p. 81-83.

3. *Ibid.*, p. 137.

4. Soit f^o 27 v^o et f^o 155 v^o. D'ailleurs ce dernier aurait dû être inséré dans la dactylographie 1, et Proust l'a mal classé.

5. Carnet dit de 1908.

nouveau jardinier ait massacré les orangers du jardin pour faire du sirop, tandis que la tante est fière d'offrir de ce sirop aux invités. Beaucoup plus nombreuses sont les corrections et additions à l'encre noire portées sur chacun des deux doubles. Dans la plupart des cas, Proust a fait recopier sur le premier double par un tiers — l'écriture est toujours la même — les corrections effectuées de sa main sur le deuxième double¹ qui lui servait désormais de texte de base. Aussi devons-nous tenir compte des deux exemplaires. La dactylographie 1 nous fournit, au moins dans les cent-soixante premières pages, des ajouts qui n'ont pas été repris ensuite, alors que la dactylographie 2 présente une foule de corrections autographes, dont la transcription dans la dactylographie 1 est parfois fautive ou incomplète et dont nous donnons un aperçu dans nos variantes. Ce type de corrections s'étend sur une longue période, entre 1910 et 1912. Un certain nombre de corrections, enfin, ont été portées au crayon bleu. Tardives, elles s'échelonnent jusqu'à la correction des épreuves Grasset. L'épisode relatif à l'église Saint-André-des-Champs², par exemple, a été entamé au verso de la page 177 au crayon bleu.

Qu'ils aient été barrés à l'encre rouge ou réservés pour d'autres parties du roman, les passages finalement supprimés témoignent d'une phase importante de la transformation de « Combray ». Au sein de l'évocation des chambres a été biffé un passage sur la chambre inconnue et sur l'effet « analgésique » de l'habitude, qui correspond aux feuillets ajoutés du Cahier 9. Le texte y gagne en concision et en unité. Tout le passage sur l'ascension sociale de Mme Swann mère a également été biffé. Mais quatre suppressions répondent à un autre dessein. C'est d'abord l'épisode de la relecture de *François le Champi*, placé dans « Combray » au stade de la nouvelle dactylographie de l'automne 1909, et qui est retiré pour être transcrit en vue du *Temps retrouvé* sur les rectos du Cahier 57³. De même Proust retranche-t-il de l'épisode de la petite madeleine une réflexion sur la révélation de l'extra-temporel, contenant l'allusion aux dalles inégales du baptistère Saint-Marc, pour l'utiliser également plus tard, dans *Le Temps retrouvé*. Il en va de même pour la fusion des deux « côtés » évoquée au seuil de la section des promenades : afin de retarder cette découverte capitale, Proust la déplace elle aussi dans *Le Temps retrouvé*⁴. Quant au souvenir des anges de Giotto, il le transférera dans *La Fugitive*. Il semble que ces transferts datent des derniers mois de l'année 1910, c'est-à-dire de l'époque où Proust met en place la structure du *Temps retrouvé*.

On a vu comment Proust avait inséré dans la dactylographie primitive trois fragments tardivement élaborés consacrés à l'oncle

1. Le premier double est la dactylographie 1, le deuxième la dactylographie 2.

2. Voir p. 149-150.

3. Ff^{ms} 4 r^o-6 r^o.

4. Voir Volker Roloff, « *François le Champi* et le texte retrouvé », *Études proustiennes*, III, 1979, et Bernard Brun, « Le Temps retrouvé dans les avant-textes de « Combray » », *Bulletin d'informations proustiennes*, n^o 12, 1981.

Adolphe, à « l'après-midi du dimanche » et au mois de Marie. Il existe un autre montage tardif, sans doute le dernier, au cœur de « Combray » : celui de l'épisode de la visite du héros, accompagné de son père, chez Vington¹. Tout nous porte à croire que cette scène a été conçue en fonction de la scène de sadisme qui la suit immédiatement dans le roman. L'enfant surprend en effet par la fenêtre le naturaliste occupé à assembler quelques notes pour attirer l'attention du visiteur, tout comme sa fille posera auprès d'elle la photographie de son père. Proust, qui avait d'abord placé ce morceau annonciateur avant le portrait de Swann, le situera finalement, au stade des épreuves, à l'endroit où il se trouve dans le texte définitif. Un dernier déplacement à l'intérieur de « Combray » mérite d'être signalé : l'antisémitisme du grand-oncle, d'abord mentionné à propos du portrait de Swann², est finalement relié à celui de Bloch³.

La dactylographie de 1911-1912.

Déçu par le refus du *Figaro*, Proust doit se mettre à la recherche d'un autre éditeur. Dans une lettre du 18 août 1910, il demande à Jean-Louis Vaudoyer si *La Grande Revue* peut publier son ouvrage, tout en l'avertissant que, quoiqu'il « soit absolument grave dans son dessein, et presque trop vertueux dans certaines parties, il est dans d'autres d'une liberté de ton qui ne convient guère dans une Revue⁴ ». Mais on ne trouve plus, ensuite, mention de ce projet. Proust savait-il lui-même quelle dimension prendrait son roman, qui ne cessa de s'amplifier au cours des années 1910-1911 ? Vers la fin du mois de février 1911, il déclare avec optimisme à G. de Lauris qu'« avec un peu de nerf en deux mois [son] livre serait prêt⁵ ».

Près de deux ans se sont écoulés depuis la première mise au net du début du roman. Au moment de partir pour les vacances d'été de 1911, Proust se décide à faire dactylographier la suite de son texte à partir de la page 157. À un jeune homme non identifié, il écrit vers la fin de juin ou au début de juillet qu'il est à la recherche d'un secrétaire : peut-être acceptera-t-il d'occuper cette fonction « pendant deux ou trois mois » ? Et Proust explique à son correspondant en quoi consisterait sa tâche : « Je termine un roman ou livre d'essais qui est une œuvre extrêmement considérable au moins par sa folle longueur. Et j'avais l'intention de dicter à la sténographie ce qui n'est pas encore recopié. Je le liras haut. La personne qui me servirait de secrétaire le noterait à la sténographie. Et en mon absence elle transcrirait à la machine à écrire ce qu'elle aurait sténographié⁶. » Bref, Proust envisage de reprendre la méthode expérimentée à l'occasion de la première frappe. Mais en arrivant à Cabourg, le

1. Voir p. 111-112.

2. Dans la dactylographie 1.

3. Dans la dactylographie 2.

4. *Correspondance*, t. X, p. 163.

5. *Ibid.*, t. X, p. 254.

6. *Ibid.*, p. 308.

11 juillet, il apprend la présence de Coecilia Hayward, sténodactylographe attachée au Grand Hôtel. Pourquoi ne pas l'engager plutôt que d'attendre la réponse de ce jeune homme dont il n'a pas éprouvé la compétence ? Il écrit à nouveau à ce dernier, vers la mi-juillet, une lettre embarrassée où il énumère, pour provoquer son désistement, les obstacles que soulèvera leur collaboration¹. Mais le concours de Coecilia Hayward ne lui offre pas les résultats escomptés². Dans une lettre adressée ce même été à René Gimpel, il se plaint : « Je me lève un jour sur quatre et descends ce jour-là dicter quelques pages à une dactylographe. Comme elle ne sait pas le français et moi pas l'anglais mon roman se trouve écrit dans une langue intermédiaire à laquelle je compte que vous trouverez de la saveur quand vous recevrez le volume³. » Cette même lettre prouve que Proust n'a pas renoncé à retoucher son manuscrit de « Combray » : « Connaissez-vous, demande-t-il à son correspondant, le petit jeu japonais (ou chinois ? lequel ?) qui consiste à mettre des petits papiers dans l'eau [lesquels] se contournent devenant des bonshommes etc. Pourriez-vous demander à des Japonais comment cela s'appelle, mais surtout si cela se fait quelquefois dans du thé, si cela se fait dans de l'eau indifféremment chaude ou froide, et dans les plus compliqués s'il peut y avoir des *maisons*, des *arbres*, des *personnages*, enfin quoi. Et si cela vous ennuie ne le demandez pas⁴. » C'est évidemment au souvenir de Combray par le mécanisme de la mémoire involontaire que Proust songe ici⁵. Quant au travail de dactylographie, Robert Brydges⁶ suppose avec raison que les pages 157 à 167 ont été retapées ultérieurement par un autre dactylographe pour remplacer les feuilles dactylographiées par Coecilia Hayward, qui s'était heurtée à des difficultés au début de son travail ; il remarque aussi que cette dernière a retapé elle-même les pages 168 à 193.

Proust va alors bénéficier des services d'Albert Nahmias, un jeune homme avec qui il est entré en relation depuis 1909 au moins⁷. Albert Nahmias revoit et copie au net différentes versions et les dicte à Coecilia Hayward, peu habituée à l'écriture de Proust. Quand il ne peut déchiffrer un mot, ce qui est fréquent, il inscrit une croix au crayon. Le travail s'accélérait, Proust peut déclarer à Gaston Calmette vers la mi-septembre 1911 qu'il a « déjà dicté à une dactylographe un quart presque » de son ouvrage. « Et ce quart, ajoute-t-il, ou plutôt ce cinquième a déjà l'étendue d'un volume⁸. » Il paraît certain qu'avant la fin de septembre, « Combray » et les deux tiers d'« Un amour de Swann » ont été dactylographiés⁹. Pour la dernière partie

1. *Correspondance*, t. X, p. 316.

2. Proust pensait que le travail serait achevé en « deux ou trois mois » (*ibid.*, t. X, p. 307).

3. *Ibid.*, p. 320-321.

4. *Ibid.*, p. 321.

5. Voir p. 47.

6. Article cité.

7. Voir la *Correspondance*, t. IX, p. 206 et 211.

8. *Ibid.*, t. X, p. 348.

9. Soit jusqu'à la page 370 de la dactylographie.

de l'ensemble, Proust recourt à un autre dactylographe : le système de frappe apparaît en effet différent de celui de Coecilia Hayward. Le fait est confirmé par une note de Nahmias en marge d'un feuillet du Cahier 17 : « Miss Coecilia est partie. [...] c'est l'autre dactylographe qui a fait ces feuilles. »

À partir d'octobre 1911, deux autres dactylographes vont apporter leur concours. Vers le début de janvier 1912, Proust écrit à Nahmias : « Y aurait-il possibilité de votre part à ce que vous choisissiez comme dactylographe miss Hayward, celle de Cabourg, elle est à Paris et m'a demandé de la recommander. Je lui ai offert de lui envoyer des manuscrits. » Et il termine ainsi : « Dites-lui de ne pas trop faire de "week-end" etc. et faites-lui comprendre que c'est un travail pressé¹. » À cette date, la dactylographie en est à la page 560, comme Proust nous l'apprend au début de cette même lettre, donc à l'épisode de Mme Swann au bois de Boulogne.

À ce stade, le destin éditorial de « Combray » se fonde dans celui de *Du côté de chez Swann*. L'épisode liminaire du roman peut être considéré, à quelques détails près, comme achevé. *Le Figaro* en fait paraître un extrait, le 21 mars 1912, sous le titre « Épines blanches, épines roses ». D'autres extraits d'*À la recherche du temps perdu* paraîtront ultérieurement dans le même journal. Le grand souci de Proust à cette date est, comme nous l'avons vu², d'évaluer le nombre de pages du premier volume de son roman.

« Combray », exposition et prélude.

« Combray » présente la majorité des principaux acteurs d'*À la recherche du temps perdu* : le héros, ses parents et sa grand-mère ; Swann, sa fille Gilberte et cette mystérieuse « dame en rose » qui deviendra sa femme ; mais aussi Françoise, Bloch et allusivement Mme de Villeparisis. La tante Léonie pourrait passer pour la vedette de ce premier épisode : la mort interrompra sa destinée au sein de l'intrigue, mais recluse dans sa chambre, observatrice attentive du microcosme combraysien, elle apparaît jusque dans sa sensibilité malade comme une caricature de Proust et, par conséquent, comme une anticipation de la figure du héros. La prestigieuse duchesse de Guermantes donnera la mesure de l'écart qui sépare le rêve et la réalité : elle prête ici son visage à une aristocratie dont le héros contemple le mirage avant d'en percevoir la bassesse et les ridicules. Les jalons de l'éducation artistique du héros sont aussi posés, mais de façon à ménager des surprises dont rend compte le projet initial du *Contre Sainte-Beuve* : la vérité profonde d'un artiste est sans rapport avec l'image qu'il offre de lui-même en société. Ainsi le lecteur sera-t-il étonné d'apprendre que le grand musicien dont la sonate a servi d'hymne à l'amour de Swann et qui formera le goût musical du héros n'est autre que l'obscur professeur de piano de Combray. À l'inverse,

1. *Correspondance*, t. XI, p. 26.

2. Voir l'Introduction à *Du côté de chez Swann*, p. 1041-1043.

Bergotte est d'abord un nom d'auteur et une œuvre. La révélation jouera à l'opposé de celle de Vinteuil, mais démentira tout autant la leçon de Sainte-Beuve, le héros découvrant plus tard le grand écrivain sous des traits tout différents de ceux qu'il avait imaginés. Le peintre Elstir apportera une révélation similaire, mais ni son nom ni son œuvre n'apparaissent dans « Combray ».

Les surprises de l'amour ne sont pas moindres : le héros comprendra à l'époque de *Sodome et Gomorrhe* pourquoi les ragots qui faisaient du baron de Charlus l'amant de Mme Swann étaient sans fondement et quel sens il fallait donner à l'étrange scène de sadisme de Montjouvain.

Outre Elstir, plusieurs des protagonistes d'*À la recherche du temps perdu* ne figurent pas dans « Combray ». Mme Verdurin ne saurait tenir de près ou de loin à aucun des deux « côtés » : on ne s'étonnera que mieux du renversement social qui, dans *Le Temps retrouvé*, l'identifiera par son nom au plus prestigieux des deux : le côté de Guermantes. Enfin, Saint-Loup et les jeunes filles du bord de mer sont depuis longtemps présents dans les brouillons, quand « Combray » est mis au point, mais leur apparition est promise à un décor tout différent¹. Qu'Albertine, au moins sous le nom qui sera définitivement le sien, ne figure qu'à partir de l'année 1913 dans les brouillons ne saurait donc suffire à expliquer son absence du premier épisode du roman.

D'emblée est indiquée la perspective doublement récapitulative du récit. Alors qu'il a pris l'habitude de se coucher tard, le héros évoque l'époque où il se couchait « de bonne heure ». Mais à cette époque, il avait déjà connu la plupart des expériences qui nourrissent l'ensemble de l'œuvre. Si *Sylvie* de Gérard de Nerval était, suivant l'expression de Proust, « le rêve d'un rêve² », « Combray » débute comme le souvenir d'un souvenir. Dans cette perspective vont être énumérés dès les premières pages la plupart des personnages qui jalonneront l'itinéraire du héros, mais aussi les lieux qu'il fréquentera : « Je passais la plus grande partie de la nuit à me rappeler notre vie d'autrefois à Combray chez ma grand-tante, à Balbec, à Paris, à Doncières, à Venise, ailleurs encore³ [...] ». Mais tandis qu'étaient réunies dans le projet de préface du *Contre Sainte-Beuve* les sensations et impressions qui devaient illustrer le mécanisme de la mémoire involontaire, « Combray » ne livre au lecteur que la première d'entre elles ; parce qu'elle est liée à l'enfance, la petite madeleine trempée dans du thé deviendra, plus que la serviette empesée ou les dalles inégales, emblématique de l'univers proustien. Dès « Combray » enfin, le héros éprouve devant l'apparence des choses un trouble qui

1. Faut-il reconnaître Charlus ou Saint-Loup dans ce neveu de Mme de Villeparisis que la grand-mère juge « commun » (p. 20) ?

2. *Contre Sainte-Beuve*, éd. citée, p. 237.

3. Voir p. 9. Nous savons que « Doncières » ne figurait pas dans l'édition Grasset (voir l'Introduction à *Du côté de chez Swann*, p. 1052).

lui fait pressentir leur essence : les clochers de Martinville lui inspirent même sa première page d'écriture. S'agit-il du premier jalon de l'itinéraire d'un écrivain ? Cette page dictée par un enthousiasme juvénile sera en réalité sans lendemain. Jusqu'au terme du *Temps retrouvé*, qui le montre s'avancant avec émotion au seuil de son Œuvre, le héros n'écrit guère. Ce que son entourage prendra pour de la paresse sera plutôt un signe de sagesse et de respect pour la Création. Qu'au retour de Martinville il puisse écrire avec joie, malgré les cahots de la voiture, une page qui fleurit un peu trop le pastiche prouve à quel point « Combray » est le livre de l'enfance.

PIERRE-LOUIS REY et JO YOSHIDA.

NOTES ET VARIANTES

Page 1.

1. Gaston Calmette fut directeur du *Figaro* de 1900 à 1914. Le premier article de Proust paru dans *Le Figaro*, le 13 février 1900, fut « Pèlerinages ruskiniens en France » ; Proust collabora ensuite épisodiquement au journal et publia dans le « Supplément littéraire » huit de ses pastiches (février et mars 1908). La dédicace à Calmette est liée au rôle que celui-ci joua dans la stratégie littéraire de Proust. En août 1909, Proust crut pouvoir publier une partie de son roman en feuilleton dans *Le Figaro*. La parution était prévue pour l'automne mais des dissensions entre Calmette et le critique littéraire André Beaunier firent échouer le projet (voir M. Proust, *Correspondance*, éd. Kolb, Plon, t. IX, p. 179-180, t. X, p. 81-85, et les avant-propos de Ph. Kolb). Proust donna cependant des extraits de son roman au *Figaro* en mars, juin et septembre 1912. En octobre 1912, Calmette, qui s'était engagé à faire accepter le roman par l'éditeur Fasquelle, écrivit à Mme Straus qu'il avait la promesse de Fasquelle (*Correspondance*, t. XI, p. 253). Pourtant, en décembre, Proust reçut une lettre de refus de l'éditeur (*ibid.*, t. XI, p. 331) et se tourna alors vers d'autres intermédiaires, tout en restant en bons termes avec Calmette.

Page 3.

a. Les Intermittences du cœur / Le temps perdu / Première Partie 1 / À l'époque de cette matinée dont je voudrais fixer le souvenir, j'étais déjà malade ; j'étais obligé de passer toute la nuit levé et n'étais couché que le jour. Mais alors le temps n'était pas très lointain et j'espérais encore qu'il pourrait revenir où je me couchais tous les soirs de bonne heure et, avec quelques réveils plus ou moins longs, dormais jusqu'au matin. Parfois, *daçtyl.* 1 : Le temps perdu / Première Partie : Combray / [À l'époque de cette matinée [*comme dans daçtyl.* 1] dormais jusqu'au matin. *biffé*] [Pendant les derniers mois que je passais dans la banlieue de Paris avant d'aller vivre à l'étranger, le médecin me fit mener une

vie de repos. *corr. biffée*] [Le soir je me couchais *corr. biffée*] [Longtemps je me suis couché de bonne heure. *corr.*] Parfois, *daçtyl. 2* : Les Intermittences du cœur / Le temps perdu / Première Partie I / [Longtemps je me suis couché de bonne heure. *biffé*] [Pendant bien des années, le soir, quand je venais de me coucher, je lisais quelques pages d'un Traité d'archéologie monumentale qui était à côté de mon lit ; puis *corr. biffée*] [Longtemps, je me suis couché de bonne heure. *corr.*] Parfois, *épr. 1* \blacklozenge *b.* en dormant [*1^{er} §, 7^e ligne*] de faire des réflexions un peu particulières car il me semblait que j'étais moi-même la date de ces sculptures ; pendant un instant cette apparence pesant sur mes yeux comme une écaille survivait à mon réveil, les empêchant de se rendre compte que ma bougie n'était plus allumée et qu'il ne faisait pas clair dans la chambre comme j'en étais persuadé. Mais bientôt les idées parfaitement claires que j'avais déduites en dormant commençaient à me devenir aussi intelligibles qu'à un homme celles de [l'animal *corrigé dans daçtyl. 1 en* / la taupe ?/] qu'il a été dans une existence antérieure ; la métempsychose s'opérait ; l'ancienneté des sculptures se plaçait à quelque distance comme une idée à laquelle on est libre de s'appliquer ou non ; je cessais de croire qu'elle était moi ; aussitôt je recouvrais la vue ; mes yeux s'apercevaient qu'il faisait noir autour de moi ; je me demandais quelle heure *daçtyl. 1, daçtyl. 2* : en dormant [...] il me semblait que j'étais moi-même [l'école régionale d'architecture *corrigé en* les sculptures dont il était question dans l'ouvrage], une église, un quatuor [*1^{er} §, 11^e ligne*], la rivalité [...]. Je me demandais quelle heure *épr. 1*

1. Voir les Esquisses I à IV, p. 633-658.

2. Allusion probable au livre de François Mignet : *Rivalité de François I^{er} et de Charles Quint* (Paris, Didier, 1875 ; voir aussi, à propos de Mignet, la *Correspondance*, t. II, p. 321). Les sujets qui se substituent au « traité d'archéologie monumentale » figurant sur l'une des épreuves (voir var. a, p. 3) renvoient à des modes de composition (architectural, musical, historique) tous applicables à *À la recherche du temps perdu*.

Page 4.

a. prochaine du retour. / Un jour, aux derniers jours de la maladie et de la vieillesse, dans le lit qu'on ne quittera plus, ce long gazouillement des trains dévié par la brume [comme celui d'un oiseau perché dans un jardin éloigné qu'on ne voit pas, et qu'on entend le matin, berçait intarissablement nos derniers instants comme dans une mort en musique. *corrigé dans rel. daçtyl. en* ne donne pas seulement le regret des nuits de la jeunesse, du voyage, et d'appétit, enchante nos derniers jours avec sa phrase inachevée, perçante, inassouvie et flûtée, comme le leit-motiv des espérances <de> notre jeunesse, il vous entoure si complètement de leur charme qu'on y vit encore et qu'on ne peut croire

1. En ce qui concerne les premiers mots du roman, en dehors des esquisses que nous présentons à part, p. 633 et suiv., on trouve sur la page de garde (o v^o) du Cahier 68 ce passage interrompu : « Dans les derniers mois que je passai à Paris avant d'aller vivre à l'étranger, le médecin me fit mener une vie de repos. Couché de bonne heure je m'endormais parfois si vite ».

que bientôt la vie qui <rendrait> leur retour n'est pas possible, nous aura abandonnés pour jamais.]/J'appuie tendrement *daçtl.* 1, *daçtl.* 2, *rel. daçtl.* ♦ b. à souffrir [2^e §, dernière ligne] sans remède. / [Je me rendormais, et parfois [...] kaléidoscope de l'obscurité, de goûter (comme un pot de confitures appelé momentanément à une vague conscience lui permettant de constater qu'il fait noir dans le buffet et que le bois joue) le sommeil où était plongée la chambre, le tout dormant dont j'étais une petite partie [...] terreurs enfantines comme celle d'être tiré par mes boucles qu'avait dissipées le jour qui marque pour moi une ère nouvelle, celui où on les avait coupées. J'avais oublié [...] aussitôt que je m'étais éveillé pour échapper à mes agresseurs mais par mesure de précaution [...] dans ce monde des songes où j'allais peut-être le retrouver et où repoussaient mes boucles. *add. daçtl.* 2] Quelquefois, *daçtl.* 1, *daçtl.* 2

Page 5.

a. poids de sa taille. J'éprouvais l'allègement, la [jubilation *biffé daçtl.* 2] [ventilation *corr. biffée daçtl.* 2¹] d'un fruit mûr qu'elle aurait écrasé et projeté à l'air libre. Si, comme il arrivait *daçtl.* 1, *daçtl.* 2 ♦ b. la fille de mon [1^{er} §, dernière ligne] rêve. / [Un jeune homme qui dort [...] rompre. Qu'il soit endormi brusquement, tourné, sur un côté où ne repose pas d'ordinaire la flexion de ses membres, aussitôt les myriades des étoiles [*sic*] s'échappent, tombent à terre et s'éteignent, quoique la nuit commence à peine et qu'elles brillent de leur plus vif éclat dans le ciel : s'il s'éveille alors dans le premier somme il ne saura plus l'heure, il se figurera que le matin est prochain. Que vers le matin au contraire, après quelque insomnie [...] par exemple après dîner assis sur le fauteuil du salon, alors [...] dans une autre contrée. *add. daçtl.* 2] Mais il suffisait *daçtl.* 1, *daçtl.* 2

1. Ce paragraphe est repris et développé dans *Le Temps retrouvé* (CF, t. III, p. 911-912), où le rêve est décrit comme un moyen immédiat mais illusoire de retrouver le temps perdu, le seul véritable moyen étant la création littéraire. On peut rapprocher l'expression « la fille de mon rêve » du double usage que fait Chateaubriand d'expressions comparables, évoquant d'une part la femme née de la rêverie « Je me dépouillais de ma nature pour me fondre avec la fille de mes désirs » (*Mémoires d'outre-tombe*, 1^{re} partie, livre III, chap. XV), d'autre part les personnages de son œuvre (« Et ma vie solitaire, rêveuse, poétique, marchait au travers de ce monde de réalités, de catastrophes, de tumulte, de bruit, avec les fils de mes songes, Chactas, René, Eudore, Aben-Hamet ; avec les filles de mes chimères, Atala, Amélie, Blanca, Velléda, Cymodocée », *Mémoires d'outre-tombe*, Préface testamentaire).

2. Allusion biblique : Josué arrêta le soleil pour permettre à son peuple de remporter une victoire complète (Josué, X, 12-13).

3. Allusion probable du livre d'H. G. Wells, *La Machine à explorer le temps*, publié en 1895 (voir *Pastiches et mélanges*, *Contre Sainte-Beuve*, Bibl. de la Pléiade, p. 152).

1. Proust n'a pas choisi entre ces deux mots.

Page 6.

a. quand je m'éveillais au milieu [p. 5, 2^e §, 10^e ligne en bas de page] de la nuit, comme j'ignorais totalement où je me trouvais, je ne savais même pas au premier instant, qui j'étais ; j'avais seulement dans sa simplicité, le sentiment d'exister ; j'étais nu et dépourvu de tout comme l'homme des cavernes ; mais alors me rappelant non encore le lieu où j'étais, mais quelques-uns des lieux où je pouvais être, je glissais en une seconde à travers cinquante siècles de civilisation et le souvenir confusément entrevu d'antichambres éclairées au gaz et de chemises à col [droit *biffé*, *daçyl.* 1] rabattu, me recomposaient peu à peu les traits originaux de mon moi. / Peut-être l'immobilité *daçyl.* 1, *daçyl.* 2

Page 7.

a. allongé [p. 6, 2^e §, 14^e ligne en bas de page] face au mur dans un petit lit de fer, et aussitôt je me disais : « Il va falloir me lever et allumer la lampe si je veux que mon devoir soit fait avant l'heure de la classe. » Puis renaissait le souvenir d'une autre attitude, le mur filait dans une autre direction, emmenait le lit avec lui et me faisant tourner d'un demi-cercle, j'étais à la campagne chez ma grand-tante, morte depuis bien des années ; et mon corps, le côté [...] me rappelaient la flamme de la veilleuse bleue sur la cheminée en marbre de Sienne, le crucifix à la tête du lit, l'odeur du bénitier et du rameau, l'haleine de l'alcôve, dans cette chambre à coucher de Combray à côté de celle de mes grands-parents, en ces jours lointains (qu'en ce moment [...] bien éveillé), où il y avait encore des chambres à coucher et des grands-parents, alors que chaque sentiment avait son caractère exclusif comme chaque chose avait son temps et sa place, où l'on n'aimait pas ses parents parce qu'ils étaient intelligents ou agréables, mais parce qu'ils étaient vos parents, où l'on n'allait pas dormir parce que l'on en avait envie, mais parce que c'était l'heure d'aller dormir et où il fallait, durant la longue cérémonie du déshabiller, goûter jusqu'à la lie le renoncement aux autres qui bavardaient en bas, l'acceptation de se coucher et la volonté de trouver le sommeil dans le grand lit exhaussé où l'on montait par deux degrés, s'anéantir, sous le baldaquin, entre les rideaux bientôt refermés de reps rouge aux bandes de velours frappées de même couleur ; — dans ces temps où, quand on était malade, la vieille médecine vous laissait expier plusieurs jours sous vos couvertures et quelques couvre-pieds ajoutés, la faute d'avoir pris froid, et livré aux soins immémoriaux et vulgaires de quelques tisanes antiques comme les fleurs des champs et la sagesse des bonnes femmes, bourrache, queue de cerise ou séné, qui vous faisaient vivement tremper votre flanelle et remplir votre pot ; et sans le secours d'aucun de ces produits pervers de l'immoralité moderne, antypirine, trional, aspirine, aussi puissants désorganiseurs des lois de la famille que du fond du « tempérament », puisqu'ils ne tendent à rien moins qu'à faire croire qu'on peut dans une certaine mesure mener, quand on est malade, la vie d'un homme bien portant, qu'on peut, après être resté couché toute la matinée, descendre une heure au soleil, causer le scandale d'une promenade en robe de chambre dans le jardin, et s'ôter ainsi toute excuse de ne pas s'être levé à l'heure réglementaire et d'avoir forcé la cuisinière à servir un double « petit déjeuner ». Mais non, je dois être dans un fauteuil, je me suis endormi au Cercle contre la porte,

on aura éteint sans me voir. Comment sortir ? Mais mon fauteuil fait volte-face, c'est à une fenêtre qu'il est adossé : j'étais dans ma chambre chez Mme de Villeparisis, à la campagne ; mon Dieu ! il était au moins dix heures, on devait avoir fini de dîner ! J'aurai trop prolongé la sieste que je fais tous les soirs en rentrant de ma promenade avec Mme de Villeparisis, avant d'endosser mon habit. Car bien des années ont passé depuis Combray, où on rentrait tous les soirs au coucher du soleil et où on se mettait au lit après dîner. C'est une autre vie, un autre genre de plaisir qu'on a chez Mme de Villeparisis à ne sortir qu'à la nuit, à suivre silencieusement au clair de lune ces chemins où je jouais jadis au soleil et à ne rentrer dîner que plusieurs heures après, quand souvent la lune était déjà haute dans le ciel ; et la petite chambre où je me suis endormi au lieu de m'habiller pour ce dîner, de loin je l'apercevais quand nous rentrions éclairée à l'intérieur par la lampe, seule lumière dans la nuit ; tandis qu'à Combray, dans nos retours les plus tardifs, c'étaient les nuances rouges du soleil couchant que je voyais sur le vitrage de ma fenêtre, reflets de la bande de pourpre qui s'étendait au-dessus du petit bois noir du Calvaire. / Peut-être me suis-je endormi après dîner dans le jardin de Combray ou au fond d'une barque à Querqueville. Pourtant je ne me sens pas en plein air et n'entends pas le bruit de l'eau. / Ces évocations *daçtyl.* 1 *daçtyl.* 2 : allongé [...] genre de vie [p. 7, 10^e ligne de la page], qu'on mène [à Tansonville, *add.*] chez [Mme de Saint-Loup¹ corrigé en Mme de Marsantes], un autre [...] dans la nuit. / Ces évocations *épr.* 2

1. Renvoi anticipé au séjour à Tansonville du *Temps retrouvé* (CF, t. III, p. 691-723) qui fait succéder à l'évocation de l'univers familial de l'enfance celle du milieu de la noblesse et de la mondanité. Cette confrontation introduit une des divisions fondamentales du roman, celle qui sépare Combray de Guermites. Au contraire, l'évocation des autres chambres n'a pas de prolongement dans le roman (chambres d'hiver, chambres d'été, p. 7-8) ou alors un prolongement limité (chambre accueillante, chambre angoissante, p. 8 ; voir n. 1, p. 9).

2. Édition du soir du *Journal des débats* qui commença à paraître en 1893.

3. Thématique empruntée à *L'Oiseau* de Michelet, dont Proust appréciait les études consacrées à la nature (J. Michelet, *L'Oiseau, Œuvres complètes*, Paris, Flammarion, s.d. ; voir la *Correspondance*, t. I, p. 212 ; t. III, p. 319 ; t. X, p. 194). Les références proviennent du chapitre VIII : « Le nid-architecture des oiseaux » et sont : le mode de fabrication du nid : « L'outil, réellement, c'est le corps de l'oiseau lui-même, sa poitrine, dont il presse et serre les matériaux jusqu'à les rendre absolument dociles, les mêler, les assujettir à l'œuvre générale [...] Le résultat n'est obtenu que par une pression constamment répétée de la poitrine » (p. 177) ; la technique des oiseaux mineurs, parmi lesquels l'hirondelle de mer, qui « se creusent sous la terre une véritable habitation, très bien proportionnée »

1. « Mme de Saint-Loup » apparaît à nouveau sur l'épreuve 4. Nous ne possédons pas l'épreuve 3.

(p. 180) ; celle des oiseaux tresseurs dont la mésange qui « suspend son berceau en forme de bourse par un côté et se confie au vent pour bercer sa famille » (p. 181). Dans la série des ébauches de ce passage, les trois éléments apparaissent simultanément au Cahier 8. Structurant l'opposition entre les chambres, le texte de Michelet se trouve modifié : la chaleur de la terre et le plaisir de l'enfouissement sont spécifiquement proustiens (Michelet évoque au contraire « La dureté ou la fraîcheur du sol humide » à propos des nids souterrains, p. 180) ainsi que le balancement irréaliste et euphorique de la mésange « à la pointe d'un rayon » (voir n. 1, p. 8).

Page 8.

a. les positions successives [p. 7, 2^e §, 5^e ligne], que nous montre le cinématographe. Parfois c'était un seul de ces lieux où je ne me trouvais pas, dont venait me visiter quelque réminiscence, comme une sensation de jour tombant d'en haut par une lucarne, ou bien d'être adossé au bruit et à l'humidité d'une courette [contre laquelle je couchais quand j'étais petit dans la sombre maison de mes grands-parents qui depuis a fait place à un square *biffé dactyl.* 2] ; rêverie confuse du corps, heure d'art de la matière, embryon de vie esthétique de l'organisme qui lui aussi, comme l'esprit, n'est pas en rapport qu'avec le présent et reste agité par l'inutile passé. [Comme ces chevaux méridionaux qui, l'hiver, dans une froide écurie, écartent *corrigé dans dactyl.* 2 en Comme ces animaux qui l'hiver, dans un pays du nord, écartent] de la tête en dormant la mouche imaginaire de la Provence natale qui ne revient plus voltiger que dans leurs rêves. / Ainsi, je revoyais parfois l'une, parfois l'autre des chambres que j'avais habitée dans ma vie ; tantôt la chambre Louis XVI, si gaie [p. 8, 4^e ligne de la page], que même [...] impuissant à nous rendre [1^{er} §, 1^{re} ligne à partir du bas], un logis habitable. Maintenant du moins, ma pensée montait sans effort jusqu'à ce plafond inaccessible et je pouvais le contempler sans connaître le désir du suicide et la tristesse de l'exil. Mon âme avait même fini par prendre si parfaitement la forme de la chambre qu'il lui fallut subir un traitement inverse et aussi douloureux quand je couchai ensuite dans une autre, laquelle était basse de plafond. / Peut-être cet effroi que j'avais — qu'ont tant d'autres — à coucher pour la première fois, le soir d'une arrivée, dans une chambre inconnue, peut-être cet effroi n'est-il que la forme la plus humble, obscure, organique, presque inconsciente, de ce grand refus désespéré qu'opposent en nous les choses qui constituent le meilleur de notre vie présente, à ce que nous revêtions mentalement de notre acceptation la formule d'un avenir où elles ne figurent pas ; refus qui est au fond de l'horreur que nous fait éprouver la pensée que nos parents mourront un jour, que les nécessités de la vie nous obligeront à quitter une maîtresse ou simplement à nous établir définitivement dans un pays où nous ne verrons plus jamais nos amis ; refus qui est encore au fond de la difficulté que nous avons à penser sans déplaisir à notre propre mort ou à une survie comme les philosophes nous la promettent quelquefois, dans laquelle nous ne pourrions pas emporter tous nos souvenirs, nos défauts, notre caractère qui ne peuvent se résigner à ne plus être et ne veulent pour nous ni d'un néant, ni d'une éternité, où ils ne seraient plus. / Hélas, l'habitude qui

assume l'entreprise de nous faire aimer le logis inconnu se charge aussi, si nous nous confions à elle, de nous faire aimer les compagnons nouveaux qui nous avaient déplu d'abord. Aussi vite que les dimensions du lit ou le papier du mur, elle change la forme d'un nez, le son d'une voix, la saveur de l'esprit, l'inclination des cœurs. Nous le savons pour peu que nous ayons eu affaire à elle. Mais nous savons aussi que les amitiés nouvelles, pour les gens comme pour les choses, ont pour trame l'oubli des anciennes. Cette certitude même que nous oublierons ceux que nous aimons aujourd'hui devrait nous faire envisager sans terreur la perspective de toute existence différente où nous serons à jamais séparés d'eux. / [Quand /M. de Penhoët corrigé dans daTyl. 2 en Mme Aubert/ me disait, à Querqueville : « Partez pour ces îles délicieuses de l'Océanie ; vous verrez que vous n'en reviendrez plus », j'aurais voulu lui répondre : « Mais alors, je ne verrai plus votre /fille corrigé dans daTyl. 2 en nièce/ ! » Et mon intelligence me disait : « Mais qu'est-ce que cela peut faire, puisque tu n'en seras pas affligé ? Si /M. de Penhoët corrigé dans daTyl. 2 en Mme Aubert/ te dit que tu ne reviendras pas, il entend par là que tu ne voudras pas revenir, et puisque tu ne le voudras pas, c'est que tu seras heureux, là-bas, que tu ne regretteras pas sa /fille corrigé dans daTyl. 2 en nièce/ biffé daTyl. 1 et 2] [Mais c'est cette certitude que notre intelligence nous offre comme une consolation qui justement affole au contraire le désespoir de notre cœur. Certes, il les éprouvera quand la séparation sera consommée, la vertu, l'action analgésique de l'habitude ; mais jusque-là il continuera de souffrir. Et la crainte d'un avenir où lui seront enlevés la vue et l'entretien de ceux qu'il aime et dont il tire aujourd'hui sa meilleure joie, cette crainte, loin de se dissiper s'accroît si, à la douleur d'une telle privation il sait que s'ajoutera pour lui ce qui lui semble actuellement plus cruel encore, de ne pas la ressentir comme une douleur, d'y rester indifférent ; car alors, son moi serait changé, puisque ce ne serait plus seulement le charme de ses parents, de sa maîtresse, de ses amis, qui ne seraient plus autour de lui, mais son affection pour eux qui serait si parfaitement arrachée de son cœur dont elle est aujourd'hui une notable part, qu'il pourrait se plaire à cette vie séparée d'eux dont la pensée lui fait aujourd'hui horreur ; ce serait donc une vraie mort de lui-même, mort suivie, il est vrai, de résurrection, mais en un moi différent et jusqu'à l'amour duquel ne peuvent s'élever les parties de l'ancien moi condamnées à mourir. Et ce sont elles qui s'effarent et refusent en des rébellions /analogues, au fond, à celles qui nous rendent si cruelle la pensée de notre mort finale quand nos beaux yeux, le charme et la fantaisie qui nous ont fait tant d'amis, notre passé survivant dans notre mémoire, ne veulent pour nous ni d'un néant ni d'une éternité où ils ne seraient plus. De même, tous ces effrois devant le pays, le milieu inconnus, devant les conditions d'existence nouvelles, biffé] qui ne sont que la forme secrète, partielle, tangible et vraie de la résistance à la mort, de la longue résistance désespérée à la mort fragmentaire et quotidienne telle qu'elle s'insère dans toute la longueur de notre vie détachant de nous à tout moment des lambeaux de nous-mêmes sur la mortification desquels des cellules nouvelles multiplieront. Et pour les natures nerveuses, chez qui la plainte des plus humbles éléments condamnés du moi, parvient douloureuse et distincte jusqu'à la conscience, l'anxieuse alarme sous un plafond nouveau et trop haut n'est que la protestation de la longue amitié pour un plafond familier et bas, laquelle, mise dans

des lieux nouveaux en présence d'un avenir déjà réalisé, où il n'y a plus de place pour elle et < où elle > nous torture de ses lamentations jusqu'au jour où elle disparaît, remplacée par une amitié différente ; alors la mort, puis une nouvelle vie auront fait cette double œuvre dont nous réunissons, sans les connaître, les deux auteurs immortels sous le nom d'Habitude. *biffé en définitive dans dactyl. 2* / Ainsi une à une, dans ces longues rêveries qui suivaient mes réveils, je finissais par les revoir toutes, ces chambres où j'avais vécu : chambres d'hiver où quand [*p. 7, 2^e §, 10^e ligne de la page*] on est couché [...] du lit, et un numéro du « Petit Temps » qu'on finit [...] par la brise [*p. 8, 3^e ligne de la page*] à la pointe d'un rayon ; — chambres du château où, hiver comme été, on se sent presque en pleine nature encore, où les murs et les meubles dégagent une fraîcheur humide, parfumée et salubre, comme le parc et comme la futaie ; et qui gardent si bien de la forêt où elles sont encloses, plutôt qu'elles n'en sont séparées, les vertus de la solitude et sa puissance d'exaltation, que l'on y marche la nuit pieds nus, en humant des senteurs naturelles comme on ferait dans une allée d'arbres ; toutes celles que mon esprit avait oubliées et qui sans ce souvenir qu'avait retrouvé inopinément mon corps, fussent restées perdues pour moi jusqu'à ma mort et avec elles les êtres qui y étaient liées et dont l'image venait de m'être à jamais rendue. / Certes, j'étais bien éveillé *dactyl. 1, dactyl. 2*

1. Pastiche de la littérature symboliste qui traduit, selon Jean Milly, une dissymétrie entre le plaisir réel du blottissement dans les chambres d'hiver, « plaisir de la situation prénatale », et les images suscitées par les chambres d'été qui relèvent non de la réalité mais de la rêverie littéraire (J. Milly, *Proust dans le texte et l'avant-texte*, Paris, Flammarion, 1985, p. 44).

Page 9.

a. vu d'elles [*1^{er} §, avant-dernière ligne*] ce qu'on m'en avait raconté. / [De ma vie dans la chambre si sombre où je couchais à Paris chez mes grands-parents, je ne me rappelais guère que la distraction merveilleuse qui la transfigurait souvent le soir, avant le dîner, quand pour nous amuser on coiffait la lampe d'une lanterne magique qui, à l'instar des premiers architectes et maîtres-verriers de l'âge gothique, substituait à l'opacité des murs de surnaturelles apparitions multicolores où des légendes étaient dépeintes, comme dans un vitrail. Au pas saccadé de son cheval, Golo *corrigé en* Combray ¹ / Tous les soirs ma chambre de Combray devenait pour moi un lieu d'effroi, longtemps avant l'heure où il < faudrait > me coucher et rester dans mon lit, sans dormir, pendant que ma grand-mère et maman resteraient loin de moi avec le reste de la famille. Souvent en rentrant de promenade, maman remarquait mon air malheureux. Et on avait inventé pour me distraire de me donner une lanterne magique dont on coiffait avant le dîner la lampe et qui à l'instar [*2^e §, 9^e ligne*] des architectes [...] de son cheval, Golo²], plein *dactyl.*
1 : vu d'elles, ce qu'on m'en avait raconté. / [De ma vie [*comme dans*

1. Proust a écrit *Combray* 1 dans le blanc qui précédait le paragraphe biffé.

2. On trouve dans la dactylographie 1, à cet endroit, un feuillet séparé sur lequel figure le texte corrigé de la dactylographie 2, copié par une main étrangère.

daçtyl. 1] cheval, Golo corrigé en [Combray 1 biffé] Ma chambre de Combray, en dehors du moment où il fallait que je me couche, était supportable, j'étais habitué à elle. Elle ne se transfigurait que certains soirs quand, pour m'amuser, on coiffait la lampe d'une lanterne magique qui, à l'instar des premiers architectes [2^e §, 9^e ligne] et maîtres [...] cheval, Golo], plein *daçtyl.* 2

1. Cette annonce des principaux lieux où se déroulera le roman ne coïncide pas exactement avec l'évocation des chambres. Ni la chambre de Paris ni celle de Venise n'apparaissent de manière reconnaissable dans « ces évocations tournoyantes et confuses » et en revanche, Tansonville a disparu de l'énumération des noms de lieux. Sont reprises, outre la chambre de Combray, la chambre accueillante de Doncières (voir *Le Côté de Guermantes*), peut-être empruntée à la biographie car on y reconnaît la chambre de l'hôtel d'Angleterre de *Jean Santeuil* (Bibl. de la Pléiade, p. 551-552), et la chambre angoissante du Grand Hôtel de Balbec d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs* dont presque tous les éléments descriptifs (la pendule, les rideaux violets, la glace, le plafond élevé, l'odeur du vétiver) se trouvent ici réunis. L'énumération des lieux suit l'ordre de leur apparition dans le roman et dans la vie du narrateur, à l'exception de Paris, qui se trouve en position centrale.

2. Voir les Esquisses VI et VII, p. 662-665.

3. Dans la légende de Geneviève de Brabant, Golo est l'agresseur perfide (voir n. 4). Son nom est accolé à celui de Barbe-Bleue qui tient le premier rôle dans la scène correspondante de *Jean Santeuil* (éd. citée, p. 316-317), il est phoniquement identique à celui de Golaud, le mari assassin de *Pelléas et Mélisande*.

4. Héroïne d'une légende médiévale, transcrite pour la première fois dans la *Légende dorée* ; elle connut une grande popularité au XIX^e siècle. (Un opéra bouffe parodique de Jaime fils et Tréfeu, musique de Jacques Offenbach fut donné aux Bouffes parisiens en 1859 : preuve que la légende était alors très connue.)

En l'absence de son mari Siegfried, comte palatin de Trèves, Geneviève repousse les avances de Golo l'intendant qui pour se venger l'accuse d'adultère. Elle est condamnée à mort par son mari mais les serviteurs chargés de la tuer se bornent à l'abandonner avec son enfant dans la forêt où son mari la retrouve plusieurs années après, au cours d'une partie de chasse. Elle est justifiée et Golo mis à mort. Le personnage de Geneviève de Brabant ouvre la série des références mérovingiennes inscrites dans la topographie de l'église de Combray (p. 60, 102).

Page 10.

a. à haute voix [p. 9, dernière ligne] par ma cousine et qu'il *daçtyl.* 1. ♦ b. aucun trouble [1^{re} §, avant-dernière ligne] de cette transvertébration. / Je ne peux dire quelle tristesse me causait cette intrusion [2^e §, 5^e ligne] du mystère [...] attention à elle qu'à lui-même. Ce bouton de la porte de ma chambre [...] servait maintenant [2^e §,

14^e ligne] de corps astral à Golo. Et rien que le changement que la lanterne apportait à l'éclairage habituel de la pièce en empêchant la lampe de diffuser sa lumière, me « changeait de chambre », en somme, aussi complètement que si j'étais arrivé aux bains de mer dans un châlet inconnu ; l'influence anesthésiante de l'habitude ayant cessé, je me remettais à penser, à sentir, choses si tristes. Et j'avais hâte de courir *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ c. plus de scrupules. J'y trouvais bien du charme pourtant à ces tremblantes apparitions d'arc-en-ciel qui coloraient ma chambre d'un reflet d'histoire, si ancien et si poétique ; elles semblaient l'émanation mystérieuse, ces vues projetées par la lanterne magique, des infortunes légendaires qu'elles racontaient et d'un passé mérovingien. Hélas ! leur vue me ferait bien mal aujourd'hui, car c'est dans un passé presque aussi profond que celui-là, dans mon enfance, qu'elles me feraient descendre, c'est de souvenirs de douleurs plus réelles que celles de Geneviève de Brabant, de fautes qui me touchent plus directement que celles de Golo, qu'elles m'atteindraient le cœur. Et je crois que si un jour, entré dans la chambre enfantine de quelque petit ami, je reconnaissais sur le mur ou sur la porte leurs belles taches lumineuses et bleues pareilles à celles que l'on voit sur les ailes de certains papillons, et qui bougent avant de disparaître comme si palpitait une dernière fois au moment de s'envoler l'aile invisible qu'elles décorent, je m'enfuirais en me couvrant les yeux. Aile inconnue aux yeux d'azur et de feu, retourne à ces ténèbres dont je suis déjà si loin. Ne m'en rapporte pas mes tristesses d'alors : elles me feraient courir comme autrefois sous la lampe paisible qui s'est éteinte, vers les bras fermés à tout jamais qui seuls savaient me guérir. / [Combray I *add. biffée daçtyl.* 2] / Après le dîner, *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2

1. Voir l'Esquisse XII, p. 679-694.

Page 11.

a. Quand les tours de jardin de ma grand-mère [(ils comprenaient toujours une brève station de douleur et d'indignation devant les orangers que le nouveau jardinier dépouillait de toutes les fleurs pour faire un sirop dont il devait vendre la plus grande partie sans que ma grand-tante tant elle était fière de pouvoir dire aux étrangers que c'était fait à la maison consentit à ouvrir les yeux sur la dégradation de ses arbustes) *add. biffée daçtyl.* 1] avaient lieu après le dîner, une chose était capable de les interrompre et de la faire rentrer. *daçtyl.* 1 et 2. On retrouve cet épisode, dans la *daçtylographie* 1, plus longuement développé d'après un brouillon du *Cahier* 2 (ff^{os} 7 v^o et 8 r^o) ; la rédaction, interrompue, est également biffée. Voici ce texte : « Mais rentre donc Cécile ! » criait ma grand-tante, de sous la véranda ou du petit salon dont la porte vitrée restait ouverte, « Tu ne vois donc pas qu'il pleut, pourquoi restes-tu toujours dans le jardin puisque tu le trouves si laid ? », ajoutait-elle ironiquement. C'est que le soin du nouveau jardinier donnait autant de satisfaction à ma grand-tante que de douleur à ma grand-mère. S'il dépouillait les orangers de toutes les fleurs pour composer le sirop dont il faisait secrètement commerce, comme il avait soin d'en offrir un petit flacon à ma grand-tante, celle-ci tandis que ma grand-mère regardait tristement les arbustes massacrés était fière de dire aux « étrangers » à qui elle offrait du sirop de fleur d'oranger : « C'est fait à la maison, par notre jardinier. » Quand elle rentrait de

la promenade, tandis que les domestiques s'empressaient de retirer de la voiture ses couvertures et ses paquets, elle ne manquait jamais <de> s'arrêter un instant avec émerveillement près du laboratoire où <le> jardinier fabriquait le fameux sirop, craignant seulement qu'il se fatigue trop comme une cuisinière qu'elle avait eue qui passait les nuits à faire des gâteaux en sucre qui lui avaient valu des récompenses dans les concours de la ville de Paris, mais l'avaient tuée. Et elle ne quittait le laboratoire que pour une station plus longue devant les variétés <de> géraniums créées par le nouveau jardinier et dont on parlait tant que le préfet du chef-lieu avait fait demander la permission d'envoyer son jardinier pour les voir, demande qui flattait ma tante mais à laquelle elle ne savait si elle devait accéder, craignant que la vue de la fleur n'aidât le jardinier du préfet à en faire d'autres beaux. Mais cette hésitation même était pleine de charme. D'ailleurs il lui revenait que, dans ces après-midi d'été où les avenues sont désertes, les rares passants s'arrêtaient longuement devant la grille à admirer le liseré rouge et rose que les géraniums traçaient autour <de> la large pelouse lisse, la beauté brillante et douce de ce jardin dont toute idée de chaleur désagréable était dans ces heures de soleil entièrement bannie par la vue de la maison qui tout au fond avait ses volets entièrement clos et dont les habitants couchés dans des chambres obscures avaient laissé pour jusqu'au soir le soleil en tête-à-tête avec les fleurs. Ainsi enchantée de son jardinier, et décidée à le garder, ma grand-tante se moquait, elle, tout haut, du peu de cas qu'en faisait ma grand-mère, parce qu'au-dedans d'elle, elle en était désolée. Comme elle n'avait en rien le même goût que ma grand-mère — elle l'avait détestable — elle savait si l'objet, quel qu'il fût de son choix, ne rencontrerait pas l'approbation de ma grand-mère, et décidée à suivre son goût et à chercher son contentement, elle se passait de cette approbation. Mais elle en avait besoin et ainsi son contentement n'était pas parfait. Elle cherchait à se persuader qu'il était insensé de tenir à l'opinion de ma grand-mère qui n'avait aucune valeur, mais elle n'y réussissait pas. Si encore elle <avait> été sûre que le doute qu'elle ressentait sur la supériorité de son goût, nous ne la partagions pas, cette certitude lui eût été d'un grand secours. Mais au lieu de cela elle allait jusqu'à soupçonner que nous trouvions peut-être sans oser le dire le jugement de ma grand-mère plus fin que le sien. Alors pour détruire ses soupçons, elle cherchait à nous arracher par surprise une condamnation totale de toutes les opinions et actions de ma grand-mère, à propos de quelque chose qu'elle savait que nous n'approuvions pas. Aussi quand du salon elle avait appelé ainsi inutilement ma grand-mère qui marchait sous la pluie, elle se tournait vers nous : « Mais je ne sais pas pourquoi je l'appelle. Elle ne peut jamais penser sur rien comme nous. Il suffit que vous ou moi nous trouvions une chose bien pour qu'elle la critique. » Hélas, notre silence seul lui répondait.

Page 12.

a. Destinée à un usage plus spécial [15^e ligne en bas de page] et plus vulgaire, cette pièce, sans doute parce qu'elle était la seule qu'il me fut permis de fermer à clef, servit longtemps de refuge à toutes celles de mes occupations qui réclamaient une inviolable solitude : la lecture, la rêverie, les larmes et la volupté. De là, le jour, on voyait au loin le clocher

de Pinsonville et même le soir, on distinguait confusément, tout près < de > la maison, les rondes collines, appelées Collines du Calvaire à cause d'un Calvaire qui se dressait autrefois sur l'une d'elles au-dessus d'un vaste étang, et entre lesquelles on avait établi récemment un champ de courses, et mes larmes redoublaient parce que je comparais les souffrances de ma grand-mère à la Passion du Sauveur. Hélas je ne savais pas *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

Page 13.

a. un pleur involontaire. [Si je l'embrassais, je disais : « Grand-mère tu me mouilles », et elle s'excusait avec le beau sourire qui se moquait d'elle-même, avec le regard qui semblait regretter de ne pas pouvoir, comme ses lèvres, me donner un baiser. *biffé daçtyl. 1*] / Cela me faisait bien de la peine de monter tous les soirs me coucher quand tout le monde restait encore en bas à causer pendant des heures. Ma seule consolation était que maman venait m'embrasser *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦ b. communion de paix, qui m'assurait un sommeil plus doux et plus calme que celui que nous trouvons dans ces autres hosties où le pharmacien enferme du sommeil, et qui sont bien miraculeuses elles aussi, bien précieuses en tous cas certains soirs, pour ceux qui n'ont plus leur mère, en leur permettant d'interrompre un moment, quand il devient trop anxieux, le besoin qu'ils ont encore de l'embrasser. Mais ces soirs-là, *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦ c. Le monde se bornait [8^e ligne en bas de page] habituellement à M. Vington¹ et à M. Swann. M. Vington que ma grand-mère appelait la crème des braves gens, était un homme d'une politesse exagérée et d'une pudibonderie démodée, mon père s'intéressait beaucoup aux travaux d'histoire naturelle de M. Vington et quand il allait voir M. Vington chez lui à la Combe, ou quand il recevait sa visite à la maison, il aurait été heureux de l'entendre lui en exposer quelques-uns. Rien n'eût pu causer autant de joie à M. Vington. Mais sensible, scrupuleux, poli à l'excès, il cherchait toujours à se mettre à la place des autres, il craignait de les ennuyer, de leur paraître égoïste s'il suivait, s'il laissait seulement deviner son désir. Un jour que j'avais accompagné mon père à la Combe et qu'il m'avait fait attendre devant la maison qui était dans un creux si bien que la fenêtre de M. Vington était à hauteur du sol, je pus le voir avant que mon père n'entrât mettre vivement tout près de lui quelques notes qu'il voulait sans doute lui soumettre. Mais quand mon père fut là, je vis M. Vington éloigner le manuscrit. Il avait sans doute craint que mon père supposât qu'il l'avait fait venir à la Combe pour lui lire, et chaque fois que mon père avait insisté, il avait fait semblant que ces feuilles fussent là par mégarde, disant que je ne sais qui les a mises là, j'ai dit cent fois que ce n'était pas leur place et quand mon père avait insisté pour que M. Vington les lui lût celui-ci par peur d'être importun, en se laissant

1. Ce Vington est bien évidemment le futur Vinteuil. L'épisode le concernant qui débute par « M. Vington que ma grand-mère » et qui se termine à « cérémonieux » (fin de la variante) a été ajouté, de la main de Proust, dans la dactylographie 2 et recopié par une main étrangère dans la dactylographie 1. Cette copie a été légèrement modifiée par Proust — ce qui explique que le texte de la dactylographie 1 soit parfois différent de celui de la dactylographie 2. Cet épisode a été ensuite déplacé par Proust. On le retrouve, complètement récrit, p. 110 à 113.

aller à parler de sujets qui l'intéressaient, lui, avait détourné la conversation sur d'autres qui en réalité intéressaient mon père, comme le caractère de nos domestiques, l'entretien de notre jardin, s'interrompant tout le temps pour savoir si mon père n'avait pas chaud, n'avait pas froid, n'était pas mal assis. M. Vington nous faisait sourire par l'indignation avec laquelle il relevait dans le langage des « jeunes gens » du jour, des « paroles déplacées ». « Vous parlez toujours de Vington comme d'une vieille bête, disait mon père avec mauvaise humeur. C'est peut-être le plus grand naturaliste de l'époque. Si toutes ses forces n'avaient pas été brisées par la mort de sa femme et s'il ne poussait pas jusqu'au gâtisme sa tendresse pour sa fille, qu'il mouche comme une bonne¹, il aurait rassemblé les milliers d'observations qu'il a faites à l'appui d'une idée de génie et vous verriez quel livre ! Mais il ne paraîtra jamais, il l'a sacrifié à sa fille. Elle n'est pourtant pas belle, la pauvre fille avec ses taches de son, et surtout son air rude on dirait un garçon ! » Mais ma grand-mère trouvait du charme à cette honnête rudesse et d'ailleurs faisait remarquer quelle belle expression de douceur, presque timide, de délicatesse, de sincérité passait parfois dans le regard de la petite Vington. Quand elle venait de prononcer une parole, elle l'entendait avec l'esprit de ceux à qui elle l'avait dite, et s'alarmait des malentendus possibles. Quelquefois son visage s'empourprait après qu'elle avait dit à mes parents son désir de revenir les voir, parce qu'aussitôt elle avait pensé qu'ils avaient pu voir dans sa phrase une demande de l'inviter à dîner le soir où elle irait à Combray pour le mois de Marie ou tel autre projet indiscret dont elle avait été bien loin d'avoir l'intention et nous d'ailleurs de la lui prêter. « Il paraît qu'elle est très nerveuse », disait ma grand-mère, « il a eu grande peine à l'élever, elle restait des jours entiers sans pouvoir desserrer les dents et manger. Regardez, malgré cette vie d'exercice en plein air qu'elle mène, comme il la couvre, comme il a toujours peur qu'elle prenne froid. » / Mes parents avaient dû être plus liés autrefois avec M. Vington, car c'est de lui que venait, paraît-il, une petite collection de minéraux que mon père me donna un jour à ma fête, où il y avait différents minerais, verts, orangés, brillants comme de l'argent, [et une agate brute, fruste et grise en son enveloppe de pierre, mais dont une face sectionnée *dactyl. 1*] [une petite opale où on voyait s'allumer par parcelles, interrompu comme par le froissement d'une main, l'éclat vert qu'il y a sous le cou d'un colibri, et une pierre, peut-être une agate brute, toute grise en sa fruste et rude enveloppe, mais dont une face sectionnée *dactyl. 2*] était aussi brillante qu'un miroir et laissait voir, on eût dit sous verre, une soie bleu pâle sur laquelle des cercles concentriques étaient tracés comme au pastel ou sur l'aile d'un papillon. M. Vington, choqué de voir que nous continuions à recevoir en garçon notre autre ami de Combray, M. Swann, après qu'il eu fait un mariage scandaleux, cessa de venir à la maison presque complètement et nous ne le rencontrions plus qu'au mois de Marie, ou sur le chemin du cimetière où il passait des heures à pleurer devant la tombe de sa femme. / En dehors de quelques étrangers de passage qu'on ne conviait qu'à des [diverses fêtes cérémonieuses *dactyl. 1*] [« dîners plus cérémonieux » *dactyl. 2*]. M. Swann était à peu près la seule personne qui vint chez nous à Combray *dactyl. 1, dactyl. 2*

1. Cette proposition est biffée dans la dactylographie 2.

1. Voir l'Esquisse VIII, p. 665-668.
2. Voir l'Esquisse IX, p. 668-672.

Page 14.

a. Les soirs où, assis [p. 13, avant-dernière ligne] devant la maison [...] le coiffeur a trop aplatis. On trouve dans la dactylographie 1, à cet endroit, dans la marge gauche du feuillet, un passage manuscrit interrompu, entièrement biffé et dont la fin paraît manquer de logique. En voici le texte : Quelquefois quand le jardinier était déjà couché, on entendait un second coup de sonnette, ce qui mettait l'agitation à son comble, excitait l'indignation de ma grand-tante contre la lenteur du jardinier et l'indignation du jardinier contre la hâte du visiteur. Elles n'existent plus ces sonnettes. Mais pourtant en décrivant leur tintement je ne parle < pas > d'une chose passée, mais qui continue d'avoir lieu. Avant de le décrire j'ai un peu prêté l'oreille pour bien l'entendre. Ce que j'écoute n'est pas un bruit imité par moi, mais lui-même. Je ne suis pas libre d'y rien changer. Si je ne me rappelle pas bien les derniers tintements que faisaient sur le pavé de la remise le rebondissement de la sonnette rougeâtre et cressonnière qui bavardait pendant une heure avec chaque domestique ♦♦ b. M. Swann, quoique beaucoup plus jeune que lui On trouve dans la dactylographie 1, à cet endroit, un long passage sur l'antisémitisme du grand-père. Dans la dactylographie 2, ce passage a été biffé et repris plus loin dans le portrait de Bloch (voir var. a, p. 91). Ce passage, à quelques détails près, est similaire à celui figurant dans l'Esquisse XXXIII, p. 755.

1. Cheveux taillés en brosse, mis à la mode par l'acteur Jean-Baptiste-François Bressant (1815-1866).

Page 15.

1. Voir l'Esquisse XI, p. 678-679.
2. L'un des clubs parisiens les plus fermés et les plus élégants, fondé en 1834.
3. Louis-Philippe-Albert d'Orléans (1838-1894), petit-fils du roi Louis-Philippe. Son amitié est, avec l'appartenance au Jockey-Club, le signe réitéré de la position sociale prestigieuse de Swann.
4. Le futur Édouard VII, prince de Galles de 1841 à 1901.

Page 17.

a. simple de façons [p. 16, 16^e ligne en bas de page] et ayant toujours eu une « toquade » de botanique et de peinture [(on assurait qu'il avait même publié autrefois une brochure sur un peintre vénitien peu connu) biffé dactyl. 1], il demeurerait, depuis qu'il était orphelin Quai d'Orléans, dans une « atroce baraque, disait ma grand-tante, je me doute de ce que cela peut être ! » (c'était un délicieux hôtel du XVII^e siècle qui faisait rêver ma grand-mère à qui il avait promis de le faire visiter, et dont il habitait le premier, ayant logé aux étages supérieurs ses collections et ses herbiers). Ma grand-tante, qui était par certains côtés la seule personne un peu vulgaire [p. 17, 15^e ligne] de notre famille, avait

soin [...] fils de M. Swann qui avait dû lui laisser près de quatre millions, mais que *dactyl. 1, dactyl. 2. ♦♦ b*. « Eh bien ! Monsieur Swann, vous habitez toujours près du Jardin des plantes, avec vos vieilles giroflées ? — Toujours, Madame. » Et elle regardait *dactyl. 1, dactyl. 2 ♦♦ c*. par-dessus son lorgnon [*1^{er} §, avant-dernière ligne*] les autres visiteurs. *Après le paragraphe qui se termine par ces mots, on trouve dans les dactylographies 1 et 2 un long passage biffé concernant l'ascension sociale de Madame Swann. En voici le texte : En réalité, Swann n'était pas au point de vue mondain aussi complètement fils de ses œuvres que j'ai l'air de le dire et Mme Swann, la mère, une créature d'élite, avait eu de son vivant quelques brillantes amitiés féminines. Certes ces amitiés, Mme Swann ne les avait pas recherchées. Elle céda seulement à la sollicitation de femmes élégantes qui, séduites par son intelligence et son charme, l'attirèrent de toutes leurs forces. Mais ce commencement d'ascension — que son fils devait si brillamment parfaire — dans un monde différent, si Mme Swann ne le prémédita pas, encore faut-il dire qu'elle eût peut-être été incapable de l'accomplir si elle n'eût pas été juive, c'est-à-dire plus récemment bourgeoise que les femmes des collègues de son mari, pas lestée encore d'un poids mort de préjugés et de routines séculaires, qui ne lui aurait plus laissé l'élasticité, la mobilité qu'exige un changement de milieu. Elle s'éleva à la façon d'une bulle plus légère et plus brillante qui monte silencieusement au milieu des molécules d'un liquide que leur cohésion voue à plus d'immobilité. Fraîchement débarquée d'Orient (sa famille n'habitait la France que depuis cinq ou six générations), elle avait encore cette instabilité, ce goût du nouveau, cette souplesse de l'organisme qui peut se prêter à ce qu'il désire, grâce auxquels un voyageur, à peine arrivé dans un pays nouveau, entreprend une excursion comme il n'aurait ni la force, ni le goût, ni même l'idée d'en faire dans le lieu de sa résidence et de ses habitudes. Ces quelques amitiés brillantes qui l'élévèrent, aux signaux appeleurs de qui les autres femmes du même milieu bourgeois eussent sans doute opposé (aussi bien que s'ils lui avaient été adressés du fond de la planète Mars), une raideur articulaire, un non possumus physiologique, statique, astronomique, tiré de leur soumission aux lois de la gravitation qui ne leur permettait de ressentir les attractions qu'à raison inverse du carré des distances et à condition qu'elles fussent de leur « monde », ces amitiés brillantes Mme Swann, qui n'avait aucune vanité, les dissimula facilement grâce au jeu innocent et naturel de sa distinction et sa délicatesse, à tout son entourage des femmes de notaires et d'agents. Si ma grand-tante trouvait en visite chez Mme Swann une femme inconnue au monde de la finance, Mme Swann, par amabilité pour ma tante, laissait un peu de côté l'autre dame, qui ne pouvait prendre cet abandon pour du dédain, et s'occupait exclusivement de ma tante qui interprétant l'attitude de Mme Swann avec sa nature moins noble et sa conception moins raffinée de la politesse, se disait que du moment que Mme Swann délaissait cette dame pour elle, c'est que ce devait être de l'obscur fretin sémite. Et si on voyait devant l'hôtel des Swann stationner quelque voiture armée d'une couronne fermée on se disait que la situation professionnelle de M. Swann le mettrait en rapport avec beaucoup de gens dont les femmes n'eussent certainement pas voulu frayer avec la sienne, mais qui pouvaient eux, trouver plus commode de venir lui parler à son domicile qu'à la « charge ». Si les lunettes de ma grand-tante n'avaient pas su relever le léger changement qui s'était produit dans la*

position de Mme Swann au milieu des mondes, à plus forte raison n'avait-elle rien soupçonné de la révolution complète opérée par son fils qu'elle voyait rarement et toujours d'une politesse et d'un empressement qu'elle jugeait, en général suffisamment caractéristiques d'une médiocre condition sociale pour ne pas les trouver un peu naïfs chez le fils de gens aussi bien « posés ». D'ailleurs Mme Swann, si très sincèrement elle était beaucoup plus heureuse des succès de son fils en archéologie et en botanique que de ses succès mondains, avait aussi par politique, dans ce rôle de plénipotentiaire de leurs fils auprès des différentes puissances étrangères que jouent à un moment donné toutes les mères, cherché plutôt quand, à « son jour », elle parlait de lui aux femmes d'avoués et d'agents, à exagérer son goût très réel d'isolement et d'études, sa sauvagerie, pour prévenir les susceptibilités de gens qu'il ne fréquentait pas. *À la suite de ce passage biffé, on lit :* Et si maintenant, plusieurs années après la mort de M. et Mme Swann on avait dit à ma grand-tante [que leur fils, qu'elle considérait plutôt comme imperceptiblement déchu par bizarrerie de goûts et excessive simplicité de mœurs, de la grande situation dite de « belle bourgeoisie » qui était celle de ses parents, *biffé*] que ce Swann qui était parfaitement « qualifié » pour [2^e §, 2^e ligne] « frayer » avec toute la « belle bourgeoisie » et les notaires ou les avoués les plus estimés *daçtl.* 1, *daçtl.* 2

1. Allusion au livre IV des *Géorgiques* de Virgile (v. 317-385). Le berger Aristée appelle à l'aide sa mère, la nymphe Cyrène, qui écarte le fleuve Pénée pour lui permettre de la rejoindre au fond des eaux. Thétis, mère d'Achille, est une divinité marine (voir *Jean Santeuil*, éd. citée, p. 271, où la même métaphore fait d'elle la mère d'Aristée).

Page 18.

a. invitations [3^e §, 3^e ligne], elle trouvait naturel qu'il arrivât souvent avec un panier de framboises ou de pêches de son jardin et même qu'il m'ait rapporté de Padoue des photographies des « Vertus et des Vices de Giotto », (qui du reste ne m'avaient pas plu, l'Envie ayant l'air de sucer son serpent, et la Charité se déhanchant pour que Dieu puisse attraper son cœur) [et une magnifique photographie d'Abraham *biffé* *daçtl.* 1]. / On ne se gênait guère pour lui faire tourner les pages les soirs où la sœur de ma grand-mère chantait, pour l'envoyer quérir dès qu'on avait besoin d'une recette de poulet de chasseur, de perdreau à la crapaudine, de salade d'ananas, de sandwich au chester pour des dîners « à cérémonie » où l'on ne l'invitait pas, *daçtl.* 1, *daçtl.* 2

1. Le rôle d'Ali-Baba, seul détenteur du mot magique qui ouvre la caverne aux trésors est revendiqué dans *Le Côté de Guermantes* par le baron de Charlus à propos de l'hôtel de la princesse de Guermantes (t. II de la présente édition, p. 853) et, de façon antithétique, dans *Le Temps retrouvé*, par Jupien au sujet de la maison qu'il tient (CF, t. III, p. 833). L'ambiguïté du terme « image » qui désigne à la fois la représentation peinte et la comparaison qui vient à l'esprit, signale d'emblée le caractère plus littéraire que pictural de cette référence aux *Mille et Une Nuits* (voir n. 2, p. 56).

2. Jusqu'en 1871, résidence du comte de Paris exilé en Angleterre. Les visites de Swann à la famille du narrateur sont cependant postérieures à 1871.

Page 19.

a. qui avait peut-être dans sa poche [p. 18, 4^e §, 9^e ligne], une lettre de Frohsdorf [; et elle maniait avec une brusquerie et un sans-façon comique cet être précieux, comme un enfant à l'amusement de qui se prêterait de longs soirs un bibelot de collection qu'il brûlerait comme un jouet bon marché *add. daetyl. 2*]. C'est que même au point de vue des plus insignifiantes choses de la vie, comme est la situation mondaine, nous ne sommes pas un tout matériellement constitué, identique pour tout le monde, et dont chacun n'a qu'à aller prendre connaissance, comme d'un acte de l'état civil ou d'un testament ; mais qu'en réalité notre personnalité sociale est une création *daetyl. 1, daetyl. 2*

Page 20.

1. Pensionnat religieux tenu par les dames du Sacré-Cœur.

2. Branche de la famille de La Tour d'Auvergne. La mère de Basin de Guermantes, celle d'Oriane de Guermantes et Mme de Villeparisis sont sœurs et nées Bouillon.

3. Mme de Sévigné est l'auteur favori de la grand-mère du narrateur comme de celle de Proust. L'affirmation de sa qualité de grand écrivain s'accompagne d'une mise en garde contre une lecture réductrice de ses lettres (voir *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, t. II, p. 14, *La Fugitive*, CF, t. III, p. 657, et la Préface à *Tendres Stocks, Essais et articles, Contre Sainte-Beuve*, éd. citée, p. 614.

4. Voir *Le Côté de Guermantes*, t. II, p. 625, où la mère du narrateur reprend ce mot caractéristique de la grand-mère, qui fait du style de Mme de Sévigné une pierre de touche à la fois littéraire et morale. Dans la suite de la phrase ce style est pastiché : « Ah ! ma fille, comme il est commun ! »

5. Patrice, comte de Mac-Mahon duc de Magenta, maréchal de France (1808-1898). En 1873, il fut élu président de la République par une coalition monarchiste, pour une durée de sept ans. Lors d'une élection favorable aux républicains, il choisit de dissoudre la Chambre des députés (25 juin 1877) mais dut tout de même gouverner avec une majorité républicaine et démissionna avant la fin de son septennat, le 30 janvier 1879. Proust utilise comme repères temporels les premières années du septennat (*Du côté de chez Swann*, p. 308), le 16 mai (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 426), la démission de Mac-Mahon (*Du côté de chez Swann*, p. 413). Cette parenté avec Mme de Villeparisis (voir *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, t. II, p. 46 ; *Le Temps retrouvé*, CF, t. III, p. 972) renforce, elle aussi, l'effet de réalité.

a. ces notions que nous retrouvons [p. 19, 16^e ligne], que nous écoutons. Ma grand-mère n'avait à loger dans l'enveloppe matérielle de Swann aucun de ces noms de ses amis royaux, aucun écho de ces fêtes intimes et fastueuses où il brillait. Comme le médecin major du régiment de Montargis qui en invitant son client, le duc de Borodino, dans sa petite maison de Chartres, toutes les semaines à dîner, croyait recevoir un bon garçon, un peu solennel, probablement ruiné, ne fréquentant plus les gens de son monde parce qu'il avait l'élégance de n'en parler jamais et que d'ailleurs il n'eût pas été sans cela si aimable pour un médecin militaire et ne se fût pas déclaré « très honoré » de dîner avec l'obscur laryngologue de passage, mes parents n'avaient rempli le visage de Swann, où aucun renseignement personnel sur lui ne venait interrompre le signe, que de tout le doux loisir plein de bonhomie de cette vie provinciale et campagnarde, des relations hebdomadaires de bon voisinage. Sans doute, par là, mes parents négligeaient par ignorance, d'affecter le visage de Swann d'une foule de particularités de sa vie mondaine qui pour d'autres personnes faisaient du même visage le siège du prestige, du même nez aquilin la frontière de l'élégance. Sans doute Swann se rendait compte de ces omissions, et si à Combray, la conversation tombait sur les princes de la maison de France, ma grand-tante disait : « Des gens que ni vous ni moi ne connaissons jamais, M. Swann, et nous nous en passons, n'est-ce pas ? » ; ces paroles lui rappelaient qu'il avait oublié de mettre à la poste sa réponse pour Frohsdorf où le comte de Chambord l'avait invité à venir passer deux mois, un imperceptible sourire éclairait peut-être ses yeux dépréciés, ce visage désaffecté de son prestige. Mais il y avait au fond bien de la bonhomie, même de la drôlerie dans le brusque sans- façon avec lequel mes parents maniaient cet être rare et si haut coté dont ils ne soupçonnaient pas la valeur et avec lequel ils s'amusaient de longs soirs comme des enfants aux plaisirs de qui se prêterait gaïement un bibelot historique qu'ils traiteraient comme un jouet bon marché. Nous n'avions pu, par ignorance, loger dans l'enveloppe matérielle de Swann le nom d'aucun de ses amis illustres, ni l'écho des fêtes fastueuses dont il était le plus grand attrait. Aussi nous n'avions entassé dans son visage vacant le vague et doux résidu — mi-mémoire, mi-oubli — des heures oisives passées ensemble après le dîner hebdomadaire, autour de la table de jeu ou du jardin, de toute notre vie de bon voisinage campagnard qui avec quelques souvenirs de ses parents, bourraient si bien son corps vivant que ce Swann-là était devenu un être que pas plus que l'autre on n'aurait pu facilement détruire. Et plus bonhomme sans doute, plus provincial, était-il moins réel que l'autre, que l'« élégant », ce Swann, rempli de loisir, parfumé par l'odeur du grand acacia, d'un panier de framboises et d'un brin d'estragon [p. 19, avant-dernière ligne] ? Pour ma part, je ne peux passer aujourd'hui de l'un à l'autre sans avoir l'impression de dégonfler un être de chair de la substance qui le fait exister puis d'y transvaser un autre, d'opérer une sorte de désincarnation. / Les premiers doutes de mes parents à l'égard de la situation de Swann eussent pu leur venir de la marquise de Villeparisis, de l'illustre maison de Bouillon, qui avait été élevée au Sacré-Cœur avec ma grand-mère. Elles s'étaient un peu perdues de vue, mais Mme de Villeparisis aimait ma grand-mère et si celle-ci, à cause de la conception des castes, avait toujours résisté à ses

prières d'échanger des visites avec elle, elle savait en revanche que si elle avait un service à demander elle était toujours sûre de trouver dans sa vieille amie le plus solide appui. [Quelquefois, ma grand-mère, qui la savait proche parente du maréchal Mac-Mahon avait eu à la solliciter pour des amis à nous. Elle était allée la trouver. Mme de Villeparisis avait dit : « J'irai voir le Maréchal ». Et quelques jours après, sur une carte où les mots étaient comptés, mais choisis avec une grâce extrême, elle annonçait que ce que ma grand-mère désirait était fait ou allait l'être. *corrigé dans dactyl. 2 en* ; ma grand-mère nous la dépeignait comme une femme d'une intelligence supérieure, peu sensible, peu aimable, avare de son affection, attachant du prix à ses moindres entretiens, à ses billets qui étaient courts mais exquis ; mais aussi quand elle avait promis de faire une démarche — ma grand-mère qui la savait proche parente du Maréchal de Mac-Mahon, avait été plusieurs fois la prier d'intervenir auprès de lui en faveur d'amis à nous — mettant à tenir une promesse une promptitude, une intelligence, une discrétion et une efficacité admirables.] Chaque fois que ma grand-mère eut ainsi à aller la voir, Mme de Villeparisis l'avait poussée à louer un appartement dans la même maison qu'elle ou dans une des maisons contigües et semblables qui toutes donnaient sur des jardins, d'autant plus « naturels » [que personne *corrigé dans dactyl. 2 en* ceux-là, qu'aucun jardinier] ne s'en occupait, et dont ma grand-mère revenait chaque fois plus enthousiaste, ainsi que d'un fleuriste qui avait sa boutique, où sa fille faisait aussi des réparations de broderies, dans la cour de Mme de Villeparisis, et chez qui ma grand-mère était entrée demander qu'on fit un point à sa jupe qu'elle avait déchirée dans l'escalier. Ma grand-mère avait trouvé ces gens, le fleuriste et sa fille parfaits, mais surtout elle déclarait que le père était l'homme le plus distingué, le « mieux » qu'elle eût jamais vu. Car pour ma grand-mère la distinction était quelque chose d'absolument indépendant du rang social. Elle s'extasiait sur les lettres d'une ouvrière en journée disant : « Sévigné n'aurait pas mieux dit ! » et en revanche elle avait rencontré chez Mme de Villeparisis un de ses neveux dont elle disait à maman : « Ah ! ma fille, comme il est commun ! » / Or, Mme de Villeparisis, au cours d'une de ses trois ou quatre visites qui furent les seules que ma grand-mère lui fit pendant les quarante années qui s'écoulèrent depuis leur sortie du Sacré-Cœur, lui dit une fois : « Je crois que vous connaissez beaucoup M. Swann qui est un grand ami de [ma nièce *corrigé dans dactyl. 2 en* mes neveux] Villebon ». Ma grand-mère n'avait pas osé demander de détails mais cette nouvelle [rapportée à la maison y causa un certain émoi et d'ailleurs n'eût provisoirement d'autres résultats que de mettre la « nièce Villebon » à cran inférieur dans notre considération mondaine où, si nous n'avions pas appris en même temps que son existence qu'elle était très liée avec Swann, elle eût occupé, en tant que nièce de Mme de Villeparisis, un rang éminent. Non pas que mes parents prêtassent à cette liaison le moindre caractère immoral. Mais on se disait que si une partie au moins de la famille n'avait pas subi, sans doute à la suite de revers de fortune, une véritable déchéance sociale, jamais une nièce de la descendante des Bouillon n'eût pu connaître le fils Swann. Au fond, aux yeux de ma grand-tante, Mme de Villeparisis elle-même sortait un peu diminuée de cette révélation. On se répétait bien : « Cousine du Maréchal », mais le prestige n'était plus entier. Mes grands-parents, n'ayant pas rapporté ces paroles de Mme de Villeparisis à Swann, ce qui eût pu être un premier

indice de sa vraie situation mondaine mal interprétée par eux, ne < rectifièrent > en rien l'idée erronée qu'ils s'en faisaient. Cette idée nous parut ensuite confirmée par le mariage de Swann avec une femme de la pire société, presque une cocotte. Mes parents supposèrent qu'il l'avait prise dans le milieu qu'il fréquentait et que par elle on pouvait juger de ses autres relations, alors qu'au contraire, en l'épousant, il se déclassait autant qu'un Chabrilan donnant son nom à une Céleste Mogador. *corrigé dans daŕyl. 2* en qu'elle nous rapporta en rougissant, car elle sentait la fâcheuse impression qu'elle allait produire, eut pour effet non pas d'élever M. Swann mais d'abaisser les neveux Villebon sur l'échelle de notre estime mondaine et surtout d'exciter chez ma grand-tante contre Mme de Villeparisis une mauvaise humeur, dont ma grand-mère était éclaboussée. Il semblait que la considération que nous accordions à Mme de Villeparisis lui créât le devoir de ne rien faire qui l'en rendit moins digne, et qu'elle avait manqué à ce devoir en apprenant l'existence de Swann et en permettant à des parents à elle de le fréquenter. Quant à ma grand-mère on eût dit qu'elle venait de reconnaître qu'elle nous avait trompés sur la valeur de la personne que nous avions placée si haut sur la foi de ses récits ; — et l'idée erronée que mes grands-parents se faisaient des relations de Swann, n'ayant pas été rectifiée par cet indice qu'ils ne surent pas exactement interpréter, leur parut ensuite confirmée par son mariage avec une femme de la pire société, presque une cocotte, et d'après laquelle ils croyaient pouvoir juger — supposant que c'était là qu'il l'avait prise — le milieu inconnu d'eux, qu'il fréquentait habituellement.] Par délicatesse¹, il ne chercha jamais à présenter sa femme à aucun de ses amis, et continuait à aller seul chez eux ; à la maison on ne lui parla jamais d'elle. Mais ma mère qui savait sa tendresse passionnée pour la fille qu'il avait reconnue (elle avait quelques années de moins que moi), priait souvent mon père, les jours où Swann venait dîner, de lui dire un mot de sa fille : « Tu lui ferais tant de plaisir, je suis sûre. Cela doit être si cruel pour lui... » « Tu es absurde, ce serait ridicule », répondait mon père. Maman craignant de le mécontenter, n'insista pas. Mais moi qui étais toujours à guetter à la porte du salon le moment où je pourrais entrer dire bonsoir à ma mère pendant qu'il n'y avait pas trop de monde, je sais bien que toutes les fois où Swann venait de bonne heure et où maman était seule pour le recevoir en attendant que mon père et mes grands-parents descendent, la première chose qu'elle lui disait, parce qu'il n'y a pas une créature vivante à laquelle elle n'ait cherché à faire plaisir [et Dieu sait, avec sa finesse, si elle y réussissait, *biffé daŕyl. 1*], c'était : « Eh ! bien, Monsieur Swann, parlez-moi de votre fille [(Maman n'osait pas dire le prénom parce qu'elle n'était pas sûre de bien se rappeler. Nous savions que cela finissait en Berte ; pourtant ce n'était pas Philiberte.) *add. biffée daŕyl. 1*], elle doit être bien gentille maintenant. Aimera-t-elle les arts autant que son papa ? Je suis sûre que vous cherchez déjà à former son goût et à la faire vivre au milieu des belles choses. » Et Swann, heureux, ému, lui racontait qu'elle connaissait déjà tous les styles d'architecture, qu'il avait fait venir pour elle dans son parc de Combray de grands moulages de portails, de statues, dont les fleurs et les lierres, qu'il laissait pousser sur elles, voilaient un peu le « neuf ».

1. Le passage qui commence par ces mots, concernant la conversation de la mère du narrateur avec Swann, sera repris plus loin (voir p. 22-24).

Mais maintenant, elle veut absolument aller voir tout cela en [« vieux » *corrigé dans daçtyl. 1 en* sur place] dans les cathédrales. Elle connaît Chartres parce que ma femme y a des parents et qu'elles y passent tous les ans quelques semaines. Mais il a fallu que je promette un voyage à Bourges pour l'année prochaine si elle est bien sage. [Quand le reste de la famille descendait, maman était obligée *corrigé dans daçtyl. 1 en* Par instants il se taisait et lissait avec la main l'un après l'autre les deux côtés de ses cheveux. À ce moment ma tante descendit, maman fut obligée] de changer de conversation, mais elle tirait de cette contrainte une délicatesse de plus, comme ces bons poètes à qui la tyrannie de la rime fait trouver de plus grandes beautés : « Nous reparlerons d'elle quand nous serons tous les deux. Ce n'est pas que cela ne les intéresse tous, mais il n'y a tout de même qu'une maman qui soit vraiment digne de vous comprendre. Je suis sûre que la sienne serait de mon avis ». [« Remarquez-vous comme Swann vieillit, disait mon grand-père. Ce doit être les soucis que lui donne sa coquine de femme. Elle a une liaison de notoriété publique avec M. de Gurcy qu'on rencontre avec elle. » « M. Swann n'a pourtant plus cet air si triste qu'il a eu pendant quelque temps avant son mariage », disait ma mère. « Oui, c'est vrai, il est même gai, mais il doit être malade, car sa figure a bien changé depuis quelques années » *add. daçtyl. 1*] / Swann était naturellement plus bas que jamais dans notre estime mondaine quand, peu de temps après, mon grand oncle lut dans je ne sais plus quel journal, que M. Swann était un des plus fidèles habitués des déjeuners du dimanche chez le duc de X..., dont le père et le grand-père avaient été les hommes d'État les plus en vue de la Monarchie de Juillet. Le fait parut inexplicable à ma grand-tante qui fut néanmoins obligée de l'admettre mais dans une acception plutôt défavorable à Swann : quelqu'un qui choisissait ses fréquentations *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

1. Il s'agit sans doute du duc d'Audiffret-Pasquier (1823-1905), fils du marquis d'Audiffret (1787-1878), et petit neveu du chancelier Pasquier (1767-1862) qui l'avait adopté. Étienne-Denis Pasquier, anobli sous l'Empire, fut nommé président de la Chambre des pairs par Louis-Philippe, qui ressuscita pour lui la dignité de chancelier de France et, en 1841, le fit duc. Il était l'ami de Mme de Boigne et Proust le mentionne à ce titre, particulièrement pour illustrer la servilité de Sainte-Beuve en matière de jugements littéraires (voir le *Contre Sainte-Beuve*, éd. citée, p. 229). Le marquis d'Audiffret fut président de la Cour des comptes en 1829, pair de France et sénateur sous Louis-Philippe. Proust se livre ici à une sorte de jeu littéraire puisqu'après avoir donné une première indication en mentionnant le duc Pasquier (p. 21), il donne la clé de son personnage dans la suite de la scène, p. 24.

2. Louis Mathieu, comte Molé (1781-1855). Premier ministre sous Louis-Philippe, de 1836 à 1839, membre de la Chambre des pairs, il fut élu à l'Académie française pour son livre *Essais de morale et de politique*. Dans le *Contre Sainte-Beuve*, il apparaît comme un type d'homme politique que ses qualités mondaines font prévaloir dans l'esprit du critique sur de véritables écrivains (voir le *Contre Sainte-Beuve*, éd. citée, p. 223, 230, 279). Mme de Villeparisis commet à son sujet la même erreur de jugement (voir *À l'ombre des jeunes*

filles en fleurs, t. II, p. 70, 82, 86 et *Le Côté de Guermantes*, t. II, p. 490). Pour le duc Pasquier, voir n. 1, p. 21. Le duc Achille de Broglie (1785-1870) fit partie de la Chambre des pairs sous la Restauration, fut président du Conseil (1835-1836) puis ministre sous Louis-Philippe.

Page 24.

a. soit qu'ils croient tout le monde [p. 22, avant-dernière ligne du 1^{er} §] un peu fou. / Aussi, à peine mon grand-père posait-il une question à Swann sur le duc de Broglie par exemple, question qui résonnait aux oreilles des deux sœurs de ma grand-mère comme un silence profond *dactyl.* 1, *dactyl.* 2

1. Voir n. 1, p. 25.

2. Par inadvertance, Proust attribue les deux interventions à Flora.

3. Henri-Polydore Maubant (1821-1902), sociétaire de la Comédie-Française, spécialisé dans les emplois de père noble, de roi et de tyran. Il se retira en 1888.

Page 25.

1. Amalie Materna (1847-1918), cantatrice autrichienne qui créa les grands rôles de Wagner. Elle se retira en 1897. Son nom a été substitué à celui de Mlle Falcon sur les dactylographies, peut-être pour des raisons de datation, cette dernière ayant quitté la scène en 1840. De la même façon l'allusion aux coopératives suédoises (p. 24) situe, selon G.H. Steel, le texte dans les années 1880 (G.H. Steel, *Chronology and Time in « À la Recherche du temps perdu »*, Genève, Droz, 1979, p. 146).

2. Proust cite fréquemment Saint-Simon pour son style et la qualité de son langage (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 541 ; *La Prisonnière*, CF, t. III, p. 215 ; *Pastiches et mélanges*, Bibl. de la Pléiade, p. 7, 191 ; *Essais et articles*, éd. citée, p. 490, 613), pour son art du portrait (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 541 ; *La Fugitive*, CF, t. III, p. 588 ; *Contre Sainte-Beuve*, p. 492, 602), sa peinture de la vie de cour et son aptitude à en montrer les rouages (*Du côté de chez Swann*, t. I, p. 117, 309 ; *Le Côté de Guermantes*, CF, t. II, p. 418, 436 ; *Sodome et Gormorrhe*, CF, t. II, p. 948, 967 ; *La Prisonnière*, CF, t. III, p. 303, 304 ; *Le Temps retrouvé*, CF, t. III, p. 830, 961). En 1904, il avait fait un pastiche de Saint-Simon qu'il reprit et amplifia considérablement avant de le publier en 1919 (*Pastiches et Mélanges*, éd. citée, p. 38 à 59 et n. 1, p. 59). Dans *Le Temps retrouvé*, les *Mémoires de Saint-Simon*, comme *Les Mille et Une Nuits*, deviennent l'œuvre de référence du narrateur-écrivain, ce qu'annonce dès *Du côté de chez Swann* le parallélisme établi par Swann entre la matière, apparemment vulgaire, de la conversation et celle de l'œuvre de Saint-Simon, et d'autre part le jeu identique des comportements chez la tante Léonie et à la cour de Louis XIV (p. 117). Ainsi la référence fait-elle de Combray un microcosme, la matière possible d'une grande œuvre.

3. En 1721, Saint-Simon fut envoyé à Madrid comme ambassadeur extraordinaire afin de demander officiellement la main de l'infante pour Louis XV.

Page 26.

a. Il faudra qu'elle vienne dîner [p. 24, 5^e ligne à partir du bas de la page] ici un soir. Ce sera charmant, disait l'autre, mais je n'ai pas perdu mon temps non plus. J'ai rencontré chez M. Legrandin un vieux savant qui a connu beaucoup Maubant [...] tout ce qu'il y a de plus [p. 25, 2^e ligne] intéressant. Peut-être pourrait-on obtenir de lui qu'il vînt dîner un soir. Quand on le met sur Maubant ou sur [Mlle Falcon corrigé en Mme Materna], il parle des heures sans s'arrêter. » « Ce doit être délicieux », soupirait mon grand-père [...] à un récit [p. 25, milieu de la page] sur la vie intime de Thiers ou du comte de Chambord. / Cette opposition de natures se retrouvait jusque dans les questions littéraires. « Je relisais ce matin dans Saint-Simon, disait Swann à mon grand-père, quelque chose qui vous aurait amusé. Saint-Simon, dans le volume sur son ambassade d'Espagne raconte que Maulévrier avait eu l'audace dactyl. 1, dactyl. 2¹

1. À l'époque présumée de l'enfance du narrateur, il s'agit d'Olga Constantinova (1851-1926), nièce du tsar Nicolas I^{er}, qui épousa Georges I^{er} de Grèce et fut reine de 1867 à 1913.

2. Le titre de prince de Léon appartenait à la famille de Rohan. Née en 1853, Herminie de la Brousse de Verteillac fut princesse de Léon avant de devenir, en 1893, duchesse de Rohan.

3. Jean-Baptiste-Louis Andrault, marquis de Maulévrier-Langeron (1677-1754), maréchal de France. Saint-Simon le décrit ainsi : « Je trouvai un homme fort respectueux, fort silencieux, fort réservé, et je m'aperçus bientôt qu'il n'y avait rien dans cette épaisse bouteille que de l'humeur, de la grossièreté et des sottises. » (Saint-Simon, *Mémoires*, Bibl. de la Pléiade, t. VIII, p. 251.

4. Un panneau est un filet utilisé comme piège à la chasse.

Page 27.

a. nous faites haïr [3^e ligne de la page]! « Ah ! comme c'est bien ! » / Les soirs où des étrangers, ou seulement M. Swann, étaient là, maman ne montait pas dans ma chambre. [Quelquefois si elle était prête d'avance, elle faisait avec moi avant de me dire bonsoir un tour de jardin. Quand j'approchais du banc vert je me disais : « Une moitié de mon plaisir touche déjà à sa fin. » Nous arrivions à l'autre allée. J'apercevais de loin l'araucaria et je me disais : quand nous serons là, elle me dira déjà il est temps de monter. Et ces pois de senteur qui montent devant la porte

1. On remarquera que le passage concernant le vin d'Asti ne figure pas sur les deux dactylographies.

du vestibule, c'est seul et sans elle que je passerai devant eux, elle m'aura quitté dès le jet d'eau. Je tâchais en pesant à son bras de ralentir sa marche, de me faire traîner sur le gravier. Et dans les jours très longs, quand on devait dîner au jour, pour rencontrer le soleil et nous asseoir un moment à côté de lui, nous entrons [*lecture incertaine*], tous deux, ayant aperçu qu'il s'y trouvait en visite, dans la tiède galerie de verre de la vigne transparente. Je lui embrassais la main. Je me disais : « Elle me quittera. Que ce moment-ci ne pût-il durer toujours. *add. daçtvl. 1*] Je ne dinais pas à table, je venais après dîner du jardin et à neuf heures je disais bonsoir et je montais coucher. Ce baiser précieux et fragile que maman me confiait d'habitude dans mon lit au moment de m'endormir et que ces soirs-là il me fallait transporter du jardin dans ma chambre et garder pendant tout le temps que je me déshabillais sans que se brisât sa douceur, sans que se répandît et s'évaporât sa vertu d'apaisement, justement ces soirs-là où j'aurais eu besoin de le recevoir avec plus de précaution, il fallait que je le prisse, que je le dérobe brusquement, publiquement, sans même avoir le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour porter à ce que je faisais cette attention des maniaques qui s'efforcent de ne pas penser à autre chose pendant qu'ils ferment une porte, pour pouvoir, quand l'incertitude malade leur reviendra, s'ils l'ont fait ou non, lui opposer victorieusement le souvenir du moment où ils l'ont fermée. Mais maman, pour ne pas agacer mon père qui trouvait toutes ces « manifestations de tendresse » ridicules, ne me laissait l'embrasser ainsi devant « le monde » qu'une seconde et retirait, aussitôt approché, son visage ; et moi, sachant que ce baiser serait si court et furtif, je faisais d'avance tout ce que j'en pouvais faire seul, je fixais avant que neuf heures sonnent la place de la joue de maman où je l'embrassais, je préparais ma pensée, comme un peintre qui ne peut obtenir que de courtes séances de pose, prépare sa palette et a fait d'avance de souvenir, d'après ces notes, tout ce pour quoi il pouvait à la rigueur se passer de la présence du modèle. Quelquefois, ce commencement mental de baiser, qui me permettait de consacrer toute la courte minute que m'accordait maman, à sentir sa joue contre mes lèvres, il m'était même refusé car bien avant l'heure mon grand-père, une de mes tantes avait la férocité inconsciente de dire : [« Comment les enfants ne sont pas encore couchés ? S'ils veulent *corrigé dans daçtvl. 2 en* » Comment le petit n'est pas encore couché ? S'il veut] sortir de bonne heure demain matin... » Et mon père, qui ne gardait pas aussi scrupuleusement que ma grand-mère et que ma mère la foi des traités, disait : « Mais oui, allons [*montez vous corrigé dans daçtvl. 2 en* monte te] coucher. » Et il fallait monter. Quelquefois, à peine sorti du salon, j'y rentrais, je demandais à ma mère de venir dans l'antichambre me dire un mot, mon père se fâchait, maman ne venait pas ; cette déception avait suffi pour briser le sceau fragile sous lequel ses lèvres avaient enfermé en moi le calme et le sommeil. Et je montais dans ma chambre, désespéré, sans viatique. / Mais hélas ! un jour mon père dit à ma mère : « C'est ridicule que [les enfants viennent dire bonsoir comme cela quand il y a du monde. Fais-les *corrigé dans daçtvl. 2 en* le petit vienne dire bonsoir comme cela quand il y a du monde. Fais-le] donc monter avant qu'on arrive. » Et à partir de ce jour-là, ce fut une heure, deux heures avant le moment de me coucher qu'il me fallut demander à maman ce baiser dont la douceur si volatile devait préserver mon sommeil. Peu de temps après le jour où cette règle était pour la première fois entrée en vigueur,

mon grand-père en rentrant rappela que M. Swann devait [venir dîner ; sentant que c'était bientôt l'heure où il allait arriver, j'avais entraîné maman corrigé dans dactyl. 2 en venir dîner. Sauf pour moi, c'était un plaisir pour tout le monde. « Nous allons demander à M. Swann s'il croit que le temps est au beau » dit mon père qui tous les matins dès qu'il avait fini sa toilette, de la fenêtre ouverte de sa chambre, jetait cette question au jardinier en train d'émonder ses corbeilles, au mépris de l'esthétique de ma grand-mère. La météorologie comme la topographie intéressait mon père. Et quand après le déjeuner tandis qu'on faisait le café sur la table, il allait ausculter le baromètre, ma mère, évitant de faire du bruit pour ne pas le troubler, le regardait avec un respect attendri, mais pas trop fixement pour ne pas chercher à percer le mystère de ses supériorités. Quand je sortis ce soir-là, c'était bientôt l'heure où M. Swann allait arriver, j'entraînai maman] dans le vestibule pour lui dire bonsoir ; mais je n'avais pas encore commencé à l'embrasser quand la sonnette retentit : c'était M. Swann ; à ce moment, mon père ouvre la porte, dit : « Voyons, on a sonné, monte ! » Maman m'embrassa à peine, me repoussa pour pouvoir aller au-devant de Swann. Il fallut monter chaque marche de l'escalier comme dit l'expression populaire à « contrecoeur », montant contre mon cœur qui voulait retourner près de ma mère parce qu'elle ne lui avait pas, en m'embrassant, donné licence de me suivre. Cet escalier détesté dactyl. 1, dactyl. 2

1. Le vers de Corneille, extrait de *la Mort de Pompée* (acte III, sc. IV, v. 1072), est exactement : « Ô ciel, que de vertus vous me faites haïr ! » Balzac en fait également un usage parodique dans *La Vieille Fille* (*La Comédie humaine*, Bibl. de la Pléiade, 1976, t. VI, p. 926).

2. Voir l'Esquisse X, p. 673-677.

Page 28.

a. comme un vers de Corneille que nous nous répétons dactyl. 1, dactyl. 2. ♦ b. en scène. [Elle corrigé en il était toujours difficile de savoir d'avance ce qu'elle déciderait, mais quand elle l'avait décidé on pouvait être sûr qu'elle n'en démordrait pas, car elle] possédait épr. 1

1. Voir Exode, XXXIV, 26 et Genèse, XXXII, 33.

Page 29.

a. village n'avait pu les lui [p. 28, 4^e ligne à partir du bas] suggérer. Et pourtant, dans les moments où je n'étais pas agacé contre François, je ne pouvais m'empêcher de trouver une certaine beauté à voir sa pensée vivant ainsi au milieu du passé de la vieille France, de la France des Cathédrales et de la Chanson de Roland, comme dans une ville manufacturière que nous avons été visiter où de vieux hôtels prouvaient qu'il y avait eu jadis comme une vie de cour et où les ouvriers d'une fabrique de produits chimiques, installés dans les bâtiments désaffectés d'une abbaye travaillaient parmi des bas-reliefs qui représentaient des scènes de noces, de funérailles, les anciens rois, les saints confesseurs, même l'enlèvement d'Europe et Bacchus endormi. Dans le cas particulier, l'article épr. 1. Le texte de la dactylographie 1 et de la dactylographie 2 est,

pour ce passage, très différent. Nous le donnons en variante b ♣ b. Elle possédait [p. 28, 17^e ligne en bas de page] sur les choses qui peuvent se faire et qui ne peuvent pas se faire tout un code subtil [volumineux, minutieux et barbare corrigé dans dactyl. 1 en abondant]. Ce code, aux commandements duquel elle n'aurait pas désobéi pour un empire, semblait avoir prévu des complexités sociales et des raffinements mondains tels, qu'on se demandait qui, dans son ascendance paysanne et toute primitive, dans son entourage et son ambiance de domestique de village avait pu le lui suggérer. Si d'ailleurs le code de Françoise tranchait aussi certaines questions ressortissant davantage au cadre restreint où elle vivait, c'était toujours avec une sorte de délicatesse inflexible, de brutalité nuancée et implacable, intransigeante sur des distinctions insaisissables ou arbitraires ce qui lui donnait sous la modernité des cas quotidiens auxquels il s'appliquait, l'apparence singulière, à la fois dure, sophistiquée et oiseuse de certains codes très antiques, qui à côté des prescriptions féroces comme de massacrer les enfants à la mamelle et les femmes enceintes, fait voir des scrupules exagérés quand elle défend, pour la préparation culinaire du chevreau, de le faire bouillir dans le lait de sa mère, ou entièrement stupides quand elle recommande, par un souvenir mal compris de Jacob, de ne jamais manger dans un animal le nerf de la cuisse. Hélas, ce code nous l'ignorions et quand elle nous connut depuis assez longtemps, nous considéras suffisamment comme des « maîtres » pour nous en rendre justiciables, elle prononçait à tout moment contre nous d'implacables condamnations pour des crimes que nous avions commis sans le savoir, auxquels elle s'étonnait qu'aient pu s'abaisser des « personnes de notre rang » et que nous n'aurions même pu confesser ni comprendre si elle ne nous les eût clairement reprochés. Il est vrai que si nous étions coupables sans nous en apercevoir, c'est sans nous en apercevoir non plus que nous étions châtiés. Nous n'avions pas su en lui souhaitant une bonne nuit que nous lui faisions une injure imméritée, mais quand elle nous avait alors répondu qu'elle espérait que nous dormirions bien aussi nous n'avions pas eu davantage la notion que c'était « bien insolent à elle d'avoir répondu cela, mais que cela avait été plus fort qu'elle », ainsi qu'elle le racontait à l'office « aux autres » et c'est à notre insu aussi que devant cette réponse, comme elle le leur disait encore, nous étions restés « tout sots » et n'avions plus « pipé ». « Et qu'ils ne reviennent pas », avait-elle ajouté, terminant sa narration domestique par cette vague allusion à des articles plus rigoureux visant la récidive. Répondre impoliment à une amie de mes grands-parents qui arrivait à une heure où Françoise comptait faire sa lessive ou ses comptes, était chose parfaitement permise par le Code ; mais demander à une dame qu'ils ne pouvaient recevoir ce jour-là si elle ne reviendrait pas les voir, attendre une réponse à une lettre qu'on l'envoyait porter, était sévèrement prohibé. Et comme dans les commissions qu'on lui donnait les clauses illicites étaient pour elle inexistantes, Françoise se contentait de les omettre sans faire d'observation préalable. Quand on lui demandait : « Eh bien cette dame pourra-t-elle revenir ? » ou bien : « Me rapportez-vous une réponse ? », les multiples stigmates d'un sourire mièvre, glacial et douloureux montaient soudain à la surface du visage de Françoise, qu'elle [sic] était tout entière visitée mystiquement à ce moment par les délicatesses et la douceur d'une politesse supérieure, exquise, dont elle s'affligeait que des personnes ayant reçu de l'éducation comme mes

grands-parents, fussent assez grossières pour ignorer les aimables commandements et pour pousser une « simple domestique » à y contrevenir et elle répondait : « Bien sûr que je ne lui ai pas demandé, — Bien sûr que je n'ai pas attendu de réponse », et pour montrer à ma grand-mère que tout le monde n'était pas autant qu'elle ignare ou pervers, elle ajoutait : « Cette personne aurait été certainement très froissée ; je ne sais pas pour qui qu'elle m'aurait prise. » Malheureusement la seule partie peut-être du Code de Françoise dont les dispositions fussent en harmonie avec les principes de mes parents était celle qui réglait mes rapports possibles avec maman une fois qu'elle était au « salon » ou « à la salle à manger » avec du monde ; elle les réglait en les prohibant, et sauf des cas comme l'incendie ou la mort subite, il était presque impossible qu'on « dérangeât » maman quand il y avait des visites ou des invités, pour une personne occupant un degré aussi infime que moi dans la hiérarchie de la maison. Aussi, pour tâcher que Françoise ne refusât pas purement et simplement, je n'hésitai pas *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

1. Il s'agit sans doute du miracle de Théophile : le clerc Théophile signe par ambition un pacte avec le diable, mais son repentir lui vaut d'être sauvé par une intercession de la Vierge et il meurt saintement. C'est, selon Émile Mâle, le plus fréquemment représenté des miracles de la Vierge (É. Mâle, *L'Art religieux du XIII^e siècle en France*, Paris, Armand Colin, 1931, p. 261-262). L'histoire des quatre fils Aymon qui ont offensé Charlemagne, fuient sa colère et se réconcilient finalement avec lui fait partie de la *Geste de Renaud de Montauban*. É. Mâle en mentionne une représentation possible près de l'église Saint-Caprais à Agen (É. Mâle, *L'Art religieux du XII^e siècle en France*, Paris, Armand Colin, 1928, p. 311). Voir *Du côté de chez Swann*, p. 149, la double expression également littéraire et picturale du passé français resté vivant chez Françoise.

2. Petits récipients remplis d'eau qu'on présentait à la fin des repas, mentionnés ironiquement par Flaubert dans *Madame Bovary* comme un signe d'élégance en province (*Madame Bovary*, Bibl. de la Pléiade, p. 363).

Page 31.

a. l'ami redescend seul. Après le paragraphe qui se termine par ces mots, on trouve dans les dactylographies 1 et 2 et dans l'épreuve 1, un passage sur le sentiment d'angoisse. En voici le texte : D'ailleurs l'aurions-nous vue, serions-nous entrés dans la fête où nous n'aurions pas osé rester de peur de l'irriter en ayant l'air d'épier les plaisirs qu'elle prend avec d'autres, et qui nous semblent illimités parce que nous sommes partis sans en avoir vu la fin, que nous souffririons peut-être plus encore, tandis que nous resterions solitaires. Aussi, s'il est bien des sortes de joies, parmi celles qu'on serait tenté, si elles ne subissaient avec tant de violence le choc en retour de l'inquiétude brusquement arrêtée, d'appeler les joies calmes parce qu'elles consistent en un apaisement, il n'en est peut-être pas d'aussi douce que celle qu'on peut connaître par de tels soirs : quand s'apprêtant à quitter un bal où on laisse celle qu'on aime, muée en une brillante étrangère, au milieu d'hommes à qui ses regards et sa gaîté qui ne sont

pas pour nous, semblait parler de quelque volupté qui sera consommée ici ou ailleurs et qui nous cause plus de jalousie que l'union charnelle elle-même, parce que nous l'imaginons plus difficilement ; non, je n'ai pas connu de joie plus douce que, par de tels soirs, de m'entendre rappeler, quand j'étais déjà prêt à passer la porte, par ces mots qui, en retranchant du bal cette fin qui m'épouvantait, le rendent rétrospectivement innocent, font une chose non plus inconcevable et terrible, mais douce et connue, qui tiendra à côté de moi dans ma voiture, pareille à un peu de ma vie de tous les jours, du retour de mon amie, et elle-même la dépouillant de cette apparence brillante et nouvelle, me montrent que ce n'était qu'un déguisement qu'elle avait revêtu un moment, pour lui-même, non en vue de mystérieux plaisirs, et dont elle était déjà lasse ; de m'entendre rappeler sur le seuil du salon par ces mots qu'elle me jette : « Vous ne voudrez pas m'attendre cinq minutes, je vais partir, nous reviendrons ensemble, vous me ramèneriez chez moi. » / L'angoisse avec laquelle je faisais connaissance, ce soir où Françoise avait pris ma lettre pour maman, un jour, — de même que l'amour, — elle se constitue définitivement à titre de maladie chronique, dont la cause vraie est en nous, qui se développe indépendamment du monde extérieur et y cherche seulement le moindre prétexte pour déclencher ses crises et nous permettre de les justifier. À partir d'un certain âge nous ne sommes plus amoureux d'une femme, mais à propos d'une femme. Nos amours ne sont en réalité, malgré la diversité des amantes, qu'un même amour latent, expectant, toujours en imminence de crise que le plus petit trait d'un visage qui a pu y donner occasion fait entrer en éruption. De même cette angoisse, un peu plus rare peut-être, qui demande des circonstances de fait un peu plus particulières pour se produire, est là aussi pourtant en nous, attendant seulement que dans la suite de nos amours en vienne un pour une femme remplissant des conditions un peu plus spéciales : une femme frivole aimant le monde, même simplement y allant à une époque, à des heures où quelque contingence (un deuil, un voyage, une différence dans l'horaire de nos journées et des siennes, tenant à nos obligations professionnelles ou autres) nous empêche de l'accompagner. C'est assez pour que l'angoisse renaisse, mêlant même aux heures où elle s'assoupit, tant de tristesse et de doute à notre amour pour une femme dont le caractère et la conduite ne nous donnent aucune raison de les ressentir ; lamentable accroît de notre amour, qui nous éloigne précisément de ce que nous lui demandons de nous faire atteindre, (la nature du sentiment que cette femme a pour nous, le désir de ses journées, le secret de son cœur) ; car il interpose sans cesse entre notre esprit et cette femme cet amas réfractaire de soupçons antérieurs à elle, qui n'ont pas leur cause en elle, et ne nous permettent plus de la connaître qu'à travers le fantôme ancien, et commun à tant d'autres de la « femme qui excite notre jalousie » dans lequel nous l'avons arbitrairement incarnée. / [Et peut-être était-ce à l'heure qu'il était quand cette angoisse naquit en moi à Combray, à ce baiser de maman que j'attendais *dactyl. 1, dactyl. 2*] [Mais quand je sus plus tard que Swann avait si bien connu cette angoisse-là, j'étais déjà si loin d'elle que je sentis quelque paresse à aborder ce sujet avec lui. Lui-même d'ailleurs ne devant plus alors l'éprouver ; puis il m'était devenu absolument indifférent après si longtemps qu'il eût ri peut-être ce soir-là d'un sentiment qui l'eût touché, s'il l'eût reconnu. Enfin l'époque où je commençai à penser souvent à Swann fut celle où je causai le moins volontiers avec lui. Il me semblait

aussi inutile de l'avertir des développements que son « Double » spirituel prenait en moi, qu'à certaines personnes de nouer des relations avec des artistes dont ils admirent passionnément le talent. Et pourtant cette angoisse était pareille chez lui comme chez moi jusque dans ce trait particulier, dans cette marque originelle d'être vespérale ; chez lui parce qu'il l'avait éprouvée d'abord à propos d'une femme qu'il ne pouvait voir que le soir, si bien que n'ayant jamais cherché à connaître l'emploi de ses journées, il n'était jaloux que de ce qu'elle faisait la nuit venue ; chez moi parce qu'elle était née à Combray, ce baiser de maman que j'attendais *corr. épr. 1*] pour m'endormir, à cette influence hostile des « invités » qui m'en privaient, peut-être est-ce à ces circonstances habituelles de coucher, de « bonsoir », de « dîner » où maman était et où je n'étais pas, qui entourèrent son premier développement, que cette angoisse n'a jamais perdu chez moi tout le long de ma vie, la marque originelle d'être vespérale. Émigrée plus tard dans l'amour, quand je fus plus âgé, elle resta soumise à l'influence trouble de l'heure à laquelle elle était née au-dessus du jardin de Combray, où on était en train de préparer les fauteuils d'osier et la table de fer pour le cas où l'on voudrait servir le café dehors. Même dans les amours les plus mêlées de jalousie, je réussissais habituellement à ne pas penser à ce que ma maîtresse pouvait faire pendant le jour. Mais le soir, pour avoir cette paix, cette paix mêlée de trouble, la seule que peut donner une maîtresse puisqu'au moment même où on croit en elle on doute d'elle encore, et qu'on ne possède jamais son cœur comme l'enfant reçoit dans un baiser le cœur de sa mère, tout entier, sans la réserve d'une arrière-pensée, sans le reliquat d'une intention qui ne soit pas pour lui, le soir, il fallait que je l'eusse revue le dernier, qu'elle ne vît plus personne après moi pour que la pensée qu'elle était avec d'autres ne vint pas me disputer ce qu'elle m'avait laissé d'elle en me quittant ; il fallait qu'elle m'eût dit : « Bonne nuit, je vais me coucher », pour que je pusse m'endormir.

Page 32.

a. lui dire le résultat [*p. 31, 2^e §, 3^e ligne*] ne fût pas démentie) ; elle me fit dire que je devrais être endormi depuis longtemps, qu'elle était très fâchée. Françoise se retira avec la politesse résignée de ces serveurs d'un trône chancelant, qu'ils ne tarderont pas à abandonner, en murmurant quelques condoléances qui m'exaspérèrent. Je me couchai, mais au bout de quelques secondes, *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦♦ b. remonterait se coucher. Je me levais [, j'allai à ma fenêtre qui projetait dans ma chambre des reflets bleus comme si elle eût été un vitrail. *biffé*]. Le calme *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦♦ c. muette attention [*6 lignes*] à ne pas troubler le phénomène lunaire, prodigieux, étincelant et fragile qui maintenant avait gagné jusqu'à l'horizon et dédoublant chaque chose par l'extension devant elle de son ombre qui la reculait, avait à la fois aminci et agrandi [...] besoin de bouger, quelques feuilles de l'acacia, bougeait. Mais son frissonnement *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

Page 33.

a. pianissimo [*p. 32, 5^e ligne à partir du bas de la page*], comme ces motifs qu'un instrumentiste placé dans un orchestre au milieu des autres, exécute en sourdine et que le public croit entendre bien loin de la salle de concert,

quoique l'auteur se soit naturellement arrangé pour que cette distance illusoire, n'empêche pas une seule des notes, tout le contour mélodique, de parvenir aux oreilles avec la plus intacte précision. / Je ne pouvais pas me dissimuler la gravité de la situation [, car il fallait regarder les choses en face. *corrigé en* L'éducation qu'on me donnait plaçait en effet avant toutes dans l'échelle du mal (et comme celles contre lesquelles j'avais le plus besoin d'être gardé) des fautes dont je comprends maintenant que leur caractère commun est qu'on y est conduit en cédant à une impulsion nerveuse. Mais alors [p. 33, 2^e §, 13^e ligne] on ne prononçait [...] infiniment plus grave.] Quand j'irais *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦♦ b. mes parents qui accompagnaient Swann. [Pourquoi¹ est-il de l'essence <de> notre pensée, de notre mémoire, d'étendre elle aussi devant nous, immobile, éternelle, ces bruits, ces propos, ces parfums, ces actions qui ne durèrent qu'une seconde, qui en un sens sont depuis si longtemps englouties dans le néant, sans plus aucune utilité, aucune raison d'être, sans lien avec aucune personne ou aucune chose qui existe encore, anéanties dans l'intérêt de ce qui vit, recouvertes depuis longtemps par les mille moments qui eurent lieu depuis, eurent eux aussi leur passagère utilité et se sont aussi anéantis. *add.*] Et quand le grelot de la porte *daçtyl. 1* : mes parents qui accompagnaient Swann. Et quand le grelot de la porte *daçtyl. 2*

Page 36.

a. avec le geste d'Abraham dans la gravure [de Botticelli *biffé*] que m'avait donnée Swann, *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦♦ b. le reflet de sa bougie [2^e §, 10^e ligne] n'existe plus depuis longtemps. Il y a bien longtemps aussi que mon père a cessé pour toujours de pouvoir dire à maman : « Va avec le petit ». La possibilité de telles heures ne renaîtra jamais pour moi. Mais je suis encore secoué, aujourd'hui, quand je repense à elles, par les sanglots que j'eus *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

1. Benozzo Gozzoli (1420 ou 1422-1497), peintre florentin, l'un des auteurs des fresques du Campo Santo à Pise, détruites durant la dernière guerre. Plusieurs d'entre elles représentaient des épisodes de la vie d'Abraham, mais on n'y trouve pas la scène évoquée par Proust, qui ne figure pas non plus dans le texte de la Genèse, à moins qu'il ne s'agisse du départ d'Agar et de son fils Ismaël (voir G. Rossi et G.P. Lasinio, *Pittura a fresco del Camposanto di Pisa*, Firenze, Tipographia alla insegna di Dante, 1832). La référence culturelle semble ici refondue pour les besoins de l'histoire familiale. L'emploi archaïsant du verbe « se départir » (peut-être induit de l'anglais *parting*, dans la légende d'un autre croquis pris par Ruskin au Campo Santo : *Abraham parting from the angels* ; voir J. Ruskin, *Works*, Library Edition, George Allen, Londres, 1903-1912, t. IV, p. 316 et *Essais et articles*, éd. citée, p. 515) favorise une ambiguïté lexicale significative ; l'expression « se départir du côté de » amalgame les sens de « se départir de » (soit : « se séparer de ») et de « partir du côté de » qui a un sens opposé, plus adapté à la scène puisque

1. On trouve, dans *daçtyl. 1*, avant l'addition qui commence par ce mot la note suivante de Proust : « Ne pas oublier au bruit que fait Swann en s'en allant. »

le père ordonne à la mère de rejoindre l'enfant. L'ambiguïté donne à entendre que le père sépare encore au moment où il réunit, et suscite l'image d'Abraham sacrificateur.

2. Puisque *Du côté de chez Swann* est publié en 1913, il s'agirait d'une destruction antérieure à celle que subit Combray pendant la guerre, les seules mentionnées dans le roman (*Le Temps retrouvé*, CF, t. III, p. 794-795). On aperçoit ici le caractère composite de Combray, où s'insèrent des éléments biographiques empruntés à Illiers et à Auteuil. Le décor de la scène du coucher dans *Jean Santeuil*, est une maison située « aux portes de Paris » (p. 204). La maison d'Auteuil, qui appartenait au grand-oncle de Proust, Louis Weil, mort en 1896, fut vendue en 1897 et détruite afin de construire des immeubles, eux-mêmes démolis lorsqu'on perça l'avenue Mozart (voir D. Mayer, « Le Jardin de Marcel Proust », *Études proustiennes*, V, Gallimard, Paris, 1984, p. 40).

Page 38.

1. Citation du vocabulaire familial (« Lettre aussi jaunette que possible, je te préviens », s'excuse Proust dans une lettre à sa mère ; voir la *Correspondance* t. IV, p. 279). Le Cahier 9 et les dactylographies donnent l'équivalent « serin » en note au bas de la page.

Page 39.

a. elle était retournée à Chartres¹ par un jour de grande chaleur pour être sûre que j'aurais mon cadeau pour le jour de ma fête [(elle était rentrée si souffrante que pour la première fois le médecin avertit ma mère ne pas la laisser se fatiguer ainsi) *add. rel. dactyl.*] et elle s'était rabattue *dactyl. 1, dactyl. 2, rel. dactyl.*

1. « *Indiana* (1832) de George Sand, apologie de la passion plus forte que les lois humaines, est placée pour cette raison à côté des poésies de Musset et du volume de Rousseau, et éloignée des romans champêtres de George Sand, où ne triomphent que les passions permises » (J. Nathan, *Citations, références et allusions de Marcel Proust dans « À la Recherche du Temps perdu »* Paris, Nizet, 1969). Sur Musset, voir n. 4, p. 89.

Page 40.

a. de Saint-Cloud, [du Grand Canal de Venise, *corrigé en* du Vésuve,] elle se renseignait *dactyl. 1, dactyl. 2* ♦♦ b. Hubert Robert, du Grand Canal par Turner, *dactyl. 1, dactyl. 2* ♦♦ c. pas toujours très brillants. L'idée que me donnèrent *Les Rivières de France* de Turner, des grandes cathédrales auxquelles je ne cessais de penser et qu'on m'avait promis de me mener voir plus tard, et de Venise, une gravure d'après un dessin du Titien, qui est censée avoir pour fond la lagune, [et de

1. C'est sur l'épreuve 1 que « Chartres » deviendra « Jouy-le-Vicomte ».

Quilleboeuf l'étude de Turner qui porte ce nom *biffé rel. dactyl.*] était certainement beaucoup moins exacte *dactyl. 1. dactyl. 2. rel. dactyl.* ♦ d. offerts par elle à de [jeunes mariés, à un nouveau bachelier, à de vieux époux célébrant leurs noces d'or *corrigé en* jeunes fiancés ou à de vieux époux], qui, à la première *dactyl. 1. dactyl. 2.* ♦ e. les romans champêtres de George Sand *On trouve à cet endroit, dans la dactylographie 1, une note biffée de Proust. En voici le texte :* « C'était du foin de première qualité sauf celui qui était au bord du ruisseau et qui était un peu "ennuyé" par le jonc. » (*La Petite Fadette*)

1. Jean-Baptiste Camille Corot (1796-1876), est surtout connu pour ses sujets champêtres et la sérénité de ses interprétations. Ses liens avec l'univers de Combray et la famille du héros (il n'est cité que trois fois dans *À la recherche du temps perdu : Du côté de chez Swann*, t. I, p. 22, 25, 40) s'éclairent par la longue description, dans *Jean Santeuil*, d'un Corot structuré selon les lignes de séparation des paysages. La description s'achève ainsi : « Aussi notre amateur avait-il acheté ce tableau qui lui donnait peut-être un sentiment plus profond de la campagne qu'un Monet, car cette personnalité de la terre variée qui a besoin des distances est peut-être quelque chose de plus intimement lié à la réalité, de plus caché et de plus doux qu'une impression plus sensuelle, si brillante qu'elle soit. » (*Jean Santeuil*, éd. citée, p. 895). *La Cathédrale de Chartres*, dont le sujet est significatif dans *Du côté de chez Swann*, figure d'autre part parmi les tableaux choisis par Proust pour constituer une tribune idéale de la peinture française, en réponse à une enquête du journal *L'Opinion* (février 1920 ; voir *Essais et articles*, éd. citée, p. 601).

2. Hubert Robert (1733-1808), peintre paysagiste français précurseur du romantisme. Deux de ses tableaux s'intitulent, l'un *Le Parc de Saint-Cloud*, l'autre *Le Jet d'eau*. La relation entre le tableau et son sujet et, sur un autre plan, la transposition du tableau au texte sont au centre des écrits de Proust à ce sujet : une première évocation publiée en 1899 « Lettres de Perse et d'ailleurs » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 427-428) a été reprise et amplifiée dans *Sodome et Gomorrhe* (CF, t. II, p. 656-657). D'autre part, la référence figure au Cahier 1, à propos de la masturbation infantile (voir l'Esquisse III, p. 644). D'où le motif sous-jacent du jaillissement, à la fois sexuel et créateur (*Du côté de chez Swann*, p. 86 ; *Le Temps retrouvé*, CF, t. III, p. 968 ; voir n. 3, p. 40).

3. Joseph Mallord William Turner (1775-1851), peintre anglais, précurseur de l'impressionnisme et de l'abstraction lyrique, très admiré de Ruskin. Il a laissé plusieurs représentations du Vésuve mais la liaison constante que Proust établit entre Ruskin et Turner (*Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 107, 108, 113, 115, 121, 129, 130, 203) oriente vers celles que l'on trouve reproduites et commentées dans les œuvres de Ruskin. Il s'agit de deux tableaux représentant le Vésuve ; voir J. Ruskin, *Works*, Library Edition, George Allen, Londres, 1903-1912, t. XXII, planches I et II et t. XIII, p. 428). Le commentaire du second tableau le relie à l'enfance de Ruskin, à qui on en offrit alors une reproduction et à la jeunesse de Turner : « [Ce dessin] prouve

irréfutablement que Turner gardait sa puissance *en réserve* tandis qu'il faisait tous ces beaux dessins tendres ; qu'il avait déjà en lui le volcan d'un feu plus ardent. » L'insertion de la gravure dans « Combray » peut s'expliquer par une analogie entre les auteurs et leurs œuvres, analogie induite par le commentaire de Ruskin. (D'autres œuvres sont mentionnées dans *À la recherche du temps perdu* : voir *Le Côté de Guermantes*, t. II, p. 850 et 861).

4. Raphaël Morghen (1758-1833), graveur installé à Florence, connu surtout pour des œuvres tirées de tableaux célèbres. L'une des plus réussies fut faite de 1794 à 1800 d'après *La Cène* de Léonard de Vinci, mais la fresque avait déjà subi une première restauration. Ruskin mentionne favorablement cette gravure dans *The Cestus of Aglaia* (J. Ruskin, *Works*, éd. citée t. XIX, p. 103).

5. Cette gravure est liée, dans *La Prisonnière*, au thème de Venise rêvée et inaccessible (CF, t. III, p. 394). La source pourrait être une gravure reproduite par Ruskin et représentant en effet la lagune, Murano et les Alpes, vues de la maison de Titien à Venise. Ruskin en souligne le caractère peu réaliste, dû à une juxtaposition d'éléments disparates (J. Ruskin, *Works*, éd. citée, t. VI, p. 266-268).

Page 41.

a. et un attrait mystérieux. C'était l'année où on m'avait promis de me laisser enfin lire des romans, et aux premiers qu'on me donna, mon inquiétude était de savoir si c'étaient vraiment des romans. Je demandais à mon grand-oncle, à M. Swann : « Est-ce que vous appelleriez *Quentin Durward* "un roman" ? Je savais que George *daçyl. 1,yaçyl. 2. ♦♦ b. délicieux*. [Les premières pages sont bien simples : Madeleine Blanchet, la meunière de Cormouet, trouve dans son pré un enfant qui joue devant la fontaine où elle lave son linge. Mais le fait que cette fermière, ce petit, cette fontaine, ce pré, appartenissent à un roman leur donnait à mes yeux un attrait extraordinaire. Et puis je sentais que cette rencontre de la meunière et de l'enfant était quelque chose de plus que ce qu'elle paraissait être, qu'elle aurait plus tard de l'importance dans la vie des personnages, que ce n'était pas une scène détachée, mais un commencement qui tendait vers un avenir inconnu. *add.*] Les procédés *daçyl. 1 ♦♦ c. à beaucoup de romans, à moi qui n'avais presque rien lu et qui ne considérais pas un livre nouveau comme une chose [...]* qu'en soi, ces façons de dire qui éveillent une sorte d'inquiétude et de mélancolie me paraissaient simplement une émanation *daçyl. 1,yaçyl. 2 ♦♦ d. couleur vive, empourprée et charmante sur l'enfant qui le portait sans que je susse pourquoi. Mais les passages un peu libres, les passages à sauter devenant trop nombreux [, maman prétextait que le clair de lune faisait un faux jour avec la bougie, la gênait pour lire des caractères aussi fins et comme nous n'avions envie de dormir ni l'un ni l'autre et que maman avait peur, si je restais « sans rien faire dans l'obscurité », que je retombe dans mes tristes pensées, elle feignit de croire que la Mare au Diable était imprimée un peu plus gros et elle m'en lut toute la première partie biffé *daçyl. 1].* Si ma mère était *daçyl. 1,yaçyl. 2**

1. On trouve un développement comparable, mais amplifié, dans la préface à *Sésame et les lys* (« Journées de Lecture », *Pastiches et Mélanges*, éd. citée, p. 189-195), à propos de la préférence des grands écrivains pour les livres des anciens. Proust s'y réfère au style de Racine et à celui de Saint-Simon.

2. Roman de George Sand paru en 1850 et qui relate comment le héros, un enfant trouvé (c'est le sens du mot *champi* en patois berrichon) est recueilli et élevé par la meunière Madeleine Blanchet. Un amour inconscient se développe entre eux, et lorsque François, adulte et éloigné du village, y revient pour secourir sa mère adoptive devenue veuve, tous deux finissent par reconnaître cet amour et par s'épouser. La référence au premier roman connu par le héros, dans cette scène originelle d'*À la recherche du temps perdu*, soulève des hypothèses. Proust en était conscient, qui prend d'emblée ses distances vis-à-vis de George Sand et précise, commentant la première version de son roman : « Ne croyez pas que j'aime George Sand. Ce n'est pas un morceau de critique. C'est comme cela à cette date-là. Le reste du livre corrigera » (*Correspondance*, t. IX, p. 225). George Sand avait été, avec Augustin Thierry, l'auteur de prose favori de son adolescence, préférence sans doute héritée de Mme Proust (*Essais et articles*, éd. citée, p. 336 ; voir deux lettres de Mme Proust à son fils, datées de septembre 1889 et d'août 1890, *Correspondance*, t. I, p. 134 et 147). Mais il la range ensuite constamment parmi les écrivains de second ordre (*Essais et articles*, éd. citée, p. 524, 578, 639) et stigmatise les « élégances à la George Sand » (*ibid.*, p. 580). Quant au sujet de *François le Champi*, son caractère incestueux frappa les contemporains, quand l'œuvre fut donnée à l'Odéon en 1849 (voir Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, Paris, Garnier Frères, 1857, t. I, p. 367), puis reprise à la Comédie-Française en 1888 (*Annales du théâtre et de la musique*, 1888, p. 57). C'est pourquoi Proust a hésité, dans les avant-textes, entre *La Mare au diable*, plus innocente, et *François le Champi* (voir l'Esquisse X, p. 676). D'autre part, l'épisode du Champi a valeur structurelle dans l'œuvre et Proust y insiste (voir la *Correspondance*, t. XII, p. 259). Dans le *Temps retrouvé*, la découverte du volume de George Sand dans la bibliothèque du prince de Guermantes provoque en effet la quatrième des réminiscences qui déterminent la révélation esthétique du narrateur et sa vocation d'écrivain (CF, t. III, p. 883-888).

Page 43.

a. fastidieux [p. 42, 10^e ligne de la page] à ce jeune savant. D'un de ces élans passionnés, qui n'ont ni brusquerie étourdie ni maladresse parce qu'on n'y pense qu'à ceux qui en sont l'objet et jamais à soi qui s'allient au contraire si bien à toutes les délicatesses, à toutes les prudences, et qui en sont comme l'inspiration, elle s'unissait à l'infortune, à la tristesse, au génie, elle devenait eux-mêmes. De même, quand elle lisait la prose de George Sand, attentive à bannir de sa voix toute petitesse, toute affectation qui eût pu empêcher ce flot puissant d'y être reçu tout entier, elle fournissait à toutes les phrases toute la douceur, toute la tendresse,

toute la largeur qu'elles réclamaient et qu'elle tirait si naturellement de son cœur ; car cette prose tenait, pour ainsi dire, tout entière dans le registre de la sensibilité de maman, et maman lisait cette prose de George Sand comme ma grand-mère savait jouer Chopin. / Or, la prose de George Sand respire toujours cette élévation de sentiments, cette distinction, cette douceur, cette franchise que maman avait apprises de ma grand-mère à tenir pour supérieures à tout dans la vie, et que je ne devais lui désapprendre que beaucoup plus tard à tenir aussi pour supérieures à tout dans les livres. À cette époque-là, quand elle lisait la correspondance de George Sand et de Gustave Flaubert, elle trouvait (tout à l'avantage de George Sand) une énorme inégalité entre leurs deux « natures » qu'elle pensait exister aussi entre leurs deux talents. Les lettres grossières ou prétentieuses de Flaubert l'écœuraient comme la révélation d'une nature pauvre et vulgaire. Dans les lettres de George Sand au contraire et dans tous ses livres, elle sentait s'épancher avec ce naturel que ma grand-mère lui avait dit être la distinction suprême, le trop-plein d'une nature riche et noble. Aussi lisait-elle admirablement tout haut cette prose qui semblait écrite pour sa voix. / Aux phrases les plus simples est immanent, ou plutôt préexistant un accent cordial, qui les fait attaquer dans le ton qu'il faut, mais que les mots n'indiquent pas ; chemin faisant, c'est lui qui choisit les épithètes et si on ne le fait pas sentir sous elles, on ne comprend plus la raison de leur choix, elles semblent communes ; il amortit en passant toute crudité dans les temps des verbes, de façon à donner à l'imparfait et au passé défini la douceur qu'il y a dans la bonté, la mélancolie qu'il y a dans la tendresse. Puis il dirige la phrase qui finit vers celle qui va commencer, tantôt pressant, tantôt ralentissant la marche des syllabes pour les faire entrer, quoique leurs quantités soient différentes, dans un rythme uniforme. C'est cet accent, ce souffle continu, qui fait vivre cette prose et que le lecteur doit trouver en soi pour pouvoir le lui donner. Maman était arrivée au chapitre de la nuit enchantée, où près de la mare au Diable, sous les arbres éclairés par la lune, Marie sait si bien parler au petit Pierre : « La lune, dit George Sand, commençait à semer des diamants. Les troncs restaient dans une majestueuse obscurité mais les tiges blanches semblaient une rangée de fantômes dans leurs suaires. » Ainsi étions-nous, maman et moi, sous l'ombre de l'acacia qui se découpait dans la chambre et dont la cime presque irréelle étincelait dehors ; mes remords étaient calmés, je me laissais aller à la douceur de cette nuit, où j'avais ma mère auprès de moi. Je savais que cela ne pourrait se renouveler, [que demain la vie reprendrait pareille, et pourtant je ne me rappelle pas avoir jamais éprouvé un sentiment de calme et de bonheur comme j'en eus pendant cette lecture. Elle ne cessa que quand je tombai endormi, je ne sais pas au juste à quel moment. Je me rappelle les paroles que dit à peu près le petit Pierre : « Je veux la garder toujours comme maman, puis, dit le narrateur, sans attendre de réponse, il ferma les yeux et s'endormit. » Je ne dus pas tarder à faire comme le petit Pierre car je ne me rappelle pas ce qui se passa ensuite ; et maman put se lever de sa chaise et se mettre au lit sans que je l'entendisse. *corrigé dans dactyl. 1 et dactyl. 2 en* que le plus grand désir que j'eusse [p. 42, dernier §, 4^e ligne] au monde, [...] pût être autre chose que factice, exceptionnel, unique. Il ne pouvait pas avoir de lendemain. Demain mes angoisses reprendraient et maman ne resterait pas là. Et pourtant j'étais heureux. D'abord parce que mes angoisses une fois calmées, je ne les comprenais plus ; il me semblait dépendre de moi qu'elles ne revinssent pas ; demain était lointain et serait peut-être

différent. Mais surtout parce que je ne voulais pas penser au lendemain, je pressentais déjà qu'on ne peut jamais goûter du bonheur que ce qui m'en était donné, un moment, un simulacre, et je pressentais déjà ce que je devais connaître plus tard dans l'amour non partagé, — je peux dire simplement dans l'amour, il y a des êtres pour qui il n'est pas d'amour partagé, — c'est que là où le bonheur vrai est impossible, il peut venir une heure pendant laquelle la bonté de celle que nous aimons ou son caprice, ou le hasard, appliquent sur nos désirs, en une coïncidence aussi parfaite, les mêmes paroles, les mêmes gestes, les mêmes actions que si nous étions aimés, que si nous étions vraiment heureux. À nous alors de savoir considérer avec curiosité et posséder avec délices, cette petite parcelle de bonheur, à défaut de laquelle nous serions morts sans avoir jamais soupçonné ce que le bonheur peut être pour des cœurs moins difficiles ou plus favorisés ; à nous de supposer qu'elle n'est que le fragment d'un bonheur durable et réel qui ne nous apparaît qu'à cet endroit ; et pour que le lendemain n'inflige pas un démenti à cette feinte, à nous de ne pas chercher à obtenir une faveur de plus après celle que nous n'avons due qu'à l'artifice d'une minute d'exception. Enfermons-nous plutôt dans la solitude ; tâchons d'y rester longtemps en harmonie avec les dernières vibrations de la voix que nous sûmes rendre un instant amoureuse et à qui nous ne demanderons plus rien que de ne plus s'adresser à nous, de peur que par une parole nouvelle, qui ne pourrait être que différente, elle vienne blesser d'une dissonance, le silence sensitif où, comme grâce à quelque pédale, survit la tonalité du bonheur.] Le charme qu'a toujours gardé pour moi le chapitre de la nuit enchantée de *La Mare au Diable* est simplement le charme de cette nuit-là. Mais cela ne tient pas à la ressemblance des deux scènes. Cette nuit bénie dans la chambre de Combray, le titre seul de « *François le Champi* » suffit à en faire repasser près de moi la douceur, sans que je puisse la retenir et l'étreindre. Certains esprits¹, par goût du mystère, cherchent à croire que les objets conservent sur eux quelque chose des yeux qui les regardèrent, que les monuments et les tableaux ne nous apparaissent que sous le voile sensible que leur ont tissé, depuis des siècles l'amour et la contemplation des hommes. Cette chimère deviendrait vraie si on la transposait dans le domaine de sa sensibilité propre. Oui, en ce sens-là, en ce sens-là seulement, mais c'est le plus précieux, une chose que nous avons vue autrefois, conserve le regard que nous lui avons donné et si nous nous retrouvons en face d'elle, elle nous rend ce regard avec toutes les images qui le remplissaient alors. C'est que les choses, — et aussi bien qu'une autre ce livre sous sa couverture rouge, — sitôt que nous les avons perçues, sont converties en nous en quelque chose d'immatériel, d'homogène à toutes nos préoccupations ou nos sensations d'alors, mêlé à elles, à jamais inséparable d'elles. Son titre avait tissé pour toujours entre ses syllabes [le vent rapide et le soleil soyeux qui couraient dehors pendant que nous le lisions. *biffé dactyl.* 1] le clair de lune soyeux qui brillait dehors cette nuit-là. Telle sensation apportée par le plus humble aliment, l'odeur du café au lait par exemple, nous apporte cette vague espérance d'un beau temps qui, si souvent, pendant que nous le buvions dans un bol de faïence

1. Le passage qui va de « Certains esprits » à « enseveli pour toujours » sera repris par Proust, avec quelques modifications, quand il évoquera *François le Champi* dans *Le Temps retrouvé*.

crémeuse, quand la journée était encore intacte et pleine, se mit à nous sourire dans l'incertitude du ciel matinal. Une lueur n'est pas qu'une lueur, c'est un vase rempli de parfums, de sons, de moments, d'entreprises, de climats. C'est pour cela que la littérature qui se contente de « décrire » les choses, d'en donner seulement un misérable relevé de lignes et de surfaces, est celle qui tout en s'appelant réaliste est la plus éloignée de la réalité, celle qui nous appauvrit et nous attriste le plus car elle coupe brusquement toute communication de notre moi présent avec le passé dont les choses gardaient l'essence, dans cette profondeur qu'un tel art néglige et l'avenir où elles nous incitent à la goûter à nouveau. C'est cette essence au contraire que l'art véritable doit exprimer et s'il y échoue, on peut encore apprendre de son échec un enseignement (tandis qu'on ne peut tirer aucun enseignement des réussites du réalisme), à savoir que cette essence est en partie subjective et incommunicable. / Bien plus, une chose que nous vîmes à une certaine époque, un livre que nous lûmes, ne restent pas seulement unis à jamais à ce qu'il y avait autour de nous ; ils le restent aussi fidèlement à ce que nous étions alors, ils ne peuvent plus être ressentis que par la sensibilité, par la personne que nous étions alors ; si je reprends, même par la pensée, dans la bibliothèque, *François le Champi*, immédiatement en moi un enfant se lève qui prend ma place, qui seul a le droit de lire ce titre : *François le Champi*, et qui le lit comme il le lut alors, [quand ma mère défit le papier qui enveloppait la couverture rougeâtre *add. daçtyl. 1*] avec la même impression du temps qu'il faisait [du clair de lune *add. daçtyl. 1*] dans le jardin, les mêmes rêves qu'il formait alors sur les pays et sur la vie, [le même désir de Venise, *[quelques mots illisibles]* *add. daçtyl. 1*] la même angoisse du lendemain. Que je revois une chose d'un autre temps, c'est un jeune homme qui se leva. Et si ma personne d'aujourd'hui n'est qu'une carrière de marbre abandonnée qui croit que tout ce qu'elle contient est pareil et monotone, mais d'où chaque souvenir, comme [un sculpteur de Grèce tire des statues innombrables *corrigé dans daçtyl. 1 en* Michel-Ange tire des statues innombrables que je reconnais et que je ne voyais pas]. J'ai dit chaque chose que nous retrouvons ; c'est que les livres se comportent en cela comme des choses ; et la manière dont ils s'ouvraient, le grain du papier, peuvent avoir gardé, une trace aussi vive de mon âme d'alors, que les phrases mêmes du texte. Et c'est pour cela que si j'étais tenté d'être bibliophile, je ne le serais que d'une façon : la première édition d'un livre me serait plus précieuse que les autres, mais j'entendrais par là l'édition où je le lus pour la première fois. Je rechercherais les éditions originales, je veux dire celles où j'eus de ce livre une impression originale car les impressions suivantes ne le sont plus. Je collectionnerais pour les romans les reliures d'autrefois, celle du temps où je lus mon premier roman et qui entendit tant de fois papa me dire : « Tiens-toi droit » ; comme la robe où nous vîmes pour la première fois une femme, elles m'aideraient à retrouver mon amour, à revoir la beauté sur laquelle j'ai superposé depuis trop d'images, de moins en moins aimées [pour pouvoir retrouver la première, moi qui ne suis pas le moi qui l'ai vu et qui dois céder la place au moi que j'étais alors s'il appelle la chose qu'il connut et que mon moi d'aujourd'hui ne connaît point *biffé daçtyl. 1*]. Mais même dans ce sens-là, le seul que je puisse comprendre, je ne serais pas tenté d'être bibliophile. Je sais trop pour cela combien les choses sont poreuses à l'esprit et s'en imbibent. Et si j'avais encore l'exemplaire de *François*

le *Champi* que ma mère tira ce soir-là du paquet de livres que ma grand-mère devait me donner pour ma fête, je ne le regarderais jamais : j'aurais trop peur qu'il se remplit peu à peu de mes impressions d'aujourd'hui, y noyant celles d'autrefois, et devenant à ce point une chose du présent que quand je lui demanderais de ramener encore une fois devant moi l'enfant qui rêva sur son titre dans la petite chambre de Combray, l'enfant ne reconnaissant pas son accent, ne répondît plus à son appel et restât enseveli pour toujours. [C'est ainsi¹ que pendant longtemps /p. 43, 2^e §, 1^{re} ligne], quand réveill² [...] Mort à jamais [3^e §, 1^{re} ligne] ? C'était possible. corrigé dans rel. dactyl. en Pendant bien des années je ne me souvins jamais de notre maison de Combray. Je savais que j'y avais passé une partie de mon enfance. La mémoire volontaire — celle qui croit nous donner des images de notre passé, mais qui le peint tout entier d'une couleur uniforme et fausse qu'elle emprunte au présent — me fournissait bien sur Combray quelques renseignements que je me figurais. Quand je voulais en retrouver quelque image, je la demandais à ma mémoire, à la mémoire intellectuelle et volontaire qui ne nous rend nullement notre passé, car elle peint tout entier d'une couleur uniforme et fausse, qu'elle emprunte au présent. En réalité tout cela était mort pour moi. Mort à jamais ? C'était possible] Il y a beaucoup dactyl. 1, dactyl. 2, rel. dactyl. ♦ b. les faveurs du premier. Si, dans un moment d'excitation intellectuel où quelque circonstance a suspendu notre activité physique, par exemple si, allant en voiture à un rendez-vous, nous jetons un coup d'œil sur l'objet actuel de notre pensée, nous voyons qu'il eut dépendu d'un hasard que cet objet n'y fût pas encore entré. Et qui sait si tout à l'heure la voiture ne sera pas brisée sur nous et si notre esprit d'où la vie se retirera ne sera pas obligé de lâcher à jamais ces quelques idées qu'en ce moment il enserre et protège anxieusement de sa pulpe frémissante. Ou encore nous sommes comme un peintre montant un chemin qui surplombe un lac dont un rideau de rochers et d'arbres cache la vue. Par une brèche il l'aperçoit, il l'a tout entier devant lui. Il prend ses pinceaux. Ainsi notre esprit est-il tout entier devant nous. Nous le possédons, nous pouvons décrire chacune des hauteurs qui le dominent, les voiles qui sont arrêtées à sa surface. Mais bientôt viendra la nuit où l'on ne peut plus peindre et après laquelle le jour ne se lève pas. / Si c'est souvent le hasard (j'entends par là des circonstances que notre volonté n'a point préparées, au moins en vue du résultat qu'elles auront) qui amène dans notre esprit un objet nouveau, c'est un hasard plus rare, un hasard sélectionné et soumis à des conditions de production difficiles, après des épreuves éliminatoires, qui ramène dans l'esprit un objet possédé autrefois par lui et qui était sorti de lui. / Je trouve très raisonnable dactyl. 1, dactyl. 2

1. Voir les Esquisses XIII et XIV, p. 695-702.

2. Voir CF, t. III, p. 187, à propos de la mort de Bergotte.

Page 44.

1. On trouve une allusion à cette légende dans l'*Histoire de France* de Michelet, livre I, chapitre IV (J. Michelet, *Œuvres complètes*, Paris, Flammarion, 1974, t. IV, p. 192), dans les paragraphes du « Tableau de la France » consacrés à la Bretagne.

1. Au-dessus de ces mots, le chiffre II apparaît dans la dactylographie 2.

Page 45.

a. ne lui sera de rien. [Ce qu'il lui faut conquérir, faire entrer dans sa lumière, c'est une partie de lui-même qui n'est pas encore et qui ne pourra sortir que de lui ! *corrigé en* Chercher ? pas seulement : créer.] / Et je recommence *daçyl. 1, daçyl. 2*

Page 46.

a. distances [*p. 45, 2e §, dernière ligne*] traversées. Maintenant je ne sens *daçyl. 1* : distances traversées. [Certes ce qui palpite [...] est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi ? Je ne sais. *add. pap.*] Maintenant je ne sens *daçyl. 2* ♦ b. remâcher sans peine. [Et pourtant, déjà, si je n'ai pas pu identifier le souvenir, je me suis élevé à la raison du plaisir qui le précédait et que sa « reconnaissance », sa notion claire n'a pas suivi. Cette raison, c'est qu'en nous il y a un être qui ne peut vivre que de l'essence des choses, laquelle ne peut être saisie qu'en dehors du temps. En elle seulement il trouve sa subsistance, ses délices, sa poésie. Il languit dans l'observation du présent, où les sens ne lui apportent pas cette essence des choses ; il languit dans la considération du passé, que l'intelligence lui dessèche ; il languit dans l'attente de l'avenir que la volonté construit avec des fragments du passé et du présent qu'elle rend moins réels encore en leur assignant une affectation utilitaire, une distinction tout humaine. Mais qu'un bruit, qu'une odeur, déjà perçus autrefois, soit pour ainsi dire entendu, respiré par nous à la fois dans le passé et dans le présent, réel sans être actuel, idéal sans être imaginé, il libère aussitôt cette essence permanente des choses, et notre vrai moi qui depuis si longtemps était comme mort, s'éveille, s'anime et se réjouit de la céleste nourriture qui lui est apportée. Une minute extratemporelle a recréé, pour la sentir, l'homme extratemporel. Et celui-là que pourrait-il craindre de l'avenir ? / Ah ! nous disons souvent que la vie présente est médiocre et notre passé ne nous semble pas plus beau. Mais c'est que ce que nous appelons ainsi n'est nullement notre passé. Que sous notre pied, dans une cour, une pierre réveille une seule des sensations que nous eûmes en foulant le pavage du baptistère de Saint-Marc, que le goût d'une madeleine trempée dans du thé approche de nous, sans même nous le laisser reconnaître encore, un peu du passé, nous sentons à la joie, au charme irrésistible qui nous inonde, combien le passé réel même le plus humble, est différent de celui que nous présente la mémoire de l'intelligence sur la réquisition de notre volonté. Et c'est bien cette joie, ce charme, qui nous donnent le courage de tenter un dernier effort, de ramener à la lumière ces morts suppliants, dont notre fatigue, nos amis, nous conseillent d'écarter la foule importune. Mais le plaisir est là qui, comme un amour, nous a déliés des autres attraits que le sien. *biffé*] / Et tout d'un coup *daçyl. 1, daçyl. 2*

1. Proust rapproche l'épisode de la madeleine de textes analogues de Chateaubriand, Nerval et Baudelaire (*CF*, t. III, p. 919-920). Un texte de Renan, paru en 1906, est plus proche encore de celui de Proust par l'analyse de l'effort de reminiscence et par la distinction établie entre des sensations plus ou moins aptes à restituer le souvenir : « Singulier fait psychologique — J'entends une charrette

passer dans la rue avec une cloche suspendue au-dessus, et tintant pour avertir... Cela me rappelle par une association d'idées très vive tous mes souvenirs de Bretagne, où ces charrettes de campagne ont aussi une cloche. Ajoutez que le tintement était le même. Tout à coup je me rappelle par une conception *se rapportant aux yeux* que j'ai vu quelquefois cette charrette dans la rue, et qu'elle n'a rien d'analogue pour la vue avec la Bretagne. Je cherche de nouveau à réexciter l'association d'idées d'après l'*ouïe*, et, chose singulière, je ne puis, le souvenir de la vue est plus fort, et ce n'est que quand ce souvenir est oblitéré que j'ai retrouvé mon association d'idées par les oreilles ». (E. Renan, *Cahiers de jeunesse*, septième cahier, 60).

Page 47.

a. trempé dans le tilleul [2^e ligne de la page] que me donnait ma tante, tous les matins, aussitôt la vieille maison [...] s'appliquer au petit pavillon qu'on avait construit pour mes parents [...] Et comme dans ce jeu [13^e ligne de la page] où les Japonais se complaisaient à tremper dans un bol de porcelaine coréenne rempli d'eau ou de leur infusion favorite, de petits morceaux de papier *dactyl.* 1. *dactyl.* 2

1. Voir les Esquisses XV et XVI, p. 702-704. Combray est constitué d'éléments empruntés à Illiers (Eure-et-Loir), berceau de la famille paternelle de Proust (la clé est donnée p. 103, puisque Illiers apparaît parmi les différentes formes du nom d'Hilaire) et parfois à Auteuil, où l'oncle maternel de Proust avait une maison. Mais les associations suscitées par le nom établissent une distance entre Combray et ses sources biographiques : si on trouve un Combres près d'Illiers, Combray est aussi le nom d'un village normand et il évoque Combourg en Bretagne, où se passa la jeunesse de Chateaubriand.

Page 48.

a. Les « salles » [5^e ligne de la page], des rues aux graves noms de saints. La cousine de mon grand-père On trouve à cet endroit dans la *dactylographie* 1, un passage de la main de Proust, partiellement biffé et non localisé. En voici le texte : des saints dont plusieurs se rattachaient à l'histoire de Combray, que j'avais vu à la messe flamboyer dans les vitraux et de ses premiers seigneurs que je connaissais bien pour les avoir souvent regardés à la messe, chacun dans son vitrail, et dont les noms inscrits à l'angle des carrefours perpétuaient après tant de siècles, à la hauteur des stores des boutiques, leur résidence majestueuse, surnaturelle et pourprée.

On trouve également dans la *dactylographie* 2 un passage de la main de Proust, non biffé mais non localisé. En voici le texte : comme ses rues aux graves noms des saints, rue Saint-Hilaire, rue Saint-Jacques, où était la maison de ma tante, rue Saint-Hildegarde, où donnait la grille, et rue du Saint-Esprit sur laquelle s'ouvrait la petite porte latérale de son jardin (des saints dont je connaissais plusieurs pour les avoir vus à l'église dans leurs vitraux, qui se rattachaient à l'histoire des premiers seigneurs de Combray, où leur nom inscrit à la croisée des rues semblait perpétuer leur résidence immémoriale et surnaturelle). Ces deux brouillons manuscrits semblent être

suiuis du texte des dactylographies que voici : et l'église qui les dominait sur la « place » où il y avait quelques pigeons, beaucoup de vent, et cette dame en noir que dans les villes de province on voit toujours, même en dehors des heures d'office, pousser le vantail en bois pratiqué dans le porche. Les vieilles gens mouraient beaucoup, les jeunes étaient malingres, le parler de tous était traînard, mélancolique et doux, on était souvent « content de trouver du feu », on avait peur de « se faire mouiller » et s'il faisait beau on trouvait que le temps n'était pas sain ; construites en pierres noirâtres du pays, précédées de degrés extérieurs sur la rue, coiffées de pignons qui rabattaient leurs ombres devant elles, les maisons étaient obscures et dès que le jour commençait à tomber, il fallait relever les rideaux dans les « salles » ; on entendait souvent sonner pour une mort : les enterrements se déroulaient en procession dans la ville avec les prêtres en surplis, les enfants du chœur et le Saint-Sacrement. ♦ *b.* d'idée fixe [2^e §, 8^e ligne] et de dévotion. [Elle occupait sur la rue deux chambres contiguës, de manière à rester l'après-midi dans l'une pendant qu'on aérail l'autre et qu'on y laissait les fenêtres ouvertes. Et le soir elle revenait dans sa chambre de nuit *corrigé en* Son appartement particulier [...] qu'on aérail l'autre.] C'étaient de ces chambres *dactyl.* 1, *dactyl.* 2

1. La rue Saint-Hilaire et la rue du Saint-Esprit se trouvent à Illiers. La maison d'Elizabeth Amiot, tante de Marcel Proust, avait son entrée principale rue du Saint-Esprit. La rue Sainte-Hildegarde, en revanche, n'existe pas à Illiers.

2. La rue et l'hôtellerie se trouvent à Illiers.

3. Voir l'Esquisse XVIII, p. 715-719.

Page 49.

1. Allusion à *La Mer* de Michelet : « Là pullulent les animalcules lumineux qui, par moments attirés à la surface, y apparaissent en traînées, en serpents de feu, en guirlandes étincelantes. La mer, dans son épaisseur transparente, doit en être, ici et là, fortuitement illuminée » (J. Michelet, *La Mer*, Paris, Flammarion, s. d., p. 328). Tout le chapitre, intitulé « Fécondité », illustre la densité nourricière de la mer.

Page 50.

a. Les angoisses dont [2^e §, 9^e ligne] elle souffrait. Malheureusement ayant pris *dactyl.* 1 : les angoisses dont elle souffrait [; puis dans l'inertie [...] forme d'activité *add. pap.*]. Malheureusement ayant pris *dactyl.* 2

1. Voir l'Esquisse XIX, p. 719.

Page 51.

a. elle rougissait [p. 50, 2^e §, *avant-dernière ligne*] et se reprenait au plus vite). / [Au bout d'un moment [...] son lit longea la fenêtre, *add. pap.*¹]

1. Cette addition a d'abord été écrite par Proust sur une paperole dans la dactylographie 2 puis reportée sur la dactylographie 1.

[Elle corrigé en elle] avait la rue *daçyl.* 1, *daçyl.* 2. *Fin du passage dans le reliquat daçylographique* : elle rougissait et se reprenait au plus vite). / [Ce qui m'émerveillait, comme une prodigalité précieuse de pharmacie c'était de me rendre compte que c'étaient les tiges minces des tilleuls et non une préparation où elles seraient entrées, les tiges fleuries, telles qu'il en tombait à nos pieds sur nous quand nous nous promenions avenue de la gare — avec ces mille petits détails inutiles qu'on eût supprimés dans une préparation factice, comme un petit germe vert mort avant terme, à peine vieillis, ayant subi juste assez de changements pour qu'on sentît bien que ce n'était pas les doubles, qu'elles n'avaient qu'un corps et qu'une vie, qu'elles étaient bien celles qui avant de fleurir le sac de tisane avaient embaumé les soirées d'été. Chaque caractère nouveau était la métamorphose d'un caractère ancien que je reconnaissais aussitôt. En voyant une petite boule grise je me disais c'est un de ces petits grains verts qui ne sont pas venus à terme, mais surtout cet éclat si doux qui faisait se détacher les fleurs suspendues tellement différentes dans la forêt fragile des tiges comme de petites roses d'or je me disais : c'est ce qui est devenu la couleur des fleurs, cela veut dire : elles, par cette différence voyez, elles étaient en couleur. Et du reste c'était à peu près leur couleur encore, un peu éteinte seulement et assoupie dans ce nouveau temps de leur vie qui était comme une sorte de crépuscule des fleurs. Mais Françoise jugeait sans doute qu'elles avaient déjà eu le temps de donner à l'eau bouillante cette saveur fanée qu'appréciait ma tante, elle le versait. Ma tante y trempait une petite madeleine et m'en faisait goûter un morceau quand il était bien amolli. *add.*] *D'autre part, on trouve dans le reliquat manuscrit un texte apparemment très ancien sur la scène du matin. La tante s'appelle tante Jules et le nous révèle la présence du frère du narrateur. En voici le texte* : Le matin quand nous nous levions, que le soleil entré par la fente des volets jouait sur la table près de nous, sur notre drap, comme tout le bonheur de la matinée du printemps palpable, posé près de nous, aussitôt prêts avant de descendre au jardin nous allions dire bonjour à ma tante Jules. Elle trempait un peu de biscuit dans son thé et nous le faisait goûter. Elle approchait avec effort son front de cire de nos lèvres. Elle parlait des bruits qu'elle avait entendus la nuit pour montrer qu'elle n'avait pas dormi, vite fatiguée de nous avoir reçus, disait tristement : « Allez vous amuser mes enfants, allez vous amuser, c'est de votre âge. » De son lit elle voyait la rue qui lui racontait la chronique de Combray¹.

1. Voir, dans la Bible, le livre d'Esther, VI, 1 : « Or cette nuit-là, comme le sommeil le fuyait, le roi réclama le livre des Mémoires ou Chroniques pour s'en faire donner lecture », et *Esther* de Racine (acte II, sc. 1).

Page 52.

a. délaissait un peu ma tante [2^e §, 3^e ligne] pendant les mois où nous étions là. Nous étions ses préférés, *daçyl.* 1 : délaissait un peu ma tante pendant les mois où nous étions là. [Il y avait eu dans mon enfance [...]] personne mieux que Françoise. *add.*] Nous étions ses préférés, *daçyl.* 2.

1. Après ces mots, on peut lire l'épisode des grosses asperges et de la passante inconnue (voir p. 54 à 55).

1. Les dactylographies donnent : « son front pâle et fade sur lequel elle n'avait pas encore arrangé ses faux cheveux et où les vertèbres transparaissaient ». Nous adoptons la correction proposée par Ph. Kolb. C'est donc à l'armature de la perruque et non au front de la tante Léonie que le terme « vertèbres » renvoie. Proust aurait ajouté « et » pour donner plus de cohérence à la métaphore de la couronne d'épines (placée de ce fait sur le front de la tante) sans s'apercevoir qu'il rendait celle des vertèbres inintelligible. Cette impropreté fut une des raisons alléguées par André Gide pour justifier l'avis défavorable qu'il donna à la NRF, après examen de *Du côté de chez Swann* (voir la *Correspondance*, t. XIII, p. 50-53). Ph. Kolb montre que, si Proust n'a pas ultérieurement tenu compte du reproche, c'est que celui-ci figure dans la lettre publiée par Gide, mais non dans celle qu'il envoya réellement à Proust (Ph. Kolb, « Une énigmatique métaphore », *Europe*, août-septembre 1970, p. 141-151). Les versions antérieures aux dactylographies corroborent en partie cette argumentation. Initialement il y a bien une incohérence (voir l'*Esquisse* XVII, p. 705) rectifiée, dans le roman de 1909, par ajout interlinéaire (Cahier 10 : « son front pâle et fade [sur lequel à cette heure matinale elle n'avait pas encore arrangé ses faux cheveux *add.*] où les vertèbres transparaissaient ») avant l'adjonction de « et » sur les dactylographies. Ces oscillations prouvent en tout cas la priorité de la métaphore sur le souci de réalisme.

Page 53.

a. le jour de notre arrivée, [le dernier dimanche avant les Rameaux *corrigé en* la veille de Pâques, où souvent il faisait un vent glacial et où on pouvait supporter dehors un gros pardessus et un bon feu dans la maison] quand maman *dactyl. 1, dactyl. 2* ➡ b. leur vie, sachant le bien qu'on fait en parlant de leurs morts à ceux qui les ont vraiment aimés. Et Françoise dans son langage, parfois poétique de paysanne [pyrénéenne *biffé*] trouvait pour exprimer la profondeur de son chagrin, la douceur de sa vie d'autrefois, des paroles d'une vraie noblesse. / Maman, avec cette finesse qui, s'ajoutant chez elle à la bonté, lui permettait non seulement de s'intéresser à la vie des autres, mais encore de la comprendre, avait deviné tout de suite que Françoise *dactyl. 1, dactyl. 2* ➡ c. est pire que les rayons X qu'on a fait *dactyl. 1* : est pire que les rayons X [(elle disait X [...] ce terme savant), *add.*] qu'on a fait *dactyl. 2*

1. G.H. Steel relève ici une invraisemblance chronologique. La date de la découverte des rayons X par Röntgen, 1895, rend peu plausible leur utilisation en province du vivant de la tante Léonie (G.H. Steel, *Chronology and Time in « À la recherche du Temps perdu »*, Genève, Droz, 1979, p. 124).

Page 55.

a. que je ne connais point [(Madame Goupil était une jeune femme toujours « très habillée », le plus souvent en blanc, très pieuse, très gaie, très douce, avec une peau [douce *biffé*] lisse semée de petites taches

< de > rousseur, et pour qui j'avais une si grande admiration que les soirs où je ne l'avais pas vue au mois de Marie où c'était elle qui [apportait *biffé*] envoyait les plus belles aubépines pour l'autel de la Vierge, si je n'étais pas distrait par quelque chose j'avais envie de pleurer) *add.*] Allez donc chercher *dactyl.* 1

Page 56.

a. malheureusement attendre encore [*3^e §, 6^e ligne*] un peu plus d'une heure. / « Je serais bien allée *dactyl.* 1 : malheureusement attendre encore un peu plus d'une heure. [« Et encore cela tombera pendant mon déjeuner ! » ajouta-t-elle à mi-voix en se faisant part de ce regret à elle-même, son déjeuner était pour elle une distraction assez grande pour ne pas avoir besoin d'en avoir d'autre en même temps. « Vous n'oublierez pas au moins de me donner mes œufs à la crème dans une assiette plate ? » Ma tante ne voulait < être > servie que dans des assiettes [à dessert *corrigé en* plates] parce que c'étaient les seules où il y eût au-dessous du sujet peint « un peu d'écrit ». Et cela l'amusait chaque jour de lire la légende de celles qu'on lui donnait. Elle mettait ses lunettes. « Ah ! voyons qu'est-ce que c'est que celle-là. » Et elle épelait péniblement : « [un blanc] », comparait avec le sujet, souriant et disait : « Très bien, très bien » *add.*] / « Je serais bien allée *rel. dactyl.* 1 : malheureusement attendre encore un peu plus d'une heure [« Et encore cela tombera [...] « Très bien, très bien ». *add.*] / « Je serais bien allée *dactyl.* 2

1. Certains noms de personnages réels d'Illiers sont adaptés à Combray : le nom du docteur Galopin d'Illiers, devient celui du pâtissier, celui du facteur Percepied d'Illiers, le nom du médecin.

2. Deux des contes des *Mille et Une Nuits* choisis parmi les plus connus, ce qui s'accorde au caractère banal, inaperçu, de leur apparition dans *Combray* : ainsi est introduite la référence à l'un des modèles littéraires avoués du narrateur (*CF*, t. III, p. 1043). *Les Mille et Une Nuits* sont l'un des éléments de l'univers de Combray : lors de deux séjours à Balbec, le narrateur voudra revoir les assiettes de la tante Léonie (voir t. II, p. 257-258), puis relire les contes « pour [s']entourer justement des souvenirs de Combray » (*CF*, t. II, p. 835).

Page 57.

a. qu'ils attendaient leurs [*11^e ligne de la page*] « voyageurs ». On connaissait *dactyl.* 1 : qu'ils attendaient de leurs « voyageurs ». [Quand le soir, je montais [...] paroles irréflechies. *add.*] On connaissait *dactyl.* 2, *rel. dactyl.* 2

1. Nous donnons l'addition du reliquat dactylographique avant celle de la dactylographie 2. Voir la Notice de « Combray », p. 1070.

2. On notera cependant que, dans le reliquat dactylographique, ce n'est pas du grand-père dont il s'agit mais du cousin que la tante du narrateur tutoie.

Page 58.

a. Que je l'aimais, que je la revois bien, notre Église ! Dans les *dactylographies*, l'épisode de l'église de Combray (p. 58 à 66) était placé juste après le discours du curé sur son église (p. 102-105). Voir l'Esquisse XXVIII, p. 738 à 743. ♦ b. des abbés de Combray et de Saint-Rigier, enterrés là, *dactyl.* 1, *dactyl.* 2

1. Voir l'Esquisse XXVIII, p. 739.
2. Voir l'Esquisse XXIII, p. 728.

Page 59.

a. architectural [5^e ligne de la page], entre ciel et terre ; un autre où une montagne *dactyl.* 1 : architectural, entre ciel et terre [(et dans /la lumière corrigé en le reflet/ oblique [...] pour le déjeuner) *add.*] ; un autre où une montagne *dactyl.* 2

1. Voir une lettre écrite par Proust à Mme Straus, en 1907, à propos de la cathédrale d'Évreux qu'il venait de visiter : « Puis une cathédrale que vous avez vue sans doute qui est de toutes les époques, avec de beaux vitraux qui trouvaient le moyen d'être lumineux à l'heure presque crépusculaire où je les ai vus, et par un temps gris, sous un ciel fermé » (*Correspondance*, t. VII, p. 287).

2. Dans sa dédicace à J. de Lacretelle, Proust donne quelques-uns des modèles de ses vitraux : « Certains vitraux sont certainement les uns d'Évreux, les autres de la Sainte-Chapelle et de Pont-Audemer », tout en précisant le sens du terme « modèle » : « ma mémoire m'a prêté comme "modèles" (a fait poser) beaucoup d'églises » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 564).

3. La métaphore trouve peut-être son origine dans le vocabulaire technique de l'art du vitrail, où le mot désigne « les fonds entre les sujets légendaires ». Viollet-le-Duc, commentant les vitraux de l'église Notre-Dame de Dijon, ajoute : « Ces bleus de diverses nuances rayonnent d'une manière suffisante, malgré la peinture qui les couvre, pour violacer un peu le rouge sur les bords, ce qui donne à cette tapisserie l'éclat velouté nécessaire, tout en restant brillant. » (E. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, article « vitrail »).

4. Charles VI le Bien-Aimé ou le Fou (1368-1422), roi de France (1380-1422). Après une période de bon gouvernement, il sombra dans la démence en 1392 et abandonna le pays à la guerre civile. Le jeu dit « tarot de Charles VI » avait été fait pour distraire le roi. L'une des cartes, « l'Empereur » représente un personnage assis, couronné, vêtu de bleu (reproduit dans *Les Cartes à jouer* de H.R. d'Allemagne, Paris, Hachette, 1906, t. I, p. 11).

Page 60.

a. d'entièrement différent du reste [9^e ligne en bas de page] de la ville [où, pas à pas, d'une chapelle à l'autre, on entrait dans le siècle de celui qui l'avait ornée, construite dans une sorte d'espace à quatre dimensions,

celle du temps s'ajoutant aux autres et comme à même les siècles, le rude et farouche dixième siècle n'apparaissant à peine que dans l'entaille de l'escalier qui semblait construit dans un édifice dont le vaisseau était déployé à travers les siècles qui l'avaient commencé, puis enrichi de telle chapelle, de tel vitrail, et où chaque travée de la voûte corrigé dans *daetyl.* 2 en un édifice occupant [...] de chapelle en chapelle] semblait vaincre et franchir *daetyl.* 1, *daetyl.* 2

1. Voir l'Esquisse XXV, p. 733.

2. Proust a peut-être pris pour modèle de ces tapisseries celles de Sens auxquelles le curé les compare (p. 102). Il a pu en trouver mention dans un article d'Émile Mâle (É. Mâle, « L'Art symbolique à la fin du Moyen Âge », *Revue de l'art ancien et moderne*, septembre 1905, p. 195-209). Ce mode de représentation superpose à la réalité des châtelains de Guermantes une référence esthétique et historique idéalisante, comme la lanterne magique et le vitrail (p. 169). Mais c'est surtout le sujet de ces tapisseries qui est important dans le roman ; il renvoie au livre d'Esther de la Bible (voir n. 1, p. 51, et t. II de la présente édition, p. 673) et à la tragédie de Racine : Esther, cachant son origine juive sur les conseils du pieux Mardochée, est choisie pour épouse par le roi de Perse, Assuérus, et sauve son peuple persécuté par le favori Aman, grâce à son courage et à l'amour du roi. À plusieurs reprises, le caractère biblique et oriental de cette histoire est souligné par les citations choisies (*ibid.*, et *CF*, t. II, p. 667, 774, 987). Aussi la connotation purement aristocratique et médiévale des tapisseries de l'église de Combray est-elle surprenante. L'histoire d'Esther implique, comme l'histoire de Geneviève de Brabant (voir n. 4, p. 9), un envers familial perceptible dans les brouillons : dans le Cahier 2, c'est la mère qui joue le rôle d'Esther pénétrant craintivement dans la chambre du narrateur-Assuérus, rôle attribué à Albertine ultérieurement (*CF*, t. III, p. 18, 120, 395, 412). On y trouve d'autre part une scène où « pensant à cette Esther qu'elle préfère à tout », elle s'essaie à chanter les chœurs d'Esther mis en musique par Reynaldo Hahn : « Et les belles lignes de son visage juif, tout empreint de douceur chrétienne et de courage janséniste en faisaient Esther elle-même. » La mise au net manuscrite de *Combray* (au Cahier 9) offre d'ailleurs un équivalent narratif du triomphe d'Esther dans l'ascension sociale de la mère de Swann, figure de la mère du narrateur. Dans *Combray*, c'est donc, semble-t-il, le judaïsme occulté de la mère que le sujet de la tapisserie intègre à l'œuvre. M. et Mme Adrien Proust possédaient, d'autre part, *Esther et Aman*, tableau de Franken le Jeune ; voir la *Correspondance*, t. VI, p. 327 et 336, lettre à Mme Catusse, décembre 1906.

3. Dagobert I^{er} (602-638), roi des Francs, l'un des derniers Mérovingiens. Il fit rebâtir l'église abbatiale de Saint-Denis où se trouve son tombeau. Saint Éloi (588-659) fut son conseiller financier et son orfèvre avant d'être évêque de Noyon. Il fit édifier le mausolée de Saint-Denis. La croix d'or mentionnée ici renvoie

certainement à celle du trésor de Saint-Denis que décrit Émile Mâle (É. Mâle, *l'Art religieux du XII^e siècle en France*, librairie Armand Colin, 1928, p. 153) et qu'il attribue à l'orfèvre du XII^e siècle Godefroy de Claire. L'abbaye de Saint-Denis est, comme l'a montré Claudine Quémard, présente dans les brouillons de l'église de Combray (voir C. Quémard, « L'Église de Combray, son curé et le narrateur », *Études proustiennes*, I, 1973, p. 277-342). Toutefois, dans le texte définitif, rien n'apparaît de ce qui permettrait d'identifier la croix, d'autant que Proust a fait disparaître la mention d'autres objets figurant à Saint-Denis (« le vitrail de l'abbé Suger » par exemple ; voir l'Esquisse XXV, p. 733). Dagobert et saint Éloi participent certainement de cette première référence mais se maintiennent à travers les brouillons successifs alors qu'elle s'abolit et que les autres personnages historiques varient considérablement. Peut-être doivent-ils cette persistance au double pouvoir spirituel et temporel, qu'ils représentent. Dans la première version distinguée par C. Quémard (Cahiers 6 et 7), la croix d'or ne renvoie qu'à saint Éloi. Dagobert est donateur d'un objet moins sacré, reliquaire ou lutrin, en forme d'aigle, pris dans une autre église. Parallèlement, le mal que fait Gilbert le Mauvais consiste à massacrer des moines, à brûler l'église où s'est réfugié un abbé de Guermantes (Cahiers 7 et 8) : lutte des pouvoirs temporel et spirituel, dont Dagobert et Éloi fournissent une image plus ancienne, légendaire et harmonieuse. Les réécritures produisent une série de modifications parallèles : la différenciation des objets disparaît et seule la croix subsiste (Cahier 12), ce n'est plus un clerc que Gilbert combat mais un roi, son frère, et tandis que l'antagonisme mentionné auparavant (voir l'Esquisse XXIV, p. 730) entre le curé de Combray et la duchesse de Guermantes s'abolit. Cependant, conciliée, la dualité des pouvoirs reste inscrite dans l'église : Dagobert et Éloi, Gilbert le Mauvais absous par saint Hilaire, les tombes des abbés de Combray et des comtes de Brabant. Elle ne se résout que dans le nom de Saint Louis, au terme d'une évolution historique qui correspond dans l'espace au point le plus haut de l'édifice. On peut rappeler que Michelet mentionne cette rivalité des pouvoirs précisément à propos du règne de Dagobert : « C'est qu'alors en effet le vrai roi c'est le prêtre. Au milieu même de ces bruyantes invasions de barbares, qui semblaient près de tout détruire, l'Église avait fait son chemin à petit bruit » (J. Michelet, *Histoire de France*, livre II, Paris, Flammarion, 1974, p. 241).

4. Louis le Germanique (804-877), troisième fils de Louis le Pieux, à qui échet le royaume de Bavière. Ses fils, Carloman, Louis III le Jeune et Charles III le Gros, se révoltèrent contre lui. Dans les brouillons figurent successivement le tombeau des fils de Saint Louis (Cahier 6), que Proust avait pu voir à Saint-Denis, celui des fils de Clovis puis celui des fils de Charlemagne dans le Cahier 12 (voir à ce sujet Claudine Quémard, article cité, p. 277-343). La référence à Louis le Germanique structure, semble-t-il, la succession mérovingienne (la croix d'or offerte par Dagobert) — carolingienne présente dans l'histoire de l'église.

1. Sigebert (535-575), roi d'Austrasie, le plus jeune des fils de Clotaire, héros des *Récits des temps mérovingiens* d'Augustin Thierry (voir n. 2 de cette page). Il était donc petit-fils de Clovis, comme Théodebert I^{er}, constructeur fictif de l'église de Combray (voir n. 4, p. 104) bien que de trente ans plus jeune que lui, et, comme lui, roi d'Austrasie. La couche mérovingienne de l'église de Combray est historiquement et géographiquement cohérente.

2. Citation presque textuelle des *Récits des temps mérovingiens* d'Augustin Thierry. Évoquant la mort de Galeswinthe, belle-sœur et non petite fille de Sigebert assassinée par son mari Chilpéric, Thierry écrit : « On disait qu'une lampe de cristal, pendue près du tombeau de Galeswinthe, le jour de ses funérailles, s'était détachée subitement sans que personne y portât la main, et qu'elle était tombée sur le pavé sans se briser et sans s'éteindre. On assurait, pour compléter le miracle, que les assistants avaient vu le marbre du pavé céder comme une matière molle, et la lampe s'y enfoncer à demi » (A. Thierry, *Récits des temps mérovingiens*, Paris, Garnier Frères, 1867, p. 234). Proust rend un hommage provisoirement inavoué à Augustin Thierry qu'adolescent il avait lu avec passion : il le plaçait à la fois parmi ses écrivains favoris et parmi ses héros dans la vie réelle (*Essais et articles*, éd. citée, p. 336), et la correspondance familiale garde le souvenir d'une « année Augustin Thierry » que les critiques s'accordent à situer en 1886, année où mourut la tante Amyot (voir la *Correspondance*, t. I, p. 108 et 110). Le nom d'Augustin Thierry apparaît ultérieurement (CF, t. II, p. 836) dans un contexte renvoyant à la fois au livre lu « avant de partir marcher du côté de Méséglise » (référence claire à *Du côté de chez Swann*, p. 152) et à Mérovée, éponyme des Mérovingiens.

3. Voir l'Esquisse XXVI, p. 734-736.

a. violettes et congestionnées [14^e ligne de la page] contre la sombre façade de l'église les fuschias n'en devenaient pas pour cela plus sacrés pour moi que mon grand-oncle quand il était agenouillé sous le vitrail de Charles le Mauvais ; entre les fleurs de Mme Loiseau et la pierre noircie sur laquelle elles s'appuyaient, même imperceptiblement aux yeux, il y avait pour l'esprit un abîme. [Quand on apercevait rue /Saint-Ambroise biffé/ Saint-Hilaire sa façade nord, /grossièrement sculptée et où quelques tons rouges s'éteignaient au milieu de la muraille biffé/, toute salie d'un noir de fumée qu'aucun feu n'y avait déposé, grossière, usée, mais où on distinguait quelques tons éteints d'un vitrail — vitrail de Gilbert le Mauvais plus mystérieux peut-être ainsi du dehors où on ne le distinguait pas mais où on sentait dans la couleur même sa présence invisible si voisine des lieux les plus familiers, et si lointaine, si fabuleuse comme en ces œuvres d'art anciennes, ces choses abîmées, mais qui furent jadis rehaussées par un goût étrange d'émaux et de diverses pierreries, si bien qu'on voit encore, çà et là dans les rainures de la pierre quelque

rubis de style, quelque saphir cabochon, on sentait que l'église était au cœur de Combray comme le passé très antique de la ville, comme l'époque même de Saint Hilaire et où le peuple venait s'enfoncer, quelquefois après avoir descendu trois marches tremper ses doigts dans l'eau sainte qui y remplissait encore des auges de pierre. *add.*¹] / On reconnaissait le clocher *daetyl.* 1 : violettes et congestionnées contre la sombre façade [comme dans *daetyl.* 1] pour l'esprit un abîme. [Quand on apercevait², rue de l'Oiseau, sa porte salie d'un noir de fumée que n'y avait déposé aucun feu, et à portée de la main, à l'envers le vitrail familièrement mystérieux de Gilbert le Mauvais, quelques traits de couleurs, effacés, comme en ces œuvres antiques et grossières qu'un goût barbare avait surchargé de pierreries et où on trouve encore dans les rainures de la pierre, quelque coulée d'émail vert, un rubis baroque ou un saphir cabochon, l'église avait l'air d'être au cœur de Combray comme son passé même, comme les jours de Saint Hilaire qui survivaient. *add.*] / On reconnaissait le clocher *daetyl.* 2 : violettes et congestionnées contre la sombre façade [comme dans *daetyl.* 1] pour l'esprit un abîme. On trouve, après ces mots dans le reliquat *daetyl.* graphique, un long passage de la main de Proust, interrompu — la suite devant sans doute figurer sur le feuillet suivant aujourd'hui disparu. En voici le texte : Partout où de loin on apercevait ça et là, séparées par l'interposition d'un bouquet d'arbres ou d'une maison des parties de l'église, de chacune certes, brillant d'une pensée que n'avaient pas les autres édifices, on se disait : « C'est elle » ; mais au dessus de toutes c'était < par > le clocher qu'elle semblait arriver à une pleine conscience d'elle-même, à affirmer une existence individuelle et responsable ; et immobile à côté de lui, sans chercher à influencer personne, triste et muet, mais débordant de tristes pensées qu'il contenait stoïquement à se proposer pour une comparaison avec son voisin frivole, lumineux et violet. [De la route de Guermantes corrigé en Du port de la Gracieuse], par les beaux jours, l'abside musculeusement remontée derrière lui comme < par > l'élan qu'il prenait, il avait l'air d'enfoncer de toutes ses forces la pointe aiguë au cœur du ciel bleu. Mais < de > la route de Guermantes, posé sur une belle journée, immobile, ses versants tombaient comme des épaules fières et résignées, il semblait se confronter au ciel, rester muet.

1. Les rues d'Illiers n'ont été numérotées qu'en 1934.

2. Il existe à Illiers une église Saint-Hilaire en ruines, celle qui subsiste étant l'église Saint-Jacques.

Page 63.

1. Voir l'Esquisse XXVII, p. 736-738.

1. Cette addition figure au verso du feuillet numéroté 157. On trouve également au verso de ce feuillet un court passage. En voici le texte (précédé d'une note de Proust : « peut-être mieux placer ceci ») : « de ces sires de Guermantes que je < me > représentais même au temps où ils vivaient comme dans les plombs d'un sombre vitrail et ayant pour nature celle-là que je donnais — puisque c'était le même nom — au lieu appelé Guermantes dont on me parlait souvent et dans la direction duquel nous allions quelquefois en promenade sans que nous l'atteignions jamais. »

2. Le passage qui commence par ces mots et qui se termine par « Saint-Hilaire qui survivaient » (fin de la variante) a ensuite été supprimé sur l'épreuve 1.

Page 64.

a. en « voix de tête » [p. 63, dernière ligne] une octave au-dessus. Ma grand-mère ne se demandait pas si cette impression de beauté « artistique » (il n'est pas question en ceci de religion, car ma grand-mère était libre-penseuse), que lui donnait le clocher de Saint-Hilaire était quelque chose de plus réel que la vie, pouvant subsister en dehors d'elle ; mais je sais bien que sans en avoir conscience sans doute, elle le croyait, et d'une de ces croyances, qui sont les seules profondes, celles qu'impliquent certains actes. Car, quand une de ses nièces qu'elle aimait beaucoup et qui lui ressemblait, fut gravement atteinte, ma grand-mère souhaitait que si on la laissait voyager, on lui fit voir le clocher de Combray qu'elle ne connaissait pas. Et quand cette jeune femme fut morte, souvent ma grand-mère disait : « Je regrette qu'elle n'ait pas vu le clocher, il lui aurait plu. » Sans doute la croyance que suppose le regret est en désaccord avec la conception scientifique d'une mort totale, mais ce désaccord n'est pas une objection moins forte contre la conception scientifique que contre la croyance. Peut-être le matérialisme et la doctrine de l'immortalité de l'âme sont-ils aussi différents tous deux de la réalité, que pourrait être par exemple, vis-à-vis de ce qui se passe dans un téléphone, les opinions de deux personnes d'un pays où l'on ne saurait pas ce que c'est que l'électricité et qui croiraient, l'une qu'il s'agit d'une simple supercherie, l'autre que c'est la voix elle-même qui est transportée à des centaines de lieues par un renforcement de sa puissance d'expansion acoustique. / C'était le clocher de Saint-Hilaire *daçyl. 1,yaçyl. 2* ↔ b. pour venir d'Évreux déjeuner *daçyl. 1,yaçyl. 2* : pour venir [d'Évreux *corrigé en* de Thiberzy] déjeuner *épr. 2*

Page 65.

1. L'Esquisse XXVI donne, raturé, le nom de Falaise (voir var. b, p. 735). La référence ne semble pas avoir varié. La ville comprenait plusieurs hôtels du XVIII^e siècle, dont la plupart ont été détruits pendant la seconde guerre mondiale. Il s'agit, d'après l'Esquisse, du clocher de Saint-Gervais (p. 211). La proximité de Balbec est mentionnée dans *Sodome et Gomorrhe* (CF, t. II, p. 938).

2. Giambattista Piranesi, dit Piranèse (1720-1778) dessinateur, graveur et architecte italien qui publia de nombreux recueils de gravures dont *Vues de Rome*.

Page 66.

1. Voir les Esquisses XXIX et XXX, p. 744-752.

Page 67.

a. Il n'y a pas de rémission. » [Le snobisme était si éloigné de la nature de ma grand-mère qu'elle ne comprenait pas bien qu'il y eût besoin de le flétrir. De plus comme M. Legrandin avait une sœur mariée près de Bolbec avec un gentilhomme bas normand *add. interr. biffée*] L'ambi-

tion *épr.* 2 ♣ *b.* dans ma niche. [/ — Mais je crois que vous n'avez pas à vous plaindre de votre maison de Paris, lui disait mon père. Moi qui ne recherche pas comme ma belle-mère une vieille maison, j'ai été séduit par tout ce qu'on m'a dit de votre appartement si confortable. *add. biffée*] Oh ! ajoutait-il, *épr.* 2 ♣ *c.* je tourne une rue... mais... [p. 66, 1^{re} §, *avant-dernière ligne*] c'est dans mon cœur... / Quand, à notre retour, *dactyl.* 1, *dactyl.* 2, *rel. dactyl.* On notera que le long passage concernant Legrandin ne figure pas à cet endroit dans les dactylographies. On le trouvera au moment où Proust parlera du samedi ; voir *var. a*, p. 110.

1. Épître aux Hébreux, VI, 4-8.

Page 68.

a. rose vif de la balsamine, du papier de dentelle qu'on mettait à l'église sous les vases de l'autel, du reflet que le soleil couchant mettait quelquefois sur le porche ou « des biscuits roses » de chez Camus. Ses visites *dactyl.* 1, *dactyl.* 2

Page 69.

a. étaient sûrs de ne plus jamais [8^e ligne de la page] être reçus. En somme, ma tante *dactyl.* 1 : étaient sûrs de ne plus jamais être reçus. [Et si Françoise s'amusait [...] ne voulait pas les recevoir. *add.*] En somme, ma tante *dactyl.* 2

Page 70.

1. Voir l'Esquisse XXXVI, p. 758 et suiv.
2. Voir l'Esquisse XXXVII, p. 766-767.
3. Proust explique le mot dans une note de sa préface à *La Bible d'Amiens* de Ruskin : « Le même Viollet-le-Duc appelle "quatre-feuille" un membre d'architecture composé de quatre lobes circulaires » (J. Ruskin, *La Bible d'Amiens*, Paris, Mercure de France, 1947, préface du traducteur, p. 20).
4. Le nom amalgame ceux de Roussainville, hameau proche d'Illiers et de Bailleau-le-Pin, village du canton d'Illiers.

Page 71.

a. En réalité, le dimanche, elle ne pensait [p. 70, 2^e ligne de la page] qu'à cette visite [. *biffé*] [et sitôt le déjeuner fini, Françoise avait hâte [...] roucoulement d'une colombe *add. pap. dactyl.* 2] / Autrefois, je ne m'attardais¹ *dactyl.* 1, *dactyl.* 2

1. Voir l'Esquisse XXXIV, p. 756-757.
2. Voir les Esquisses XXXIX et XL, p. 769-777.

1. Ici commence dans la dactylographie 1 et dans la dactylographie 2 la scène de la dame en rose, intercalée en 1911 dans la dactylographie du déjeuner du dimanche. Cette insertion d'onze feuillets prend fin à la page 79 à « la fille de la cuisine était une personne » (voir *var. a*, p. 79).

1. *Le Testament de César Girodot* de A. Belot et E. Villetard, produit à l'Odéon en 1859, entra au répertoire de la Comédie-Française en 1874. *Œdipe-Roi*, de Sophocle, fut repris à la Comédie-Française en 1881 dans une traduction de Jules Lacroix. *Les Diamants de la Couronne* et *Le Domino noir*, opéras comiques de Scribe et Auber furent donnés pour la première fois en 1841 et 1837 respectivement, mais se maintinrent au répertoire de l'Opéra-Comique jusqu'aux dernières années du siècle. La mention des quatre œuvres permet cependant de dater approximativement la période : elles n'ont été simultanément à l'affiche qu'en 1881, 1882, 1883, 1884 et 1888.

2. Acteurs sociétaires de la Comédie-Française. Edmond Got (1822-1901) et Joseph Thiron (1830-1891) étaient des acteurs comiques, Louis-Arsène Delaunay (1826-1903) assurait les rôles de jeune premier et d'amoureux du répertoire classique. Alexandre-Frédéric Febvre (1835-1916) jouait le répertoire moderne. Le plus célèbre, Benoît-Constant Coquelin, dit Coquelin aîné (1841-1909) s'illustra dans les rôles des valets de Molière, du Figaro de Beaumarchais et du Cyrano de Bergerac d'Edmond Rostand. Proust fait référence à deux reprises à son interprétation du *Misanthrope* de Molière (CF, t. III, p. 981 ; *Correspondance*, t. I, p. 113). La scène évoquée ici est rappelée dans *Le Côté de Guermantes* (t. II, p. 426). Le choix des noms la situe avant 1886, date à laquelle Delaunay se retira. On peut rapprocher cette liste d'acteurs de celles que cite Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe* et qu'il utilise comme élément de définition d'une époque (Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 138 et 182).

1. Sarah Bernhardt, dont le vrai nom était Rosine Bernard (1844-1923), obtint ses premiers succès à la Comédie-Française, en renouvelant l'interprétation des grands rôles raciniens et hugoliens, quitta la Comédie-Française en 1880, acheta le théâtre de la Renaissance où elle donnait des pièces modernes et, en 1899, fonda le théâtre Sarah Bernhardt (voir la *Correspondance*, t. VIII, p. 41) où elle reprit des rôles classiques dans *Hamlet*, *Esther* de Racine, *Angelo*, tyran de Padoue et *Lucrèce Borgia* de Hugo, en alternance avec le répertoire contemporain. Dans *À la recherche du temps perdu*, elle prête à la Berma son succès dans *Phèdre* (p. 430-443), sa diction particulière (p. 441), le déroulement de sa carrière (p. 433), à Rachel certaines particularités de son répertoire (elle avait choisi la fable des *Deux Pigeons* pour l'audition qui lui ouvrit la Comédie-Française ; voir CF, t. III, p. 1001-1002) et le scandale de ses premières apparitions. Les références à l'originalité de son jeu qui figuraient dans *Jean Santeuil* (éd. citée, p. 563 et 739) disparaissent de *À la Recherche du temps perdu* au bénéfice d'actrices fictives, tandis que le roman témoigne du retentissement social et mondain de son talent. Les autres actrices

mentionnées étaient sociétaires de la Comédie-Française. Julia Regnault (1854-1941), dite Mlle Bartet, jouait les grands rôles tragiques et comiques du répertoire classique, Madeleine Brohan (1833-1900) assurait les emplois de grande coquette, Jeanne Samary (1857-1890), sa nièce, ceux de soubrette. La période où le narrateur pouvait les comparer est comprise entre 1875, date des débuts de Jeanne Samary et 1885, année où Madeleine Brohan se retira. La mention d'un personnage fictif : la Berma, dont le nom est peut-être inspiré par celui de la cantatrice Marie Bréma, parmi des noms d'actrices réelles, est un procédé balzacien que Proust a relevé (voir le *Contre Sainte-Beuve*, éd. citée, p. 268 et 292) et pastiché (« L'Affaire Lemoine », I, « Dans un roman de Balzac », *Pastiches et Mélanges*, éd. citée, p. 8 et 12).

Page 78.

1. Achille Tenaille de Vaulabelle (1799-1879) fut journaliste, homme politique et historien. Il collabora à divers journaux d'opposition sous la Restauration et fut brièvement ministre de l'Instruction publique de juillet à octobre 1848. Il est l'auteur d'une *Histoire des deux Restaurations jusqu'à l'avènement de Louis-Philippe* (1844).

Page 79.

a. En réalité, le dimanche, elle ne pensait [p. 70, 2^e ligne de la page] qu'à cette visite. [Malheureusement alourdis par les plats trop copieux, par la [fatigue *biffé*] [marche *corrigé en* promenade] du matin, souvent par la chaleur du milieu du jour accablante [, nous avions beaucoup de peine à nous lever *biffé*] [, nous restions indéfiniment à table¹ *biffé*]. Il y avait bien longtemps que le dernier coup de cloche de midi, vibrant sur la table au-dessus de la brioche qui ainsi que lui venait de l'église s'était enfui comme un bourdon, et je remettais une troisième fois de la gelée de groseille sur la lampe d'Aladin ou le turban d'Ali-Baba et dès midi Françoise aurait voulu que nous ayons quitté la salle à manger pour qu'elle pût [monter ?] l'occuper et empêcher qu'elle ne s'agitât *add. v^o biffée en définitive*] [Mais il y avait bien longtemps que le dernier coup de cloche de midi, venu comme la brioche bénie de l'église dans notre salle à manger, avait cessé de vibrer au-dessus de la table comme un bourdon [ami ?] des confitures et s'était enfui, que nous étions encore assis devant les assiettes des Mille et une nuits, appesantis par la promenade [ou le jardinage *biffé*] du matin, la chaleur du jour, et surtout par le repas. Car Françoise, au fond permanent d'œuf, de côtelettes, de pommes de terre, de confitures, de biscuits, qu'elle ne nous annonçait même plus car elle considérait qu'il était comme sous-entendu, et sans doute aussi comme ayant cessé depuis longtemps d'exiger un travail de digestion, ajoutait toujours, selon les petits événements de la vie [économique *biffé*] de

1. Proust n'a retenu aucune de ces deux leçons.

Combray que notre menu se trouvait refléter — ou obéissant à d'autres considérations des pigeons parce qu'elle en avait vu de beaux au marché, apportés par une nouvelle paysanne dont il faudrait qu'elle s'informât, une barbue parce que la marchande la lui avait garantie, des épinards pour changer un peu, des cardons à la moelle parce qu'elle ne nous en avait pas encore fait de cette manière-là, un gigot rôti parce que le grand air donne faim quand on y est pas habitué, /du macaroni parce *biffé*/ qu'il avait bien le temps de descendre d'ici sept heures, un gâteau aux amandes parce qu'elle l'avait commandé la veille, un fromage à la crème parce que je l'aimais bien autrefois, de la brioche parce que c'était notre tour de l'offrir, des abricots parce que c'était encore une rareté, des framboises parce que dans quinze jours, il n'y en aurait plus, des cerises parce qu'elles venaient du cerisier du jardin qui n'en avait pas donné depuis deux ans. Quand tout cela était fini arrivait, composée expressément pour nous, une crème au chocolat, qui était une petite attention personnelle, presque une inspiration de Françoise, dédiée à mon père qui était amateur, œuvre de circonstance, fugitive et légère, et où elle avait mis tout son talent. Celui de nous qui eût refusé d'en goûter en disant : « J'ai fini, je n'ai plus faim » /et blessé en Françoise à la fois la délicatesse du donateur et la fierté de l'artiste et *biffé*/ se serait immédiatement ravalé au rang de ces goujats qui même dans un présent que leur fait un artiste d'une de ses œuvres regardent au poids et à la matière alors qu'elles n'y valent que par l'intention et la signature. Même en laisser une seule goutte dans le plat eût été une impolitesse, se lever avant la fin du morceau au nez du compositeur. Tout cela d'ailleurs je l'avais flairé en passant dans le couloir dallé qui conduit à la cuisine et où s'échappait parfois l'odeur rapide d'un plat. Dans l'atmosphère fraîche et sonore de la pierre, où passait en même temps l'air parfumé qui venait des géraniums du jardin, ces odeurs de plats prenaient une couleur alerte luxueuse et claire qui les rendait aussi différentes de ce qu'on appelle habituellement odeur de cuisine, qu'un motif mélodique dont le contour rappelle celui des plus banals airs de cirque, orchestré par Rimski Korsakov ou par Moussorgski. / Enfin ma mère me disait : « Voyons, plie ta serviette, ne reste pas là t'alourdir, choisis un livre et monte dans ta chambre si tu as trop chaud dehors jusqu'à ce qu'on parte se promener. Mais va d'abord prendre l'air deux minutes pour ne pas lire en sortant de table. » C'était aller m'asseoir, près de la pompe et de son bassin plein de salamandres, sur le banc sans dossier ombragé d'un seul lilas, dans ce petit coin du jardin qui s'ouvrait par une porte de service sur la rue de la Cure et de la terre peu soignée de laquelle s'élevait par deux degrés, en saillie de la maison, et comme une construction indépendante, l'arrière-cuisine. On apercevait son dallage (son « carreau ») rouge et luisant comme du porphyre. Elle avait moins l'air de l'ancre de Françoise que d'un petit temple à Vénus. Elle était surchargée des offrandes du crémier, du fruitier, de la marchande de légumes qui ne cessaient pas pendant toute la journée, de venir, même parfois de villages éloignés, de venir lui consacrer les prémices de leurs champs. Et son faite était couronné par le roucoulement d'une colombe. « J'ai peur que Mme Octave s'impatiente » me disait Françoise apparaissant sur le parvis, au moment où je me disposais à monter lire. « Je vais laisser ma fille de cuisine servir le café et monter l'eau chaude dans les chambres. » *add.* 1^o] Sa fille de cuisine était une personne *daçtyl.* 1 On trouve également dans

daetyl. 1. *au verso du folio numéroté 123 le passage suivant* : [qui était à peine tiède, on s'attardait à table dans la lourdeur de la digestion commencée et du soleil qui « tapait dur » rue du Saint-Esprit. Depuis longtemps les douze coups de midi avaient cessé de vibrer sur notre table servie comme un bourdon qui s'enfuit en emportant un peu de confiture après ses ailes. On reprenait une troisième fois sans aucune raison des confitures dans les assiettes peintes de sujets des Mille et une Nuits, maman me disait : « Allons ne t'alourdis pas inutilement dans ta chaise, puisque tu as fini de déjeuner, plie ta serviette et va un moment à l'air. » Aller un moment à l'air après déjeuner était s'asseoir un instant sur un petit banc placé non loin de la pompe, en face < de > l'arrière-cuisine dans un petit coin du jardin où s'ouvrait sur la rue de la Cure une petite porte de service et où il n'y avait qu'un lilas. *biffé en définitive*] : En réalité, le dimanche, elle ne pensait qu'à cette visite. / La fille de cuisine était une personne *daetyl.* 2

1. Voir les Esquisses XLI et XLII, p. 777-779.

Page 80.

1. L'intérêt que portait Proust à Giotto provient de Ruskin (voir *Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 97 et 115). À une exception près (*Du côté de chez Swann*, p. 382-383) où Giotto participe de la rêverie sur Florence, les références renvoient aux Vertus et aux Vices des fresques de Padoue (voir n. 3).

2. La plus remarquable des Vertus de Padoue (voir n. 3) selon Ruskin. Elle est reproduite au frontispice de la lettre 7 de *Fors Clavigera* : « Caritas » (J. Ruskin, *Works*, Library Edition, George Allen, Londres, 1903-1912, t. XXVII, pl. III, p. 115) et commentée par Ruskin dans *The Stones of Venice* (éd. citée, t. X, p. 397 ; cité par Proust en note de sa traduction de *La Bible d'Amiens* : *Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 97 ; voir ici n. 1, p. 120), dans *Fors Clavigera* (éd. citée, t. XXVII, p. 130), dans *The Pleasures of England* (éd. citée, t. XXXIII, p. 486 ; cité par Proust en note de sa traduction de *La Bible d'Amiens* : *Pastiches et mélanges*, p. 97 ; voir ici n. 4 de cette page). L'ampleur du vêtement de la Charité de Giotto et la corbeille de fruits qu'elle porte à la main sont les premiers points d'ancrage de la métaphore de Swann.

3. Référence aux fresques représentant les allégories des Vices et des Vertus, dont Giotto décora la chapelle des Scrovegni, à l'Arena de Padoue. Elles figurent sept vertus : la Prudence, le Courage, la Tempérance, la Justice (p. 81), la Foi, la Charité (voir n. 2 et n. 4), l'Espérance, et sept vices : la Folie, l'Inconstance, la Colère, l'Injustice (p. 81 et 322), l'Infidélité, l'Envie (p. 80), le Désespoir (voir Ruskin, « Giotto and his Works in Padua », *Works*, éd. citée, t. XXIV). Ruskin les évoque souvent (voir leur description dans *The Stones of Venice*, éd. citée, t. X, p. 384-409). L'Envie (pl. II), la Charité (pl. III), l'Injustice (pl. IV) et la Justice (pl. V) sont reproduites ainsi que l'Espérance (pl. I) dans *Fors Clavigera*. Ruskin compare et oppose les vertus de la cathédrale d'Amiens et celles de Padoue (éd. citée,

t. XXXIII, p. 155-156 et p. 486); telle est peut-être l'origine d'un projet de structuration, ensuite abandonné, d'*À la Recherche du temps perdu* selon « les Vices et les Vertus de Padoue et de Combray » (Cahier 48, de 1911). Une section du roman à paraître est encore annoncée sous ce titre, pour le troisième volume, lors de la publication de *Du côté de chez Swann* chez Grasset, en 1913.

4. Voir le texte de Ruskin que Proust cite et rapproche d'É. Mâle, en note de sa traduction de *La Bible d'Amiens* : « Cf. *Pleasures of England* : "Tandis que la Charité idéale de Giotto, à Padoue, présente à Dieu son cœur dans sa main, et foule aux pieds des sacs d'or, et donne seulement du blé et des fleurs, au porche ouest d'Amiens, elle se contente de vêtir un mendiant avec une pièce de drap de la manufacture de la ville." La même comparaison est venue certainement d'une manière fortuite à l'esprit de M. Émile Mâle : "La Charité qui tend à Dieu son cœur enflammé, dit-il, est du pays de saint François d'Assise. La Charité qui donne son manteau aux pauvres est du pays de saint Vincent de Paul." » (*Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 97). Voir n. 2 de cette page et n. 1, p. 120.

Page 81.

a. guère de temps à donner à [p. 80, 4^e ligne en bas de page] d'envieuses pensées. De même l'attention de la pauvre fille de cuisine était sans cesse ramenée à son ventre [p. 81, 1^{er} §, 18^e ligne] par le poids [...] appelons l'idée [p. 81, 1^{er} §, dernière ligne] de la mort. / [Bien des étés après celui-là j'allais à Padoue ; après avoir traversé en plein soleil le jardin de l'Arena, j'entrai dans la chapelle de Giotto où la voûte entière et le fond des fresques sont si bleus qu'il semble que la radieuse journée ait passé le seuil elle aussi et soit venue un instant mettre à l'ombre et au frais son ciel pur, à peine un peu plus foncé d'être débarrassé des dorures de la lumière, comme en ces courts répit dont s'interrompent les plus beaux jours, quand, sans qu'on ait vu aucun nuage, le soleil ayant tourné ailleurs son regard pour un moment, l'azur, plus doux encore, s'assombrit. Dans ce ciel transporté sur la pierre, volaient des anges que je voyais pour la première fois car M. Swann ne m'avait donné de reproductions que des Vertus et des Vices et non des fresques qui retracent l'histoire de la Vierge et du Christ. Eh bien ! dans le vol des anges, je retrouvais la même impression d'action effective, littéralement réelle que m'avaient donnée les gestes de la Charité et de l'Envie. Avec tant de ferveur céleste, ou au moins d'application enfantine qu'ils rapprochent leurs petites mains, les Anges sont représentés à l'Arena non comme des allégories, mais comme des volatiles d'une espèce particulière, ayant existé réellement et ayant dû figurer dans l'histoire naturelle des temps bibliques et évangéliques. Ce sont de petits êtres qui ne manquent pas de voltiger devant les saints quand ceux-ci se promènent ; il y en a toujours quelques-uns de lâchés au-dessus d'eux, et comme ce sont des créatures réelles et efficacement volantes, on les voit s'élevant, décrivant des courbes, fendant l'air obliquement, fondant vers le sol, se maintenant grâce à leurs ailes dans des positions contraires aux lois de la pesanteur ; et ils

font beaucoup plutôt penser à une variété disparue d'oiseaux ou à de jeunes élèves des frères Wright, s'exerçant au vol plané ou non, qu'aux anges de l'art de la Renaissance et des époques suivantes dont les ailes ne sont plus que des emblèmes et dont le maintien est habituellement le même que celui de personnages qui ne seraient pas ailés. *biffé dactyl. 1* / Malgré toute l'admiration [*p. 80, 2^e §, 1^{re} ligne*] que M. Swann professait [...] de plus concret et de [*p. 81, 18^e ligne*] plus frappant. / Il fallait que ces Vertus *dactyl. 1, dactyl. 2. Le long passage biffé dans la dactylographie 1 qui va de* Bien des étés après (*début de la variante*) à personnages qui ne seraient plus ailés (*fin de la variante*) était accompagné d'une note en bas de page. En voici le texte : C'est ainsi encore que dans l'œuvre de Gustave Moreau les Muses par exemple, sont représentées comme des créatures appartenant à une espèce fossile, mais qu'il n'était pas rare, aux temps mythologiques, de voir passer le soir, par deux ou par trois, le long de quelque sentier montagneux. Quelquefois un poète, d'une race ayant aussi une individualité zoologique (caractérisé notamment par une certaine insexualité [*sic*]), se promenant avec une Muse comme dans la nature des êtres d'espèces différentes mais amies, et qui vont de compagnie. Dans une aquarelle qui est au Musée de la rue La Rochefoucauld, on voit un poète épuisé d'une longue course en montagne qu'un Centaure, qui l'a rencontré, touché de sa fatigue, prend sur son dos et ramène. Et dans plus d'un de ces tableaux mythologiques de Moreau l'immense paysage où la scène mystique, les héros fabuleux tiennent une place minuscule et sont comme perdus (de même que le sont Procus et Céphale, Aesaque et Hespérie, Jason, etc., dans les études de Turner qui ont leurs noms pour titre) est vu à une certaine hauteur avec une exactitude qui donne jusqu'à la minute, pour ainsi dire, grâce à l'éclairage scrupuleusement mesuré au degré précis du déclin du soleil, à la fidélité fugitive des ombres, et par là il donne, en l'instantanéisant, une sorte de réalité historique, vécue, au symbole de la fable, le peint et le relate au passé défini. Et de son côté, quelle grandeur donne à ce paysage l'action légendaire qui s'y passe et dont il est par conséquent contemporain. Le paysage datait le mythe, le mythe « fait dater » le paysage ; il entraîne avec lui le ciel, le soleil, les montagnes qui en furent les témoins, jusque dans un passé infini, jusque dans les profondeurs duquel ils nous apparaissent déjà sensibles à ce qu'ils sont aujourd'hui ; il récite dans les siècles des siècles le déroulement des vagues de la mer. Il nous dit : « Ce coucher de soleil, cet océan, comme vous pouvez les contempler ce soir, ces flots identiques, c'était le décor où Hercule tua l'Hydre de Lerne, où les Bacchantes déchirèrent Orphée. Alors, dans les temps immémoriaux où vécurent les rois dont les archéologues retrouvent les palais et dont la mythologie a fait ses demi-dieux, la mer, sous le soir qui tombait, remontait déjà vers le rivage avec cette plainte qui éveille dans l'homme une inquiétude vague comme elle. Oui, quand nous nous promenons à la fin du jour après les "Courses" sur les planches de Trouville, la mer que nous sommes obligés de faire entrer pour une large part dans le tableau qui nous environne et qui se compose de tant d'images contemporaines, c'est la même mer que vit Argo, c'est la mer préhistorique ; et c'est seulement parce que nous introduisons en elle l'idée qu'elle est d'aujourd'hui, parce que nous la "mettons à l'heure" de notre vision quotidienne que nous entendons cet accent familier, actuel, dans la même rumeur où Thésée dut trouver déjà notre tristesse. »

a. immédiatement accessible. / Cette obscure fraîcheur *daetyl.* 1. *daetyl.* 2, *rel. daetyl.* On trouve, dans le reliquat *daetyl*ographique, au verso du feuillet où figurent ces mots, un passage manuscrit. En voici le texte : Souvent le dimanche nous ne faisons qu'un petit tour parce qu'il y avait toujours du monde des environs de Combray et qu'on était plus agréablement chez soi. Aussi les dimanches étaient-ils mes grands jours de lecture. Étendu sur mon lit, il faisait trop chaud pour être dehors, volets, grands rideaux presque fermés ne laissant passer qu'un peu de jour pour pouvoir lire, je lisais étendu sur mon lit, tandis que les mouches exécutaient autour de moi cette sorte de « musique de chambre » de l'été qui dans le demi-jour d'une pièce close fait flamboyer devant nous la splendeur de l'été. Mais elle ne la contenait pas, à la façon d'une musique humaine qui s'en serait remplie en quelque sorte arbitrairement, parce qu'un jour d'été par hasard nous l'avions entendue et qu'elle nous serait unie depuis aux heures éblouissantes par cette coïncidence tout arbitraire et fortuite. Elle tenait à l'été par un lien plus fort, née de lui, elle en était l'émanation, et n'ayant pas d'autres théâtres les mouches ne reprenaient leurs concerts que quand l'été était revenu.

1. Voir l'Esquisse XXXII, p. 754-755.

2. Voir l'Esquisse XXXV, p. 757-758.

a. mais permanent de ma pensée. / Après cette croyance *daetyl.* 1, *daetyl.* 2, *rel. daetyl.* On trouve dans le reliquat *daetyl*ographique, au verso du feuillet où figurent ces mots un long passage manuscrit. En voici le texte : Puis quand l'après-midi devenait moins chaude si l'on ne sortait pas je m'installais au jardin dans un fauteuil d'osier à l'écart, étonné pendant < que > je lisais sans m'arrêter, d'entendre qu'une heure, puis une autre, puis une nouvelle encore avaient eu le temps de dérouler toutes ses minutes et de venir sonner au clocher de Saint-Hilaire, étonnant [*lecture incertaine*] encore d'un grand pan du morceau d'après-midi et de jour que j'avais à me figurer devant moi et me consolant facilement de ce qu'elles abrégeaient la lecture par la pensée qu'elles m'approchaient du dîner. Cette idée de dîner n'était pas absente du plaisir que j'avais à lire non plus que mon repos dans le fauteuil d'osier ; car l'âme même à un seul moment n'est pas une, elle a plusieurs plans. À un des premiers était le paysage imaginaire que me peignait le livre. Un peu plus loin l'horizon réel, où j'apercevais souvent au-dessus du peuplier de la rue des Perchamps un nuage noir qui faisait craindre l'orage. Les livres que je lisais ainsi étaient parfois, sur le conseil d'un professeur ou d'un ami, quelquefois au hasard, un livre acheté chez l'épicière qui était au bout de la ville et dont la devanture plus merveilleuse que celle de Camus mêlait les impressions de voyage de Dumas et les romans de Balzac au café et à la ficelle, qui avait plus de choix que Camus. Ma mère demandait seulement à mon père si je pouvais lire cela. Cette année-là un des livres que < je > lisais (est-ce possible que ce fût déjà *le Rouge et le Noir*

1. Voir l'Esquisse XXXI, p. 752-754.

Page 84.

a. un perfectionnement aussi décisif que les suppressions du [un blanc] acoustique dans le téléphone d'Edison ou du fil électrique dans le télégraphe de Branly. Un être réel, *daçtyl.* 1 : un perfectionnement [aussi décisif [comme dans *daçtyl.* 1] Branly. *biffé*] [décisif. *corr.*] Un être réel, *daçtyl.* 2

1. Voir l'Esquisse XLVIII, p. 791-793.

Page 85.

1. Le livre lu par le narrateur renvoie probablement à un montage de références. L'Esquisse XXXI (p. 752-754) montre comment le paysage naît d'un livre dont l'action se situe dans le Jura. La source principale de ce passage est la description par Ruskin du printemps dans le Jura : elle est citée par R. de La Sizeranne dans son étude, *Ruskin et la religion de la beauté* (Hachette, 1897, p. 128-129) et dans son édition de *Pages choisies* de Ruskin (Hachette, 1909, p. 6-10). Voir, par exemple, p. 7 de ce dernier ouvrage : « C'était le printemps aussi, et toutes les fleurs se répandaient en grappes serrées comme par amour. » Les fleurs sont associées, dans un autre passage, figurant dans le Cahier 26, au *Lys dans la vallée* de Balzac mais sans que le narrateur en soit sûr. Au Cahier 14 (voir l'Esquisse XXXVI, p. 760-765), le caractère de la référence littéraire reste le même mais le paysage ainsi créé s'oppose à Venise et à *La Bible d'Amiens*. Sur les dactylographies, le caractère montueux du paysage s'atténue. Au stade du texte définitif, on peut comparer le « livre » ainsi constitué à deux des *Pastiches* : « L'Affaire Lemoine par Gustave Flaubert » (on y retrouve « l'herbe au bord d'une fontaine », les grappes de fleurs violettes et le mur rougeâtre ; *Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 14-15), et « L'Affaire Lemoine par Ernest Renan » (pour les eaux transparentes, les scieries et la pêche à la truite ; *ibid.*, p. 32 ; voir *Du côté de chez Swann*, p. 170).

Page 86.

a. dehors de nous et que nous ne les [11^e ligne de la page] atteindrons jamais. Mes rêves de voyage *daçtyl.* 1 : dehors de nous et que nous ne les atteindrons [jamais. Mes rêves *biffé*] [jamais. Aussi, si j'imaginai [...] non, c'est que mes rêves *corr.*] de voyage *daçtyl.* 2

Page 87.

1. Voir l'Esquisse XLIII, p. 780.

Page 89.

1. Voir l'Esquisse XXXIII, p. 755.

2. Le personnage de Bergotte, préfiguré par l'illustre C*** de *Jean Santeuil*, emprunte des traits à plusieurs écrivains réels. On a avancé les noms de Ruskin, Anna de Noailles, Renan, Jules Lemaitre, Edmond de Polignac, tout en considérant que c'est à Anatole France, surtout, que Bergotte doit l'harmonie de son style, son goût pour la douceur, caractéristique de la première manière de France, sa propension aux apostrophes et aux invocations. Le physique de Bergotte est, semble-t-il, aussi celui d'Anatole France (voir J. Levaillant, « Note sur le personnage de Bergotte », *Revue des sciences humaines*, janvier-mars 1952, p. 33-48).

3. Bloch est l'un des rares personnages de Combray qui accompagnera le héros jusqu'au *Temps retrouvé*, traversant les mêmes lieux et les mêmes milieux que lui et toujours opposé à lui. D'emblée sectateur de Théophile Gautier (Cahier 28), le Bloch parnassien de Combray devient au Cahier 14 (voir p. 763) l'annonciateur de Bergotte et, dans une reprise de la conversation sur Gautier, dans ce même cahier, trouve son langage spécifique. Au Cahier 11, il raille le caractère bucolique et littéraire des désirs sexuels du narrateur et propose de le conduire dans une maison de passe. Dans ce fragment comme dans ses réécritures, son refus de tout lyrisme semble lié au fait que le héros, découragé, renonce à écrire.

4. Par sa revendication d'un lyrisme personnel, Musset est à l'opposé des thèses parnassiennes défendues par Bloch. *La Nuit d'Octobre*, inspirée de la rupture avec George Sand, offre une cible particulièrement nette, alors que les pareils de Bloch n'aiment de Musset que la poésie plus légère des *Chansons* (t. II, p. 126). L'admiration du héros pour Musset reflète celle de Proust adolescent (*Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 336) mais par la suite, la position de l'écrivain n'a guère varié : dans *Jean Santeuil*, Musset est classé, par opposition à Flaubert, parmi ceux qui ignorent « l'antagonisme qu'il y a entre l'art et la vie » (éd. citée, p. 762). Une lettre à J. Rivière, publiée en 1921, l'oppose à Leconte de Lisle (voir n. 8) en termes nuancés mais fait de lui « malgré tout un poète de second ordre » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 633-636).

5. Dans ses *Souvenirs littéraires*, Maxime Du Camp cite cette phrase de Flaubert : « Un beau vers qui ne signifie rien est supérieur à un vers moins beau qui signifie quelque chose : hors de la forme, point de salut » (M. Du Camp, *Souvenirs littéraires*, Paris, Hachette, 1882, p. 229-230). La révélation dramatisée de cette théorie figure déjà dans *Jean Santeuil* (éd. citée, p. 238-240), selon un schéma identique : on retrouve la prétention déplaisante de l'initiateur, le trouble durable du héros (explicité en anxiété et plaisir dans *Jean Santeuil*), le lien entre la désacralisation de l'art et l'émancipation morale (la scène est immédiatement suivie de la première visite de Jean dans une maison de passe). D'autre part, un texte de jeunesse, sans doute antérieur à *Jean Santeuil* accuse le caractère à la fois décisif et insatisfaisant des théories de la forme pure dans la formation du goût littéraire : « Pourtant un jour ils semblent avoir rencontré le port définitif, un tranquille havre de grâce où ils trouvent partout

les immobiles miroirs de la Beauté. Flaubert ou Leconte de Lisle les a menés dans ce calme pays, et la beauté qu'il leur montre est si manifeste, ses sources sont si visibles que, certains cette fois d'être en présence de la Beauté véritable, ils se réjouissent longuement. Puis un doute leur vient, du pâle souvenir sans doute de la Beauté véritable [...] : elle ne peut être si extérieure, la véritable Beauté [...] » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 342).

6. La citation exacte de *La Nuit de Mai* est :

Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent

Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,

La blanche Oloossone à la blanche Camyre.

7. J. Racine, *Phèdre*, acte I, sc. 1, vers 36. Dans la scène correspondante de *Jean Santeuil*, ce jugement est attribué à Théophile Gautier et l'auteur le réfute partiellement (« Il ne percevait pourtant pas alors les belles sonorités mythologiques du vers de Racine » ; *Jean Santeuil*, éd. citée, p. 240 ; voir aussi l'Esquisse XXXVI, p. 762-763). Proust y revient dans sa réponse à une enquête sur « classicisme et romantisme » en 1921 : « Il n'y a rien de si bête que de dire comme Théophile Gautier, lequel était du reste un poète de troisième ordre, que le plus beau vers de Racine est : *La fille de Minos et de Pasiphaé* » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 618). Maxime Du Camp attribue cependant cette opinion, plus nuancée, à Flaubert : « "Et cependant, disait Flaubert avec tristesse, cependant, c'est Racine qui a créé le plus beau vers de la langue Française, un vers éternel tant il est sublime. — Lequel ?" Flaubert alors redressait sa haute taille et de sa voix la plus cuivrée criait : "*La Fille de Minos et de Pasiphaé*" » (M. Du Camp, *ouvr. cité*, p. 186).

8. Charles-Marie Leconte, dit Leconte de Lisle (1818-1894), chef de file de l'école parnassienne. Il condamne les effusions lyriques et préconise la recherche de la beauté formelle, sans critère d'utilité ni de morale. La découverte de ses théories poétiques, peut-être autobiographique (voir la *Correspondance*, t. I, p. 104 et 120) prend dans le roman valeur générale d'étape inévitable dans une formation littéraire (t. II, p. 126). Dans une lettre à J. Rivière, publiée en 1921, Proust affirme que Leconte de Lisle, malgré son opposition à Musset, « n'est souvent lui-même qu'un Musset plus rigide mais aussi déclamatoire », mais il le loue de son travail sur le langage et particulièrement sur la métaphore, le rapprochant en cela de Flaubert. Le rapprochement entre les deux auteurs est fréquent, aussi bien dans des textes de jeunesse que dans les derniers articles de Proust (*Essais et articles*, éd. citée, p. 342, 503, 592, 593, 635). Or il n'apparaît jamais dans le roman où la référence à Flaubert semble avoir été effacée, Leconte de Lisle jouant en partie le rôle d'un substitut de Flaubert.

9. « Bhagavat » fait partie des *Poèmes antiques* (1852) et « Le Lévrier de Magnus » des *Poèmes tragiques* (1884) de Leconte de Lisle (voir *Essais et articles*, éd. citée, p. 636).

10. Dans le langage de Bloch, les métaphores mythologiques sont empruntées aux traductions d'Homère par Leconte de Lisle. Les termes de « coco » et de « bonhomme » renvoient sans doute à la correspondance de Flaubert (voir la *Correspondance entre George Sand et Gustave Flaubert*, Paris, Calmann-Lévy, 1904, p. 329 et 350).

Page 90.

a. nectaréennes [p. 89, 6^e ligne en bas de page] de l'Olympos. » [C'est sur un ton sarcastique qu'il m'appelait toujours : « Mon cher maître » et qu'il m'avait demandé de l'appeler ainsi. Mais tous deux encore assez rapprochés de l'âge où on croit facilement qu'on crée les choses en les nommant, nous éprouvions un certain plaisir à ce jeu qui faisait de nous d'importants artistes. *add.*] Malheureusement, *dactyl.* 1 : nectaréennes de l'Olympos. » Malheureusement, *dactyl.* 2

1. *La Juive*, opéra en cinq actes de Fromental Halévy (1799-1862), sur un livret d'Eugène Scribe. Le chœur chanté par le grand-père du narrateur se trouve à l'acte I.

2. Air de Samson au deuxième acte de *Samson et Dalila*, drame lyrique en trois actes et quatre tableaux, de Camille Saint-Saëns (1835-1921), sur un livret de Ferdinand Lemaire. Créé en 1877, il fut donné à Paris en 1892.

Page 91.

a. Bloch en effet ne fut pas réinvité [p. 90, 6^e ligne de la page] à la maison. / Il avait déplu [p. 91, milieu de la page] à ma grand-mère parce que, *dactyl.* 1 : Bloch en effet ne fut pas réinvité à la maison. [Il y avait d'abord [...] C'est un imbécile¹. *add.*] [Il avait déplu *corrigé en* Puis Bloch avait déplu] à ma grand-mère parce que, *dactyl.* 2

1. Air de Joseph au premier acte de l'opéra *Joseph*, de Étienne-Nicolas Méhul (1763-1817). Une nouvelle version fut donnée à l'Opéra en 1899. Les deux citations qui précèdent et celle qui suit n'ont pu être identifiées.

Page 92.

1. Voir les Esquisses XLIV à XLVI, p. 781-790.

Page 93.

1. Écho d'une phrase d'Anatole France : « Oui, mon ami, mais ces songes et mille autres encore, joyeux et tragiques, se résument en un seul : le songe de la vie » (*Le Crime de Sylvestre Bonnard*, *Œuvres complètes*, Paris, Calmann-Lévy, 1925, t. II, p. 271).

1. Ce passage concernant l'antisémitisme du grand-père avait été d'abord, dans la dactylographie 1 et dans la dactylographie 2, attribué à Swann (voir var. b, p. 14). Proust n'a déplacé ce passage que dans la dactylographie 2.

2. Ces deux expressions rappellent les vers de Leconte de Lisle extraits de « La Maya » (*Poèmes tragiques*) et cités dans *Jean Santeuil* (éd. citée, p. 237) :

La vie antique est faite inépuisablement

Du tourbillon sans fin des apparences vaines.

3. Écho d'une expression d'Anatole France : « les tourments délicieux que la beauté donne aux âmes avides de la comprendre » ; (*Le Livre de mon ami*, Paris, Calmann-Lévy, s.d., p. 49)

4. Écho d'une phrase d'Anatole France : « Il allait jusqu'à sacrifier des œuvres vénérables et charmantes et à transformer, comme à Notre-Dame de Paris, la cathédrale vivante en cathédrale abstraite » (A. France, *Pierre Nozières*, *Œuvres complètes*, Calmann-Lévy, Paris, 1927, t. X, p. 454).

Page 95.

a. l'avait déclaré légitime [p. 974, avant-dernière ligne] et belle. Un jour ayant rencontré *dactyl.* 1¹ ; *dactyl.* 2 : l'avait déclarée légitime et belle. [Il arrivait parfois qu'une page [...] le temps d'être gourmand. *add.*] Un jour, ayant rencontré *épr.* 2

Page 96.

1. Gentile Bellini (1429-1507), peintre vénitien ; il fit le portrait de Mahomet II au cours d'un séjour à Istanbul et, à son retour, marqua la peinture vénitienne d'influences orientales. Ce portrait, conservé aujourd'hui à la National Gallery, à Londres, se trouvait à Venise jusqu'en 1916 et figurait dans le volume *Venise* de la collection « Les villes d'art célèbres » (P. Gusman, *Venise*, Laurens, Paris, 1902, p. 99) que Proust connaissait (voir p. 566). La comparaison faite par Swann ouvre la série des références au physique oriental de Bloch et de sa famille (voir t. II, p. 133 et p. 487-488).

2. L'allusion à la tragédie de Pierre Corneille, *Le Cid*, ne sera pas développée, alors que la référence à une interprétation de *Phèdre*, de Racine, par la Berma est l'amorce d'un récit ultérieur (voir p. 430-443 ; t. II, p. 337-358).

1. On trouve cependant, dans la dactylographie 1, au verso du feuillet où figurent ces mots, un passage manuscrit de Proust. En voici le texte. « Je pourrai dire quand je lis l'article que je le lis comme je lisais Bergotte. / Quand je dis que je trouve dans Bergotte des choses comme j'en pensais ; comme quelquefois j'avais essayé d'[un mot illisible], j'en jouissais plus que si c'était moi qui les eus écrits ; ou plutôt je n'en jouissais que si c'était moi, comme un cuisinier qui n'a pas le temps d'être gourmand je n'apprenais que ce que je pensais, ce que j'écrivais ressemblait à ce que j'apercevais, j'avais peur que ce ne fût pas cela, que ce ne fût pas bien, j'avais bien le temps de m'arrêter à savoir si c'était agréable. Mais au fond il n'y avait que ces choses-là que j'aimais ; mon inquiète recherche était une forme d'amour sans plaisir. Or dès que lisant un livre de Bergotte, sans scrupule, sans effort, moins sévère pour lui que pour moi-même je trouvais tout d'un coup dans les choses que j'adorais, quelque joie comme celle d'un cuisinier qui pour une fois n'aurait pas à faire la cuisine mais à la manger et aurait le temps d'être gourmand. »

Page 97.

1. Statues du porche occidental de la cathédrale de Chartres, longtemps prises pour des rois et des reines de France alors qu'il s'agit de personnages bibliques. Dans sa préface à la traduction de *La Bible d'Amiens*, refondue ensuite dans les *Mélanges*, Proust cite longuement l'analyse que Ruskin en donne (voir *Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 79), la commente (*ibid.*, p. 83) puis y revient, pour illustrer l'étendue de la culture de Ruskin (*ibid.*, p. 114).

Page 98.

a. Tiens, du Bergotte ? [p. 96, 14^e ligne] Vous avez raison, c'est un délicieux écrivain. [C'est mon plus vieux camarade. Il n'y a pas de semaine dans l'année où il ne dîne à la maison. C'est le plus grand ami de ma fille. Ils vont ensemble voir des cathédrales biffé] — Oh ! Est-ce que vous pourriez [p. 96, 5^e §, dernière ligne] me dire quel est l'acteur [...] — C'est malheureux [p. 96, dernier §, 1^{re} ligne] Vous devriez leur demander. La Berma, dans *Phèdre*, dans *Le Cid* c'est aussi génial que les plus grandes manifestations de l'art en n'importe quel genre. Je crois que vous auriez là une vision d'une noblesse qui ne se retrouvera plus. Vous devriez profiter pendant qu'elle le joue. — Est-ce qu'il y a des ouvrages de Bergotte où il ait parlé d'elle ? » demandai-je à M. Swann [p. 98, 12^e ligne] — Je crois dans sa petite plaquette [...] Ils vont ensemble [p. 98, 3^e §, avant-dernière ligne] visiter les vieilles villes, les belles abbayes, les châteaux qui sont dans des sites poétiques. » / Mes notions sur la hiérarchie sociale n'étant pas assez nettes pour y mettre obstacle, l'impossibilité que mon père trouvait *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ➡ b. les cheveux et ne se mit pas de noir aux yeux comme j'avais entendu dire à la maison par notre voisine Mme Sazerat qui n'était pas bonne langue que Mme Swann le faisait pour plaire non à son mari mais à M. de Gurcy, et je sentais que nous devions être pour elle un objet de mépris et de risée, ce qui me peinait *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2

1. Allusion possible à une plaquette d'Anatole France, où était reprise sa préface à une édition des œuvres de Racine (1874).

2. Voir l'Esquisse XLVII, p. 790-791.

Page 100.

a. Et se précipitant sur son livre de messe, ma tante *daçtyl.* 1 : Et se précipitant sur son livre de messe [relié en velours violet [...]] qui marquent la place des fêtes *add.*, ma tante, *daçtyl.* 2

Page 101.

a. qui soit dehors [2^e §, dernière ligne] en ce moment. / — Voilà le salut *daçtyl.* 1 : qui soit dehors en ce moment [/ — Mme Amédée, c'est toujours [...] un peu « piquée ». *add.*] / — Voilà le salut *daçtyl.* 2 ➡ b. Huit jours avant l'Adoration perpétuelle ! Ah ! Ma

pauvre Françoise il faut *daçtl.* 1, *daçtl.* 2 ♡ c. de la malade. Le curé, habitué *daçtl.* 1, *daçtl.* 2 : de la malade. Le curé [(excellent homme [...]) d'étymologies) *add.*], habitué *épr.* 2

1. Prières et processions faites pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension pour demander à Dieu la conservation des fruits de la terre et la grâce d'être préservé des fléaux.

Page 102.

1. Voir l'Esquisse XXIV, p. 730-732.
2. Voir n. 2, p. 60.

Page 103.

a. seigneurs de Guermantes, les anciens [p. 102, 9^e ligne en bas de page] comtes de Brabant ? et la fameuse Genevièvre [*sic*] de Brabant était une demoiselle de Guermantes d'où l'aînée de la maison est toujours baptisée Genevièvre. Voyez Méséglise ce n'est plus *daçtl.* 1, *daçtl.* 2 : seigneurs de Guermantes, les anciens comtes de Brabant ? [Les ancêtres directs du duc [...]] « Voyez Roussainville, *add.* » ce n'est plus *épr.* 2 ♡ b. chapeaux de feutre [4 lignes plus haut] et des pendules. Hé bien ! *daçtl.* 1, *daçtl.* 2 : chapeaux de feutre et des pendules. [(Je ne suis pas certain [...]) de cela une autre fois.) *add.*] Hé bien ! *épr.* 2

1. Voir n. 1, p. 56.
2. Voir n. 3, p. 104.
3. Jules Quicherat cite parmi les « Flexions différentes d'un même nom »/ : « Sanctus Hilarius, Saint-Hilaire, Saint-Hellier, Saint-Hillier » et parmi les « Noms complètement défigurés » : « Saint-Illiers (Seine-et-Oise) et Saint-Ylie (Jura) de Sanctus Hilarius. » (*De la Formation française des anciens noms de lieux*, Librairie A. Franck, Paris, 1867, p. 65-66). La présence d'Illiers parmi les formes possibles d'Hilaire, donne le modèle principal de Combray.
4. Voir Jules Quicherat, qui détermine une catégorie de « Noms dont le genre a changé » : « Il y a des exemples de saints qui sont devenus des saintes, ou réciproquement, par la manière dont leur nom a fléchi en français : [...] Sancta Eulalia, Saint-Eloi (Ain). » Voir n. 3, p. 104.

Page 104.

a. en robe jaune ? Hé bien ! c'est [p. 103, dernier §, 2^e ligne] saint Hilaire. Le frère de Fulbert, Charles le Bègue, *daçtl.* 1, *daçtl.* 2 : en robe jaune ? Hé bien ! c'est saint Hilaire [qu'on appelle aussi, vous le savez dans [...]] a toujours le mot pour rigoler. — *add.*] Le frère de [Fulbert¹, corrigé en Gilbert,] Charles le Bègue, *épr.* 2 ♡ b. primitive église alors, celle que Childebert, en quittant *daçtl.* 1, *daçtl.* 2 : primitive église alors, celle que [Childebert corrigé en Théodebert], en quittant *épr.* 2 ♡ c. qu'il avait près d'ici pour aller *daçtl.* 1, *daçtl.* 2 : qu'il avait près d'ici, [à [Roussainville biffé] Thiberzy (Theodebercius) *add.*] pour aller *épr.* 2

1. Dans l'épreuve 2, Proust a corrigé partout « Fulbert » en « Gilbert ».

1. Voir n. 3 de cette page.

2. Voir n. 3 de cette page.

3. Phrase inspirée d'Illiers, monographie que l'abbé Marquis, curé d'Illiers, publia en 1904 : « Le vicomte de Chateaudun, Geoffroy, avait perdu, de bonne heure, son père, et exerçait le pouvoir avec la présomption d'une jeunesse à laquelle la discipline a manqué » (abbé J. Marquis, *Illiers*, Archives historiques du diocèse de Chartres, 1904, p. 28). Geoffroy de Chateaudun, constructeur du château d'Illiers en 1019, prête également sa fin à Gilbert le Mauvais : « Geoffroy visita la cathédrale de Chartres, en 1040, persuadé que l'oubli avait passé sur les ravages et les incendies qu'il avait multipliés autrefois, dans cette contrée. Malheureusement, son nom était resté odieux dans la mémoire des habitants. Au sortir de l'office divin, des Chartrains l'assaillirent et le massacrèrent » (ouvr. cité, p. 36). Charles le Mauvais, roi de Navarre et comte d'Évreux (1332-1387) est un autre modèle possible : il apparaît sur l'un des vitraux de la cathédrale d'Évreux (que Proust indique à Jacques de Lacretelle parmi ceux dont il s'est inspiré : voir *Essais et articles*, éd. citée, p. 564) et le prénom de Charles, au lieu de Gilbert, figure à plusieurs reprises dans les avant-textes (voir Claudine Quémard, « L'église de Combray, son curé et le narrateur », *Études proustiennes*, I, 1973, p. 277-346). Dans la version définitive, l'imaginaire Pépin l'Insensé, ajouté sur les deuxième épreuves, impose la référence aux Carolingiens (« La famille des Pépins » selon Fustel de Coulanges, *Histoire des Institutions politiques*, Paris, Hachette, 1892, t. VI, p. 195). Le nom de Charles le Bègue est un panaché des noms des rois carolingiens Louis le Bègue et Charles le Simple. Un Louis le Simple figure d'ailleurs dans les brouillons (Cahier 8). On relève dans le texte les noms des grands vassaux révoltés contre Charles le Simple : Raoul ou Radulf de Bourgogne (selon le curé, Roussainville est *Radulfi Villa* ; voir p. 103), Guillaume de Normandie (non le Conquérant mais Guillaume I^{er} Longue-Épée). Gilbert pourrait avoir pour modèle Héribert II de Vermandois, petit-fils de Pépin, premier comte de Vermandois, et descendant de Charlemagne, qui tint Charles le Simple en captivité jusqu'à sa mort, ce qui lui valut la condamnation de tous les chroniqueurs. Proust avait pu lire son histoire dans la *Chronique de Saint-Denis*, qu'il connaissait (voir p. 248). Le discours du curé implique une référence historique : il renvoie sinon à des faits cohérents, du moins à une strafe de l'histoire : après Geneviève de Brabant, la mérovingienne, Gilbert le Mauvais est le second jalon de l'histoire des Guermantes, lié à la deuxième dynastie franque. Un autre Guermantes est frère du roi capétien Louis VI (*CF*, t. II, p. 1089) et Saint-Loup descend de Robert le Fort (*CF*, t. III, p. 663), ce qui multiplie les origines royales des Guermantes. Les noms substitués à ceux des personnages historiques (Guillaume le Conquérant subsiste, mais les avant-textes mentionnent Rollon, Charles le Chauve, Philibert le Beau) interdisent la reconstitution d'une histoire mais indiquent l'époque choisie et manifestent le pastiche, l'intérêt porté à la reconstitution d'un langage. Sans doute implique-t-il une

mystification (on trouve plusieurs commentaires burlesques de vitraux inventés dans la correspondance de Proust : voir les *Lettres à Reynaldo Hahn*, p. 72, 74, 75) mais ici le pastiche vise surtout à retrouver le discours érudit, naïf et prolixe des anciens chroniqueurs. L'évolution du personnage du curé va dans ce sens. Sa vision prosaïque et moderniste est d'abord construite en opposition à celle du narrateur. (Voir Claudine Quémard, article cité, p. 280-281). Son intérêt pour les étymologies apparaît sur les deuxième épreuves et parallèlement le montage du texte change : le discours du curé se trouve séparé de la vision antithétique du narrateur (p. 59-62), son rôle est inséparable de celui d'Eulalie, chroniqueuse de Combray. La référence dissimulée au livre de l'abbé Marquis apparaît en filigrane dans la mention d'Illiers parmi les formes possibles du nom d'Hilaire (voir n. 3, p. 103) et dans celle d'un livre écrit par le curé sur Combray (p. 102 ; *CF*, t. II, p. 26 et 541-542).

4. Nom de deux rois d'Austrasie, Théodebert I^{er} (504-548) et Théodebert II (586-612). Il s'agit sans doute ici de Théodebert I^{er} : Grégoire de Tours célèbre sa libéralité envers les églises, ce qui s'accorde à son rôle de constructeur. À la suite de l'expédition victorieuse menée en 532 contre les Burgondes par ses oncles Chiltebert et Clotaire, il participa, en 534, au partage du royaume de Bourgogne. Proust a substitué son nom à celui de Chiltebert, qui figure dans des versions antérieures (*Cahiers* 6 et 8, *Proust* 26 et *Proust* 23), sans doute, comme le suggère J.-P. Richard, « pour permettre le lien à *Thiberzy* (doublet du réel Thiberville) et peut-être à *Théodore* [...] » (J.-P. Richard, « Proust et la nuit mérovingienne » *Études proustiennes*, I, 1973, p. 26).

5. Guillaume I^{er} dit Guillaume le Conquérant (1027-1087), duc de Normandie (1035-1087) et roi d'Angleterre (1066-1087). Proust adolescent avait lu avec passion l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* d'Augustin Thierry (*Jean Santeuil*, éd. citée, p. 329 ; voir ici n. 2, p. 61 et n. 2 p. 152).

Page 105.

a. les fossés de Sainte-Alise, dont *daetyl.* 1, *daetyl.* 2 ➡ b. les canaux de Pont le Vidame. Chaque *daetyl.* 1, *daetyl.* 2 : canaux de [Pont le Vidame *corrigé en* Jouy-le-Vicomte (*Gaudiacus vice comitis*, comme vous savez)]. Chaque *épr.* 2 ➡ c. « Mon dieu, Madame Octave, je n'irai pas jusqu'à dire que c'est ce qu'il y a de plus vilain [*p. 102, 3^e §, 1^{re} ligne*], car elle n'a rien de bien beau ma pauvre basilique, la plus vieille, la plus sale de tout le diocèse, la seule qu'on n'ait pas rebâtie ou restaurée ; et je crois pourtant que nous y aurions droit depuis le onzième siècle qu'elle est à peu près dans cet état. Mais enfin, comme je le lui disais à cet artiste, qui a du reste l'air d'un homme très comme il faut, qu'est-ce que vous lui trouvez donc d'extraordinaire à ce vitrail ? Qu'il est un peu plus sombre que les autres ? Et il me fatigue pourtant bien la vue avec le faux jour que me donnent ces reflets rouges ; quand je descends de l'autel au moment de l'élévation je ne sais où poser le pied avec toutes ces taches que je ne saurais définir et qui dansent devant mes pauvres yeux comme

si le jour de la grande révolution était revenu et qu'on ensanglantât nos saints tabernacles. On dirait tout à fait la couleur du sang de ces excellents canards que Françoise sait si bien assister à leurs derniers moments, n'est-ce pas Françoise ? Quand je pense qu'à Méséglise, qui n'est qu'une paroisse de fermiers ils ont un superbe vitrail moderne de Sainte Claire dû à un artiste de la région qui travaille pour plusieurs châtelains et qui a même reçu commande d'un grand magasin de Paris. C'est lui qui avait fait cette imposante *Entrée de Louis-Philippe à Combray* qui a été brisée il y a dix ans quand on a cambriolé Saint-Hilaire. Ah ! ils savaient bien ce qu'ils faisaient, les malandrins. Ce n'est pas par la fenêtre derrière l'autel qu'ils se seraient introduits, cela m'aurait fait trop de plaisir. Comme je l'ai dit à cet artiste parisien : "Copiez-la cette verrière, Monsieur, puisque vous savez manier le pinceau, et puisque vous êtes amateur des vieilleseries de cette localité, mais croyez bien que si vous la cassez je ne viendrai pas vous en réclamer les morceaux." / — Je crois que si vous demandiez un vitrail neuf à Monseigneur, il ne pourrait pas vous le refuser », interrompit ma tante qui commençait à se fatiguer et à regretter d'avoir mis cette histoire sur le tapis. « Ah ! comptez-y, Madame Octave, répondit le curé, quand c'est Monseigneur lui-même qui le premier a attaché le grelot sur ce malheureux vitrail en montrant dans une brochure qu'il représentait Saint-Hilaire donnant l'absolution à Gilbert le Mauvais, sire de Guermantes. Ce puissant seigneur, doué malheureusement d'une nature emportée et des plus mauvais instincts, avait fait brûler l'église sur l'emplacement de laquelle s'élève la basilique actuelle et dont ne subsiste plus que la crypte que vous a fait sûrement visiter Théodore, renfermant le cœur de Saint-Hilaire. » « Vous pensez comme avec mes malheureuses jambes je serais descendue dans la crypte », répondit ma tante, piquée. « Vous savez que Childebert, quand il partit pour combattre les Burgondes, s'arrêtant à Combray où il possédait d'ailleurs sur les terres dépendant de l'abbaye de Guermantes du côté de Pinçonville, une superbe maison de campagne où il séjournait souvent avec sa cour, fit vœu de construire une église à Saint-Hilaire s'il remportait la victoire ; il défit les Burgondes et construisit la primitive église que Gilbert le Mauvais brûla croyant que son neveu Louis le Simple, dix-neuvième abbé de Guermantes, s'y était réfugié. Au moins ce Gilbert le Mauvais avait-il le mérite de remplacer les vieilles églises par des neuves qui étaient belles pour son temps, puisqu'elles lui valaient le pardon de Saint-Hilaire. Mais c'était au onzième siècle, Madame Octave, et depuis ce temps-là mon église n'a pas été rebâtie, et je ne crois pas que de Chateaudun aux Andelys et de Mantes à Lisieux il y ait un porche plus misérable, plus antique que le mien. Est-ce assez cassé, assez moisi, cette pauvre vierge qui n'a plus de bras, toutes ces niches où il ne reste que les jambes des comtes de Guermantes et des princes de Brabant (car vous savez que la fameuse Geneviève de Brabant était fille d'une comtesse de Guermantes, d'où l'aînée de la Maison porte toujours le nom de Guinevere qui est, paraît-il, Geneviève), ces restes des statues qui ont été brisées par les Huguenots. Si encore on marchait de plain pied dans l'église, mais il n'y a pas une dalle qui soit au même niveau et on ne peut pas les remplacer parce que ce sont les pierres tombales des abbés de Guermantes. Ah ! le voisinage de Guermantes n'a pas eu que des avantages pour Combray, Madame Octave. Mais elles seraient bien mieux à Guermantes qu'ici ces plates-tombes, puisqu'il y en a déjà là-bas une collection renommée, dans

l'ancien cloître. Et on devrait bien par la même occasion leur envoyer mon Gilbert le Mauvais, et ce grand vitrail d'un sire de Guermantes qui est au-dessus de la chapelle de la vierge et qui est si grand, tout en haut avec son doigt levé et qui a l'air d'un roi de jeu de cartes. Ah ! ils lui ont fait une triste figure au pauvre sire. Cela n'empêche pas qu'il y a des Anglais qui viennent pour l'admirer parce qu'un sire de Guermantes était un des compagnons de Guillaume (l'abbé prononçait 'Guilôme) le Conquérant. Qu'ils demandent encore à monter dans le clocher de l'église, je le comprends ; et je ne refuse jamais la permission parce que c'est un petit profit pour Théodore et pour sa sœur. Je reconnais qu'on a de là-haut, les jours de beau temps, un vaste panorama ; on voit jusqu'à Guermantes et surtout l'on a à la fois des choses qu'on ne peut voir habituellement que l'une sans l'autre, comme le cours de la Vivonne et les fossés de Guermantes, dont elle est séparée par un rideau de si grands arbres, ou encore comme les différents canaux de Pont le Vidame. Chaque fois que je suis allé à Pont le Vidame, j'ai bien vu un bout de canal, puis quand j'avais tourné une rue j'en voyais un autre, mais alors je ne voyais plus le précédent. J'avais beau les mettre ensemble par la pensée, cela ne me faisait pas grand effet. Du clocher de Saint-Hilaire c'est autre chose, c'est tout un réseau où la ville est prise. Seulement on ne distingue pas d'eau, on dirait de grandes fentes qui coupent si bien la ville qu'elle est comme une brioche dont les morceaux sont encore ensemble mais déjà découpés. Pour voir l'eau, pour en avoir le plaisir, il faut aller à Pont le Vidame même, flâner au bord du canal, seulement c'est autant dire rien. Il faudrait pour bien faire être à la fois dans le clocher de Saint-Hilaire et à Pont le Vidame. Et je crois qu'il n'y a que le Bon Dieu et ses Saints qui aient fait cela quelquefois. Avez-vous remarqué, Madame Octave, qu'il en est ainsi de bien des choses ? Ainsi, chaque fois que je dois aller à l'Évêché voir Monseigneur, je suis encore en haut du clocher, je me dis es-tu heureux de pouvoir te rendre auprès de ce prélat distingué par le Saint-Père, de ce grand savant, de ce grand saint qui mérite que Dieu lui fasse la grâce du Martyre. Et quand après être allé voir Monseigneur je rentre à la cure, je me dis : pense que l'homme que tu as vu tantôt, mais que dis-je c'est plus qu'un homme, c'est un personnage, c'est quelqu'un ! Mais entre ces deux moments-là, c'est-à-dire quand je suis auprès de Monseigneur, eh bien, vrai, vous allez dire, mais je me sens plus heureux dans votre chambrette qui n'a pourtant rien de digne du palais d'un prince de l'Église — mais qu'est-ce que vous feriez de plus, puisqu'elle est à votre convenance — à tailler nos petites bavettes. Mais si jolie que soit la perspective du clocher, Madame Octave, je ne vous conseille pas d'y monter, il y a tant de marches, il faut monter plié en deux, tiré à la main par Théodore ou sa sœur, essayer toutes les toiles d'araignée de la muraille et risquer de se casser la tête si on se redresse avant d'être arrivé en haut. Puisque vous n'êtes pas très forte de santé, ce ne serait pas une chose à faire. » / Ma tante qui n'allait jamais nulle part et ne voyait jamais personne avait assez apprécié jusque-là cette philosophie des choses vues du clocher qui semblait démontrer la vanité des voyages et de la vie de société. Mais la comparaison entre sa « chambrette » et le palais épiscopal ne lui avait pas paru aussi plaisante qu'au curé, et elle s'étonné *[sic]* à quel degré d'inconséquence peut descendre un homme d'église quand elle entendit le curé lui déconseiller de monter au clocher quand elle allait difficilement de son lit à son armoire.

Mais surtout elle avait une envie furieuse que le curé s'en allât : elle était « rendue ». Quant à garder ensuite Eulalie, elle y avait renoncé, elle était « trop lasse », c'était « flambé ». / « Voyez-vous, continua l'infatigable curé, je n'avais dans l'église que deux pièces du plus grand prix, le tombeau de Louis le Pieux en porphyre et en cuivre émaillé, porté par les quatre évangélistes et quatre lions, et le lutrin donné à Saint-Hilaire en personne par le roi Dagobert. Eh bien, on les a envoyés tous deux au Musée de Cluny à Paris. » *Fin de la conversation du curé dans le reliquat dactylographique* : — Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est ce qu'il y a de plus vilain, [car s'il y a à Saint-Hilaire [...] comme une brioche dont les morceaux *add.*¹] tiennent ensemble [p. 105, 1^{re} §, 3^e ligne à partir du bas] mais sont déjà découpés. Pour voir l'eau, pour en avoir le plaisir, il faut aller à Pont le Vidame même, flaner au bord du canal, seulement, c'est autant dire rien. Il faudrait pour bien faire être à la fois dans le clocher de Saint-Hilaire et à Pont le Vidame. / Avez-vous remarqué, Madame Octave qu'il en est ainsi de bien des choses ? Ainsi chaque fois que je dois aller à l'Évêché voir Monseigneur, je pense avant de partir à tout ce qu'est Monseigneur, je suis encore en haut du clocher, je me dis es-tu heureux de pouvoir te rendre auprès de ce prélat qui approche le Saint Père, de ce grand savant, de ce grand saint. Et quand après être allé voir Monseigneur je rentre à la cure, je me dis : pense à l'homme que tu as <vu> tantôt, mais que dis-je c'est plus qu'un homme, c'est un personnage, c'est quelqu'un ! Mais entre ces deux moments-là, c'est-à-dire quand je suis auprès de Monseigneur, eh bien vrai je me sens plus heureux à tailler une bavette comme en ce moment dans notre chambrette, qui n'a pourtant rien du palais d'un prince de l'Église — mais qu'est-ce que vous feriez de plus, puisqu'elle est à votre convenance. Plût à Dieu que je pusse en dire autant de mon église ! » *Fin de la conversation du curé dans la dactylographie 1 et dans la dactylographie 2. À la suite de la conversation du curé, on trouve dans la dactylographie 1, dans la dactylographie 2 et dans le reliquat dactylographique, le passage sur l'église vue par les yeux du narrateur (voir var. a, p. 58). Voici le début de ce passage* : J'avoue que j'étais bien loin d'être aussi sévère que notre curé pour l'église de Combray [et ce qu'il y critiquait c'était *rel. dactyl.*] [et que ce qu'il y critiquait était *dactyl. 1, dactyl. 2*] peut-être justement ce que j'y aimais le mieux. Le vieux porche noir, grélé comme une écumoire

1. Voir l'Esquisse XVIII, p. 715-719.

Page 106.

a. entreprises d'autrui [13^e ligne de la page] avec une férocité maternelle. [Elle n'aurait pourtant pas trouvé [...] étant « moins qu'elle ». *add.*] Et quand elle vit *dactyl. 1* : entreprises d'autrui avec une férocité maternelle. Et quand elle vit *dactyl. 2*

Page 107.

a. « Madame Octave, je vous laisse reposer. » / Et ma tante ne répondait *dactyl. 1, dactyl. 2* : « Madame Octave, je vous laisse reposer. » J'ai mis près de vous votre revue pour que vous puissiez vous

1. Le texte de la dactylographie 1 et de la dactylographie 2 est, en fait, un peu différent du texte définitif. Voir les variantes de la page 102 à la page 105.

occuper sans parler. (C'était une /de ces Revues encyclopédiques à la fois de couture, de science, de cuisine et de théâtre que Mme Sazerat prêtait à ma tante et *add. interrompue* /revue prêtée par Mme Sazerat qui y était abonnée. Il était question aussi bien des dernières découvertes scientifiques ou nouveautés théâtrales que de modes, de couture ou de cuisine et ma tante y lisait sur des gens de Paris que nous connaissions des articles que nous n'aurions jamais connus sans elle, et qui souvent leur étaient échappés à eux-mêmes. Elle nous disait : « J'ai vu que votre ami M. a été nommé etc. » Nous n'en savions rien) *corr.] add.]* / Et ma tante ne répondait *rel. dactyl.* ♦ *b.* trois rues de nous, [l'emballeur *corrigé en* le tonnelier] », avant de clouer *rel. dactyl.*

1. Titre d'un livre de l'*Ancien Testament* où l'Ecclésiaste, personnage longtemps assimilé à Salomon, dit la vanité de l'existence et les menaces de l'avenir.

2. Racine, *Athalie*, acte II, sc. VII, v. 688.

Page 108.

a. en chercher une à une ville voisine. Ma tante, *dactyl.* 1, *dactyl.* 2

Page 109.

a. au marché de Troussinville, le déjeuner *dactyl.* 1, *dactyl.* 2 ♦ *b.* « Si vous leur faisiez un beau turbot, comme c'est samedi. » Si à dix heures *dactyl.* 1, *dactyl.* 2 : « Si vous leur faisiez un beau turbot, comme c'est samedi. » [Le samedi si Françoise apportait à ma tante pour manger un plat, une assiette où il n'y avait rien d'écrit ma tante ne lui demandait pas formellement de descendre la changer par peur de la mettre en retard. Elle tâchait de lui insinuer de le faire en disant : « Enfin tant pis pour une fois. C'est ennuyeux tout de même, je n'ai déjà pas tant de plaisirs justement aujourd'hui je ne me sens pas très bien, je comptais là-dessus pour m'égayer un peu. Enfin ma pauvre fille que voulez-vous c'est fait, c'est fait, il ne faut pas vous désoler pour ça. C'est samedi je comprends bien que vous perdiez la tête. *add.]* Si à dix heures *rel. dactyl.*

1. Voir l'Esquisse XLIX, p. 793-795.

2. Allusion au mot de Nicolas de Malézieux (1650-1727) : « Les Français n'ont pas la tête épique », repris par Voltaire dans son *Essai sur la poésie épique*.

Page 110.

a. son lorgnon. / Le samedi était généralement marqué par une rencontre qui, elle, ne résultait en rien de l'essence de ce jour particulier. Il était rare que nous ne croisions pas en rentrant M. Legrandin¹ qui, retenu à Paris par sa profession d'ingénieur ne pouvait, en dehors des grandes vacances, venir à sa propriété de Combray que du samedi après-midi au lundi matin et qui, en descendant du wagon, allait tout de

1. Le long passage concernant Legrandin sera déplacé ultérieurement par Proust. Voir p. 66 à 67.

suite faire un tour de promenade, pendant qu'on portait ses affaires chez lui. C'était un de ces hommes [p. 66, 2^e §, 5^e ligne] qui [...] dont profite exclusivement leur conversation et leurs amitiés. Plus lettrés que bien des littérateurs, doués de plus de « facilité » [p. 66, 5^e ligne à partir du bas] que bien des peintres [...] au regard bleu [p. 67, 2^e ligne de la page] et désenchanté, d'une politesse exquise, causeur comme nous n'en avions jamais entendu et qu'on feuilletait comme un livre, il était aux yeux de ma famille qui le citait toujours en exemple, le type de l'homme accompli, esprit d'élite, âme élevée, prenant la vie de la façon la plus noble et la plus délicate ; ce que ma grand-mère appelait quelque'un de vraiment bien. Elle ne trouvait à reprendre en lui que deux choses : les tirades enflammées qu'il entamait souvent [p. 67, 12^e ligne] contre l'aristocratie, [...] pas de rémission », et la flamme étrange qui passait parfois dans ses yeux et faisait < dire > à ma grand-mère : « Mes enfants, Legrandin mourrait un jour fou que cela ne m'étonnerait pas. » Mais nous savions que sa tristesse venait de la mort d'une sœur qu'il avait beaucoup aimée. L'autre était mariée dans la Manche, près de Querqueville, avec un gentilhomme bas-normand. « Salut ! amis ! nous disait-il le samedi quand il nous rencontrait, jetant de loin sa cigarette si ma mère était avec nous. Vous êtes heureux d'habiter beaucoup ici ; après-demain il faudra que je rentre à Paris, dans ma niche. — Mais je crois que vous n'avez pas à vous plaindre de votre maison de Paris, lui disait mon père. Il paraît que c'est le dernier mot du confortable. — Oh ! oui, répondait M. Legrandin, avec ce sourire doucement ironique et déçu [p. 67, 4^e §, 2^e ligne], un peu distrait, qui [...] manquer de ce qui lui faut [p. 67, 4^e §, dernière ligne]. » Et nous le quittions afin de rentrer un peu plus tôt que les autres jours voir ma tante qui était toute seule. Et quand Françoise était revenue, [(s'informant dans les plus grands détails de ce que ma tante avait fait, si elle avait reposé, si elle avait demandé de l'eau de Vichy) *add. daçtyl. 2*] si c'était au mois de Marie, on la pressait pour le dîner, car le samedi soir, nous allions au « mois de Marie ». *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ↔ *b. parfois M. Vington très daçtyl. 1, daçtyl. 2 : parfois M. [Vington corrigé en Vinteuil¹] très épr. 2*

1. Voir les Esquisses LXI à LXIV, p. 851-871.

Page 112.

a. réjouissance populaire [p. 111, 11^e ligne] et une solennité mystique. Je levais les yeux un peu plus haut. Alors ce n'était plus seulement des boutons comme au bas des branches, mais des corolles qui s'ouvraient çà et là avec une grâce si insouciant qu'en suivant, qu'en mimant intérieurement le geste de leur efflorescence, je l'imaginai comme si ç'avait été le mouvement de tête étourdi et rapide d'une blanche jeune fille distraite et vive. Leurs pétales retenaient négligemment comme une robe de bal sa ruche qui se tient droit toute seule, un bouquet d'étamines, fines comme des fils de la vierge, ajouté, fixé à la fleur comme un dernier atour, vaporeux, et qui l'embrumait tout entier d'un nuage de mousseline. Mais cherchant à recréer en moi, pour comprendre sa beauté, l'âme de la fleur, dix fois je fus obligé d'abandonner la forme connue au mouvement de laquelle elle m'avait semblé le moment d'avant faire allusion mais dont

1. Dans l'épreuve 2, Proust a partout corrigé « Vington » en « Vinteuil ».

elle différait trop, et quand ces fines étamines avec leurs pointes minuscules avaient donné à la fleur le regard vague aux pupilles diminuées d'une jeune fille myope, coquette, ou maniérée, aussitôt leur rayonnement au milieu des pétales me paraissait appartenir au même style catholique et flamboyant qui ajourait la rampe du jubé et les meneaux du vitrail. / C'est M. Vington près de qui j'étais placé et qu'en sa qualité de naturaliste j'avais élu pour l'interroger sur les aubépines, qui prononça les mots d'étamine et de calice que je connaissais déjà — parce que maman avait revêtu pour une soirée une robe d'étamine et que je savais le rôle du calice pendant la messe — et que, sans leur donner un autre sens, j'appliquai dès lors aux aubépines dont ils fixèrent dans mon esprit le caractère de ravissante élégance et de mysticité. Quand le service fini je m'agenouillai en passant devant l'autel, je sentis *daçtvl. 1, daçtvl. 2* ♦♦ *b.* le goût d'une frangipane. Mais l'odeur des aubépines ressemblait plutôt à celle des joues de Mlle Vington que je croyais résider sous leurs taches de rousseur, en ce que comme elle, elle ne conduisait à rien de mangeable, et elle prenait quelque chose de plus pur et de plus doux d'être elle-même le seul et immatériel aliment offert à la gourmandise qu'elle avait éveillée. Mais aussi, malgré la silencieuse immobilité *daçtvl. 1, daçtvl. 2*

Page 113.

a. petits, faisait des sermons [*p. 112, dernier §, 4^e ligne*] aux grands. Puis jetant sur les épaules de sa fille le châle qu'il portait toujours sur le bras quand il sortait le soir avec elle pour la protéger contre la fraîcheur, ce qui faisait sourire à cause de l'air robuste et rude qu'elle avait, il montait dans un petit buggy qu'elle conduisait elle-même et tous deux retournaient à la Combe¹. / S'il faisait clair de lune *daçtvl. 1, daçtvl. 2*

1. Détail emprunté à la topographie d'Illiers.

2. Voir n. 2, p. 40.

Page 115.

a. sa jolie ferme de la Roussette, où *daçtvl. 1, daçtvl. 2*

Page 116.

a. déplacé laissant voir son front [*p. 115, 4^e ligne en bas de page*] chauve. [Françoise entendit [...] plus de réalité. *add.*] Quelquefois, ce « spectacle » *daçtvl. 1, daçtvl. 2*

1. Allusion à *Un Spectacle dans un fauteuil*, titre sous lequel Musset publia un volume de vers (1833) et deux volumes d'œuvres dramatiques (1832 et 1834).

Page 117.

a. prochaine représentation, échangeraient [*p. 116, 12^e ligne*] leurs emplois. [Mais les soupçons que pouvait [...] l'oisiveté, voyait sans avoir

1. Sur l'épreuve 2, « la Combe » sera changé en « Montjouvain ».

jamais pensé [p. 117, 18^e ligne] à Louis XIV, *add. pap. interrompue dactyl. 2*]
/ Un dimanche, où en rentrant, nous avions appris que ma tante venait
d'avoir la visite simultanée du curé et d'Eulalie, mais qu'elle avait fini
de se reposer, nous étions tous montés *dactyl. 1, dactyl. 2*

1. Voir n. 2, p. 25. L'expression la « mécanique » de la vie se trouve à plusieurs reprises dans les *Mémoires* de Saint-Simon.

2. Dans une lettre de 1913 à Gabriel Astruc, Proust justifie le parallélisme établi entre Louis XIV et la tante Léonie : « Quant à la comparaison que vous trouvez inexacte (pour Louis XIV) [...] je ne vois pas où est l'inexactitude. Je veux dire que ce qui est vraiment antique, ce qui est l'équivalent dans l'art moderne du jeune héros arrachant l'épine, ce n'est pas tel tableau académique qui singe l'antique mais une femme moderne de Degas qui s'arrache un ongle ou une peau du pied. C'est de cette manière que me semble Louis quatorzième la vieille bourgeoise despotique dont chaque mot est un arrêt pour sa domestique » (*Correspondance*, t. XII, p. 390).

Page 118.

1. Paul Desjardins (1859-1940), écrivain et penseur français. En 1899, il publie un recueil d'articles intitulé *Esquisses et impressions*, mais, en 1892, par réaction contre le scepticisme religieux et le dilettantisme littéraire, il fit paraître *Le Devoir présent* (voir *Essais et articles*, éd. citée, p. 351) et fonda l'Union pour l'action morale. Il inaugura en 1910 les Décades de Pontigny, destinées à réunir des personnalités de différentes nationalités pour des entretiens de philosophie et de morale. Proust s'abonna au *Bulletin de l'Union pour l'action morale* où il put lire à partir de 1893 des extraits des œuvres de Ruskin. Il suivit toujours avec un intérêt critique l'action de Desjardins (voir la *Correspondance*, t. I, p. 106 et 172 ; t. II, p. 310 ; t. X, p. 119 ; t. XI, p. 213), à qui il reproche dans une lettre de 1892 d'avoir « banni l'esthétique de l'art même », ce qui est « l'excès de votre doctrine et la confusion de deux idées » (*ibid.*, t. I, p. 191). Le vers cité est extrait d'une plaquette consacrée à Lamartine et intitulée : *Celui qu'on oublie* (1883).

Page 119.

1. Pastiche d'un chapitre de Michelet relatif à la méduse (J. Michelet, *La Mer, Œuvres complètes*, Paris, Flammarion, s.d., chap. VI), exemple, selon Proust, de la valorisation esthétique d'un sujet réputé sans intérêt (*CF*, t. II, p. 626). Les éléments communs sont l'étude des irisations et des nuances, avec leur caractère céleste (« comme dans un nuage », écrit Michelet, ouvr. cité, p. 372 et il mentionne la « légère bande d'azur » qui deviendra dans *Du côté de chez Swann* de « légères couronnes d'azur »), le thème de la « délicieuse créature » (p. 373) apte à se métamorphoser (p. 378), celui de la féerie à laquelle elle participe (p. 379), la mise en œuvre de références culturelles, « les reines de l'histoire et les déesses de

la mythologie » (p. 378). Cette valorisation esthétique sera rappelée *a contrario* par l'incompréhension de la duchesse de Guermantes commentant un tableau d'Elstir intitulé *Botte d'asperges* : « une botte d'asperges précisément semblables à celles que vous êtes en train d'avalier. Mais moi je me suis refusé à avaler les asperges de M. Elstir » (CF, t. II, p. 501). D'autre part, Proust possédait le théâtre complet de Shakespeare (voir la *Correspondance*, t. II, p. 144, lettre à sa mère du 22 octobre 1896). Il cite plusieurs « féeries » dans ses lettres : *Le Songe d'une nuit d'été*, *La Tempête* (*ibid.*, p. 369), *Comme il vous plaira* (*ibid.*, p. 489), *Cymbeline*, *Un Conte d'hiver* (*ibid.*, t. VIII, p. 278).

Page 120.

a. Françoise qui, pour sa fille, pour ses neveux, fût montée sur le bûcher sans une plainte, était pour d'autres êtres d'une dureté singulière. Mais ma tante aimait son service ! et peu à peu je découvris moi-même que la douceur, *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

1. Voir le passage de Ruskin extrait de *The Stones of Venice* et cité par Proust en note de sa traduction de *La Bible d'Amiens* : « [...] À la chapelle de l'Arena elle se distingue de toutes les autres vertus à la gloire circulaire qui environne sa tête et à sa croix de feu. Elle est couronnée de fleurs, tend dans sa main droite un vase de blé et de fleurs [...] » (*Pastiches et mélanges*, éd. citée, n. 6, p. 97 ; voir n. 2 et n. 4, p. 80 du présent volume).

2. Voir l'Esquisse XXII, p. 727-728.

Page 122.

a. pas de manières [1^{re} ligne de la page] maintenant. [Faut-il tout de même [...] lui paraît une rose. » *add.*] / Si quand son petit-fils *daçtyl. 1, daçtyl. 2, rel. daçtyl.*

1. Jean-Henri Fabre (1823-1915), écrivain et entomologiste français. Il décrit en effet les mœurs d'un hyménoptère fouisseur, le cercheris tuberculé. Mais le terme de guêpe fouisseuse, que Fabre n'emploie pas, renvoie vraisemblablement aux *Études sur la nature humaine* d'Élie Metchnikoff qui, dans son chapitre « Harmonies et désharmonies chez les êtres inférieurs à l'homme » cite et vulgarise les travaux de Fabre à ce sujet (J.-H. Fabre, *Promenades entomologiques*, première série, IV et V, Paris, Delagrave, 1919, p. 51-79 ; É. Metchnikoff, *ouvr. cité*, Masson, Paris, 1903, p. 32-36). On trouve mention d'É. Metchnikoff dans la *Correspondance*, t. VI, p. 57.

Page 123.

a. dans l'église que Mme Goupil, Mme [Letellier corrigé en Percepied] (toutes les personnes *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦♦ b. le mari de sa sœur, Mme de Chemisey. Ce redressement *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦♦ c. tout différent [11 lignes plus haut] de celui que nous connaissions. / Cepen-

dant nous sortions *dactyl.* 1 : tout différent de celui que nous connaissions. [Cette dame le pria de dire quelque chose à son cocher, et pendant qu'il y allait jusqu'à la voiture, sa figure était encore marquée au sceau de la satisfaction, de la timidité et du zèle qui l'avaient quand on l'avait présenté. Ravi dans une sorte de rêve extatique il souriait avec embarras, puis il revint en s'empressant vers elle, comme il marchait plus vite qu'il n'en avait l'habitude, ses épaules oscillaient de droite et de gauche d'une façon ridicule. *add.*] / Cependant nous sortions *dactyl.* 2, *rel. dactyl.*

Page 124.

a. ne put nous voir et n'eut pas [*p. 123, 3^e ligne en bas de page*] à nous saluer. Au moment où nous arrivions à la maison, maman s'aperçut qu'on avait oublié la tarte du soir et demanda à mon père de retourner avec moi sur nos pas et d'entrer la commander. Nous croisâmes *dactyl.* 1, *dactyl.* 2

1. Pastiche probable du style d'Anatole France. Comme lui, Legrandin utilise les allusions religieuses à des fins esthétiques et recherche les noms de fleurs pittoresques ou précieux : « Il est au bois des fleurs sauvages que je préfère aux fleurs cultivées ; [...] Elles se nomment : bouton d'argent, ciste, coronille, germandrée, jacinthe des champs, miroir-de-Vénus, cheveux d'évêque, gants-de-notre-dame, sceau-de-Salomon, peigne de Vénus, oreille-d'ours, pied-d'alouette » (A. France, *Pierre Nozière, Œuvres complètes*, Paris, Calmann-Lévy, 1927, t. X, p. 399).

2. Dans *Illusions perdues*, lorsque Lucien de Rubempré rencontre l'abbé Carlos Herrera, il tient à la main un bouquet de sédum, « une fleur jaune qui vient dans le caillou des vignobles ». Le sédum figure aussi parmi les fleurs que Félix de Vandenesse fait servir à l'aveu déguisé de son amour, dans *Le Lys dans la vallée* : « Autour du col évasé de la porcelaine, supposez une forte marge uniquement composée des touffes blanches particulières au sédum des vignes en Touraine » (H. de Balzac, *La Comédie Humaine*, Bibl. de la Pléiade, t. V, p. 689 et t. IX, p. 1056).

3. Voir l'Évangile selon Saint Matthieu, VI, 28-29 : « Observez les lis des champs comme ils poussent : ils ne peinent ni ne filent. Or je vous dis que Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux » (trad. de la Bible de Jérusalem).

4. Il n'existe pas, semble-t-il, de fleur de ce nom. Proust a corrigé sur les dactylographies « rose de Jéricho » en « rose de Jérusalem » par scrupule réaliste, la rose de Jéricho ne poussant qu'en Orient, ou pour des raisons métriques. Le nom substitué s'accorde à la tonalité pascal du passage. On ne peut exclure la possibilité d'une allusion à la liturgie catholique, le quatrième dimanche de Carême, qui a trait à la Jérusalem céleste, étant aussi appelé dimanche de la rose (G. Durand, *Rational ou Manuel des divins offices*, Louis Vivès, Paris, 1854, p. 8 et 10).

Page 125.

a. valait ne pas avoir l'air [7^e ligne de la page] de s'en être aperçu. / Je dinai avec lui sur la terrasse ; bientôt parut le clair de lune qui fit succéder à tous les bruits de cette journée de fête un silence qui n'était pas que l'absence du bruit, mais plutôt son contraire, un silence interrogatif, fragile, exigeant qui faisait parler bas, ou plutôt se contenter de regarder, pour ne pas le troubler : « C'est une jolie qualité de silence, n'est-ce pas, dit-il. Mais vous aimeriez peut-être mieux les fifres et les trompettes de cet après-midi, vous êtes jeune, aux cœurs blessés comme le mien, voyez-vous, un romancier que vous lirez plus tard l'a dit, [l'aube corrigé dans *daçyl.* 1 et *daçyl.* 2 en l'ombre] et le silence. Retenez-le dès maintenant, comme ces fables qu'on apprend enfant et qu'on ne comprendra que plus tard, il vient dans la vie une heure dont vous êtes bien loin encore où les yeux las, que blesserait le soleil miroitant sur les cuirasses [*lecture incertaine*] comme vous le sentez bientôt, ne peuvent plus supporter qu'une lumière, *daçyl.* 1, *daçyl.* 2, *rel. daçyl.* ♡ b. J'écoutais les paroles de M. Legrandin qui me paraissaient encore agréables et m'avaient toujours donné envie de connaître les choses dont il parlait, les vers de Paul Desjardins, les romans de Balzac et les Roses de Jérusalem ; mais troublé depuis quelques jours par le souvenir *daçyl.* 1, *daçyl.* 2 ♡ c. une sorte d'existence sonore, objective, qu'un autre que moi, que Legrandin allait percevoir. Et demander : « Connaissez-vous ? » et peu après (s'il me répondait oui) : « Pourriez-vous me faire connaître », c'était renoncer à la tristesse de la résignation, c'était faire entrer l'espoir dans mon cœur. Mais à ce nom de Guermantes, *daçyl.* 1, *daçyl.* 2

1. « Aux cœurs blessés l'ombre et le silence » épigraphe du roman de Balzac : *Le Médecin de campagne*. Elle est du romancier lui-même, qui la signe de Balzac sur la couverture de l'édition de 1833 mais l'emprunte à son personnage principal, le médecin Benassis dont elle constitue la devise. Celui-ci, miné par un désespoir amoureux, et par la mort d'un enfant, s'est retiré dans une vallée des Alpes qu'il s'applique à transformer ; il fait cette profession de simplicité et d'indépendance dont Legrandin pourrait se parer : « J'ai pris d'un campagnard l'allure, le langage, le costume, le laisser-aller, l'incurie de tout ce qui est grimaces. Mes amis de Paris ou les petites maîtresses dont j'étais le *sigisbée* ne reconnaîtraient jamais en moi l'homme qui fut un moment à la mode, le sybarite accoutumé aux colifichets, au luxe, aux délicatesses de Paris » (*Le Médecin de campagne, La Comédie humaine*, Bibl. de la Pléiade, 1978, t. IX, p. 574). Outre la référence explicite, certains thèmes balzaciens du *Médecin de campagne* affleurent dans la conversation de Legrandin : le ciel bleu, source de réconfort (p. 67 et 118-119 ; *Le Médecin de campagne*, éd. citée, p. 588 : « Je n'avais que le bleu du ciel pour ami. J'ai toujours été heureuse en voyant le ciel tout bleu), l'arbre blessé, symbole de l'être inadapté (p. 130 ; *Le Médecin de campagne*, p. 476 : « Cependant, vous-même, [...] n'avez-vous pas surpris dans votre cœur quelque tristesse en rencontrant un arbre dont les feuilles étaient jaunes au milieu du printemps, un arbre languissant et mourant faute d'avoir été planté dans le terrain où se trouvaient les principes nécessaires à son entier

développement ? Dès l'âge de vingt ans, la passive mélancolie d'une plante rabougrie me faisait mal à voir ; [...] Ma douleur d'enfant était le vague pressentiment de mes douleurs d'homme, une sorte de sympathie entre mon présent et un avenir que j'apercevais instinctivement dans cette vie végétale courbée avant le temps vers le terme où vont les arbres et les hommes », et bien sûr la peine secrète qui fait renoncer au monde (p. 125 et 130). *Le Médecin de campagne* est l'un des rares romans de Balzac où s'abolisse totalement le désir de parvenir que Proust reprochait à l'écrivain et à l'homme (*Contre Sainte-Beuve*, éd. citée, « Sainte Beuve et Balzac », p. 263-264). Mais on peut lire une ironie proustienne dans la subversion des thèmes du roman qui ne renvoient plus, par l'excès caricatural du détachement et des sentiments élevés, qu'au snobisme caché de Legrandin. L'identification du « romancier que vous lirez plus tard » est d'ailleurs fournie au lecteur par l'allusion, qui précède de peu, à la flore balzacienne (p. 124).

Page 128.

a. qu'entreprendre [p. 127, 1^{re} §, dernière ligne] de la pallier. / Maintenant *daçyl.* 1 : qu'entreprendre de la pallier. [Et certes cela ne veut pas dire [...] et sa cause première. *add.*] Maintenant *daçyl.* 2

Page 129.

a. règne végétal [p. 128, 3^e ligne en bas de page] de l'atmosphère. Là-bas, près de Briquebec, le coucher du soleil du pays d'Auge, *daçyl.* 1, *daçyl.* 2 ♦ b. pétales soufrés [9^e ligne de la page] ou roses. — Ah ! est-ce que vous connaissez *daçyl.* 1 : pétales soufrés ou roses. [Il y a là une baie charmante, dite d'opale dont les plages d'or [...] primitives et si belles. *add.*] / — Ah ! est-ce que vous connaissez *daçyl.* 2

1. Allusion à une légende antique. Afin d'apaiser la colère de Poséidon, la princesse éthiopienne Andromède fut attachée à un rocher pour y être livrée à un monstre marin envoyé par le dieu. Proust ici reprend presque textuellement une lettre écrite en 1904 à Léon Yeatman : « Avec une tempête là [à Penn March] vous serez fou de joie. Et vous verrez des plages douces et meurtries attachées aux rochers comme des Andromèdes » (*Correspondance*, t. IV, p. 227).

2. Maniant l'ironie voltairienne, attaché à la pureté du style et du goût, Anatole France donne de lui l'image d'un moraliste tolérant et désenchanté. Proust, jeune homme, l'admirait (*Essais et articles*, éd. citée, p. 337 ; *Correspondance*, t. I, p. 123). Il fréquentait alors le salon de Mme Arman de Caillavet qui le présenta à France en 1890. Celui-ci lui dédia une des nouvelles de *L'Étui de nacre* (1892) et écrivit une préface élogieuse pour *Les Plaisirs et les Jours*. Le dreyfusisme les rapprocha au moment de l'Affaire. Devenu écrivain, Proust manifesta peu le déclin de son admiration pour A. France. Dans sa préface à *Tendres stocks* de Paul Morand (1920) il s'oppose pourtant fermement aux positions de France qui avait prétendu qu'« on écrit mal depuis

la fin du XVIII^e siècle » et qui condamnait la singularité du style au nom de l'exactitude et du goût (*Essais et articles*, éd. citée, p. 606-616). Dans *À la Recherche du temps perdu*, on trouve mentionné le personnage d'Anatole France (voir p. 129 et CF, t. III, p. 236) mais son art a sans doute été intégré à celui de Bergotte, à qui est attribué comme un signe, le physique de France (p. 537). Voir n. 1, 3 et 4, p. 93 et n. 3, de cette page.

3. Référence au roman d'Anatole France : *Pierre Nozière* (troisième partie, chapitre V : « En Bretagne ») où l'île de Sein est comparée à celle des Cimmériens (*Odyssée*, chant XI, v. 16-19. Victor Bérard identifie les Cimmériens à un peuple de Crimée. Dans la *Prière sur l'Acropole*. Renan avait déjà assimilé la Bretagne au pays des Cimmériens, sans autre précision. Mais A. France fonde sa comparaison sur la *Nekuya*, épisode où Ulysse fait surgir les morts de l'Hadès pour les interroger (chant XI), et il conclut ; « Dans le monde celtique comme dans le monde hellénique, les morts ont une terre à eux, séparée de la nôtre par l'Océan, une île brumeuse qu'ils habitent en foule » (A. France, *Œuvres complètes*, Paris, Calmann-Lévy, 1927, t. X, p. 499. C'est sur la référence à la *Nekuya* que Proust insiste sur les dactylographies, alors que le texte définitif ne fait plus référence qu'aux brouillards.

Page 131.

1. Il s'agit sans doute de Vrain-Lucas ; cet escroc a vendu à Michel Chasles (1793-1880), membre de l'Institut, de faux autographes qu'il attribuait à Rabelais, Pascal, Jeanne d'Arc, Jules César, Cléopâtre. Alphonse Daudet a raconté cette histoire dans *L'Immortel* (1888), que Proust avait lu.

Page 132.

a. ou de l'autre : le côté de Méséglise-le-sec, qu'on appelait *dactyl. 1*, *dactyl. 2* : ou de l'autre : le côté de [Méséglise-le-sec corrigé en Méséglise-la-Vineuse], qu'on appelait *épr. 2*

1. Voir les Esquisses LIII et LIV, p. 805-830. Les noms qui jalonnent la promenade du côté de Méséglise relèvent en partie de la topographie d'Illiers : la « maison des Archers » (p. 134) avait été construite par l'oncle de Proust, Jules Amiot, dans le parc qu'il ouvrait au public : le Pré Catelan. Roussainville est un hameau à un kilomètre au sud d'Illiers, Montjouvin et Tansonville sont respectivement un moulin et un manoir situés à deux et trois kilomètres dans la même direction. Mais le village de Méréglise est à quatre kilomètres à l'ouest d'Illiers et il est situé dans le Perche et non dans la plaine de Beauce, Illiers marquant la limite des deux régions. La référence géographique est donc à la fois très reconnaissable (Proust mentionne d'ailleurs Méréglise ainsi qu'une *Géographie de l'Eure-et-Loir*, dans « Journées de lectures » ; voir *Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 162 et 171) et entièrement refondue pour la mise en place des « deux

côtés » (voir A. Ferré, *Géographie de Marcel Proust*, Paris, éd. du Sagittaire, 1939).

Page 133.

a. comme le pôle [4^e ligne de la page], comme l'orient. [Et quand il y a quelques années égaré au cours d'un voyage en automobile dans une région inconnue un passant à qui je demandais le nom de la halte la plus voisine me dit : « Suivez la route encore 200 mètres, la seconde avenue de chènes à gauche et vous tombez droit sur Guermantes », ce fut comme s'il m'avait dit : « Continuez tout droit, tournez la première à gauche et vous avez à main droite votre jeunesse, votre passé, vous allez toucher l'intangible, vous allez atteindre les intangibles lointains dont on ne connaît jamais sur terre que la direction, que le côté. » Je ne pouvais le croire et peut-être n'avais-je pas tort. Comme dans le pays il faut distinguer entre Guermantes ville et Guermantes château, pour moi aussi il y a deux Guermantes : celui devant lequel je passai ce soir-là et quand je fus devenu l'ami des châtelains, où j'habitai si souvent depuis que je disais sans y penser, en donnant mon adresse, château de Guermantes, comme un simple renseignement utile avec la seule préoccupation qu'on se rappelât et que mes lettres arrivassent bien ; l'autre château, celui dont j'ai tant rêvé, terme à l'infini d'un des « côtés » de mon enfance, je n'ai jamais pu aller jusqu'à lui. / Ce même passant questionné par moi sur la région où je me trouvais m'apprit autre chose qui ne me troubla pas moins. C'est qu'on pouvait « prendre par Guermantes » pour aller à Méséglise ; ce qui me donna à penser que Méséglise et Guermantes n'étaient pas absolument aussi inconciliables que je l'ai cru pendant toute mon enfance. Alors « prendre par Guermantes » pour aller à Méséglise ou le contraire m'eût semblé une expression aussi dénuée de sens que de prendre par le nord pour aller au midi. Méséglise et Guermantes étaient en effet si opposés que déjà pour quitter la maison on ne sortait pas du même côté si l'on avait l'intention de tirer sur Méséglise ou de pousser dans la direction de Guermantes. Pour aller du côté de Méséglise on sortait (pas trop tôt et même si le ciel était couvert parce que la promenade n'était pas bien longue et n'entraînait pas trop) comme pour aller n'importe où par la grande porte de la maison de ma tante sur la rue du Saint-Esprit. *add.* On était salué [6^e ligne en bas de page] par l'armurier [...] du parc de M. Swann. Avant d'y arriver *rel. dactyl.* : comme le pôle, comme l'orient. [Alors, « prendre [...] entre eux d'après-midi [1^{er} §, dernière ligne] différents *add.* / On sortait du village par le chemin qui passe devant « la Frapelière », la propriété de M. Swann. Avant d'y arriver, *dactyl.* 1, *dactyl.* 2

Page 134.

a. mes parents n'allant plus à la Frapelière depuis le mariage *dactyl.* 1, *dactyl.* 2 : mes parents n'allant plus à [la Frapelière *corrigé en* Tansonville] depuis le mariage *épr.* 2 ♦ b. écume creuse [3^e §, 7^e ligne], sèche et sans parfum. [Mon grand-père montrait [...] promenade une fois de plus. *add.*] Devant nous, *dactyl.* 1 : écume creuse, sèche et sans parfum. Devant nous, *dactyl.* 2

Page 135.

1. Voir les Esquisses LVIII à LX, p. 842-851.

Page 136.

a. Combien naïves et paysannes en comparaison semblaient les églantines, qui par ce chaud après-midi de dimanche montaient à côté d'elles au soleil *daçtvl. 1, daçtvl. 2*

1. Voir les Esquisses LXI à LXIII, p. 851-868.

Page 137.

a. le sentiment [2^e §. 5^e ligne] qu'elles éveillaient en moi, et qui cherchait à se dégager, à venir adhérer à leurs fleurs, ce sentiment restait obscur, je ne parvenais pas à le formuler. Elles ne m'aidaient pas à l'éclaircir, et je ne pouvais demander à d'autres fleurs de le satisfaire. Il en est des créations de la nature comme de celles de l'art. L'amour pour une espèce de fleur pour l'œuvre d'un peintre, même s'il doit initier et conduire à l'amour d'autres fleurs ou d'autres peintres, est exclusif, tant qu'il est un amour. Ce n'est qu'au peintre dont on est épris qu'on peut demander la joie que ses œuvres font désirer encore, après qu'elles l'ont donnée, et redonnent, mais toujours dans les mêmes limites. Mais combien cette joie se trouve étendue et renouvelée si alors nous voyons de ce peintre un de ses chefs-d'œuvre que nous ignorions et qui diffèrent des autres, quoique analogue à eux, nous la fait éprouver de nouveau pour la première fois comme une joie autre, et pourtant la même, qu'amplifie encore l'idée de la richesse créatrice d'un génie si varié ou bien si l'on nous mène devant un tableau de lui, dont nous ne connaissons jusque-là qu'une reproduction et qui nous apparaît enrichi et transfiguré, comme un morceau seulement entendu au piano et qu'on voit ensuite revêtu des couleurs de l'orchestre. C'est un peu cela que fit mon grand-père quand m'appelant et me désignant la haie de la « Frapelière », il me dit : « Toi qui aimes *daçtvl. 1, daçtvl. 2*

Page 138.

1. Le cuir de Cordoue, généralement rehaussé de dorures mais ici ancien et pâli est un relais dans l'organisation des couleurs rose, jaune et rousse qui mène des aubépines à Gilberte. C'est pour cette couleur double et changeante que Proust souhaitait le mentionner dans un autre texte qu'il soumet à R. de Billy dans une lettre de 1907 : « Quand le défunt marquis de Casa Fuerte voulut faire à son fils un présent de baptême, il ne pouvait pas trouver dans la vieille Espagne du XI^e siècle un joyau plus rare ou plus doux — même parmi les cuirs de Cordoue ou les coupes arabes aux reflets roses ou rose jaune — que ce prénom d'Illan ». Et il demande à son correspondant si le cuir de Cordoue peut avoir des reflets (*Correspondance*, t. VII, p. 66).

Page 139.

a. de ses yeux [1^{er} §, dernière ligne] bleus ; puis tant j'avais peur
 daçtyl. 1, daçtyl. 2, rel. daçtyl., épr. 2 : de ses yeux bleus [. / Je la regardais
 [...] l'âme avec lui add.¹] ; puis tant j'avais peur épr. 1

Page 140.

a. comme une preuve d'outrageant [p. 139, dernière ligne] mépris,
 d'autant plus que sa main esquissait en même temps un geste indécent,
 ce qui pour moi, en public, était signe de grossièreté et d'insolence. /
 — Allons, daçtyl. 1, daçtyl. 2 ↔ b. Ainsi passa-t-il, proféré au-dessus des
 héliotropes, des verveines et des giroflées, daçtyl. 1, daçtyl. 2

1. Dans une lettre à Henri Ghéon, critique de la NRF qui avait
 jugé sévèrement *Du côté de chez Swann*, Proust utilise cette première
 apparition du baron de Charlus pour défendre et illustrer sa technique
 romanesque : « Certaines personnes trouvent que j'ai repris une
 situation bien banale, en montrant Swann confiant naïvement sa
 maîtresse à M. de Charlus, qui, croient ces lecteurs, trompe Swann.
 Or ce n'est pas cela du tout. M. de Charlus est un vieil homosexuel
 qui remplira presque tout le troisième volume et Swann dont il a
 été amoureux au collège sait qu'il ne risque rien en lui confiant
 Odette. Mais j'ai mieux aimé passer pour banal dans ce premier
 volume que d'y "annoncer" une chose que je suis alors censé ne pas
 savoir. Quand on aura lu le troisième volume si l'on se reporte au
 premier, au seul passage où M. de Charlus apparaisse un instant, on
 verra qu'il me regarde fixement et alors on comprendra pourquoi.
 Évidemment dans le premier volume cela passe inaperçu. Mais cela
 me semble plus honnête comme art de faire avec probité des choses
 qui ne seront pas vues » (*Correspondance*, t. XIII, p. 25-26).

Page 143

a. Champs-Élysées [p. 141, 1^{er} §, avant-dernière ligne] qu'elle habitait
 à Paris. [/ « Octave, dit mon grand-père à ma tante, j'aurais voulu que
 vous puissiez voir la Frapelière, Vous ne la reconnaîtrez pas. Ce sont
 surtout ces épinettes roses. Si j'avais osé je vous aurais coupé une branche. »
 Il le lui disait, soit pour la distraire, soit qu'on eût conservé [lecture
 incertaine] l'espoir d'arriver un jour à la faire ressortir. Elle avait aimé
 autrefois cette propriété, et d'ailleurs Swann aussi avait été la dernière
 personne qu'elle avait reçue volontiers. Quand il venait prendre de ses
 nouvelles elle disait : « Dites-lui que la prochaine fois je le recevrai. Et
 même elle dit ce jour-là : un jour qu'il fera beau temps il faudra que
 j'aille en voiture jusqu'au long du parc. » Elle le disait sincèrement, elle
 eût désiré revoir Swann, elle eût désiré par la haie revoir la Frapelière.
 Mais ce désir était suffisant pour ce qui lui restait de forces ; le réaliser

1. Cette addition ne figurant ni sur les dactylographies, ni sur l'épreuve 2, nous
 supposons – car nous ne possédons pas la totalité de l'épreuve 1 (voir l'Introduction
 à *Du côté de chez Swann*, p. 1047) — qu'elle a été portée par Proust, sur l'épreuve 1.
 Nous trouverons plusieurs cas semblables par la suite.

les eût excédées ; quand Swann venait elle ne se trouvait pas assez forte ; et s'il faisait beau et qu'elle pût se lever, elle était fatiguée quand elle était allée d'une chambre à l'autre. Elle ne pouvait certainement pas se rendre compte qu'elle ne reverrait jamais Swann et qu'elle ne reprendrait jamais le chemin de la Frapelière. En réalité ce qui avait commencé pour elle plus tôt que pour les autres hommes, c'était ce grand renoncement de la vieillesse qui s'achemine à la mort et que nous sentons envelopper les dernières années de vies qui durent très longtemps quand nous lisons de deux grands amis, d'anciens amants ; « À partir de telle année, ils cessèrent de s'écrire, ils ne cherchèrent plus à se revoir jusqu'à leur mort. » Cette mort donne pour nous à leur séparation qui avait commencé longtemps avec elle quelque chose de définitif. Il est probable qu'à eux aussi elle semble définitive et qu'ils en ont compris le tragique. Mais pour eux comme pour ma tante cet isolement accepté ne dut rien avoir de trop douloureux. Car il leur était imposé comme à elle par la diminution de leurs forces qu'ils pouvaient constater chaque jour. Et le sentiment < de leur > impuissance < leur > rend leur vie restreinte non pas comme croient [lecture conjecturale] les autres, plus cruelle, mais moins [un mot illisible]. Car en faisant pour eux du moindre acte une fatigue et une souffrance elle donne à l'inaction, à l'isolation et au silence, la douceur du repos. *add. 1^o interrompue* / Cette année-là quand un peu plus tôt que d'habitude, *daçtyl. 1* : Champs-Élysées qu'elle habitait à Paris. / Cette année-là quand un peu plus tôt que d'habitude, *daçtyl. 2* ♦♦ *b. niaiserie*, comme j'en entendais dire au jour de maman, de partir *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦♦ *c. particulier de Combray* [3^e §, 5^e ligne]. Je savais *daçtyl. 1* : particulier de Combray. [Chaque année le samedi saint le soir de notre arrivée pour sentir que j'étais bien à Combray je montais le retrouver qui courait dans les sayons et me faisait courir à sa suite. Si (Pâques était un peu corrigé en la semaine sainte était un peu) tard cette année-là, malgré l'hiver souvent revenu, le printemps enfui avait oublié dans les champs des arbres fruitiers dépaysés et grelottants dans leur robe rose ; à l'entrée du bois de Pinçonville¹ sous la gelée blanche, ça et là l'air avait cédé la place à la goutte du parfum d'une violette, infléchissant le bec bleu de son verre. Je rentrais avec plus d'appétit, à la maison où on refaisait du feu et la nuit je dormais mieux qu'à Paris. On avait toujours le vent à côté de soi du côté de Méséglise, sur cette plaine bombée où pendant des lieues il ne rencontre aucun accident de terrain depuis Chartres. *add.*] Je savais *daçtyl. 2*

1. Comparer avec Racine, *Phèdre*, acte I, sc. III, v. 158-160 :

*Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent !
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?*

Ce passage reprend le schéma de l'une des pages écrites par Proust pour son roman, au premier semestre de 1908. Il s'agit alors des adieux, beaucoup plus développés, du petit frère, plus tard effacé du roman, et d'un chevreau (Voir Ph. Kolb, « Le Mystère des gravures anglaises recherchées par Proust », *Mercur de France*, août 1956, p. 750-755. Le texte a été publié par B. de Fallois dans son édition du *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Gallimard, 1954). La référence à *Phèdre*,

1. « Pinçonville » est corrigé en « Roussainville » sur l'épreuve 1.

métaphore de toute la scène, y figure déjà et la version de *Du côté de chez Swann* ne conserve guère du texte initial que les éléments qui permettent de la maintenir.

2. Pour « sillons ». « Sayons » note très probablement la prononciation paysanne de la région d'Illiers. Jusqu'au début du XVII^e siècle, on disait — et écrivait — « seillons », « saillons », voire « soillons », formes qui subsistent encore dans certaines provinces françaises.

3. Voir la fin de la variante *c* de cette page. A. Ferré note la « dérive du sud-ouest au nord-est » qu'a subie Combray au cours du récit puisqu'il se trouve en septembre 1914 dans la zone des opérations militaires, très éloignée de Chartres (CF, t. III, p. 750-751 ; voir A. Ferré, *Géographie de Marcel Proust*, éd. du Sagittaire, Paris, 1939, p. 101).

Page 144.

a. l'embrassais au passage. Sur la droite, *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 : l'embrassais au passage. [À gauche était [...] selon le curé). *add.*] Sur la droite, *épr.* 2 ↔ b. bien différentes de celles où la lune *daçtyl.* 1 : bien différentes [— du moins pendant [...] plus subtiles. — *add.*] de celles où la lune *daçtyl.* 2

1. Image peut-être inspirée de Chateaubriand : « Chaque pommier, avec ses fleurs carminées, ressemble à un gros bouquet de fiancée de village » (*Mémoires d'outre-tombe*, première partie, livre I, VI, Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 41).

2. Joseph Xavier Boniface, dit Saintine (1798-1865), romancier français. Son roman *Picciola* est plusieurs fois cité par Proust comme un exemple de mauvaise littérature égalee ou préférée par un enfant à des œuvres qu'il n'est pas encore capable d'apprécier (*Jean Santeuil*, éd. citée, p. 307 et 332 ; *Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 176).

3. Charles-Gabriel Gleyre (1806-1875), peintre suisse, au style académique. On trouve une évocation plus détaillée de ses tableaux au Cahier 26 : « En peinture je ne voyais rien au-dessus des formes aux contours précis de Gleyre, sur lesquels une couleur unie était vivement et également répandue, où rien n'altérerait la poésie du paysage où le fin croissant se détachait. »

Page 145.

a. ciel une faucille [*p.* 144, 2^e ligne en bas de page] d'argent. / Les personnes qui pensent qu'on doit mettre [*p.* 145, 2^e ligne de la page] devant les enfants, [...] admire définitivement, s'imaginent sans doute que les mérites esthétiques sont des objets matériels qu'un œil ouvert ne peut faire autrement que de percevoir. / Ils ignorent que c'est à force de transformer nos impressions en réfléchissant sur elles que nous arrivons à créer en nous des équivalents de ces mérites qui nous permettent de les comprendre quand nous les rencontrons dans une œuvre d'art. Jusque-là nous ne nous plaisons qu'aux œuvres assez confuses pour paraître

claires à la faible vue d'un enfant, et pour qu'il y puisse reconnaître les impressions incomplètes plutôt que fausses qu'il reçoit d'une chose. Ces impressions, nous aurons plus tard à les enrichir plutôt qu'à les détruire. Et ainsi une peinture banale, une prose poncive ne sont pas forcément horribles comme nous disons trop vite ; le plus souvent elles sont simplement si rudimentaires que pour qu'un lecteur puisse s'en satisfaire, il faut que chez lui l'intelligence artistique ne se soit pas développée, soit restée infantile. Elles présentent au sujet de la réalité une foule d'observations que, même un raffiné, trouve vraies au moment où il les déclare détestables, mais qui sont tellement connues qu'il faut que l'auteur n'ait aucune faculté d'attention pour n'avoir jamais remarqué que tout le monde les sait par cœur, les tient pour sous-entendues, et pour s'imaginer qu'il invente quelque chose en les méditant. / C'est du côté de Méséglise, *daçyl.* 1, *daçyl.* 2

Page 146.

a. vivre sous son toit [*p. 145, environ moitié de la page*] une femme pareille. Il va jusqu'à dire que cette personne aurait eu des dispositions extraordinaires pour la botanique si elle les avait continuées. Il peut être sûr que ce n'est pas de botanique qu'elle s'occupe avec sa fille. » [Les gens qui disaient cela ignoraient qu'il est au contraire remarquable combien une personne excite [...] relations charnelles. Tant l'amour physique, si injustement décrié force tout être à manifester toutes les parcelles qu'il possède [...] l'entourage [*p. 145, 13^e ligne en bas de page*] immédiat. *add. daçyl.* 2] / D'ailleurs pour ceux qui comme nous virent *daçyl.* 1, *daçyl.* 2 ♦♦ b. a par ailleurs tant de raisons [*10 lignes plus haut*] pour aimer. Et pourtant certaines situations qu'on croit à tort être l'apanage exclusif du monde de la bohème devraient peut-être ne pouvoir exister que là où elles causeraient de moins grandes douleurs ; mais, produit nécessaire d'un vice que la nature, parfois rien qu'en mêlant les vertus du père et de la mère, fait épanouir chez l'enfant, comme la couleur de ses yeux, construites par lui pour lui garantir de la place et la sécurité qu'il doit disputer à tant d'organismes sociaux en antagonisme avec lui, on peut les rencontrer au milieu des plus saintes familles. Mais de ce que M. Vington connaissait *daçyl.* 1, *daçyl.* 2

Page 148.

a. de sous-entendre [*2^e ligne de la page*] qu'il n'était pas contrevenu à la Combe. / Comme la promenade du côté de Méséglise *daçyl.* 1, *daçyl.* 2 ♦♦ b. accablants. [La joie qui me distrayait s'était enfuie, j'étais ramené à moi-même, j'y apercevais une obligation d'avoir plus de volonté de travailler, de préparer mon avenir qui d'ordinaire m'était caché. *add.*] Un peu de vent *daçyl.* 1, *daçyl.* 2

Page 149.

1. Voir les Esquisses LXV et LXVI, p. 871-875.
2. Souvenir d'Émile Mâle qui, notant que les sages de l'Antiquité figurent très rarement dans les églises du Moyen Âge, en excepte

deux représentations, toujours les mêmes, notables par leur caractère populaire et moralisant de fabliau : celle d'Aristote à quatre pattes, portant sur son dos une courtisane qui s'était promis de le séduire pour se venger de lui, et celle de Virgile suspendu dans une corbeille où une Romaine l'avait fait monter avant de l'abandonner par moquerie entre ciel et terre. (É. Mâle, *L'Art religieux du XIII^e siècle en France*, Librairie Armand Colin, Paris, 1931, p. 336. Voir *Essais et articles*, éd. citée, p. 493.)

3. L'épanouissement des sculptures de Saint-André-des-Champs en personnages de Combray est peut-être la transposition romanesque du commentaire, très psychologique, des critiques d'art de l'époque, tel Émile Mâle décrivant les anges du portail de Notre-Dame de Senlis : « Ils s'abattent près du tombeau, et s'élancent tous à la fois pour accomplir l'œuvre de Dieu, avec un amour que tempère à peine le respect. » (É. Mâle, *L'Art religieux du XIII^e siècle en France*, p. 292). André Michel note, à propos de la même œuvre, « la grâce juvénile, l'affairement tendrement respectueux et joyeux des anges » et précise, à propos du groupe de la Présentation d'Amiens, que l'archange a « la grâce sérieuse et juvénile d'un enfant de chœur » (A. Michel, *Histoire de l'art*, Librairie Armand Colin, Paris, 1906, t. II, p. 143 et p. 150).

Page 150.

a. de la branche et nous tombait [p. 148, dernière ligne] sur le nez. [Parfois nous allions nous abriter sous le porche de Saint-Martin-des-Champs *[sic]* dans la compagnie des Saints et des Patriarches. Comme cette église était française ! Elle semblait du même temps que l'âme de Françoise ou plutôt comme si les siècles n'eussent été que des saisons attenantes pour un rajeunissement éternel une sorte d'hiver de cette âme populaire où < se trouvent > les formes éternelles de ce qui doit reflourir et chanter de même façon est seulement silencieux et pourtant verdoyant sous la mousse et le gui et plein d'oiseaux qui survolent. Les petits anges qui couraient dans les sculptures placées au-dessus de la porte, autour de la Sainte Vierge avaient pour lui soutenir la tête, la soulever, lui apporter des cierges, exactement cet air révérent et zélé de gens qui ont leur fierté mais abdiquent devant la maladie, parce que j'avais remarqué dans la figure du jeune Théodore qui semblait d'ailleurs avoir servi de modèle à ces jeunes gens qui lui ressemblent à s'y méprendre. Sans doute ils étaient grisâtres, froids, en pierre mais comme sont les arbres l'hiver où l'on peut si bien imaginer ce qu'ils sont au printemps et c'était si bien le nez futé, les yeux ronds, la taille délurée de Théodore qui avait incisé la pierre sombre de Meséglise en laquelle l'église était faite qu'on croyait voir sur les grosses joues de pierre sa rougeur enluminée de pomme mûre. À côté de nous, mais plus en < bas des > bas-reliefs appliqués à la pierre comme les anges, une grande statue humaine, une sainte avait non pas le visage d'une seule jeune paysanne d'ici comme écrasé entre toutes les minutes où on allait la voir, celui où elle avait disparu *[sic]* les soucis qui l'enlaidissaient, mais le visage de la paysanne d'ici avec son nez court, ses joues pleines, ses yeux profondément percés et qui regardaient droit,

l'air sain, fort, jeune, pas très bon, mutin, d'esprit étroit mais de cœur courageux, de la paysanne d'ici. Et leur jeune sein mûri parmi les pampres de feuilles de pierre qui le festonnaient emplissait ses draperies comme un fruit le petit sac de tôle dans lequel on les [*sic*] protège dans le pays. Et la ressemblance du visage et du corps vivant que je sentais dans la pierre insinuait dans l'admiration que me causait la statue une douceur vague que je n'y avais pas cherchée. *add. v^ol*] / Devant nous, *dactyl. 1* : de la branche et nous tombait sur le nez. / Devant nous, *dactyl. 2* ♦ *b.* enfermé [6 lignes plus haut] dans la maison. Mais qu'importait *dactyl. 1* : enfermé dans la maison. [Ça et là [...] immobiles au large jusqu'au matin. *add.*] Mais qu'importait *dactyl. 2*.

Page 151.

a. bien obligés de se rendre [2^e §, 11^e ligne] quand elle y aurait succombé. Cet automne là tout occupés *dactyl. 1* : bien obligés de se rendre quand elle y aurait succombé [; et ne causant par sa mort [...] ma tante aux yeux de Françoise. *add.*] Cet automne-là tout occupés *dactyl. 2*

Page 152.

a. me promener sans eux [p. 151, 3^e ligne en bas de page] du côté de Méséglise [, enveloppé dans une grande houppelande grise contemplée avec une muette réprobation par Françoise à qui l'idée nouvelle que le chagrin ne dépend pas de la valeur des vêtements ne pouvait pas entrer dans la tête et à qui notre chagrin en particulier ne plaisait pas parce ce qu'il n'avait rien d'attendrissant, que nous n'avions pas donné de grand repas le jour de l'enterrement, que nous ne parlions pas de ma tante sur un ton gémissant et que même je chantonais. Si en lisant un roman, dans l'impartialité de la pensée désintéressée j'avais vu une de ces représentations de l'ancienne douleur contemporaine des pleureuses de Saint-André-des-Champs, je lui eusse sans doute donné raison. Mais quand je causais avec Françoise, le démon me poussait à < la > contredire < afin > [*lecture incertaine*] qu'elle fût en colère. Et si je pouvais trouver un prétexte pour lui dire que je regrettais ma tante parce que c'était une bonne femme,

1. On trouve également, au verso de ce feuillet dans la dactylographie 1, plusieurs débuts de rédaction non retenus par Proust et un passage précédé de cette note de Proust : « Mettre pour Théodore / à un de ces pays ou bien au moment de la fille de cuisine. » Voici le texte de ce passage : « Théodore était le garçon épicier qui était aussi enfant de chœur, tirant grand profit de la visite de la crypte et dans le clocher de Saint-Hilaire qu'il faisait faire aux étrangers quoiqu'il fût très déluré, et disait-on un mauvais sujet, Françoise l'aimait assez, elle préférait comme elle n'avait pas avec lui de rivalité directe que ce fut lui qui vînt quand ma tante était malade ce qui était son service personnel à elle Françoise pour lequel elle ne permettait pas que personne l'aidât. D'ailleurs maman admirait combien quand ma tante avait été très malade, Théodore avait été adroit et doux pour la lever, la recoucher ; seul il ne lui faisait pas de mal. Je me souvenais toujours quand il s'empessait auprès de ma tante pour lui soutenir la tête, combien ce garçon même si futé et assez irrévérent [*lecture incertaine*], avait un air attentif, pénétré, le corps à demi incliné par respect, l'air à la fois curieux et déférent devant la maladie, [*un mot illisible*] au fond d'un de ces sentiments de Françoise avec laquelle il avait plus d'un rapport, ce qu'on doit aux malades. »

mais nullement parce que c'était ma tante, qu'elle eût pu être ma tante et me sembler odieuse, que sa mort pût m'être un plaisir, alors elle souffrait visiblement de m'entendre offenser la mort et la « parenthèse » et elle s'éloignait *add.*] Quand j'étais fatigué *daçtl.* 1 : me promener sans eux du côté de Méséglise. Quand j'étais fatigué *daçtl.* 2

1. Dans *La Chanson de Roland*, Charlemagne, retrouvant le corps de son neveu Roland sur le champ de bataille, donne toutes les marques extérieures de la douleur, et toute son armée avec lui. Il déplore longuement la mort de Roland et la perte qu'elle représente pour lui mais aussi pour sa maison et pour son empire (*La Chanson de Roland*, CCV-CCX). On retrouve la double expression littéraire et picturale des valeurs médiévales incarnées par Françoise (voir n. 1, p. 29).

2. Cet épisode est rappelé dans *Sodome et Gomorrhe* où Proust précise qu'il s'agit d'un livre d'Augustin Thierry (CF, t. II, p. 836). Des titres : *L'Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands* et *Récits des Temps mérovingiens* figurent au Cahier 6 (voir l'Esquisse XXV, p. 734). On trouve d'autres mentions dans la *Correspondance* (t. I, p. 108) et dans *Jean Santeuil* (éd. citée, p. 329). D'autre part un extrait des *Récits des Temps mérovingiens* est dissimulé dans « Combray » (voir n. 2, p. 61).

Page 153.

a. les dépenser dans toutes [p. 152, 3^e ligne en bas de page] les directions. [Les façades des maisons de Combray, les clôtures des jardins, la haie de la Frapelière, les arbres du bois de Pinçonville, le mur qui précède et le talus qui dissimule la Combe *biffé*] [Le mur d'une cahute recouverte en tuiles qu'on trouve devant soi en arrivant à la mare de la Combe et où le jardinier de M. Vington enfermait ses poulets et ses outils de jardinage, les arbres du bois de Pinçonville *corr. biffée daçtl.* 2] [Le mur des maisons, la haie de la Frapelière, les arbres du bois de Pinçonville, les buissons auxquels s'adosse la Combe *corr.*] recevaient *daçtl.* 1, *daçtl.* 2

Page 154.

1. Seul affleurement dans *Du côté de chez Swann* de deux longues scènes de querelles familiales construites sur ce schéma, dans *Jean Santeuil* (éd. citée, p. 234-236 et p. 411-424).

Page 155.

a. produit nécessaire et naturel [4^e ligne de la page] de ce sol, comme une fleur locale d'une espèce plus élevée seulement que les aubépines et dont la structure permet d'approcher de plus près qu'en elles, la saveur profonde du paysage et de connaître sa signification. Je pouvais d'autant plus facilement le croire (et que les caresses par lesquelles elles m'y feraient parvenir seraient aussi d'une sorte particulière et dont je n'avais pas pu connaître le plaisir par une autre qu'elle), que j'étais pour longtemps encore à l'âge où l'on n'a pas encore abstrait ce plaisir de la possession,

en une notion générale, des femmes différentes avec lesquelles on l'a goûté [— ou on le goûtera — *add. daetyl. 1*] [considérées dès lors comme les instruments interchangeables d'un plaisir toujours le même *add. daetyl. 2*] et qu'il n'existe même pas, isolé, séparé et formulé dans l'esprit, comme le but qu'on poursuit en s'approchant d'elles, comme la cause du trouble préalable qu'on ressent. [À peine songe-t-on comme au plaisir *[un mot illisible]* qu'on aura, on l'appelle son charme à elle, car on ne pense pas à soi, on ne pense qu'à sortir de soi. *add. daetyl. 2*] Obscurément attendu, *daetyl. 1, daetyl. 2*. Ce passage, dans la *daetylographie 2*, a ensuite été largement corrigé par Proust. Sa version définitive est à peu près similaire au texte imprimé mais les noms propres sont différents : Balbec est appelé Cricquebec et Roussainville, Troussinville.

Page 156.

a. j'implorais le clocher de Troussinville, que je lui *daetyl. 1, daetyl. 2* : j'implorais le [clocher de Troussinville corrigé en donjon de Roussainville] que je lui *épr. 2* ♦ b. eussent voulu en ramener [5 lignes plus haut] une femme. [Si j'allais jusqu'au porche de Saint-André-des-Champs jamais la paysanne que j'y aurais vue si j'avais été avec Françoise et dans l'impossibilité de lier conversation avec elle ne s'y trouvait. *add. v°*] Je fixais *daetyl. 1* : eussent voulu en ramener une femme. Je fixais *daetyl. 2*

Page 157.

a. d'ailleurs, eussé-je osé [*p. 156, 3^e ligne en bas de page*] lui parler ? [« Une paysanne pour un jeune aède, c'est très bucolique », me dit Bloch, « mais ne se rencontre que dans les recueils complets de solécismes qu'a composés la sinistre Mère Sand. Une mienne amie, gente et benoîte, te dispensera d'équivalentes voluptés cet hiver, sur un lit de plumes, dans un local dûment chauffé, précieux adjuvant au lyrisme. » Mais alors je cessais de croire à la vérité des rêves et des désirs que j'avais formés corrigé en Il me semblait qu'elle m'aurait fait arrêter comme fou ; je cessais de croire partagés par d'autres êtres, de croire vrais en dehors de moi les désirs que j'avais formés] pendant ces promenades [et qui ne se réalisaient pas ; *add.*] ils n'apparaissaient plus *daetyl. 1, daetyl. 2* ♦ b. sadisme. C'était par un temps *daetyl. 1, daetyl. 2* : sadisme. [On verra [...] ma vie. *add.*] C'était par un temps *épr. 1* ♦ c. mais je vis Mlle Vington qui probablement *daetyl. 1, daetyl. 2* : mais je vis Mlle [Vington corrigé en Vinteuil] [(autant que je pus [...] jeune fille) *add.*] qui probablement *épr. 1*

1. Voir les Esquisses LI et LII, p. 796-805.

Page 158.

a. mais elle la plaignait [*p. 157, 5^e ligne en bas de page*] profondément. Se rappelant cette triste fin de vie de M. Vington, son renoncement à l'œuvre de toute sa vie, qui inachevée, éparse en documents qui n'auraient pris de signification que reliés entre eux, resterait inconnue, son renoncement aussi à un avenir de bonheur honnête et respecté pour sa

filles, cette torture constante de son coeur qu'on lisait sur son visage, ma mère en ressentait une grande tristesse et pensait avec effroi à celle combien cruelle et mêlée de remords que Mlle Vington devait éprouver. « Pauvre M. Vington, disait *daçtyl. 1 et 2* ♡ *b.* elle plaça le portrait. Bientôt son amie *daçtyl. 1, daçtyl. 2* : elle plaça le portrait [, comme M. Vinteuil autrefois [...] à mes parents. *add.*] Bientôt son amie *épr. 1*

Page 159.

a. la seule raison pour laquelle [*p. 158, 4^e ligne en bas de page*] elle s'était ainsi étendue. Bientôt elle se leva, *daçtyl. 1, daçtyl. 2* : la seule raison pour laquelle elle s'était ainsi étendue. [Malgré la familiarité [...] scrupules de son père. *add.*] Bientôt elle se leva *épr. 1* ♡ *b.* que des yeux [*5^e §, dernière ligne*] vous voient. » / « Oui, c'est probable *daçtyl. 1, daçtyl. 2* : que des yeux vous voient. » [/Par une générosité [...] fruste et vainqueur. *add.*] / « Oui, c'est probable *épr. 1*

Page 160.

a. pas sa place. » / Ce portrait *daçtyl. 1* : pas sa place. » [Je me souvins [...] morceau de musique. *add.*] Ce portrait *daçtyl. 2*

Page 162.

a. monde inhumain [*17^e ligne de la page*] du plaisir. [Et on comprend combien ils le désireraient en voyant combien il leur est impossible d'y réussir. Au moment où elle se voulait si différente de son père, ce qu'elle me rappelait c'était les façons de penser, de dire, du vieux savant. Bien plus que sa photographie, ce qu'elle profanait, ce qu'elle faisait servir à ses plaisirs mais qui restait interposé entre eux et elle et l'empêchait de les goûter directement, c'était son visage, ses gestes d'amabilité qui interposait entre son vice et elle une phraséologie, une mentalité qui n'était pas faite pour lui et l'empêchait de le connaître pour différent de quelque devoir de politesse. *add.*] Ce n'est pas le mal qui leur donne l'idée du plaisir [aux sadiques *add.*] qui leur est agréable ; c'est le plaisir qui leur semble malin. Et comme chaque fois qu'ils s'y adonnent, il s'accompagne pour eux de ces pensées mauvaises qui le reste du temps sont absentes de leur âme vertueuse. Ils finissent par trouver au plaisir quelque chose de diabolique par l'identifier au Mal. Peut-être Mlle Vington sentait-elle *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

Page 163.

a. à l'égard de la mémoire [*6^e ligne de la page*] de son père. Peut-être si elle avait mieux su lire en son coeur, dans le cours ordinaire des actions de sa vie, eut-elle discerné qu'en elle, comme en tout le monde, le mal, l'indifférence aux souffrances que nous causons (cette forme la plus terrible, parce qu'elle est permanente, de la cruauté), se rencontrent à tout moment, qu'ils ne sont pas quelque chose de rare, qu'ils dictent, quelque autre nom que nous leur donnions beaucoup de nos actions. Elle eût cessé de penser que le mal était un état extraordinaire, étranger à

sa nature et n'eût plus cherché en le faisant sien à pénétrer comme elle croyait le faire dans la vie inconcevable et voluptueuse d'êtres d'une autre race. / S'il était *daetyl.* 1, *daetyl.* 2 ↔ *b.* Quand on semblait [2^e §, 4^e ligne] entrer dans une série de beaux jours, mon père annonçait au dîner : *daetyl.* 1 : Quand on semblait entrer dans une série de beaux jours [; quand Françoise qui se désespérait qu'il ne tombât pas une goutte d'eau pour les « pauvres récoltes » ne pouvait plus voir que de rares nuages blancs nageant à la surface calme et bleue du ciel et gémissait : « Ne dirait-on pas [...] sans plus savoir sur quoi [2^e §, 14^e ligne] elle tombe que s'il pleuvait sur la mer ; quand mon père avait reçu invariablement les mêmes réponses favorables du jardinier, de Swann, et du baromètre, alors *add. daetyl.* 2], mon père annonçait au dîner : *daetyl.* 2 ↔ *c.* du jardin et on gagnait la petite rue des Perchamps, *daetyl.* 1, *daetyl.* 2

1. Voir l'Esquisse LXVII, p. 875-880.

2. Les noms du côté de Guermantes ont des origines géographiques très diverses. Il existe un Guermantes (ce nom s'est substitué à celui de Villebon, près d'Illiers ; voir l'Esquisse LIII, p. 805) en Seine-et-Marne. La rue des Perchamps (p. 163) est une rue d'Auteuil. La Vivonne (p. 164) emprunte partiellement son nom aux deux rivières d'Illiers : la Vilaine au sud et la Thironne au nord. Novepont et Clairefontaine (p. 165) se trouvent respectivement en Picardie et dans la forêt de Rambouillet. Bailleau-l'Exempt (p. 165) semble avoir été forgé à partir de Bailleau-l'Evêque, près de Chartres. Martinville (p. 165) est situé à une trentaine de kilomètres d'Illiers mais il existe un village du même nom près de Combray en Normandie (voir n. 1, p. 47). Le village de Vieuvicq (p. 178), à cinq kilomètres au sud d'Illiers est, dans la réalité, très éloigné de Martinville. On sait d'autre part que l'évocation des trois clochers (p. 179) les situe en Normandie dans une première version du texte (voir n. 1, p. 180).

3. Eugène-Emmanuel Viollet-le-Duc (1814-1879), architecte et théoricien français, était spécialiste du Moyen Âge. Il dirigea la restauration d'importants monuments civils et religieux, dont Notre-Dame de Paris, la Sainte Chapelle, l'abbaye de Saint-Denis, la cathédrale d'Amiens. On lui a reproché le caractère indiscret et systématique de certaines reconstitutions, critique que Proust réserve ici à ses disciples (voir aussi *CF*, t. II, p. 882) alors que dans « Un amour de Swann », Swann oppose avec mépris sa restauration du château de Pierrefonds à d'authentiques monuments médiévaux (p. 288). Son *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle* est cité à plusieurs reprises dans les notes que Proust rédigea pour *La Bible d'Amiens*, de Ruskin. Dans une lettre à Mme Straus, Proust distingue l'écrivain du restaurateur : « C'est malheureux que Viollet-le-Duc ait abîmé la France en restaurant avec science mais sans flamme tant d'églises dont les ruines seraient plus touchantes que leur rafistolage archéologique avec des pierres neuves qui ne nous parlent pas, et des moulages qui sont identiques à l'original et n'en ont rien gardé. Mais il avait tout de même le génie de l'architecture et ce livre-là est admirable » (*Correspondance*, t. VII, p. 288).

Page 164.

a. Vinci et le portail [1^{er} §, dernière ligne] de Saint-Marc. / Le plus grand charme *daetyl.* 1, *daetyl.* 2 : Vinci et le portail de Saint-Marc. [/ On passait, rue de l'Oiseau, devant [...] la plénitude du silence. *add.*] / Le plus grand charme *épr.* 1

1. Il s'agit sans doute de la *Procession des reliques de la Croix sur la place Saint-Marc*, de Gentile Bellini (voir n. 1, p. 96), conservé à l'Accademia, à Venise. Ruskin fait référence à la valeur de témoignage de ce tableau et compare précisément la façade de la basilique Saint-Marc, à Venise, telle qu'il l'avait vue à sa représentation par Bellini (J. Ruskin, *Guide to the Academy at Venice* et *Saint Mark's rest, Works, Library Edition*, George Allen, Londres, 1903-1912, t. XXIV, p. 163-165, 257, 285, 291). Au sujet de *La Cène* de Léonard de Vinci, voir n. 4, p. 40.

2. Anne Marie Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, dite la Grande Mademoiselle (1627-1693). La famille de Guermantes est apparentée aux Montpensier (t. II de la présente édition, p. 739).

3. Emprunt probable à la monographie de l'abbé Marquis, *Illiers* : « Dans plusieurs actes, dame Louise de Laval, dame de Ver, etc., épouse de Pierre de Montmorency, fait acte de propriété à Illiers [...]. Dans une circonstance elle descend à l'hôtellerie de "L'Homme sauvage" en face des "Deux Anges" » (abbé J. Marquis, *Illiers*, Archives historiques du diocèse de Chartres, p. 166). Les Guermantes sont apparentés aux Montmorency (t. II de la présente édition, p. 547 et CF, t. II, p. 749).

Page 165.

a. sur une passerelle [p. 164, dernier §, 4^e ligne] dite le Pont-Vieux. Le Pont-Vieux débouchait *daetyl.* 1 : sur une passerelle dite le Pont-Vieux. [Dès le lendemain de notre arrivée, [...] tenait dans son cornet. *add.*¹] Le Pont-Vieux débouchait *daetyl.* 2 ♦♦ b. et des abbés de Troussinville. Ce n'étaient *daetyl.* 1, *daetyl.* 2

Page 166.

a. en jouir ; j'obtenais qu'on tirât *daetyl.* 1, *daetyl.* 2 : en jouir [. Je me promettais de venir plus tard avec des lignes *add.*] ; j'obtenais qu'on tirât *épr.* 1

Page 167.

1. Allusion à l'« Enfer », première partie de la *Divine Comédie* de Dante. Ce passage renvoie, d'une part, à un texte de Proust sur la masturbation infantile (voir l'Esquisse II.3, p. 643), à un passage de *L'Intelligence des fleurs* de Maeterlinck (Fasquelle, Paris, 1907, p. 21-25) ; d'autre part, il évoque sur le mode dramatique la reproduction d'une plante d'eau, la valisnère : pour que la fécondation s'accomplisse, la plante mâle doit rompre sa tige et partir

1. Cette addition est en réalité un peu moins développée que le texte définitif.

à la dérive. Ce texte est mentionné par Proust dans *Essais et articles*, éd. citée, p. 538.

2. Le passage suivant apparaît comme une transposition littéraire des *Nymphéas* de Claude Monet. Ces tableaux avaient été exposés chez Durant-Ruel en 1900, puis de 1905 à 1909, sous le titre *Nymphéas : paysages d'eau*. Dans *Sodome et Gomorrhe*, Proust rapproche explicitement les nymphéas de Monet de ceux de Combray ; il commente dans *Essais et articles* (éd. citée, p. 539-540) ces tableaux de Monet en des termes très proches de ceux qu'il emploie ici. Voir aussi la *Correspondance*, t. XII, p. 390.

3. Allusion, plutôt qu'à Verlaine, aux toiles de Watteau qui avait reçu de l'Académie le titre de « peintre des fêtes galantes ».

Page 169.

a. représentais tantôt [6 lignes plus haut] en tapisserie, comme était la comtesse de Guermantes dans la sacristie de l'église de Combray, tantôt de nuances changeantes comme des personnages de vitrail, tantôt dactyl. 1, dactyl. 2

1. Introduction dans « Combray » de *La Femme abandonnée* de Balzac (que le baron de Charlus qualifie ultérieurement de « petite miniature » : *CF*, t. II, p. 1050). Mme de Beauséant, abandonnée par le marquis d'Ajuda-Pinto s'est retirée dans la solitude. L'allusion aux gants retirés rappelle un geste semblable de Mme de Beauséant lors de la première visite que lui rend M. de Nueil.

Page 170.

a. s'identifia, quand j'eus entendu notre curé nous parler dactyl. 1, dactyl. 2

Page 171.

1. Voir les Esquisses LXVIII et LXIX, p. 881-887.

Page 172.

a. bal travesti chez [1^{er} §, avant-dernière ligne] la princesse de Léon. / De notre place à l'église pendant la messe de mariage, nous ne pûmes pas la voir. Mais au moment du défilé dans la sacristie où dominait le soleil d'un jour de vent intermittent et chaud je vis une dame blonde dactyl. 1, dactyl. 2 ↔ b. « Cette dame ressemble à [milieu du 2^e §] Mme de Guermantes », or elle venait précisément [de se lever du banc qui avait été réservé pour la duchesse, et sur lequel il ne pouvait corrigé en de sortir de la chapelle qui lui était réservée à Saint-Hilaire sous laquelle étaient enterrés ses ancêtres et où il ne pouvait] vraisemblablement y avoir qu'une seule femme ressemblant à son portrait, qui eût assisté à la cérémonie, c'était elle ! dactyl. 1, dactyl. 2

1. La princesse de Léon, plus tard duchesse de Rohan (1893) et

mère de Marie Murat, a, effectivement, donné le 29 mai 1891 un bal costumé resté célèbre, et où Boni de Castellane est apparu en maréchal de Saxe. Paul Nadar en a laissé des photographies.

Page 175.

a. la quittais pas [4 lignes plus haut] des yeux. Je crus que *daçtyl. 1*, *daçtyl. 2* : la quittais pas des yeux. [Alors me rappelant [...] attention à moi. » *add.*] Je crus que *épr. 1*

Page 176.

1. Opéra de Richard Wagner. Voir n. 3 de cette page.

2. Vittore Carpaccio (vers 1465-1525), peintre italien, réalisa de grands cycles narratifs auxquels il donne souvent pour décor les fêtes vénitienes. Ruskin célèbre sa force, sa simplicité et sa joie, qu'il analyse particulièrement dans un commentaire du *Triomphe de Saint-Georges* (J. Ruskin, *Works*, éd. citée, t. XXIV, p. 339-342). Carpaccio a toujours fasciné Proust qui fait mention de ce peintre à maintes reprises dans *À la recherche du temps perdu*. Voir, au tome IV de la présente édition, l'index des noms de personnes.

3. Le même rapprochement avec l'opéra de Wagner accompagne la citation des vers auxquels Proust fait ici allusion, dans un article publié sous forme de lettre à J. Rivière, en 1921, dans *La Nouvelle Revue française* : « Et pourtant cette impression [de cordialité humaine], Baudelaire a su la faire monter encore d'un ton, lui donner une signification mystique dans le *finale* inattendu où l'étrange bonheur des élus clôt une pièce sinistre sur les *Damnés* :

*Le son de la trompette est si délicieux
Dans ces soirs solennels de célestes vendanges
Qu'il s'infiltré comme une extase dans tous ceux
Dont elle chante les louanges.*

« Ici il est permis de penser que chez le poète, aux impressions du badaud parisien qu'il était, se joint le souvenir de l'admirateur passionné de Wagner » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 623). Les vers de Baudelaire sont extraits de « L'Imprévu ».

Page 177.

a. s'arrêter à Martinville chez un malade *daçtyl. 1*, *daçtyl. 2*

Page 178.

a. avaient l'air de faire changer [1^{re} ligne de la page] de place [, puis celui de Vieuxvicq qui dans le lointain semblait tout voisin d'eux *add. v. 9*]. / En constatant, *daçtyl. 1* : avaient l'air de faire changer de place [, puis celui de Vieuxvicq qui, séparé d'eux par une colline et une vallée, et situé sur un plateau plus élevé qu'eux, dans le lointain semblait tout voisin d'eux *add.*]. / En constatant, *daçtyl. 2*

Page 180.

a. à faire subir [p. 179, 1^{er} §, avant-dernière ligne] que peu de changements. / [« Seuls, s'élevant du niveau [...] s'effacer dans la nuit. » add.¹] Je ne repensai dactyl. 1, dactyl. 2

1. Cette page est la reprise d'un article publié dans *Le Figaro* du 19 novembre 1907 sous le titre : « Impressions de route en automobile », les trois clochers étant ceux de Caen. Proust justifie ainsi sa publication dans *Pastiches et mélanges* en 1918 : « [...] dans *Du côté de chez Swann* elle n'est que citée partiellement d'ailleurs, entre guillemets, comme un exemple de ce que j'écrivais dans mon enfance. Et dans le IV^e volume (non encore paru) d'*À la recherche du temps perdu*, la publication dans *Le Figaro* de cette page remaniée est le sujet de presque tout un chapitre » (éd. citée, p. 64).

2. Voir l'Esquisse LV, p. 830 et suiv.

Page 182.

1. Selon la légende antique, Délos était une île flottante. Zeus la fixa au fond de la mer afin que Lété puisse y mettre au monde Apollon et Artémis.

Page 183.

a. je pusse m'endormir [1^{re} ligne de la page] heureux, c'est que ce fut elle, dactyl. 1, dactyl. 2 : je pusse m'endormir heureux [, avec cette paix [...] qui ne fût pas pour moi. add.] c'est que ce fut elle, épr. 1

Page 184.

a. Fin du texte dans dactyl. 1 : de la pluie qui tombe, l'odeur [p. 183, 1^{er} §, dernière ligne] d'invisibles et persistants lilas. : Fin du texte dans dactyl. 2 : de la pluie qui tombe, l'odeur d'invisibles et persistants lilas. / C'est ainsi que je restais souvent jusqu'au matin à songer au temps de Combray, et par association de souvenirs, à ce que j'avais appris bien des années après avoir quitté cette petite ville, d'un amour que Swann avait eu autrefois avant que je fusse né. J'en avais connu l'histoire avec une précision qui paraîtra peu vraisemblable mais seulement parce qu'on ne s'avise [lecture incertaine] pas du moyen par lequel j'ai pu l'apprendre. Combien d'inventions de la science, de résurrections de l'archéologie, de découvertes de la police, qu'on aurait pu jurer être impossibles, tant qu'on ignorait le biais par lequel cette impossibilité a été tournée. D'ailleurs n'arrive-t-il pas tous les jours qu'un hasard nous permet de connaître la vie et les amours de personnes mortes il y a des siècles d'une façon bien plus détaillée que ceux de nos meilleurs amis !

Certes quand approchait le matin [p. 184, 2^e §, 1^{re} ligne], il y avait bien longtemps qu'était dissipée la brève illusion de m'être éveillé à Combray. Je savais que j'étais dans ma chambre de Paris. Je l'avais autour de moi

1. Ce passage manuscrit a été inséré dans les deux dactylographies pour remplacer le passage initial dans lequel Vieuxvicq n'est pas mentionné.

reconstruite dans l'obscurité, et, soit en m'orientant [...] cheminée et écartant [7^e ligne à partir du bas de la page] le mur mitoyen du couloir ; la rue régnait là où un instant encore s'étendait un cabinet de toilette ; et la demeure que j'avais rebâtie dans les ténèbres [...] levé du jour.

UN AMOUR DE SWANN

NOTICE

Aborder « Un amour de Swann » après « Combray », c'est subir une rupture brutale, et, en apparence, lire un autre roman. La première section de *Du côté de chez Swann* se clôt comme elle s'était ouverte, sur les rêveries d'un narrateur insomniaque ; nous voici, à la page suivante, au milieu du « petit clan », du « petit noyau », dans une nouvelle couche sociale et parisienne, après la famille et la campagne. C'est le premier de ces « coups de barre » qu'affectionne Proust : « Autour de Mme Swann », *Le Côté de Guermantes*, *Sodome et Gomorrhe*, *Albertine disparue*, plusieurs épisodes du *Temps retrouvé* rompent la continuité de l'énorme récit, non seulement parce que l'auteur change de sujet, comme sans prévenir, mais aussi parce qu'il modifie le ton de la narration. Après des souvenirs d'enfance, charmants, idylliques, un cruel roman d'amour. Pourquoi si vite ? et pourquoi le héros en est-il Swann, non le Narrateur ?

Proust a craint que l'on ne prenne « Combray » non pour une ouverture d'opéra, qui contient déjà, embryonnaires, tous les thèmes de l'œuvre, mais pour *Le Livre de mon ami*, pour *Le Roman d'un enfant* au pire, pour une suite de « Sylvie » ou une glose de « *Mœsta et errabunda* », au mieux : « Vous me louez pour la façon dont j'ai parlé des formes de l'amour pendant l'adolescence. Or, c'est à mon avis, ce qu'il y a de tout à fait faible dans mes livres¹. » L'ouverture ne se limitera donc pas à « Combray », et comprendra l'ensemble de *Du côté de chez Swann* et une partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, ce que la distribution de ce premier volume restitue assez bien. Deux traditions littéraires s'y juxtaposent, celle du roman d'enfance, de cette autobiographie dont le degré de métamorphose dépend du talent de chaque écrivain, et celle du roman d'amour. Si original, si différent que se veuille et que soit Proust, il ne peut échapper à cette règle du genre romanesque : il n'y a pas de roman qui ne soit — quel que soit l'objet de la passion — roman d'amour. Trois questions distinctes se posent alors : comment Marcel Proust, dont on connaît, d'ailleurs mal, les habitudes, a-t-il pu, lui qui, se croyant sans imagination, n'a dit décrire que ce qu'il avait d'abord éprouvé, composer un roman d'amour ? Comment a-t-il pu l'insérer dans l'histoire d'un enfant ?

1. Lettre citée, d'après un catalogue de vente de 1928, par M. Bardèche, *Marcel Proust romancier*, Paris, Les Sept Couleurs, 1971, t. I, p. 274. Ce critique a fort bien vu cet aspect de la genèse d'« Un amour de Swann ».

Comment s'est déroulée la genèse de cet épisode, dont, après l'avoir lu, on se demandera s'il n'était pas premier, antérieur à tout le reste, et si Swann n'en est pas le véritable héros, et si, pourquoi pas ? on ne peut pas le détacher, le publier à part, en faire un film, une pièce ?

La biographie n'explique pas tout — elle explique tout, sauf le génie —, mais que gagne-t-on à l'ignorer, à en ignorer surtout ces traces écrites, et déjà littéraires, que sont les lettres ? Proust le pressentait lui-même, qui écrivait le 26 avril 1895 à Reynaldo Hahn : « Attendre le petit, le perdre, le retrouver, l'aimer deux fois plus en voyant qu'il est revenu chez Flavie pour me prendre, l'espérer pendant cinq ou le faire attendre cinq minutes, voilà pour moi la véritable tragédie, palpitante et profonde que j'écirai peut-être un jour et qu'en attendant je vis¹. » Dix-sept ans plus tard, dans une lettre extraordinaire à un jeune homme qui a manqué un rendez-vous avec lui sur la digue de Cabourg, Proust écrit : « Un jour je peindrai ces caractères qui ne sauront jamais, même à un point de vue vulgaire, ce que c'est que l'élégance, prêt pour un bal, d'y renoncer pour tenir compagnie à un ami. Ils se croient par là mondains et sont le contraire². » Un peu plus haut, on croirait entendre Swann parler à Odette, ou qu'il lui écrit ces lettres outrageantes dont rêvent les amants proustiens, jaloux et trompés, ces « terribles réponses » que la souffrance provoque, excuse et qu'elles calment momentanément, ces cris raciniens : « Vous n'êtes même pas en pierre qui peut être sculptée si elle a la chance de rencontrer un sculpteur [...], vous êtes en eau, en eau banale, insaisissable, incolore, fluide, sempiternellement inconsistante, aussi vite écoulée que coulée³. » Les expériences de Proust, telles que les notent quelques-unes de ses lettres, ces électrocardiogrammes de la passion, ont servi de modèle à « Un amour de Swann », mais aussi à ce qui aurait pu s'appeler « Un amour de Charlus », « Un amour du Narrateur ».

Les lettres à Reynaldo Hahn, de 1894 à 1896, nous en donnent l'exemple, le modèle toujours recopié, des *Plaisirs et les Jours* à Jean Santeuil, de Jean Santeuil aux cahiers de brouillon d'*À la recherche du temps perdu*. Il fallait un amour : le voici. Les deux jeunes gens, l'écrivain et le compositeur, se sont rencontrés au printemps 1894. Pour nous en tenir à la correspondance qu'ils échangent, ce sont les premiers rendez-vous, les concerts ; l'un termine *Les Plaisirs et les Jours*, l'autre *L'Île du rêve*. Puis les surnoms — « Marcel le poney⁴ » —, les projets de séjour au bord de la mer, et puis une grande déclaration de Proust à Hahn : « j'accepte tout puisque c'est pour vous le rendre, et cette partie de ma vie intérieure que je vous donne — et qu'avant de vous la donner je vous *devais* — si je puis croire qu'elle vaut quelque chose, je me réjouis deux fois. Je voudrais être maître de tout ce que vous pouvez désirer sur la terre pour pouvoir vous

1. *Lettres à Reynaldo Hahn*, Gallimard, 1956, p. 37.

2. Lettre du 20 août 1912, *Correspondance*, t. XI, p. 189. Voir ici, p. 284-285.

3. *Ibid.*, p. 188.

4. Lettre du 16 septembre 1894, *Lettres à Reynaldo Hahn*, p. 24.

l'apporter — auteur de tout ce que vous admirez dans l'art pour pouvoir vous le dédier¹. » Proust tutoie alors Hahn, l'appelle « mon enfant », « cher enfant », évoque, à propos de textes des *Plaisirs et les Jours* où il songe à son ami, le dogme catholique de la « présence réelle » qui « veut justement dire présence idéale² ». Le drame du rendez-vous manqué³ inspirera l'épisode de Swann à la poursuite d'Odette sur les boulevards et à la Maison dorée. Au printemps 1895, nouvelle étape, caractéristique de l'amour proustien : « Ne devrions-nous pas, pour nous exercer aux tempêtes futures, rester quelquefois huit puis quinze jours sans nous voir. — Oui, mais enfin ne commençons pas encore, s'il vous plaît⁴. » L'épreuve de l'absence, l'annonce mensongère qu'il faut cesser de se voir, le piège tendu, et refermé, tout se retrouvera chez Swann, et aussi dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* et dans *La Prisonnière*. Les rôles se partagent, car, parfois, Marcel doit rassurer Reynaldo, calmer sa jalousie : « Vous savez tout ce que je fais, je vous en ai donné ce matin même une preuve qui peut vous rassurer et si j'avais su voir tantôt cette personne vous l'auriez su aussi⁵. » Le séjour idyllique à Beg-Meil, en septembre et octobre 1895, réunit les deux amis, et Proust y commence *Jean Santeuil* ; ils rencontrent alors l'un des modèles d'Elstir, le peintre Harrison. Et puis, tout se gâte, l'amour se réfugie dans le passé : « Ma seule consolation pendant cette promenade que je me force sans pitié pour moi à faire sur les routes effeuillées de ma mémoire et sur les routes aussi dépouillées d'avance par une clairvoyance cruelle de mon avenir — c'était vous⁶. » Proust ne trouve plus Hahn chez lui : « J'ai frappé et même — une seule fois — sonné. Je n'ai entendu aucun bruit, vu aucune lumière, on ne m'a pas ouvert et je rentre bien triste⁷. » Certes, dans *Jean Santeuil*, Reynaldo sera « comme un Dieu déguisé qu'aucun mortel ne reconnaît⁸. » Mais bientôt, le pacte par lequel Proust exigeait de certains de ses amis de tout lui dire, et qui devient son unique pensée, motivée par le désir de tout connaître pour tout posséder, se trouve violé : « C'est une tâche impossible hélas et votre bonté se prête à un travail de Danaïde en aidant ma tendresse à verser un peu de ce passé dans ma curiosité. Mais si ma fantaisie est absurde, c'est une fantaisie de malade et qu'à cause de cela il ne faut pas contrarier⁹. » Ainsi Swann torturera-t-il Odette. Alors Hahn, comme Odette, refuse de revenir avec son ami, et s'attire une lettre violente : « Vous ne sentez pas le chemin effrayant que tout cela a fait depuis quelque temps que je sens combien je suis devenu peu pour vous, non par vengeance, ou rancune, vous pensez que non, n'est-ce pas [...]. Je crois seulement

1. Lettre de 1895 (?), *Lettres à Reynaldo Hahn*, p. 33.

2. Lettre du 18 janvier 1895, *ibid.*, p. 34.

3. *Ibid.*, p. 37.

4. Mai 1895 (?), *ibid.*, p. 45.

5. *Ibid.*, p. 47.

6. *Ibid.*, p. 52.

7. Vers mars 1896, *ibid.*, p. 52.

8. *Ibid.*, p. 53.

9. Été 1896, *ibid.*, p. 55.

que de même que je vous aime beaucoup moins, vous ne m'aimez plus du tout [...] et que cela ira de plus en plus vite¹. » Des rémissions interrompent les progrès de la jalousie, et l'agonie de l'amour : « Je n'ai donc nul trouble, une extrême tendresse pour mon chéri seulement à qui je pense comme je disais quand j'étais petit de ma bonne, pas seulement de tout mon cœur, mais de tout moi². » Alors, on ne passe plus l'été 1896 ensemble, on s'écrit moins. La dernière lettre d'un amour de Proust marque le passage de la passion à l'amitié : « Mon cher petit, vous auriez bien tort de croire que mon silence est celui qui prépare l'oubli. C'est celui qui comme une cendre fidèle couvre la tendresse intacte et ardente. Mon affection pour vous demeure ainsi et je vois mieux que c'est une étoile fixe en la voyant à la même place quand tant de feux ont passé³. » Huit ans de lettres manquent alors, ainsi que toutes les réponses de Reynaldo. Celui-ci n'a publié que quelques extraits de son journal, et en a expurgé tous les passages intimes, sauf cette maxime, peut-être une confession, de ces mêmes années 1894-1896 : « Le plaisir que donne l'amour ne vaut vraiment pas le bonheur qu'il détruit⁴. » L'amitié qui remplace la passion, les visites presque quotidiennes de Hahn à Proust ne sont pas sans évoquer quelque chose de conjugal. Enfin, les rencontres des amis dans le salon de Mme Daudet ou de Madeleine Lemaire préparent l'apparition de Swann chez les Verdurin. Dans l'histoire de cette liaison, dans ces souvenirs rédigés, le lecteur retrouvera donc le modèle à la fois vécu et écrit, qui unit un héros central, un être aimé, l'art et les artistes, et le jaillissement de l'inspiration littéraire. Ce dernier, chez Swann, qui, en pionnier, rédigeait une étude sur Vermeer de Delft, sans doute la première après celle de Thoré-Burger⁵, se change en impuissance ; Proust, au contraire, pendant chacune de ses aventures, heureuses ou douloureuses, esquisse, note, compose : sa vie est ce dont il croyait manquer, l'imagination.

Reynaldo Hahn n'a pas suffi à faire surgir Odette. Celle-ci est le résultat, également, de rencontres de grandes « cocottes », et d'une tradition littéraire, comme Swann réincarne un dandy réel, Charles Haas⁶, et certains héros balzacien, puisqu'il unit l'élégant parisien, l'écrivain manqué, l'amateur stérile : Baudenord ou De Marsay, Rubempré, Pons. De beaucoup, Proust a toujours fait un. On pourrait dresser la liste de ces demi-mondaines, de ces courtisanes, de ces grandes cocottes, parfois devenues, par leur mariage, femmes du monde, et que le jeune Proust a soigneusement observées, approchées, sans leur inspirer, sans doute, trop de crainte : Léonie Clomesnil, qui ressemblait à un Botticelli et que Marcel observait

1. Entre la mi-juillet et le 8 août 1896, *ibid.*, p. 56.

2. Août 1896, *ibid.*, p. 64.

3. Octobre 1898, *ibid.*, p. 69.

4. R. Hahn, *Notes. Journal d'un musicien*, Plon, 1933, p. 18.

5. « Notices sur Van der Meer de Delft », *Gazette des Beaux-Arts*, 1866.

6. Voir n. 1, p. 188.

au Bois ; Liane de Pougy, qui écrira ses mémoires ; Laure Hayman surtout, qu'il rencontre, avec qui il correspond et qui a servi de modèle à Paul Bourget pour Gladys Harvey, héroïne d'une nouvelle qui porte ce nom et que cette courtisane dédicace à Proust. Celui-ci lui envoie des chrysanthèmes, « fleurs fières et tristes comme vous — fières d'être belles, tristes que tout soit si bête¹ », la compare à « Cléopâtre et Aspasia », lui annonce sa visite. Amie de l'oncle de Proust, Louis Weil, elle a pu inspirer « la dame en rose » ; Proust, en tout cas, a hérité la collection de photographies, portraits de femmes, de son oncle.

Une actrice dont le talent égalait la vertu, mauvaise actrice, hélas !, Louisa de Mornand, si elle a posé pour Rachel, a également servi à « Un amour de Swann » : maîtresse de l'ami intime de Proust, Louis d'Albufera, elle est l'une des femmes que l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* a approchées de plus près, à partir de 1903, date de la première lettre qu'il lui adresse. Il lui écrit des vers légers : *Sous prétexte que c'est dimanche/Marcel Proust, dans ce paradis/Duquel un ange se penche,/Est tant resté... que c'est lundi² !*, tout en marquant ses distances : *Louisa nous semble à tous une pure déesse./Son corps n'en doutez pas doit tenir la promesse/De ses deux yeux rêveurs, malicieux et doux ;/Mais de la posséder nous n'aurons pas l'ivresse/[...] Mais ce trésor hélas, ne sera pas à nous³*. En fait, Proust joue, pendant plusieurs années, le rôle de Charlus entre Odette et Swann — celui, plus tard, du Narrateur entre Rachel et Saint-Loup, entre Morel et Charlus, entremetteur charmant pour qui les femmes ne sont que littérature.

Ces cocottes, en effet, la littérature du XIX^e siècle en était riche : Florine ou Coralie chez Balzac, Rosanette chez Flaubert, bien entendu, les héroïnes de Dumas fils, non seulement dans *La Dame aux camélias*, mais dans *Le Demi-Monde*, et Nastasia Philippovna de *L'Idiot*, pour s'en tenir aux œuvres citées par Proust : Odette n'est pas la première femme entretenue de l'histoire du roman, ni Charles Swann le premier homme du monde amoureux d'une demi-mondaine : il sera, au contraire, l'un des derniers. Ce couple qui se déchire a le charme de ce qu'on ne verra plus, disparu avec les mariages arrangés, les hommes de la haute société sans activité professionnelle, les revenus sans impôts, les promenades des élégantes au bois de Boulogne, disparu à l'époque de ce que décrira *Le Temps retrouvé* : la première guerre mondiale. L'originalité principale d'« Un amour de Swann » n'est ni dans les personnages qu'il réunit, ni même peut-être dans la peinture d'une passion destructrice, de cette angoisse que rien ne peut apaiser, et qu'a connue l'enfant de Combray puisqu'à la mère correspond la courtisane, mais dans l'histoire d'une vocation. Car, de même que tout *À la recherche du temps perdu* raconte la formation d'un écrivain, « Un amour de Swann » montre la destruction d'un critique, d'un spécialiste unique d'une grande peinture, celle devant laquelle mourra Bergotte. Swann est détruit,

1. Lettre de novembre 1892, *Correspondance*, t. I, p. 190.

2. « Poèmes », *Cahiers Marcel Proust*, n° 10, Gallimard, 1982, p. 127.

3. *Ibid.*, p. 141.

et d'ailleurs chassé ensuite du premier rang des personnages de l'œuvre, parce qu'il a commis le seul péché impardonnable selon Proust, qui n'en a pas absous Stendhal : préférer l'amour à l'art. Swann est Lancelot, non Parsifal.

L'art raffiné avec lequel est introduite l'histoire de « Combray », les souvenirs volontaires qui rappellent la première partie de ce chapitre, l'épisode de la madeleine qui en ressuscite la seconde partie, contrastent avec la maladresse un peu brutale que montre l'introduction d'« Un amour de Swann » dans le roman. L'histoire de la littérature livre, certes, maint exemple de récit dans le récit : le roman à tiroirs remonte à l'Antiquité gréco-latine, et l'épisode qui coupe ainsi la narration principale est introduit soit parce que l'on demande à un héros, souvent nouvel arrivant, de raconter son histoire, soit grâce à un retour en arrière, sans que, dans ce second cas, la narration soit confiée à un personnage. « Un amour de Swann » est bien présenté comme la « deuxième partie » de *Du côté de chez Swann* : c'est la structure du roman à tiroirs qui prévaut. Cependant, Proust a été tenté, comme en témoignent les brouillons, d'utiliser un témoin qui raconterait ce qu'il a vu, un mystérieux cousin, le même qui, avant que ce ne fût le narrateur, aurait observé Mlle Vinteuil et son amie à Montjouvain. Renonçant ensuite à ce personnage artificiel, le romancier se rallie à la solution du souvenir, donc du retour en arrière pris en charge par la mémoire du narrateur durant ses nuits d'insomnie. La dernière page de « Combray » l'indique clairement : « C'est ainsi que je restais souvent jusqu'au matin à songer au temps de Combray [...] et, par association de souvenirs, à ce que, bien des années après avoir quitté cette petite ville, j'avais appris au sujet d'un amour que Swann avait eu avant ma naissance, avec cette précision dans les détails plus facile à obtenir quelquefois pour la vie de personnes mortes il y a des siècles que pour celle de nos meilleurs amis, et qui semble impossible comme semblait impossible de causer d'une ville à une autre — tant qu'on ignore le biais par lequel cette impossibilité a été tournée¹. » Par un tour de prestidigitation, le romancier affirme à la fois qu'il semble impossible de connaître tous les détails de la vie de Swann, et que cette impossibilité a été tournée, par un « biais » qu'il postule mais ne révèle pas, et que, justement, nous ignorerons toujours : souvenirs ? Mais l'histoire s'est déroulée avant la naissance du narrateur, et de Gilberte. Souvenirs de récits ? C'est l'hypothèse technique la plus probable ; on sait de reste combien Proust lui-même, à l'instar de Saint-Simon, se faisait raconter mille détails sur ses amis, ses relations, ou même sur des inconnus significatifs ; la passion de l'anecdote se lit jusque dans *À la recherche du temps perdu*, mais elle y est interprétée, pourvue d'une multitude de significations. Le « potin » ne se justifie que s'il mène à la découverte d'une loi psychologique ou sociale.

1. Voir « Combray », p. 183 ; et « Un amour de Swann », p. 191 : « Je me suis souvent fait raconter bien des années plus tard [...]. »

Cette relative négligence avec laquelle Proust a présenté la deuxième partie de *Du côté de chez Swann* s'explique, cependant, d'une autre manière. Il prête à Swann, nous l'avons vu, son expérience personnelle ; mais, dans le roman, le narrateur doit sembler hériter ses comportements d'un homme, presque son père spirituel, qui appartient à la génération antérieure. Les dates, chez Proust, ne sont jamais précises. On peut être assuré qu'« Un amour de Swann » se passe sous la présidence de Jules Grévy, qui commence le 30 janvier 1879, que c'est en 1880 que les relations entre Swann et Odette deviennent mauvaises ; c'est aussi l'année de la soirée Saint-Euverte, où Swann réentend la phrase de Vinteuil, qu'il avait écoutée en 1878. À la fin de 1880, Odette part pour une longue croisière. Le dénouement se situe en 1881, après une conversation avec Mme Cottard, qui apaise la jalousie de Swann, lequel rejoint alors à Combray Mme de Cambremer-Legrandin¹. Le retour en arrière, depuis « Combray », est donc de dix à douze ans. L'importance de ce saut dans le temps, de cette ellipse à rebours, jointe au mystère, que nous avons souligné, de sa présentation, n'inquiète pas cet architecte minutieux qu'est Proust. En effet, ce qui compte, avant tout, pour lui, ce sont les liens invisibles avec Combray, le système d'anticipations et de rappels, de ressemblances qu'il a construit, et que l'on détruit lorsqu'on publie « Un amour de Swann » en volume isolé². Le lien principal est la ressemblance entre Swann et le narrateur. Ils sont d'abord rapprochés par l'angoisse, et c'est un parallèle des deux vies que présente « Combray » : l'être aimé change, mais les moyens employés sont les mêmes, messagers, lettres : « L'angoisse que je venais d'éprouver, je pensais que Swann s'en serait bien moqué s'il avait lu ma lettre et en avait deviné le but ; or, au contraire, comme je l'ai appris plus tard, une angoisse semblable fut le tourment de longues années de sa vie et personne, aussi bien que lui peut-être, n'aurait pu me comprendre³. » Swann est même plus malheureux que l'enfant de Combray, parce qu'« il n'avait pas, comme j'eus à Combray dans mon enfance, des journées heureuses pendant lesquelles s'oubliaient les souffrances qui renaîtront le soir⁴. »

Le personnage et l'œuvre de Vinteuil tissent un autre lien entre les deux parties, grâce à la fusion, décidée par Proust tardivement, du naturaliste Vington, des brouillons de « Combray », et du compositeur Berget, d'« Un amour de Swann ». M. Vinteuil est considéré, dans « Combray », par Swann, comme un « parent » d'un compositeur⁵. Le recul qu'un « Un amour de Swann » donne au récit permet de délimiter la fonction de personnages et de

1. Voir Willy Hachez, « Les Faits historiques indiscutables et la chronologie de la Recherche », *Bulletin de la société des amis de Marcel Proust*, 1985, p. 364-365.

2. Ce qui a été fait pour la première fois en 1930, huit ans après la mort de Proust, dans une édition illustrée par Laprade, chez Gallimard.

3. « Combray », p. 30.

4. « Un amour de Swann », p. 291.

5. Voir « Combray », p. 148.

situations dont « Combray » ne donne, exprès, qu'une image superficielle. La confrontation de deux instantanés ou de deux tableaux, procédé favori de Proust, situe dans le passé l'explication du présent. La vie mondaine de Swann, indiquée au début de « Combray », est développée dans la deuxième partie¹. Le thème de la musique est représenté par Vinteuil, celui de la peinture par le goût des gravures, dont le narrateur décore sa chambre et par celui des références picturales dont Swann orne sa conversation ou sa pensée, dans « Combray », et par M. Biche chez les Verdurin. La « dame en rose » de « Combray » devient Odette, et Charlus, aperçu un instant dans la première partie, joue un rôle un peu plus important dans la deuxième. Les deux sections, unies par certains personnages, le sont encore par les thèmes : l'angoisse, la nuit, l'art, le monde, les Guermantes, l'homosexualité de Charlus, de Mlle Vinteuil et de son amie, d'Odette. Les lieux diffèrent, mais, à la fin d'« Un amour de Swann », c'est bien à Combray que retourne Swann, « une campagne où il n'était pas allé depuis si longtemps² ». Les deux premières parties de *Du côté de chez Swann* constituent enfin, « Combray » dans le temps de la lecture, « Un amour de Swann » dans le temps chronologique, les deux origines du roman ; par la première commence le récit, par la seconde l'histoire racontée : il n'y a, dans le temps raconté, mis à part le pastiche Goncourt du *Temps retrouvé*, rien qui précède la première ligne d'« Un amour de Swann » : « Pour faire partie du "petit noyau" [...] »³.

Ce que nous livrent les correspondances de Proust et la structure de l'œuvre ne suffit pas à faire comprendre la complexité d'« Un amour de Swann ». Il faut encore jeter un coup d'œil sur l'ordonnance de ses brouillons. Le premier de ceux-ci est *Jean Santeuil*, que Proust a constamment relu, utilisé, recopié : on se reportera à la section « De l'amour » de l'édition Clarac⁴, et nos notes indiqueront les rapprochements les plus importants.

« Un amour de Swann » en 1909.

Swann et sa maîtresse apparaissent dans les derniers Cahiers de *Contre Sainte-Beuve*, du printemps 1909⁵. Dans le Cahier 31, un premier fragment de quatorze feuillets est consacré à l'amour de Swann pour Sonia, cocotte ou « veuve entretenue », et à l'ascension sociale de cette femme. Un second fragment de douze feuillets traite des Verdurin et de leurs amis. Le premier de ces textes, après deux courts morceaux consacrés au mariage de Swann avec une sorte de cocotte, revient sur l'histoire du couple : la naissance de l'amour, les

1. Comparer « Combray », p. 15 et « Un amour de Swann », p. 213, 246, 304-306, 316-337.

2. P. 374.

3. P. 184.

4. Bibl. de la Pléiade, p. 745-853.

5. Voir les numéros 9 et 14 du *Bulletin d'informations proustiennes*, qui contiennent un inventaire de ces cahiers et de divers brouillons d'« Un amour de Swann ».

rencontres chez les X, les parties de campagne ; puis la naissance et les progrès de la jalousie, lorsque Sonia se lie avec Forcheville et que Swann est exclu de chez les X. Sonia et Swann finissent par se marier, mais la jeune femme reste infidèle ; ils ont une fille. Le second texte, qui est, lui aussi, une manière de condensé, de résumé destiné à être développé, constitue une sorte de « comédie humaine » : les X du premier fragment y reçoivent leur nom définitif de Verdurin : ils ont formé un cercle d'amis : un pianiste suédois et sa mère, un médecin et son épouse, une cocotte. Ce cercle doit respecter certaines croyances : le talent de ses hôtes s'oppose à l'ennui que dégage l'aristocratie du faubourg Saint-Germain. Mme Verdurin est présentée de manière satirique, notamment lorsqu'elle écoute de la musique, ou que l'un de ses amis plaisante, soutenue par les mimiques de M. Verdurin. Le texte se termine sur l'introduction de Swann.

Dans le Cahier 31, le récit s'organise donc autour du salon Verdurin, et il n'y est pas question de celui de la marquise de Saint-Euverte, ni de la sonate que Swann y réentendra. Swann commence par exalter ses nouveaux amis, si différents des gens du monde qu'il fréquentait autrefois, puis les maudit, lorsque la jalousie le gagne. Swann épouse Sonia, qui continue à le tromper. Le mari considère sa femme comme « une statue idéale, belle et bonne ». Il s'agit bien d'un roman satirique et social, non de l'histoire d'un amateur d'art et de musique : point de Vinteuil, mais un « clan » caricatural, auquel s'oppose le personnage central.

Quatre fragments du Cahier 36 reviennent sur Swann dans le monde et sur le mariage de Swann, et indiquent l'attitude des Guermantes à l'égard de Gilberte. Dans cette biographie de Swann, nous connaissons mieux ses relations avec l'aristocratie : il est le conseiller artistique des Guermantes, qu'il connaît depuis le collège ; son amitié avec M. de Gurcy¹ explique son ascension sociale, et, au contraire, son mariage sa déchéance relative. Proust fait le portrait de son héros, détaille son élégance, sa politesse, l'oppose au faux savant Humberger, inspiré par l'historien de Byzance, Gustave Schlumberger, bête noire de Proust, et l'une des « clés » de Brichot. Les développements qui suivent, dans le Cahier 36, sur la mort de Swann et le mariage d'Odette avec Forcheville, qui adopte Gilberte, ne concernent plus notre texte. Enfin, l'un des passages les plus curieux de ce brouillon concerne la rencontre de la tante du pianiste, qui déteste M. Verdurin et apprécie Swann.

Le Cahier 7 consacre cinq feuillets, que nous publions², au noyau Verdurin. D'abord, un sommaire sur le « petit noyau », le « petit clan » ; puis trois feuillets sur Forcheville ; un portrait du « jeune docteur Cotard [*sic*] » ; les plaisanteries du clan, qui n'amuse pas Swann ; la présentation du peintre, qui parle d'un tableau, aime à « faire des mariages ». Le Cahier 6 contient un plus long portrait

1. Qui est, rappelons-le, le futur Charlus.

2. Voir l'Esquisse LXXI, p. 888-892.

du docteur Cottard¹, la naïveté de ses réponses, son attitude à l'égard des expressions qu'il ne connaît pas, ses phrases toutes faites, son étonnement à la nouvelle que Swann dîne à l'Élysée, chez M. Grévy. — « Un amour de Swann » est donc présent dans les derniers Cahiers Sainte-Beuve, mais ne constitue nullement un récit primitif, antérieur à tous les autres par l'importance ; il est alors réparti en thèmes, en personnages, parmi les autres, et son organisation en récit isolé, tardive, n'est pas antérieure à 1910.

À côté de ces Cahiers Sainte-Beuve, on trouve dans un autre Cahier de 1909 une esquisse de Swann amoureux, à Querqueville, entouré de jeunes filles en fleurs². Certains ont considéré cet état comme le plus ancien d'« Un amour de Swann » ; cette théorie ne peut être soutenue que si l'on considère ces pages du Cahier 25 comme la copie de pages disparues. Dans un texte, sur lequel nous reviendrons à propos d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Proust reprend la théorie de l'amour qu'il a esquissée dans *Les Plaisirs et les Jours* et *Jean Santeuil*. On y voit se dérouler des interrogatoires, l'amant désirer la mort de l'être aimé, la présence sans plaisir, l'absence qui crée l'angoisse. Anna, dans ce cahier, annonce donc Odette (ou coexiste encore avec elle, sans que Proust ait choisi) ; son homosexualité est suggérée.

Le Cahier 12, que l'on date également de 1909, contient un certain nombre de nouveautés. Il approfondit l'analyse de la passion, de la jalousie, des lois raciniennes de l'amour. On y voit Forcheville éliminer Swann du salon Verdurin. On y prend conscience des intermittences de l'amour, comparées à la cloche d'un couvent, dont le son voisin, régulier, mais parfois inaudible, sera, dans « Combray », celui de la cloche de Saint-Hilaire. Les observations du moraliste sont insérées dans la structure du récit, et l'imagination de Swann y apparaît comme malade. La fin de ce fragment revient au genre mondain, comme dans le Cahier 31. Swann y est partagé entre des milieux sociaux différents, qu'il fréquente également, et que Proust compare, sous le titre « Swann et le monde ». Les souffrances du héros sont en partie compensées par l'appui de ses vrais amis. Les tableaux mondains, qui figurent aussi dans un cahier contemporain, le Cahier 27, et qui dérivent de Balzac, de Saint-Simon, de Tolstoï, sont maintenant rattachés à la psychologie de l'amour. Une grande partie du travail de Proust, à travers ces ébauches, consiste donc à entrelacer les deux fils d'abord conçus séparément, de la passion et de la société. On note encore, dans le Cahier 12, le personnage, abondonné plus tard, du domestique Henri, et le salon de la princesse de Guermantes, qui sera remplacé par la soirée chez Mme de Saint-Euverte.

La première version continue (1910).

À partir de décembre 1909, mais surtout en 1910, Proust, qui a fait dactylographier une grande partie de « Combray », reprend les

1. Voir l'Esquisse LXXII, p. 892-897.

2. Voir *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, t. II, Esquisse XLV.

morceaux épars d'« Un amour de Swann », pour rédiger, dans deux Cahiers consécutifs, une version beaucoup plus longue, que nous publions¹. Il s'agit des Cahiers 69 et 22. Cette version révèle deux conceptions successives ; la première accorde à la « petite phrase² » de la Sonate une personnalité que l'auteur oppose à celle d'Odette, la seconde transforme entièrement la fin du récit, change la signification de la soirée mondaine de Mme de Saint-Euverte, et appellera, en 1910 et 1911, une nouvelle rédaction, où apparaîtra pour la première fois le message esthétique du récit définitif.

Le Cahier 69 procède à un nouveau montage des fragments sur les Verdurin, contenus dans les brouillons antérieurs, et y ajoute une esthétique qui rapproche l'aventure de Swann de ce que sera l'itinéraire du narrateur. Le début du Cahier analyse les habitudes amoureuses de Swann, l'introduit chez les Verdurin, et le montre à la recherche de « Carmen » à travers les rues de Paris. Une seconde version de la vie amoureuse du héros commence au folio 9, inaugurée par la phrase : « Ce fut à cette époque que Swann, quelques années après qu'il eut rencontré par hasard celle qui devait un jour < être > sa femme, et l'ayant trouvée fort insignifiante, se retrouva à côté d'elle au théâtre. » Proust y consacre cinq feuillets, après lesquels il revient au salon Verdurin, et indique, dans l'un de ces plans dont il parseme et annote ses cahiers, comment « il faudra arranger les choses », c'est-à-dire comment monter les fragments antérieurs. Le récit, qui se poursuit, se divise en trois grandes parties, auxquelles correspondra la première moitié d'« Un amour de Swann ». Dans la première partie, Swann entend chez les Verdurin la sonate de Saint-Saëns, jouée au violon, et qui devient, pour lui comme pour « Mme X », l'« air national » de leur amour. Cependant, Swann commence à douter des Verdurin, et cette partie s'achève sur une scène d'angoisse. La deuxième partie raconte une idylle, un amour heureux. La troisième, qui clot le Cahier 69, montre le réveil de la jalousie, introduit le personnage de Forcheville, fait réentendre la sonate, au Bois, montre le rôle de l'argent dans la liaison et se termine sur deux scènes qui concernent les mensonges de l'amour : l'épisode des volets, et celui de la lettre, tous deux repris dans le texte définitif³.

L'amour est, dans le Cahier 69, vu de manière nouvelle, parce qu'il y est opposé aux vérités qu'apporte la musique. Swann n'est pas satisfait de la vie, toute matérielle et sensuelle, qu'il mène : ni le monde, ni l'amour ne lui apporteront de satisfaction. C'est alors que Proust commence à présenter son personnage comme un artiste manqué. Capable d'apprécier une sonate nouvelle, Swann ressent, à l'audition de la « petite phrase », un « bonheur inconnu qu'il aurait pu atteindre », une beauté nouvelle « qui donnait à sa propre sensibilité une valeur plus grande ». Or il comprend la différence entre l'amour pour une phrase musicale et l'amour pour une femme,

1. Voir les Esquisses LXXIV et LXXV, p. 898-950.

2. La « petite phrase », qui vient de *Jean Santeuil*, se trouve également dans les Cahiers 49, 28 et 14.

3. Voir p. 268 et 277.

entre un corps immatériel et un corps humain. Il comprend aussi que l'amour, comme l'art, recherche une essence unique, irremplaçable. Cependant, la musique ne s'en trouve pas moins réduite à servir d'« air national » à un amour particulier.

Le Cahier 22 fait suite au Cahier 69. Il commence au milieu de l'épisode de la lettre qu'adresse Odette à Forcheville, et qu'ouvre Swann. Suivent la brouille avec les Verdurin, et différents moments de jalousie, puis les voyages à Pierrefonds et à Bayreuth. Swann se décide à retourner dans le monde ; chez la Princesse de Vaudémont, il réentend la petite phrase, toujours attribuée à Saint-Saëns. Proust fait alors le portrait satirique des invités, puis dresse un bilan, où Swann compare au passé ses souffrances présentes. Après un court texte sur la fin de l'amour de Swann, Proust revient sur l'audition de la sonate, pour la transformer, et en faire le bouleversant moment de mémoire involontaire que nous connaissons : « En face de lui, de son malheur d'aujourd'hui, son bonheur d'il y a quelques mois [...] était devant lui, non pas au sens vague qu'il mettait sous le mot bonheur, mais l'impression même d'être aimé d'Odette qu'il ressentait alors [...]. » La petite phrase, dans cette nouvelle version, réunit tous les thèmes du récit : elle oppose le langage de la société à celui de l'art, détruit le sentiment de solitude et de jalousie, réunit, en dégageant leur sens, tous les leitmotifs de l'amour, ressuscite la sensation, abolit le temps. Le récit linéaire prend tout à coup un relief considérable, puisqu'il superpose tous les moments du passé pour en faire un seul. Cependant, Swann retombera dans son indifférence première, alors que le narrateur, dans *La Prisonnière*, comprendra l'appel de la musique de Vinteuil. L'esquisse se termine sur les interrogatoires d'Odette et le mariage de Swann. À partir de cette seconde version de la soirée mondaine dans le Cahier 22, Proust a réorganisé tout le récit d'« Un amour de Swann », de manière à entrelacer les thèmes de l'art et de l'amour.

1910-1913.

Proust procède ensuite, selon son habitude, à la mise au net de ses cahiers de brouillon. C'est ainsi que le recueil de feuilles volantes, parfois appelé « Proust 21 », composé de feuillets détachés d'autres Cahiers, dont le Cahier 16, reprend le Cahier 69 en supprimant les doubles versions et en incorporant les additions. Proust rédige les Cahiers 15 et 16 qui contiennent le récit de la première soirée où Swann a entendu la sonate et des additions sur la mémoire involontaire et l'intelligence, empruntées au Cahier 14. Il développe le Cahier 22 dans les Cahiers 17, 18 et 19. Il numérote les Cahiers 15 à 19, « 1 » à « 5 ». Ce travail l'occupe jusqu'au moment où il donne ces cinq cahiers d'« Un amour de Swann » à dactylographier, en 1911.

La dactylographie, établie à partir de ces derniers cahiers, comporte, comme toujours, des additions manuscrites nombreuses

et importantes¹. Odette n'a plus le visage rose et bouffi, comme dans toutes les versions précédentes, mais une peau fragile et les comparaisons avec une vierge de Botticelli sont renforcées. Swann et Odette ne jouent plus, au piano, qu'un fragment de la sonate. Odette interroge Swann sur Vermeer. Les catlejas apparaissent pour la première fois, empruntés à la nouvelle *L'Indifférent*², que Proust a relue en 1910. Les phrases qui décrivent l'inculture d'Odette, sa conception de l'élégance, ses opinions sur l'intelligence de Swann ou les robes de Mme de Villeparisis, ses anglicismes, sont des additions postérieures à la dactylographie. Celle-ci, après « Proust 21 », suit le Cahier 22, qu'elle interrompt pour prendre le Cahier 17, puis le 18, des pages des Cahiers 27 et 28, et revient au Cahier 22, mais en modifie le dénouement : celui du Cahier 22 était très classique, puisqu'il annonçait le mariage de Swann. Proust a trouvé finalement plus original de renvoyer Swann, guéri et indifférent, à Combray.

Sur les épreuves, corrigées en 1913, Proust renforce la nouvelle architecture d'« Un amour de Swann », comme nos variantes l'indiquent. Ainsi, décrire la genèse de ce récit, c'est retracer la découverte de sa forme. Depuis *Les Plaisirs* et *les Jours* et *Jean Santeuil*, Proust s'était préparé à peindre les mensonges de l'amour, à écrire un « Contre Stendhal ». Ces « fragments d'un discours amoureux » se disposent peu à peu autour du salon des X, devenus les Verdurin, de même que Mme X est Sonia, ou Françoise (comme dans *Jean Santeuil*), ou Carmen, avant de s'appeler Odette. Face au salon Verdurin, Proust invente le salon aristocratique de Mme de Saint-Euverte. Par un phénomène de stéréoscopie, la sonate entendue dans le premier, lorsqu'elle est écoutée à nouveau dans le second, fait revivre d'un coup tout le roman, et laisse deviner deux traits essentiels de sa philosophie : la mémoire involontaire et la fonction de l'art. « Un amour de Swann » ne se contente donc pas de montrer que l'amour ne se justifie pas par son objet, que sa vérité est souffrance et jalousie, maladie et agonie, indiquant ainsi le sens de toutes les passions proustiennes ; ce récit est la triste histoire d'une vocation manquée : Swann est le descendant distingué de Frédéric Moreau. Le narrateur méditera sa pauvre leçon, comme Proust celle de Flaubert.

BRIAN ROGERS et JEAN-YVES TADIÉ.

NOTES ET VARIANTES

Page 185.

a. Titre dans dactyl. 1 : 2^e partie. Les Intermittences du cœur. Le Temps perdu. : Titre dans dactyl. 2 : Le Temps perdu. Deuxième partie. Un amour de Swann.

1. On trouvera un tableau de certaines de ces additions sur dactylographie et sur épreuves dans l'article de C. Bakker, « Une reconstitution d'Un amour de Swann à partir des manuscrits » *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 14, 1983, p. 38-39.

2. Paris, Gallimard, 1978. Proust l'avait écrite en 1893.

1. Le succès de Wagner, qui éclipsa la renommée de Chopin, commença en France à partir de 1876 environ. Les Verdurin partagent les goûts de la jeune génération, représentée plus tard par la belle-fille de la vieille Mme de Cambremer, qui, elle, est obligée de cacher sa préférence pour Chopin.

2. Francis Planté (1839-1934), pianiste et compositeur français, dont les concerts eurent un grand succès à partir de 1872.

3. Anton Grigorievitch Rubinstein (1829-1894) fut, avec Liszt, le plus illustre pianiste de son époque. Il fonda les conservatoires de Saint-Petersbourg et de Moscou.

4. Pierre-Charles-Édouard Potain (1825-1901), élu membre de l'Académie de médecine en 1882, membre de l'Institut en 1893.

5. Proust s'est inspiré, pour le salon Verdurin, de ceux des Menard-Dorian, de Mme Thomson, de Mme Derbanne, et surtout de Madeleine Lemaire, qu'il avait décrit dans *Le Figaro* du 11 mai 1903 (repris dans *Essais et articles, Contre Sainte-Beuve*, Bibl. de la Pléiade, p. 457-463). Une note du Cahier 31 le confirme. Voir Philip Kolb, « Marcel Proust et les dames Lemaire », *Bulletin de la Société des amis de Marcel Proust*, n° 14, 1964, p. 114-151.

Page 186.

a. L'ordonnance définitive du début nous apparaît pour la première fois sur les secondes épreuves. Jusque là, le récit commençait ainsi : Il en était de M. et Madame Verdurin comme de certaines places de Venise, inconnues et spacieuses, que le voyageur découvre un soir au hasard d'une promenade, et dont aucun guide ne lui a jamais parlé. Il s'est engagé dans un réseau de petites ruelles qui fendillent en tous sens de leurs rainures le morceau de Venise qu'il a devant lui, comprimé entre des canaux et la lagune, quand tout d'un coup, au bout d'une de ces « calli », comme si la matière vénitienne au moment de cristalliser avait subi là une distension imprévue, il se trouve devant un vaste campo à qui il n'aurait pu certes supposer cette importance, ni même trouver de la place, entouré de charmants palais sur la pâle façade desquels s'attache la méditation du clair de lune. Cet ensemble architectural vers lequel dans une autre ville la rue principale nous eût conduit tout d'abord, ici ce sont les plus petites qui le cachent comme un de ces palais des contes de l'Orient où on mène pour une nuit par un chemin qu'il ne faut pas qu'il puisse retrouver au jour un personnage qui finit par se persuader qu'il n'y est allé qu'en rêve. / Et en effet si le lendemain vous voulez retourner à ce campo, vous suivrez des ruelles qui se ressemblent toutes et ne vous donneront aucun renseignement. Parfois un indice vous fera croire que vous allez retrouver et voir apparaître dans la claustration de sa solitude et de son silence la belle place exilée, mais à ce moment quelque mauvais génie sous la forme d'une calle nouvelle, vous fait brusquement rebrousser chemin et vous ramène au grand canal. Le lecteur obscur d'un journal mondain y retrouve chaque jour et s'y est familiarisé avec les noms d'une quantité de personnes qu'il ne connaîtra jamais et qu'ont mises en relief une fortune souvent peu élevée, un titre ou un talent même douteux ; et jamais il n'y a lu le nom de Verdurin. Mais un jour cherchant une habitation au bord de la mer il voit plusieurs villas plus vastes que les

autres et s'informe. Elles ont été louées pour Mme Verdurin, pour elle et ses amis. À Versailles l'Hôtel est plein, seul le plus bel appartement, rempli de meubles anciens, semble inhabité ; mais il n'est pas libre, il est loué à l'année par Mme Verdurin. À cause de Mme Verdurin qui les a retenues d'avance pour elle et ses amis on ne peut avoir la loge ou la table qu'on voulait à un grand concert ou dans un restaurant des environs de Paris. Et dans ces plans du Paris social que les courriéristes dressent avec un si minutieux détail et à une si grande échelle que souvent cent mille francs de rentes suffisent à y valoir une position [à *biffé*] [pour *corr.*] celui qui les possède, on s'aperçoit que l'espace forcément assez vaste rempli par les Verdurin qui dépensent de sept à huit mille francs chaque année, n'est nulle part mentionné ni prévu. / Les Verdurin n'invitaient jamais à dîner, mais chez eux on avait toujours « son couvert mis ». Pour la soirée, il n'y avait pas de programme. Le jeune pianiste dont cette année-là Mme Verdurin déclarait préférer le jeu à celui de Risler, jouait mais seulement « si ça lui chantait » car on ne forçait personne et commé disait M. Verdurin « tout pour les amis, vive les camarades ! » S'il jouait du Chopin par exemple, Mme Verdurin lui disait : « Ça ne devrait pas être permis de savoir jouer Chopin comme ça ! » Mais si alors on lui demandait la grande Polonaise, elle protestait non pas qu'il la jouait mal *corrigé en* elle l'aimait moins] mais parce que au contraire, son jeu causait à Mme Verdurin une trop forte impression. « Alors vous tenez à ce que j'aie ma migraine ? Vous savez que c'est la même chose chaque fois qu'il la joue. Je sais ce qui m'attend ! Demain quand je voudrai me lever, bonsoir, plus personne ! » S'il ne jouait pas, on causait, et l'un des amis [, le plus souvent leur peintre favori d'alors *add.*] « lâchait », comme disait M. Verdurin, « une grosse faribole qui faisait esclaffer tout le monde », Mme Verdurin surtout, à qui, tant elle a l'habitude de prendre au propre les expressions figurées des émotions qu'elle éprouve, le docteur Cottard (un jeune débutant à cette époque, dont elle trouvait le jugement plus juste que celui de toute la Faculté) dut un jour remettre sa mâchoire qu'elle avait décrochée pour avoir trop ri. / L'habit noir était défendu parce qu'on était entre copains et pour ne pas ressembler aux « ennuyeux » dont on se garant comme de la peste et qu'on n'invitait qu'aux grandes soirées, données le plus rarement possible et seulement si cela pouvait amuser le peintre ou faire connaître le musicien. Le reste du temps, on se contentait de jouer des charades, de souper en costumes, mais entre soi, en ne mêlant aucun étranger au petit « groupe », au petit « noyau ». Pour être admis à faire partie du petit « noyau », une condition était suffisante mais elle était absolument nécessaire, il fallait adhérer tacitement à un credo relatif au jeu du pianiste, au diagnostic du Docteur, au charme du salon Verdurin, à l'horreur des ennuyeux. Toute « nouvelle recrue » à qui les Verdurin ne pouvaient pas persuader que les soirées des gens qui n'allaient pas chez eux étaient ennuyeuses comme la pluie se voyait [exclusivement *biffé*] [immédiatement *corr.*] exclue. Les femmes étant à cet égard plus rebelles que les hommes à déposer toute curiosité mondaine et envie de se renseigner par elles-mêmes sur l'agrément des autres salons, les Verdurin [qui avaient senti *biffé*] [sentant *corr.*] que cet esprit d'examen et ce démon de frivolité pouvaient par contagion devenir fatal à l'orthodoxie de la petite église, avaient été amenés à rejeter successivement tous les « fidèles » du sexe féminin. Ils [en étaient à peu près

réduits *biffé*] [consistaient presque uniquement *corr.*] cette année-là (bien que Mme Verdurin fût elle-même vertueuse [*p. 185, 5^e ligne en bas de page*] et d'un respectable milieu bourgeois avec lequel elle avait peu à peu [...] eussent dédaigneusement refusé. / Mais au fur et à mesure *dactyl. 1, dactyl. 2*

1. Prénom que Proust a fini par substituer, en 1910, dans les corrections du Cahier 69, dans le Cahier 22 et dans les « feuilles volantes », aux Françoise, Anna, Carmen et Mme X des brouillons précédents.

2. Jeanne-Marguerite, princesse de Sagan, née Seillière. Elle épousa le prince de Sagan en 1858. Duchesse de Sagan, à la mort de son beau-père, en 1898.

3. *La Walkyrie* (1854-1856), deuxième opéra de *L'Anneau du Nibelung* de Richard Wagner ; la chevauchée est située au début de l'acte III. *Tristan et Isolde*, drame lyrique en trois actes de Wagner, représenté pour la première fois à Munich en 1865, mais à Paris seulement en 1900, dans la version française de V. Wilder.

Page 188.

1. Voir la lettre de Proust à Gabriel Astruc (décembre 1913) : « [...] [Charles] Haas est en effet la seule personne [...] qui a été au point de départ de mon Swann. » (*Correspondance*, t. XII, p. 387).

2. « Je ne cherche pas des compliments. » L'anglomanie du dernier quart du siècle était renforcée par les visites fréquentes du prince de Galles, le futur roi Édouard VII d'Angleterre, à Paris.

3. Voir l'Esquisse LXXIV, p. 898.

4. Voir *CF*, t. III, p. 709-717, pour une version différente du salon Verdurin.

5. Voir le Cahier 12 (1909), f° 25r° : « Ses relations mondaines ne lui étaient pas d'ailleurs une clef qui ouvrit des possibilités amoureuses et qu'on met aussitôt dans sa poche. »

Page 189.

a. tout seul [*p. 188, dernière ligne*] n'impliquait pas. [Il le désirait surtout [...] femme de chambre. *add.*] / Il n'était *dactyl. 1, dactyl. 2* ♦ *b.* qu'il avait d'abord [*8 lignes plus haut*] trouvées jolies. [Et c'était souvent [...] plantureuse et rose. *add.*] / Si en voyage *dactyl. 1, dactyl. 2.*

1. Dans les versions primitives d'« Un amour de Swann », Odette possède un visage rose et des joues plantureuses ; elle apparaît encore ainsi dans le texte primitif des dactylographies (voir, par exemple, var. *a*, p. 372, et var. *a*, p. 375). À partir du Cahier 22 (1910), assimilée d'une façon arbitraire à la Zéphora de Botticelli (voir n. 1, p. 219), elle acquiert une beauté plus mystérieuse. Dans « Un amour de Swann », le visage bouffi et rose sera donné à la petite ouvrière dont Swann est épris et dont il n'est fait mention qu'aux pages 214 et 223.

a. Une addition portée sur le folio 9 v° de *daçtyl*. 1 montre que Proust avait retravaillé la fin du paragraphe précédent et songeait à déplacer ce passage, dans sa nouvelle version, après *entremetteurs*, comme l'indique une croix signalant le point d'insertion de cette nouvelle rédaction : Même il s'en amusait, ayant comme en rachat d'autres délicatesses une certaine muflerie. Puis il appartenait à une certaine catégorie d'hommes intelligents et paresseux qui n'ont jamais rien < fait > qu'aller dans le monde et qui se cherchent à eux-mêmes une sorte d'excuse en se persuadant que rien dans la philosophie, dans l'art, ne pourrait égaler ce que leur fournit la vie. Le jeu des circonstances qui entremêlait devant lui les princes du sang et les filles de fermier causait à sa pensée un divertissement auquel il se complaisait, qu'il racontait pour le faire rire, l'étonner, l'émerveiller à son ami M. de Fleurus. « Je vais vous raconter, disait-il, quelque chose qui va vous amuser. Imaginez-vous que j'ai rencontré dans le chemin de fer de ceinture une jeune femme. Je l'ai ramenée chez moi. En voulant prendre quelque chose dans un porte-cartes elle le laisse tomber. Je vois une photographie. Enfin c'est la sœur du roi de XXX. Elle me l'a avoué. Et comme je m'intéresse justement beaucoup à la politique étrangère de ce pays sur lequel son frère lui écrivait de longues lettres, je suis au fil d'événements très curieux et d'une façon fort agréable. Si j'étais moins honnête et voulais passer à la Bourse, je ferais une fortune. » Ou bien : « Imaginez-vous qu'en ce moment je suis amoureux d'une jeune cuisinière. Je ne sais pas encore si je pourrai coucher avec elle. Cela dépend de deux circonstances, quel Pape élira le conclave et comment tournera la Révolution russe. Voici comment. Ne croyez-vous pas tout de même que la vie est plus intéressante que tous les romans ? » S'il le disait volontiers, il ne le pensait pas, et dans la gaieté qu'il avait à raconter cela à M. de [Gurcy *biffé*] Fleurus, il sentait bien qu'il y avait quelque chose d'un peu stérile. Suit l'indication de raccord : Suivre : les amis de Swann connaissaient etc. (lettre qu'il adressait à mon grand-père). Cette rédaction a été biffée en définitive, sans être reportée sur *daçtyl*. 2 ; épr. 2 donne le texte primitif des *daçtylographies*, qui sera le texte définitif.

1. « Il avait été très lié au collège avec M. de Guercy qui avait dû éprouver pour lui une de ces passions amicales qu'on a pendant l'adolescence. Peut-être avait-il déjà certains [mot illisible] qui n'avaient peut-être pas plu à Swann, mais elle lui avait permis de témoigner à Swann cette richesse de cœur, cette délicatesse, cette générosité qu'on ne montre vraiment que dans l'amour. Et Swann avait toujours gardé une vraie affection pour Guercy. Mais il était plus lié avec les Guermantes » (Cahier 36 (1909), f° 10). Rappelons que M. de Guercy (ou de Gurcy ; voir var. a) est le futur Charlus.

2. Sans doute le conclave de 1878.

a. son caractère dans lequel je trouvais [des ressemblances avec certaines parties de mon caractère et aussi *add.*] un commentaire de certaines de mes idées, que quand *daçtyl*. 1, *daçtyl*. 2

1. Selon Charlus, qui aurait présenté Swann à Odette, l'amour de Swann se situerait entre 1872 et 1875 (voir t. II, p. 205, et CF, t. III, p. 299-301). Cependant, la plupart des allusions historiques, ajoutées dans les corrections de 1912-1913, placent la liaison plus tard, à partir de 1879 ou 1880.

2. Citation de la fin du premier acte de *La Dame blanche*, opéra de Boieldieu, livret de Scribe (1825).

3. Allusion à l'air d'Hérode dans le deuxième acte d'*Hérodiade*, opéra de Jules Massenet (1881).

4. Voir Molière, *Amphitryon*, acte III, sc. X, v. 1942-1943.

Sur telles affaires, toujours

Le meilleur est de ne rien dire.

Page 192.

a. yeux verts et [la brusquerie de son nez en bec d'aigle *biffé*] [son profil d'aigle *corr.*] il choisissait *daetyl.* 1, *daetyl.* 2 ♦♦ b. vie mondaine [sur laquelle il était blasé *add.*] mais dont *daetyl.* 1, *daetyl.* 2.

Page 193.

a. que nos sens réclament. [6 lignes plus haut] [Pour lui plaire elle avait un type trop accusé, [...] masse, fatiguant tout son visage [...] de mauvaise humeur. *add.*] Quelque temps *daetyl.* 1, *daetyl.* 2 ♦♦ b. si peu [*smart* *biffé*] [*pschutt* *corr.*] pour lui *épr.* 2 : si peu *pschutt* pour lui *épr.* 3. Proust a dû revenir au texte des *dactylographies* sur une des épreuves postérieures, que nous n'avons pas pour ce passage.

1. Voir n. 1, p. 189.

2. « Élégant ». Voir n. 2, p. 188.

Page 194.

1. Ce passage, à partir de « Mais à l'âge déjà un peu désabusé » (p. 193), ainsi que le développement sur l'importance du hasard dans l'éveil de l'amour (p. 196), est une nouvelle version d'une partie de la *dactylographie* de « Combray » que Proust a supprimée vers 1912 : « À partir d'un certain âge nous ne sommes plus amoureux d'une femme, mais à propos d'une femme. Nos amours ne sont en réalité, malgré la diversité des amants, qu'un même amour latent, expectant, toujours en imminence de crise que le plus petit trait d'un visage qui a pu y donner occasion fait entrer en irruption de crise. »

Page 195.

a. la déception [p. 194, 2^e §, 3^e ligne] qu'il éprouvait [à retrouver sa beauté trop bouffie et trop rose *biffé*] [à se retrouver devant cette beauté dont il avait un peu oublié les particularités dans l'intervalle et qu'il ne s'était rappelée ni si expressive ni si fanée ; il regrettrait que le visage qu'elle

1. Nous disposons désormais de *épr.* 3 (à partir de la page 287 de l'édition Grasset), qui au demeurant offre peu de corrections.

lui montrait pendant qu'ils causaient, que le corps qu'il sentait auprès du sien ne fussent pas tout à fait du genre de ceux qu'il eût choisis *corr. biffée*] [Il faut d'ailleurs dire [...] engoncé ou perdu. *add.*] / Mais quand Odette *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦♦ b. l'air [8 lignes plus haut] inquiet, timide qu'elle avait [une fois sous son chapeau de paille rond à brides de velours noir sur le devant duquel était fixé un bouquet de pensées *add.*] en implorant que ce ne fût dans trop longtemps; « et vous ne viendriez pas chez moi prendre du thé? » *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦♦ c. être initiée [6 lignes plus haut] [Comme cela doit être amusant [...] mains à la pâte. *add. daçtyl. 1*] Vous allez *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦♦ d. vous empêche de me voir [(elle voulait parler de Ver Meer) *add. épr. 2*] je n'avais jamais *daçtyl. 1, daçtyl. 2, épr. 2* ♦♦ e. Elle n'a pas su vous comprendre. [Vous êtes un être si à part. C'est [...] pas comme tout le monde. *add. daçtyl. 1*] — Et puis d'ailleurs *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

1. Avant de corriger la dactylographie, Proust avait fait un portrait d'Odette qui insistait sur son mauvais goût vestimentaire, et il soulignait les différences sociales qui séparaient les amants. Lorsque l'histoire de Swann est rattachée à celle du narrateur dans le Cahier 22, Odette est envisagée comme un moyen de réunir le côté de chez Swann au côté de Guermantes, par le mariage de sa fille avec Saint-Loup, et elle est présentée comme l'une des femmes les plus élégantes de Paris. C'est ainsi qu'elle se retrouvera — mais fidèle à « son » époque — à la soirée de la princesse de Guermantes. D'où les nombreuses modifications de la dactylographie, qui transforment son visage et son corps. La description de sa coiffure correspond à un style qui était à la mode entre 1874 et 1880.

2. Jan Vermeer de Delft (1632-1675). Voir la lettre adressée à Bertrand de Fénelon, où Proust remercie celui-ci d'un cadeau de reproductions de Vermeer (décembre 1904, *Correspondance*, t. IV, p. 368). Proust exprime son admiration pour Vermeer dans une lettre qu'il adresse le 12 mai 1921 à Jean-Louis Vaudoyer, critique d'art de l'*Opinion* : « Hier, j'ai vu un Ver Meer où vous avez moins l'occasion peut-être de vous livrer, mais qui me touche plus que tout. Depuis que j'ai vu au Musée de La Haye la *Vue de Delft*, j'ai su que j'avais vu le plus beau tableau du monde. Dans *Du côté de chez Swann*, je n'ai pu m'empêcher de faire travailler Swann à une étude sur Ver Meer. Je n'osais espérer que vous rendriez une telle justice à ce maître inouï. Car je sais vos idées (très vraies) sur la hiérarchie dans l'Art et je le craignais un peu trop Chardin pour vous. Aussi quelle joie de lire cette page. Et encore je ne connais presque rien de Ver Meer. Je me souviens d'avoir, il y a bien quinze ans, donné une lettre à Vuillard pour qu'il allât voir une copie de Ver Meer que je ne connais pas, chez Paul Baignères » (*Correspondance générale de Marcel Proust*, publiée par Robert Proust et Paul Brach, t. IV, Librairie Plon, 1933, p. 86). Dans une lettre postérieure, Proust répète son éloge du peintre : « Vous savez que Vermeer est mon peintre préféré depuis l'âge de vingt ans [...] » (*ibid.*, p. 87).

3. Pour compenser l'élégance d'Odette, Proust souligne dans ses corrections sa culture inexistante, son langage superficiel et sa sottise.

Page 196.

a. avec les Verdurin qui possédaient [d'un maître mort récemment qui avait été leur ami *add.*] un tableau de fruits qu'il désirait voir. « À la garde! *dactyl. 1, dactyl. 2*

1. À partir de « mais si, grâce », on lit la deuxième partie du passage transféré de « Combray » à « Un amour de Swann ». Voir n. 1, p. 194.

Page 197.

a. dans ses propos sans être ridicule. Quant aux noms *dactyl. 1, dactyl. 2*

Page 200.

a. quelque lieu [*p. 199, avant-dernière ligne*] de plaisir [bien que lui-même [...] dans le monde de la noce *add.*]. Trouvant l'allusion *dactyl. 1, dactyl. 2*

Page 201.

1. Voir l'Esquisse LXXIII, p. 897.

Page 203.

a. ou dans la *Pathétique* que l'*andante*. » / Le docteur *dactyl. 1, dactyl. 2*

1. C'est Georges Rodier, l'un des habitués des « mardis » de Mme Lemaire qui appelait celle-ci « La Patronne ». Voir la *Correspondance*, t. X, p. 387-390.

2. Terme qui désigne l'une des deux assemblées législatives de la Confédération de l'Allemagne du Nord (1866-1871) et de l'Empire allemand (1871-1918).

3. Le finale de la neuvième symphonie de Beethoven, achevée en 1824, en constitue aussi le sommet ; les chœurs qu'il utilise livrent le message de l'œuvre.

4. *Les Maîtres Chanteurs* (*Die Meistersinger von Nürnberg*), opéra en trois actes de Richard Wagner, composé de 1861 à 1867. L'ouverture contient les principaux thèmes de l'opéra.

Page 204.

a. les remettra sur pied. / On passa au salon. [En traversant un petit salon pour s'y rendre, Mme Verdurin indiqua à Swann l'aquarelle de fruits qu'il désirait voir et qui l'intéressa en effet, au moins par la merveilleuse habileté de l'exécution. « Je ne peux pas passer devant sans que cela me fasse quelque chose, dit-elle. Pauvre ami, je crois encore le voir les peindre ce matin-là, à la campagne chez nous, je lui disais "Vous allez nous mettre en retard pour déjeuner". Justement le pauvre Nittis qui est venu me voir l'autre jour et m'a l'air hélas bien malade lui aussi me rappelait ce

déjeuner qui avait été si gai ! » Et c'était en effet les fruits qu'ils avaient mangés ensuite au dessert. Leur fraîcheur, le charme de cette matinée, la longue amitié de ce grand artiste de laquelle elle s'était tant enorgueillie et sa belle main si habile qu'elle admirait tant, tout cela n'existait plus que dans cette aquarelle à laquelle elle tenait comme au résidu, au témoignage de ces choses disparues, qu'elle sentait alourdie, enrichie d'un poids et d'un prix humains et où un peu de sa vie à elle existait plus noble, comme ce panier qu'il avait peint était celui où son vieux jardinier cueillait les fruits. Elle apprécia la délicatesse du sentiment qu'elle éprouvait et regarda Swann avec un fixe et douloureux sourire, en fronçant sa bouche d'une moue mélancolique qui la chiffonnait comme une fleur. *add.* / Odette était allée s'asseoir *dactyl.* 1, *dactyl.* 2. *L'addition, qui n'a pas été biffée sur les dactylographies, disparaît dans épr. 2, qui donne le texte définitif.*

1. Quatre développements sur l'ameublement sont ajoutés sur dactylographie : la description du canapé et des chaises Beauvais (qui remplacent la causeuse en soie bleue pâle du Cahier 22) de Mme Verdurin, la description du salon d'Odette (p. 216-218), le jugement de celle-ci sur les meubles de ses amies (p. 240-241), et la condamnation des meubles Empire par la princesse des Laumes (p. 333). Sous l'influence de Montesquiou, Proust considérait que l'ameublement d'un salon, comme la création d'une œuvre d'art, reflétait les goûts artistiques de celui qui l'avait composé.

2. Jean-Baptiste Oudry (1686-1755), directeur de la manufacture de Beauvais à partir de 1734, exécuta plus de deux cent trente dessins inspirés des *Fables* de La Fontaine. À défaut d'une fable intitulée « L'Ours et les Raisins » que Mme Verdurin cite, peut-être de travers, on pense aux cartons suggérés par « Le Renard et les Raisins ».

Page 205.

1. Écho du brouillon du Carnet 1, f° 8 v° : « Phrase émergeant pour la première fois d'un morceau, comme une figurante qu'on n'avait pas encore remarquée comme une nymphe apparaissant sous les ondes sonores (tziganes de Cabourg, *Werther*, valse de Strauss). » Proust avait entendu un acte de *Werther* près de Cabourg en 1909. Il évoque les tziganes de Cabourg dans le Cahier 27 (1909), ff°s 48-50.

2. Écho du Carnet 2, f° 19 r°.

Page 206.

a. à M. Swann ? » [p. 204, 18^e ligne en bas de page] / Quand le pianiste [p. 205, 17^e ligne en bas de page] eut joué, [...] exécutée au piano et au violon. [D'abord il n'avait eu que le plaisir matériel de la qualité des sons que secrétaient les instruments. Et en soi-même il y a quelque chose de beau quand sous le sillage de cette mince et résistante petite ligne de violon, on sent de chaque côté chercher à s'élever, liquide, indivise, multiforme et clapotante et entrechoquée la masse du piano comme la mauve agitation des flots soulevés que charme et bémolise le clair de lune. *add. dactyl.* 1] Et à un moment il s'était senti tout d'un coup charmé,

sans même distinguer pour cela une phrase, sans pouvoir trouver un contour, ni donner un nom à ce qui lui plaisait [et qui avait fait s'ouvrir son âme avant de la recueillir comme certains parfums de fleurs apportés par une brise nouvelle ont la propriété d'élargir notre respiration *add. dactyl. 1*]. Peut-être était-ce parce qu'il ne savait pas la musique qu'il avait pu éprouver une première impression aussi confuse. Et pourtant ce sont peut-être les seules qui soient purement musicales, inépuisables, irréductibles [à un autre ordre d'impression *add. dactyl. 1, dactyl. 2*]. Une impression de ce genre est pendant un instant une impression *sine materia*. Sans doute *dactyl. 1, dactyl. 2*. Le texte correspondant à la fin de notre page 204 et au début de la page 205 — ainsi que la version définitive du passage allant de Quand le pianiste à *sine materia* — apparaît, sur *dactyl. 2*, dans une longue rédaction manuscrite qui résume une paperole que Proust a renoncé à insérer telle quelle. Voici cette rédaction : « Quel joli Beauvais, dit avant de s'asseoir [...] Tout à l'heure vous [7 lignes] regarderez cela. Chaque attribut sculpté sur les bois correspond au petit sujet de la tapisserie et est répété sur la frise des bordures. Ah ! vous avez de quoi [...] moment. Qu'est ce que vous dites de la petite treille de l'Ours et les raisins ? Enfin vous regarderez cela plus tard, mais ne mangez pas les petits bronzes du dossier. Mais non à pleines mains, caressez-moi un peu ça. Est-ce assez doux ? Au fond on nous [défend *biffé, sans correction*] des choses qui sont bien moins voluptueuses que cela. Quand M. Verdurin me faisait l'honneur d'être jaloux de moi, je lui disais, tu n'as le droit d'être jaloux que des petits bronzes, mais maintenant ne caresses plus, laissez-vous caresser l'oreille et c'est un virtuose qui va s'en charger. » / Quand le pianiste eût joué [...] *sine materia*.

1. Pour la genèse de la petite phrase, voir n. 1, p. 339. Quand les passages sur la musique de Jean Santeuil furent intégrés à « Un amour de Swann », ils furent réinterprétés à la lumière du *Contre Sainte-Beuve* et des conclusions sur la supériorité des sensations sur l'intelligence. Une ébauche de ce passage se trouve dans le Cahier 14 : un premier développement introduit la comparaison entre l'impression initiale qu'inspire la musique, et un rêve, dont l'intelligence perd le sens au réveil. Un second développement introduit l'idée d'une architecture intellectuelle (Cahier 14, 1910, ff^{os} 6-7 r^o, 4 r^o).

Page 208.

a. qu'il avait entendue, [dans certaines sonates [...]] l'y découvrirait pas, *add. épr. 2*] la présence *épr. 2*. Pour la leçon de *dactyl. 1* et *dactyl. 2*, voir la variante b. ♦ b. Ce paragraphe (commençant p. 207, à *Même cet amour*, est beaucoup plus succinct dans les *dactylographies* : Un deuil brusquement survenu dans la famille des gens chez qui il avait entendu cette œuvre, l'empêcha de leur écrire pour leur demander de qui elle était. Les personnes invitées à cette soirée, qu'il interrogea, étaient arrivées après [...] mais avaient été causer dans un autre salon, [...] n'avaient pas entendu plus que les premières. / Swann avait bien des amis musiciens [...] incapable de la leur chanter. Et quant à l'un d'eux qui avait dû être à cette soirée, il se promit toujours d'aller le voir pour tâcher de savoir de lui le nom de l'inconnue. Mais toujours il en fut empêché ;

l'ayant rencontré une fois, il ne se rappela la question qu'il avait à lui poser que longtemps après qu'ils <se> furent dit adieu. Puis il avait cessé d'y penser. *La seconde épreuve procure le texte définitif, compte tenu de l'addition signalée à la variante précédente.* ♦ c. tout d'un coup après une longue note haute tenue pendant deux mesures, il vit apparaître, il reconnut la phrase aimée, s'échappant de sous cette sonorité prolongée [et tendue [...] incubation *add.*], il reconnut, *daçtyl. 1, daçtyl. 2.* Dans *daçtyl. 1*, en regard de ce passage, on trouve une note de la main de Proust : Il faudrait dire à un de ces endroits que la petite phrase se fait sous une note tenue du violon qui la protège immobile, tandis que tout en haut l'agitation frénétique du piano prélude du 3^e acte de Lohengrin tend un rideau qui par sa rapidité semble immobile comme le déversement d'une cascade et derrière, à deux cents pieds au-dessous, passe comme un promeneur la petite phrase à l'abri.

1. Voir n. 1, p. 339.

Page 209.

a. Swann expliquait à Odette qu'une phrase musicale est un être invisible et proche qui s'adresse à nous, mais qui ne nous déçoit pas comme les autres êtres. Car au lieu d'un corps inerte, elle est vêtue de son qui, à chaque instant nouveau change pour refléter le désir que l'instant d'avant il a éveillé [en nous *biffé daçtyl. 2*]. Il lui disait cela parce qu'il ignorait qu'elle n'était pas intelligente. Mais elle avait cette grâce, innée à certains êtres médiocres, dont tous les efforts de l'intelligence et de la culture ne peuvent égaler la séduction. / Aussi quand Mme Verdurin, lui ayant dit *daçtyl. 1, daçtyl. 2* : Swann racontait à Odette [...] cette petite phrase [et lui expliquait qu'une phrase musicale est un être invisible [*comme dans les daçtylographies*] que l'instant d'avant il a éveillé *biffé*]. Quand Mme Verdurin, lui ayant dit *épr. 2*

1. Les « belles choses » que Swann dit à Odette sont explicitées dans le Cahier 69 et fournissent la clé du futur développement du récit. Voir l'Esquisse LXXIV, p. 912. La daçtylographie n'en conserve que quelques vestiges que Proust a éliminées progressivement (voir var. a de cette page).

Page 210.

a. flot d'expressions [5^e ligne de la page] toutes faites. / Pourtant les fidèles [début du 2^e §] s'étant dispersés, [...] avec une brusque résolution. [D'ailleurs lui et Mme Cottard avec une sorte de bon sens qu'on rencontre quelquefois chez des gens du peuple et rarement chez des gens du monde, ne donnaient aucune opinion et ne feignaient aucune admiration pour une musique qu'ils s'avouaient l'un à l'autre ne pas comprendre une fois rentrés chez eux, aussi bien qu'ils ne comprenaient pas les tableaux du peintre de Mme Verdurin. Au fond l'effet que la musique de l'un et la peinture de l'autre leur faisait avait beaucoup de rapport, quand on jouait de la musique de Berget il leur semblait entendre des notes qui n'allaient pas les unes avec < les > autres, ou bien au hasard, sans dessein prémédité, d'instruments qu'on accordait avant de commencer à jouer, de même que dans la peinture de l'autre il leur semblait voir des points de couleur jetés

au hasard sans rapport avec la chose représentée qu'ils ne distinguaient même pas. Quand par hasard ils distinguaient dans la musique de l'un ou dans la peinture de l'autre une forme humaine ou une mélodie, ils trouvaient la forme alourdie, vulgarisée par rapport à la nature ou à l'art contemporain, les figures ayant l'air difforme, et les phrases musicales laides et sans charme ; d'ailleurs au bout d'un instant la musique qui leur semblait gémir comme si l'instrumentiste s'était trompé, et le dessin faiblir ou la couleur être fausse comme si le peintre ne savait pas faire une épaule ou croyait qu'une joue est bleue. Et peut-être est-il inévitable qu'il en soit ainsi tant qu'on n'est pas encore habitué à un art original. Car l'artiste original, dans son besoin de dire strictement ce qu'il ressent, omet tous les poncifs qui existent à ce moment-là, et comme ses idées n'apparaissent pas encore, sa peinture, sa phrase, sa musique a l'air d'être écorchée vive et fait horreur. Les fruits se trouvent duvetés de tout ce qui semble les couleurs même de la nature aux yeux qui y sont habitués et paraissent par contraste être en carton ou en cire ; les leurs ont perdu la distinction des toiles que les portraitistes nous avaient habitués à chercher en elles dans la réalité. Il en avait été de même longtemps pour les personnes peu douées pour la musique. Il en était encore de même, quoiqu'il fût plus [un mot illisible], pour Berget. *add. dactyl. 1*] [Swann apprit seulement que *biffé dactyl. 1*] l'apparition récente *dactyl. 1, dactyl. 2. Epr. 2* a le texte définitif, où ce développement, retravaillé, a été déplacé après expressions toutes faites [*5^e ligne de la page*].

1. Cette expression italienne désigne les chanteurs de première importance, têtes d'affiche des grands théâtres lyriques. Littré cite Théophile Gautier : « La troupe de Padeloup n'est pas composée encore d'artistes *di primo cartello* ; il n'a pas de diva en titre ni de ténor avec un *ut* exceptionnel » (*Le Moniteur*, 30 novembre 1868).

Page 211.

1. Voir l'entretien que Proust accorda au *Temps*, le 13 novembre 1913, où il explique sa théorie de la psychologie dans le temps (*Essais et articles*, éd. citée, p. 557-559), et sa lettre à Lucien Daudet de septembre 1913 : « Souvent, vous le savez, on dit d'un grand artiste "à côté de son génie c'est une vieille bête qui avait les idées les plus étroites", mais comme on a d'avance l'idée de son génie on ne se le figure pas en réalité étroit et ridicule. Aussi j'ai trouvé plus frappant de montrer d'abord Vinteuil vieille bête sans laisser soupçonner qu'il a du génie, et dans le deuxième chapitre de parler de sa sublime sonate que Swann n'a même pas un instant l'idée d'attribuer à la vieille bête » (*Correspondance*, t. XIII, p. 259). Voir aussi la lettre à André Beaunier du 8 décembre 1913 (*ibid.*, p. 366-368).

2. Voir n. 4, p. 185.

Page 212.

a. eût été fort utile, [que cela les avait [...] l'enterrement de [Victor Hugo *biffé*] [Gambetta *corr.*], *add. épr. 2*] Swann *dactyl. 1, dactyl. 2, épr. 2*

1. L'enterrement de Gambetta eut lieu le 6 janvier 1883. Proust avait d'abord songé à l'enterrement de Victor Hugo (1885 ; voir var. a), mais cela aurait placé les débuts de Swann chez les Verdurin trop tard. Voir n. 1, p. 191.

2. La création des *Danicheff*, de Pierre de Corvin-Kroukowsky, eut lieu à l'Odéon en 1876, l'auteur se cachant sous le nom de plume de Pierre Newski. La pièce, à laquelle Dumas fils collabora, fut reprise au théâtre de la Porte-Saint-Martin en 1884. Voir aussi la lettre à G. de Lauris, du 23 mai 1909, où Proust commente ironiquement les articles de Henry de Régnier parus entre mars et mai 1909 dans *Le Journal des débats* : « [...] Ponsard, Sardou, *Les Danicheff* etc. etc. ont été portés aux nues » (*Correspondance*, t. IX, p. 104).

Page 213.

1. Jules Grévy (1807-1891) fut président de la République de 1879 à 1887.

Page 214.

1. Voir n. 1, p. 189.

Page 215.

a. Deux ébauches successives de la fin de cette phrase se trouvent au verso du *° 61* de *dactyl.* 1 : Souvent sa musique semblait s'entr'ouvrir comme dans ces tableaux de Pieter Hooch où dans le même cadre d'une porte entr'ouverte on aperçoit au loin dans la clarté d'une lumière interposée de petits personnages dansants. , puis : Souvent sa musique semblait s'entr'ouvrir et dans un étroit pianissimo passait au loin, < d' > une couleur toute autre, la déesse distante d'une petite phrase pastorale et qui s'éteignait, épisodique, intercalée, appartenant à un autre monde, baignée dans une lumière lointaine, un des petits personnages que dans un tableau tout réel de Pieter de Hooch on aperçoit au loin dans le même cadre d'une porte entr'ouverte.

1. Pieter De Hooch ou Hoogh, peintre hollandais (1629-1683 ?). Inscrit à la guilde de Delft à partir de 1655, il représenta des scènes d'extérieur et des scènes de la vie domestique dans des intérieurs bourgeois, œuvres qui présentent de grandes affinités avec celles de Vermeer. P. De Hooch est connu surtout pour ses effets de lumière associés à des jeux de perspective — portes ou fenêtres ouvertes, carrelages.

Page 216.

a. de petits hôtels [contigus dont tout à coup [...] où ces quartiers étaient encore mal famés *add. dactyl. 1*], la neige *dactyl. 1 et 2* ↔ b. jusqu'à la variante a, p. 222, le passage qui suit est donné dans les *dactylographies* par une longue rédaction manuscrite, de la main de Proust sur *dactyl. 2*, reportée par

un copiste sur dactyl. 1. Nous donnons la transition primitive, biffée par Proust après la nouvelle élaboration de son texte, à la variante citée.

1. Développement inspiré par les passages sur les mensonges de l'amour dans *Jean Santeuil* (éd. citée, p. 760-763) Voir en particulier au début : « Mais à défaut de pouvoir donner une sorte de réalité objective à nos espérances en les trouvant favorisées par la personne, nous éprouvons un grand bonheur à les trouver dans les poètes, dans les musiciens. »

2. La rue La Pérouse se situe entre la rue de Belloy et l'avenue d'Iéna.

3. C'est seulement en 1910, après avoir relu une nouvelle qu'il avait écrite en 1893, *L'Indifférent*, que Proust associe Odette aux catleyas. (Voir n. 1, p. 218) Presque tous les brouillons précédents l'assimilent aux chrysanthèmes, fleur qui correspond mieux au visage bouffi du portrait initial d'Odette (voir n. 1, p. 189). Voir également la lettre à Laure Hayman de novembre 1892, qui accompagna un cadeau de quinze chrysanthèmes, « ces fleurs fières et tristes comme vous » (*Correspondance*, t. I, p. 188).

4. L'Extrême-Orient de pacotille, incorporé dans la décoration de la demeure d'Odette, correspond au snobisme du bric à brac, dénoncé dans le *Journal* des Goncourt (25 janvier 1883). Les pavillons japonais des Expositions universelles (1867, 1878, 1889) ont connu un grand succès ; les peintres découvrent alors les estampes, les voyageurs rapportent des bibelots, des boutiques et des galeries spécialisées s'ouvrent pendant toute la seconde moitié du XIX^e siècle ; Edmond de Goncourt donne une préface aux *Notes d'un bibeloteur au Japon*, de P. Sichel, qui paraît en 1883. Le « japonisme » devient alors un phénomène important de l'histoire artistique et sociale.

Page 217.

1. Les variétés japonaises du chrysanthème furent introduites en France en 1862 par Fortune. Pendant une vingtaine d'années suivant leur apparition, de nombreuses expériences produisirent des fleurs blanches, rouges et jaunes.

Page 218.

a. le crapaud [qu'elle appelait « chéris ». Et ces affectations [...] un pouvoir sans limites *add. épr. 2*]. Odette *dactyl. 1, dactyl. 2¹, épr. 2*

1. Orchidée à grandes fleurs richement colorées, dues aux expériences de l'horticulteur anglais W. Cartley. Les catleyas sont assimilés au personnage d'Odette dans une addition à la dactylographie. Ces fleurs, Proust les avait déjà associées à l'amour dans

1. Pour *dactyl. 1* et *dactyl. 2*, il s'agit de la leçon que donne la rédaction manuscrite signalée à la variante *b* de la page 216.

L'Indifférent, nouvelle qu'il avait écrite pour *Les Plaisirs et les Jours*. Voir n. 3, p. 216, et *L'Indifférent*, Gallimard, 1978, p. 39.

2. Lieu de pèlerinage situé dans les Alpes-Maritimes, au nord de la Turbie, donc près de Nice, où Odette aurait vécu. Le monastère et l'église datent du XVII^e siècle.

Page 219.

1. La figure de Zéphora se trouve dans une série de fresques de la chapelle Sixtine, peintes par Botticelli et qui racontent la vie de Moïse, son époux. Elle était la fille de Jéthro, grand-prêtre que l'on appelle aussi Raguël ou Hobab. Dans une lettre à Mme Catusse (mai 1906), Proust fait allusion à « une édition admirablement illustrée » de *Mornings in Florence* de Ruskin, qu'il vient de recevoir, volume qui contient en frontispice un dessin intitulé *Zipporah*, que Ruskin avait fait d'après le personnage de la chapelle Sixtine (*Correspondance*, t. VI, p. 75).

2. Proust aussi avait ce goût. Dans une lettre à Robert Dreyfus (10 septembre 1888) il évoque comme un exemple de la « fleur esthétique parisienne de 1880 » une grande courtisane, « dont l'évasure de la nuque a précisément la rondeur charmante de ces amphores où les Étrusques patients mirent tout leur idéal, tout leur rêve consolant de grâce, dont le coin de la lèvre est le même que dans ces vierges naïves de Luini (Bernardino) ou de Botticelli [...] » (*Correspondance*, t. I, p. 118).

3. Le musée Correr de Venise possède un buste en bronze d'Andrea Loredan (qui, contrairement à Pietro Loredan, ne fut jamais doge), attribué au sculpteur padouan Andrea Briosse (1471-1532), dit le Riccio, ou, comme on disait au début du siècle, le Rizzo. Ce buste est reproduit dans le volume sur Venise de la collection des Villes d'art célèbres (Laurens, Paris, 1907), p. 73. On sait que Proust consultait cette collection. — Ghirlandaio (1449-1494) est l'auteur d'un *Portrait d'un vieillard avec un enfant*, que Proust a pu voir au Louvre, et qui a pu inspirer le souvenir du nez de M. de Palancy.

Page 220.

1. Passage inspiré par les mensonges de l'amour de Jean Santeuil, éd. citée, p. 748-749.

2. Voir Jean Santeuil, éd. citée, p. 761.

Page 222.

a. Voici pour ce passage la transition primitive dans les dactylographies (voir var. b, p. 216) ; Proust l'a biffée lorsqu'il a inséré ses pages manuscrites : donnaient quelque chose de plus mystérieux [p. 216, 10^e ligne en bas de page] à la chaleur, aux fleurs qu'il avait trouvées en entrant. [Le thé qu'elle lui avait fait lui avait paru quelque chose de si précieux que quand il l'avait quittée à sept heures pour rentrer chez lui s'habiller, il s'était accumulé

en lui une telle joie que sa voiture était trop petite pour en contenir l'élan. *biffé*] / Et quelquefois cependant *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦♦ *b.* l'avait rendu et gardé amoureux. [Mais alors si s'élevait en lui comme une messagère étonnée la petite phrase de la sonate, il en mêlait le charme au corps d'Odette comme une âme délicieuse et prolongeait l'amitié un peu courte qu'il avait pour elle par le sentiment mystérieux qu'il éprouvait alors. *add. daçtyl. 1*] Puis pour renouveler un peu l'aspect moral, trop figé *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

1. Restaurant élégant, fondé en 1840, et situé au numéro 1 de la rue Lafitte, à l'angle du boulevard des Italiens.

2. Fête donnée le 18 décembre 1879 pour aider les sinistrés de la province de Murcie en Espagne, qui fut dévastée par des inondations entre le 14 et le 15 octobre 1879. La reine d'Espagne présida un bal qui eut lieu à l'Hippodrome. Cette précision semble faire remonter le début de la liaison de Swann à la fin de l'année 1879.

3. Les Verdurin, à l'époque de l'amour de Swann, habitaient « un magnifique rez-de-chaussée avec entresol donnant sur un jardin » rue Montalivet, entre le palais de l'Élysée et le Ministère de l'Intérieur (*CF*, t. III, p. 202). « [...] après le sinistre qui détruisit partiellement la première habitation de Mme Verdurin » (*ibid.*, p. 201), les Verdurin déménagèrent dans une nouvelle demeure, quai Conti.

Page 223.

1. Cette scène semble remonter à un incident réel survenu à Proust le soir du jeudi 25 avril 1895. Voir la Notice, p. 1181 et 1182.

2. Voir l'analyse plus discrète de *Jean Santeuil* (éd. citée, p. 748).

Page 224.

1. Salon de thé situé 39, boulevard Bonne-Nouvelle.

Page 227.

a. répondit le cocher qui était très libre de propos avec Swann, puisque *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦♦ *b.* D'ailleurs on commençait [*1^{re} ligne du 4^e §*] à éteindre partout. [Sous les arbres [...] douloureux de le posséder. *add. épr. 2*] / Swann *daçtyl. 1, daçtyl. 2, épr. 2*

1. Café situé au 22, boulevard des Italiens.

Page 228.

a. Il poussa [*p. 227, avant dernière ligne*] jusqu'à Larue, entra deux fois chez Durand et [venait de ressortir *biffé*] sans l'avoir vue davantage venait de ressortir de chez Weber, marchant à grands pas, l'air hagard, pour rejoindre sa voiture qui l'attendait au coin du boulevard Malesherbes, quand il heurta [...] Odette ; n'ayant pas trouvé de place chez Prévost, elle était allée souper chez Larue dans un enfoncement *daçtyl. 1,*

daçtyl. 2 ♦♦ *b.* Jusqu'à catleyas, tout le début de ce paragraphe apparaît sous forme d'addition marginale dans *daçtyl. 1* et *daçtyl. 2*.

1. Le café Anglais se trouve 13, boulevard des Italiens.

2. Voir n. 1, p. 218.

3. La précision avec laquelle la robe d'Odette est décrite rappelle l'évocation de sa coiffure (p. 194). La mode à laquelle Proust fait allusion était très répandue vers 1881. Voir aussi n. 2, p. 237, où il est question de son chapeau.

Page 229.

a. Cela ne vous gêne pas que je [vous tienne encore un instant comme cela, comme si le cheval avait encore peur ? *biffé*] [remette droites les fleurs de votre corsage [...] enfoncer un peu. *corr.*] » / Elle qui *daçtyl. 1*, *daçtyl. 2* ♦♦ *b.* Ce prétexte èt aussi par cette tendance qu'ont les mots, les actes commencés, même s'ils sont feints, d'exiger que nous les continuions et par cela de nous faire croire en eux, s'écria : *daçtyl. 1*, *daçtyl. 2* ♦♦ *c.* Sincèrement [12 lignes plus haut] je ne vous gêne pas ? [et comme cela, je ne vous suis pas désagréable ? » Il avait glissé sa main autour de son cou et l'élevant le long de sa joue, de l'autre main il lui caressait les genoux et disait : « Vraiment, je ne vous suis pas désagréable, dites la vérité. » *biffé*] [Voyez, il y a un peu... [...] je peux ? Dites la vérité. *corr.*] / Souriant, *daçtyl. 1*, *daçtyl. 2* ♦♦ *d.* ça me plaît ». [Puis elle le regarda fixement d'un air grave ; amenés au bord de ses paupières *biffé*] [Il élevait son autre main [...] au bord des paupières, *corr.*] ses yeux brillants *daçtyl. 1*, *daçtyl. 2* ♦♦ *e.* ainsi que deux larmes. [Elle fléchissait le col comme on leur voit [...] comme dans les tableaux religieux de ce maître. *add.*] Et en une attitude *daçtyl. 1*, *daçtyl. 2* ♦♦ *f.* pour retenir son visage [épanoui, nombreux et délicat comme une rose *biffé*] comme si une force *daçtyl. 1*, *daçtyl. 2*

Page 230.

a. l'acte de la possession [physique — où d'ailleurs l'on ne possède rien — *add. épr. 2*] survécut dans leur langage, *daçtyl. 1*, *daçtyl. 2*, *épr. 2*

1. Ce commentaire cynique est contemporain de la crise affective provoquée par le secrétaire de Proust, Agostinelli, en 1913. Mais c'est aussi la conclusion naturelle de l'opposition faite en 1909, dans le passage sur les « belles choses », entre corps matériel et corps immatériel. Voir n. 1, p. 209.

Page 231.

a. Tout ce paragraphe, depuis Mais il était si timide avec elle [p. 230, 1^{re} ligne du 2^e §], est un ajout dans les marges de *daçtyl. 1* et *daçtyl. 2* ♦♦ *b.* que me font les autres ? » Un soir, où il avait oublié chez elle son porte-cigarettes, elle le lui renvoya avec ces mots : « Vous avez laissé chez moi vos cigarettes, que n'y avez-vous laissé votre cœur, je ne vous l'aurais pas rendu. » Les soirs où il n'allait pas *daçtyl. 1*, *daçtyl. 2*

1. « Le bonheur contracté par le froid obligé de se resserrer, de rentrer dans son cœur, je trouve que c'est ce qu'il y a de plus intense. Il est vrai que je n'en fais l'expérience jamais que par la tristesse » (Lettre à Armand, duc de Guiche, 23 novembre 1904, *Correspondance*, t. IV p. 349).

Page 232.

a. un charme [16 lignes plus haut] intérieur. [Puis, sans qu'il s'en rendît compte, [...]] qui allaient venir. *add. épr. 2*] Parfois, *daçtyl. 1, daçtyl. 2, épr. 2*

1. Les rêveries de sensations immatérielles sont plus explicites dans *Jean Santeuil*, où il s'agit toujours des mensonges de l'amour (éd. citée, p. 750). Voir n. 1, p. 263.

2. Voir *Jean Santeuil*, éd. citée, p. 745.

3. *Ibid.*, p. 746.

4. Les corrections de la dactylographie montrent que Proust a voulu rehausser le statut social d'Odette : dans les versions précédentes, elle habitait un appartement.

Page 233.

a. d'un piano désaccordé. [7^e ligne de la page] [La petite phrase continuait à s'associer à l'idée de son amour. C'est que cet amour, Swann sentait bien que c'était quelque chose de faux, de chimérique, en ce sens qu'il ne correspondait à rien d'extérieur, de constatable pour tout le monde. Dépourvue de cette sorte de charme qu'il éprouvait, il se rendait très bien compte qu'en Odette aucune qualité réelle ne justifiait qu'il attachât un tel prix aux moments passés auprès d'elle, et souvent quand en lui l'intelligence positive régnait seule, il n'était pas loin de se résoudre à cesser d'immoler des intérêts intellectuels ou sociaux à cette satisfaction imaginaire. Mais la petite phrase, quand il l'entendait, se faisant en lui l'espace qui lui était nécessaire, les proportions des diverses parties de l'âme de Swann se trouvaient changées, une marge y était réservée à une jouissance inconnue qui ne correspondait elle non plus à aucun objet extérieur, et pourtant au lieu de n'être qu'un plaisir personnel comme l'amour, s'imposait comme une réalité existante, d'essence supérieure même aux réalités concrètes. Par là elle était comme une justification de son amour. Et puis cette soif d'un charme inconnu qu'elle éveillait en Swann, elle n'apportait rien de précis pour la contenter. Puis cette partie de l'âme de Swann où elle avait effacé les intérêts matériels, les considérations humaines et valables pour tous, elle la laissait en place, lui laissant loisible d'y inscrire le nom d'Odette. *add. daçtyl. 1*] Puis à ce que l'affection *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

1. Ces exemples du mauvais goût d'Odette sont conformes au caractère qui se dessine dans les corrections de la dactylographie. Olivier Métra (1830-1889) était chef d'orchestre au Châtelet et aux Folies-Bergères ; s'il dirige l'orchestre de l'Opéra à partir de 1878, c'est seulement à l'occasion des bals donnés au palais Garnier ; la *Valse des Roses* est la plus connue de ses compositions. Tagliafico

(1821-1900) fit ses débuts en 1844 au théâtre des Italiens ; le titre exact de son œuvre est *Pauvres fous*.

Page 234.

a. En regard de ce passage, sur *daçyl*. 1, on trouve cette ébauche manuscrite : Bien qu'elle jouât fort mal — mais la vision la plus claire qui nous reste d'une œuvre n'est-elle pas celle qui se détachait d'un clavier faux et criant sous des doigts inexpérimentés ou du débit ridicule d'acteurs de province — il se rendait mieux compte de ce que la petite phrase avait de douloureux. Mais il ne pouvait en souffrir. Qu'importait qu'elle lui dît que l'amour est fragile puisque le sien était fort. ♦ b. de l'embrasser. [Chaque baiser [...] mois de mai. add. épr. 2] Alors *daçyl*. 1, *daçyl*. 2, épr. 2

1. Voir le Carnet 2, f° 22 r°.

2. L'origine du « plaisir fixe » donné par la petite phrase se trouve dans *Jean Santeuil* : « Il avait reconnu cette phrase de la sonate de Saint-Saëns que presque chaque soir au temps de leur bonheur il lui demandait et qu'elle lui jouait sans fin, dix fois, vingt fois de suite, exigeant qu'il reste contre elle pour qu'elle pût l'embrasser sans s'interrompre, éclatant de rire quand, faisant mine de s'arrêter, il lui disait : "Encore, encore", ce rire qui retombait tendrement de ses yeux et de ses lèvres sur lui, doux comme une pluie chaude de baisers. Loin d'eile, tout seul, n'ayant pas eu un baiser ce soir et n'osant pas en demander, il écoutait cette phrase dont le divin sourire déjà au temps de leur bonheur lui paraissait désenchanté. Mais alors leur amour avait vite fait de noyer la tristesse, ce pressentiment qu'il était fragile, dans la douceur de sentir qu'ils le gardaient intact. La tendresse de chacun s'inquiétait ensemble de la vie mais non point l'une de l'autre, et le chagrin d'entendre que tout passe rendait plus profond le bonheur de sentir leur amour durer. Ils entendaient que cette phrase passait, mais ils la sentaient passer comme une caresse. Alors, comme ils savaient jouer ensemble avec elle, la tristesse était légère à leur amour. » (éd. citée, p. 816-817). Voir l'Esquisse LXXV, p. 935.

Page 235.

1. Passage inspiré des mensonges de l'amour de *Jean Santeuil* (éd. citée, p. 749). Voir l'Esquisse LXXV, p. 941.

Page 236.

1. Les toiles de Watteau, souvent à caractère onirique, suggèrent les subtilités du sentiment amoureux et la nature éphémère des choses. Ses nombreux dessins à la sanguine et aux trois crayons captent le geste spontané, l'expression fugitive. Dans le fragment qu'il a consacré à Watteau (recueilli dans *Essais et articles*, éd. citée, p. 665-667), Proust s'intéresse presque exclusivement à la mauvaise santé de l'artiste et constate, ce qu'il démontrera dans « Un amour de Swann », que « notre caractère et notre corps sont si liés qu'ils participent à la même infortune. » L'amour chez Watteau est « un

amour où la causerie, la gourmandise, la promenade, la tristesse du déguisement, de l'eau et de l'heure qui passent, tiennent plus de place que le plaisir même, une sorte d'impuissance ornée ». Il conclut que son œuvre demeure « la peinture, l'allégorie, l'apothéose de l'amour et du plaisir », et que Watteau est le premier qui ait peint « l'amour moderne ».

2. Actuelle rue de La Boétie dans le VIII^e arrondissement. Elle s'appela rue Abbattucci de 1868 à 1879.

3. Il s'agit d'une cape garnie de fourrure.

Page 237.

a. de ce peintre. [Elle disait souvent : « Je crois bien, [...] plus de trois cent mille francs. » *add.*] Si *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2.

1. Les « croquis » que lui donnait Reynaldo de sa vie « avant Marcel » bouleversaient Proust. Dans une lettre écrite en 1896, celui-ci évoque pour son ami le travail de l'intelligence et de la sensibilité qui s'efforcent « dans les moments d'effort douloureux » de créer un portrait complet de l'autre : « [...] en épiant une figure, ou en rapprochant des noms, en reconstituant une scène, j'essaye de combler les lacunes d'une vie qui m'est plus chère que tout mais qui sera pour moi la cause du trouble le plus triste tant que dans ses parties les plus innocentes elles-mêmes je ne la connaîtrai pas. » Le reste de la lettre annonce les efforts maladroits que fait Swann pour connaître la totalité d'Odette : « C'est une tâche impossible hélas et votre bonté se prête à un travail des Danaïdes en aidant ma tendresse à verser un peu de ce passé dans ma curiosité. Mais si ma fantaisie est absurde, c'est une fantaisie de malade, et qu'à cause de cela il ne faut pas contrarier. » (*Correspondance*, t. II, p. 97).

2. Proust consulta Georges Rodier, ancien habitué des « mardis » de Mme Lemaire, pour savoir le nom donné à un chapeau noir de Clomesnil : « Je crois bien, un chapeau à la Rembrandt », répondit Rodier. Voir la *Correspondance*, t. X, p. 387-390. Ce chapeau était connu en Angleterre sous le nom de « chapeau à la Rembrandt », mais aussi comme « chapeau Van Dyck » et « chapeau Rubens » ; il connut une certaine vogue entre 1870 et 1890.

3. Proust songe aux *Rimes d'argent* (1893) ou aux *Daçtyles* (1892). Borelli récita son poème « Le Jongleur » devant les membres de l'Académie française en novembre 1891. Poète mondain, le vicomte Raymond de Borelli vécut de 1837 à 1906. Proust fait une allusion ironique à sa poésie dans « Mondanité et mélomanie de Bouvard et Pécuchet ». (*Les Plaisirs et les Jours*, Jean Santeuil, Bibl. de la Pléiade, p. 64).

4. Voir le Cahier 43, f^o 58 r^o, où les préjugés d'Odette sont attribués à la jeune Mme de Villeparisis.

Page 238.

a. À partir d'ici, et jusqu'à la variante a de la page 241, Proust a intercalé dans *daçtyl.* 2 trois feuillets manuscrits, recopiés sur *daçtyl.* 1.

Page 239.

a. le dimanche matin à l'avenue [du Bois *biffé dactyl. 2*] [de l'Impératrice *corr. dactyl. 2*], à cinq heures au tour du Lac, le vendredi à l'Hippodrome, dans les bals. *dactyl. 1, dactyl. 2¹* : le dimanche matin [...] le tour du Lac, [le jeudi l'Éden Théâtre, *add. épr. 3*] le vendredi l'hippodrome, les bals... *épr. 2, épr. 3*

1. Actuellement avenue Foch. Après avoir reçu le nom d'avenue de l'Impératrice, elle fut appelée, à la chute de l'Empire, avenue du Bois-de-Boulogne (ou avenue du Bois).

2. L'Éden Théâtre, situé rue Boudreau, fut construit en 1882. Il fut remplacé en 1898 par le théâtre de l'Athénée. On y donnait surtout des ballets. De 1875 à 1892 le stade de l'Hippodrome était situé entre l'avenue de l'Alma et l'avenue Marceau.

3. Proust avait écrit, non pas « paletots », mais « pantalons ». Le mot a été mal lu par l'imprimeur et Proust, qui corrigeait ses épreuves comme Balzac, c'est-à-dire pour les charger de développements nouveaux, a laissé passer l'incorrection.

Page 240.

1. Le quai d'Orléans, construit entre 1614 et 1646 dans l'île Saint-Louis, n'appartenait au XIX^e siècle ni à la géographie moderne de la bourgeoisie riche ni à celle du faubourg Saint-Germain.

2. La passion du bric-à-brac chez Odette reflète le goût qui sévissait à partir de 1870 pour le rococo et l'encombrement.

3. Le goût des boiseries « moyenâgeuses » concurrençait, dans les milieux bourgeois, à partir de 1870, celui des décorations inspirées par l'art japonais (voir n. 4, p. 216).

Page 241.

a. *Fin des trois feuillets manuscrits signalés à la variante a, p. 238.*

1. Le château de Blois réunit tous les styles, du XIII^e au XVII^e siècle. Il est effectivement remarquable pour ses cheminées Renaissance.

2. Odette révèle ici une parenté curieuse avec la grand-tante du narrateur, la seule personne « un peu vulgaire » de la famille, qui partage l'hostilité d'Odette à l'égard de l'hôtel du quai d'Orléans.

3. Les goûts d'Odette sont fondés souvent sur ceux de Louisa de Mornand ; voulant lui envoyer un cadeau, Proust s'adressa en 1904 à Mme Catusse : « Elle ne s'y connaît pas du tout en objets, mais son désir est un surtout en métal argenté, le métal faisant le tour d'un miroir, lequel (miroir) elle imagine aussi volontiers remplacé par des < peintures > (que je ne comprends pas bien dans ses lettres et doivent plutôt être, je suppose, Louis XIV) et couvertes d'un verre.

1. Rappelons que le texte, dans les dactylographies, est donné par des feuillets manuscrits intercalaires (voir variante précédente). La biffure n'existe que sur *dactyl. 2*, n'ayant pas été reportée par le copiste sur *dactyl. 1*.

En un mot tout ce qui même pas Louis XVI, même pas ancien, même pas argenté, même pas peint, même pas vitré, rentrera dans ce genre, fera de l'effet et aura ce qu'elle appelle du cachet, sera très bien. Mais il faut que cela fasse très bien. Croyez-vous que cela soit trouvable pour cinquante francs ? » (*Correspondance*, t. IV, p. 344).

Page 242.

a. aller à la *Bobème*, ou que son regard *daçyl. 1, daçyl. 2* ♦♦ b. « Thé de la Rue Royale », lieu qu'elle croyait des plus chics et où elle croyait *daçyl. 1, daçyl. 2*

1. *La Reine Topaze*, opéra comique de Victor Massé, fut représenté pour la première fois en 1856.

2. Le *Thé de la Rue Royale*, situé au 3 et au 12 rue Royale, était un haut lieu de l'anglomanie parisienne.

Page 243.

a. il les avait préférées [, assister à un opéra de Leoncavallo et même l'applaudir. *biffé*] [. S'il retournait à *Serge Panine*, *corr.*] s'il recherchait *daçyl. 1, daçyl. 2* ♦♦ b. ayant [perdu *biffé*] [laissé s'affaiblir *corr.*] les croyances intellectuelles *daçyl. 1, daçyl. 2* ♦♦ c. chez le roi d'Angleterre, de même *daçyl. 1, daçyl. 2* ♦♦ d. d'y aller et même à Bruges (où, jusqu'ici, il s'était rendu tous les ans pour le Jour des Morts), ayant [maintenant *biffé*] plaisir *daçyl. 1, daçyl. 2*

1. Cette pièce de Georges Ohnet fut représentée pour la première fois le 15 janvier 1882. Elle est mentionnée pour symboliser le mauvais goût d'Odette.

2. Odette partage le goût du jour pour la Riviera et la Suisse, endroits où elle pouvait assouvir sa soif de choses anglaises. On se souvient que Proust visita Bruges en octobre 1902, avec Bertrand de Fénélon, à l'occasion d'un voyage en Belgique et en Hollande, qui le conduisit également à visiter Anvers, Dordrecht, Amsterdam et Rotterdam.

Page 245.

1. L'école du Louvre, fondée en 1881, donne des cours d'histoire d'art et d'archéologie. Elle forme les conservateurs des musées nationaux français.

Page 246.

a. des ennuyeux, [(auxquels d'ailleurs [...] les Verdurin) *add.*] s'il avait consenti *daçyl. 1, daçyl. 2*

Page 247.

a. contre des gens qu'il connaissait autrement que par un silence d'ailleurs sans [sévérité *biffé*] [mauvaise humeur *corr.*] et plein de cette

affectueuse bienveillance, seul sentiment qu'il pût éprouver dans le petit groupe. Quant aux tirades *daçtyl. 1,yaçtyl. 2*

Page 248.

a. à cet égard. Blanche de Castille entrain de force dans les couvents, un bâton, j'allais dire des gants blancs, à la main. Nulle *daçtyl. 1,yaçtyl. 2*

1. Blanche de Castille (1188-1252), fille d'Alphonse VIII de Castille et d'Éléonore d'Angleterre, elle-même fille d'Henri II Plantagenet et d'Aliénor d'Aquitaine, épousa le futur Louis VIII en 1200 et assura la régence à la mort de ce dernier en 1226 au nom de son fils Louis IX.

2. Mère de Saint-Louis, Blanche de Castille mata la révolte des grands féodaux menée par Thibaud de Champagne et conclut la guerre contre les Albigeois (1229). Lors de la septième croisade, la reine redevint régente et mit fin à la révolte des Pastoureaux.

3. Les *Chroniques de Saint-Denis* furent commencées au XII^e siècle par l'abbé Suger et continuées à l'abbaye de Saint-Denis jusqu'en 1286. Elles racontent en latin l'histoire des rois de France.

4. Saint Bernard de Clairvaux (1091-1153) ne peut avoir écrit sur Blanche de Castille, qui naquit après son décès. En revanche, il désapprouva les mœurs d'Aliénor d'Aquitaine lorsqu'elle était l'épouse de Louis VII.

Page 249.

a. écœurer [comme des plaisanteries de curé *biffé*]. Puis *daçtyl. 1,yaçtyl. 2*

1. Henri Plantagenêt (1133-1189), Henri II d'Angleterre, épousa Aliénor d'Aquitaine en 1152. Le mariage eut lieu quelques semaines seulement après la répudiation de la reine par Louis VII. Voir aussi la *Correspondance*, t. VI, p. 310 : Proust signale à Mme Gaston de Caillavet l'article du paléographe Élie Berger, dans le supplément du *Journal des débats* (17 novembre 1906), intitulé : « Les Aventures de la reine Aliénor : histoire et légende ». Aliénor d'Aquitaine n'est pas la mère de Blanche de Castille, mais sa grand-mère.

Page 250.

a. déjà dans les précédentes. / « Y a-t-il un sentiment un peu élevé ? », demanda-t-il. / « Élevé... *daçtyl. 1,yaçtyl. 2*

1. On disait d'un peintre ami de Proust : « Sert peint avec de l'or et de la merde. » (A. Gold et R. Fizdale, *Misia*, Paris, Gallimard, 1981, p. 266.)

2. Proust a pu voir ces deux toiles, lors de son voyage en Hollande en 1902 ; *La Ronde de nuit* (1642) de Rembrandt fut exposée à Paris en 1898. *Les Régentes* est le portrait par Franz Hals des dames patronnesses des fondations charitables de Haarlem.

Page 251.

a. la Neuvième et l'Ouverture des Maîtres, et à : « fait *daçyl.* 2. Une correction portée par Proust sur *daçyl.* 1 donne le texte définitif. ♣ b. que la sienne est froide. À partir de la phrase suivante, et jusqu'à var. a, p. 253, le texte est donné dans les *daçylographies*, à quelques différences près, par une longue addition manuscrite. Voir la variante citée, et var. a, p. 252.

1. Le « speech » du peintre est le pastiche d'un passage, qui se trouve dans le *Journal* des Goncourt, en date du 8 septembre 1861, sur *La Ronde de nuit* de Rembrandt : « En arrivant devant le Rembrandt qu'on est convenu d'appeler *La Ronde de nuit*, j'ai retrouvé le même effet [...]. Jamais la figure humaine, vivant et respirant et palpitant dans la lumière, n'est venue sous des pinceaux comme ceux-là. C'est la coloration animée, c'est le reflet et le rayon qu'elle jette autour d'elle ; c'est la lumière que la physionomie et la peau renvoient ; c'est le plus divin trompe-l'œil de l'homme sous le soleil. Et cela est fait on ne sait comment. Le procédé est brouillé, indéchiffrable, mystérieux, magique et fantasque. La chair est peinte, les têtes sont modelées, dessinées, sorties de la toile avec une sorte de tatouage de couleurs, une mosaïque fondue, une sorte de fourmillement de touches, qui semblent le grain et comme la palpitation de la peau au soleil ; un prodigieux piétinement de coups de pinceau, qui fait trembler le rayon sur ce canevas de touches de gros point. »

Page 252.

a. le maîtriser. [/ « Qui est cette dame [...] si vous venez tous dîner vendredi. *add. épr. 2*] / — Je vais vous paraître *daçyl. 1, daçyl. 2, épr. 2*

1. *Francillon*, d'Alexandre Dumas fils, fut créé au Théâtre-Français le 17 janvier 1887. La recette de la salade japonaise est donnée au cours de la scène II du premier acte. Dans la scène V du deuxième acte, Francine se rend à la Maison d'or, pour rendre son mari jaloux. C'est sans doute l'origine des deux libellés du nom du restaurant dans « Un amour de Swann » (Maison d'or, Maison dorée).

Page 253.

a. que la sienne est froide. [p. 251, 8 lignes en bas de page et var. b] [Nous ne sommes pas si pressés [...] — Pardonnez-moi, [1^{re} ligne du 4^e §] lui dit Swann en souriant, je déteste autant l'un que l'autre. — Vraiment, [...] comme j'en ai rarement rencontré. *add.*] Il *daçyl. 1, daçyl. 2*

1. Proust n'ignorait sans doute pas l'article très sévère de Jules Lemaitre sur G. Ohnet, paru le 27 juin 1885 dans *La Revue bleue*. Georges Ohnet (1848-1918) fut un médiocre romancier sentimental et mondain. Il tira des pièces de ses romans *Le Maître de forges* et *Serge Panine*, en 1883 et 1881.

2. Proust avait d'abord mis la conversation apaisante, à la fin du récit, dans la bouche du peintre. Voir l'Esquisse LXXV, p. 948. Quand il décida de la faire tenir par Mme Cottard, et de dépeindre celle-ci comme le symbole du public bourgeois, il ajouta de longs passages au dîner Verdurin, où sa personnalité s'accuse. Dans l'addition marginale, où le morceau apparaît sur la dactylographie pour la première fois, il est question d'une salade « javanaise ».

Page 254.

1. Célèbre famille dont le duché était l'un des plus anciens de France. Elle s'était alliée avec les familles d'Orange-Nassau, Hesse-Cassel et Saxe-Weimar. Le fils aîné portait le titre de prince de Tarente. Charles, duc de la Trémoille, ami de Charles Haas, marié à Marguerite Duchâtel (voir p. 255-256), habitait en 1906 4, avenue Gabriel. Son fils, Louis-Charles, marié à Hélène Pillet-Will, et héritier du titre, habitait 104, avenue Malakoff. Il s'agit plutôt des premiers que des seconds.

Page 255.

1. Le Palais de l'Industrie a été construit pour l'Exposition de 1855, sur l'emplacement qu'occupent actuellement le Grand et le Petit Palais, parallèlement à la Seine ; il avait 192 mètres de long. Il abritait les Salons annuels de peinture et de sculpture.

Page 256.

1. Fénelon, qui n'était guère partisan de l'absolutisme, a critiqué, dans plusieurs de ses écrits, certains aspects du règne de Louis XIV. Dans le *Traité de l'existence et des attributs de Dieu* (seconde partie, chap. IV), Fénelon définit Dieu comme « intelligence universelle » et « infiniment intelligible ». Rien n'est intelligent que par Dieu, mais l'intelligence est « réelle dans les créatures » ; nos idées « sont un mélange perpétuel de l'être infini de Dieu qui est notre objet, et des bornes qu'il donne toujours essentiellement à chacune des créatures ».

Page 257.

a. Ces de La [Trémoille *biffé*] [Trémouaille *corr.*] que *épr.* 2. Les dactylographies donnent toujours l'orthographe Trémoille (voir *var. a*, p. 261).

1. Brichot fait une faute de prononciation ; le nom se prononce « Trémouille ».

2. Premiers mots du proverbe *Se non è vero, è bene trovato* : si ce n'est pas vrai, c'est bien trouvé.

Page 258.

a. bouteille. Mais Mme de Crécy [voilà une petite femme [...] celle-là ! Nous parlons de Mme de Crécy » *add.*] dit-il *daçtyl. 1,yaçtyl. 2*

1. Jeu de mots d'un goût douteux sur le nom du quatrième fils du roi Louis-Philippe. Il pourrait être d'origine légitimiste.

Page 259.

a. déclara Forcheville [2^e ligne de la page] à Mme Cottard. [Merci Madame. Un vieux troupier [...] son pouvoir tyrannique sur les fideles. *add.*] » « M. de Forcheville *daçtyl. 1,yaçtyl. 2*

1. L'almanach de Gotha fait remonter la famille de Putbus au XII^e siècle (première mention en 1158). La filiation de cette maison remonte à Stoislav I^{er}, mort en 1207, frère cadet du prince de Rügen (mort en 1218), qui reçut le château de Putbuske, avec quinze villages, effectivement en Poméranie. La famille n'était pas éteinte du temps de Proust ; il s'est certainement inspiré du *Gotha* pour créer ce personnage de baronne, que l'on ne verra jamais, mais dont on parlera à propos de sa femme de chambre.

2. La marquise Diane de Saint-Paul, née Feydeau de Brou, était connue dans le cercle que fréquentait Proust sous le nom de « serpent à sonates » ; pianiste brillante et mauvaise langue, elle a peut-être fourni quelques éléments au portrait de Mme de Saint-Euverte.

Page 260.

1. Passage inspiré par *Jean Santeuil* (éd. citée, p. 843-844). Voir n. 1, p. 339.

2. Littre indique qu'un « demi-castor » est un « chapeau de poil de castor mélangé » ; par extension et familièrement, l'expression désigne une personne suspecte.

Page 261.

a. quand nous avons parlé [6^e ligne de la page] de la duchesse de la Trémoille (qu'elle prononçait moaille au lieu de mouille). [Elle avait remarqué [...] naïve et ridicule. *add.*] « Je te dirai *daçtyl. 1,yaçtyl. 2*

1. Avant de rédiger les passages, qu'il ajouta à la dactylographie, sur les regards complices d'Odette et de Forcheville, Proust avait annoncé l'exclusion de Swann par le développement sur les Verdurin, qui apprécient les mérites de Forcheville et de son titre. Après les mots « valeur particulière » on lit l'indication : « grand alinéa ».

Page 263.

1. Le « dilettante de sensations immatérielles » pourrait représenter le type des amoureux stendhaliens que Proust attaque dans *Jean*

Santeuil : « Ainsi cette sensation amoureuse lui était peut-être plus voluptueuse et c'est ainsi qu'il y pensait comme à une sorte de plaisir plus vif que ceux qui jusque-là agrémentaient sa vie et par là lui rappelaient Stendhal, lui faisant considérer l'amour comme une façon infiniment plus agréable de goûter la vie et de trouver du charme à la solitude » (p. 747).

2. Peintre, graveur et dessinateur (1826-1898). L'esthétisme raffiné et sensuel de G. Moreau intéressait Proust qui, dans un passage recueilli dans *Essais et articles*, estime que chacune de ses œuvres est « une sorte d'apparition d'un coin mystérieux dont nous connaissons quelques autres fragments, qui sont les toiles du même artiste » (éd. citée, p. 669).

Page 264.

a. offrait pas une automobile qu'elle désirait *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2
 ♦♦ b. dans son intelligence aussi brusquement qu'on coupe l'électricité dans une maison. Sa pensée *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ c. dans l'obscurité, il releva machinalement avec le plat de sa main les deux ailes de ses cheveux en brosse, et ne revit la lumière *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ d. d'envoyer le mois prochain quatre ou cinq mille francs à Odette au lieu de trois, à cause de la surprise *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ e. À partir du paragraphe suivant, le texte, dans les *daçtylographies*, est donné par deux feuillets manuscrits insérés par Proust, qui se prolongent, sur la suite de la *daçtylographie*, par une correction manuscrite d'une demi-page, jusqu'à la variante b, p. 266.

1. Voir var. a : le fait d'offrir une automobile était un anachronisme qui a été corrigé sur épreuves.

2. Voir var. d : de même que le statut social d'Odette est rehaussé dans les corrections, la fortune de Swann est considérablement augmentée.

Page 265.

a. le bouquet d'ancolies qu'il portait en souvenir d'Odette. Se sentant souffrant *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2

1. Cette référence à l'ancolie est la seule trace qui reste de cette fleur — plus littéraire que les chrysanthèmes ou les catleyas — qui était assimilée à Odette dans les premières rédactions.

Page 266.

a. du clair de lune. [11 lignes plus haut]. Comme un petit orchestre jouait généralement toute la soirée dans ces restaurants en plein air, Odette avait voulu qu'ils pussent jouer la petite phrase de la sonate de Berget pour que Swann à son arrivée en eût la surprise. Elle en parlait aux Verdurin qui mettaient le plus grand zèle à faire chercher un des violonistes, à l'aboucher avec le petit pianiste qui lui faisait répéter une ou deux fois la phrase. Ce n'est pas que Swann fût rentré en faveur [...] même pour quelqu'un qu'ils n'aiment pas, développe chez les êtres les

moins tendres, pendant les quelques instants nécessaires à ces préparatifs et à sa réalisation, des sentiments de sympathie cordiale et de charité. De sorte que quand Swann arrivait, il était accueilli par cette longue note ténue qui était plus belle sur le violon, instrument pour lequel elle avait été écrite et d'où s'échappait la petite phrase. Par moments il se disait *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♡ *b.* Fin de l'addition manuscrite signalée à la variante e, p. 264.

1. Écho des brouillons du *Côté de Guermantes*, où le portrait de la duchesse de Guermantes est moins nuancé que dans la version définitive. Ce passage fut ajouté à la *daçtylographie*.

2. L'île des Cygnes est située dans le grand lac du Bois de Boulogne.

Page 267.

a. En face de ce paragraphe, au verso du folio 94 de *daçtyl.* 1, Proust a noté le texte suivant, qui propose une nouvelle disposition, finalement non retenue, de ses phrases : Certes Swann s'était souvent dit qu'Odette n'était à aucun degré une femme remarquable et la suprématie qu'il exerçait sur cet être qui lui était si inférieur lui avait semblé peu de chose jusqu'au jour où, ayant songé qu'elle était aux yeux d'autres que lui une jolie femme, le charme que le corps d'Odette pouvait avoir pour d'autres avait fait ressentir à Swann le besoin douloureux de la [dominer *biffé*] maîtriser entièrement dans les moindres parties de son cœur. Les moindres mots qu'elle lui disait et les projets qu'elle faisait devant lui avaient pris pour lui une valeur inestimable. Suit cette note de Proust : Mettre d'abord ceci : Ces moments où le soir chez elle il la faisait asseoir sur ses genoux, lui faisait dire cent fois ses pensées, ses projets, comme il tenait à eux, comme à la possession, au recensement des seuls liens qu'il eût sur la terre ! Après sur la terre, ce qui est au-dessus « Certes Swann » [13^e ligne de la page] et après « inestimable » [22^e ligne] reprendre à « Aussi ». ♡ *b.* des atteintes d'un mal dont il avait souffert autrefois à l'occasion d'une autre, la jalousie. *daçtyl.* 1 *daçtyl.* 2.

1. Voir *Jean Santeuil*, éd. citée, p. 746.

2. Voir var. *b* : Proust a supprimé sur les épreuves la mention de cette autre liaison, qui eût affaibli la démonstration du « plus grand amour » de Swann.

Page 268.

a. et désira [10 lignes plus haut] s'endormir. [« Alors, pas de catleayas ce soir ? [...] et partit. *add.*] Mais *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2.

1. Voir *Jean Santeuil*, éd. citée, p. 751-753.

Page 269.

a. qu'il leur trouvait autrefois quand son imagination n'était pas encore desséchée par la vie mondaine, mais l'avait repris seulement *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♡ *b.* la passion de la vérité [mais [...] que d'elle, vérité *add.*] toute individuelle *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♡ *c.* ce n'était que sa plus vulgaire

attention, nullement sa pensée véritable qui y était intéressée ; *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

Page 270.

a. rester indifférent. [Il éprouvait [...] si chaude et si belle. *add.*]
Et puis l'avantage *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

Page 271.

a. douleur brusque [11 lignes plus haut] et profonde. [Comme si ç'avait été [...] le membre douloureux. *add. daçtyl. 2*] Quand *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

Page 272.

a. qu'elle avait eues [6 lignes plus haut] pour lui. [Et tous les souvenirs [...] avec d'autres. *add. épr. 2*] De sorte *daçtyl. 1, daçtyl. 2, épr. 2*
♦ b. caresse inventée [et dont [...] la douceur *add. épr. 2*], chaque grâce *daçtyl. 1, daçtyl. 2, épr. 2*

Page 273.

1. Voir Jean Santeuil, éd. citée, p. 753-755.

Page 274.

a. frapper aux carreaux. [p. 273, 17^e ligne en bas de page] [Swann reconnut tout de suite un de ces fragments d'un fait exact que les menteurs pris de court se consolent de faire entrer dans la composition du fait faux qu'ils inventent [...] le fait qu'elle n'ait pas [p. 274, dernière ligne du 1^{er} §] fait ouvrir. *add.*] / Mais il ne lui fit pas remarquer *daçtyl. 1, daçtyl. 2*
♦ b. qui serait [un trait de lumière *biffé*] [un faible indice de la vérité *corr.*]; elle parlait ; *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦ c. garder vaguement [comme le voile sacré *add.*] l'empreinte, *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

1. Voir var. c. : addition qui assimile la recherche de la vérité à un sacerdoce, et qui révèle l'interférence de l'Adoration perpétuelle, rédigée en 1911.

Page 275.

a. mais ne la lui [p. 274, 15^e ligne en bas de page] livrerait pas. [Certes il se doutait bien [...] et de la bonne cuisine. *add.*] Quand il voulut *daçtyl. 1, daçtyl. 2¹*

1. Voir Jean Santeuil, éd. citée, p. 747 : « D'ailleurs, à partir d'un certain âge, dès que nos idées philosophiques se sont assises, nous jouissons mieux des choses, car nous n'en cherchons plus le bien-

1. L'addition, marginale, est de la main de Proust dans *daçtyl. 2*, et de celle du copiste dans *daçtyl. 1*.

fondé métaphysique. Nous savons que les sensations qui se présentent à nous d'une manière vive et particulière et éveillent en nous un retentissement poétique sont réelles en cela, et nous ne cherchons pas à les discuter, ce qui nous donne une sorte de repos pour en jouir. »

Page 276.

a. finit [7 lignes plus haut] par l'étonner. [Elle rappelait ainsi plus encore qu'il ne le trouvait d'habitude les Florentines de ce Sandro di Mariano auquel on donne plus volontiers son surnom populaire de Botticelli depuis qu'il évoque, au lieu de l'œuvre véritable du peintre, l'idée banale et fausse qui s'en est vulgarisée. Elle avait en ce moment leur visage [...] verser de l'eau dans une auge. *add.*] Il lui avait déjà vu *daçyl.* 1, *daçyl.* 2
 ♦♦ b. elle n'était pas venue [sous prétexte [...] rester avec Swann. *add.*]. Certes, *daçyl.* 1, *daçyl.* 2

1. Botticelli a représenté l'enfant Jésus jouant avec une grenade dans sa *Madonna della Melagrana*, conservé aux Offices, à Florence. À la chapelle Sixtine, l'une des scènes des *Épreuves de Moïse*, de Botticelli, montre le prophète en train de puiser de l'eau pour les filles de Jéthro (voir n. 1, p. 219).

Page 277.

a. il éprouva devant le désastre du malheureux qu'il était un sentiment *daçyl.* 1, *daçyl.* 2 ♦♦ b. la pitié qu'il s'inspirait à lui-même, ce fut sur elle qu'il la reporta, et il murmura : *daçyl.* 1, *daçyl.* 2
 ♦♦ c. calomnieux pour elle [, destiné en tout cas à la faire souffrir *add.*] et que rien ne pourrait plus détruire [une fois la lettre partie » *add.*]. / Il rentra *daçyl.* 1, *daçyl.* 2

Page 279.

a. section lumineuse [p. 278, 8^e ligne en bas de page] pratiquée à même l'inconnu. [Puis sa jalousie [...] une souffrance, qui lui était venue du dehors [fin du 1^{er} § de la page]. *add. daçyl.* 2] Quelques jours après il alla à un dîner *daçyl.* 1, *daçyl.* 2

1. Village des bords de Seine, à seize kilomètres de Paris, où se rencontraient, dans le dernier tiers du XIX^e siècle, pêcheurs, amateurs de promenades en barque, et surtout peintres impressionnistes. M. Verdurin, ancien critique d'art, et « le peintre » sont donc tout naturellement attirés par ce lieu, qui n'a, à l'époque, rien de très mondain. En face de Chatou se trouve l'île de Groissy et la guinguette de la Grenouillère.

2. La sonate opus 27 n° 2 de Beethoven. Elle rivalise ici avec la sonate de Vinteuil.

Page 283.

1. Allusion au livre X de la *République* de Platon qui condamne les artistes et que Bossuet cite dans ses *Maximes et réflexions sur la comédie* (1694).

2. Jeu de mots sur « cercle » ; le dernier livre de *La Divine Comédie* place les plus grands pécheurs dans le neuvième cercle de l'Enfer.

3. « Ne me touche pas » : paroles attribuées par Jean au Christ s'adressant à Marie-Madeleine (XX, 17).

Page 284.

a. ce soir ? C'est bien ce qu'on appelle un gentleman, n'est-ce pas ? il est ami personnel *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦♦ b. voir *Paillasse*, et Swann *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

1. La parfaite symétrie de cette phrase reproduit la structure de la phrase de *Jean Santeuil* qui l'a inspirée : « Et de même que toutes les personnes qui invitaient Jean avec Mme [S.], les rapprochaient, lui donnaient ce plaisir qu'il n'osait pas espérer de leur faire passer l'été ensemble, lui paraissaient bonnes, l'attendrissaient, lui inspiraient les plus grands éloges, les personnes qui invitaient Mme S. avec Z. (ce pouvait être au bout de quelques semaines les mêmes) excitaient sa tristesse, son dépit, et leur gaieté avec Mme S., leurs prières pour forcer Z. de venir lui inspiraient cette espèce d'amertume dans laquelle tout ce qu'on fait autour de nous nous apparaît d'une manière déplaisante, où nous relevons impitoyablement chaque ridicule, chaque laideur » (éd. citée, p. 757).

2. Œuvre de Victor Massé (1822-1884), auteur de *La Reine Topaze* et de *Paul et Virginie*. Une *Nuit de Cléopâtre* fut créée en 1885. Proust écrit à Reynaldo Hahn, le 18 décembre 1894 : « Définitivement je ne vais pas à *Paul et Virginie* » (*Correspondance*, t. I, p. 357). Proust avait d'abord pensé, afin d'illustrer le goût d'Odette pour la mauvaise musique, à *Paillasse* de Leoncavallo, puis à Donizetti, comme le montrent les variantes (voir, par exemple, var. b., p. 284 ; var. a., p. 285 ; var. b, p. 296).

Page 285.

a. l'envie qu'elle a d'aller à *Paillasse*. C'est du chagrin, *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦♦ b. assez une autre pour mépriser spontanément cette horrible musique et surtout *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦♦ c. à l'Opéra, il lui tenait *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

1. Proust a, curieusement, utilisé les mêmes arguments dans une lettre à Albert Nahmias datée du 20 août 1912. Le passage existait déjà sur la dactylographie (voir la *Correspondance*, t. XI, p. 187-189).

Page 286.

a. laïus [remontrances, reproches, corrigé par biffures et add. en et scènes de reproches ou de supplications *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

Page 287.

a. « finir par manquer [p. 286, fin du 2^e §] l'Ouverture ! » [D'autres fois il lui disait [...] un système général du mensonge ; mais Odette n'en

possédait pas ; elle se contentait seulement, dans chaque cas où elle ne voulait pas que Swann sût une chose qu'elle avait faite, elle tâchait de lui dire qu'elle ne l'avait pas faite. C'était un expédient particulier ; et ce qui seulement pouvait décider [...] qu'elle n'avait pas dit la vérité. / Elle traversait une mauvaise phase, elle épaississait et d'ailleurs perdait sa première jeunesse ; de sorte qu'elle lui était devenue subitement si chère au moment où il la trouvait bien moins jolie. Il la regardait pour tâcher de ressaisir le charme qu'il avait trouvé et ne le retrouvait pas. Mais il savait que c'était elle et cela lui suffisait de savoir que c'était toujours la même volonté méchante qu'il s'agissait de capter. Puis il se rappelait comme elle avait été jolie. Et cela le consolait. *add. dactyl. 1* / Quand *dactyl. 1, dactyl. 2*

1 Voir l'Esquisse LXXV, p. 924.

2. La chapelle royale de Dreux renferme les tombeaux des princes d'Orléans. La reconstruction de l'ancien château de Charles V à Compiègne fut commencée sous Louis XV et continuée sous Louis XVI. L'édifice devint la résidence préférée de Napoléon III. Les ruines du château de Pierrefonds, à la lisière de la forêt de Compiègne furent rachetées par Napoléon I^{er}. Construit par Louis d'Orléans au xv^e siècle, le bâtiment fut confié aux soins de Viollet-le-Duc par Napoléon III en 1857. Le travail de restauration fut achevé par Ouradou et Lisch en 1884.

Page 288.

a. à Beauvais [p. 287, dernière ligne] ou à [Reims *biffé*] [Saint-Loup-de-Naud *corr.*] des gens *dactyl. 1, dactyl. 2* ♦ b. Il me semble [que même si je n'avais rien regardé de ma vie, j'aimerais mieux mourir que d'aller renifler des excréments dans ces latrines de mauvais goût *biffé*] [qu'il n'y a pas besoin d'être artiste [...] respirer des excréments *corr.*]. » / Mais *dactyl. 1, dactyl. 2*

1. La cathédrale Saint-Pierre de Beauvais, construite au xiii^e et xiv^e siècles, est renommée pour son chœur, l'un des plus beaux exemples du gothique. L'église Saint-Étienne, qui date du xii^e siècle et qui fut agrandie au xvi^e, est une superbe illustration du gothique flamboyant. L'église romane de Saint-Loup-de-Naud, dans le département de Seine-et-Marne, est l'une des plus anciennes de France. Proust l'avait visitée en mars 1902 ; elle a pu inspirer Saint-André-des-Champs. En effet, son portail, qu'on a rapproché du portail royal de Chartres, est décoré de sculptures du xii^e siècle. Les « déjections de Louis-Philippe » sont une allusion aux tombeaux de la maison d'Orléans dans la chapelle royale de Dreux. Swann dénigre les voyages artistiques des Verdurin sur un ton qui pastiche les colères de Montesquieu.

Page 289.

a. dans la cour du château, [devenu beau [...] allé le voir, *add.*] dans toutes les rues de la ville, [qui lui semblait romanesque, *add.*] sur chaque route de la forêt, rosée par [le couchant *corrigé par biffure et addition en*,

un couchant profond et tendre] — asiles *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦ b. dirait-il à [son ami *biffé*] [M. de Forestelle *corr.*], prenons garde *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2

Page 290.

a. un domestique qui rentrait. [Pour la première fois il remarquait le vol incessant des voitures qui passaient. Il écoutait chacune venir au loin, [...] n'était pas pour lui. *add.*] Il attendait toute la nuit, *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2

1. Dans *Clélie*, roman de Mlle de Scudéry, écrit entre 1654 et 1660, la carte du Tendre trace les chemins qui mènent au véritable amour.

Page 291.

a. Les journées, [4^e ligne de la page] Swann les passait sans Odette [; et par moments il se disait [...] à leur cerveau lassé *add.*]. Mais toujours *épr.* 2. Voir *var. a*, p. 293, la leçon des *daçtylographies*. ♦ b. comme ces initiales [9 lignes plus haut] de [Philippe *biffé*] [Philibert *corr.*] le Beau que dans l'église de Brou, [...] Marguerite [de Provence *biffé*] [d'Autriche *corr.*] entrelaça partout aux siennes. [Certains jours, au lieu de rester chez lui, [...] la rue habitée par Odette : *Lapérouse. add.*] Quelquefois, *épr.* 2. Voir *var. a*, p. 293, la leçon des *daçtylographies*.

1. L'église de Brou, près de Bouërg-en-Bresse, fut édifiée sur l'ordre de Marguerite d'Autriche, à la mémoire de son mari Philibert le Beau (1480-1504), duc de Savoie.

2. Le restaurant fréquenté par Swann se situe, en dehors du circuit « chic » d'Odette, quai des Grands-Augustins, assez près du quai d'Orléans où habite Swann.

Page 292.

a. ou ailleurs [(peut-être [...] ensuite) *add.*] et qui causait *épr.* 3. Voir *var. a*, p. 293, la leçon des *daçtylographies*.

1. Les Incohérents étaient des artistes qui tournaient en dérision les salons officiels. Leurs expositions, à partir de 1882, eurent beaucoup de succès. Le jour du vernissage, ils donnaient un bal costumé (voir D. Grojnowski, « Une avant-garde sociale sans avancée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 40, novembre 1981, qui reproduit l'*Entrée des Incohérents à la salle Vivienne*, de Haitbrinck).

Page 293.

a. et dormait. [p. 290, 8^e ligne en bas de page] / Et pourtant, en dehors de ces absences, elle lui réservait encore quelquefois la fin de la soirée et jusqu'à une heure aussi avancée de la nuit qu'il le voulait et cette situation privilégiée qu'il conservait auprès d'elle, elle ne la cachait pas, elle la proclamait volontiers. [Si Forcheville se trouvait par hasard un soir chez elle quand Swann arrivait et s'il demandait la permission de rester un moment Odette lui répondait *biffé*] en montrant *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2. Proust a procédé par additions successives sur les versos de *daçtyl.* 1 pour arriver au texte définitif, à quelques variantes près.

1. Deux versions plus anciennes du passage signalé dans la variante *a* de cette page se trouvent à la Bibliothèque nationale (Carton rouge, lot n° 8, numéroté 17-20, et lot n° 16, Reliquat Proust, achat 26803). La seconde version donne une conclusion différente : « [...], non, comme joie calme je n'en ai jamais connu d'aussi profonde que de tels soirs, de m'entendre rappeler sur la porte par ces mots de mon amie qui, découvrant aussitôt la soirée de cette fin qui m'épouvantait, me montraient que les plaisirs insignifiants étaient justement cette fin après laquelle elle n'attendait rien de plus troublant, me permettant, ce terrible retour de mon amie que je ne pouvais concevoir, de le toucher du doigt, à côté de moi, dans la voiture, de le posséder comme une partie de ma vie de tous les jours qu'il est d'ailleurs, dévêtant mon amie de son brillant aspect d'étrangère, le réduisant à un simple déguisement auquel elle n'attachait pas d'importance au-delà de lui-même, qu'elle ôte, qu'elle allait ôter à côté de moi dans la voiture après quoi elle est redevenue mon amie, fatiguée, moins gaie mais avec son regard qui éclaire dans le crépuscule épais et velouté par le prolongement de tant de soirs de 1^{er} janvier, de lendemains de Réveillon, de fins de jours imaginés différents des autres et qui étaient venus se réincorporer à la substance uniforme des années, de m'entendre rappeler par ces mots qui font tomber en poussière tout l'enchantement malfaisant : "Si vous pouviez attendre cinq minutes, je vais partir, nous reviendrions ensemble, vous me ramèneriez". »

2. Passage inspiré de *Jean Santeuil*, éd. citée, p. 749-750.

Page 294.

1. Voir la *Correspondance*, t. XII, lettre à Max Daireaux, juin 1913, p. 204, et *À l'Ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 527-548.

Page 295.

a. au fond duquel [p. 293, 6^e ligne en bas de page] il la sentait tout à lui. / Il la quittait heureux, reconnaissant et le lendemain *daetyl.* 2. *Le texte définitif est donné par des additions de versos portées sur daetyl. 1*

Page 296.

a. louer un château pour nous *daetyl.* 2 : louer [un château *biffé*] [un des [...] Bavière *corr.*] pour nous *daetyl.* 1 ↔ *b.* Bach et Leoncavallo. Mais *daetyl.* 1, *daetyl.* 2 : Bach et Donizetti. Mais *épr.* 1

1. Inauguré en 1876, le Festspielhaus, théâtre modèle de Wagner à Bayreuth, devint le centre international du culte wagnérien à partir de 1882. Les châteaux de Louis II de Bavière (1845-1886) — Neuschwanstein, Berg, Linderhof, Herrenchiemsee, Hohenschwangau — s'inspirent de Versailles ou des légendes allemandes que Wagner utilise dans ses opéras.

2. Bach est souvent cité par Proust : dans sa jeunesse, il avait entendu jouer quelques-unes de ses œuvres chez Robert de

Montesquiou, chez le prince de Polignac, ou par Saint-Saëns (*Essais et articles*, éd. citée, p. 362, 385, 469). — Clapisson (1808-1866), dont l'œuvre était déjà passée de mode en 1880, est l'auteur d'opéras-comiques portant des titres comme *La Figurante*, *La Promise* ou *La Fanchonnette*. Il avait été élu à l'Institut en 1854, contre Berlioz.

Page 297.

a. si elle avait pu se casser la jambe avant *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦♦ b. si le chauffeur de l'automobile qui l'emmènerait avait consenti *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

Page 298.

a. ni à aucun autre, [p. 297, 13 lignes en bas de page] qu'elle l'aimait. [Et quant aux plaisirs enivrants que parfois il croyait la voir prendre avec ces autres, comme elle n'en avait pas éprouvé avec lui, il se rendait bien compte que c'était sa jalousie qui les forgeait. / À tout mettre au pire, elle devait être avec eux comme avec lui, et certes moins tendre qu'avec lui. Comme sa lettre avait dû lui faire de la peine ! Certes il croyait avoir des raisons valables de lui en vouloir. Mais il savait bien que s'il ne l'avait pas aimée *biffé*] [C'était à cause d'elles [...] à son désir. *corr.*] Comme il avait *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

Page 300.

a. et exigeait de la voir [14 lignes plus haut] tous les jours suivants. / Mais d'autres fois au contraire *daçtyl. 1, daçtyl. 2*. Au verso du folio 132 de *daçtyl. 1*, on trouve une esquisse de la fin du paragraphe du texte définitif. Voici cette esquisse : Et même si elle le lui accordait simplement, cela suffisait pour qu'il ne pût rester sans la voir, car cela suffisait à tout changer en lui. Quand nous avons une chose, pour voir ce qui arriverait si nous ne l'avions pas, nous ôtons cette chose de notre esprit, et nous nous imaginons que le manque de cette chose c'est simplement elle de moins, et tout le reste pareil. Mais le manque n'est pas si peu de chose, c'est un état nouveau, c'est le bouleversement de tout le reste, de tout le reste dont ce qu'il était tant que nous l'avions, ne peut nullement nous faire préjuger de ce qu'il sera quand elle aura disparu.

Page 301.

a. qu'elle désirait acquérir, renseignement qu'à la rigueur on pourrait avoir par le carrossier ou l'agent de change, mais qu'il était peut-être plus pratique, plus rapide de lui demander à elle-même (c'était très joli *daçtyl. 1, daçtyl. 2*. Épr. 2 manque, épr. 3 donne le texte définitif. ♦♦ b. comme [un caoutchouc casse ou que la machine pneumatique s'ouvre, la compression cesse de s'exercer *biffé*] [un caoutchouc tendu [...] et des possibilités immédiates *corr.*] / Elle y revenait *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

Page 303.

a. au-delà des régions [14 lignes plus haut] du désir physique. [La personne même d'Odette [...] le mystère de la personnalité. *add. daçtyl. 1*] Et cette maladie *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

Page 304.

a. au même endroit, mais les fraises chez tel marchand dont c'est la spécialité, les poires ailleurs où elles sont plus belles etc., « chaque fruit visité [...] du parfum des fraises et de l'énormité des poires *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

1. « La mécanique, vie particulière et conduite de Mme de Maintenon » (Saint-Simon, *Mémoires*, Bibl. de la Pléiade, nouvelle édition, t. VII, p. 420) donne en effet des détails sur les repas de Mme de Maintenon en 1719 : « Son dîner était simple, mais délicat et recherché dans sa simplicité, et très abondant en tout. » Lulli ne figure pas dans les portraits que Saint-Simon fit de ses contemporains. En revanche, Mme de Sévigné, qui assiste à tous ses opéras, note, le 1^{er} décembre 1673 : « Le Roi disait l'autre jour que, s'il était à Paris quand on jouera l'opéra, il irait tous les jours. Ce mot vaudra cent mille francs à Baptiste [Lulli] » (Mme de Sévigné, *Correspondance*, éd. Duchêne, Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 631).

2. Les noms des fournisseurs, que Proust indique seulement dans des corrections sur les troisièmes épreuves, sont ceux des maisons les plus cotées par les maîtresses de maison soucieuses d'élégance : Louis Crapote était fruitier au 23, rue Le Peletier, Jauret ou Joret, se trouvait place du Marché-Saint-Honoré, et Chevet était traiteur au 16, galerie de Chartres, au Palais-Royal.

Page 305.

a. dans la famille [7 lignes plus haut] de tel vieil ami de ses parents qui le connaissait personnellement à peine, et le lui demandait comme à leur digne successeur. / Mais par les intimités *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦♦ b. naturellement le prince de Joinville, le baron de Charlus, le prince de Reuss que son valet *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

1. Robert-Philippe-Louis-Eugène-Ferdinand, duc de Chartres (1840-1910) était le fils de Ferdinand-Philippe, duc d'Orléans (1810-1842) et le frère cadet du comte de Paris. Il épousa en 1863 la princesse Françoise-Marie-Amélie, fille aînée du prince de Joinville, auquel Proust avait d'abord pensé. La principauté de Reuss était une monarchie héréditaire, qui appartenait à la confédération de l'Allemagne du Nord depuis 1866 ; il y avait, à l'époque où se passe « Un amour de Swann », plusieurs princes de Reuss ; le prince régnant était Henri XXII (1846-1902) pour la branche aînée, et Henri XIV, né en 1832, pour la branche cadette. Le grand-duc de Luxembourg était, à la même époque, Adolphe, né en 1817, ou son fils Guillaume, prince héritier, né en 1852.

Page 306.

a. Proust semble avoir fait dactylographier certaines parties du récit à une époque antérieure à l'établissement de la dactylographie « définitive ». Le folio 140 commence au milieu d'une phrase ; le début en est biffé : [après quelques jours lui demander une réconciliation aussi tendre et soumis qu'auparavant. Peut-être ne savait-elle pas à quel point pendant la brouille il avait été sincère quand il lui avait refusé ce qu'elle demandait et souhaité du mal ; mais elle n'avait pas besoin de bien comprendre le mécanisme de la crise et d'en reconstituer toutes les phases, du moment qu'elle reconnaissait d'avance la nécessaire, l'infaillible terminaison. / Il l'envoya à Bayreuth, elle revint, elle fit d'autres voyages sans lui, mais même à Paris, elle le voyait moins. biffé] et elle qui, quand elle l'aimait, dactyl. 1, dactyl. 2

1. Voir n. 1, p. 140, et la lettre à J. Rivière du 7 février 1914 (Marcel Proust et Jacques Rivière, *Correspondance*, p. 28) où Proust s'explique sur les rapports entre Swann, Odette et Charlus : « Si Swann confie si bénévolement Odette à M. de Charlus [...] c'est que M. de Charlus bien loin d'être l'amant d'Odette est un homosexuel qui a horreur des femmes et Swann le sait. »

Page 307.

a. voulait [aller add. dactyl. 1] tuer mon oncle, dactyl. 1, dactyl. 2

Page 308.

1. Le septennat de Mac-Mahon commença en 1873 et s'interrompit à la démission du président, en 1879. C'est probablement lui que Proust désigne, plutôt que le premier septennat de Jules Grévy (1879-1886).

2. La Primavera, déesse du Printemps, figure dans *Le Printemps* de Botticelli, aux Offices, à Florence (E. Gebhart, *Florence*, Laurens, 1907, p. 84). Proust cite à ce propos Émile Mâle (voir *Pastiches et mélanges*, *Contre Sainte-Beuve*, Bibl. de la Pléiade, p. 99) et une photographie de Brown (*ibid.*, p. 166). — La « bella Vanna », dans *Giovanna Tornabuoni et les Trois Grâces* (Louvre). *La Naissance de Vénus* se trouve également aux Offices ; elle est reproduite par E. Gebhart, ouvr. cité, p. 63. Rappelons enfin que Proust connaissait bien les *Mornings in Florence* de Ruskin, qu'il cite dans sa préface à *La Bible d'Amiens* (*Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 82).

Page 309.

a. mais il refusa de lui serrer la main [p. 307, 2^e §, 8^e ligne] quand il le rencontra. [Il regretta d'autant plus cette brouille [...]] Mais que ces moments étaient rares, et que maintenant il la voyait peu ! add. épr. 2] Même dactyl. 1, dactyl. 2, épr. 2 ♦♦ b. Début des additions manuscrites constituant, sur les dactylographies, les quelques trois pages qui suivent ; voir var. a, p. 312.

Page 310.

1. Le musée Grévin, qui expose des figures de cire, fut créé à Paris par Alfred Grévin en 1882. Le *Chat Noir* rassemblait un public mélangé d'artistes, de gens du monde, de cocottes. Ce cabaret, fondé par le peintre Rodolphe Salis en 1881, se trouvait au 84, boulevard Rochechouart. À partir de 1885, il s'établit rue Laval (actuelle rue Victor-Massé), et cessa d'exister en 1897.

Page 312.

a. monotonie [fin du 1^{er} §] de son effort. [/ Et pourtant il aurait voulu vivre [...] cette douleur qui avait réveillé Swann. *add. épr. 3*] / Comme Odette ne lui donnait *épr. 3. La frappe originale des dactylographies ne donne pas le long passage qui précède, depuis var. b, p. 309 ; le texte en est : elle faisait un bond joyeux et s'habillait à la hâte. / Comme Odette ne lui donnait* *Le texte du passage manquant apparaît sur les dactylographies sous forme de trois additions manuscrites, une sur dactyl. 1 et dactyl. 2, deux sur dactyl. 1 uniquement, que Proust a imbriquées l'une dans l'autre pour parvenir à l'ordonnement que nous connaissons, et qui seront complétées par l'addition sur la troisième épreuve que nous donnons en tête de cette variante. Voici l'addition, portée sur dactyl. 2 et recopiée sur dactyl. 1, et destinée à être raccordée après elle* faisait un bond joyeux et s'habillait à la hâte. / [p. 309, 12 lignes en bas de page] : Au fur et à mesure qu'elle s'avancait dans sa toilette [...] il rêvait d'une alliance avec Forcheville qui peut-être aurait pu le renseigner. Certes savoir ne permet pas toujours d'empêcher, [...] ce qui nous donne l'illusion d'une sorte de pouvoir sur elles. Et même il lui aurait suffi, mais elle ne le voulait pas, de l'attendre jusqu'à cette heure du retour dans l'apaisement de laquelle venaient se confondre les heures qu'un prestige ou un maléfice nous avaient fait croire différentes des autres. *Un fragment rédigé au verso du folio 142 de dactyl. 1 correspond à des passages des pages 310 et 311 : Par Guercy, par exemple, il pouvait apprendre certaines choses et certes cela ne l'avancait pas beaucoup s'il arrivait à les savoir. Mais au moment où il s'était décidé à écrire à lui ou à un autre, il cessait pour un moment de se poser des questions sans réponse ; c'est à un autre qu'il transférait le soin d'interroger. Puis mettant en jeu les relations qu'il avait [quelques mots illisibles] avec quelque genre de personnes qu'Odette eût passé la soirée, il était bien rare qu'il ne pût pas avoir d'une façon ou d'une autre barre sur elles ; ce qu'elles lui pouvaient dire ne servirait à rien ; mais ainsi il avait le sentiment qu'il dominait les êtres avec qui Odette passait son temps, qu'il avait sur eux plus d'influence qu'elle-même. Souvent l'insignifiance des choses qu'il apprenait le peinait autant qu'une trahison. Un soir où elle lui avait dit de ne pouvoir le voir, elle avait demandé à Guercy de sortir avec elle. Or Swann savait qu'entre Guercy et elle il ne pouvait rien y avoir. Il savait que cela n'amusait pas Guercy de sortir avec elle et qu'il ne le faisait que par amitié pour lui. Il était calmé d'apprendre par lui ce qu'avait été cette soirée insignifiante où elle n'avait eu à faire aucune des choses qu'il avait pu craindre être son empêchement de le voir, où Guercy était resté tout le temps avec elle, il savait qu'elle n'avait rendez-vous avec personne. Il se faisait raconter tout ce qu'elle avait dit, tout ce qu'ils avaient fait. À chaque question qu'il posait avec*

embarras, feignant d'avoir mal compris pour le forcer à préciser, il apprenait avec soulagement qu'ils étaient allés au musée Grévin : « Mais comment, je ne comprends pas. Ce n'est pas en sortant de chez elle que vous êtes allés au musée Grévin ? Mais c'était après être allés ailleurs ? » « Mais si, directement en sortant de chez elle. » « Oh ! comme c'est curieux, comme vous m'amusez, mon petit Guercy. Je crois voir cette scène... » [Mais en même temps il sentait qu'il fallait que leur peu de *biffé*] [Tout d'un coup, inquiet de savoir si elle n'avait pas voulu retrouver quelqu'un d'autre au Chat Noir : « Mais quelle drôle d'idée elle a eue de désirer que ce fût au Chat Noir. » « Mais ce n'est pas elle qui en a eu l'idée, c'est moi. » « Ah ! ». Swann insistait plus longuement : « Mais du reste ce n'est pas une mauvaise idée car il faut bien qu'elle se distraie, la pauvre petite, et il devait y avoir là-bas des personnes qu'elle connaissait. » « Mais non. » « Comment personne ? Vous m'étonnez. Je suis sûr qu'elle a dû échanger de temps en temps un bonjour. » « Pas une fois. » « Vraiment, c'est extraordinaire. » *add.*] Et pourtant si ces récits le calmaient ils l'attristaient aussi pour que des choses si simples lui semblassent encore préférables à le voir, qu'elle s'y amusât, mais sans lui, et que sa présence les lui eût gâtées. C'était tout de même une trahison, ces plaisirs si simples, quand il était resté seul à s'affliger. *Enfin, une ébauche de la fin de la page 311 et du 1^{er} § de la page 312 est donnée sur le verso du folio 143 de dactyl. 1, destiné à se raccorder après différente des autres (fin du 1^{er} fragment, voir page précédente) : De retour pourtant il parvenait à cesser de penser à Odette, il songeait à divers projets, il roulait dehors en marchant, puis chez lui en se déshabillant des idées assez joyeuses. C'est le cœur plein d'espoir pour [un travail *biffé*] [une excursion *corr.*] qu'il devait faire le lendemain qu'il se mettait au lit et éteignait sa lumière, [...] qu'à la monotonie de son effort.*

Page 313.

a. La fin du paragraphe, soit de Ah ! comme il eût aimé la connaître, jusqu'à de vivre indéfiniment !, ne figure pas sur les dactylographies, ni sur épr. 1 et épr. 2 ; elle apparaît sur les troisièmes épreuves.

Page 314.

*a. tête un peu chauve [si caractérisée dans son type un peu polichinelle et un peu [un blanc] *biffé* dactyl. 1] dont les gens dactyl. 1, dactyl. 2*

Page 315.

*a. d'autres femmes qu'elle [et même d'éminents amis *biffé*] entre les mains [desquels *corrigé en* desquelles] il est vrai dactyl. 1, dactyl. 2*
 ♦♦ *b. un baiser [Comme elle était de bonne humeur ; *add.*] elle dactyl. 1, dactyl. 2* ♦♦ *c. À partir du « -lus » de Charlus, qui tombait en début de ligne, et jusqu'à une histoire [p. 316, 3^e ligne], Proust a *biffé* en croix sur les quatrièmes épreuves ; le texte a cependant été rétabli ultérieurement. ♦♦ *d. ce n'est pas Rémi [qui est sur le siège *add.*] ? », avec quelle dactyl. 1, dactyl. 2* ♦♦ *e. je ne peux pas prendre Rémi quand je vais rue [des Belles Feuilles *biffé*] [Pauquet *corr.*]. Odette n'aime pas**

que je prenne Rémi, elle ne le trouve *daçtl.* 1, *daçtl.* 2. Le nom définitif de la rue où loge Odette apparaîtra sur les troisièmes épreuves, de même que celui de Lorédan.

Page 316.

a. dans un tiroir [étaient rangées les roses qu'elle lui avait données *corrigé en* étaient serrés le chrysanthème qu'elle lui avait donné] le premier soir *daçtl.* 1, *daçtl.* 2 ♦ b. où elle disait : [« Ma main tremble », dans l'autre *biffé*] « Si vous aviez oublié ici votre cœur je ne vous aurais pas laissé le reprendre », dans une autre [encore *biffé*] « À quelque heure *daçtl.* 1, *daçtl.* 2 ♦ c. chez la [Princesse de Parme *biffé*] [marquise de Saint-Euverte *corr.*] à la dernière *daçtl.* 1, *daçtl.* 2

1. C'est ici chez Mme de Saint-Euverte que Swann retrouve la petite phrase. Voir l'Esquisse LXXV, p. 941 et suiv., où il s'agit de la princesse de Vaudémont, nom inspiré par *Les Amitiés françaises* de Barrès, qui parle de la côte de Vaudémont. (*Correspondance*, t. IV, p. 428-430). Proust avait extrait du récit le passage sur la soirée Saint-Euverte, dans l'espoir de le publier dans *La Revue de Paris* ou dans *Le Figaro*. (Voir la *Correspondance*, t. XI, p. 299, 15 novembre 1912, et t. XII, p. 285, 24 octobre 1913, où il apparaît que Marcel Prévost déclina l'offre de publier la scène la plus importante d'« Un amour de Swann ».)

Page 317.

a. À partir de cette phrase, et jusqu'à gants gris perle (*var. a*, p. 321), le texte est donné, dans *daçtl.* 1, par une rédaction manuscrite qui, sur *daçtl.* 2, est partiellement dactylographiée avec additions manuscrites. Le copiste de *daçtl.* 1 a donc dû recopier *daçtl.* 2 avec ses additions. Nous donnons les principales variantes de ce passage.

1. Le « tigre » est le « groom d'un élégant », selon Littré. Dans son pastiche de Balzac (*Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 9), Proust évoque « Paddy, le célèbre tigre de feu Beaudenord (voir *Les Secrets de la princesse de Cadignan*) ».

Page 318.

a. descente de voiture [p. 317, 2^e §, 9^e ligne] les grooms, héritiers des « tigres » de Balzac, qui se tenaient devant l'hôtel, le firent penser à cette extériorisation de certains des habitants de pierre des églises romanes, qui, portant leurs insignes, sont répartis tant bien que mal à côté les uns des autres au tympan de la façade ou à l'entrée des porches. Comme les maîtresses de maison dans ce tableau fictif de leur vie domestique qu'elles offrent à leurs invités les jours de cérémonie, cherchent à respecter la vérité du costume et celle du décor, ces grooms, suivants et symboles de la promenade, intermédiaires entre l'hôtel et la nature extérieure, étaient chapeautés et bottés et restaient dehors sur le sol de l'avenue, comme des jardiniers auraient été rangés à l'entrée de

leurs parterres. Dans le vestibule où jusque-là il entraînait enveloppé [p. 317, dernière ligne] de son pardessus [...] ou bien déjà dans la fête où on allait l'introduire, et qui par l'anticipation des plaisirs de l'une ou le prolongement de ceux de l'autre ne laissaient entre elles aucun intervalle — pour la première fois il remarqua [...] en formant le cercle. L'un d'eux, [d'aspect *add. daetyl. 2*] particulièrement féroce *daetyl. 1, daetyl. 2* ♦♦ b. de Saint-Étienne. Il semblait *daetyl. 1, daetyl. 2* ♦♦ c. dans les prédelles de San Zeno *daetyl. 1, daetyl. 2*

1. Peintre et graveur italien (1430 ou 1431-1506). La manière de ce maître instaura de nouveaux principes picturaux en rupture avec le style gothique. Il fit partie, entre 1449 et 1456, d'une équipe chargée de décorer l'église des Erimitani à Padoue. Dans la chapelle Ovetari de cette église, se trouvent les *Scènes de la vie de saint Jacques et de saint Christophe*, au style ferme et dur. Dans *Le Martyre de saint Jacques*, on voit un guerrier méditant, appuyé sur son bouclier. Voir aussi le *Contre Sainte-Beuve*, éd. citée, p. 305. La *Gazette des Beaux-Arts*, que Proust lisait, a publié en mars 1885 une reproduction de ces fresques, aujourd'hui en grande partie détruites, qui a pu inspirer ce passage, auquel fait allusion une lettre à R. Hahn du 15 novembre 1912 (*Correspondance*, t. XI, p. 299). Mantegna peignit le *Retable de San Zeno*, à Vérone, entre 1456 et 1459.

2. Albrecht Dürer (1471-1528) a subi l'influence de Mantegna, dont il a copié des estampes. Charles Ephrussi, directeur de la *Gazette des Beaux-Arts*, que Proust connaissait, avait publié un ouvrage sur ce peintre. Voir aussi dans la *Correspondance*, t. I, p. 102, la lettre de Proust à sa mère, du 24 septembre 1887.

Page 319.

a. D'autres encore, [*début du §*] colossaux aussi, se tenaient sur les degrés de l'escalier monumental où Swann s'engagea avec la tristesse de penser qu'Odette ne l'avait jamais gravi [mais aussi avec ce charme qu'on éprouve devant les choses quand un désir de la volonté nous empêche d'en saisir les rapports esthétiques, et il sourit en pensant *biffé*] et que leur présence décorative [, leurs proportions colossales *biffé*] et leur immobilité marmoréenne auraient pu faire surnommer [cet escalier *biffé*], comme celui du Palais Ducal : « L'Escalier des Géants ». D'un côté et de l'autre *daetyl. 1, daetyl. 2* : D'autres encore, [...] jamais gravi. [Ah ! avec quelle joie [...] que Swann montait à ce moment, *add.*] d'un côté et de l'autre *épr. 3. Épr. 1 et épr. 2 manquent pour ce passage.*

1. L'escalier de la cour centrale du palais des Doges, ou *palazzo ducale*, fut construit par Rizzo, et décoré par Sansovino d'immenses statues de Mars et de Neptune. Ruskin consacre une large part des *Pierres de Venise* au palais Ducal. Voir aussi une autre lecture de Proust, P. Gusman, *Venise*, Paris, Laurens, coll. Les Villes d'art célèbres, 1907, p. 39 : « L'escalier des Géants sur les marches duquel fut décapité le doge Falieri, et qui est flanqué de deux statues colossales de Mars et de Neptune [...] » (reproduction photographique de l'escalier sur la même page).

Page 320.

1. Proust a vu, en 1907, des dessins et gravures de Goya chez Maria de Madrazo, sœur de Reynaldo Hahn (*Correspondance*, t. VII, p. 319) ; il évoque le peintre espagnol dès 1895, à propos de Montesquiou. Dans la toile intitulée *La Communion de Saint-Joseph de Calasanz* (musée de Bayonne) figurent des ecclésiastiques qui ont pu inspirer l'allusion au sacristain.

2. Orfèvre et sculpteur italien (1500-1571). Sur un bas-relief situé à la base de son célèbre *Persée délivrant Andromède*, à Florence, on aperçoit des soldats à l'arrière-plan à droite. Il est possible aussi que l'imagination du romancier ait été inspirée par les effigies des jeunes gens nus, tel le *Persée* de la Loggia dei Lanzi. Ces œuvres sont reproduites dans E. Molinier, *Benvenuto Cellini*, Paris, Librairie d'art, coll. Les Artistes célèbres, 1894, p. 66-68, et E. Gebhart, *Florence*, ouvr. cité, p. 119.

3. Faisant allusion, dans une lettre à la princesse de Caraman-Chimay, à la fête donnée par la princesse Edmond de Polignac, le 12 juin 1908, Proust écrit : « Je ne veux pas laisser finir cette nuit sans vous remercier puisque c'est par vous que j'ai assisté à cette fête merveilleuse où tant de visages comiques faisaient une frise de grotesques incomparables. » (*Correspondance*, t. VIII, p. 138-139). La fête a pu inspirer certains détails de la soirée Saint-Euverte.

Page 321.

a. Fin de la rédaction manuscrite insérée dans dactyl. 1 (voir var. a, p. 317).

1. « Je puis vous dire que (soirée Saint-Euverte) j'ai pensé pour le monocle de M. de Saint-Candé à celui de M. de Bethmann (pas l'Allemand — bien qu'il le soit peut-être d'origine — le parent des Hottinguer), pour le monocle de M. de Forestelle à celui d'un officier frère d'un musicien qui s'appelait M. d'Ollone, pour celui du général de Froberville au monocle d'un prétendu homme de lettre — une vraie brute — que je rencontrais chez la princesse de Wagram et sa sœur, et qui s'appelait M. de Tinseau. Le monocle de M. de Palancy est celui du pauvre et cher Louis de Turenne qui ne s'attendait guère à être un jour apparenté à Arthur Meyer, si j'en juge par la manière dont il le traita un jour chez moi. Le même monocle de Turenne passe dans *Le Côté de Guermantes* à M. de Bréauté, je crois » (dédicace, datée du 20 avril 1918, sur un des cinq exemplaires sur japon impérial de l'édition originale de *Du côté de chez Swann*, reproduite dans *Essais et articles*, éd. citée, p. 564-566. Le destinataire était Jacques de Lacretelle, qui avait demandé les sources du roman. La réponse de Proust s'étend sur les trois premières pages du livre. Dans un post-scriptum, Proust ajoute que « le monocle de M. de Bréauté est aussi celui de Louis de Turenne ». Le nom de Bréauté figure pour la première fois dans la liste de noms de familles éteintes, cités par Saint-Simon, envoyée en juillet-août 1905 à Antoine Bibesco (*Correspondance*, t. V, p. 324).

Page 322.

a. Mme de Saint-Euverte [*début du §*], qui avait exigé qu'il entendît au moins le concerto de Mozart, comme si elle avait eu besoin de savoir ce qu'il en pensait. Devant lui étaient assises deux vieilles dames, la marquise de Lenouvès et la vicomtesse de Franquetot [...] deux places voisines : Mme de Lenouvès, comme elle avait *daçtyl.* 2 : Mme de Saint-Euverte [qui avait exigé [*comme dans daçtyl.* 2] deux vieilles dames *biffé*][et s'était mis pour entendre le morceau de Bach dans un coin où il avait [...] assises l'une à côté de l'autre *corr.*], la marquise de [Lenouvès *biffé*][Cambremer *corr.*] et la vicomtesse de Franquetot [...] deux places voisines. Mme de [Lenouvès *biffé*][Cambremer *corr.*], comme elle avait *daçtyl.* 1

1. Ce personnage figure dans l'*Apologie des Vices et des Vertus* de Giotto (voir n. 3, p. 80 ; il représente un gouverneur injuste, assis devant le portail d'un château fort au milieu d'une forêt (voir R. Peyre, *Padoue et Vérone*, Laurens, coll. Les Villes d'art célèbres).

2. Le deuxième moment de la soirée introduit les rapports entre la musique et le public mondain. Mise à part l'analyse de la petite phrase, c'est la partie qui a été la plus transformée. Proust a relu les brouillons du *Côté de Guermantes* en rédigeant l'épisode, pour resserrer les liens entre « Un amour de Swann » et le reste du roman.

3. Il s'agit de l'air pour flûte seule des Champs-Élysées à l'acte II d'*Orphée et Eurydice* de Gluck (1762). Proust avait d'abord prévu un quatuor, sans indication de compositeur, et a corrigé sur la dactylographie.

4. Les *Légendes* de Saint-François d'Assise, et de Saint-François de Paule de Franz Liszt datent de 1863.

Page 323.

1. Fille de Jérôme Bonaparte, la princesse Mathilde (1820-1904) recevait dans son salon les personnalités les plus brillantes du monde artistique et littéraire, et comptait parmi ses hôtes Taine, Renan, les Goncourt, Flaubert. Proust lui consacra un article signé « Dominique », « Un salon historique, le salon de S.A.I. la princesse Mathilde », dans *Le Figaro* du 25 février 1903 (*Essais et articles*, éd. citée, p. 445-455). C'est là qu'il entendit la phrase sur les tables tournantes (voir *Du côté de chez Swann*, p. 347 et *Essais et articles*, p. 448).

Page 325.

a. Depuis une dame obscure [p. 322, 5^e ligne en bas de page] jusqu'ici, le texte est donné sur *daçtyl.* 1 par une rédaction manuscrite due à un copiste, qui met au propre le texte dactylographié de *daçtyl.* 2, lequel porte de nombreuses corrections et additions manuscrites.

Page 326.

a. À partir de cette phrase, et jusqu'à la variante a de la page 330, le texte est donné sur *daçtyl.* 1 par une rédaction manuscrite. Sur *daçtyl.* 2, l'addition

manuscrite va jusqu'à ravie de voir [p. 330, 19^e ligne]; le texte dactylographié continue comme dactyl. 1

1. Voir n. 1, p. 185. Il faudra attendre 1910, date du centenaire de la naissance de Chopin, pour que l'attention se reporte sur lui.

Page 328.

1. Il s'agit du quintette avec clarinette K. 581, l'une des œuvres les plus parfaites de Mozart, qui le composa en 1789, peu avant sa mort.

2. Les livrets d'Henri Meilhac (1831-1897) et Ludovic Halévy (1834-1908) furent parmi les plus remarquables productions du second Empire. Leur esprit satirique est admirablement traduit par la musique d'Offenbach.

Page 330.

a. soigner son beau-père malade; elle crut d'abord en la voyant s'avancer vers elle qu'elle était venue à Paris exprès pour sa soirée et la remercia avec effusion en conséquence, regardant les grains de corail givrés de diamant qui ornaient les beaux cheveux blonds de la princesse, comme quelques baies de merisier que celle-ci avant de monter en voiture pour aller prendre le train aurait cueillies dans le parc du château et qui [n'avaient pas encore perdu leur broderie de rosée et de gelée blanche *biffé dactyl. 2*], doublement poétiques pour provenir d'un crépuscule rural et d'un domaine princier, n'auraient pas encore perdu leur broderie de rosée ou de gelée blanche. / « Mais comment, princesse, *dactyl. 1, dactyl. 2* ♦ ♦ *b.* conspuer. / [Cependant le pianiste qui avait fait succéder du Liszt à Chopin, redoublait de vitesse sans que cela conduisit la rhapsodie à sa fin, *add.*] l'émotion *dactyl. 1, dactyl. 2* ♦ ♦ *c.* Fin de la rédaction manuscrite sur *dactyl. 1* (voir var. *a*, p. 326).

Page 331.

a. Mme de [Lenouvès *biffé*] [Cambremer *corr.*] », répondit *dactyl. 1, dactyl. 2* ♦ ♦ *b.* Mme de [Cambremer *biffé*] [Saint-Euverte *corr.*] mais je ne crois *dactyl. 1, dactyl. 2* ♦ ♦ *c.* Mais [Lenouvès *biffé*] [Cambremer *corr.*] c'est un nom *dactyl. 1, dactyl. 2*

1. La maison Belloir, rue de la Victoire à Paris, louait des articles pour bals et soirées.

Page 332.

a. n'en aurait rien fait si elle l'avait connue. [Mais ayant à refuser chaque jour un grand nombre d'invitations, et à donner une raison et le plus souvent un prétexte qui à son grand regret, disait-elle, l'empêchait de s'y rendre, elle avait pris l'habitude de laisser croire que sans cette raison ou ce prétexte, elle n'eût pas manqué de faire ce qu'on lui demandait. Aussi chaque jour un grand nombre de maîtresses de maison en lisant ses lettres se disaient-elles : « Quelle mauvaise chance que ma matinée

soit justement tombée le jour où la princesse des Laumes était forcée d'aller à Guermentes, si j'avais su, j'aurais pris un autre jour. » Elles étaient persuadés qu'un autre jour, la princesse eût été trop heureuse de venir. *biffé* « Je vais être obligée *daçyl. 1,yaçyl. 2* ♦ *b.* qui ont un nom de [poulet *biffé*] [pont et d'avenue *corr.*], les [Marengo. » « Un nom de victoire aussi *corrigé par biffures et additions en* Iéna. » « Ça a été d'abord un nom de victoire], princesse, *daçyl. 1,yaçyl. 2* ♦ *c.* comme moi [ajouta le général en ôtant son monocle [...] détournait instinctivement les yeux, *add.*] cette noblesse *daçyl. 1,yaçyl. 2* ♦ *d.* cette duchesse de Marengo, ce n'est *daçyl. 2* : cette [duchesse de Marengo *biffé*] [princesse d'Iéna *corr.*], ce n'est *daçyl. 1,yaçyl. 2*

Page 333.

a. je trouve cela très bien, [*1^{re} ligne de la page*] [D'abord, je vous dirai que rien que ce qu'il m'a dit de leur maison [...] de leurs sphinx et de leur cuivre si je les connaissais, *add.*] mais... *daçyl. 1,yaçyl. 2* ♦ *b.* Mais non, pourquoi ? [lui demanda-t-elle avec une extrême vivacité [...] Pourquoi ? Qu'en savez-vous ? *add.*] Cela leur serait *daçyl. 1,yaçyl. 2*

1. Voir le Cahier 49, où Proust a évoqué une soirée chez les Marengo : « C'est ainsi que dès le vestibule de l'hôtel Marengo à côté d'un de ces grands meubles bien connus où, sur la sanguine de l'acajou, entre deux sphinx ramenés d'Égypte, l'Empire, surchargé de victoires, a croisé ses faisceaux et déposé ses lauriers, on voyait une table de mosaïque où les maréchaux de l'Empire qui suivirent en Asie les traces d'Alexandre, et reçurent plus tard des principautés d'Italie, étaient figurés dans une matière multicolore, incrustée, polie comme le marbre et brillant comme de l'émail, où ici un dolmen était fait d'une incrustation de malachite, là un visage du pétale de rose d'une [*un blanc*], avec l'art d'Herculanum et la pierre de l'Orient » (f^o 15). Proust a laissé en blanc la précision sur la deuxième pierre précieuse.

2. Dans une lettre à Eugénie Bartholoni, Proust évoque l'attitude du comte Aimery de La Rochefoucauld envers les Wagram : « Je ne demande pas qu'on n'invite pas ces gens-là, je demande qu'on ne m'invite pas, moi » (*Correspondance*, t. II, p. 244 ; la lettre date de l'été 1898). Proust explique dans une lettre adressée à Mme de Brantes, en date du 1^{er} septembre 1897, qu'il « glane des mots à la Aimery de La Rochefoucauld, et les traits de caractère, bien entendu non pour les copier mais pour m'en inspirer » (*Correspondance*, t. II, p. 214).

Page 334.

a. dans une écume de rire, [les traits de son visage concentrés, accouplés dans le réseau de leur animation, *add.*] les yeux étincelants *daçyl. 1,yaçyl. 2*

Page 335.

1. Les compliments de Swann se situaient, dans une version précédente de 1909, à la soirée de l'Opéra (Cahier 3, f° 3v).

2. « Autre question parmi d'anciens privilèges qui existent encore de nom tout au moins, peut-on dire à une duchesse de Guiche quelconque, "Vous savez que le chapitre de [un blanc] vous doit une redevance comme princesse de Bidache" (ou bien un autre mot que chapitre) (ou bien le clergé n'a-t-il jamais dû de redevance aux seigneurs ?) » : lettre à Colette d'Alton (juin 1913), à qui Proust demande de transmettre ces questions à son père (*Correspondance*, t. XII, p. 201-202).

Page 337.

a. une redevance. » [p. 335, 6^e ligne en bas de page] [« Mais je sais que le curé m'envoie tous les ans une lettre de quête dont je me passerais ». *biffé*] [« Je ne sais pas ce que me doit le chapitre [...] un nom bien étonnant, il finit juste à temps [...] c'étaient les mêmes phrases, [p. 336, 26^e ligne en bas de page] les mêmes inflexions, le tour de la coterie Guermantes. « Écoutez mon petit Charles [p. 337, vers le tiers de la page] [...] on ne vous voit plus jamais. » *corr.*] Swann ayant prévenu de lui [sic] M. de Fleurus qu'en quittant de chez Mme de [Cambremer *biffé*] [Saint-Euverte *corr.*] il rentrerait *dactyl. 1, dactyl. 2*

Page 339.

a. qui se prolongeait sans [qu'il cessât de tenir la même note *biffé*] [que la même note cessât d'être tenue *corr.*] avec une intensité croissante dans l'exaltation [où <il> était *add.*] d'apercevoir *dactyl. 1, dactyl. 2*
 ♦ b. durer [jusque-là *biffé*] [jusqu'à son arrivée *corr.*], de l'accueillir *dactyl. 1, dactyl. 2*

1. Nous indiquons dans cette note les principales étapes de la genèse de la petite phrase, avant les corrections apportées à la dactylographie et aux épreuves. Les « sources », indiquées par Proust dans la dédicace qu'il adressa à Jacques de Lacretelle (voir n. 1, p. 321), permettent d'en identifier les grandes lignes : « Dans la mesure où la réalité m'a servi, mesure très faible à vrai dire, la petite phrase de cette Sonate, et je ne l'ai jamais dit à personne, est (pour commencer par la fin), dans la soirée Saint-Euverte, la phrase charmante mais enfin médiocre d'une sonate pour piano et violon de Saint-Saëns, musicien que je n'aime pas. (Je vous indiquerai exactement le passage qui revient plusieurs fois et qui était le triomphe de Jacques Thibaud.) Dans la même soirée, un peu plus loin, je ne serais pas surpris qu'en parlant de la petite phrase, j'eusse pensé à *L'Enchantement du Vendredi saint*. Dans cette même soirée [...] quand le piano et le violon gémissent comme deux oiseaux qui se répondent, j'ai pensé à la sonate de Franck (surtout jouée par Enesco) dont le quatuor apparaît dans un des volumes suivants. Les trémolos qui

couvrent la petite phrase chez les Verdurin m'ont été suggérés par un prélude de *Lobengrin*, mais elle-même à ce moment-là par une chose de Schubert. Elle est dans la même soirée Verdurin un ravissant morceau de piano de Fauré » (reproduit dans *Essais et articles*, éd. citée, p. 564-565). Saint-Saëns, Schubert, Franck, Fauré et Wagner, dont les noms reviennent souvent dans les cahiers, s'échelonnent le long d'une genèse qui remonte aux *Plaisirs et les Jours*, mais qui prend son point de départ réel dans *Jean Santeuil*.

Avant 1909, Proust a puisé dans deux épisodes de *Jean Santeuil* la première étape du parcours de Swann. Inspiré par la sonate pour piano et violon de Saint-Saëns le premier passage (éd. citée, p. 816-819) décrit le phénomène de la mémoire involontaire déclenché par « cette phrase de la sonate de Saint-Saëns que presque chaque soir au temps de leur bonheur » Jean demandait à Françoise de jouer. Le rythme de la scène est identique à celui de la réapparition de la petite phrase chez Mme de Saint-Euverte : le choc de la rencontre se traduit par « une angoisse extraordinaire », Jean reconnaît le « divin sourire » qui avait accompagné le temps du bonheur, et son caractère « désenchanté ». La phrase se révèle « légère » et possède une grâce que l'amour avait cachée. Jean en conclut que, si l'amour n'est pas durable, l'émotion créée par la musique l'est davantage, mais il ne découvre pas le secret de sa durée : « Qu'était-ce donc, cette chose qui, déjà triste dans le bonheur, restait heureuse dans la tristesse, et pouvait survivre à ces coups [...] ? » Plus tard, il retrouve « l'air chaud et frais, plein d'ombre, de rayons et de songes, de l'été où il avait été si heureux » quand il entend de nouveau la phrase dans une petite rue du faubourg Saint-Germain, et conclut : « Si au temps de son bonheur elle avait anticipé par sa tristesse sur le temps de leur séparation, au temps de leur séparation par son sourire elle avait anticipé sur le temps de son oubli » (voir n. 1, p. 232). C'est la nature, « plus riche que Françoise », qui, pour Jean, garde « des trésors profondément cachés de mystère et de vie ». Le héros demeure ainsi au stade de Swann voulant revoir « les groseilles et les roses ». Le deuxième épisode de *Jean Santeuil* ressemble à la soirée Saint-Euverte par son décor, mais est diamétralement opposé à la découverte mystique qu'elle renferme : la scène se passe dans un salon « où il savait que personne ne la connaissait », et la phrase — toujours de la première sonate de Saint-Saëns pour piano et violon — est une « créature invisible et mystérieuse », qui lui parle directement. C'est pourtant l'acte de communion qui l'emporte sur la découverte du message apporté par la phrase : celle-ci dit « ce qu'elle avait à dire, pour lui, à l'insu de tous ceux qui accomplissaient tous les rites nécessaires pour qu'elle apparût ». La conclusion du passage renforce l'amour de Jean pour son amie : la petite phrase est uniquement consolatrice, et le rassure sur la réalité de son amour. Proust prête la réaction de Jean à Swann, au dîner Verdurin, lorsqu'il s'adresse à la phrase comme à une confidente (p. 260). L'articulation des épisodes est binaire : la phrase réunit le temps du bonheur et le temps de la souffrance. À partir du

Carnet 1 des métaphores l'entourent d'images liquides, évoquant l'eau, la mer, les vagues (voir n. 1, p. 205) et dans le Cahier 30 la musique, sous la forme d'airs composés par Schubert et Schumann, s'associe, par exemple, au fait de prendre le thé en écoutant un piano désaccordé. Le Cahier 27, comme le Carnet 1, rattache l'angoisse de Swann à la musique légère, dans un développement qui accentue la neurasthénie de Swann jaloux, et introduit l'idée du dédoublement. Voir n. 2, p. 341. Déjà dans *Les Plaisirs et les Jours*, Proust avait constaté que « les mauvais musiciens » sont « les invisibles messagers d'amour » (éd. citée, p. 121-122).

En 1910-1911, Proust analysa de plus près le « quelque chose d'indéfinissable » qui atteint profondément les nerfs : « car une phrase musicale plus qu'aucune autre chose au monde — on peut presque se demander si ce n'est pas la seule avec l'amour — propose un désir, un bonheur, une volupté qui lui est particulière, qu'elle nous indique mystérieusement mais nous fait d'ailleurs suffisamment ressentir, et qui ne peut être comblé que par elle. Tandis qu'elle se développe, notre volupté se détermine, le chemin qu'elle nous montre se précise. Le deuxième et le troisième pas mystérieusement commandés par l'élan du début suffisent à nous promettre le plus noble, le plus calme des bonheurs (bien que ces superlatifs et ces expressions générales ne puissent convenir à quelque chose qui est aussi particulière à une phrase qu'un charme à une femme nouvelle qu'on aime). Ainsi l'invisible étrangère nous conduit dans l'obscurité. Mais au troisième pas, au moment même où nous croyons qu'il va retomber droit, voici qu'un léger bond le porte vivement à droite, ce qui nous ouvre immédiatement une voie inattendue fait dérailler notre plaisir et nous entraîne dans un monde nouveau comme un enfant qui mangerait une pomme mais, s'apercevant qu'il la mange entre les seins d'une femme, verrait son calme plaisir de gourmandise dérailler en ce plaisir oblique et énervant. Mais le plaisir sexuel, et la gourmandise, et l'ivrognerie, et les parfums donnent des plaisirs fixes qui sont toujours les mêmes. Le monde que nous ouvre chaque belle phrase musicale n'appartient qu'à elle » (Cahier 14, ff^{os} 5r^o-6r^o). Le morceau porte le titre : « À ajouter au chapitre sur la sonate de Saint-Saëns ». Enfin, ce même passage du Cahier 14 distingue, par la suite, le travail des sensations qui est différent de celui de l'intelligence : il s'agit d'une étape essentielle dans la genèse de la petite phrase. La musique, qui n'est qu'un catalyseur de la mémoire involontaire dans *Jean Santeuil*, est repensée à la lumière des arguments du *Contre Sainte-Beuve*. Proust fait reparaître cette analyse dans « Un amour de Swann » au moment où le héros découvre la petite phrase pour la première fois, établissant d'une façon définitive l'opposition entre les images « liquides » de la sensation et l'architecture de l'intelligence (voir n. 1, p. 206).

Les passages inspirés par Wagner sont plus tardifs : c'est en rédigeant *L'Adoration perpétuelle*, entre 1910 et 1911, que Proust décida de modeler la quête spirituelle du narrateur d'après l'exemple donné par Wagner dans *Parsifal*. Les développements sur *L'Enchantement du*

Vendredi saint, destinés à la révélation chez la princesse de Guermantes, sont enlevés, pour que l'exemple des artistes-guides du narrateur ne se confonde pas avec le réveil de sa vocation personnelle. Une partie du développement est transféré à Swann pour rendre le parallèle entre les deux héros plus étroit (voir n. 1, p. 345). En conclusion, la courte irruption dans la vie de Swann de sentiments identiques à ceux du narrateur, fait du récit un abrégé du roman entier, et de la soirée Saint-Euverte la lointaine annonce de la matinée chez la princesse de Guermantes.

Page 340.

a. « temps où j'étais aimé », [p. 339, 3^e ligne en bas de page] il retrouva *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ; *épr. 3* donne le texte définitif ; les états intermédiaires manquent. ♣ b. il revit tout, deux pétales neigeux du chrysanthème *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♣ c. contre ses lèvres, et qui étaient brillants et frisés comme de la soie, [l'en-tête *biffé*] [l'adresse *corr.*] en relief d'un restaurant sur la lettre *daçtyl. 1, daçtyl. 2* : contre ses lèvres — l'adresse en relief [d'un restaurant *biffé*] [de la « Maison Dorée » *corr.*] sur la lettre *épr. 3* ♣ d. me ferez signe ? » [10^e ligne de la page] — l'obscurité au coin [du boulevard Mareshherbes *biffé*] [des boulevards *corr.*] où on éteignait des becs de gaz le soir où il avait buté contre elle rue Royale, où [pour la première fois dans la voiture *biffé*] il l'avait [enfin *add.*] embrassée et possédée. Il se rappela d'autres choses qu'il avait oubliées [depuis *add.*] ; que le premier soir Mme Verdurin l'avait fait lever d'une petite chaise pour qu'il allât s'asseoir près d'elle et l'air de conviction avec lequel Odette avait dit que ce qu'il disait était très beau ; qu'un jour en sortant de soirée par un beau clair de lune, il avait fait si froid dans sa victoria en allant chez elle que Rémi avait tiré de la capote des couvertures supplémentaires ; l'odeur de l'air humide et chaud dans un [estaminet *biffé*] [restaurant *corr.*] du Bois, le soir d'un jour où il avait tant plu qu'il avait cru qu'elle ne vînt pas, la note aiguë de sa voix qu'il s'était amusé à imiter quand dans la peur qu'il prît prétexte de ne pas la déranger, pour ne pas la voir aussi souvent qu'elle le souhaitait, elle s'était écriée : « Mais comment ! je suis toujours libre ! » *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

1. Le passage indiqué dans la variante *d* se réfère à la récapitulation du passé dans le Cahier 22. Voir l'Esquisse LXXV, p. 921 et suiv.

Page 341.

a. libre ! » [p. 340, 16^e ligne en bas de page] Et Swann *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ; *épr. 3* donne le texte définitif. ♣ b. l'idée vague [10 lignes plus haut] d'aimer, où il n'y a pas d'amour, par le geste qui lui avait jeté précipitamment le chrysanthème, par l'« en-tête de restaurant [sur une lettre écrite d'une main tremblante *biffé*] », par le son aigu de la voix [qui disait : Moi je suis toujours libre *biffé*], et qui, eux, en étaient pleins. / Il y a dans le violoncelle et le violon *daçtyl. 1, daçtyl. 2* : l'idée vague [comme dans les *daçtylographies*] l'« en-tête » de [restaurant *biffé*] [la

Maison d'or *corr.*], par le son aigu de la voix, et qui, eux, en étaient pleins. Puis sa souffrance [...] ¹ Il y a dans le violon *épr.* 3

1. L'hôtel Vouillemont était situé rue Boissy d'Anglas. Le guide Joanne de 1863 le signale comme un hôtel tranquille et de premier ordre.

2. Le dédoublement de Swann est annoncé dans le Cahier 27, où Swann, écoutant des mélodies « vulgaires » et quelques airs « tziganes » chez les X, éprouve « cette sensation mêlée de plaisir sensuel et d'inquiète tristesse que rencontre dans le plaisir avec une femme dont il est jaloux un homme qui n'aime pas véritablement et à qui le fait que la femme qu'il possède le trompe avec d'autres mêle sa volupté de nostalgie, de regret, de manière à en fournir une sorte de sentiment, quelque chose d'indéfinissable qui atteint profondément ses nerfs, comme chaque fois qu'il y a au fond d'un plaisir quelque chose de triste qui le rend plus vif [...]. Le motif était fini mais il allait revenir une dernière fois et Swann, sentant qu'il allait revenir, de nouveau un sanglot souleva sa gorge. Car l'attente de quelque chose même de médiocrement émouvant est en elle-même émouvante, car l'esprit qui attend ce retour sait qu'il va recevoir un choc, s'aperçoit lui-même comme un auditeur à qui il va causer une forte impression [...]. De même que quelqu'un qui lit haut ou qui chante à quelqu'un quelque chose d'émouvant, quand arrive le moment où la parole émouvante va venir, il sent que non seulement son auditeur va être ému, mais va penser qu'il l'est lui-même ; et dans ce retour sur lui-même et au moment où il prononce les mots émouvants, son œil se mouille, sa voix tremble du sanglot de pitié que l'auditeur doit éprouver pour lui ; ainsi Swann dédoublé s'apercevait comme cet auditeur à qui il savait que le retour de la phrase devait paraître émouvant et émouvant pour lui aussi » (ff^{os} 48 r^o-50 r^o).

Page 342.

1. Voir le Carnet 2, f^o 19r^o, et la note de Proust : « air espagnol de Fauré ».

2. Voir *Jean Santeuil*, éd. citée, p. 843-844.

Page 343.

a. tout cela [p. 342, 7^e ligne en bas de page] n'est rien ». [Swann trouvait de la douceur à cette sagesse qui proclamait la vanité des souffrances que lui causait Odette, et qui tout à l'heure pourtant lui avait paru intolérable [...] ces états de l'âme *add.*], voyait quelque chose *daçyl.* 1, *daçyl.* 2 ♦ b. Si bien qu'elle [...] près d'eux. *add. daçyl.* 1, *daçyl.* 2

1. Subsistent cependant, pour cette fin de paragraphe dans *épr.* 3, quelques menues variantes par rapport au texte définitif qui seront corrigées sur *épr.* 4.

a. les unes des autres, [p. 343, 16^e ligne en bas de page] de valeur et de signification inégales ; le souvenir matériel des instruments nous habitue à voir les choses dans un plan [absolument biffé] faux. [Un faible écart dans la petite phrase, dans la manière de disposer les unes par rapport aux autres cinq notes comme une caresse vous < entoure ? >, comme un parfum, bourdonnant et fidèle qui vous circonscrit. Cela avait paru être à Swann quand il l'avait entendue à loisir un des secrets de son charme ; mais en réalité c'était sur quelque chose qui n'était pas elle, c'était sur une équivalence de notes, de motifs qu'il avait raisonné, non sur la mystérieuse essence qu'il avait remarquée la première fois, insaisissable parce qu'il ne l'avait pas vérifiée. *add. daçtyl. 1*] Ce n'est pas un clavier *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦♦ b. La Princesse de Clèves ou Werther, quand *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

1. *Tristan et Isolde* de Richard Wagner fut achevé en 1859. Pour l'évolution du goût de Proust pour Wagner, voir la *Correspondance*, t. I, p. 327, lettre à Reynaldo Hahn sur *Lohengrin* de septembre 1894, et p. 384, lettre au même datée de 1895 (sans doute du mois de mai), où il affirme : « Plus Wagner est légendaire, plus je le trouve humain et le plus splendide artifice de l'imagination ne m'y semble que le langage symbolique et saisissant de vérités morales. » Proust répète souvent dans sa correspondance que les opéras de Wagner son « humains » à cause de leur aspect irrationnel. Voir également la *Correspondance*, t. I, p. 387, lettre à Suzette Lemaire, mai 1895. La lettre qu'il adresse à celle-ci, vers le 20 mai de la même année, peut être considérée comme sa profession de foi en Wagner, et comme un document important qui éclaire sa conception de l'écriture, qui tend de plus en plus vers la musique : « [...] je crois que l'essence de la musique est de réveiller en nous ce fond mystérieux (et inexprimable à la littérature et en général à tous les modes d'expression finis, qui se servent ou de mots et par conséquent d'idées, choses déterminées, ou d'objets déterminés — peinture, sculpture —) de notre âme, qui commence là où le fini et tous les arts qui ont pour objet le fini s'arrêtent, là où la science s'arrête aussi, et qu'on peut appeler pour cela religieux » (*ibid.*, p. 388-389).

1. C'est ici qu'« Un amour de Swann » est éclairé par les conclusions de *L'Adoration perpétuelle*, première ébauche du *Temps retrouvé* (Cahier 57, ff^{os} 29 r^o à 31 r^o). Voir, au tome IV de la présente édition, les Esquisses relatives à ce texte.

2. Proust compare les découvertes de Vinteuil/Wagner à celles de deux des plus grands expérimentateurs des XVIII^e et XIX^e siècles : Lavoisier (1743-1794), auteur du *Traité élémentaire de la chimie* est le fondateur de la chimie moderne ; Ampère (1775-1836), auteur de *l'Essai sur la philosophie des sciences*, devint célèbre après 1820 par ses découvertes dans le domaine de l'électromagnétisme et de l'électro-

dynamique. Il est l'inventeur du galvanomètre, du télégraphe électrique et, avec Arago, de l'électro-aimant.

Page 346.

a. Elle avait disparu. [p. 345, 1^{re} ligne du 3^e §] Mais Swann savait que c'était pour renaître une fois encore. *daçtl.* 1, *daçtl.* 2

1. Voir la dédicace à Jacques de Lacretelle, n. 1, p. 339. Le passage est peut-être inspiré par un concert auquel Proust avait assisté le 19 avril 1913 à la salle Villiers, 64 rue du Rocher. Voir la *Correspondance*, t. XII, p. 147-148, lettre à Antoine Bibesco : « Grosse émotion ce soir. À peu près mort je suis allé cependant à une salle rue du Rocher pour entendre la *Sonate* de Franck que j'aime tant, non pour entendre Enesco que je n'avais jamais entendu (*sicissime*). Or je l'ai trouvé *admirable* ; les pépiements douloureux de son violon, les gémissants appels, résonnaient au piano, comme d'un arbre, comme d'une feuille mystérieuse. C'est une très grande impression. Je te le dis croyant te faire plaisir parce que je sais que tu l'admires » (samedi 19 avril 1913). Proust avait déjà rédigé un brouillon du passage dans le Carnet 2, ff^{os} 19v^o, 21v^o à 22r^o et 25r^o.

Page 347.

a. s'évanouir [p. 346, avant-dernière ligne]. Puis la petite phrase se défit, flotta en lambeaux où elle était à peine reconnaissable et qui bientôt se fondirent dans les phrases suivantes qui avaient déjà pris [p. 347, 8^e ligne] sa place. / À partir *daçtl.* 1, *daçtl.* 2

1. Voir « Le Salon de S.A.I. la princesse Mathilde » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 448), où Proust attribue ce mot à un ami de la princesse. Voir n. 1, p. 323.

Page 348.

a. au moins [p. 347, avant-dernière ligne] quelques jours en Hollande, à Dresde, à Londres. Mais quitter *daçtl.* 1, *daçtl.* 2, *épr.* 3 : au moins quelques jours [en Hollande, à Dresde, à Londres *biffé*] [à la Haye, à Dresde, à Brunswick. Il était persuadé [...] pour étayer sa conviction. *corr.*] Mais quitter *épr.* 4

1. La vente Goldschmid, qui dispersa la collection de Neville D. Golschmid, collectionneur et marchand de tableaux, eut lieu à Paris le 4 mai 1876. G.H. Steel rappelle les faits suivants (*Chronology and Time in « À la recherche du temps perdu »*, Genève, Droz, 1979, p. 107-108) : le catalogue du Mauritshuis, qui acheta *La Toilette de Diane*, l'attribua la même année à Nicolas Maes. Dès 1891, Bredins écrivait : « Diane et ses compagnes. Signature fausse Nicolas Maes. Acquis en 1876. Ce tableau a été récemment attribué à Vermeer de Delft » (*Catalogue sommaire des tableaux et sculptures du musée royal de tableaux*

(*Mauritsbuis*) à la Haye, La Haye, 1891). Proust, notamment durant ses voyages en Hollande de 1898 et de 1903, a pu consulter ces catalogues. Enfin, la traduction française du catalogue (1895) signala que la signature de Maes était fausse et que les traces d'une signature originale semblaient indiquer le nom de Ver Meer ou Van der Meer d'Utrecht, quoique l'attribution à Vermeer restât, à l'époque, incertaine. Elle ne l'est plus aujourd'hui.

Page 349.

a. il admirait comme l'être humain est adroit à déjouer les périls qu'il trouvait innombrables *dactyl. 1, dactyl. 2* : il admirait [comme [comme dans la leçon précédente] périls qu'il *biffé*] [que le corps humain [...]] l'environnaient (et que Swann *corr.*] trouvait innombrables *épr. 3* ♦♦ b. les avait supputés. Et il trouvait bien près de son cœur *dactyl. 1, dactyl. 2*. Des corrections et additions sur *épr. 3* procurent le texte définitif ; nous ne possédons pas *épr. 2* pour ce passage.

1. Allusion à la maxime 49 de La Rochefoucauld : « On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on s'imagine. »

2. Voir n. 1, p. 96. Mahomet serait tombé amoureux d'une esclave, Irène, qu'il fit décapiter devant ses soldats, pour préserver la grandeur de sa maison. — Le chroniqueur vénitien est Giovanni Maria Angiolello (1451-1525), auteur d'une *Historia turchesca*, restée inédite jusqu'en 1909. L'érudition de Proust, ici encore, surprend.

Page 350.

a. caractère de M. de Fleurus, de M. de Guermantes, de M. de Sallemard qu'il devait *dactyl. 1, dactyl. 2*

Page 352.

a. Depuis Puis il songeait que ce qui empêche les hommes [vers le milieu de la page 351], le texte définitif est procuré, dans les dactylographies, par une série de corrections. ♦♦ b. Swann soupçonna Justin qui il est vrai *dactyl. 1, dactyl. 2* ♦♦ c. Depuis cette scélératesse [8 lignes plus haut], le texte définitif, dans les dactylographies, est donné par diverses corrections. Voir également *var. a*, p. 353.

Page 353.

a. La copie dactylographiée correspondant à ce développement est de nouveau incobérente. Nous reproduisons le passage du cahier 19 (f^o. 11) que la dactylographe a mal lu : pût être capable [p. 352, 8^e ligne en bas de page] d'infamie ; cela veut dire qu'on doit vivre avec des gens qui en sont capables, comme après un grand chagrin, si nous continuons à vivre, nous regardons les

êtres les meilleurs faire autant et après avoir pensé à la mort ou à l'illusion de l'univers, nous nous excusons de tenir à un petit plaisir ou à un intérêt et le plus grand philosophe du monde passer des heures à supputer ses chances académiques. Et il continua à leur serrer la main avec cette réserve de pur style qu'ils étaient capables de lui avoir fait une infamie, comme un écrivain sacrifie ses forces à une œuvre en se disant que peut-être la gloire n'est rien, l'âme une matière et le monde un rêve et un néant. Quant au fond *À ce passage, Proust a substitué un nouveau développement dans une rédaction manuscrite portée sur dactyl. 1* : de même qu'après la mort de sa mère, s'accusant de pouvoir continuer à vivre jour par jour, il s'était persuadé qu'il n'avait peut-être pas tort, bien qu'il ne pût comprendre pourquoi, en voyant son père qui était meilleur que lui faire de même, de même encore que, s'étonnant quand il avait médité sur [l'infiniment petit *biffé*] la petitesse de notre vie perdue dans l'infini ou dans le néant, de tenir encore à des plaisirs futiles, il s'était excusé à ses propres yeux, en se rappelant qu'il avait vu le plus grand philosophe qu'il connût passer des heures à préparer sa propre élection académique. Et il continua à serrer la main à tous ses amis qu'il avait soupçonnés avec cette réserve de pur style qu'ils étaient peut-être capables d'avoir voulu le désespérer, comme l'un d'eux, Bergotte, sacrifiait ses forces à élever son œuvre tout en se disant que peut-être la gloire n'est rien, que l'âme n'est qu'une lueur passagère de la matière, le monde que l'ombre d'un rêve. ♦ *b.* des mêmes principes [qu'avait Swann *biffé*] [que Swann avait toujours entendu professer à ses parents et auxquels il était resté fidèle *corr.*]; et puis *dactyl. 1, dactyl. 2* ♦ *c.* ses [chrysanthèmes *biffé*] [fleurs *corr.*], elle buvait *dactyl. 1, dactyl. 2*

Page 354.

a. ne soupçonnait [*p. 353, 4^e ligne en bas de page*] [, car si bien souvent il adjurait Odette [...] il n'était pas moins égoïste *add. épr. 3*]. [Et elle, entendant Swann [...] qu'elle avait faites, *add. épr. 4*], le regardait d'un air *dactyl. 1, dactyl. 2, épr. 3, épr. 4* ♦ *b.* du titre : [*Le Baiser* de Théodore de Banville *biffé*] [*Les Filles de marbre* de Théodore Barrière *corr.*] le frappa *dactyl. 1, dactyl. 2* ♦ *c.* ce mot de [*baiser* *biffé*] [*marbre* *corr.*] qu'il avait perdu *dactyl. 1, dactyl. 2* ♦ *d.* racontée autrefois [et à laquelle il n'avait pas pris garde, des plaisanteries de mauvais goût qu'elle avait faites avec Mme Verdurin où celle-ci *biffé*] [d'une visite qu'elle avait faite au Salon de peinture avec Mme Verdurin où celle-ci *corr.*] lui avait dit : « Prends garde, je [vais te redonner un baiser *biffé*] [saurai te dégeler, tu n'es pas de marbre *corr.*]. » Odette *dactyl. 1, dactyl. 2* ♦ *e.* ce mot [*Le Baiser* *biffé*] [*Les Filles de marbre* *corr.*] et commença *dactyl. 1, dactyl. 2*

1. *Les Filles de marbre*, pièce de Théodore Barrière, créée en 1853, connut un grand succès. L'auteur y traite de la vie des courtisanes. Jusqu'aux dactylographies, Proust avait songé au *Baiser* de Théodore de Banville (voir var. *b* à *e*).

2. Voir n. 1, p. 255.

3. Ces trois villes se trouvent près de la Manche, dans les départements de la Seine-Maritime, du Calvados et de l'Eure.

4. Beuzeville est situé non loin de la commune de Bréauté (Seine-Maritime).

Page 355.

a. des courses [11 lignes plus haut] avec elle [, elle veut que je la tutoie ». Loin de voir [...] perdre de son innocence. *add.*] Il alla *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2

1. Avant les corrections sur dactylographies, la scène de l'interrogatoire, qui va suivre, reproduisait le développement correspondant dans *Jean Santeuil* (éd. citée, p. 810-813).

Page 356.

a. « Peux-tu m'en faire le serment par [la Sainte Vierge ? » *biffé*] [ta médaille ? » Cette médaille se rapportait à une des croyances les plus profondes d'Odette. Aussi ne s'en séparait-elle pour rien au monde. Elle croyait qu'on allait en enfer si on se parjurait sur elle. *corr.*] « Oh ! *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2

Page 359.

1. La Bibliothèque nationale possède (Reliquat Proust, Achat 26803, lot n° 16) un manuscrit composé de feuilles collées (une « paperole ») qui a été détaché vraisemblablement du Cahier 22, et que nous reproduisons ici. Ce passage associe pour la première fois les souffrances de l'amant jaloux à la métaphore de la lune : « Quelles peines infinies (qu'un ennemi ne se serait pas données) avait prises sa jalousie pour arriver à ce qu'il se fasse asséner ce coup horrible, à ce qu'il fit la connaissance de cette douleur inconnue ? Et cette Odette d'où lui venait tout ce mal, elle ne lui était pas moins chère, elle lui était au contraire plus précieuse, il ne songeait plus qu'à la protéger pour que cette chose affreuse qu'elle avait fait "deux ou trois fois" ne pût plus se reproduire. Mais comment y réussir ? S'il la préservait de telle femme, n'y en aurait-il pas cent autres ? Cette fois-ci la courte détente qui par épuisement se fit en lui ne fut pas comme d'habitude dans son cerveau mais dans son cœur qui cessa un moment de souffrir. Mais comme un animal déjà mort qui refait automatiquement sa convulsion dernière de temps à autre, la douleur qui avait déchiré son cœur quand il avait entendu "une fois ou deux" se remettait d'elle-même à tracer la même croix dans son cœur. Cette souffrance ne ressemblait à rien de ce qu'il avait cru. Non pas seulement parce qu'il n'avait pas imaginé si loin et que même cette chose-là fût vraie, mais parce que même dans les moments où il l'imaginait elle était dénuée de cette horreur particulière, de cette cruauté aussi spécifique que celle d'une maladie dont on n'avait encore jamais souffert. Un instant il se rappela le plaisir qu'il avait volontairement cultivé en lui par les soirs de clair de lune où il allait

chez Odette — le plaisir de sentir qu'il connaissait les émotions de l'homme amoureux. Mais sa jalousie ne trouvait pas qu'il avait assez souffert, elle cherchait à lui faire porter de nouveaux coups. Une minute ne s'était pas écoulée : "Ma chérie, dit-il à Odette, c'est fini, était-ce avec une personne que je connais ? — Mais non je te jure." Suivre à la page suivante. »

Page 361.

a. comment il pourrait [9 lignes plus haut] jamais sortir. [Pauvre Odette ! il ne lui en voulait pas . [...] Tout le bonheur de la vie est appuyé là-dessus. » *add. épr. 4*] Swann s'étonnait *dactyl. 1, dactyl. 2, épr. 3, épr. 4*

1. Les notes intimes d'Alfred de Vigny ont été publiées pour la première fois sous le titre *Journal d'un poète* par Louis Ratisbonne (1867). Le passage cité par Proust est daté du 22 avril 1833, période où Vigny était particulièrement amer. Sa liaison avec Marie Dorval avait, en effet, commencé en 1832, et lui inspire cette remarque, comme elle inspire « La Colère de Samson », citée par Proust en épigraphe de *Sodome et Gomorrhe*.

Page 363

a. Odette en ignorait l'étendue. [Un être vicieux [...] normales. *add.*] Dans *dactyl. 1, dactyl. 2*

Page 365.

1. Allusion à *La Bible d'Amiens* de Ruskin, traduction française et préface de Marcel Proust, Mercure de France, 1904, p. 40-41. Il s'agit d'un bas-relief du portail occidental, reproduit par Émile Mâle (*L'Art religieux du XIII^e siècle en France*, p. 164-165), et qui figure, au-dessous des prophètes (ici Sophonie, II, 15) « les versets de leurs principales prophéties ».

Page 368.

a. un omnibus pour le [Jardin des Plantes *biffé*] [Luxembourg *corr.*] où il [désirait aller *biffé*] [avait à faire *corr.*], avait sauté *dactyl. 1, dactyl. 2*

1. Le cercle de l'Union artistique ou de l'Épatant, 5, rue Boissy-d'Anglas, était issu de la fusion du cercle des Champs-Élysées et de celui des Mirlitons ; il organisait une exposition de peinture annuelle (voir Vogely, *A Proust Dictionary*, p. 456).

2. Jules-Louis Machard (1839-1900) fit ses débuts au Salon de 1863.

Page 369.

1. Jean-Baptiste-Auguste Leloir (1809-1902), peintre académique et auteur de portraits historiques et religieux.

Page 370.

1. Voir Jean Santeuil, éd. citée, p. 758.

Page 371.

a. La frappe originelle des dactylographies donne le texte suivant : car le [p. 370, 16^e ligne en bas de page] sentiment qu'il éprouvait pour cette dernière n'était plus mêlé de douleur. / Jadis Proust a rédigé sur dactyl. 1 un nouveau développement destiné à s'insérer après cette dernière, puis en a donné un second jet ; aucun des deux n'a été reporté sur dactyl. 2. Voici le premier jet de cette rédaction : que la douleur seule différenciait encore parfois d'un simple sentiment d'affection, était noyé dans les flots de sentiments [une add. interl. illisible] normaux, de sentiments de gratitude, d'amitié que Mme Cottard meilleure psychothérapeute que n'eût été son mari, greffait en lui pour faire victorieuse concurrence à son sentiment anormal. Nous donnons à présent le texte du deuxième jet de la rédaction manuscrite : que seule la douleur faisait encore ressembler à l'ancien amour et que Mme Cottard, meilleure thérapeute que son mari, était en train de noyer sous les flots de ces sentiments de gratitude, d'affection qui pouvaient être inspirés par d'autres personnes, rendaient Odette pour Swann plus humaine, moins différente que toutes les autres que ne l'avait fait son mal et hâtaient son identification avec cette Odette qu'il avait entrevue dans les moments où elle le retenait avec Forcheville et avec qui il entrevoyait la possibilité d'une vie paisible et heureuse.

Page 372.

a. confus [11 lignes plus haut] vis-à-vis d'elle [à qui il devait paraître ridicule biffé] [ainsi que d'être en chemise de nuit [...] son nez s'allonger et qu'elle avait de grandes moustaches ! Il se détourna pour regarder Odette add.], ses joues étaient [chaudes, rosées et bouffies biffé] [pâles avec des petits points rouges, ses traits tirés, cernés corr.], mais elle le regardait avec des yeux pleins [d'amour biffé] [de tendresse corr.] prêts à se détacher comme des larmes pour tomber sur lui, et il se sentait [pour elle une tendresse comme il n'en aurait jamais pour personne biffé] [l'aimer tellement qu'il aurait voulu l'emmener tout de suite avec lui corr.]. Tout d'un coup dactyl. 1, dactyl. 2

1. Voir « Réveil de la jalousie dans un rêve », Jean Santeuil, p. 819-822.

Page 373.

a. c'était bien Forcheville. [11 lignes plus haut] [Car d'images incomplètes et changeantes, Swann [...] ou provoquer son réveil. add.] Une nuit dactyl. 1, dactyl. 2 ♡ b. tout d'un coup, [le tocsin sonna, [...] des maisons en flammes add.] il entendait [seulement biffé] le bruit dactyl. 1, dactyl. 2.

1. Allusion autobiographique.

Page 374.

a. inexplicable, [il entendait une voix qui prononçait près de lui à gauche *biffé*] [un paysan couvert de brûlures lui jetait en passant *corr.*] « Venez demander [...] elle lui dit tout. [C'est eux qui ont mis le feu. *add.*] » C'était son valet *daçtyl. 1,yaçtyl. 2* ♦♦ b. un soleil [comme un moment avant le bruit de la sonnette [...] vola en poussière *add.*], il ouvrit *daçtyl. 1,yaçtyl. 2*

Page 375.

a. il repensa à son rêve, [12 lignes plus haut] il revit [le teint bouffi, trop rose d'Odette¹ *biffé*] [comme il les avait sentis tout près de lui, il y a une heure, le teint pâle d'Odette, [...] les yeux battus qu'il ne remarquait plus depuis les premiers temps de leur amour où sans doute dans son sommeil sa mémoire en avait été chercher la sensation exacte, *add.*] et il s'écria *daçtyl. 1,yaçtyl. 2* : il repensa à son rêve, [...] les traits tirés, les yeux battus, [tout ce que — au cours [...] depuis *add.*²], pendant qu'il dormait, [...] sensation exacte, et [avec cette muflerie intermittente [...] de sa moralité, *add.*] il s'écria *épr. 3*³ ♦♦ b. n'était pas mon genre ! » / « Fin de la 2^e Partie » *daçtyl. 2*

1. Pour les rapports entre « Un amour de Swann » et *À la recherche du Temps perdu*, voir Proust et Jacques Rivière, *Correspondance*, p. 114 : « [...] de sorte qu'il y aura trois esquisses très différentes du même sujet (séparation de Swann avec Odette dans « Un Amour de Swann » — brouille avec Gilberte dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* — séparation avec Albertine dans *Sodome et Gomorrhe*, la meilleure partie) » (3-12 juin 1920).

NOMS DE PAYS : LE NOM

NOTICE

À « Noms de pays : le nom », troisième partie de *Du côté de chez Swann*, correspondra la deuxième partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, « Noms de pays : le pays ». On sait que la brièveté de cette troisième partie par rapport à « Combray » et « Un amour de Swann » est due à Bernard Grasset qui a refusé d'éditer un volume de 800 pages correspondant aux 712 feuilles dactylographiées qui avaient été surchargées de corrections⁴. Aussi Proust a-t-il dû couper la troisième partie de son manuscrit, qu'il avait appelée simplement « Noms de pays » et dont la longueur était à peu près égale à celle des deux premières parties.

1. Voir var. a, p. 372.

2. *Épr. 4* donne le texte définitif.

3. La dernière page d'« Un amour de Swann », sur *épr. 3*, porte de nombreuses corrections concernant de menus détails. Nous indiquons les additions principales.

4. Voir l'Introduction à *Du côté de chez Swann*, p. 1041 et suiv.

Le texte définitif de « Noms de pays : le nom » se compose de trois sections différentes : la première est consacrée à une rêverie sur des noms de lieux ; la seconde raconte l'histoire des jeux aux Champs-Élysées avec Gilberte ; la troisième section, très brève, est une description poétique du bois de Boulogne : s'y promenant par une matinée de novembre, le héros adulte retrouve les impressions qui étaient les siennes à l'époque de son adolescence. Nous tenterons d'esquisser à grands traits la naissance et l'évolution de ces trois moments jusqu'à la version synthétique de 1911.

La rêverie sur les noms de pays.

« Tu sais que j'ai toujours le désir et l'impossibilité de voyager », écrit Proust à Bertrand de Fénélon vers novembre 1906¹. Ce désaccord entre le rêve et la réalité module son héros, qui rêvait « à tant de voyages et en faisai[t] si peu² ». Le voyage apparaît parfois dans *À la recherche du temps perdu* comme l'antithèse de l'amour : ainsi Swann renonce-t-il à se rendre à La Haye à cause d'Odette, ou le héros hésite-t-il entre Albertine et Venise. Plus généralement, le voyage est considéré comme une sortie de soi-même, la quête d'une vérité extérieure ; ce n'est qu'à la fin du roman que sera dissipée cette illusion.

Rêverie sur les lieux et lieux réels : cette opposition n'apparaît guère dans *Les Plaisirs et les Jours* et dans *Jean Santeuil*, alors que dans *L'Indifférent*³, le « long voyage » de Depré, donnant naissance à l'amour de Madeleine, module un thème romanesque traditionnel. Dans ces œuvres de jeunesse, la rêverie prédomine sur le voyage lui-même, suivant une conception plutôt baudelairienne. Ainsi le narrateur d'« Olivian » demande-t-il : « Pourquoi voyagez-vous si souvent ? Les carrosses de voiture vous emmènent bien lentement où votre rêve vous conduirait si vite. Pour être au bord de la mer, vous n'avez qu'à fermer les yeux⁴. »

La lecture de Ruskin donnera à Proust le goût du pèlerinage artistique, ainsi défini en 1900 dans la préface à *La Bible d'Amiens* : « L'objet auquel s'applique une pensée comme celle de Ruskin et dont elle est inséparable n'est pas immatériel, il est répandu çà et là sur la surface de la terre. Il faut aller le chercher là où il se trouve, à Pise, à Florence, à Venise, à la National Gallery, à Rouen, à Amiens, dans les montagnes de la Suisse⁵. » En Ruskin, Proust voit non pas « la pensée pure », mais la pensée « qui s'est réalisée dans l'espace ». L'influence du philosophe anglais sur son œuvre ira s'atténuant, Proust finissant par caricaturer son propre pèlerinage ruskinien en le rendant décevant.

1. *Correspondance*, t. VI, p. 267. À propos des références aux lettres de Proust, voir notre Introduction à *Du côté de chez Swann*, n. 1, p. 1042.

2. Voir *Le Côté de Guermantes*, t. II de la présente édition, p. 451.

3. *L'Indifférent*, nouvelle inédite de M. Proust publiée par Ph. Kolb, Gallimard, 1978.

4. *Les Plaisirs et les Jours*, *Jean Santeuil*, Bibl. de la Pléiade, p. 53.

5. *Pastiches et mélanges*, *Contre Sainte-Beuve*, Bibl. de la Pléiade, p. 138.

La rêverie sur les noms de lieux n'est pas séparée, au départ, de la rêverie sur la noblesse, comme le montre l'article paru dans *Le Figaro* du 20 mars 1907 sous le titre « Journée de lecture ». Commentant les *Mémoires* de la comtesse de Boigne, alors en cours de parution chez Émile-Paul, Proust y analyse pour la première fois le pouvoir d'évocation des noms aristocratiques. « Sans doute bien souvent cette impression moyenâgeuse donnée par leurs noms ne résiste pas à la fréquentation de ceux qui les portent et qui n'en ont ni gardé ni compris la poésie ; mais peut-on raisonnablement demander aux hommes de se montrer dignes de leur nom quand les choses les plus belles ont tant de peine à ne pas être inégales au leur, quand il n'est pas un pays, pas une cité, pas un fleuve dont la vue puisse assouvir le désir de rêve que son nom avait fait naître en nous¹ ? » Il reprend ce thème entre mai et juillet 1908 dans un texte que cite la liste des « Pages écrites » du Carnet I² et que reproduit Bernard de Fallois dans son édition du *Contre Sainte-Beuve* : la rêverie sur les pays est due aux noms aristocratiques qui sont toujours des noms de lieux, les rêves étant au demeurant supérieurs à la réalité. Cette supériorité de la rêverie sera ensuite nuancée. Pour finir, Proust dénoncera l'illusion propre à l'« âge des noms ».

Vers la fin de l'année 1908 ou au début de 1909, Proust utilise ce thème au début du Cahier 3 dans des rédactions successives³ centrées sur la sensation qu'éprouve le héros à son réveil : malgré les rideaux fermés, il devine le temps qu'il fait grâce à la sonorité des bruits de la rue⁴. Dès la première version, l'atmosphère ainsi perçue met en branle le désir de voir des pays lointains. Le contraste entre le Nord tempétueux et l'Italie primitive est d'emblée lié à la rêverie. De même, dans les versions suivantes, la rumeur matinale fait-elle surgir dans l'esprit du héros le sentiment du temps et de la saison, qui suscitent ensuite, à leur tour, un désir de voyage. L'imagination du narrateur est orientée vers Amiens, Caudebec, Bayeux, Bruges, l'Italie, etc. Mais à l'exception de ces brouillons situés dans le « récit d'une matinée » et de quelques allusions à la déception causée par la réalité⁵, on ne trouve parmi ces cahiers aucun fragment exclusivement consacré à la rêverie sur les noms de pays.

Après une tentative incertaine dans le Cahier 4, Proust développe vraiment le récit du séjour à Querqueville, futur Balbec, dans le Cahier 12, au cours de l'année 1909. Ainsi que le fait observer Maurice Bardèche⁶, cette version juxtapose deux périodes de vacances suivant le souvenir vagabond de la nuit d'insomnie : le Combray de l'enfance et le Querqueville de l'adolescence. C'est alors que cherchant un autre

1. *Essais et articles, Contre Sainte-Beuve*, Bibl. de la Pléiade, p. 531.

2. Carnet de 1908, éd. Ph. Kolb, p. 56.

3. On trouve ces rédactions du f° 19 r° au f° 27 r°, dans le Cahier 3.

4. Voir « Journées », le chapitre III du *Contre Sainte-Beuve* édité par B. de Fallois ; ce thème est repris au début de *La Prisonnière*.

5. Venise et Pont-Aven dans le Cahier 5. Venise, Jumièges et Saint-Wandrille dans le Cahier 7.

6. *Marcel Proust romancier*, Les Sept Couleurs, 1971, t. II, p. 23-24.

mode de présentation de la station balnéaire, Proust a l'idée de recourir, en guise de prologue, à la réflexion sur la poésie des noms. Cette tentative se fait jour dans les Cahiers 29 et 32, qui datent tous deux de la période allant de l'automne 1909 au début de l'année 1910. Le morceau du Cahier 29 intitulé « Le Départ » est d'une écriture très rapide, Proust se contentant de procéder à un montage de textes qui enchaînent plusieurs notes à usage personnel relatives à des fragments déjà rédigés ailleurs. On ne relève pas encore, à ce stade, la symétrie des pays rêvés — le Nord et l'Italie — qui s'imposera dans la version définitive ; le pays normand ou breton l'emporte en effet dans l'imagination de l'adolescent sur le Midi. Mais comme dans la version définitive, la surexcitation qui succède au rêve l'oblige à ajourner son départ. À cette crise névrotique s'en ajoute une autre : le héros appréhende désormais de se trouver dans une nouvelle chambre. Il doit enfin se résoudre à partir, en proie à un désespoir croissant. Suit le récit du voyage où, après la visite décevante de Bayeux, il prend seul le train de nuit. Le fragment s'achève avec l'arrivée à Querqueville¹.

Alors que le Cahier 29 est fait de fragments divers et d'ajouts, le Cahier 32 est entièrement consacré à une longue suite de récits inspirés par le rêve du voyage et du séjour à Querqueville. Sa première phrase commence ainsi : « Quand nous allâmes pour la première fois à Querqueville — où nous retournâmes ensuite plusieurs années [...] ». Il n'y a rien là qui contrarie le mode de présentation de Querqueville proposé par le Cahier 12 et permettant de relier l'ouverture du roman aux vacances d'été à la faveur de l'évocation de la nuit d'insomnie. Un plan du Cahier 27, à peu près contemporain des Cahiers 12 et 32, semble prouver qu'à cette date, Proust n'a effectivement pas renoncé à cette présentation. Ce plan commence ainsi : « Querqueville. Prendre là où c'est copié : "D'autres soirs je me ressouvenais de Querqueville." J'y allais plusieurs années de suite [...] ». Mais s'il part de l'évocation nocturne, Proust se range peu à peu à l'ordre chronologique. Dans le texte définitif, le début de « Noms de pays : le nom » ne garde du souvenir initial où se mêlaient les époques qu'une allusion aux chambres de Combray et de Balbec.

La partie du Cahier 32 consacrée à la rêverie est beaucoup plus riche que celle du Cahier 29. Au début est clairement affirmé que la scène se passe « quelques mois » avant le départ pour Querqueville, c'est-à-dire au cours de la même année. L'épisode de Gilberte aux Champs-Élysées en est donc totalement absent. La composition en dyptique est désormais établie, donnant aux deux directions de la rêverie, l'Italie et le Nord, une égale importance. Songeant à partir en voyage pour les vacances de Pâques, le héros, « vers la fin du Carême », pense à Florence et à Venise. Suscité par la lecture de Ruskin, son désir d'aller en Italie va croissant au

1. Ébauche du récit par lequel s'ouvrira la deuxième partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Voir également, dans le tome II de la présente édition, l'Esquisse 1.

point de le rendre malade et de l'obliger à annuler son projet. Sa rêverie s'oriente alors vers la Normandie et la Bretagne. Mais, à l'approche du départ, une double angoisse anéantit sa joie : il va devoir quitter sa mère et affronter une chambre inconnue. La rêverie est suivie, sans transition, du récit du voyage et du séjour à Querqueville.

Dans le texte définitif, sous l'apparence arbitraire et capricieuse de la rêverie se cache une structure solidement méditée. Cette structure repose d'abord sur un effet de contraste : opposant la chambre de Combray à celle de Balbec, le narrateur en arrive à opposer le Balbec réel au Balbec rêvé. De même, à la poésie septentrionale et hivernale de Balbec s'oppose la poésie méridionale et printanière de l'Italie. Mais si les lieux s'opposent, parce qu'ils se concurrencent dans l'imagination de l'adolescent, chacun d'eux offre à son tour une structure binaire : Venise et Florence d'un côté, Normandie et Bretagne de l'autre. Au sein même de la rêverie sur Balbec, on discerne deux foyers : la nature sauvage de la Bretagne et l'art gothique de la Normandie. La première expliquée par Legrandin et la seconde par Swann, ces deux images finissent par fusionner pour former un tableau uni : « [...] par les soirs orageux et doux de février, le vent [...] mêlait en moi le désir de l'architecture gothique avec celui d'une tempête sur la mer¹. »

L'alternance des rêves est provoquée d'abord par un changement de saison : l'hiver, le héros rêve de tempêtes bretonnes, mais dès qu'approche Pâques se réveille son désir de l'Italie. « Puis il arriva qu'une simple variation atmosphérique suffit à provoquer en moi cette modulation sans qu'il y eût besoin d'attendre le retour d'une saison². » Enfin le simple fait de prononcer les noms ou de trouver l'un d'eux dans un livre déclenche le désir. L'évocation de la rêverie sur l'Italie se déroule d'autre part suivant un crescendo en cinq étapes qui aboutit au paroxysme de la nervosité et à la chute fatale. Suit le célèbre développement sur la rêverie onomastique dont on peut étudier l'aspect théorique et les illustrations comme s'il s'agissait d'un morceau autonome, et qui s'inscrit pourtant étroitement dans le fil du récit³. Mais l'intérêt de ce passage réside aussi dans l'élaboration de la rêverie et dans sa structure. Le texte définitif donne deux sources à l'imagination du héros : les renseignements incomplets fournis par autrui et la sonorité des noms eux-mêmes. La « variation atmosphérique » suscite à son tour de nouveaux rêves. La rêverie est donc orientée en fin de compte par des facteurs subjectifs et sensoriels, alors que dans les versions antérieures, l'accent était plutôt mis sur les facteurs intellectuels et culturels, en particulier la lecture. Ainsi

1. Voir p. 378.

2. Voir p. 379.

3. Le passage se situe aux pages 380-381 de ce volume. Voir à son propos : R. Barthes, « Proust et les noms », 1967, dans *Nouveaux essais critiques*, Le Seuil, 1972, p. 121-133 ; G. Genette, *Figures II*, Le Seuil, 1969, p. 232-238 et *Mimologiques*, Le Seuil, 1976, p. 315-328 ; C. Quémard, « Rêveries onomastiques proustiennes à la lumière des avant-textes », *Essais de critique génétique*, Flammarion, 1979, p. 71-102.

Le Chevalier Des Touches, de Barbey d'Aureville, dans le Cahier 29, Ruskin dans le Cahier 32 déclenchaient-ils la rêverie du héros. Dans le texte définitif, Proust cite quatre fois, entre guillemets, des passages de *Peintres modernes* et *Les Pierres de Venise* sans mentionner le nom de Ruskin¹. Ces citations permettent de cadencer les temps forts de la montée de l'imagination. Mais au stade du Cahier 32, Proust n'a pas encore réussi à combiner ses lectures au récit ; on y observe bien un mouvement d'ascension, mais au prix d'une phrase démesurément longue où quatre propositions subordonnées introduites par « quand » s'enchaînent avant d'aboutir à la principale qui raconte l'issue tragique de l'épisode. La conjonction « quand » convenait imparfaitement à l'expression du progrès de la rêverie. La lecture jouait également un rôle considérable dans la rêverie sur les pays du Nord. Dans le Cahier 32, le héros lisait des ouvrages sur la nature bretonne et sur le gothique normand, puis à deux reprises, aux versos du même cahier, Swann recommandait au héros un livre sur le gothique normand². Pour les côtes bretonnes, Proust a pu s'inspirer du *Tableau de la France*, de Michelet. La lecture était en outre associée à la rêverie sur la vie aristocratique de province. La noblesse normande telle que se la figurait le héros renvoyait explicitement à celle du *Chevalier Des Touches*, ou du *Cabinet des antiques* de Balzac³. Ainsi se sont peut-être dessinés les modèles d'où sortiront Querquville et ses hobereaux : Valogne avec le salon des Touffedelys, et Alençon — qui n'est pas nommée dans le roman de Balzac — avec le salon du marquis d'Esgrignon.

À mesure que Proust élabore la rêverie onomastique en théorie, les références livresques deviennent encombrantes. Aussi s'attache-t-il dans des fragments tardifs du Cahier 32 à amoindrir le rôle de la lecture. Le héros, en outre, ne lit plus seulement des textes littéraires : un guide, une carte ou un plan éveillent aussi bien son imagination. Le texte définitif garde finalement pour seule référence *La Chartreuse de Parme*. En corollaire, les sollicitations d'ordre sensoriel se développent jusqu'à occuper la première place. Bref, l'orchestration de la rêverie telle qu'on la lit dans le roman, loin d'être une donnée première et naturelle, résulte d'un laborieux cheminement de l'écriture.

Gilberte aux Champs-Élysées.

L'histoire des jeux du héros et de Gilberte aux Champs-Élysées occupe la place centrale de « Noms de pays : le nom ». Empêché par sa maladie, non seulement de voyager, mais aussi d'entendre la Berma, le héros doit se contenter d'aller aux Champs-Élysées. Il y retrouve par hasard Gilberte, aperçue autrefois à Combray. Du jour

1. Proust a dû emprunter ces citations aux traductions de Robert de La Sizeranne, contenues dans son ouvrage *Ruskin et la religion de la Beauté*, Hachette, 1897, ou, plus probablement, dans *Ruskin, Pages choisies*, Hachette, 1909.

2. Était-ce *La Bible d'Amiens* ou *Les Sept Lampes de l'architecture* ?

3. Dans le Cahier 32.

où il réussit à participer à ses parties de barres, il est déchiré entre le tourment et l'espoir de l'amour. Bien que Gilberte lui donne deux marques d'amitié : la bille d'agate et la brochure de Bergotte sur Racine, sa relative indifférence retient le héros de lui avouer son amour. Accompagné de Françoise, il se rend souvent en pèlerinage pour voir la maison des Swann.

Marie Kossichef, dans *Jean Santeuil*, préfigurait Gilberte. Jean avait fait « la connaissance d'une jeune fille russe avec de grands cheveux noirs, des yeux clairs et moqueurs, des joues roses, et qui brillait de cette santé, de cette vie, de cette joie qui manquaient à Jean¹ ». La joie qu'éprouve le héros d'être dans le camp de la jeune fille à l'occasion de leurs jeux, la rêverie sur sa vie inconnue, l'inquiétude de ne pas la voir : tous ces éléments étaient déjà en place dans *Jean Santeuil*. Mais Mme Santeuil, voyant l'état d'excitation de son fils, lui défendait de rencontrer Marie aux Champs-Élysées et le mettait ainsi dans une violente colère. Un autre passage, faisant suite à une réflexion sur « demain » et « aujourd'hui », décrivait l'arrivée des Kossichef, un jour de neige². L'épisode de la bille d'agate figurait comme souvenir : Jean retrouvait au fond d'un sac la bille qu'il avait autrefois reçue de Marie³. Quant à la description du rayon de soleil sur le balcon, on en trouve un embryon dans le passage qui précédait le départ pour les Tuileries, un jour radieux d'hiver⁴.

Cet épisode a été inspiré à Proust par ses souvenirs d'adolescence. Marie de Benardaky, d'origine russe, avait treize ans quand elle jouait avec sa jeune sœur Nelly aux Champs-Élysées. Proust se souvient d'elle dans une dédicace à Jacques de Lacretelle : « J'ai pensé, pour l'amitié de Gilberte aux Champs-Élysées par la neige, à une personne qui a été le grand amour de ma vie sans qu'elle l'ait jamais su (ou l'autre grand amour de ma vie car il y en a eu au moins deux)⁵. » Il est vrai que Robert Dreyfus, qui cite la dédicace à Lacretelle, ajoute : « Je crois aussi que pour composer le visage de Gilberte, il a dû juxtaposer et fondre les traits essentiels de ses très nombreuses amies des Champs-Élysées et d'ailleurs⁶. » La dédicace du volume d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* adressé à R. Dreyfus appuie son hypothèse.

Parmi les matériaux du roman abandonné, Proust reprend d'abord le rayon de soleil dans le Cahier 3⁷ : un poème en prose, dirait-on, ayant pour motif l'évolution de la lumière sur l'appui de la fenêtre. L'intensité croissante du rayon y prend valeur de métaphore musicale. Mais ce fragment a pour seul contexte narratif le récit de la matinée. Dans un fragment du Cahier 2⁸, la description poétique de la lumière

1. *Jean Santeuil*, éd. citée, p. 216.

2. *Ibid.*, p. 248-252.

3. *Ibid.*, p. 768.

4. *Ibid.*, p. 774. Voir aussi le chapitre VI du *Contre Sainte-Beuve*, éd. B. de Fallois.

5. *Cahiers Marcel Proust*, ancienne série, I, p. 191.

6. R. Dreyfus, *Souvenirs sur Marcel Proust*, Grasset, 1926, p. 13.

7. Esquisse LXXVIII, p. 962.

8. Esquisse LXXIX, p. 963-966.

est associée à l'amour du héros pour la petite fille, qui n'a pas encore de nom. Faute de savoir comment situer le récit de cet amour d'adolescence, Proust semble aller au hasard. Une esquisse de la visite chez l'amie aboutit à la théorie des impressions superposées.

Dans le roman, le nom de Gilberte crié par une de ses amies donne l'impulsion à tout l'épisode des Champs-Élysées¹. Cet événement est préparé par la scène de l'apparition initiale de Gilberte à Combray, où son prénom, crié par Mme Swann, résonne à l'oreille du héros comme un « talisman » qui lui permettra de la retrouver un jour². Mais ce motif ne figurait pas dans les versions des deux « côtés³ » : appelée simplement Mlle Swann ou la petite Swann, l'enfant ne portait pas encore de prénom. Il faut attendre la version ultérieure du Cahier 12⁴ pour rencontrer le nom de Gilberte ; Proust, à cet endroit, introduit Mme Swann à Combray et lui fait crier : « Voyons, rentre te déshabiller, Gilberte. »

En 1909, Proust va développer l'épisode des Champs-Élysées dans le Cahier 27. Immédiatement après une esquisse d'« Un amour de Swann » qui en occupe les premières pages, on y découvre le canevas de l'histoire de Gilberte : « Plan. Mlle Swann parée de cathédrales et prestige d'être brouillés, possibilité de se voir, regard, se sont pris, mais vie différente, ne pas vouloir voir prestige de plus. Émotion pour 2 Swann pour sa mère au bois. Je retrouve aux Champs-Élysées 1 ses amies, son institutrice⁵. » Après avoir situé la petite Swann dans « Combray », qui révélait son goût pour les églises et la désapprobation du mariage de Swann par les parents du héros, Proust va bâtir le nouvel épisode autour des trois membres de la famille : d'abord la scène des Champs-Élysées, ensuite le portrait des parents de Gilberte, selon l'ordre qu'il a lui-même indiqué dans son plan.

Résumons le contenu des brouillons du Cahier 27. Ému d'avoir reconnu Gilberte, le héros est inquiet : pourra-t-il la retrouver ? Un jour, il réussit à participer à la partie de barres. Mais ce succès précaire ne réussit qu'à ajouter à la tristesse des jours où il ne peut pas la voir⁶. Après un morceau intercalaire sur Swann et Odette⁷, Proust revient à l'histoire de Gilberte : l'attente anxieuse du héros le jour de neige, puis la joie de Gilberte la veille du Carnaval : « J'espère bien qu'on m'emmènera à la matinée costumée », qui déclenche le désespoir du héros⁸. Ainsi prend fin la première esquisse de l'histoire de Gilberte.

1. Voir, dans le présent volume, p. 387.

2. Voir p. 140.

3. Dans les Cahiers 4, 12 et 24.

4. Esquisse LVIII, p. 846.

5. Cahier 27, f^o 13 r^o ; les numéros 1 et 2 ont été portés par la main de Proust.

6. Cahier 27, f^o 13 r^o avec des ajouts sur 15 v^o et 20 v^o.

7. Ff^{os} 22 r^o à 25 r^o et 21 v^o à 26 v^o ; ainsi se développent en parallèle les deux amours : entre le héros et Gilberte d'une part, entre Swann et Odette de l'autre.

8. Ff^{os} 26 r^o à 34 r et 31 v^o à 33 v^o. Les deux épisodes se trouvent dans le texte définitif aux pages 390 et 401 ; ce n'est plus alors de carnaval qu'il s'agit, mais de goûter, de visite du roi Théodose etc.

Après avoir sauté une ligne, Proust en vient à évoquer Mme Swann au Bois et le ménage Swann¹. À partir du folio 42 r^o, nommé « page Y », se succèdent des additions importantes : les deux marques d'amitié de Gilberte² ; puis vient une note de Proust : « Peut-être serait-il mieux de parler d'abord de l'inconnu, du temps, du pèlerinage, des amis, et puis alors seulement du besoin de la voir etc. tout ensemble. / Plus tard il faudra ajouter à cela la cathédrale de Reims etc. Le même besoin de percer l'inconnu sera dans les noms Querqueville Lamballe etc. plus tard³. » La dernière ligne de cette note semble indiquer que la « rêverie sur les noms de pays » doit venir *après* et non avant l'histoire de Gilberte. Ce plan montre que les deux chapitres, amour et voyage, sont régis par « le même besoin de percer l'inconnu ». Après cette note viennent deux fragments d'« Un amour de Swann ». Suit le baiser de Gilberte derrière le massif de lauriers qui se changera, dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, en une lutte entre les deux amis qui provoque chez le héros son premier émoi véritablement érotique⁴. Un nouveau plan suit ce fragment : « Après le prénom je parlerai des promenades au Bois, de la nouvelle évolution de Swann, de l'invitation chez eux, de l'extérieur intérieur, du projet de départ et cela finira par ceci avec ce qui suit dans les deux morceaux c'est-à-dire à la fin le baiser détaché de la personne⁵. » Au fil du récit, le héros a progressivement fait la conquête de la famille Swann. Une fois atteint le sanctuaire du monde inconnu et désiré, l'histoire de Gilberte prend fin. Une autre commence, avec « le projet de départ ». Ainsi Proust a-t-il conçu comme complémentaires le récit d'amour et le récit de voyage.

C'est alors que lui vient l'idée d'intercaler l'épisode de Gilberte et de ses parents entre la « rêverie » et le « voyage » ; la version continue du Cahier 32, sur les versos duquel Proust procède à de nouveaux ajouts, va ainsi être coupée en deux. Sur la page de garde de ce cahier est exposé le principe de cette nouvelle présentation : « Souvent [...] la lecture du livre que m'avait conseillé M. Swann sur le gothique normand au lieu des *Pierres de Venise* suffisait à changer mon goût, et ma propre instabilité. / Un jour aux Champs-Élysées et alors mettre ici l'histoire de Gilberte. » Le déplacement de l'épisode de Gilberte améliorera la structure du roman : la rêverie et le départ étant désormais séparés d'au moins un an⁶, le voyage devient l'objet d'une longue convoitise. Proust n'a même plus besoin de donner un dénouement au développement sur la rêverie : il lui suffit de renverser l'ordre Italie / Nord et de laisser le héros dans l'attente du départ pour le pays des tempêtes. Quant à l'évocation de Florence et Venise, elle est désormais réservée à « l'âge des noms », prolongement de l'enfance.

1. Cahier 27, ff^{ms} 34 r^o à 42 r^o.

2. Elle achète pour son ami une bille d'agate et propose qu'ils s'appellent désormais par leur prénom.

3. F^o 45 r^o.

4. Voir *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 484-485 et l'Esquisse XI, p. 1012-1015.

5. Cahier 27, ff^{ms} 57 r^o-58 r^o.

6. L'épisode de Gilberte couvre deux hivers.

Mme Swann au Bois.

La dernière section de « Noms de pays : le nom » se compose de deux parties : la première, consacrée aux toilettes de Mme Swann se promenant dans l'allée des Acacias, se situe à la même époque que les jeux aux Champs-Élysées ; la deuxième est une évocation du Bois par le narrateur, adulte, puisqu'il parle de « cette année », donc en principe de 1913, date de parution de l'ouvrage. On verra que l'ensemble de ces deux parties a été distrait de *Du côté de chez Swann* tel que voulait le voir publier Proust, et placé ici en guise de conclusion au *Du côté de chez Swann* édité par Grasset.

C'est dans le Cahier 31, vers la fin d'une suite de fragments consacrés à Mme Swann, que Proust ébauche pour la première fois la scène du Bois¹. Un jour, à la sortie des courses, le héros et son père aperçoivent Mme Swann, « d'une éclatante beauté, toute en blanc avec des bijoux et un chapeau de plumes bleuâtres », entourée d'une cour d'hommes. Swann cherche désespérément sa voiture. La pluie ayant commencé à tomber, le père du héros lui offre son fiacre. À dater de ce jour, le héros entraîne souvent sa bonne ou sa mère vers l'allée des Acacias pour voir passer Mme Swann. Dans cette version, il n'est pas encore question de la fille de Swann.

Proust refond cette rencontre dans le Cahier 27². En même temps qu'il enrichit la description des toilettes élégantes de Mme Swann, il y ajoute une note comique en imaginant que le héros adresse un grand salut à son idole. Son grand-oncle le lui reproche, le soir, mais sa mère prend sa défense en faisant l'éloge de la fille de Swann, attitude qui contraste avec celle de la mère de Jean Santeuil. Le Carnet 2 contient un petit fragment sur Mme Swann assise dans sa voiture³ : sur le mode poétique, Proust esquisse un portrait de la Belle Époque. Quant au paysage du Bois en automne, on n'en connaît qu'une version manuscrite antérieure à la dactylographie : elle consiste en dix-sept feuillets d'un cahier non identifié, réunis par la Bibliothèque nationale dans le dossier appelé « Proust 21⁴ ». Plutôt que d'en corriger la dactylographie, Proust en réécrira à la main toute la seconde moitié.

De la mise au net à la dactylographie.

Vers 1911, Proust entreprend de rassembler les brouillons éparés de « Noms de pays ». La mise au net d'« Un amour de Swann » a été effectuée dans les Cahiers 15 à 19 ainsi que dans les feuillets réunis dans le dossier « Proust 21 » ; celle de « Noms de pays », troisième partie du *Du côté de chez Swann* primitif, le sera dans les Cahiers 20, 21, 24, 23 et 35. Ces cahiers de mise au net sont paginés par Proust en vue de la dactylographie et portent des annotations

1. Voir l'Esquisse LXXXIII, p. 981-982.

2. Voir l'Esquisse LXXXIV, p. 983-986.

3. Voir l'Esquisse LXXXV, p. 987.

4. Voir l'Esquisse LXXXVI, p. 987-991.

d'Albert Nahmias. La partie qui deviendra « Noms de pays : le nom » y apparaît complète. Nous allons d'abord étudier comment Proust a mis au point l'histoire des jeux aux Champs-Élysées.

Les deux premiers Cahiers de cette série, 20 et 21, ont été numérotés par Proust « 6 » et « 7 » ; on le sait, malgré la disparition de leurs couvertures d'origine, grâce à des indications portées à l'intérieur. On peut lire au folio 1^{ro} du Cahier 20 : « Troisième partie (I) », et c'est bien de l'ouverture de « Noms de pays » qu'il s'agit¹. Ce même cahier contient plusieurs renvois au « cahier 7 » devenu le Cahier 21 et au « cahier qui n'a pas de numéro ». Celui-ci est devenu le Cahier 24.

Le Cahier 20 donne les grandes lignes de « Noms de pays ». On y discerne quatre sections. La première² est consacrée à la rêverie sur les noms de pays, mise au point d'après le Cahier 32. La deuxième³ introduit Gilberte : la rencontre imprévue au début d'octobre, le nom de Gilberte, le commencement de l'angoisse, la partie de barres. La troisième⁴ évoque le rayon de soleil sur le balcon. La quatrième⁵ présente une série d'épisodes dans un ordre très différent de celui du texte définitif, la recherche de Gilberte et son apparition⁶, le pèlerinage devant la maison des Swann⁷, la consultation du plan de Paris⁸, le besoin de voir Gilberte⁹, les paroles cruelles de Gilberte¹⁰, la bille d'agate¹¹, la lettre imaginaire de Gilberte¹², le dîner avec M. de Montfort, futur Norpois¹³, la promenade au Bois¹⁴. De ces quatre sections, Proust a paginé après coup la première et la troisième, seules jugées satisfaisantes, et a rayé au crayon bleu les deux autres.

Le Cahier 21 donne la deuxième étape de la mise au net. Proust refait d'abord le récit de Gilberte, biffé dans le Cahier 20. Puis il essaie d'introduire la Berma avec cette phrase biffée : « Ce fut probablement en voyant l'abattement où me plongeait l'attente de ces vacances du jour de l'an pendant lesquelles je ne verrais pas Mlle Swann, que ma mère me dit : "Si tu as toujours ce même désir

1. À ce stade, la station ne s'appelle plus Querqueville, mais Bricquebec. Sur l'élaboration de l'épisode en général, voir Jo Yoshida, « Métamorphose de l'église de Balbec : un aperçu général du "voyage au Nord" », *Bulletin d'informations proustiennes* n° 14, 1983.

2. Ff^{os} 1 r^o à 18 r^o.

3. Ff^{os} 19 r^o à 23 r^o.

4. Ff^{os} 24 r^o à 28 r^o.

5. Ff^{os} 29 r^o à 50 r^o.

6. Cahier 20 ff^{os} 29 r^o à 31 r^o.

7. F^o 32 r^o.

8. F^o 33 r^o en marge.

9. Ff^{os} 34 r^o, 33 v^o, 34 v^o.

10. Ff^{os} 36 r^o-37 r^o.

11. Ff^{os} 35 v^o-36 v^o.

12. Ff^{os} 38 r^o à 41 r^o.

13. Ff^{os} 42 r^o à 47 r^o.

14. Ff^{os} 48 r^o à 50 r^o. Voir ces épisodes dans le texte définitif respectivement aux pages 397-399, 408-409, 405, 392-393, 388, 403, 409-410, 443 et suiv. (le dîner avec M. de Norpois se trouvant finalement dans la première partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*), et enfin 409-414.

d'entendre une fois la Berma, je crois que ton père permettrait peut-être qui tu y ailles un soir." » Proust met ensuite au net l'épisode de la Berma et de la conversation sur son jeu au cours du dîner avec M. de Norpois, que nous lisons aujourd'hui au début d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*¹. Mais la dizaine de feuillets suivants sur l'appartement de Gilberte, sa lettre et la lutte érotique avec le héros seront retouchés ultérieurement.

Le Cahier 24 donne enfin de « Noms de pays : le nom » une composition nette, quoique provisoire. À partir du folio 13 r°, où il a écrit : « Suite du cahier 6 », Proust réorganise le récit qui suit l'évocation du rayon de soleil d'après l'ancienne tentative du cahier 20. Quatre fragments se succèdent : le premier concerne la bille d'agate, la brochure sur Bergotte², le prénom³ ; le deuxième évoque la lettre de Gilberte imaginée par le héros et son désir que Françoise soit élégante⁴ : l'absence de Gilberte aux Champs-Élysées, puis son arrivée, et la dame au *Journal des Débats*⁵ constituent le troisième ; le quatrième, enfin, se compose du pèlerinage devant l'appartement des Swann et au Bois et de l'épisode des Trois-Quartiers⁶. Quand Proust paginera ces feuillets, il inversera l'ordre des deuxième et troisième fragments.

La dactylographie de « Noms de pays » a été établie entre l'automne de 1911 et le printemps de 1912 d'après la mise au net effectuée par Proust. À propos de la composition, il faut signaler deux points. En premier lieu, l'odeur qui évoque la chambre de l'oncle Adolphe était d'abord placée au début du récit des jeux aux Champs-Élysées ; on sait que le héros éprouve, en entrant dans le petit pavillon appelé parfois « chalet d'aisance », un plaisir indéfinissable. Il en cherche la cause, mais est presque aussitôt interrompu par les paroles de la tenancière du pavillon. Sur la dactylographie, Proust ajoutera à ce passage une explication du plaisir. Puis l'épisode entier sera placé plus loin, juste avant la lutte érotique⁷. En second lieu, jusqu'au stade de la dactylographie, tout le passage sur le Bois se trouvait à la fin du récit parisien, avant le départ du héros pour Bricquebec. Lorsque Proust devra couper « Noms de pays » conformément aux exigences de Grasset, il distraira quelques pages de l'évocation de Mme Swann au Bois pour les placer à la fin de *Du côté de chez Swann* ainsi réduit.

Notre choix de variantes donne un aperçu des très nombreuses corrections portées sur la dactylographie. Ainsi Proust a-t-il refait plusieurs fois le texte sur Florence. À Albert Henraux, il écrit au début de janvier 1912 : « À propos de parfums, pourriez-vous me dire quelles fleurs il y a au début du printemps autour de Florence, si

1. Voir p. 430-449.

2. Sur un ajout au verso.

3. Voir p. 394-397.

4. Voir p. 402-405.

5. Voir p. 397-401.

6. Voir p. 405-408.

7. L'épisode figure aujourd'hui dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 483-485.

les marchandes en vendent en plein vent sur le Ponte Vecchio, en quoi elles diffèrent de celles de Paris et de la province française (Beauce) et s'il y a des fresques à Sainte-Marie-des-Fleurs¹. » Même l'extrait publié par *Le Figaro* du 25 mars 1913 est intitulé « Vacances de Pâques », entièrement consacré à Florence, diffère sensiblement du texte du roman.

Les dernières retouches sur épreuves.

Les premières épreuves correspondant à « Noms de pays : le nom » s'étendent des placards 54 aux placards 59, imprimés les 16 et 17 mai 1913. Il faut y ajouter les placards 74 et 75, imprimés les 5 et 6 juin 1913, qui contiennent le passage sur le Bois. Proust ne s'est pas contenté de corriger ces placards : il en a surtout transféré certaines pages à la suite de la coupure de « Noms de pays » que lui imposait la réduction à cinq cents pages environ de son premier volume². À Grasset, il écrit en juin 1913 : « Je trouverai toujours bien un "point d'orgue" où arrêter ce premier volume si tout son contenu réel n'est pas épuisé quand son extrême limite de dimension matérielle sera atteinte³. »

Proust a d'abord envisagé de terminer le premier volume avec le rayon de soleil sur le balcon⁴ : une partie du placard 55 a été découpée sur les premières épreuves et collée comme un béquet sur le placard 56 ; la phrase « Ce jour que j'avais tant redouté fut au contraire un des seuls où je ne fus pas trop malheureux⁵ » aurait été alors immédiatement suivie de l'évocation du rayon, qui aurait clos le volume. Si cette solution avait été conservée, le second volume aurait commencé par la souffrance du héros de ne pas voir Gilberte. Mais Proust va finalement en adopter une meilleure : extraire plusieurs pages de l'évocation du Bois, placée ultérieurement, et en faire la conclusion du premier volume⁶. Le troisième jeu d'épreuves expédié par Grasset⁷ donne clairement à voir cet ultime montage. D'une part, Proust remet à son ancienne place le « rayon de soleil sur le balcon » en se servant des placards découpés dans le premier jeu imprimé. D'autre part, se servant également de placards découpés, il ajoute à la suite du pèlerinage du héros devant la maison des Swann quelques pages prélevées sur l'évocation du Bois. Ce remaniement est expliqué dans une lettre à Lucien Daudet : « Ce morceau [sur le Bois] ne

1. *Correspondance*, t. XI, p. 21.

2. Voir notre Introduction à *Du côté de chez Swann*, p. 1041-1048.

3. *Correspondance*, t. XIII, p. 388.

4. Dans le texte définitif, p. 397. Rappelons que « Combray » s'achevait avec « le pâle signe qu'avait tracé au-dessus des rideaux le doigt levé du jour » (p. 184) et à la fin d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, au prix d'un ultime remaniement, on verra Françoise qui, en tirant les rideaux, laisse entrer le soleil par la fenêtre de la chambre de Balbec (t. II de la présente édition, p. 306).

5. Voir p. 392.

6. Voir une lettre à Lucien Daudet, datant des premiers jours de septembre 1913, *Correspondance*, t. XII, p. 257.

7. Imprimé le 1^{er} septembre 1913.

venait qu'une centaine de pages plus loin et était rétrospectif, puisqu'après être allé chez les Swann, j'évoquais un temps où je ne les connaissais pas encore. Maintenant ce serait tout le contraire¹ ». Notons pour finir que lorsque Proust choisit l'évocation du Bois comme dénouement du *Du côté de chez Swann*, une partie en a été retranchée² ; il la rétablira au dernier moment, comme l'indique une note portée au crayon bleu sur les quatrièmes épreuves imprimées en octobre 1913 : « Voir ajoutées³. »

Ainsi cette troisième partie de *Du côté de chez Swann* qui, sans les contraintes imposées par Grasset, se fût logiquement étendue de la rêverie sur les noms de pays à la déception causée par le voyage vers le « Nord » — c'est-à-dire en Normandie —, n'occupe-t-elle finalement qu'une place fort restreinte dans le roman. Amputée de l'expérience du voyage, elle devient logiquement, de « Noms de pays », « Noms de pays : le nom ». Mais ce nouveau titre ne convient qu'aux premières pages de l'épisode ainsi constitué. L'histoire des jeux avec Gilberte, qu'on eût pu lire comme un vaste intermède avant le départ pour la mer, occupe désormais la majeure partie de l'épisode ; encore n'est-elle que le premier volet d'un récit qui se poursuivra dans « Autour de Mme Swann ». Enfin, le dénouement de fortune imposé à Proust témoigne des deux exigences, parfois contradictoires, auxquelles il dut faire face tant qu'il composa *À la recherche du temps perdu* : songer en priorité à l'architecture d'ensemble de son roman, mais ne pas négliger l'harmonie de volumes dont la taille et le rythme de publication ne dépendaient pas seulement de son inspiration.

PIERRE-LOUIS REY et JO YOSHIDA.

NOTES ET VARIANTES

Page 376.

a. [Les intermittences du cœur / Le temps perdu / 3^e Partie / I *dactyl.* 1] [Troisième partie / Noms de pays *dactyl.* 2] / Rien ne ressemblait moins que les [*sic*] chambres de Combray, saupoudrées, des [tentures de soie *corrigé en* ciels de lit en peluche] aux fauteuils de velours et des couvre-pieds de lampas aux rideaux de mousseline, par une atmosphère grenue, [grumeleuse *biffé*] pollinisée, comestible et dévote, que la chambre du Grand Hôtel de la Plage à Bricquebec que j'évoquais souvent aussi dans mes nuits d'insomnie et dont les murs passés au ripolin contenaient comme les parois polies d'une piscine où l'eau bleuit, un air pur, azuré, [hellénique *biffé*] [ensoleillé *biffé*] et salin. [Cependant que dans les vitrines basses en acajou, selon la place qu'elles occupaient dans

1. Voir une lettre à Lucien Daudet, écrite entre mi-octobre et mi-novembre 1913, *Correspondance*, t. XII, p. 287.

2. Voir, dans le texte définitif, p. 411-414.

3. F^o 117 r^o.

la pièce dont elles couvraient deux côtés jusqu'au quart de la hauteur se reflétait de la fenêtre telle ou telle partie du tableau changeant de la mer et qui faisait courir entre les pleins unis d'acajou une frise de claires peintures. *biffé*] Le tapissier bavaïrois *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ b. ce Bricquebec réel *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2

1. Voir l'Esquisse LXXVI, p. 950.

2. Cette évocation de la chambre de Balbec opposée à celle de Combray témoigne des dimensions initiales de *Du côté de chez Swann*, qui devait inclure le premier séjour au bord de la mer, à Balbec (ou Querqueville). Lorsque, sur la demande de Grasset, Proust se résout à tronquer son texte, il insiste, dans une lettre à Lucien Daudet, sur des symétries devenues moins visibles : « Si j'ai parlé des noms de pays dans ce volume, ce n'est pas une digression, le dernier chapitre s'appelle : "Noms de pays : le Nom". Le principal chapitre du second volume s'appelle : "Noms de pays : le Pays" » (*Correspondance*, t. XII, p. 259).

3. Voir l'Esquisse LXXVII, p. 953.

Page 377.

a. pour ne pas recevoir [*p.* 376, dernière ligne] de tuiles sur la tête et disait en gémissant que les journaux parlaient de grands sinistres et de naufrages. Je n'avais *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ b. l'Exposition, du moment que je ne l'aurais pas senti soutenue par une réalité naturelle, plus puissante et plus libre que moi. Je voulais *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ c. par une Société. D'ailleurs *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ d. Terre antique. Des légendes païennes y renaissent à chaque pas. Et c'est le dernier *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ e. Un jour qu'à Combray j'avais cité Briquebec devant M. Swann pour voir s'il connaissait cette plage et s'il pouvait m'assurer que c'était le point le mieux choisi pour voir les plus violentes tempêtes, *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2

1. Seule trace dans *À la recherche du temps perdu*, de l'épisode de Jean Santeuil : la tempête à Pennmarc'h, vécue surtout comme l'expérience exaltante d'un affrontement à la nature (voir *Jean Santeuil*, éd. citée, p. 370-376).

2. Ces fontaines lumineuses avaient été installées au Champ-de-Mars par l'ingénieur Bechman pour l'Exposition de 1889.

3. Le lexique de la mort et le caractère littéraire de ce langage peuvent renvoyer au chapitre de *Pierre Nozière* où A. France évoque la Pointe du Raz (voir n. 3, p. 129) : « [...] nous approchons du bout de la terre [...]. Ici, sur le promontoire qui s'avance entre deux côtes semées d'écueils, finit la terre. Au bout de l'étroit sentier dans lequel nous nous engageons la mer déferle et déjà l'embrun nous enveloppe [...]. C'est ici que l'Océan est terrible ; c'est ici qu'il est puissant. Les rochers innombrables qu'il couvre d'écume apparaissent comme les restes du rivage qu'il a submergé avec ses villes antiques et tous leurs habitants [...]. La mort plane sur ces parages, c'est elle qui, passant sur nos têtes avec le vent de mer, effleure nos cheveux » (A. France. *Pierre Nozière*, Paris, Calmann Lévy, s. d., p. 282-286).

Mais on peut aussi citer Chateaubriand décrivant l'extrémité de la péninsule armoricaine : « [...] après ce cap avancé, il n'y avait plus rien qu'un océan sans bornes et des mondes inconnus » (*Mémoires d'Outre-tombe*, Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 72).

Page 378.

a. en retour. Je ne me représentais pas seulement comment ces pêcheurs avaient vécu, le timide et insoupçonné essai de rapports sociaux qui s'étaient groupés là vaguement au bord des côtes d'Enfer, *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦ b. fleuri [5 lignes plus haut] en un fin clocher. Alors, *daçtyl. 1* : fleuri en un fin clocher. [J'allai voir [au musée du Trocadéro *biffé*] des reproductions des apôtres moutonnants et camus, la Vierge mère du porche, [...] éternel et salé de Bolbec. *add.*] Alors, *daçtyl. 2*

1. L'église de Balbec emprunte peut-être ce caractère oriental à la cathédrale de Bayeux. Son nom n'a, en revanche, rien à voir avec celui de Baalbek au Liban.

2. Une échancrure de l'estuaire de Tréguier porte le nom de baie d'Enfer. Le terme rappelle le thème de la descente chez les morts (voir n. 3, p. 129) et oppose la Bretagne infernale à l'Italie paradisiaque.

Page 379.

a. celui d'une tempête [p. 378, 1^{er} §, dernière ligne] sur la mer. / J'aurais pris le lendemain ce beau train de [11 heures *biffé*] 1 heure 22 dont je ne pouvais lire l'heure du départ sans une palpitation du cœur, car il s'arrête à Caen. Bayeux, Saint-Lô, Fougères, et semble magnifiquement surchargé de tous ces bonheurs qu'il nous offrait et entre lesquels je ne savais tout en les comparant sans cesse lequel j'aurais choisi. Mais en m'habillant à la hâte j'aurais pu si mes parents l'avaient permis partir le soir même, arriver à [Briquebec *corrigé dans daçtyl. 2 en* Bolbec] quand le petit jour *daçtyl. 1, daçtyl. 2*. Cependant, dans les *daçtylographies 1 et 2*, on trouve à cet endroit un papier collé où figure, manuscrite, la version définitive du passage qui va de j'aurais voulu [p. 378, 2^e §, 1^{re} ligne] à sacrifier aucun [p. 379, 8^e ligne]. ♦ b. Puis il arriva souvent qu'un changement de temps suffisait à cela sans avoir besoin d'un changement de saison. Car souvent *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

1. Cette première liste de noms réels (à part celui de Balbec) exclut la possibilité d'un parcours ferroviaire unique. On trouve groupées dans les publicités pour billets circulaires des Chemins de fer de l'Ouest d'une part Pontorson, Lannion et Vitré, d'autre part Bayeux, Coutances, Lamballe et Lannion. À Quimperlé, on pouvait prendre le train Nantes-Paris. Comme le note A. Ferré, « sept lignes réelles différentes » ont « servi à composer cette ligne à demi fictive » (*Géographie de M. Proust*, Sagittaire, 1939, p. 105).

2. Guido di Pietro, en religion Fra Giovanni da Fiesole, dit il Beato et Fra Angelico (vers 1400-1455), peintre italien. Il décora le couvent florentin de San Marco. La technique du « fond d'or » a été utilisée jusqu'à la première moitié du XV^e siècle en Occident. E. Gebhart (*Florence*, Laurens, 1907) reproduit trois œuvres de San Marco, dont la *Vierge aux étoiles* sur fond d'or.

Page 380.

a. aux changements des saisons et aux variations de la température. Ils n'avaient besoin pour être déterminés en soi que de ces noms : Briquebec, Venise, Florence, — (ou les noms des cités avoisinantes) — dans l'intérieur desquelles avait fini par s'accumuler le désir *dactyl. 1, dactyl. 2* ♦♦ b. usuelle comme celles qui dans les écoles montrent aux enfants comment est faite une chose, à laquelle sont pareilles les choses de même espèce, un établi, un chêne, un scaphandre, un fauteuil. Mais les noms *dactyl. 1, dactyl. 2*

Page 381.

a. compacte, mauve [5 lignes plus haut] et douce. Et quand je pensais *dactyl. 1* : compacte, mauve et douce [, qui n'avait de rapport [...] reflet des violettes. *add.*] Et quand je pensais *dactyl. 2* ♦♦ b. et sa cathédrale [18^e ligne de la page], Sainte-Marie-des-Fleurs. [Quant à Balbec [...] droit féodal, d'un état de lieux qui ne concorde plus ; et à l'aubergiste même chez qui en arrivant le matin j'entrerais me restaurer avant d'aller voir la tempête et l'église, je donnais quelque chose de solennel, de disputeur et de médiéval comme à quelque personnage de fabliau, je le voyais pareil à un de ces paysans d'autrefois dont en entendant ce mot de Balbec on croyait percevoir la prononciation, qui les forma, dans ses syllabes hétéroclites. *add.*] / Si ma santé¹ *dactyl. 1, dactyl. 2* ♦♦ c. le faite était illuminé par le vieil or de la dernière syllabe plus que ne l'est par le couchant qui s'y attarde la flèche d'aucune des cathédrales de la terre, Vitré *dactyl. 1, dactyl. 2*

Page 382.

1. Dans les évocations suscitées par les noms de villes, les associations purement phoniques (Lamballe, blanc) ou graphiques (l'accent aigu de Vitré) côtoient des éléments empruntés à la réalité : la tour de la cathédrale de Bayeux, de style gothique flamboyant, la cathédrale de Coutances, typique du gothique normand selon Ruskin, la tour de Beurre, nom de l'une des tours de la cathédrale de Rouen, le caractère fluvial de Bénodet, Pont-Aven et Quimperlé. D'autre part, les noms sont groupés selon des traits dominants : la référence au passé architectural (Bayeux, Vitré, Coutances), à la province naïve et paisible (Coutances, Lannion, Questambert, Pontorson), à la poésie des eaux courantes (Bénodet, Pont-Aven, Quimperlé).

1. On trouve, au verso du feuillet où figurent ces mots, dans la dactylographie 1, une note de Proust : « À mettre quand je dis que quand désir de Florence je ne désire plus Balbec », suivie d'un passage dont voici le texte : « Cet amour me remplissait de l'essence de Florence, ou de ce que je croyais tel, j'aspirais à en posséder plus encore, aussi tout ce qui n'était pas Florence était rejeté plus loin, un peu dédaigné même car mon âme possédée du désir de Florence, devenait pareille à son désir, excluait forcément des désirs autres. Je me rappelais mon amour de Balbec, mais je ne les ressentais plus, aussi je ne désirais plus Balbec. Comme pour la sonate pour piano et violon. »

2. Ruskin établit, dès la première phrase de *Mornings in Florence* un lien entre Florence et Giotto, affirmant qu'il faut y examiner son œuvre de préférence à toute autre (J. Ruskin, *Works*, London, Georges Allen, 1903-1912, t. XXIII). Il mentionne d'autre part un tableau attribué à Giotto, *L'Agonie au jardin des Oliviers*, en commentant le rapport entre la scène principale et celles que représentent les deux panneaux de la prédelle. Le sujet purement religieux a pu inciter Proust à brouiller la référence ; il ne semble pas exister d'autre tableau de Giotto correspondant à la description (J. Ruskin, *ouvr. cité*, p. 324-325).

Page 384.

a. en pointes émoussées d'argent [p. 382, 1^{er} §, dernière ligne] bruni.
/ Puis ces images étaient fausses pour une autre raison encore ; c'est que pour les faire entrer dans les noms comme ils ne sont pas vastes, j'avais été obligé d'y faire figurer seulement deux ou trois curiosités principales, qui à elles seules, sans intermédiaires composaient toute la ville. Dans Briquebec l'idée de la mer et du gothique presque persan étaient juxtaposées, je voyais, une tempête soulevée autour d'une église dont étincelait le vitrail. / Enfin comme ce que mon imagination désirait et que mes sens ne percevaient qu'incomplètement et sans plaisir dans le présent, je l'avais enfermé dans le refuge des noms, mettant dans celui de Bolbec avec le mystère de la sculpture religieuse celui des brouillards éternels qui faisaient de ce pays comme un royaume fabuleux des ombres, situées à l'extrémité, peut-être au-delà de la terre, et dans celui de Florence un printemps d'un coloris aussi frais, aussi éclatant, que les fresques de ses couvents, comme ces noms parce qu'ils étaient pour moi les asiles du rêve étaient les aimants du désir et que je ne pensais pas à eux comme à un idéal inaccessible mais à une ambiance réelle dans laquelle un jour j'irai me plonger n'ayant pas en eux plus de place pour m'y figurer les moments où je jouirai d'y vivre que je n'en avais eu pour y placer leurs sites ou leurs monuments, c'était toujours à une même heure, que je les voyais, dans le nom de Bolbec le jour gris venant de se lever sur la mer furieuse, dans le nom de Florence, à midi tandis qu'on vendait des iris et des anémones en plein soleil sur le Ponte Vecchio [si je pensais partiellement superposé à une fresque j'y voyais le rideau oblique, poudreux et progressif d'une lumière blonde qui était la marque du jour et de l'heure dont je n'étais pas moins avide que de l'œuvre et Florence elle-même s'entrouvrirait embaumée comme une corolle parce qu'elle s'appelait la cité des lys et son église Sainte-Marie-des-Fleurs. *biffé*] Et comme cette vie que je mènerais en eux était de la vie, non vécue encore, intacte, que je ne l'éprouvais encore que par l'imagination, sans fatigue, sans déception, à l'état pur, les scènes les plus simples qu'elle offrirait me semblaient empreintes d'un charme délicieux, avaient été par moi jugées dignes, comme dans une peinture de primitif français ou italien de figurer dans le paysage simplifié de ces noms. Dans le nom de Bolbec sous un dais architectural, étroit et qui à l'extrémité du tableau n'en occupait qu'une mince partie, pareil à ceux sous lesquels les vieux maîtres montraient à un moment différent de l'action, encore en train de dormir par exemple, le même personnage qu'on voit dix centimètres plus loin

et une heure plus tard montant à cheval, tout en écoutant les recommandations de prudence et les indications du chemin de l'aubergiste, contemporain de la reine Mathilde, j'achevais de boire avec délice un bol de lait brûlant avant de m'aventurer sur les rivages battus par la tempête, enveloppés de brouillard, blanchis par l'aube et d'aller contempler le vitrail d'outre-mer dans l'abside de l'église [gothique et *biffé*] persane. [Au fond du paysage de Florence une table chargée de viandes et de fruits m'attendait à midi, vers laquelle je m'acheminai parmi les fleurs et le soleil du Ponte Vecchio en tenant à la main un guide des peintures de Santa Maria dei Fiore *[sic]* *biffé*] Le nom de Florence était divisé en trois compartiments. À l'une des extrémités j'admirais une fresque à laquelle était partiellement superposé un rideau de lumière oblique, progressif, poudreux et blond, marque du jour déterminé et de l'heure dont je n'étais pas moins avide que de l'œuvre d'art elle-même ; dans la partie médiane je traversais au soleil le Ponte Vecchio, pensant à une table chargée de poulets froids, de vin d'Asti et de cerises, laquelle m'attendait à l'autre bout du tableau. / Justement parce que les images de ces villes étaient élaborées par ma rêverie et non par les organes de mes sens comme ce que je connaissais du monde réel, elles étaient revêtues d'une couleur, elles consistaient en une substance qui n'avait rien de terrestre, qu'aucune des villes que je connaissais ne m'avait jamais présenté, et que à cause de cela même et sans me soucier de la contradiction j'avais d'autant plus envie de voir, de toucher, ce que je ne pouvais faire qu'en partant en voyage, car je savais que le trajet qui les séparait de moi, en moi-même, n'était pas viable, qu'il fallait me résigner à faire un détour, un crochet, et ne pouvant suivre la route de l'imagination, à les aborder par la voie de terre. Je feuilletais des guides avec plus de plaisir que des poèmes, trouvant plus de rêve dans les livres de noms que dans les livres de mots, je regardais quelques gravures et sentais qu'elles ne pouvaient me donner aucune idée de l'église de Bricquebec, de Saint-Marc, ni de Sainte-Marie-des-Fleurs, car elles ressemblaient plus à des monuments que j'avais vu qu'à ceux que ces noms me montraient. Mais parce que je savais qu'elle les représentaient, parce que j'avais l'espoir d'être un jour ce personnage minuscule que le dessinateur avait figuré se promenant en chapeau haut de forme la canne à la main au pied du portail, ces photographies rapprochaient encore ces pierres magnétiques de mon rêve, attiré, je me penchais sur une carte où leurs noms se trouvaient si près de moi que je me sentais porté jusqu'à elles d'un seul battement de mon cœur. / Deux années passèrent ainsi où je vécus tour à tour à Bricquebec, à Venise et en Toscane, car à tous moments de notre existence le paysage qui nous entoure et nous modifie est composé pour la plus grande partie de réminiscences ou de désirs. Et je n'avais jamais séjourné, en dehors de Paris et de Combray que dans une petite ville d'eaux allemande où pendant deux mois j'avais joué sur une petite montagne, honorée des promenades de Goethe, dominant un fleuve légendaire et des vignobles dont nous buvions au Kurhof les crus illustres, aux noms composés et retentissants comme les épithètes qu'Homère donne à ses héros. Mais enfin les temps vinrent, ce fut pendant le carême de la troisième année où mon père décida qu'en réservant les grandes vacances à une plage, que connaissant mon désir on me laissa espérer pouvoir être <à> Bricquebec [— ma grand-mère avait dit le désir que j'avais d'y aller faire ce voyage et le profit que j'en pourrais

tirer — *biffé*], j'irais d'abord passer les vacances de Pâques à Florence et à Venise. Je me mis à relire du matin au soir des ouvrages qu'un de mes écrivains préférés d'alors a consacrés à ces deux villes. Même une fois que je les avais fermés, les pensées que me suggéraient mon voyage ne cessaient pas pour cela un seul instant d'affluer en moi, et j'éprouvais une exaltation qui bien qu'elle eût pour motif un désir de jouissances artistiques devenait tout d'un coup plus profonde, plus délicieuse, dans la mesure où l'idée qui venait d'arrêter mon attention s'éloignait davantage de l'esthétique et s'abaissait vers les détails les plus vulgaires de ma propre vie. Certes quand je me répétais, *dactyl. 1¹, dactyl. 2* : en pointes émoussées d'argent bruni. / [Ces images étaient fausses [...] la « voie de la terre » *corr.*] Certes quand je me répétais, *épr. 1* ♦ *b.* la semaine sainte, avec les violettes entrouvertes et les feux rallumés, voyant *dactyl. 1, dactyl. 2*

1. On trouve cependant, au verso des feuillets, dans la dactylographie 1, trois passages manuscrits de Proust. Voici le premier : « À partir de ce jour, ce qui entourait perpétuellement mes regards, tous mes sens, c'était beaucoup plus Florence et Venise que Paris, de même que si l'on analysait ce qui avoisine les yeux et l'odorat <d'un> homme qui marchant dans une rue poudreuse se presse pour rentrer déjeuner, il est probable que les enseignes des boutiques et la poussière de l'air y prendraient une place beaucoup moindre que celle du repas encore invisible qu'il va manger, que la fraîcheur des cerises et de la bière. » Second passage manuscrit : « Peut-être la simplification involontaire de ces images était-elle d'ailleurs une des causes de l'empire extraordinaire qu'elles prirent sur moi. N'ayant pas la place de faire entrer dans le nom de Florence rien de ce qui composait les villes que je connaissais, je fus vraiment obligé de la créer, avec du soleil, du parfum, le secret du génie de Giotto et de Fra Angélico. [Dans ces semaines où j'espérais y aller et où, de même que si l'on analysait ce qui occupe les sens d'un homme qui par une route poudreuse rentre déjeuner on trouverait que le goût du repas qu'il va faire, la fraîcheur des fruits et de la boisson, tiennent beaucoup plus de place que les enseignes des maisons qui sont devant lui, étant beaucoup plus à Florence qu'à Paris, ce qui m'entourait c'était quelque chose d'aussi individuel qu'un amour mais d'aussi différent du monde connu que le Paradis. *biffé*] » Troisième fragment de verso : « Pour aller voir le Saint-Louis de Santa-Croce. Alors, peut-être même à cause de la simplification forcée de ces images, et parce que n'ayant pas eu la place de faire entrer dans [le nom de Florence *biffé*] ces villes par exemple aucun des éléments analogues à ceux des villes que je connaissais, j'avais été acculé à faire un miracle et à bâtir Florence par exemple, rien qu'avec des rayons, des parfums et le génie de Giotto. Si j'avais été plus attentif à ma propre pensée, je me serais rendu compte chaque fois qu'en moi-même je me disais une phrase où était le nom de Florence par exemple je substituais à l'idée d'une ville, une aspiration vers quelque chose d'inconnu, d'aussi délicieux et d'aussi nouveau que pourrait être pour une humanité dont toute la vie s'écoulerait dans les fins d'après-midi d'hiver, la découverte de cette chose qu'ils ne connaissaient pas, une matinée de printemps. Mais si ce que j'imaginais, quand je disais Pise, Parme, Florence, Venise, était extraterrestre, je le croyais au contraire très réel et ne le désirant que davantage, laissant à mon désir quelque chose d'aussi profondément individuel qu'à l'amour, l'amour pour une personne, je connus vraiment pendant quelques semaines une espérance aussi belle que les chrétiens des premiers âges qui se croyaient à la veille d'entrer dans le Paradis. Ou plutôt le Paradis était déjà autour de moi. Les heures du jour et de la nuit pouvaient se succéder autour de moi, je contemplais le soleil éblouissant dans les roses au pied de Saint-Louis de Santa Croce de ce matin [florentin *biffé*] qui ne devait pas finir. »

1. Giorgio da Castelfranco, dit Giorgione (vers 1477-1510), peintre italien, maître de l'école vénitienne, dont les œuvres se reconnaissent à leurs contours fondus, à leur coloris chaud et brillant.

2. Voir n. 5, p. 40.

3. Montage de citations de Ruskin : « l'école de Giorgione, la demeure de Titien » figure dans *Modern Painters* où Ruskin, comparant la jeunesse de Turner à celle de Giorgione (voir n.1 de cette page) oppose la splendeur de Venise au XV^e siècle à la dégradation de Londres au XIX^e (J. Ruskin, *Works*, t. VII, p. 374-375). Ce texte a été repris dans l'édition abrégée des *Pierres de Venise* et traduit en grande partie par Mathilde Crémieux (voir n.1 et n.3, p. 385). D'autre part, Ruskin distingue deux périodes dans l'architecture gothique de Venise, la seconde définissant une école d'architecture domestique inspirée par l'imitation du palais des Doges (J. Ruskin, *ouvr. cité*, t. X, p. 274). Proust reprend cette notion dans la préface à sa traduction de *La Bible d'Amiens* : « [...] je partis pour Venise afin d'avoir pu, avant de mourir, approcher, toucher, voir incarnées, en des palais défaillants mais encore debout et roses, les idées de Ruskin sur l'architecture domestique au moyen âge » (*Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 139).

Page 385.

a. quand mon père, désirant voir quels étaient les meilleurs trains, tout en déclarant qu'il ne faisait guère un temps à partir en voyage, consulta l'indicateur des chemins de fer, et que je compris qu'en pénétrant dactyl. 1, dactyl. 2 ♦ b. bien réelles. On trouve, dans la dactylographie 1, au verso du feuillet où figurent ces mots, un passage manuscrit de Proust. En voici le texte : Indéfiniment rassasié sans jamais m'assouvir, un même charme à la fois infini et particulier comme celui de certains motifs mélodiques donne à ces jours un caractère qui tranchait absolument sur ceux que je devais vivre plus tard. / Aussi ces jours perpétuellement cernés d'une illumination du soleil quelque temps qu'il fit d'ailleurs, étaient-ils absolument différents de ceux qui les avaient précédés et de ceux qui devaient les suivre, comme ces personnages qu'on reconnaît parce qu'ils sont entourés d'un nimbe d'or. Comme certaines mélodies dont on ne peut se rassasier, un charme à la fois vague et particulier les habitait perpétuellement et je les ressassais du matin au soir. C'est la juxtaposition de ces musiques si différentes que nous nous répétons à nous-mêmes au cours de la vie qui est la véritable réalité des divers jours de notre vie. Parler d'eux comme de fractions de mois ou d'additions d'heures, ou par les événements qu'ils datent, c'est se donner une idée aussi fautive de la réalité que quelqu'un qui au lieu d'écouter une représentation de Don Juan se boucherait les oreilles < pour > ¹ lire le livret où les mots lui paraîtraient tous à peu près pareils, et ne soupçonnerait pas les musiques entièrement originales qui s'y superposent, ou même au lieu d'entrer dans la salle se

1. Proust a d'abord écrit « se contenterait de » ; il a corrigé « se contenterait » en « se boucherait les oreilles », mais sans modifier « de ». Nous restituons « pour ».

contenterait de regarder une pendule marquer successivement des minutes homogènes. ♦♦ c. l'a passé dans une autre. Grâce à ces mots de « 20 à 29 » mon père leur consacrait des jours particuliers de ma propre vie dont le sacrifice humain allait donner à ces deux divinités de Florence et de Venise toute leur force, il leur réservait de ces jours qui sont le certificat d'authenticité des objets auxquels on les emploie, comme la forme par rapport à nous, de leur existence, car ces jours uniques, ils se consomment *daçyl.* 1, *daçyl.* 2

1. Citation de Ruskin : « Une cité de marbre ai-je dit ? Non, plutôt une cité d'or, pavée d'émeraudes où chaque pignon, chaque tourelle brillent sous un revêtement d'or ou de jaspé » (J. Ruskin, *Works*, t. VII, p. 374-375 ; *Les Pierres de Venise*, p. 249. Voir n. 3, p. 384).

2. Citation de Ruskin dissimulée dans le texte : « et quand la haute marée pénètre dans le Rialto, elle est encore aujourd'hui rougie par les reflets des fresques du Giorgione » (J. Ruskin, *Les Pierres de Venise*, p. 75).

3. Citation de Ruskin : « Profonds, majestueux et terribles comme la mer, les hommes de Venise portaient en quête de puissance et de guerre [...] ses chevaliers, nobles de la tête aux pieds, faisaient briller les reflets de bronze de leur armure rouillée par la mer et cachée à regret sous les plis de leur manteau d'un rouge sanglant » (J. Ruskin, *Works*, t. VII, p. 374-375 ; *Les Pierres de Venise*, p. 249 ; voir n. 3, p. 384).

Page 386.

a. « majestueux et terribles [p. 385, 3^e ligne en bas de page], comme la mer qui avait rouillé leur armure aux reflets de bronze sous les plis de leur manteau sanglant » qui glisseraient la semaine prochaine, la veille de Pâques, mais moi-même) — quand j'entendis ma mère dire à Françoise : « Il doit faire encore froid sur le Grand Canal, vous feriez bien de mettre à < tout > hasard dans la malle le pardessus d'hiver et le gros pantalon. » À ces mots *daçyl.* 1, *daçyl.* 2 ♦♦ b. la mer des Indes », et que, ce que j'avais craint jusque-là qui fût impossible, je pénétrais enfin dans ce nom de Venise ; par une gymnastique *daçyl.* 1, *daçyl.* 2 ♦♦ c. si tenace et de telles crises d'étouffement que le docteur *daçyl.* 1, *daçyl.* 2

1. Citation modifiée de Ruskin : « Et lorsque, les murailles atteintes, le voyageur pénétrait — sans passer par aucune poterne ou entrée fortifiée — dans la plus lointaine de ces rues non foulées par des pieds humains, qui semblent une ouverture taillée entre deux rochers de corail de la mer des Indes [...] » (J. Ruskin, *Les Pierres de Venise*, p. 37).

Page 387.

a. projet de voyage et toute cause [p. 386, 1^{er} §, dernière ligne] d'agitation. / [Et hélas, il défendit aussi d'une façon absolue qu'on me laissât aller au théâtre entendre la Berma ; l'artiste sublime, à laquelle Bergotte trouvait du génie, m'aurait consolé de n'avoir pas été à Florence et à Venise, de n'aller pas à Bricquebec, en me faisant connaître quelque

chose qui était peut-être aussi important et aussi beau. Mais le théâtre avait été déclaré contraire à mon régime et je ne pouvais que regarder devant les colonnes Morris les noms des pièces que jouait la Berma. *add.*] Aller aux Champs-Élysées me fut insupportable. Il n'y avait pour moi qu'une manière de désirer un endroit, c'était qu'on l'eût montré d'abord à mon imagination. Quand je croyais n'avoir envie de voir au monde que des monuments du Moyen Âge, il suffisait de la lecture d'une page de Bergotte pour me faire désirer passer un été dans une maison de campagne du commencement du siècle. Il n'y avait plus que cela, qui m'attirât. Si dans un de ses livres Bergotte avait décrit les Champs-Élysées avec charme, sans doute j'aurais [désiré y aller *corrigé dans daetyl.* 2 en demandé à les voir]. [Ce n'est pas que je ne fusse alors capable d'éprouver de moi-même des plaisirs d'imagination. Parfois un peu de poésie se trouvait, à mon insu, malgré moi, produite en moi-même. C'était les seuls moments où j'étais heureux et je l'étais sans savoir pourquoi. Mais j'étais incapable de fabriquer moi-même mes désirs d'imagination. Peut-être était-ce à cause de l'idée, trop supérieure à moi, trop mystérieuse, trop divine, que je me faisais de la réalité. Mais si j'avais décidé moi-même que quelque chose était beau, il m'eût semblé que la beauté dépendait de mon goût, avait quelque chose de facultatif et d'arbitraire, perdait de sa réalité. Tout au plus à certains jours en passant le pont de la Concorde, je m'efforçais de ne regarder qu'un peu de la Seine sans en voir les rives, ni les bateaux, et pensant que c'était une eau naturelle comme celle de tous les fleuves, je cherchais à lui appliquer les éphithètes qu'Heredia donne au Nil. *biffé*] [Mais ce jardin public destiné à nos jeux ne se rattachait par rien au monde que me peignaient mes rêves, et comme je ne prenais de plaisir que par eux, ce que mes sens seuls percevaient ne m'en donnait pas. Tout au plus, à certains jours en passant le pont de la Concorde, je m'efforçais en regardant la Seine de penser que je voyais une eau naturelle, pareille à celle de tous les fleuves, et cherchant à lui appliquer les vers d'Heredia sur le Nil, je cherchais à reconnaître le blanchissement du fleuve noir, et ses frissons de soie chaque fois que venait de passer un bateau mouche que je cachais avec ma main pour pouvoir croire que c'était une trirème. Ce n'est pas que je ne fusse capable d'éprouver de moi-même des plaisirs d'imagination. *corr.*] Un jour, aux Champs-Élysées je me sentis saisi¹ par une impression délicieuse qui aussitôt abolit tous mes ennuis. Ce fut en entrant par une chaude après-midi dans un petit pavillon frais et treillissé de vert, où étaient placés, en contrebas de l'allée où je jouais, les Water Closets, et où je dus attendre Françoise qui avait eu besoin de s'y arrêter. Ce devait être un ancien bureau d'octroi du vieux Paris ; ses murs dégageaient une odeur — c'était une odeur de renfermé dont je ne savais pas l'origine — dans la zone de laquelle je ne fus pas plus tôt entré que je me sentis enveloppé non d'un plaisir comme ils le sont tous et au milieu desquels on se sent plus instable, plus bref et plus fragile, mais d'une félicité qui semblait au contraire me rendre plus vaste, m'étendre, m'appuyer à elle, si bien que je m'aventurai [< dans > la zone aromatique avec une ivresse inexplicable et tranquille, comme si j'avais traversé un monde soudain plus durable et plus vrai. J'aurais voulu,

1. L'épisode qui commence par ces mots concernant l'odeur du renfermé a été postérieurement déplacé — et légèrement modifié — par Proust. On le trouve dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 1^{re} partie. « Autour de Mme Swann », p. 483 à 484.

comme autrefois dans mes promenades du côté de Guermantes quand j'étais saisi par le charme d'une impression que je ne pénétrais pas, rester immobile à respirer cette odeur non pas pour en jouir car comme toutes les choses précieuses elle me proposait comme but non pas le plaisir *corr.*¹] qu'elle donnait par surcroît mais de tâcher de descendre dans les profondeurs qu'elle n'avait pas encore dévoilées. Je la respirais en cherchant à distinguer une image insaisissable dont elle me caressait mais la tenancière de l'établissement, vieille dame à perruque rousse et à joues plâtrées se mit à me parler, me disant de ne pas rester au froid et m'ouvrit même un cabinet en me disant : « Vous ne voulez pas entrer, en voilà un tout propre, pour vous ce sera gratis », peut-être tout simplement comme les demoiselles de chez Boissier, quand Maman entraînait faire une commande, me faisaient l'offre « pour rien » d'un des bonbons qu'elles avaient devant elles dans des cloches de verre ce qui ne me causait d'ailleurs qu'un regret éternel, car maman me défendait de les accepter ; ou peut-être moins innocemment comme certaines vieilles fleuristes voulaient me donner des roses et me faisaient les yeux doux. Si la tenancière du pavillon avait du goût pour les garçons très jeunes elle ne devait trouver à leur offrir les cabinets gratuits, que le plaisir qu'on éprouve à se montrer vainement prodigue avec ce qu'on aime, car je n'ai jamais vu assis en visite auprès d'elle que le vieux garde forestier du jardin. / Un des premiers jours² d'octobre comme je m'ennuyais *dactyl.* 1, *dactyl.* 2 : projet de voyage et toute cause

1. Nous ne pouvons donner, pour ce passage, le texte initial des dactylographies car les biffures de Proust l'ont rendu illisible.

2. On trouve, à cet endroit, dans la dactylographie 1 et dans la dactylographie 2, deux feuillets sur lesquels figure un long passage manuscrit (de la main de Proust dans la dactylographie 2 et recopié par un copiste dans la dactylographie 1) qui sera repris dans la première partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, « Autour de Mme Swann » (p. 485-487) tantôt très modifié, tantôt littéralement. En voici le texte : « Elle répondit pourtant à ma question que cette odeur venait de l'humidité du bois ancien. Mais toutes nos impressions sont susceptibles d'une explication matérielle qui satisfait notre raison mais laisse entière leur cause profonde. Et quand rentré à la maison, un peu de bière que je pris pour prévenir une crise d'étouffements que je redoutais eut rapproché ma pensée comme un instrument d'optique grossi de ces images lointaines que je n'avais pas su apercevoir au fond de la zone embaumée et m'eût permis de reconnaître la petite pièce de mon oncle Charles à Combray qui exhalait en effet la même odeur d'humidité, cette cause particulière de mon plaisir ainsi reconnu ne me renseigna pas sur sa raison plus générale. Car si un peu de poésie se trouvait parfois se produire en moi au contact de la réalité quotidienne, c'était à mon insu, comme malgré moi, et en me rendant plus heureux que je n'étais jamais, mais sans que je sache pourquoi. Mais quant à assigner d'avance à mon imagination les désirs qu'elle devait ou non éprouver en face des choses, c'est aux œuvres des artistes que j'admirais que je demandais de le faire. Peut-être cela venait-il de l'idée trop élevée, trop mystérieuse, trop divine, que je me faisais de la réalité. Mais si j'avais décidé moi-même si quelque chose était beau ou non, il m'eût semblé que la beauté cessait d'être supérieure à mon goût, qu'elle dépendait de lui, qu'elle devenait quelque chose de facultatif et d'arbitraire. / C'était notre médecin qui, malgré la désapprobation de ma grand-mère qui trouvait cela détestable pour moi et me voyant déjà mourant alcoolique m'avait conseillé de boire de la bière ou du champagne quand je sentais venir une crise d'étouffement, laquelle avorterait dans le bien-être dans « l'euphorie » causée par l'alcool. J'étais souvent obligé pour que ma grand-mère permit qu'on m'en donnât, de ne pas dissimuler, de faire presque montre de mon essoufflement. D'ailleurs dès que je sentais s'approcher une crise toujours incertain des proportions qu'elle prendrait et de sa gravité, j'en étais inquiet [p. 487, milieu du 2^o §] à cause

d'agitation. [Eh hélas, il défendit [*comme dans dactyl. 2*] garde forestier du jardin. / Un des premiers jours d'octobre *biffé*] [Et hélas, [...]] à Venise [*p. 386, 2^e §, 6^e ligne*], de n'aller pas à Balbec. On devait se contenter de m'envoyer chaque jour aux Champs-Élysées, mais avec une personne qui veillait à ce que je ne me fatigue pas trop. Cette personne fut Françoise. Elle était restée à Combray après la mort de ma tante Léonie, et avait perdu dans le Panama un petit avoir que celle-ci lui avait laissé. Jamais chef de gouvernement voulant dans l'attribution d'un portefeuille ou d'une ambassade, frapper l'opinion par un choix inattendu et brillant ne produisit une impression plus forte et plus favorable que ma mère à la recherche d'une femme de chambre annonçant à ses autres domestiques qu'elle avait pensé à Françoise. / Ils trouvèrent l'idée excellente mais trop ambitieuse. Tous avaient un grand respect pour Françoise ; mais aucun ne crut à son acceptation qui, quand elle fut connue, fit rejaillir sur nous une grande considération. Aller aux Champs-Élysées [*p. 385, 8^e ligne en bas de page*] me fut insupportable [...] ne se rattachait à mes rêves. / Un jour *corr.*] comme je m'ennuyais *épr. 1* ♦ *b.* Ce nom de Gilberte [*5^e ligne plus haut*] passa près de moi [, évoquant d'autant [...] l'approche de son but ; *add.*¹] transportant *dactyl. 1, dactyl. 2*

1. Voir l'Esquisse LXXX, p. 967 et suiv.

2. Reprise de la formule employée lors de la première rencontre avec Gilberte, dans le parc de Tansonville (p. 140).

3. Nicolas Poussin (1594-1665), peintre et dessinateur français, qui réalisa des compositions historiques ou bibliques, ainsi que des œuvres à sujet littéraire, philosophique ou allégorique. Le « nuage d'opéra » renvoie peut-être au livre de Paul Desjardins (voir *Essais et articles*, éd. citée, p. 525) qui écrit : « Je ne peux en effet regarder *Le Triomphe de Flore* sans penser à un opéra de Rameau » (P. Desjardins, *Poussin*, coll. Les Grands Artistes, Paris, Laurens, 1904, p. 124).

Page 388.

a. plumet bleu [*1^{er} §, dernière ligne*] à son chapeau. / [Retournerait-elle [...] tous les présages. *add.*] Si je voyais *dactyl. 1, dactyl. 2*²

1. Voir l'Esquisse LXXX, p. 967 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 970.

de la tristesse [...] je me jetais [*p. 487, dernière ligne*] dans ses bras. Et maintenant que ses scrupules étaient apaisés par la certitude qu'elle connaissait le malaise particulier que j'éprouvais, mon corps n'empêchait pas de lui protester que le malaise n'avait rien de douloureux, que je n'étais nullement à plaindre, qu'elle pouvait être certaine que j'étais heureux. Il voulait obtenir exactement ce qu'il méritait de pitié physiologique et pourvu qu'on sût qu'il avait une douleur en son côté droit, il ne voyait pas d'inconvénient à ce que je déclarasse que cette douleur n'était pas un mal et ne faisait pas obstacle au bonheur, philosophie dont il ne se souciait pas, car elle n'était pas de son ressort. »

1. En fait cette addition est légèrement différente du texte définitif. Elle est biffée sur l'épreuve 1, ne figure pas sur l'épreuve 2 et est rétablie sur l'épreuve 3 dans sa version définitive.

2. En ce qui concerne l'épisode du rayon de soleil dans l'épreuve 1, voir var. *a.*, p. 392.

Page 390.

a. fils d'or et brodait [2^e §, 9^e ligne] des reflets noirs. [Ces jours-là nous ne trouvions personne [...] vieux amis. *add.*] / Françoise avait trop froid *daçtl.* 1, *daçtl.* 2 : fils d'or et brodait des reflets noirs. [Ces jours-là nous ne trouvions personne [...] vieux amis. *biffé*] [Quelques jours après celui où ma mère avait rencontré Swann survint un malheur auquel je n'avais pas pensé ; le premier jour de neige vers midi elle cessa de tomber, mais aux Champs-Élysées il n'y avait personne. Je vis seulement à mon arrivée une fillette prête à partir. Mais sur son fauteuil habituel était assise la dame amie de la mère de Gilberte et lectrice des *Débats*. *corr.*] / Françoise avait trop froid *épr.* 1 : fils d'or et brodait des reflets noirs. [Quelques jours après celui [*comme dans épr.* 1] lectrice des *Débats*. *biffé*] [Ce jour-là nous ne trouvions personne [...] vieux amis. *corr.*] Françoise avait trop froid *épr.* 2

1. Voir l'Esquisse LXXXI, p. 971, et suiv.

2. *Le Journal des débats politiques et littéraires*, fondé en 1789. Il s'affirme « républicain conservateur » en 1890 puis « républicain et libéral » en 1895.

3. L'hiver le plus froid et le plus mémorable de cette période semble avoir été celui de 1879 (voir L. Dufour « Marcel Proust et la météorologie », *Revue de l'université de Bruxelles*, p. 3-4. C'est aussi la date notée par l'ami de Proust, Robert Dreyfus, en marge de son exemplaire de *Du côté de chez Swann*). Mais G. H. Steel précise que la Seine gela également en 1891, 1892 et 1894 (G. H. Steel, *Chronology and Time in « À la recherche du temps perdu »*, Genève, Droz, 1979, p. 117).

Page 391.

a. l'explication [p. 390, avant-dernière ligne] de son geste. [La vieille dame elle-même [...] je suis confuse. » *add.*] Tout à coup l'air *daçtl.* 1, *daçtl.* 2 ➡ b. si elle avait voulu [16^e ligne de la page] m'y recevoir. [« Brava ! Brava ! ça [...] l'hermine ! » Et elle rit avec satisfaction. *add.*] / Ce jour auquel la neige, image des puissances qui pouvaient me priver de voir Gilberte, donnait la tristesse d'un jour de départ, en nous retirant l'aspect et presque l'usage du lieu habituel de nos seules entrevues, maintenant changé, tout enveloppé de housses, ce jour faisait pourtant un progrès *daçtl.* 1, *daçtl.* 2

Page 392.

a. du drap d'or. / Et ce jour que j'avais tant redouté fut au contraire un des seuls où je ne fus pas trop malheureux. / Et pourtant si je ne pensais plus qu'à ne jamais rester *daçtl.* 1, *daçtl.* 2 : du drap d'or. / Et ce jour que j'avais tant redouté fut au contraire un des seuls où je ne fus pas trop malheureux. / [D'ailleurs il n'y avait pas besoin qu'il y eût de la neige ou qu'il fit tout à fait mauvais temps pour que je pusse craindre de ne pas voir Gilberte. Son institutrice qui était rhumatisante, craignait fort l'humidité, et si seulement la pluie menaçait il y avait grande chance pour que Gilberte ne vint pas aux Champs-Élysées. / Aussi si le

ciel¹ était douteux [p. 388, dernier §, 1^{re} ligne], dès le matin [...] joie, même au cœur [p. 390, 3^e ligne] de l'hiver, quand toute autre végétation a disparu, quand le beau cuir vert qui enveloppe le tronc des vieux arbres est caché sous la neige qui couvrait le balcon, le soleil apparu entrelaçait des fils d'or et brodait des reflets noirs. *add.*] / Et pourtant si je ne pensais plus qu'à ne jamais rester *épr.* 1 ♦ b. des moments heureux. [J'éprouvais une grande joie : ils ne m'en donnaient aucune *biffé*] [; et je le savais [...] un atome de plaisir. *add.*] / Tout le temps *dactyl.* 1, *dactyl.* 2

1. Allusion au campement fastueux que François I^{er} fit installer en 1520, entre Guînes et Ardres (Pas-de-Calais), pour y recevoir Henri VIII dont il espérait se faire un allié contre Charles Quint.

Page 395.

a. jusqu'à la baraque de notre marchande [qui était particulièrement [...] Prophètes *add.*] Gilberte me montrait *dactyl.* 1, *dactyl.* 2

1. Dans les malédictions du Deutéronome (XXVIII, 27), on lit, à l'adresse du peuple juif : « Yahvé te frappera de furoncles d'Égypte, de bubons, de croûtes, de plaques rouges dont tu ne pourras guérir. » Le Talmud prévoit le traitement de la constipation (Rabbin A. Cohen, *Le Talmud*, Payot, Paris, 1986, p. 317). — À propos des vertus du pain d'épice, Alexandre Dumas note dans son *Grand dictionnaire de cuisine* qu'il est « laxatif » (rééd. Henri Veyrier, 1973, p. 374).

Page 396.

a. violettes ceintures symboliques, hygiéniques de la vie, *dactyl.* 1, *dactyl.* 2 ♦ b. et l'effort qu'elle faisait pour articuler *dactyl.* 1, *dactyl.* 2 ♦ c. un fruit qu'on veut avaler tout nu², tandis que *dactyl.* 1, *dactyl.* 2

Page 397.

1. Chanson de Paulus, signe de ralliement des boulangistes, chantée pour la première fois à l'Alcazar, le 14 juillet 1886. Proust adolescent la cite dans une lettre à Antoinette Faure en date du 15 juillet 1887 (*Correspondance*, t. I, p. 98).

Page 398.

a. à la bénédiction du soleil. Et la préposée s'étant approchée *dactyl.* 1, *dactyl.* 2, *épr.* 1, *épr.* 2 : à la bénédiction du soleil. [La vieille lectrice [...] « Quel joli temps ! » *add.*] Et la préposée s'étant approchée *épr.* 3

1. Le passage qui commence par ces mots, concernant le rayon de soleil, a été découpé par Proust dans les placards de l'épreuve 1. Proust le replacera à sa place primitive dans l'épreuve 3.

2. Il s'agit peut-être d'une faute de frappe pour « tout cru ».

Page 399.

a. les ambassadeurs [ou le pavillon Louis XV des Water Closets au lieu d'entre *corrigé en* et non entre] les deux guignols, *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ b. à pèlerine [et de sa cravate à pois *add.*] son aspect *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ c. le comte de Chambord qui, quand *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ d. connu de Bourbon; elles le *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2

Page 400.

a. mais sans avoir l'air [2^e §, 3^e ligne] de me connaître. [(Cela me rappela [...] transversale [2^e §, 13^e ligne] à notre invité d'autrefois; comme toute ma vie n'avait de prix pour moi que dans la mesure où elle pouvait servir à mon amour j'aurais voulu pouvoir en effacer ces années de Combray dont le souvenir me donnait un mouvement de honte quand je songeais combien je m'étais rendu si souvent le soir ridicule en envoyant demander [...] la table du jardin.), *add.*] Il disait *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ b. cette main que Henri V avait *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ c. lieux d'asile (cependant qu'ils en complétaient la signification), tel sur *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2

1. Nom sous lequel le comte de Paris (voir n. 3, p. 15) était prétendant au trône.

Page 401.

a. une divinité [p. 400, dernière ligne] nouvelle. [Un de ces jours [...] à Gilberte. *add.*] / « J'avais *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ b. après-demain non plus [, je vais chez une amie [...] et le lendemain encore *add.*] à Michel Strogoff *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ c. quelque chose de romanesque [, et au milieu [...] d'un baiser *add.*]. Et quand *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2

1. Allusion probable à la visite du tsar Nicolas II, en 1896.

2. Adaptation théâtrale par J. Verne et A. Dennery, du roman de Jules Verne qui fut donnée pour la première fois au Châtelet en 1880 et connut un grand succès.

Page 402.

a. spontané, moi, *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ b. brochures [, et j'en étais heureux parce que j'avais lu ou entendu dire que les femmes sont ainsi pour celui qu'elles aiment; tant chacun se jette sur tout ce qui peut donner une raison de la solidité à son amour, jusqu'à assimiler par imitation les sentiments qui sont le plus opposés à ses sentiments spontanés *biffé*]. Quant à Bergotte, *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2

Page 404.

a. et un chapeau avec un épi [violet *corrigé en* jaune], ou plutôt *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ b. dévouée), [qui me rendait douloureuse l'invitation que ma mère avait adressée de venir habiter quelques jours chez nous une des sœurs de ma grand-mère qui avait l'air d'une folle ou d'une pauvre *biffé*] ce besoin unique *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2

Page 406.

a. les bases [p. 405, 1^{re} §, dernière ligne] d'une nouvelle amitié. / Ces jours¹ où Gilberte m'avait annoncé qu'elle ne devait pas venir aux Champs-Élysées, j'entraînais Françoise en pèlerinage devant la maison qu'habitaient les Swann. J'aimais Gilberte : si sur le chemin j'apercevais [p. 409, 8^e ligne], leur vieux maître d'hôtel [...] qu'aux regards [p. 409, 3^e §, 11^e ligne] de Gilberte. D'autres fois j'emmenais Françoise jusqu'au Bois où se promenait presque chaque jour Mme Swann, et parfois dans la rue Duphot qui parce qu'on assurait qu'il arrivait à M. Swann de passer pour se rendre chez son dentiste, et qui à cause de cela (car mon imagination différenciait tellement Swann du reste de l'humanité que sa présence au milieu du monde réel y introduisait du merveilleux) me donnait autant d'émoi qu'à un paysan un chemin hanté par les fées. J'avais toujours à portée [p. 405, 2^e §, 1^{re} ligne] de ma main [...] dix autres [p. 405, 3^e §, dernière ligne] dans le même cas. » / Je m'arrangeais à tout propos à faire prononcer à mes parents le nom de Swann [; certes je me le répétais [...] ne me suffisait [p. 405, 4^e §, 5^e ligne] pas. Je ne tarissais pas non plus sur la beauté, la magnificence, la noblesse de la vieille dame qui lisait les *Débats* [p. 406, 13^e ligne] (et j'avais insinué à mes parents que c'était une ambassadrice ou peut-être une altesse) jusqu'au jour où je dis que [...] je passais tout mon temps [3^e §, 2^e ligne] à table à rentrer ma tête dans les épaules. Mon père disait : « Cet enfant est idiot, il deviendra bossu. » J'aurais surtout voulu être aussi chauve que Swann. *add. dactyl.* 2] Il me semblait quelqu'un de si extraordinaire *dactyl.* 1, *dactyl.* 2

Page 407.

a. mon amour [7 lignes plus haut] pour Gilberte. [Mon père [...] si Swann avait sa cravate à pois. *add.*] « Est-ce que *dactyl.* 1, *dactyl.* 2

Page 408.

a. le geste de la saluer, quelques paroles elle ne semblait pas mettre à part ce moment de sa journée sur lequel l'attention de Swann avait passé et pour moi resterait à jamais peinte, comme sur la terre qu'il a rasée un moment, l'ombre des ailes d'un oiseau merveilleux. / Et mes parents ne semblaient pas trouver non plus à parler *dactyl.* 1, *dactyl.* 2 ♦ b. qui ne tardait pas à se dissiper. L'épisode qui suit ces mots, dans la *dactylographie* 1 et dans la *dactylographie* 2 a été déplacé par Proust dans « À l'ombre des jeunes filles en fleurs ». Voir, à ce propos, l'Introduction, p. 1048 et la variante a de la page 426.

Page 409

a. devant la maison [p. 408, 2^e ligne en bas de page] qu'habitaient les Swann. / Alors, rien ne me causait [plus d'émoi corrigé dans *dactyl.* 1 en autant d'émoi] que de me trouver sur le passage de M. ou Mme Swann et peut-être celle-ci quand enfin j'allai chez elle, avait-elle reconnu en moi

1. Le passage qui commence par ces mots et qui se termine à « chemin hanté par les fées » a été déplacé — et légèrement modifié — par Proust. Voir, à ce propos, la variante a. p. 408.

— mais je n'osai pas le lui demander, un adolescent qui un an ou deux plus tôt ne perdait pas l'occasion de l'apercevoir, et même quoiqu'elle ne sût pas à cette époque qui il était, de la saluer, se croyant autorisé à le faire parce qu'il avait connu son mari et sa fille. Ayant appris cette année-là où je n'allais pas encore chez Mme Swann et ne pensais y aller, qu'elle se promenait autour du grand lac, allée de la Reine Marguerite et allée des Acacias, presque tous les jours, ceux où je savais que Gilberte ne viendrait pas aux Champs-Élysées, je dirigeais Françoise du côté du [Bois corrigé dans dactyl. 1 en Bois de Boulogne]. Il était pour moi comme ces jardins zoologiques où on voit rassemblés des flores diverses dactyl. 1, dactyl. 2 : devant la maison qu'habitaient les Swann¹. [/ Alors rien ne me causait [comme dans dactyl. 2] Bois de Boulogne. biffé] [Je faisais répéter à Françoise ce que, par l'institutrice [...] une personne [6^e ligne de la page] très croyante ! » J'apercevais leur vieux maître d'hôtel² [...] inopinément [3^e §, dernière ligne] l'apparition surnaturelle. / Mais le plus souvent [...] Bois de Boulogne. corr.] Il était pour moi comme ces jardins zoologiques où l'on voit rassemblés des flores diverses *épr. 1*

1. Voir les Esquisses LXXXIII et LXXXIV, p. 981-986.

2. L'allée des Acacias ou de Longchamp, longue de trois kilomètres, va du carrefour de Longchamp, où se trouve la Grande Cascade, à la porte Maillot. Elle croise l'allée de la Reine-Marguerite, qui va de la porte de Madrid à la porte de Boulogne.

Page 410.

1. Au livre VI de l'*Énéide* (v. 442 et suiv.) Énée, descendu aux Enfers, rencontre, dans une forêt de myrtes, les héroïnes mythologiques dont l'amour a causé la mort : « Ceux dont le dur amour a rongé le cœur de son poison impitoyable y trouvent à l'écart des sentiers cachés et l'ombre des forêts de myrtes : le mal d'aimer les accompagne jusque dans la mort » (traduction Bellessort).

Page 411.

a. c'est le faste [2^e §, 11^e ligne] que je mettais [en premier, si après que j'avais forcé Françoise qui n'en pouvait plus à faire les cent pas pendant des heures, je voyais enfin déboucher de l'allée des cavaliers qui vient de la porte Dauphine, une victoria attelée de deux chevaux, au fond de laquelle posait avec un abandon, plein de noblesse Mme Swann, ayant moins un chapeau qu'une couronne de violette sur ses cheveux blonds d'où se détachait une mèche grise, et sur laquelle descendaient de longs voiles, biffé] [au plus haut rang, [...] de long voiles, corr.] à la main dactyl. 1, dactyl. 2

1. Dans l'épreuve 1, on trouve à cet endroit, dans la marge, une note de Proust : « C'est à peu près ici que commence ma nouvelle fin. »

2. Le passage qui commence par ces mots et se termine par « l'apparition surnaturelle » figurait dans les dactylographies (dans celles-ci, ce passage se terminait par « chemin hanté par les fées » ; voir, à ce propos, la variante a, p. 406). Il a été déplacé par Proust, au moment de la correction de l'épreuve 1.

1. Voir l'Esquisse LXXXV, p. 987.

2. Constantin Guys (1802-1892), dessinateur français, qui représentait des scènes militaires, mondaines ou galantes, souvent rehaussées à l'aquarelle. Baudelaire lui consacra un essai, *Le Peintre de la vie moderne*, dont le chapitre XIII, « Les Voitures », a pu inspirer Proust : « La voiture emporte au grand trot, dans une allée zébrée d'ombre et de lumière, les beautés couchées comme dans une nacelle, indolentes, écoutant vaguement les galanteries qui tombent dans leur oreille et se livrant avec paresse au vent de la promenade » (Baudelaire, *Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, t. II, p. 723). D'autre part, Robert de Montesquiou, dans un article inspiré par une exposition d'aquarelles de l'artiste rue de Sèze, en mars 1895, et recueilli dans les *Autels privilégiés* (1898), analyse le goût de Guys pour les silhouettes hippiques et les voitures. Proust a reçu ce livre (lettre du 1^{er} janvier 1899, *Correspondance*, t. II, p. 271).

3. Le tigre de feu Beaudenord, personnage de Balzac, figure dans *La Maison Nucingen* et dans *Les secrets de la princesse de Cadignan* (voir le pastiche de Balzac par Proust, *Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 9). Renvoyé par un lord anglais pour sa beauté efféminée, il est engagé par le duc de Beaudenord. Après la ruine du duc, les élégants se le disputent et il sert finalement le fils de la duchesse Diane de Maufrigneuse.

Page 412.

a. sur les personnes [1^{re} ligne de la page] qui la saluaient. [Ce sourire en réalité [...] vous ne pouvez pas vous tenir [13^e ligne] de parler ! *add.*] Mais je ne pensais qu'à Mme Swann *daçyl.* 1 : sur les personnes qui la saluaient. [Ce sourire en réalité [...] bonjour de théâtre. *add.*] Mais je ne pensais qu'à Mme Swann *daçyl.* 2

1. Acteur de la Comédie-Française. Voir n. 2, p. 73.

Page 413.

a. circulaire [p. 412, 1^{er} §, dernière ligne] autour d'elle. / [Ceux mêmes [...] de la célébrité. *add.*] Mon cœur *daçyl.* 1, *daçyl.* 2

1. Le 30 janvier 1879.

Page 414.

a. pour aller à Versailles, un des premiers *daçyl.* 1, *daçyl.* 2 ↔ b. l'automne qui s'achève [2^e §, 7^e ligne] si vite [, la fièvre des feuilles mortes qu'on voudrait toutes aller voir dans une forêt dès que brille un rayon, empêchent de dormir plus qu'au bord de la mer le bruit des vagues ou au printemps le désir des fleurs. *biffé*] [sans qu'on y assiste [...] en passant par le bois de Boulogne. *corr.*] C'était l'heure *daçyl.* 1, *daçyl.* 2 ↔ c. chevaux ardents [p. 411, 2^e §, 20^e ligne], minces et contournés. / Plus loin, Proust a supprimé dans l'épreuve 3 et dans l'épreuve 4 le passage compris entre ces deux paragraphes, sans doute pour abrégier le volume. Nous ne possédons pas l'épreuve 5.

1. À la fin d'octobre 1912, Proust écrit à Mme Straus : « Ce que vous m'avez dit de Trianon (que ne m'avez-vous dit que vous y étiez, j'y serais venu en revenant de Cabourg comme j'étais mieux que maintenant, et comme c'est un hôtel qui ne ferme pas je ne l'aurais jamais quitté) m'a tellement donné la nostalgie de l'Automne (connaissez-vous l'admirable *Automne à Versailles* de Barrès, en mille fois mieux [que] ce que j'ai essayé de dire de Versailles dans *Les Plaisirs et les Jours*) que ce matin, malgré fièvre, insomnie, asthme, je me suis levé et vers trois heures quand j'ai senti que je pourrais me tenir debout (en quoi je me suis trompé) je vous ai fait demander [...] si vous ne viendriez pas goûter avec moi au Trianon Palace, puisque cela s'appelle ainsi. Et malheureusement il me sera impossible de me lever sans doute de quelques jours. » (*Correspondance*, t. XI, p. 239). Cette promenade n'aura pas lieu ; mais cette lettre fournit une date de rédaction pour certains passages de ce texte, et même pour « cette année », qui ne peut être, en tout cas, postérieure à 1913, date de publication de *Du côté de chez Swann*.

Page 415.

1. Voir l'Esquisse LXXXVI, p. 987 et suiv.
2. Tous ces noms figurent bien dans la topographie du bois de Boulogne. Le pavillon d'Armenonville est un restaurant de luxe. Le château de Madrid a été reconstruit au XIX^e siècle, à la porte de Madrid. Le narrateur ne suit pas l'ordre de la route : sa promenade va du nord-est au sud-est, puis au nord, pour revenir au sud, et finir à l'est, selon un mouvement circulaire qui est celui du regard sur la « carte », et que nous avons déjà trouvé à propos du train de Paris à Balbec, qui fait le tour de la Bretagne (voir n. 1, p. 379).

Page 416.

1. Allusion à *La Création des astres*, deuxième des fresques représentant des scènes bibliques, que Michel-Ange a peintes au plafond de la chapelle Sixtine au Vatican.

Page 417.

1. Le Tir aux pigeons est un élégant club sportif, qui se trouve entre la porte de Madrid et l'allée des Acacias.
2. Allusion mythologique au roi de Thrace, Diomède, qui nourrissait ses chevaux de chair humaine.
3. Statuettes de terre cuite (VI^e-IV^e siècle av. J.-C.), découvertes près du village de Tanagra, en Grèce. G. H. Steel, citant une publicité du magazine *Les Modes* (« M. Lacroix [...] créatrice de la robe Sylphide et de la robe Tanagrénne ») situe vers 1908 l'apogée de la mode qu'elles ont inspirée (G. H. Steel, ouvr. cité, p. 173).

Page 419.

a. gardaient encore leurs feuilles [p. 415, 13^e ligne¹], ils semblaient subir [...] de la mémoire et de n'être [p. 419, 7^e ligne en bas de la page] pas perçus par les sens². dactyl. 1, dactyl. 2 : Fin dans épr. 1 : gardaient encore [...] perçus par les sens. [La réalité que j'avais connue [...] comme les années. add.] Fin . Sur l'épreuve 3 figure une note de Proust : Ici finit le volume.

1. Explicitation de la référence à *L'Énéide* (p. 410). Anatole France avait utilisé la même référence littéraire comme métaphore du temps qui passe en intitulant « L'Allée de myrtes » le chapitre XI du *Livre de mon ami*, où le narrateur retrouve une femme aimée autrefois. Le ton de ce passage est celui d'une résignation souriante, alors que dans *Du côté de chez Swann* la métaphore prend place dans une démonstration plus vaste : « Ce n'est qu'à la fin du livre, et une fois les leçons de la vie comprises, que ma pensée se dévoilera. Celle que j'exprime à la fin du premier volume, dans cette parenthèse sur le bois de Boulogne que j'ai dressée là comme un simple paravent pour finir et clôturer un livre qui ne pouvait pas pour des raisons matérielles excéder cinq cents pages, est le contraire de ma conclusion. Elle est une étape, d'apparence subjective et dilettante, vers la plus objective et croyante des conclusions. Si on en induisait que ma pensée est un scepticisme désenchanté, ce serait comme si un spectateur ayant vu à la fin du premier acte de *Parsifal* ce personnage ne rien comprendre à la cérémonie et être chassé par Gurnemanz, supposait que Wagner a voulu dire que la simplicité du cœur ne conduit à rien » (Lettre du 6 février 1914 à J. Rivière, *Correspondance*, t. XIII, p. 99).

2. À Dodone, en Épire, les prêtres du sanctuaire de Zeus rendaient des oracles en interprétant le bruit du vent dans les chênes sacrés.

1. Ce passage dans la dactylographie 1 et dans la dactylographie 2 comprend de très nombreuses biffures et corrections manuscrites de Proust. Ces corrections constituent à peu près le texte définitif. Le premier état dactylographié est reproduit dans l'Esquisse LXXXVI (p. 987-991).

2. En fait, après ces mots, dans la dactylographie 1 et dans la dactylographie 2, on trouve un blanc suivi de l'épisode du voyage à Bricquebec (futur Balbec) qui sera repris, sous une forme différente, dans la deuxième partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, « Noms de pays : Le pays », et qui débute ainsi : « Quand nous partîmes cette année-là pour Bricquebec ». Le texte, dans la version définitive, donne : « J'étais arrivé à une presque complète indifférence à l'égard de Gilberte, quand deux ans plus tard je partis avec ma grand-mère pour Balbec » (t. II de la présente édition, p. 3).

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

INTRODUCTION

À l'ombre des jeunes filles en fleurs, dont l'achèvement d'imprimerie est du 30 novembre 1918, a paru en librairie en juin 1919. C'est dire que les lecteurs de *Du côté de chez Swann* ont attendu plus de cinq ans et demi le deuxième volume d'*À la recherche du temps perdu*. Étaient pourtant prêtes, en même temps que le premier volume, deux cents pages dont Proust dut à contrecœur amputer *Du côté de chez Swann* pour le ramener à la dimension voulue par Grasset. Dans sa forme première, *Du côté de chez Swann* eût offert une longue troisième partie comprenant la rêverie sur les noms de lieux, toute l'histoire de Gilberte aux Champs-Élysées et un premier séjour à la mer conclu par une nouvelle rêverie sur les noms de lieux qui donnait au héros le désir de voir Florence. Les exigences de Grasset, les retards dus à la guerre, des ajouts et des modifications apportées au plan d'*À la recherche du temps perdu*, ont fait, de la fin de cette troisième partie, les linéaments d'un nouveau volume dont la présentation en deux volets peut suggérer la complexité, mais nullement refléter la genèse.

Dans les cahiers de brouillon, la première partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, « Autour de Mme Swann », est indissociable de la troisième partie de l'actuel *Du côté de chez Swann*, « Noms de pays : le nom ». Ainsi, réunifiant ce que les aléas de l'édition avaient séparé, Gérard Genette peut-il légitimement appeler « Gilberte » l'ensemble de cette histoire¹. Son motif principal est en effet constitué par les rencontres du héros et de Gilberte aux Champs-Élysées. Mais le titre retenu par Proust consacre plutôt Mme Swann comme l'héroïne de l'épisode. La métamorphose d'Odette autant que les souffrances endurées par le héros à cause de sa fille font de cette première partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* une sorte de pendant d'« Un amour de Swann ». Une première version en a été rédigée de 1909 à 1911 environ. Une partie de celle-ci étant parue dans *Du côté de chez Swann* en 1913, ce qui reste sera considérablement augmenté avant de constituer « Autour de Mme Swann » tel que nous le lisons aujourd'hui.

La genèse de la deuxième partie du volume, « Noms de pays : le pays », est plus complexe. Les brouillons dessinèrent d'abord au moins trois séjours au bord de la mer. Lors du premier séjour, le

1. Voir G. Genette, *Figures III*, collection « Poétique », éditions du Seuil, 1972, p. 124.

héros apprenait à mieux observer les paysages ; il rencontrait aussi de nouveaux personnages : Mme de Villeparisis, Montargis, futur Saint-Loup, et M. de Guercy, futur Charlus, tandis qu'Elstir le peintre était à peine mentionné. Son enseignement, permettant au jeune homme d'apprendre à regarder aussi les tableaux, portait ses fruits lors d'un deuxième séjour, au cours duquel apparaissait une bande de jeunes filles. Celles-ci offrent, dans les brouillons, un extraordinaire foisonnement de prénoms, sans qu'il soit toujours possible de décider si elles s'additionnent ou se substituent les unes aux autres ; mais, jusqu'en 1913 au moins, aucune ne s'appelle Albertine. Ces jeunes filles, dont une Mlle Swann fait fugitivement partie et dont Proust esquisse la « nébuleuse » juste avant de commencer à écrire l'histoire de Gilberte aux Champs-Élysées, sont destinées au dernier volume du roman, ce qui n'étonnera pas le lecteur initié à la méthode de composition proustienne : travaillant simultanément à des pans très différents de l'édifice en cours, Proust a toujours en vue, quitte à procéder à d'ultimes transferts, la destination de ces morceaux. L'ajournement de la publication du premier séjour à la mer va lui donner l'occasion d'y inclure la leçon d'Elstir et la bande des jeunes filles où Albertine joue désormais le premier rôle. Mais n'y avait-il pas un artifice à associer dans un même volume l'épisode ainsi remanié à l'histoire de Gilberte ?

Que soient finalement réunies des pages écrites à des périodes très espacées ne fait pas la singularité d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* : on en dirait autant, ou presque, de chaque section du roman. La juxtaposition d'un épisode parisien et d'un épisode marin séparés par un « blanc » de deux années surprend davantage. Sans doute se succédaient-ils déjà dans le volume de sept cents pages que Proust eût voulu voir éditer, mais à l'intérieur d'un développement sur les noms : d'une portée esthétique et sentimentale bien moindre, le séjour à la mer se donnait alors à lire, dans une perspective franchement récapitulative, comme un souvenir amorçant pour le tout jeune homme de nouveaux désirs de voyage. Ayant gagné en importance et en autonomie, ce séjour a conservé sa place dans l'ordre du roman. Le développement sur les noms, qui justifiait sa réunion à l'histoire de Gilberte, ne figure plus dans le même volume, puisqu'il a été publié dans *Du côté de chez Swann*. Ainsi, oublieux peut-être de ce préambule et lisant le séjour à la mer comme une véritable intrigue plutôt que comme une illustration, le lecteur de 1919 a-t-il lieu de s'étonner qu'enchaînant chronologiquement avec le volume paru près de six ans plus tôt, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* soit coupé en son milieu par un intervalle aussi long. Au vrai, même ignorant de la genèse du roman, il pouvait trouver des indices de ce remaniement tardif : alors qu'elles n'apparaissent qu'au dernier tiers d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, ces jeunes filles s'imposent curieusement, par le biais du titre, au volume entier.

À l'exception de *Sodome et Gomorrhe*, qui eût aussi bien intitulé l'ensemble du roman, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* est le seul titre apparemment autonome d'*À la recherche du temps perdu* : les autres

se font écho ou, comme *Le Temps retrouvé*, font écho au titre général. Son pouvoir de séduction et le prix Goncourt décerné au volume contribueront à lui donner un semblant d'unité, au pire : d'indépendance. Nous devons en tenir compte. Pour étudier sa genèse, en revanche, nous ne pourrions qu'avec peine, remontant à leur source, embrasser d'un même regard des cours d'eau primitivement destinés à rejoindre le fleuve en des endroits différents.

Les étapes de la publication du volume.

La première mise au net destinée à l'impression de ce qui sera le volume de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* est constituée par deux ensembles dactylographiés de 317 folios chacun, conservés au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale¹. La fin de l'actuel *Du côté de chez Swann* et la première mouture de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* s'y lisent en continuité, le texte de celui-ci débutant au folio 47 du premier ensemble et au folio 50 du second. Il faudrait du reste inverser les deux cotes : si les deux dactylographies, qui sont l'une et l'autre des doubles au carbone, sont de la même frappe, celle qui est cotée 16735 constitue la « première » dactylographie et porte des corrections et des ajouts de la main de Proust, copiés par une main étrangère, sans doute celle d'Albert Nahmias, sur l'ensemble coté 16732, qui a donc été utilisé postérieurement². Ce dernier ensemble a pourtant reçu, à partir du folio 138 notamment, de nouvelles corrections et de nouveaux ajouts de la main de Proust. Ces dactylographies sont dues pour l'essentiel à Miss Coecilia Hayward, une « dactylographe-sténographe fort habile » attachée au Grand Hôtel de Cabourg, comme le dit Proust dans une lettre « à un jeune homme » de la mi-juillet 1911³. Une lettre d'Albert Nahmias à Proust de septembre 1911⁴ semble cependant indiquer qu'une autre dactylographe a travaillé sur le texte de Proust après que Miss Hayward eut quitté Cabourg⁵. À Albert Nahmias revient la tâche de démêler l'écheveau des cahiers de brouillon avant de les soumettre à la dactylographe. Proust lui donne des instructions dans ce sens par une lettre datée par Ph. Kolb « entre le 2 et le 11 janvier 1912⁶ ». D'après les indications de pages données par Proust, le travail de dactylographie en est alors au folio 164 de l'ensemble

1. Sous les cotes N. a. fr. 16732 et N. a. fr. 16735.

2. Ainsi qu'il est précisé dans notre Note sur le texte, nous respectons, pour la clarté, l'ordre erroné des deux jeux dactylographiés, et appelons donc le jeu coté N. a. fr. 16732 : *dactyl.* 1, et le jeu coté N. a. fr. 16735 : *dactyl.* 2.

3. *Correspondance*, t. X, p. 315.

4. *Ibid.*, p. 350.

5. Nous renvoyons pour plus de détails aux articles de D. Backus et de R. Brydges dans le *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 15, 1984, p. 7-10 et p. 11-28.

6. *Correspondance*, t. XI, p. 25.

N. a. fr. 16735¹, c'est-à-dire à l'évocation du bois de Boulogne², que Proust distraira pour constituer le dénouement de *Du côté de chez Swann* amputé par Grasset. Dans la même lettre, Proust demande à Nahmias de choisir de nouveau comme dactylographe Miss Hayward, qui se trouve alors à Paris. Une semaine ou deux plus tard, il écrit à Robert de Billy : « Il faut que je finisse pour la dactylographe les dernières pages de mon premier chapitre³ », allusion probable au premier chapitre de la troisième partie de *Du côté de chez Swann* sous sa forme prévue : il se hâterait alors d'écrire la description de Mme Swann au Bois, mais peut-être aussi des pages sur son « jardin d'hiver » ou son salon⁴. Au début d'avril 1912, Nahmias presse Miss Hayward d'avancer la frappe du « deuxième envoi⁵ » qui doit se rapporter au « séjour à "Criquebec" (Balbec), à la rencontre de Montargis (Saint-Loup), à la présentation du narrateur par Mme de Villeparisis à son neveu le baron de Fleurus (Charlus)⁶ ». Enfin, par une lettre du 27 (?) juin 1912, Proust annonce à Nahmias qu'il a « réglé » Miss Hayward⁷.

Ce sont sept cents pages environ qui sont alors prêtes, et pour la partie qui préfigure *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, on peut supposer que c'est entre l'automne 1911 et le printemps 1912 que la dactylographie en a été menée à bien. Toutefois, Proust a tellement surchargé certaines pages dactylographiées qu'une main étrangère, sans doute celle de Nahmias, les a recopiées en calligraphie et insérées dans l'ensemble coté N. a. fr. 16732, celui qui fut vraisemblablement présenté aux éditeurs ; tel est le cas du folio 151 de cet ensemble, fort intéressant puisqu'il est le verso d'une feuille à en-tête du Grand Hôtel de Cabourg ; c'est donc pendant l'été de 1912 que Nahmias a procédé à cette ultime toilette de la dactylographie.

Cette dactylographie a servi à Grasset pour l'impression des placards intitulés *Les Intermittences du cœur*⁸. Dans le jeu coté N. a. fr. 16754, le texte correspondant à *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* occupe les placards 60 à 95, datés par le cachet de Ch. Colin, imprimeur à Mayenne, du 28 mai au 11 juin 1913, avec une seule correction de la main de Proust. L'ensemble de ce jeu de placards s'achève avec le rêve du héros de voir « les narcisses, les jonquilles

1. F° 158 de 16732.

2. « Il était pour moi comme ces jardins zoologiques [...] » Voir *Du côté de chez Swann*, p. 409.

3. Le 19 (?) janvier 1912, *Correspondance*, t. XI, p. 32.

4. Voir la Notice d'« Autour de Mme Swann », p. 1308 et suiv.

5. *Correspondance*, t. XI, p. 88.

6. *Ibid.*, p. 89, note de Ph. Kolb.

7. *Ibid.*, p. 153.

8. On entend par « placards » des feuilles comprenant chacune huit pages non découpées de l'édition projetée par Grasset. Chaque placard porte un numéro, tandis que les pages ne sont pas encore numérotées. La Bibliothèque nationale a porté la mention « épreuves » en tête de ces placards, corrigés ou non, alors que les « épreuves » soumises aux corrections de l'écrivain se présentent ordinairement sous forme de pages déjà découpées. Il est vrai que Proust lui-même, dans sa correspondance, appelle le plus souvent « épreuves » les placards qu'il corrige.

et les anémones du Ponte-Vecchio¹ », donnant donc une idée fidèle de *Du côté de chez Swann* tel que Proust eût souhaité le voir édité. Le jeu coté N. a. fr. 16753 devrait logiquement suivre le précédent dans l'ordre des cotes, puisqu'il porte de nombreuses corrections manuscrites de Proust. Il est malheureusement incomplet. Le texte correspondant à *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* occupe les placards 60 à 84, datés par le cachet de l'imprimeur du 27 mai au 9 juin 1913. Un nouveau jeu, postérieur à la première édition de *Du côté de chez Swann*, est coté N. a. fr. 16761 ; les placards 29 à 66 correspondant à *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* ont été imprimés par erreur à la suite des placards qui correspondent au *Côté de Guermantes* ; ils sont datés du 12 au 22 juin 1914 et ont été également imprimés par Ch. Colin. Seuls les placards 29 et 56 portent des additions de la main de Proust. Les autres sont vierges de correction. Les modifications que l'on constate par rapport aux placards de 1913 tantôt sont visibles sur le jeu coté 16753, tantôt ont été apportées sur des feuillets, voire sur un jeu, perdus². Elles ne sont que rarement d'une longueur ou d'une importance considérables. Les plus évidentes concernent les noms propres : Montfort se change en Norpois ; Norpois en Vaugoubert ; Briquebec en Bolbec ou Balbec ; Montargis ou Beauvais en Saint-Loup. Une inadvertance ou une hésitation laisse parfois subsister l'ancien nom : Mlle de Silaria ne s'appelle pas encore Stermaria, le baron de Fleurus ne porte pas le nom de Charlus qui figure pourtant dans *Du côté de chez Swann* paru en novembre 1913 et il n'y a aucune mention d'Albertine. Si l'on excepte le remaniement apporté aux explications du mariage de Swann, Elstir bénéficie des changements les plus importants ; à peine mentionné en 1913, le peintre joue désormais un rôle considérable dans la formation du héros dès le premier séjour à Balbec. L'étonnante survivance du nom de Fleurus permet de supposer que ces placards de 1914 ont été établis d'après un matériau déjà ancien.

À l'époque où ils sont imprimés, Proust est sous le coup de la mort d'Alfred Agostinelli, qui s'est tué accidentellement en avion le 30 mai et dont le corps a été retrouvé le 7 juin³. On pourrait ainsi s'expliquer que le jeu coté 16761 ne porte que deux additions manuscrites, alors que Proust a pour habitude de surcharger jusqu'à les rendre parfois illisibles toutes les dactylographies ou épreuves qui lui reviennent. À Georges de Lauris, il écrit en juin-juillet 1914 : « Je relis, au fur et à mesure qu'on m'en donne les copies à la machine, les anciennes feuilles de mon second volume et je n'ai même pas le courage de

1. Voir, dans le tome II de la présente édition, var. a., p. 306.

2. Voir D. Alden, *Marcel Proust's Grasset proofs. Commentary and variants*, Chapel Hill, North Carolina, 1978, p. 11-16.

3. Alfred Agostinelli (1888-1914) a été engagé comme chauffeur par Proust en 1907. Il reprendra du service auprès de lui comme secrétaire au printemps de 1913, le suivra à Cabourg pendant l'été et partagera son existence à Paris jusqu'à sa « fuite » en décembre de la même année.

corriger les fautes d'orthographe¹. » Ce second volume qui doit s'appeler *Le Côté de Guermantes* est pourtant largement avancé.

Mais le choc dont Proust a été victime n'explique pas tout. Dès le 5, 6 ou 7 novembre 1913, il écrivait à René Blum que le deuxième volume annoncé sous le titre *Le Côté de Guermantes* s'appellerait peut-être « *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* ou peut-être *Les Intermittences du cœur* ou peut-être *L'Adoration perpétuelle*, ou peut-être *Les Colombes poignardées*² » ; à Robert de Flers, le 6, 7 ou 8 novembre, il donne pour titres possibles « *Le Côté de Guermantes*, ou peut-être *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* ou peut-être *Les Intermittences du cœur*³ ». À Gaston Calmette enfin, le 12 novembre, il annonce que le second volume s'appellera « *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (ce n'est pas décidé)⁴ ». En dépit de cette dernière réserve, il paraît donc que le projet qui sera finalement retenu ait fait des progrès en ces quelques jours.

Considérons maintenant le détail du volume annoncé sous le titre *Le Côté de Guermantes* sur la page de faux-titre de *Du côté de chez Swann* publié en novembre 1913⁵. Son premier chapitre, « Chez Mme Swann », sera, sous le titre à peine différent d'« Autour de Mme Swann » cette suite de l'histoire de Gilberte et de ses parents que nous lisons aujourd'hui au début d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Le chapitre suivant, « Noms de pays : le pays » est bien ce que nous pouvons lire en continuité sur les placards à la suite de l'évocation de Mme Swann au bois de Boulogne. Cette continuité — un simple passage à la ligne — entre la fin de l'épisode parisien et le début de l'épisode marin ne doit pas surprendre de la part d'un auteur qui eût rêvé que son roman fût édité, sinon en un seul volume, du moins d'un seul coup ; les séparations entre les parties eussent alors été de peu d'importance. Le chapitre suivant, « Premiers

1. Lettre citée par H. Bonnet, *Marcel Proust de 1907 à 1914*, 2^e éd., Nizet, 1971, p. 201, auquel nous renvoyons pour un récit plus détaillé de cette période de la vie de Proust.

2. *Correspondance*, t. XII, p. 295. Les dates approximatives avancées ici sont conformes aux hésitations de Ph. Kolb, éditeur de la *Correspondance*.

3. *Ibid.*, p. 298.

4. *Ibid.*, p. 309. À ce sujet, voir K. Yoshikawa, « Remarques sur les transformations subies par la Recherche autour des années 1913-1914 d'après des cahiers inédits », *Bulletin d'informations proustiennes* n° 7, 1978, p. 20.

5. On peut lire sur cette page de faux-titre :

« *À la recherche du temps perdu* :

« *Le côté de Guermantes* (Chez Mme Swann — Noms de pays : le pays — Premiers crayons du baron de Charlus et de Robert de Saint-Loup — Noms de personnes : la duchesse de Guermantes — Le salon de Mme de Villeparisis).

« *À la recherche du temps perdu* :

« *Le temps retrouvé* (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* — La princesse de Guermantes — M. de Charlus et les Verdurin — Mort de ma grand-mère — Les intermittences du cœur — Les "Vices et les Vertus" de Padoue et de Combray — Mme de Cambremer — Mariage de Robert de Saint-Loup — L'Adoration perpétuelle). »

crayons du baron de Charlus et de Robert de Saint-Loup¹ », avait été très tôt esquissé sur un fond de décor marin.

Dès 1913², Albertine est devenue l'héroïne d'un chapitre intitulé « À l'ombre des jeunes filles en fleurs », où Proust raconte un deuxième séjour à Balbec³. Plus tard, peut-être pour augmenter l'importance de celle qui devient dans son esprit la « prisonnière » et la « fugitive », il transférera la bande des jeunes filles dans le premier séjour. L'hypertrophie de ce premier séjour va alors repousser les développements annoncés sur la duchesse de Guermantes et le salon de la marquise de Villeparisis : ainsi *Le Côté de Guermantes* deviendra-t-il le troisième volume du roman. Sur le détail de ces modifications, nous reviendrons dans notre étude de la genèse de « Noms de pays : le pays » ; mais il convenait d'en marquer dès à présent les grandes lignes, puisqu'elles influencent notre appréciation des titres promis au lecteur de *Du côté de chez Swann* ou des placards composés par l'imprimeur.

Pour en revenir aux réalités proprement éditoriales d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, il faut s'arrêter à ce qui peut être considéré comme sa première publication partielle : le fragment donné sous le titre « À la recherche du temps perdu » par *La Nouvelle Revue française*, n° 66, du 1^{er} juin 1914⁴. Annotant le titre de cet extrait, Jacques Rivière, directeur de la NRF, écrit : « Ces fragments sont extraits du deuxième volume de *À la Recherche du temps perdu*, intitulé *Le Côté de Guermantes*, qui doit paraître prochainement chez l'éditeur Bernard Grasset. » En apparence, la guerre seule empêchera cette parution prochaine. Mais Proust ne l'eût-il pas ajournée de lui-même s'il était, dès cette époque, décidé à associer la bande des jeunes filles au premier séjour à Balbec ? Publié sous le titre *Le Côté de Guermantes*, que Proust paraissait résolu à abandonner près de sept mois plus tôt, du moins pour son second volume, cet extrait semble bien relever d'un état dépassé du roman.

De sa publication, les lettres de Proust et de Rivière nous livrent l'histoire. Elles nous apprennent que Proust songea à donner des pages au *Figaro* ou à *La Revue de Paris*, mais que ses préférences allèrent

1. Ce terme de « crayon » a sans doute été inspiré à Proust par les *Mémoires* de Saint-Simon où on lit en sous-titres, pour l'année 1710 : « Crayon de Madame la duchesse de Berry », pour l'année 1712 : « Crayon de Monsieur le duc d'Orléans », etc.

2. Voir K. Yoshikawa, article cité, p. 17-19.

3. C'est au cours du premier qu'il a fait la connaissance de Montargis, le futur Saint-Loup.

4. P. 921 à 969. Les épreuves de ce fragment sont conservées à la Bibliothèque nationale. Voir notre Note sur le texte, p. 1305. Un second fragment sera publié dans le numéro 67 du 1^{er} juillet, composé de pages sur la duchesse de Guermantes et la mort de la grand-mère.

finalement à *La Nouvelle Revue française*¹. Ainsi, en mai 1914, Proust écrit-il au directeur de la revue : « Je ne souhaite que la NRF. Mais n'est-ce pas terriblement long ? Je comptais vous donner quelques paysages marins (contrastant avec les paysages terriens du 1^{er} volume) de Balbec et ma déception à Balbec qui ressemble si peu à ce que je croyais (plus la nuit d'arrivée avec ses tristesses, et les consolations de ma grand-mère). C'est une partie du chapitre qui dans le 2^e volume s'appellera "Noms de Pays : le pays", et qui fait pendant au chapitre du 1^{er} volume appelé : "Noms de Pays : le nom". Enfin si vous voulez un peu plus, je pourrais y ajouter les pages sur la mort de ma grand-mère qui termineront le volume et qui pourraient se relier assez bien à ces pages sur Balbec. Tout cela ne fait évidemment qu'une petite partie du volume, et peut-être pas celle que je préfère² ». L'attachement que Proust témoigne ici à la NRF prélude à sa désertion de chez Grasset. Sans doute la démarche de Rivière n'est-elle pas elle-même exempte d'arrière-pensées : si la publication du *Côté de Guermantes* lui paraît alors inévitable, Rivière doit nourrir des espoirs à long terme. Cette lettre montre en outre l'importance accordée par Proust aux sous-titres qui éclairent la construction de l'ensemble, souci qui ne contredit nullement sa négligence à séparer visiblement les parties sur son manuscrit : c'est le morcellement de son œuvre par les éditeurs qui le contraint d'en marquer les correspondances et la progression. Presque aussitôt après, Proust écrit de nouveau à Rivière : « Je vous envoie pour le numéro de juin ce qui fera je pense à peu près 53 ou 54 pages de la NRF. Je vous enverrai à peu près autant pour le numéro de juillet. Et ce sera tout ! Mais j'attacherais beaucoup d'importance à ce que vous puissiez dans le numéro de juin aller jusqu'à la fin de ce que je vous envoie. Si cela vous semble impossible (si c'est trop long) je supprimerai plutôt un peu du milieu, de manière à finir tout de même dans la revue par les lignes qui terminent le morceau que je vous envoie³ ». Dans les lignes qui terminent le morceau, Charlus⁴ admoneste le jeune homme coupable d'avoir sottement protesté qu'il aimait sa grand-mère. Peu après le 15 mai 1914, Proust insiste auprès de Rivière pour qu'il soit précisé que les fragments publiés sont extraits du deuxième volume d'*À la recherche du temps perdu* : « Comme ce titre général s'appliquait déjà au 1^{er} volume, sans cette note de la NRF, certains lecteurs ne comprendraient peut-être pas qu'il s'agit de quelque chose

1. Pourtant, en juillet 1914 encore, Proust songera à donner au *Figaro* des extraits de son second volume sous le titre « Odette mariée », ou « Les Goûters de Gilberte », ou « Les Intermittences du cœur », mais, sans doute en raison de la guerre, le projet n'aboutira pas (voir la *Correspondance*, t. XIII, p. 260). Cette démarche montre en tout cas que les protestations d'attachement à *La Nouvelle Revue française* ont parfois chez Proust une forme un peu appuyée.

2. Marcel Proust-Jacques Rivière, *Correspondance*, 1914-1922, Gallimard, 1976, p. 29.

3. *Ibid.*, p. 30-31.

4. Sur le texte imprimé des épreuves, « Fleurus » alterne avec « Charlus », et « Montargis » avec « Saint-Loup ». Les corrections de Proust uniformisent les noms conformément au texte définitif.

d'inédit¹ », mais dans une lettre légèrement postérieure, il juge inutile qu'on intitule « Le Côté de Guermantes » un épisode qui traite de Balbec : « Je ne suis même pas certain de maintenir ce titre pour un second volume », précise-t-il², donnant pour la première fois à Rivière l'information qu'il confiait à ses amis six mois plus tôt. Au demeurant, c'est seulement du titre que parle ici Proust : sur le contenu de ce second volume, il ne manifeste aucune intention nouvelle. Son indécision sur le titre des volumes à venir se manifeste de manière plus étonnante encore dans une lettre adressée à Reynaldo Hahn, peu après le 24 octobre 1914 ; après avoir évoqué le tragique destin d'Alfred Agostinelli, Proust ajoute : « Quand vous lirez mon troisième volume, celui qui s'appelle en partie *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, vous reconnaîtrez l'anticipation et la sûre prophétie de ce que j'ai éprouvé depuis³. » Proust voudrait-il faire croire à son ami qu'il a conçu l'histoire de la « prisonnière » et de la « fugitive » avant que la vie ne confirme le roman ? Retenons pour notre propos qu'il présente encore *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, conformément à l'annonce imprimée de *Du côté de chez Swann*, comme un chapitre du troisième volume, alors qu'onze mois plus tôt, il semblait presque résolu à en faire le titre de son second volume. Plus d'une fois, il est vrai, on le surprend à égarer ses proches sur l'état réel de ses travaux.

La guerre accroît l'ampleur du changement que Proust aurait de toute façon apporté à son roman. Nous étudierons ultérieurement, de façon forcément fragmentaire et indécise, les progrès du manuscrit entre 1914 et 1917. Considérant pour l'instant l'édition du texte, retenons cette lettre de novembre 1917 où Proust parle à Mme Catusse, non sans exagération, des « milliers de pages d'épreuves à renvoyer à *La Nouvelle Revue française*⁴ » : elle donne à penser qu'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, à quoi il est fait ici allusion, a été achevé et donné au plus tard à l'éditeur à la fin du premier semestre de 1917, donc que la guerre a facilité la métamorphose du *Côté de Guermantes*, mais non point interdit sa publication, puisque la paix n'est pas encore en vue quand Gallimard imprime les épreuves du second volume d'*À la recherche du temps perdu*. Que l'achevé d'imprimer d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* date du mois de l'armistice relève sans doute d'une coïncidence. Il est vrai que le travail des éditeurs a souvent été freiné par les circonstances comme l'atteste encore une lettre de Proust à Lucien Daudet, de la fin de décembre 1917 : « J'avais corrigé le commencement des épreuves. Et puis, l'imprimeur n'a plus d'ouvriers, a cessé sa besogne, ce qui m'a forcé d'interrompre pour je ne sais combien de temps, la mienne⁵. » La peine qu'il prend à ces corrections, il l'exprime encore à Lucien Daudet en janvier 1918 :

1. M. Proust-J. Rivière, *Correspondance*, p. 37.

2. *Ibid.*, p. 38.

3. *Correspondance*, t. XIV, p. 359.

4. Proust, *Lettres à Mme C****, J.B. Janin, 1946, p. 152.

5. Lucien Daudet, « Autour de soixante lettres de Marcel Proust », *Cahiers Marcel Proust*, n° 5, Gallimard, 1929, p. 208.

« Mon cher petit, je lirai avec la joie que tu penses ta dactylographie ; cela me fatiguera beaucoup moins que mes épreuves qui sont si fines qu'après je reste des heures sans être plus capable de distinguer aucun objet¹. » La datation de cette dernière lettre, due à Lucien Daudet lui-même, est-elle fautive ? Ce n'est qu'en avril, semble-t-il, que Proust est à nouveau approvisionné en épreuves et se remet aux corrections. La Bibliothèque nationale n'a conservé qu'un jeu de ces épreuves². On y voit les corrections de Proust se multiplier et s'allonger à mesure qu'on avance dans le texte. Dans « Noms de pays : le pays » notamment, à force de ratures, d'ajouts interlinéaires et marginaux, de papiers collés, c'est un nouveau texte, parfois guère plus lisible que ses cahiers de brouillon, que Proust rend à son éditeur. Ce jeu d'épreuves n'est pas le dernier, puisque des écarts, rares et minimes, séparent ces épreuves une fois corrigées du texte qu'imprimera Gallimard ; il est du reste conforme aux habitudes des éditeurs que le dernier jeu, qui a servi à l'impression du volume, ait été détruit. Reste à dater les corrections autographes que nous pouvons lire sur le jeu d'épreuves conservé à la Bibliothèque nationale. Il nous semble exclu que, reçues par l'auteur à partir d'avril 1918, d'avant-dernières épreuves aient pu conduire à une impression définitive en novembre après avoir été aussi profondément remaniées. Nous émettons donc l'hypothèse que c'est le remaniement dont nous avons gardé le témoignage qui usait les forces de Proust à la fin de l'année 1917, à la rigueur en janvier 1918.

L'achèvement d'imprimer d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* est du 30 novembre 1918³, mais le volume se fera attendre près de sept mois en librairie. Ce décalage s'explique difficilement. Sans doute Rivière voulait-il publier un extrait du volume « dans le premier numéro de la série qu'inaugurera le 1^{er} juin la NRF », mais ce désir s'exprime seulement le 19 avril 1919⁴, alors que le volume est prêt depuis quatre mois. « Je remets à un moment où je me sentirai la tête moins fatiguée de vous dire combien j'aime les *Jeunes Filles en fleurs* et de vous expliquer toutes les raisons de mon admiration », écrit Rivière à celui qui est devenu pour lui un ami, ajoutant que cette « publication en revue » ne devrait pas retarder l'apparition du volume « de plus de huit à dix jours ». Sélectionnant lui-même les passages, il se propose de les grouper sous le titre que Proust a lui-même trouvé dans sa table des matières : « Légère esquisse du chagrin que cause une séparation, et des progrès irréguliers de l'oubli⁵ ».

Après avoir marqué, en 1914, sa nette préférence pour une publication dans *La Nouvelle Revue française* plutôt que dans toute autre revue, Proust se montre cette fois plus réticent : « Cela me mettra dans une situation délicate vis-à-vis d'une revue anglaise et du *Figaro*, auxquels j'ai dit que le livre paraissait trop tôt pour leur donner le

1. Lucien Daudet, « Autour de soixante lettres [...] », éd. citée, p. 212.

2. Voir notre Note sur le texte, p. 1307.

3. L'imprimeur est La Semeuse, à Étampes.

4. Proust-Rivière, *Correspondance*, p. 41.

5. *Ibid.* ; sur ce titre et le choix de Rivière, voir n. 1, p. 423.

fragment¹. » La négligence d'Alfred Capus serait-elle responsable de la non-parution dans ce journal d'extraits qui y étaient pourtant annoncés² ? Dans cette hypothèse, Proust serait moins empressé à donner ses « bonnes feuilles » à la NRF maintenant qu'il fait partie de la maison. Au demeurant, la perspective d'un nouveau retard de parution l'irrite : « La dernière fois que j'ai vu Gaston Gallimard (il y a une dizaine de jours) il m'a dit : vos trois livres pourront être mis en vente dans 15 jours, (ce qui faisait avant la fin d'avril) (les 3 livres cela veut dire *Pastiches et mélanges*, *À l'Ombre des jeunes filles en fleurs*, et la réimpression du 1^{er} *Swann*)³ — car la mise en vente des 3 sera simultanée. J'ajoute que ces livres paraîtront dans des conditions déplorables à tous les points de vue et qu'après les avoir trop demandés en vain, personne n'aura plus l'idée d'aller les chercher. Mais à supposer qu'elle vint à un inlassable maniaque, juin est — autant que je crois — un très mauvais moment, surtout cette année. Donc pour toutes ces raisons je suis absolument opposé au retard que serait de faire paraître des extraits en revue⁴. » Grasset, enfin, qui fonde une revue avec Jean Dupuy, ayant lui aussi demandé des pages, Proust est obligé de les lui refuser parce que le livre doit paraître « incessamment » ; la mention de ce refus, dans une lettre aigre-douce que Proust adresse à Gaston Gallimard, sonne comme un reproche ou comme un rappel à l'ordre⁵.

Le choix des extraits par Rivière, qui voulait grouper les passages ayant trait à « la décomposition de l'amour », n'était pas neutre : dans un compte rendu de *Belpégor*, de Julien Benda, Rivière rappellera que sa revue s'est toujours appliquée, « dès avant la guerre, à défendre et à faire valoir les vertus intellectuelles en art⁶ ». Les analyses psychologiques qu'il retient dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* paraissent illustrer cette préférence, alors qu'elles ne sont pour Proust qu'une étape sur le chemin de la Vérité : « Vous dirai-je que je ne crois même pas l'intelligence première en nous [...] je pose avant elle l'inconscient qu'elle est destinée à clarifier⁷. » Nous renvoyons à la correspondance Proust-Rivière pour la difficile négociation qui aboutira à la délimitation du texte définitif : elle témoigne notamment du soin apporté par Proust au découpage de ce fragment et de la sévérité avec laquelle il juge certaines de ses pages avant même qu'elles ne soient publiées⁸ ; mais connaissant son souci de faire apprécier *À la recherche du temps perdu* dans son unité, on devine quelle insatisfaction lui procurent ces révélations fragmentaires.

1. Proust-Rivière, *Correspondance*, p. 44.

2. C'est ce que permet de supposer une lettre de Proust à Lucien Daudet, « Autour de soixante lettres de Marcel Proust », *Cahiers Marcel Proust*, n° 5, 1929, p. 211.

3. Proust a omis de fermer la parenthèse.

4. Proust-Rivière, *Correspondance*, 21 ou 22 avril 1919, p. 44.

5. Marcel Proust, « Lettres à la NRF », *Cahiers Marcel Proust*, n° 6, Gallimard, 1932, p. 117.

6. *La Nouvelle Revue française*, 1^{er} juin 1919.

7. Proust-Rivière, *Correspondance*, p. 64 ; lettre de Proust de septembre 1919.

8. Ainsi le portrait de Gilberte, qu'admire Rivière (voir n. 1, p. 423).

Tiré à 3 300 exemplaires, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* paraît enfin vers le 23 juin 1919, à peu près en même temps que *Pastiches et mélangés* et que la nouvelle édition, chez Gallimard, de *Du côté de chez Swann*. Il s'agit d'un volume de 443 pages où les deux parties ne sont séparées que par trois astérisques ; seule la table des matières distingue « Autour de Mme Swann » et « Noms de pays : le pays », et indique les sous-titres de chacune des parties. Suivent, la même année, des éditions en deux, puis en trois volumes, dont le seul mérite est d'être plus maniables que l'édition originale, jugée touffue par Proust : les divisions pratiquées ne tiennent compte en effet que du nombre de pages. Ainsi, dans l'édition en trois volumes qui servira longtemps de référence, « Noms de pays : le pays » commence-t-il plusieurs pages après le début du tome II, et l'apparition de la bande des jeunes filles, qui pourrait justifier, aux plans génétique et thématique, une édition en trois volumes, se situe-t-elle vers la page 60 du tome III.

À l'ombre des jeunes filles en fleurs recevra le prix Goncourt le 10 décembre 1919. Les assurances données par Léon Daudet, puis Rosny aîné, ont dû inciter Proust à entrer en compétition encore qu'il se soit défendu par la suite de s'être présenté au prix et même d'y avoir jamais songé. Gustave Geffroy, Rosny jeune, Henry Céard et Élémer Bourges unissent leurs suffrages à ceux de Léon Daudet et de Rosny aîné, tandis que Jean Ajalbert, Léon Hennique, Émile Bergerat et Lucien Descaves votent pour *Les Croix de bois*, de Roland Dorgelès, Albin Michel éditeur¹. Beaucoup reprocheront aux jurés d'avoir couronné l'œuvre d'un mondain, âgé de quarante-huit ans, qui n'avait pas même fait la guerre. Dorgelès pouvait arguer de ses trente-trois ans et de son engagement volontaire en 1914. De son expérience militaire, *Les Croix de bois* livraient un témoignage émouvant, au demeurant d'une tenue littéraire qui n'eût pas, à l'inverse de tant d'autres romans-lauréats, déshonoré le palmarès des Goncourt. Faut-il déplorer que Proust ait été élu aux dépens d'un bon écrivain grâce à ce qui apparut alors comme une coalition « de droite » ? On se félicitera plutôt qu'un Léon Daudet ait eu assez d'indépendance en ce domaine pour appuyer la candidature d'un ancien dreyfusard. C'est la littérature qui prend une revanche sur cette année 1913 où *Du côté de chez Swann* avait été écarté sans discussion au profit du roman de Marc Elder, *Le Peuple de la mer*. À la rigueur trouverait-on peu conforme à l'esprit d'*À la recherche du temps perdu* qu'on en ait couronné un épisode. Mais en votant pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, les jurés, outre qu'ils rachetaient l'erreur commise six ans plus tôt, attiraient l'attention du public sur la suite du roman. Du reste, le prix Goncourt eut autant de répercussions sur la vente de *Du côté de chez Swann* que sur celle du volume qu'il distinguait.

Proust reçoit aussitôt huit cent soixante-dix lettres de félicitations, est assailli de demandes de publications, dépense, a-t-on prétendu,

1. Voir Th. Laget, « L'Attribution du prix Goncourt à Marcel Proust », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 14, 1983, p. 63-71.

lès cinq mille francs du prix à remercier par des dîners au Ritz tous ceux qui l'ont aidé à l'obtenir¹. Dans l'état de santé qui est le sien, cette distinction peut lui avoir apporté plus de tourments que de joie. À Céleste, il confiera pourtant combien il a été fier d'avoir reçu « le seul prix de valeur aujourd'hui, parce qu'il est décerné par des hommes qui savent ce qu'est le roman et ce que vaut un roman². »

Commencée avant l'attribution du prix, la polémique autour d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* va s'amplifier. Robert Dreyfus sous le pseudonyme de Bartolo dans *Le Figaro* du 7 juillet 1919, Vandérem dans *La Revue de Paris* du 15 juillet ont été parmi les premiers à rendre hommage au volume. Abel Hermant, dans *Le Figaro* des 3 et 23 août 1919, juge que cette « confession » donne le « frisson du miracle ». À une note malveillante d'André Billy dans *L'Œuvre* du 26 août 1919, Jacques-Émile Blanche répond dans *Le Figaro* du 22 septembre. À la suite du vote, Rachilde, Francis Carco, Léon Hennique rendent des hommages appuyés à Dorgelès. Il faut dire que l'impression serrée des 443 pages du volume de Proust, aggravée par la rareté des alinéas, a découragé de nombreux critiques. Léon Daudet, comme il est naturel, confirme son vote par un article dans *L'Action française* du 12 décembre 1919. Mais Proust reçoit aussi le soutien de Paul Souday dans *Le Temps* du 1^{er} janvier 1920, et surtout de Jacques Rivière : « Sans peut-être s'y être consciemment efforcé, [Proust] renouvelle toutes les méthodes du roman psychologique, il réorganise sur un nouveau plan cette étude du cœur humain, où excelle toujours notre génie, mais que le Romantisme avait, même chez nous, affaiblie, relâchée, obscurcie³. » Ainsi, voyant dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* un roman d'analyse avant tout, Rivière confirme-t-il la lecture qui avait inspiré son choix des fragments publiés en juin 1919 dans sa revue. « Je ne crois pas qu'actuellement vous soyez très sensible à mes plans, à mon "volume", à ma "psychologie dans l'Espace" », lui fait observer Proust⁴. D'autre part, en supposant que la réussite de Proust est en partie inconsciente, Rivière ne revient-il pas sur cette belle intuition qui lui avait montré dans *À la recherche du temps perdu*, dès *Du côté de chez Swann*, « un ouvrage dogmatique et une construction⁵ » ?

Aux erreurs des critiques, Proust avait dès le 2 décembre 1919 fourni des excuses ; il écrivait alors à Gaston Gallimard : « Je ne croyais pas que *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* aurait du succès. Si vous vous en souvenez, je vous avais dit que j'étais un peu honteux de faire paraître tout seul cet intermède languissant⁶. » Abrupt, ce jugement confirme sa répugnance à donner des pages séparées à la revue ; exprimant son souci que chaque partie de son roman s'éclaire

1. Céleste Albaret répond qu'il s'agit là d'une fable (*Monsieur Proust*, Robert Laffont, 1973, p. 368).

2. Céleste Albaret, ouvr. cité, p. 367.

3. *La Nouvelle Revue française*, 1^{er} janvier 1920.

4. Proust-Rivière, *Correspondance*, p. 85 ; lettre du 26 janvier 1920.

5. *Ibid.*, p. 27, 7 février 1914.

6. Proust, *Lettres à la NRF*, p. 110-111.

par l'ensemble, il projette sur le lecteur sa propre impatience, et après avoir souffert que *Du côté de chez Swann* fût méconnu, le voici qui s'émerveille qu'on applaudisse au deuxième tableau de la Révélation avant d'en connaître la suite.

Mais ce succès le met aussi de mauvaise humeur. S'il le fait valoir auprès de Gaston Gallimard, c'est pour se plaindre que les tirages s'essouffent derrière les ventes. « J'aurais l'air de copier mon propre pastiche de Goncourt en vous disant qu'elles [les *Jeunes filles*] sont sur toutes les tables en Chine et au Japon. Et c'est pourtant en partie vrai. Pour la France et les pays voisins, ce n'est pas en partie vrai, cela l'est tout à fait [...]. Je n'en tire aucune vanité, mais j'espérais en tirer quelque argent [...]. Hé bien ! au fur et à mesure que les *Jeunes filles* se vendent, le nombre des éditions diminue. Dès la première semaine (en juin ou juillet, je ne me souviens plus, juillet, je crois), si on ne pouvait trouver une seule première édition, en revanche on était déjà à la sixième. Nous touchons à décembre et on vend surtout des troisième ! Je reconnais qu'on en vend aussi des cinquième et des sixième comme en juillet. Mais cela signifie donc que nul pas n'a été fait pendant ces cinq mois, alors pourtant que c'est depuis la 6^e édition qu'il y a eu les articles de toutes les Revues anglaises (dont le *Times*, pourtant chaleureux selon vous, a été le plus froid), italiennes, espagnoles, belges. Tout cela, et quatre articles d'Hermant, et tout le reste n'aurait pas fait une édition en cinq mois quand il y en avait eu six en huit jours ! J'admets qu'on en ait mis dès le début en vente avant que les précédentes eussent été consommées. Mais enfin *tout le monde* en ce moment lit le livre, et même ceux qui ne l'ont pas lu l'ont acheté, sous prétexte que c'est le livre à la mode. *Tout cela doit se traduire par des éditions*. Où sont-elles ? » Les reproches de Proust sont un peu en contradiction avec eux-mêmes : si « tout le monde » a acheté le volume, c'est la preuve qu'on le trouvait en librairie. Au reste, il surestime son succès, estime Th. Lager² qui, faisant état de trois tirages de 6 600 exemplaires en novembre 1919, janvier 1920 et juillet 1920, doute que même le prix Goncourt ait eu beaucoup d'influence sur la vente d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Proust fut toujours un partenaire incommode pour ses éditeurs : aux susceptibilités d'auteur s'ajoutent des soucis pécuniaires, réels, mais amplifiés par son tempérament de nerveux. De nature généreuse, il est capable dans le même temps de faire des cadeaux somptueux et de se déclarer ruiné. Ces soucis ne sont sans doute pas étrangers au projet de l'édition de luxe qui sera publiée en avril 1920.

Cette édition d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, en un volume, sur papier indien bible, est limitée à cinquante exemplaires. Proust en avait dévoilé le principe dans une lettre à M. et Mme Sydney Schiff : « On intercalerait dans chaque exemplaire plusieurs pages de mon manuscrit (non pas des fac-similés, mon manuscrit original

1. Proust, *Lettres à la NRF*, p. 111-113.

2. Art. cité.

lui-même¹). » Chaque exemplaire, vendu trois cents francs, orné d'une reproduction du fameux portrait de Proust peint par J.-É. Blanche, contenait en effet d'une part des fragments d'épreuves surchargées de corrections et d'additions autographes, d'autre part des fragments entièrement manuscrits². Ainsi ont été dispersés et souvent perdus des feuillets qui nous eussent apporté de précieux renseignements sur la genèse du volume. On se consolerait un peu de cette perte si l'édition de 1920 avait marqué un progrès par rapport à celles de 1919 : au contraire, corrigeant de rares erreurs, parfois peut-être à l'initiative de Proust lui-même, elle en a ajouté de nombreuses. En 1929, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* inaugurera bizarrement l'édition d'*À la recherche du temps perdu* publiée par Gallimard dans la collection « À la gerbe », dont les volumes s'échelonneront jusqu'en 1935. Après avoir fait l'objet de plusieurs éditions de luxe séparées, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* figurera dans le tome I de la première édition d'*À la recherche du temps perdu* dans la Bibliothèque de la Pléiade³.

Un volume composite.

L'unité du volume est, en apparence au moins, due à son titre. À en croire Marcel Plantevignes, c'est sans doute le plus ancien que Proust ait choisi parmi ceux qui figurent aujourd'hui dans *À la recherche du temps perdu*. En septembre 1908, un mois après avoir rencontré à Cabourg ce « jeune fils d'excellentes et charmantes gens⁴ », Proust lui aurait fait remarquer : « Vous vous déplacez toujours avec une écharpe de jeunes filles. » C'est que, lui aurait répondu Plantevignes, « nous sommes aussi émus par ce seuil des espoirs, par ces bannières d'enthousiasme et d'allégresse qui flottent au-dessus d'elles, qui claquent dans ce vent de jeunesse intacte... Nous sommes enrôlés, nous sommes rassurés, et nous nous sentons comme à l'abri...

1. Lettre citée par P. Clarac, « Remarques sur le texte des *Jeunes Filles en fleurs*. Projet d'une édition », *Bulletin de la Société des amis de Marcel Proust*, 1952, n. 1, p. 34. Que Proust ait personnellement veillé à la préparation de cette édition de luxe, on en a la preuve grâce à une lettre inédite datée du 18 mars 1920 qu'il adresse à un correspondant non identifié (la lettre commence par « Cher Monsieur ») et où il dit notamment : « Quant au spécimen voici. En principe je le trouve bien les observations que je vais vous soumettre n'ont qu'une valeur purement consultative. Vous déciderez vous après réflexion. Je suis enchanté du nombre de lignes qui nous permet de gagner un peu de place. » Après quelques conseils fort précis, il suggère un encadrement en filet rouge qui sera adopté par l'éditeur : « Si jamais nous nous servons du rouge, sinon pour un cadre [...] du moins pour une ligne ou deux du titre, je vous demanderai de vous inspirer de la belle édition anglaise qu'Allan a faite de Ruskin et dont je vous communiquerai quand vous le voudrez un exemplaire. » Cette lettre figurait dans un exemplaire de l'édition de 1920 mis en vente le 4 juin 1986 à l'hôtel Drouot (experts : Claude Guérin et Dominique Courvoisier).

2. Voir notre Note sur le texte, p. 1305.

3. Paris, Gallimard, 1954.

4. Ainsi le présente-t-il à Antoine Bibesco dans une lettre de janvier ou février 1909. Voir la *Correspondance*, t. IX, p. 23.

à l'abri de leur confidences fleuries, et comme à l'ombre d'elles¹... ». Proust et Plantevignes auraient alors égrené une série de titres possibles, en particulier : « À l'ombre des jeunes filles et de leur confidences fleuries. » « Et, aurait ajouté Plantevignes, comme ce sont des jeunes filles d'été [...], vous pourriez même mettre *en fleurs* au lieu de leurs confidences fleuries, et vous auriez : / *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* / ce qui, à mon avis, est un peu trop titre de roman feuilleton pour midinettes, pour de la prose comme la vôtre. — Oui, évidemment, cela fait un peu clinquant, pas très sérieux, et comme vous dites si bien "feuilleton pour midinettes". / Enfin, on verra bien, si j'écris un jour quelque chose dans ce sens-là, — car après tout, / *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* / ce doit pouvoir être employable. » « Ce ne fut que plusieurs années plus tard, en 1911, ajoute Plantevignes, que Proust me demanda soudain un soir si je ne verrai pas d'inconvénient à ce qu'il donnât ce titre à un petit chapitre sur Balbec. [...] Devant l'enthousiasme de Léon Daudet, le titre fut conservé². » Léon Daudet trouva le titre « magnifique pour une œuvre de ce genre³ ». Titre « géographique » plutôt que « poétique » aux yeux de M. Bardèche : les jeunes filles sont pour Proust « par prédilection, la troisième des grandes directions du rêve après les noms de personne et les noms de pays⁴ ». Pourtant, même sur ceux qui ne pénétreront jamais les mystères d'*À la recherche du temps perdu*, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* exerce un pouvoir : « Le titre me déciderait presque à ouvrir le bouquin si je n'avais la conviction qu'à l'intérieur, c'est infiniment embêtant », avoue G. de la Fouchardière dans *L'Œuvre* du 12 décembre 1919. Voilà bien le genre d'hommage au titre qui justifierait les réticences de ses inventeurs. Les fleurs évoquent le temps révolu du symbolisme et du décadentisme ; au prix d'une métaphore un peu facile, elles apparentent cet épisode du roman aux *Femmes au jardin* de Monet ou aux figures plus grâciles d'Auguste Renoir. On rêvera d'y respirer, comme dans *Pays des aromates*, « l'odeur mélancolique, le "Parfum impérissable" du Passé⁵ ». Ceux qui cèdent au charme de son titre s'attendriront en lisant : « Madame Swann, n'est-ce pas, c'est toute une époque⁶ ? » ; la chronique des années de leur jeunesse masquera à leurs yeux cette quête de la Vérité dont elle n'est qu'une composante. À moins qu'ils n'aient, comme G. de la Fouchardière, l'intuition que le contenu démentira la gracieuse promesse du titre.

1. Marcel Plantevignes, *Avec Marcel Proust*, Nizet, 1966, p. 301-302.

2. *Ibid.*, p. 302-305.

3. *Ibid.*, p. 577.

4. M. Bardèche, *Marcel Proust romancier*, Les Sept Couleurs, 1971, t. II, p. 16 et 40.

5. Ainsi s'achève le compte rendu, par Proust, de l'ouvrage de Montesquiou (*Essais et articles. Contre Sainte-Beuve*, édition établie par P. Clarac et Y. Sandre, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1971, p. 445).

6. Voir *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 608.

Aux métaphores florales en usage dans la littérature décadente, on voit que Proust cède encore quand il évoque, dans une lettre à madame de Pierrebourg du 29 décembre 1915, la mort de Paul Hervieu, citant — ce n'est pas la première fois — le vers d'Agrippa d'Aubigné : *Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise*, pour ajouter : « Celle-là était d'été encore. Rose humaine hélas et sur laquelle pleurent bien des larmes¹. »

Remontant plus haut que les années de la fin du siècle, on trouverait d'autres résonances aux « jeunes filles en fleurs ». Cinq références à Baudelaire, dans la deuxième partie de l'épisode, nous rappellent que *Les Fleurs du Mal* faillirent s'appeler « Les Lesbiennes ». Dans « Lesbos », l'une des pièces condamnées, les « femmes damnées » sont dites « vierges en fleurs ». Le Carnet dit de 1908, que nous trouverons à la source d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, fait explicitement du projet encore flou d'*À la recherche du temps perdu* un dépassement de l'œuvre nervalienne : « Les Castellane, les hortensias normands », y écrivait Proust² ; puis : « Allons plus loin que Gérard pourquoi se borner à tel rêve, tel moment [...]. Revenons à Gérard. Fête à Châalis = hortensia de mes nobles normands³. » Ainsi que l'explique Ph. Kolb dans son commentaire, Proust « compare métaphoriquement les Castellane aux hortensias normands, la famille, comme la fleur, ayant été transplantée [...]. En développant cette métaphore, Proust se propose d'aller plus loin que Nerval dans le même sens. » De fait, aussitôt après avoir nommé Nerval, il écrit dans le même carnet : « J'ai là quatre visages de jeunes filles, deux clochers, une filière noble, en l'hortensia normand un "allons plus loin", dont je ne sais ce que je ferai⁴. » Ailleurs, les « filles du feu » servent de référence à la multiplicité des tentations amoureuses : « Ce n'était pas Adrienne. C'était la voyageuse de la diligence de Bretagne. Ce n'était pas la petite Boucher qui allait se prostituer etc./"Bien des gens ne croiront pas à un double amour." Moi c'est un quintuple, la petite Boucher, sa sœur etc.⁵. » On se souvient qu'Adrienne est, dans *Sylvie*, une « fleur éclosée à la pâle clarté de la lune », tandis que la rose signale Artémis et le myosotis Aurélia⁶. Enfin, avec *Le Côté de Guermantes II*⁷ sont aussi évoquées les filles fleurs qui, dans l'opéra de Wagner, retardent le héros dans sa quête de la Vérité. Mais les jeunes filles de Balbec ne sont qu'en

1. Correspondance, t. XIV, p. 326.

2. « Le Carnet de 1908 », *Cahiers Marcel Proust*, nouvelle série ; n° 8, édition établie et présentée par Ph. Kolb, Gallimard, 1976, p. 56.

3. *Ibid.*, p. 65.

4. *Ibid.*, p. 61.

5. Carnet de 1908, éd. citée, p. 65-66.

6. On peut supposer que Proust connaissait ce compte rendu des *Contes Chinois* de Tchen-ki-Tong fait par Anatole France dans *Le Temps* du 28 juillet 1889, et où France écrit : « Ne devaient-ils pas confondre ainsi la femme et la fleur, ces Chinois, jardiniers exquis, coloristes charmants, dont les femmes, vêtues de vert, de rose et de bleu, comme des plantes fleuries, vivent sans bouger, à l'ombre et dans le parfum des fleurs ! » (A. France, *La Vie littéraire*, Le Cercle du bibliophile, s. d., t. II, p. 86-87). S'il est peu probable qu'il constitue une source précise du titre trouvé par Proust, ce texte donne du moins une idée des métaphores qui étaient à la mode à la fin du XIX^e siècle.

7. T. II de la présente édition, p. 716.

apparence un obstacle sur le chemin qui mène le héros vers l'Art. Un chevalier enrichit en effet son initiation d'expériences négatives : à plus forte raison aucune expérience n'est-elle à proprement parler négative dans l'initiation d'un écrivain du moment qu'on la lit au sein de l'œuvre qui figure sa réussite.

Les modes ou les influences ne suffiraient pourtant pas à expliquer l'importance de la métaphore florale chez Proust. Dès *Jean Santeuil*, l'amoureux qui « croit avoir rencontré un être unique » est comparé avec un « grain de pollen qui va dans l'ovaire¹ ». Cette comparaison s'épanouira avec les lois sur le règne du végétal exposées au début de *Sodome et Gomorrhe*. Proust, qui étudie avec minutie dans *La Flore* de Gaston Bonnier des particularités botaniques dont son asthme lui interdit l'expérience directe, a songé à intituler le premier volume de son roman : *Le Printemps*². Ce volume incluait évidemment les promenades au Bois de Mme Swann. Hissant et déployant « sur un long pédoncule, au moment de sa plus complète irradiation, le pavillon de soie d'une large ombrelle de la même nuance que l'effeuillage des pétales de sa robe³ », Odette, qui a atteint une sorte de fixité, oppose paradoxalement sa beauté de femme épanouie aux silhouettes des jeunes filles de Balbec qui paraîtront indécises en plein cœur de l'été. C'est que celles-ci définissent « une saison de la vie brève de la plante humaine. Admirant leur fraîcheur, [Proust] distingue déjà les points imperceptibles qui annoncent le fruit, la maturité, puis la graine, la dessiccation⁴. »

Le transfert du titre du début du *Temps retrouvé*, où il devait d'abord figurer, au deuxième volume du roman n'est pourtant guère satisfaisant, si l'on songe que la bande des jeunes filles de Balbec n'apparaît qu'au dernier tiers du volume. Or, c'est évidemment elles que Proust évoque en parlant de « jeunes filles en fleurs ». S'il avait réservé leur apparition pour un deuxième séjour à Balbec, elles se fussent opposées aux fillettes en bourgeon qu'il aurait aperçues au cours de son premier séjour. Les apparitions de la vendeuse de café au lait, de la pêcheuse, de la paysanne, peuvent se lire comme les signes avant-coureurs de l'expérience sentimentale et esthétique que connaîtra le jeune homme auprès d'Albertine et de ses compagnes⁵ ; mais on engloberait difficilement sous la même étiquette l'épisode de Gilberte aux Champs-Élysées, trop autonome et chronologiquement distant de l'apparition des jeunes filles de Balbec pour lui servir de prélude. Plutôt qu'à Gilberte, c'est bien à sa mère que s'appliquerait le mieux la métaphore florale.

1. M. Proust, *Jean Santeuil*, précédé de *Les Plaisirs et les Jours*, édition établie par P. Clarac et Y. Sandre, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1971, p. 767.

2. Voir sa lettre à Louis de Robert de juillet ou août 1913, *Correspondance*, t. XII, p. 238.

3. Voir *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 625.

4. A. Maurois, *À la recherche de Marcel Proust*, Hachette, 1949, p. 201.

5. *La Chartreuse de Parme* prouve qu'un titre peut éclairer le point de chute plutôt que le déroulement d'une intrigue.

Quant à la métaphore de l'ombre, elle eût été ambiguë quelle que fût sa place dans le roman. À l'inverse des femmes mûres, dont les liaisons engageant et compromettent, les jeunes filles offraient une ombre rassurante à Marcel Plantevignes : le héros, à l'inverse, s'abandonne impunément à sa fascination pour Mme Swann ou à sa passion pour la duchesse de Guermantes, mais découvre la tentation de la chair à l'occasion de jeux enfantins : aux Champs-Élysées avec Gilberte ou sur la falaise avec Albertine. Le lecteur d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* apprendra aussi avec surprise qu'on pénètre plus facilement dans la chambre d'une adolescente que dans celle d'une dame — du moins le jeune homme l'ose-t-il avec plus de naturel. En somme, l'ombre protectrice réside, pour le héros, plutôt dans les atours de Mme Swann que dans l'équivoque vertu de ses compagnes de jeux.

Mieux qu'en attribuant un titre commun aux deux parties de son récit, Proust a œuvré par des corrections et des interpolations à l'unité du volume. Nous relèverons d'abord deux interpolations majeures qui contribuent à bâtir le volume : d'une part, les réflexions sur Swann et sur Cottard, placées au début du texte, lui fournissent un préambule ; complémentaire du dénouement rapporté qui conclut noblement *Du côté de chez Swann* tronqué par Grasset, cette interpolation empêche *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* de débiter *ex abrupto* par l'invitation à dîner du marquis de Norpois et, mentionnant des personnages déjà connus du lecteur, situe le volume en perspective dans l'ensemble du roman. D'autre part, le dénouement de « Noms de pays : le pays », l'ouverture des rideaux de la chambre par Françoise, « belle » page qui, par sa poésie, transcende la répétition anecdotique des réveils à Balbec et place un élément biblique, le cylindre d'or, en une position finale très significative : se déplaçant lentement, ce cylindre peut figurer le déplacement inexorable du temps et l'annonce qu'« au terme de ce temps écoulé il existe une Terre promise de l'art où le conduira sa propre vocation¹ ».

Mais les aléas de l'élaboration d'*À la recherche du temps perdu*, si ce n'est même nos habitudes de lecture, ont pu conférer à *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* cette unité d'inspiration à laquelle Proust n'a que tardivement et partiellement œuvré. Ainsi, dans une cathédrale conçue au fil de périodes espacées, découvre-t-on parfois une harmonie due aux hasards, à la patine du temps ou au pouvoir unificateur de la vision plus encore qu'à la volonté des architectes. Si Bergotte l'écrivain et Elstir le peintre, dont les rôles respectifs apparaissaient mal délimités dans les premières ébauches du roman, finissent par s'imposer comme distincts et complémentaires, on attribuera à un heureux hasard que leurs messages se répartissent avec harmonie entre les deux parties du volume. Le blanc chronologique de deux ans qui précède le départ pour Balbec et rend

1. A. Mingelgrün, *Thèmes et structures bibliques dans l'œuvre de Marcel Proust*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1978, p. 55.

possible l'effacement de Gilberte de la mémoire du jeune homme, permet aussi d'individualiser les deux artistes et surtout l'art de chacun. À l'adolescent tenté par la littérature, le grand écrivain prodigue d'utiles encouragements ; mais à le prendre trop longtemps pour modèle, à vouloir faire « du Bergotte », il gênerait ses dons. Aussi son initiation doit-elle passer par le détour d'un autre art, la peinture, qui le mettra à l'abri de l'imitation ; en apprenant à voir, le jeune homme apprendra à écrire ; mais il faut qu'il ait mûri pour entendre le message d'Elstir et deviner, au spectacle de ses toiles et de son atelier, le sens de la création artistique et la valeur de la métaphore.

Lira-t-on aussi comme symétriques le départ pour le théâtre et le départ pour Balbec, l'un et l'autre douloureux et soumis à l'avis du médecin, mais chargés de promesses ? Ces promesses sont contenues dans les noms, de pièces ou de tragédienne dans le premier cas, de villes dans le second. Or, tel est leur pouvoir sur l'imagination du jeune homme qu'il éprouve d'abord de la déception. On pourrait même lire les propos du marquis de Norpois comme une introduction dérisoire aux deux voyages, puisque l'ancien ambassadeur pontifie aussi bien au sujet de l'église de Balbec que de l'art de la Berma. Mais la troisième partie de *Du côté de chez Swann*, « Noms de pays : le nom », exposant mieux encore les présupposés de l'imagination, montre que dans l'architecture du roman, les éléments principaux se correspondent souvent par-delà les divisions imposées par les éditeurs. On verra aussi dans la lumière d'aquarium qui baigne la scène de *Phèdre*, tragédie terraquée, la préfiguration du spectacle marin dont le jeune homme fera à Balbec l'expérience réelle. Que le metteur en scène ait changé *Phèdre* en « branche de corail¹ » choque Bergotte, qui proteste au nom d'une tradition humaniste que Racine n'a pas voulu raconter les « amours des oursins » ; mais les tableaux d'Elstir révéleront au jeune homme comment l'art moderne réduit les personnages à n'être que des figures dans un univers où se fondent les éléments. L'ouverture des rideaux par Françoise fait-elle enfin équilibre, en découvrant le spectacle de la mer, à cette solennelle ouverture des rideaux sur le spectacle de *Phèdre*, attendue avec tant d'impatience par l'adolescent ? Au reste, théâtre ou mer, et quoique inspirée en partie par Racine puis par Baudelaire — autre progrès vers la modernité ? —, c'est l'expression d'une mythologie païenne qui séduit surtout le jeune homme : « Voilà ce que c'est qu'un art noble », se dit-il après que Bergotte a évoqué les chefs-d'œuvre de l'Acropole², et à Balbec il se figure qu'il explore le « pays des Cimmériens³ ». La fin du volume, pour tant, où il se compare ironiquement à Hercule ou Télémaque au milieu des nymphes, correspond à une première mise à distance de l'univers de la mythologie. Dans cette perspective, l'allusion biblique du

1. Voir *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 551.

2. *Ibid.*

3. T. II de la présente édition, p. 251.

dénouement jouerait un rôle capital. Monde de Lesbos, pour lequel Baudelaire servait d'intercesseur, le roman peut devenir celui de Gomorrhe. De même *Phèdre* s'effacera-t-elle, particulièrement dans *Sodome et Gomorrhe*, devant *Esther* et *Athalie*.

Il faudra attendre *Le Temps retrouvé* pour que se composent comme une expérience une et pourtant diverse, dans l'esprit du narrateur et l'économie du roman, l'amour de Gilberte et celui d'Albertine. Les phrases qui mettent les deux jeunes filles en rapport sont trop isolées, dans « Noms de pays : le pays », pour concourir déjà visiblement à cette unité. Mais au-delà même, peut-être, des intentions de Proust, la dernière page du volume ne met-elle pas les deux expériences en miroir ? Le jeune homme a longtemps rêvé devant la maison des Swann, avant d'éprouver la volupté d'y apparaître à la fenêtre aux yeux des étrangers, frôlant de sa joue les nattes de Gilberte, comme un familier des lieux. La dernière page d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* nous offre l'image inversée de son désir : Albertine languit devant les volets de la chambre d'hôtel que le jeune homme ne daignera pas ouvrir avant midi. Pour un temps au moins, il s'est lui-même changé en être de fuite. Ainsi se conclut l'épisode le plus heureux, le plus apaisé en tout cas, d'*À la recherche du temps perdu*.

PIERRE-LOUIS REY.

NOTE SUR LE TEXTE

I. DOCUMENTS ANTÉRIEURS AU TEXTE

D'« À L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS¹ »

*Cahiers de brouillon*².

| Cote B. N. | Abréviations utilisées |
|------------|------------------------|
| 16641 (I) | C. 1 |
| 16642 (II) | C. 2 |
| 16643 (II) | C. 3 |
| 16644 (II) | C. 4 |
| 16647 (II) | C. 7 |
| 16652 (II) | C. 12 |
| 16653 (II) | C. 13 |

1. Sauf indication contraire, ces documents figurent dans le Fonds Proust de la Bibliothèque nationale, département des Manuscrits, nouvelles acquisitions françaises.

2. Nous citons les Cahiers dans l'ordre de numérotation de la Bibliothèque nationale, qui ne correspond pas forcément à l'ordre chronologique. Pour leur datation et les références aux folios, voir pour chaque cas la Notice d'« Autour de Mme Swann » et les notes des Esquisses. Chaque cote de Cahier et de Carnet est suivie de I ou II, suivant qu'il préfigure la première ou la deuxième partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

| Cote B. N. | Abréviations utilisées |
|-----------------|------------------------|
| 16660 (I) | C. 20 |
| 16661 (I) | C. 21 |
| 16662 (I) | C. 22 |
| 16663 (I et II) | C. 23 |
| 16664 (I) | C. 24 |
| 16665 (II) | C. 25 |
| 16666 (II) | C. 26 |
| 16667 (I et II) | C. 27 |
| 16668 (II) | C. 28 |
| 16669 (I et II) | C. 29 |
| 16670 (II) | C. 30 |
| 16671 (I et II) | C. 31 |
| 16672 (II) | C. 32 |
| 16673 (II) | C. 33 |
| 16674 (II) | C. 34 |
| 16675 (II) | C. 35 |
| 16676 (II) | C. 36 |
| 16678 (I et II) | C. 38 |
| 16701 (I et II) | C. 61 |

Cahiers de brouillon acquis par la BN en 1984.

| Cote B. N. | Abréviations utilisées |
|-----------------|------------------------|
| 18314 (I et II) | C. 64 |
| 18315 (I et II) | C. 65 |
| 18317 (I) | C. 67 |
| 18320 (II) | C. 70 |

Autres documents.

| Cote B. N. | Sigles utilisés |
|---|------------------|
| 16703 (fragments manuscrits autographes) dits « Proust 21 » | <i>Proust 21</i> |
| 16729 (reliquat manuscrit) | <i>rel. ms.</i> |
| 16704 (fragment recopié par Albert Nahmias) | |
| Fragments manuscrits autographes acquis en 1978, non cotés | |

Carnets

Cote B. N.

Abréviations
utilisées

16637

(Carnet dit de 1908)

Carnet 1

16638 (I et II)

Carnet 2

16639 (I et II)

Carnet 3

16640 (I et II)

Carnet 4

*Dactylographies*¹.

Cote B. N.

Sigles utilisés

16732

dactyl. 1

16735

dactyl. 2*Placards*².

Cote B. N.

Sigles utilisés

16754

(placards de 1913, non corrigés³)*plac. Gt 1*

16753

(placards de 1913, corrigés⁴)*plac. Gt 1b*

1. Pour la description de ces dactylographies, voir notre Introduction, p. 1284.

2. Sur le terme de « placards », voir notre Introduction, n. 8, p. 1285.

3. Ce jeu de placards, qui constitue le texte du premier volume du roman tel que Proust souhaitait le voir édité par Grasset, est complet, à l'exception du premier placard. Il a reçu en réalité une correction de la main de Proust, au placard 80. On peut voir aussi, en marge du placard 94, un signe manuscrit énigmatique qui ne semble pas dû à Proust.

4. Ce jeu de 95 placards, identique au précédent, laisse apparaître sur la couverture le titre *Les Intermittences du cœur*, titre général que Proust pensa d'abord donner à son roman, et le sous-titre « Le Temps perdu », primitivement destiné au premier volume. Il a été abondamment corrigé par Proust. Mais il est très incomplet. Manquent en effet les placards 85, 86, 87, 88, 90, 91 et 92, correspondant approximativement, dans le tome II de la présente édition, aux pages 70 à 138 (ajouts ultérieurs et interpolation exceptés) et aux pages 143 à 160. — Il a existé, entre ce jeu, que nous appellerons, dans notre relevé de variantes, *plac. Gt 1b*, et les placards Grasset de 1914, dits *plac. Gt 5*, des états intermédiaires dont nous ne disposons pas. Ainsi, nous voyons apparaître, sur les placards de 1914, des leçons qui résultent de corrections demandées par Proust, soit sur ces états intermédiaires perdus, soit sur les parties manquantes des placards corrigés de 1913. En conséquence, lorsque nous indiquons dans nos variantes qu'un passage a été biffé sur *plac. Gt 1b*, cela signifie qu'il l'a été au plus tôt sur cet état, et au plus tard sur l'état précédant immédiatement *plac. Gt 5*, qui, comme nous l'avons dit, est perdu.

Cote B. N.

Sigles utilisés

16761

(placards de 1914, avec deux additions autographes¹)

plac. Gt 5

16776 (ff^{os} 1 à 35)

(épreuves corrigées de l'extrait paru sous le titre « À la recherche du temps perdu » dans la NRF du 1^{er} juin 1914, p. 921-969)²

épr. NRF 1914

« À la recherche du temps perdu », extrait publié dans la N. R. F. du 1^{er} juin 1914, p. 921-969³. non coté.

II. LE « MANUSCRIT »

D'« À L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS »

On considère généralement les Cahiers 20, 21, 23 et 24 comme les Cahiers du manuscrit qui devait aboutir à la fin de *Du côté de chez Swann* tel que Proust l'avait prévu. Mais on appelle, un peu abusivement, « manuscrit » d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* d'une part des fragments d'épreuves imprimées par Grasset et que Proust utilisa comme support de ses ajouts du moment où il changea d'éditeur, d'autre part des feuillets entièrement manuscrits contenant des morceaux que Proust écrivit à partir de 1914 et jusque vers 1917. Une partie au moins de ce « manuscrit » a été dispersée dans les exemplaires de l'édition de luxe de 1920⁴. Voici la liste de ceux qu'il est possible de consulter :

1. Ce jeu est intitulé *À la recherche du temps perdu*. Les 28 premiers placards portent en sous-titre *Le Côté des Guermantes* (sic). Le texte correspondant approximativement à l'actuel *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, imprimé par erreur à la suite, a été légèrement augmenté par rapport à celui des placards de 1913. Il ne comporte pas de véritable correction manuscrite. Quant aux deux additions manuscrites, la première se trouve dans la partie du texte qui aboutira à l'actuel « Autour de Mme Swann » (voir var. b, p. 426), la seconde dans celle qui aboutira à l'actuel « Noms de pays : le pays » (voir t. II de la présente édition, var. a, p. 93).

2. Ce montage de textes, extrait de ce qui deviendra « Noms de pays : le pays », va approximativement de « Ce voyage, on le ferait » (t. II, p. 5) à « Bonsoir, monsieur » (t. II, p. 126).

3. Ce document ne fait pas partie du fonds Proust de la Bibliothèque nationale. Non plus que le précédent, il ne constitue à proprement parler une étape intermédiaire dans la publication d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, puisqu'il était d'emblée destiné à paraître en revue. Cependant, quand nous faisons mention, dans nos variantes, de l'épreuve N. R. F. 1914, nous plaçons pour des raisons de chronologie le sigle *épr. NRF 1914* après le sigle *plac. Gt 5*, qui désigne les placards Grasset de 1914.

4. Voir notre Introduction, p. 1296.

— Un fragment d'épreuves corrigées reproduites dans René Etiemble, *Cinq états de « Jeunes filles en fleurs » avec les placards et manuscrits de Marcel Proust*, éditions Scarabée, Alexandrie, 1947. Texte définitif : de la page 451, l. 16 (« ne songeait pas [...] ») à la page 461, 5^e ligne en bas de page (« Il n'y avait eu [...] »).

— Un fragment d'épreuves corrigées déposé à la bibliothèque Jacques-Doucet à Paris. Texte définitif : de la page 553, l. 15 (« pendant que j'étais retenu à Rome ») à la page 560, l. 18 (« [...] crue sans appel »).

— Un fragment manuscrit également déposé à la bibliothèque Doucet, portant la mention « Cahier violet, n° 9 ». Texte définitif : t. II, de la page 178, l. 16 (« les croulants monticules du sablier ») à la page 182, l. 2 (« continuait à m'emmener souvent »).

— Un fragment d'épreuves corrigées et souvent amplement réécrites dans un exemplaire de l'édition de 1920, n° XIX, déposé à la Bibliothèque nationale, département des Imprimés, sous la cote Rés. g Y² 50. Ce fragment porte la mention : « n° 17 ». Texte définitif : de la page 609, l. 18 (« ou en satin, ou en soie ») à la page 610, l. 27 (« [...] à résister »); de la page 621, l. 28 (« la raison que [...] ») à la fin d'« Autour de Mme Swann », et du début de « Noms de pays : le pays », à la page 4 du tome II, l. 38 (« [...] introuvable »).

— Un fragment manuscrit dans le même volume, portant la mention « Cahier violet, n° 31 ». Texte définitif : t. II, de la page 291, l. 32 (« [...] par un seul voyage ») à la page 296, l. 18 (« [...] de savoir »).

— Un fragment manuscrit reproduit dans *Marcel Proust, Werk und Wirkung*, éditée par Reiner Speck, première publication de la *Marcel Proust Gesellschaft*, Insel Verlag, 1982, portant la mention « Cahier violet, n° 21 ». Texte définitif : t. II, de la page 238, l. 21 (« Je pensais que ma situation... ») à la page 243, 3^e ligne en bas de page (« [...] prendre rendez-vous »).

— Un fragment manuscrit conservé à la bibliothèque Martin-Bodmer, à Cologny, près de Genève, partiellement reproduit dans le *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 11, printemps 1980, par André Guyaux et Maurice Paz sous le titre : « La Dissertation de Gisèle ». Correspond à des feuillets dactylographiés ajoutés aux épreuves Gallimard, ff^{os} 397 à 401. Texte définitif : t. II, de la page 264, l. 31 (« Mais au lieu d'écrire [...] ») à la page 268, l. 20 (« nous sommes amoureux »).

Nous avons pu, au hasard de ventes publiques, consulter également d'autres fragments. Tous ces fragments sont désignés par l'abréviation *add. 14-17* dans les variantes concernant l'état auquel ils ont été ajoutés.

Nous renvoyons aussi à certains fragments cités par P. Clarac et A. Ferré dans leur édition de 1954, et déchiffrés par eux.

De nombreux fragments postérieurs aux placards Grasset ne nous sont pas parvenus. Nous en connaissons approximativement le texte car les modifications qu'ils apportaient apparaissent sur les épreuves Gallimard. Ces fragments, ainsi que ceux cités par P. Clarac et A. Ferré, sont également désignés par l'abréviation *add. 14-17* dans les variantes concernant les placards de 1914 (*plac. Gt 5*). On trouvera également le sigle *plac. Gt 5 add. 14-17* pour désigner des rédactions composites (celles que nous avons pu consulter sont souvent faites de doubles fragmentaires des placards Grasset 5 et d'additions ou de corrections manuscrites) ajoutées aux placards Grasset 5. Nous désignons enfin par l'abréviation *add. 14-18* des additions que l'on peut constater sur l'originale, mais qui ont pu être portées sur le jeu d'épreuves Gallimard, en des endroits où manquent des pages de ce jeu d'épreuves. Voir n. 2, p. 591.

III. DOCUMENTS POSTÉRIEURS AU « MANUSCRIT »

— Un jeu d'épreuves imprimées pour les éditions de la Nouvelle Revue française, ff^{os} 1 à 441 (manquent les folios 141 à 175 inclus) et conservé à la Bibliothèque nationale, département des Imprimés, sous la cote Rés. m Y² 824. Ce jeu est vraisemblablement l'avant-dernier que Proust corrigea avant l'édition de 1918¹.

Sigle : *épr. Gd*

— *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, éditions de la Nouvelle Revue française (Gallimard), achevé d'imprimer le 30 novembre 1918, un volume de 443 pages.

Sigle : *orig.*

— Un extrait du roman, consistant en un montage de textes, paru dans la NRF du 1^{er} juin 1919, p. 71 à 120. Il commence à la page 575, l. 15 de notre texte (« J'allais passer par une de ces conjonctures difficiles [...] ») et s'achève au tome II, au début de « Noms de pays : le pays », p. 5, l. 16 (« [...] s'apercevoir qu'il est guéri »).

— Un exemplaire incomplet (il s'arrête à la page 288) de l'édition de 1918 d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, portant quelques corrections manuscrites, notamment trois à la page 137² (contrairement à Clarac-Ferré, nous ne sommes pas sûrs qu'elles soient de Proust). Cet exemplaire est conservé à la Bibliothèque nationale, département des manuscrits, N.a.fr. 16779.

Sigle : *orig. b*

— *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, édition de 1920³.

Sigle : *Gd 1920*

1. Voir notre Introduction, p. 1290 et suiv.

2. Deux de ces corrections figurent dans les variantes *a* et *b* de la page 575 de notre édition, correspondant approximativement à la page 137 de *orig. b*.

3. Voir notre Introduction, p. 1295-1296.

IV. ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Notre édition de référence est l'édition originale de 1918. Nous en avons corrigé les erreurs typographiques évidentes. Son texte ayant été relu et corrigé par Proust avant impression, nous devions admettre en principe qu'il annulait tous les états du texte antérieurs. Les dernières corrections ayant été effectuées sur un jeu d'épreuves qui n'a pas été conservé, il faut supposer que cette édition prend en compte des modifications dont nous n'avons pas la trace. Toutefois, Proust étant moins soucieux de corriger que d'améliorer et d'enrichir ses épreuves, certaines absurdités se retrouvent avec persistance depuis les dactylographies jusqu'à l'édition de 1918. Le bon sens nous commandait de les rectifier. Ces absurdités correspondent à une mauvaise lecture des dactylographes ou des typographes, ou à des négligences de ponctuation auxquelles Proust eût évidemment remédié, s'il avait été moins pressé par le temps. Pour ces rectifications, nous avons souvent suivi les choix opérés par P. Clarac et A. Ferré pour leur édition de 1954. Nous avons cependant conservé toutes les spécificités de langue ou de ponctuation qui nous paraissaient « proustiennes », dussent-elles passer parfois pour fautives.

Pour les variantes, nous devons procéder à un choix. Nous avons conservé par préférence celles qui figuraient sur des états du texte proche du texte définitif. Ainsi avons-nous donné un large éventail des corrections et additions qu'on peut lire sur les « épreuves Gallimard » ; pour « Noms de pays : le pays » notamment, elles sont considérables.

AUTOUR DE MME SWANN

NOTICE

Amorcée dans la troisième partie de *Du côté de chez Swann*, l'histoire de Gilberte aux Champs-Élysées se développe et s'achève dans l'épisode intitulé « Autour de Mme Swann ». Devenu l'ami de cœur de Gilberte, le héros réalise son rêve : pénétrer dans l'appartement de ses parents ; se brouille-t-il avec elle, il y gagne une intimité accrue avec sa mère. Celle-ci est cette « dame en rose » qui l'a jadis invité à prendre le thé ; il s'est ensuite mêlé à la troupe de ses admirateurs pour la regarder passer dans les allées du Bois ; le voici devenu un familier de la maison. Serait-il, comme on l'a parfois suggéré, plus amoureux de Mme Swann que de sa fille ? Au moins l'intérêt du romancier, sinon du jeune homme, s'est-il déplacé. Le titre de l'épisode et sa conclusion¹ étonneront le lecteur d'abord curieux du

1. L'évocation de Mme Swann au Bois, p. 624 à 630.

dénouement de la liaison avec Gilberte. C'est qu'il faut distinguer entre les tourments vécus au jour le jour par le jeune homme et les impressions récapitulées par le narrateur adulte ; or, souligne Proust en fin d'épisode, les « souvenirs des sensations poétiques » survivent à « ceux des souffrances du cœur¹ ».

Sans doute les modifications imposées par Grasset au premier volume ont-elles partiellement orienté le second. À ne considérer que le nombre de pages, ce changement ne s'est pourtant pas effectué au détriment de Gilberte. L'apothéose de Mme Swann a été scindée en deux pour que s'achève en beauté le volume paru en 1913 ; sous sa forme complète, elle eût mieux encore dominé le récit des événements qui l'avaient précédée. À l'inverse, à partir des placards Grasset, Proust augmentera considérablement l'analyse des sentiments du héros pour Gilberte ; mais ceux-ci sont désormais influencés par une conscience plus vive de la duplicité de la jeune fille et éclairés par une réflexion générale sur l'impossibilité du bonheur. Quant à Mme Swann, si Proust développe son portrait, c'est aussi dans une perspective un peu différente, son salon, ses toilettes, le type de beauté qu'elle symbolise prenant le pas sur sa personne. « Autour de Mme Swann » se lit aujourd'hui comme le début d'un nouveau volume où se prépare une autre aventure amoureuse (avec Albertine) dont Proust n'imaginait ni les contours ni le contenu exact à l'époque où il achevait *Du côté de chez Swann*. L'anecdote de la liaison avec Gilberte se rétrécit, les développements qui l'accompagnent gagnent en ampleur et en résonance.

« Autour de Mme Swann » nous fait aussi assister aux premiers pas du héros dans un monde différent de celui de ses parents, même s'il ne s'agit pas encore, loin s'en faut, du grand monde. Surtout, il formule au sortir de l'enfance ses premières vraies réflexions sur l'art, inspirées tantôt par la déception, lors de la représentation de la Berma, tantôt par la surprise quand Bergotte se révèle différent de l'image qu'il s'en était formée d'après ses livres ; mais dans les deux cas, on essaiera encore de faire la part des réactions naïves de l'adolescent et de l'expérience de l'adulte qui ressuscite des impressions anciennes. Autant que les notations psychologiques ou sociologiques, ces considérations esthétiques prennent une résonance différente par l'ampleur que Proust leur a donnée, mais aussi par leur situation en tête du volume d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. La complaisance du lecteur ferait-elle de hasard nécessité ? Une figure inconnue comme celle du marquis de Norpois, que nous devions rencontrer avant le dénouement de *Du côté de chez Swann*, fournit une introduction ironique au deuxième volume d'*À la recherche du temps perdu* par l'image négative qu'elle donne au héros de l'art et de la littérature. Swann lui-même, un peu effacé depuis que nous l'avions laissé, quinze ans plus tôt, guéri de son amour pour Odette, réapparaît tel un nouveau personnage, se coulant avec une humilité ravie dans ce monde de fonctionnaires auquel l'a condamné son mariage, et que le héros, égaré par sa passion, prend pour un empyrée.

Genèse d'« Autour de Mme Swann »
à travers les cahiers de brouillon.

Dans des pages écrites en 1900, on lit, à la suite d'un fragment sur la vie mondaine de Swann avant son mariage, un plan de l'histoire de Gilberte aux Champs-Élysées¹ accompagné d'indications sur l'aspect physique de la jeune fille et l'émotion que ses parents procurent au héros. Son admiration pour Mme Swann, qu'il salue assidûment au bois de Boulogne, provoque une explication du mariage de Swann et, sur ses nouvelles relations, des réflexions peu différentes de celles que donnait le Cahier 31, plus ancien². La césure que constate aujourd'hui le lecteur entre « Un amour de Swann » et l'épisode de Gilberte, le mariage n'étant que tardivement mentionné, dans le cours d'« Autour de Mme Swann », n'existait pas dans les brouillons.

Incluse, semble-t-il, parmi les jeunes filles rencontrées par le héros au cours d'un séjour à la mer³ dans des pages qui préfigurent le premier séjour à Balbec, Gilberte trouve, dans le Cahier 27, la place qui sera définitivement la sienne dans le roman. Tout au plus, Proust projetait-il alors de situer l'épisode des Champs-Élysées avant la rêverie sur les noms⁴. C'est dans le Cahier 32, sur la page de garde, qu'il décide de le situer entre la rêverie et les voyages. Mais dès le Cahier 27, Gilberte, « parée de cathédrales », est porteuse de rêveries. La dessinant comme une jeune fille encore tendre qui, avant de partir en vacances, offre à son compagnon de réelles espérances de bonheur⁵, Proust ébauche, dans le même cahier, le plan de pages qui formeront plus tard le début du *Côté de Guermantes*⁶ et poursuit son projet de séjours multiples à Querquville, futur Balbec, d'où Gilberte semble désormais exclue⁷. À l'envers du cahier, plus tard, mais sans doute encore en 1909, il développe la ressemblance de Gilberte avec ses parents⁸, naguère imaginée comme un motif de consolation pour Swann qui pouvait ainsi perpétuer sa possession d'Odette⁹, mais qui, désormais, a plutôt valeur d'indice pour le jeune homme. Cette double nature de Gilberte contient en germe, comme une fatalité génétique, les désillusions du héros.

Entre l'été de l'année 1909 et l'automne de 1911, Proust écrit l'essentiel du texte destiné à conclure l'épisode parisien de son premier volume et qui, modifié mais surtout considérablement augmenté, aboutira à « Autour de Mme Swann ». Le schéma de l'épisode, dessiné dans le Cahier 27, se nourrit de fragments de récits

1. Cahier 27, f° 13 r°.

2. Voir les Esquisses I, p. 992 ; VIII, p. 1008 ; XV, p. 1019.

3. Cahier 26.

4. Voir Jo Yoshida, « Métamorphose de l'église de Balbec : un aperçu génétique du voyage au Nord », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 14, 1983, p. 47.

5. Voir l'Esquisse XI, p. 1012.

6. Cahier 27, f° 58 r°.

7. *Ibid.*, ff° 59 à 61 r°.

8. Voir l'Esquisse XVIII, p. 1022.

9. Voir l'Esquisse VIII, p. 1008.

sur les visites du héros aux Swann dans le Cahier 65, que Proust appelle le « Cahier vert Querqueville » et qu'on peut dater du deuxième semestre de l'année 1909 ; ce même cahier contient une réflexion de la grand-mère : « Hé bien, ce travail, on n'en parle même plus ? » qui dénonce la paresse du héros ; on la retrouvera dans le Cahier 23 qui développe ce motif et dans le roman, à la page 570. De la même période, peut-être du début de 1910, doit dater le Cahier 64 ; riche, comme le précédent, en esquisses qui préparent le premier séjour à Balbec, il ébauche aussi l'entrée du héros dans l'appartement des Swann¹, et son dîner chez eux avec Bergotte. On lit dans ce même cahier une description des rues empruntées par Françoise et le héros pour aller aux Champs-Élysées, mais avec une perspective si récapitulative qu'on croirait ces pages destinées plutôt au *Temps retrouvé*².

Bergotte était un peintre dans *Jean Santeuil*. Résolu à donner au héros de son nouveau roman une expérience à la fois picturale et littéraire, Proust a hésité sur la manière dont il répartirait l'influence des deux arts dans sa formation esthétique³. Les premières notations touchant au caractère de l'écrivain se trouvent peut-être au folio 2 r° du Cahier 14⁴, mais son nom n'y est pas prononcé. L'est-il pour la première fois dans ce même Cahier 14, aux folios 51 r°-54 r°, où Bloch offre au héros un livre de Bergotte⁵, ou dans le Cahier 29 ? Ces deux cahiers, rédigés à la fin de l'année 1909 ou au début de l'année 1910, semblent contemporains et certains de leurs fragments s'enchaînent. Dans le Cahier 27, le rôle de Bergotte est nettement fixé comme celui de l'écrivain de référence qui augmente le prestige de Gilberte. Sans doute Anatole France a-t-il dès l'origine inspiré son image et l'idée que le héros se fait de son œuvre. Mais la publication d'une correspondance de Musset avec Aimée d'Alton en janvier 1910 suggère à Proust des détails décisifs dans la composition de son personnage. Dans le Carnet dit de 1908 aussi bien que dans le Cahier 29, que Proust a pu utiliser de manière intermittente sur une période de plusieurs mois, se dessine avec précision la figure de Félicien Bergotte, étroitement associée à celle d'Anatole France⁶. Dans des ajouts un peu ultérieurs du Cahier 38, peut-être aux alentours de l'été de 1910, Bergotte perd à la fois son prénom et sa parenté trop visible avec Anatole France⁷.

Un phénomène assez semblable s'est produit pour la Berma. Comme le montre le Cahier 67, de couleur bleue et de marque « Studio », appartenant à une série utilisée vers la même époque⁸,

1. Développement d'un motif ancien, comme le prouve l'Esquisse XIV, p. 1016.

2. Voir n. 7, p. 480.

3. Voir n. 1, p. 559.

4. Voir n. 2, p. 547.

5. Voir dans le texte définitif, *Du côté de chez Swann*, p. 89.

6. Voir les Esquisses XX à XXII, p. 1027 à 1033.

7. Voir l'Esquisse XXIII, p. 1034.

8. Notamment le Cahier 22, qui raconte l'« amour de Swann ».

Proust a choisi de modeler la formation de son héros sur la sienne propre, c'est-à-dire de le rendre sensible, à l'époque de son adolescence, au théâtre et à une certaine forme de littérature, repoussant à une période plus tardive sa sensibilité aux paysages et à la peinture¹. Au début de l'année 1910, il a inscrit sur le Carnet dit de 1908 : « Paris : affiches, théâtre (illusion) Sarah² », première pierre de ce qui sera dans le roman la matinée de la Berma. Le souvenir précis d'une représentation ou une certaine image de Sarah Bernhardt va lui inspirer le récit³ d'une matinée décevante pour le héros, trop jeune pour goûter un tel plaisir. Mais le même cahier renvoie à une seconde représentation que le héros appréciera grâce à une meilleure maturité, esquissée notamment dans le Cahier 30 ainsi que dans les folios 7 r^o à 32 r^o du Cahier 40. C'est cette représentation que nous lisons aujourd'hui au début du *Côté de Guermantes I*⁴. Une autre soirée est relatée à la même époque aux folios 61 v^o à 56 r^o du Cahier 51, cahier du *Temps retrouvé*, où les spectateurs apparaissent, dix ans plus tard, vieilliss au narrateur. La place qu'occupera dans le roman la première représentation, telle qu'elle est écrite dans l'Esquisse II, est encore assez imprécise puisque c'est à Swann et non à Norpois que le jeune homme avoue ensuite sa déception. Peut-être Proust n'a-t-il pas encore imaginé la figure de l'ancien ambassadeur. Nous sommes alors aux alentours du 4 juin 1910 : à cette date en effet, Proust assiste à une représentation de *Shéhérazade* donnée par les Ballets russes à l'Opéra, et il enrichit son récit, écrit peut-être peu auparavant, par la vision superbe mais fugitive des prouesses de Nijinski et des décors sans cesse changeants de Bakst⁵, détails qui disparaîtront de la version définitive. Le nom de Sarah Bernhardt pour désigner l'actrice est abandonné au cours du cahier ; à plus forte raison est-elle appelée X dans un ajout du Cahier 38⁶. Elle ne sera sans doute « la Brema » ou « la Berma » que vers la fin de 1910 ou le milieu de 1911.

De cette époque doit en effet dater le groupe de sept cahiers numérotés par Proust de 1 à 7, dont nous retiendrons ici les deux derniers, numérotés 20 et 21 par la Bibliothèque nationale. Ces deux cahiers renvoient souvent de l'un à l'autre, le Cahier 20 renvoyant en outre au « cahier qui n'a pas de numéro » ou « cahier sans numéro⁷ » et qu'on a pu identifier comme étant le Cahier 24.

Le Cahier 20 enchaîne, au folio 41 r^o⁸, des pèlerinages du héros vers la maison des Swann, à la présentation de M. de Montfort, souvent écrit « Monfort ». Celui-ci change l'opinion du père du héros sur la carrière que doit suivre le jeune homme. Suit un premier

1. Voir n. 2, p. 1001 et *Le côté de Guermantes I*, t. II de la présente édition, p. 336-337.

2. Carnet de 1908, f^o 44 v^o.

3. Voir l'Esquisse II, p. 992.

4. Voir le tome II de la présente édition, p. 336-358.

5. Voir l'Esquisse III, p. 1001.

6. Voir l'Esquisse VII, p. 1008.

7. Ces mentions, portées par Proust lui-même au fil de ses cahiers, donnent une idée des difficultés que doit affronter son secrétaire.

8. Ce passage correspond à la page 408 de *Du côté de chez Swann*.

jet de six feuillets couverts seulement au recto, puis barrés, correspondant à près de soixante-dix pages du texte définitif : dîner avec M. de Montfort¹, maladie du jeune homme et lettre de Gilberte². La matinée de la Berma n'y figure pas. Puis le même récit, toujours sans la Berma, est repris et amplifié, le nom de « Montfort », étant parfois changé en « Norpois³ », toujours en continuité avec l'actuel *Du côté de chez Swann* ; figurent désormais à l'intérieur du récit des explications sur le mariage de Swann, que nous avions vues ébauchées dès les Cahiers 31 et 27 ; mais c'est plus précisément la fin du Cahier 22, correspondant à l'actuel « Un amour de Swann », que Proust a amputé de son dénouement pour le transplanter à un moment du roman où il est opportun que le héros soit mieux informé sur le passé des parents de Gilberte⁴. Le Cahier 20 s'achève sur Swann aux Trois-Quartiers⁵ et des réflexions sur la duchesse de Guermantes.

Dans le Cahier 21, nous passons de Gilberte aux Champs-Élysées⁶ à M. de Montfort (ou Monfort) et au désir du héros d'entendre la Berma⁷, mis en parallèle avec le désir de voyage à Venise ; il raconte la déception causée au héros par la grande actrice⁸ et enchaîne sur le dîner avec M. de Montfort, dont le nom alterne désormais avec « Norpois ». Il est fait, au cours du dîner, mention de Bricquebec, futur Balbec. À partir du folio 31 r^o, le Cahier 21 prend la suite du Cahier 20 pour décrire l'appartement des Swann, les goûters de Gilberte, la bienveillance de ses parents pour le héros⁹, les préventions initiales de Swann contre lui, la lettre qu'il adresse à Swann¹⁰, la lutte érotique avec Gilberte, les raisons pour lesquelles Norpois ne parlera pas du héros à Mme Swann, la fin du dîner Norpois et les réflexions des parents après son départ¹¹. Suivent de nouvelles réflexions sur Swann avant et après son mariage, complétant celles du Cahier 20, l'épisode de la photographie de la Berma et de nouveau les préventions de Swann¹². Le Cahier 21 s'achève par l'évocation de la loueuse de chaises des Champs-Élysées.

Le Cahier 24 contient, au début, des fragments anciens abandonnés, relatifs notamment à la femme de chambre de la baronne Putbus¹³. Aux folios 35 et 36 v^{os}, Proust enchaîne du désaccord du héros avec

1. Voir l'Esquisse VI, p. 1006.

2. Voir l'Esquisse XII, p. 1015.

3. Cahier 20, ff^{os} 47 v^o et 50 v^o à 61 r^o.

4. Voir l'Esquisse IX, p. 1009.

5. Fragment correspondant aux pages 407-408 de *Du côté de chez Swann*.

6. Ff^{os} 1 r^o à 3 r^o, fragment correspondant aux pages 387-388 de *Du côté de chez Swann*.

7. Sur les folios 3 et 4 r^{os} du Cahier 21, Proust écrit plutôt « la Brema ». C'est du reste ce nom qu'on trouve sur les dactylogrammes cotés n. a. fr. 16732 et 16735, mais généralement corrigé en « la Berma » par Proust.

8. Ff^{os} 4 r^o à 22 r^o.

9. Ff^{os} 31 r^o à 38 r^o.

10. Voir l'Esquisse X, p. 1011.

11. Ff^{os} 40 r^o à 48 r^o.

12. Ff^{os} 40 r^o à 58 r^o.

13. Cahier 24, Ff^{os} 8 r^o à 11 r^o.

ses parents au sujet de Swann¹ au dîner avec M. de Norpois. Que l'ancien ambassadeur soit d'emblée ainsi nommé signale ces pages comme postérieures aux débuts des Cahiers 20 et 21. Sur les rectos des feuillets, à la suite des fragments anciens, nous passons des pèlerinages du héros vers la maison des Swann, repris du Cahier 20, à sa découverte de l'intérieur de la maison². Puis se succèdent les goûters de Gilberte, la description des objets dont s'entoure Mme Swann, l'invitation à dîner avec Bergotte et le mécontentement des parents du héros quand ils apprennent que celui-ci a été présenté au grand écrivain³.

Comme le précédent, le Cahier 23 est un ancien cahier abandonné et repris. Les premiers feuillets, consacrés à Maria, jeune fille qui préfigure d'une certaine façon Albertine, et à la femme de chambre de Mme Putbus⁴, moins sûrement le fragment sur Venise⁵, semblent dater de 1909. Les feuillets 8 r° à 10 r°, traitant de la difficulté du héros à se mettre au travail et des invitations de Mme Swann à venir la voir, 11 r°-12 r° qui décrivent le jardin d'hiver de Mme Swann, 12 r° à 14 r° qui évoquent son salon, 14 r° à 18 r° qui définissent son nouveau genre de beauté avant d'ébaucher la conclusion de l'épisode⁶, sont peut-être postérieurs aux fragments du Cahier 24⁷ ; que Miss Hayward les ait dactylographiés avec retard le laisserait supposer⁸.

Des feuillets ont parfois été détachés pour être donnés à la dactylographie. C'est le cas des réflexions que les parents du héros font au sujet de Bergotte et d'une partie de l'évocation de Mme Swann au Bois. On les trouve dans l'ensemble appelé « Proust 21⁹ ».

L'ensemble de ces cahiers a été donné à Albert Nahmias pour qu'il les mette au net en vue de la dactylographie. En témoignent ses nombreuses annotations marginales ; ainsi écrit-il dans une marge du Cahier 20 : « Cher Marcel, les pages 37-38 et 39¹⁰ sont pareilles sauf le nom de Montfort en Norpois qui change. J'ai donc fait deux copies de ces deux pages. » Outre que des lacunes subsistent aujourd'hui dans notre inventaire, on s'étonne du zèle et de la compétence avec lesquels Nahmias a pu voir clair dans ces cahiers qu'on appelle parfois « cahiers du manuscrit », mais qui constituent souvent un véritable écheveau ; ainsi les réticences de Swann vis-à-vis du héros sont-elles récurrentes en des endroits inattendus du Cahier 21¹¹.

1. Scène qu'on lit aux pages 407-408 de *Du côté de chez Swann*.

2. Cahier 24, ff°s 12 r° et suiv.

3. F° 65 r°.

4. Cahier 23, ff°s 1 r° à 7 r°.

5. F° 3 v°.

6. « Dans les beaux jours qui ne commencèrent que très tard cette année où je la connus [...] ».

7. Peut-être rédigés au début de l'année 1912.

8. Voir R. Brydges, « Remarques sur le manuscrit et les dactylographies du *Temps perdu* », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 15, 1984, p. 25, n. 6.

9. Ff°s 207 r° à 209 r°.

10. Il s'agit du numérotage de Proust, différent de celui de la Bibliothèque nationale.

11. « Voici des feuilles en foule, et hélas diaboliques », écrit Proust à Nahmias le 30 ou 31 mars 1912 (*Correspondance*, t. XI, p. 86), lui donnant des instructions pour mieux y voir clair, dans les Cahiers 20 et 24 notamment.

En réalité, ce groupe de cahiers¹ contient, sans qu'il soit aisé de les différencier nettement, des pages d'élaboration et des pages que Proust considère, quitte à les présenter à Nahmias sous forme de brouillons, comme définitives. Le meilleur exemple en est fourni par les deux jets consécutifs du dîner avec M. de Montfort dans le Cahier 20. Que se suivent, d'une seule coulée si l'on peut dire, des ébauches encore très embryonnaires et des rédactions « définitives » indique que, surtout pour les pages qui évoquent le salon de Mme Swann, Proust a travaillé plus vite qu'il ne l'a fait pour aucune autre partie de son roman. Il est vrai que dès le mois de septembre 1910, il aurait lu à Marcel Plantevignes, « définitivement retouchées, plutôt même augmentées de nouvelles nuances, les phrases restées si fameuses sur la Sonate [...], sur le goûter et le caractère de Gilberte, le salon de Mme Swann² ». Mais outre que ces retouches sont loin d'être définitives, on peut se demander si les souvenirs de Plantevignes sont fidèles³. Dans la correspondance de Proust, si avare de confidences sur son œuvre, on croit en effet trouver quelques repères. Signalant à Reynald Hahn l'expression : « Ça a l'air bon ce que vous mangez là » vers le 17 ou le 18 août 1911⁴, il révèle peut-être qu'il travaille alors au passage où figure cette phrase. De sa lettre à Gaston Calmette du 16 septembre où lui parlant de « ses livres », il écrit : « J'ai déjà dicté à une dactylographe un quart du vôtre⁵ », on peut déduire que la fin de l'épisode parisien est alors en bonne voie. L'achève-t-il en janvier 1912, comme nous l'avons supposé d'après la lettre à Robert de Billy⁶ ? Cette lettre est en tout cas révélatrice de sa hâte ; avouant qu'il se dépêche d'écrire pour fournir de la copie à sa dactylographe, Proust y donne de lui une image inhabituelle.

Écrites en un temps assez bref, les pages de l'épisode parisien n'offrent qu'un volume restreint d'esquisses. Mais Proust disposa ensuite de cinq années pour corriger et augmenter son texte. Ces corrections et ajouts sont relevés par nous dans les variantes, à l'exception des ajouts du Cahier 61, qui engage parfois sur de nouvelles pistes qu'on articulerait difficilement sur le texte finalement publié. Ces variantes sont nombreuses, parfois longues et importantes. Aux ratures, retouches et additions des dactylographies se sont en effet ajoutées celles des placards Grasset, puis de nouvelles corrections et des ajouts considérables du moment où une partie de ces placards deviendra le premier chapitre — « Chez Mme Swann » — d'un deuxième volume à paraître. Pendant la guerre, le destin éditorial de ce chapitre rejoint celui du premier séjour à Balbec, pour aboutir, après de nouvelles corrections d'épreuves, à ce volume intitulé *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, dont nous avons étudié la naissance.

1. Numérotés 20, 21, 23 et 24.

2. M. Plantevignes, *Avec Marcel Proust*, p. 536.

3. Il affirme d'ailleurs que « *Du côté de chez Swann* fut achevé à Cabourg durant l'été de 1908 » (*ibid.*, p. 541).

4. Voir p. 498, et la *Correspondance*, t. X, p. 332.

5. *Ibid.*, p. 348.

6. Voir notre Introduction à *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 1285 et n. 3.

Corrections et ajouts.

Sauf certaines explications sur le mariage de Swann et le fragment de description de Mme Swann au Bois transféré à la fin de *Du côté de chez Swann*, les passages retirés des placards Grasset sont peu importants. Les ajouts postérieurs à ces placards sont au contraire considérables. A. Feuillerat en a fourni un utile relevé¹. Il constate que des placards à « Autour de Mme Swann », le texte a plus que doublé, l'histoire de la liaison du héros avec Gilberte ayant à elle seule presque quadruplé. Est-il si sûr, comme il l'affirme, que la vulgarité et la médiocrité d'Odette aient été accentuées ? Nos variantes montrent l'abandon de certaines remarques qui la flattaient peu ; en revanche, sans améliorer de ce fait la vertu individuelle du personnage, Proust s'est attaché à rendre plus plausibles ses aptitudes sociales. Cette cocotte que Swann a eu la faiblesse d'épouser devra éblouir une génération de dandies et assurer, en fin de roman, le rôle de maîtresse du duc de Guermantes. Pareille destinée méritait quelques précautions. En germe dans le Cahier 27, la duplicité de Gilberte s'aggrave, mais plutôt, nous l'avons indiqué, pour préparer les souffrances d'un héros promis à une aventure plus douloureuse encore : à mieux démontrer l'impossibilité du bonheur en amour, le narrateur accentue la portée du salut par l'art. A. Feuillerat note en outre fort justement qu'en accentuant les défauts de Gilberte, Proust aboutit à la doter d'un caractère qui ne convient plus exactement à une jeune adolescente : sa ressemblance avec sa mère a été depuis longtemps imaginée² ; mais plus cette ressemblance se creuse, plus Gilberte devient femme.

Le héros lui-même gagne en maturité au fil des changements du texte. Sans doute le lecteur peine-t-il à distinguer les réactions du héros et les réflexions du narrateur ; mais y a-t-il vraisemblance qu'un enfant d'environ quinze ans dispose sans contrôle de l'héritage de sa tante ? En approfondissant sa réflexion, Proust a pesé sur les événements eux-mêmes. La longue addition qui clôt l'histoire du jeune homme et de Gilberte³, outre qu'elle accentue le parallèle entre les souffrances du héros et celles que Swann vécut jadis, donne au premier un comportement d'adulte.

Améliorant les aptitudes sociales d'Odette, les additions accentuent certains de ses ridicules, multipliant notamment ses anglicismes. Mais elles multiplient aussi les expressions stéréotypées du marquis de Norpois. Ces ajouts montrent que Proust a tardé à exploiter sa verve comique. Le professeur Cottard illustre cet aspect de son talent. Ses calembours le caractérisent mieux encore, même si « Autour de Mme Swann » n'en ajoute qu'un seul⁴, que les anglicismes ne caractérisent Odette ou les axiomes pontifiants le marquis de Norpois. Sa

1. A. Feuillerat, *Comment Proust a composé son roman*, Yale University Press, 1934 ; Slatkine, 1972. Voir notamment p. 275-284.

2. Voir l'Esquisse XVIII p. 1022.

3. Voir p. 610-624.

4. « Au lait, au lait » (p. 489).

métamorphose sociale exemplaire, placée en tête de l'épisode au même titre que celle de Swann, valorise son rôle dans l'ensemble de l'œuvre. En outre, appelé au chevet du héros alors que jusqu'aux placards Grasset il soignait seulement son père et Mme Swann, il devient le médecin d'*À la recherche du temps perdu* un peu comme Bianchon était celui de *La Comédie humaine*. Faire parler jusqu'aux tics son langage à chaque personnage, c'était déjà cultiver une vertu reconnue à Balzac ; distribuer son rôle dans les différents épisodes de l'œuvre, c'est pratiquer, à l'échelle d'*À la recherche du temps perdu*, le « retour des personnages », « idée de génie » naturellement méconnue par Sainte-Beuve¹. Dès 1908-1909, Proust a conçu, avec le narrateur, sa mère, Swann, les Guermantes, M. de Guercy, futur Charlus, ou Montargis, futur Saint-Loup, des figures dont il prévoyait d'emblée la destinée ; mais même alors, il hésitait si son livre devrait s'appeler un roman. En orchestrant les partitions des figures secondaires, il accomplit, sans rien renoncer de son ambition dogmatique, une œuvre de vrai romancier.

L'ajout aux placards Grasset le plus important pour la suite de l'œuvre passera cependant inaperçu aux yeux d'un lecteur non prévenu. Il concerne la nièce de Mme Bontemps, Albertine, trois fois mentionnée dans l'épisode postérieurement aux placards Grasset. Que le héros ait manqué l'occasion de la connaître par fidélité à Gilberte fait partie de ces ironies de la vie qui foisonnent dans le roman ; cette circonstance est en outre nécessaire à la vision incertaine qu'il aura, parmi la bande des jeunes filles aperçue au cours de son premier séjour à Balbec, de celle qui deviendra la « prisonnière » et la « fugitive ».

À la faveur, peut-être, des ajouts au texte des placards Grasset, « Chez Mme Swann » sera abandonné pour « Autour de Mme Swann », modification mineure qui déplace un peu l'intérêt de la figure de la mère de Gilberte vers la société qui l'entoure, dont elle est à la fois un phare et un symbole. Quant aux étapes du développement de l'épisode, elles nous sont mal connues. À peine en apercevons-nous quelques signes grâce aux Carnets 3 et 4 et au Cahier 61, ou aux fragments du manuscrit qui nous sont parvenus². Sur les Carnets 3 et 4, Proust note des idées ou expressions typiques qui ne seront pas toutes retenues dans le texte définitif. Ainsi à propos de Françoise dans le Carnet 3 : « en parlant de Norpois : il a une bonne tête³ » ; ou encore certaines phrases qu'il hésite à mettre dans la bouche du duc de Guermantes ou de Norpois : « il a brûlé ses vaisseaux » et « ce que j'appellerai une camarilla⁴ ». Le Carnet 4 égrène des clichés destinés pour la plupart à Norpois⁵, assez nombreux pour fournir une provision qui servira encore à la matinée

1. *Contre Sainte-Beuve*, Bibl. de la Pléiade, p. 272 et 274.

2. Voir notre Note sur le texte, p. 1306-1307.

3. F^o 5 r^o ; voir p. 475 : « C'est un bon vieux comme moi. »

4. F^o 12 r^o.

5. Ff^{ms} 28 v^o à 52 r^o.

chez Mme de Villeparisis¹ ; il contient une allusion à « Hervieu (Bergotte) » : « c'était un bon (Mme Haye)² », note énigmatique qui prouve au moins que plus d'un écrivain a enrichi le personnage de Bergotte³, ou encore à la maquerelle : « C'est une novoté, un numéro sensationnel⁴ », slogan qui aurait pu remplacer le « C'est une Juive ! » qu'on lit page 566. D'autres ajouts se trouvent dans le Cahier 61 sur lequel Proust a écrit, en tête du folio 1 : « Pour ajouter dans les épreuves qu'a Gallimard (c'est-à-dire dans la première partie de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*)⁵ » Cette expression désigne, au moins pour les trente premiers folios, non les « épreuves Gallimard », mais sans doute les épreuves Grasset en possession du nouvel éditeur d'*À la recherche du temps perdu*. On s'expliquerait mal, en effet, qu'après un premier jeu d'épreuves d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* corrigé à l'automne 1917 et retourné à Gallimard, Proust ait ajouté de nouveaux développements dont certains ébauchent des pistes nouvelles⁶ que nous ne retrouvons que partiellement sur le jeu d'« épreuves Gallimard » dont nous disposons. C'est donc à partir d'une date incertaine, mais peut-être dès 1915, que Proust note des ajouts sur ce cahier. Certains, comme l'« oukase » ou « j'applaudis des deux mains⁷ » qu'on lit aussi dans le Carnet 4⁸, se retrouvent dans « Autour de Mme Swann », aux pages 451 et 452⁹. Mais la plupart serviront au récit du premier séjour à Balbec.

Un heureux hasard permet parfois de dater ces ajouts. Ainsi, grâce à une lettre à Lucien Daudet, apprenons-nous que la rencontre avec la princesse Mathilde au Jardin d'acclimatation, absente des placards, est déjà écrite à l'automne 1914, mais que Proust cherche à donner plus de vérité au portrait¹⁰. Ramon Fernandez raconte en outre comment, alors que « les gothas faisaient rage », pendant l'hiver 1917-1918, il a été réveillé par Proust qui voulait l'entendre prononcer à l'italienne *senza rigore*, mot qu'il retrouvera « un an plus tard » dans un passage de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*¹¹. Mais ici, il faut

1. *Le Côté de Guermantes I*, t. II de la présente édition, p. 481 et suiv.

2. F^o 41 v^o.

3. Voir aussi n. 2, p. 546 et les dernières lignes de l'Esquisse XXIII, p. 1034. Proust considère Paul Hervieu (1857-1915) comme un « incomparable écrivain » (*Correspondance*, t. IX, p. 104).

4. Carnet 4, F^o 41 v^o.

5. Pour être plus précis : Proust a écrit « mettre » avant de biffer le mot et de le remplacer par « ajouter », et il a ébauché le mot « cahier » avant d'écrire « épreuves ». Ce détail va dans le sens de la datation que nous proposons.

6. Voir l'Esquisse XXVII, p. 1037.

7. Cahier 61, F^o 17 r^o.

8. Au folio 47 v^o de ce Carnet.

9. Proust appelait ce genre d'expressions des « louchonneries ». Voir Lucien Daudet, *Autour de soixante lettres de Marcel Proust*, p. 30.

10. *Ibid.*, p. 145-146. Voir aussi n. 2, p. 532.

11. Ramon Fernandez, « L'Accent perdu », *Hommage à Marcel Proust*, numéro spécial de *La Nouvelle Revue française*, 1^{er} janvier 1923, p. 106-108 (réédition : *Cahiers Marcel Proust*, t. I, Gallimard, 1927). Voir aussi n. 2, p. 584.

supposer que, corrigeant ses épreuves, Proust a été pris d'un dernier scrupule en relisant un passage qu'il avait déjà écrit. Quant aux corrections apportées aux épreuves Gallimard d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, nous renvoyons aux remarques que nous avons faites sur l'ensemble du volume¹.

Chronique d'une époque.

Si l'on excepte les passages du *Temps retrouvé* qui évoquent la guerre, et, à la rigueur, quelques pages de ton presque historique sur l'affaire Dreyfus dans *Le Côté de Guermantes I*, « Autour de Mme Swann » est l'épisode du roman le mieux ancré dans une réalité d'époque. Mais si le *Temps retrouvé* est situé par une date, 1916, et des événements historiques comme le naufrage du *Lusitania* ou les bombardements de Paris, « Autour de Mme Swann » est plus vaguement une chronique du Paris d'avant l'affaire Dreyfus. Admettons, d'après toutes les « chronologies » d'*À la recherche du temps perdu*, que le héros est d'environ dix ans plus jeune que Proust : abstraction faite des glissements entraînés par les ajouts au texte, qui lui donnent parfois un comportement et des responsabilités d'adulte, son âge, qui est celui des jeux et des premiers émois amoureux, nous mène aux alentours de l'année 1895. Encore faut-il tenir compte de la durée de l'épisode, qui couvre à peu près un an et demi. Le dîner avec le marquis de Norpois et la matinée de la Berma ont lieu un peu avant le 1^{er} janvier ; les premiers froids et la brume de novembre² nous conduisent à un nouveau 1^{er} janvier ; en fin d'épisode reviennent les beaux jours.

Le principal événement « historique » d'« Autour de Mme Swann » est la visite du roi Théodose II à Paris. On la placera en octobre 1896, si on y voit une simple transposition de la visite du tsar Nicolas II, qui se superpose d'ailleurs à elle³ : mais souvent, dans *À la recherche du temps perdu*, coexistent des personnages imaginaires et les modèles qui les ont inspirés. On refusera au contraire de la dater, si on tient à lui préserver sa spécificité romanesque ; au reste, le télégramme de l'empereur d'Allemagne que commente Norpois peu après avoir assisté à la réception de l'empereur Théodose⁴ pourrait décourager toute référence, puisqu'il précéda d'un an la visite de Nicolas II. En outre, si « Autour de Mme Swann » débutait en octobre 1896, Proust ne pourrait, au vu de la durée de l'épisode, situer l'époque de ses visites à Mme Swann avant l'affaire Dreyfus puisque le scandale éclata en novembre 1897⁵.

Deux interprétations du rôle de Phèdre par Sarah Bernhardt ont pu servir de modèle à la matinée de la Berma : le gala de l'Opéra

1. Voir notre Note sur le texte, p. 1308.

2. Voir p. 582 et 585.

3. Voir p. 533.

4. Voir n. 4, p. 455.

5. Voir p. 508.

du 19 mai 1892, mais surtout la série de représentations données au théâtre de la Renaissance à partir du 19 novembre 1893¹ ; automnales comme le dîner avec Norpois et la matinée de la Berma, la visite du tsar et les représentations de la Renaissance qui ont pu inspirer ces deux événements concomitants dans le roman sont donc en réalité distantes de trois ans. *Lobengrin*, qui paraît tellement d'actualité que la « ministresse de l'Instruction publique » le prend pour la dernière revue des Folies-Bergère, a été créé à Paris en 1891². Rencontrant la princesse Mathilde le surlendemain de la visite du tsar aux Invalides, Swann lui parle de l'article que Taine vient d'écrire sur Napoléon I^{er} et qui date en réalité du 15 février 1887 ; au demeurant, Taine est mort en 1893. Bref, dérivant loin de ce mois d'octobre 1896 qui paraissait le plus ferme point d'ancrage de l'épisode, Proust est ramené de l'adolescence de son héros vers ses propres années d'adolescence. En deux occasions au moins, ses souvenirs personnels alimentent directement ceux de son personnage. L'exposition de Cinghalais qui vaut à Mme Blatin de se faire traiter de « chameau » eut effectivement lieu au Jardin d'acclimatation, mais en 1883³ ; le petit Marcel dut donc la visiter ou en entendre parler. Quant aux affiches de théâtre qui font rêver son héros, il les lisait sur la colonne Morris placée boulevard Malesherbes en face de chez ses parents : en 1882, elles annonçaient la reprise du *Demi-Monde* à la Comédie Française, et en 1884, au même théâtre, *Phèdre* et *Les Caprices de Marianne*⁴. À voir ces deux pièces réunies au répertoire comme dans le roman, on suppose que la tragédie de Racine fit rêver Marcel avant qu'il eût le droit d'y assister, à plus forte raison avant que Sarah Bernhardt n'en donnât une interprétation dont la renommée l'inspirerait directement et justifierait l'attente fiévreuse du héros. Peu s'en fallait qu'il ne dérivât plus loin encore : dans un premier jet qu'on lit jusque sur les placards Grasset⁵, le portrait de Machard qui faisait « courir tout Paris » dans « Un amour de Swann⁶ » n'a rien perdu de son pouvoir quinze ou vingt ans plus tard. Substituant Gérôme à Machard, Proust opère une correction peut-être imparfaite, puisque Gérôme ne peignit plus guère après 1890. L'essentiel nous paraît qu'écrivant deux épisodes aussi distants chronologiquement, il fasse mécaniquement appel aux mêmes références.

En dépit des libertés chronologiques ou des distractions de Proust, on peut lire l'épisode comme une chronique de Paris entre les deux Expositions de 1889 et 1900. Ces années sont marquées en politique par le resserrement de l'alliance franco-russe, dont la visite du tsar à Paris est le symbole. La « bourgeoisie réactionnaire, cléricale, à

1. Voir n. 1, p. 992.

2. Voir n. 1, p. 594.

3. Voir n. 2, p. 526.

4. Les rôles féminins étaient tenus : pour *Le Demi-Monde* par Édile Riquer ; pour *Phèdre* par Mme Dudlay ; pour *Les Caprices de Marianne* par Mme Tholer (Marianne), Mme Lloyd ou Madeleine Brohan (Hermia).

5. Voir var. d., p. 498.

6. Voir p. 368.

idées étroites » que Swann s'amuse à voir « dans le gouvernement actuel¹ » est probablement celle qui apporta ses voix au gouvernement de gauche de Léon Bourgeois². Plus généralement, l'exhortation lancée en 1892 par Léon XIII aux catholiques pour qu'ils se rallient à la République commence à porter ses fruits, tandis qu'une égale peur du socialisme rapproche les républicains modérés et de nombreux conservateurs. Près de vingt ans après le 16 mai 1877, il n'est plus extraordinaire qu'un gouvernement de la République soit servi par un grand seigneur réactionnaire comme le marquis de Norpois. À partir d'avril 1896, le ministère Méline concrétise ce rapprochement. L'isolement de la droite monarchiste la plus traditionnelle reflète alors, au plan parlementaire, le déclin d'influence d'une aristocratie qui s'enferme dans les signes de sa grandeur passée. Le monde des ministères qui fréquente le salon de Mme Swann, méprisé par le faubourg Saint-Germain, commence à détenir les leviers du pouvoir : un jour viendra où les nobles ne dédaigneront plus de s'unir à lui.

De même le quartier des Swann symbolise-t-il de grandes mutations. Au-delà de l'Arc de Triomphe, Odette de Crécy habitait dans les années 70 parmi des cocottes et des parvenus. Au début des années 90, si les élégants se pavanent, de jour, dans l'allée du Bois, on ne s'aventure qu'à peine, la nuit venue, dans ce quartier où Mme Verdurin craint de trouver des rats ; mais Odette ayant souhaité y habiter, Swann a renoncé pour lui plaire à l'élégance discrète de l'île Saint-Louis. Mme Verdurin s'y retrouvera princesse de Guermantes après la guerre et n'y craindra plus les rats. Bourgeoise du faubourg Saint-Germain, elle assumera son aristocratie dans un hôtel de l'avenue du Bois, future avenue Foch, désormais envahie par la bourgeoisie triomphante. Ascensions sociales, palinodies politiques : le kaléidoscope amorce en cette fin de siècle une spectaculaire révolution. Spectateur de *Phèdre*, le héros assiste sur un autre théâtre à la comédie du demi-monde et aux caprices de Marianne.

On doute qu'un adolescent en comprît les ressorts. La différence d'âge qui sépare le romancier de son héros trouve ici une justification. À vingt et quelques années, Proust observe d'un œil averti les infimes nuances de la vie mondaine, et même s'il n'a pas la tête très politique, il doit suivre avec intérêt le voyage du tsar invité en France par le président Félix Faure, dont la fille Antoinette lui fit remplir un « questionnaire » demeuré fameux à l'époque où ils jouaient ensemble aux Champs-Élysées. Il est vrai qu'enfant, il put entendre chez ses parents Camille Barrère, ministre plénipotentiaire, parler de diplomatie avec la même compétence que le marquis de Norpois ; mais il n'était pas encore question de l'alliance franco-russe. À l'attention un peu intimidée de l'enfant répondent donc, dans « Autour de Mme Swann », des propos que Proust était en âge d'interpréter.

1. Voir p. 503.

2. Fin de 1895-début de 1896.

La même observation vaut pour l'univers de la mode. Sans doute les pages chantant l'élégance des toilettes ou de l'intérieur de Mme Swann profitent-elles, plus que le début de l'épisode, du recul du narrateur. Au moins fallait-il que l'adolescent fût doté d'un regard singulièrement perspicace pour enregistrer avec une telle précision ce qu'il interpréterait plus tard. On l'imagine mal, à son âge, partageant les thés et les conversations de ces dames papoteuses ; il y a peu, Françoise l'accompagnait aux Champs-Élysées : faut-il supposer qu'elle le guette à la sortie du salon pour le reconduire à la maison ? C'est le Proust de 1895, friand de mondanités, familier de Mme Lemaire et de Mme Aubernon, qui se profile ici derrière le compagnon de jeux de Gilberte. Son esprit d'observation lui inspire une chronique de ce Paris « fin de siècle » où la fée Électricité accomplit ses premiers miracles, où l'exercice physique est mis en honneur au nom de l'hygiène (que le docteur Proust, père de Marcel, enseigne à la faculté de Paris) au point que des élégantes ne dédaignent pas d'aller à pied, où, peut-être parce que le peuple est anglophobe, l'anglomanie est à la mode — il est vrai que, pratiquant le *footing*, fréquentant le golf ou le turf auxquels le grand couturier Redfern a su adapter le vêtement pour le rendre plus « confortable », on découvre à « nos amis anglais », comme dit Odette, des vertus que tous les Fachoda du monde ne sauraient effacer. Le lecteur a presque oublié, en fin d'épisode, la russophilie réaliste du marquis de Norpois : la mode a ses raisons que le drapeau ne connaît pas.

À lire « Autour de Mme Swann » par son petit côté, on y découvre un répertoire des couturiers et des fournisseurs du Tout-Paris de l'époque. On s'étonnera seulement que Worth, qui a fondé en 1857 la haute couture parisienne et dont les fils, Jean-Philippe et Gaston, habillent depuis 1874 la haute société parisienne, en particulier la comtesse Greffulhe, soit absent de l'ensemble du roman. Mme Swann offre un résumé des innovations qui élancent et libèrent progressivement la silhouette de la femme. Si l'« affreuse tournure » a disparu dès 1890, le « petit toquet » dont on l'a vue coiffée à la fin de *Du côté de chez Swann* date des années 1890-93, les manches à gigot, signe de la vogue que connaît alors la Renaissance, des années 1893-1897, tandis que la « ligne » qui la cerne tout entière conviendrait mieux aux années 1898-1904¹. C'est même après 1910 que le mot « ligne » s'emploiera absolument, à propos de la toilette féminine. Le recul de l'Extrême-Orient, dans l'ameublement, au profit du XVIII^e siècle français, même si persiste la mode des chrysanthèmes², cette profusion de fleurs dans les « jardins d'hiver » qui étonne à une époque où les vases ont eux aussi pris la « ligne », ce sont autant de souvenirs qui appartiennent à la jeunesse mondaine de Proust.

Mais si, selon son désir, on examine son œuvre avec un télescope plutôt qu'avec un microscope, cette collection de petits faits compose

1. Voir *Élégantes parisiennes au temps de Marcel Proust (1890-1916)*, catalogue d'exposition (décembre 1968-août 1969), organisée par le musée du Costume de la Ville de Paris (annexe du musée Carnavalet).

2. On en organise une exposition à Paris en 1897.

mieux qu'une chronique nostalgique du passé. D'abord, les changements futiles de la mode correspondent à une évolution des arts nobles ; ainsi le japonisme a-t-il influencé une génération de peintres avant de céder la place à d'autres influences ; les fleurs qui décorent les salons inspirent aussi des artistes décadents, et le mauve, favorisé par Odette, compte parmi les nuances préférées des impressionnistes. Dégageant une forme pure de la confusion des motifs anciens, Odette, sans le savoir, est une artiste. En limitant sa beauté à la reproduction de tableaux de Botticelli, Swann rabaisse le génie de sa femme. Le héros lui-même, qui enregistre comme un motif de curiosité ces manifestations de la vie moderne, apprendra plus tard, au contact d'Elstir, que l'art se nourrit de réalités quotidiennes et qu'un grand couturier s'élève au-dessus de simples artisans presque autant qu'un grand peintre ou un grand architecte. Ces années d'apprentissage du héros sont, dans la vie de Proust, celles qui préludent à l'écriture de *Jean Santeuil*. Il faudra pourtant attendre l'époque de *À la recherche du temps perdu* pour que de simples futilités éclairent au mieux le chemin de l'artiste.

La formation du héros.

L'ironie du sort veut que le héros souffre à cause de la fille de Swann des tourments proches de ceux que Swann a lui-même endurés avec Odette. Il est trop jeune pour inventer tous les raffinements de la jalousie et soupçonner que les deux sexes peuvent l'alimenter : saurait-il que Gilberte était en réalité accompagnée d'une jeune fille quand il l'a surprise depuis la voiture aux Champs-Élysées, il serait sottement rassuré. Déjà pourtant, il apprend qu'un malentendu imaginé par des amants a le même pouvoir qu'un malentendu réel, ou, plutôt, que c'est au fond tout un. Quant à la duplicité de Gilberte, elle est aussi nécessaire au malheur du héros que la vertu de Mme Arnoux à l'échec de Frédéric Moreau : les personnages de roman se conforment aux lois de l'univers romanesque duquel ils font partie. Se demander ce que deviendraient les souffrances et la nécessaire solitude de l'artiste s'il rencontrait, non pas même une âme-sœur — ce serait contrevenir aux croyances intimes de Proust —, mais une jeune fille qui ne fût ni fourbe, ni gomorrhéenne, serait aussi vain que d'imaginer la bêtise exclue de l'univers de Flaubert. Aucune figure féminine autre que la mère et la grand-mère n'échappera au vice ou à la sottise : telle est la détermination, essentiellement littéraire, d'*À la recherche du temps perdu*. Que le seul amour pur soit familial, donc frappé d'interdit s'il s'étend au domaine des sens, pourrait justifier le choix de *Phèdre* comme tragédie initiatique.

Le plaisir physique est lui-même dès à présent frappé de malédiction. Qu'il survienne prématurément au contact de celle avec qui on aimerait le partager : on déteste également de le prendre à son insu ou qu'elle s'en rende complice. Qu'on aille le chercher où il se vend : celle qui l'eût vraiment offert se dérobe sans cesse. La maladresse somme toute banale de l'adolescent, le mauvais goût de

Bloch jusque dans son choix des maisons de passe, la malchance qui soustrait Rachel aux convoitises du héros : ces contingences ne doivent pas abuser, elles *signifient* l'impossibilité de l'amour. Il reste au jeune homme, comme au héros de *Sylvie* de Gérard de Nerval, à rêver après la représentation à l'amour impossible d'une actrice de théâtre. Par profession offerte à tous et pourtant inaccessible, la Berma est l'archétype proustien de la femme désirée : comme l'insaisissable femme de chambre de la baronne Putbus ou Mme de Stermaria plus tard, elle unit en sa personne une image éthérée et le fantasme de la prostitution, également nécessaires aux désirs du héros.

C'est pourtant une promesse de bonheur et de beauté que Bloch a, tel un maître d'art, permis au jeune homme d'entrevoir. Les déceptions de la réalité, pense-t-il, ne doivent pas ruiner l'idéal. Disons d'un trait que plus tard, l'axiome se vérifiera en art plus qu'en amour ; jusqu'à « Autour de Mme Swann », il paraît également incertain dans les deux domaines. « Il est rare qu'un bonheur vienne justement se poser sur le désir qui l'avait réclamé¹ » : ici appliquée à l'amour, cette maxime vaudrait en art pour l'adolescent inexpérimenté. Trop de désir tue le bonheur : pour avoir longtemps rêvé devant les affiches qui annonçaient la Berma dans *Phèdre* et vibré d'émotion aux préparatifs du spectacle, le héros rate son grand rendez-vous. Mais alors que le plaisir précoce éprouvé auprès de Gilberte prélude à toutes ses déceptions amoureuses, la déception du héros à la matinée de la Berma sera effacée, au début du *Côté de Guermantes I*, par la découverte du talent de l'actrice. La musique ne pouvant, par essence, s'imposer d'avance à son imagination autant qu'une représentation théâtrale, le jeune homme écoute sans être déçu Mme Swann lui interpréter la Sonate de Vinteuil ; mais l'intervention du narrateur adulte se fait cette fois plus explicite pour signaler le caractère fatalement incomplet de cette première expérience. L'attention portée aux belles mains de Mme Swann plutôt qu'à ce qu'elle joue est un péché de jeunesse que le temps rectifiera aisément. Plus dangereux est le commentaire esthétique et sentimental dont Swann accompagne le jeu de sa femme : à suivre trop avant son modèle sur ce terrain, le jeune homme méconnaîtrait la profondeur de la musique ; c'est déjà bien assez que Swann lui transmette symboliquement, de ses souffrances passées, un relais que le narrateur, si expérimenté soit-il, ne pourra jamais déposer. Enfin, s'il est bien jeune pour résister à l'image conventionnelle que le marquis de Norpois lui présente de la littérature, au moins la révélation de la personne même de Bergotte rompt-elle salutairement les liens trop faciles que son imagination avait tissés entre l'homme et l'œuvre. Corollaire du *Contre Sainte-Beuve* : on ne saurait deviner, d'après ses livres, quel est le comportement social d'un écrivain. Mais une réflexion, qui est cette fois encore du narrateur adulte plutôt que de l'adolescent, met à jour les rapports subtils de l'accent d'un

écrivain, du rythme de ses paroles, avec son style. Connaître l'homme n'est donc pas indifférent, pourvu qu'on soit attentif aux manifestations, généralement inconscientes, de son « moi profond ».

S'il faut marquer une distance entre les sentiments de l'adolescent et l'expérience du narrateur dans *Autour de Mme Swann*, rien n'en donne mieux l'idée que l'odeur de moisi respirée dans le chalet d'aisance des Champs-Élysées. Cette expérience, la plus décourageante pour le jeune homme désireux de devenir un jour écrivain, est pourtant de tout l'épisode celle qui préfigure le mieux son œuvre à venir. Or, le narrateur la commente avec discrétion. On peut l'imaginer impatient d'en donner la clé, autant que de l'étrange scène de sadisme à Montjouvain dans *Du côté de chez Swann* : mais dans les deux cas, le romancier s'impose de ménager ses effets. Que le narrateur doive sa formation aux chefs-d'œuvre du répertoire ou aux grands livres de son temps est conforme aux idées des gens de goût ; qu'il nourrisse son œuvre de futilités de salon ne saurait vraiment scandaliser, si ces futilités se décorent d'une élégance mondaine ; mais le plaisir auquel il s'avoue secrètement le plus sensible côtoie la scatologie. Pourtant, éveillant l'aspect le plus singulier de sa sensibilité, ce plaisir est un jalon plus important sur le chemin de la création artistique que les joies, frivoles ou élevées, partagées avec des esthètes dont Swann lui paraît encore le modèle.

PIERRE-LOUIS REY.

NOTES ET VARIANTES

Page 423.

1. Le deuxième volume d'*À la Recherche du temps perdu*, tel qu'il était annoncé lors de la parution de *Du côté de chez Swann* chez Grasset (novembre 1913), portait, à la suite du titre général *Le Côté de Guermantes*, comme premier sous-titre : « Chez Mme Swann ». Dans l'édition originale d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* publiée en 1918 par Gallimard, le texte lui-même n'incluait ni mentions de parties, ni sous-titres ; ces indications figuraient seulement dans la table des matières. Sans doute voulait-on alors présenter au public comme homogène un volume dont nous avons dit qu'il était fort disparate. Aujourd'hui, il apparaît indispensable de conserver dans le corps du texte la mention « Première partie » et le sous-titre « Autour de Mme Swann ».

Entretien Proust des pages qu'il compte publier dans *La Nouvelle Revue française*, J. Rivière lui écrit le 19 avril 1919 : « Si vous me permettez de faire un choix dans le livre, je serais bien heureux de pouvoir prendre pour la revue, en les séparant par des lignes de points, tous les passages qui ont trait à la décomposition de l'amour de votre héros pour Gilberte, soit de la page 133 à la page 178 [p. 571 à 623 de notre édition]. Je les ferais précéder de l'admirable portrait

de Gilberte (p. 118-121) [p. 554-557] et je grouperais le tout sous le titre exquis que vous avez vous-même trouvé dans votre table des matières : *Légère esquisse du chagrin que cause une séparation, et des progrès irréguliers de l'oubli* » (Proust-Rivière, *Correspondance*, p. 41). Ainsi Proust semble-t-il avoir eu lui-même l'idée de ces sous-titres qui figurent à la suite de l'indication « Première partie : Autour de Mme Swann » dans la table des matières de l'édition originale de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. À une dactylographe, peut-être Miss Hayward, Proust écrivait en effet vers juillet 1918 : « J'ai demandé, il y a à peu près un mois, à Gaston Gallimard, s'il approuvait que j'introduisise dans le cours du livre les têtes de chapitre avec les indications de parties, qui figurent à la table. Il m'a dit que ce n'était pas son avis, et, toute réflexion faite, j'en jugeai de la même manière que lui. Nous pensâmes que les * * * que j'ai placés à diverses reprises, quand un nouveau récit commence, seraient suffisants et que le lecteur, grâce à la Table des matières et aux numéros de pages qui seront placés dans cette Table (et que nous n'avons pu mettre avant que la pagination soit définitive), donnerait à chaque fragment de l'ensemble le titre par moi choisi [...] » (cité par A. Maurois, *À la recherche de Marcel Proust*, p. 290-291). À la différence des indications de parties et des sous-titres correspondants qu'il nous a paru indispensable d'inclure dans le corps du texte, comme nous le mentionnons plus haut, les autres sous-titres ne figurent dans notre édition que dans la dernière note d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. (t. II de la présente édition).

2. Le personnage de Norpois a pu être inspiré à Proust par Armand Nisard, directeur des Affaires politiques au Quai d'Orsay, et par Gabriel Hanotaux, ministre des Affaires étrangères à l'époque où se situe l'épisode, soit vers 1895 (voir G. D. Painter, *Marcel Proust*, t. I, p. 256, et ici, n. 2, p. 432). Mais lors de la parution d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Camille Barrère, ambassadeur de France à Rome de 1897 à 1925 et qui dînait souvent chez les parents de Marcel quand celui-ci était enfant, crut qu'il avait servi de modèle à Norpois et en fut indigné.

Page 424.

a. vanité et que, comme [beaucoup d' *biffé*] [certains *corr.*] israélites *épr.* Gd¹

1. Voir l'Esquisse I, p. 992.

Page 425.

a. de faire observer trois choses. La première est celle-ci : pour Swann, *épr.* Gd ➡ b. été [invisiblement *add.*] dissous entièrement

1. On notera que le passage qui va de « Ma mère, quand il fut question » (p. 423, 1^{re} ligne) à « barbe et moustaches » (p. 426, 1^{er} §, dernière ligne) ne figurait pas à cet endroit dans les états antérieurs à l'épreuve Gallimard. Voir à ce propos notre Introduction, p. 1300, ainsi que var. a et n. 1, p. 463.

dans un liquide ; *épr. Gd*¹ ↔ *c. sursaturation* ; tout le [rouge *biffé*] [*pard corr.*] non aperçu *épr. Gd* ↔ *d. l'époque où* [*l' add.*²] on a vu assister *épr. Gd* : l'époque où l'on a vu assister *orig. Nous adoptons la correction de l'édition Gallimard de 1920.*

Page 426.

a. à se dissiper [*p. 408, 2^e §, 6^e ligne en bas de page*]³. Je ne me rendis peut-être jamais compte plus douloureusement de ce désaccord qui existait entre moi et les autres personnages au sujet de Swann, qu'un jour où vint dîner à la maison un ancien diplomate que mon père avait connu depuis peu dans une commission dont ils faisaient tous deux partie au ministère, et pour qui il avait une grande considération, le marquis de Norpois, jour qui m'est resté mémorable parce que dans l'après-midi duquel j'avais entendu pour la première fois la Berma. / M. de Montfort⁴ avait été *états ant.* : à se dissiper. Je ne me rendis [*comme dans états ant.*] première fois la Berma. / Le marquis de Norpois⁵ avait été *plac. Gt 5* ↔ *b. missions extraordinaires par des cabinets états ant.* : missions extraordinaires [— et même comme [...]] d'importants services — *add.*⁶] par des cabinets *plac. Gt 5*

1. Tout le début de l'épisode, jusqu'à ce point, est postérieur aux placards Grasset de 1913 et, sauf quelques notations touchant à Swann et Odette, aux placards de 1914.

2. Le 16 mai 1877, le maréchal de Mac-Mahon, président de la République peu favorable au régime dont il avait la responsabilité, envoya à Jules Simon, président du Conseil, une lettre l'obligeant à démissionner, puis il appela à sa succession le duc de Broglie. La Chambre des députés ayant refusé la confiance au nouveau ministère, elle fut dissoute avec l'assentiment du Sénat, en majorité monarchiste. Une intense campagne électorale, au cours de laquelle Mac-Mahon brandit la menace d'une nouvelle dissolution si le pays élisait une chambre à nouveau républicaine, provoqua le discours de Gambetta (15 août 1877) conclu par le fameux « se soumettre ou se démettre » adressé au président de la République. La nouvelle chambre sera républicaine et Mac-Mahon se soumettra. Décisif dans la consolidation de la III^e République, le « Seize Mai » entraîna un profond renouvellement du personnel politique et diplomatique.

3. Il s'agit de la dette contractée par l'Égypte envers la France et l'Angleterre pour la construction du Canal de Suez.

4. Voir n. 2, p. 390.

1. Il est probable que Proust a omis de biffer « entièrement ».

2. C'est sans doute par erreur que Proust a placé « l' » avant « on ».

3. Voir l'Introduction à *Du côté de chez Swann*, p. 1048, et var. *a*, p. 408.

4. Dans la dactylographie 1 et la dactylographie 2, on lit « Montfort » ou « Monfort » exceptionnellement « Norpois » (premier nom du personnage qui deviendra Vaugoubert). Sur les placards Grasset 1, on lit « Monfort », « Montfort » ou « Norpois ». Sur les placards Grasset 5, on lit « Norpois ».

5. Début du passage découpé par Proust dans les placards Grasset 1.

6. C'est une des deux additions figurant sur les placards Grasset 5. Voir à ce propos la Note sur le texte, p. 1305.

Page 427.

a. théâtre un choix [p. 426, dernière ligne] inattendu. [Et elle savait qu'elle pouvait le faire sans danger, que la naissance de monsieur de Norpois lui offrait plutôt une sûre garantie de sécurité qu'elle ne lui faisait courir de périls. *biffé*] Et la République *daçtyl. 1, daçtyl. 2* \Leftrightarrow b. portées et de ne fréquenter *états ant., orig.* Nous adoptons la correction de l'édition Gallimard de 1920. \Leftrightarrow c. bien pensants dans lesquels on voit se consumer tant de bourgeois sans qu'ils arrivent à obtenir ce qu'elle a eu au berceau. En revanche, *états ant., plac. Gt 5*

Page 428.

a. félicitait celui-ci de la sympathie que lui témoignait *états ant., plac. Gt 5* \Leftrightarrow b. m'a invité à dîner ; *états ant., plac. Gt 5* \Leftrightarrow c. à la Commission [, il ne parle à personne disait mon père. Et s'il narguait avec bonhomie son étonnement d'avoir inspiré cette prédilection, il était aussi très heureux. *biffé*] [où il n'a de relations [...] guerre de 70. » *corr.*¹] Mon père trouvait un vif plaisir à la conversation pleine de souvenirs de monsieur de Montfort. Il savait que seul *daçtyl. 1, daçtyl. 2*

1. Ernest Legouvé (1807-1903), romancier, dramaturge (son plus grand succès fut *Adrienne Lecouvreur*, écrit en collaboration avec Scribe, 1849), reçu en 1856 à l'Académie française (où il siégea quarante-sept ans), s'illustra aussi par son œuvre critique : *Lamartine* (1876), *L'Art de la lecture* (1878). — Alfred Mézières (1826-1915), homme politique et littérateur, connu surtout par ses études sur des écrivains étrangers (Shakespeare, Pétrarque, Goethe). Élu à l'Académie française en 1874. Dans un article publié dans *Le Figaro* du 11 mai 1903, « Le Salon de Mme Lemaire », Proust évoque Mézières en conversation avec Paul Deschanel avec « l'air d'un grand prêtre qui serait en train de consulter Apollon » (*Essais et articles, Contre Sainte-Beuve*, Bibl. de la Pléiade, p. 461). — Maxime Du Camp (1822-1894), ami de Flaubert, auteur de *Souvenirs littéraires* (1882-1883), était entré à l'Académie française en 1880 et y avait prononcé un discours à l'éloge de Hugo. — En réponse à une enquête organisée par la revue *Les Guêpes*, Paul Claudel écrivit un éloge de Boileau : « Que l'on compare ces lignes indestructibles aux vers de Hugo dont l'auteur bouche mal les interstices avec tout ce qui lui tombe sous la main de bien voyant », disait-il notamment (26 janvier 1911, *Œuvres en prose*, Bibl. de la Pléiade, p. 438). Le 4 décembre 1911, Proust écrivait à G. de Lauris à propos des écrivains figurant au sommaire de *La Nouvelle Revue française* : « J'avoue qu'un des moins mauvais (et même très remarquable) me paraît M. Claudel, mais je connais trop peu de chose sur lui. Mais enfin, c'est un écrivain » (*Correspondance*, t. X, p. 384).

2. « Du duc d'Orléans » dans le Cahier 20 (f° 51 v°), « du Roi » à partir du texte dactylographié. — Georges Berry (1852-1915), élu député de Paris en 1893 (l'année où Barrès mit fin à son mandat), siégea d'abord aux côtés des monarchistes et des antidreyfusards avant

1. En fait, ce passage est très légèrement différent du texte définitif.

de s'inscrire, à partir de 1905, au groupe des républicains indépendants et progressistes. — Alexandre Ribot (1842-1923), républicain modéré, ministre des Affaires étrangères à partir de 1890, puis président du Conseil de janvier à octobre 1895, combattit ensuite la politique religieuse du ministère Combes et provoqua sa chute. Élu à l'Académie française en 1906, la même année que Barrès. — Paul Deschanel (1855-1922), chef du parti progressiste dans les années 90, fut président de la Chambre des députés de 1898 à 1902 et de 1912 à 1920. Élu à l'Académie française en 1899, président de la République en 1920.

3. On peut supposer qu'il s'agit de la commission des Affaires étrangères. La profession du père du héros n'est nulle part précisée, mais on notera que le père de Marcel, Adrien Proust, professeur d'hygiène à la faculté de Médecine de Paris, participa à plusieurs missions internationales, notamment en Espagne, où doit justement se rendre le père du héros (voir p. 455).

4. Le 3 juillet 1866, à Sadowa, les Prussiens remportèrent sur les Autrichiens une victoire accueillie avec enthousiasme par de nombreux Français, républicains ou bonapartistes. Paris illumina. Les monarchistes, peu favorables à la politique des « nationalistes » de Napoléon III, s'en inquiétèrent. Voir var. c.

5. Voir n. 1, p. 401.

Page 429.

a. vers lequel elle se sentait [2^e §, 2^e ligne] le plus attirée. Mais c'était une délicate flatterie qu'elle aimait réserver à mon père que de lui parler *étais ant.* : vers lequel elle se sentait le plus attirée. [Et je dois dire [...] expressions. *add.* 14-17] Mais c'était une délicate flatterie qu'elle aimait réserver à mon père que de lui parler *plac. Gt. 5, épr. Gd*

Page 430.

a. luxe [et ultra-rapides — en un mot le type le plus opposé dans l'échelle humaine à ce qu'incarnait mon ancien camarade Bloch *biffé*]. Ma mère *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ↔ b. que les quoique sont toujours des parce que, et que c'était les mêmes *daçtyl. 1, daçtyl. 2* : que les « quoique » sont toujours des « parce que » [méconnus *add.*], et que c'était les mêmes *plac. Gt 1b* : que les « quoique » sont toujours des « parce que » méconnus, et que [(de même [...] de tout) *add.* 14-17] c'était les mêmes *plac. Gt 5, épr. Gd* ↔ c. resté dans ma mémoire, *états ant.* : resté [particulièrement précis *add. biffé*] dans ma mémoire, *épr. Gd*

1. Voir n. 1, p. 74.

2. « Rien n'est si baudelairien que *Phèdre* » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 627) : remarque importante à la lumière des nombreuses références à Baudelaire que contiendra la deuxième partie de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. — Sur les représentations données à l'Opéra et au Théâtre de la Renaissance et qui ont pu inspirer Proust, voir la notule de l'Esquisse II, p. 1498. Il est douteux qu'il y ait lui-même assisté (la lettre qu'il adresse à Léon Yeatman le 18 décembre 1893,

où il fait allusion aux représentations de la Renaissance, ne suffit pas à nous éclairer, voir la *Correspondance*, t. I, p. 265). Le 3 septembre 1902, en tout cas, il paraît renoncer à se rendre à une représentation de la pièce à la Comédie-Française avec Mlle Moréno dans le rôle de Phèdre : « Peut-être au dernier moment irai-je pour un acte ou deux » (à Antoine Bibesco, *ibid.*, t. III, p. 125).

Page 431.

a. par extraordinaire quand il venait [p. 430, 1^{er} §, dernière ligne] chez nous. / Ce fut sans doute en voyant l'abattement [...] t'y emmener. » Mais ce fut parce que M. de Norpois lui avait dit : « Oh ! elle est superbe, la Berma, vous devriez bien laisser votre fils aller l'entendre, c'est un beau souvenir à garder pour un jeune homme », que mon père qui jusque-là avait toujours fait une violente opposition à ce que j'allasse perdre mon temps et risquer de prendre mal pour ce qu'il appelait au grand scandale de ma grand-mère, des inutilités, n'était plus loin de considérer cette soirée préconisée par ce « vieux malin de père Norpois » comme faisant vaguement partie d'un ensemble indivisible de recettes précieuses pour faire une brillante carrière. Ma grand-mère qui avait fait un gros sacrifice en renonçant pour moi au profit que, selon ce qu'elle croyait, j'aurais trouvé à entendre la Berma, mais qui l'avait fait à l'intérêt de ma santé, s'étonnait que cet intérêt devînt négligeable *états ant., plac. Gt 5*

1. Proust écrit à R. de Billy entre le 6 et le 16 septembre 1893 : « Je suis tout ce qu'il y a de plus embarrassé car il faut, papa le veut, que je décide de ma carrière. La Cour des comptes me tenté de plus en plus. Je me fais ce raisonnement. Si je ne veux pas faire ma carrière à l'étranger, je ferai aux affaires étrangères à Paris une carrière aussi assommante que celle de la Cour des comptes » (*Correspondance*, t. I, p. 236).

Page 432.

a. malin ; et, dame, il a l'air *états ant., plac. Gt 5* ♦ b. à M. de Norpois. J'avais beau m'installer devant un bureau, me répéter combien il était souhaitable que j'écrivisse un ouvrage merveilleux, mon esprit ne me montrait que le vide. Et après quelques *états ant., plac. Gt 5*

1. Fondée en 1829 par Ségur-Dupeyron et Mauroy, *La Revue des Deux Mondes* fut reprise en 1831 par François Buloz qui la dirigea jusqu'à sa mort (1877). Son fils Charles lui succéda, puis Ferdinand Brunetière (1893), puis Francis Charmes (1906) qui tenait déjà, dans la revue, la « Chronique de la Quinzaine » et dont les balancements rhétoriques ont pu inspirer à Proust certaines tournures oratoires de Norpois (voir Anne Henry, *Proust romancier*, Flammarion, 1983, chap. I). René Doumic remplaça Charmes en 1916. Favorable dès 1875 à l'alliance avec la Russie, la revue se montra toujours fort académique en littérature. Parnassienne en poésie, elle accueillit les débuts de Paul Bourget en 1873 et compta parmi ses collaborateurs Loti, Coppée, A. France et Maupassant. Sous la direction de Brunetière,

elle se montra résolument catholique avant d'adopter, avant la guerre de 1914-1918, des positions souvent proches de celles de l'Action française.

2. Dans *Jean Santeuil*, Proust fait dire à M. Duroc : « Personnellement, je regretterai que M. Santeuil ne choisisse pas la voie des Affaires étrangères où j'aurais le plaisir de le rencontrer souvent, mais d'ailleurs j'avoue ne pas voir en quoi la Carrière nuirait à ses dispositions poétiques » (Bibl. de la Pléiade, p. 439). M. Duroc est le chef du cabinet de Hanotaux, ministre des Affaires étrangères de mai 1894 à juin 1898, qui, dans *Jean Santeuil*, trouve « très bien » les vers de Jean.

3. On peut supposer que c'est au rôle d'Hermia, la mère de Célio, que Proust songe pour la Berma dans *Les Caprices de Marianne*.

4. Le tableau du Titien est *L'Assomption de la Vierge* (1516), conservé en l'église Santa Maria Gloriosa dei Frari, à Venise. Alors qu'on pourrait supposer les goûts du héros influencés comme ceux de Proust au même âge par ceux de Ruskin, on peut lire dans l'*Index vénitien*, à propos du *Pesaro*, autre tableau du Titien : « Je le tiens pour le plus beau Titien de Venise, la peinture de ce portrait et sa composition parfaite le plaçant bien au-dessus des masses de chérubins vulgaires et des personnages uniquement pittoresques de *L'Assomption* » (J. Ruskin, *Les Pierres de Venise*, Hermann, 1983, p. 218). La Scuola de San Giorgio degli Schiavoni, à Venise, présente dans une salle demeurée pratiquement intacte une série d'œuvres de Carpaccio exécutées vraisemblablement entre 1501 et 1507. Les grandes toiles se répartissent en quatre cycles : cycle évangélique, cycle de saint Jérôme, cycle de saint Tryphon et cycle de saint Georges. « Passe pour contenir une précieuse série de peintures par Vittor Carpaccio », a noté Ruskin dans l'*Index* à l'article « Giorgio de' Schiavoni (église de San) », note dont Proust relève l'absurdité, venant du découvreur de Carpaccio, dans son compte rendu de la traduction de Mathilde Crémieux des *Pierres de Venise* (voir « Textes retrouvés », recueillis et présentés par Ph. Kolb, *Cahiers Marcel Proust*, 1971, p. 226), puis dans une lettre à Auguste Marguillier de janvier 1907 (voir la *Correspondance*, t. VII, p. 40-41). C'est en effet le même Ruskin qui trouvait dans le détail d'un tableau de San Giorgio degli Schiavoni « ce qu'au cours des siècles notre monde a produit de plus étincelant » (voir *Carpaccio*, « Tout l'œuvre peint », Flammarion, 1981, p. 10).

5. *Phèdre*, acte II, scène v. Début de la déclaration de Phèdre à Hippolyte.

Page 433.

a. par la Berma [p. 432, 4^e ligne en bas de page] les vers : / Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée. / Je les connaissais états ant., plac. Gt 5 ♦ b. rêves. Puis si j'attachais depuis des années une telle importance à pouvoir entendre la Berma, c'est que d'après ce qu'on m'avait dit de la beauté de son jeu si douloureux et si noble, j'en attendais des révélations états ant., plac. Gt 5 ♦ c. pièce nouvelle [comme les industriels à la mode

les fabriquaient pour elle et qui étaient hélas les seules où on avait pu la voir depuis qu'elle avait quitté les scènes classiques pour un théâtre des boulevards dont elle était l'étoile et faisait la fortune *biffé*], il ne me serait *dactyl.* 1, *dactyl.* 2

1. *Le Demi-Monde* (1855), comédie d'Alexandre Dumas fils. Les ambitions de Suzanne, l'héroïne de la pièce, qui veut faire oublier son passé de femme légère par un riche mariage, ne sont pas sans ressemblance avec celles d'Odette ; mais elles se soldent par un échec. Le Cahier 21 donne : « *Les Caprices de Marianne, Le Demi-Monde, La Petite Marquise*, Mme Berma désirant passer en revue quelques-uns de ses anciens rôles » (f° 7 r°). *La Petite Marquise* est une comédie de Meilhac et Halévy (1874).

Page 434.

a. jusqu'au fond d'un benévole sourire *états ant., plac. Gt 5* ♦ b. les autres : M. Bergotte ou M. Anatole France. Certes *Phèdre* allait être pour un jour une pièce comme ces autres nouveautés, une pièce qui se développerait face au public de trois heures à six, chaque mot des rôles, chaque moment de la pièce, s'anéantissant l'un après l'autre leurs points successifs et traçant sur la scène, avec leurs points successifs une mince ligne invisible mais qui pour *Phèdre* ne serait qu'un côté d'une figure qui s'étendait, immense et permanente, en largeur dans les esprits de tous ceux qui relisaient sans cesse le chef-d'œuvre, en profondeur sur deux siècles de gloire. / Le médecin *états ant., plac. Gt 5*

1. Cette comparaison se trouve dans l'Esquisse IV, p. 1002, avec Gabriele D'Annunzio au lieu d'Anatole France. Voir n. 1, p. 1003.

Page 435.

a. Je me récitais [p. 434, dernière ligne] sans cesse les vers : *Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée...* / cherchant *états ant., plac. Gt 5*

1. Proust s'inspire d'une critique par Jules Lemaitre de la représentation de *Phèdre*, avec Sarah Bernhardt dans le rôle de *Phèdre*, donnée le 27 novembre 1893 en matinée au théâtre de la Renaissance. Voir J. Lemaitre, *Impressions de théâtre*, 8^e série, Lecène, Oudin et C^e, 1895 (p. 73-81). Sur Sarah Bernhardt comme source de la Berma, voir l'Esquisse II, p. 992. À propos du « drame mycénien », voir la fin de la n. 1, p. 550.

Page 436.

a. dans l'espoir d'une connaissance intellectuelle et en cédant *états ant.* : dans l'espoir d'[une connaissance intellectuelle *corrigé d'abord en une acquisition intellectuelle corrigé en définitive en un bénéfice intellectuel*] et en cédant *épr. Gd* ♦ b. que orig. Nous adoptons la correction de l'édition Gallimard de 1920.

1. Certains théâtres, comme les Nouveautés ou le Palais-Royal, n'admettaient pas les dames à l'orchestre. Le Théâtre-Français précisait qu'elles y étaient admises. Seul l'Opéra, à notre connaissance, annonçait : « Les dames sont admises à l'orchestre *sans chapeau.* »

Page 437.

a. Avant de quitter la maison [4^e ligne de la page], il dit à ma mère : « Je ramènerai sans doute de Norpois, tâche d'avoir un bon dîner. » Tant que je n'eus pas entendu *états ant.* : Avant de quitter la maison, il dit à ma mère : « Je ramènerai sans doute de Norpois, tâche d'avoir un bon dîner. » [Ma mère ne l'avait pas oublié. Et [...] du chercheur. Sans doute *add. 14-17*] tant que je n'eus pas entendu *plac. Gt 5, épr. Gd*

1. Texte conforme aux épreuves Gallimard et à l'édition de 1918. Les fragments manuscrits donnent : « Le jarret de bœuf, le pied de veau », version moins absurde.

2. C'est en 1505 que Michel-Ange passa plusieurs mois dans les carrières de Carrare pour choisir les blocs de marbre qui serviraient à l'édification du mausolée que Jules II lui avait commandé. En butte à l'humeur changeante du souverain pontife, Michel-Ange n'acheva jamais cet ouvrage gigantesque qui devait comporter quarante statues. Une seule fut terminée : le célèbre *Moïse* (église San Pietro in Vincoli de Rome). D'autres ont été ébauchées, comme celle des *Captifs* (galerie de l'académie de Florence). La mort de Jules II en 1513 ramena Michel-Ange à Florence, où il travailla aux tombeaux de la famille des Médicis, surveillant lui-même l'extraction du marbre blanc des carrières de Pietrasanta (1518-1519). On peut visiter ces tombeaux à l'intérieur de la chapelle des Médicis, à Florence.

3. La maison Olida, connue aussi sous le nom de Maison du Jambon d'York, fut fondée en 1885. Elle était située au 11, rue Drouot.

Page 440.

a. se fut écarté, qui protégeait la scène *états ant., plac. Gt 5* ♦♦ b. le rôle de la veuve d'Hector devenait *dactyl. 1, dactyl. 2, plac. Gt 1* ♦♦ c. rideau rouge pareil à celui [qui dans le Temple protège le Saint des Saints *biffé*] [du sanctuaire *corr.*], comme dans un cadre, *dactyl. 1, dactyl. 2*

1. Le Cahier 21 donne : « Le rôle de la veuve d'Hector » (f^o 18 r^o). Voir également var. b. Simple distraction (ailleurs dans le Cahier, il s'agit bien de Phèdre), mais qui peut signifier que le rôle de l'amante d'Hippolyte ne s'impose pas à l'imagination de Proust avec autant de nécessité qu'on le suppose parfois.

Page 441.

a. elle passa tout le morceau au rabot d'un ton uniforme, mettant ensemble dans le même sac des oppositions *dactyl. 1, dactyl. 2, plac. Gt 1*

1. Le mot « durée » est ici, comme chez Descartes par exemple, un simple synonyme de « temps ». Chez Bergson au contraire, la durée, saisie intuitive et vécue de la réalité temporelle, s'oppose au temps mesurable. Sur les rapprochements limités que peuvent inspirer les conceptions du temps de Proust et de Bergson, voir n. 1, p. 601. Sur le caractère fugitif du plaisir théâtral, voir l'Esquisse III, p. 1001.

Quant à la déception éprouvée par le jeune homme, on en trouve une explication dès *Jean Santeuil* : « On jouit certes mieux du théâtre quand on l'aime et qu'il est mauvais, que quand, blasé, on est dans une belle loge devant des acteurs de choix ; mais quand on l'aime et qu'on y cherche l'absolu, qu'on dévore chaque intonation pour tâcher de saisir en quoi elle peut avoir de l'importance pour notre esprit et de la valeur, on ne connaît aucun plaisir » (éd. citée, p. 747).

Commentant la déception causée aux auditeurs d'un concert donné par Saint-Saëns, Proust écrivait aussi en décembre 1895 : « La vraie beauté est [...] la seule chose qui ne puisse répondre à l'attente d'une imagination romanesque » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 382).

2. Dans les représentations données par Sarah Bernhardt au théâtre de la Renaissance (voir l'Esquisse II, p. 992), le décor montrait un péristyle s'ouvrant sur la mer (voir E. Pronier, *Une vie au théâtre. Sarah Bernhardt*, Genève, A. Jullien, s. d., p. 295).

Page 442.

a. elle épr. Gd, orig. (voir var. b). Nous adoptons la correction de l'édition Gallimard de 1920. ♦ b. J'y mêlai les miens en tâchant [2^e ligne de la page] de les prolonger pour que par reconnaissance, elle jouât de son mieux. / D'ailleurs au fur et à mesure états ant., plac. Gt. 5

1. *Persée avec la tête de la méduse*, statue en bronze de Benvenuto Cellini, visible dans la Loggia dei Lanzi, à Florence.

Page 443.

a. Et de la sorte, à mon endroit, il faisait preuve à la fois épr. Gd. Proust a indiqué de sa main que à mon endroit devait être placé après de la sorte . Cette correction ne figure pas sur l'originale.

1. Mentor est dans l'*Odyssée* un noble habitant d'Ithaque à qui Ulysse, partant pour Troie, a confié sa maison et dont Athéna emprunte les traits à plusieurs reprises pour protéger Ulysse ou son fils Télémaque. Cette fiction est reprise dans le *Télémaque* de Fénelon. Le nom de Mentor désigne par antonomase un guide ou un protecteur attentif et sage. Anacharsis était un philosophe scythe ; mais ici, il s'agit plutôt du personnage de l'abbé Barthélemy : *Le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce au IV^e siècle de l'ère vulgaire* (1788) est un roman éducatif dans lequel Anacharsis incarne la pureté et le retour à la nature.

2. Proust avait d'abord écrit dans le Cahier 21 : « la *Revue bleue* » (f° 22 r°). La *Revue bleue* était un hebdomadaire d'excellente tenue auquel collabora, comme critique littéraire, Maxime Gaucher, qui fut professeur de Proust au lycée Condorcet. Plus traditionaliste et mondaine, la *Revue des Deux Mondes* convient mieux au personnage de Norpois.

Page 445.

a. du côté de la littérature [p. 444, 5^e ligne de la page], il ne me détournait pas de m'y adonner mais aussitôt me parla d'elle d'une façon qui me la montra si différente de l'idée que je m'en étais faite à Combray, que je compris que j'avais eu doublement raison de me résoudre à y renoncer, car, si je m'étais rendu compte alors que je n'avais pas de dons pour y réussir, maintenant que je voyais plus exactement ce que c'était, je n'avais même plus le désir de m'y livrer. / « J'ai justement le fils d'un de mes amis qui est comme vous, me dit M. de Norpois, prenant pour parler de nos dispositions communes le même ton rassurant que si elles avaient été des dispositions non pas à la littérature, mais au rhumatisme et voulant me montrer qu'on n'en mourait pas. Aussi il a préféré ne pas suivre la carrière des Ambassades qui était celle de son père et il s'est mis à écrire. Il n'a certes *états ant., plac. Gt 5* ♦♦ b. un ouvrage sur le sentiment religieux au bord du lac Victoria-Nyanza [...] alerte, sur la réforme du recrutement dans l'armée bulgare, *états ant., plac. Gt 5* ♦♦ c. à l'Académie [6 lignes plus haut] des sciences morales. / Mon père, *états ant.* : à l'Académie des sciences morales. [En somme, sans [...] son effort. » *add. 14-17*] / Mon père, *plac. Gt 5, épr. Gd*

1. Lorsque Jean Santeuil est présenté à son professeur de l'École des sciences politiques, celui-ci lui vante les ouvrages de M. Ralph Savaie, de l'Académie des sciences morales. « Et il tendit à Jean deux ou trois volumes. Les titres étaient à la fois si vaguement généraux et si étroitement précis qu'on sentait que l'objet de l'étude était à la fois impalpable et mesquin : *Le Sentiment de l'infini au bord du lac Tchad, L'Élan vers le meilleur dans la péninsule balkanique* » (Jean Santeuil, éd. citée, p. 273-274).

2. Tout cet épisode est assez nettement préfiguré par la rencontre de Jean Santeuil avec M. Duroc (Jean Santeuil, éd. citée, p. 437 et suiv.).

3. Le terme de « consolidés » (ou « fonds consolidés ») s'employait particulièrement à propos de la rente anglaise pour laquelle tous les produits qui gageaient les emprunts étaient réunis en un seul fonds. Le 4 % russe de 1880, après avoir donné des inquiétudes, progresse d'un point en 1887. Un emprunt de 500 millions de francs en rente 4 % or est en outre conclu par le gouvernement russe avec un syndicat de maisons françaises et mis en souscription fin 1888. Les numéros de *La Revue des Deux Mondes* de l'année 1890 soulignent l'« excellente situation financière » de la Russie, ainsi que de la Banque d'Angleterre. Enfin, dans un article intitulé « Les Finances russes », *La Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juillet 1895 souligne que les tsars ont toujours été d'excellents débiteurs. *Albertine disparue* nous apprendra pourtant que les titres recommandés par Norpois étaient souvent ceux qui avaient le plus baissé. Sur ses propres placements en bourse, Proust consulte souvent son ami Lionel Hauser (représentant, à partir de 1907, de la banque Warburg à Paris), ce qui ne l'empêchera pas de connaître quelques infortunes (voir Ph. Kolb, « Marcel Proust spéculateur », *Études proustiennes*, I, Gallimard, 1973, p. 177-181).

Page 447.

a. comme mousse à bord [p. 445, 2^e §, dernière ligne] d'un voilier. / Mon père m'envoya chercher un petit poème en prose *états ant.* : comme mousse à bord d'un voilier. / [Ma tante Léonie, morte récemment, m'avait fait héritier [...] nominative [p. 446, dernière ligne] de la Compagnie des Eaux. *add. 14-17*] Mon père m'envoya chercher un petit poème en prose *plac. Gt 5* : comme mousse à bord d'un voilier. / Ma tante Léonie [, morte récemment *biffé*] m'avait fait héritier [...] Compagnie des Eaux. / Mon père m'envoya chercher un petit poème en prose *épr. Gd*

1. Voir, dans *Du côté de chez Swann*, la page sur les clochers de Martinville (p. 179-180) à laquelle Proust fait évidemment allusion ici.

Page 448.

a. me dire une parole [p. 447, 1^{er} §, dernière ligne] qu'il me le rendit. / « Hé bien, as-tu été content [p. 447, 2^e ligne en bas de page] de ta matinée ? » me dit [...] nous en avions parlé ensemble, lui dit mon père, de même qu'à tout moment il lui rappelait quelque mesure¹ utile qu'ils avaient décidé de soutenir à la prochaine séance de la Commission, et sur le ton particulier qu'ont ensemble dans un milieu différent deux collègues à qui leurs habitudes professionnelles créent des souvenirs communs où n'ont pas accès les autres et auxquels ils s'excusent de se reporter devant eux. / « Vous avez dû être enchanté, *états ant.* : me dire une parole qu'il me le rendit. / [Ma mère, pleine de respect pour les occupations de mon père vint demander, timidement, si elle pouvait faire servir. Elle avait peur d'interrompre une conversation où elle n'aurait pas eu à être mêlée. / Mais la parfaite indépendance des muscles du visage [...] concerto de Mozart. *add. 14-17*] « Hé bien, as-tu été content [comme dans *états ant.*] ils s'excusent de se reporter devant eux. / « Vous avez dû être enchanté, *plac. Gt 5*. Les corrections portées par Proust sur l'épreuve Gallimard aboutissent au texte définitif. ♦ b. l'Allemagne et l'Angleterre, qui ont encore une formidable *états ant.* : l'Allemagne et l'Angleterre, qui [à cet égard comme à bien d'autres *add. 14-17*] ont encore une formidable *plac. Gt 5, épr. Gd*

Page 449.

a. de ses rôles. Elle joue *états ant., plac. Gt 5* ♦ b. dans son jeu. Jamais de couleurs *états ant.* : dans son jeu. [Bien qu'elle ait [...] ce qui serait injuste mais de l'oncle Sam n'a pas déteint sur elle. *add. 14-17*] Jamais de couleurs *plac. Gt 5* : dans son jeu. Bien qu'elle [...] ce qui serait injuste [, au moins pour l'Angleterre de l'ère victorienne, *add.*] mais de l'oncle Sam n'a pas déteint sur elle. Jamais de couleurs *épr. Gd* ♦ c. Mon intérêt [8 lignes plus haut] pour le jeu de la Berma [qui grandissait depuis que j'avais cessé de l'entendre parce qu'il n'était plus comprimé et limité par une réalité extérieure mais qui avait besoin de s'expliquer à moi-même et qui *add.*] pendant qu'elle jouait, porté avec une intensité égale sur tout ce qu'elle offrait, dans l'indivisibilité de la vie, à mes yeux, à mes

1. Le passage qui va de « quelque mesure utile » à « se reporter devant eux » a été déplacé ultérieurement par Proust (voir, p. 447, 2^e §, l. 5-12).

oreilles, n'avait *dactyl.* 1, *dactyl.* 2. Les corrections portées par Proust sur les placards Grasset 1 corrigés donnent, à quelques détails près, le texte définitif.

1. John Bull (en anglais, *bull* signifie « taureau ») est censé symboliser la lourdeur et l'obstination du peuple britannique. Ce surnom vient du pamphlet de John Arbuthnot, médecin de la reine Anne : *Le Procès sans fin ou Histoire de John Bull* (1712), dirigé contre le duc de Marlborough. L'oncle Sam est un personnage imaginé, semble-t-il, en 1813 et représentatif du peuple et du gouvernement des États-Unis ; son nom est tiré des initiales U.S.A. (*United States of America*) ou simplement U.S. (Uncle Sam). L'ère victorienne désigne la période contemporaine de l'épisode puisque la reine Victoria mourra en 1901.

Page 450.

a. quelle intelligence [p. 449, 9^e ligne en bas de page] d'avoir été choisir Phèdre, quelle grande artiste ! — Vous avez un chef de tout premier ordre, madame, dit M. de Norpois en reprenant d'un poulet pour lequel Françoise, surexcitée *états ant.*, *plac.* Gt 5 ♣ b. prononçant *épr. Gd*, *orig.* Nous adoptons la correction de l'édition Gallimard de 1920. Voir la variante a de la page 451.

1. Proust avait écrit sur le Cahier 21 : « “Voilà des mauviettes comme il m'a rarement été donné d'en manger, dit M. de Monfort. Vous avez un chef de premier ordre, Madame”, dit M. de Monfort reprenant d'un poulet pour lequel Françoise surexcitée [...] » (f° 25 r°). Tout ce passage a été biffé.

2. Proust écrivait à Céline Cottin le 12 juillet 1909 : « Je vous envoie vifs compliments et remerciements pour le merveilleux bœuf mode. Je voudrais bien réussir aussi bien que vous ce que je vais faire cette nuit, que mon style soit aussi brillant, aussi clair, aussi solide que votre gelée — que mes idées soient aussi savoureuses que vos carottes et aussi nourrissantes et fraîches que votre viande. En attendant d'avoir terminé mon œuvre, je vous félicite de la vôtre » (*Correspondance*, t. IX, p. 139). Pourtant, ce n'est qu'après les placards Grasset que Proust inclura dans son roman ce plat considéré d'emblée comme une métaphore de son style. Il en parlera souvent à Céleste Albaret, qui l'attribue à Félicie, la vieille servante des parents de Marcel (voir C. Albaret, *Monsieur Proust*, p. 25). — Le bœuf Stroganof, spécialité russe de bœuf à la crème, peut être interprété comme un signe de la russophilie de Norpois.

Page 451.

a. sa manière incomparable [p. 450, 2^e §, dernière ligne] de Combray. / Ma mère attendait M. de Norpois à la salade de truffes. Mais l'ambassadeur *états ant.*, *plac.* Gt 5 ♣ b. ne nous livra pas [6 lignes plus haut] sa pensée. « Nous avons lu dans les journaux que vous vous étiez entretenu *états ant.* : ne nous livra pas sa pensée. [Ma mère insista [...] oukase » *add. 14-17*]. / — Nous avons lu dans les journaux que vous vous étiez entretenu *plac.* Gt 5, *épr. Gd* ♣ c. plusieurs jours [5 lignes plus haut] à la cour de Bavière quand il [n'était encore que Prince héritier *biffé*] [ne songeait pas encore à ce trône (vous savez [...]) jugeant une royauté

étrangère indigne de sa race, la plus noble, héraldiquement parlant, de toute l'Europe) *corr.*] Un aide de camp *daçyl.* 1, *daçyl.* 2

1. J.-P. Richard, mettant en valeur le rôle des aliments chez Proust, explique comment celui-ci préfère les nourritures d'apparence hétérogène, mais dont la substance offre cependant une continuité. Ainsi, contrairement au bœuf en gelée qui offre du liant, la salade d'ananas et de truffes serait-elle trop disparate pour plaire à Norpois (*Proust et le monde sensible*, éd. du Seuil, 1974, p. 34). Mais dans un premier état du texte (voir var. *a* de cette page, et var. *a*, p. 450), il apprécie un simple poulet avant de rejeter une salade aux truffes. Admettons alors que la double attitude de Norpois a suggéré à Proust des plats inégalement homogènes, non l'inverse.

Le terme « oukase » (voir notre Notice, p. 1318) est sans doute un nouvel hommage à la Russie.

Page 452.

a. singulièrement heureuse. La chose *états ant.* : singulièrement heureuse. [vous voyez [...] s'adressant à moi. *add.* 14-17] La chose *plac.* *Gt* 5, *épr.* *Gd* ➡ *b.* comme il a porté. / — Votre ami, M. de Norpois, qui en somme préparait *états ant.* : comme il a porté. / — Votre ami, M. de [Norpois *biffé*] [Vaugoubert *corr.*¹], qui en somme préparait *plac.* *Gt* 1b : comme il a porté. [Pour ma part, j'y applaudis des deux mains. *add.* 14-17] / — Votre ami, M. de Vaugoubert, qui en somme préparait *plac.* *Gt* 5, *épr.* *Gd*

1. « L'imagination qui reconstitue n'est pas interdite aux diplomates, voire la rêverie », écrivait Francis Charmes dans *La Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1895.

2. Voir notre Notice, p. 1318.

Page 453.

1. Le Palais de la Consulta (cour constitutionnelle), proche du Quirinal, était à Rome le siège du ministère des Affaires étrangères d'Italie. Le Palais Farnèse était, et demeure, le siège de l'ambassade de France à Rome ; il contient une grande galerie de fresques, d'inspiration mythologique, exécutées entre 1597 et 1606 par Annibal et Augustin Carrache. Sur la Wilhelmstrasse, à Berlin, se trouvait le ministère des Affaires étrangères d'Allemagne.

2. Après avoir été la résidence des souverains britanniques jusqu'à ce que la reine Victoria s'installe à Buckingham Palace, en 1837, le palais de Saint-James continue à désigner, dans un style très officiel, la cour et le gouvernement britanniques ; le Pont-aux-Chantres, à Saint-Petersbourg, était le siège du ministère des Affaires étrangères de Russie ; le Montecitorio, à Rome, le palais de la Chambre des députés italiens ; le Ballplatz, ou Ballhausplatz, à Vienne celui du ministère des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie. La « monarchie bicéphale » désigne la monarchie austro-hongroise. En février

1. Nous n'indiquerons plus cette correction, constante dans la suite du texte.

1867, en effet, la Hongrie a été restaurée comme royaume dans ses limites historiques. Le 8 juin, l'empereur d'Autriche François-Joseph est couronné roi de Hongrie à Budapest. Cette « monarchie bicéphale » ne survivra pas à la guerre de 1914-1918.

Page 454.

a. déclinait toute responsabilité [p. 452, 3^e §, 9^e ligne] dans l'événement. Quant à Vaugoubert, il s'attendait à un toast correct et rien de plus. Plusieurs personnes *états ant.* : déclinait toute responsabilité dans l'événement. [Il faut avouer [...] diplomate soit aussi [p. 452, 6^e ligne en bas de page] transparent que le sien. Cela n'empêche pas qu'il fera merveille à Rome où on parle de l'envoyer, ce qui est un bel avancement et un gros morceau. Mais j'avoue que je le vois très bien, lui si artiste [...] couloirs [p. 453, 9^e ligne de la page] mais aux injures de folliculaires à gages qui n'ont pas reculé à faire état contre lui des ineptes accusations de gens sans aveu. Pendant plus d'un mois [...] "les chiens aboient [p. 453, 20^e ligne], la caravane passe". » Presque chaque jour l'article de tête du *Temps* et des *Débats* citait ce proverbe. M. de Norpois ne pouvait douter que nous ne le connussions. Mais des raisons mystérieuses qui m'échappaient devaient faire qu'il était bien qu'il le citât à ce moment car il s'arrêta et nous regarda pour juger de l'effet qui fut grand ; le proverbe [...] Montecitorio. » À ces expressions [...] candidat qui ne saura [p. 454, 19^e ligne] pas le dire. *add.* 14-17] Quant à Vaugoubert, il s'attendait à un toast correct et rien de plus. Plusieurs personnes *plac.* Gt 5. Les corrections portées par Proust sur l'épreuve Gallimard aboutissent au texte définitif.

1. Le baron Louis servit Napoléon I^{er} avant de devenir, à trois reprises, ministre des Finances sous Louis XVIII. C'est alors qu'il faisait partie du ministère provisoire constitué le 1^{er} août 1830 qu'il déclara un jour au Conseil : « Gouvernez, gouvernez bien ! Et jamais vous ne dépenserez autant d'argent que je pourrai vous en donner. Faites-moi de bonne politique et je vous ferai de bonnes finances » (C. J. Gignoux, *La Vie du baron Louis*, Gallimard, 1928, p. 235). Il sera de nouveau ministre des Finances dans le ministère Casimir Périer (1831-1832).

2. Scellée en 1891, l'alliance franco-russe n'a cessé de s'affirmer dans les années suivantes. Après la victoire du Japon sur la Chine, l'action conjuguée des deux puissances a affaibli le vaincu et limité les prétentions du vainqueur. Que l'Allemagne ait apporté son concours à cette action, c'est ce dont se félicite F. Charmes dans *La Revue des Deux Mondes*, le 15 mai 1895, « même si une alliance (à trois) est évidemment impossible, parce qu'elle suppose un concert établi sur un ensemble d'intérêts communs, déterminant une politique commune ; elle n'est réalisable qu'entre la Russie et nous. » — Le voyage du tsar Nicolas II et de la tsarine en France en octobre 1896 aura un grand retentissement. « Les trois toasts que l'empereur a prononcés, à Cherbourg, à Paris, à Châlons, ont marqué une sorte de crescendo, évidemment calculé, dans l'expression de ses sympathies ; et lorsqu'on a entendu parler des "liens si précieux" qui unissent les deux pays, lorsqu'on a surtout entendu proclamer la "confraternité d'armes" qui existe entre les deux armées, la

satisfaction a été générale, tout le monde a compris que, quelle que fût la nature des liens auxquels l'empereur avait fait une allusion si directe, les deux nations étaient effectivement liées l'une à l'autre, et qu'elles l'étaient d'une manière durable, "inaltérable" comme leurs sentiments, pour employer l'expression impériale » (Chronique de F. Charmes, *La Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1896).

Page 455.

a. mon cher marquis ? » [— C'est que Vaugoubert est de ceux qui veulent une politique de résultats, une politique nationale, face à l'ennemi, à la française ! Il n'est pas de ceux qui aident à travailler pour... le roi de Prusse. » Il s'arrêta pour que nous ayons le temps de juger de ce jeu de mots comme s'il avait été nouveau pour nous. L'usage de toutes ces finesses du langage lui permettait d'écrire des articles pour la *Revue des Deux Mondes*. Par là il s'était classé, en dehors de ses collègues, comme un délicat, un grand lettré, un homme de haute culture. Et ces articles non moins qu'un génie d'intrigue dissimulé sous la froideur lui avaient ouvert les portes de l'Institut¹ *add.* 14-17] Il est certain *plac.* *Gt 5.* Les épreuves Gallimard donnent le texte définitif. ♦ b. resserrer encore les « affinités » des deux pays selon la pittoresque *états ant.* : resserrer [encore les *biffé*] [encore² entre les deux pays leurs *corr.* 14-17] affinités [des deux pays *biffé*], selon la pittoresque *plac.* *Gt 5* : resserrer entre les deux pays leurs « affinités », selon la pittoresque *épr.* *Gd, orig.* ♦ c. nouveau [7 lignes plus haut] il a rendu. Je suis d'autant *états ant.* : nouveau il a rendu. [Il est d'ailleurs [...] à l'emporte-pièce. *add.* 14-17] Je suis d'autant *plac.* *Gt 5, épr. Gd.* ♦ d. d'un air de dire [3^e §, 1^{re} ligne]: Ah ! celui-là ! / — Et mon mari *états ant.* : d'un air de dire : Ah ! celui-là ! [« D'abord, c'est un acte d'ingratitude. C'est plus qu'un crime, c'est une faute. Au reste [...] dans l'inconnu. *add.* 14-17] / — Et mon mari *plac.* *Gt 5* : d'un air de dire : Ah ! [...] faute [et d'une sottise que je qualifierais de pyramidale ! *add.*] Au reste [...] dans l'inconnu. / — Et mon mari *épr. Gd*

1. La référence à cette petite ville bavaoise paraît justifiée par la présence à la cour de Bavière de Théodose à l'époque où il ne songeait pas encore à son « trône oriental » (p. 451).

2. C'est la seule fois dans tout le roman que Proust écrit « Théodose II » et non seulement « Théodose ». Avoue-t-il ainsi que Nicolas II lui a inspiré son personnage ? On lit aussi « Théodose II » dans le Cahier 61 (f° 16 r°).

3. Proust avait écrit sur le Cahier 21 : « Et comme le dit avec profondeur le prince de Talleyrand, c'est plus qu'un crime, c'est une faute » (f° 29 r°). C'est après que Napoléon I^{er} eut fait exécuter le duc d'Enghien (1804) que Talleyrand aurait prononcé ce mot.

4. Peu après son avènement, en 1888, Guillaume II entra en conflit avec son chancelier Bismarck. Celui-ci, après avoir vainement tenté de s'opposer aux projets de législation sociale du nouvel empereur, fut contraint en 1890 de démissionner. En réalité, Guillaume II souhaitait s'affranchir de la tutelle d'un ministre prestigieux et encombrant pour mener une politique personnelle qui allait se révéler

1. Voir p. 454, lignes 8 à 11, et var. a.

2. Ce mot est très peu lisible.

souvent peu fructueuse. Ainsi, malgré son désir de se rapprocher de la Russie, ne saura-t-il empêcher le développement de l'alliance franco-russe qui va encercler le Reich. Lors du quatre-vingtième anniversaire de Bismarck, en 1895, le président du Reichstag ayant proposé l'envoi de félicitations et de vœux, sa motion est repoussée. Guillaume II expédie alors à l'ancien chancelier, au nom des princes et des peuples allemands, un télégramme où il exprime son indignation devant une telle ingratitude, et il se rend en personne à Friedrichsruh pour fêter l'anniversaire de Bismarck. Mais, maladresse ou perfidie, c'est le militaire plutôt que l'homme d'État qu'il va célébrer dans son discours. Norpois a-t-il lieu d'être choqué de la teneur du télégramme, qui faisait l'effet du pavé de l'ours, ou des cérémonies qui s'ensuivirent ? Toujours est-il que dans *La Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juin 1895, F. Charmes qui rend compte de l'épisode se montre d'un avis opposé à celui de Norpois, jugeant que l'histoire sera sévère pour la « folie des armements militaires » de Bismarck et que devant le tribunal secret de la conscience de l'humanité, le vote du Reichstag ne sera pas infirmé.

Page 456.

a. mon fils à Bricquebec, je ne sais. *états ant.* : mon fils à [Bricquebec *biffé*] [Balbec *corr.*¹], je ne sais. *plac. Gt 1b* ♦♦ b. ce qui vous a fait choisir [5^e ligne de la page] Bricquebec ? — [Mais justement ce confort, on dit qu'il y a un excellent hôtel, puis *biffé*] mon fils a le grand désir de voir certaines églises du pays, surtout celle de Bricquebec. [J'ai appris [...] confort qui lui sont nécessaires. *add.*] / — L'église de Bricquebec est admirable, *daçtyl. 1, daçtyl. 2* : ce qui vous a fait choisir [comme le texte final de *daçtyl. 1* et *daçtyl. 2*²] admirable, *plac. Gt 1, plac. Gt 1b* : ce qui vous a fait choisir Balbec ? — Mon fils a le grand désir de voir certaines églises du pays, surtout celle de Balbec. [Je craignais un peu pour sa santé les fatigues du voyage et surtout du séjour. Mais *add. 14-17*] j'ai appris [...] confort qui lui sont nécessaires. [/ — Ah ! il faudra [...] faire fi. *add. 14-17*] / — L'église de Balbec est admirable, *plac. Gt 5, épr. Gd* ♦♦ c. villas. / — N. N. non, elle n'est *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ♦♦ d. parler, la belle [avant-dernier §, dernière ligne] madame Swann. » / Ma mère, curieuse *états ant., plac. Gt. 5*

1. Cette personne est sans doute la marquise de Villeparisis, dont nous saurons plus tard qu'elle a été la maîtresse de Norpois et qui mettra ce renseignement à profit puisque nous la retrouverons au Grand Hôtel de Balbec la même année que le héros.

2. Le Cahier 21 donne « extrêmement lourd et froid » (p^o 29 r^o).

3. On trouverait difficilement un modèle purement roman à l'église de Balbec. Le modèle le plus souvent évoqué, la cathédrale de Bayeux, ne contient qu'une partie romane, à laquelle Proust fait

1. Nous n'indiquerons plus cette correction de Proust, constante dans la suite du texte.

2. À l'exclusion néanmoins de la correction, effectuée par Proust sur les placards Grasset 1 corrigés, de « Bricquebec » en « Balbec » (voir la note 1 de la variante a de cette page).

allusion dans une lettre à Émile Mâle de la mi-août 1907 (*Correspondance*, t. VII, p. 256). Voir Jo Yoshida, « Métamorphose de l'église de Balbec : un aperçu génétique du "voyage au Nord" », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 14, 1983, p. 55. — Le tombeau de Tourville se trouve dans l'église Saint-Eustache, à Paris.

Page 457.

a. souffrantes ce soir-là [5^e ligne de la page] et n'étaient pas venues » [, répondit l'ambassadeur [...] et la discrétion tempéraient la malice *add.*]. « Je dois dire, *daçyl.* 1, *daçyl.* 2 ♣ b. ou littéraire [3^e §, 5^e ligne]. Du reste il faut dire que c'est, je crois, ce qu'ils préfèrent. Car Swann avait beaucoup d'amis, et sans trop *états ant.*, *plac.* *Gt* 5 ♣ c. en relations avec sa femme [et vraisemblablement tous les moutons de Panurge auraient suivi *add.*]. Mais il semble *daçyl.* 1, *daçyl.* 2

1. Sans doute cette grande dame est-elle Mme de Marsantes. Voir p. 509.

Page 458.

a. le mari était d'ailleurs *épr. Gd.* Voir la variante suivante ♣ b. esquissée [p. 457, 12^e ligne en bas de page] en ce sens auprès d'elle. Il est d'ailleurs curieux de voir *états ant.* : esquissée en ce sens auprès d'elle. [Comment ? encore [...] me remettre d'un [p. 457, 10^e ligne en bas de page] pareil festin. *add.*] Il est d'ailleurs curieux de voir *épr. Gd.* ♣ c. Moi qui ai toujours connu Swann si réservé dans le monde et portant avec tant de modestie et de tact une situation véritablement privilégiée, je m'amusais hier à observer la satisfaction qu'il laissait éclater, sa fierté d'avoir chez lui des fonctionnaires en somme obscurs et même pour un homme aussi bien élevé que lui, j'ai été surpris de le voir remercier *états ant.*, *plac. Gt.* 5

Page 460.

1. Voir les Esquisses VIII et IX, p. 1008-1009.

Page 463.

a. je ne crois pas cependant [p. 458, 15^e ligne de la page], que Swann soit malheureux. On plaisante beaucoup la façon dont il parle de sa femme comme d'une excellente épouse. Ce n'est pas aussi faux qu'on le croit. À sa manière qui n'est évidemment pas celle que tous les maris préféreraient, mais enfin, entre nous, il me semble difficile que Swann qui la connaissait depuis longtemps et qui est très fin, ne sût pas à quoi s'en tenir, il est indéniable qu'elle semble avoir de l'affection pour lui. Je ne dis pas qu'elle ne soit pas volage et Swann lui-même ne se fait pas faute de son côté de l'être, à en croire les bonnes langues. Mais elle lui est reconnaissante de ce qu'il a fait pour elle, et ils sont tellement habitués l'un à l'autre que je crois qu'il lui aurait manqué à elle, autant qu'elle à lui. C'est, à mon avis, ce qui explique en partie ce mariage qui, il faut bien le dire, a paru au premier abord si singulier qu'on a été jusqu'à prétendre que Swann l'avait fait par intérêt et pour jouir d'une fortune assez peu honorablement acquise, version qui d'ailleurs ne tient pas debout.

Je crois tout simplement qu'ils se sont mariés parce qu'ils ne pouvaient se quitter. [Vous savez qu'il y avait une fille. Et évidemment cela a dû jouer son rôle. Malgré cela on a longtemps parlé du mariage sans qu'il eût lieu. Il y a même eu un moment où leurs relations étaient devenues très mauvaises. J'ai eu des échos de disputes incessantes. Le bruit avait couru, et parfaitement fondé paraît-il qu'ils allaient rompre définitivement. Tout d'un coup on a appris qu'il l'épousait. Et depuis ce moment-là il paraît qu'il n'y a pas eu un seul orage *add. 14-17*]. / J'ai su depuis que ce que M. Norpois disait là était vrai. Du jour où Swann avait cessé d'être amoureux de Mme de Crécy, d'exiger d'elle de l'amour (auprès de quoi toute affection semble nulle), il s'était aperçu de celle qu'elle avait pour lui et que d'ailleurs elle lui manifestait moins au temps où il la persécutait de ses soupçons jaloux, même quand il ne les lui avouait pas. Autrefois, quand il souffrait par elle, il s'était juré que si jamais il cessait de l'aimer il vengerait son orgueil humilié, qu'il n'oublierait pas de lui manifester implacablement, quand il la ressentirait enfin, cette indifférence qu'il avait souvent jouée quand il l'aimait, mais jamais jusqu'au bout par crainte d'être pris au mot et d'être privé, par représailles, de ces rendez-vous dont il ne pouvait alors se passer. Mais une fois qu'il eut cessé d'être épris d'Odette, avec son amour même disparut le désir de lui montrer qu'il ne l'aimait pas. Alors commence une période pendant laquelle il voulait au contraire lui témoigner l'affection qui en lui avait survécu à l'amour, et le lui exprimait même plus tendrement qu'autrefois parce qu'il ne cherchait plus à la dissimuler pour piquer au vif chez Odette un sentiment amoureux que maintenant il ne souhaitait même pas lui inspirer puisqu'il ne le ressentait plus. Il la trompait, ses amis, mon grand-père même, recommençaient à recevoir de lui des lettres où il leur demandait de le mettre en rapport avec telle ou telle personne. Elle-même menait toujours sa vie scandaleuse. Mais le chagrin trop vif qu'il en avait ressenti avait entièrement brûlé la partie de son cerveau où il aurait pu y songer et qui ne s'éclairait plus. S'il se disait qu'il aurait peut-être dû lui donner des conseils, au même instant il éprouvait la lassitude, l'incapacité de penser de quelqu'un qui n'a pas mangé depuis plusieurs jours, et après un ou deux efforts sans résultat, trouvait plus sage d'épargner une fatigue inutile à ses circonvolutions inanitiées [*sic*]. Même comme son corps s'était usé, que son cerveau avait vieilli, il ne se contentait pas comme il eût fait autrefois de passer sa main sur ses yeux et d'essuyer son monocle, il répétait deux ou trois fois : « Après tout je m'en fiche » en penchant la tête et haussant les épaules. D'ailleurs quelque plaisir qu'ils cherchassent séparément, aucun ne leur semblait peut-être aussi profond que celui qu'ils avaient chacun à retrouver dans l'autre toute sa vie passée, que, sans s'en apercevoir, il y avait jour par jour enclose. Si même Odette n'avait jamais compris l'intelligence de Swann [*p. 460, 8^e ligne de la page*], du moins savait-elle les titres, tout le détail de ses travaux [, au point que le nom de Ver Meer lui était aussi familier que celui de son couturier *add. dactyl. 1, dactyl. 2*] ; de Swann, elle connaissait à fond ces traits du caractère que le reste du monde ignore ou ridiculise et dont seule une femme, une sœur, possèdent l'image ressemblante et aimée. Certes Swann ne connaissait plus le trouble mystérieux qu'il ressentait autrefois quand il voyait Odette dépositaire de cette sorte de portrait tout intime de lui-même. Car il n'avait plus d'amour pour elle. Mais l'amour de soi suffisait à ce qu'il trouvât encore, pendant cette période qui dura

quelque temps, de la douceur quoique d'une autre sorte ; nous tenons tellement aux moindres traits particuliers de notre nature, même à ceux que nous voudrions le plus corriger, que c'est parce qu'elles ont fini par en prendre une habitude indulgente et doucement railleuse, pareille à l'habitude que nous en avons nous-mêmes, que les vieilles liaisons ont quelque chose de la douceur et de la force des affections de famille. Le lien qui nous unit à un être se trouve sanctifié quand cet être se place au même point de vue que nous pour juger une de nos tares. Et parmi ces traits particuliers, il y en avait aussi qui appartenaient autant à l'intelligence de Swann qu'à son caractère, et que pourtant en raison de la racine qu'ils avaient malgré tout en celui-ci, Odette avait plus facilement discernés. Elle se plaignait que ce ne fussent pas ces traits-là qu'on reconnût quand il faisait métier d'écrivain, quand il publiait des études, autant que dans ses lettres [*p. 460, 20^e ligne*] ou dans sa conversation [...] qu'on les retrouvât [*p. 460, 34^e ligne*] dans ce qu'il écrivait. Mais ce temps, heureux, d'affection et de calme qui avait suivi la fin de l'amour de Swann, n'avait pas été bien long. À cause de la fille qu'ils avaient eue [et qu'il adorait *biffé plac. Gt 1 b*], elle trouvait qu'il aurait dû l'épouser comme d'autres hommes du monde avaient épousé des amies à elle, vis-à-vis desquelles elle souffrait de sa situation restée irrégulière, mais elle était persuadée que Swann ne le voudrait pas, et il s'était développé chez elle un caractère mauvais et factice qu'elle tenait des circonstances, une aigreur qui ne lui était pas naturelle et qui lui inspirait à l'égard de Swann de méchants propos. Et certes, quand elle avait rêvé d'être sa femme, elle n'avait pas plus souhaité qu'autrefois se lier avec les amies de Swann, qu'elle ne connaissait pas, et que déjà au temps où il était le plus épris d'elle, elle avait elle-même déclaré qu'elle ne voulait pas connaître, mais être reçue chez des personnes placées plus immédiatement au-dessus d'elle — celles probablement que M. de Norpois venait de nous dire qu'elle les recevait maintenant ; des personnes qui allaient aux bals de l'Élysée où on lui avait refusé une invitation, qu'elle rencontrait en visite chez ses anciennes amies mariées et à qui on évitait de la présenter. C'était Swann au contraire qui dans les heures où il s'imaginait Odette devenue sa femme se représentait invariablement le moment où il l'amènerait et surtout amènerait sa fille chez la princesse de Laumes devenue bientôt duchesse de Guermandes à la mort de son beau-père [*p. 462, 7^e ligne*]. C'était la seule image que revêtait jamais dans son imagination son ambition mondaine pour elles deux. Il ne désirait pas les présenter ailleurs, mais il s'attendrissait quand il inventait ce que la princesse dirait de lui à sa femme, ce que sa femme dirait de lui à la princesse, comme la princesse aimerait sa fille, la gâterait, l'en rendrait fier. / Les Laumes n'étaient pas pour lui des gens du monde comme les autres. Il les aimait, ils avaient gardé dans son esprit un indestructible prestige ; il se savait apprécié d'eux ; il caressait l'idée de leur montrer son bonheur. L'image de cette première entrevue de sa fille avec la princesse l'aurait décidé au mariage. Comme toutes les images antérieures qui nous déterminent, on verra plus tard qu'elle ne se réalisa pas, ou se réalisa d'une façon bien autre qu'il l'avait esquissée. / Cependant quand Odette était devenue aussi violente et disputeuse, lui-même alors avait été atteint d'une sorte de jalousie sans désir et sans amour, d'une curiosité de ce qu'elle faisait mais bien différente de celle dont il avait souffert si longtemps et qui à vrai dire était son amour même. Cette nouvelle curiosité était haineuse et ressemblait à celle

qu'on éprouve à l'égard d'une domestique par qui l'on se croit bafoué. Il se vengeait en disant à ses amis, en s'arrangeant à ce qu'on répétait à Odette, non pas même qu'il ne l'épouserait jamais, mais qu'il romprait prochainement tout à fait avec elle. Et elle n'était pas sûre que ce ne fût pas vrai, car si elle était conduite dans une moitié de son existence (qui en tant qu'il s'agissait de Swann était terminée), par la seule maxime qu'elle eût longtemps été capable de concevoir et qui était qu'on peut tout faire aux hommes qui vous aiment, car ils sont si « idiots » (maxime qui se traduisait dans son visage par un petit clignement d'yeux méchants qui semblait dire : « Ayez pas peur, il ne cassera rien ») [p. 459, 25^e ligne], — en revanche une femme sculpteur dont elle avait fait la connaissance quelques années auparavant et pour qui elle avait une grande admiration, lui avait appris une autre maxime qui se présentait maintenant souvent à l'esprit d'Odette quand on lui parlait de Swann, et lui faisait alors lever les sourcils et les épaules d'un air découragé comme si elle avait voulu dire : « Après tout, il n'y aurait rien d'impossible. Ce serait bien ma chance ! » Cette seconde maxime c'était « qu'on peut s'attendre à tout des hommes quand ils n'aiment plus, parce qu'ils sont si mufles » [p. 459, 14^e-19^e ligne]. Mais Swann était au contraire persuadé qu'elle n'ajoutait pas foi à ses menaces et qu'elle en riait. Pour qu'elle s'effrayât, il la laissait sans argent, décidait de rester des semaines sans la voir, mais aussitôt, changeant d'avis, se rappelant de nouveau la bonté qu'elle lui avait souvent témoignée, des choses charmantes qu'elle avait faites, il allait revenir près d'elle, trouvant que c'était son devoir de l'épouser, quand elle, irritée et de plus en plus amère, refusait de lui envoyer sa fille, disant qu'elle allait l'emmener avec elle en voyage [p. 458, 16^e-19^e ligne]. Comme c'était toujours après quelque plaisir dont Swann l'avait privée, qu'elle mettait ainsi un obstacle à ce qu'il vit leur enfant, tout d'un coup se désagrégeaient dans son esprit tant de doux souvenirs qui adhéraient à Odette pour lui faire une sorte de personnalité de tout repos, pareille à celle de tel ou tel des membres de sa propre famille que Swann avait le plus aimés. / Et songeant qu'elle était seulement de la matière humaine comme toute autre sur laquelle aucune garantie sociale, aucun nom respecté, ne peuvent jamais être imprimés que superficiellement, et dans laquelle le crime peut toujours apparaître comme le cancer ou la mort dans un organisme sain ou une vie jeune, de même qu'autrefois il s'était demandé si Odette n'était pas une femme entretenue, maintenant il se disait qu'elle était peut-être une de ces aventurières dont parlent souvent les chroniques judiciaires, qui se servent de l'enfant qu'elles ont eu d'un homme riche pour le faire chanter, se faire épouser par lui et l'assassiner après avoir capté sa fortune, qui sait si ce n'était pas d'une de ces criminelles (qu'il avait crues à tort enfermées dans une caste spéciale), qu'il voulait faire sa femme. Mais cette supposition il ne pouvait pas plus s'y attarder qu'autrefois à l'autre, à celle de la femme entretenue, il essuyait ses paupières avec sa main, et ne pensait plus à cela, car ses idées s'étaient brouillées. Ce n'était pas ses amis qui auraient pu sur ce sujet les rendre plus claires et lui faire adopter un avis. Sans doute, ils ne se faisaient pas faute de lui en donner, blâmaient à qui mieux mieux ce qu'ils appelaient la honteuse faiblesse de Swann à l'égard d'Odette. Mais lui savait bien que cette faiblesse c'était lui-même qui, soit pour se faire plaindre, soit par adresse de narrateur ou malice de taquin, et pour grossir ses effets, la leur avait ainsi dépeinte, qui les en avait habilement persuadés comme malgré lui, si bien qu'ils croyaient

l'avoir constatée. Mais il savait lui-même que ce qu'il leur avait raconté était incomplet ou tendancieux, qu'il leur avait tu bien de ses exigences auxquelles Odette se pliait depuis longtemps sans un murmure, ce que n'auraient jamais fait les femmes ou les maîtresses de ses amis que ceux-ci croyaient de bonne foi plus douces avec eux qu'Odette était maintenant avec Swann. S'ils avaient tout su, s'ils avaient pu voir la fréquente docilité, la résignation d'Odette, ils eussent été étonnés et auraient sans doute échangé leur opinion contre une opposée qui n'eût peut-être pas été plus vraie car ils n'étaient pas plus intelligents, ni plus sages que Swann, lequel n'avait pas réussi à s'en faire une définitive sur Odette. / Quand il la revoyait, la gentillesse qu'elle lui montrait, les bons sentiments qu'elle lui exprimait, le rendaient honteux d'avoir formé des soupçons atroces, de ne pas l'avoir encore épousée. Et pourtant s'il lui refusait encore quelque chose, de nouveau elle ne le laissait plus voir sa fille. Était-ce une coïncidence ? il aurait voulu le savoir, mais une fatigue cérébrale l'empêchait d'y songer longtemps. Après tout puisque c'est en tout être et sans acception d'origine que le mal peut se former, puisque le père de l'un des plus honnêtes gens avec qui Swann fût lié, avait, illustre grand seigneur français, étranglé sa femme, si Odette était en train de devenir une méchante femme, peut-être n'y était-elle pas fatalement prédisposée et était-ce lui qui était en partie responsable des mauvais sentiments qu'il faisait naître en elle. Pourtant depuis et, même une fois marié, il se demandait encore parfois si ce mariage n'avait pas été le résultat d'un chantage, s'il n'était pas une victime, si Odette ne l'empoisonnerait pas un jour. Mais il trouvait impossible de découvrir l'origine cachée d'actions pareilles sous les propos qu'elle lui tenait et qui depuis que contre tout espoir il l'avait épousée, n'étaient plus que de tendresse et de bonté, le bonheur n'ayant pas rendu sa nature meilleure, mais entièrement effacé cette acrimonie du langage, cette violence du caractère qui n'étaient pas foncières chez elle, ne venaient que des souffrances de son amour-propre, comme ces états morbides dont la cause accidentelle est due à une mauvaise hygiène et qui cèdent entièrement à un changement de régime. Elle était heureuse de pouvoir recevoir chez elle des personnes avec qui elle n'aurait jamais cru qu'elle pût entrer en relations. Et Swann appliquant peut-être un peu en cela ces mêmes dispositions qui, si souvent, dans des pays ou des milieux différents, l'avaient poussé à se rebâtir une position nouvelle et appropriée, travaillait de tout son cœur à servir les ambitions de sa femme. Il avait épousé avec Odette ses goûts, sa situation. Tout en continuant à fréquenter seul ses relations d'autrefois à qui sa délicatesse lui interdisait d'imposer Odette quand elles ne lui demandaient pas spontanément à la connaître, en commun avec sa femme c'était une nouvelle vie qu'il recommençait à pied d'œuvre, au milieu d'êtres nouveaux, dont le rang (et par conséquent le plaisir d'amour-propre qu'il pouvait avoir à les recevoir) se mesurait pour Swann, non pas en fonction des gens plus brillants qu'il avait connus avant son mariage et continuait à fréquenter, mais en fonction des relations antérieures d'Odette et du but qu'elle se proposait. [Au « fils Swann » et au Swann élégant, s'était ajouté [p. 423, 17^e ligne de la page] le Swann mari d'Odette. *add., plac. Gt 1 b*] À vrai dire, si maintenant c'était avec ces inélegants fonctionnaires, avec ces femmes tarées, parure équivoque des bals de ministère, qu'il ambitionnait de se lier plus étroitement, il semble qu'il aurait dû ne parler de ces amis nouveaux qu'avec discrétion, cette modestie qu'il montrait

autrefois chez une grand-tante quand il dissimulait de son mieux ses invitations à [Frohdsdorf corrigé dans plac. *Gi 5 en* Twickenham] ou à Buckingham Palace, et dont, au dire de M. de Norpois, il se départissait maintenant. Mais c'est que nos vertus ne restent pas quelque chose de libre, de flottant, dont nous gardons la disponibilité perpétuelle; elles finissent [p. 424, 25^e ligne] par s'associer [...] ayons même l'idée qu'elle pourrait comporter ces vertus. Swann, empressé [...] n'admettent pas pour eux la critique comme ils font pour leurs chefs-d'œuvre; ou qui donnant une de leurs toiles pour rien, ne peuvent sans mauvaise humeur perdre quarante sous aux dominos. / [En tout cas que ce fût le milieu qu'il fréquentait maintenant cela n'avait rien d'extraordinaire et n'était même qu'une application plus stable à son système d'échange de sa situation mondaine contre celle qui dans certaines circonstances conviennent mieux. Il y en avait eu souvent pour lui, en voyage par exemple, où renouant connaissance avec tel financier fêtard devant qui, au café élégant de la ville d'eaux où Swann se trouvait, les maîtres d'hôtel, majordomes, garçons, sommeliers, marmitons et chasseurs s'inclinaient jusqu'à terre, comme des courtisans dans une opérette d'Offenbach devant le Roi, qui pourrait lui être de mille fois plus d'usage que telle dame du faubourg Saint-Germain trop habillée de crêpe noir et dont le nom lui-même était inconnu à la Villa des Fleurs d'Aix-les-Bains ou au Casino de Vichy. Et chaque fois que dans une période différente de sa vie, on renoue avec un certain milieu, on s'y sent choyé, ce milieu tend à devenir votre milieu, on y pousse naturellement d'humaines racines. Une même personne — une personne vraiment vivante — prise à différents moments de sa vie baigne dans des milieux différents, à différents degrés de l'échelle sociale et qui ne sont pas forcément ascendants. Il y a ceux qui montent, ceux qui descendent, il y a aussi ceux qui vont et qui viennent; Swann était de ceux-là. D'ailleurs si matérielle qu'elle paraisse la situation mondaine réside dans l'opinion qu'ont de nous les gens, dans la notion qu'ils possèdent de nos relations, dans le souvenir qu'ils gardent des salons où vous aviez une place privilégiée. Que les gens qui se rappellent cela soient morts et que vous-même absorbé par un grand amour, ou une maladie ou un long voyage, reveniez, il n'y a plus de mémoire où vive le souvenir de votre élégance, vous n'avez à la lettre plus de situation, vous êtes comme les émigrés qui étaient contents d'accepter une place de valet de chambre ou comme Brummel inconnu de tous à Caen, si vous êtes bien heureux de vous refaire une situation à quelques milliers de mètres d'altitude au-dessous de l'ancienne. Quelquefois ce n'est pas dans votre vie que la révolution s'est produite c'est autour de vous. Or les changements sociaux sont beaucoup plus fréquents qu'on ne croit. Quiconque a vécu plus de cinquante ans en a vu s'accomplir d'imprévisibles. Enfin il faut ajouter ce dernier point qu'il était possible que ce que j'avais appris enfant des grandes relations de Swann m'eût donné de sa situation une idée dépassant de beaucoup ce que cette situation était en réalité. Il était ami des princes, des souverains. Mais on sait que ceux-ci ont souvent des amis qui ont peu d'importance sociale. Être reçu chez telle altesse dont la race est la plus ancienne d'Europe n'est pas toujours un brevet d'élégance aussi certain que de l'être chez telle bourgeoise snob et beaucoup plus difficile pour le choix de ses relations que l'altesse. Peut-être Swann avait-il eu ce genre de situation-là. Du moins c'est une supposition que j'avais faite toute contraire à l'idée que je m'étais faite

à Combray. En tout cas cela n'avait pour moi aucune importance. N'eût-il même fréquenté que le monde officiel rien ne pouvait changer. Quant aux révélations sur le milieu nouveau que fréquentait Swann elles me fussent indifférentes et cela est fort naturel puisque j'étais amoureux de Gilberte. Swann lui-même quand il était amoureux d'Odette n'avait-il pas mieux aimé passer la soirée chez la couturière dont sa maîtresse était l'amie que chez la princesse de Sagan ? Les relations de Swann auraient donc pu, par l'effet de l'amour, tout en me paraissant sordides me sembler désirables. Mais au fond elles ne cessèrent pas de me paraître infiniment brillantes. Ce n'était pas effet de l'amour, mais d'une ancienne impression. Une fois que nous avons fini de fondre et de couler une individualité essentielle pour un être, nous ne pouvons plus faire subir de retouches à cette œuvre *ne varietur*. Swann aurait pu ne vivre qu'avec des apaches qu'il serait éternellement resté pour moi un homme chic, de même que rien n'aurait pu faire que Bloch le devînt et que les gens du faubourg Saint-Germain auraient pu remplir à flots la maison de ses parents sans effacer la souillure de mon impression originelle. Ma grand-mère eût-elle vécu cent dix ans qu'elle ne les aurait jamais eus pour moi et que pour elle je serais toujours resté le petit. Toutes les preuves du monde ont beaucoup de peine à modifier une idée préconçue, mais bien plus une impression. Sans doute d'autres lois entrent en concurrence avec celle-là et parfois empêchent entièrement d'apercevoir ses effets, car la nature est multiple, mais cette loi ne s'en exerce pas moins. *add. 14-17*] / « M. Swann est ami du comte de Chambord, je crois, dis-je à M. de [Montfort *corrigé dans plac. Gt 5 en Norpois*], dans la peur que la conversation ne changeât de sujet. / — Oui, en effet », *daçyl. 1, daçyl. 2, plac. Gt 1, plac. Gt 1b, plac. Gt 5*. Les corrections portées par Proust sur les épreuves Gallimard aboutissent, à quelques minimes variantes près que nous ne signalons pas, au texte définitif. ♦ b. de états ant. : du épr. Gd, orig. Nous adoptons la correction de l'édition originale de 1920. ♦ c. comte de Chambord ? demanda états ant., plac. Gt 5. Voir également huit lignes plus bas. ♦ d. un garçon d'esprit, bien loin d'être un sot. / Et votre impression états ant., plac. Gt 5

1. Le texte qui figure sur les placards Grasset de 1913, à peine modifié sur les placards Grasset de 1914 et grossi d'un fragment manuscrit (voir var. a), provient d'une version ancienne du Cahier 22 (Esquisse IX, p. 1009), mais qui a été conservée et améliorée dans les Cahiers 20 (ff^{os} 53 v^o à 55 v^o) et 21 (ff^{os} 49 r^o à 53 r^o). Il fournit du mariage de Swann avec Odette une explication plus détaillée et plus satisfaisante que le texte définitif. Proust en a certes distrait une partie pour la placer au début d'« Autour de Mme Swann », épisode qu'il convenait d'introduire du moment qu'il était séparé du volume de *Du côté de chez Swann*. Mais cette petite interpolation ne permet pas de comprendre pourquoi il a renoncé à une explication plus cohérente du mariage; dans le roman, le héros semble hésiter à éclairer les informations fragmentaires par la perspective omnisciente qu'il avait adoptée pour le récit d'« Un amour de Swann ».

Page 464.

a. des doutes plus affreux que ceux états ant., plac. Gt 5 ♦ b. cela n'est pas grand-chose. Dans un temps états ant. : cela n'est pas

grand-chose. [Jamais on ne trouve [...] pas de base du tout. *add. 14-17*]
 Dans un temps *plac. Gt 5, épr. Gd*

1. J. Levaillant indique qu'Anatole France se justifiait de la même accusation dès 1890 : « À certaines heures, j'éprouve quelque honte à jouer de la flûte, encore que je puisse me rendre ce témoignage que je me suis efforcé de donner un sens à mes petites chansons » (« Note sur le personnage de Bergotte », *Revue des sciences humaines*, janvier-mars 1952, p. 43).

Page 465.

a. le droit de demander [*p. 464, avant-dernière ligne*] à un écrivain autre chose que d'être un bel esprit à la façon de Voiture et que de nous faire oublier *états ant., plac. Gt 5* ♦ b. ceux du dedans. À notre époque *états ant.* : ceux du dedans. [Je sais que c'est blasphémer [...] l'Art pour l'Art, mais *add. 14-17*] à notre époque *plac. Gt 5, épr. Gd* ♦ c. bien mince, bien peu [*10^e ligne de la page*] viril. [L'œuvre cependant chez Bergotte *biffé*] [Je comprends mieux maintenant [...] C'est mettre la charrue avant les bœufs. Et j'avoue que toutes ces chinoiseries de forme me semblent bien vaines, même dans l'œuvre de Bergotte. Il n'empêche que chez Bergotte cette œuvre *corr.*] est infiniment *dactyl. 1, dactyl. 2* : bien mince, bien peu viril. Je comprends mieux maintenant [*comme dans dactyl. 1 et dactyl. 2*] vaines, même dans l'œuvre de Bergotte. Il n'empêche que chez Bergotte cette œuvre est infiniment *plac. Gt 1, plac. Gt 1b, plac. Gt 5* : bien mince, bien peu viril. Je comprends mieux [...] C'est mettre la charrue [avant les bœufs. Et j'avoue que toutes ces chinoiseries de forme me semblent bien vaines, même dans l'œuvre de Bergotte. Il n'empêche que chez Bergotte cette œuvre *corrigé en* avant les bœufs, même dans l'œuvre de Bergotte. Toutes¹ ces chinoiseries de forme [...] Il n'empêche que chez lui l'œuvre] est infiniment *épr. Gd*. L'édition originale donne le même texte que l'épreuve Gallimard.

1. « Jean balbutia qu'il lisait Anatole France. "C'est un esprit aimable, une plume alerte, élégante, dit Suard, mais ce n'est pas un esprit de la portée de Boisset, de son envergure. C'est charmant, voilà tout. Et puis ce n'est pas viril, passez-moi la comparaison, il y a plus de nerfs que de muscles" (*Jean Santeuil*, éd. citée, p. 274).

2. Le ton condescendant de Norpois rappelle celui de M. Beulier rendant à Jean sa copie de français : « Non, n'est-ce pas, vous avez mis cela sans y penser, j'insiste trop » (*Ibid.*, p. 263).

3. Souvenir d'une phrase de J. Lemaitre comparant A. France à « un mandarin excessivement savant et subtil » (J. Levaillant, art. cité, p. 43).

4. L'auteur du *Contre Sainte-Beuve* semble se désigner ici malicieusement lui-même comme un « homme d'esprit ».

1. Nous adoptons la correction de l'édition Gallimard de 1920 et déplaçons le point avant « même ».

a. de les énoncer [7^e ligne de la page], les choses qu'il dit. [Je ne sais si c'est Vulabellé ou Sainte-Beuve qui dit que Vigny était de même. Mais Bergotte n'a jamais écrit *Cinq-Mars* ni *Le Cachet rouge*. add. plac. Gt 1b.] [Le hasard voulut qu'à un moment je me souvins corrigé dans plac. Gt 1b en Ce nom de Vulabellé me fit souvenir] de cette petite pièce de mon oncle [Charles corrigé dans plac. Gt 1b en Adolphe] à Combray devant laquelle je passais après le déjeuner avant de monter lire du Bergotte, et d'où s'échappait, comme elle était plus basse que le jardin, cette odeur humide et renfermée, qui m'avait enveloppé d'une telle atmosphère de joie quand je l'avais retrouvée, sans la reconnaître d'abord, dans le petit pavillon des [water-closets aux biffé plac. Gt 1b] Champs-Élysées. Et rapprochant ce plaisir si humble et si vif de ceux que j'avais trouvés dans les livres d'un simple « joueur de flûte » tandis que j'avais tant de difficultés à écrire un essai dactyl. 1, dactyl. 2, plac. Gt 1, plac. Gt 1b : de les énoncer, les choses qu'il dit. [Je ne sais si c'est Vulabellé [comme dans plac. Gt 1b] difficultés à écrire biffé] [Je ne sais si c'est Loménié [...] ni *Le Cachet rouge*. / Atterré [...] quand je voulais écrire corr. 14-17] un essai plac. Gt 5 : de les énoncer, les choses [...] ni *Le Cachet rouge* [où certaines pages sont de véritables morceaux d'anthologie. add.] / Atterré [...] écrire un essai épr. Gd ♦♦ b. une fois de plus ma médiocrité intellectuelle états ant., plac. Gt 5 ♦♦ c. Je n'étais pas né [2^e §, 6^e ligne] pour la littérature. [Sans doute autrefois [...] le reflétait [2^e §, 10^e ligne]; nul doute que M. de Montfort n'en eût saisi de suite ce que j'y trouvais beau et ce que je n'avais cru tel qu'à travers une illusion aussi factice que celle que produit l'ivresse. Il venait [...] restreint. add.] / « Notre mise en présence dactyl. 1, dactyl. 2 : je n'étais pas né [comme dans dactyl. 1 et dactyl. 2] restreint. / « Notre mise en présence plac. Gt 1, plac. Gt 1b, plac. Gt 5¹ : je n'étais pas né pour la littérature. Sans doute autrefois [...] le reflétait; nul doute que M. de Norpois n'en eût saisi et percé à jour de suite ce que j'y trouvais de beau par mirage impur, puisque l'ambassadeur n'en était pas dupe, que celle que produit l'ivresse². Il venait [...] restreint. / « Notre mise en présence, épr. Gd

1. Louis-Léonard de Loménié (1815-1878), auteur de *Galerie des contemporains illustres par un homme de rien* (1840-1847, 10 volumes, A. René édit.) ; son article consacré à Vigny, dans le tome II, ne contient aucune allusion à ce « travers ». L'hésitation de Proust entre Loménié et Vulabellé (historien, 1799-1879) (voir var. a) montre d'ailleurs que derrière l'incertitude de Norpois, c'est bien Sainte-Beuve qui est désigné. Celui-ci a en effet parlé de l'effet désastreux produit par le discours de réception à l'Académie française de Vigny (*Nouveaux lundis*, Paris, Michel Lévy, 1866, t. VI, p. 429 et suiv.). En réponse à M. Molé, directeur de l'Académie, écrit Sainte-Beuve, « M. de Vigny avait écrit un discours fort long [...] Ce discours, le plus long qui se fût jusqu'alors produit dans une cérémonie de réception, il trouva moyen de l'allonger encore singulièrement par la hauteur et la solennité de son débit. »

1. Sur les placards Grasset 5, Proust a corrigé « Montfort » en « Norpois » (voir à ce propos la note 4 de la variante a de la page 426).

2. Les corrections de ce passage sur ce dernier état, incohérent, aboutissent à la version définitive.

2. C'est à ce moment que, sur les placards Grasset, le héros se rappelle l'odeur de moisi de la pièce de l'oncle Adolphe, à Combray (voir var. a). Il découvre qu'elle est la même que celle qu'il a sentie dans le pavillon des Champs-Élysées — sensation décrite plus tôt encore, sur les placards Grasset. Dans le texte définitif, la sensation et sa réminiscence seront placées ultérieurement (voir p. 483, et p. 485 et n. 3).

3. Proust a rencontré la princesse de Metternich, notamment à une réception chez Mme Lemaire le 25 mai 1898 (voir G. D. Painter, *Marcel Proust*, t. I, p. 294).

Page 467.

a. plus que moral que prend *états ant.* : plus que moral [, tranchons le mot, moralisateur, *add. 14-17*] que prend *plac. Gt 5, épr. Gd* ♦♦ b. qu'analyses [*5 lignes plus haut*] perpétuelles de scrupules douloureux, de remords maladifs, pour des peccadilles, et même pour rien du tout, quand il montre tant d'inconscience et de cynisme dans sa vie. Bref, *daçtyl. 1, daçtyl. 2* : qu'analyses perpétuelles de scrupules douloureux, de remords [angoissés et *add. plac. Gt 1*] maladifs, pour des peccadilles, et même pour rien du tout, quand il montre tant d'inconscience et de cynisme dans sa vie. Bref, *plac. Gt 1, plac. Gt 1b, plac. Gt 5* ♦♦ c. se souvenir [*6 lignes plus haut*] : / — Oui en effet, une jeune personne de quatorze à quinze ans ? Je vous dirai que je l'ai peu vue, elle est partie après le dîner. Mais je vois *états ant., plac. Gt 5*

Page 468.

a. ou plutôt l'aspect du sage Mentor, de pénétrer *plac. Gt 5, états ant.* ♦♦ b. l'ami d'un homme important, de lui sembler *états ant.* : l'ami d'un [homme important *biffé*] [potentat *corr. biffée*] [homme important *corr.*], de lui sembler *épr. Gd*

1. Athéna (Minerve) prit l'apparence de Mentès (Mentor), prince de Taphos, pour encourager Télémaque, le fils d'Ulysse, à partir à la recherche de son père (*Odyssée*, chant I).

Page 469.

a. imaginons [*p. 468, dernière ligne de la page*] que les parties accessoires de notre gesticulation, de nos attitudes, *daçtyl. 1, daçtyl. 2, plac. Gt 1* ♦♦ b. le moraliste de la première colonne nous dit *états ant., plac. Gt 5* ♦♦ c. chef-d'œuvre : « Qui s'en souviendra dans dix ans ? *états ant.* : chef-d'œuvre [, à plus forte raison d'une chanteuse qui eut son « heure de célébrité » *add. 14-17*] : « Qui s'en souviendra dans dix ans ? *plac. Gt 5, épr. Gd* ♦♦ d. vie humaine. Toujours est-il que dix ans plus tard, *états ant., plac. Gt 5* ♦♦ e. la composition de ses souvenirs qui m'éclairait sur les proportions *états ant., plac. Gt 5* ♦♦ f. pour la première fois qu'on savait *états ant.* : pour la première fois [, dans un livre de Maspero, *add. 14-17*] qu'on savait *plac. Gt 5, épr. Gd*

1. On appelait ainsi l'éditorial des journaux parisiens.

2. À Marie Nordlinger, Proust écrit le 7 décembre 1906 : « Quelle étrange folie de m'avoir renvoyé ce petit livre de classe ! »

(*Correspondance*, t. VI, p. 308. Note de Ph. Kolb : « La destinataire m'a fait savoir qu'il s'agit d'un livre de l'éminent égyptologue Gaston Maspero (1846-1916), sans doute une des éditions scolaires parues chez Hachette depuis 1890 : *Lectures historiques. Histoire ancienne. Égypte. Assyrie. Au temps de Ramsès et d'Assourbanipal.* » À propos de l'allusion contenue dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Ph. Kolb relève que Proust écrit « dix siècles » au lieu de « six ». Il s'agit « d'un passage du livre où Maspero cite un "chant triomphal" qui paraît avoir été composé pour Thotumosou III de la VIII^e dynastie des pharaons (ouvr. cité, p. 47 et 284-285) ». Marie Nordlinger a été bien inspirée de renvoyer ce livre à Proust, puisqu'il le citera trois mois plus tard dans un compte rendu des *Mémoires* de Mme de Boigne donné au *Figaro*, mais amputé par la rédaction du journal de la partie où il s'émerveille sur l'exactitude avec laquelle nous sommes renseignés sur les chasses d'Assourbanipal (voir *Essais et articles*, éd. citée, p. 925).

Page 470.

a. « si vous faisiez [p. 469, dernière ligne] cela, ma vie vous appartiendrait ! états ant. : « Si vous faisiez cela, [si vous parliez de moi à madame Swann, add.] ma vie vous appartiendrait ! plac. Gt 1b ➡ b. un seul », M. de Montfort [en voyant que j'attachais un prix extraordinaire à ce qu'on parlât de moi à Madame Swann et biffé] qui savait *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 : un seul », M. de Montfort qui savait plac. Gt 1 : un seul », M. de Montfort [qui jusque là avait cru que je pensais volontiers à Mme Swann et à sa fille parce que c'étaient de jolies femmes, que je m'intéressais aux relations de Swann comme à celles de tout autre homme à la mode, M. de Montfort add.] qui savait plac. Gt 1b. Les placards Grasset 5 portent le même texte que les placards Grasset 1 corrigés, à l'exception de M. de Montfort corrigé en M. de Norpois .

1. Peu après le 18 juin 1913, Proust consulte Max Daireaux sur la rédaction qu'il convient d'adopter pour ce passage. Il envisage d'écrire dans la parenthèse : « comme dans le dessin en perspective d'un solide, une de ses faces opposées au spectateur » (*Correspondance*, t. XII, p. 206).

Page 471.

a. nouvelles eût probablement ôté à la première beaucoup d'une efficacité qui n'était du reste peut-être pas si grande. Car pour Mme Swann, l'idée de sa propre vie états ant. : nouvelle [eût probablement ôté [comme dans états ant.] pour Mme Swann l'idée corrigé d'abord en n'eût probablement pas beaucoup ajouté à l'efficacité, d'ailleurs incertaine, de la première. Pour Odette, l'idée corrigé ensuite en n'eût probablement pas beaucoup ajouté à l'efficacité de la première ; efficacité d'ailleurs incertaine pour Odette, l'idée] de sa propre vie *épr. Gd* ➡ b. M. de Norpois, persuadé que la connaissance d'une telle nouvelle m'eût donné états ant., plac. Gt 5 ➡ c. du soir, tandis que ma mère qui avait remarqué pendant la soirée qu'il venait un peu de froid par une porte,

essayait une combinaison de tenture qui pût l'intercepter dorénavant. Je songeais *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2, *plac.* *Gt* 1 : du soir [, tandis que ma mère [comme dans états ant.] dorénavant *biffé*]. Je songeais *plac.* *Gt* 1b

1. Voir l'Esquisse VI, p. 1006.

Page 472.

a. de plus éclatant. Nous reviendrons *états ant.* : de plus éclatant [au cours de sa prestigieuse carrière *add.* 14-17]. Nous reviendrons *plac.* *Gt* 5, *épr.* *Gd* ♦ b. s'ils lisent [19^e ligne de la page] un éloge du génie de Chateaubriand se remplissent *états ant.* : s'ils lisent un éloge du génie de Chateaubriand [pensent à *biffé*] évoquent tel grand [...] dans leur prose *add.* 14-17 se remplissent *plac.* *Gt* 5 : s'ils lisent un éloge du génie de Chateaubriand ou évoquant tel grand [...] se remplissent *épr.* *Gd*, *orig.* Nous corrigeons, pour des raisons de sens, évoquant en évoquent. ♦ c. dès qu'ils pensent, amants, à une maîtresse qu'ils ont perdue *états ant.*, *plac.* *Gt* 5

1. Voir l'Esquisse VII, p. 1008.

Page 473.

1. À Bernard Grasset, Proust écrit le 18 mars 1913 qu'il trouve le papier des épreuves de son premier volume « trop "glacé", trop brillant », et « les caractères un tout petit peu petits » (*Correspondance*, t. XII, p. 112).

Page 474.

a. le meilleur de la force [p. 473, 4^e ligne de la page] qui lui manquait. Je me persuadai que je n'avais pas de regrets à avoir. J'avais en somme assisté à une interprétation qui était capitale au regard des plus grands critiques et qui me permettait s'ils écrivaient des études sur la Berma dans le rôle de Phèdre de savoir exactement de quoi ils voulaient parler, de pouvoir me reporter à une des plus « hautes et pures » impressions d'art de ce temps que je savais posséder dans ma mémoire. / Cependant, mon père, *états ant.* : le meilleur de la force qui lui manquait. Je me persuadai [comme dans états ant.] ma mémoire. [Ma mère ne parut [...] imprévues [p. 473, 2^e §, 14^e ligne] m'avaient quand elles se produisaient fait lever les yeux sur lui et si je contenais mon envie d'embrasser au-dessus de sa barbe ses joues colorées, c'était seulement [...] il insinuait [p. 473, 2^e §, 26^e ligne] en moi deux terribles soupçons. Le premier [...] définitivement, etc. » *add.* 14-17 / Cependant, mon père, *plac.* *Gt* 5 Les corrections portées par Proust sur l'épreuve Gallimard aboutissent, à une variante près (terribles soupçons corrigé en soupçons terriblement douloureux) au texte définitif. ♦ b. un peu vieux jeu comme vous dites. *plac.* *Gt* 5, *états ant.* ♦ c. pas du tout, dit ma mère cessant d'arranger la portière, j'aime *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2, *plac.* *Gt* 1 : pas du tout, dit ma mère [cessant d'arranger la portière *biffé*], j'aime *plac.* *Gt* 1b. Voir la variante c de la page 471. ♦ d. supérieur [6 lignes plus haut] à ce qu'elle croyait. [« Comment a-t-il donc [...] la vie. *add.*] / — C'est extraordinaire *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 : supérieur à ce qu'elle croyait. « Comment a-t-il donc [...] la vie. / — C'est extraordinaire *plac.* *Gt* 1, *plac.* *Gt* 1b : supérieur à ce qu'elle croyait [, parce que la cordialité

surfait avec autant de plaisir qu'en prend la taquinerie à déprécier *add.* 14-17]. « Comment [...] vie. / — C'est extraordinaire *plac. Gt 5, épr. Gd.*

Page 475.

a. remarqué avec quelle finesse il a fait *états ant., plac. Gt 5* ↔ b. félicitations du chef de l'État après *épr. Gd. Pour les états antérieurs, voir la variante a de la page 477.*

1. Bressant : voir n. 1, p. 14. Thiron : voir n. 2, p. 73. *L'Aventurière*, comédie en cinq actes et en vers d'Émile Augier, fut jouée à partir de 1860 à la Comédie-Française ; Mucarade, riche et vieux seigneur de Padoue, y est amoureux de Clorinde, une courtisane que Fabrice, le fils de Mucarade, réussira à confondre. *Le Gendre de M. Poirier*, comédie en quatre actes, en prose, d'Émile Augier et Jules Sandeau, fut créée au théâtre du Gymnase en 1854, puis jouée à la Comédie-Française ; commerçant enrichi, balourd et ambitieux, M. Poirier y figure une sorte de M. Jourdain moderne.

Page 476.

1. Le restaurant Henry était situé place Gaillon, à l'angle des rues Saint-Augustin et de Port-Mahon.

2. Weber, situé au 21 rue Royale, près de la Madeleine. Léon Daudet raconte qu'hommes de lettres et artistes s'y retrouvaient dans les années 1900-1905 : « Vers sept heures et demie arrivait chez Weber un jeune homme pâle, aux yeux de biche, suçotant ou tripotant une moitié de sa moustache brune et tombante, entouré de lainages comme un bibelot chinois » (*Souvenirs littéraires*, Grasset, éd. de 1968, p. 221). C'était Marcel Proust qui pouvait y côtoyer, outre Léon-Daudet, Curnonsky, P.-J. Toulet, Forain ou Claude Debussy.

3. C'est sans doute à *Ciro's*, situé 8 rue Daunou, que le père du narrateur fait allusion. Une main étrangère a du reste corrigé en « *Ciro* » sur l'exemplaire de 1918 déposé à la Bibliothèque nationale.

Page 477.

a. *Le Gendre de M. Poirier* [p. 475, 2^e §, 4^e ligne]. Mais de tous les mots qu'il avait dits ce soir-là, celui qui fut le plus goûté, le fut par Françoise qui riait encore plusieurs années après, d'avoir été traitée par l'ambassadeur de « chef de premier ordre », ce que ma mère était allée lui raconter à la cuisine en la complimentant pour son poulet. Le titre d'ambassadeur n'en imposait pas d'ailleurs beaucoup à Françoise qui disait de M. de Norpois avec la cordialité due à quelqu'un qui l'avait prise pour un chef : « C'est un bon vieux [p. 475, 3^e ligne en bas de page] comme moi. » / Quand¹ vint [p. 477, 2^e §, 1^{re} ligne] le 1^{er} janvier, après avoir fait avec maman nos visites de famille, je courus *plac. Gt 1b²* : *Le Gendre de M. Poirier*. Mais de tous les mots [comme dans *plac. Gt 1b.*] un bon vieux comme

1. Avant « Quand », Proust indique : « Assez grand alinéa ».

2. Le texte, dans la dactylographie 1, dans la dactylographie 2 et dans les placards Grasset 1 est peu différent de celui des placards Grasset 1 corrigés.

moi. » [Elle avait bien cherché [...] maison encore assez [p. 477, 10^e ligne de la page] conséquente. Ah ! on en ramassait [...] le Café [1^{er} §, dernière ligne] anglais. *add. 14-17*] / Quand vint le 1^{er} janvier, après avoir fait avec maman nos visites de famille, je courus plac. Gt 5. *L'épreuve Gallimard procure, pour ce passage, le texte définitif, à quelques variantes près que nous ne signalons pas.*

1. Les éditions du XIX^e siècle du *Dictionnaire de la langue française* de Littré signalent déjà comme un barbarisme l'emploi de « conséquent » au sens de « considérable ».

2. Situé à l'angle du boulevard des Italiens et de la rue Marivaux, le café Anglais était « le seul subsistant des anciens restaurants célèbres de Paris », écrivait Auguste Vitu en 1889. « Sa fondation, ou du moins le titre qu'il porte, remonte, dit-on, à 1815. Le café Anglais demeure aujourd'hui le restaurant préféré des riches étrangers de passage à Paris, et, aux vacances de Pâques comme à celles de septembre, on peut entendre, autour des petites tables du rez-de-chaussée, parler toutes les langues de l'Europe, particulièrement l'anglais, le russe, le grec et l'espagnol. Il n'est pas un haut personnage, pas même une tête couronnée, qui n'ait, une fois dans sa vie, dîné dans le grand Seize : ainsi nomme-t-on le salon qui donne en pan coupé sur le boulevard et la rue Marivaux. On ne songe plus guère au grand Seize ; Paris s'est rangé depuis les événements de 1870, et le café Anglais, devenu la propriété d'une société anonyme qui compte parmi ses actionnaires les notabilités de la finance, ferme à neuf heures du soir » (A. Vitu, *Paris*, rééd. Jean de Bonnot, 1975, p. 343).

Page 478.

a. l'endommager. [Puis j'allais dîner avec maman chez ma grande tante. Au retour et tandis que je m'arrêtais devant une colonne de théâtre où était affichée la représentation que la Berma donnait pour le premier janvier je sentis un vent humide et doux qui soufflait. C'était un temps que je connaissais. J'eus l'idée que ce jour qu'on appelait le Nouvel An était un jour comme les autres, qui finissent de même à la nuit, et qu'il n'était pas le premier d'un monde nouveau où j'avais eu comme de nouveau la chance de faire la connaissance de Gilberte comme au premier jour du monde. Comme il n'y avait pas de pensée sans que comptât contre moi qu'elle m'eût moins aimé et que j'avais été quelquefois déçu par elle, un nouveau monde où ne restait de l'ancien que seul mon désir qu'elle m'aimât. Je sentis que si mon cœur souhaitait ce renouvellement autour de lui c'est qu'il n'avait pas changé, que le mien ne changerait pas. Je sentis que cette nouvelle amitié était comme la nouvelle année un nom différent que notre désir met arbitrairement sur des choses qu'elle ne peut pas changer pour cela, qui n'obéissent pas < à la > nostalgie. Je pensais à ceux avec qui elle l'avait goûté, avec qui elle le goûterait encore. J'aurais voulu la connaître, l'emmurer dans une maison isolée d'où elle ne serait jamais sortie, où peut-être elle aurait voulu m'apprendre encore de ces joies qu'elle prodiguait aux autres, mais où j'aurais goûté la paix de penser qu'elle ne leur en donnait plus. Et cependant elle continuerait à le faire

tous les soirs pendant que je serais dans mon lit sans pouvoir quitter ma chambre à ce moment même car il était plus de minuit, elle s'était avec eux, à la sortie du théâtre, « retrouvée ou perdue », pensais-je tout en me retournant dans mon lit en entendant les bruits de la fête qui continuaient dehors et le cor de chasse qui m'empêchait de m'endormir. Bientôt je retournais aux Champs-Élysées, ne sachant pas au juste quand Gilberte y reviendrait. Mais elle n'y était pas. *biffé dactyl. 2*] En rentrant¹, Françoise [qui désirait acheter pour ses étrennes une photographie de Pie IX et une de Raspail *add. dactyl. 2*] me fit arrêter devant un marchand [de photographies *biffé dactyl. 2*] en plein [vent *biffé dactyl. 2*] [air *corr. dactyl. 2*] qui [se tenait *biffé dactyl. 2*] [en vendait *corr. dactyl. 2*] au coin de la rue Royale, à côté de ces hôtels que j'aurais dû par la pensée rattacher à Versailles, mettre à côté de tant de façades qui continuent ça et là en France [affectant par bonne éducation de ne pas avoir l'air de voir le présent qui ne leur a pas été présenté *biffé dactyl. 2*] à [enfler *biffé dactyl. 2*] [faire mousser et à gonfler *corr. dactyl. 2*] leur plâtre [ancien, *add. dactyl. 2*] au milieu d'un espace nu et réservé comme celui d'un vase, sous [la trompette *biffé dactyl. 2*] [les joues *corr. dactyl. 2*] d'une Renommée, [qui souffle dans une trompette ou *add. dactyl. 2*] d'un amour qui touche les cordes d'une petite lyre, mais qui me semblaient laides parce que je ne les séparais pas [du bloc de ma vie de tous les jours, du reste du quartier par où je passais chaque après-midi et qui se [*un blanc*] pour moi *biffé dactyl. 2*] [de ce que je voyais tous les jours, que je les croyais frères du marchand de photographies de la rue Royale et contemporains du mastroquet du coin de la rue Boissy d'Anglas *corr. dactyl. 2*]. [Quand je pense à lui ou quand je le vois, qu'en médiocres aquarelles qui portent exactement le millésime de cette année-là, en un « plein air » dans lequel ma vie d'alors me plongeait beaucoup plus et par tous les temps, que me [*sic*] fait ma vie actuelle, dans la lumière crue de l'heure démodée où aujourd'hui je suis encore à table avec du vent cinglant aux tournants, et souvent de la pluie, et dans le ciel clair nocivement clair de gros nuages blancs surannés en effet Françoise désirait avoir pour elle deux photographies une de Pie IX et une de Raspail, mais je profitais pour en acheter une de la Bréma. *biffé dactyl. 2*] [Pendant que Françoise demandait ses photographies, j'en achetai une de la Bréma. *corr. dactyl. 2*] Les admirations innombrables qu'excitait *dactyl. 1* et ² : l'endommager [, le moindre signe de refroidissement entre nous *add.*]. En rentrant, Françoise qui désirait [acheter *biffé*] pour ses étrennes une photographie de Pie IX et une de Raspail, me fit arrêter devant un marchand en plein air [qui vendait *biffé*] au coin de la rue Royale, [à côté de ces hôtels [*comme dans dactyl. 2*] demandait ses photographies, *biffé*] j'en achetai une de la Berma. Les admirations innombrables qu'excitait *plac. Gt 1b* ♦ *b.* du fond de la photographie, il semblait *états ant., plac. Gt 5* ♦ *c.* comme au premier jour du monde, comme s'il n'existait *états ant., plac. Gt 5*

1. Depuis « En rentrant » jusqu'à « Alors je connus cet appartement » [p. 494, ligne 5], le texte corrigé de la dactylographie 2 a été recopié à la main sur la dactylographie 1 et ne porte, sur cet état, aucune nouvelle correction. Mais, ainsi qu'en témoignent les variantes suivantes, ce texte dactylographié sera remanié et surtout considérablement augmenté avant d'aboutir au texte définitif.

2. Les placards Grasset 1 portant le même texte que la dactylographie 2.

1. Pie IX, pape de 1846 à 1878, proclama notamment le dogme de l'infailibilité pontificale en 1870. Il fut extrêmement impopulaire auprès des libéraux. À l'époque où le héros joue aux Champs-Élysées, Léon XIII, surnommé « le pape social », lui a succédé. La référence à son prédécesseur signifie donc un attachement à la tradition. On n'est que plus surpris de trouver son nom à côté de celui de Raspail, chimiste français (1794-1878), surtout connu pour sa participation aux Révolutions de 1830 et de 1848. La juxtaposition de ces deux noms trahit-elle l'inconséquence des idées de Françoise ? Notons pourtant que, dans une esquisse, le narrateur adulte se souvient du « marchand de photographies du coin de la rue Boissy d'Anglas parce que Françoise me laissait y acheter de petites photographies ovales de Pie IX, du cardinal Antonelli, de Raspail, de Victor-Emmanuel et d'Abdel-Kader » (Cahier 64, f° 5 r°).

Page 479.

a. d'un nom [7^e ligne de la page] différent. / Quand je fus couché, *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2, *plac.* *Gt 1* : d'un nom différent. [J'avais beau [...] des anciens jours. *add.*¹] / Quand je fus couché, *plac.* *Gt 1b* : d'un nom différent. / J'avais beau [...] des anciens jours. [/ Je revins [...] l'inefficacité. *add.* 14-17] / Quand je fus couché, *plac.* *Gt 5*, *épr. Gd*

1. Proust écrit à Mme Straus aux alentours du 1^{er} janvier 1918 : « Il est déjà affreux que les années recommencent (bien que depuis longtemps nous ne croyions plus au Nouvel An. Et ce scepticisme, douloureux quand on peut espérer des années meilleures, m'est plutôt doux depuis que je ne peux plus attendre que du mauvais) » (*Correspondance générale*, t. VI, « Lettres à M. et Mme Emile Straus », Plon, 1936, p. 188).

Page 480.

a. doués [p. 479, 3^e ligne en bas de page] d'une violence nouvelle et d'une [volupté *biffé* *daçtyl.* 2] [douceur *corr.* *daçtyl.* 2] insoupçonnée [à des spectateurs dont chacun pourtant l'avait ressenti par soi-même, et qui enflammés, émerveillés éclataient en applaudissements *add.* *daçtyl.* 2]. Et combien la passion [avec laquelle elle avait dit ces vers : « je languis, je brûle pour Thésée » devait être plus forte *biffé* *daçtyl.* 2] [qu'elle montrait devait être irrésistible, quand elle la déclarait non plus à un Hippolyte de théâtre mais *corr.* *daçtyl.* 2] quand elle avait devant elle les objets vivants de ses flammes réelles. [Les joies qu'elle devait leur donner et recevoir d'eux m'apparaissaient comme quelque chose de surhumain, de vague, comme un amour inconnu dont j'avais la *biffé* *daçtyl.* 2]. *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2² : doués d'une violence nouvelle [comme dans *daçtyl.* 2] flammes réelles. Je rallumai *plac.* *Gt 1*, *plac.* *Gt 1b*, *plac.* *Gt 5*

1. Cette addition est, en fait, très légèrement différente du texte définitif.

2. Le texte, dans la dactylographie 2, est coupé, en bas de page, à cet endroit. Dans la dactylographie 1, il a été recopié à la main après corrections et aboutit au texte qu'on lit sur les placards Grasset.

1. Citation d'A. de Vigny, tirée du « Cor », poème dont le premier vers est : *J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois, et le dernier : Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois !* (*Poèmes antiques et modernes*, 1826), vers dont on trouve l'écho dans *Hernani*, de Hugo : *Oh ! que j'aime bien mieux le cor au fond des bois* (acte V, scène III).

2. « Quelquefois aussi en passant devant l'hôtel Kossichief il se disait : "À quoi bon tant nous désespérer de ne pas avoir ce que nous désirons. Car au cours de leurs perpétuelles révolutions les choses finissent par venir à nous. Les situations changent, et ce que nous désirions nous finissons toujours par l'avoir. Oui, mais elles changent moins vite que notre cœur, et ce que nous désirions, si nous finissons toujours par l'avoir, c'est quand nous ne le désirions plus" » (*Jean Santeuil*, éd. citée, p. 674).

3. C'est notamment à la Galerie Georges-Petit, ouverte en 1882 au 8, rue de Sèze, près de la place de la Madeleine, que se tinrent à cette époque plusieurs expositions d'aquarellistes. Madeleine Lemaire, dont Proust fréquenta le salon, fut elle-même une aquarelliste de talent.

4. Jacques-Angé Gabriel, architecte français né et mort à Paris (1698-1782), poursuivit la restauration du Louvre entreprise par son père, construisit l'École militaire et le château du Petit-Trianon, à Versailles, mais il est surtout connu par les deux palais qui forment la face nord de la place de la Concorde et encadrent la rue Royale : l'un, à l'ouest, abrite aujourd'hui l'hôtel Crillon, l'autre est occupé par le ministère de la Marine. Leurs façades sont considérées comme de beaux exemples du style Louis XVI. Le jeune Proust passait à proximité de ces palais quand il se rendait du 9, boulevard Malesherbes aux Champs-Élysées.

5. Le palais de l'Industrie, dû à Viel, Desjardins et Villain fut construit en vue de l'Exposition universelle de 1855 au début de l'avenue des Champs-Élysées. Inspiré du Crystal Palace de Londres, et composé d'une nef longue de 192 mètres terminée à chaque extrémité par de gigantesques verrières, il abrita le Salon annuel de la peinture, de la sculpture et de la gravure. Il fut détruit entre 1897 et 1900 et remplacé par le Grand et le Petit Palais. — C'est également en vue d'une Exposition universelle, celle de 1878, que fut construit le palais du Trocadéro. Il présentait, au sommet de la colline de Chaillot et face au Champ-de-Mars, une façade semi-circulaire de style mauresque. Les architectes en étaient Davioud et Bourdais. Il fut détruit en 1937 pour céder la place à l'actuel palais de Chaillot.

6. La porte Saint-Martin fut construite à la jonction des boulevards Saint-Martin et Saint-Denis par Pierre Bullet, élève de François Blondel, en 1674. Son entablement porte une inscription latine à la gloire de Louis XIV. La porte Saint-Denis avait été édifiée deux ans plus tôt par François Blondel pour célébrer la brillante campagne de Louis XIV qui, en moins de deux mois, avait fait tomber quatre ville fortifiées et trois provinces. On peut y lire l'inscription : *Ludovico Magno*.

7. *Orphée aux enfers*, opéra bouffe d'Offenbach, sur un livret de Crémieux et Halévy, date de 1858. Le jeune héros a encore besoin,

pour admirer, de références culturelles, comme le confirme un autre passage de l'esquisse citée à la note 1 de la page 478 : « Toutes ces rues par lesquelles nous passions pour aller aux Champs-Élysées, les Champs-Élysées même je ne leur trouvais aucune beauté, je n'ai jamais su en trouver hors des moments de véritable ivresse, que dans les lieux où les artistes m'ont dit d'avance qu'il y en avait » (f° 3r°).

Page 481.

a. voluptueux, une nostalgie [p. 480, 6^e ligne de la page] à laquelle ajoutait encore le son d'un cor de chasse, comme ceux qu'on entend la nuit de la Mi-Carême et dont la tristesse est plus grande encore que dans les bois parce qu'elle est sans poésie. [Le lendemain *corrigé dans daçyl. 2 en* Quelques jours plus tard], Gilberte revint aux Champs-Élysées, mais M. Swann avait-il surpris *daçyl. 1, daçyl. 2* : voluptueux, une nostalgie [comme dans *daçyl. 2*] est plus grande [encore *biffé plac. Gt 1b*] que dans les bois parce qu'elle est sans poésie. Quelques jours plus tard, Gilberte revint aux Champs-Élysées, mais M. Swann avait-il surpris *plac. Gt 1, plac. Gt 1b* : voluptueux, une nostalgie à laquelle ajoutait encore le son d'un cor de chasse¹, comme ceux qu'on entend la nuit de la Mi-Carême et dont la tristesse est plus grande que dans les bois parce qu'elle est sans poésie. [À ce moment-là [...] de l'Industrie [p. 480, 2^e §, 9^e ligne], du moins à celui du Trocadéro dont l'amphithéâtre surmonté de tours ressemble au fond d'un tableau de Mantegna². Plongée dans un sommeil [...] arrondissements [p. 480, 2^e §, 17^e ligne] sordides. Comme dans les tableaux d'Elstir que j'allais bientôt connaître et où la plus moderne maison de Chartres est bientôt consubstantialisée, par la même lumière qui la pénètre, par la même « impression », avec la cathédrale, les palais de Gabriel étaient, ne faisaient qu'un, dans mon regard distrait, méprisant et qui cherchait l'apparition de Gilberte, avec le pâtissier et le fleuriste voisins. *biffé*] [Une seule fois [...] je ne l'aimais plus. *add. 14-17*] Quelques jours plus tard, Gilberte revint aux Champs-Élysées, mais M. Swann avait-il surpris *plac. Gt 5. L'épreuve Gallimard procure, pour ce passage, le texte définitif, à l'exception de quelques variantes de détail que nous ne signalons pas.*

Page 482.

a. et tout d'un coup [p. 481, 3^e ligne en bas de page] finit par me dire que ses parents étaient loin de me rendre la sympathie que j'avais pour eux. Ils ne demandaient pas *états ant.* : et tout d'un coup finit par me dire [que ses parents étaient loin de me rendre la sympathie que j'avais pour eux *biffé*] [: « Vous savez, ils ne vous gobent pas. *corr.*] Ils ne demandaient pas *plac. Gt 1b* ↔ b. À ces traits avec quelle violence *états ant.* : À ces traits [(qui ne sont jamais ceux sous lesquels le plus grand misérable se voit lui-même) *add. 14-17*] avec quelle violence *plac. Gt 5. épr. Gd*

1. Sur l'édition originale corrigée, on lit également « cor de chasse ».

2. Voir *La Prisonnière*, CF, t. III, p. 168.

1. « La première fois où M. Straus est venu chez moi boulevard Malesherbes, à l'époque où il croyait que j'avais une mauve influence sur Jacques [...] » (*Correspondance*, t. X, p. 291). Ph. Kolb date cette lettre à Mme Straus de « peu après le 21 mai 1911 ». « Jacques » est Jacques Bizet, fils de Mme Straus.

Page 483.

a. n'en doutais pas [p. 482, 6^e ligne en bas de page] alors. [Or je sentais que j'avais décrit dans ma lettre avec tant d'exactitude certaines caractéristiques irrécusables du sentiment généreux que j'éprouvais que, pour que d'après eux Swann ne l'eût pas aussitôt reconstitué et ne fût pas venu demander pardon de son erreur, il fallait que ce noble sentiment, il ne l'eût jamais ressenti, il fût incapable de le comprendre. *add. daçtyl. 1*] / Or, peut-être. *daçtyl. 1, daçtyl. 2* ➡ b. Pour le passage concernant l'odeur du renfermé, voir dans Du côté de chez Swann, « Noms de pays : le nom », la variante a de la page 387. Encore absent à cet endroit sur les placards Grasset de 1914 (plac. Gt 5) bien qu'il ait été précédemment ôté de la version définitive de Du côté de chez Swann déjà paru à cette date, ce passage a été vraisemblablement inséré ici entre 1914 et 1917 : nous le lisons en effet sur le texte imprimé des épreuves Gallimard. Proust l'a toutefois scindé en deux. La première partie du passage va de Je dus quitter un instant Gilberte [...] à [...] un vieux garde forestier du jardin [fin du 1^{er} § de la page 484]. Pour la deuxième partie, voir la variante f de la page 485.

1. Saint-Simon écrit dans ses *Mémoires* à l'année 1708 à propos de Mansart, surintendant des bâtiments de la Cour : « C'était un grand homme bien fait, d'un visage agréable, et de la lie du peuple » (Bibl. de la Pléiade, nouv. éd., t. III, p. 134) et à l'année 1709 à propos du père Tellier : « [...] il était de la lie du peuple, et ne s'en cachait pas. » (*ibid.*, p. 344). L'expression fut longtemps assez courante : le Litré en trouve des exemples chez Vauban et Lesage, le Robert chez le cardinal de Retz et Vigny.

Page 484.

a. expérimentalement [p. 483, 2^e §, 12^e ligne] les conséquences. Si du moins j'avais pu avoir avec lui une explication ? Gilberte me dit *états ant.*, plac. Gt 5. Voir la variante b de la page 483.

1. Confiserie fondée en 1847 boulevard de la Madeleine et transférée, dans les dernières années du siècle, au 18, boulevard des Italiens. Fournisseur de l'empereur Napoléon III.

2. Mireille Marc-Lipiansky suggère un rapprochement entre la « marquise » et Mme Laudet qui, dans *Jean Santeuil* (éd. citée, p. 349-352), se présente déjà comme une femme d'une générosité dénuée d'arrière-pensée. Voir M. Marc-Lipiansky, *La Naissance du monde proustien dans Jean Santeuil*, Nizet, 1974, p. 235.

3. Voir l'Esquisse X, p. 1011.

Page 485.

a. derrière son cou. Nous luttons *états ant.*, *plac.* Gt 5 \leftrightarrow b. elle résistait, mes jambes glissèrent contre celles de Gilberte et au milieu *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2, *plac.* Gt 1 : elle résistait [, mes jambes glissèrent contre celles de Gilberte et *corrigé en* ; ses pommettes enflammées par l'effort étaient rouges et rondes comme des cerises ; par moments elle les secouait, riant sans fin comme si je l'eusse chatouillée ; je la tenais serrée entre mes jambes comme un cerisier après lequel j'aurais voulu grimper ; et] au milieu *plac.* Gt 1b \leftrightarrow c. l'ardeur du jeu, je jetai, comme quelques *états ant.*, *plac.* Gt 5 \leftrightarrow d. Peut-être avait-elle *états ant.* : Peut-être [, c'est du moins une supposition que j'ai faite beaucoup plus tard en me rappelant ces paroles *add.*] avait-elle *plac.* Gt 1b \leftrightarrow e. s'en fut aperçue, j'acceptai *états ant.* : s'en fut aperçue [(et un certain [...] le craindre) *add.* 14-17], j'acceptai *plac.* Gt 5, *épr.* Gd \leftrightarrow f. d'autre but [3^e §, 9^e ligne], que celui après lequel je n'avais plus envie que de souffler. / Depuis, *états ant.* : d'autre but que celui après [lequel je n'avais plus envie que de souffler. *biffé*] [quoi je n'avais plus envie que de rester tranquille auprès d'elle. *corr.*] / Depuis, *plac.* Gt 1b : d'autre but [...] auprès d'elle. / Depuis *plac.* Gt 5¹

1. Vers les joues se porte l'« élan libidinal » du héros ; elles y réagissent « en rougissant et en se durcissant davantage encore » (J.-P. Richard, *Proust et le monde sensible*, p. 83).

2. Voir l'Esquisse XI, p. 1012.

3. Les variantes b de la page 483 et f de la présente page rendent compte du déplacement dans le texte de ce passage sur l'odeur de renfermé et sur sa division. En séparant plus nettement la sensation de la réminiscence, Proust valorise le phénomène de la mémoire involontaire. D'autre part, à cet endroit du roman, la honte d'éprouver un plaisir frivole et bas aggrave aux yeux du héros le jugement porté par Norpois sur Bergotte et sur ses émules.

4. Sur les placards Grasset de 1913, Proust a écrit de sa main avant ce paragraphe : « Assez grand alinéa ». Les épreuves Gallimard et l'édition de 1918 présentent néanmoins un alinéa normal.

Page 486.

a. aveuglement. / Les êtres nerveux sont peut-être, *états ant.*, *plac.* Gt 5 \leftrightarrow b. avertissements qu'un homme de guerre, lequel, dans le feu de l'action, ne les entend même pas et peut, étant très malade, continuer *états ant.*, *plac.* Gt. 5 \leftrightarrow c. j'avais 41° de fièvre, *états ant.*, *plac.* Gt 5

Page 487.

a. goûter encore. / Le médecin [reconnut le soir une congestion pulmonaire, mais déclara *corrigé en* déclara] « préférer » *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 : Le médecin déclara « préférer » *plac.* Gt 1, *plac.* Gt 1b, *plac.* Gt 5

1. Le paragraphe compris, dans le texte définitif, entre « auprès d'elle » et « Depuis » est la deuxième partie d'un passage qui, jusqu'aux placards Grasset 5 inclus, figurait plus haut dans le roman. Voir la variante b de la page 483.

1. Serge Béhar se montre sceptique sur l'efficacité de la prescription de caféine et d'alcool pour soigner une « dystonie neurovégétative ». Mais il relève le comportement du héros face à sa maladie : « Ce "faire presque montre" est d'une extrême importance. Le futur écrivain physiologiquement diminué, dispose maintenant d'une force. Il a conscience d'acquiescer peu à peu un certain pouvoir. Celui de convaincre son entourage d'adopter telle attitude à son égard. Celui de se soustraire au monde, de s'isoler pour composer son œuvre. En "faisant presque montre" d'un malaise ou d'une crise d'asthme... Avec l'autodiagnostic et l'automédication, ce "faire presque montre" est indispensable à l'édification du roman. Il comporte cependant un énorme danger. Car "certains nerveux pour avoir simulé une maladie finissent par rester toujours malades" » (« L'Univers médical de Proust », *Cahiers Marcel Proust*, Gallimard, 1970, p. 177). Dans sa rubrique « Nos maladies, leurs remèdes », l'Almanach Hachette de 1894 recommande contre les crises d'asthme, outre les fumigations ou l'absorption de petits morceaux de glace, « quelques gouttes de liqueur alcoolique (le kirsch serait le plus efficace) ».

Page 490.

a. plus « insidieuses » [p. 487, 11^e ligne]. [Pourtant ma convalescence fut longue. J'avais presque chaque jour de longues crises d'étouffement pendant lesquelles ma grand-mère restait auprès de moi. Et soit que l'intransigeance de sa raison diminuât avec l'âge, ou qu'il ne lui permit plus de supporter la vue de la souffrance de ceux qu'elle aimait, *add.*] [un soir où la respiration me manquait complètement ce fut elle-même qui courut comme tout le monde était couché m'acheter dans un café de la bière qu'elle me conseilla de boire tout de suite pour me soulager. *add. biffée*]. Mais elle me quitta brusquement avant que je commençasse à boire. Puis j'allai mieux on parlait *dactyl. 1, dactyl. 2* : plus « insidieuses » [et plus « larvées » *add. plac. Gt 1b*]. Pourtant ma convalescence [comme dans *dactyl. 1* et *dactyl. 2*] qu'elle aimait, d'elle-même elle m'offrait¹ de me donner de la bière ou du cognac. Un soir qu'elle m'avait laissé assez bien, elle rentra dans ma chambre presque au milieu de la nuit, et s'apercevant que la respiration me manquait : « Oh ! mon Dieu, tu souffres, s'écria-t-elle les traits bouleversés [p. 488, 17^e ligne]. » / Elle me quitta [...] découragements.— J'aime mieux te laisser [pour *corrigé dans plac. Gt 1b en* et] que tu profites un peu pour te reposer puisque tu es mieux », me dit-elle. / Et quand je l'embrassai je sentis sur ses joues fraîches quelque chose [d'humide *corrigé dans plac. Gt 1b en* de mouillé] dont je ne [sais *corrigé dans plac. Gt 1b en* sus] pas si c'était l'humidité de l'air nocturne qu'elle venait [p. 488, 2^e §, 5^e ligne] de traverser ou bien une larme qui venait d'y sécher. Mais elle me quitta brusquement avant que je commence à boire. Puis j'allai mieux

1. On remarquera que le texte, sur les placards Grasset 1, du passage qui va de « d'elle-même elle m'offrait » à « commence à boire » (fin de la leçon) est différent de celui des dactylographies. On suppose que les corrections de Proust ont été portées sur un état intermédiaire que nous ne possédons pas.

mais on parlait *plac. Gt 1, plac. Gt 1b* : plus « insidieuses » et plus « larvées ». [Pourtant ma convalescence [comme dans *plac. Gt 1b*] Puis j'allai mieux mais on *biffé 14-17*] [Depuis longtemps [p. 487, 2^e §, 7^e ligne] déjà j'étais [...] nocturne qu'elle venait [p. 488, 2^e §, 5^e ligne] de traverser [ou bien une larme qui venait d'y sécher *biffé*]. Le lendemain, elle ne vint [...] son flair [p. 488, 6^e ligne en bas de page], son coup d'œil de clinicien qui décident [...] pendant plusieurs jours [p. 489, 16^e ligne de la page], rien que du lait auquel vous ajouterez plus tard des potages (au lait bien entendu) puis des légumes. Pas de viande [...] chaque fois qu'il mettait [p. 489, 10^e ligne en bas de page] un cardiaque au régime lacté). [...] Je pus enfin me lever. Mais on *corr. 14-17*] parlait *plac. Gt 5*. Les corrections portées par Proust sur l'épreuve Gallimard donnent le texte définitif. ♦ b. les chagrins [p. 490, 2^e §, dernière ligne] qu'ils ont ? » / Pourtant ma convalescence fut longue¹. Un jour à l'heure *daçtl. 1, daçtl. 2, plac. Gt 1* : les chagrins qu'ils ont ? » / [Pourtant ma convalescence fut longue. *biffé*] Un jour à l'heure *plac. Gt 1b*

1. Mme Straus avait qualifié Proust de « toqué ». « Toqué est dur », se plaint celui-ci, vers décembre 1892 ou aux premiers mois de 1893 (*Correspondance*, t. VII, p. 329). Il s'en souvient encore quatorze ans plus tard, à moins qu'elle n'ait répété entre temps ce qui n'était sans doute qu'une taquinerie : « [...] je fais mettre ce mot à Paris par le concierge (qui y va) en pneumatique pour qu'en attendant mon mot vous ne m'appeliez plus *toqué* ce qui me chagrine » (Versailles, peu après le 25 octobre 1906, *Correspondance*, t. VI, p. 254).

2. Par le droit chemin, par la ligne droite.

Page 491.

a. relations en dehors [p. 490, dernier §, 5^e ligne] de nos jeux des Champs-Élysées. [Je ne sus jamais quelle fée avait amené ce dénouement au moment où les choses allaient si mal ; aujourd'hui, j'en soupçonne un peu ma mère. En tout cas comme il fut pareil à ceux des romans *biffé daçtl. 1*] Sur le papier était timbré un casque d'argent bruni sous lequel cette devise était gravée : *Per viam rectam*, et beaucoup de mots, de cette lettre, d'une écriture, semblaient soulignés, parce que la barre des *t* étant tracée non au travers d'eux, mais au-dessus, mettait un trait sous le mot correspondant de la ligne supérieure : « Mon cher ami *daçtl. 1, daçtl. 2* : relations en dehors de nos jeux des Champs-Élysées. Sur le papier [comme dans états ant.] ligne supérieure : « Mon cher ami *plac. Gt 1, plac. Gt 1b, plac. Gt 5* : relations [en dehors de nos jeux des Champs-Élysées. Sur le papier [comme dans états ant.] ligne supérieure : corrigé en en dehors des Champs-Élysées. Or au bas du papier [...] d'irréalité [p. 491, 4^e ligne de la page] tout ce qui m'entourait. [Je ne me sentais pas heureux, je n'en avais pas le temps. *biffé*] Avec une vitesse [...] tout d'un coup [11^e ligne de la page] me remplissait [d'hésitation comme un mort au seuil de l'autre monde *biffé*] [de cette hésitation [...]] Monde *corr.*] » Mon cher ami, *épr. Gd*

1. Tout cet épisode est nettement préfiguré dans *Jean Santeuil*. Malade, Jean apprend que Marie Kossichief, elle-même enrhumée,

1. Voir la variante a de cette page.

a reçu des médecins la défense de sortir pendant tous les mois de janvier et de février, à cause de la rigueur de l'hiver. Au milieu de son chagrin, on apporte à Jean une lettre qu'il ouvre distraitemment ; elle est de Marie, et ses termes annoncent ceux de la lettre de Gilberte (Jean Santeuil, éd. citée, p. 219-220). Le Cahier 20 donne de la lettre de Gilberte une version proche du texte définitif, avec toutefois, après « très souvent goûter » : « même Andrée vous parlera d'un projet de comédie que nous avons l'intention de jouer » (P^o 46 r^o). Voir les Esquisses XII et XIII, p. 1015 à 1016.

2. C'est dans son *Traité de la peinture*, paru à Paris pour la première fois en 1656, que Léonard de Vinci présente la peinture comme « chose mentale » (le *Traité de la peinture* est intégralement publié dans les *Carnets Léonard de Vinci*, réunis en 1951 par Edward Mac Curdy, Gallimard). À vingt ans ou un peu plus, Proust cite comme ses « peintres favoris : Léonard de Vinci, Rembrandt » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 337). G. Séailles, auteur d'un *Léonard de Vinci* (1892), a pu initier Proust à l'œuvre du peintre italien ; « la *pittura e cosa mentale* » y était ainsi paraphrasé : « sa fin dernière est de faire apparaître l'esprit » (voir Anne Henry, *Marcel Proust. Théories pour une esthétique*, Klincksieck, 1981, p. 94). À la fin de sa vie, dans ses « Réponses à une enquête des *Annales* » (26 février 1922), Proust écrit notamment : « Ce qui semble extérieur, c'est en nous que nous le découvrons. *Cosa mentale*, dit par Léonard de Vinci de la peinture, peut s'appliquer à toute œuvre d'art » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 640).

Page 493.

a. amitiés [p. 491, 1^{er} §, dernière ligne], Gilberte. » / Cette lettre avait peut-être été indirectement provoquée par un incident que j'avais cru au contraire de nature à me perdre à jamais dans l'esprit des Swann. Peu de temps auparavant Bloch et le docteur Cottard, nouveau médecin de mon père, étant venus dîner à la maison, on les avait fait entrer un moment pour me distraire dans ma chambre où j'étais encore alité. Bloch ayant entendu dire que Mme Swann *états ant.* : amitiés, Gilberte. » / [Cette lettre avait peut-être indirectement provoquée par un incident *biffé*] [Tandis que je lisais ces mots, [...]] Ces obstacles contre lesquels [p. 492, milieu du 1^{er} §] les amants ont à lutter sont souvent de la nature la plus mystérieuse. Leur imagination surexcitée [...] qui n'aime plus [p. 492, 7^e ligne en bas de page] ne cherche pas à savoir pourquoi. Peut-être aussi un peu redevable [p. 493, 2^e §, 8^e ligne] à un incident *corr.* 14-17] que j'avais cru au contraire [comme dans *états ant.*] Bloch ayant entendu dire que Mme Swann *plac. Gt 5*. L'épreuve Gallimard procure pour ce passage, le texte définitif, à quelques minimes variantes près que nous ne signalons pas.

1. La ressemblance étonnante du G avec un A prépare la méprise du héros qui, dans *Albertine disparue*, croira lire la signature d'Albertine au bas d'un télégramme que lui adresse Gilberte. Imaginée dès le premier état du texte, l'écriture singulière de Gilberte favorisait cette trouvaille tardive.

Page 494.

a. à parler de moi dès qu'il la vit. Et elle pensa qu'il était regrettable qu'elle ne me connût pas. Mais d'ailleurs ce mensonge de Bloch n'influa probablement que d'une façon accessoire sur la lettre de Gilberte, qu'aujourd'hui encore je crois plutôt avoir été due à une démarche, d'ailleurs créée par elle, de ma mère qui savait depuis longtemps que j'avais du chagrin. / Alors je connus *états ant.*, *plac.* *Gt 5* ♦♦ b. maîtresse [2^e §, 18^e ligne] de maison. / Les parents de Gilberte, *états ant.*, *plac.* *Gt 5*

1. Dans la mythologie grecque, les Euménides, déesses bienveillantes, s'opposent aux Érynnies, déesses vengeresses.

2. Le Cahier 21 donne : « [...] les visites de Mme Swann qui si elles levaient le nez pouvaient croire que j'étais un frère ou un cousin de Gilberte » (f° 31 r°). Voir l'Esquisse XIV, p. 1016.

3. Peut-être Proust songe-t-il aux « Études de différentes variétés de fleurs » (dessins à la pointe de métal), conservées au musée des Offices de Florence (voir P. Huard et M. D. Grmek, *Léonard de Vinci. Dessins scientifiques et techniques*, Roger Dacosta, Paris, 1962, p. 91).

4. Proust écrivait à Simone de Caillavet peu avant le 28 janvier 1910 : « Vous me ferez très plaisir si vous me donnez votre photographie. [...] Je penserai à vous même sans photographie mais ma mémoire fatiguée par les stupéfiants a de telles défaillances que les photographies me sont bien précieuses. Je les garde comme renfort et ne les regarde pas trop souvent pour ne pas épuiser leur vertu. Quand j'étais amoureux de votre Maman j'ai fait pour avoir sa photographie des choses prodigieuses. Mais cela n'a servi à rien. Je reçois encore au jour de l'an des cartes de périgourdiens avec qui je ne m'étais lié que pour tâcher d'avoir cette photographie ! » (*Correspondance*, t. X, p. 40.) Ainsi cette réflexion de 1910 est-elle ajoutée presque telle quelle au roman, mais seulement sur les épreuves Gallimard, vraisemblablement en 1917. Voir var. b.

Page 495.

a. j'avais pris pour Mme Swann, si l'un d'eux, M. ou Mme Swann, la traversait en même temps que moi, loin d'avoir l'air irrité il me serrait la main en souriant et me disait : / « Gilberte sait-elle *états ant.* : j'avais pris pour Mme Swann, si [au moment où je passais *add.*] l'un d'eux, M. ou Mme Swann, la traversait en même temps que moi, loin d'avoir l'air irrité [il me serrait la main en souriant et me disait *corrigé en* ils me serraient la main en souriant et me disaient] : / « [Comment allez-vous (qu'ils prononçaient tous deux "commen allez-vous" sans faire la liaison du t) *add.*], Gilberte sait-elle *plac.* *Gt 1b.* Le texte des placards Grasset 5 est semblable à celui des placards Grasset 1 corrigés. ♦♦ b. mot écrit sur un papier *états ant.* : mot écrit [(parce que j'étais une relation encore assez nouvelle) *add.* 14-17] sur un papier *plac.* *Gt 5*, *épr.* *Gd* ♦♦ c. d'en distinguer une seule, ou encore portant, comme la première fois *états ant.*, *plac.* *Gt 5* ♦♦ d. à un de ses correspondants qu'aux intervalles les plus éloignés possible et après avoir épuisé tous les autres. Comme à

cause *états ant.* : à un de ses correspondants [, au moins de ceux pour qui elle prenait la peine de faire des frais, *add. 14-17*] qu'aux intervalles les plus éloignés possible et après avoir épuisé tous les autres. Comme^a à cause *plac. Gt 5, épr. Gd*

1. Le Chandelier d'or à sept branches que Moïse fit placer dans le Tabernacle (Exode, XXV, 31-37).

2. L'édition de 1918 donne bien « au-dessus » conformément aux placards Grasset et aux épreuves Gallimard. On aurait attendu « au-dessous » (voir p. 490, ligne 39).

Page 496.

a. m'étaient *plac. Gt 5, orig. Nous adoptons la leçon de l'épreuve Gallimard.* ♦♦ b. style Henri II et pourvu *états ant.* : style Henri II [qui avait été si longtemps l'idéal d'Odette et dont elle devait bientôt se déprendre *add. 14-17*] et pourvu *plac. Gt 5, épr. Gd* ♦♦ c. il ne me parut pas certain qu'en faisant cette description à mes parents je commettais un mensonge. *états ant.* : il ne me parut pas certain qu'en faisant cette description à mes parents je [commettais *biffé*] [commisse *corr.*] un mensonge. *plac. Gt 1b*

1. On peut supposer que c'est d'imitation qu'il s'agit ici : le « faux Henri II » était répandu dans la bourgeoisie de l'époque.

2. Jean-Baptiste Berlier (1843-1911), ingénieur français qui préconisa l'installation à Paris de tramways tubulaires et souterrains.

Page 497.

a. j'écartai à tout jamais de moi la pensée *états ant., plac. Gt 5* ♦♦ b. n'étant plus que le jouet mécanique, maladroit et rougissant des plus vils *états ant.* : n'étant plus que le jouet [mécanique, maladroit et rougissant *biffé 14-17*] [, et maladroit *corr. 14-17*] des plus vils *plac. Gt 5* : n'étant plus que le jouet [, et maladroit *biffé*] des plus vils *épr. Gd* ♦♦ c. majesté du gâteau de Savoie, entouré *états ant., épr. Gd* ♦♦ d. comme l'intérieur [dernier §, 2^e ligne] d'un Temple peint par Rembrandt, et où le gâteau de Savoie semblait aussi [accoutumé *corr. rigé dans plac. Gt 1b en* débonnaire et familier] qu'il était magnifique, trôner là à tout hasard pour le cas où il aurait pris fantaisie à Gilberte de manger. Bien mieux, elle ne consultait pas seulement sa faim à elle, mais, tandis qu'elle m'offrait un gâteau, s'informait de la mienne, et même de l'heure à laquelle mes parents dinaient. Comme si je l'avais su encore, comme si le trouble *daçtyl. 1, daçtyl. 2, plac. Gt 1, plac. Gt 1b*

1. La *Vie de Jésus*, d'Ernest Renan, parue en 1863, était le premier volume d'une monumentale *Histoire des origines du christianisme* en huit volumes. Faisant le point de ce qui était scientifiquement crédible dans la vie du Christ et mettant en valeur sa personnalité humaine, l'ouvrage, mis à l'Index par l'Église, fut longtemps considéré comme un brûlot d'impiété. Proust lui-même, à l'époque où il écrit la préface

a. possible [et après avoir épuisé tous les autres *biffé*]. Comme *épr. Gd*

de *La Bible d'Amiens*, de Ruskin, trouve qu'on n'aurait pas beaucoup à faire pour voir s'esquisser dans la *Vie de Jésus* « une sorte de Belle Hélène du christianisme » (*Pastiches et mélanges, Contre Sainte-Beuve*, Bibl. de la Pléiade, p. 94). Il n'est cependant pas entièrement défavorable à Renan (*ibid.*, p. 139).

2. Pour Kant, les choses en soi, les *noumènes*, sont inconnaissables. Nous ne connaissons le monde que par les *phénomènes*, qui nous sont donnés dans l'espace et dans le temps, formes *a priori* de la sensibilité. La loi morale, en s'imposant à nous, nous fait découvrir notre liberté par rapport aux phénomènes. La philosophie de Kant a été enseignée à Proust principalement par Darlu (au lycée Condorcet), et par Boutroux (à la Sorbonne), deux professeurs qui sont ses « héros dans la vie réelle » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 337).

3. Allusion peu claire. S'agit-il de *La Présentation au Temple*, comme le propose J. Nathan (*Citations, références et allusions de Marcel Proust dans « À la recherche du temps perdu »* nouv. éd., Nizet, 1969) ? Notons que les placards Grasset portaient seulement « un Temple peint par Rembrandt ». L'article indéfini fait penser que Proust a voulu dire : un temple asiatique, tel qu'aurait pu le peindre Rembrandt.

4. J. Nathan suggère avec vraisemblance que Proust confond ici « le palais de Darius à Persépolis et le palais assyrien "ninivite" de Sargon à Khorsabad, qui comporte des décorations cuites au four » (ouvr. cité, p. 72)

Page 498.

a. l'image de la famille [p. 497, 7^e ligne en bas de page], dans mon estomac et mon souvenir également paralysés ! Si plusieurs de ses amis refusaient une tasse de thé, elle disait : [« Décidément *add. dactyl. 2* je n'ai *dactyl. 1, dactyl. 2*. Les placards Grasset 1, les placards Grasset 1 corrigés et les placards Grasset 5 portent le même texte que la dactylographie 2. ♦ b. « Nous avons l'air d'un lunch de nocé ; mon Dieu *états ant., plac. Gt 5* ♦ c. Mme Trombert, Mme Cottard. S'il ne vient *états ant.* : Mme Trombert, Mme Cottard [et Mme Bontemps, tu sais [...]] voir revenir *add. 14-17*. S'il ne vient *plac. Gt 5, épr. Gd* ♦ d. qui ont parlé du portrait de Machard ! Mais venez donc *états ant.* : qui ont parlé du [portrait de Machard *biffé*] [tableau de Gérôme *corr.*] ! Mais venez donc *plac. Gt 1b* : qui ont parlé du tableau de Gérôme ! Mais venez donc *plac. Gt 5* : qui ont parlé du tableau de Gérôme ! [C'est Gérôme qui est le grand *crack* en ce moment. *add.*] Mais venez donc *épr. Gd*. Voir les deux dernières lignes de la page 527 qui justifient probablement la suppression de cette dernière addition sur des épreuves ultérieures.

1. « Autre mot qu'on dit souvent (analogue à "Je n'ai pas de succès avec mon thé") "Ça a l'air bon ce que vous mangez là" », écrit Proust à Reynaldo Hahn le 17 ou 18 août 1911 (*Correspondance*, t. X, p. 332). Écrit-il vers cette date ce passage de son roman ?

2. On lit sur le Carnet 4 : « Mme Swann dit de Cottard cher docteur Cottard dit cher Bergotte » (f^o 20 r^o).

3. À propos des personnages qu'on voit apparaître chez Mme Swann (Mme Cottard, puis Mme Verdurin notamment), Proust écrit à J. Rivière le 29 ou le 30 avril 1919 : « Une des choses que je

cherche en écrivant (et non à vrai dire la plus importante), c'est de travailler sur plusieurs plans, de manière à éviter la psychologie plane. Les Cottard etc. ne sont donc pas rappelés ici pour insérer de la variété dans l'étendue, mais pour donner (bien imparfaitement dans un tel fragment) un aperçu des substructions et des étagements divers » (Proust-Rivière, *Correspondance*, p. 52).

4. Jean-Léon Gérôme (1824-1904), membre de l'Académie des beaux-arts, exposa dans de nombreux salons ; ses tableaux témoignent d'un art très académique. C'est à ce titre (Gérôme était un ennemi déclaré des « impressionnistes ») que Proust le choisit comme peintre favori des « mondains ». Jules Machard (1839-1900) [voir var. d], peintre français, fut prix de Rome en 1865. Au Grand Salon de 1889 étaient exposés une *Allégorie de l'Amour*, par Gérôme, et un portrait peint par Machard. Est-ce de ce salon que parlent les invitées de Mme Swann ? Voir toutefois notre Notice, p. 1320.

Page 499.

a. comme vous l'aimez, ajoutait-elle, *états ant.* : comme vous l'aimez [, comme vous le prenez dans votre petit « studio » *add.* 14-17], ajoutait-elle *plac.* Gt 5, *épr.* Gd ↔ b. mes habitudes que j'étais venu *états ant.* : mes habitudes [(fût-ce celle [...] un ou non) *add.* 14-17] que j'étais venu *plac.* Gt 5, *épr.* Gd

1. Absent de l'édition de 1874 du Littré, le mot « studio » désigne à la fin du XIX^e siècle un atelier d'artiste ou un cabinet de travail. Au sens de « grande pièce servant à la fois de chambre, de salle à manger, de salon », il est encore signalé comme un néologisme par le Larousse du XX^e siècle, édition de 1933.

2. Le salon de thé Colombin se trouvait à l'angle des rues Cambon et du Mont-Thabor, dans le 1^{er} arrondissement.

3. D'après le dictionnaire Robert, le mot « nurse », introduit en France en 1872 pour désigner une nourrice anglaise, n'aurait été employé qu'à partir de 1896 au sens de « infirmière » ou « bonne d'enfant ». Les expressions de Mme Swann sont décidément d'avant-garde.

Page 500.

1. Frédéric-Auguste Wolf (1759-1824), philologue allemand, publia en 1795 ses *Prolegomena ad Homerum* qui prétendaient prouver que l'*Iliade* et l'*Odyssée*, loin d'avoir un auteur unique, avaient été formées par la réunion de morceaux d'époques différentes. Il tenta aussi d'établir que plusieurs des discours de Cicéron étaient apocryphes.

Page 501.

a. m'étaient inspirés quand *orig.* Voir var. a, p. 502. Nous adoptons la leçon des états antérieurs.

Page 502.

a. ce monde [p. 499, 8^e ligne de la page] mystérieux. Alors M. Swann entra à son tour. « Sais-tu *daçtyl. 1, daçtyl. 2, plac. Gt 1* : ce monde mystérieux. [Que sa femme fut sortie ou non, il rentrait d'habitude fort tard et à ce moment de cinq heures où il se sentait jadis si malheureux, il ne se demandait pas comme autrefois ce qu'elle pouvait faire. Il se rappelait bien quelquefois qu'il avait un jour essayé de lire une lettre adressée par Odette à Forcheville. Même il ne lui était pas désagréable de se rappeler qu'il l'avait fait, et plutôt que d'approfondir la honte qu'il en ressentait, préférait se livrer à une petite grimace du coin gauche de sa bouche. Mais ce problème qui lui avait paru si passionnant et qu'il se promettait alors d'éclaircir quand il ne serait plus jaloux, par amour de la vérité, savoir si Odette avait ce jour-là ou tout autre jour été possédée par Forcheville, ce problème depuis que Swann n'était plus galant avait entièrement perdu de son intérêt à ses yeux. Il lui eût été désagréable d'en vouloir à Odette et d'ailleurs il n'éprouvait aucun besoin d'être renseigné. Vers sept heures, le jour de Mme Swann, nous le voyions, Gilberte et moi, entrer dans la salle à manger¹ *add. biffée*] [Quand viendrez-vous ? [...] ce mot désignait [p. 499, 21^e ligne] Françoise. Et moi qui aux Champs-Élysées, avais eu si peur de la fâcheuse impression qu'avait dû produire Françoise, j'entendais Mme Swann me dire que c'était tout ce que Gilberte avait raconté de notre vieille servante qui leur avait donné, à elle et à son mari, tant de sympathie pour moi. « On sent qu'elle vous est dévouée, qu'elle est si bien. » Je changeai entièrement d'avis sur Françoise. Par contrecoup, avoir une institutrice pourvue d'un caoutchouc et d'un plumet ne me sembla plus chose si nécessaire. Enfin je compris [p. 499, 14^e ligne en bas de page], par quelques mots [...] je pénétrai [p. 500, 2^e ligne de la page] aussi dans le « Saint des Saints ». Par exemple [...] du monde — du sentiment [p. 501, 8^e ligne de la page] particulier, douloureux et voluptueux [...] qu'elle ne connaissait pas. *add.*] / Alors M. Swann entra. « Sais-tu *plac. Gt 1b* : ce monde mystérieux. Quand viendrez-vous ? [comme dans *plac. Gt 1b*] Alors M. Swann entra. « Sais-tu *plac. Gt 5*². Les corrections portées par Proust sur l'épreuve Gallimard donnent le texte définitif. ♦ b. doit être brisée. Pensez, états ant. : doit être brisée. [C'est odieux. À la maison [...] faisant l'o bref, ce qui m'étonna beaucoup la première fois. *add.*] Pensez, *plac. Gt 1b*

Page 503.

a. officier [4^e ligne de la page] de la Légion d'honneur. / « Hé bien ! sa femme ne me plaît pas. / — Tu as le plus grand tort, *daçtyl. 1, daçtyl. 2, plac. Gt 1* : officier de la Légion d'honneur. [C'est un homme délicieux, [...] une voix nasale et un œil de verre. *add.*] / « Hé bien ! sa femme ne me plaît pas. / — Tu as le plus grand tort, *plac. Gt 1b* : officier de la Légion d'honneur. C'est un homme délicieux [...] une voix nasale [l'haleine forte *add. 14-17*] et un œil de verre. / « Hé bien ! sa femme ne me plaît pas. / — Tu as le plus grand tort, *plac. Gt 5* : officier de

1. Ce passage, modifié et augmenté, sera placé plus loin par Proust. Voir, à ce propos, la variante a de la page 516.

2. Voir également la variante a de la page 501.

la Légion d'honneur. / C'est un homme délicieux [...] œil de verre. [« Hé bien ! sa femme ne me plaît pas. corrigé en « Je vous dirai [...] très « fast » [4^e §, 3^e ligne], mais en attendant elle a [un drôle de genre biffé] [une drôle de touche corr.]. / — Elle est étonnante [...] et elle ne me plaît pas non plus.] / — Tu as le plus grand tort, épr. Gd

1. La Société de l'union générale, au capital de 4 millions de francs, fut fondée en 1876 pour grouper des capitaux appartenant à des catholiques. Une seconde société portant le même nom, au capital de 25 millions de francs, fut fondée en 1878. Amenée en 1882 à suspendre ses paiements, elle fut mise en faillite. Ce krach eut un grand retentissement et entretint longtemps la méfiance des épargnants français vis-à-vis des placements industriels.

2. *A fast girl* est, en anglais, une jeune fille d'allure très libre et « à la mode ». Nous dirions aujourd'hui : « dans le vent » ou « in ». C'est la première mention d'Albertine dans le roman, destinée à préparer son apparition dans la deuxième partie de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Le personnage de Mme Bontemps, sa tante, acquiert du même coup plus d'importance (voir p. 498 et var. c).

3. L'actualité de l'époque transparait ici derrière la fiction : la France envisageait dès la fin du siècle l'éventualité d'une guerre avec l'Allemagne et s'interrogeait sur le soutien que lui apporterait le tsar Nicolas II.

Page 504.

a. Il y avait certes dans le milieu Guermantes, à l'encontre plac. Gt 5 add. 14-17, épr. Gd. Voir pour cette variante et les trois variantes suivantes, la variante a de la page 506. ♡ b. indispensable au milieu Guermantes, d'un ministre plac. Gt 5 add. 14-17, épr. Gd

1. Cette phrase éclaire l'affirmation du *Temps retrouvé*, qu'on lit aussi dans « Réponses à une enquête des *Annales* » : « Mon instrument préféré de travail est plutôt le télescope que le microscope » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 640).

Page 505.

a. l'esprit Guermantes. Mais avec plac. Gt 5 add. 14-17, épr. Gd ♡ b. acquise dans le milieu Guermantes, et conservée. plac. Gt 5 add. 14-17, épr. Gd. Avant les corrections effectuées probablement sur un jeu d'épreuves ultérieur, le nom de Guermantes était donc prononcé dix fois en une seule page.

Page 506.

a. dans le secret [p. 503, 8^e ligne en bas de page] des dieux ? » / Je crois que Swann n'était pas fâché états ant. : dans le secret des dieux ? » / [Ce n'est pas ainsi [...] d'humaines racines. add. 14-17¹] Je crois que

1. En fait cette longue addition, écrite par Proust entre 1914 et 1917, est légèrement différente du texte définitif. Voir, à ce propos, les variantes de la page 504 et 505.

Swann n'était pas fâché plac. Gt 5, épr. Gd ↔ b. Mme Bontemps, *états ant.*, plac. Gt 5. De même, on peut lire « les Bontemps », à la 15^e ligne et à la 21^e ligne de la page. ↔ c. peu élégante, il répétait : « Pour Mme Cottard, j'avoue *états ant.*, plac. Gt 5.

1. Nom probablement inventé. Dans un premier temps, Proust avait écrit : « les Machutoland » (voir n. 1, p. 1019).

Page 507.

1. À la suite de la bataille du défilé des Thermopyles (480 av. J.-C.), où trois cents Spartiates se firent tuer sur place pour tenter de barrer la route aux troupes de Xerxès, on inscrivit sur leur sépulture pour commémorer leur bravoure : « Étranger, va dire à Sparte que nous gisons ici par obéissance à ses lois » (voir Hérodote, *Histoires*, livre VII).

2. Voir l'Esquisse XV, p. 1019.

3. On appela « opportunistes » les députés républicains qui, dans l'Assemblée nationale de 1871, avaient collaboré avec les monarchistes pour élaborer la Constitution. Développant le 12 août 1881 le programme de son parti, Gambetta définit l'opportunisme comme « une politique avisée, ne laissant jamais passer l'heure propice, les circonstances favorables, mais ne sacrifiant rien, ni au hasard, ni à l'esprit absolu, ni à l'esprit de violence ». Sous sa conduite, puis sous celle de J. Ferry, le parti « opportuniste » gouverna la France de 1879 à 1885. À partir de 1893, il s'intitulera « progressiste ».

4. À l'époque de la « petite enfance » du héros, après les élections de 1881, les radicaux, sous l'impulsion de Clemenceau, demandent la révision de la Constitution (suppression de la Présidence et du Sénat), la séparation des églises et de l'État, un service militaire réduit et obligatoire pour tous les Français, l'autonomie communale ; au plan social, ils réclament notamment l'égalité des droits de l'ouvrier et du patron. Ce programme ne sera défini que plus tard comme « radical-socialiste ».

5. Anne Henry rapproche cette phrase d'un passage de Schopenhauer : « L'histoire a beau prétendre nous raconter toujours du nouveau, elle est comme le kaléidoscope : chaque tour nous présente une configuration nouvelle et cependant ce sont, à vrai dire, les mêmes éléments qui passent toujours sous nos yeux » (*Le Monde comme volonté et comme représentation*, trad. Burdeau, Paris, Alcan, 1888, t. III, p. 289). Mais, fait-elle observer, Proust remplace le mot « histoire » par celui de « société », « témoignant un désir de déplacer sa perspective et de constituer une sociologie romanesque » (*Proust romancier*, p. 127-128). Toutefois, F. Charmes, qui ne connaissait peut-être guère Schopenhauer, écrit le 15 août 1895 dans *La Revue des Deux Mondes* : « Le kaléidoscope a tourné, et tourne encore : il serait difficile de prévoir quelles images il présentera dans quelques semaines. »

Page 508.

1. S'ajoutant à la visite du roi Théodose II qui fait songer à celle du tsar, cette indication pourrait dater approximativement l'époque où se situe « Autour de Mme Swann ». En effet, le capitaine Alfred Dreyfus a été condamné pour haute trahison en 1894. Dès le début de sa déportation à l'île du Diable, son frère Mathieu, aidé de quelques amis, de professeurs et d'écrivains, puis du lieutenant-colonel Picquart, qui y jouera sa carrière, se bat pour que soit proclamée son innocence. C'est en novembre 1897 que l'Affaire éclate au grand jour avec la publication des fac-similés du bordereau qui l'accuse, provoquant l'intervention du sénateur Scheurer-Kestner en faveur du condamné. Les « dreyfusards » dénoncent déjà Esterhazy comme le vrai coupable. Dès la fin de l'année 1897, l'Affaire déchaîne les passions.

Page 509.

1. En latin : « terre inconnue ».
2. L'Agence Havas fut fondée à Paris en 1835 par Charles Havas. Grâce à ses nombreux correspondants en province et à l'étranger et à des moyens techniques modernes, elle jouissait déjà à l'époque de Proust d'une grande réputation et occupait une position quasiment officielle dans l'information française.
3. Allusion à *La Cousine Bette*, éventuellement au *Cousin Pons*, de Balzac.
4. Proust a eu l'occasion de côtoyer plusieurs des membres de cette famille juive d'une richesse légendaire. C'est chez la baronne Alphonse de Rothschild que se donna, le 5 juin 1897, une soirée au cours de laquelle Montesquiou, insulté par les Régnier, se fâcha avec le jeune pianiste Delafosse — scène probablement transposée dans la soirée chez les Verdurin de *La Prisonnière* (d'après G.D. Painter, *Marcel Proust*, t. II, p. 311). Quant au baron et à la baronne Maurice de Rothschild, ils assistaient au bal du Golf-Club de Cabourg donné le 16 août 1911 au Grand Hôtel : « J'ai vu Maurice de Rothschild (et d'autres) à un bal qu'a donné d'Alton. Je dois reconnaître, après m'être élevé sur ce qu'on disait de sa folie, et, si gentil qu'il ait été avec moi, qu'il a été "impossible". Sa femme m'a paru crispante » (à Reynaldo Hahn, 17 ou 18 août 1911, *Correspondance*, t. X, p. 333). Sans doute aussi rencontra-t-il souvent chez Mme Straus les frères Rothschild, qui étaient très liés avec Émile Straus.

5. Plusieurs critiques (Feuillerat, Alden) ont jugé peu plausible cette visite d'Odette à une dame de l'aristocratie.

Page 510.

1. Robert-Philippe-Louis-Eugène-Ferdinand d'Orléans, duc de Chartres (1840-1910), neveu de Louis-Philippe, second fils du duc

d'Orléans et de la princesse Hélène, frère puiné du comte de Paris. Il est donc l'oncle de Philippe, duc d'Orléans (1869-1926). Celui-ci, devenu en 1894, à la mort de son père, le représentant de la monarchie traditionnelle en France, n'aura pas d'enfant. C'est donc à la descendance du duc de Chartres que reviendra, à partir de 1926, un éventuel droit à la couronne de France. Odette ne comprend pas que le duc est appelé prince en tant que membre de la famille royale.

2. Le château des Guermantes peut bien être situé dans l'Aisne, Combray ayant été, pour que la guerre de 1914-1918 joue un rôle dans le roman, déplacé de Beauce en Champagne ; mais en répondant par un nom de département quand on l'interroge sur une province, Odette commet, plus qu'une erreur de géographie, une monumentale faute de goût. Proust commit la même bourde quand, interrogé par Émile Daireaux, à Cabourg, sur sa province d'origine, il répondit : « L'Eure-et-Loir » (voir sa lettre à Max Daireaux, peu après le 19 juin 1913, *Correspondance*, t. XII, p. 209).

Page 516.

a. Pour cela il faut un témoin [p. 506, 5^e ligne en bas de page], quelqu'un qui vienne dans ce monde nouveau et délicieux, comme un insecte dans une fleur, et qui répandra ensuite, on l'espère du moins, au hasard de ses visites, la nouvelle qu'elle aura emportée avec elle, tels des germes d'envie et d'admiration. Mme Cottard rentrait dans ce que ma mère appelait les « Étranger va dire à Sparte » et était en effet bien choisie pour ce rôle car, bienveillante, réservée et modeste, Mme Swann n'avait pas à craindre en l'invitant à ses jours brillants d'introduire chez elle un traître ou une concurrente, et, en revanche en se basant sur le calcul des probabilités, elle pouvait s'imaginer que tel bellâtre¹ de Verdurin apprendrait probablement le surlendemain que le Gouverneur de Paris avait mis des cartes chez l'ancienne Odette ou telle autre de ces réalisations particulières et assez peu nombreuses sur lesquelles nous nous représentons et nous poursuivons la gloire, faute de pouvoir l'imaginer sous toutes les autres formes que nous espérons bien d'ailleurs — en gros — qu'elle revête. Ce ne fut pas seulement à ces thés, d'ailleurs à cause desquels *dactyl.* 1, *dactyl.* 2, *plac. Gt 1* : Pour cela il faut un témoin [quelqu'un qui vienne [comme dans états ant.] qu'elle revête. corrigé en qu'on laisse pénétrer dans ce monde [...] ce rôle [p. 507, 1^{re} ligne] rentrait dans cette catégorie spéciale d'invités que ma mère appelait [...] gala du roi [p. 507, 18^e ligne] Théodose ; ou enfin telle autre de ces matérialisations particulières et assez peu nombreuses sous lesquelles nous nous représentons, et nous poursuivons la gloire, faute de pouvoir l'imaginer sous toutes les autres formes que nous espérons bien d'ailleurs — en gros — qu'elle revêt également. Les jours où sa femme ne donnait pas de thé, Swann rentrait généralement plus tard. Il ne s'inquiétait pas qu'elle fût sortie à ce moment de six heures du soir où jadis il se sentait si malheureux, il ne se demandait pas comme autrefois ce qu'elle pouvait faire. Il se rappelait bien quelquefois qu'il

1. En fait c'est seulement sur les placards Grasset 1 que l'on lit « bellâtre ». Sur la dactylographie 1 et la dactylographie 2 on lit distinctement, bien que tout le passage, manuscrit, soit peu lisible « habitué ».

avait un jour essayé de lire une lettre adressée par Odette à Forcheville. Même il ne lui était pas désagréable de se rappeler qu'il l'avait fait, et plutôt que d'approfondir la honte qu'il en ressentait, préférait se livrer à une petite grimace du coin gauche de sa bouche. Mais ce problème qui lui avait paru si passionnant et qu'il se promettait alors d'éclaircir quand il ne serait plus jaloux, par amour de la vérité, savoir si Odette avait ce jour-là ou tout autre jour été possédée par Forcheville, ce problème depuis que Swann n'était plus galant avait entièrement perdu de son intérêt à ses yeux¹. Il lui eût été maintenant désagréable de poser des questions à ce sujet à Odette et sa réponse d'ailleurs l'aurait laissé indifférent. À peine pouvait-il se représenter l'angoisse qu'il avait éprouvée autrefois. Elle avait cependant été si forte qu'il ne pouvait se figurer alors qu'il ne s'en délivrerait jamais et que la mort d'Odette lui semblait seule capable de lui faire le chemin libre pour qu'il pût continuer à vivre ; c'est ainsi que souvent un effet de perspective nous fait croire qu'une hauteur qui est devant nous barre entièrement la route ; mais Swann avait continué d'exister et s'était aperçu que le chemin contournait l'obstacle mais n'en était pas obstrué. Et pourtant cette angoisse qu'Odette avait fait éprouver à Swann (pareille à celle avec laquelle j'avais fait connaissance à Combray le soir où il venait à la maison) il lui était réservé — et, d'après ce que me raconta M. de Charlus ne dut pas être longtemps après que j'eus commencé à aller chez eux — de la ressentir encore, non à propos d'Odette, mais d'une autre femme. C'est que cette angoisse, Swann était arrivé à l'âge où elle se constitue en nous à titre de maladie chronique dont le principe est en nous, et qui cherche seulement dans le monde extérieur, indépendamment duquel elle se développe, des occasions pour déclencher et justifier ses crises. À partir d'un certain âge nous ne sommes plus amoureux d'une femme mais à propos d'une femme. Nos amours ne sont, malgré la diversité des amantes, qu'un même amour latent, expectant, toujours en imminence de crise et que le plus petit trait d'un visage qui a pu y donner prétexte fait entrer en éruption. De même cette angoisse, un peu plus rare pourtant, qui demande pour se produire des circonstances un peu plus particulières est là aussi en nous, attendant seulement dans la suite de nos amours qu'en survienne un pour une femme remplissant des conditions un peu spéciales, par exemple une femme frivole aimant le monde, y allant à une époque ou à des heures où quelque contingence nous empêche de l'y accompagner. Celle qui était sur le point d'aimer Swann quand Gilberte m'écrivit pour me demander de venir désormais goûter avec elle, celle qui devait réveiller en lui cette angoisse dont, selon M. de Charlus, Swann est mort, ne lui donna cependant à ce qu'on m'a dit aucune raison d'être jaloux, elle lui fut toujours fidèle. Mais il ne le croyait pas. Obligé de rester beaucoup avec sa femme, de partir avec elle quand elle voulait voyager, il lui arrivait souvent de ne pouvoir suivre dans le monde cette jeune femme dont il était épris, qui s'y plaisait, qui s'y montrait gaie disait-on. C'était assez pour que renaquit en lui l'ancienne angoisse, lamentable accroît de son amour, qui éloignait Swann précisément de ce qu'elle était comme un désir d'atteindre (la nature, la sincérité du sentiment que cette jeune femme avait pour lui, le désir caché de ses journées, le secret de son cœur) ; car elle interposait, — cette angoisse, — entre Swann et celle qu'il aimait, cet amas réfractaire

1. Voir la variante *a* de la page 502.

de soupçons antérieurs, ayant leur cause en Odette ou en telle autre qui avait précédé Odette, et qui ne lui permettaient plus de connaître sa maîtresse actuelle qu'à travers le fantôme ancien, et commun à d'autres, de la « femme qui excitait sa jalousie » dans lequel il l'avait arbitrairement incarnée. Souvent Swann l'accusait, cette jalousie, de le faire croire à des trahisons imaginaires ; mais alors il se rappelait qu'il avait fait bénéficier Odette du même raisonnement et à tort. Et tout ce que faisait la jeune femme qu'il aimait aux heures où il n'était pas avec elle cessait de lui paraître innocent. Comme il aurait souhaité quand il souffrait par Odette de pouvoir un jour lui laisser voir qu'il en aimait une autre. Maintenant il l'aurait pu et au contraire il prenait mille précautions pour que sa femme ne soupçonnât pas ce nouvel amour. *add.*] / Ce ne fut pas seulement à ces thés, d'ailleurs à cause desquels *plac. Gt 1b* : Pour cela il faut un témoin qu'on laisse [...] catégorie spéciale d'invités que ma mère [, qui avait certains côtés de la tournure d'esprit de son père, *add. 14-17*] appelait [...] gala du [roi Théodose ; ou enfin *comme dans plac. Gt 1b*] qu'elle revêt également. *biffé 14-17*] [roi Théodose ; elle ne supposait [...] de revêtir pour nous. *corr. 14-17*] [/ D'ailleurs, Mme Swann [*p. 507, 2^e §, 1^{re} ligne*] n'avait obtenu [...] communion [*p. 507, 2^e ligne en bas de page*], que des dames conservatrices avaient la stupéfaction [...] dont la femme [*p. 508, 12^e ligne en bas de page*], Lady Israels, était tante à la mode de Bretagne de Swann. Elle [...] titre du roman [*p. 509, 14^e ligne*] de Balzac « Le cousin Bête¹ ». Lady Rufus Israels, elle, [...] Lady Israels était entrée presque [*p. 509, 26^e ligne*] en même temps². Mme de Marsantes [...] trompés à Combray [*p. 510, 2^e ligne*] et qui faisait^a maintenant [...]

a. et qui faisant *orig.* Nous adoptons la leçon des placards Grasset 5.

1. On trouve à cet endroit sur un fragment manuscrit, un passage dont voici le texte : « "Le cousin Bête" et si d'aventure on avait rencontré chez lui Mme de Guermantes on demandait ironiquement : "Y a-t-il seulement un M. de Guermantes ?" »

2. On trouve, à cet endroit, sur un fragment manuscrit un passage dont voici le texte : « Odette comptait bien abrégé sa visite, mais ne pouvait fuir encore, il n'y avait pas une minute qu'elle était arrivée. Soit pour esquiver la difficulté, soit pour ménager une insolence à sa nièce, "Je serais très curieuse de visiter votre hôtel", dit Lady Israels à Mme de Marsantes, sachant que celle-ci avait une grande considération pour elle, bien plus besoin d'elle. D'ailleurs Lady Israels, très bienfaisante et droite, avait une grande hauteur. "Je serai ravie de vous le montrer", avait dit Mme de Marsantes, et aussitôt elle était partie avec Lady Jacob, en personne qui n'a pas à se gêner avec Mme Swann trop heureuse d'être chez elle, et avait laissé la malheureuse seule, debout, qui avait fini par s'asseoir et s'était morfondue une demi-heure. Alors Mme de Marsantes était revenue en disant sèchement à Mme Swann : « Vous m'excusez », et Lady Jacob avait levé son face-main et regardé Odette comme une personne qu'elle n'eût même pas aperçue tout à l'heure et qui serait arrivée dans l'intervalle, ou comme un dernier accessoire de l'hôtel. Cet accessoire-là ne lui plut pas sans doute, car ce fut le seul sur lequel elle garda le silence et, se détournant vers Mme de Marsantes, elle engagea avec elle une conversation à laquelle Odette ne fut jamais mêlée. « Tu me feras le plaisir de ne pas y retourner », lui avait dit Swann, et cette seule visite n'avait pas encouragé Odette à pousser plus loin son offensive de ce côté. Emprisons-nous d'ailleurs d'ajouter que ce n'était pas celui qui préoccupait Mme Swann. Elle n'avait même pas au sujet des choses de la noblesse, des généalogies, des maisons duciales la petite érudition que de paisibles bourgeois de Nantes ou de Tours cultivent nuit et jour, bien qu'ils ne doivent jamais connaître personne de ce monde-là. Quand nous le verrons plus tard affluer chez l'ancienne Odette, il ne vint pas combler un vide qu'avait creusé à force de désirs la lecture des anciens Mémoires, de l'Almanach de Gotha ; il fut reçu sans aucune préoccupation de l'intelligence. Mme de Guermantes ne fut pour Odette qu'une Mme Verdurin supérieure qu'il était « chic » d'avoir chez soi et elle s'inquiéta beaucoup moins de ce qu'était la famille de Guermantes que bien des gens qui ne connaîtront jamais celle-ci...

elle répondit [p. 510, 1^{er} §, avant-dernière ligne] « de l'Aisne ». / Pour revenir aux raisons [p. 510, 7^e ligne en bas de page] qui empêchèrent [...] dans une sauce [p. 512, 14^e ligne] les clous de girofle par un brin d'estragon. Or ce projet [...] lui faisait, pour réaliser [p. 512, 27^e ligne] une misérable originalité esthétique [...] que ça ne vous attirera [p. 513, 11^e ligne] que des ennuis », répondit Mme Bontemps, furieuse. Elle [...] faisaient tache [p. 513, 1^{er} §, dernière ligne], c'étaient les Cottard. add. 14-17 / Les jours où sa femme ne donnait [comme dans plac. Gt 1b] ce nouvel amour. / Ce ne fut pas seulement à ces thés, d'ailleurs à cause desquels plac. Gt 5. Les corrections (notamment « ma mère » corrigé en « maman », p. 507, 2^e ligne) et additions portées par Proust sur l'épreuve Gallimard donnent le texte définitif. ♦ b. en promenade, ou au théâtre ou à des réceptions, et qui en l'empêchant états ant., plac. Gt 5 ♦ c. réunion mondaine chez une amie de Mme Swann (ce que celle-ci appelait « un petit meeting ») ou visiter états ant., épr. Gd. Sans doute Proust a-t-il, sur des épreuves ultérieures, corrigé ce texte pour aboutir à la version définitive, sans s'aviser que la parenthèse devenait incohérente.

1. Proust a demandé un « assez grand alinéa » après « nouvel amour » sur les placards Grasset corrigés de 1913 (plac. Gt 1b), mais les épreuves Gallimard n'en tiennent pas compte. Il réitère sur ces épreuves : « Alinéa plus marqué, un peu plus de blanc », et obtient enfin satisfaction sur l'édition originale.

2. Il s'agit des tombeaux des rois de France de l'abbaye de Saint-Denis. Sur l'attrait possible de Proust pour les sépultures des rois mérovingiens, on lira, de J.-P. Richard, « La Nuit mérovingienne », annexe à *Proust et le monde sensible*, p. 225-238. Le 5 ou le 6 mai 1908, il cite à Louis d'Albufera parmi d'autres projets où peuvent se lire en germe certains thèmes de *À la recherche du temps perdu* : « une étude sur les pierres tombales » (*Correspondance*, t. VIII, p. 113). — Le Cahier 21 donne : « Non seulement M. et Mme Swann me devinrent propices, mais ils humanisèrent des fléaux qui me séparaient de Gilberte, matinées théâtrales, goûters, promenades en famille, et en firent des présents d'amitié entre lesquels après déjeuner ils me laissaient choisir en me disant : "Aimez-vous mieux que nous allions au jardin d'Acclimatation ou au concert Colonne ?" doux talismans qui me feraient, quel que fût mon choix, passer la journée à côté de Gilberte » (ff^{os} 37 r^o-38 r^o).

Page 517.

a. (qu'avivait la suppression toujours si anesthésiante de l'habitude, plac. Gt 5 add. 14-17¹ : (qu'avivait la suppression toujours² [si anesthésiante biffé] de l'habitude, épr. Gd ♦ b. vide, aux fenêtres doublées de soleil ; j'y restais plac. Gt 5 add. 14-17, épr. Gd ♦ c. posé comme un joyau derrière un paravent, dans une cuve plac. Gt 5 add. 14-17 : posé [comme un joyau biffé] derrière [un paravent biffé] [une

1. En ce qui concerne cette variante et les variantes suivantes (jusqu'à la variante a de la page 525), voir la variante a de la page 527.

2. En fait Proust a dû omettre de biffer « toujours ».

vitrine de cristal *corr.*], dans une cuve *épr. Gd*

1. Élégant chemisier de Paris, fournisseur du comte Robert de Montesquiou et de bien d'autres célébrités. Sa boutique était située à l'angle de la rue des Capucines et de la place Vendôme. Actuellement, elle se trouve au 28 de la place Vendôme.

Page 518.

a. la porte ; mon cœur battait, mais ce n'était *plac. Gt 5 add. 14-17* : la porte ; [mon cœur battait, mais *biffé*] ce n'était *épr. Gd* ↔ b. amour-propre. / Il me montrait en me racontant leur histoire des objets qui certes auraient dû m'intéresser, mais la même agitation qui chez les Swann s'emparait de moi dès l'escalier, jointe *plac. Gt 5 add. 14-17* : amour-propre. / Il me [montrait en me racontant leur histoire des objets qui certes auraient dû m'intéresser *biffé*] [parlait de ses collections *corr.*], mais la [même agitation *biffé*] [l'émotion *corr.*] qui chez les Swann s'emparait de moi dès l'escalier, jointe *épr. Gd* ↔ c. souvent Gilberte, s'ils étaient venus me tenir *plac. Gt 5 add. 14-17* : souvent Gilberte, [s'ils étaient venus me *biffé*] [qui était venue me *corr.*] tenir *épr. Gd* ↔ d. espérés *orig.* Nous adoptons la leçon de l'épreuve Gallimard.

1. Enchanteur malfaisant dans *Parsifal*, de Wagner.

2. Référence qui peut paraître banale. Mais l'admiration de Proust pour Léonard de Vinci lui donne une valeur particulière (voir n. 2, p. 491).

Page 519.

a. de couleur claire et qui me semblait tellement plus élégant que toutes les robes que je regrettais que, quelques heures après, elle le retirât pour sortir. Quelquefois les Swann *plac. Gt 5 add. 14-17* : de couleur claire [et *biffé*] qui me semblait [tellement *biffé*] plus élégant que toutes les robes [que je regrettais que, quelques heures après, elle le retirât pour sortir *biffé*]. Quelquefois les Swann *épr. Gd* ↔ b. devoir être aussi différent des autres que le jour de Noël, et les domestiques *plac. Gt 5 add. 14-17* : devoir être [aussi *biffé*] différent des autres [que le jour de Noël *biffé*], et les domestiques *épr. Gd* ↔ c. mais sur un ton que je ne pus m'empêcher de laisser anxieux. Il m'expliqua *plac. Gt 5 add. 14-17, épr. Gd*

Page 520.

1. Voir l'Esquisse XVI, p. 1020.

Page 521.

1. Voir p. 386, où il est question d'une « grande photographie de Saint-Marc » qu'on a prêtée au narrateur.

Page 522.

1. Beethoven composa à partir de 1825, c'est-à-dire dans la dernière année de sa vie, ce qu'il est convenu d'appeler les « derniers quatuors » : le 12^e en mi bémol majeur op. 127, le 13^e en si bémol majeur op. 130, le 14^e en ut dièse mineur op. 131, le 15^e en la mineur op. 132, enfin un 16^e et dernier, en fa majeur op. 135, plus bref que les précédents. D'inspiration pré-schumanienne, voire pré-wagnérienne, ils ont influencé par leur écriture certains compositeurs du XX^e siècle, comme Berg, Schönberg et surtout Bartok. Dans le « deuxième questionnaire », Proust citait déjà Beethoven comme son compositeur préféré avec Wagner et Schumann (*Essais et articles*, éd. citée, p. 337). Mais son intérêt pour les derniers quatuors est peut-être plus tardif. Le 26 février 1913, il assista au concert donné à la salle Pleyel par le Quatuor Capet, où furent joués notamment les quatuors n^o 15 et 16. Ayant fait l'acquisition d'un pianola, il se désola, dans une lettre adressée en janvier 1914, que « le sublime 14^e quatuor de Beethoven » n'existe pas en rouleaux (*Correspondance*, t. XIII, p. 31-32), et ce même mois, il écrit à Antoine Bibesco qu'il se lève rarement « et d'habitude pour aller à la Schola ou au Concert rouge quand on joue des quatuors de Beethoven » (*ibid.*, p. 49). Tout ce passage du roman est postérieur aux placards Grasset, c'est-à-dire à l'année 1913 (voir var. *a*, p. 527), mais il faut noter que Charlus manifeste son goût pour « certains quatuors de Beethoven » dans un texte antérieur (voir t. II de la présente édition, p. 110). G. Painter relate que Stravinsky ayant déclaré qu'il détestait Beethoven, Proust protesta : « Mais pourtant les derniers quatuors... » (G. D. Painter, *Marcel Proust*, t. II, p. 423). Enfin, dans la préface de *Tendres Stocks*, de Paul Morand, écrite en 1920, Proust parlera de « la phrase prémendelssohnienne (ou plutôt infiniment surmendelssohnienne) du 15^e Quatuor » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 616).

Page 523.

1. La dissonance, que l'on pourrait définir négativement comme un défaut de consonance, était utilisée dans la musique européenne avant même le XVI^e siècle, mais toujours pour exprimer une tension ou un déséquilibre transitoires. À partir du XVIII^e siècle, elle est utilisée plus couramment (ainsi dans le quatuor en ut majeur, n^o 19, de Mozart, dit « Les Dissonances »), mais encore comme un écart par rapport à la norme. Au début du XX^e siècle, Schönberg définit ainsi le point commun à de nombreux courants musicaux : « l'émancipation de la dissonance », qui autorise le libre emploi des accords et trouve son corollaire mélodique dans le chromatisme. Parmi les œuvres qu'admirait Proust, *Tristan et Isolde*, de Wagner, et *Pelléas et Mélisande*, de Debussy, illustrent cet usage moderne de la dissonance. — La gamme chinoise est une gamme pentatonique par quintes, en usage surtout dans le sud de la Chine. À l'Exposition universelle de 1889, Debussy s'était intéressé aux musiques des traditions extrême-orientales (javanaise et annamite surtout). Toutefois, la « gamme chinoise » apparaît plutôt ici comme un symbole

des gammes improprement nommées « défectives », c'est-à-dire ayant moins de sept sons, et qui diversifient la production musicale au début du XX^e siècle. — C'est le 14 novembre 1908, dans un compte rendu du *Gil Blas*, que le critique Louis Vauxcelles parle de « cubes » à propos des tableaux de Braque exposés chez Kahnweiler (du 9 au 28 novembre) après avoir été refusés au Salon d'Automne. Les adjectifs « cubique » et « cubiste », puis le terme de « cubisme » apparaîtront dans le courant de l'année suivante. Mais c'est en 1910 que Picasso et Braque rompent nettement avec une tradition visuelle vieille de quatre siècles : ils abandonnent en effet l'unicité du point de vue pour donner des objets une représentation plus complète et plus raisonnée. — La doctrine du futurisme a été exprimée par le poète et romancier italien Marinetti, dont le premier manifeste fut publié dans *Le Figaro* du 20 février 1909. Marinetti valorise le mouvement lié à la vie moderne et à la machine ; plus généralement, il préconise la prise en compte par l'artiste des technologies et des idées sociales de son temps afin que l'œuvre préfigure le monde de demain. — Les idées exprimées ici par Proust sur la vision différente que nous avons des formes esthétiques suivant leur proximité ou leur éloignement sont confirmées par sa lettre à Émile Henriot, parue dans *La Renaissance politique, littéraire et artistique* (8 janvier 1921) : « Je crois que tout art véritable est classique, mais les lois de l'esprit permettent rarement qu'il soit, à son apparition, reconnu pour tel » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 617).

2. « Disparate » est au masculin dans tous les états du texte.

Page 524.

a. l'accompagnât. orig. *Nous adoptons la leçon des états antérieurs.*

1. Le gruppetto est un ornement mélodique formé d'un groupe rapide de quelques notes.

2. Écho possible de la théorie sur la musique de Schopenhauer, qui la croyait capable de reproduire, grâce à son langage indéfini, la structure de la Volonté (voir Anne Henry, *Marcel Proust. Théories pour une esthétique*, p. 46).

Page 525.

a. qu'elle est infecte. Je trouve cela très humiliant pour nous. — Quelle horreur ! plac. *Gt 5 add. 14-17, épr. Gd*

1. Le Pavillon d'Armenonville, était un restaurant élégant situé allée des Acacias, au bois de Boulogne.

2. Mot anglais signifiant « débrouillarde, entreprenante », voire « arriviste ».

3. Le portrait de Savonarole, par Fra Bartolomeo (1472-1517), se trouve dans le couvent de l'église San Marco, à Florence.

4. Il s'agit de la fresque du *Cortège des Rois Mages*, de Benozzo Gozzoli (1420-1497), que l'on peut voir sur les murs du Palais

Medici-Riccardi, à Florence. Elle fut exécutée de 1459 à 1462 et on y reconnaît les portraits de Pierre et de Laurent de Médicis. Ce dernier était encore un enfant.

Page 526.

1. Cette pièce est *Fédora* (1882), de Victorien Sardou (1831-1909) et la principale interprète Sarah Bernhardt. À la fin du premier acte, la princesse Fédora pleurant sur le corps de son mari assassiné, des notabilités parisiennes, et même le prince de Galles (futur Edouard VII, qui avait été très lié avec Sarah Bernhardt) tinrent chacun un soir le rôle du cadavre.

2. C'est en 1883 que se tint une « Exposition » (si l'on peut dire) de Cinghalais et d'Araucaniens au jardin d'Acclimatation. L'Exposition universelle de 1889, qui était doublée d'une Exposition coloniale, développa la vogue de ces manifestations d'un goût douteux. Une partie de l'esplanade des Invalides était occupée par des villages sénégalais, alfourou, pahouin, indien, etc. « La sauvagerie possède, paraît-il, un attrait irrésistible pour les peuples fatigués d'une extrême et très avancée civilisation », commentait Auguste Vitu en 1889 dans un supplément à son *Paris*, consacré à l'Exposition. Cette même année, les Parisiens pouvaient contempler des Cosaques au jardin d'Acclimatation.

3. Une lettre envoyée par Proust à Maria de Madrazo dans les premiers mois de 1915 nous révèle l'origine de cette anecdote. Il avait, au cours de l'été précédent, visité des blessés recueillis à Cabourg. « Comme j'apportais un jour des jeux de dames aux noirs (Sénégalais et Marocains) qui aiment beaucoup ce jeu, une dame très bête (il y en a un nombre tout particulier à Cabourg) vint regarder ces noirs comme des bêtes curieuses et dit à l'un d'eux : "Bonjour negro" ce qui le froissa horriblement. Il répondit : "Moi negro mais toi chameau" » (*Correspondance*, t. XV, p. 45).

Page 527.

a. visiter les Tombeaux [p. 516, 2^e §, dernière ligne] de Saint-Denis. [Souvent pendant que Gilberte allait se préparer, je restais seul avec M. et Mme Swann qui me découvraient les vertus vraiment rares de Gilberte. Et tout ce que j'observais [p. 526, 5^e ligne en bas de page] semblait prouver [...] il est trop bon. add.¹] Dès le premier jour où je restai un moment seul avec les parents de Gilberte ayant demandé à Mme Swann, en m'efforçant dactyl. 1 dactyl. 2 : visiter les Tombeaux de Saint-Denis [comme dans dactyl. 1 et dactyl. 2] demandé à Mme Swann, en m'efforçant plac. Gt 1, plac. Gt 1b : visiter les Tombeaux de Saint-Denis. [Ces jours où je devais sortir [...] à côté d'elle au fond d'une victoria. add. 14-17²] / Souvent pendant que Gilberte [...] il est trop bon. Dès le premier

1. Cette addition sur les dactylographies est en effet similaire au texte définitif, exception faite d'un nom : « Mlle Vington » qui sera corrigé par Proust sur les placards Grasset 1 en « Mlle Vinteuil ».

2. En fait, cette longue addition est légèrement différente du texte définitif. Voir à ce propos les variantes de la page 517 à la page 525.

jour où je restai un moment seul avec les parents de Gilberte ayant demandé à Mme Swann, en m'efforçant *plac. Gt 5. L'épreuve Gallimard procure, pour ce passage, le texte définitif, à quelques minimes variantes près que nous ne signalons pas.*

1. Voir l'Esquisse XVII, p. 1021. Bien que « crack » ne figure pas dans le Littré, édition de 1873, le Robert en date l'apparition dans la langue française de 1854. Ce n'est donc pas vraiment un néologisme qu'emploie ici Odette.

Page 528.

a. vous qui êtes le grand [*p. 527, avant-dernière ligne de la page*] favori. » / Sans doute *états ant.* : vous qui êtes le grand favori [, le grand crack, comme disent les Anglais *add. 14-17¹*]. » / Sans doute *plac. Gt 5, épr. Gd* ♦♦ *b.* à tous ces points de notre rêve dans le moment *états ant., plac. Gt 5*

Page 529.

a. dans mon passé [*p. 528, 15^e ligne en bas de page*] le plus ancien, les œufs sur le plat que je venais d'y manger ? et quand Gilberte elle-même me disait : « Qu'est-ce qui vous aurait dit *daçyl. 1, daçyl. 2, plac. Gt 1* : dans mon passé le plus ancien, les œufs sur le plat que je venais d'y manger ? [Et il devait se passer quelque chose d'analogue pour Swann : car cet appartement [*p. 528, 11^e ligne en bas de page*] où il me recevait [...] quelque satisfaction² [*p. 529, 4^e ligne de la page*] d'amour propre car il avait adopté à la longue cette opinion d'Odette qu'être toujours en retard est une habitude particulière aux femmes élégantes. Pas plus que lui, je ne pouvais arriver à connaître mon bonheur *add.*] et quand Gilberte elle-même me disait : « Qu'est-ce qui vous aurait dit *plac. Gt 1 b* : dans mon passé le plus ancien, [les œufs sur le plat que je venais [*comme dans plac. Gt 1 b*] me disait : *corrigé en* les œufs sur le plat que je venais [...] s'écriait :] « Qu'est-ce qui vous aurait dit *plac. Gt 5* : dans mon passé le plus ancien, [les œufs sur le plat *biffé*] [les côtelettes *corr. biffée*] [le homard à l'américaine *corr.*] que je venais de manger ? [...] s'écriait : « Qu'est-ce qui vous aurait dit *épr. Gd* ♦♦ *b.* tous les jours [que vous voudriez *biffé daçyl. 2*] [où cela vous plairait *corr. daçyl. 2*] », elle parlait *daçyl. 1, daçyl. 2* : tous les jours où cela vous plairait », elle parlait *plac. Gt 1, plac. Gt 1 b, plac. Gt 5* : tous les jours où cela vous [chanterait *biffé*] [plairait *corr.*] », elle parlait *épr. Gd* ♦♦ *c.* avec mon regard comme avec un cachet — pendant que *états ant., plac. Gt 5* ♦♦ *d.* ont fini par prendre leur parfum ? Est-ce *états ant., épr. Gd*

1. Voir, à ce propos, la variante *d* de la page 498.

2. En fait, le passage compris entre « où il me recevait » et « quelque satisfaction » est très légèrement différent du texte définitif.

Page 530.

a. qu'elle trouvait maintenant « tocards », par de nombreux petits meubles *états ant.* : qu'elle trouvait maintenant « tocards », par [de nombreux *biffé*] [une foule de *corr.*] petits meubles *épr.* Gd
 ♦♦ b. prendre le café, comme des touristes sur le pont d'un yacht, dans la grande baie du salon dont les vitres étaient fermées mais que le soleil caressait comme une brise, à nos pieds, tandis *états ant.* : prendre le café [, comme des touristes sur le pont d'un yacht, *biffé*] dans la grande baie du salon dont les vitres étaient fermées mais que le soleil caressait comme une brise, à nos pieds, tandis *épr.* Gd

1. Le Cahier 24 donne : « au tableau de Watteau » (F° 50 r°).

Page 531.

a. cerise, rose vénitien, blanche *états ant.*, plac. Gt 5 ♦♦ b. rouge, jaune, [or, à fleurs *biffé* *dactyl.* 2] [unie ou à dessins, *corr. dactyl.* 2] dans laquelle *dactyl.* 1, *dactyl.* 2 : rouge, jaune unie ou à dessins, dans laquelle plac. Gt 1, plac. Gt 1b, plac. Gt 5, *épr.* Gd, orig. Nous corrigeons d'après la dactylographie 2 en ajoutant la virgule après jaune. ♦♦ c. ou du jardin d'Acclimatation, nous croisions telle ou telle grande plac. Gt 5 *add.* 14-17 : ou du jardin d'Acclimatation nous croisions [nous étions salués par *add.*] telle ou telle grande *épr.* Gd ♦♦ d. sa femme. « Charles, madame de Montmorency qui vous dit bonjour, vous ne voyez pas ? » Et Swann, avec plac. Gt 5 *add.* 14-17 : sa femme. « Charles, [madame de Montmorency qui vous dit bonjour *biffé*] vous ne voyez pas [madame de Montmorency *corr.*] ?¹ » Et Swann, avec *épr.* Gd

1. Giambattista Tiepolo (1696-1770), peintre et graveur vénitien. Ses tableaux présentent une grande richesse chromatique, particulièrement dans les tons clairs. Proust aurait dit du manteau de la princesse Soutzo qu'il était « rose Tiepolo » (abbé Mugnier, *Journal*, à la date du 14 février 1918, *Mercure de France*, 1985, p. 330). Dans *La Prisonnière*, il écrira de la robe de Fortuné portée par Albertine que ses manches « étaient doublées d'un rose cerise, qui est si particulièrement vénitien qu'on l'appelle rose Tiepolo ».

2. Voir l'Esquisse XVII, p. 1021.

Page 532.

a. deux brides mauves. « Ah ! plac. Gt 5 *add.* 14-17 : deux brides [mauves *biffé*]. « Ah ! *épr.* Gd. ♦♦ b. hérités orig. Nous adoptons la leçon des *états antérieurs*.

1. François-Xavier Winterhalter (1805-1873), peintre allemand, s'installa à Paris en 1834 et fut le peintre attitré de la Cour jusqu'à la fin du second Empire (on connaît notamment de lui S.M. l'impératrice Eugénie, entourée de ses dames d'honneur, dans un jardin).

1. Voir, pour cette variante et les variantes suivantes (jusqu'à la variante b de la page 532), la variante a de la page 533.

2. La princesse Mathilde Bonaparte (1820-1904), fille de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, fut demandée en mariage par son cousin Louis-Napoléon, futur Napoléon III, puis épousa le prince russe Anatole Demidov de San Donato. Sous l'Empire, elle vécut entourée de savants, d'artistes et d'écrivains. Elle fit un séjour en Belgique après la chute de l'Empire, mais revint en France en 1872 pour s'y fixer définitivement. Elle tint alors salon tous les dimanches, au 20 de la rue de Berri, recevant des célébrités aussi diverses que Dumas, Coppée, Madeleine Lemaire, Hérédia, Henri de Régnier, Barrès, Loti et Montesquiou. Au mois de mars 1915, Proust écrit à Lucien Daudet : « Vous devriez, vous qui avez vu très enfant la princesse Mathilde, me faire (me décrire) une toilette d'elle, une après-midi de printemps, presque crinoline comme elle portait, mauve, peut-être chapeau à bride avec violettes, telle enfin que vous avez dû la voir » (*Correspondance*, t. XIV, p. 78). Puis dans une lettre suivante : « Votre robe de la princesse Mathilde ne peut pas faire mon affaire, mais vous allez voir la puissance mystérieuse de notre "harmonie préétablie". Cela tient du miracle. Lisez cet extrait (stupide d'ailleurs) de *Swann*, vous y trouverez jusqu'à votre mot de saute-en-barque (j'ai fait une croix en face) et exactement la même idée de survivance des modes, etc. etc. Si je ne vous envoyais pas cet extrait (que vous me renverrez), vous pourriez croire en lisant le livre, que je vous ai copié (à supposer que je laisse cette partie qui me déplaît beaucoup). Enfin, pour la princesse Mathilde, c'est plus fort encore, car c'est précisément au jardin d'Acclimatation ! Mais je n'ai pas l'épreuve sous la main, et suis trop malade pour faire des recherches. Encore une fois je suis honteux de vous faire lire un passage aussi médiocre, mais c'est pour vous montrer l'étrange coïncidence des mots » (*ibid.*, p. 86-87). Le passage que Proust a marqué d'une croix est vraisemblablement celui qu'on peut lire à la page 608 de ce volume. « Le Salon de S.A.I. la princesse Mathilde », que Proust avait publié le 25 février 1903 dans *Le Figaro* sous le pseudonyme de « Dominique » et qui inaugurerait la série des « Salons parisiens » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 445-455) contenait déjà un grand nombre d'éléments qui annoncent ce passage.

3. Les initiales P.P.C. inscrites sur une carte de visite signifient « Pour prendre congé ». L'anecdote est réelle, et certains journaux de l'époque donnèrent plaisamment aux initiales la signification : « Princesse pas contente ». L'article de Taine intitulé « Napoléon-Bonaparte » avait paru dans *La Revue des Deux Mondes* du 15 février 1887. Napoléon y apparaît « comme une sorte de condottiere », écrivait Proust dans le « Salon » déjà cité (*Essais et articles*, éd. citée, p. 450). Taine, tout en le présentant comme un personnage « hors ligne » et « hors cadre », insistait sur l'origine italienne de Napoléon et concluait son article en le comparant à Dante et Michel-Ange. « Seulement, les deux premiers opéraient sur le papier ou le marbre ; c'est sur l'homme vivant, sur la chair sensible que celui-ci a travaillé. » Notons que Taine, que Swann vient de rencontrer, est mort le 5 mars 1893.

4. Charlotte-Élisabeth de Bavière (1652-1722), princesse palatine, fille de Charles-Louis, électeur palatin du Rhin, épousa en 1671 Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV. Ses lettres donnent dans une langue souvent très crue des détails surprenants sur le règne de Louis XIV. Mme de Maintenon, surnommée « Madame l'ordure », et Louvois, responsable de l'incendie du Palatinat, y sont particulièrement maltraités. Certaines furent traduites en français dès 1788. La première édition importante en français date de 1857 (trad. G. Brunet, Charpentier éd., 2 vol.). La plus complète est sans doute celle qui a été publiée au *Mercur de France* dans la collection « Le Temps retrouvé » en 1985.

5. Il s'agit de Catherine de Wurtemberg (1783-1835), qui épousa en 1807 Jérôme Bonaparte.

Page 533.

a. celle qui ne se passait pas [p. 531, 2^e §, avant-dernière ligne] aux Champs-Élysées. Nous fûmes ainsi salués dans une allée du jardin d'Acclimatation, Mme Swann et moi, par quelqu'un qui lui dit bonjour *états ant.* : celle qui ne se passait pas aux Champs-Élysées. [/ Souvent dans les allées [...] ou pas du tout. *add. 14-17*¹] Nous fûmes ainsi salués dans une allée du jardin d'Acclimatation, Mme Swann et moi, par quelqu'un qui lui dit bonjour *plac. Gt 5, épr. Gd*

1. Récit très voisin dans le « Salon » déjà cité (*Essais et articles*, éd. citée, p. 446). Répondant au questionnaire de l'album anglais d'Antoinette Faure à un âge voisin de celui qu'a ici le héros, Proust avait donné Musset comme son poète favori et l'avait cité parmi ses « héros favoris dans la vie réelle » (*ibid.*, p. 336). Dans *Jean Santeuil*, Mme de Lavardin raconte que Dumas « n'a pas desserré les dents » pendant un grand dîner ; du moins s'est-il rattrapé quand la société s'est retrouvée entre intimes (éd. citée, p. 663).

2. Faut-il voir dans cette fatigue de Swann l'un des premiers signes de la maladie qui l'emportera ?

3. L'anecdote est déjà rapportée dans le « Salon » cité note 1 ; mais Proust en donnait alors le dénouement : « [...] le matin même du jour où l'empereur devait aller prier devant le tombeau de Napoléon I^{er}, un ami de la princesse, l'amiral Duperré, croyons-nous, accourut de très bonne heure chez elle, lui annoncer que les dernières difficultés étaient levées, qu'elle était autorisée à aller aux Invalides "avec ses clefs", comme bon lui semblerait » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 454). La cérémonie fut l'occasion pour le président Félix Faure de baiser la main de la princesse, dit encore Proust, qui conclut par un éloge appuyé du président.

1. En fait, cette addition est très légèrement différente du texte définitif. Voir, à ce propos, de la variante c page 531 à la variante b page 532.

Page 534.

1. Proust rapporte dans le « Salon » cité n. 1, p. 533 que le tsar Nicolas eût aimé l'avoir pour belle-fille. En épousant le prince Demidov, elle devint sa nièce, et conserva avec lui des liens affectueux. Aussi la guerre de Crimée, opposant son oncle et son cousin, fut-elle pour elle un déchirement. Quand il succéda à son père, Nicolas II demeura fidèle à son affection, « avec la nuance de déférence et de respect que ne lui commandait pas, mais que lui conseillait son jeune âge » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 454).

2. Le prince Louis-Napoléon (1864-1932), fils cadet du prince Jérôme, s'engagea dans l'armée russe et y devint général. La réflexion de la princesse se trouvait dans le « Salon » (*ibid.*, p. 445).

Page 535.

1. Proust dira dans *Le Temps retrouvé* que pour lui, les eaux de Venise étaient « surtout printanières ». Au héros à peine adolescent, c'est un spectacle naturel que promet d'abord Venise. À Proust, Ruskin fournira une approche plus culturelle.

Page 536.

a. Du reste, elle ne devait pas [p. 534, 3^e ligne de la page] l'avoir vu souvent car elle dit qu'il s'appelait M. d'Echebrune. Je lui assurai qu'elle confondait, qu'il s'appelait Bloch. / Plus précieuses encore que les après-midi au jardin d'Acclimatation, dans tous ces lieux de promenade où j'étais si fier de marcher à côté du beau manteau de Mme Swann sur lequel tandis que d'une démarche nonchalante elle le laissait flotter¹ je sentais des regards d'admiration auxquels elle répondait coquettement par un long sourire, et à mon tour, si nous rencontrions quelques camarades de Gilberte qui nous saluaient de loin, me sentant regardé par elles comme un de ces êtres que j'avais tant enviés, un ami qui connaissait ses parents, qui était mêlé à cette autre partie de sa vie qui ne se passait pas aux Champs-Élysées, les Swann ne m'excluaient *états ant.* : Du reste, elle ne devait pas [comme dans *états ant.*] qu'il s'appelait Bloch. [/ Une fois, à propos [p. 535, 2^e §, 1^{re} ligne] d'une matinée [...] de son grand-père [p. 535, 2^e §, 4^e ligne]. Nous devions elle et moi assister, avec son institutrice à un concert et Gilberte s'était habillée pour y aller avec l'indifférence qu'elle avait l'habitude [...] d'une voix dure [p. 536, 17^e ligne], en se dégageant vivement. *add.*] / [Plus précieuses encore [comme dans *états ant.*] aux Champs-Élysées, les Swann *biffé*] [Faveur plus précieuse encore que de m'emmener avec eux au jardin d'Acclimatation, ou au concert, les Swann *corr.*] ne m'excluaient *plac. Gt 1b* : Du reste, elle ne devait pas l'avoir vu souvent [— ou bien elle n'avait pas voulu citer le nom, trouvé peut-être par elle trop peu élégant de Bloch — *add.* 14-17] car elle dit qu'il s'appelait [M. d'Echebrune *biffé* 14-17]

1. Le passage qui va de « flotter » à « ne se passait pas aux Champs-Élysées » a été déplacé ultérieurement par Proust (voir p. 531, 2^e §, ligne 4-12).

[M. Déchebrune *corr.* 14-17] Je lui assurai qu'elle confondait, qu'il s'appelait Bloch: [La princesse redressa [...] grognon [p. 534, 17^e ligne en bas de page] puis elle s'éloigna dans sa crinoline mauve suivie des deux [...] en perdit [p. 535, 1^{er} §, dernière ligne], un seul mot. *add.* 14-17 / Une fois, à propos [comme dans plac. Gt 1b] au concert, les Swann ne m'excluaient plac. Gt 5, *épr.* Gd ♦♦ b. son handsome cab orig. Nous adoptons la leçon des placards Grasset 5 (voir var. a, p. 537).

1. Sur le personnage de Bergotte, voir n. 2, p. 89 et les Esquisses XIX à XXIII, p. 1026 à 1034.

2. Voiture légère à deux roues; placé à l'arrière, le siège du conducteur est surélevé, de sorte que les rênes passent par dessus le toit de la voiture. Son nom vient de celui de l'architecte anglais Joseph Aloysius Hansom, mort en 1882. La ressemblance entre ce nom et l'adjectif *handsome* (« beau, élégant ») explique de nombreuses confusions (voir var. b de cette page et var. a, p. 537).

3. Verbe anglais qui signifie « rencontrer ».

4. Abréviation de l'anglais *Mister*.

Page 537.

a. visiter les villes qu'il [p. 536, dernier §, 9^e ligne] aimait. Or un jour que Gilberte m'avait invité à déjeuner pour aller après nous promener ensemble, ses parents avaient pour convives quelques personnes à qui Mme Swann me présentait, quand tout d'un coup, de la même façon qu'elle venait de dire mon nom comme si nous étions seulement *états ant.* : visiter les villes qu'il aimait / [Or un jour [comme dans *états ant.*] mon nom comme si *biffé*] [Or un jour Mme Swann [...] d'années auparavant [p. 536, 10^e ligne en bas de page] elle avait eu son handsome cab). Souvent ces usages [...] que l'on donne aux convives [p. 537, 18^e ligne de la page] dans les dîners japonais. Je vis qu'elle [...] venait de le dire (et comme si *corr.* 14-17) nous étions seulement plac. Gt 5 : visiter les villes qu'il aimait. / Or [...] d'années auparavant elle avait eu son handsome cab [, ou faisait imprimer sur une invitation à déjeuner que c'était *to meet* un personnage plus ou moins important. *add.*]) Souvent [...] nous étions seulement *épr.* Gd ♦♦ b. myope, à nez camard et à barbiche *daçyl.* 1, *daçyl.* 2, plac. Gt 1 ♦♦ c. réduit en poudre, la bourre du revolver qui n'était plus qu'un peu de cendre, ce n'était *états ant.*, plac. Gt 5.

1. Proust écrit à Anatole France vers le 15 mai 1889 : « Vous m'avez embelli l'univers et moi-même je suis si ami avec vous qu'il n'y a pas de jour où je ne pense à vous plusieurs fois, encore que j'aie quelque embarras à me figurer votre personne physique » (*Correspondance*, t. I, p. 126). Sera-t-il aussi surpris que son héros quand il verra Anatole France pour la première fois, quelques mois plus tard, chez Mme Arman de Caillavet ? « Barbiche noire et nez en colimaçon, telle photographie de Nadar, prise en 1893, permet d'y reconnaître d'indéniables caractéristiques d'Anatole France », écrit J. Levaillant (« Note sur le personnage de Bergotte », *Revue des sciences humaines*, janvier-mars 1952, p. 46). Pour G.D. Painter au contraire, « le nez en colimaçon appartient plutôt à Renan, car le nez d'Anatole France était tout différent » (*Marcel Proust*, t. I, p. 110).

Page 539.

a. nez camus et à barbiche noire [p. 538, 4^e ligne de la page] qui était devant moi. Il semblait bien pourtant *daçtyl. 1, daçtyl. 2, plac. Gt 1* : nez camus et à barbiche noire qui était devant moi. [Tout le Bergotte que j'avais [...] demandé de leurs [p. 538, 16^e ligne en bas de page] nouvelles et si on leur déclare : X... a pour vous beaucoup d'amitié, finissent-ils plutôt eux-mêmes en ajoutant : « Vous êtes très aimable de vous faire ainsi l'écho. » *add.*] Il semblait bien pourtant *plac. Gt 1b* : nez camus et à barbiche noire qui était devant moi. Tout le Bergotte [comme dans *plac. Gt 1b*] ainsi l'écho. [Sans doute [p. 538, 11^e ligne en bas de page], les noms [...] de s'élever. *add. 14-17*] Il semblait bien pourtant *plac. Gt 5* L'épreuve Gallimard procure, pour ce passage, le texte définitif, à quelques minimes variantes près que nous ne signalons pas.

Page 540.

a. divertissement [p. 539, 19^e ligne de la page] d'homme à barbiche. Puis je l'entendis parler. Je compris *daçtyl. 1, daçtyl. 2, plac. Gt 1* : divertissement d'homme à barbiche. [Je me disais qu'il [...] diverses [p. 539, 1^{re} §, dernière ligne] personnalités. *add.*] Puis je l'entendis parler. Je compris. *plac. Gt 1b* : divertissement d'homme à barbiche. Je me disais [...] personnalités. Puis je l'entendis parler. Je compris *plac. Gt 5*. L'épreuve Gallimard procure, pour ce passage, le texte définitif, à quelques minimes variantes près que nous ne signalons pas. ♦ b. entièrement différente de son style, et même les choses *plac. Gt 5, états ant.* ♦ c. de celles qu'il écrivait. Mais *états ant.* : de celles [qu'il écrivait *biffé 14-17*] [qui remplissent ces ouvrages. *corr. 14-17*] Mais *plac. Gt 5* : de celles qui remplissent ces ouvrages. Mais *épr. Gd, orig.* Nous adoptons la correction de Clarac et Ferré et remplaçons ces par ses .

1. « Il n'est pas indifférent que le texte sur la voix de Bergotte commence précisément par une cadence d'alexandrin : "Il avait en effet un organe bizarre", où les récurrences phoniques sont aussi évidentes que la régularité métrique » (J. Milly, *La Phrase de Proust*, Champion, 1983, p. 25). Ainsi le style du héros se ferait-il l'écho de la voix, mais aussi du style de Bergotte.

2. J. Milly montre, à partir de cette phrase notamment, comment pour Proust l'écrit contient plus de vérité que l'oral : « C'est le visage de chair qui est le masque du moi profond, que l'écriture au contraire découvre » (*ibid.*, p. 40-41).

3. On remarquera que la conversation, jugée superficielle et source d'erreurs désastreuses dès qu'on prétend, selon la méthode de Sainte-Beuve, l'utiliser pour juger l'œuvre d'un écrivain, éclaire pourtant celle de Bergotte. Mais c'est au ton, à la cadence, à l'« armature » des paroles de Bergotte que le héros est sensible, non au contenu d'un discours qui révélerait un homme aimable et cultivé, nullement un grand écrivain.

4. De même la « monotonie voulue » du jeu de la Berma (p. 441) avait-elle déconcerté le héros, alors qu'elle était signe de son génie.

5. Proust demande à Max Daireaux peu après le 18 juin 1913 : « Comment faut-il dire pour une vision trouble comme celle que l'on a à travers un verre... fumé ? (mais elle n'est pas trouble je crois) ; dépoli ? (mais je crois qu'on ne voit absolument rien ? D'ailleurs cela peut aller si on ne voit presque rien pourvu qu'on aperçoive vaguement quelque chose) » (*Correspondance*, t. XII, p. 206).

Page 541.

a. d'augurer ce qu'il découvrirait [18^e ligne de la page] ailleurs. Aussi — de même *états ant.* : d'augurer ce qu'il découvrirait ailleurs. [Il en est ainsi [...]] les maîtres. *add.* 14-17] Aussi — de même *plac.* Gt 5, *épr.* Gd

1. Dans son article « À propos du style de Flaubert » (*La Nouvelle Revue française*, janvier 1920), Proust écrira : « On peut dire [...] que les phrases lancées par son "gueuloir" avaient le rythme régulier de ces machines qui servent à faire les déblais. Heureux ceux qui sentent ce rythme obsesseur ; mais ceux qui ne peuvent s'en débarrasser, qui, quelque sujet qu'ils traitent, soumis aux coups du maître, font invariablement "du Flaubert", ressemblent à ces malheureux des légendes allemandes qui sont condamnés à vivre pour toujours attachés aux battants d'une cloche. Aussi, pour ce qui concerne l'intoxication flaubertienne, je ne saurais trop recommander aux écrivains la vertu purgative, exorcisante, du pastiche » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 594). Dans quelle mesure le héros pastiche-t-il Bergotte, au moins dans ses premiers essais (les clochers de Martinville, p. 179-180), pour mieux échapper ensuite à la cohorte de ses « plats imitateurs » ? La rareté des citations de Bergotte rend la question difficile. Voir pourtant J. Milly, *La Phrase de Proust*, chap. II.

2. Le duc de Villars (1653-1734) fut maréchal de France. Voici le texte exact du passage dans les *Mémoires* de Saint-Simon, année 1702 : « C'était un assez grand homme brun, bien fait, devenu gros en vieillissant sans en être appesanti, avec une physionomie vive, ouverte, sortante, et véritablement un peu folle, à quoi la contenance et les gestes répondaient » (Bibl. de la Pléiade, nouvelle édition, t. II, p. 252). Dans *La Prisonnière*, le baron de Charlus fera allusion à l'homosexualité du duc, mentionnée du reste dans les lettres de la princesse palatine : « Le maréchal de Villars était excessivement passionné pour un prince d'Eisenach ; il lui fit une déclaration d'amour ; celui-ci n'entendait pas raillerie ; il voulait faire donner des coups de bâton au maréchal » (*Correspondance* de Madame, duchesse d'Orléans, à la date du 28 octobre 1718, Fasquelle, 1904, t. II, p. 21).

Page 542.

a. confusion [14^e ligne de la page] que les siennes propres. En réalité des paroles méconnaissables *états ant.*, *plac.* Gt 5.

1. On rapprochera ces citations de Bergotte de celles de la page 93, « l'éternel torrent des apparences » apparaissant comme une variante de « l'inépuisable torrent des belles apparences ».

Page 543.

a. mots souvent alors fort [12^e ligne en bas de page] insignifiants qu'il écrivait alors. [Mais dès qu'on les lit, ils nous le rendent, lui, si différent d'eux, comme ces notes qu'on fait jouer à un pianola et qui apportent sur elles l'interprétation fugitive du pianiste qui les joua d'abord. Et cet accent-là c'était à la fois ce qu'il y avait de plus éphémère et de plus profond chez l'auteur. Il n'y eut peut-être pas d'écrivain qui soit plus différent de Bergotte qu'Alfred de Musset. Hé bien, nous penserions que Musset n'était qu'un jouisseur vulgaire qu'on reconnaît même dans les pages obscènes qui portent son nom. Cette impression est-elle sans appel ? Qu'est-ce qui prévaudra contre elle ? Ce ne seront pas ses écrits les plus graves, ses dissertations de critique, de peinture, son discours à l'Académie, tout ce qui vient de son intelligence et de sa volonté, ce ne sera pas le caractère idéal de l'expression de l'amour dans ses vers, car il y demande à une femme « de se laisser aimer d'une amour immortelle ». On sait quelle chaleur fugitive lui inspirent ces illusions de platonisme et de durée où il se prend à demi lui-même et avec lesquelles il trompera la femme qui se laissera séduire quitte à redevenir plus positif et plus léger quand son caprice sera passé. Chez lui c'est le même viveur qui dès qu'il s'exalte tutoie les ingénues dans son théâtre et appelle sa Muse « Ma blonde ». [un espace blanc] vulgarité apparente de sa nature. Ce sont sur de toutes petites et insignifiantes répliques de Spark ou de Guillaume dans *Fantasio* ou *Le Chandelier*, dis : « Que te revient-il de toutes ces fredaines ? », dis : « En vérité que tu es étrange » qui apportent avec eux un accent que nous ne pouvons pas ne pas y entendre, musique que n'entend peut-être pas dans sa propre voix celui qui l'entendait mais qui témoigne d'une âme plus fine, plus légère et plus douce. *biffé* *dactyl.* 1] Certaines particularités *dactyl.* 1, *dactyl.* 2

1. Tout ce passage confirme la primauté de l'écrit (produit d'un moi profond) sur l'oral. Ainsi, tout en trouvant dans la conversation du grand écrivain de meilleurs enseignements que n'en eût tiré Sainte-Beuve, le héros affirme-t-il la valeur irréductible de l'œuvre.

Page 544.

a. tour à tour ces cris de violente gaieté et ces abandons de lente tristesse et que dans la salle *états ant.* : tour à tour [ces *biffé*] cris de violente gaieté et [ces abandons à *biffé*] [murmures d' *corr.*] une lente tristesse et que dans la salle *épr. Gd* ♦♦ b. sonorités qui se répètent, comme aux derniers *plac. Gt 5, états ant.*

1. Dans *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, opéra de Richard Wagner créé en 1868, la main d'Eva, fille d'un riche orfèvre, est promise au vainqueur du prochain concert des Maîtres Chanteurs. Pour l'obtenir, Walther tente d'apprendre le chant. Le jour venu, ignorant les règles de la tablature, il entonne un superbe hymne au printemps, symbole de la jeunesse et de la générosité du génie

créateur, qui déplaît aux juges, tenants bornés de la tradition (fin de l'acte I). Le chant de Walther oppose les « vils oiseaux de nuit » qui glapissent dans les buissons au « noble oiseau » ouvrant deux ailes d'or qui s'élance et reluit dans l'azur.

2. On peut lire une analyse très serrée de ce paragraphe dans J. Milly, *La Phrase de Proust*, p. 27-35. Entre la version du Cahier 24 (ff^{os} 55 r^o-56 v^o), pourtant très proche du texte définitif, et ce dernier, J. Milly relève des différences qui « vont généralement dans le sens du développement des chaînes phoniques et d'un perfectionnement rythmique ».

Page 545.

a. ne continuant de épr. Gd, orig. Nous adoptons la leçon des états antérieurs (voir var. a, p. 547).

1. Quand le héros ira contempler des avions en compagnie d'Albertine, il les verra s'élever « d'une vitesse horizontale soudain transformée en majestueuse et verticale ascension » (*La Prisonnière*, CF, t. III, p. 105-106). Ce passage de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* est peut-être contemporain du passage cité de *La Prisonnière*. Du moins est-il postérieur aux placards Grasset (voir var. a, p. 547).

Page 546.

1. Voir Jean Santeuil : « Mais quand je demandais à Henri de Régnier ce qu'il préférerait dans son livre préféré *Le Rouge et le Noir*, il me répondait : "C'est si bien, cette journée de revue où Julien Sorel monte à cheval au milieu de tous les militaires" et d'une nouvelle qu'Anatole France aimait, il disait : "Oui, c'est joli, cette terrasse au bord de la mer" » (éd. citée, p. 453), et le *Carnet de 1908* : « Il y a un défilé dans une petite rue qui est très bien (*Rouge et Noir*) » (éd. de Ph. Kolb, p. 67).

2. « [...] la préférence des grands écrivains va aux livres des anciens » (*Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 189). On notera aussi que les préférences de Bergotte semblent exclure les écrivains étrangers. En 1906, Proust salue en Tolstoï le « pouvoir de discerner la beauté, la vérité esthétique » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 523) et dans une note de date incertaine, il l'élève bien au-dessus de Balzac (*ibid.*, p. 657). G. Eliot (1819-1880) compte parmi ses romanciers préférés : *Middlemarch* et *Adam Bede*, notamment, sont maintes fois cités dans sa correspondance (voir aussi, sur *Adam Bede*, *Essais et articles*, éd. citée, p. 656-657 et sur *Middlemarch* : Jean Santeuil, éd. citée, p. 489). « George Eliot, qui a été le culte de mon adolescence », écrit-il à J. Rivière vers le 18 février 1920 (Proust-Rivière, *Correspondance*, p. 89). Henrik Ibsen (1828-1906), dramaturge norvégien, est moins souvent cité par lui (voir pourtant la lettre de novembre 1905 à Antoine Bibesco, où il associe son nom à celui de Shakespeare, *Correspondance*, t. V, p. 372). Il semble n'avoir découvert Dostoïevski qu'assez tard. « De qui sont *Les Frères Karamazov* ? » demande-t-il le 23 ou le 24 août 1897 à Lucien Daudet

(*Correspondance*, t. II, p. 211). Comme l'écrit H. de Régnier dans le *Journal des débats* (24 mai 1909) : « Avant que l'admirable étude de M. le vicomte E.-Melchior de Vogüé ait révélé les romanciers russes aux lecteurs français et leur eût appris Dostoïevski et Tolstoï, on n'avait guère encore lu en France que Gogol et Tourguenev. » L'ouvrage de Vogüé, *Le Roman russe*, date de 1886. À l'époque de l'adolescence de Proust, sinon du héros, les deux grands romanciers ne sont donc pas reconnus à leur juste valeur. C'est peut-être en 1911 seulement que Proust lira pour la première fois *Les Frères Karamazov* (voir la lettre à Mme Carlos Hahn du 2-3 janvier 1912, *Correspondance*, t. XI, p. 19). Il fera ensuite de Dostoïevski une importante référence de *À la recherche du temps perdu* (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 2^e partie, et *La Prisonnière*) et ébauchera un essai sur lui (voir *Essais et articles*, éd. citée, p. 644-645). À Gaston Gallimard, il écrit cependant, en 1921 (peut-être au mois de septembre), parlant de J. Rivière : « Je ne peux lui faire l'essai sur Dostoïevski, qu'il a la grande gentillesse de me demander. J'admire passionnément le grand Russe, mais le connais imparfaitement. Il faudrait le lire, le relire, et mon ouvrage serait interrompu pour des mois » (*Lettres à la NRF*, p. 173-174).

3. « Cette "douceur" est une des références constantes d'Anatole France dans les œuvres de la première époque » (J. Levaillant, « Note sur le personnage de Bergotte », *Revue des Sciences humaines*, janvier-mars 1952, p. 43). Ainsi, parmi les grands écrivains français du XIX^e siècle, distingue-t-il ceux qui ont « la douceur » et ceux qui ont « la force » (« M. Guy de Maupassant et les conteurs français », *Le Temps*, 13 février 1887, article recueilli dans A. France, *La Vie littéraire*, 1^{re} série, Calmann-Lévy, 1888).

4. Nous donnons ici une longue addition de la dactylographie 2 (voir la note 1 au bas de la page 1392) : « Il avait bien introduit dans le style quelque chose d'inattendu par des alliances d'adjectifs nouvelles, le second, celui qui jusqu'à lui renchérissait sur le premier, par une gradation progressive, étant au contraire moindre et par là, par l'étonnement qu'on avait de ce recul, plus frappant. Mais maintenant on était habitué à cela. Et l'alliance bizarre, maintenant on la faisait comme un terme de comparaison qui, ayant les qualités de la chose qu'on voulait définir, était ce qui en était par ailleurs le plus différent. Bergotte aurait encore dit d'une belle chose qu'elle était brillante comme une étoile, maintenant on disait : "Brillante comme du gros sel." / Il ne parla pas seulement de Racine, il aimait beaucoup d'autres classiques, notamment Molière et La Fontaine. Contrairement à Legrandin qui, après avoir exalté le *Faust* de Goethe, écrivait un roman dans le genre d'Albert Delpit, c'était sans doute des idées, des sensations auxquelles La Fontaine et Molière n'auraient pas songé qu'il faisait entrer dans le cadre de leurs vers. D'ailleurs, même quand ces poètes n'étaient pas tout à fait responsables du mérite de leurs vers, il arrivait souvent que ce mérite s'y trouvât cependant dû à la langue qu'ils employaient, sorte de mérite inconscient et pourtant réel, comme celui de la distinction du corps d'une femme dont les lignes, les mouvements évoquent des idées que peut-être

son esprit n'a pas formées. Il avait de plant vif fermé cette étendue. Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue. "C'est bien joli !" disait Bergotte si sévère aux plus grands efforts de la poésie contemporaine ; et il rajeunissait, il reflleurissait, il rendait de la couleur aux jardins de La Fontaine comme fait le printemps quand il cantonne d'épines roses et couvre de fleurs de pommiers les jardins de la Quintinie. » En fait les vers de La Fontaine sont : Il avait de plant vif semé cette étendue. / Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue (« Le Jardinier et son seigneur », *Fables*, livre IV). On relèvera dans ces vers la comparaison esquissée entre le mérite inconscient de certains écrivains et celui de certaines femmes élégantes : Bergotte « reflleurit » les jardins de La Fontaine, comme Proust fleurit Odette éclairant le bois de Boulogne de ses apparitions.

Page 547.

a. désorchestrée [p. 544, 1^{re} §, dernière ligne] pour toujours. [/ C'était non plus [p. 545, 2^e §, 1^{re} ligne], avec des membres [...]] Pour le style [p. 546, 16^e ligne de la page], il n'était pas tout à fait de son temps, car le mot qui revenait [...] ce genre d'effets. *add.*] / Si pourtant, malgré¹ tant de correspondances *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 : désorchestrée pour toujours. / C'était non plus avec des membres [comme dans *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2], ce genre d'effets. / Si pourtant, malgré tant de correspondances *plac.* *Gt* 1, *plac.* *Gt* 1b : désorchestrée pour toujours. [/ Ces jeunes Bergotte [...] dont le courant [p. 544, dernière ligne] puisse, grâce à un changement de « prise », cesser d'éclairer, [...] mais une automobile [p. 545, 3^e ligne de la page] qui, ne continuant pas de courir [...] il les survolait. *add.* 14-17] / C'était non plus [...] tout à fait de son temps [(et restait du reste fort exclusivement de son pays, il détestait Tolstoï, George Eliot, Ibsen et Dostoïevski) *add.* 14-17] car le mot [...] ce genre d'effets. / [Il disait aussi, [...] de sa vertu. *add.* 14-17] / Si, pourtant, malgré tant de correspondances *plac.* *Gt* 5, *épr.* *Gd*

1. Sur la sévérité de Proust vis-à-vis des dernières œuvres d'Anatole France, voir par exemple cette note sur Senancour, postérieure à la publication de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* : « Mais ses réflexions nous ennuiant, ses phrases harmonieuses nous laissent d'autant plus froids qu'elles cherchent à nous toucher (cf. bien souvent maintenant France et Barrès, très souvent Chateaubriand) » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 568).

2. Voir le Carnet de 1908, éd. de Ph. Kolb, p. 113 : « Bergson cherchant à être des Sciences Morales » et *Contre Sainte-Beuve*, éd. citée, p. 248-249 : « Voir Baudelaire désincarné, respectueux avec Sainte-Beuve, et tantôt d'autres intriguer pour la croix, Vigny qui vient d'écrire *Les Destinées* mendiant une réclame dans un journal (je ne me rappelle pas exactement mais ne crois pas me tromper) », et en

1. On trouve dans la dactylographie 2 une longue addition de Proust dont la place n'est pas clairement indiquée. Nous en donnons le texte dans la note 4 de la page 546.

note : « Ajouter à Baudelaire, quand je parle du poète qui désire être de l'Académie, etc. (suprême ironie, *Bergson* et les visites académiques ». Voir également les Esquisses XIX et XXIII, p. 1026 à 1034.

Page 548.

a. pareil but [6^e ligne de la page], pût voir son manège. / Quant à ces vices états ant., plac. Gt 5

1. Dès *Jean Santeuil*, Proust dissocie le comportement social de l'écrivain de son activité créatrice et sa moralité privée de l'élévation de son œuvre : voir, p. 186-187 de l'édition citée, la description de l'écrivain C*** et p. 704-706, le texte « [Le Problème de la moralité pour l'écrivain] ».

Page 549.

a. concevoir la règle [p. 548, 6^e ligne en bas de page] morale de tous. [Et dans toute l'histoire de la littérature on trouverait justement dans les œuvres des artistes moralisateurs précisément des *[un blanc]* sur le milieu où ils vivent, comme un Dumas même écrivant *Francillon*, avec un contraste qui depuis est plus poignant ou *[un blanc]* risible, au fur et à mesure que la société se corrompt les notions [...] un commentaire¹ singulièrement ironique de la thèse soutenue par l'auteur. biffé *daçyl.* 2] Ce n'est pas ce que chacun peut me dire qui *daçyl.* 1, *daçyl.* 2 : concevoir la règle morale de tous. C'est toujours plus spécialement les vices (ou seulement [...] les propos inconséquents de leur fille, l'adultère de leur femme ou [...] ménage [p. 549, 1^{re} ligne de la page] ou le mauvais ton de leur foyer. Mais ce contraste [...] théâtre on se montrait parfois Bergotte dans une loge dont la seule composition [...] dernière œuvre. Ce n'est pas ce que chacun peut me dire qui plac. Gt 1, plac. Gt 1b, plac. Gt 5

1. Après avoir fréquenté en même temps que son mari le salon de Mme Arman de Caillavet, Mme France, devenue fort laide, témoigna de la jalousie envers celle-ci, désormais sa rivale. A. France se montra, paraît-il, fort dur avec elle, cessant même de lui adresser la parole. Les époux divorcèrent le 2 août 1893.

2. Voir l'Esquisse XXIII, p. 1034.

Page 550.

a. justifiées et des gratitudes [p. 549, 6^e ligne en bas de page] ineffaçables. [Il se montrait souvent indifférent jusqu'à l'ingratitude pour un riche présent, parfois heureux, insatiable dans l'expression de sa reconnaissance

1. En fait le passage compris entre « se corrompt les notions » et « un commentaire » est légèrement différent du texte définitif et les verbes sont au présent de l'indicatif.

pour un rien : c'était un homme qui n'aimait pas rencontrer certaines images, et faire figurer [un blanc] aux mots qu'il employait des images qu'il se plaisait à peindre. Un trésor qui ne lui aurait pas montré d'images du genre qu'il était fait pour poursuivre l'eût laissé froid ; mais un jour je lui envoyai une carte postale représentant une fleur commune qu'il aimait, peinte malheureusement d'une façon un peu démodée, avec une goutte de rosée feinte avec soin. Cette goutte de rosée lui évoqua tout un tableau de la vie des consciences < d' > artistes d'autrefois triomphants dans le rendu de leur goutte de rosée. Et il m'écrivit plusieurs pages pour me remercier, à la fois à cause du plaisir que lui avaient donné les images de ma carte, lui avaient suggéré, et de celui qu'il avait à les peindre dans la translusivité des phrases de sa lettre. *biffé dactyl. 2*] Ce premier jour *dactyl. 1, dactyl. 2* ♦♦ *b.* je me figure pourtant [3^e §, 1^{re} ligne] qu'elle va dans les musées. [« Ce sont des cariatides ? demanda Swann [...] des Koräi de l'ancien [16^e ligne en bas de page] Eréchtéion¹. *add. dactyl. 1*] Je savais ce qu'il voulait dire, car je connaissais ces statues archaïques par un livre de lui où il leur adresse une invocation qui est une de ses plus belles pages. / « C'est à ce moment-là une véritable statue du VI^e siècle, c'est d'un art très noble. » / Voilà qui me donnait une nouvelle raison de m'intéresser *dactyl. 1, dactyl. 2* : je me figure pourtant [comme dans *dactyl. 1*] nouvelle raison de m'intéresser *plac. Gt 1* : je me figure pourtant qu'elle va dans les musées. « [Ce sont *biffé*] [Vous parlez *corr.*] des cariatides ? [...] de l'ancien Eréchtéion [. Je savais ce qu'il voulait [comme dans *dactyl. 1*] art très noble ». *corrigé en* , et je reconnais [...] Oh ! et puis si elle est bien jolie la petite Phèdre du VI^e siècle reste [*sic*] son bras levé. C'est très fort d'avoir trouvé ça. Il y a beaucoup plus d'antiquité dans ce geste-là que dans bien des livres qu'on appelle en ce moment « antiques »] Voilà qui me donnait une nouvelle raison de m'intéresser *plac. Gt 1b* : je me figure pourtant qu'elle va dans les musées. [Ce serait intéressant [3^e §, 2^e ligne] à « repérer » [...] distance). *add. 14-17*] « Vous parlez des cariatides ? [comme dans *plac. Gt 1b*] raison de m'intéresser *plac. Gt 5*. Les corrections portées par Proust sur l'épreuve Gallimard donnent le texte définitif.

1. Dans la mythologie grecque, les Hespérides étaient des nymphes. Elles habitaient un jardin merveilleux rempli de pommes d'or. Une tradition veut qu'elles aient elles-mêmes donné ces pommes à Héraklès, une autre veut que ce fût Atlas. La métope à laquelle Bergotte fait allusion semble être celle qui est conservée au musée d'Olympie : Héraklès, portant le monde sur ses épaules, y reçoit les pommes du jardin des Hespérides. Mais c'est Atlas qui les lui présente. — L'Erechthéion est un temple ionique construit de 420 à 406 av. J.-C. sur l'Acropole d'Athènes. — Dans un compte-rendu d'une représentation de *Phèdre* au théâtre de la Renaissance (voir n. 1, p. 435), Fr. Sarcey écrit que Sarah Bernhardt « fait passer dans tout le corps un frisson d'admiration comme à l'aspect d'une belle statue » (*Quarante ans de théâtre*, Bibl. des Annales, t. III, p. 230). Mais Mme Judith (pseudonyme de Julie Bernat) opposera à Rachel, qui dans ce rôle fut « la statue », Sarah Bernhardt qui « n'est que la statuette » (*Mémoires*, Tallandier, 1912, p. 17). Enfin, le trône où

1. Proust écrit toujours ce mot de la sorte.

s'assied Phèdre avait été, à l'instigation de Sarah Bernhardt semble-t-il, reconstitué d'après les découvertes de l'art mycénien (E. Pronier, *Une vie au théâtre. Sarah Bernhardt*, Genève, Alex. Jullien, s.d., p. 295).

2. L'Érechthéion présente sur sa façade sud un célèbre portique orné de six cariatides, appelé aussi portique des Corés (jeunes filles en grec).

3. C'est dans la scène III de l'acte I que Phèdre avoue sa passion à Œnone. Sur la stèle funéraire d'Hégèse, la défunte est représentée en train de recevoir un coffret à bijoux des mains de sa servante. Cette stèle, datant d'environ 400 av. J.-C. et retrouvée au cimetière de Céramique à Athènes, est conservée au Musée National d'Athènes. On peut en voir un fac-similé au cimetière.

4. Sans doute Bergotte songe-t-il à la collection de Corés conservées dans la salle IV du musée de l'Acropole. D'un art effectivement plus ancien, puisqu'elles avaient été exécutées entre 550 et 480, il n'est pourtant pas sûr qu'elles décorassent l'ancien Erechthéion.

5. Trois tragédies grecques au moins ont été inspirées par le mythe de Phèdre. La seule qui nous soit totalement parvenue, *Hippolytos Stephanēphoros*, d'Euripide, qui a servi de modèle à Racine, a été représentée en 428 av. J.-C. Une autre, d'Euripide également, perdue, et une troisième de Sophocle, dont nous n'avons gardé qu'un infime fragment, sont sans doute légèrement antérieures. La « Phèdre du VI^e siècle » serait donc bien une invention — ou le fruit de la culture et de l'imagination de Bergotte.

6. On lit vers le début de la « Prière sur l'Acropole », de Renan : « Toi seule es jeune, ô Cora ; toi seule es pure, ô Vierge ; toi seule es saine, ô Hygie ; toi seule es forte, ô Victoire » (*Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Garnier-Flammarion, 1973, p. 77).

Page 551.

1. Cette accumulation de raisons, quatre en l'occurrence, est typique de la psychologie proustienne (voir J.-Y. Tadié, *Proust et le roman*, p. 158).

2. La perspective du roman à la première personne donne au lecteur l'impression que le héros parle fort peu. De fait, il observe le plus souvent. Mais se lance-t-il dans un long développement, comme le suggèrent ici les fréquentes interruptions de Bergotte (« souvent »), le lecteur n'en prend qu'une médiocre idée.

Page 552.

1. Thésée appelle la vengeance de Neptune à la scène IV de l'acte IV, et le récit de Thérémène, à la scène VI de l'acte V, nous apprendra qu'il a été trop bien entendu.

2. On a souvent souligné la parenté qui existe entre la fatalité qui pèse sur Phèdre et la prédestination telle qu'elle était prêchée par les jansénistes, dont Racine fut l'élève.

1. Voir n. 1, p. 456.

2. Paul Scarron, poète, romancier et auteur dramatique, auteur du *Roman comique* (1651), avait épousé en 1652 Françoise d'Aubigné, qui deviendra plus tard Mme de Maintenon. Il mourut en 1660. L'anecdote citée par Proust se trouve dans les *Mémoires* de Saint-Simon (année 1699, Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 610). Louis XIV lui ayant demandé, un soir de l'année 1697, pourquoi la comédie « était si fort tombée de ce qu'il l'avait vue autrefois », Racine aurait répondu que « faute d'auteurs et de bonnes pièces nouvelles, les comédiens en donnaient d'anciennes, et, entre autres, ces pièces de Scarron qui ne valaient rien et rebutaient tout le monde ». La seule mention du nom de Scarron indisposa le roi qui renvoya Racine, « disant qu'il allait travailler ». Le roi et Mme de Maintenon ne parlèrent plus jamais à Racine, qui en conçut un si profond chagrin, dit Saint-Simon, « qu'il en tomba de langueur, et ne vécut pas deux ans depuis ». Comme l'indique Proust, cette anecdote paraît controuvée.

a. de vérification, de sanction [p. 551, 15^e ligne de la page] objective. / Pendant que nous causions avec Bergotte (et de ma part peut-être plus librement que je n'aurais cru car depuis des années [que *biffé plac. Gt 1b*] [*corr. plac. Gt 1b*] pendant tant d'heures¹ de lecture et de solitude où il n'était pour moi que la meilleure partie de moi-même; j'avais pris avec lui l'habitude de la sincérité, de la franchise, de la confiance et j'étais moins intimidé devant lui que devant un autre, parce que c'était bien loin d'être la première fois que je causais avec lui), Gilberte à qui on avait déjà dit deux fois d'aller se préparer pour sortir *daçryl 1, daçryl. 2, plac. Gt 1, plac. Gt 1b* : de vérification, de sanction objective. [Pour se mêler [...] secrétaire à Rome [p. 553, 7^e ligne] », ajouta-t-il, « il avait à Paris [...] d'autant plus signifier [p. 554, 1^{re} ligne de la page] que M. de Norpois avait dit du mal de moi, que Swann regarda sa femme d'un air de réprimande et comme pour l'empêcher d'en dire davantage. Il y réussit d'ailleurs car je ne pus apprendre de Mme Swann le mal qu'avait dit de moi M. de Norpois ou que jusqu'à plus ample informé il n'avait, selon moi, pas dit. Il aimait mon père, était reçu en ami à la maison, à rien de ce que je lui avais dit, il n'avait manifesté de déplaisir, qu'aurait-il donc pu dire de moi ? *add. 14-17*] / Pendant que nous causions [*comme dans plac. Gt 1b*] deux fois d'aller se préparer pour sortir, *plac. Gt 5*. Les corrections portées par Proust sur l'épreuve Gallimard donnent le texte définitif. ♦ b. on reconnaissait en Gilberte les traits, l'expression, *états ant., plac. Gt 5*

1. Le passage qui va de « tant d'heures » à « fois que je causais avec lui » a été déplacé par Proust ultérieurement, légèrement modifié. On peut le lire de la dernière ligne de la page 557 à la 4^e ligne de la page 558.

1. Ainsi que le suggère J. Monnin-Hornung (*Proust et la peinture*, Droz-Giard, 1951, n. 2, p. 151), cette image pourrait être d'origine ruskinienne : voir le passage de *La Bible d'Amiens*, traduit et cité par Proust, où Ruskin, faisant l'éloge des stalles de la cathédrale, parle du travail de la sculpture sur bois (*Pastiches et mélanges*, éd. citée, p. 87).

Page 555.

a. disparu. Dans les yeux *états ant.* : disparu. [À d'autres moments commençant d'être sculptée dans le visage de sa mère j'apercevais brusquement comme une délicieuse réduction du visage de sa mère, ébauchée par un grand artiste à qui on l'aurait commandée en une matière différente. Le reste du visage était autre. Mais le nez, le front, le pli des lèvres, donnait comme dans une hallucination la figure de sa mère, plus vraie qu'en sa mère même car il fallait que l'imagination la repoussât et par là donnât plus de force, de consistance à la perception. *add. 14-17*] Dans les yeux *plac. Gt 5. Les épreuves Gallimard donnent le texte définitif.*

1. Sur le Cahier 61, on lit : « [Sur Gilberte au début. / Elle avait quelque chose de glissant comme une ondine. Et son rire qui n'était pas toujours d'accord avec mes paroles semblait décrire une surface insaisissable et délicieuse *biffé*]. Rappeler cela par une épithète quand je parle de la ressemblance de cette Mélusine avec sa mère » (F^o 26 r^o). — Mélusine, avec son attribut ophidien maléfique, pourrait désigner la sournoiserie de Gilberte. De même ce nom (*Mater Lucina*, déesse des accouchements) préfigure-t-il peut-être les multiples maternités de Gilberte de Saint-Loup (voir Marie Miguet-Ollagnier, *La Mythologie de Marcel Proust*, Les Belles-Lettres, 1982, p. 94). — Marie de Benardaky, avec qui Marcel jouait aux Champs-Élysées et qui avait des cheveux noirs, a probablement inspiré le personnage de Marie Kossichéf dans *Jean Santeuil* : « [...] une jeune fille russe avec de grands cheveux noirs, des yeux clairs et moqueurs, des joues roses et qui brillaient de cette santé, de cette vie, de cette joie qui manquaient à Jean » (éd. citée, p. 216). De Marie, Gilberte hérite certains traits, la vivacité notamment, mais non les cheveux noirs. Au reste, Proust n'aimait guère le portrait de Gilberte. Quand J. Rivière lui demande de publier un extrait de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* dans *La Nouvelle Revue française*, en 1919, Proust lui écrit : « [...] tout à fait d'accord avec vous pour choisir la brouille avec Gilberte (nous parlons bien de la même chose n'est-ce pas, l'histoire de la vente inutile de potiches chinoises, les tristes jours de l'an, etc., j'aimerais mieux que vous ne mettiez pas avant le portrait de Gilberte dont je ne suis pas content, mais par exemple, après, le dîner chez Bloch » (21 ou 22 avril 1919), et, sur l'insistance de Rivière, il réitère : « [...] renoncez au portrait de Gilberte que vraiment je n'aime pas » (25 ou 26 avril 1919) (Proust-Rivière, *Correspondance*, p. 44-45 et 48). Cette sévérité de Proust pour une partie au moins d'« Autour de Mme Swann » est confirmée par une lettre non datée, adressée à Lucien Daudet en 1918 : « Je crois que tu aimeras certains des volumes suivants et quelques pages de celui-ci, mais si tu es dans une partie plus avancée.

Mais le début, autant que je m'en souviens, est bien médiocre, sauf peut-être l'effort de la toute première page pour marquer un intervalle et une évolution. Peut-être aussi une page quand je reçois une lettre de Gilberte, et même avant quand j'en écris une à Swann. Mais cela me semble devoir te représenter peu de chose » (Lucien Daudet, *Autour de soixante lettres de Marcel Proust*, Gallimard, 1928, p. 217). Voir l'Esquisse XVIII, p. 1022.

Page 556.

a. qu'elle nous avait orig. On lit également, 7 lignes plus bas si elle ne nous eût *L'usage de vous dans le reste du passage nous conduit à adopter la leçon de l'épreuve Gallimard (voir var. b de cette page).* ♦♦ b. « Gardez-la en souvenir de [p. 555, 5^e ligne de la page] notre amitié. » Quand elle avait ce bon regard aigu et droit, elle était une créature si douce, si paisible, si sincère que je sentais que toute la vie pourrait être heureuse et féconde auprès d'elle. Mais d'autres fois elle avait l'absurde frivolité de sa mère comme quand aux Champs-Élysées elle m'avait dit : « Mais non, j'espère bien que je ne viendrai pas. » Elle avait alors quand je lui demandais ce qu'elle avait fait, ce qu'elle allait faire, et tout en refusant de répondre, le regard incertain, dissimulé et triste qu'avait sa mère quand elle mentait, quand Swann lui demandait où elle était allée, et qu'elle lui faisait une de ces réponses qui jadis désespéraient l'amant et maintenant faisaient brusquement changer de conversation au mari prudent et sans curiosité. Gilberte avait ce regard de sa mère, et qui aux Champs-Élysées m'avait inquiété en vain. Car chez Gilberte il ne correspondait plus à rien. C'était quand elle était allée à un cours, quand elle devait rentrer pour une leçon que ses pupilles exécutaient ce mouvement qui jadis en les yeux d'Odette était causé par la peur de trahir qu'elle avait reçu dans la journée un de ses amants et qu'elle était pressée d'aller à un rendez-vous. Malheureusement elle avait des parties moins superficielles de sa mère, comme l'absurde frivolité qui aux Champs-Élysées lui faisait s'écrier : « Mais non, j'espère bien que je ne viendrai pas ! » et qui encore maintenant certains jours pendant des heures donnait un démenti aux espérances d'une amitié sans fin que j'avais formées la veille auprès d'une Gilberte sérieuse et calme. Telles on voyait deux natures onduler, refluer, empiéter tour à tour sur leur frontière, dans le caractère, dans le corps de cette Mélusine. / « Allons, va, tu vas *daçtyl.* 2 : « Gardez-la en souvenir de notre amitié ». [Quand elle avait ce bon regard *[comme dans daçtyl. 2]* dans le caractère, dans le corps de cette Mélusine. *corrigé en* Mais, posait-on à Gilberte [...] dans le corps de cette Mélusine.] / « Allons, va, tu vas *daçtyl.* 1 : « Gardez-la en souvenir de notre amitié. » Mais, posait-on à Gilberte [...] dans le corps de cette Mélusine. / « Allons, va, tu vas *plac. Gt 1, plac. Gt 1b* : « Gardez-la en souvenir de notre amitié. » Mais posait-on à Gilberte [...] dans le corps de cette Mélusine. / [Du reste, elles ne faisaient pas que se mêler en Gilberte, elles disputaient *[sic]*, et encore [p. 556, 2^e ligne de la page] ce serait parler [...] la retrouver si différente [p. 556, 23^e ligne de la page]. Le rendez-vous qu'elle vous avait proposé [...] si différente ensuite qu'on aurait cru qu'on n'était pas devant la personne qui vous avait si gentiment demandé à vous voir, si elle ne vous eût témoigné une mauvaise humeur qui décelait qu'elle

se sentait en faute et désirait éviter les complications. *add. 14-17* / « Allons, va, tu vas *plac. Gt 5* : « Gardez-la en souvenir [...] Mélusine. [Du reste [*comme dans plac. Gt 5 add. 14-17*] complications *corrigé en* Sans doute [...] explications.] / « Allons, va, tu vas *épr. Gd*

1. Titre d'une comédie de Plaute, imitée de Ménandre, et dont le sujet — une ressemblance physique entre deux jumeaux — a été repris sous ce même titre, notamment par Regnard en 1705.

Page 557.

a. encore un moment », répondit Gilberte [*p. 556, 9^e ligne en bas de page*] en cachant sa tête entre les genoux de son père qui, passant tendrement les doigts dans la chevelure blonde, dit : « Tu es une bonne fille » en prenant soudain l'air tout proche des larmes que nous avons quand nous pensons à la trop grande tendresse d'un être qui est destiné à nous survivre *états ant.* : encore un moment », répondit Gilberte [en cachant sa tête entre les genoux de son père, [*comme dans états ant.*] tendresse d'un être *corrigé en* en cachant sa tête [...] « Tu es une bonne fille » de ce ton attendri par le chagrin que nous inspire pour l'avenir la tendresse trop passionnée d'un être] destiné à nous survivre. *plac. Gt 1b* : encore un moment », répondit [*comme dans plac. Gt 1b*] à nous survivre. *plac. Gt 5* ♦ *b.* Il me fit remarquer avec quelle intelligence *daçtyl. 1, daçtyl. 2, plac. Gt 1* ♦ *c.* posséderait de même. Sans doute la Berma l'avait trouvée, mais peut-on *états ant.* : posséderait de même. Sans doute la Berma l'avait trouvé [*sic*], mais peut-on *épr. Gd* : posséderait de même. Il restait à la Berma qui l'avait trouvé [*sic*], mais peut-on *orig.* Nous corrigeons, le texte de l'édition originale n'offrant guère de sens.

1. *Phèdre*, acte IV, scène VI, vers 1223 ; dans cette scène, Phèdre reproche à Cénone de ne pas lui avoir révélé l'amour d'Hippolyte pour Aricie. « Elle a eu un "Tu le savais !" qui a fait tressaillir la salle », écrivait Fr. Sarcey (ouvr. cité, p. 232).

Page 558.

a. puisqu'un autre [*p. 557, 1^{er} §, avant-dernière ligne*] maintenant peut le reproduire sans le concours de cet être. / « Avez-vous été content, me dit Bergotte. » Mais comme devant un médecin de qui on attendrait un diagnostic d'où la santé dépend, on s'attache à décrire exactement ce qu'on éprouve et non à faire des phrases, je lui avouai que non, et ne pus pas plus lui dire les raisons de ma déception qu'on ne peut souvent définir au médecin ce qu'on éprouve. Il parla ensuite à d'autres personnes, à Gilberte ; je pensais à la mauvaise impression que j'avais dû lui produire, d'autant plus qu'il devait être plus sévère encore que M. de Norpois, ayant dit de ce diplomate quand on avait prononcé son nom : « qu'il l'avait trouvé assommant ». D'ailleurs ce n'était pas d'aujourd'hui mais dès les premières lectures que j'avais faites de ses livres dans le jardin de Combray qu'imaginant son intelligence comme une inaccessible perfection, j'avais pensé au mépris qu'il aurait sans doute pour mes idées. Pourtant j'aurais dû me dire que puisque *daçtyl. 1, daçtyl. 2, plac. Gt 1* :

puisqu'un autre maintenant peut le reproduire sans le concours de cet être. / [« Avez-vous été content, me dit Bergotte. » Mais corrigé en Bergotte me demanda comment j'avais trouvé la Berma. Mais] comme devant un médecin [comme dans états ant.] je lui avouai que je n'avais pas eu de plaisir, et ne pus pas plus lui dire les raisons de ma déception. Il parla [comme dans états ant.] produire sur lui, d'autant plus [comme dans états ant.] mes idées. Pourtant j'aurais dû me dire que puisque plac. Gt 1b : puisqu'un autre maintenant peut [comme dans plac. Gt 1b] les raisons de ma déception. [Il parla [comme dans états ant.] trouvé assommant ». biffé 14-17] [« Ah ! vous n'avez pas aimé le cheveu de pierre, le petit bras qui fait « Érechtiéon », dit-il en se servant avec une certaine complaisance d'expressions presque semblables à celle dont il avait usé quelques minutes avant. « Mon Dieu, mais comme votre présence [p. 557, 2^e §, 1^{re} ligne] élève le niveau [...] vers une conversation plus intellectuelle. corr. 14-17¹] D'ailleurs ce n'était pas d'aujourd'hui mais dès les premières lectures que j'avais faites de ses livres dans le jardin de Combray [qu'imaginant son intelligence comme une inaccessible perfection, j'avais biffé 14-17] [que j'avais corr. 14-17] pensé au mépris il aurait sans doute pour mes idées. Pourtant j'aurais dû me dire que puisque plac. Gt 5. L'épreuve Gallimard procure, pour ce passage, le texte définitif, à quelques minimes variantes près que nous ne signalons pas. ♦ b. De même que les saints ayant la plus états ant., plac. Gt 5

Page 559.

a. le fond de ses propres [p. 558, 5^e ligne en bas de page] œuvres. J'aurais dû me dire tout cela, mais ne me le disais pas, états ant. : le fond de ses propres œuvres. J'aurais dû me dire tout cela [(qui d'ailleurs [...]) d'aimer). J'aurais dû me dire tout cela add. 14-17] mais ne me le disais pas, plac. Gt 5, épr. Gd ♦ b. contrariés. / Ce fut avec Bergotte, pendant que les Swann étaient dans une autre voiture que je fis route en allant au jardin d'Acclimatation. Il me parla de ma santé : « Nos amis dactyl. 1, dactyl. 2, plac. Gt 1 : contrariés. / Ce fut avec Bergotte, pendant que les Swann étaient dans une autre voiture que je fis route en allant [au jardin d'Acclimatation biffé] [à Saint-Cloud corr.]. Il me parla de ma santé : « Nos amis plac. Gt 1b : contrariés. / [Ce fut avec Bergotte [comme dans plac. Gt 1b] parla de ma santé : biffé] [Comme Bergotte habitait dans notre quartier, nous partîmes ensemble et il me ramena. Mme Swann devait déposer son mari à Neuilly chez la reine de Naples. « Comme, papa, vous nous quittez pour cette vieille dame que j'ai rencontrée l'autre matin avec vous. Elle a l'air ennuyeux. Quand je serai mariée je n'aurai jamais ce genre de relations. — Mais, petite bête, il n'y en a pas de plus intéressante. Comment, la reine de Naples qui a elle-même entraîné la troupe au siège de Gaète², la sœur de l'impératrice Élisabeth et de la duchesse d'Alençon, mais c'est une femme admirable.

1. En fait, le passage compris entre « le niveau » et « vers une conversation plus intellectuelle » est légèrement différent du texte définitif.

2. Voir ce que dit la reine de Naples à Charlus dans *La Prisonnière* : « "Appuyez-vous sur mon bras [...] Vous savez qu'autrefois à Gaète il a déjà tenu en respect la canaille" » (CF, t. III, p. 322).

C'est-à-dire que si elle était morte comme cela aurait tellement bien pu arriver, on se désolerait de ne pas l'avoir connue. » Bergotte seul avec moi en voiture me parla de ma santé : *corr. 14-17*] « Nos amis *plac. Gt 5*. Les corrections portées par Proust sur l'épreuve Gallimard donnent le texte définitif.

1. Proust écrit dans le Cahier 29 : « Il sera peut-être bien que ce soit Bergotte qui me dise : "Je ne vous plains pas vous avez les joies de l'intelligence" » (f° 61 v°). Ceci est un ajout, sans doute peu postérieur, à des pages qui datent du printemps 1910 (voir la notule de l'Esquisse XX, p. 1515). C'est vraisemblablement à la même époque qu'il écrit dans le Cahier 58 : « "Même malade je ne vous plains pas trop m'avait dit Bergotte. Vous avez les joies de l'intelligence ; les joies spirituelles, ce sont les plus grandes de toutes." Hélas s'il savait combien l'intelligence me donnait peu de joie, combien je participais peu à celles que les questions intellectuelles donnaient aux gens vraiment intelligents comme Bloch » (f° 10 r°). Puis Proust a biffé « Bergotte » pour écrire « Elstir », avant de revenir définitivement à Bergotte.

Page 560.

a. m'eût rappelé [*p. 559, dernière ligne*] Combray. [Dans cet idéal [...] aucune place. *add.*] / « Non, monsieur, *daçtyl. 1, daçtyl. 2* : m'eût rappelé Combray. Dans cet idéal [...] aucune place. « Non, monsieur, *plac. Gt 1, plac. Gt 1b* : m'eût rappelé Combray. [Or *add. 14-17*] dans cet idéal [...] aucune place. / « Non, monsieur, *plac. Gt 5, épr. Gd* ♦ b. prévu [le bifteack aux pommes *biffé*] [la dilatation de l'estomac *corr. biffée*] [la difficulté de digérer la sauce *corr.*], l'embarras *épr. Gd*. Pour les états antérieurs, voir la variante a de la page 563.

Page 561.

1. En accusant Cottard de préjugé dans son diagnostic, Bergotte formule à l'encontre de ce remarquable clinicien un reproche qui viserait plus justement du Boulbon : dans *Le Côté de Guermantes I*, celui-ci croira reconnaître la maladie de la grand-mère du héros sans prendre la peine de l'examiner, simplement parce qu'il sait « à qui il a affaire ». (Voir t. II, p. 599.)

Page 562.

a. « mauvaises bêtes » *orig.* . « mauvaises têtes » *Gd 1920*. Nous adoptons la leçon de l'édition Gallimard de 1920. ♦ b. je venais de recevoir sous la forme de relations peronnelles avec Bergotte et témoignas-sent *épr. Gd*. Pour les états antérieurs, voir la variante a de la page 563.

Page 563.

a. au contraire de mes doutes, mon [*p. 560, 15^e ligne de la page*] dégoût de moi-même. Surtout par ce qu'il avait dit de M. de Norpois, dont j'avais

cru le jugement sans appel, il ôtait à cette opinion beaucoup de son poids. Et ma propre opinion de moi-même, moins comprimée, recommençait à occuper plus de volume. / Mes parents furent désolés d'apprendre que j'avais passé la journée avec Bergotte. « Mauvaise relation », dit ma mère. Hélas, quand j'eus ajouté qu'il ne goûtait pas du tout M. de Norpois : / « Naturellement ! s'écria mon père. Cela prouve bien *états ant.* : au contraire de mes doutes, mon dégoût de moi-même. Surtout par ce qu'il [*comme dans états ant.*] occuper plus de volume. [/ Êtes-vous bien soigné [...] Cottard puisse vous soigner [p. 560, 9^e ligne en bas de page] ? Il a prévu le bifeack aux pommes, l'embarras gastrique [...] indiscutable oracle [p. 561, 14^e ligne de la page] en consultant, non les entrailles d'un agneau, mais les miennes. Et je ne tenais pas [...] gens insociables [p. 562, 11^e ligne de la page], des « mauvaises têtes ». Je ne l'étais pas [...] inestimable présent que [p. 562, 4^e ligne en bas de page] je venais de recevoir sous la forme de relations personnelles avec Bergotte et témoignassent [...] grande ressemblance. *corr. 14-17*] Mes parents furent désolés [*comme dans états ant.*] s'écria mon père. Cela prouve bien *plac. Gt 5*. L'épreuve Gallimard procure, à quelques détails près, pour ce passage, le texte définitif (voir var. b, p. 560 et var. b, p. 562). ♦♦ b. milieu qui va achever de te fausser l'esprit. / Déjà *états ant., plac. Gt 5* ♦♦ c. semblait annoncer l'imminente et terrible introduction *états ant., plac. Gt 5*

1. Il s'agit soit de la fresque de *L'Adoration des Mages*, peinte en 1525 par Bernardino Luini (1480-1532) et visible au presbytère du sanctuaire de Saronno, près de Milan (route de Varèse), soit du tableau de Luini intitulé *Les Rois Mages*, qui se trouvait alors au musée du Louvre.

2. Le Cahier 24 donne : « Mes parents furent désolés d'apprendre que j'avais passé la journée avec Bergotte. "Mauvaise relation", dit mon grand-père. Hélas [...] » (f^o 65 r^o). Voir aussi var. a.

Page 564.

a. à voix basse et d'un air désespéré que, achevant *états ant., plac. Gt 5*

Page 565.

a. contrairement à ce que je croyais à Combray, les désirs que j'avais ressentis si souvent du côté de Méséglise n'avaient rien d'irréalisable et que les femmes ne demandaient pas mieux que de faire l'amour. *plac. Gt 1b, plac. Gt 5¹* : contrairement à ce que je croyais à Combray, [les désirs que j'avais ressentis si souvent du côté de Méséglise n'avaient rien d'irréalisable et que *biffé*] les femmes ne demandaient [*pas bifé*] [jamais *corr.*] mieux que de faire l'amour. *épr. Gd* ♦♦ b. figure vague, sorte de moyenne entre les différentes beautés que je connaissais déjà, que les maisons *plac. Gt 1b, plac. Gt 5* : figure vague, [sorte de moyenne entre les différentes beautés que je connaissais déjà, *biffé*] que les maisons *épr. Gd*

1. Voir pour cette variante et les variantes suivantes (jusqu'à var. a, p. 567) la variante a de la page 569 (et la note 1 de cette variante).

1. Louis XIV ordonna que ce titre fût réservé au dauphin.

2. « Dans le monde, l'usage moderne veut que l'on offre le bras droit à une dame pour passer du salon dans la salle à manger. Cette règle, adoptée jadis par les seuls militaires à cause de leur épée, s'est généralisée » (vicomtesse Nacla, *Dictionnaire du savoir-vivre*, Flammarion, 1898, p. 40). « En enlevant le paletot de chaque monsieur, le valet de chambre lui remet une enveloppe dans laquelle il trouve le nom de la dame à qui il doit offrir le bras et qui, à table, sera à sa gauche » (*ibid.*, p. 84). Mais dès le début du XX^e siècle, le protocole veut qu'on n'offre plus le bras pour aller à table, mais seulement au retour ; pour un déjeuner, on ne l'offre ni à l'aller ni au retour (Liselotte, *La Vie chez soi et dans le monde*, p. 160).

3. Jean Santeuil, de même, était entraîné par un camarade plus âgé dans une maison de passe, mais l'épisode tournait court presque aussitôt.

Page 566.

a. de même genre qu'à tel psychothérapeute, ou tel philosophe *plac.* *Gt 1b, plac. Gt 5* : de même qu'à tel [psychothérapeute *biffé*] [médecin *corr.*], ou tel philosophe *épr. Gd* ➡ b. j'y pusse satisfaire [13 lignes *haut*] d'anciennes curiosités ou en éveiller de nouvelles. La maquerelle¹ ne connaissait aucune des femmes qu'on lui demandait et en proposait toujours dont on n'aurait pas voulu. En laissant la porte d'une chambre éclairée, ouverte, elle me les faisait voir sans que je fusse vu d'elles. Elle m'en vantait surtout une qu'elle prétendait juive et qu'à cause de cela sans doute elle appelait Rachel. Elle était brune, pas belle, mais avait l'air *plac. Gt 1b, plac. Gt 5* : j'y puisse satisfaire d'anciennes curiosités ou [en éveiller *biffé*] [contracter *corr.*] de nouvelles. [La maquerelle [*comme dans plac. Gt 5*] pas belle, mais *corrigé en* La patronne [...] affolant² ! » Cette Rachel [...] pas jolie, mais] avait l'air *épr. Gd*

1. « Les Villes d'art célèbres » est le nom d'une collection illustrée, publiée au début du siècle par les éditions Laurens, comprenant notamment des volumes sur Venise, Rome et Florence. Proust en fait un usage abondant. — Andrea Mantegna (1430 ou 1431-1506) était un des peintres préférés de Proust, qui a pu voir à Padoue, en mai 1900, la fresque des « Eremitani », en grande partie détruite par un bombardement en 1944 (voir aussi n. 1, p. 318). À Mme Catusse, il écrit vers la mi-décembre 1906 : « Je n'appelle pas primitifs les peintres pas le moins du monde primitifs auxquels les gens du monde donnent ce nom, Botticelli, Mantegna, etc. que j'adore d'ailleurs » (*Correspondance*, t. VI, p. 337). Voir p. 318. — Proust n'est sans doute jamais allé à Sienne.

2. « Miché » mot argotique signifiant « niais » et venant du prénom Michel qui avait à l'origine ce sens proverbial. Signifie par extension un « homme fréquentant et payant les filles » (*Dictionnaire historique d'argot* de Loredan Larchey, 1881).

1. Dans les placards Grasset 1 corrigés et dans les placards Grasset 5, on lit également « maquerelle » dans la suite du passage quand le texte définitif donne « patronne ».

2. Proust a dû, après « affolant ! » ajouter « Rah ! » sur le dernier jeu d'épreuves que nous ne possédons pas.

Page 567.

a. l'habitude commune à toutes et quelle que pût être dans la journée la profession de chacune était de venir *plac. Gt 1b, plac. Gt 5* : l'habitude commune à toutes [et quelle que pût être dans la journée la profession de chacune *biffé*] était de venir *épr. Gd*

1. *La Juive*, opéra en cinq actes de Fromenthal Halévy (1799-1862), paroles de Scribe. À la scène v de l'acte IV se situe l'air fameux : *Rachel ! Quand du Seigneur la grâce tutélaire / À mes tremblantes mains confia ton berceau, / J'avais à ton bonheur voué ma vie entière, / Ô Rachel !... et c'est moi qui te livre au bourreau.*

Page 568.

a. besoin de meubles [*p. 567, 4^e ligne en bas de page*], je lui en donnai quelques uns que j'avais hérités de ma tante Léonie et qui étaient entassés dans un hangar, n'y ayant point de place pour eux à la maison. Y eussent-ils été d'ailleurs que l'habitude m'eût empêché de les voir. Mais dès que *plac. Gt 5 add. 14-17¹*. Les corrections portées par Proust sur l'épreuve Gallimard aboutissent au texte définitif. ♣ b. Je ne retournerai plus dans cette maison, car ils me semblaient *plac. Gt 5 add. 14-17* : Je ne retournerais plus [dans cette maison *biffé*] [chez l'entremetteuse *corr.*], car ils me semblaient *épr. Gd* ♣ c. implorent leur [*11^e ligne de la page*] délivrance. / Toute une autre *plac. Gt 5 add. 14-17* : implorent leur délivrance. [D'ailleurs, comme [...] était levée. *add.*] / Toute une autre *épr. Gd* ♣ d. en ses parents, en sa maison, lesquels troublaient profondément mon cœur, me rendant *plac. Gt 5 add. 14-17* : en ses parents, en sa maison, [lesquels troublaient profondément mon cœur, *biffé*] me rendant *épr. Gd*

1. L'hôtel Marigny, maison de plaisir pour homosexuels, repris par Albert Le Cuziat au début de la guerre, aurait été en partie meublé par des fauteuils, des canapés et des tapis que Proust tenait de ses parents (voir G.D. Painter, *Marcel Proust*, t. II, p. 329). « J'ai avec tous mes tapis et meubles du garde-meubles, fait le bonheur d'une foule de malheureux », écrit-il à Mme Catusse en novembre 1917. Ces meubles lui venaient de l'appartement du 45, rue de Courcelles qu'il avait quitté après la mort de sa mère.

Page 569.

a. attachant sur moi un long [*p. 564, 3^e ligne en bas de page*] regard rêveur. / [Ma mère d'ailleurs [...] pas convaincu [*p. 565, milieu de la page*] et préférerais ne pas inviter Gilberte. *add. daçyl. 2*] / Mes parents cependant *daçyl. 1, daçyl. 2* : attachant sur moi un long regard rêveur. / Ma mère d'ailleurs [...] ne pas inviter Gilberte. / Mes parents cependant *plac. Gt 1* : attachant sur moi un long regard rêveur. / Ma mère d'ailleurs [...] ne pas inviter Gilberte. / Mes parents cependant *plac. Gt 1* : attachant sur moi un long regard rêveur. / Ma mère d'ailleurs [...] ne pas inviter Gilberte. [Ce fut vers cette époque [*p. 565, dernier §, 1^{re} ligne*] que Bloch bouleversa [...] unis à « Rachel

1. Pour les variantes de cette page, voir la variante a de la page 569 (et la note 2 de cette variante).

quand [p. 567, 5^e §, 2^e ligne] du Seigneur » ? *add.*¹] / Mes parents cependant *plac.* *Gt 1b* : attachant sur moi un long regard rêveur. / Ma mère d'ailleurs [...] ne pas inviter Gilberte. [/ Ayant quitté mes parents [...] pour aller à table. *add.* 14-17] Ce fut vers cette époque [comme dans *plac.* *Gt 1b*] « Rachel quand du Seigneur » ? [Comment dites-vous cela : [...] résistance du cœur. *add.* 14-17²] / Mes parents cependant *plac.* *Gt 5*, *épr.* *Gd*

Page 570.

a. consolée et convaincue [p. 569, 2^e ligne en bas de page], de l'ouvrage en train. [Malheureusement le lendemain [...] vingt-quatre heures de plus. *add.*] Et au bout *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ b. mon œuvre. [Elle sentit que sa parole sceptique venait de heurter sans l'avoir vue une volonté silencieuse mais ferme. *add.*] Elle s'en excusa, *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 ♦♦ c. avec un médecin. Même quand je disais à Mme Swann que je ne pouvais pas venir goûter, elle avait l'air *états ant.*, *plac.* *Gt 5*

Page 571.

a. que ce qu'il écrit [p. 570, 3^e ligne en bas de page] n'est pas bien ? » / Et elle ajoutait : *états ant.* : que ce qu'il écrit n'est pas bien ? » [Cela sera même [...] in the right place. » *add.* 14-17] / Et elle ajoutait *plac.* *Gt 5*, *épr.* *Gd* ♦♦ b. mais j'étais heureux et plus rien ni du côté des Swann, ni du côté de mes parents, c'est-à-dire de ceux qui à des moments différents semblaient avoir voulu s'y opposer, aucune menace *plac.* *Gt 5 add.* 14-17³ : mais j'étais heureux et [plus rien ni du côté des Swann, ni du côté de mes parents, c'est-à-dire de ceux qui à des moments différents semblaient avoir voulu s'y opposer, *biffé*] aucune menace *épr.* *Gd*

1. *Leader article* : « article principal, éditorial ». *The right man in the right place* : « l'homme qu'il faut là où il faut ». L'expression figure dans le *Cahier* 61, f^o 16 r^o. L'attitude d'Odette vis-à-vis de Bergotte fait évidemment songer à celle de Mme Arman de Caillavet protégeant la carrière d'A. France et aiguissant son ambition. Mais c'est au *Temps* que, de mars 1886 à avril 1893, France rédigea ses articles, groupés en partie dans *La Vie littéraire*, Calmann-Lévy, 1888-1892.

2. À Jean Santeuil, qui confiait qu'il était trop porté à aimer le monde, M. Duroc conseillait de le fréquenter, au contraire, dans l'intérêt de sa carrière (*Jean Santeuil*, éd. citée, p. 440).

Page 572.

a. m'emmener avec elle. Peut-être à cause *plac.* *Gt 5 add.* 14-17 : m'emmener avec elle. [J'avais pris à cause de l'humidité plus de caféine que d'habitude. *add.*] Peut-être à cause *épr.* *Gd*

1. Cette addition est en fait très légèrement différente du texte définitif. Voir à ce propos de la variante a, p. 565 à la variante a, p. 567.

2. Cette addition est également très légèrement différente du texte définitif. Voir à ce propos de la variante a à la variante d, p. 568.

3. Pour cette variante et les variantes suivantes (jusqu'à la variante c de la page 581), voir la variante d de la page 581.

Page 573.

a. donc apprise autrefois [p. 572, 11^e ligne en bas de page] de Swann. Ce jour-là peut-être plac. Gt 5 add. 14-17, épr. Gd ♡ b. inclination sentimentale pour la valse à trois temps. Elle se borna plac. Gt 5 add. 14-17 : inclination sentimentale pour [la valse à trois temps biffé] [le boston corr.]. Elle se borna épr. Gd ♡ c. presque laide, ressemblait plac. Gt 5 add. 14-17, épr. Gd, orig. : presque livide, ressemblait Gd 1920

Page 574.

a. à ne pouvoir saisir cet autre plaisir, plus insaisissable plac. Gt 5 add. 14-17 : à ne pouvoir [saisir cet autre plaisir biffé] [atteindre cet autre plan corr.], plus insaisissable épr. Gd ♡ b. que je ne l'aimasse pas. « Si vous saviez plac. Gt 5 add. 14-17 : que je ne l'aimasse pas [, et ce fut pour moi [...] différente add.]. « Si vous saviez épr. Gd

Page 575.

a. de orig. : des orig.b. Nous adoptons la leçon de l'originale corrigée. ♡ b. Sur l'épreuve Gallimard, le passage qui va de Un chagrin [p. 574, 2^e §, 1^{re} ligne] à bien qu'on figure sur un papier collé qui masque la version primitive. Celle-ci fait partie de la longue addition, écrite par Proust entre 1914 et 1917 aujourd'hui disparue (voir la variante d de la page 581 et sa note 2) ; nous ne pouvons donc en donner le texte. ♡ c. indispensable, qui le fatiguerait de nous ; orig.b. ♡ d. nous abaisse à quarante. D'autant plus plac. Gt 5 add. 14-17 : nous abaisse à [quarante biffé] [cinquante corr.]. D'autant plus épr. Gd

1. Ici commence l'extrait donné par Proust à J. Rivière pour être publié dans *La Nouvelle Revue française* du 1^{er} juin 1919. C'est Proust lui-même qui a fixé ce début (voir la lettre du 29 ou 30 avril 1919, Proust-Rivière, *Correspondance*, p. 52).

Page 576.

a. ne connaît pas. Ce cyclone qui était déchaîné en moi quand je rentrai changeait à tout moment d'orientation. De sorte qu'après avoir écrit à Gilberte une lettre irritée où je laissais passer ma fureur qui tonnait, non sans pourtant plac. Gt 5 add. 14-17 : ne connaît pas. [Ce cyclone qui était déchaîné en moi quand je rentrai changeait à tout moment d'orientation. De sorte qu'après avoir écrit à Gilberte une lettre irritée où je laissais passer ma fureur qui tonnait. biffé] non sans pourtant épr. Gd¹ : ne connaît pas. Après avoir écrit² à Gilberte une lettre où je laissais tonner ma fureur, non sans pourtant orig. : ne connaît pas. Je venais d'écrire à Gilberte une lettre où je laissais tonner ma fureur non sans

1. On remarquera que le texte donné en variante, qui figure sur l'addition écrite par Proust entre 1914 et 1917, et le texte de l'épreuve Gallimard sont aberrants.

2. Proust a dû ajouter sur une épreuve postérieure à l'épreuve Gallimard et que nous ne possédons pas, le passage qui va depuis « Après avoir écrit » jusqu'à « tonner ma fureur ».

pourtant *Gd 1920. Nous adoptons la version de l'édition Gallimard de 1920, seule cohérente, encore que nous ignorions l'origine de la correction qu'elle propose.* ♦♦ *b. mêmes propos que si [milieu du 2^e §] elle nous aimait ? Je tâchais* *plac. Gt 5 add. 14-17 : mêmes propos que si elle nous aimait ? [Devant les pensées, [...]] causes. add.] Je tâchais* *épr. Gd*

Page 577.

a. dans l'excès contraire, où j'aurais pris l'arrivée inexacte de Gilberte à un rendez-vous, un mouvement de mauvaise humeur pour une hostilité irrémédiable. *plac. Gt 5 add. 14-17, épr. Gd : dans l'excès contraire, où j'aurais vu dans l'arrivée inexacte de Gilberte à un rendez-vous, un mouvement de mauvaise humeur, une hostilité irrémédiable.* *orig. Proust a sans doute omis d'écrire dans devant un mouvement lors d'une correction sur un état postérieur à l'épreuve Gallimard.* ♦♦ *b. me distrayaient un peu ma souffrance ;* *plac. Gt 5 add. 14-17, épr. Gd, orig. : me distrayaient un peu de ma souffrance ;* *Gd 1920. Nous adoptons la correction de l'édition Gallimard de 1920.* ♦♦ *c. le temps d'aller jusqu'à chez les Swann : orig. Nous adoptons la leçon de l'épreuve Gallimard où le e de jusque est peu lisible.*

1. Version légèrement différente dans le Cahier 61 : « [...] une inexactitude à un rendez-vous où elle n'avait pas mis plus d'intention que je n'en mettais quand je faisais attendre quelqu'un mais qui me rendait fou, me rendait pendant des jours incapable non seulement de dormir, ni de me coucher, mais même de m'asseoir tant mon cœur était debout. Tâchant dans des calculs où cherchait à se distraire une souffrance comme Pascal avec sa rage de dents à trouver entre les deux multiples déformants une moyenne je me décidai le lendemain soit en obéissant loyalement à la réponse des nombres, soit que je leur eusse fait dire [...] » (f^o 21 r^o).

Page 579.

1. Au sujet des épreuves de l'extrait donné à *La Nouvelle Revue française*, J. Rivière écrit à Proust le 20 mai 1919 : « Je me suis permis de ne pas tenir compte d'une de vos corrections. Voyez ligne 1 de la page 141 du volume : "j'aurais voulu pouvoir l'avertir que bientôt elle me calmerait, en me renvoyant, etc." Sur les épreuves de la revue, vous avez corrigé en : "elle m'eût calmé", qui me semble beaucoup moins naturel, puisque le mot *avertir* entraîne une idée de futur, que seul le conditionnel présent, que vous aviez d'abord employé, peut ici exprimer. Si cependant vous tenez essentiellement à cette correction, je peux encore la faire effectuer » (Proust-Rivière, *Correspondance*, p. 59).

Page 580.

a. de se revoir. Et enfin plus tard *plac. Gt 5 add. 14-17, épr. Gd, orig. Proust a sans doute omis de biffer enfin qu'on retrouve six mots plus loin. Nous corrigeons.*

1. Voir l'Esquisse XXIV, p. 1035.

a. organes, ou bien les aide à traverser orig. La correction de les aide à en leur permet de , visible sur l'épreuve Gallimard, est nécessaire à la construction de la phrase. ♦ b. Sur l'épreuve Gallimard le passage qui va de La constante vision [p. 580, 9^e ligne en bas de page] à mais je sentais figure sur un papier collé qui masque la version primitive. Celle-ci fait partie de la longue addition, écrite par Proust entre 1914 et 1917, aujourd'hui disparue (voir la variante d de cette page et sa note 2) ; nous ne pouvons donc en donner le texte. Voir également la variante a de cette page. ♦ c. réconciliation qui se superposait à ma résolution et me masquait plac. Gt 5 add. 14-17 : réconciliation qui se superposait [à ma résolution et me biffé] [à ma volonté [...] intermittence) et me corr.] masquait épr. Gd ♦ d. qu'elle me disait de ne pas manquer [p. 571, 10^e ligne de la page] de venir le lendemain prendre une tasse de thé chez elle avec Bergotte vers six heures. Car ce n'était pas seulement à Gilberte que je faisais des visites. Mme Swann m'avait tout de suite dit : « C'est très bien états ant. : qu'elle me disait de ne pas manquer de venir le lendemain prendre une tasse de thé chez elle avec Bergotte vers six heures. [Ainsi pas plus du côté [p. 571, 12^e ligne de la page] des Swann que du côté [...] plus difficile ma résignation¹. Aussi j'aime mieux retarder indéfiniment le moment où quelques mots échangés avec Gilberte [un blanc] pour quelques jours au moins, car un travail intérieur répare nos plus grands déchirements, notre espérance². add. 14-17] Car ce n'était pas seulement à Gilberte que je faisais des visites. Mme Swann m'avait tout de suite dit : « C'est très bien plac. Gt 5, épr. Gd ♦ e. me trouverez toujours [7^e ligne en bas de page] un peu tard. » Dans ce quartier, états ant. : me trouverez toujours un peu tard. » [J'avais donc l'air [...] qu'à elle. add. 14-17] Dans ce quartier plac. Gt 5, épr. Gd

1. M. Choufleur y restera chez lui le 24 janvier, opérette d'Offenbach d'après un livret de Saint-Rémy (pseudonyme du duc de Morny), Crémieux, Halévy et Lépine, créée en 1861. Choufleur est un snob qui pousse au grotesque le souci de recevoir du beau monde. Il faut donc supposer que la référence d'Odette s'accompagne d'un humour complice.

1. Sur le quartier qu'habitent les Swann, voir notre Notice, p. 1321.
2. Pierre-Jules Hetzel (1814-1886), éditeur et écrivain français, qui donna notamment de belles éditions de Hugo et Jules Verne, fonda le « Magasin d'éducation et de récréation » et signa du pseudonyme de P.-J. Stahl un grand nombre de romans.

1. En fait, cette longue addition, écrite par Proust entre 1914 et 1917, est légèrement différente du texte définitif. Voir à ce propos de la variante b, p. 571, à la variante c, p. 581.

2. Le passage compris entre « Aussi j'aime mieux » et « notre espérance » a été biffé par Proust sur les épreuves Gallimard.

3. *Mlle Lili*, série d'ouvrages illustrés par L. Froelich, publiés par P.-J. Stahl (Pierre-Jules Hetzel) dans la Bibliothèque d'éducation et de récréation à partir des dernières années du second Empire. Parmi eux figure *Mademoiselle Lili aux Champs-Élysées*, paru en 1891, où l'héroïne, comme Gilberte, joue aux barres et mange du sucre d'orge avec des amies.

Page 583.

a. froid souci [p. 582, 13^e ligne en bas de page] de morte décoration. À travers les arborescences des espèces variées qui faisaient ressembler la fenêtre éclairée au vitrage de la serre d'enfant qu'on donne à Mlle Lili pour ses étrennes, le passant, *états ant.* : froid souci de morte décoration. [Il faisait penser [...] la plus belle des saisons. *add.* 14-17] À travers les arborescences des espèces variées qui faisaient ressembler la fenêtre éclairée au vitrage de la serre d'enfant qu'on donne à Mlle Lili pour ses étrennes, le passant, *plac. Gt 5, épr. Gd*

1. À la suite de « ses perles », le texte de l'extrait paru dans la NRF du 1^{er} juin 1919 donne : « Odette avait du reste l'air bien plus jeune que vingt ans plus tôt, car, arrivée au milieu de la vie, Odette s'était enfin découvert [...] comme une jeunesse immortelle » (voir p. 606) et poursuit avec « Les jours où Mme Swann [...] » (voir p. 584).

Page 584.

1. Le thé de cinq heures.

2. En italien : « sans rigueur ». Ramon Fernandez a raconté qu'une nuit, pendant la guerre, alors que « les gothas faisaient rage », Proust était venu lui rendre visite. « "Je vais vous demander une chose très indiscreète, très inopportune, mais qui expliquera en un sens, sinon justifiera, ce dérangement que je vous cause et que vous ne me pardonnerez sans doute jamais. Est-ce que vous pourriez, vous qui savez l'italien, prononcer la traduction italienne de *sans rigueur* ?" Aussitôt, sans demander d'explications, je prononçai *senza rigore* avec toute la netteté possible. "Est-ce que ça serait trop vous demander que de répéter, dit-il d'une voix douce et retenue. Un mot étranger que je ne sais pas prononcer me donne une sorte d'angoisse. Je ne puis en avoir l'intuition, le posséder, je ne puis l'installer en moi. Je suis obsédé par ce 'sans rigueur' italien que j'ai eu la folie de placer dans un passage, d'ailleurs sans intérêt, de mon livre, et ma phrase, avec ces mots que je n'entends pas, me fait l'effet d'avoir ce que les mécaniciens, je crois, appellent un *loup*. C'est presque intolérable." J'articulai de nouveau *senza rigore*. Il m'écouta, les yeux fermés, sans répéter le mot qui alla résonner au fond de sa mémoire, et me remercia avec effusion, comme si je venais de lui faire visiter l'église de Balbec ou Saint-Marc de Venise [...] Quand, un an plus tard, je découvris dans un coin des *Jeunes Filles en fleurs*, entre guillemets, page 145, ce *senza rigore* évocateur de foudre brute et de douce

spiritualité, je compris alors, mieux qu'après une longue étude, que dans l'œuvre de Proust, partout innervée comme un tissu vivant, le moindre mot, peut-être la moindre lettre, représente un désir, une inquiétude, une expérience, un souvenir » (R. Fernandez, « L'Accent perdu », *La Nouvelle Revue française*, « Hommage à Marcel Proust », 1^{er} janvier 1923, p. 107-108). La mention des raids de Gotha sur Paris et les mots « un an plus tard » situent cette visite pendant l'hiver 1917-1918, à un moment où Proust corrige des épreuves.

3. La marquise du Deffand, alors âgée de cinquante-sept ans et presque complètement aveugle, fit venir chez elle en 1754, pour lui tenir compagnie et lui faire la lecture, une jeune fille de vingt-deux ans, orpheline et sans fortune. Mlle de Lespinasse plut si bien à la société qui se réunissait chez la marquise qu'on prit l'habitude de venir pour elle. La marquise l'ayant chassée en 1764, Mlle de Lespinasse s'établit rue Saint-Dominique, près de la rue de Bellechasse où demeurait Mme du Deffand, et, faute d'avoir les moyens de donner à dîner elle « donna à causer » tous les jours à des visiteurs comme Marmontel, Turgot, Condorcet, le duc de la Rochefoucault, Condillac, Malby et bien d'autres.

Page 585.

1. Alice Fleury, épouse Durand, en littérature Henry Gréville (1842-1902), auteur de nombreux romans dont plusieurs se passent en Russie, comme *La Princesse Oghérof* ou *Sonia* (1877). Peut-être cette allusion renvoie-t-elle à l'origine russe, non d'Odette, mais du personnage tel que Proust l'avait d'abord conçu (mère de Marie Kossichef dans *Jean Santeuil*, puis la Sonia aimée par Swann ; voir l'Esquisse VIII, p. 1008). — Dans les extraits publiés par la NRF du 1^{er} juin 1919, on passe directement de « certains romans d'Henry Gréville » à « — On ne peut pas s'en aller de cette maison » (p. 586, ligne 15).

2. Proust écrit le 22 novembre 1890 à Mme Straus : « Ne me grondez pas pour mes chrysanthèmes et pour mon amitié » (*Correspondance*, t. I, p. 162-163). Note de Ph. Kolb : « C'est le moment où le développement à la japonaise des chrysanthèmes géants venait d'être imité par les horticulteurs français. Robert de Billy a raconté comment, vers le même moment, ses parents virent arriver "avec stupeur" trois de ces chrysanthèmes superbes, envoi joint à des vers (*Lettres et conversations*, pp. 69-70) ». Une grande exposition de chrysanthèmes se tint à Paris en novembre 1897.

3. La phrase n'est pas construite. Clarac et Ferré proposent de substituer à « lui ayant de par mon chagrin retrouvé » : « de par mon chagrin, je lui retrouvais ».

Page 586.

a. Mme Swann tenait beaucoup [p. 583, 14^e ligne] à ce « thé » [; elle croyait montrer [...] déférence et exigeât (p. 583, milieu de la page) de

l'attention. Dès la fin d'octobre elle y manquait le moins souvent possible, ayant entendu dire [p. 584, milieu de la page] (et aimant à répéter) que si Mme Verdurin s'était fait un salon c'était parce qu'on était toujours sûr de pouvoir la rencontrer chez elle à la même heure. Les jours où Mme Swann [p. 584, 6^e ligne en bas de page] n'était pas sortie du tout, on la trouvait dans une robe de chambre de crêpe, blanche [...] votre entrée comme aujourd'hui [p. 585, 12^e ligne de la page], continuait à lire pendant que vous étiez [...] jadis n'eût pu en voir [p. 585, 24^e ligne] chez elle. Mon admiration pour eux, quand j'allais faire une visite à Mme Swann, venait sans doute de ce que rose pâle comme la soie Louis XV de ses fauteuils, blanc de neige comme sa robe de chambre en grèbe, ou d'un rouge métallique [...] elles lui ressemblaient bien peu *add.*]. Même avec *daetyl.* 1 et *daetyl.* 2 : Mme Swann tenait beaucoup [comme dans *daetyl.* 1 et *daetyl.* 2] continuait à lire [un roman d'Henry Gréville *add. biffé plac. Gt 1b*] pendant [comme dans *daetyl.* 1 et *daetyl.* 2] de neige comme sa robe de chambre [de crêpe *plac. Gt 1, plac. Gt 1b*] [en grèbe¹ *plac. Gt 5*] ou d'un rouge métallique [...] Même avec *plac. Gt 1, plac. Gt 1b, plac. Gt 5* \leftrightarrow b. Mme Swann se faisait chatte pour dire *daetyl.* 1, *daetyl.* 2 \leftrightarrow c. tard » et faire accepter une tasse de plus *états ant.* : tard » et faire accepter une [tasse *biffé 14-17*][tartelette *corr. 14-17*] de plus *plac. Gt 5, épr. Gd* \leftrightarrow d. que je dis toujours », approuvée *états ant.* : que je [me *add. 14-17*] dis toujours [, dans mon for intérieur ! *add. 14-17*] », approuvée *plac. Gt 5, épr. Gd*²

1. Le Jockey-Club ; voir n. 2, p. 15.

Page 587.

a. ce soir, du reste. Gilberte et moi *orig.* Le sens général de la phrase nous pousse à corriger : Proust, en voulant remplacer la première virgule par un point, s'est sans doute trompé de virgule (pour les états antérieurs, voir la variante b de cette page). \leftrightarrow b. sur ce qu'elle appelait [p. 586, 2^e §, 10^e ligne] la « défensive ». Et Mme Bontemps se plaignait *états ant.* : sur ce qu'elle appelait la « défensive » [.Et *biffé*] [; car elle employait [...] « Non, je lui écrirai [p. 587, 13^e ligne de la page] un mot ce soir, du reste, Gilberte et moi nous [...] je retombais dans [milieu de la page] ma tristesse. Je sentais que si j'acceptais, Gilberte verrait dans ma visite une preuve rétrospective que mon indifférence de ces derniers temps avait été simulée et j'aimais mieux prolonger la séparation. Pendant ces apartés, *add. 14-17*] Mme Bontemps se plaignait *plac. Gt 5, épr. Gd* \leftrightarrow c. leur tirer la langue, c'est tel que je vous le dis ! Et ma fille est comme moi. *plac. Gt 5, états ant.* Sur ces différents états, on lit également 5 lignes plus bas : lui a répondu ma fille (voir n. 2, p. 503).

1. Sur les extraits publiés par la NRF du 1^{er} juin 1919, on passe directement de « son personnel » à « Mais vous me semblez bien belle [...] » (p. 588, 3^e ligne en bas de page).

1. On lit cependant à la 4^e ligne en bas de la page 584, dans les placards Grasset 5 et dans tous les états antérieurs : « robe de chambre de crêpe ».

2. Proust a dû ajouter « avec ma petite jugeote » sur des épreuves postérieures à l'épreuve Gallimard, que nous ne possédons pas.

a. conseillait-elle à Mme Cottard [6^e ligne de la page] : « Comme ça, dans la figure, v'lan, tel que je vous le dis. [Vous avez de la chance [...] leur pensée. *add.*] Mais je n'en *daçtl.* 1, *daçtl.* 2 : conseillait-elle à Mme Cottard : « Comme ça [comme dans *daçtl.* 1 et *daçtl.* 2] pensée. Mais je n'en *plac.* *Gt* 1, *plac.* *Gt* 1b, *plac.* *Gt* 5 : conseillait-elle à Mme Cottard : « Comme ça, dans la figure, v'lan, [tel que vous le dis *biffé*] [elle ne lui a pas envoyé dire *corr.*] Vous avez de la chance [...] leur pensée. Mais je n'en *épr.* *Gd* ↔ b. mêmes droits [13^e ligne de la page] que vous » [, ajoutait-elle d'une voix [...] la carrière de son mari *add.*]. Et puis je fais avec plaisir tout ce qui peut être utile à la carrière du docteur. / — Mais madame, *daçtl.* 1, *daçtl.* 2 : mêmes droits que vous » [comme dans *daçtl.* 1 et *daçtl.* 2] utile à la carrière du docteur. / — Mais madame, *plac.* *Gt* 1, *plac.* *Gt* 1b, *plac.* *Gt* 5 ↔ c. comme ça. [— Ah ! oui, dit Mme Cottard, j'ai entendu dire qu'elle avait des tics ; mon mari connaît aussi quelqu'un de très haut placé, et dame, naturellement, quand ces messieurs causent entre eux... *add.*] / — Mais tenez, *daçtl.* 1, *daçtl.* 2 : comme ça. — Ah ! oui, [comme dans *daçtl.* 1 et *daçtl.* 2] entre eux... / — Mais tenez, *plac.* *Gt* 1, *plac.* *Gt* 1b, *plac.* *Gt* 5 ↔ d. pour le ministère ! [Oui, zut pour le ministère ! *add.*] je voulais *daçtl.* 1, *daçtl.* 2 ↔ e. méchancetés. [Sans cela la vie serait bien monotone. *add.*] » / Et elle continuait *daçtl.* 1, *daçtl.* 2

1. « Redfern l'a faite ? » ou « Signé Redfern ? » Redfern était une grande maison de couture, située au 242, rue de Rivoli et disparue depuis. Aux alentours de 1890, Redfern a introduit la mode anglaise du costume-tailleur et contribué à rendre la silhouette féminine plus simple, plus dépouillée.

2. Ernest Raudnitz, maison fondée en 1883 au 8, rue Royale, ou Raudnitz et C^{ie}, 21, place Vendôme.

a. de tous les entremetteurs. Il avait *plac.* *Gt* 5 *add.* 14-17, *épr.* *Gd*. C'est sur des épreuves, postérieures aux épreuves Gallimard que Proust a dû ajouter ou leur désintéressement¹ ↔ b. enfants chéris [12^e ligne en bas de page] de la maison. Et ceux-ci *plac.* *Gt* 5 *add.* 14-17 : enfants chéris de la maison. [Car s'il contenait [...] ses « ultras ». *add.*] Et ceux-ci *épr.* *Gd*

1. Réplique exemplaire, d'après Félicien Marceau, de la pudeur de nos romanciers dès qu'il s'agit d'argent : « De toute évidence, dans cette conversation, le chiffre a été prononcé. » Balzac, seul, fait preuve de liberté sur ce chapitre (*Balzac et son monde*, Gallimard, 1955, p. 441). — Proust cite à peu près exactement cette conversation, de « Vous me semblez bien belle » à « changez le premier chiffre » dans une note écrite sur les pages blanches d'un exemplaire de *Du côté de chez Swann* à l'intention de Marie Sheikévitch et datée par Clarac et Sandre de novembre 1915. Il la commente ainsi : « Vous verrez

1. Pour cette variante et les variantes suivantes (jusqu'à la variante a de la page 591), voir la variante a, p. 593 et sa note 1.

sa société se renouveler ; pourtant (sans en savoir la raison qu'à la fin) vous y retrouverez toujours Mme Cottard qui échangera avec Mme Swann des propos comme ceux-ci. » Suit la citation (*Essais et articles*, éd. citée, p. 560).

Page 590.

a. depuis le schisme. C'était très bien quand mon mari *plac. Gt 5 add. 14-17* : depuis le schisme. C'était [très bien *biffé*] [encore possible *corr.*] quand mon mari *épr. Gd* ♦♦ b. Seul aussi d'ailleurs, il était présenté à la Patronne par Odette *plac. Gt 5 add. 14-17, épr. Gd*

Page 591.

a. les causeurs [p. 590, 5^e ligne en bas de page] agréables. » / En tout cas *plac. Gt 5 add. 14-17* : les causeurs agréables. » [Et secrètement [...] auxquels la Patronne [p. 590, dernière ligne] attachait une si [grande *biffé*] [telle *corr.*] importance bien qu'ils [...] « trait d'union ». *add.*] / En tout cas *épr. Gd* : les causeurs agréables. » [...] attachait une si telle¹ importance [...] / En tout cas *orig.* : les causeurs agréables. » [...] attachait une si belle importance [...] / En tout cas *Gd 1920* ♦♦ b. répondait la Patronne, que chez Mme de Crécy *plac. Gt 5 add. 14-17* : répondait la Patronne [(n'osant trop [...] ses mercredis) *add.*], que chez Mme de Crécy *épr. Gd*

1. Automédon est, dans l'*Iliade*, le nom du cocher d'Achille. Désigne par plaisanterie un cocher de voiture ou un conducteur d'automobile.

2. « dans le petit clan pour » : Après ces mots, s'interrompt le jeu des épreuves Gallimard composé en 1918 et conservé à la Bibliothèque nationale, seul jeu dont nous disposons pour cet état du texte. Les folios 141 à 175 de ces épreuves, sur lesquels figurait le passage qui va de « des gens qui n'avaient » (p. 591, 6^e ligne en bas de page) à « Et, de même qu'il est quelquefois » (t. II, p. 10, 11^e ligne de la page) nous manquent. Les placards Grasset 5 sont donc, pour ce passage, le dernier état antérieur à l'édition originale qui soit demeuré à notre disposition. Le texte de ces placards Grasset 5 présente d'importantes différences avec celui de l'édition originale. Ces différences sont de toute sorte : additions, modifications, suppressions. Dans certains cas, nous avons pu en trouver trace sur les fragments manuscrits rédigés par Proust entre 1914 et 1917, antérieurs, par conséquent, aux épreuves Gallimard, et conservés aujourd'hui en partie à la Bibliothèque nationale. Dans d'autres, nous n'avons pu que les constater sur l'édition originale ; lorsque tel est le cas, nous ne pouvons savoir si ces modifications ont été portées par Proust avant que l'épreuve Gallimard ait été composée, entre 1914 et 1917 donc, ou après qu'elle l'a été, en 1918. Pour rendre compte dans les variantes de ces différences entre les placards

1. Proust a vraisemblablement omis de biffer « si » sur l'épreuve Gallimard. Nous corrigeons.

Grasset 5 et l'édition originale, nous avons adopté le parti suivant : lorsque nous trouvons trace de ces additions, modifications et suppressions dans les fragments manuscrits, nous les désignons par les sigles *add.* 14-17, *corr.* 14-17, *biffé* 14-17 (puisqu'elles ont été portées entre 1914 et 1917) ; lorsque c'est l'édition originale qui nous permet de constater que le texte des placards Grasset 5 a été modifié, nous utilisons les sigles *add.* 14-18, *corr.* 14-18, *biffé* 14-18 (puisqu'il a pu l'être entre 1914 et 1918).

Page 592.

1. Le chrysanthème désigna d'abord l'arbrisseau porteur de fleurs généralement blanches ou roses. Le genre féminin du mot désignant la fleur vint de ce qu'on disait ou pensait : « fleur chrysanthème », avant de donner au mot une valeur substantive. Ainsi le Littré, édition de 1873, donnait-il : « chrysanthème, substantif masculin », avant d'écrire en guise d'exemple d'emploi : « Les chrysanthèmes cultivées font en automne l'ornement des parterres. » Dans une lettre à Mme Straus (peu après le 26 octobre 1906), Proust cite un poème d'Armand Silvestre de 1882 qui commence par : « C'est au temps de la chrysanthème. » — « La faute de "genre" du premier vers est d'Armand Silvestre », souligne Proust (*Correspondance*, t. VI, p. 255).

2. Lemaître, fleuriste, maison fondée en 1885, 128 boulevard Haussmann.

3. Debac, fleuriste, 63 boulevard Maiesherbes.

4. Lachaume, fleuriste, maison fondée en 1844, chaussée d'Antin, puis, déplacée vers la fin du siècle au 10, rue Royale.

Page 593.

a. une fervente [*p.* 588, *avant-dernière ligne*] de Raudniz. / [— Oh ! bien, cela a un chic ! *add.*] / — Combien croyez-vous ?... [Non, changez le premier chiffre. *add.*] / Et montrant à Mme Swann un tour de cou dont celle-ci lui avait fait présent : / « Regardez, Odette. Vous reconnaissez ? / — Oh ! madame Bontemps, je vois *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 : une fervente de Raudniz. / — Oh ! bien, [*comme dans daçtyl.* 1 et *daçtyl.* 2] reconnaissez ? / — Oh ! madame Bontemps, je vois *plac.* *Gt* 1, *plac.* *Gt* 1b : une fervente de Raudniz. [Du reste c'est du retapage. *add.* 14-17¹] / — [Eh *biffé* 14-17] [Oh *corr.* 14-17] ! bien, cela a un chic ! / — Combien croyez-vous ?... Non, changez le premier chiffre. [/ — Comment, mais c'est pour rien. On m'avait^a dit trois fois autant. / — Voilà comme on écrit l'Histoire », concluait la femme docteur. *add.* 14-17] Et montrant [...] reconnaissez ? » / [Dans l'entrebaillement [*p.* 589, 10^e ligne de la page] d'une tenture [...] C'était une plaisanterie [*p.* 591, 7^e ligne en bas de page] dans le petit clan, pour² des gens [...] quelques

a. mais c'est pour rien. On m'avait *épr.* *Gd.* C'est sur un état postérieur à l'épreuve Gallimard et que nous ne possédons pas, que Proust a dû ajouter c'est donné .

1. Cette addition est, en réalité, antérieure à novembre 1915. Voir la note 1 de cette page.

2. Après ces mots, débute une lacune dans les épreuves Gallimard. Voir n. 2, p. 591.

indications. *add.* 14-17¹] / — Oh ! Madame Bontemps, je vois *plac.*
Gt 5, *épr.* *Gd*

1. Rebattet, confiseur, maison fondée vers 1820, 12 rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Dans les extraits publiés par la NRF du 1^{er} juin 1919, on passe de « venir de chez Rebattet » (petit alinéa) à « Le 1^{er} janvier me fut particulièrement douloureux cette année-là » (p. 597). C'est plus précisément à propos de ce passage que Proust écrit à J. Rivière les réflexions citées plus haut (n. 3, p. 498).

2. Bourbonneux, confiseur, maison fondée en 1846, 14 place du Havre.

Page 594.

a. une compensation [*p.* 593, *milieu de la page*] pour n'être pas venue jeudi dernier... Mais non, ne regardez pas la pendule, ce n'est pas l'heure, elle ne va pas². — Allons je me rassieds un instant, vous savez, moi [*p.* 593, 5^e ligne en bas de page], j'adore causer avec une femme intelligente comme vous. Parlez-moi de ça, mais le monde officiel, *états ant.*, *plac.*
Gt 5

1. *Lohengrin*, opéra de Richard Wagner (1847), représenté pour la première fois à l'Opéra de Paris le 16 septembre 1891. Les années 1890 furent marquées à Paris par de nombreuses et triomphales représentations de Wagner : *La Walkyrie* en 1893, *Tannhäuser* en 1895 ; en 1894, les concerts Colonne jouent une partie de *Parsifal*. On est alors, comme l'écrit Proust à Reynaldo Hahn, « engoué d'œuvres légendaires et mystiques » (vers avril ou mai 1895, *Correspondance*, t. I, p. 382).

2. Les *Folies-Bergère*, théâtre ouvert en 1869 au 32, rue Richer. Après des débuts laborieux, il fut repris en novembre 1871 par Sari, qui l'agrandit et y ouvrit un promenoir que fréquentaient, dit-on, des dames de petite vertu. Dans la salle de spectacle, on donnait des ballets, des opérettes, des pantomimes, des exhibitions d'acrobates. Pendant une brève période, à partir de mai 1881, on donna des concerts que patronnèrent Gounod, Massenet, Saint-Saëns et Delibes. Mais très vite, le théâtre retourna à sa vocation précédente.

Page 596.

a. vers moi, est-ce que [*p.* 594, 12^e ligne en bas de page] je n'ai pas raison ? Mais elle avait entendu Mme Cottard qui venait de dire à Mme Swann : « Le docteur a une passion. » L'œil *états ant.* : vers moi, est-ce que je n'ai pas raison ? [— Écoutez, disait [...] modéré en toutes choses. *add.* 14-18] [Mais elle avait entendu Mme Cottard qui venait de dire à Mme Swann : « Le docteur a une passion. » L'œil *biffé* 14-18] [Si, pourtant,

1. Cette addition est, en fait, légèrement différente du texte définitif. Voir depuis la variante a, p. 589 jusqu'à la variante b, p. 591.

2. Voir, p. 586, 10^e à 12^e ligne.

il a une passion. » *corr.* 14-18] L'œil *plac.* *Gt* 5, *orig* ♦♦ *b.* étouffant un fou rire — Quand le docteur *daçyl.* 2 : étouffant un [fou rire *biffé*] [rire satanique *corr.*] — Quand le docteur *daçyl.* 1 ♦♦ *c.* sera éclairé [6 lignes plus haut] à l'électricité ? C'est évidemment *états ant.* : sera éclairé à l'électricité ? [Je ne le tiens [...] la lumière. *add.* 14-18] C'est évidemment *plac.* *Gt* 5, *orig.* ♦♦ *d.* nouveau. Il y a la belle-sœur *états ant.* nouveau [, n'en fût-il plusieurs au monde *add.* 14-18]. Il y a la belle-sœur *plac.* *Gt* 5, *orig.* En fait, le jeu d'épreuves Gallimard conservé à la Bibliothèque nationale étant incomplet (voir n. 2, p. 591), nous ne savons pas si l'addition écrite par Proust entre 1914 et 1918 portait plus ou plusieurs. Nous supposons que son texte était similaire à celui de l'édition originale. Nous corrigeons pour des raisons de sens. ♦♦ *e.* j'avoue que j'ai intrigué *états ant.* : j'avoue que j'ai [platement *add.* 14-18] intrigué *plac.* *Gt* 5, *orig.*

1. Mildé, maison de fournitures électriques qui, en 1900, ouvrit un magasin au 52, rue du Faubourg-Saint-Honoré. L'électricité domestique est encore un luxe dans les dernières années du XIX^e siècle. En 1898, Paris connaît son premier fiacre électrique et la Compagnie générale d'électricité est fondée pour entreprendre la construction du matériel électrique nécessaire à la production et à la distribution du courant, mais elle ne compte que 2 000 abonnés en 1900. Cette même année, l'Exposition universelle, à Paris, illustre, avec son fameux palais de l'Électricité le triomphe de cette « fée » qui connaîtra rapidement un développement important.

2. Depuis 1886, Paris (première ville d'Europe qui ait été dotée d'un réseau urbain) est reliée téléphoniquement à Bruxelles. En 1891, le premier câble téléphonique immergé relie la France et l'Angleterre. Le nombre d'abonnés en France passe de 27 000 en 1893 à 44 000 en 1897.

Page 597.

a. Allons, Odette [*p.* 596, *avant-dernière ligne*], je me sauve, vous me faites *états ant.* : Allons, Odette, je me sauve, [ne retenez plus [...]] m'arrache *add.* 14-18], vous me faites *plac.* *Gt* 5, *orig.*

1. La phrase est très obscure. Clarac et Ferré proposent de la construire ainsi : « [...] de Mme Verdurin ». « Il faut, ajoutait la femme du docteur, qui ne l'avait jamais vue faire "autant de frais", que vous ayez ensemble des atomes crochus. » Rien ne nous paraît autoriser un tel remodelage.

Page 599.

a. ayant souvent chez les amants¹ *orig.* Proust a sans doute omis d'écrire pour cause comme le suggère J. Rivière dans une lettre du 10 mai 1919 (Proust-Rivière, *Correspondance*, p. 59). Cette remarque viendra trop tard pour permettre une correction, même dans les extraits donnés par la Nouvelle Revue

1. Pour cette variante, la variante *b* de cette page et la variante *a* de la page 601, voir la variante *a* de la page 604 et sa note 1.

française du 1^{er} juin 1919. Nous corrigeons. ♦ b. évolution de chagrin orig. Nous corrigeons.

1. On lit sur le Cahier 61 cette note de Proust : « À un endroit où j'aurai mis mon cœur battait à se rompre, mettre à la place mon cœur — comme les souffrances morales agissent sur notre organisme — était agité de ces mêmes battements douloureux que produit l'ingestion d'une dose exagérée de caféine, ingestion qui pourrait faire croire au malade non averti que l'objet auquel il pense à ce moment-là lui inspire une terrible inquiétude » (ff^{os} 29 et 30 r^{os}).

Page 601.

a. on ne l'éprouva pas orig. Nous corrigeons.

1. La tonalité de cette formule est assez bergsonienne. Bergson écrit par exemple : « Ce prétendu temps homogène [...] est une idole du langage, une fiction dont on retrouve aisément l'origine. En réalité, il n'y a pas un rythme unique de la durée ; on peut imaginer bien des rythmes différents, qui, plus lents ou plus rapides, mesureraient le degré de tension ou de relâchement des consciences, et, par là, fixeraient leur place respective dans la série des êtres. Cette représentation de durées à élasticité inégale est peut-être pénible pour notre esprit, qui a contracté l'habitude utile de substituer à la durée vraie, vécue par la conscience, un temps homogène et indépendant » (H. Bergson, *Matière et mémoire*, P.U.F., 1982, p. 232-233). Sur les différences qui séparent cependant le « temps psychologique » de Proust de la « durée bergsonienne », nous renvoyons à Joyce N. Megay, *Bergson et Proust*, Vrin, 1976, chap. II : pour Proust, la « durée » (voir n. 1, p. 441) n'est rien d'autre qu'une succession d'instantanés, un temps discontinu, mesurable (dût-on changer selon les cas d'instrument de mesure), sans rapport par conséquent avec la « durée » intérieure de Bergson.

Page 604.

a. rentrée après [p. 597, 2^e ligne de la page] mon mari ! » [Et moi aussi il fallait que je rentre avant d'avoir [...] aurait annoncé [p. 597, 8^e ligne de la page] « On ferme ! » Je sentais que j'aurais [...] sur cette route battue [p. 597, 13^e ligne de la page] des heures qui m'avaient mené toujours si vite [...] inconnu de moi et par où [p. 597, 16^e ligne de la page] il eût fallu bifurquer ? add.] Avant cet instant du départ Mme Cottard n'avait pas manqué de féliciter Mme Swann *daçtyl.* 1, *daçtyl.* 2 : rentrée après mon mari ! » Et moi [comme dans *daçtyl.* 1 et *daçtyl.* 2] manqué de féliciter Mme Swann *plac. Gt 1, plac. Gt 1b* : rentrée après mon mari ! » Et moi aussi [...] « On ferme ! » [Et elle finissait par me dire : « Alors, vraiment, vous partez ? Hé bien, *good bye* ! » add. 14-18] Je sentais que j'aurais [...] sur cette route battue des heures qui m'avaient mené toujours^a si vite [...] inconnue de moi et par où il eût fallu bifurquer ? [Du moins

a. qui mène toujours orig. Nous introduisons dans le texte définitif la leçon de l'édition Gallimard de 1920.

le but [...] continuer ma lettre *add. 14-18¹*] Avant cet instant du départ Mme Cottard n'avait pas manqué de féliciter Mme Swann *plac. Gt 5, orig. ♦ b.* autrefois dans un petit hôtel de [la rue Pauquet *biffé*] [l'Arc de Triomphe *corr.*], notamment *dactyl. 1, dactyl. 2* : autrefois dans un petit hôtel de l'Arc de Triomphe, notamment *plac. Gt 1, plac. Gt 1b* : autrefois dans un petit hôtel de [l'Arc de Triomphe *biffé 14-18*] [la rue La Pérouse *corr. 14-18*], notamment *plac. Gt 5, orig.*

1. La rue Pauquet, donnée comme adresse d'Odette jusqu'aux dactylographies (voir *var. b*), s'appelle depuis 1946 rue Jean-Giraudoux ; elle est perpendiculaire à la rue La Pérouse.

2. « Toquart » figure en 1867 dans le *Dictionnaire de la langue verte* de Delvau, au sens de « ridicule, laid ». « Tocard, -arde » (1884 ; du normand « toquart » : tête, du verbe « toquer ») est d'abord un terme de turf qui désigne un mauvais cheval. Mais dès la première moitié du XIX^e siècle, l'onomatopée « toc » (substantif et adjectif) désignait un objet faux et sans valeur, imité d'une matière précieuse ou de l'ancien.

3. Alphonse Giroux et C^{ie}, « Bimbeloterie, tableaux, éventails », 43, boulevard des Capucines, disparu avant la fin du siècle.

Page 605.

a. comme autrefois de dragons [*5^e ligne de la page*] chinois. Elle était entourée de Saxe *états ant.* : comme autrefois de dragons chinois. [Dans la chambre [...] inutiles), *add. 14-18*] elle était entourée de Saxe *plac. Gt 5, orig. ♦ b.* expier les transes [*19^e ligne de la page*] qu'il lui avaient données. Et Swann si poli et si doux avec eux n'était pas choqué de la voir si mal élevée. Car sans doute la vue lucide de certaines infériorités n'ôte rien à la tendresse ; celle-ci les fait au contraire trouver charmantes, car Swann mettait sa femme au-dessus de presque tous les êtres, et ne pouvait pourtant pas ignorer qu'elle disait : « Vas-tu chez les "de un tel" », et « eccetera ». Mais il ne cherchait pas à lui imposer certains raffinements qu'il possédait, lui, qu'ils semblaient si naturellement [*sic*] incorporés à ses mains ou à sa voix. Ce n'était plus dans des robes de chambre japonaises *états ant., plac. Gt 5²*

1. L'adjectif « confortable » (en anglais : *comfortable*), au sens de : « qui procure du confort », est un « anglicisme très intelligible et très nécessaire à notre langue, où il n'a pas d'équivalent » (Ch. Nodier, *Examen critique des dictionnaires*, cité par le Littré, édition de 1873). Au sens de : « qui se sent à l'aise » (en anglais : *to feel comfortable*), il constitue un anglicisme audacieux, typique du snobisme d'Odette. Aujourd'hui encore, les grammairiens ne l'admettent guère dans cet emploi. Odette usait de la même expression dans « Un amour de Swann » (voir p. 217).

1. Cette addition, écrite par Proust, entre 1914 et 1918 n'est constatée que sur l'édition originale (voir la note 2 de la page 591). Nous indiquons de la variante *a*, p. 599 à la variante *a*, p. 601, les passages que, pour des raisons de sens, nous avons dû corriger.

2. En fait le texte des états antérieurs est légèrement différent de celui des placards Grasset 5. Nous ne signalons pas ces variantes de détail.

2. Laure Hayman, l'un des modèles possibles d'Odette, appelait Proust « mon petit Saxe psychologique » (voir A. Maurois, *À la recherche de Marcel Proust*, p. 42).

3. « Foulitude » : le mot, qui apparaît en France en 1848, est cité par V. Hugo comme un mot de « l'argot des duchesses » (*Les Misérables*, 1862)

Page 606.

a. raffinements [p. 605, 10^e ligne en bas de page] de son hygiène. [Elle avait l'habitude [...] je vous assure. » add.] / Ce n'était pas seulement *dactyl. 1, dactyl. 2* ♦♦ b. longtemps à reconnaître. Sans doute, *états ant.* : longtemps à reconnaître. [Elle semblait avoir tant d'années de moins qu'autrefois. add. 14-18] Sans doute, *plac. Gt 5, orig.*

Page 607.

1. *La Vierge à l'enfant et cinq anges*, dite couramment *Vierge du Magnificat*, tableau de Botticelli datant de 1483-1485, exposé au musée des Offices, à Florence. Inscrit dans une fenêtre ronde, il représente la Vierge, avec l'enfant Jésus sur ses genoux, sous une couronne d'étoiles, surmontée d'un nimbe doré et du Saint-Esprit. Son écharpe est bleue, rose et or, et elle accomplit le geste décrit par Proust dans la suite du texte.

2. *Le Printemps*, tableau de Botticelli datant de 1477-1478, exposé au musée des Offices, à Florence. Son interprétation est incertaine. Au centre, Vénus représente l'*Humanitas*. Le personnage auquel Proust fait allusion est le troisième à partir de la droite : il s'agit sans doute de Flore, ou Primavera, poursuivie par Zéphyr.

3. On lit dans « Éventail » (recueilli dans *Les Plaisirs et les jours*) : « Les femmes réalisent la beauté sans la comprendre. / Elles diront peut-être : Nous aimons simplement une beauté qui n'est pas la vôtre. Pourquoi serait-elle, moins que la vôtre, la beauté ? / Qu'elles me laissent dire au moins : combien peu de femmes comprennent l'esthétique dont elles relèvent ! Telle vierge de Botticelli, n'était la mode, trouverait ce peintre gauche et sans art » (*Les Plaisirs et les Jours*, Jean Santeuil, Bibl. de la Pléiade, p. 52).

4. Voir notre Notice, p. 1322.

5. « Strapontin » est à prendre au sens étymologique de « matelas » (de l'italien *strapunto*, variante de *trapunto* : piqué à l'aiguille). La « tournure » était un rembourrage que portaient certaines femmes sous leur robe, au bas du dos ; autrement dit : un « faux cul ».

Page 608.

1. « Entre 1883 et 1886, en trois ans, de jour en jour, d'heure en heure, la tournure augmente, s'enfle, fait en arrière d'une personne élégante comme un petit charroi remorqué et indépendant de la personne [...]. Dans ses lignes complètes, une élégante de 1885 est

réellement un peu en dehors des utiles proportions ; ce n'est plus se vêtir, c'est se contourner, se mettre en torture ; c'est de la parure faire un instrument de supplice et de disgrâce. / L'Exposition de 1889 ramène quelque simplicité dans ces histoires. D'abord on s'est, dès 1887, débarrassé des tournures. Puis les tailles se sont amincies, élancées et faites très jolies. La partie jouée par la tête dans l'ensemble n'en est plus réduite à je ne sais quel air de petite flûte. Le chapeau se hausse, ses formes sont pointues de fond, ses pans se relèvent. Certains s'évasent sur le fond en éventail renversé, et laissent la nuque libre. Les jupes sont demeurées courtes, mais elles ont de pimpantes allures ; elles se bouclent de côté, s'arrangent de petits riens fort jolis » (Henri Bouchot, « La Mode sous la III^e République », dans Charles Simond, *Paris de 1800 à 1900*, Plon-Nourrit, 1900-1901, t. III, p. 604).

Contre la « mélancolique cadence botticellienne », c'est une « naissance de Vénus », tout au moins de la femme de la fin du siècle, que Proust décrit ici. On aboutira à la « femme fuseau » des années 1910. L'introduction du costume-tailleur (voir n. 1, p. 588), la pratique du sport (golf, bicyclette) ou simplement du « footing » cher à Odette, élancent la silhouette de la femme. Le paradoxe (ou le goût de l'époque) veut qu'ayant « engraisé », Odette devienne aux alentours de la quarantaine le parangon de cette nouvelle mode.

2. « Saute en barque » : veste ou manteau court de femme. « Suivez-moi jeune homme » : pans d'un ruban de chapeau de femme, qui flottent sur la nuque. — On lit sur le Cahier 23 : « [...] un souvenir incertain de gilet, une vague allusion aux ruchés, une tendance aussitôt réprimée aux bouffants, faisant circuler [...] » (f^o 16 r^o). Ce passage offre une ressemblance troublante avec un texte du comte Robert de Montesquiou, « Fashion. Constantin Ghys [*sic*] », daté de février 1895, et que Proust connaissait probablement. Chez les femmes représentées par le peintre, écrit Montesquiou, « les cheveux sont en *bandeaux russes*, et vont jusqu'au chignon de 67. Ainsi font les ajustements qui répètent et recopient les modes de l'impératrice Eugénie à Biarritz, les *retroussis*, les *biais*, les *pattes*, sans oublier le *saute-en-barque*, ni le ruban noué derrière le col et retombant en longs bouts presque jusqu'à terre, tel que les rênes abandonnées, le ruban invitant au nom de : *Suivez-moi jeune homme !* » (recueilli dans Comte R. de Montesquiou, *Les Hortensias bleus*, « Pages choisies », Éditions des autres, 1979, p. 65).

Page 609.

1. Dans les toilettes d'Odette, commente J.-P. Richard, l'œil exercé peut « lire toute une série de signes, d'allusions nécessairement partielles, et donc disparates, aux modes oubliées. La figure de ce disparate temporel n'est plus alors de juxtaposition brutale, mais de superposition discrète ; la robe d'Odette se met à ressembler à un palimpseste : il faut, comme tant d'autres objets proustiens, la lire en filigrane » (Proust et le monde sensible, p. 200).

2. Voir n. 1, p. 581.

Page 610.

1. Ce mélange de références aux XVI^e, XVIII^e et XIX^e siècles est caractéristique de l'époque. Fr. Boucher écrit qu'on trouve même mention d'un « collet Henri II à pli Watteau » (*Histoire du costume*, Flammarion, 1965, p. 396). Voir l'Esquisse XXV, p. 1035-1036.

Page 611.

a. modalité de l'habitude, multiplie les forces, comme l'inertie dans le monde de la matière. Celles, si plac. Gt 5 add. 14-17 : modalité de l'habitude [...] Celles-ci orig.¹

1. Voir l'Esquisse XXVI,, p. 1036.

Page 612.

1. On prendra une idée de l'importance de cette somme si l'on songe que Proust dira du directeur du Grand Hôtel de Balbec qu'il n'a pas cinq cents francs d'appointements mensuels !

2. Rue perpendiculaire aux Champs-Élysées, qui relie cette avenue au boulevard Haussman. Au numéro 20 habitait la princesse Mathilde.

Page 613.

1. Nous saurons plus tard que ce jeune homme est une jeune fille : Léa.

2. « Il est triste d'aimer sans une grande fortune, et qui nous donne les moyens de combler ce que l'on aime, et le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire » (La Bruyère, *Caractères*, chap. IV, « Du cœur », 20).

3. Redondance et construction bizarres. Sans doute Proust voulait-il substituer l'un des deux verbes à l'autre.

Page 615.

1. Opposant aux « soupçons » de Swann les certitudes du jeune homme, qui a « vu » Gilberte avec un inconnu, M. Bardèche montre comment la force de l'imagination peut dès lors défaire ce qu'elle a fait (*Marcel Proust romancier*, t. I, p. 310-311). Il ne faudra pourtant pas moins de temps au héros pour se déprendre de Gilberte qu'à Swann pour se détacher d'Odette.

2. « Petite » corrige « jeune fille », « presque » corrige « enfant ». Proust se donne beaucoup de peine pour laisser dans le flou l'âge d'Albertine, dont la suite du roman laisse supposer qu'elle est un peu plus jeune que ne sont Gilberte et le héros.

1. Voir, pour cette variante et les variantes suivantes (jusqu'à la variante a, page 624) la variante b, page 624.

1. Première étape de la découverte par le héros que l'amour est en nous-même, non en l'être aimé ; mais la consolation n'en est pas rendue plus aisée. Maurice Barrès écrivait de même en 1888 : « Les plus absorbantes douceurs qu'il eût connues ne venaient-elles pas de l'amour ? Or, son amour, il l'avait fait lui-même et de sa substance : il aimait de cette façon, parce qu'il était lui, et tous les caractères de sa tendresse venaient de lui, non de l'objet où il la dispensait » (*Sous l'œil des barbares*, premier volume du *Culte du moi*, Plon, éd. de 1922, p. 55). Plus conséquent que celui de *À la recherche du temps perdu*, le héros du *Culte du moi* préférerait se créer une « image féminine », « qui serait lui ».

2. Cette remarque pourrait signifier que Proust a conçu les développements de *La Prisonnière* et de *Albertine disparue* quand il rédige ces lignes.

1. Ce recours à une « réalité » extérieure prouve que, plus que Bergson, Proust se situe dans le sillage de Kant : pour celui-ci en effet, « il n'y a point de perception possible de la succession » – ce sont les termes même de la *Critique de la raison pure* – « sans le recours et sans la référence à "quelque chose de permanent" » (A. de Lattre, *Le Personnage proustien*, Corti, 1984, p. 175 et suiv.). Sans doute, pour Proust, la réalité ne reste-t-elle pas toujours la même ; du moins le recours à elle pour tenter de mesurer nos transformations limite-t-il les vertus de ce qu'il est convenu d'appeler l'« introspection ».

1. Dans les extraits publiés par la NRF du 1^{er} juin 1919, on passe de « [...] le bonheur s'évanouît » (petit alinéa) à « Ainsi, autant que [...] » (voir p. 619, ligne 30).

2. Voir l'Esquisse XXVII, p. 1037.

3. Voir Genèse, XLI.

1. Ces réflexions peuvent fort bien s'appliquer au rêve de Swann, voir « Un amour de Swann », p. 371-373.

1. On lira chez A. de Lattre, *La Doctrine de la réalité chez Proust*, t. II, *Les Réalités individuelles de la mémoire* (Corti, 1981, p. 201 et suiv.), une analyse de l'attente qui chez Proust se nourrit de crainte ou d'espoir : ainsi, les sentiments opposés du héros vis-à-vis de

Gilberte et de la duchesse de Guermantes, qui engendrent pareillement de l'amour. Mais le héros croyait alors attendre *quelqu'un* ou *quelque chose*.

Page 621.

a. La raison que j'avais donnée de mon refus dans ma première lettre était une allusion à quelque mystérieux malentendu, parfaitement [inexistant *biffé*] [fictif *corr.*] qu'il y aurait eu *plac. Gt 5 add. 14-17* : La raison [...] qu'il y aurait eu *orig.*

Page 622.

a. la maîtrise et l'initiative [*p. 621, 6 ligne en bas de page*] des opérations. [À plus forte raison dans des relations plus tendres, où l'amour a tant à dire, où l'indifférence qui répond est si peu curieuse de savoir, Gilberte n'ayant pas mis en doute ni cherché à connaître ce malentendu, il devint pour moi quelque chose de réel auquel je me réfèrais dans chaque lettre. Et il y a de ces situations prises à faux, dans ces affectations de froideur, une sorte de sortilège qui vous fait continuer. Comme le vulgaire menteur qui finit par croire son mensonge vrai et par agir conformément à lui, ces mensonges de l'amour qui se dissimule, toutes ces attitudes insincères prises par fierté, par coquetterie, par dépit, par résignation, par nécessité, finissent par commander notre conduite ; toutes les chimères dont nous parlons dans nos lettres finissent par exister. À force de dire : « Depuis que nos cœurs se sont désunis » pour qu'elle nous écrive : « Mais ils ne le sont pas, expliquons-nous », nous finissons par nous persuader qu'ils le sont. À force de dire : « La vie a pu changer pour nous, elle n'effacera pas le sentiment que nous eûmes » pour qu'elle nous réponde : « Mais il n'y a rien de changé, ce sentiment est plus fort que jamais », nous vivons avec l'idée que la vie a en effet changé, que nous gardons le souvenir du sentiment qui n'est plus, comme certains nerveux pour avoir simulé une maladie finissent par rester toujours valétudinaires. Ce qui m'avait dicté la ruse d'un jour finit par devenir entre nous comme le ton de nos lettres : je me reportais toujours à ce changement imaginé *corrigé en*¹ À plus forte raison en est-il [...] je me reportais à ce changement imaginé] et dont l'existence *plac. Gt 5 add. 14-17* : la maîtrise et l'initiative [...] et dont l'existence *orig.* ♦ b. s'était produit) [mais c'était une espèce de phénomène atmosphérique, d'illusion d'optique qui était entre nous et à laquelle nous aimions nous reporter *biffé*]. Je ne souffrais *plac. Gt 5 add. 14-17* : s'était produit). Je ne souffrais *orig.* ♦ c. en voyant que [je traitais de souvenirs au passé, comme dans un livre *biffé*] [je parlais au passé, et *corr.*] comme s'il s'agissait *plac. Gt 5 add. 14-17* : en voyant que je parlais au passé, et comme s'il s'agissait *orig.* ♦ d. plus se voir. [Soit que ne m'aimant plus, elle voulût couvrir son indifférence de tendres prétextes, *biffé*] ses lettres avaient la délicatesse de celles que j'écrivais aux indifférents

1. En effet les corrections portées par Proust sur ce fragment d'épreuves aboutissent à peu de chose près à la version définitive, notamment la substitution des « je » aux « nous ». Notons cependant que le passage allant de « Comme le vulgaire menteur » à « par exister » n'est pas biffé sur ce fragment. Sans doute le sera-t-il ultérieurement.

[que je ne voulais pas voir et à qui j'excelsais à témoigner une affectueuse tendresse et qu'il m'était doux de *biffé*] et me donnaient les mêmes marques apparentes d'affection si douces pour moi à *corr.*] recevoir d'elle *plac.* *Gt 5 add. 14-17* : plus se voir. [...] recevoir d'elle *orig.*

1. On considère souvent que Proust va de l'expérience individuelle aux axiomes universels ; la var. *a* fournit l'exemple intéressant d'une démarche inverse.

Page 623.

a. refus de la voir me fit moins [*1^{re} ligne de la page*] de peine. Et au fur et à mesure qu'elle me devenait plus [indifférente, en cessant les souvenirs douloureux n'empêchèrent plus par leur rappel incessant et destructif la formation du plaisir que j'avais à penser à Venise, à Balbec, à tant de pays impossibles à visiter tant que je resterais à *corrigé en* indifférente, les souvenirs douloureux n'avaient plus assez de force pour détruire la formation du plaisir que j'avais à penser à Venise, à Balbec, à tant de pays impossibles à visiter si je restais à] Paris pour entendre Mme Swann me parler de sa fille. Quand le printemps *plac.* *Gt 5 add. 14-17* : refus de la voir [...] Quand le printemps *orig.* ♣ *b.* tous deux d'hermine, qu'elle *Gd 1920*

1. La zibeline est une fourrure brune qui ne saurait évidemment évoquer les « derniers carrés de neige » de l'hiver. Aussi une main probablement étrangère a-t-elle corrigé en « hermine » sur l'exemplaire de l'édition de 1918 déposé à la Réserve de la Bibliothèque nationale. L'édition de 1920 se conforme à cette correction.

2. Proust doit beaucoup à Ruskin de sa connaissance des peintres préraphaélites anglais (voir *Essais et articles*, éd. citée notamment p. 471). Aucun tableau particulier ne nous paraît éclairer de façon décisive la référence qui est faite ici ; à la rigueur certaines œuvres de J.E. Millais et de W. Hunt pourraient-elles y répondre.

Page 624.

a. de la campagne [et du voyage, pour me rappeler que l'Enchantement du Vendredi Saint est une vérité naturelle *biffé*], qu'à côté *plac.* *Gt 5 add. 14-17* : de la campagne, qu'à côté *orig.* ♣ *b.* appliquée à ce type fixe [*p. 606, 10^e ligne en bas de page*], comme une jeunesse immortelle. / [Son corps était maintenant découpé [*p. 607, 2^e §, 3^e ligne*] en une seule silhouette [...] « brides » de chapeaux [*p. 608, 13^e ligne en bas de page*] qui ne se portaient plus. Comme dans un beau *style* [...] minutie [*p. 610, 2^e ligne de la page*], discrétion d'une « allusion » délicate, lesquels [...] manches [*p. 610, 10^e ligne de la page*], près des épaules, faisait penser aux « gigots » [...] historiques et romanesques. *add.*] Cherchant à m'expliquer le plaisir que me donnait sa toilette, je lui demandais quel était le nom de ces soutaches, de ces boutons, de cette cravate, comme j'aurais demandé à un musicien comment s'appelait cette sorte de finale, de trait, d'arpège, par cette tendance que nous avons à croire faussement qu'une classification générique nous élucidera le secret d'un charme. Et

Mme Swann me répondait : « Mais cela s'appelle des boutons, des soutaches, une cravate » comme le musicien eût dit : « Mais cela s'appelle une finale, un trait, un arpège », peut-être aussi pour dissimuler toute trace d'effort, avoir l'air de n'avoir imité personne, et être sûre de ne pouvoir être imitée par personne, avec un sourire qui exprimait sa satisfaction d'une question qui était un hommage, (et qui allait quelquefois jusqu'au rire afin de souligner cet hommage aux personnes présentes en ayant l'air de trouver ma question risible, mon hommage excessif), mais où il y avait aussi du bonheur qu'éprouve l'artiste quand il s'est soumis par conscience à des règles que la foule ne connaît pas mais dont l'observance entre à son insu pour une grande part dans le plaisir qu'elle éprouve. Ces canons selon lesquels elle s'habillait en tenant compte de la saison, de l'heure, de la circonstance, il m'était impossible de n'avoir pas l'impression que c'était pour elle-même que Mme Swann y obéissait, comme à une sagesse supérieure [p. 626, 2^e ligne en bas de page] dont elle eût été la grande [...] d'une cathédrale dissimulées [p. 627, 14^e ligne] au revers d'une tour inaccessible et aussi parfaites que les bas-reliefs extérieurs du porche principal. Quand furent venus les beaux jours qui ne commencèrent que très tard dans cette première année où je la connus, comme je savais qu'avant le dîner elle sortait un peu de chez elle et allait faire *daçtyl. 1, daçtyl. 2* : appliquée à ce type fixe comme une jeunesse immortelle. Son corps [comme dans *daçtyl. 1 et daçtyl. 2*] un peu de chez elle et allait faire *plac. Gt 1, plac. Gt 1b* : appliquée à ce type fixe comme une jeunesse immortelle. Son corps était maintenant découpé en une seule silhouette [...] « brides » de chapeaux qui ne se portaient plus. [Pour peu qu'elle sût [...] toute une époque ? » *add. 14-17*] Comme dans un beau style [...] minutie, la discrétion d'une « allusion » délicate *biffé 14-17* [un rappel délicat *corr. 14-17*], lesquels [...] manches, près des épaules, faisait penser aux « gigots » [...] historiques et romanesques. [Et si je lui faisais, [p. 610, 17^e ligne de la page] remarquer [...] me concédai-je certaines [p. 624, 2^e §, 7^e ligne] promenades avec elle. *add. 14-17*¹] Cherchant à m'expliquer [comme dans *daçtyl. 1 et daçtyl. 2*] un peu de chez elle et allait faire *plac. Gt 5* : appliquée de ce type fixe [...] un peu chez elle et allait faire *orig. ♣ c. mois de mai*. J'arrivais *états ant.* : mois de mai [Gilberte étant allée à la campagne chez des amies *add. 14-18*]. J'arrivais *plac. Gt 5, orig.*

1. Allusion possible à *La jeune fille en blanc* : symphonie en blanc, de Whistler (1863, Tate Gallery, Londres). « Symphonie en blanc majeur » est en tout cas le titre d'une pièce d'*Émaux et camées*, de Théophile Gautier, parue en 1849. Décrivant un paysage romain sous la neige, G. D'Annunzio parle lui aussi d'une « Symphonie en blanc majeur » (*L'Enfant de volupté*, trad. G. Hérelle, Calmann-Lévy, éd. de 1971, p. 287).

2. Nom donné à la fin de la première partie du III^e acte de *Parsifal*, de R. Wagner. Les retrouvailles de Parsifal et Gurnemanz marquent la fin de l'initiation du héros. C'est le baptême de Parsifal par Gurnemanz et de Kundry par Parsifal. L'épisode entier est entouré de scènes de l'Évangile. De douces harmonies se mêlent au bruit

1. Cette addition est, en fait, légèrement différente du texte définitif. Voir de la variante a, p. 611 à la variante b, p. 624.

des cloches pour évoquer l'Enchantement du Vendredi saint (voir aussi n. 1, p. 339) qui s'étend sur toute la nature : Parsifal est prêt pour la quête du Graal. — En réponse à un recueil d'articles, Proust écrit à André Beaunier vers le 11 avril 1911 : « En ces jours saints — c'est un *Enchantement* comparable à celui que vous connaissez, de voir soudain refluer ces délicates et profondes merveilles » (*Correspondance*, t. X, p. 281). C'est en 1894 qu'il a entendu — partiellement — *Parsifal* pour la première fois. Vers le 21 février 1911, il peut écrire à Reynaldo Hahn qu'il connaît les opéras de Wagner « presque par cœur » (*Correspondance*, t. X, p. 254). Il croyait, à tort semble-t-il, que l'*Enchantement* était « un morceau que Wagner écrivait avant de penser à faire *Parsifal* et qu'il y introduisit ensuite » (*Contre Sainte-Beuve*, éd. citée, p. 274).

3. *Panné* : adjectif employé jusqu'au début du XX^e siècle pour désigner quelqu'un qui est « en panne », dans le besoin ou la misère. Le « club des Pannés » fut fondé le 19 janvier 1886. Leur cercle était situé avenue du Bois (actuelle avenue Foch), tout près de la place de l'Étoile.

Page 625.

a. matin chez [12^e ligne de la page] elle ou qu'elle avait rencontrés [: et leur noire ou grise [...] multiple escorte. *add.*] Souriante, *daçyl.* 1, *daçyl.* 2 ♦♦ b. vulgaires ne pas états ant. : vulgaires [qui ne comptaient pas *add.* biffée 14-17] ne pas *plac.* *Gi* 5, orig. ♦♦ c. sa marche [6 lignes plus haut], et même [jetait biffé] [laissant tomber *corr.*] par moments [un regard indulgent à biffé] sur son ombrelle qu'elle tenait encore [parfois *add.*] fermée à la main [, quand elle arrivait *add.*] comme [à biffé] [sur *corr.*] un bouquet de violettes de parme, [réservant ainsi autour de soi l'essence de cette élégance dont les hommes avec qui elle causait le plus en camarade biffé] [son regard heureux et si doux [...] de leur sourire encore *corr.*], elle réservait *daçyl.* 1, *daçyl.* 2 : sa marche [comme dans *daçyl.* 1 et *daçyl.* 2] elle réservait *plac.* *Gi* 1 : sa marche et même [laissant tomber par moments sur son ombrelle [qu'elle biffé] [que parfois elle *corr.*] encore fermée à la main quand elle arrivait biffé en définitive] [sur son ombrelle mauve que souvent elle tenait encore fermée dans ses mains quand elle arrivait, elle laissait tomber par moments *corr.*] comme sur un bouquet [...] sourire encore. Elle réservait *plac.* *Gi* 1b : sa marche [comme dans *plac.* *Gi* 1b] se réservait *plac.* *Gi* 5

1. Sur le manuscrit de 1911-1912, Proust a d'abord écrit, puis biffé : « comme une belle de jour » (« Proust 21 », f^o 207).

Page 626.

a. jardins et des bois [: et pour connaître [...] mobile et bleu. *add.*] Car ces rites, *daçyl.* 1, *daçyl.* 2 ♦♦ b. Fin du texte correspondant à l'actuel « Autour de Mme Swann » dans les placards Grasset 1 et les placards Grasset 1b : je saluais Mme Swann, elle m'arrêtait en souriant.

Elle ouvrait son ombrelle, sous laquelle nous cautions comme sous un berceau de glycines¹ et qui versait sur son visage et sa toilette l'onde d'une lumière dans la transparence et le vernis de laquelle Mme Swann, reconnue par des cavaliers attardés qui passaient au galop en mouvements décomposés sous l'ensoleillement blanc de l'avenue comme sur la toile d'un cinématographe, leur répondait d'un bonjour de la main amical, conscient de leurs noms, notoires pour le public mais familiers pour elle, souverain, printanier, irisé d'un reflet bleu. Et de tous les cadrans solaires et fleuris que ma mémoire se rappelle c'est peut-être en celui-là que je peux distinguer le plus exactement aujourd'hui les minutes entre midi un quart et une heure au mois de mai. / [Mais la beauté, l'infaillible appropriation des toilettes de Mme Swann n'eût pas suffi à me les faire *biffé plac. Gt 1b*] considérer avec ces dispositions d'esprit, faites de curiosité esthétique et de respect, si spécial qu'on m'eût bien étonné en me disant que telles des personnes que mes parents connaissaient et auxquelles je ne faisais aucune attention s'habillaient presque aussi bien qu'elle, si je n'avais pas préalablement introduit en elle ma croyance en son élégance. Et cette croyance aurait dû naître en moi un peu plus tôt, quand mon amour pour Gilberte — conspirant quoique dans un cercle restreint avec l'ignorance de cet âge où ne sachant rien de la vie et ne la connaissant que par l'imagination nous lui prêtons encore la réalité que seules les idées possèdent — me faisait tout ce qui entourait la fille de Mme Swann comme doué d'une existence extraordinaire, comme incomparable au reste. / Alors, rien ne me causait plus d'émoi que de me trouver sur le passage de M. ou de Mme Swann et peut-être celle-ci, quand j'allai ensuite chez elle, avait-elle reconnu en moi — mais je n'osai pas le lui demander, — l'adolescent qui un ou deux ans plus tôt ne perdait pas une occasion de l'apercevoir, et même quoiqu'elle ne sût pas à cette époque qui j'étais, de la saluer, se croyant autorisé à le faire parce qu'il avait connu son mari et jouait aux barres avec sa fille. Ayant appris cette année-là où je n'étais encore point allé chez Mme Swann et ne pensais pas y aller jamais, qu'elle se promenait autour du grand lac, allée de la Reine Marguerite ou allée des Acacias, presque tous les jours, ceux où je savais que Gilberte ne viendrait pas aux Champs-Élysées, je dirigeais Françoise² : *Fin du texte correspondant à l'actuel « Autour de Mme Swann » dans les placards Grasset 5* : je saluais Mme Swann, elle m'arrêtait en souriant. [*comme dans plac. Gt 1b*] entre midi un quart et une heure au mois de mai³.

1. Voir les dernières lignes de la page 630 et la variante *a* de cette page.

2. Proust, en vue d'une publication chez Gallimard, a découpé son texte, à cet endroit, dans les placards Grasset 1 et dans les placards Grasset 1 corrigés. Suivait le passage que l'on peut lire dans « Noms de pays : le nom », p. 409, 7^e ligne en bas de page.

3. On remarquera que, dans les placards Grasset 5, Proust a supprimé le passage qui figurait encore dans les placards Grasset 1 corrigés et qui va de « considérer avec » à « je dirigeais Françoise ». Entre 1914 et 1917, Proust a entièrement retravaillé la fin de « Autour de Mme Swann ». Ses corrections qui figurent sur des fragments d'épreuves, conservés, en partie, à la Bibliothèque nationale, donnent un texte très proche de la version définitive. Nous signalons de la variante *a*, p. 527 à la variante *a*, p. 530, les variantes de détail des passages que nous avons pu consulter.

1. La variante *a* de la page 630 indique l'endroit où Proust a détaché du texte des placards Grasset un fragment qui assurât une conclusion satisfaisante au volume de *Du côté de chez Swann*, une fois que Grasset eut décidé de n'en publier que 523 pages.

Page 627.

a. d'une teinte merveilleuse, une satinette *plac. Gt 5 add. 14-17* : d'une teinte délicieuse, une satinette *orig.* ♦ *b.* C'était pour elle-même qu'elle y obéissait [*p. 626, 2^e ligne en bas de page*], comme à une sagesse [...] grand porche *plac. Gt 5 add. 14-17, orig.* Ce passage, dans la dactylographie 1 et dans la dactylographie 2 était placé à un autre endroit (voir var. *b.*, p. 624). ♦ *c.* toute la ville, [vertigineux et fureteur *biffé*] entre les deux *plac. Gt 5 add. 14-17* : toute la ville, entre les deux *orig.*

Page 628.

a. malléable [divinement *biffé*] [poétiquement *corr.*] ciselé *plac. Gt 5 add. 14-17* : malléable, poétiquement ciselé *orig.* ♦ *b.* l'âge qu'elles ont perdu *plac. Gt 5 add. 14-17* : l'âge qu'elles ont, presque toutes, perdu *orig.*

1. Cette avenue qui relie la place de l'Étoile à la porte Dauphine fut percée à l'initiative de Haussmann en 1854 pour servir de voie d'accès au bois de Boulogne, qui avait été considérablement rénové. Barillet-Deschamps avait dessiné les pelouses qui devaient la longer et elle reçut alors le nom d'avenue de l'Impératrice. Elle fut appelée avenue Ulrich de 1870 à 1875, puis avenue du Bois-de-Boulogne (ou avenue du Bois), enfin avenue Foch en 1929, année de la mort du généralissime des armées alliées en 1918.

2. Hypatie, femme philosophe et mathématicienne, grecque, née à Alexandrie vers 370, tuée dans une émeute en 415, peut-être à l'instigation de saint Cyrille. Célèbre par sa science et par sa beauté, elle enseigna la philosophie de Platon et d'Aristote, commenta les œuvres de Diophante, les *Sections coniques* d'Apollonios de Perga et les *Tables* de Ptolémée. Les *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle contiennent une pièce intitulée « Hypatie », hymne à la renaissance du monde hellénique, qui s'achève ainsi : *Elle seule survit, immuable, éternelle. / La mort peut disperser les univers tremblants, / Mais la Beauté flamboie, et tout renaît en elle, / Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs !.*

Page 629.

a. exceptée que vous ne me [semiez *biffé*] [« dropiez » *corr.*] pas *plac. Gt 5 add. 14-17* : exceptée que vous ne me « dropiez » pas *orig.* ♦ *b.* le *plac. Gt 5 add. 14-17, orig.* : la *orig. corrigée, Gd 1920* ♦ *c.* Odette, [Boson *biffé*] [Sagan *corr.*] qui *plac. Gt 5 add. 14-17* : Odette, Sagan qui *orig.* ♦ *d.* le prince [de Sagan *biffé*] faisait faire front à son cheval dans une magnifique apothéose, adressant à Odette *plac. Gt 5 add. 14-17* : le prince faisant comme dans une apothéose de théâtre, de cirque, ou dans un tableau ancien, faire front

à son cheval dans une magnifique apothéose, adressait à Odette orig. Proust manifestement a dû, sur un état intermédiaire que nous ne possédons pas, en déplaçant dans une magnifique apothéose dans la première partie de la phrase, omettre de biffer ces mots à leur place initiale. Nous corrigeons. ♦ e. public étaient pour plac. Gt 5 add. 14-17 : public — Antoine [...] et tant d'autres — étaient pour orig. ♦ f. longtemps que se sont évaporés les plac. Gt 5 add. 14-17 : longtemps que se sont évanouis les orig.

1. De l'anglais *to drop*, « laisser tomber ».

2. Il s'agit sans doute de Charles Boson de Talleyrand-Périgord (1832-1910), duc de Talleyrand et de Sagan, prince de Sagan en 1859, oncle de Boni de Castellane. Proust le cite parmi les invités d'« Une fête littéraire à Versailles » (article paru dans *Le Gaulois*, 31 mai 1894, *Essais et articles*, éd. citée, p. 360-365). Il est vrai que c'est plutôt sous le second Empire qu'il s'illustra comme dandy. Mais il est douteux que Swann puisse désigner du seul nom de « Sagan » son fils, Hélié de Talleyrand-Périgord (1859-1937), qui ne devint prince de Sagan qu'à la mort de son grand-père (1898), dont l'élégance était célèbre à la Belle Époque et qui épousa Anna Gould lorsque celle-ci eut divorcé d'avec Boni de Castellane.

3. Le marquis Antoine de Castellane (1844-1917) était issu d'une noble famille provençale remontant au XI^e siècle. Il assista à un grand dîner donné par Proust le 24 mai 1897 au 9, boulevard Malesherbes, (voir G.D. Painter, *Marcel Proust*, t. I, p. 278). Il était le père de Boniface de Castellane, « Boni » (1867-1932), que Proust appellera son ami (*Essais et articles*, éd. citée, p. 614) et qui a laissé d'intéressants *Mémoires* (Perrin, 1986) où est évoquée la société de cette époque. Quant à Adalbert de Talleyrand-Périgord, il avait été autorisé par Napoléon III à porter le titre de duc de Montmorency à la mort de sa mère, Anne de Montmorency.

Page 630.

a. sous le reflet d'un berceau de glycines. Les mots par lesquels se terminent « Autour de Mme Swann » étaient inclus dans un développement plus ample à l'époque où Proust pensait que « Du côté de chez Swann » serait publié sous la forme qu'il avait prévue (voir var. b, p. 626). Entre 1914 et 1917, sur le fragment d'épreuves qui constitue la fin du manuscrit de « À l'ombre des jeunes filles en fleurs » (plac. Gt 5 add. 14-17), à la suite de berceau de glycines, Proust a dessiné à la plume un astérisque au milieu de la ligne. Le fragment d'épreuves a été découpé à cet endroit. On distingue à peine le sommet des lettres de la première ligne de la deuxième partie de « À l'ombre des jeunes filles en fleurs » : « Noms de pays : le pays », qui a été imprimée en continuité, après un simple alinéa. Sur le fragment d'épreuves, le début imprimé de cette deuxième partie a été remplacé par un fragment collé, entièrement manuscrit et autographe.

1. Dans l'édition de 1918, le texte d'« Autour de Mme Swann » s'achève en bas de page, et trois astérisques sont placés en tête de la page suivante, avant le début de la deuxième partie de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Dans l'extrait donné à la NRF du 1^{er} juin 1919, Proust se contente d'aller à la ligne. On se souvient, d'autre part,

que dans une lettre adressée à une dactylographe, Proust jugeait inutile d'inclure des sous-titres dans le cours du livre, estimant que les trois astérisques suffiraient (voir n. 1, p. 423). Dans un *post-scriptum* de la même lettre, il écrit : « Je m'aperçois que les * * * n'ont en effet pas été conservés dans les dernières épreuves. Il est nécessaire d'en rétablir au moins deux : après la troisième ligne de la p. 177 [*c'est-à-dire après « un berceau de glycines »*], il faudrait au-dessous : * * * — et page 298, après la vingt-neuvième ligne, c'est-à-dire après les mots : « je m'endormais dans les larmes », il faudrait au-dessous : * * * » (voir t. II de la présente édition, p. 145).

Pour les états préparatoires du texte, voir la variante *a* de cette page.

ESQUISSES

On trouvera dans la Note sur la présente édition, en tête de ce volume, p. CLXXXIII-CLXXIV et suivantes, toutes les indications concernant la nature de ces états préparatoires du roman de Proust.

Dans l'appareil critique, nous donnons, pour chaque Esquisse, une notule qui précise le numéro du Cahier ou du Carnet d'où est tiré le texte qu'on va lire, et procure la liste des folios sur lesquels Proust a écrit ledit texte. Lorsque cela a été jugé nécessaire, nous avons fait suivre cette liste d'un commentaire.

Un choix de variantes renseigne le lecteur sur l'établissement du texte de chaque fragment et rend compte des hésitations de Proust. Pour la lecture de ces variantes, voir la Note sur la présente édition, p. CLXXV-CLXXVI. Le sigle *ms.* désigne le manuscrit, composé des Cahiers ou Carnets dont nous donnons les numéros dans les notules.

Enfin, quelques notes de caractère historique ou littéraire éclairent le texte des Esquisses.

NOTES ET VARIANTES

Page 633.

Du côté de chez Swann

COMBRAY

Esquisse I

Cahier 3 (fin 1908-début 1909) ; 1.1 : ff^{os} 1 à 3 r^{os} ; 1.2 : ff^{os} 3 à 6 r^{os} ; 1.3 : ff^{os} 6 et 7 r^{os} ; 1.4 : f^o 10 r^o ; 1.5 : ff^{os} 11 et 12 r^{os} ; 1.6 : ff^{os} 13 et

14 r^{os} ; 1.7 : ff^{os} 14 à 16 r^{os} ; 1.8 : ff^{os} 17 et 18 r^{os} ; 1.9 : f^o 18 r^o.
Voir p. 3 à 9.

a. Le texte de ms. est en fait celui-ci : le mur oblique que notre main croyait suivre l'obliquité. Proust n'a pas choisi entre les deux constructions. Nous corrigeons le relatif pour intégrer obliquité à la phrase.

Page 634.

a. où [je biffé] on ms. ↔ b. maison. [Comme j'avais déjà pris l'habitude de ne dormir que le jour, on entra chez moi biffé] 8 heures ms.

Page 635.

a. l'hôtel [d'Anvers biffé] d'Ostende, ms. ↔ b. Ms donne en fait : qui change, [d'aller finir à la hâte add.] du [devoir [...]] collègue biffé en. Nous opérons la correction de du devoir en le devoir, que Proust a omise, et maintenons le passage biffé, qui n'a pas été récrit.

1. Le château de Réveillon appartenait à Mme Madeleine Lemaire. Proust y a séjourné en août-septembre 1894.

Page 637.

1. Le romancier René Boylesve (1867-1926) était un ami de Marcel Proust.

Page 638.

a. Ms. donne en réalité : C'était l'heure [p. 637, dernière ligne] où [celui [...]] pas gardé biffé sous ; en interligne, au-dessus de la biffure, Proust a porté un le qui est sans doute l'amorce du groupe nominal le pauvre malade qu'on retrouve à la phrase suivante. Nous l'éliminons et conservons le fragment biffé.

Page 640.

Esquisse II

Cahier 5 (fin 1908-début 1909) ; II.1 : ff^{os} 113 et 112 v^{os}¹ (voir p. 4) ; II.2 : ff^{os} 111 à 109 v^{os} (voir p. 3 à 5) ; II.3 : ff^{os} 109 v^o et 109 r^o (voir l'Esquisse III, p. 645 à 647).

a. Le passage que nous transcrivons est précédé dans ms. d'un autre début abandonné, dont les six premiers mots ont d'ailleurs été biffés : Quand j'étais jeune, je dormais la nuit, avec ma chambre. Proust saute deux lignes avant de reprendre sa rédaction. ↔ b. obscurité. [Quelquefois mon corps avait d'ailleurs pendant mon sommeil le plaisir d'éprouver des sensations que je croyais qu'il était devenu après des années incapable d'éprouver biffé]

1. Le foliotage décroissant indique que, pour les pages auxquelles il s'applique, Proust a utilisé son cahier à l'envers.

D'ailleurs *ms.* ↔ *c.* que [mon oncle *biffé*] notre curé *ms.* ↔ *d.* mes boucles, [acte par lequel il avait empoisonné mon enfance *biffé*] [ce qui [...] enfance *corr.*]. Je *ms.* ↔ *e.* Après ces mots se trouvent dans *ms.* plusieurs lignes raturées, peu lisibles, où l'on relève la phrase suivante : Être tiré par mes boucles, c'était une de ces sensations impossibles et de ces peines de notre enfance que nous ne pourrions jamais plus ressentir, à peine comprendre.

1. Nouvelle hésitation de Proust, qui a déjà attribué ce geste à l'oncle du héros (voir var. *c*).

Page 641.

a. du sommeil où [la chambre restait corrigé par biffures et additions en il ne faisait [...]] où elle restait] plongée, *ms.* ↔ *b.* curé [qui était mort depuis plusieurs années *biffé*] venait *ms.*

Page 642.

a. Le texte de ce paragraphe constitue une addition sur le folio 112 r° de *ms.*, dont Proust n'a pas indiqué le lieu d'insertion. ↔ *b.* Ce paragraphe est donné par une addition portée sur le folio 111 r° du Cahier ; nous n'en connaissons pas le point de raccord.

Page 644.

Esquisse III

Cahier 1 (1909), ff°s 71 à 67 v°, 67 r°, 65 v°, 65 r°, 64 et 63 v°, 64 r°, 63 à 61 v°, 62 r°, 61 à 59 v°, 61 à 59 r°, 58 et 57 v°. Voir p. 3 à 9.

a. Ce début de l'Esquisse est une seconde version rédigée dans la marge supérieure de *ms.* Nous donnons ici la première rédaction, que Proust n'a pas biffée : À l'époque dont je veux parler aujourd'hui, j'étais déjà malade et ne pouvais plus dormir, ni même être couché, que le jour. Mais le temps n'était pas très loin (et je pouvais encore espérer qu'il reviendrait) où j'entrais dans mon lit à ↔ *b.* obscurité [incompréhensible *biffé*] qui n'était *ms.*

Page 645.

a. Proust a biffé, dans le Cahier, sans toutefois corriger, les mots l'avaient peut-être remplacée . Nous rétablissons.

Page 646.

a. Le texte de *ms.* donne, lapsus que nous corrigeons : à nous figurer qu'elle est avec elle ↔ *b.* en haut [du château *biffé*] de notre maison *ms.* ↔ *c.* fenêtre et où [en temps habituel *biffé*] [dans l'immensité et l'éternité duquel *corr.*] je *ms.* Proust, dans sa biffure, a omis d'inclure le où . Nous rectifions. ↔ *d.* un peu plus loin [que l'extrémité des choses *biffé*], n'était pas entièrement rempli par elle, *ms.* Nous conservons le fragment biffé, pour l'intelligence du mot elles .

Page 647.

a. Depuis Mais une odeur [p. 646, 5^e ligne en bas de page], jusqu'à elle venait à moi , nous intégrons une addition rédigée par Proust en regard de son texte, sur le folio 67 r^o du manuscrit, mais qu'on ne peut raccorder — sans le modifier — au texte suivi, qui est : que dans mon exaltation j'avais cessé de percevoir et qui venait à moi comme tous les jours . Nous supprimons ce et qui venait à moi et mettons un point après percevoir. ♡ b. cet âge [irretrouvable biffé] où l'on ms. ♡ c. À partir de ces mots, et parfois , et jusqu'à quelquefois (var. b, p. 648), nous intégrons une addition rédigée au folio 65 r^o.

Page 648.

a. et je [retournais biffé] [me rendormais corr.] bien vite ms. Proust n'a pas corrigé la suite de la phrase en conséquence ; nous nous en tenons donc au premier jet. ♡ b. Fin de l'addition signalée à la variante c, p. 647 ; retour au folio 64 v^o. ♡ c. où [il biffé] [j' corr.] avait dormi ms. Proust a omis de corriger avait en avait . Nous faisons cette correction.

1. Ce mot renvoie à « ceux où j'avais dormi » que l'on peut lire au paragraphe précédent.

Page 649.

a. Proust a rayé dans ms., mais omis de corriger, le début de la phrase : Mais lui, mon humble côté, très fidèle . Nous rétablissons.

Page 650.

a. Depuis et où la vieille médecine [10 lignes plus haut] jusqu'à depuis deux mille ans , le texte de ms. est particulièrement surchargé et confus, ne permettant qu'une lecture conjecturale. ♡ b. Proust, en fait, a écrit dans ms. si je ne veux pas . Nous rétablissons.

Page 651.

a. Quoique ms. ne comporte pas même ici d'alinéa, nous introduisons un paragraphe afin de souligner le début de la séquence consacrée, au folio 60 v^o, à la chambre du château. ♡ b. La fin de la phrase, depuis du jour là où , est biffée dans ms. Nous rétablissons. Cette partie de la conclusion trouvera une autre forme au folio 57 v^o (voir le dernier paragraphe de la présente Esquisse, p. 653). ♡ c. au château de [Réveillon biffé] X, ms.

Page 652.

a. Proust a biffé, dans ms., sans la corriger, la répétition du mot, que nous conservons. ♡ b. nous montrait dans sa paroi de verre des personnages ms. Nous éliminons la répétition.

Esquisse IV

Cahier 8 (1909), ff^{os} 1 à 6 r^{os}, 6 v^o, 7 r^o, 7 v^o, 8 et 9 r^{os}. Voir p. 3 à 9.

a. voudrais [je ne sais pourquoi *biffé*] fixer *ms.*

1. Voir les Esquisses I à III, p. 633 à 653.

a. secours. [La certitude *biffé*] l'espérance *ms.* ♦♦ b. Mon corps qui sentait [en elle ma *corrigé en* dans le sien sa] propre *ms.* ♦♦ c. si l'immobilité [apparente *biffé*] des choses *ms.* ♦♦ d. de ses hanches, [de sa tête *biffé*] de *ms.*

a. de place [et de direction *biffé*] selon *ms.* ♦♦ b. mon [âme *biffé*] esprit qui *ms.* ♦♦ c. au réveil. [Il se croyait dans un lit de fer et je me disais : « Il va falloir allumer la lampe ou mon devoir ne sera pas prêt pour la classe. » Mais non il y avait beaucoup d'espace autour de moi, je m'étais endormi au cercle, on avait éteint sans me voir, comment sortir. Je ne suis pourtant pas sur un canapé ; mon Dieu je suis chez Mme de Villeparisis à la campagne, je me serai endormi avant de passer mon habit. Le dîner est peut-être fini. Pourtant je me sentais couché. Tantôt je me croyais dans la chambre de Combray, chez mes grands-parents morts depuis longtemps, *biffé*] Mon *ms.* ♦♦ d. j'étais à [Combray *biffé*] la campagne, *ms.* ♦♦ e. de reps [bleu *biffé*] rouge *ms.*

1. Proust hésite encore sur l'identité de cette compagne nocturne qui deviendra Mme de Saint-Loup. À l'encontre du nom de Mme de Villeparisis, celui de Mme de Beaufort disparaîtra complètement du texte définitif.

1. Supplément du journal *Le Temps*, qui avait le plus fort tirage des journaux du soir en 1900, *Le Petit Temps*, apparu en 1894, était une publication gratuite donnant à tous les abonnés du journal la fin de la journée parlementaire et la suite des dernières nouvelles. Dans le texte définitif il sera remplacé par « un numéro des *Débats roses* » (p. 7).

Esquisse V

Cahier 26 (1909) ; v.1 : ff^{os} 58 et 59 r^{os}, 58 v^o, 59 et 60 r^{os} ; v.2 : ff^{os} 57 à 59 v^{os}. Voir p. 8.

Page 659.

a. Depuis « Partez donc pour l'Amérique^a du Sud [vers le milieu de la page], jusqu'à Aussi tous ces effrois , nous intégrons une addition rédigée aux folios 59 r^o et 58 v^o de ms. Les derniers mots de l'addition, Aussi tous ces effrois , indiquent le raccord avec le texte suivi, qui, après se rebelle encore davantage. enchainait sur Ces effrois

Page 660.

a. Au-dessus de mortification , on lit dans ms. cautériser ou cautérisa <tion> , peut-être destiné à remplacer le mot non biffé qu'il surmonte. Nous conservons celui-ci. ♦ b. Le texte que nous donnons, de qui se sent brusquement mise en présence à plaintes , est celui d'une reprise portée en marge du folio 60 r^o. Voici le jet originel, qui n'a pas été biffé : qui sent qu'on la frappe à mort, qui ne veut pas mourir, qui empêche notre pensée d'accepter un avenir où elle ne sera pas ; jusqu'au jour où elle sera morte et ne pourra plus nous torturer de ses plaintes ;

Page 662.

a. Ms. donne cruels . Nous corrigeons.

Esquisse VI

Cahier 6 (1909) ; VI.1 : f^o 2 r^o ; VI.2 : ff^{os} 6 et 7 r^{os}. Voir p. 9-10.

Page 663.

a. Proust a souligné dans ms. les trois dernières lettres du nom. ♦ b. Proust a biffé dans ms. tellement dans ma chambre ; nous le maintenons pour la construction de la phrase. ♦ c. Lecture conjecturale.

Esquisse VII

Cahier 8 (1909), ff^{os} 9 v^o à 11 v^o. Voir p. 9-10.

Page 664.

a. de moi [-même au biffé] point que je n'y [faisais plus biffé] faisais aussi peu attention ms. Nous conservons au rayé par erreur et supprimons la négation incompatible avec la nouvelle construction.

Page 665.

Esquisse VIII

Cahier 4 (1909), ff^{os} 23 à 25 r^{os} et 44 à 49 r^{os}. Voir p. 13-14, 21, 25 à 27. Ce texte se poursuit par celui que nous donnons dans l'Esquisse LIII, p. 805 et suiv.

a. Tout le temps [...] s'en irait. add. ms. (f^o 23 r^o)

a. pour l'[Algérie biffé] Amérique ms.

a. Nous interrompons la transcription. À la suite de ces mots commence dans ms., sans solution de continuité, le brouillon sur les deux « côtés » de Combray (voir la notule). ♦ b. Ms. donne Et puis être obligé [de dire bonsoir biffé] ce baiser .Nous supprimons être obligé que Proust a manifestement omis de biffer. ♦ c. Ms. donne qui ne dissipât pas dans le corridor, . Nous corrigeons.

1. Proust hésitait, au temps du *Contre Sainte-Beuve*, entre « Guer-mantes » et « Garmantes ».

a. une jeune [fille biffé] Suédoise pauvre [qui se destinait au chant biffé] qui ms.

1. Adolphe Nourrit (1802-1839), sans doute le plus grand ténor dramatique de l'histoire, et celui qui a créé le plus de rôles importants : Éléazar de *La Juive*, Robert de *Robert le Diable*, Raoul des *Huguenots*. Éclipsé par Duprez à partir de 1837, il se suicida en 1839.

2. Gilbert-Louis Duprez (1806-1896), l'un des plus grands chanteurs du XIX^e siècle. Successeur de Nourrit à l'Opéra de Paris, il remporta de grands succès entre 1837 et 1845. Il participa à la création de *La Favorite* de Donizetti et du *Benvenuto Cellini* de Berlioz. Il fut également professeur au conservatoire de Paris (1842-1852) où il fonda une école de chant.

3. Alfred-Auguste Cuvillier-Fleury, écrivain français (1802-1887). D'abord secrétaire de l'ancien roi de Hollande, Louis Bonaparte, puis précepteur du duc d'Aumale, il entra, vers 1834, à la rédaction du *Journal des débats* et devint membre de l'Académie française en 1866. Ses principaux ouvrages sont : *Études et portraits* (1865-1868), *La Duchesse d'Aumale* (1870) et *Journal intime* (1903).

Esquisse IX

Cahier 4 (1909), ff^{os} 52 v^o, 53 à 60 r^{os}, 59 v^o, 60 v^o. Voir p. 13 à 25.

4. Voir l'Esquisse VIII, p. 666 et suiv.

a. On trouve au folio 53 r^o de ms., raturée, une rédaction plus schématique de ce début : Souvent le soir quand on entendait sonner le timbre de la porte (ce qui signifiait une visite, si c'était l'un de nous il se contentait d'ouvrir la porte sans toucher la sonnette et la porte en s'ouvrant faisait retentir un carillon tout différent) chacun se demandait qui cela pouvait être, quoique cela ne pût être que Swann et on envoyait en éclaireur ma grand-mère qui était toujours enchantée d'avoir un prétexte pour retourner au jardin, au passage d'arracher subrepticement le tuteur d'un

rosier, de façon à rendre aux roses « un peu de naturel » comme une mère passe la main dans les cheveux de son fils pour leur donner du flou.

1. Cette note de Proust renvoie au passage déjà rédigé sur l'antisémitisme du grand-père (voir l'Esquisse VIII, p. 667).

Page 671.

a. *Lecture conjecturale.* Le coin du feuillet de ms. est déchiré. ♡ b. *Lecture conjecturale,* le mot disparaissant presque entièrement sous une tâche d'encre. ♡ c. En regard de cette ligne on trouve dans la marge gauche du folio 58 r° de ms. cette note de Proust, probablement destinée à illustrer l'intérêt du grand-père pour les anecdotes historiques : L'histoire de Talleyrand « Monsieur le Duc voulez-vous du bœuf », de mon temps dans les *Mémoires* du comte d'Haussonville¹ l'avait enchanté. ♡ d. sœurs de ma [tante biffé] grand-mère ms. ♡ e. J'ai fait la connaissance [rencontré chez Madame X biffé] d'une jeune institutrice suédoise de ses enfants qui ms. Nous éliminons de ses enfants qui renvoyait au fragment biffé.

Page 672.

a. Après une croix, suit sur le folio 60 r° de ms. un texte sur Swann coureur de femmes, dont voici le début : J'ai peut-être déjà trop parlé de M. Swann et je n'ai pourtant donné encore qu'un aspect de sa personne, le moins intéressant certainement. D'autres traits de sa nature, que j'ai peut-être reconstitués plus tard par les récits des miens plus que je n'ai été à même de les observer, me sont si sympathiques, si voisins en un certain sens de certains traits de ma nature que je veux leur donner quelques mots. ♡ b. Nous plaçons ici deux fragments qui se suivent sur ms., le premier, interrompu, au folio 59 v°, le second aux folios 59 v° et 60 v°. Proust reprend ensuite le même motif. ♡ c. Et [comme add. interl.] il n'est pas ms. La phrase est peut-être inachevée. Nous supprimons le mot ajouté. ♡ d. Nous interrompons ici la transcription du second fragment signalé à la variante b.

1. *Robert le Diable*, opéra en cinq actes, paroles de Scribe et G. Delavigne, musique de Meyerbeer, représenté pour la première fois à l'Académie royale de musique le 21 novembre 1831. Le rôle de Robert fut créé par Adolphe Nourrit. Mlle Falcon prit le rôle d'Alice, sœur de lait de Robert, en 1832.

2. Marie-Cornélie Falcon, cantatrice dramatique française (1812-1897). Elle débuta à l'Opéra en 1832, dans Alice, de *Robert le Diable*. Elle créa les rôles principaux de *Gustave III*, de *La Juive* (Rachel), des *Huguenots* (Valentine). Sa carrière fut abrégée par la maladie.

Page 673.

Esquisse X

Cahier 6 (1909), ff°s 43 à 51 r°s. Voir p. 27 à 43.

1. À ce stade de la rédaction, le héros a encore un frère cadet.

1. Le mot est peu lisible, mais cette leçon paraît être la bonne. Le comte d'Haussonville est plusieurs fois mentionné dans le texte définitif.

2. Auguste était un valet de chambre de la famille Weil, à Auteuil, où la famille se transportait à la belle saison. Deux lettres (voir la *Correspondance*, t. I, p. 110 et 153) font allusion à ce personnage. Le détail que Proust veut faire vérifier appartient donc à la villa d'Auteuil, et non à la maison d'Illiers.

Page 674.

a. à Maman. [J'aurais sauté au cou de Françoise et toute mon anxiété *biffé*] Aussitôt *ms.* ↔ b. conversations. [Puis je restai longtemps ainsi, puis M. Swann partit. Il était neuf heures et demie. On allait monter se coucher, *biffé*] Alors *ms.* ↔ c. d'une voix [furieuse *biffé*] entrecoupée : *ms.*

Page 675.

a. C'est en addition interlinéaire dans *ms.*, au-dessus de chambre, qu'apparaît Marcel. Nous ajoutons la préposition. ↔ b. et [tâchez de vous consoler *biffé*] tâche de le *ms.* ↔ c. détruite. [Celle qui par la grâce inouïe et imprévue de mon père passa la nuit dans ma chambre ne viendra plus jamais près de moi, irritée ou heureuse. *biffé*] La possibilité *ms.* ↔ d. d'admirable. [Quand ma pauvre grand-mère l'apprit, elle en fut éprouvée *biffé*] Et *ms.*

Page 676.

a. Lecture conjecturale. ↔ b. « Voilà un petit [imbécil <e> *biffé*] jaunet *ms.*

1. Roman de George Sand publié en 1846. Nous renverrons à ce propos à deux articles : Volker Roloﬀ, « François le Champi et le texte retrouvé », *Études proustiennes*, III, 1979, p. 259-287 ; Ennid G. Marantz, « Les Romans champêtres de George Sand dans la Recherche : intertextes, avant-textes et texte », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 13, 1982, p. 25-36.

Page 677.

a. Sic. Proust voulait-il écrire par Maman ?

1. « Ce qui étonne seulement chez un tel maître, c'est la médiocrité de sa correspondance. [...] Cette hausse brusque et apparente que subit le talent d'un écrivain dès qu'il improvise [...], cette hausse devrait être sensible dans la correspondance de Flaubert. [...] Il nous est impossible d'y reconnaître, avec M. Thibaudet, les "idées d'un cerveau de premier ordre" [...] » (*Essais et articles, Contre Sainte-Beuve*, Bibl. de la Pléiade, p. 592-593).

Page 678.

Esquisse XI

Cahier 36 (1909), ff^{os} 50 v^o, 51 et 52 r^{os}. Voir p. 18-19.

a. part. [De là vient qu'une même personne peut en réalité en être plusieurs. *biffé*] Elles *ms.*

Page 679.

Esquisse XII

Cahier 8 (1909), ff^{os} 14 à 45 r^{os}. Voir p. 10 à 43.

Page 680.

a. Le texte primitif du manuscrit est : (car la concession [...] ridicule, et elle eût voulu . Proust a ajouté le comme au début de la parenthèse, mais a omis de biffer le et avant elle eût voulu . Nous corrigeons. ♦♦ b. bonsoir. [Le « monde » se bornait à M. Swann (et dans les derniers temps à M. Leloir *biffé*) Le « monde » *ms.*

Page 681.

a. non pas [/la petite sonnette étourdissante qui carillonnait *biffé*] quand quelqu'un de la maison ouvrait la porte 1^{re} *réd.*] [/le carillon [...] criard *corr. interlinéaire*] [qui arrosait [...] sans sonner. *add. marginale*] 2^e *réd.*] mais *ms.* Proust a d'abord voulu conserver quand quelqu'un de la maison ouvrait la porte , qu'il n'a jamais *biffé*, mais il a fini par reprendre toute cette partie de la phrase.

Page 682.

a. quand je repense à [M. *biffé*] Swann, *ms.*

Page 683.

a. un peu plus [bas *biffé*] inférieure *ms.* . Proust a omis de biffer plus . Nous rectifions.

Page 685.

a. Lecture conjecturale. ♦♦ b. pour un ami [...] bureau de tabac. 2^e *rédaction marginale*. Le jet originel de *ms.*, non *biffé*, est celui-ci : pour des emplois importants à faire donner.

Page 686.

a. *Ms.* donne en fait étaient si incapables . Nous supprimons l'adverbe.

Page 687.

1. « La terre et seigneurie de Ruffec qui avait le titre de baronnie fut (janvier 1588) érigée en marquisat en faveur d'Anne de Daillon veuve de Ph. de Valvire. Elle passa au dernier siècle dans la maison de Broglie » (Ludovic Lalane, *Dictionnaire historique de France*).

Page 688.

a. sans viatique. [Mais comme tout cela ennuyait mes parents, la règle hélas fut changée. Et quand il y avait du monde à dîner, je disais bonsoir avant qu'on arrive et c'était fini, je ne reparaissais plus *biffé*] Mais *ms.*

Page 689.

a. philosophie [à peu près inintelligible *biffé*] au réveil *ms.*

Page 690.

a. Je m'assis [9 lignes plus haut] au pied du lit [...] te déshabiller. » *add. ms.* (f° 36 v°).

Page 693.

a. Dans la marge gauche, on trouve en regard de ces lignes, dans *ms.*, cette addition ou correction dont Proust n'a pas indiqué le point d'insertion : et que pour la première fois elle si courageuse s'avouait vaincue ♦ b. En marge de cette phrase, au folio 43 r° de *ms.* se trouve cette rédaction interrompue : Certes le beau visage de ma mère rayonnait de jeunesse tandis qu'elle me tenait doucement la main, pendant que je pleurais ; mais il me semblait que sa colère eût été moins triste pour moi que sa douceur, il me semblait que je venais moi-même de faire dans son âme

Page 694.

a. Proust a écrit comme elle me vit que . Nous corrigeons. ♦ b. si belle de Maman [où il ne pouvait [...] délicates *add.*], [qui s'harmonisait si bien avec cet [accent *biffé*] [style *corr.*] de George Sand qui lui aussi *biffé en définitive*] et qui s'harmonisait *ms.*

1. Voir n. 1, p. 677.

Page 695.

Esquisse XIII

Cahier 8 (1909), ff°s 66 v°, 67 et 68 r°s, 68 v°, 69 r°. Voir p. 43 à 47.

Page 697.

a. *Ms.* donne comme ces petits [bonshommes japonnais *biffé*] fleurs . Proust n'a pas corrigé le genre de l'adjectif en conséquence. Nous rétablissons.

Esquisse XIV

« Proust 21 » (1909), ff°s 6 à 14 r°s. Voir p. 43 à 47.

Page 702.

Esquisse XV

Cahier 8 (1909), ff^{os} 9 à 11 r^{os}. Voir p. 47 à 49.

Page 703.

a. Le texte s'interrompt ici. Le reste du folio 11 r^o de ms. est laissé vierge. Au feuillet suivant (f^o 12 r^o) commence, après 17 lignes de blanc, un texte sur le Combray ressuscité, commençant par ces mots : De sorte que maintenant Combray ressuscita entièrement devant mes yeux [...]

1. Quant au développement suivant cette Esquisse, voir var. *a*.

Esquisse XVI

Cahier 8 (1909), f^o 47 v^o. Voir p. 47-48.

Page 704.

Esquisse XVII

Cahier 8 (1909), ff^{os} 48 à 53 r^{os}, 52 et 54 v^{os}, 54 à 66 r^{os}; ff^{os} 63 et 64 v^{os}. Voir p. 48, 51 à 58, 67 à 69, 100 à 105.

Page 705.

a. À partir de cette phrase, et jusqu'à au prestige d'être de la famille (*var. b*), nous suivons le texte d'une seconde rédaction portée dans les marges des folios 49 et 50 r^{os} de ms. ♦ *b.* Depuis le début de la phrase : Nous étions d'ailleurs surtout , nous donnons une seconde version marginale destinée à remplacer le premier jet, non biffé, de la fin de l'addition signalée à la variante *a*. Voici ce premier jet : Tout en aimant beaucoup ma tante elle avait pour nous au moins dans les premiers temps avec une considération égale, un goût plus vif parce que nous joignons au prestige d'être de la famille.

Page 706.

a. vous qui voulez [...] asperges *add. ms.* ♦ *b.* le docteur [Quinquellan biffé] Piperand. Il *ms.* ♦ *c.* et j'ai des asperges pour le déjeuner *add. ms.*

1. La forme définitive de ce nom sera Piperaud. Mais il est parfois difficile, dans les Cahiers où ce nom apparaît, de distinguer entre les deux graphies.

Page 707.

a. On constate dans le Cahier une hésitation entre Sazerat et Sazrat dans ms. Au folio 52, on lit même Saz Rat . ♦ *b.* J'ai vu [Théodore biffé] le petit de chez [Galopin biffé] Ganguereau passer *ms.* ♦ *c.* Proust a d'abord écrit dans ms. : pour ne pas avoir l'air de tenir encore autant à

un des « plaisirs de la vie » qu'il lui semblait pourtant bien dur d'avoir à attendre encore plus d'une heure. Puis, sans biffer la fin de la phrase, il a enchaîné sur une nouvelle rédaction : , elle qui avait renoncé ♡ d. Mais, comment [...] ils aiment bien ça. add. ms., en interligne et dans la marge gauche. La fin s'ajuste mal à la suite. Le dialogue sur les asperges reparait plus loin (voir var. g). Proust n'a pas encore décidé où il le mettra. ♡ e. Dans la marge gauche du folio 53 r° de ms., en regard de ces lignes, on trouve une nouvelle rédaction de la suite de la phrase : était un être aussi peu croyable qu'un dieu de la mythologie et de fait on ne se souvenait pas que chaque fois qu'il y avait eu une de ces apparitions stupéfiantes des recherches bien conduites n'eussent fini par réduire l'être fabuleux aux proportions d'une personne qu'on « connaissait » dont on connaissait les parents et qu'on n'avait pas identifiée d'abord. C'était la fille de Mme Pupin venue pour les fêtes, c'était le « parisien », le « voyageur » de Mme Sazerat auquel on aurait bien pu penser puisque on savait qu'elle était allée l'attendre à la gare. ♡ f. Sic. La forme habituelle de ce nom dans le manuscrit est Galopin. ♡ g. « Comment [...] ils aiment bien ça. » add. ms., dans la marge gauche. Voir la variante d. ♡ h. Ce paragraphe sur Françoise dans la cuisine est donné dans ms. par une longue addition se poursuivant dans les marges gauches des folios 53 r°, 52 v° et 54 v°. ♡ i. Proust, dans le Cahier, a biffé entre mais sans corriger la suite. Nous le maintenons.

Page 711.

a. Dans ms., Proust a d'abord écrit Sazrat et a corrigé par surcharge.

1. On trouvera une version antérieure de la conversation du curé avec la tante à l'Esquisse XXIV (voir p. 730).

Page 713.

a. Dans ms., Proust avait d'abord écrit, puis biffé : un château ms. ♡ b. que son neveu [Albert biffé] Louis le Simple, ms. ♡ c. de [Dreux biffé] Châteaudun aux ms. ♡ d. incursions [des Normands biffé] de Rollon. ms.

1. Nous donnons à la fin de l'Esquisse un passage du folio 63 v° qui paraît se raccorder à la mention de ce vitrail (voir p. 714).

Page 714.

a. Autre rédaction marginale dans ms. : le neveu de Guermantes ♡ b. Nous transcrivons dans ce paragraphe un fragment du folio 63 v° de ms. (voir n. 1, p. 713).

1. Après un alinéa se trouve le début tronqué de l'épisode de l'église : « J'avoue que je ne partageais nullement l' ». Selon toute vraisemblance, ces mots ont été mis ici pour renvoyer au premier feuillet du Cahier 12. Voir l'Esquisse XXVIII, p. 738.

Page 715.

Esquisse XVIII

Cahier 12 (1909), ff^{os} 10 et 11 r^{os}, 10 v°, 12 et 13 r^{os}, 11 et 12

v^{os}, 13 à 16 r^{os}, 15 v^o; ff^{os} 13 et 14 v^{os}, 16 v^o. Voir p. 105 à 108, 114-115, 131-132, 107 à 109. Le texte de cette Esquisse suit le développement que nous donnons dans l'Esquisse XXVIII (p. 738 et suiv.).

a. que si cet [événement biffé] été ms. Nous corrigeons. ♦ b. Depuis Françoise qui haïssait Eulalie [9 lignes plus haut], ce fragment interrompu est une addition portée au folio 10 v^o de ms.

Page 716.

a. Nouveau développement au folio 11 v^o de ms., faisant suite à l'interruption du premier jet.

Page 718.

a. De pour la rassurer à porte du jardin nous donnons le texte d'une seconde rédaction qui se trouve au folio 15 v^o de ms., en regard du texte primitif, qui conserve ce fragment non biffé : on montait vite chez ma tante. Ces jours-là, depuis six heures ma tante avait dit à Françoise : « Ils ne sont pas encore rentrés. Pourvu qu'il ne leur soit rien arrivé. » Le reste est biffé jusqu'à : Car il y avait deux côtés ♦ b. si gros. » [Et par une heureuse transformation d'énergie, ou plutôt un simple transport de forces, l'inquiétude que ma tante avait dirigée sur la possibilité d'un accident était maintenant dérivée sur l'insuffisance du gigot. biffé] « Comment ms. ♦ c. Nous retournons après ces mots au texte primitif de ms. (voir var. a). ♦ d. Nous interrompons ici la transcription (voir n. 1). ♦ e. Nous transcrivons à partir d'ici un ajout sur l'accouchement de la servante, figurant au folio 13 v^o de ms. Il est précédé d'une note de régie : Renvoi à mettre deux pages avant au signe [dessin d'un bateau [?] à vapeur suivi d'une croix]. Mais on ne retrouve ce signe nulle part dans le Cahier. ♦ f. rue de [l'Ois < eau > biffé] l'Écu, la plus ms.

1. Le texte qui suit constitue un nouveau développement du thème des deux « côtés ».

Page 719.

a. Après deux lignes de blanc, Proust amorce dans le Cahier l'épisode de Legrandin : Le samedi nous rencontrions souvent M. Le Grandin [sic] que ses travaux d'ingénieur à Paris en dehors des grandes vacances [plusieurs mots illisibles] et qui venait à sa propriété de Combray du samedi au lundi. Voir p. 66.

1. Suit l'ébauche d'un développement sur l'épisode de Legrandin (voir var. a).

Esquisse XIX

Cahier 28 (1910); XIX.1 : ff^{os} 20 à 23 r^{os}; XIX.2 : ff^{os} 20 et 21 v^{os}; XIX.3 : ff^{os} 21 à 23 v^{os}; XIX.4 : ff^{os} 22 v^o et 23 r^o. Voir p. 50-51.

Page 722.

a. Sur la ligne immédiatement au-dessus de ce fragment figure dans ms. une note de Proust : C'est ce morceau en continuant les versos qui est le bon.

Page 723.

a. Dans ms., Proust a écrit par inadvertance étamines . Nous corrigeons.

Page 724.

Esquisse XX

Cahier 30 (1910), ff^{os} 40 à 42 r^{os}. Voir p. 47 à 50.

a. Début du fragment dans le Cahier : [Au mur, sur les chaises en soie lamée d'argent, sur le couvre-pieds des roses mousseuses, des pivoinas, des roses de Syrie, en bouquets, en corbeilles, en reposoir, rappelaient les grâces de l'église et des jardins. Et comme si les fleurs tissées *biffé*] / Chaque

Page 725.

Esquisse XXI

Cahier 5 (1908-1909), ff^{os} 106 v^o, 107 r^o, 105 et 104 v^{os}, 104 r^o. Voir p. 53-54, ainsi que le portrait de Françoise contenu dans le même Cahier, au tome II de la présente édition, Esquisse IV, p. 1032 et suiv.

a. *Lecture conjecturale.*

Page 726.

a. *Lecture conjecturale.*

1. Dans les premiers cahiers, la servante est appelée tantôt Françoise, tantôt Félicie.

Page 727.

Esquisse XXII

Cahier 8 (1909), ff^{os} 61 à 63 v^{os}. Voir p. 119 à 121. Texte directement lié à la métaphore des poulets employée par le curé (voir l'Esquisse XVII, p. 712), et que Proust semble avoir voulu incorporer après coup à l'épisode de la cuisine : tentative attestée par cette ligne placée en haut du folio 61 mais nettement postérieure à la rédaction principale : « Je descendais souvent à la cuisine, pour m'informer du menu, avec la curiosité qu'un oisif éprouve à lire la gazette et l'émotion *[interrompu]* » On trouve déjà des éléments de cette phrase dans l'Esquisse XVII (voir p. 707).

a. comme ils ne seraient plus là *lecture conjecturale*

Page 728.

a. ainsi n'avons nous su [...] n'osa se lever contre elle, que si 2^e rédaction dans ms., en interligne et dans la marge supérieure. Proust n'a pas biffé le premier jet destiné à être remplacé par cette nouvelle rédaction : il paraît que si ♦♦ b. irritation. [Un soir qu'Eulalie était restée à la maison en proie à des coliques néphrétiques, Maman biffé] On ms.

Esquisse XXIII

Cahier 2 (1908-1909), ff^{os} 19 et 18 r^{os}. Voir p. 58-59, ainsi que l'étude de Claudine Quémard, « L'Église de Combray, son curé et le Narrateur (trois rédactions d'un fragment de la version primitive de "Combray") », *Études proustiennes I*, 1973, p. 277-342

Page 730.

Esquisse XXIV

Cahier 7 (1909), ff^{os} 4 à 9 r^{os}. Voir p. 102 à 104. Ce texte englobe et enrichit les pages précédentes du même Cahier (ff^{os} 1 à 4 r^{os}) que nous n'avons pas reproduites. Il est à noter que Proust reprendra cette version lors de la rédaction du Cahier 8 (voir l'Esquisse XVII, p. 711 et suiv.).

Page 731.

a. la place où [le Café Ledu biffé] Piperand voudrait ms.

1. Charles II le Chauve (823-877), roi de France, petit-fils de Charlemagne et fils de Louis le Pieux et Judith de Bavière.

Page 732.

a. savoir que [Gilb<ert> biffé] [Charles biffé deux fois] les enfants ms. ♦♦ b. quand [Claire biffé] Oriane de ms.

1. Rollon, mort vers 933, appelé aussi Rolf, Roll, Rou ou Hrolf. Fils d'un chef norvégien banni de sa patrie, il prit la tête d'une bande de pirates scandinaves et s'établit, vers 890, à l'embouchure de la Seine. Il dirigea de nombreuses expéditions en Normandie, puis dans la région parisienne. Il pilla Bayeux (890) et Lisieux (891) mais échoua devant Paris et Chartres. Charles le Simple dut lui concéder la Normandie par le traité de Saint-Clair-sur-Epte (911) et Rollon devint Robert I^{er}, premier duc de la Normandie.

2. Dans la version du Cahier 12, que nous donnons dans l'Esquisse LIV (p. 825 et suiv.), la Gracieuse est un affluent de la Vivette (la future Vivonne).

3. Allusion à la légende des « énervés de Jumièges ». Les deux fils de Clovis II, pour s'être révoltés contre leur mère Bathilde, auraient été exilés sur un bateau par leur père après avoir subi l'énervation et perdu toute virilité. Emportés par le courant de la

Seine, ils auraient été recueillis par un moine de l'abbaye de Jumièges. On peut voir aujourd'hui encore dans cette abbaye les vestiges de leur « tombeau ».

4. Louis I^{er} le Débonnaire ou le Pieux (778-840), roi de France et empereur d'Occident. Troisième fils de Charlemagne et de Hildegarde et père de Charles le Chauve, il succéda à son père et devint empereur en 814.

Page 733.

Esquisse XXV

Cahier 6 (1909), ff^{os} 3 à 5 r^{os}. Voir p. 58 à 60.

a. par [Charles *biffé*] Gilbert le Mauvais *ms.*

Page 734.

1. Il s'agit sans doute de Clovis II (ou Chlodovig II), dont les fils auraient trouvé asile dans l'abbaye de Jumièges (voir n. 3, p. 732).

Esquisse XXVI

Cahier 7 (1909), ff^{os} 21 à 24 r^{os}. Voir p. 61 à 65.

Page 735.

a. Le mot *Saint-* devait de toute évidence, dans le Cahier, se trouver dans le coin supérieur droit du feuillet, aujourd'hui déchiré. Une autre lecture possible serait : qui devenait un Hilaire ♦ b. Il y a [à Falaise *biffé*] dans *ms.*

Page 736.

a. *Sic.*

1. Saint-Gervais (Proust a écrit par erreur « Saint-Gervaise ») est une église romane de Falaise, construite en 1134.

Esquisse XXVII

Cahier 6 (1909), ff^{os} 71 à 67 v^{os}. Voir p. 62-63.

Page 737.

a. *Sic.* ♦ b. Proust semble avoir écrit dans *ms.* à qui l'on avait parlé . Nous corrigeons. ♦ c. *Sic.*

1. Voir *Contre Sainte-Beuve*, éd. B. de Fallois, Gallimard, 1954, p. 291-297.

Page 738.

a. Nous reproduisons ci-dessous un fragment sur le clocher de Combray, contenu dans le même Cahier 6, f° 5 r° : Quand nous venions de Paris, fatigués, anxieux, de bien loin son clocher qu'on n'aurait pu confondre avec un autre, disait : "Vous êtes arrivés, préparez-vous." Et de la maison, à cinquante mètres, au-dessus des toits voisins il donnait au quartier quelque chose de sacré. Il mettait sa marque sur tout, aller sur la place c'était l'avoir en face de soi, jamais pareil, le soir au coucher du soleil tellement doux et brillant qu'on l'aurait cru en velours brun et un peu enfoncé dans le ciel qui refluit sur ses bords, plus élané encore à cause du cri des oiseaux. Passer derrière lui dans la rue qui longeait l'abside, l'avoir au bout des maisons, tourner après la dernière maison qu'il surmontait, c'était toujours lui qui donnait sa figure différente à chaque allée et venue de la journée, à chaque sensation agréable ou triste comme l'anxiété de rentrer se coucher le soir, ou le plaisir de manger des gâteaux.

1. C'est la mère qui s'adresse au narrateur.

Esquisse XXVIII

Cahier 12 (1909), ff^{os} 1 r°, 1 v°, 2 à 4 r^{os}, 4 v°, 5 à 10 r^{os}. Voir p. 58 à 66. Le texte de cette Esquisse se poursuit par celui que nous donnons dans l'Esquisse XVIII (p. 715 et suiv.).

Page 739.

a. À partir d'ici, et jusqu'à quatre lions [p. 740, var. c], nous donnons une seconde version, plus développée, portée dans la marge du folio 1 r° et continuée au folio 1 v° de ms. Voici ce qui subsiste du premier jet, abondamment raturé, mais qui n'a pas été entièrement biffé : Ces pierres tombales que le temps avait fait couler comme du miel si bien qu'elles avaient, ici, dépassé d'un flot blond la ligne de leur équarissage et là s'étaient rétractées en deçà ; et que leurs inscriptions suivant le flottement de la pierre, "leurs" lettres avaient été [plusieurs lignes rendues illisibles par la biffure]. Le texte reprend au folio 2 r°. Après un passage entièrement biffé de traits en diagonale, on trouve ce fragment interrompu : et plus encore ces objets laissés à l'église par des personnages qui étaient pour moi des personnages de légende, croix d'or travaillée par St Eloi et donnée par Dagobert, vitrail de l'abbé Suger, tombeau des fils de Clovis et qui me faisaient m'avancer.

Page 740.

a. fils de [Clovis biffé] Charlemagne en ms. ♦♦ b. Le Cahier donne soutenus . Nous corrigeons. ♦♦ c. Après ces mots, nous revenons à la rédaction primitive de ms. (voir var. a, p. 739) ♦♦ d. Mme [Calland biffé] Loiseau), simple ms. ♦♦ e. Proust a oublié, dans le manuscrit, de corriger ce nom en « Loiseau » comme il l'a fait plus haut. ♦♦ f. En marge de ce passage, on trouve cette note de Proust : Ceci se place plutôt une fois le morceau sur l'abside fini, après ces mots deux fois répétés, l'église. ♦♦ g. En marge du folio 4 r° de ms. se trouve cette correction ou addition, dont le point d'insertion n'est pas précisé : devant tant d'absides glorieuses où entre leurs menaux

sublimes, < les > vitraux semblaient ruisseler du sang des martyrs dont ils racontent la vie et dont [la relique *biffé*] le cœur, les cheveux, les restes mutilés étaient conservés dans leur reliquaire,

Page 741.

a. *Le Cahier porte* lointaine où au bout d'une vallée'. *Le passage est assez raturé. Nous choisissons de supprimer le où* ➡ b. *En regard de ce passage apparaît, au folio 4 v° de ms., cette autre rédaction, dont le point d'insertion n'est pas précisé : voyant au-dessus des forêts déchiquetées la pointe du clocher de Combray, si rose, si fine qu'elle semblait seulement rayée sur le ciel par un ongle qui < aurait > voulu à ce paysage de nature, donner cette marque d'art, cette seule indication humaine. Mais quand on se rapprochait, c'était la couleur lie-de-vin des vieilles pierres qui frappait plus, plus que dans Combray où elles devenaient dorées. Souvent par un matin d'automne plus rouge que la vigne vierge, plus violacée que les vignes, l'église de Combray apparaissait entre les bois¹ comme une tour de guet.*

Page 742.

a. *de lieues. [Pour moi certes je ne pouvais détacher mes yeux de ce clocher [qui² avait *biffé*] [devant qui s'était arrêté Saint-Louis partant pour la Croisade et qui semblait le voir encore. Il donnait son caractère, sa forme, sa consécration à toutes les heures *biffé en définitive*] C'était ms.*

Page 743.

a. *Après une ligne de blanc, le texte se poursuit par un développement consacré à la tante Léonie (voir l'Esquisse XVIII, p. 715 et suiv.).*

Page 744.

Esquisse XXIX

Cahier 12 (1909) ; XXIX.1 : ff°s 74 à 81 r°s, 83 r°, 82 v° (voir p. 66-67, 118-119 et 122 à 128) ; XXIX.2 : f° 73 v° (voir p. 66) ; XXIX.3 : f° 74 v° (voir p. 117-118) ; XXIX.4 : f° 77 v° (voir p. 124).

a. *Dans la marge gauche du folio 74 r° de ms. figure cette reprise, interrompue et que l'on ne peut raccorder : Et pourtant ma grand-mère, qui < lui > trouvait quelque chose de hagard, présage de folie, seule à la maison ne pouvait s'habituer à la tristesse ardente dont brillait parfois son regard. On l'attribuait au regret d'une sœur préférée qu'il avait perdue tôt, l'autre étant mariée très loin à un gentilhomme de province. Puis il avait perdu sa femme sans avoir eu d'enfants. Le samedi quand nous rentrions de promenade un peu plus tôt pour voir ma tante à qui la journée avait pu paraître plus longue, ➡ b. *Proust a biffé dans ms., sans corriger, de à peine à ne le reconnaissait pas. Nous rétablissons.**

1. Lecture conjecturale.

2. En fait, Proust a omis de biffer le « qui ».

Page 745.

a. Proust avait d'abord écrit dans ms. mon père eut peur que nous ayons . Il a corrigé eut peur en fut persuadé , mais a laissé le subjonctif. Nous rétablissons. ♦♦ b. « Le snobisme [...] rémission. » add. dans la marge gauche de ms., dont Proust n'a pas précisé le point d'insertion. ♦♦ c. Depuis Mme du Charmoy jusqu'à déjà été sur la place, nous suivons le texte d'une correction portée dans la marge gauche. Le premier jet, que voici, n'est pas biffé : [et où Mme Sazerat, Mme Piperand,] les personnes qui ne nous "avaient" témoigné qu'elles apercevaient notre entrée qu'en poussant leur petit banc pour nous laisser passer tout en continuant à prier, nous disaient bonjour et causaient toutes à haute voix, [nous vîmes]

Page 746.

a. À partir de ce mot (bas du folio 77 r°) et jusqu'à la fin de l'Esquisse (folio 81r°), le manuscrit est très confus. De nombreuses corrections interlinéaires ont été portées, avec une plume plus grosse, sur le premier jet, mais Proust n'a pas toujours biffé les mots ou groupes de mots remplacés par ces corrections ; et celles-ci, de leur côté, ne permettent pas de reconstituer un texte suivi. Nous reproduisons, pour l'essentiel, la première version, en y intégrant, chaque fois que cela est possible, les phrases complètes de la seconde. ♦♦ b. aperçus. [Il avait fait un dîner exquis pour moi seul biffé] Après ms. ♦♦ c. plus tard [Balzac biffé] l'a dit, ms.

Page 747.

a. On trouve au folio 79 v° de ms. une nouvelle description de la réaction de Legrandin, impossible à raccorder dont la prune au martyre réagit aussitôt par un surcroît d'azur lumineux et blessé ; au-dessous <de ses yeux> un cerne^a noir s'agrandit ; un pli amer força sa bouche à sourire, et avec cet air d'aisance excessive et de contentement des gens qui veulent cacher leur embarras et leur ennui il me répondit : « Non, je ne les connais pas. » Mais il le dit presque avec emphase, en s'inclinant, montrant qu'il ne cherchait nullement à dissimuler un fait si extraordinaire, qu'il avouait parfaitement, qu'il proclamait ce qui ne pouvait être que l'effet d'un singulier hasard ou peut-être d'un principe. Cette dernière hypothèse lui plaisait mieux parce qu'elle laissait à sa propre volonté de ne pas connaître les châtelaines de Guermantes. Aussi ajouta-t-il ♦♦ b. je suis [libertaire biffé] [vieux sauvage biffé] [un démocrate biffé] une tête jacobine, ms.

Page 748.

a. Dans les marges du folio 81 v° de ms. se trouve une autre version de la fin de l'épisode ; le début manque : avait dit que le langage des flèches dont elle avait transpercé le regard, le cœur, tout le corps douloureux de Legrandin jusqu'à en faire une sorte de beau saint Sébastien du snobisme

a. Le texte donne : blessé ; [ses yeux biffé] au-dessous d'eux un cerne

quand j'avais parlé de Guermantes : « Hélas pourquoi réveiller ma grande douleur : ne pas connaître les Guermantes ? » Ce langage de l'inconnu que Legrandin ne présentait pas était évidemment plus vulgaire que le joli langage. Mais il était aussi plus prompt et plus fort, il consistait en ce que les physiologistes appellent des réflexes. Quand Legrandin voulut lui imposer silence il avait déjà parlé. Et Legrandin avait bien su déceler en < moi > la mauvaise impression que ses paroles avaient dû produire, il ne pouvait plus qu'essayer de la pallier. ♦ b. *Autre rédaction, marginale, de la relative dans ms., sans que la première soit barrée* : et qui orne leur conversation ♦ c. artistes, et [apportant *biffé*] [se livrant *corr. interl.*] dans leurs occupations *ms. Proust n'a pas corrigé la préposition ; nous rétablissons.*

Page 749.

a. *À la suite de ce paragraphe, au folio 77 v° de ms., une reprise inaboutie* : un petit clignement où il concentre toute la vivacité de la bonne grâce, toutes les finesses et les malices de l'amabilité, tous les sous-entendus de la connivence, tous les mystères de la complicité, tous les [un mot illisible] de la tendresse, mais *Autre reprise, au bas du même folio 77 v°* : qui exagérant l'amabilité dans le cercle restreint où il pensait qu'elle n'était pas aperçue de la personne avec qui il marchait, illuminait d'affection un fragment de pupille dans un visage de glace.

Esquisse XXX

Cahier 12 (1909), ff^{os} 83 à 86 r^{os}, 85 v^o, 87 à 89 r^{os}. Voir p. 128 à 131.

Page 750.

1. Nom scientifique de l'hortensia.

Page 751.

a. qui n'y conduisait [6 lignes plus haut] que [...] encore rose ; *add. ms.* ♦ b. — Ce n'est pas cela [...] pas été heureuses *add. sur la page en regard (f° 85 v° de ms.) ; le point d'insertion en est indiqué par une croix.* ♦ c. *Proust a écrit dans le Cahier* Comment d'ailleurs on pourrait-il ressentir vraiment la grâce de ces chemins , puis a biffé les mots la grâce de , mais non le en , que nous supprimons.

1. Octave Feuillet, romancier et auteur dramatique français (1821-1890). Surtout connu par ses romans « idéalistes », il a créé un type de jeune femme nerveuse et fantasque ; voir notamment *La Petite Comtesse* (1857) et *Julia de Tré cœur* (1872). À propos de l'« héroïne » de Feuillet, on peut songer par exemple à une scène de *La Petite Comtesse* où Bathilde de Parme apparaît à cheval devant le héros pour la première fois. Voici leur deuxième rencontre : « À mesure que la cavalcade approchait, j'entendais des rires [...]. Un seul d'entre eux, quittant le groupe principal, fit brusquement une

pointe de côté, et vint s'arrêter à dix pas de mon atelier [...]. Elle était là, campée sur son cheval le menton en l'air, les yeux à demi clos, me considérant des pieds à la tête avec une insolence admirable [...] je la saluai. Elle me fit, de son côté une légère inclination, s'éloigna au galop de chasse, et disparut sous la voûte de la vieille église » (Michel Lévy frères, 3^e éd., p. 27-28). Ajoutons que ce roman se déroule dans la campagne normande.

2. Allusion au héros de *Dominique* (1863), d'Eugène Fromentin (1820-1876) ; l'évocation de Legrandin s'accorde bien avec la description des environs du domaine des Trembles où habite Dominique de Bray : « Le soir venait. Le soleil n'avait plus que quelques minutes de trajet pour atteindre le bord tranchant de l'horizon. Il éclairait longuement, en y traçant des rayures d'ombre et de lumière, un grand pays plat, tristement coupé de vignobles, de guérets et de marécages, nullement boisé, à peine onduleux, et s'ouvrant de distance en distance, par une lointaine échappée de vue, sur la mer. Un ou deux villages blanchâtres [...] et quelques fermes, petites, isolées [...]. Seulement, à l'opposé de Villeneuve et dans un pli de la plaine, il y avait quelques arbres un peu plus nombreux qu'ailleurs et formant comme un très petit parc autour d'une habitation de quelque apparence. [...] une longue avenue marécageuse, sorte de prairie mouillée bordée de saules, menait directement de la maison à la mer. » (*Œuvres complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 373-374.)

Page 752.

Esquisse XXXI

Cahier 29 (1909-1910), ff^{os} 79 à 82 r^{os}. Voir p. 85-86.

Page 753.

a. réellement [, moitié prestige de lieux admirés par un écrivain qui me semblait avoir le secret de ce qui est beau, moitié charme des choses qui ne vivent que de la vie de l'imagination biffé]. Après ms. ♦ b. Ce mot a été biffé par Proust dans ms., sans être corrigé. Nous le maintenons. ♦ c. Suivent dans le manuscrit quelques mots biffés illisibles. Nous introduisons un alinéa. ♦ d. En regard de cette phrase, au folio 79 v^o de ms., Proust note : il vaut mieux que ce livre ne soit pas de Bergotte pour que l'association des fleurs ne se fasse pas avec Mlle Swann.

1. Proust pense peut-être aux *Sept lampes de l'architecture* de Ruskin, dont un passage, extrait par Robert de La Sizeranne dans ses *Pages choisies*, porte le titre : « Printemps dans le Jura ». Ruskin y dépeint un paysage crépusculaire qu'il a vu sur les collines dominant le cours de l'Ain, au-dessus du village de Champagnole. La description du paysage évoqué par le livre de Bergotte offre une ressemblance frappante avec le texte de Ruskin. Non seulement les « collines boisées » et les « plantes vertes poussant dans les méandres de ces bords si frais »

se trouvent presque telles quelles dans ce passage du livre de l'écrivain anglais, mais la description des « grappes de fleurs » en occupe une page entière.

Page 754.

a. d'humidité. [Et il me semblait que l'amour de Mme de Guermantes eût été la communion avec la réalité dévoilée par le romancier. Avec elle, j'eusse tiré la truite à la carabine, descendu en barque les rapides, nous serions allés nous promener le long des murs bas décorés de grappes jaunes et violettes. *biffé*] Maintenant *ms.*

Esquisse XXXII

Cahier 28 (1910), ff^{os} 37 et 38 r^{os}. Voir p. 82.

b. *Lecture douteuse*: ♦ c. Proust a en fait écrit du dans *ms.*

1. Entendons : « la lecture ».

Page 755.

Esquisse XXXIII

Cahier 28 (1910), ff^{os} 39 à 41 r^o ; f^o 38 v^o (voir var. a). Voir p. 89 à 92.

a. Une croix dans *ms.* après ces mots renvoie à l'ajout du folio 38 v^o, que nous transcrivons à la suite de ce paragraphe.

Page 756.

a. *Lecture conjecturale*. ♦ b. *Lecture conjecturale*.

Esquisse XXXIV

Cahier 28 (1910), f^o 51 v^o. Voir p. 71.

Page 757.

a. *Ms. donne en fait* : par deux degrés, surchargée des offrandes . Proust a vraisemblablement accordé le participe avec cuisine . Nous rectifions.

Esquisse XXXV

Cahier 28 (1910), f^o 50 v^o. Voir p. 82.

b. mon [oncle *biffé*] grand-père disait : *ms.*

Page 758.

Esquisse XXXVI

Cahier 14 (1910), ff^{os} 66 et 67 r^{os}, 66 v^o, 68 à 85 r^{os}, 84 v^o. Voir

p. 69 à 71, 82 à 87, 89-90, 92 à 99. Nous avons omis plusieurs additions très travaillées, aux versos, telles que celle sur les plats du dimanche (f° 66 v°) ou celle sur la fraîcheur humide du cabinet de repos de l'oncle (f° 67 v°).

1. Entendre : comme les coups de cloche. La brioche a été apportée à l'église durant la messe.

Page 759.

a. C'était m'asseoir [1^{re} ligne de la page] un instant [...] sans discontinuer, 2^e rédaction au folio 66 v° de ms. La rédaction de la version suivie, aux folios 67 et 68 r^{os}, que Proust a biffée, est proche de celle du Cahier 28 que nous donnons dans l'Esquisse XXXIV, p. 757.

1. Proust signale par ces mots, en vue du montage ultérieur, qu'à cet endroit se situe le passage sur la fille de cuisine (la Charité de Giotto), déjà dactylographié (voir p. 80).

2. Comparer avec ce fragment du Cahier 4 : « [...] les mouches qui comme au matin d'une fête tressant comme des ouvrières pressées d'avoir fini, tordant en l'air un osier invisible et qui crie sans perdre une seconde, toute une vannerie fruste, sinueuse, serrée, inutile, claire, sourde et légère » (f° 67 v°). Voir Jean Santeuil, p. 293.

Page 760.

a. La fin du paragraphe, sur le folio 71 r° de ms. est très raturée. Au folio 70 v°, Proust l'a retravaillé, sans achever cette nouvelle rédaction : [J'entendais] l'horloge de l'église marquer dans le ciel ce qui restait d'après-midi [à vivre biffé], et faisant¹ tomber, à son dernier coup le pan [de journée biffé] qui était déjà vécu. Cette heure me paraissait si rapprochée de la précédente que j'avais entendue que je ne pouvais croire que la courte ligne de ciel contenue entre les deux verges d'or ait pu pourtant contenir une heure. Mais quelquefois même il sonnait comme un dernier coup de plus que je n'aurais pensé ♣ b. Proust a biffé dans ms., sans les corriger, les mots trop loin sa tête . Nous rétablissons.

1. Cette image semble dériver du portail des Libraires de la cathédrale de Rouen, dont parle Proust dans la préface de sa traduction de *La Bible d'Amiens* (*Pastiches et Mélanges, Contre Sainte-Beuve*, Bibl. de la Pléiade, p. 124).

Page 761.

a. Lecture conjecturale. ♣ b. En regard de ces lignes, dans la marge gauche du folio 73 r°, on trouve une seconde version de ce passage : La belle journée qui passait, remplie de tous ces événements et ces paysages du livre, elle les recouvrait comme d'un globe bleuâtre et d'un second climat, grâce à la sensation continue que j'avais tout en lisant au jardin du beau temps qu'il faisait ; sensation à laquelle se mêlait encore le bien-être que me donnaient la profondeur du fauteuil d'osier et la perspective du dîner

dont Françoise m'avait dit le menu et qui viendrait me récompenser des terribles aventures que j'affrontais en ce moment avec des compagnons charmants que le coup de sonnette de M. Swann, s'il mettait à exécution son fatal projet de venir voir mes parents, suffirait à mettre en fuite. ♦ c. Aussi je ne désirais [...] Vosges 2^e *rédaçtion marginale sur le folio 74 r° de ms. Voici la rédaçtion primitive, non biffée par Proust* : Aussi je ne rêvais que de torrents, d'eau claire où poussaient¹ des bois, des scieries, des rivières aperçues au bord d'une colline comme un ruban d'argent. Et quand on parlait de m'envoyer faire un voyage, moi qui hier encore désirais tant Venise, je demandais que ce fût dans l'Avallonnais, [dit biffé] Petite Suisse, ou dans les Vosges.

1. Voir n. 1, p. 753.

Page 762.

a. sur ceux du même [...] absolument rien 2^e *rédaçtion marginale au folio 77 r° de ms. ; le premier jet est biffé.*

Page 763.

a. Le premier jet de ms., biffé, était peut-être plus clair : Pasiphaë" [pour la même raison que j'eus l'honneur de te fournir biffé] parce que ♦ b. *Lecture conjecturale.* ♦ c. d'un [jeune auteur biffé] sieur Bergotte ms. ♦ d. Dans ms., Proust a en fait écrit trouve . ♦ e. journal. Il avait [bas du folio 78 r° ; manquent ensuite deux feuillets du Cahier 14, entre ce folio et le folio 79 r° (selon le compostage de la Bibliothèque nationale) ; la phrase suivante se trouve au début du folio 79 r° :] Sa phrase, ms. ♦ f. Dans ms., Proust a repris en marge le passage précédent. La fin de la rédaçtion manque ; elle se poursuivait sans doute sur les feuillets disparus (voir var. e) : On sait à peine que c'est elle et non la causerie ou la promenade qui nous le donne, qu'on ne pourra bientôt plus se passer de lui, et qu'aucun autre être ne pourra nous le donner. Quelques jours plus tard, tous les livres du monde m'eussent laissé indifférent. Mais pour pouvoir lire dans une revue, sur n'importe quel sujet, une page de Bergotte que je ne connaissais pas, que n'aurais-je pas fait. Comment dire en quoi consistait ce charme. Son style avait une douce harmonie par laquelle il se laissait lui-même griser si bien qu'à tous moments une

1. Pour les versions antérieures du passage qui suit concernant Bergotte, voir les Esquisses XLIV, XLV et XLVI, p. 781 à 790.

Page 764.

a. Ce paragraphe est donné dans le manuscrit par une addition portée dans la marge du folio 80 r° et se poursuivant au folio 79 v°. ♦ b. Dans ms., Proust a d'abord écrit Il citait des livres de Ruskin dont The Bible of Amiens. Nous supprimons dont que rend impossible le passage au singulier un livre .

1. Lecture douteuse.

Page 765.

a. On trouve sur ms. une autre version partiellement biffée : parler d'une cuisinière préparant son dîner ↔ b. Sic. ↔ c. lui-même [les jeux biffés] des mensonges ↔ d. Nous introduisons ici un alinéa qui n'existe pas dans le manuscrit.

Page 766.

a. Mais [mon père biffé] ma mère ms.

Esquisse XXXVII

Cahier 30 (1910), ff^{os} 2 et 3 r^{os}, 2 v^o. Voir p. 70.

Page 767.

a. Seconde version de la fin de la phrase précédente, portée à sa suite au folio 3r^o. ↔ b. Troisième version, au folio 2 v^o.

Esquisse XXXVIII

Cahier 28 (1910), ff^{os} 41 à 45 r^{os}. Voir p. 72-73.

Page 768.

1. *Le Pré aux Clercs* est un opéra-comique en trois actes, paroles de Planard, musique d'Hérold. La première en eut lieu à l'Opéra-Comique le 15 décembre 1832.

2. Lisons : « que choisir entre ».

3. *Mademoiselle de Belle-Isle* est un drame en cinq actes, en prose, d'Alexandre Dumas père. Il fut publié en 1839.

4. *Le Testament de César Girodot*, pièce d'Adolphe Belot (1829-1890), écrite en collaboration avec Villetard et A. Denneray, fut jouée en 1859. Belot fut également romancier. La plupart de ses pièces sont tirées de ses romans ; cependant, en 1885, il porta à la scène *Sapho*, roman de Daudet.

Page 769.

1. *Les Rantzau* est une comédie en quatre actes, tirée par Erckmann-Chatrion de leur roman *Les Deux Frères*. Elle fut représentée au Théâtre-Français en 1882.

2. Voir l'Esquisse VIII, p. 668 et n. 2, p. 73.

3. Jean Sully, dit Mounet-Sully, acteur tragique français (1841-1916). Il débuta avec éclat en 1872 à la Comédie-Française et triompha dans de nombreux rôles, parmi lesquels Oreste, Hamlet et surtout Œdipe restent ses créations les plus réussies.

Esquisse XXXIX

Cahier 13 (1910), ff^{os} 18 r^o, 17 v^o, 19 r^o, 18 v^o, 20 r^o, 19 v^o, 21 r^o, 21 v^o, 22 à 24 r^{os}, 23 v^o, 25 r^o. Voir p. 71-72 et 74 à 79.

Page 770.

a. Sic. La difficulté de construction vient sans doute de ce que la relative est une correction dans ms. (voir var. b) ♦ b. murs de la pièce [6 lignes plus haut] et [sur laquelle tranchait seulement le cristal bleu de l'huilier et que corrigé par biffures, en interligne et en marge en dont mon incapacité [...] de métal et enfin parce que] son ms. ♦ c. Il disait en grognant [8 lignes plus haut] au valet [...] et quart. » add. ms., dans la marge gauche du folio 18 r^o, continuée sur le folio 17 v^o.

Page 771.

a. Mon oncle [p. 770, 2^e ligne en bas de page] recevait [...] reines. add. ms. au folio 18 v^o. ♦ b. Au folio 19 v^o de ms. se trouve une nouvelle rédaction de ce début de paragraphe : Aussi, sous le prétexte que j'avais déjà <été> empêché plusieurs fois de le voir et le serais encore par une leçon qui tombait en effet le jour réservé aux visites que nous lui faisons, je profitai d'un autre où mes parents avaient déjeuné de bonne heure et étaient sortis et au lieu de descendre voir les colonnes Morris ce qu'on me permettait de faire seul, je courus jusqu'à chez lui. ♦ c. Pour moi [6 lignes plus haut] j'avais compris [...] laissait entrer. add. ms., au folio 19 v^o.

Page 773.

a. Au-dessus de mandarines, Proust a noté le mot massepains sans doute destiné à remplacer le premier mot, ou bien à s'y apposer : voir la dernière ligne de l'Esquisse XL, p. 777.

Page 774.

a. Au folio 24 v^o de ms., Proust a retravaillé la fin de ce paragraphe ; la rédaction est restée inachevée : Éperdu d'amour pour la dame en rose, je couvris de baisers fous et de caresses passionnées les joues couvertes de tabac de mon vieil oncle tandis qu'il me laissait entendre avec assez de gêne sans oser me le dire ouvertement qu'il aimerait autant que je ne parle pas chez moi de cette visite. Je lui dis les larmes aux yeux que le souvenir que je gardais de sa bonté était si fort que je trouverais bien une manière ou l'autre de le reconnaître. Il était si fort en effet que moins de deux heures plus tard, après quelques paroles mystérieuses auxquelles mes parents ne me semblaient pas prêter assez d'attention et qui ne suffisaient pas à leur donner l'idée de l'importance nouvelle dont j'étais doué, je ne pus résister à leur raconter dans tous ses détails ma visite à mon oncle. Je ne croyais pas causer des ennuis à mon oncle. Ce qu'il avait fait n'excitait nullement ma colère, comment aurais-je cru que cela pouvait exciter celle de mes parents ? Nous pensons que le cerveau des autres n'est qu'un casier inanimé sans puissance de réaction personnelle

où nous pouvons placer une idée bienveillante, un désir de conciliati<on>.

Esquisse XL

Cahier 11 (1911), ff^{os} 32 à 37 r^{os}. Voir p. 72 à 75.

Page 775.

a. Depuis aurait craint de troubler , nous suivons le texte d'une reprise portée en marge du folio 32, en face du premier jet, non biffé, que voici : [son valet de chambre], émerveillé, considérerait avec le même respect que s'il avait été sollicité de donner sur un point difficile un avis original. ♦ b. Proust a écrit par inadvertance dans le Cahier Deux heures et demie . Nous corrigeons. ♦ c. que je [me figurais biffé] croyais que chaque spectateur ms. Nous supprimons le que . ♦ d. Le titre du Domino noir , qu'il convient sans doute d'ajouter à cet endroit du texte de ms., se trouve, dans un contexte identique, dans la reprise des folios 34 r^o-33 v^o, non reproduite dans cette Esquisse car elle est très voisine du texte que nous donnons.

Page 776.

a. Ms. donne en fait : Si l'un d'eux ou si les meilleurs rôles .Ce l'un d'eux semble devoir désigner l'un des camarades de classe (voir var. b) ; Proust a sans doute omis de le biffer ; nous l'éliminons. ♦ b. Si [l'un d'eux biffé] alors ms.

Page 777.

Esquisse XLI

Cahier 12 (1909), f^o 96 r^o. Voir p. 79-80.

Page 778.

Esquisse XLII

Cahier 8 (1909), ff^{os} 54 à 58 v^{os}. Voir p. 79 à 81.

a. les Vertus [et les Vices biffé] dans les ms. ♦ b. Nous omettons deux fragments très courts qui suivent ce passage dans ms. ♦ c. le nom de [Charité biffé] [Caritas biffé] Charité ms.

Page 779.

Esquisse XLIII

Cahier 14 (1910), ff^{os} 48 à 51 r^{os} (feuillet barrés au crayon rouge). Voir p. 87-88.

Page 781.

a. En marge de ce passage, on trouve cette addition dont Proust n'a pas précisé

le point d'insertion : une fin d'après-midi orageuse que le soleil avait désertée.

Esquisse XLIV

Cahier 29 (1909-1910), ff^{os} 47 à 49 r^{os}. Voir p. 92 à 96. Les Esquisses concernant Bergotte que nous avons regroupées ici (Esquisses XLIV à XLVII) seront pour la plupart intégrées dans la version synthétique de « l'après-midi de dimanche » du Cahier 14 (voir l'Esquisse XXXVI p. 758 et suiv.).

b. *Lecture douteuse.*

Page 782.

a. *Proust a biffé dans ms., sans corriger, de se rendre compte de ce qu'elle avait de majestueux. Nous rétablissons.*

1. Dans cette page de *Sylvestre Bonnard* on lit : « Bien que sachant à n'en point douter que Thérèse avait été laide et dépourvue de tout agrément dès sa jeune saison, je hochai la tête et lui dis avec une détestable malice : "Hé !, hé ! Thérèse, j'ai appris que vous aussi vous eûtes en votre temps une jolie figure." / Il ne faut tenter nulle créature au monde, fût-ce la plus sainte. / Thérèse baissa les yeux et répondit : / "Sans être ce qu'on appelle jolie, je ne déplaisais pas. Et si j'avais voulu j'aurais fait comme les autres." (nouvelle édition revue et corrigée, Calmann-Lévy, 1902). On trouve une autre référence à cet ouvrage au folio 41 v^o du même Cahier.

Page 783.

1. Proust semble vouloir transférer à cet endroit le morceau relatif à la voix de Bergotte rédigé au folio 47 r^o, et qui est donné au début de l'Esquisse.

Page 784.

Esquisse XLV

Cahier 29 (1909-1910), ff^{os} 58 à 61 r^{os}, 60 v^o, 62 à 65 r^{os}. Voir p. 92 à 99.

Page 785.

a. *En marge, en regard de ces lignes, on trouve dans ms. une autre « note de régie » : Voir [plus haut biffé] quelques pages et dans un autre cahier pour le texte exact. L'« autre cahier » est le Cahier 14. ♦ b. un prestige qu'elle n'eût certainement pas eu [si on m'eût dit qu'elle épouserait biffé] pour moi, ms. Nous rectifions.*

1. Isocrate, orateur athénien (436-338 av. J.-C.), suivit les leçons de Socrate et des sophistes. D'abord logographe, il ouvrit une école

d'éloquence qui obtint un grand succès dans toute la Grèce. Il laissa vingt et un discours judiciaires ou politiques et huit lettres. Comme rhéteur, il rechercha l'harmonie de la phrase fondée sur le rythme oratoire et pratiqua une éloquence fleurie.

2. Voir l'Esquisse XLIV, p. 782.

Page 786.

a., qui dans la familiarité [3^e ligne de la page] de la vie [...] des mots sublimes *add. ms. au folio 60 v^o.* ♦♦ b. comme à [Rome biffé] Athènes *ms.* ♦♦ c. *Lecture conjecturale.*

1. Allusion au texte sur Bergotte qui occupe les folios 47 à 51 du même Cahier (voir l'Esquisse XLIV, p. 781 et suiv.).

2. Dans le texte définitif, cet épisode est celui où le narrateur doit dîner avec Mlle de Stermaria dans l'île du Bois.

Page 787.

1. Proust fait allusion à la rencontre de Charlus et de Jupien. Ce dernier apparaît dans les premiers Cahiers comme fleuriste.

2. Ainsi le héros serait-il présenté à Bergotte lors d'un dîner chez Mme Swann.

Page 788.

Esquisse XLVI

Cahier 14 (1910), ff^{os} 51 r^o, 50 v^o, 52 à 54 r^{os}, 53 v^o. Voir p. 92 à 98.

a. Car Swann [...] les furtifs sanglots. *add. ms., dans la marge gauche* ♦♦ b. *Après ce mot se trouve dans ms. une addition inachevée qui se poursuit dans la marge du folio 51 r^o :* Je souffrais de la pensée que Swann devait m'englober dans le mépris intellectuel qu'il devait avoir pour ma grand-tante. J'en souffrais parce que

Page 789.

a. Nous transcrivons ici un petit ajout opéré dans la marge gauche du folio 54 r^o.

Page 790.

Esquisse XLVII

Cahier 14 (1910), ff^{os} 56 à 58 v^{os}. Voir p. 98-99.

a. à Bourges, à [Rouen biffé] Amiens, *ms.* ♦♦ b. Proust a en fait écrit dans *ms.* et que nous croyons [pouvoir biffé] qu'il . Nous corrigeons le que en où .

Page 791.

1. Par cette note, Proust semble se proposer de placer les lignes qui suivent en introduction à ce fragment sur Gilberte, amie de Bergotte et compagne rêvée de voyages artistiques.

Esquisse XLVIII

Cahier 30 (1910), ff^{os} 29 à 31 r^{os}, 29 v^o. Voir p. 83-84.

a. Dans ms., Proust a repris en marge cette phrase, sans achever sa rédaction : Car ce qui cause nos anxiétés, notre intérêt, notre douleur dans la vie ce n'est pas directement le personnage réel mais les sentiments qu'il a fait naître en nous. Si on peut provoquer en nous ces sentiments, même sans personnage réel, ils commenceront d'agir les uns sur les autres absolument comme si le premier avait été une fois

Page 793.

a. Nous transcrivons ici un ajout porté dans la marge gauche du folio 29 v^o de ms.

Esquisse XLIX

Cahier 1 (1909), ff^{os} 2 et 3 r^{os}, 1 v^o. Voir p. 109-110.

b. Proust a commencé au milieu de la phrase.

Page 794.

a. Proust reprend ici la fin du paragraphe précédent ; cette rédaction se raccorde à on savait qu'on allait déjeuner d'un instant à l'autre, [p. 793, 5^e ligne en bas de page]. ♦ b. Lecture conjecturale ; peut-être est-ce plutôt un peu ?

Page 795.

a. n'en crût pas l'heure lecture conjecturale.

Esquisse L

Cahier 29 (1909-1910), ff^{os} 77 et 78 r^{os}. Voir p. 110-111.

b. La fin du texte du folio 77 r^o de ms. ne semble pas coïncider avec les premiers mots du feuillet suivant. Il est vraisemblable qu'un feuillet a été arraché à cet endroit : la pagination primitive passe de 153 à 155.

Page 796.

Esquisse LI

Cahier 14, (1910), ff^{os} 8 et 9 r^{os}, 8 et 9 v^{os}, 10 à 14 r^{os}, 13 et 14 v^{os}, 15 et 16 r^{os}. Voir p. 110-111, 145 à 148, 157 à 163.

a. on trouvait [deux petites propriétés. L'une était à ma tante qui la louait à mon cousin qui y venait de temps en temps passer huit jours. Et nous n'y'allions jamais parce que probablement il n'y venait pas seul. À côté était la Rousselière biffé] [dans un fonds abrité [...] souterraine corr.] à Mr. Vington, ms. ♦♦ b. À partir d'ici, et jusqu'à collection de minéraux (var. b, p. 797), nous suivons le texte d'une seconde rédaction figurant sur les folios 8 et 9 v^{os} de ms. Le premier jet, au folio 9 r^o, est le suivant : Malheureusement depuis la mort de sa femme il ne fait plus qu'aller au cimetière, n'a rien publié de ce qu'il fait, Dieu sait ce que tout cela deviendra. Il avait donné à mon père toute une collection de minéraux

1. L'orthographe de ce nom varie. « Pinsonville » est la forme la plus courante, mais on trouve aussi également la forme « Pinçonville ». Nous transcrivons à chaque fois la forme donnée dans le manuscrit.

Page 797.

a. Première rédaction de ce passage au folio 9 r^o : Il nous amenait quelquefois sa fille qu'il devait bien un peu ennuyer dans sa peur qu'elle n'eût froid, qu'elle n'eût chaud, lui arrangeait lui-même comme une vraie bonne d'enfant, ses affaires. Quand on allait du côté du cimetière on avait bien des chances de le rencontrer, il disait évasivement : « Je viens d'aller faire une petite course, j'étais sorti pour une affaire », mais nous voyions ses yeux rouges et cela ne nous trompait pas. ♦♦ b. Après ces mots, nous rejoignons la rédaction primitive (voir var. b, p. 796).

Page 798.

a. Lecture conjecturale. ♦♦ b. Lecture conjecturale. ♦♦ c. Ce court paragraphe est donné par une addition portée au folio 10 v^o, que nous insérons ici, à défaut d'indication de la part de Proust. ♦♦ d. Lecture conjecturale.

Page 799.

a. Ce paragraphe dans ms., est procuré par un ajout sur les folios 13 et 14 v^{os}. Il y est précédé de cette note de Proust : (ou un peu plus haut)

Page 800.

a. Ce paragraphe est donné par une addition au folio 14 r^o de ms.

Page 801.

a. Lecture conjecturale. ♦♦ b. Lecture conjecturale. ♦♦ c. En face de Mme Verdurin, Proust a indiqué dans ms. une alternative : sa cousine ♦♦ d. Nous supprimons ici les mots à reconstituer sur des souvenirs

de Mlle Vington , que Proust n'a pas biffés dans ms., mais qui sont sans doute l'ébauche d'une rédaction abandonnée.

Page 802.

Esquisse LII

Cahier 14 (1910), ff^{os} 11 et 12 v^{os}, 15 à 19 v^{os} (les quatre derniers versos sont barrés au crayon rouge, pour les distinguer des rectos où se trouve le récit de la maladie de la grand-mère, dont les feuillets sont paginés au même crayon rouge). Voir p. 157 à 163.

a. Proust a écrit venait . Nous corrigeons. ♦ b. Lecture conjecturale.

1. L'orthographe de ce nom oscille entre « Meséglise » et « Méséglise ». Nous respectons, à chaque occurrence, la graphie adoptée par Proust.

Page 803.

a. dûment acquise lecture conjecturale.

Page 804.

a. Lecture conjecturale. ♦ b. Lecture conjecturale. ♦ c. Proust a biffé la fin de la note, depuis Puis le morceau sur le sadisme

1. Proust change ici « Mlle X » en « Mlle Y » : Plus loin, au folio 17 v^o, son nom deviendra « Mlle Anna ».

Page 805.

a. criminelle [du fait biffé] de raisons ms.

Esquisse LIII

Cahier 4 (1909), ff^{os} 25 et 26 r^{os}, 25 et 26 v^{os}, 27 r^o, 24 v^o, 27 à 44 r^{os}. Voir p. 132-133, 163 à 171, 181 à 183. Le texte de cette Esquisse suit celui que nous donnons dans l'Esquisse VIII (p. 665 et suiv.).

b. Suivent dans ms. quelques lignes barrées d'un trait, où Proust aborde le « côté de Villebon », puis s'interrompt pour développer le « côté de Meséglise ».

Page 806.

a. Le texte de ce paragraphe est donné par une addition au folio 24 v^o de ms.

Page 807.

a. Proust a biffé dans ms. les mots alors que je savais que le chancre , sans toutefois corriger. Nous les retenons pour l'intelligence du texte. ♦ b. Partout ailleurs, dans ce Cahier, la forme de ce nom est Garmantes .

Page 808.

a. Le texte de ms. porte *manifeste* . Nous rétablissons.

Page 809.

1. Voir n. 1, p. 167.

Page 810.

a. Depuis Nous pouvons nous redire , Proust a biffé ce premier jet et a tenté une correction, qui n'aboutit pas. Nous conservons les mots biffés.

Page 811.

1. Cette brusque interruption indique que Proust songe ici à un passage, déjà rédigé, décrivant l'amour du jeune héros pour Gilberte, épisode qui ne sera finalement développé que dans « Autour de Mme Swann », 1^{re} partie de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

Page 812.

a. Les mots *connaître la terre* sont biffés. Nous les conservons pour le sens de la phrase.

Page 813.

a. avec [Mme de Forcheville biffé] Mme de Guerchy dont ms.

1. Proust a sans doute pensé mettre ici un fragment déjà rédigé, peut-être la promenade du soir avec la châtelaine (voir l'Esquisse III, p. 651).

Page 814.

a. Nous interrompons ici la transcription.

1. Suit, après une phrase biffée, la scène du baiser de Maman, donnée dans la seconde partie de l'Esquisse VIII (voir p. 665).

Esquisse LIV

Cahier 12 (1909), ff^{os} 16 à 19 r^{os}, 18 v^o, 17 v^o, 19 v^o, 19 et 20 r^{os}, 20 et 21 v^{os}, 21 à 24 r^{os}, 24 v^o, 25 à 31 r^{os}, 30 v^o, 31 r^o, 30 v^o, 31 à 37 r^{os}, 35 et 36 v^{os}, 37 à 42 r^{os}. Voir p. 132 à 135, 138-139, 144, 148, 150, 163 à 172 et 181 à 183.

Page 815.

a. Correction tardive. Proust a d'abord écrit : *la petite rivière* .

a. Ce paragraphe est constitué par une longue addition aux folios 18, 19 et 17 v^{os} de ms. ♡ b. Depuis Les comtes de Combray nous donnons dans le texte de l'Esquisse la version refaite en marge du folio 17 v^o de ms. ; voici le premier jet de cette version : Les Comtes de Combray l'avaient élevé dans cette partie de la Vivonne qui alimentait par des écluses l'eau des fossés, au XI^e siècle quand l'artillerie n'existait pas encore et où il était suffisamment défendu sans être situé sur une éminence. La Vivonne le fermait du côté nord et alimentait ses fossés par des écluses. Il s'était défendu souvent contre les attaques des Sires de Guermantes et des abbés de Saint-Ligier par qui Combray était également convoité, enclavé dans les possessions des uns et des autres. Car la châellenie de Guermantes expirait à deux kilomètres à l'ouest de Combray, à l'est les sires de Guermantes possédaient Clairefontaine, Troussinville, Martinville, Pont-le-Vidame, Novepont, Combray-l'Évêque, Clefmont et autres lieux. Et plusieurs terres séparées de Saint-Ligier par Combray étaient vassales de ses abbés.

a. et [qu'on ne reconnaît plus qu'à 1^{re} réd. non biffée] [gardant [...] dignité 2^e de réd.] leur ms. ♡ b. Fin de l'addition signalée à la variante a, p. 816.

1. Toiles imprimées fabriquées à la manufacture de Jouy, qui fut fondée à Jouy-en-Josas par Christophe-Philippe Oberkampf en 1759.

a. Depuis le début du paragraphe, nous suivons une seconde rédaction portée dans les marges de gauche des folios 20 et 21 v^{os} de ms. En voici le premier jet : À peu près à cet endroit du petit chemin de halage venait à notre rencontre l'odeur des lilas du parc de M. Swann, qui penchaient leur tête parfumée de violet par-dessus la petite barrière blanche de l'entrée, comme des parentes à la taille souple qu'on a chargées de faire les honneurs d'une garden party. [3 lignes biffées] Mais depuis le mariage de M. Swann mes parents passaient sans la pousser devant la barrière blanche et moi je n'étais jamais entré dans le parc. Nous prenions, quittant la rivière, un chemin montant assez dur qui longeait le parc et conduisait aux champs et sur lequel souvent l'odeur des seringas du Parc nous appelait et nous forçait à nous arrêter dans un instant d'incertitude, d'admiration et de volupté.

a. À intervalles [4^e ligne du §] symétriques [...] mon oncle. add. ms., au folio 24 v^o ♡ b. Nous rétablissons les mots, rayés dans ms. : sur la droite un petit bois à côté .

Page 821.

a. Nous donnons à partir d'ici, et jusqu'à la fin du paragraphe, une seconde version du passage sur Pinsonville, portée en marge du folio 24 r^o et se poursuivant sur le folio 24 v^o de ms.

Page 822.

1. Le Loir arrose Illiers. Proust appellera cette rivière la Vivette, puis la Vivonne.

Page 823.

a. Suivent dans ms. deux lignes de blanc. ↔ b. Phrase partiellement biffée, mais non corrigée. Nous rétablissons. ↔ c. ce que je peux d'autant mieux appeler add. de lecture douteuse

1. Voir var. a. Proust songeait sans doute à placer ici le passage sur la promenade qui longe la rivière, déjà rédigé.

Page 824.

a. Depuis plus émouvante aussi [7^e ligne de la page], nous donnons le texte d'une seconde version portée dans ms. au folio 30 v^o. ↔ b. Ce paragraphe, de lecture douteuse, est une addition figurant au folio 30 v^o de ms.

1. Un des anciens noms de la « Vivonne » (voir n. 1, p. 822).

Page 825.

a. La soirée [...] quotidienne. add. au folio 30 v^o de ms. ↔ b. Au folio 32 v^o de ms. figure cette reprise inachevée du passage qui suit : C'est un peu plus haut que la Vivette a reçu la Gracieuse qui lui donne assez d'eau pour être navigable. Après et jusqu'à ses sources ce n'est plus qu'une mince rivière, puis qu'un ruisseau. J'avais si souvent pensé à ces sources de la Vivette, elles étaient pour moi une chose si abstraite, une chose d'imagination que le jour où nous décidâmes au lieu de couper par la grande route de Guermantes de remonter jusqu'à ses sources, au moment où je me trouvai dans un village inconnu

Page 827.

a. Ce paragraphe est en addition sur les folios 35 et 36 v^{os} de ms. ↔ b. envoyé [une mère plus intelligente biffé] qui ms. Nous conservons une mère nécessaire à la suite de la phrase.

Page 830.

Esquisse LV

Cahier 26 (1909) ; LV.1 : ff^{os} 1 à 8 r^{os} ; LV.2 : ff^{os} 8 à 12 r^{os} ; LV.3 : ff^{os} 9 et 10 v^{os}, 12 et 11 v^{os}, 12 à 14 r^{os} ; LV.4 : ff^{os} 15 et 16 r^{os}. Voir p. 144, 150 à 157, 176-177 et 180 à 183.

Page 832.

1. L'écrivain pense sans doute au début du troisième chapitre de cet ouvrage : « La nuit était belle, la lune se jouait sur les flots, le navire voguait doucement au gré d'une brise légère. Miss Lydia n'avait point envie de dormir, et ce n'était que la présence d'un profane qui l'avait empêchée de goûter ces émotions qu'en mer et par un clair de lune tout être humain éprouve quand il a deux grains de poésie dans le cœur » (Prosper Mérimée, *Romans et nouvelles*, Bibl. de la Pléiade, p. 770) ; sur *Picciola*, voir n. 2, p. 144.

Page 833.

a. La fin du paragraphe est donnée par une addition portée dans les marges gauches des folios 6 r^o et 5 v^o de ms. ♦ b. Proust a écrit : que je me faisais aujourd'hui . Nous rétablissons le temps du verbe.

Page 834.

a. Nous rétablissons et que biffé sur le manuscrit.

Page 835.

1. Le texte est bien tel. Il faut entendre : mais peut-être pourrait-on trouver à me loger dans le voisinage.

Page 836.

a. Ce paragraphe est procuré par une addition portée aux folios 9 et 12 v^{os} de ms.

Page 837.

a. En marge de ce texte, on trouve cette note de Proust : Dire que dans ce cas ce n'est pas comme pour l'odeur du thé un souvenir que nous cherchons à faire monter en nous mais une vérité.

1. Au sujet de l'hôtellerie *À l'Image Notre-Dame*, déjà évoquée à la page 834, et qui existe réellement à Illiers, Proust écrit dans le Cahier 8 ce petit texte : « On passait devant la vieille maison de bois, ancienne hôtellerie *À l'Image Notre-Dame*, où se voyait encore au trumeau de la porte la Sainte Vierge, et où au XVI^e siècle la comtesse de Guermantes et sa sœur la duchesse de Montmorency avaient passé deux jours, pour une contestation avec ses fermiers motivée par un défaut d'hommage. Comme en fait foi le vieil acte que M. Perdreau m'avait montré dans les archives de la ville : "que puissante dame de Guermantes etc. du présent à Combré logée rue Tranche-fête en la maison où pend à l'enseigne l'image de Notre Dame" et qui me faisait imaginer les carrosses des deux dames,

entrant par la vaste porte cochère, dans la grande cour plantée d'arbres qui est encore là, leur simplicité à se contenter des pièces très confortables à vrai dire où on descendait par deux marches et où la cheminée pouvait contenir de si grands feux, prolongeait aussi pour moi Combray infiniment dans le passé où il restait toujours, assis à la même place au milieu des champs, dans une obscurité médiévale et crépusculaire, Combré¹ » (f° 67 v°).

Page 838.

1. Cette note de Proust renvoie au passage sur les « bienfaits d'une vie civilisée » qui se trouve au folio 11 r° (« Plus tard j'ai connu à Paris les bienfaits d'une vie plus civilisée [...] » ; voir p. 835). Voir aussi l'Esquisse LXV, p. 872 et suiv.

Page 839.

a. Nous interrompons ici la transcription.

1. Suit un passage qui deviendra une partie du *Temps retrouvé*.

Page 840.

Esquisse LVI

Cahier 29 (1909-1910), ff°s 16 et 17 r°s, 16 v°.

a. Le texte de ce court paragraphe est donné dans ms. par une addition figurant au folio 16 v°. Voir la note 1. ♦ b. Proust a en fait écrit *durent* dans ms. Nous corrigeons.

1. Cette « note de régie » indique que l'addition du folio 16 (voir var. a.) doit précéder le développement consacré à l'automobile. Ce dernier ne sera pas retenu dans le texte définitif de « Combray ». Les réflexions sur l'automobile sont reportées au second séjour à Balbec (voir *Sodome et Gomorrhe*, CF, t. II, p. 1004).

Esquisse LVII

Cahier 28 (1910), ff°s 14 à 16 r°s. Sous ces réflexions du narrateur se profilent maints aspects de la « réminiscence » proustienne. La plupart des exemples qui l'illustrent dans cette page seront modifiés dans le texte définitif, ou intégrés à la trame narrative.

Page 841.

a. Depuis quand j'arrivai sur la pelouse [7 lignes plus haut], nous suivons le texte d'une seconde version de ce passage dans ms. Voici la première version, qui n'est pas biffée : quand < elle était > pâle et les cheveux courts,

1. C'est la graphie médiévale du nom, qui apparaît déjà au Cahier 8, f° 67 v°, dans un acte montré au héros par M. Perdreau.

le coin de la Gracieuse un jour où ma grand-mère repartait le soir pour Paris où elle me dit adieu car il était l'heure qu'elle rentre pour préparer ses affaires et partir, ♦♦ *b. Lecture conjecturale.* ♦♦ *c.* Car la vie [intellectuelle *biffé*] [intérieure la plus anecdotique de toutes *corr. interl.*] est peut-être *ms.*

Page 842.

a. Le texte du manuscrit donne : la particularité, le côté [historique *biffé*] d'avoir . Nous supprimons le côté .

1. Cette note nous renvoie à un fragment du Cahier 8, f° 10 r°, où la récitation de vers de Musset est associée au paysage de Méséglise (voir l'Esquisse LV, p. 831).

Esquisse LVIII

Cahier 12 (1909), ff°s 99 à 110 r°s. Voir p. 134 à 136 et 138 à 140.

Page 843.

a. Dans *ms.*, Proust a corrigé ici père en oncle mais a négligé de corriger à l'inverse oncle en père quelques lignes plus haut (p. 842, dernière ligne). ♦♦ *b.* Proust avait d'abord écrit dont quelques mots de Le Grandin m'avaient fait ; il a corrigé le verbe en avaient couronné , mais a omis de modifier le relatif, ce que nous faisons.

1. Cette orthographe provisoire apparaît seulement vers l'automne 1909.

Page 844.

a. Le manuscrit donne : le soir, quand [l'esprit surabonde de forces *biffé*] j'entendais . Nous supprimons également le quand .

1. Il s'agit évidemment de Mlle Swann.

Page 846.

a. Proust a écrit de cet enfant , lapsus que nous corrigeons. ♦♦ *b. Sic.* Proust a-t-il voulu écrire connaître ?

1. Le texte est bien tel. Sous cette formulation bizarre on reconnaît un autre phantasme associé au nom propre proustien. Dans certaines conditions du moins, nommer l'autre équivaut à le toucher.

Page 847.

Esquisse LIX

Cahier 14 (1910), ff°s 56 à 59 r°s (les feuillets 56 et 57 r°s sont barrés au crayon rouge). Voir p. 134 à 138.

Page 848.

a. *Lecture conjecturale.*

1. Cette note renvoie à un fragment déjà rédigé. Les « quelques bleuets » disparus de cette partie, se retrouveront dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, t. II, p. 71.

Page 849.

Esquisse LX

Cahier 14 (1910), ff^{os} 62 à 65 r^{os}. Voir p. 134 à 138.

Page 850.

a. *Lecture conjecturale.*

Page 851.

a. contestée [une jeune biffé] fille fillette ms. Nous rétablissons l'article et éliminons l'avant-dernier mot.

1. Voir n. 1, p. 848.

Esquisse LXI

Cahier 12 (1909), ff^{os} 99 v^o, 100 v^o, 95 à 99 v^{os}, 101 et 102 v^{os}, 107 v^o, 102 v^o, 103 v^o, 104 r^o, 104 v^o. Voir p. 136 à 138, 143 et t. II, p. 275.

Page 852.

a. Nous interrompons ici la transcription du folio 100 v^o de ms. Proust reprend le même motif, en une version très développée, au folio 95 v^o. Nous la donnons à la suite.

Page 855.

a. Cet « ajoutage » se trouve au folio 107 v^o de ms. C'est le paragraphe que nous donnons ensuite.

1. Voir les différents « dialogues avec les aubépines », p. 856 et 857.

Page 856.

a. On trouve dans la marge du folio 103 v^o de ms. cet autre fragment du dialogue avec les aubépines, dont Proust n'a pas précisé le point d'insertion, ni indiqué le passage qu'il serait destiné à remplacer : — Elles ne sont pas si bien que

ça. — Oh ! moi qui les trouve si jolies ; moi < je > ne suis qu'une petite chiffonnée, j'envie tant leur teint, leur taille. — Écoutez, sincèrement je vous trouve bien mieux qu'elles, aubépines, je ne connais rien que j'aime comme vous, si vous saviez comme je suis ému en vous le disant. — Vous êtes gentil, c'est qu'on est de vieux camarades aussi, vous vous rappelez à Combray, quand vous vouliez vivre toujours avec moi. — Il en faut pour le goût de chacun. Oui, elles sont bien vous savez il n'y a pas à dire. — Je vais vous dire ce qui fait que vous n'aimez pas mon amie du pommier, c'est qu'elle est un peu solennelle, elle n'a pas d'animation, ce n'est pas votre genre, vous êtes intelligent vous aimez la vivacité, mais elle n'est pas mal vous savez, je voudrais bien me tenir comme elle. ♦ b. Ce paragraphe est, dans ms., un développement écrit en marge du folio 104 r° ; à défaut d'indication de la part de l'auteur, nous l'insérons ici.

Page 857.

a. Sic.

Esquisse LXII

Cahier 29 (1909-1910), ff^{os} 69 à 71 r^{os}, 70 à 72 v^{os}, 71 et 72 r^{os}, 75 et 76 r^{os}, 72 à 77 r^{os}. Voir p. 110 à 112, 136 à 139 et 142 à 144.

Page 859.

a. Nous interrompons la transcription. ♦ b. Le développement qui suit, jusqu'à de gai et de pieux [fin de l'avant-dernier paragraphe de la page 860], est rédigé sur les versos des folios 70 à 72.

Page 861.

a. qu'elles ont en moi [pour biffé] toute ms. Au-dessus du mot biffé, Proust a porté à cause que nous renonçons à intégrer à cette phrase. ♦ b. Ce paragraphe figure aux folios 75 et 76 r^{os} de ms., voir la variante c. ♦ c. Nous transcrivons maintenant les folios précédents (72 à 75 r^{os}) de ms : une croix de renvoi indique qu'ils forment séquence avec le paragraphe interrompu que nous venons de transcrire (voir var. b), et la première phrase du folio 72 r° nous confirme qu'ils doivent logiquement le suivre.

Page 862.

a. Au-dessus de la relative dans l'interligne, Proust a noté sur ms. met comme la moue d'un sourire et la distraction d'un regard, que nous renonçons à intégrer dans le texte. ♦ b. Proust a biffé dans ms. d'un trait en travers tout le début de la phrase, depuis L'effort jusqu'à tombeau. Nous le maintenons pour l'intelligence du texte.

Page 863.

1. Il s'agit du Cahier 12 ; voir l'Esquisse LXI, p. 851 à 857.

Esquisse LXIII

Cahier 14 (1910), ff^{os} 35 r^o, 34 v^o, 36 et 37 r^{os}, 35 v^o, 38 et 39 r^{os}, 38 et 37 v^{os}, 39 à 45 r^{os}. Voir p. 110 à 112 et 136 à 138.

Page 864.

a. Depuis si régulièrement découpées [1^{re} ligne de la page], nous donnons une version plus travaillée, portée au folio 34 v^o, de la fin du paragraphe, qui dans le premier jet — non biffé — était la suivante : et plus haut, sur les parties latérales et plus hautes de l'autel, d'innombrables petits rosiers en bouton étaient régulièrement placés. ♦ b. Ce paragraphe figure au folio 35 v^o.

Page 865.

a. un moment, [— non add. interl.] sur l'autel ms. ♦ b. aussi bien que [le pater biffé, avec un point d'interrogation sous le mot] les prières ms. ♦ c. Le texte de ce paragraphe constitue une reprise portée au folio 37 v^o de ms. ♦ d. Ce paragraphe constitue une reprise portée aux folios 37 et 38 v^{os} de ms.

Page 866.

a. jubé. [Un même charme pieux brillait comme une outre d'innocence, interrompu et biffé] Il ms.

1. Voir la variante a. C'est au mot « charme » que renvoie ce « Il ».

Page 867.

a. douceur. [Je n'avais jamais vu une plus belle fleur que l'aubépine. Quand il faisait beau en revenant du mois de Marie. Histoire de la jeune fille. biffé] Les soirs, ms. ♦ b. aubépines. [Je n'avais jamais vu une fleur plus belle. Passage sur l'esthétique de ces fleurs. Puis surprise de la fleur rose. Quand on aime un peintre la joie plus grande encore est donnée par aubépine rose biffé] Les ms.

1. Entendons : « ne me semblait plus être un peu de blanc ».

2. Voir, à la variante b, la note de régie biffée par Proust, qui suggère qu'il avait l'intention d'insérer ici l'épisode de Mlle Vingt.

Page 868.

1. Voir l'Esquisse LXI, p. 857.

2. Voir l'Esquisse LXII, p. 860.

Esquisse LXIV

Cahier 68 (1911), ff^{os} 1 et 2 r^{os}, 1 v^o, 3 et 4 r^{os}, 3 et 4 v^{os}. Voir p. 110 à 112.

Page 869.

a. Nous maintenons ce mot, biffé mais non corrigé dans ms. ➡ b. Lecture conjecturale.

Page 870.

1. Le nom de « Frapelière » est souvent utilisé pour désigner la propriété de Swann. Celle de Vington est appelée d'abord « Taupinière » ou « Rousselière » (Esquisses LI et LII), ensuite « la Combe » (dans la rédaction principale du Cahier 64 et du dossier « Proust 21 », enfin « Montjouvain » lors de la correction des deuxièmes épreuves en juin 1913.

Page 871.

a. Nous interrompons ici la transcription.

1. La suite du texte décrit l'arrivée, de nuit, à la maison.

Esquisse LXV

Cahier 7 (1909), ff^{os} 25 à 29 r^{os}. Voir p. 148, 150-151 et 152-153. Ce thème sera développé plus tard dans le Cahier 12 (voir l'Esquisse LIV, p. 814) et dans le Cahier 26 (voir l'Esquisse LV, p. 830).

Page 872.

a. Sous une épaisse rature, on croit pouvoir lire le prénom Claire .

1. Voir var. a. Rappelons que « Bathilde » deviendra le prénom de la grand-mère.

Page 873.

a. Lecture conjecturale.

Esquisse LXVI

Cahier 11, (1911), ff^{os} 27 et 28 r^{os}, 27 v^o, 29 et 30 r^{os} (les folios 27 et 28 r^{os} sont barrés, à l'encre, d'un trait en travers). Voir p. 154 à 157.

Page 874.

a. Je demandais [...] m'inspirait add. ms., au folio 27 v^o ➡ b. Lecture conjecturale.

Page 875.

a. Lecture conjecturale. ➡ b. dûment chauffé [à deux pas du lieu nommé Opéra et dont la laideur me semble fort à tort si honnie puisque biffé]. » Mais alors ms.

Esquisse LXVII

Cahier 11 (1911), ff^{os} 7 à 12 r^{os}, 11 v^o, 13 r^o, 12 v^o, 13 à 16 r^{os}.
Voir p. 163 à 171 et 176 à 183.

Page 876.

a. connaître [mon oncle *biffé*] mes parents, *ms.*

Page 877.

a. Ce paragraphe est barré dans *ms.*, mais dans la marge Proust a noté rétabli. Suit une phrase inachevée, et, après un blanc, le passage que nous donnons ensuite, introduit par la « note de régie » : après les sources (de la Vivonne).

1. On reconnaît dans cette « note de régie » une séquence des motifs appartenant à la promenade le long de la Vivonne (voir p. 166 à 169, ainsi que l'Esquisse LIII, p. 809 à 811).

Page 878.

a. Parfois [début du §] sur le côté [...] vivre. *seconde rédaction de ce début de paragraphe portée en marge du folio 12 r^o. Proust avait d'abord écrit : Duc de Guermantes. Comte de Combray, le duc et < la > duchesse¹ étaient des personnes, mais ces personnes, au corps indéfiniment distendu, contenaient Guermantes, c'est-à-dire tout un côté des villages, la Vivonne, le soleil qui tombait des branches sur les nymphéas pendant ces beaux après-midi. Comtes de Combray, les premiers de la ville, et pourtant les seuls qu'on n'y vit pas, ayant le titre de ville, habitant donc non une maison de la ville, mais la ville même, en plein air sans doute, entre ciel et terre comme ce vitrail de Charles le Mauvais dont l'envers pareil à de la laque noire, était terne devant moi quand je passais par la rue de l'Oiseau. / Puis quand le curé nous eut parlé des belles fleurs, des beaux cours d'eau de Guermantes, ce devint pour moi le pays fluviale que j'aurais voulu connaître. ♦ b. Après ce mot, un chiffre, 1, renvoie à une note au verso du folio 12 : mettre ici un jour ma mère me dit (voir huit pages plus loin), c'est-à-dire au morceau sur l'apparition à l'église de Mme de Guermantes (voir l'Esquisse LXIX, p. 884 à 887).*

Page 879.

a. sorte de [4^e ligne de la page] couvercle. [Certes [...] fatigue. Heureusement *add.*] mes parents *ms.*

Page 880.

a. Proust saute ici une ligne (voir n. 1). ♦ b. Nous interrompons ici la transcription, au début du folio 15 r^o de *ms.* La suite (ff^{os} 16 à 19 r^{os}) est déjà

1. Le début du texte est très raturé. Proust semble ici avoir écrit « le duc et une duchesse ». Nous corrigeons.

très proche du texte imprimé (voir p. 181 à 183 : Ainsi le côté de Méséglise [...] persistants lilas. Notons cependant que Proust a alors songé à conclure « Combray » par un nouveau passage sur l'église, comme l'indique ce dernier passage, barré sur le folio 19 r° d'un trait diagonal, et accompagné en marge du mot Fin : Et à ces deux côtés enfin je dois joindre, et à cause de tous les rêves contemporains que j'y avais formés, celle de laquelle ils semblaient partir en divergeant, comme les deux branches d'un compas, de son centre, cette église Saint-Hilaire, notre église, pour qui son curé était si sévère, et que moi j'aimais tant, et où j'admirais plus que tout ce à quoi justement il trouvait le plus à redire [, notre église biffé]. L'église

1. En sautant ici une ligne (voir var a), Proust signale son intention d'insérer à cet endroit le passage sur les clochers de Martinville.

Page 881.

Esquisse LXVIII

Cahier 13 (1910); LXVIII.1 : ff^{os} 1 et 2 r^{os}, 1 à 3 v^{os}, 4 et 5 r^{os} (voir p. 171 à 174); LXVIII.2 : ff^{os} 3 et 4 r^{os}; LXVIII.3 : f^o 4 v^o.

a. Depuis ces mots jusqu'à « Oui voilà, là, près de moi, Mme de Guermantes [p. 882, var. a], c'est une nouvelle rédaction dans ms. que nous donnons. Le premier jet a été presque entièrement biffé; une croix placée avant la biffure, après Mais à ce moment, renvoie au texte que nous suivons, commencé sur le folio 1 v° et se poursuivant aux folios 2 et 3 v°. Voici la première version biffée : [Mais à ce moment] je remarquai une grande dame blonde que je n'avais jamais vue qui ressemblait à celle que j'avais entrevue en voiture et qui si on réfléchissait avait tous les traits que le Curé avait dits de Mme de Guermantes, le grand nez des Guermantes etc. et je dis tout bas à Théodore qui passait près de moi : « Est-ce que cette dame qui a des bleuets sur son chapeau est Mme de Guermantes ? » Je ne l'avais jamais vue, mais d'après ce que le curé avait dit de Mme de Guermantes, cela pouvait être elle. Il me semblait qu'il y avait sur elle la ressemblance de ce qu'on avait dit et de la dame que j'avais cru apercevoir en voiture (ou portrait vu); je ne dis pas « C'est elle »; mais je vois en elle sa ressemblance, elle est comme empreinte de la ressemblance de Mme de Guermantes; je crus la reconnaître comme si je voyais un portrait d'elle qui aurait quelque chose de ses traits, comme dans une exposition on se dit : « Tiens, mais cela ressemble à Mme de [un blanc]. C'est son portrait. » Et je dis à Théodore : « Est-ce Mme de Guermantes ? » Il me dit « Oui, c'est la comtesse de Guermantes. » Je fus étonné combien elle me paraissait moins belle que je n'avais cru. Je lui trouvais un nez trop grand et pointu, des joues trop rouges, et j'étais choqué qu'elle eût les traits si forts, une chair si réelle, même un petit bouton au milieu de la joue; un pli que faisait sa jupe et qui m'assurait qu'elle n'était pas une créature de rêve me gênait extrêmement, comme une affiche électorale sur la cathédrale de Chartres. Mais en même temps que je me disais : « Comment, c'est cela Mme de Guermantes », en même temps je répétais avec exaltation : « Voilà Mme de Guermantes, là, près de moi, voilà¹ Proust avait commencé une autre

1. Ces dernières lignes depuis « Mais en même temps », ne sont pas biffées. Mais un signe de Proust, placé devant le dernier mot, indique le raccord de la nouvelle rédaction et du texte suivi.

rédaction de ce passage. Cette version, interrompue, se trouve au folio 1 v° : Je vis une grande dame blonde que je n'avais jamais vue mais qui à cause de la place où elle était, de la façon dont on la regardait et d'une ressemblance avec le portrait que j'avais vu d'elle, me paraissait être Mme de Guermentes. Et en même temps entraient en moi ces deux notions distinctes, l'idée « c'est certainement Mme de Guermentes », et la vision de la femme que je voyais, comme je la voyais, dans l'angle même où je la voyais, sensation de la minute, tyrannie du fait, qu'on est obligé de voir tel qu'il apparaît. Pour des raisons générales je me disais : « Cela ne peut être que Mme de Guermentes. »

Page 882.

a. Fin de la nouvelle rédaction au folio 3 v° de ms. À cet endroit Proust indique par une note et un dessin le raccord avec le texte suivi au folio 3 r° : voir au recto précédent au signe [un nœud papillon ?].

Page 883.

a. Au dessus de syllabe dorée , on trouve en interligne dans ms. finale dorée . ♦♦ b. Nous reproduisons en LXVIII.2 et LXVIII.3 deux fragments additionnels du Cahier 13 sur Mme de Guermentes.

1. Le premier de ces deux fragments additionnels porte sur la matérialité de la vraie Mme de Guermentes ; le second (p. 884) présente la première remarque sur son regard.

Page 884.

Esquisse LXIX

Cahier 11 (1911), ff^{os} 20 à 24 r^{os}, 34 r^o, 23 v^o, 25 et 26 r^{os}. Voir p. 171 à 176.

Page 885.

a. À partir d'ici, et jusqu'à la fin du paragraphe, c'est une seconde version que nous donnons. Le premier jet, partiellement biffé, est interrompu. La seconde version commence sur le même folio 22 r°, Proust ayant sauté une ligne après le texte interrompu, et repris son développement par les mots qui naturellement . ♦♦ b. celle-ci [bien soumise aux lois de la nature qui ne se laisse pas modifier, jusqu'à ce petit bouton biffé] et que tout, ms.

Page 887.

1. La Scùola degli Schiavoni à Venise possède trois tableaux de Carpaccio représentant saint Georges : *Saint Georges et le Dragon*, *Le Triomphe de saint Georges* et *Saint Georges baptisant les Sélénites*, peints vers 1507. C'est peut-être à ce dernier tableau que Proust fait plus particulièrement allusion lorsqu'il parle de la « sérieuse douceur dans la pompe et la joie ».

Esquisse LXX

Cahier 30, ff^{os} 19 à 21 r^{os}. Le « télescopage » du nom rêvé et de la personne réelle est un thème que, dans le texte définitif, Proust ne développera qu'à partir du *Côté de Guermantes*.

Page 888.

1. Entendons : « qui reste le leur ».

UN AMOUR DE SWANN

Esquisse LXXI

Cahier 7 (1909), ff^{os} 15 à 18 r^{os}, 18 v^o, 19 et 20 r^{os} (voir p. 185 à 188, 197 à 202). Ce sont les premières esquisses du « noyau Verdurin », qui viennent s'ajouter au Cahier 31.

Page 889.

1. Boisboudran était le nom du château du comte Henri Greffulhe. Antoine de Noailles, duc de Mouchy, épousa la fille du prince Murat en 1865.

Page 890.

a. *Lecture conjecturale*.

1. Pierre Bonnard, peintre, aquarelliste, dessinateur et graveur (1867-1947). Il collabora à *La Revue blanche*.

Page 891.

a. docteur, [vous êtes *biffé*] je sais [bien *lecture conjecturale*] que vous un tendre, *ms.* ♦ b. d'admiration [, faisant semblant de ne pas pouvoir retenir un faible rire : « Vous savez *biffé*] on ne sait pas comment c'est fait, [je me suis mis dessus, eh ! bien, sans blague, vous savez, vous avez l'air de croire que j'exagère *biffé*] j'ai *ms.* Nous supprimons le fragment de phrase que Proust a omis de biffer.

Page 892.

Esquisse LXXII

Cahier 6 (1909), ff^{os} 16 à 27 r^{os}, 20 v^o, 22 v^o. Suite de l'Esquisse LXXI. Voir p. 197 et suiv.

a. *Les premiers mots, jusqu'à toute , sont biffés. Nous les conservons.*

1. Allusion probable à la cantatrice Marie Van Zandt (1861-1920), qui est mentionnée sous son nom véritable dans *Jean Santeuil* (éd.

citée, p. 686). Marie Van Zandt créa *Lakmé* de Léo Delibes en 1883.

Page 893.

1. Le théâtre du Palais-Royal, dont la tradition de vaudevilles et de comédies légères remonte à 1831.

Page 895.

a. de son côté [lui témoignait beaucoup de respect corrigé par *biffure et add. en témoignait beaucoup de respect au chef de l'État*] par ms. ♦♦ b. Proust avait d'abord écrit dans ms. des fonctions , l'a corrigé ensuite en de toute haute fonction , mais à omis d'accorder le verbe qui suit, avaient été occupées . Nous corrigeons.

1. Un légitimiste, rallié à la cause de la République.
2. Le duc de Chartres (1840-1910) était le fils du duc d'Orléans (1810-1842) et le frère cadet du comte de Paris (1838-1894).

Page 896.

a. En fait, Proust a écrit par inadvertance : dans ms. du docteur Swann . ♦♦ b. On trouve en réalité dans ms. l'effet , lapsus que nous corrigeons. ♦♦ c. Dans ms., Proust a biffé la fin de la phrase, sans corriger, depuis donna . Nous maintenons le passage biffé.

Page 897.

a. Le manuscrit donne : de Mme Verdurin aussi complètement que s'il s'était agi . Nous supprimons la répétition des deux adverbess.

1. Jeanne-Marguerite, princesse de Sagan. Duchesse de Sagan en 1898. Proust se souvient d'elle en 1919, dans la préface *Propos de peintres* de J.-E. Blanche, où il évoque l'ancienne belle de l'Empire, d'une élégance « aujourd'hui à peu près indescriptible » (*Essais et articles*, éd. citée, p. 572).

Esquisse LXXIII

Cahier 36 (début 1909), ff^{os} 7 r^o à 8 r^o. Brouillon qui appartient au projet abandonné des vies parallèles de Swann et du narrateur. La femme de chambre de la baronne Putbus serait la maîtresse du narrateur comme Odette celle de Swann.

b. En marge en face de ces lignes dans ms. figure cette addition dont le point d'insertion n'est pas précisé : la toilette noire, le visage rouge, la démarche majestueuse .

2. La mère du pianiste est la tante de la femme de chambre de la baronne Putbus. C'est celle-ci qui parle. Dans le texte définitif, il s'agira, non de la mère, mais de la tante du pianiste (voir p. 197).

Page 898.

1. Voir le texte définitif p. 201 : « Elle s'inclina devant Swann avec respect, mais se redressa avec majesté. »

2. Voir le texte définitif, p. 201 : « [...] sa conversation n'était qu'un grailonnement indistinct duquel émergeaient de temps à autre les rares vocables dont elle se sentait sûre [...] »

3. Ce brouillon se situe dans la perspective du roman qui juxtaposait en 1909 Swann et le narrateur d'une manière plus étroite que dans la version définitive.

Esquisse LXXIV

Cahier 69 (1909-1910), ff^{os} 1 r^o, 1 v^o, 2 à 8 r^{os}, 7 v^o, 8 à 13 r^{os}, 19 r^o, 18 v^o, 19 à 25 r^{os}, 24 v^o, 25 à 28 r^{os}, 25 v^o, 28 à 39 r^{os}, 32 à 34 r^{os}, 33 à 35 v^{os}, 34 r^o, 35 à 37 r^{os}, 38 r^o, 37 et 38 v^{os}, 38 à 44 r^{os}. Montage des « brouillons Verdurin » et suite de la première partie du récit jusqu'à la lettre à Forcheville.

Page 899.

a. Proust a biffé dans ms. les trois premiers mots, sans les remplacer. Nous les maintenons. ♦ b. Le manuscrit donne : manqué d'un peu . Nous corrigeons. ♦ c. régulièrement. [Et comme Swann était au fond un homme du monde, homme du monde qui donna sa démission à l'époque de son mariage, rien qu'en esquissant la façon particulière dont il comprenait la mondanité, puis les divers aspects que prirent pour lui la vie mondaine, dans tous les mondes, une fois qu'il fut devenu l'amant puis le mari de Mme XXX, j'aurai raconté toute une grande partie de sa vie. *biffé*] Ce n'était pas ms.

1. Swann n'est plus l'amoureux mondain des Esquisses précédentes, mais se situe à mi-chemin entre les artistes désabusés de *Jean Santeuil* et le narrateur.

2. Développement (p. 899-902) qui correspond à la « vie en abrégé » que Proust avait d'abord envisagé comme la forme qu'il donnerait à l'amour de Swann. Voir la Notice, p. 1187 et suiv.

Page 900.

1. Voir le texte définitif, p. 191 et n. 2, 3 et 4.

Page 901.

1. Ce nouvel aspect de Swann amoureux annonce le rôle que jouera plus tard la musique dans la liaison avec Odette.

Page 902.

a. Les premières phrases du paragraphe, dans ms., sont en addition dans la marge du folio 7 r^o, puis au folio 6 v^o, et d'une lecture difficile. ♦ b. Mais

il voulait [que ce *biffé*], par un dernier attachement à la vanité, à ce que ce fût de haut, *ms.* Proust a substitué une construction à une autre en cours de phrase. Ce passage est d'une lecture difficile. \leftrightarrow c. d'en devenir un. [Et ce dîner ou cette soirée presque chaque soir chez eux était, sans qu'il s'en rendit compte, le point brillant vers lequel il tendait insensiblement, mais irrésistiblement, comme une marée monte, dès le matin, car c'était à ce moment qu'il la voyait, pas avant. *biffé.*] / Chaque *ms.*

1. Cette « note de régie » montre que Proust songeait ici aux explications rétrospectives sur Swann que Mme de Villeparisis (« la douairière ») fournit à la grand-mère dans le Cahier 36.

Page 903.

a. Lecture douteuse.

1. Les Variétés, théâtre situé boulevard Montmartre, et connu autour de 1870 pour ses revues.

2. Fin de la première rédaction du passage sur les « habitudes galantes » de Swann.

3. C'est le langage qui est prêté, dans « Combray », à la grand-tante : « On peut dire que vous êtes un vrai type, monsieur Swann ! » (p. 17).

Page 904.

a. Lecture douteuse. \leftrightarrow b. Lecture douteuse.

1. On comparera ce passage avec le texte où le héros de Jean Santeuil se prépare au dîner chez les Réveillon. Voir Jean Santeuil, p. 493-494.

Page 905.

a. En marge de ces lignes dans *ms.*, Proust reprend le passage sur les préparatifs de Swann que l'on trouve à la page 904, vers le tiers de la page ; cette rédaction, difficile à raccorder, est inachevée : et chaque soir quand il allait partir pour la retrouver chez l'une ou l'autre des femmes de cette coterie, tandis qu'il¹ choisissait une fleur pour mettre à sa boutonnière et que le coiffeur venait ajouter à la brosse de ses cheveux roux un léger crespelage qui donnait plus de douceur² à ses yeux verts et à son nez d'aigle, pensant à l'admiration, à l'amitié que tous ces gens à la mode, pour qui il faisait la pluie et le beau temps, allaient témoigner devant sa maîtresse, il retrouvait tout d'un coup du charme à cette vie mondaine dans la matière de laquelle il avait incorporé son amour et qui s'en trouvait pénétrée, illuminée, devenant précieuse comme ces verreries au cœur desquelles \leftrightarrow b. Les folios 14 r^o à 18 r^o sont blancs ; le folio 19 r^o s'enchaîne avec le folio 8 r^o.

1. Fin de la deuxième rédaction du passage concernant les habitudes galantes de Swann.

2. Cette version du début de la soirée d'angoisse reflète d'une manière plus fidèle que le récit définitif les circonstances qui furent vraisemblablement à son origine (voir n. 2, p. 223).

1. Proust a biffé « tandis qu' » ; nous le rétablissons.

2. Le manuscrit donne en fait « plus de la douceur ». Nous corrigeons.

Page 906.

a. Proust a biffé la fin de la réplique, depuis *petite oie*, sans corriger. Nous maintenons le passage biffé. ♦ b. Nous répétons ici les cinq lignes à partir desquelles s'élaborent d'une part la conversation des Verdurin que nous venons de donner, d'autre part le récit des recherches menées par Swann. ♦ c. Nous donnons à partir d'ici et jusqu'à *affirmé* qu'elle n'était pas le texte d'une seconde rédaction marginale dans ms. Voici la première rédaction : Swann venait désespéré de regarder dans le dernier restaurant où elle aurait pu souper et il marchait la tête perdue, sans voir, rue Royale quand il la cogna presque qui remontait en voiture devant Durand. ♦ d. Après ces mots, un signe de Proust renvoie à la note : Il vaudrait mieux mettre après le mot *Larue* la conversation entre M. et Mme Verdurin qui est au bas de cette page et une fois qu'elle est finie dire : Swann ne la trouve pas chez Larue et suivre.

Page 907.

a. En marge, une note de Proust : Ceci a été mis plus haut. Ce paragraphe est précédé d'une rédaction, aux folios 20 et 21, qui reproduit presque textuellement le folio 7, depuis Monsieur Swann voulez-vous donner le bras à Carmen jusqu'à enfin comme vous voudrez [p. 903, 2^e §].

Page 908.

a. Note de Proust, en face de ce développement, au folio 22 v^o : Il sera bien que j'oppose mon amour pour Mlle Swann comme théâtre, petit¹ Sarah et philosophie de l'art — avec amour pour Mlle de Querqueville, simple sensation amoureuse et mensonges, et pourtant douceur de l'amour. Proust opposera, en fait, l'amour pour Mlle de Querqueville (Mme de Stermaria) à celui d'Albertine, dans « Le Côté de Guermantes II ». ♦ b. superstition [du monde *add.*] favorable. Nous ne retenons pas l'addition.

1. Les bagatelles étaient à l'origine des boniments récités par les forains au seuil de leur baraque et destinés à attirer le public.

Page 909.

1. Cette note de Proust renvoie au passage du folio 8 (ici, p. 902, dernière ligne), qui commence par : « Chaque jour c'était un théâtre, un dîner [...] ».

2. Inadvertance de Proust. C'est à Swann que Mme Verdurin s'adresse.

Page 910.

a. Dans ms., Proust a biffé *Beethoven*, sans corriger ; voir cependant *var. b.* ♦ b. pas [du *Beethoven biffé*] la sonate ms. ♦ c. En marge ici dans ms., cette note de Proust : à mettre ailleurs.

1. Lecture douteuse.

1. Proust a en fait ici biffé « Beethoven » (voir var. *a*), et a corrigé à la ligne suivante « du Beethoven » en « la sonate » (voir var. *b*) ; peut-être aurait-il indiqué ici le nom du compositeur de la sonate (voir var. *a*).

Page 911.

a. Ce passage, jusqu'à la variante a de la page 915, est rédigé sur les versos des folios 33 à 35, parallèlement à la « soirée Verdurin ». Proust n'en indique pas le point d'insertion.

Page 912.

a. La suite du folio 30 r°, le folio 31 r° et une partie du folio 32 r° reproduisent presque textuellement les folios 23 r° à 27 r° du Cahier 6, que nous avons transcrits dans l'Esquisse LXXII, p. 892 et suiv.

1. Début du passage sur les « belles choses », qui nécessita des transformations importantes. Voir n. 1, p. 209.

2. Ce développement est peut-être à l'origine des passages concernant la Berma dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Dans « Un amour de Swann », les corps des grands comédiens sont des instruments transparents, alors que ceux des êtres aimés sont opaques.

Page 913.

a. En fait, Proust a écrit par inadvertance Provost. Nous corrigeons ; on trouve Prévoſt un peu plus loin, au folio 35 (p. 915, début du 2^e §).

1. Salon de thé situé 39, boulevard Bonne-Nouvelle.

2. Le style de ce développement évoque certains passages de *Jean Santeuil* ; le même ton se retrouve dans le Cahier 22, qui contient la suite du récit (voir l'Esquisse LXXV, p. 921 et suiv.).

Page 914.

a. C'est à partir de Elle n'était pas chez Prévoſt, il courut tous les restaurants des boulevards. [p. 915, 1^{re} phrase du 2^e §], que s'articulent à la fois la rédaction sur les rectos donnée à la suite de cette phrase à la page 915 et aux pages suivantes, et la rédaction, portée aux versos, que nous donnons à partir de ce paragraphe (et jusqu'à la fin du 1^{er} § de la page 915) ; Proust ne donne pas d'indication de montage.

1. Ce « l'un », ainsi que « l'autre » de la ligne suivante, renvoie aux « restaurants des boulevards » de la phrase de la page 915 à partir de laquelle se développe cette rédaction de verso (voir var. *a*).

2. Première apparition dans ce Cahier du thème de l'angoisse. Les deux plans du récit sont en place : celui qui expose les lois de l'amour, symbolisées par la lune et celui qui leur oppose l'art, représenté par la petite phrase.

Page 915.

a. Fin de la nouvelle version des folios 33 à 35 v° signalée à la variante a, p. 911 ; nous reprenons le texte suivi au bas du folio 34 r°.

Page 916.

a. tous les soirs il fallait, après l'avoir ramenée chez elle, [qu' *biffé*] il entraît . ms. Proust, en biffant le *qu'* , a omis de supprimer le verbe dont cette conjonction dépend. Nous corrigeons.

1. Premier indice de la transformation du visage d'Odette.
2. Début de l'idylle heureuse.

Page 917.

a. lune, [qu'il apercevait *biffé* et réécrit dans l'interligne] à distance ms. ↔ b. En marge dans ms., cette note de Proust : voir phrase musicale, voir convalescence ↔ c. Cette « note de régie » et le passage qui la suit (jusqu'à *chapeau vert* , à la fin du 2^e § de la page 918) sont rédigés sur les versos et reliés au texte des rectos par trois croix.

1. Les deux paragraphes qui viennent (voir var. c.) développent sans doute l'indication « Il restait chez lui seul » de la note de régie qui les précède. Le « morceau sur la convalescence » peut se référer soit à la fin de la mondanité (p. 917, 2^e §) soit à la fin de l'amour (voir l'Esquisse LXXV, p. 948-949).

Page 918.

a. Nous reprenons le fil du texte du manuscrit (voir var. c, p. 917).

Page 919.

a. En marge se trouve dans ms. cette note de Proust : « Ce morceau entre deux croix ne viendra qu'après celui-ci qui prendra juste avant la première croix, c'est-à-dire à partir de : pluie de baisers. Au fond, non, je crois qu'il vaut mieux laisser ainsi. » Le « morceau entre deux croix » va de *Quelquefois, lui ayant déjà dit adieu* (p. 918, 8^e ligne en bas de page) à *répandre son charme sur le monde*

1. Francesco Paolo Tosti (1846-1916), auteur de *Non m'ama piu* et de *Lamento d'amore* ; il y eut une tradition de ballades *alla Tosti*. Paul Delmet (1862-1904) fut l'élève de Massenet et se rendit célèbre par son répertoire de romances sentimentales. *Cavalleria rusticana* (1890) est un opéra en un acte de Pietro Mascagni (1863-1945) ; il fut donné à l'Opéra-Comique en 1892.

2. Opéra de Giacomo Puccini créé en 1896.

Page 920.

a. Lecture conjecturale.

1. Voir n. 1, p. 908.

Page 921.

a. Proust a biffé la suite du folio 44 r°. Nous ne reproduisons pas la fin du Cahier (ff^{os} 46 r° à 60 r°). Il s'agit de l'introduction de Forcheville chez les Verdurin, du folio 46 r° au folio 48 r°, de la surprise de Cottard (f° 47 r°), et des plaisanteries des invités, transférées des folios 18 v°-19 v° du Cahier 6 (voir l'Esquisse LXXII, p. 892). La petite phrase n'apparaît pas dans le dîner Forcheville (f° 50 r°), mais on l'entend à la dernière soirée au Bois (ff^{os} 51 r°, 52 r°). Le texte s'achève avec deux passages sur les mensonges de l'amour, transférés de « Jean Santeuil » : la scène des volets (ff^{os} 55 r° à 58 r°), et la visite imprévue chez Odette (ff^{os} 58 r° à 60 r°). La dernière phrase du folio 60 r° (« Alors pensant avec découragement à ce que par le seul fait qu'il fût venu à une heure où il n'avait pas l'habitude », est inachevée mais s'enchaîne sur le folio 1 r° — qui est barré — du Cahier 22 (« il avait dérangé tant de choses peut-être innocentes d'ailleurs, il eut pitié de lui [...] »). Voir l'Esquisse LXXV, p. 921 et suiv.

1. On trouvera à la variante a une description des développements qui suivent cette Esquisse (fin du Cahier 69).

Esquisse LXXV

Cahier 22 (1910 ; corrections et additions de 1911), ff^{os} 4 et 5 r^{os}, 4 v°, 5 à 8 r^{os}, 7 et 8 v^{os}, 10 v°, 9 à 12 r^{os}, 11 et 12 v^{os}, 12 à 17 r^{os}, 16 r°, 15 et 16 v^{os}, 13 v°, 17 r°, 17 v°, 18 à 26 r^{os}, 22 et 23 v^{os}, 24 r°, 25 v°, 27 à 34 r^{os}, 33 v°, 34 à 36 r^{os}, 32 r°, 31 v°, 37 r°, 37 v°, 38 à 48 r^{os}. Suite de l'Esquisse LXXIV (voir la var. a de la page). Les folios 1 r° à 2 r° contiennent la fin de la visite chez Odette et la lecture de la lettre de Forcheville, épisodes amorcés à la fin du Cahier précédent. Les folios 3 r° à 4 r° contiennent l'« exécution » de Swann et la partie à Versailles, où il n'est pas invité. Les folios du Cahier 22 qui n'ont pas été remplacés par les Cahiers 17, 18, 19, que Proust a intercalés, ont servi de copie à la dactylographie : ils sont repaginé à cette intention par Proust. Les folios 1 r° à 4 r°, que nous n'avons pas repris ici, donnent quasiment le texte définitif.

Page 923.

a. Lecture douteuse. ♡ b. ingrat / [le bonhomme biffé] Frantz ms. ♡ c. On croit lire dans ms. : il prit à tic . ♡ d. En marge dans ms. figure cette note de Proust : (Faire attention de ne pas faire double emploi avec les cinq grues) Nous ne savons ce que sont ces « cinq grues ».

1. Cet aide-mémoire annonce le schéma établi avant le bouleversement du récit par les additions à l'épisode de la soirée musicale. La phrase devait révéler à Swann, non pas l'essence de l'amour, mais la beauté de l'été, du cadre, en somme, que l'amour avait empêché de connaître. Conception encore très proche de *Jean Santeuil* ; il s'en retrouve encore des traces dans le texte définitif.

2. Fin du 1^{er} § de cette page.

Page 924.

a. Ce paragraphe est rédigé sur la page de gauche en regard de la fin du paragraphe précédent ; deux croix après à Saint-Germain y renvoient.

1. Le paragraphe précédent étant une addition (voir var. *a*) celui-ci, sur le Cahier, suit immédiatement « on avait parlé de rester à coucher à Saint-Germain » (fin du premier paragraphe de cette page).

Page 925.

a. sous cette ondée¹, [...] couchant *add. ms.*

1. Passage étonnant, qui mêle tous les plans narratifs, et qui a donné beaucoup de mal aux imprimeurs de la maison Grasset, même dans une forme simplifiée. Très révélateur du processus créateur proustien, il reproduit le style souvent très lyrique de *Jean Santeuil*. On peut le rapprocher, d'ailleurs, de l'addition contemporaine, au Cahier 69, qui évoque l'angoisse de l'attente (voir l'Esquisse LXXIV, p. 914-915). Voir aussi *L'Indifférent* : « [...] elle ne put pas rester chez elle, mit un chapeau à la hâte et sortit à pied, allant vite par les rues qui menaient chez lui, avec l'espoir absurde que, par un miracle sur lequel elle comptait, il allait, au tournant d'une place, lui apparaître rayonnant de tendresse et que, dans un regard, il lui expliquerait tout. Tout à coup, elle l'aperçut qui marchait, causant gaiement avec des amis. Mais alors elle eut honte, crut qu'il devinerait qu'elle allait à sa recherche et entra brusquement dans un magasin. » (Gallimard, 1978, p. 55-56).

2. Rupture de construction, sans doute due à l'addition interlinéaire (voir var. *a*).

Page 926.

a. Lecture conjecturale. ↔ *b.* Ce début de phrase est précédé dans *ms.* d'un premier essai, inachevé et biffé : Quelquefois quand il ne l'avait pas vue depuis quelques jours . En marge en regard de ces lignes, cette note de Proust : Rétabli et à cette place. Proust avait biffé la suite du folio 9 r° jusqu'à la situation privilégiée de Swann puis s'est ravisé.

1. En regard de ces lignes et au verso se trouve l'épisode du voyage à Compiègne.

Page 927.

a. Autre lecture possible : d'orgueil . ↔ *b.* Suit, dans le Cahier, ce développement biffé : Puis, jusqu'à Bayreuth, comme à Paris, Forcheville, les Verdurin savaient bien qu'il était le tout de sa vie. Alors pourquoi à plaisir perdre cette situation qu'il avait dans son cœur ? Il savait bien qu'il la devait à sa générosité, à sa délicatesse. Pour la première fois elle

1. Autre lecture possible : « sans autre ordre ».

allait moins bien le juger, lui en vouloir, avoir raison de lui en vouloir. En marge de ce passage figure cette note de régie, biffée elle aussi : Mettre ici les lignes du bas de la page. Certes il croyait pourtant bien avoir raison de lui en vouloir jusqu'à location de villa (voir p. 928, ligne suivant la variante b). ♦♦ c. Le passage qui vient, jusqu'à et suivre à la page précédente [p. 928, var. b], est rédigé au verso du folio 12 de ms. Proust semble avoir hésité entre deux montages, l'un indiqué par une croix (voir var. a, p. 929), l'autre, que nous réalisons, par la note suivre à la page précédente de la page 928.

Page 928.

a. On croit lire mélangeait . ♦♦ b. Fin de la rédaction de verso signalée à la variante c, p. 927.

1. Passage inspiré à la fois par le développement sur les « belles choses » du Cahier 69 (f° 29 r° ; voir l'Esquisse LXXIV, p. 912), et par les mensonges de l'amour de Jean Santeuil (éd. citée, p. 745-760).

Page 929.

a. elle l'aimerait moins. [Il lui avait donné une raison. add.] Elle devait . Le mot raison est suivi d'une croix renvoyant au verso qui se trouve en regard. Cette croix indique l'un des deux montages envisagés par Proust (voir var. c, p. 927). ♦♦ b. Proust, en fait, a, par inadvertance, écrit était dans ms. ♦♦ c. le sentiment qu'il [lui add.] était pour elle ms. Nous supprimons pour elle . ♦♦ d. En marge, Proust a retravaillé les quelques lignes qui viennent : c'était un rafraîchissement pour lui d'émigrer un instant dans d'autres parties de sa personnalité parfumées d'honneur, de considération et d'amour,

Page 930.

a. obscurité et [empêtré biffé] assujetti dans un régime ms. Proust a omis de corriger dans . ♦♦ b. Ce paragraphe se trouve en marge du folio 16 r° de ms. en regard du passage sur l'achat des fruits.

Page 931.

a. Ce paragraphe est rédigé au verso des folios 15 et 16, en regard du passage sur l'achat des fruits et de l'addition précédente (voir var. b, p. 930). ♦♦ b. Nous donnons ici un passage rédigé au verso du folio 13 et destiné à être intercalé ultérieurement dans le texte. ♦♦ c. Après une série d'additions (voir var. b, p. 930 et var. a et b de cette page) nous reprenons le fil du texte. L'enchaînement est le suivant : sa table solitaire. [p. 930, fin du 1^{er} §] La première fois

1. Le nom de la princesse fut sans doute inspiré par la lecture des *Amitiés françaises* de Barrès, que celui-ci envoya à Proust en novembre 1903 (voir la *Correspondance*, t. IV p. 428-430). Le chapitre IV s'intitule : « Philippe sur la côte de Vaudémont ».

Page 932.

a. Cette phrase est très raturée et d'une lecture difficile. ♦ b. dans ses [gants biffé] mitaines ms.

1. Voir n. 1, p. 318.

Page 933.

a. Depuis qu'elle n'avait jamais monté, nous suivons le texte d'une reprise marginale; le premier jet est celui-ci : [escalier de marbre] au repos de marche < duquel > les domestiques étaient immobiles comme des saints dans leur niche

1. Proust n'a pas indiqué le nom du saint. Dans le texte définitif, il s'agit de saint Jacques (voir p. 324).

Page 934.

a. Ici dans ms., un nom biffé, peut-être Touroy. ♦ b. et dont le balancier [...] en regardant de temps en temps la porte add. ms. ♦ c. Cette phrase deviendra le point de départ de la nouvelle rédaction de la soirée musicale (voir var. a, p. 941).

1. Voir « Un dimanche au Conservatoire » (1895) dans *Essais et articles*, éd. citée, p. 367 à 372, qui annonce cette soirée musicale. Voir également, dans le texte définitif d'« Un amour de Swann », n. 3, p. 320.

Page 935.

a. dans une sorte d'attente add. ms. ♦ b. Proust avait d'abord écrit dans ms. : comme si la mélodie qu'il prévoyait déjà et qui attendait derrière la sonorité. En intégrant la correction : voyant déjà la mélodie, il n'a biffé que qu'il prévoyait déjà Nous supprimons la mélodie qu'il prévoyait déjà et. ♦ c. Le mot sourires est biffé sans correction dans ms.; nous le maintenons. ♦ d. Lecture conjecturale; ce pourrait être aussi nièce. ♦ e. Proust a biffé dans le manuscrit le mot duchesse, mais ne l'a pas corrigé.

1. Ce passage fait écho à « Combray » (voir p. 113-114).

Page 936.

a. Lecture conjecturale. ♦ b. Depuis et ne tenait plus en place, nous suivons le texte d'une rédaction marginale dans ms., destinée à remplacer la brève transition du premier jet : et ne tenant plus en place elle alla les retirer, ♦ c. lui donnait [...] éloges add. ms.

Page 937.

a. Le passage qui suit, jusqu'à une jardinière [p. 938, fin du 2^e §] est rédigé sur les versos en regard du morceau concernant l'audition de la sonate.

♣ b. *Lecture conjecturale.* ♣ c. Cette phrase, en partie biffée, constitue le premier jet ; nous donnons ensuite, à partir de *Semblable à un gros brochet*, une seconde version du passage, qui tente d'intégrer les additions et corrections apportées au premier jet. Les deux rédactions sont enchevêtrées, Proust n'ayant pas encore harmonisé les constructions grammaticales ni fixé la place de certains groupes de mots. ♣ d. *Lecture conjecturale.* ♣ e. *Lecture conjecturale.* ♣ f. Le manuscrit donne en fait de , que nous corrigeons en à ; il en est de même à la ligne suivante.

1. Réminiscence possible de Barbey d'Aureville, auteur du *Chevalier Des Touches* (1864).

2. Voir n. 1, p. 322.

Page 938.

a. le premier à plaisanter *lecture conjecturale* ♣ b. Proust a en fait, dans ms., biffé le si ; il a omis le mot qui devait le suivre. ♣ c. Ms donne en réalité : persuadé que cela [aiderait à comprendre biffé] [comprendrait plus facilement corr.] ce qu'avait voulu ; nous corrigeons le cela que Proust a oublié de modifier lors de sa correction.

Page 939.

a. *Lecture conjecturale.*

Page 940.

a. Sic. ♣ b. Ah ! cette grande tête [...] dedans. *add. ms.*

Page 941.

a. Depuis le début du paragraphe, nous suivons le texte d'une seconde rédaction de ms., figurant en regard du premier jet que nous donnons ci-dessous. Ce premier jet accompagné d'une note de Proust : vient à la page cornée . Cette page cornée est le folio 23 (voir var. c, p. 934). Voici la première rédaction de ce passage : Mais le violon s'était élevé sur une note haute, y resta encore pour un moment d'attente tout en tenant la même note, le violon augmentait à chaque instant d'intensité, chantait de toutes ses forces, comme s'il ne pouvait plus se contenir et craignait de ne pas pouvoir durer jusqu'à l'arrivée du motif qui allait suivre, remplir tout l'intervalle de cette note qu'il tenait, prolongeait, dont il s'enivrait, traversant dans toute sa longueur, comme un coup de lancette, l'épaisseur de la note, ouvrant les veines du son, s'en enivrant. Dans la marge en face de comme s'il ne pouvait plus se contenir Proust a repris la fin de la phrase : comme s'il apercevait déjà le motif qui allait entrer, il craignait de ne pas pouvoir attendre jusque-là, de n'avoir pas la force de remplir tout l'intervalle, ou plutôt de lui faire la place libre en continuant de déchirer le son jusque-là pour lui frayer en plein son passage.

1. Proust a rédigé deux versions de l'apparition de la petite phrase. Comme l'indique la variante a, le point de départ est le développement abandonné de la page 934.

Page 943.

a. Une reprise de la fin de cette phrase, biffée par Proust, se trouve au folio 33 v° : Il fit instinctivement le mouvement de poser ses lèvres à la fois sur [la petite confidente d'Odette biffé dans un premier temps] le petit génie invisible qui s'adressait à lui. Suit cet autre développement, biffé également : Tout à l'heure* (ne pas confondre ce tout à l'heure avec celui qui est en face et qui doit être mis en son temps, c'est-à-dire un peu avant)* quand le violon s'efforçait de la tendre, tressaillant d'allégresse et d'épuisement et qu'elle était déjà là, peut-être elle l'avait reconnu, elle savait que dans un moment elle allait pouvoir lui parler. Le « tout à l'heure qui est en face » se réfère à la phrase du folio 34 r° : Tout à l'heure le sentiment que son amour [...] [début du dernier § de cette page]. ♦ b. qui existait là, [p. 942, 8^e ligne en bas de page] cachée [...] Cela pouvait bien etc. add. ms.

1. Voir la phrase « vêtu de son » du Cahier 69 (Esquisse LXXIV, p. 912, 5^e ligne du 2^e §).

2. L'addition que nous signalons à la variante b de cette page est empruntée à Jean Santeuil (éd. citée, p. 843-844).

Page 944.

a. Lecture conjecturale. ♦ b. Avant cette phrase, Proust en a commencé une autre dans ms., qu'il a interrompue, en omettant de la biffer, au milieu d'un mot : Un jour où elle lui av<ait> ♦ c. la garder. [Il se disait alternativement qu'elle avait des amants et qu'elle n'en avait pas. biffé] Chaque fois ms. ♦ d. En marge dans ms., en regard de ces mots, un dessin de Proust représente une silhouette de femme. ♦ e. Proust note en marge : « Ne va pas avec ce qui vient puisque Plus d'espoir devrait peut-être être mis avant. »

1. Le Cahier 22 juxtapose l'interrogation de la petite phrase à celle d'Odette d'une manière beaucoup plus brutale que le texte définitif d'*Un amour de Swann*.

Page 946.

a. Proust avait d'abord écrit dans ms. : combien de choses on m'a apprises que tu ne m'avais pas dites. ♦ b. Note marginale de Proust : Il faudra que Mme Verdurin dise qu'elle ne se met jamais en colère qu'elle ne ferait pas de peine à une mouche et que je dise qu'elle est fausse en son temps.

1. La présence de ce nom confirme l'origine de l'interrogatoire dans « Un amour de Swann ». Proust l'a transféré de Jean Santeuil (éd. citée, p. 810 à 813).

Page 947.

1. Voir n. 1, p. 349.

Page 948.

a. En marge, cette note de Proust : « moustique ? ou le réserver pour les tables » (voir var. a, p. 949).

1. Dans la version définitive, c'est Mme Cottard qui remplace le peintre et témoigne de l'affection d'Odette pour Swann.

Page 949.

a. Dans la marge de ms., cette note de Proust renvoie à celle que nous donnons dans la variante a, p. 948 : Avant, où j'ai dit à la page précédente où il y a en marge : moustique. ♦ b. On trouve en marge dans ms. cette seconde rédaction introduisant le rêve de Swann, dont on ne sait où exactement raccorder la fin : Et pourtant il se trompait, il devait l'éprouver une fois encore, elle devait revenir prendre congé de lui. Il devait se retrouver une fois encore en présence de cet amour déjà si loin de lui. Ce fut en rêve qu'il connut une dernière fois la douceur inexprimable et cruelle du sentiment qui l'avait conduit pendant tant d'années.

1. Fin des « lois de l'amour » annoncée dans le Cahier précédent par la lune (voir l'Esquisse LXXIV, p. 917).

NOMS DE PAYS : LE NOM

Esquisse LXXVI

Cahier 26 (1909), ff^{os} 22 et 23 r^{os}, 22 v^o, 24 et 25 r^{os}, 24 v^o. Voir p. 376.

a. ripolin [flotte un air verni biffé], dans une ms.

Page 951.

a. Ce paragraphe, finissant à perdus pour nous [p. 953], est porté dans la marge du folio 22 r^o et sur le folio 22 v^o. Commencé en marge de le soleil qui s'était mis au chaud [1^{re} ligne de la page], c'est, du moins en son début, une nouvelle version du texte qu'on vient de lire.

Page 952.

a. quand tout d'un coup dans l'odeur [...] s'est incorporée add. ms. au folio 22 v^o.

Page 953.

Esquisse LXXVII

Cahier 32 (1909-1910); LXXVII.1 : ff^{os} 2 à 4 r^{os}, 3 v^o, 5 r^o, 4 v^o, 6 r^o, 5 v^o, 1 v^o; 6 et 7 r^{os}, 6 v^o, 8 r^o, 7 v^o, 9 r^o (voir p. 377 à 386); LXXVII.2 : f^o 2 v^o; LXXVII.3 : f^o 9 v^o; LXXVII.4 : ff^{os} 9 v^o et 10 r^o;

LXXVII.5 : f° 11 v° ; LXXVII.6 : f° 12 v° ; LXXVII.7 : f°s 13 et 14 v°s, 15 r° ; LXXVII.8 : f° 17 v°.

Page 954.

a. et d'une petite ville d'eau [6 lignes plus haut] allemande [...] d'Homère *add. ms.* ♡ b. glacial [et liquide · biffé] comme de l'eau, mais *ms.* Nous considérons que la biffure porte sur l'ensemble du syntagme.

1. À rapprocher d'un fragment du Cahier 28, intitulé « Kreuznach » et reproduit par Philip Kolb dans *Textes retrouvés*, Gallimard, 1971, p. 269-272 : « Un jour que je demandais à M. de Guermantes de me dire les beaux titres de son beau-frère, j'entendis un beau nom composé retentir comme des noms de héros d'Homère [...] je reconnus formellement un second < nom > pour un site voisin de la petite ville d'eaux allemande où j'étais allé autrefois avec ma mère bien avant Querqueville. » Proust a fait deux séjours à Bad Kreuznach, sur la rivière Nahe, en Allemagne, en 1895 et en 1897. On retrouve trace de ce souvenir dans *Le Côté de Guermantes I*, (voir t. II de la présente édition, p. 552).

Page 955.

a. (église [4^e ligne de la page] à qui [...] intellectuellement) *add. ms. au folio 3 v°* ♡ b. De ce paragraphe existent trois versions dans les premières pages du Cahier 32. Nous donnons d'abord dans cette Esquisse la troisième, qui se trouve au folio 5 v°, puis la première, rédigée au folio 1 v°, à laquelle renvoie une note du folio 5 v° : voir la page contre la couverture qu'on pourra peut-être introduire ici. Voici la seconde version, que l'on trouve au folio 6 r° : Le printemps vint, le changement de saison qui fait alterner les nostalgies, l'instabilité du rêve, d'autres lectures enfin qui m'avaient fait surtout imaginer la nature bretonne et le gothique normand et en avaient fait ce que, pour l'instant, je désirais le plus voir, me firent demander à mes parents quand on parla de m'envoyer aux bains de mer un voyage en Normandie et en Bretagne ; et ils revenaient alors à cette ancienne idée de Querqueville « entre Normandie et Bretagne » et d'où je pourrais si ma santé me le permettait « rayonner » dans les deux provinces.

1. Cette citation semble empruntée à la phrase terminale de *Val d'Arno* de Ruskin : « [...] vous prierez pour que vos champs anglais, joyeusement, comme les bords de l'Arno, puissent encore dédier leurs purs lys à Sainte-Marie-des-Fleurs » (texte cité par Proust dans *La Bible d'Amiens*, p. 70). Il est probable que le titre des *Matins à Florence* de Ruskin a également inspiré cette rêverie.

Page 956.

a. À tout moment [p. 955, avant-dernière ligne] de notre vie [...] nos désirs. *add. ms. au folio 5 v°, précédée de la note : ajouter ici cette pensée* . ♡ b. Suivent dans *ms.* plusieurs lignes biffées. ♡ c. Dans la marge en regard de ces mots, au folio 1 v° de *ms.*, nous trouvons le texte suivant, à nouveau

consacré aux changements de saisons et aux pays qu'ils font désirer : Ils en réveillent en nous l'amour intermittent mais exclusif. Le plaisir particulier que le temps me donnait en me faisant rêver d'un pays cherchait à se renouveler, à se développer, à se nourrir, en voulant partir pour ce pays. Et tout ce qui se rapportait à un autre aimé la veille était devenu sans charme. Ces matins où dans la brume bleue on voit au bout des rues bleuies à l'horizon la mer de Sicile, il me fallait plus de soleil, plus d'azur, les couleurs des tableaux et des jardins, toutes les falaises de Bretagne, la mer grise, les églises de granit m'étaient devenues fastidieuses. ♦ d. Ce paragraphe est suivi dans ms. d'une note de Proust : Un jour aux Champs-Élysées et alors mettre ici l'histoire de Gilberte. Cette note indique pour la première fois le projet d'intercaler à cet endroit l'épisode de Gilberte déjà esquissé dans le *Cabier* 27 (voir l'Esquisse LXXX, p. 966). ♦ e. Ce paragraphe est porté au folio 6 v° de ms. ♦ f. Depuis en tenant même à m'offrir 6 lignes plus haut, nous suivons le texte d'une seconde rédaction portée au folio 5 v° de ms. Le premier jet, aux folios 6 et 7 r^{os}, procure le texte suivant : [pour mon esprit,] imaginâ que nous partirions ensemble mais que tandis qu'elle irait voir sa nièce malade à Bagnoles j'irais à Querqueville par le plus long, en refaisant à peu près le voyage que Mme de Sévigné avait fait avec la duchesse de Chaulnes en 16 [un blanc] et où elle avait été de Paris à « l'Orient » et Quimperlé en « passant » par Amiens, le Pont-Audemer, Caen, Bayeux et la Bretagne.

1. Ouvrage de Ruskin (*The Stones of Venice*), traduit en français par Mme Mathilde Crémieux, Laurens, 1906.

2. Proust a songé à insérer ici l'épisode de Gilberte aux Champs-Élysées (voir var. d).

3. Il s'agit probablement du voyage que fait Mme de Sévigné en 1689. Ses lettres adressées à sa fille, Mme de Grignan, nous montrent qu'elle alla de Paris aux Rochers où se trouvait sa propriété, en passant par Chaulnes, Amiens, Picquigny, Rouen, Pont-Audemer, Dives, Caen, Avranches, Pontorson, Dol et Rennes, et qu'elle visita ensuite Auray et Lorient.

Page 957.

a. Proust a en fait écrit dans le *Cabier* : que dis-je, que ces villes étaient . . . Nous supprimons le second que . ♦ b. pas [des biffé] [leur corr. biffée] [un corr. biffée] [leur corr.] [Noms corrigé en Nom]? ms. ♦ c. Depuis le début de ce paragraphe, nous donnons le texte d'une reprise au folio 7 v° de ms. Le premier jet est biffé et difficilement reconstituable sous les ratures et les additions.

1. Proust semble se souvenir de sa lettre écrite à Émile Mâle le 8 août 1907 : « Qu'y a-t-il de plus intéressant à voir en Normandie ? Je ne me place pas exclusivement au point de vue cathédrales ni même des monuments. En tout cas une ville restée intacte (comme m'a paru jadis, du chemin de fer, Semur, qui m'avait tant plu) serait plus féconde pour mes rêves [...] et puisque nous parlons vieilles villes, puis-je quitter dès ce paragraphe et pour une seconde la Normandie, pour vous demander si Fougères, Vitré, Saint-Malo, Guérande sont

des choses de premier ordre, et si elles vaudraient la peine d'un voyage ? » (*Correspondance*, t. VII, p. 249).

Page 958.

a. Suit, aux folios 9 et 10 r^{os} de ms., un passage, interrompu et biffé, sur l'image de Bayeux : Et j'aurais voulu en réalité m'arrêter près de Bayeux pour voir le vieil hôtel normand de la cousine de Mme de Guermantes, la duchesse [Dives biffé] de Port, que j'imaginai toujours à sa grande vitre ancienne, sur la Place, au bout de laquelle on voyait au-dessous l'église en granit comme la falaise, la mer souffletée par les lames blanches d'un éternel hiver, ne recevant que des nobles, dont les idées devaient être anciennes, locales, mystérieuses, tristes et marines comme les siennes dans son grand <salon> de boiserie où si j'avais pu y¹ pénétrer j'aurais été baigné d'une atmosphère plus poétique qu'en lisant le premier chapitre du *Chevalier des Touches* et le *Cabinet des Antiques*. Pour la duchesse de Port comme pour les villes où je devais aller, toute cette vision m'était fournie par son nom. Car c'est le grand charme des noms nobles, qui sont du reste si souvent des noms de terre qu'ils ♣ b. Nous présentons à partir d'ici sept fragments isolés portant sur la rêverie, tous rédigés sur les versos du Cahier. ♣ c. Proust a ici indiqué en interligne dans ms. : exécration .

Page 959.

a. Parme, toujours elle réapparaît devant nous sous la couleur de son nom, et <d'> obscures associations qui ont pu la modifier, comme par exemple sur ce bloc uni, doux et clair du nom de Parme peut chez certains, être étendue à teintes plates la couleur mauve de la violette de ce nom biffé] toujours ms.

Page 961.

a. à la surface inconnue [...] d'en remplacer : tel est bien le texte. ♣ b. Venise, Parme, [Morlaix biffé], Bayeux ms. ♣ c. Le manuscrit donne : Parme ou [Caen biffé] ou [Saint-Sauveur-le-Vicomte biffé] ne pouvaient . Proust n'a remplacé aucun de ces deux noms. Nous maintenons le second, l'accord au pluriel étant maintenu dans la suite de la phrase, et à cause de la mention de Barbey d'Aureville (voir n. 1). ♣ d. Stendhal ou [Barbey d'Aureville biffé] y avait ms. Proust n'a pas corrigé ; nous maintenons le nom biffé.

1. Ville natale de Barbey d'Aureville.

Page 962.

Esquisse LXXVIII

Cahier 3 (1908-1909), ff^{os} 30 et 40 r^{os} ; 40 v^o. Voir p. 388 à 390.

a. email fixe lecture douteuse.

1. Sic.

Page 963.

Esquisse LXXIX

Cahier 1 (1909), ff^{os} 3 à 5 r^{os}, 4 et 5 v^{os}, 6 r^o, 6 v^o, 7 à 10 r^{os}. Voir p. 389-390.

Page 966.

Esquisse LXXX

Cahier 27 (1909), ff^{os} 13 à 16 r^{os}, 15 v^o, 17 à 21 r^{os}. Voir p. 387 à 390.

a. En regard de ces lignes, sur le folio 12 v^o de ms., se trouve cette autre note de Proust : Il faudra faire remarquer que Mlle Swann a le visage de sa mère trempé dans le roux de son père (chercher un exemple dans la vie) avec le regard de son père (Lucien), peut-être Illan, peut-être Plan-tev[ignes]. Voir n. 2, p. 1022.

Page 967.

a. En regard du passage qui précède, du début de la page à ce mot, Proust a noté dans la marge du Cahier : médiocre . ♦ b. Proust avait d'abord écrit dans ms. : et que pourtant je pouvais traverser . Le changement du verbe n'a pas été suivi de la correction nécessaire. Nous rétablissons.

Page 968.

a. Lecture conjecturale. ♦ b. Le texte de ce paragraphe est donné dans ms. par une addition portée aux folios 15 v^o et 16 r^o.

Page 969.

a. Depuis Les Champs-Élysées , nous suivons le texte d'une seconde rédaction commencée au folio 16 r^o et achevée sur le folio 15 v^o. Nous donnons ci-dessous le premier jet, qui n'a pas été biffé : Les Champs-Élysées, jusque-là vides, contenaient la présence bienheureuse ; une angoisse immense crispait l'air entre les chevaux de bois et la pelouse, les chaises de fer laissées libres par l'assemblée des institutrices semblaient prêtes à me recevoir évanoui, la statue de bronze étincelait de bonheur et de soleil.

Page 970.

a. En marge dans ms., une note de Proust : le mettre quelques lignes plus haut . ♦ b. Le manuscrit porte : fréquents et ces jours-là elle ne venait pas . Nous supprimons la conjonction et la remplaçons par une

virgule. ♦ c. Depuis Alors tout d'un coup [8 lignes plus haut], le passage est très travaillé. Nous ne tenons pas compte d'un certain nombre de mots qu'au cours de corrections successives, Proust a omis de biffer.

1. Dans cette phrase, « son crescendo » se rapporte à l'« ouverture », « grandissent » a pour sujet « ces sons », et ce dernier « ils », faisant sortir de la comparaison, renvoie aux « reflets ».

Page 971.

a. Nous omettons après ces mots un passage trop décousu dans ms. ♦ b. Lecture conjecturale.

1. Dans le passage qui précède, et que nous omettons (voir var. a), Proust parle de la « flore passagère des croisées », c'est-à-dire des ombres découpées par la ferronnerie. C'est à cette « flore » que renvoie le pronom « la ».

Esquisse LXXXI

Cahier 27 (1909), ff^{os} 26 à 33 r^{os}, 32 v^o, 34 r^o, 31 v^o. Voir p. 390, 401-402, 480-481 et 404-405.

Page 972.

a. En marge de ce passage, on trouve cette rédaction : Certains jours le temps ne s'arrangeait pas, elle ne viendrait pas, il faisait mauvais nous sortions tout de même et je forçais Françoise à venir faire un pèlerinage jusque même devant sa porte , suivie d'une note de Proust voir plus haut sur le verso , note qui, suivie d'un dessin en forme de spirale, renvoie au folio 19 v^o (voir var. a, p. 979).

Page 973.

a. de baisers. [Les dimanches à table j'entendais mon grand-oncle dire que tous les jours en se promenant allée des Acacias il revoyait passer Madame Swann dans des toilettes extraordinaires, mais ayant le plus mauvais genre. Le lendemain elle¹ venait tout de même : elle n'avait pas été à la matinée dansante biffé] J'imaginai ms.

Page 974.

a. Sic. ♦ b. En marge dans ms. se trouve cette note : À mettre avant.

Page 975.

a. Ce passé [6 lignes plus haut] de notre amitié [...] aimer. add. ms. au folio 32 v^o. ♦ b. Ce paragraphe est une addition portée au folio 31 v^o de ms.

1. C'est-à-dire Gilberte.

1. Voir l'Esquisse LXXX, p. 966.

Page 976.

a. Proust a écrit dans ms. dont j'usais de mille ruses . Nous rétablissons. ♦ b. Lecture conjecturale. ♦ c. Lecture conjecturale.

Esquisse LXXXII

Cahier 27 (1909), ff^{os} 16 à 20 v^{os}, 42 à 45 r^{os}. Voir p. 388-389, 392 à 397, 398 à 400, 408-409.

Page 977.

a. à arceaux, se [précisait biffé] réalisait ms. ♦ b. dans ses patins lecture conjecturale

Page 978.

a. Dans ms. Proust a par inadvertance écrit timon . Nous corrigeons.

Page 979.

a. Un signe en spirale renvoie ici à un dessin identique en marge du folio 28 r^o de ms. (voir var. a, p. 972). La liaison paraît claire entre le passage qui commence par Certains jours et la formule jours moins heureux de la page 972. ♦ b. Le Cahier donne : séparé d'elle, elle dirait . Nous supprimons le second elle . ♦ c. Les deux lignes qui viennent sont bien peu cohérentes ; tel semble pourtant en être le texte. ♦ d. Cette note renvoie au folio 42 r^o de la pagination de la Bibliothèque nationale, paginé par Proust Y grec.

Page 980.

a. chez Suzanne [de Forchin biffé] Verdurin ms. ♦ b. Cette « note de régie » renvoie à l'addition marginale du folio 44 r^o de ms. où Proust parle de Maxime Verdurin, que nous donnons peu après (voir var. c). ♦ c. J'avais beau [10 lignes plus haut] demander [...] avec lui. add. ms., en marge du folio 44 r^o. ♦ d. Lecture conjecturale.

Page 981.

1. Voir l'Esquisse XLVII, p. 790-791.
2. Voir l'Esquisse LXXVII, p. 953 à 961.

Esquisse LXXXIII

Cahier 31 (1909), ff^{os} 10 et 11 r^{os}. Voir p. 409 à 412. Au folio 2 r^o du même Cahier se trouve un premier crayon, interrompu

et biffé, de cette scène : « C'était une femme merveilleusement belle qu'on voyait quelquefois aux courses, aux concerts, allée des acacias, à un moment elle faisait arrêter sa voiture à deux chevaux et descendait l'allée à pied suivie de deux grands lévriers. Elle »

Page 982.

a. C'est là probablement le début d'une phrase interrompue. ↔ b. À partir d'ici, nous avons systématiquement mis entre crochets les mots qui ont disparu avec la détérioration de la partie droite du feuillet (11 r^o). Notre tentative de restitution est parfois hasardeuse.

Page 983.

Esquisse LXXXIV

Cahier 27 (1909), ff^{os} 34 à 42 r^{os}. Voir p. 409 à 414.

a. Dans la marge de ms., avec un trait renvoyant à Désormais, cette note de Proust : Voir à partir d'ici dans le Cahier 4. Il s'agit, selon la concordance établie par Mme Callu, du Cahier numéroté 72 dans le fonds Proust de la Bibliothèque nationale (N.a.fr. 18322). Plusieurs pages manquent à ce Cahier, consacré pour l'essentiel au second séjour à Balbec, et en particulier à la réception à la Raspelière.

1. Proust parle du portrait du roi Charles I^{er} peint par Van Dyck dans un article (recueilli dans *Essais et articles*, éd. citée, p. 400).

Page 984.

a. Proust a noté en marge : Mettre cela plutôt après les jours où je la vois à pied. ↔ b. Proust a écrit : le lendemain, d'un grand chapeau. Nous rectifions.

Page 986.

a. Lecture conjecturale. Peut-être aussi désirait ?

Page 987.

Esquisse LXXXV

Carnet 2 (vraisemblablement 1911), ff^{os} 4 v^o, 5 r^o, 5 v^o. Voir p. 412.

a. Lecture conjecturale. ↔ b. À partir d'ici, la fin de la phrase que nous donnons est une seconde version, rédigée à la suite d'un premier jet interrompu (ff^{os} 5 r^o et 5 v^o), que voici : qui s'avancait, pour moi aussi noble, aussi spéciale que si c'eût été Marie Stuart, sous les arbres choisis.

Esquisse LXXXVI

« Proust 21 » (sans doute 1911), ff^{os} 198 à 202 r^o, 201 et 202 v^{os}, 203 à 206 r^{os}. Voir p. 414 à 430.

Page 988.

a. mais ce sont surtout dans les parties [...] pas encore, [que la lumière du matin refait le bois, refait chaque arbre. *biffé*] qui paraissent *ms.* Proust, après la biffure, n'a pas restructuré sa phrase en conséquence. Nous supprimons dans *avant* les parties .

1. Ce pronom renvoie à « la lumière du soleil », dans le passage qui précède celui-ci au folio 198 r°.

2. Cette note de Proust était, semble-t-il, destinée au secrétaire — sans doute Albert Nahmias —, qui a noté dans la marge : « impossible de saisir ce que vous désirez ici, cher Marcel ».

Page 989.

a. Ce paragraphe est ajouté sur les versos des folios 201 et 202 ; il est accompagné d'une note de Proust : ou à un autre endroit de ce morceau. ♦ b. Le manuscrit donne en fait que celles de ses fleurs ; le possessif renvoie à les lilas . Nous rétablissons l'accord.

Page 990.

a. Dans *ms.*, Proust a biffé la phrase depuis son début jusqu'à ce mot. ♦ b. Lecture conjecturale.

Page 991.

a. la puissance [que la femme y avait perdue. Je remarquai de nouveau les énormes globes de gui aux chênes *biffé*] et *ms.*

Page 992.

*À l'ombre
des jeunes filles en fleurs*

AUTOUR DE MME SWANN

Esquisse I

Cahier 27 (1909), f° 41 r°. Voir p. 423-424 et p. 457 et suiv. Ce passage est le noyau à partir duquel Proust décrira la métamorphose de Swann ; mais dans la version définitive, en partie pour constituer le début d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, en partie pour maintenir plus longtemps l'indécision, il divisera son texte pour le destiner à deux moments différents de l'épisode.

a. guère *add. ms.* ♦ b. le pauvre *add. ms.* ♦ c. Le manuscrit donne en fait à le colonel . Nous corrigeons.

Cahier 67, ff^{os} 1 r^o à 15 r^o (voir p. 430 à 449 et 557). Ce Cahier est presque entièrement consacré à la grande actrice, dont Proust tait d'abord le nom avant de l'appeler Sarah Bernhardt. Les allusions aux Ballets russes et à Nijinski, accompagnées d'impressions qui semblent encore vives (voir n. 1 et 2, p. 1002), même si elles ont été ajoutées, situent ce texte vers le 4 juin 1910, date à laquelle Proust assista à une représentation de *Shéhérazade* à l'Opéra, donnée par les Ballets russes. Sans doute découvrit-il à cette occasion la troupe et son célèbre danseur (voir sa lettre à Reynaldo Hahn du 10 juin 1910, *Correspondance*, t. X, p. 114).

Deux interprétations du rôle de Phèdre par Sarah Bernhardt ont pu inspirer ce passage, donc le texte définitif. D'une part le grand gala de l'Opéra donné au profit des victimes de la disette en Russie, le 19 mai 1892, au cours duquel Sarah Bernhardt joua la scène de la déclaration. D'autre part, une série de vingt représentations données à partir du 19 novembre 1893 au théâtre de la Renaissance, que Sarah Bernhardt venait d'acquérir. Comme à l'Opéra, c'est une partie de la pièce que joue ici Sarah Bernhardt, puis, dans le roman, la Berma ; c'est bien la scène de la déclaration (acte II, scène V) qui est citée à la page 435 (*On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous*, vers 584), puis dans *Le Côté de Guermantes I*, quand le narrateur se souvient de la première fois où il vit la Berma (t. II de la présente édition, p. 344). À la Renaissance en revanche, c'est la pièce entière qui était jouée. Mais il s'agissait, comme dans cette Esquisse, d'une série de représentations, et non d'une représentation unique comme à l'Opéra. D'autre part, les articles qui saluèrent la performance de la grande tragédienne ont visiblement inspiré Proust jusque dans le texte définitif (voir n. 1, p. 435, n. 2, p. 441 et n. 1, p. 550). Enfin, l'influence prêtée dans cette Esquisse à Sarah Bernhardt sur l'organisation matérielle du théâtre où elle se produit (même si Proust fait état d'un directeur sur lequel elle a au demeurant autorité) évoque le rôle que tint Sarah Bernhardt au théâtre de la Renaissance du moment où elle en devint propriétaire et le dirigea. Rappelons qu'elle avait auparavant occupé des fonctions directoriales aux théâtres de l'Ambigu et de la Porte-Saint-Martin, mais sans pouvoir y imposer ses conceptions et le répertoire de son choix. Le théâtre de la Renaissance, en revanche, fut *son* théâtre, autant que le théâtre Sarah-Bernhardt, qu'elle acquit en janvier 1899, après avoir renoncé à la Renaissance. L'alternance à l'affiche de chefs-d'œuvre classiques et de pièces modernes, souvent médiocres, mentionnée par Proust jusque dans le texte définitif, correspond à la politique que Sarah Bernhardt dut mener, souvent contre son gré : l'entreprise avait des exigences matérielles auxquelles elle satisfait imparfaitement, montrant jusqu'au bout de sa longue carrière des aptitudes commerciales très inférieures à ses talents d'actrice. Mentionnons encore pour mémoire la représentation de *Phèdre* avec Sarah Bernhardt au théâtre du Vaudeville, le 28 mars 1893, au profit de l'œuvre de la Pouponnière,

sans parler de représentations données à d'autres époques, comme à la Comédie-Française avant 1880, où elle tint successivement le rôle d'Aricie et celui de Phèdre, puis dans de multiples tournées. Bref, le rôle de Phèdre est l'un de ceux où elle s'illustra le plus souvent. Il est douteux que Proust l'ait vue jouer *Phèdre* à l'Opéra ou à la Renaissance. Voir, sur ce point, n. 2, p. 430.

La grande tragédienne sera « la Berma » dans le texte définitif, mais jusqu'au Cahier 21, Proust écrit parfois « la Brema », graphie qu'on retrouve dans les dactylographies de 1912 sans que Proust y apporte correction. Dans cette Esquisse, le nom de « Sarah Bernhardt » s'estompe après le folio 15 r°. Mais même quand le nom est précisé, l'entourage de figures romanesques (Swann, la grand-mère, les parents, sans parler du narrateur), l'évocation approximative de la réalité, tout concourt à faire ici de Sarah Bernhardt non une figure réelle, mais déjà un personnage de roman.

Page 993.

a. Les points de suspension sont de Proust. ♦♦ b. « Ne le rejoue-t-elle [2^e ligne de la page] jamais ? [...] Ah ! add. ms. ♦♦ c. Peut-être : Vraiment . Cette phrase est donnée par une addition interlinéaire s'achevant dans la marge de ms. ♦♦ d. Les quatre phrases qui viennent jusqu'à et une de *Phèdre* , sont données par des additions sur ms. ♦♦ e. représentation [d'On ne badine biffé] des *Caprices de Marianne* ms. ♦♦ f. Tout le début de la phrase, jusqu'à ce mot, a été biffé par Proust ; nous maintenons le passage biffé. ♦♦ g. Ces mots sont situés à la fin du folio 1 r°.

1. Il ne semble pas que nous possédions le morceau auquel Proust fait ici allusion.

2. Sarah Bernhardt n'a jamais joué, semble-t-il, dans *Les Caprices de Marianne*.

Page 994.

a. Cette phrase, de lecture difficile, a peut-être été laissée en suspens par Proust. ♦♦ b. et de sanglots add. ms. ♦♦ c. en pleurant add. ms.

Page 995.

a. et [ce mouvement que ma volonté biffé] mon corps suscitée ms. Le maintien de suscitée par l'affiche montre que Proust n'a pas vraiment tenu compte de sa correction. ♦♦ b. Ce mot illisible est le premier du folio 5 r° de ms. L'enchaînement avec la fin du folio 4 r°, elle-même de lecture difficile, est problématique. ♦♦ c. La voiture nous arrêta [...] artiste. add. ms. ♦♦ d. Le passage qui suit dans ms., jusqu'à à côté de ma grand-mère [p. 996, var. b], se trouve en ajout au verso des folios 5 et 6. ♦♦ e. Cette phrase est probablement interrompue. Elle constitue peut-être un ajout à la phrase qui commence par On sentait que jusqu'aux moindres contrôleurs . Il est cependant impossible d'en être assuré, car cette page du manuscrit est extrêmement confuse. ♦♦ f. Au fond de la salle [...] tremblant add. ms.

Page 996.

a. plus ou moins [propice et *biffé*] [bon *corr.*] conducteur *ms.* ↔ b. *Fin de l'ajout signalé à la variante d, p. 995* ↔ c. Une chanteuse vint saluer [...] bouquet. *add. ms.* ↔ d. où un livre¹ était posé *add. ms.* ↔ e. comme quand des acteurs [...] représentation, *add. ms.* ↔ f. Cette phrase a été plusieurs fois *biffée* et réécrite dans *ms.*

1. À cette époque, le théâtre de la Renaissance pouvait contenir neuf cents personnes.

Page 997.

a. comme si personne [...] cela *add. ms.* ↔ b. et derrière lui [...] s'écarte *add., ms.*

Page 998.

a. Le passage qui suit, jusqu'à toutes ces têtes (*var. d.*) figure sur *ms.* en ajout sur les folios 9 et 10 v^{os}. ↔ b. Après chœur nous ne parvenons pas à lire un mot ajouté dans l'interligne sur *ms.* ↔ c. bien plus encore qu'elle [...] en scène *add. ms.* ↔ d. *Fin de l'addition signalée à la variante a.*

Page 999.

a. la salle qui elle aussi [p. 998, dernière ligne] [...] applaudissements 2^e rédaction marginale dans *ms.* Voici le premier jet, qui n'a pas été *biffé*: j'entends dans la salle comme une lame retentissante d'applaudissements ↔ b. « Je dis [8 lignes plus haut] c'est sublime [...] échappe. *add. ms.*

1. Ce thème est développé dans l'Esquisse III, p. 1001.

Page 1000.

a. déception. « [Comment peux-tu dire que tu n'as pas aimé cela me dit ma grand-mère, tu avais *biffé*] Que *ms.*

1. Le dialogue au style direct qui va suivre reprend le dialogue au style indirect ébauché quelques lignes plus haut : ce mode de composition, donnant progressivement vie aux personnages, est illustré par d'autres exemples dans les brouillons d'*À la recherche du temps perdu*.

2. Aussi sommaires soient-elles, les remarques de Swann valent mieux que celles de M. de Norpois qui, mis à part deux ou trois généralités, ne reconnaît à la Berma d'autre mérite que le choix de ses rôles (voir p. 449). Ainsi, dans le roman, le héros devra-t-il attendre le déjeuner avec Bergotte pour enrichir ses propres impressions.

1. Lecture douteuse.

Page 1001.

a. Ce passage s'achève au folio 15 r° de ms. Proust enchaîne, au folio 16 r°, avec un texte dont voici le début : Montargis m'avait demandé de venir le rejoindre au théâtre de XX où il allait chercher son amie. Je devais venir à l'avant-dernier entracte. C'était pour les représentations de cette grande artiste que j'avais tant souhaité entendre autrefois que la pensée d'être malade une année pour l'entendre dire quelques vers de Hugo ne me semblait rien. Mais depuis mon désir de la beauté s'était porté ailleurs. C'était dans des pays ou dans des tableaux que je le vénérerais. L'art de la diction ou du chant ne consistait plus pour moi qu'en interprétations plus ou moins bonnes et cela m'était indifférent Voir n. 2.

1. La réplique en question est naturellement : « Tu le savais » (acte IV, scène VI, v. 1233. Voir n. 1, p. 557).

2. Voir var. a. À la fin du texte que nous transcrivons dans cette variante, le héros rejoint sur la scène Montargis et son amie qui discute avec la « grande artiste ». Arrive alors, au milieu de messieurs en habit, un acteur curieusement vêtu qui s'exerce à « répéter sa pantomime et son pas pour rester en forme ». Dans la version définitive, Montargis s'appellera « Saint-Loup » ; il est l'ami que le héros rencontrera à Balbec (dans la deuxième partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*). Ainsi Proust a-t-il déjà en vue les étapes de l'éducation artistique de son personnage, fort semblables à celles qui furent les siennes propres : à la fascination pour le théâtre succédera l'intérêt pour les paysages et pour les tableaux, un peu naïvement confondus dans un premier temps.

Notons enfin qu'évoquant dans une autre esquisse ces rues qui sont « comme le système nerveux de Paris », il énumère celles « par lesquelles j'allais aux Champs-Élysées et d'autres qui partent d'elles et que je pris un peu plus tard pour aller à mes premiers rendez-vous avec une couturière, et un peu plus loin encore, avec le boulevard Saint-Martin où j'accompagnai mon ami jusqu'au théâtre où il allait se perdre » (Cahier 64, f° 5 r°). Ce théâtre du boulevard Saint-Martin peut bien être la Renaissance et l'ami, Montargis (Saint-Loup), qui s'y perdra sans doute avec une actrice, allusion probable à ce qui deviendra dans le roman la liaison de Saint-Loup avec Rachel.

Esquisse III

Cahier 67, ff°s 10 à 13 v°s. Voir p. 440-441 et, dans le tome II de la présente édition, *Le Côté de Guermantes*, p. 351 : « Je n'aurais plus souhaité comme autrefois de pouvoir immobiliser les attitudes de la Berma [...] ». Bien qu'il s'agisse ici de pages écrites aux versos, ce passage semble être à peu près de la même date que celui de l'Esquisse précédente : textes et ajouts, rectos et versos s'entrecroisent au fil de ce Cahier. La lorgnette doit être comptée, avec le télescope, le stéréoscope, l'appareil photographique ou la lanterne magique, parmi ces instruments qui affinent ou déforment notre vision du monde ; vision intermittente souvent, au-delà de laquelle le narrateur cherche une problématique vérité.

b. Proust a écrit à cet endroit, en marge de ms. : Suivre 2 pages plus loin au verso. On passe du folio 10 v° au folio 12 v°.

3. Allusion probable à la deuxième représentation de la grande tragédienne, à laquelle assiste le héros (dans le roman, au début du *Côté de Guermantes I*). Voir n. 3, p. 1005.

Page 1002.

a. les costumes add. ms.

1. Proust songe à la représentation de *Shéhérazade* donnée à l'Opéra par les Ballets russes, et dont la première eut lieu le 4 juin 1910. Ce drame chorégraphique avait pour auteurs Léon Bakst et Michel Fokine, la musique était de Rimsky-Korsakov. Reynaldo Hahn écrivait à ce sujet dans *Le Journal* du 10 juin 1910 : « Le shah va partir pour la chasse, Quel superbe costume ! et comme M. Boulgakow le porte bien ! Il s'est fait un visage horrible et magnifique de roi méchant, comme on en voit dans les miniatures persanes et aussi [...] dans ces livres chinois où sont figurés grossièrement, mais de façon éclatante, à la gouache et sur papier de riz, des scènes violentes, qui racontent une histoire interminable et compliquée. Mélange de Perse et de Chine », et ailleurs dans le même article : « Le bleu domine dans le conflit tumultueux des tons, un bleu de turquoise flamboyant, l'azur fascinant et farouche des ciels d'Asie Mineure » — « Qu'est-ce que c'est que tes bleus, je ne les ai pas vus », demande Proust à Reynaldo Hahn dans sa lettre du 10 juin (*Correspondance*, t. X, p. 114 ; l'article de R. Hahn est cité en note par Ph. Kolb).

2. À propos du jeune nègre aimé de la sultane, R. Hahn écrit : « Il a le visage aigu d'une antilope, le torse fin et sinueux, il porte un turban de neige et un pantalon d'or, il sourit, tend les lèvres, se cabre, se jette en avant, enroule autour de Zobéïde ses bras maigres et ronds cerclés de bracelets, la soulève, l'emporte... C'est Nijinski. » — « Comment peux-tu même distinguer de la mimique de Nijinski qu'on ne voit pas, lui demande encore Proust, il est tout le temps derrière deux cents personnes » (*ibid.*). Il est cocasse que dans cette Esquisse, Proust tire parti d'observations de son ami à propos d'éléments qui précisément lui ont échappé. Au moins ces distractions renforcent-elles sa conviction que le plaisir théâtral est fugitif... On les rapprochera de cet étonnant passage de *Jean Santeuil* qui, au travers de l'art de Monet, préfigure celui d'Elstir : « À cet endroit de la toile, peindre ni ce qu'on voit puisqu'on ne voit rien, ni ce qu'on ne voit pas puisqu'on ne doit peindre que ce qu'on voit, mais peindre qu'on ne voit pas, que la défaillance de l'œil qui ne peut pas voguer sur le brouillard lui soit infligée sur la toile comme sur la rivière, c'est bien beau » (éd. citée, p. 896).

3. Marie-Gabrielle Krauss (1842-1906), célèbre cantatrice autrichienne qui remporta de grands succès à l'Opéra de Paris, notamment dans *Fidélío*, de Beethoven, dans *La Juive*, de Halévy, et dans *Aida*, de Verdi.

4. Vatslav Fomitch Nijinski (1890-1950), danseur et chorégraphe d'origine polonaise, entra aux Ballets russes en 1909. Cette année-là, les Ballets russes ne firent qu'une brève tournée en France. En 1910, leur succès fut triomphal, ainsi que les années suivantes. C'est en 1911, semble-t-il, que Proust eut l'occasion de rencontrer personnellement Nijinski.

Esquisse IV

Cahier 67, ff^{os} 20 r^o à 28 r^o. Voir p. 434. Passage sans doute peu postérieur à juin 1910 (voir la notule de l'Esquisse II, p. 1498). Sarah Bernhardt donna parfois des matinées poétiques, notamment pendant l'année 1900, au théâtre du Châtelet, où elle récita des poèmes de Musset (« La Nuit de mai », « Lucie »), de Mallarmé, de Gautier et de Hugo. Peut-être lui arriva-t-il de réciter des poèmes lors de matinées ou de soirées théâtrales.

b. à une pièce moderne ou à une tragédie classique *add. ms.* ♦ c. d'ailleurs un genre de salons littéraires, *add. ms.*

Page 1003.

a. Ce passage a été biffé d'un trait en travers depuis a dans un diner [1^{re} ligne de la page]. ♦ b. elle devait dire [deux poésies contemporaines, écrites pour elle par des acteurs sans talent. Avant chacune elle disait le titre : Soir byzantin ou Les larmes de la fille, on l'acclamait après on la rappelait et elle en disait biffé] [une poésie *corr.*] sans qu'on eût indiqué les titres. Elle *ms.* Nous modifions les titres en le titre, *correction que Proust a omis d'apporter.* ♦ c. les [cinq biffé] six minutes *ms.* ♦ d. Suit un espace blanc. Puis, Proust ébauche deux fragments, vite abandonnés, sur l'impression provoquée par l'annonce de la plus célèbre poésie de Victor Hugo. Transcrivant à part dans l'Esquisse V.1 le court fragment qui nous paraît, dans cette série de reprises, former un peu parenthèse, nous reprenons cette Esquisse à partir de l'endroit où elle offre une rédaction suivie.

1. De Gabriele D'Annunzio (1863-1938) (nous respectons dans l'Esquisse la manière dont Proust orthographie son prénom) a paru en juin 1910 la traduction française, chez Calmann-Lévy, du roman *Forse che sì, forse che no*, souvent considéré comme son chef-d'œuvre.

2. Nous ne savons pas qui est Gabriel Delfor (un peu plus bas, on lit plutôt : Delfour). On peut supposer, au vu des termes péjoratifs employés à son égard, qu'il s'agit d'une figure imaginaire. Seraient pareillement imaginaires les noms de poèmes cités.

3. « À l'arc de triomphe de l'Étoile », ode de Victor Hugo datée de novembre 1823, *Odes et ballades*, livre II, ode VIII.

Page 1004.

a. Les guillemets ne seront jamais refermés dans *ms.*

1. « À la colonne de la place Vendôme », ode de Victor Hugo, datée de février 1827, *Odes et ballades*, Livre III, ode VII.

2. On connaît la propension de Proust à enrichir ses récits de multiples comparaisons. Ici, le contraire a pu se produire : la présence d'une célébrité à un dîner a peut-être été imaginée comme un simple élément de comparaison avant de se transformer en scène dans le roman (Bergotte au déjeuner des Swann, p. 537).

3. Encore qu'il existe une opérette d'E. Audran intitulée *La Poupée* (1896), ce sont probablement des titres fantaisistes que Proust cite ici.

Page 1005.

1. Même remarque que pour la note 3, p. 1004. Il ne semble pas, en outre, que Sarah Bernhardt ait jamais joué dans *Les Burgraves*.

Esquisse V

Cahier 67 ; V.1 : f° 24 r°. Voir p. 433-434. Il s'agit d'une des deux ébauches mentionnées à la variante d, p. 1003. V.2 : f° 1 v°. Passage sans doute peu postérieur à juin 1910 (voir la notule de l'Esquisse II, p. 1498). Il s'agit d'un ajout, dont le début est problématique. La grande tragédienne n'y est plus nommée.

2. Voir n. 2, p. 993.

3. Voir, au début du Cahier 30 (ff°s 1 à 4 v°s), l'épisode de Mme de Guermantes au théâtre. Au folio 33 r° de ce même Cahier, Proust écrit : « Revenons au théâtre ». Il ébauche alors la deuxième représentation de la Berma (début du *Côté de Guermantes I*) et écrit notamment : « Mais ce spectacle qui avait été il y a quelques années pour moi l'objet d'une attention si dévorante, ce jeu de la grande artiste XXX dont je buvais chaque mot, tout cela je l'écoutais sans plus rien y chercher, non pas distraitemment, mais sans effort. »

Page 1006.

a. assis à une place [...] la fameuse X *add. ms.* ♦♦ b. même modernes *add. ms.* ♦♦ c. et en *lecture douteuse*

1. *Quelle importune main, en formant tous ces nœuds, / A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?* (*Phèdre*, acte I, scène III, v. 159-160).

2. *Le Demi-Monde* : voir n. 1, p. 433. Il ne semble pas que cette pièce ait jamais figuré au répertoire de Sarah Bernhardt. *Mademoiselle de la Seiglière* (1851), d'É. Augier d'après le roman de J. Sandeau, fut jouée par Sarah Bernhardt en février 1873 à la Comédie-Française. Enfin elle interpréta plusieurs fois *Les Enfants d'Édouard* (1833), de C. Delavigne ; elle y avait fait ses débuts en 1861 au théâtre de la Tour-d'Auvergne, dans le rôle du jeune Édouard V.

Esquisse VI

Cahier 20, ff^{os} 41 r^o à 44 r^o. Ces folios ont été barrés par Proust d'un trait en travers. Voir p. 430-470. On peut supposer que c'est dans la deuxième moitié de l'année 1910 que Proust a rédigé ce premier jet du dîner avec l'ancien ambassadeur. On lit sur le folio 41 r^o : « Les jours où elle ne venait pas aux Champs-Élysées, j'allais faire un pèlerinage », phrase biffée, et en continuité le début de l'Esquisse que nous publions. Le début de l'actuelle section d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* enchaînait avec la fin de *Du côté de chez Swann* : nous le constaterons jusqu'au stade des placards Grasset.

Vers juin 1910, Swann tenait auprès du héros une partie du rôle qui sera attribué à Montfort (voir l'Esquisse II). Le personnage de l'ancien ambassadeur a-t-il été créé après cette date ? Ou Proust a-t-il seulement procédé à une redistribution des rôles ?

« Montfort » est souvent orthographié « Monfort ». Le nom de Norpois est alors attribué au personnage qui deviendra Vaugoubert. Comme souvent, les corrections ultérieures de Proust n'iront pas sans confusions (il arrive même que « Norpois » soit corrigé en « Montfort »). En règle générale, c'est sur les placards Grasset de 1913 qu'à quelques négligences près, « Montfort » devient « Norpois ». Mais dans une lettre d'avril 1912, Nahmias s'étonnait déjà que sur le texte qu'il devait mettre au net, « Montfort » se changeât en « Norpois » (*Correspondance*, t. XI, p. 98). Dans une note afférente à cette lettre, Ph. Kolb suppose que Proust a pu vouloir éviter un rapprochement avec Louis-Philogène, vicomte de Montfort (1840-1911), officier et homme politique français, et avec Eugène Montfort (1877-1936), écrivain français, fondateur de la revue *Les Marges*. Mais dans ce cas, n'aurait-il pas changé avec plus de décision le nom de l'ambassadeur ?

Notons encore que dans le Cahier 58, f^o 7 v^o, M. de Guercy, qui préfigure M. de Charlus, tient contre la littérature des propos qui annoncent plutôt ceux de Norpois.

3. Comme nous l'indiquons dans la notule de cette Esquisse, l'orthographe « Monfort » alterne avec « Montfort ».

Page 1007.

a. Suivent cinq lignes biffées dans ms. On les retrouve plus bas, à partir de Je n'avais su que lui dire. ♦ b. un vieux [philipoteur biffé] [réac corr.], il ms. ♦ c. beaucoup [et si biffé] tu ms. ♦ d. de lui dire quelque chose de bien 2^e rédaction marginale. Le premier jet de ms. donne : de lui apporter quelque chose de bien . ♦ e. en [m'entendant parler de la beauté de madame Swann, de la jolie situation de leur maison, il avait été dupe comme on est dupe biffé] écoutant ms. ♦ f. l'impression qui [lui avait traversé la tête et lui faisait froncer les sourcils biffé] avait fait naître ms. Nous corrigeons qui en qu' . ♦ g. Nous sautons à cet endroit quatre lignes biffées peu lisibles.

1. Pour Buloz, voir n. 1, p. 432.

2. Proust gommara de plus en plus, dans la version finale de son roman, l'âge de ses personnages. Ici, il l'a pourtant maintenu ; voir, dans le texte définitif, p. 467 : « une jeune personne de quatorze à quinze ans ».

Page 1008.

Esquisse VII

Cahier 38, f^o 25 r^o. Voir p. 471-472. Ce cahier, que Proust désigne comme le Cahier « Mer », contient des notes destinées au premier séjour à Querqueville (Balbec) et s'achève par deux fragments « à ajouter » : celui que nous reproduisons dans l'Esquisse XXIII (voir p. 1034), puis celui-ci. On peut supposer que ces fragments sont un peu postérieurs à ceux qui sont reproduits dans les Esquisses II à V, donc qu'ils datent du deuxième semestre de l'année 1910.

Il ne faut sans doute pas entendre « première » au sens où on l'entend généralement pour une représentation théâtrale : Swann — dans l'Esquisse II ; ce sera Norpois dans le roman — a en effet vu lui-même la grande actrice dans *Phèdre* avant de la recommander aux parents du héros. Il ne peut s'agir que de la « première fois » où le héros la voit. On notera en outre que sa curiosité touchant aux détails de la vie de la grande tragédienne prépare un développement qu'on lira dans le roman à la page 479.

a. pas fait [grand plaisir ils étaient entrés en moi cependant *biffé*] [grande impression, d'autant plus peut-être *corr.*] cette *ms.*

Esquisse VIII

Cahier 31, ff^{os} 9 r^o-10 r^o. Voir p. 458-460. Ce Cahier ancien, classé parmi ceux qu'on appelle les « Cahiers Sainte-Beuve » (fin 1908-début 1909) débute par deux phrases sur « l'élévation naturelle » de la grand-mère du héros, puis enchaîne avec le mariage de Swann : « Mais un jour Swann se maria et se maria fort mal, avec une femme qui n'était pas une cocotte mais n'en valait guère mieux. Ma grand-tante crut tout simplement qu'il s'était marié dans ce fameux "milieu bon pour un jeune homme" qu'elle croyait qu'il fréquentait mais en réalité absolument en deh<ors> » (f^o 1 r^o), passage entièrement biffé. Les premières pages du Cahier 31 modulent, au fil de plusieurs ébauches interrompues, ce thème du mariage de Swann avec, « sinon une cocotte, au moins une veuve entretenue qui ne valait guère mieux » (f^o 2 r^o). L'évocation de cette « femme merveilleusement belle » nommée Sonia (en une occurrence, « Sonia » remplace « Louisa », biffé) conduit, jusqu'au folio 9 r^o, à une ébauche d'« Un amour de Swann » rapidement conclue par le mariage de Swann, qui cède au besoin de posséder vraiment sa maîtresse. Ainsi le mariage apparaît-il, dans ce Cahier, comme le

point de départ de l'invention de la liaison de Swann, alors qu'il sera, dans la version définitive, différé longtemps après que Swann se sera délivré de son amour.

Page 1009.

a. une fille [et il reporta sur elle toute la passion qu'il avait pour la mère. Et cette fois il était aimé *biffé*]. [3 lignes de phrases à peine ébauchées, *biffées*] Il ms. ♦♦ b. avec un coin [...] tête *add.*

1. Folio 2 r° du Cahier ; voir la notule.

2. La suite du Cahier annonce plus précisément l'évocation de Mme Swann au bois de Boulogne telle qu'on peut la lire à la fin de *Du côté de chez Swann* (voir p. 411 et suiv.).

Esquisse IX

Cahier 22, ff^{os} 48 r°, 49 r° et 47 v°. Voir p. 458-460. Ces pages se situent à la fin du Cahier, qui raconte la liaison de Swann avec Odette. Proust a désormais l'idée de dissocier la passion de Swann et son mariage : c'est même la sérénité retrouvée des deux amants qui rend cette union possible. Du moins ce mariage est-il encore imaginé dans le prolongement immédiat de l'intrigue amoureuse, alors que dans la version définitive, il sera, comme nous l'avons déjà souligné, différé à la fois dans le temps et dans le développement du roman.

c. avaient [autrefois *biffé*] [perdu *corr.*] l'habitude ms. ♦♦ d. Proust, en fait écrit dans ms. lui lui demandant ; nous corrigeons le second pronom. ♦♦ e. possédée. [Elle sentait qu'il recommençait à avoir des aventures et avait peur qu'il ne la quitte. Peut-être fut-ce dans cette crainte qu'elle désira avoir un enfant de lui. Lui du reste sentait bien que tout ce qu'il avait mis de lui en elle, maintenant que sa jalousie était passée *biffé*] Elle ms.

Page 1010.

a. supérieurs *add. ms.* ♦♦ b. Ce fragment, rédigé sur un verso de ms. en regard du début du fragment précédent, en est une reprise. ♦♦ c. c'était [un amour *biffé*] [une affection *corr.*] immense ms. ♦♦ d. Cette phrase et la suivante, jusqu'à relations humaines [var. g], sont en addition en haut de la page dans ms. ♦♦ e. sa [tendresse *biffé*] [gentillesse *corr.*], il ms. ♦♦ f. Sic. ♦♦ g. Fin de l'addition signalée à la variante d.

Page 1011.

a. Le Cahier donne : sa vie et ce ne fut peut-être pas calcul si elle ; aussi . Proust a manifestement omis de biffer la proposition que nous supprimons et qu'il reprend aussitôt après sous une nouvelle forme.

Esquisse X

Cahier 21, ff^{os} 38 r^o-39 r^o. Voir p. 481-484. Le Cahier 21, qu'on peut dater de fin 1910-1911, donne du dîner avec M. de Montfort une version plus détaillée que celle du Cahier 20 (voir l'Esquisse VI, p. 1006) ; il l'articule surtout avec la représentation de la Berma, dans une version proche du texte définitif, et enchaîne avec les visites du héros aux parents de Gilberte, conformément à l'ordre des événements qui sera adopté dans la première partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Tout ce récit couvre les folios 4 r^o à 38 r^o du Cahier. C'est à cet endroit que Proust écrit le passage que nous transcrivons ici, et qu'il faut situer chronologiquement avant l'entrée en grâce du héros auprès de M. et Mme Swann.

c. pour moi. » [Cette injustice me déplaisait car *biffé*] je croyais *ms.*

Page 1012.

a. Nous interrompons la transcription de l'Esquisse à l'endroit où le texte en devient presque semblable à celui de la version définitive (voir p. 484, dernière ligne).

Esquisse XI.

Cahier 27, ff^{os} 52 r^o à 57 r^o. Voir p. 484-485. Ce fragment a été rédigé vraisemblablement dans le courant de l'année 1909. Il fait suite, dans ce Cahier, au sentiment de joie que provoque chez le héros une sorte d'officialisation de son amour pour Gilberte ; son père dit en effet que parmi les personnes que connaît le jeune homme, « c'est la petite Swann qui tient la corde » (f^o 51 r^o).

b. un peu [exceptionnelles *biffé*] [particulières *corr.*] de *ms.*

Page 1013.

a. chercher [même si elle nous eût demandés tout de suite, et d'ailleurs il faudrait alors que nous sortions de notre cachette *biffé*] et *ms.* ♦♦ b. Soyez gai pour me faire plaisir. *add. ms.* ♦♦ c. Nous les [reconnaissons *biffé*] [voyions *corr.*] à leur *ms.* ♦♦ d. et fondre *add. ms.* ♦♦ e. tournant. [Il tombait une lumière crue *biffé*] L'après-midi *ms.*

1. Ce passage de la première à la troisième personne est troublant. Révèle-t-il une indécision semblable à celle que nous reconnâtrons dans un Cahier sans doute un peu antérieur comme le Cahier 26, où le jeune homme paraît se substituer de façon encore incertaine à Swann comme héros du roman (voir t. II de la présente édition, p. 944) ?

Page 1014.

a. sanguinolent [de peau [...] partait *add.*] la même [rouille *biffé*] [âcre et rouillé *corr.*] qui *ms.* Proust n'a pas achevé cette correction ; nous

corrigeons la même en le même ; faut-il entendre le même < parfum > ? ♦♦ b. vous m'étourdissez ; add. ms. ♦♦ c. je marchais avec [confiance, je biffé] ma joie [trois mots illisibles] Françoise ms. Nous conservons confiance à défaut d'une correction de Proust. ♦♦ d. je pouvais enfin l'étreindre, add. ms.

1. Cette scène où l'univers entier semble basculer annonce aussi la scène du lit avec Albertine, dans la deuxième partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (voir t. II de la présente édition, p. 285-286). Mais c'est le seul désir qui donnera alors au héros cette sorte d'ivresse, Albertine refusant de se laisser embrasser.

Page 1015.

1. Sur le folio 58 r° du même cahier, Proust écrit : « [...] douteux si je pourrai conserver "la Gilberte inconnue celle qui avait semblé me regarder à Combray" parce que ressemblerait aux autres suivantes. » Voir pourtant, p. 484, 27° à 29° ligne : « [...] ce même regard "en dessous", rêveur et fourbe que je lui avais vu la première fois à Combray. » — Dans le Cahier 29, à la suite d'un développement qui traite des aspects inquiétants du caractère de Maria (jeune fille qui préfigure largement Albertine), Proust écrit : « De même elle m'avait dit être très liée avec la petite de Gilberte [*sic*] celle qui avait dit "compris" quand Gilberte était allée avec moi derrière le laurier » (f° 5 r°), allusion à une autre version, peut-être non écrite, de la même scène, qui lie Gilberte et les jeunes filles du bord de la mer plus étroitement qu'elles ne le seront dans le texte définitif.

Esquisse XII

Cahier 20, ff°s 44 r° à 46 r°. Voir p. 490-491. Ce passage suit immédiatement, après un simple passage à la ligne, celui que nous transcrivons dans l'Esquisse VI (voir p. 1006 à 1008). Proust l'a barré à chaque page d'un trait en travers.

a. Suivent dans ms. quatre lignes biffées. ♦♦ b. c'était [un sacrifice biffé] une preuve d'amour ms. ♦♦ c. La fin de la phrase, depuis c'était contre , est biffée. Le texte est interrompu sur cette phrase biffée et se poursuit, après un passage à la ligne, par une ébauche du passage que l'on trouvera à la page 490, 36° ligne, du texte définitif : sur le papier à lettre un casque de chevalier [...]

Page 1016.

Esquisse XIII

Cahier 20, ff°s 46 r°-47 r°. Voir p. 491. Ce passage fait presque suite, dans le Cahier 20, au texte que nous transcrivons dans l'Esquisse XII, et à également été barré en travers (voir var. a). Dans l'intervalle, se trouve une version de la lettre de Gilberte assez proche du texte définitif (voir cependant n. 1, p. 491).

a. Cette dernière phrase de l'Esquisse est barrée en croix dans ms. Rappelons que tous les folios de 41 r° à 47 r° avaient déjà été barrés par Proust d'un trait en travers (voir les notules des Esquisses VI et XII). Ces traits en travers signifient de sa part non forcément un désaveu, mais plutôt que ces pages ont trouvé leur emploi au sein de rédactions mieux accomplies.

Esquisse XIV

Cahier 1, ff^{os} 11 r° à 13 r°. Voir p. 494. Dans ce Cahier datant vraisemblablement de fin 1908-début 1909, le passage que nous transcrivons fait suite à plusieurs fragments où sont décrites les impressions que procure un rayon de soleil sur le balcon en hiver. Du thème de la joie ressentie par qui pénètre dans une maison longtemps désirée, Proust retiendra dans *À la recherche du temps perdu* l'émotion du héros entrant pour la première fois chez les Swann. Mais ces pages vont bien au-delà, puisqu'elles débouchent finalement sur la déception provoquée ensuite par la réalisation du désir, thème capital du roman et qui y apparaîtra en plusieurs endroits.

Ce passage a été transcrit par B. de Fallois dans son édition du *Contre Sainte-Beuve*, chap. VI, « Le Rayon de soleil sur le balcon ».

Page 1017.

a. Autre lecture possible : la Rochenoiraise. ♦ b. Le concierge [11 lignes plus haut] mystérieux [...] une brouille. add. ms.

1. Thomas Henry Huxley (1825-1895), physiologiste anglais, adepte du transformisme selon Darwin. De cette hallucination, *Sodome et Gomorrhe* donnera une version légèrement différente (voir CF, t. II, p. 638).

Page 1018

a. du désir, [il faut voir passer ces filles *biffé*] dans ms. ♦ b. la sortie [pour les êtres *biffé*] [pour les hommes *corr.*], on ms. B. de Fallois lit : pour les bonnes. Passage de lecture difficile et de sens obscur.

Page 1019.

Esquisse XV

Cahier 31, ff^{os} 12 r° à 14 r°. Voir p. 504 à 507. Ce passage se situe dans le cahier peu après celui que nous donnons dans l'Esquisse VIII (voir p. 1008-1009).

a. Lecture douteuse. Le folio 12 r° de ms., qui va jusqu'à y trouvaient le < lendemain > est très abîmé à son extrémité droite : les derniers mots de chaque ligne sont peu lisibles. Nous avons placé entre crochets les mots ou syllabes que nous pensions pouvoir rétablir. ♦ b. et celui de Forcheville [...] le même add. ms. ♦ c. avec [exagération *biffé*] [satisfaction *corr.*] les ms.

1. Les « Machutoland » deviendront « Masséchutos » dans la version définitive (n. 1, p. 506). À quelle tribu Proust fait-il allusion ? La sonorité de ces mots sans doute inventés évoque les Bassoutos ou les Béchouanas, du Bassoutoland ou du Béchouanaland, en Afrique du Sud.

Page 1020.

Esquisse XVI

Ces deux fragments ont été rédigés à la suite sur une feuille détachée faisant partie d'un lot acquis par la Bibliothèque nationale en 1978 ; leur datation apparaît donc difficile.

a. fusse [réellement *biffé*] malade. *ms.*

1. Allusion probable à *Saint François et les Anges musiciens*, tableau datant de 1495 environ, attribué à Botticelli et qu'on peut voir au British Museum de Londres.

Page 1021.

a. dès [l'escalier *biffé*] l'antichambre, *ms.* ♦ b. et jeune encore *add.*

1. Sans doute Proust a-t-il été sur le point d'écrire « la première sonate de Saint-Saëns ». C'est elle qui est en effet évoquée dans *Jean Santeuil* (éd. citée, p. 816-819).

Esquisse XVII

Cahier 27, ff^{os} 51 v^o-52 v^o. Voir p. 527. Ce fragment est un « ajoutage ». Il prolonge des notations figurant sur les folios recto du même Cahier, notamment le bonheur du héros quand son père reconnaît l'importance de sa liaison avec Gilberte (voir l'Esquisse XI, p. 1012, et sa notule, p. 1508).

c. Gilberte [à l'hippodrome *biffé*] au Jardin *ms.*

Page 1022.

a. Ce dernier paragraphe de *ms.*, d'une encre différente et un peu détaché de ce qui précède, est sans doute postérieur. ♦ b. Dans *ms.*, les mots que vous sont soulignés par Proust de deux traits.

1. Le mariage de Gilberte avec Saint-Loup (nom définitif de Montargis), qui se produira dans *Albertine disparue*, est dès à présent évoqué. Quant à Andrée, qui apparaîtra dans la deuxième partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Proust avait d'abord envisagé de lui donner une plus grande importance, comme le montreront les esquisses de cette deuxième partie.

Esquisse XVIII

Cahier 27 ; XVIII.1 : f° 12 v° ; XVIII.2 : f° 92 v° ; XVIII.3 : ff°s 92 v° et 93 r° ; XVIII.4 : ff°s 91 v° et 92 r° ; XVIII.5 : ff°s 91 v° à 88 v° ; XVIII.6 : f° 90 r°. Voir p. 554-555. Le fragment 1 a été rédigé à l'endroit sur le cahier, sans doute dans le courant de l'année 1909 ; il amorce les cinq fragments suivants, rédigés à l'envers sur le même cahier, à une date probablement ultérieure (1909-1910). Rappelons que ce Cahier 27 contient un plan de l'ensemble de l'épisode de Gilberte aux Champs-Élysées (voir p. 1256) et des esquisses de plusieurs scènes (voir notamment l'Esquisse XI, p. 1012 à 1015).

c. En dessous de ces mots, Proust a ajouté : peut-être Illan / peut-être Plantev

2. Lucien est Lucien Daudet (avait-il le regard de son père Alphonse ?) ; Illan (voir var. c), le marquis Illan de Casa-Fuerte, que Proust rencontra en 1907 et dont la beauté était célèbre ; Plantev (voir var. c), Marcel Plantevignes, jeune homme dont il fit la connaissance à Cabourg au cours de l'été 1908. On méditera sur l'étonnante parenthèse, « chercher un exemple dans la vie », qui révèle une démarche créatrice inverse de celle qu'on attribue généralement à Proust. Notons que les trois exemples envisagés pour donner consistance à ce portrait de jeune fille sont ceux de trois jeunes gens. Un quatrième est évoqué au folio 58 r° : « Ne pas oublier si possible de parler de la maladresse physique des baisers, d'annoncer le mensonge de Mlle Swann dans bonté du père (nature de Lucien, de Foucart — pour cela [...]) ». André Foucart est un jeune ingénieur dont Proust avait fait la connaissance en même temps que celle de son père à Cabourg.

Page 1023.

a. se serait mis une perruque rousse *add. ms.* ♡ b. Lecture douteuse. ♡ c. Ce paragraphe est en addition sur le folio 93 r° de ms. ♡ d. Peut-être lilas

Page 1024.

a. sous sa peau de blonde, *add. ms.* ♡ b. obliquement *add. ms.* ♡ c. En regard de ces lignes on trouve cette note, sur le folio 91 r° de ms. : Il faudra dès Combray parler du regard franc de Swann. Mon grand-père dira Swann si droit, si bon. ♡ d. Cette inspiration de femme *lecture douteuse.*

Page 1025.

a. Nous tentons de restituer un texte à peu près cohérent. On lit en fait sur le Cahier 27 : comment quelqu'un pourrait dire [de ce tout discordant dire je *add.*] je pouvait [*sic*] par conséquent accepter la responsabilité jusqu'à la conciliation du tout ♡ b. On lit en ajout sur le folio 89 r° : Dire

de tout ce qui est en face que ce sera surtout plus sensible plus tard (car c'est trop jeune) et le restera même quand la ressemblance de son père aura pris le dessus, et son âme aussi. ♦ c. Cette dernière ligne a été ajoutée dans la marge de ms.

1. Voir, au folio 13 r^o : « Mlle Swann parée de cathédrales [...] »

2. Ces lignes s'éclairent un peu par un passage du Cahier 3 (f^o 20 r^o) : « Et je n'avais même pas besoin de voir la couleur du jour en haut des rideaux pour savoir le temps qu'il faisait : les premiers bruits de la rue m'apportaient l'atmosphère où ils avaient retenti. Le plus souvent pendant ces jours d'hiver, ils m'arrivaient morfondus par la pluie, obscurcis par le brouillard, quelquefois découpés par le froid avec une promesse de soleil glacial qui me donnait envie d'aller le voir au bord de la Somme enlacer des vignes d'ombre au porche d'or de Notre-Dame d'Amiens », et un peu plus loin : « Pendant quelques jours de roulements des chariots, l'appel du conducteur de tramways (qui passait en hiver presque au lever du jour) m'étaient arrivés morfondus par la pluie, éteints par le brouillard, un jour ils m'arrivaient vibrants de gelée et de soleil et me donnaient envie de partir pour Amiens, de voir à midi sur la place glacée de la cathédrale les vignes d'ombre que le soleil enlace au porche d'or ; un autre jour ils m'arrivaient chauffés au soleil, adossés à son mur, protégés du vent par les corniches, ses statues festonnées d'ombre comme une vigne d'or » (voir p. 388-389, ainsi que le début de *La Prisonnière*). L'allusion à Jules Lemaitre est obscure ; quant aux ouvrages d'Émile Mâle, notamment *l'Art religieux du XIII^e siècle en France*, ils contribuèrent amplement aux connaissances architecturales de Proust (voir t. II de la présente édition, n. 1, p. 198).

Page 1026.

a. Proust a en fait écrit : qui était celle . Nous corrigeons.

Esquisse XIX

Carnet 1, ff^{os} 45 r^o, 45 v^o, 46 r^o. Voir p. 536-550 et var. a, p. 543. Ce fragment a été publié par Ph. Kolb dans le Carnet de 1908 (*Cahiers Marcel Proust*, n° 8, Gallimard, 1976, p. 108-110), et daté par lui du début de l'année 1910 (*ibid.*, p. 41). Ces réflexions sont en effet inspirées à Proust par la publication dans *Le Figaro* de la correspondance de Musset avec Aimée d'Alton, présentée par Léon Séché dans un article paru sous le titre « Un amour d'Alfred de Musset » (*Le Figaro*, 12 janvier 1910). Les lettres parurent chaque jour du 13 au 20 janvier sous le titre : « Les Lettres de Musset à l'«Inconnue» ». Pendant l'été 1908, Proust a rencontré à Cabourg Hélène et Colette, filles du vicomte d'Alton, qui était le neveu d'Aimée d'Alton. À Jean-Louis Vaudoyer, il écrira que Colette « ressemble un peu, je crois, à Aimée d'Alton par la beauté, car

elle est tout ce qu'il y a de plus vertueuse » (18 juillet 1910, *Correspondance*, t. X, p. 142).

Les parentés entre Musset et Bergotte sont confirmées par la variante *a* de la page 543. Mieux encore que la scène du déjeuner avec Bergotte, ce fragment prouve que, hostile à la méthode de Sainte-Beuve qui prétend expliquer le génie de l'artiste par son comportement social, Proust sait pourtant à quel point la vie d'un écrivain se retrouve dans son œuvre et peut en éclairer les aspects.

b. qui est la seule [...] vie *add. ms.* ♦ *c.* toute prête *add. ms.*

1. Allusion à la bourse de soie que Mathilde de Chavigny confectionne pour son mari dans *Un caprice* : Aimée d'Alton en avait pareillement donné une à Musset (Lettre n° 1, mars 1837, *Figaro* du 13 janvier 1910).

2. Voir *Fantasio*, acte II, scène v. À Aimée d'Alton, Musset écrivait : « Ce n'est pas, j'espère, la tête rasée qui pourrait vous donner l'idée de retarder votre venue. J'adore déjà votre petite perruque : est-elle bien pareille à vos cheveux ? » (Lettre n° 4, avril 1837, *Figaro* du 14 janvier 1910.)

3. Dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* d'E. Renan (chap. v, « Le Séminaire Saint-Sulpice »), on lit par exemple : « Oh ! mon ami [...] Oh ! encore s'il n'y avait que l'opinion ! [...] Ah ! que ne puis-je, comme un Herder [...] Ah ! j'ai toujours pensé [...] Ah ! si elles savaient [...] » etc.

Page 1027.

a. Lecture douteuse. ♦ *b.* l'Académie [et d'un article sur Sainte-Beuve biffé] [etc. *corr.*]. S'il *ms.*

1. Musset appelle Aimée d'Alton le « joli petit moinillon blanc » (*Figaro* du 12 janvier 1910).

2. La « Ballade à la Lune » fait partie du recueil des *Premières poésies*. La « Chanson » qui commence par *À Saint-Blaise, à la Zuecca, / Vous étiez, vous étiez bien aise* est la seconde pièce du recueil des *Poésies nouvelles* ; il y est fait allusion dans la deuxième partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (voir t. II de la présente édition, p. 127).

3. *Poésies nouvelles*, « Souvenir au lecteur ». À Aimée d'Alton, Musset écrit : « Cependant, quand on a fait un livre, on devrait avoir à la rigueur le pouvoir de le défaire » (Lettre n° 5, 10 avril 1837, *Figaro* du 14 janvier 1910).

4. Ludovic Halévy (1834-1908), auteur dramatique, romancier et compositeur, avec Meilhac, de livrets d'opérettes. Il était cousin de Mme Straus.

5. « J'ai beaucoup désiré partir en courrier, précisément à cause de cette espèce d'indépendance au retour et peut-être même à cause de l'habit brodé » (Lettre n° 5, 10 avril 1837, *Figaro* du 14 janvier 1910).

6. Allusion à la lettre du 31 mars 1837, où Musset confie à Aimée

d'Alton que le prince royal a demandé pour lui au président du Conseil une mission diplomatique, probablement en Espagne.

7. Voir n. 2, p. 547.

8. « Mais tu sais peut-être que je demeure avec ma mère, c'est bien incommode. Figure-toi que je demeure sous la même clef qu'elle et qu'il faut traverser la salle à manger pour entrer dans ma chambre [...] Trouver la porte dans la cour n'est pas facile, attendu qu'il y en a quantité. C'est au fond de la cour, à droite, et il y a écrit *Escalier*, en grosses lettres, au-dessus » (Lettre n° 7, 14 avril 1837, *Figaro* du 14 janvier 1910).

Esquisse XX

Cahier 29, f^{os} 41 r^o et 42 r^o avec des renvois à des versos de folios voisins. Voir p. 536 à 550. Ce fragment pourrait dater du printemps 1910 (voir la note de l'Esquisse XXI, p. 1516). Bergotte vient d'être cité à propos du « peintre » : « J'avais entendu prononcer son nom par Bergotte » (f^o 63 r^o). Mais l'indication qui chapeaute ce fragment, « Ajouter à Bergotte », renvoie sans doute à d'autres fragments sur Bergotte.

On sait que Bergotte était le nom d'un peintre dans *Jean Santeuil*, et les esquisses d'*À la Recherche du temps perdu* (voir n. 1, p. 559 et surtout la deuxième partie de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*) témoignent d'une hésitation dans le rôle et même la personnalité à donner aux deux artistes (du reste, Proust ne se décidera sans doute qu'un peu plus tard à nommer le peintre « Elstir »). Certaines qualifications du style de Bergotte peuvent traduire cette hésitation : pages « peintes » ou « transparentes », couleur « enrichie d'un reflet », « touche multicolore ». En corollaire, nous verrons dans la deuxième partie d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs* Elstir pratiquer la « métaphore ».

Page 1028.

a. Le mot est masqué dans ms. par une tache d'encre. ♡ b. Le texte du folio 41 r^o de ms. se poursuit à partir d'ici sur le folio 40 v^o. ♡ c. Retour au folio 41 r^o de ms. après l'addition signalée à la variante précédente. ♡ d. Comme on disait [...] philosophie add. ms. ♡ e. j'[espérais biffé] [imaginai sans me l'avouer corr.] que ms. ♡ f. ensoleillées, [frémissantes biffé] [frissonnantes corr.]; il ms. ♡ g. Le texte que nous transcrivons à partir d'ici, et jusqu'à la variante a de la page 1029, est donné par une addition au folio 41 v^o de ms. ♡ h. Il s'agit d'un verbe qui s'achève par -ait. Peut-être dansait ?

Page 1029

a. Nous revenons ici au folio 42 r^o après l'addition de verso signalée à la variante g, p. 1028. ♡ b. ces phrases Après ces mots, on trouve dans ms. un passage non biffé, mais sans doute abandonné au profit de l'ajout sur le folio 41 v^o (voir var. g, p. 1028). Il est impossible de raccorder avec le texte que nous transcrivons

la fin de ce passage qui constitue probablement une version non poursuivie dont nous donnons ici le texte : oubliées dans à peine ça et là comme d'une mosaïque dans l'obscurité un morceau de couleur étincelle sans que je sache même l'objet représenté qui me donne cette impression, peut-être un adjectif, peut-être une allusion à quelque fait d'alors. Je me rappelle [interrompu] ♦ c. Fin du passage écrit sur le folio 41 v°. Ce que nous supposons être la suite du fragment, à partir de Comme les personnes originales, est écrit sur le folio 40 v°. ♦ d. et [très nobles biffé], il Le maintien de à la fois et de et nous conduit à ne pas tenir compte de cette biffure. ♦ e. Tout ce paragraphe est écrit en un autre endroit du folio 40 v°. On revient ensuite à l'endroit primitif et on enchaîne pour finir sur le folio 41 v°.

1. Référence au roman d'Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, Calmann-Lévy, 1881, deuxième partie, chap. 1. L'indication de page donnée par Proust dans le texte prouve qu'il se réfère à la nouvelle édition revue et corrigée de 1902. Le texte exact et complet est : « Étoiles, qui avez lui sur la tête légère ou pesante de tous mes ancêtres oubliés, c'est à votre clarté que je sens s'éveiller en moi un regret douloureux ! » (A. France, *Œuvres*, Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 200.)

2. C'est bien Ficin, peut-être à une ou deux reprises Ficien, qu'on lit à partir d'ici dans ce passage. Sans doute s'agit-il d'une abréviation pour Félicien.

3. Proust fait ici allusion au médecin qui portera dans le roman le nom de du Boulbon et dont le lecteur mesurera les ravages quand il sera appelé à soigner la grand-mère du héros, à la fin du *Côté de Guermantes I*.

4. Ce « les » renvoie à « manière » et « intonation » à la fin de l'avant-dernier paragraphe, qui précèdent immédiatement ces lignes lorsqu'on n'intègre pas l'addition signalée à la variante e...

Page 1030.

Esquisse XXI

Cahier 29, ff^{os} 47 r° à 51 r° et 47 v°. Voir p. 536 à 550. Ce fragment semble, comme le précédent, pouvoir être assez précisément daté. Entre les deux figurent en effet des notes « à ajouter à Flaubert », reproduites dans le *Contre Sainte-Beuve*, Bibl. de la Pléiade, p. 299-302. Ces notes sont à rapprocher de l'« essai sur Sainte-Beuve et Flaubert » que Proust envisageait d'écrire dès le 5 ou 6 mai 1908 (voir la *Correspondance*, t. VIII, p. 113) ; les réflexions sur Sainte-Beuve ont connu l'épanouissement romanesque que l'on sait, mais jusqu'à ses dernières années, Proust s'intéressera au style de Flaubert. S'appuyant sur une référence au discours d'entrée à l'Académie française de René Doumic, prononcé le 7 avril 1910, P. Clarac propose de dater ces notes sur Flaubert du printemps 1910. Si elle est exacte, cette date vaudrait aussi pour les notes sur Bergotte qui les encadrent.

La suite du Cahier comporte d'autres fragments relatifs à Bergotte ; ainsi d'un développement, aux folios 58 à 65 r°, précédé de

l'indication : « Pour Bergotte les choses s'arrangeront ainsi. À Combray d'abord ».

a. ce fil [mystérieux *biffé*] caché *ms.* ♦♦ b. par exemple [quand Sylvestre Bonnard dit à sa bonne Thérèse *biffé*] dans *ms.*

Page 1031.

a. En fait, le *Cahier* donne : avoués, [développé *biffé*] [(un mot illisible) tout développement *corr.*], et . Faute de mieux, nous conservons le texte *biffé*. ♦♦ b. Le mot *forêt* *biffé* dans *ms.*, y est suivi, et peut-être remplacé, par un autre mot que nous ne pouvons déchiffrer.

1. Voir n. 1, p. 1029. « Bien que sachant à n'en point douter que Thérèse avait été laide et dépourvue de tout agrément dès sa jeune saison, je hochai la tête et lui dis avec une détestable malice : / "Hé ! hé ! Thérèse, j'ai appris que vous aussi vous eûtes en votre temps une jolie figure" » (A. France, *Œuvres*, Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 161).

2. Voir n. 3, p. 1029.

3. Cette illusion est celle que Proust a dénoncée chez Ruskin à l'époque où il a commencé à se détacher de l'influence du philosophe anglais. Ainsi écrit-il en 1905 dans la préface de *Sésame et les lys* que le rôle de la lecture devient dangereux quand il nous fait prendre la vérité « comme une chose matérielle, déposée entre les feuillets des livres comme un miel tout préparé par les autres et que nous n'avons qu'à prendre la peine d'atteindre sur les rayons des bibliothèques et de déguster ensuite passivement dans un parfait repos de corps et d'esprit » (*Contre Sainte-Beuve*, éd. citée, p. 180-181).

4. Ces thèmes peuvent faire penser à plusieurs œuvres d'Anatole France : *Thaïs* (1891) ou « Le Jongleur de Notre-Dame » dans *L'Étui de nacre* (1892). On ne s'étonnera pas que coexistent des références à A. France et une œuvre imaginaire inspirée de lui : nous avons vu Sarah Bernhardt citée à côté de la Berma (t. I, de la présente édition, p. 74), et Swann a le même fournisseur de chapeaux que Charles Haas, qui lui a servi de modèle (t. II de la présente édition, p. 866).

5. Les résultats décevants de la méthode de Sainte-Beuve sont formulés ici plus nettement qu'ils ne le seront dans le roman.

6. Il s'agit sans doute du paragraphe commençant par « Mais aussi » (voir var. d, p. 1032).

Page 1032.

a. et je trouvais [...] revoir *add. ms.* ♦♦ b. que le romancier cruel [...] images *add. ms.* ♦♦ c. Fin du § dans *ms.* : songes [qu'est ma vie *biffé*]. ♦♦ d. À partir d'ici, le texte est écrit sur le folio 47 v° de *ms.* ♦♦ e. faisait [choisir et mettre en lumière *biffé*] placer *ms.* ♦♦ f. rauque *add. ms.* ♦♦ g. qui devenait dans ses livres [...] lisais *add. ms.*

1. Allusion possible à « La Dame en blanc » et à « Marcelle aux yeux d'or », dans *Le Livre de mon ami*, « Le Livre de Pierre » (1883 et 1885).

Esquisse XXII

Carnet 1, ff^{os} 53 r^o et v^o et 54 r^o. Voir p. 539-550. Situé dans le carnet peu après les notes sur Musset données dans l'Esquisse XIX (voir p. 1026 à 1027), ce fragment lui est sans doute à peine postérieur. Mais nous le croyons également postérieur aux pages du Cahier 29 transcrites dans les Esquisses XX et XXI (voir p. 1027 à 1032). En effet, ces considérations sur la voix précisent et affinent les précédentes. Nous les daterons donc de la fin du printemps 1910. Ainsi le premier semestre de l'année 1910 serait-il capital pour la mise au point du personnage de Bergotte, la publication de la correspondance de Musset avec Aimée d'Alton (voir la notule de l'Esquisse XIX, p. 1513) pouvant être considérée comme un point de départ décisif.

Ce fragment montre en outre comment, après avoir éclairé les relations entre la vie et l'œuvre de Musset, l'auteur du *Contre Sainte-Beuve* enrichit sa compréhension de l'œuvre de Bergotte grâce à sa connaissance personnelle de l'écrivain. C'est donc bien le comportement social de l'artiste qui égaré en priorité les tenants de la méthode de Sainte-Beuve.

1. Probablement ce qui est écrit sur le Cahier 29 au f^o 47 v^o (voir p. 1032, dernier paragraphe).

Esquisse XXIII

Cahier 38, ff^{os} 24 r^o-25 r^o. Voir p. 548-549. Sur le Cahier 38 et sa datation, voir la notule de l'Esquisse VII, p. 1506.

a. que n'est l'art pur, plus préoccupée *add. ms.* ↔ b. apparences [pathologiques *biffé*] [morbides *corr.*] peuvent *ms.* ↔ c. indéclicats, [par insuffisance de sensibilité et d'autres *corrigé par addition et biffures en* qui au lieu de l'être comme beaucoup par insuffisance de sensibilité le sont] par *ms.*

1. Allusion obscure. Faut-il la rapprocher du texte que nous donnons à la variante a de la page 550 ?

2. Henry Bernstein (1876-1953), dramaturge, fils d'un banquier parisien, a connu une jeunesse dorée et tumultueuse. L'argent, mais aussi l'amour et l'honneur, bref de grands thèmes propices aux débats moraux, ont inspiré ses œuvres. — Henry Bataille (1872-1922) a aussi, à la même époque, connu le succès grâce à son théâtre dramatique ; dans *Le Scandale* (1909), il prétend que la morale doit peu à peu s'élever à « une conception supérieure du bien et du mal » (préface). — Sur un papier détaché faisant partie d'un lot acquis par la Bibliothèque nationale en 1978, et dont nous avons tiré l'Esquisse XVI (voir p. 1020-1021), on lit ces lignes biffées : « Mais l'autre Bergotte cherchait à se faire valoir, il louait les ducs quand l'autre avait si bien montré la beauté des pauvres. » Cette dualité de la nature

de Bergotte est à rapprocher de ce que Proust dit de Musset (voir l'Esquisse XIX, notamment p. 1027). Voir aussi n. 2, p. 547.

Page 1035.

Esquisse XXIV

Cahier 61, f° 35 r°-36 r°. Voir p. 580. Nous avons dit comment nous interprétions la mention « Pour ajouter dans les épreuves qu'a Gallimard » qui figure en tête de ce Cahier (voir notre Notice, p. 1318) : ses premières pages nous semblent antérieures au premier jeu d'épreuves corrigées, c'est-à-dire à l'automne 1917. Au folio 30 r° du Cahier, toutefois, Proust a écrit : « Ajouter aux épreuves qui vont revenir que je m'efforce de m'habituer à ne jamais revoir Gilberte. » Cette note ne ferait que répéter la mention initiale, si elle ne donnait un autre sens au terme d'« épreuves ». Cette fois, il semble bien que Proust fasse allusion aux premières épreuves corrigées. De fait, les ajouts qui vont suivre sont moins importants et surtout moins incertains que les précédents. On peut les dater de l'automne 1917, et ils confirment, comme le fragment donné ici, que considérablement développée après l'impression des placards Grasset, l'analyse des sentiments du héros pour Gilberte a été affinée jusqu'au dernier moment. Ainsi Proust accentue-t-il le parallèle du jeune homme avec Swann et développe-t-il son éducation sentimentale dans la perspective de l'histoire d'Albertine, qui est pour l'essentiel désormais rédigée.

a. que nous avons tant convoité *add. ms.* ↔ b. On n'est pas très difficile [...] intéresse plus : *add. ms.* ↔ c. ce qui [nous *biffé*] semble [aujourd'hui fastidieusement énorme *biffé*] [encore excessif à notre indifférence *corr.*] n'eût *ms.* ↔ d. nous pensons maintenant [...] pas que *add. ms.*

Esquisse XXV

Cahier 23, ff°s 17 r°-18 r°. Voir p. 609-610. Si les sept premiers folios du Cahier 23, esquissant des développements sur Maria (voir t. II de la présente édition, Esquisse LXX) et la femme de chambre de Mme Putbus (personnages plus ou moins disparus dans la version définitive du roman) paraissent assez anciens, les folios 8 à 18 sont plus récents : donnant, sur le salon de Mme Swann notamment, des pages toutes proches du texte définitif et qui s'inscrivent dans le cadre d'une intrigue déjà mise au point, ils ne peuvent être antérieurs au deuxième semestre de 1911.

Page 1036.

a. crevés [presque *biffé*] [peut-être *corr.*] Henri II, *ms.* ↔ b. par des [grossesses textiles *biffé*] boursofflures d'étoffe *ms.* ↔ c. En marge en regard de ces lignes figure dans *ms.* cette reprise inaboutie, impossible à

insérer : montrant autour d'elle la toilette qu'elle avait choisie et suivant un rite qu'elle seule connaissait et qu'il imposait par là comme quelque chose qui doit être ♦♦ *d. Suivent plusieurs lignes biffées, puis* : Quand furent venus les beaux jours qui ne commencèrent que très tard cette première année où je la connus, comme je savais qu'avant le déjeuner *Le Cahier se termine sur cette phrase inachevée.*

1. On rapprochera l'expression « dégagee du long chaos » de « tiré du chaos » appliquée à Bergotte dans l'Esquisse XXII (voir p. 1033). Nous avons déjà entrevu un parallèle entre les deux personnages (n. 4, p. 546). C'est bien — inconsciemment — une forme de génie que manifeste Odette.

Esquisse XXVI

Cahier 61, ff^{os} 39 r^o-40 r^o. voir p. 611. Parmi d'autres ajouts (voir la notule de l'Esquisse XXIV, p. 1519) proches du texte définitif, voire semblables à lui, celui-ci offre, sur un motif capital d'*À la recherche du temps perdu*, une version légèrement plus élaborée.

e. La résignation [, l'oubli ne sont biffé] n'est *ms.*

Page 1037.

Esquisse XXVII

Cahier 61, ff^{os} 23 r^o et 22 v^o. Voir p. 618. Ce fragment figurant vers le début du cahier est probablement antérieur aux premières corrections d'épreuves Gallimard de l'automne 1917 (voir notre Notice, p. 1318, et la notule de l'Esquisse XXIV, p. 1519). Il paraît difficile de proposer une datation plus précise. Le texte que nous donnons débute sur un becquet du folio 23 r^o et a été barré. Il se poursuit semble-t-il, barré également, sur le folio 22 v^o.

a. Ici, Proust a ajouté entre parenthèses : peut-être placé dans le récit de la visite en disant après qu'elle m'a dit : « Gilberte vous aime », je respirais plus librement, c'était ce que j'étais venu chercher. ♦♦ *b. Début du folio 22 v^o* (voir la notule ci-dessus). ♦♦ *c. j'avais fait* [un rêve biffé] [une suite de rêves *corr.*] où *ms. De même, plus bas, ce rêve corrigé en ces rêves* .

1. La suite du passage : « Au bout d'un moment la douleur... » est très peu différente du texte définitif (p. 618, 34^e ligne). Ce rêve du jeune homme contribue au parallèle de son aventure amoureuse avec celle de Swann, pareillement dénouée par un rêve (voir p. 372 à 374).

RÉSUMÉ

Du côté de chez Swann

PREMIÈRE PARTIE

COMBRAY

I

Réveils (3). L'obscurité de la nuit ; le monde des rêves (4). La confusion spatio-temporelle (5). L'apparition successive des chambres d'autrefois : à Combray (6), à Tansonville chez Mme de Saint-Loup (6), les chambres d'hiver et d'été (7), la chambre Louis XVI, la chambre à Balbec (8). L'habitude (8).

Le drame du coucher à Combray. La lanterne magique : Golo et Geneviève de Brabant (9). Leur figure surnaturelle et mystérieuse (10). Soirées de famille : les tours de jardin de la grand-mère sous la pluie (11). Le petit cabinet sentant l'iris (12). Le baiser du soir (13). Visites de Swann (13). Son père (14). Sa vie mondaine insoupçonnée de mes parents (15). La stabilité des classes sociales (16). Les taquineries de la grand-tante à l'égard de Swann (17). Les deux Swann : le bon voisin et l'homme du monde (18). Notre personnalité sociale est une création de la pensée des autres (19). La maison de Mme de Villeparisis à Paris : le giletier et sa fille. Le neveu de Mme de Villeparisis (20). Le grand-père, amateur de potins (20). Le préjugé idéaliste des tantes Céline et Flora (21). La privation du baiser (23). La manière de remercier de Céline et Flora (25). L'angoisse de monter l'escalier sans viatique (27). La rédaction d'une lettre à Maman ; le code de Françoise (28). Swann a connu une angoisse semblable à la mienne (30). Ma résolution de revoir Maman avant de me coucher (32). Mon éducation (33). La conversation des parents après le départ de Swann (33). L'étonnement de Maman me voyant dans l'escalier (35). La conduite arbitraire de mon père (35). Ma mauvaise conscience (38). Les cadeaux de ma grand-mère (39) ; ses idées sur les livres, sur l'art (39). Lecture de George Sand, *François le Champi* (41). La voix de Maman (41).

Résurrection de Combray par la mémoire involontaire. Le Combray nocturne et partiel dans la mémoire volontaire (43). Notre passé est caché en quelque objet matériel (44). La madeleine trempée dans la tasse de thé (44). Mon effort pour percer le secret du plaisir (45). Combray ressuscité par le goût de la madeleine (46).

II

Combray. L'aspect extérieur de la ville de Combray (47). Les deux chambres de ma tante Léonie (48). Son perpétuel monologue (50). Son tilleul (50). Sa table servant d'officine et de maître-autel (51). Françoise (52). Maman et Françoise (53). Le matin, conversation entre ma tante et Françoise sur de petits événements (54). Tout le monde se connaît à Combray (55). L'église : son porche, ses vitraux (58). Deux tapisseries représentant le couronnement d'Esther (60). Les objets précieux (60). L'église : un espace à quatre dimensions (60). Sa crypte (61), son abside (61), son clocher (62). La comparaison avec d'autres clochers (64). Les silhouettes changeantes du clocher de Combray (65). Legrandin (66). Sa critique du snobisme (67). Eulalie (68). Les deux catégories de gens que déteste ma tante Léonie (68). Déjeuners du dimanche (69). Un coin du jardin, l'arrière-cuisine et le cabinet de l'oncle Adolphe (71). Mon amour platonique du théâtre : titres sur les affiches (72). Mes conversations avec mes camarades sur les acteurs (73). Visite chez mon oncle, à Paris (74). Chez lui, rencontre avec la dame en rose (75). Mon baiser sur la main de la dame (77). Brouille de l'oncle Adolphe avec ma famille (78). La fille de cuisine, enceinte (79). La Charité et l'Envie de Giotto (79). La splendeur du dehors perçue dans la chambre (82). Lecture au jardin, sous le marronnier (82). L'état de ma conscience pendant la lecture (83). Les personnages de roman (84). Paysages évoqués par les livres (85). Mes rêves de voyage et d'amour (85). La fille du jardinier et le passage des cuirassiers (87). Bloch m'initie à Bergotte (89). Bloch et ma famille (90). Bloch mis à la porte (92). Le style de Bergotte (92). Ses premiers admirateurs : l'amie de ma mère, le docteur du Boulbon et moi (93). Bergotte et moi (94). Swann lié avec Bergotte (96). La Berma (96). Façons de parler et tour d'esprit de Swann (96). L'amitié de Mlle Swann avec Bergotte la rend prestigieuse à mes yeux (98). La tante Léonie et sa pepsine (100). La pluie ; les visites simultanées d'Eulalie et du curé (100). Le peintre dans l'église (102). Les vitraux critiqués par le curé (102). L'histoire de l'église Saint-Hilaire (103). Le point de vue qu'on a du clocher (104). Eulalie et Françoise (105). La tante épuisée par le discours interminable du curé (107). La délivrance de la fille de cuisine (108). Les cauchemars de ma tante (108). Les déjeuners du samedi (108).

Les aubépines sur l'autel de l'église, au « mois de Marie » (110). Vinteuil (111). La visite chez Vinteuil (111). Sa fille à l'air d'un garçon (112). Promenades au clair de lune autour de Combray (113). Les rêveries de la tante sur les cataclysmes (114). Son « spectacle dans un lit » (115). Tante Léonie et Louis XIV (117). L'attitude étrange de Legrandin (118). Françoise dans la cuisine (119). Les asperges (119). Françoise tuant le poulet (120). Sa cruauté et sa douceur (120). Salut exagéré de Legrandin à une dame (122). Il m'invite à dîner (124). Legrandin est snob (126). Sa description poétique de Balbec (128). Il refuse de nous offrir une lettre d'introduction auprès de sa sœur, Mme de Cambremer (129).

Du côté de chez Swann. Le coucher du soleil au moment du retour (131). Les deux côtés (132) : l'idéal de la vue de la plaine et l'idéal du paysage de rivière (133). Les lilas de Tansonville (134). Le parc Swann (134). Son étang (134). Le chemin des aubépines (136). Le coquelicot (137). L'épine rose (137). L'apparition de la petite Swann (139). La dame en blanc et le monsieur habillé de couteil (140). Le nom de Gilberte (140). Tante Léonie rêve de revoir Tansonville (141). La naissance de l'amour pour Gilberte : charme du nom de Swann (142). Adieux aux aubépines (143). Le vent de Combray (143). La lune (144). L'amie de Mlle Vinteuil s'installe à Montjouvain (145). Douleur de Vinteuil (146). La bienveillance de Swann envers Vinteuil (147). Vinteuil a-t-il un parent (148) ? Le climat pluvieux du côté de Méséglise (148). Le porche de Saint-André-des-Champs, Françoise et Théodore (149). Roussainville sous la pluie (150). La mort de ma tante Léonie (151). Le chagrin de Françoise (151). Exaltation dans la solitude d'automne (152). Désaccord entre nos sentiments et leur expression habituelle (153). Les mêmes émotions ne se produisent pas simultanément chez tous les hommes (153). Naissance du désir (154). Désir d'embrasser une paysanne dans les bois de Roussainville (155). Le petit cabinet sentant l'iris (156). Je vois Mlle Vinteuil à Montjouvain (157). Le portrait de Vinteuil (158). Mlle Vinteuil et son amie (158). Scène de sadisme (159). Réflexion sur le mal et le sadisme (161).

Du côté de Guermantes (163). Le départ par la petite porte du jardin, la rue des Perchamps (163). Paysage de rivière : la Vivonne (164). Le Pont-Vieux, le pêcheur inconnu, le vieux château en ruine (165). Les boutons-d'or (165). Les carafes dans la Vivonne (166). Les plantes d'eau (166). Les nymphéas (167). Le goûter (168). La jeune femme dans la maison de plaisance (168). Les Guermantes ; Geneviève de Brabant, ancêtre de la famille de Guermantes (169). Rêves et découragement d'un futur écrivain (170). La duchesse de Guermantes dans la chapelle

de Gilbert le Mauvais (172). Déception (172). Ses regards (174). Son sourire (175). Le pressentiment de la révélation des moments privilégiés (176). Les impressions cachées sous les sensations (177). Les clochers de Martinville (177) ; première joie de la création littéraire (179). Composition d'un poème en prose (179). Ma rêverie sur Mme de Guermantes (180). Passage de la joie à la tristesse ; les leçons des deux côtés (181). La réalité ne se forme-t-elle que dans la mémoire (182) ?

Réveils. Le lever du soleil (184).

DEUXIÈME PARTIE

UN AMOUR DE SWANN

Le « petit clan » des Verdurin. Le Credo des « fidèles » (185). Le déroulement des soirées (186). Odette fait inviter Swann par les Verdurin (188). Vie mondaine et amoureuse de Swann (188). Première rencontre de Swann et d'Odette (192). Deuxième rencontre (193). Portrait d'Odette (194). Swann devient amoureux d'Odette (195). Swann et Vermeer (195). Odette Swann chez les Verdurin (196).

La soirée Verdurin. Le docteur Cottard (197). Swann fait excellente impression (199). Saniette (200). La tante du pianiste (201). Mme Verdurin sur son perchoir (202). La sonate en *fa* dièse (203). Odette et Swann sur le canapé de Beauvais (204). Swann a déjà entendu, l'année précédente, la sonate exécutée au piano et au violon (205). La petite phrase (207). Vinteuil (210). Mme Verdurin apprécie Swann (212).

Swann ne lâche plus jamais les Verdurin (212). Ses amitiés puissantes et leur mauvais effet (213). Swann passe le début de la soirée avec une petite ouvrière, la fin avec Odette (214). La petite phrase de Vinteuil, air national de l'amour de Swann et d'Odette (215). Le chrysanthème, le thé d'Odette (216). Une seconde visite : Odette ressemble à la Zéphora de Botticelli (219). Odette, « œuvre florentine » (221). Comment Swann s'efforce de prévenir la lassitude ; ses lettres feintes provoquent des réponses tendres : la lettre d'Odette écrite le jour de la fête de Paris-Murcie (222).

Un soir, Swann ne trouve pas Odette chez les Verdurin (223). Il la cherche dans la nuit (224). Il la retrouve ; les catleyas (228). Il devient sa maîtresse (229). « Faire catleya » (230). Il entre maintenant chez elle tous les soirs (231). Transformation de Swann (233). Lois immuables et naturelles de l'amour (235). Incuriosité de Swann (235). Ce qu'il pense d'Odette (236). Ce qu'Odette pense de Swann (238). Le chic selon Odette (239). Son

mobilier (240), son mauvais goût (241). Swann adopte les goûts de sa maîtresse et apprécie les Verdurin (242) ; la réciproque n'est plus vraie (246). Un « nouveau », le comte de Forcheville (246).

Un dîner Verdurin (247). Brichot (247) et Blanche de Castille (248). Le peintre (250). Mme Cottard (251). La salade japonaise (252) ; *Serge Panine* (253). Révélation de Forcheville sur les fréquentations aristocratiques de Swann (254) : mauvais effet sur les Verdurin (255). Définition de l'intelligence (256). Saniette (257). Après le dîner (258). Allusion à la baronne Putbus (259). Swann s'inquiète de Forcheville, qu'Odette voit s'éloigner avec regret (260). Swann menacé de disgrâce chez les Verdurin (262).

Progrès de l'amour de Swann, qui comble Odette de présents et d'argent (263). La femme entretenue (263). Swann se sent souffrant et triste (265), agité, févreux (266). Jalousie (267). « Pas de catleays ce soir » (268). Swann, revenant plus tard chez Odette, se trompe de fenêtre (268). Il imagine sa maîtresse avec d'autres (271). À l'occasion de l'« exécution » de Saniette, Swann surprend la complicité d'Odette et de Forcheville (272). Une visite de Swann : les mensonges d'Odette (273). Swann déchiffre une lettre d'Odette à Forcheville (277). Sa jalousie a maintenant un aliment (278). Voyage avec Odette dans le Midi (279). Swann n'est pas invité par les Verdurin à Chatou (279), et imagine la soirée (281). Swann exclu du salon Verdurin (284).

Le salon Verdurin est maintenant un obstacle aux rendez-vous de Swann et d'Odette (284). *Une nuit de Cléopâtre* (284). Les scènes de Swann (285). Odette moins jolie que deux ans auparavant (287) ; elle s'absente souvent (287). Swann songe à la rejoindre (288). Son agitation douloureuse (290). Tout ce que dit Odette lui paraît suspect (292). Retours de tendresse d'Odette (293). Soirées chez elle avec Forcheville (293). Les soupçons de Swann se calment, puis sa douleur le reprend (295). Projet de voyage à Bayreuth (295). Les deux images d'Odette (297). Tendresse et jalousie (297). Efforts de Swann pour espacer ses visites (300). Mais l'amour de Swann en est arrivé à un degré où il ne peut plus être guéri (303). Les rares parties de lui-même étrangères au chagrin : le « fils Swann » (304). Swann, Charlus, l'oncle Adolphe et Odette (306). Le passé d'Odette à Bade et à Nice (307). Enquête sur les activités d'Odette (308). Swann désire mourir (311). L'Odette d'aujourd'hui et l'Odette d'autrefois (314), que Swann évite de comparer, se superposeront à la soirée de Mme de Saint-Euverte (316).

La soirée Saint-Euverte. Swann envoie Charlus chez Odette (317).

Indifférent à tout ce qui n'est pas son amour, il contemple une suite de tableaux : les *grooms* (317) ; les valets de pied (318) ; les monocles (321). On joue un air d'*Orphée* et *Saint François* de Liszt ; Mme de Cambremer et Mme de Franquetot (322) ; la marquise de Gallardon (323) ; la princesse des Laumes (325). La musique de Chopin (326). La coterie des Guermantes et son esprit (328). Mme des Laumes et Swann (329). Conversations de salon (330). Conversation entre Mme des Laumes et Swann (334). La jeune Mme de Cambremer (338). Exécution de la petite phrase de Vinteuil, qui rend à Swann tout son bonheur perdu (339). Le violon (341). Le langage de Vinteuil, ce frère inconnu et sublime (342). Le dernier mouvement de la sonate (345). Swann comprend que le sentiment qu'Odette avait eu pour lui ne renaîtra jamais (347).

L'agonie d'un amour. Swann souhaite voyager (347). Le Mahomet II de Bellini (349). Jalousie de Swann à l'égard de Forcheville (350). Une lettre anonyme (350). D'autres accès de jalousie entre des périodes de calme : *Les Filles de marbre* (354), Bréauté, Mme Verdurin (354). Interrogatoire d'Odette sur ses relations avec les femmes (356). Autres révélations d'Odette (362). La visite de Forcheville, le jour de la fête de Paris-Murcie ; Odette avait menti à Swann (364). Certains soirs, Odette redevient gentille (366). Enquête de Swann dans une maison de rendez-vous (366). Les voyages d'Odette procurent à Swann un apaisement momentané (367). Mme Cottard déclare à Swann qu'Odette l'adore (369), ce qui hâte la guérison de ce dernier. L'affaiblissement de l'amour de Swann (371). Il revoit une dernière fois cette Odette qui le faisait souffrir : il rêve de Napoléon III, avec Odette, Mme Verdurin, Forcheville (371). Il va rejoindre à Combray Mme de Cambremer (374). Avant de partir, il repense à son rêve, et revoit l'image d'Odette, qui n'était pas son genre (375).

TROISIÈME PARTIE

NOMS DE PAYS : LE NOM

Rêverie sur des noms de pays. Les chambres de Combray (376). La chambre du Grand Hôtel de la Plage de Balbec (376). Le Balbec réel et le Balbec rêvé (376). Le Balbec décrit par Legrandin et par Swann (377). Le beau train généreux d'une heure vingt-deux (378). Rêve de printemps florentin (379). Les mots et les noms (380). Parme, Florence et Balbec (380). Les noms des villes normandes (381). Projet de voyage à Florence et à Venise (382). L'image de Florence (382). Rêverie sur

Venise (384). Le docteur ne me permet pas de voyager ; il m'interdit aussi d'aller entendre la Berma (386).

Aux Champs-Élysées. Une fillette aux yeux roux (387). Le nom de Gilberte (387). Les parties de barres (388). Le temps qu'il fait (388). Irai-je aux Champs-Élysées (388) ? Jours de neige (390). La lectrice des *Débats* (391). L'apparition de Gilberte, courant à toute vitesse (390). « Non, non, on sait bien que vous aimez mieux être dans le camp de Gilberte » (391). Désir de la revoir (392). La Gilberte rêvée et la Gilberte réelle sont comme deux êtres différents (394). Marques d'amitié : la bille d'agate (395) ; la brochure de Bergotte sur Racine (395) ; « vous pouvez m'appeler Gilberte » (396). Pourquoi ces marques d'amitié ne m'apportent pas le bonheur espéré (396). Journée de printemps en hiver : allégresse et déception (397). On ne savait jamais sûrement par quel côté Gilberte viendrait (398). Le Swann de Combray est devenu un personnage nouveau : le père de Gilberte (399). Gilberte m'annonce avec une joie cruelle qu'elle ne reviendra pas avant le 1^{er} janvier aux Champs-Élysées (401). Mon chagrin ; je me plais à imaginer une lettre de Gilberte (401). Maintenant c'est à cause de Gilberte que j'aime Bergotte (402). Souci perpétuel que j'avais de me faire valoir à ses yeux (403). Dans mon amitié avec Gilberte, c'est moi seul qui aimais (405). Le nom de Swann (405). Swann rencontrant ma mère aux Trois-Quartiers lui parle des Champs-Élysées (406). Pèlerinage avec Françoise à la maison des Swann, près du Bois (408).

Mme Swann au Bois. L'allée des Acacias (409). Les élégances féminines (410). Différentes toilettes de Mme Swann (411). « Odette de Crécy » (412). Traversée du Bois un matin de novembre 1913 (414). Les différentes parties du Bois (414). Le changement des modes (417). On ne peut retrouver dans la réalité les tableaux de la mémoire (418). Tout est fugitif, comme les années (419).

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

PREMIÈRE PARTIE

AUTOUR DE MME SWANN

Coup de barre et changement de direction dans les caractères. Devenu le mari d'Odette, Swann, qui cachait jadis des invitations brillantes, étale avec fierté des relations moins reluisantes (423) ;

Le professeur Cottard s'est composé un air glacial, mieux accordé à sa nouvelle situation (424).

Le marquis de Norpois. En servant la république, le marquis de Norpois prouve que la consanguinité des esprits rapproche plus que la communauté des opinions (426). L'amitié qu'il témoigne à mon père (428) ; ma mère lui pardonne sa conversation surannée et s'émerveille de sa politesse et de sa ponctualité (429). Son premier dîner chez nous, le soir du jour où, grâce à son intervention, je suis allé entendre la Berma (430). Mieux : il a conseillé à mon père de ne pas contrarier ma vocation littéraire (431).

La matinée de la Berma. Ma joie d'aller entendre la Berma dans *Phèdre*, dont le nom seul illumine l'actrice de son prestige (432). Mes craintes de tomber malade ou de contrarier Maman en allant au théâtre pèsent soudain peu auprès du désir que me soient révélées des vérités appartenant à un monde plus réel que celui où je vivais (434). Ma déception (437). Le génie culinaire de Françoise (437). Mon plaisir au théâtre avant le lever du rideau (437). Mon inquiétude devant la mauvaise éducation du public (439). Entrée en scène de la Berma (440). Ma déception en l'entendant (440). L'enthousiasme du public (441).

Le dîner avec le marquis de Norpois. Par sa seule façon de me parler de la littérature, le marquis de Norpois me persuade qu'elle m'est tout à fait étrangère (443). Ses conseils sur les placements en bourse (445). Il lit sans le moindre commentaire mon petit poème en prose (447). J'avoue avoir été déçu par la Berma (448). L'éloge qu'en fait Norpois me convainc que je n'ai pas été déçu (449). Le bœuf aux carottes de Françoise (449). La salade d'ananas et de truffes (451). Commentaire sur la visite du roi Théodose II à Paris (451) et sur le rapprochement préparé par Vaugoubert (452). Projet de vacances à Balbec dont l'église, selon Norpois, « mérite une visite si on est dans le pays » (456). Opinion de Norpois sur le couple Swann ; comment il explique leur mariage (457). Quelques explications complémentaires (459). Mme Swann et le comte de Paris (463). Sévère jugement de Norpois sur l'art de Bergotte et sur mon poème en prose (464). Je suis consterné (466). La moralité douteuse de Bergotte (466). Gilberte a paru charmante à Norpois (467). Pourquoi Norpois ne parlera jamais de moi à Mme Swann (468).

Après le dîner. Lisant un éloge de la Berma dans le journal, j'en viens à m'écrier : « Quelle grande artiste ! » (471). En acceptant ma vocation littéraire parce qu'il pense que mes goûts ne changeront plus, mon père me fait apparaître à moi-même dans le Temps et me cause de la peine (473). Commentaires de mes parents sur la visite de Norpois (474). Les secrets culinaires

de Françoise (475). Comment elle juge les restaurants parisiens (476).

Retour de Gilberte aux Champs-Élysées. Mes visites du 1^{er} janvier. Espoir d'une amitié neuve avec Gilberte (477). Vanité de cet espoir (478). Sentiment de vieillesse (479). Ma nostalgie en songeant à la Berma. Interférence de nos désirs (479). Les palais de Gabriel (480). Je ne me souviens plus des traits de Gilberte (480). Gilberte revient aux Champs-Élysées. Ses parents ne me « gobent » pas (481). J'écris à Swann une longue lettre qui ne fait que renforcer son hostilité à mon égard (482). L'odeur de renfermé du petit pavillon des Champs-Élysées. La « marquise » (483). Lutte érotique avec Gilberte (484). C'est la petite pièce de mon oncle Adolphe, à Combray, que me rappelle le parfum d'humidité du petit pavillon (485). Je tombe malade. Le plaisir de retrouver Gilberte me donne pourtant la force d'aller aux Champs-Élysées (486). Rôle tenu par ma grand-mère au cours de mes crises d'étouffement (487). Le diagnostic de Cottard (488). On parle de ne plus m'envoyer aux Champs-Élysées (490).

Mon intimité avec les Swann. Une lettre de Gilberte (490). Les lois qui régissent les situations amoureuses sont magiques plutôt que rationnelles (491). Comment le snobisme de Bloch a conduit Cottard à me rendre, auprès de Mme Swann, le service que Norpois m'avait refusé (493). Je deviens un familier de l'appartement des Swann (494). L'amabilité de Swann à mon égard (494). Le papier à lettres de Gilberte (495). Prestige de tout ce qui touche aux Swann : leur escalier (496). Les gâteaux architecturaux de Gilberte ; « mon thé » (497). Mme Swann s'échappe de son salon pour venir bavarder avec nous (498) ; son éloge de notre vieille « nurse » [Françoise] (499). Au cœur du Sanctuaire (499) : la bibliothèque des Swann ; la chambre de Mme Swann (500). Les expressions favorites de Mme Swann (501). Swann effrayé par le nombre de visites reçues par sa femme ; les impertinences de Gilberte (502). La fameuse « Albertine », nièce de Mme Bontemps (503). Comment Swann demeure fidèle à l'esprit des Guermantes quand il vante ses nouvelles relations (505). Les conquêtes de Mme Swann vues par ma mère. La catégorie des « Étranger, va dire à Sparte ! » (506). Pareille à un kaléidoscope qui compose des figures différentes, la société change ses critères (507). L'affaire Dreyfus n'ayant pas éclaté, Sir Rufus et Lady Israëls occupent encore une situation mondaine brillante (508). L'ignorance d'Odette en matière mondaine (509). L'aveuglement de Swann (510). Pourquoi Odette a été tenue à l'écart du faubourg Saint-Germain (510). Les visites de Swann sont inspirées par des goûts de lettré et d'artiste, mais aussi par une curiosité de sociologue ; il compose des « bouquets sociaux » — ce qu'Odette appelle des « conjonctions » (511). Comment,

ayant cessé d'être jaloux à l'égard d'Odette, Swann a gardé avec elle les habitudes de la jalousie (513). Amoureux d'une autre femme, il retrouve son ancienne angoisse, mais ne se soucie pas de provoquer la jalousie d'Odette (515).

Mes sorties avec les Swann. Je suis admis aux sorties des Swann (516). La perspective émouvante des déjeuners chez eux (516). Mes attentes dans le petit salon. Les amabilités de Swann. L'arrivée de sa femme (517). Les mystères de la maison des Swann (519). Mme Swann me joue la Sonate de Vinteuil (520). Les chefs-d'œuvre ne nous livrent pas d'emblée ce qu'ils ont de meilleur (520). Comment ils créent eux-mêmes leur postérité (522). La Sonate évoque pour Swann les feuillages sous lesquels il a jadis entendu la petite phrase (523). Mme Blatin au jardin d'Acclimatation : « Moi négro, mais toi chameau ! » (525). Les vertus de Gilberte. « Vous qui êtes le grand favori ! » (526). Comment l'appartement des Swann fait coïncider le rêve et la réalité, pour moi, mais aussi pour Swann (528). Comment mon souvenir donne une cohésion au salon si disparaté des Swann (529). Charme des objets (530). Ma fierté de m'avancer à côté de Mme Swann au jardin d'Acclimatation (531). La princesse Mathilde : ses propos sur Taine, sur Musset (532). Impatience de Swann (533). La princesse a été invitée à se rendre aux Invalides (533). Mme Swann croit que Bloch s'appelle Moreul (534). L'engagement dans l'armée russe du prince Louis (534). Le divin sourire de la princesse (534). Autres distractions de l'hiver (534). Dureté imprévue de Gilberte (535).

Le déjeuner avec Bergotte. Mme Swann m'invite à un déjeuner de seize personnes (536). Le maître d'hôtel me remet une enveloppe dont je ne sais que faire (537). Ma surprise quand je découvre que Bergotte figure parmi les invités. Le doux Chantre aux cheveux blancs, mais aussi la beauté de son œuvre, réduits en poudre par l'homme au nez en colimaçon et à la barbiche noire (537). Les noms sont des dessinateurs fantaisistes (538). Mon doute sur la véritable originalité des grands écrivains. L'œillet à la boutonnière et le caviar (539). La voix bizarre de Bergotte me semble d'abord différente de sa manière d'écrire. Le « Bergotte » diffère du « genre Bergotte » que ses imitateurs se sont approprié : la beauté de la phrase des grands écrivains est imprévisible (540). Comment, moyennant une transposition, je pus plus tard rapporter à son style écrit les paroles prononcées par Bergotte (541). L'accent de Bergotte ; cet accent est plus marqué encore dans ses ouvrages (543). L'accent familial transposé dans sa prose (543). Tel un avion, le génie doit transformer en force ascensionnelle une vitesse horizontale (544). Les goûts littéraires de Bergotte (545). Comment il apprécie ses propres œuvres (546). Sa déférence envers des gens qui lui sont

inférieurs (547). Ses vices ; solution donnée par l'écrivain au problème moral. Le public mieux informé qu'avant de la vie privée des écrivains (548). La petite Phèdre du VI^e siècle (550). Le « ravissant opusculé » de Bergotte sur *Phèdre* (550). Bergotte me laisse raconter mes impressions sur la représentation (551). Norpois est un « vieux serin » (552). Mauvaise humeur de Swann contre moi (553). Les deux natures, de M. et Mme Swann, présentes en Gilberte, tour à tour bonne et fourbe (554). Ma présence « élève le *niveau de la conversation* » (557). N'existe-t-il qu'une intelligence, dont tout le monde est colocataire (558) ? Au retour, Bergotte me parle de ma santé (559). « Les plaisirs de l'intelligence sont bien peu de chose pour moi » (560). Bergotte me conseille le docteur du Boulbon. Sa malveillance (561). Pour quelles raisons Swann m'a-t-il fait la faveur de me présenter à Bergotte (562) ? Réaction défavorable de mes parents (563). Leur volte-face (564).

Comment je cesse momentanément de voir Gilberte et quel chagrin j'en éprouve. Le salon de Mme Swann. Pourquoi je n'invite pas Gilberte chez mes parents (564). Révélation de Bloch sur l'amour. La maison où il me conduit (565). « Rachel quand du Seigneur. » Les meubles de ma tante Léonie (567). Pourquoi j'ajourne toujours le moment de me mettre au travail (569). Il y a dans l'amour une souffrance permanente (571). Ma dernière visite à Gilberte. Sa mère l'empêche d'aller danser. Incompréhension réciproque (572) : je prends la résolution de ne plus la voir. Tempête qui succède au chagrin (574). Équilibre difficile entre la fierté et le chagrin. Je décide d'aller le lendemain chez les Swann (575). Ma haine injustifiée contre le maître d'hôtel (577). Ma souffrance accrue par le constant espoir de la voir cesser (578). Renonçant pour toujours à Gilberte, je vais voir Mme Swann en l'absence de sa fille, avec le sentiment que ces visites améliorent l'idée que Gilberte a de moi. Mon espérance demeure pourtant intacte (579). Le « jardin d'hiver » de Mme Swann (582) ; ses « thés » ; ses fleurs ; un salon *senza rigore* (583) ; les chrysanthèmes (585). Propos mondains : Mme Bontemps, Mme Cottard ; effronterie d'Albertine (586). Intrusion de Swann ; le prince d'Agrigente (589). Odette envie à Mme Verdurin l'exercice des Arts du Néant (589). Mme Verdurin chez Odette (591). Mme Bontemps ravie d'être invitée aux mercredis des Verdurin. Nouveaux papotages (592). La passion du professeur Cottard (596).

Suite du chagrin que me cause ma séparation avec Gilberte. Les progrès irréguliers de l'oubli. Je réitère ma résolution de rupture avec Gilberte (597). 1^{er} janvier particulièrement douloureux. C'est le choc en retour de notre propre tendresse que nous appelons les sentiments de l'autre (597). J'attends une lettre

de Gilberte (598). Suicide du moi qui en moi-même aimait Gilberte. On est toujours détaché des êtres (600). Élasticité du temps (601). De maladroites interventions de tiers annulent les effets de ma réserve envers Gilberte (602). J'entrevois qu'un jour, la réussite de ma stratégie me laissera indifférent (603). Le salon de Mme Swann : l'Extrême-Orient recule devant l'invasion du XVIII^e siècle (604). Les peignoirs Watteau (604). À ses traits changeants, Odette a substitué une jeunesse immortelle (606). Pour Swann, elle demeure un Botticelli (606). Évolution de la mode et des silhouettes féminines. Élégance de Mme Swann (607). L'oubli cause moins de souffrances que l'amour malheureux (610). Je décide soudain d'aller voir Gilberte (611). Ayant vendu la potiche de vieux Chine qui me vient de ma tante Léonie, j'aperçois Gilberte descendant l'avenue des Champs-Élysées à côté d'un jeune homme (612). Impossibilité psychologique du bonheur (613). Aux forces de ma mémoire, qui m'offrent de Gilberte des images désagréables, s'opposent celles, plus complaisantes, de mon imagination (615). Je refuse d'aller à un dîner où j'aurais rencontré Albertine (615). Le chagrin ranimé par les souvenirs est plus cruel que celui que nous cause la pensée constante de la personne elle-même (616). Quand il arrive enfin, le bonheur n'est plus celui que nous avions souhaité ; notre moi lui-même a changé (617). Un rêve me révèle que la fausseté de Gilberte continue de me faire mal. J'interprète son antipathie comme un châtiment (618). Retour au calme (619). L'allusion à un mystérieux malentendu : « La vie a pu nous séparer » (621). L'évocation de notre amour au passé me fait fondre en larmes (622).

Élégance et beauté de Mme Swann. Les fourrures de Mme Swann ; les « boules de neige » me donnent la nostalgie de Combray (623). Promenades de Mme Swann le dimanche au Bois (624) ; la suite de ses admirateurs ; les rites de sa toilette (625). Les barrières de la richesse (627). La beauté triomphante de Mme Swann (628). Les salueurs (629). Longévité des sensations poétiques (629).

TABLE DE CONCORDANCE

Un grand nombre de travaux critiques se référant à l'édition d'À la recherche du temps perdu parue dans la Bibliothèque de la Pléiade en 1954, il a semblé utile de procurer, volume par volume, une table de concordance entre cette édition et la nôtre.

Le texte du tome I de notre édition correspond aux pages 3 à 641 du tome I de l'édition de 1954.

La numérotation est donnée de 5 pages en 5 pages.

| <i>édition de 1954 tome I</i> | <i>nouvelle édition</i> | <i>édition de 1954 tome I</i> | <i>nouvelle édition</i> |
|---------------------------------------|-----------------------------|---------------------------------------|-----------------------------|
| 3 | 3 | 78 | 77-78 |
| 8 | 8-9 | 83 | 82-83 |
| 13 | 12-13 | 88 | 87 |
| 18 | 17-18 | 93 | 91-92 |
| 23 | 22-23 | 98 | 96-97 |
| 28 | 27-28 | 103 | 101-102 |
| 33 | 32-33 | 108 | 106-107 |
| 38 | 37-38 | 113 | 111-112 |
| 43 | 42-43 | 118 | 116-117 |
| 48 | 47-48 | 123 | 121-122 |
| 53 | 52-53 | 128 | 126-127 |
| 58 | 57-58 | 133 | 131-132 |
| 63 | 62-63 | 138 | 136-137 |
| 68 | 67-68 | 143 | 141-142 |
| 73 | 72-73 | 148 | 146-147 |

| <i>édition de 1954 tome I</i> | <i>nouvelle édition</i> | <i>édition de 1954 tome I</i> | <i>nouvelle édition</i> |
|---------------------------------------|-----------------------------|---------------------------------------|-----------------------------|
| 153 | 151-152 | 363 | 356-357 |
| 158 | 156-157 | 368 | 361-362 |
| 163 | 161-162 | 373 | 366-367 |
| 168 | 165-166 | 378 | 371-372 |
| 173 | 170-171 | 383 | 376 |
| 178 | 175-176 | 388 | 380-381 |
| 183 | 180-181 | 393 | 385-386 |
| 188 | 185-186 | 398 | 390-391 |
| 193 | 190 | 403 | 395-396 |
| 198 | 195-196 | 408 | 400-401 |
| 203 | 200-201 | 413 | 405-406 |
| 208 | 204-205 | 418 | 410-411 |
| 213 | 209-210 | 423 | 415-416 |
| 218 | 214-215 | 428 | 419-420 |
| 223 | 219-220 | 433 | 424-425 |
| 228 | 224-225 | 438 | 429-430 |
| 233 | 229-230 | 443 | 434-435 |
| 238 | 234-235 | 448 | 439-440 |
| 243 | 239-240 | 453 | 444-445 |
| 248 | 244-245 | 458 | 449-450 |
| 253 | 249-250 | 463 | 454-455 |
| 258 | 253-254 | 468 | 459-460 |
| 263 | 258-259 | 473 | 464-465 |
| 268 | 263-264 | 478 | 469-470 |
| 273 | 268-269 | 483 | 474-475 |
| 278 | 273-274 | 488 | 479-480 |
| 283 | 278-279 | 493 | 484-485 |
| 288 | 283-284 | 498 | 489 |
| 293 | 288-289 | 503 | 493-494 |
| 298 | 293-294 | 508 | 498-499 |
| 303 | 298-299 | 513 | 503-504 |
| 308 | 302-303 | 518 | 508-509 |
| 313 | 307-308 | 523 | 513-514 |
| 318 | 312-313 | 528 | 518-519 |
| 323 | 317-318 | 533 | 523-524 |
| 328 | 322-323 | 538 | 528-529 |
| 333 | 327-328 | 543 | 533-534 |
| 338 | 332-333 | 548 | 538-539 |
| 343 | 337-338 | 553 | 543-544 |
| 348 | 342-343 | 558 | 548-549 |
| 353 | 347-348 | 563 | 553-554 |
| 358 | 352-353 | 568 | 557-558 |

| <i>édition de 1954 tome I</i> | <i>nouvelle édition</i> | <i>édition de 1954 tome I</i> | <i>nouvelle édition</i> |
|---------------------------------------|-----------------------------|---------------------------------------|-----------------------------|
| 573 | 562-563 | 613 | 602-603 |
| 578 | 567-568 | 618 | 607-608 |
| 583 | 572-573 | 623 | 612-613 |
| 588 | 577-578 | 628 | 617-618 |
| 593 | 582-583 | 633 | 621-622 |
| 598 | 587-588 | 638 | 626-627 |
| 603 | 592-593 | 641 | 629-630 |
| 608 | 597-598 | | |

TABLE

| | |
|---|-------|
| <i>Introduction générale</i> | IX |
| <i>Chronologie</i> | CIX |
| <i>Le Fonds Proust de la Bibliothèque nationale</i> | CXLV |
| <i>Note sur la présente édition</i> | CLXXI |

Du côté de chez Swann

Première partie : COMBRAY

| | |
|----|----|
| I | 3 |
| II | 47 |

| | |
|--|-----|
| <i>Deuxième partie : UN AMOUR DE SWANN</i> | 185 |
|--|-----|

| | |
|---|-----|
| <i>Troisième partie : NOMS DE PAYS : LE NOM</i> | 376 |
|---|-----|

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

| | |
|--|-----|
| <i>Première partie : AUTOUR DE MME SWANN</i> | 423 |
|--|-----|

Esquisses

Du côté de chez Swann

COMBRAY

| | |
|---|-----|
| <i>Esquisse I : Le Réveil dans la chambre obscure</i> | 633 |
| <i>Esquisse II : Le Réveil et les Rêves</i> | 640 |
| <i>Esquisse III : Les Sommeils nocturnes d'autrefois</i> | 644 |
| <i>Esquisse IV : Le Réveil et la Rêverie des chambres</i> | 653 |
| <i>Esquisse V : L'Effroi de la chambre inconnue</i> | 658 |

| | |
|---|-----|
| <i>Esquisse VI : La Lanterne magique 1</i> | 662 |
| <i>Esquisse VII : La Lanterne magique 2</i> | 663 |
| <i>Esquisse VIII : Le Drame du coucher et les Visites de Swann</i> | 665 |
| <i>Esquisse IX : Le Portrait de Swann</i> | 668 |
| <i>Esquisse X : Le Drame du coucher</i> | 673 |
| <i>Esquisse XI : Les Deux Personnalités de Swann</i> | 678 |
| <i>Esquisse XII : Le Drame du coucher ; Swann</i> | 679 |
| <i>Esquisse XIII : La Biscotte trempée dans le thé</i> | 695 |
| <i>Esquisse XIV : La Petite Madeleine</i> | 697 |
| <i>Esquisse XV : Description de Combray</i> | 702 |
| <i>Esquisse XVI : Description de Combray</i> | 703 |
| <i>Esquisse XVII : La Tante Léonie 1</i> | 704 |
| <i>Esquisse XVIII : La Tante Léonie 2</i> | 715 |
| <i>Esquisse XIX : La Tisane de la tante Léonie</i> | 719 |
| <i>Esquisse XX : Ajout à la chambre de la tante</i> | 724 |
| <i>Esquisse XXI : La Mère et Françoise</i> | 725 |
| <i>Esquisse XXII : Les Deux Aspects de Françoise</i> | 727 |
| <i>Esquisse XXIII : Les Pierres tombales de l'église de Combray</i> | 728 |
| <i>Esquisse XXIV : La conversation du curé avec la tante</i> | 730 |
| <i>Esquisse XXV : Ce que contient l'église</i> | 733 |
| <i>Esquisse XXVI : L'Abside et le Clocher</i> | 734 |
| <i>Esquisse XXVII : Les Clochers de Chartres</i> | 736 |
| <i>Esquisse XXVIII : L'Église Saint-Hilaire</i> | 738 |
| <i>Esquisse XXIX : Legrandin</i> | 744 |
| <i>Esquisse XXX : Suite de l'histoire de Legrandin</i> | 749 |
| <i>Esquisse XXXI : La Lecture et le Paysage</i> | 752 |
| <i>Esquisse XXXII : Lecture le dimanche</i> | 754 |
| <i>Esquisse XXXIII : Bloch</i> | 755 |
| <i>Esquisse XXXIV : L'Arrière-cuisine</i> | 756 |
| <i>Esquisse XXXV : L'Emballeur</i> | 757 |
| <i>Esquisse XXXVI : L'Après-midi du dimanche</i> | 758 |
| <i>Esquisse XXXVII : La Cuisine de Françoise</i> | 766 |
| <i>Esquisse XXXVIII : Théâtre</i> | 767 |
| <i>Esquisse XXXIX : La Dame en rose 1</i> | 769 |
| <i>Esquisse XL : La Dame en rose 2</i> | 774 |
| <i>Esquisse XLI : L'Image de la Charité</i> | 777 |
| <i>Esquisse XLII : La Charité de Giotto</i> | 778 |
| <i>Esquisse XLIII : Passage d'une brigade à Combray</i> | 779 |
| <i>Esquisse XLIV : Bergotte : son style, son parler</i> | 781 |
| <i>Esquisse XLV : Les Admirateurs de Bergotte</i> | 784 |
| <i>Esquisse XLVI : La Qualité musicale de Bergotte</i> | 788 |
| <i>Esquisse XLVII : Gilberte amie de Bergotte</i> | 790 |
| <i>Esquisse XLVIII : Lecture</i> | 791 |
| <i>Esquisse XLIX : Le Samedi</i> | 793 |
| <i>Esquisse L : Apparition de Lignon</i> | 795 |
| <i>Esquisse LI : Vington et sa fille 1</i> | 796 |
| <i>Esquisse LII : Vington et sa fille 2</i> | 802 |

| | |
|--|-----|
| <i>Esquisse LIII</i> : Les Deux « Côtés » de Combray | 805 |
| <i>Esquisse LIV</i> : Les Promenades | 814 |
| <i>Esquisse LV</i> : Impressions diverses qu'ont suscitées les promenades | 830 |
| <i>Esquisse LVI</i> : Proximité des deux « côtés » | 840 |
| <i>Esquisse LVII</i> : Association du lieu et de l'instant | 840 |
| <i>Esquisse LVIII</i> : Le Parc Swann | 842 |
| <i>Esquisse LIX</i> : Le Parc Swann | 847 |
| <i>Esquisse LX</i> : Le Parc | 849 |
| <i>Esquisse LXI</i> : Le Dialogue avec les fleurs | 851 |
| <i>Esquisse LXII</i> : L'Amour pour les aubépines | 857 |
| <i>Esquisse LXIII</i> : Les Aubépines | 863 |
| <i>Esquisse LXIV</i> : Les Aubépines du mois de Marie | 868 |
| <i>Esquisse LXV</i> : La Promenade d'automne | 871 |
| <i>Esquisse LXVI</i> : La Naissance du désir | 873 |
| <i>Esquisse LXVII</i> : La Révélation du côté de Guermantes | 875 |
| <i>Esquisse LXVIII</i> : Madame de Guermantes aperçue dans l'église | 881 |
| <i>Esquisse LXIX</i> : Madame de Guermantes aperçue dans l'église | 884 |
| <i>Esquisse LXX</i> : La Personne réelle et le Nom | 887 |

UN AMOUR DE SWANN

| | |
|--|-----|
| <i>Esquisse LXXI</i> : Le Petit Clan des Verdurin | 888 |
| <i>Esquisse LXXII</i> : Le Docteur Cottard | 892 |
| <i>Esquisse LXXIII</i> : Les Verdurin jugés par la mère du pianiste | 897 |
| <i>Esquisse LXXIV</i> : « Un amour de Swann » en 1910 : première partie | 898 |
| <i>Esquisse LXXV</i> : « Un amour de Swann » en 1910 : deuxième partie | 921 |

NOMS DE PAYS : LE NOM

| | |
|---|-----|
| <i>Esquisse LXXVI</i> : La Chambre de Querqueville | 950 |
| <i>Esquisse LXXVII</i> : La Rêverie sur les noms de pays | 953 |
| <i>Esquisse LXXVIII</i> : La Lumière sur l'appui de la fenêtre | 962 |
| <i>Esquisse LXXIX</i> : Le Rayon de soleil comme promesse de bonheur | 963 |
| <i>Esquisse LXXX</i> : Gilberte aux Champs-Élysées | 966 |
| <i>Esquisse LXXXI</i> : Les Jours où elle ne vient pas | 971 |
| <i>Esquisse LXXXII</i> : Progrès d'une amitié — La Jalousie | 976 |
| <i>Esquisse LXXXIII</i> : Première esquisse de Mme Swann au Bois | 981 |
| <i>Esquisse LXXXIV</i> : Les Toilettes de Mme Swann — Le Salut | 983 |
| <i>Esquisse LXXXV</i> : L'Image de Marie Stuart | 987 |
| <i>Esquisse LXXXVI</i> : Le Bois en automne | 987 |

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

AUTOUR DE MME SWANN

| | |
|---|------|
| <i>Esquisse I : Un nouveau Swann</i> | 992 |
| <i>Esquisse II : Sarah Bernhardt dans Phèdre</i> | 992 |
| <i>Esquisse III : Le plaisir théâtral est fugitif</i> | 1001 |
| <i>Esquisse IV : La grande tragédienne récite des poèmes</i> | 1002 |
| <i>Esquisse V : Nouvelles pièces et chefs-d'œuvre anciens</i> | 1005 |
| <i>Esquisse VI : Le Dîner avec M. de Montfort</i> | 1006 |
| <i>Esquisse VII : Pour ajouter au théâtre après la première de Phèdre</i> | 1008 |
| <i>Esquisse VIII : Mariage de Swann</i> | 1008 |
| <i>Esquisse IX : Comment Swann en est venu à épouser Odette</i> | 1009 |
| <i>Esquisse X : J'écris une lettre à Swann</i> | 1011 |
| <i>Esquisse XI : Avec Gilberte, derrière le massif de lauriers</i> | 1012 |
| <i>Esquisse XII : Malade, j'attends une lettre de Gilberte</i> | 1015 |
| <i>Esquisse XIII : Ma mère m'autorise à me rendre chez Gilberte</i> | 1016 |
| <i>Esquisse XIV : L'Accès à l'appartement de la jeune fille aimée</i> | 1016 |
| <i>Esquisse XV : Nouvelles relations de Swann</i> | 1019 |
| <i>Esquisse XVI : Mme Swann au piano</i> | 1020 |
| <i>Esquisse XVII : Mon influence sur Gilberte</i> | 1021 |
| <i>Esquisse XVIII : Double nature de Gilberte</i> | 1022 |
| <i>Esquisse XIX : Musset</i> | 1026 |
| <i>Esquisse XX : Ajouter à Bergotte</i> | 1027 |
| <i>Esquisse XXI : À ajouter à Bergotte</i> | 1030 |
| <i>Esquisse XXII : Bergotte</i> | 1033 |
| <i>Esquisse XXIII : À ajouter à Bergotte</i> | 1034 |
| <i>Esquisse XXIV : Les événements arrivent quand on ne les désire plus</i> | 1035 |
| <i>Esquisse XXV : Le Charme romanesque de Mme Swann</i> | 1035 |
| <i>Esquisse XXVI : La résignation n'est qu'une des formes de l'habitude</i> | 1036 |
| <i>Esquisse XXVII : J'allai de moins en moins chez Mme Swann</i> | 1037 |

INTRODUCTIONS, NOTICES,
NOTES ET VARIANTES*Du côté de chez Swann*

| | |
|--------------------------|------|
| <i>Introduction</i> | 1041 |
| <i>Note sur le texte</i> | 1055 |

Table

1547

COMBRAY.

Notice

1058

Notes et variantes

1085

UN AMOUR DE SWANN

Notice

1180

Notes et variantes

1192

NOMS DE PAYS : LE NOM

Notice

1249

Notes et variantes

1262

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

Introduction

1282

Note sur le texte

1302

AUTOUR DE MME SWANN

Notice

1308

Notes et variantes

1325

Esquisses

Du côté de chez Swann

COMBRAY

Notes et variantes

1430

UN AMOUR DE SWANN

Notes et variantes

1476

NOMS DE PAYS : LE NOM

Notes et variantes

1489

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

AUTOUR DE MME SWANN

Notes et variantes

1497

Résumé

Du côté de chez Swann

Combray

I

1523

II

1524

Un amour de Swann

1526

Noms de pays : le nom

1528

À l'ombre des jeunes filles en fleurs

Autour de Mme Swann

1529

Table de concordance

1537

*Ce volume, faisant partie
d'une nouvelle édition
d'« À la recherche du temps perdu »
de Marcel Proust,
et portant le numéro cent
de la « Bibliothèque de la Pléiade »
publiée aux Éditions Gallimard,
a été achevé d'imprimer
sur bible des Papeteries Schoeller et Hoesch
le 15 juillet 1987
sur les presses
des Imprimeries Maury S.A.
à Millau,
et relié en pleine peau,
dorée à l'or fin 23 carats,
par Babouot à Lagny.*

ISBN : 2-07-011126-1.

*N° d'édition : 40984. Dépôt légal : octobre 1987.
Imprimé en France.*

PROUST
A LA
RECHERCHE
DU
TEMPS PERDU